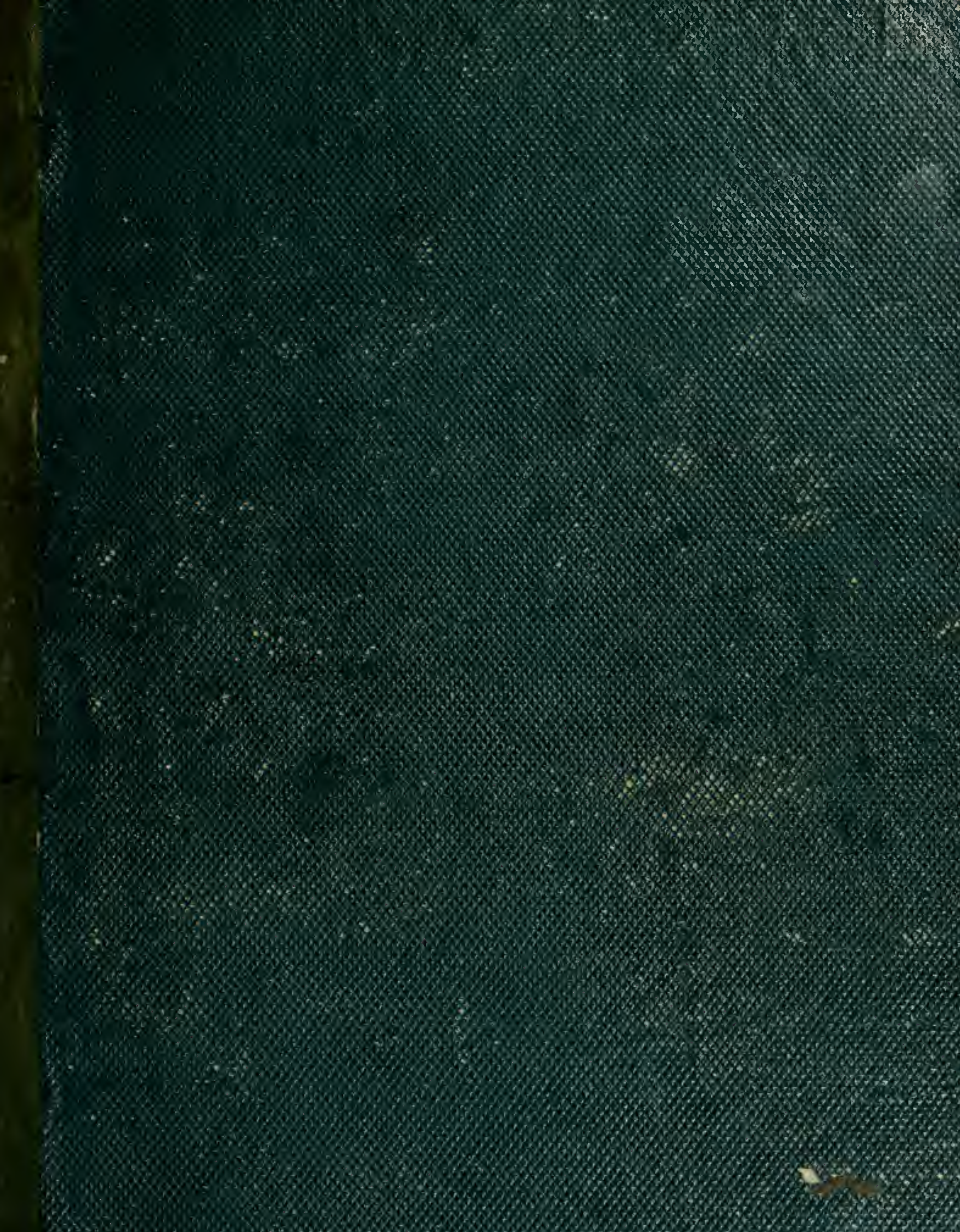
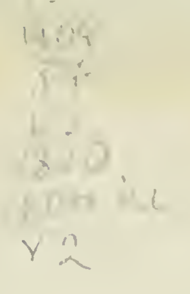




ŒUVRES COMPLÈTES

DE

FENIMORE COOPER.

PREMIÈRE

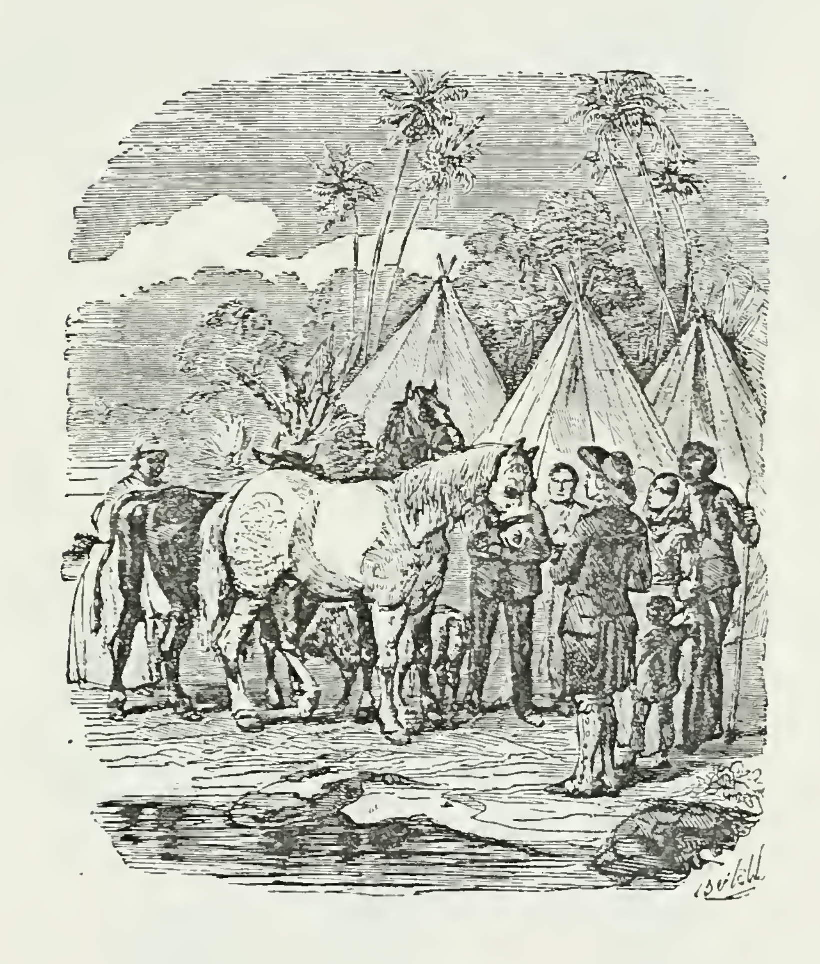
~~DEUXIÈME~~ SÉRIE.

DE

FENIMORE COOPER,

TRADUCTION DE LA BÉDOLLIÈRE.

NOUVELLE ÉDITION ILLUSTRÉE PAR BERTALL.



PARIS,

GUSTAVE BARBA, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DE SEINE, 31.

2.

ROMANS POPULAIRES ILLUSTRÉS

Gve BARBA, ÉDITEUR, 31 RUE DE SEINE
20 C. LA LIVRAISON

LIONEL LINCOLN,

PAR

FENIMORE COOPER,

TRADUCTION DE LA BÉDOLLIÈRE.

CHAPITRE PREMIER.

Tous les Américains connaissent les principales circonstances qui, en 1774, déterminèrent le parlement anglais à imposer au port de Boston des restrictions impolitiques. Cette ville, la plus importante des colonies de l'Ouest, éprouva des pertes considérables; mais on se rappelle avec quelle noblesse, avec quel dévouement les habitants de la ville voisine de Salem refusèrent de profiter de la situation faite à leurs voisins. Par suite des mesures que prit arbitrairement l'Angleterre et de l'entente cordiale des armateurs, on ne vit plus guère que des navires de l'Etat sur les eaux abandonnées de la baie de Massachusetts.

Vers la fin d'un jour d'avril 1775, les yeux de plusieurs centaines de spectateurs étaient fixés sur une voile lointaine qui, s'élevant du sein des vagues, se dirigeait en droite ligne vers l'entrée du port interdit. La vive inquiétude que causaient à cette époque les moindres événements, avait réuni des groupes nombreux sur la montagne qu'on appelle Beacon-Hill. Ils étaient échelonnés depuis sa cime conique jusqu'au bas de sa pente orientale et regardaient l'objet lointain avec une curiosité commune, quoiqu'il y eût dans la foule une grande diversité de sentiments et d'espérances.

Pendant que les graves citoyens essayaient de cacher l'amertume de leur douleur sous les dehors d'une froide indifférence, quelques jeunes militaires laissaient éclater leurs transports et se félicitaient de pouvoir apprendre enfin des nouvelles de leurs familles et de leurs amis.

Dès que les brouillards du soir tombèrent avec les ombres, la côte se dégarnit peu à peu. L'appel bruyant du tambour fit disparaître d'abord tous les uniformes, puis les autres curieux se retirèrent un à un silencieux et pensifs. Malgré cette apparence d'apathie, ils trouvèrent moyen en rentrant à Boston d'y répandre une nouvelle importante qui circula sans bruit avec les précautions que nécessitait un temps d'agitation et de défiance. On annonça partout que le nouveau venu était le premier vaisseau d'une flotte qui apportait des renforts et des munitions à une armée déjà trop nombreuse et trop arrogante. Aucun tumulte, aucun désordre ne suivirent cette révélation; les portes



Cécile Dynevor était la petite-fille de madame Lechmere.

des maisons se fermèrent avec une sombre tranquillité; les lumières qui brillaient aux fenêtres s'éteignirent, et le peuple ne parut disposé à exprimer son mécontentement que par le silence et le mépris.

Cependant le vaisseau était arrivé auprès des rochers dont l'entrée du port est flanquée; là, abandonné par la brise et contrarié par la marée, il cessa d'avancer, comme s'il eût prévu la mauvaise réception qui lui était réservée. Les craintes des habitants de Boston avaient exagéré le danger, car, loin d'être surchargé d'une soldatesque effrénée, le bâtiment paraissait contenir peu de monde, et ses ponts où régnaient l'ordre et la régularité, étaient dégarnis de tout ce qui aurait pu gêner les passagers. Son extérieur indiquait dans toutes ses dispositions qu'il portait des personnages assez riches ou assez puissants pour faire contribuer largement le reste des hommes à leur bien-être.

Les matelots qui gouvernaient le vaisseau étaient étendus çà et là nonchalamment, les yeux fixés tantôt sur les eaux paisibles de la baie, tantôt sur les voiles qui battaient les mâts. Lorsque le pilote vint à bord, il fut aussitôt interrogé par un jeune homme qu'entouraient plusieurs domestiques en livrée, et un groupe se forma autour d'eux près du grand mât. De cet endroit jusqu'à l'extrémité du gaillard d'arrière, le pont était inoccupé; mais un homme remarquable par sa tournure et ses manières se tenait auprès du gouvernail. Il était d'un âge très-avancé; mais les symptômes ordinaires de la vieillesse étaient démentis par la vivacité de sa marche et par l'éclat de ses yeux. Il avait le dos voûté et les membres presque décharnés. Ses cheveux, qui flottaient en désordre au tour de ses tempes, étaient d'une grande finesse et argentés par près de quatre-vingts hivers. De profonds sillons tracés à la fois par l'âge et par les soucis ridaient ses joues creuses et faisaient ressortir les contours hardis de ses traits accentués. Il était simplement vêtu d'une étoffe grise assez râpée.

Ce personnage jetait de temps en temps des regards perçants sur le rivage, puis il arpentait à grands pas le gaillard d'arrière désert. Absorbé dans ses pensées, il remuait rapidement les lèvres, mais on n'entendait sortir aucun son de sa bouche habituellement silencieuse. Il était sous l'influence d'une de ces impulsions soudaines qui font sympathiser si vivement l'activité physique avec l'inquiétude morale, lorsqu'un jeune homme sortit de la cabine et vint prendre place sur le pont. Il était enveloppé dans un manteau de camp, et ce que l'on apercevait de ses vêtements indiquait assez qu'il suivait la profession des armes. Il avait un air d'aisance et des manières de bonne compagnie. Mais sa figure s'assombrissait parfois d'une teinte de mélancolie. Ce jeune officier salua en passant le vieillard et se mit à étudier les beautés de la côte.

Les hauteurs de Dorchester étincelaient des rayons de l'astre qui venait de disparaître derrière leurs cimes; des lignes d'une lumière plus pâle se jouaient le long des eaux et doraient les îles verdoyantes groupées à l'entrée de la rade. On apercevait au loin les grands clochers des églises planant au-dessus de la ville plongée dans l'ombre. Quelques girouettes reflétaient encore les feux du soleil qui éclairait aussi le phare de Beacon-Hill.

Plusieurs bâtiments à l'ancre au milieu des îles et dans la ville montraient à peine leurs coques déjà ensevelies dans les brouillards du soir, tandis que leurs mâts élancés portaient encore les traces du jour. Sur chacun de ces navires, sur les fortifications d'un îlot de la baie et sur les monuments de Boston flottaient les larges plis du pavillon d'Angleterre.

Tout à coup, le canon de la retraite retentit et l'on amena successivement tous les symboles de la puissance britannique. Le jeune officier les regardait descendre, lorsqu'il se sentit presser le bras par la main convulsive de son vieux compagnon.

— Le jour arrivera-t-il, dit celui-ci d'une voix sourde et creuse, où ces pavillons seront abaissés pour ne plus se relever dans cet hémisphère?

Le jeune soldat se retourna vivement, mais courba presque aussitôt la tête avec embarras pour éviter les regards pénétrants de son interlocuteur. Il y eut un moment de silence pénible pour l'un plus que pour l'autre.

Enfin l'officier dit en montrant la terre:

— Vous, qui connaissez Boston, indiquez-moi le nom de tous ces édifices?

— N'êtes-vous pas aussi de Boston? demanda le vieillard.

— Oui, j'y suis né, mais je suis Anglais par les habitudes et l'éducation.

— Maudites les habitudes et l'éducation qui apprennent à un fils à oublier sa mère! murmura le vieillard; et, tournant brusquement le dos, il s'éloigna si vite qu'il alla se perdre à l'avant du vaisseau. Quelques minutes après, le jeune homme restait plongé dans ses rêveries, lorsque se rappelant soudain ses premières intentions, il appela à haute voix:

— Meriton!

A ce nom répondit l'individu qui interrogeait le pilote, et il s'avança d'un air de familiarité insolente tempérée par une crainte respectueuse. Quoiqu'il fût mis avec recherche, il était facile de s'apercevoir qu'il ne tenait la civilisation que de seconde main.

— Monsieur Meriton, lui dit le jeune officier sans daigner même l'honorer d'un coup d'œil, je vous ai prié de retenir le bateau qui nous a abordés afin qu'il me conduise à la ville; voyez s'il est prêt.

Le valet de chambre courut exécuter la commission et revint répondre affirmativement.

— Mais, monsieur, ajouta-t-il, vous ne pouvez songer à vous embarquer dans ce bateau, j'en suis sûr.

— L'assurance, monsieur Meriton, n'est pas la moindre de vos qualités.

— Ce vieil étranger qui est si désagréable a pris possession du canot avec son paquet de haillons.

— Eh bien! après? Faut-il que je reste ici plutôt que d'accepter la compagnie du seul homme comme il faut qui soit à bord?

— Monsieur, reprit Meriton avec étonnement, vous savez mieux que moi ce qui constitue les bonnes manières; mais le costume!.....

— C'est assez, interrompit le maître avec un certain degré d'emportement. Sa société me convient, et si vous ne la jugez pas digne de vous, vous pouvez rester à bord jusqu'à demain matin; je me passerai fort bien pendant une nuit de la présence d'un faquin.

Sans prendre garde à la mortification de son valet déconcerté, l'officier se dirigea du côté où l'embarcation attendait. Un mouvement général s'opéra parmi les domestiques, et le patron du navire escorta l'officier jusqu'à l'échelle de bord avec les témoignages du plus profond respect. Il était facile de voir que c'était pour ce personnage, malgré son extrême jeunesse, qu'on avait frété le bâtiment.

Cependant l'étranger s'était arrogé la meilleure place dans le bateau, et s'y tenait assis, sans paraître s'occuper de ce qui se passait autour de lui. Meriton, qui s'était décidé à suivre son maître, essaya inutilement de faire comprendre au vieillard qu'on lui saurait gré de se déranger, et il trouva très-humiliant que l'élégant militaire s'assît tout simplement aux côtés d'un tel original. Bien plus, le jeune homme voyant que l'attente et le silence succédaient à son installation, se tourna poliment vers son vieux compagnon, et lui demanda s'il était disposé à partir. Celui-ci ne répondit que par un geste de la main, et l'embarcation s'éloigna.

Le bruit cadencé des rames se fit seul entendre, pendant que les canotiers, ayant la marée contraire, se frayaient un passage entre les îles; mais lorsqu'ils eurent atteint le château, l'étranger prit la parole avec la véhémence et la brusquerie qui semblaient lui être naturelles. Il examina les sites qu'éclairaient les doux rayons de la nouvelle lune, et les vanta chaleureusement en donnant les détails qui prouvaient une parfaite connaissance des localités. Toutefois, il se tut en approchant du quai, et s'enfonça d'un air sombre dans un coin de l'embarcation, comme s'il eût craint d'élever la voix pour énumérer les griefs de sa patrie.

Livré à ses réflexions, le jeune officier regarda avec intérêt la longue ligne d'édifices qui s'offraient à ses yeux avec une alternative de lumière pâle et d'ombres fortement prononcées. Çà et là mouillaient quelques bâtiments désemparés; mais on ne remarquait ni ce mouvement d'affaires, ni cette forêt de mâts, ni ce roulement de voitures qui auraient dû caractériser le principal marché de la colonie. On entendait seulement par intervalles les accords de la musique militaire, les éclats de la gaieté grossière des soldats attablés dans les tavernes, ou les qui vive? des sentinelles des vaisseaux de guerre qui arrêtaient au passage le petit nombre de canots dont les habitants se servaient encore.

— Quel changement! dit le jeune officier en contemplant cette scène de désolation. Mes souvenirs d'enfance sont effacés, mais ils me reportent à un état de choses bien différent!

L'étranger ne répondit point, mais un singulier sourire augmenta l'air farouche de sa physionomie. Toute conversation cessa, et les voyageurs, après avoir suivi un long quai, sur lequel une sentinelle se promenait à pas mesurés, parvinrent à leur destination. Ils éprouvaient sans doute des émotions diverses en se voyant au terme d'une pénible traversée, mais ils ne les exprimèrent point par des paroles. L'officier paraissait en proie à une agitation intérieure; le vieillard ôta son chapeau pour s'en couvrir le visage, et rendit mentalement des actions de grâce au Seigneur.

— Il faut nous séparer, monsieur, dit enfin l'officier; mais j'espère avoir l'occasion de cultiver notre connaissance, qui s'est formée accidentellement.

— Mes jours sont comptés, répondit l'étranger, et ce serait abuser de la libéralité du ciel que de faire des promesses dont l'accomplissement dépend du temps. Je reviens d'un bien triste pèlerinage dans l'autre hémisphère pour mourir dans mon pays natal; mais si Dieu me prête vie, vous entendrez encore parler d'un homme que vous avez obligé avec tant de bienveillance et de courtoisie.

L'officier fut touché du ton solennel de son interlocuteur, et il lui pressa la main avec effusion.

— Si je vous revois, dit-il, ce sera pour moi une faveur du ciel. Je ne sais pourquoi vous avez obtenu sur mon esprit un empire que personne n'a jamais eu, et pourtant c'est un mystère, c'est comme un songe! Je sens non-seulement que je vous vénère, mais encore que je vous aime.

Le vieillard recula sans quitter la main de l'officier, et fixa sur lui des regards où se peignait un intérêt toujours croissant. Puis il leva

lentement la main pour montrer le ciel, en disant : — C'est par la volonté d'en haut, et pour servir les projets de Dieu. Gardez-vous d'étouffer ce sentiment, mon fils; entretenez-le au contraire dans le fond de votre cœur.

Le jeune homme allait répondre, lorsque de violentes clameurs retentirent le long du quai silencieux. On entendait confusément à peu de distance le bruit des coups cinglants d'une courroie, les exclamations du patient, des jurons grossiers et des imprécations provenant de diverses voix. Par une impulsion commune, l'officier et ceux qui l'accompagnaient remontèrent le quai dans la direction des sons, et virent un groupe réuni autour de l'homme qui troublait ainsi le charme du soir par ses cris de douleur. Quelques soldats insultaient brutalement à sa misère, et engageaient ses bourreaux à continuer.

— Miséricorde! s'écriait le patient : pitié au nom du ciel, et ne tuez pas Job! Job fera vos commissions, quoiqu'il ait peu d'esprit. Pitié pour le pauvre Job!

— Coquin, interrompit une voix enrouée, ta peau va payer tes méfaits. Ah! tu refuses de boire à la santé de Sa Majesté!

— Job lui souhaite beaucoup de prospérités; Job aime le roi, mais il n'aime pas le rhum.

L'officier qui s'était approché vit que c'était une scène de désordre et de violence, et écartant la foule, il pénétra au milieu du cercle.

CHAPITRE II.

— Que signifie cette conduite? demanda le jeune homme en arrêtant le bras du soldat qui frappait. En vertu de quelle autorité maltraitez-vous ainsi cet homme?

— En vertu de quelle autorité mettez-vous la main sur un grenadier anglais? demanda le soldat en tournant sa courroie contre celui qu'il croyait être un bourgeois de Boston.

L'officier recula, pour éviter le coup dont il était menacé. Les plis de son manteau s'entr'ouvrirent, et la clarté de la lune tomba sur son costume éclatant.

Le bras du soldat demeura suspendu.

— Répondez, poursuivit le jeune officier tremblant de colère : pourquoi tourmentez-vous cet homme, et de quel régiment êtes-vous?

— Votre Honneur, répondit un des assistants, nous sommes des grenadiers du brave 47e, et nous apprenons à vivre à cet indigène, parce qu'il refuse de boire à la santé de Sa Majesté.

— C'est un pécheur qui ne craint pas le ciel, s'écria le patient en tournant vers son protecteur un visage humide de larmes : Job aime le roi, mais il n'aime pas le rhum.

L'officier ordonna de relâcher le prisonnier. Les couteaux et les doigts se mirent immédiatement à l'œuvre, et le pauvre Job délivré eut la permission de reprendre ses habits. Sa respiration pénible troubla seule le silence qui succéda brusquement au tumulte.

— Héros du 47e, reprit le jeune homme, reconnaissez-vous ce bouton?

Le soldat auquel cette question était plus spécialement adressée regarda le bras qu'on lui présentait, et sur les parements blancs de la manche écarlate il lut avec terreur le numéro de son régiment.

— Voilà comme vous soutenez la réputation du général Wolfe, sous lequel vous avez eu l'honneur de servir! Voilà comme vous vous montrez dignes des vainqueurs de Québec! Retirez-vous. Demain on examinera cette affaire.

— J'espère que Votre Honneur se rappellera qu'il a refusé de boire à la santé de Sa Majesté. Je suis sûr que si le colonel Nesbitt était ici lui-même...

— Drôle, s'écria l'officier avec emportement, osez-vous bien hésiter, quand je vous ordonne de partir?

Les soldats déconcertés, dont la turbulence s'était évanouie comme par enchantement, s'éloignèrent en masse, et quelques-uns d'entre eux murmurèrent aux oreilles de leurs camarades le nom de l'officier qui était intervenu d'une manière si inattendue. Après les avoir suivis des yeux, ce jeune militaire se tourna vers un vieil infirme qui, appuyé sur une béquille, avait assisté à ce spectacle.

— Savez-vous la cause du cruel traitement qu'on a infligé à ce pauvre homme?

— Il n'a pas de tête, répondit l'infirme; mais c'est un être inoffensif. Les soldats qui buvaient dans cette taverne l'ont fait venir à plusieurs reprises pour se divertir à ses dépens. Si l'on ne réprime de pareils actes, des malheurs pourront en résulter. On fait des lois sévères de l'autre côté des mers, et de celui-ci, le régiment que commande le colonel Nesbitt...

— Il est prudent, mon ami, interrompit l'officier, de ne pas pousser plus loin cette conversation. J'appartiens moi-même au régiment de Wolfe, et j'essaierai de faire rendre justice dans cette affaire. Vous pouvez vous en rapporter à moi, car je suis un enfant de Boston. Cependant une longue absence a effacé de ma mémoire le nom et la situation des rues, et je ne me reconnais plus dans ce labyrinthe. Savez-vous où demeure madame Lechmere?

— La maison est bien connue de tout Bosson, répondit l'infirme, qui changea de ton en apprenant qu'il avait affaire à un compatriote. Job est commissionnaire, et par reconnaissance pour vous, il vous montrera le chemin N'est-ce pas, Job?

L'idiot, car il appartenait trop évidemment à cette misérable classe d'êtres humains, répondit avec une répugnance assez étrange, vu les circonstances :

— Madame Lechmere! oh! Job connaît la route, et pourrait s'y rendre les yeux bandés, si...

— Si quoi? imbécile! s'écria l'infirme.

— S'il faisait grand jour.

— Voilà une preuve de votre sottise. Allons, Job, conduisez monsieur à Tremont-Street; le soleil vient de se coucher, et vous pouvez aller et revenir avant que la vieille église du Sud sonne huit heures.

— Oui, oui, cela dépend du chemin que l'on prendra; mais je sais, voisin Hopper, qu'il faut plus d'une heure pour aller chez madame Lechmere, surtout si l'on s'arrête à regarder les tombeaux qui sont dans le cimetière à Copps-Hill.

— Le fou est dans un de ses accès, s'écria l'infirme; il faut rappeler les grenadiers, pour le mettre à la raison.

— Laissez ce garçon, dit le jeune officier; mes souvenirs m'aideront sans doute à me diriger, et si je m'égare, je m'adresserai aux passants.

— Si Boston était ce qu'il a été, vous trouveriez à tous les coins de rue des habitants pleins de complaisance; mais il est rare d'y trouver beaucoup de monde dans la rue depuis le massacre, où cinq citoyens ont péri dans une lutte avec la troupe. D'ailleurs c'est aujourd'hui samedi soir, et les soldats se divertissent. Je n'ai pas besoin de vous dire ce qu'ils sont, quand ils ont la tête un peu montée.

— Je connais mal mes camarades, répondit l'officier, si leur conduite de ce soir est un échantillon de ce qu'ils font d'ordinaire. Mais suivez-moi, Meriton; nous nous en tirerons bien.

Le valet de chambre leva le porte-manteau, et il allait se mettre en route, lorsque Job se présenta. L'idiot, aux yeux hagards et à la physionomie stupide, s'approcha avec précaution de l'officier, le contempla fixement et lui dit timidement :

— Job mènera l'officier chez madame Lechmere, si l'officier veut empêcher les grenadiers de rattraper Job.

— J'accepte ces conditions, dit le jeune homme en riant; mais n'allez pas me faire regarder les tombeaux au clair de lune, sous peine d'être livré aux grenadiers, et même à l'infanterie légère.

L'officier prit congé de l'infirme obligeant, qui recommanda plusieurs fois à Job de ne pas s'écarter de la route directe. Le guide se mit à marcher si rapidement que le jeune officier eut à peine le temps de remarquer les rues étroites et sinueuses qu'on lui faisait traverser. Il put cependant s'apercevoir qu'on le conduisait dans les plus sales quartiers de la ville, et que malgré ses efforts, il lui était impossible d'y retrouver les moindres traces de son pays natal. Meriton, qui suivait de près son maître, exhala ses plaintes à plusieurs reprises, et le maître lui-même finit par douter de la fidélité de son conducteur.

— N'avez-vous rien de mieux, dit-il enfin, à montrer à un compatriote qui revient après une absence de dix-sept ans? Tâchez de découvrir des rues plus agréables que celles-ci.

Le jeune garçon s'arrêta, et contempla son interlocuteur avec étonnement; puis, il changea de route, suivit plusieurs détours, et entra dans une allée si étroite qu'on pouvait en toucher les murs des deux côtés à la fois. L'officier hésita un instant à pénétrer dans cet obscur défilé. Mais voyant que son guide se perdait déjà dans l'ombre, il hâta le pas pour le rejoindre. Ils se trouvèrent bientôt dans une rue plus large.

— La rue où demeure le roi est-elle aussi étroite? demanda Job.

— Elle ne saurait soutenir la comparaison, répondit l'officier.

— Madame Lechmere est une grande dame, ajouta le jeune gars suivant le cours de ses pensées bizarres; elle ne voudrait pas vivre dans le passage que nous venons de quitter, et pourtant il est étroit comme la route du ciel, et c'est pour cela sans doute qu'on l'appelle l'allée des Méthodistes.

— La route dont vous parlez est étroite sans doute, répondit l'officier; mais elle est plus droite que celle-ci... Avançons! le temps passe et nous flanons.

Job reprit son allure rapide, et suivit les détours irréguliers d'une rue dont les maisons de bois avaient le premier étage en saillie. Il entra ensuite dans une place triangulaire dont l'un des côtés était occupé par un édifice, devant lequel il s'arrêta en exprimant une profonde admiration.

— Voilà l'église du Nord, dit-il; en avez-vous jamais vu une pareille? Le roi adore-t-il Dieu dans un aussi beau temple?

L'officier reconnut dans le vieux monument de bois le fruit des premiers efforts des architectes puritains, et il se rappela en souriant l'époque où il avait eu pour cette construction primordiale presque autant d'admiration que l'idiot. Job qui l'observait attentivement se trompa sur l'expression de ses traits; il lui montra du geste une des plus étroites avenues qui aboutissaient à la place, mais dont plusieurs maisons avaient quelques prétentions à l'élégance.

— Voilà des palais, ajouta-t-il : c'est ici qu'a vécu Thomas le ladre, celui qui aimait tant les couronnes; mais il ne s'est pas contenté de l'hôtel du gouvernement, et il vient de retourner en Angleterre.

— Qu'est-ce que c'était que ce Thomas le ladre, et quel droit avait-il de loger à l'hôtel du gouvernement?

— Celui d'un gouverneur; la maison appartient au roi, quoique ce soit le peuple qui la paye.

— Monsieur, demanda Meriton, qui se tenait derrière son maître, les Américains ont-ils l'habitude de donner des sobriquets à leurs gouverneurs?

Cette question fit tourner la tête à l'officier, et il s'aperçut qu'il avait été suivi par le vieil étranger, dont les traits hagards étaient éclairés par la lune, et qui appuyé sur son bâton, regardait avec attention l'ancienne demeure de Thomas Hutchinson, ci-devant gouverneur de Massachusetts. Dans le premier moment de surprise que lui causa cette découverte, il oublia de répondre, et ce fut Job qui se chargea de se justifier.

— Nous appelons les gens par leur nom, dit-il; l'enseigne Peck se nomme l'enseigne Peck, et si vous donniez au diacre Winslow un autre nom que le sien, soyez sûr qu'il vous regarderait de travers. Moi-même je m'appelle Job Pray; pourquoi donc un gouverneur ne s'appellerait-il pas Thomas le ladre?

— Parlez plus respectueusement du représentant de Sa Majesté, dit le jeune officier en levant sa badine comme pour corriger l'insolent. Oubliez-vous que je suis militaire?

L'idiot recula, et un éclair d'intelligence jaillit du fond de ses yeux caves.

— Je vous ai entendu dire, répondit-il, que vous étiez un enfant de Boston.

L'officier allait riposter par une plaisanterie, lorsque le vieil étranger passa rapidement devant lui, et serra la main de l'idiot avec une remarquable ardeur.

— Le jeune homme est fidèle aux liens du sang et du pays, dit l'étranger, et je l'honore!

L'officier, qui commençait à s'habituer aux allusions politiques, reprit silencieusement sa marche, et Job continua son métier de guide. A mesure qu'il avançait, ce dernier paraissait hésiter davantage, et il lui arriva plusieurs fois de balancer entre deux rues. L'officier avait formé le projet d'interroger le premier passant qu'on rencontrerait; mais le calme de la nuit régnait dans la ville, et pas une âme ne s'offrait aux regards.

Tout à coup nos trois personnages, sortant d'une sale et sombre rue, se trouvèrent sur une place d'assez grande étendue, au centre de laquelle arrivait un bassin qui communiquait avec le port. Job conduisit ses compagnons de voyage au milieu d'un pont tournant, et s'y installa pour laisser aux objets environnants le temps de produire leur effet. La place était entourée de maisons basses et irrégulières, dont la plupart ne semblaient pas habitées; à l'extrémité du bassin s'élevait un long édifice en briques, orné de pilastres, percé de croisées à plein cintre et surmonté d'une humble coupole. Le premier étage était soutenu par des contre-forts et des arcades sous lesquelles on apercevait les étaux d'un marché. Au-dessus des piliers régnaient de massives corniches de pierre, et toute la construction annonçait plus de science architecturale que les habitations voisines.

Pendant que l'officier contemplait ce bâtiment, l'idiot tenait les yeux fixés sur lui, et semblait attendre de lui des témoignages de reconnaissance ou de plaisir; le voyant muet et impassible, Job s'écria avec impatience:

— Si vous ne connaissez pas Faneuil-Hall, vous n'êtes pas enfant de Boston.

— Je connais Faneuil-Hall, et je suis enfant de Boston, répondit l'officier. L'aspect de cet hôtel de ville commence à me rafraîchir la mémoire, et je me rappelle maintenant les scènes de mon enfance.

— Voilà donc le lieu où la liberté a trouvé tant de hardis avocats! s'écria le vieil étranger.

— Le roi se réjouit d'entendre le peuple délibérer dans Faneuil-Hall, reprit Job. A la dernière assemblée des bourgeois, j'étais sur la corniche; je regardais dans l'intérieur par les fenêtres. Il y avait des soldats sur la place; mais il y avait aussi dans la grande salle des hommes qui ne les craignaient pas.

— Tout cela est très-bien sans doute, répondit l'officier, mais nous n'avançons pas d'un pied, et nous ne sommes pas chez madame Lechmere.

— Ce que dit ce jeune homme est instructif, s'écria l'étranger. J'aime à l'entendre exprimer avec simplicité des sentiments qui peignent l'état de l'opinion publique.

— Oui, poursuivit Job; on avait son franc parler dans la dernière réunion. Si le roi avait été là, il aurait perdu de son orgueil, et pris en pitié le peuple, au lieu de songer à fermer le port de Boston. Supposons qu'il veuille empêcher l'eau d'entrer par les goulets, elle passera par la grande rade; et si elle ne vient pas par la grande rade, elle arrivera par le canal de Nantucket. Il ne faut pas croire que les gens de Boston se laisseront priver des eaux du bon Dieu par des actes du parlement, tant que leur hôtel-de-ville s'élèvera sur la place du marché.

— Drôle, s'écria l'officier avec emportement, il est déjà huit heures!

L'idiot perdit son animation et baissa de nouveau les yeux.

— J'avais dit au voisin Hopper, reprit-il, qu'il y avait plus d'un chemin pour conduire chez madame Lechmere, et je ne sais plus lequel prendre. Interrogeons la vieille Nab; elle nous tirera d'embarras.

— Qu'est-ce que c'est que la vieille Nab, et pourquoi aurais-je affaire à elle?

— Tout le monde à Boston connaît sous ce nom Abigaïl Pray.

— Abigaïl Pray! s'écria l'étranger. Où est-elle? a-t-elle une existence honorable?

— Autant qu'on peut l'avoir en étant pauvre, répondit Job d'un air sombre; maintenant que le roi n'envoie plus à Boston que du thé chargé de droits, et que le peuple n'en veut pas, il est assez difficile de vivre. Nab loge dans un vieux magasin près d'ici. Elle y a une chambre à coucher pour elle, et une autre pour son fils Job; et le roi et la reine n'en ont pas davantage.

En parlant ainsi, Job indiquait du doigt la maison maternelle. C'était un vieux bâtiment de forme triangulaire, situé au point de jonction de deux bras. Les extrémités en étaient flanquées de tours hexagones terminées, comme le principal corps de logis, par de grands toits pointus, qui avaient une couverture de tuiles, et que surmontaient des ornements grossiers. On voyait dans les murs sombres de longues rangées de petites fenêtres, à l'une desquelles brillait une chandelle, seul indice de la présence d'un être vivant.

— Nab connaît madame Lechmere mieux que Job, poursuivit l'idiot après un moment de silence; elle me dira si Job s'expose à être puni en amenant de la société à madame Lechmere un samedi soir, la veille du sabbat.

— Je vous promets que vous serez bien traité, repartit l'officier.

— Voyons cette Abigaïl Pray, dit l'étranger; et saisissant Job par le bras, il l'entraîna vers la maison avec une force irrésistible. Resté seul sur le pont avec son domestique, le jeune officier se demanda d'abord ce qu'il allait faire, mais cédant à l'intérêt que lui inspirait le vieillard, il dit à Meriton d'attendre, et suivit son guide, qui venait de disparaître par l'une des portes surbaissées de l'habitation. Il se trouva dans une chambre spacieuse, mais d'une humble apparence, qui contenait quelques marchandises pondéreuses sans valeur. La lumière qu'il aperçut par une porte ouverte le conduisit dans une des tours, où il entendit la voix aigre et perçante d'une femme.

— Où avez-vous été ce samedi soir, mécréant? disait-elle; vous avez suivi la musique militaire ou regardé les vaisseaux, tandis que vous saviez qu'il avait paru un navire dans la baie, et que madame Lechmere m'avait prié de le lui faire savoir au plus tôt. Depuis le soleil couché, je veux vous envoyer dans Tremont-Street, pour porter la nouvelle, et il est impossible de vous avoir, vous qui connaissez si bien celui qu'on attend.

— Pas de mauvaise humeur, ma mère; les grenadiers m'ont taillé le dos à coups de corde, et ils ont fait couler mon sang!.... Je connais madame Lechmere, mais je suppose qu'elle a changé de quartier, car voilà une heure que je cherche inutilement sa maison. C'est pour y mener un monsieur qui vient de débarquer du vaisseau.

— Quelles sottises me contez-vous là?

— Il parle de moi, dit l'officier en se montrant tout à coup. Je suis la personne que madame Lechmere attend, et je viens d'arriver par l'*Avon* de Bristol; mais votre fils m'a fait faire des tours et détours qui n'en finissent pas.

— Excusez cet enfant sans intelligence, répondit la matrone en mettant ses lunettes pour regarder fixement le jeune homme; Job connaît la route aussi bien que celle de son lit, mais il a d'incroyables caprices. Ah! on va passer une joyeuse nuit dans Tremont-Street! Excusez-moi, monsieur, ajouta-t-elle en levant la chandelle pour contempler les traits du jeune homme: il a le doux sourire de sa mère et l'œil terrible de son père. Que Dieu nous pardonne nos péchés, et nous rende plus heureux dans l'autre monde que dans ce monde de misère!

En prononçant ces derniers mots, la femme déposa la chandelle sur la table, et parut en proie à une singulière agitation. Quoiqu'elle eût eu l'intention de faire un monologue, elle avait parlé assez haut pour être parfaitement entendue de l'officier, dont la physionomie s'était assombrie tout à coup.

— Vous me connaissez donc, lui dit-il, moi et ma famille?

— Je vous ai vu naître, mon jeune monsieur, et votre naissance fut joyeusement saluée! mais madame Lechmere attend de vos nouvelles, et mon malheureux fils va vous conduire chez elle. Job, que faites-vous dans ce coin? Prenez votre chapeau, et conduisez monsieur dans Tremont-Street. Vous savez que vous aimez à rendre visite à madame Lechmere.

— Job n'ira jamais, s'il peut s'en dispenser, et il aurait mieux valu pour Nab qu'elle n'y allât jamais non plus.

— Voulez-vous vous taire, petit serpent! s'écria la femme en menaçant son fils avec les pincettes.

— Femme, calmez-vous! dit une voix derrière elle.

L'arme tomba de la main affaiblie de la matrone, et sa physionomie jaune et flétrie se revêtit des couleurs de la mort. Comme enchaînée par un pouvoir surhumain, elle demeura immobile pendant plusieurs secondes; enfin, elle murmura:

— Qui me parle.

— C'est moi, dit l'étranger en s'exposant à la clarté vacillante de

la chandelle. C'est un homme qui a compté de longues années, et qui sait que pour être aimé de Dieu il est tenu d'aimer ses enfants.

Les traits de la femme perdirent leur roideur accoutumée, et un tremblement nerveux agita toutes les fibres de son corps. Elle tomba comme anéantie sur une chaise, et regarda longtemps les visiteurs sans avoir la force de proférer une parole. Pendant ce temps, Job se rapprocha piteusement de l'étranger, et lui dit d'un ton suppliant :

— Ne faites pas de mal à la vieille Nab. Lisez-lui la Bible, et elle ne songera plus à frapper Job avec des pincettes. C'est madame Lechmere qui la gâte en lui donnant du thé, et l'on prétend à Boston que le thé enivre aussi bien que le rhum. Voyez sa tasse qu'elle a cachée sous la serviette quand vous êtes entrés ! Lorsqu'elle a bu, Nab n'est jamais aussi bonne pour Job, que Job le serait pour sa mère, si sa mère était imbécile et si Job était la vieille Nab.

L'étranger contempla avec attention l'idiot, et lui tapa sur la tête avec une expression de bienveillance et de compassion.

— Pauvre enfant, dit-il, Dieu t'a refusé le plus précieux de ses dons, et cependant son esprit erre autour de toi, car tu sais distinguer le bien du mal, et tu as le sentiment de tes devoirs.

Après ces paroles, il y eut un moment de silence, qu'interrompit l'officier en demandant à continuer sa route. La matrone, qui n'avait cessé de fixer les yeux sur le vieillard, ordonna à son fils d'indiquer le chemin de Tremont-Street. Elle avait acquis par une longue pratique la faculté de dominer l'humeur capricieuse de son fils, et dans cette circonstance, son empire fut favorisé par la solennité que donnait à sa voix une profonde agitation. Job se leva tranquillement, et se disposa à obéir. Les manières de toute la compagnie étaient embarrassées ; on reconnaissait que l'entretien avait réveillé dans les cœurs des sentiments qu'il aurait été mieux d'étouffer, et la séparation se serait faite en silence, si le jeune homme en sortant n'avait trouvé l'étranger dans le corridor.

— Passez devant, lui dit-il ; il se fait tard, et vous avez aussi besoin d'un guide pour trouver votre gîte.

— Toutes les rues de Boston me sont familières, répondit le vieillard ; j'ai suivi les développements de cette ville, comme un père suit la croissance de son fils, et j'éprouve pour elle un amour paternel. Il suffit que je sois dans son enceinte, où la liberté est regardée comme le plus grand des biens. Peu importe d'ailleurs le toit sous lequel je reposerai ma tête ; celui-ci me convient tout aussi bien qu'un autre.

— Celui-ci ! répéta l'officier en regardant avec étonnement le chétif mobilier et les murailles délabrées. Ce logis est moins commode que le navire d'où nous sortons.

— Je m'en contenterai, dit avec sang-froid l'étranger. Allez à votre palais de Tremont-Street, je vous retrouverai quelque jour.

L'officier connaissait assez le caractère de son compagnon pour ne pas chercher à le contrarier. Il le laissa assis, appuyé sur sa canne, ayant en face de lui la matrone, qui regardait cet hôte inattendu avec un étonnement mêlé de terreur.

CHAPITRE III.

Job fut maintenu dans la bonne voie par le souvenir des recommandations réitérées de sa mère. Il traversa le pont, suivit pendant quelque temps les bords du bassin, et entra dans une belle et grande avenue qui menait du quai principal à la partie supérieure de la ville. Il suivait ce chemin avec une notable agilité, lorsqu'il s'arrêta pour écouter les chants et les éclats de rire qui partaient d'une maison voisine.

— Rappelez-vous les injonctions de votre mère, dit l'officier. Qu'y a-t-il de curieux dans cette taverne ?

— C'est le café Anglais, dit Job en secouant la tête. On le reconnaît au bruit qui en sort un samedi soir. Voyez passer et repasser ces officiers comme au temps du diable rouge. Demain, quand la cloche de l'église les appellera, tous ces pécheurs auront oublié leur Créateur.

— C'en est trop ! s'écria l'officier ; mène-moi dans Tremont-Street, ou laisse-moi chercher un autre guide.

Job regarda en dessous la figure irritée de son interlocuteur, et se remit en marche en murmurant assez haut pour être entendu :

— Tous ceux qui sont élevés à Boston savent qu'on doit observer le samedi soir ; et si vous êtes enfant de Boston, vous devez en aimer les usages.

L'officier ne répondit pas, et sans autre interruption Job le conduisit dans Tremont-Street, où il lui montra une maison en disant :

C'est ici ! cette cour avancée, ces pilastres et cette porte cochère indiquent le logis de madame Lechmere. Tout le monde dit que c'est une grande dame; mais je prétends que c'est dommage qu'elle ne soit pas meilleure femme.

— Et qui êtes-vous pour oser parler avec autant d'audace ?

— Moi, dit l'idiot avec assurance et simplicité, je suis Job Pray, c'est ainsi qu'on me nomme.

— Eh bien ! Job Pray, voici une couronne. La première fois que vous me conduirez, occupez-vous mieux de votre affaire... Est-ce que vous ne voulez pas de mon argent ?

— Job Pray n'aime pas les couronnes. On dit que le roi en porte une et que cela le rend fier et hautain.

— Il faut que le mécontentement de ce peuple soit bien profond, murmura l'officier, puisqu'un être pareil refuse de l'argent plutôt que de manquer à ses principes !... Voici une demi-guinée, si vous aimez mieux l'or.

Job continua à pousser une pierre du pied sans ôter les mains de ses poches, où il les mettait ordinairement.

— Vous ne me laisserez pas fouetter par les grenadiers, dit-il, et je ne prendrai pas votre argent.

— Voilà de la reconnaissance ! Allons, Meriton, je retrouverai ce pauvre diable, et je ne l'oublierai pas. Je vous charge de le faire habiller au commencement de la semaine.

— Mon Dieu, monsieur, dit le valet de chambre, je ferai ce que vous voudrez; mais je vous déclare qu'on ne trouvera jamais de costume qui puisse aller avec une pareille tournure.

— Monsieur, monsieur ! s'écria l'idiot en courant après l'officier qui s'éloignait, si vous empêchez les grenadiers de battre Job, Job vous conduira dans tout Boston, et fera vos commissions par-dessus le marché.

— Oui, mon pauvre ami, je vous promets que vous ne serez plus maltraité par les soldats. Bonsoir ; voyons que je vous regarde encore.

Job avait déjà disparu, et s'éloignait avec la douce persuasion qu'il était protégé désormais contre la persécution. Quant à l'officier, il entra dans la cour de l'hôtel Lechmere. C'était une maison de brique beaucoup plus élégante que les humbles demeures de la basse ville. Chacun des deux étages était percé de sept fenêtres dont les dernières étaient beaucoup moins larges que les autres. Le rez-de-chaussée offrait la même disposition, sauf la porte principale, qui remplaçait la croisée du milieu. Les lumières qui étincelaient çà et là dans les appartements donnaient à l'habitation un caractère d'animation et de gaieté qui contrastait avec la sombre tristesse des bâtiments voisins.

L'officier frappa et fut introduit par un vieux noir en livrée dans une salle de peu d'étendue, mais richement décorée. Les murs étaient divisés par des boiseries en compartiments qui contenaient des paysages et des sujets d'architecture. On remarquait au coin de ces tableaux des armoiries qui rappelaient les illustres alliances de la famille. Le soubassement était également orné de panneaux, et depuis le lambris jusqu'au plafond montaient des pilastres de bois cannelés dont les chapiteaux étaient dorés. Une lourde corniche de bois régnait à la partie supérieure.

L'usage des tapis étais alors peu connu aux colonies. Malgré son rang et ses richesses, madame Lechmere n'avait pas songé à l'introduire; car elle était, en raison de son âge, attachée aux anciennes coutumes. Le parquet se composait alternativement de carrés de pin et de cèdre rouge, et le menuisier avait essayé de figurer au centre les lions rampants de la maison de Lechmere. Aux deux côtés du manteau sculpté de la cheminée s'ouvraient dans la boiserie des buffets fermés par une porte à coulisse, et dont l'un contenait de la vaisselle plate et de l'argenterie. Les meubles étaient riches et massifs et dans un état de parfaite conservation.

Au milieu de ce luxe colonial que faisaient ressortir de nombreuses bougies, une dame au déclin de la vie était assise sur un canapé. L'officier remit son manteau à Meriton, qu'il laissa dans l'antichambre, et se montra dans tout l'éclat d'un brillant uniforme que rehaussait l'élégance de ses proportions. Les yeux durs et sévères de la dame, qui était madame Lechmere en personne, prirent une expression de plaisir et de surprise, et elle se leva pour recevoir son hôte.

— Je suis entré sans être annoncé, dit celui-ci. Mon impatience l'a emporté sur les convenances, car chaque pas que je fais dans cette maison me rappelle mes jeunes années.

— Mon cousin Lincoln, interrompit madame Lechmere, ce sourire, cette démarche, ces yeux noirs vous annoncent suffisamment. Il faudrait que j'eusse oublié mon pauvre frère et une autre personne qui nous est encore si chère pour ne pas vous avoir reconnu.

Il y avait dans cette entrevue une certaine réserve que justifiait le cérémonial de la vieille école provinciale à laquelle appartenait la maîtresse de la maison, mais rien n'expliquait l'expression de tristesse qui passa rapidement sur la physionomie enjouée du jeune homme; toutefois son émotion dura peu, et il répondit aux civilités de sa cousine :

— Il y a longtemps qu'on m'a dit que je serais reçu comme un fils dans Tremont-Street, et je vois avec joie, ma chère dame, que l'on ne m'a pas trompé.

Madame Lechmere fut charmée de cette observation, et dérida momentanément son front sévère.

— Vous serez ici comme chez vous, répondit-elle, quoique l'héritier des Lincoln soit habitué à un logement plus magnifique. Représentant d'une honorable famille, vous avez des droits au respect de tous ceux qui lui sont alliés.

Le jeune homme pensa que les formalités préliminaires de son introduction étaient suffisamment accomplies, et il allait changer de conversation, lorsqu'il aperçut une jeune femme qui lui avait été cachée jusqu'alors par les draperies d'un rideau. Il s'avança vers elle,

et lui dit avec un empressement qui semblait avoir pour but de prévenir les compliments :

— Voici encore une personne dont j'ai l'honneur d'être parent ; miss Dynevor, n'est-ce pas?

— Non, dit la maîtresse du logis, ce n'est pas ma petite-fille, mais elle ne me touche pas de moins près. C'est Agnès Danforth fille d'une nièce que j'ai perdue.

Ce sont mes yeux et mes sentiments qui se sont trompés, reprit le jeune militaire. J'espère que cette dame voudra bien m'accepter pour cousin.

Miss Agnès ne lui répondit que par une révérence, mais elle ne refusa pas la main qu'on lui tendait. Après quelques paroles de politesse, les trois personnages s'assirent et commencèrent un entretien plus régulier.

— Vous n'avez donc pas perdu notre souvenir, mon cousin Lionel? s'écria madame Lechmere. Il y a tant de différence entre la métropole et cette colonie lointaine, que j'avais craint que le lieu de votre naissance s'effaçât de votre mémoire.

— Je trouve Boston changé, je l'avoue; il n'a pas pour moi le même prestige qu'autrefois ; mais il y a beaucoup de quartiers que j'ai reconnus.

— Vos relations avec la cour d'Angleterre n'ont pas dû contribuer à vous faire admirer nos humbles usages, et nous ne possédons pas d'édifices dignes d'attirer l'attention d'un voyageur. Suivant une tradition de notre famille, le château de Ravenscliffe, dans le Devonshire, est aussi grand qu'une douzaine de maisons de Boston, et nous disons avec orgueil qu'il faut que le roi réside à Windsor pour être aussi bien logé que le chef de la maison de Lincoln.

— Oui, répliqua le jeune homme avec insouciance; Ravenscliffe est assez grand, mais j'y ai si peu demeuré que j'en ai à peine une idée.

La vieille dame s'inclina et savoura intérieurement le plaisir que les colons éprouvaient alors quand on vantait l'importance des parents qu'ils avaient à la source des honneurs et des dignités. Puis, comme si par une transition naturelle ses idées se reportaient à sa petite-fille, elle s'écria :

— Il faut que Cécile ne soit pas informée de l'arrivée de notre cousin! Il ne lui arrive jamais de montrer tant de négligence envers ses hôtes.

— Elle me fait d'autant plus d'honneur qu'elle me considère comme un parent, et qu'elle ne croit pas avoir besoin avec moi de cérémonies.

— Vous n'êtes cousin qu'au deuxième degré, répondit la vieille dame assez gravement, et cette parenté n'a rien qui puisse justifier l'oubli de la politesse ordinaire. Allez donc la chercher, Agnès, et apprenez-lui que sir Lionel Lincoln est ici. Elle a demandé souvent de vos nouvelles pendant votre traversée, et nous avons lu tous les dimanches les prières de l'Église pour les personnes qui vont en mer depuis la réception des lettres où vous annonciez l'intention de vous embarquer. J'ai été ravie de voir avec quel intérêt Cécile prenait part à ces actes de piété.

Lionel marmotta quelques mots de remercîment, pendant qu'Agnès Danforth quittait la chambre. Le silence régna quelque temps après qu'elle fut partie, et madame Lechmere essaya vainement de parler. La pâleur de son visage s'était accrue ; ses traits, d'ordinaire impassibles, étaient agités, et ses lèvres tremblaient involontairement. Elle dit enfin d'une voix étouffée :

— J'ai pu sembler coupable de négligence, cousin Lionel ; mais il y a des sujets dont on ne doit s'occuper qu'entre très-proches parents. Vous l'avez laissé, je l'espère, en aussi bonne santé que le permet sa folie?

— Oui, l'on m'a dit qu'il allait bien.

— Vous ne le voyez donc pas?

— Non, ma présence augmente le trouble de son esprit, et les médecins nous ont interdit depuis quinze ans toute espèce d'entrevue. Mon père est toujours dans un établissement particulier à peu de distance de la ville, et comme il a des intervalles lucides plus fréquents et plus longs qu'autrefois, j'espère encore qu'il me sera rendu. Cette douce pensée est justifiée par son âge, car vous savez qu'il n'a pas encore cinquante ans.

Un long et pénible silence suivit cette intéressante communication. La vieille dame était sans doute naturellement bonne et portait un tendre intérêt au fils de son frère, dont on venait de lui rappeler l'état lamentable. Aussi sa voix était-elle tremblante lorsqu'elle dit à Lionel :

— Veuillez me donner un verre d'eau, cousin Lincoln ; ce triste sujet me bouleverse toujours. Avec votre permission, je vais me retirer pendant quelques instants et hâter la venue de ma petite-fille.

Lionel ne s'opposa nullement aux intentions de la vieille dame, qui, au lieu de suivre Agnès Danforth, s'achemina d'un pas chancelant vers sa propre chambre. Le jeune homme, pendant quelques minutes, arpenta la salle, comme s'il eût voulu rivaliser de vitesse avec les lions de Lechmere qu'il foulait aux pieds. Ses yeux erraient au hasard sur les boiseries, et il ne faisait pas plus d'attention aux champs d'or ou d'azur des différents écussons que s'ils n'eussent pas été chargés des symboles distinctifs de tant d'illustres familles.

Il fut tiré de cet état d'abstraction par l'apparition d'une jeune fille, qui s'était glissée au milieu de la chambre avant qu'il s'aperçût de sa présence. C'était une femme de petite taille, admirablement faite, délicate, quoique potelée, pleine de grâce et de séduction. Bien que ses mouvements et ses gestes fussent propres à imposer le respect, son aspect aurait suffi pour troubler un jeune homme plus distrait et moins poli que celui dont nous avons esquissé le caractère. Le major Lincoln savait que cette jeune personne n'était autre que Cécile Dynevor, fille d'un officier anglais mort depuis longtemps, et de la fille unique de madame Lechmere. Il ne devait donc éprouver devant une aussi proche parente rien de l'embarras d'un homme du monde obligé de se présenter lui-même, et il aborda la jeune dame avec autant d'aisance que de politesse. Mais Cécile avait des manières si réservées, qu'après avoir pris le siége qu'elle lui offrait, il se sentit gêné. Il lui semblait qu'il se trouvait pour la première fois seul, avec une femme de laquelle il avait longtemps désiré une entrevue particulière. Miss Dynevor, avec le tact habituel à son sexe, comprit que sa contrainte était peut-être exagérée, et elle renonça au ton un peu solennel qu'elle avait pris tout d'abord.

— Major Lincoln, dit-elle, ma grand'mère vous attendait depuis longtemps, et vous arrivez à propos. La situation du pays devient de plus en plus alarmante, et j'engage fortement ma grand'mère à visiter les parents qu'elle a en Angleterre, jusqu'à ce que nos dissensions soient terminées.

Cécile prononça ces mots d'une voix douce et mélodieuse. Sa prononciation était irréprochable et exempte de ces inflexions de voix coloniales qu'on remarquait dans le langage d'Agnès Danforth.

— Vous qui ressemblez tant à une Anglaise, répondit Lionel, vous seriez charmée de ce voyage ; et s'il faut en croire la moitié de ce que j'ai appris au sujet de l'état du pays, il importe que votre grand'mère s'éloigne. Le château de Ravenscliffe et l'hôtel de Soho-Square sont entièrement à sa disposition.

— Je voudrais la décider à accepter les invitations réitérées d'un parent de mon père, lord Cardonnel. Peut-être aimera-t-elle mieux choisir pour résidence la demeure de ses ancêtres; mais quoiqu'il fût pénible de nous séparer, j'irais habiter sous le toit de ma famille, et personne ne saurait m'en blâmer.

Le major Lincoln regarda fixement la jeune fille, dont les yeux s'abaissèrent vers le parquet. Il ne put s'empêcher de sourire en songeant que la jeune beauté avait reçu de sa grand'mère assez d'orgueil aristocratique pour vouloir faire sentir dans l'occasion que la nièce d'un vicomte était au-dessus de l'héritier d'une baronnie. Cependant la brûlante rougeur qui couvrit un moment les traits de Cécile Dynevor aurait pu apprendre au jeune homme qu'elle agissait sous l'empire de sentiments beaucoup plus profonds.

Le silence régnait entre les deux interlocuteurs, lorsque madame Lechmere rentra appuyée sur le bras de sa nièce, et s'avança péniblement vers le canapé.

— Je m'aperçois, dit-elle, cousin Lincoln, que l'analogie de la parenté a suffi pour vous faire reconnaître Cécile. Je n'attribue pas cette circonstance à l'affinité du sang, qui se réduit presque à rien ; mais je pense qu'il y a dans les familles certains traits de caractère qui sont aussi visibles que ceux du visage.

— Si je pouvais me flatter de ressembler en quelque chose à miss Dynevor, répondit Lionel, je serais doublement fier de lui être allié.

— Vous dites que l'affinité du sang se réduit presque à rien ! s'écria brusquement Cécile : je ne me soucie pas que l'on me conteste les liens de parenté qui m'unissent au cousin Lionel.

— Doucement, mon enfant, interrompit madame Lechmere, vous oubliez que l'expression de cousin ne peut être excusée que par la familiarité et employée que pour les issus de germain ; mais le major Lincoln doit savoir que dans les colonies nous comptons presque autant de cousins que si nous étions membres des clans écossais. En parlant de clans, je me rappelle le soulèvement de 1745. Croit-on en Angleterre que nos colons arrogants seront assez fous pour reprendre les armes?

— Il y a diverses opinions sur ce sujet, dit Lionel : la plupart des militaires ne le pensent pas ; cependant quelques officiers m'ont prédit que la révolte éclaterait quelque jour, et que la lutte serait sanglante.

— Pourquoi pas? dit brusquement Agnès Danforth ; qu'ils soient hommes, et les Anglais seront vaincus.

Lionel se retourna avec quelque surprise vers la jeune fille.

— Ce serait un acte de folie et d'illégalité, reprit-il : au reste, je puis vous assurer que je n'ai pas l'intention de déprécier mes compatriotes, car vous devez vous rappeler que je suis Américain.

— Je croyais, reprit Agnès, que nos volontaires avaient des uniformes bleus et non pas rouges.

— Il a plu à Sa Majesté, répondit en riant le jeune homme, de donner cette couleur au costume du 47e d'infanterie. J'y renoncerai volontiers pour en adopter un autre, si telle est la volonté des dames.

— Renoncez-y donc, monsieur.

— Comment?

— En quittant à la fois votre uniforme et votre grade.

Madame Lechmere avait eu quelque dessein secret en permettant à sa nièce de s'expliquer aussi tranchement. Mais Lionel ne montra point cette mauvaise humeur que les officiers anglais avaient souvent

la faiblesse de manifester, lorsque les femmes prenaient en main la défense de leur pays.

— Voilà un langage bien hardi pour une jeune personne qui n'a pas vingt ans, s'écria la vieille dame; mais miss Danforth a le privilége de parler haut. Quelques-uns des parents de son père sont malheureusement compromis dans les troubles de ces temps déplorables. Cécile est restée plus fidèle à la bonne cause.

— Et pourtant, dit Agnès un peu piquée, elle a refusé d'embellir de sa présence des bals donnés par les officiers anglais.

— Fallait-il, reprit madame Lechmere, que Cécile Dynevor se présentât dans le monde sans avoir de chaperon? Pouvais-je l'accompagner, à soixante-dix ans, pour soutenir l'honneur de la famille? Mais nous passons le temps en vaines discussions, et le major Lincoln a besoin de prendre quelque chose.

Elle sonna, et l'on vit venir un vieux domestique noir, auquel elle parla d'un air de mystère : ce serviteur, qu'on nommait Caton, comprenait sans doute à demi-mot les intentions de sa maîtresse. Il ferma les volets, et tira les rideaux avec le plus grand soin; puis il amena au centre de la pièce une petite table ovale cachée jusqu'alors dans la profonde embrasure d'une fenêtre. Elle était chargée d'un service à thé, en argent massif, et au bout de quelques minutes, le thé lui-même parut dans son urne fumante. Pendant tous ces préparatifs, madame Lechmere et son hôte continuèrent à s'entretenir, et leur conversation roula principalement sur la position et la santé de quelques-uns de leurs parents en Angleterre. Quoique son attention fût ainsi attirée, Lionel put remarquer les précautions que prenait le noir. Miss Dynevor laissa passivement placer la table devant elle; mais sa cousine Agnès s'enfonça sur un canapé d'un air de mauvaise humeur.

Quand le breuvage eut été versé dans de petites tasses cannelées ornées de quelques dessins verts et rouges, le nègre présenta l'une à sa maîtresse et l'autre à l'étranger.

— Pardonnez-moi, miss Danforth, dit Lionel après avoir accepté, j'ai perdu à la mer mes habitudes de politesse.

— Gardez cette tasse, monsieur, répondit la jeune fille.

— Vous ne prenez pas de thé?

— Non, monsieur, je vous remercie.

— Laissez vous faire; il est impossible que vous ayez renoncé à cette boisson.

— C'est un poison subtil; j'ignore quel effet il peut produire sur les dames anglaises, mais il n'en coûte pas à une Américaine pour repousser l'usage d'une herbe détestable qui deviendra peut-être bientôt la cause de déplorables conflits.

Le jeune homme, qui n'avait eu d'autre intention que celle d'être civil, s'inclina silencieusement et ne put s'empêcher de regarder l'autre Américaine pour voir si elle avait des principes aussi rigides. Cécile était penchée sur le plateau d'argent, et les vapeurs qui s'échappaient de la théière formaient un léger brouillard autour de son front. Elle jouait par distraction avec une cuiller artistement travaillée qui représentait la tige de la plante chinoise.

— Vous du moins, miss Dynevor, lui dit Lionel, vous paraissez n'avoir aucune antipathie pour l'herbe qu'on reproche au gouvernement anglais d'avoir surtaxée. Vous semblez en respirer volontiers les parfums.

— J'ai la faiblesse d'une femme, dit en riant Cécile, et je suis disposée à croire que c'est avec du thé qu'on a tenté notre mère commune dans le paradis terrestre.

— Si cela était prouvé, dit Agnès, il serait démontré que les ruses du serpent se sont perpétuées jusqu'à nos jours, mais que le moyen de séduction a perdu un peu de sa puissance. Loin de recevoir le thé qu'on leur expédiait, les Américains en ont jeté à l'eau plusieurs cargaisons, et comme dit Job Pray, le port de Boston n'est plus qu'une grande théière.

— Quoi! vous connaissez Job Pray, miss Danforth?

— Certainement, Boston n'est pas grand, et Job se rend assez utile pour que tout le monde le connaisse.

— Il faut donc, reprit Lionel, qu'il appartienne à une famille distinguée, car il m'a dit lui-même que tout le monde connaissait aussi sa mère Abigaïl.

— Quoi! s'écria Cécile d'une voix qui fit tressaillir Lionel, vous connaissez le pauvre Job et sa malheureuse mère? Où les avez-vous vus? que savez-vous d'eux?

— Ah! je vous prends dans mes filets, répondit le major. Vous pouvez résister à l'attrait des parfums du thé; mais quelle femme peut lutter contre les impulsions de la curiosité! Pour ne pas me montrer cruel envers des cousines après une si courte connaissance, je vous dirai que j'ai déjà eu une entrevue avec madame Pray.

Agnès était sur le point de demander des explications, lorsqu'elle entendit un léger bruit. En se retournant, elle vit aux pieds de madame Lechmere les morceaux d'une tasse de porcelaine de Saxe.

— Ma grand'maman se trouve mal! s'écria Cécile en courant au secours de la vieille dame. Caton, major Lincoln, un verre d'eau!... Agnès, des sels!

L'inquiétude de Cécile n'était pas, heureusement, fondée. Après une courte syncope madame Lechmere écarta le flacon, mais elle ne refusa pas le verre d'eau que Lionel lui présentait.

— Vous allez me prendre pour une valétudinaire, cousin Lincoln, dit la vieille dame quand elle se fut un peu remise; mais si j'ai les nerfs irrités, c'est, je crois, par ce même thé dont on parle tant, et que je bois à l'excès pour montrer que je reste fidèle à l'Angleterre. Il faudra que je m'en abstienne comme ces jeunes filles, mais pour un motif différent. Nous avons l'habitude de nous retirer de bonne heure, major Lincoln; mais vous êtes ici chez vous, et vous pouvez veiller tant qu'il vous plaira. Ayez de l'indulgence pour mes soixante-dix ans, et permettez-moi de vous souhaiter une bonne nuit, après un bon voyage. Caton a des ordres, et il doit aviser à ce qu'il ne vous manque rien.

La vieille dame se retira appuyée sur les deux jeunes filles, et Lionel resta seul maître de la place. Comme il se faisait tard, et qu'il ne devait pas s'attendre à revoir ses aimables hôtesses, il demanda un flambeau et monta dans sa chambre, suivi de Meriton, qu'il congédia bientôt pour se liver au sommeil. Mais il chercha inutilement le repos, car les incidents de la journée lui suggéraient une foule de réflexions : il pensait surtout à sa réception et aux personnes qu'il avait vues pour la première fois. Madame Lechmere et sa petite-fille lui semblaient jouer un rôle; mais il se demandait si elles étaient d'intelligence. Quant à Agnès Danforth, elle avait la brusquerie, la franchise et la droiture que donne l'éducation américaine. Comme la plupart des jeunes gens qui ont lié connaissance avec de jeunes et charmantes femmes, il s'endormit en rêvant à la supériorité des attraits de ses cousines. Il se vit en songe sur l'*Avon* de Bristol; les belles mains de miss Danforth lui servaient du thé, et sa perplexité excitait la gaieté vive et folâtre de Cécile Dynevor.

CHAPITRE IV.

Au moment où le soleil dissipa l'épais brouillard qui s'était étendu sur les eaux pendant la nuit, Lionel gravit la côte de Beacon-Hill, afin de contempler au premier rayon du jour l'un des plus beaux points de vue de son pays natal. Les îles élevaient leurs têtes vertes au-dessus de la brume qui montait lentement le vaste amphithéâtre de collines dont se composait l'enceinte de la baie. Les vapeurs s'engouffraient dans les vallées et formaient çà et là des guirlandes fantastiques autour des clochers des villages de la banlieue. Quoique la population fût en partie réveillée, le caractère sacré du jour et la situation politique du pays rendaient la ville silencieuse. Les nuits fraîches et les chaudes journées d'avril avaient condensé les exhalaisons de la terre et des eaux, de manière à envelopper le paysage d'un voile souvent impénétrable. Du haut de la montagne, Lionel revit en imagination les maisons, les tours et les vaisseaux dont il se souvenait. Il se fit un panorama illusoire, plein de bruit et d'animation; mais sa contemplation fut interrompue par un léger incident. A peu de distance du site où il se trouvait, un homme chantait avec un accent nasal, sur un air populaire anglais, des passages d'une chanson américaine; quoiqu'il s'arrêtât de temps en temps, Lionel put saisir les paroles du refrain, qui était destiné évidemment à être répété en chœur :

Sujets dociles que l'on berne,
Restez seuls dans cette taverne
Pour boire le poison du thé;
Nous qui maudissons ce breuvage,
Nous vous laissons dans l'esclavage
Et gardons notre liberté

Lionel marcha du côté des sons et rencontra Job Pray assis sur l'escalier qui régnait le long de la montée. Il cassait des noix sur les marches de bois, et dans les moments où sa bouche était inoccupée, il l'employait à former les accords dont nous avons fait mention.

— Qu'est-ce, maître Pray? cria le major; venez-vous ici le dimanche matin pour y chanter des oraisons à la déesse de la liberté? êtes-vous l'alouette de la ville, et n'ayant pas d'ailes, gravissez-vous cette montagne pour faire entendre votre mélodie près des cieux?

— Il n'y a pas de mal à chanter des psaumes ou des chansons américaines, quel que soit le jour de la semaine, dit le jeune gars sans se déranger. Job ne sait ce que c'est qu'une alouette; mais il ne reste pas en ville parce que les soldats y sont trop nombreux et qu'ils manœuvrent sur les terres communales.

— Et pourquoi voulez-vous les en empêcher?

— Ils affament les vaches, et elles ne donnent plus de lait. Elles aiment l'herbe tendre au printemps de l'année.

— Est-ce que les soldats la leur disputent? est-ce qu'elles ne peuvent pas comme à l'ordinaire jouir des premiers dons du printemps?

— Les vaches de Boston n'aiment pas l'herbe que les soldats anglais ont foulée.

— C'est porter bien à l'extrême les idées de liberté! s'écria Lionel en riant.

— Ne dites pas de mal de la liberté devant Ralph, reprit Job d'un air menaçant.

— Où est ce Ralph? est-ce votre bon génie? pourquoi le tenez-vous invisible?

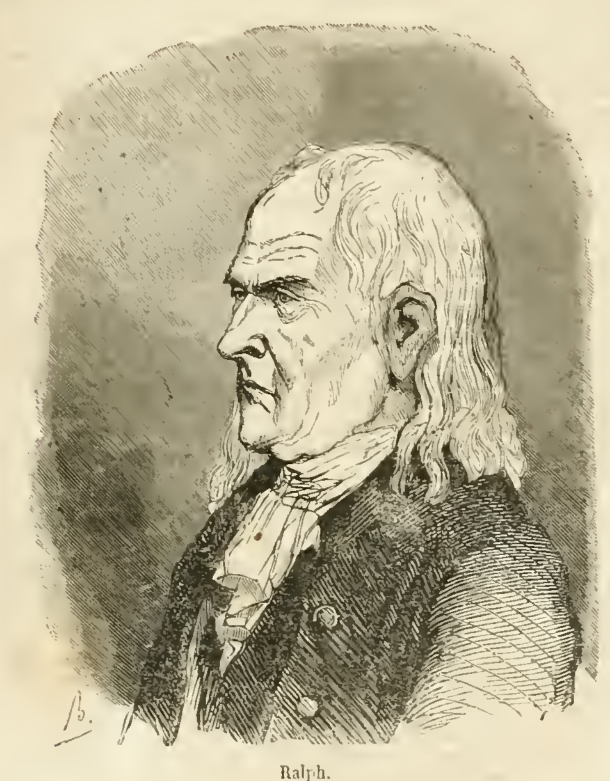
— Il est dans le brouillard, dit Job en montrant du doigt le pied du phare qui dominait la colline.

Lionel regarda de ce côté autour duquel se condensaient d'épaisses masses de vapeur, et il aperçut vaguement son vieux compagnon de voyage. Ce personnage avait encore ses vêtements gris râpés, dont les couleurs s'harmonisaient si singulièrement avec le brouillard, qu'elles donnaient quelque chose d'aérien à ses formes décharnées. Ses yeux inquiets et rapides semblaient errer sur les objets lointains et percer à force de vivacité le voile de brume qui couvrait la ville. Comme pour écarter cet obstacle, il agitait la main avec impatience.

Tout à coup un brillant rayon de soleil dissipa les fumées et vint illuminer les traits sévères du vieillard, dont la physionomie prit aussitôt une séduisante expression de douceur.

— Venez au pied du phare, Lionel Lincoln, lui cria-t-il, vous y recevrez des avis qui, si vous voulez les suivre, vous préserveront de mille dangers.

— Je suis charmé de vous entendre, dit Lionel; enveloppé de ce manteau de brouillards, vous me faisiez l'effet d'un être de l'autre monde, et j'étais tenté de m'agenouiller pour vous demander votre bénédiction.



Ralph.

— Eh ! ne suis-je pas de l'autre monde ? Je me sens entraîné insensiblement vers le tombeau, et si je reste encore ici-bas, c'est pour l'accomplissement d'une grande œuvre qui ne peut se faire sans moi. Mes yeux pénètrent dans le monde des esprits, jeune homme, plus facilement que les vôtres dans ce spectacle mobile qui s'étend à vos yeux; ma vue n'est gênée par aucun brouillard.

— Je vous en félicite; c'est un avantage rare au déclin de la vie. Mais comment avez-vous passé la nuit? vous avez dû vous trouver assez mal du logement de ce garçon ?

— C'est un brave, dit le vieillard en donnant une tape légère sur la tête de Job : nous nous entendons l'un l'autre, ce qui nous dispense de longues explications.

— Je me suis déjà aperçu que vous aviez les mêmes opinions, mais la ressemblance doit s'arrêter là.

— L'esprit, dans l'enfance ou dans la maturité, a des inclinations presque analogues, répondit le vieil étranger; toute la science humaine consiste à calculer exactement le degré de puissance que les passions exercent sur nous. Celui qui a appris par expérience à étouffer le volcan, et celui qui n'en a jamais senti les feux, sont deux êtres faits pour s'entendre.

Lionel accueillit en silence cette déclaration, et ne jugea pas à propos d'en contester les termes.

— Le soleil commence à se faire sentir, reprit-il au bout d'un instant, et quand il aura chassé ces restes de brouillard, nous pourrons reconnaître les lieux que nous avons fréquentés autrefois.

— Pensez-vous que nous les trouvions tels que nous les avons laissés, ou l'étranger est-il en possession des demeures de notre enfance?

— Les Anglais ne sont pas étrangers, repartit Lionel; ils sont sujets du même roi, et enfants du même père.

— Père dénaturé ! dit le vieillard avec calme. Au fait, celui qui occupe actuellement le trône d'Angleterre est peut-être moins coupable que ses conseillers.

— Monsieur, interrompit Lionel, si vous voulez continuer à faire de pareilles allusions à la personne de mon souverain, nous serons obligés de nous séparer. Il ne convient pas qu'un officier anglais entende parler de son maître avec autant de légèreté.

— De la légèreté! répéta lentement le vieillard, ce n'est guère la compagne des cheveux gris; mais votre susceptibilité jalouse vous induit en erreur. J'ai respiré l'atmosphère des cours, jeune homme, et je sais distinguer les intentions individuelles du monarque de la politique de son gouvernement. C'est elle qui amènera la séparation du grand empire, c'est elle qui privera Georges III de ce qu'on a si souvent appelé avec juste raison le plus beau joyau de sa couronne.

— Il faut que je vous quitte, monsieur, dit Lionel, vous avez librement exprimé vos opinions pendant la traversée; mais vous exposiez des principes qui n'avaient rien de contraire à notre constitution, et l'on pouvait vous entendre, non-seulement sans mécontentement, mais encore avec admiration. Maintenant votre langage sent la trahison.

— Allez donc, répondit l'impassible étranger, descendez à la caserne, et ordonnez à vos mercenaires de s'emparer de moi. Que le sang d'un vieillard engraisse la terre, et que vos grenadiers impitoyables tourmentent la victime avant que la hache accomplisse son œuvre. Un homme qui a tant vécu peut bien donner un peu de temps à ses bourreaux.

— Ce n'est pas à moi, monsieur, qu'il faut reprocher de les protéger.

— Oui, j'ai tort, et c'est la faute de mes années; mais si vous aviez connu comme moi l'esclavage sous ses formes les plus hideuses, vous comprendriez l'inestimable prix de la liberté.

— Quoi ! vous avez été esclave dans vos voyages, vous avez éprouvé les tourments de la servitude en dehors de ce que vous appelez la violation d'un principe?

— Oui, dit l'étranger en souriant amèrement, jamais homme n'aura été comme moi à même de les apprécier. Pendant de longues années j'ai vu des maîtres absolus fixer la limite de mes besoins, prendre sur moi tous les droits, soumettre à leur contrôle mes souffrances et les plaisirs mêmes que Dieu m'avait laissés.

— Vous étiez donc au pouvoir des barbares ?

— Oui, certes, ils méritaient cette qualification ! c'étaient des barbares, des athées qui méconnaissaient les préceptes de notre Rédempteur, des misérables qui traitaient comme une bête fauve un homme doué de raison comme eux, ayant comme eux une âme immortelle.

— Pourquoi n'être pas venu à Boston? demanda Job : pourquoi n'avoir pas raconté la chose au peuple assemblé dans Faneuil-Hall ? ça aurait fait bien du remue-ménage !

— Enfant! je revenais souvent à Boston, en imagination!... les invocations que j'adressais à mes compatriotes auraient ébranlé le toit même de Faneuil-Hall, si elles avaient retenti dans son enceinte... Mais c'était en vain ! ils avaient le pouvoir, et ils en abusaient comme des démons.

Lionel, vivement ému, se préparait à questionner le vieillard, lorsqu'il s'entendit appeler à haute voix par son nom. Celui qui l'apostrophait semblait gravir l'autre côté de la colline. Aussitôt le vieil étranger quitta la place qu'il occupait au pied du phare; et suivi de Job, il disparut avec une vitesse surprenante dans les tourbillons de brouillard qui ondulaient encore le long des flancs de Beacon-Hill.

— Hé ! Lion !... s'écria le nouveau venu, vous êtes un lion par le nom, un daim par l'activité !... Qui vous amène d'aussi bonne heure au milieu des nuages ? Ouf! comme ce précipice est dur à monter ! Quoi qu'il en soit, mon cher Lion, je me félicite de vous voir ; nous savions qu'on vous attendait par le premier navire, et comme je me rendais ce matin à la parade, j'ai aperçu deux grooms habillés de vert, tenant chacun un cheval par la bride... Ouf ! j'en aurais eu besoin pour gravir cette maudite côte !... J'ai reconnu votre livrée à l'instant même, et, quant aux chevaux, j'espère faire bientôt plus ample connaissance avec eux. L'ami ! ai-je dit à l'un des grooms, qui servez-vous?

— Le major Lincoln de Ravenscliffe, a-t-il répondu avec autant d'impudence que s'il eût pu dire comme vous et moi : Je sers Sa Majesté le roi d'Angleterre ! mais c'est ainsi que répondent les domestiques des gens qui ont dix mille livres sterling à manger par an. Si l'on interrogeait ainsi mon serviteur, il répliquerait tout bonnement : Je sers le capitaine Polwarth, du 47[e] de ligne, et fût-il en présence d'une jeune fille captivée par sa bonne mine, il lui laisserait ignorer qu'il existe au monde un château de Polwarth.

Le capitaine débita ce discours avec une extrême volubilité, quoiqu'il l'interrompît à plusieurs reprises pour reprendre haleine.

— Ma foi ! répondit Lionel en lui serrant cordialement la main, je ne m'attendais guère à vous rencontrer ici; je m'étais figuré que vous ne vous leviez jamais avant neuf ou dix heures; mon intention était d'aller vous rendre visite avant de présenter mes devoirs au général en chef.

— Ah! si vous me rencontrez ici, c'est lui que vous devez en re-

mercier. L'honorable Thomas Gage, gouverneur commandant en chef et vice-amiral de la province de Massachusetts, comme il s'intitule dans ses proclamations, nous a ordonné d'être sous les armes avant le lever du soleil.

— Ce n'est pas difficile pour un soldat, et d'ailleurs cela vous fera du bien; mais plus je vous regarde, Polwarth, plus je trouve votre costume singulier. Portez-vous réellement l'uniforme de l'infanterie légère?

— Pourquoi pas? Que trouvez-vous de si étrange à mon costume? Est-ce qu'il ne me sied pas bien? est-ce que je le dépare? Après tout, qu'y a-t-il d'extraordinaire à voir le capitaine Pierre Polwarth commander une compagnie d'infanterie légère? J'ai juste la taille : cinq pieds quatre pouces et un huitième.



Abigaïl Pray, mère de Job l'idiot.

— Vous connaissez votre hauteur avec une rare précision, mais vous ne songez pas à la largeur. La longitude vous occupe plus que la latitude.

— Qu'est-ce que cela fait, Lionel? Parce que je suis un peu comme notre mère la terre, un sphéroïde aplati, il ne s'ensuit pas que je ne puisse commander une compagnie d'infanterie légère! Au reste, asseyons-nous au pied de ce phare, et je vais vous expliquer mon changement d'uniforme... Je suis amoureux.

— C'est étonnant!

— De plus, je suis tenté de me marier.

— Ce doit être une femme accomplie que celle qui est l'objet des vœux du capitaine Polwarth, du 47e de ligne.

— Elle est remplie d'admirables qualités, répondit le capitaine avec une gravité subite. Sous le rapport de la forme, on peut dire qu'elle est faite au tour. Tantôt elle court avec la rapidité d'un oiseau, tantôt elle s'avance avec la majesté d'un bœuf gras; enfin, je ne saurais la comparer qu'à un mets savoureux dont il est impossible de se lasser. Ces métaphores ne sont pas poétiques, peut-être, mais ce sont les premières qui se présentent à mon esprit.

— Elles me suffisent pour avoir une idée superficielle de la personne; mais parlez-moi un peu de ses qualités morales.

— Elle est spirituelle, impertinente comme le diable et rebelle au roi Georges autant et plus que n'importe quelle femme de Boston.

— Voilà de singuliers titres à vos hommages!

— Ils sont infaillibles; ils ressemblent à ces sauces qui excitent l'appétit et assaisonnent les plats. Son esprit de révolte rehausse ma loyauté, de même que les olives font mieux sentir le bouquet d'un porto généreux, et sa verve mordante se combine avec mon caractère paisible comme le vinaigre et l'huile dans une salade.

— On ne peut contester les charmes de votre Dulcinée, repartit Lionel d'un ton railleur.

— N'allez pas en plaisanter, major Lincoln. Miss Danforth appartient à l'une des meilleures familles de Boston.

— Danforth! s'appelle-t-elle Agnès?

— Précisément! s'écria Polwarth avec surprise, est-ce que vous la connaissez?

— Elle m'est un peu parente, et nous logeons sous le même toit. Madame Lechmere a voulu me donner l'hospitalité dans sa maison de Tremont-Street.

— J'en suis vraiment charmé, et notre intimité pourra avoir des suites plus sérieuses que quelques parties de plaisir. Mais revenons à mon changement d'uniforme : on se permettait au régiment des plaisanteries sur ma corpulence, et elles commençaient à circuler dans le public.

— Vous aviez un moyen sûr d'y mettre un terme, reprit Lionel d'un air sérieux.

— Bah! bah! un homme ne va pas se battre pour une livre de plus ou de moins. Cependant, je tenais à ma réputation, et je l'ai sauvée en me faisant donner une compagnie d'infanterie légère. Quand on entend parler du grand Caire, tout le monde sait qu'il ne s'agit point d'un village. S'il est question du Grand Turc ou du Grand Mogol, personne ne se les représente comme des bambins; comment voulez-vous donc qu'on s'imagine que Polwarth, capitaine d'infanterie légère, pèse cent-quatre-vingt livres?

— Ajoutez-en vingt encore.

— Pas une de plus. J'ai été pesé la semaine dernière en présence de tous mes compagnons de table, et depuis ce temps j'ai plutôt perdu que gagné, car on ne s'améliore pas quand on est trop matinal. Il est vrai que j'étais dans la balance en robe de chambre et que j'avais ôté mes grandes bottes.

— Je m'étonne, dit Lionel, que le colonel Nesbitt ait consenti à votre nomination, lui qui tient tant aux apparences.

— Je le sers à souhait, interrompit le capitaine, et je fais plus d'étalage que mes autres collègues.



Le capitaine de grenadiers Mac Fuse.

— Je le crois sans peine; néanmoins, il me semble que vous n'auriez pas obtenu votre compagnie si le général Gage se proposait de donner de l'activité à ses opérations. En vous voyant dans l'infanterie légère, je présume que la paix ne sera point troublée.

— Je pense que vous avez raison. Les Américains font des discours, prennent des résolutions et se démènent depuis dix ans; mais que résulte-t-il de ce tintamarre? Je vois bien que tout va de mal en pis; mais ces colons sont une énigme pour moi. Vous rappelez-vous le temps où nous servions ensemble dans la cavalerie, que je n'aurais dû jamais quitter, que je n'aurais jamais quittée si j'avais pu me procurer un bon trotteur? Quand les manants étaient mécontents d'une nouvelle taxe, ils s'ameutaient, mettaient le feu à quelques maisons, bousculaient quelques constables, mais nous chargions au galop, le sabre en main, et nous dispersions aux quatre vents la foule en haillons. Les cours de justice faisaient le reste, et la victoire ne nous

coûtait qu'un peu de fatigue amplement compensée par l'accroissement de notre appétit. Mais ici les choses se passent différemment.

— Les symptômes de trouble sont-ils plus alarmants ici qu'en Angleterre? demanda le major Lincoln avec intérêt.

— Les colons refusent leurs aliments naturels pour soutenir ce qu'ils appellent leurs principes; les femmes abjurent le thé, les hommes renoncent à leurs pêcheries par suite de l'acte qui met en interdit le port de Boston; c'est à peine si l'on a vu au marché un canard sauvage pendant tout le printemps, et pourtant le peuple s'enfonce de plus en plus dans la rébellion. En tout cas, si nous en venions aux coups, nous sommes assez forts, Dieu merci, pour nous frayer un passage et gagner une partie du continent où les provisions soient plus abondantes. D'ailleurs on dit que des renforts vont nous arriver.

— Si l'on en vient aux coups, nous serons assiégés dans la place.

— Assiégés! s'écria Polwarth avec effroi. Si j'avais la moindre idée d'un pareil malheur, je rendrais dès demain ma commission. C'est déjà assez triste de n'avoir jamais de table convenablement garnie. En cas de siége, nous serions exposés à mourir d'inanition. Soyez-en convaincu, Lionel, ce ne seront pas ces petits hommes, avec leurs habits à longue queue, qui peuvent vouloir attaquer quatre mille soldats anglais soutenus par une flotte. Que dis-je! quatre mille! nous serons huit mille, si les régiments dont on m'a parlé sont vraiment en route.

— Ils viennent, interrompit Lincoln. Clinton, Burgoyne et Howe ont eu leur audience de congé le même jour que moi. Nous avons été reçus avec une grâce parfaite, car le service dont nous sommes chargés est vu très-favorablement par le roi. Il m'a semblé pourtant que Sa Majesté me gardait rancune de quelques-uns des votes que j'ai déposés dans l'urne au sujet de ces malheureuses discussions.

— Auriez-vous voté contre la loi des blocus, par égard pour moi? demanda Polwarth.

— Non. La conduite du peuple de Boston avait provoqué cette mesure. J'ai voté avec le ministère, et le parlement a été presque unanime sur cette question.

— Ah! major Lincoln, vous êtes un homme heureux, dit le capitaine; siéger au parlement à vingt-cinq ans! Il me semble que je préférerais cette occupation à toutes les autres. Le nom seul en est séduisant, siéger!... Votre ville envoie deux députés; quel est le second?

— Ne m'en parlez pas, je vous en conjure, murmura Lionel en se levant, vous savez que la place n'est pas remplie par celui qui devrait l'occuper.... Voulez-vous descendre au champ de manœuvre? il y a plusieurs amis que je veux voir avant d'aller à l'église.

— Oui, reprit Polwarth en suivant son compagnon. On va beaucoup à l'église dans ce pays-ci. Quant à moi, je ne fréquente guère les temples schismatiques des habitants, et j'aimerais mieux rester un jour entier en sentinelle sur un chariot du train, que de rester debout pour entendre leurs prières. Je ne fréquente guère que la chapelle du roi, et lorsque j'y suis une fois installé à genoux, je me tire du service aussi bien que l'archevêque de Cantorbéry.

En disant ces mots, il descendait la côte, et les deux amis furent bientôt confondus avec la foule en uniformes rouges qui encombrait le champ de manœuvre.

CHAPITRE V.

Afin d'éviter à nos lecteurs toute espèce d'équivoque et d'obscurité, il importe de remonter à la source des événements.

Un siècle avant l'époque dont nous nous occupons, vivait Reginald Lincoln, cadet d'une famille riche et extrêmement ancienne. Pendant les troubles révolutionnaires et l'usurpation de Cromwell, il conserva intactes toutes les dépendances de sa baronnie; mais il tenait de ses pères une sensibilité morbide qui semblait être héréditaire dans la famille. Il s'était marié très-jeune encore à une femme qu'il aimait tendrement, et qui mourut en donnant le jour à son premier enfant. La douleur de l'époux le prédisposa aux idées religieuses. Mais par malheur, au lieu de tirer de la foi des consolations salutaires, il se fatigua l'esprit à discuter, suivant la mode du temps, la prédestination et les différents attributs de la Divinité. Devenu puritain ascétique, il fut naturellement indigné des mœurs dissolues de la cour de Charles II, et dès la première année du règne de ce prince, en 1660, il alla rejoindre ses coreligionnaires dans la province de Massachusetts.

Il n'était pas difficile à un homme comme Reginald, avec son rang et sa réputation de sainteté, d'obtenir dans les plantations des fonctions honorables et lucratives. Lorsque son ardeur pour les choses spirituelles se fut un peu calmée, il daigna consacrer une partie de son temps aux soins des choses temporelles. Jusqu'au jour de sa mort cependant, il garda la sombre austérité d'un sectaire, et tout en remplissant les devoirs du monde, il semblait en fouler dédaigneusement aux pieds les misérables vanités. Malgré l'exaltation de son esprit, il amassa de grands biens, uniquement peut-être parce qu'il dédaignait d'en faire usage.

Son fils Lionel imita sa conduite paternelle, en réunissant sur sa tête les honneurs et les richesses; mais, par suite d'un premier amour contrarié, et de cette espèce d'héritage dont nous avons parlé, il ne se maria qu'à un âge assez avancé. Contrairement à l'habitude des hommes qui font profession de piété et d'abnégation, il prit pour femme une jeune anglicane, qui n'avait pour elle que sa beauté et sa bonne éducation. Il en eut trois fils et une fille. L'aînée était encore enfant, lorsqu'il fut rappelé dans la mère-patrie pour hériter des propriétés et des honneurs de sa famille. Le second, nommé Reginald, suivit la carrière des armes, et mourut à l'âge de vingt-cinq ans dans les déserts d'Amérique. Le troisième était le grand-père maternel d'Agnès Danforth. La fille devint madame Lechmere.

Reginald avait laissé un fils avant sa mort prématurée.

La famille Lincoln s'était multipliée dans les colonies, conformément à cette règle de la Providence qui semble régler d'après nos besoins les fonctions de notre nature; mais dès l'instant qu'elle fut transplantée dans la populeuse Angleterre, elle fut frappée de stérilité. Sir Lionel Lincoln mourut sans enfants dans le château de ses ancêtres, et il fallut traverser l'Atlantique pour chercher l'héritier du vaste domaine de Ravenscliffe et de l'une des plus vieilles baronnies du royaume britannique.

L'individu qui devint le chef de la maison, et qui prit le nom de sir Lionel, était le fils orphelin de Reginald. Il était marié et père d'un enfant au berceau, quand il fut appelé tout à coup à cette grandeur inattendue. Quittant sa femme et son enfant, il se rendit immédiatement en Angleterre, pour faire valoir ses droits, et comme il était le neveu du défunt, il ne rencontra aucune opposition. Toutefois, l'existence de ce gentilhomme fut de bonne heure enveloppée d'un nuage qui empêcha les yeux du vulgaire d'en suivre les dramatiques événements. Après son élévations ubite, ses plus intimes amis surent à peine ce qu'il devenait. Le bruit courut qu'il était retenu en Angleterre par une misérable chicane relative à un domaine de peu d'importance, qui dépendait de ses immenses propriétés, et l'on apprit au bout de deux ans qu'il avait gagné son procès.

En 1756, sir Lionel fut rappelé à Boston par la mort de sa femme. A cette époque les colonies soutenaient énergiquement la métropole dans sa guerre contre la France, qui lui disputait l'empire de cet hémisphère. Les doux et paisibles colons étaient sortis de leurs habitudes de réserve, et rivalisaient d'ardeur et d'audace avec leurs alliés plus expérimentés. Au grand étonnement de tous, sir Lionel Lincoln se distingua dans cette guerre par son esprit aventureux. Il semblait moins chercher la gloire que la mort. Il avait été comme son père destiné à l'état militaire, et avait obtenu la commission de lieutenant-colonel; mais tandis que son régiment servait dans la partie orientale des colonies, il combattait à l'extrémité occidentale, courant d'un point à un autre, risquant sa vie avec une incroyable hardiesse, et versant plus d'une fois son sang.

Cette vie périlleuse cessa brusquement. Par une résolution inexplicable, le baronnet emmena son fils avec lui et s'embarqua pour l'Angleterre, d'où on ne le vit point revenir. Pendant plusieurs années les Bostoniens et les Bostoniennes harcelèrent de questions madame Lechmere et la pressèrent de s'expliquer sur le sort de son neveu. Elle répondit avec politesse, avec discrétion et quelquefois avec une émotion invincible comme celle qu'elle ressentit le soir de la présentation du jeune major. Mais à force de tomber, la goutte d'eau finit par user la pierre. L'enquête ouverte sur la destinée de sir Lionel amena peu à peu quelques résultats. On crut d'abord qu'il s'était rendu coupable du crime de haute trahison, et qu'il avait été forcé d'échanger son habitation de Ravenscliffe contre un logement moins commode à la tour de Londres. On fit ensuite courir le bruit qu'il s'était marié secrètement avec une princesse de la maison de Brunswick; mais en consultant les almanachs de l'année, on reconnut qu'il n'existait aucune princesse à marier, et cette version romanesque fut nécessairement abandonnée. Enfin on assura avec beaucoup plus de fondement que le malheureux sir Lionel était dans une maison de fous. Sitôt que cette nouvelle se répandit, tous les yeux se dessillèrent, et chacun voulut constater qu'il avait saisi depuis longtemps des indices de la folie du baronnet. Quelques-uns prétendirent même qu'elle était héréditaire dans sa famille, ou du moins qu'elle provenait d'une prédisposition naturelle. Restait à savoir comment et pourquoi elle avait subitement éclaté. Les personnes sensibles, les vieilles filles, les célibataires et les hommes veufs ne manquèrent pas d'attribuer le malheur de sir Lionel à la perte de sa femme. D'autres individus considérèrent le dérangement de ses facultés comme la punition des écarts d'une famille qui n'avait pas été invariablement attachée à la vraie foi. D'avides négociants qui poursuivaient la fortune par tous les moyens possibles affirmèrent que l'acquisition imprévue de grandes richesses avait souvent tourné la tête à des hommes plus capables que le baronnet.

Cependant l'heure était venue où tous les sentiments allaient être transformés et céder la place à l'amour de la patrie. Les marchands oubliaient leurs intérêts momentanés; les âmes tendres renonçaient à leurs rêves, et les bigots contemplatifs rentraient dans la vie active, s'apercevant que la Providence favorisait surtout ceux dont les efforts méritaient ses faveurs. C'était le temps où commençait la lutte entre le parlement britannique et les colonies de l'Amérique du Nord, lutte

fécondé qui a fondé un grand empire et ouvert au peuple une nouvelle ère de liberté politique,

Jetons un coup d'œil sur ces discussions importantes, afin de rendre plus clairs et plus intelligibles certains détails de notre récit.

Les ressources toujours croissantes des colonies attirèrent dès 1763 l'attention du ministère anglais. Il songea à en tirer parti en créant par une loi un papier timbré dont il se réservait la vente, et dont l'emploi était nécessaire à la validité des contrats. Ce genre de contribution n'avait rien de très-nouveau ni de très-onéreux ; mais les Américains s'aperçurent de suite qu'il impliquait la reconnaissance d'un droit important, celui d'imposer des taxes à des colons qui n'étaient point représentés dans l'assemblée législative. Ils protestèrent avec force pendant deux années entières, résistèrent à la loi moitié sérieusement, moitié par la raillerie, contrarièrent les serviteurs de la couronne dans l'exercice de leurs fonctions, et obtinrent le rappel d'une loi dont l'application était impossible. Mais en revenant sur sa première décision, le parlement, par une résolution inscrite au procès-verbal, se réserva le droit de soumettre les colonies à toutes les lois qu'il jugerait convenables.

Tous les hommes sages prévoyaient la séparation future de deux contrées dont les intérêts étaient souvent opposés et qui avaient entre elles l Océan. Cependant on peut affirmer que les Américains ne songeaient pas alors à s'affranchir, et en citer pour preuve la tranquillité qui suivit le rappel de l'acte du timbre. S'ils avaient eu des désirs prématurés d'indépendance, la résolution impolitique prise par le parlement aurait attisé le feu; mais satisfaits de leur position et désarmés par leur succès, les paisibles colons se moquèrent des vaines fanfaronnades de leurs dominateurs. Si les défenseurs du trône avaient eu moins d aveuglement et plus de sagesse, l'orage n'aurait pas éclaté, un autre siècle aurait vu les événements que nous allons raconter.

Mais au moment où l'état normal se rétablissait, le ministère le troubla en établissant de nouveaux impôts. Les colonies avaient refusé de se servir de papier timbré ; mais on prit des mesures que l'on crut efficaces pour les empêcher d'éluder le payement des autres taxes. Ainsi le thé fut grevé d'un droit que payait la compagnie des Indes-Orientales, et dont elle devait se rembourser au détriment des Américains.

Les colons renouvelèrent leurs réclamations et les présentèrent avec un ensemble imposant. Toutes les provinces situées au sud des grands lacs agirent de concert en cette circonstance, s'entendirent tant pour pétitionner que pour organiser la résistance, si l'emploi de la force devenait inévitable. Le thé ne fut pas livré à la consommation. On le garda en magasin ou on le renvoya en Angleterre. A Boston, le peuple en jeta plusieurs cargaisons à la mer, et ce fut en punition de ce délit que le port de Boston fut fermé au commencement de 1774. En même temps le parlement rendit plusieurs lois qui avaient pour but de faire sentir au peuple américain qu'il était sous la dépendance absolue du pouvoir britannique.

Les plaintes des colons avaient été momentanément étouffées, quand le ministère avait paru renoncer à ses projets d'impositions ; mais lorsqu'il les reproduisit sous une nouvelle forme, la désaffection n'avait pas eu le temps de s'éteindre. Depuis 1763 jusqu'à l'époque de notre récit toute la jeunesse du pays était parvenue à la maturité, et elle n'éprouvait plus pour la mère-patrie ce profond respect qu'elle tenait de ses ancêtres. La royauté n'avait plus pour les générations nouvelles le prestige que lui donne ordinairement la distance; néanmoins ceux qui dirigeaient l'opinion en Amérique s'opposaient encore à un démembrement comme à une mesure impolitique.

Les deux partis n'en étaient pas moins disposés à une lutte définitive qui semblait de plus en plus inévitable. La situation des colonies était si exceptionnelle que l'histoire n'en fournit peut-être pas de semblable. Elles voulaient rester fidèles au monarque; mais toutes les lois qui émanaient de ses conseillers étaient considérées comme non avenues. Chacune des provinces possédait un gouvernement distinct, et dans la plupart d'entre elles l'influence politique de la couronne était grande encore; mais le temps était venu où cette influence était détruite par la défiance qu'inspiraient les machinations et les intrigues du ministère. Quelques législatures provinciales se composaient en majorité de *fils de la liberté :* c'était ainsi qu'on appelait ceux qui résistaient à des tentatives inconstitutionnelles. Ces assemblées envoyèrent des délégués à un congrès général, pour se consulter sur les moyens d'atteindre le but commun. Dans certaines provinces, dont la représentation était incomplète, le peuple y suppléa en nommant directement ses députés. Ce corps politique, étranger à toute idée de conspiration, fort de la pureté de ses intentions, agissant sous l'empire de la révolution qui s'était opérée dans les esprits, acquit une influence qu'on a plus tard refusée à ses successeurs, quoique plus légalement constitués. Les injonctions du congrès avaient la puissance des lois, sans exciter comme elles la haine du pays. Pendant qu'il continuait comme organe de ses compatriotes sa campagne de pétitions et de remontrances, il s'occupait à combattre par un plan de conduite approprié les mesures oppressives du ministère.

Il se forma une association dont le but était suffisamment indiqué par les trois résolutions suivantes : point d'importation ! point d'exportation ! point de consommation ! Ces expédients négatifs étaient les seuls que permît la loi constitutionnelle, dont les limites ne furent jamais dépassées dans le cours de la discussion. Aucun acte de résistance ouverte ne fut commis, mais on ne négligea rien pour parer aux dernières extrémités. Le mécontentement s'accrut de jour en jour dans toutes les provinces; et dans celle de Massachusetts, théâtre de notre histoire, l'agitation politique menaçait d'être bientôt à son comble.

Aux causes générales des débats s'étaient joints des griefs particuliers dans certaines localités, surtout dans la ville de Boston. Les habitants de cette ville s'étaient distingués par la manière franche, ouverte et hardie avec laquelle ils avaient tenu tête au ministère. Les Américains refusaient au roi la faculté d'entretenir des troupes chez eux en temps de paix, sans le consentement de leur législature; cependant des troupes tirées des différentes parties de la province furent concentrées dans la ville condamnée, pour y étouffer, par l'intimidation, l'esprit de révolte et d'indiscipline. Dès 1774, le gouvernement prit une attitude résolue, et confia le pouvoir exécutif du Massachusetts à un militaire, le lieutenant général Gage, qui eut le commandement de toutes les forces royales en Amérique. Le premier soin de ce gouverneur fut de dissoudre l'assemblée coloniale et de promulguer une nouvelle charte venue d'Angleterre, et qui modifiait sensiblement l'organisation politique de la colonie; dès lors le pouvoir du roi, sans être nié formellement, fut suspendu par le fait. Un congrès provincial fut élu et s'assembla à sept lieues de la capitale, d'où il continua à prendre toutes les mesures que nécessitaient les circonstances. Des hommes furent enrôlés, armés, disciplinés; ces troupes, qui se composaient de l'élite des habitants, se recommandaient par leur ardeur et par leur habileté dans le maniement des armes.

On s'empara de munitions de guerre et on les emmagasina avec une activité qui faisait pressentir l'imminence de la lutte.

De son côté, le général Gage se fortifia et empêcha autant que possible les colons de former des arsenaux.

Environnée presqu'entièrement par les eaux et dominée par trois collines, la péninsule de Boston pouvait être aisément rendue imprenable surtout avec le concours d'une flotte. Toutefois, les Anglais ne jugèrent pas à propos d'élever des ouvrages considérables, car ils savaient que toute l'artillerie des colons ne consistait qu'en une douzaine de pièces de campagne et quelques vieux canons de bord. Lorsque Lionel Lincoln arriva à Boston, il trouva des batteries disposées sur les éminences, tant pour tenir la ville en respect que pour repousser l'ennemi. Des lignes de circonvallation avaient été tracées le long de la langue de terre qui unissait la presqu'île au continent. La garnison se composait d'un peu moins de cinq mille hommes, sans y comprendre la force flottante de matelots et de soldats de marine, qui augmentait ou diminuait, en proportion de l'arrivée et du départ des bâtiments. Pendant tous ces préparatifs, les relations entre la ville et le pays ne furent interrompues que par la stagnation du commerce et par la défiance qu'inspirait l'aspect général des affaires. D'innombrables familles avaient quitté leurs demeures; mais quelques membres de l'opposition bien connus étaient restés chez eux, malgré le bruit assourdissant des tambours anglais et les sarcasmes des officiers qui se moquaient des préparatifs militaires des indigènes. La jeunesse oisive et insouciante de l'armée s'imaginait que les colons étaient totalement dépourvus de qualités martiales, et leurs partisans d'Europe croyaient aussi que, dans le cas d'un appel à la force, les Américains devaient infailliblement succomber.

Les deux partis s'observaient; le peuple était calme, sombre, vigilant; il maintenait l'ordre sans le concours des lois et déployait secrètement, par l'entremise de ses chefs, une redoutable activité. Les soldats étaient gais, hautains, indifférents sur l'avenir; mais ils ne devinrent insolents qu'après les échecs qu'ils essuyèrent en allant dans les environs à la recherche des magasins d'armes. D'innombrables causes, qui appartiennent plutôt à l'histoire qu'a une narration moins sérieuse, contribuaient à augmenter, d'une part la désaffection, de l'autre le mépris et le ressentiment. Toutes les occupations étaient suspendues; on attendait avec anxiété l'issue de cette grande querelle. On savait que le parlement, loin de revenir sur ses erreurs, méditait de nouvelles rigueurs, et que des renforts de soldats et de matelots allaient arriver d'Angleterre.

Il était difficile qu'une pareille situation se prolongeât; mais comment pouvait-elle finir? la population semblait sommeiller, sans toutefois abandonner ses armes; les troupes prenaient une attitude de plus en plus belliqueuse, mais des deux côtés on hésitait à verser le sang.

CHAPITRE VI.

Il fallut une semaine à Lionel pour s'instruire de ces détails et de quelques autres particularités que les bornes de cet ouvrage ne nous permettent pas de signaler. Il fut reçu par ses frères d'armes avec cordialité; un camarade riche, spirituel et indépendant était sûr d'être bien accueilli par des hommes qui menaient une existence de luxe et de plaisir. Dès le lundi qui suivit son arrivée, des mouvements de troupe importants se préparèrent et influèrent sur sa position. Au lieu de rejoindre son régiment, il reçut l'ordre de se tenir

prêt à commander une colonne mobile, dont l'instruction était commencée. Comme on savait que Boston était le lieu de naissance du major Lincoln, le général en chef eut l'attention bienveillante de lui accorder un moment de répit. Tout le monde apprit bientôt que le major suivrait l'armée, si elle était réduite à la triste nécessité de combattre, mais qu'il avait la permission de se divertir comme il l'entendrait pendant deux mois à partir de son arrivée. Ceux qui se vantaient de leur pénétration virent dans la conduite du général Gage un plan habilement conçu. Ils prétendirent qu'il voulait employer l'adresse et l'influence du jeune homme à détourner ses parents et ses amis de l'opposition vers laquelle ils inclinaient. Un des traits caractéristiques de cette époque, c'était d'attacher de l'importance au plus léger incident, et de voir dans les démarches les plus naturelles les conséquences d'une politique cachée.

Le genre de vie adopté par Lionel ne justifia nullement ces conjectures; il continua à demeurer chez madame Lechmere, mais ne voulant pas abuser de l'hospitalité de sa tante, il prit à peu de distance un logement où il établit ses domestiques et où il reçut ses visites de cérémonie et d'amitié. Le capitaine Polwarth ne manqua pas de se plaindre de cet arrangement, qui lui ôtait un prétexte plausible pour voir sa maîtresse. Mais comme la maison de Lionel était tenue avec une prodigalité conforme à sa grande fortune, et que la roideur de madame Lechmere aurait altérée, si elle avait présidé au ménage, le gros capitaine d'infanterie légère se consola facilement de n'avoir pas les entrées sur lesquelles il avait compté.

Lionel et Polwarth avaient été ensemble à l'école, ils avaient fait tous les deux leurs études au collége d'Oxford et avaient servi pendant plusieurs années dans le même corps. Quoiqu'il n'y eût pas dans le même régiment deux hommes qui différassent plus diamétralement par la constitution morale ou physique, ils étaient dans les meilleurs termes, et ce caprice inexplicable qui nous fait aimer nos contraires, maintenait entre eux une étroite intimité. Il est inutile de s'appesantir sur cette amitié singulière; on la trouve tous les jours établie entre des hommes plus dissemblables encore. Elle résulte du hasard ou des habitudes, et elle est souvent, comme dans le cas présent, cimentée par l'excessive bonté de l'une des parties. A défaut d'autres qualités, le capitaine Polwarth avait un excellent cœur. En outre il possédait l'art de bien vivre, de sorte qu'il augmentait le bien être matériel de ses amis, sans qu'ils fussent jamais blessés dans leurs rapports avec lui. Le capitaine se chargea de l'économie domestique du logis de Lionel avec un zèle qui n'avait pas la prétention d'être désintéressé. Il était forcé par les règlements de vivre à la table commune, où il trouvait ses désirs essentiellement bornés; mais chez Lionel il avait l'occasion d'établir des règles de sa façon et de ne pas regarder à la dépense, ce qu'il avait depuis longtemps ambitionné. Il resta donc nominalement attaché à la table des officiers; mais, en réalité, il n'y parut jamais. Le marché de la ville était encore abondamment pourvu, et bien qu'il fallût tirer des parties les plus éloignées des colonies de fortes contributions en argent, en vivres ou en vêtements, pour soutenir les pauvres sans ouvrage, les riches continuaient à ne manquer de rien. Polwarth se dédommagea donc de ses privations antérieures et dîna régulièrement chez son vieil ami le major, quoique celui-ci reçût fréquemment l'hospitalité chez les autres officiers. Lionel garda sa chambre dans Tremont-Street, et cultiva la connaissance de ses parentes avec une assiduité que la gène de sa première entrevue n'aurait pu faire pressentir. Madame Lechmere resta pour lui cérémonieuse, enveloppée d'un nuage de formalités artificielles et d'une réserve étudiée qu'il aurait été difficile de rompre, quand même on en aurait eu envie. Quant aux deux cousines, leur conduite fut différente. Agnès Danforth, qui n'avait rien à cacher, se laissa peu à peu captiver par les manières nobles et gracieuses de Lionel. Avant la fin de la première semaine, elle soutenait contre lui les droits des colons, riait des folies des officiers, reconnaissait les préjugés, enfin montrait une familiarité et une bonne humeur qui lui conciliérent l'affection de son cousin anglais. Le maintien de Cécile Dynevor était plus inexplicable. Pendant des journées entières, elle était silencieuse, guindée, presque hautaine; puis, par une subite métamorphose, elle paraissait remplie d'aisance et de naturel. Toute son âme rayonnait dans ses yeux, ou bien sa gaieté innocente, renversant les barrières de la retenue, se communiquait à tous ceux qui l'environnaient. Lionel réfléchissait souvent aux variations incompréhensibles du caractère de cette jeune personne. Cette humeur capricieuse avait quelque chose de piquant; elle ajoutait de nouveaux attraits à ceux d'une taille irréprochable et d'une figure intelligente. Lionel en fit un sujet d'étude, et son rôle d'observateur exigea nécessairement un redoublement d'assiduité. Cette assiduité rendit Cécile moins fantasque, plus uniformément séduisante, et Lionel oublia bientôt de remarquer les changements dont il s'était proposé de chercher la cause.

Dans une société nombreuse et féconde en distractions, il aurait fallu plusieurs mois pour modifier les rapports qui existaient entre deux jeunes gens. Mais Boston était presque désert. La plupart des amis de Cécile l'avaient quitté, et ceux qui restaient vivaient dans la solitude. Aussi la jeune fille et Lionel éprouvèrent-ils en peu de temps l'un pour l'autre une certaine prédilection, peut-être même un sentiment plus vif, qui ne se seraient point développés au milieu d'un monde plus bruyant et plus animé!

Cependant on voyait se préparer des événements beaucoup plus importants que ce qui pouvait intéresser les destinées particulières d'une famille.

L'hiver de 1774-1775 avait été remarquable par sa douceur; le printemps fut froid, tardif et variable comme toutes les saisons du climat américain. Les jours glacés de mars et d'avril furent réchauffés par quelques rayons d'un soleil généreux, qui rappelait les jours d'été; mais les vents d'est, soufflant par rafales, amenèrent fréquemment des pluies diluviennes, dont la continuité ne permettait pas d'espérer une plus douce température. Vers le milieu d'avril, il y eut plusieurs jours d'orage, pendant lesquels Lionel Lincoln fut retenu forcément chez lui.

Un soir, que la pluie battait presque horizontalement les vitres de l'hôtel Lechmere, il quitta le salon avant dîner, pour achever des lettres qu'il destinait à l'agent de sa famille en Angleterre. En entrant dans sa chambre, il fut surpris de la trouver occupée. Les clartés d'un grand feu de bois, en projetant sur les murs les ombres vacillantes des meubles, donnaient à tous les objets des formes étranges et fantastiques. L'une de ces ombres frappa les yeux du major; car elle reproduisait sur une échelle gigantesque, mais avec précision, les contours d'une figure humaine. Il se rappela qu'il avait laissé ses lettres ouvertes, et se défiant de la discrétion de Meriton, il s'avança à pas légers. Quand il eut regardé derrière les rideaux de son lit, il aperçut à son grand étonnement que l'intrus était non pas son valet de chambre, mais l'étranger que Job avait désigné sous le nom de Ralph. Le vieillard tenait la lettre que Lionel avait commencée, et en dévorait si avidement le contenu, qu'il n'entendit pas le bruit des pas. Un pardessus grossier, ruisselant de pluie, l'enveloppait presque tout entier, mais il était facile de le reconnaître à ses cheveux blancs épars et aux lignes prononcées de sa physionomie.

— J'ignorais cette visite inattendue, dit Lionel en s'avançant précipitamment; sans cela je serais revenu plus tôt. Vous avez dû trouver le temps long ici, n'ayant que ce griffonnage pour vous amuser.

Ralph laissa tomber la lettre sans chercher à dissimuler de grosses larmes, qui, coulant le long de ses joues creuses, tombèrent goutte à goutte sur le parquet. L'air de hauteur et de mécontentement de Lionel fit place à une expression plus conciliante; ses regards devinrent moins sévères, et il allait parler, lorsque l'étranger le prévint.

— Major Lincoln, dit-il, je vous comprends; mais il peut y avoir des raisons qui excusent un abus de confiance plus blâmable que celui dont vous m'accusez. Le hasard vient de me mettre en possession de vos plus secrètes pensées, relativement à un sujet qui a le plus grand intérêt pour moi. Pendant notre traversée, vous m'avez pressé de vous éclairer sur des particularités que vous teniez à savoir, et vous vous rappelez que j'ai toujours gardé le silence.

— Vous m'aviez dit, monsieur, que vous étiez maître d'un secret qui, je l'avoue, me touchait vivement. Je vous ai prié de dissiper mes doutes; mais il ne s'ensuit pas...

— Oui, interrompit l'étranger, de ce que vous avez voulu connaître mes secrets, il ne s'ensuit pas que j'aie le droit de pénétrer les vôtres. Rien de plus évident; mais contentez-vous de savoir que vos affaires m'inspirent un intérêt que vous ne pouvez encore comprendre. J'en atteste ces larmes brûlantes, les premières qui soient tombées depuis longues années d'une source que je croyais tarie.

— Il suffit, dit Lionel attendri; dispensez-vous de plus amples explications. Vous n'avez vu dans cette lettre, j'en suis sûr, rien dont un fils ait à rougir.

— J'y vois beaucoup de choses dont un père doit s'enorgueillir, répliqua le vieillard; c'est l'amour filial que vous témoignez dans ces lignes qui m'a arraché ces pleurs. Celui qui a vécu comme moi au delà du terme fixé au commun des hommes, sans connaître la tendresse d'un père pour son enfant, ou celle d'un enfant pour l'auteur de ses jours, doit avoir étouffé tous sentiments naturels pour ne pas comprendre son malheur, quand le hasard lui révèle d'aussi profondes affections.

— Vous n'avez donc jamais été père? demanda Lionel en approchant une chaise et en s'asseyant auprès de ce vieillard, vers lequel il se sentait entraîné.

— J'ai été époux et père autrefois, mais il y a si longtemps, qu'aucun lien ne me retient plus à la terre. La vieillesse est voisine de la mort et ses plus ardentes aspirations se ressentent du froid du tombeau.

— Ne parlez pas ainsi, s'écria Lionel, vous ne rendez pas justice à votre cœur chaleureux; vous oubliez le zèle que vous déployez en faveur de ces colonies qui, selon vous, sont opprimées.

— Ce sont les dernières lueurs d'une lampe sur le point de s'éteindre, d'autant plus vives et plus éclatantes qu'elle approche davantage de sa fin. Mais si je ne puis vous communiquer cette ardeur que je possède à peine, je puis du moins vous signaler les dangers qui vous entourent, c'est pour cela, major Lincoln, que j'ai bravé la tempête de ce soir.

— Qu'est-il arrivé de nouveau? est-il vraiment nécessaire que vous vous exposiez au froid et à la pluie?

— Regardez-moi, répondit Ralph d'un ton grave: j'ai vu le temps

où cette contrée florissante n'était qu'un désert; mes souvenirs me reportent à l'époque où les sauvages et les bêtes fauves disputaient à nos pères le sol qui nourrit maintenant des milliers d'hommes; mes jours pourraient se compter non par années, mais par siècles, tant ils ont été remplis. Pensez-vous qu'il m'en reste encore beaucoup en réserve?

Lionel baissa les yeux avec embarras.

— Certes, dit-il, vous n'avez pas une longue existence à espérer; mais avec votre activité et votre tempérance vous dépasserez les limites que vous croyez vous être assignées.

— Quoi! s'écria Ralph en étendant sa main décolorée dont les veines saillantes indiquaient la décrépitude; en voyant ces membres décharnés, ces cheveux gris, ces joues creuses, pouvez-vous me parler d'années? Mon temps d'épreuve n'a-t-il pas été assez long?

— J'avoue que le terme n'est pas éloigné pour vous.

— Eh bien! Lionel Lincoln, quoique je sois vieux, faible et sur le seuil de l'éternité, je ne suis pas encore aussi près de la tombe, que le pays auquel vous avez engagé votre sang est près d'une convulsion terrible qui ébranlera toutes ses institutions.

— Je ne saurais croire, dit Lionel en souriant, que les signes des temps soient aussi menaçants en réalité. Si les événements que l'on appréhende finissent par arriver, l'Angleterre en sentira le contre-coup, comme la terre se ressent de l'éruption d'un volcan. Mais à quoi bon ces métaphores? Avez-vous quelques nouvelles qui puissent faire craindre un danger immédiat?

La figure de Ralph s'éclaira d'une lueur subite, et un sourire sarcastique passa sur ses traits décharnés.

— Ceux qui peuvent perdre au change ont seuls sujet de craindre, répondit-il avec assurance. Le jeune homme qui se débarrasse de ses tuteurs est toujours convaincu qu'il est capable de se gouverner lui-même. L'Angleterre a si longtemps tenu ses colonies à la lisière, qu'elle oublie que l'enfant peut marcher seul.

— Ah! monsieur, vous exagérez! jamais la séparation n'a été rêvée, même par ceux qui s'intitulent les fils de la liberté, comme si la liberté n'était pas suffisamment protégée par la constitution britannique. Tout ce qu'on demande, c'est le redressement de torts dont la plupart, je crois, sont imaginaires.

— Qu'une goutte de sang américain soit répandue, et la tache deviendra indélébile.

— Malheureusement l'épreuve a été faite il y a déjà plusieurs années, et l'Angleterre a maintenu son autorité.

— Son autorité! répéta le vieillard; ne voyez-vous pas, major Lincoln, que si le peuple consent à se soumettre quand il a tort, il se montrera par cela même inflexible quand il aura raison? Mais nous perdons notre temps. Je puis vous conduire dans un endroit où de vos propres yeux, de vos propres oreilles, vous jugerez de l'esprit de la population. Voulez-vous me suivre?

— Par le temps qu'il fait.

— Cet orage n'est rien comparativement à celui qui éclatera infailliblement, si on ne le conjure par des concessions. Allons! suivez-moi. Si un homme de mon âge brave les intempéries de la saison, un soldat anglais doit-il hésiter?

L'amour-propre de Lionel fut piqué. Il se rappela qu'il avait autrefois promis au vieillard de l'accompagner dans une pareille tournée, et après avoir fait disparaître de ses vêtements tous les indices de sa profession, il s'enveloppa d'un grand manteau. Il allait ouvrir la porte, lorsque Ralph l'arrêta.

— Vous vous trompez de chemin, dit le vieillard. Cette visite doit rester secrète. Tout le monde doit ignorer votre excursion, et si vous êtes le digne fils de votre honorable père, je pense que l'on peut compter sur votre discrétion.

— Oui, monsieur, répondit Lionel; mais si nous voulons voir quelque chose, il ne faut pas rester ici.

— Suivez-moi et gardez le silence, reprit le vieillard.

Aussitôt il ouvrit une petite porte qui menait dans une pièce éclairée par une des fenêtres étroites que nous avons mentionnées dans la description extérieure de l'édifice. Guidé par son compagnon, Lionel pénétra dans un corridor sombre, et descendit un escalier dérobé, qui établissait une communication entre les offices et les appartements supérieurs. Parvenu au bas de l'escalier, le jeune homme ne put s'empêcher de relever une circonstance qui l'avait frappé.

— C'est extraordinaire, dit-il; vous êtes étranger, et vous connaissez mieux la maison que moi, quoique j'y loge déjà depuis assez longtemps.

— Ne vous ai-je pas dit, reprit le vieillard, que je connaissais Boston depuis près de cent ans? Combien ne renferme-t-il pas d'édifices pareils à celui-ci, et que j'ai vu s'élever pierre à pierre! Mais suivez-moi en silence et soyez prudent.

Il ouvrit une porte qui donnait sur la cour, et ils s'avancèrent sans obstacles vers la rue. Cependant Lionel aperçut au pied d'un mur une figure humaine qui semblait chercher un abri contre la pluie.

— Serions nous épiés? demanda-t-il; quel est l'individu qui vient de se lever pour nous suivre?

— C'est Job, dit le vieillard, et il est sans conséquence. Dieu lui a accordé assez de connaissance pour distinguer le bien d'avec le mal, quoique son esprit soit parfois affaibli par des souffrances corporelles. Son cœur est dévoué à sa patrie dans un moment où elle a besoin de tous les cœurs pour défendre ses droits.

Le jeune officier sourit, puis il inclina la tête pour affronter la bourrasque, et serra autour de sa taille les plis de son ample manteau. Les trois aventuriers traversèrent rapidement, sans échanger d'autres paroles, plusieurs rues étroites et tortueuses. Lionel rêvait à l'indéfinissable et singulière sympathie qu'il éprouvait pour son compagnon, et qui le décidait à quitter le toit de madame Lechmere, à errer sans savoir le but de ses pas, à entreprendre une excursion qui pouvait être dangereuse pour sa personne. Pourtant il marchait sans hésitation, soutenu par le souvenir des conversations intéressantes qu'il avait eues avec le vieillard, pendant leur long séjour à bord. D'ailleurs il désirait naturellement s'instruire des circonstances dont peut-être dépendaient la sécurité et le bonheur de son pays natal. Il suivait son vieux guide, qui n'avait pas l'air de faire attention à la pluie, et il entendait derrière lui les pas lourds de Job, qui le serrait d'assez près pour être en partie abrité par son manteau. Aucun être vivant ne semblait s'être aventuré au dehors. Les sentinelles elles-mêmes, au lieu de se promener devant les portes qu'elles étaient chargées de garder, se pelotonnaient dans les angles des murs ou sous les saillies des toits. Par intervalle, le vent s'engouffrait dans les rues avec un bruit pareil au mugissement de la mer, et avec une violence presque irrésistible. Alors Lionel était forcé de s'arrêter et de s'écarter momentanément de sa route; mais son guide, soutenu par la grandeur de ses projets, et peu embarrassé du poids de ses vêtements, glissait au milieu des ténèbres avec une aisance qui avait quelque chose de surnaturel.

Enfin, le vieillard fit halte et attendit que Lionel l'eût rejoint. Le major remarqua avec surprise qu'il s'était arrêté devant les racines et le tronc d'un arbre qui venait d'être abattu.

— Voyez-vous les restes de l'ormeau? dit Ralph à ses compagnons; la hache a détruit la tige principale, mais les rejetons fleurissent sur toute l'étendue d'un vaste continent.

— Je ne vous comprends pas, répondit Lionel; je ne vois qu'un tronc d'arbre, et les ministres ne sont sans doute pas responsables de ce qu'il reste si longtemps au coin d'une rue.

— Les ministres du roi sont responsables de ce qu'il est là; parlez à l'enfant qui est auprès de vous, il vous dira quel était cet arbre.

Lionel se tourna vers Job, et vit l'idiot la tête nue, regardant le tronc d'arbre avec une sorte de vénération.

— C'est un mystère pour moi, reprit-il; en quoi cette souche est-elle digne de respect?

— C'est l'arbre de la liberté, dit Job, et l'on doit s'incliner à son aspect.

— Qu'est-ce que cet arbre a fait pour la liberté?

— Comment ce qu'il a fait! il recevait des affiches où l'on donnait avis du jour et de l'heure des assemblées générales. C'était grâce à lui que le peuple savait ce que devenaient les affaires du timbre et du thé.

— C'était donc un ormeau miraculeux?

— Sans doute. Le gouverneur Hutchinson méditait pendant la nuit quelques tours de son métier, et le lendemain matin cet arbre vous révélait l'artifice, en indiquant les moyens de le déjouer. C'était écrit en lettres moulées, telles qu'aurait pu les faire le meilleur maître d'écriture.

— Et qui posait ces placards?

— Qui! s'écria Job d'un ton d'assurance, c'était la liberté qui venait les afficher pendant la nuit. Quand Abigaïl n'avait point d'asile, Job a couché quelquefois sous cet arbre, et il a vu de ses propres yeux la liberté coller son affiche.

— Etait-ce une femme?

— Croyez-vous qu'elle soit assez folle pour venir régulièrement en habit de femme, au risque d'avoir à ses trousses tous les soldats de la garnison? Elle était vêtue tantôt d'une manière, tantôt d'une autre, comme bon lui semblait. Je couchais sous cet arbre le jour où les fils de la liberté dévastèrent le bureau du timbre et pendirent lord Bute en effigie aux branches du vieil ormeau.

Suffisamment instruit par ces explications, Lionel demanda à continuer son chemin. Ralph se remit en marche, se rapprocha des quais, et entrant tout à coup dans une cour étroite, il se trouva devant la porte d'une maison d'assez misérable apparence, sans se donner la peine de frapper; les trois aventuriers s'engagèrent dans un long couloir mal éclairé qui conduisait à une vaste salle destinée à recevoir une nombreuse assemblée. Une centaine d'hommes y étaient réunis, et leur maintien grave et sérieux faisait supposer qu'ils avaient en vue une affaire importante.

Comme c'était un dimanche, Lionel s'imagina que son vieil ami, dont la piété lui était connue, voulait lui faire entendre quelque prédicateur de sa secte, et lui reprocher ainsi tacitement de négliger l'observance du saint jour. La conscience du jeune homme se réveilla, et il s'accusait d'indifférence en matière de religion, lorsqu'il se trouva à l'improviste au milieu de cette foule; mais après s'être procuré une place et avoir observé ce qui se passait, il reconnut que la réunion était purement politique.

Le mauvais temps avait forcé tous les assistants à se munir de vêtements grossiers, d'un aspect peu prévenant, mais il y avait dans toute l'assemblée un air de décence qui prouvait qu'elle se composait d'hommes pénétrés à un haut degré du respect d'eux-mêmes. Les orateurs en petit nombre employaient les locutions particulières à la province de Massachusetts. A leur langage, à leur prononciation, il était facile de voir que c'étaient des artisans et des commerçants de la ville. Leur sang-froid, leur ton résolu n'auraient laissé aucun doute sur la sincérité de leurs opinions quand même l'on n'aurait pas entendu les invectives mordantes qu'ils se permettaient parfois contre les ministres de la couronne. Ils délibéraient avec un calme qui n'indiquait pas cependant une vive émotion, et les propositions soumises à l'assemblée étaient en général adoptées à l'unanimité. Pas une voix ne s'éleva contre une résolution qui, tout en présentant les remontrances les plus respectueuses, affirmait en même temps les plus hardis principes constitutionnels. Lionel fut frappé de la pureté du langage, et même de l'élégance du style de la plupart des opinions écrites, et il en conclut qu'elles avaient été préparées longtemps à l'avance, et que l'ouvrier qui les lisait n'en était pas l'auteur. Les yeux du jeune militaire erraient çà et là pour tâcher de découvrir les meneurs secrets de la multitude, et il finit par apercevoir un individu sur lequel se portaient ses soupçons. C'était un homme d'un âge mur, dont le costume et les manières annonçaient une classe supérieure à celle de la masse. Ceux qui l'environnaient lui témoignaient un respect profond, mais sans humilité, et il eut à plusieurs reprises une conversation animée avec les chefs plus ostensibles du meeting. Quoique l'officier anglais blâmât cet individu d'abuser de son influence pour provoquer le peuple à l'insubordination, il ne put s'empêcher d'être favorablement impressionné par la physionomie ouverte, énergique et prévenante de l'étranger. Lionel était placé de manière à bien voir cet homme, dont cependant le corps était en partie caché par la taille plus élevée de ceux qui formaient un groupe autour de lui. En promenant ses yeux de côté et d'autre, l'inconnu ne tarda pas à remarquer l'attention particulière dont il était l'objet, et pendant le reste de la soirée, il échangea des signes d'intelligence avec le major.

Enfin le président annonça que l'ordre du jour était épuisé et la séance levée. La foule s'engouffra dans le sombre couloir. Lionel se laissa emporter par ce courant humain et s'arrêta près de la porte pour chercher Ralph, dont il avait été séparé, et dans la secrète intention d'examiner de plus près le mystérieux agitateur. L'encombrement avait cessé depuis longtemps, lorsqu'il s'aperçut qu'il allait rester presque seul. Il n'aurait pas songé qu'il pouvait devenir suspect aux individus qui défilaient les derniers devant lui, si une voix ne l'avait tiré soudain de sa rêverie.

— Le major Lincoln vient-il trouver ce soir ses compatriotes en homme qui sympathise avec leurs griefs ou en officier de la couronne?

Celui qui parlait ainsi était le personnage que Lionel avait cherché dans la foule.

— La sympathie envers les opprimés est-elle incompatible avec la fidélité à son roi? demanda le major.

— Non, dit l'inconnu d'un ton amical, on le voit par la conduite de plusieurs braves Anglais qui épousent notre cause; mais nous réclamons le major Lincoln comme un compatriote.

— Peut-être aurais-je tort de désavouer ce titre actuellement, répliqua Lionel en souriant; on ne peut pas faire ici des professions de foi aussi librement que sur le champ de manœuvre et dans le palais de Saint-James.

— Quand même le roi aurait été présent ce soir, major Lincoln, aurait-il entendu une seule phrase contraire à la constitution qu'il a déclarée inviolable?

— Il est vrai, monsieur, que vos opinions sont conformes à la légalité, mais elles n'ont pas été exprimées dans un langage fait pour des oreilles loyales.

— Ce n'est pas sans doute celui de l'adulation ou même de la flatterie, c'est celui de la vérité qui n'est pas moins sacrée que les droits de la couronne.

— Ce lieu ne convient guère pour discuter les droits de notre souverain, répondit le jeune officier; mais si, comme je le suppose, nous pouvons nous rencontrer dans une sphère plus élevée, vous me trouverez prêt à soutenir les prérogatives du pouvoir.

L'étranger sourit en disant :

— Nos pères se voyaient souvent dans le monde; plaise au ciel que les fils ne se trouvent pas face à face dans une entrevue moins amicale.

A ces mots il salua, et se perdit dans l'ombre, pendant que Lionel regagnait la rue, où il trouva Ralph et Job qui l'attendaient. Sans lui demander les motifs de son retard, le vieillard prit place à ses côtés et s'achemina vers la demeure de madame Lechmere; sans faire plus d'attention qu'auparavant à la tempête, qui n'avait cependant point cessé.

— Eh bien! dit-il après quelques instants de silence, vous avez maintenant une idée de l'esprit public; pensez-vous que l'éruption du volcan soit prochaine?

— Tout ce que j'ai vu et entendu ce soir tendrait à me faire croire le contraire. Les hommes qui veulent s'insurger montrent rarement autant de logique et de modération. Les plus ardents et les moins éclairés discutent eux-mêmes les principes constitutionnels et s'abritent sous le manteau de la loi comme si c'étaient des avocats en conférence.

— Croyez-vous que l'incendie ne s'allumera point parce qu'on en aura longuement amassé les matériaux? Voilà ce que c'est que de faire élever un jeune homme sur la terre étrangère! Il mesure ses compatriotes calmes et sensés à la taille des paysans d'Europe.

Le vieillard murmura quelques mots de plus, mais d'une manière si vague, que Lionel n'en put rien entendre. Quand ils furent arrivés dans un quartier connu du major, son vieux guide lui indiqua sa route en disant :

— Je le vois, il n'y a qu'un dernier et terrible argument, celui de la force, qui puisse vous convaincre que les Américains ont l'intention de résister à leurs oppresseurs. Que Dieu éloigne cette heure fatale! Mais quand elle viendra, car elle doit venir, vous reconnaîtrez votre erreur, jeune homme, et vous ne mépriserez pas, je l'espère, les liens naturels qui vous attachent à votre pays.

Lionel aurait voulu répondre, mais Ralph avait une incroyable vivacité dans les mouvements. Sa forme amaigrie comme celle d'un être immatériel glissa à travers les lignes d'une pluie battante et s'évanouit dans les ténèbres, suivie de l'individualité plus compacte de Job.

CHAPITRE VII.

A l'orage que nous avons décrit succédèrent deux ou trois jours d'un temps magnifique, pendant lesquels Lionel ne revit plus son compagnon de voyage. Job s'était attaché à l'officier anglais, comme seul capable de le protéger contre les mauvais traitements et les injures de la soldatesque et il lui témoignait une touchante confiance. Par l'ordre exprès du major, Meriton remplit auprès de l'idiot les fonctions de maître de la garde-robe et lui fit subir une métamorphose presque complète.

Les plaisirs de la saison, la beauté de l'atmosphère, la société de ses jeunes cousines firent promptement oublier à Lionel la scène à laquelle il avait assisté.

Polwarth lui épargnait tous les soins domestiques et contribuait à dissiper la mélancolie qu'on avait parfois remarquée sur son front. Tous deux faisaient leur société habituelle d'un officier irlandais nommé Mac Fuse, qui avait servi dans leur régiment en Angleterre, et qui commandait à Boston une compagnie de grenadiers.

Cet homme avait naturellement le goût très-fin, quoiqu'il fût dénué de cette science culinaire qui distinguait Polwarth à un si haut degré. Il était capable d'en apprécier le mérite, aussi le conviait-on souvent au festin que préparait le soir l'officier d'infanterie légère. Nous allons voir les trois amis rassemblés autour d'une table bien garnie dont la belle ordonnance annonçait l'intervention d'un gastronome consommé.

— Enfin, dit Polwarth en continuant de traiter son sujet favori, on peut vivre partout pourvu qu'on ait bonne nourriture, la toilette ne vient qu'après. L'alimentation est la seule chose indispensable que la nature ait imposée au monde animal, et, selon moi, tout homme est dans l'obligation de se tenir pour content quand il a la possibilité de satisfaire son appétit. Capitaine Mac Fuse, passez-moi une tranche de cet aloyau, coupée mince?

— Qu'importe la manière dont on coupe un morceau de viande, si l'on se borne à vouloir satisfaire son appétit? dit le capitaine de grenadiers avec un léger accent irlandais.

— Il faut seconder la nature, répondit Polwarth, qui regardait toujours les banquets comme une chose sérieuse, une tranche coupée dans le sens des fibres s'avale et se digère plus aisément : deux considérations très-importantes pour des militaires, car ils n'ont pas de temps à perdre, surtout avec un général comme Gage, qui exécute chaque jour de nouveaux exercices.

— Il est vrai que depuis quelque temps les manœuvres, les marches, les contremarches se multiplient d'une façon alarmante, au grand désespoir de Polwarth, qui laisse à la bataille une partie de son embonpoint. Il serait possible que le général appréhendât un soulèvement des Américains.

— Qu'en pensez-vous, maître Seth Sage? dit le capitaine d'infanterie légère.

L'homme auquel il s'adressait était debout, une assiette à la main, les yeux baissés vers le parquet. C'était le propriétaire de la maison où Lionel avait élu domicile. Il avait envoyé sa famille à la campagne sous prétexte que la ville n'offrait plus assez de ressources; mais il était resté pour surveiller sa propriété et servir les hôtes. Ce personnage réunissait les qualités physiques et morales qui caractérisent la plupart de ses compatriotes. Il était d'une taille au-dessous de la moyenne, grêle, gauche, anguleux, mais parfaitement proportionné. Ses yeux noirs, scintillants annonçaient de l'intelligence et de la finesse; mais le reste de sa physionomie était d'autant plus triste qu'il avait les traits jaunes et maigres.

Brusquement interpellé par Polwarth, il répondit avec la réserve qui ne l'abandonnait jamais :

— Que sais-je?

— Mais enfin, dit Mac Fuse, vous qui avez l'esprit inventeur, croyez-vous que vos compatriotes crient avant de se battre?

— Les rats se battent quand ils sont serrés de près par les chats.

— Mais les Américains se considèrent-ils comme serrés de près?

— Sans doute, capitaine ; l'acte du timbre et l'impôt sur le thé ont mis le pays dans une grande perturbation, mais j'ai toujours pensé qu'en définitive les gens qui ne faisaient pas de billets et qui s'en tenaient aux aliments du sol, trouvaient moyen d'éluder la loi.

— Vous ne voyez donc pas grand mal, s'écria le capitaine de grenadiers, à ce qu'on vous demande un surcroît de taxes pour entretenir en bon état l'équipage d'un militaire comme moi, qui combats au besoin pour vous?

— Je suppose, capitaine, que nous aimerions mieux combattre au besoin nous-même, sans avoir pourtant envie de batailler mal à propos.

— Mais quelle est votre opinion sur le comité de salut public qu'on a formé, sur ces hommes qui s'intitulent fils de la liberté, sur ces fantassins qui amassent des munitions et font de si formidables préparatifs? Se figurent-ils, honnête Seth, qu'ils effrayeront des soldats anglais au son du tambour, et s'amusent-ils à jouer à la guerre comme des écoliers en récréation?

— Je présume, repartit Seth avec une imperturbable gravité, qu'ils agissent très-sérieusement et qu'ils sont disposés à tout.

— A quoi? demanda l'Irlandais, à forger les chaînes avec lesquelles nous les garrotterons?

— Quand on réfléchit qu'ils ont brûlé les timbres, qu'ils ont jeté les caisses de thé à la mer, et qu'ils se gouvernent eux-mêmes, on doit en conclure que leurs résolutions sont bien arrêtées.

Lionel et Polwarth se mirent à rire aux éclats.

— Vous ne paraissez pas vous entendre avec notre hôte, capitaine Mac Fuse, dit le major. Vous savez, monsieur Sage, que des renforts considérables sont dirigés sur les colonies, et en particulier sur Boston?

— Oui, monsieur, il paraît que telles sont les intentions du gouvernement.

— Et quel en sera le résultat?

Seth rêva un moment et répondit :

— Comme le pays est engagé très-avant dans cette affaire, il y a des gens qui croient que si les ministres ne lèvent pas le blocus du port, le peuple s'en chargera.

— Savez-vous, dit gravement Lionel, qu'une pareille tentative mènerait droit à la guerre civile?

— Oui, reprit Sage. Il est prudent de prévoir des troubles.

— Et vous vous imaginez, monsieur, qu'on ne les conjurera pas par tous les moyens qui sont au pouvoir d'une nation?

— Le seul moyen, reprit Seth avec calme, c'est d'ouvrir le port et de renoncer à la taxe. Pour obtenir ces concessions, il y a plus d'un homme à Boston qui donnerait tout le sang de ses veines.

La conversation fut suspendue par l'entrée subite de l'ordonnance du capitaine Mac Fuse.

— Qu'est-ce, Doyne, s'écria celui-ci, quelle circonstance me vaut l'honneur de votre visite?

L'ordonnance, dont la grande taille remplissait tout l'appartement, prit l'attitude respectueuse d'un militaire pour répondre à l'officier.

— L'ordre est donné de faire mettre tout le régiment en bataille une demi-heure après la retraite, et de se tenir prêt à marcher.

Les trois officiers se levèrent à cette nouvelle.

— Une marche de nuit! s'écria Mac Fuse, fi donc! Les compagnies seront endormies et ne se tiendront pas sur leurs jambes. Gage devrait s'arranger pour ne pas contraindre des hommes à faire le service après un pareil festin.

— Cet ordre extraordinaire n'a pas été donné sans motif, dit Lionel; si quelque détachement sort ce soir de la ville, je m'y joindrai en qualité de volontaire, car je tiens à connaître l'état du pays.

— Il est certain que nous marcherons ce soir, dit le vieux sergent d'ordonnance. Les officiers d'état-major savent seuls quelle route nous prendrons. Mais quelques soldats présument que nous irons du côté des colléges.

— Qui peut leur avoir donné cette opinion? demanda le capitaine de grenadiers.

— Un des hommes qui viennent de rentrer nous a dit qu'il avait vu de ce côté des patrouilles de cavalerie.

— Tout cela confirme mes conjectures, s'écria Lionel. Il y a un homme qui peut actuellement nous rendre un service important. Meriton, faites-moi venir Job.

— Il était là tout à l'heure, monsieur; mais on vient de l'appeler, et il est parti.

— En ce cas, appelez M. Sage.

— Il vient aussi de disparaître.

— La curiosité les aura entraînés vers les casernes, où le devoir vous appelle, messieurs, dit Lionel Lincoln. Je vais terminer une petite affaire, et je vous rejoins dans une heure ; vous ne vous mettrez pas en marche auparavant.

Aussitôt Lionel prit ses armes, mit son manteau sur le bras de Meriton, et faisant ses excuses à ses hôtes, il sortit avec la précipitation d'un homme qui sentait qu'il n'y avait pas un instant à perdre. Mac Fuse s'équipa tranquillement; mais sa patience fut rudement mise à l'épreuve par Polwarth, qui avant de s'éloigner donna des ordres réitérés pour serrer les reliefs du festin.

— Serez-vous toujours épicurien? s'écria l'Irlandais. Un soldat devrait donner aux anachorètes l'exemple de la mortification. On croirait que vous avez été pris au dépourvu, tandis qu'il m'est démontré que vous étiez instruit d'avance de l'expédition qui se prépare.

— Moi! s'écria Polwarth ; aussi vrai que j'espère dîner encore, je ne le savais pas plus que le moindre caporal de l'armée. Pourquoi vous figurez-vous qu'il en est autrement?

— Un homme qui sert depuis vingt-cinq ans, répondit Mac Fuse, devine tout d'après les moindres indices. Ne vous ai-je pas vu de mes propres yeux faire tout à l'heure d'amples provisions, et ne sais-je pas que lorsqu'une garnison remplit ses greniers, c'est qu'elle s'attend à un siége?

— J'ai fait honneur au régal du major, répondit Polwarth ; mais, loin d'avoir montré un appétit extraordinaire, je serais presque en état de recommencer. Monsieur Meriton, je vous prierai de faire remettre à mon planton cette pièce de gibier. Comme la marche ne peut être longue, ajoutez-y une langue, un poulet, un peu de ragoût, que nous ferons réchauffer dans une ferme... Il faudra prendre aussi cette pièce de bœuf, Lionel aime beaucoup la viande froide... Vous y joindrez encore le jambon : il se conservera mieux que toute autre chose, si notre marche se prolonge. Ensuite... je crois que cela suffira.

— Ma foi! s'écria Mac Fuse, vous auriez dû être commis aux vivres. La nature vous avait créé pour une intendance.

— Riez tant que vous voudrez, mon cher Mac, repartit Polwarth, vous me remercierez quand nous ferons halte pour déjeuner. A présent je suis à vous.

En sortant de la maison il ajouta :

— J'espère que Gage se propose seulement de pousser une reconnaissance pour protéger nos fourrages et assurer nos approvisionnements. L'exécution de ce projet aurait de bons résultats, et l'on pourrait s'arranger pour enlever les meilleures denrées du marché au profit de l'infanterie légère.

— On veut peut-être disputer aux colons quelque mauvais canon de fer qui coûtera la vie à celui qui l'allumera, répondit cavalièrement Mac Fuse. Quant à moi, s'il faut absolument combattre ces indigènes, je serais d'avis de les laisser se faire un arsenal convenable, pour que les choses se passent militairement. Dans la position actuelle, en ma qualité de soldat et d'Irlandais, j'ai honte d'ordonner à mes hommes de tirer sur des paysans dont les armes ressemblent moins à des fusils qu'à de vieux tuyaux de conduite. Que pensent-ils faire avec une demi-douzaine de canons dans la lumière desquels on fourrerait la tête, et dont la gueule est à peine assez large pour laisser passer une bille?

— Ils ont plus d'avantages que vous ne pensez, dit Polwarth tout en marchant à grands pas : une bille suffit pour mettre un homme hors d'état de dîner ; et si les colons sont moins bien équipés que nous, par compensation ils disposent des subsistances.

— Je ne veux pas vous contredire, reprit le capitaine de grenadiers; mais je soutiens qu'il existe une différence matérielle entre un soldat et un boucher, quoique tous deux s'occupent de détruire. Je blâme cette expédition secrète, si elle n'a pour but que de priver les pauvres diables que nous allons combattre des moyens de nous résister dignement.

— Ce sont des sentiments généreux sans doute ; mais, après tout, l'obligation de se nourrir est imposée à tout homme ; et si on permettait à nos adversaires d'avoir des armes, nous nous exposerions à périr d'inanition; c'est un devoir de les leur enlever.

— Je soutiens le contraire, s'écria Mac Fuse; l'infanterie légère à laquelle vous appartenez est un corps de maraudeurs qui songe d'abord à ne manquer de rien; mais les grenadiers du régiment royal irlandais aiment mieux trouver en campagne des hommes que des bestiaux.

Mac Fuse commençait à s'animer, et Polwarth, malgré son bon naturel, aurait fini par lui riposter avec aigreur, si leur arrivée à la caserne n'avait coupé court à la discussion.

CHAPITRE VIII.

Lionel n'avait pas osé s'avouer la secrète et inexplicable influence qu'avait sur lui Ralph, son ami inconnu et mystérieux; mais il y avait cédé en quittant si brusquement sa demeure pour aller chercher dans la basse ville l'habitation d'Abigaïl Pray. Depuis le soir de son arrivée, il n'était pas entré dans le sombre logement de cette femme; mais dans ses promenades à travers sa ville natale, il avait souvent remarqué la bizarre architecture de la vieille maison; il savait qu'elle était située près d'un bassin à flot, à proximité de l'hôtel de ville, si connu sous le nom de Faneuil-Hall : il n'avait donc pas besoin de guide.

Quand il sortit, de profondes ténèbres enveloppaient déjà la presqu'île de Boston, comme si la nature eût favorisé les desseins secrets

de l'officier anglais. Les sons aigus du fifre, accompagnés des battements mesurés du tambour, faisaient retentir les collines, et par intervalles les sons des clairons s'élevant du champ de manœuvre causaient au jeune militaire un austère plaisir. Cependant son oreille exercée ne découvrit dans cette harmonie que le signal ordinaire du repos, et quand les derniers accords se furent perdus dans les nuages, la ville fut plongée dans un calme pareil à celui de minuit.

Lionel s'arrêta un moment devant les portes de l'hôtel du gouvernement, et après avoir examiné attentivement les fenêtres, il s'adressa au grenadier, qui avait suspendu sa marche monotone pour le regarder.

— Il y a du monde là-dedans, sentinelle, si j'en juge par l'éclat de ces fenêtres.



Le capitaine d'infanterie légère Polwarth.

Comme Lionel indiquait d'un geste les fenêtres illuminées, le cliquetis de ses aiguillettes apprit au factionnaire que c'était un supérieur qui lui parlait.

— Je n'ai pas le droit de me mêler de ce que font mes chefs, répondit-il respectueusement; mais j'étais devant la tente du général Wolfe le jour de l'attaque de Québec, et je crois qu'un vieux soldat peut annoncer sans crainte qu'un mouvement se prépare.

— D'après ce que vous dites, le général tiendrait conseil ce soir?

— Personne n'est entré depuis que j'ai pris la faction, excepté le lieutenant-colonel du 10ᵉ, et le vieux major des soldats de marine, vieux limier qui ne vient pas souvent pour rien à l'hôtel du gouvernement.

—Bonsoir, mon vieux camarade, dit Lionel en s'éloignant. Ce conseil a sans doute pour objet les nouveaux exercices qu'on vous fait faire.

Le grenadier secoua la tête comme un homme peu convaincu de la réalité de cette hypothèse, et il reprit sa marche en long et en large.

Quelques minutes suffirent à Lionel pour arriver à la porte d'Abigaïl Pray, où il s'arrêta frappé du contraste saisissant qu'il remarquait entre ce seuil sombre et la brillante façade qu'il venait de quitter. Il frappa à plusieurs reprises, et n'entendant pas de réponse, il leva le loquet sans cérémonie. La grande chambre où il entra était aussi triste et aussi silencieuse que les rues. Il se dirigea vers la petite chambre de la tour où il avait rencontré la mère de Job, comme nous l'avons rapporté. Mais cette pièce était également inoccupée. Il allait sortir désappointé, lorsqu'une faible lueur tombant du plafond lui fit voir le pied d'une échelle grossière qui communiquait avec le premier étage. Après un moment d'hésitation, il monta d'un pas léger avec une extrême circonspection. De même que le rez-de-chaussée, l'étage supérieur se composait d'un magasin flanqué de deux petites pièces qui occupaient les tourelles. L'une d'elles était éclairée, et Lionel y trouva l'individu qu'il cherchait, assis sur une chaise boiteuse devant un monceau de paille qui lui servait sans doute de lit, à en juger par les hardes éparses dont il était couvert. Ralph avait une carte sous les yeux; il inclinait la tête pour l'étudier. Ses cheveux blancs lui caressaient les joues. Sa figure avait une expression de mélancolie sauvage, sans perdre le caractère sacré que lui donnaient la vieillesse et la méditation.

— Je suis venu vous chercher, lui dit Lionel après l'avoir contemplé pendant quelque temps; puisque vous ne me jugez plus digne de votre attention, il faut bien que je vous rende visite.

— Vous venez trop tard, répondit Ralph sans s'émouvoir de cette apostrophe inattendue, trop tard pour éloigner le malheur, sinon pour en tirer des leçons salutaires.

— Vous connaissez donc les secrets mouvements de cette nuit?

— Un vieillard comme moi dort peu, car l'éternelle nuit de la mort lui promet bientôt le repos; et d'ailleurs n'ai-je pas fait dans ma jeunesse l'apprentissage de votre métier?

— Grâce à votre vigilance et à votre expérience, vous avez donc découvert les préparatifs de la garnison? Connaissez-vous aussi le but et les conséquences de l'entreprise?

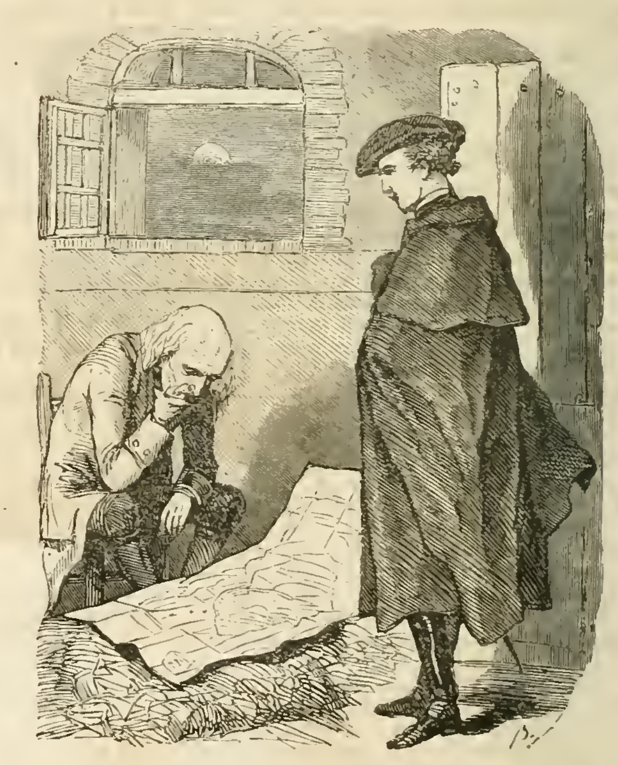
— Oui, le général Gage en abattant quelques branches de l'arbre de la liberté croit pouvoir l'empêcher de grandir. Il s'imagine anéantir toutes les pensées qui lui déplaisent, en détruisant les magasins que les colons ont formés.

— C'est donc seulement une mesure de précaution que l'on veut prendre?

Le vieillard secoua douloureusement la tête en répondant :

— Ce sera une mesure de sang!

— Mon intention, dit Lionel, est d'accompagner le détachement dans son excursion. Il campera sans doute à quelque distance de Boston; je profiterai de l'occasion pour faire les recherches qui, comme vous le savez, me tiennent tant à cœur, et dans lesquelles vous m'avez promis votre concours. C'est sur la manière dont elles doivent être dirigées que je suis venu vous consulter.



Devant le vieillard était déployée une grande carte, qu'il semblait étudier avec la plus grande attention.

Pendant que Lionel parlait, la physionomie du vieillard prit une expression de rêverie mélancolique; ses yeux hagards se portèrent vers les solives du plafond, et demeurèrent fixés sur le jeune homme avec l'immobilité de la mort. Au bout d'une minute, Ralph parut se ranimer; la vie fit de nouveau rayonner ses traits, par une métamorphose aussi brusque, aussi saisissante que celle que subit la nature quand la lumière du soleil se dégage tout à coup d'un nuage.

— Vous vous trouvez mal! s'écrie Lionel.

— Laissez-moi, dit le vieillard, laissez-moi.

— Non pas seul, non pas dans un pareil moment.

— Je vous invite à me laisser seul... Nous nous retrouverons, comme vous le désirez, pendant votre expédition.

— Vous souhaitez donc que j'accompagne les troupes, et que je vous attende?

Paris. Typographie Plon frères, rue Garancière, 8.

— Oui.

— Pardonnez-moi, dit Lionel en baissant les yeux, assez embarrassé, mais votre costume, votre domicile actuels, me prouvent que la vieillesse vous a surpris quand vous n'étiez point préparé à en supporter les misères.

— Vous voulez m'offrir de l'argent?

— Si vous l'acceptiez, c'est moi qui me regarderais comme l'obligé.

— Quand mes besoins excéderont mes ressources, jeune homme, je me rappellerai de vos offres. Partez maintenant, vous n'avez pas le temps de vous arrêter.

— Mais je ne veux pas vous laisser seul. Faute de mieux, je vais appeler la vieille.

— Elle est absente.

— Son fils a des sentiments d'humanité, et il vous assistera, si vous êtes malade.

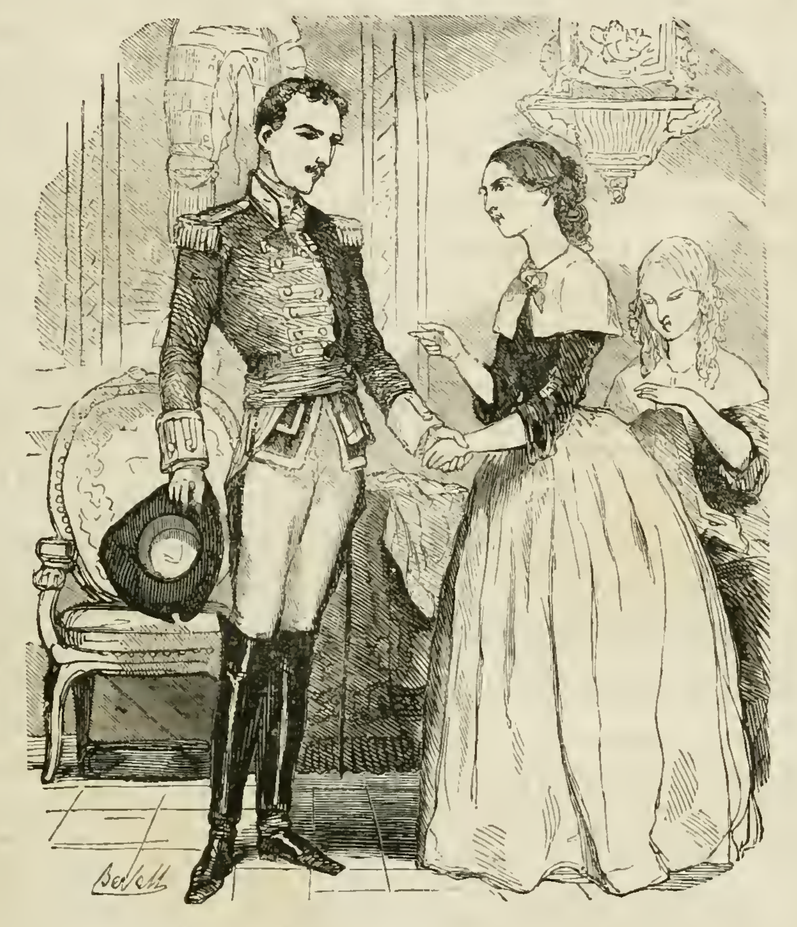
— Il est occupé plus utilement qu'à guider les pas d'un vieillard inutile. Partez donc, je vous en supplie... Je veux, j'exige que vous me laissiez seul.

La fermeté et les instances réitérées de Ralph apprirent à Lionel qu'il n'avait rien à en attendre pour le moment, et il s'éloigna bien à regret. Dès qu'il eut descendu l'échelle, il prit la direction de son domicile. En traversant le pont jeté sur le bassin, il fut tiré de ses rêveries par le bruit d'une conversation tenue à voix basse, et qui n'était pas destinée aux oreilles des passants. Comme les moindres incidents avaient leur importance dans la situation, Lionel s'arrêta pour examiner les deux hommes qui échangeaient près de là de mystérieuses communications. Au bout d'un instant, ils se séparèrent; l'un disparut sous les arceaux de la place du marché; l'autre s'avança tout droit vers le pont où Lionel était aux aguets.

— Quoi? s'écria le major, est-ce vous que je vois, Job, tenant des conciliabules, et conspirant sur la place publique? Vos secrets exigent-ils les ombres de la nuit?

— Job demeure ici, dans le vieux magasin. Abigaïl a de la place pour lui à présent que le roi s'oppose à ce qu'on introduise des marchandises dans le port.

— Mais où allez-vous? Prenez-vous le chemin de votre lit? Venez-vous faire une promenade en mer?



Lionel offrit la main à Cécile, qui lui tendit la sienne avec franchise.

— Abigaïl a besoin de manger, dit Job en sautant du pont dans un batelet qui était attaché à l'une des piles. Maintenant que le roi a fermé le port, le poisson remonte pendant la nuit, en dépit des actes du parlement.

— Pauvre enfant, retournez chez vous; voici de l'argent pour acheter des vivres à votre mère. En rôdant ainsi la nuit dans la rade, vous attraperez une balle de quelque sentinelle.

— Job voit les vaisseaux avant d'en être vu, et si on le tuait, sa mort serait vengée.

A ces mots, l'idiot poussa son canot vers l'entrée du bassin avec une adresse qui annonçait une certaine expérience. Lionel se remit en marche, et en arrivant au bout de la place, il se trouva face à face avec l'interlocuteur de Job. L'inconnu et le major se rapprochèrent l'un de l'autre par un mouvement de curiosité mutuelle. Nous nous revoyons encore, major Lincoln, dit l'étranger qu'il avait déjà vu au meeting, nous sommes destinés à nous rencontrer dans des lieux secrets.

— C'est Job Pray qui semble y présider, répondit l'officier; vous venez de le quitter à l'instant.

— Monsieur, dit gravement l'étranger, nous ne sommes pas dans un pays et arrivés à une époque où un honnête homme n'ose pas avouer qu'il parle à qui bon lui semble.

— Certes, monsieur, il ne m'appartient pas de me mêler de vos entretiens. Mais vous m'avez dit que vous aviez connu mon père, et pourtant vous êtes un étranger pour moi.

— Je le serai encore quelque temps, quoique le jour approche où tous les hommes devront se montrer. En attendant, adieu, major Lincoln.

Le mystérieux personnage s'éloigna à grands pas comme un homme qui était pressé. Lionel remonta dans la haute ville afin d'aller annoncer à madame Lechmere qu'il se joignait comme volontaire à l'expédition. Il lui sembla que la nouvelle du mouvement des troupes s'était déjà répandue. Des groupes de citoyens en conféraient au coin des rues. L'un d'eux annonça que le col qui unissait Boston au continent était barré par un cordon de sentinelles, et que les chaloupes des vaisseaux de guerre entouraient la presqu'île, de manière à intercepter toute communication avec le pays. Toutefois, le seul indice d'une opération militaire était un vague murmure qui se mêlait au bruit confus d'une soirée de printemps.

Tremont-Street était tranquille. Lionel n'y trouva aucune trace de l'agitation qui se répandait si rapidement dans la partie inférieure de la ville. Il passa dans la chambre pour y faire ses dispositions de départ, et il descendait ensuite pour dire adieu à ses parentes, lorsqu'il entendit la voix de madame Lechmere dans une petite pièce dont la porte était entr'ouverte.

Il se dirigea de ce côté, mais au moment où il allait se présenter, il aperçut distinctement Abigaïl Pray qui était en grave conférence avec la maîtresse de la maison.

— Un homme âgé et pauvre? demandait madame Lechmere.

— Un homme qui semble savoir tout, ajouta Abigaïl en regardant autour d'elle avec une expression de terreur superstitieuse.

— Tout! répéta madame Lechmere, dont les lèvres tremblaient d'inquiétude plutôt que de vieillesse : et il est arrivé avec le major Lincoln?

— Sur le même navire. Il semble que le ciel ait ordonné que cet homme habiterait avec moi dans ma détresse pour me punir de mes péchés.

— Mais pourquoi tolérez-vous sa présence, si elle vous importune? demanda madame Lechmere; vous êtes au moins maîtresse de votre logement?

— Hélas! non; il a plu à Dieu que notre maison appartînt à quiconque serait assez misérable pour avoir besoin d'un asile; il a autant de droits que moi sur le magasin.

— Vous avez pour vous la première possession et les priviléges d'une femme, dit madame Lechmère avec cette inflexible sévérité que Lionel avait souvent remarquée. Je le mettrais dehors comme un chien.

— Dehors, répéta Abigaïl avec effroi; parlez plus bas, madame Lechmere, au nom du ciel! Je n'ose pas même le regarder; il me rappelle tout ce que je sais, et tout le mal que j'ai fait... En outre, Job l'idolâtre, et si je l'offensais, il arracherait aisément à cet enfant un secret que vous et moi désirons...

— Quoi! s'écria madame Lechmere d'une voix étouffée, vous avez eu l'imprudence de prendre cet idiot pour confident?

— C'est mon enfant, dit Abigaïl en levant les mains comme pour demander pardon de son indiscrétion. Ah! madame Lechmere, vous qui êtes riche et heureuse, et qui avez une si charmante petite-fille, vous ne comprenez pas pourquoi l'on aime un être comme Job; mais quand le cœur est gros, quand la conscience est chargée, on cherche à partager le fardeau. Job est mon enfant, quoiqu'il ait peu d'intelligence.

Lionel ne voulut pas entendre plus longtemps une conversation qui ne lui était pas destinée; mais pour trouver la force de se retirer il eut

besoin de se rappeler tout ce qu'exigeait de lui sa qualité d'homme bien élevé. Il se rendit au salon, se jeta sur un canapé, sans savoir où il était, sans remarquer Cécile Dynevor, qui était assise en face de lui.

— Quoi ! s'écria-t-elle, le major Lincoln s'arrache si vite aux plaisirs de la table, et vient ici, en vrai bandit, armé jusqu'aux dents !

Lionel tressaillit et se frotta le front, comme un homme qui s'éveille d'un rêve.

— Oui, dit-il, appelez-moi bandit, prodiguez-moi les épithètes les plus extravagantes, je les mérite toutes !

— Certes, dit Cécile en pâlissant, personne n'oserait accuser ainsi le major Lincoln.

— Quelle sottise ai-je dite, miss Dynevor? dit Lionel en revenant à lui; j'étais absorbé dans mes réflexions, et j'ai entendu vos paroles sans en comprendre le sens.

— Cependant vous êtes armé; vous qui avez rarement l'épée au côté, vous portez aujourd'hui même des pistolets !

— Oui, répondit le jeune officier en se débarrassant de ses armes, je vais joindre comme volontaire un détachement qui part ce soir, et j'adopte cet attirail pour avoir l'air belliqueux, quoique vous connaissiez mes intentions pacifiques.

— Quoi ! vous partez au milieu de la nuit ! dit Cécile, dont la pâleur redoubla : Lionel Lincoln se joint comme volontaire à une pareille expédition !

— C'est uniquement pour être témoin de ce qui pourra survenir. Quant aux motifs de cette expédition, je les ignore autant que vous.

— Restez donc où vous êtes, dit précipitamment Cécile; ne vous embarquez pas dans une entreprise dont le but peut être injuste et le résultat funeste.

— Ma présence n'y ferait rien, et je me lave les mains de tout ce qui pourra se passer. Quant à un échec, il n'est pas à craindre avec les grenadiers et l'infanterie légère de l'armée, quand même ils auraient affaire à des forces trois fois supérieures.

— Il paraît, dit Agnès Danforth en entrant au salon, que des déprédateurs nocturnes se mettent en route, et que notre léger ami, le capitaine Polwarth, est du nombre. Que le ciel protége les poulaillers!

— Vous savez donc la nouvelle, Agnès?

— Je sais que des hommes s'arment, que des chaloupes naviguent autour de la ville, qu'il est défendu d'entrer ou de sortir, dit Agnès essayant de cacher son mécontentement sous une feinte ironie. Nous ne pourrons voguer librement, comme nous en avons l'habitude. Quand donc finiront toutes ces mesures oppressives?

— Si vous n'assistez qu'en curieux au pillage, dit Cécile à Lionel, si vous voulez rester simple spectateur, n'avez-vous pas tort de prêter au désordre des troupes la sanction de votre nom?

— Je sais d'avance qu'il n'y aura point de désordre.

— Vous oubliez, Cécile, interrompit Agnès Danforth, que le major Lincoln n'est arrivé qu'après la célèbre marche de Roxburg à Dorchester. Les troupes ont alors moissonné les lauriers à la face du soleil; mais on conçoit aisément que leurs exploits seront plus glorieux, quand l'obscurité cachera leur rougeur.

Le sang monta au visage de Lionel, qui cependant se mit à rire en se levant.

— Vous me forcez à la retraite, dit-il; si nous allons à la maraude, comme vous le prétendez, je compte sur ma chance ordinaire pour garnir votre table. Je vous dis adieu, mais de loin; car pour approcher de vous, il faudrait dépouiller l'uniforme. Je trouve de ce côté des dispositions plus amicales.

A ces mots, il prit la main de Cécile, qui la lui tendit franchement, et qui se laissa insensiblement entraîner jusqu'à la porte de la maison.

— Je voudrais ne pas vous voir partir, dit-elle en s'arrêtant sur le seuil, vous n'êtes pas mis en réquisition comme soldat, et comme homme, vous devriez ménager vos compatriotes.

— Je ne pars point pour combattre, répondit Lionel, j'ai des projets que vous ne pouvez deviner.

— Et votre absence sera-t-elle longue?

— Peut-être me faudra-t-il plusieurs jours pour atteindre mon but; mais vous devez être convaincue que je reviendrai avec empressement aussitôt que je le pourrai.

Lionel pressa doucement la main de la jeune fille, qui la dégagea précipitamment en disant :

— Allez donc, puisque votre conduite a de secrets motifs, et rappelez-vous que l'on observe de près les moindres actes d'un officier de votre rang.

— N'avez-vous pas confiance en moi, Cécile?

— Je ne me défie de personne, major Lincoln... Partez... et... venez nous voir, Lionel, dès que vous serez de retour.

Le major n'eut pas le temps de répliquer, car Cécile, au lieu de rejoindre sa cousine, monta le grand escalier avec la grâce et l'agilité d'une fée.

CHAPITRE IX.

Lionel se rendit de l'hôtel Lechmere au pied de Beacon-Hill, et il avait même gravi une partie de la côte escarpée avant de se rappeler pourquoi il errait ainsi solitaire à cette heure indue. N'entendant aucun bruit qui dénotât un mouvement immédiat des troupes, et éprouvant un besoin d'isolement, il continua à monter jusqu'au sommet de l'éminence. De là il contempla le spectacle qu'il avait sous les yeux, et il oublia les flatteuses espérances auxquelles il s'était abandonné pour réfléchir sur les graves circonstances qui se présentaient. Un bourdonnement lointain s'élevait des rues de la ville; on y voyait circuler des lumières, et tout annonçait qu'on se préoccupait de l'expédition projetée. Le champ de manœuvre était désert, et les casernes semblaient silencieuses. Du côté du continent, l'amphithéâtre de collines qui entouraient Boston était couvert d'un voile impénétrable. Quelques bruits vagues tendaient à faire croire que la nouvelle de l'invasion s'était répandue, et que les habitants prenaient des dispositions en conséquence; mais Lionel reconnut que son imagination l'abusait, et qu'il entendait seulement les beuglements sourds des bestiaux dans les prairies, ou le clapotement des rames des nombreux bateaux qui surveillaient la côte sur une vaste étendue.

Lionel s'était placé sur le plateau qu'on avait formé en nivelant la cime de la montagne conique, et il rêvait aux conséquences de la mesure arrêtée par ses supérieurs, quand une lueur illumina tout à coup le gazon et le phare.

— Misérable! s'écria un homme qui était caché au pied de la tour, c'est vous qui vous permettez d'allumer le fanal !

— Je vous punirais de votre épithète, répondit Lionel, si je ne voyais la cause de votre erreur. Cette lumière est produite par la lune qui vient de sortir de l Océan.

— En effet, répondit l'homme; par le ciel, j'aurais juré au premier abord que c'était le feu du phare qu'on allumait.

— Vous devez donc croire à la magie, comme tous les gens de ces parages, car il aurait fallu être sorcier pour mettre le feu au phare à cette distance.

— Que voulez-vous, monsieur, je vois des choses si étonnantes! Il y a quelque temps, le peuple a enlevé de l'arsenal un canon, et il serait impossible de dire comment. C'était avant votre arrivée; car, si je ne me trompe, vous êtes le major Lincoln, du 47e de ligne.

— Cette supposition est mieux fondée que celle que vous aviez faite tout d'abord. Mais est-ce que j'ai affaire à un camarade?

— Je suis sous-lieutenant dans un autre régiment, quoique j'aie eu l'occasion de vous voir plusieurs fois. Je suis de garde sur la colline, pour empêcher les habitants d'allumer le phare, ou de faire des signaux qui pourraient avertir les gens des campagnes de l'expédition qu'on se propose.

— Cette affaire est plus sérieuse que je ne l'avais présumé, répondit Lincoln; il faut que le général en chef ait des projets importants, puisqu'il charge des officiers de remplir la fonction des soldats.

— Nous autres, pauvres officiers inférieurs, nous ne savons jamais rien, et nous ne nous en inquiétons guère. Cependant, je l'avoue, je ne vois pas pourquoi les troupes anglaises s'habillent au milieu de la nuit, pour marcher contre un ramas de paysans bavards, qui s'enfuiraient en plein jour à la vue de nos uniformes. Si on me laissait faire, j'allumerais ce foyer de goudron qui est là-haut, pour attirer tous les héros depuis la rivière du Connecticut. Ils se sauveraient devant deux compagnies de grenadiers... Ecoutez, monsieur, ils viennent! Voici l'orgueil de l'armée.

Lionel écouta attentivement, et distingua les pas mesurés d'un détachement qui traversait le champ de manœuvre et se dirigeait vers le bord de la mer. Le major souhaita le bonsoir à son compagnon, et descendit la colline assez rapidement pour arriver sur la plage en même temps que les troupes. Deux sombres masses de corps humains s'étaient alignées en bon ordre, et l'œil expérimenté de Lionel jugea que leurs forces pouvaient être d'environ mille hommes.

Un groupe d'officiers était réuni sur la plage, autour du lieutenant-colonel du 10e régiment. Cet officier, qui avait le commandement de l'expédition, était en conférence avec le vieux major d'infanterie de marine dont la sentinelle avait vanté l'énergie devant le port de l'hôtel du gouvernement. Lionel Lincoln s'approcha et demanda au chef de l'expédition l'autorisation de s'y joindre à titre de volontaire. Après quelques mots d'explication, on fit droit à sa requête, mais personne ne se permit la moindre allusion au but secret de cette promenade militaire.

Le groom du major avait amené ses chevaux. Lionel lui donna des ordres, et chercha des yeux son ami Polwarth, qu'il découvrit bientôt, fixe et immobile, à la tête de l'avant-garde de la colonne d'infanterie légère.

Les embarcations avaient été rassemblées sur ce point, et il paraissait évident que le détachement, pour sortir de la péninsule, ne prendrait pas les voies de communication ordinaires. Il n'y avait donc qu'à attendre patiemment l'ordre du départ. Il fut promptement donné; les soldats s'assirent sur les bords des chaloupes, et la flottille s'éloigna de terre au moment où les rayons de la lune, qui avaient jusqu'alors doré les clochers de la ville vers les sommets des collines, se répandaient doucement sur la baie, comme pour annoncer par un accroissement de lumière le lever de la toile d'un spectacle intéressant.

Polwarth s'était installé auprès de Lionel, les jambes commodément étendues. Comme la marche des bateaux ne rencontrait aucun obstacle, tous les pressentiments sinistres qu'il avait conçus sur les dif-

ficultés d'une irruption s'évanouirent, grâce à l'influence du beau temps et de la sécurité matérielle.

— Je me figure parfois que j'aurais aimé la marine, dit-il en se renversant avec indolence pour jouer d'une main avec l'eau. Le maniement d'un canot n'est pas difficile, et doit singulièrement aider à la digestion, d'autant plus qu'on absorbe de l'air sans se donner trop d'exercice. Les soldats de marine doivent mener joyeuse vie.

— Ils se plaignent parfois, répondit Lionel, de se trouver en opposition avec les officiers du bord, en outre ils murmurent de ne pouvoir faire usage de leurs jambes.

— Hum! dit Polwarth, les jambes sont moins essentielles à l'homme que les autres membres du corps. On peut encore, vous le voyez, naviguer sans jambes; on peut sans jambes être bon violon, bon tailleur, avocat, docteur, prêtre, cuisinier, tout enfin, excepté maître de danse. Les jambes ne servent guère qu'à avoir la goutte, et leur utilité n'étant pas en raison de leur longueur, on aurait pu les raccourcir au bénéfice de quelques parties plus nobles, telles que la cervelle et l'estomac... Avez-vous rencontré miss Danforth dans votre visite à Tremont-Street?

— Ce plaisir ne m'a pas été refusé.

— Savait-elle quelque chose de nos opérations militaires?

— Elle avait l'humeur excessivement belliqueuse.

— A-t-elle parlé de l'infanterie légère, ou d'un de ceux qui servent dans ce corps?

— Elle vous a désigné nominativement, mais elle a prétendu que vous ne feriez courir de danger qu'aux poulaillers.

— Ah! elle vaut son pesant d'or! ses sarcasmes même ont de la douceur; ce sont les épices d'un mets délicieux! Que n'est-elle ici sur cette eau paisible, ayant d'un côté une ville pittoresque, de l'autre une contrée riche et fertile, le tout noyé dans une vaporeuse lumière! Cinq minutes de clair de lune valent pour un amant trois mois de soleil brûlant... Il ne manque à mon bonheur que sa présence et les chants du rossignol!...

— Vous n'entendez qu'un pauvre engoulevent qui se lamente, comme pour se plaindre de notre approche.

— C'est trop monotone; mais pourquoi nos fifres sont-ils endormis?

— Leurs accords feraient perdre le fruit d'une journée de précaution, dit Lionel; votre ardeur vous fait oublier la prudence, et j'aurais cru que la perspective de la fatigue vous aurait au contraire abattu.

— Je me moque de la fatigue, s'écria Polwarth. Je sais que nous allons prendre position près des collèges. Figurons-nous donc que nos havresacs sont des paniers d'école, et que nous revenons aux jours de notre enfance.

Polwarth était animé par les agréments de sa position, si différente de celle qu'il avait redoutée en partant. Il continua à bavarder jusqu'à ce que les bateaux eussent atteint une pointe peu fréquentée qui s'avançait dans la partie occidentale de la baie de Boston. Les troupes débarquèrent et se rangèrent en bataille. La compagnie de Polwarth fut placée comme auparavant à la tête de la colonne d'infanterie légère et reçut l'ordre de suivre un officier d'état-major, qui galopait en avant, pour indiquer la route.

— Salut, murs de l'université! dit Polwarth en montrant les vieux bâtiments des collèges. Vous contemplez un spectacle... Ah! quel guide aveugle avons-nous? ne voit-il pas que les prairies sont couvertes d'eau? Avancez, avancez, fantassins, s'écria d'une voix sévère le vieux major d'infanterie de marine. Est-ce que l'eau vous fait peur?

— Nous ne sommes pas des rats d'eau, dit Polwarth.

Lionel le saisit par le bras, et avant que l'infortuné capitaine eût le temps de se recueillir, il était enfoncé jusqu'à mi-jambe dans une mare d'eau stagnante.

— Prenez garde, lui dit son ami, que votre esprit romanesque ne vous coûte votre commission

— Ah! Lion, dit le capitaine avec une espèce de chagrin comique, je crains bien que nous n'ayons pas le temps de cultiver les Muses.

— Rassurez-vous, nous laissons l'université à gauche, pour prendre la grande route.

En effet la troupe eut bientôt quitté les prairies, et s'avança sur le grand chemin qui menait dans l'intérieur du pays.

— Vous devriez appeler votre groom et monter à cheval, afin de ménager vos forces, dit Polwarth au major Lincoln.

— Ce serait une folie. Je suis mouillé, il faut que je marche pour me réchauffer.

Toute la gaieté de Polwarth s'était envolée, et les deux amis continuèrent leur route en échangeant seulement par intervalles de courtes observations sur des incidents passagers. A la direction que prirent les colonnes, et au pas rapide de leur guide, on put juger que la marche serait forcée, et qu'elle ne finirait pas de sitôt. Les soldats se déployèrent sur toute la largeur de la route, et reçurent la permission de mettre leurs armes à volonté, sans toutefois quitter leurs rangs ni rompre le pas. Le détachement s'avança ainsi dans un profond silence, car les résolutions énergiques sont souvent incompatibles avec les manifestations extérieures. Toute la contrée semblait ensevelie dans le sommeil. Mais les aboiements des chiens et les pas cadencés de la troupe attirèrent à leurs fenêtres les habitants des fermes, qui regardèrent avec stupéfaction ces uniformes rouges, et ces armes étincelant aux rayons de la lune. Tout à coup les sons d'une cloche lointaine firent retentir la vallée. Ils étaient sinistres et précipités, et les soldats qui levaient la tête pour écouter, reconnurent promptement le bruit du tocsin. D'autres cloches répondirent bientôt à la première. Des détonations d'armes à feu ébranlèrent les collines, sur lesquelles des feux s'allumèrent comme par enchantement. Des trompes et des cors sonnèrent, comme si l'on eût voulu employer tous les moyens imaginables pour appeler la population aux armes. En même temps des cavaliers galopaient de toutes leurs forces à droite et à gauche du détachement.

— Avancez, messieurs! cria le major des soldats de marine. Les Yankees se remuent et nous avons encore une longue route à faire.

L'avant-garde redoubla de vitesse et les grenadiers la suivirent aussi rapidement qu'ils pouvaient le faire sans rompre leurs rangs. On fit ainsi plusieurs lieues. Les bruits cessèrent peu à peu après s'être prolongés à une grande distance dans l'intérieur des terres; mais le galop des chevaux qui retentissait toujours sur les routes de traverse, annonçait qu'un grand nombre d'hommes se dirigeait avec empressement vers le théâtre de la lutte. Les lueurs incertaines de la lune commençaient à faire place aux rayons du jour, lorsque le mot de Halte! fut enfin prononcé.

— Halte! répéta Polwarth avec un empressement instinctif. Si je ne m'abuse dans mes calculs, nous avons laissé plusieurs milles derrière nous. Il faudrait être dératé pour ce genre de service!... Tom, avez-vous apporté les bagatelles que j'avais fait prendre hier chez le major Lincoln?

— Oui, monsieur, répondit le planton, elles sont à l'arrière sur les chevaux du major.

— A l'arrière garde, imbécile, quand on a besoin de vivres en tête de la colonne! Nous pourrions peut-être trouver quelque chose dans cette ferme.

— Nous n'en aurons pas le temps, dit Lionel; voici le major Pitcairn qui vient nous donner des ordres.

En effet, on commanda à l'infanterie légère d'apprêter ses armes et aux grenadiers de charger et d'amorcer. La présence du vieux major en tête de la colonne étouffa les plaintes de Polwarth, qui était en définitive un excellent officier, surtout en ce qui concernait ce qu'il appelait les détails paisibles du service. Trois ou quatre compagnies du corps d'infanterie furent détachées et s'avancèrent sous la direction du vétéran des soldats de marine. Elles descendirent dans un fond et aperçurent à quelque distance, à travers les brumes du matin, les maisons d'un hameau groupées autour d'un de ces temples propres et simples, comme on en trouve tant dans le Massachusetts. Les soldats, dont le sang était échauffé par une nuit de fatigue, regardèrent ce hameau comme le terme de leurs efforts et redoublèrent d'activité pour y arriver. Ils s'en approchaient, lorsque trois ou quatre cavaliers armés essayèrent de leur barrer le passage en sortant d'un sentier pour traverser la route.

— Rentrez chez vous! leur cria d'un ton menaçant un officier d'état-major.

Les cavaliers tournèrent bride, et l'un d'eux essaya de donner l'alarme en tirant un coup de pistolet qui ne partit pas. Ils galopèrent à travers la pelouse au milieu de laquelle s'élevait le village. Peu de temps après on entendit les roulements du tambour et l'on vit quelques paysans essayer de se ranger en bataille.

— Avancez, infanterie légère! s'écria le major Pitcairn, et, donnant de l'éperon à son cheval, il prit les devants avec l'état-major. Lionel le suivit, le cœur palpitant, car son imagination lui faisait craindre une lutte horrible. Au moment où il longeait les murailles de l'église, il entendit la voix du vétéran qui disait:

— Dispersez-vous, rebelles, bas les armes et dispersez-vous!

Aussitôt après, il lâcha deux coups de pistolet et donna l'ordre fatal de faire feu. Un grand cri s'éleva du milieu des troupes, qui, se précipitant sur la pelouse, firent une décharge générale.

— Grand Dieu! s'écria Lionel, que faites-vous? Vous tirez sur des hommes incapables de se défendre. N'y a-t-il d'autre loi que la force? Faites relever les armes, Polwarth! arrêtez le feu!

— Halte! cria Polwarth en brandissant son épée; venez à l'ordre, ou je vous coupe en deux!

La troupe éprouvait contre les habitants une animosité qu'il n'était pas facile de réprimer. Pour empêcher les soldats de faire feu, il fallut que Pitcairn lui-même intervînt avec les officiers. L'agitation se calma peu à peu, l'ordre se rétablit et les hostilités cessèrent. Les paysans, qui s'étaient enfuis à la première décharge, n'y ripostèrent que par quelques coups de fusil qu'ils tirèrent en s'éloignant et dont l'effet fut presque nul.

Après cette fatale rencontre, les officiers et les soldats se regardèrent les uns les autres avec une sorte de stupeur, comme s'ils eussent prévu les grandes conséquences de cette première effusion de sang. La fumée, pareille à un rideau qui se lève, monta lentement vers le ciel, se mêla aux brouillards du matin et fut emportée en masse compacte par le vent, comme pour annoncer aux populations que le moment de prendre les armes était venu. Tous les yeux se dirigèrent avidement vers la pelouse sur laquelle cinq ou six hommes étaient étendus dans le calme sinistre de la mort, pendant que plusieurs blessés se débat-

taient un peu plus loin. Profondément affligé de ce spectacle, Lionel se retira avec art au moment où le reste du détachement alarmé du bruit de la mousqueterie venait au pas accéléré rejoindre l'avant-garde. Le jeune major erra autour de l'église en se livrant à de douloureuses réflexions, d'où il fut tiré par l'apparition subite de Job Pray. L'idiot sortait de l'édifice; sa figure exprimait à la fois la crainte, la menace et le ressentiment. Il montra du doigt le cadavre d'un homme qui, après avoir été blessé, avait cherché un asile sur le seuil du temple et qui avait succombé près de la place où il avait tant de fois adoré le Seigneur.

— Vous avez tué l'une des créatures de Dieu, dit Job d'un ton solennel, il s'en souviendra

— Je voudrais qu'il n'y en eût qu'une, répondit Lionel, mais plusieurs ont péri et personne ne peut dire où s'arrêtera le carnage.

— Croyez-vous, dit Job en jetant autour de lui un regard furtif pour voir s'il n'était pas écouté, croyez-vous que le roi puisse faire tuer les hommes dans la colonie aussi facilement qu'à Londres? On m'a parlé de cela dans le vieux Faneuil-Hall, et la nouvelle retentira depuis la pointe Nord jusqu'au col.

— Que peut-on faire? dit Lionel; le pouvoir de l'Angleterre ne saurait être ébranlé par des colonies éparses et mal armées; la prudence devrait apprendre au peuple que toute résistance est inutile.

— Le roi croit-il qu'il y ait moins de prudence à Boston qu'à Londres? répondit Job. Le peuple a supporté patiemment le massacre, mais il n'en pense pas moins... Vous avez tué une des créatures de Dieu et il s'en souviendra.

Lionel, qui avait entamé avec Job une conversation suivie, se ravisa tout à coup et s'écria :

— Comment se fait-il que je vous trouve ici! Ne m'avez-vous pas dit que vous alliez pêcher pour votre mère?

— Eh bien! répliqua l'idiot, n'y a-t-il pas des poissons dans les mares aussi bien que dans la baie? Job ne connaît pas d'actes du parlement qui puissent empêcher de prendre des truites.

— Vous essayez de me tromper. On abuse de votre ignorance et de votre simplicité pour vous employer à des commissions qui quelque jour vous coûteront la vie.

— Le roi lui-même ne peut m'imposer des commissions, dit le jeune homme avec fierté; il n'y a pas de loi qui l'y autorise, et Job n'irait pas.

— Qui vous a enseigné ces subtilités de la loi?

— Croyez-vous que les gens de Boston soient muets et qu'ils ne s'instruisent pas entre eux? Et puis Ralph est mon maître; il m'a dit qu'il était contre la loi de tirer sur les milices américaines, quand elles ne faisaient pas feu les premières, parce que les colonies avaient le droit de s'armer.

— Ralph est-il ici? dit Lionel. Je l'avais laissé malade sur son grabat! D'ailleurs il ne se mêlerait pas à son âge d'affaires aussi périlleuses.

— Ralph, répondit Job évasivement, a vu des armées plus nombreuses que l'infanterie légère, les grenadiers et tous les soldats de la garnison mis ensemble.

Lionel était trop généreux pour abuser de la naïveté de son interlocuteur et lui arracher des secrets compromettants, mais il éprouvait pour lui un intérêt qui avait commencé dès leur première et dramatique rencontre. Il réitéra donc ses questions avec la double intention de prémunir Job contre de dangereuses connaissances et d'éclaircir ses doutes relativement au vieil étranger. Mais l'idiot subit cet interrogatoire sans se déconcerter et prouva par ses réponses que, si son intelligence n'était pas très-développée, il ne manquait pas d'une certaine finesse.

— Je vous répète, dit Lionel perdant à la fin patience, qu'il est important pour moi de voir l'homme que vous appelez Ralph, et je voudrais savoir s'il est près d'ici.

— Ralph dédaigne le mensonge, répondit Job; allez où il vous a donné rendez-vous et vous êtes sûr de le trouver.

— Mais il ne m'a désigné aucun endroit, et ce malheureux événement peut contrarier ses démarches ou lui inspirer des craintes.

— Rien n'inspire des craintes à Ralph, dit Job d'un ton solennel.

— Son audace peut le perdre. Enfant, je vous demande pour la dernière fois si le vieillard...

Remarquant que Job reculait timidement et baissait les yeux, Lionel s'interrompit pour chercher la cause de cette frayeur subite. Il vit derrière lui le capitaine Mac Fuse, debout et les bras croisés, occupé à contempler le cadavre d'un Américain.

— Major Lincoln, dit le capitaine quand il se vit observé, auriez-vous la bonté de m'expliquer pourquoi cet homme est étendu là?

— Vous voyez qu'il a une blessure à la poitrine.

— Il est bien évident qu'on l'a tué. Mais pourquoi? dans quel but?

— C'est une question à laquelle nos chefs seuls peuvent répondre, dit Lionel. Le bruit court cependant que l'expédition a pour but de s'emparer de quelques magasins d'armes et de munitions que les colons ont formés sans doute avec des intentions hostiles.

— J'avais l'idée que c'était là l'objet de notre campagne! s'écria Mac Fuse. Est-ce que Gage s'imagine que nous pouvons avoir la guerre quand tous les approvisionnements seront d'un seul côté? Fatigués d'une longue paix, nous commencions à entrevoir l'occasion de nous occuper, mais l'expédition qu'on nous commande doit inévitablement mettre un terme à la guerre.

— Je le sais, si je vous comprends bien, dit Lionel; mais des troupes telles que les nôtres ne peuvent acquérir beaucoup de gloire en combattant des habitants sans armes et sans discipline.

— Telle est précisément mon opinion, monsieur; il est évident que nous nous comprenons à merveille. Les Américains vont très-bien, et si on les laisse faire encore pendant deux mois, l'affaire pourra devenir honrable. Vous savez aussi bien que moi, major Lincoln, qu'il faut du temps pour former un soldat, et qu'il n'y a pas plus de gloire à vaincre des novices qu'à disperser un rassemblement. Un général prudent devrait laisser mûrir les choses, au lieu d'agir avec tant de précipitation; et selon moi l'homme que voilà a été égorgé plutôt que tué dans un un combat régulier.

— Beaucoup d'autres penseront comme nous, repartit Lionel. Dieu sait que nous avons des motifs sérieux pour déplorer ce carnage!

— Cet homme qui en a été victime n'a pas à se plaindre, dit froidement le capitaine, il s'est exposé à son sort; mais au lieu de tirer sur ces conscrits, on aurait dû les chasser à coups de verges.

— Voici un individu qui vous dira qu'on aurait tort de les traiter en enfants, reprit Lionel en cherchant des yeux Job Pray, qui avait déjà disparu.

Pendant que le major se demandait où le jeune homme avait pu passer, les tambours battirent et tout le détachement se forma en colonne. Les deux officiers rejoignirent leurs compagnons en réfléchissant chacun à sa manière sur les événements de la matinée.

On avait pris à la hâte un léger repas. A l'étonnement qui avait suivi la première rencontre succéda chez les officiers un sentiment d'orgueil militaire capable de les soutenir dans des circonstances beaucoup plus difficiles. Une animation martiale se lisait sur leurs physionomies, et quand on eut repris le grand chemin, elle fut augmentée par l'influence matérielle du scintillement des armes, de la musique militaire, des ondulations des drapeaux flottants. Si le début de la campagne inspira à des officiers prudents et éclairés des idées de vengeance et de destruction, il produisit bien plus d'impression sur leurs grossiers compagnons d'armes. Les soldats en passant auprès de leurs victimes ne se firent pas faute de leur lancer des regards insultants, de leur adresser d'ignobles railleries. Il était facile de voir que, pareils à des tigres, après avoir goûté le sang, ils ne s'arrêteraient qu'après s'être repus.

CHAPITRE X.

L'appareil militaire que déployèrent les troupes en sortant du village de Lexington fit bientôt place à une attitude plus calme. On n'ignorait plus que le but de l'expédition était d'aller détruire les magasins de Concorde, ville où s'était réuni le congrès des délégués provinciaux qui avait remplacé l'ancienne législature de la province. Comme la marche du détachement ne pouvait plus rester secrète, il fallait de l'activité pour en assurer le succès. Le vieux major de l'infanterie de marine se mit à la tête de l'avant-garde, et Polwarth, qui le suivait de près, s'aperçut à sa grande douleur qu'il était au nombre de ceux qui devaient donner l'exemple de la célérité. Quand Lionel rejoignit son ami, il lui trouva l'air si abattu qu'on ne pouvait, à l'honneur du capitaine, l'attribuer complétement à l'accablement physique. Les rangs se rompirent, afin de mettre les hommes à même de résister à l'ardeur du soleil, si énervante pendant les premières chaleurs d'un printemps américain.

— Major Lincoln, dit Polwarth quand Lionel eut pris à ses côtés sa place accoutumée, on s'est bien pressé de sévir. Je ne sais s'il est permis de casser la tête d'un homme comme celle d'un bœuf.

— Je suis d'avis comme vous que l'attaque a été trop précipitée et même cruelle.

— Sans aucun doute. Notre expédition tout entière porte le cachet de la précipitation, et l'on peut bien regarder comme cruel ce qui ôte l'appétit à un honnête homme. Je n'ai pas été capable d'avaler une bouchée à déjeuner. Il faudrait qu'un homme eût la voracité d'une hyène et l'estomac d'une autruche pour manger et digérer avec un pareil spectacle devant les yeux.

— Et cependant les soldats s'applaudissent de leur victoire.

— C'est dans leur nature; mais s'ils étaient nés aux colonies, ils n'auraient pas les mêmes sentiments. Nous serons obligés de faire tous nos efforts pour calmer la population.

— Croyez-vous qu'elle ne dédaignera pas nos consolations pour ne songer qu'à la vengeance?

Polwarth sourit et prit un air de fierté qui donna à sa pesante allure une apparence de légèreté.

— Cette affaire est deplorable, répondit-il; mais, croyez-en un homme qui connaît bien le pays, il n'y aura point de tentatives de vengeance, et les indigènes ne rêveront pas des représailles impossibles.

— Vous parlez avec bien de l'assurance, il faut que vous ayez étudié bien profondément la faiblesse de ce peuple.

— J'ai passé deux ans, major Lincoln, au cœur même du pays,

à trois cents milles au delà des régions habitées, et je connais le caractère de la nation aussi bien que ses ressources. J'ai eu occasion d'apprécier ces dernières, depuis l'oiseau-mouche jusqu'au bison, depuis l'artichaut jusqu'à la pastèque... Je parle donc avec confiance, et je n'hésite pas à dire que ces colons ne se battront jamais, et que s'ils en avaient envie, ils n'ont pas les moyens de soutenir la guerre.

— Peut-être, reprit Lionel, avez-vous observé de trop près la partie matérielle du pays, pour que vous puissiez en connaître les dispositions morales.

— La corrélation est intime entre l'esprit et la matière. Dites-moi ce qu'un homme mange, et je vous dirai ce qu'il est. Il est impossible que ces colons fassent jamais de bons soldats, parce qu'ils mangent le pudding avant les autres mets, et que leur appétit est déjà apaisé avant l'introduction d'une viande succulente dans...

— Assez, interrompit Lionel, épargnez-moi le reste; je sais tout ce qu'on a dit relativement à la supériorité des Européens sur les Américains, et vos arguments sont irréfutables.

Mécontent de la manière dont ses compatriotes étaient traités par le capitaine, quoiqu'il fût habitué à entendre émettre ces opinions, Lionel continua sa route en silence, et la loquacité de Polwarth fut promptement modérée par la fatigue qui l'accablait. On pouvait comprendre en ce moment l'importance des exercices sévères auxquels on avait soumis les soldats. L'alarme était répandue, et de petits corps d'hommes armés se montraient par intervalles sur les hauteurs qui bordaient la route, quoiqu'on ne fît aucune tentative pour venger la mort de ceux qui avaient succombé à Lexington. Il fallait accélérer la marche des troupes, non pour éviter une résistance qu'on croyait impossible, mais pour empêcher les colons de vider leurs magasins. La troupe était toujours pleine de mépris à l'égard de ses adversaires, auxquels elle prodiguait les épithètes les plus injurieuses. Elle entra triomphalement dans la ville de Concorde, où elle ne trouva qu'un faible détachement de colons qui battit immédiatement en retraite. Un très-petit nombre d'habitants restait dans la ville, et Lionel s'aperçut bientôt qu'ils étaient instruits de la marche des troupes, mais qu'ils ignoraient la catastrophe du matin. Accoutumés à la protection des lois, ils ne se virent pas sans indignation exposés aux insultes et aux mauvais traitements d'une invasion militaire; mais ils ne pouvaient que se soumettre aux perquisitions, qui commencèrent immédiatement sous la direction du vieux Pitcairn. Toutes les portes furent jetées bas, toutes les maisons furent fouillées, et des transports de joie éclatèrent, même parmi les officiers, toutes les fois qu'on put découvrir quelques chétifs approvisionnements.

On avait réparti dans les environs des détachements d'infanterie légère, les uns pour rassembler les provisions, les autres pour garder les abords de la place. L'un d'eux avait suivi les Américains dans leur retraite et avait pris position sur un point, de manière à intercepter les communications avec le nord du pays. Tout à coup les soldats employés aux visites domiciliaires entendirent de ce côté la détonation des armes à feu. Après quelques coups de fusil isolés, les décharges de mousqueterie se succédèrent avec la rapidité de l'écair, et l'air fut rempli du retentissement prolongé d'un combat sérieux. Les soldats, muets d'étonnement, cessèrent aussitôt leurs recherches et mirent une trêve à leurs outrages. Les chefs tinrent conseil, et des cavaliers accoururent au grand galop pour donner des nouvelles de cet engagement.

Ils essayaient de présenter l'état des choses sous l'aspect le plus favorable, mais le major Lincoln obtint bientôt, grâce à son rang, des renseignements qu'il eût été impolitique de divulguer. Il apprit qu'après avoir battu en retraite, les Américains étaient revenus sur leurs pas; que l'infanterie légère chargée de la garde du pont leur avait barré le passage, mais qu'elle avait été forcée de rétrograder avec perte. Ces circonstances déterminèrent un changement subit dans le plan de campagne. Toute la troupe fut réunie, et pour la première fois les officiers et les soldats se rappelèrent qu'ils avaient six lieues à faire dans un pays où ils comptaient à peine un ami. Cependant ils ne voyaient pas encore d'adversaires, à l'exception de quelques habitants de Concorde, qui, s'animant au bruit de la fusillade, défendirent avec énergie leurs foyers.

Quand tout le détachement fut rassemblé, on donna le signal de la retraite; les morts furent laissés à la place où ils étaient tombés, ainsi que tous les blessés vulgaires. On abandonna même à la merci des Américains exaspérés un jeune enseigne blessé, d'une famille riche et distinguée : ce que les observateurs du détachement considérèrent comme étant de sinistre augure. Les soldats furent impressionnés par l'air abattu de leurs officiers. Leur présomption et leur arrogance disparurent. Loin de sortir de Concorde aussi fièrement qu'ils y étaient entrés, ils jetaient des regards inquiets sur les hauteurs, et semblaient prévoir les dangers dont ils allaient être environnés.

En effet, à peine s'était-on mis en route, qu'une décharge partit de derrière une grange; à mesure qu'on s'avançait, on trouva des tirailleurs embusqués. On fit d'abord peu d'attention à leurs attaques incohérentes et mal dirigées. Il suffisait d'une charge impétueuse et d'un feu de peloton pour disperser les assaillants et déblayer la route pour quelque temps. Mais l'alarme de la soirée précédente s'était propagée sur une immense étendue, et ceux qui étaient près du théâtre de l'action venaient en foule au secours de leurs amis. Chaque parti, à son arrivée, harcelait les flancs de l'ennemi, dont il ralentissait la marche, sans parvenir à l'arrêter. Les habitants des villes de l'intérieur poursuivaient l'arrière-garde, et les populations des environs de Boston inquiétaient l'infanterie légère. A moitié chemin de Concorde et de Lexington, Lionel fut obligé de reconnaître que la puissance anglaise était sérieusement compromise, et que ceux qui la représentaient couraient des dangers. Pendant les premières escarmouches, il avait marché auprès de Mac Fuse, qui secouait dédaigneusement la tête toutes les fois qu'une balle sifflait à ses oreilles, et ne manquait pas de déplorer cette guerre prématurée.

— Avec un peu de patience, disait-il, on aurait obtenu des résultats dignes d'intérêt. Ces miliciens connaissent les premiers éléments de la science, car ils visent avec une exactitude minutieuse eu égard à la distance. Avec six mois ou un an d'exercice on aurait pu les rendre propres à une charge régulière. Leurs carabines ne résonnent pas mal. S'ils savaient faire un feu de peloton, ils pourraient déjà produire quelque impression sur l'infanterie légère, et dans un ou deux ans, ils ne seraient pas indignes de l'attention des grenadiers.

Lionel écoutait vaguement ces discours, mais comme le combat devenait de plus en plus vif, il sentait le sang courir avec plus de rapidité dans ses veines. Enfin, excité par le tumulte et par les dangers qu'il courait, il monta à cheval et alla s'offrir comme volontaire au commandant du détachement. Il ne songeait plus qu'à sauver l'honneur des armes britanniques. On le chargea d'aller porter des ordres à l'avant-garde, et pressant son coursier de l'éperon, il se fraya un passage à travers les lignes en désordre des soldats accablés de fatigue. Plusieurs compagnies travaillaient activement à chasser les ennemis qui se multipliaient à chaque instant. Au moment où Lionel approchait, un feu roulant partit de la cour d'une ferme, et décima les premiers rangs.

—Capitaine Polwarth! s'écria le vieux major Pitcairn, faites tourner la position par une compagnie d'infanterie légère et chassez ces coquins de leur embuscade.

— Encore une tribu de ces sauvages blancs! répondit l'infortuné capitaine; attention, mes braves! faites feu du côté du mur à gauche! point de quartier à ces gredins! chargez-les à la baïonnette.

Quand Polwarth eut donné ces ordres terribles, qui lui étaient arrachés par la force des circonstances, il disparut dans la cour de la ferme au milieu d'un nuage de fumée. On le revit quelques minutes après, la figure noircie et mouchetée par la poudre, et des flammes s'élevèrent du bâtiment rustique, qui ne fut bientôt qu'un monceau de ruines.

— Eh bien, major Lincoln! s'écria-t-il en se rapprochant de son ami, croyez-vous que ce soit là un métier d'infanterie légère? C'est un supplice de damné! Vous qui avez de l'influence, et, qui plus est, un cheval, allez trouver le lieutenant-colonel Smith, et dites-lui que s'il veut me permettre de me reposer dans un champ avec ma compagnie, je m'engage à tenir en échec tous ces enragés, pendant que le détachement s'arrêtera pour dîner et reprendre des forces. A charge de revanche, bien entendu! Une marche de nuit, la disette, un soleil brûlant, une route interminable, du feu partout, c'est plus que ne peut endurer la constitution humaine.

Lionel releva par quelques paroles le courage de son ami, et harangua les fantassins, qui lui répondirent par des acclamations. Plusieurs charges à la baïonnette finirent par déloger les Américains qui barraient le passage, mais le détachement n'en n'était pas moins exposé. Il combattait et marchait sans relâche depuis deux heures; ses forces s'épuisaient, tandis que l'ennemi, recevant sans cesse de nouveaux renforts, se montrait de plus en plus audacieux. Les lueurs de la fusillade illuminaient les bords de la route, la lisière des bois et des vergers, les murs des granges et des maisons. D'épais nuages de fumée montaient au-dessus de la vallée, et se mêlaient à la poussière de la route, pour former un voile impénétrable; mais, lorsque le vent l'écartait, on apercevait les grenadiers épuisés, tantôt se ranimant pour repousser l'attaque, tantôt prêts à s'enfuir et renonçant à se défendre. Malgré sa jeunesse, le major Lincoln avait de l'expérience, et il comprit que l'absence de concert et d'unité chez les Américains sauvait le détachement d'une destruction totale. La discipline rendait les troupes capables de résister à leurs adversaires, dont chaque bande agissait isolément; cependant elles étaient serrées de près, obligées parfois de combattre corps à corps, et elles auraient infailliblement succombé, si l'on n'avait vu arriver un renfort guidé par le comte Percy, l'héritier du duc de Northumberland. Des cris bruyants l'accueillirent; les Américains reculèrent au moment où les deux détachements se réunissaient, et l'artillerie que les nouveaux venus avaient amenée, ouvrant son feu sur les fuyards, permit à l'avant-garde de prendre un peu de repos dont elle avait si grand besoin. Polwarth s'étendit à terre tout de son long, et les soldats l'imitèrent, pantelants de chaleur et de fatigue comme des daims qui sont parvenus à dépister une meute acharnée.

— Comme j'ai des habitudes simples, et que je suis innocent de tout ce carnage, je déclare, dit le capitaine, que l'on a abusé dans cette marche des ressources de la nature. Voilà cinq lieues que je fais depuis deux heures au milieu de la poussière, de la fumée, des cris,

des plaintes, des coups de feu, en respirant un air qui ferait cuire un œuf en deux minutes un quart! Il y avait là de quoi tuer le meilleur coureur d'Angleterre!

— Vous exagérez la distance, dit Lionel; les bornes n'indiquent que deux lieues!...

— Les bornes! s'écrie Polwarth, elles mentent, et mes jambes marquent les milles, les pieds et les pouces, plus exactement que tout ce qu'on peut graver sur la pierre.

— Ne discutons pas là-dessus, répondit Lionel; je sais que les troupes vont dîner, et nous n'avons pas de temps à perdre si nous voulons arriver à Boston avant la nuit.

— A Boston! avant la nuit! répéta lentement Polwarth en se levant sur son coude. Est il quelqu'un d'assez fou pour parler de nous remettre en route? il faut au moins une semaine pour nous refaire et nous rendre l'appétit.

— Tels sont pourtant les ordres du comte Percy, qui vient de m'apprendre que toute la contrée se soulevait autour de nous.

— Oui, mais les Américains ont dormi tranquillement dans leurs lits la nuit passée, et je parie qu'ils ont fait un déjeuner solide avant de sortir de chez eux ce matin. Notre position est toute différente. Deux mille soldats anglais sont tenus d'agir avec calme, avec réflexion, ne fût-ce que pour l'honneur des armes de Sa Majesté. Non! non! le vaillant Percy ne viendrait pas déshonorer son nom et sa famille en ayant l'air de fuir devant une multitude indisciplinée.

Néanmoins la nouvelle donnée par Lionel était vraie. Après une courte halte, pendant laquelle les troupes eurent à peine le temps de prendre un léger repas, les tambours donnèrent le signal du départ, et Polwarth se vit obligé de se relever sous peine d'être abandonné à la fureur des Américains. Tant que le détachement avait été au repos, les pièces de campagne de renfort avaient tenu l'ennemi à distance; mais dès que les canons roulèrent sur le grand chemin, l'attaque recommença de toutes parts. Les excès des soldats qui s'étaient vengés de leur défaite par le pillage et l'incendie avaient exaspéré leurs agresseurs, et au bout de quelques minutes de marche, les flancs du détachement étaient plus vivement inquiétés qu'auparavant.

— Percy devrait nous former en ordre de bataille, dit Polwarth en gémissant, et livrer un combat en règle aux Yankees! L'affaire serait décidée en une demi-heure, et l'on aurait la consolation de se voir vainqueurs, et jouir d'un repos éternel.

— Peu de nous arriveraient à bon port, si nous laissions la nuit aux Américains pour concentrer leurs forces, répliqua Lionel. Une demi-heure nous ferait perdre tous les avantages de notre marche. Courage, mon vieux camarade, et vous établirez à jamais votre réputation d'activité. Voici sur la crête de cette colline une bande de provinciaux qui va vous donner de l'occupation.

Polwarth jeta un regard de désespoir sur Lionel en murmurant : — De l'occupation! quand je n'ai pas un seul muscle, une seule jointure, une seule articulation qui ne soit hors d'état de service pour vingt-quatre heures au moins!

Puis se tournant vers ses hommes, il leur cria avec une ardeur qui annonçait un dernier effort :

— Dispersez ces manants, mes braves amis; écrasez-les comme des mouches, comme des vers, comme des cousins! Donnez-leur du plomb et de l'acier tant qu'ils en voudront.

— En avant! en avant! cria le vieux Pitcairn, qui voyait chanceler le premier peloton. La voix de Polwarth se fit encore entendre dans la mêlée, et l'on chargea sur les assaillants au milieu d'un nuage de poussière et de fumée.

Ce fut ainsi que la bataille continua pendant plusieurs milles où les soldats laissèrent de sanglantes empreintes de leurs pas. Lionel pouvait apercevoir au nord, sur toute la longueur du grand chemin, et dans les champs où l'on avait pénétré, de larges taches rouges malheureusement trop multipliées. Il eut aussi le temps de remarquer la différence de caractère des Anglais et des Américains. Toutes les fois que la disposition du sol permettait une attaque régulière, la confiance éteinte des troupes se ranimait. Elles s'ébranlaient avec la hardiesse qu'inspire la discipline, en faisant retentir l'air de leurs clameurs, tandis que leurs ennemis les recevaient dans un morne silence, sans cesser un seul instant de se servir de leurs armes qu'ils maniaient avec une dangereuse expérience. Quand le centre arrivait sur un terrain que l'avant-garde avait été obligée de disputer, il trouvait des soldats blessés, dont tous les traits exprimaient la terreur la plus abjecte, et qui en voyant s'éloigner leurs camarades, poussaient de lamentables cris. Les Américains, au contraire, lançaient des regards d'indignation au détachement qui défilait, et semblaient triompher des souffrances corporelles. Lionel arrêta son cheval devant le cadavre d'un vieillard aux cheveux blancs, aux joues creuses, aux formes amaigries. La balle qui l'avait frappé avait devancé de peu de jours l'œuvre inévitable du temps. Il était tombé sur le dos, et ses yeux ternes exprimaient encore le noble ressentiment qu'il avait éprouvé pendant sa vie. Ses mains paralysées étreignaient encore le mousquet, aussi vieux que lui, avec lequel il avait défendu jusqu'au moment suprême la cause de sa patrie.

— Où peut finir une lutte que soutiennent de pareils champions? dit Lionel à un autre spectateur dont il vit l'ombre se dessiner sur le cadavre : qui peut dire quel sera le nombre des victimes, et comment on arrêtera ce torrent de sang?

Ne recevant point de réponse, il leva les yeux, et s'aperçut qu'il avait involontairement apostrophé l'homme même dont l'imprudence avait déterminé la guerre. C'était le major d'infanterie de marine. Le vétéran contempla le camp pendant une minute d'un œil aussi hagard que celui qui semblait lui répondre; puis sortant de sa rêverie, il enfonça ses molettes dans les flancs de son cheval, et disparut à travers la fumée qui enveloppait les grenadiers.

— En avant! en avant! cria-t-il en brandissant son épée.

Le major Lincoln le suivait lentement, quand, à sa grande surprise, il rencontra Polwarth assis sur un quartier de roche, et regardant avec une morne indifférence les colonnes qui s'éloignaient.

— Etes-vous blessé? lui demanda-t-il.

— Je ne suis que fondu, répondit le capitaine; j'ai dépassé aujourd'hui la vitesse humaine, major Lincoln, et je ne puis aller plus loin. Si vous voyez les amis que je laisse en Angleterre, dites-leur que je suis mort à mon poste. Pour le moment, je m'en vais en ruisseau comme les neiges d'avril.

— Grand Dieu! vous ne songez pas à rester ici pour être tué par les Américains qui nous enveloppent?

— Je prépare un discours pour le premier qui approchera. Si c'est un homme loyal, il versera des larmes au récit de mes souffrances; si c'est un sauvage, mes héritiers seront dispensés des frais de mon enterrement.

Lionel avait envie d'insister, mais une escarmouche venait de s'engager entre un peloton de tirailleurs et un corps d'Américains. Le major courut rallier les camarades qui pliaient, et fut entraîné loin de son ami par les vicissitudes du combat. Comme il errait toujours d'une compagnie à l'autre, il y eut un moment où il se trouva seul tout à coup dans le dangereux voisinage d'un petit bois.

— Visez l'officier, abattez-le! crièrent les Américains embusqués.

Lionel comprit l'imminence du danger, et s'attendant à une grêle de balles, il se pencha machinalement sur le cou de son coursier, mais une voix qui le fit tressaillir retentit au milieu des Américains.

— Épargnez-le, pour l'amour de Dieu, épargnez-le!

De puissantes émotions empêchèrent Lionel de s'enfuir. Il vit Ralph courir sur la lisière du taillis, faisant des gestes frénétiques, et relever les fusils de vingt Américains en répétant ses cris d'une voix qui semblait ne pas appartenir à un être humain. Dans le désordre qui s'empara de son esprit, le major se croyait déjà prisonnier, lorsque Job, armé d'une longue carabine, sortit du bois, et lui dit avec vivacité :

— Voilà une sanglante journée, et Dieu s'en souviendra; mais que le major Lincoln descende la colline en droite ligne; on ne tirera pas sur lui de peur de blesser Job, et quand Job fera feu, il visera les grenadiers qui sont là-bas.

Lionel s'éloigna au galop, et pendant qu'il suivait la pente du coteau, il entendit derrière lui les clameurs des Américains, la détonation de la carabine et le sifflement de la balle que Job, suivant ses promesses, avait dirigée de manière à ne pas l'atteindre. De retour sur la grande route, il aperçut Pitcairn qui mettait pied à terre, car les attaques réitérées des miliciens ne permettaient plus à un officier de rester à cheval sans s'exposer à une mort certaine. On avertit Lionel du danger, et quoique attaché à son cheval, il fut obligé d'y renoncer. Ce fut avec un regret profond qu'il vit le noble animal, la bride sur le cou, s'élancer à travers les champs en hennissant et en aspirant avec une terreur instinctive l'air imprégné d'une odeur de sang.

En vue des clochers de Boston, la lutte redoubla d'acharnement. L'aspect lointain de la ville ranima les forces de la troupe, et reprenant son attitude martiale, elle soutint avec une nouvelle vigueur les assauts de ses adversaires. Ceux-ci, de leur côté, semblèrent se dire qu'il fallait profiter des instants pour assouvir leur vengeance sur la proie qui leur échappait. Enfants ou vieillards à tête grise, hommes valides ou blessés, tous se pressèrent autour des envahisseurs pour leur porter un dernier coup. Les ministres de Dieu eux-mêmes, confondus avec leurs paroissiens, bravèrent la mort pour une cause qu'ils considéraient comme sacrée. Le soleil s'abaissait à l'horizon, et la situation du détachement anglais était presque désespérée, quand Percy renonça à l'idée d'atteindre le col par lequel il était sorti triomphalement de Boston. Tous ses efforts tendirent à rallier les misérables débris de ses troupes dans la péninsule de Charlestown; les crêtes et les flancs des hauteurs étaient garnis de combattants que cachaient déjà les ombres du soir. Le cœur des Américains palpitait d'espérance, car leurs ennemis ne leur opposaient plus qu'une résistance insuffisante. Cependant la discipline qui avait été si utile aux Anglais pendant cette fatale journée, les sauva d'une perte totale, et leur donna la force de gagner leur refuge, au moment où la nuit semblait prononcer leur arrêt.

Lionel s'était mis à côté des grenadiers, et leur avait prodigué ses exhortations pendant cette pénible retraite. Il s'appuya contre une haie, au pied de la montée de Bunker-Hill, et les grenadiers intrépides qui, quelques heures auparavant, se croyaient capables de dompter seuls toutes les colonies, défilèrent lentement et tristement devant lui. La plupart des officiers avaient les yeux baissés vers la

terre, et les soldats, bien qu'arrivés déjà dans un lieu de sûreté, se retournaient avec anxiété pour s'assurer qu'ils n'étaient pas poursuivis. Après le passage de plusieurs compagnies, Lionel aperçut dans la foule un cavalier isolé, et quelle fut sa joie en reconnaissant Polwarth monté sur son propre coursier, et la sérénité peinte sur tous les traits! L'uniforme du capitaine était déchiré en plusieurs endroits. Sa selle était en lambeaux, et les taches de sang qu'on remarquait sur les flancs du cheval prouvaient que le cavalier avait servi de point de mire aux Américains. Le capitaine d'infanterie légère raconta en peu de mots ses aventures. Rappelé au sentiment de la conservation par la vue du cheval abandonné, il l'avait fait reprendre par un soldat, auquel il avait donné sa montre pour prix de ses services. Une fois en selle, ni les représentations, ni les dangers n'avaient pu le décider à abandonner une position si agréable après tant de fatigues. Il commençait à se consoler d'avoir partagé l'infortune de ceux qui avaient défendu la couronne dans la mémorable bataille de Lexington.

CHAPITRE XI.

Un détachement des troupes royales prit position sur la montagne qui commandait la presqu'île de Charlestown, pendant que le reste pénétrait plus avant dans cette presqu'île, ou s'embarquait sur les chaloupes de la flotte pour retourner à Boston.

Lionel et Polwarth passèrent le détroit avec la première division des blessés; les devoirs du premier ne le retenaient plus, et le second soutenait que ses douleurs physiques lui donnaient le droit d'être couché sur la liste des invalides.

Peu d'officiers de l'armée furent moins affligés que le major Lincoln des conséquences de l'expédition. Il était dévoué au roi d'Angleterre et à son pays adoptif, mais il tenait à la réputation de ses véritables compatriotes par un sentiment naturel qu'on ne saurait perdre qu'en abjurant les plus purs et les plus nobles instincts. Il regrettait qu'il en eût tant coûté à ses camarades pour apprendre à connaître ceux dont la longue patience avait passé pour de la lâcheté, mais il se félicitait d'un événement qui devait dessiller les yeux des vieux officiers, et mettre un terme aux fanfaronnades des plus jeunes.

Les motifs politiques déterminèrent le gouvernement à dissimuler les pertes des deux détachements; mais on sut bientôt qu'elles s'élevaient à près de quatre cents hommes.

Sur le quai, Lionel et Polwarth se séparèrent. Le capitaine se dirigea vers le logement particulier de son ami, afin de se dédommager d'un jeûne forcé et des privations d'une longue marche; le major se rendit à Tremont-Street pour dissiper les inquiétudes qu'il se flattait d'avoir causées par son absence à sa jeune et charmante cousine. A tous les coins de rue, il rencontra des groupes de citoyens qui écoutaient avidement les récits du combat. Quelques-uns en petit nombre semblaient attristés de l'ardeur patriotique d'un peuple qu'ils avaient voué aux oppresseurs; mais la plupart étaient fiers de leur triomphe, et regardaient avec satisfaction les vêtements en désordre du major.

En frappant à la porte de madame Lechmere, Lionel oublia ses fatigues, et quand il vit sous le vestibule Cécile Dynevor, dont la physionomie exprimait la plus vive émotion, il ne se souvint plus des périls qu'il venait d'affronter.

— Lionel! s'écria la jeune fille en battant des mains, Lionel de retour et sans blessure! Le sang monta de son cœur à son front, et se cachant la figure entre les mains, elle fondit en larmes. Un seconde après, elle avait disparu.

Agnès Danforth reçut le major avec un plaisir qu'elle ne dissimula pas. Elle sut contenir la curiosité qui la consumait, et ne se permit pas une seule question avant de s'être assurée qu'il était sain et sauf.

— Votre visite était attendue, major Lincoln, dit-elle enfin d'un air de triomphe, du haut des fenêtres des mansardes j'ai pu voir les honneurs que le bon peuple du Massachusetts rendait à ses hôtes.

— Sur mon âme, dit Lionel, sans les terribles conséquences de cette affaire je m'applaudirais autant que vous des événements de la journée, car un peuple n'est jamais sûr de ses droits quand il ne sait pas les faire respecter.

— Racontez-moi tout, mon cousin, pour que je sache si je puis m'enorgueillir de vous avoir pour parent.

Le jeune homme fit un récit impartial des événements de la journée, et Agnès l'écouta avec un véritable intérêt.

— Enfin, dit-elle quand il eut achevé, nous allons donc être délivrés des sarcasmes amers qu'on nous a prodigués si longtemps. Vous savez, ajouta-t-elle en rougissant et avec un sourire malin, que j'étais doublement intéressée à cette expédition, pour mon pays et pour mon prétendu.

— Oh! rassurez-vous! votre adorateur est revenu sans blessure et l'esprit assez tranquille. Il a fait la route avec une agilité merveilleuse, et s'est comporté en soldat dans le danger.

— Quoi! reprit Agnès en riant, le capitaine Pierre Polwarth a-t-il vraiment parcouru quarante milles entre le lever et le coucher du soleil?

— J'en suis témoin oculaire. Il ne s'est permis qu'une petite promenade à cheval qu'il a faite à mes dépens. J'avais été contraint d'abandonner ma monture; il s'en est emparé, et il l'a conservée malgré des dangers de toute espèce.

Agnès feignit la surprise, mais Lionel s'aperçut que cette nouvelle lui causait un secret plaisir.

— C'est prodigieux, dit-elle en joignant les mains. Il faudrait la foi d'Abraham, pour croire à de pareils miracles. Pourtant en voyant deux mille soldats anglais battus par des paysans je suis disposée à tout croire.

— Le moment est donc favorable à mon ami, murmura Lionel. On dit que la crédulité est le faible de votre sexe. Je vous y laisse un moment exposée, en compagnie du dangereux sujet de notre entretien.

A ces mots le major céda la place à Polwarth, qui venait dans le salon, et suivit Cécile Dynevor, qu'il avait aperçue dans la chambre voisine.

— Capitaine, dit Agnès en rougissant, renonceriez-vous à vos espérances d'avancement pour savoir comment vous avez été traité en votre absence? Je le présume, mais je ne satisferai pas votre curiosité.

— Je suppose que Lincoln m'a rendu justice, répondit le capitaine, qu'il n'a pas oublié la manière dont j'ai sauvé son cheval des mains des rebelles.

— De qui, monsieur? interrompit Agnès en fronçant le sourcil: comment appelez-vous le bon peuple du Massachusetts.

— Pardonnez-moi; j'aurais dû dire les citoyens soulevés. Ah! miss Agnès! j'ai souffert aujourd'hui comme je n'avais jamais souffert de ma vie, et tout cela pour vous.

— Pour moi? vos paroles ont besoin d'être expliquées.

— C'est impossible, répondit le capitaine; les sentiments et les actes qui intéressent le cœur ne sauraient admettre d'explication. Tout ce que je sais, c'est que mes souffrances ont été indicibles, et ce qui est indicible est inexplicable au plus haut degré.

— Vous adoptez là le langage que vous croyez convenable dans un tête-à-tête, et je serais tentée de m'y laisser prendre, s'il était vrai que le major Lincoln m'eût abandonnée à la merci de ma crédulité.

— Hélas! dit Polwarth d'un ton lamentable, vous n'avez ni crédulité, ni merci, autrement il y a longtemps que vous auriez eu compassion de ma détresse.

— Il me semble que j'y sympathise, dit Agnès en baissant les yeux avec un embarras affecté.

— Serait-il possible? reprit Polwarth en se rapprochant; puis-je me flatter que vous prenez en pitié mes souffrances?

— Je le crains, répondit Agnès d'un air grave.

— Ah! ce seul mot me rend à la vie! Il y a six mois que je vis comme un misérable; une parole de bonté suffit pour me guérir de tous mes maux.

— Alors, adieu ma sympathie! s'écria miss Danforth; elle était basée sur vos douleurs; je m'imaginais que je les partageais toutes, y compris les rhumatismes qu'ont pu vous donner vos campagnes; mais du moment que vous êtes guéri, capitaine Polwarth, je n'éprouve plus rien.

— Eh quoi! dit le capitaine, rien, pour un homme qui, après vingt-quatre heures d'exercice forcé, oubliant de prendre son repos indispensable, s'humiliant malgré ses exploits, vient se précipiter à vos pieds?

— Capitaine Polwarth, dit Agnès, je vous remercie de votre politesse; mais, ajouta-t-elle en perdant sa fausse gravité sous l'influence d'un sentiment énergique, l'homme qui voudra devenir mon époux ne doit pas se jeter à mes pieds au sortir d'une bataille où il a combattu mes compatriotes et contribué à l'asservissement de ma patrie. Excusez-moi, monsieur, mais comme le major Lincoln est ici chez lui, permettez-moi de vous laisser un instant avec lui.

En parlant ainsi, ses yeux noirs étincelaient, sa figure rayonnait; elle se retira au moment où Lionel se montrait sur le seuil.

— J'aimerais mieux être coureur ou cocher qu'amoureux! s'écria Polwarth; c'est une vie de chien, Lionel, et cette fillette me traite comme un cheval de charrette! Mais quels yeux elle a! j'y allumerais mon cigare!.... Eh bien, mon cher Lion, quel mal vous tourmente? pendant toute cette diablesse de journée, je ne vous ai pas vu l'air aussi troublé.

— Retournons à notre logement, murmura le jeune homme, dont la tristesse peignait la plus vive agitation, il est temps de réparer les désastres de notre marche.

— J'ai pourvu à tout, dit Polwarth en suivant non sans peine les pas de son compagnon. Mon premier soin a été d'emprunter une voiture à un ami pour me rendre chez vous. Ensuite j'ai écrit au petit Jemmy Craig pour lui offrir l'échange de ma compagnie contre la sienne; car dès aujourd'hui, je renonce à l'infanterie légère, et à la première occasion, je rentrerai dans les dragons. Après avoir cacheté ma lettre, j'ai remis un menu à Meriton; puis j'ai couru aux pieds de ma maîtresse.... Ah! major, vous êtes un heureux homme! car vous n'êtes accueilli que par des sourires... des gracieusetés....

— Ne me parlez pas de sourires, interrompit Lionel avec impatience. Toutes les femmes sont capricieuses et inexplicables.

— Bah! s'écria Polwarth, on n'a donc pas d'égards pour ceux qui combattent pour le roi! Quelle triste analogie entre Mars et l'Amour! Après avoir combattu toute la journée sans succès, j'arrive pour faire

à cette perfide l'offre de ma main, de mon grade et de mon château, et elle me répond par des sarcasmes aussi amers que le salut d'un homme à jeun... Mais quels yeux elle a! quelle fraîcheur! quel coloris! Et vous aussi, Lionel, vous avez été maltraité.

— Indignement! dit Lionel en arpentant le terrain d'un pas qui laissa son interlocuteur trop loin en arrière pour continuer la conversation.

On arriva au logis, où l'on trouva rassemblée une compagnie qu'on n'attendait pas. Devant la table était assis Mac Fuse, qui savourait avec une satisfaction toute particulière les débris du festin de la veille, et les faisait descendre en buvant le meilleur vin de son hôte. De temps en temps il jetait un rogaton dans le chapeau de Job, qui s'en emparait et mangeait avec non moins d'appétit. Dans un coin de la chambre était Seth Sage, dans l'attitude d'un accusé, les mains liées derrière le dos avec une longue corde, qui pouvait au besoin servir à le pendre. Meriton et plusieurs domestiques de la maison contemplaient ce spectacle.

— Qu'est-ce? s'écria Lionel. De quel délit M. Sage s'est-il rendu coupable?



Américains armés pour la cause de la liberté.

— Tout bonnement des crimes de trahison et d'homicide, répondit le capitaine de grenadiers. Tirer sur un homme avec l'intention de le tuer, c'est bien un véritable assassinat.

— Non, dit Seth en rompant le silence qu'il avait gardé jusqu'alors. Pour qu'il y ait assassinat, il faut que l'intention soit criminelle.

— Voyez-vous ce coquin qui discute les lois comme s'il était le ministre de la justice en personne! Oseriez-vous nier que vous aviez l'intention criminelle de me tuer? Je vais vous faire juger et pendre.

— Il ne serait pas raisonnable qu'un jury condamnât un homme pour le meurtre d'un homme qui n'est pas mort. Cela ne s'est jamais vu dans les colonies de la baie.

— Pensez-vous y rester, brigand? s'écria le capitaine de grenadiers. Je vais vous faire transporter en Angleterre, où vous serez pendu. Au besoin, je vous mènerai moi-même en Irlande...

— Mais enfin quel crime a-t-il commis? demanda Lionel.

— Ce drôle est sorti de la ville.

— Sorti!

— Oui, sorti! Avez-vous oublié, major Lincoln, tous ces misérables, ces coquins dont nous étions entourés comme d'un essaim, et qui nous poursuivaient avec acharnement?

— Et M. Sage était au nombre de nos ennemis?

— Je l'ai vu m'ajuster trois fois en trois minutes, répondit le capitaine irrité. Il a cassé la garde de mon épée, et j'ai reçu en présent de ce bandit un morceau de plomb qui m'a effleuré l'épaule.

— La loi défend, dit Job, d'appeler un homme voleur, quand on n'a point de preuves contre lui. Mais la loi ne défend pas de sortir de Boston toutes les fois qu'on en a envie.

— Les entendez-vous? ils connaissent toutes les subtilités légales, aussi bien et même mieux que moi, qui suis le fils d'un conseiller de Cork. Je crois que ce jeune drôle était aussi avec eux, et qu'il ne mérite pas moins la potence que son honorable collègue.

Lionel se hâta de tourner le dos à Job, afin de prévenir une réponse qui aurait pu compromettre la sûreté de l'idiot.

— Quoi! dit-il en s'adressant à Sage, non-seulement vous avez pris part à la rébellion, mais encore vous avez attenté aux jours d'une personne qui est pour ainsi dire logée chez vous?

— Je ne veux pas m'expliquer, répliqua Seth, car on ne saurait prévoir ce qui en résulterait.

— Jugez de sa ruse, interrompit Mac Fuse. Il ne veut pas avouer ses fautes, comme un honnête homme, mais je puis lui en épargner la peine. J'étais fatigué d'être ajusté comme une bête malfaisante, sans répondre aux politesses de ces messieurs qui garnissaient les collines. Je profitai d'un accident de terrain pour tourner la position d'une bande de partisans, qui fut dispersée à la baïonnette. L'homme que voici m'avait tiré trois coups de fusil, et comme il avait une mine patibulaire, je l'ai ramené à Boston, dans l'intention de le pendre à la première occasion.

— S'il en est ainsi, dit Lionel, il faut le remettre entre les mains des autorités compétentes, qui auront à examiner ce qu'on doit faire des prisonniers.

— Je ne m'en occuperais pas, reprit Mac Fuse, si ce réprouvé ne m'avait visé chaque fois avec la plus grande attention, comme si j'avais été un chien enragé.

— Eh bien, dit Seth, lorsqu'un homme se décide à se battre, il fait bien d'ajuster avec soin, afin d'économiser le temps et les munitions.

— Vous reconnaissez donc les charges de l'accusation? demanda Lionel.

— Le major étant un homme raisonnable et modéré, dit le prévenu, je suis disposé à lui expliquer l'affaire. Je conviens que dans la matinée, je me suis rendu à Concorde, ville située à vingt et un milles de Boston...

— Ne nous parlez pas de la distance, s'écria Polwarth, nous l'avons assez mesurée, et il n'y a personne dans l'armée qui puisse l'oublier.

— J'étais sorti de Concorde avec quelques amis, poursuivit le prévenu; à notre retour, en arrivant à un pont, nous fûmes très-maltraités par une compagnie des troupes royales qui se trouvait là...

— Que fit-elle?

— Elle tira sur nous et tua deux des nôtres. Nous prîmes l'affaire à cœur; on en vint aux mains, et la loi l'emporta.

— La loi!

— Certainement, le major conviendra qu'il est contraire à la loi d'attaquer sur la grande route des citoyens paisibles.

— Continuez votre récit à votre manière.

— J'ai fini, dit Seth avec prudence. Cette escarmouche et celle de Lexington ont indigné le peuple, et je suppose que le major sait le reste.

— Mais quel rapport cette histoire a-t-elle avec la tentative de meurtre dirigée sur ma personne? demanda le capitaine de grenadiers. Avoue tout, scélérat! pour que je puisse t'envoyer consciencieusement au gibet.

— Il suffit, dit Lionel. Après la déclaration de cet homme, notre devoir est de l'incarcérer avec les autres prisonniers. Qu'on le confie à la grand'garde.

Seth Sage se disposa aussitôt à partir, mais il s'arrêta sur le seuil pour parler à Lionel.

— J'espère que le major veillera sur mon mobilier? Je le rendrai responsable de tout.

— Votre propriété sera protégée et j'espère que votre vie ne court aucun danger, répondit Lionel en faisant signe à la garde d'emmener le prisonnier.

Seth quitta sa demeure avec l'impassibilité qui le caractérisait; mais ses yeux vifs et noirs lançaient parfois des éclairs pareils aux lueurs d'un feu qui s'éteint. Malgré les accusations dont il était accablé, il sortit convaincu que ses compagnons et lui seraient acquittés, s'ils étaient jugés d'après les principes de droit que connaissaient si bien tous les colons.

Pendant ce singulier entretien, Polwarth ne s'était permis que l'interruption dont nous avons rendu compte, et il s'était occupé des préparatifs du banquet.

Lorsque Seth Sage eut disparu, Lionel jeta un regard furtif sur Job qui avait conservé un sang-froid imperturbable; puis il concentra toute son attention sur ses hôtes, afin de prévenir, de la part du jeune homme, quelque incartade qui trahît sa participation aux exploits des insurgés. La naïveté de Job déjoua les intentions bienveillantes du major.

— Le roi ne peut faire pendre Seth Sage, dit-il avec assurance, parce qu'il a riposté quand les soldats avaient commencé.

— Vous étiez peut-être aussi de la partie, s'écria Mac Fuse: vous vous divertissiez à Concorde avec un petit nombre d'amis?

— Job n'a d'autres amis que la vieille Abigaïl, et n'est pas allé plus loin que Lexington.

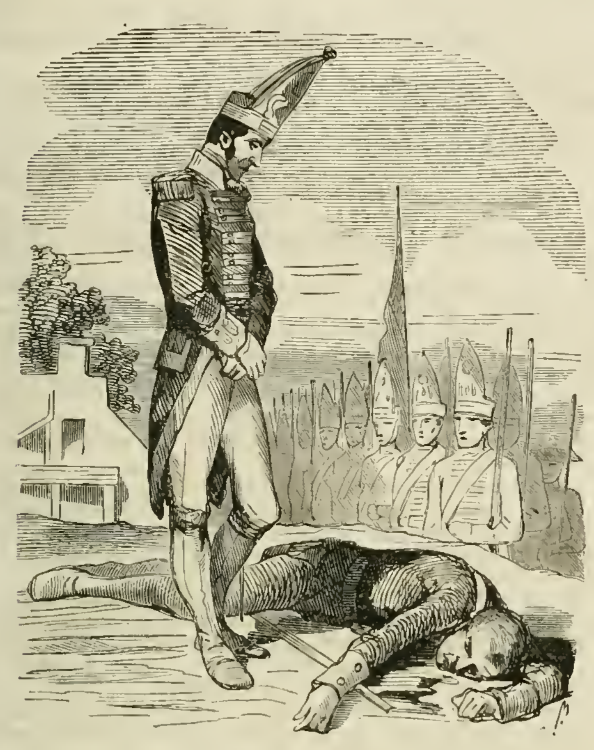
— Le diable s'est emparé de tous les esprits! poursuivit le capitaine

de grenadiers ! Avocats et docteurs, prêtres et pêcheurs, vieux et jeunes, grands et petits, nous assiégeaient pendant notre marche ; il ne manquait plus qu'un fou pour compléter la bande ! Je parie que le drôle a quelque tentative de meurtre à se reprocher.

— Job n'est pas méchant, il n'a tué qu'un grenadier, et il a blessé un officier au bras.

— L'entendez-vous, major Lincoln ? s'écria Mac Fuse en sautant de sa chaise, où il était resté jusqu'alors avec persévérance, malgré son emportement ; entendez-vous cet avorton, cet extrait d'homme, qui se vante d'avoir tué un grenadier ?

— Arrêtez ! interrompit Lionel en prenant Mac Fuse par le bras ; souvenez-vous que nous sommes militaires, et que cet individu n'est pas responsable de ses actes. Aucun tribunal ne condamnerait au gibet un être pareil, qui d'ailleurs est ordinairement aussi inoffensif qu'un enfant...



Le capitaine de grenadiers regardait en silence le cadavre de l'Américain.

— Le diable brûle de tels enfants ! voilà un beau gars, pour tuer un homme de six pieds, et avec une canardière encore ! Je n'insisterai pas pour qu'on le pende, major Lincoln, puisque vous le désirez ; je demande seulement qu'on l'enterre tout vif.

Job demeura parfaitement imperturbable ; et le capitaine de grenadiers, honteux de s'être mis en colère contre un être aussi dénué d'intelligence, se décida à renoncer à ses projets ; mais jusqu'à la fin du repas, il ne cessa de maudire les colons, et de protester contre le genre de guerre actuel.

Polwarth, après avoir rétabli l'équilibre dans son système par un souper succulent, se rendit en chancelant à son lit ; Mac Fuse s'empara sans cérémonie d'un des appartements de M. Sage. Les domestiques se retirèrent ; et Lionel, qui était plongé dans une profonde rêverie, s'aperçut au bout d'une demi-heure qu'il était resté seul avec l'idiot. Job avait attendu ce moment avec une rare patience ; quand il eut vu Meriton sortir le dernier, il fit un geste pour annoncer qu'il avait une communication importante à faire, et parvint à attirer l'attention du major.

— Insensé ! s'écria Lionel, ne vous avais-je pas averti que vous pouviez vous compromettre ? Pourquoi avez-vous pris les armes contre les troupes ?

— Pourquoi les troupes ont-elles pris les armes contre Job ? Ont-elles le droit de manœuvrer dans la province de la baie, de battre du tambour, de sonner de la trompette, de brûler les maisons, de tirer sur les citoyens, sans que personne les en empêche ?

— Savez-vous que de votre propre aveu, vous avez deux fois mérité la mort aujourd'hui ? D'abord, vous êtes traître envers votre roi ; ensuite, vous convenez que vous avez tué un homme.

— Oui, dit Job avec simplicité, j'ai tué un grenadier, mais j'ai empêché le peuple de tuer le major Lincoln.

— C'est vrai, dit précipitamment Lionel, je vous dois la vie ; à tout hasard, je m'acquitterai envers vous ; mais pourquoi vous êtes-vous, avec tant d'irréflexion, jeté dans la gueule du loup ? Qui vous amène ici ce soir ?

— Ralph m'a dit de venir ; et si Ralph me disait d'aller dans le salon du roi, j'irais.

— Ralph ! s'écria Lionel s'arrêtant court dans la promenade qu'il faisait à travers la chambre, où est-il ?

— Dans le vieux magasin ; il m'a envoyé vous dire de venir le voir, et ce que dit Ralph doit être fait.

— Lui ici ! a-t-il perdu la tête ? ne craint-il pas...

— Ralph ne craint rien répondit Job avec dédain. Il n'a pas peur des grenadiers, et l'infanterie légère n'a pu le blesser, quoiqu'elle l'ait enfermé toute la journée.

— Et il m'attend, dites-vous, dans le local de votre mère ?

— Job ne sait pas ce que c'est qu'un local, mais Ralph est dans le vieux magasin.

Lionel prit son chapeau.

— Allons donc, dit-il, allons le trouver ; dussé-je perdre ma commission, je le sauverai des suites de son imprudence.

Il sortit en silence de la chambre, et l'idiot le suivit content d'avoir rempli sa mission sans rencontrer de plus sérieux obstacles.

CHAPITRE XII.

L'agitation causée par les événements du jour n'était pas encore apaisée lorsque Lionel se retrouva dans les rues. Les hommes passaient rapidement auprès de lui plus affairés et plus préoccupés que d'habitude, et du haut des fenêtres entr'ouvertes les femmes lui adressaient parfois des sourires de triomphe en découvrant les signes distinctifs de sa profession. De fortes patrouilles marchaient dans différentes directions, on doublait les postes, et quelques officiers regardaient avec défiance la figure du major, comme s'ils eussent craint de trouver des ennemis dans tous les passants.



Abigaïl prit la pièce d'argent que madame Lechmere lui présentait, et la regarda avec un œil égaré.

Les portes de l'hôtel du gouvernement étaient ouvertes et gardées comme de coutume par des hommes armés. En longeant l'édifice, Lionel reconnut le grenadier qu'il avait vu la veille en sentinelle.

— Votre expérience ne vous a pas trompé, mon vieux camarade, la journée a été chaude !

— C'est ce qu'on dit dans les casernes, répliqua le soldat ; notre compagnie n'était pas commandée, mais j'espère qu'à la prochaine occasion on ne laissera pas en arrière les grenadiers du 47e. S'ils avaient été là, ils auraient soutenu l'honneur de l'armée !

— Vous croyez, mon brave ? Les hommes de l'expédition se sont bien comportés ; mais il était impossible de tenir tête à une multitude en armes.

— Il ne m'appartient pas de critiquer leur conduite, répondit la

sentinelle; mais quand on m'annonce que deux mille soldats anglais ont battu en retraite au pas accéléré devant les manants du pays, j'ai peine à me le persuader. J'aurais voulu être là avec ma compagnie, pour voir de mes propres yeux un tel déshonneur.

— Il n'y a point de déshonneur quand on a fait son devoir.

— On ne l'a pas fait complétement, monsieur le major; sans cela, le désastre ne serait pas arrivé. Réfléchissez bien, c'était l'élite, la fleur de l'armée!.... il faut qu'il y ait eu quelque faute de commise; et quoique j'aie vu une partie de l'affaire du haut des collines, je ne puis m'empêcher d'en douter encore.

En disant ces mots le grenadier secoua la tête, et pour éviter de s'occuper davantage d'un sujet humiliant, il se mit à arpenter d'un pas ferme l'espace qui lui était assigné.

Lionel s'éloigna lentement en méditant sur le préjugé enraciné qui faisait dédaigner toute une nation par les plus humbles soldats du roi, uniquement parce qu'ils la regardaient comme dépendante.

La place du Bassin était plus calme encore que d'habitude, et l'on n'entendait pas les joyeuses clameurs qui auraient dû retentir à cette heure dans les tavernes voisines. La lune n'était pas encore levée. Lionel passa rapidement sous les sombres arceaux du marché en se rappelant qu'il était attendu par un homme auquel il portait un vif intérêt. Job, qui l'avait suivi sans mot dire, traversa le pont avant lui, et tenait le marteau de la porte du vieux magasin au moment où Lionel s'y présenta.

La salle du rez-de-chaussée était sombre et noire, mais la lueur indécise d'une chandelle brillait à travers les fentes d'une cloison qui séparait du reste de l'édifice la tourelle occupée par Abigaïl Pray. Les murmures d'une conversation tenue à voix basse se faisaient entendre dans cette chambre. Lionel, supposant qu'il y trouverait Ralph en conférence avec la mère de Job, retourna sur ses pas, pour dire à celui-ci de l'introduire; mais les bruits vagues de l'entretien mystérieux avaient aussi frappé les oreilles du jeune homme, qui, par une résolution subite, s'élança dans la rue avec une vitesse inusitée, et disparut au milieu des auvents du marché. Ainsi abandonné par son guide, Lionel chercha la porte de la tourelle; trompé par la lumière, il s'approcha d'une des crevasses du mur, et devint involontairement témoin d'une de ces entrevues qui attestaient des rapports si bizarres entre l'opulente dame Lechmere et la misérable locataire du magasin. Jusqu'à ce moment, les événements qui s'étaient précipités, les réflexions diverses qui l'avaient assailli, l'avaient empêché de songer au sens caché des singulières paroles qu'il avait entendues. En trouvant sa tante dans un misérable séjour, où elle n'était certainement pas amenée par la charité, il ne put réprimer une curiosité qu'il justifia à ses propres yeux par l'idée que ces entretiens secrets devaient dans une certaine mesure se rapporter à lui.

Madame Lechmere s'était enveloppée de manière à cacher à tous les regards son étrange visite; mais le capuchon de son ample thérèse était assez levé pour laisser voir ses traits durs, où l'égoïsme et l'esprit de calcul se lisaient en dépit des ravages de l'âge. Elle était assise tant pour ménager ses forces, que pour faire prévaloir la supériorité aristocratique, qu'elle ne négligeait jamais de revendiquer. Sa compagne au contraire se tenait debout devant elle, dans une attitude qui annonçait plutôt la contrainte que le respect.

Madame Lechmere prit ce ton hautain dont elle savait si bien se servir pour intimider.

— Femme insensée, dit-elle, votre faiblesse vous perdra. Par respect pour vous, par égard pour votre réputation, et même pour votre sécurité, vous devriez montrer plus de fermeté, et triompher de cette vaine superstition.

— Qu'ai-je à craindre? répliqua Abigaïl d'une voix tremblante. Ma pauvreté n'est-elle pas complète? ma réputation n'est-elle pas compromise? puis-je être en butte à des mépris plus amers que ceux dont on m'accable aujourd'hui?

— Peut-être, dit madame Lechmere en affectant plus d'affabilité, peut-être, tout occupée de recevoir convenablement mon petit-neveu, ai-je oublié mes libéralités ordinaires.

Abigaïl prit la pièce d'argent que madame Lechmere lui déposait dans la main et la contempla d'un œil égaré. La vieille dame crut y lire du mécontentement, et quoiqu'elle fût vêtue avec la plus grande richesse elle ajouta en manière d'excuse :

— Les troubles, la dépréciation des propriétés ont diminué sensiblement mes revenus; mais si cette couronne ne suffisait pas à vos besoins immédiats, je vous en donnerais encore une autre.

— C'est assez, c'est assez, dit Abigaïl, et elle ferma la main sur la pièce d'argent avec une étreinte convulsive; oui, oui, c'est assez. Oh! madame Lechmere, quoique l'avarice soit une passion bien avilissante, plût au ciel que je n'eusse jamais été guidée par de plus coupables motifs!

Madame Lechmere parut un moment embarrassée; mais elle reprit bientôt son air de froideur et de sévérité, comme si elle eût voulu écarter toute idée d'une faute commune.

— Vous perdez le sens, dit-elle; de quel crime, êtes-vous coupable, si ce n'est de ceux auxquels notre faible nature est exposée?

— C'est vrai, dit Abigaïl avec un rire amer, notre faible nature en est cause; mais je deviens vieille, madame Lechmere; mes idées se troublent et je m'oublie quelquefois. La vue du tombeau qui va s'ouvrir inspire souvent du repentir à des gens plus endurcis que moi.

— Folle que vous êtes, dit madame Lechmere, pourquoi, jeune encore, parlez-vous de la mort?

Elle rabattit sa thérèse sur ses traits pâles d'une main qui tremblait moins de vieillesse que de terreur. Sa voix parut s'éteindre, et elle ne prononça pendant quelques instants que des paroles inintelligibles. Quand elle releva la tête, ses traits avaient repris leur expression d'inflexible roideur.

— Trêve à vos folies, Abigaïl, dit-elle, je suis venue ici pour avoir de nouveaux renseignements sur votre hôte...

— Pas encore, interrompit la femme accablée de remords. Il nous reste si peu de temps pour le repentir et pour la prière, que nous ne saurions trop en employer à pleurer nos fautes. Parlons du tombeau, madame Lechmere, pendant que nous sommes encore de ce côté-ci de l'éternité.

— Oui, parlons du tombeau, c'est l'aile des vieillards, dit une troisième voix dont les sons semblaient sortir en effet de quelque caveau sépulcral.

— Qui es-tu? au nom du ciel, qui es-tu? s'écria madame Lechmere; et oubliant ses infirmités, elle se leva involontairement.

— Je suis un vieillard comme toi, Priscilla Lechmere. Je suis arrivé au seuil de la dernière demeure dont vous vous entretenez. Parlez donc, pauvres veuves, car si vous avez besoin de miséricorde, c'est dans la tombe que vous la trouverez.

En changeant de position, Lionel put embrasser d'un coup d'œil toute la chambre. A la porte se tenait Ralph, immobile, une main levée vers le ciel, et l'autre baissée vers la terre, comme pour dévoiler les secrets de cette tombe où ses membres décharnés et flétris annonçaient qu'il allait entrer. Ses yeux erraient sur les deux femmes avec un regard vif et pénétrant qui épouvantait Abigaïl Pray. A quelques pieds du vieillard se tenait madame Lechmere. Sa thérèse était tombée, et ses traits pâles, sa bouche ouverte, sa figure effarée avaient la rigidité du marbre. C'était comme une statue de la Terreur. Abigaïl se cachait le visage entre les plis de ses vêtements, et des frémissements convulsifs trahissaient l'intensité des émotions qu'elle essayait de dissimuler.

Étonné de ce qu'il avait vu, et inquiet de la santé de sa tante, dont l'âge avancé pouvait difficilement soutenir de pareilles scènes, le major eut un moment l'idée de courir à son secours, mais la vieille dame reprit la parole, et Lionel ne songea plus qu'à satisfaire une ardente curiosité, qui était suffisamment justifiée.

— Qui m'appelle du nom de Priscilla? demanda madame Lechmere. Personne actuellement ne me traite avec autant de familiarité.

— Priscilla! répéta le vieillard, qui regardait autour de lui comme pour évoquer un fantôme; c'est un nom doux à mes oreilles, et il y a, comme tu le sais, une autre femme qui le possède.

— Elle est morte, dit madame Lechmere; il y a des années que je l'ai vue dans son cercueil, et je voudrais pouvoir l'oublier comme tous ceux qui ont déshonoré ma famille.

— Elle n'est pas morte, s'écria le vieillard d'une voix qui fit vibrer les poutres vermoulues de l'édifice : elle vit, elle vit!... oui, elle vit!

— Serait-il possible? s'écria madame Lechmere.

— Plût à Dieu que ce fût vrai! s'écria Abigaïl Pray en joignant les mains; mais j'ai vu son cadavre défiguré, j'ai placé de mes propres mains le linceul dont elle est enveloppée, elle est morte,... bien morte... et je suis... une...

— Cet homme est fou, s'écria madame Lechmere avec une précipitation qui empêcha Abigaïl de prononcer l'épithète qu'elle voulait s'appliquer. Nous savons que l'infortunée Priscilla n'existe plus; pourquoi raisonner avec un insensé?

— Un insensé! répéta Ralph avec une ironie sarcastique; femme, vous savez bien que je ne le suis pas : vous avez déjà rendu fou quelqu'un; mais vous ne pourriez recommencer.

— Moi! dit madame Lechmere sans sourciller, comment disposerais-je de la raison que Dieu donne et reprend à volonté?

— Tu ne reconnais pas ta puissance, Priscilla Lechmere! s'écria Ralph en étreignant le bras de la vieille dame. Où est le chef de ton illustre famille, le fier baronnet du Devonshire, le favori des princes, ton neveu Lionel Lincoln? Est-il dans le château de ses pères occupé de l'administration de ses biens? est-il à la tête des armées du roi? Non, il habite un sombre cabanon, et c'est toi, femme artificieuse, qui l'as fait enfermer par tes infâmes machinations.

— Qui ose me parler ainsi? demanda madame Lechmere ralliant ses facultés pour repousser cette accusation. Si mon malheureux neveu t'est connu, tu dois savoir que rien n'est moins fondé...

— S'il m'est connu! Mais sois bien convaincue que rien ne m'est caché, que j'observe ta conduite depuis plusieurs années, qu'aucune de tes actions n'est un secret pour moi. Je suis également instruit de tout ce qui concerne Abigaïl Pray; je lui ai rappelé ses fautes les plus cachées.

— Oui, dit Abigaïl avec une terreur superstitieuse, il a pénétré des mystères que je croyais avoir dérobés à tous les yeux.

— Je te connais, misérable veuve de John Lechmere, et quant à Priscilla, est-ce que je ne sais pas tout?

— Tout ! s'écria Abigaïl.

— Tout ! répéta madame Lechmere d'une voix éteinte, et elle se renversa sur une chaise dans un état d'évanouissement complet.

L'intérêt qui captivait Lionel ne put l'empêcher de courir au secours de sa tante; mais Abigaïl l'avait déjà prévenu. Accoutumée à avoir des scènes analogues avec son locataire, elle conserva assez de sang-froid pour assister madame Lechmere. Il était nécessaire de dépouiller la malade d'une partie de ses vêtements. Abigaïl s'en chargea, et pria Lionel de se retirer, non-seulement par convenance, mais parce que sa présence inattendue pouvait être dangereuse pour sa tante. Après s'être assuré qu'elle revenait à la vie, le jeune homme quitta la chambre et monta l'échelle du premier étage pour aller demander à Ralph l'explication de ce qu'il venait de voir et d'entendre. Il trouva le vieillard assis devant sa tourelle, la tête penchée sur son sein, dans une attitude de rêverie, et s'abritant les yeux avec la main pour éviter la lueur de la chandelle. Son attention ne fut pas attirée par la présence de Lionel, qui se vit obligé de s'annoncer.

— J'ai reçu par Job votre invitation, et je m'y rends.

— C'est bien, répondit Ralph.

— Je dois ajouter que j'ai été par hasard témoin de votre entrevue avec madame Lechmere, et que j'ai entendu l'inexplicable langage que vous avez cru pouvoir lui tenir.

Le vieillard leva vivement la tête, et ses yeux s'allumèrent d'un nouvel éclat.

— Vous savez donc la vérité, dit-il, et vous en avez vu les effets sur une conscience coupable.

— Je vous ai encore entendu prononcer les noms des personnes que je chéris le plus au monde.

— En êtes-vous bien sûr? dit Ralph en regardant fixement son interlocuteur; quelqu'un ne vous est-il pas devenu plus cher que vos parents? Parlez, et souvenez-vous que vous avez affaire à un homme qui pénètre tous les secrets.

— Que voulez-vous dire, monsieur, qui peut nous faire oublier nos parents?

— Point d'enfantillage, poursuivit Ralph d'un ton sévère; n'aimez-vous pas la petite-fille de la misérable femme qui est en bas? Puis-je avoir confiance en vous?

— En serais-je indigne, parce que j'aime un être aussi pur que Cécile Dynevor?

— Oui, murmura le vieillard, sa mère était pure, pourquoi l'enfant n'aurait-il pas hérité des vertus maternelles? Il cessa de parler, et après un long silence, il reprit brusquement :

— Vous avez assisté à la bataille, major Lincoln?

— Vous le savez bien, puisque j'ai dû la vie à votre bienveillante intervention. Mais le rôle que vous avez joué aujourd'hui parmi les Américains ne doit pas être connu de moi seulement. Pourquoi avez-vous bravé le danger d'une arrestation?

— Est-ce qu'on songera à chercher des ennemis dans les rues de Boston, lorsque les collines sont couvertes d'hommes armés? Qui sait d'ailleurs que je suis ici? Abigaïl, qui n'oserait me trahir, son brave fils et vous : mes démarches sont secrètes et inattendues; le danger ne saurait m'atteindre.

— Mais, dit Lionel avec embarras, est-il permis de ne pas révéler la présence d'un homme que je sais être l'ennemi du roi?

— Vous exagérez votre courage, jeune homme, interrompit Ralph en souriant; vous n'oseriez verser le sang de celui qui a épargné le vôtre; mais c'est assez, nous vous entendons, et un vieillard comme moi est inaccessible à la crainte.

— Oui, dit Job, qui s'était introduit clandestinement dans la chambre et s'était établi dans un coin, vous ne pouvez faire peur à Ralph!

— C'est un bon garçon que Job, qui sait distinguer le bien du mal, et c'est ce qu'il y a de plus nécessaire à l'homme dans ce monde pervers, murmura Ralph de ce ton bref et peu intelligible qui lui était familier.

— D'où venez-vous, drôle, demanda Lionel, et pourquoi m'avez-vous abandonné si brusquement?

— Je suis allé au marché voir si je ne pourrais pas y faire quelque chose d'avantageux pour ma mère.

— Croyez-vous m'en imposer? Achèterait-on quelque chose à cette heure de nuit, quand même on en aurait le moyen?

— Les officiers du roi ne savent pas tout, dit l'idiot en riant. Voici un excellent billet d'une livre de l'ancienne émission, et lorsqu'on a ça dans sa poche, on peut se procurer des vivres et aller au marché en dépit de tous les actes du parlement.

— Vous avez donc dévalisé les morts ! s'écria Lionel en voyant Job étaler plusieurs pièces d'argent, indépendamment du billet.

— Ne me traitez pas de voleur, dit Job d'un air menaçant; il y a encore des lois à Boston, quoiqu'on n'en fasse pas usage, et la justice sera rendue un jour ou l'autre. Job a tué un grenadier, mais ce n'est pas un voleur.

— Vous avez donc été payé de la commission secrète dont vous étiez chargé hier; vous vous êtes exposé pour de l'argent! que ce soit la dernière fois? et à l'avenir, quand vous aurez besoin de quelque chose, venez me le demander.

— Job ne veut pas faire de commissions pour le roi, et la loi ne peut l'y forcer. Il n'en ferait pas, quand même on lui donnerait tout l'or et tous les diamants de la couronne.

Dans l'intention d'apaiser le jeune homme irrité, Lionel lui adressa de nouvelles observations; mais Job, sans daigner répondre, s'enfonça dans son coin et sembla vouloir réparer les fatigues du jour par quelques heures de repos.

Cependant Ralph était tombé dans une profonde rêverie, quand le jeune soldat se rappela qu'il était tard et qu'il n'avait pas encore obtenu l'explication de la scène extraordinaire à laquelle il avait assisté. Il demanda des éclaircissements; et, quand il fit allusion au trouble de sa tante, un sourire de triomphe illumina la figure décharnée du vieillard, qui répondit :

— Elle était frappée au cœur! La puissance du remords et la certitude que j'étais maître de ses secrets pouvaient seules réduire cette femme au silence en présence d'un être humain.

— Mais quels sont ces secrets? Je suis jusqu'à un certain point le protecteur naturel de madame Lechmere; je suis en outre intéressé à ce que la vérité soit connue, et en conséquence j'ai le droit de vous demander ce que signifiaient vos accusations.

— Attendez, impétueux jeune homme, qu'elle vous ait ordonné de poursuivre cette enquête, et l'on vous répondra d'une manière accablante.

— Si vous n'avez aucun égard pour ma vieille tante, souvenez-vous du moins que vous m'avez promis maintes fois de me dévoiler la triste histoire de mes chagrins domestiques.

— Je les connais et bien d'autres choses encore, répondit Ralph en souriant, comme s'il eût eu conscience de son empire. Si vous en doutez, allez interroger l'hôtesse de ce logis ou la coupable veuve de John Lechmere.

— Je ne doute de rien, excepté de ma patience. Le temps s'écoule et j'ai encore à apprendre ce que je désire savoir.

— Ce n'est ni le moment ni le lieu propices, répondit Ralph. Je vous ai déjà dit que je vous verrais au delà des colléges pour vous faire le récit que vous demandez.

— Mais, après les événements d'aujourd'hui, qui peut dire quand un officier de la couronne aura la facilité de visiter impunément les colléges?

— Quoi! s'écria le vieillard en éclatant de rire, vous avez si vite reconnu la force et la volonté de ces colons si méprisés? Mais soyez tranquille; je vous promets que nous nous retrouverons au rendez-vous que je vous indique et sans le moindre danger... Oui, oui, Priscilla Lechmere, ton heure est proche et ta sentence est prononcée.

Lionel insistait en représentant qu'il était obligé d'aller rejoindre sa tante, dont il entendait déjà les pas; mais ses prières furent inutiles. Son compagnon semblait en proie à des passions intérieures et arpentait rapidement la petite chambre en murmurant avec emphase des paroles incohérentes où l'on ne distinguait par moments que le nom de Priscilla.

Quelques instants après, Abigaïl, se doutant que son fils était caché dans quelque partie de la maison, l'appela plusieurs fois d'une voix retentissante. Ses accents devinrent de plus en plus menaçants, et Job, craignant la colère de sa mère, se décida à descendre.

Lionel ne savait que faire. Sa tante ignorait sa présence, et il pensait qu'Abigaïl n'aurait pas manqué de l'avertir si elle eût désiré qu'il se montrât. Il résolut d'épier ce qui se passait au rez-de-chaussée et de se laisser conduire par les circonstances. Il ne prit pas congé du vieillard dont il connaissait les manières excentriques et qu'il désespérait d'arracher à ses méditations.

Du haut de l'échelle où Lionel se cacha dans l'ombre, il vit madame Lechmere marcher d'un pas dont la fermeté l'étonna, précédée de Job, qui portait une lanterne. Il entendit Abigaïl recommander à son fils de quitter la visiteuse à l'angle de la rue voisine, où une voiture devait l'attendre sur le seuil. Madame Lechmere se retourna et ses traits furent éclairés en plein par la lumière de la chandelle que portait Abigaïl. La vieille dame semblait plus rêveuse que de coutume, mais elle avait conservé ce caractère de froideur et de dureté que lui donnait l'habitude du monde.

— Bonne Abigaïl, dit-elle, que cette soirée soit oubliée. Votre locataire a recueilli quelques renseignements inexacts et il cherche à en tirer parti en exploitant votre crédulité. Je saurai y mettre empêchement, mais cessez d'avoir des communications avec lui. Il faut changer de logement, ma chère femme. Cette habitation est indigne de vous et de votre fils. Je veillerai à ce que vous soyez installés plus convenablement.

Abigaïl tint la porte ouverte sans répondre, et, dès que madame Lechmere eut disparu, Lionel descendit l'échelle.

— J'ai entendu tout ce qui s'est passé cette nuit, dit-il à la maîtresse du logis. Voyez donc qu'il est impossible de me taire la vérité. J'exige que vous me révéliez les secrets qui importent à mon bonheur et à celui de ma famille.

— Ne les demandez pas, major Lincoln! répondit la femme épouvantée. Pour l'amour de Dieu, ne me les demandez pas, j'ai juré de les garder, et un serment solennel...

L'émotion étouffa sa voix.

Lionel eut regret de son emportement, et, honteux d'avoir voulu

arracher des aveux à une femme, il essaya de la calmer en lui promettant de ne rien lui demander pour cette fois.

— Allez, lui dit-elle en lui faisant signe de partir. Je me sentirai mieux dès que vous ne serez plus là. Laissez-moi seule avec mon Dieu et avec ce terrible vieillard !

En voyant son agitation, Lionel ne put se dispenser d'accéder à sa prière et il s'éloigna. Quand il fut dehors, il réfléchit à tout ce qu'il avait entendu. Il considéra le trouble de sa tante comme une preuve de culpabilité et une garantie de la véracité de Ralph. Quand ses idées se reportèrent de madame Lechmere à son aimable petite-fille, il se demanda pourquoi Cécile était tantôt franche et affectueuse, tantôt froide et embarrassée comme pendant leur entretien de la soirée. Ensuite il se rappela le projet qu'il avait principalement en vue en accompagnant son régiment dans son pays natal et ce souvenir le jeta dans un profond abattement.

Lorsqu'il arriva à l'hôtel, il apprit que madame Lechmere était déjà rentrée et qu'elle était retirée dans sa chambre, où les deux jeunes filles l'avaient suivie. Lionel remonta dans son appartement, et son agitation fit place à un profond sommeil qui anéantit toutes ses facultés.

CHAPITRE XIII.

L'alarme produite par l'invasion se répandit rapidement le long des côtes de l'Atlantique, et elle eut de l'écho au milieu des montagnes escarpées situées à l'ouest des grands fleuves, comme si elle eût été emportée par un tourbillon. Entre la baie de Massachusetts et la rivière de Connecticut, toute la population se souleva comme un seul homme, et le cri de sang retentit au loin dans l'intérieur; les collines, les vallées, les grands chemins, les sentiers, se couvrirent de bandes de paysans armés qui se dirigeaient avec ardeur vers le théâtre de la guerre. Quarante-huit heures après le combat de Lexington, on calcule que plus de cent mille hommes avaient pris les armes, et qu'un quart de ce nombre se réunit devant les presqu'îles de Boston et de Charlestown. Ceux que l'éloignement et le manque de munitions empêchaient de participer immédiatement à la lutte, attendaient le moment de déployer leur zèle. Enfin, les colonies avaient été brusquement tirées de la morne quiétude où elles sommeillaient depuis une année, et les patriotes exprimaient si énergiquement leur indignation, que les partisans de l'Angleterre, encore nombreux dans les provinces méridionales, étaient réduits au silence, en attendant le terme de l'agitation révolutionnaire.

Le général Gage, retranché dans ses positions, et soutenu par des forces toujours croissantes et par une flotte formidable, voyait tranquillement grossir l'orage. Il conservait cette douceur et cette bienveillance qui distinguaient en lui l'homme privé. Quoiqu'il fût impossible de se méprendre sur les intentions des Américains, il écoutait avec répugnance les conseils de vengeance qu'on lui donnait, et cherchait moins à dompter l'insurrection qu'à l'apaiser. Un mois auparavant, il avait cru ses troupes capables de résister à toutes les colonies; mais il s'était aperçu depuis qu'il était prudent de rester sous la protection de ses citadelles entourées par les flots.

Cependant on prit toutes les mesures indispensables pour assurer la dignité et l'autorité de la couronne. Des proclamations furent lancées contre les rebelles, qu'on invitait à rentrer dans le devoir; mais le peuple y répondit par des adresses, qui avaient pour but de demander justice, par des remontrances au parlement, qui réclamaient le maintien des anciennes immunités. On affectait encore de respecter les prérogatives royales; on y faisait allusion dans tous les actes émanés des chefs du mouvement; mais on n'épargnait pas les sarcasmes aux ministres, qui étaient accusés de troubler la paix du royaume.

Ainsi se passèrent plusieurs semaines, après la série d'escarmouches qu'on appelle la bataille de Lexington, parce qu'elle avait commencé au hameau de ce nom. Des deux côtés on se disposait à de plus sérieux combats.

Lionel ne resta pas tranquille spectateur de ces préparatifs. Le lendemain du retour du détachement, il réclama un commandement auquel il avait droit. On le félicita du dévouement et de la fidélité qu'il avait déployés; mais on lui fit entendre qu'il rendrait plus de services à la cause royale en la soutenant auprès de ces colons influents avec lesquels sa famille avait contracté des alliances ou entretenu d'intimes relations. On lui suggéra même l'idée de quitter les retranchements à la première occasion favorable, pour aller en dehors faire de la propagande en faveur de la monarchie. Ces propositions ambiguës flattèrent si agréablement l'amour-propre du jeune major, qu'il se résigna sans peine à attendre les événements. Il obtint toutefois la promesse d'une position militaire importante, promesse subordonnée à la prolongation des hostilités, qui ne pouvait être douteuse pour un aussi judicieux observateur.

Le général Gage avait déjà abandonné la position qu'il avait prise à Charlestown, afin de concentrer ses forces, et d'accroître sa sécurité. Du haut des coteaux de la péninsule de Boston, on pouvait voir les colons s'organiser pour assiéger l'armée royale. Les collines opposées étaient couronnées d'ouvrages en terre construits à la hâte, et un corps de guerriers inexpérimentés mais formidables, s'était hardiment placé à l'entrée de l'isthme pour couper toute communication avec les environs. Il occupait le petit village de Roxbury, sous le feu des canons anglais, avec une audace qui aurait fait honneur à des hommes plus éprouvés sur les champs de bataille, et plus endurcis aux dangers.

La surprise qu'excitèrent dans l'armée l'ardeur et le courage de ces Américains si dédaignés, diminua quand on sut que plusieurs anciens officiers, après avoir servi jadis avec honneur dans les troupes royales, avaient été chargés par le peuple de commandements importants. On citait entre autres, Ward et Thomas, hommes d'un rang distingué et d'une certaine habileté dans les armes. Ils avaient été investis d'une commission régulière par le congrès colonial, et sous leurs ordres avaient été organisés des régiments auxquels il ne manquait que de la discipline et des armes. Dans les cercles de l'hôtel du gouvernement, Lionel entendit souvent prononcer le nom de Warren, avec autant de respect que d'animosité. Cet homme, qui avait bravé la présence des troupes royales, et soutenu ses principes au milieu des baïonnettes, venait d'abandonner sa maison, ses biens et une profession lucrative, pour se jeter ouvertement dans la lutte en prenant part à la bataille de Lexington.

Mais le nom qui avait le plus de charme pour Lionel Lincoln était celui de Putnam, cultivateur de la colonie voisine du Connecticut. A la première alerte, il avait quitté la charrue, et monté sur un cheval de ferme, il était venu se placer au premier rang de ses compatriotes. Des souvenirs de jeunesse assiégeaient le jeune major, quand les vétérans réunis autour de Gage prononçaient le nom de l'intrépide laboureur. Il se rappelait qu'avant que la raison de son père fût obscurcie, sir Lionel lui racontait souvent des combats meurtriers avec les sauvages, des exploits romanesques accomplis au milieu du désert, d'étranges et redoutables rencontres de bêtes fauves; et le nom de Putnam était toujours mêlé à ses récits, entouré d'une espèce de renommée chevaleresque, qu'on obtient difficilement à des époques plus civilisées, et qui ne manque jamais d'être justifiée par des exploits.

L'immense richesse de la famille Lincoln et sa haute position dans le monde avaient fait obtenir au jeune Lionel un rang qui était d'ordinaire le prix de longs et pénibles services. Aussi comptait-il parmi ses égaux des vieux militaires qui avaient partagé les périls de son père dans ces mêlées où le Cœur de lion de l'Amérique s'était fait connaître. Ces vétérans parlaient avec une singulière affection de Putnam, et quand on forma le projet de le détacher de la cause des colonies en lui offrant des trésors et de l'emploi, ils en nièrent dédaigneusement la possibilité, et le fait justifia complétement leurs prévisions. De semblables tentatives furent dirigées contre quelques autres Américains dont les talents valaient la peine d'être achetés; mais aucun homme de marque ne prêta l'oreille à ces propositions, et ne voulut renoncer aux principes d'indépendance.

Pendant que ces manœuvres diplomatiques tenaient lieu de mesures plus sérieuses, des renforts continuaient à arriver de toutes parts : avant la fin du mois de mai 1775, plusieurs généraux illustres environnaient Gage, qui n'avait pas à ses ordres moins de huit mille baïonnettes.

A l'aspect de ces forces imposantes, l'orgueil abattu de l'armée se releva, les jeunes gens qui arrivaient d'Angleterre se dirent qu'une pareille armée ne pouvait être bloquée dans les limites étroites de la péninsule par des paysans mal armés, étrangers à la stratégie, et dépourvus de munitions. Les dispositions belliqueuses des Anglais furent augmentées par les bravades de leurs adversaires qui se moquaient de Burgoyne, l'un des nouveaux venus parmi les généraux. Il s'était vanté dès son arrivée d'étendre sans peine le camp anglais, et l'on se disposa effectivement à occuper les hauteurs de Charlestown.

Cette presqu'île était située en face de celle de Boston. Les deux positions se défendaient l'une par l'autre, et entourées toutes deux presque entièrement par la mer, elles mettaient le général en chef à même d'utiliser pour sa défense les plus gros vaisseaux de la flotte. Avec tant d'avantages, l'armée anglaise cantonnée à Boston accueillit joyeusement les ordres qui présageaient un prochain mouvement vers la rive opposée.

Il y avait deux mois que les hostilités étaient commencées, et tout s'était borné à des préparatifs. Les fourrageurs anglais et les Américains avaient seulement engagé quelques combats partiels dans les îles de la rade, et les indigènes avaient soutenu leur réputation toute récente d'intrépidité.

L'arrivée des nouveaux régiments ramena la gaieté dans la ville de Boston ; cependant les habitants qui étaient forcés d'y rester évitèrent autant que possible la fréquentation des officiers, repoussèrent froidement toutes leurs invitations. Un très-petit nombre de colons, séduits par des places lucratives, abandonnèrent la cause nationale, et comme quelques-uns d'entre eux avaient accès auprès du gouverneur, on s'imagina que c'étaient leurs perfides conseils qui empoisonnaient son esprit et qui l'entraînaient à des actes contraires à sa loyauté habituelle. Quelques jours après l'affaire de Lexington, les habitants avaient été convoqués, et le gouverneur avait promis solennellement de laisser sortir tous ceux qui déposeraient leurs armes. Les armes furent remises, et il ne laissa sortir personne. Cette perfidie donna au peuple de nouveaux motifs de plainte, et en même temps les Anglais, qui

avaient dû cesser malgré eux de mépriser les colonies, conçurent des sentiments de haine et de vengeance.

Ainsi la défiance et les antipathies personnelles existaient à Boston même, et donnaient aux troupes un plus vif désir d'étendre leurs limites.

Quoique la guerre s'annonçât sous de fâcheux auspices, la bonté naturelle du général Gage et l'intérêt qu'il portait aux soldats le déterminèrent à consentir un échange de prisonniers. C'était établir un précédent qui distinguait cette lutte d'une révolte ordinaire. Une conférence eut lieu à cet effet, au village de Charlestown, qu'aucun parti n'occupait alors. A la tête de la députation américaine se trouvaient Warren et le vieux partisan Putnam, qui était aussi humain qu'intrépide. Plusieurs vétérans de l'armée royale passèrent le détroit dans cette circonstance pour avoir un dernier entretien avec leur ancien camarade, qui les reçut cordialement, mais qui repoussa tous les efforts tentés pour lui faire abandonner son drapeau.

Cependant toutes les colonies s'agitaient, les Américains n'attendaient plus qu'on les attaquât; ils prenaient l'offensive, interceptaient les convois et s'emparaient des munitions. La concentration des forces anglaises sur Boston laissait les autres colonies dans une indépendance presque complète, et quoiqu'elles fussent encore nominalement sous la domination britannique, elles ne négligeaient rien pour assurer le triomphe de leurs droits.

Ce fut à Philadelphie que se forma le congrès des délégués des colonies uniques. Chargé de diriger les mouvements d'un grand peuple, il agit pour la première fois comme représentant une nation distincte, publia des manifestes, et organisa une armée imposante. Les anciens officiers furent invités à reprendre les armes, et le reste des cadres fut rempli par les noms de jeunes gens aventureux qui exposaient volontiers leur existence, sans prétendre tirer même de la victoire aucun avantage personnel. A la tête de cette liste de guerriers, le congrès plaça un de ses membres, homme déjà connu par ses services, et qui a légué à son pays la gloire d'un nom sans tache.

CHAPITRE XIV.

Pendant cette période d'existence fiévreuse, qui entraînait toutes les privations de la guerre sans en offrir les dangers, Lionel n'avait pas complétement oublié ses affections personnelles. Le lendemain du jour où il avait trouvé madame Lechmere dans le vieux magasin, il s'y rendit pour avoir enfin une complète explication des mystères qui l'attachaient à Ralph involontairement.

La place du Marché, qu'il traversa, se ressentait déjà des effets de la bataille. Les paysans n'encombraient pas ce lieu comme à l'ordinaire; les fenêtres des boutiques n'étaient qu'entr'ouvertes; partout la défiance avait succédé à la sécurité. Un grand nombre d'habitants n'étaient pas encore levés, et ceux qui se montraient semblaient avoir passé une nuit d'insomnie.

Abigaïl Pray reçut son hôte dans la tourelle. Elle était environnée de tous les objets qu'il y avait vus la veille : rien n'était changé; mais les yeux de cette femme, qui étincelaient parfois comme une pierre précieuse enchâssée dans sa figure repoussante, étaient hagards, ternes, et réfléchissaient en quelque sorte l'aspect misérable du local.

— Je me présente à une heure indue, madame Pray, lui dit le major, mais une affaire de la dernière importance exige que je voie votre locataire. Je suppose qu'il est là-haut, et il serait bon de lui annoncer ma visite.

Abigaïl secoua la tête en disant :

— Il est parti!

— Parti! s'écria Lionel; quand? où est-il allé?

— La colère du ciel semble se déchaîner sur ce peuple, répondit Abigaïl. Jeunes ou vieux, malades ou bien portants, tous ont soif de sang, et qui peut dire où ils s'arrêteront?

— Mais où est Ralph? Femme, vous ne voulez pas m'en imposer?

— Dieu me préserve de mentir, et à vous moins qu'à tout autre! Oui, major Lincoln, l'homme singulier qui semble n'avoir vécu si longtemps que pour pénétrer mes plus secrètes pensées, m'a quittée brusquement, et je ne saurais dire s'il reviendra jamais.

— Vous l'avez donc chassé?

— Ma demeure est ouverte à tous les infortunés. Elle ne m'appartient pas en propre; mais un jour, bientôt j'espère, j'en aurai une, étroite mais paisible, et puissé-je y trouver le repos! Je ne mens pas, major Lincoln, Ralph et Job sont partis ensemble, pour aller je ne sais où, au moment où la lune s'élevait. Je suppose que leur intention est de se joindre au peuple qui est rassemblé autour de la ville. Les avis que Ralph m'a donnés en s'éloignant retentiront à mes oreilles, jusqu'à ma dernière heure.

— Il est parti pour rejoindre les Américains! répondit Lionel d'un air rêveur, sans faire attention à la fin des explications d'Abigaïl. Il a emmené Job! Cet enfant finira par se perdre, madame Pray, et il faudrait y veiller.

— Quel compte voudriez-vous qu'on lui demande, répondit la pauvre mère. Ah! major Lincoln, il était plein de force et de santé jusqu'à l'âge de cinq ans; mais le jugement de Dieu s'est appesanti sur lui. De graves maladies ont altéré son intelligence, je l'ai vu grandir avec moi dans la misère! On me l'avait bien annoncé; je savais que les fautes des parents retombent sur les enfants jusqu'à la quatrième génération. Dieu merci, mes peines finiront avec Job.

— Si vous avez quelque chose à vous reprocher, dit Lionel, vous devez, autant par justice que par repentir, confesser vos erreurs à ceux dont elles peuvent intéresser le bonheur.

Les yeux de la vieille femme se levèrent un moment sur le major, mais ils se baissèrent presque aussitôt devant le regard perçant qu'ils rencontrèrent. Lionel attendit pendant quelque temps une réponse, et voyant qu'Abigaïl gardait un silence obstiné, il ajouta :

— D'après ce qui s'est passé, vous devez concevoir que j'ai le plus vif intérêt à connaître vos secrets. Avouez-moi donc le crime dont le souvenir vous tourmente; je vous promets en échange mon pardon et ma protection.

En entendant ces mots, Abigaïl recula pour s'éloigner de celui qui l'interrogeait. Elle quitta son air de componction pour feindre la surprise. Il était facile de voir que, malgré le trouble accidentel de sa conscience, elle n'était pas novice dans l'art de la dissimulation.

— Mon crime! répéta-t-elle d'une voix tremblante. Nous sommes tous criminels et nous serions tous perdus sans l'intervention du Médiateur.

— Assurément; mais il a été question ici de crimes qui sont contraires aux lois divines et humaines.

— Pouvez-vous le croire? s'écria Abigaïl. Ce n'est pas une pauvre femme isolée comme moi qui aurait le courage d'enfreindre les lois. Le major Lincoln veut se jouer de moi, pour me railler ensuite avec ses collègues : il est certain que nous portons tous notre fardeau de péchés, comme l'a dit le ministre Hunt dans son dernier sermon.

Lionel fut indigné de l'hypocrisie d'Abigaïl; mais voulant obtenir à tout prix les renseignements qu'il désirait, il essaya d'entrer en lutte avec elle. Ce fut vainement qu'il réitéra ses questions, elle lui répondit évasivement, en ne convenant que des erreurs qui sont communes à toutes les créatures humaines. Rien ne put vaincre son opiniâtreté, et le major fut forcé de renoncer à des tentatives infructueuses; il sortit en colère, résolut de surveiller de près Abigaïl, et de la contraindre quelque jour à s'expliquer.

Sous l'empire de son ressentiment, Lionel ne put s'empêcher de concevoir les plus odieux soupçons sur la conduite de sa tante et il prit le parti de quitter sa maison le jour même. Madame Lechmere, qui pouvait avoir appris par Abigaïl que Lionel avait été témoin de leur entrevue, le reçut cependant avec une tranquillité parfaite. Pour s'excuser de ne point garder sa chambre, il allégua les changements que le commencement de la guerre allait apporter dans son existence, l'intérêt qu'il portait à la vieille dame dont sa présence dérangeait les habitudes, enfin tout ce qu'il put imaginer de plus plausible. Madame Lechmere parut troublée, et pendant ces explications elle jeta sur Cécile des regards inquiets, qui firent suspecter au major les motifs de son hospitalité. La jeune fille elle-même entendit Lionel avec satisfaction, et lorsque sa grand'mère lui demanda son avis, elle répondit avec une vivacité qui ne lui était pas ordinaire :

— La meilleure de toutes les raisons, c'est la volonté du major Lincoln; il est las de nos habitudes domestiques, et la politesse me semble exiger que nous ne lui fassions aucune représentation.

— Vous vous méprenez grandement, si vous croyez que le désir de vous quitter...

— Oh! cousin Lionel, on ne vous demande pas d'explications; vous nous avez donné tant de raisons, que la véritable est encore sous le boisseau : ce ne doit être que l'ennui.

— Alors je resterai, dit le major, car je ne veux pas qu'on m'accuse d'insensibilité.

Cécile parut éprouver à la fois du plaisir et du désappointement; elle se mordit les lèvres, et dit après un instant d'embarras :

— Je vous absous. Installez-vous dans votre logement, puisque vous le jugez convenable, et nous admettrons vos incompréhensibles raisons. D'ailleurs, en qualité de parent, nous nous verrons tous les jours, je l'espère.

Lionel n'avait plus de prétextes pour ne pas mettre à exécution son projet. Madame Lechmere, en se séparant de son neveu, exprima ses regrets d'un ton qui contrastait singulièrement avec sa roideur cérémonieuse.

Le major opéra son déménagement dans la matinée.

Plusieurs semaines s'écoulèrent sans incidents nouveaux. Des renforts arrivaient chaque jour, et des généraux venaient stimuler l'activité de Gage, qui continuait à temporiser. Les trembleurs étaient épouvantés de la longue nomenclature de noms illustres dont s'enorgueillissait l'armée ennemie. On y voyait Howe, célèbre par ses hauts faits, issu d'une noble race, dont le chef avait déjà arrosé de son sang le sol américain; Clinton, cadet d'une illustre famille, mais plus remarquable par ses rudes qualités de guerrier que par ses vertus domestiques et son courage personnel; l'élégant Burgoyne, qui devait perdre dans les déserts d'Amérique la réputation qu'il s'était acquise dans les plaines du Portugal et d'Allemagne. On pouvait citer encore Pigot, Grant, Robertson, Percy, héritier du duc de Northumberland; chacun commandant une brigade de l'armée. Venait ensuite une foule d'hom-

mes moins distingués, mais qui avaient passé leur jeunesse sous les armes et qui allaient opposer leur expérience consommée à l'inhabileté des paysans de la Nouvelle-Angleterre. Comme si cette liste n'eût pas été assez accablante, l'amour de la gloire avait attiré l'élite des jeunes gentilshommes anglais, Rawdon, entre autres, dont les aïeux avaient moissonné des lauriers aux batailles d'Hastings et de Mora, et qui se montra plus tard leur digne successeur. Au milieu de pareils compagnons, qu'il avait connus pour la plupart en Angleterre, les heures passèrent rapidement pour Lionel, et il n'eut pas le temps de poursuivre l'accomplissement des projets mystérieux qui l'avaient amené sur le théâtre de la lutte. Cependant, comme le moment approchait où il allait être employé en service actif, il voulut, avant de partir, interroger encore Abigaïl; et par une belle soirée de juin, il s'achemina vers la place du Bassin.

On avait battu la retraite; le tumulte d'une ville de garnison avait fait place au plus profond repos. Il n'y avait dans les rues que des sentinelles et quelques officiers qui revenaient de se divertir ou de faire leur service. Les fenêtres du magasin étaient sombres, et ses habitants, s'il en avait, étaient plongés dans le sommeil.

Inquiet et agité, Lionel poursuivit sa promenade à travers les rues sombres et étroites de la pointe Nord, et il se trouva à l'improviste près du cimetière de Copp's-Hill. Le général Gage avait fait placer sur cette éminence une batterie d'artillerie de siége, et Lionel, ne se souciant pas d'être apostrophé par les sentinelles, monta les flancs de la colline et vint s'asseoir sur une pierre; là, il se mit à réfléchir sur ses destinées et celles du pays.

La nuit était obscurcie par un mince réseau de vapeurs; cependant on apercevait parfois à la clarté des étoiles les contours de la côte opposée et les vaisseaux qui mouillaient devant la ville. On entendait par intervalles retentir sur les bâtiments et le long des batteries le cri ordinaire des rondes anglaises : Tout va bien! Puis, comme si cette assurance eût tranquillisé l'univers, le calme le plus profond régnait dans toute la nature. Dans un pareil moment, le jeune major distingua le bruit des eaux légèrement ridées par une rame qu'on agitait avec une extrême prudence. Il dirigea les yeux du côté où ces faibles sons se mêlaient aux murmures de la brise et vit glisser sur l'eau un canot qui atterrit doucement sur la plage sablonneuse au pied de la colline. Curieux de connaître celui qui errait ainsi sur les flots, Lionel se préparait à descendre, quand il vit un homme sortir de l'embarcation et gravir la côte en face de lui. Le major s'enfonça dans l'ombre formée par les anfractuosités du terrain, et, retenant son haleine, il attendit que l'inconnu s'approchât. Celui-ci s'arrêta à la distance de dix pas et son attitude exprima soudain une attention profonde.

— Nous avons choisi tous deux un lieu solitaire et une heure indue pour nous livrer à nos méditations, dit Lionel en mettant la main sur la garde de son épée.

Si l'individu auquel s'adressaient ces mots avait appartenu au monde immatériel, il ne les aurait pas accueillis avec une plus complète indifférence. Il se tourna lentement vers l'interrogateur, le regarda fixement et répondit d'une voix presque menaçante :

— Il y a là-haut un grenadier qui garde une batterie, et, s'il entend parler les gens, il les fera prisonniers, quand même l'un d'eux serait le major Lincoln.

— Quoi! Job, c'est vous que je trouve rôdant comme un voleur au milieu de la nuit? de quelle mission criminelle êtes-vous chargé?

— Si Job est un voleur parce qu'il vient voir le cimetière, nous sommes deux.

— Bien répondu, dit Lionel en souriant, mais, je vous le répète, quel message vous ramène à la ville à cette heure suspecte?

— Job aime à se promener au milieu des tombeaux pendant que le coq chante. On dit que les morts se lèvent quand les vivants sont endormis.

— Vous entrez donc en communication avec les morts?

— C'est un péché que de leur adresser des questions, répondit le jeune homme d'un ton solennel qui, dans ce lieu sinistre, fit involontairement frissonner le major. Mais Job aime à être auprès des morts, pour s'accoutumer à leur froide société, et au temps où il devra lui-même errer à minuit enveloppé dans un linceul.

— Silence! dit Lionel, quel est ce bruit?

Job écouta aussi attentivement que son compagnon et répondit :

— C'est celui de la mer qui bat la côte ou du vent qui gémit dans la baie.

— Non, reprit Lionel, si mes oreilles ne me trompent j'entends le bourdonnement d'une centaine de voix.

— Est-ce que les esprits peuvent se parler entre eux? dit l'idiot; on dit que leurs voix ressemblent aux mugissements du vent.

Lionel passa la main sur son front, et essaya de remettre ses facultés troublées par le ton solennel de son interlocuteur. Il s'éloigna lentement, suivi de Job, pour ne s'arrêter que dans l'angle du mur qui entourait le cimetière. Là, il écouta de nouveau.

— Enfant, dit-il, je ne sais quelles idées votre sotte conversation m'a jetées dans l'esprit; mais il y a certainement ce soir dans ce lieu des sons inexplicables qui n'appartiennent pas à la terre. On dirait que l'air est rempli d'êtres vivants, et qu'on entend je ne sais quel fardeau tomber lourdement sur le sol.

— Oui, dit Job, comme les pelletées de terre sur les cercueils. Les morts retournent dans leurs tombeaux, et il est temps de les laisser maîtres de leurs habitations.

Lionel n'hésita plus; mais saisi d'une secrète horreur qu'il n'osait s'avouer, il descendit rapidement la colline, et ne s'arrêta que dans une rue basse. Il y fut rejoint par Job, qui dit en lui montrant une vieille maison :

— Voici le logis de sir William Phipps, qui commença par être garçon charpentier, chercha fortune sur mer, et devint gouverneur de la province de la baie. C'était un pauvre garçon comme moi, et il fut créé chevalier par le roi Jacques. On dit même que son petit-fils est un grand seigneur. Qu'un homme gagne de l'argent sur mer ou sur terre, le roi lui donnera des honneurs.

— Vous ravalez bien la famille royale! dit Lionel en regardant la maison de Phipps avec indifférence. Vous oubliez que je puis être aussi quelque jour nommé chevalier.

— Je le sais, reprit Job; vous êtes né en Amérique comme cet ancien gouverneur... Il me semble que les pauvres gens d'Amérique vont en Angleterre pour devenir des lords, et que les lords arrivent en Amérique pour devenir de pauvres gens... Abigaïl prétend que Job est fils d'un grand seigneur.

—Alors la mère est aussi folle que l'enfant, repartit Lionel; en tout cas, je voudrais la voir demain, et je vous prie de me dire à quelle heure je puis me présenter chez elle.

Le major ne reçut aucune réponse; Job l'avait déjà abandonné pour retourner au cimetière. Fatigué des caprices de l'idiot, Lionel regagna sa demeure; mais avant de trouver le repos qu'il cherchait, il fut longtemps assailli par les visions les plus fantastiques.

CHAPITRE XV.

Pendant le lourd sommeil du matin, des songes bizarres assiégèrent le jeune major. Il vit son père, tel qu'il l'avait connu dans son enfance, dans toute la vigueur et la beauté de l'âge mûr, le regardant avec cette expression de bienveillance et de mélancolie qui lui était familière, depuis qu'un fils unique était devenu son consolateur. Cette figure s'évanouit; elle fut remplacée par des rondes de spectres qui dansaient dans le cimetière de Copp's-Hill, et au milieu desquels Job Pray se glissait légèrement comme un être de l'autre monde. Des coups de tonnerre les dispersèrent soudain, et les ombres épouvantées se réfugièrent dans leurs sombres asiles, d'où elles ne cessèrent de regarder Lionel comme si elles eussent deviné que leurs yeux ternes avaient la puissance de glacer le sang des vivants.

Ces images devinrent si distinctes et si saisissantes, que le jeune homme chercha à s'en affranchir, et qu'il se réveilla. L'air du matin agitait les rideaux de la fenêtre entr'ouverte, et la lumière du jour se répandait sur les toits enfumés de la ville. Lionel se leva, fit plusieurs tours de chambre pour dissiper les rêves qui l'avaient poursuivi, et fut convaincu qu'ils n'avaient été qu'à moitié imaginaires, par les sons qui parvinrent à ses oreilles exercées.

— Ah! dit-il, ce n'est pas le tonnerre; c'est bien le bruit du canon.

Il regarda dans la rue pour tâcher de découvrir la cause de ces détonations inusitées. Le général Gage, avant de frapper un coup décisif, s'était proposé d'attendre tous les renforts qu'on lui avait promis, et les Américains n'avaient pas assez de munitions pour entreprendre un siége en règle. Cependant l'artillerie retentissait avec force; les fenêtres se garnissaient de spectateurs alarmés; les femmes sortaient précipitamment de leurs demeures ébranlées par les explosions, et s'empressaient d'y rentrer avec effroi. Les soldats à demi vêtus couraient à leur poste; des citoyens attirés par la curiosité se dirigeaient du côté du port. Lionel appela quelques passants; mais ils s'éloignèrent sans répondre, et le major, s'habillant à la hâte, prit le parti d'aller lui-même aux renseignements. Au moment où il passait le seuil de sa porte, il rencontra un artilleur qui arrangeait d'une main son uniforme en désordre, et tenait de l'autre un écouvillon.

— Que veut dire ce feu, sergent? demanda Lionel. Où courez-vous si vite?

— Les rebelles! les rebelles! s'écria l'artilleur sans s'arrêter, je vais à mes pièces.

— Les rebelles! répéta le major. Qu'avons-nous à redouter d'une multitude de campagnards et dans une aussi formidable position?

Les habitants de Boston commençaient à garnir les rues, et Lionel, suivant leur exemple, prit sa course vers les hauteurs voisines de Beacon-Hill. Il gravit la montée sans échanger une syllabe avec ses compagnons de voyage, aussi étonnés que lui d'avoir été subitement arrachés au sommeil. Du haut de la petite plate-forme de gazon dont le phare était le centre, il dominait une immense étendue, éclairée par le soleil, qui venait d'enlever aux eaux de la baie leur mince voile de vapeur. Plusieurs vaisseaux étaient à l'ancre au nord de Boston, et Lionel comprit d'où partait le feu en voyant une colonne de blanche fumée tournoyer le long des mâts d'une frégate. Bientôt un vaisseau de ligne lâcha sa bordée; les batteries flottantes ouvrirent leur feu, et cent pièces d'artillerie firent résonner les échos d'un vaste amphithéâtre de collines.

— Qu'est-ce que cela signifie, monsieur? demanda au major un officier de son régiment : les marins y vont de bon cœur; et si j'en juge par l'explosion, ils chargent leurs canons à mitraille.

— Je n'y conçois rien, répondit Lionel, car je ne vois aucun ennemi; comme le feu est dirigé sur la presqu'île d'en face, je suppose que les Américains veulent détruire les meules de foin qui sont dans les prairies.

Le jeune officier allait approuver cette supposition, quand il entendit une voix au-dessus de sa tête.

— Voilà un coup de canon qui part de Copp's-Hill. Il ne faut pas croire qu'on effrayera le peuple avec tout ce vacarme; on aura beau tirer à réveiller les morts, les hommes de la baie ne bougeront pas.

Les spectateurs levèrent les yeux, et aperçurent Job Pray assis sur la balustrade du phare. Sa physionomie, si morne d'ordinaire, était toute radieuse, et il agitait son chapeau toutes les fois qu'une nouvelle détonation ajoutait au bruit de la canonnade.

— Que voyez-vous, drôle? s'écria Lionel. Où sont les hommes de la baie dont vous parlez?

— Où ils sont, répondit l'idiot en battant des mains avec une joie enfantine, ils sont à l'endroit dont ils ont pris possession pendant la nuit, et où ils resteront en plein midi. Les hommes de la baie peuvent enfin voir les fenêtres de Faneuil-Hall, et ils sont en état de donner une leçon aux troupes régulières.

Irrité du langage de Job, Lionel l'appela d'une voix retentissante.

— Descendez, coquin, et expliquez-vous; sans cela, je vais charger un grenadier de vous conduire au poste pour vous infliger une correction salutaire.

— Vous m'avez promis que les grenadiers ne me battraient plus, répondit Job, qui se cacha derrière la balustrade, d'où il contempla piteusement le major. Je me suis engagé en revanche à faire vos commissions, et à ne point vous demander d'argent pour la peine.

— Descendez; je tiendrai mes promesses.

Rassuré par ces paroles, Job quitta sa place et se laissa glisser à terre. Lionel le prit aussitôt par le bras.

— Encore une fois, où sont les hommes de la baie?

— Là! dit Job en montrant la presqu'île opposée. Ils ont creusé des trous en terre et sont arrivés à Bunker-Hill, d'où vous voyez qu'ils invitent le peuple à se lever.

Tous les regards, qui avaient été jusqu'alors fixés sur les vaisseaux, se portèrent du côté d'une éminence en forme de cône située à la droite du village de Charlestown. La cime de la montagne était inoccupée; mais sur l'un des flancs, du côté de Boston, on avait élevé une redoute, qui commandait l'entrée du port, et pouvait devenir inquiétante pour la garnison. Ces ouvrages en terre n'annonçaient pas de grandes connaissances militaires; mais ils avaient suffi pour attirer l'attention des marins, et dès le lever du soleil, ils étaient devenus le point de mire de tous les canons de la flotte.

Les citadins furent stupéfaits de la témérité de leurs compatriotes, et les officiers qui s'étaient rassemblés autour du major Lincoln jugèrent de suite que cette démarche allait accélérer la crise. L'armée américaine s'était emparée d'une position excellente, et à la faveur de la nuit elle avait en quelques heures achevé ses travaux de fortification avec une dextérité qui n'était surpassée que par son audace. Lionel devina ce qui s'était passé; il se rendit compte de ces vagues murmures que l'air de la nuit lui avait apportés, et qu'il avait poursuivis jusque dans ses rêves. Faisant signe à Job de le suivre, il descendit à grands pas la colline, et quand il arriva dans le champ de manœuvre, il dit à son compagnon :

— Vous étiez instruit de ce travail nocturne?

— Job a bien assez à faire le jour, sans travailler la nuit, quand les morts seuls sont dehors.

L'air niais du jeune gars désarma la colère du major, qui sourit en se rappelant sa propre faiblesse.

— Les morts! ah! c'est bien l'œuvre des vivants, et les hommes qui l'ont faite ne manquent pas de courage!... Mais, dites-moi, Job, car vous tenteriez en vain de m'abuser plus longtemps, combien d'Américains avez-vous laissés sur Bunker-Hill, quand vous avez traversé le canal pour vous rendre au cimetière?

— Les deux collines étaient encombrées, l'une par les gens du peuple, l'autre par les ombres. Je crois que les morts se levaient pour voir travailler leurs enfants.

— C'est possible, dit Lionel, qui croyait devoir souscrire aux idées de Job, afin de déjouer son astuce; mais si les morts sont invisibles, on peut compter les vivants.

— J'en ai compté à peu près cinq cents à la lueur des étoiles; ils avaient des pioches et des pelles; il en est venu encore sept à huit cents autres.

— Es-ce là tout?

— La colonie n'est pas assez pauvre en hommes pour ne pas avoir des milliers de défenseurs.

— Mais quel était leur chef? était-ce le Chasseur-de-Loups du Connecticut?

— Non; le maître ouvrier s'appelait Dickey Gridley : c'était un enfant de Boston.

— Ah! c'était le chef! en ce cas, nous n'avons rien à craindre.

— Mais le vieux Prescott de Pepperel commande le détachement qui garde la redoute; et croyez-vous qu'il l'abandonnera tant qu'il lui restera un baril de poudre? Non, non, major Lincoln; Ralph lui-même n'est pas plus brave, et vous savez qu'on ne peut lui faire peur.

— Mais s'ils tirent souvent, leurs munitions seront bientôt consommées, et il faudra qu'ils décampent.

Job se mit à rire d'un air dédaigneux.

— Bah! reprit-il, les hommes de la baie n'ont pas de grosse artillerie comme les soldats du roi! Les canons des colonies usent peu de poudre, et sont en petit nombre. Que les tirailleurs montent à l'assaut, et le peuple leur donnera une leçon!

Lionel avait obtenu tous les éclaircissements qu'il désirait sur la force et la situation des Américains, et les moments étaient trop précieux pour les perdre en vains discours. Il quitta l'idiot après lui avoir recommandé de venir le retrouver la nuit. En rentrant chez lui, il s'enferma dans son cabinet, et passa plusieurs heures tant à écrire qu'à examiner des papiers importants. Une de ces lettres lui coûta un temps infini. Il la rédigea, la déchira, la recommença cinq ou six fois; enfin il y apposa son cachet et y mit l'adresse avec une sorte d'indifférence qui indiquait que sa patience était épuisée par ces tentatives réitérées.

Le major remit les lettres à Meriton avec injonction de les envoyer à leurs destinations respectives, s'il ne recevait contre-ordre avant le lendemain. Plus d'une fois, pendant qu'il était enfermé dans son cabinet, il avait déposé sa plume pour écouter les murmures qui pénétraient jusqu'à lui, indices de l'agitation répandue dans la ville. Ayant enfin accompli la tâche qu'il s'était imposée, il déjeuna à la hâte, prit son chapeau et sortit pour se rendre à l'hôtel du gouvernement.

Les canons roulaient avec fracas sur les pavés; les caissons transportaient des munitions; les artilleurs suivaient leurs pièces au pas accéléré; des aides de camp, chargés de missions importantes, galopaient à bride abattue, et plus d'un officier en quittant sa demeure avait besoin de toutes ses forces viriles pour lutter contre le découragement dont il était saisi, quand il voyait des gens jadis pleins de confiance et de ferveur le suivre avec une expression d'angoisse. On n'avait pas d'ailleurs le loisir d'observer ces scènes de douleur domestique au milieu d'une perturbation aussi générale.

De temps en temps les accords de la musique militaire ondulaient le long des rues sinueuses; ils annonçaient le passage des détachements qui allaient s'embarquer pour Bunker-Hill. Pendant que Lionel admirait la bonne tenue d'un corps de grenadiers, il aperçut les traits sévères et la taille herculéenne de Mac Fuse marchant à la tête de sa compagnie avec la gravité d'un homme qui considérait la régularité du pas comme une des choses les plus importantes de la vie. A peu de distance, Job Pray réglait sa marche au son de la musique, et contemplait cet appareil militaire avec une admiration stupide. Ce détachement fut suivi d'un bataillon du 47e de ligne, à la tête duquel s'avançait Polwarth. Le capitaine d'infanterie légère fit un geste de la main à son ami en s'écriant :

— Dieu vous garde, Lionel! enfin nous n'aurons plus de chasse à faire, et nous nous battrons convenablement!

Le bruit des cors étouffa sa voix, et Lionel ne put que lui rendre de loin un salut cordial.

Le major avait perdu de vue son projet, la vue de ses camarades le lui rappela, et il s'achemina à la hâte vers le quartier général.

La porte de l'hôtel du gouvernement était entourée de militaires; les uns distribuaient des ordres, les autres attendaient le moment d'être introduits. Aussitôt qu'on eut annoncé le major Lincoln, un aide de camp le conduisit en présence du gouverneur avec une politesse et un empressement que ceux qui faisaient antichambre depuis plusieurs heures ne purent s'empêcher de trouver injustes.

Lionel n'eut pas à s'occuper des murmures qu'il n'entendit pas. Il suivit son guide, et fut conduit dans la salle où l'on venait de tenir conseil. Au moment où il entrait, un vieil officier sortait en toute hâte, entouré d'un groupe de jeunes gens, et quelques paroles qui leur échappèrent apprirent à Lionel qu'ils marchaient au combat.

L'appartement était rempli d'officiers supérieurs, auxquels se mêlaient quelques individus en habit bourgeois. C'étaient ces derniers dont les conseils avaient amené des événements qu'il n'était plus en leur pouvoir d'arrêter. Ils avaient l'air humble et mortifié; au milieu d'eux se tenait le général Gage, dont le costume simple contrastait avec la splendeur des autres uniformes. Comme s'il eût été ravi de se débarrasser de ces importuns, il les quitta sans cérémonie à l'approche de Lionel, auquel il vint serrer cordialement la main.

— En quoi puis-je être utile au major Lincoln? demanda-t-il.

— Le régiment de Wolfe va s'embarquer pour Bunker-Hill, et je viens solliciter de Votre Excellence la permission de reprendre mon service.

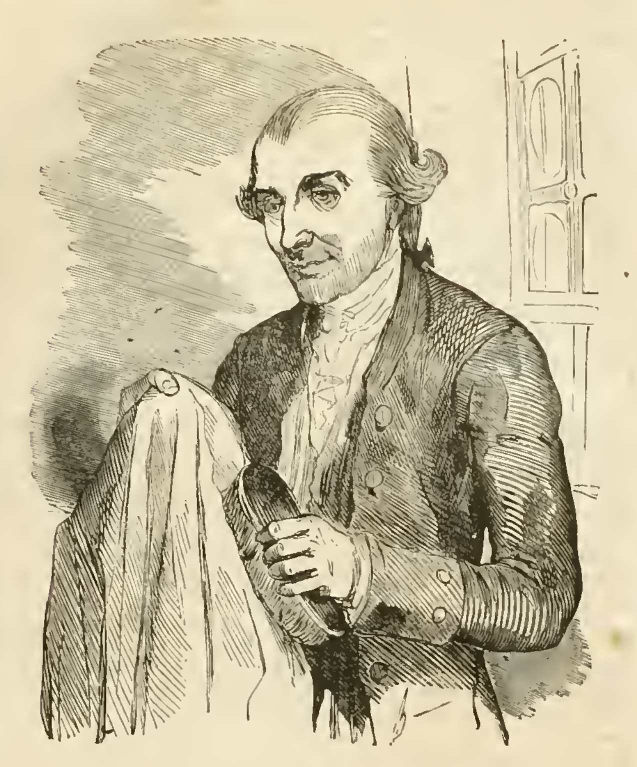
Un nuage assombrit la figure placide du général, qui répondit avec un sourire :

— Ce ne sera qu'une affaire d'avant-postes, qui devra être bientôt terminée; mais si je cédais aux instances de tous les braves jeunes gens dont l'ardeur m'est connue, la prise d'un monticule pourrait nous coûter trop cher.

— Qu'il me soit permis de dire que la famille Lincoln est du Massachusetts, et qu'elle doit donner l'exemple en cette occasion.

— Les fidèles sujets des colonies sont suffisamment représentés, reprit Gage en jetant un coup d'œil sur le groupe qu'il venait de quitter. Mon conseil a désigné les officiers qui devaient faire partie de l'expédition, et je regrette que le nom du major Lincoln ait été oublié, mais il ne faut pas exposer sans nécessité de précieuses existences.

Lionel s'inclina, et après avoir répété le peu de renseignements qu'il avait obtenus de Job Pray, il se retira. Comme il sortait, le général Burgoyne le remarqua, et le prit familièrement par le bras.



Meriton domestique de confiance du major.

— Vous êtes comme moi, Lincoln, dit-il en arrivant dans l'antichambre, je vois à votre physionomie allongée que vous ne prenez point part à la bataille d'aujourd'hui. La chance est pour Howe, s'il peut y avoir de la chance dans une aussi misérable affaire. Mais, allons! puisqu'on nous refuse un rôle dans le drame, soyons au moins spectateurs. Accompagnez-moi à Copp's-Hill, et, faute de tragédie, nous y verrons la farce.

— Pardonnez-moi, général Burgoyne, dit Lincoln, si j'envisage les choses plus sérieusement que vous.

— Ah! j'avais oublié que vous étiez avec Percy dans l'escarmouche de Lexington; ce sera une tragédie, si vous voulez. Marchons! Clinton va s'unir à nous, et nous prendrons une leçon de manœuvre en étudiant la manière dont Howe fera ses évolutions.

En effet, ils acceptèrent comme compagnon un militaire d'un âge mûr, qui sans avoir la grâce et l'aisance de Burgoyne, avait une expression plus martiale. Suivis de leurs aides de camp et de leurs domestiques, ils se rendirent en corps sur la colline où était le cimetière. Dès qu'on fut dans la rue, Burgoyne quitta le bras du major pour marcher avec toute la dignité convenable à côté de son collègue Clinton. Lionel fut ravi de recouvrer sa liberté, et il se mit à l'écart, pour observer dans le public des manifestations que la fierté des autres leur faisait dédaigner. Des femmes pâles et agitées étaient à toutes les fenêtres; les toits des maisons et les clochers des églises se garnissaient de spectateurs plus hardis, mais non moins curieux. Les tambours ne battaient plus dans les rues, mais parfois les sons perçants du fifre se faisaient entendre sur les eaux, et annonçaient que les troupes étaient en route pour la presqu'île opposée. Les détonations de l'artillerie n'avaient point cessé de se faire entendre depuis l'aurore, et l'oreille, qui avait fini par s'y habituer, parvenait à distinguer de moindres sons. La ville basse semblait complétement déserte, quoique les portes et les fenêtres fussent ouvertes, tant avait été grand l'empressement universel. Cette curiosité profonde gagna les deux généraux. Ils hâtèrent le pas, et arrivèrent bientôt sur la colline.

Toute la scène se déroula à leurs yeux.

Devant eux était le village de Charlestown avec ses rues désertes, ses toits silencieux, ses habitations abandonnées. Au sud-ouest de la presqu'île, le sol était déjà couvert de soldats, dont les armes étincelaient au soleil du midi. Entre le village et ce point s'élevait la redoute américaine, dont les glacis et les parapets étaient constamment battus en brèche par les bombes et les canons des vaisseaux de guerre. Toutefois, les travailleurs ne se décourageaient pas; ils travaillaient sans relâche à fortifier les coteaux, comme s'ils se fussent livrés à une occupation ordinaire. Revêtus des simples et grossiers vêtements de leur profession respective, n'ayant pour défense que les armes qu'ils avaient décrochées du manteau de leur cheminée, ils se préparaient à résister vaillamment aux troupes royales. On sut plus tard que pendant leurs opérations ils s'étaient même privés d'aliments, tandis que leurs ennemis en attendant l'arrivée de l'arrière-garde savouraient un excellent repas.

L'instant fatal parut approcher; les bataillons anglais s'alignèrent sur la plage, abrités par les flancs escarpés des coteaux. Les derniers bateaux déposèrent leur fardeau, et les officiers coururent porter au régiment les ordres définitifs du général Howe.

CHAPITRE XVI.

Les Américains avaient essayé de répondre à la canonnade en tirant plusieurs coups de leurs pièces de campagne; mais voyant l'armée anglaise s'ébranler, la plupart descendirent dans les prairies situées à la gauche de leur redoute, jetèrent bas quelques murailles qu'ils recouvrirent avec le foin des meules et attendirent l'ennemi derrière ce faible rempart. Il ne resta d'abord pour garder la redoute que deux mille hommes déjà fatigués, épuisés par un long jeûne; mais dans l'après-midi, des détachements de leurs compatriotes, animés par l'exemple du vieux partisan Putnam, arrivèrent pour soutenir avec eux l'honneur de la nation.

Howe partagea ses troupes en deux corps; l'une des colonnes se dirigea vers les prairies à travers des vergers et des jardins, l'autre gravit en colonne la colline sur laquelle s'élevait la redoute. Les soldats apportaient dans leurs mouvements une si admirable régularité, qu'ils



— Hurrah! cria Job, les habits rouges montent à la redoute; mais le peuple va leur donner une leçon.

semblaient plutôt passer une revue que se disposer à une lutte mortelle. Les étendards flottaient dans leurs rangs et la musique militaire se confondait avec le bruit de l'artillerie. Les jeunes gens, tout fiers de leur attitude martiale, se retournaient pour contempler d'un air de triomphe les milliers de spectateurs échelonnés sur les hauteurs, les mâts, les clochers et les édifices de Boston.

Au moment où les lignes anglaises arrivèrent en face de la redoute, les canons se turent et les artilleurs ou les matelots s'appuyèrent nonchalamment sur leurs pièces échauffées pour être témoins de la bataille. Les bruits de la canonnade furent emportés par le vent comme les grondements lointains du tonnerre.

— Il n'y aura point de lutte! dit le général Burgoyne à Lionel;

Paris. Typographie Plon frères, rue Garancière, 8.

l'aspect imposant des troupes a glacé le cœur de ces coquins et la victoire ne coûtera pas de sang.

— Nous allons voir, répondit le major.

A peine ces mots étaient-ils prononcés que les Anglais firent un feu de peloton et disparurent dans le nuage de fumée qu'ils avaient produit.

Les Américains ne ripostèrent pas.

— Ils sont vaincus! s'écria Burgoyne. Par le ciel! Howe en aura bon marché.

Au même instant, un jet de flamme sortit de la fumée comme un éclair d'un nuage et mille fusils retentirent à la fois. En suivant des yeux les ondulations de la fumée, Lionel devina que ses compagnons avaient été ébranlés par cette décharge meurtrière.

—Hurrah! s'écria l'un des spectateurs qui garnissaient Copp's-Hill; les habits rouges montent à la redoute; mais le peuple va leur donner une leçon.

— Jetez ce misérable en bas de la colline, dirent à la fois plusieurs soldats. Qu'on l'attache à la bouche d'un canon!

— Arrêtez! dit Lionel; c'est un fou, un idiot!

D'autres émotions firent oublier aux soldats leur colère quand ils virent à travers la fumée les troupes royales qui reculaient devant le feu de l'ennemi.

— Ah! dit Burgoyne, c'est une feinte pour faire sortir les Américains de leurs retranchements.

— C'est une honteuse retraite, murmura l'austère Clinton, dont la vieille expérience jugea d'un seul coup d'œil la situation.

— Hurrah! répéta Job avec insouciance. Les grenadiers sont aussi repoussés dans les prairies; qu'ils montent à la redoute et le peuple leur donnera une leçon.

Lionel n'eut pas le temps de prendre la défense du délinquant. Une douzaine de soldats se précipitèrent à la fois sur le pauvre Job, qui roula rapidement depuis le sommet du coteau jusqu'au bord de la mer. Il se releva néanmoins sans blessure et agita son chapeau en signe de triomphe. On lui lança une grêle de pierres; mais, bravant toutes les attaques, il alla prendre son canot qu'il avait caché sous des bois de charpente, et s'éloigna aussitôt du rivage. Sa frêle embarcation ne fut point remarquée au milieu de la foule de bateaux qui ramaient dans toutes les directions. Quelques instants après, Lionel le vit débarquer et disparaître dans les rues silencieuses de la ville.



— Lionel, cher Lionel, vous êtes mieux enfin! Dieu soit loué! nous vous retrouvons.

Pendant cet épisode, le grand drame de la journée poursuivait son cours. La brise avait soulevé le voile qui environnait le théâtre du combat et le laissait exposé aux regards. Les deux lieutenants du roi prirent leurs lunettes et échangèrent ensuite un coup d'œil de tristesse. Lionel en comprit le sens, lorsque examinant à son tour il put compter le nombre considérable de morts étendus au pied de la redoute.

En ce moment un officier d'ordonnance arriva à terre en canot, conféra avec Burgoyne et Clinton, et se rembarqua à la hâte.

— L'ordre va être exécuté, dit Clinton en fronçant le sourcil : les artilleurs sont avertis, et ils vont se mettre à l'œuvre sans retard.

— Voici une des plus rudes épreuves auxquelles puisse être soumis un militaire! ajouta Burgoyne en s'adressant au major : Combattre et verser son sang pour son roi, c'est un heureux privilége ; et nous sommes quelquefois condamnés à devenir des instruments de vengeance!

Lionel n'eut pas besoin de demander des explications. Des bombes décrivirent bientôt en l'air leurs courbes sinistres, et retombèrent sur les toits de Boston. Quelques minutes après, une épaisse et noire fumée s'élevait des maisons désertes, et des flammes anguleuses se jouaient au milieu des charpentes que personne n'essayait d'arracher à l'incendie. Le major contempla dans un douloureux silence cette œuvre de destruction, et malgré l'inflexibilité de ses compagnons, il crut remarquer dans leurs yeux les traces d'un profond regret. En pareille circonstance, les heures semblent des minutes. Les Anglais s'étaient ralliés à la base de la colline, et ils reformaient leurs rangs avec une admirable discipline. Les batteries avaient rouvert leur feu, les boulets labouraient incessamment le gazon de la redoute, au-dessus de laquelle planaient des bombes menaçantes comme des monstres de l'air prêts à fondre sur leur proie.

Cependant personne ne se montrait derrière les retranchements; on voyait seulement un grand vieillard apparaître par intervalles le long du rempart, et regarder avec calme les dispositions du général anglais. Lionel entendit la foule murmurer le nom de Prescot de Pepperel.

Tous les yeux se portèrent sur les bataillons qui se rapprochaient du théâtre de l'action. Les têtes de colonne étaient déjà en vue de l'ennemi, quand un homme sortit de la ville incendiée et gravit rapidement la colline. Il s'arrêta sur les glacis naturels en agitant son chapeau d'un air de triomphe. Lionel crut entendre le hourrah de Job, qu'il eut le temps de reconnaître avant que l'idiot pénétrât dans la redoute.

La droite des Anglais disparut de nouveau dans les vergers, et le centre marcha sur la redoute.

— On devrait ne pas tirer, dit le vieux Clinton, et attaquer à la pointe de la baïonnette.

Mais ce vœu ne fut pas exaucé. Les décharges se succédèrent; les rangs furent cachés de nouveau derrière un rideau de fumée; puis un éclair immense, épouvantable, jaillit de la redoute, et les nuages qui l'accompagnaient, repoussant ceux qu'avait produits le feu des Anglais, enveloppèrent dans leurs plis les combattants, comme pour cacher aux yeux ce sanglant spectacle. Vingt fois dans le court espace de quelques minutes, le major Lincoln se figura que la mousqueterie irrégulière des Américains, cédait aux décharges mieux nourries des soldats. A la fin pourtant celles-ci s'affaiblirent, et ne retentirent qu'à de plus longs intervalles.

Les résultats de l'engagement furent bientôt connus. La masse compacte de fumée s'entr'ouvrit en plusieurs endroits, et les Anglais en sortirent en désordre, fuyant devant leurs antagonistes résolus. Les officiers faisaient vainement briller leurs épées pour les arrêter, et la déroute ne cessa que lorsque la plupart des régiments eurent regagné leurs embarcations.

Alors on entendit dans Boston un murmure pareil à celui du vent qui s'élève. Les assistants se regardèrent les uns les autres avec stupéfaction; des cris de joie à demi étouffés s'échappèrent des lèvres de quelques-uns et bien des figures devinrent radieuses. Lionel avait été jusqu'à ce moment partagé entre son amour-propre national et son orgueil militaire, mais ce dernier sentiment l'emporta, et le major chercha des yeux autour de lui les audacieux qui auraient osé applaudir à la défaite de ses camarades. Burgoyne était toujours à ses côtés, et se mordait les lèvres de dépit; mais le vieux Clinton avait disparu. Lionel l'aperçut sur la place, au moment où il allait se jeter dans un bateau, et courut le rejoindre en criant :

— Arrêtez! au nom du ciel! souvenez-vous que le 47e est engagé, et que j'en suis le major.

— Laissez-le entrer, répondit Clinton avec la satisfaction d'un homme qui reconnaît un ami dans un jour d'épreuve; maintenant ramez, ramez de toutes vos forces! songez qu'il s'agit de votre vie et, qui plus est, de l'honneur du nom anglais.

Toutes les idées du major étaient confuses, mais quand la barque eut atteint le milieu du courant, il retrouva assez de sang-froid pour examiner l'état des choses. Le feu s'étendait de maison en maison, et

le village de Charlestown était devenu la proie des flammes. Un grand nombre de balles sifflaient dans les airs, et les flancs noirs des vaisseaux de guerre vomissaient la mort avec une infatigable ardeur. Ce fut au milieu de ce tumulte que le général Clinton débarqua avec ses compagnons, il s'élança au milieu de la multitude dispersée et parvint à rappeler au devoir les soldats d'un régiment, mais il fallait de longues exhortations pour rendre la confiance à des hommes qui avaient été si rudement repoussés et dont les rangs étaient décimés largement. Toujours sévère et inflexible, le général Howe restait debout au milieu des troupes en déroute; mais tous les braves jeunes gens qui avaient quitté avec lui l'hôtel du gouvernement étaient ou morts ou blessés. Il était seul impassible dans cette foule désordonnée, et il commandait avec son calme habituel. Enfin la panique s'apaisa, l'ordre se rétablit, et les officiers du détachement reconquirent leur autorité perdue. On tint un conseil de guerre, et l'on se disposa à recommencer immédiatement l'assaut. Au lieu d'affecter comme auparavant une attitude militaire, les soldats jetèrent tous leurs ornements inutiles et se débarrassèrent même d'une partie de leurs habits, afin de braver la chaleur du soleil qui venait s'ajouter à celle du combat. De nouvelles compagnies furent placées à la tête des colonnes; on rappela l'aile droite, en ne laissant dans les prairies que quelques tirailleurs pour occuper les Américains. Quand ces préparatifs furent achevés, on donna le signal de l'assaut.

Lionel marchait avec son régiment; mais, placé sur le flanc de la colonne, il pouvait embrasser d'un coup d'œil l'ensemble des lignes. En tête s'avançait un bataillon réduit à une poignée d'hommes par les assauts précédents. Après lui venait un détachement de gardes-marines conduit par le vieux major Pitcairn; puis arrivait le 47[e] sous les ordres du colonel Nesbitt. D'autres colonnes marchant à droite et à gauche entouraient la redoute de trois côtés.

Lionel cherchait dans les rangs le brave Polwarth, dont l'absence commençait à l'inquiéter, quand il arriva en face du monticule informe pour la possession duquel on avait déjà répandu tant de sang. Une tranquillité profonde y régnait comme à l'ordinaire, mais une terrible rangée de tubes bronzés dépassait la crête du rempart et suivait les mouvements des colonnes d'assaut.

Le bruit de l'artillerie s'affaiblissant, on put entendre en ce moment le pétillement des flammes et le craquement des rues qui s'écroulaient tout entières. Le faubourg était en ruine, et d'immenses volutes de fumée montaient jusqu'à la redoute pour envelopper d'une ombre funèbre ce théâtre de carnage.

Au pied des fortifications, des ordres donnés à voix basse circulèrent de rang en rang, et ils furent suivis de ce cri : A la baïonnette! à la baïonnette!

— Hurrah pour le royal irlandais! s'écria Mac Fuse, qui se trouvait en tête d'une colonne du côté de la ville incendiée.

— Hurrah! répéta une voix bien connue qui se fit entendre dans la redoute silencieuse : que les grenadiers attaquent, et le peuple leur donnera une leçon.

Toute la ligne anglaise redoubla d'énergie, et l'on pouvait croire qu'elle était déjà maîtresse de la redoute, quand la terrible fusillade renversa les premiers rangs.

— En avant! s'écria le major Pitcairn, en avant! ou vous allez laisser au 18[e] l'honneur de la journée.

— Impossible, murmurèrent quelques soldats; le feu est trop vif.

— Rangez-vous donc, et laissez passer les gardes-marines.

Les derniers débris du bataillon se dispersèrent, et les guerriers de l'Océan, habitués aux luttes corps à corps, les remplacèrent à l'assaut. Les Américains avaient épuisé toutes leurs munitions; ils s'enfoncèrent derrière leur rempart, et quelques-uns, dans leur désespoir, lancèrent des pierres à leurs ennemis. Le canon anglais enfilait les ouvrages avancés de la redoute, qui désormais n'était plus tenable.

— Hurrah pour le royal irlandais! cria de nouveau Mac Fuse en escaladant le rempart, qui l'égalait à peine en hauteur.

— Hurrah! répéta Pitcairn à l'autre angle du bastion, la journée est à nous!

Un nouveau jet de flammes sortit de la petite forteresse. Les braves gens qui avaient voulu suivre l'exemple de leurs officiers furent balayés comme par un tourbillon; le grenadier poussa un dernier cri de guerre et tomba la tête la première au milieu des ennemis, pendant que Pitcairn mourant était reçu dans les bras de son propre fils.

— En avant! en avant le 47[e]!

Ce cri retentit dans les rangs du vieux bataillon que le général Wolfe avait commandé, et qui monta à son tour à l'assaut. Lionel trouva dans le fossé le vieux major expirant dont il remarqua les yeux pleins de fureur et de désespoir. Toutes les compagnies entrèrent les unes après les autres dans la redoute sans défense; les Américains, dans l'impossibilité de soutenir la lutte faute de munitions, battaient tristement en retraite et opposaient aux baïonnettes les lourdes crosses de leurs fusils, maniés par des mains robustes. Quand les vaillants défenseurs de la citadelle de terre en eurent abandonné la possession, leur défaite fut achevée par le feu meurtrier des bataillons qui les pressaient de trois côtés. Puis vint une mêlée terrible, où l'usage des armes à feu fut impossible pendant plusieurs minutes, mais dont la sauvage confusion coûta la vie à plus d'un combattant.

Lionel, en suivant l'ennemi dans sa retraite, eut à enjamber plus d'un corps inanimé. Il aperçut entre autres au milieu des cadavres celui de l'étranger qui lui avait adressé la parole dans la réunion populaire à laquelle il avait assisté. Comme la victoire était désormais assurée, le jeune major s'arrêta avec l'idée que l'œuvre de destruction devait cesser désormais; mais en ce moment, l'éclat de son costume attira les regards d'un paysan, qui rassembla ses forces pour immoler une noble victime aux mânes de ses compatriotes. Un éclair jaillit du mousquet de cet homme, et Lionel blessé tomba aux pieds des combattants, privé de connaissance, insensible au triomphe comme au danger.

Dans un combat aussi sérieux, la chute d'un seul officier n'était qu'un incident sans importance; personne ne s'occupa du major, et les régiments passèrent sur lui avec la plus stoïque indifférence.

Les Américains étaient descendus dans un creux, entre deux collines, emportant la plupart de leurs blessés, et ne laissant aucun prisonnier entre les mains de l'ennemi. Les inégalités du terrain les préservèrent des balles qui sifflaient au-dessus de leurs têtes, et ils atteignirent aisément le versant d'une éminence, derrière laquelle ils disparurent. Ils y furent rejoints par les détachements qui, jugeant la bataille perdue, abandonnaient les prairies, et ces deux corps réunis s'éloignèrent, sans craindre les lointaines volées des débris de l'armée anglaise. Le jour tirait à sa fin; les vaisseaux et les batteries avaient cessé la canonnade en voyant disparaître les Américains. On n'entendait plus un seul coup de fusil sur ces hauteurs si longtemps disputées. Les troupes se mirent à fortifier Bunker-Hill, afin de conserver leur stérile conquête, et il ne resta plus aux lieutenants du roi qu'à retourner chez eux pour gémir de leur victoire.

CHAPITRE XVII.

Quoique la bataille de Bunker-Hill eût eu lieu après la fenaison, les chaleurs de l'été furent suivies des gelées de novembre, et à celles-ci succédèrent les tempêtes de février, sans que le major Lincoln pût se rétablir. Il était dans un état presque désespéré quand on le transporta dans son lit, après l'avoir ramassé sur le champ de bataille. La balle cachée brava longtemps l'art des chirurgiens anglais, qui ne croyaient pas pouvoir l'extraire sans entamer des muscles et des artères, et qui n'osaient risquer une opération de laquelle dépendait la vie de l'héritier d'une famille illustre. Si Meriton eût été blessé à la place de son maître, il est probable que son sort se serait décidé beaucoup plus tôt.

Enfin un jeune docteur entreprenant, récemment arrivé d'Europe avec une habileté ou une effronterie supérieure, ce qui revient souvent au même, n'hésita pas à déclarer qu'une opération était indispensable. L'état-major médical de l'armée se moqua d'abord du novateur; mais quand celui-ci eut obtenu l'approbation et la confiance des amis de Lionel, il fut en butte à une violente opposition. Les sommités médicales de l'armée se prononcèrent ouvertement contre lui, et leurs effroyables pronostics firent pâlir des hommes qui s'étaient montrés impassibles devant le feu de l'ennemi. Cependant la balle fut extraite; le malade entra en convalescence, et l'audacieux praticien, qu'on avait décrié, fut reconnu universellement comme l'auteur d'une nouvelle théorie. Sa réputation s'étendit au loin; toutes les facultés de la chrétienté lui décernèrent des éloges, il eut des admirateurs passionnés et des disciples nombreux. Sa découverte, exploitée maladroitement par les chirurgiens d'Angleterre et même par ceux d'Amérique, coûta la vie à un grand nombre d'individus avant la fin de la guerre; mais il est certain qu'elle sauva le major Lincoln.

Pendant sept mois, Lionel demeura dans un état d'insensibilité presque complète. Tantôt la flamme de la vie se ranimait en lui comme celle d'une lampe prête à s'éteindre; tantôt il était plongé dans une sorte de léthargie qui ressemblait à peine à l'existence. Meriton, qui s'était fait une fausse idée des souffrances de son maître, avait cru les calmer par l'emploi des soporifiques, et l'insensibilité de Lionel était due peut-être à l'abus du laudanum que son domestique lui avait prodigué par une humanité mal entendue. Au moment de l'opération, l'aventureux chirurgien s'était également servi de la même drogue stupéfiante, et il en était résulté une torpeur de plusieurs jours; mais enfin l'organisation du major s'était soustraite à cette fatale influence, et avait repris ses fonctions régulières. Par un heureux hasard, l'opérateur était trop occupé des honneurs inattendus qu'on lui décernait, pour suivre, *secundum artem*, le cours de la guérison, et cet incomparable docteur, qu'on nomme la nature, profita utilement de cette suspension d'hostilités.

Quand l'effet des calmants eut cessé, le patient se trouva soulagé et tomba dans un doux et profond sommeil qui dura plusieurs heures sans interruption. Il se réveilla complétement régénéré; son corps avait repris des forces; sa tête était dégagée, et ses idées, sans être très-lucides, étaient certainement moins confuses.

Quand ses yeux se rouvrirent après un long repos, ils s'arrêtèrent avec plaisir sur les joyeuses clartés dont un brillant soleil remplissait

la chambre à coucher, et qu'augmentaient les reflets éblouissants de la neige. Les rideaux des fenêtres avaient été ouverts, et tous les meubles de la chambre étaient arrangés avec un soin minutieux, qui prouvait que Lionel n'avait pas été négligé pendant sa maladie.

Meriton était installé sur une chaise longue, et se dédommageait d'une nuit de veille par le sommeil du matin, d'autant plus doux qu'il était dérobé. Il semblait penser que le bien-être du serviteur n'était pas moins précieux que celui du maître.

Mille souvenirs agitèrent à la fois l'esprit du major; il lui fallut quelque temps, avant de séparer les rêves d'avec la réalité, et avant de se rendre compte de ce qui s'était passé pendant sa longue somnolence. Se levant sans difficulté sur le coude de son bras droit, il passa deux fois lentement la main sur son visage et appela son domestique.

Meriton tressaillit à cette voix bien connue, et après s'être frotté les yeux comme un homme éveillé en sursaut, il s'écria:

— Hein? monsieur, qu'y a-t-il?

— Quoi! s'écria le major Lincoln, vous dormez comme un conscrit, et je suis pourtant convaincu qu'on vous a mis en faction en vous recommandant la plus grande vigilance.

Le valet de chambre resta la bouche ouverte, comme s'il eût voulu dévorer les paroles de son maître. Il passa les mains sur ses yeux comme auparavant, mais dans une intention toute différente.

— Dieu soit loué! monsieur, s'écria-t-il; je vous reconnais, et nous allons vivre à présent comme autrefois. Vous voilà sauvé, grâce au grand chirurgien de Londres, et nous pourrons retourner à notre maison de Soho-Square, séjour de la civilisation. Dieu soit loué! vous me souriez encore, et si tout va bien, vous pourrez m'adresser un de ces regards auxquels j'étais habitué, et qui me bouleversaient quand j'avais commis quelque incartade.

Le pauvre garçon, qu'un long service avait attaché à son maître, et dont le métier de garde-malade avait augmenté l'affection, fut obligé d'interrompre l'expression de sa joie, parce qu'il versait des larmes. Lionel fut trop vivement touché de ces témoignages de sympathie pour continuer la conversation. Il s'occupa silencieusement, pendant plusieurs minutes, de se lever et de passer une robe de chambre; puis, s'appuyant sur l'épaule du domestique ébahi, il s'assit à la place que celui-ci venait de quitter.

— Eh bien, Meriton, ça ira, dit Lionel; je crois que je vivrai encore assez pour vous distribuer des reproches et des guinées. J'avais été grièvement blessé, à ce qu'il paraît...

— Blessé! vous aviez été complétement assommé! vous avez reçu une balle, un coup de baïonnette; et un escadron de cavalerie vous a passé sur le corps; je tiens ces détails d'un soldat du royal-irlandais, qui était à vos côtés pendant ce temps-là, et qui a eu le bonheur d'en réchapper. C'est un brave homme que ce Térence, et s'il était possible que Votre Honneur eût besoin d'une pension, il serait à même d'attester par serment vos blessures devant n'importe quel tribunal.

— J'en suis convaincu, dit Lionel avec un sourire, en passant machinalement la main sur son corps; mais ce pauvre diable doit m'avoir attribué quelques-unes de ses blessures. Je conviens que j'ai reçu une balle; quant aux coups de baïonnette et de pied de cheval, je ne crois pas les avoir reçus.

— J'ai la balle, reprit Meriton, et il exhiba le morceau de plomb aplati. Elle est dans ma poche depuis treize jours, après avoir torturé Votre Honneur depuis six mois, cachée au milieu des muscles et des téguments, comme dit le docteur; mais enfin la voici! Nous l'avons, grâce à l'illustre chirurgien de Londres!

Lionel prit sa bourse, que Meriton avait placée régulièrement tous les matins sur la table, et mit quelques guinées dans la main de son domestique.

— Voilà un peu d'alliage pour mêler avec le plomb, dit-il; ôtez-moi ce vilain objet, et qu'il ne reparaisse plus.

Meriton s'empara froidement des deux métaux, et après avoir calculé d'un coup d'œil rapide le montant des guinées, il les mit dans une de ses poches; mais il déposa le plomb dans l'autre, et s'occupa de l'accomplissement de ses fonctions quotidiennes.

— Je me rappelle que j'ai pris part au combat sur les hauteurs de Charlestown, reprit Lionel; je me souviens aussi de certaines circonstances qui m'ont frappé depuis cette époque; mais en somme, Meriton, je crois que mes idées n'ont pas été remarquables par leur clarté.

— Mon Dieu, monsieur, vous m'avez parlé, vous m'avez grondé, vous m'avez loué maintes et maintes fois, mais vous n'y mettiez pas autant de vivacité qu'aujourd'hui.

— Je suis chez madame Lechmere, dit Lionel en examinant la chambre; je ne me trompe pas, je reconnais trop bien la disposition de l'appartement.

— Oui sans doute, monsieur; c'est par les ordres de madame Lechmere qu'on vous a transporté du champ de bataille ici. Elle vient vous voir tous les jours dans l'après-midi, et je lui ai entendu répéter souvent que si vous aviez le malheur de succomber, toutes ses espérances seraient détruites.

— C'est donc madame Lechmere qui me rendait visite? reprit Lionel d'un air rêveur; je me souviens vaguement d'une femme qui rôdait à mon chevet; mais il me semble qu'elle était plus jeune et plus alerte que ma tante.

— Vous avez parfaitement raison, monsieur; vous avez eu une garde comme on en voit peu: elle surpasse la plus vieille dans l'art de préparer la tisane, et la meilleure cabaretière de Londres ne fait pas aussi bien le vin chaud.

— Voilà de grandes qualités! et quelle est la femme qui les possède?

— Miss Agnès Danforth, l'incomparable miss Agnès.

— Elle! répéta Lionel désappointé; j'espère qu'elle n'a pas eu tout l'embarras; il y a bien assez de femmes dans la maison pour qu'elle n'ait pas été seule à s'occuper de moi... Enfin, Meriton, n'avait-elle personne pour l'aider dans ces actes de bienveillance?

— Je l'aidais de mon mieux, monsieur, mais il manquait toujours quelque chose au vin chaud que je confectionnais.

— On croirait, à vous entendre, dit Lionel, que je n'ai fait que boire du porto pendant six mois.

— Mon Dieu, monsieur, vous n'auriez pu en avaler une gorgée, ce que j'ai toujours considéré comme un mauvais symptôme, car la potion était appétissante.

— Ne me parlez plus de votre breuvage favori; l'idée seule m'en fait mal au cœur... Mais, dites-moi, d'autres amis sont-ils venus demander de mes nouvelles?

— Sans doute, monsieur, le général en chef a envoyé tous les jours un aide de camp, et lord Percy a déposé sa carte...

— Ce sont des visites de politesse; mais j'ai des parents à Boston... Miss Dynevor a-t-elle quitté la ville?

— Non, monsieur, dit le valet de chambre en arrangeant froidement les fioles sur la table de nuit; elle n'est pas très-amusante, cette miss Cécile!

— Serait-elle malade?

— Quel plaisir de vous entendre encore parler avec tant de vivacité! Non, monsieur, elle n'est pas malade; mais elle n'a pas moitié autant d'activité que sa cousine miss Agnès Danforth.

— Pourquoi croyez-vous cela?

— Parce qu'elle ne fait que rêver, au lieu de s'occuper des soins du ménage. Je l'ai vue assise des heures entières sur cette même chaise où vous êtes, sans bouger; seulement elle me regardait en soupirant, ou tressaillait quand vous aviez l'air de vous plaindre. Je la soupçonne de composer des vers.

— Vraiment! dit Lionel poursuivant la conversation avec un intérêt qui n'aurait pas échappé à un homme plus observateur; quelle raison vous fait croire que miss Dynevor se mêle de poésie?

— Elle tient souvent un morceau de papier à la main, le lit et relit avec tant d'attention qu'elle doit le savoir par cœur, et c'est ainsi que les poëtes relisent sans cesse ce qu'ils écrivent.

— C'est peut-être une lettre! s'écria Lionel avec une vivacité qui fit tomber des mains de Meriton la fiole qu'il essuyait.

— Mon Dieu, monsieur, avec quelle force vous parlez! vous voilà absolument comme autrefois.

— C'est que je suis étonné de vous trouver tant de connaissances en poésie, monsieur Meriton.

— Je les dois à la pratique, monsieur, dit le valet de chambre en se rengorgeant. On a beaucoup vanté à Ravenscliffe les vers que je fis sur la mort d'un cochon de lait, et j'ai mis le sceau à ma réputation en rimant sur un vase que portait un jour la domestique de lady Bab, et qu'elle cassa en se débattant parce que je voulais l'embrasser.

— Eh bien! dit Lionel, je lirai ces chefs-d'œuvre plus tard, quand je serai plus fort. En attendant, allez rendre visite au garde-manger, et voyez s'il est bien garni. Mon estomac commence à ressentir les symptômes de mon rétablissement.

Le serviteur se retira et laissa son maître livré à ses rêveries, la tête appuyée sur la main. Il avait passé plusieurs minutes dans cette attitude, lorsqu'il entendit des pas légers derrière lui. C'étaient ceux de Cécile Dynevor qui s'avançait avec précaution, pensant trouver le malade à la place qu'il avait si longtemps occupée.

Lionel, presque entièrement caché par le dossier d'un fauteuil, la suivit des yeux, et s'aperçut qu'elle était d'une pâleur inusitée, lorsque l'air agité par le souffle de la jeune fille souleva les légers rubans de son bonnet du matin. Elle entr'ouvrit les rideaux du lit, et n'y trouvant personne, elle se tourna immédiatement vers le fauteuil. Alors elle rencontra les yeux du jeune homme, qui rayonnaient de plaisir, et qui exprimaient une animation qu'ils avaient depuis longtemps perdue. Dans un transport involontaire, Cécile se précipita aux pieds du jeune homme, et lui prit les mains en s'écriant:

— Lionel, cher Lionel, vous êtes mieux enfin! Dieu soit loué! nous vous retrouvons.

Lionel dégagea doucement ses mains, qu'elle étreignait sans ménagement, et se trouva possesseur du papier qu'elle tenait et qu'elle venait de lui confier par mégarde.

— Chère Cécile, dit-il, c'est la lettre que je vous ai écrite au moment d'exposer mes jours. Elle exprimait les plus purs sentiments de mon cœur. Serait-ce en vain que vous l'avez conservée!

Cécile couvrit de ses mains sa figure brûlante, et elle fondit en larmes, sans pouvoir résister au torrent d'émotions dont elle était assaillie. Il est inutile de répeter les paroles tendres et consolantes que

le jeune homme lui prodigua ; mais on peut dire qu'elles ne furent pas sans efficacité. Bientôt Cécile releva la tête, et soutint les regards pleins de confiance et d'ardeur de Lionel. Elle avait trop souvent parcouru la lettre pour avoir besoin d'explication ; elle avait montré trop de dévouement et d'affection pendant cette longue maladie pour avoir recours à ces petites manœuvres de coquetterie qui sont d'usage en pareille circonstance. Elle dit tout ce que pouvait dire une femme tendre, généreuse et modeste, et le peu de mots qu'elle prononça activèrent merveilleusement la convalescence de son amant.

— Et vous avez reçu cette lettre le lendemain de la bataille? dit Lionel en s'appuyant avec tendresse sur la jeune fille toujours agenouillée.

— Oui, oui, vous aviez recommandé de remettre ce papier à mon adresse, si vous restiez au nombre des morts. Pendant un mois entier, nous vous avons tous cru perdu. Oh ! quel mois d'angoisses et d'anxiétés !

— N'en parlons plus, ma douce amie. Dieu soit loué! l'avenir nous promet la santé et le bonheur.

— Dieu soit loué! répéta Cécile, qui sentit revenir ses larmes sans pouvoir les arrêter. Je ne voudrais pas revoir un pareil mois pour tous les trésors du monde.

— Chère Cécile, repartit Lionel, je ne puis vous payer de vos souffrances qu'en vous protégeant dans la vie comme votre père le ferait s'il était encore ici-bas.

— Je compte sur vous, Lincoln. J'ai reçu votre serment, et je serais malheureuse si j'en doutais.

Lionel attira la jeune fille dans ses bras, et la pressa sur son cœur. On entendit tout à coup des pas dans l'escalier ; Cécile se releva, et s'enfuit avec rapidité, laissant à peine à son prétendu le temps de remarquer la vive rougeur de son teint.

CHAPITRE XVIII.

Pendant que Lionel se remettait de son trouble, on continuait à entendre dans l'escalier des pas lourds et bruyants comme ceux d'un homme qui marche avec des béquilles. Enfin, le visiteur se présenta; c'était Polwarth, qui vint serrer avec cordialité la main de son ami, et qui s'écria d'une voix sonore :

— Dieu vous garde, Lionel, et qu'il nous garde tous! Meriton m'a dit que vous aviez enfin le véritable symptôme de la santé, un bon appétit. Je me serais cassé le cou pour venir vous féliciter, mais étant entré dans la cuisine sans la permission de madame Lechmere, j'ai indiqué la manière de faire cuire le bifteck qu'on vous apprête.... rien n'est meilleur après un long jeûne.... Dieu vous garde, mon cher Lion!.... Le brillant de vos yeux est à mon cœur ce que le poivre est à l'estomac.

Polwarth cessa de parler, se détourna sous prétexte de chercher un siége, toussa, et s'assit silencieusement. Pendant cette évolution, Lionel put remarquer que la personne du capitaine avait subi un notable changement. Il avait encore de l'embonpoint, mais le développement de son abdomen était beaucoup moins sensible. Une de ses jambes était remplacée par une jambe de bois, assez grossièrement taillée, et garnie d'un bout de fer. Cette triste métamorphose attira les yeux du major, qui contempla avec surprise son ami, pendant que celui-ci s'installait sur un fauteuil garni de coussins.

— Ma charpente endommagée vous étonne, dit Polwarth, et d'un air d'indifférence affectée il leva sa jambe de bois, qu'il frappa légèrement de sa canne.

— Ce morceau de bois n'est pas sans doute artistement façonné comme il l'eût été par la main de Phidias, mais il a son prix dans une ville comme Boston, d'autant plus qu'il ne connaît ni le froid, ni la faim.

— Les Américains font donc le siége de la ville ? dit Lionel saisissant un prétexte pour changer de conversation.

— Ils nous serrent de près, même, depuis que les basses eaux sont gelées sur le continent, et qu'une nouvelle route est ouverte ainsi jusqu'au cœur de la place. Peu de temps après le combat de Bunker-Hill, leur généralissime virginien, Washington, est arrivé sur l'autre péninsule avec tout l'attirail d'une grande armée. Depuis ce temps, la guerre s'est passée en escarmouches insignifiantes, mais nous sommes enfermés comme des pigeons en cage.

— Et le général Gage ne fait pas lever le blocus !

— Gage! on l'a renvoyé, comme la soupe à la fin du premier service. Dès que le ministère a reconnu que les cuillers ne suffisaient plus et qu'il fallait jouer des fourchettes, il a nommé sir William Howe gouverneur. Cela tient en échec les rebelles, qui savent déjà que notre chef entend son métier.

— Oui, secondé par des hommes tels que Clinton et Burgoyne, il peut conserver facilement sa position.

— Quelle position peut-on conserver, major Lincoln, en face de l'inanition ?

— Le cas est-il donc si désespéré ?

— Jugez-en, mon ami. Quand le parlement avait fermé le port de Boston, on nous apportait des approvisionnements en masse. Maintenant que nous l'avons ouvert, pas un bâtiment ne se montre dans la rade.... Ah ! Meriton, vous servez donc le bifteck! Mettez-le là, à portée de votre maître, et donnez-moi une assiette. J'ai à peine déjeuné ce matin.... Ainsi, nous sommes presque dénués de ressources, encore les rebelles ne nous laissent-ils pas jouir en paix du peu qui nous reste... Quel mets appétissant!.. Ils ont eu même l'audace d'équiper des corsaires pour nous couper les vivres ; et heureux l'homme qui peut avoir un plat comme celui que voilà devant nous!

— Je ne supposais pas les Américains assez puissants pour nous bloquer aussi étroitement.

— Je ne conte nos malheurs qu'à moitié. Quand on a le bonheur de se procurer de bonne viande, on manque de charbon pour la faire cuire.

— En voyant le bien-être qui m'environne, mon cher ami, je suis tenté de croire que vous exagérez.

— Pas du tout; quand vous sortirez, vous reconnaîtrez par vous-même que je ne suis qu'un trop fidèle historien. Nous ne sommes pas encore forcés de nous manger les uns les autres, mais nous sommes bien las. Si quelque malheureuse vache vient à flotter au milieu des glaçons, les Anglais et les Américains se la disputent avec acharnement, et souvent même elle nous coûte une canonnade! et je ne tiens pas là le langage d'un mécontent, car Dieu merci, je n'ai qu'un seul pied à réchauffer, et maintenant que je suis si tristement diminué, j'ai besoin de moins de nourriture.

Lionel devint moins mélancolique en voyant son ami plaisanter sur la perte d'une jambe; et par une transition naturelle, il s'écria : Quoi qu'il en soit, nous avons chassé les rebelles et obtenu la victoire.

— Hum ! répliqua le capitaine en regardant sa jambe de bois d'un air pensif. Si, profitant sagement des bienfaits de la nature, nous avions tourné la position, au lieu de nous jeter dans la gueule du loup, nous aurions pu conserver nos membres ; mais sir William Howe aime voir l'ennemi face à face, et il a satisfait sa fantaisie dans cette circonstance.

— Il a dû rendre grâce à Clinton, qui s'est précipité dans la mêlée.

— Au contraire! il lui en a voulu de lui dérober une partie de sa gloire ; pour nous, nous n'avons pas songé à le remercier, occupés que nous étions de nos morts et de nos blessés.

— Les pertes ont donc été considérables?

— Nous avons laissé sur le terrain au moins onze cents hommes, suivant les calculs officiels, mais on peut hardiment en compter treize cents.

— Les gardes-marines ont dû bien souffrir, reprit Lionel avec hésitation ; j'ai vu moi-même tomber Pitcairn, et je crains que notre vieil ami le grenadier n'ait pas survécu au combat.

— Mac-Fuse n'est pas revenu, reprit Polwarth ; mais aussi c'était un homme bien entêté dans ses idées. J'avais traversé le canal en même temps que lui, et il avait exposé les plus étranges opinions sur l'art de la guerre. Il prétendait que les grenadiers devaient tout faire, et il ne laissait aucune part aux autres.

— Tout le monde a ses bizarreries, reprit le major, et il serait à désirer qu'elles fussent aussi inoffensives que celles du pauvre Mac Fuse.

— Oui, oui, ajouta Polwarth d'une voix émue ; il était opiniâtre dans des bagatelles, comme l'art de la guerre et la discipline militaire ; mais dans toutes les choses importantes, il cédait aussi aisément qu'un enfant. A table, il s'arrangeait de tous les plats, et c'était un convive facile à contenter.

— Vous qui l'êtes moins, dit Lionel, comment faites-vous pour avoir une table suffisamment garnie ?

— J'ai fait un pacte avec Seth Sage ; j'ai obtenu sa mise en liberté, mais avant de m'occuper de lui avoir des passe-ports, j'ai exigé qu'il s'engageât à me servir de pourvoyeur pendant le blocus. J'ai tenu ma parole, il tient la sienne, et moyennant un bon prix, il m'envoie des provisions deux fois par semaine.

— Et les Américains n'interceptent pas le convoi?

— Non, heureusement ; je suppose que maître Seth, pour protéger son commerce illicite, s'est assuré la protection d'un homme influent parmi les révoltés.

— Mais si Washington le laisse faire, sir William Howe pourrait se formaliser de ce manége.

— Afin de détourner les soupçons, et de servir en même temps la cause de l'humanité, notre ancien hôte emploie pour messager un homme dont la stupidité est notoire, un certain Job Pray que vous devez vous rappeler.

Lionel garda le silence pendant quelques instants; ses souvenirs commençaient à renaître, et ses pensées se reportaient aux circonstances qui avaient signalé les premiers mois de son séjour à Boston. Il éprouvait sans doute un sentiment pénible, qu'il essaya de dissiper, en disant avec une gaieté forcée :

— Parbleu ! quand on a vu Job une seule fois, il est impossible de l'oublier. Il était autrefois très-attaché à ma personne; mais je suppose qu'il m'aura négligé pendant ma maladie.

— Pas du tout; non-seulement il s'est informé à plusieurs reprises de votre état, mais encore il en était souvent mieux instruit que moi-même, et c'est lui qui m'a appris le premier que la balle avait été extraite.

— C'est singulier, dit Lionel.

— Pas autant qu'on pourrait se l'imaginer. Ce garçon, qu'on accuse d'être imbécile, ne manque pas de sagacité, et il en a fait preuve plusieurs fois dans le choix des mets destinés à notre table... Ah ! Lionel, nous n'y verrons plus notre ami, le pauvre Mac-Fuse, qui savait plaisanter et manger à la fois, et qui nous divertissait par ses saillies !

Lionel, qui désirait encore changer le sujet de la conversation, demanda à Plowarth le récit de ce qui s'était passé depuis la bataille de Bunker-Hill, et celui-ci lui raconta avec empressement tout ce qu'il savait. Le général en chef avait conservé la presqu'île de Charlestown, et il était bloqué comme dans Boston même. Pendant ce temps, les hostilités avaient commencé au sud du fleuve Saint-Laurent et des grands lacs. Les colons, agissant avec l'enthousiasme d'un premier soulèvement, avaient triomphé presque partout. Il avait fallu pour les repousser avoir recours non-seulement aux soldats anglais, mais encore à des bandes mercenaires, empruntées aux Etats d'Allemagne. Alors l'autorité royale, qui avait été longtemps protégée par cette maxime : « Le roi ne peut avoir tort, » avait été librement discutée. On avait contesté les prérogatives de Georges III ; l'attachement qu'on lui portait s'était graduellement éteint, et l'on songeait déjà à proclamer ouvertement l'indépendance des Etats-Unis.

Pendant cette narration, Lionel ne put s'empêcher d'applaudir par intervalles au courage et à l'énergie de ses compatriotes ; mais Polwarth lui répondait en souriant d'un air mélancolique et en montrant d'un geste le morceau de bois qui lui tenait lieu de jambe.

Après un long entretien, le major se sentit plus faible, et jugea prudent de se remettre au lit. Polwarth l'aida à se déshabiller, lui serra la main, et sortit en faisant à chaque pas un bruit qui trouvait un écho dans le cœur de son ami.

CHAPITRE XIX.

Quelques jours d'exercice rendirent des forces au convalescent, dont les blessures s'étaient cicatrisées pendant sa longue somnolence. Polwarth, en considération de son infortune personnelle et de la faiblesse de son compagnon, se permit d'acheter une voiture, malgré les sarcasmes de l'armée... Il y attela un des chevaux de selle de Lionel, et à force de soin on exerça le fougueux animal à traîner paisiblement un carrosse sur la neige. Les deux amis purent ainsi parcourir tous les jours les rues de la haute ville, ou les sentiers sinueux du champ de manœuvre. Ils allèrent aussi recevoir les félicitations de leurs collègues, ou visiter les blessés de Bunker-Hill qui n'étaient pas encore rétablis.

Il ne fut pas difficile de décider Agnès et Cécile à prendre part à ces courtes excursions ; mais rien ne put empêcher miss Danforth de froncer le sourcil toutes les fois qu'elle se trouva en présence d'autres officiers de l'armée. Miss Dynevor montrait une humeur plus conciliante, et elle était même parfois assez gracieuse pour s'attirer les reproches de son amie.

Cependant le blocus continuait. Des milliers d'Américains occupaient les villages voisins, ou campaient auprès des batteries qui commandaient les abords de la place. Leurs ressources s'étaient accrues par la capture de plusieurs vaisseaux chargés de munitions, et par la prise de deux importantes forteresses des frontières canadiennes ; mais ils n'étaient pas encore pourvus assez abondamment pour entreprendre un siége qui aurait exigé de grands sacrifices. D'ailleurs les habitants de Boston qui faisaient partie de l'armée, désiraient reconquérir leur ville sans y porter la ruine et la désolation. De leur côté, les Anglais, depuis la bataille de Bunker-Hill, avaient appris à redouter leurs adversaires, et ils n'osaient se mesurer avec Washington, qui n'avait pourtant à sa disposition qu'une multitude indisciplinée, dont les éléments irréguliers menaçaient souvent de se dissoudre au moment le plus décisif.

Quelques engagements avaient lieu entre les avant-postes des deux armées, mais sans avoir jamais de conséquences sérieuses, et les dames avaient fini par se familiariser avec le bruit du canon.

Un beau matin, quinze jours après le rétablissement de Lionel, Polwarth entra avec sa voiture dans la cour de l'hôtel Lechmere, en faisant de son mieux caracoler son cheval. Une minute après, on entendit dans le couloir les pas mesurés de sa jambe de bois. Les deux cousines, qui l'attendaient au salon, s'enveloppèrent de leurs fourrures, et le major Lincoln prenait son manteau des mains de Meriton, lorsque le capitaine se présenta.

— Quoi, déjà prêts ! s'écria Polwarth en promenant ses regards sur la compagnie : tant mieux ; la ponctualité est une qualité essentielle. Mais, Agnès, vous êtes délicieuse aujourd'hui ! si le général Howe veut maintenir ses subordonnés dans le devoir, il ne faut pas qu'il vous laisse paraître dans son camp.

Les yeux de miss Danforth étincelèrent ; mais quand ils s'arrêtèrent sur la jambe de bois du capitaine, ils prirent une expression de pitié.

— Eh ! que le général prenne garde à lui, répondit-elle en souriant ; je sors rarement sans penser à profiter de sa faiblesse !

Le capitaine haussa les épaules et dit à l'oreille de Lionel :

— Vous voyez ce qui se passe, major Lincoln ; depuis que je me tiens sur une patte, comme un misérable héron, je ne puis obtenir de cette jeune fille la moindre repartie moqueuse ! elle est d'une douceur, d'une égalité de caractère qui me confond !... Eh bien, partons-nous pour l'église ?

Lionel manifesta quelque embarras, et chiffonna un papier qu'il avait à la main, et qu'il présenta à son compagnon.

— Qu'est-ce que cela ? reprit Polwarth : voyons ! « Deux officiers, blessés dans la dernière bataille se proposent de rendre grâce à Dieu de leur rétablissement. » Hum ! hum !... le premier c'est vous, mais quel est le second ?

— J'avais espéré que ce serait mon vieux condisciple et mon ancien compagnon d'armes !

— Qui ? moi ! s'écria le capitaine en levant sa jambe de bois qu'il examina d'un air pensif : pensez-vous, Lionel, qu'un homme ait des actions de grâces à rendre pour la perte d'une jambe ?

— Il aurait pu vous arriver pis.

— Je ne sais, dit l'opiniâtre Polwarth ; il y aurait eu plus de symétrie dans ma personne si je les avais perdues toutes les deux.

— Vous oubliez votre mère, ajouta Lionel sans prendre garde à ce que disait son interlocuteur ; je suis sûr que cette démarche lui causera un sensible plaisir.

Polwarth toussa, se passa deux fois les mains sur le visage, regarda furtivement son unique jambe, et répliqua d'une voix légèrement tremblante :

— Je crois que vous avez raison ; une mère doit aimer son enfant, même quand il est estropié.

— Vous consentez donc que Meriton présente ce billet tel qu'il est conçu ?

Polwarth hésita un instant ; mais le souvenir de sa mère absente l'avait ému ; Lionel avait touché la corde sensible.

— Certainement, certainement, dit le capitaine ; il aurait pu m'arriver pis, comme à ce pauvre Mac Fuse. Demandons le service pour deux ; j'ai encore un genou à plier devant l'autel ; lorsque certaine jeune personne verra que ma mésaventure me vaut un *Te Deum*, elle cessera peut-être de me regarder comme un misérable objet de pitié.

Lionel s'inclina en silence ; le capitaine présenta la main à Agnès, la conduisit jusqu'à la voiture, de l'air hautain qu'il affectait pour faire croire qu'il était supérieur à toutes les chances de la guerre civile, prit le bras du major, et toute la compagnie fut bientôt assise dans le véhicule.

C'était le second dimanche depuis que Lionel avait reparu, et la première fois qu'il avait occasion de sortir le jour du Seigneur. Le major put voir plus que jamais combien la population était transformée. La plupart des habitants avaient quitté la ville, les uns clandestinement, les autres à la faveur de passes délivrées par le général, de sorte que ceux qui restaient n'égalaient pas en nombre l'armée et les hommes de diverses professions qu'elle menait à sa suite. Les rues étaient encombrées de militaires réunis en groupes, et s'abandonnant à leur gaieté irréfléchie, sans prendre garde au mécontentement des citadins qui se rendaient gravement à l'église. La présence d'une garnison dissolue avait fait perdre à Boston son caractère distinctif de piété, et dans les environs même du temple on n'était pas à l'abri des plaisanteries plus ou moins grossières, à une heure où le silence régnait d'ordinaire sur toutes les colonies, comme si la nature eût suspendu ses fonctions pour s'unir aux pratiques religieuses de l'homme. Lionel remarqua ce changement avec chagrin, pendant que ses deux compagnes plaçaient leur manchon devant leur visage, afin de ne pas voir un spectacle qui leur inspirait de pénibles réflexions.

Quand la voiture s'arrêta devant l'édifice, plusieurs officiers se présentèrent pour offrir la main aux dames.

— Je vous remercie, dit Agnès à l'un des plus empressés ; nous autres, qui sommes accoutumées au climat, nous marchons sans peine sur la glace, mais ce serait plus difficile pour vous qui êtes étranger.

Et sans daigner regarder ni à droite ni à gauche, elle entra tout droit dans la chapelle.

Cécile montra la même réserve, et son attitude pleine de convenance déconcerta ceux qui cherchaient à la retenir par de futiles propos. Les deux cousines passèrent si vite, que Lionel et Polwarth demeurèrent confondus avec la foule d'officiers qui se pressait sous le portique. Quelques vétérans, groupés autour des massives colonnes, causaient des événements politiques, ou de la situation de leurs corps respectifs. D'un autre côté, quelques jeunes gens imberbes guettaient l'arrivée des femmes, moins pour les admirer que pour étaler leurs brillants uniformes. D'autres groupes s'étaient formés çà et là, soit pour écouter les saillies de quelques loustics de profession, soit pour maudire le pays où ils étaient condamnés à servir, soit enfin pour raconter leurs exploits imaginaires.

Il n'était pas difficile toutefois de rencontrer dans cette réunion des hommes moins disposés à causer du scandale, et plus sensés dans leur conversation. Lionel s'entretenait depuis quelque temps avec un individu de ce genre, lorsque les sons de l'orgue se firent entendre. Le major quitta son compagnon, et il se préparait à entrer, quand il entendit une voix murmurer auprès de lui une espèce de chant natal :

— Malheur à vous, pharisiens, car vous aimez les premières places dans les synagogues, et les salutations dans le marché.

Lionel reconnut à l'instant cette voix, quoiqu'il ne l'eût pas entendue, depuis qu'elle avait retenti dans la fatale redoute. En se retournant, il aperçut Job Pray, installé dans une des niches de la façade. Il était aussi immobile qu'une statue, et répétait par intervalles les versets de saint Matthieu, comme un oracle, s'adressant à ses sectateurs crédules.

— Vous braverez donc toujours le danger? lui dit Lionel. A quoi bon vous exposer aussi inutilement?

Cette question ne produisit aucun effet sur le jeune homme, dont les yeux fixes et ternes ne changèrent même pas d'expression. Il semblait se relever d'une maladie toute récente. Ses traits étaient pâles et amaigris, et tout son extérieur avait un aspect plus misérable qu'autrefois. On aurait dit qu'il était complétement indifférent à tout ce qui se passait autour de lui, et il reprit sans répondre au major : Malheur à vous, scribes et pharisiens, parce que vous fermez aux hommes le royaume des cieux, car vous n'y entrez point vous-mêmes, et vous n'en permettez pas l'accès à ceux qui veulent y entrer.

— Es-tu sourd? s'écria Lionel.

Les yeux du fou se tournèrent vers l'interrogateur, et s'animèrent d'une lueur d'intelligence.

— Réponds-moi donc, fou que tu es!

Job reprit d'un ton sentencieux :

— Quiconque dira à son frère, Raca, sera en danger du conseil, mais quiconque lui dira : Tu es fou, est en danger du feu d'enfer.

Pendant un instant, Lionel fut pour ainsi dire fasciné par la manière dont Job prononça ce terrible anathème; mais cette secrète influence ne dura pas, et il donna un léger coup de canne à l'idiot en lui ordonnant de descendre de la niche.

— Job est un prophète, répondit celui-ci, qui avait perdu son air d'intelligence passagère, et dont la physionomie stupide démentait complétement l'assertion. On se rend coupable en frappant les prophètes; on imite les Juifs qui leur jetaient des pierres et qui les battaient.

— Faites ce que je vous dis, car si vous restez ici, vous serez battu par les soldats. Allez-vous-en, et revenez me voir après le service; je vous donnerai un vêtement meilleur que celui que vous portez.

— N'avez-vous jamais lu le bon livre? dit Job ; on y recommande de ne s'occuper ni du vêtement ni de la nourriture : Nab prétend que Job ira au ciel après sa mort, car il n'a rien pour s'habiller, et peu de chose pour manger. Les rois portent des couronnes de diamants et des ajustements dorés. Aussi vont-ils toujours en enfer.

Après avoir proféré ces paroles, Job se blottit au fond de la niche et se mit à jouer avec ses doigts comme un enfant heureux d'exercer ses forces. En même temps, Lionel, dont un cliquetis d'armes avait attiré l'attention, aperçevait en se retournant plusieurs officiers d'état-major qui s'étaient arrêtés pour écouter ce qui se passait. Au premier rang se tenaient les généraux Howe et Burgoyne, les yeux fixés sur l'être bizarre tapi au fond de la niche. Le major Lincoln s'inclina profondément par respect pour ces grands dignitaires.

— Quel est ce drôle? demanda d'un ton brusque le général en chef; comment se permet-il de condamner à la perdition tous les puissants de la terre, y compris son souverain?

— C'est un malheureux dépourvu d'intelligence, repartit le major Lincoln; le hasard me l'a fait connaître. Il sait à peine ce qu'il dit, et moins encore en présence de quelles personnes il se trouve.

— C'est à ces opinions erronées, mises en circulation par des ignorants, qu'il faut attribuer l'insubordination des colonies. Pouvez-vous, major, me répondre de la loyauté de votre singulière connaissance?

Lionel allait répondre, lorsque Burgoyne s'écria :

— Parbleu! c'est le compère dont je vous ai déjà parlé et qui a fait un si grand saut du haut de la côte de Copp's-Hill! Suis-je dans l'erreur, Lincoln? N'est-ce pas le braillard qui montrait tant d'animation le jour de la bataille et qui dégringola jusque sur la plage?

— Votre mémoire vous sert à merveille, monsieur, reprit Lionel en souriant, la simplicité de ce garçon lui a souvent été funeste.

Burgoyne donna un léger coup de coude au général Howe. Ce geste signifiait que le pauvre hère dont il s'agissait ne valait pas la peine qu'on s'en occupât. Cependant la colère du commandant en chef ne s'apaisa pas et l'on put craindre qu'il ne fît aux dépens de Job un emploi impolitique de son autorité militaire, qu'il aimait à faire prévaloir.

Ces dispositions furent devinées par Burgoyne, qui dit avec empressement :

— Pauvre diable! sa trahison a été doublement punie : d'abord par une chute de quarante pieds de haut, ensuite par la douleur d'assister au glorieux triomphe des troupes de Sa Majesté.

Howe se laissa persuader insensiblement; il sourit, mais il y avait encore un reste de mauvaise humeur sur ses traits.

— Surveillez votre protégé, major Lincoln, reprit-il; sans cela, sa condition pourrait empirer, quoiqu'elle ait déjà l'air assez triste. Un pareil langage ne saurait être toléré dans une ville assiégée, car la foule qui nous entoure ici, je crois, a la prétention d'être une armée assiégeante.

— Mais oui, dit Burgoyne, c'est sous prétexte de siége qu'elle vient rôder autour de nos quartiers d'hiver.

— Je reconnais d'ailleurs, ajouta le général en chef, que ces coquins se sont bien comportés à Bunker-Hill ; ils se sont battus comme des hommes!

— En désespérés et avec une certaine habileté, repartit Burgoyne, mais ils avaient affaire à forte partie... Entrons-nous?

Le front du général en chef était complétement déridé.

— Allons, messieurs, nous sommes en retard! Si nous ne nous dépêchons, nous n'aurons pas le temps de prier pour le roi et encore moins pour nous.

En disant ces mots, Howe avait fait un pas en avant, lorsque le général Clinton arriva avec ses aides de camp. A son aspect, le rayonnement de l'amour-propre satisfait disparut des traits du commandant en chef, qui entra précipitamment dans l'église après avoir salué son rival avec une politesse glaciale. Tous deux étaient presque brouillés depuis la bataille où le secours de Clinton avait été si efficace. Pensant qu'il pouvait se formaliser, Burgoyne s'approcha gracieusement de lui et trouva moyen de faire en quelques mots allusion à cette même bataille, source de la mésintelligence des généraux. Clinton céda à l'influence de la flatterie et suivit son commandant en chef à l'église avec une satisfaction intime qu'il prit peut-être pour l'oubli des injures. Les aides de camp, les secrétaires, les curieux entrèrent dans le temple et Lionel se trouva seul avec l'idiot.

Dès que celui-ci s'était aperçu de la présence du chef anglais il était resté entièrement immobile. Ses yeux étaient fixés dans le vide; sa mâchoire pendante donnait à sa physionomie un air d'imbécillité complète; mais quand le brillant état-major se fut éloigné, Job sentit se dissiper les craintes qui troublaient sa faible tête et il dit à voix basse :

— Qu'ils montent sur la colline, le peuple leur donnera une leçon.

— Misérable entêté! s'écria Lionel en l'arrachant sans cérémonie de sa niche, voulez-vous persévérer dans vos mauvais propos jusqu'à ce qu'on vous fasse fouetter par les soldats?

— Vous avez promis à Job que les grenadiers ne le battraient plus, et Job s'est engagé à faire vos commissions.

— Oui, mais si vous n'apprenez à vous taire, j'oublierai ma promesse et je vous livrerai à la colère de tous les grenadiers de la ville.

— En tout cas, dit Job avec l'exaltation d'un fou dont l'accès commence, il y en a la moitié de morts. Job a entendu le plus grand de la bande crier comme un lion : — Hurrah pour le royal-irlandais! Mais il n'a plus parlé depuis, quoique Job n'eût pour épauler son fusil que l'épaule d'un homme mort.

— Malheureux! s'écria Lionel en reculant d'horreur, vos mains sont souillées du sang de Mac Fuse!

— Les mains de Job ne l'ont pas touché, répliqua l'imperturbable idiot; il est mort où il était tombé.

Toutes les idées du major furent un moment bouleversées; mais entendant retentir sous le portique la jambe de bois de Polwarth, il dit d'une voix étouffée et avec précipitation :

— Allez-vous-en, misérable, allez chez madame Lechmere et dites à Meriton de soigner mon feu.

L'idiot fit un mouvement pour obéir, mais il se ravisa et jeta sur Lionel un regard où se peignaient de poignantes souffrances.

— Voyez, dit-il, Job grelotte de froid. Abigaïl et Job n'ont plus de bois, puisque les gens du roi se battent pour ramasser des bûches; permettez à Job de se chauffer un peu, son corps est froid comme la mort.

Profondément touché de cette requête et du déplorable aspect de Job, le major lui fit un signe d'assentiment et se tourna rapidement vers son ami. Il lut dans les yeux de Polwarth que celui-ci avait entendu une partie du précédent dialogue et s'en était singulièrement ému. Pendant que Job piétinait de son mieux sur le pavé couvert de verglas, le capitaine d'infanterie légère le suivit des yeux avec une expression sur laquelle il était impossible de se méprendre.

— N'ai-je pas entendu le nom du pauvre Mac Fuse? demanda-t-il.

— C'est une fanfaronnade de ce fou... Mais pourquoi n'allons-nous pas à notre banc?

— Ce drôle est votre protégé, major Lincoln; mais vous poussez peut-être trop loin la patience... Je viens vous chercher, à la requête d'une dame. Deux beaux yeux bleus demandent à tous ceux qui entrent dans l'église pourquoi le major Lincoln ne vient pas.

Lionel essaya de sourire, et les deux amis allèrent sans délai prendre place dans le banc de madame Lechmere.

La solennité du service divin fit par degrés oublier au major les tristes réflexions que lui avaient suggérées son entrevue avec Job. Quand le ministre lut les actions de grâces qui le concernaient personnellement, le jeune homme entendit le bruit de la respiration entrecoupée de Cécile, qui était à genoux auprès de lui, et la reconnaissance de l'amant se mêla aux aspirations du chrétien. Quand il se leva, il surprit au passage son doux regard derrière les plis du voile de sa fiancée, et il se sentit heureux de posséder l'affection d'une femme aussi pure et aussi charmante.

La cérémonie ne fut pas tout à fait aussi consolante pour Polwarth. En se relevant non sans peine, il regarda tristement son corps mutilé, et quand il s'assit, sa jambe artificielle, en contact avec le banc, fit entendre un bruit qui attira l'attention de toute l'assemblée. On aurait

dit qu'il voulait montrer à tous les personnes en faveur desquelles ils avaient spécialement prié.

L'officiant eut le bon esprit de ne pas fatiguer ses nobles auditeurs par un trop long sermon. Il employa une minute à énoncer son texte; quatre minutes suffirent à son exorde, dix au développement des arguments, et quatre minutes et demie à la péroraison. Il économisa une demi-minute sur le temps consacré d'ordinaire aux pieuses exhortations, et les assistants qui constatèrent le fait en tirant leurs montres, parurent n'éprouver que de la satisfaction.

Après le service, Polwarth vint le remercier, lui serra la main, et le félicita sur la beauté de son sermon.

— Indépendamment de ses autres mérites, dit-il, il a eu celui de ne pas durer longtemps.

CHAPITRE XX.

Heureusement peut-être pour notre héros, une indisposition obligeait madame Lechmere à garder la chambre. Elle ne pouvait plus montrer, à l'égard de son petit-neveu, ces préoccupations mondaines dont il s'était souvent défié, ou lui révéler par quelques paroles des calculs intéressés. L'image de Cécile apparaissait à son amant dans tout son éclat, sans tache et sans mélange. Absorbé par son amour, il ne songeait même plus aux scènes inexplicables dans lesquelles sa tante avait joué un rôle. S'il se les rappelait parfois, elles passaient sur les riants tableaux de son ardente imagination, comme l'ombre sans nuage des airs glisse sur un beau paysage. L'amour et l'espérance, ces deux puissants auxiliaires, l'avaient réconcilié avec madame Lechmere. Il lui tenait compte d'ailleurs d'un accident dont la cause semblait être l'affection qu'elle lui portait.

Le jour de l'opération de laquelle dépendait la vie du major, sa tante en avait attendu l'issue avec la plus vive anxiété. Dès qu'elle avait été instruite du succès, elle s'était dirigée en toute hâte vers la chambre du blessé. En vain Agnès Danforth avait voulu l'arrêter: madame Lechmere, avec cette vivacité imprudente, s'était élancée dans l'escalier. Son pied s'était embarrassé dans sa robe, et elle avait fait une chute qui aurait pu être fatale même à une femme beaucoup plus jeune. Il en était résulté des douleurs internes, et une assez vive inflammation, mais les symptômes alarmants commençaient à disparaître.

Lorsque Cécile et Agnès revinrent de l'église, elles montèrent dans l'appartement de la malade, laissant Polwarth regagner son domicile, et Lionel se promener de long en large dans le salon. Pour se distraire, le jeune homme s'amusa à examiner les bizarres ornements des boiseries, sur lesquelles les armoiries de sa famille étaient si fréquemment reproduites, et si avantageusement placées. Enfin il entendit des pas légers dont le bruit lui était connu, et miss Dynevor vint le rejoindre.

— Eh bien, lui dit-il en s'asseyant à côté d'elle sur un canapé, j'espère que ma tante se porte mieux?

— Si bien qu'elle veut risquer ce matin une entrevue avec vous. En vérité, Lionel, ma grand'mère a des droits positifs à votre reconnaissance. Quoiqu'elle soit indisposée, elle n'a cessé de demander de vos nouvelles; et souvent même avant de répondre aux questions qu'on lui adressait sur sa santé, elle exigeait qu'on lui donnât des renseignements sur la vôtre.

— C'est donc à vous que je dois de la reconnaissance, répliqua Lionel, car si mes jours ont tant de prix à ses yeux, c'est sans doute parce que je dois unir ma destinée à celle de sa petite-fille. Avez-vous instruit madame Lechmere de toutes mes prétentions? Connaît-elle notre engagement?

— J'ai dû le lui revéler. Tant que votre vie était en péril, j'ai renfermé mes sentiments dans mon cœur; mais quand on nous a fait espérer votre rétablissement, j'ai déposé votre lettre entre les mains de ma tutrice naturelle, et j'ai eu la consolation de savoir qu'elle approuvait ma... Comment dirai-je, Lincoln? le mot folie ne serait-il pas le meilleur?

— Employez le mot que vous voudrez, pourvu que vous ne vous rétractiez point. Par égard pour la faiblesse de madame Lechmere, je me suis abstenu de sonder ses intentions; puis-je me flatter, Cécile, qu'elle ne me repoussera point?

Le sang monta au visage de miss Dynevor, mais elle se remit de son émotion involontaire, et répondit avec calme:

— Non, sans doute, comme chef de la famille Lincoln, vous avez toujours été l'objet de la prédilection de ma grand'mère. C'est une faiblesse bien naturelle, mais ce n'en est pas moins une faiblesse!

Lionel devina en ce moment les scrupules de délicatesse qui avaient fait paraître miss Dynevor si capricieuse, dans ce temps où il lui adressait ses hommages, sans l'avoir encore captivée. Au reste, il garda pour lui sa découverte.

— Ainsi, reprit-il, je puis solliciter le consentement de votre grand'mère à notre union immédiate?

— Quoi! pouvez-vous songer à célébrer une noce, lorsque vous êtes exposé à suivre d'un moment à l'autre le convoi de quelque ami?

— Cette raison même doit nous faire hâter notre mariage, Cécile. La saison avance, et ce semblant de guerre doit avoir un terme. Le général Howe sortira de ses lignes pour chasser les Américains des collines, ou bien il portera la guerre sur un autre point du territoire. Dans les deux cas, vous vous trouverez au milieu des alarmes et des dissensions civiles, auprès d'une mère dont vous êtes plutôt le soutien que la pupille. Vous ne pouvez refuser d'accepter ma protecion dans une pareille crise, si ce n'est pour moi, que ce soit du moins pour vous.

— Vos arguments sont ingénieux, répondit miss Dynevor; mais permettez-moi de n'en pas être convaincue. Supposons qu'on parvienne à chasser des collines l'armée de Washington, qui, tout rebelle qu'il soit, a d'incontestables qualités, je n'ai pas à m'en occuper. Si, au contraire, Howe se décide à évacuer, je resterai tranquillement où je suis. La présence d'une garnison anglaise ou le retour de mes compatriotes garantit également ma sécurité.

— Mais si l'on se bat, Cécile, je puis être appelé à prendre les armes. Vous savez, par une triste expérience, que je ne suis pas invulnérable; ma blessure a été pour votre cœur généreux le sujet de douloureuses émotions. Eh bien, chère Cécile, s'il fallait encore passer six mois pareils, lequel vaudrait mieux de me prodiguer vos soins affectueux en secret, comme secrètement fiancée, ou de montrer votre tendresse au monde à titre d'épouse légitime?

Ces paroles du major firent venir dans les yeux de miss Dynevor des larmes, qui, après avoir roulé sur ses longs cils noirs, se détachèrent comme des perles du réseau tremblant auquel elles étaient suspendues. Alors elle leva la tête et dit à Lionel, qui la regardait avec amour:

— Ne croyez-vous pas que j'aie assez souffert comme fiancée, faut-il que des liens plus étroits comblent la mesure de ma douleur?

— Mais répondez d'abord à ma question avant de m'en adresser une.

— Est-elle complétement désintéressée, Lincoln?

— Elle ne l'est peut-être pas en apparence; mais la vérité est que tout en m'occupant de mon propre bonheur, je songe à vous défendre contre le rude contact de ce monde.

Miss Dynevor éprouvait un grand embarras; cependant elle dit à voix basse:

— Vous oubliez, major Lincoln, que j'ai à consulter une personne, sans l'approbation de laquelle je ne puis rien promettre.

— Voulez-vous vous en rapporter à sa sagesse? Si madame Lechmere approuve notre union immédiate, puis-je lui dire que vous m'avez autorisé à lui demander son adhésion?

Cécile ne répondit pas; mais souriant à travers ses larmes, elle laissa Lionel s'emparer de sa main d'une manière qu'il n'était pas difficile de prendre pour un consentement.

— Allons donc, s'écria-t-il; courons chez madame Lechmere. Ne m'avez-vous pas dit qu'elle m'attendait? Et prenant le bras de miss Dynevor, il l'entraîna vers la chambre de la malade. Toutefois, malgré son impétuosité, avant de franchir le seuil de la porte, il ne put s'empêcher de songer aux mystérieuses intrigues dont sa tante était accusée. De noirs soupçons se réveillèrent dans son âme; mais il passa par-dessus toute considération en contemplant la douce et tremblante créature qui s'appuyait sur son bras. Il se souvint aussi des attentions que sa tante avait eues pour lui, et loin de faire froide mine à la malade, il l'aborda avec cordialité et même avec une sorte de reconnaissance.

Madame Lechmere était alitée depuis plusieurs semaines, et ses traits creusés par l'âge attestaient par leur pâleur et leur amaigrissement les ravages de la maladie. Sa figure avait cette expression d'angoisse, que les souffrances corporelles longues et prolongées laissent parfois sur la physionomie humaine. Cependant son front était calme, et ce n'était qu'à de courts intervalles que le jeu de ses muscles trahissait encore quelques douleurs passagères. Elle reçut les visiteurs avec un sourire plus doux et plus conciliant que d'habitude.

— Merci, merci, cousin Lionel, dit-elle en tendant à son petit-neveu sa main flétrie; c'est une délicate attention de la part des malades de venir voir ceux qui se portent bien, car après avoir désespéré de vous, je ne puis regarder comme de sérieuses blessures les contusions insignifiantes dont je me plains.

— Je souhaite, madame, que vous vous rétablissiez aussi bien que moi, dit Lionel; je n'oublierai jamais que je suis la cause involontaire de votre indisposition.

— Laissons cela, monsieur; il est naturel de s'intéresser à ses parents, j'ai le bonheur d'assister à votre guérison, et j'aurai celui de voir cette maudite rébellion étouffée, s'il plaît à Dieu.

Elle s'arrêta, et souriant au jeune couple qui s'approchait de sa couche, elle ajouta:

— Cécile m'a tout dit, major Lincoln.

— Pas tout, ma chère dame, interrompit Lionel, j'ai quelque chose à ajouter; et j'avouerai en commençant que vous êtes appelée à juger mes prétentions.

— Avec votre naissance, votre éducation, vos vertus, cousin Lionel, vous ne sauriez avoir de prétentions. Cécile, mon enfant, passez dans mon cabinet, et ouvrez le tiroir secret de mon bureau, vous y trouverez un papier qui porte votre nom; lisez-le, et apportez-le moi.

Elle fit signe à Lionel de s'asseoir, et reprit la conversation après le départ de sa petite-fille.

— Comme nous allons parler d'affaires, major Lincoln, il n'est pas nécessaire que cette timide enfant soit présente. Quelle est la faveur particulière que vous avez à me demander?

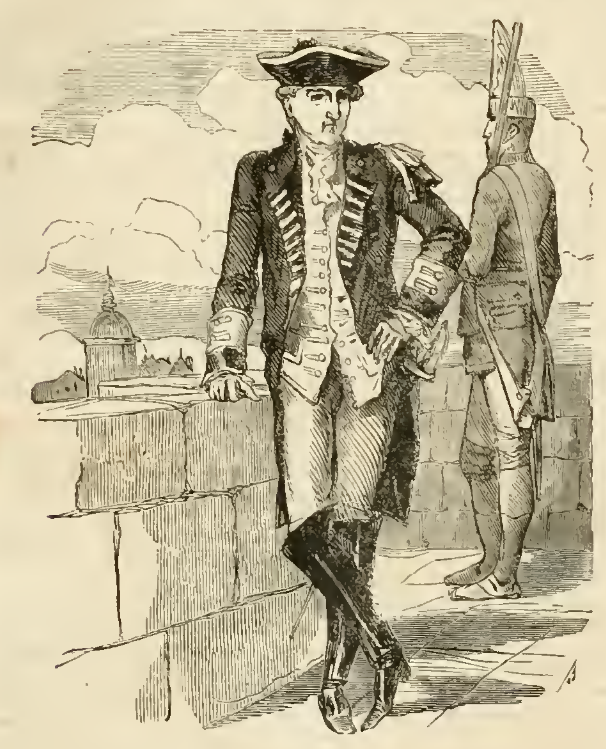
— Je veux vous prier de m'accorder immédiatement le don le plus précieux qui soit à votre disposition.

— Ma petite-fille! les réticences entre nous, cousin Lionel, sont inutiles, car vous vous rappellerez que je suis aussi une Lincoln. Parlons donc à cœur ouvert, comme deux amis, qui veulent prendre une détermination sur une affaire qui les intéresse également.

— Tel est mon plus ardent désir. J'ai représenté à miss Dynevor les périls des temps, la situation critique du pays, et j'y ai trouvé des motifs pour nous marier le plus tôt possible.

— Et qu'a dit Cécile?

— Elle s'est montrée bienveillante, mais fidèle à ses devoirs; elle s'en rapporte entièrement à votre décision, par laquelle elle se laissera guider.



Le général Burgoyne.

Madame Lechmere demeura pendant quelques instants sans répondre; mais ses traits dénotaient l'agitation de son âme. Ce n'était certainement pas le mécontentement qui la faisait hésiter, puisqu'il était impossible de méconnaître la joie qui brillait au fond de ses yeux caves. Elle n'était pas réellement indécise, mais toute sa physionomie indiquait le trouble où pouvait la jeter l'accomplissement subit d'un but longtemps désiré. Son émotion se calma par degrés; ses sentiments devinrent plus naturels, ses yeux sévères se remplirent de larmes, et quand elle reprit la parole, sa voix tremblante avait une douceur que Lionel ne lui avait jamais connue.

— Ma fille Cécile est pleine de respect et de soumission. La fortune qu'elle peut vous apporter, major Lincoln, n'est rien comparativement à vos trésors, et elle n'a point de titre qui puisse augmenter l'éclat de votre nom; mais elle vous donnera quelque chose d'aussi avantageux, de plus avantageux peut-être, un cœur vertueux qui n'a jamais été souillé par une seule pensée coupable.

— C'est mille fois plus estimable à mes yeux, ma digne tante! s'écria Lincoln attendri : quand même elle se présenterait à moi sans fortune et sans nom, elle n'en serait pas moins ma femme, car elle a du prix par elle-même.

— Je ne parle que par comparaison, major Lincoln; la fille du colonel Dynevor, la petite-fille du lord vicomte Cardonnell, est d'une naissance dont personne ne saurait rougir, et la descendante de John Lechmere n'est pas un mauvais parti. Lorsque Cécile deviendra lady Lincoln, elle n'aura pas à cacher l'écusson de ses ancêtres sous le blason de son époux. Mais vous ai-je bien compris? ne m'avez-vous pas demandé de consentir à un mariage immédiat?

— Oui, ma chère dame, et que ne puis-je avoir pour témoin mon pauvre père, qui sera peut-être rendu quelque jour au bonheur et à la raison!

Madame Lechmere contempla son neveu avec égarement et frissonna de tous ses membres. Une légère rougeur passa sur ses joues pâles, et elle sembla près de se trouver mal. Lionel saisit la sonnette, mais il fut arrêté par un geste expressif.

— C'est inutile, dit-elle, je me sens mieux; donnez-moi cette potion qui est auprès de vous.

Madame Lechmere but à longs traits, et quelques minutes après ses yeux avaient repris leur expression d'impassibilité et d'endurcissement.

— Vous voyez, major Lincoln, ajouta-t-elle, que la jeunesse est plus propre que la vieillesse à supporter la maladie; mais revenons au sujet de notre entretien. Non-seulement je vous donne mon consentement, mais je désire que vous épousiez ma petite-fille. C'est un bonheur que j'avais rêvé sans oser l'espérer, et j'ajouterai franchement que l'accomplissement de mes vœux adoucira le soir de mes jours.

— En ce cas, ma chère dame, pourquoi différer? Personne ne peut dire ce que demain nous tient en réserve dans les circonstances où nous nous trouvons, et les heures de combat ne sont pas propices au mariage.

Après avoir rêvé un instant, madame Lechmere répliqua :

— Nous avons une bonne et sainte coutume dans cette province religieuse : c'est de choisir pour entrer dans l'honorable état de mariage le jour que le Seigneur a réservé exclusivement à son culte. Décidez-vous donc pour ce jour ou pour dimanche prochain.

Quelle que fût l'ardeur du jeune homme, il fut un peu surpris de tant de précipitation, mais son orgueil ne lui permit pas d'hésiter.

— Que ce soit donc aujourd'hui, si miss Dynevor y consent.

— La voici, et elle vous dira qu'elle accède à mes volontés. Cécile, ma chère enfant, j'ai promis au major Lincoln que vous seriez sa femme aujourd'hui.

En entendant ces mots, miss Dynevor s'arrêta comme pétrifiée. Ses couleurs passèrent et revinrent tour à tour, et le papier qu'elle apportait tomba à ses pieds, qui semblaient cloués au parquet.

— Aujourd'hui! répéta-t-elle d'une voix éteinte; ai-je bien entendu, ma grand'mère?

— Aujourd'hui même, mon enfant.

— Pourquoi cette répugnance? dit Lionel en la faisant asseoir. Vous savez dans quelles circonstances fatales nous vivons; vous avez partagé nos idées. Songez que l'hiver touche à sa fin, et que le premier dégel pourrait amener des événements qui changeraient entièrement notre situation.

— Ces raisons peuvent avois du poids à vos yeux, major Lincoln, interrompit madame Lechmere d'un ton dont la solennité frappa ses auditeurs, mais j'ai des motifs plus sérieux. N'ai-je pas déjà éprouvé les funestes conséquences d'un retard! Vous êtes jeunes et purs, pourquoi ne seriez-vous pas heureux? Cécile, si vous m'aimez et me respectez comme je le crois, vous vous marierez aujourd'hui.

— Laissez-moi le temps de réfléchir, ma chère mère; l'engagement que je vais contracter est si nouveau et si imposant! Major Lincoln, mon cher Lionel, je connais la générosité de votre caractère, je me confie à votre bonté.

Lionel ne répondit pas, mais madame Lechmere reprit avec calme :

— C'est à ma prière que vous cédez et non à la sienne.

Miss Dynevor se leva froidement, comme si sa délicatesse eût été offensée, et elle dit à son amant avec un douloureux sourire :

— La maladie a certainement affaibli ma bonne mère, vous m'excuserez donc si je désire rester seule avec elle.

— Je vous laisse, Cécile, répondit le jeune homme, mais si vous attribuez mon silence à d'autres motifs qu'aux égards que j'ai pour vos sentiments vous êtes injuste envers vous et envers moi.

Cécile exprima sa reconnaissance par un coup d'œil, et il se retira pour attendre le résultat de l'entretien. La demi-heure que Lionel passa seul dans sa chambre lui sembla plus longue qu'une année; mais enfin Meriton vint lui annoncer que madame Lechmere le demandait.

Le major vit du premier coup d'œil que sa cause était gagnée. Sa tante s'était recouchée sur son oreiller, et sa figure avait une expression si prononcée de calcul et d'égoïsme satisfaits, qu'il regretta presque de n'avoir pas échoué. Mais lorsqu'il aperçut Cécile éplorée et rougissante, il se dit que pourvu qu'elle fût à lui de plein gré, peu lui importaient les instigations qui l'avaient déterminée.

— Vous m'avez jugé, dit-il en s'approchant de sa fiancée; je dois renoncer à mes illusions; mais j'ai lieu d'espérer, si vous n'avez consulté que votre bonté.

— J'aurais eu tort peut-être, répondit miss Dynevor en souriant, de vous disputer quelques jours, puisque je me sens prête à consacrer mon existence à votre bonheur. Ma grand'mère désire que je me place sous votre protection.

— Ainsi, c'est pour ce soir.

— La cérémonie peut se retarder, si quelque difficulté se présente.

— Il n'y en a aucune, interrompit Lionel. Grâce au ciel, les formalités du mariage sont très-simples dans les colonies, et nous avons le consentement de tous ceux qui ont des droits sur nous.

— Allez donc, mes enfants, et faites les dispositions nécessaires : c'est un lien solennel qui vous lie; il doit assurer votre félicité.

Lionel serra la main de sa prétendue, qui, se jetant dans les bras de

sa grand'mère, laissa échapper un torrent de larmes. Madame Lechmère ne repoussa point son enfant ; elle la pressa au contraire à plusieurs reprises sur son cœur ; mais ses regards trahissaient plutôt l'orgueil mondain que les émotions qu'une pareille scène aurait dû naturellement exciter.

CHAPITRE XXI.

Le major Lincoln avait deviné juste ; les lois relatives au mariage dans le Massachusetts étaient appropriées à la situation d'une colonie naissante, et n'apportaient point d'obstacle à ceux qui voulaient contracter une union indissoluble. Toutefois, Cécile avait été élevée dans l'Eglise anglicane, et tenait à en accomplir tous les rites. Quoiqu'il



— Allez donc, mes enfants, et faites les dispositions nécessaires, dit madame Lechmere ; c'est un lien solennel qui vous lie, il doit assurer votre félicité.

ne fût pas rare de voir les colons choisir le dimanche pour les marier, une fureur réformatrice avait banni l'autel de la plupart des temples, et l'on ne célébrait guère les cérémonies du mariage dans les édifices destinés au culte public. Miss Dynevor, voulant donner toute la solennité possible à un acte dont elle sentait vivement l'importance, exprima le désir de se marier dans l'église où elle avait le matin même prié pour l'homme qui allait devenir son époux. On y avait conservé un autel ; mais en s'y présentant, il n'était pas nécessaire de se marier en public. Afin d'éviter l'affluence, il fut décidé que la cérémonie aurait lieu à une heure avancée, et qu'elle serait enveloppée de mystère. La faiblesse de madame Lechmere et les émotions de la journée suffisaient pour la dispenser d'assister à l'union de sa petite-fille. Miss Dynevor ne prit pour confidente que sa cousine, et comme elle était au-dessus de tous les détails mesquins qui accompagnent ordinairement les préparatifs d'un mariage, elle eut bientôt terminé tous les arrangements. Elle attendit l'heure prescrite sans alarme, sinon sans émotion.

Lionel eut beaucoup plus à faire ; il savait que la moindre indiscrétion réunirait autour de l'église une foule importune de curieux, et il dressa ses batteries en conséquence. Il envoya secrètement Meriton demander au pasteur à quelle heure on pourrait le voir dans la soirée. Le docteur Liturgie fit répondre qu'après neuf heures ses devoirs de la journée étaient accomplis, et qu'il recevrait alors avec plaisir le major Lincoln. Il n'y avait pas à hésiter, et Cécile fut priée de se trouver devant l'autel à dix heures précises. Lionel, qui se méfiait de son ami Polwarth, se contenta de lui dire qu'il se mariait ce soir et qu'il le priait de se rendre à Tremont-Street, dans un traîneau couvert, pour y prendre la fiancée.

Toutes ces démarches mystérieuses avaient un certain attrait pour l'esprit romanesque du major. Il n'était pas complétement exempt de cette mélancolie morbide qui semblait l'apanage de toute sa famille, et il ne se trouvait pas toujours moins heureux parce qu'il avait quelque chagrin. Cependant, doué d'une intelligence active et développée par une excellente éducation, livré de bonne heure à lui-même, il était parvenu à maîtriser des prédispositions funestes et à les dissimuler aux autres et presque à lui-même. Si l'on juge de son caractère par ce que nous en avons retracé dans le cours de cette véridique histoire, on verra que ce n'était pas un homme sans défauts, mais qu'il avait assurément d'éminentes qualités.

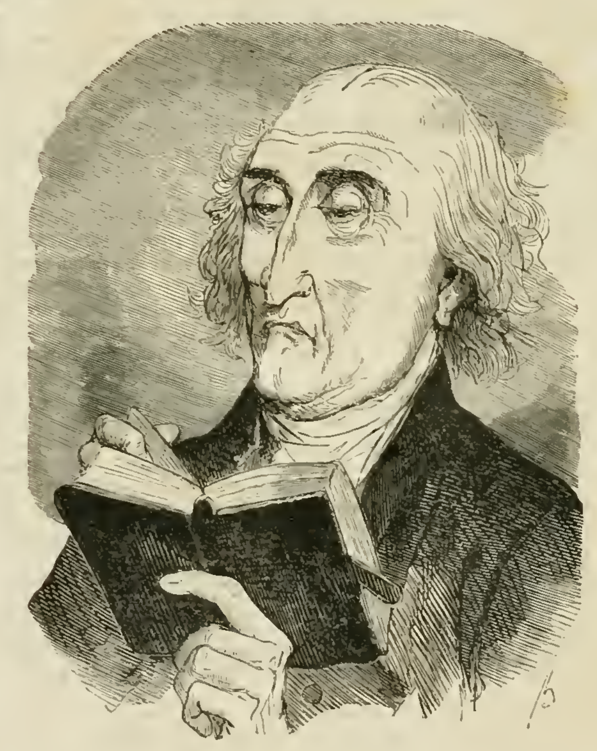
Comme le jour tirait à sa fin, les habitants de l'hôtel de Tremont-Street se réunirent pour prendre le repas du soir, suivant l'usage des colonies. Cécile était pâle, et pendant qu'elle servait à table, sa petite main était parfois agitée d'un léger tremblement : ses yeux humides dénotaient un calme forcé, et l'on pouvait croire qu'elle avait appelé à son aide toute sa résolution, pour se conformer aux vœux de sa grand'mère. Agnès Danforth observait en silence, mais ses regards décelaient par intervalles la surprise que lui causaient ces noces si brusquement décidées et si mystérieusement célébrées.

On aurait dit que l'importance du parti qu'elle allait prendre avait rendu Cécile supérieure à l'affectation de son sexe, car elle parlait des préparatifs du mariage en avouant naïvement qu'elle désirait les voir menés à bien et qu'elle craignait les éventualités qui pouvaient contrecarrer ses projets.

— Lincoln, dit elle, si j'étais superstitieuse et si j'avais foi dans les présages, l'heure et le temps pourraient m'intimider. Voyez, le vent souffle à travers les solitudes immenses de l'Océan et la neige tourbillonne dans les rues.

— Il n'est pas encore trop tard pour contremander la cérémonie, répondit le major avec inquiétude ; j'ai agi avec la prudence d'un grand général, de sorte qu'il m'est aussi facile de rétrograder que d'avancer.

— Voudriez-vous battre en retraite devant un être aussi peu formidable que moi ? repartit Cécile en souriant.



Le docteur Liturgie.

— Vous comprenez bien que je propose seulement de changer le lieu du mariage. Je crains de vous exposer, vous et votre bonne cousine, à la tempête, qui, comme vous le dites, après avoir si longtemps balayé l'Océan pourrait se réjouir de traverser enfin la terre ferme pour y déchaîner sa furie.

— J'ai deviné votre intention, Lionel, et vous ne devez pas mal interpréter la mienne. Je serai votre femme ce soir, de ma pleine volonté ; car pourquoi douterais-je de vous plus qu'autrefois ? Mais je tiens à prononcer mes vœux à l'autel.

Agnès s'apercevant que l'émotion étouffait la voix de sa cousine, l'interrompit d'un ton enjoué.

— Ne vous inquiétez pas de la neige, dit-elle en riant, les filles de Boston y sont accoutumées ; que de fois, quand nous étions enfants, nous avons descendu en traîneau le versant de Beacon-Hill par un temps pire que celui-ci !

— Nous faisions à dix ans, ma chère Agnès, des choses qui ne seraient plus convenables à vingt ans.

— Quel air majestueux vous prenez déjà ! s'écria miss Danforth en joignant les mains avec une feinte admiration : major Lincoln, il faut vite conduire cette respectable dame à l'église ; ne vous occupez donc plus d'elle, et songez à vous vêtir chaudement pour vous garantir du froid.

Lionel riposta, et il y eut entre Agnès et lui un échange de saillies que Cécile même écouta avec plaisir. Quand l'heure approcha, Polwarth parut dans un costume convenable et avec un air aussi grave que le comportait la circonstance. Lionel s'empressa de communiquer ses plans à son ami. Le capitaine d'infanterie légère devait, quelques minutes avant dix heures, faire monter les dames dans un traîneau couvert et les conduire à la chapelle, qui n'était qu'à une portée de fusil de l'hôtel Lechmere. Le marié devait les attendre avec le pasteur. Il chargea Meriton de compléter ces instructions, murmura à Cécile quelques paroles de tendre encouragement, s'enveloppa de son manteau et sortit.

Pendant que Polwarth essaye d'obtenir des éclaircissements de la capricieuse Agnès, avec laquelle Cécile l'a laissé, nous accompagnerons le fiancé chez le docteur Liturgie.

Le major Lincoln trouva les rues entièrement désertes. La nuit n'était pas sombre, car la lune se montrait au milieu des masses de nuages que la tempête chassait devant elle, et dont l'aspect menaçant formait un magnifique contraste avec les clartés qui couvraient les maisons et les coteaux. Par intervalles, le vent détachait de quelque toit de longues guirlandes de neige, et une bruine glacée tourbillonnait dans les rues. Tantôt la bourrasque hurlait entre les cheminées et les tourelles; tantôt elle se taisait, comme si les éléments, après avoir épuisé leurs forces, eussent cédé à l'action insensible mais constante du printemps. L'heure et la saison étaient, sous quelques rapports, en harmonie avec le caractère exalté du jeune homme. La solitude des rues, les sifflements de la bise, les lueurs passagères de la lune, les sombres vapeurs qui le couvraient de temps en temps, tout contribuait à ses bizarres plaisirs. Il marchait sur la neige avec cette sorte de joie que tous les hommes sont capables de goûter dans les moments de solitude et d'abandon. Il pensait à la fois au but de sa course et aux circonstances imprévues qui avaient nécessité tant de mystères. Le secret de la vie de madame Lechmere lui revint plusieurs fois à l'esprit, mais il le chassa pour se livrer à des réflexions plus agréables, et pour s'occuper de celle qui lui témoignait une affection si profonde, une confiance si absolue.

Comme le docteur Liturgie demeurait à North-End, qui était alors un des quartiers aristocratiques de Boston, il fallait que Lionel se hâtât s'il voulait être exact au rendez-vous. Jeune, actif et plein d'espoir, il bravait courageusement les aspérités d'un pavé inégal, et quand il fut admis en présence de l'ecclésiastique, il eut la satisfaction de voir en consultant sa montre qu'il avait distancé la vitesse proverbiale du temps.

Le révérend, assis dans son cabinet, se dédommageait de ses travaux sur une chaise longue, devant un bon feu, en savourant un mélange de cidre, de gingembre et d'autres épices, appelé dans le pays *samson*. Sa belle perruque était remplacée par un bonnet de velours noir; ses souliers étaient débouclés, et il en avait retiré ses talons. Enfin, il avait pris toutes les dispositions d'un homme qui après une journée de fatigue était bien déterminé à passer tranquillement la soirée. Sa pipe, quoique remplie, n'était pas allumée, par égard pour l'hôte qu'il attendait.

Comme le docteur connaissait un peu le major Lincoln, ils s'assirent tous deux sans aucune introduction préalable. L'un cherchait à maîtriser l'embarras qu'il éprouvait pour expliquer le but de sa visite; l'autre se demandait pourquoi un membre du parlement, héritier de dix mille livres sterling de rente, venait le voir par une nuit aussi inclémente.

Enfin Lionel parvint à faire comprendre au prêtre ce qu'il désirait. Le docteur Liturgie l'écouta avec la plus profonde attention ; puis, il alluma machinalement sa pipe, et répandit autour de lui de gros nuages de fumée, comme s'il eût senti qu'il était question d'abréger ses plaisirs, et qu'il fallait bien employer le temps.

— Quoi, vous voulez vous marier le soir, quand le service est fini ! murmura-t-il entre deux bouffées; certainement, major Lincoln, mon devoir est de marier mes paroissiens, mais...

— Je sais, interrompit Lionel avec impatience, que ma demande est irrégulière; aussi je veux vous y intéresser.

A ces mots, il tira de sa poche une bourse bien garnie, et déposa une petite pile d'or à côté des lunettes d'argent du prêtre, comme pour faire ressortir la différence des deux métaux.

Le docteur Liturgie s'inclina, et changea sa pipe de côté, afin qu'aucun nuage n'interceptât la vue du brillant cadeau. Ensuite, il releva le talon d'un de ses souliers, et regarda quel temps il faisait en soulevant les rideaux de sa fenêtre.

— La cérémonie, demanda-t-il, ne pourrait-elle s'accomplir chez madame Lechmere? Miss Dynevor est délicate, et l'air froid de la chapelle pourrait lui nuire.

— Elle désire se présenter à l'autel, et vous comprenez que ce n'est pas à moi à combattre sa résolution.

— Ces intentions sont pieuses, sans doute, mais il faut distinguer dans l'église le spirituel et le temporel. Les lois des colonies sont relâchées par rapport au mariage, major Lincoln !

— Mais il n'est pas en mon pouvoir de les changer, mon bon monsieur; permettez-moi donc d'en profiter, quelle que soit leur imperfection.

— Je ne m'y oppose nullement; il est de mon devoir de baptiser, de marier, d'enterrer, ce qui embrasse, comme je le dis souvent, le commencement, le milieu et la fin de l'existence... Mais permettez-moi, major Lincoln, de vous offrir un peu de mon breuvage; c'est ce qu'à Boston on nomme du samson, et rien n'est plus efficace pour combattre l'influence d'une nuit de février,

— La boisson est bien nommée, eu égard à sa force, dit Lionel après avoir mouillé ses lèvres.

— Ah! vous autres, gens du monde, vous pouvez vous permettre de prendre du samson affaibli, sortant des mains de Dalilah ; mais un homme de ma profession doit repousser tout ce qui vient d'une pareille femme. On distingue deux Samson, l'un avec ses cheveux, l'autre privé de sa chevelure, et je crois être orthodoxe en préférant celui qui a conservé sa vigueur et ses avantages naturels.

Le docteur Liturgie se mit à rire de ses propres saillies, et Lionel, le voyant en belle humeur, en profita pour le décider à partir. Le pasteur épicurien ne fit plus valoir qu'une seule objection sérieuse. On avait laissé éteindre le feu des poêles de l'église, et le sacristain avait été emporté le soir même de la chapelle dans un état déplorable. On supposait que ce fonctionnaire était atteint de la terrible épidémie dont les ravages augmentaient les misères du siége.

— Il a la petite vérole bien caractérisée, dit le docteur; elle lui aura sans doute été communiquée par un des émissaires que les rebelles envoient dans la ville pour y semer la contagion.

— Les deux partis s'accusent mutuellement d'avoir recours à ces odieux moyens, répliqua Lionel ; mais je suis convaincu que notre général en chef est au-dessus d'une pareille bassesse, et je ne me permettrais pas d'en soupçonner les autres hommes, sans avoir des preuves positives.

— C'est trop charitable, beaucoup trop charitable, monsieur!... Mais que la maladie vienne d'où elle voudra, il n'en est pas moins probable qu'elle emportera mon sacristain.

— Je me charge de faire rallumer le feu, dit Lionel; les charbons doivent fumer encore dans les poêles, et nous avons une heure devant nous.

L'ecclésiastique était trop consciencieux pour garder l'or qu'on lui avait offert sans l'avoir gagné, et malgré la secrète résistance de ses instincts, il ne se faisait prier que pour la forme. On convint de tout, et le major se retira, après avoir reçu la clef de la chapelle.

Lorsque le major Lincoln fut dans la rue, il chercha des yeux quelque soldat inoccupé qui pût remplir l'intérim de l'infortuné sacristain; mais chacun s'était retiré chez soi, et le peu de lumières qui paraissaient aux fenêtres prouvaient même que l'heure du repos général était arrivée. Ne sachant où trouver un aide, il s'était arrêté indécis à l'entrée de la place du Bassin, quand il vit un homme appuyé contre le mur du vieux magasin dont nous avons si souvent parlé. Il n'hésita pas à s'approcher; mais cette figure humaine ne remua pas, et parut ne pas s'apercevoir de la présence d'un étranger.

Quoique la lune fût obscurcie, il y avait assez de clarté pour mettre en relief l'extrême misère de l'homme tapi contre la muraille. A peine vêtu de quelques haillons, il essayait en vain de se soustraire à l'action d'une bise pénétrante, et rongeait avec vivacité un os qui devait avoir été rejeté par quelque soldat, malgré la disette dont souffrait la garnison. A ce douloureux spectacle, Lionel oublia le but de ses recherches, et d'une voix pleine de bienveillance il adressa la parole au malheureux :

— Vous êtes bien froidement logé, mon pauvre homme, et vous faites un maigre souper.

Sans lever les yeux, sans cesser de dévorer sa chétive nourriture, l'homme répondit :

— Le roi a pu fermer les ports et renvoyer les vaisseaux; mais il n'a pas assez d'autorité pour chasser le froid de Boston au mois de mars.

— Sur ma vie, c'est Job Pray! Venez avec moi, mon enfant; je vous donnerai un souper plus solide, et un endroit plus chaud pour manger... Mais dites-moi d'abord, votre mère pourrait-elle me procurer une lanterne et de la lumière?

— On ne peut entrer ce soir dans le magasin, répondit l'idiot d'un ton assuré.

— N'y a-t-il pas dans les environs une boutique où je trouverais ce dont j'ai besoin?

— On en tient là, dit Job.

Et il montra une maison basse, située au côté opposé de la place, et encore éclairée, quoique faiblement.

— Prenez cet argent, et allez m'acheter une lanterne.

Job hésita; il semblait avoir quelque répugnance à obéir.

— Allez vite, mon garçon! je vous laisserai la monnaie pour récompense.

Le jeune homme ne montra plus d'indécision, mais il repartit avec vivacité :

— Job ira, si vous voulez lui permettre d'acheter à manger pour Abigaïl avec la monnaie.

— De très-grand cœur, reprit Lionel; achetez tout ce qu'il vous plaira, et recevez en outre l'assurance qu'à l'avenir ni votre mère ni vous ne serez dans le besoin.

— Job a faim, dit l'idiot, mais on dit que la faim ne tourmente pas tant les jeunes que les vieux. Croyez-vous que le roi sache ce que c'est que d'avoir froid et faim?

— Je ne sais, enfant; mais je sais bien que si un être souffrant comme vous se montrait à lui, son cœur voudrait le soulager. Allez, et achetez-vous des vivres si vous en trouvez.

L'idiot entra dans la maison, et revint au bout de quelques minutes avec la lanterne allumée.

— Avez-vous à manger? demanda Lionel en lui faisant signe de manger devant lui : le désir de me servir ne vous a-t-il pas fait complétement oublier de vous pourvoir?

— Job songe à lui, dit l'idiot, qui dévorait un morceau de pain, j'espère qu'il n'attrapera pas la peste!

— Quoi! que craignez-vous d'attraper?

— La peste! tout le monde en est atteint dans cette maison.

— Est-ce de la petite vérole que vous parlez?

— Oui; les uns appellent ce mal la petite vérole, d'autres le nomment la peste. Le roi peut arrêter le commerce, mais il ne peut chasser le froid et la peste de Boston... Quand le peuple rentrera à Boston, on saura s'en débarrasser; on renverra la peste au lazaret.

— Je désire ne pas vous avoir exposé involontairement au danger, Job... J'aurais mieux fait d'y aller moi-même, car j'ai été inoculé dans mon enfance de cette horrible maladie.

Job, qui en exprimant ses appréhensions avait épuisé toutes les ressources de son esprit, ne fit aucune réponse et demanda seulement où il fallait aller.

— A l'église, et vite, répondit Lionel.

Ils se mirent en marche, et un coup de vent venant à les assaillir, le major Lincoln ramena autour de lui les plis de son manteau. Il s'avança, la tête inclinée, suivant la lumière qui dansait en face de lui sur le pavé. Absorbé dans ses pensées, il oublia bientôt où il était et quel était son guide. Il sortit de sa distraction en se trouvant au bas d'un escalier de pierre, et quand il releva la tête, il vit devant lui un vaste édifice qui n'était point la chapelle du roi.

— Où m'avez-vous amené? demanda-t-il.

— A l'église! Je ne suis pas étonné que vous ne la reconnaissiez pas; la maison que le peuple avait bâtie pour un temple, le roi en a fait une écurie.

— Une écurie! s'écria Lionel.

En effet une forte odeur de fumier s'exhalait de l'ancienne église. Le major poussa une porte et pénétra dans une nef transformée en manége. Les galeries et l'ornementation primitive avaient été conservées, mais toutes les dispositions de la partie inférieure avaient été changées et l'on avait couvert le pavé de terre. Lionel vit avec horreur la triste métamorphose qu'avait subie le lieu saint où il avait vu si souvent de graves et pieux colons réunis pour prier. Arrachant la lanterne des mains de Job, il sortit précipitamment, le cœur plein de dégoût, que son compagnon, bien que peu observateur, n'eut pas de peine à remarquer. En sortant, il aperçut en face de lui l'hôtel du gouvernement. Cette violation inutile des sentiments de la population s'était accomplie sous les fenêtres du gouverneur.

— Insensés! insensés! murmura-t-il avec amertume, après avoir frappé en hommes vous avez agi en enfants; vous avez oublié Dieu lui-même pour vous livrer à votre frénésie.

— Et maintenant, dit Job, les chevaux meurent faute de foin; c'est un jugement du Seigneur.

— Dites-moi, mon ami, l'armée s'est-elle encore rendue coupable de quelque acte de folie?

— N'avez-vous pas entendu parler de l'église du Nord? On a fait un magasin de bois du plus grand temple de la baie. Si les gens du roi avaient osé, ils auraient porté la main même sur Faneuil-Hall.

Lionel ne répondit pas. Il avait appris que la garnison, dans l'excès de sa détresse, avait été forcée de changer en combustibles plusieurs maisons et tout le bois de l'église du Nord; mais les usages militaires excusaient en quelque sorte cette dévastation, tandis que c'était uniquement pour témoigner du mépris aux colons qu'on avait profané le temple vénéré dans toute la Nouvelle-Angleterre sous le nom de la vieille église du Sud.

Lionel parcourut tristement les rues silencieuses, et arriva enfin à la chapelle anglicane, que le titre de chapelle du roi avait fait respecter par les soldats.

CHAPITRE XXII.

La chapelle royale était bien différente en tous points du vieux bâtiment que le major venait de quitter. Plusieurs bancs étaient couverts de drap écarlate. Les colonnes avaient des fûts pleins d'élégance, et des chapiteaux sculptés, qui projetant leurs ombres sur les derniers plans, à la lueur de la lanterne, peuplaient la voûte et les galeries de fantômes imaginaires. La chaleur qu'on avait entretenue pendant la journée n'était pas encore dissipée, car malgré la pénurie de la ville et de la garnison, le temple où venait prier le représentant du souverain ne se ressentait en rien des privations. Job fut chargé de raviver les charbons éteints des poêles, et comme il savait où se trouvait la provision de bois de l'église, il remplit ses fonctions avec un empressement qu'activait le désir de mettre un terme à ses propres souffrances. Quand la fonte se fut échauffée, Job se blottit dans un coin, et prit son attitude habituelle qui exprimait si bien le sentiment de son infériorité. Une chaleur bienfaisante se répandit dans ses membres demi-nus; sa tête tomba sur son sein, et il s'endormit, comme un chien fatigué qui a fini par trouver un bon gîte. Un esprit plus actif aurait désiré savoir par quel motif le major entrait dans l'église à une heure aussi indue; mais Job était étranger à la curiosité, et les efforts passagers de son intelligence n'étaient soutenus que par les pieux enseignements qu'elle avait reçus avant d'être tristement modifiée sous l'influence de la maladie, ou par les principes démocratiques qui étaient communs à tous les habitants de la Nouvelle-Angleterre.

Le major Lincoln était moins indifférent. Il avait pris une chaise dans le chœur, et attendait sa fiancée avec toute la patience que comportaient ses vingt-cinq ans. Le silence de la chapelle n'était interrompu que par le bruit des rafales qui sifflaient au dehors, et par le bourdonnement monotone du foyer auprès duquel Job sommeillait paisiblement. Lionel essaya de calmer l'effervescence de ses pensées, et de les rendre conformes à la solennité de la cérémonie qui allait s'accomplir. Trouvant cette tâche difficile, il s'approcha d'une fenêtre et regarda les rues solitaires où s'engouffraient des tourbillons de neige. Quoique la raison, d'accord avec sa montre, l'avertît que l'heure du rendez-vous n'avait pas encore sonné, il s'attendait à entendre d'un moment à l'autre la voiture qui devait lui amener sa fiancée. Il s'assit de nouveau et promena les yeux autour de lui, avec une vague idée que quelqu'un se cachait dans l'ombre pour venir troubler son bonheur. Les incidents de la journée étaient si romanesques, qu'il avait peine à croire à leur réalité, et que pour s'en convaincre il lui fallait contempler son costume de fête, l'autel, ou même son impassible compagnon. A la vue des ombres inconstantes qui voltigeaient sur les murs, l'appréhension d'un malheur inconnu se ranima dans son âme avec une vivacité presque égale à celle d'un pressentiment. Ces impressions lui causèrent tant d'inquiétude, qu'il parcourut tout l'édifice, tourna autour des colonnes, examina les bancs, sans entendre d'autre bruit que l'écho retentissant de ses pas.

Dans ce moment d'excitation morbide, il éprouva un désir irrésistible d'entendre la voix humaine. Il poussa Job du pied; celui-ci, dont le repos était toujours agité, se réveilla instantanément.

— Vous êtes bien assoupi ce soir, dit Lionel d'un ton de plaisanterie affectée; autrement vous m'auriez demandé pourquoi je me rends si tard à l'église.

— Les gens de Boston aiment à prier, répondit l'idiot.

— Oui; mais ils aiment aussi à dormir, et la moitié de la population est en ce moment livrée au sommeil que vous semblez tant désirer.

— Job est content quand il mange et quand il a chaud!

— Et quand il dort aussi, je m'en aperçois.

— Oui, Job n'a pas faim quand il dort.

Lionel se tut en songeant aux souffrances que ces paroles révélaient si éloquemment.

— Nous allons voir bientôt ici le pasteur, quelques dames et le capitaine Polwarth.

— Job aime le capitaine Polwarth, qui a toujours soin d'avoir des provisions.

— Finissez donc! est-ce que vous ne pouvez songer à autre chose qu'à votre appétit!

— Dieu a créé la faim, répondit l'idiot d'un air sombre, il a créé aussi la nourriture, mais le roi la garde toute pour ses fusiliers.

— Ne pensez plus à cela, reprit Lionel, et écoutez ce que je vais vous dire. L'une des dames que vous allez voir est miss Dynevor; vous la connaissez sans doute, la belle miss Dynevor?

Les charmes de Cécile ne semblaient pas avoir produit une vive impression sur l'idiot, qui regarda son interlocuteur avec son apathie ordinaire.

— Est-ce que vous ne la connaissez pas? s'écria Lionel avec un emportement dont il aurait été le premier à rougir dans une autre occasion. Elle vous a donné mainte fois de l'argent et des habits.

— Oui, madame Lechmere est sa grand'maman.

Lionel éprouva quelque dépit, car cette parenté ne rehaussait nullement à ses yeux le mérite de Cécile.

— Peu importe, ajouta-t-il; elle va ce soir devenir ma femme. Vous allez assister à la cérémonie; ensuite vous éteindrez les lumières, et vous rendrez la clef de l'église au docteur Liturgie. Venez me voir demain matin, et je vous récompenserai.

L'idiot se leva et répondit d'un air d'importance :

— J'entends bien. Le major Lincoln va se marier, et il invite Job à la noce! Abigaïl aura beau faire des sermons sur l'orgueil et les va-

nités, quoi qu'elle en dise, le sang est du sang, et la chair est de la chair.

Le major Lincoln, frappé de l'égarement des yeux de Job, voulait lui demander l'explication de ce langage incompréhensible; mais les pensées de l'idiot étaient déjà rentrées dans leurs étroites limites, et avant qu'il eût eu le temps de répliquer, l'attention des deux personnages fut attirée vers l'entrée de la chapelle. La porte s'ouvrit, et le prêtre parut enveloppé de fourrures et la figure mouchetée par la neige. Lionel s'avança au-devant de lui, et le conduisit jusqu'à la chaise qu'il avait occupée.

Lorsque le docteur Liturgie se fut débarrassé de ses manteaux, pour se montrer en costume ecclésiastique, il exprima par un gracieux sourire combien il était satisfait des arrangements préliminaires.

— Major Lincoln, dit-il en rapprochant sa chaise du poêle, rien ne s'oppose à ce qu'on soit aussi bien dans une église que dans un cabinet de travail. Il n'y a que les puritains et les hérétiques qui soutiennent que la religion est sombre et austère de sa nature, et que l'exercice du culte doit être accompagné de mille incommodités.

— Vous avez raison, monsieur, repartit Lionel en regardant à la fenêtre avec inquiétude: ma montre marque dix heures, et pourtant je ne les ai pas entendues sonner.

—Le mauvais temps dérange toutes les horloges publiques. Il y a tant de maux inévitables attachés à la chair, que c'est pour nous un devoir de chercher le bonheur en toute circonstance...

— Le bonheur n'est pas compatible avec la nature de l'homme déchu, murmura une voix qui partait de derrière le poêle.

— Que dites-vous là, major Lincoln? Voilà de singuliers sentiments pour un fiancé!

— Celui qui parle est ce pauvre innocent que j'ai amené ici pour allumer le feu; il répète des phrases que sa mère lui a jadis apprises.

Le docteur Liturgie examina l'interrupteur, et se renversa sur sa chaise en souriant d'un air dédaigneux.

— Je connais ce drôle, reprit-il; il sait les textes par cœur, et il est enclin à discuter sur les matières religieuses. C'est dommage que sa faible intelligence n'ait pas été mieux dirigée dans son enfance, mais on l'a surchargée de subtilités. Nous autres membres de l'église établie, nous le surnommons quelquefois le Calvin de Boston... Mais à propos d'église établie, ne croyez-vous pas que cette rébellion puisse avoir des conséquences avantageuses, et qu'en soumettant les colonies, on leur impose la vraie foi et la domination absolue du clergé anglican? Ces circonstances pourraient bien se présenter.

— Oh! très-certainement! dit Lionel en regardant de nouveau par la fenêtre; plût à Dieu qu'elles fussent arrivées!

Le pasteur, qui était trop accoutumé au mariage pour en ressentir les émotions, prit les paroles du fiancé pour une réponse à sa question, et il ajouta en conséquence:

— Je suis charmé de vous entendre parler ainsi, major Lincoln, et j'espère que lorsque l'acte d'amnistie sera soumis au parlement, vous exigerez pour condition le rétablissement de l'église.

En ce moment Lionel aperçut le traîneau qu'il attendait, et poussant un cri de joie, il courut à la porte pour y recevoir sa fiancée. Le docteur Liturgie acheva sa phrase pour sa propre satisfaction, et alla dans le chœur allumer les cierges. Ensuite il ouvrit son livre, arrangea les plis de sa robe, et se donna l'air de dignité qu'il devait avoir pour prononcer la bénédiction nuptiale. Job se cacha dans l'ombre, et contempla l'attitude imposante du prêtre avec une stupéfaction enfantine.

Un groupe sortant de l'obscurité de la nef s'avança lentement vers l'autel. Cécile marchait la première, appuyée sur le bras que Lionel lui avait offert. Elle avait laissé son manteau dans le vestibule, et se présentait dans une toilette élégante, mais appropriée au caractère intime et secret de la cérémonie. Une mantille de satin, bordée d'hermine, lui couvrait les épaules et cachait en partie les proportions irréprochables de sa taille. Un corsage de la même étoffe, taillé à la mode du temps, dessinait les contours de son buste. Le devant en était orné de dentelles, et de riches garnitures de point d'Angleterre bordaient sa robe; mais ce riche costume, qui était cependant simple par rapport à la circonstance, attirait à peine l'attention, absorbée tout entière par la beauté mélancolique de celle qui le portait.

Par un mouvement gracieux, Cécile déposa sa mantille sur la grille du chœur, et marcha d'un pas plus ferme au pied de l'autel. C'était moins la crainte qu'une résolution forcée qui répandait la pâleur sur ses joues; ses yeux pensifs étaient pleins de tendresse. Elle paraissait comprendre plus vivement que son futur les devoirs qu'entraînait l'engagement qu'elle allait contracter. Elle y concentrait toutes ses idées, et ne perdait pas de vue l'officiant, tandis que les regards de Lionel erraient avec inquiétude sur les parois de l'édifice, comme s'il eût deviné quelque ennemi embusqué dans les ténèbres.

Les fiancés se placèrent; Agnès et Polwarth les suivirent, et la voix sonore du ministre se fit entendre. Il débuta par une exhortation en faisant entre ses phrases des pauses longues et fréquentes, afin de produire plus d'effet sur ses auditeurs; il termina par cette formule:

— Si quelqu'un peut alléguer un juste motif pour empêcher les conjoints d'être unis, qu'il parle, ou qu'il se taise à jamais!

Il éleva la voix et regarda à l'extrémité opposée de la chapelle, comme s'il se fût adressé à de nombreux assistants. Tous les yeux prirent involontairement la même direction, et un moment de silence succéda à la répercussion de ses accents. Tout à coup on vit une ombre gigantesque s'élever sur la galerie, s'élancer le long des voûtes, et planer comme un spectre sinistre sur les fiancés.

L'ecclésiastique demeura muet. Cécile étreignit convulsivement le bras de Lionel, et frissonna de tous ses membres.

L'ombre se retira lentement, non sans avoir agité les bras comme pour saisir des victimes.

Le prêtre répéta d'une voix plus énergique, comme pour défier le monde entier:

— Si quelqu'un peut alléguer un juste motif pour empêcher les conjoints d'être unis, qu'il parle, ou qu'il se taise à jamais!

L'ombre se leva de nouveau, et présenta cette fois, démesurément agrandis les traits d'une figure humaine, à laquelle dans un pareil moment il n'était pas difficile de supposer de l'expression et de la vie. Ses traits semblaient contractés par de poignantes émotions, et les lèvres de l'être fantastique s'entr'ouvraient comme pour parler à des oreilles invisibles. Ses deux mains s'étendirent sur le groupe étonné et se rapprochèrent comme pour le bénir.

Puis tout disparut!

Rien n'altérait la monotone blancheur de la voûte, et la chapelle était aussi tranquille que les tombeaux qui l'environnaient.

Pour la troisième fois, le pasteur réitéra sa sommation. Par une secrète impulsion, les regards se reportèrent sur la place où s'étaient dessinés les contours bizarres du fantôme; mais l'ombre ne se montra plus.

Après avoir inutilement attendu pendant quelques instants, le docteur Liturgie continua le service d'une voix dont le tremblement était sensible, mais les prières ne furent pas interrompues.

Cécile engagea sa foi avec l'accent d'une pieuse émotion; Lionel, qui présageait quelque malheur étrange, fit tous ses efforts pour paraître calme jusqu'à la fin du service. La bénédiction nuptiale fut donnée aux époux, et tous se disposèrent à partir. Cécile laissa Lionel lui envelopper les épaules de sa mantille; mais au lieu de le remercier de son attention par un sourire, elle leva les yeux vers la voûte avec une expression de terreur. Polwarth lui-même était triste, et Agnès oublia d'adresser aux époux les félicitations que son cœur lui avait dictées.

Le docteur Liturgie murmura quelques mots à Job pour lui recommander d'éteindre les cierges et le feu, sans se préoccuper davantage de la sûreté de l'édifice; puis il se retira avec une vélocité dont l'heure avancée n'était que le prétexte, et l'imperturbable fils d'Abigaïl Pray se trouva seul en possession de la chapelle.

CHAPITRE XXIII.

Toute la noce entra silencieuse et pensive dans le petit véhicule; Polwarth seul retrouva la voix pour donner ses ordre au cocher, et lorsqu'il eut déposé ses amis à la porte de madame Lechmere, il s'éloigna en exprimant ses vœux pour la prospérité des époux par quelques paroles incohérentes qui ne furent pas entendues.

Agnès alla annoncer à sa tante que la cérémonie était terminée, et les deux époux restèrent seuls dans le salon.

Pendant que Lionel débarrassait Cécile de son manteau et de sa mantille, elle resta aussi immobile qu'une statue, pâle, les yeux fixés sur le sol, profondément absorbée dans les réflexions que lui inspirait la scène dont elle venait d'être témoin. Son mari la fit asseoir sur un canapé, et la pressa tendrement contre son cœur.

— Était-ce un horrible présage? dit-elle; n'était-ce qu'une horrible hallucination?

— Ce n'était rien, mon amie, rien qu'une ombre... celle de Job Pray, qui m'avait accompagné pour allumer le poêle.

— Non, non, non, dit Cécile, dont la voix augmentait d'énergie à chaque monosyllabe; ce n'étaient pas les traits insignifiants du misérable idiot! Savez-vous, Lincoln, que, dans le profil de cette figure étrange, j'ai cru reconnaître celui de notre grand-oncle, celui qui portait le titre avant votre grand-père,... sir Lionel le Noir, comme on l'appelait?

— On peut s'imaginer tout ce qu'on voudra, en pareille circonstance. Que notre union ne soit point troublée par ces sombres rêveries!

— Suis-je sombre ou superstitieuse d'ordinaire, Lincoln?... mais cette apparition s'est offerte à moi sous une telle forme et dans un tel moment, que je ne serais pas femme, si elle ne me faisait pas trembler.

— Que craignez-vous? ne sommes-nous pas mariés, unis légitimement, pour toujours, et avec le consentement, à la prière, par les ordres de la seule personne qui eût le droit de s'y opposer?

— Je le sais,... cela est, répondit Cécile d'un air égaré; oui, nous sommes unis, et avec quelle ardeur j'implore Celui qui voit et gouverne tout, pour que notre union soit heureuse!... mais...

— Mais quoi, Cécile? allez-vous vous affecter d'un rien,... d'une ombre fugitive?

— C'était une ombre, comme vous le dites, Lincoln; mais où était le corps qui la produisait?

— Cécile, ma chère Cécile, pourquoi poursuivre le cours de ces folles idées? appelez votre raison à votre aide? Quelque curieux indiscret aura sans doute épié nos mouvements; pour un motif quelconque il se sera caché dans la chapelle, les rayons de la lune ou les lueurs d'une lanterne auront projeté sur la voûte l'ombre de son corps... faut-il vous en inquiéter?

— J'ai tort sans doute, répondit Cécile en essayant de sourire; mais une vision de ce genre attaque une femme par le point le plus sensible. Au moment où le cœur est plein d'espoir et de sécurité, n'est-il pas affreux de voir d'aussi horribles présages se mêler aux rites de l'église?

— Notre union n'en est pas moins bénie, moins douce, moins indissoluble. Croyez-moi, l'homme a beau parler de hautes destinées, de glorieuses actions, l'amour est plus puissant sur un cœur que la vanité. Pourquoi donc chercher à flétrir en germe nos plus purs, nos meilleurs sentiments?

L'anxiété de l'époux était si touchante, et il peignait sa tendresse avec tant d'ardeur, qu'il finit par dissiper les fiévreuses alarmes de Cécile : le coloris revint sur ses joues glacées, la confiance reparut dans ses yeux, et quelques nouvelles observations suffirent pour chasser les noirs pressentiments qui lui avaient ôté un moment l'usage de ses facultés.

Quoique le major Lincoln raisonnât si bien, et avec tant de succès, il ne pouvait s'empêcher de partager en secret les angoisses de sa femme. La sensibilité maladive de son cœur avait été surexcitée d'une manière alarmante par les incidents de la soirée. L'intérêt qu'il portait à Cécile lui avait donné la force de le rassurer; mais en essayant de lui faire oublier le mystérieux fantôme, il l'avait évoqué plus distinctement que jamais, et il n'aurait pu dissimuler à sa compagne le désordre de ses pensées, si Agnès n'était venue lui apprendre que madame Lechmere mandait les nouveaux mariés dans sa chambre.

— Allons, Lincol, dit la jeune femme, nous n'avons songé qu'à nous-mêmes, et nous avons oublié la part que ma grand'mère prend à notre destinée; nous devrions avoir accompli ce devoir, sans attendre qu'elle nous le rappelât.

Lionel ne lui répondit qu'en lui serrant la main, et passa dans le vestibule qui conduisait à l'étage supérieur.

— Vous savez le chemin, major? dit miss Danforth; si vous ne le connaissez pas, lady Lincoln vous le montrera. Il faut que j'aille jeter un coup d'œil mondain sur le petit banquet que j'ai ordonné; mais je crains bien que mes peines soient perdues, puisque le capitaine Polwarth m'a refusé sa précieuse assistance. En vérité, major, je m'étonne qu'un homme aussi solide que votre ami se soit laissé épouvanter par une ombre.

Cécile se mit à rire avec cette grâce féminine qui rend l'hilarité si contagieuse; mais le front soucieux de son mari ne se dérida pas.

— Montons, dit-elle en mettant brusquement un terme à sa gaieté; abandonnons Agnès à ses folies et aux soins du ménage.

— Oui, oui, montez! s'écria Agnès; est-il digne de vous de s'occuper d'un repas? Qu'est-ce que le désir de manger auprès de votre bonheur sentimental! Il faudrait vous servir des soupirs, des larmes d'amour, des sourires de tendresse, le tout assaisonné de clairs de lune et de rosées du soir. Cette dernière denrée est assez rare en cette saison; mais quant aux pleurs et aux soupirs, malheureusement ils ne manquent pas à Boston!

Agnès se débita cette harangue à elle-même, pendant que les nouveaux mariés se présentaient à madame Lechmere. Elle était levée sur son séant, presque droite, soutenue par des oreillers. Ses joues ridées et amaigries avaient un coloris qui contrastait trop violemment avec les traces de l'âge et des passions, dont les doigts indélébiles s'étaient imprimés sur des traits autrefois remarquables par leur beauté, quoique toujours dépourvus de charme. Ses yeux avaient perdu leur expression habituelle d'anxiété mondaine; une satisfaction intime les faisait briller d'un feu sinistre, qui n'avait point ce rayonnement qui caractérise en général le plaisir. Enfin, tout son extérieur fit comprendre au jeune homme qu'en épousant Cécile il avait réalisé des projets conçus depuis longtemps, et qui n'étaient pas complétement exempts de culpabilité. La malade croyait désormais inutile de dissimuler son triomphe, et quand elle appela sa petite-fille, ce fut d'une voix rauque et discordante qui sèmblait révéler de funestes passions.

— Viens dans mes bras, ma fille bien-aimée, mon amour, mon orgueil, mon espoir! viens recevoir la bénédiction d'une mère!

En obéissant à cet appel, Cécile ne put réprimer un mouvement d'hésitation, et elle présenta son front aux baisers de la vieille dame avec une froideur qu'on n'aurait pas attendue d'une jeune fille aussi vive, aussi sensible et aussi confiante. Toutefois cette réserve ne dura qu'un instant; et lorsqu'elle eut été enlacée dans les bras de madame Lechmere, elle la regarda avec autant d'affection que de reconnaissance.

— Major Lincoln, reprit la vieille dame, vous possédez mon plus grand, mon unique trésor. C'est une bonne et douce enfant; aussi la Providence veillera sur elle. Embrassez-moi, milady Lincoln, car je veux vous donner dès aujourd'hui ce titre qui ne tardera pas à vous appartenir.

Cécile fut choquée des transports inconvenants de sa grand'mère; elle se dégagea doucement de ses bras, et les yeux attachés au sol par la honte, la figure brûlante, elle se mit volontairement à l'écart, pour permettre à Lionel de recevoir sa part des félicitations. Il embrassa avec répugnance madame Lechmere, en disant d'une voix entrecoupée : qu'il comprenait tout son bonheur et toutes ses obligations.

Le contentement de l'ambition assouvie avait absorbé toutes les facultés de la malade; néanmoins, lorsqu'elle répondit à l'époux, elle montra plus de naturel, et s'attendrit même au point qu'une larme roula dans ses yeux.

— Lionel, mon neveu, mon fils, dit-elle, j'ai essayé de vous accueillir d'une manière digne du chef d'une ancienne et honorable famille; mais fussiez-vous un prince souverain, je vous ai donné ce que j'avais de plus précieux. Aimez votre femme, soyez plus qu'un mari pour elle, car elle mérite tous vos égards, toute votre tendresse. Maintenant, mes derniers vœux sont accomplis! Lasse de la vie, je vais bientôt la quitter, et je puis me préparer au terme de mes jours par une longue et paisible vieillesse.

— Femme, tu te trompes! dit une voix retentissante.

— Qui parle ainsi? s'écria madame Lechmere en se levant par un mouvement convulsif, comme pour sortir de son lit.

— C'est moi, répondit Ralph, qui s'avança d'un pas lent jusqu'au chevet de la malade, moi, Priscilla Lechmere, moi qui connais tes méfaits et ta condamnation.

La femme épouvantée se renversa sur ses oreillers, l'éclat de ses regards fut éteint par la terreur, et l'incarnat factice de son visage fit place aux indices de la vieillesse et de la maladie. Elle fit signe à l'étranger de sortir, et s'écria avec un emportement qu'elle ne pouvait maîtriser :

— Pourquoi me brave-t-on en ce moment, dans ma maison? Qu'on chasse de chez moi ce fou, cet imposteur, quel qu'il soit!

Personne n'exécuta cet ordre. Lionel était uniquement occupé de Ralph, qui, souriant avec calme et indifférence, semblait n'appréhender aucunement l'emploi de la force. Le major regardait à peine Cécile même, cramponnée à son bras, tant était grand dans son cœur l'intérêt excité par l'apparition imprévue du singulier personnage dont les inexplicables discours avaient éveillé ses craintes et ses espérances.

— Vos portes seront bientôt ouvertes à tous ceux qui voudront entrer, reprit le vieillard avec calme; pourquoi me chasserait-on? Ne suis-je pas assez vieux, assez près de la tombe pour vous tenir compagnie? Priscilla Lechmere, l'âge a substitué aux roses de votre teint les couleurs livides de la mort; les fossettes de vos joues sont devenues des rides profondes; les soucis ont altéré le brillant de vos yeux; mais vous n'avez pas encore assez vécu pour vous repentir.

— Quel est ce langage? s'écria madame Lechmere. Est-ce que je ne connais pas mes fautes? est-ce que je ne suis point préparée à en subir les conséquences?

— Tant mieux! répondit l'impassible Ralph; prenez donc et lisez l'arrêt solennel qui vous condamne, et puisse Dieu vous accorder une fermeté qui justifie tant de confiance!

En disant ces mots, il présenta à madame Lechmere une lettre ouverte qui portait l'adresse de Lionel. Celui-ci d'un coup d'œil rapide lut son nom, et fut d'abord indigné de l'audace d'un homme qui pour la seconde fois avait osé prendre connaissance de sa lettre; mais il oublia de revendiquer ses droits, pour examiner l'effet que cette communication produirait sur sa tante.

Madame Lechmere prit la lettre avec une sorte de fascination, car elle était complétement sous l'influence de Ralph. Ce billet était court, et la lecture en fut bientôt terminée; mais il contenait sans doute quelque importante révélation, car après l'avoir parcouru, la malade parut perdre connaissance. Elle resta quelque temps immobile, le bras droit étendu, la main crispée sur le papier, dont on entendait craquer les plis, et le corps agité de frémissements convulsifs.

— Cette lettre porte mon nom, s'écria Lionel en lui ôtant le billet, qu'elle ne chercha pas à conserver, on aurait dû me la remettre tout d'abord.

— Lisez, lisez à haute voix, mon cher Lionel, murmura Cécile en se penchant sur son époux.

Le major obéit autant pour exaucer cette prière que pour satisfaire son ardente curiosité. Il lut le billet fatal au milieu d'un silence général, comme un avertissement prophétique venu de l'autre côté du tombeau :

« La situation de la ville a empêché de donner tous les soins nécessaires à l'indisposition de madame Lechmere. Des lésions internes se sont déclarées, et le soulagement qu'elle éprouve aujourd'hui n'est que l'avant-coureur de la mort. Mon devoir est de dire qu'elle peut à peine prolonger son existence de quelques heures, mais qu'elle mourra probablement cette nuit. »

Cette déclaration laconique, mais terrible, était revêtue de la signature du médecin. C'était une péripétie inattendue! Tous avaient cru que la maladie avait cédé au médicament, tandis qu'elle faisait intérieurement des ravages irréparables.

— Quoi! mourir cette nuit! s'écria Lionel en laissant tomber le billet.

La misérable femme, après un instant d'énervement et de désespoir, s'était ranimée pour écouter attentivement les termes du billet,

et pour lire son sort dans les yeux des assistants; mais le langage du médecin était trop clair et trop positif pour admettre des interprétations, et sa froideur même lui donnait un terrible caractère de vérité.

— Y croyez-vous, demanda-t-elle d'une voix étouffée qui sollicitait une dénégation, y croyez-vous, Lionel! vous que j'avais cru mon ami?

Lionel se détourna silencieusement; mais Cécile tomba à genoux en joignant les mains, et dit avec un accent de pieuse résignation :

— Il ne serait pas votre ami, ma chère mère, s'il essayait de vous flatter à l'heure suprême! Il faut chercher un appui plus sûr que celui que le monde peut vous offrir!

— Et vous aussi! s'écria la femme condamnée.

Elle se releva avec une énergie qui semblait démentir le triste pronostic du savant docteur, et elle ajouta :

— Voulez-vous aussi m'abandonner, vous que j'ai élevée, vous que j'ai consolée dans la souffrance, vous dont j'ai partagé le bonheur, et à laquelle j'ai fait contracter ce mariage honorable! Osez-vous bien me récompenser par la plus noire ingratitude!

— Ma mère! ma mère! ne traitez pas votre enfant avec autant de cruauté! appuyez-vous sur votre Rédempteur, comme je me suis appuyée sur vous.

— Va-t'en! va-t'en! fille insensée! l'excès de ton bonheur a troublé ton cerveau! Viens ici, mon fils; parlons de Ravenscliffe, de la demeure de nos ancêtres, des jours que nous devons passer encore sous son toit hospitalier. La femme que tu as épousée a envie de me faire peur!

Lionel frémit d'horreur aux intonations de cette voix entrecoupée, qui indiquait la révolte de la nature contre la destruction. Il se cacha la face entre les mains, comme pour s'isoler de l'affreux spectacle qu'il avait sous les yeux.

— Ma mère, ne nous regardez pas avec tant d'étonnement! s'écria Cécile, vous pouvez espérer encore de longs jours.

La jeune femme s'arrêta pour suivre les yeux de madame Lechmere, qui erraient avec désespoir d'objets en objets.

— Ah! ma mère! ajouta-t-elle, que ne puis-je mourir pour vous!

— Mourir! répéta madame Lechmere d'une voix discordante, et à laquelle se mêlait déjà le râle de l'agonie. Qui voudrait mourir au milieu des réjouissances d'une noce? Retire-toi! va si tu veux t'agenouiller dans ta chambre, mais laisse-moi!

Par une intention pieuse et charitable, lady Lionel se conforma strictement aux ordres de sa grand'mère, qui lui lança à sa sortie des regards d'indignation et de ressentiment.

— Elle n'est pas capable de soutenir la tâche que je lui ai imposée, reprit la mourante : tous ceux de ma race ont été faibles, excepté moi. Ma fille, la nièce de mon mari....

— Quelle est la vérité sur cette nièce? s'écria Ralph d'une voix tonnante : la femme de ton neveu, la mère de Lionel Lincoln, a été accusée... était-elle coupable? Parle, femme, profite de tes derniers instants et des dernières lueurs de ta raison.

Cédant à un entraînement irrésistible, Lionel s'approcha du chevet du lit, et dit d'un ton solennel :

— Si vous connaissez les malheurs de ma famille, si vous avez faussement accusé ma mère, soulagez votre conscience, et mourez en paix! Sœur de mon grand-père, mère de ma femme, expliquez-vous!

— Sœur de ton grand-père... mère de ta femme... Oui, c'est vrai, dit lentement madame Lechmere d'une voix qui trahissait le désordre de ses idées.

— Parlez-moi de ma mère, si vous connaissez les liens du sang; dites-moi quelle a été sa destinée.

— Elle est dans la tombe... Ses charmes si vantés sont devenus la proie des vers... Que voulez-vous de plus? Faut-il la réveiller dans son linceul?

— Dis la vérité! s'écria Ralph : avoue qu'elle a été indignement calomniée, et que tu es complice de ce crime!

— Qui me parle? dit madame Lechmere en tremblant, et comme si elle eût été frappée d'un vague souvenir : j'ai déjà entendu cette voix!

— Me voici, reprit Ralph, regarde-moi : tes yeux ont encore assez de force, fixe-les sur moi, Priscilla Lechmere; c'est moi qui t'adresse la parole.

— Que veux-tu? la mère de Lionel est morte! tu viens trop tard, et il y a longtemps que tu aurais dû m'interroger.

— La vérité, la vérité! poursuivit le vieillard : la sainte et inaltérable vérité!

Cette allocution singulière ranima un moment les forces éteintes de la mourante, qui parut rassembler toute son énergie pour résister à ce cri de l'âme; elle essaya de se relever, et s'écria :

— Qui dit que je vais mourir? Je n'ai que soixante-dix ans, et hier encore j'étais jeune, jeune et innocente!... Il ment, le docteur ment!... Je n'ai point de lésions internes... Je suis forte, et j'aurai encore le temps de me repentir.

— La vérité, la vérité! répéta le vieillard.

— Levez-moi et exposez-moi aux rayons du soleil, ajouta la moribonde. Où êtes-vous? Cécile, Lionel, mes enfants, allez-vous m'abandonner? Pourquoi cette chambre est-elle dans l'obscurité? apportez de la lumière! beaucoup de lumière! Au nom du ciel, ne me laissez pas au milieu de ces effroyables ténèbres.

L'aspect de la vieille femme était devenu tellement hideux, que Ralph n'osa troubler par ses questions les douleurs de ses derniers instants et qu'il la livra au délire de l'agonie.

— Pourquoi me parlez-vous de la mort? ma vie a été trop courte... Accordez-moi des jours, des heures, des minutes!... Cécile, Agnès, Abigaïl, où êtes-vous? secourez-moi ou je succombe!

Par un effort désespéré, elle se leva et chercha devant elle un appui. Rencontrant la main de Lionel, elle la saisit avec énergie, et la fausse sécurité que lui donna ce secours accidentel lui arracha un faible sourire; puis elle se renversa en arrière, ses membres furent saisis d'un frémissement général, auquel succéda le repos éternel.

Quand les cris de madame Lechmere eurent cessé, un funèbre silence régna dans la chambre. On n'entendait que les soupirs du vent qui sifflait sur les toits, et on pouvait les prendre, dans un pareil moment, pour les gémissements des esprits qui déploraient une aussi triste fin.

CHAPITRE XXIV.

Cécile était sortie de la chambre de sa grand'mère afin de pouvoir mieux supporter des douleurs avec lesquelles sa jeune expérience n'était pas familiarisée. Agenouillée dans un cabinet, elle prodiguait les aspirations de son âme pure devant cette puissance suprême dont elle implorait l'assistance, et qu'elle avait cru jusqu'alors satisfaire par de vaines dévotions. Quand elle eut retrouvé le calme, à force de ferventes prières, la jeune femme retourna auprès du lit de sa vieille grand'mère.

En montant l'escalier, elle entendit en bas la voix d'Agnès, qui veillait aux derniers préparatifs du repas de noce, et il lui fallut quelques moments pour se convaincre que les derniers événements n'étaient pas l'œuvre de son imagination en délire. Elle regarda sa toilette inaccoutumée, frémit au souvenir du spectre prophétique, et se souvint enfin de l'affreuse réalité. Elle mit la main sur le bouton de la porte, et s'arrêta avec une invincible terreur pour écouter les bruits qui pouvaient sortir de la chambre de la malade. Tout se taisait; aucune voix même ne s'élevait d'en bas, et le vent seul, répercuté par les échos, mugissait dans les angles de la maison.

Encouragée par cette tranquillité profonde, Cécile ouvrit la porte avec l'idée consolante qu'elle trouverait une chrétienne résignée à la place de la femme dont le fougueux désespoir l'avait épouvantée. Elle entra timidement, craignant de rencontrer les yeux étincelants de l'inconnu qui avait apporté le message du médecin. Son hésitation et ses alarmes étaient inutiles, car la chambre était inoccupée. Lionel lui-même était absent.

Cécile s'avança d'un pas léger vers le lit, souleva la couverture, et découvrit la fatale vérité.

Les traits de madame Lechmere avaient déjà la rigidité cadavérique. Son âme y avait laissé les traces de ses passions, des regrets qu'elle avait accordés au monde, au lieu de se tourner vers l'existence inconnue où elle allait entrer. La jeune fille supporta ce choc par cela même qu'il était accablant et inattendu. Elle demeura immobile et muette pendant plus d'une minute, les yeux cloués sur le cadavre de celle qu'elle avait respectée depuis son enfance. Elle était partagée entre une horreur instinctive et une sainte terreur. Elle songea aux sinistres présages de ses noces, et redouta que l'avenir lui tînt en réserve de plus affreuses calamités. Elle laissa retomber la couverture sur le visage glacé de la morte, et quitta l'appartement à pas précipités.

La chambre de Lionel était au même étage. Sans prendre le temps de réfléchir, Cécile éperdue y chercha un refuge. Au moment d'ouvrir la porte, elle recula par un sentiment de pudeur virginale; mais le désir de mettre un terme à ses angoisses, d'obtenir des éclaircissements, la détermina à entrer, en prononçant à haute voix le nom de celui qu'elle cherchait.

Les brandons d'un feu qui s'éteignait avaient été rassemblés avec soin, et jetaient encore quelques flammes vacillantes. La chambre était remplie d'un air froid qui glaça les membres délicats de Cécile, et de légères ombres se jouaient sur la muraille en suivant les mouvements irréguliers des lueurs incertaines du foyer, mais la pièce était vide comme la chambre de la morte. Cécile aperçut la porte ouverte du cabinet de toilette, et la froidure de l'air, l'agitation du feu, lui furent expliquées, quand elle sentit les bouffées de vent qui soufflaient dans l'escalier dérobé. Cécile n'avait pu se rendre compte de l'émotion qui la porta à descendre, et de la manière dont elle accomplit le trajet; mais, prompte comme la pensée, elle courut jusqu'à la grande porte de la maison.

La lune était encore couverte par intervalles de nuages passagers, et répandait juste assez de lumière pour éclairer le calme profond de la ville et du camp. Le vent d'est soulevait dans les rues des flocons de neige, mais pas un être humain ne se montrait.

L'épouse éplorée revint pas à pas, en établissant un rapprochement involontaire entre le deuil de la nature et la mort de sa grand'mère. Elle remonta, chercha Lionel avec anxiété, et fut enfin convaincue

qu'il l'avait quittée dans le moment le plus critique. Alors ses forces l'abandonnèrent; elle se tordit les mains, appela sa cousine, et tomba sans connaissance sur le parquet.

Agnès s'occupait avec les domestiques de dresser une table dont le luxe pût faire honneur à Cécile, aux yeux d'un seigneur et maître plus opulent. Malgré le babil des serviteurs empressés et le cliquetis de la vaisselle plate, le cri perçant de la pauvre femme pénétra dans la salle à manger, suspendit tous les mouvements et fit pâlir tous les visages.

— C'est mon nom, dit Agnès; qui m'appelle?

— Ce doit être milady, répondit Meriton; il me semble avoir reconnu sa voix.

— C'est Cécile, c'est Cécile! s'écria Agnès: oh! j'appréhendais ce mariage précipité!...

Tous les domestiques furent aussitôt en rumeur, la mort subite de madame Lechmere leur fut révélée, et en trouvant lady Lincoln évanouie, tous, à l'exception d'Agnès, attribuèrent son état à la douleur de cette perte.

Plus d'une heure s'écoula avant qu'on parvînt à ranimer Cécile. Dès qu'elle fut mieux, Agnès profita de l'absence momentanée de ses femmes pour lui murmurer le nom de Lionel. La malheureuse épouse l'entendit avec joie; mais elle promena autour de la chambre des yeux hagards, comme pour le chercher; puis elle posa la main sur son cœur, et s'évanouit de nouveau. Cette éloquente pantomime n'échappa point à miss Danforth, qui ne s'éloigna qu'après que ses soins assidus eurent rappelé de nouveau sa cousine à la vie.

Agnès n'avait jamais éprouvé pour sa tante cet amour et cette vénération qui étaient gravés dans l'âme de Cécile. Elle avait de plus proches parents dont elle partageait les opinions, et son discernement naturel lui avait fait apprécier l'égoïste insensibilité de madame Lechmere. C'était uniquement par attachement pour sa cousine qu'elle avait consenti à rester dans la maison et à partager les privations et les dangers du siége. Elle ne fut donc que médiocrement attristée de la mort de sa tante. Peut-être si elle n'avait eu d'autres préoccupations se serait-elle enfermée dans sa chambre pour donner quelques larmes à la mémoire d'une femme qu'elle connaissait depuis si longtemps, et qu'elle savait si peu préparée au grand et suprême voyage. Dans les circonstances actuelles, elle se rendit avec calme au salon et fit demander Meriton. Quand le valet de chambre parut, elle se recueillit pour lui dire de se mettre en quête de son maître et de l'avertir qu'elle désirait lui parler sans retard; puis elle resta seule à réfléchir.

Plusieurs minutes s'écoulèrent, et Meriton ne revenait pas. Elle se leva, écouta, et crut entendre les pas du domestique dans les parties les plus éloignées de la maison. Il marchait avec une vivacité qui prouvait qu'il était consciencieux dans ses perquisitions. Enfin les pas se rapprochèrent, et Agnès reprit un siége, s'attendant à recevoir le maître au lieu du valet; mais Meriton reparut seul.

— Où est le major? dit-elle; l'avez-vous prié de venir me trouver?

La physionomie de Meriton exprimait le plus complet étonnement.

— Mon Dieu, miss Agnès, répondit-il, le major Lincoln est sorti! sorti par une nuit pareille! et ce qu'il y a de remarquable, sans se mettre en deuil, quoique madame Lechmere soit morte!

Agnès conserva son sang-froid, et pour arriver à connaître la vérité, elle laissa le domestique suivre le cours de ses idées.

— Comment savez-vous, monsieur Meriton, que votre maître a ainsi oublié les convenances?

— Je l'ai vu partir ce soir en grand uniforme, sans me douter le moins du monde que Son Honneur allait se marier. S'il n'est pas sorti avec le même costume, où est-il?... D'ailleurs, madame, son dernier habit de deuil est serré, et j'ai la clef dans ma poche.

— Il est étonnant qu'il ait choisi une pareille heure, et le jour de son mariage, pour s'absenter.

Meriton s'était habitué à s'identifier avec son maître, et il rougit en entendant Agnès l'accuser de manquer à la galanterie et au sentiment des convenances.

— Ayez la bonté de vous rappeler, madame, que ce mariage n'a pas ressemblé aux noces d'Angleterre, et que nous ne sommes pas non plus en Angleterre dans l'usage de mourir aussi subitement qu'il a plu à madame Lechmere.

— Il aura été victime de quelque accident, interrompit Agnès; l'homme le moins humain ne serait pas absent à pareille heure et dans un aussi terrible moment.

Les sentiments du domestique prirent encore une nouvelle direction, et il adopta sans hésiter la triste hypothèse de la jeune personne.

Agnès réfléchit pendant une minute et reprit:

— Monsieur Meriton, savez-vous où couche le capitaine Polwarth?

— Certainement, madame; c'est un homme qui couche toujours dans son lit, à moins que le service du roi ne l'appelle ailleurs. Ah! c'est un homme qui a bien soin de lui.

Un rayon d'enjouement se mêla aux chagrins de miss Danforth; mais la joyeuse idée qui s'offrait à son esprit s'envola bientôt, pour n'y laisser que la mélancolie.

— C'est embarrassant, dit-elle; mais je ne vois pas d'autre parti à prendre.

— Vous plairait-il de me donner des ordres, miss Agnès?

— Oui, Meriton; rendez-vous chez le capitaine Polwarth, et dites-lui que madame Lincoln désire le voir à l'instant même.

— Milady! s'écria le domestique étonné, mais on dit qu'elle est sans connaissance, qu'elle ne sait ce qu'elle fait et qu'elle n'entend pas quand on lui parle. Ah! madame, voilà de tristes noces pour l'héritier de notre maison!

— Eh bien! reprit Agnès, dites au capitaine que miss Danforth serait charmée de le voir.

Meriton n'attendit pas plus longtemps, et partit d'autant plus vite qu'il commençait à être lui-même inquiet du sort de son maître. Ses alarmes ne l'empêchèrent pas de sentir péniblement les rigueurs du climat et l'intempérie particulière de cette nuit dont il affrontait si inopinément la fureur. Il parvint toutefois à trouver sa route au milieu des tourbillons de neige et par un froid qui lui glaçait jusqu'aux os. Heureusement pour la patience du digne valet, Shearflint, planton du capitaine, était encore levé, après avoir servi son maître, qui n'avait pas jugé prudent de se coucher sans prendre une légère collation. La porte fut ouverte au premier coup, et quand Shearflint eut exprimé sa surprise par diverses exclamations, tous deux se rendirent dans un petit salon où les tisons d'un bon feu répandaient une chaleur bienfaisante.

— Quel pays glacial que l'Amérique! monsieur Shearflint, dit Meriton en présentant au feu les paumes de ses mains. Je ne crois pas que notre froid d'Angleterre soit comme ça. Il est plus fort et ne coupe pas la figure comme celui de ce maudit pays.

Shearflint, qui ne parlait jamais des colons que d'un air protecteur, répondit avec vivacité:

— C'est un pays neuf, et on ne peut pas en exiger la perfection. Quand on voyage, il faut savoir supporter les désagréments, surtout dans les colonies, où il est impossible qu'on soit aussi bien que chez nous.

— Je ne suis pas difficile en fait de climat, répondit Meriton; mais il n'y a que celui d'Angleterre qui me convienne. Dans cette bienheureuse contrée, l'eau tombe en belles gouttes, bien larges, et non pas par petits morceaux de glace, qui vous piquent la figure comme autant d'aiguilles!

— On dirait, monsieur Meriton, que l'on vous a secoué sur les oreilles la houppe à poudrer de votre mère. Mais j'étais en train de finir le grog au vin du capitaine. Voulez-vous en goûter pour dégeler vos idées?

— Volontiers, dit Meriton en avalant une longue gorgée du breuvage. Comment! Shearflint, est-ce là le bonnet de nuit que vous vous appliquez tous les soirs?

— Très-souvent, repartit Shearflint en imprimant au vase un mouvement circulaire pour mélanger le contenu, qu'il avala d'un seul trait. Comme il ne faut rien laisser perdre dans ces temps de misère, je bois tous les soirs ce que laisse mon maître. Mais qui vous amène si tard, monsieur Meriton?

— J'avais besoin de dégeler mes idées, comme vous l'avez insinué. Je viens porter un message de vie et de mort, et je l'oubliais comme un valet de campagne.

— Il y a donc quelque chose de nouveau? dit Shearflint en s'asseyant tranquillement. Je l'avais bien deviné d'après l'appétit qu'avait le capitaine quand il est rentré ce soir, après s'être si bien habillé pour aller souper à Tremont-Street.

— Je crois bien qu'il y a du nouveau. D'abord le major Lincoln s'est marié ce soir dans la chapelle du roi.

— Marié! répéta Shearflint. Dieu merci! nous avons été amputé, mais nous ne sommes pas marié encore. Je ne sais pourquoi, monsieur Meriton, je ne pourrais vivre avec un homme marié. N'est-ce pas assez d'avoir un maître, sans y ajouter une maîtresse?

— Cela dépend des conditions, Shearflint, repartit Meriton d'un air de condescendance. Ce serait une folie pour un capitaine d'infanterie, qui n'a que ses appointements, de s'enchaîner pour toujours. Mais, comme on dit à Londres, l'amour sourit à l'héritier d'un baronnet du Devonshire, riche de quinze mille livres sterling de rente.

— J'avais entendu dire que ce n'était que dix, interrompit Shearflint d'un ton assez maussade.

— Que dix! c'est le chiffre auquel j'arrive par mes calculs, et je suis certain qu'il y a beaucoup de revenus que je ne connais pas.

— Quand votre maître aurait vingt mille livres de rente, s'écria Shearflint en se levant, ça ne vous aiderait pas à faire votre commission. Songez que nous autres domestiques de capitaines pauvres, nous faisons seuls toute la besogne, et que nous avons besoin de repos. Que désirez-vous, monsieur Meriton?

— Voir le capitaine, maître Shearflint.

— C'est impossible, de toute impossibilité! Il est caché sous cinq couvertures, et je n'en soulèverais pas une pour un mois de gages.

— Alors je le ferai pour vous, parce qu'il faut que je lui parle. Est-il dans cette chambre?

— Oui; vous le trouverez là-bas, quelque part, au milieu des draps.

A ces mots, Shearflint ouvrit la porte de la chambre voisine, avec la secrète espérance que Meriton aurait la tête cassée pour sa peine, et il se mit lui-même prudemment hors de la portée du bras du dormeur.

Meriton fut forcé de secouer rudement le capitaine, à plusieurs reprises, afin de le tirer de son profond sommeil.

— Qu'est-ce que c'est? dit enfin Polwarth. Est-il raisonnable de secouer un homme de la sorte, après qu'il a mangé, sans égard pour sa digestion?

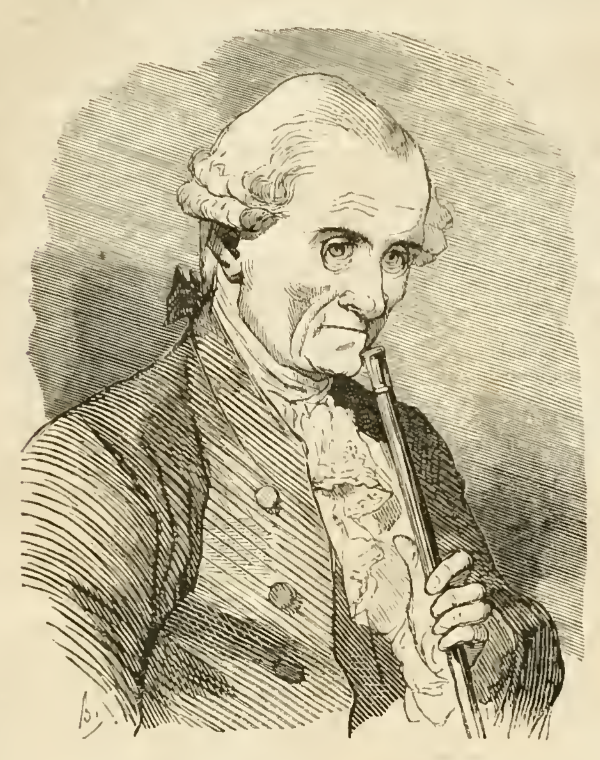
— C'est moi, monsieur, Meriton.

— Et pourquoi diable me dérangez-vous, monsieur moi ou Meriton, quel que soit votre nom?

— Je viens vous chercher en toute hâte, monsieur; de terribles événements sont arrivés ce soir chez nous.

— Quoi donc? s'écria Polwarth, qui avait fini par s'éveiller. Je sais que votre maître est marié; mais je ne vois pas qu'il ait pu arriver rien d'extraordinaire après cela.

— Milady se trouve mal, le major est allé Dieu sait où, et madame Lechmere est morte.



Le médecin de madame Lechmere.

Avant que Meriton eût terminé, Polwarth avait sauté à bas de son lit, aussi facilement qu'il en était capable, et il commençait à s'habiller par une espèce d'instinct, mais sans but déterminé. D'après l'énumération laconique de Meriton, il supposait qu'une incroyable séparation de la femme et du mari avait amené la mort de madame Lechmere.

— Et miss Danforth, demanda t-il, comment se porte-elle?

— A merveille, monsieur, et elle montre un sang-froid héroïque. Il n'est pas facile de lui troubler la tête.

— Je le crois bien, elle aime mieux mettre celle des autres à l'envers.

— C'est elle, monsieur, qui m'a envoyé vous prier de vous rendre à la maison sans délai.

— Est-il possible? passez-moi cette botte, mon bon ami. Grâce au ciel, une botte est plus tôt mise que deux. Donnez-moi mon gilet. Shearflint! où êtes-vous, maraud! apportez-moi ma jambe à l'instant même.

Aussitôt que le planton eut entendu cet ordre, il accourut, et comme il était plus initié que Meriton aux mystères de la toilette de son maître, le capitaine fut bientôt équipé. Pendant qu'il s'habillait, il adressa diverses questions à Meriton sur les causes qui avaient jeté le trouble dans la famille Lincoln; mais les réponses qu'il reçut ne servirent qu'à le plonger dans un océan d'incertitudes. Il s'enveloppa de son manteau, et prenant le bras du valet de chambre, il se dirigea vers la demeure où sa belle l'attendait, plein d'une ardeur chevaleresque qui dans un autre âge et dans d'autres circonstances en aurait fait un héros.

CHAPITRE XXV.

Malgré la célérité inaccoutumée que Polwarth mit à obéir aux ordres inattendus de la capricieuse maîtresse de son cœur, il ralentit sa marche en approchant de l'hôtel, pour contempler les lumières qui allaient et venaient derrière les rideaux. Sur le seuil, il écouta le bruit des portes qu'on ouvrait et que l'on fermait, et reconnut les mouvements qui dans la maison des malades succèdent d'ordinaire à la visite de la mort.

Agnès l'attendait dans le salon où il avait été si souvent reçu dans des jours plus heureux. Elle était d'une gravité qui empêcha le capitaine de débiter les compliments qu'il avait préparés, afin de profiter en vrai militaire du petit avantage dont il se flattait. Après avoir jeté un coup d'œil sur la physionomie de miss Danforth, il rengaina ses galanteries, et lui demanda simplement en quoi il pouvait être utile à la famille.

— La mort est venue parmi nous, capitaine Polwarth, dit Agnès, et sa visite a été aussi subite qu'inattendue. Pour ajouter à notre embarras, le major Lincoln n'est pas ici.

En terminant ces mots, Agnès fixa les yeux sur la figure de Polwarth, comme pour lui demander compte de l'inexplicable absence du marié.

— Lionel Lincoln n'est pas homme à fuir parce que la mort approche, répliqua le capitaine en rêvant, et je le crois incapable de laisser dans la détresse l'aimable femme qu'il a épousée. Il est peut-être allé chercher un médecin.

— C'est impossible. Si j'en crois quelques mots de Cécile, il assistait aux derniers moments de ma tante, avec une personne qui m'est inconnue. J'ai trouvé Cécile dans la chambre que Lionel avait récemment occupée. Les portes étaient ouvertes, et tout semblait indiquer que le major était sorti avec l'inconnu par l'escalier dérobé. Comme ma cousine parle peu, je n'ai pu obtenir d'elle de plus amples renseignements, mais j'ai ramassé dans les charbons cet objet, que je crois être un hausse-col.

— En effet, il paraît que l'officier qui le portait a couru quelque danger, car la plaque est traversée par une balle. En croirai-je mes yeux? c'est le hausse-col de Mac Fuse! voici le numéro de son régiment, et je reconnais les petites marques que le pauvre garçon faisait à chaque nouvelle bataille.



— Bonne femme, dit le capitaine, vous avez faim, voici de l'argent.

— Comment se trouve-t-il dans l'appartement du major Lincoln?

— Comment! interrompit Polwarth, qui se mit à arpenter la chambre aussi vite que le lui permettait son infirmité. Pauvre Mac Fuse! je ne m'attendais guère à voir cette triste relique! Vous ne l'avez pas connu, je crois, miss Agnès. C'était un homme taillé pour être soldat, la charpente d'un Hercule, le cœur d'un lion et la digestion d'une autruche! mais ce plomb maudit a été plus fort que lui, et il est mort!

— La découverte de ce hausse-col peut-elle nous mettre sur les traces de Lionel? demanda Agnès.

— Ah! s'écria Polwarth en tressaillant, je tiens la clef du mystère! Le misérable qui a tué l'homme avec lequel il avait mangé et bu, est

Paris. Typographie Plon frères, rue Garancière, 8.

capable de tous les excès. Vous avez, dites-vous, trouvé ce gorgerin près du feu, dans la chambre du major Lincoln?

— Au milieu des charbons, où il était tombé.

— Je devine tout! répondit Polwarth en se parlant à lui-même; c'est positivement ce scélérat qui a tué Mac Fuse, et la justice aura son cours! Fou ou non, il sera pendu, comme un bœuf au garde-manger, pour sécher aux vents du ciel!

— De qui parlez-vous, Polwarth?

— D'un infâme hypocrite, appelé Job Pray, qui n'a pas plus de conscience que de cervelle, et pas plus de cervelle que de probité. C'est un misérable qui dînera aujourd'hui à votre table, et qui demain vous plantera dans la gorge le couteau dont il s'est servi. C'est ce mécréant qui a immolé la gloire de l'Irlande!

— Il faut que ce soit en bataille rangée, dit Agnès, car sans avoir une raison très-développée, Job, que je connais, a le sentiment du bien et du mal. Cet enfant a cruellement éprouvé la colère de Dieu, à laquelle sa mère n'aurait pas manqué de le soustraire, si cela eût dépendu d'elle, car les femmes de Boston n'abandonnent point leurs enfants.

— Celle-ci doit faire exception! s'éria Polwarth irrité, car il n'est pas de chrétien qui s'avisât de tuer un convive en compagnie duquel il aurait satisfait son appétit naturel.

— Mais quels rapports Job peut-il avoir avec mon cousin?

— Job a dû venir ici depuis que le feu est arrangé, autrement nous n'aurions pas trouvé le hausse-col.

— J'en conclus, répliqua Agnès, qu'il existe une singulière association entre le major et cet idiot; mais je ne vois pas comment cette circonstance explique la disparition de Lionel. D'ailleurs sa femme, dans les paroles incohérentes qu'elle a prononcées a fait mention d'un vieillard.

—Soyez sûre, belle Agnès, que si le major est parti mystérieusement cette nuit, c'est sous la direction du misérable Job! J'ai été témoin plusieurs fois de leurs conciliabules.

— En ce cas, reprit Agnès, s'il est capable d'abandonner une femme telle que ma cousine pour suivre un fou, il ne mérite plus qu'on s'occupe de lui.

Agnès rougit en prononçant ces mots, et changea de conversation, de manière à prouver qu'elle ressentait vivement l'injure faite à Cécile.



— Prends ma jambe, dit Polwarth, brise-la en mille morceaux, mon jambon est assaisonné.

La situation de la ville et l'absence de parents du sexe masculin déterminèrent miss Danforth à accepter les offres de service réitérées que lui faisait le capitaine. Leur conférence fut longue et confidentielle; quand Polwarth se retira, il eut pour se guider l'obscure clarté qui précède le jour.

Au moment où il sortit de la maison, on n'avait aucune nouvelle de Lionel, qui s'était évidemment absenté avec intention. Le capitaine d'infanterie légère s'était concerté avec Agnès, et donna des ordres pour l'enterrement de la défunte. Il avait été décidé que, vu l'état de siége et les indices qui présageaient un prochain mouvement des troupes, il ne fallait pas retarder les funérailles.

En conséquence, on ouvrit le caveau de famille où devait reposer madame Lechmere, dans le cimetière de la chapelle royale. Le docteur Liturgie, qui avait donné à la petite-fille la bénédiction nuptiale, fut chargé de rendre les derniers devoirs religieux à la grand'mère, et l'on adressa des lettres d'invitation au petit nombre d'amis qui restaient encore dans la place.

Pendant ces préparatifs, le soleil se rapprocha de cet amphithéâtre de collines, sur lequel on apercevait les travaux des infatigables soldats qui investissaient Boston. La parole prophétique de Ralph fut accomplie, et, suivant l'habitude locale, les portes de l'habitation furent ouvertes à tous ceux qui voulurent y entrer. Le convoi, quoique présentant un aspect assez imposant, fut loin d'être environné de la magnificence qu'on aurait déployée si la ville s'était trouvée dans une autre position. Quelques vieux habitants, parents ou alliés de la défunte, suivaient le cortége funèbre; mais l'égoïsme de madame Lechmere en avait écarté les pauvres. Le corps fut conduit de la maison mortuaire à la tombe avec toute la gravité convenable, mais sans aucune démonstration de douleur. Cécile était restée à pleurer dans sa chambre, et les assistants maintenaient sans peine leurs émotions dans les limites du décorum.

Le docteur Liturgie reçut le corps sur le seuil du saint édifice et débita ses prières avec autant de solennité que si la défunte eût reçu à ses derniers instants les consolations de la foi. Attirés par le spectacle, les citoyens se réunirent autour du cercueil et se demandèrent avec étonnement pourquoi la voix de l'officiant était plus tremblante que d'habitude. On remarquait au milieu de la foule quelques militaires qui avaient connu la famille dans des temps plus calmes, et qui voulaient payer un tribut à la mémoire de madame Lechmere.

Quand le service fut terminé, les fossoyeurs prirent la bière sur leurs épaules et la portèrent dans le caveau funéraire. Cette dépouille mortelle, qui avait si récemment été agitée par les passions humaines, fut dérobée à jamais aux clartés du jour, pour pourrir à côté de celles de ses ancêtres. De tous ceux qui assistèrent à la descente du cercueil, Polwarth, uni à miss Danforth par ses sympathies, fut peut-être le seul qui éprouvât des sentiments en harmonie avec la situation. Les obsèques de madame Lechmere se ressentirent de son caractère; elles se réduisirent à de simples formalités. Dès qu'on eut replacé la pierre qui couvrait l'entrée du caveau, quelques vieillards donnèrent l'exemple de la désertion, et se retirèrent en foulant à travers les tombes le sol durci par la neige. Ils causaient en s'éloignant de la destinée de la femme dont ils avaient pris congé pour toujours. En s'entretenant d'une fin aussi subite, ils oubliaient qu'ils chancelaient eux-mêmes sur le bord du tombeau, et ne songeaient qu'à lui reprocher ses défauts. Ils émettaient divers conjectures sur la manière dont elle avait pu disposer de sa fortune, mais personne ne regrettait qu'elle n'eût pas vécu plus longtemps pour en jouir.

Le reste des assistants ne tarda pas à partir, et Polwarth resta presque seul devant le caveau. Il s'était donné beaucoup de peine pour inhumer décemment une personne dont il connaissait intimement la famille, et il voulait attendre pour regagner ses foyers, que tout le monde eût quitté la place. Cependant, deux personnes demeuraient encore auprès de la sépulture, quand l'honnête capitaine pensa à la retraite. Une d'elles était une femme, dont le costume annonçait la plus abjecte misère; l'autre était un homme d'une physionomie vulgaire et d'un extérieur peu prévenant.

— Bonnes gens, leur dit Polwarth en portant la main à son chapeau, je vous remercie de votre attention; mais comme nous avons fait pour la défunte tout ce qu'il est possible de faire, je crois qu'il est temps de nous en aller.

Encouragé par les manières affables et courtoises du capitaine, l'homme se rapprocha, et dit après s'être incliné avec une profonde déférence:

— Il paraît que je viens d'assister aux funérailles de madame Lechmere?

— En effet, monsieur, répondit Polwarth tout en se dirigeant vers la porte; la défunte était veuve de John Lechmere; elle appartenait

à une famille honorable, et l'on ne peut nier qu'elle ait été convenablement enterrée.

— Son nom de fille n'était-il pas Lincoln? reprit l'étranger; n'est-elle pas tante d'un baronnet du Devonshire?

— Quoi! vous connaissez la famille? s'écria Polwarth, qui toisa des pieds à la tête l'étranger de mauvaise mine; vous en avez sans doute entendu parler, mais je doute que vous ayez jamais été admis dans leur intimité.

— J'ai eu avec eux plus de rapports que vous ne le croyez, reprit l'inconnu d'un ton sarcastique et avec un sourire équivoque; en tout cas, si cette dame était une Lincoln, elle avait raison d'être fière de sa race.

— A la bonne heure, repartit Polwarth, je vois que vous n'êtes pas imbu des idées révolutionnaires, mon brave camarade. La défunte était aussi alliée avec une excellente famille des colonies appelée Danforth.

— Pas du tout, monsieur.

— Comment! vous ne la connaissez pas! s'écria le capitaine en s'arrêtant pour examiner plus à loisir son interlocuteur. Effectivement, je comprends que vous n'ayez jamais dû connaître la famille Danforth.

L'étranger parut complétement insensible à la manière cavalière dont on le traitait, car il continua à tendre respectueusement la main au soldat mutilé, qui ne marchait qu'avec difficulté dans les sentiers du cimetière.

— Je n'ai aucune relation avec la famille Danforth, reprit-il; mais je connais très-particulièrement les Lincoln.

— Plût au ciel! s'écria Polwarth avec impétuosité; vous pourriez nous dire ce qu'est devenu leur héritier.

— Ne sert-il pas dans l'armée du roi? dit l'étranger en s'arrêtant à son tour : n'est-il pas ici?

— Ici où ailleurs, on ne sait : il est perdu!

— Il est perdu? répéta l'inconnu.

— Perdu! dit une voix de femme.

Cette répétition singulière tira Polwarth de la rêverie dans laquelle il commençait à tomber. Il contempla la femme à laquelle ce dernier cri était échappé, et s'aperçut que malgré les ravages de la misère elle conservait encore les restes d'une grande beauté. Ses yeux noirs manquaient de douceur, mais sous leurs orbites sillonnés de rides ils brillaient du feu de la jeunesse. Il y avait longtemps que la malheureuse étrangère avait perdu ses charmes et son innocence; mais ses traits défigurés par l'âge, par la pauvreté et peut-être aussi par une existence coupable, avaient encore assez de prestige pour exciter la galanterie du capitaine. Encouragée par le regard bienveillant qu'il lui adressa, la femme reprit :

— Ai-je bien entendu? monsieur, ne m'avez-vous pas dit que le major Lincoln était perdu?

Le capitaine s'appuya sur le bâton ferré dont il se servait pour soutenir ses pas dans les rues de Boston, et contempla un moment celle qui l'interrompait.

— Bonne femme, dit-il, si je ne me trompe sur une matière où je suis compétent, vous avez senti plus que tout autre les rigueurs de l'investissement, vous n'avez pas satisfait aux exigences de la nature; vous avez faim, et Dieu me garde de refuser à mes semblables ce qui constitue l'essence de la vie! Voici de l'argent.

Les muscles de la femme se contractèrent, une légère rougeur teignit son visage, et ses yeux se fixèrent sur la monnaie qu'on lui présentait.

— Je vous remercie, dit-elle; quels que soient mes besoins et ma souffrance, je ne suis pas encore tombée au niveau de la mendiante des rues. Avant que ce jour fatal arrive, puisse Dieu m'accorder une place au milieu de ces tertres glacés que nous foulons aux pieds!... Mais, je vous demande pardon, monsieur, je croyais vous avoir entendu parler du major Lincoln.

— Eh bien! j'ai dit qu'il était perdu, et c'est la vérité, si l'on peut appeler perdu ce que l'on ne retrouve pas.

— Et madame Lechmere est-elle morte avant le départ du major? demanda la femme en se rapprochant d'un air d'anxiété profonde.

— Croyez-vous, bonne femme, qu'un gentilhomme tel que le major s'avisât de disparaître après le décès de sa tante, en laissant à un étranger le soin de conduire le deuil?

— Le Seigneur me pardonne mes péchés! murmura la femme.

Et serrant autour de ses membres qui grelottaient les lambeaux d'un manteau troué, elle s'éloigna en silence.

Polwarth parut surpris de se voir ainsi quitté sans cérémonie, et dit à l'étranger qui restait près de lui :

— La raison de cette femme est dérangée par le manque de nourriture. Il est impossible de conserver ses facultés intellectuelles, si on néglige son estomac...

— Oui, répondit l'inconnu, il faut une diète sévère et des mets légers aux gens attaqués du cerveau.

— Que rabâchez-vous là? s'écria le capitaine prêt à entamer une discussion sérieuse.

— Je m'y connais, reprit l'individu de mauvaise mine; mais dites-moi, puisque l'héritier des Lincoln est perdu, est-ce qu'on n'essaiera pas de le retrouver?

— Si fait, dit Polwarth, dont les pensées se reportèrent promptement sur le sort de son ami. Je ferai moi-même toutes les recherches imaginables.

— Alors, monsieur, le hasard a réuni deux hommes qui se proposent le même but. Moi aussi j'emploierai tous mes efforts à le découvrir. J'ai entendu dire qu'il était connu dans cette province; n'a-t-il pas des parents auxquels on puisse demander des renseignements?

— Il a sa femme.

— Sa femme! répéta l'étranger avec surprise; quoi! il est marié?...

Polwarth, sans répondre, regarda fixement l'interrogateur, et les résultats de cet examen ne furent pas sans doute favorables à celui-ci, car le capitaine lui tourna le dos pour se diriger vers la porte. Il montait en voiture, lorsqu'il fut rejoint par l'importun, qui s'était arrêté un instant pour réfléchir.

— Monsieur, lui dit cet homme, si je savais où demeure sa femme, j'irais lui offrir mes services.

Le capitaine lui indiqua de loin l'hôtel dont Cécile était désormais propriétaire, en ajoutant d'un ton dédaigneux :

— Elle est là, mon bon ami, mais elle ne vous recevra pas.

L'inconnu remarqua la maison, sourit avec assurance, et disparut par une route opposée à celle que la voiture avait déjà prise.

CHAPITRE XXVI.

Il était rare que le tranquille Polwarth entreprît une aventure avec une énergique résolution; mais il était pour ainsi dire transfiguré, quand il dirigea son cheval vers la place du Bassin. Il connaissait depuis longtemps la résidence de Job Pray, et souvent en passant il avait honoré d'un sourire le naïf admirateur de sa science culinaire. Ce fut maintenant avec des intentions moins amicales qu'il contempla les murailles du vieux magasin.

Depuis qu'il avait appris la disparition de son ami, le capitaine s'était mis en frais d'imagination pour former une conjecture. Quels motifs vraisemblables pouvaient décider un époux à quitter si brusquement sa femme le soir de ses noces? Plus Polwarth réfléchissait, plus il s'enfonçait dans un inextricable labyrinthe, et il saisit avec empressement un fil conducteur, afin de sortir des ténèbres.

Polwarth s'était toujours demandé pourquoi Lionel avait des communications mystérieuses avec un idiot. Il avait entendu la veille Job se vanter d'avoir tué Mac Fuse, et le hausse-col trouvé dans les cendres confirmait cet aveu, car il devait être tombé de la poche de l'idiot accroupi comme de coutume au coin du foyer. Polwarth avait porté au capitaine de grenadiers presque autant d'attachement qu'au major Lincoln. Or, si le premier avait été victime du maudit fou, n'était-il pas probable que le second avait succombé aux manœuvres du même misérable? Cette argumentation, développée par diverses considérations subsidiaires, parut lumineuse à Polwarth. Comme ce philosophe de l'école positive allait toujours au fait, il conclut à trois démarches successives. Il fallait d'abord sonder Job Pray, ensuite lui arracher des aveux, enfin le punir.

Les ombres du soir se répandaient déjà sur la ville, et le froid avait depuis longtemps chassé les marchands en petit nombre qui continuaient à étaler sous les halles de la viande de boucherie ou des légumes. On voyait à leur place quelques vagabonds suivis de leurs familles affamées qui cherchaient dans les immondices une répugnante nourriture. Mais si le marché offrait cet aspect de tristesse et de dénûment, la partie opposée de la place était en revanche pleine d'animation. Le magasin était environné de soldats qui devaient se livrer à des violences, si l'on en jugeait par leurs mouvements rapides et désordonnés. Les uns remplissait l'air de cris et de menaces, les autres s'armaient des instruments de destruction que la rue pouvait leur fournir. Des curieux suspendus aux fenêtres ou montés sur des bornes applaudissaient de la voix et du geste. Au moment où Polwarth remit les rênes à Shearflint, il entendit quelques paroles dont l'intonation bien marquée lui fit reconnaître le royal-irlandais, même avant d'avoir distingué dans l'ombre les parements des uniformes. Toute la vérité s'offrit à ses yeux, et descendant vite de sa voiture, il fendit la presse, instinctivement poussé par une soif de vengeance que combattait un reste d'humanité naturelle. On a vu des hommes meilleurs que le capitaine changer de caractère sous l'influence des passions que soulève une émeute.

Quand il eut pénétré dans la grande salle basse de la maison, son animosité contre Job était arrivée au dernier degré. Oubliant son rang et sa dignité, il écouta avec un plaisir inexplicable les menaces et les imprécations qui grondaient de toutes parts; mais il songea que si les soldats assouvissaient leur rage, il ne pourrait obtenir de renseignements sur le sort de Lionel, et animé par cette idée, il repoussa la foule, afin de prendre une part active à l'affaire.

Il y avait encore assez de clarté pour apercevoir sur un grabat, au centre de la salle, Job Pray, qui, dans sa terreur, essayait de se lever et que ses douleurs forçaient à rester étendu. Les prunelles de ses yeux étaient gonflées et étincelantes; de larges taches rouges cou-

vraient son visage; enfin il avait tous les symptômes de l'épidémie régnante. Autour de cette triste victime de la pauvreté et de la maladie étaient groupés quelques soldats audacieux, reste des grenadiers du 18e; d'autres moins animés ou plus timides avaient soin de se tenir à distance de l'atmosphère contagieuse de la petite vérole. Le sang et les contusions dont l'idiot était couvert attestaient déjà les attaques de ses bourreaux, qui n'employaient pas heureusement des armes bien dangereuses. Malgré sa grande faiblesse corporelle et les dangers qui l'environnaient, Job faisait face aux agresseurs avec une stupide résignation.

A la vue de ce révoltant spectacle, Polwarth s'attendrit, et il essaya de dominer le bruit de cinquante voix discordantes. Mais ses remontrances ne furent pas écoutées par l'ignorante et furieuse multitude.

— Arrachez lui ses haillons! s'écriait l'un; ce n'est pas un être humain; c'est un diable!

— C'est bien à lui de tuer la fleur de l'armée anglaise! disait un autre; sa petite vérole n'est qu'une infâme invention de Satan pour le sauver du supplice.

— Il n'y a que le diable pour inventer une pareille maladie, interrompit un troisième; prenez garde, mes enfants, prenez garde, il vous épargnerait la peine d'être inoculés.

— Finissons-en avec sa maladie et avec lui, reprit le premier soldat; mettons le feu à ses guenilles!

— Du feu pour brûler le scélérat! répétèrent une vingtaine de soldats.

Polwarth essaya de nouveau de se faire entendre, mais inutilement. Cependant le calme régna un moment, lorsque l'on eut appris qu'il n'y avait dans la maison ni feu ni combustible.

— Place! place! s'écria un grenadier gigantesque, dont la sourde colère débordait enfin, comme celle d'un volcan qui va faire éruption. Voici un feu capable de détruire une salamandre! Que ce coquin soit saint ou diable, il a grand besoin de prières.

A ces mots le grenadier coucha en joue le malheureux homme, qui recula instinctivement. Toutefois son sort eût été décidé, si Polwarth n'avait relevé l'arme avec sa canne.

— Arrêtez, brave grenadier, dit-il en évitant prudemment de prendre un ton d'autorité, votre conduite n'est pas celle d'un soldat. J'ai connu, j'ai aimé votre commandant; je veux le venger comme vous, mais tâchons d'abord d'obtenir des aveux de ce mécréant.

Les regards de fureur qui répondirent à ce conseil n'étaient pas propres à faire supposer qu'il serait suivi.

— Sang pour sang! s'écrièrent plusieurs soldats; et ils allaient recommencer les hostilités, quand un vieux grenadier reconnut heureusement Polwarth pour un des anciens intimes de Mac Fuse. Il communiqua sa découverte à ses camarades, et le capitaine éprouva un véritable soulagement en entendant son nom passer de bouche en bouche avec les commentaires suivants:

— C'est un vieil ami! un officier des troupes légères! ce sont les rebelles qui lui ont enlevé une jambe.

Aussitôt que ces explications eurent été généralement comprises, un cri unanime s'éleva:

— Vive le capitaine Polwarth! vive son ami, le brave capitaine Polwarth!

Ravi de son succès et des égards qui lui étaient prodigués, le médiateur profita du léger avantage qu'il avait obtenu pour reprendre la parole.

— Mes amis, dit-il, je vous remercie de votre estime, et vous pouvez compter sur la mienne. J'aime le régiment royal-irlandais, dont j'ai connu particulièrement le capitaine, assassiné, comme j'ai lieu de le craindre, contrairement à toutes les lois de la guerre.

— Sang pour sang!

Polwarth s'aperçut que s'il laissait grossir le torrent, il lui serait impossible de l'arrêter; il répondit:

— Que notre vengeance soit terrible, mais qu'elle soit mûrement réfléchie et justifiée par des faits positifs. Un vrai soldat attend toujours des ordres, et quel est le régiment qui peut se vanter de sa discipline, si ce n'est le 18e? Formez-vous en cercle autour du prévenu et assistez à son interrogatoire. Après quoi, s'il est reconnu coupable, je le livrerai à votre merci.

Les assaillants ne virent dans la procédure proposée qu'une exécution plus méthodique de leurs intentions violentes, et ils l'accueillirent par de bruyantes acclamations. Pour gagner du temps, le capitaine demanda de la lumière; il voulait, disait-il, étudier les contractions de la physionomie de l'accusé. Comme la nuit approchait, cette requête parut raisonnable, et les individus qui avaient hâte de répandre le sang de Job ne songèrent plus qu'à satisfaire le désir inoffensif du capitaine. On ramassa les tisons qu'on venait d'apporter pour brûler le coupable, et qui avaient été jetés dans un coin; on y ajouta des paquets d'étoupe, et bientôt une vive clarté pénétra jusque dans les moindres crevasses du vieil édifice.

Le capitaine ouvrit alors la séance; les mécontents consentirent à ne pas maltraiter provisoirement l'accusé; et le silence se rétablit si bien, qu'on n'entendait plus que la respiration oppressée de la victime. Jugeant toutefois aux regards farouches de ses auditeurs qu'un retard pouvait avoir des dangers, le capitaine commença l'interrogatoire.

— Accusé Job Pray, dit-il, vous voyez à la manière dont vous êtes entouré, que l'heure du jugement est arrivée pour vous, et que vous n'avez de chance de salut que dans les aveux les plus complets. Répondez donc aux questions que je vais vous adresser.

Le capitaine s'arrêta pour laisser à son allocution le temps de produire de l'effet; mais Job, s'apercevant que la colère de ses bourreaux s'était momentanément apaisée, se cacha la tête sous la couverture, et demeura plongé dans un profond abattement.

— Vous connaissez le major Lincoln? reprit Polwarth.

— Ce n'est pas de lui qu'il s'agit, s'écrièrent trois ou quatre grenadiers.

— Un moment, mes braves, j'arriverai plus vite à la connaissance de la vérité en prenant cette voie indirecte.

— Vive le capitaine Polwarth! s'écria la foule; vive celui dont les rebelles ont coupé la jambe!

— Merci, merci, mes excellents amis!... Allons, accusé, oserez-vous nier que vous connaissez le major Lincoln?

Après un instant de silence, Job murmura sous la couverture:

— Je connais tous les gens de la ville, et le major est un enfant de Boston.

— Mais vous avez eu des relations plus directes avec le major!... Contenez votre impatience, mes amis; ces questions aboutiront infailliblement à faire tout découvrir... Vous le connaissez mieux que tout autre officier de l'armée?

— Il a promis d'empêcher Job d'être battu par les grenadiers, et Job a consenti à faire ses commissions.

— Un pareil arrangement trahit une intimité qui n'est pas ordinaire entre un homme raisonnable et un fou. Puisque vous avez des rapports avec lui, je vous demande ce qu'il est devenu.

Le jeune homme ne fit aucune réponse.

— On vous soupçonne de savoir pourquoi il a quitté sa famille, reprit Polwarth; je vous somme de le déclarer.

— Je n'en sais rien, répondit l'idiot avec un accent de vérité.

— Si vous ne voulez pas répondre, je serai forcé de vous abandonner à ces braves grenadiers.

Cette menace décida Job à relever la tête et à reprendre l'attitude vigilante à laquelle il avait renoncé.

— Sang pour sang! répétèrent quelques soldats.

Le malade, dont nous avons assimilé la faiblesse mentale à l'idiotisme, faute d'une expression plus juste, parut comprendre à merveille le sort qu'on lui réservait. La force du feu intérieur qui le consumait, tout en desséchant les sources de son existence, semblait purifier son esprit.

— Il est contre les lois de la baie, dit-il d'un ton solennel, de battre et de tourmenter un homme; bien plus, la sainte Écriture le défend. Si vous n'aviez pas établi un chantier dans l'égli e du Nord, si vous n'aviez pas installé des chevaux dans l'église du Sud, vous pourriez aller entendre des prédications qui vous feraient dresser les cheveux sur la tête!

Des clameurs réitérées succédèrent à ce mot.

— Qu'on se débarrasse de ce fou!

— Le misérable se joue de nous!

— Est-ce que son église de bois était faite pour de vrais chrétiens?

— Assez! assez!

— Sang pour sang!

— Arrière! s'écria Polwarth, qui brandit en même temps sa canne: avant de prononcer la sentence, attendez la fin du procès... Accusé, c'est la dernière fois que je vous interroge, et votre salut dépend de votre sincérité. Vous avez pris les armes contre le roi d'Angleterre; je vous ai vu moi-même combattre, quand les troupes ont... fait une contre-marche en sortant de Lexington. Depuis, vous avez rejoint les rebelles au moment où les troupes royales montaient à l'assaut des retranchements de Charlestown.

En cet endroit de sa récapitulation, le capitaine fut tout à coup épouvanté par les regards sinistres des assistants; il ajouta avec un louable empressement:

— Vous aviez les armes à la main dans ce jour glorieux où les troupes de Sa Majesté ont dispersé les bandes provinciales qui tentaient en vain de résister à leur vaillance!

— Bravo! bravo! vive le capitaine! s'écrièrent les soldats.

— Ce jour-là, continua Polwarth animé par ces témoignages d'approbation, de braves militaires ont succombé; d'autres ont été mutilés, et emporteront jusqu'au tombeau le souvenir de leurs exploits; d'autres enfin ont été assassinés.

— Oui, oui! s'écrièrent les grenadiers.

— Souvenez-vous de Mac Fuse? reprit le capitaine d'une voix de tonnerre: il a été tué dans nos retranchements après la victoire! répondez, misérable, est-ce vous qui avez commis ce crime?

Job murmura quelques mots inintelligibles dont on n'entendit que ceux-ci:

— Le peuple leur donnera une leçon!

— A mort! à mort! s'écrièrent quelques grenadiers.

— Encore un moment, dit Polwarth, je tiens à éclaircir tout ce qui se rapporte à mon ami... Parlez, accusé; que savez-vous de la mort du commandant de ces braves grenadiers?

Job avait écouté attentivement l'interrogatoire sans perdre de vue aucun des mouvements de ses ennemis. Il répondit d'un air de triomphe :

— Le dix-huitième est monté à l'assaut en poussant de grands cris, mais l'homme le plus grand du régiment a crié pour la dernière fois.

Polwarth trembla malgré lui, et faisant signe aux assistants de se tenir à l'écart, il mit sous les yeux de l'idiot le hausse-col tout bosselé.

— Connaissez-vous ceci? demanda-t-il ; d'où est partie la balle qui a traversé ce hausse-col?

Job prit l'objet qu'on lui présentait, et le regarda d'un air hébété ; mais sa figure s'éclaira par degrés d'un rayon d'intelligence, et il repartit avec orgueil :

— Job est fou, mais il vise juste! Cette réponse fit tressaillir Polwarth, et indigna tous les assistants. Ils se levèrent comme un seul homme en faisant retentir le magasin de leurs cris de vengeance. Vingt supplices furent proposés à la fois avec la véhémence qui caractérise les Irlandais; mais celui du feu obtint la préférence, et un homme saisit un paquet d'étoupe enflammé.

— Il faut l'étouffer, le brûler! c'est un ange des ténèbres! qu'il disparaisse de la surface de la terre!

Cette barbare proposition fut accueillie avec une sorte de frénésie, et déjà le malheureux sans défense était enveloppé de fumée, lorsqu'une femme, s'élançant au milieu de la foule, écarta les incendiaires avec une force presque surnaturelle. Sans crainte de s'exposer aux flammes, elle étouffa celles qui avaient déjà atteint le grabat, et se plaça devant la victime comme une lionne qui défend ses petits.

— Monstres! s'écria-t-elle d'une voix qui domina le tumulte, n'avez-vous pas de cœur? n'avez-vous pas d'entrailles? Qui vous a donné le droit de juger et de punir? N'y a-t-il point de pères parmi vous, pour assister aux tortures d'un fils mourant? N'y a-t-il point de fils, pour être témoin des douleurs d'une mère?

Les assaillants se regardèrent avec stupeur, et demeurèrent indécis. Quelques-uns pourtant osèrent murmurer encore tout bas : Sang pour sang!

— Lâches! reprit l'intrépide Abigaïl; vous n'avez de soldats que le nom! Pourquoi venir ici vous rassasier de sang humain? Allez donc sur les collines, vous y trouverez les hommes de la baie qui sont prêts à vous braver les armes à la main; mais ne venez pas ici attaquer un pauvre enfant! Quoiqu'il soit faible et frappé par une main plus puissante que la vôtre, mon fils vous retrouvera là-bas pour défendre contre vous la cause de la patrie et des lois.

Les agresseurs étaient déconcertés; néanmoins quelques-uns émirent la proposition de brûler ensemble la mère et le fils; mais tout à coup un homme vigoureux se fit jour à travers la foule, suivi d'une femme dont la tournure et le costume annonçaient un rang supérieur. Cette apparition inattendue mit un terme au désordre, et le plus profond silence régna dans le vieux magasin.

CHAPITRE XXVII.

Du premier coup d'œil Polwarth avait reconnu dans la mère de Job la femme qu'il avait rencontrée près du tombeau de madame Lechmere. Touché du désespoir et du courage qui donnaient à la pauvre femme un aspect de dignité imposante, il se préparait à la soutenir au moment où l'arrivée de l'étrangère changea les plus fougueux persécuteurs de l'idiot en spectateurs muets et attentifs.

En se trouvant au milieu d'un tel désordre, la dame inconnue fut d'abord alarmée ; mais rassemblant toutes les forces de son âme, soutenue par la pureté de ses intentions, elle rejeta en arrière les plis soyeux de sa thérèse, et montra ses traits pâles et charmants à la foule étonnée.

C'était la femme du major Lincoln.

— J'ignore, dit-elle, pourquoi tant de visages farouches entourent le lit de ce malheureux jeune homme ; mais si vous avez de mauvaises intentions, je vous invite à y renoncer, soit pour l'honneur de votre noble métier, soit pour ne pas vous attirer le mécontentement de vos chefs. Mon mari est soldat; il jouit de la faveur du général Howe. Selon la manière dont vous vous conduirez, il obtiendra pour vous l'oubli du passé, ou la punition de vos violences.

L'irrésolution des grenadiers augmentait; mais celui dont la cruauté avait failli déjà coûter la vie au malade, grommela d'un ton brusque :

— Puisque vous êtes l'épouse d'un officier, madame, vous savez ce qu'on sent pour les amis qui sont morts. Je vous demanderai donc s'il n'est pas dur pour des grenadiers du 18e d'entendre un fou se vanter dans les rues de Boston d'avoir tué le capitaine Mac Fuse?

— En effet, reprit Cécile, j'ai entendu dire que le jeune homme passait pour avoir assisté les Américains dans la sanglante journée de Bunker-Hill. Mais si l'on n'a pas le droit de tuer en bataille rangée, qu'êtes-vous donc, vous qui faites profession de la guerre?

Cécile fut interrompue par une douzaine de voix empressées quoique respectueuses.

— Il y a une grande différence, milady! la loi militaire ne justifie pas l'assassinat! Vous confondez, ce n'est pas du tout la même chose...

Quand cette explosion de réclamations fut terminée, le grenadier qui avait déjà parlé se chargea de les résumer.

— Votre Seigneurie, répondit-il, n'est pas tout à fait dans la vérité. Un homme tué dans un combat régulier n'a pas à se plaindre; celui qui le frappe ne mérite aucun reproche ; mais s'embusquer derrière un corps mort pour viser un de ses semblables, c'est l'acte d'un scélérat. D'ailleurs la victoire n'était-elle pas gagnée? La mort de Mac Fuse ne pouvait assurer la victoire aux Américains.

— Je ne connais pas toutes ces distinctions subtiles, mon ami, répondit Cécile. Mais on m'a assuré que beaucoup d'hommes sont tombés après l'assaut.

— Sans doute, madame, et c'est une raison de plus pour qu'on punisse quelqu'un de ces assassinats. Il est triste à dire que nous ayons gagné la victoire sur des hommes qui combattaient encore après avoir été vaincus.

— Je sais que leur résistance désespérée a coûté cher à plus d'un officier, reprit Cécile, dont les lèvres frémissaient, et dont les paupières étaient tremblantes; mais j'avais supposé que c'était la fortune de la guerre. En tout cas, si ce jeune homme est coupable, regardez-le! Est-il digne du ressentiment de soldats qui se vantent d'attaquer leurs ennemis à armes égales? la Providence l'a depuis longtemps presque abandonné. Condamné à souffrir depuis son enfance, pour surcroît d'infortune, il vient d'être frappé de l'épidémie régnante. Dans votre rage aveugle, vous vous exposez aux attaques d'une maladie qui ne pardonne guère, et quand vous songez à être bourreaux, vous pourriez bien devenir victimes.

En entendant ces mots, la foule recula insensiblement, et un large cercle se forma autour du lit de Job. Quelques soldats, dont la crainte dominait les mauvaises passions, décampèrent sans mot dire, et leur exemple fut aussi contagieux que la maladie qu'ils redoutaient.

— Éloignez-vous, reprit Cécile; fuyez ce dangereux voisinage. J'ai à m'occuper avec ce jeune homme des intérêts, peut-être même de la vie d'un officier cher à toute l'armée, et je désire rester seule avec sa mère et lui. Voici de l'argent. Retirez-vous dans vos quartiers, et tâchez de détourner par des soins et du régime la maladie que vous avez bravée si imprudemment.

Le grenadier prit l'or avec répugnance, et se voyant déjà abandonné par la plupart de ses compagnons, il fit une révérence gauche, et se retira, non sans jeter encore un coup d'œil sombre et sauvage sur le malheureux qui échappait à sa vengeance. Pas un soldat ne resta dans le vieux magasin, et le bruit de leur conversation animée se perdit bientôt dans le lointain.

Cécile examina alors ceux qui restaient auprès d'elle ; en apercevant Polwarth qui semblait étonné, elle rougit, et baissa les yeux un moment vers le sol.

— Capitaine, dit-elle après s'être remise de ce léger embarras, j'espère qu'un semblable but vous amène ici, pour le salut d'un ami commun.

— Vous me rendez justice, répliqua Polwarth. Quand j'ai eu rempli les tristes fonctions dont votre belle cousine m'avait chargé, je suis venu ici pour saisir des indices qui pourront nous conduire à.....

— Ce que nous pourrons trouver, dit précipitamment Cécile en jetant un coup d'œil sur les assistants. Mais l'humanité est notre premier devoir. Ne peut on transporter ce malheureux dans sa chambre, et lui prodiguer des secours?

— Cela peut se faire avant ou après notre enquête, répondit le capitaine avec une indifférence qui étonna Cécile. S'apercevant de l'impression défavorable qu'avait causée son apathie, Polwarth se tourna vers la porte, auprès de laquelle les deux domestiques se tenaient en observation.

— Holà! Meriton, Shearflint! s'écria-t-il, transportez ce jeune homme à sa chambre.

Les domestiques ne parurent nullement pressés d'accomplir cet ordre. Meriton éclata même en murmures, et faillit se révolter ouvertement; mais sur les instances de Cécile, il se décida à replacer le grabat dans la tourelle, d'où les soldats l'avaient enlevé.

Dès qu'on n'eut plus à craindre la violence, Abigaïl se laissa tomber sur un vieux coffre, où elle resta dans un état de torpeur, pendant qu'on transportait son enfant. Quand elle ne vit plus autour d'elle que des personnes dont elle avait pu apprécier la bienveillance, elle alla silencieusement s'asseoir auprès du lit. Les deux domestiques reçurent l'ordre d'aller attendre au dehors, et il ne resta dans la tourelle, indépendamment des hôtes du logis, que Cécile, le capitaine, et l'homme inconnu qui avait sans doute servi de guide à la femme du major. Les flammes du bûcher qui s'éteignait, et la faible lueur d'une chandelle, contribuaient à faire ressortir l'aspect misérable de ce séjour.

Malgré la haute et calme résolution que Cécile avait déployée dans sa conférence avec les soldats du royal-irlandais, elle parut vouloir profiter de l'obscurité de la chambre pour dérober ses traits aux regards d'Abigaïl. Elle se plaça dans l'ombre, et rabattit le capuchon de sa thérèse avant de s'adresser à l'idiot.

— Job Pray, dit-elle, je ne suis pas venue ici pour vous punir ou

pour vous intimider par des menaces, cependant j'ai à vous questionner sur des choses que vous auriez tort de me cacher.

— La vérité seule sortira de la bouche de mon enfant, interrompit Abigaïl; sa raison a été altérée, mais son cœur a toujours été pur. Il ne connaît point le mal, et plût au ciel qu'on pût en dire autant de la femme qui l'a porté dans son sein!

— J'espère que sa conduite justifiera cette assertion, répondit Cécile, et puisque vous me garantissez sa probité, je vais l'interroger. Cependant, afin de vous convaincre que j'ai quelques droits à le faire, je tiens à vous expliquer les motifs qui me guident... Je suppose, Abigaïl Pray, que ma personne vous est connue?

— Oui! oui! répondit avec impatience Abigaïl, qui semblait choquée du triste contraste de sa misère avec l'élégance de la dame. Vous êtes l'heureuse et riche héritière de celle que j'ai vue descendre aujourd'hui dans le caveau sépulcral. La tombe s'ouvrira pour tous, riches ou pauvres, heureux ou misérables! Oui, oui, je vous connais, vous êtes l'épouse du fils d'un homme riche.

Cécile rejeta en arrière les tresses de ses cheveux noirs qui étaient tombés sur son visage, et releva la tête avec fierté.

— Puisque vous connaissez mon mariage, vous voyez si je dois m'intéresser à la destinée du major Lincoln. Votre fils peut me donner sur lui quelques renseignements.

— Mon fils! Cet enfant chétif et malade vous donnerait des nouvelles de votre mari? Allons donc, jeune dame, vous vous moquez de nous; il n'est pas digne de participer aux secrets d'un homme heureux!

— Il les connaît pourtant; n'avez-vous pas logé ici, l'année dernière, un individu nommé Ralph? ne s'y est-il pas caché tout récemment?

Abigaïl tressaillit, mais elle n'hésita pas à répondre :

— C'est vrai. J'ai donné asile à un homme qui vient je ne sais d'où, qui est parti sans rien me dire, qui sait lire dans les cœurs, et qui découvre des choses cachées à tous. Il était ici hier, il peut revenir ce soir même, car il va et vient au gré de ses caprices. Vos généraux et votre armée peuvent l'empêcher de venir ici, mais je n'ose pas le lui défendre.

— Qui l'accompagnait quand il vous a quittée la dernière fois? demanda Cécile à voix basse.

— Mon enfant, le faible et misérable Job! dit Abigaïl avec vivacité sans calculer les conséquences de sa réponse : si c'est une trahison de suivre les pas de cet être sans nom, c'est mon fils qui doit en répondre.

— Vous méconnaissez mes intentions; je ne vous veux que du bien, et je saurai vous récompenser, si vous ne m'en imposez pas.

— Si je ne vous en impose pas! répéta Abigaïl avec fierté; mais vous êtes riche et puissante, et vous avez le privilége d'insulter les malheureux!

— Si j'ai commis quelque offense envers vous, j'en ai le plus profond regret, dit Cécile, avec douceur. Loin de songer à vous persécuter, je veux être votre amie, et je vous le prouverai quand l'occasion s'en présentera.

— Non, non, s'écria la vieille femme en frémissant, vous ne pouvez jamais être mon amie! la femme du major Lincoln ne doit jamais servir les intérêts d'Abigaïl Pray.

L'idiot, qui avait paru jusqu'alors indifférent à ce qui se passait, leva la tête entre ses haillons et dit avec orgueil :

— La dame du major Lincoln est venue voir Job, parce que Job est le fils d'un gentilhomme!

— Vous êtes le fils du péché et de la misère! grommela Abigaïl en se cachant la tête dans son manteau. Plût au ciel que vous n'eussiez jamais vu le jour!

— Dites-moi, reprit Cécile sans faire attention à la conduite de la mère, le major Lincoln vous a-t-il aussi rendu visite? Et quand l'avez-vous vu pour la dernière fois?

— Je poserai peut-être la question d'une manière plus intelligible pour lui, dit l'étranger en échangeant un coup d'œil d'intelligence avec Cécile. Mon ami, Boston a plusieurs places où les troupes font la parade et l'exercice : allez-vous quelquefois voir les soldats?

— Je suis toujours les marches en marquant le pas, répondit l'idiot. C'est un beau spectacle que celui des grenadiers qui s'avancent au son des tambours et des trompettes.

— Ralph est-il avec eux? demanda l'inconnu.

— Ralph! c'est un grand guerrier; il montre le maniement des armes au peuple assemblé sur les collines, et je le vois toutes les fois que je vais chercher les provisions du major.

— Ceci demande quelque explication, reprit l'étranger.

— Rien de plus facile, dit Polwarth; ce jeune homme apporte périodiquement, depuis six mois, des denrées de la campagne à la ville, et il les remet au domicile du major Lincoln.

— Fort bien, reprit l'étranger. Job, y a-t-il longtemps que vous n'êtes allé chez les rebelles?

— Vous pourriez bien vous dispenser de traiter le peuple de rebelle, répondit le jeune homme d'un ton maussade.

— J'avais tort, certainement; mais quand êtes-vous allé dernièrement à la provision?

— Dimanche au matin, c'est-à-dire hier.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas apporté de provisions? s'écria Polwarth avec emportement.

— Son état explique suffisamment sa négligence, reprit l'étranger; il les a sans doute déposées ici.

— Oui, pour satisfaire sa gloutonnerie, répondit le capitaine.

Abigaïl joignit convulsivement les mains et fit un effort pour répondre, mais ses émotions étouffèrent sa voix.

Cette pantomime expressive ne fut pas remarquée par l'étranger, qui continua son interrogatoire avec le même sang-froid.

— Ces provisions sont-elles encore ici?

— Assurément, dit l'idiot; Job les a cachées jusqu'au retour du major Lincoln. Ralph et le major n'ont point dit à Job ce qu'il fallait faire des provisions.

— En ce cas, je suis étonné que vous ne les ayez pas suivis pour leur demander des instructions.

— Tout le monde croit que Job est fou, murmura le jeune homme en se dressant sur son séant; mais je ne le suis pas assez pour aller porter des provisions aux Américains, qui ont de tout en abondance, tandis que la ville meurt de faim!

— C'est vrai, reprit l'étranger; j'oubliais que Ralph et le major étaient allés rejoindre les Américains. Leur départ a sans doute été protégé par le pavillon qui vous sert quand vous voulez entrer ou sortir.

— Job n'a pas besoin de pavillon; il a apporté un dindon, un jambon et une boîte de salaisons, mais il n'y a point de pavillon dans tout cela.

En entendant désigner ces comestibles, le capitaine dressa l'oreille, et il se serait probablement mêlé à la conversation si l'étranger n'avait repris :

— Je devine la vérité, jeune homme; il était facile à Ralph et au major de sortir de la ville avec la passe dont vous étiez pourvu.

— C'est sûr, murmura Job, qui, fatigué de cette enquête, s'était caché la tête sous les couvertures; Ralph connaît le chemin, c'est un enfant de Boston!

L'étranger fit un signe de tête à la femme du major, comme pour lui dire qu'il était satisfait du résultat de l'interrogatoire. Cécile le comprit, s'avança vers Abigaïl Pray, qui, assise sur une vieille malle, exprimait par de sourds gémissements et par un certain balancement du corps les tortures morales qu'elle éprouvait.

— Mon premier soin, dit Cécile, sera de pourvoir à vos besoins; après quoi, je pourrai profiter des renseignements que m'a donnés votre fils.

— Ne vous inquiétez ni de moi, ni des miens, répliqua Abigaïl avec amertume. Le dernier coup est frappé et notre devoir est de courber la tête. L'opulence n'a pu sauver votre grand'mère du tombeau, et dans peu de jours la mort me prendra peut-être en pitié. Hélas! aurai-je la force de l'attendre?

Ce violent désespoir émut Cécile, qui se rappela involontairement celui de madame Lechmere à l'agonie et qui garda un moment le silence. Après avoir rassemblé un moment ses idées, elle reprit avec une douceur toute chrétienne :

— Vous me permettrez sans doute de vous être utile, quels que soient les torts que ma famille puisse avoir envers vous. Partons maintenant, ajouta-t-elle en s'adressant à l'étranger.

Polwarth s'avança pour lui faire ses offres de service, mais Cécile le prévint en lui disant :

— Je vous remercie; M. Meriton et ma femme de chambre m'attendent, et votre complaisance est inutile.

A ces mots, elle sourit gracieusement mais avec tristesse au capitaine et sortit de la tourelle. Quoique Polwarth eût obtenu tous les éclaircissements qu'il pouvait désirer, et que ni la mère, ni l'enfant ne fissent attention à lui, il ne se décida pas encore à partir. Le diable le tentait sous une forme à laquelle ce philosophe épicurien était rarement insensible. Le spectacle de la mère livrée silencieusement à ses chagrins et du fils en lutte avec l'épidémie, ne put lui faire quitter la place.

— Jeune homme, dit-il d'une voix aigre après s'être un moment promené dans la chambre, il faut me révéler ce que vous avez fait des provisions que M. Seth Sage vous a confiées. Je ne puis laisser passer une infraction aussi flagrante à vos devoirs dans une affaire de cette importance. Expliquez-vous, ou attendez-vous à voir revenir les grenadiers du royal-irlandais.

Job, à moitié assoupi, garda le silence, mais Abigaïl répondit pour lui :

— Toutes les fois qu'il est revenu du camp, il a porté régulièrement les provisions chez le major. S'il était assez vil pour voler, ce ne serait pas aux dépens de Lionel Lincoln.

— Je le présume bien, bonne femme, répondit le capitaine avec impatience et avec la conscience de sa propre fragilité en pareil cas; mais dans les temps de disette il est des tentations irrésistibles. Puisque ces vivres n'ont pas été remis à leur adresse, n'aurait-on pas dû me consulter sur l'usage qu'on voulait en faire? Le jeune homme reconnaît qu'il a quitté le camp américain hier au soir.

— Non, non, reprit Job; Ralph m'a emmené samedi soir en ville avec tant de précipitation qu'il a oublié de dîner.

— Et il se sera dédommagé en mangeant mes provisions! le gourmand, l'anthropophage! s'écria Polwarth exaspéré; vous les avez sans doute partagées avec lui.

— Si vous supposez mon fils avoir trahi votre confiance, dit Abigaïl, vous ne le connaissez pas. Je vous avouerai avec douleur que depuis de longues heures il n'a rien mangé.

— Que dites-vous, femme? s'écria Polwarth saisi d'horreur : il n'a rien mangé! Pourquoi, mère dénaturée, n'as-tu pas pourvu à ses besoins? Pourquoi ne lui as-tu pas donné la moitié de ton pain?

Abigaïl regarda son interlocuteur en face avec des yeux où se peignait tout son dénûment, et elle répondit :

— Croyez-vous que j'eusse laissé mourir mon fils de faim? Le dernier morceau que nous avons partagé, nous l'avions reçu de la main d'une femme, qui aurait dû plutôt m'envoyer du poison!

— Nab ne sait pas que Job a trouvé un os devant les casernes, dit le jeune homme d'une voix éteinte; je me demande si le roi mange quelquefois des os.

— Et les provisions, imbécile! s'écria Polwarth avec un redoublement de fureur, qu'as-tu fait des provisions?

— Job a empêché les grenadiers de les prendre, répondit l'idiot en montrant avec une joie enfantine l'endroit où elles étaient cachées. Quand le major Lincoln reviendra, il donnera les os à Job et à sa mère.

Aussitôt que Polwarth fut instruit de la position des précieuses denrées, il les enleva avec la violence d'un insensé. Il haletait plutôt qu'il ne respirait en opérant le triage des comestibles, et son honnête figure était contractée par des émotions extraordinaires. Le cours de ses pensées était suffisamment expliqué par les exclamations qui lui échappaient.

— Pas de nourriture! disait-il : il meurt de faim! Shearflint! coquin! où vous cachez-vous?

Le domestique savait qu'il eût été dangereux de rester sourd à cette sommation proférée d'une voix de tonnerre, et il se montra à la porte de la tourelle, pendant que son maître réitérait ses clameurs.

— Allons, roi des paresseux! poursuivit celui-ci : la nourriture est ici, et la faim est là! Grâce à Dieu, je suis à même de les mettre en rapport l'une avec l'autre! Prenez cette étoupe! allumez le feu!

Comme ces termes impératifs étaient accompagnés de gestes correspondants, le domestique s'empressa d'obéir. L'étoupe goudronnée fut amoncelée dans l'âtre vide, et il suffit de l'approche d'une chandelle pour l'enflammer. Les clartés subites du foyer et les bruits sourds qui ronflaient dans la cheminée produisirent sur la mère et le fils une vive impression. Polwarth prit son couteau et se mit à découper le jambon avec une dextérité qui dénotait une longue expérience, et un empressement qui faisait honneur à son humanité.

— Apportez-moi ce morceau de fer... ça me servira de gril... faites des charbons, faites des charbons, drôle que vous êtes!... Dieu me pardonne, si j'ai jamais souhaité à mes semblables des souffrances pareilles!... Entendez-vous, Shearflint? Apportez du bois... j'aurai coupé mes tranches dans une minute.

— Je ne puis rien, monsieur! répliqua le domestique; j'ai ramassé les moindres copeaux que j'ai pu trouver. Le bois est trop rare à Boston pour qu'il y en ait dans les rues.

— Où mettez-vous votre bois, femme? demanda naïvement le capitaine : je suis prêt à mettre le jambon sur le gril.

— Vous voyez tout! répondit Abigaïl avec accablement.

— Pas de bois, pas de provisions! s'écria Polwarth d'une voix étouffée. Viens ici, Shearflint, défais ma jambe!

Le domestique regarda son maître avec stupéfaction; mais un geste d'impatience le contraignit à obéir.

— Mettez-la en mille morceaux; mon jambon est assaisonné! La meilleure jambe, après tout, ne sert pas à grand'chose. Un cuisinier a besoin de ses mains, de ses yeux, de son nez, de son palais, mais à quoi lui sert une jambe?

Tout en parlant, le capitaine s'assit à terre avec l'indifférence d'un philosophe, et avec l'assistance de Shearflint, il avança rapidement dans les préparatifs du repas.

— Il y a des gens, reprit Polwarth sans négliger ses fonctions, qui mangent seulement deux fois par jour, quoiqu'à mon avis il faille à l'homme quatre repas réguliers. Ces siéges sont d'horribles calamités, et on devrait imaginer un moyen de conduire la guerre sans eux. Dès que vous affamez un soldat, il devient mélancolique et mou. Qu'on le nourrisse, et il bravera le monde... Eh bien, mon brave ami, aimez-vous le jambon peu cuit?

En respirant le fumet savoureux des mets, le malade avait soulevé son corps fiévreux, et il suivait avec des yeux avides les mouvements de son bienfaiteur inattendu. Il remuait déjà avec impatience ses lèvres desséchées, et ses regards vitreux trahissaient l'empire absolu des besoins physiques sur sa faible intelligence. A la question qu'on lui adressait, il fit cette réponse simple et touchante :

— Job n'est pas difficile en fait d'aliments.

— Ni moi, répondit le gourmand méthodique en retournant sur le feu un morceau de viande que Job dévorait déjà des yeux : on pourrait s'en contenter, vu l'urgence; mais dans une seconde, ce sera un mets digne de la bouche d'un prince. Passez-moi cette assiette, Shearflint! il ne faut pas regarder à la vaisselle en cette occasion... quelle odeur! quel bouquet!... aidez-moi à m'approcher du lit!

— Que le Seigneur, qui voit et note toutes les bonnes pensées de ses créatures, vous récompense des soins que vous donnez à mon pauvre enfant! s'écria Abigaïl dans le transport de sa reconnaissance. Mais est-il prudent de donner une aussi forte nourriture à un homme qui a la fièvre?

— Que voulez-vous lui donner, femme? je suis sûr qu'il doit la maladie au besoin. Un estomac vide ressemble à une poche vide; le diable s'y loge. Ce sont les petits médecins qui nous condamnent au régime. La faim dérange le corps, et ne peut jamais être son remède, aux yeux des gens raisonnables qui méprisent le charlatanisme... Shearflint, cherchez dans les cendres le fer de ma jambe, et servez un morceau de viande à la pauvre femme... Mange, mange, aimable enfant! ajouta-t-il en se frottant les mains tant il était aise de voir l'avidité de Job. Le second plaisir de la vie est de voir un homme affamé se rassasier; le premier tient plus essentiellement encore à notre nature... Ce jambon sent son fruit! on voit qu'il arrive de Virginie! N'y a-t-il pas moyen d'avoir une assiette, Shearflint? l'heure est si avancée que je ferai tout aussi bien de souper. Il est rare en vérité qu'un homme jouisse de deux semblables plaisirs à la fois!

La langue de Polwarth s'arrêta dès que son planton l'eut servi, et le vieux magasin, où il était entré avec des intentions sinistres, offrait l'étrange spectacle du capitaine partageant fraternellement l'humble repas de ses misérables hôtes.

CHAPITRE XXVIII.

Cependant une scène différente se passait dans une rue voisine. Les fenêtres de l'hôtel du gouvernement étincelaient de clartés. Des domestiques en livrée couraient de chambre en chambre, les uns portant des plats et des flacons dans la salle où Howe traitait les chefs de l'armée royale, les autres enlevant les reliefs d'un banquet, qui, se ressentant des misères d'un blocus, satisfaisait les yeux plutôt que l'appétit. Des soldats en petite tenue allaient et venaient dans les chambres, et suivaient comme à la piste les débris savoureux que les domestiques remportaient à l'office. Malgré l'activité qui régnait, tous les mouvements étaient conduits en silence et avec régularité. Et cette scène d'animation mettait en relief les bons effets de l'ordre.

Tout était brillant et joyeux dans la grande salle qui était le centre commun que surveillaient les serviteurs attentifs. L'âtre ne manquait pas de combustibles. La menuiserie grossière du parquet était cachée sous de riches tapis, et des rideaux de damas cachaient sous leurs plis les fenêtres. La table était environnée de militaires d'un rang supérieur, entremêlés de quelques colons restés fidèles. Le lieutenant du roi présidait au banquet, et son visage exprimait la cordialité hospitalière d'un soldat.

— Messieurs, s'écria-t-il, pour les conviés d'un général anglais vous faites maigre chère; mais après tout, un soldat anglais sait s'en contenter au service de son maître. D'ailleurs nous avons les meilleurs vins d'Europe. Remplissez vos verres, messieurs, et buvons à la santé du roi.

Tous les verres se remplirent, et après un moment de silence solennel, l'hôte prononça ce mot magique pour les défenseurs de la couronne : Au roi! Toutes les voix le répétèrent, puis il se fit de nouveau un profond silence. Un vieillard, en costume d'officier de marine, prouva le premier sa féauté en brandissant son verre renversé.

— Dieu le garde! dit cet officier.

— Dieu le garde! répéta le général Burgoyne, et lui accorde un règne glorieux! Voulez-vous voir avec moi, amiral Graves, ce qu'il y a au fond de cette bouteille poudreuse?

— Volontiers, dit le vieil amiral en tendant son verre; et après avoir goûté le liquide en connaisseur, il ajouta :

— Il est excellent, mais il a reposé depuis trop longtemps sur la lie; il faut qu'on puisse faire voyager le vin et lui faire sentir un peu le roulis des mers.

— Malheureusement le mouvement nous est interdit, dit le général Howe; mais patience, Washington et sa bande finiront par arriver à portée de nos baïonnettes!

En ce moment un domestique s'approcha respectueusement du général, et lui parla bas avec précipitation, comme si, tout en voulant n'être pas entendu, il eût compris l'inconvenance de son air mystérieux. La plupart des voisins détournèrent la tête avec politesse, mais le vieil amiral, qui était trop rapproché pour être complétement sourd, surprit ces mots : Une dame; et c'en fut assez pour provoquer sa gaieté, après des libations prolongées.

— Une voile! une voile! s'écria-t-il avec cette liberté que personne autre que lui n'aurait osé prendre; sous quelle couleur navigue-t-elle? est-elle pour le roi ou pour les rebelles? il y a ici quelque malentendu. Le maître d'hôtel nous a servi trop tard, ou la dame arrive trop tôt. Ah! ah! quel mauvais sujet vous faites dans l'armée!

Le vieux marin, enchanté de sa découverte, se mit à rire aux éclats

mais aucun des militaires ne partagea son hilarité, et l'on n'eut même pas l'air de comprendre ses allusions. Howe se mordit les lèvres avec dépit, et ordonna d'un ton sévère au domestique, de répéter son message à haute et intelligible voix.

— Une dame, dit le domestique tout tremblant, désire voir Votre Excellence, et elle attend votre bon plaisir dans la bibliothèque.

— Au milieu des livres! dit l'amiral. Est-elle jeune et jolie?

— Je crois à sa démarche qu'elle est jeune, répondit le domestique; mais sa figure est cachée sous un capuchon.

— C'est quelque suppliante qui demande des secours, dit Burgoyne en faisant un mouvement pour se lever, ou bien elle vient réclamer la permission de sortir de la place. Souffrez que je la reçoive, général, et que je vous épargne la peine d'un refus.

— Non pas, reprit Howe en se levant lui-même avec précipitation; je serais indigne du rang que j'occupe, si je ne savais au besoin prêter l'oreille aux solliciteurs. Messieurs, comme c'est une dame qui me demande, j'espère que vous voudrez bien m'excuser.

A ces mots, il inclina la tête, et se rendit dans son cabinet de travail, où il trouva la femme qui occupait en ce moment les pensées de tous ses convives, même les plus indifférents en apparence. Il s'avança avec aisance, et lui demanda d'un ton peu équivoque: A quoi dois-je attribuer l'honneur de cette visite? Et pourquoi une dame qui dispose sans doute de serviteurs empressés se donne-t-elle la peine de venir me trouver elle-même?

— Parce que je réclame une faveur qu'on aurait pu refuser si elle avait été trop froidement demandée. Comme le temps me manquait pour remplir les formalités ordinaires d'une demande d'audience, j'ai pris la liberté de me présenter seule et à une heure indue.

Ces mots furent prononcés par une voix douce et tremblante qui partait du fond d'une thérèse de soie. Howe essaya de répondre avec une galanterie digne de celui qui s'était proposé pour le remplacer.

— Certes, dit-il, vous n'avez pas de refus à craindre; mais ne feriez-vous pas bien d'appuyer l'effet de vos paroles en montrant un visage qui doit avoir aussi son éloquence? De quelle affaire s'agit-il? qui ai-je l'honneur de recevoir?

— Une femme qui cherche son mari, répondit Cécile en exposant ses traits chastes et purs aux regards curieux du général Howe. Après avoir un moment contemplé sa beauté avec une persistance embarrassante, Howe reprit: Celui que vous cherchez est-il dans la ville?

— Il est hors des murs, je le crains.

— Et vous voudriez le suivre dans le camp des rebelles? c'est une affaire qui demande réflexion. Je sais que j'ai déjà devant les yeux une dame d'une beauté remarquable; m'est-il permis de savoir quel nom je dois lui donner?

— Je n'ai pas à rougir de mon nom, répliqua Cécile; il est connu dans la terre de nos communs aïeux, et peut être parvenu jusqu'à vous; je suis la fille du colonel Dynevor.

— La nièce de lord Cardonnel! s'écria le général, dont les manières un peu familières firent aussitôt place aux dehors d'un profond respect. Je savais depuis longtemps que vous habitiez Boston; on vous accusait même de vous dérober aux attentions que nous aurions voulu vous prodiguer tous, depuis le général en chef jusqu'au moindre enseigne... Faites-moi l'honneur de vous asseoir.

Cécile le remercia d'un geste, mais elle resta debout.

— Je n'ai ni le temps ni l'envie de me justifier, répondit-elle; mais si mon nom n'est pas un titre suffisant, j'invoquerai celui de mon époux.

— Fût-il le plus rebelle des compagnons de Washington, il doit se féliciter de son sort.

— Loin d'être dans les rangs des ennemis du roi, il a déjà versé son sang pour la couronne.

— Et vous l'appelez?...

Cécile répondit à voix basse, mais distinctement. Howe tressaillit en entendant le nom bien connu d'un officier aussi distingué, et il répéta avec surprise:

— Le major Lincoln? Ah! je comprends maintenant pourquoi il refusait d'aller en Europe rétablir sa santé. Et il a quitté la ville, dites-vous? ce n'est pas vraisemblable.

— Hélas! c'est vrai!

Les traits durs et sévères du général se contractèrent, et il parut vivement affecté de ce qu'il apprenait.

— C'est trop abuser de ses priviléges, murmura-t-il: quitter la place à mon insu et sans mon approbation!

— C'est pour des motifs légitimes! s'écria Cécile avec ardeur: des chagrins de famille l'ont entraîné à cet acte, qu'il aurait été le premier à blâmer dans toute autre occasion.

Howe demeura impassible, et garda un silence plus menaçant et plus terrible que toutes les paroles. L'épouse alarmée fixa les yeux sur lui avec inquiétude, comme pour pénétrer ses plus secrètes pensées, et pleine d'anxiété elle reprit:

— Ah! vous ne profiterez pas de cette arme pour lui nuire! N'a-t-il pas versé son sang pour vous? N'a-t-il pas été pendant plusieurs mois à deux doigts de la mort, parce qu'il avait défendu votre cause? Puisque l'âge et le hasard l'ont soumis à votre commandement, monsieur, il en est digne en tout point, et il répondra devant son souverain à toutes les accusations dont on voudrait souiller un nom sans tache!

— Ce sera nécessaire, repartit froidement le général en chef.

— N'écoutez pas les paroles que le désespoir m'inspire, ajouta Cécile en se tordant les mains; je ne sais ce que je dis. Lincoln n'avait-il pas votre autorisation pour communiquer avec la campagne?

— Oui, pour se procurer des subsistances.

— N'avait-il pas le droit de sortir dans cette intention, à la faveur du pavillon que vous lui avez accordé?

— En ce cas, vous m'auriez épargné la douleur de cette entrevue.

Cécile s'arrêta un moment, et sembla recueillir ses forces pour se préparer à quelque grave résolution; puis elle essaya de sourire en disant avec plus de calme:

— J'avais trop présumé de votre indulgence, et j'ai eu la faiblesse de croire que vous m'écouteriez par égard pour mon nom et ma position.

— Il n'y a pas de nom, de position, de circonstances, qui puissent rendre......

— Ne prononcez pas ces cruelles paroles, interrompit Cécile: veuillez m'entendre d'abord; écoutez une fille et une épouse, et vous serez moins sévère.

Après avoir prononcé ces paroles, elle se dirigea vers la porte de la bibliothèque, passa devant son interlocuteur étonné, et appela du geste dans l'antichambre le mystérieux étranger qui l'avait accompagnée chez Abigaïl. Il entra, et la porte se referma de nouveau.

Pendant la longue conférence qui eut lieu entre Cécile, Howe et l'inconnu, les convives restèrent à table; mais les plaisanteries de l'amiral Graves furent d'autant moins goûtées qu'on commençait à les croire justifiées. Au bout d'une heure, le général sonna et donna des ordres pour qu'on fît sortir de la maison les curieux qui s'y étaient introduits. Quand il ne resta plus dans la salle que les domestiques, Howe parut reconduisant Cécile, dont le capuchon était soigneusement baissé. Le respect qu'il témoignait à l'inconnue se communiqua aux serviteurs rangés sur son passage. Les sentinelles présentèrent les armes; mais tous ceux qui assistaient à l'issue de la conférence semblèrent se demander quels pouvaient en avoir été le but et le résultat.

Après avoir mené la visiteuse jusqu'à la porte d'entrée, le général en chef revint prendre place à table. L'amiral essaya de revenir à la charge; mais Howe lui répondit d'un air si froid et si sévère que le vieux marin ne crut pas devoir insister.

CHAPITRE XXIX.

Cécile laissa la nuit s'avancer avant de quitter Tremont-Street avec la permission qu'elle avait enfin obtenue du général anglais. Toutefois il n'était pas tard encore quand elle prit congé d'Agnès pour commencer son expédition en compagnie de Meriton et de l'inconnu avec lequel nous avons déjà eu occasion de la voir plusieurs fois. Au bas de la ville, elle quitta sa voiture, et se rendit sur le bord de la mer par des rues sombres et détournées. Les quais étaient déserts. Dirigeant sans hésitation les pas de ses compagnons, la jeune femme arriva au bord d'un vaste bassin, où elle s'arrêta comme si elle eût craint de s'être trompée de route.

Un jeune homme enveloppé d'un caban de matelot s'approcha d'elle et lui dit:

— Oserai-je vous demander ce que vous cherchez?

— Quelqu'un qui doit se trouver ici pour une mission particulière par les ordres du général en chef.

— Vous n'êtes que deux, reprit le jeune homme indécis, où est le troisième?

— Là-bas, dit Cécile en montrant Meriton qui marchait avec plus de précaution que sa maîtresse; nous sommes trois, et tous présents.

— Mille pardons, madame, reprit le jeune homme, et il porta la main à son chapeau d'un air respectueux. En même temps les plis de son caban laissèrent voir en s'entr'ouvrant l'uniforme d'un aspirant de marine.

— J'ai hâte d'arriver, reprit Cécile, et je vous aurai d'autant plus d'obligation que vous m'en fournirez plus vite les moyens.

— Vos vœux seront accomplis, madame; mais j'ai ordre d'agir avec la plus grande circonspection, attendu que les rebelles ne dorment guère ce soir.

Après ces explications, l'aspirant fit descendre aux voyageurs un un escalier d'embarcadère au bas duquel était un canot.

— Veuillez entrer, madame, reprit-il, et nous vous aurons bientôt débarqués sur l'autre rive, quelle que soit la réception que nous préparent les rebelles... Alerte, enfants! équipez vos avirons de manière à faire le moindre bruit possible!

Lorsque Cécile et ses deux serviteurs furent embarqués, le canot glissa sur les eaux avec une vitesse qui réalisait les promesses de l'aspirant. Le calme le plus profond régnait autour des aventuriers, et au bout de quelques instants la femme du major oublia sa situation pour admirer le paysage. Par une de ces brusques métamorphoses particulières au climat, le temps était devenu doux et agréable. Les clartés

de la lune inondaient la ville et le port, et se reflétaient sur quelques toits ou sur quelques clochers. Les grands vaisseaux de guerre reposaient sur les flots comme des Léviathans endormis. La place assiégée était plongée dans un morne repos; mais des symptômes d'agitation guerrière se remarquaient sur les hauteurs depuis les coteaux de Charlestown jusqu'au Col. Pendant les nuits précédentes, les Américains avaient inquiété leurs adversaires, mais ce soir-là leur feu était encore plus vif, et ils le dirigeaient sans relâche sur les batteries qui protégeaient la ville.

Les oreilles de Cécile étaient depuis longtemps habituées au bruit de l'artillerie; mais c'était la première fois qu'elle avait occasion d'admirer l'horreur sublime d'une canonnade de nuit. Elle laissa retomber sa thérèse, releva ses cheveux, et s'appuyant sur un des côtés de l'embarcation, elle regarda les éclats de lumière qui éclipsaient la clarté plus pâle de la planète.



Maître Shearflint, domestique du capitaine Polwarth.

— Madame, lui dit Meriton, qui n'était pas très-rassuré, je m'étonne que tant de braves officiers comme il y en a à Boston restent dans cette ville exposés au feu d'une bande de paysans, tandis qu'ils pourraient aller à Londres, où l'on est aussi tranquille que dans un cimetière.

Cécile leva les yeux et s'aperçut que le jeune aspirant la regardait avec admiration. Elle abaissa son capuchon, et demeura silencieuse, immobile, pendant le reste de la traversée.

On débarqua dans un endroit du rivage où les ombres des collines dérobaient les passagers aux regards des Américains. Cécile descendit la première avec l'assistance d'un matelot, et l'aspirant, sautant à terre avec la plus complète indifférence, prit congé d'elle en ces termes :

— J'espère que ceux que vous allez rencontrer vous traiteront aussi bien que ceux que vous quittez. Adieu, ma chère dame; j'ai deux sœurs presque aussi belles que vous, et je ne vois jamais une femme qui a besoin de secours sans songer aux pauvres filles que j'ai laissées dans la vieille Angleterre. Dieu vous garde ! J'espère que nous nous retrouverons...

— Vous n'êtes pas encore séparés, dit un Américain qui était embusqué derrière un rocher et s'avança rapidement vers le groupe : pas de résistance, ou vous êtes morts!

— Démarrez, mes amis, démarrez, et ne faites pas attention à moi, dit l'aspirant avec une admirable présence d'esprit; il faut à tout prix sauver le canot!

Les matelots obéirent, et l'aspirant, faisant un bond prodigieux, saisit le plat bord de l'embarcation, où ses hommes le recueillirent. Une douzaine de soldats accoururent sur la plage et couchèrent en joue les fugitifs; mais celui qui avait parlé le premier les arrêta.

— Ne tirez pas! dit-il; le jeune homme nous a échappé, et il mérite sa bonne fortune! Assurons-nous seulement de ceux qui restent. Si vous tiriez un seul coup de fusil, toute la flotte nous riposterait.

Les Américains goûtèrent cet avis, et bientôt le canot fut hors de leur portée. Cécile avait à peine respiré pendant cette période d'incertitude; mais quand le danger immédiat fut passé, elle se prépara à recevoir les vainqueurs avec la confiance qu'une femme d'Amérique manque rarement d'avoir dans la douceur et la raison de ses compatriotes. Elle fut environnée d'une bande d'individus, moitié artisans, moitié soldats, qui portaient leurs fusils en hommes accoutumés à en faire usage, mais étrangers aux manœuvres militaires.

Meriton était tout tremblant, et le mystérieux inconnu n'était pas non plus exempt d'alarmes; mais Cécile demeura maîtresse d'elle-même, soit qu'elle fût soutenue par le désir d'atteindre son but, soit qu'elle connût mieux que ses compagnons le caractère des gens entre les mains desquels elle était tombée. Les Américains mirent l'arme au pied, et attendirent patiemment l'issue de l'interrogatoire qui se préparait. Le chef de l'escouade, dont la cocarde verte désignait un sous-officier, commença l'enquête de la manière suivante :

— Il m'est bien pénible d'adresser des questions à une femme, mais mon devoir l'exige. Qui vous amène sur cette plage peu fréquentée, à cette heure et dans un canot de la marine royale ?

— Je ne veux point dissimuler mes démarches, répondit Cécile; loin de là, je désire être conduite en présence d'un officier supérieur, auquel j'expliquerai le but de mon voyage. Il y en a plusieurs que je dois connaître, et qui n'hésiteront pas à croire à mes paroles.

— Nous ne doutons nullement de votre sincérité; seulement les circonstances nécessitent que nous agissions avec prudence. Ne pouvez-vous me donner à moi-même des explications?

— C'est impossible, dit Cécile en ramenant autour d'elle les plis de sa mantille.



Le factionnaire reprit sa promenade en fredonnant une chanson populaire.

— Tant pis, reprit le sous-officier, car il est malheureusement probable que vous allez passer une mauvaise nuit. Je devine à votre accent que vous êtes Américaine.

— Oui, je suis née à Boston.

— Alors nous sommes de la même ville, reprit le sous-officier; mais je suis las de voir les cheminées de mon habitation, tandis que les étrangers sont assis autour du foyer.

— Personne ne désire plus ardemment que moi de voir chacun jouir en paix de ce qui lui appartient.

— Eh bien donc, dit un des soldats, que le parlement rappelle les lois et retire ses troupes, et la lutte sera finie. Nous ne sommes pas armés uniquement pour répandre le sang.

— Il y a longtemps que tout serait arrangé, répondit Cécile, si une femme comme moi pouvait avoir quelque influence sur l'esprit de Sa Majesté.

Cependant le sous-officier, après avoir fait d'inutiles efforts pour découvrir les traits de l'étrangère, sans toutefois se permettre de toucher au capuchon de soie, s'était retiré à l'écart et délibérait avec quelques-uns de ses compagnons. Il revint annoncer le résultat de la conférence.

— Vu l'état des choses, dit-il, j'ai décidé que vous seriez conduite auprès de l'officier général, sous la garde de deux hommes qui vous montreront la route.

— Marchons donc! répondit tranquillement Cécile.

Le sous-officier tint conseil avec les deux guides, dont l'un s'approcha de Meriton, et lui dit avec défiance :

— Comme nous sommes deux contre deux, amis, afin de prévenir les difficultés, il serait bon de s'assurer si vous n'avez rien de caché sur vous; vous ne vous y opposez point, sans contredit!



Avant que Cécile eût eu le temps d'exprimer sa surprise, elle était dans les bras de son époux.

— Pas du tout! repartit le valet tout tremblant en présentant sa bourse; voici tout ce que j'ai de caché, ce n'est pas lourd, mais c'est de l'or anglais qui doit être estimé parmi vous, puisque vous ne voyez que du papier.

— Je cherche des armes, et non pas de l'argent, répondit le soldat avec mépris.

— Mais, monsieur, comme je n'ai pas d'armes, vous ferez tout aussi bien de prendre mon argent. Il y a dix bonnes guinées, toutes de poids, je vous le garantis, sans compter plusieurs pièces de monnaie.

— Allons, allons, dit l'autre guide en riant, que monsieur ait des armes ou non, peu importe; son camarade, qui paraît plus résolu, n'en a pas, et cela suffit.

— Je vous certifie, dit Cécile, que nous n'avons que des intentions pacifiques. Les deux soldats l'écoutèrent avec déférence et se mirent en marche en suivant le pays plat, pendant que l'escouade gravissait la colline. Ils s'avancèrent rapidement, ne s'arrêtant que pour demander à Cécile si elle était fatiguée, et pour lui offrir de ralentir leur marche à son gré. Au reste, ils firent à peine attention à elle et s'occupèrent presque uniquement de ses compagnons, sur lesquels ils exerçaient une active vigilance.

— Vous semblez avoir froid, ami, dit Allen à Meriton; voilà cependant une belle nuit pour la première semaine de mars.

— Je suis pourtant gelé, répliqua le valet de chambre avec un frissonnement qui semblait confirmer sa déclaration; l'humidité me prend à la gorge d'une manière extraordinaire.

— Prenez ce mouchoir, et enveloppez-vous le cou, reprit le soldat : ça me fait mal d'entendre vos dents claquer.

— Je vous remercie mille fois, dit Meriton en présentant de nouveau sa bourse avec un empressement instinctif... Combien en voulez-vous?

L'homme dressa l'oreille, et se rapprocha familièrement du prisonnier.

— Mon intention n'était pas de vendre cet objet, dit-il; mais puisque vous en avez besoin, je ne vous ferai pas des conditions très-dures.

— Voulez-vous une ou deux guinées, monsieur le rebelle? demanda Meriton, dont les idées étaient bouleversées par la terreur.

— Je m'appelle Allen, mon camarade, et nous aimons la civilité dans la baie; deux guinées pour un mouchoir de poche! Je ne veux pas vous surfaire autant.

— Que demandez-vous donc ? une demi-guinée, quatre demi-couronnes ?

— Je ne comptais pas vendre ce mouchoir de poche quand je l'ai pris à la maison; il est tout neuf, comme vous pouvez le voir en l'exposant à lumière de la lune... d'ailleurs, maintenant qu'il n'y a plus de commerce, vous savez que le prix de ces marchandises est augmenté... Eh bien, si vous êtes disposé à acheter ce mouchoir, je vous le laisserai pour deux couronnes.

Meriton livra sans difficulté la somme qu'on lui demandait, et le soldat l'empocha, parfaitement satisfait de son marché et de lui-même, puisqu'il avait vendu sa marchandise avec un bénéfice d'environ trois cents pour cent. De son côté Meriton était enchanté, parce qu'il croyait s'être désormais assuré la protection de ses guides.

Quand on fut arrivé à la langue de terre appelée le Col, un bruit de charrettes se fit entendre, et l'on vit paraître un corps de troupes considérable, qui conduisait des voitures chargées de foin, et d'autres d'approvisionnements militaires, avec une rapidité presque magique; ils établirent une espèce de barricade pour garantir la plaine des boulets des batteries royales. Pendant cette opération, l'officier à cheval s'approcha des voyageurs et se pencha sur la selle pour les observer.

— Qu'est-ce ? s'écria-t-il ; une femme et deux hommes sous la garde de deux sentinelles! Avons-nous des espions parmi nous?



— Major Lincoln, dit Abigaïl, Job est votre frère.

Allen expliqua brièvement l'arrestation, et reçut l'ordre de continuer sa route. Après lui avoir donné quelques instructions, le cavalier s'éloigna au grand galop pour vaquer à de plus importantes occupations.

— On nous conseille d'aller sur les hauteurs, dit Allen; c'est là que nous trouverons le général en chef.

— Partout où vous voudrez, répondit Cécile, pourvu que nous arrivions sans retard.

Quelques minutes après, ils atteignirent le sommet d'une colline sur laquelle des travailleurs établissaient un retranchement. De ce point, on dominait le port, la ville, et presque tous les environs. Les vaisseaux immobiles dessinaient sur le ciel pur les lignes symétriques de leurs mâts et de leurs agrès. Aucun symptôme d'inquiétude ne se manifestait dans Boston; au contraire, malgré la canonnade qui con-

tinuait sur la côte occidentale de la péninsule, les lumières s'éteignaient les unes après les autres, et il était probable que les convives du général Howe se divertissaient avec autant de sécurité que deux heures auparavant. Tout reposait au loin, à l'exception des batteries, mais la plus grande activité régnait autour des voyageurs. On élevait des monticules de terre; on remplissait des tonneaux de sable; on apportait des fascines, et les coups de pioche, le bourdonnement des voix, le craquement des branches abattues, troublaient le silence de la nuit.

Pendant qu'Allen était allé prévenir un officier, la nouveauté du spectacle contribua à distraire Cécile de ses tourments. Plusieurs fois des travailleurs s'approchèrent d'elle et regardèrent ses traits, dont la paisible clarté de la lune augmentait le charme et la douceur; puis ils reprirent leur route en silence, comme pour réparer par un redoublement de diligence l'oubli passager de leurs devoirs. Enfin, Allen revint et annonça l'arrivée du général qui commandait sur la colline. C'était un homme d'un âge mûr, grossièrement vêtu, et portant pour signe distinctif de son grade une grande cocarde d'un rouge cramoisi, sur un grand chapeau d'uniforme.

— Vous nous surprenez au milieu de nos travaux, dit-il à Cécile, et vous m'excuserez si j'ai tardé à venir. On m'a rapporté que vous aviez quitté la ville ce soir.

— Il y a une heure.

— Howe songe-t-il à la manière dont nous allons le régaler demain matin?

— Il y aurait de l'affectation de ma part, dit modestement Cécile, à refuser de répondre à des questions relatives aux projets du général anglais. Pardonnez-moi cependant de vous dire que, dans ma position actuelle, je voudrais qu'on m'épargnât même la peine d'avouer mon ignorance.

— J'ai eu tort, je le reconnais, repartit l'officier sans hésitation; et après avoir rêvé quelque temps, il ajouta :

— Ce n'est pas une nuit ordinaire, jeune dame, et il est de mon devoir de vous renvoyer au général qui commande cette aile de l'armée. Il jugera peut-être nécessaire de faire part de votre arrestation au général en chef.

— C'est à lui surtout que je voudrais parler, monsieur.

Il s'inclina, et après avoir donné à voix basse ses ordres à un officier, il se confondit avec la foule empressée qui allait et venait sur la colline. Au moment où ce nouveau conducteur se présentait à Cécile, elle jeta un dernier regard sur le splendide calme de la mer et de la baie, sur les toits fumeux de la ville lointaine, sur les groupes de travailleurs qui de tous côtés fortifiaient les hauteurs; puis, se cachant dans sa mantille, elle descendit la colline avec la légèreté du jeune âge.

CHAPITRE XXX.

L'énorme cocarde blanche qui couvrait presque la moitié du chapeau du nouveau guide apprit à Cécile qu'il avait le rang de capitaine. Il était vêtu comme un simple particulier; seulement il portait, suspendu à un ceinturon, un énorme coutelas à garde d'argent, qui avait sans doute appartenu à l'un de ses ancêtres dans les premières guerres des colonies. Son caractère ne semblait pas aussi belliqueux que cette arme formidable aurait pu le faire supposer, et il prodigua à sa prisonnière les attentions les plus délicates.

Au pied de la colline, le galant capitaine mit une charrette en réquisition; il prit place sur le premier banc à côté de Cécile; Meriton, l'inconnu, Allen et l'autre soldat occupèrent le fond du véhicule. D'abord leur marche fut lente et difficile, à cause du nombre considérable de voitures qui revenaient des fortifications; mais, comme elles étaient presque toutes traînées par des bœufs, le charretier parvint à les dépasser.

— Fouette maintenant, lui dit le capitaine; avance, pour l'honneur des chevaux et la honte de leurs rivaux cornus! nous te récompenserons au moment de la halte... Vous avez passé l'hiver à Boston, madame?

Cécile fit un signe d'assentissement.

— L'armée royale rend sans doute une ville plus vivante que ne pourraient le faire les troupes des colonies, quoiqu'il y ait parmi nous des gens qui ne manquent pas de connaissances militaires et de tournure martiale. Les officiers du roi vous offrent sans doute des bals et des divertissements sans nombre?

— Je crois qu'il y a peu de femmes de Boston disposées à partager ces plaisirs.

— Que Dieu les en récompense! pour nous, quand nous lançons un boulet sur la ville, c'est comme si nous nous ouvrions les veines; mais je suppose que les soldats anglais ont appris à nous respecter depuis la petite affaire de Bunker-Hill.

— Tous ceux qui avaient des amis parmi les combattants de cette fatale journée n'oublieront jamais l'impression qu'elle a produite.

Frappé du ton mélancolique de Cécile, le jeune Américain regretta d'avoir rouvert une blessure que le temps n'avait point cicatrisée et il garda le silence pendant le reste de la route. On arriva bientôt à Roxbury, dont les rues et les auberges étaient encombrées de soldats. Le capitaine annonça l'intention de laisser sa captive dans un de ces asiles, jusqu'à ce qu'elle apprît la volonté du général américain. Cécile se vit avec déplaisir abandonnée au milieu d'une multitude bruyante; mais cédant à la nécessité, elle descendit sans faire d'objection et traversa courageusement des groupes de politiques en plein vent. On s'écarta pour lui livrer passage; les orateurs qui péroraient au milieu de l'attroupement baissèrent la voix par respect pour elle, et tout ce qui put l'importuner, ce fut un sourd bourdonnement excité par la curiosité. Une seule exclamation admirative partit de la bouche d'un militaire; mais le capitaine eut soin d'excuser cette inconvenance, en disant qu'elle était échappée à un carabinier du Sud, dont le corps était aussi distingué par sa bravoure que par son manque d'éducation. L'auberge était une maison particulière, momentanément tranformée en hôtellerie. Une douzaine de personnes se trouvaient dans la chambre commune, les unes assises devant un grand feu, les autres étendues sur des chaises. Un léger mouvement bien vite apaisé suivit l'entrée de Cécile. Son manteau de drap fin et sa thérèse de soie ne manquèrent pas d'attirer l'attention de deux femmes qui se trouvaient là, et qui ne la regardèrent pas avec la déférence à laquelle l'avait accoutumée l'autre sexe. Elle prit un siége auprès du feu pétillant qui éclairait la salle et se disposa à attendre patiemment le retour de son conducteur. Celui-ci prit congé d'elle et partit immédiatement pour le quartier général.

— Voilà un mauvais temps pour des voyageuses! dit une femme qui cousait dans un coin. Pour moi, je n'aurais pas traversé la rivière de Connecticut, si je n'avais un fils à l'armée.

— Ce doit être bien triste pour une mère, dit Cécile, d'entendre le bruit d'un combat où son fils est engagé.

— Oui, Royal est engagé pour six mois, et il servira peut-être jusqu'à ce que les troupes du roi consentent à évacuer la place.

— Il me semble, dit un grave laboureur assis au coin du feu, que votre fils porte un nom bien inconvenant pour un homme qui combat contre la couronne.

— Ah! il a été baptisé avant que le roi prît lord Bute pour ministre. J'eus deux jumeaux le jour où le roi atteignit sa majorité; l'un fut nommé Prince et l'autre Royal, et l'on ne peut revenir là-dessus. Vous savez d'ailleurs qu'à cette époque, les gens de la baie idolâtraient Sa Majesté.

— Eh bien, ma bonne femme, reprit le laboureur en lui offrant une prise de son tabac d'Écosse, vous avez des héritiers du trône dans votre famille, et d'après ce que vous en dites, l'un d'eux, du moins, n'est pas homme à vendre son héritage pour un plat de lentilles.

— Il est en ce moment devant les retranchements qui barrent le Col de Boston.

— Et Prince est-il resté en arrière?

— Hélas, répondit la femme en secouant la tête avec douleur, il est au ciel avec notre Père commun! Lorsque l'on apprit que les Anglais avaient marché sur Lexington pour tuer et pour détruire, il mit son mousquet sur son épaule et partit avec le peuple pour aller savoir pourquoi la terre était teinte du sang américain. Il était jeune et plein de l'ambition d'être le premier parmi ceux qui soutenaient la cause du pays. Je n'en ai pas entendu parler depuis la bataille de Bunker-Hill. On n'a pas retrouvé son corps sur la colline; les voisins m'ont rapporté les hardes qu'il avait laissées au camp, et c'est une de ses chaussettes que je ravaude pour son frère jumeau.

La femme donna ces explications avec un calme parfait; mais à mesure qu'elle les développait, les larmes coulèrent de ses yeux et tombèrent silencieusement sur l'humble dépouille de son fils.

— Voilà comme nos braves jeunes gens sont emportés en combattant l'écume de l'Europe! s'écria le paysan avec chaleur. J'espère que celui qui survit trouvera occasion de venger la mort de son frère.

— Dieu l'en préserve! s'écria la mère. La vengeance est une mauvaise passion, et je ne voudrais pas qu'un de mes enfants l'eût au cœur en marchant au combat. Dieu nous a donné cette terre où nous habitons et où nous avons élevé des temples pour honorer son saint nom. Il nous a donné aussi le droit de la défendre contre l'oppression. C'était à Prince à partir le premier, c'était à Royal de le suivre.

— Je crois qu'on me donne une leçon, dit le laboureur en s'adressant aux assistants. Dieu vous bénisse, bonne femme, et vous délivre ainsi que nous du fléau qui a été imposé à ce pays pour nos péchés! Je pars demain matin pour les montagnes de l'Ouest, et si vous voulez me charger d'un mot pour votre mari, je me dérangerai volontiers.

— Je vous remercie, mon ami; mon homme serait charmé de vous voir à son habitation, mais je suis fatiguée du tumulte de la guerre, et je ne resterai pas ici dès que mon fils sera revenu de la bataille. Tout ce que je compte faire, c'est d'aller demain matin au quartier général pour voir le digne homme que le peuple a choisi pour chef.

— De qui parlez-vous? demanda rapidement Cécile.

— De Washington! répondit une voix mâle et profonde, dont les accents lui rappelèrent aussitôt le vieux messager de mort qui était apparu au chevet de sa grand'mère.

La femme du major tressaillit et recula de quelques pas en se levant brusquement lorsqu'elle aperçut Ralph, qui la contemplait d'un

œil fixe sans tenir compte du nombre des curieux qui les environnaient.

— Nous ne sommes pas étrangers l'un à l'autre, jeune dame, ajouta le vieillard, et je crois pouvoir dire qu'une figure de connaissance doit vous être agréable au milieu du tumulte qui règne à Roxbury.

— Une figure de connaissance! répéta la jeune dame.

— Sans doute, répondit Ralph; je sais qui vous êtes et j'ai vu vos compagnons tout à l'heure à la porte.

Cécile promena les yeux autour d'elle, et remarqua avec inquiétude l'absence de Meriton et de l'étranger. Avant qu'elle eût eu le temps de se remettre, Ralph s'approcha d'elle avec une politesse que rendaient plus frappante la grossièreté et la négligence de son costume.

— Ce n'est pas ici une place convenable pour la nièce d'un pair anglais, reprit-il; mais j'habite depuis longtemps le village de Roxbury, et je veux vous conduire dans une demeure plus digne de vous.

La femme du major hésita un instant; mais comme Ralph exprimait tout haut ses pensées, tous les assistants avaient suspendu leurs occupations respectives et témoignaient la plus vive curiosité. Inquiète de cette manifestation, Cécile jugea prudent de céder, elle accepta la main que Ralph lui offrait, et se laissa conduire non-seulement hors de la salle, mais encore hors de la maison. La porte par laquelle ils sortirent du bâtiment était opposée à celle par laquelle ils étaient entrés; et quand ils se trouvèrent en plein air, ce fut dans une rue différente, loin des groupes qui étaient attablés ou qui circulaient devant la façade principale.

— J'ai laissé derrière moi, dit Cécile, des serviteurs sans lesquels il m'est impossible de continuer ma route.

— Comme ils sont gardés par des hommes armés, répliqua Ralph avec calme, il faut partager leur captivité ou se soumettre à une séparation momentanée. Si les gardes découvraient le métier que fait celui qui vous a amenée, sa perte serait assurée.

— Son métier! répéta Cécile.

— Oui, je m'explique clairement; n'est-ce pas un ennemi mortel de la liberté? croyez-vous que nos compatriotes aient la sottise de laisser un homme de son espèce errer en liberté dans le camp?... Non, non, murmura-t-il avec un rire de triomphe, il s'est exposé au danger comme un fou, et il subira les conséquences de son imprudence!... Marchons; la maison n'est qu'à deux pas d'ici, et vous pourrez le faire demander si vous voulez.

Cécile, sans participation de sa volonté, obéissait à l'ascendant de son compagnon. Ils s'arrêtèrent bientôt devant une maison isolée. Un factionnaire se promenait de long en large devant la porte, et l'ombre allongée d'une autre sentinelle était projetée sur le pavé de la rue, au coin du logis, comme pour attester la surveillance dont les habitants étaient l'objet.

— Entrez, dit Ralph en ouvrant la porte avec hésitation.

Ils entrèrent dans une allée que gardait un troisième factionnaire; mais il semblait être en bonne intelligence avec Ralph, qui lui demanda :

— N'avez-vous encore reçu aucun ordre de Washington?

— Aucun, et ce retard me fait croire à des résultats peu favorables.

Le vieillard murmura quelques mots, et ouvrit une autre porte en criant :

— Entrez!

Cécile obéit; mais avant qu'elle eût eu le temps d'exprimer sa surprise, elle était dans les bras de son époux.

CHAPITRE XXXI.

— Ah! Lincoln! Lincoln! s'écria-t-elle en pleurant, dans quel moment m'avez-vous abandonnée!

— Et combien j'en ai été puni, mon amour! une nuit de frénésie et de regrets!... combien j'ai senti la force de ces liens qui nous unissent, si ma folie ne les a pas brisés pour jamais!

— Coureur, je vous connais, et je tisserai désormais une trame pour vous enlacer dans mes toiles. Si vous m'aimez, Lionel, comme j'en suis convaincue, que le passé soit oublié. Je ne demande, je ne désire aucune explication. Vous avez été trompé, et le repentir que je lis dans vos yeux me garantit le retour de votre raison. Parlons maintenant de vous. Pourquoi êtes-vous gardé plutôt comme un criminel que comme un officier de la couronne?

— On m'accorde en effet des attentions toutes spéciales.

— Comment êtes-vous tombé en leur pouvoir, et pourquoi abusent-ils de leur avantage?

— C'est facile à expliquer. J'ai voulu sortir de la ville par une nuit de tempête. Quelle nuit que celle de nos noces!

— Nuit terrible! répondit Cécile en frissonnant; puis elle sourit aussitôt, comme pour effacer toute trace de défiance et d'inquiétude, et elle ajouta :

— Mais, je n'ai plus foi dans les présages, Lionel! ou, si quelque avertissement nous a été donné, la prédiction ne s'est-elle pas déjà accomplie. Je ne sais quel prix est attaché aux bénédictions d'un mourant, mais c'est pour moi une sainte consolation que de savoir que ma grand'mère à son lit de mort a béni notre soudaine union.

A ces mots, Lionel, sans égard pour celle qui s'appuyait doucement sur son épaule, s'éloigna d'un air sombre, et se retira dans un coin de l'appartement.

— Cécile, je vous aime, comme vous en êtes convaincue, dit-il, et j'accède à votre désir d'ensevelir le passé dans l'oubli; mais je laisse mon récit inachevé. J'ai quitté la ville sous l'empire d'émotions qui bravaient la fureur des vents; j'avais un pavillon de parlementaire et la passe de Job Pray; mais notre entreprise était téméraire... Cécile, je n'étais pas seul!

— Je le sais, je le sais, dit Cécile précipitamment : ensuite?

— Nous rencontrâmes une patrouille, qui ne voulut pas prendre un officier du roi pour un misérable idiot. Croyez-moi, ma chère Cécile, si vous saviez la scène dont j'ai été témoin, les éclaircissements que je désire, les motifs qui me guidaient, vous me pardonneriez ma faute et mon absence.

— Si j'avais douté de vos intentions, aurais-je oublié mon sexe, ma position, ma perte récente, pour suivre les pas d'un homme indigne de ma sollicitude? répliqua Cécile, dont les traits furent colorés autant par la pudeur que par la force de ses émotions. Ne croyez pas que je vienne, avec une faiblesse enfantine, vous reprocher des torts imaginaires. Je suis votre femme, major Lincoln, ne dois-je pas vous être dévouée? n'ai-je pas prononcé des serments à l'autel en présence de Dieu? Pourquoi me refuserais-je à les tenir?

— Je deviendrai fou! je deviendrai fou! s'écria Lionel avec un désordre d'esprit insurmontable. Il y a des moments où je crois que la malédiction qui a perdu le père s'appesantit déjà sur le fils!

— Lionel, dit sa douce compagne, est-ce ainsi que vous accueillez la jeune fille confiante qui vous a retrouvé? Allons, calmez-vous, et parlons de votre emprisonnement. On ne vous soupçonne pas sans doute d'avoir eu des desseins criminels dans votre visite au camp américain. Il serait facile de prouver que vous êtes incapable d'un aussi lâche complot.

— Il est difficile d'échapper à la vigilance de ceux qui combattent pour la liberté! dit Ralph d'un ton calme et sentencieux. Le major Lincoln a trop longtemps écouté les conseils des tyrans et des esclaves. Il a oublié la terre de sa naissance. S'il veut assurer son salut, qu'il rétracte son erreur, pendant qu'il peut le faire encore avec honneur.

— Honneur! répéta Lionel avec dédain; et il arpenta la chambre d'un pas rapide, sans daigner regarder l'importun.

Cécile inclina la tête, et s'enfonçant sur une chaise, elle se cacha la figure, comme pour se dérober à quelque effrayante vision.

Le silence fut interrompu par des bruits de voix et de pas; la porte s'ouvrit, et Meriton se montra sur le seuil. A son aspect, Cécile se leva avec vivacité en s'écriant :

— N'entrez pas, au nom du ciel, ne venez pas ici.

Le valet de chambre hésita; mais quand il aperçut son maître, son attachement l'emporta sur le respect.

— Dieu soit loué! s'écria-t-il; voici le plus heureux instant que j'aie passé depuis que j'ai perdu de vue les côtes de la vieille Angleterre. Si nous étions seulement à Londres ou à Ravenscliffe, je serais l'homme le plus heureux des trois royaumes! Ah! monsieur Lionel, sortons de cette province, et allons dans un pays où il n'y ait pas de rebelles!

— Il suffit, brave Meriton, interrompit Cécile, retournez à l'auberge, où vous voudrez, mais retirez-vous.

— Ne renvoyez pas un loyal sujet au milieu des rebelles, madame! Quels affreux blasphèmes j'ai entendus là-bas! On parle de Sa Majesté comme du premier venu; aussi j'ai été charmé d'apprendre qu'on me mettait en liberté.

— Si vous aviez été dans un corps de garde sur l'autre rive, dit Ralph, c'est le Roi des rois que vous auriez entendu insulter.

— Restez donc, dit Cécile, mais pas ici. Vous avez d'autres chambres, major Lincoln; qu'on y place deux personnes qui m'accompagnent, mais qu'ils ne paraissent pas ici!

— Pourquoi cette terreur soudaine, mon amie? vous êtes parfaitement en sûreté. Allez, Meriton, passez dans la chambre voisine, et si j'ai besoin de vous, je vous appellerai.

Le valet de chambre s'éloigna, et fut suivi de Ralph, dont la compagnie semblait toutefois lui plaire médiocrement. La porte se ferma derrière eux, et Cécile demeura un instant immobile, dans l'attitude de la méditation; puis elle respira avec effort, comme si elle eût été soulagée d'une appréhension inexplicable.

— Vous n'avez rien à craindre pour moi, et encore moins pour vous, dit Lionel en la pressant contre son cœur : mon imprudence, mon caractère fantasque, m'ont exposé à des dangers, mais je parviendrai facilement à détruire les soupçons de nos ennemis.

— Je n'ai point de regrets, Lionel; je n'ai que le désir de rendre la paix à votre âme, et si je pouvais m'expliquer... Oui, le moment est favorable!... Lionel, écoutez-moi...

Ces paroles furent interrompues par Ralph, qui reparut dans la chambre. Son grand âge, ses formes amaigries, le peu de bruit qu'il faisait en marchant, lui donnaient l'air d'un être surnaturel. Il portait

sur le bras un pardessus et un chapeau, que Cécile reconnut du premier coup d'œil pour la propriété de l'inconnu qui l'avait accompagnée.

— Voyez ! dit Ralph en montrant son butin avec un affreux sourire, voyez sous combien de formes la liberté peut apparaître à ses adorateurs! Voici le costume qu'elle nous impose aujourd'hui! Prenez-le, jeune homme, et soyez libre.

— Ne le croyez pas, ne l'écoutez pas, murmura Cécile, à laquelle Ralph inspirait une terreur mal dissimulée... Ou, si vous l'écoutez, conduisez-vous avec prudence!

— Hésiteriez-vous à accepter la liberté qui vous est offerte? demanda Ralph. Voulez-vous braver la justice et la colère du chef américain, et faire de votre femme une veuve ?

— Comment profiter de ce costume? dit Lionel; pour se soumettre à l'humiliation d'un déguisement, il faut que le succès soit certain.

— Renonce à ton orgueil, jeune homme, songe à l'être innocent et craintif dont la destinée dépend de la tienne. Fuis à cause d'elle, si ce n'est pour toi! dans une minute il serait trop tard!

— N'hésitez pas un moment de plus, s'écria Cécile changeant brusquement de résolution : fuyez, laissez-moi; mon sexe et mon rang...

— Jamais, dit Lionel en rejetant le pardessus avec mépris. Je t'ai abandonnée une fois, au moment où la mort était parmi nous; mais avant que je recommence, elle me frappera de ses coups!

— Je vous suivrai, je vous rejoindrai...

— Vous ne nous quitterez pas, dit Ralph; et unissant ses efforts à ceux de Cécile, il enveloppa Lionel du vêtement si dédaigné.

— Maintenant, ajouta-t-il, restez ici, et attendez mes instructions; et vous, douce fleur d'innocence et d'amour, suivez-moi, et partagez l'honneur de délivrer celui qui vous a captivée!

Cécile rougit de l'énergie de ces expressions, mais elle fit un signe d'adhésion. Elle entra avec son guide dans l'étroite allée de la maison, et Ralph s'approcha sans crainte de la sentinelle qui s'y promenait.

— Regarde! dit-il en rabattant brusquement le capuchon qui couvrait les traits pâles de sa compagne : l'inquiétude du sort de son mari a coûté bien des larmes à la pauvre enfant! Maintenant, elle va le quitter avec un de ses domestiques, pendant que l'autre restera auprès de son maître. Regarde-la! n'est-elle pas charmante, malgré sa douleur?

L'homme parut sensible aux rares attraits que Ralph lui faisait remarquer sans cérémonie.

Pendant qu'il les admirait avec un naïf embarras, et que Cécile cherchait à les lui dérober, le vieillard retourna sur ses pas. Il revint bientôt après, suivi de Lionel revêtu du grossier pardessus, et coiffé d'un large chapeau plat. Cécile se rapprocha du prétendu domestique avec un empressement qui aurait dévoilé la ruse à un homme plus expérimenté que le factionnaire, honnête paysan récemment arraché à la charrue. Sans lui laisser le temps de réfléchir, Ralph lui fit de la main un geste d'adieu, puis s'éloigna avec sa vitesse accoutumée. Une autre sentinelle se promenait devant la façade. Lionel et sa tremblante compagne s'avancèrent vers elle, sous la conduite de Ralph; mais le soldat, croisant la baïonnette pour leur barrer le passage, leur demanda d'un ton bourru :

— Où allez-vous, mon vieux camarade? est-ce que vous êtes chargé de faire sortir les prisonniers par pelotons? Allons, allons, rendez vos comptes, car, à vous parler franchement, il y a des gens qui pensent que vous êtes tout simplement un espion de Howe. Vous avez été surpris la nuit en mauvaise compagnie, et il a été un moment question de vous enfermer avec votre camarade!

— Voyez-vous ça! dit Ralph en souriant avec calme et en s'adressant à ses compagnons au lieu de répondre à la sentinelle. Croyez-vous que les satellites de la couronne soient aussi alertes? Les esclaves ne dormiraient-ils pas aussitôt que le tyran aurait les yeux tournés? Voilà ce que c'est que la liberté! son esprit sacré pénètre dans les cœurs de tous les fidèles, et met sous le rapport de la vertu le soldat au niveau du capitaine!

— Allons, allons, repartit le factionnaire en replaçant son fusil sur son épaule, je vois qu'on ne gagne rien à discuter avec vous! Seulement, je trouve que vous avez à moitié raison, car si celui qui défend la bonne cause a de la peine à tenir ses yeux ouverts, que doit éprouver le malheureux qu'un despote loue à raison de douze sous par jour? Partez, vieux père; il y a une sortie de moins que les entrées, et si les choses n'étaient pas dans les règles, mon camarade de l'intérieur le saurait.

Après s'être exprimé ainsi, le factionnaire reprit sa promenade en fredonnant une chanson populaire. Ce n'était pas la première fois qu'un honnête homme se laissait prendre à des paroles de liberté, et nous pensons consciencieusement que ce n'a pas été la dernière.

Content de son succès, Ralph n'ajouta pas un mot, et se hâta de gagner un coin de rue où les fugitifs étaient comparativement en sûreté. Alors il s'arrêta, et serra les poings avec force en disant à Lionel :

— Je le tiens maintenant, il n'est plus dangereux! Il est surveillé par deux patriotes incorruptibles!

— De qui parlez-vous? demanda Lionel.

— D'un homme qui a le cœur d'un tigre, d'un misérable qui est au-dessous de la brute! mais il est à ma merci, et je souhaite qu'il puisse boire jusqu'à la lie la coupe de la servitude.

En formant ce vœu, Ralph l'accompagna d'un rauque ricanement.

— Vieillard, dit Lionel avec fermeté, vous pouvez affirmer que je vous ai suivi jusqu'ici dans un but qui n'a rien de déshonorant. A votre instigation, j'ai oublié le serment que je venais de faire à l'autel à cette douce et innocente créature. Vos conseils ont eu, pour influer sur ma résolution, l'appui des circonstances où je me trouvais, et qui bouleversaient mes idées. Maintenant, toutes mes illusions se sont évanouies! Il faut nous séparer, à moins que vous ne teniez à l'instant même les promesses que vous m'avez souvent répétées.

Le transport de joie sauvage qui avait rendu la physionomie de Ralph si hideuse disparut comme une ombre passagère, et il écouta les paroles de Lionel avec une profonde attention. Mais quand il était sur le point de répondre, il fut interrompu par Cécile, qui s'écria d'une voix presque étouffée par la terreur :

— Oh! ne différez pas un instant, allons n'importe où, n'importe comment! On est peut-être déjà sur nos traces; je suis forte, cher Lionel, et je vous suivrais jusqu'au bout du monde.

— Lionel Lincoln, je ne t'ai pas trompé! dit le vieillard d'un ton solennel. La Providence nous a déjà mis sur notre route, et quelques minutes nous conduiront à notre destination. Laisse cette jeune femme craintive retourner au village, et suis-moi.

— Non! répliqua Lionel en serrant Cécile contre son cœur; séparons-nous ici, ou que tes promesses soient accomplies!

— Suivez-le, murmura Cécile : cette discussion peut causer notre perte; marchons, je vous accompagnerai.

— Allons donc, dit le mari en faisant signe à Ralph de continuer son chemin; je me fie à vous, mais souvenez-vous que mon ange gardien est avec moi!

Le vieillard sourit, et recommença à marcher rapidement et sans bruit. Il tourna le village, passa devant une église, et entra dans un enclos par l'ouverture d'une haie à moitié détruite.

— Je n'irai pas plus loin, dit Lionel en frappant du pied la terre glacée; il est temps de m'occuper moins de moi que de celle dont je soutiens la faiblesse.

— Ne songez pas à moi, cher Lincoln.

Cécile fut interrompue par le vieillard, qui ôta son chapeau, et exposa ses cheveux gris aux doux rayons de la lune.

— Lionel, ta tâche est accomplie, dit-il d'une voix tremblante d'émotion; tu as atteint la place où reposent les os de la femme qui t'a porté dans ses flancs! Ton pied sacrilége foule le tombeau de ta mère!

CHAPITRE XXXII.

Le silence qui succéda à cette déclaration inattendue fut semblable à celui des morts dont ce lieu était l'asile. Lionel recula avec une sorte d'horreur; puis, imitant l'action du vieillard, il se découvrit la tête par respect pour sa mère, dont l'image s'offrait à sa pensée au milieu de ses souvenirs d'enfance. Lorsque cette première impression fut calme, il dit à Ralph :

— Si vous m'avez amené ici, n'est-ce pas pour entendre l'histoire des malheurs de ma famille?

— Oui, répliqua le vieillard avec douceur mais avec une expression d'angoisse; c'est sur la tombe de ta mère que je veux te faire une importante et pénible révélation.

— Soit! dit Lionel, dont les regards s'allumèrent d'un feu sauvage; c'est dans ce lieu sacré que je vais t'entendre, et que je jurerai de me venger si tes précédentes insinuations sont justifiées...

— Non, non, ne l'écoutez pas! dit Cécile en se cramponnant au bras de son époux. Lincoln, vous ne pourriez supporter une pareille entrevue.

— Je puis tout supporter.

— Non, vous vous abusez sur vos forces!... Ne songez maintenant qu'à votre salut... Dans un moment plus favorable, vous saurez toute la vérité; et c'est moi, moi Cécile, votre fiancée, votre femme, qui vous promets de tout révéler!...

— Toi!

— Celle qui vous parle, dit Ralph avec un sourire sarcastique, est la petite-fille de la veuve de John Lechmere, et vous ne refuserez pas de l'entendre. Partez donc, le séjour d'un cimetière ne vous convient pas!

— Je vous ai dit que j'étais capable de tout supporter, reprit Lionel : asseyons-nous donc sur cette pierre funéraire; et racontez-moi tout ce que vous savez, dût l'armée des rebelles venir me chercher ici!

— Quoi! oses-tu braver le mécontentement de celle qui est si chère à ton cœur?

— Oui! s'écria le jeune major, je braverai tout pour dissiper mon incertitude.

— Regarde pourtant cette enchanteresse...

— C'est ma femme! dit Lionel en étendant la main comme pour la protéger.

— Voici ta mère! reprit Ralph en montrant le tombeau.

Lionel posa un bras sur son genou, et, le menton dans la main, il médita pendant quelques instants. De son côté, le vieillard semblait se recueillir; et après quelques minutes de silence il commença en ces termes :

— Tu sais déjà, Lionel Lincoln, qu'il y a bien longtemps, ta famille se réfugia dans les colonies pour y chercher la liberté de conscience. Pendant les longues soirées que nous avons passées ensemble sur l'Océan, je t'ai raconté comment la branche aînée s'était éteinte et avait transmis à ton père ses honneurs et ses richesses...

— Tout cela est connu des moindres commères du Massachusetts, dit Lionel avec impatience.

— Mais on ne sait pas qu'avant cette substitution le fils orphelin d'un soldat était déjà choyé comme l'héritier présomptif. On ne sait pas que la tante de ton père Priscilla Lechmere songeait à faire passer dans sa propre famille cette richesse et ces honneurs...

— Mais c'était impossible! elle n'avait pas de fils!

— Rien ne semble impossible à ceux que l'ambition dévore... Tu sais qu'elle a laissé une petite-fille; cette petite-fille n'avait-elle pas de mère?

Lionel se souvint avec douleur de cette parenté en sentant trembler auprès de lui la femme sur laquelle retombaient en partie ces accusations.

— Dieu me garde! ajouta le vieillard, de vouloir souiller le nom sans tache de la mère de cette enfant! elles étaient aussi pures l'une que l'autre; et longtemps avant que les calculs de madame Lechmere eussent réussi, sa fille était fiancée à l'honorable Anglais qu'elle a épousé depuis.

Cécile, qui avait baissé la tête, la releva de nouveau en entendant la justification de ses parents, et elle écouta désormais sans trouble les explications du vieillard.

— Puisque les vœux de ma malheureuse tante ne furent pas réalisés, dit le major, comment ont-ils pu influer sur la destinée de mon père?

— Tu vas le savoir. Dans la même maison vivait une autre femme, un ange sous la forme humaine, plus belle et aussi pure que la fille de madame Lechmere. C'était la parente et la pupille de la misérable Priscilla. Ton père sut apprécier la beauté et les vertus apparentes de cette femme; sans se préoccuper des viles combinaisons de l'égoïsme, il la demanda en mariage. La fortune et le titre si longtemps attendus n'avaient pas encore passé à ton père... quand il épousa la seconde Priscilla, et tu fus le fruit de leur union!

— Et alors?....

— Alors ton père traversa les mers et se rendit en Angleterre pour faire valoir ses droits, pour y recueillir l'héritage qui lui survint. Après de longs procès, il revenait tout joyeux dans sa patrie; mais il n'y trouva point sa femme, sa chère Priscilla, pour fêter sa bienvenue!

— Je le sais, dit Lionel, elle était morte!

— Il y a plus, reprit Ralph d'une voix qui semblait partir de la tombe, elle était déshonorée!

— C'est faux!

— C'est vrai, vrai comme l'Evangile que nous ont annoncé les envoyés du ciel!

— C'est faux, répéta Lionel avec fierté, et l'esprit du mal n'a jamais inventé une plus odieuse calomnie.

— Je te répète que c'est vrai! Elle est morte en donnant le jour au fruit de son infamie. Quand Priscilla Lechmere apprit à ton père désolé cette affreuse nouvelle, il crut lire le mensonge dans ses regards de triomphe, et il osa prendre comme toi le ciel à témoin que ta mère était calomniée; mais il se trouva une femme à lui connue, qui attesta par serment devant Dieu, que le crime avait été commis, et dont la déclaration ne permettait pas de le révoquer en doute.

— Et l'infâme séducteur, dit Lionel d'une voix entrecoupée, vit-il encore? Livre-le à ma vengeance, vieillard, et je te remercierai de m'avoir divulgué ces terribles détails.

— Lionel, Lionel, dit Cécile en essayant de le calmer, est-ce que vous le croyez?

— S'il me croit, dit Ralph avec un éclat de rire infernal; il y a bien d'autres choses qu'il est obligé de croire! Une fois de plus, jeune fille, ta grand'mère tendit ses piéges autour du riche baronnet, et comme il ne voulut pas devenir son fils, elle trama sa perte avec les esprits du mal. L'ambition fit place à la vengeance, et le père de ton mari en fut victime!

— Achève, achève! s'écria Lionel.

— Sa raison fut un moment accablée par le coup qui l'avait frappé; mais ce désordre ne dura qu'une heure, dans la longue existence à laquelle l'homme est condamné! On en profita pour le faire enfermer, et quand il recouvra ses facultés, il était dans une maison de fous, où il a végété pendant vingt ans, grâce aux artifices de la veuve de John Lechmere.

— Est-il possible? cela peut-il être prouvé? comment connais-tu ces faits? s'écria Lionel; et joignant les mains avec égarement, il fit un mouvement si brusque qu'il repoussa à quelques pas de lui la faible enfant qui s'attachait à ses côtés.

Un sourire calme et mélancolique errait sur les lèvres décharnées du vieillard.

— Il y a peu de choses cachées à un homme qui a longtemps vécu, reprit Ralph; et d'ailleurs n'ai-je pas des moyens de m'éclairer qui te sont inconnus? Rappelle-toi ce que je t'ai révélé dans nos fréquentes entrevues; rappelle-toi le lit de mort de Priscilla Lechmere, et demande-toi si ton vieil ami est un imposteur!

— Raconte-moi tout! ne me dissimule rien de cette déplorable histoire, ou rétracte tout ce que tu as dit!

— Tes désirs seront accomplis, Lionel Lincoln, reprit Ralph du ton le plus persuasif et le plus solennel, pourvu que tu jures une haine éternelle à ce pays et à ces lois qui permettent de ravaler un homme inoffensif au rang des bêtes fauves, et de lui imposer des tortures telles qu'il s'emporte avec blasphème contre son créateur!...

— Je ferai plus, dix mille fois plus, je m'associerai à cette rébellion.

— Lionel, Lionel, qu'allez-vous faire? interrompit Cécile.

Sa voix fut étouffée par des clameurs qui, partant du village, dominaient les causeries des buveurs attablés.

On entendit ensuite des bruits de pas sur la terre glacée. Ralph se rapprocha de la grande route; Lionel le suivit, indifférent à ce qui pouvait se passer, et Cécile trembla pour la sûreté de son époux, qui bravait si audacieusement le danger.

— On est à votre recherche, dit le vieillard en levant la main pour réclamer l'attention : on s'attend à trouver un ennemi; mais vous avez juré de marcher sous les étendards de la liberté, et ils vous accueilleront avec joie.

— Non, non, il n'a pu s'engager à se déshonorer, s'écria Cécile; fuyez, Lincoln, tandis que vous êtes libre, et laissez-moi affronter ceux qui vous poursuivent... Ils respecteront ma faiblesse!

Ces mots, qui rappelaient à Lionel le danger de sa femme, le tirèrent de la rêverie où il était plongé. Il l'enleva par la taille, et s'éloigna rapidement en disant :

— Vieillard, quand j'aurai mis en sûreté ce précieux fardeau, nous examinerons si tu as dit vrai!

Ralph, dont la constitution robuste semblait braver les ravages du temps, eut bientôt rejoint les fugitifs, et les conduisit à travers les champs voisins.

Les pas de ceux qui les poursuivaient se firent entendre pendant les intermittences de la canonnade lointaine. Malgré la vigueur de celui qui la soutenait, Cécile déclara bientôt qu'elle ne pouvait aller plus loin.

— Il faut donc attendre! s'écria Lionel avec désespoir.

Ces mots étaient à peine prononcés, lorsqu'une charrette attelée de deux bœufs quitta la grande route et entra dans le chemin de traverse que suivaient les fugitifs. Elle était conduite par un homme avancé en âge, qui maniait l'aiguillon avec l'adresse que lui donnait un demi-siècle d'expérience. La vue de cet homme isolé suggéra à Lionel une pensée de salut : il s'approcha de lui d'un air capable d'intimider un homme beaucoup plus jeune et plus déterminé.

— Où allez-vous? lui demanda-t il.

— A la Pointe! répondit le charretier; vieux et jeunes, grands et petits, vont à la Pointe aujourd'hui, et je me suis mis en route, malgré mes quatre-vingt-trois ans. J'espère, avec l'aide de Dieu, que le 14 mars prochain, jour de ma naissance, il n'y aura pas un uniforme rouge dans la bonne ville de Boston; mes enfants sont à l'armée, ma vieille femme m'a aidé à charger sur ma voiture le foin que vous voyez, et je le porte à Dorchester, sans qu'il en coûte un sou au Congrès.

— Ah! vous allez au col de Dorchester? dit Lionel hésitant à faire violence à un homme aussi affaibli par les années.

— Oui, mais parlez plus haut, je vous prie, comme vous l'avez fait en commençant, car je suis un peu sourd : on ne m'avait pas mis en réquisition, sous prétexte que j'en avais assez fait; mais je soutiens qu'on n'a jamais assez fait pour son pays, quand il reste quelque chose à faire. J'ai entendu dire qu'on amenait aux fortifications des fascines et du foin foulé, et j'en apporte. Si cette charge ne suffit pas, que Washington vienne dans ma grange et prenne tout ce qu'il voudra.

— Tout en servant le Congrès, auriez-vous la bonté d'assister une pauvre femme qui va du même côté que vous, mais qui est trop faible pour marcher?

— Comment donc? de tout mon cœur, dit le charretier en cherchant des yeux celle qu'on lui signalait; j'espère qu'elle est près d'ici, car la nuit s'avance, et je ne voudrais pas qu'un boulet anglais arrivât sur les collines de Dorchester sans rencontrer ce foin pour l'arrêter.

— La voici, dit Lionel; et il alla prendre Cécile, appuyée contre une haie, pour la faire monter sur la charrette. Vous pouvez être sûr, mon ami, que le service que vous nous rendez sera largement récompensé.

— Je ne vous demande rien, répondit le charretier; c'est peut-être la fille ou la femme d'un soldat, et, en ce cas, elle mériterait d'avoir une voiture à quatre chevaux, au lieu d'une misérable charrette.

— Oui, vous avez raison, c'est la fille et la femme d'un soldat.

— En ce cas, que Dieu la protége!... Eh bien! mes amis, êtes-vous placés?

— Parfaitement, dit Lionel, qui s'était installé sur le foin avec sa compagne, vous pouvez marcher!

Le charretier pressa ses bœufs de l'aiguillon. Ralph, qui était resté derrière la haie, fit un geste d'adieu, et ses vêtements se confondirent bientôt avec la brume, comme les vagues contours d'un spectre qui disparaît.

Cependant les soldats qui cherchaient le major couraient çà et là, tant sur la route que dans les champs. Le meilleur parti à prendre était de garder le silence et de se blottir au milieu des bottes de foin. Ces précautions étaient d'autant plus nécessaires qu'on avait à traverser le village d'où ils s'étaient si récemment évadés. Quand le charretier y arriva, au lieu de suivre directement la route, comme son ardeur patriotique aurait pu le faire espérer, il se détourna pour s'arrêter à la porte de l'auberge où Cécile avait été détenue. Son arrivée attira l'attention des groupes de buveurs qui stationnaient devant la maison, et le couple inquiet fut obligé d'entendre la conversation suivante :

— Hé! vieux père de la liberté, rafraîchissez-vous! dit un homme en présentant un pot de bière au charretier.

— Je suis père et je m'en vante, répondit le charretier avec orgueil, j'ai quatre enfants et sept petits-fils au camp : les uns ont des fusils, les autres des carnassières, et le plus petit porte un pistolet d'arçon!...

— Aucun d'eux ne sera inutile ce matin, car nous nous préparons à frotter les Anglais... Mais à propos d'Anglais, n'avez-vous pas vu deux hommes et une femme qui se sauvaient?

— Hein? reprit le charretier, j'ai l'oreille un peu dure.

L'homme réitéra sa question.

— Une femme! dit le charretier; les ministres du roi ne savent donc qu'inventer qu'ils envoient des femmes chez nous pour nous séduire?... Deux hommes!... êtes-vous bien sûr qu'ils étaient deux?

— Oui, ils se sauvaient de la ville, comme si le diable eût couru après eux.

— Je n'ai pas rencontré deux hommes; je n'ai vu personne s'enfuir, ce qui prouve toujours qu'on est coupable... Etaient-ils bien deux?

— Faites avancer cette charrette, s'écria un officier qui arrivait au galop dans la rue; et le vieux fermier, souhaitant une bonne nuit aux buveurs, pressa ses bœufs de l'aiguillon. Cependant il avait conçu des soupçons, et pour les éclaircir il monta sur sa meule de foin et s'installa auprès des voyageurs. Lionel affectait la plus complète indifférence; Cécile, accablée par la fatigue, avait fini par s'endormir, et sommeillait paisiblement. Convaincu que ses compagnons n'étaient pas ceux que l'on poursuivait, il était redescendu auprès de ses bœufs, lorsqu'une voix cria :

— Descendez!

C'était celle de Ralph.

Le major réveilla Cécile, et tous deux furent bientôt à terre.

— Je vous dois plus que vous ne croyez, dit Lionel au charretier, voici cinq guinées.

— Pourquoi? pour vous avoir reçu sur une charge de foin pendant quelques milles? Non, non, l'humanité n'est pas assez rare dans la baie pour être payée; mais, mon camarade, vous avez bien de l'argent, eu égard à la misère des temps?

— Mille remercîments et adieu! je n'ai pas le temps de m'arrêter.

A ces mots, obéissant à un geste d'impatience de Ralph, il prit le bras de Cécile et partit.

— Holà! s'écria le digne fermier, vous n'étiez pas trois quand je vous ai fait monter!

Les fugitifs, sans s'inquiéter de ce que pourrait supposer le brave paysan, se dirigèrent par un sentier vers la plage. Ils trouvèrent dans les herbes un canot que Lionel reconnut pour être celui de Job Pray. Ils y entrèrent, et, favorisés par la marée, ils ramèrent avec ardeur vers les tours lointaines de Boston. Les ombres de la nuit commençaient à se dissiper, mais l'horizon était éclairé par les jets de flamme des batteries qui tiraient sans relâche sur les hauteurs de Dorchester. Les vaisseaux avaient également ouvert leur feu, et Lionel voyait se préparer une nouvelle bataille de Bunker-Hill. Au milieu du tumulte du combat, on ne remarqua point la frêle embarcation. Avant que les brouillards du matin se fussent levés, elle glissa le long des quais de Boston; et entrant dans le bassin de la ville, elle s'arrêta près du vieux magasin, à l'endroit où son pauvre maître l'avait si souvent amarrée.

CHAPITRE XXXIII.

Lionel aida ses compagnons à monter les degrés de l'embarcadère, et dit ensuite à Ralph :

— Il faut nous séparer; dans une autre occasion, nous reprendrons notre triste entretien.

— L'heure, la place nous conviennent, répondit le vieillard en désignant le vieil édifice; c'est là que vous verrez la confirmation de tout ce que je vous ai appris.

Le major réfléchit un moment. Il se retraça les mystérieuses relations d'Abigaïl avec madame Lechmere, auteur des calamités qui avaient pesé sur sa famille.

— Eh bien, dit-il, expliquez-vous à l'instant, car qui sait quand nous pourrons nous revoir? Je vais d'abord reconduire chez elle...

— Lionel, interrompit Cécile d'un ton suppliant, je ne dois pas vous quitter. Souffrez que je vous accompagne, et que je sois de moitié dans l'entrevue. Il n'est rien, je pense, qu'une femme ne puisse savoir.

Pendant que Lionel hésitait encore, Ralph prit le chemin de la sombre demeure. A la lueur grisâtre du matin, on voyait courir dans les rues des citoyens alarmés, des soldats à demi-vêtus. Leurs préoccupations les empêchèrent de faire attention au groupe qui s'acheminait vers le vieux magasin.

Le rez-de-chaussée avait un aspect plus morne et plus lugubre encore qu'à l'ordinaire. Quelques gémissements étouffés partaient de l'une des tourelles et servirent à guider les pas des visiteurs inattendus. Abigaïl, assise sur un tabouret, raccommodait les grossiers vêtements que son fils avait portés; mais pendant que ses doigts accomplissaient machinalement cette tâche, ses yeux ternes et desséchés trahissaient tous les tourments de son âme. Job gisait sur son grabat, ses traits indiquaient les progrès lents mais désastreux de la maladie, et sa respiration était plus pénible que de coutume. Polwarth lui tenait le pouls d'un air de méditation médicale, et passait alternativement de la crainte à l'espérance ou de l'espérance à la crainte.

Ce trio était tellement absorbé, que l'arrivée des intrus ne produisit aucune impression. Job jeta un coup d'œil vague du côté de la porte; un éclair de joie brilla sur la figure du capitaine, mais il fut bientôt dissipé par l'inquiétude qui s'était emparée de sa physionomie ordinairement si heureuse. Abigaïl inclina la tête sur son sein, et frémit à l'aspect de Ralph, mais ce mouvement passager ne l'empêcha point de continuer son travail manuel.

— Pourriez-vous m'expliquer, dit Lionel à son ami, pourquoi je vous trouve dans ce séjour de misère, et qui a fait du mal à cet enfant?

— Votre question porte en elle-même sa réponse, major Lincoln, répliqua Polwarth, je suis ici parce qu'ils sont malheureux.

— C'est un motif recommandable; mais d'où viennent les souffrances de ce pauvre enfant?

— Les fonctions de la nature sont suspendues en lui; je l'ai trouvé demi-mort d'inanition, et quoique je lui aie servi un repas dont aurait pu se contenter le soldat le plus vigoureux, vous voyez que les symptômes sont toujours alarmants.

— Il a la petite vérole, et vous lui avez donné à manger au plus fort de son accès de fièvre.

— La petite vérole n'est qu'une complication, quand un homme est attaqué de l'horrible maladie de la faim! Allez, Lionel, vous avez tant étudié les poëtes latins à l'université, que vous n'avez pas eu le temps d'apprendre la philosophie de la nature.

Lionel ne crut pas devoir discuter avec son ami, dont les opinions étaient si dogmatiques; mais se tournant vers la femme, il lui dit :

— L'expérience d'une garde-malade aurait dû vous éclairer.

— Une mère peut-elle s'empêcher de nourrir son fils affamé? répondit la pauvre Abigaïl : non, non, l'oreille ne peut être sourde à de pareilles plaintes, et lorsque le cœur saigne, la sagesse et la folie sont sur le même rang.

— Ce n'est pas le moment de gronder, Lincoln, dit Cécile. Tâchons de détourner le danger, au lieu d'en chercher les causes.

— Il est trop tard, reprit la mère désolée. Les heures sont comptées et la mort va venir. Tout ce que je puis faire, c'est de prier Dieu de soulager cette âme qui va se réfugier dans son sein.

— Laissez ces haillons, dit Cécile, ne vous fatiguez pas plus longtemps inutilement.

— Jeune dame, vous connaissez peu les travaux d'une mère, puissiez-vous n'en jamais connaître la douleur! Voilà vingt-sept ans que je fais la même chose pour mon enfant; ne me privez pas de ce triste plaisir, qui va m'être enlevé.

— Comment, il a vingt-sept ans? s'écria Lionel.

— Tout vieux qu'il est, il est trop jeune pour mourir!

Jusqu'à ce moment, Ralph était resté impassible et les yeux fixés sur la figure du patient. Il se tourna vers Lionel, et lui dit d'une voix plaintive :

— Est-ce qu'il mourra?

— Je le crains; il est difficile de se méprendre à ces symptômes.

Le vieillard s'approcha du lit, s'assit en face de Polwarth étonné, et dit, après avoir recommandé le silence par un geste :

— Voici donc encore la mort! les plus jeunes ne lui échappent point; il n'y a que les vieux qu'elle ne peut se résoudre à frapper. Dites-moi, Job, que voyez-vous en imagination? Est-ce la splendeur divine ou l'horrible séjour des damnés?

Aux sons bien connus de cette voix, les yeux ternes de l'idiot s'éclairèrent d'un rayon d'intelligence; le râle qui le suffoquait cessa un moment, et il répondit d'une voix qui partait des profondeurs de sa poitrine :

— Le Seigneur épargnera celui qui a épargné les créatures du Seigneur.

— Empereurs et rois, grands de la terre, vous pouvez envier le sort de cet obscur et misérable enfant! Au bout de trente ans d'épreuves à peine, il dépose déjà son fardeau! Comme toi, Job, j'ai grandi au milieu des tribulations, mais je ne puis mourir comme toi! Dis-moi, jouis-tu de la liberté de l'esprit, ou ta chair est-elle encore

sensible! Ne vois-tu devant toi que ténèbres, ou devines-tu la route que tu vas suivre au delà du tombeau?

— Job va à l'endroit où le Seigneur a caché sa raison, et ses prières ne seront plus insensées.

— Prie donc pour un homme abandonné, qui est las des perfidies de ce monde, et que la mort persiste à oublier! et avant de nous quitter, emporte dans les régions de lumière les témoignages de repentir de cette pécheresse!

Abigaïl cessa de travailler, et baissa la tête en poussant un profond soupir; ensuite elle se leva, elle écarta les tresses de ses cheveux grisonnants, qui conservaient encore une partie de leur lustre et de leur couleur de jais, et elle regarda autour d'elle, d'un air si étrange, qu'elle attira l'attention générale.

— Le temps est venu, dit-elle; ni la crainte ni la honte ne peuvent m'empêcher de parler; la main de la Providence est trop visible dans la réunion des personnes qui assistent à l'agonie de cet enfant. Major Lincoln, ce pauvre misérable, qui n'a point partagé votre bonheur, a le même sang que vous dans les veines. Job est votre frère!

— Le chagrin la rend folle, s'écria Cécile; elle ne sait ce qu'elle dit.

— C'est vrai, dit Ralph avec calme.

— Ecoutez, reprit Abigaïl, un terrible témoin, envoyé par le ciel, confirme ce que j'ai dit; il possède le secret de ma faute.

— Femme, dit Lionel, vous vous trompez vous-même en essayant de me tromper. Quand même une voix d'en haut viendrait déclarer que vous ne mentez pas, je nierais que cet être sans raison fût l'enfant de ma vertueuse mère.

— C'est le mien, répondit Abigaïl, et malgré vos blasphèmes, il n'en est pas moins votre frère, votre frère aîné. J'étais jeune, innocente et belle, quand votre père me remarqua; il était riche et puissant, et voici la preuve de ma faiblesse.

— Est-il possible? s'écria Lionel stupéfait.

— Rien n'est plus réel, les saints Evangiles ne sont pas plus vrais, murmura Ralph.

— Et mon père t'abandonna-t-il dans le besoin?

— La honte me prit, lorsque j'eus oublié la vertu; j'étais attachée à sa famille, et j'eus occasion de voir croître son amour pour la chaste Priscilla. Il ne connut jamais ma misère, et il me prouva combien il était facile d'oublier les complices d'une faute au milieu de la prospérité. Vous vîntes au monde, et sans qu'il le sût, ce fut moi qui reçus le nouveau-né des mains de sa tante jalouse. Quelles affreuses pensées m'assiégèrent dans ce cruel moment! mais, Dieu soit loué! elles se dissipèrent, et je ne fus pas coupable d'un meurtre.

— D'un meurtre!

— Oui, vous savez à quel désordre d'idées les malheureux sont abandonnés? Mais bientôt l'occasion se présenta de savourer le plaisir infernal de la vengeance. Votre père partit pour l'Angleterre, et la maladie attaqua sa femme bien-aimée. Vous avez vu la laideur de mon fils à son lit de mort, mais la beauté de votre mère avait fait place à une laideur plus repoussante encore. Tel Job vous apparaît aujourd'hui, telle était au moment de mourir la femme calomniée!

— Calomniée! répéta Lionel; poursuis, et je te bénirai.

Abigaïl poussa un si profond soupir que l'on crut un moment que c'était l'indice de l'heure suprême de son fils, et retombant accablée sur son tabouret, elle se cacha la figure avec un pan de sa robe.

— Calomniée! dit Ralph, d'un ton d'incrédulité.

— J'ignore ce que l'on a pu vous dire, ajouta Abigaïl si bas que ses paroles se confondaient avec le bruit de la respiration haletante de Job; mais je prends le ciel à témoin que je vais déclarer la vérité. Votre mère, major Lincoln, venait de mourir, quand votre tante vindicative conçut le projet de la flétrir. Elle voulait, par ses artifices, ramener le mari aux pieds de sa propre fille, de la mère innocente de celle qui est auprès de vous! et moi, j'eus la faiblesse de croire que peut-être mon séducteur, repentant de ses torts, attendri par l'existence d'un gage de notre tendresse passagère, m'élèverait au rang de celle qui n'était plus!

— Et ma mère fut accusée!

— Oui, par votre tante et par moi; et comme votre père hésitait à nous croire, je pris les saints Evangiles à témoin de ce que j'avançais.

— Et il fut convaincu! dit Lionel.

— Quand il entendit le serment solennel d'une femme qui l'avait aimé, il fut comme anéanti; mais que nous connaissions mal la différence qui sépare une inclination passagère d'une passion profonde! Son cœur, que nous pensions détacher de sa compagne qui n'était plus, fut desséché pour toujours! Sa raison, que nous avions cru tromper, fut détruite par ce coup funeste!

Cette révélation fut suivie d'un silence si profond, qu'on entendit les détonations de la canonnade, et même les sourdes rumeurs de la ville en émoi. Job cessa de respirer, comme s'il eût attendu la confession de sa mère pour achever de vivre. Ralph se leva, se plaça devant Abigaïl, et s'élança sur elle avec la fureur d'un tigre, en poussant un cri si sauvage que tous les assistants tressaillirent.

— Infâme! dit-il, je te tiens maintenant! Apportez donc le saint livre, le livre divin! Qu'on la fasse jurer; qu'elle répète ses serments impies, pour sa damnation éternelle!

— Monstre, laisse en paix cette femme! c'est toi-même qui m'as trompé! s'écria Lionel accourant au secours d'Abigaïl.

— Lincoln! Lincoln! dit Cécile, tu lèves la main sur ton père!

Lionel chancelant s'appuya contre le mur. Livré sans contrainte aux transports de sa rage, le fou aurait bientôt terminé les douleurs de la misérable Abigaïl, si la porte n'avait été ouverte avec violence, et si l'on n'avait vu entrer l'étranger que Ralph avait eu l'adresse de faire détenir par les Américains.

— Je reconnais vos cris, mon baronnet, dit cet homme, qui n'était autre qu'un gardien d'une maison d'aliénés; vous auriez voulu me faire pendre; mais je ne vous ai pas suivi de royaume en royaume, d'Europe en Amérique, pour être le jouet d'un maniaque.

Plein de ressentiment, exaspéré par l'idée du danger qu'il avait couru, le gardien se rua sur son prisonnier. Dès que cet objet de haine s'offrit à ses yeux, Ralph ne songea plus à Abigaïl, et il saisit son ennemi à la gorge. Ce fut une lutte affreuse, acharnée, entrecoupée de blasphèmes et d'imprécations. Enfin la force de Ralph, redoublée par son délire, triompha de la résistance de son antagoniste, qui fut renversé.

— La vengeance est sainte! s'écria l'insensé avec un horrible éclat de rire. Urim et thummim sont les mots de gloire. Meurs comme un chien, va rejoindre les anges des ténèbres, et laisse-nous la liberté!

— A moi! à moi! dit le gardien en se débattant; mais personne ne lui prêta secours. Les femmes épouvantées se voilaient le visage; Polwarth était privé de sa jambe artificielle, et Lionel était comme paralysé. En ce moment, le gardien, s'armant d'un couteau, le plongea dans le flanc de Ralph, qui, au troisième coup, se dressa de toute sa hauteur en riant aux éclats. Son adversaire délivré de sa dangereuse étreinte prit la fuite avec l'empressement d'un coupable.

Le fou était blessé à mort; ses yeux étincelants devinrent fixes. Une lueur de raison passa sur ses traits contractés; ses éclats de rire cessèrent; un calme imposant succéda à sa furie. Il fit de vains efforts pour parler, mais il étendit les bras sur Lionel et sur Cécile pour leur donner sa bénédiction, comme l'ombre mystérieuse de la chapelle, et il tomba sans vie auprès du corps inanimé de Job.

CHAPITRE XXXIV.

La journée s'avança, et la garnison de Boston se mit en mouvement. Le général en chef se flattait, comme à l'époque de la bataille de Bunker-Hill, de déloger les rebelles, qui continuaient leurs travaux au milieu des boulets. Vers le soir, des forces considérables furent embarquées et conduites à la citadelle; mais pendant ces préparatifs, l'armée américaine se fortifiait sur les hauteurs. Un orage qui survint pendant la nuit suspendit les hostilités; et le lendemain Howe vit avec douleur que la position des assiégeants était réellement inexpugnable, et qu'il ne lui restait plus qu'à évacuer la place.

Malgré leurs préoccupations, les officiers supérieurs de l'armée royale assistèrent aux funérailles de sir Lionel Lincoln, dont la dépouille fut déposée dans le caveau de sa famille. Auprès de son cercueil recouvert de velours et garni de clous d'argent fut placé une bière de sapin. Le dernier asile du fou portait son nom sur une riche plaque d'argent, accompagné de symboles héraldiques; les planches qui renfermaient le corps de l'idiot n'avaient que ces initiales : J. P.

Au moment où Lionel et son ami Polwarth quittaient le cimetière, ils aperçurent à l'écart Abigaïl éplorée.

— Femme, lui dit Lionel, votre fils est honorablement inhumé à côté de ceux de sa race, auprès d'un homme qui l'estimait.

— Oui, oui, répondit-elle, il est mieux logé après sa mort que pendant sa vie; il ne connaîtra plus le froid ni la faim!

— J'ai pourvu à vos besoins futurs, reprit Lionel, et j'espère que la fin de votre existence sera plus heureuse que votre jeunesse.

— Hélas! dit la pécheresse, ma conscience me laissera-t-elle en paix? Vous qui avez assisté aux derniers moments de madame Lechmere, dites-moi si elle était tranquille?

Sir Lionel Lincoln se tut.

— Je le savais, ajoute Abigaïl; une pareille faute ne s'oublie pas au lit de mort!... Allez, laissez-moi prier au milieu des tombeaux!... Si quelque chose peut adoucir mes tourments, c'est la prière!

Lionel jeta à ses pieds une grosse clef, qu'il tenait à la main.

— Cette voûte est à jamais fermée, lui dit-il, à moins que vous ne désiriez plus tard être placée à côté de votre fils. Les descendants de ceux qui l'ont construite iront mourir dans un autre hémisphère. Prenez la clef du caveau, et que le ciel vous pardonne ainsi que moi!

Il laissa tomber une bourse auprès de la clef, et s'éloigna avec Polwarth. En franchissant la porte du lieu funèbre, ils virent de loin Abigaïl, les mains crispées sur une pierre tumulaire, la face contre terre, et implorant avec désespoir la miséricorde du Seigneur. Les Américains, qui, rentrant trois jours après dans la ville, vinrent visiter les tombeaux de leurs ancêtres, la trouvèrent à la même place. Elle avait succombé en apparence aux rigueurs de la saison. La bourse que lui avait laissée Lionel était encore intacte auprès d'elle.

Sir Lionel et Polwarth se rendirent au quai, d'où une embarcation

les conduisit à une frégate qui les attendait vent dessus vent dedans, sous voilure maniable. Ils rencontrèrent sur le port Agnès Danforth les yeux humides de pleurs, mais rouge de plaisir, car elle voyait enfin l'affranchissement de son pays.

— Je suis restée ici pour vous faire mes adieux, mon cousin Lionel, dit la jeune fille, et il est inutile de vous répéter les vœux que je fais pour votre bonheur.

— Vous voulez donc nous quitter? dit le jeune baronnet en souriant pour la première fois depuis longtemps.

Là-dessus, Polwarth s'avança, prit la main d'Agnès, et demanda pour la cinquantième fois à la garder éternellement. Elle l'écouta avec respect, le remercia avec grâce, et le refusa formellement. Le capitaine soutint le choc en homme endurci par une longue habitude, et poussa l'abnégation jusqu'à conduire poliment la cruelle jusqu'à son canot. Là, elle fut reçue par un jeune homme qui avait le costume d'un officier américain. Sir Lionel crut s'apercevoir que la jeune fille rougissait lorsque son compagnon lui mit avec empressement son manteau sur les épaules pour la préserver du froid des eaux.

Agnès épousa ce jeune homme la semaine suivante, et prit possession de l'hôtel et des biens de madame Lechmere, que Cécile lui abandonnait.

La frégate partit; la flotte entière ne tarda pas à la suivre, et depuis cette époque Boston n'a jamais reçu la visite d'une armée étrangère.

Les deux époux et leur ami Polwarth arrivèrent sans encombre en Angleterre. Le capitaine, malgré sa mutilation, fut promu au commandement d'une forteresse, parvint au grade de général, et fut nommé membre du parlement. A l'époque où la Grande-Bretagne était menacée de l'invasion française, la garnison placée sous les ordres de Polwarth fut considérée comme la mieux approvisionnée de toutes celles du royaume. A la chambre, il se fit remarquer par l'empressement avec lequel il votait les crédits de subsistances; et il soutint jusqu'à sa dernière heure qu'un régime solide était un excellent remède contre les maladies, surtout dans les cas de fièvre.

Le gardien qui avait été envoyé à la recherche du fou ne revint jamais dans sa patrie. Les lois anglaises ne lui auraient point pardonné d'avoir causé, même involontairement, la mort d'un baronnet. Il s'établit en Amérique, où le mari d'Agnès, à la demande de Lionel, lui procura une position convenable.

La douceur et les attentions de Cécile parvinrent à calmer le tempérament fiévreux de son époux. Vers la fin de sa carrière, Lionel fut promu à la pairie et reprit le titre de comte qu'avait possédé autrefois la branche aînée de sa famille.

Aucun des acteurs de ce drame véridique n'est vivant aujourd'hui. Les roses de Cécile et d'Agnès, depuis longtemps flétries, ont été moissonnées par la mort. Les détails de notre récit commencent à être obscurcis par le temps, et il est plus que probable que le riche pair d'Angleterre qui a hérité des honneurs de la maison de Lincoln n'a jamais su l'histoire secrète de sa famille pendant le temps qu'elle passa en Amérique.



Abigaïl, les mains crispées sur une pierre tumulaire, la face contre terre, implorait la miséricorde du Seigneur.

FIN DE LIONEL LINCOLN.

Paris. Typographie Plon frères, rue Garancière, 8.

VEILLÉES LITTÉRAIRES ILLUSTRÉES
ROMANS — CONTES — FABLES — THÉATRE — HISTOIRE — NOUVELLES — BALLADES
DESSINS PAR ED. FRÈRE — GRAVURES PAR ROUGET
J. BRY AINÉ ÉDITEUR 29 RUE GUÉNÉGAUD
20 CENTIMES LA LIVRAISON

LA PRAIRIE

(Récit de l'an 1804)

PAR **WALTER-SCOTT.** — Traduction nouvelle de LOUIS BARRÉ.

CHAPITRE PREMIER.

On a beaucoup parlé, beaucoup écrit dans le temps sur l'opportunité politique de la réunion des vastes contrées de la Louisiane au territoire immense et mal peuplé des Etats-Unis Néanmoins, l'ardeur de la controverse apaisée, les considérations personnelles libéralement écartées, on s'accorda sur la sagesse de cette mesure. Il devint bientôt évident pour le cerveau le plus étroit que, si, vers l'ouest, la nature nous opposait une barrière de déserts, il en résultait la nécessité de nous rendre maîtres d'une zône de territoires fertiles qui auraient pu devenir un jour la propriété d'une nation rivale. Cette acquisition nous assurait le monopole d'un immense débouché et plaçait sous notre contrôle les innombrables tribus de sauvages qui habitent le long de nos frontières ; elle conciliait des intérêts opposés, calmait des défiances nationales, ouvrait mille voies au commerce intérieur et à la navigation de l'océan Pacifique ; et si un jour il devient nécessaire de partager paisiblement notre immense république en plusieurs souverainetés distinctes, cette extension du sol anglo-américain nous assure un voisin qui possédera notre langue, notre religion, nos institutions, et, il faut l'espérer, nos principes de droit politique. Quoique la cession achetée à beaux deniers comptants eût été faite en 1803, le printemps de l'année suivante s'ouvrit avant que la prudence du gouverneur espagnol de la province au nom de son maître d'Europe, voulût permettre l'établissement légal, ou même l'entrée des nouveaux propriétaires. Mais les formalités du transfert n'eurent pas plus tôt été accomplies, que des essaims de cette population inquiète qui s'agite sans cesse à la lisière du territoire américain, s'enfoncèrent dans les bois de la rive droite du Meschacebé, avec l'intrépidité insouciante qui avait soutenu un si grand nombre d'entre eux lorsqu'ils étaient venus des bords de l'Atlantique peupler la rive orientale du Père des fleuves. Le temps seul pouvait effectuer le mélange des nombreux et riches colons de la Basse-Louisiane avec leurs nouveaux compatriotes ; mais la population plus rare et plus pauvre de la province supérieure fut presque immédiatement absorbée dans le torrent de l'émigration. Cette invasion, venue de l'est, était le débordement nouveau et subit d'un peuple qui avait imposé une contrainte momentanée à sa force, rendue irrésistible par le succès. Les fatigues et les dangers des expéditions antérieures furent oubliés quand ces régions immenses et inexplorées, avec tous leurs avantages imaginaires ou réels, s'ouvrirent à l'audace des aventuriers. Les résultats furent ceux qu'on devait attendre d'une pareille occasion offerte soudain à race depuis longtemps éprise des nouveautés



Les émigrants.

et accoutumée aux obstacles. On vit alors dans ce qu'on appelait les Nouveaux-États, des milliers de vieillards s'arracher au bien-être qu'ils avaient si péniblement acquis, se mettre à la tête des bandes nombreuses de leurs descendants, nés et nourris dans les forêts de l'Ohio et du Kentucky, et s'enfoncer dans les terres, à la recherche de ce qu'on pourrait appeler, sans métaphore poétique, leur atmosphère naturelle. De ce nombre fut le remarquable et intrépide forestier qui, le premier, avait pénétré dans les déserts du Kentucky. On vit ce courageux et vénérable patriarche (le colonel Boon, dont Byron a célébré l'audace) placer la Rivière-sans-Fin (le Missouri) entre lui et la multitude que ses succès avaient agglomérée autour de ses défrichements, et ranimer ainsi des sources de jouissances qui n'avaient plus de prix à ses yeux si elles étaient entravées par les formalités des institutions humaines. Dans ces expéditions aventureuses, les hommes sont guidés par l'habitude ou dupes de l'illusion. Quelques émigrants, avides d'une subite opulence, se mirent à chercher les mines de ce territoire encore vierge; mais ce fut le petit nombre; les autres gardèrent les grands cours d'eau, se contentant des riches produits qu'assure une pareille situation. C'est ainsi que des populations se formèrent avec une rapidité qui tenait de la magie, et qu'un sol auparavant désert devint un des États les plus importants de l'Union. Les scènes dont on va lire le récit se sont passées à l'origine même des entreprises qui ont amené ces résultats.

La première moisson des nouveaux possesseurs était faite depuis longtemps, et le feuillage flétri de quelques arbres épars commençait à revêtir les teintes de l'automne, lorsqu'une file de charriots sortit du lit desséché d'un ruisseau, et continua sa marche à travers cette plaine coupée de pentes transversales, et pour ainsi dire ondulée, qu'on appelle la Prairie. Les charriots chargés de meubles et d'instruments de labourage, le petit troupeau de brebis et de gros bétail qui fermait la marche, l'aspect rustique et l'air insouciant des hommes robustes qui suivaient nonchalamment le pas lourd des attelages, tout annonçait une troupe d'émigrants allant à la recherche de l'El-Dorado occidental. Cette caravane avait quitté les vallées fertiles de la Basse-Louisiane, et s'était frayé un chemin à travers ravins et torrents, marécages et déserts, bien loin de toute habitation et de toute terre cultivée. Devant eux se déroulaient ces vastes plaines qui s'étendent avec un aspect si uniforme jusqu'à la base des Montagnes-Rocheuses, et ils avaient laissé bien loin en arrière les eaux rapides et fangeuses de la Platte. L'apparition d'une pareille caravane dans ces lieux solitaires était d'autant plus remarquable, qu'on n'y trouvait rien qui pût tenter la cupidité d'un spéculateur ou flatter les espérances d'un colon. L'herbe maigre de la prairie annonçait la stérilité du sol rude sur lequel les charriots roulaient aussi légèrement que sur une route battue; les roues et les animaux laissaient à peine leurs traces sur cette herbe desséchée, que le bétail broutait de temps à autre, mais qu'il rejetait aussitôt, comme un aliment trop amer pour que la faim même pût le faire supporter. Quelle que pût être la destination définitive de ces aventuriers, ou la cause secrète de leur apparente sécurité, dans un lieu si écarté et loin de tout secours, l'attitude d'aucun d'eux ne trahissait l'inquiétude ou la crainte.

Le nombre des voyageurs de tout sexe et de tout âge était de plus de vingt. A quelque distance en avant de la troupe marchait celui qui en paraissait le chef. C'était un homme de haute taille, brûlé du soleil, ayant déjà passé le milieu de son âge; ses traits étaient immobiles et insouciants. Ses membres paraissaient flasques, énervés, mais ses proportions étaient énormes et sa force prodigieuse. Puis par moments, lorsqu'un obstacle s'opposait à sa marche nonchalante, sa personne, habituellement dépourvue de nerf et d'activité, déployait une portion de l'énergie recélée dans sa lourde organisation, comme la vigueur pesante et endormie, mais terrible de l'éléphant. Le bas du visage offrait des traits larges, grossiers et sans expression; la partie supérieure, noble siége de l'intelligence, était déprimée et portait l'empreinte de la bassesse. Le costume était un mélange de l'accoutrement le plus grossier d'un paysan, avec ces vêtements de cuir que la mode et l'habitude avaient en quelque sorte rendus nécessaires à un émigrant. Toutefois il avait réuni à ce bizarre équipage une prodigalité singulière d'ornements accumulés sans goût. Au lieu du ceinturon ordinaire de peau de daim, il portait autour des reins une écharpe de soie fanée aux couleurs vivement tranchées; le manche de son couteau en corne d'élan était décoré de plaques d'argent; la fourrure de marte de son bonnet avait une finesse et un moelleux qu'une reine eût pu envier; les boutons de son habit de laine, grossier et sale, étaient encore d'argent; ce même métal formait la damasquinure de sa carabine, montée sur un bois d'acajou; et les breloques de trois mauvaises montres pendaient de différentes poches. Outre le sac et la carabine qu'il portait sur le dos, outre la giberne et la poire à poudre, bien remplie et soigneusement fermée, il avait jeté négligemment sur son épaule une hache brillante et bien affilée, et il marchait sous le poids de tout cet appareil avec autant d'aisance que si nul fardeau n'eût pesé sur lui. Un peu plus loin venait un groupe de jeunes gens, vêtus à peu près de la même manière, et ayant entre eux, ainsi qu'avec leur chef, assez de ressemblance pour qu'on reconnût des enfants d'une même famille. Bien que le plus jeune ne pût avoir dépassé de beaucoup cette époque de la vie que la loi nomme l'âge de discrétion, il s'était montré digne de son origine, et avait déjà élevé sa taille hardie à la mesure de sa race. Un ou deux autres étaient de conformation différente; nous les décrirons en temps et lieu.

Deux femmes seulement faisaient partie de la troupe, quoiqu'on vît sortir de temps en temps du premier charriot plusieurs têtes blondes à face olivâtre, dont les yeux peignaient une vive curiosité et une animation caractéristique. La plus âgée, déjà flétrie et brûlée par le soleil, paraissait la femme du chef; l'autre était une fille de dix-huit ans, agile et vive; son port, ses vêtements, son maintien, semblaient indiquer une origine comparativement aristocratique. Le second charriot était couvert d'une toile soigneusement disposée pour cacher le contenu. Les autres voitures n'étaient chargées que de meubles grossiers, tels qu'on en peut supposer à des gens toujours prêts à changer de demeure sans égard aux saisons ou à la distance.

Peut-être n'y avait-il rien dans tout cela qui pût paraître extraordinaire sur les routes de notre pays mobile et changeant. Mais la solitude et l'étrangeté des sites donnaient à cette troupe un caractère aventureux et sauvage. Dans les petites vallées qui, d'après la conformation régulière des terrains, se présentaient à chaque mille, la vue était bornée en avant et en arrière; mais, sur les côtés, la perspective monotone se prolongeait dans un espace long, étroit, stérile, à peine relevé çà et là par une végétation grossière mais luxuriante. Du sommet des monticules, l'œil était fatigué de l'uniformité et de la tristesse glaciale du paysage. La terre ressemblait assez à l'Océan quand les vagues mobiles se gonflent pesamment et que la fureur de la tempête commence à se calmer : même surface onduleuse et régulière, même absence d'objets étrangers, même horizon sans limites. Cette étrange analogie aurait fait sourire le géologue, mais un poëte eût rêvé qu'en se retirant l'élément liquide avait légué sa forme à l'autre élément, son successeur. Çà et là un grand arbre s'élevait comme un vaisseau solitaire, étendant au loin ses branches nues, et, pour ajouter encore à l'illusion, on apercevait dans le lointain deux ou trois bouquets d'arbres qui surgissaient à l'horizon comme des îles posées sur les ondes. Certes, l'uniformité de la surface et l'abaissement du point de vue exagéraient les distances; mais comme une éminence succédait à une éminence, une île à une île, il y avait là une certitude décourageante : une longue étendue de territoire devait être franchie avant que les vœux du plus humble cultivateur pussent se réaliser.

Le chef des émigrants poursuivait imperturbablement sa marche: sans autre guide que le soleil, il tournait résolûment le dos aux demeures de la civilisation, et plongeait à chaque pas plus profondément, sinon sans retour, dans ces sauvages solitudes. Néanmoins, à mesure que le jour penchait vers le déclin, son esprit, incapable peut-être de pénétrer au-delà du moment, parut agité d'une certaine inquiétude. Arrivé sur un monticule un peu élevé, il s'arrêta une minute, et jetant ses regards à droite et à gauche, il chercha quelques-uns des signes qui indiquent les trois choses les plus nécessaires, l'eau, le bois et le fourrage. Cette recherche fut infructueuse; car, après quelques moments d'un vague examen, le gigantesque personnage redescendit le tertre comme un animal surchargé de graisse qui s'abandonne à son propre poids. Son exemple fut silencieusement suivi par ses compagnons, les jeunes gens, néanmoins, manifestèrent plus d'intérêt, sinon d'inquiétude, dans le coup d'œil rapide que chacun put jeter à son tour en arrivant au même point. La marche ralentie des animaux et des hommes annonçait que le repos allait devenir nécessaire. L'herbe touffue des terrains bas présentait à la marche des obstacles qu'accroissait la fatigue, et le fouet devenait nécessaire pour accélérer le pas des attelages. En ce moment, lorsque, à l'exception du chef, une lassitude générale commençait à se manifester parmi les voyageurs, lorsque, par un commun instinct, tous les regards se portaient en avant; la caravane tout entière fit halte, frappée d'un spectacle subit et inattendu. Le soleil était descendu derrière la crête de la plus prochaine ondulation du terrain, laissant après lui sa traînée ordinaire de lumière étincelante. Au centre de ce foyer de clartés éblouissantes, une forme humaine se dessina d'une manière tellement distincte, qu'on eût cru pouvoir la toucher en étendant la main : sa taille était colossale, son attitude recueillie et mélancolique; cette apparition se trouvait tout droit sur le passage des voyageurs; mais encadrée dans son auréole de lumière, il était impossible d'en distinguer nettement les proportions. L'effet fut instantané. Le chef des émigrants s'arrêta, contemplant l'objet mystérieux avec un étonnement qui se transforma bientôt en une sorte de terreur superstitieuse; ses fils, dès que la première émotion de surprise fut un peu calmée, se rapprochèrent lentement de lui; et les conducteurs des charriots ayant graduellement suivi leur exemple, la caravane entière ne forma bientôt plus qu'un groupe silencieux et immobile. Bien que l'idée d'une apparition surnaturelle fût générale parmi les voyageurs, un bruit d'armes s'entendit, et un ou deux des plus hardis d'entre les jeunes gens avancèrent le canon de leurs carabines.

— Envoyez les enfants sur la droite, s'écria la mère intrépide

d'une voix aiguë et discordante; je garantis qu'Asa ou Abner nous rendront bon compte de la créature. — Il serait peut-être bon d'essayer un coup de feu, murmura un homme dont le visage offrait quelque ressemblance avec celui de la première interlocutrice, et qui, détachant sa carabine, s'avança sur le front de bataille, tout en disant d'un ton résolu : — Les Loups-Paunies chassent, dit-on, par centaines dans la plaine; s'il en est ainsi, ils ne remarqueront pas la disparition d'un homme de leur tribu. — Arrêtez! s'écria une voix douce mais effrayée, qui s'échappa des lèvres tremblantes de la plus jeune des deux femmes; nous ne sommes pas tous ensemble, c'est peut-être un ami. — Qui bat l'estrade maintenant? s'écria le père en promenant sur le groupe de ses fils robustes un regard sombre et mécontent. Bas votre arme, bas votre arme! continua-t-il en détournant de l'index de sa large main la carabine de son compagnon, avec l'air d'un homme qu'il eût été dangereux de contredire. Ma besogne n'est pas encore terminée; je veux finir en paix le peu qui me reste.

L'homme qui avait manifesté une intention si hostile parut comprendre le sens de ces paroles, et abandonna son premier dessein. Les autres se tournèrent du côté de la jeune fille qui avait pris si vivement la parole, et leurs regards semblèrent lui demander une explication; mais satisfaite du répit obtenu, elle avait repris son siége et se renfermait dans un modeste silence. Cependant les couleurs du ciel avaient plusieurs fois changé; à la clarté brillante dont l'œil était ébloui, avait succédé une lumière plus douce; à mesure que l'horizon perdait de son éclat, les proportions de l'étrange apparition devinrent moins gigantesques, et finirent par se dessiner d'une manière distincte. Honteux de son hésitation, maintenant que la vérité n'était plus douteuse, le chef de la caravane se remit en marche, prenant toutefois la précaution, en gravissant la petite éminence, de dégager sa carabine de la bandoulière. Rien n'annonçait qu'une telle vigilance fût nécessaire. Depuis le moment où il avait apparu d'une manière si bizarre, et pour ainsi dire entre le ciel et la terre, l'étranger n'avait pas donné le moindre signe d'hostilité : lors même qu'il eût nourri de sinistres intentions, l'individu dont on pouvait alors distinguer tous les traits semblait peu capable de les mettre à exécution. Un corps qui avait supporté les fatigues de quatre-vingts saisons n'était guère propre à effrayer un homme aussi robuste que l'émigrant. Quelque chose disait que le temps et non la maladie avait passé trop lourdement sur l'étranger. Ses membres étaient desséchés, mais non réduits dans leurs proportions; les muscles et les nerfs, indices d'une ancienne vigueur, étaient encore visibles, bien qu'ils eussent perdu leur ressort, et toute sa personne semblait encore braver la fragilité trop réelle de la nature humaine. Ses vêtements se composaient principalement de peaux dont le poil était en dehors; une carnassière et une poire à poudre pendaient à ses épaules, et il s'appuyait sur un fusil d'une longueur extraordinaire, mais qui, ainsi que son maître, portait les traces d'un long et pénible service.

Quand la troupe fut assez près de ce personnage solitaire pour pouvoir lui parler, un sourd grognement sortit du gazon aux pieds du vieillard, et l'on vit se dresser lentement un chien de chasse, long, maigre et édenté, qui, après s'être secoué, fit mine de s'opposer à l'approche des voyageurs. — Couche-toi, Hector, couche-toi! lui dit son maître d'une voix que l'âge avait rendue tremblante. Qu'as-tu à démêler avec des gens qui voyagent tranquillement pour leurs affaires? — Etranger, si vous connaissez ce pays, dit le chef des émigrants, pouvez-vous indiquer à un voyageur où il pourra trouver ce qui lui est nécessaire pour la nuit? — La terre est-elle donc couverte d'habitants de l'autre côté de la Grande-Rivière? demanda le vieillard d'un ton solennel et sans paraître écouter la question; autrement pourquoi vois-je un spectacle que je croyais ne plus revoir? — Il reste encore de la terre, il est vrai, pour ceux qui ont de l'argent et ne sont pas difficiles dans le choix, répondit l'émigrant; mais le pays commence à devenir trop peuplé pour moi. Quelle est la distance d'ici au point le plus rapproché du fleuve? — Un cerf poursuivi par le chasseur ne pourrait rafraîchir ses flancs dans les eaux du Meschacebé sans parcourir au moins cinq cents milles. — Et quel nom donnez-vous à ce district? — Quel nom, reprit le vieillard en montrant le ciel par un geste expressif, quel nom donneriez-vous à l'endroit où vous voyez ce nuage?

L'émigrant le regarda comme un homme qui ne comprend pas et qui soupçonne qu'on veut se moquer de lui; mais il se contenta de dire : — Etranger, vous êtes nouveau comme moi dans ce canton; sans quoi vous ne refuseriez pas d'aider un voyageur de quelques conseils, présent peu coûteux, puisqu'il ne consiste qu'en paroles. — Ce n'est pas un présent, mais une dette des vieux envers les jeunes. Que désirez-vous savoir? — Où établir mon camp cette nuit. Je ne suis pas difficile pour la nourriture et le coucher; mais tous les vieux voyageurs connaissent le prix de l'eau douce et d'une bonne pâture pour les bestiaux. — Venez donc avec moi, et vous aurez l'une et l'autre; c'est à peu près tout ce que je puis offrir ici.

En parlant ainsi le vieillard plaça sur son épaule sa lourde carabine avec une aisance assez remarquable, et sans plus de paroles, montrant le chemin aux émigrants, il franchit la colline.

CHAPITRE II.

Les voyageurs découvrirent bientôt les signes qu'ils cherchaient. Une source limpide sortait du flanc de la colline, et ses eaux, réunies à quelques rivelets, formaient un cours d'eau qu'il était aisé de suivre pendant plusieurs milles, grâce à la verdure qui croissait sur ses bords humides. Ce fut là que l'étranger se dirigea instinctivement, suivi par les attelages fatigués. Arrivé à un endroit qui lui parut convenable, le vieillard s'arrêta, et son regard sembla demander aux voyageurs s'ils y trouvaient ce qui leur était nécessaire. Le chef des émigrants jeta autour de lui des yeux intelligents, quoiqu'il mît à cet examen cette nonchalante lenteur qu'il trouvait sans doute conforme à sa dignité — Oui, c'est ce qu'il nous faut, dit-il. Enfants, vous avez vu les derniers rayons du soleil; à l'ouvrage!

Les jeunes gens manifestèrent à cette injonction une obéissance toute caractéristique. L'ordre, car c'en était un, à en juger par le ton et la manière dont il était articulé, fut reçu avec respect; mais il ne se fit d'autre mouvement que celui d'une hache ou deux qui tombèrent des épaules à terre, tandis que ceux à qui elles appartenaient continuaient à regarder autour d'eux avec un air d'indifférence. Pendant ce temps, le plus âgé des voyageurs, comme familiarisé avec cette manière d'agir, se débarrassa de son sac et de son fusil; puis, aidé de l'homme que nous avons vu si prompt à recourir à sa carabine, il se mit tranquillement à dételer les chevaux. Enfin, l'aîné des fils s'avança pesamment, et sans aucun effort plongea le fer de sa hache dans le tronc poreux d'un cotonnier; il resta un moment immobile à regarder l'effet du coup qu'il venait de porter, avec cette sorte de mépris dont un géant contemplerait l'impuissante résistance d'un nain; puis, brandissant son arme au-dessus de sa tête avec la grâce et la dextérité d'un maître d'escrime, il eut bientôt coupé le tronc de l'arbre qui tomba bruyamment. Ses compagnons le regardèrent faire avec une indolente curiosité jusqu'au moment où ils virent l'arbre étendu à leurs pieds; alors, comme si le signal d'une attaque générale eût été donné, tous se mirent à l'œuvre, et avec une rapidité étonnante ils dépouillèrent d'arbres un certain espace de terrain : leur promptitude eût pu faire croire qu'un ouragan avait passé par là. L'étranger était resté spectateur silencieux mais attentif. A mesure qu'un arbre venait frapper le sol, il levait les yeux vers le ciel que ce vide laissait apercevoir; la douleur était empreinte dans son regard, et enfin il se détourna, murmurant tout bas avec un sourire amer, comme un homme qui dédaignait de donner de son mécontentement une manifestation plus nette. Passant à travers le groupe des jeunes gens actifs qui avaient déjà allumé un bon feu, l'attention du vieillard se fixa sur le chef des émigrants et sur son farouche compagnon. Ceux-ci avaient déjà dételé les chevaux, qui broutaient avidement les feuilles des arbres abattus; ils s'occupaient autour du charriot dont le contenu était caché avec tant de soin. Poussant les roues avec force, ils firent rouler ce charriot à l'écart, sur un tertre peu élevé, à la lisière du taillis. Ils prirent ensuite de grandes perches qui semblaient servir habituellement à cet usage, et enfonçant le gros bout dans la terre, ils attachèrent l'autre aux cerceaux qui soutenaient la toile dont la voiture était couverte. Une seconde toile d'une grande dimension fut ensuite tirée du charriot, étendue sur le tout et attachée à terre avec des chevilles, de manière à former une tente large et commode. Après avoir regardé leur ouvrage avec un air d'inquiétude jalouse, après avoir ici arrangé un pli, là enfoncé plus fortement une cheville, ils se réunirent de nouveau pour tirer le charriot hors de la tente jusqu'à ce qu'il parût en plein air, dépouillé de l'enveloppe qui le couvrait et ne contenant plus que quelques ustensiles de peu d'importance. Le chef prit aussitôt les objets et les porta lui-même dans la tente, comme si l'entrée de ce sanctuaire fût un privilége interdit même à son compagnon intime.

La curiosité est plutôt éveillée qu'amortie par la solitude; et le vieil habitant des prairies ne put voir ces précautions et ces mouvements mystérieux sans éprouver jusqu'à un certain point l'influence de cette passion. Il s'approcha de la tente, et déjà il se préparait à écarter deux joints de la toile avec l'intention évidente d'examiner la nature du contenu, quand l'homme à la carabine le saisit par le bras, et le poussant avec une certaine rudesse : — L'ami, lui dit-il sèchement et avec un regard des plus menaçants, c'est une maxime honnête, et dont l'oubli est quelquefois dangereux, que celle qui dit : Mêlez-vous de vos affaires. — Il est rare que les hommes apportent au désert des choses qu'il faille cacher, répondit le vieillard, comme s'il eût voulu, sans trop savoir comment s'y prendre, excuser l'indiscrétion qu'il s'était permise; et je ne croyais pas mal faire en jetant un coup d'œil là-dedans. — Il est même rare que des hommes y viennent, je pense, répondit l'autre d'un ton bref; quoique cette terre soit sans doute bien vieille, elle ne me semble pas prodigieusement peuplée. — Cette terre est vieille comme le reste des œuvres du Seigneur, je crois; mais pour ce qui est des habitants, vous avez raison. Voilà bien des mois qu'à

l'exception de vous, mes yeux ne se sont reposés sur des hommes de ma couleur. Je vous répète, ami, que je ne voulais pas mal faire; j'espérais voir derrière cette toile quelque chose qui me rappellerait mes jours d'autrefois.

En achevant cette simple explication, il s'éloigna lentement, en homme profondément convaincu du droit qu'a tout individu à la jouissance paisible de ce qui lui appartient. En retournant vers l'endroit où les émigrants étaient campés, il entendit la voix du chef qui, d'un ton rauque et impératif, appelait Hélène Wade!

A ce nom, la jeune fille qui, avec l'autre femme, était occupée auprès des feux, accourut singulièrement empressée, et passant devant l'étranger avec la légèreté d'une antilope, disparut bientôt sous la tente mystérieuse. Toutefois ni sa soudaine disparition, ni aucun des arrangements dont nous avons parlé, ne parurent exciter la moindre surprise dans le reste de la troupe. Les jeunes hommes, qui avaient cessé de faire usage de la hache, étaient tous occupés avec l'air d'insouciance qui leur était habituel: les uns distribuaient le fourrage entre les différents animaux; d'autres maniaient le lourd pilon d'un mortier portatif pour préparer l'hommany (la bouillie de maïs); quelques-uns roulaient à l'écart le reste des charriots, et les disposaient de manière à former une sorte de rempart à leur bivouac, autrement sans défense. Ces diverses tâches furent bientôt terminées, et les ténèbres commençant à jeter leur voile sur les objets de la prairie environnante, la criarde mégère annonça, d'une voix qu'on eût pu entendre à une énorme distance, que le repas du soir n'attendait plus que les convives. Quelles que soient les autres qualités d'un habitant des frontières, il est rare que la vertu de l'hospitalité lui manque. L'émigrant jeta donc les yeux autour de lui pour chercher l'étranger et lui offrir la place d'honneur à sa table frugale. — Ami, je vous remercie, répondit le vieillard, je vous remercie de tout mon cœur; mais j'ai mangé pour la journée, et je ne suis pas de ceux qui creusent leur tombe avec leurs dents. Puisque vous le voulez cependant, je vais m'asseoir, car il y a longtemps que je n'ai vu des hommes de ma couleur manger leur pain quotidien. — Vous êtes, à ce qu'il paraît, établi d'ancienne date dans ces cantons, observa l'émigrant sans avoir l'air de faire une question, et la bouche déjà pleine de la délicieuse bouillie préparée par sa femme qui, toute repoussante qu'elle pouvait paraître, n'en était pas moins une cuisinière habile. On nous avait dit là-bas que nous trouverions de ce côté les colons clair-semés, et je dois dire qu'on ne nous a pas trompés; car, sauf les marchands du Canada sur la Grande-Rivière, vous êtes le premier visage blanc que nous ayons rencontré depuis cinq cents bons milles, à compter du moins d'après votre propre estimation. — Quoique j'aie passé quelques années dans ce pays, je ne puis dire que j'en sois un colon, vu que je n'y ai pas d'habitation régulière, et que je passe rarement plus d'un mois de suite dans le même lieu. — Un chasseur, sans doute? continua l'autre en parcourant des yeux sa nouvelle connaissance, comme pour passer en revue les détails de son costume. Votre équipement ne semble pas des meilleurs pour un pareil métier. — Il est vieux comme son maître, dit le vieillard en jetant sur sa carabine un regard mêlé d'affection et de regret: et je puis dire que je n'en ai plus guère besoin. Vous vous trompez, ami, en m'appelant chasseur; je ne suis autre chose qu'un trappeur. — Dans ces districts, les deux professions vont ensemble. — Cela soit dit à la honte de l'homme capable de suivre la première! répondit le Trappeur, que nous désignerons désormais par ce nom. Pendant plus de cinquante ans, j'ai porté ma carabine dans ces déserts sans dresser un piége même pour l'oiseau qui fend l'air, à plus forte raison pour l'animal qui n'a que ses jambes comme moyen de salut. — Qu'un homme attaque le gibier par le moyen de la carabine ou du piége, je n'y vois pas grande différence, dit à sa manière brusque et morose le sinistre compagnon de l'émigrant. La terre a été faite pour les besoins de l'homme; il en est de même de ses créatures.— Etranger, pour un homme qui vit si loin des habitations, vous ne paraissez que médiocrement pourvu de butin, interrompit brusquement l'émigrant, comme pour changer le cours de la conversation. J'espère que vous êtes mieux partagé en fait de fourrures. — Je fais peu d'usage de l'un et de l'autre de ces articles, reprit tranquillement le Trappeur. A mon âge, il ne faut que la nourriture et le vêtement, et je n'ai guère besoin de ce que vous appelez butin, à moins que ce ne soit de temps à autre pour acheter une corne de poudre ou une barre de plomb. — Vous n'êtes donc pas né dans ce pays? dit l'émigrant, voyant que son interlocuteur trouvait quelque singularité dans l'emploi du mot *butin,* usité dans ces contrées, pour désigner des bagages ou des effets. — Je suis né sur les bords de la mer, quoique la plus grande partie de ma vie se soit passée dans les bois.

A ces mots, toute la troupe porta sur lui des regards pleins de cet intérêt profond qu'excite un objet inattendu. Un ou deux des jeunes hommes répétèrent les mots, «sur les bords de la mer», et la matrone lui donna quelques marques d'attention dont elle n'était pas prodigue habituellement dans son hospitalité. Après une pause assez longue, qu'il parut employer à réfléchir, l'émigrant, qui toutefois n'avait pas cru devoir, dans l'intervalle, suspendre son repas, reprit la parole: — Il y a loin, à ce que j'ai entendu dire, des eaux de l'occident aux rivages de la grande mer. — C'est une longue et pénible route en effet, l'ami, et en la faisant, j'ai beaucoup vu, et quelquefois souffert. Je l'ai parcourue pendant soixante et quinze ans, et dans tout cet espace, depuis l'Hudson, il se trouve à peine quelques points où je n'aie mangé de la venaison de ma propre chasse. Mais ce sont là de vaines fanfaronnades: à quoi servent les anciennes prouesses lorsqu'on approche de sa fin! — J'ai rencontré une fois un homme qui avait navigué sur la rivière dont il parle, observa un des fils en parlant à voix basse, comme s'il se défiait de ses connaissances, et jugeait la circonspection convenable en présence d'un homme qui avait tant vu. D'après ce que disait cet autre, ce doit être une masse d'eau considérable, et assez profonde pour porter de grands navires. — C'est une immense et profonde étendue d'eau, et un grand nombre de belles villes s'élèvent sur ses bords, répondit le Trappeur; et cependant ce n'est qu'un ruisseau comparé aux eaux de la Rivière sans Fin. — Je n'appelle pas rivière une masse d'eau dont on peut faire le tour, s'écria le morose compagnon de l'émigrant. Une rivière véritable doit être traversée, et non point tournée comme un ours à la chasse. — Avez-vous été loin du côté du soleil couchant, l'ami? interrompit de nouveau l'émigrant, comme s'il eût voulu, autant que possible, tenir son grossier compagnon en dehors de la conversation. Je vois que le district où je suis arrivé ne se compose que de vastes plaines. — Vous pouvez voyager encore des semaines entières sans rencontrer autre chose. J'ai souvent pensé que le Seigneur a placé cette ceinture stérile derrière les Etats civilisés, pour faire sentir aux hommes à quoi leur folie peut encore amener le pays. Oui, vous pouvez voyager des semaines, et même des mois entiers dans ces plaines ouvertes où il n'y a d'habitation ou de refuge ni pour l'homme, ni pour les animaux. Il faut que les bêtes sauvages elles-mêmes parcourent de longues distances pour regagner leurs tanières; et cependant le vent souffle rarement de l'est sans m'apporter le bruit des haches qui résonnent et des arbres qui tombent à terre.

Pendant que le vieillard parlait avec la gravité et la dignité que la vieillesse manque rarement de communiquer même à l'expression de sentiments moins frappants, ses auditeurs étaient profondément attentifs et silencieux comme la tombe. Ce fut le Trappeur lui-même qui fut obligé de relever la conversation, ce qu'il fit bientôt par l'une de ces questions indirectes si fort en usage parmi les habitants des frontières. — Il ne vous a sans doute pas été facile de traverser à gué les cours d'eau, et de pénétrer aussi avant dans les prairies avec vos attelages de chevaux et vos troupeaux de bêtes à cornes? —J'ai suivi la rive gauche du grand fleuve, répondit l'émigrant, jusqu'à ce que j'aie vu que le courant nous conduisait trop vers le nord. Alors nous l'avons traversé sans beaucoup de difficultés. La femme a perdu une ou deux toisons sur la tonte de l'année prochaine, et les filles ont une vache de moins à traire; depuis nous nous en sommes bravement tirés en jetant presque tous les jours un pont sur quelque petite rivière. — Et sans doute vous continuerez à vous avancer vers l'ouest jusqu'à ce que vous trouviez un terrain plus convenable pour vous y établir? — Jusqu'à ce que je juge à propos de m'arrêter ou de revenir sur mes pas, répondit brusquement l'émigrant; et aussitôt il se leva et coupa court à la conversation, non moins par son air de mécontentement que par la soudaineté de son action.

Cet exemple fut suivi par le Trappeur, ainsi que par le reste de la troupe; et alors, sans beaucoup de déférence pour la présence de leur hôte, les voyageurs se mirent à faire leurs dispositions pour la nuit. De petites huttes avaient déjà été formées de branches d'arbres, de couvertures grossières et de peaux de buffles, le tout arrangé à la hâte, sans qu'on eût en vue autre chose que la commodité du moment. Les enfants et leur mère ne tardèrent pas à se retirer sous ces abris, et sans doute ils furent bientôt plongés dans l'oubli du sommeil. Quant aux hommes, avant de se livrer au repos, il leur restait encore quelques devoirs à remplir, tels que de compléter leurs ouvrages de défense, de donner à leurs bestiaux de nouveaux fourrages, et de poser des sentinelles chargées de veiller pendant la nuit à la sûreté de la caravane. — Ils accomplirent le premier objet en traînant quelques troncs d'arbres dans les intervalles laissés entre les charriots, et dans l'espace ouvert entre les voitures et le petit bois auquel, pour nous servir des termes militaires, le camp était appuyé, formant ainsi des espèces de chevaux de frise de trois côtés de la position. Dans ces étroites limites, à l'exception de ce que la tente pouvait contenir, hommes et bêtes furent alors rassemblés; les animaux se trouvant trop heureux de reposer leurs membres fatigués pour donner le moindre embarras à leurs compagnons, à peine plus intelligents qu'eux. Deux des jeunes hommes prirent leurs carabines, et après en avoir avec soin examiné la pierre et renouvelé l'amorce, ils se rendirent l'un à l'extrême droite, l'autre à l'extrême gauche du camp, où ils se postèrent sous l'ombre du bois, dans une position qui leur permettait de surveiller chacun de son côté une portion de la prairie. — Le Trappeur, ayant refusé la paille de l'émigrant, était resté à flâner dans l'intérieur du camp; lorsque tous les arrangements furent terminés, il s'éloigna lentement en s'épargnant la cérémonie d'un adieu.

C'était la première veille de la nuit; la lueur vacillante, pâle et trompeuse de la nouvelle lune se jouait sur les vagues sans fin de la prairie, éclairant leur sommet et laissant dans l'ombre les intervalles. Accoutumé à ces scènes de solitude, le vieillard, après avoir quitté le camp, s'avança dans le vaste désert comme un hardi vaisseau se confie aux plaines infinies de l'Océan. Il parut marcher quelque temps au hasard. Enfin, après avoir atteint le sommet de l'une des ondulations du terrain, il s'arrêta, et pour la première fois depuis qu'il avait quitté la troupe dont la présence avait éveillé dans son âme tant de réflexions et de souvenirs, le vieillard revint au sentiment de sa situation actuelle. Posant à terre la crosse de sa carabine, il s'appuya sur le canon, plongé pendant quelques minutes dans une profonde méditation. Son chien était venu se coucher à ses pieds... Tout-à-coup, il fut tiré de sa rêverie par un hurlement prolongé et menaçant de ce fidèle animal. — Qu'y a-t-il donc, Hector? dit-il, en regardant son compagnon, comme s'il se fût adressé à un être d'une intelligence égale à la sienne, et en lui parlant du ton de voix le plus affectueux. Qu'y a-t-il, mon vieux? que sens-tu maintenant? C'est inutile; c'est inutile; il n'est pas jusqu'aux faons qui ne passent maintenant sous nos yeux sans se soucier de deux limiers usés comme nous. Ils ont l'instinct pour eux, Hector, et ils savent par expérience combien peu nous sommes à craindre maintenant. Oui, ils le savent!

Le chien releva la tête, et répondit aux paroles de son maître par un long et plaintif hurlement, qu'il continua même après avoir caché sa tête dans l'herbe, comme s'il eût entretenu une communication intelligente avec celui qui savait si bien interpréter sa parole muette. — C'est un avertissement manifeste, Hector, continua le Trappeur, en baissant prudemment la voix, et en promenant autour de lui des regards circonspects. Qu'y a-t-il donc, mon bon chien? Parle plus clairement! Qu'y a-t-il?

Cependant le chien avait repris sa première position, et restait silencieux, paraissant dormir. Mais l'œil exercé de son maître distingua bientôt une figure éloignée, qui, à la clarté décevante de la lune, semblait flotter le long de la colline sur laquelle il se trouvait lui-même. Bientôt ses proportions devinrent plus distinctes, et il aperçut la taille aérienne et légère d'une femme qui paraissait hésiter comme en se demandant s'il était prudent d'avancer davantage. Quoique l'on pût voir les yeux du chien briller aux rayons de la lune s'ouvrant et se fermant nonchalamment, il ne donna plus de signes de mécontentement. — Approchez, nous sommes vos amis, dit le Trappeur, s'associant à son compagnon par l'habitude d'une existence commune et probablement aussi par une sympathie secrète; nous sommes vos amis, vous n'avez rien à craindre.

Encouragée par le ton de sa voix, et peut-être aussi cédant à des motifs plus impérieux, la femme s'approcha, et fut bientôt à ses côtés; le vieillard reconnut alors la jeune personne que nous avons déjà présentée au lecteur sous le nom d'Hélène Wade. — Je vous croyais parti, dit-elle, en jetant à la ronde des regards timides et inquiets. On disait que vous étiez parti, et que nous ne devions plus vous revoir. Je ne pensais pas que ce fût vous. — Les hommes ne sont pas très communs dans ces plaines inhabitées, répondit le Trappeur; et quoique j'aie vécu si longtemps au milieu des bêtes du désert, j'espère, en toute humilité, n'avoir pas tout à fait perdu la forme de mon espèce. — Oh! j'apercevais bien un homme, et j'ai cru aussi reconnaître le hurlement de votre chien, répondit-elle à la hâte, mais avec un certain embarras secret; puis elle s'arrêta, comme si elle eût craint d'en avoir trop dit.

— Je n'ai pas vu de chien parmi les animaux de votre père, reprit froidement le Trappeur. — Mon père, s'écria la jeune fille d'une voix émue. Je n'ai pas de père; je pourrais même dire que je n'ai pas d'amis. Le vieillard se tourna vers elle avec un air de bonté et d'intérêt plus marqué encore que n'en laissait habituellement voir l'expression loyale de ses traits fatigués.

— Pourquoi donc vous hasardez-vous dans des régions où il n'est permis qu'à l'homme fort de venir? demanda-t-il. Ne saviez-vous pas, quand vous avez traversé la Grande-Rivière, que vous laissiez derrière vous un ami obligé de protéger ce qui est jeune et faible comme vous? — De qui parlez-vous? — De la loi... C'est une triste chose, sans doute, mais je pense quelquefois que son absence est pire encore. Oui... oui, la loi est nécessaire pour veiller sur ceux qui n'ont pas en partage la force et la vigueur. J'espère, jeune femme, que si vous n'avez pas de mère, vous avez du moins un frère?

La jeune fille comprit le reproche tacite que couvrait cette question, et garda quelque temps un silence embarrassé. Mais à la vue des traits pleins de douceur et de gravité de son compagnon qui continuait à la regarder avec intérêt, elle répondit d'une voix ferme, et de manière à prouver qu'elle avait compris la portée de la question: — A Dieu ne plaise qu'aucun de ceux que vous avez vus soit mon frère ou me touche à un titre quelconque! Mais dites-moi, vieillard, vivez-vous seul dans ce canton désert? n'y a-t-il réellement ici d'autres habitants que vous? — Il y a des centaines, des milliers de légitimes propriétaires du sol qui rôdent dans ces plaines; mais il en est peu de notre couleur.... — Et n'avez-vous donc pas rencontré d'autres blancs que nous? interrompit la jeune fille, comme si elle eût été trop impatiente pour attendre l'explication tardive du vieillard. — Il y a bien longtemps... Chut! Hector, chut! ajouta-t-il pour répondre à un murmure sourd et presque étouffé de son chien. Hector a senti quelque chose qui n'annonce rien de bon! les ours noirs des montagnes viennent quelquefois jusqu'ici. Mon chien n'a pas l'habitude de prendre l'alarme à l'approche d'un gibier inoffensif: je ne manie pas ma carabine avec autant d'adresse qu'autrefois; néanmoins dans mon temps j'ai abattu les plus féroces animaux de la prairie; vous pouvez donc être sans crainte, jeune femme.

Hélène leva les yeux d'une manière qui est familière aux personnes de son sexe, alors qu'elles commencent par examiner les objets qui sont à leurs pieds, et finissent par promener successivement leurs regards sur tout ce qui est placé dans le rayon de la vue humaine; mais ce fut plutôt de l'impatience que de l'effroi qu'elle manifesta. Un léger aboiement du chien éveilla de nouveau l'attention des deux interlocuteurs et alors l'objet réel de ce second avertissement devint peu à peu visible.

—

CHAPITRE III.

Quoique le Trappeur manifestât quelque surprise en voyant s'approcher une seconde figure humaine, partie évidemment d'un point opposé à l'endroit où l'émigrant avait établi son camp, ce fut avec tout le sang-froid d'un homme accoutumé de longue main aux dangers. — C'est un homme, dit-il, et un homme qui a du sang blanc dans les veines; autrement il marcherait plus légèrement. Il est bon de nous tenir prêts à tout événement, car les métis que l'on rencontre dans ces régions éloignées sont en général plus barbares que les vrais sauvages.

En disant ces mots il souleva sa carabine et s'assura de l'état de la pierre et de l'amorce. Mais au moment où il allait mettre en joue, son bras fut arrêté par la main tremblante de sa compagne. — Au nom du ciel, ne vous pressez pas trop, dit-elle; ce peut être un ami, une connaissance.... un voisin. — Un ami! répéta le vieillard en se dégageant de son étreinte; les amis sont rares dans tous les pays, dans celui-ci plus que dans tout autre, et le voisinage est trop peu fréquenté pour s'attendre à y rencontrer une connaissance. — Mais quand ce serait un étranger, vous ne voudriez pas répandre son sang.

Le vieillard regarda fixement la jeune fille, dont les traits peignaient l'inquiétude et l'effroi; puis il posa à terre la crosse de sa carabine comme un homme qui venait de changer subitement de résolution. — Non, dit-il en s'adressant à lui-même plutôt qu'à sa timide compagne; elle a raison, le sang ne doit pas couler pour sauver la vie d'un homme aussi inutile, aussi près de sa fin. Qu'il vienne! mes peaux, mes trappes, et même ma carabine, sont à lui, s'il juge à propos de les demander. — Il ne vous demandera rien... il n'a besoin de rien, répondit la jeune fille; c'est un honnête homme: il se contentera de ce qu'il a, et ne demandera rien de ce qui appartient à un autre.

Le Trappeur n'eut pas le temps d'exprimer la surprise que lui causait ce langage incohérent, car l'inconnu n'était plus qu'à cinquante pas.... Cependant Hector n'était pas resté témoin indifférent de la scène. Au bruit des pas de l'étranger, il s'était levé du lit qu'il s'était fait aux pieds de son maître; et lorsque l'on put distinguer l'inconnu, il alla lentement à lui, en rampant sur le sol comme une panthère qui va prendre son élan. — Appelez votre chien, dit une voix ferme et sonore d'un ton amical plutôt que menaçant; j'aime les chiens, et je serais fâché de faire du mal à celui-ci. — Tu entends ce qu'on dit de toi, Hector, répondit, le Trappeur; viens ici mon vieux: gronder et aboyer, voilà tout ce qu'il sait faire: vous pouvez venir, l'ami, ce chien n'a plus de dents.

L'étranger profita aussitôt de cet avis; il s'avança rapidement et fut bientôt à côté d'Hélène Wade. Après s'être assuré de l'identité de cette dernière par un coup d'œil rapide mais sûr, il se mit à considérer attentivement celui qui l'accompagnait. — De quel nuage êtes-vous tombé, mon bon vieillard? dit-il avec une aisance et un laisser aller entièrement naturels, ou bien demeurez-vous en effet ici dans les prairies? — J'ai été longtemps sur la terre, et jamais, je crois, je ne fus si près du ciel qu'en ce moment, répondit le Trappeur; ma demeure, si tant est que j'en aie une, n'est pas loin d'ici. Puis-je maintenant user envers vous de la liberté que vous prenez sans façon avec les autres? D'où venez-vous, et où demeurez-vous? — Doucement, doucement; quand j'aurai terminé mon catéchisme, il sera temps de commencer le vôtre. Quel métier faites-vous au clair de la lune? assurément vous ne courez pas après les buffles à une telle heure? — Comme vous voyez, je viens d'un camp de voyageurs, situé sur cette hauteur, et je retourne à mon wigwam; en cela je ne fais de mal à personne. — C'est juste; et vous avez pris cette jeune fille pour vous montrer le chemin qu'elle connaît si bien et vous si peu, dit le jeune homme avec un peu d'ironie. — Je l'ai rencontrée,

comme je vous ai rencontré vous-même, par accident. Depuis dix longues années je demeure dans ces plaines, et jusqu'à ce soir je n'y avais pas encore vu d'êtres humains à peau blanche; si ma présence ici déplaît, j'en suis fâché et je vais me retirer. Il est plus que probable que lorsque votre jeune amie vous aura fait son histoire, vous donnerez à la mienne plus de créance. — Mon amie! dit l'inconnu en ôtant de dessus sa tête son bonnet de fourrure et en passant négligemment les doigts dans les boucles épaisses de sa chevelure noire; si jamais mes yeux ont vu cette jeune fille avant cette nuit, je veux que... — Assez, Paul, interrompit Hélène en lui mettant la main sur la bouche avec une familiarité qui donnait d'avance un démenti assez formel aux protestations qu'il allait faire. Notre secret peut être confié en toute sûreté à cet honnête vieillard; j'en ai pour garant son air et ses paroles bienveillantes. — Notre secret! Hélène, avez-vous oublié... — Je n'ai rien oublié de ce que je dois me rappeler; mais je répète que nous pouvons nous fier à cet honnête trappeur. — Trappeur! c'est donc un trappeur? Donnez-moi la main, mon père, nos métiers nous rapprochent. — Il n'y a pas grande occasion d'exercer un métier dans cette région, répondit l'autre en examinant les formes athlétiques et la taille découplée du jeune homme appuyé négligemment, mais avec une certaine grâce, sur sa carabine; l'art de prendre les créatures de Dieu dans des trappes ou dans des filets est un métier qui exige plus de ruse que de force virile; cependant je suis obligé de l'exercer dans ma vieillesse! mais il conviendrait qu'un homme comme vous suivît une profession plus appropriée à son âge et à son courage. — Moi! je n'ai jamais pris un écureuil ou un rat musqué dans une cage; cependant j'avoue avoir poivré quelquefois leur diablesse de peau noire, lorsque j'aurais pu faire un meilleur usage de ma poudre et de mon plomb. Je ne suis pas homme à cela, vieillard; rien de ce qui rampe sur la terre n'est de ma compétence. — Que faites-vous donc pour vivre, ami? car il y a peu de profits à faire dans ces districts, si un homme s'interdit le droit légitime qu'il a sur les hôtes des forêts. — Je ne m'interdis rien. Si un ours vient à passer devant moi, il a bientôt cessé sa carrière d'ours. Les daims commencent à me connaître, et quant aux buffles, j'en ai abattu un plus grand nombre que le plus riche boucher de tout le Kentucky. — Vous savez donc tirer! demanda le Trappeur, dont les yeux enfoncés dans leurs orbites, brillèrent d'un feu nouveau. Sans doute, vous avez la main sûre et le coup d'œil prompt? — Ma main est un ressort d'acier, mon coup d'œil plus rapide qu'une balle. Je voudrais qu'il fît grand jour, vieillard, et qu'il y eût là haut une bande de cygnes blancs ou de canards sauvages se dirigeant vers le sud; vous ou Hélène, vous pourriez choisir le plus beau de la troupe, et je gage ma réputation contre une poire à poudre, qu'aussitôt l'oiseau tomberait la tête la première, et à balle franche encore. Je méprise un fusil chargé à petit plomb! nul ne peut dire m'en avoir jamais vu porter. — Il y a du bon dans ce garçon-là, je le vois clairement à ses manières, dit le Trappeur en regardant Hélène d'un œil franchement satisfait. Je prends sur moi de déclarer que vous n'êtes pas malavisée d'avoir confiance en lui. Dites-moi, mon enfant, avez-vous jamais tiré un chevreuil au bond entre les andouillers?... Hector, silence, mon vieux; taisons-nous : il suffit de parler de gibier devant ce chien, pour lui faire bouillir le sang... Avez-vous jamais pris un animal de cette manière, au beau milieu de son élan? — C'est comme si vous me demandiez si j'ai jamais mangé. Vieillard, il n'y a pas de manière dont un daim n'ait été abattu par ma main, excepté lorsqu'il était endormi. — Oui, oui, vous avez devant vous une longue, heureuse et bonnête carrière. Je suis vieux, épuisé, bon à rien; mais s'il m'était donné de choisir de nouveau mon âge et mon séjour... et ce sont là des choses qui ne sont point et qui ne peuvent être accordées à la volonté de l'homme... eh bien donc! si ce choix m'était donné, je dirais : Vingt ans et le désert! Mais dites-moi, comment vous défaites-vous des fourrures? — Des fourrures! je n'ai de ma vie ôté à un daim sa peau, ni une plume à une oie! je les abats de temps à autre pour m'en nourrir, et quelquefois aussi pour empêcher mes doigts de se rouiller; mais quand la faim est satisfaite, je laisse le reste aux loups de la prairie. Non... non... je m'en tiens à mon métier qui me rapporte plus que toutes les fourrures que je pourrais vendre de l'autre côté de la Grande-Rivière.

Le vieillard parut réfléchir un instant; puis, secouant la tête, il dit, comme un homme préoccupé de quelque pensée : — Je ne connais qu'un métier qui puisse s'exercer ici avec avantage...

Il fut interrompu par le jeune homme qui, prenant une petite boîte d'étain pendue à son cou, la présenta au vieillard : il en fit sauter le couvercle, et aussitôt un délicieux parfum de miel alla saisir l'odorat du Trappeur. — Un chasseur aux abeilles! s'écria ce dernier avec une promptitude qui montrait que cette profession lui était connue, et en manifestant toutefois quelque surprise de voir une occupation si humble à un homme aussi résolu. Ce métier est profitable sur les frontières des établissements; mais il ne doit pas valoir grand'chose dans les districts ouverts. — Vous pensez qu'un essaim a de la peine à trouver ici un arbre pour s'y établir! Mais je sais le contraire; c'est pourquoi je me suis avancé de quelques centaines de milles plus à l'ouest qu'on n'a coutume de le faire, afin de goûter le miel de votre pays; et maintenant, étranger, que j'ai satisfait votre curiosité, ayez la bonté de vous écarter un peu pendant que je conterai le reste de mon histoire à cette jeune femme. — Certainement il n'y a pas de raison pour qu'il nous quitte, dit Hélène avec une promptitude qui montrait qu'elle avait compris tout ce que cette demande avait de singulier, sinon d'inconvenant. Vous n'avez rien à me dire que tout le monde ne puisse entendre. — Non?... Eh bien! sur ma foi, que je sois piqué à mort par les frelons si je comprends rien aux caprices d'une tête de femme! Pour ce qui est de moi, Hélène, je ne me soucie de rien ni de personne; en ce moment même, tout comme je le ferais dans un an, je suis prêt à me rendre à l'endroit où sont les tentes de votre oncle, si vous pouvez appeler oncle un homme qui (j'en jurerais) ne vous est rien, et à lui dire tout ce que j'ai sur le cœur. Que cela lui soit agréable ou non, vous n'avez qu'à dire un mot, et la chose est faite. — Vous êtes si prompt et si emporté, Paul Hover, que je ne sais comment je dois m'y prendre avec vous. Vous qui savez combien il importe que nous ne soyons pas vus ensemble, comment pouvez-vous parler de vous présenter à mon oncle et à ses fils? — A-t-il donc fait quelque chose dont il ait à rougir? demanda le Trappeur, qui n'avait pas bougé de place. — A Dieu ne plaise! mais il y a des raisons pour qu'il ne se montre pas en ce moment; des raisons certes qui ne pourraient lui faire tort si elles étaient connues, mais qui ne doivent point se dire encore. Veuillez donc, mon père, nous attendre près de ce saule, et quand j'aurai entendu ce que Paul peut avoir à me dire, j'irai prendre congé de vous avant de retourner au camp.

Le Trappeur se retira lentement à quelque distance, comme s'il se fût contenté des raisons passablement incohérentes qu'Hélène lui avait données. Lorsqu'il fut hors de la portée d'entendre le dialogue vif et animé qui s'établit immédiatement entre les deux jeunes gens, le vieillard s'arrêta et attendit patiemment le moment de renouer l'entretien avec des individus auxquels il prenait un intérêt toujours croissant, non moins à cause du caractère mystérieux de leurs relations que par une sympathie naturelle pour le bonheur d'un couple si jeune, et que, dans la simplicité de son cœur, il jugeait déjà digne d'être heureux. Il était accompagné de son chien indolent mais fidèle qui s'était de nouveau couché aux pieds de son maître, où, comme d'ordinaire, il s'était bientôt endormi, la tête ensevelie presque en entier dans l'épais brouillard qui baignait le gazon de la prairie. Au fond de ces solitudes, des visages humains offraient au Trappeur un spectacle inusité; et, à travers l'obscurité, il tenait ses regards avidement fixés sur ses nouvelles connaissances, avec des sensations auxquelles il était depuis longtemps étranger. Leur présence éveillait en lui des souvenirs et des émotions qui, dans les derniers temps, avaient rarement occupé sa simple mais vertueuse nature, et il laissait errer sa pensée sur les scènes variées d'une vie pleine de travaux pénibles, étrangement mêlés de jouissances sauvages et bizarres comme cette existence même. Son imagination l'avait déjà transporté bien loin dans un monde idéal, lorsqu'il fut subitement rappelé à la réalité de sa situation par les mouvements de son vieux limier. Hector qui, en conséquence de son âge et de ses infirmités, avait toujours un penchant si décidé au sommeil, se leva tout-à-coup, s'avança en dehors de l'ombre projetée par la taille élevée de son maître et regarda au loin dans la prairie, comme si son instinct lui eût annoncé encore quelque nouvelle visite; puis, satisfait, en apparence, de son nouvel examen, il reprit sa position confortable, et disposa ses membres fatigués avec une attention et un soin qui prouvaient qu'il n'était pas novice dans l'art de se donner ses aises. — Hector, qu'y a-t-il donc encore là-bas? dit le Trappeur d'un ton de voix amical, en ayant toutefois la précaution de parler bas. Qu'y a-t-il, mon chien? dis à ton maître ce qu'il y a.

Hector répondit par un nouveau grognement, mais ne bougea pas. C'étaient là des signes d'intelligence et de méfiance qui ne pouvaient être négligés par un homme aussi expérimenté que le Trappeur. Il parla de nouveau à son chien, et siffla tout bas pour l'encourager à la vigilance; mais l'animal, comme s'il eût cru avoir suffisamment fait son devoir, resta obstinément la tête enfoncée dans l'herbe. — Un simple indice donné par un tel ami vaut beaucoup mieux qu'un avis donné par l'homme, murmura le Trappeur en s'avançant lentement vers les deux jeunes gens, trop absorbés par leur conversation pour remarquer son approche; et il n'y a qu'un colon vaniteux capable de l'entendre et de ne pas le respecter comme il le doit. Mes enfants, ajouta-t-il quand il fut assez près de ses compagnons pour en être entendu, nous ne sommes pas seuls dans ces plaines arides; d'autres que nous les parcourent, et en conséquence, il faut le dire à la honte de notre espèce, il y a péril pour nous. — Si quelqu'un des fils indolents d'Ismaël s'amuse à rôder hors de son camp cette nuit, dit le jeune chasseur d'abeilles, avec beaucoup de vivacité, et d'un ton qui approchait de la menace, son voyage pourrait finir beaucoup plus vite que ni lui ni son père ne l'ont calculé. — Sur ma vie! ils sont tous auprès de leurs bestiaux et de leurs voitures, répondit précipitamment la jeune fille. Je les ai vus tous endormis, à l'exception de deux qui font sentinelle; et il faut que leur nature soit bien changée, si ces derniers eux-mêmes ne sont en ce moment à rêver d'une chasse aux dindons ou d'un combat à

coups de poing. — Quelque bête puante aura passé entre le vent et votre chien, et c'est là, père, ce qui le rend inquiet; ou peut-être rêve-t-il aussi. J'avais, dans le Kentucky, un lévrier qui, sur la foi d'un rêve, se levait au milieu d'un profond sommeil, et partait pour une longue chasse. Allez à lui et pincez-lui l'oreille pour le réveiller. — Non pas, non pas, répondit le Trappeur, en secouant la tête comme un homme qui connaissait mieux les qualités de son chien. La jeunesse dort et rêve; mais la vieillesse veille et fait le guet. Le nez de mon chien ne l'a jamais trompé, et une longue expérience m'a appris à ne pas négliger ses avertissements. — L'avez-vous jamais mis à la piste de quelque animal infect? — Mais je ne dis pas que je ne l'aie quelquefois lâché sur des bêtes de ce genre, ne fût-ce que pour les punir de ce qu'elles viennent quelquefois disputer à l'homme son gibier; mais alors je savais que l'instinct du chien ne s'y tromperait pas. Non, non, Hector est un animal auquel les voies de l'homme sont connues; il ne se jettera pas sur une fausse piste lorsqu'il y en a une bonne à suivre. — Bien, bien! j'ai deviné; vous avez mis ce chien sur la trace d'un loup, et son nez a plus de mémoire que son maître, dit le chasseur d'abeilles en riant. — J'ai vu mon chien dormir des heures entières, pendant qu'il passait des troupes de loups à peu de distance. Un loup pourrait venir manger à son ratelier, à moins qu'il n'y eût disette; car alors Hector est chien à réclamer son dû tout comme un autre. — Il y a des panthères descendues des montagnes; j'en ai vu une s'élancer sur un pauvre daim au moment où le soleil se couchait. Allez, retournez vers votre chien, et dites-lui ce qui en est, père, dans une minute je.....

Il fut interrompu par un long et plaintif hurlement que le chien fit entendre, et qui, frappant l'air du soir comme le gémissement de quelque esprit du lieu, se prolongea dans la prairie en vibrations qui s'élevaient et s'abaissaient comme sa surface onduleuse. Le Trappeur écouta, attentif et silencieux. Le chasseur d'abeilles lui-même, malgré son air d'insouciance, fut frappé de ces sons lugubres et sauvages. Après une courte pause, le vieillard siffla pour appeler son chien auprès de lui; et alors, se tournant vers ses compagnons, il dit, avec la gravité que, selon lui, l'occasion comportait : — Ceux qui pensent que l'homme possède toutes les connaissances des créatures de Dieu se verront désabusés. s'ils atteignent comme moi l'âge de quatre-vingts ans. Je ne prendrais pas sur moi de déterminer ce qui se prépare contre nous, et je ne réponds même pas que la science du chien aille jusque-là; mais que le danger soit proche et que la sagesse nous invite à nous précautionner, c'est ce que j'apprends de la bouche d'un être qui n'a jamais menti. Je croyais qu'Hector, n'étant plus accoutumé aux pas de l'homme, votre présence l'avait rendu inquiet; mais, ce sont des traces lointaines que, pendant toute la soirée, il n'a cessé de sentir, et ce que j'avais pris mal à propos pour l'annonce de votre arrivée, avait pour objet quelque chose de beaucoup plus sérieux. Si donc vous ajoutez quelque foi à l'avis d'un vieillard, mes enfants, vous vous séparerez et regagnerez chacun votre retraite. — Si je quitte Hélène dans un semblable moment, s'écria le jeune homme. je veux que jamais... — Assez! interrompit la jeune fille en plaçant de nouveau sur sa bouche une main dont la couleur et la délicatesse eussent fait honneur à la plus haute aristocratie. L'heure presse, et à tout événement il faut nous séparer... Bonne nuit donc, Paul... Mon père, bonne nuit. — Chut! dit le jeune homme en lui saisissant le bras au moment où elle allait s'éloigner, chut! n'entendez-vous rien ? Il y a non loin d'ici des buffles qui prennent leurs ébats ; on entend résonner le bruit de leurs pas comme ceux d'un troupeau de démons en désordre.

Ils prêtèrent l'oreille, concentrant toutes leurs facultés pour découvrir le sens de bruits lointains et rendus plus effrayants par les avertissements multipliés qu'avait donnés Hector. Ces sons étranges, quoique faibles encore, s'entendirent bientôt d'une manière non équivoque. Les promeneurs nocturnes avaient fait à la hâte mille conjectures incohérentes, lorsqu'un courant d'air apporta à leurs oreilles un bruit de pas trop distinct pour qu'aucun doute restât plus longtemps. — J'ai raison, dit le chasseur d'abeilles: c'est une panthère qui chasse un troupeau devant elle, ou c'est peut-être une lutte qui s'est élevée parmi ces animaux. — Vos oreilles vous trompent, répondit le vieillard qui, du moment où ses organes avaient pu saisir les sons lointains, était resté immobile. Les enjambées sont trop longues pour être celles du buffle et trop régulières pour indiquer la terreur. Ecoutez, les voilà maintenant dans un terrain bas où l'herbe haute amortit le son de leurs pas! Ah ! ils marchent sur la terre dure, et maintenant ils montent la colline et viennent droit à nous. Ils seront ici avant que vous ayez le temps de trouver un abri. — Venez, Hélène, s'écria le jeune homme en prenant sa compagne par la main; essayons de gagner le camp. — Trop tard! trop tard! s'écria le Trappeur; les voilà devant nous; c'est une bande infernale de ces maudits Sioux; je les reconnais à leur mine de voleurs et à la manière dont ils galopent à la débandade. — Sioux ou diables, ils trouveront en nous des hommes, dit le chasseur d'abeilles, d'un air aussi résolu que s'il eût commandé une troupe supérieure en nombre et d'un courage égal au sien. Vous avez une carabine, vieillard, et vous brûlerez bien une amorce en faveur d'une jeune fille chrétienne? — Ventre à terre... Cachez-vous là tous les deux, dit le Trappeur à voix basse, en leur montrant un endroit où l'herbe était plus haute et plus épaisse. Jeune insensé, vous n'avez pas le temps de fuir, et nous ne sommes pas en nombre pour combattre. Cachez-vous donc, si vous attachez quelque prix à cette jeune femme, et si votre propre vie vous est chère !

Ses remontrances, appuyées d'un geste prompt et énergique, obtinrent une obéissance que l'occasion exigeait La lune était descendue derrière un rideau de nuages minces et vaporeux qui bordaient l'horizon, laissant tout juste de sa clarté faible et vacillante ce qu'il en fallait pour rendre les objets visibles, et révéler obscurément leurs formes et leurs proportions. Le Trappeur, en exerçant sur ses compagnons cette sorte d'influence que l'expérience et la résolution obtiennent habituellement dans les circonstances critiques, avait réussi à les cacher dans l'herbe; et, à l'aide des faibles rayons de l'astre de plus en plus obscurci, il pouvait suivre les mouvements de la troupe désordonnée qui, semblable à une bande de fous furieux, accourait en droite ligne de leur côté. Une masse d'hommes ou plutôt de démons se livrant à leurs nocturnes ébats dans la plaine lugubre, s'approchaient effectivement avec une rapidité effrayante, et dans une direction qui faisait craindre que quelques-uns d'entre eux, pour le moins, ne passassent à l'endroit où se trouvaient le Trappeur et ses compagnons. Par intervalle, le bruit des pas des chevaux résonnait à leurs oreilles, apporté par le vent du soir; puis la marche de l'ennemi à travers l'herbe d'automne, épaisse et couverte de rosée, devenait légère et silencieuse, et cette circonstance ajoutait encore au fantastique du spectacle. Le Trappeur, qui avait appelé son chien, et l'avait fait coucher à côté de lui, se mit aussi à genoux dans l'herbe, tenant un œil vigilant sur les Sioux, tandis que sa voix calmait les terreurs de la jeune fille et retenait l'impatience du jeune homme. — Il y a plus de trente de ces misérables, ou il n'y en a pas un! dit-il par une sorte de commentaire épisodique. Oui, oui, les voilà qui se dirigent du côté de la rivière... Silence, Hector... silence... Non, les voici qui reviennent de ce côté... On dirait que les voleurs ne savent pas eux-mêmes où ils vont! Si nous étions seulement six, mon garçon, quelle belle embuscade en ce même endroit!... De la prudence, de la prudence, mon enfant; baissez-vous davantage... D'ailleurs je ne suis pas certain que nous ayons le droit de les attaquer, attendu qu'ils ne nous ont fait aucun mal... Les voilà qui prennent de nouveau la direction de la rivière... Non, ils gravissent la hauteur... Tenons-nous aussi tranquilles que si le souffle avait quitté nos corps.

Tout en parlant ainsi, le vieillard s'enfonça dans l'herbe, où il resta immobile, et l'instant d'après, une troupe de cavaliers sauvages caracola tout auprès, et passa avec une rapidité silencieuse, qui eût pu les faire prendre pour des spectres. Leurs formes noires et incertaines avaient déjà disparu, lorsque le Trappeur s'aventura de nouveau à lever la tête au niveau du sommet des herbes, recommandant en même temps à ses compagnons de garder leur position ainsi que le silence. — Ils descendent la hauteur du côté du camp reprit le Trappeur; non, ils font halte en bas, et se réunissent comme un troupeau de daims, pour tenir conseil. Par le Seigneur, ils reviennent sur leurs pas, et nous ne sommes pas encore délivrés de ces misérables !

Il regagna sa retraite, et l'instant d'après la troupe sinistre galopa en désordre au sommet de la petite colline. Il fut alors évident que les Sioux étaient revenus dans l'intention de profiter de l'élévation du terrain pour examiner l'horizon obscur. Quelques-uns mirent pied à terre, d'autres galopèrent çà et là comme des hommes occupés d'une recherche locale de grande importance. Heureusement pour les trois amis, le gazon dans lequel ils étaient cachés, non seulement les dérobait aux yeux des sauvages, mais encore empêchait que leurs chevaux, non moins indisciplinés que les maîtres, ne les foulassent aux pieds dans leurs bonds rapides et irréguliers. Enfin un Indien au visage farouche, aux formes athlétiques, qu'on pouvait prendre pour leur chef, appela les principaux autour de lui, et ils tinrent conseil sans descendre de cheval. Cela se passait à deux pas de l'endroit où le Trappeur et ses compagnons étaient cachés. Le jeune homme ayant levé les yeux, et vu l'air féroce et menaçant de ce groupe qui s'augmentait à chaque instant de quelque nouvelle figure encore plus effrayante que les premières, porta la main à son fusil par un mouvement machinal, le releva, et allait l'armer. A côté de lui, la jeune fille, cédant à un sentiment naturel à son sexe, cacha sa tête dans l'herbe, le laissant libre de suivre l'impulsion de son caractère bouillant, mais le vieillard lui dit à l'oreille d'un ton grave : — Le bruit du ressort est aussi familier à ces coquins que le son de la trompette à un soldat. Remettez votre fusil à terre... Si les rayons de la lune venaient à se refléter sur le canon, ces diables ne manqueraient pas de l'apercevoir, car ils ont des yeux aussi perçants que ceux d'un serpent noir. Le plus petit mouvement ferait tomber sur nous une grêle de flèches.... Le chasseur d'abeilles resta immobile et silencieux Mais il faisait encore assez clair pour que son compagnon pût se convaincre par le sourcil froncé et le regard menaçant du jeune homme, que la cap-

ture eût coûté cher aux sauvages. Voyant qu'on n'écoutait pas ses conseils, le Trappeur prit ses mesures en conséquence, et attendit le résultat avec la résignation qui le caractérisait. Pendant ce temps les Sioux, car la sagacité du vieillard ne s'était pas trompée en donnant ce nom à ses dangereux voisins, avaient terminé leur consultation, et s'étaient dispersés de nouveau, comme s'ils eussent été à la recherche de quelque objet caché. — Les marauds ont entendu Hector, dit tout bas le Trappeur, et leurs oreilles sont trop exercées pour se tromper sur la distance. Tenez-vous caché, mon garçon, tenez-vous caché, la tête contre terre, comme un chien qui dort.— Mettons-nous plutôt sur nos pieds, et fions-nous à notre courage, répondit son impatient compagnon.

Il allait continuer, lorsque, sentant une main se poser rudement sur son épaule, il leva les yeux, et vit le visage farouche d'un Indien qui le regardait d'un air menaçant. Nonobstant sa surprise et le désavantage de sa position, le jeune homme n'était pas disposé à se laisser prendre facilement. Plus prompt que l'éclair de sa carabine, il fit un bond qui le mit sur ses jambes, et saisit à la gorge son adversaire avec une vigueur qui aurait bientôt terminé la lutte, lorsqu'il sentit le bras du Trappeur s'enlacer autour de lui, et opposer à tous ses efforts une vigueur peu inférieure à la sienne. Avant qu'il eût pu reprocher à son compagnon cette trahison apparente, une douzaine de Sioux était autour d'eux, et ils furent obligés tous les trois de se rendre prisonniers.

—

CHAPITRE IV.

Les voyageurs étaient entre les mains d'un peuple qu'on peut appeler, sans exagération, les Ismaélites des déserts américains. De temps immémorial, les Sioux s'étaient rendus redoutables à leurs voisins des Prairies, et aujourd'hui même où l'influence et l'autorité d'un gouvernement civilisé commencent à se faire sentir autour d'eux, on les considère comme une race perfide et dangereuse. A l'époque de notre histoire c'était pis encore, et bien peu de blancs osaient s'aventurer dans les régions lointaines et périlleuses qu'on savait habitées par une tribu si perfide. Malgré la soumission paisible du Trappeur, il connaissait parfaitement l'espèce de gens au pouvoir desquels il était tombé. Toutefois, en voyant le vieillard se laisser dévaliser sans murmure, il eût été difficile de décider si c'était la crainte, le calcul ou la résignation qui déterminait intérieurement sa conduite. Loin d'opposer aucune remontrance à la manière rude et violente dont ses vainqueurs faisaient les perquisitions d'usage, il alla même au-devant de leur cupidité, en présentant de lui-même aux chefs les objets qu'il croyait pouvoir leur être le plus agréables. De son côté, Paul Hover, qui ne s'était rendu qu'à la force, manifesta une excessive répugnance à se soumettre aux libertés brutales qu'on se permettait sur sa personne et sur ce qui lui appartenait. Il donna même, pendant ce procédé sommaire, des preuves non équivoques de son mécontentement, et, plus d'une fois, il se fût laissé emporter à une résistance ouverte et désespérée, sans les avertissements et les supplications de la tremblante Hélène, qui, attachée à ses côtés, lui montrait par l'expression de ses regards, qu'elle comptait avant tout sur sa prudence.

Les Indiens n'eurent pas plus tôt enlevé à leurs captifs leurs armes et leurs munitions, ainsi que quelques articles de toilette de peu d'utilité et de moindre valeur encore, qu'ils parurent disposés à leur accorder un moment de répit. Une affaire plus importante les occupait, et exigeait leur attention immédiate. Une autre consultation des chefs eut lieu, et, à en juger par la vivacité et la véhémence de quelques orateurs, il était évident que les guerriers ne regardaient point leur victoire comme complète.

Le Trappeur, qui entendait assez leur langage pour comprendre parfaitement le sujet de la discussion, dit à voix basse : — Je m'étonnerais beaucoup si les voyageurs campés près des saules n'étaient pas tirés de leur sommeil par une visite de ces mécréants. Ils sont trop fins pour croire qu'une femme des Visages pâles se trouve aussi loin des établissements et à pareille heure, sans avoir près d'elle quelques amis convenablement campés. — S'ils veulent emporter dans les Montagnes-Rocheuses la tribu errante d'Ismaël, dit le jeune chasseur d'abeilles, avec une sorte de gaieté, je pardonnerai de bon cœur aux vauriens. — Paul! Paul! s'écria sa compagne d'un ton de reproche, vous oubliez tout! songez donc aux conséquences terribles? — Oui ; et pensant à ces conséquences, Hélène, je n'ai pas voulu donner son compte à ce diable rouge! Vieux Trappeur, cette lâche affaire est votre ouvrage; mais votre métier, je pense, est de prendre dans les filets les hommes aussi bien que les bêtes. — Je vous en conjure, Paul, calmez-vous... Un peu de patience. — Et bien! puisque vous le désirez, Hélène, j'en ferai l'essai, répondit le jeune homme, en s'efforçant de comprimer sa bile ; mais vous savez que la mauvaise humeur dans les contre-temps fait partie de la religion d'un homme de Kentucky. — Je crains que vos amis là-bas n'échappent point aux regards de ces marauds, continua le Trappeur aussi froidement que s'il n'eût point entendu une syllabe de ce qui venait de se dire. Ils sentent le butin, et il serait aussi difficile de leur faire perdre leur piste que d'ôter à un chien de chasse celle du gibier. — N'y a-t-il donc rien à faire? demanda Hélène d'un ton suppliant qui prouvait la vivacité de son inquiétude. — Il ne serait pas difficile d'appeler d'une voix assez haute pour faire croire au vieux Ismaël que les loups sont dans son troupeau, répondit Paul ; dans cette plaine je puis me faire entendre à un mille de distance, et son camp n'est qu'à un quart de mille d'ici. — Oui, et l'on vous assommera pour votre peine, répondit le Trappeur. Non, non, il faut opposer la ruse à la ruse, ou les bandits vont massacrer la famille entière. — Massacrer!... non, non; il n'y aurait point de massacre. Ismaël aime tant à voyager qu'il verrait très volontiers l'autre mer; mais le vieux drôle n'est pas du tout préparé à entreprendre un plus grand voyage! je brûlerais volontiers une amorce pour empêcher qu'on ne le tuât tout à fait. — Sa troupe est nombreuse et bien armée; pensez-vous qu'ils puissent se défendre? — Écoutez, vieux Trappeur... il y a peu d'hommes qui aiment moins que moi Ismaël Bush et ses sept fils au corps de fer ; mais je ne suis pas homme à calomnier même un chasseur au petit plomb, fût-il du Ténessée. Il y a autant de vrai courage parmi eux que dans toute autre famille du Kentucky : c'est une race qui a de gros os et d'excellentes charnières ; et permettez-moi de vous dire que celui qui voudra prendre leur mesure à terre ne devra pas être manchot. — — Chut! les sauvages ont fini leur délibération, et sont prêts à mettre à exécution leur maudit projet : patience, les choses peuvent encore tourner en faveur de vos amis. — Amis! n'appelez mon ami aucun de cette race, si vous faites le moindre cas de mon affection! Ce que je dis en leur faveur provient moins de l'amitié que je leur porte que d'un sentiment d'équité. — Je croyais que la jeune femme était des leurs, répondit l'autre un peu sèchement! mais il n'y a pas d'offense quand il n'y a pas eu intention d'offenser.

Hélène mit de nouveau la main sur la bouche de Paul qui allait répondre, et d'une voix douce et conciliante elle se chargea elle-même de ce soin. — Nous devons tous être de la même famille, dit-elle, quand il est en notre pouvoir de nous servir les uns les autres. Honnête vieillard, nous nous en remettons entièrement à votre expérience pour découvrir le moyen d'instruire nos amis du danger qu'ils courent. — Cela ne sera pas inutile en effet, murmura en riant le chasseur d'abeilles, si les garçons se mettent à travailler comme il faut les peaux rouges.

Il fut interrompu par un mouvement général qui se fit alors dans la troupe; tous les Indiens mirent pied à terre et confièrent leurs chevaux à trois ou quatre d'entre eux, qui furent également chargés de veiller sur les prisonniers. Ils se formèrent alors en cercle autour d'un guerrier qui paraissait exercer le commandement; et à un signal donné, ils s'avancèrent d'un pas lent et circonspect, chacun s'éloignant en ligne droite et conséquemment divergente. Bientôt leurs formes obscures se confondirent avec la teinte brune de la prairie : seulement les captifs, qui épiaient d'un œil vigilant les plus légers mouvements de leurs ennemis, voyaient de temps à autre apparaître une forme humaine qui se dessinait à l'horizon, lorsque quelque Indien plus empressé que les autres se levait de toute sa hauteur afin de voir plus loin; mais les traces fugitives de ce cercle mouvant et s'élargissant toujours ne tardèrent pas à disparaître, et l'anxiété resta. Ainsi se passèrent plusieurs minutes pendant lesquelles les captifs croyaient à chaque instant entendre les hurlements des assaillants et les cris du réveil s'élever simultanément dans le silence de la nuit. Mais il paraîtrait que la recherche fut infructueuse; car au bout d'une demi-heure les Indiens revinrent un à un, l'air morne et mécontent. — C'est notre tour à présent, dit le Trappeur qui observait tout. Nous allons maintenant être interrogés, et si je juge sainement de notre position, je suis d'avis qu'il serait sage de choisir entre nous celui qui portera la parole, afin de ne pas nous contredire. En outre, si l'opinion d'un vieux chasseur de quatre-vingts ans mérite quelque confiance, j'oserai dire que cet homme doit être au fait de la nature d'un Indien, et connaître aussi quelque peu leur langue... Ami, connaissez-vous l'idiome des Sioux? — Essaimez votre ruche comme vous l'entendrez, répondit le chasseur d'abeilles, dont la mauvaise humeur n'était pas calmée; vous êtes excellent pour bourdonner, et vous n'êtes bon qu'à cela. — C'est le propre de la jeunesse d'être emportée et présomptueuse, répondit avec calme le Trappeur; il fut un temps, mon fils, où mon sang était, comme le vôtre, trop vif et trop chaud pour couler paisiblement dans mes veines; mais à quoi bon, à mon âge, parler de risques insensés et d'actes imprudents! Sous une tête grise, on doit trouver quelque cervelle, et point seulement une langue de matamore. — Oui, oui, dit tout bas Hélène, nous avons maintenant à nous occuper de tout autre chose! voici l'Indien qui vient commencer son interrogatoire.

La jeune fille, avec son intelligence aiguisée par la terreur, ne s'était pas trompée; elle parlait encore lorsqu'un grand sauvage à demi nu s'approcha du lieu où ils étaient; après les avoir examinés

tous trois pendant plus d'une minute dans le plus profond silence et aussi attentivement que le permettait la lueur obscure de la lune, il leur adressa la salutation d'usage avec l'intonation rude et gutturale de son idiome. Le Trappeur répondit du mieux qu'il put et de manière à se faire comprendre. Afin qu'on ne nous accuse pas de pédantisme, nous rapporterons dans notre langue la substance et, autant qu'il nous sera possible, la forme du dialogue qui s'établit entre eux.

— Les Visages pâles ont-ils donc mangé tous leurs buffles et pris les peaux de tous les castors, qu'ils viennent compter combien il en reste parmi les Paunies ? continua le sauvage après avoir laissé, par bienséance, s'écouler un moment d'intervalle avant de reprendre la parole. — Quelques-uns d'entre nous sont ici pour acheter et d'autres pour vendre, répondit le Trappeur ; mais nul n'ira plus loin s'il apprend qu'il est dangereux de s'approcher de la cabane d'un Sioux. — Les Sioux sont des voleurs et habitent au milieu des neiges ; pourquoi parler d'un peuple si éloigné quand nous sommes dans le pays des Paunies? — Si les Paunies sont les propriétaires de cette contrée, alors les blancs et les rouges sont ici en vertu d'un droit égal. — Les Visages pâles n'ont-ils pas assez dérobé aux rouges, sans que vous veniez si loin apporter un mensonge? j'ai dit que nous sommes ici sur un terrain de chasse de ma tribu. — Mon droit d'être ici est égal au vôtre, reprit le Trappeur avec un sang-froid imperturbable ; je ne dis pas tout ce que je pourrais dire... il vaut mieux me taire. Les Paunies et les blancs sont frères ; mais un Sioux n'oserait montrer sa face dans les terres des Loups-Paunies.

— Les Dahcotahs sont des hommes! s'écria le sauvage avec emportement, oubliant dans sa colère de soutenir le rôle qu'il avait pris, et désignant sa nation par le nom dont elle est le plus fière ; les Dahcotahs (Sioux ou Tetons) ne craignent rien! Parlez ; qui vous amène si loin des habitations des Visages pâles? — J'ai vu le soleil se lever et se coucher sur bien des conseils, et je n'ai jamais entendu que les paroles d'hommes sages : que vos chefs viennent, et ma bouche ne sera pas fermée. — Je suis un grand chef, dit le sauvage affectant un air de dignité offensée ; me prenez-vous pour un Assiniboine ! Weucha est un guerrier dont on parle souvent et dont la parole est écoutée ! — Suis-je donc un imbécille pour ne pas reconnaître un Teton des bois brûlés! dit le Trappeur d'une voix ferme et calme. Allez, il fait sombre, et vous ne voyez pas que ma tête est grise.

L'Indien parut alors convaincu qu'il avait employé un artifice trop grossier pour tromper un homme aussi expérimenté, et il cherchait dans son esprit quelle supercherie nouvelle il mettrait en usage pour arriver à ses fins, quand un léger mouvement qui s'opéra dans la troupe vint tout d'un coup déranger ses projets. Jetant les yeux derrière lui, comme s'il eût craint d'être bientôt interrompu, il dit d'un ton moins hautain que celui qu'il avait pris d'abord : — Donnez à Weucha le lait des Longs-Couteaux, et il proclamera votre nom aux oreilles des grands hommes de sa tribu. — Allez, dit le Trappeur d'un air de mépris ; vos jeunes hommes prononcent le nom de Mahtori ; mes paroles sont pour les oreilles d'un chef.

Le sauvage lui jeta un coup d'œil qui, malgré l'obscurité, exprimait assez clairement une hostilité implacable : il alla ensuite se glisser parmi ses compagnons, désireux que la fraude qu'il avait eue en vue pour s'approprier une partie du butin ne parvînt pas à la connaissance du chef que le Trappeur avait nommé. Weucha avait à peine disparu qu'un guerrier d'imposante stature s'avança hors du cercle sombre, et s'arrêta devant les captifs avec cette contenance hautaine qui distingue toujours un chef indien de quelque importance ; il fut suivi de toute la troupe qui se rangea autour de lui dans un respectueux silence. — La terre est vaste, commença le chef après une courte pause empreinte de cette dignité véritable si maladroitement imitée par Weucha ; comment se fait-il que les enfants de mon Grand-Père blanc ne s'y trouvent jamais à l'aise? — Quelques-uns d'entre eux, dit le Trappeur, ont entendu dire que leurs amis des prairies avaient besoin de beaucoup de choses, et ils sont venus voir si cela était vrai. D'autres aussi ont besoin d'objets que les hommes rouges sont disposés à vendre, et ils viennent offrir à leurs amis de la poudre et des couvertures. — Des marchands traversent-ils la Grande-Rivière les mains vides? — Nos mains sont vides, parce que vos jeunes hommes ont pensé que nous étions las, et nous ont déchargés de ce que nous portions. Ils se sont trompés ; je suis vieux, mais je suis fort. — Impossible! Vos fardeaux seront tombés dans la prairie ; montrez la place à mes jeunes hommes, afin qu'ils les ramassent avant que les Paunies les trouvent. — Le sentier qui y conduit est tortueux, et à présent il fait nuit ; c'est le moment de dormir, dit le Trappeur avec un calme parfait. Dites à vos guerriers de gravir cette éminence ; ils y trouveront de l'eau et du bois : qu'ils allument leur feu, et qu'ils se couchent les pieds chauds ; quand le soleil reparaîtra, je vous parlerai.

Un murmure sourd, mais qui témoignait clairement un grand mécontentement, circula dans les rangs des auditeurs attentifs, et apprit au vieillard qu'il avait manqué de prudence en proposant une mesure qui, dans sa pensée, devait servir à informer le camp des voyageurs de la présence de voisins si dangereux. Toutefois Mahtori, sans manifester le moins du monde une pareille émotion, continua sur le même ton de dignité. — Je sais, dit-il, que mon ami est riche, qu'il a non loin d'ici un grand nombre de guerriers, et que chez lui les chevaux sont plus abondants que les chiens parmi les peaux rouges. — Vous voyez mes guerriers et mes chevaux. — Eh quoi! cette femme a-t-elle les pieds d'un Dahcotah, qu'elle puisse marcher trente milles durant dans la prairie sans tomber? Je sais que les hommes rouges des bois font de longues marches à pied ; mais nous qui vivons dans un pays où l'œil ne peut voir d'une habitation à l'autre, nous aimons nos chevaux.

Le Trappeur hésita. Il savait fort bien que le mensonge, s'il venait à être découvert, pourrait être périlleux ; d'ailleurs son caractère s'accommodait mal de la dissimulation ; mais, se rappelant qu'il allait disposer du sort des autres non moins que du sien, il résolut de laisser les choses prendre leur cours, et le chef des Dahcotahs se tromper lui-même, s'il le voulait. — Les femmes des Sioux et celles des blancs ne sont pas du même wigwam, répondit-il d'une manière évasive. Un guerrier teton voudrait-il élever sa femme au-dessus de lui-même? Je sais qu'il ne le voudrait pas, et cependant j'ai entendu dire qu'il y a des pays où les conseils sont tenus par des femmes.

Un léger mouvement qui se fit de nouveau dans le cercle des Indiens apprit au Trappeur que sa déclaration était reçue avec surprise, sinon avec incrédulité. Le chef seul resta impassible, et ne parut nullement disposé à se relâcher de sa dignité. — Mes pères blancs, dit-il, qui demeurent près des grands lacs, ont déclaré que leurs frères vers le soleil levant ne sont pas des hommes, et je vois maintenant qu'ils n'ont point menti ! Allez !.. Qu'est-ce qu'une nation qui a pour chef une squaw? Vous êtes donc le chien et non le mari de cette femme? — Ni l'un ni l'autre ; je n'ai vu son visage qu'aujourd'hui. Elle est venue dans les prairies parce qu'on lui a dit qu'une grande et généreuse nation appelée les Dahcotahs y habitait : et elle a voulu voir des hommes. Les femmes des Visages pâles, comme les femmes des Sioux, ouvrent leurs yeux pour voir des choses qui sont nouvelles ; mais celle-ci est pauvre comme moi, et elle manquera de blé et de buffles si vous lui ôtez le peu qu'elle et son ami possèdent. — Maintenant mes oreilles viennent d'entendre autant de mensonges que de paroles! s'écria le guerrier teton d'une voix sévère qui fit tressaillir jusqu'à ses auditeurs rouges. Suis-je une femme? Est-ce qu'un Dahcotah n'a point d'yeux? Dites-moi, chasseur blanc, quels sont les hommes de votre couleur qui dorment près des arbres abattus?

En disant ces mots, le chef irrité étendit la main dans la direction du camp d'Ismaël, et le Trappeur ne put douter que la sagacité supérieure de cet homme n'eût fait une découverte qui avait échappé au reste de sa troupe. Malgré le regret qu'il éprouvait d'une découverte qui pouvait être fatale aux voyageurs endormis et la mortification d'avoir vu son habileté aussi complétement mise en défaut, le vieillard garda un sang-froid imperturbable. — Il se peut, répondit-il, qu'il y ait des hommes blancs qui demeurent dans la prairie. Si mon père l'a dit, c'est vrai ; mais qui sont ces hommes qui se confient à la générosité des Tetons, je l'ignore. S'il y a des étrangers qui dorment, envoyez vos jeunes guerriers les éveiller et leur demander pourquoi ils sont ici. Les visages pâles ont tous une langue.

Le chef secoua la tête avec un sourire dédaigneux, puis se détournant pour mettre fin à la conférence, il ajouta brusquement : — Les Dahcotahs sont prudents, et Mahtori est leur chef. Il n'ira pas éveiller les étrangers afin qu'ils se lèvent et lui répondent avec la gueule de leurs carabines. Il leur parlera tout bas à l'oreille. Alors, que les hommes de leur couleur viennent les éveiller.

En disant ces mots il s'éloigna, et un rire approbatif parcourut le cercle, qui se rompit sur-le-champ ; les Indiens suivirent leur chef à quelques pas de l'endroit où se tenaient les captifs. Là, ceux qui pouvaient se permettre d'énoncer leur opinion en présence d'un si grand guerrier s'assemblèrent de nouveau autour de lui pour tenir conseil. Weucha profita de l'occasion pour renouveler ses importunités ; mais le Trappeur, qui savait maintenant à quoi s'en tenir sur son compte, le repoussa rudement. Mais ce qui mit plus efficacement un terme aux persécutions du perfide sauvage, ce fut l'ordre donné à toute la troupe, hommes et bêtes, de changer de position. Ce mouvement s'effectua dans un profond silence, et avec un ordre qui aurait fait honneur à des hommes beaucoup plus éclairés. Toutefois on ne tarda pas à faire halte ; et quand les captifs eurent le loisir de jeter les yeux autour d'eux, ils reconnurent qu'ils se trouvaient en vue du petit bois sur la lisière duquel était campée la troupe endormie d'Ismaël. Ici se tint une consultation nouvelle, extrêmement courte, mais importante et grave. Les chevaux, qui semblaient dressés à ces attaques silencieuses, furent de nouveau placés sous la surveillance des gardiens qui, comme auparavant, eurent ordre d'avoir l'œil sur les prisonniers. L'inquiétude qui commençait à s'emparer du Trappeur ne fut en rien diminuée lorsqu'il vit auprès de sa personne Weucha qui, à en juger par son air de triomphe et d'autorité, commandait le détachement. Néanmoins le sauvage, qui sans doute avait ses instructions secrètes, se contenta de faire avec son tomahawk un geste expressif qui menaçait Hélène d'une mort

immédiate. Après avoir ainsi averti les deux prisonniers du sort qui serait sur-le-champ infligé à leur compagne au moindre signal d'alarme que l'un d'eux se permettrait, il se renferma dans un silence absolu. Cette modération inattendue de la part de Weucha permit au Trappeur et à ses deux compagnons de donner toute leur attention à ce qui se passait devant eux. Mahtori fit seul toutes les dispositions. Il envoya chacun à son poste, en homme qui connaissait à fond les qualités respectives de ses compagnons; et on lui obéit avec la déférence et la promptitude que montre toujours un guerrier indien dans les moments décisifs. Il détacha les uns à droite, les autres à gauche. Chacun s'éloigna de ce pas rapide et silencieux qui est particulier aux Indiens. Deux guerriers d'élite restèrent seuls près de la personne de leur chef. Quand le reste eut disparu, Mahtori se tourna vers les compagnons de son choix, et leur annonça par un signe que le moment d'agir était arrivé. Chacun d'eux commença par déposer son petit fusil de chasse; puis il se débarrassa de toutes les parties de son costume qui pouvaient gêner ses mouvements. Mahtori s'assura que son tomahawk était bien à sa place, sentit si son couteau jouait bien dans sa gaîne de peau, serra sa ceinture de wampum, et examina si le lacet de ses brodequins était arrangé de manière à ne pas gêner sa marche. Ainsi préparé de tous points à l'exécution de son audacieuse entreprise, le chef teton donna le signal de la marche. Tous trois se dirigèrent vers le camp; et, au moment où les prisonniers ne pouvaient plus qu'à peine entrevoir leurs formes obscures, ils s'arrêtèrent, regardant autour d'eux comme des hommes qui délibèrent; puis, s'enfonçant simultanément dans l'herbe de la prairie, ils disparurent tout-à-fait. Il serait difficile de peindre l'anxiété qu'éprouvaient, à la vue de ces mouvements menaçants, les trois spectateurs qui prenaient à leur résultat un si vif intérêt. Quelles que pussent être les raisons d'Hélène pour ne porter qu'un médiocre attachement à la famille au milieu de laquelle le lecteur l'a trouvée, néanmoins la pitié naturelle à son sexe et un reste de bienveillance agissaient puissamment sur son cœur. Plus d'une fois elle fut tentée de braver le danger terrible et immédiat qui la menaçait, et d'élever sa faible voix pour jeter le cri d'alarme. Cette impulsion était si puissante qu'elle y eût peut-être cédé sans les remontrances que Paul Hover lui répétait à voix basse. Le jeune chasseur d'abeilles éprouvait lui-même un singulier mélange d'émotions. Sa première et principale sollicitude était sans doute pour la jeune compagne placée sous sa protection; mais au sentiment de son danger se joignait, dans le cœur du forestier, je ne sais quelle excitation vive, entraînante et qui n'était pas sans intérêt. Bien qu'uni aux émigrants par des liens encore moins étroits, il brûlait d'entendre le bruit de leurs carabines; et, dans toute autre position, il eût voulu tout le premier voler à leur secours. Et, en effet, il y avait des moments où lui-même éprouvait une tentation presque irrésistible de s'élancer en avant pour éveiller les imprudents dormeurs; mais un regard d'Hélène suffisait pour raffermir sa prudence ébranlée. Le Trappeur seul restait calme, et observait tout froidement, comme s'il n'eût été intéressé en rien à ce qui allait se passer; son œil vigilant épiait l'incident le plus léger avec la tranquillité d'un homme accoutumé depuis longtemps aux périls et avec la froide résolution d'un captif qui n'attend qu'une occasion pour échapper à ses gardiens.

Cependant les guerriers tetons n'étaient pas restés oisifs. A la faveur des brouillards épais qui régnaient dans les enfoncements de la prairie, ils avaient poursuivi leur route tortueuse, semblables à des reptiles qui se glissent vers leur proie. Enfin, ils étaient arrivés à un point où il ne leur était plus possible d'avancer sans un redoublement de précautions. Mahtori seul élevait de temps en temps son visage sombre au-dessus de l'herbe haute, s'efforçant de pénétrer de ses regards perçants l'obscurité qui régnait le long du petit bois. Ce coup d'œil rapide, joint aux renseignements qu'il avait obtenus dans sa première investigation, lui suffit pour reconnaître parfaitement la position de ceux dont il prétendait faire ses victimes, quoiqu'il fût encore dans une ignorance complète relativement à leur nombre et à leurs moyens de défense. Ses efforts pour s'éclairer sur ces deux points essentiels trouvaient un obstacle insurmontable dans le silence du camp où régnait le calme d'un cimetière. Trop défiant pour s'en rapporter, dans ces conjonctures critiques, à tout autre œil qu'au sien, le Dahcotah enjoignit à ses compagnons de rester immobiles, et poursuivit seul l'aventure. La marche de Mahtori s'effectua d'une manière lente et qui eût été excessivement pénible pour un homme moins accoutumé à cette espèce d'exercice. Mais le plus souple reptile a une allure moins silencieuse et moins sûre. Il s'avança en rampant à travers les herbes, s'arrêtant pour prêter l'oreille aux moindres sons qui auraient pu annoncer que l'on découvrait son approche. A la fin il réussit à quitter la pâle lueur de la lune et à se glisser sous les ombres du petit bois; là, non seulement il courait moins de risque d'être aperçu, mais encore les objets environnants s'offraient à lui d'une manière plus distincte. Le Teton s'arrêta longtemps en observation avant de se hasarder plus loin. Il embrassait d'un coup d'œil le camp tout entier avec sa tente, ses chariots et ses cabanes; ce n'était qu'un profil sombre, mais distinctement tracé, et l'expérimenté guerrier put évaluer approximativement la force de l'ennemi auquel il allait avoir affaire. Cependant un silence inexplicable continuait à régner dans le campement; on eût dit que chacun y retenait son souffle pour mieux feindre la sécurité. Le chef appuya sa tête sur la terre, et écouta attentivement. Il était sur le point de se relever, quand le bruit de la respiration prolongée d'un dormeur arriva imparfaitement à son oreille. L'Indien était trop exercé à tous les moyens de déception pour devenir lui-même la victime d'un artifice vulgaire. Il reconnut que les sons n'avaient rien de factice, et il n'hésita plus. Un homme d'un courage moins éprouvé eût vivement senti tout ce que le péril avait de redoutable. La réputation de ces hardis aventuriers qui pénétraient si souvent dans les déserts habités par sa nation, lui était suffisamment connue; toutefois il n'en continua pas moins de s'approcher avec la circonspection qu'un ennemi intrépide ne manque jamais d'inspirer, mais aussi avec l'animosité vindicative d'un homme rouge, jaloux des envahissements de l'étranger. Quittant sa première direction, le Teton gagna la lisière du petit bois. Quand il y fut arrivé sans encombre, il se leva sur son séant, et examina les lieux avec plus de soin. Un moment lui suffit pour reconnaître l'endroit où était couché l'imprudent dormeur. Le lecteur a sans doute déjà deviné qu'il s'agit de l'un de ces fils indolents d'Ismaël, chargés de veiller à la sûreté du camp. Lorsqu'il fut certain de n'avoir pas été découvert, le Dahcotah se leva, fit quelques pas en avant, et pencha son noir visage sur la figure du dormeur, comme un serpent qui se dresse auprès de sa victime avant de frapper le coup mortel. Cet examen lui ayant appris tout ce qu'il voulait savoir sur la nature des hommes auxquels il avait affaire, Mahtori retirait sa tête en arrière, lorsqu'un léger mouvement du dormeur annonça qu'il allait se réveiller. Le sauvage saisit le couteau qui pendait à sa ceinture, et l'éleva sur la poitrine du jeune émigrant; puis, changeant d'idée, par un mouvement aussi rapide que celui de sa propre pensée, il se blottit derrière le tronc d'arbre abattu contre lequel l'autre avait la tête appuyée, et resta étendu sous son ombre, aussi immobile et en apparence aussi privé de sentiment que le bois lui-même et sombre comme lui. L'indolente sentinelle ouvrit ses yeux appesantis; après avoir un moment regardé le ciel étoilé, le jeune homme fit un effort subit, et souleva sa masse pesante du tronc d'arbre qui la soutenait. Ses regards incertains parcoururent successivement, avec un faux air de vigilance, les différentes parties du camp, et s'arrêtèrent enfin sur l'horizon lointain et obscur de la vaste Prairie. N'apercevant que les lignes sinueuses de la plaine qui de toute part s'offrait à ses yeux à demi fermés par le sommeil, il tourna complétement le dos à son dangereux voisin, et se laissa retomber nonchalamment dans sa première attitude. Un long silence suivit, et il s'écoula un intervalle pénible pour le Teton avant que le souffle de l'homme blanc annonçât qu'il avait repris son somme. Toutefois le sauvage était trop circonspect pour se fier aux premières apparences du sommeil; mais les fatigues d'une journée de marche forcée pesaient trop visiblement sur la sentinelle pour que le doute de l'Indien durât longtemps. Cependant le mouvement qu'il fit pour se lever sur ses genoux fut accompagné de tant de précaution et de silence, que l'œil le plus attentif l'eût aperçu avec peine. Ce changement de position s'accomplit à la fin, et le chef dahcotah se pencha sur son ennemi sans avoir fait plus de bruit que la feuille du cotonnier bercée par la brise du soir. Mahtori vit alors en son pouvoir le destin du dormeur. Tout en examinant les vastes proportions et les formes athlétiques du jeune homme avec cette sorte d'admiration que les avantages physiques manquent rarement d'exciter dans l'âme d'un sauvage, il se prépara froidement à éteindre le principe vital qui seul pouvait rendre ces avantages formidables. Après avoir reconnu le siége de la vie en écartant doucement les plis du vêtement qui couvrait le dormeur, il leva son arme acérée, et il allait frapper avec toute la force et l'adresse dont il était capable, quand le jeune homme rejeta nonchalamment en arrière son bras basané dont ce mouvement dessina tous les muscles. Le sagace et circonspect Mahtori s'arrêta. Une idée le frappa tout-à-coup; il se dit que le sommeil de son ennemi, dans un pareil moment, lui offrait moins de danger que sa mort. Certes une agonie, une lutte accompagneraient la ruine d'une organisation si puissante. Il tourna la tête vers le camp, puis vers le petit bois, et ses yeux étincelants se promenèrent sur la prairie solitaire et silencieuse. Se penchant de nouveau sur la victime qu'il épargnait, il s'assura qu'elle dormait toujours du même sommeil, puis il abandonna son premier projet pour obéir aux conseils d'une politique plus raffinée.

La retraite de Mahtori fut silencieuse comme l'avait été son approche. Il se dirigea vers le camp, en se glissant le long de la lisière du bois, afin de pouvoir plonger sous cet abri au moindre signe d'alarme. La tente solitaire attira en passant son attention. Après avoir examiné l'intérieur et avoir écouté avec une attention concentrée, le sauvage souleva le bas de la toile et glissa par-dessous son visage basané. Au bout d'une minute, le chef teton retira sa tête et resta quelque temps accroupi, dans une inaction complète, et paraissant absorbé dans ses réflexions. Il reprit alors son attitude rampante et projeta de nouveau son visage sous la draperie de la tente. Ce second coup d'œil jeté à l'intérieur fut plus prolongé que le premier, et sembla présager des résultats plus funestes. Mais cet

examen se termina enfin, et les regards ardents du sauvage cessèrent de parcourir les secrets de ce lieu. Mahtori s'éloigna de la tente et se glissa lentement vers le groupe principal qui indiquait le centre de la position. Alors il s'arrêta de nouveau, et tourna la tête vers la retraite solitaire qu'il venait de quitter, comme incertain s'il n'y retournerait pas. Mais les chevaux de frise formés par des branchages se trouvaient à portée de son bras; ces précautions mêmes semblaient annoncer la valeur des objets pour la protection desquels on avait cru devoir les prendre. Sa cupidité ainsi fortement excitée l'entraîna. Le passage de l'Indien à travers les branches flexibles du cotonnier ne peut se comparer qu'à la marche sinueuse et silencieuse des reptiles. Toutefois, dès qu'il fut parvenu dans l'enceinte, après avoir employé un instant à reconnaître la nature des lieux, le Teton eut la précaution de se ménager des moyens de retraite, en écartant ce qui pouvait faire obstacle à la rapidité de sa fuite. Alors se levant de toute sa hauteur, il marcha dans le camp, semblable au génie du mal, cherchant sur quel objet il exercerait d'abord ses funestes desseins. Déjà il avait examiné le contenu de la cabane où s'étaient retirés la femme de l'émigrant et ses enfants; déjà il avait passé devant plusieurs corps gigantesques étendus çà et là sur des lits de feuillage, et qui heureusement pour lui étaient plongés dans une insensibilité complète: il arriva enfin à l'endroit occupé par Ismaël en personne. Un homme de la sagacité de Mahtori ne pouvait manquer de deviner qu'il avait alors en son pouvoir le chef des voyageurs. Il resta longtemps à considérer les formes herculéennes de l'émigrant endormi, et cependant il calculait en lui-même les chances de son entreprise et les moyens les plus efficaces d'en recueillir les fruits. Il avait remis dans sa gaîne le couteau que, dans l'impulsion du premier moment, il avait été tenté de tirer, et il allait passer outre, lorsque Ismaël se retournant sur sa couche, demanda brusquement qui était là: car il voyait vaguement une forme humaine se mouvoir devant ses yeux à demi fermés. Il fallait toute l'astuce et toute la présence d'esprit d'un sauvage pour éviter une crise immédiate. Imitant le ton brusque et les sons presque inintelligibles de la voix qu'il venait d'entendre, Mahtori se laissa pesamment tomber à terre et parut s'y endormir. Ismaël vit le mouvement, mais d'une manière confuse et l'œil appesanti. D'ailleurs l'artifice était trop hardi et trop admirablement exécuté pour ne pas réussir. Le somnolent Ismaël ne tarda pas à refermer les yeux et à reprendre un profond somme, pendant que cet hôte perfide demeurait au sein de sa famille. Le Teton dut conserver longtemps la position pénible qu'il avait prise, afin de s'assurer qu'il n'était plus observé. Mais pendant que son corps était là immobile, l'activité de son esprit ne se reposait pas. Il profita de ce délai pour mûrir un plan dont l'exécution devait faire tomber en son pouvoir le camp tout entier avec tous les bagages et leur propriétaire lui-même. Dès qu'il put le faire sans danger, l'infatigable sauvage se remit en mouvement. Il se dirigea vers le petit enclos qui contenait les animaux domestiques, rampant sur la terre avec toute la circonspection qu'il avait déjà employée. Le premier animal qu'il rencontra lui occasionna un long et périlleux délai. La pauvre bête à qui un instinct secret disait peut-être que, dans les immenses solitudes de la prairie, son protecteur le plus sûr était l'homme, se laissait paisiblement faire pendant que le Teton passait et repassait la main sur son épaisse toison, sur son profil plein de douceur et sur ses membres délicats. Cependant Mahtori finit par renoncer à cette proie qui n'eût pu lui être d'aucune utilité pour le reste de ses entreprises, et offrait trop peu de tentation à son avidité. Mais sitôt qu'il se vit au milieu des bêtes de somme, sa joie fut extrême, et ce fut difficilement qu'il contint les exclamations de plaisir qui furent plus d'une fois sur le point de s'échapper de ses lèvres. Ici, il perdit de vue les hasards à travers lesquels il était arrivé jusqu'à cet position dangereuse, et la vigilance du guerrier prudent et expérimenté fit momentanément place à l'exultation du sauvage.

—

'HAPITRE V.

Cependant aucun bruit ne troublait le silence de la prairie environnante. Chacun des Sioux, immobile au poste qui lui avait été assigné, attendait, avec toute la patience de l'Indien, le signal qui devait lui ordonner d'agir. Aux regards des spectateurs inquiets et attentifs qui étaient retenus en arrière, la scène ne présentait que le vaste et imposant aspect d'une solitude faiblement éclairée par la clarté douteuse de la lune à demi voilée par les nuages. L'emplacement du camp était indiqué par une ombre plus épaisse que celle des autres cavités, pendant que çà et là une teinte plus nette éclairait les sommets ondoyants des collines. Du reste, sur tout cet ensemble régnait le calme profond, imposant, absolu d'un désert. Mais pour ceux qui savaient si bien ce que recouvrait ce manteau de silence et d'ombre, le tableau avait un vif et puissant intérêt. De moment en moment leur anxiété s'accroissait, et cependant le plus léger bruit ne se faisait pas entendre. La respiration de Paul devenait plus forte et plus pénible, et mainte fois Hélène éprouva un tremblement involontaire, en sentant tressaillir son bras qui la soutenait. La probité douteuse et la cupidité de Weucha ont déjà eu l'occasion de se produire. Le lecteur ne sera donc pas surpris d'apprendre qu'il fut le premier à enfreindre la règle que lui-même avait imposée. Ce fut au moment où nous avons laissé Mahtori s'aban donnant à sa joie irrésistible à la vue du nombre et de la beaut des bêtes de somme d'Ismaël, que l'homme choisi par lui pour veiller sur ses captifs crut devoir se livrer au malin plaisir de les tourmenter. Penchant la tête vers le Trappeur, le sauvage murmura ces mots: — Si les Dahcotahs perdent leur grand chef par les mains des Longs-Couteaux, les vieux mourront aussi bien que les jeunes! — La vie est un don du Wahcondah, répondit tranquillement le vieillard, le guerrier des bois brûlés doit se soumettre à sa loi aussi bien que ses autres enfants. Les hommes ne meurent que quand il l'ordonne, et aucun Dahcotah ne peut changer l'heure. — Regarde, reprit le sauvage en faisant briller la lame de son couteau aux yeux du captif; Weucha est le Wahcondah d'un chien.

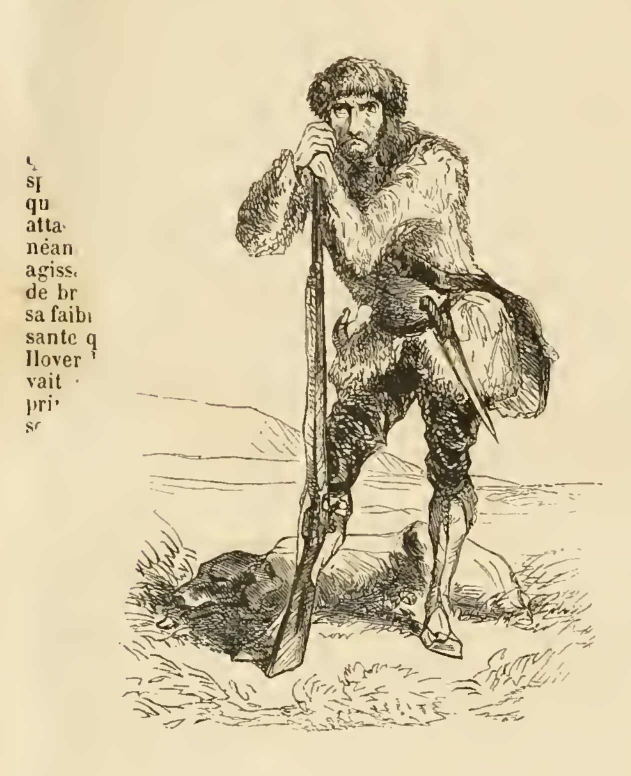
Le vieillard leva les yeux sur le visage farouche de son gardien, et un éclair de vertueux et profond dédain brilla un instant dans son regard pour faire place bientôt à une expression de pitié sinon de douleur. — Pourquoi un homme fait à la véritable image de Dieu s'offenserait-il des propos d'un être qui n'a qu'une ombre de raison? dit-il en anglais et d'un ton beaucoup plus haut que celui qu'avait pris Weucha. Ce dernier profita de la désobéissance involontaire d son captif, et le saisissant par le peu de cheveux gris qui s'écha paient de dessous son bonnet, il allait avec une maligne joie pa à leur racine la lame de son couteau, quand tout à coup un cri et perçant fendit l'air, répété immédiatement par les échos du environnant, comme si des milliers d'esprits infernaux eusse tout à coup la force de leurs poumons. Weucha lâcha pris répondre lui-même à ce cri. — C'est maintenant, s'écria i capable de contenir plus longtemps son impatience, c'est nant, vieil Ismaël, qu'il faut montrer que tu as du sang de tucky dans les veines! Tirez bas, mes enfants... tirez à ras de car les peaux rouges rampent à plat ventre!

Mais sa voix se perdit au milieu des clameurs et des hurlements. Les gardiens conservaient leur poste à côté des captifs, mais c'étai avec l'impatience de coursiers qu'on retient de force au point du départ, quand ils n'attendent plus que le signal pour s'élancer dans l'arène. Ils agitaient violemment leurs bras, bondissaient comme des enfants ivres, et continuaient à pousser des cris frénétiques et sauvages; au milieu de ce tumulte et de ce désordre un bruit se fit entendre pareil au trépignement des pieds d'un grand nombre de buffles, et alors on aperçut les bestiaux et les bêtes de somme d'Ismaël qui fuyaient en masse confuse — Ils ont volé à l'émigrant tous ses animaux, dit le Trappeur attentif; les reptiles l'ont laissé pauvre comme un castor! Il parlait encore quand tout le troupeau effrayé gravit la petite éminence et passa rapidement près d'eux, suivi d'une bande de noirs démons qui le talonnait et précipitait sa fuite. L'impulsion s'était communiquée aux chevaux tetons, accoutumés de longue main à sympathiser avec la fougueuse impatience de leurs maîtres, et c'était avec peine que leurs gardiens parvenaient à les contenir. En ce moment où tous les yeux étaient dirigés vers la fuite de ce tourbillon d'hommes et d'animaux, le Trappeur, avec une vigueur qui semblait démentir son âge, arracha le couteau des mains de son gardien distrait, et d'un seul coup trancha la courroie de cuir à laquelle tous les chevaux des Sioux étaient attachés. Aussitôt les animaux sauvages hennirent de joie et de fureur, et déchirant la terre avec leurs sabots ils traversèrent l'immense prairie dans une multitude de directions différentes.

Weucha se tourna vers le captif rebelle avec la férocité et l'agilité d'un tigre. Il porta la main à la gaîne du couteau qui venait de lui être si subitement enlevé, chercha en tâtonnant et précipitamment la poignée de son tomahawk, tout en suivant de l'œil les chevaux fugitifs, avec le douloureux regret d'un véritable Indien de l'Ouest. Entre la vengeance et la cupidité, la lutte ne pouvait être longue dans le cœur d'un homme à passions basses et vulgaires, et la fuite des animaux fut presque immédiatement suivie du départ des gardiens qui se mirent à leur poursuite. Le Trappeur avait fait face tranquillement à son ennemi pendant cet instant d'indécision; lorsqu'il vit Weucha s'élancer sur la trace de ses compagnons, il montra du doigt la troupe basanée, et dit avec son rire sourd et presque inaudible: — La nature rouge est toujours la nature rouge, qu'elle se montre dans une prairie ou dans une forêt! Qu'un prisonnier se fût permis pareille liberté avec une sentinelle de notre race, il en fût résulté immédiatement une tête cassée; et voilà ce Teton qui court après ses chevaux, s'imaginant sans doute que dans une pareille course deux jambes en valent quatre! et néanmoins ces coquins les rattraperont jusqu'au dernier avant la pointe du jour: parce que cette poursuite est une lutte de l'intelligence contre l'instinct. Pauvre intelligence, je l'avoue, mais pourtant il y a beaucoup de l'homme dans l'Indien. Ah! parlez-moi des Delawares; c'étaient là des peaux

rouges dont l'Amérique pouvait être fière ; mais ce peuple puissant est anéanti ! Ma foi ! l'émigrant peut planter le piquet où il se trouve : l'eau y est abondante, quoiqu'il n'y puisse abattre qu'un petit nombre d'arbres. Il a vu le dernier de ses animaux à quatre pattes, ou je connais bien peu l'astuce des Sioux. — Ne ferions-nous pas bien d'aller rejoindre la troupe d'Ismaël ? dit le chasseur d'abeilles. Il va se livrer un combat en forme, à moins que le vieil émigrant ne soit tout-à-coup devenu un cœur de poule. — Non, non, non ! s'écria vivement Hélène.

Le Trappeur lui coupa la parole en lui mettant doucement la main sur la bouche, en disant : — Chut ! chut !... Le moindre bruit de voix pourrait nous mettre en péril. Votre ami, l'émigrant, ajouta-t-il en s'adressant à Paul, est-il un homme de cœur ? — Ne l'appelez pas mon ami ! interrompit le jeune homme. Je n'ai jamais été lié avec des gens aussi peu scrupuleux... Bien ! bien !... Appelons-le votre connaissance. Est-il homme à ne pas ménager la poudre et le plomb pour défendre son bien ! — Son bien ? oui certes,

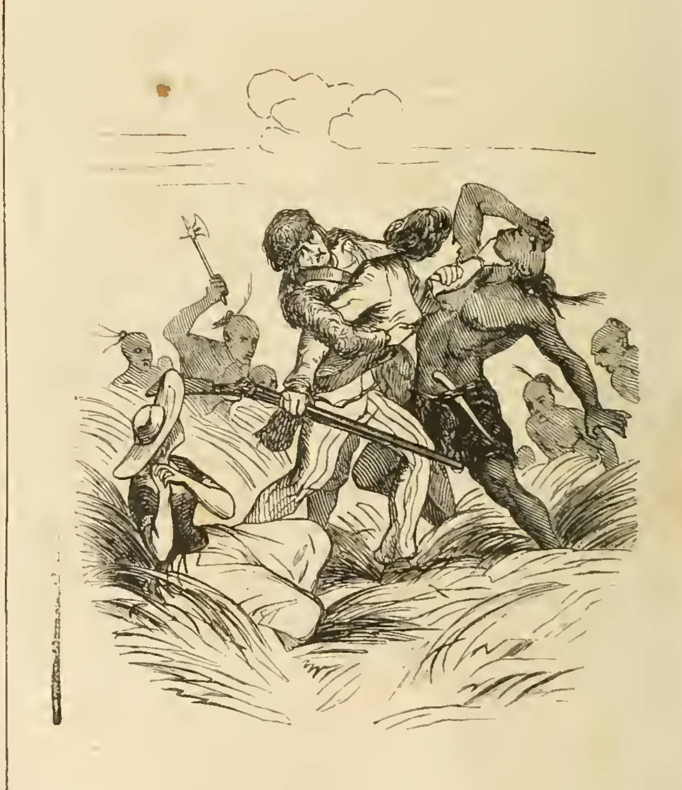


Le Trappeur.

et celui des autres aussi ! Pourriez-vous me dire, vieux Trappeur, quelle main a envoyé une balle au substitut du shérif, lorsque celui-ci voulait expulser les planteurs illégalement établis près du lac des Buffles dans le vieux Kentucky ? J'avais suivi ce jour-là un magnifique essaim jusque dans le creux d'un hêtre mort. Au pied de l'arbre, je trouvai étendu l'officier de justice ; la balle avait traversé le mandat judiciaire qu'il portait dans la poche gauche de son gilet... Hélène, que cela ne vous tourmente pas, car la chose n'a jamais été prouvée contre lui ; et il y en avait cinquante autres qui s'étaient établis dans le voisinage avec tout juste autant de droits légaux.

La pauvre fille tressaillit en s'efforçant de réprimer un soupir. Comme le récit court mais substantiel de Paul lui en avait assez appris sur le caractère de l'émigrant, le vieillard ne poussa pas plus loin ses questions, il aima mieux s'abandonner à ses propres réflexions. — Chacun est juge des liens qui l'attachent à ses semblables, répondit-il ; ce qui n'empêche pas qu'on ne doive grandement déplorer que la couleur, la fortune, le langage et l'instruction aient établi une différence si énorme entre-eux qui, après tout, sont les enfants d'un même père ! Quoi qu'il en soit, continua-t-il, par une transition qui peignit d'une manière caractéristique les habitudes et des sentiments de l'homme, comme un combat est maintenant plus probable qu'un sermon n'est utile, il faut nous tenir prêts à tout événement... Chut, j'entends quelque chose du côté du camp : il se peut qu'on nous ait aperçus, — La famille viendrait-elle par ici ? s'écria Hélène d'une voix tremblante qui annonçait presque autant de terreur à l'approche de ses amis qu'elle en avait éprouvé en présence de ses ennemis. Allez, Paul, laissez-moi ; vous, du moins, il ne faut pas qu'on vous voie. — Hélène, si je vous laisse dans ce désert avant de vous avoir remise saine et sauve aux mains du viel Ismaël, puissé-je ne jamais entendre le bourdonnement d'une abeille, ou, ce qui est pis encore, manquer de coup d'œil pour la suivre jusqu'à sa ruche. — Vous oubliez ce bon vieillard ; il ne me quittera pas. Ce n'est pas la première fois, Paul, que nous nous séparons, et cela nous est arrivé dans des solitudes plus désertes que celle-ci. — Jamais ! Ces Indiens peuvent revenir, et alors que deviendrez-vous ? Ils vous auront conduite à moitié chemin des Montagnes-Rocheuses avant qu'on puisse découvrir vos traces. Qu'en pensez-vous, vieux Trappeur ? Combien de temps s'écoulera-t-il avant que ces Tetons, comme vous les appelez, viennent chercher le reste des effets d'Ismaël ? — Il n'y a rien à craindre de pareil, répondit le vieillard en riant de nouveau à sa manière silencieuse ; je vous donne ma parole que les coquins en ont pour six heures au moins à gambader après leurs montures. Ecoutez ! en ce moment même, vous pouvez les entendre dans les bas-fonds près des saules ; ma foi, les bons chevaux sioux courent comme des daims. Chut ! enfoncez-vous dans l'herbe ; aussi vrai que je ne suis qu'un misérable morceau d'argile, j'ai entendu le bruit d'un fusil qu'on armait !

Le Trappeur ne donna pas à ses compagnons le temps d'hésiter, mais il les entraîna tous deux après lui, et il parlait encore que déjà ils étaient plongés tout entiers dans le brouillard et l'herbe de la prairie. Il fut heureux que les sens du vieux chasseur n'eussent rien perdu de leur subtilité et qu'il eût conservé toute sa promptitude d'action : à peine s'étaient-ils tous trois penchés contre terre, que la détonation aiguë de plusieurs carabines de l'ouest vint saluer leurs oreilles et qu'ils entendirent siffler une balle à une proximité dangereuse. — A merveille, jeunes drôles ! fort bien, vieille caboche,



Il sentit les bras du Trappeur enlacés autour de son corps.

dit tout bas Paul, dont aucune position ne pouvait entièrement abattre l'ardeur ; voilà une décharge qu'on serait charmé d'entendre placé du côté de la crosse de la carabine ! Qu'en dites-vous, Trappeur ? Tout semble annoncer qu'il y aura trois puissances belligérantes ; répondrons-nous à celle-ci en la payant de la même monnaie ? — Ne répondez que par des paroles d'amitié, reprit vivement le vieillard, ou vous êtes perdus tous deux. — Je ne suis pas certain de donner aux affaires une meilleure tournure en faisant parler ma

langue au lieu de ma carabine, dit Paul d'un ton moitié gai, moitié amer. — Au non du ciel, qu'ils ne vous entendent point ! s'écria Hélène. Partez, Paul, partez ; vous le pouvez aisément!

Plusieurs décharges successives, de plus en plus rapprochées, lui coupèrent la parole, et en cela elle céda non moins à la prudence qu'à l'effroi. — Il faut que cela finisse, dit le Trappeur avec la dignité d'un homme préoccupé de l'importance de ce qu'il allait faire. Je ne sais pas, mes enfants, quel motif vous pouvez avoir de craindre ces hommes qu'un d'entre vous au moins devrait aimer et respecter; mais il faut prendre un parti pour sauver votre vie. Quelques



Après avoir cherché le siége de la vie. ..

heures de plus ou de moins ne sont pas d'une grande importance dans la carrière d'un homme qui compte déjà un si grand nombre de jours; je vais donc me montrer. Vous avez partout autour de vous un espace découvert; profitez-en pour vous retirer, et puisse Dieu vous bénir et vous faire prospérer comme vous le méritez!

Sans attendre de réponse, le Trappeur descendit hardiment la colline dans la direction du camp, et sa marche n'était ni précipitée ni indécise. Les rayons de la lune éclairèrent un moment sa haute et maigre personne, et avertirent les émigrants de son approche. Indifférent toutefois à cette circonstance, il continuait sa route en silence et d'un pas assuré, lorsqu'une voix brusque et menaçante lui cria: — Qui vive? ami ou ennemi? — Un ami, répondit-il; un homme qui a trop longtemps vécu pour troubler par des querelles la fin de sa carrière. — Mais pas assez longtemps pour avoir oublié les tours de sa jeunesse, dit Ismaël en élevant sa gigantesque personne au-dessus du buisson qui l'abritait, et se présentait en face du Trappeur. Vieillard, vous nous avez amené cette horde de diables rouges, et demain vous partagerez le butin. — Qu'avez-vous perdu? demanda tranquillement le Trappeur. — Huit juments des plus belles qui aient jamais endossé le harnais, sans compter un poulain qui vaut trente des plus brillants doublons du Mexique à l'effigie du roi d'Espagne; et puis la femme a perdu quelques pieds fourchus qui alimentaient sa laiterie ou son rouet; et je crois que les pourceaux eux-mêmes, tout fatigués qu'ils étaient, parcourent en se moment la Prairie. Dites-moi, étranger, ajouta-t-il en frappant la crosse de son fusil contre terre avec une violence et un bruit qui eussent intimidé un homme moins ferme que celui auquel il s'adressait, combien de ces créatures pourront vous échoir en partage? — Je n'ai jamais désiré des chevaux, et je ne m'en suis même jamais servi; et pourtant, tout vieux et faible que je semble, il y a peu d'hommes qui aient fait plus de chemin que moi dans les vastes déserts de l'Arique. Un cheval n'est pas de grande utilité dans les collines et forêts d'York.... c'est-à-dire d'York tel qu'il était autrefois, mais je crains bien qu'il ne soit grandement changé.... Quant à laine des brebis et au lait des vaches, je ne convoite point ces objets bons pour des femmes ; les animaux de la plaine me fournissent la nourriture et le vêtement; je m'habille avec la peau d'un daim, je me nourris de sa chair, et je n'en demande pas davantage.

L'air de sincérité avec lequel le Trappeur prononçait cette simple défense fit quelque impression sur l'émigrant, dont la nature indolente avait commencé à s'échauffer, et peut-être aurait fini par éclater avec une dangereuse violence. Il écouta comme un homme à demi convaincu ; et il marmotta entre ses dents les reproches dont un instant auparavant il s'était proposé de faire précéder la vengeance sommaire qu'il avait certainement méditée. — Ce sont de belle paroles, grommela-t-il enfin; mais à mon avis elles sentent plutôt l'avocat que le franc et résolu chasseur. — Je ne me donne que pour un Trappeur, interrompit le vieillard avec humilité. — Chasseur ou trappeur, c'est à peu près la même chose. Vieillard:



Le docteur Battius et Asinus.

je suis venu dans ces districts parce que la loi me serrait de trop près, et que je n'aime pas pour voisins des gens qui ne peuvent ajuster une querelle sans importuner un juge et douze jurés; mais je ne suis pas venu pour me voir enlever mon bien, et dire ensuite: Je vous remercie, à celui qui me le pend. — Celui qui se hasarde si avant dans les Prairies doit se conformer aux manières de leurs propriétaires. — Propriétaires ! répéta l'émigrant avec humeur; je suis propriétaire tout aussi légitime de la terre sur laquelle je marche qu'aucun des gouverneurs des Etats! Pourriez-vous bien me dire, étranger, quelle est la loi ou la raison qui dit qu'un homme aura pour son usage un canton ou une ville, ou peut-être un comté tout entier, tandis qu'un autre sera obligé de mendier un coin de terre pour y creuser sa fosse? ce n'est pas la nature, et je nie que ce soit la loi (j'entends la loi véritable et non celle que vous avez faite). — Je ne puis dire que vous ayez tort, répondit le Trappeur, dont les opinions sur cette importante manière, quoique partant de principes tout opposés, concordaient singulièrement avec celles de son compagnon ; et j'ai souvent pensé et dit la même chose, lorsque

j'ai cru que ma voix pouvait être entendue. Mais vos troupeaux vous ont été dérobés par des gens qui se prétendent les maîtres de tout ce qu'ils trouvent dans les déserts. — Ils feraient mieux de ne pas contester sur ce point avec un homme qui en sait plus qu'eux, dit l'autre d'une voix sourde et menaçante; je puis me dire un honnête marchand qui donne toujours la valeur de ce qu'il reçoit. Vous avez vu les Indiens? — Je les ai vus; ils m'ont retenu prisonnier pendant qu'ils pillaient votre camp. — Il eût été plus digne d'un blanc et d'un chrétien de m'avertir à temps, répondit Ismaël, jetant encore au Trappeur un regard sinistre, comme s'il eût continué à nourrir contre lui quelque mauvais dessein. Je ne suis pas homme à prendre pour cousins tous ceux que je rencontre; cependant la couleur doit compter pour quelque chose quand les chrétiens se trouvent réunis dans un lieu comme celui-ci. Mais ce qui est fait est fait, et des paroles n'y remédieront pas. Enfants, sortez de votre embuscade, il n'y a ici que le vieillard; il a mangé de mon pain, et doit être notre ami, quoiqu'il y ait de bonnes raisons pour le soupçonner de tout autre chose.

Le Trappeur ne répondit rien à la dure insinuation que l'émigrant ne s'était pas fait scrupule de proférer nonobstant les explications et les dénégations qu'il venait d'entendre. A sa voix, quatre ou cinq de ses fils sortirent des abris où ils s'étaient postés d'abord, croyant que les individus arrêtés sur l'éminence faisaient partie de la bande des Sioux. Chacun d'eux, en s'approchant, mit sa carabine sous le bras gauche, et jeta sur l'étranger un regard indolent mais scrutateur; néanmoins aucun d'eux ne demanda d'où il venait et pourquoi il était là. Cela ne provenait qu'en partie de l'insouciance de leur caractère, car une longue et fréquente expérience d'événements de la même nature leur avait appris la discrétion. Le Trappeur soutint leur investigation sombre mais silencieuse, avec le sang-froid d'un homme aussi expérimenté qu'eux-mêmes, et avec tout le calme de l'innocence. Satisfait de l'examen rapide qu'il avait fait, l'aîné des jeunes gens, celui-là même dont la vigilance assoupie avait donné au rusé Mahtori une occasion dont il avait si bien profité, se tourna vers son père, et dit brusquement : — Si cet homme est tout ce qui reste du groupe que j'ai aperçu là-bas sur la colline, nous n'avons pas tout-à-fait perdu nos munitions. — Asa, vous avez raison, dit le père, en se tournant subitement vers le Trappeur, comme si son fils l'eût remis sur la voie d'une idée qui lui avait échappé. Comment cela se fait-il, étranger? vous étiez trois il n'y a qu'un instant, ou la clarté de la lune est bien trompeuse. — Si vous aviez vu les Tetons courant dans la prairie, comme autant de noirs démons, sur les talons de vos animaux, vous auriez pu, mon ami, supposer qu'ils étaient mille. — Oui, cela est bon pour un enfant élevé à la ville, ou pour une femme craintive; et encore, la vieille Esther n'a pas plus peur d'une peau rouge que d'un oursin ou d'un louveteau. Je vous donne ma parole que si ces maudits voleurs avaient fait leur coup en plein jour, la bonne femme leur eût travaillé le casaquin, et les Sioux auraient vu qu'elle n'était pas d'humeur à céder gratuitement son beurre et son fromage : mais il viendra un temps, étranger, où justice sera rendue, et cela très-prochainement et sans l'aide de ce qu'on appelle la loi. Nous sommes une race naturellement lente... on le dit du moins, et je crois qu'on a raison;... mais qui va lentement va sûrement, et il y a peu d'hommes vivants qui peuvent se vanter d'avoir porté un coup à Ismaël Bush, sans en recevoir l'équivalent. — Alors Ismaël Bush a suivi l'instinct des bêtes plutôt que le vrai principe de son espèce, répondit l'intrépide Trappeur. J'ai moi-même porté plus d'un coup, mais après avoir tué ne fût-ce même qu'un faon, sans avoir besoin de sa peau ou de sa chair, je n'ai jamais ressenti ce calme de l'âme, attribut de l'homme qui obéit à la voix de la raison; au contraire, ma conscience ne m'a jamais rien reproché quand, en faisant loyalement la guerre, j'ai abattu pour ma défense un Mingo dont le cadavre est resté sans sépulture dans les bois. — Quoi donc! vous avez été soldat, Trappeur? J'ai fait moi-même, quand j'étais jeune, une ou deux expéditions chez les Cherokis, et j'ai suivi pendant toute une campagne Antoine l'Enragé, ce général que les Pensylvaniens appellent Antoine Wayne; mais il y avait pour moi dans ses troupes trop d'asservissement et de régularité, et je le quittai sans demander au payeur mon restant de solde. Il est vrai que, comme Esther s'en est vantée ensuite, elle avait su tirer un tel parti du bon de solde, que cet oubli n'a pas dû faire gagner grand' chose aux Etats. Vous avez dû entendre parler d'Antoine si vous êtes resté longtemps au service? — Dans mon dernier combat (et j'espère que ce sera bien le dernier); je me suis trouvé sous ses ordres, répondit le Trappeur; en même temps son regard s'anima, comme si ce souvenir lui eût été agréable; puis une ombre de tristesse se répandit sur ses traits, comme s'il se fût secrètement reproché sa participation à des scènes de violence. Je passais des Etats situés sur le bord de la mer dans ces régions lointaines, lorsque je rencontrai son armée; je me joignis à l'arrière-garde en simple amateur; mais quand on en vint aux coups, on entendit ma carabine parmi les autres : cependant je dois le dire à ma honte, je n'ai jamais su au juste quel était l'objet en contestation, et ce n'est pas ainsi que devrait se conduire un homme de soixante-dix ans; il doit savoir la raison qui le fait agir avant d'ôter à un homme la vie qu'il ne pourra pas lui rendre. — Allons donc, l'ami! dit l'émigrant, dont l'humeur revêche fut singulièrement adoucie dès qu'il vit dans son interlocuteur en quelque sorte un compagnon d'armes. Peu importe le motif de la guerre, quand ce sont des chrétiens contre des sauvages. Nous reparlerons demain de l'enlèvement de mes bestiaux, maintenant ce que nous avons de mieux à faire, c'est de dormir.

Sur ces mots Ismaël reprit tranquillement le chemin de son camp appauvri, et introduisit au sein de sa famille l'homme dont quelques minutes auparavant il voulait prendre la vie. Là, par quelques mots d'explication mêlés d'invectives courtes mais terribles contre les pillards, il mit sa femme au fait de ce qui s'était passé dans la prairie; puis il annonça sa résolution de s'indemniser de l'interruption qu'avait éprouvée son repos, en consacrant au sommeil le reste de la nuit. — Le Trappeur donna son assentiment immédiat, puis, avec toute la tranquillité d'un souverain qui se livrerait au sommeil dans la sécurité de son palais et entouré de ses gardes, il étendit son long corps sur le tas de feuillage qu'on lui offrit. Toutefois le vieillard ne ferma les yeux qu'après s'être assuré qu'Hélène Wade avait rejoint les autres femmes de la famille, et que son parent, son ami, quel qu'il pût être, avait eu la précaution de se tenir à l'écart. Après quoi il s'endormit, mais en conservant jusque dans son sommeil cette vigilance à laquelle il était accoutumé depuis si longtemps.

—

CHAPITRE VI.

L'Anglo-Américain répète volontiers, non sans quelque apparence de raison, que l'origine de sa nation est plus honorable que celle d'aucun peuple connu dans l'histoire. Quelles qu'aient pu être les faiblesses des colons primitifs, il est rare qu'on leur ait contesté leurs vertus. S'ils étaient superstitieux, ils étaient sincèrement pieux, et conséquemment probes. Les descendants de ces hommes simples et loyaux ont dédaigné les moyens artificiels par lesquels on perpétue les honneurs dans les familles, et ils y ont substitué une base qui soumet l'individu lui-même à l'appréciation de l'opinion publique, sans considérer le moins du monde ses ancêtres. Cette modération, cette abnégation ou ce sens commun, suivant le nom qu'on juge à propos de lui donner, a fait quelquefois imputer à la nation une basse origine. Si la chose en valait la peine, on parviendrait à prouver néanmoins qu'un grand nombre de noms illustres de la mère-patrie se retrouvent, maintenant encore, dans ses ci-devant colonies, et ceux qui se sont occupés de cette matière peu importante savent que les descendants directs de plus d'une branche présumée éteinte, et que la politique de l'Angleterre a jugé convenable de continuer par des collatéraux, remplissent maintenant les simples devoirs de citoyens au sein de notre république. La mère-ruche est restée stationnaire, et les abeilles qui voltigent autour de sa vénérable enceinte réclament la distinction futile d'une antique origine, sans faire attention à la fragilité de leur demeure et au sort enviable des nombreux et vigoureux essaims qui sont allés au loin cueillir les doux sucs d'un monde vierge. Mais cette haute discussion appartient plutôt au politique et à l'historien qu'à l'humble narrateur d'incidents domestiques; nous nous bornerons donc à des considérations qui tiennent plus particulièrement à notre sujet.

Quoique le citoyen des Etats-Unis puisse s'enorgueillir d'une origine aussi respectable, il est loin d'être exempt des peines portées contre toute la race humaine. Ce tribut de privations que les peuples semblent condamnés à payer aux autels de Cérès, avant d'être admis à la jouissance de tous ses dons, on peut dire qu'en Amérique il est acquitté par les descendants après que les pères eux-mêmes ont pu s'y soustraire. La marche de notre civilisation a une grande analogie avec celle des événements à venir dont on a dit qu'ils projettent leur ombre devant eux. Les gradations sociales, depuis l'état d'extrême civilisation jusqu'à celui qui approche de la barbarie, s'échelonnent à partir du centre des Etats-Unis, siége de l'opulence, du luxe et des arts, jusqu'à nos frontières lointaines toujours reculant devant les pas de l'homme, comme ces mobiles vapeurs qui précèdent la venue de l'astre du jour. Là, et seulement là se rencontre cette classe d'hommes, disséminés au loin quoique peu nombreux, qu'on peut comparer à ceux qui dans l'ancien monde ont frayé la route aux progrès intellectuels des nations. Il existe entre l'Américain des frontières et le défricheur d'idées en Europe une ressemblance singulière, sans être toujours uniforme. On peut dire que tous deux sont libres de toute entrave, celui-ci étant au-dessus des lois, et l'autre hors de leur portée; braves, parce qu'ils ont connu les dangers; fiers, parce qu'ils sont indépendants; et vindicatifs, parce que chacun dans sa sphère n'a que lui-même pour défenseur. Il serait injuste de pousser plus loin le parallèle. L'habitant de nos frontières est irréligieux, en ce sens seulement qu'il croit d'après la tradition de ses pères, que la religion ne consiste pas dans de vaines formes.

Il ne connaît point de distinction de castes ; et il n'en pourrait établir, car il est la dernière conséquence et non la base d'un système social. On verra dans le cours de cette narration, comment ces qualités diverses se manifestent chez quelques-uns des individus de cette classe où elles sont le plus fortement empreintes.

Ismaël Bush avait passé la totalité de sa vie, c'est-à-dire plus de cinquante ans, sur les frontières de la société américaine. Il se vantait de n'avoir jamais établi son domicile dans un endroit où il ne lui fût pas libre d'abattre tous les arbres que du seuil de sa porte son œil pouvait découvrir; d'avoir rarement laissé pénétrer les représentants de la loi dans ses plantations, et de n'avoir jamais entendu volontairement le son de la cloche d'une église. Ses efforts excédaient rarement ses besoins, qui étaient ceux des gens de sa classe, et auxquels il manquait rarement de pourvoir. Il n'avait de respect que pour une seule science, celle de la médecine, parce qu'il était étranger à toute application de l'intelligence qui n'avait pas les sens pour objet. Par déférence pour cette branche spéciale de connaissances, il avait prêté l'oreille aux propositions d'un médecin que son goût pour l'histoire naturelle poussait à profiter des inclinations migratoires d'Ismaël Bush. Il avait cordialement admis le docteur dans sa famille, ou plutôt sous sa protection, et ils avaient voyagé ensemble jusqu'à cet endroit de la Prairie, dans la plus parfaite intelligence. Ismaël même se félicitait fréquemment avec sa femme d'avoir un compagnon de voyage dont la présence serait si utile dans leur nouveau séjour quel qu'il fût, jusqu'à ce que la famille fût complétement acclimatée. Toutefois les occupations du naturaliste l'éloignaient, quelquefois pendant plusieurs jours, de la route directe de l'émigrant, qui semblait n'avoir habituellement d'autre guide que le soleil. Bien des gens se seraient trouvés heureux d'avoir été absents lors de l'invasion périlleuse des Sioux, ce qui était arrivé en effet à Obed Bat (ou, comme il aimait beaucoup à s'entendre appeler, Battius), docteur en médecine, membre de plusieurs sociétés savantes américaines, l'aventureux naturaliste en question.

Quoique la nature indolente d'Ismaël n'eût pas été complétement réveillée, il n'en était pas moins vivement choqué des libertés qu'on venait de prendre avec sa propriété. Toutefois il s'endormit, parce que c'était l'heure fixée pour le sommeil, et parce qu'il savait combien seraient inutiles maintenant tous les efforts qu'il pourrait faire pour recouvrer ses animaux. Il connaissait aussi trop bien sa situation présente pour s'exposer à perdre ce qui lui restait en essayant de reprendre ce qu'il avait perdu. Les sauvages habitants de la Prairie étaient grands amateurs de chevaux, mais leur goût pour un grand nombre d'autres articles restés encore en la possession des voyageurs, n'était pas moins connu. C'était un stratagème fort communément employé de disperser les troupeaux afin de profiter du désordre. Mais sur ce point spécial, Mahtori n'avait pas suffisamment évalué la prudence de l'homme qu'il avait attaqué. On a déjà vu avec quel flegme l'émigrant avait appris son désastre, il nous reste maintenant à faire connaître les résultats de ses mûres délibérations. Quoiqu'il y eût dans le camp plus d'un œil lent à se fermer, et plus d'une oreille attentive au moindre bruit, un calme profond continua d'y régner pendant le reste de la nuit. Le silence et la fatigue remplirent leur office accoutumé, et avant l'aurore tout dormait, à l'exception des sentinelles. Comment ces indolents factionnaires s'acquittèrent-ils de leur devoir postérieurement à l'attaque des Sioux, c'est ce qu'on n'a jamais su, attendu qu'il n'arriva rien qui pût signaler leur paresse ou leur vigilance. Mais au moment où l'aube parut, et quand le ciel vint à réfléchir cette lueur blanchâtre sur la plaine assombrie, le frais visage d'Hélène, où restaient néanmoins encore des signes d'inquiétude et d'effroi, parut au-dessus de la masse confuse que formaient les enfants endormis; car c'était au milieu d'eux qu'elle s'était glissée lors de son retour furtif au camp. Se levant avec précaution, elle passa légèrement entre les corps étendus à terre, et d'un pas toujours circonspect, se dirigea jusqu'aux limites du campement. Là elle s'arrêta pour écouter; longtemps avant que les yeux appesantis des sentinelles eussent le temps de distinguer sa taille légère, elle s'était déjà glissée dans la prairie et bientôt elle attint le sommet de l'éminence voisine. Alors Hélène prêta longtemps et attentivement l'oreille; mais c'était pour entendre de tout autres sons que le souffle de l'air du matin qui agitait faiblement l'herbe à ses pieds. Elle songeait à revenir sur ses pas, trompée dans son attente, lorsqu'un bruit de pas troubla le silence de la prairie. Elle s'avança aussitôt et vit à quelque distance se dessiner un individu qui gravissait l'éminence du côté opposé au camp, et paraissait l'avoir aperçue elle-même. Déjà elle avait prononcé le nom de Paul, et déjà elle commençait à lui adresser la parole avec cette vivacité qu'une affection satisfaite donne à la voix de la femme, quand tout-à-coup la jeune fille recula confuse et dit froidement : — Je ne m'attendais pas, docteur, à vous voir à pareille heure. — Toutes les heures et toutes les saisons, ma bonne Hélène, sont indifférentes au véritable ami de la nature, répondit un petit homme, d'une taille frêle, d'une activité extraordinaire, un peu sur le retour de l'âge, et dont le vêtement offrait un bizarre mélange d'étoffes de laine et de peaux.

Il s'approcha d'elle avec la familiarité d'une vieille connaissance, et ajouta : — Celui qui ne sait rien admirer, à la lueur de ce crépuscule, ignore une grande portion des jouissances que lui offre le Seigneur. — Vous avez raison, dit Hélène qui se rappela soudain la nécessité de justifier sa présence hors du camp à cette heure indue; je sais des gens qui trouvent à la terre un aspect plus agréable, contemplée pendant la nuit que vue à la lumière du plus brillant soleil. — Ah ! ce sont des gens chez qui l'organe de la vue est trop convexe. Mais celui qui veut étudier les habitudes actives de la race féline, ou de la variété des albinos, doit sortir à cette heure. Je suis persuadé qu'il y a des hommes qui préfèrent regarder les objets au crépuscule par la simple raison qu'ils voient mieux à cette heure de la journée. — Est-ce par ce motif que vous vous mettez si souvent en campagne pendant la nuit? — Je sors pendant la nuit, ma chère enfant, parce que la terre, dans ses révolutions diverses, ne laisse la lumière du soleil que la moitié du temps sur un méridien donné, et parce que ma besogne ne peut s'effectuer qu'en douze ou quinze heures consécutives. Or, j'ai été deux jours absent de la famille, à la recherche d'une plante connue pour exister sur les bords des affluents de la Platte, et dans cet intervalle je n'ai pas vu un brin d'herbe que je ne l'aie dénommé et classé. — Vous avez eu du malheur, docteur, mais... — Du malheur! répéta le petit homme en se rapprochant encore davantage d'Hélène, et en produisant ses tablettes avec un air de triomphe étrangement mêlé d'une humilité affectée ; non, non, miss Hélène ! je suis loin d'être à plaindre, à moins qu'on ne plaigne un homme dont la fortune est faite, dont la réputation peut être considérée comme établie pour toujours, dont le nom ira à la postérité avec celui de Buffon ; que dis-je, Buffon? un compilateur, un savant qui a fondé sa gloire sur les travaux des autres ! Non, je marcherai de pair, *pari passu*, avec le Suédois Solander, qui acheta sa science à force de sueurs et de privations ! — Avez-vous découvert une mine, docteur Bat? — Bien plus qu'une mine, un trésor monnayé, ma fille, et qui peut avoir cours immédiatement. Ecoutez. Après mes recherches infructueuses, je m'occupais à décrire l'angle nécessaire pour intersecter la ligne de la marche de votre oncle, quand j'entendis un son semblable à l'explosion produite par des armes à feu. — Oui, s'écria vivement Hélène; une alerte !.. — Et vous me crûtes perdu, continua l'homme de science trop préoccupé de ses propres idées pour comprendre le sens de cette interruption ; mais il n'y avait rien à craindre de pareil. Je traçai ma base : à l'aide du calcul je connaissais la longueur de la perpendiculaire, et pour tirer l'hypoténuse, je n'avais plus qu'à former mon angle. Je conjecturai que c'était pour m'appeler qu'on faisait des décharges de mousqueterie ; je changeai donc de route et marchai dans la direction du bruit, non que j'ajoute plus de foi ou même autant de foi aux rapports des sons qu'aux calculs mathématiques, mais je craignais que quelques-uns des enfants n'eussent besoin de mes services. — Ils sont tous heureusement... — Ecoutez ! interrompit le docteur oubliant déjà sa sollicitude passagère pour ses malades, et ne songeant plus qu'à l'objet bien autrement important qui le préoccupait. J'avais traversé une vaste étendue de prairie ; car le son est porté à une grande distance lorsque peu d'obstacles l'arrêtent, quand j'entendis un bruit de pas, comme ceux des bisons frappant la terre de leurs pieds. Alors je vis de loin une troupe de quadrupèdes qui montaient et descendaient les collines; animaux qui n'auraient jamais été ni connus ni décrits, sans le fortuné hasard qui les offrit à ma vue. L'un d'eux, et c'était un noble spécimen, s'était dans sa course un peu écarté de ses compagnons. Le troupeau s'étant dirigé de mon côté, l'animal solitaire suivit l'impulsion donnée, ce qui le conduisit à cinquante pas de l'endroit où je me tenais. Je profitai de l'occasion, et grâce à mon briquet et à ma lampe, je le décrivis sur le lieu même. En ce moment, Hélène, j'aurais donné mille dollars pour un seul coup de la carabine de l'un de nos garçons. — Vous portez un pistolet, docteur, pourquoi n'en avoir pas fait usage? dit la jeune fille avec distraction, pendant que ses regards inquiets erraient sur la Prairie; mais elle restait à la même place et ne demandait pas mieux que d'y être retenue. — Il n'est chargé que de particules de plomb extrêmement fines; il n'est adapté qu'à la destruction des gros insectes et des reptiles. Non, je fis beaucoup mieux que d'entreprendre un combat dont je ne serais pas sorti vainqueur : je couchai cet événement sur mon journal, en notant toutes les particularités avec la précision nécessaire à la science. Je vais, Hélène, vous en donner lecture ; vous êtes une bonne fille, vous aimez l'étude, et en retenant ce que vous apprenez de cette manière, vous pouvez rendre de grands services à la science dans le cas où il m'arriverait quelque malheur. En effet, ma chère Hélène, ma profession a ses dangers comme celle du guerrier. Cette nuit même, ajouta-t-il en jetant involontairement un regard derrière lui, le principe de la vie a été en grand danger et a failli s'éteindre. — Et quelle en a été la cause ? — Le monstre que j'avais découvert. Il s'est approché de moi, et à mesure que je reculais il continuait à avancer. J'ai la conviction que je ne dois la vie qu'à ma petite lampe. Tout en écrivant, je la tenais entre la bête et moi, et elle me servait tout à la fois de luminaire et de bouclier. Mais vous allez entendre la description de l'animal, et alors vous pourrez juger des risques que nous autres promoteurs

de la science, nous courons chaque jour pour le service du genre humain.

Le naturaliste ouvrit alors ses tablettes et entreprit de lire du mieux qu'il put, à la douteuse clarté que le firmament projetait sur la plaine; toutefois il crut devoir faire précéder sa lecture de quelques mots d'introduction. — Écoutez, ma fille, et vous saurez de quel trésor j'ai eu le bonheur d'enrichir les pages de l'histoire naturelle. — Est-ce donc une créature de votre invention? répondit Hélène, interrompant ses inutiles recherches, et tournant tout à coup sur l'homme scientifique ses grands yeux bleus remplis d'une malice enjouée, comme pour s'amuser du faible du docteur. — Est-il au pouvoir de l'homme de donner la vie à la matière? Plût à Dieu qu'il en fût ainsi! vous ne tarderiez pas à voir une *historia naturalis americana* qui ferait la nique aux impudents imitateurs du Français Buffon! Il y aurait de grands perfectionnements à effectuer dans la formation de tous les quadrupèdes, de ceux-là surtout qui ont le don de l'agilité. Deux des membres inférieurs devraient être établis d'après le principe du levier; ce pourrait être des roues telles qu'on les fait à présent; cependant je suis encore incertain si ce perfectionnement devrait s'appliquer aux pattes de devant ou de derrière, d'autant plus que j'ignore aussi, des deux efforts d'action et d'impulsion, quel est celui qui exige la plus grande force musculaire. On pourrait, par une exsudation naturelle de l'animal, vaincre la difficulté du frottement et obtenir une force beaucoup plus grande. Mais tout cela est sans objet, du moins pour le moment, ajouta-t-il avec un soupir; puis rapprochant ses tablettes de ses yeux, il se mit à lire à haute voix ce qui suit: « 6 octobre 1805... C'est tout bonnement la date que, j'ose le dire, vous savez tout aussi bien que moi... *Quadrupède* vu à la clarté des étoiles, et à l'aide d'une lampe de poche, dans les Prairies de l'Amérique septentrionale... Pour la latitude et le méridien, voir le journal... *Genus*, inconnu: en conséquence nommé, d'après l'auteur de la découverte (*Bat*, chauve-souris), et l'heureuse coïncidence qui l'a fait découvrir le soir, *Vespertilio horribilis americanus*. *Dimensions* (par estimation), dans sa *plus grande longueur*, onze pieds; *hauteur*, six pieds; *tête* droite; *narines* expansives; *yeux* expressifs et fiers; *dents* en scie et abondantes; *queue* horizontale, flottante et légèrement *féline*; *pieds* grands et velus; *talons* crochus, longs et dangereux; *oreilles* imperceptibles; *cornes* longues, divergentes et formidables; *couleur* gris-cendré avec des taches ardentes; *voix* sonore, martiale, effrayante; *habitudes* aggrégatives, carnivores, farouches. Voilà, s'écria Obed, quand il eut terminé cette description pompeuse, voilà un animal qui va très probablement disputer au lion son titre de roi des animaux. — Je n'ai pas compris tout ce que vous venez de dire, docteur Battius, répondit la malicieuse Hélène qui connaissait le faible du philosophe, et se plaisait à lui donner un titre qu'il aimait tant à entendre; mais si la prairie est infestée de pareils animaux, je n'oserai plus m'aventurer hors du camp. — Vous avez bien raison, dit le naturaliste en se rapprochant d'elle, et en baissant la voix de manière à trahir un défaut d'assurance plus manifeste qu'il ne l'eût désiré. Jamais mon système nerveux n'avait été soumis à pareille épreuve. Il y eut un moment, je l'avoue, où le *fortiter in re* chancela devant un aussi terrible ennemi, mais l'amour de la science me soutint et je sortis triomphant. — Votre langage est si différent de celui que nous parlons dans le Tenessée, dit Hélène en s'efforçant de garder son sérieux, que je ne puis trop bien vous comprendre. Si je ne me trompe, vous voulez dire que vous vous êtes senti un peu cœur de poule. — Comparaison absurde qui provient de l'ignorance où nous sommes sur la constitution de ce bipède. Le cœur d'une poule est dans une juste proportion avec ses autres organes, et la femelle du gallinacée est dans l'état de nature un oiseau courageux. Hélène, ajouta-t-il d'un air si solennel qu'il fit quelque impression sur la jeune fille attentive, j'ai été pousuivi, relancé et mis dans un péril sur lequel je dédaigne d'insister... Que vois-je?

Hélène tressaillit; car le sérieux et la naïve sincérité de son compagnon avaient produit même sur son esprit disposé à l'enjouement un certain degré de crédulité. Regardant du côté que lui indiquait le docteur, elle vit effectivement un animal qui courait dans la prairie et s'approchait rapidement de l'endroit où ils étaient. Le jour n'était pas encore assez avancé pour qu'elle pût distinguer sa forme et son espèce, mais elle en voyait assez pour présumer que ce devait être quelque animal sauvage et redoutable. — Il vient, il vient! s'écria le docteur en portant machinalement la main sur des tablettes pendant que ses jambes tremblaient sous lui, et qu'il faisait tous ses efforts pour les raffermir un peu. Maintenant, Hélène, la fortune m'offre une occasion favorable pour corriger les erreurs que j'ai pu commettre dans une description faite au clair de la lune... Voyons un peu... Couleur gris-cendré... point d'oreilles... cornes d'une excessive longueur.

Sa voix tremblante et sa main incertaine furent tout-à-coup arrêtées par un rugissement ou plutôt par un cri de l'animal, assez terrible pour intimider un cœur plus courageux que celui du naturaliste. Ce cri se prolongea dans la prairie en cadences sauvages et étranges, auxquelles succéda un silence que vint seulement interrompre un franc et cordial éclat de rire, parti de la bouche harmonieuse d'Hélène Wade. En même temps le naturaliste restait muet d'étonnement, et un âne venait le flairer, sans qu'il fit la moindre résistance, ou qu'il tentât à son approche son fameux bouclier de lumière. — C'est votre âne en personne! s'écria Hélène, dès qu'il lui fut possible de retrouver la parole; c'est votre patiente et laborieuse monture.

Le docteur promena des yeux hagards de l'âne à la jeune fille, et de la jeune fille à l'âne, sans laisser échapper aucune autre expression de son étonnement. — Refuserez-vous de reconnaître un animal qui vous a rendu de si longs services? continua Hélène sans pouvoir réprimer tout-à-fait sa gaîté; un animal qui vous a si doucement porté et qui, je vous l'ai entendu dire cent fois, était aimé de vous comme un frère! — *Asinus domesticus!* s'écria le docteur, reprenant haleine comme un homme qui avait failli être suffoqué. Le genre ne saurait être douteux, et je soutiendrai toujours que cet animal n'appartient pas à l'espèce chevaline. C'est indubitablement l'*asinus* lui-même, Hélène Wade, mais ce n'est pas le *vespertilio horribilis* de la prairie! Je vous assure, jeune fille, que ce sont des animaux bien différents, et diversement caractérisés sur tous les points importants. Celui-là était carnivore, ajouta-t-il, en jetant les yeux sur la page ouverte de ses tablettes; celui-ci est granivore: *habitudes* farouches; *habitudes* patientes, sobres; *oreilles* imperceptibles; *oreilles* allongées; *cornes* divergentes, etc; *cornes* nulles.

Il fut interrompu par un nouvel éclat de rire d'Hélène, qui le rappela un peu à lui-même. — L'image du *vespertilio* était encore sur la rétine, dit l'investigateur émerveillé des secrets de la nature, avec une intention tant soit peu apologétique, et dans ma distraction, j'ai pris mon fidèle animal pour le monstre nocturne. Toutefois je m'étonne grandement de voir mon âne courir ainsi par les champs.

Hélène lui fit alors le récit détaillé de l'attaque et de ses résultats. Elle décrivit la manière dont les animaux effrayés s'étaient précipités hors du camp et dispersés dans la prairie. Sans s'exprimer en termes précis, elle eut soin de faire naître dans l'esprit du docteur la très forte probabilité que ce qu'il avait pris pour des bêtes sauvages, n'était autre chose que le troupeau fugitif d'Ismaël; elle termina par des lamentations sur cette perte, et par quelques remarques très naturelles sur la position critique qui en résulterait pour la famille. Le naturaliste l'écouta dans un étonnement silencieux, sans interrompre son récit et sans laisser échapper une seule exclamation de surprise. Toutefois, l'œil perçant de la jeune fille observa que, tandis qu'elle parlait, la page importante fut arrachée des tablettes: ainsi, l'illusion du naturaliste s'était entièrement dissipée. Depuis ce moment, le monde savant n'a pas entendu parler du *vespertilio horribilis americanus*, et les sciences naturelles ont irrévocablement perdu un important anneau de cette grande chaîne animée qui joint, dit-on, le ciel et la terre, et dans laquelle la place de l'homme est, à ce qu'on assure, si rapprochée de celle du singe. Lorsque le docteur Bat fut instruit de toutes les circonstances de l'attaque, sa sollicitude prit une direction différente. Il avait laissé sous la garde d'Ismaël divers in-folio et certaines boîtes contenant des spécimens botaniques et des animaux empaillés; et une idée vint tout-à-coup luire à son esprit, c'est que des maraudeurs aussi adroits que les Sioux n'avaient pu manquer cette occasion de le dépouiller de ses trésors. Tout ce qu'Hélène put dire pour calmer ses appréhensions fut inutile, et ils se séparèrent, lui pour se délivrer de ses doutes et de ses craintes, elle pour regagner mystérieusement, comme elle en était sortie, la tente silencieuse et solitaire.

—

CHAPITRE VII.

Le jour venait de se lever sur l'immense solitude de la prairie. L'entrée du docteur Bat dans le camp, et surtout les lamentations bruyantes que lui arrachait la perte qu'il redoutait, éveillèrent la famille de l'émigrant. Ismaël et ses fils, ainsi que son beau-frère à la mine sinistre, ne tardèrent pas à être sur pied, et comme en ce moment l'enceinte du camp s'éclairait des rayons du soleil, ils apprirent toute l'étendue de leur perte. Ismaël, les dents fortement serrées, regarda les chariots immobiles et pesamment chargés; puis ayant jeté un coup d'œil vers le groupe des enfants qui, d'un air effaré, se pressaient autour de leur mère triste et désolée, il sortit dans la plaine, comme si l'air du petit vallon lui eût paru trop lourd pour sa poitrine. Il fut suivi par plusieurs de ses compagnons qui, les yeux fixés sur la sombre expression de son visage, cherchaient à y lire l'indice de leurs mouvements ultérieurs. Tous se rendirent dans un morne silence au sommet de la colline la plus rapprochée, d'où leurs regards pouvaient plonger presque sans obstacle sur l'horizon illimité de la plaine. Ils n'y découvrirent rien qu'un buffle solitaire, qui broutait à quelque distance l'herbe flétrie, et l'âne du docteur qui profitait de sa liberté pour faire un repas plus abon-

dant que de coutume. — Voilà, dit Ismaël, en jetant les yeux sur ce dernier, l'une des créatures que nous ont laissées les coquins, comme pour nous mystifier; l'animal le plus chétif du troupeau! Mes enfants, c'est une rude terre que celle-ci pour y moissonner, et cependant il faut bien se procurer de quoi remplir tant de bouches affamées. — Dans un lieu pareil, le fusil vaut mieux que la houe, répondit l'aîné des fils, en frappant du pied, d'un air de farouche dédain, le sol dur et aride. Ce pays n'est bon qu'à ceux qui préfèrent pour leur dîner des fèves de mendiants à la meilleure homminie. Un corbeau verserait des larmes, s'il lui fallait traverser ce district. — Qu'en dites-vous, Trappeur? interrompit le père, en montrant la trace à peine sensible qu'avait imprimée sur le sol compacte le talon vigoureux de son fils, et en accompagnant ce geste d'un rire farouche. Est-ce un pays de ce genre que doit choisir celui qui n'a jamais importuné le magistrat du comté de ses titres de propriété? — Le sol est plus riche dans les bas-fonds, répondit tranquillement le vieillard; et d'ailleurs, pour arriver à ce territoire stérile, vous avez traversé des millions d'acres où celui qui aime à cultiver la terre pourrait recueillir autant de boisseaux qu'il aurait semé de poignées, et cela sans qu'il lui en coûtât beaucoup de travail. Si c'est du terrain que vous venez chercher, vous avez fait plusieurs centaines de milles de trop, ou il vous en reste encore autant à faire. — Il y a donc plus de choix du côté de l'autre océan? demanda l'émigrant, en étendant la main dans la direction de la mer Pacifique. — Oui, ainsi que je l'ai vu, répliqua le vieillard; en même temps il posa la crosse de sa carabine à terre, et resta immobile, appuyé sur le canon, comme un homme qui se rappelait avec un plaisir mélancolique les lieux qu'il avait visités autrefois. J'ai vu les eaux des deux mers! c'est sur les bords de l'une d'elles que je suis né et que j'ai commencé à grandir comme ce petit gaillard qui se roule par terre. Mes amis, depuis les jours de ma jeunesse, l'Amérique a grandi aussi; elle est devenue une contrée plus vaste que je ne supposais autrefois le monde entier. Pendant soixante-dix ans j'ai habité l'York, soit comme province, soit comme Etat.... vous avez sans doute été dans l'York? — Non, non; je n'ai jamais visité les villes, mais j'ai souvent entendu parler du lieu que vous venez de nommer. Il y a sans doute par là de grands défrichements? — Trop grands! trop grands! Leur hache ne cesse de fatiguer la terre. Quelles collines, quels terrains de chasse, j'ai vus dépouillés des dons du Seigneur, sans remords et sans honte! J'y suis resté jusqu'au moment où le bruit de la hache du bûcheron empêcha d'entendre la voix de mes chiens; alors j'ai pris la route de l'ouest pour y chercher le repos. Je fis là un voyage bien douloureux! quel supplice de ne trouver sur mon passage que des arbres abattus, et de respirer des semaines entières l'atmosphère épaisse des clairières fumantes! Il y a bien loin d'ici à cet Etat d'York! — Il est situé de l'autre côté du vieux Kentucky, à ce que je crois, quoique je n'aie jamais su au juste quelle peut être la distance. — Une mouette de l'occident aurait à fendre l'air pendant un millier de milles avant de trouver la mer de l'est. Cependant un chasseur peut facilement parcourir cette distance, pourvu que l'ombre et le gibier abondent. Il fut un temps où je poursuivais le daim dans les montagnes de la Delaware et de l'Hudson, et où je prenais le castor sur les eaux du lac Supérieur, et tout cela dans la même saison; mais alors j'avais l'œil prompt et sûr, et mes jambes étaient comme celles du chevreuil! La mère d'Hector, ajouta-t-il en caressant le vieux chien couché à ses pieds, était jeune alors, et il fallait la voir courir sur le gibier dès qu'elle sentait la piste! Cette drôlesse-là m'a donné bien de l'occupation. — Etranger, votre chien est vieux, et un coup de crosse sur la tête serait un service à lui rendre. — Le chien est comme son maître, répondit le Trappeur sans paraître avoir entendu l'avis brutal de l'émigrant : il comptera ses jours quand sa tâche sera terminée, et pas avant. A mon sens, toutes choses sont ordonnées dans la création de manière à cadrer l'une avec l'autre : ce n'est pas toujours le daim le plus agile qui dépiste les chiens, ni le bras le plus robuste qui manie le mieux la carabine. Jetez les yeux autour de vous, camarade. Que diront les défricheurs yankis, lorsque, se frayant un chemin des eaux de l'est à celles de l'ouest, ils trouveront qu'une main qui d'un coup peut stériliser la terre a passé sur ce pays pour faire pièce à leur perversité? Ils reviendront sur leurs pas comme un renard qui ruse, et alors l'odeur infecte de leur propre piste leur montrera toute la folie de leur dévastation. Toutefois ce sont là des pensées plus naturelles à celui qui a vu les hivers de quatre-vingts saisons, qu'elles ne sont capables de corriger des hommes absorbés par les plaisirs de leur âge. Vous avez encore plus d'un moment critique à passer avant d'échapper à la ruse et à la haine des Indiens. Ils se disent les légitimes propriétaires de cette contrée, et quand ils ont le pouvoir de faire du mal à un blanc, comme ils en ont toujours la volonté, il est rare qu'ils lui laissent autre chose que la peau dont il est fier. — Vieillard, dit Ismaël d'un ton sévère, à quelle nation appartenez-vous? Votre langue et votre couleur sont d'un chrétien, et néanmoins il semble que vos affections soient pour les peaux rouges. — Toutes les nations me sont à peu près indifférentes. Celle que je chérissais par-dessus toutes les autres a été dispersée comme les sables d'une rivière mise à sec fuient devant le souffle de l'ouragan; il me reste trop peu de vie pour m'accoutumer aux usages des étrangers, comme peut faire celui qui a passé des années entières au milieu d'eux. Cependant je n'ai pas une goutte de sang indien dans les veines, et ce qu'un guerrier doit à sa nation, je le dois au peuple des Etats, quoiqu'à vrai dire, avec leurs milices et leurs bateaux armés, un bras de quatre-vingts ans leur soit peu nécessaire. — Puisque vous avouez votre origine, je vais vous faire une seule question : où sont les Sioux qui ont volé mes bestiaux? — Où est le troupeau de buffles qu'hier matin encore la panthère poursuivait dans cette plaine? Il serait aussi difficile... — L'ami, dit le docteur Battius qui jusque-là avait écouté attentivement, mais qui alors éprouva un désir subit de se mêler à la conversation, je suis fâché de voir un *venator* ou chasseur de votre expérience suivre le courant de l'erreur vulgaire; l'animal dont vous parlez est, à la vérité, une espèce de *bos ferus* (ou *bos sylvestris*, comme les poètes l'ont heureusement nommé); mais malgré sa grande affinité avec le *bubulus* vulgaire, il en est tout-à-fait distinct. Le vrai mot est *bison*, et je vous conseille de vous en servir quand vous aurez occasion de parler de l'espèce. — Bison ou buffle, peu importe! c'est le même animal, quels que soient les noms que vous lui donniez, et... — Pardonnez-moi, vénérable *venator;* comme la classification est l'âme des sciences naturelles, l'animal ou le végétal doit être caractérisé par les particularités de son espèce, qui est toujours indiquée par le nom. — L'ami, dit le Trappeur d'un ton un peu absolu, si l'on appelait la queue d'un castor *mink* (écureuil), offrirait-elle pour cela un plus mauvais dîner? ou mangeriez-vous du loup avec plaisir parce qu'un savant lui aurait donné le nom de gibier?

Comme ces questions s'échangeaient avec beaucoup de vivacité et d'énergie, tout présageait une chaude discussion entre deux hommes dont l'un était exclusivement pratique, et l'autre toute théorie : mais Ismaël jugea convenable de terminer le débat en mettant sur le tapis un sujet qui touchait de beaucoup plus près à ses intérêts immédiats. — Les queues de castor et la chair d'écureuil sont un excellent sujet de conversation devant un feu d'érable et un foyer tranquille, interrompit l'émigrant sans le moindre égard pour la convenance des interlocuteurs; mais il nous faut autre chose maintenant que des mots étrangers, ou des paroles quelconques. Dites-moi, Trappeur, où vos Sioux sont-ils cachés? — Il me serait aussi facile de vous dire la couleur de ce faucon qui vole là haut au-dessus de ce nuage blanc. Quand une peau rouge a frappé son coup, elle n'a pas coutume d'attendre qu'on le lui paie en plomb. — Ces gueux de sauvages croiront-ils en avoir assez quand ils se verront maîtres de tout le troupeau? — La nature est à peu près la même partout, quelle que soit la couleur de la peau qui la couvre. Avez-vous jamais senti votre désir de richesse moins grand après avoir fait une bonne récolte que lorsque vous ne possédiez pas un seul boisseau de blé? Si cela est, vous êtes certainement en contradiction avec tout ce que l'expérience d'une longue vie m'a appris sur la convoitise ordinaire de l'homme. — Parlez clairement, vieil étranger, dit l'émigrant en frappant rudement la terre de la crosse de sa carabine; car son étroite capacité ne pouvait prendre plaisir à une conversation mêlée d'allusions aussi obscures; je vous ai adressé une question bien simple, et je sais que vous pouvez y répondre. — Vous avez raison, je puis y répondre, car j'ai eu trop souvent l'occasion d'observer des dispositions semblables pour me tromper en pareilles matières. Quand les Sioux auront mis les bestiaux en lieu de sûreté, quand ils se seront assurés que vous n'êtes point sur leurs talons, ils viendront comme des loups affamés rôder autour de la proie qu'ils ont laissée. Il se peut aussi qu'ils montrent la nature des grands ours qu'on trouve aux environs des cataractes de la Longue-Rivière, et qu'ils fassent de suite usage de leurs griffes sans s'arrêter à flairer leur proie. — Vous avez donc vu les animaux dont vous parlez! s'écria le docteur Battius qui était resté en dehors de la conversation aussi longtemps que son impatience avait pu le permettre, et qui, ne pouvant plus y résister, prit alors la parole, tenant ses tablettes à la main pour les consulter. Pourriez-vous me dire si l'animal que vous avez rencontré était de l'espèce *ursus horribilis*... *oreilles* rondes.... *front* arqué.... *yeux* dépourvus de la paupière additionnelle si remarquable.... *dents,* six incisives, dont une fausse, et quatre molaires toutes parfaites. — Continuez, Trappeur, interrompit Ismaël; vous croyez donc que nous reverrons les voleurs? — Non, non, je ne les appelle pas voleurs, car c'est l'usage de leur nation, et ce qu'on peut appeler la Loi de la Prairie. — Par le ciel ou l'enfer, j'ai fait cinq cents milles pour trouver un pays où nul ne vint faire tinter à mes oreilles ce mot de Loi, dit Ismaël d'un ton brusque, et je ne suis pas d'humeur à rester paisiblement à la barre avec une peau rouge pour juge. Je vous le dis, Trappeur, tout Sioux que je verrai rôder autour de mon camp, en quelque lieu que ce soit, recevra le contenu de ce vieux Kentucky (et en même temps il agita son fusil d'une manière significative), fût-il décoré de la médaille de Washington. J'appelle voleur celui qui prend ce qui ne lui appartient pas. — Les Tetons, les Paunies, les Konzas, et une douzaine d'autres tribus encore, réclament la propriété de ces plaines désertes. — La nature leur donne un démenti. L'air, l'eau et la terre

ont été adjugés en commun aux hommes, et nul n'a le droit de les fractionner. Il faut que l'homme boive, respire et marche ; et chacun a sur la terre un droit d'usufruit. Pourquoi les ingénieurs des États ne font-ils pas tourner leurs compas et ne tirent-ils point leurs lignes au-dessus de nos têtes aussi bien que sous nos pieds ? Pourquoi ne couvrent-ils pas leurs parchemins de paroles ronflantes, allouant à chaque propriétaire terrier ou plutôt aérien, tant de toises de ciel, assignant à l'un telle étoile pour limite, et à l'autre tel nuage pour y faire tourner son moulin?

L'émigrant, tout en développant son extravagante ironie, se mit à éclater d'un gros rire qui semblait sortir du fond de sa poitrine. Cet accès de sinistre gaieté passa de bouche en bouche et parcourut tout le cercle de ses épais auditeurs. — Allons, Trappeur, continua Ismaël, d'un ton de meilleure humeur, comme un homme qui sentait l'avantage de son côté, nul de nous, je pense, n'a eu grand'chose à démêler avec les titres de propriété, les notaires et les arbres généalogiques ; nous ne parlerons donc pas de ces fadaises. Vous avez fait un long séjour dans cette prairie, et maintenant je vous demande votre avis nettement, sans crainte ni flatterie : si vous étiez à ma place, que feriez-vous?

Le vieillard hésita et sembla ne se décider qu'avec une profonde répugnance à donner l'avis demandé. Néanmoins, comme tous les yeux étaient fixés sur lui, et que, de tout côté, il ne rencontrait que des regards qui semblaient interroger sa physionomie préoccupée, il répondit lentement et d'une voix mélancolique : — J'ai vu verser trop de sang humain dans des querelles frivoles, pour désirer entendre encore la détonnation d'une carabine dirigée contre mon semblable. J'ai passé dix longues années seul dans ces plaines désertes, attendant mon heure, et dans cet intervalle je n'ai point frappé un ennemi moins brut que l'ours gris..... — *Ursus horribilis!* marmotta le docteur.

Le Trappeur s'arrêta au bruit de cette voix, mais voyant que ce n'était qu'une sorte d'éjaculation mentale, il continua : — Moins brut que l'ours gris ou que la panthère des Montagnes-Rocheuses ; sauf pourtant le castor, qui est un animal sage et intelligent, et qui pourrait presque être assimilé à l'homme. Que vous conseillerai-je? La femelle du buffle elle-même combat pour ses petits. — Il ne sera pas dit qu'Ismaël Bush a moins de tendresse pour ses enfants qu'une brute n'en montre pour les siens. — Et pourtant c'est un lieu bien découvert que celui-ci, pour qu'une douzaine d'hommes y tienne tête à cinq cents. — C'est vrai, répondit l'émigrant, en jetant un coup d'œil sur son étroit campement ; mais on pourrait tirer parti des charriots et des cotonniers.

Le Trappeur secoua la tête d'un air d'incrédulité, et étendant la main vers la plaine ondoyante dans la direction de l'ouest, il répondit : — Du haut de ces collines, une carabine enverrait une balle jusque dans vos cabanes ; que dis-je? du milieu de ce petit bois qui est sur vos derrières, des flèches suffiraient pour vous tenir blottis dans votre terrier. Il faut chercher d'autres moyens ; à trois grands milles d'ici se trouve un endroit où en traversant le désert, je me suis souvent dit qu'on y pourrait tenir pendant des jours et même des semaines entières avec des cœurs courageux et des bras aguerris.

Une sorte de murmure circula parmi les jeunes gens, annonçant d'une manière assez claire qu'ils étaient prêts à entreprendre des tâches plus difficiles. L'émigrant lui-même saisit avidement cette idée que le Trappeur n'avait suggérée qu'avec répugnance, sans doute parce qu'il croyait de son devoir d'observer en cette circonstance une stricte neutralité. Quelques questions directes servirent à obtenir les autres renseignements nécessaires pour le mouvement projeté, et alors Ismaël, qui dans les moments décisifs déployait autant d'énergie qu'il avait d'apathie habituelle, se mit sur le champ à l'œuvre. Toutefois, malgré le zèle et l'ardeur générale, cette tâche était d'une exécution laborieuse et difficile ; on devait tirer à force de bras, à travers une vaste étendue de plaine, les charriots pesamment chargés, sans autres indications pour guider le convoi que l'expérience du vieux Trappeur. Il fallut, pour accomplir ce transport, toute la vigueur gigantesque des hommes, et une lourde tâche fut pareillement imposée aux femmes et aux enfants : pendant que les fils de l'émigrant, répartis autour des charriots, leur faisaient gravir la colline voisine, leur mère et Hélène, entourées du groupe étonné des marmots, les suivaient lentement, chaque individu portant un fardeau proportionné à ses forces et à son âge. Ismaël lui-même surveillait et dirigeait tout; lorsqu'un charriot ralentissait sa marche, il y appliquait aussitôt son épaule robuste, et il continua ainsi jusqu'à ce que les principaux obstacles eussent été vaincus et que le convoi n'eût plus qu'à suivre une route plane et unie. Alors il indiqua la direction que ses fils devaient prendre, leur recommanda de ne pas perdre l'avantage si péniblement obtenu, puis faisant signe à son beau-frère de l'accompagner, ils retournèrent ensemble au camp. Pendant toute la durée de ce mouvement qui exigea une grande heure, le Trappeur, ayant son vieux chien couché à ses pieds, était resté à l'écart, appuyé sur sa carabine, observateur silencieux mais attentif de tout ce qui se passait. De temps à autre un sourire, indice du plaisir qu'il éprouvait à voir se déployer la force gigantesque des jeunes hommes, éclairait sa physionomie rude, musculeuse, mais minée par le temps, et ce sourire semblait un rayon de soleil égaré sur des ruines. Mais lorsque le convoi fut parvenu au sommet de la colline, un nuage de préoccupation et de douleur obscurcit son visage, et il ne resta plus à ses traits que leur expression habituelle de mélancolie tranquille et grave. A mesure que chaque charriot quittait le campement, il le suivait des yeux avec une attention toujours croissante, portant de temps à autre un regard curieux vers la tente écartée qui, ainsi que son charriot spécial, restait toujours à l'écart, dans un oubli apparent. Mais il vit bientôt que l'appel fait par Ismaël à son morose compagnon avait pour objet cette partie mystérieuse de son mobilier.

Après avoir jeté autour de lui un regard circonspect et soupçonneux, l'émigrant, suivi de son compagnon, s'approcha du charriot, et tous deux se mettant à l'œuvre, le firent entrer dans l'enceinte de la tente, de la même manière qu'il en avait été tiré le soir précédent. Tous deux alors disparurent derrière la draperie, et il s'écoula un certain intervalle pendant lequel le vieillard, secrètement ému par un ardent désir d'approfondir ce mystère, se rapprocha insensiblement de la tente jusqu'à ce qu'il n'en fût plus qu'à quelques pas. L'agitation de la toile indiquait la nature de l'occupation de ceux qu'elle cachait, quoiqu'ils gardassent le silence le plus absolu. Sans doute une longue pratique avait familiarisé chacun d'eux avec ses fonctions respectives, car nul signe, nul ordre d'Ismaël n'était nécessaire pour diriger son compagnon. En moins de temps que nous n'avons mis à parler de ces arrangements, ils furent terminés. et les deux hommes reparurent hors de la tente. Trop préoccupé pour s'apercevoir de la présence du Trappeur, Ismaël se mit à détacher la toile fixée à terre, et à la disposer autour du charriot, de manière à en former comme un pavillon entouré d'une draperie flottante. Le cintre voûté tremblait à chaque mouvement imprimé à la voiture, qui, on le voyait, portait de nouveau sa mystérieuse charge. Au moment où l'œuvre fut terminée, le regard sinistre du compagnon d'Ismaël tomba sur l'observateur attentif de leurs mouvements. Laissant aller le timon qu'il avait déjà levé de terre pour occuper la place d'un animal moins raisonnable et peut-être aussi moins dangereux que lui, il s'écria brusquement : — Je suis un imbécile, comme vous le dites souvent! mais regardez vous-même : si cet homme n'est pas un ennemi, je consens à renier mon père et ma mère, à m'appeler Indien et à chasser avec les Sioux!

Le nuage d'où va sortir la foudre n'est pas plus menaçant ni plus sombre que le regard que lança Ismaël à l'importun étranger. Il tourna la tête de tous côtés, comme s'il eût cherché quelque arme assez terrible pour anéantir d'un coup le transgresseur ; puis se rappelant qu'il pourrait plus tard avoir besoin de ses conseils, il fit un effort sur lui-même, et se contenta de dire avec une modération apparente qui le suffoquait presque : — Étranger, je croyais que cette manie de se mêler des affaires des autres était le partage des femmes dans les villes et les colonies, mais je ne savais pas que des hommes accoutumés à vivre en des lieux où il y a place pour tout le monde, s'occupassent à pénétrer les secrets de leurs voisins. A quel homme de loi, à quel shérif comptez-vous vendre vos nouvelles? — Je n'ai guère de relations qu'avec un seul être, et cela pour mes propres affaires, répondit le vieillard sans manifester la moindre crainte, et en montrant le ciel d'un air imposant; il est mon juge et le juge de tous. Il n'a nul besoin que je lui apprenne rien, et votre désir de lui cacher quelque chose ne vous profitera pas, même dans ce désert.

Le ressentiment de ses deux grossiers auditeurs fut réprimé tout à coup par cette réponse simple et le geste solennel qui l'accompagnait. Ismaël resta sombre et pensif; son compagnon jeta un coup d'œil furtif et involontaire vers le firmament paisible qui déployait au-dessus de sa tête son pavillon d'azur, comme s'il se fût attendu à voir briller du haut de la voûte céleste l'œil du Tout-Puissant lui-même. Mais les impressions d'une nature sérieuse sont rarement durables dans les esprits accoutumés à l'irréflexion. L'hésitation de l'émigrant fut donc de courte durée. Toutefois le langage du vieillard, son air ferme et assuré, prévinrent toute invective et peut-être aussi des actes de violence. — Comme ami ou comme camarade, répondit Ismaël d'un ton morose qui trahissait sa mauvaise humeur, mais qui n'avait plus rien de menaçant, il eût été plus digne de donner un coup d'épaule à un de nos charriots, que de venir rôder ici où nul ne peut avoir affaire sans y être appelé. — Je puis, répondit le Trappeur, appliquer le peu de forces qui me restent à ce charriot aussi bien qu'aux autres. — Nous prenez-vous pour des enfants? s'écria Ismaël avec un rire farouche et moqueur; et en même temps, d'un bras vigoureux, il se mit à tirer la petite voiture, qui sembla rouler sur l'herbe avec autant de facilité que si elle eût été traînée par son attelage ordinaire.

Le Trappeur garda la même place, suivant des yeux le charriot qui s'éloignait, et préoccupé d'en deviner le contenu, jusqu'à ce qu'ayant atteint le sommet de la colline, ce véhicule disparut à son tour dans les ondulations de la plaine. Alors il se retourna pour contempler le tableau de désolation qui régnait autour de lui. L'absence de figures humaines eût fait peu d'impression sur un homme

depuis longtemps habitué à la solitude, si l'aspect du camp désert n'eût attesté la présence récente de l'homme et ses habitudes de gaspillage insensé. Secouant la tête d'un air expressif, il leva les yeux vers le vide qu'avaient laissé les arbres abattus, arbres qui maintenant, dépouillés de leur feuillage, n'offraient plus que des troncs étendus à ses pieds. — Oui, se dit-il à lui-même, j'aurais dû le prévoir! Ce n'est pas la première fois que j'ai vu ces choses-là, et cependant j'ai moi-même conduit des étrangers en ce lieu, et je viens encore de leur indiquer le seul endroit semblable qu'il soit possible de trouver à bien des milles à la ronde. Voilà donc les convoitises de l'homme! voilà le résultat de son orgueil, de son gaspillage, de sa perversité! il apprivoise les bêtes des champs pour satisfaire ses futiles besoins, et, après les avoir privées de leur nourriture naturelle, il leur apprend à dépouiller la terre de ses arbres pour apaiser leur faim.

En ce moment un léger bruit dans les buissons vint frapper son oreille et interrompit son monologue. Cédant aux habitudes de tant d'années passées dans le désert, le premier mouvement du vieillard fut d'armer sa carabine, ce qu'il fit avec l'activité et la promptitude de sa jeunesse; mais tout à coup, changeant d'idée, il replaça son arme sous le bras gauche, et reprit son air de résignation mélancolique. — Venez, dit-il à haute voix, venez; oiseau ou animal, vous n'avez rien à craindre de ces vieilles mains. J'ai bu et mangé, pourquoi ôterais-je la vie à un être quelconque, quand mes besoins ne demandent pas ce sacrifice? Le temps viendra bientôt où les oiseaux pourront becqueter ces yeux qui ne les verront pas, et se poser sur mes ossements immobiles; car si toutes les choses matérielles doivent mourir, pourquoi m'attendrais-je à vivre éternellement ici-bas? Venez, venez, vous n'avez rien à craindre de ces mains impuissantes. — Merci de vos paroles rassurantes, vieux Trappeur, s'écria Paul Hover en s'élançant de sa retraite; il y avait dans votre air quelque chose qui ne me plaisait pas quand vous avez porté en avant le canon de votre fusil; car on voyait que les mouvements subséquents vous étaient également familiers. — Vous avez raison, vous avez raison, s'écria le Trappeur en riant intérieurement de satisfaction au souvenir de son ancienne adresse; il fut un temps où, tout vieux et faible que je parais maintenant, peu d'hommes connaissaient mieux que moi les vertus d'un long fusil comme celui que je porte; vous avez raison, jeune homme, il fut un temps où il était dangereux de remuer une feuille à portée de mon oreille; où, ajouta-t-il en baissant la voix et en prenant un air sérieux, il n'était pas prudent à un Mingo de laisser voir la prunelle de son œil dans une embuscade. Vous avez entendu parler des Mingos rouges? —J'ai entendu parler des minks (espèce d'écureuils), dit Paul prenant le vieillard par le bras et l'entraînant doucement du côté du bois, tandis qu'il promenait autour de lui des regards inquiets afin de s'assurer qu'il n'était pas observé; de vos minks noirs ordinaires, mais jamais d'un mink rouge ou d'autre couleur. — Bon Dieu! continua le Trappeur en secouant la tête et en riant à sa manière concentrée; il prend un animal pour un homme! Il est vrai de dire qu'un Mingo est très peu supérieur à un animal; il vaut même moins quand le rhum et l'occasion agissent sur lui. Il y avait entre autres ce Huron des lacs supérieurs que j'ai descendu de son juchoir sur les rochers de la montagne, derrière l'Horican.....

Sa voix se perdit dans le taillis où, tout en parlant, il s'était laissé conduire par Paul sans opposer la moindre résistance, et tout entier absorbé par ses pensées qui le reportaient à un demi-siècle en arrière dans l'histoire du pays.

—

CHAPITRE VIII.

Pour éviter des détails qui fatigueraient le lecteur, nous le prierons simplement d'admettre qu'il s'est écoulé une semaine entre la dernière scène du chapitre précédent et les événements que nous allons raconter. La saison était sur le point de subir un changement; la verdure de l'été faisait rapidement place à la livrée rougeâtre et bariolée de l'automne; les cieux étaient couverts de nuages amoncelés en masses et fouettés par les vents. Parfois le ciel apparaissait dans sa gloire, inaccessible aux luttes passagères qui agitent l'atmosphère de l'homme. Au-dessous, la brise balayait les prairies nues et sauvages avec une violence dont on ne trouve point d'exemple dans les pays moins découverts. Il eût été facile d'imaginer, au siècle de la Fable, que Borée avait permis à ses ministres de s'échapper de leurs cavernes, et que maintenant ils se déchaînaient en toute liberté dans des solitudes où nul arbre, nul ouvrage de l'homme, nulle montagne, nul obstacle d'aucune sorte ne s'opposait à leurs ébats.

Quoique la nudité du terrain pût être considérée également comme le signe distinctif du lieu où nous allons transporter la scène de cette histoire, il n'était pas entièrement dépourvu des traces de la vie humaine. Au milieu des ondulations monotones de la prairie, un rocher aride et escarpé s'élevait au bord d'un petit courant d'eau qui, après de longs détours dans la plaine, allait se réunir à l'un des nombreux affluents du Père des fleuves. A la base de cette éminence se trouvait une sorte d'enfoncement bordé encore d'un taillis d'aulnes et de sumacs, et qui semblait avoir été autrefois l'emplacement d'un petit bois: les arbres eux-mêmes avaient été transportés au sommet du rocher voisin. Tels étaient les vestiges de la présence de l'homme, que ce lieu présentait aux regards. D'en bas on ne distinguait qu'une sorte de parapet composé de troncs d'arbres et de pierres, entremêlés de manière à épargner tout travail inutile; quelques toits très bas, faits d'écorce et de branchages; çà et là une barrière, placée aux points les plus accessibles: enfin, au sommet d'une petite pyramide qui se projetait de l'un des angles du rocher, on apercevait une petite tente dont la toile brillait de loin comme un voile de neige; ou plutôt on eût dit un drapeau sans tache, confié au courage de la garnison d'une noble citadelle. Il n'est pas nécessaire d'ajouter que cette grossière et bizarre forteresse était le lieu où s'était retiré Ismaël Bush après le vol de ses bestiaux.

Le jour où se trouve maintenant transporté ce récit, l'émigrant, debout près de la base de ce même rocher, et appuyé sur sa carabine, jetait sur le sol stérile un regard où le dégoût et le désappointement étaient fortement mêlés. — Il est temps de changer notre nature, dit-il au frère de sa femme qui était presque toujours auprès de lui; il est temps que nous devenions des animaux ruminants au lieu de gens accoutumés à se nourrir comme des chrétiens et des hommes libres; j'estime, Abiram, que vous pourriez trouver ainsi votre subsistance et devancer à la course tous les autres animaux qui broutent l'herbe. — Ce pays ne saurait nous convenir, répondit l'autre qui ne goûtait que médiocrement les plaisanteries forcées de son parent, et il est bon de se rappeler que la paresse du voyageur allonge le voyage. — Voudriez-vous me voir traîner une charrette à travers ce désert pendant des semaines ou même des mois entiers? reprit Ismaël, qui, comme tous les hommes de cette classe, était capable d'incroyables efforts dans l'occasion, mais dont l'apathie habituelle était trop grande pour qu'une proposition offrant tant de fatigues en perspective pût être de son goût: je comprends que des gens qui vivent dans les pays cultivés se hâtent de regagner leur demeure; mais, grâce à Dieu, ma ferme est trop vaste pour que son maître manque jamais d'un lieu de repos. — Puisque la plantation est de votre goût, il ne vous reste plus qu'à faire la récolte. — Cela est plus aisé à dire qu'à exécuter dans ce coin de nos domaines. Je vous dis, Abiram, qu'il faut partir pour plus d'une raison: vous le savez, je fais rarement un marché, mais toujours je remplis mes engagements mieux que des gens qui écrivent leur contrat sur un chiffon de papier; il y a encore une centaine de milles à faire pour compléter la distance à laquelle je me suis engagé de vous conduire.

En parlant ainsi l'émigrant leva les yeux vers la tente qui couronnait le sommet de la forteresse. Ce regard fut compris par son compagnon, lequel y répondit par un autre coup d'œil; et en vertu de quelque influence secrète qui agissait sur leurs intérêts ou leurs sentiments, ce mouvement suffit pour rétablir entre eux une harmonie incessamment prête à se rompre. — Je le sais, dit Abiram, et je le sens jusque dans la moelle des os; mais je me rappelle trop bien le motif qui m'a fait entreprendre ce maudit voyage pour oublier la distance qui me sépare du terme. Ce que nous avons fait ne profitera ni à vous ni à moi, à moins que nous ne complétions ce que nous avons si bien commencé. Oui, c'est là, je pense, la doctrine du monde entier: je me rappelle avoir entendu dire à un prédicateur qui voyageait dans l'Ohio, que si un homme vivait avec la foi pendant cent ans, puis se détournait de son œuvre pendant un seul jour, son compte serait réglé d'après le dernier coup de rabot, et que, dans le règlement final, le bien serait mis de côté, et le mal seul admis dans la balance. — Et vous avez cru ce que vous débitait cet hypocrite affamé? — Qui vous dit que je l'ai cru? répondit Abiram avec un air de matamore à travers lequel perçait un sentiment de crainte. Est-ce croire que de raconter comment un drôle... et pourtant, Ismaël, il se pourrait que cet homme fût sincère après tout. Il nous disait que le monde n'était effectivement autre chose qu'un désert, et qu'il n'y avait qu'une seule main qui pût guider l'homme dans ce labyrinthe de biens et de maux.—Abiram, trêve de doléances! Abiram, soyez homme. Allez-vous donc vous mettre à prier? Mais, d'après votre propre doctrine, que servira d'adorer Dieu cinq minutes et le diable une heure? Ecoutez, mon ami; je ne suis pas un grand agriculteur, mais il est une leçon que j'ai apprise à mes dépens; c'est que pour faire une bonne récolte, même sur le sol le plus riche, il faut beaucoup de travail; vos prédicateurs nazillards comparent souvent la terre à un champ de blé, et les hommes qui l'habitent à la récolte de ce champ. Or, je vous dis, Abiram, que vous ne valez guère mieux que le chardon et l'ivraie.

Le regard hostile qui s'échappa de l'œil chagrin d'Abiram annonçait l'irritation de son esprit; mais il s'abaissa bientôt devant la physionomie impassible de l'émigrant, et il fut facile de voir combien l'esprit courageux de ce dernier avait obtenu d'ascendant sur la nature rampante de son compagnon. Satisfait de cette supériorité qui était trop apparente et qu'il avait trop souvent exercée dans des occasions

semblables pour qu'il eût des doutes sur sa portée, Ismaël continua froidement la conversation en la ramenant d'une manière plus directe sur ses projets ultérieurs. Vous reconnaîtrez du moins qu'il est juste de payer chacun dans sa propre monnaie, et, puisqu'on m'a volé mes bestiaux, de réparer cet échec en prenant bête pour bête; car lorsqu'un homme se donne la peine de conclure un marché pour les deux parties, c'est un imbécille s'il ne s'adjuge pas quelque chose par manière de commission.

Au moment où l'emigrant faisait cette déclaration d'une voix haute et ferme qui se ressentait un peu de l'humeur du moment, quatre ou cinq de ses fils qui étaient appuyés contre la base du rocher, s'avancèrent de ce pas indolent particulier à la famille. — J'ai appelé Hélène Wade, qui fait sentinelle au haut du roc, afin de savoir si elle n'aperçoit rien dans la plaine, dit l'aîné des jeunes gens; pour toute réponse elle a secoué la tête. Pour une femme, Hélène est économe de paroles; elle pourrait être un peu plus polie sans faire tort le moins du monde à son joli minois.

Ismaël leva les yeux vers l'endroit où la jeune fille ainsi accusée faisait le guet avec une attention inquiète. Elle était assise au bord du roc, à côté de la petite tente, et à cent pieds au moins au-dessus du niveau de la plaine. On ne pouvait guère distinguer à cette distance que les contours de sa personne, sa belle chevelure blonde flottant au gré du vent sur ses épaules, et l'attitude fixe, et en apparence immobile, qu'elle gardait en dirigeant son regard sur quelque point reculé de la prairie. — Qu'y a-t-il, Hélène? cria Ismaël en dominant de sa voix puissante le bruit du vent; voyez-vous quelque chose de plus que les chiens sauvages qui parcourent la plaine?

Les lèvres de l'attentive Hélène s'entr'ouvrirent, elle se leva de toute la hauteur de sa taille délicate, paraissant toujours occupée à contempler un objet inconnu; mais, si elle parla, sa voix ne put être entendue à travers le mugissement des vents. — Il est certain que cette enfant voit quelque chose de plus qu'un buffle ou un animal de la prairie, continua Ismaël. Eh bien! êtes-vous sourde? Hélène, entendez-vous? J'espère que c'est une bande de peaux rouges qu'elle aperçoit, car je serais charmé d'avoir l'occasion de les payer de leurs anciennes bontés, à la faveur de ces troncs d'arbres et de ces rochers.

Ismaël avait accompagné ces menaces de gestes correspondants. Ensuite, il avait ramené ses regards sur le cercle de ses fils, non moins résolus que lui, et avait attiré ainsi leur attention jusque-là concentrée sur Hélène; mais lorsqu'ils se retournèrent tous pour examiner de nouveau les mouvements de la charmante sentinelle, la place qu'elle venait d'occuper était vide. — Aussi vrai que je suis un pécheur, s'écria d'un ton extraordinairement animé Asa, habituellement le plus flegmatique des enfants d'Ismaël, Hélène a été emportée par le vent!

Ces mots produisirent une sensation qui aurait pu faire présumer que les yeux bleus et riants, les blonds cheveux et les joues vermeilles d'Hélène, n'avaient pas été sans influence sur les lourdes natures des jeunes gens; et ils échangèrent des regards d'étonnement stupide mêlé de commisération, tandis que leurs yeux se reportaient vers le roc abandonné. — C'est très possible, ajouta un autre; elle était tout au bord du précipice, et depuis plus d'une heure j'avais envie de l'avertir du danger. — N'est-ce point un de ses rubans que je vois flotter là-bas à l'angle de la colline? cria Ismaël. Ah! qu'est-ce que je vois remuer du côté de la tente? Ne vous ai-je pas dit à tous... — Hélène! c'est Hélène! interrompirent à la fois tous les jeunes gens; et en effet, au même moment elle reparut comme pour mettre fin à leurs conjectures et calmer leur étrange étonnement.

En sortant de dessous la draperie de la tente, Hélène s'avança d'un pas léger et intrépide au poste périlleux qu'elle avait déjà occupé, et montra du doigt la prairie, paraissant parler d'une voix animée et rapide à quelque auditeur invisible. — Hélène est folle! dit Asa d'un ton où il y avait quelque dédain et pourtant un intérêt marqué. Elle rêve les yeux ouverts, et s'imagine voir quelqu'une de ces farouches créatures aux noms étranges, dont le docteur lui parle fréquemment. — Peut-être a-t-elle aperçu un éclaireur des Sioux, dit Ismaël en abaissant son regard vers la plaine.

Mais quelques mots prononcés à voix basse par Abiram lui firent relever les yeux justement à temps pour voir que la draperie de la tente était agitée d'un mouvement qui semblait avoir une autre cause que le vent. — Qu'elle le fasse, si elle l'ose! murmura Ismaël entre ses dents. Abiram, on me connaît trop bien pour se jouer à moi. — Regardez vous-même; si le rideau n'est pas soulevé, je n'y vois pas mieux qu'un hibou à la clarté du jour.

Ismaël frappa violemment la terre de la crosse de sa carabine, et poussa un cri qu'Hélène eût pu facilement entendre, si son attention n'eût pas été tout entière à l'objet lointain qui l'attirait d'une manière inexplicable. — Hélène, continua l'émigrant, retirez-vous, folle; voulez-vous attirer le châtiment sur votre tête. Hélène, m'entendez-vous? Il faut qu'elle ait oublié sa langue maternelle; voyons si elle en comprend une autre.

Ismaël porta son fusil à la hauteur de son épaule, et l'instant d'après il en dirigea le canon vers la cime du roc; avant qu'on pût lui adresser un seul mot de remontrance, une flamme brillante avait jailli en même temps que la détonation. Hélène tressaillit comme un chamois effrayé, et poussant un cri perçant, elle s'élança dans la tente avec une rapidité qui laissait craindre que sa désobéissance n'eût été punie d'une manière trop grave. L'acte de violence de l'émigrant avait été trop soudain et trop inattendu pour qu'on pût l'empêcher; mais à peine le coup fut-il parti que ses fils manifestèrent d'une manière non équivoque l'impression qu'il avait produite sur eux. Des regards farouches furent échangés, et tous laissèrent échapper à la fois un murmure de désapprobation. — Père, qu'a fait Hélène? dit Asa avec une vivacité surprenante; pourquoi tirer sur elle comme sur un daim ou un loup affamé? — Elle a mal agi, répondit-il brusquement; et en même temps la froide expression de son regard témoignait combien peu il était ému du mécontentement mal dissimulé de ses fils. Elle a mal agi, mon enfant, mal agi; ayez soin que le désordre ne se propage pas. — Le traitement que mériterait un homme n'est point celui qui convient pour une fille craintive. — Asa, vous êtes un homme, et vous vous en êtes vanté souvent; mais rappelez-vous que je suis votre père et votre maître. — Je le sais, et quel père! — Ecoutez, enfant; je soupçonne fort que votre défaut de vigilance a causé l'attaque des Sioux. Soyez donc modeste dans vos propos, mon fils, qui veillez si bien, ou vous pourriez avoir à répondre du désastre que votre faute nous a causé. — Je ne veux plus être grondé comme un enfant en jaquette. Vous parlez de loi comme si vous en aviez jamais connu aucune, et vous me retenez en même temps sous le joug, moi qui dois pourvoir à mon existence et à mes propres besoins. Je ne veux plus être traité par vous comme le dernier de vos animaux. — Le monde est vaste, mon brave garçon, et il contient plus d'une belle plantation sans occupants. Allez, vous avez dans vos mains vos titres signés et scellés. Bien peu de pères dotent mieux leurs enfants qu'Ismaël Bush; vous en conviendrez, j'en suis sûr, quand vous serez au bout de votre voyage. — Regardez, père, regardez! s'écrièrent simultanément plusieurs voix, comme si les autres jeunes gens eussent saisi avidement l'occasion d'interrompre un dialogue qui menaçait de devenir plus violent encore. — Regardez! répéta Abiram d'une voix creuse et solennelle; si vous avez le temps de vous occuper d'autre chose que de querelles, Ismaël, regardez.

L'émigrant détourna lentement ses yeux du fils qui l'avait offensé et les leva chargés encore d'un profond ressentiment; mais à peine eut-il aperçu l'objet qui attirait alors l'attention générale que son visage prit tout-à-coup l'expression de la stupeur. Une femme se tenait à l'endroit qu'Hélène avait quitté. Sa personne était de la plus petite taille jugée compatible avec la beauté; sa stature était celle que les poëtes et les artistes ont choisie comme le beau idéal de la grâce féminine. Elle était vêtue d'une étoffe de soie noire et brillante, qui flottait au vent, ténue et légère comme ce tissu aérien que le vulgaire appelle Fil de la Vierge. Une chevelure longue, éparse et bouclée, plus noire encore et plus brillante que sa robe, retombait parfois sur ses épaules, couvrant comme d'un voile son buste délicat, et parfois se déroulait tout entière au souffle de la brise. L'éloignement empêchait de distinguer complétement ses traits, qui toutefois paraissaient jeunes, expressifs, et au moment de son apparition inattendue, empreints d'une puissante émotion. Et en effet, cette créature belle et fragile semblait si jeune qu'on eût pu douter si elle avait passé l'âge de l'enfance. Elle pressait une de ses petites mains contre son cœur, tandis que de l'autre elle faisait un geste animé, comme pour inviter Ismaël à diriger contre elle tout acte de violence ultérieure. L'étonnement silencieux avec lequel le groupe des émigrants contemplait ce spectacle ne fut interrompu qu'au moment où l'on vit Hélène sortir timidement de la tente, comme craignant à la fois pour elle-même et pour sa compagne. Elle parla, mais ses paroles ne parvinrent pas à ceux qui étaient en bas, et l'autre jeune femme elle-même parut n'y faire aucune attention. Toutefois, cette dernière, comme satisfaite de s'être offerte en holocauste au ressentiment d'Ismaël, se retira tranquillement, et le plateau du rocher devint encore vacant: l'impression qu'éprouvèrent les spectateurs d'en bas ressemblait à celle d'une vision surnaturelle. Il y eut alors plusieurs minutes d'un silence profond, les fils d'Ismaël continuant à fixer sur le rocher des regards stupidement étonnés. Puis ils se regardèrent les uns les autres de manière à prouver que, pour eux du moins, l'apparition de cet hôte extraordinaire du pavillon était aussi imprévue qu'incompréhensible. Enfin, Asa, en sa qualité d'aîné, et mû par l'impression encore vive de sa récente altercation, prit sur lui l'office d'interrogateur. Mais au lieu de braver le ressentiment du père, dont il avait vu trop souvent éclater le naturel farouche pour l'irriter imprudemment, il se tourna vers Abiram plus facile à intimider, et dit d'un ton sarcastique: — Voilà donc l'animal extraordinaire que vous amenez dans les prairies pour servir de leurre et en prendre d'autres! Je vous connaissais pour un homme qui s'inquiète fort peu de la vérité quand il a quelqu'autre moyen sous la main; mais ici vous vous surpassez. Les journaux du Kentucky vous ont appelé cent fois Marchand de chair noire, mais ils ne se doutaient pas que vous étendiez votre commerce jusqu'à la plus noble couleur. — Qui

est un marchand d'esclaves? s'écria d'une voix forte Abiram en affectant de montrer beaucoup de colère; puis-je répondre de tous les mensonges qu'on imprime dans les Etats? Jetez les yeux sur votre propre famille, jeune homme; jetez les yeux sur vous-même. Les arbres même du Kentucky et du Ténessée élèvent la voix contre vous! Oui, noble gentleman à la langue si bien pendue, j'ai vu sur les poteaux des habitations le signalement du père, de la mère et de trois enfants, vous compris, avec l'offre d'une récompense, capable d'enrichir un honnête homme, pour le dénon...

Il fut interrompu par un coup qui, fortement appliqué du revers de la main, vint le frapper sur la bouche et le fit chanceler; son sang coula et ses lèvres enflèrent. — Asa, dit le père, s'avançant avec un reflet de cette dignité que la main de la nature semble avoir imprimée au caractère paternel, vous avez frappé le frère de votre mère. — J'ai frappé le calomniateur de toute la famille, répondit le jeune homme irrité; et à moins que sa langue n'apprête des paroles plus sages, mieux vaudrait pour lui être privé de cet instrument ingouvernable. Je n'ai jamais fait grand usage du couteau, mais, dans l'occasion, je ne serais pas embarrassé pour couper à un diffamateur... — Enfant, vous vous êtes oublié deux fois aujourd'hui. Ayez soin que cela ne vous arrive pas une troisième. Quand la loi du pays est faible, il est juste que la loi de la nature soit forte. Vous m'entendez, Asa, et vous me connaissez. Quant à vous, Abiram, cet enfant a des torts envers vous, et mon devoir est de veiller à ce qu'ils soient réparés. Rappelez-vous mes paroles; il vous sera fait réparation : cela suffit. Mais vous avez dit des choses dures contre moi et ma famille. Si les limiers de la loi ont placé leurs affiches sur les arbres et sur les poteaux des clairières, vous savez que nous n'avions point manqué à la probité : nous avons maintenu ce principe que la terre est une propriété commune. Non, Abiram; si je pouvais me laver les mains de certaines choses faites par votre conseil, aussi facilement que d'autres actes inspirés par le diable, mon sommeil serait plus tranquille, et nul de ceux qui portent mon nom n'aurait besoin d'en rougir. Paix, Asa, et vous aussi Abiram! Il en a été dit assez; n'ajoutons rien qui puisse rendre pire encore ce qui n'est déjà que trop mal.

Ismaël, en achevant ces mots, fit avec la main un signe d'autorité, et s'éloigna lentement, convaincu que personne n'aurait la témérité de contrevenir à ses ordres. Il était évident qu'Asa se faisait violence pour obéir; mais sa pesante nature retomba bientôt dans son apathie habituelle, et il ne tarda pas à reparaître ce qu'il était en effet, un homme dangereux par intervalles seulement, et dont les passions participaient trop de la pesanteur de la machine pour rester longtemps à l'état d'effervescence. Il n'en était pas de même d'Abiram; tant qu'il y avait eu probabilité de conflit personnel entre lui et son colossal neveu, sa contenance avait présenté des signes non équivoques d'appréhension; mais maintenant que l'autorité et la force gigantesque du père s'étaient interposées entre lui et son assaillant, la pâleur de ses traits avait fait place à une teinte livide qui annonçait combien l'outrage avait profondément ulcéré son cœur. Toutefois, comme Asa, il s'était rendu à l'injonction de l'émigrant, et l'harmonie paraissait rétablie.

Un des effets de cette querelle avait été de détourner l'attention des jeunes gens. Pendant la dispute qui avait suivi l'apparition de la belle étrangère, tout souvenir de son existence parut effacé. Il est vrai qu'il se tint à l'écart quelques conférences secrètes et animées, dont l'objet était indiqué par la direction des regards des différents interlocuteurs; mais ces symptômes menaçants disparurent bientôt, et toute la troupe se fractionna de nouveau, comme à l'ordinaire, en groupes nonchalants et silencieux. — Je vais monter sur le rocher, enfants, et m'assurer si l'on aperçoit les sauvages, dit bientôt Ismaël en s'avançant vers ses fils d'un air qu'il s'efforçait de rendre conciliant en même temps qu'il était absolu. S'il n'y a rien à craindre, nous sortirons dans la plaine; la journée est trop belle pour que nous la perdions en paroles, comme les femmes des villes bavardant autour d'une théière et de trois gâteaux.

Sans attendre de réponse, l'émigrant s'avança vers la base du rocher formant une sorte de mur perpendiculaire de près de vingt pieds de haut, tout autour de la citadelle. D'un seul côté, un étroit sentier permettait de gravir le rocher, et cet endroit était protégé par un rempart de troncs de cotonniers, que défendaient des chevaux de frise formés des branches du même arbre. Là se tenait continuellement un homme armé, comme à la clef de toute la position; un des fils d'Ismaël y était en ce moment nonchalamment appuyé contre le roc, prêt à défendre ce poste s'il était nécessaire, jusqu'à ce que la troupe tout entière eût le temps de se répartir sur les différents points fortifiés. De ce côté même l'émigrant trouva l'accès du pic encore difficile: les obstacles en partie naturels et en partie artificiels se multipliaient jusqu'à une sorte de terrasse, ou pour mieux dire de plateau; là étaient établies les huttes où toute la famille résidait. Ces habitations ressemblaient à toutes celles qu'on rencontre fréquemment sur les frontières; leur construction appartenait à l'enfance de l'architecture et ne se composait que de troncs d'arbres, et d'écorces. Le plateau lui-même comprenait plusieurs centaines de pieds carrés, et était assez élevé au-dessus du niveau de la plaine pour diminuer beaucoup, sinon pour écarter entièrement le danger des projectiles indiens. C'est là qu'Ismaël avait cru pouvoir, en toute sécurité, laisser ses jeunes enfants sous la garde de leur courageuse mère; c'est là qu'il trouva Esther livrée à ses occupations domestiques habituelles, entourée de ses filles, élevant de temps à autre la voix pour gronder ceux d'entre ses marmots qui avaient encouru son déplaisir, et trop absorbée par la tempête de sa propre conversation pour s'être aperçue de la scène violente qui avait eu lieu au bas du rocher. — Vous avez choisi là un joli endroit pour votre camp, Ismaël : un lieu ouvert à tous les vents! Ce fut ainsi qu'elle commença ou plutôt continua, car elle ne fit que reporter sur son mari sa mauvaise humeur dirigée auparavant contre une petite fille de dix ans qui pleurait à côté d'elle. Sur ma parole, peu s'en faut que je ne sois obligée de compter les enfants toutes les dix minutes pour voir si le vent n'en a pas emporté quelqu'un parmi les vautours ou les canards. Pourquoi restez-vous tous là-bas à rôder au pied de ce rocher comme des lézards au soleil, quand le ciel commence à se peupler d'oiseaux? Croyez-vous donc que les bouches puissent se remplir et la faim se satisfaire en dormant et en restant les bras croisés? — Vous avez le privilége de la parole, Isther, dit le mari en employant la prononciation américaine de ce nom, et en regardant sa bruyante compagne avec un air de tolérance habituelle plutôt que d'affection. Mais vous aurez des oiseaux, pourvu que votre voix ne les effraie pas et ne leur fasse pas prendre leur vol trop haut. Oui, femme, continua-t-il en mettant le pied sur l'emplacement dont il venait de chasser si violemment Hélène; et non seulement des oiseaux, mais du buffle, si mon œil peut distinguer l'animal à la distance d'une lieue d'Espagne. — Descendez, descendez, et agissez au lieu de parler. Un bavard ne vaut pas mieux qu'un chien qui aboie. Si des peaux rouges venaient à paraître, Hélène déploierait le signal à temps pour vous en avertir. Mais, Ismaël, qu'avez-vous tué, mon homme? car c'est votre carabine que j'ai entendue il y a quelques minutes, à moins que mon oreille ne sache plus distinguer les sons. — Bah! c'était pour effrayer ce faucon que vous voyez planer audessus du rocher. — Un faucon, en effet! A votre âge, tirer sur des faucons et des vautours, quand vous avez dix-huit bouches à nourrir! Regardez l'abeille et le castor, mon brave homme, et apprenez d'eux la prévoyance, Ismaël! Sur mon âme, continua-t-elle en laissant tomber sa quenouille, je crois qu'il est encore dans cette tente; plus de la moitié de son temps se passe auprès de cette inutile et indolente créature...

La soudaine réapparition de son mari lui ferma la bouche; et lorsqu'il se retrouva près d'Esther, elle se contenta de marmotter son mécontentement au lieu de l'exprimer en termes plus explicites. Le dialogue qui s'engagea alors entre les deux époux fut court mais expressif. La femme se montra d'abord quelque peu laconique et de mauvaise humeur dans ses réponses, mais sa sollicitude pour sa famille lui fit bientôt oublier son ressentiment. La conversation se termina par l'engagement que prit Ismaël d'employer le reste du jour à la chasse afin de procurer à la famille les aliments indispensables. Cette résolution prise, l'émigrant descendit et divisa ses forces en deux corps, dont l'un devait rester à la garde de la forteresse, et l'autre l'accompagner dans la plaine. Il eut soin de comprendre parmi ces derniers Asa et Abiram, sachant qu'aucune autorité, hormis la sienne, n'était capable de réprimer le caractère farouche de son fils, une fois qu'on avait éveillé sa colère. Ces arrangements étant terminés, les chasseurs partirent et se séparèrent à quelque distance du rocher, de manière à former une enceinte et à cerner le troupeau de buffles qu'on apercevait dans le lointain.

—

CHAPITRE IX

Maintenant que nous avons fait connaître au lecteur la manière dont Ismaël Bush avait casé sa famille dans des circonstances que beaucoup d'autres auraient trouvées embarrassantes, nous allons transporter la scène à quelques milles de sa demeure temporaire. Au moment même où l'émigrant et ses fils partaient pour la chasse, deux hommes, assis dans un enfoncement au bord d'un ruisseau, à deux portées de fusil du camp, étaient activement occupés à discuter le mérite d'une bosse de bison, préparée avec tout le soin que demande un pareil mets. Ce morceau de choix avait été judicieusement séparé des parties moins recherchées de l'animal; enveloppé dans le vêtement velu fourni par la nature, on l'avait soumis le temps convenable à la chaleur d'un four souterrain; et maintenant il offrait aux deux convives le plus magnifique spécimen de la cuisine des forêts. Soit pour la délicatesse et le fumet, soit comme nourriture substantielle, ce plat simplement apprêté aurait pu obtenir une supériorité incontestable sur les combinaisons laborieuses et chimiquement alambiquées des plus renommés restaurateurs. Les deux mortels appelés à jouir d'un repas dans lequel l'appétit et la santé pré-

taient une double saveur au mets exquis des déserts américains, se montraient dignes de leur bonne fortune. Celui qui s'était chargé des apprêts montrait le moins d'empressement à faire honneur à sa cuisine. Il mangeait sans doute et même avec appétit, mais toujours avec la modération que donne la vieillesse. Quant à son compagnon, il ne s'imposait aucun contrôle de ce genre. Dans toute la vigueur de l'âge, il rendait aux talents de son maître d'hôtel un hommage expressif. Pendant que les morceaux succulents se succédaient sans interruption dans sa bouche, ses yeux se reportaient fréquemment sur son compagnon, comme pour lui peindre la gratitude qu'il ne pouvait articuler de vive voix. — Coupez au cœur du morceau, mon enfant, dit le Trappeur (car c'était le vénérable habitant de ces vastes solitudes qui avait servi au chasseur d'abeilles ce repas délicieux); c'est là que vous trouverez toute la saveur naturelle, et cela sans le secours de vos épices ou de votre moutarde. — Si j'avais seulement un verre d'hydromel, dit Paul en s'arrêtant pour reprendre haleine, je jurerais que jamais repas plus fortifiant ne fut offert à l'appétit d'un homme. — Oui, oui, vous avez raison de l'appeler fortifiant, répliqua l'autre en riant à sa manière de la satisfaction qu'il éprouvait par contre-coup : c'est une viande forte et qui fortifie ceux qui la mangent... Ici, Hector, ajouta-t-il en jetant un morceau à son chien qui le regardait d'une manière expressive; tu as besoin de forces dans ton vieil âge, mon vieux, tout aussi bien que ton maître... Tenez, mon enfant, voilà un chien qui a vécu et dormi plus sagement et mangé de meilleurs morceaux que tous les rois du monde. Et pourquoi? parce qu'il a usé et n'a jamais abusé des dons de son Créateur; la nature a fait de lui un chien, et c'est comme un chien qu'il s'est nourri. D'autres êtres elle a fait des hommes; mais ils mangent comme des loups affamés. Hector a vécu en chien honnête et prudent, et je n'ai jamais rencontré un limier de sa race qui manquât de nez ou de fidélité. Savez-vous la différence qu'il y a entre la cuisine du désert et celle qu'on trouve dans les colonies? Non, je vois clairement à votre appétit que vous n'en savez rien, je vais donc vous le dire : l'une se conforme à l'homme, l'autre à la nature; l'une s'imagine pouvoir ajouter aux dons du Créateur, tandis que l'autre se contente d'en jouir humblement. Voilà tout le mystère. — Voyez-vous, Trappeur, dit Paul peu attentif à la morale dont son compagnon assaisonnait le repas, tant que nous resterons en ce lieu, et il est probable que nous ne le quitterons point de sitôt, je veux chaque jour tuer un buffle, et vous nous accommoderez sa bosse. — Je ne vous promets pas cela; je ne vous promets pas cela! Dans toutes les parties de son corps le buffle est un bon manger : il est destiné à la nourriture de l'homme; mais je ne saurais promettre d'être complice d'un gaspillage tel que d'en tuer un chaque jour. — Il n'y aura pas de gaspillage, soyez tranquille, vieillard. S'ils sont tous aussi bons que celui-ci, je m'engage à les manger à moi seul, en ne laissant que les os... Oh, oh! qui vient là? quelqu'un sans doute qui a bon nez; s'il est à la piste d'un dîner, son odorat ne l'a point trompé.

Un étranger était en vue; il s'avançait le long du ruisseau d'un pas délibéré, et venait droit aux deux gastronomes. Comme il n'y avait dans son aspect rien de formidable ni d'hostile, le chasseur d'abeilles, au lieu de suspendre ses attaques les redoublait de manière à faire craindre que le repas ne fût insuffisant pour de nouveaux convives. Mais il en était autrement du Trappeur; son appétit plus modéré était déjà satisfait, et il se tourna vers le nouveau venu avec un air de cordialité sincère. — Venez, l'ami, si la faim est votre guide, elle vous a conduit à bon port. Voici de la viande et du maïs que la cuisson a rendu plus blanc que la neige des montagnes. Venez sans crainte; nous ne sommes pas des animaux carnassiers nous mangeant les uns les autres, mais des chrétiens recevant avec gratitude ce qu'il a plu au Seigneur de nous donner. — Vénérable chasseur, répondit le docteur Battius (car c'était effectivement le naturaliste que ses explorations avaient dirigé de ce côté), je suis charmé de vous rencontrer; nous sommes livrés aux mêmes travaux et devons être amis. — Eh! vrai Dieu! dit le vieillard en riant au nez du philosophe, sans beaucoup de respect pour le décorum; c'est l'homme qui voulait me faire croire qu'un nom pouvait changer la nature d'un animal! Venez, l'ami; vous êtes le bienvenu, quoiqu'un excès de lecture vous ait un peu obscurci les idées. Asseyez-vous, et, après avoir mangé de ce morceau, dites-moi, si vous pouvez, le nom de la créature dont la chair vous aura nourri.

Les yeux du docteur manifestèrent sa gratitude. L'exercice et le grand air étaient pour lui d'excellents stimulants et Paul lui-même n'aurait pu être en meilleure disposition de faire honneur à la cuisine du Trappeur. Avec un soupir à peine réprimé, il prit place à côté du vieillard. — Je rougirais, de ma profession, dit-il en avalant un morceau avec un plaisir évident, mais tout en s'efforçant de reconnaître les signes distinctifs de la peau défigurée par la cuisson; j'en rougirais, sur mon âme, s'il y avait, dans tout le continent d'Amérique un animal que je pusse reconnaître à quelqu'un des nombreux indices que la science a notés. Or, celui-ci... Cette viande est nourrissante et savoureuse... Une bouchée de votre maïs, l'ami, s'il vous plaît.

Paul, qui continuait à manger avec un surcroît de persévérance, lui passa le gâteau sans juger nécessaire de suspendre les opérations. — Vous disiez donc, l'ami, que vous avez plus d'un moyen de reconnaître l'espèce de l'animal? reprit le Trappeur attentif. — Plus d'un moyen infaillible. Par exemple, les animaux carnivores se reconnaissent à leurs canines. — Leurs quoi? demanda le Trappeur. — Les dents que la nature leur a données pour se défendre et pour arracher leur nourriture. En outre... — Cherchez donc les dents de cette créature, interrompit le Trappeur, résolu de convaincre d'ignorance un homme qui avait eu l'audace d'entrer en concurrence avec lui sur ce qui concernait la vie du désert : retournez ce morceau dans tous les sens, et cherchez vos canines.

Le docteur obéit, et comme de raison, sans succès; néanmoins il profita de l'occasion pour examiner encore inutilement un morceau de la peau. — Eh bien! mon ami, trouvez-vous ce que vous demandez, avant de décider si cette créature est un canard ou un saumon? — Je soupçonne que l'animal n'est pas ici dans son entier. — Vous pouvez l'affirmer en toute assurance, répondit Paul, que la réplétion forçait alors à s'arrêter; vous porterez à mon compte en diminution quelques livres de la bête. Néanmoins un homme peut se soutenir encore avec ce qui reste; et en même temps il jetait un coup d'œil de regret sur un morceau assez ample pour fournir au dîner de vingt personnes, et que la satiété l'obligeait d'abandonner. Coupez plus près du cœur, comme dit le vieillard, et vous trouverez le meilleur morceau. — Le cœur! s'écria le docteur, intérieurement enchanté qu'une partie déterminée de l'animal fût soumise à son inspection. Oui! que je voie un peu l'organe; cela m'aidera à déterminer le caractère de l'individu. Certes, ce n'est point là le *cor*... Si fait, parbleu! L'animal doit être du genre *bellua*, à cause de l'obésité...

Il fut interrompu par le rire habituel du Trappeur, et cette manifestation parut tellement déplacée au naturaliste, que sans couper le fil de ses idées, elle lui coupa du moins la parole. — Avec votre belle et votre obliquité, vous n'y entendez rien, dit enfin le vieillard charmé de l'embarras non équivoque où il avait mis son antagoniste. Mon ami, vous êtes bien loin de la vérité, avec toute votre érudition de livres et vos grands mots qui n'appartiennent à aucune langue de ces contrées. Belles ou non belles, on voit des milliers d'animaux semblables à celui-ci dans les prairies, et le morceau que vous tenez est une tranche de bosse de buffle, aussi savoureuse que jamais on en ait digéré. — Mon vieil ami, dit le docteur en s'efforçant de réprimer une mauvaise humeur qu'il jugeait peu convenable à la dignité de son caractère, votre système est erroné depuis les prémisses jusqu'à la conclusion, et votre classification est tellement fautive, qu'elle confond les distinctions fondamentales de la science. Le buffle n'a pas du tout de bosse, sa chair n'est ni savoureuse ni salutaire, comme je reconnais qu'est celle de l'individu actuellement sous nos yeux. — Pour le coup, je suis pour le Trappeur contre vous, interrompit Paul Hover; celui qui nie que la chair de buffle soit bonne devrait s'abstenir d'en manger.

Sur ces mots, le docteur, qui n'avait jeté qu'un coup d'œil rapide sur le chasseur d'abeilles, le regarda comme un homme qu'il reconnaissait. — Ami, lui dit-il, les principaux traits de votre visage me sont familiers, je crois vous reconnaître... — C'est moi que vous avez rencontré dans les bois à l'est de la Grande-Rivière, et à qui vous avez voulu persuader de suivre une guêpe jusqu'à son nid, comme si je pouvais prendre en plein jour une mouche quelconque pour une abeille! Vous devez vous rappeler que nous avons passé ensemble une semaine, cherchant, vous, vos crapauds et vos lézards, et moi, mes creux d'arbres; et de fait, à nous deux, nous fîmes une bonne moisson. Je recueillis le meilleur miel que j'aie jamais expédié aux établissements; de votre côté, votre sac fut rempli jusqu'au bord : je n'ai jamais pris la liberté de vous questionner à cet égard, étranger, mais je présume que vous faites une collection de curiosités. — Oui, c'est encore là une de leurs scélératesses! s'écria le Trappeur. Ils tuent le daim, le chevreuil, le chat sauvage et tous les animaux qui habitent les bois; et après les avoir bourrés de chiffons et leur avoir mis des yeux de verre dans la tête, ils les donnent en spectacle et les appellent les créatures du Seigneur! — Je vous reconnais, répondit le docteur, sur qui les reproches du vieillard ne produisaient aucune impression visible; je vous reconnais, dit-il, en tendant cordialement la main à Paul : ce fut une semaine profitable que celle-là, et un jour mon herbier et mes catalogues en feront foi. Oui, je vous remets parfaitement, jeune homme; vous êtes de la classe des *mammifères*; ordre, *primates*; genre *homo*; espèce *Kentucky*. Alors, après avoir quelque temps souri complaisamment à l'esprit dont il venait de faire montre, le naturaliste continua : Depuis notre séparation, j'ai fait beaucoup de chemin, ayant conclu un traité ou arrangement avec un certain Ismaël. — Ismaël Bush! interrompit Paul avec son impatience et sa vivacité habituelle. Parbleu, Trappeur, c'est le tireur de sang dont Hélène m'a parlé. — Allons, Hélène ne m'a pas rendu justice, répondit le naïf docteur; car je n'appartiens pas à l'école phlébotomisante, préférant de beaucoup la méthode qui purifie le sang à celle qui le tire. — Je me suis servi d'une expression qui ne rend pas sa pensée, brave étranger, elle parlait de vous comme d'un habile homme. — Elle a peut-être exagéré mon mérite, mais Hélène est une bonne et excellente fille;

elle s'est toujours montrée à mon égard bonne et charmante. — Vraiment! s'écria Paul en jetant un coup d'œil pénétrant et scrutateur sur l'innocent docteur, je présume, étranger, que vous vous proposez de faire entrer Hélène dans votre collection. — Toutes les richesses du monde végétal et animal réunies ne pourraient m'engager à toucher un seul de ses cheveux; j'aime cette enfant avec ce qu'on peut appeler *amor naturalis* ou plutôt *paternus*, avec une affection paternelle. — Oui, cela sied mieux à la différence de vos âges. — Il y a de la raison dans ce qu'il dit, parce qu'il y a de la nature, fit observer le Trappeur. Mais, mon ami, vous nous aviez dit que vous habitiez dans le camp d'un certain Ismaël Bush? — C'est vrai : c'est, comme vous savez, en vertu d'un pacte. — Je n'entends rien à pacte ni paquet d'aucune espèce, moi qui ne suis qu'un simple trappeur. Ce que je sais pour l'avoir vu, c'est que les Sioux ont pénétré cette nuit dans le campement d'Ismaël et ont enlevé tous les bestiaux du pauvre diable, depuis le plus gros animal jusqu'au plus petit. — *Asinus* excepté, marmotta le docteur qui en ce moment s'occupait froidement de sa tranche de bizon, sans plus s'occuper de ses attributs scientifiques; l'*asinus domesticus americanus* excepté. — Je suis bien aise d'apprendre qu'on en ait sauvé un si grand nombre, quoique j'ignore la valeur des animaux que vous venez de nommer; ce qui n'a rien d'extraordinaire, attendu qu'il y a bien longtemps que j'ai quitté les établissements. Mais pourriez-vous me dire, mon ami, ce que le voyageur cache sous sa toile blanche, et quel est cet objet qu'il défend comme un loup dispute sa charogne. — Vous en avez entendu parler? s'écria le docteur avec un air de surprise manifeste et en laissant tomber le morceau qu'il portait à sa bouche. — Moi! je n'ai rien entendu; mais j'ai vu la toile, et j'ai bien manqué de me faire mordre pour avoir seulement voulu savoir ce qu'elle recouvrait. — Mordre! en ce cas, il faut donc que l'animal soit carnivore; il est trop pacifique pour être l'*ursus horridus*; si c'était le *canis latrans*, la voix le trahirait. Et puis Hélène Wade ne serait pas aussi familière avec un individu du genre *feræ*. Vénérable chasseur, l'animal solitaire, enfermé le jour dans le charriot et la nuit dans la tente, m'a causé plus de perplexité que tout le catalogue des autres quadrupèdes, par un motif bien simple, c'est que je n'ai su comment le classer. — Vous croyez que c'est une bête sauvage? — Je sais que c'est un quadrupède; le danger que vous avez couru prouve qu'il est carnivore.

Pendant cette explication faite à bâtons rompus, Paul Hover était resté muet et pensif, regardant successivement avec beaucoup d'attention chacun des interlocuteurs. Mais enfin, ce dernier avait à peine eu le temps d'articuler son assertion positive, que le jeune homme lui adressa brusquement cette question : — Pourriez-vous me dire, ami, ce que vous entendez par un quadrupède? — Un caprice de la nature, à la formation duquel elle a voulu appliquer en moindre quantité que de coutume sa sagesse infinie. Si à deux de ses jambes on pouvait substituer des leviers rotatoires, conformément aux perfectionnements introduits dans mon nouvel ordre des *phalangacrura*, ce qu'on peut traduire en langue vulgaire par jambes à leviers, il y aurait dans la construction une perfection et une harmonie délicieuses. Mais de la manière dont le quadrupède est maintenant conformé, je l'appelle un caprice de la nature, une pure divagation. — Écoutez-moi, étranger : dans le Kentucky, nous ne sommes pas très forts sur le vocabulaire. Divagation est un mot aussi rude à traduire en anglais que celui de quadrupède. — Un quadrupède est un animal à quatre pattes... une bête. — Une bête! Croyez-vous donc qu'Ismaël Bush voyage avec une bête enfermée dans ce petit charriot? — J'en ai la certitude; et si vous voulez me prêter l'oreille... Ce n'est pas positivement votre oreille que je vous demande, ajouta-t-il en remarquant que Paul faisait un mouvement de surprise... l'oreille est prise ici au figuré; je ne veux parler que de ses fonctions; écoutez-moi donc. Je vous ai déjà dit qu'en vertu d'un pacte, je voyage avec le susdit Ismaël Bush; mais quoique je sois tenu de remplir certains devoirs pendant la durée du voyage, il n'est pas stipulé que ce voyage sera *iter sempiternum*, c'est-à-dire éternel. Or, quoique cette région-ci puisse être considérée comme inconnue à la science, puisque c'est un territoire vierge pour l'observateur en histoire naturelle, néanmoins elle est grandement dépourvue des trésors du règne végétal. Je me serais donc déjà écarté à quelques centaines de milles plus à l'est, n'était le désir qu'éprouve intérieurement d'examiner l'animal en question, afin de le décrire et de le classer. A cet égard, continua-t-il en baissant la voix comme un homme qui communique un secret important, je ne désespère pas d'engager Ismaël à me le laisser disséquer. — Vous avez donc vu cette créature? — Non pas avec les organes de la vue, mais avec des instruments beaucoup plus infaillibles, les conclusions de la raison et les déductions des principes scientifiques. J'ai déjà étudié les habitudes de l'animal, jeune homme; et en m'appuyant sur des preuves qui auraient échappé au commun des observateurs, je puis affirmer, sans crainte, qu'il est de vastes dimensions, inactif, peut-être torpide, d'un appétit vorace; et en outre, comme il appert maintenant par le témoignage direct de ce vénérable chasseur, ce doit être un animal féroce et carnivore. — Ce qu'il importerait avant tout, dit Paul, ce serait de savoir d'une manière certaine si c'est oui, ou non, un animal. — Pour ce qui est de cela, si j'avais besoin de la preuve d'un fait qui m'est suffisamment démontré par les habitudes de l'animal, j'ai la parole d'Ismaël lui-même. Mes moindres déductions sont toujours appuyées sur une raison. Je ne suis point, jeune homme, tourmenté d'une curiosité vulgaire et sans but; mais si je recherche la science, c'est, je puis l'affirmer humblement, d'abord pour l'avancement de la science elle-même, et secondement pour l'utilité de mes semblables. J'aspirais secrètement à connaître le contenu de la tente qu'Ismaël gardait avec tant de soin; il le remarqua et me fit jurer (*jurare per deos*) de ne point en approcher dans le rayon d'un certain nombre de pieds cubes pendant un espace de temps donné. Or, le *jusjurandum*, ou serment, est une chose sérieuse; et comme notre marché était subordonné à cette condition, j'y consentis, me réservant d'ailleurs la faculté d'observer à distance. Il y a maintenant dix jours qu'Ismaël, prenant en pitié l'état où il me voyait, moi, humble ami de la science, me révéla que le charriot contenait une bête qu'il conduisait dans les Prairies, et dont il voulait se servir comme de leurre pour en attraper d'autres du même genre ou de la même espèce. Depuis lors, ma tâche s'est réduite simplement à épier les habitudes de l'animal, et à consigner les résultats. Quand nous arriverons dans un certain canton, où l'on dit que ces sortes d'animaux abondent, l'individu en question sera soumis sans obstacle à mes investigations.

Paul continua d'écouter dans le plus profond silence et jusqu'au dernier mot cette explication singulière, mais caractéristique; alors l'incrédule chasseur d'abeilles secoua la tête, et prit sur lui de répondre : — Étranger, le vieil Ismaël vous a conduit dans un trou noir, où vos yeux ne vous rendront pas plus de services qu'à un bourdon son dard. Et moi aussi je sais quelque chose de ce charriot, et je puis dire que j'ai pris Ismaël en mensonge flagrant. Dites-moi, l'ami, pensez-vous qu'une fille comme Hélène Wade voudrait tenir compagnie à une bête sauvage? — Pourquoi pas? pourquoi pas? répliqua le naturaliste. Hélène a du goût pour la science, et elle écoute parfois avec plaisir les leçons précieuses que je sème dans ce désert. Pourquoi n'étudierait-elle pas les habitudes d'un animal quelconque, fût-ce même un rhinocéros? — Doucement! doucement! répondit d'un ton aussi positif le chasseur d'abeilles, qui, moins savant que le docteur, était sans nul doute beaucoup mieux informé que lui sur cette matière; Hélène est une fille de cœur; elle a du caractère, ou je me trompe fort; mais avec tout son courage et son air brave, elle n'est après tout qu'une femme. Ne l'ai-je pas vue souvent pleurer? — Vous êtes donc de la connaissance d'Hélène? — Un peu. En outre je sais qu'une femme est une femme, et que tous les livres du Kentucky ne pourraient engager Hélène Wade à rester seule dans une tente avec une bête féroce. — Il semblerait, reprit avec calme le Trappeur, qu'il y a là-dedans quelque chose de passablement louche. Je suis témoin que le voyageur n'aime pas qu'on regarde dans sa tente, et j'ai la preuve la plus certaine que le charriot ne porte pas la cage d'une bête. Voici Hector, doué de l'odorat le plus sûr et le plus fidèle que le Tout-Puissant ait jamais départi à un être de son espèce; et s'il y avait eu là une bête, ce chien depuis longtemps l'aurait dit à son maître. — Prétendez-vous opposer un chien à un homme, l'état de la brute à la science, l'instinct à la raison? s'écria un peu vivement le docteur. Comment voulez-vous, je vous prie, qu'un chien distingue les habitudes, l'espèce ou même le genre d'un animal, comme l'homme rationnel, instruit, scientifique et triomphant? — Comment! répéta froidement le vétéran de la prairie. Écoutez, et si vous croyez qu'un maître d'école puisse communiquer plus d'intelligence que le Seigneur, vous allez voir combien vous êtes dans l'erreur. N'entendez-vous pas remuer quelque chose dans les broussailles? Ce bruit dure depuis cinq minutes. Pourriez-vous me dire de quelle espèce est la créature qui le produit? — J'espère qu'elle n'a rien de dangereux, s'écria le docteur en tressaillant; car il gardait encore un vif souvenir de sa rencontre avec le *vespertilio horribilis*. Vous avez des carabines, mes amis; peut-être serait-il prudent de les apprêter, car il ne faut guère compter sur mon pistolet. — Il peut y avoir de la raison dans ce qu'il dit, répondit le Trappeur en souriant; et en même temps il prit sa carabine à l'endroit où il l'avait déposée pendant le repas, et en éleva le canon en l'air. Maintenant dites-moi le nom de la créature. — Cela excède les limites de la science humaine. Buffon lui-même n'aurait pu dire si l'animal est un quadrupède ou du genre *serpens*, un mouton ou un tigre. — Alors votre Bouffon n'était qu'un sot en comparaison de mon Hector. Ici, Hector! Qu'y a-t-il là, mon ami! Faut-il lui courir sus... ou le laisserons-nous passer?

Le chien, qui avait déjà fait comprendre au Trappeur expérimenté, par le tremblement de ses oreilles, qu'il sentait l'approche de quelque animal, leva sa tête d'entre ses pattes de devant, et entr'ouvrit légèrement ses lèvres comme pour laisser voir les restes de ses dents. Mais, abandonnant tout-à-coup son projet hostile, il huma l'air un moment, fit un long bâillement, se secoua, puis reprit tranquillement sa première position. — Maintenant, docteur, s'écria le Trappeur triomphant, je suis bien convaincu qu'il n'y a ni gibier

ni bête carnassière dans le taillis; c'est ce que j'appelle un renseignement substantiel et utile pour un homme qui ne veut plus dépenser mal à propos ses forces, et qui pourtant ne serait pas charmé de servir de repas à une panthère.

Le chien interrompit son maître par un bruyant grognement, tout en restant la tête appuyée contre terre. — C'est un homme! s'écria le Trappeur en se levant; c'est un homme, si je juge sainement de ce que veut exprimer mon chien. Entre lui et moi la conversation n'est pas longue, mais nous manquons rarement de nous entendre.

Paul Hover se leva également avec la promptitude de l'éclair, et, portant le canon de sa carabine en avant, s'écria d'une voix menaçante: — Si vous êtes un ami, avancez; si vous êtes un ennemi, préparez-vous à combattre. — C'est un ami, un blanc et un chrétien, du moins il ose prendre ce titre, répondit une voix. Au même instant les branches du taillis s'entr'ouvrirent, et l'on vit paraître le nouvel interlocuteur.

—

CHAPITRE X.

Longtemps avant que les immenses régions de la Louisiane eussent changé de maîtres pour la seconde et, il faut l'espérer, pour la dernière fois, le territoire de cette province était ouvert aux incursions des aventuriers à peau blanche. Des chasseurs à demi barbares du Canada, d'autres des Etats-Unis, qui diffèrent des premiers en cela seulement qu'ils sont un peu plus éclairés, et enfin de nombreux métis affichant la prétention d'être rangés dans la classe des blancs, étaient dispersés parmi les différentes tribus indiennes, ou menaient une vie précaire au milieu des solitudes, parmi les castors et les bisons, ou plutôt les buffles, pour parler le langage du pays. Il n'était donc pas rare que des étrangers se rencontrassent dans les



Le major Duncan Heyward, grand-père du capitaine Middleton.

immenses solitudes de l'ouest. A des signes que n'auraient point remarqués des yeux moins expérimentés, ces habitants des frontières savaient quand un de leurs semblables était dans leur voisinage, et ils l'évitaient ou s'en approchaient suivant la nature de leurs sentiments ou de leurs intérêts. En général, ces entrevues étaient pacifiques; car les blancs se ménageaient mutuellement, ayant en face des ennemis communs dans les plus anciens et peut-être les plus légitimes occupants du sol; mais il arrivait quelquefois que la jalousie et la cupidité amenaient à la suite de ses rencontres des scènes de violence et de trahison. Deux chasseurs du désert américain, commme il nous arrive parfois d'appeler cette région, ne s'abordaient donc qu'avec la circonspection que mettent deux navires à s'approcher l'un de l'autre dans des parages connus pour être infestés de pirates. Nul ne veut trahir sa faiblesse en montrant de la défiance, et en même temps nul n'est disposé à se compromettre par des actes après lesquels il serait peut-être difficile de reculer.

Tel fut, à certains égards, le caractère de l'entrevue actuelle. L'étranger s'avança d'un air résolu, les yeux fixés sur les mouvements du groupe opposés, tandis qu'il se créait à dessein de petits obstacles pour ralentir son approche. D'autre part, Paul jouait avec le chien de sa carabine, trop fier pour laisser croire qu'un individu isolé pût inspirer quelques craintes à trois hommes, et néanmoins trop prudent pour omettre entièrement les précautions d'usage. Du reste, la différence sensible que les deux légitimes propriétaires du banquet avaient mise dans la réception des deux survenants, s'expliquait par la différence très grande que présentait leur aspect respectif. Tandis que l'extérieur du naturaliste était décidément pacifique, celui du nouveau venu se distinguait par un air de vigueur, un port et une démarche qui semblait annoncer un militaire. Il portait un bonnet de police de beau drap bleu, d'où pendait un gland d'or, presque enseveli dans une forêt de cheveux bouclés et noirs comme le jais. Un col de soie noire était négligemment noué autour de son cou. Son corps était couvert d'une blouse de chasse d'un vert foncé, bordée des galons et des ornements de couleur jaune en usage parmi les troupes de la confédération employées sur les frontières; par-dessous on apercevait le collet et les revers d'une uniforme de la même étoffe et de la même couleur que le bonnet de police. Ses jambes étaient protégées par des guètres de peau de daim, et il portait à ses pieds le moccassin. Un poignard richement orné et à la lame droite, arme excessivement dangereuse, était passé dans une écharpe en filet de soie



Mathori, grand chef des Dahcotahs.

rouge; un ceinturon de cuir écru soutenait une paire de petits pistolets placés dans des fourreaux, et sur son épaule était un fusil de calibre, court et pesant; sa poire à poudre et sa poche à plomb occupaient sous chacun de ses bras leurs places ordinaires. Il portait sur son dos un havresac, marqué des initiales si connues qui ont valu au gouvernement des Etats-Unis (*United States*) le sobriquet plaisant et singulier de mon oncle Sam (*Uncle Sam*, *U. S.*)

— Je viens en ami, dit l'étranger, homme trop accoutumé à la vue des armes pour s'effrayer de l'attitude plaisamment belligérante que le docteur Battius avait jugé à propos de prendre; je viens en ami: vous voyez ici un homme dont les désirs et les projets ne croiseront nullement les vôtres. — Dites-moi, étranger, dit brusquement Paul Hover, sauriez-vous suivre une abeille d'ici à un bois distant d'une douzaine de milles? — L'abeille est un oiseau que je n'ai jamais été obligé de chasser, répondit le nouveau venu en riant, quoique dans mon temps j'aie chassé au vol. — C'est ce que je pensais, s'écria Paul en lui présentant la main avec toute la franchise et la cordialité d'un Américain des frontières; donnons-nous la main, vous et moi, nous ne nous disputerons pas les rayons, puisque vous faites si peu de cas du miel. Maintenant, s'il y a dans votre estomac un coin vide, et si vous savez apprécier une goutte de rosée qui vous tombe dans la bouche, voici justement le morceau qu'il convient d'y mettre. Goûtez-y, étranger, et si ce n'est pas la meilleure chose que vous ayez pu prendre depuis que... Depuis quand, je vous prie, avez-vous quittez les établissements? — Il y a plusieurs semaines, et je crains qu'il ne s'en écoule autant avant que j'y puisse retourner. Toutefois, j'accepterai volontiers votre invitation, car je n'ai rien pris depuis le lever du soleil d'hier, et je connais trop bien le mérite d'une bosse de bison pour ne pas profiter de votre offre. — Ah! vous connaissez ce plat! eh bien, vous

êtes plus avance que je ne l'étais tout à l'heure, quoique maintenant je pense que nous puissions marcher de front. Je serais le plus heureux mortel qu'on pût trouver entre le Kentucky et les Montagnes Rocheuses, si j'avais une bonne cabane dans le voisinage de quelque vieille forêt remplie d'arbres creux, chaque jour à mon dîner une bosse comme celle-là, une charretée de paille fraîche pour construire des ruches, et la petite Hél... — La petite quoi? demanda l'étranger qu'amusait évidemment le ton franc et communicatif du chasseur d'abeilles. — Quelque chose que j'aurai un jour et qui ne concerne que moi, répondit Paul on arrangeant la pierre de sa carabine et en se mettant à siffler fort cavalièrement un air très connu sur les eaux du Meschacebé.

Pendant cet entretien préliminaire, l'étranger avait pris place devant la bosse de bison, et commençait déjà une attaque sérieuse sur les reliefs du mets, pendant que le docteur Battius épiait ses mouvements avec une jalousie encore plus frappante que la réception cordiale que Paul venait de faire à cet inconnu. Mais les doutes, ou plutôt les appréhensions du naturaliste étaient fondés sur des motifs bien differents de ceux qui auraient pu influer sur le chasseur d'abeilles. Une chose l'avait frappé : il avait remarqué que le nouveau venu employait le nom véritable (bison) au lieu du nom erroné (buffle) pour désigner l'animal dont il faisait son repas; ayant été l'un des premiers à profiter de la suppression des obstacles que la politique espagnole opposait aux explorateurs de ses possessions transatlantiques, qu'ils eussent pour but le commerce, ou seulement les intérêts de la science, il avait assez de perspicacité pour comprendre que les mêmes motifs qui lui avaient conseillé son entreprise actuelle, pouvaient avoir produit le même résultat sur l'esprit de quelque autre amant de la nature. Il voyait en perspective s'élever une rivalité capable de le dépouiller d'une moitié au moins des justes récompenses de tant de travaux, de privations et de dangers. Il n'est donc pas étonnant, qu'envisageant l'étranger sous ce point de vue, la douceur naturelle du naturaliste fût tant soit peu altérée, et qu'il épiât le nouveau venu avec le degré de vigilance nécessaire pour découvrir ses dangereux desseins. — Voilà véritablement un repas délicieux, dit le jeune étranger (car il était à la fois et jeune et beau) ; il faut, ou que l'appétit ait donné un goût tout particulier à ce morceau, ou que le bison auquel il appartenait ait pris rang parmi les phénomènes de la famille du bœuf.—Dans le langage familier, monsieur, les naturalistes font à la vache, *vacca*, l'honneur de donner son nom à l'espèce, dit le docteur Battius tout plein de sa sainte confiance, et s'éclaircissant le gosier avant de parler, à peu près comme un duelliste examine la pointe de l arme qu'il va plonger dans le corps de son ennemi. La désignation est plus exacte, attendu que le *bos*, c'est-à-dire le bœuf, est incapable de perpétuer son espèce, et qu'ainsi le *bos fœmina*, dans son acception la plus étendue, ou *vacca*, est le plus noble des deux animaux.

C'est un ami, un blanc comme vous; c'est un chrétien.

Le docteur prononça cette opinion avec un air qui, dans son intention, devait exprimer qu'il était tout-à-fait prêt à traiter sur-le-champ un des nombreux points de dissidence qui, sel on lui, devaient exister entre eux ; cela fait, il attendit le coup de son antagoniste, bien résolu à lui porter ensuite une botte plus vigoureuse. Mais le jeune étranger paraissait beaucoup plus disposé à faire honneur à l'excellent repas que le hasard lui avait procuré, qu'à ramasser le gant pour argumenter en manière de joûte intellectuelle. — Je suis porté à croire que vous avez raison, monsieur, répondit-il avec une désespérante indifférence pour le point important qu'il concédait. Effectivement le mot *vacca* eût été préférable. — Pardonnez-moi, monsieur, vous donnez à mon langage une interprétation fort erronée, si vous imaginez que je comprenne, sans des distinctions nombreuses et spéciales, le *bubulus americanus* dans la famille *vacca ;* car, comme vous le savez, monsieur, je devrais peut-être dire Docteur..... vous avez sans doute le diplôme médical? — Vous me faites plus d'honneur que je n'en mérite, interrompit l'autre. — Vous êtes sous-gradué, peut-être ! ou bien vous avez pris vos grades dans quelque autre des sciences libérales? — Vous vous trompez encore, je vous l'assure. — Certainement, jeune homme, vous n'avez point entrepris cette importante, cette redoutable tâche, sans quelques preuves de votre capacité à la remplir ; vous avez quelque commission qui autorise vos démarches et vous permet d'entrer en communication avec vos collaborateurs dans la même bonne œuvre. — Je ne sais par quels moyens ni dans quel but vous avez pénétré mes projets ! s'écria le jeune homme en rougissant et en se levant avec une promptitude qui montrait combien les appétits grossiers de la nature avaient peu d'empire sur lui aussitôt que son cœur était intéressé. Votre langage, monsieur, est une énigme pour moi. L'affaire qui m'occupe, pourrait, dans un autre, prendre le nom de bonne œuvre ; pour moi, c'est un devoir cher et sacré, mais que j'aie en cela besoin d'une commission ou d'une autorisation, c'est, je l'avoue, ce qui me surprend. — Il est habituel de se pourvoir d'un document de ce genre, répondit gravement le docteur, et de le produire dans l'occasion, afin que des esprits sympathiques et amis écartent immédiatement tout indigne soupçon, et puissent aborder sur-le-champ les points qui sont un *desideratum* pour les deux parties. — Voilà une étrange demande, murmura le jeune homme, en promenant un regard mécontent sur chacun des individus qu'il avait devant lui, comme pour s'assurer exactement de leur vigueur physique. Alors portant la main à son sein, il en tira une petite boîte, et la

présentant au docteur d'un air de dignité, il continua : Ceci vous montrera, monsieur, que j'ai le droit de voyager dans un pays qui est maintenant la propriété des Etats américains. — Que vois-je ! s'écria le naturaliste, en dépliant un grand parchemin. La signature du philosophe Jefferson ! le sceau de l'Etat, le contre-seing du ministre de la guerre ! C'est une commission qui crée Duncan Uncas Middleton capitaine d'artillerie ! — Que dites-vous? que dites-vous? s'écria le Trappeur, qui pendant tout ce dialogue était resté occupé à regarder l'étranger, comme s'il eût voulu dévorer chacun de ses traits ; quel est le nom que vous venez de prononcer? N'est-ce pas Uncas?... Uncas?... est-ce bien Uncas?... — C'est mon nom, répondit le jeune homme avec un peu de hauteur. Il appartenait à un chef indien : mon oncle et moi nous sommes fiers de le porter; car il nous rappelle un important service rendu à notre famille dans les anciennes guerres des provinces. — Uncas ! est-ce bien Uncas que vous dites? répéta le Trappeur, en s'approchant du jeune homme et en écartant les boucles de la noire chevelure qui ombrageait son large front, sans que l'étranger, quoique fort surpris, opposât la moindre résistance. Ah ! mes yeux ont vieilli; ils ne sont plus aussi perçants que lorsque j'étais moi-même un soldat; mais je puis encore reconnaître dans le fils les traits du père. Je m'en suis aperçu dès qu'il s'est approché de nous; mais tant de choses ont passé depuis ce temps devant ma vue affaiblie, que je ne pouvais me rappeler quand et où j'ai vu sa ressemblance ! Dites-moi, mon enfant, sous quel nom votre père est-il connu? — Il était officier au service des États-Unis dans la guerre de la révolution ; nécessairement il portait comme moi le nom de Middleton ; le frère de ma mère s'appelait Duncan Uncas Heyward. — Encore Uncas ! encore Uncas ! répéta l'autre tout tremblant d'émotion ; et son père? — Avait les mêmes noms, moins celui du chef indien. Ce fut à lui, ainsi qu'à mon aïeule, que fut rendu le service dont je parlais tout à l'heure. — Je le savais! je le savais ! s'écria le vieillard d'une voix tremblante, pendant qu'une forte agitation se peignait dans ses traits, comme si les noms que le jeune militaire venait de citer eussent réveillé en lui une longue série d'émotions qui le reportaient bien loin en arrière; je le savais ! fils ou aïeul, c'est le même sang ! c'est le même air! Dites-moi, celui qu'on nomme Duncan sans y joindre le nom d'Uncas, vit-il encore?

Le jeune homme secoua douloureusement la tête. — Il est mort, dit-il, plein de jours et d'honneurs, chéri, heureux et répandant le bonheur autour de lui. — Plein de jours! répéta le Trappeur en regardant ses mains amaigries, mais encore musculeuses. Ah! il vivait dans les Établissements, et n'était sage qu'à la façon de ce monde. Mais sans doute vous l'avez vu longtemps; vous devez l'avoir entendu parler d'Uncas et des déserts ? — Souvent. Il était alors officier au service du roi ; mais quand la guerre fut déclarée entre la couronne et les colonies, mon grand-père n'oublia pas ce qu'il devait à sa terre natale; il rejeta une allégeance purement nominale pour rester fidèle à sa patrie; il se rangea sous les drapeaux de la liberté. — Il avait pour lui la raison, et, ce qui vaut mieux encore, la nature. Allons, mon enfant, asseyez-vous à côté de moi; asseyez-vous, et dites-moi de quoi votre grand-père avait coutume de parler quand sa pensée se reportait sur les merveilles du désert.

Le jeune homme sourit de la curiosité du vieillard et se montra surpris de l'intérêt qu'il manifestait; mais ne voyant autour de lui rien qui annonçât la moindre intention de violence, il s'assit sans hésiter. — Contez cela au Trappeur, en détail et dans les formes, dit Paul, prenant tranquillement sa place à côté du jeune militaire. La vieillesse aime ces traditions, et moi-même je ne hais pas d'en écouter le récit.

Middleton sourit de nouveau, et peut-être y avait-il dans son sourire quelque teinte de raillerie; puis de la meilleure humeur du monde, se tournant vers le Trappeur, il continua ainsi : — C'est une longue histoire, et dont le récit pourra vous être pénible ; car des scènes de carnage et toutes les horreurs, toutes les cruautés des guerres indiennes s'y trouvent mêlées. — N'importe, dit Paul ; nous sommes accoutumés à tout cela dans le Kentucky; et pour mon compte, je pense que quelques têtes scalpées ne gâtent rien à une histoire. — Mais il vous parlait d'Uncas, n'est-ce pas? reprit le Trappeur, sans faire la moindre attention aux légères interruptions du chasseur d'abeilles, qui du reste constituaient seulement une sorte d'aparté. Que pensait-il et que disait-il de ce garçon-là, dans son salon, entouré de toutes les aises et de tout le confort des Établissements? — Je ne doute pas que son langage ne fût celui qu'il eût tenu dans les bois et face à face avec son ami. — Appelait-il son ami le sauvage, le guerrier pauvre, nu, et dont le corps était tatoué? Ainsi il ne dédaignait pas d'appeler l'Indien son ami. — C'est une liaison dont il était fier; et comme je vous l'ai déjà dit, il donna son nom à son premier-né : il est même probable que ce nom sera transmis à ses descendants, comme un héritage de famille. — Il a bien fait ! C'était agir en homme, oui, et en chrétien ! Ne disait-il pas que le Delaware était léger à la course? Se rappelait-il cette circonstance? — Léger comme la gazelle! Il avait coutume de le désigner sous le nom de Cerf-Agile, que lui avait valu sa légèreté à la course. — Et Uncas était également brave, intrépide ! continua le Trappeur en fixant sur les yeux de son compagnon des regards où se peignait tout le plaisir qu'il éprouvait à entendre l'éloge d'un homme à qui on voyait qu'il avait porté une vive affection. — Brave comme un limier de pur sang! Il ne connaissait pas la crainte; mon aïeul citait Uncas et son père, que sa sagesse avait fait surnommer le Grand-Serpent, comme des modèles d'héroïsme et de constance. — Il leur rendait justice ! il leur rendait justice! On n'aurait pu trouver deux hommes meilleurs, dans quelque tribu et chez quelque nation que ce fût, n'importe la couleur de la peau. Je vois que votre grand-père était juste, et qu'il a transmis ses sentiments à sa famille. Il fut exposé à bien des périls dans nos montagnes, et il s'acquitta noblement de son rôle. Dites-moi, mon enfant, ou plutôt mon capitaine, est-ce là tout ce qu'il vous a dit? — Non certainement; c'est, comme je vous l'ai dit, une histoire terrible, pleine des incidents les plus touchants; et le souvenir qu'en avaient conservé mon grand-père et sa femme... — Ah! elle s'appelait Alice, s'écria le Trappeur en agitant sa main en l'air, pendant que sa physionomie s'animait aux souvenirs que ce nom lui rappelait : Elsie ou Alice, c'est la même chose. C'était une fille riante et enjouée quand elle était heureuse; dans le malheur, elle était touchante et ses yeux s'emplissaient de larmes. la chevelure était brillante et blonde comme le pelage du jeune faon, et sa peau était transparente comme l'eau pure qui tombe, goutte à goutte, du rocher. Oh! je me la rappelle ! je me la rappelle bien!

La lèvre du jeune homme se contracta légèrement; car ce n'était pas tout à fait là le souvenir qu'il avait conservé de sa vénérable aïeule; mais ne jugeant pas convenable d'exprimer cette idée, il se contenta de répondre : — Tous deux conservaient une impression trop vive des périls qu'ils avaient traversés, pour perdre le souvenir de ceux qui les partagèrent avec eux.

Le Trappeur détourna les yeux et parut lutter contre quelque émotion intime et puissante; enfin, reportant sur son compagnon un regard où ne se peignait plus un intérêt aussi déclaré, il continua ainsi : — Vous a-t-il parlé de tous? Étaient-ils tous des peaux rouges, à l'exception du major et des filles de Munro? — Non. Il y avait un blanc qui accompagnait les Delawares : un éclaireur de l'armée anglaise, mais né dans les provinces. — Quelque ivrogne, sans doute, un misérable vagabond, comme la plupart des blancs qui vivent parmi les sauvages? — Vieillard, vos cheveux gris devraient vous avoir appris à respecter la réputation d'autrui. L'homme dont je vous parle avait un esprit simple, mais un rare mérite; différent de la plupart de ceux qui habitent les frontières, il unissait dans sa personne non les défauts, mais les qualités du blanc et du sauvage; c'était un homme doué du don le plus précieux et peut-être le plus rare de la nature, celui de savoir distinguer le bien et le mal; il avait les vertus comme les préjugés d'une nature primitive; les unes et les autres tenaient à ses habitudes. En courage, il égalait ses compagnons rouges; en talents militaires, il était supérieur, parce qu'il avait été mieux instruit : en un mot, c'était une noble tige de la nature humaine, qui n'avait pu atteindre à toute sa hauteur par la seule raison qu'elle croissait en pleine forêt. Vieux chasseur, telles étaient les paroles de mon grand-père, en parlant de l'homme sur lequel vous vous êtes exprimé si légèrement.

Le Trappeur tenait ses yeux fixés à terre pendant que l'étranger, avec la générosité naturelle à la jeunesse, rendait cet hommage à l'ami de son aïeul. La main du vieillard froissait les oreilles de son chien, parcourait ses grossiers vêtements, ouvrait et fermait le bassinet de sa carabine, avec un tremblement tel qu'on l'eût cru incapable de soutenir cette arme. Quand le jeune officier eut terminé, il dit d'une voix rauque : — Votre grand-père n'avait donc pas entièrement oublié l'homme blanc de la solitude? — Il l'avait si peu oublié, qu'il y a déjà parmi nous trois personnes qui portent le nom de cet éclaireur. — Son nom, dites-vous? s'écria le vieillard en tressaillant. Quoi? le nom du solitaire et ignorant chasseur? Se peut-il que des grands, des riches, des hommes honorés, et, ce qui vaut mieux encore, des hommes justes, portent son nom, son véritable nom ! — Il appartient à mon frère et à deux de mes cousins, quels que puissent être leurs droits aux qualifications que vous venez de leur donner. — Quoi! le même nom, écrit avec les mêmes lettres, commençant par un *N*, et finissant par un *L*? — Celui-là même, Nathaniel ! répondit le jeune homme en souriant. Nous n'avons rien oublié de ce qui le concerne; j'ai en ce moment un limier qui n'est pas loin d'ici, sur la piste d'un daim ; il descend d'un chien que ce même éclaireur a envoyé à ses amis, comme cadeau, et qui était de la race de ceux qui l'accompagnaient lui-même à la chasse : il n'y en a pas dans toute l'Union qu'on puisse lui comparer pour la sûreté de l'odorat et pour l'agilité. — Hector! dit le vieillard en s'efforçant de comprimer une émotion qui le suffoquait presque, et en parlant à son chien du ton qu'on prendrait à l'égard d'un enfant; entends-tu cela, mon vieux? ton sang et ta race courent dans la Prairie! Ce nom... c'est merveilleux !... tout à fait merveilleux !

La nature n'en put endurer davantage. Inondé par un torrent de sensations inaccoutumées, stimulé par d'affectueux souvenirs depuis longtemps endormis, le vieillard n'eut que la force d'ajouter

d'une voix sourde et altérée, malgré ses efforts pour conserver son ton habituel : — Enfant, je suis l'éclaireur ; autrefois chasseur et soldat, aujourd'hui misérable trappeur! Et aussitôt les larmes coulèrent de ses yeux, restés secs depuis si longtemps, et inondèrent ses joues flétries ; appuyant sa tète sur ses genoux, il la couvrit d'un pan de son vêtement de peau de daim, et on l'entendit sangloter.

Ce spectacle produisit sur ses compagnons une émotion correspondante. Paul Hover avait accueilli avidement chacune des syllabes qui s'échappaient des lèvres de l'un des interlocuteurs, et ses sentiments avaient suivi la progression de la scène. Peu habitué à de pareilles sensations, il tournait la tète de tous côtés, comme pour éviter un résultat que lui-même n'aurait su définir, jusqu'au moment où il vit les pleurs et entendit les sanglots du vieillard ; alors il se leva brusquement, et saisissant son hôte à la gorge, lui demanda de quel droit il faisait pleurer son vieux compagnon. Puis, comme si tout-à-coup une illumination soudaine fût venue luire à son cerveau, il lâcha prise, et étendant la main dans un accès de joie, il saisit le docteur par sa chevelure, qui révéla aussitôt sa nature artificielle en lui restant dans la main, et en ne laissant au crâne blanc et luisant du naturaliste d'autre protection que sa peau. — Que pensez-vous de cela, monsieur l'attrapeur de hannetons? lui cria-t-il ; n'est ce pas là, dites-moi, une étrange abeille à suivre jusqu'à son arbre creux ? — C'est remarquable! merveilleux! édifiant! répondit, la larme à l'œil et d'une voix émue, l'ami de la nature en rajustant tout bonnement sa perruque, cela est rare et louable, quoique je ne doute pas que ce ne soit dans l'ordre exact des effets et des causes.

Après cette explosion soudaine, la commotion s'arrêta tout-à-coup; et les trois spectateurs restèrent frappés d'une sorte d'étonnement respectueux à la vue des larmes du vieillard. — Ce qu'il a dit est vrai ; comment serait-il si bien instruit des détails d'une histoire qui n'est guère connue hors du cercle de ma famille ? reprit enfin le jeune homme en s'essuyant les yeux, sans crainte de laisser voir toute l'émotion qu'il avait éprouvée. — C'est la vérité! répéta Paul, j'en ferai serment s'il le faut!... Je sais que chacune de ses paroles est aussi vraie que l'Evangile. — Et cependant il y a longtemps que nous le tenions pour mort! continua le capitaine. Mon grand-père a vécu jusque dans un âge avancé, et il se croyait plus jeune que son ami des grands bois. — Il n'arrive pas souvent que la jeunesse ait ainsi en spectacle la faiblesse de l'âge, dit le Trappeur en relevant la tète et en jetant autour de lui un regard plein de calme et de dignité. Si je suis encore ici, jeune homme, c'est qu'ainsi l'a voulu le Seigneur qui dans ses secrets desseins, connus de lui seul, m'a laissé vivre quatre-vingts longues et laborieuses années. Ne doutez pas que je ne sois l'homme dont nous parlons ; voudrais-je descendre au tombeau avec un mensonge inutile? — Je n'hésite point à vous croire ; seulement je m'étonne que cela soit. Comment se fait-il, excellent et vénérable ami de mes parents, que je vous trouve dans ces solitudes, si loin de l'aisance et de la sécurité qu'on trouve dans les terres habitées ? — Je suis venu dans ces plaines pour me dérober au bruit de la hache ; car sans doute ici le bûcheron ne me suivra pas. Mais je puis vous adresser la même question. Etes-vous du nombre de ceux que les Etats ont envoyés dans leur nouvelle acquisition pour voir s'ils ont à se féliciter du marché ? — Je ne suis pas de cette expédition. Lewis remonte la rivière à quelques centaines de milles d'ici. L'affaire qui m'amène est d'une nature privée. —Il n'est pas étonnant qu'un homme qui n'est plus assez vigoureux ni assez clairvoyant pour faire le métier de chasseur, vive au milieu des habitations du castor, et se serve de la trappe au lieu de la carabine ; mais il est étrange qu'un homme jeune et riche, muni d'une commission du Président, vienne errer dans ces prairies, sans même avoir un homme de couleur pour le servir. — Vous jugeriez mes motifs suffisants si vous les connaissiez, et vous les connaîtrez si vous voulez bien écouter mon récit. Je crois que vous êtes tous d'honnêtes gens, peu disposés à trahir un homme dont les intentions sont honorables. — Venez donc, et contez-nous votre affaire à loisir, dit le Trappeur en s'asseyant, et en invitant du geste le jeune homme à suivre son exemple. Ce dernier obéit volontiers; et lorsque Paul et le docteur se furent installés à leur guise, le nouveau venu commença l'exposé des motifs étranges qui l'avaient amené si loin dans le désert.

—

CHAPITRE XI.

Cependant les heures diligentes poursuivaient leur cours irrévocable. Le soleil, qui durant tout le jour avait lutté contre des masses de vapeurs, descendit lentement vers un horizon dégagé de nuages, et se coucha dans ces tristes solitudes avec autant de splendeur que s'il fût descendu sous les eaux de l'Océan. Les immenses troupeaux de buffles qui paissaient dans l'inculte Prairie disparurent peu à peu, et les essaims innombrables d'oiseaux aquatiques qui poursuivaient leur voyage annuel des lacs vierges du nord vers le golfe du Mexique, cessèrent d'agiter de leurs ailes l'atmosphère chargée de rosée et de vapeurs. En un mot, les ombres de la nuit descendirent sur le rocher habité par Ismaël, ajoutant le voile de leurs ténèbres aux autres accidents qui rendaient ce lieu si lugubre.

Lorsque le jour fut près de disparaître, Esther rassembla autour d'elle ses plus jeunes enfants, et se plaçant sur une pointe du rocher de sa forteresse isolée, elle attendit patiemment le retour des chasseurs. Hélène Wade se tenait un peu à l'écart de ce cercle inquiet, comme pour marquer la différence des caractères. — Votre oncle est et sera toujours un mauvais calculateur, Hélène, observa la mère après une longue pause dans une conversation qui avait roulé sur les travaux de la journée ; Ismaël Bush n'entend rien à la prévoyance! Il est resté là, au pied de ce rocher, depuis la pointe du jour jusqu'à midi, ne faisant que projeter... projeter... ayant autour de lui sept garçons des plus vigoureux que jamais femme ait donnés à un homme ; et quel est le résultat? la nuit est arrivée, et sa besogne n'est pas encore finie. — Cela n'est pas prudent, certainement, ma tante, répondit Hélène d'un air de distraction, comme ne sachant guère ce qu'elle disait; c'est donner un fort mauvais exemple à ses fils. — Doucement, doucement, petite fille! Qui vous apprend à juger vos aînés et vos supérieurs? Je voudrais bien voir l'homme de la frontière qui donne à ses enfants un plus honnête exemple que ce même Ismaël Bush? Vous qui trouvez à redire à tout sans savoir remédier à rien, montrez-moi, si vous le pouvez, une réunion de garçons qui sauraient, comme les miens, dans l'occasion, abattre un arbre et l'équarrir, quoique ce ne soit peut-être pas à moi de les vanter ; où est l'ouvrier plus capable que mon brave homme de mari de se mettre à la tête d'une troupe de moissonneurs, et qui laissera derrière lui un champ plus égal? Et comme père, il est plus généreux qu'un seigneur ; car ses fils n'ont qu'à nommer l'endroit où ils veulent s'établir, il leur donne la propriété de la plantation sans jamais leur faire payer l'acte.

En achevant ces mots, la femme de l'émigrant laissa éclater un rire d'ironie qui fut répété par toute sa progéniture, élevée pour mener un jour cette vie errante et précaire, mais non dépourvue de charmes. —Holà ! vieille Esther, s'écria d'en bas la voix connue du mari. Que faites-vous là-haut pendant que nous vous procurons de la venaison et de la chair de buffle? Descendez, descendez, avec toute votre marmaille, et venez nous donner un coup de main pour transporter là-haut le gibier... Quelle singulière femme êtes-vous donc? descendez, vous dis-je : voilà nos garçons qui viennent, et nous avons ici de l'ouvrage pour deux fois votre nombre.

Ismaël aurait pu épargner à ses poumons plus de la moitié de ces efforts. A peine avait-il prononcé le nom de sa femme, que toute la couvée se leva en masse ; et, se précipitant les uns sur les autres, les marmots descendirent la pente périlleuse du rocher avec une impatience que rien ne pouvait réprimer. Esther les suivit d'un pas plus mesuré, et Hélène ne jugea pas à propos de rester en arrière. En conséquence, toute la famille fut bientôt réunie dans la plaine au pied de la citadelle. Là se trouvait l'émigrant, courbé sous le poids d'un magnifique daim, accompagné d'un ou deux des plus jeunes d'entre ses fils. Abiram ne tarda pas à paraître, et, au bout de quelques minutes, les autres chasseurs arrivèrent, seuls, ou deux à deux, chacun apportant le produit de sa chasse. — Il n'y a pas de peau rouge dans la plaine, pour ce soir du moins, dit Ismaël, après le premier tumulte occasionné par son arrivée ; car j'ai moi-même battu la Prairie, l'espace de plus d'un mille, et j'ose dire que je sais reconnaître l'empreinte d'un moccassin indien. Ainsi, ma vieille, vous pouvez nous préparer quelques tranches de venaison, et puis nous irons nous reposer des fatigues de la journée. — Je ne jurerais pas qu'il n'y a point de sauvages dans les environs, dit Abiram. Je sais comme un autre reconnaître les traces des peaux rouges, et, à moins que mes yeux ne soient affaiblis, je soutiendrai hardiment qu'il y a des Indiens dans notre voisinage. Mais attendons le retour d'Asa; il a passé par l'endroit où j'ai trouvé les marques, et nos garçons se connaissent aussi à ces matières. —Oui, il ne connaît que trop de choses, répondit Ismaël d'un air sombre. Il vaudrait mieux pour lui qu'il crût en moins savoir. Mais, Esther, quand toutes les tribus des Sioux ne seraient qu'à un mille d'ici, ce ne serait pas chose facile pour eux d'escalader ce roc, à la barbe de dix hommes de cœur. — Dites au moins douze, Ismaël, s'écria la virago, car si vous comptez pour un homme votre ami l'attrapeur de mouches, je vous prie de me compter pour deux. Je ne le crains ni à la carabine ni au fusil ; et pour ce qui est du courage, la génisse d'un an que ces félons de Tetons ont volée était ce qu'il y avait de plus poltron parmi nous, et après elle venait votre bavard de docteur. Ah! Ismaël, il est rare que vous fassiez un marché sans être dupe ; et cet homme, à mon sens, est la plus sotte emplette que vous ayez faite! Croiriez-vous que le drôle, pour une douleur de pied, m'a ordonné un emplâtre sur la bouche ? — C'est grand dommage, Esther, que vous n'ayez pas suivi son ordonnance, répondit froidement son mari ; je suis sûr que cela vous eût fait beaucoup de bien. Mais, enfants, s'il est vrai, comme le croit Abiram, que les Indiens soient près d'ici, nous pourrions bien être exposés à escalader le rocher les mains vides et à perdre notre souper. Commençons donc par mettre en sûreté notre gibier, et nous parlerons des prescriptions du docteur quand nous n'aurons rien de mieux à faire.

Cet ordre fut exécuté, et, au bout de quelques minutes, la famille échangea sa situation périlleuse contre l'abri plus sûr que lui offrait la plate-forme du rocher. Là, Esther se mit à l'ouvrage, travaillant et grondant avec une égale ardeur, jusqu'à ce que le repas fût préparé; et alors elle appela son mari d'une voix aussi sonore que celle de l'iman qui appelle les croyants à un plus important devoir. Quand chacun eut pris sa place accoutumée autour des mets fumants, l'émigrant donna l'exemple en tombant sur une tranche délicieuse de venaison, préparée de la même manière que la bosse du bison, avec un talent qui en augmentait encore la saveur naturelle. Un peintre eût saisi volontiers ce moment pour reproduire sur la toile cette scène caractéristique. Le lecteur se rappellera que la citadelle d'Ismaël s'élevait isolée et presque inaccessible. Un feu brillant, allumé au sommet et autour duquel tout le groupe affamé était réuni, lui donnait l'apparence d'un grand phare construit pour guider les aventuriers errants dans ces vastes solitudes. La flamme éclatante se reflétait d'un visage à l'autre, faisant ressortir toutes les variétés d'expression, depuis la simplicité des enfants, mêlée à je ne sais quoi de sauvage qui caractérisait leur existence semi-barbare, jusqu'à la lourde et immobile apathie empreinte sur les traits de l'émigrant, lorsque aucune passion ne l'agitait. De temps en temps une bouffée de vent soufflait sur le feu, et, à la lueur de la flamme ranimée, on apercevait la petite tente solitaire suspendue en l'air au milieu des ténèbres. Au-delà, tout était déjà plongé dans une obscurité impénétrable. — Il est étrange qu'Asa ne soit pas encore rentré à l'heure qu'il est, dit tout-à-coup Esther avec humeur. Quand le souper sera fini, et que tout sera rangé, nous le verrons arriver, et demander son repas en grommelant, aussi affamé qu'un ours après son somme d'hiver. Son estomac est aussi réglé que la meilleure pendule du Kentucky, et il n'a pas besoin d'être remonté pour dire l'heure soit de jour soit de nuit. C'est un terrible mangeur qu'Asa quand son appétit a été aiguisé par un peu d'ouvrage!

Ismaël jeta un coup d'œil sévère sur le cercle de ses fils silencieux, comme pour voir si l'un d'entre eux aurait l'audace de dire quelque chose en faveur de l'absent. Mais, en ce moment, comme aucune cause excitante ne réveillait ces caractères somnolents, il semblait que ce fût pour eux un trop grand effort que de prendre la défense de leur frère insubordonné. Toutefois, Abiram qui, depuis le raccommodement, prenait ou affectait de prendre un intérêt plus généreux à son ci-devant adversaire, jugea convenable d'exprimer une sollicitude à laquelle les autres étaient étrangers. — Il sera fort heureux s'il échappe aux Tetons! dit-il à demi-voix. Je serais fâché qu'Asa, qui est le plus vaillant de nous tous, et par le cœur et par le bras, tombât au pouvoir de ces diables rouges. — Songez à vous-même, Abiram, et retenez votre langue si vous ne savez en faire usage que pour effrayer Esther et ses filles. Voilà déjà Hélène Wade aussi pâle que si elle avait vu aujourd'hui même les Indiens dont vous parlez. Et en effet, peut-être étaient-ce les Indiens qu'elle contemplait si attentivement, lorsque j'ai été forcé de m'adresser à elle par l'intermédiaire de ma carabine, parce que ma voix ne pouvait parvenir jusque là. Comment cela s'est-il fait, Hélène? Vous ne m'avez pas encore fait connaître d'où venait votre surdité.

Les couleurs du visage d'Hélène changèrent aussi promptement qu'avait brillé la flamme de la carabine de l'émigrant dans l'occasion qu'il rappelait; un brûlant incarnat se répandit sur tous ses traits, et cette belle teinte de santé alla couvrir jusqu'à son cou. Elle baissa la tête d'un air confus, mais elle ne sembla pas croire qu'il fût nécessaire de répondre. Ismaël, trop apathique pour insister, ou peut-être satisfait de la sortie qu'il venait de faire, se leva de son siége; puis étendant sa lourde masse comme un bœuf gras et bien nourri, il annonça son intention de dormir. Au milieu d'une famille dont tous les mouvements avaient pour but principal la satisfaction des besoins naturels, cette déclaration ne pouvait manquer de trouver des imitateurs sympathiques. Tous disparurent les uns après les autres; chacun alla demander le repos à sa couche grossière; une seule sentinelle fut placée à l'entrée du sentier, et au bout de quelques minutes, Esther, après avoir endormi en grondant tous ses marmots, se trouva seule en possession du rocher. Quoique l'habitude d'une vie errante n'eût pu produire sur cet être sans éducation que de bien tristes effets, le grand principe placé par la nature dans le cœur de la femme avait en elle de trop profondes racines pour pouvoir jamais être entièrement extirpé. Douée d'un caractère impétueux, ses passions étaient violentes et difficiles à calmer. Mais son affection pour ses enfants, bien qu'elle sommeillât souvent, ne pouvait jamais s'éteindre. L'absence prolongée d'Asa l'inquiétait. Trop intrépide pour hésiter un instant à traverser le noir abîme dans lequel plongeaient vainement ses regards, elle se mit pourtant, dans son imagination maternelle, à évoquer tous les périls qui pouvaient menacer son fils. Peut-être, comme Abiram l'avait donné à entendre, était-il devenu captif de quelqu'une des tribus qui chassaient le buffle dans les environs, ou peut-être un destin plus terrible avait-il été son partage. Ainsi rêvait cette mère; et le silence et les ténèbres ajoutaient encore aux secrètes terreurs inspirées par la nature.

Agitée par ces réflexions qui écartaient le sommeil, Esther restait à son poste, et, avec cette oreille exercée qu'on nomme instinct dans les animaux placés à plusieurs degrés plus bas dans l'échelle de l'intelligence, elle écouta si quelque bruit ne lui annoncerait pas l'approche de son fils. Enfin ses vœux parurent se réaliser, car un bruit de pas, que son impatience appelait depuis si longtemps, se fit distinctement entendre, et bientôt elle distingua dans l'obscurité un homme au pied du rocher. — Au nom du ciel! Asa, vous mériteriez bien de n'avoir maintenant d'autre lit que la terre! s'écria aussitôt Esther, ses sentiments ayant éprouvé une révulsion qui ne surprendra point ceux qui ont étudié la nature contradictoire du cœur humain. Et j'ai idée que la nuit ne sera pas belle. Eh bien, Abner, Abner; est-ce que vous dormez, vous, Abner? Gardez-vous de laisser passer quelqu'un avant que je sois descendue. Je veux savoir qui ose troubler une famille paisible et honnête, à une pareille heure de la nuit. — Femme! s'écria une voix que l'interlocuteur essayait de grossir, malgré la crainte manifeste qui la faisait trembler; femme, je vous défends de par la loi de lancer aucun de vos projectiles maudits. Je suis citoyen, propriétaire, gradué dans deux universités, et je suis ici dans mon droit. Gardez-vous de tout acte de malveillance prémédité et de tout homicide. C'est moi... votre *amicus*, votre ami et votre hôte; moi, le docteur Obed Battius. — Qui? demanda Esther d'une voix qui put à peine arriver aux oreilles de l'inquiet docteur. Ne dites-vous pas que ce n'est point Asa? — Non, je ne suis ni Asa ni Absalon, ni aucun des princes hébreux, mais Obed, la racine et la souche de tous ces gens-là. Femme, ne vous l'ai-je pas dit? vous faites attendre un homme qui a droit à une paisible et honorable admission! Me prenez-vous pour un animal de la classe amphibie, et croyez-vous que je puisse faire jouer mes poumons comme un forgeron son soufflet?

Le naturaliste ne s'en serait pas tiré néanmoins à si bon marché s'il n'avait eu qu'Esther pour auditeur. Contrariée et de plus en plus triste, elle s'était jetée sur sa couche avec une sorte d'apathie produite par le désespoir. Cependant le bruit avait éveillé Abner, placé en sentinelle; et, ayant repris l'usage de ses sens, assez du moins pour reconnaître la voix du médecin, il ne fit point difficulté de le laisser entrer. Le docteur Battius se pressa de franchir l'étroit passage avec un air singulièrement impatient; et déjà il commençait à gravir le rocher, lorsque, ses regards venant à tomber sur le factionnaire, il s'arrêta pour lui dire d'un ton qu'il tâcha de rendre très imposant. — Abner, je remarque chez toi de dangereux symptômes de somnolence; ils se manifestent trop clairement dans l'extension involontaire de tes muscles mastoïdes. Or cette somnolence peut produire des résultats funestes, non-seulement pour toi, mais pour toute la famille de ton père. — Vous n'avez jamais commis une erreur plus grande, docteur, répondit le jeune homme en bâillant comme un lion au repos; je n'ai pas sur toute ma personne un seul symptôme, comme vous dites; et, quant à mon père et aux enfants, la petite vérole et la rougeole ont visité la famille depuis longtemps.

Le naturaliste, satisfait de cette courte remontrance, avait déjà gravi la moitié de la hauteur, lorsque Abner termina sa justification. Au sommet, Obed s'attendait à rencontrer Esther; il avait fait souvent une funeste expérience de la loquacité de la dame, qui lui inspirait une crainte salutaire; mais il fut agréablement déçu dans son attente. S'avançant sur la pointe des pieds et jetant un regard timide par-dessus son épaule, comme s'il eût appréhendé une décharge plus formidable que des paroles, le docteur se rendit à l'endroit qui lui avait été assigné pour chambre à coucher. Au lieu de dormir, le digne naturaliste resta longtemps assis, s'occupant à réfléchir à tout ce qu'il avait vu et entendu ce jour-là; bientôt, dans la cabane voisine, qui était celle d'Esther, il entendit marcher et grommeler; il en conclut que l'épouse d'Ismaël ne dormait pas. Comprenant qu'il importait de désarmer ce cerbère femelle, avant d'exécuter son projet, le docteur, malgré sa répugnance naturelle, se vit obligé d'entamer avec elle une communication verbale. — Il paraît que vous ne dormez pas, ma bonne et digne mistriss Bush, dit-il, résolu de commencer par l'application d'un emplâtre qui, sous sa main habile, avait toujours adhéré, vous paraissez inquiète, mon excellente hôtesse; puis-je vous préparer quelque chose? — Que me donneriez-vous? murmura Esther; sans doute un vésicatoire pour me faire dormir? — Dites plutôt un cataplasme. Mais vous souffrez; voici quelques gouttes de cordial qui, prises dans un verre de ma bonne eau-de-vie de Cognac, vous soulageront et vous permettront de reposer, si je me connais quelque peu en matière médicale.

Le naturaliste avait pris Esther par son faible, et, ne doutant pas que sa prescription ne fût acceptée, il se mit sur-le-champ à la préparer. Quand il la présenta, on la reçut en faisant la moue, mais on l'avala avec une facilité remarquable. Esther marmotta ses remercîements, et le docteur se rassit en silence, attendant que la dose eût fait son effet. En moins d'une demi-heure, la respiration d'Esther devint si forte, ou, pour employer l'expression du docteur, si intense, que, s'il eût oublié l'opium dont il avait assaisonné l'eau-de-vie, il eût pu concevoir quelque inquiétude sur son ordonnance. L'agitation d'Esther étant ainsi maîtrisée par le sommeil, le silence devint profond et général. Alors le docteur Battius quitta son siége

avec toute la circonspection silencieuse d'un voleur de nuit; il sortit alors de la cabane, ou plutôt du chenil, car l'habitation d'Ismaël ne méritait guère un nom plus relevé, et s'achemina vers les dortoirs adjacents. Là, il s'assura par lui-même que tous ses voisins étaient plongés dans un profond sommeil. Une fois en possession de ce fait important, il n'hésita plus : il se mit à gravir le passage qui conduisait à la pointe la plus élevée du rocher. Sa marche, bien que circonspecte, faisait néanmoins quelque bruit; mais, au moment où, se félicitant de la réussite de son projet, il mettait le pied sur le sommet du roc, une main se posa sur le pan de son habit, et arrêta sa marche aussi efficacement que l'eût pu faire Ismaël lui-même. — Y a-t-il des malades dans la tente, murmura près de lui une voix douce, que le docteur Battius vient y faire sa visite à pareille heure?

Aussitôt que le cœur du naturaliste fut un peu remis de cette commotion soudaine, il trouva la force de répondre, en prenant néanmoins la précaution d'adoucir sa voix. — Ma digne Hélène! je me réjouis grandement de voir que c'est toi. Silence! mon enfant, silence! Si mes desseins étaient connus d'Ismaël, il n'hésiterait pas à nous précipiter tous deux de ce rocher dans la plaine.

Pendant que le docteur parlait ainsi, il continuait à monter, et au moment où il eut terminé, sa compagne et lui avaient atteint le plateau. — Maintenant, docteur Battius, demanda gravement la jeune fille, puis-je savoir par quelle raison vous vous êtes exposé à voler sans ailes du haut de ce rocher, au risque de vous casser le cou? — Je ne vous cacherai rien, ma digne Hélène; mais êtes-vous certaine qu'Ismaël ne s'éveillera pas? — Ne craignez rien; il dormira jusqu'à ce que le soleil lui brûle les paupières; c'est du côté de sa femme qu'est le danger. — Esther dort! répondit le docteur d'un ton solennel. Hélène, vous avez donc fait sentinelle aujourd'hui du haut de ce rocher? — J'en avais reçu l'ordre. — Et vous avez vu, comme d'habitude, le bison et l'antilope, le loup et le daim, animaux qui appartiennent aux ordres *pecora*, *belluœ et ferœ?* — J'ai vu les animaux que vous avez nommés en anglais, mais je n'entends rien aux langues indiennes. — Il y a encore un ordre dont je n'ai point parlé et dont vous avez vu également quelque spécimen, l'ordre des *primates*, n'est-ce pas? — Je ne puis dire. Je ne connais point d'animal de ce nom. — Songez, Hélène, que vous parlez à un ami. C'est le genre *homo* que je veux dire, mon enfant. — Quelque objet que je puisse avoir vu, je n'ai point aperçu le *vespertilio horribi*... — Chut! Hélène. Ta vivacité nous trahirait. Dis-moi, ma fille, n'as-tu pas vu certain bipède appelé homme errer dans la Prairie? — Certainement. Dans l'après-midi, mon oncle et ses fils ont chassé le buffle. — Je vois qu'il faut, pour être compris, m'expliquer en langue usuelle. Hélène, je veux parler de l'espèce Kentucky.

Les joues d'Hélène se revêtirent de l'incarnat de la rose, mais les ténèbres dérobaient sa rougeur. Elle hésita un instant, puis elle s'arma de résolution pour répondre : — Docteur Battius, si vous voulez parler en paraboles, cherchez un autre auditeur que moi. Adressez-moi franchement vos questions en anglais; et j'y répondrai catégoriquement dans la même langue. — J'ai voyagé dans ce désert, comme tu sais, Hélène, en quête d'animaux qui jusqu'à ce jour ont été cachés aux yeux de la science. Entre autres, j'ai découvert un être de la classe *primates*, genre *homo*, espèce Kentucky, que j'appelle Paul... — Silence, au nom du ciel! parlez plus bas, docteur, ou l'on vous entendra. — Paul Hover, de son état collecteur d'abeilles ou *apes* (en latin abeilles, en anglais singes). Est-ce que je parle la langue usuelle maintenant? suis-je compris? — Parfaitement, parfaitement, répondit la jeune fille agitée, et à peine en état de respirer. Mais en quoi est-il question de lui? Vous a-t-il dit de gravir ce rocher?... Paul Hover ignore tout, car le serment que j'ai fait à mon oncle m'a fermé la bouche. — Oui; mais il y a quelqu'un qui n'a point prêté de serment et qui a tout révélé. Plût à Dieu que le voile jeté sur les mystères de la nature, ce voile qui nous cache tant de trésors, fût aussi efficacement écarté! Hélène! Hélène! l'homme avec lequel j'ai imprudemment fait un pacte, oublie étrangement les devoirs de l'honnêteté! Ton oncle, mon enfant.... — Vous voulez parler d'Ismaël Bush, qui épousa la veuve du frère de mon père, répondit un peu fièrement la jeune fille offensée. Certes, il est bien cruel de me reprocher une parenté que le hasard a formée, et que je voudrais voir à jamais brisée.

Hélène humiliée n'en put dire davantage; et s'appuyant sur une projection du rocher, elle se mit à sangloter de manière à rendre la situation des deux interlocuteurs doublement critique. Le docteur marmotta quelques paroles en manière d'apologie; mais avant qu'il eût le temps de terminer, Hélène se leva, et dit avec beaucoup de fermeté : — Je ne suis pas venue ici pour verser d'inutiles larmes, ni vous pour les essuyer. Quel motif vous amène? — Il faut que je voie l'habitant de cette tente. — Vous savez ce qu'elle contient? — Je crois le savoir; et je suis porteur d'une lettre que je dois remettre en main propre. Si l'animal est un quadrupède, Ismaël a dit vrai; si c'est un bipède, avec ou sans plumes, il a menti, et notre pacte est rompu.

Hélène fit signe au docteur de rester où il était et de garder le silence. Elle se glissa dans la tente, où elle resta plusieurs minutes qui parurent fort longues pour celui qui l'attendait en dehors; mais bientôt elle parut, le prit par le bras, et ils pénétrèrent ensemble sous les plis de la toile mystérieuse.

—

CHAPITRE XII.

Le déjeuner des émigrants fut silencieux et sombre. Il y manquait l'accompagnement discordant dont Esther avait coutume d'animer leurs repas; car le narcotique du docteur émoussait encore la vivacité habituelle de son intelligence. Les jeunes gens songeaient à l'absence de leur frère aîné, et le regard sévère d'Ismaël s'arrêtait tour à tour sur chacun de ses fils : c'était le regard d'un maître prêt à repousser toute tentative de se soustraire à son autorité. Malgré cet esprit d'anarchie qui divisait la famille, Hélène et son nocturne complice prirent leurs places accoutumées, sans faire naître de commentaires. Néanmoins le docteur levait les yeux de temps à autre; pour ceux qui le remarquaient, c'était là une de ses contemplations scientifiques du firmament; mais en effet ses regards fugitifs se projetaient vers les ondoyants remparts de la tente interdite. Enfin l'émigrant, après avoir vainement attendu quelque manifestation plus décisive, résolut de faire une démonstration personnelle. — Asa me rendra compte de cette conduite insubordonnée. La nuit entière s'est écoulée, et il est encore dans la Prairie, quand peut-être son bras et sa carabine auraient pu nous faire faute dans une escarmouche avec les Sioux. — Epargnez vos poumons, brave homme, répondit sa femme; soyez économe de votre souffle; il est possible que vous deviez longtemps encore appeler l'enfant avant qu'il réponde. — S'il y a des hommes assez femmes pour se laisser dominer par les enfants, Esther, vous devez savoir que les choses ne se passent point comme cela dans la famille d'Ismaël Bush. — Ah! vous n'épargnez guère les réprimandes à vos enfants dans l'occasion. Je le sais, Ismaël; et votre sévérité a chassé l'un de vos fils; et cela quand sa présence nous est le plus nécessaire. — Père, dit Abner dont la nature engourdie s'était peu à peu stimulée jusqu'à l'effort de faire une proposition si hardie, les garçons et moi nous sommes d'avis d'aller à la recherche d'Asa. Nous sommes inquiets de le voir camper dans la Prairie au lieu de venir se coucher dans son lit, comme certainement il aurait aimé à le faire. — Bah! marmotta le sombre Abiram, le garçon aura tué un daim ou peut-être un buffle, et il s'est endormi à côté de la carcasse pour en écarter les loups jusqu'au jour; nous ne tarderons pas à le voir ou à l'entendre beugler pour que nous venions l'aider à porter sa charge. — Mes fils n'ont point besoin d'aide pour mettre un daim sur leurs épaules, ou pour dépecer un bœuf sauvage! répondit la mère; comment, Abiram, pouvez-vous dire une chose si peu croyable, vous qui affirmiez, pas plus tard qu'hier, que les peaux rouges avaient rôdé dans notre voisinage? — Oui! s'écria vivement son frère, comme pressé de rétracter une méprise; je l'ai dit et je le dis encore; et vous verrez que j'ai raison. Les Tetons ne sont pas loin d'ici, et le garçon sera fort heureux s'il peut leur échapper. — Il me semble, dit le docteur Battius en parlant avec l'aplomb et la dignité d'un homme réfléchi; il me semble à moi, homme peu versé dans la science des signes et des indices de la guerre des Indiens, surtout telle qu'elle est pratiquée dans ces régions lointaines (quoique, je puis le dire sans vanité, j'aie quelque connaissance des mystères de la nature), il me semble donc à moi, dans mon humble opinion, que lorsqu'il existe des doutes sur une matière de cette importance, ce qu'il y a de plus sage, c'est de les éclaircir. — Nous n'avons que faire de vos ordonnances! s'écria brusquement Esther : plus de vos charlataneries dans une famille qui est en fort bonne santé, vous dis-je! Je me portais très bien; seulement j'étais un peu échauffée pour avoir trop sermonné les enfants, et vous m'avez fait prendre une drogue dont j'ai encore le goût sur la langue, comme un poids d'une livre sur l'aile d'un oiseau-mouche. — La médecine a-t-elle donc opéré? demanda sèchement Ismaël : ce doit être une fameuse dose que celle qui peut arrêter la langue de la vieille Esther. — Ami, continua le docteur en faisant signe à la femme irritée de garder le silence, l'accusation de la bonne mistriss Bush est une preuve suffisante que la potion n'a point produit trop d'effet. Mais revenons à l'absence d'Asa. Il y a des doutes sur son destin, et pour les éclaircir, une proposition est faite. Or, dans les sciences naturelles, la vérité est toujours un *desideratum*; et j'avoue qu'elle ne l'est pas moins dans la circonstance actuelle, qu'on peut nommer un *vacuum*, là où, conformément aux lois de la physique, il devrait y avoir des preuves palpables de matérialité. — Ne faites pas attention à ce qu'il dit! s'écria Esther, s'apercevant que les membres de la famille écoutaient avec une attention qui pouvait provenir également de leur adhésion à la proposition, et de l'impossibilité où ils étaient de le comprendre. Il y a une drogue dans chacune de ses paroles. — Le docteur Battius veut dire, objecta modestement Hélène, que quelques-uns d'entre nous, pensant qu'Asa est en danger, et d'autres étant d'une opinion contraire, la famille pourrait passer une heure

ou deux à le chercher. — Est-ce là ce qu'il veut dire? interrompit Esther; en ce cas, le docteur Battius a plus de bon sens que je ne lui en croyais. Elle a raison, Ismaël, et ce qu'elle dit sera fait. Je prendrai moi-même une carabine; et malheur à la peau rouge que je rencontrerai! Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai manié un fusil, et que j'ai entendu les hurlements indiens, hélas! pour mon malheur.

L'influence d'Esther se répandit sur ses fils indolents, pareille au stimulant du cri de guerre. Ils se levèrent en masse et déclarèrent qu'ils étaient prêts à seconder cette résolution hardie. Ismaël céda prudemment à une impulsion qu'il ne pouvait arrêter, et bientôt Esther parut munie de son arme, et prête à guider en personne ceux de ses fils qui voudraient la suivre. — Reste qui voudra avec les enfants, dit-elle, et que ceux qui n'ont pas des cœurs de poule me suivent! — Abiram, il ne convient pas de laisser les cabanes sans gardien, dit Ismaël à voix basse, en jetant un coup d'œil vers le sommet du rocher.

Abiram tressaillit et répondit avec un empressement extraordinaire. — Je resterai et je veillerai sur le camp.

Toutes les voix s'élevèrent aussitôt pour improuver cette proposition. On avait besoin de lui pour indiquer les endroits où des traces hostiles avaient été aperçues; et son intrépide sœur repoussa ouvertement cette idée, comme indigne d'un homme de cœur. Abiram fut obligé de céder, et Ismaël prit de nouvelles dispositions pour la défense de la place, dont la conservation, de l'avis de tous, importait à la sécurité et au bien-être général. Il offrit le poste de commandant au docteur Battius, qui pourtant, d'une manière péremptoire et avec quelque fierté, déclina cet honneur équivoque, tout en échangeant avec Hélène des regards d'intelligence. Dans cette conjoncture, l'émigrant fut obligé de constituer la jeune fille elle-même châtelaine, ayant soin toutefois, en lui confiant cette importante charge, de lui donner des instructions prudentes. Ce point préliminaire une fois réglé, les jeunes hommes s'occupèrent à disposer certains moyens de défense et des signaux d'alarme appropriés à la faiblesse de la garnison. De gros fragments de rochers furent transportés au bord de l'escarpement du plateau supérieur, et placés de manière qu'Hélène et les enfants pussent à volonté les précipiter sur la tête des envahisseurs, nécessairement obligés de gravir la hauteur par le passage étroit et difficile dont il a été si souvent question. Outre ce formidable moyen de défense, les barrières furent fortifiées et rendues presque infranchissables. On amassa un grand nombre de projectiles plus légers qui pouvaient être lancés même par les mains des enfants les plus jeunes, mais que l'élévation du lieu devait rendre excessivement dangereux. Sur le rocher supérieur, on plaça un monceau de feuilles et de branches sèches dont on ferait un fanal en y mettant le feu; et alors, même au jugement difficile de l'émigrant, le poste fut estimé capable de soutenir un siége.

Aussitôt les troupes de sortie se mirent en marche pour leur importante expédition. A l'avant-garde marchait Esther en personne; revêtue d'un costume à moitié masculin, et sa carabine sur l'épaule, elle semblait le digne chef de tout le détachement. — Maintenant, Abiram, s'écria l'amazone d'une voix rauque, voilà le moment de baisser le nez; montrez-vous un vrai limier de avez vu race, et faites honneur à ceux qui vous ont éduqué. C'est vous qui l'empreinte des moccassins indiens, et il convient que vous rendiez les autres aussi savants que vous; venez, marchez en tête, et guidez-nous hardiment.

Le frère, qui en tout temps paraissait avoir de sa sœur une crainte salutaire, obéit aussitôt, bien qu'avec une répugnance si évidente, qu'elle excita les railleries des fils de l'émigrant. Ismaël lui-même s'avança au milieu de ses gigantesques enfants, comme un homme qui n'attendait rien de cette recherche, et à qui il était indifférent qu'elle réussît ou non. De cette manière la troupe s'avança jusqu'à ce que la forteresse ne parût plus, à l'horizon lointain de la prairie, que comme un point obscur. La marche avait été silencieuse et rapide; il n'y eut pas jusqu'à la langue d'Esther elle-même qui ne semblât engourdie par un redoublement d'inquiétude. Enfin Ismaël jugea qu'il était temps de s'arrêter; et, posant à terre la crosse de sa carabine: — C'est assez, dit-il. Des traces de buffles, des traces de daims, il n'en manque pas; mais où sont les pas des Indiens que vous avez vus, Abiram? — Plus loin du côté de l'ouest, répondit l'autre en étendant la main dans la direction qu'il venait de nommer. C'est ici que j'ai trouvé la piste du daim, et après l'avoir abattu j'ai aperçu la trace des Tetons. — Vous avez fait de ce daim une fameuse boucherie, s'écria Ismaël en montrant avec dérision les vêtements souillés de sang de son beau-frère; puis dirigeant l'attention des spectateurs sur les siens, comme pour triompher de ce contraste. Pour moi, j'ai tué deux biches et un faon, sans avoir taché mes habits d'une seule goutte de sang, pendant que vous, maladroit, vous avez donné autant d'ouvrage à Esther et à ses filles que si vous faisiez le métier de boucher. Venez, enfants; en voilà assez. Je suis trop vieux pour ne pas connaître les indices: aucun Indien n'a été ici depuis les dernières pluies. Par ici?.. je vais vous faire faire une tournée qui nous donnera du moins pour nos peines la chair d'une vache sauvage. — Non, non, suivez-moi! répéta Esther en s'avançant d'un air intrépide. Aujourd'hui c'est moi qui suis votre chef, et je veux qu'on me suive. Dites-moi, je vous prie, qui est plus propre qu'une mère à diriger ceux qui cherchent son fils.

Ismaël regarda son intraitable moitié avec un sourire de pitié indulgente. Ayant observé qu'elle s'était déjà mise en marche dans une direction différente de la sienne et de celle d'Abiram, ne voulant pas d'ailleurs en ce moment tendre trop fortement les liens de l'autorité, il se soumit de nouveau à la volonté d'Esther. Mais le docteur Battius, qui avait suivi jusque-là, silencieux et pensif, jugea convenable alors d'élever sa faible voix en forme de remontrance. — Digne mistriss Bush, dit-il, je pense comme le compagnon de votre vie, que quelque feu follet de l'imagination a trompé Abiram sur les signes ou symptômes dont il a déjà parlé. — Symptôme vous-même! interrompit la virago. Ce n'est pas le moment de dire de grands mots pris dans les livres, ni le lieu convenable pour avaler une médecine. Si vous êtes fatigué, dites-le, comme doit faire un homme franc; en ce cas, asseyez-vous dans la prairie, comme un limier qui a mal à la patte, et prenez le repos dont vous avez besoin — J'adhère à votre opinion, répondit tranquillement le naturaliste, qui fit une application littérale de la proposition ironique d'Esther, en s'asseyant, avec beaucoup de calme, à côté d'un arbrisseau indigène dont il commença immédiatement l'examen. Comme vous voyez, mistriss Esther, j'honore votre excellent conseil. Allez à la recherche de votre enfant, tandis que moi je resterai ici occupé de choses plus importantes, à savoir, de mes investigations dans les *arcana* du livre de la nature.

Elle ne lui répondit que par un rire sourd et méprisant, et ses fils eux-mêmes, en passant lentement devant le naturaliste absorbé dans sa recherche, ne dédaignèrent pas de manifester leur mépris par des sourires significatifs. Quelques minutes après, la caravane avait gravi l'éminence voisine, et bientôt disparaissant aux regards du docteur, le laissa poursuivre, dans une solitude complète, ses profitables investigations. — Une demi-heure se passa encore, pendant laquelle Esther continua de marcher en avant sans obtenir plus de succès. Toutefois elle faisait de fréquentes pauses et jetait autour d'elle des regards incertains, quand on entendit un bruit de pas au pied de la hauteur, et l'instant d'après on vit un daim gravir d'un bond la colline et partir devant eux comme un trait, dans la direction du naturaliste. Son passage avait été tellement subit et inattendu, qu'avant qu'aucun des émigrants eût le temps de le mettre en joue, il était déjà hors de la portée de la balle — Attention aux loups! s'écria l'infatigable Abner en secouant la tête de dépit d'avoir manqué cette occasion. Une peau de loup ne sera pas à dédaigner dans une nuit d'hiver. Voilà le diable affamé qui vient! — Arrêtez! s'écria Ismaël en abaissant le fusil déjà levé de son fils; ce n'est point un loup, mais ce sont deux limiers de race.

Il parlait encore, quand les animaux en question arrivèrent en bondissant sur la trace du daim, s'efforçant avec une noble audace de se dépasser l'un l'autre. L'un était un chien âgé, dont les forces ne paraissaient soutenues que par sa généreuse émulation; l'autre était tout jeune, et faisait des cabrioles au moment même où il mettait plus d'acharnement à la poursuite. Tous deux couraient avec vitesse en faisant d'énormes bonds et en portant le nez en l'air, comme des animaux de l'odorat le plus subtil et le plus exercé. Déjà ils avaient dépassé la troupe; une minute encore, et ils allaient avoir le daim en pleine vue, quand tout à coup le plus jeune chien interrompit sa course par un bond et poussa un aboiement de surprise. Son vieux camarade s'arrêta aussi, et revint, haletant et épuisé, à l'endroit où l'autre était resté, et autour duquel il décrivait un cercle rapide, en continuant à faire entendre des aboiements brefs et réitérés. Quand le vieux chien y fut arrivé à son tour, il s'accroupit sur ses pattes de derrière, et levant le nez en l'air, il fit entendre un long, bruyant et plaintif hurlement. — Ce doit être une piste bien étrange que celle qui a pu obliger deux animaux pareils à quitter leur poursuite, dit Abner qui s'était arrêté avec le reste de la famille, en observant avec surprise les mouvements des deux chiens. — Flanquez-leur un coup de fusil, s'écria tout à coup Abiram. Je reconnais le vieux chien, c'est celui du Trappeur, qui, nous le savons maintenant, est notre mortel ennemi.

Bien que le frère d'Esther donnât cet avis hostile, il ne se préparait nullement à le mettre lui-même à exécution: la surprise qui s'était emparée de tout le monde se manifestait également sur son visage. Sa recommandation menaçante ne produisit donc aucun effet, et on laissa les chiens suivre librement l'impulsion de leur mystérieux intinct. Quelque temps s'écoula sans qu'aucun des spectateurs rompît le silence; mais Ismaël reprit enfin son autorité. — Partons, enfants, partons! laissons ces limiers chanter leur gamme pour leur propre amusement. Je n'ôterai pas la vie à un animal parce que son maître s'est fourvoyé trop près de ma clairière. Partons, enfants, partons; nous avons assez d'ouvrage sur les bras sans nous occuper de celui de nos voisins. — Ne partez pas! s'écria Esther avec l'accent prophétique d'une sibylle; ne partez pas, vous dis-je, mes enfants! Il y a quelque chose là-dessous, et comme femme et comme mère, je veux savoir ce qu'il en est

En parlant ainsi, elle brandit son arme d'un air terrible, et s'avança vers l'endroit où les chiens continuaient à remplir l'air de leurs hurlements douloureux et prolongés. La troupe suivit ses pas, les uns trop indolents pour s'opposer à son dessein, les autres obéissant d'instinct à sa volonté, et tous plus ou moins affectés par le caractère extraordinaire de cette scène. — Dites-moi, vous, Abner... Abiram... Ismaël! s'écria Esther, s'arrêtant à un endroit où le terrain était foulé et battu, et où l'on apercevait distinctement des traces de sang; dites-moi, vous qui êtes chasseurs, quelle sorte d'animal a trouvé ici la mort? Parlez! vous êtes hommes, vous connaissez tous les signes qu'on peut trouver dans la plaine; est-ce là du sang de loup ou de panthère? — C'est celui d'un buffle, et ce devait être une noble et puissante créature, répondit Ismaël en considérant avec calme les signes funestes qui avaient étrangement affecté sa femme. Voilà l'endroit où ses pieds ont foulé la terre dans les convulsions de l'agonie; ici il est tombé en labourant le sol avec ses cornes. Oui, ce devait être un buffle d'un courage et d'une vigueur admirables. — Et qui l'a tué? continua Esther; un homme? où sont alors les entrailles? des loups? ils ne dévorent pas la peau! Dites-moi, hommes et chasseurs, est-ce là le sang d'un animal? — Il se sera précipité du haut de cette colline, dit Abner, qui s'était avancé un peu plus loin que le reste de la troupe. Ah! vous le trouverez là-bas dans cet enfoncement planté d'aunes. Voyez, des milliers d'oiseaux de proie planent en ce moment au-dessus de sa carcasse. — L'animal a conservé un reste de vie, répondit Ismaël, sans quoi les vautours s'abattraient sur leur proie. D'après l'allure des chiens, ce doit être une bête féroce, sans doute un ours blanc descendu des cataractes : on dit que ces animaux ont la vie dure. — Retournons donc sur nos pas, interrompit Abiram; à quoi bon attaquer une bête féroce? Songez, Ismaël, que c'est une tâche périlleuse et peu profitable.

Les jeunes gens sourirent à cette nouvelle preuve de la pusillanimité bien connue de leur oncle; l'aîné alla même jusqu'à exprimer brutalement son opinion : — Nous pourrons le mettre en cage avec l'autre animal que nous emmenons dans le charrot couvert; nous retournerons alors dans les villes, et nous promènerons notre ménagerie dans tout le Kentucky.

Le nuage sombre et menaçant dont se couvrit le front du père avertit le jeune homme de cesser ses plaisanteries. Après avoir échangé avec ses frères des regards à demi rebelles, il jugea convenable de garder le silence; mais au lieu d'observer la circonspection recommandée par Abiram, ils s'avancèrent tous ensemble, et ne s'arrêtèrent qu'à quelques pas du taillis. La scène avait véritablement pris alors un caractère imposant. Le ciel d'automne était couvert de nuages sombres, au-dessous desquels on apercevait d'innombrables troupes d'oiseaux aquatiques continuant leur pénible voyage vers les eaux lointaines du midi. Le vent s'était levé et soufflait sur la prairie avec une violence à laquelle il était souvent difficile de résister; quelquefois il s'élevait par bourrasques dans la région supérieure de l'air, dispersant devant lui les vapeurs, les faisant tourbillonner les unes sur les autres en vastes masses, dans un désordre effrayant et grandiose. Au-dessus du taillis, une troupe d'oiseaux de proie continuait à décrire d'une aile pesante des cercles réitérés, parfois luttant contre l'impétuosité du vent, d'autres fois plongeant du haut des airs sur les broussailles d'où ils ne tardaient pas à s'envoler en poussant des cris de terreur, comme avertis par la vue ou l'instinct que leur proie n'était pas encore prête. Ismaël et les siens, se rapprochant les uns des autres, restèrent quelque temps dans la surprise et l'effroi à contempler silencieusement cet imposant spectacle. La voix d'Esther rompit enfin le charme et rappela aux spectateurs la nécessité d'éclaircir leurs doutes d'une manière plus digne de gens de cœur. — Appelez les chiens, dit-elle, et lancez-les dans le taillis; il y a ici assez d'hommes, si vous n'avez pas perdu le courage que vous avez reçu en naissant, pour mettre à la raison tous les ours des montagnes de l'ouest. Appelez les chiens, vous dis-je. Enoch, Abner, Gabriel, la surprise vous a-t-elle rendus sourds aussi bien que muets?

L'un des jeunes hommes obéit, et ayant réussi à faire quitter aux chiens la place autour de laquelle ils n'avaient jusque-là cessé de rôder, il les conduisit à la lisière du taillis. — Faites-les entrer, mon enfant, faites-les entrer, continua Esther; et vous, Ismaël et Abiram, s'il sort de là quelque animal dangereux, montrez la bonté de vos carabines en véritables hommes des frontières; si vous manquez de cœur, je veux en présence de mes enfants vous faire honte à tous deux.

Les jeunes gens qui jusque-là avaient retenu les chiens, lâchèrent les courroies qu'ils avaient passées autour de leur cou et les excitèrent de la voix à pénétrer dans le taillis. Mais le vieux limier semblait ou arrêté par quelque sensation extraordinaire, ou beaucoup trop expérimenté pour tenter une attaque imprudente. Après s'être avancé de quelques pas jusqu'à la lisière du taillis, il s'arrêta tout à coup, et l'on vit trembler tout son corps débile, comme s'il eût été incapable d'avancer ou de reculer. Vainement les jeunes hommes l'encouragèrent de la voix, il ne leur répondit que par un sourd et plaintif hurlement. Pendant une minute le jeune chien fut pareillement affecté; mais, moins sage ou plus facilement entraîné, il consentit enfin à faire un bond en avant et finit par s'élancer sous le couvert. Bientôt on entendit s'élever un gémissement de surprise et de terreur, et le moment d'après on le vit sortir du taillis et se mettre à tourner autour de l'emplacement avec la même agitation étrange qu'auparavant. — Y a-t-il un homme parmi mes fils? demanda l'impatiente Esther. Donnez-moi une arme plus efficace que ce fusil de chasse bon pour des enfants, et je vous montrerai de quoi est capable une femme des frontières. — Arrêtez, ma mère, s'écrièrent Abner et Enoch; si vous voulez voir la créature, nous allons la débusquer.

Ces jeunes hommes n'avaient pas coutume d'en dire davantage, même dans des occasions plus importantes; après qu'ils eurent fait connaître leurs intentions, l'exécution ne tarda pas. Ayant préparé leurs armes avec le plus grand soin, ils marchèrent d'un pas ferme vers le taillis. Des courages moins éprouvés que les leurs eussent infailliblement reculé devant les dangers d'une entreprise pareille. A mesure qu'ils avançaient, les hurlements des chiens devenaient plus aigus et plus plaintifs. Les vautours et les busards volaient si bas, qu'ils frappaient les buissons de leurs ailes pesantes et le vent gémissait sourdement le long de la prairie, comme si les génies de l'air fussent descendus pour être témoins de ce qui allait se passer. Il y eut un moment redoutable où l'intrépide Esther elle-même sentit son sang refluer jusqu'à son cœur, lorsqu'elle vit ses fils écarter les branches épaisses du taillis et disparaître dans le vert labyrinthe. Il se fit alors une pause solennelle et profonde; puis deux cris perçants s'élevèrent l'un après l'autre, suivis d'un silence plus redoutable et plus terrible encore. — Revenez, revenez, mes enfants, s'écria Esther, le sentiment maternel reprenant dans son cœur tout son ascendant.

Mais la voix lui manqua, et l'horreur vint glacer tous ses sens, lorsque le taillis s'étant de nouveau entr'ouvert, les deux jeunes gens reparurent pâles et défaits et déposèrent aux pieds de la mère le corps inanimé d'Asa, qui portait encore sur chacun de ses traits livides les marques trop évidentes d'une mort violente. Les chiens poussèrent un long et dernier hurlement, puis partant ensemble, ils disparurent sur la trace du daim qu'ils avaient quelque temps abandonné. Les oiseaux de proie reprirent leur vol vers le ciel, remplissant l'air de leurs cris comme pour se plaindre d'avoir été frustrés d'une proie qui conservait encore trop l'empreinte de l'humanité pour qu'ils eussent osé en prendre possession.

—

CHAPITRE XIII.

Arrière! arrière! vous tous! dit Esther d'une voix sourde à la troupe qui se pressait autour du corps; je suis sa mère; mon droit est supérieur à tous les vôtres! Qui a fait cela? parlez, Ismaël, Abiram, Abner; ouvrez vos bouches et vos cœurs, et qu'il n'en sorte que la vérité de Dieu! Qui a commis cet acte de sang?

Le mari ne répondit point; mais douloureusement appuyé sur sa carabine, il resta immobile, contemplant d'un œil impassible les restes défigurés de son fils. Il en fut autrement de la mère; elle se jeta par terre, et plaçant sur ses genoux la tête glacée et livide du cadavre, elle resta plusieurs minutes à considérer ces traits mâles sur lesquels l'agonie était encore empreinte; et pendant cet examen, son silence était plus expressif que ne l'eussent été les plaintes les plus lamentables. La douleur avait littéralement glacé sa voix. En vain Ismaël essaya de lui adresser, à sa manière, quelques paroles de consolation, elle ne l'écouta ni ne lui répondit; ses fils formèrent un cercle autour d'elle, et lui exprimèrent du mieux qu'ils purent et leur propre affliction et leur sympathie pour sa douleur; mais, agitant sa main d'un air d'impatience, elle leur fit signe de s'écarter. Parfois ses doigts erraient dans la chevelure touffue du défunt; parfois ils essayaient d'aplanir les muscles douloureusement contractés de son visage livide, comme on voit la main d'une mère parcourir avec amour les traits de son enfant endormi. Puis s'arrachant tout-à-coup à cet horrible office, ses mains se promenaient sur elle-même, comme pour chercher un remède au coup subit qui lui enlevait l'enfant sur lequel elle avait placé ses plus chères espérances et la plus grande part de son orgueil maternel. Pendant qu'elle s'occupait ainsi, le léthargique Abner, sans la comprendre toutefois, faisant un effort pour surmonter l'émotion inaccoutumée dont il était oppressé, prit la parole : — Ma mère veut dire qu'il faut que nous examinions tout avec soin, afin de savoir de quelle manière Asa vient de perdre la vie. — Nous devons sa mort à ces maudits Sioux! répondit Ismaël; deux fois ils m'ont fait leur débiteur; à la troisième, nous réglerons nos comptes.

Mais, peu satisfaits de cette explication plausible, et peut-être aussi secrètement désireux d'éviter un spectacle qui éveillait dans leurs cœurs indolents des sentiments si étranges, les fils d'Ismaël s'éloignèrent tous de leur mère et du cadavre, et commencèrent immédiatement les recherches qu'Esther, selon eux, avait demandées.

Ismaël n'y fit aucune objection; mais en accompagnant ses enfants dans leurs investigations, il ne voulait que complaire à leurs désirs, sans prendre d'ailleurs aucun intérêt visible au résultat. Toutefois, comme ces hommes, malgré leur apathie ordinaire, étaient versés dans tout ce qui se rapportait à leur genre de vie, ils procédèrent à cette tâche avec promptitude et intelligence. Abner et Enoch s'accordèrent dans le compte qu'ils rendirent de la position dans laquelle ils avaient trouvé le corps. Il était dans une attitude presque verticale, le dos appuyé sur une masse de broussailles touffues; une de ses mains étreignait encore une branche brisée. C'était probablement par suite de la première de ces circonstances que le corps avait échappé à la rapacité des oiseaux de proie qu'on avait vus voltiger au-dessus du taillis, et la dernière prouvait que la malheureuse victime vivait encore quand elle était entrée dans le petit bois. L'opinion générale fut alors que le jeune homme avait reçu dans la plaine ouverte le coup mortel, et avait cherché à s'abriter sous le couvert du taillis. Les marques que portaient les broussailles confirmaient ce sentiment. On crut reconnaître aussi, en continuant les recherches, qu'une lutte désespérée avait eu lieu sur la lisière même du taillis. Cela était évidemment prouvé par les branches foulées, les empreintes profondes laissées sur le sol humide, et le sang abondant dont il était arrosé. — On lui aura tiré un coup de feu dans la plaine, et il sera venu ici se réfugier, dit Abiram; ces marques le prouvent clairement. Le jeune homme a été assailli par les sauvages en masse, et il a combattu en héros jusqu'au moment où ils l'ont enfin accablé, puis traîné dans ces broussailles.

Cette opinion probable ne rencontrait qu'une seule voix dissidente, celle d'Ismaël, toujours lent à se déterminer; il demanda qu'on examinât le cadavre même afin de reconnaître la nature des coups. Cet examen fait, il fut constaté qu'une balle avait traversé le corps du défunt, qu'elle était entrée au-dessous de l'épaule, et sortie par la poitrine. Il fallait quelque connaissance des blessures produites par les armes à feu pour décider ce point délicat; mais cette vérification n'était pas au-dessus de l'expérience de ces hommes habitués aux luttes meurtrières, et un sourire de farouche satisfaction erra sur les lèvres des enfants d'Ismaël, quand Abner affirma d'une manière positive que les ennemis d'Asa l'avaient attaqué par derrière. — Cela doit être, dit l'attentif et sombre Ismaël. Il était de trop bonne race pour tourner sciemment son côté faible à un ennemi, soit homme, soit animal. Rappelez-vous, mes enfants, que tant que l'on fait face à son adversaire, quel qu'il soit, on n'a jamais à craindre de lâche surprise .. Eh bien, Esther, avez-vous perdu le sens! pourquoi froisser ainsi les cheveux et les vêtements de l'enfant? quel bien pouvez-vous lui faire maintenant! — Voyez! interrompit Enoch en tirant des habits d'Asa le plomb meurtrier qui avait terrassé tant de vigueur; voici la balle.

Ismaël la prit dans ses mains et l'examina avec attention. — On n'en saurait douter, murmura-t-il enfin entre ses dents fortement comprimées; cette balle appartenait à ce maudit Trappeur. Comme la plupart des chasseurs, il a une marque dans son moule, afin de reconnaître les coups que sa carabine a portés; vous le voyez distinctement; six petits trous placés en croix. — J'en fais le serment! s'écria aussitôt Abiram d'un air de triomphe; il m'a lui-même montré sa marque, et s'est vanté du nombre de daims qu'il a tués dans la prairie avec ces mêmes balles! Me croirez-vous maintenant, Ismaël, quand je vous dis que le vieux coquin est un espion des peaux rouges?

La balle passa de main en main: et malheureusement pour la réputation du vieillard, plusieurs des fils d'Ismaël se rappelèrent avoir vu entre ses mains des balles portant cette même marque. Toutefois, indépendamment de cette blessure, il y en avait plusieurs autres d'une nature moins dangereuse, qui toutes parurent confirmer la culpabilité prétendue du Trappeur. On apercevait plusieurs traces de résistance entre l'endroit où commençaient les taches de sang et le taillis où Asa semblait s'être réfugié. On crut voir dans cette circonstance une preuve de la faiblesse du meurtrier qui aurait plus promptement achevé sa victime, si la mourante vigueur du jeune homme ne l'avait rendu un adversaire formidable encore pour un vieillard débile; la crainte d'attirer d'autres chasseurs sur le théâtre du crime, en multipliant les coups de feu, avait dû être un motif suffisant pour ne point recourir de nouveau à la carabine, qui avait déjà atteint un but assez important, en mettant la victime hors de combat. L'arme du défunt ne se retrouva point; elle était sans doute devenue la récompense de son meurtrier; de même que plusieurs objets plus légers et moins précieux qu'Asa portait habituellement sur lui. Ismaël fit ressortir ces indices avec un singulier mélange de douleur et d'orgueil: de douleur pour la perte d'un fils dont, dans ses bons moments, il faisait le plus grand cas; d'orgueil, à la vue du courage et de la vigueur qu'il avait manifestés jusqu'à son dernier soupir. — Il est mort comme un de mes fils devait mourir, répétait Ismaël, puisant une bien faible consolation dans une vanité si peu naturelle; jusqu'au dernier moment la terreur de son ennemi, et sans recevoir aucune aide de la loi! Venez mes enfants; nous avons d'abord sa tombe à creuser, puis son assassin à poursuivre.

Les fils de l'émigrant, dans une muette douleur, s'occupèrent de ce triste devoir; on pratiqua péniblement une excavation dans le sol durci, et le corps fut enveloppé dans des vêtements dont les frères du défunt se dépouillèrent pour cet usage. Ces arrangements étant terminés, Ismaël s'approcha d'Esther, qui, absorbée dans sa douleur, semblait ne rien voir de ce qui se passait autour d'elle, et lui annonça son intention d'inhumer son fils. Elle l'entendit, laissa sans résistance emporter le cadavre, et se leva en silence pour le suivre à son étroite et dernière demeure; là, elle s'assit sur le bord de la fosse, suivant d'un œil avide et jaloux tous les mouvements des travailleurs. Quand, sur la dépouille insensible d'Asa, on eut mis assez de terre pour protéger son repos, Enoch et Abner entrèrent dans la cavité, et tassèrent le sol sous le poids de leur vaste corps, avec un mélange singulier, pour ne pas dire sauvage, de sollicitude et d'indifférence; cette précaution utile était prise pour empêcher la prompte exhumation du cadavre par les animaux carnassiers de la Prairie. Les oiseaux de proie eux-mêmes parurent comprendre la nature de la cérémonie; devinant par un instinct mystérieux que la malheureuse victime allait être abandonnée par la race humaine, ils recommencèrent leur vol circulaire au-dessus de l'emplacement, en jetant de grands cris, comme pour faire abandonner à la famille le devoir de précaution et de tendresse qu'elle accomplissait. Ismaël était resté les bras croisés, regardant attentivement la manière dont cette tâche nécessaire était remplie. Quand tout fut terminé, il se découvrit la tête pour saluer ses enfants, et les remercier: il mit dans ce mouvement une dignité que n'eût point désavouée un homme beaucoup mieux élevé. Ismaël avait gardé un maintien grave et sérieux: ses traits prononcés étaient visiblement empreints de l'expression d'un profond intérêt; mais ils restèrent impassibles jusqu'au moment où il tourna le dos pour toujours, comme il le croyait, à la tombe de son premier-né. Mais alors, la nature agit puissamment au dedans de lui, et les muscles de son visage austère commencèrent à trahir une agitation visible. Ses enfants tenaient leurs yeux fixés sur les siens, comme pour y chercher le sens des émotions étranges dont leurs natures léthargiques étaient elles-mêmes assaillies: mais la lutte intérieure d'Ismaël cessa tout-à-coup; prenant sa femme par le bras, il la remit sur ses pieds comme si c'eût été un enfant, et lui dit d'une voix parfaitement calme, bien qu'un observateur exercé eût pu y découvrir plus de bienveillance qu'à l'ordinaire. — Esther, nous avons fait tout ce que l'homme et la femme peuvent faire. Nous avons élevé notre enfant, nous avons fait de lui un homme comme il y en a peu sur ces frontières, et nous lui avons donné un tombeau. Partons.

Esther releva lentement ses regards de la terre fraîchement remuée, et appuyant ses deux mains sur les épaules de son époux, resta quelque temps les yeux attentivement fixés sur les siens, puis lui dit d'une voix creuse et presque étouffée: — Ismaël! Ismaël! vous l'avez quitté fâché contre lui. — Puisse le Seigneur lui pardonner tous ses péchés comme je lui ai pardonné ses torts les plus graves, répondit tranquillement l'émigrant. Femme, retournez au rocher et lisez votre Bible; un chapitre de ce livre vous fait toujours du bien. Vous pouvez lire, Esther, c'est un privilége dont je n'ai jamais joui. — Oui, oui, murmura Esther en se laissant entraîner, non sans quelque résistance; je sais lire, et quel usage ai-je fait de cette connaissance? Mais lui, Ismaël, il n'aura point à répondre du mauvais emploi de l'instruction; nous lui avons épargné cela du moins! Fut-ce de notre part un acte de merci ou de cruauté, je l'ignore.

L'émigrant ne répondit pas, mais continua de la conduire vers leur demeure temporaire. Quand ils eurent atteint le sommet d'une hauteur, dernier point d'où l'on pouvait découvrir la sépulture d'Asa, tous se retournèrent d'un mouvement spontané pour lui dire un dernier adieu. Le petit tertre lui-même n'était pas visible, mais il était indiqué d'une manière effrayante par les oiseaux de proie qui planaient au-dessus. Dans la direction opposée, une petite élévation bleuâtre se voyait à l'horizon, et faisait reconnaître l'endroit où Esther avait laissé les plus jeunes enfants; ce fut un point d'attraction qui diminua la répugnance qu'elle éprouvait à s'éloigner du dernier asile de son fils aîné; à cette vue, la nature parla au cœur de la mère, et elle finit par faire céder les droits des morts à ceux des vivants. Les événements qu'on vient de lire avaient fait jaillir une étincelle de la nature austère de ces hommes incultes; cette étincelle ranima la flamme presque éteinte de l'affection de famille. Les enfants n'étant unis à leurs parents que par les liens vulgaires de l'habitude, il était grandement à craindre, comme Ismaël l'avait prévu, que l'essaim ne quittât bientôt la ruche trop pleine, et ne le laissât chargé de pourvoir aux besoins d'une jeune famille, sans être soutenu par les efforts de ceux qu'il avait amenés à l'état d'homme. L'esprit d'insubordination émané du malheureux Asa s'était répandu parmi ses frères, et, l'émigrant avait pu se rappeler avec douleur l'époque où, plein de jeunesse et de vigueur, il avait, imitant les animaux en sens inverse, abandonné ses parents vieux et faibles, pour entrer dans le monde indépendant et libre. Mais maintenant le danger avait diminué, du moins pour un temps; et s'il n'avait pas recouvré toute son autorité première, pendant quelque temps encore

son ascendant pouvait se maintenir. Il est vrai que ses fils grossiers, tout en cédant aux impressions de l'événement récent, avaient l'esprit traversé de terribles soupçons sur la manière dont leur aîné avait trouvé la mort. L'imagination de deux ou trois des plus âgés se représentait quelquefois vaguement leur père lui-même comme capable d'avoir imité l'exemple d'Abraham, sans présenter pour justification l'autorité sacrée qui imposa au saint patriarche ce sacrifice révoltant. Mais, après tout, ces images étaient si fugitives et tellement obscurcies par les nuages de leur intelligence, qu'elles ne pouvaient laisser une impression bien vive.

Dans cette disposition d'esprit, la troupe continua sa marche rétrograde. La longue route qu'on avait faite sous la direction d'Abiram, la découverte du corps et son inhumation subséquente, avaient employé une grande partie de la journée : en sorte que lorsqu'ils traversèrent de nouveau le vaste intervalle qui séparait le tombeau d'Asa du rocher, le soleil avait de beaucoup dépassé la moitié de son cours. La montagne rocheuse s'élevait peu à peu à leur approche comme une tour qui grandit à l'horizon des mers ; et, à un mille de distance, ils découvrirent confusément les moindres objets qui couronnaient la hauteur. — Ce sera une triste nouvelle pour nos filles! dit Ismaël, qui de temps en temps adressait à sa femme quelques mots qu'il jugeait propres à calmer l'affliction de son âme brisée. Asa était aimé de tous les jeunes enfants, et il manquait rarement, en revenant de la chasse, de rapporter quelque chose qui leur plaisait. — C'est vrai ! c'est vrai, murmura Esther ; cet enfant était la gloire de la famille... mes autres enfants ne sont rien auprès de lui. — Ne dites point cela, ma bonne Esther, répondit le père en jetant un coup d'œil plein de fierté sur le groupe athlétique qui le suivait à quelque distance. Ne dites point cela, ma vieille ; peu de pères et de mères ont plus de raison que nous d'être orgueilleux. — Reconnaissants, reconnaissants, murmura l'épouse devenue humble ; c'est reconnaissants que vous voulez dire, Ismaël? — Eh bien! reconnaissants, soit, si ce mot vous plaît davantage, ma bonne amie... Mais que sont devenus Hélène et les enfants? elle a oublié la recommandation que je lui ai faite, et non-seulement elle a laissé les enfants s'endormir, mais je gage qu'en ce moment elle rêve des campagnes du Tennessée. Je crois que l'esprit de votre nièce ne peut se détacher du souvenir des Etablissements. — Non, elle n'est pas pour nous ; je l'ai dit et je l'ai pensé quand nous l'avons prise dans nos demeures, parce que la mort l'avait privée de tous ses autres appuis. Ismaël, la mort fait de terribles ravages dans le sein des familles! Asa avait de l'amitié pour cet enfant, et un jour ils auraient pu prendre notre place si le ciel l'avait permis. — Non, elle n'est pas faite pour être la femme d'un homme des frontières, si c'est ainsi qu'elle garde la maison quand le mari est à la chasse. Abner, un coup de fusil ! afin qu'on apprenne notre arrivée; je crains qu'Hélène et les enfants ne soient endormis.

Le jeune homme obéit avec un empressement qui témoignait du plaisir qu'il aurait à voir la taille svelte et élégante d'Hélène se dessiner au sommet escarpé du rocher ; mais ni signal ni réponse d'aucune sorte ne répondit à la détonnation. Pendant un moment, toute la troupe s'arrêta immobile, attendant le résultat, et alors, par une impulsion unanime, il se fit une décharge générale, dont le bruit ne pouvait manquer d'être entendu à si courte distance. — Ah! les voilà enfin qui viennent ! s'écria Abiram, toujours le premier à saisir les moindres circonstances qui promettaient d'adoucir des appréhensions pénibles. — Non : il n'y a qu'un jupon suspendu sur une corde ; c'est moi-même qui l'y ai mis. — Vous avez raison ; mais maintenant la voici ; la paresseuse a pris ses aises dans la tente! — Ce n'est pas elle, dit Ismaël, dont les traits habituellement impassibles commençaient à manifester une inquiétude violente ; c'est la tente elle-même qui flotte au souffle du vent. Ils auront détaché les pieux comme des enfants stupides qu'ils sont, et si l'on n'y prend garde, tout va dégringoler.

Ces mots étaient à peine prononcés, qu'un tourbillon de vent passa en mugissant près des émigrants, soulevant sur son passage des nuées de poussière ; ensuite, comme si une main puissante l'eût guidé, il quitta la terre, et s'éleva vers le lieu sur lequel tous les regards étaient alors fixés. La toile détendue reçut le souffle et chancela ; puis elle reprit son équilibre et resta immobile un instant. Cependant un nuage de feuilles poussées par le vent s'éleva encore plus haut en décrivant des cercles rapides; puis, descendant avec la vitesse d'un faucon qui fond sur sa proie, alla voguer sur la prairie en longues lignes droites, comme une troupe d'hirondelles se balançant sur leurs ailes. Bientôt la tente blanche suivit le tourbillon et alla tomber derrière le rocher, laissant la haute cime aussi nue que lorsqu'elle s'élevait dans la solitude complète du désert. — Les assassins sont venus ici, s'écria la voix gémissante d'Esther. Mes enfants ! mes enfants !

Un moment, Ismaël lui-même chancela sous le poids de ce coup inattendu. Mais se remettant bientôt, comme un lion qui s'éveille, il s'élança, en écartant brusquement les obstacles que lui opposait la barrière, et gravit la hauteur avec une impétuosité qui prouvait combien une nature engourdie peut devenir formidable quand elle est fortement excitée.

CHAPITRE XIV.

Pour faire marcher de front tous les événements, il est nécessaire de revenir au gouvernement d'Hélène Wade. Pendant les premières heures, les soins de la bienveillante et affectueuse fille avaient été absorbés par la nécessité de satisfaire aux appels réitérés que ses jeunes subordonnés faisaient à son temps et à sa patience, sous le prétexte de la faim, de la soif et de tous les autres besoins perpétuels d'enfants capricieux et mal élevés. Elle avait profité du premier moment pour se dérober à leurs importunités et aller faire une visite à la tente, où elle s'occupait d'un être beaucoup plus digne de sa tendresse, lorsqu'un grand cri qui s'éleva du milieu des enfants qu'elle venait de quitter la rappela aux devoirs qu'elle avait momentanément oubliés. — Voyez ! Hélène, voyez ! s'écrièrent une douzaine de voix empressées lorsqu'elle reparut au milieu d'eux ; voilà dans la plaine des hommes, et Phœbé dit que ce sont les Indiens Sioux.

Hélène tourna les yeux dans la direction vers laquelle tous les bras étaient étendus, et, à sa grande consternation, elle aperçut plusieurs hommes qui s'avançaient rapidement et en droite ligne vers le rocher. Elle en compta quatre, sans pouvoir découvrir qui ils étaient ; seulement elle vit qu'ils n'étaient point du nombre de ceux qui avaient droit d'être admis dans la forteresse. Ce fut pour Hélène un terrible moment. Jetant les yeux autour d'elle sur le troupeau d'enfants effrayés qui s'accrochaient à ses vêtements, elle s'efforça de rappeler à sa mémoire troublée un de ces exemples d'héroïsme donnés par les femmes, et dont abonde l'histoire des frontières occidentales. Ici un seul homme, soutenu par trois ou quatre femmes, avait pendant des jours entiers défendu un retranchement contre les attaques d'une centaine d'ennemis; là les femmes avaient suffi pour protéger les enfants et les biens de leurs maris absents ; ailleurs une femme seule avait immolé ses vainqueurs endormis, et avait reconquis non-seulement sa liberté, mais celle de sa jeune et timide famille. Cette situation avait quelque rapport avec celle où se trouvait maintenant Hélène ; en conséquence, les joues enflammées, les yeux étincelants, la jeune fille ainsi encouragée se mit à méditer et à préparer ses faibles moyens de défense. Elle posta les deux filles aînées près des leviers qu'on avait disposés pour lancer les rochers sur les assaillants ; les plus jeunes étaient destinées plutôt à faire nombre qu'à rendre aucun service positif, pendant qu'elle-même, en sa qualité de chef, se réservait d'encourager les combattants et de se porter de sa personne partout où besoin serait : ces dispositions prises, elle s'efforça d'attendre le résultat avec un air de tranquillité qui, dans sa pensée, devait inspirer à la garnison l'assurance nécessaire pour garantir le succès de la défense. Quoique Hélène eût une grande supériorité sur ses subordonnées dans tout ce qui concerne les qualités morales, elle était très loin d'égaler les deux filles aînées d'Esther en fait de courage physique. Elevées avec toute la dureté d'une vie de migrations perpétuelles qui les avait familiarisées avec les périls du désert, ces filles promettaient de devenir un jour non moins distinguées que leur mère pour leur intrépidité. Déjà une fois Esther avait défendu contre une attaque de sauvages l'habitation de bois d'Ismaël ; une autre fois elle avait été laissée pour morte par l'ennemi, après une défense qui, auprès d'adversaires plus civilisés, lui eût mérité une capitulation honorable. Ces faits, et plusieurs autres de la même nature, avaient fréquemment été rappelés avec un juste orgueil en présence de ses filles ; et le cœur des jeunes amazones était alors étrangement ballotté entre un effroi bien naturel et l'ambitieux désir de faire quelque chose qui pût montrer en elles les dignes enfants d'une telle mère. L'occasion allait s'offrir enfin d'acquérir cette rare distinction.

Les quatre étrangers étaient déjà parvenus à cent verges du rocher : soit qu'ils voulussent combiner leur attaque, ou qu'ils fussent tenus en respect par l'attitude menaçante des deux guerrières qui allongeaient entre les palissades les canons de deux vieux mousquets, les nouveaux venus firent halte derrière une inégalité du terrain où le gazon, plus haut et plus épais qu'ailleurs, leur offrait l'avantage de pouvoir se cacher à la vue des assiégées. De là ils s'occupèrent à reconnaître la forteresse pendant plusieurs minutes qui, pour l'inquiète Hélène, parurent interminables. Un d'eux alors s'avança plutôt en parlementaire qu'en assaillant. — Phœbé, feu! — Non, Hetty, tire toi-même.

Ces paroles avaient déjà été échangées entre les filles moitié épouvantées, moitié aguerries d'Ismaël, lorsque Hélène épargna probablement à l'étranger qui s'avançait une imminente alarme, sinon un danger réel, en s'écriant : — A bas les mousquets; c'est le docteur Battius.

Ses subordonnées obéirent en ce sens que leurs mains s'éloignèrent de la détente de leurs fusils. Toutefois les canons menaçants continuèrent à maintenir leur position redoutable. Le naturaliste, qui s'était avancé avec assez de résolution pour remarquer la plus légère démonstration d'hostilité faite par la garnison, éleva en l'air son mouchoir blanc et parvint à portée de la forteresse. Prenant

alors un ton d'autorité, il s'écria d'une voix qu'on aurait pu entendre à une bien plus grande distance : — Hola! ho! Je vous somme tous, au nom de la confédération des Etats-Unis de l'Amérique septentrionale, de vous soumettre à la loi. — Docteur, ou non docteur, c'est un ennemi, Hélène; l'entendez-vous? il parle de la loi. — Arrêtez! attendez que nous sachions ce qu'il vient nous dire, répondit Hélène, respirant à peine, en écartant les armes dangereuses de nouveau dirigées vers la personne du parlementaire. — Je vous informe et vous fais savoir à tous, continua le docteur un peu effrayé, que je suis un citoyen paisible de la susdite confédération, un des soutiens du pacte social, et un ami de l'ordre et de la paix. S'apercevant alors que le danger avait momentanément cessé, il éleva de nouveau la voix à un diapason hostile, et continua : En conséquence, je vous somme tous tant que vous êtes, de vous soumettre à la loi. — Je croyais que vous étiez un ami, répondit Hélène, et que vous voyagiez avec mon oncle en vertu d'un pacte. — On m'a trompé dans les prémisses, et c'est pourquoi je déclare que le susdit pacte conclu et consenti entre Ismaël Bush, émigrant, d'une part, et Obed Battius, docteur en médecine, de l'autre, est désormais nul et de nul effet. Or, mes enfants, la nullité n'est qu'une propriété négative, et ne saurait être préjudiciable à votre digne père; mettez donc de côté les armes à feu, et prêtez l'oreille aux conseils de la raison. Quant à toi, Hélène, mes sentiments à ton égard n'ont rien d'hostile; c'est pourquoi, écoute ce que j'ai à dire, et ne te repose point dans une fausse sécurité. Tu connais, jeune fille, la valeur de l'homme à qui tu as affaire, et tu connais aussi le danger d'être trouvée en mauvaise compagnie. Abandonne donc les futiles avantages de ta position, et remets paisiblement le rocher à la discrétion de ceux qui m'accompagnent. C'est une légion, jeune fille, une légion formidable et invincible, je t'assure. Abandonne donc cet émigrant pervers et rebelle à la loi... En vérité, mes enfants, ce mépris pour la vie humaine ôte tout le plaisir d'une entrevue amicale! Ecartez ces armes dangereuses, je vous en prie, plus encore dans votre intérêt que dans le mien. Hetty, as-tu donc oublié celui qui calma ta douleur quand tes nerfs auriculaires étaient torturés, par suite de l'humidité et de la fraîcheur de la terre nue? Et toi, Phœbé, ingrate et oublieuse Phœbé, sans ce bras que tu voudrais étendre à terre frappé d'une éternelle paralysie, tes incisives te causeraient encore des souffrances terribles! Détourne donc ton arme et entends le conseil d'un homme qui fut toujours ton ami. Maintenant, jeune fille, continua-t-il, en s'adressant à Hélène, son œil inquiet toujours fixé sur les mousquets que les deux sentinelles avaient un peu écartés de leur direction; maintenant, jeune fille, pour la dernière fois, je vous demande de rendre ce rocher sans délai, ni résistance; je vous le demande aux noms du pouvoir, de la justice et de... Il allait ajouter de la loi; mais se rappelant que ce mot malencontreux provoquerait de nouveau l'hostilité des enfants d'Ismaël, il s'arrêta en temps opportun, et termina sa harangue par ce mot moins périlleux et plus malléable : « la raison. »

Cette sommation étrange ne produisit pas l'effet désiré; les plus jeunes auditeurs n'y comprirent pas un mot, à l'exception de quelques termes désagréables à leur oreille; et bien qu'Hélène eût mieux saisi le langage du parlementaire, sa rhétorique ne parut pas faire plus d'impression sur elle que sur ses compagnes. Aux endroits de son discours auxquels il avait tâché de donner un caractère tendre et affectueux, la jeune fille intelligente, bien que livrée intérieurement à la lutte de sentiments contraires, avait manifesté une certaine envie de rire, mais à ses menaces elle faisait positivement la sourde oreille. — Je ne comprends pas le sens de tout ce que vous voulez me dire, docteur Battius, répondit-elle tranquillement quand il eut fini; mais si votre intention est de me faire trahir mon devoir, je ne dois pas vous entendre. Je vous conseille de ne pas essayer la violence; car, quels que puissent être mes secrets désirs, vous voyez que je suis entourée d'une force supérieure à la mienne; et vous devez connaître trop bien le caractère de cette famille pour vous jouer en pareil cas à aucun de ses membres, quel que soit leur sexe ou leur âge. — J'ai quelque connaissance du caractère humain, répondit le naturaliste en s'écartant un peu, par prudence, de la position que jusque-là il avait courageusement maintenue à la base même de la colline. Mais je vois venir quelqu'un qui entendra peut-être mieux que moi l'art de faire jouer ses secrets ressorts. — Hélène! Hélène Wade! s'écria Paul Hover, qui s'était avancé auprès de lui, sans manifester en face du danger des sentiments analogues à ceux du docteur; je ne m'attendais pas à trouver en vous une ennemie. — Vous n'en trouverez pas non plus quand vous demanderez ce que je pourrai vous accorder sans trahison et sans honte. Vous savez que mon oncle a confié sa famille à ma garde; trahirai-je sa confiance au point de laisser entrer ses plus mortels ennemis pour assassiner ses enfants peut-être, et le dépouiller du peu que les Indiens lui ont laissé? — Suis-je un assassin, moi?... Et ce vieillard, cet officier de l'Union, montrant le Trappeur et son ami de nouvelle date, qui en ce moment s'étaient tous deux placés à ses côtés; aucun d'eux est-il capable des choses que vous venez d'indiquer? — Que demandez-vous donc? dit Hélène en se tordant les mains dans l'excès de son anxiété. — La bête! ni plus ni moins que la bête dangereuse, carnassière et mystérieuse d'Ismaël! s'écria le docteur. — Excellente jeune femme, commença le jeune étranger qui venait de se réunir au groupe des assaillants; mais la parole lui fut immédiatement coupée par un geste significatif du Trappeur, qui lui dit à l'oreille : — Laissez ce garçon parler pour nous. La nature agira sur le cœur de la jeune fille, et nous obtiendrons bientôt ce que nous voulons. — Toute la vérité est connue, Hélène, continua Paul, et nous avons démasqué l'émigrant dans ses plus secrets méfaits. Nous sommes venus pour rendre justice à l'opprimé, et délivrer le captif; maintenant, si vous êtes une fille au cœur sincère et bon comme je l'ai toujours cru, vous vous joindrez à l'essaim général, et vous laisserez Ismaël et sa ruche aux abeilles de sa propre lignée. — J'ai juré solennellement... — Un pacte conclu par ignorance ou par contrainte est entièrement nul aux yeux de tout bon moraliste, cria le docteur. — Silence! silence! murmura de nouveau le Trappeur; laissez parler la nature et ce garçon. — J'ai juré en présence et au nom de Celui qui a créé et qui gouverne tout ce qui est bon, continua Hélène vivement agitée, de ne révéler à personne ce que contient la tente, et de ne contribuer à aucune évasion. La personne en question et moi nous avons prêté un serment terrible et solennel; peut-être devons-nous la vie à cette promesse. Il est vrai que vous êtes en possession de notre secret, mais ce n'est pas à nous que vous le devez; je ne sais même pas si je puis sans crime rester neutre, pendant que vous tentez d'envahir d'une manière aussi hostile la demeure de mon oncle. — Je puis, intervint avec empressement le naturaliste; je puis prouver, sans crainte qu'on me réfute, par Payley, Berkley, et même par l'immortel Binkerschoef, qu'un traité est nul quand l'une des parties contractantes, soit peuple, soit individu, est dans un état de coercition. — Vous allez aigrir l'humeur de l'enfant, avec cet insupportable jargon, dit le circonspect Trappeur; tandis que ce garçon, par le seul emploi des sentiments naturels, l'amènera pas à pas à la douceur d'un f..on. Ah! je vois que vous êtes comme moi, et que vous n'avez pas le secret de ces mystérieuses tendresses de la nature. — Est-ce là le seul engagement que vous ayez contracté, Hélène? continua Paul, d'un ton qui, chez le chasseur d'abeilles ordinairement si gai et si jovial, semblait empreint de douleur et de reproche; est-ce là tout ce que vous avez juré? Les paroles d'Ismaël doivent-elles être du miel dans votre bouche, et toutes les autres promesses sont-elles comme des rayons où il ne reste plus que la cire.

La pâleur qui avait couvert le visage d'Hélène, ordinairement animé, fit place à une brillante rougeur, qu'on pouvait apercevoir même à la distance où elle était; elle hésita un moment, comme cherchant à réprimer quelque chose qui ressemblait beaucoup à de la colère; puis elle répondit avec toute son énergie naturelle : — Je ne sais quel droit on peut avoir de me questionner sur des serments et des engagements qui concernent uniquement celle qui les a faits, s'il est vrai qu'elle en ait fait du genre de ceux dont vous parlez. Je ne dois plus rien dire à celui qui pense tant à lui-même, et ne prend conseil que de ses sentiments personnels. — Eh bien, vieux Trappeur, entendez-vous cela? demanda le naïf chasseur d'abeilles en se tournant brusquement vers son vieil ami. Le moindre des insectes qui nagent dans l'air, quand il a pris sa charge, s'envole en droite ligne et franchement à son nid ou à sa ruche; mais les ressorts du cœur d'une femme sont aussi compliqués qu'un chêne noueux, et ont plus de sinuosités que le cours du Meschacebé. — Ma fille, dit le Trappeur, intervenant avec bienveillance en faveur du délinquant, considérez, je vous prie, que la jeunesse est vive et peu réfléchie. Mais une promesse est pourtant une promesse, et ne doit pas être jetée au rebut et oubliée comme les sabots et les cornes d'un buffle. — Je vous remercie de me rappeler mon serment, dit Hélène en mordant de dépit sa jolie lèvre inférieure; autrement j'aurais pu l'oublier. — Ah! la nature de la femme parle en elle, murmura le vieillard, en secouant la tête de désappointement; mais elle se manifeste sous son mauvais côté. — Hélène! s'écria le jeune étranger, qui jusque-là s'était borné à écouter attentivement, puisqu'Hélène est le nom sous lequel vous êtes connue. — Souvent on en ajoute un autre. On m'appelle quelquefois du nom de mon père. — Appelez-la tout de suite Hélène Wade, marmotta Paul; c'est son nom légitime, et elle peut le garder toujours. — Miss Wade, aurais-je dû dire; vous reconnaîtrez sans doute que, sans être lié par aucun serment, j'ai montré du moins que je savais respecter celui des autres. Vous êtes témoin que je me suis abstenu de pousser un seul cri, quoique certain qu'il fût parvenu à des oreilles joyeuses de l'entendre. Permettez-moi donc de gravir seul le rocher, je promets d'indemniser complétement votre parent du dommage qu'il pourrait souffrir.

Hélène parut hésiter; mais son regard étant tombé sur Paul qui, appuyé fièrement sur sa carabine, sifflait, avec tout l'extérieur de la plus profonde indifférence, un air de matelot, elle reprit assez de présence d'esprit pour répondre : — J'ai été investie de la garde de ce rocher pendant que mon oncle et ses fils sont à la chasse, et je le défendrai jusqu'à ce qu'on vienne me relever. — Nous perdons des moments qui peuvent ne plus revenir, et nous négligeons une

occasion que nous ne retrouverons peut-être jamais, fit remarquer gravement le jeune officier. Le soleil est déjà sur son déclin, et bientôt, sans doute, Ismaël et sa sauvage lignée seront de retour.

Le docteur Battius jeta derrière lui un regard inquiet, et prit la parole pour dire : — La perfection est toujours le partage de la maturité dans le monde animal comme dans le monde intellectuel. La réflexion est mère de la sagesse, et la sagesse mère du succès..... Je propose que nous nous retirions à une distance convenable de cette imprenable position, et que là, nous tenions conseil pour délibérer sur la manière dont nous devons mettre régulièrement le siége devant la place; ou peut-être jugerons-nous à propos de renvoyer l'attaque à une autre époque, de nous créer des auxiliaires dans les terres habitées, et d'assurer ainsi la dignité des lois contre le danger d'une défaite. — Un assaut serait préférable, dit l'officier en souriant, pendant que son regard mesurait la hauteur et examinait les obstacles; on en serait quitte tout au plus pour un bras cassé ou une tête brisée. — C'est dit! s'écria l'impétueux chasseur d'abeilles, et en même temps il prit un élan qui le mit tout à coup à l'abri des balles, en l'amenant sous la protection de la plate-forme où la garnison était postée. Maintenant, faites ce que vous voudrez, jeunes démons femelles; vous n'avez plus qu'un moment pour nous jouer vos mauvais tours — Paul! imprudent Paul! s'écria Hélène, encore un pas et les rocs vont vous écraser! Ils ne tiennent que par un fil, et ces jeunes filles sont prêtes à les faire tomber sur vous. — Alors chassez de la ruche ce maudit essaim, car j'escaladerai ce rocher, fût-il hérissé de guêpes. — Qu'elle essaye, si elle l'ose, s'écria d'un air de mépris l'aînée des filles d'Esther, en brandissant son mousquet avec une mine et une résolution qui auraient fait honneur à sa belliqueuse mère. Je vous connais, Hélène Wade; vous êtes au fond du cœur pour les gens de la loi; si vous approchez d'un pas, vous recevrez un châtiment à la façon des frontières. Apportez un autre levier, mes sœurs; dépêchez-vous. Je voudrais bien voir celui d'entre eux tous qui osera pénétrer dans les tentes d'Ismaël, sans la permission de ses enfants! — Ne bougez pas, Paul, restez sous le rocher; il y a va de votre vie!....

Hélène fut interrompue par la même apparition brillante qui, la veille, avait mis fin à un tumulte presque aussi formidable, en se montrant sur l'effrayant sommet : — Au nom de Celui qui commande à tous, je vous conjure de vous arrêter, vous qui vous exposez si témérairement, et tentez avec tant d'imprudence d'ôter à vos semblables ce que vous ne pourriez jamais leur rendre.

Ainsi parla, avec un léger accent étranger, une voix douce et suppliante qui attira sur-le-champ tous les yeux de ce côté. — Inez! Inez! s'écria l'officier, est-ce vous que je revois? vous serez à moi maintenant, quand un million d'esprits infernaux seraient postés sur ce rocher. En avant, mon brave forestier : faites place à un autre!

La soudaine apparition qui venait de sortir de la tente avait créé parmi les défenseurs du rocher une stupeur momentanée dont il était facile de profiter; mais, tressaillant à la voix de Middleton, Phœbé surprise fit feu sur cette femme inconnue, sachant à peine si elle s'attaquait à la vie d'une mortelle ou de quelque habitant d'un autre monde. Hélène poussa un cri d'horreur et s'élança sous la tente pour rejoindre son amie alarmée ou peut-être blessée. Cependant, le bruit d'une sérieuse attaque se fit entendre distinctement au-dessous de la plate-forme. Paul avait profité du moment pour faire place à Middleton. Ce dernier avait été suivi par le naturaliste, qui, dans un état d'aberration mentale produit par la détonation du mousquet, s'était instinctivement élancé vers le rocher pour s'y abriter. Le Trappeur resta où il était, observateur immobile mais attentif. Bien qu'il répugnât à des actes d'hostilité, le vieillard n'était point inutile. A la faveur de sa position, il pouvait instruire ses amis des mouvements des défenseurs du fort, et il était à même de les diriger dans l'assaut. Cependant les filles d'Esther étaient fidèles à l'esprit héréditaire. Du moment où elles furent délivrées de la présence d'Hélène et de sa compagne inconnue, leur attention se porta tout entière sur des assaillants plus mâles et, sans contredit, plus dangereux, qui alors s'étaient complétement établis entre les aspérités du roc. En vain Paul leur criait de se rendre, d'une voix qu'il grossissait exprès pour jeter l'effroi dans leurs jeunes cœurs; en vain le Trappeur, de son côté, les conjurait de cesser une résistance qui pourrait être fatale à quelqu'une d'entre elles, sans offrir la moindre probabilité d'un succès éventuel; s'encourageant l'une l'autre à persévérer, elles disposaient les fragments de rocher, préparaient pour un service immédiat les projectiles plus légers, et présentaient à l'ennemi les canons de leurs mousquets, avec un air d'activité et un sang-froid qui auraient fait honneur à des hommes accoutumés de longue main aux périls de la guerre. — Tenez-vous sous l'abri du rocher, disait le Trappeur en indiquant à Paul la manière dont il devait s'y prendre; effacez davantage vos jambes, mon enfant. Ah! vous voyez que le conseil n'était pas inutile. Si la pierre les avait touchées, les abeilles auraient regretté leur compagnon pendant plus d'un mois. Maintenant, homonyme de mon ami, Uncas par le nom comme par le cœur, si vous avez la légèreté du Cerf-Agile, vous pouvez prendre votre élan sur la droite, et monter de vingt pieds sans danger. Défiez-vous du buisson ! défiez-vous du buisson! ce serait pour vous un poste dangereux! Ah ! l'y voilà; c'est bravement et habilement exécuté. A votre tour, l'ami qui recherchez les productions de la nature. Poussez vers la gauche et vous diviserez l'attention des enfants. Allons, jeunes filles, faites feu; mes vieilles oreilles sont habituées au sifflement du plomb. Ce n'est pas à mon âge, avec quatre-vingts ans sur la tête, que je dois avoir un cœur de faon.

Il secoua la tête avec un sourire mélancolique, mais sans qu'un muscle bougeât sur sa figure, au moment où la balle qu'Hetty dans son exaspération lui avait envoyée, passa innocemment à peu de distance du lieu qu'il occupait. — Il vaut mieux rester où l'on est que de changer de place quand un doigt faible touche la détente d'un fusil, continua-t-il; mais c'est une chose douloureuse que de voir combien la nature humaine est disposée au mal, même dans un être si jeune! Bien joué, l'homme aux bêtes et aux plantes! encore un saut comme celui-là, et vous pourrez vous moquer des barrières et des fortifications de l'émigrant. Voilà le docteur qui s'échauffe, je le vois dans ses yeux, et nous en ferons quelque chose; effacez-vous davantage, docteur, effacez-vous!

Le Trappeur, bien qu'il ne se trompât point sur l'ardeur qui s'était emparée du docteur Battius, se méprenait toutefois grandement sur la cause excitante. Tout en imitant les mouvements de ses compagnons, et en gravissant le rocher avec beaucoup de circonspection et non sans éprouver une grande tribulation intérieure, l'œil du naturaliste avait aperçu une plante inconnue, à quelques pas au-dessus de sa tête, et dans une situation très exposée aux projectiles que les jeunes filles faisaient pleuvoir dans la direction des assaillants. Aussitôt, oubliant tout pour ne songer qu'à la gloire d'être le premier à orner de ce joyau les catalogues de la science, il s'élança sur sa prise avec l'avidité d'un moineau qui fond sur un papillon. Les quartiers de rocher qui roulèrent alors avec le bruit de la foudre annoncèrent qu'il avait été aperçu; et pendant quelque temps le Trappeur crut que c'en était fait de lui, caché qu'il était sous le nuage de poussière et de fragments qui suivit cette épouvantable décharge; mais l'instant d'après on le revit tranquillement assis dans une cavité formée par quelques grosses pierres qui, cédant au choc, s'étaient projetées en avant, tenant en main d'un air de triomphe la tige capturée qu'il dévorait déjà de ses regards charmés et, sans nul doute, fort compétents. Paul profita de l'occasion; changeant la direction de son attaque avec la rapidité de la pensée, il s'élança également vers le poste qu'Obed occupait avec tant de sécurité, et se faisant sans cérémonie un marchepied de son dos, au moment où le savant se baissait pour contempler son trésor, il entra d'un bond par la brèche qu'avait laissée la pierre détachée du roc, et se trouva sur le plateau. Il y fut suivi par Middleton qui se joignit à lui pour saisir et désarmer les jeunes filles. C'est ainsi que, sans effusion de sang, fut glorieusement emportée cette citadelle qu'Ismaël s'était vainement flatté d'avoir rendu imprenable pendant sa courte absence.

—

CHAPITRE XV.

Remontons brièvement aux causes de la lutte singulière que nous venons de rapporter. Parmi les troupes envoyées par le gouvernement de la Confédération pour prendre possession du territoire nouvellement acquis dans l'ouest, était un détachement commandé par l'officier qui a joué un rôle si actif dans les dernières scènes de notre légende. Les paisibles descendants des anciens colons reçurent leurs nouveaux compatriotes sans méfiance, n'ignorant pas que ce transfert les élevait de la condition de sujets à la distinction plus enviable de citoyens régis par un gouvernement légal. Les nouveaux gouvernants exercèrent leur autorité avec prudence. Toutefois, dans ce nouveau mélange d'hommes nés et élevés au sein d'un pays libre, et d'esclaves rampants du pouvoir absolu; dans cette fusion des catholiques et des protestants, d'une population active et d'un peuple indolent, il fallut un certain temps pour souder entre eux ces éléments hétérogènes. Pour arriver à un but si désirable, la femme fut appelée à remplir le rôle de conciliation qui lui est généralement départi. Les barrières des préjugés et de la religion furent renversées par l'irrésistible puissance de la passion qui domine toutes les autres; et des unions de famille ne tardèrent pas à cimenter le lien politique qui avait opéré la jonction forcée de deux peuples si opposés d'habitudes, d'éducation et d'opinions. Middleton fut un des premiers, entre les nouveaux possesseurs du sol, qui devint captif des charmes d'une beauté de la Louisiane. Dans le voisinage immédiat du poste qu'il avait occupé, habitait le chef de l'une de ces anciennes familles coloniales qui, pendant des siècles, s'étaient contentées de sommeiller au sein de l'indolence et de la richesse. C'était un officier au service de la couronne d'Espagne, qu'une riche succession avait engagé à quitter les Florides pour s'établir parmi les Français de la province voisine. Le nom de don Augustin de Certavallos était à

peine connu au-delà des limites de la petite ville où il résidait, bien qu'il éprouvât une secrète joie à le faire lire à sa fille unique dans de vieux parchemins, où il figurait parmi ceux des héros et des grands de la vieille et de la nouvelle Espagne. Ce fait, qui avait tant d'importance pour lui et si peu pour les autres, était la principale raison pour laquelle, tandis que ses voisins français, plus communicatifs, s'empressaient de nouer des relations franches avec les nouveaux venus, il se tenait à l'écart et semblait se contenter de la société de sa fille arrivée à cet âge où l'enfance passe à l'état de femme. La curiosité de la jeune Inez n'était pas inactive. Elle n'avait pu entendre la musique militaire, portée à son oreille par la brise du soir, ni voir la bannière de l'Union flottant sur les hauteurs voisines des vastes possessions de son père, sans éprouver



Suivez-moi ! c'est moi qui vous commande.

quelques-unes des impulsions secrètes considérées comme l'apanage de son sexe. Une timidité naturelle, et cette nonchalance particulière qui forme le principal moyen de fascination de la femme dans les provinces intertropicales de l'Espagne, l'enchaînaient en apparence par des liens indissolubles; et il est extrêmement probable que, sans un accident qui fournit à Middleton l'occasion de rendre à son père quelques services personnels, un trop long temps se serait écoulé avant qu'ils pussent se voir, et le jeune homme eût porté ailleurs des sentiments qui à cet âge demandent un but immédiat. La Providence !.... ou si ce mot imposant est trop juste pour être classique, le destin en avait ordonné autrement. Le fier et réservé don Augustin était fidèle observateur de l'étiquette. La reconnaissance des services que lui avait rendus Middleton ouvrit sa maison aux officiers de la garnison, et permit qu'il s'établit entre eux et lui des rapports d'abord assez froids, mais polis. La réserve disparut peu à peu devant la candeur et les manières respectueuses du jeune Middleton, et bientôt l'opulent planteur n'éprouva pas moins de joie que sa fille au signal connu qui annonçait à la porte l'agréable visite du commandant du poste.

Il est inutile de nous arrêter sur l'effet des charmes d'Inez, ou de retarder notre récit, pour faire l'histoire banale de l'influence progressive que l'élégance de manières, une beauté mâle, une assiduité soutenue et un esprit orné devaient obtenir sur le cœur sensible d'une jeune fille de seize ans, romanesque, enthousiaste et jusque-là confinée dans une retraite absolue. Il nous suffira de dire qu'ils s'aimaient, que le jeune homme ne tarda pas à déclarer ses sentiments, qu'il vainquit facilement les scrupules de la jeune fille et difficilement les objections du père, mais qu'enfin la Louisiane n'était pas depuis six mois en la possession des États-Unis, quand le jeune commandant fut fiancé à la plus riche héritière des rives du Meschacebé.

Le lecteur qui sait comment de pareils résultats s'obtiennent communément, ne supposera pas cependant que le triomphe de Middleton sur les préjugés du père et sur ceux de la fille fut obtenu sans quelque difficulté. Auprès de tous deux, la religion formait un obstacle opiniâtre et presque infranchissable. Le jeune homme subjugué se soumit patiemment à un formidable essai que le père Ignace eut ordre de tenter auprès de lui pour le convertir à la vraie foi. Les efforts du digne prêtre furent systématiques, vigoureux et longtemps soutenus. Quelquefois en effet (c'était dans les moments où la forme légère et aérienne d'Inez se laissait entrevoir comme une fée sur la scène de la conférence), le bon père avait tenu pour certain qu'il était à la veille d'obtenir un triomphe glorieux sur l'infidélité; mais toujours il avait vu ses espérances frustrées par quelque objection inattendue. Luttant avec son simple bon sens et les habitudes logiques de sa race contre les subtilités théologiques, Middleton repoussait les attaques du bon père, à peu près comme un vigoureux bâtonniste en agirait avec un habile maître d'escrime, en rendant inutiles toutes ses passes par l'argument direct et irréfragable d'une tête fendue et d'une épée brisée. Avant que la controverse fût ter-



Le cadavre d'Asa.

minée, un renfort de protestants était venu en aide au militaire. La liberté insouciante des uns et la piété logique et modérée de certains autres inquiétèrent le digne prêtre, et l'obligèrent à se mettre sur la défensive. Comme un sage général qui s'aperçoit qu'il occupe une étendue de terrain disproportionnée à la réalité de ses forces, il réduisit ses ouvrages avancés. Les reliques furent cachées aux yeux profanes; les fidèles furent avertis de ne pas parler de miracles; et la Bible elle-même fut de nouveau prohibée sous des peines terribles, par la triomphante raison qu'elle était susceptible d'interprétations erronées. Cependant il était nécessaire d'apprendre à don Augustin les effets produits sur les sentiments hérétiques du jeune officier. Or,

nul n'est disposé à faire l'aveu de sa faiblesse. Par une sorte de pieuse fraude qu'excusait la pureté des motifs, le digne prêtre déclara simplement que, sans aucun changement apparent dans les opinions du jeune commandant, le coin de l'argumentation avait pénétré jusqu'au centre : une ouverture était pratiquée, par laquelle les semences de la sanctification religieuse pourraient s'introduire, surtout si le sujet continuait à jouir des avantages de la société d'excellents catholiques. Alors don Augustin lui-même fut saisi d'une grande ardeur de prosélytisme. Il n'y eut pas jusqu'à la douce et aimable Inez qui ne pensât que ce serait une glorieuse consommation de ses désirs que de devenir l'humble instrument qui ferait entrer son amant dans le giron de l'Eglise véritable. Les offres de Middleton furent promptement acceptées, et, pendant que le père attendait impatiemment le jour fixé pour la cérémonie nuptiale, la fille y songeait avec des sentiments dans lesquels les saintes émotions de la foi se mêlaient aux sentiments plus naturels de son âge et de sa situation.

Le matin des noces, le soleil se leva dans un ciel si brillant et si pur que la sensible Inez le salua comme l'avant-coureur de son bonheur futur. Le père Ignace accomplit les rites de l'Eglise dans une petite chapelle attachée aux vastes domaines de don Augustin, et, longtemps avant que le soleil commençât à descendre vers l'horizon, Middleton pressait contre son cœur la jeune et timide créole, devenue



Elle plaça sur ses genoux la tête froide et défigurée d'Asa.

sa compagne pour la vie, devant Dieu et devant les hommes. Les deux époux avaient désiré passer cette journée dans la retraite, en la consacrant tout entière aux meilleures et aux plus pures affections, loin du bruit et des joies forcées d'une fête banale.

Middleton traversait les domaines de don Augustin en revenant de faire une visite à son camp ; c'était l'heure où la lumière du soleil commence à se fondre dans les ombres du soir : tout à coup il crut entrevoir à travers le feuillage d'un bosquet solitaire une robe pareille à celle que portait Inez en l'accompagnant à l'autel. Il ne s'en approcha qu'avec un sentiment de discrétion, augmenté surtout par le droit qu'elle lui avait donné de se présenter devant elle, même dans ses heures de retraite; mais le son de sa douce voix, qui offrait au ciel des prières dans lesquelles il s'entendit nommer avec les épithètes les plus tendres, vainquit enfin ses scrupules, et lui conseilla de prendre une position d'où il pût prêter l'oreille sans crainte d'être découvert. Il était certainement fort agréable pour un mari de pouvoir contempler à nu l'âme sans tache de sa femme, et y voir sa propre image entourée des plus pures et des plus saintes aspirations comme d'une divine auréole. Son amour-propre était trop flatté pour lui permettre de remarquer l'objet immédiat qu'avait en vue celle qui priait. En suppliant le ciel de lui accorder la grâce de devenir l'humble instrument de la réunion de son époux au troupeau des fidèles, elle le conjurait de lui pardonner à elle-même son union avec un hérétique. Il y avait dans ses prières tant de piété fervente mêlée aux sentiments les plus naturels; la nature de la femme s'y confondait tellement avec celle de l'ange, que Middleton lui eût pardonné de l'appeler Païen. Le jeune homme attendit qu'Inez, qui était à genoux, se fût relevée; alors il la rejoignit comme s'il eût ignoré entièrement ce qui s'était passé. — Il commence à se faire tard, mon Inez, dit-il, et don Augustin pourrait vous reprocher de négliger votre santé en restant dehors à une pareille heure. Que dois-je donc faire, moi qui suis investi de toute son autorité, et qui ai deux fois sa tendresse ? — Soyez comme lui en toutes choses, répondit-elle en appuyant sur ces derniers mots et en le regardant les larmes aux yeux; en toutes choses imitez mon père, Middleton ; je ne puis vous en demander davantage. — Vous ne pouvez demander davantage pour moi, Inez; je ne doute pas que je ne fusse tout ce que vous pouvez désirer, si je devenais semblable au digne et respectable don Augustin; mais il faut pardonner quelque chose aux faiblesses et aux habitudes d'un soldat. Maintenant, venez, et allons rejoindre cet excellent père. — Pas encore, dit Inez en se dégageant doucement d'un bras qu'il avait passé autour de sa taille légère. J'ai encore un devoir à remplir avant de me soumettre si implicitement à vos ordres, tout soldat que vous êtes. J'ai promis à la digne Inesilla, ma fidèle nourrice, celle qui, vous le savez, Middleton, fut si longtemps une mère pour moi, je lui ai promis d'aller la voir à cette heure; c'est, se dit-elle, la dernière visite qu'elle pourra recevoir de son enfant, et je ne dois point tromper son attente. Allez donc auprès de don Augustin, et dans une heure au plus je vous rejoindrai. — Dans une heure, ne l'oubliez pas! — Dans une heure, répéta Inez en lui envoyant un baiser avec la main ; puis rougissant de sa hardiesse, elle s'élança du bosquet et se dirigea vers la chaumière de sa nourrice, où Middleton la vit entrer.

Le capitaine retourna pensif et à pas lents vers la maison de son



Inez.

beau-père, souvent jetant un regard en arrière du côté où il venait de voir disparaître sa femme, comme s'il eût voulu suivre de l'œil, à travers les ténèbres du soir, sa forme ravissante flottant à travers l'espace. Don Augustin le reçut avec affection, et pendant quelque temps Middleton se plut à détailler à son nouveau parent les plans qu'il avait formés pour l'avenir. Au récit brillant, mais non exagéré de la prospérité et du bonheur de ces Etats dans le voisinage des-

quels il avait passé la moitié de sa vie sans les connaître; le vieil Espagnol, imbu de ses idées exclusives, prêtait l'oreille tantôt avec un sentiment de surprise et tantôt avec cette incrédulité qu'on éprouve pour les tableaux exagérés d'une amitié trop partiale. De cette manière l'heure assignée à l'absence d'Inez se passa beaucoup plus vite que son époux n'eût pu l'espérer. Enfin ses yeux commencèrent à se porter vers la pendule, puis les minutes furent comptées à mesure qu'elles s'écoulèrent, et Inez ne paraissait pas. Déjà l'aiguille avait de nouveau parcouru la moitié du cadran, quand Middleton se leva et annonça qu'il allait la chercher lui-même. La nuit était sombre et le ciel chargé de ces vapeurs menaçantes qui, dans ces climats, sont l'infaillible avant-coureur d'un ouragan. Stimulé non moins par l'aspect peu propice du firmament que par sa secrète inquiétude, il doubla le pas et se dirigea rapidement vers la chaumière d'Inesilla. Vingt fois il s'arrêta, croyant apercevoir de loin Inez qui retournait chez son père; vingt fois, trompé dans son attente, il reprit sa marche. Il arriva enfin à la chaumière, frappa, ouvrit la porte, arriva en présence de la vieille nourrice et ne trouva pas la personne qu'il cherchait. Inez était déjà sortie pour retourner chez son père. Pensant qu'ils s'étaient croisés dans les ténèbres, Middleton revint sur ses pas pour voir de nouveau son attente déçue. On n'avait pas revu Inez. Sans communiquer à personne son intention, le nouvel époux se rendit, le cœur palpitant, au petit bosquet solitaire où il avait entendu sa femme prier pour son bonheur et sa conversion. Là aussi son espoir fut déçu, et alors son esprit flotta dans un orageux océan de doutes et de conjectures. Pendant plusieurs heures, un secret soupçon concernant les motifs de l'absence de sa femme engagea Middleton à procéder à sa recherche avec délicatesse et circonspection. Mais le jour ayant reparu sans la rendre aux bras de son père et de son époux, toute réserve cessa et son absence inexplicable fut hautement proclamée. Les investigations furent alors directes et publiques, mais elles furent pareillement inutiles: personne ne l'avait ni vue, ni entendue depuis le moment où elle avait quitté la chaumière de sa nourrice. Les jours s'écoulèrent, et les recherches n'ayant produit aucun résultat, la famille et les amis d'Inez la considérèrent comme irrévocablement perdue.

Un événement aussi extraordinaire ne pouvait être facilement oublié. On fit force conjectures, et il circula une foule de rumeurs et même de mensonges. L'opinion dominante parmi les émigrants qui couvraient le pays et qui, au milieu de la multitude de leurs occupations, avaient du temps à donner aux affaires des autres, se résuma dans cette conclusion simple et directe, que l'épouse absente s'était donné la mort. Le père Ignace fut en proie à bien des doutes et à bien des remords de conscience; mais, en général expérimenté, il s'efforça d'utiliser cet événement douloureux dans l'intérêt de la vraie foi. Changeant de batteries, il dit en confidence à ses plus vieux paroissiens, qu'il s'était trompé sur les dispositions de Middleton qui, il était maintenant obligé de l'avouer, avait complètement échoué sur les écueils de l'hérésie. Il fit reparaître les reliques, et on l'entendit même faire de nouveau allusion au sujet délicat et presque oublié des miracles modernes. En conséquence de ces démonstrations, le bruit se répandit secrètement parmi les fidèles, et finit par être adopté dans la paroisse comme article de foi, qu'Inez avait été transportée au ciel.

Don Augustin avait tous les sentiments d'un père, mais ils furent bientôt étouffés sous l'indolence du créole. Comme son guide spirituel, il pensa qu'ils avaient eu tort de livrer à un hérétique une beauté si pure, si jeune, et surtout si pieuse; et il n'hésita point à croire que le malheur qui avait frappé sa vieillesse était le châtiment de sa présomption et de son manque de foi. Il est vrai que les bruits qui circulaient dans la paroisse étant venus à son oreille, il trouva quelque consolation à les admettre; néanmoins la nature était trop puissante, et sa voix parlait trop haut au cœur du vieillard, pour qu'il ne crût point quelquefois que l'accession de sa fille au céleste héritage était un peu prématurée. Mais Middleton, l'amant, l'époux, le fiancé, Middleton fut presque écrasé sous le poids de ce coup terrible, inattendu. Elevé lui-même sous l'empire d'une foi simple et rationnelle, il ne pouvait avoir sur le destin d'Inez d'autres appréhensions que celles qui dérivaient des opinions superstitieuses dont la jeune femme était imbue. Il est inutile d'insister sur les tortures morales qu'il endura, sur la foule de conjectures, d'espérances et de désappointements auxquels il fut condamné pendant les premières semaines qui suivirent son malheur. Des soupçons jaloux sur les motifs d'Inez, et une espérance secrète et persistante qu'il devait un jour la revoir, avaient ralenti ses investigations, sans toutefois qu'il les abandonnât totalement. Mais enfin le temps lui ôta même la pensée mortifiante qu'il avait été volontairement, quoique peut-être temporairement, abandonné; et déjà il admettait peu à peu la conviction plus douloureuse du trépas de sa femme, quand ses espérances se ranimèrent tout à coup d'une manière singulière.

Le jeune commandant, après un appel du soir, revenait lentement et tristement à son logement situé à quelque distance du camp et sur le même plateau, quand ses regards distraits s'arrêtèrent sur un homme qui, d'après les règlements militaires, ne devait pas se trouver en pareil lieu à cette heure indue. Cet étranger était mal vêtu, et tout dans sa personne et dans ses traits annonçait la pauvreté la plus dégoûtante et les habitudes les plus dissolues. Le chagrin avait adouci la fierté militaire de Middleton. En passant auprès de ce misérable, il lui dit avec beaucoup de douceur et de bonté: — Vous passerez la nuit au violon si la patrouille vous trouve ici, l'ami. Voici un dollar, allez vous procurer une meilleure chambre et quelque chose à mettre sous la dent. — J'avale ma nourriture sans la mâcher, capitaine, répondit le vagabond avec toute l'insolence d'un coquin fieffé; en même temps il saisit avidement la pièce d'argent qu'on lui présentait, et ajouta: Donnez-moi encore dix-neuf pièces comme celle-là, et je vous vendrai un secret. — Allez, allez, dit Middleton en reprenant un peu de sa sévérité militaire. Allez, si vous ne voulez pas que je vous fasse arrêter. — Eh bien, je m'en irai; mais si je m'en vais, capitaine, j'emporterai mon secret avec moi, et alors vous vivrez veuf le reste de votre vie. — Que veux-tu dire, drôle? s'écria Middleton en se retournant vivement vers le misérable qui déjà commençait à s'éloigner. — Je vais échanger ce dollar contre de l'eau-de-vie d'Espagne; alors je reviendrai et vous vendrai mon secret pour un prix qui me permettra d'en acheter un baril. — Si vous avez quelque chose à m'apprendre, parlez maintenant, continua Middleton pouvant à peine réprimer l'impatience dont il était agité. — J'ai soif, et je ne puis jamais parler convenablement quand j'ai le gosier sec, capitaine. Combien me donnerez-vous pour savoir ce que j'ai à vous dire? Que ce soit une jolie somme, quelque chose qu'un homme comme il faut puisse offrir à un autre. — Je pense que ce qu'il y aurait de mieux serait de vous faire conduire au corps de garde. A quoi se rapporte votre secret tant vanté? — Au mariage; à une femme mariée et qui ne l'est pas; à un joli visage et à une riche dot: me comprenez-vous maintenant, capitaine? — Si vous savez quelque chose au sujet de ma femme, parlez, et ne vous embarrassez pas de votre récompense. — Capitaine, j'ai conclu bien des marchés dans ma vie; il m'est arrivé quelquefois d'être payé en argent, et quelquefois en promesses: or, j'appelle ce dernier payement de la viande creuse. — Fixez votre prix. — Vingt; non, parbleu! cela vaut trente dollars ou cela ne vaut pas un sou. — Voilà votre argent; mais rappelez-vous que si vous ne me dites rien qui vaille la peine d'être su, j'ai sous la main des gens qui vous feront restituer cet argent et sauront punir votre insolence par-dessus le marché.

Le drôle examina d'un œil méfiant les billets de banque qu'on lui remettait, puis les mit dans sa poche, convaincu sans doute qu'ils étaient bons. — J'aime les billets de banque du Nord, dit-il très froidement: ils ont comme moi une réputation à perdre. Ne vous défiez pas de moi, capitaine; je suis homme d'honneur, et je vous dirai ce que je sais positivement, ni plus ni moins. — Parlez donc sans plus tarder, ou je pourrai avoir des regrets et ordonner qu'on vous enlève tout votre gain, l'argent aussi bien que les billets. — De l'honneur avant tout, dût-il en coûter la vie! dit le mécréant en levant la main et en affectant un mouvement d'humeur à cette menace. Eh bien! capitaine, vous savez que tout le monde ne vit pas de la même profession; les uns gardent ce qu'ils ont acquis, et il en est qui prennent ce qu'ils peuvent. — Vous avez été voleur? — Je suis au-dessus de cette injure. On m'a connu chasseur de gibier humain. Savez-vous ce que cela veut dire? On l'entend de plusieurs manières. Il y a des gens qui regardent les têtes crépues comme misérables, travaillant dans des plantations insalubres, sous un soleil brûlant, enfin exposées à toutes sortes de désagréments. Eh bien! capitaine, j'ai été dans mon temps un homme disposé à leur procurer au moins le plaisir de la variété en les faisant changer de résidence. Vous m'entendez? — Vous êtes, en propres termes, un trafiquant de chair humaine. — Je l'ai été, mon digne capitaine... je l'ai été; mais pour le moment mes moyens ont un peu baissé, comme un marchand qui cesse de vendre du tabac en barriques et qui le vend à l'aune. J'ai aussi été soldat de mon temps. Pourriez-vous me dire quel est le grand secret de notre état? — Je n'en sais rien, dit Middleton, commençant à se fatiguer des plaisanteries de ce drôle; c'est sans doute le courage? — Non, ce sont les jambes, les jambes pour marcher au combat, les jambes pour battre en retraite. Et vous voyez qu'en cela mes deux métiers concordaient fort bien. Mes jambes aujourd'hui ne sont pas des meilleures, et sans jambes un chasseur de gibier humain ferait un métier de dupe. Mais il ne manque pas de gens mieux pourvus que moi. — On l'a donc enlevée! s'écria Middleton saisi d'horreur. — Sur le grand chemin, aussi vrai que vous êtes là devant moi. — Scélérat! quelle raison as-tu de croire une chose aussi effroyable? — Bas les mains!... bas les mains!... Pensez-vous que ma langue en fera mieux son office si vous la refoulez hors du gosier? Ayez patience et vous saurez tout; mais si vous me traitez encore aussi impoliment, je serai obligé d'appeler les gens de loi à mon aide. — Continuez; mais si vous dites un mot de plus ou de moins que la vérité, attendez-vous à un châtiment immédiat. — Seriez-vous assez crédule pour admettre ce qu'un misérable comme moi vous dit, capitaine, à moins d'y trouver quelque probabilité? Non, vous n'êtes point homme à cela: c'est pourquoi je vais vous dire mes faits et mes opinions, et je vous laisserai les digérer pendant que j'irai boire avec le produit de votre généro-

sité. Je connais un homme appelé Abiram White (Blanc). Je crois que le maraud a pris ce nom pour témoigner de son antipathie contre la race des noirs! Mais ce monsieur fait maintenant et a fait depuis longues années, à ma connaissance certaine, un trafic régulier qui consiste à transporter des créatures humaines d'un État dans un autre... J'ai fait des affaires avec lui dans le temps, et j'ai trouvé en lui un chien de trompeur. Il n'y a pas plus d'honneur en lui que de viande dans mon estomac. Je l'ai vu ici, dans cette ville, le jour de votre mariage. Il était avec le frère de sa femme, et devait, disait-il, s'établir dans les pays nouveaux. C'était une noble bande pour faire des affaires... Il y avait sept fils, chacun d'eux aussi grand que votre sergent, son bonnet compris. Or donc, du moment où j'appris que votre femme avait disparu, je vis sur-le-champ qu'Abiram avait mis la main sur elle. — En êtes-vous sûr? Quelles raisons avez-vous pour supposer une action aussi coupable? — Des raisons suffisantes; je connais Abiram White. Si vous voulez maintenant ajouter encore une bagatelle pour empêcher que mon gosier ne se dessèche... — Va-t'en, va-t'en, la boisson t'a déjà stupéfié, misérable, et tu ne sais ce que tu dis. Va-t'en, et gare à la patrouille. — L'expérience est un bon guide... dit-il encore à Middleton qui s'éloignait; et riant à gorge déployée comme un homme on ne peut plus content de lui, il se rendit le plus promptement qu'il put à la cantine.

Cent fois pendant la nuit suivante, Middleton pensa que la confidence de ce misérable méritait quelque attention, et cent fois il rejeta cette idée comme trop extravagante pour y arrêter sa pensée. Après une nuit agitée et presque sans sommeil, il fut rappelé à lui le matin par son ordonnance qui vint lui rapporter qu'on avait trouvé un homme mort sur la place d'armes, à peu de distance de son logement. S'étant habillé à la hâte, il se rendit sur les lieux, et reconnut l'individu avec lequel il avait eu la veille une conversation: cet homme était étendu à l'endroit même où il l'avait déjà rencontré. Le misérable était mort victime de son intempérance, comme l'indiquaient suffisamment ses yeux qui lui sortaient de la tête, son visage gonflé, et l'odeur insupportable qui déjà s'exhalait de son cadavre. Dégoûté de cet odieux spectacle, le jeune homme en détournait déjà les yeux après avoir ordonné d'enlever le corps, quand la position de l'une des mains du défunt le frappa. En l'examinant, il vit que l'index était tendu dans l'action d'écrire sur le sable, et les caractères suivants, tracés d'une manière presque illisible, mais qu'il était pourtant possible de déchiffrer: « Capitaine, c'est vrai, aussi vrai que je suis un homme comme il... » Avant d'achever le dernier mot, ou il était mort, ou il avait succombé à un sommeil avant-coureur de la mort. Sans communiquer à personne cette circonstance, Middleton renouvela ses ordres et partit. La persistance du dénonciateur, et toutes les circonstances réunies, l'engagèrent à prendre secrètement de nouvelles informations. Il apprit qu'une famille, répondant au signalement qui lui avait été donné, avait effectivement passé par sa résidence, le jour même de son mariage. On suivit la trace d'Ismaël sur les rives du Meschacebé jusqu'à un certain point où la famille s'était embarquée et avait remonté le fleuve: ce n'était qu'au confluent avec le Missouri que ces émigrants avaient disparu, comme des centaines d'antres, allant à la recherche des richesses cachées de l'intérieur. En possession de ces faits, Middleton choisit une petite escorte de ses hommes les plus sûrs, prit congé de don Augustin, sans lui faire part de ses espérances ou de ses craintes, et, arrivé au point indiqué, commença sa poursuite dans le désert. Il ne lui fut pas difficile de suivre les traces d'une caravane comme celle d'Ismaël, jusqu'au moment où il fut certain que le but de son voyage était bien au-delà des limites ordinaires des Etablissements. Cette circonstance raviva encore ses soupçons et ajouta une nouvelle force à ses espérances de réussite. N'ayant plus de direction positive qui pût le diriger, le capitaine recourut aux signes ordinaires pour suivre la piste des fugitifs. Cette tâche lui fut facile jusqu'au moment où il atteignit le sol dur et résistant des Prairies. Mais là pourtant, il se trouva complétement en défaut. Il se vit enfin obligé de disséminer son monde, après avoir fixé un lieu de rendez-vous à un certain jour fixé, et de chercher la piste perdue en multipliant autant que possible le nombre des yeux investigateurs. Il y avait huit jours qu'il était seul, quand le hasard l'avait mis en contact avec le Trappeur et le chasseur d'abeilles. Nous avons rapporté une partie de leur entrevue, et le lecteur peut facilement se figurer les explications qui suivirent son récit et qui conduisirent, comme on l'a vu, à la délivrance d'Inez.

—

CHAPITRE XVI

Une heure s'était écoulée en questions rapides et incohérentes et en réponses de la même nature, avant que Middleton, couvant des yeux le trésor qu'il venait de retrouver, et contemplant Inez avec cette anxiété jalouse dont un avare regarderait son coffre-fort, termina son récit décousu en demandant à sa femme: — Et vous, mon Inez, comment avez-vous été traitée? — Sauf l'injustice avec laquelle ils m'ont violemment séparée de ma famille, mes ravisseurs m'ont traitée en tout aussi bien que leur position le permettait. Je pense que l'homme qui commande ici est encore novice dans le crime. Il a eu en ma présence une discussion terrible avec le misérable qui m'avait enlevée; et puis, ils ont fait un pacte impie que j'ai été forcée de sanctionner, et auquel ils m'ont liée ainsi qu'eux-mêmes par serment. Ah! Middleton, je crains bien que les hérétiques ne soient pas aussi fidèles à leur serment que nous qui sommes élevés dans le giron de la véritable Eglise. — N'en croyez rien; ces scélérats ne sont d'aucune religion: se sont-ils parjurés? — Non. Mais n'est-ce pas une chose révoltante que de prendre Dieu à témoin d'un pacte si coupable. — Nous le pensons comme vous, Inez, aussi fermement que le plus vertueux cardinal de Rome. Mais comment ont-ils observé leur serment, et quel en était l'objet? — Ils convinrent de ne me soumettre à aucune contrainte et de me délivrer de leur odieuse présence, à condition que je leur promettrais de ne rien faire pour m'échapper, et de ne pas même me montrer, jusqu'à une certaine époque qu'ils fixèrent. — Et cette époque? demanda l'impatient Middleton qui connaissait bien les scrupules religieux de sa femme. Cette époque? — Elle est déjà passée. J'avais juré par mon saint patron, et je tins fidèlement ma promesse jusqu'au moment où celui qu'ils nomment Ismaël oublia le sien et en vint à des actes de violence contre ma jeune compagne, je me montrai alors sur le rocher, car l'époque convenue était passée. En tous cas, je pense que le père Ignace m'aurait dégagée de mon serment, en considération de la trahison de mes gardiens. — S'il ne l'avait pas fait, murmura le jeune homme entre ses dents, je l'aurais dégagé pour jamais du soin de votre conscience. — Vous, Middleton! répondit Inez en regardant le visage enflammé de son époux, pendant qu'un incarnat brillant se répandait sur ses traits pleins de douceur. Vous pouvez recevoir mes serments, mais certes vous n'avez pas le pouvoir de m'en accorder la dispense. — Non, non, non! Inez, vous avez raison. Je ne connais rien à ces subtilités des cas de conscience, et je suis tout autre chose qu'un prêtre; cependant dites-moi ce qui a pu engager ces monstres à jouer ce jeu désespéré, à disposer ainsi de mon bonheur? — Vous connaissez mon ignorance du monde, et combien je suis peu propre à deviner les motifs de la conduite d'êtres si différents de tous ceux que j'ai déjà vus; mais l'amour de l'or n'entraîne-t-il pas les hommes à des actes pires encore que celui-ci? Je crois qu'ils espéraient qu'un père opulent leur paierait pour sa fille une riche rançon; et peut-être, ajouta-t-elle en jetant à travers ses larmes un regard scrutateur sur l'attentif Middleton, ils comptaient un peu sur les affections nouvelles encore d'un jeune époux. — Ils auraient pu tirer goutte à goutte tout le sang de mon cœur. — Oui, reprit la jeune et timide Inez, détournant tout à coup le furtif regard qu'elle avait hasardé, et reprenant précipitamment le fil de son discours, comme pour faire oublier la liberté qu'elle venait de prendre; on m'a dit qu'il est des hommes assez vils pour se parjurer à l'autel afin de s'approprier la fortune de jeunes filles ignorantes et confiantes; et si l'amour de l'or peut conduire à une telle bassesse, nous ne devons pas nous étonner qu'il entraîne à des fraudes peut-être moins criminelles des hommes dévorés de la passion du gain. — Cela doit être; et maintenant, Inez, quoique je sois ici pour vous défendre au péril de ma vie, et que nous soyons maîtres de ce rocher, nos embarras peut-être aussi nos périls, ne sont pas terminés. Vous vous armerez de tout votre courage pour supporter cette épreuve, mon Inez, et prouver que vous êtes la femme d'un soldat. — Je suis prête à partir à l'instant. La lettre que vous m'avez envoyée par le médecin m'avait préparée à tout espérer, et j'ai tout disposé pour pouvoir fuir au premier signal. — Partons donc et allons rejoindre nos amis. — Nos amis! interrompit Inez en jetant les yeux autour de la petite tente pour y chercher Hélène. Et moi aussi j'ai une amie qui ne doit pas être oubliée, et qui a promis de passer avec nous le reste de ses jours. Serait-elle partie?

Middleton, la conduisant doucement hors de la tente, lui dit avec un sourire: — Elle peut avoir eu, comme moi, quelques communications particulières à faire à une oreille privilégiée.

Le jeune homme ne rendait pas justice aux motifs d'Hélène Wade. Sensible autant qu'intelligente, elle avait compris que sa présence n'était pas nécessaire dans l'entrevue qu'on vient de rapporter, et elle s'était retirée avec ce tact exquis qui semble être l'apanage spécial de son sexe. On la voyait maintenant assise sur une pointe de rocher et enveloppée de ses vêtements de manière à cacher sa figure. Elle demeura dans cette position pendant près d'une heure sans que personne s'approchât d'elle pour lui adresser la parole et sans être vue de qui que ce fût, comme son regard prompt et inquiet croyait s'en être assuré. Sur ce dernier point, toutefois, la vigilance d'Hélène était en défaut. Le premier acte de Paul, dès qu'il s'était vu maître de la citadelle d'Ismaël, avait été de sonner la fanfare de la victoire à la manière singulière et plaisante si souvent pratiquée parmi les habitants des frontières de l'Ouest. Se frappant les flancs avec ses mains comme le coq vainqueur avec ses ailes, il fit entendre une bruyante et grotesque imitation du chant triomphal de ce volatile, espèce de défi qui eût pu avoir ses dangers si quelqu'un des fils d'Ismaël avait été à portée de l'entendre. — Voilà ce que

j'appelle abattre l'arbre proprement pour en tirer les rayons, s'écria-t-il, et cela sans qu'il y ait eu un os brisé. Eh bien! vieux Trappeur, vous avez été dans votre temps l'un de ces soldats bien pressés qui marchent au pas et par peloton, et vous avez dû voir prendre des forts et enlever des batteries... n'est-ce pas? — C'est vrai, répondit le vieillard qui avait gardé sa position au pied du rocher, si peu ému par ce qu'il venait de voir qu'il répondit à la gaîté de Paul en se livrant de tout cœur à l'un de ces rires silencieux qui lui étaient particuliers. Vous vous êtes conduits en hommes! — Maintenant, dites-moi, n'a-t-on pas coutume, après une bataille sanglante, de faire l'appel des vivants et d'enterrer les morts? — Il y en a qui le font et d'autres qui ne le font pas. Quand sir William Howe poussa l'Allemand Dieskau dans les défilés, aux bords de l'Horican.... — Votre sir William Howe n'était qu'un frelon en comparaison de sir Paul Hover, et n'entendait rien à la régularité du service. Nous allons donc commencer l'appel.... Mais, à propos, Trappeur, la chasse aux abeilles, les bosses de buffles et certaines autres matières m'ont tellement absorbé que j'ai oublié de vous demander votre nom; car je me propose de commencer par mon arrière-garde, convaincu que mon avant-garde est trop occupée pour répondre. — Ma foi, mon enfant, dans mon temps j'ai eu autant de noms qu'il y a de peuplades parmi lesquelles j'ai résidé. Par exemple, les Delawares, à cause de ma vue, m'ont donné un nom tiré du regard perçant du faucon (Œil-de-Faucon). Et puis les colons des montagnes de l'Otségo m'ont rebaptisé d'après l'étoffe de mes guêtres (Bas-de-Cuir). J'ai eu bien des noms dans ma vie; mais quand viendra le jour de l'appel général, où tous les hommes se verront face à face, qu'importera sous quel nom un mortel a joué son rôle! j'ai l'humble espoir que lorsque l'un des miens sera appelé, n'importe lequel, je pourrai répondre tout haut et sans rougir.

Paul fit peu ou point d'attention à cette réponse dont la distance lui déroba une bonne moitié; mais, continuant sa plaisanterie, il somma d'une voix de Stentor le naturaliste de répondre à son nom. Le docteur Battius n'avait pas jugé à propos de pousser ses avantages plus loin que la confortable niche que le hasard avait formée si à propos pour le protéger, et où il se délassait maintenant de ses fatigues dans un agréable sentiment de sécurité, joint à l'inexprimable satisfaction de posséder un trésor végétal encore vierge. — Montez, montez ici, mon digne attrapeur de taupes! Venez voir la perspective dont jouissait ce coquin d'Ismaël; venez, regardez hardiment la nature en face, et cessez de ramper dans l'herbe de la prairie et parmi les taupinières, comme un preneur de sauterelles.

L'apparition d'Hélène ferma la bouche du joyeux et insouciant chasseur d'abeilles, et autant il avait été bruyant, autant il devint tout-à-coup muet et silencieux. Quand elle s'assit, mélancolique et solitaire, sur la pointe du rocher, comme nous l'avons dit, Paul affecta de s'occuper à passer une inspection exacte du mobilier et des effets d'Ismaël. Il fouilla sans ménagement dans les tiroirs d'Esther, éparpilla sur la terre les rustiques atours des jeunes filles, sans le moindre égard pour leur qualité ou leur élégance, et fit voler çà et là les marmites et les poêlons. Cependant tout ce mouvement qu'il se donnait était manifestement sans objet; il ne s'appropriait rien, et ne paraissait même pas s'apercevoir de la nature des articles qu'il traitait avec tant de familiarité. Quand il eut examiné l'intérieur de chaque cabane, jeté un nouveau coup d'œil sur l'emplacement où il avait enfermé les enfants, après les avoir fortement garrottés avec des cordes; quand il eut lancé d'un coup de pied, comme une paume, à cinquante pieds en l'air, l'un des seaux d'Esther, et cela par pure espièglerie, il se rapprocha du bord du plateau, et se mit à siffler l'air : *Chasseurs du Kentucky!...* avec autant d'ardeur que s'il eût été payé à tant par heure pour faire de la musique. C'est ainsi qu'il passa son temps, jusqu'au moment où Middleton, comme nous l'avons dit, conduisit Inez hors de la tente, et imprima une nouvelle direction à la pensée de toute la troupe. Il arrache Paul à sa musique, et le docteur à son herborisation; et, en sa qualité de chef reconnu, donna les ordres nécessaires pour le départ immédiat. Un peu de précipitation et de confusion suivit naturellement cet ordre. Chacun s'employa de la manière la plus conforme à ses forces et à sa situation. Le Trappeur s'était déjà rendu maître du patient Asinus qui paissait tranquillement à peu de distance du rocher, et il s'occupait maintenant à placer sur son dos le mécanisme compliqué que le docteur Battius jugeait à propos d'appeler une selle de son invention. De son côté, le naturaliste rassemblait ses portefeuilles, ses herbiers, sa collection d'insectes, qu'il transvasa en toute hâte du camp d'Ismaël dans certaines poches de l'ingénieuse machine susdite, et que le Trappeur jeta bien loin dès que Battius eut le dos tourné. Paul fit preuve de célérité en apportant au bas de la citadelle les légers paquets qu'Inez et Hélène avaient préparés pour leur fuite, pendant que le capitaine Middleton employait les menaces et les promesses pour engager les enfants à rester tranquilles dans leur état de réclusion. Comme le temps pressait, et qu'il était à craindre qu'Ismaël ne revînt tout-à-coup, tous ces mouvements furent effectués avec beaucoup d'ardeur et de célérité. Le Trappeur plaça les objets qu'il jugea devoir être vraiment utiles à la portion la plus faible et la plus délicate de la troupe, dans ces mêmes poches dont il avait si cavalièrement expulsé les trésors du naturaliste qui ne s'en doutait pas; puis il s'écarta pour permettre à Middleton de placer Inez sur l'un des deux siéges qu'il avait préparés pour elle et sa compagne sur le dos de l'animal. — Venez, mon enfant, dit le vieillard à Hélène, en lui faisant signe de suivre l'exemple d'Inez, et en tournant la tête derrière lui, avec un peu d'inquiétude, pour regarder la Prairie. Le propriétaire de ce lieu ne tardera pas à rentrer chez lui, et il n'est pas homme à se laisser enlever tranquillement son bien, de quelque manière qu'il l'ait acquis. — C'est vrai, s'écria Middleton; nous avons perdu des moments précieux, et maintenant toute notre activité nous est nécessaire. — Oui, je le savais, et je vous l'aurais dit, capitaine; mais je me rappelais combien votre grand-père aimait à contempler, aux jours de sa jeunesse et de son bonheur, les traits de celle qu'il accompagnait et qui devait être son épouse. C'est la nature, c'est la nature! et il vaut mieux laisser quelque peu ses sentiments se faire jour que de chercher à contenir un torrent qui doit avoir son cours.

Hélène s'approcha, et prenant Inez par la main, lui dit avec une chaleureuse affection, après s'être efforcée de comprimer une émotion qui lui ôtait presque la parole : — Dieu vous bénisse, aimable dame! j'espère que vous voudrez bien oublier et pardonner les torts de mon oncle.

La jeune fille, humiliée et affligée, n'en dit point davantage, et une explosion de douleur, qu'elle ne put maîtriser, lui ôta tout-à-fait l'usage de la voix. — Que signifie cela? s'écria Middleton; ne m'avez-vous pas dit, Inez, que cette jeune et excellente personne devait nous accompagner et passer avec nous le reste de ses jours, ou, du moins, jusqu'à ce qu'elle trouvât quelqu'autre résidence plus agréable? — Je l'ai dit, et je l'espère encore. Après m'avoir témoigné tant de compassion et d'amitié dans mon malheur, elle ne saurait m'abandonner dans des temps plus heureux. — Je ne puis, je ne dois pas vous suivre, continua Hélène, revenue de sa faiblesse passagère. Il a plu à Dieu de fixer ma destinée parmi ces gens, et mon devoir est de ne les pas quitter; ce serait ajouter les apparences de la trahison à ce qui est déjà bien assez répréhensible aux yeux d'un homme tel qu'Ismaël. J'étais orpheline; il a eu pour moi des bontés, malgré la rudesse de ses manières, et je ne puis m'éloigner de lui dans un pareil moment. — Elle est parente du vagabond Ismaël comme je suis évêque! s'écria Paul avec un Hem! bruyant, comme si quelque chose lui fût resté dans le gosier. Si le vieux drôle a bien agi avec elle, en lui donnant par-ci par-là un morceau de venaison, ou en lui permettant de puiser avec une cuiller dans sa gamelle d'homminie, ne s'est-elle pas acquittée envers lui, en montrant aux jeunes marsouins à lire leur Bible, ou en aidant Esther à donner à ses nippes une certaine tournure? Dites-moi qu'un bourdon a un dard, et je vous croirai plutôt que d'admettre que cette jeune fille ait la moindre obligation à un membre quelconque de la tribu d'Ismaël. — Peu importe chez qui je sois et à qui j'aie obligation! Qui pourrait s'intéresser à une pauvre fille qui n'a ni père ni mère, et dont les proches sont repoussés par tous les honnêtes gens? Non, non, partez, madame, et que le ciel vous bénisse! Je ferai mieux de rester dans ce désert, où du moins personne ne saura ma honte. — Maintenant, vieux Trappeur, dit Paul, voilà où il faut bien voir de quel côté souffle le vent! Vous êtes un homme qui a quelque connaissance de la vie et du train du monde; je vous en fais juge : franchement, n'est-il pas dans la nature des choses que l'essaim sorte de la ruche quand les jeunes abeilles ont atteint leur croissance? Et puisque les enfants quittent leurs parents, n'est-il pas juste que celle qui n'a aucun lien de parenté?... — Chut! interrompit le vieillard, Hector est mécontent. Eh bien! qu'y a-t-il, mon vieux? parle clairement, qu'y a-t-il?

Le vénérable limier s'était levé, et humait la fraîche brise qui continuait à souffler puissamment sur la prairie. A la voix de son maître, il grogna et contracta les muscles de ses babines, comme prêt à menacer avec ce qui lui restait de ses dents. Le jeune chien, qui se reposait après la chasse du matin, annonça aussi qu'il sentait quelque émanation, puis tous deux recommencèrent à sommeiller comme auparavant. Le Trappeur prit l'âne par la bride, et s'écria en faisant avancer l'animal : — Ce n'est pas le moment de discourir. Ismaël et sa progéniture sont à un mille ou deux d'ici.

Le danger que courait sa compagne nouvellement retrouvée bannit de l'esprit de Middleton tout souvenir d'Hélène; et il n'est pas besoin d'ajouter que le docteur Battius n'attendit pas un second avertissement pour commencer la retraite. Suivant la route indiquée par le vieillard, ils tournèrent le rocher, et poursuivirent leur marche, aussi rapidement que possible, à travers la prairie, mettant la citadelle entre eux et l'ennemi. Paul Hover était resté immobile, silencieusement appuyé sur sa carabine. Près d'une minute s'était écoulé avant qu'il fût aperçu par Hélène, qui avait placé ses deux mains sur sa figure, comme pour se cacher à elle-même l'isolement où elle se croyait laissée. — Pourquoi ne fuyez-vous pas? s'écria la jeune fille éplorée, dès qu'elle vit qu'elle n'était pas seule. — Je n'en ai pas l'habitude. — Mon oncle sera bientôt ici! vous n'avez rien à attendre de sa pitié. — Ni de celle de sa nièce, je présume. Qu'il

vienne! il ne peut, au pis aller, que me casser la tête. — Paul, Paul, si vous m'aimez, fuyez. — Seul! si j'en fais rien, je veux être... — Si la vie vous est chère, fuyez! fuyez! — Elle est pour moi peu de chose, comparée à votre affection. — Paul! — Hélène!

Elle étendit les bras vers lui, et versa de nouveau un torrent de larmes. Alors le chasseur d'abeilles enlaça de l'un de ses bras robustes la taille svelte de la jeune fille, et le moment d'après il accélérait sa marche rapide dans la plaine pour rejoindre ses compagnons.

—

CHAPITRE XVII.

Le ruisseau qui fournissait d'eau la famille de l'émigrant, et qui avait nourri les arbres et les buissons croissant à la base du rocher, prenait sa source à peu de distance de ce dernier, au milieu d'un bouquet de cotonniers et de vignes sauvages. Ce fut de ce côté que le Trappeur dirigea la fuite de la troupe, comme vers la seule retraite qui se présentât dans un péril si pressant. On se rappelle que la sagacité du vieillard, qu'une longue habitude de scènes semblables avait convertie en une sorte d'instinct, l'avait porté à prendre cette direction dès le premier moment, afin de mettre la colline entre les fugitifs et leurs ennemis. A la faveur de cette circonstance, ils réussirent à atteindre le taillis en temps utile, et Paul Hover tout essoufflé achevait à peine d'y entrer précipitamment avec Hélène, qu'Ismaël arriva au sommet du rocher, où il resta quelque temps comme un homme privé de l'usage de ses sens, contemplant tantôt son mobilier et ses effets en désordre, tantôt ses enfants bâillonnés et garrottés, que la prévoyance du chasseur d'abeilles avait entassés en manière de pile irrégulière sous un hangar d'écorces d'arbre. De la hauteur où se tenait Ismaël, une longue carabine aurait envoyé une balle dans la retraite où étaient rassemblés les auteurs de tout ce désordre.

Le Trappeur fut le premier qui prit la parole, comme étant celui dont l'intelligence et l'expérience formaient le principal espoir de la petite caravane. Après avoir promené ses regards sur les divers individus groupés autour de lui, pour s'assurer qu'il n'en manquait aucun, — Ah! la nature est la nature; elle a fait son œuvre, dit-il, en faisant à Paul, joyeux et triomphant, un signe de tête accompagné d'un sourire d'approbation. Je savais bien que pour ceux qui s'étaient vus réunis par le beau temps comme par le mauvais, à la lueur des étoiles et quand la lune était voilée, il serait dur de se quitter brouillés. Mais, venons à notre affaire : il ne se passera pas beaucoup de temps avant que quelques-uns des gens d'Ismaël ne flairent la terre pour trouver notre piste; et s'ils la trouvent, comme cela n'est point douteux, s'ils nous obligent à ne compter que sur notre courage, le différend devra se vider avec la carabine, ce que veuille éloigner le ciel! Capitaine, pouvez-vous nous conduire à l'endroit où se trouvent quelques-uns de vos hommes? car les robustes fils d'Ismaël nous donneront fort à faire, ou je ne les connais pas. — Le rendez-vous a été fixé bien loin d'ici sur les rives de la Platte. — Tant pis!... tant pis! S'il faut combattre, il est toujours sage de faire en sorte que la partie soit égale... Mais le meurtre et le sang conviennent-ils à un homme aussi près que moi de sa fin? Ecoutez ce qu'une tête grise et quelque expérience ont à vous offrir; après quoi, si quelqu'un parmi vous peut indiquer un meilleur moyen de retraite, nous pourrons suivre son avis, et on oubliera que j'ai parlé. Ce taillis se prolonge l'espace de près d'un mille en s'éloignant du rocher dans la direction de l'ouest, opposée à la route qui mène aux établissements. — Il suffit! il suffit! s'écria Middleton, trop impatient pour attendre que le calme vieillard, un peu diffus peut-être, eût achevé son explication minutieuse. Le temps est trop précieux pour le perdre en paroles. Partons!

Le Trappeur fit un geste d'adhésion; il conduisit l'âne sur la lisière humide du petit bois, et déboucha sur un terrain ferme, du côté opposé au camp des émigrants. — Si le vieil Ismaël découvre la voie que nous avons tracée dans ce bois, s'écria Paul en jetant à la hâte un coup d'œil sur la large trace que la troupe avait laissée en traversant le taillis, il n'aura pas besoin d'une main peinte sur un écriteau pour lui dire quelle route nous avons prise. Mais qu'il vienne! Je sais que le vagabond ne demanderait pas mieux que de croiser sa race avec un peu de sang honnête; mais si jamais fils né de lui devient le mari de... — Silence, Paul, silence! dit en rougissant la jeune fille effrayée, qui marchait appuyée sur son bras; votre voix pourrait être entendue

Le chasseur d'abeilles garda le silence; mais, pendant qu'on suivait la lisière du bois, certains regards menaçants qu'il jetait derrière lui annonçaient suffisamment l'état belliqueux de son humeur. Chacun faisait de son mieux pour se tirer d'affaire. Au bout de quelques minutes, on atteignit l'une des collines de la Prairie, et après l'avoir franchie, la petite troupe n'eut plus à craindre d'être aperçue par les fils d'Ismaël, à moins qu'ils ne reconnussent sa trace. Le vieillard profita de la configuration du terrain pour prendre une autre direction, afin d'éluder la poursuite, comme un navire change de route dans les brouillards et les ténèbres pour échapper à la vigilance de l'ennemi. En deux heures d'une marche rapide ils avaient pu décrire un demi-cercle autour du rocher, et atteindre un point diamétralement opposé à leur direction première. La plupart des fugitifs ignoraient aussi complétement leur position que le voyageur inexpérimenté ignore celle du vaisseau au milieu de l'Océan; mais le vieillard, à chaque détour qu'il faisait, à chaque colline qu'il rencontrait, prenait son parti avec une assurance qui inspirait toute confiance à ses compagnons, car elle témoignait de sa connaissance des localités. Son chien, s'arrêtant çà et là pour consulter l'expression de son regard, marchait en avant du Trappeur avec une grande assurance, comme s'ils fussent préalablement convenus entre eux de la route qu'on suivrait. Mais, à l'expiration du temps dont nous avons parlé, le chien s'arrêta tout-à-coup, et après avoir humé l'air un instant, commença un sourd et douloureux hurlement. — Oui... Hector... oui. Je connais ce lieu... Je le connais, et il y a de bonnes raisons pour se le rappeler! dit le vieillard en s'arrêtant à côté de son compagnon inquiet, pour attendre le reste de la troupe. Vous voyez ce taillis devant vous, continua-t-il, nous pourrions y rester jusqu'à ce que ces champs nus fussent couverts de grands arbres, sans que la race d'Ismaël se hasardât à venir nous y troubler. — C'est l'endroit où est le corps de l'homme mort! s'écria Middleton avec un regard qui exprimait l'horreur de ce souvenir. — Précisément. Mais il reste à savoir si ses proches l'ont mis en terre. Le chien reconnaît la piste, mais paraît un peu dérouté. Veuillez donc vous avancer pour vous en assurer, ami chasseur d'abeilles, pendant que je resterai ici auprès des chiens pour les empêcher de hurler trop haut. — Moi! s'écria Paul en portant sa main à son épaisse chevelure, comme un homme qui hésite avant d'entreprendre une expédition formidable. Voyez-vous, vieux Trappeur, il m'est arrivé de me trouver habillé de toile de coton au milieu d'un essaim qui avait perdu sa reine, et cela sans cligner de l'œil; permettez-moi de vous le dire, celui qui a ce sang-froid n'est pas homme à redouter aucun des fils vivants de ce vagabond d'Ismaël; mais pour ce qui est de me mêler des os des morts, ma foi! ce n'est ni mon métier ni mon inclination; c'est pourquoi, tout en vous remerciant de l'honneur de votre choix, comme dit celui qu'on a fait caporal dans la milice du Kentucky, je refuse le service.

Le vieillard tourna un regard désappointé vers Middleton qui était trop occupé à ranimer le courage d'Inez pour remarquer son embarras. Il en fut pourtant tiré tout à coup par quelqu'un qui, d'après les circonstances précédentes, ne faisait guère espérer de lui cette marque de courage. Le docteur Battius s'était véritablement fait remarquer pendant toute la retraite par l'ardeur extraordinaire qu'il avait mise à effectuer ce mouvement désirable. Son zèle avait été porté si loin qu'il avait décidément pris le pas sur toutes ses prédilections ordinaires. Le digne naturaliste appartenait ordinairement à cette classe de faiseurs de découvertes qui sont les pires de tous les compagnons de voyage pour un homme pressé. Nulle pierre, nul buisson, nulle plante n'échappe à l'examen de leurs yeux vigilants; le tonnerre peut gronder, la pluie tomber par torrents, sans interrompre la délicieuse abstraction de leurs rêveries. Toutefois il n'en fut point ainsi du disciple de Linné, dans le redoutable intervalle pendant lequel il eut à se demander si les robustes descendants d'Ismaël ne viendraient pas lui disputer son droit de traverser librement la Prairie. Le limier du meilleur sang et le mieux dressé, ayant le gibier en vue, n'aurait pu suivre la piste avec plus d'ardeur que le docteur n'en mit à décrire la courbe tracée par le Trappeur. Peut-être fut-il heureux pour sa fortitude qu'il ignorât le stratagème employé pour tourner autour de la citadelle; et il est probable qu'il avait en marchant la douce conviction que chaque pas fait dans la Prairie était autant d'ajouté à la distance entre sa personne et le rocher détesté. Malgré la secousse momentanée qu'il avait éprouvée sans nul doute en découvrant son erreur, ce fut lui qui s'offrit hardiment d'entrer dans le taillis où l'on avait quelque raison de croire que le corps d'Asa se trouvait encore. Peut-être ce qui engagea le naturaliste à donner cette preuve d'intrépidité en cette occasion, ce fut la crainte secrète que son excessive ardeur dans la retraite ne fût mal interprétée; du reste il est certain que, quelque appréhension que pussent lui causer les vivants, ses habitudes et ses connaissances le rendaient supérieur à la crainte d'une communication avec les morts. — S'il s'agit de quelque service exigeant le parfait contrôle du système nerveux, dit le savant avec un regard tant soit peu cavalier, vous voyez ici un homme sur les pouvoirs physiques duquel vous pouvez compter; il ne vous reste qu'à donner une direction à ses facultés intellectuelles. — Il aime à parler en paraboles, ajouta naïvement le Trappeur, mais je crois qu'il y a toujours quelque sens dans ses discours. Quoique cela soit aussi difficile à trouver que trois aigles sur un même arbre, il serait sage, l'ami, de nous choisir une retraite, dans le cas où les fils de l'émigrant seraient en éclaireurs sur notre piste et, comme vous le savez, il y a quelque raison de craindre que ce taillis ne contienne un spectacle capable d'effrayer des femmes. Etes-vous assez homme pour regarder la mort en face? ou courrai-je le risque de laisser aboyer les chiens en y allant moi-même? Vous voyez que ce jeune chien a déjà

la gueule ouverte. — Si je suis assez homme! Vénérable Trappeur, nos communications ont une origine récente, sans quoi ta question pourrait nous entraîner dans une discussion sérieuse. Si je suis assez homme! J'ai le droit d'être rangé dans la classe des *mammifères*, ordre *primates*, genre *homo* : tels sont mes attributs physiques. Quant à mes propriétés morales, que la postérité en parle, je dois garder le silence. — La physique (c'est-à-dire la médecine dans le langage de Nathaniel) peut être bonne pour ceux qui l'aiment ; à mon goût et à mon jugement, elle n'est ici agréable ni salutaire ; mais la morale n'a jamais fait de mal à aucun mortel vivant, soit qu'il vive dans la forêt, soit qu'il habite au milieu des croisées vitrées et des cheminées fumantes. Nous ne sommes divisés que par quelques mots difficiles à comprendre, l'ami ; car je suis d'opinion qu'avec du temps et de la franchise, nous finirions par nous entendre, en portant le même jugement du genre humain et des voies du monde... Tais-toi, Hector, tais-toi ! qu'est-ce qui t'irrite ainsi, n'as-tu jamais flairé le sang humain ?

Le docteur accorda un sourire gracieux, mêlé de commisération, au philosophe de la nature, en reculant d'un ou deux pas de l'endroit où l'avait déjà fait avancer son excès d'intrépidité, afin de répondre avec une dépense moins considérable de souffle — Un *homo* est certainement un *homo*, dit-il en étendant le bras d'une manière imposante et argumentative : en tout ce qui concerne les fonctions animales, des liens d'harmonie, d'ordre, de conformité et de désirs, unissent le genre tout entier ; mais là finit la ressemblance. L'homme peut être dégradé par l'ignorance jusqu'à l'extrême limite qui le sépare de la brute, ou il peut être élevé par la science à la communion avec le grand Etre ; je ne sais même pas si, avec le temps et l'occasion, il ne pourrait pas s'approprier toute science, et conséquemment égaler le grand principe moteur.

Le vieillard, appuyé d'un air pensif sur sa carabine, secoua la tête, et répondit avec une aisance naturelle qui éclipsa entièrement l'air imposant que son antagoniste avait jugé à propos de se donner : — Tout cela, ce n'est ni plus ni moins que de la perversité humaine. Voilà que j'ai habité la terre pendant quatre-vingt-six changements de saisons, et durant tout ce temps j'ai vu des arbres grandir et mourir ; et pourtant je ne sais pas la raison pour laquelle le bourgeon s'ouvre sous le soleil d'été, la feuille tombe quand elle est saisie par la gelée. Votre science, dont l'homme est si fier, n'est que folie aux yeux de Celui qui est assis dans les nuages et contemple avec affliction l'orgueil et la vanité de ses créatures. Que d'heures j'ai passé, couché sous l'ombrage des bois ou étendu sur les collines de la Prairie, occupé à regarder le bleu firmament ! je me figurais y voir assis le grand Etre réfléchissant à la folie de l'homme et de la brute ici-bas, comme moi-même il m'était arrivé de regarder les fourmis se culbutant les unes les autres dans leur précipitation. La science ! c'est son jouet à lui. Vous, qui croyez tout si facile, dites-moi, pouvez-vous m'apprendre quelque chose sur le commencement et la fin ? Bien plus, vous faites métier de guérir : qu'est-ce que la vie, et qu'est-ce que la mort ? Pourquoi l'aigle vit-il si longtemps, et pourquoi le temps du papillon est-il si court ? Dites-moi quelque chose de plus simple : pourquoi ce chien est-il si inquiet, tandis que vous, qui avez passé votre vie sur les livres, vous ne voyez aucun sujet de l'être !

Le docteur, qui avait été un peu étourdi par la dignité et l'énergie du vieillard, reprit longuement haleine, comme un lutteur mécontent qui vient d'être dégagé de l'étreinte étouffante de son antagoniste, et saisit le moment d'une pause pour répondre : — C'est son instinct. — Et qu'est-ce que le don de l'instinct ? — Un degré inférieur de la raison ; une sorte de combinaison mystérieuse de la pensée et de la matière. — Et qu'appelez-vous pensée ? — Vénérable *venator*, c'est là une méthode de raisonnement qui anéantit l'usage des définitions, et je vous assure qu'elle ne serait pas tolérée dans les écoles. — Alors il y a plus de finesse dans vos écoles que je ne pensais, car c'est une méthode certaine pour leur démontrer leur vanité, répondit le Trappeur en interrompant tout à coup une discussion dont le naturaliste se promettait déjà beaucoup d'agrément, pour se tourner vers son chien dont il essaya de calmer l'inquiétude en jouant avec ses oreilles. Votre mauvaise humeur est une sottise, Hector ; elle est plus digne d'un chien non dressé que d'un limier sensé qui a fait son éducation par une dure expérience, et non en flairant la piste des autres chiens, comme un enfant dans les Établissements suit la piste de ses maîtres, qu'elle soit bonne ou mauvaise. Puis revenant au naturaliste, il reprit : Fort bien, mon ami ; vous qui pouvez faire tant de choses, êtes-vous en état d'aller regarder dans le taillis, ou dois-je y aller moi-même ?

Obad reprit alors son air de résolution, et sans plus de paroles se mit en devoir de faire ce qu'on lui demandait. Pendant ce temps les chiens, retenus par le Trappeur, s'étaient bornés à faire entendre tout bas de temps en temps un grognement plaintif ; mais quand le jeune chien vit le naturaliste s'avancer, il s'échappa des mains du vieillard, et se mit à tourner en cercles rapides autour du docteur en flairant la terre ; puis il retourna auprès de son compagnon. — Ismaël et sa lignée ont laissé une piste bien marquée sur la terre, dit le vieillard tout en regardant si son scientifique pionnier ne lui ferait pas signe d'avancer. J'espère que le savant aura bien assez de bon sens pour se rappeler l'objet pour lequel il est envoyé.

Le docteur Battius avait disparu dans le taillis, et le Trappeur commençait à témoigner un redoublement d'impatience quand il le vit revenir à reculons, les yeux dirigés vers l'endroit qu'il venait de quitter, comme si un charme les y eût fixés. — A la terreur peinte sur son visage, il doit y avoir là quelque chose qui n'est pas ordinaire, s'écria le vieillard en lâchant Hector et en s'avançant d'un pas ferme vers le naturaliste frappé de stupeur. Qu'y a-t-il, l'ami ? avez-vous trouvé une page nouvelle dans votre livre de sagesse ? — C'est un basilic ! murmura le docteur dont le visage altéré trahissait le bouleversement complet de toutes ses facultés ; un animal de l'ordre *serpens*. Je croyais ses attributs fabuleux ; mais la puissante nature peut produire tout ce que l'homme peut imaginer. — Qu'est-ce que c'est ? les serpents de la Prairie sont inoffensifs, sauf par-ci par-là un serpent à sonnettes, et il s'annonce toujours par le bruit de sa queue avant que ses dents puissent vous faire mal. Mon Dieu ! mon Dieu ! quelle chose humiliante que la crainte ! Cet homme, qui d'habitude débite des mots trop grands pour une bouche commune, le voilà hors de lui-même au point d'avoir la voix pareille au sifflement d'un oiseau. Allons, courage ! qu'y a-t-il, l'ami ? qu'y a-t-il ? — Un prodige ! un *lusus naturæ*, un monstre que la nature s'est plu à former pour montrer de quoi elle est capable. Je n'ai jamais vu une si complète confusion dans ses lois, ou un spécimen qui viole aussi radicalement toutes les distinctions de classes et de genres. Permettez que je le décrive pendant que j'en ai le temps et l'occasion. En même temps il cherchait ses tablettes d'une main tremblante et tâchait d'écrire. *Yeux* attractifs, *couleur* variée, complexe et profonde. — Il faut que cet homme soit fou, avec ses yeux attractifs et ses couleurs perplexes ! interrompit avec humeur le vieillard qui commençait à s'impatienter de voir que la compagnie tardait tant à s'abriter dans quelque retraite. S'il y a un reptile dans le taillis, faites-moi voir la créature ; et s'il refuse de s'éloigner pacifiquement, eh bien ! on se disputera la possession de l'endroit. — Là ! dit le docteur en montrant quelque chose dans l'épaisseur du taillis, à environ cinquante pas du lieu où ils étaient.

Le Trappeur tourna tranquillement ses regards dans la direction indiquée ; mais du moment que ses yeux perçants et exercés eurent rencontré l'objet qui avait si complètement désarçonné la philosophie du naturaliste, il tressaillit lui-même, mit son fusil en joue, mais le ramena presque au même instant, comme si une seconde réflexion lui eût fait comprimer ce premier mouvement. Cette première impulsion et la réaction soudaine qui l'avait suivie étaient l'une et l'autre justifiées. A la lisière même du taillis, et en contact direct avec la terre, gisait une boule animée dont l'aspect singulier et effrayant justifiait suffisamment le désordre qui régnait dans l'esprit du naturaliste. Il serait difficile de décrire la forme ou les couleurs de cet être bizarre ; nous dirons seulement que sa configuration était presque sphérique, et qu'elle offrait toutes les nuances de l'arc-en-ciel, entremêlées sans ordre et sans aucun but d'harmonie. Les couleurs prédominantes étaient le noir et un rouge vif, auxquels se mélangeaient d'une manière étrange, capricieuse, le blanc, le jaune et le cramoisi. Si c'eût été là tout, il eût été difficile de décider si cet objet était doué de vie, car il restait immobile comme un fragment de rocher ; mais une paire d'yeux noirs, étincelants et mobiles, qui suivaient avec vigilance les moindres mouvements du Trappeur et de son compagnon, indiquait suffisamment qu'il était vivant. — Votre prétendu reptile n'est autre chose qu'un éclaireur, ou je ne connais rien à la peinture et aux diableries des Indiens, murmura le vieillard en posant à terre la crosse de sa carabine, pendant qu'appuyé sur le canon avec le plus grand sang-froid, il tenait son regard fixé sur l'objet terrible. Il voudrait nous faire prendre la tête d'une peau rouge pour une pierre recouverte de feuilles d'automne ; ou bien il a en vue quelqu'autre artifice diabolique. — Est-ce donc un animal humain, demanda le docteur, c'est-à-dire du genre *homo?* je le prenais pour une espèce non encore décrite. — Il est humain et aussi mortel que le fut jamais un guerrier de ces prairies. J'ai vu le temps où les peaux rouges s'aventuraient follement à sortir de leur embuscade et à se montrer dans cet équipage à un chasseur que je pourrais nommer, mais qui est maintenant trop vieux et trop près de sa fin pour être bon à autre chose qu'à faire un misérable trappeur. Il convient de parler à ce drôle, et de lui faire voir qu'il a affaire à des hommes dont la barbe a grandi. Sors de ta cachette, l'ami, continua-t-il dans la langue des nombreuses tribus des Dahcotahs ; il y a place dans la prairie pour un guerrier de plus.

Les yeux parurent étinceler d'un feu plus ardent qu'auparavant, mais l'objet qui, dans l'opinion du Trappeur, n'était autre chose qu'une tête d'homme rasée, selon la coutume des guerriers de l'ouest, continua de rester immobile. — C'est une méprise ! s'écria le docteur. Loin d'être un homme, l'animal n'est pas même de la classe des mammifères. — Voilà donc votre science ! répondit le Trappeur avec un vif sentiment de satisfaction intérieure. Voilà l'instruction d'un homme qui a lu tant de livres que ses yeux ne sont pas capables

de distinguer un élan d'un chat sauvage. Par exemple, mon lecteur que vous voyez est un chien qui a de l'éducation à sa manière ; et, quoique le dernier écolier des Etablissements en sache plus que lui, vous ne pourriez pas lui donner le change dans une affaire comme celle-ci. Puisque vous croyez que ce n'est pas un homme, je vais vous le faire voir tout entier ; et alors un trappeur ignorant, qui, de sa vie, n'a eu un livre entre les mains, apprendra de vous quel nom il faut lui donner.

Le Trappeur examina d'un air très attentif l'amorce de son fusil, en ayant soin de faire le plus grand déploiement possible d'intentions hostiles. Quand il crut que l'étranger commençait sérieusement à craindre quelque danger, il arma résolument son fusil, et s'écria : — Maintenant, ami, choisissez de la paix ou de la guerre. Point de réponse? Alors ce n'est point un homme, et le sage qui est ici a raison ; en ce cas je ne risque rien à tirer un coup de fusil dans un tas de feuilles.

En achevant ces mots, il abaissa graduellement le canon de son fusil, et le mit en joue avec une assurance et une adresse qui eussent pu devenir mortelles, s'il l'eût voulu, quand un Indien de haute taille s'élança de ce monceau de feuilles et de broussailles, qu'il avait probablement réunies autour de sa personne à l'approche de la troupe ; et, se présentant debout, il articula l'exclamation solennelle : — Wagh !

—

CHAPITRE XVIII.

Le Trappeur, qui n'avait point l'intention de faire du mal à l'Indien, laissa retomber par terre la crosse de sa carabine, et, riant du succès de son expérience, avec un air on ne peut plus satisfait de lui-même, il attira sur lui les regards du naturaliste, fixés sur la personne du sauvage, en lui disant : — Les coquins restent quelquefois couchés des heures entières, comme des alligators endormis ; en cet état, ils méditent leurs ruses diaboliques, jusqu'au moment où ils voient que le danger est proche ; alors ils songent à eux tout comme les autres mortels. Mais celui-ci est un éclaireur, peint de ses couleurs de guerre. Il faut qu'il y ait dans le voisinage d'autres individus de sa tribu. Tirons de lui la vérité ; car la rencontre d'un parti hostile peut avoir plus de danger pour nous qu'une visite de toute la famille d'Ismaël. — Voilà véritablement une espèce redoutable, dit le docteur qui, pour se soulager de sa surprise, sembla vouloir exhaler tout ce qu'il avait d'air dans les poumons ; c'est une race violente et qu'il doit être difficile de faire entrer dans la classification régulière. Parlez-lui donc ; mais que vos paroles soient fortement empreintes de bienveillance.

Le vieillard jeta les yeux tout autour de lui, pour s'assurer d'un fait important, à savoir si l'Indien avait dans les environs des compagnons prêts à le soutenir ; puis, faisant le signe habituel de paix, en montrant la paume de sa main nue, il s'avança sans crainte. Pendant ce temps, l'Indien n'avait manifesté aucune inquiétude. Il laissa le Trappeur s'approcher, conservant dans ses traits et son attitude un air frappant de dignité et d'intrépidité. Peut-être ce rusé guerrier savait-il aussi qu'attendu la différence de leurs armes, la partie serait pour lui plus égale à une moindre distance. Comme la description de cet individu peut donner quelque idée de la race entière, il ne sera peut-être pas hors de propos de suspendre un instant notre récit pour en offrir au lecteur une esquisse rapide et imparfaite.

L'Indien en question était, sous tous les rapports, un guerrier de belle stature et de proportions admirables. Lorsqu'il écarta son masque, formé d'un bizarre assemblage de feuilles sèches dont il s'était couvert à la hâte, il apparut dans toute la gravité, la dignité de son rang, et l'on pourrait ajouter, toute la terreur que ses pareils inspirent. Les traits principaux de son visage étaient d'une grande noblesse, et se rapprochaient du type romain, pendant que les traits secondaires offraient des traces de son origine asiatique. La nuance particulière de sa peau, si propre par elle-même à augmenter l'effet d'une expression martiale, avait reçu, des couleurs guerrières dont elle était revêtue, un caractère additionnel de férocité sauvage. Mais, comme s'il eût dédaigné les artifices ordinaires de sa nation, il ne portait aucun de ces signes étranges et horribles auxquels les enfants de la forêt ont habituellement recours pour soutenir leur réputation de courage ; il s'était contenté de sillonner son visage de larges lignes d'un noir foncé qui relevaient d'une manière suffisante l'éclat brillant de sa peau cuivrée. La tête, comme d'habitude, était rasée jusqu'au sommet, où une large touffe semblait défier la main de ses ennemis. Les ornements qui, durant la paix, étaient suspendus aux cartilages de ses oreilles, avaient disparu en conséquence de son entrée en campagne. Son corps, bien que la saison fût avancée, était presque nu : une portion seulement était revêtue d'une légère peau de daim tannée, sur laquelle était peinte grossièrement, mais en couleurs brillantes, la représentation de quelque exploit courageux : le sauvage portait cela négligemment, plutôt comme un objet d'orgueil que par une lâche attention aux exigences du climat. Ses jambes étaient couvertes de drap écarlate ; c'était le seul indice qui annonçât en lui quelque relation avec les marchands des Visages pâles. Mais, comme pour contraster avec cette unique concession à une vanité efféminée, elles étaient, depuis le genou jusqu'à l'extrémité du moccassin, garnies d'une horrible frange de chevelures humaines. L'une de ses mains était légèrement appuyée sur un petit arc, pendant que l'autre soutenait une lance longue et mince, de bois de frêne, plutôt qu'elle n'y cherchait un support. Un carquois formé de la peau d'un cougar, dont on avait laissé pendre la queue, comme un ornement caractéristique, était attaché à son épaule ; et un bouclier de cuir, sur lequel un autre de ses belliqueux exploits était bizarrement représenté, était suspendu à son cou par une lanière de nerfs.

Quand le Trappeur s'approcha, ce guerrier conserva son attitude droite et calme, sans manifester aucun empressement à reconnaître le caractère de ceux qui s'avançaient vers lui, ni le moindre désir de se dérober lui-même à leur examen. Toutefois ses yeux, plus noirs et plus brillants que ceux du cerf, se portaient sans cesse de l'un à l'autre des individus placés devant lui, et semblaient ne pas connaître un instant de repos. — Mon frère est-il loin de son village? demanda le vieillard en langue paunie, après examen fait de la peinture dont son corps était revêtu, et des autres petits signes à l'aide desquels un œil exercé connaît la tribu du guerrier qu'il rencontre dans les déserts américains, avec la même certitude qu'un marin reconnaît la nationalité d'un navire aperçu de loin. — Il y a plus loin encore d'ici aux habitations des Longs-Couteaux, répondit laconiquement l'Indien. — Pourquoi un Loup-paunie est-il si loin du confluent de sa rivière, dans un territoire si désert, et sans un cheval pour lui servir de monture?. — Les femmes et les enfants d'un Visage pâle peuvent-ils vivre sans la chair du bison ? La faim était dans ma hutte ! — Mon frère est bien jeune pour posséder déjà une hutte, répondit le Trappeur en regardant fixement le visage impassible du jeune guerrier; mais il est brave sans doute, et plus d'un chef lui a offert sa fille en mariage. Mais ne s'est-il pas mépris (et en même temps il montrait la flèche que balançait la main qui tenait l'arc), en apportant une flèche barbelée pour tuer le buffle? Les Paunies veulent-ils que les blessures qu'ils font au gibier en gâtent la chair ? — C'est pour le Sioux : quoiqu'il ne soit pas en vue, un buisson peut le receler. — Il est une preuve vivante de la vérité de ses paroles, murmura en anglais le Trappeur, et c'est un garçon bien bâti et brave, mais beaucoup trop jeune pour être un chef de quelque importance. Toutefois, il est sage de lui parler doucement; car, si nous en venons aux coups avec Ismaël et sa progéniture, un bras de plus ou de moins peut décider la victoire. Vous voyez que mes enfants sont fatigués, continua-t-il dans le dialecte de la Prairie, en montrant ses autres compagnons qui s'approchaient; nous désirons camper et manger. Ce territoire appartient-il à mon frère? — Les coureurs du peuple établi sur la Grande Rivière nous disent que votre nation a trafiqué avec les visages basanés (les Espagnols) qui habitent par-delà le lac salé, et que les Prairies sont maintenant le territoire de chasse des Longs-Couteaux. — C'est vrai, comme je l'ai aussi entendu dire aux chasseurs et aux trappeurs de la Platte. Toutefois c'est avec les Français et non avec ceux qui possèdent le Mexique, que mon peuple a trafiqué. — En outre, il y a des guerriers qui remontent la Grande Rivière pour voir s'ils n'ont pas été trompés dans leur achat. — Oui, je crains que cela ne soit vrai aussi en partie; et il ne se passera pas longtemps avant qu'une maudite bande d'abatteurs et de bûcherons arrive sur leurs talons pour déshonorer la solitude qui s'étend, vaste et riche, sur la rive occidentale du Meschacebé; et alors le pays sera un désert peuplé depuis les rivages de la grande mer jusqu'au pied des Montagnes Rocheuses ; un désert rempli de toutes les abominations et inventions de l'homme, mais dépouillé du bien-être et du charme qu'il a reçus des mains du Seigneur. — Et où étaient les chefs des Loups-paunies quand ce marché a été conclu ? demanda soudainement le jeune guerrier, pendant qu'un éclair farouche brillait un instant sur son visage sombre. Vend-on une nation comme une peau de castor? — Vous avez raison ; et où étaient aussi la justice et la probité? Mais le pouvoir est le pouvoir, conformément aux habitudes de la terre, et ce que fait le caprice du fort, le faible est tenu de l'appeler Justice. Paunie, si la loi du Wahcondah était aussi ponctuellement suivie que les lois des Longs-Couteaux, votre droit aux Prairies vaudrait celui du plus grand chef des Etablissements sur la maison qui abrite sa tête. — La peau du voyageur est blanche, dit le jeune Indien en posant un doigt d'un air expressif sur la main rude et ridée du Trappeur. Est-ce que son cœur dit une chose et sa langue une autre? — Le Wahcondah d'un blanc a des oreilles et il les ferme au mensonge. Regardez ma tête, elle est comme un pin couvert de frimas, et doit bientôt être couchée sur la poussière. Voudrais-je me trouver face à face avec le grand Esprit, pendant que son visage serait irrité contre moi?

Le Paunie rejeta gracieusement son bouclier sur son épaule, et, appuyant une de ses mains sur sa poitrine, il inclina la tête par respect pour les cheveux blancs que le Trappeur lui faisait voir; après quoi son regard devint plus assuré et son visage moins farouche. Cependant il conservait encore tous les indices de la défiance à

de la vigilance, plutôt tempérées et comprimées qu'oubliées. Quand cette espèce d'amitié équivoque fut établie entre le guerrier des Prairies et le vieux Trappeur expérimenté, ce dernier s'occupa de donner à Paul les instructions nécessaires pour la halte qu'on se proposait de faire. Pendant qu'Inez et Hélène mettaient pied à terre et que Middleton et le chasseur d'abeilles s'occupaient de ce qui pouvait être nécessaire aux deux jeunes femmes, la conversation continua entre l'Indien et le Trappeur, ce dernier s'exprimant tantôt dans la langue indigène, tantôt en anglais, lorsque Paul et le docteur mêlaient leurs opinions à celles des deux principaux interlocuteurs. Il y avait entre le Paunie et le vieillard une sorte d'assaut d'habileté et de finesse, dans lequel chacun cherchait à découvrir le but de l'autre, sans laisser apercevoir l'intérêt qu'il mettait à cette investigation. Comme on peut le penser, la lutte étant établie entre des adversaires de force égale, le résultat ne répondit à l'attente ni de l'un ni de l'autre. Le Trappeur avait épuisé toutes les questions que sa perspicacité et son expérience pouvaient lui suggérer concernant l'état de la tribu des Loups, leurs récoltes, leurs approvisionnements pour l'hiver suivant, et leurs relations avec les divers peuples belliqueux de leur voisinage, sans tirer de l'Indien une seule réponse qui fît connaître le moins du monde par quel motif un guerrier isolé se trouvait aussi éloigné de sa tribu. D'autre part, les questions de l'Indien n'étaient pas moins ingénieuses, et, en outre, elles étaient empreintes de plus de dignité et de délicatesse. Il s'étendit longuement sur l'état du commerce de pelleteries, parla des succès obtenus et des échecs essuyés par un grand nombre de chasseurs blancs qu'il avait rencontrés ou dont il avait entendu parler; il fit même allusion aux progrès persévérants que faisait, vers les territoires de chasse de sa tribu, la nation de son Grand-Père, comme il nommait prudemment le gouvernement des États-Unis. On voyait cependant, par le singulier mélange d'intérêt, de mépris et d'indignation, qui brillait de temps en temps à travers les manières réservées de ce guerrier, qu'il connaissait plutôt par ouï-dire que par des rapports réels le peuple étranger qui usurpait ainsi sur ses droits naturels. Cette ignorance personnelle des blancs se trahissait non moins par la manière dont il regardait les deux femmes, que par les expressions brèves mais énergiques qui lui échappaient de temps à autre. Tout en parlant au Trappeur, ses regards s'égaraient sur la beauté délicate et presque enfantine d'Inez, comme s'il eût contemplé les formes d'un être aérien. On ne pouvait douter qu'il ne vît alors, pour la première fois, une de ces femmes dont les pères de sa tribu s'entretenaient si souvent, et dont la rare excellence égalait à leurs yeux tout ce que l'imagination d'un sauvage pouvait se figurer de plus beau. L'attention qu'il accordait à Hélène était moins marquée; mais, dans le regard rapide qu'il jetait sur ses charmes plus développés et peut-être plus animés, il y avait aussi quelque chose de cet hommage que la femme obtient habituellement du sexe fort. Néanmoins cette admiration était tellement tempérée par ses habitudes, tellement étouffée sous l'orgueil du guerrier, qu'elle échappait à tous les regards, à l'exception de ceux du Trappeur, trop versé dans la connaissance des coutumes indiennes, et trop convaincu de l'importance qu'il y avait à juger sainement du caractère du Paunie, pour en laisser échapper le moindre trait, pour perdre de vue le plus léger de ses mouvements. Cependant Hélène, ainsi observée à son insu, entourait Inez, plus faible et moins résolue, des soins assidus de sa tendresse accoutumée; ses traits ouverts reflétaient ces changeantes émotions de regret et de joie qui venaient parfois l'atteindre, pendant que sa pensée active considérait le parti décisif qu'elle venait de prendre, avec un mélange contradictoire de doute et d'espérance. Il n'en était point ainsi de Paul; heureux d'avoir obtenu les deux objets les plus chers à son cœur, à savoir la possession d'Hélène et un triomphe marqué sur les enfants d'Ismaël, il remplissait alors les fonctions qui lui étaient échues en partage, avec autant de sang-froid que si, après la solennisation de son mariage, il eût été en chemin pour conduire sa moitié dans une demeure paisible. Pendant la marche de la famille émigrante, il avait rôdé autour d'elle, se cachant le long du jour, et cherchant vers le soir l'occasion d'une entrevue avec sa fiancée, jusqu'au moment où la fortune et sa propre intrépidité s'étaient réunies pour le faire triompher. Maintenant, la distance, les obstacles, les fatigues n'étaient rien pour lui. Son imagination bouillante, sa résolution déterminée considéraient tout le reste comme d'une exécution facile. Tels étaient ses sentiments, et tels en effet ils semblaient être, alors que, son bonnet sur le coin de l'oreille, et sifflant tout bas un air, il écartait les broussailles pour préparer aux dames un endroit où elles pussent se reposer, ce qui ne l'empêchait pas de jeter un coup d'œil d'approbation sur l'agile et charmante Hélène pendant qu'elle allait et venait autour de lui en accomplissant sa part de besogne. — Ainsi la tribu des Loups-paunies a enterré la hache avec ses voisins les Konzas? dit le Trappeur en continuant une conversation qu'il avait à peine interrompue de temps à autre pour donner les instructions nécessaires. Les Loups et les peaux rouges au visage clair sont redevenus amis. Docteur, c'est une tribu dont je suis sûr que vous avez lu quelque chose dans vos livres, et sur laquelle on a débité bien des mensonges à la population ignorante qui vit dans les Établissements. Il y avait je ne sais quelle histoire d'une nation de Gallois qui vivaient de ce côté dans les Prairies, et qui, disait-on, y étaient arrivés avant que cet homme à l'esprit inquiet, qui le premier permit aux chrétiens de dépouiller les Indiens de leur héritage, eût jamais deviné que le soleil se couchait sur des pays aussi vastes que ceux où il se lève; et l'on racontait comment ces gens avaient les manières des blancs et parlaient la langue des blancs, et je ne sais combien d'autres sottises et d'autres fadaises. — Si j'en ai lu quelque chose! s'écria le naturaliste en laissant tomber un morceau de bison salé qu'il portait en ce moment à sa bouche. Il faudrait que je fusse bien ignorant pour n'avoir pas réfléchi souvent et avec délices sur une aussi belle théorie, qui établit victorieusement deux propositions que j'ai toujours soutenues irrécusables lors même qu'elles ne seraient pas appuyées de preuves vivantes comme celle-ci, à savoir que la civilisation de ce continent remonte à une époque plus reculée que celle de Colomb, et que la couleur de la peau est le résultat du climat et des circonstances, et non une loi de la nature. Sur ce dernier point, interrogez ce digne Indien, vénérable chasseur; il appartient lui-même à la couleur rouge, et l'on peut dire que son opinion nous fera connaître les deux côtés du point en discussion.—Pensez-vous qu'un Paunie soit un liseur, et qu'il ajoute foi aux mensonges imprimés qu'adoptent les oisifs des villes? répondit le vieillard d'un ton de mépris. Mais autant vaut satisfaire la fantaisie du savant; car, après tout, ce n'est peut-être ni plus ni moins que son instinct naturel, et dans ce cas, il faut bien qu'il s'y conforme pour qu'on puisse en avoir pitié. Que pense mon frère? Tous ceux qui le voient ici ont des peaux blanches, mais les guerriers paunies sont rouges; croit-il que l'homme change avec le climat et que le fils n'est pas semblable à son père?

Le jeune guerrier regarda un instant son interrogateur d'un œil fixe et dédaigneux, puis levant un doigt vers le ciel, il répondit avec un air de dignité hautaine: —Le Wahcondah fait tomber la pluie des nuages; quand il parle, il ébranle les montagnes; et le feu qui frappe et consume les arbres est la flamme de son regard; mais il a formé ses enfants avec soin et prévoyance. Ce qu'il a fait ne change jamais. — Oui, il est dans la raison de la nature qu'il en soit ainsi, continua le Trappeur après avoir interprété cette réponse au naturaliste désappointé. Les Paunies sont une nation grande et sage, et je suis sûr qu'ils abondent en bonnes et honnêtes traditions. J'ai souvent entendu les chasseurs et les trappeurs parler d'un grand guerrier de votre race. — Les gens de ma tribu ne sont pas des femmes. Un brave n'est pas rare dans mon village. — Oui, mais celui dont ils parlent le plus est un chef dont le renom surpasse de beaucoup celui des guerriers ordinaires; c'est un homme qui aurait pu faire honneur à ce peuple autrefois puissant, aujourd'hui déchu, les Delawares des montagnes. — Un tel guerrier doit avoir un nom. — On l'appelle Cœur-Dur à cause de sa fermeté et de sa résolution; et il est bien nommé, s'il faut ajouter foi à tout ce que j'ai entendu dire de ses actes.

L'étranger jeta au vieillard un regard qui semblait lire jusqu'au fond de cette âme ingénue; puis il demanda: — Le Visage pâle a-t-il jamais vu le chef de ma tribu? — Jamais. Je ne suis pas maintenant ce que j'étais il y a quarante ans, quand la guerre était mon métier.....

Un grand cri poussé par Paul interrompit la conversation, et le moment d'après l'on vit paraître l'infatigable chasseur d'abeilles faisant sortir un cheval de guerre indien du taillis opposé à celui qu'occupait la troupe. — Voici la monture d'une peau rouge! s'écria-t-il en faisant caracoler l'animal. Il n'y a pas un colonel dans tout le Kentucky qui puisse se dire possesseur d'un cheval aussi beau et aussi bien découplé! Et puis cette selle espagnole, comme un grand du Mexique! Eh! voyez-moi cette crinière et cette queue tressées et ornées de petites boules d'argent: c'est ainsi qu'Hélène pourrait elle-même arranger sa chevelure brillante pour la danse ou pour une fête! N'est-ce pas un fameux coursier, vieux Trappeur, pour un cheval nourri au râtelier d'un sauvage? — Doucement, mon garçon, doucement! les Loups sont renommés pour leurs chevaux, et il n'est pas rare de voir un guerrier des Prairies beaucoup mieux monté qu'un membre du congrès. Mais voilà une bête qui ne peut appartenir qu'à un chef puissant. La selle, comme vous le dites avec raison, a porté dans son temps quelque capitaine espagnol qui l'aura perdue avec la vie dans un des combats fréquents livrés par ces peuples contre les habitants des provinces méridionales. Je vous en réponds, ce jeune homme est fils de quelque grand chef, peut-être du puissant Cœur-Dur lui-même.

Pendant cette brusque interruption de la conversation, le jeune Paunie ne manifesta ni impatience ni déplaisir. Mais lorsqu'il crut que son cheval avait été l'objet de commentaires suffisants, il ôta la bride des mains de Paul, et cela très froidement et de l'air d'un homme accoutumé à voir respecter ses volontés; puis jetant les rênes sur le cou de l'animal, il s'élança sur son dos avec l'agilité d'un professeur d'équitation. Il était impossible de voir un cavalier plus beau et plus fermement assis que ce sauvage. La riche et ample selle semblait être plutôt un objet de luxe que d'utilité. En effet, elle entravait plus qu'elle n'aidait l'action de ses jambes, qui dédai-

gnaient de chercher l'assistance des étriers. Le cheval, qui se mit sur-le-champ à faire des courbettes, était, comme son cavalier, sauvage et indompté dans toutes ses allures; mais si, dans les mouvements de l'un et de l'autre, il y avait absence totale d'art, on y trouvait en revanche toute la liberté et la grâce de la nature. L'animal devait peut-être son excellence au sang arabe, à travers une longue généalogie qui embrassait le coursier du Mexique, le barbe d'Espagne et le cheval maure. Le cavalier avait également emprunté aux provinces de l'Amérique centrale l'art de maîtriser sa monture, avec ce mélange d'énergie et de grâce qui constitue le cavalier accompli. Nonobstant cette soudaine reprise de possession, le Paunie ne manifesta aucun empressement à s'éloigner. Plus à l'aise, maintenant qu'il s'était assuré des moyens de retraite, il faisait trotter son cheval à droite et à gauche, examinant avec plus de liberté qu'auparavant chacun des individus qui composaient la troupe. Après s'être éloigné à une certaine distance, au moment où le Trappeur s'attendait à le voir partir définitivement, il revenait sur ses pas, parfois avec la rapidité de la gazelle, parfois lentement et avec calme. Désirant connaître certains faits qui pouvaient influer sur sa marche future, le vieillard résolut de l'inviter à reprendre l'entretien. Il fit donc un geste qui exprimait tout à la fois et ce désir et son intention pacifique. L'œil alerte de l'étranger remarqua sur-le-champ ce geste; mais ce ne fut qu'après avoir pris un temps suffisant pour réfléchir sur la prudence de cette démarche, qu'il parut consentir à se rapprocher de nouveau d'une réunion d'individus dont la force physique l'emportait sur la sienne, et qui pouvaient conséquemment disposer de sa vie ou de sa liberté. Quand il fut assez près pour converser facilement, on put remarquer dans son air un singulier mélange de hauteur et de défiance. — Il y a loin d'ici au village des Loups, dit-il en étendant la main dans une direction contraire à celle où le Trappeur savait fort bien qu'habitait sa tribu, et la route est tortueuse. Qu'est-ce que le Long-Couteau veut me dire ? — Oui, tortueuse, effectivement, murmura en anglais le vieillard, si vous vous proposez d'allez chez vous par ce chemin, mais moins tortueuse de beaucoup que l'esprit d'un Indien... Dites-moi, mon frère, les chef des Paunies aiment-ils à voir des visages étrangers dans leurs huttes ?

Le jeune guerrier s'inclina sur sa selle avec grâce, mais légèrement, et répondit avec une dignité grave : — Quand mon peuple a-t-il oublié de donner de la nourriture à l'étranger ? — Si je conduis mes filles à la porte des Loups, les femmes les prendront-elles par la main, et les guerriers fumeront-ils avec mes jeunes hommes ? — Le pays des Visages pâles est derrière eux. Pourquoi voyagent-ils si loin vers le soleil couchant ? Ont-ils perdu leur chemin, ou ces femmes appartiennent-elles aux guerriers blancs qui remontent, m'a-t-on dit, la Rivière aux eaux troubles ? — Ni l'un ni l'autre: ceux qui remontent le Missouri sont les guerriers de mon Grand-Père qui leur a confié cette mission ; mais nous sommes des gens pacifiques. Les blancs et les rouges sont voisins, et ils désirent être amis. Les Omahaws ne visitent-ils pas les Loups, quand le tomahawk est enterré dans le chemin qui conduit de l'une à l'autre nation ? — Les Omahaws sont les bienvenus. — Et les Tetons du Bois-Brûlé, qui habitent les bords de la Rivière aux eaux troubles, ne viennent-ils pas fumer dans les huttes des Loups ? — Les Tetons sont des menteurs, s'écria l'Indien. Ils n'osent fermer les yeux dans la nuit. Non, ils dorment à la lumière du soleil. Voyez ! ajouta-t-il en montrant d'un air de fierté farouche les affreux ornements de ses jambes, leurs chevelures sont si nombreuses que les Paunies marchent dessus ! Allez, que les Sioux vivent au milieu des neiges; les plaines et les buffles sont pour les hommes. — Ah ! voilà le secret lâché, dit le Trappeur à Middleton, qui se tenait près de lui en observateur attentif et profondément intéressé à ce qui se passait. Ce jeune homme de si grande mine est un éclaireur envoyé sur la piste des Sioux; on le voit à ses flèches et à sa peinture, et aussi dans toute sa personne ; car une peau rouge conforme toujours sa nature à l'affaire qui l'occupe, que ce soit la paix ou la guerre... Silence, Hector, silence ! est-ce la première fois que tu vois un Paunie ? A bas ! te dis-je, à bas !... Mon frère a raison, les Sioux sont des voleurs. Les hommes de toutes les couleurs et de toutes les nations le disent, et le disent avec vérité ; mais ceux qui viennent du soleil levant ne sont pas des Sioux, et ils désirent visiter les huttes des Loups. — La tête de mon frère est blanche, répondit le Paunie en jetant sur le Trappeur un regard empreint d'une expression remarquable de méfiance, d'intelligence et de fierté. Puis en étendant le bras du côté de l'orient : Ses yeux ont vu bien des choses. Peut-il me dire le nom de ce qu'il voit là-bas ? est-ce un buffle ? — On dirait plutôt un nuage qui s'élève au-dessus de la plaine et dont les bords sont éclairés des rayons du soleil. C'est la fumée du ciel. — C'est une colline de la terre, et sur la cime sont les huttes des Visages pâles. Que les femmes de mon frère lavent leurs pieds, avec les gens de leur couleur ! — Il faut qu'un Paunie ait de bons yeux pour voir une peau blanche de si loin.

L'Indien se tourna lentement vers celui qui venait de parler, et après un moment de silence, demanda d'une voix grave : — Mon frère sait-il chasser ? — Hélas ! je ne suis qu'un misérable trappeur. — Quand la plaine est couverte de buffles, peut-il les voir ? — Sans doute, sans doute ; il est plus facile de voir un buffle que de le prendre à la course. — Et quand les oiseaux s'enfuient devant l'hiver, et que les nuages sont noirs de leurs plumes, peut-il aussi les voir ? — Oui, oui ; il n'est pas difficile de voir un canard ou une oie lorsqu'il y en a des milliers qui obscurcissent les cieux. — Quand la neige tombe et couvre les huttes des Longs-Couteaux, l'étranger peut-il en voir les flocons en l'air ? — Mes yeux ne sont pas maintenant des meilleurs, répondit le vieillard avec un peu d'humeur, mais il fut un temps, Paunie, où j'étais renommé pour ma vue. — Eh bien ! les Peaux Rouges aperçoivent les Longs-Couteaux, aussi facilement que l'étranger voit le buffle, ou les oiseaux voyageurs, ou la neige qui tombe. Vos guerriers s'imaginent que le Maître de la vie a fait toute la terre blanche; ils se trompent ; ils sont pâles et ce sont leurs visages qu'ils voient. Allez : un Paunie n'est point aveugle, et pour reconnaître votre nation, il n'a pas besoin de regarder longtemps.

Le guerrier se tut subitement, et baissa la tête de côté, comme un homme qui écoute avec une intention intense. Détournant alors son cheval, il galopa jusqu'à l'angle le plus voisin du taillis, et plongea ses regards attentifs sur la Prairie, dans une direction opposée à l'endroit où la troupe se trouvait. Après ce mouvement singulier et inexplicable pour ceux qui l'observaient, il revint lentement sur ses pas, fixa les yeux sur Inez, alla plusieurs fois en avant et en arrière, de l'air d'un homme qui, dans les profondeurs les plus secrètes de sa pensée, soutient une lutte pénible. Il avait tiré les rênes de son coursier impatient, et semblait prêt à parler; mais sa tête retomba sur sa poitrine, et il reprit sa première attitude d'attention. Galopant avec la rapidité d'un daim à l'endroit où il avait fait sa première observation, il y décrivit quelque temps des cercles rapides et multipliés, comme incertain de la direction qu'il prendrait. Puis il partit comme un oiseau qui prend un vol lointain après avoir voltigé autour de son nid. Au bout d'une minute, il disparut derrière un exhaussement du terrain. Les chiens, qui depuis quelque temps manifestaient aussi beaucoup d'inquiétude, le suivirent à quelque distance, puis terminant leur poursuite, s'accroupirent sur leurs pattes de derrière en poussant des hurlements sourds et plaintifs.

CHAPITRE XIX.

Ce dernier incident remplit un espace de temps si court, que le vieillard, attentif au moindre incident, n'avait pu encore exprimer son opinion sur les motifs de la conduite de l'étranger. Toutefois, après le départ du Paunie, s'avançant lentement à l'endroit du taillis que ce dernier venait de quitter, il dit à demi-voix : — Il y a des émanations et des sons dans l'air, quoique mes misérables sens ne soient pas assez actifs pour les percevoir. — J'ai de bons yeux et de bonnes oreilles, dit Middleton, et pourtant je puis vous assurer que je n'entends ni ne vois rien. — Vous n'êtes ni aveugle ni sourd ! répondit le Trappeur d'un air un peu dédaigneux ; non, mon enfant, non ; vos yeux peuvent être bons, pour voir d'un bout à l'autre d'une église, et vos oreilles excellentes pour entendre le son d'une cloche dans une ville ; mais avant d'avoir passé une année dans ces prairies, il vous arriverait souvent de prendre un dindon pour un cheval, ou le mugissement d'un buffle pour le tonnerre du Seigneur. La nature trompe les sens dans ces plaines désertes où l'air réfléchit les images comme l'eau, si bien, si bien, qu'il est souvent difficile de distinguer les Prairies d'une mer. Mais il y a là-bas un signe sur lequel un chasseur ne se trompe jamais.

En parlant ainsi, le Trappeur montrait de la main une troupe de vautours qui volait au-dessus de la plaine à une distance peu éloignée, et selon toute apparence dans la direction qu'avaient prise les regards scrutateurs du Paunie. Au commencement, Middleton ne pouvait distinguer les points noirs et imperceptibles qui obscurcissaient la nue; mais à mesure qu'ils s'approchaient, d'abord leur forme, ensuite leurs ailes pesantes et agitées devinrent visibles pour lui. — Ecoutez, dit le Trappeur. Maintenant vous entendez le pas des buffles ou bisons, comme votre savant docteur juge à propos de les appeler, quoique buffle soit leur nom parmi tous les chasseurs de ces régions. Je conclus qu'un chasseur est meilleur juge d'un animal et de son nom qu'un homme qui a tourné les pages d'un livre au lieu de parcourir les parties de la terre pour connaître le nom et la nature de ses habitants. — Quant à leurs habitudes, je vous l'accorde, dit le naturaliste, c'est-à-dire pourvu qu'on ait toujours égard à l'usage convenable des définitions, et qu'on les contemple avec des yeux scientifiques. — Oui les yeux de vos lunettes! comme si les yeux de l'homme n'étaient pas suffisants quand il s'agit de déterminer un nom ? Qui a nommé les œuvres de ses mains à Lui ? Pouvez-vous me dire cela avec vos livres et votre sagesse de collége ? N'est-ce pas le premier homme dans le Jardin ? et la conséquence naturelle n'est-elle pas que ses enfants ont hérité de ses facultés ? — C'est certainement l'explication mosaïque de ce fait

primitif, dit le docteur, mais vous vous attachez trop à la lettre de l'Écriture. — La lettre! Si vous vous imaginez que j'ai perdu mon temps dans les écoles, vous portez contre mes connaissances une accusation qu'on ne doit point se permettre sans raison suffisante. Si jamais j'ai désiré connaître l'art de la lecture; c'était pour mieux connaître ce qui est écrit dans le livre que vous venez de nommer; car c'est un livre dont chaque ligne parle aux sentiments humains, et par conséquent à la raison. — Croyez-vous donc, demanda le docteur un peu piqué du dogmatisme de son opiniâtre adversaire, croyez-vous donc que tous les animaux ont été littéralement rassemblés dans un jardin pour être classés dans la nomenclature des premiers hommes? — Pourquoi pas? Je comprends ce que vous voulez dire; car il n'est pas nécessaire d'habiter les villes pour entendre toutes les subtilités diaboliques que l'orgueil de l'homme peut inventer afin de détruire son propre bonheur. Qu'est-ce que cela prouve, sinon que le jardin créé par Dieu ne ressemblait pas à ceux qui sont le produit des misérables modes de nos jours, donnant par là un démenti direct à ce que le monde appelle civilisation? Non, non, le Jardin du Seigneur était alors la forêt, et c'est encore la forêt, où les fruits mûrissent et où les oiseaux chantent, ainsi qu'il l'a ordonné dans sa sagesse. Maintenant, capitaine, vous pouvez comprendre l'énigme des vautours. Voici venir maintenant les buffles eux-mêmes, et c'est un noble troupeau, ma foi! Je suis sûr que ce Paunie a une troupe de ses compatriotes cachés dans quelque vallée; et comme il est allé les rejoindre, vous allez assister au spectacle d'une glorieuse chasse. Cela retiendra Ismaël et sa progéniture dans leur cachette, et quant à nous, nous n'avons pas grand'chose à craindre; il est rare qu'un Paunie soit un sauvage méchant.

Tous les yeux se fixèrent alors sur le spectacle annoncé. La timide Inez elle-même prit place à côté de Middleton pour jouir de cette vue, et Paul, enlevant Hélène de ses occupations culinaires, l'appela pour contempler aussi ce tableau. Jusque-là, les prairies étaient restées dans la majesté de leur solitude. Le ciel, il est vrai, avait été par moments obscurci par des troupes d'oiseaux de passage; mais les deux chiens et l'âne du docteur étaient les seuls quadrupèdes qui eussent animé la vaste surface du désert. Il se fit alors un déploiement soudain de vie animale qui changea tout à coup la scène et lui substitua, comme par magie, un tableau diamétralement opposé. On aperçut d'abord à l'horizon lointain quelques bisons énormes qui marchaient en tête; puis venaient de longues files de ces animaux, suivies à leur tour par des masses si compactes que la couleur sombre des herbes de la plaine disparut sous la teinte encore plus foncée de tous ces corps velus. A mesure que la colonne s'étendait et s'épaississait, on aurait pu la comparer à ces troupes immenses d'oiseaux voyageurs dont les bataillons débouchent des abîmes du firmament, tant qu'ils égalent en nombre les feuilles des forêts. Du centre de cette masse s'élevaient de petits tourbillons de poussière, lorsqu'un buffle plus furieux que les autres, labourait la plaine avec ses cornes; et de temps à autre un sourd mugissement résonnait dans les airs, comme si des milliers de voix eussent exhalé leurs plaintes en discordants murmures. Un long silence régna parmi le petit groupe occupé à contempler ce spectacle d'une grandeur imposante et sauvage: il fut enfin rompu par le Trappeur qui, accoutumé de longue main à de pareils tableaux, éprouvait une émotion moins vive et moins absorbante. — Voilà, dit-il, des milliers de buffles qui marchent en un seul troupeau sans maître ni gardien, excepté Celui qui les a faits et leur a donné ces vastes plaines pour pâturages! Dites-moi si le plus fier potentat peut tuer dans ses champs un plus noble bœuf que ceux qui sont ici offerts aux mains les plus humbles? et lorsqu'il a son filet et son aloyau, le mange-t-il avec l'appétit d'un homme qui sait assaisonner sa nourriture par un travail salutaire, et qui l'a gagnée par ce travail? — Non certes, surtout si le mets préparé dans la Prairie est une bosse fumante de bison, interrompit le gastronome chasseur d'abeilles. — Oui, mon enfant, vous sentez la raison véritable de la chose; mais voilà le troupeau qui s'avance de ce côté, et il est à propos de nous préparer à sa visite: si nous nous cachons entièrement, les bêtes à cornes viendront ici et nous écraseront sous leurs pieds comme autant de vermisseaux; mettons donc d'abord les femmes en sûreté, et nous, prenons position à l'avant-garde, comme il convient à des hommes et à des chasseurs.

Comme il n'y avait que fort peu de temps pour faire les dispositions nécessaires, on s'en occupa sans délai. Inez et Hélène furent placées sur l'autre lisière du taillis; l'âne fut mis au centre en considération de la susceptibilité de ses nerfs; le vieillard et ses trois compagnons se postèrent de manière à pouvoir détourner la tête de la colonne redoutable s'il lui arrivait d'approcher de trop près leur position. Aux mouvements incertains des cinquante premiers buffles, il fut d'abord difficile de dire quelle direction ils allaient prendre. Mais un mugissement terrible et douloureux s'était fait entendre derrière le nuage de poussière qui s'élevait au centre du troupeau; et les cris des oiseaux de proie qui s'élevaient au-dessus ayant répété ce cri formidable, la fuite prit une impulsion nouvelle et toute indécision disparut: comme s'ils se fussent estimés heureux de trouver quelque chose qui ressemblât à une forêt, les animaux effrayés se dirigèrent en droite ligne vers le petit bois.

L'aspect du danger devint tel qu'il pouvait mettre à l'épreuve les courages les plus robustes. Les flancs de la noire et mouvante masse s'avançaient de manière que le front de la troupe présentait une ligne concave; et tous ces yeux farouches, étincelant à travers les longs poils qui couvrent la tête des bisons mâles, étaient fixés avec une sauvage impatience sur le petit bosquet. On eût dit que chaque buffle voulait devancer son voisin pour gagner ce couvert désiré; et comme des milliers d'animaux placés en queue pressaient avec fureur ceux qui étaient en tête, on pouvait craindre que les chefs du troupeau ne fussent précipités sur la troupe qui se cachait, auquel cas la mort de tous les fugitifs était certaine. Chacun d'eux comprenait le péril d'après son caractère individuel et sa position particulière.

Middleton hésitait. Parfois il se sentait disposé à s'élancer dans le taillis, à entraîner Inez et à essayer de fuir avec elle. Puis se rappelant l'impossibilité de devancer la course furieuse d'un bison effrayé, il préparait ses armes comme résolu à combattre cette multitude innombrable. Les facultés du docteur Battius furent promptement portées au plus haut point d'illusion mentale. Il commença par ne plus voir que vaguement les formes noires des buffles; puis le naturaliste se figura qu'il voyait une réunion de toutes les créatures du monde se précipitant sur lui en masse, comme pour venger toutes les injures que, dans le cours d'une vie de travaux infatigables dans les sciences naturelles, il avait infligées à leurs races respectives. La paralysie que cette impression occasionna dans son système nerveux ressemblait aux effets d'un cauchemar. Egalement incapable de fuir ou d'avancer, il restait cloué sur place, et enfin l'illusion devint si complète que le naturaliste commençait déjà, par un effort désespéré de résolution scientifique, à classer chacune des espèces qu'il croyait avoir sous les yeux. D'autre part, Paul criait et invitait Hélène à joindre sa voix à la sienne; mais ses cris se perdaient dans les mugissements et le bruit des pas du troupeau. Furieux, singulièrement excité par l'obstination des buffles et le spectacle étrange qui s'offrait à lui, agité par une sorte d'appréhension involontaire, dans laquelle se confondaient étrangement ses préoccupations pour sa maîtresse et pour lui-même, il s'enrouait à prier son vieil ami d'intervenir. — Allons, vieux Trappeur! s'écriait-il, cherchez quelqu'un de vos expédients, ou nous serons tous enterrés sous une montagne de bosses de bisons.

Le vieillard qui jusque-là était resté appuyé sur sa carabine, regardant d'un œil impassible les mouvements du troupeau, jugea qu'il était temps d'agir. Mettant en joue le bison le plus avancé, avec une sûreté qui aurait fait honneur à sa jeunesse, il fit feu. L'animal reçut la balle au milieu du poil épais qui garnissait la base de ses cornes, et tomba sur les genoux; mais aussitôt il se releva en secouant la tête, comme si le choc qu'il avait reçu n'eût fait qu'accroître son énergie. Il n'était plus temps d'hésiter. Jetant par terre sa carabine, le Trappeur étendit les bras, et sortant de son abri, s'avança en droite ligne vers la colonne tumultueuse des buffles. L'aspect de la figure humaine, portant l'empreinte de la fermeté et du sang-froid, manque rarement de commander le respect à la partie inférieure de la création. Les premiers bisons reculèrent; cependant ceux qui étaient en arrière accoururent sur le front de la ligne, se précipitant les uns sur les autres. Un second mugissement parti de l'arrière-garde mit de nouveau le troupeau en mouvement. Toutefois la tête de la colonne se divisa, le Trappeur immobile l'ayant pour ainsi dire coupée en deux fleuves vivants. Middleton et Paul imitèrent aussitôt son exemple, et étendirent la faible barrière par une exhibition semblable de leurs personnes. Pendant quelque temps, la nouvelle impulsion donnée à la tête du troupeau servit ainsi à protéger le taillis. Mais lorsque la masse tout entière arriva plus près des défenseurs de cette retraite, lorsque la poussière s'épaissit au point de cacher presque la vue des trois hommes, il y avait à craindre à chaque instant que les animaux ne dépassassent cette ligne. Il devint donc nécessaire au Trappeur et à ses compagnons d'être plus alertes que jamais; mais ils cédaient graduellement du terrain devant cette multitude terrible. Tout-à-coup un bison furieux passa près de Middleton de manière à toucher ses vêtements, et l'instant d'après s'élança dans le taillis avec la rapidité du vent. — Attaquez, et chassez-le, au risque de la vie, s'écria le vieillard, ou des milliers de ces diables noirs vont être sur ses talons.

Cependant tous leurs efforts pour arrêter ce torrent vivant eussent été inutiles, si l'âne, dont on avait si brusquement envahi le domaine, n'eût élevé sa voix au milieu du tumulte. A ce bruit inconnu et formidable, les plus furieux de la troupe tremblèrent, et tous les chefs de colonne se détournèrent à la hâte de ce même taillis qu'un moment auparavant ils s'étaient efforcés d'atteindre avec l'empressement du meurtrier qui cherche à s'abriter dans le sanctuaire. La troupe étant alors entièrement divisée, toute crainte cessa, et les deux noires colonnes, après s'être écartées obliquement du petit bois, se réunirent de l'autre côté, à un mille de distance.

Dès que le vieillard vit le soudain effet produit par le braiment de

l'âne, il se mit froidement à recharger son arme en se livrant de tout cœur à son rire silencieux. — Les voilà qui courent comme des chiens à la queue desquels on attache un morceau de métal, et il n'y a pas de danger que l'ordre de leur marche soit interrompu ; car, quoique n'ayant rien entendu, l'arrière-garde aura peur par imitation : en tous cas, s'ils venaient à changer d'idée, il ne serait peut-être pas bien difficile de faire chanter au baudet le reste de son air ! — L'âne a parlé, mais Balaam garde le silence, dit le chasseur d'abeilles en reprenant haleine après une explosion répétée de joie bruyante qui aurait pu ajouter à la panique des buffles. Le docteur a perdu la parole aussi complétement que si un essaim de jeunes abeilles s'était abattu sur le bout de sa langue, et qu'il n'osât la remuer par crainte de leur réponse. — Eh bien ! l'ami, continua le Trappeur en s'adressant au naturaliste immobile et muet; vous, qui gagnez votre vie à inscrire les noms et l'espèce des bêtes des champs et des oiseaux de l'air, un troupeau de buffles vous fait peur ? Peut-être allez-vous encore me disputer le droit de leur donner un nom qui est dans la bouche de tous les chasseurs et de tous les marchands de la frontière.

Le vieillard se trompait s'il croyait réveiller les facultés engourdies du docteur en provoquant une discussion sur ce grave sujet. A dater de ce jour, on ne l'entendit plus qu'une seule fois articuler un mot qui indiquât soit l'espèce, soit le genre de l'animal qui l'avait tant épouvanté. Il refusa obstinément l'aliment nourrissant de toute la famille du bœuf, et encore aujourd'hui qu'il est établi dans toute la dignité et la sécurité scientifique d'un savant professeur au sein d'une de nos villes maritimes, il se détourne avec effroi de ce mets délicieux et sans rival qui figure si souvent sur nos tables, et que ne saurait égaler rien de ce que l'on sert sous le même nom dans les fameuses tavernes de Londres, ou dans les restaurants parisiens les plus renommés. En un mot, la répugnance du digne naturaliste pour le bœuf ne ressemblait pas mal à celle que le berger produit quelquefois sur son chien coupable en le liant et le muselant, puis le faisant servir de marchepied à tout le troupeau pour entrer dans le bercail, ce qui, dit-on, a pour résultat infaillible de dégoûter pour toujours le chien de la chair du mouton. Lorsque Paul et le Trappeur jugèrent à propos de mettre un terme à l'explosion de leur joie, le docteur se mit à respirer brusquement, comme si l'action suspendue de ses poumons eût été renouvelée par l'emploi d'un soufflet artificiel; ce fut alors que, pour la dernière fois, on l'entendit faire usage du terme proscrit, dont il s'abstint ensuite pour toujours. — *Boves americani horridi!* s'écria le docteur en appuyant fortement sur le dernier mot, après quoi il resta muet, comme un homme qui réfléchit profondément à quelque événement étrange et inexplicable. — Horribles en effet, j'en conviens, répondit le Trappeur; et au total, la créature a quelque chose d'effrayant pour qui n'est pas habitué au mouvement de la vie naturelle; mais le courage de l'animal ne répond pas à son aspect. Eh ! bon Dieu, mon ami, si vous vous trouviez au milieu d'une troupe d'ours, comme cela nous est arrivé à Hector et à moi, à la grande cataracte du Miss... Ah ! ah ! voici la queue du troupeau qui arrive; puis une bande de loups affamés qui viennent ramasser les malades ou ceux qui se sont cassé le cou. Non! il y a des cavaliers à leur poursuite! Ici, mon garçon, les voyez-vous là-bas, à l'endroit où la poussière tourbillonne dispersée par le vent? Ils sont rassemblés autour d'un buffle blessé, mettant un terme à coups de flèches à la vie de l'obstiné démon.

Middleton et Paul aperçurent bientôt dans le lointain le groupe sombre que l'œil exercé du vieillard avait si promptement découvert. Quinze ou vingt cavaliers caracolaient en cercle rapide autour d'un magnifique bison qui leur tenait tête, trop grièvement blessé pour fuir, et néanmoins ne voulant point s'abattre, quoique son corps eût déjà servi de point de mire à une centaine de flèches. Un coup de lance que lui porta un vigoureux Indien acheva sa défaite, et l'animal lâcha l'étreinte qui le retenait obstinément à la vie en poussant un mugissement dont le bruit vint retentir à l'endroit où se tenaient nos fugitifs, et arrivant aux oreilles du troupeau épouvanté, ajouta encore à la rapidité de sa fuite. — Notre jeune Paunie connaît bien la philosophie d'une chasse au buffle, dit le vieillard en regardant quelque temps cette scène animée avec une satisfaction non équivoque. Vous avez vu qu'il est parti comme le vent sans attendre le troupeau. C'était pour éviter de laisser sa piste dans l'air : il aura ensuite tourné le flanc de la troupe pour la prendre en queue... Ah ! qu'est-ce donc? ces Peaux Rouges ne sont pas des Paunies! Les plumes qui ornent leur tête sont empruntées aux ailes et aux queues des hiboux... Ah ! aussi vrai que je ne suis qu'un misérable trappeur à demi aveugle, c'est une bande de ces maudits Sioux. Cachons-nous, mes enfants; qu'ils jettent un seul coup d'œil de ce côté, et ils ne nous laisseraient pas un pauvre lambeau sur le corps : ils nous mettraient à nu comme la foudre dépouille l'arbre de son écorce ; et il se pourrait que notre vie même ne fût pas en sûreté.

En ce moment, les yeux de Middleton s'étaient détournés du spectacle de la chasse pour en chercher un autre qui lui plaisait davantage, la vue de sa jeune épouse. Paul saisit le docteur par le bras, et le Trappeur les ayant suivis sans délai, toute la troupe se trouva bientôt rassemblée sous l'abri des taillis. — Nous sommes, comme vous devez tous le savoir, continua le Trappeur, dans un pays où un bras fort vaut beaucoup mieux que le droit, et où la loi blanche n'est pas plus connue qu'il ne faut. En conséquence, tout maintenant va dépendre du jugement et de la force. Si.... hum !... si l'on pouvait imaginer un moyen de mettre aux prises ces Sioux et la famille d'Ismaël, nous sortirions d'affaire pendant le conflit.... Et puis les Paunies sont dans le voisinage ! j'en suis certain, car ce jeune guerrier ne saurait être si loin de son village sans un but spécial. Voilà donc quatre partis différents qui sont à portée du bruit du mousquet, et dont aucun ne peut se fier à l'autre. Tout cela rend nos mouvements un peu difficiles, dans un pays où les abris sont loin d'être nombreux. Mais nous sommes trois hommes bien armés, et j'ose dire résolus.... — Quatre, interrompit Paul. — Comment? dit le vieillard en levant les yeux naïvement sur ses compagnons. — Quatre, répéta le chasseur d'abeilles en montrant le naturaliste. — Toute armée a ses traînards et ses bouches inutiles, répondit brusquement le Trappeur. Ami, il sera nécessaire de tuer cet âne. — Tuer Asinus ! ce serait un acte de cruauté surérogatoire. — Je ne comprends rien à vos grands mots; mais il y a de la cruauté à sacrifier un chrétien à une brute. Il vaudrait tout autant sonner de la trompette que de laisser cet animal élever de nouveau la voix. — Je réponds de la discrétion d'Asinus : il parle rarement sans motifs. — On dit qu'on reconnaît un homme à la compagnie qu'il fréquente, répondit le vieillard; et pourquoi pas aussi une brute? Il m'est arrivé une fois de faire une marche forcée et de traverser bien des périls en compagnie d'un homme qui n'ouvrait la bouche que pour chanter; et ce drôle-là me causa souvent bien des tracas et bien des tribulations. C'était dans cette affaire que vous savez, avec votre grand-père, capitaine. Mais du moins il avait un gosier humain, et il savait fort bien s'en servir dans l'occasion, quoiqu'il ne choisît pas toujours le moment convenable pour ses roucoulements. Ah ! si j'étais maintenant comme alors, ce ne serait pas une bande de ces voleurs de Sioux qui me délogerait d'un poste comme celui-ci ! Mais que sert de me vanter quand la vue et les forces commencent à m'abandonner ! Le guerrier que les Delawares nommèrent autrefois Œil-de-Faucon, mériterait plutôt aujourd'hui le nom de Taupe. Je suis donc d'avis qu'il faut tuer la bête. — Il y a de la logique là-dedans, dit Paul; la musique est la musique, elle fait toujours du bruit, qu'elle provienne d'un violon ou d'un âne; c'est pourquoi je suis de l'avis du vieillard, et je dis : Tuons la bête. — Amis, dit le naturaliste en promenant un regard douloureux de l'un à l'autre de ses sanguinaires compagnons, ne tuez pas Asinus : c'est un spécimen de sa race dont on peut dire peu de mal et beaucoup de bien, laborieux et docile pour son genre, sobre et patient même pour son humble espèce. Nous avons beaucoup voyagé ensemble et sa mort m'affligerait. Ne vous en coûterait-il pas, vénérable Venator, de vous séparer, d'une manière si brusque, de votre fidèle chien? — L'animal ne mourra pas, dit le vieillard après avoir toussé de manière à prouver qu'il sentait toute la force de cet appel fait à sa sensibilité; mais il faut étouffer sa voix. Serrez-lui le museau avec une corde, et alors je pense que nous pourrons nous reposer du reste sur la Providence.

Paul fit ce que demandait le Trappeur; et le vieillard, satisfait de cette précaution, s'avança vers la lisière du bois pour faire une reconnaissance. Le fracas qui avait accompagné le passage du troupeau avait maintenant cessé, ou du moins le bruit ne s'entendait plus que faiblement dans la Prairie, à la distance d'un mille. Les nuages de poussière étaient dissipés par le vent, et l'œil pénétrait sans obstacle dans ces mêmes lieux témoins, dix minutes auparavant, d'une scène de confusion si étrange. Les Sioux avaient achevé leur conquête, et apparemment satisfaits de cette addition à leurs nombreuses captures antérieures, ils semblaient disposés à laisser en repos le reste de la troupe. Une douzaine d'entre eux étaient restés autour de l'animal, au-dessus duquel se balançaient quelques vautours aux ailes pesantes et aux yeux avides, pendant que les autres Indiens galopaient çà et là comme s'ils eussent cherché dans la plaine quelque autre proie à la suite d'un troupeau aussi nombreux. Le Trappeur examina d'un œil attentif la taille et l'équipement des individus qui s'étaient rapprochés du taillis. Enfin il en fit remarquer un à Middleton, et le lui désigna sous le nom de Weucha. — Maintenant nous savons non-seulement qui ils sont, mais aussi ce qu'ils veulent, continua le vieillard en secouant la tête. Ils ont perdu la piste d'Ismaël et sont à sa recherche. Ces buffles se sont trouvés sur leur chemin, et en chassant ces animaux ils se sont trouvés en vue de la colline sur laquelle habite la nichée d'Ismaël. Voyez-vous ces oiseaux qui attendent les entrailles des buffles tués? Il y a là une morale qui nous apprend la manière de vivre dans la Prairie. Une troupe de Paunies est aux aguets pour surprendre ces mêmes Sioux, comme les vautours s'apprêtent à fondre sur leur proie; et nous chrétiens, qui avons tant à risquer, il nous importe d'avoir l'œil sur les uns et sur les autres. Ah ! pourquoi ces deux reptiles se sont-ils arrêtés? sur ma foi ils viennent de décou-

vrir l'endroit où le malheureux fils d'Ismaël a trouvé la mort!

Le vieillard ne se trompait pas. Weucha et un sauvage qui l'accompagnait étaient arrivés au lieu couvert d'effrayantes traces de violence et de sang. Là, sans descendre de cheval, ils s'arrêtèrent pour examiner ces signes bien connus avec toute l'intelligence qui distingue les Indiens. Leur examen fut long, et selon toute apparence il s'y mêlait quelque défiance. Enfin ils poussèrent simultanément un cri de douleur et d'effroi, presque semblable à celui que les chiens avaient fait entendre au même endroit ; ce cri attira autour d'eux toute la bande, comme on dit que l'aboiement du chakal rassemble autour de lui ses compagnons de chasse.

—

CHAPITRE XX.

Dans ce groupe, le Trappeur fit remarquer à Middleton la taille imposante de Mahtori. Ce chef, qui avait été un des derniers à se rendre au bruyant appel de Weucha, descendit de cheval et se mit à examiner le sol avec le degré de dignité et d'attention qui convenait à sa position élevée et responsable. Les guerriers attendirent avec une patiente réserve le résultat de son examen, quelques-uns des principaux osant seuls prendre la parole pendant que leurs chefs étaient ainsi gravement occupés. Plusieurs minutes s'écoulèrent avant que Mahtori parût satisfait de ses investigations. Suivant alors les traces du sang, il parcourut successivement les divers endroits où Ismaël avait trouvé d'effrayantes preuves d'une lutte sanglante et terrible, et fit signe à ses compagnons de le suivre. Toute la bande s'avança comme lui vers le taillis et fit halte à quelques pas de l'endroit même où Esther avait excité ses fils indolents à pénétrer dans le couvert. Le lecteur se figurera facilement que le Trappeur et ses compagnons n'étaient pas observateurs indifférents d'un mouvement si dangereux. Le vieillard appela auprès de lui tous ceux qui étaient capables de porter les armes et demanda, en termes non équivoques, mais à voix basse, et de manière à ne point être entendu de leurs dangereux voisins, s'ils étaient disposés à combattre pour leur liberté, ou s'ils préféraient tenter l'expédient plus doux de la conciliation. Comme c'était un sujet qui les intéressait tous à un point égal, il posa la question comme dans un conseil de guerre, et non sans manifester quelque réminiscence d'une fierté militaire presque éteinte. Paul et le docteur furent d'opinion diamétralement opposée, le premier conseillant un recours immédiat aux armes, et le dernier épousant avec non moins de chaleur l'expédient des voies pacifiques. Middleton, voyant que la discussion pouvait s'échauffer entre deux hommes gouvernés par des sentiments diamétralement contraires, prit le rôle d'arbitre, en vertu de sa position neutre. Il se déclara pour la paix ; car il vit clairement, qu'en conséquence de l'immense supériorité de l'ennemi, la violence amènerait inévitablement leur destruction. Le Trappeur écouta fort attentivement les raisons déduites par le jeune officier, et comme elles étaient présentées avec le sang-froid d'un homme qui ne se laissait point aveugler par la crainte, elles ne manquèrent pas de produire une impression convenable. — C'est rationnel, dit le Trappeur, quand le capitaine eut donné ses motifs; c'est rationnel; car les obtacles que l'homme ne peut surmonter par la force, il doit les tourner par l'intelligence. C'est la raison qui le rend plus fort que le buffle et plus léger que l'élan. Restez ici, et tenez-vous cachés. Ma vie et mes trappes ont peu de valeur à mes yeux, quand il y va du bonheur de tant d'âmes humaines; et, en outre, je puis dire que je connais les ruses de l'Indien. Je vais donc me rendre seul dans la prairie. Peut-être réussirai-je à écarter de ce lieu les regards des Sioux et à vous donner le temps et les moyens de fuir.

En homme décidé à n'écouter aucune remontrance, le vieillard mit tranquillement sa carabine sur son épaule; puis s'avançant à pas lents à travers le taillis, il déboucha dans la plaine, sur un point d'où il pouvait attirer les regards des Sioux sans leur donner lieu de soupçonner qu'il sortait du petit bois. Dès l'instant que la figure d'un homme, portant le costume de chasseur et tenant en main la carabine bien connue et fort redoutée, parut devant les yeux des Sioux, il y eut dans la bande une sensation visible bien que comprimée. Le Trappeur avait réussi à rendre extrêmement douteux s'il arrivait de quelque point de la plaine découverte ou du taillis voisin, vers lequel toutefois les Indiens continuaient à jeter fréquemment des regards de soupçon. Ils s'étaient arrêtés à une portée de flèche du petit bois ; mais, quand l'étranger se fut assez approché pour qu'on pût voir que la couche foncée de rouge et de brun dont le temps et les injures de l'air avaient revêtu ses traits, recouvrait la couleur primitive d'un Visage pâle, ils s'écartèrent lentement jusqu'à une distance qui pût rendre moins fatal l'emploi des armes à feu. Cependant le vieillard continua de s'avancer jusqu'à ce qu'il fût assez près pour se faire entendre sans difficulté : alors il s'arrêta, et posant à terrre la crosse de sa carabine, il leva la main, la paume en dehors, en signe de paix. Après avoir articulé quelques mots de reproches à son chien qui, épiant le groupe des sauvages, semblait les reconnaître pour avoir antérieurement fait son maître prisonnier, il prit la parole dans la langue des Sioux. — Mes frères sont les bienvenus, dit-il en se constituant adroitement le maître du canton où la rencontre avait lieu, et en assumant les fonctions de l'hospitalité. Ils sont loin de leur village; ils ont faim. Veulent-ils me suivre à ma hutte pour manger et dormir?

A peine eut-on entendu sa voix, que le hurlement de joie qui s'échappa d'une douzaine de bouches apprit au sagace Trappeur que lui aussi était reconnu; sentant qu'il était trop tard pour reculer, il profita de la confusion qui régnait parmi les sauvages, pendant que Weucha expliquait qui il était, pour continuer d'avancer jusqu'à ce qu'il se trouvât de nouveau face à face avec le redoutable Mahtori. Cette seconde entrevue de deux hommes dont chacun était extraordinaire dans son genre, fut marquée par la circonspection habituelle aux habitants des frontières. Ils restèrent pendant près d'une minute à s'examiner silencieusement l'un l'autre. — Où sont vos jeunes hommes? demanda d'un ton austère le chef teton, après s'être assuré de l'impassibilité du Trappeur. — Les Longs-Couteaux ne viennent pas en troupe pour tendre des trappes aux castors ; je suis seul. — Votre tête est blanche, mais votre langue est fourchue. Mahtori a été parmi vous : il sait que vous n'êtes pas seul. Où est votre jeune femme et le guerrier qu'il a trouvés dans la prairie? — Je n'ai point de femme; j'ai dit à mon frère que la femme et son protecteur étaient des personnes étrangères. Les paroles d'une tête grise doivent être entendues et non oubliées. Les Dahcotahs ont trouvé les autres voyageurs endormis et ils ont pensé qu'ils n'avaient pas besoin de chevaux. Les femmes et les enfants d'un Visage pâle n'ont pas l'habitude d'aller bien loin à pied. Cherchez-les où vous les avez laissés.

Les yeux étincelants, le Sioux répondit: — Ils sont partis : mais Mahtori est un chef sage et ses yeux peuvent voir loin. — Le chef des Tetons aperçoit-il des hommes dans ces plaines découvertes? répondit le Trappeur avec beaucoup de fermeté. Je suis bien vieux et ma vue s'affaiblit. Où sont-ils?

Le chef resta un moment silencieux, comme s'il eût dédaigné de discuter plus longtemps la vérité d'un fait dont il était déjà convaincu. Alors montrant les traces empreintes sur la terre, il dit en passant subitement à un ton et à un air plus doux : — Mon père a réuni la sagesse d'un grand nombre d'hivers; peut-il me dire quel moccassin a laissé cette empreinte? — Il y a eu des loups et des buffles dans la prairie, et il peut y avoir eu aussi des cougars.

Mahtori jeta les yeux sur le taillis, comme s'il eût pensé que cette dernière supposition n'était pas invraisemblable; montrant cet endroit à ses jeunes hommes, il leur ordonna d'aller le reconnaître de plus près, et leur recommanda en même temps, après un regard sévère jeté sur le Trappeur, de se mettre en garde contre la trahison des Long-Couteaux. Trois ou quatre Indiens à demi nus piquèrent leurs chevaux, et s'élancèrent pour obéir à cet ordre; et le vieillard trembla quelque peu pour la prudence de Paul. Les Tetons firent deux ou trois fois le tour du petit bois, s'en approchant de plus en plus à chaque cercle, puis retournant au galop vers leur chef, lui rapportèrent que le taillis paraissait vide. Bien que le Trappeur épiât le regard de Mahtori pour découvrir les mouvements intérieurs de sa pensée, et prévenir, s'il était possible, ses soupçons, en leur donnant soudain une autre direction, toute la sagacité d'un homme si longtemps accoutumé à étudier la réserve de la race indienne ne put surprendre aucun symptôme, aucune expression qui annonçât jusqu'à quel point il doutait de la vérité de ce rapport ou y ajoutait foi. Au lieu de répondre à ce que venaient de lui dire ses éclaireurs, il adressa quelques mots à son cheval en le flattant de la main ; puis faisant signe à un jeune homme de tenir la bride, ou plutôt la corde qui lui servait à guider l'animal, il prit le Trappeur par le bras et l'emmena un peu à l'écart. — Mon père a-t-il été un guerrier? dit le rusé Teton d'une voix qu'il désirait rendre conciliante. — Les feuilles couvrent-elles les arbres dans la saison des fruits? Allez, les Dahcotahs n'ont pas vu autant de guerriers vivants que j'en ai vu baignés dans leur sang. Mais à quoi servent d'inutiles souvenirs, ajouta-t-il tout bas en anglais, quand les membres se roidissent et que la vue faiblit?

Le chef le regarda un moment d'un œil sévère, comme s'il eût voulu mettre à nu le mensonge; mais trouvant dans le regard calme et l'air assuré du Trappeur la confirmation de ses paroles, il prit la main du vieillard et la mit respectueusement sur sa tête en signe de la vénération due à son âge et à son expérience. — Pourquoi donc les Longs-Couteaux disent-ils à leurs frères rouges d'enterrer le tomahawk, quand leurs jeunes hommes n'oublient jamais qu'ils sont braves, et se rencontrent si souvent avec des mains ensanglantées? — Ma nation est plus nombreuse que les buffles dans la Prairie ou les pigeons dans l'air; les querelles y sont fréquentes, mais les guerriers peu nombreux : ceux-là seuls peuvent marcher dans le sentier de la guerre qui sont doués des qualités des braves, et par conséquent ceux-là voient beaucoup de combats. — Cela n'est point; mon père est dans l'erreur, répondit Mahtori avec un sourire de pénétration triomphante, bien qu'ajoutant un correctif à son démenti par déférence pour les années et les services d'un

homme si âgé. Les Longs-Couteaux sont très sages ; ils sont hommes et veulent tous être guerriers ; ils voudraient condamner les Peaux Rouges à planter des racines et à cultiver le blé ; mais un Dahcotah n'est pas né pour vivre comme une femme ; il faut qu'il frappe le Paunie et l'Omahaw, ou il perdra le nom de ses pères. — Le Maître de la vie a l'œil ouvert sur ceux de ses enfants qui meurent en combattant pour une juste cause ; mais il est aveugle et ses oreilles sont closes au cri d'un Indien tué en pillant son voisin ou en cherchant à lui nuire. — Mon père est vieux, dit Mahtori regardant le Trappeur avec une expression d'ironie qui dénotait suffisamment qu'il était de ces gens qui ont secoué les entraves de l'éducation, et sont un peu enclins à faire abus de la liberté d'esprit qu'ils obtiennent par ce moyen. Il est très vieux ; a-t-il pris la peine de revenir pour dire aux jeunes hommes ce qu'il a vu ? — Sioux, répondit le Trappeur en frappant contre terre la crosse de sa carabine avec une subite véhémence et en regardant son compagnon d'un air ferme, tranquille, j'ai entendu dire qu'il y a dans ma nation des hommes qui étudient leurs profondes sciences au point de se croire des dieux, et qui n'ont foi qu'à leur vanité : ce peut-être vrai, c'est vrai, car moi-même je les ai vus. Quand l'homme s'enferme dans des villes et dans des écoles avec ses propres folies, il n'est pas impossible qu'il se croie plus grand que le Maître de la vie; mais un guerrier qui n'a d'autre toit que les nuages, pouvant à tout moment contempler le ciel et la terre, et voyant chaque jour le pouvoir du Grand-Esprit, un pareil guerrier doit être plus humble. Un chef dahcotah est trop sage pour se rire de la justice.



Défense du rocher par les enfants d'Ismaël.

Le rusé Mahtori, voyant que sa liberté de penser ne faisait pas une impression favorable sur le vieillard, changea immédiatement de terrain, et en vint à l'objet immédiat de l'entrevue. Plaçant doucement sa main sur l'épaule du Trappeur, il s'avança en marchant à ses côtés, jusqu'à ce que tous deux fussent à cinquante pas de la lisière du taillis ; là, il fixa ses yeux pénétrants sur la physionomie sincère du vieillard, et continua ainsi : — Si mon père a caché ses jeunes hommes dans le taillis, qu'il leur dise de s'avancer : vous voyez qu'un Dahcotah n'a pas peur ; Mahtori est un grand chef ! Un guerrier dont la tête est blanche et qui est sur le point d'aller au pays des Esprits, ne peut avoir une langue à deux pointes comme un serpent. — Dahcotah, je n'ai point dit de mensonge depuis que le Grand-Esprit a fait de moi un homme ; j'ai toujours vécu dans ce désert ou dans ces prairies sans hutte ni famille ; je suis chasseur et je voyage seul.

— Mon père a une bonne carabine : qu'il vise dans le taillis et fasse feu.

Le vieillard hésita une minute, puis se prépara lentement à donner cette assurance délicate de la vérité de ses paroles, sans laquelle il voyait clairement que les soupçons de son rusé compagnon ne pourraient être dissipés. Pendant qu'il baissait sa carabine, son œil, bien que dès longtemps obscurci et affaibli par l'âge, parcourut une masse confuse d'objets mêlés au feuillage bigarré de l'automne, et enfin il se fixa sur le tronc brunâtre d'un petit arbre au milieu du taillis. Il le coucha en joue et fit feu; mais la balle ne fut pas plus tôt partie du canon qu'un tremblement agita les mains du Trappeur, qui, si cela lui fût arrivé un moment plus tôt, eût été incapable de faire une expérience aussi hasardeuse. La détonation fut suivie d'un silence effrayant qui dura quelques minutes, pendant lesquelles il s'attendait à entendre les cris des deux femmes effrayées ; cependant la fumée ayant été dissipée par le vent, il vit que l'écorce de l'arbre avait été entamée et eut l'assurance qu'il n'avait pas encore entièrement perdu son ancienne adresse. Alors, appuyant sa carabine par terre, il se retourna vers son compagnon de l'air le plus tranquille. — Mon frère est-il satisfait ? lui dit-il. — Mahtori est un chef des Dahcotahs, répondit le rusé Teton en plaçant sa main sur sa poitrine pour témoigner qu'il croyait à la sincérité du vieillard; il sait qu'un guerrier qui a fumé auprès du feu de tant de conseils jusqu'à ce que sa barbe soit devenue blanche, ne saurait se trouver en mauvaise compagnie. Mais ne fut-il pas un temps où mon père montait un cheval comme un chef opulent des Visages pâles, au lieu de voyager à pied comme un homme affamé. — Jamais ! Le Wahcondah m'a donné des jambes et la résolution de m'en servir. J'ai parcouru pendant soixante étés et soixante hivers les bois de l'Amérique, et j'ai vécu plus de dix longues années dans ces plaines découvertes sans avoir besoin de recourir aux dons des autres créatures du Seigneur pour me transporter d'un lieu à un autre. — Si mon père a si longtemps vécu à l'ombre, pourquoi est-il venu dans les Prairies ? Il y doit être brûlé du soleil.

Le vieillard jeta un instant autour de lui un regard mélancolique; puis se tournant vers son interlocuteur d'un air d'assurance, il répondit : — J'ai passé le printemps, l'été et l'automne de ma vie au milieu des arbres. L'hiver de mes jours étant venu m'a trouvé où j'aimais être, dans la paix, oui, et dans la loyauté des bois. Teton, alors je dormais profondément là où mes yeux, à travers les branches des

pins et des bouleaux, pouvaient apercevoir la demeure du Grand-Esprit de mon peuple. Si j'avais besoin de lui ouvrir mon cœur pendant que ses feux étaient allumés au-dessus de ma tête, la porte était ouverte devant moi. Mais les haches des bûcherons me réveillèrent. Pendant quelque temps je n'entendis que le bruit des arbres qu'ils abattaient. Je supportai ce mal en guerrier et en homme; il y avait pour cela une raison; mais, quand cette raison n'exista plus, je songeai à me soustraire à ces sons maudits. C'était une forte épreuve pour mon courage et mes habitudes; mais j'avais entendu parler de ces champs vastes et déserts, et je vins ici pour échapper au spectacle des dévastations de mon peuple. Dites-moi, Dahcotah, n'ai-je pas bien fait?

En achevant ces mots, le Trappeur appuyait ses longs doigts maigres sur l'épaule nue de l'Indien, et semblait lui demander ses félicitations sur sa franchise et son succès, avec un sourire étrange dans lequel les regrets se mêlaient au triomphe. Son compagnon l'avait écouté attentivement, et lui répondit avec le ton sentencieux des sauvages: — La tête de mon père est bien blanche; il a toujours vécu avec des hommes et il a vu toute chose. Ce qu'il fait est bien, ce qu'il dit est sage. Maintenant qu'il dise s'il est réellement étranger aux Longs-Couteaux qui cherchent leurs animaux dans toutes les parties de la Prairie, et ne peuvent les trouver. — Dahcotah, ce que j'ai dit est vrai. Je vis seul et ne me mêle jamais aux hommes qui ont la peau blanche, si...

La bouche lui fut soudainement close par une interruption aussi mortifiante qu'inattendue. Les paroles étaient encore sur ses lèvres, quand le feuillage du petit bois en face duquel il se trouvait s'ouvrit tout-à-coup, et l'on en vit sortir les autres fugitifs. Un silence de surprise suivit cette apparition inopinée. Alors Mahtori, sans que l'étonnement qu'il éprouvait se manifestât le moins du monde sur son visage, montra au Trappeur ses amis qui s'avançaient; en même temps le sourire d'une politesse ironique éclairait son visage farouche et sombre, comme l'éclat du soleil couchant se projette sur des nuages noirs et orageux. Toutefois il dédaigna de parler : il appela seulement auprès de lui ses compagnons restés à quelque distance, et ceux-ci accoururent avec empressement. Cependant les cinq amis du vieillard continuaient à s'avancer. Middleton marchait le premier, soutenant la taille légère d'Inez, sur le visage inquiet de laquelle il jetait de temps à autre des regards empreints de ce tendre intérêt qu'en semblable circonstance un père aurait témoigné à son enfant. Ils étaient immédiatement suivis de Paul conduisant Hélène. Mais l'œil du chasseur d'abeilles, bien que tourné souvent vers sa charmante compagne, brillait d'un sombre courroux. Obed et Asinus fermaient la marche, le premier conduisant son compagnon avec un degré d'affection égal à celui que manifestaient les uns envers les autres tous les membres de la troupe. La marche du naturaliste était beaucoup moins rapide que celle des quatre autres. Ses pieds semblaient répugner également à se mouvoir et à rester stationnaires; sa position avait beaucoup d'analogie avec celle du cercueil de Mahomet, si ce n'est que le principe de répulsion plutôt que d'attraction le tenait en suspens. Toutefois la force répulsive qui agissait sur ses derrières sembla prédominer, et comme il l'aurait dit lui-même, par une singulière exception à tous les principes philosophiques, elle augmentait plutôt que de s'affaiblir par la distance. Comme les regards du naturaliste ne cessaient de se porter en arrière, les yeux des observateurs suivirent la même direction, et aussitôt se révéla le mystère de cette sortie soudaine.

A quelque distance, un autre groupe d'hommes vigoureux et bien armés, tournait un coin du taillis et s'avançait en ligne droite, quoiqu'avec précaution, vers l'endroit où se trouvaient les Sioux. En un mot, la famille de l'émigrant, ou du moins une réunion de ses membres capables de porter les armes, se montra en vue dans la Prairie avec l'intention évidente de venger ses injures. Mahtori et sa troupe s'éloignèrent à pas lents dès qu'ils virent ces étrangers, et firent halte sur une éminence qui dominait sans obstacle la vaste plaine. Là le Dahcotah parut disposé à prendre position et à livrer bataille. Malgré cette retraite dans laquelle il avait entraîné le Trappeur, Middleton continuait d'avancer, et il ne s'arrêta que sur cette même colline et à une distance qui lui permettait de se faire entendre des pelliqueux Sioux. Les hommes des frontières à leur tour prirent une position favorable, quoique beaucoup plus éloignée. Les trois groupes ressemblaient alors à trois flottes en pleine mer, avec toutes voiles dehors, et s'observant avec défiance. Pendant ce moment d'incertitude, l'œil noir et menaçant de Mahtori errait rapidement de l'un à l'autre des deux groupes d'étrangers; puis le chef jeta un regard sévère sur le vieillard, et lui dit d'un ton de mépris hautain : — Les Longs-Couteaux sont stupides! Il est plus facile de prendre un cougar endormi que de trouver un Dahcotah hors de garde. La tête blanche se proposait-elle de monter le cheval d'un Teton?

Le Trappeur, qui avait retrouvé l'usage de ses facultés troublées, vit sur-le-champ que Middleton, ayant aperçu Ismaël, avait mieux aimé courir les risques de l'hospitalité indienne que de s'exposer à la vengeance de l'émigrant. Il se disposa donc à préparer pour ses amis une réception favorable lorsqu'il vit que cette coalition étrange était devenue nécessaire. — Mon frère a-t-il jamais marché contre mon peuple dans le sentier de la guerre? demanda-t-il tranquillement.

Le guerrier teton perdit de sa sévérité, une lueur de plaisir et de triomphe brilla sur ses traits farouches. — Quelle tribu ou quelle nation, dit-il, n'a pas senti les coups des Dahcotahs! Mahtori est la lance de son peuple. — Et dans les Longs-Couteaux a-t-il rencontré des femmes ou des hommes?

Mille passions farouches semblèrent lutter dans le cœur de l'Indien lorsqu'il entendit cette question. Enfin, écartant le léger tissu de peau de daim coloré qui couvrait sa poitrine, il montra la cicatrice d'un coup de baïonnette, et répondit : — Cette blessure a été faite comme elle a été reçue, face à face. — C'est assez. Mon frère est un chef intrépide, et il doit être un chef sage. Qu'il regarde! est-ce là un guerrier des Visages pâles? Est-ce un combattant comme celui-là qui a fait cette blessure au grand Dahcotah?

Les yeux de Mahtori, suivant la direction indiquée par le vieillard, s'arrêtèrent sur la forme languissante d'Inez. Son regard resta longtemps fixé sur elle avec un sentiment d'admiration. Comme chez le jeune Paunie, c'était plutôt le regard d'un mortel, fixé sur quelque image céleste, que cette admiration qu'excite dans l'homme la beauté de la femme. Tressaillant tout-à-coup comme s'il se fût accusé lui-même de cette préoccupation, le chef tourna sur Hélène un regard qui exprima bientôt un plaisir plus sensuel, puis il ne jeta qu'un coup-d'œil sur chacun des deux nouveaux venus. — Mon frère voit que ma langue n'est pas fourchue, continua le Trappeur en suivant de l'œil toutes les émotions de l'Indien avec une promptitude d'intelligence peu inférieure à celle du Teton lui-même. Les Longs-Couteaux n'envoient pas leurs femmes à la guerre; je sais que les Dahcotahs ne refuseront pas de fumer avec les étrangers. — Mahtori est un grand chef. Les Longs-Couteaux sont les bienvenus, dit le Teton en posant la main sur sa poitrine avec une politesse noble qui aurait fait honneur à la société la plus civilisée. Les flèches de mes jeunes hommes resteront dans leurs carquois.

Le Trappeur fit signe à Middleton d'approcher, et au bout de quelques instants les deux troupes n'en firent plus qu'une, chacun des hommes ayant échangé un salut amical à la façon des guerriers de la Prairie; mais, tout en se livrant à cette manifestation hospitalière, le Dahcotah avait aussi l'œil sur l'autre troupe d'hommes blancs. Le vieillard s'aperçut de la nécessité d'être plus explicite et d'assurer le léger avantage qu'il venait d'obtenir. Il vit clairement qu'Ismaël se préparait à des hostilités immédiates. Le résultat d'une lutte dans cette plaine entre une douzaine de chasseurs déterminés et une troupe d'Indiens mal armés, même soutenus par leurs alliés blancs, parut incertain à son jugement expérimenté; et bien que pour lui-même il ne ressentît aucune répugnance à engager le combat, le vieux Trappeur jugea plus digne de son âge et de son caractère d'éviter la querelle. Ses sentiments s'accordaient évidemment avec ceux de Paul et de Middleton, qui avaient à protéger des jours plus précieux que les leurs. Tous trois tinrent conseil sur les moyens d'éviter les suites effrayantes d'un seul acte d'hostilité; en même temps le vieillard eut soin que leur conversation n'inspirât aucune méfiance aux sauvages. — Je sais que les Dahcotahs sont un peuple sage et grand, commença enfin le Trappeur en s'adressant de nouveau à Mahtori; mais mon frère ne connaît-il parmi eux aucun homme méprisable?

L'œil de Mahtori se promena fièrement sur sa troupe, puis s'arrêta un moment sur Weucha. — Le Maître de la vie a fait des chefs, des guerriers et des femmes, répondit-il en croyant ainsi embrasser tous les degrés de l'excellence humaine. — Et il a fait aussi des méchants parmi les Visages pâles. Tels sont ceux que mon frère voit là-bas. — Vont-ils à pied pour faire le mal? demanda le Teton; et en même temps la joie sauvage qui brillait dans ses yeux révélait suffisamment qu'il savait pourquoi ils étaient réduits à cette humiliante extrémité. — Leurs chevaux et leurs bœufs sont partis; mais ils ont conservé leur poudre, leur plomb et leurs couvertures. — Portent-ils leurs richesses dans leurs mains, comme de misérables Konzas? ou sont-ils braves, et laissent-ils ces choses à la garde des femmes, en hommes qui savent où trouver ce qu'ils ont perdu? — Mon frère voit ce point bleu à l'horizon de la Prairie; regardez, le soleil l'a touché pour la dernière fois aujourd'hui. — Mahtori n'est pas une taupe. — C'est un rocher, et sur son sommet sont les richesses des Longs-Couteaux.

Une expression de joie sauvage brilla sur le visage sombre du Teton, quand il entendit ces mots; il sembla un instant vouloir lire dans l'âme du vieillard. Puis il reporta ses regards sur la troupe d'Ismaël et compta les individus qui la composaient. — Il manque un guerrier, dit-il. — Mon frère voit-il les vautours? là est sa tombe. Mon frère a dû trouver du sang dans la Prairie? c'était le sang de l'homme blanc. — Assez! Mahtori est un chef sage. Placez vos femmes sur les chevaux des Dahcotahs; nous verrons, car nos yeux sont ouverts. Accoutumé au laconisme et à la promptitude des Indiens, le Trappeur communiqua immédiatement ce résultat à ses compagnons. Paul monta aussitôt à cheval, en prenant Hélène en croupe; Middleton mit un peu plus de temps à placer Inez sûrement et commodément. Pendant qu'il s'occupait de ce soin,

Mahtori s'approcha du cheval qu'il avait destiné à ce service; c'était le sien, et il manifesta l'intention de prendre lui-même sa place accoutumée. Le jeune officier saisit les rênes de l'animal : l'Indien et lui échangèrent des regards de colère et de fierté. — Nul autre que moi! dit sèchement Middleton en anglais. — Mahtori est un grand chef! répondit le sauvage, aucun d'eux ne comprenant l'autre. — Le Dahcotah arrivera trop tard, dit tout bas le vieillard à Mahtori. Voyez, les Longs-Couteaux ont pris l'alarme, et ne tarderont pas à courir eux-mêmes.

Mahtori abandonna aussitôt sa prétention, et s'élança sur un autre cheval, ordonnant en même temps à l'un de ses jeunes hommes de céder le sien au Trappeur. Chacun des guerriers démontés se mit en croupe derrière un de ses compagnons. Le docteur Battius monta sur Asinus; et malgré cette courte altercation, la troupe entière fut bientôt prête à partir. Mahtori donna le signal. Quelques-uns des guerriers les mieux montés prirent un peu les devants avec le chef, et firent une démonstration hostile, comme s'ils se fussent préparés à attaquer les étrangers. L'émigrant qui, de son côté, commençait à effectuer lentement sa retraite, arrêta aussitôt sa troupe, et fit volte-face. Mais au lieu d'affronter les carabines de l'ouest, les rusés sauvages se mirent à caracoler en vue des étrangers, en les tenant dans l'attente perpétuelle d'une attaque immédiate, jusqu'à ce qu'ils eussent décrit autour d'eux un demi-cercle. Alors parfaitement sûrs de leur objet, les Tetons poussèrent un grand cri et s'élancèrent vers le rocher en ligne aussi droite et avec autant de rapidité que la flèche.

—

CHAPITRE XXI.

Mahtori avait à peine laissé apercevoir le premier indice de son véritable projet: une décharge générale des hommes des frontières prouva qu'il avait été compris. Mais la rapidité de la fuite des Indiens rendit cette démonstration tout à fait inoffensive. Pour prouver combien il en faisait peu de cas, le chef dahcotah répondit à la détonnation par un hurlement, et brandissant sa carabine au-dessus de sa tête, il fit un circuit dans la plaine, mais le gros de la troupe avait continué sa course en ligne directe et les principaux guerriers, après cette manifestation de leur sauvage dédain, prirent place à l'arrière-garde avec une dextérité et un ensemble qui prouvaient que c'était encore là un stratagème. En effet, plusieurs décharges se succédèrent, jusqu'à ce qu'enfin l'émigrant furieux abandonnât toute idée de recourir à d'aussi faibles moyens. Alors, il commença une poursuite rapide, se bornant à tirer par intervalles un coup de fusil, afin de donner l'alarme à la garnison, qu'il avait prudemment laissée sous le commandement de la redoutable Esther. La course continua de cette manière pendant quelque temps, les cavaliers gagnant graduellement du terrain. Cependant le petit point bleuâtre s'agrandissait en se dessinant sur le fond du ciel comme une île qui s'élève du sein de la mer, et les sauvages poussaient de temps à autre un hurlement de triomphe. Mais déjà les vapeurs du soir s'accumulaient sur toute la lisière orientale de la Prairie, et avant que la troupe eût parcouru la moitié du chemin, les obscurs contours du rocher avaient disparu dans les brouillards. Mahtori, qui s'était replacé à l'avant-garde, guida néanmoins la marche avec la sûreté d'instinct d'un chien de race, ayant soin seulement de ralentir un peu le pas, car les chevaux étaient essoufflés. Ce fut alors que le vieillard s'approcha de Middleton et lui dit en Anglais: — Il va se passer une scène de pillage à laquelle je ne me soucie guère de prendre part. — Que voulez-vous? il serait dangereux de nous fier aux mécréants qui sont sur nos derrières. — Foin des mécréants, qu'ils soient blancs ou rouges! Regardez devant vous, mon garçon, comme si nous parlions de choses indifférentes, ou comme si nous vantions les chevaux des Sioux, car ces drôles aiment à entendre louer leurs chevaux, comme dans les Établissements une pauvre mère aime à écouter l'éloge de son enfant gâté. C'est bien, flattez l'animal, et passez la main sur les colifichets dont les Peaux rouges ont décoré sa crinière, l'œil fixé sur une chose, et l'esprit sur une autre. Écoutez! si les choses sont conduites avec jugement, nous pourrons quitter ces Tetons à la tombée de la nuit. — Bonne idée! s'écria Middleton qui avait gardé un souvenir pénible du regard d'admiration avec lequel Mahtori avait contemplé la beauté d'Inez, et du petit incident qui s'en était suivi. — Mon Dieu! mon Dieu! quelle faible créature est l'homme, quand les dons de la nature sont étouffés sous la science des livres et sous des mœurs efféminées! Une nouvelle exclamation comme celle-là révèlerait aux coquins que nous complotons contre eux, aussi promptement que si nous le leur disions à l'oreille en langue sioux. Oui, oui, je connais ces démons; ils ont l'air aussi insouciant que des faons folâtres, mais il n'en est pas un qui n'ait les yeux sur nos moindres mouvements : de la prudence donc, afin de déjouer leur astuce. Voilà qui est bien! flattez le cou de votre cheval; souriez comme si vous en faisiez l'éloge, et tenez l'oreille ouverte de mon côté pour entendre mes paroles. Ayez soin de ne pas trop fatiguer votre monture : quand vous entendrez hurler Hector, ce sera le signal; le premier hurlement sera pour se tenir prêt, le second pour se séparer de la troupe, et le troisième pour partir : suis-je compris? — Parfaitement, parfaitement! dit Middleton tremblant d'impatience de mettre ce plan à exécution, et pressant contre son cœur le petit bras enlacé à sa taille : Parfaitement; dépêchons-nous, dépêchons-nous. — Oui, l'animal a de bonnes jambes, continua le Trappeur en langue tetonne, comme s'il eût continué la conversation; en même temps il traversa la foule avec précaution jusqu'à ce qu'il se trouvât auprès de Paul, et il lui communiqua ses intentions en prenant les mêmes mesures de prudence.

L'intrépide chasseur d'abeilles reçut cette communication avec joie, déclarant qu'il était prêt à combattre toute la bande des sauvages si la chose devenait nécessaire. Quand le vieillard quitta ce second couple, il jeta les yeux autour de lui pour découvrir le naturaliste. Le docteur, non sans beaucoup de peine de sa part et de celle d'Asinus, avait conservé sa position au centre des Sioux, aussi longtemps qu'il y avait eu quelque raison de craindre le feu d'Ismaël. Quand le danger eut disparu, son courage se ranima pendant que celui de sa monture commençait à décroître. En raison de ce changement mutuel, l'âne et son cavalier se trouvaient alors à l'arrière-garde. Le Trappeur réussit à s'y rendre sans exciter les soupçons de ses astucieux compagnons. — Ami, commença le vieillard, vous conviendrait-il de passer une douzaine d'années parmi les sauvages avec la tête rasée, le visage peint, et peut-être une couple de femmes et cinq ou six enfants métis qui vous appelleraient leur père? — Impossible! s'écria le naturaliste; je suis peu disposé au mariage en général, et plus spécialement à tout mélange des variétés de l'espèce, mélange qui ne tend qu'à interrompre l'harmonie de la nature; en outre, c'est une puérile innovation dans l'ordre de toutes les nomenclatures. — Oui, oui, vous avez raison d'avoir de la répugnance pour un tel genre de vie; mais si les Sioux vous tiennent une fois dans leur village, c'est à cela qu'il faut vous attendre, aussi vrai que le soleil se lève et se couche à la volonté du Seigneur. — Me marier à une femme qui ne serait pas ornée des charmes de l'espèce! répondit le docteur; de quel crime suis-je coupable pour qu'un châtiment si rigoureux me soit infligé? Marier un homme contre l'impulsion de sa volonté, c'est faire violence à la nature humaine. — Maintenant que vous parlez de la nature, j'ai quelque espoir que le don de la raison n'a pas tout à fait quitté votre cervelle, répondit le vieillard, avec une légère expression de malice. Comment donc! ils trouveront en vous un sujet d'affections si remarquable qu'ils sont gens à vous marier à cinq ou six femmes. J'ai connu de mon temps des chefs favorisés qui avaient des épouses sans nombre. — Mais pourquoi méditeraient-ils contre moi cette vengeance? demanda le docteur dont les cheveux commençaient à se dresser sur sa tête; quel mal leur ai-je fait? C'est une manière de vous témoigner leur amitié; quand ils apprendront que vous êtes un grand médecin, ils vous adopteront dans la tribu, et quelque chef puissant vous donnera son nom, et peut-être sa fille, ou bien une ou deux des femmes qui ont longtemps vécu dans sa hutte, et dont les qualités lui sont connues par expérience. — Ah! que le grand régulateur de l'harmonie naturelle me protége! s'écria le docteur; je n'ai pas même d'affinité pour une épouse unique, à plus forte raison pour un duplicata et un triplicata. Sans nul doute, j'essaierai la fuite avant de consentir à une conjonction imposée par la violence. — Il y a de la raison dans vos paroles, mais pourquoi ne pas fuir dès à présent?

Le naturaliste jeta autour de lui un regard effrayé, comme s'il eût voulu mettre immédiatement à exécution son projet désespéré; mais les sombres figures qui l'entouraient de toutes parts lui parurent tout à coup triplées, et l'obscurité qui commençait à s'épaissir sur la Prairie lui parut une clarté pareille à celle du soleil en plein midi. — La fuite serait prématurée, répondit-il. Laissez-moi, vénérable venator, au conseil de mes propres pensées; et lorsque mes plans seront convenablement classés, je vous ferai part de ma résolution. — Résolution! répéta le vieillard en secouant la tête avec un certain mépris pendant qu'il lâchait les rênes à son cheval et le laissait se mêler aux coursiers des sauvages; résolution! c'est une chose dont on parle dans les Établissements, et qu'on sent sur les frontières... Mon frère connaît-il la bête que monte le Visage pâle? continua-t-il en s'adressant en langue sioux à un guerrier au visage sombre, et en faisant avec le bras un geste pour attirer son attention sur le naturaliste et le débonnaire Asinus.

Le Teton tourna un moment les yeux vers l'animal, mais dédaigna de manifester le moins du monde l'étonnement qu'il avait éprouvé, comme tous ses compagnons, en voyant pour la première fois un quadrupède aussi rare. Le Trappeur n'ignorait pas que, si alors les ânes et les mulets commençaient à être connus des tribus voisines du Mexique, il était rare qu'on en rencontrât à une grande distance au nord des eaux de la Platte. Il devina donc le muet étonnement caché sous les traits basanés du sauvage, et prit ses mesures en conséquence. — Mon frère croit-il que le cavalier est un guerrier des Visages pâles? demanda-t-il après un intervalle suffisant pour un examen complet du pacifique extérieur du naturaliste.

L'éclair de mépris qui sillonna les traits du Teton fut visible, même à l'obscure lueur des étoiles. — Un Dahcotah est-il stupide? répondit-il. — C'est une nation sage dont les yeux ne sont jamais

fermés; je m'étonne beaucoup qu'ils n'aient pas reconnu le grand magicien des Longs-Couteaux! — Wagh! s'écria l'Indien et l'étonnement éclata sur son visage sombre et rigide, comme un éclair illuminant les ténèbres de la nuit. — Le Dahcotah sait que ma langue n'est pas fourchue. Qu'il ouvre davantage les yeux; ne voit-il pas un très grand magicien?

La lumière n'était pas nécessaire pour remettre sous les yeux du sauvage tous les détails du costume et de l'équipage véritablement remarquable du docteur Battius. De même que le reste de la troupe, et conformément à la pratique universelle des Indiens, ce guerrier, sans compromettre sa gravité par la manifestation d'une curiosité puérile, avait cependant fait en sorte que pas un seul trait distinctif des étrangers ne pût échapper à sa vigilance. Il connaissait l'air, la taille, le costume et les traits, et jusqu'à la couleur des yeux et des cheveux de chacun des Longs-Couteaux dont il avait fait si singulièrement la rencontre; et il avait profondément examiné les causes qui avaient pu amener une pareille troupe au milieu de la solitude. Il avait déjà examiné la force physique de chaque individu, et dûment comparé ce dont ils étaient capables avec leurs intentions présumées. Ce ne pouvaient être des guerriers, car les Longs-Couteaux, de même que les Sioux, laissaient leurs femmes dans leur village quand ils entraient dans le sentier de la guerre. Les mêmes raisons s'opposaient à ce qu'il les prit pour des chasseurs ou même des marchands, caractères sous lesquels les blancs se montraient habituellement parmi les wigwams. Il avait entendu parler d'un grand conseil dans lequel les Longs-Couteaux (les Américains de l'Union), et les Visages blancs basanés (les Espagnols), avaient fumé ensemble, et où ces derniers avaient vendu aux premiers leurs incompréhensibles droits sur ces vastes régions, à travers lesquelles la nation des Dahcotahs avait erré librement pendant tant de siècles. Son esprit simple n'avait pu embrasser les raisons en vertu desquelles un peuple s'arrogeait ainsi une suprématie sur les possessions d'un autre; et l'on comprendra facilement que la communication du Trappeur l'avait prédisposé à croire que le grand magicien des Longs-Couteaux était venu avec le projet d'exercer, dans l'intérêt des droits mystérieux de son peuple, quelques-unes de ses pratiques secrètes. Mettant donc de côté toute réserve, pour ne laisser voir que le sentiment de son ignorance, il se tourna vers le vieillard, et étendant les bras, comme pour lui montrer combien il était à sa merci, il lui dit:

— Que mon père me regarde; je suis un sauvage des Prairies; mon corps est nu, mes mains vides, ma peau rouge. J'ai frappé les Paunies, les Konzas, les Omahaws, les Osages, et même les Longs-Couteaux. Je suis un homme parmi les guerriers, mais une femme parmi les magiciens. Que mon père parle : les oreilles du Teton sont ouvertes. Il écoute comme un daim qui croit entendre les pas du cougar. — Telles sont donc les sages et impénétrables voies de Celui qui seul peut distinguer le bien du mal! murmura en anglais le Trappeur. Aux uns il donne la ruse, et aux autres il accorde le don du courage! Il est triste de voir une noble créature comme celle-ci, qui a combattu dans plus d'une escarmouche sanglante, s'abaisser devant la superstition, comme un mendiant qui demande les os que vous jetteriez aux chiens. Le Seigneur me pardonnera de me jouer de l'ignorance de ce sauvage; car il sait que ce n'est pas pour insulter à son état ni pour me prévaloir du mien, mais afin de sauver des existences mortelles, de faire triompher l'opprimé, et de déjouer les diableries des méchants!... Teton, continua-t-il dans la langue de celui qui l'écoutait, je vous le demande, n'est-ce pas là un magicien merveilleux? Si les Dahcotahs sont sages, ils ne respireront pas l'air qu'il respire, ils ne toucheront pas ses vêtements. Ils savent que le mauvais Esprit aime ses propres enfants, et n'épargnera pas ceux qui leur font du mal.

Le vieillard exprima cette opinion d'une manière solennelle et sentencieuse, puis s'éloigna, comme s'il en eût assez dit. Le résultat justifia son attente. Le guerrier auquel il s'était adressé ne tarda pas à faire part de cette importante conversation au reste de l'arrière-garde, et bientôt le naturaliste fut l'objet de l'attention et du respect général. Le Trappeur, qui savait que les Indiens adoraient souvent le mauvais Esprit en vue de le fléchir, attendit l'effet de sa ruse avec la froideur d'un homme qui n'y était pas le moins du monde intéressé. Il ne fut pas longtemps sans voir ces sombres figures s'éloigner l'une après l'autre, fouetter leur cheval et aller au galop se réunir au centre de la troupe, si bien que Weucha seul resta auprès de lui et d'Obed Battius. La stupidité même de ce morose sauvage, qui continuait à regarder le prétendu sorcier avec une admiration hébétée, était le seul obstacle qui s'opposât encore au succès complet de la ruse du Trappeur. Connaissant parfaitement le caractère de cet Indien, le vieillard s'occupa immédiatement de s'en débarrasser à son tour. Poussant son cheval près de lui, il lui dit tout bas, et en appuyant sur ses paroles : — Weucha a-t-il bu aujourd'hui du lait des Longs-Couteaux? — Hugh! s'écria le sauvage, cette question ayant soudain rappelé du ciel en terre toutes ses obtuses pensées. — Le grand capitaine de mon peuple qui marche en tête de la colonne a une vache qui n'est jamais vide; et je sais qu'il ne tardera pas à dire : « Quelqu'un de mes frères rouges a-t-il soif? »

Ces paroles étaient à peine articulées que Weucha comme les autres accéléra le pas de sa bête, et se mêla au sombre groupe qui marchait à quelques verges en avant. Le Trappeur, qui savait combien l'esprit du sauvage est inconstant et léger, ne perdit pas un moment pour profiter de cet avantage. Il revint auprès d'Obed... — Voyez-vous cette étoile qui scintille comme qui dirait à quatre portées de fusil au-dessus de la Prairie, là-bas du côté du nord? — Oui; elle fait partie de la constellation de... — Foin de votre constellation! Voyez-vous l'étoile que je veux dire? Répondez en anglais du pays, Oui ou Non. — Oui. — Dès que j'aurai tourné le dos, lâchez la bride à votre âne et tâchez de perdre de vue les sauvages; alors prenez le Seigneur pour appui et cette étoile pour guide. Ne tournez ni à droite ni à gauche, mais profitez des minutes, car votre bête n'a pas l'allure rapide, et chaque pouce de la Prairie que vous gagnerez sera un jour ajouté à votre liberté ou à votre vie.

Sans attendre les questions du naturaliste, le vieillard piqua des deux, et ne tarda pas à se réunir au groupe qui marchait en tête. Alors Obed se trouva seul. Asinus obéit volontiers à l'impulsion que lui donna bientôt son maître; mais celui-ci était poussé par un mouvement de désespoir et non par une intelligence distincte des indications qu'il avait reçues; et en conséquence il permit bientôt à sa monture de ralentir le pas. Toutefois, comme les Tetons allaient au grand galop, il ne fallut qu'un moment, pour leur faire perdre entièrement de vue le naturaliste. Sans plan, sans projet, sans autre espoir que d'échapper à ses dangereux voisins, le docteur, après s'être assuré que le sac qui contenait le misérable débris de ses échantillons et de ses notes était encore à la croupe de sa selle, tourna la tête de son âne dans la direction de l'étoile signalée, et le frappant avec une sorte de furie, il réussit bientôt à transformer en un galop rapide l'allure du patient animal. A peine avait-il eu le temps de descendre dans un enfoncement et de gravir l'éminence suivante, qu'il entendit ou crut entendre la voix de vingt Tetons vociférer son nom en bon anglais. Cette illusion donna une impulsion nouvelle à son ardeur, et jamais professeur de la science des entrechats ne joua des jambes avec plus de dextérité que ne le fit le naturaliste en donnant du talon sur les côtes d'Asinus. Ce conflit dura sans interruption pendant quelques minutes, et, selon toute apparence, il se serait continué indéfiniment, si le caractère plein de douceur de l'animal n'eût fait place à une excitation extraordinaire. Prenant jusqu'à un certain point exemple sur la manière dont son maître témoignait son agitation, Asinus changea seulement la position de ses talons, de manière à les élever en l'air avec toute la vigueur de l'indignation, mesure qui décida sur-le-champ la controverse en sa faveur. Obed prit congé de son siége comme d'une position qui n'était plus tenable; et toutefois son corps continua de suivre l'impulsion première, pendant que l'âne, en conquérant paisible, prenait possession du champ de bataille, et commençait à brouter l'herbe desséchée, comme le fruit de sa victoire. Quand le docteur Battius se fut remis sur ses jambes et eut rallié ses facultés un peu en désarroi par suite de la manière précipitée dont il avait abandonné sa première position, il retourna en quête de ses échantillons et de son âne. Asinus se montra magnanime : l'entrevue fut amicale, et le naturaliste continua sa route avec un zèle très louable, mais d'un pas beaucoup plus modéré. Cependant le vieux Trappeur n'avait pas perdu de vue le mouvement dirigé par lui. Obed ne s'était pas trompé en supposant que son absence avait été remarquée, quoique son imagination eût pris certains cris sauvages pour les sons qui composaient son nom latinisé : voici simplement ce qui s'était passé. Les guerriers de l'arrière-garde n'avaient pas manqué d'informer toute la troupe du caractère mystérieux dont il avait plu au Trappeur de revêtir le confiant naturaliste. La même croyance au merveilleux qui, à la réception de cette nouvelle, avait fait avancer les derniers, ramena maintenant la tête vers la queue de la colonne. Le docteur n'y était plus, et les cris qu'il avait entendus n'étaient que la clameur sauvage qu'avaient poussée les Indiens dans la première explosion de leur farouche désappointement. Mais l'autorité de Mahtori vint promptement en aide à l'adresse du Trappeur pour faire taire cette effervescence dangereuse. L'ordre enfin rétabli, et le chef indien étant informé du motif pour lequel ses jeunes hommes avaient laissé échapper des manifestations imprudentes, le vieillard, qui avait pris place à côté de lui, vit avec inquiétude une expression de profonde défiance sur son visage basané. — Où est votre sorcier? demanda le chef en se tournant tout à coup vers le Trappeur, comme s'il eût voulu le rendre responsable de l'absence d'Obed. — Puis-je dire à mon frère le nombre des étoiles? Les voies d'un grand magicien ne sont pas comme les voies des autres hommes. — Ecoutez-moi, tête grise, et comptez mes paroles, continua l'autre du ton hautain du pouvoir absolu; les Dahcotahs n'ont pas choisi une femme pour leur chef; quand Mahtori sentira la puissance d'un grand magicien, il tremblera; jusque-là il regardera avec ses propres yeux sans emprunter ceux d'un Visage pâle. Si votre sorcier n'est pas avec ses amis demain matin, mes jeunes hommes le chercheront. Vos oreilles sont ouvertes : assez.

Le Trappeur ne fut pas fâché d'un aussi long délai; il avait déjà

soupçonné que le chef teton était un de ces esprits forts qui, dans toute société, brisent les liens de l'usage et de l'éducation ; et il vit alors clairement qu'il fallait, pour le tromper, un artifice différent de celui qui avait si bien réussi avec les autres. Toutefois l'apparition du rocher, avec sa masse escarpée, sortant pour ainsi dire des ténèbres, mit fin pour le moment à la conversation, et Mahtori donna toutes ses pensées à l'exécution de ses desseins sur le reste des propriétés de l'émigrant. Un murmure circula dans la troupe au moment où chaque guerrier aperçut le but désiré, après quoi l'oreille la plus exercée n'eût pu saisir d'autre bruit que le léger froissement des pieds contre les grandes herbes de la Prairie. Mais il n'était pas facile de tromper la vigilance d'Esther. Depuis longtemps elle écoutait avec inquiétude les sons suspects qui arrivaient à travers l'immense solitude jusqu'au rocher, et le cri soudain arraché aux Indiens avait été entendu par les sentinelles préposées à la garde de la citadelle. Les sauvages, qui avaient mis pied à terre à quelque distance, n'avaient pas encore eu le temps de s'approcher de la base de la colline, quand la voix de l'amazone s'éleva au milieu du silence général, et demanda intrépidement : — Qui est là-bas? répondez sur votre vie ; Sioux ou démons, je ne vous crains pas!

Il ne fut fait aucune réponse à ce défi, et chaque guerrier s'arrêta où il se trouvait, certain que son corps basané se confondait avec les ombres de la plaine. Ce fut en ce moment que le Trappeur résolut d'effectuer son évasion. Il avait été laissé avec le reste de ses amis sous la surveillance des hommes chargés de garder les chevaux, et comme les blancs étaient tous restés en selle, le moment lui parut favorable pour l'exécution de son projet. L'attention des gardiens était dirigée vers le rocher, et un épais nuage qui passa sur leurs têtes en cet instant obscurcit jusqu'à la faible lumière qui tombait des étoiles. Se penchant sur le cou de son cheval, le vieillard dit à voix basse : — Où est mon chien? où est-il?... Hector!... où es-tu, mon bon chien?

Le fidèle animal entendit les sons de cette voix connue, et répondit par un gémissement d'amitié qui menaça de s'élever jusqu'au diapason d'un hurlement. Le Trappeur se relevait après le succès de cette ruse, quand il sentit la main de Weucha lui serrer le cou pour étouffer sa voix en l'étranglant au besoin. Profitant de cette circonstance, et comme s'il eût fait un effort naturel pour respirer, il fit entendre un second murmure sourd, lequel provoqua une seconde explosion des gémissements de son chien alarmé. Weucha aussitôt abandonna le maître pour reporter sa vengeance sur l'animal ; mais Esther se fit de nouveau entendre, et tout fut suspendu pour écouter. — Oui, hurlez et déformez votre gosier tant que vous pourrez, monstres des ténèbres, dit-elle avec un rire méprisant ; je vous connais : attendez, vos méfaits vont être éclairés. Mettez le feu, Phœbe, mettez le feu ; votre père et nos garçons verront que leur présence est ici nécessaire pour recevoir leurs hôtes.

Comme elle parlait encore, une lumière, pareille à celle d'une blanche étoile, parut au point le plus élevé du roc ; elle fut suivie bientôt d'une langue de feu qui serpenta quelque temps dans les détours d'une énorme pile de broussailles, puis se déploya en une vaste nappe avec un mouvement oscillatoire, répandant une éclatante lueur sur tous les objets environnants. En même temps, du sommet du roc se firent entendre des éclats de rire moqueur auxquels se mêlaient des voix de tout âge. Le Trappeur regarda autour de lui pour reconnaître où étaient ses amis. Obéissant au signal, Middleton et Paul s'étaient retirés un peu à l'écart, et maintenant ils étaient prêts, selon toute apparence, à commencer leur fuite quand les cris d'Hector se feraient entendre pour la troisième fois. Ce fidèle animal avait échappé à la poursuite de Weucha et se trouvait de nouveau couché entre les pieds du cheval de son maître. Cependant le cercle de lumière s'étendait graduellement, et le vieillard, toujours guidé par la même prudence et par un coup d'œil aussi sûr, attendit patiemment un moment plus favorable. — C'est maintenant, Ismaël, murmurait-il tout bas, c'est maintenant, si tu as l'œil et la main aussi sûrs qu'autrefois, c'est maintenant qu'il faut tailler des croupières à ces Peaux rouges qui prétendent s'approprier tout ce que tu possèdes, jusqu'à ta femme et tes enfants! Maintenant, mon brave des frontières, il faut prouver ta race et montrer ta bravoure!

Un cri lointain s'entendit du côté par où s'approchait la troupe d'Ismaël, qui sans doute voulait annoncer à la garnison féminine que les secours n'étaient pas loin. Esther répondit à ce son agréable par un cri de sa voix cassée, et en même temps, dans la première explosion de sa joie, elle s'éleva de toute sa hauteur au-dessus du rocher de manière à être visible pour tous ceux qui étaient en bas. Non contente de cette exhibition périlleuse de sa personne, elle commençait déjà des gestes de triomphe, quand la sombre figure de Mahtori se projeta tout-à-coup sur le fond lumineux : il la saisit et lui attacha les bras sur les côtés. Trois autres guerriers parurent ensuite au sommet du rocher, semblables à des démons nus, errant au milieu des nuages. Bientôt les tisons du fanal volèrent en l'air, puis il se fit une obscurité profonde, comme dans cet instant redoutable où les derniers rayons du soleil sont éclipsés par l'interposition de la lune. Un hurlement de triomphe fut poussé par les sauvages à leur tour, accompagné plutôt que suivi d'un bruyant et long hurlement d'Hector. En un instant, le vieillard se trouva entre le cheval de Middleton et celui de Paul, la main étendue sur la bride de chacun d'eux, afin de réprimer l'ardeur des cavaliers. — Doucement, doucement! murmura-t-il ; leurs yeux sont maintenant merveilleusement fermés, comme si le Seigneur les avait frappés d'aveuglement ; mais leurs oreilles sont ouvertes. Doucement! doucement! pendant cinquante verges au moins, nous ne devons marcher qu'au pas.

Les cinq minutes d'incertitude qui suivirent parurent un siècle à tous, sauf le Trappeur. Leur vue s'habituant peu à peu à percer les ténèbres, ils redoutaient la moindre lueur comme si c'eût été l'éclat du jour. Cependant le vieillard laissa par degrés les chevaux presser le pas jusqu'au moment où on atteignit le fond de l'une des vallées : alors, riant à sa manière silencieuse, il lâcha les rênes et dit : — Maintenant nos bêtes peuvent jouer des jambes ; mais suivons la direction des grandes herbes pour amortir le son de nos pas.

Il est inutile de dire avec quel empressement ses ordres furent suivis. Au bout de quelques minutes, on gravit et traversa une éminence, après quoi on continua de fuir au grand galop, ayant toujours en vue l'étoile indiquée, comme la barque battue des flots vogue dans la direction du fanal qui annonce le port.

—

CHAPITRE XXII

Un silence profond régnait derrière les fugitifs aussi bien que dans les solitudes ouvertes devant eux. Le Trappeur lui-même appliqua toutes ses facultés exercées à saisir quelques signes qui pussent lui annoncer le commencement des hostilités entre la troupe de Mahtori et celle d'Ismaël ; mais avant qu'aucun indice de ce genre ne parvint jusqu'aux fugitifs, leurs coursiers les mirent hors de la portée du son. De temps à autre le vieillard marmottait de mécontentement, mais il ne manifestait son inquiétude qu'en pressant la marche de ses compagnons. Il avait montré du doigt en passant l'endroit où la famille de l'émigrant avait campé dans la nuit où nous l'avons présentée au lecteur ; mais à dater de ce moment, il garda un silence que ses compagnons considérèrent comme de mauvais augure, car ils connaissaient assez son caractère pour être convaincus qu'il fallait des circonstances bien critiques pour troubler la tranquillité d'âme ordinaire au vieillard. — N'avons-nous pas fait assez de chemin? demanda Middleton au bout de quelques heures, dans la crainte où il était qu'Inez et Hélène ne pussent résister à tant de fatigue ; nous avons été grand train, et nous avons traversé une vaste étendue de plaines ; il est temps de chercher un lieu de repos. — Il faudra le chercher dans le ciel, si vous vous sentez incapable de soutenir une plus longue marche, murmura le vieux Trappeur ; si les Tetons et Ismaël en étaient venus aux coups, comme ils le devaient naturellement, nous aurions le temps de regarder autour de nous, et de calculer non-seulement les chances, mais les commodités du voyage ; mais au point où nous en sommes, je déclare que ce serait nous exposer à une mort certaine ou à une captivité sans fin que de nous livrer au repos avant que nos têtes soient pleinement à l'abri dans quelque retraite assurée. — Je ne sais, répondit l'impatient jeune homme, plus préoccupé des souffrances de la fragile créature qu'il soutenait que de l'expérience de son compagnon ; je ne sais s'il en est ainsi. Nous avons déjà fait plusieurs lieues, et je ne vois pas grande apparence de danger... Si vous craignez pour vous, mon bon ami, croyez-moi, vous avez tort... — Votre grand-père, s'il vivait, et s'il était ici, interrompit le vieillard en appuyant avec force un doigt sur le bras de Middleton, votre grand-père m'eût épargné ces paroles. Il avait quelques raisons de croire qu'au printemps de mon âge, quand mon regard était plus perçant que celui du faucon, et mes membres aussi agiles que les jambes du chevreuil, je ne tenais pas trop avidement et trop passionnément à la vie ; comment donc éprouverais-je maintenant un attachement puéril pour une chose que je sais être vaine et accompagnée de chagrins et de souffrances? Que les Tetons disposent de moi comme ils voudront, un trappeur misérable et usé ne sera pas celui qui fera entendre le plus haut ses plaintes ou ses prières. — Pardonnez-moi, mon digne, mon inestimable ami, s'écria le repentant jeune homme en serrant chaleureusement la main que le vieux chasseur s'apprêtait à retirer ; je ne savais ce que je disais..... ou plutôt je pensais seulement aux êtres dont nous devons considérer avant tout la faiblesse. — Il suffit! c'est la nature et la justice. Votre grand-père en eût fait autant. Hélas! combien de saisons chaudes et froides, humides ou sèches, ont passé sur ma pauvre tête depuis le temps où, combattant les Hurons rouges des lacs, nous nous dirigions vers les montagnes escarpées du Vieil-York! Ah! plus d'un noble élan est depuis ce temps-là tombé sous ma carabine, et plus d'un voleur de Mingo aussi! Dites-moi, mon enfant, le général, car je sais que le major est devenu général, vous a-t-il jamais parlé de ce daim que nous prîmes la nuit où les éclaireurs de la tribu maudite nous contraignirent de chercher

un abri dans les cavernes de l'île? vous a-t-il parlé de l'excellent repas que nous y fîmes en toute sécurité? — Je lui ai souvent entendu raconter les plus petits détails de la nuit dont vous parlez; mais...— Et le chanteur et son gosier toujours en mouvement; et ses cris dans la mêlée? continua le vieillard en riant de bon cœur, et tout joyeux de la vivacité qu'avaient encore conservée ses souvenirs. — Tout.... tout... Il n'omettait rien, pas même l'incident le plus léger. — Et vous a-t-il aussi parlé du coquin caché derrière un tronc d'arbre... et du pauvre diable entraîné dans la cataracte... ou de ce malheureux suspendu aux branches de l'arbre? — De chacun et de tous, sans rien oublier de ce qui les concernait. Je dois croire... — Oui, j'ai habité les forêts et le désert pendant soixante-dix ans, et si quelqu'un peut prétendre connaître le monde ou avoir vu des scènes effrayantes, c'est moi! mais jamais avant ni depuis, je n'ai vu un être humain dans un état aussi désespéré; et pourtant il dédaignait de crier! c'est un de leurs dons à eux, et il le manifesta noblement! — Dites donc, vieux Trappeur, interrompit Paul qui, satisfait de sentir sa taille enlacée par l'un des jolis bras d'Hélène, avait jusque-là gardé un silence inaccoutumé; mes yeux sont aussi bons et aussi délicats pendant le jour que ceux d'un colibri, mais ils ne valent pas grand'chose à la clarté des étoiles. Est-ce un buffle malade que je vois se traîner là-bas dans l'enfoncement, ou serait-ce un des chevaux égarés des sauvages?

Toute la troupe s'arrêta pour examiner l'objet que montrait Paul. Pendant la plus grande partie de leur route, les fugitifs avaient cheminé dans de petites vallées, afin de chercher l'ombre; mais, en ce moment, ils venaient de gravir une éminence, et se préparaient à descendre dans le pli de terrain où l'on apercevait alors cet animal inconnu. — Descendons, dit Middleton; que ce soit un animal ou un homme, nous sommes trop forts pour avoir rien à craindre. — Ma foi! si la chose n'était pas impossible, je dirais que c'est notre chercheur de reptiles et d'insectes. — Pourquoi impossible? Ne lui avez-vous pas recommandé de prendre cette direction afin de nous rejoindre? — Oui, mais je ne lui ai pas dit de faire dépasser à un âne la vitesse d'un cheval... Pourtant vous avez raison... Oui, vous avez raison, aussi vrai que la chose est un miracle. Mon Dieu! ce que c'est que la peur! Eh bien! l'ami, vous n'avez pas dû vous amuser en route, pour être venu si loin en aussi peu de temps. La rapidité de votre âne m'étonne! — Asinus est rendu, répondit le naturaliste d'un ton douloureux. L'animal, certes, n'a pas été oisif; mais il refuse d'aller plus loin, et toutes mes admonitions sont inutiles à cet égard. J'espère qu'il n'y a pas de crainte immédiate des sauvages.—Je ne puis l'affirmer; les choses ne se sont point passées naturellement entre l'émigrant et les Sioux, et je ne réponds encore de la sécurité d'aucune chevelure parmi nous.... Mais votre bête est éreintée: vous l'avez fatiguée au-delà de ses dons naturels. Il faut mettre de la discrétion en toute chose, lors même qu'on galope pour sauver sa vie. — Vous m'aviez indiqué l'étoile, et j'ai cru devoir mettre la plus grande diligence à suivre cette direction.— Comptiez-vous donc arriver jusqu'à cette étoile en faisant une telle hâte? Allez, allez; vous parlez hardiment des créatures du Seigneur, mais je vois que vous n'êtes qu'un enfant en ce qui concerne leurs dons et leurs instincts. En quelle position vous trouveriez-vous maintenant, s'il y avait nécessité pour nous de jouer des jambes longtemps et vite? — La faute en est dans la conformation du quadrupède, dit Obed dont le caractère pacifique commençait à se révolter. Si les deux jambes de devant avaient été remplacées par deux leviers rotatoires, une moitié de la fatigue eût pu être épargnée; *ergo*.... — Allez donc avec vos grattoirs et vos ergots! un âne est un âne, et celui qui le nie en est un également. Maintenant, capitaine, il s'agit de choisir entre deux maux: ou nous devons abandonner cet homme, qui a été trop longtemps avec nous dans la bonne comme dans la mauvaise fortune pour être ainsi rejeté; ou il nous faut chercher un abri afin que son âne se repose. — Vénérable venator! s'écria Obed alarmé, je vous conjure par toutes les sympathies secrètes de notre commune nature, par ces liens cachés... — Ah! ah! la crainte lui a rendu un peu de bon sens. Il n'est pas véritablement dans la nature d'abandonner un frère malheureux; et Dieu sait que je n'ai jamais fait une chose aussi honteuse. Vous avez raison, l'ami, vous avez raison, il faut nous cacher tous et cela promptement. Mais que ferons-nous de l'âne? Ami docteur, tenez-vous beaucoup à la vie de la créature? — C'est un ancien et fidèle serviteur, et je souffrirais de lui voir faire le moindre mal. Liez-lui les jambes de derrière et laissez-le reposer sur ce lit d'herbage; je réponds que demain on le retrouvera où on l'aura laissé. — Et les Sioux? que deviendra l'animal si quelqu'un des mécréants rouges aperçoit ses longues oreilles s'élevant au-dessus de l'herbe comme deux tiges de molène? s'écria le chasseur d'abeilles; ils vous le larderaient d'autant de flèches qu'il y a d'épingles sur la pelote d'une femme, et croiraient alors avoir tué le père de la race des lapins. Mais je donne ma parole qu'à la première bouchée ils reconnaîtraient leur erreur.

Middleton, qui commençait à s'impatienter de la longueur de la discussion, crut devoir intervenir; et comme on avait beaucoup de déférence pour son grade, il réussit promptement à effectuer une sorte de compromis. L'humble Asinus, trop doux et trop fatigué pour opposer aucune résistance, fut bientôt garrotté et déposé par un lit de gazon. Le vieillard s'éleva fortement contre cet arrangement, et donna plus d'une fois à entendre que le couteau était un moyen plus sûr que les entraves; mais les supplications d'Obed, aidées peut-être d'une secrète répugnance du Trappeur, parvinrent à sauver la vie de l'animal. Lorsqu'on eût pris ces mesures à l'égard d'Asinus, on s'occupa de chercher un lieu où l'on pût prendre aussi quelques heures de repos. D'après les calculs du Trappeur, les fugitifs avaient fait vingt milles; la constitution délicate d'Inez commençait à plier sous la fatigue excessive; Hélène, qui, bien que plus forte, n'en était pas moins femme, se ressentait aussi de cet effort extraordinaire. Middleton lui-même n'était pas fâché de se reposer, et l'intrépide et vigoureux Paul n'hésita pas à confesser qu'un peu de repos ne lui ferait pas de mal. Le vieillard seul semblait indifférent aux exigences habituelles de la nature. Si près de se dissoudre, ce corps amaigri, desséché, dépouillé se tenait encore debout comme un chêne battu de la tempête, mais inébranlable et changé pour ainsi dire en roc. Il s'agissait avant tout de trouver un lieu de repos, et le Trappeur s'en occupa immédiatement avec toute l'énergie de la jeunesse, tempérée par le calme et l'expérience de son grand âge. On suivit le bas-fond où le docteur avait été rencontré et où l'on venait de laisser l'âne, jusqu'à un endroit de la prairie où les ondulations du terrain s'affaissaient dans une vaste plaine, également gazonnée. — Ah! voici ce qu'il nous faut, dit le vieillard quand on arriva au bord de cet océan desséché d'herbages; je connais cet endroit, et il m'est souvent arrivé de me blottir dans ses cavités secrètes durant des jours entiers, pendant que les sauvages chassaient le buffle en rase campagne. Entrons-y avec beaucoup de précautions et sans laisser aucune trace.

Prenant lui-même les devants, il choisit un endroit où l'herbe haute et rude se tenait en ligne verticale, semblable à une masse de roseaux. C'est là qu'il entra; les autres les suivirent un à un, et il recommanda de marcher, autant que possible, sur l'empreinte de ses pieds. Quand ils eurent fait quelques centaines de pas parmi ces flots de verdure, il donna ses instructions à Paul et à Middleton, qui continuèrent d'avancer en droite ligne, pendant que lui-même mit pied à terre et rebroussa chemin jusqu'à la lisière du champ. Là il employa un certain temps à relever l'herbe foulée et à effacer, autant que cela se pouvait, tout vestige du passage de la caravane. Cependant le reste de la troupe continuait sa marche, non sans fatigue, et conséquemment d'un pas très modéré, jusqu'à environ un mille. Là, les fugitifs trouvèrent un lieu convenable, et, mettant pied à terre, ils commencèrent à tout disposer pour passer le reste de la nuit. En ce moment le Trappeur les avait rejoints et avait repris la direction de leurs mouvements. L'herbe fut bientôt arrachée de manière à laisser libre un espace suffisant; on fit à l'écart, pour Inez et Hélène, un lit dont la commodité et le moelleux n'avaient rien à envier au duvet. Les dames fatiguées, après avoir pris quelques rafraîchissements fournis par le havresac du vieillard, se mirent en devoir de reposer. Middleton et Paul ne tardèrent pas à suivre l'exemple de leurs fiancées, laissant le Trappeur et le naturaliste assis devant un morceau savoureux de bison qu'on avait fait cuire à une halte précédente, et qui, comme d'habitude, fut mangé froid. Un reste de la sensation qui avait si longtemps dominé dans l'esprit d'Obed bannit quelque temps le sommeil de ses yeux; et quant au vieillard, l'habitude et la nécessité semblaient avoir tellement asservi ses besoins à sa volonté, qu'ils se modifiaient selon les circonstances. De même que son compagnon, il resta éveillé. — Si les enfants du bien-être et de la sécurité connaissaient les fatigues et les dangers auxquels s'exposent pour eux les hommes consacrés à l'étude de la nature, dit Obed après un moment de silence, des colonnes d'argent et des statues de bronze seraient les monuments éternels élevés à leur gloire. — Je n'en sais trop rien, répliqua son compagnon; l'argent est loin d'être commun, du moins dans le désert, et vos idoles de bronze sont prohibées par les commandements du Seigneur. — Telle était effectivement l'opinion du grand législateur des Juifs; mais les Égyptiens, les Chaldéens, les Grecs et les Romains, manifestaient leur gratitude par ces types majestueux; et en effet, plusieurs des maîtres illustres de l'antiquité ont, à l'aide de la science et du talent, surpassé même les œuvres de la nature, et déployé dans la forme humaine une perfection qu'il est difficile de trouver dans les spécimens vivants les plus rares de l'espèce, *genus homo*. — Vos idoles peuvent-elles marcher ou parler, ou ont-elles le don glorieux de la raison? Bien que me souciant peu du bruit et du bavardage des Établissements, il m'est arrivé néanmoins d'aller dans les villes pour échanger des fourrures contre du plomb et de la poudre, et j'ai vu souvent vos poupées de cire avec leurs habits de clinquant et leurs yeux de verre. — Des poupées de cire! interrompit Obed; c'est une profanation, au point de vue de l'art, que de comparer les misérables œuvres des marchands de cire aux purs modèles de l'antiquité. — C'est une profanation aux yeux du Seigneur de comparer les imitations de sa créature aux œuvres de sa main. — Vénérable venator, discutons clairement et amicalement. Vous parlez des puérils essais de l'ignorance, tandis que ma mémoire se reporte sur ces pré-

cieux joyaux que ma bonne fortune m'a permis autrefois de contempler au milieu des glorieux trésors de l'Ancien Monde. — L'Ancien Monde! répondit le Trappeur, c'est le mot de ralliement de tous ces mécréants affamés qui sont venus sur cette terre bienheureuse depuis les jours de mon enfance! ils vous parlent de l'Ancien Monde comme si le Seigneur n'avait pas eu le pouvoir et la volonté de créer l'univers en un jour; comme s'il n'avait pas réparti ses dons d'une main égale, quoiqu'ils n'aient pas été reçus partout avec le même esprit ni employés avec la même sagesse! S'ils disaient un monde usé, un monde égaré, sacrilége, ils pourraient ne pas être si loin de la vérité.

Le docteur Battius, aussi embarrassé de conserver ses positions contre les attaques irrégulières de son antagoniste, qu'il lui eût été difficile de résister au croc-en-jambe d'un lutteur de l'Ouest, profita de la voie nouvelle ouverte par le Trappeur pour changer le terrain de la discussion. — Par Ancien et Nouveau Monde, mon excellent associé, dit-il, il ne faut pas entendre que les collines, les vallées, les rochers et les rivières de notre hémisphère ne soient pas, physiquement parlant, d'une date aussi ancienne que le terrain où l'on trouve les briques de Babylone; cela signifie seulement que l'existence morale de chaque continent ne marche pas avec sa formation physique..... — Hein! dit le vieillard en regardant le philosophe en face comme pour l'interroger. — C'est-à-dire que l'existence morale de ces terres-ci ne remonte pas à une époque aussi reculée que celle des autres pays de la chrétienté. — Tant mieux, tant mieux! Je ne suis pas grand admirateur de votre vieille morale, comme vous l'appelez; car j'ai toujours trouvé, en vivant pour ainsi dire au cœur même de la nature, j'ai trouvé, dis-je, que votre vieille morale n'est pas des meilleures. Les hommes tordent et retordent les lois du Seigneur au gré de leur perversité. — En vérité, vénérable chasseur, vous ne me comprenez point encore. Par morale je n'entends pas la signification limitée et littérale du mot, telle qu'elle se trouve exprimée dans le substantif Moralité, mais j'entends les pratiques des hommes, en tant que relatives à leurs relations journalières, à leurs institutions et à leurs lois. — Et c'est ce que j'appelle une licence impie et un gaspillage effronté, interrompit son inflexible adversaire. — Soit! répondit le docteur, abandonnant son explication en désespoir de cause. Peut-être ai-je poussé les concessions trop loin, reprit-il immédiatement, croyant voir encore briller une lueur d'argumentation à travers le nouvel interstice du discours. Peut-être ai-je trop concédé en disant que cet hémisphère est littéralement aussi vieux dans sa formation que celui qui embrasse les vénérables contrées de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique. — Il est facile de dire qu'un aune n'est pas aussi élevé qu'un pin, mais il serait difficile de le prouver. Pouvez-vous appuyer de quelques raisons une croyance aussi étrange? — Les raisons sont nombreuses et puissantes, répondit le docteur charmé de la voie qui lui était ouverte. Voyez les plaines de l'Egypte et de l'Arabie; leurs déserts de sable sont pleins des monuments de leur antiquité, sans compter que nous avons des documents écrits de leur gloire, double preuve de leur ancienne grandeur, maintenant que ces lieux sont dépouillés de leur fertilité. Au contraire, c'est en vain que sur ce continent nous cherchons des témoignages semblables, qui attestent que l'homme y soit parvenu en aucun temps à l'apogée de la civilisation; et il nous est impossible aussi d'apercevoir comment il aurait effectué sa marche rétrograde jusqu'à sa condition actuelle, qui serait une seconde enfance. — Et que voyez-vous dans tout cela? répondit le Trappeur qui, bien qu'un peu dérouté par le langage scientifique, avait pourtant saisi le fil des idées. — J'y vois la démonstration de mon théorème, à savoir, que la nature n'a pas créé une si vaste région pour qu'elle restât pendant tant de siècles une solitude inhabitée. C'est là seulement le point de vue moral du sujet; quant à la partie exacte et géologique... — Votre morale est suffisamment exacte pour moi, répondit le grave vieillard, car je crois y voir l'orgueil même de la folie. Je suis très peu versé dans les fables de ce que vous appelez l'Ancien Monde, attendu que mon temps s'est principalement passé à regarder la nature en face, et à raisonner sur ce que j'ai vu plutôt que sur ce que j'ai appris en fait de tradition. Mais je n'ai jamais fermé mes oreilles aux paroles du Saint Livre, et j'ai passé bien des soirées d'hiver dans les wigwams des Delawares à écouter les bons moraves expliquant l'histoire et les doctrines des anciens temps à la nation des Lénapes. Comme cette sagesse était douce à entendre après une chasse fatigante! Elle me plaisait infiniment, et souvent j'ai discuté ces matières avec le Grand Serpent des Delawares dans nos moments paisibles, quand nous étions en campagne, soit à suivre la piste d'une troupe de guerriers mingos, soit à épier un daim d'York. Je me souviens d'avoir entendu dire qu'autrefois la Terre Sainte, fertile comme les vallées du Meschacebé, produisait en abondance les grains et les fruits, mais que le Jugement l'a frappée depuis, et qu'elle n'est aujourd'hui remarquable que par sa stérilité. — C'est vrai; mais l'Égypte... et même une grande partie de l'Afrique fournissent des preuves encore plus frappantes de cet épuisement de la nature.

— Dites-moi, interrompit le vieillard, est-il vrai que sur cette terre des Pharaons s'élèvent encore des constructions comparables par leurs dimensions aux collines de la terre? — Aussi vrai que ce principe: la nature ne refuse jamais des incisives aux animaux mammifères *genus*... — C'est merveilleux! et cela prouve combien il est grand, lui, le Seigneur, puisque ses misérables créatures peuvent accomplir de tels prodiges. Il a fallu bien des hommes pour achever de tels édifices, et des hommes doués tout à la fois de force et de talent! Cette terre possède-t-elle encore abondamment une telle race? — Loin de là; la plus grande partie du pays est déserte, et la totalité le serait sans un grand fleuve. — Oui, les fleuves sont un don précieux pour ceux qui cultivent la terre, comme on peut le voir quand on fait un long voyage entre les Montagnes Rocheuses et le Meschacebé. Mais, vous autres gens de l'école, comment expliquez-vous ces changements sur la surface de la terre et cette décadence des nations? — Il faut l'attribuer à des causes morales qui... — Vous avez raison, c'est leur prétendue morale, c'est leur perversité, leur orgueil, et surtout leur gaspillage qui est cause de tout. Maintenant écoutez ce que l'expérience a fait comprendre à un vieillard. J'ai vécu longtemps, comme le témoignent mes cheveux blancs et ces mains ridées, lors même que ma parole n'aurait pas la sagesse de mon âge; et j'ai vu beaucoup d'exemples de la folie de l'homme, car sa nature est la même, qu'il soit né dans le désert ou dans les villes. Il a toujours semblé à mon faible jugement que ses facultés ne sont pas égales à ses désirs. Il essaierait de monter dans les cieux avec tout le cortége de ses infirmités, s'il savait comment s'y prendre: c'est ce que doivent avouer tous ceux qui ont été témoins de ses pénibles efforts sur la terre. Si son pouvoir n'est pas égal à sa volonté, c'est parce que la sagesse du Seigneur a mis des limites à ses œuvres perverses. — Il n'est pas trop certain que cette théorie de la dépravation de l'espèce soit bien appuyée sur des faits; mais si l'application de la science pouvait se faire de bonne foi et simultanément sur l'espèce tout entière, l'éducation pourrait déraciner le principe mauvais. — Allez donc, avec votre éducation! Il fut un temps où je croyais qu'il serait possible de me faire un compagnon d'une bête sauvage. Nombreux sont les oursins, et nombreux les faons tachetés que j'ai élevés de ces vieilles mains, au point que je m'imaginais quelquefois leur avoir communiqué la raison... Mais qu'en résultait-il? l'ours mordait, le daim se sauvait, en dépit de ma coupable espérance de changer un instinct donné par le Seigneur lui-même. Or, si l'homme est tellement aveuglé par sa folie qu'il va de siècle en siècle faisant du mal principalement à lui-même, il y a toute raison de croire qu'il agissait sur ce continent aussi bien que dans les pays que vous appelez anciens. Jetez les yeux autour de vous, ami; où sont les multitudes qui peuplèrent autrefois ces prairies? où sont les rois et les palais, les richesses et la puissance de ce désert? — Où sont les monuments qui pourraient prouver la vérité d'une théorie si vague? — Je ne sais pas ce que vous entendez par monuments. — Les ouvrages de l'homme! les gloires de Thèbes et de Balbec... les colonnes, les catacombes, et les pyramides debout au milieu des sables de l'Orient, comme des débris de naufrage sur une côte hérissée de rochers, afin d'attester les orages des siècles. — Ces amas de pierres ne sont plus; le temps a trop duré pour eux: car enfin le temps a été fait par le Seigneur, et eux ils étaient l'ouvrage de l'homme. Ce terrain couvert de roseaux et de gazon, sur lequel nous sommes maintenant assis, fut peut-être autrefois le jardin de quelque puissant monarque. C'est le destin de toute chose de mûrir et puis de décliner: l'arbre fleurit et porte son fruit qui tombe; pourri, il se dessèche, et il n'en reste pas même la semence! Allez, comptez les cercles du chêne et du sycomore, ils sont disposés de telle sorte que l'œil se perd à compter leur nombre; et cependant il s'opère un changement total de saisons pendant que la tige s'entoure de l'une de ces petites lignes, comme le buffle change de peau et le cerf de bois. Eh bien! qu'en résulte-t-il? l'arbre majestueux occupe sa place dans la forêt, infiniment plus haut, plus grandiose, plus magnifique et plus difficile à imiter qu'aucune de vos pitoyables colonnes; et il reste debout pendant mille ans jusqu'à ce que le Seigneur lui ait donné toute sa part de la vie. Alors viennent les vents que vous ne pouvez voir, pour fendre son écorce, et les eaux du ciel pour amollir ses pores, et la pourriture, que tous peuvent sentir et que nul ne peut comprendre, pour abaisser son orgueil et l'étendre à terre. A dater de ce moment sa beauté commence à dépérir. Il gît encore pendant cent ans, tronc informe qui tombe en poussière, puis ce n'est plus qu'un tertre de mousse ou de gazon, triste image de la sépulture humaine! C'était là un monument naturel, image d'un pouvoir dont on ne retrouve pas l'empreinte dans vos pierres sculptées. Comme si cela ne suffisait pas pour convaincre l'homme de son ignorance, et pour ajouter encore à sa confusion, un pin sort des racines du chêne, de même que ces solitudes s'étendent aux lieux où un jardin royal exista peut-être jadis. Ne me parlez pas de votre Ancien Monde! c'est un acte sacrilége que d'assigner de cette manière des limites et des époques aux œuvres du Tout-Puissant. — Ami Chasseur ou Trappeur, vos déductions, si le monde les adoptait, auraient pour résultat de circonscrire étrangement les efforts de la raison et de limiter le domaine de la science. — Tant mieux, tant mieux! car j'ai toujours remarqué que l'homme qui veut tout savoir n'est jamais content: pourquoi n'avons-nous pas

les ailes du pigeon, les yeux de l'aigle et les jambes de l'élan, si l'homme doit être à la hauteur de tous ses désirs? — Il y a certaines défectuosités physiques, vénérable Trappeur, qui m'ont toujours paru susceptibles de grandes et d'heureuses altérations. Par exemple, dans mon nouvel ordre des... — Oh! quel est l'ordre qui sortirait de misérables mains comme les vôtres! Le seul contact d'un pareil doigt pourrait donc enlever au singe sa grimaçante difformité! Allez, allez, il n'est pas besoin de la folie humaine pour remplir les grands desseins de Dieu; il n'y pas de stature, pas de beauté, pas de proportions dont l'homme puisse se parer, qui ne lui aient été primitivement données. — C'est aborder une autre question importante et très controversée, s'écria le docteur qui profitait de toutes les idées de détail que l'ardent et quelque peu dogmatique vieillard laissait exposées à son étreinte intellectuelle, avec le vain espoir d'amener une discussion logique, dans laquelle il ferait jouer sa batterie de syllogismes pour anéantir les retranchements simples et sans art de son antagoniste.

Mais il n'est pas nécessaire que nous suivions leur entretien dans toutes ses phases. Le vieillard évitait le coup dont son adversaire cherchait à l'accabler, comme un soldat armé à la légère échappe aux efforts d'un guerrier pesamment armé, tout en le harcelant continuellement; et une heure se passa sans amener à une conclusion satisfaisante aucune des nombreuses thèses qu'ils effleurèrent successivement. Toutefois les arguments agirent sur le système nerveux du docteur comme autant de soporifiques; et au moment où son vieux compagnon prit le parti d'appuyer la tête sur son havre-sac, Obed, grandement rafraîchi par sa récente joûte intellectuelle, fut en état de se livrer au sommeil, sans craindre de revoir dans ses rêves les guerriers tetons et leur sanglant tomahawk.

—

CHAPITRE XXIII.

Les fugitifs dormirent quelques heures. Le Trappeur fut le premier à secouer l'influence du sommeil, comme il avait été le dernier à en rechercher les douceurs. Se levant au moment même où la lumière grisâtre du jour commençait à éclairer l'orient de la plaine, il appela ses compagnons et leur fit sentir la nécessité de se remettre en marche. Pendant que Middleton s'occupait de disposer tout ce qu'il fallait aux deux jeunes femmes pour une route longue et pénible, le vieillard et Paul préparaient des aliments. Ces divers arrangements ne furent pas compliqués, et bientôt le petit groupe prit place à un repas qui, bien que dénué du luxe recherché auquel la fiancée de Middleton avait été accoutumée, avait pourtant une valeur substantielle. — Quand nous arriverons plus bas dans les territoires de chasse des Paunies, dit le Trappeur en plaçant devant Inez une tranche délicate de venaison sur une petite assiette de corne, fort proprement faite pour son usage particulier, nous trouverons le buffle plus gras et plus succulent, les daims plus abondants, et tous les dons du Seigneur en quantité suffisante pour satisfaire nos besoins; peut-être même pourrons-nous trouver un castor, et sa queue nous offrira un morceau délicat. — Quel chemin vous proposez-vous de suivre quand nous aurons une fois dépisté ces limiers? demanda Middleton. — S'il m'est permis de donner mon avis, s'écria Paul, il serait sage de gagner un cours d'eau et de nous laisser aller à la dérive aussitôt que possible. Montrez-moi un bois de cotonniers, et dans l'espace d'un jour et d'une nuit je vous ferai un canot qui nous portera tous, l'âne excepté. Hélène est une fille alerte, mais en fait d'équitation elle n'est point de première force, et il serait infiniment plus confortable de faire en bateau six ou huit cents milles que d'arpenter les Prairies comme des élans: en outre, l'eau ne laisse point de traces. — Je n'en jurerais pas, répondit le Trappeur; j'ai souvent pensé que les yeux d'un homme rouge découvriraient une piste dans l'air. — Voyez, Middleton, s'écria Inez avec une explosion soudaine de plaisir, qui lui fit pour un instant oublier sa situation, comme ce ciel est beau! sans doute il nous promet des temps plus heureux. — Il est magnifique; cette bande d'un rouge vif a quelque chose d'admirable et de céleste, et voici un cramoisi plus brillant encore; j'ai vu rarement le lever du soleil aussi beau. — Le lever du soleil! répéta lentement le vieillard; en même temps il redressa la tête d'un air inquiet et réfléchi, les yeux fixés sur les teintes changeantes qui couvraient la voûte des cieux. Le lever du soleil! je n'aime pas de pareils levers du soleil. Ah! malheureux! les scélérats nous ont enlacés de leur vengeance; la Prairie est en feu. — Que le Dieu du ciel nous protége! s'écria Middleton en pressant Inez sur son cœur dans l'impression subite de l'imminence du danger; il n'y a pas de temps à perdre, vieillard; chaque instant est un jour; fuyons. — Fuir! où donc? demanda le Trappeur avec calme et dignité en faisant signe de s'arrêter. Dans ce désert d'herbes et de roseaux, nous sommes comme un vaisseau sans boussole sur les grands lacs: un seul pas dans une mauvaise direction peut causer notre perte à tous. Jeune officier, il est rare que le danger soit assez pressant pour que la raison n'ait pas le temps de faire son œuvre; c'est pourquoi attendons ses inspirations. — Pour ma part, dit Paul Hover en jetant les yeux autour de lui avec une expression d'inquiétude non équivoque, j'avoue que si cette couche d'herbes sèches venait à s'enflammer, une abeille serait obligée d'élever son vol un peu haut pour ne point roussir ses ailes. En conséquence, vieux Trappeur, je pense comme le capitaine, et je dis: A cheval, et fuyons! — Vous avez tort... vous avez tort... l'homme n'est pas une brute, il ne doit pas se contenter de son instinct; ce n'est pas à humer les émanations de l'air ou à saisir les sons que doit se borner sa science; il faut qu'il voie, qu'il raisonne et qu'il se détermine. Suivez-moi un peu à gauche, sur cette élévation; de là nous pourrons faire notre reconnaissance.

Le vieillard fit avec la main un signe d'autorité, et sans plus de paroles s'avança vers le lieu indiqué, suivi de tous ses compagnons effrayés. Un œil moins exercé que celui du Trappeur aurait eu peine à découvrir cette petite hauteur à la surface de la Prairie, où le gazon semblait être seulement un peu plus fort qu'ailleurs. Au contraire, l'herbe clairsemée leur révéla bientôt l'absence de toute humidité. Le Trappeur avait été guidé par ces indices. Là, quelques instants furent employés à briser les tiges des herbes environnantes qui, malgré l'avantage de leur position, dépassaient encore la tête de Middleton et de Paul. Ce fut ainsi qu'ils réussirent à se ménager un point de vue sur l'océan de feu qui les entourait. Le péril se montrait effrayant. Bien que le jour dût commencer à poindre avec sa blancheur ordinaire, les vives couleurs du ciel continuaient à renforcer leurs teintes, comme si le redoutable élément eût voulu opposer sa lumière à celle du soleil. De brillants éclairs de flammes dardaient çà et là sur le désert, semblables aux aurores boréales, mais infiniment plus menaçants par leurs couleur et leurs ondulations. Les marques d'anxiété s'accrurent visiblement sur les traits sévères du Trappeur pendant que, promenant ses regards sur tous les points de l'horizon, il examinait lentement ces indices d'une conflagration qui traça bientôt un cercle autour d'eux. Secouant la tête, il se tourna du côté où le danger semblait le plus proche. — Ma foi, dit-il, nous nous sommes abusés en croyant dépister ces Tetons; nous avons maintenant la preuve qu'ils nous ont cernés comme des bêtes de proie. Voyez, ils ont allumé le feu en même temps tout autour de la vallée, et nous voilà complétement entourés par leur enfer, comme une île par les eaux. — A cheval et partons, s'écria Middleton à son tour; la vie ne vaut-elle pas la peine qu'on la conserve au prix de quelques efforts? — Où voulez-vous aller? répéta encore le Trappeur. Un cheval teton pourra-t-il traverser les flammes sain et sauf? ou bien croyez-vous que le Seigneur signalera sa puissance en votre faveur comme dans les jours d'autrefois, et vous tirera sans danger de la fournaise ardente que vous voyez se réfléchir dans ce ciel enflammé? et puis, tout autour de nous, derrière le feu, nous trouverions les flèches et les couteaux des Sioux, ou je ne connais rien à leurs ruses meurtrières. — Nous passerons au centre de toute la tribu, répondit intrépidement le jeune officier, et nous mettrons leur courage à l'épreuve. — Oui, c'est très bien en paroles, mais en actions qu'en résulterait-il? Voilà un chasseur d'abeilles qui, dans une matière comme celle-ci, peut vous donner une leçon de sagesse. — Pour ce qui est de cela, vieux Trappeur, dit Paul en étendant ses formes athlétiques, comme un dogue qui connaît sa force, je suis de l'avis du capitaine; je pense que nous devons lutter à la course contre le feu, quand cela devrait nous conduire dans un wigwam teton. Voici Hélène qui... — A quoi bon votre courage, quand vous avez à vaincre l'élément du Seigneur aussi bien que les hommes? Regardez autour de vous, mes amis; la guirlande de fumée qui s'élève des vallées vous montre clairement qu'il n'y a pas moyen de sortir d'ici sans traverser une ceinture de feu. Regardez vous-mêmes, mes braves, et si vous trouvez une seule issue, je m'engage à vous suivre.

L'examen attentif auquel Paul et Middleton se livrèrent immédiatement leur ôta toute illusion. D'immenses colonnes de fumée s'élevaient de la plaine, et s'épaississaient en masses sombres autour de l'horizon. La rougeâtre lueur qui brillait sur leurs énormes replis se projetait tantôt sur un point, tantôt sur un autre, selon la direction de la flamme, laissant tout le reste enveloppé dans d'effrayantes ténèbres, et proclamant, plus haut que des paroles n'eussent pu faire, le caractère imminent du péril et son approche rapide. — Oh! spectacle terrible! s'écria Middleton en pressant contre son cœur la tremblante Inez, dans un tel moment et d'une telle manière! — Les portes du ciel sont ouvertes à tous ceux qui croient dans la sincérité de leur cœur, murmura la pieuse Inez. — Résignation désespérante! Mais nous sommes hommes, nous, et nous lutterons pour conserver notre vie! Eh bien! mon brave et courageux ami, faut-il monter à cheval et nous jeter au travers des flammes, ou resterons-nous ici pour voir périr sans résistance, et de cette horrible manière, celles qui nous sont chères? — Je suis d'avis d'essaimer et de fuir avant que la ruche soit trop chaude pour nous contenir, dit le chasseur d'abeilles, à qui l'on devine que s'adressait Middleton à demi égaré par son désespoir. Allons, vieux Trappeur, vous m'avouerez que c'est là une manière bien lente de [illegible] e danger. Si nous demeurons ici quelque temps encore, nous

aurons le sort des abeilles qu'on voit étendues autour de la paille après qu'on a enfumé la ruche, pour en tirer le miel. Déjà vous pouvez entendre le feu mugir, et je sais par expérience que, lorsque la flamme s'est mise sérieusement dans l'herbe de la Prairie, il faut avoir de bonnes jambes pour la vaincre à la course. — Croyez-vous, répondit le vieillard en montrant les touffes d'herbes sèches qui les entouraient, croyez-vous que sur un pareil terrain, des pieds mortels puissent courir plus vite que le feu? Si je savais seulement de quel côté se trouvent ces mécréants?... — Et vous, ami docteur? s'écria Paul hors de lui, en se tournant vers le naturaliste avec ce découragement qui fait que, sous la main d'un être supérieur à tous, le fort invoque souvent l'aide du faible ; et vous? N'avez-vous point d'avis à donner dans une occasion de vie ou de mort?

Le naturaliste, ses tablettes en main, contemplait ce spectacle terrible avec autant de sang-froid que si la conflagration avait pour but unique de résoudre quelque problème scientifique. Distrait de ses réflexions par la question de Paul, il se tourna vers le Trappeur, aussi calme que lui, quoique occupé de pensées différentes, et lui demanda avec la tranquillité la plus irritante, vu le péril urgent de la situation : — Vénérable chasseur, vous avez souvent été témoin de semblables expériences sur les rayons prismatiques...

Ici Paul l'interrompit brusquement en lui faisant tomber ses tablettes des mains avec une violence qui révélait toute la confusion de son esprit. Avant que le docteur eût pu se récrier, le Trappeur qui, pendant toute cette scène, avait conservé l'attitude d'un homme irrésolu, mais plutôt embarrassé qu'effrayé, prit soudain un air de décision. — Il est temps d'agir, dit-il en interrompant la discussion qui allait s'élever entre le naturaliste et le chasseur d'abeilles; il est temps de quitter les livres et les lamentations, et d'en venir aux actes. — Cette pensée vous vient trop tard, malheureux vieillard, s'écria Middleton ; les flammes ne sont qu'à un quart de mille de nous, et le vent les pousse de notre côté avec une rapidité effrayante. — Les flammes, dites-vous? je m'inquiète fort peu des flammes! si je pouvais aussi bien déjouer les ruses des Tetons que je sais comment dérober au feu sa proie, nous n'aurions plus qu'à remercier le Seigneur de notre délivrance. Appelez-vous cela un incendie? Si vous aviez été témoins de ce que j'ai vu dans les provinces de l'Est, alors que de hautes montagnes étaient comme la fournaise d'un forgeron, vous auriez su ce que c'est que de redouter les flammes et d'être reconnaissant d'y avoir échappé! Venez, enfants, venez; trève de paroles! il est temps d'agir, car ces flammes ondoyantes arrivent effectivement sur nous comme un élan qui galope. Arrachez ces herbes desséchées et dépouillez-en totalement ce lieu. — Est-ce par ce moyen puéril que vous voulez dérober au feu ses victimes?

Un léger sourire parut sur les traits du vieillard, et prenant un air d'autorité solennelle, il répondit : — Votre grand-père vous dirait que lorsque l'ennemi est proche, un soldat n'a rien de mieux à faire que d'obéir.

Le capitaine sentit le reproche et se mit sur-le-champ à imiter l'exemple de Paul, qui, obéissant aux ordres du Trappeur, arrachait l'herbe avec une sorte de désespoir. Hélène unit aussi la main à l'ouvrage, et Inez ne tarda pas à en faire autant, quoiqu'aucun d'eux ne sût où le Trappeur voulait en venir. Quand il y va de la vie, personne n'épargne le travail. Quelques moments suffirent pour dégarnir d'herbe un espace d'environ vingt pieds de rayon. Le Trappeur plaça les dames à une extrémité du diamètre, du coté d'où venait le vent; en même temps il dit à Middleton et à Paul d'envelopper avec les couvertures que possédait la troupe leurs robes légères et inflammables. Cette précaution prise, le vieillard s'approcha de l'autre extrémité de la ligne centrale; alors, prenant une poignée de l'herbe la plus sèche, il la plaça sur le bassinet de sa carabine, et y mit le feu en brûlant une amorce, puis, il jeta ce paquet embrasé dans la masse de broussailles qu'il avait devant lui, et se retira au centre de l'arène, attendant patiemment le résultat. Le subtil élément saisit avec avidité l'aliment qu'on lui offrait, et bientôt on vit errer au milieu du gazon des flammes fourchues, ainsi qu'on voit la langue des animaux ruminants se glisser dans l'herbe pour en chercher les portions les plus savoureuses. — Maintenant, dit le vieillard en levant un doigt et en riant à sa manière silencieuse, vous allez voir le feu combattre le feu! Ah! il m'est bien souvent arrivé de me frayer par ce moyen une route, uniquement pour m'éviter la peine de marcher à travers les hautes herbes. — Mais ceci ne nous sera-t-il point fatal? s'écria Middleton étonné; au lieu d'éviter l'ennemi, ne l'amènerez-vous pas plus près de nous? — Avez-vous donc la peau si tendre? votre grand-père l'avait plus dure; mais nous verrons le résultat, nous le verrons tous.

L'expérience du Trappeur ne le trompait pas; à mesure que le feu gagnait en force et en chaleur, il s'étendit de trois côtés, mourant de lui-même sur le quatrième point faute d'aliment: le mugissement de la flamme en annonçait la violence; il dévora tout ce qui était devant lui, laissant le sol noir et fumant, beaucoup plus dégarni que si la faux y eût passé. La position des fugitifs eût encore été périlleuse si l'enceinte ne se fût élargie à mesure que l'incendie les entourait; mais en se rapprochant progressivement de l'endroit où le Trappeur avait mis le feu, ils évitèrent la chaleur, et au bout de quelques instants les flammes commencèrent à s'éloigner sur tous les points, les laissant enveloppés d'un nuage de fumée, mais complètement à l'abri du torrent embrasé qui continuait à précipiter en avant ses vagues furieuses. Les fugitifs contemplaient le simple expédient du Trappeur avec cette espèce d'étonnement qu'éprouvèrent, dit-on, les courtisans de Ferdinand quand ils virent Colomb faire tenir son œuf debout; seulement ce n'était pas l'envie, mais la reconnaissance qui les animait. — C'est merveilleux! s'écria Middleton, quand il vit le succès complet de l'expédient : une pareille pensée est un don du ciel. — Vieux Trappeur, s'écria Paul en passant les doigts dans sa chevelure touffue ; je croyais connaître quelque chose à la nature des forêts; mais vous venez véritablement d'arracher l'aiguillon d'une guêpe sans la toucher. — Tout va bien! tout va bien! répondit le vieillard qui, après le premier succès, parut ne plus songer à son exploit; maintenant préparez les chevaux. Que les flammes fassent leur œuvre pendant une demi-heure, et alors nous irons en avant; ce temps est nécessaire pour refroidir le sol ; car les chevaux tetons non ferrés ont le sabot aussi tendre que le pied nu d'une jeune fille.

Middleton et Paul, qui considéraient cette délivrance comme une sorte de résurrection, attendirent patiemment le moment fixé par le Trappeur: leur confiance dans l'infaillibilité de son jugement était plus grande que jamais. Le docteur reprit ses tablettes un peu avariées par leur chute dans l'herbe courte soumise depuis à l'action des flammes, et se consola de ce malheur en notant assidûment les diverses vacillations d'ombres et de lumières qu'il lui plaisait de considérer comme des phénomènes naturels. Cependant le vétéran, sur l'expérience duquel tous se reposaient si implicitement, s'efforçait de reconnaître les objets dans l'éloignement à travers les vides que le vent pratiquait parfois parmi des masses de fumée. — Regardez par là, mes enfants, dit-il après un examen long et attentif, vos yeux sont jeunes, et plus perçants que les miens..... néanmoins il fut un temps où un peuple sage et brave me regardait comme ayant la vue bonne ; mais ces temps ne sont plus, et avec eux a disparu plus d'un ami fidèle et éprouvé. Hélas! si je pouvais introduire un changement dans les lois de la Providence... ce que je ne puis et ce qu'il y aurait blasphème à souhaiter, vu que toutes choses sont gouvernées par une sagesse supérieure à la faiblesse humaine... mais enfin s'il m'était donné d'introduire un changement, je demanderais que ceux qui ont longtemps vécu en amitié et en affection, ceux qui ont prouvé qu'ils étaient faits pour être réunis, en s'exposant l'un pour l'autre à plus d'une souffrance et à plus d'un péril, pussent prendre congé de la vie au moment où la mort de l'un ne laisse à l'autre que bien peu de motifs pour désirer de vivre encore. — Est-ce un Indien que vous apercevez? demanda l'impatient Middleton. — Peau rouge ou peau blanche, peu importe; l'amitié et l'habitude peuvent attacher les hommes les uns aux autres aussi fortement et même plus solidement dans les bois que dans les villes. Voyez les jeunes guerriers des Prairies ; souvent ils s'associent deux à deux, et consacrent leur vie au devoir de l'amitié; et ils tiennent exactement et fidèlement leur promesse : le coup de mort de l'un est ordinairement mortel à l'autre! J'ai vécu solitaire la plus grande partie de ma vie (si l'on peut appeler solitaire un homme qui a passé soixante-dix ans dans le sein de la nature, où il pouvait à tout moment ouvrir son cœur à Dieu), et, néanmoins j'ai toujours éprouvé qu'il y avait du plaisir dans les rapports avec mes semblables, et qu'il était pénible de les rompre, pourvu que le compagnon de mon choix fût brave et honnête : brave, parce que dans les bois un camarade peureux (et en même temps son regard tomba involontairement sur la personne du naturaliste absorbé), est sujet à rendre long un chemin court ; et honnête, parce que l'astuce est plutôt un instinct de la brute qu'une qualité convenable à la raison d'un homme. — Mais l'objet que vous voyez... est-ce un Sioux? — Ce que deviendra le monde américain, et quand se termineront les machinations de ses habitants, le Seigneur seul le sait. J'ai connu de mon temps le chef qui dans le sien avait vu le premier Européen poser son pied pervers sur les régions d'York. Combien la beauté du désert a été défigurée en deux courtes générations! Mes yeux se sont ouverts pour la première fois sur les rivages de la mer de l'Est; et je me souviens que la première épreuve que je fis d'une carabine ce fut dans une marche depuis la maison de mon père jusqu'à la forêt, une marche telle qu'un bambin pouvait l'accomplir d'un soleil à l'autre. Je frappai mon gibier sans aller contre les prétentions d'aucun homme qui se donnât pour propriétaire des bêtes des champs. La nature se déployait alors dans toute sa gloire au sein de cette contrée maritime, n'accordant à l'avidité des colons qu'une étroite bande de terre entre les bois et l'Océan. Et où suis-je maintenant? si j'avais les ailes de l'aigle, elles se fatigueraient avant qu'un dixième de la distance qui me sépare de la mer fût franchi ; des villes et des villages, des fermes et des écoles, enfin toutes les inventions de l'homme couvrent la surface du pays. Misérable et usé comme je semble, j'ai vécu cependant pour voir tout cela. — Que vous ayez vu plus d'un colon recueillir le miel même de la nature, dit Paul, c'est ce

qui ne peut être et ne sera jamais mis en doute par un homme raisonnable. Mais voici Hélène, qui éprouve quelque inquiétude au sujet des Sioux; et maintenant que vous vous êtes étendu tout à votre aise sur ces matières, si vous vouliez bien nous indiquer la ligne à suivre, l'essaim reprendrait son vol. — Plaît-il? — Je dis qu'Hélène n'est pas très rassurée, et comme la fumée commence à s'éclaircir dans la plaine, il serait prudent de nous remettre en route. — Le jeune homme a raison. J'avais oublié que nous nous trouvons au milieu d'un incendie furieux, et que les Sioux nous entourent comme des loups affamés guettant un troupeau de buffles. Mais, quand ma mémoire travaille dans mon vieux cerveau et me rappelle des jours depuis longtemps passés, je suis sujet à oublier les affaires du moment. Vous avez raison, mes enfants, il est temps de partir, et c'est maintenant que se présente la difficulté réelle de notre position. Il est facile de tromper la fureur d'un incendie, car ce n'est qu'un élément irrité; et il n'est pas toujours difficile de dépister un ours gris, car la créature est tout à la fois éclairée et aveuglée par son instinct; mais fermer les yeux d'un Teton éveillé, c'est une affaire qui exige plus de jugement, d'autant que sa méchanceté est appuyée de l'astuce.

Bien que le vieillard parût comprendre les difficultés de l'entreprise, il s'occupa de la mettre à exécution avec autant de fermeté que de promptitude; après avoir terminé la reconnaissance qu'avaient interrompue les mélancoliques excursions de sa pensée, il fit signe à ses compagnons de monter à cheval. Les chevaux, qui étaient restés immobiles et tremblants au milieu des fureurs de l'incendie, reçurent leur fardeau avec une satisfaction évidente qui permit d'augurer favorablement de leur célérité future. Le Trappeur invita le docteur à prendre sa propre monture, déclarant son intention d'aller à pied. — Je suis peu accoutumé à voyager avec les pieds des autres, ajouta-t-il, comme pour motiver cette offre, et mes jambes sont fatiguées de ne rien faire. D'ailleurs, si nous rencontrons tout à coup une embuscade, ce qui est loin d'être impossible, le cheval sera en meilleure condition de courir vite avec un homme sur son dos qu'avec deux. Quant à moi, que ma vie dure un jour de plus ou de moins, peu m'importe! Que les Tetons prennent ma chevelure, si c'est la volonté de Dieu; ils la trouveront composée de cheveux gris, et il est hors du pouvoir de l'homme de me priver des connaissances et de l'expérience qui les ont fait blanchir.

Comme cet arrangement ne trouvait d'opposition dans aucun de ses impatients auditeurs, la proposition fut acceptée sans mot dire. Le docteur, tout en marmottant quelques exclamations de regrets sur la perte d'Asinus, était beaucoup trop charmé de voir sa fuite secondée par quatre jambes au lieu de deux, pour hésiter longtemps; et en conséquence, au bout de quelques minutes, le chasseur d'abeilles qui, en de telles occasions, n'était jamais le dernier à parler, annonça d'une voix éclatante, que tout le monde était prêt. — Maintenant, regardez du côté de l'est, dit le vieillard en s'avançant le premier dans la plaine encore fumante; si vous voyez une nappe d'un blanc éclatant, brillant comme une plaque d'argent battu, à travers les vides de la fumée, c'est de l'eau. Il coule de ce côté une magnifique rivière, et j'avais cru, il y a quelques instants, l'entrevoir; mais il m'est venu d'autres pensées, et je l'ai perdue de vue. C'est un fleuve large et rapide, comme le Seigneur en a créé beaucoup dans ce désert; car ici la nature se montre dans toute sa richesse, les arbres seuls exceptés, les arbres qui sont à la terre comme les fruits à un jardin; sans eux rien ne peut être agréable ou complètement utile. Ouvrez donc bien les yeux, et tâchez de découvrir cette nappe d'eau brillante, car nous ne serons en sûreté que lorsqu'elle coulera entre notre piste et ces malicieux Tetons.

Cette dernière déclaration suffit pour que tous les compagnons du Trappeur cherchassent attentivement à découvrir la rivière désirée. A cet effet, la troupe s'avança lentement et en silence, car le vieillard avait fait sentir la nécessité d'être circonspect en pénétrant dans les nuages de fumée qui se déroulaient sur la plaine en masses épaisses, surtout dans les endroits où le feu avait rencontré quelques mares d'eaux stagnantes. Ils avaient déjà fait près d'une lieue de cette manière sans apercevoir la rivière qu'appelaient tous leurs vœux. L'incendie continuait à exercer ses ravages dans l'éloignement; et pendant que le vent chassait les premières vapeurs, de nouvelles masses de fumée s'élevaient et bornaient la vue. Le vieillard manifesta quelques symptômes d'inquiétude qui firent craindre à ses compagnons que ses facultés exercées ne commençassent à se troubler dans ce labyrinthe obscur; enfin il s'arrêta tout à coup, et appuyant par terre la crosse de sa carabine, il sembla réfléchir à quelque objet qui était à ses pieds. Middleton et les autres le joignirent, et lui demandèrent la cause de cette halte. — Regardez ici, répondit le Trappeur en montrant dans un enfoncement du terrain la carcasse mutilée et à demi consumée d'un cheval; vous voyez ici un des effets de l'incendie dans la Prairie. La terre est humide en cet endroit et le gazon y était plus élevé qu'ailleurs. Ce malheureux animal a été surpris couché. Vous voyez ses os, sa peau brûlée et crispée, et ses dents mises à nu; mille hivers n'auraient pu dessécher un animal aussi complètement que l'incendie l'a fait en une minute. — Et voilà quel aurait pu être notre destin, dit Middleton, si les flammes nous avaient surpris dans notre sommeil! Mais peut-être n'était-ce que la carcasse d'un animal, car un cheval sans doute aurait fui? — Voyez-vous ces marques imprimées dans le sol humide? ce sont ses sabots qui les ont faites... et voici les traces d'un moccassin! Le maître de l'animal a fait tous ses efforts pour l'éloigner de ce lieu; mais il est dans l'instinct de ces créatures d'être peureuses et obstinées au milieu du feu. — C'est un fait connu. Mais si l'animal avait un cavalier, où peut-il être? — Ah! voilà le mystère, répondit le Trappeur en se baissant pour examiner de plus près les signes empreints sur le sol. Oui, oui, il est manifeste qu'il s'est établi une longue lutte entre le cheval et son cavalier. L'homme a fait de grands efforts pour sauver sa monture. — Dites donc, vieux Trappeur, interrompit Paul en montrant, à quelques pas de là, un endroit où le terrain était plus sec; dites plutôt qu'il y avait deux chevaux : car en voici encore un. — Le jeune homme a raison! Se peut-il que les Tetons aient été pris dans leurs propres filets! De pareilles choses arrivent; et voilà un exemple pour tous les malfaiteurs. Mais regardez ici; voilà du fer; il y avait quelque invention des blancs dans le harnais de l'animal; c'est cela... c'est cela... une troupe de ces drôles a suivi notre piste dans la Prairie, pendant que leurs amis y mettaient le feu; et voyez maintenant les conséquences; ils ont perdu leurs chevaux, et ils doivent s'estimer heureux si leurs âmes ne sont point en ce moment sur la route qui conduit au Paradis des Indiens. — Ils pouvaient cependant employer le même expédient que nous, répondit Middleton pendant qu'ils s'approchaient lentement de l'autre carcasse qui se trouvait directement en travers de leur route. — Je n'en sais rien. Tous les sauvages ne portent pas sur eux une pierre et un briquet; tous ne possèdent pas un vieil ami comme celui-là, ajouta le Trappeur en montrant son fusil; c'est un procédé bien lent que de faire du feu par le frottement de deux morceaux de bois, et dans cet endroit-ci l'incendie laissait peu de temps à la réflexion. Il y a quelques minutes à peine que le feu a passé par ici; et il ne serait pas mal de regarder à nos amorces, non que je désire combattre les Tetons, à Dieu ne plaise! mais s'il y a nécessité d'en venir aux mains, il est toujours bon de tirer le premier coup. — Ceci devait être un étrange animal, mon vieux, dit Paul en s'approchant de la seconde carcasse; ce devait être là un singulier cheval; il n'avait ni tête ni sabots. — Le feu n'a pas été oisif, répondit le Trappeur, les yeux attentivement fixés vers les endroits de l'horizon qu'il lui était possible de découvrir à travers les tourbillons de fumée. Il ne lui faut pas grand temps pour rôtir un buffle tout entier, et réduire en cendres ses cornes et ses sabots... Fi donc, fi donc, vieil Hector! permis au chien du capitaine de laisser voir son inexpérience; mais pour un limier comme toi, qui a vécu si longtemps dans les forêts avant de venir dans ces plaines, il est vraiment honteux, Hector, de montrer les dents devant la carcasse d'un cheval rôti, comme si tu voulais dire à ton maître que tu as trouvé la piste d'un ours. — Je vous soutiens, vieux Trappeur, que ceci n'est point un cheval, à en juger soit par la peau, soit par les sabots. — Quoi! ce n'est pas un cheval, dites-vous? vos yeux sont bons pour suivre le vol des abeilles jusque dans leur tronc d'arbre, mon enfant... Mais, Dieu me bénisse, le jeune homme a raison! Comment ai-je pu prendre pour la carcasse d'un cheval une peau de buffle, brûlée et crispée comme est celle-ci! Ah! mes amis, il fut un temps où, d'aussi loin que pouvait porter la vue, je vous aurais dit le nom d'un animal, et même sa couleur, son âge et son sexe. — Vous avez joui là d'un inestimable avantage, vénérable venator, dit le naturaliste attentif; l'homme qui peut dans un désert faire ces distinctions s'épargne bien des courses fatigantes, bien des recherches inutiles. Mais, dites-moi, l'excellence de votre vue vous permettait-elle de distinguer l'ordre ou le *genus* de ces animaux? — Je ne sais ce que vous entendez par vos ordres de génies. — Non! interrompit le chasseur d'abeilles d'un ton un peu différent de celui qu'il prenait habituellement en s'adressant à son vieil ami; vous manifestez là, vieux Trappeur, une ignorance de la langue anglaise que je n'aurais pas attendue d'un homme de votre expérience et de votre esprit. Par ordre, le camarade entend distinguer s'ils vont pêle-mêle, comme un essaim d'abeilles qui suit sa reine, ou par files, comme on voit souvent marcher les buffles dans la prairie. Quant au mot génie, certes, c'est un mot facile à comprendre et qui est dans la bouche de tout le monde. Nous avons beaucoup de Génies au Congrès.

Quand Paul eut terminé cette savante explication, il regarda derrière lui d'un air qui, interprété convenablement, voulait dire : Vous voyez, quoique je ne m'occupe pas souvent de ces matières, que je ne suis pas un sot. Hélène admirait dans Paul tout autre chose que sa science. Il y avait bien dans ce caractère franc, intrépide et mâle, accompagné de grands avantages personnels, tout ce qu'il fallait pour éveiller ses sympathies, sans qu'elle eût besoin de s'enquérir de la valeur intellectuelle de l'homme de son choix. La pauvre fille rougit comme une rose pendant que ses jolis doigts jouaient avec sa ceinture; et comme si elle eût désiré empêcher qu'on ne remarquât dans son ami une faiblesse sur laquelle il lui répugnait à elle-même d'arrêter sa propre pensée, elle se hâta de rompre la conversation en disant: — Ce n'est donc pas un cheval après tout? — Ce n'est ni plus ni moins que la peau d'un buffle, con-

tinua le Trappeur; les poils sont en dessous; comme vous le voyez, le feu a passé à la surface; mais la peau étant encore fraîche, les flammes n'ont pu avoir de prise. Il n'y a pas longtemps que l'animal a été tué, et il est possible que nous trouvions le reste à quelques pas d'ici. — Soulevez un bout de la peau, vieux Trappeur, dit Paul du ton d'un homme qui croit avoir acquis une voix au chapitre; s'il reste encore un morceau de la bosse, il sera le bienvenu.

Le vieillard rit de bon cœur à l'idée de son compagnon. Il mit le pied sous la peau et la sentit remuer. Puis tout à coup elle s'écarta, et il en sortit un guerrier indien, qui bondit et se mit sur ses pieds avec une agilité qui prouvait combien il trouvait l'occasion pressante.

—

CHAPITRE XXIV.

Un second coup d'œil fit reconnaître à toute la troupe le jeune Paunie qu'elle avait déjà rencontré. Plus d'une minute fut employée à s'examiner mutuellement d'un regard de surprise sinon de défiance. Toutefois, l'étonnement du jeune guerrier fut plus calme et plus digne que celui des hommes blancs dont il avait déjà fait la connaissance. Les yeux étincelants de l'Indien, que les plus grands périls n'eussent pu faire baisser, après avoir parcouru chacune de ces physionomies émerveillées, s'arrêtèrent avec une fermeté orgueilleuse sur le visage également impassible du Trappeur. Celui qui le premier rompit le silence, ce fut le docteur Battius qu'on entendit s'écrier : — *Ordo*, primates; *genus*, homme; *species*, prairie! — Oui, oui, tout le secret est découvert, dit le vieillard secouant la tête en homme qui s'applaudissait d'avoir approfondi le mystère de quelque difficulté épineuse. Ce jeune guerrier s'était caché dans l'herbe; le feu l'a surpris pendant son sommeil, et ayant perdu son cheval, il a été obligé de s'abriter sous la peau d'un buffle fraîchement tué. Ce n'était pas une mauvaise invention en l'absence de poudre et de pierre à fusil pour allumer un feu circulaire. Je vous assure que c'est un jeune homme intelligent, et qu'il nous serait avantageux de l'avoir pour compagnon de voyage; je vais lui parler amicalement... Mon frère est de nouveau le bienvenu, ajouta-t-il en s'adressant à l'Indien dans sa langue; les Tetons l'ont enfumé, le prenant pour un lapin.

Le jeune Paunie promena les yeux autour de lui, comme pour examiner le danger terrible auquel il venait d'échapper; mais il dédaigna de manifester la moindre émotion. Son front se contracta pendant qu'il répondait au Trappeur : — Les Tetons sont des chiens. Quand le cri de guerre des Paunies retentit à leurs oreilles, toute la nation hurle. — C'est vrai. Les coquins sont sur notre piste, et je suis charmé de rencontrer, le tomahawk à la main, un guerrier qui ne les aime pas. Mon frère veut-il conduire mes enfants dans son village? Si les Sioux suivent nos pas, nous l'aiderons à les combattre.

Le jeune Paunie, avant de répondre à une question si importante, commença par promener un regard scrutateur sur chacun des étrangers. Il ne fit quant aux hommes qu'un examen rapide et qui parut le satisfaire. Mais, comme à la première rencontre, son regard resta fixé longtemps et avec admiration sur l'incomparable beauté d'Inez. Bien que ses yeux se reportassent un moment sur Hélène, ils revenaient presque aussitôt à la contemplation d'une créature qui lui offrait l'idéal d'un poète. Rien de si digne de récompenser le courage et le dévouement d'un guerrier n'avait paru jusqu'à ce jour dans les Prairies. Mais, s'apercevant que ses regards embarrassaient et troublaient l'objet de son admiration, il les détourna, et posant sa main sur sa poitrine d'une manière expressive, il répondit modestement : — Mon père sera le bienvenu. Les jeunes hommes de ma nation chasseront avec ses fils; les chefs fumeront avec la tête grise. Les filles des Paunies chanteront devant ses filles. — Et si nous rencontrons les Tetons? demanda le Trappeur, qui désirait qu'on s'entendît clairement sur les conditions les plus importantes de cette nouvelle alliance. — L'ennemi des Longs-Couteaux sentira les coups du Paunie. — C'est bien. Maintenant, tenons conseil, mon frère et moi, afin que nous ne prenions pas un chemin tortueux, mais que notre marche vers son village ressemble au vol des pigeons.

Le jeune Paunie fit un geste expressif d'assentiment, et suivit l'autre à quelques pas de là, afin que leur conférence ne fût pas interrompue par l'impatience de Paul et les distractions du naturaliste. Leur entretien fut court; mais il en résulta un échange mutuel entre les deux parties contractantes, de tous les renseignements nécessaires. Quand ils rejoignirent leurs compagnons, le vieillard fit connaître, de la manière suivante, une partie de ce qui s'était passé entre eux : — Je ne m'étais pas trompé; ce jeune guerrier à la mine fière et à l'air noble, bien qu'un peu défiguré peut-être par le tatouage, ce jeune homme me dit qu'il est sur la piste des Tetons. La troupe dont il fait partie n'était pas assez forte pour attaquer ces démons qui sont venus en grand nombre chasser le buffle; et on a expédié des coureurs au village des Paunies pour demander du renfort. L'intrépide jeune homme a suivi leur piste tout seul, jusqu'au moment où, comme nous, il a été obligé de chercher un abri dans les grandes herbes. Mais il m'apprend en outre une nouvelle peu favorable, c'est que le rusé Mahtori, au lieu d'en venir aux mains avec l'émigrant, est devenu son ami, et que les deux races, rouge et blanche, sont postées autour de cette plaine brûlante, pour consommer notre ruine. — Comment sait-il tout cela? demanda Middleton. — Plaît-il? — Comment sait-il que les choses se sont ainsi passées? — Comment? croyez-vous qu'il en soit ici comme dans l'intérieur des Etats, et qu'il soit besoin de vos journaux et de vos crieurs des rues pour apprendre à un éclaireur ce qui se passe dans les Prairies? Il n'est pas de commère babillarde, allant de maison en maison médire de son prochain, dont la langue puisse propager une nouvelle aussi rapidement que le font ces hommes à l'aide de reconnaissances et de signaux compris d'eux seuls. C'est leur instruction à eux; et ce qu'il y a de mieux, c'est qu'ils l'acquièrent en plein air, et non dans les murs d'une école. Je vous affirme, capitaine, que ce qu'il dit est vrai. — Quant à cela, dit Paul, je suis prêt à en faire serment. — Vous le pouvez en conscience, mon garçon, vous le pouvez. Il déclare en outre que cette fois-ci mes yeux m'ont fidèlement servi, et que la rivière dont je vous ai parlé est à environ une demi-lieue d'ici..... Vous voyez que dans la partie où nous sommes le feu a terminé ses ravages, et que nous serons cachés dans notre marche par la fumée. Il est également d'avis de faire disparaître notre piste en voyageant par eau. Oui, il faut absolument que nous mettions cette rivière entre nous et l'ennemi; et alors, par la grâce du Seigneur, sans oublier bien entendu nos propres efforts, nous pourrons gagner le village des Loups. — Des paroles ne nous feront jamais avancer d'un pas, dit Middleton. Partons.

Le vieillard fit un geste d'assentiment, et la troupe reprit sa marche. Le Paunie jeta sa peau de buffle sur son épaule et marcha en tête, tout en jetant de furtifs regards derrière lui sur Inez qui ne s'en apercevait pas. Une heure suffit aux fugitifs pour atteindre les bords de la rivière. C'était l'un des nombreux affluents du Meschacehé. Elle n'était pas profonde, mais son courant était trouble et rapide. Les flammes avaient brûlé la terre jusqu'à la rive même; et les chaudes vapeurs de l'onde, se mêlant à la fumée de l'incendie qui continuait encore ses ravages, couvraient comme d'un manteau la plus grande partie de sa surface. Le Trappeur fit remarquer cette circonstance avec plaisir, et dit, tout en aidant Inez à descendre de cheval sur la rive : — Les coquins se sont nui à eux-mêmes! je ne sais si je n'aurais pas moi-même incendié la Prairie pour obtenir l'avantage de cette fumée qui va dérober nos mouvements à tous les yeux; c'est une peine que ces drôles malfaisants nous ont épargnée. J'ai vu de mon temps recourir avec succès à ce moyen-là. Venez, madame, posez sur la terre votre pied délicat.... Rude épreuve pour une personne timide et élevée comme vous l'avez été. Hélas! à quelles souffrances n'ai-je pas vu exposées, au milieu des horreurs et des périls d'une guerre indienne, la beauté, la modestie, toutes les qualités et toutes les vertus réunies! Venez, il n'y a qu'un petit quart de mille d'ici à la rive opposée, et alors notre piste du moins sera interrompue.

Paul, qui pendant ce temps venait d'aider Hélène à descendre de cheval, jeta un coup d'œil soucieux sur l'aride nudité de la rive. Pas un arbre, pas un arbrisseau; seulement çà et là un bouquet de faibles buissons qui eussent fourni à grand'peine une douzaine de tiges de la grosseur d'une canne ordinaire. — Voyez-vous, vieux Trappeur, s'écria le chasseur d'abeilles mécontent, c'est très bien de nous vanter l'autre rive de ce courant d'eau; mais à mon sens elle devrait être bonne, la carabine qui enverrait une balle de l'autre côté. — C'est vrai, c'est vrai, quoique je porte ici une arme qui, dans l'occasion, a fait son devoir à une distance tout aussi grande. — Et votre intention est-elle d'envoyer Hélène et la compagne du capitaine de l'autre côté, comme vous feriez d'un projectile; ou vous proposez-vous de les faire voyager entre deux eaux? — Cette rivière est-elle guéable? demanda Middleton qui commençait également à considérer l'impossibilité de transporter sur le bord opposé celle dont l'existence lui importait plus que la sienne. — Quand les montagnes là-haut l'alimentent de leurs torrents, répondit le Trappeur c'est, comme vous le voyez, une rivière large et rapide. Cependant il m'est arrivé, de mon temps, de la traverser à pied sans me mouiller le genou. Mais nous avons les chevaux sioux; je vous certifie qu'ils nageront comme des daims. — Vieux Trappeur, dit Paul en passant ses doigts dans sa chevelure, comme il en avait l'habitude toutes les fois qu'une difficulté quelconque venait l'embarrasser, il fut un temps où je nageais comme un poisson, et en cas de besoin je puis le faire encore, n'importe la saison; mais je doute que vous obteniez d'Hélène de se tenir à cheval, avec cette eau tourbillonnant devant elle comme si elle tournait la roue d'un moulin. — Le jeune homme a raison. Il nous faut recourir à notre industrie.

Ce disant, il coupa court à cet entretien, se tourna vers le Paunie et lui expliqua la difficulté qui se présentait à l'égard des dames.

Le jeune guerrier écouta d'un air grave, puis jetant par terre la peau de buffle qu'il portait, il se mit sur-le-champ à l'œuvre, aidé de l'intelligent vieillard. Bientôt, à l'aide de courroies de peau de daim dont tous deux étaient amplement munis, et de quelques baguettes, ils donnèrent au cuir du buffle la forme d'un parapluie ou d'un parachute renversé. Quand cet appareil simple et naturel fut terminé, on le plaça sur l'eau, et l'Indien fit signe que la barque était prête à recevoir son chargement. Inez et Hélène hésitèrent à se confier à un esquif d'une construction aussi frêle; de leur côté Middleton et Paul ne consentirent à les y laisser entrer qu'après s'être assurés par leur propre expérience que l'embarcation était capable de soutenir un poids beaucoup plus considérable. — Maintenant le Paunie servira de pilote, dit le Trappeur; ma main n'est pas aussi sûre qu'elle l'était autrefois; mais il a des forces et une adresse à toute épreuve; abandonnez tout à la prudence du Paunie.

L'amant et l'époux ne pouvaient guère faire autrement; force leur fut donc de rester spectateurs profondément intéressés mais passifs de ce singulier mode de navigation. Le Paunie, entre les



Tachéchana, la Biche des Dahcotahs.

trois chevaux, choisit d'un coup d'œil celui de Mahtori, et s'élançant sur son dos, il entra dans la rivière. Enfonçant la pointe de sa lance dans la peau, il maintint le léger esquif contre le courant, et lâcha enfin les rênes à son coursier : le bateau, le cheval et le cavalier s'avancèrent hardiment au milieu des ondes. Middleton et Paul, également à cheval, suivaient la barque d'aussi près que la prudence le permettait. De cette manière le jeune guerrier conduisit sa précieuse cargaison saine et sauve sur la rive opposée, sans le plus léger inconvénient pour les passagères, et avec un aplomb et une célérité qui prouvaient que cette opération était familière au cavalier comme à sa monture. Quand on eut gagné le rivage, le jeune Indien démonta son appareil, jeta la peau sur son épaule, plaça les baguettes sous son bras et rebroussa chemin pour faire passer de la même manière le reste de la troupe. — Maintenant, ami docteur, dit le vieillard quand il vit l'Indien plonger de nouveau son cheval au milieu des eaux, je vois qu'il y a de la loyauté dans cet homme rouge. C'est, par ma foi, un gaillard de bonne mine et qui a l'air honnête; mais les vents du ciel ne sont pas plus trompeurs que ces sauvages, quand une fois le diable s'est emparé d'eux. Si le Paunie avait été un Teton, ou l'un de ces malfaisants Mingos qui venaient rôder dans les forêts de l'York, il y a quelque soixante ans, au lieu de revoir son visage, c'est son dos que nous aurions aperçu. J'ai eu quelques soupçons quand je l'ai vu choisir le meilleur cheval ! car avec cette bête-là, il lui était aussi facile de nous quitter qu'il l'est à un pigeon agile de se séparer d'une troupe de corbeaux. Mais vous voyez que c'est un loyal garçon; une fois que vous vous êtes fait l'ami d'un homme rouge, il est à vous aussi long-



Cœur-Dur, chef des Paunies-Loups.

temps que vous agissez loyalement avec lui. — A quelle distance croyez-vous que nous soyons des sources de cette rivière ? demanda le docteur Battius dont les regards erraient, avec une effrayante expression d'incertitude, sur les flots agités.—Je vous en donne ma parole, vos jambes seraient fatiguées avant d'avoir pu remonter son cours dans les Montagnes Rocheuses.

Le naturaliste médita profondément. Le digne homme avait vu le danger de traverser la rivière, par une méthode aussi simple, s'accroître si rapidement à ses yeux, qu'en ce moment il ne se proposait pas moins que de tourner le fleuve pour échapper à la nécessité de le franchir. On sait comme la peur est ingénieuse à se créer de pitoyables arguments et à les défendre. Le digne Obed, ayant examiné la question sous toutes ses faces avec une diligence recommandable, venait d'arriver à cette consolente conclusion, qu'il y avait presque autant de gloire à découvrir les sources inconnues d'une rivière aussi considérable, qu'à enrichir d'une plante ou d'un insecte le catalogue des savants. En ce moment le Paunie touchait au rivage : le vieillard s'assit le plus tranquillement du monde dans l'esquif de peau dès qu'il fut prêt à le recevoir, et après avoir soigneusement placé Hector entre ses jambes, il fit signe au docteur d'occuper la troisième place. Comme on voit un éléphant essayer la solidité d'un pont, avant de s'y confier tout entier, le naturaliste posa un pied sur le frêle esquif, puis le retira au moment où le vieillard croyait qu'il allait s'asseoir. — Vénérable vénator, lui dit-il d'un ton dolent, ce bateau est ce qu'il y a au monde de moins scientifique. Un moniteur intime m'avertit de ne pas m'y fier. — Plaît-il ? — Je n'aime pas cette manière de faire des expériences sur les fluides. L'esquif n'a ni forme ni proportions. — Il n'est pas aussi bien tourné que certains canots d'écorce de bouleau que j'ai eu occasion de voir; mais on peut prendre ses aises dans un wigwam aussi bien que dans un palais. — Il est impossible qu'une barque construite d'après des principes aussi contraires à la science

soit sûre, Ce bateau, vénérable chasseur, n'atteindra jamais l'autre bord. — Vous avez été témoin de ce qu'il a pu accomplir. — Oui ; mais c'était une heureuse anomalie. Si l'on prenait les exceptions pour règles, la race humaine serait promptement plongée dans les abîmes de l'ignorance. Vénérable Trappeur, cet appareil auquel vous voulez confier votre vie est, par rapport aux inventions régulières, ce qu'est un *lusus naturæ* dans le catalogue de l'histoire naturelle... un monstre!

Combien de temps encore le docteur Battius eût-il prolongé cette conversation, c'est ce qu'il serait difficile de dire. Mais, heureusement pour la patience du vieillard, au moment où le naturaliste prononça le dernier mot, il s'éleva dans l'air un bruit qui semblait servir d'écho à l'idée même qu'il exprimait. Le jeune Paunie, qui attendait avec patience la fin de cette incompréhensible discussion, leva la tête et prêta l'oreille à ce cri inconnu, comme un cerf à qui les vents auraient apporté l'aboiement lointain des limiers. Mais le Trappeur et le docteur comprirent un peu mieux la nature de ces sons extraordinaires. Ce dernier reconnut la voix de son fidèle Asinus, et il allait se précipiter et gravir la rive avec toute l'anxiété d'une vive affection, lorsque Asinus lui-même apparut à quelque distance, accourant au grand galop, pendant que le brutal Weucha qui le montait, pressait sa marche et lui faisait prendre cette allure extraordinaire. Les yeux du Teton et ceux des fugitifs se rencontrèrent. Le premier fit entendre un long et perçant hurlement dans lequel se mêlaient, d'une manière effrayante, l'accent du triomphe et celui de l'alarme. Ce signal mit fin à la discussion sur les mérites de l'esquif, et le docteur s'élança auprès du vieillard avec autant de célérité que si un nuage artificiel eût été miraculeusement écarté de ses yeux. L'instant d'après, le coursier du jeune



Paul Hover.

Paunie luttait avec effort contre le torrent. Toute la vigueur du cheval était nécessaire pour mettre les fugitifs hors de la portée des flèches dont l'air fut sillonné en un clin d'œil. Le cri de Weucha avait amené au rivage cinquante de ses camarades ; heureusement que parmi eux il ne s'en trouvait pas un seul à qui son rang donnât le privilége de porter un fusil. Mais la moitié du courant n'était pas franchie que Mahtori se montra sur la rive, et une décharge d'armes à feu, qui ne fit aucun mal, annonça la rage et le désappointement du chef. Plus d'une fois le Trappeur leva sa carabine, et autant de fois il la ramena dans sa première position sans faire feu. Les yeux du guerrier Paunie étincelaient comme ceux du cougar, à la vue de ses nombreux ennemis, et il répondit à l'effort impuissant de leur chef en agitant la main d'un air de mépris, et en poussant le cri de guerre de sa nation. Ce défi ne pouvait être enduré. Les Tetons s'élancèrent tous à la fois dans les flots, et la rivière se couvrit de chevaux et de guerriers. Ce fut alors une lutte terrible pour gagner le rivage ami. Les chevaux des Dahcotahs n'étaient pas, comme ceux du Paunie, fatigués par des efforts antérieurs, et n'avaient que leur cavalier à porter. La marche des Indiens dépassait donc de beaucoup en vitesse celle des fugitifs. Le Trappeur, qui comprenait parfaitement le danger de la situation, reportait ses yeux, avec calme, des Tetons sur son auxiliaire indien, afin d'examiner la résolution de ce dernier. Mais au lieu de manifester la moindre crainte, le front contracté du jeune guerrier ne laissait apparaître qu'une hostilité résolue. Faites-vous grand cas de la vie, ami docteur? demanda le vieillard avec un calme tout philosophique. — Non pas pour elle-même, répondit le naturaliste en aspirant dans le creux de sa main un peu d'eau pour se rafraîchir le gosier; mais j'y tiens extrêmement en ce sens que l'histoire de la nature est profondément intéressée à mon existence. Conséquemment...—



Avec la pointe de sa lance, il dirigea le frêle esquif.

Oui ! c'est bien là en effet l'histoire de la nature, et c'est un sentiment bas et lâche !... La vie est aussi précieuse à ce jeune Paunie qu'à aucun gouverneur des Etats, et il pourrait la sauver, ou du moins conserver quelque chance en nous abandonnant au courant du fleuve; et pourtant vous voyez qu'il tient à sa parole en homme de cœur et en guerrier indien. Pour moi, je suis vieux et prêt à subir le sort qu'il plaira au Seigneur de m'assigner; et je ne pense pas que de votre côté vous soyez d'une grande utilité au genre humain. C'est une honte criante, pour ne pas dire un péché, que de laisser un jeune homme accompli perdre sa chevelure pour deux êtres aussi insignifiants que nous. Je suis donc d'avis, pourvu que vous l'ayez comme agréable, de dire à ce garçon qu'il songe à son propre salut et nous laisse à la merci des Tetons. — Je repousse la proposition comme répugnant à la nature et trahissant les intérêts de la science, s'écria le naturaliste alarmé Notre navigation est miraculeuse. et cette admirable invention fonctionne avec une facilité si étonnante que dans quelques minutes nous toucherons l'autre rive.

Le vieillard le regarda quelque temps avec attention, et dit en secouant la tête : — Bon Dieu, ce que c'est que la peur ! elle transforme soudain les créatures et les objets de ce monde. Bon Dieu, bon Dieu ! ce que c'est que la peur!

Mais l'intérêt toujours croissant de la situation mit fin au débat. Cependant les chevaux des Dahcotahs avaient atteint le milieu du courant, et déjà leurs cavaliers remplissaient l'air de hurlements de triomphe. Tout-à-coup, Middleton et Paul, qui avaient conduit les dames dans un petit taillis, reparurent au bord du fleuve, la carabine à la main. — A cheval ! à cheval ! s'écria le Trappeur dès qu'il les aperçut; montez à cheval et fuyez, si ces jeunes femmes vous

sont chères; à cheval, et laissez-nous entre les mains du Seigneur! — Baissez-vous, vieux Trappeur, répondit la voix de Paul; baissez-vous tous deux dans votre nid. Vous me cachez ce diable de Teton; baissez-vous et faites place à une balle du Kentucky.

Le vieillard tourna la tête, et vit que l'ardent Mahtori, à quelque distance en avant de la troupe, se trouvait presque en ligne droite avec la barque et le fusil de Paul; il se baissa donc; le chasseur d'abeilles fit feu, et la balle siffla au-dessus de la tête du Trappeur; mais l'œil du chef teton n'était pas moins prompt ni moins sûr que celui de son ennemi. Dans l'instant qui précéda la détonnation, il s'était jeté à bas de cheval et avait plongé dans l'eau. L'animal hennit d'effroi et de douleur, et par un effort désespéré s'élança presque hors du fleuve; puis on le vit, emporté par le courant, teindre de son sang les eaux troublées. Le chef teton reparut à la surface des flots et nagea vigoureusement vers le plus rapproché de ses jeunes hommes, qui, comme de raison, céda son coursier à un guerrier si renommé. Toutefois cet incident jeta de la confusion dans la troupe des Dahcotahs, qui, avant de renouveler leurs efforts pour gagner la rive, parurent attendre les ordres de leur chef. Cependant l'esquif de cuir avait pris terre, et les fugitifs se trouvaient tous réunis sur le bord du fleuve. On vit alors les sauvages nager indécis, comme on voit la confusion se mettre dans une troupe de pigeons après qu'une décharge vigoureuse est venue atteindre le gros de la colonne; ils hésitaient à s'approcher d'un rivage si bien défendu. La prudence ordinaire à la stratégie indienne prévalut, et Mahtori, averti par sa récente mésaventure, ramena ses guerriers au bord qu'ils venaient de quitter, afin de reposer leurs chevaux qui commençaient à se montrer rétifs. — Montez à cheval maintenant avec les dames, dit le Trappeur; dirigez-vous vers ce monticule; derrière vous trouverez un autre courant d'eau dans lequel vous entrerez, et dont vous suivrez le lit, la face tournée vers le soleil, jusqu'à ce que vous arriviez à une plaine haute et sablonneuse; là je vous rejoindrai. Allez, montez à cheval; ce jeune Paunie et moi, ainsi que mon courageux ami le médecin, qui est un guerrier intrépide, nous sommes en nombre suffisant pour garder la rive, attendu que tout ce qu'il faut pour le moment, c'est un simple déploiement de force.

Middleton et Paul ne crurent point convenable de s'élever contre cette proposition. Satisfaits de savoir que leur retraite serait couverte même d'une manière si imparfaite, ils se hâtèrent de mettre leurs chevaux au galop et disparurent bientôt dans la direction indiquée. Vingt ou trente minutes s'étaient écoulées depuis l'exécution de leur retraite, et avant que les Tetons, sur la rive opposée, parussent se préparer à prendre de nouvelles mesures. On distinguait Mahtori au milieu de ses guerriers, donnant ses ordres et manifestant son désir de vengeance en étendant le bras de temps à autre dans la direction des fugitifs; mais il ne se fit aucun mouvement qui révélât un renouvellement d'hostilités immédiates. Enfin un hurlement qui s'éleva du milieu des sauvages annonça quelque chose de nouveau. On aperçut de loin Ismaël et ses fils, et bientôt les deux troupes réunies s'avancèrent sur le bord de la rivière. L'émigrant, avec son sang-froid accoutumé, se mit à examiner la position de l'ennemi, et comme pour essayer la portée de sa carabine, il leur envoya une balle qui eût pu être dangereuse même à cette distance. — Maintenant, partons! s'écria Obed en s'efforçant de suivre de l'œil le plomb meurtrier qu'il avait cru entendre siffler à ses oreilles; nous avons défendu la rive avec courage et pendant le temps voulu; la science militaire se déploie autant dans la retraite que dans l'attaque.

Le vieillard jeta les yeux derrière lui, et voyant que les cavaliers étaient parvenus derrière la colline, il ne fit pas d'objections. Le cheval qui restait fut donné au docteur avec ordre de suivre la même route que Middleton. Quand le naturaliste fut en pleine retraite, le Trappeur et le jeune Paunie s'éloignèrent avec les précautions nécessaires pour laisser leurs ennemis indécis sur la nature de leur mouvement. Toutefois, au lieu de s'avancer à travers la plaine vers la colline, ce qui les aurait exposés aux regard des Indiens, ils prirent un détour, protégés par un pli du terrain, et arrivèrent sur le bord du ruisseau à l'endroit même où Middleton devait le quitter, et précisément à temps pour rejoindre leurs compagnons; le docteur avait opéré sa retraite avec tant d'intelligence qu'il avait déjà rattrapé ses amis : tous les fugitifs se trouvèrent donc réunis. Aussitôt le Trappeur chercha autour de lui quelque endroit où toute la troupe pût faire halte pendant cinq ou six heures — Faire halte! s'écria le docteur quand cette proposition parvint à ses oreilles; vénérable chasseur, il me semble au contraire que ce ne serait pas trop que d'employer plusieurs jours à une fuite persévérante.

Middleton et Paul partageaient tous deux cette opinion, et chacun l'exprimait à sa manière. Le vieillard les écouta tous avec patience; mais, secouant la tête comme un homme non convaincu, il fit à leurs arguments réunis une réponse générale et positive. — Pourquoi fuir? les jambes des hommes peuvent-elles devancer la vitesse des chevaux? Pensez-vous que les Tetons vont s'étendre à terre et dormir? ne vont-ils pas sur le champ traverser la rivière et chercher notre piste? Grâces à Dieu, nous l'avons fait disparaître dans le courant d'eau, et si nous nous retirons avec prudence et sagesse, nous pouvons encore les tromper. Mais une prairie n'est pas une forêt; là, un homme peut voyager longtemps sans s'inquiéter d'autre chose que de l'empreinte de son moccassin, tandis que, dans ces plaines découvertes, un éclaireur, placé par exemple sur cette colline, peut voir tout autour de lui, comme un faucon qui plane en cherchant sa proie. Non, non, il faut que la nuit vienne vous couvrir de ses ténèbres avant que nous partions d'ici. Mais écoutons l'avis du Paunie; c'est un garçon de courage, et je vous certifie qu'il a fait plus d'une campagne pénible contre les bandes des Sioux... Mon frère pense-t-il que notre piste est assez longue? ajouta-t-il alors en s'adressant à l'Indien dans sa langue. — Un Teton est-il un poisson pour la voir dans la rivière? — Mes jeunes hommes croient que nous devons la prolonger dans la prairie. — Mahtori a des yeux. — Que conseille mon frère?

Le jeune guerrier observa le ciel un moment en se livrant à ses réflexions, puis il répondit comme un homme dont l'opinion était irrévocablement fixée : — Les Dahcotahs ne sont pas endormis; il faut nous cacher dans l'herbe. — Ah! ce garçon est de mon avis, dit le vieillard expliquant brièvement l'opinion de l'Indien à ses amis blancs.

Middleton fut obligé d'acquiescer à ces raisons, et comme il y avait évidemment péril à rester debout, chacun s'occupa des moyens les plus propres à garantir la sécurité de tous : on plaça promptement Inez et Hélène sous le chaud abri de la peau de buffle, et par dessus on plaça de grandes herbes. Paul et le Paunie attachèrent les pieds des chevaux et les couchèrent à terre, où, après leur avoir donné à manger, ils les laissèrent cachés sous le gazon de la prairie. Ces arrangements terminés, chacun des hommes chercha un lieu de repos, et la plaine parut enfin rendue à sa solitude accoutumée. Toutes leurs espérances de salut dépendaient du succès de cet artifice. S'ils parvenaient à tromper leurs ennemis par cet expédient simple, et en conséquence peu suspect, ils pourraient reprendre leur fuite à l'approche du soir, et en changeant de direction, augmenter encore les chances de réussite finale. Cédant à ces importantes considérations, chacun s'étendit immobile, réfléchissant à la situation, jusqu'à ce que la pensée fatiguée fit définitivement place au sommeil.

Le plus profond silence régnait depuis quelques heures, quand les oreilles exercées du Trappeur et du Paunie entendirent un faible cri de surprise poussé par Inez. En un instant ils furent sur pied, comme des hommes prêts à vendre chèrement leur vie; mais ils virent alors la vaste plaine, les collines onduleuses et les taillis épars çà et là, couverts d'un blanc linceul de neige. — Que le Seigneur ait pitié de nous! s'écria le vieillard en jetant sur ce spectacle un regard consterné; je vois maintenant, Paunie, pourquoi vous observiez si attentivement les nuages; mais il est trop tard, à présent il est trop tard! Un écureuil laisserait sa trace sur ce léger manteau qui couvre la terre. Ah! j'aperçois les drôles. Couchez-vous tous, couchez-vous; les chances qui nous restent sont bien faibles, pourtant il ne faut pas y renoncer volontairement.

A l'instant toute la troupe se cacha de nouveau, quoique plus d'un regard inquiet épiât à travers les grandes herbes tous les mouvements de l'ennemi. A un demi-mille de distance, on apercevait les Tetons à cheval, décrivant un grand cercle qui se resserrait graduellement, et dont le centre était évidemment le lieu de repos des fugitifs. Il n'était pas difficile d'expliquer le mystère de cette manœuvre. La neige était tombée à temps pour donner aux Sioux l'assurance que ceux qu'ils cherchaient étaient restés derrière eux, et maintenant ils s'occupaient, avec la persévérance infatigable des guerriers indiens, à découvrir le lieu où ils devaient nécessairement être cachés. Chaque minute rendait plus critique la position des fugitifs. Paul et Middleton préparèrent tranquillement leurs carabines, et au moment où Mahtori, préoccupé de ses investigations, n'était plus qu'à cinquante pas d'eux, tenant ses regards fixés sur le gazon, ils le mirent tous deux en joue, et lâchèrent la détente; mais le bruit du chien sur la batterie s'entendit seul. — Assez, dit le vieillard en se levant avec dignité; c'est moi qui ai enlevé l'amorce : car une mort certaine aurait suivi votre imprudence. Maintenant, subissons notre destinée en hommes. Les plaintes et les gémissements ne trouvent point faveur devant un Indien.

Son apparition fut accueillie par un hurlement qui retentit au loin dans la plaine, et l'instant d'après, une centaine de sauvages accoururent triomphants. Mahtori reçut ses prisonniers avec un calme forcé; seulement un rayon de joie féroce sillonna le nuage qui chargeait son front, et le cœur de Middleton se glaça en voyant le regard du chef se porter avec une effrayante expression sur Inez, presque privée de sentiment, mais ravissante encore. La joie qu'avait inspirée la capture des prisonniers blancs était si grande que, dans le premier moment, la figure sombre et impassible de leur jeune compagnon indien put échapper à tous les regards. Il se tenait debout à l'écart, dédaignant de tourner les yeux vers ses ennemis, immobile comme s'il eût été soudainement saisi par le froid dans cette attitude de dignité et de calme. Mais, au bout d'un certain temps, cet objet secondaire attira l'attention des Tetons. Alors seulement le Trappeur apprit par les acclamations de triomphe et le long hurlement de joie que cent voix firent entendre, aussi bien que par le

nom qui retentit dans les airs, que son jeune ami n'était autre que ce guerrier redoutable et jusqu'alors invincible, le célèbre Cœur-Dur.

—

CHAPITRE XXV.

Baissons maintenant le rideau sur notre drame, et passons à l'acte suivant. Plusieurs jours se sont écoulés pendant lesquels d'importants changements ont eu lieu dans la situation de nos personnages. Il est midi ; le lieu de la scène est un plateau élevé, situé à peu de distance d'une rivière. Celle-ci prenait sa source à la base des Montagnes Rocheuses ; après avoir baigné une vaste étendue de plaine, elle mêlait ses eaux à un affluent plus considérable encore, pour aller définitivement se perdre dans les eaux troubles du Missouri. Le paysage était moins désolé ; quoique la main qui avait imprimé le cachet du désert sur le pays environnant fît encore sentir en ce lieu une partie de sa puissance. Les bouquets d'arbres y étaient épars en plus grand nombre, et, vers le nord, une longue lisière d'antiques forêts bornait la vue. Çà et là, dans la vallée, on voyait les marques de la culture hâtive et imparfaite de ceux des légumes indigènes dont la croissance est prompte et qui peuvent se développer presque sans le secours de l'art, dans un sol profond et alluvial. Sur le bord du plateau s'élevaient les cent habitations d'une horde de Sioux errants. Ces légères demeures étaient placées sans aucun égard aux lois de la symétrie. On paraissait, dans leur construction, n'avoir eu en vue que la proximité de l'eau, et même cette importante considération n'avait pas toujours été consultée. Ce camp n'avait rien de militaire, et rien dans sa position et ses abords ne le mettait à l'abri d'une surprise. Il était ouvert de tous côtés, si l'on en excepte l'obstacle naturel de la rivière. Enfin, ce lieu paraissait avoir été occupé plus longtemps que ses habitants ne se l'étaient primitivement proposé, et néanmoins on voyait que tout était prêt pour un départ immédiat ou même pour une fuite.

Là était momentanément campée cette portion de la tribu des Sioux qui, conduite par Mahtori, avait longtemps chassé sur les terres voisines des belliqueuses peuplades des Paunies. Les tentes étaient de peaux ; elles étaient hautes ; leur forme était conique et leur construction des plus simples. A l'entrée de chaque tente, on voyait suspendus à un léger poteau le bouclier, le carquois, la lance et l'arc de celui qui l'occupait. A côté, étaient négligemment épars les divers ustensiles domestiques à l'usage de ses deux ou trois femmes ou de sa femme unique, suivant le plus ou moins de renom du guerrier ; çà et là, on voyait sortir la petite tête ronde d'un enfant du milieu de son berceau d'écorce, qui se balançait dans l'air, attaché au même poteau par une courroie de peau de daim. Des enfants plus grands se roulaient les uns sur les autres, les garçons se distinguant déjà par cette espèce de domination qui, plus tard, devait marquer l'immense distinction entre les deux sexes. Les adolescents étaient dans la vallée, essayant leur jeune vigueur à dompter les sauvages coursiers de leurs pères, pendant que plus d'une jeune fille avait quitté furtivement ses occupations pour venir admirer leur courageuse et impatiente audace. Jusque-là ce n'était que l'ordinaire aspect d'un camp plein de confiance et de sécurité. Mais devant les tentes on voyait une réunion qui semblait présager quelque chose d'étrange. Quelques-unes des vieilles femmes les plus ridées et les plus impitoyables de la bande s'étaient rassemblées, appelant un spectacle que convoitaient leurs goûts dépravés, comme on voit des êtres plus civilisés contempler avidement des tableaux non moins révoltants. Les hommes étaient subdivisés en groupes assortis, suivant les exploits et la réputation des individus qui les composaient. Les individus arrivés à l'âge équivoque qui leur donnait le droit d'être admis à la chasse, mais dont la prudence était encore trop douteuse pour qu'ils marchassent dans le sentier de la guerre, erraient autour de cet ensemble, imitant, d'après les farouches modèles placés devant eux, cette gravité de maintien, cette reserve de manières qui, plus tard, devaient former leur propre caractère. Quelques-uns, plus âgés et qui déjà avaient entendu le cri de guerre, étaient un peu plus hardis et approchaient les chefs de plus près, sans avoir toutefois la présomption de se mêler à leurs délibérations, suffisamment honorés qu'on leur permît de recueillir la sagesse qui découlait de ces lèvres vénérables. Les guerriers de la troupe, plus hardis encore, n'hésitaient pas à se mêler parmi les chefs d'un rang inférieur, mais jamais ils ne se permettaient de contredire l'opinion d'un brave reconnu, ou de mettre en question la prudence des mesures recommandées par les sages de la nation. Parmi les chefs eux-mêmes, il existait une singulière distinction marquée à l'extérieur. Ils se divisaient en deux classes : ceux qui devaient principalement leur influence à des qualités physiques et à des faits d'armes, et ceux qui avaient acquis leur réputation plutôt par leur sagesse que par leurs services guerriers. Les premiers constituaient la classe la plus nombreuse et de beaucoup la plus importante. C'étaient des hommes d'une haute stature, et dont les traits sévères étaient rendus doublement imposants par des cicatrices profondes et indélébiles, signes évidents de leur bravoure. Mais la portion qui devait son influence à un ascendant moral était extrêmement limitée. Ces derniers se distinguaient uniformément par l'expression vive de leurs yeux, par la circonspection de leurs mouvements et de temps à autre par la véhémence de leur parole. Au milieu du cercle formé par ces conseillers d'élite, on distinguait la personne de Mahtori, qui déguisait son agitation sous un calme apparent. Il réunissait dans sa personne et dans son caractère les qualités diverses de tous ses compagnons. L'esprit aussi bien que la matière avaient contribué à établir son autorité. Ses cicatrices étaient aussi nombreuses et aussi profondes que celles du plus intrépide guerrier de sa nation ; son corps était dans sa plus grande vigueur, son courage au plus haut degré, l'œil le plus perçant se baissait devant la menace de son regard. Il savait si bien unir la puissance de la raison et de la force que, dans un Etat social où il eût pu déployer toute son énergie, le chef teton eût probablement été tout à la fois conquérant et despote.

A quelque distance de ce rassemblement, on apercevait un groupe d'individus d'origine toute différente. Plus grands et plus robustes, les traits distinctifs de la race saxonne et normande se retrouvaient encore sous leur teint bruni par le soleil d'Amérique. C'étaient l'émigrant et ses fils, tous indolents et inertes, comme d'habitude, quand nul besoin n'éveillait leur dormante énergie. On les voyait groupés en face de quatre ou cinq habitations de peaux, dont ils étaient redevables à l'hospitalité de leurs confédérés tetons. Les conditions de cette alliance inattendue étaient suffisamment expliquées par la présence des chevaux et des bestiaux qui paissaient tranquillement au-dessous des tentes des blancs et dans la vallée, sous la garde de l'intrépide Esther. Les charriots formaient autour de leur demeure une sorte de barrière irrégulière, qui prouvait que leur sécurité n'était pas complète, pendant que d'autre part leur prudence ou leur indolence empêchait toute manifestation trop positive de défiance. Un singulier mélange de bien-être passif et de stupide curiosité se remarquait sur toutes ces physionomies, pendant que chaque individu, appuyé sur sa carabine, considérait les mouvements des Sioux. Ils parlaient rarement; et, lorsqu'ils le faisaient, c'était pour faire quelques remarques courtes et dédaigneuses, destinées à faire ressortir avec évidence la supériorité physique d'un blanc sur un Indien. Enfin la famille d'Ismaël semblait maintenant jouir, non sans quelque lueur de défiance, d'un bien-être provenant d'une complète inaction. Abiram formait seul exception à cet état de repos équivoque. Après une vie passée à commettre mille bassesses subalternes, le marchand de chair humaine était devenu assez endurci pour tenter l'aventure désespérée que nous avons mise sous les yeux du lecteur. Il n'exerçait guère d'influence sur l'esprit plus intrépide, mais moins actif, d'Ismaël ; et si ce dernier ne s'était vu subitement expulsé d'un terrain fertile dont il avait pris possession d'une manière peu légale, Abiram n'eût jamais réussi à engager son beau-frère dans une entreprise qui exigeait tant de résolution et de prévoyance. On en a vu le succès primitif et la ruine. Abiram était assis à l'écart, méditant sur les moyens de s'assurer les avantages de son méfait, qui devenaient à ses yeux de plus en plus incertains, par suite de l'admiration déclarée de Mahtori pour l'innocent objet de sa scélératesse. Nous le laisserons à ses projets incohérents et confus, pour nous occuper de quelques autres personnages de notre drame.

Un autre coin du tableau était encore occupé. Sur une petite élévation de terrain, à l'extrême droite du camp, gisaient Middleton et Paul. Leurs pieds et leurs mains étaient douloureusement garrottés avec des courroies de peau de bison ; et par un raffinement de cruauté, ils étaient placés de manière que chacun d'eux pouvait voir dans les traits de son compagnon se réfléchir sa propre misère. A douze pas d'eux, un poteau était fortement fixé en terre, et l'on y voyait attachée la personne de Cœur-dur, qui, par la beauté de ses formes et de ses proportions, paraissait l'Apollon du désert. Dans l'espace intermédiaire était le Trappeur, dépouillé de sa carabine, de sa carnassière et de sa boîte à poudre, laissé du reste, peut-être par dédain, dans une sorte de liberté. Cependant la présence de cinq ou six jeunes guerriers, qui, l'arc et le carquois sur l'épaule, surveillaient les prisonniers à quelque distance, indiquait suffisamment combien serait impuissante toute tentative de résistance ou de fuite de la part d'un homme si âgé et si débile. Les trois captifs se livraient à une conversation qui pour eux avait un intérêt spécial. — Capitaine, disait le chasseur d'abeilles avec une expression d'inquiétude à laquelle se mêlait une teinte de gaieté qu'aucun malheur ne pouvait lui enlever entièrement, trouvez-vous qu'en effet cette maudite courroie de peau non tannée vous coupe l'épaule? ou est ce l'effet du picotement que j'éprouve dans le bras? — Quand l'âme souffre aussi cruellement, le corps est insensible à la douleur, répondit Middleton doué d'une sensibilité plus raffinée, mais moins courageuse peut-être; plût au ciel que quelques-uns de mes dignes artilleurs vinssent tomber sur ce camp maudit!—Autant vaudrait souhaiter que ces demeures des Tetons fussent autant de ruches de guêpes, et que ces insectes en sortissent pour combattre cette tribu de sauvages demi-nus!

Cela dit, le chasseur d'abeilles, enchanté de son idée, tourna le dos à son compagnon et chercha un soulagement momentané à son

malheur, dans la pensée d'une hypothèse aussi extravagante. Middleton n'était pas fâché de garder le silence : mais le vieillard, qui avait entendu leurs paroles, se rapprocha et continua l'entretien. — Il est probable qu'il va se passer une scène infernale! dit-il en secouant la tête de manière à laisser voir que même son expérience ne trouvait aucun remède à une situation si critique. Notre ami le Paunie est déjà condamné à la torture, et je vois au regard et à la mine du chef sioux, qu'il va pousser sa bande à de nouvelles énormités. — Dites donc, vieux Trappeur, s'écria Paul en s'efforçant, malgré ses liens, de se soulever pour voir les traits attristés du vieillard, vous êtes versé dans la connaissance des langues indiennes. Allez au conseil, et dites à leurs chefs, en mon nom, c'est-à-dire au nom de Paul Hover, citoyen de l'État de Kentucky, que, pourvu qu'ils me garantissent le retour assuré d'Hélène Wade au sein des Établissements, ils peuvent prendre ma chevelure à l'époque et de la manière qu'il leur plaira; ou, s'ils refusent de traiter à ces conditions, vous pouvez ajouter une ou deux heures de tortures par-dessus le marché : cela pourra complaire à leurs appétits. — Ah ! mon garçon, il n'est guère probable qu'ils acceptent de pareilles offres, attendu que vous êtes déjà comme un ours pris au trébuchet, aussi incapable de combattre que de fuir. Mais ne perdez pas courage: la couleur d'un blanc, parmi les sauvages de ces tribus lointaines, est quelquefois son arrêt de mort, et quelquefois aussi son bouclier ; quoiqu'ils ne nous aiment pas, la prudence leur lie parfois les mains. Si ces nations rouges pouvaient voir leur vœu se réaliser, les arbres auraient bientôt couvert de rechef les champs labourés de l'Amérique, et les os des chrétiens blanchiraient le sol. Mais ils ont compté notre nombre, jusqu'à ce que leur mémoire épuisée fût incapable de continuer ce calcul, et ils ont bien aussi leur politique. En conséquence notre destin est indécis; mais je crains qu'il n'y ait bien peu d'espoir pour le Paunie!

En achevant ces mots, le vieillard s'avança vers celui qui était l'objet de cette dernière observation. A quelques pas, il demeura immobile et muet. Mais les yeux de Cœur-Dur étaient fixés vers l'horizon, et tout en lui annonçait un homme dont la pensée était complétement détachée de tout ce qui l'entourait. — Les Sioux délibèrent sur le sort de mon frère, reprit enfin le Trappeur lorsqu'il vit qu'il ne pouvait attirer l'attention du Paunie qu'en lui adressant la parole.

Le jeune guerrier tourna tranquillement la tête et répondit en souriant : — Ils sont occupés à compter les chevelures suspendues à la hutte de Cœur-Dur? — Sans doute, sans doute; ils s'exaltent en songeant au nombre de leurs guerriers que vous avez frappés, et bien vous eût pris de chasser le daim et de marcher moins souvent dans le sentier de la guerre. Alors, dans cette tribu, quelque mère sans enfants vous eût adopté pour son fils, et vos jours s'écouleraient en paix. — Mon frère croit-il donc qu'un guerrier puisse jamais mourir? Le Maître de la vie n'ouvre point la main pour reprendre ensuite ses dons. Quand il a besoin de ses jeunes hommes, il les appelle, et ils partent. Mais l'Homme Rouge sur lequel il a une fois soufflé vit à jamais. — Oui, voilà une foi plus consolante et plus humble que celle que professent ces Tetons sans cœur! Il y a quelque chose dans ces Paunies qui me va au fond de l'âme ; ils paraissent avoir le courage, oui, et aussi la loyauté des Delawares des montagnes. Et ce garçon... c'est étonnant, c'est on ne peut plus étonnant! son âge, son aspect, sa force, sa beauté... on dirait qu'ils ont été frères! Dites-moi, Paunie, avez-vous jamais, dans vos traditions, entendu parler d'un peuple puissant qui vivait autrefois sur les rivages du Lac salé, bien loin vers le soleil levant. — La terre est blanche des hommes de la couleur de mon père. — Non, non, je ne parle pas de ces rôdeurs qui se sont introduits dans le pays pour dépouiller les propriétaires légitimes, mais d'un peuple qui est ou plutôt était, tant par la nature que par la peinture, aussi rouge que le fruit des buissons. — J'ai entendu dire aux vieillards qu'il y avait des tribus qui se cachaient dans les bois du côté du soleil levant, parce qu'elles n'osaient se trouver dans les prairies ouvertes face à face avec des hommes. — Vos traditions ne vous parlent-elles par de la plus sage d'entre les nations des Peaux Rouges, sur laquelle le Wahcondah ait jamais soufflé?

Cœur-Dur souleva la tête par un mouvement de fierté que ses liens mêmes ne pouvaient réprimer, et il répondit: — L'âge a-t-il aveuglé mon père ? ou le grand nombre de Sioux qu'il voit lui ferait-il croire qu'il n'y a plus de Paunies au monde? — Ah! voilà bien la vanité et l'orgueil des mortels ! murmura le vieillard trompé dans son attente ; la nature est toujours pareille quelle que soit la couleur de la peau. Un Delaware s'estimerait aussi supérieur à un Paunie qu'un Paunie se croit supérieur aux princes de la terre. Il en était de même entre les Français du Canada et les habits rouges anglais que le roi avait coutume d'envoyer dans les Etats : on se battit, les chefs remplirent le monde du bruit de leur gloire ; et les pauvres soldats des deux partis souffrirent et moururent oubliés.

Quand le vieillard eut ainsi exhalé les restes de fierté guerrière qui venaient de l'entraîner à son insu dans la faute même qu'il venait de blâmer, ses yeux, où brillait quelque chose de l'ardeur de sa jeunesse, s'adoucirent et se tournèrent avec une expression inquiète sur le captif condamné, dont la physionomie avait repris son air de froide et pensive abstraction. — Jeune guerrier, continua-t-il d'une voix que l'émotion rendait tremblante, je n'ai jamais été ni père ni frère. Le Wahcondah m'a créé pour vivre seul. Il n'enchaîna jamais mon cœur à un foyer ou à un camp par les liens qui attachent à leurs huttes les cœurs des hommes de ma race; sans cela, je n'aurais jamais fait tant de chemin ni vu tant de choses. Mais j'ai longtemps vécu avec un peuple qui habitait les forêts de l'Est; et j'ai eu des motifs pour admirer son courage et aimer sa loyauté. Paunie, le Maître de la vie nous a donné à tous une sympathie pour ceux de notre sang. Je n'ai jamais été père, mais je connais l'affection d'un père. Vous ressemblez à un jeune homme qui m'était cher, et je commençais même à croire qu'il pouvait y avoir de son sang dans vos veines. Vous êtes un homme loyal, et je le vois par la manière dont vous gardez votre foi; et la loyauté est une qualité trop rare pour qu'on l'oublie. Mon cœur sympathise avec le vôtre, jeune homme, et je voudrais faire quelque chose qui vous fût agréable.

Le jeune guerrier écouta tranquillement ces paroles qui sortaient des lèvres du vieillard avec une force et une simplicité qui prouvaient leur franchise, et il inclina la tête sur sa poitrine en témoignage du respect avec lequel il recevait ces marques d'intérêt; puis relevant ses yeux noirs, et les fixant sur l'horizon lointain, il parut de nouveau s'ensevelir dans des pensées étrangères à toute considération personnelle. Le Trappeur, qui savait à quelle hauteur l'orgueil d'un guerrier pouvait le soutenir dans ces moments qu'il regardait comme les derniers de son existence, attendit le bon plaisir de son jeune ami avec une douceur et une patience qu'il avait acquises dans ses relations avec cette race remarquable. Enfin les regards du Paunie commencèrent à perdre de leur immobilité ; puis, vifs et brillants comme l'éclair, ils se portaient alternativement de la figure du vieillard sur l'espace, et de l'espace sur ces traits fortement prononcés, comme si l'âme qui dirigeait leur mouvement eût commencé à se troubler. — Mon père, répondit enfin le captif d'une voix où vibrait l'accent de la confiance et de l'affection, j'ai entendu vos paroles. Elles sont entrées par mes oreilles, et sont maintenant dans moi. Le Long-Couteau à la tête blanche n'a pas de fils ; le Cœur-Dur des Paunies est jeune, mais il est déjà l'aîné de sa famille. Il a trouvé les ossements de son père sur le territoire de chasse des Osages....... Mais le Wahcondah nous appellera bientôt tous deux; vous, parce que vous avez vu tout ce qu'on peut voir sur la terre, et Cœur-Dur, parce qu'il a besoin d'un guerrier qui soit jeune. Le Paunie n'a plus le temps de remplir envers le Visage pâle les devoirs d'un fils envers son père. — Tout vieux que je suis, tout misérable et débile que je parais maintenant, je puis vivre assez pour voir le soleil se coucher dans la Prairie. Mon frère espère-t-il revoir encore la nuit? — Les Tetons comptent les chevelures suspendues à ma hutte! répéta le jeune guerrier avec un sourire dont la mélancolie était singulièrement mêlée d'une lueur de triomphe. — Et il les trouvent nombreuses ; trop nombreuses pour la sûreté de celui à qui cette hutte appartient, maintenant qu'ils le tiennent dans leurs mains vengeresses. Mon fils n'est pas une femme, et il regarde d'un œil assuré le sentier où il va entrer. Avant de partir, n'a-t-il rien à dire à l'oreille de son peuple? Ces jambes sont vieilles ; mais elles peuvent encore me porter jusqu'à l'embranchement de la rivière des Loups. — Dites-leur que Cœur-Dur a fait un nœud dans son wampum pour chaque Teton ! s'écria le captif avec la véhémence de la passion qui se fait jour à travers les entraves d'une contrainte artificielle; s'il rencontre un seul d'entre eux dans les Prairies du Maître de la vie, son cœur deviendra le cœur d'un Sioux ! — Ah! ce sentiment serait un dangereux compagnon de route pour un homme blanc, prêt à entreprendre un voyage aussi solennel, murmura en anglais le vieillard. Ce n'est pas là ce que disent les bons Moraves dans les conseils des Delawares, ni ce qu'on prêche si souvent aux Peaux Blanches dans les Etablissements, quoique, je l'avoue à la honte de ma douleur, on y fasse peu d'attention. Paunie, je vous aime ; mais, en ma qualité de chrétien, je ne puis porter un semblable message. — Si mon père a peur que les Tetons ne l'entendent, qu'il parle tout bas à l'oreille de nos vieillards. — Pour ce qui est de la crainte, jeune guerrier, elle n'appartient pas plus aux Visages pâles qu'aux Peaux Rouges. Le Wahcondah nous apprend à aimer la vie qu'il nous donne, mais comme des hommes aiment la chasse, leurs chiens et leurs carabines, et non de cet amour insensé avec lequel une mère contemple son enfant. Quand le Maître de la vie appellera mon nom, il n'aura pas à parler deux fois. Je suis aussi prêt à répondre maintenant à son appel que je le serai demain, ou à tel moment qu'il peut convenir à sa volonté souveraine. Mais qu'est-ce qu'un guerrier sans ses traditions? Les miennes me défendent de porter vos paroles.

Le chef fit avec dignité un signe d'assentiment, et il était à craindre que cette confiance, qui venait d'être éveillée si singulièrement, ne disparût avec la même rapidité. Mais le cœur du vieillard avait été trop sensiblement ému par la force de souvenirs longtemps assoupis, mais vivants encore, pour rompre si brusquement l'entretien; il réfléchit un instant, puis, attachant un regard expressif sur le

jeune prisonnier, il continua ainsi : — Chaque guerrier doit être jugé selon sa nature. J'ai dit à mon fils ce que je ne puis pas; mais qu'il ouvre ses oreilles pour entendre ce que je puis. Un élan ne franchira pas la Prairie avec plus de vitesse que ces vieilles jambes, si le Paunie veut me donner un message dont un blanc puisse se charger. — Que le Visage pâle écoute, répondit l'Indien après avoir hésité encore un moment par suite de son premier désappointement : il restera ici jusqu'à ce que les Sioux aient essayé de couvrir de la peau d'un seul Paunie les têtes de dix-huit Tetons; il ouvrira ses yeux tout grands, afin de voir la place où ils enseveliront les ossements d'un guerrier. — Tout cela, je puis le faire, et je le ferai, noble jeune homme. — Il remarquera bien le lieu, afin de le reconnaître. — Ne craignez pas que je l'oublie, interrompit l'autre, dont la force d'âme commençait à céder devant une résignation si calme. — Eh bien ! je compte que mon père ira trouver mon peuple. Qu'il se rende à mon wigwam, et là qu'il prononce à haute voix le nom du Cœur-Dur : aucun Paunie ne sera sourd. Alors que mon père demande le poulain qui n'a jamais été monté, mais qui est plus svelte que le daim et plus agile que l'élan. — Je vous comprends, jeune homme, je vous comprends, interrompit le vieillard attentif; ce que vous dites sera fait; oui, et bien fait, ou je me connais peu aux désirs d'un Indien mourant. — Et quand mes jeunes hommes auront donné à mon père la bride de ce poulain, il l'amènera par un sentier détourné sur le tombeau de Cœur-Dur? — Si je l'amènerai ! certainement, mon brave enfant, quand l'hiver couvrirait ces plaines d'une masse de neige, et quand le soleil serait caché le jour aussi bien que la nuit; oui, j'amènerai l'animal sur cet emplacement sacré, les yeux tournés vers le soleil couchant. — Et mon père adressera la parole à mon cheval, et lui dira que le maître qui l'a nourri depuis qu'il est né, a maintenant besoin de lui. — Je n'y manquerai non plus, quoique le Seigneur sache bien qu'en parlant ainsi à une créature dépourvue de raison, je n'agirai pas dans l'idée insensée qu'il comprendra mes paroles, mais seulement pour satisfaire à la superstition indienne. Hector, mon chien, que penses-tu de cette idée de parler à un cheval? — Que la tête grise lui parle dans la langue des Paunies, interrompit le captif; car son compagnon venait de s'exprimer dans une langue inconnue. — La volonté de mon fils sera faite, et de ces vieilles mains, qui, je l'espérais, avaient pour toujours cessé de répandre le sang, soit des hommes, soit des animaux, j'immolerai le poulain sur votre tombeau. — C'est bon, répondit le Sauvage ; et en même temps une lueur de satisfaction brilla sur ses traits calmes et graves. Cœur-Dur arrivera donc à cheval aux Prairies bienheureuses, et il se présentera comme un chef devant le Maître de la vie!

Un changement soudain qui se manifesta dans la physionomie de l'Indien fit tourner la tête au Trappeur; il vit que la conférence des Sioux était terminée, et que Mahtori, accompagné de quelques-uns des principaux guerriers, s'avançait à grands pas vers sa victime.

—

CHAPITRE XXVI.

A vingt pas de leurs prisonniers, les Tetons s'arrêtèrent, et leur chef fit signe au vieillard de s'approcher; celui-ci obéit, en laissant pour adieu au jeune Paunie un regard expressif que l'Indien comprit, et qui n'était qu'une nouvelle assurance de ne rien oublier. Dès que Mahtori vit le Trappeur arrêté à quelques pas de lui, il étendit le bras, et posant une main sur l'épaule du vieillard attentif, il le regarda un moment comme pour pénétrer jusqu'au fond de ses plus secrètes pensées. — Un Visage pâle est-il né avec deux langues ? demanda-t-il, lorsqu'il vit que, comme d'habitude, le Trappeur était aussi peu intimidé par son regard menaçant que par les appréhensions de l'avenir. — La loyauté n'est pas dans la couleur de la peau. — C'est vrai : maintenant, que mon père m'écoute. Mahtori n'emploie qu'une langue, la tête grise en a un grand nombre ; il est possible qu'elles soient toutes droites et aucune fourchue. Un Sioux n'est qu'un Sioux, mais un Visage pâle est tout; il peut parler au Paunie, au Konza : et il peut aussi parler à son peuple. — Oui, il y a dans les Etablissements des savants qui peuvent faire plus encore; mais à quoi cela sert-il? le Maître de la vie a une oreille pour tout langage. — La tête grise a mal agi ; le vieillard a dit une chose quand il en pensait une autre; il a regardé devant lui avec ses yeux, et derrière lui avec son esprit; il a fait galoper trop vite le cheval d'un Sioux ; il a été l'ami d'un Paunie, et l'ennemi de mon peuple. — Teton, je suis votre prisonnier, agissez comme il vous plaira. — Non, Mahtori ne veut pas rougir des cheveux blancs; mon pere est libre, la Prairie lui est ouverte de tous côtés. Mais avant que la tête grise tourne le dos aux Sioux, qu'il les regarde attentivement, afin de pouvoir dire à son grand chef ce que vaut un Dahcotah. — Je ne suis pas pressé de partir, Teton : sous cette tête grise vous voyez un homme, et non une femme; je ne m'essoufflerai donc pas à courir pour aller dire aux nations des Prairies ce que font les Sioux. — C'est bien. Mon père a fumé avec les chefs dans un grand nombre de conseils, répondit Mahtori qui se crut alors assez sûr de la bienveillance de son interlocuteur pour en venir à son but, Mahtori parlera par la bouche de son ami et de son père: un jeune Visage pâle écoutera quand un vieillard de sa nation ouvrira la bouche. Allez, mon père rendra digne d'une oreille blanche les paroles d'un pauvre Indien. — Parlez à haute voix ! dit le Trappeur qui comprit sur-le-champ à travers ses expressions métaphoriques où le Teton voulait en venir ; parlez, mes jeunes hommes écoutent. Maintenant, capitaine, et vous aussi, mon ami le chasseur d'abeilles, préparez-vous à recevoir les diableries de ce sauvage avec le cœur du guerrier blanc. Si vous vous sentez défaillir à ses menaces, jetez les yeux sur ce noble Paunie, dont le temps est mesuré avec une main aussi avare que celle du marchand des villes, qui cède les fruits du Seigneur grain à grain, afin de satisfaire sa convoitise. Un seul regard jeté sur ce jeune homme suffira pour vous donner de la résolution. — Mon frère s'est trompé de sentier, interrompit Mahtori avec une douceur qui montrait combien il s'attachait à ne rien dire qui pût blesser l'interprète. — Le Dahcotah veut sans doute parler à mes jeunes hommes? — Il leur parlera quand il aura chanté à l'oreille de la fleur des Visages pâles. — Que le Seigneur pardonne à ce fieffé scélérat! s'écria le vieillard en anglais; ces créatures douces, jeunes, innocentes... Mais des paroles dures ne serviraient de rien... Que Mahtori ouvre la bouche. — Les femmes et les enfants doivent-ils entendre la sagesse des chefs? Entrons dans la hutte, et parlons tout bas.

En achevant ces mots, le Teton fit un geste expressif et lui montra une tente à l'extérieur de laquelle on avait peint en vives couleurs l'histoire d'un des exploits les plus hardis et les plus honorables du chef; cette tente était placée à quelque distance des autres, comme pour indiquer l'importance du maître. Le bouclier et le carquois suspendus à l'entrée étaient plus riches que de coutume, et on y voyait un fusil, arme encore privilégiée parmi les Indiens de cette tribu. Sous tous les autres rapports, cette demeure avait une apparence de pauvreté. Les ustensiles de ménage étaient moins nombreux et plus simples que ceux des huttes les plus vulgaires, et on n'y apercevait aucun de ces produits de la civilisation qui ont tant de prix aux yeux des sauvages. Toutes ces superfluités, le chef, après les avoir acquises, les avait généreusement distribuées à ses subordonnés, en échange d'une influence qui le rendait maître de leur vie et de leurs personnes. Le vieillard, obéissant au geste du chef, prit le chemin de cette demeure à regret et d'un pas lent. Mais d'autres personnes encore plus intéressées au résultat de la conférence ne trouvaient pas aussi facile de comprimer leurs appréhensions Les yeux inquiets et les oreilles jalouses de Middleton lui en avaient appris assez pour remplir son âme des plus horribles pressentiments. Par un effort incroyable il parvint à se dresser sur ses pieds, et cria au Trappeur qui s'éloignait : — Je vous en conjure, vieillard, si l'amour que vous portiez à mes parents n'était pas seulement en paroles, ou si l'amour que vous portez à votre Dieu est celui d'un chrétien, gardez-vous de prononcer une syllabe qui puisse blesser l'oreille de l'innocente créature...

Epuisé par ses douleurs physiques et intellectuelles, il retomba comme une masse inanimée, et resta gisant dans la complète immobilité de la mort. Mais Paul continua le discours à sa manière : — Dites donc, vieux Trappeur, s'écria-t-il s'efforçant en vain de faire avec le bras un geste de menace, si vous allez servir d'interprète, faites résonner à l'oreille de ce damné sauvage les paroles que doit prononcer un homme civilisé et que doit entendre un sauvage. Dites-lui de ma part que s'il articule le moindre mot incivil en s'adressant à la jeune fille appelée Hélène Wade, je le maudirai à mon dernier soupir; je prierai pour que tous les bons chrétiens du Kentucky le maudissent, assis et debout, en mangeant et en buvant, au combat, à la prière ou aux courses de chevaux, chez eux et hors de chez eux, l'été, l'hiver, au printemps; en un mot, je... oui, je reviendrai le poursuivre après ma mort, si l'ombre d'un Visage pâle peut sortir d'un tombeau creusé par les mains des Peaux Rouges!

Ayant ainsi exhalé la plus terrible imprécation qu'il pût imaginer, force lui fut d'attendre le résultat de sa menace, avec toute la résignation calme qu'on peut supposer à un homme des frontières dans cette situation désespérée... Middleton, un peu remis de son épuisement, fut obligé de calmer l'emportement de son compagnon, en lui faisant remarquer l'inutilité de ses imprécations, et le danger de hâter la catastrophe en irritant le ressentiment d'une race d'hommes farouches et sans frein dans leurs moments les plus pacifiques.

Cependant le Trappeur et le chef sioux continuaient à s'avancer vers la tente. Le premier avait épié, avec une anxiété pénible, l'expression des yeux de Mahtori, pendant l'accès d'indignation de Middleton et de Paul; mais l'Indien avait trop d'empire sur lui-même pour laisser la plus légère émotion s'échapper par l'une de ces issues à l'aide desquelles éclate habituellement l'état du volcan humain. Son regard était fixé sur la tente dont ils approchaient; et, pour le moment, sa pensée semblait absorbée par l'objet de cette visite extraordinaire.

L'intérieur de l'habitation répondait à son extérieur. Elle était plus vaste que la plupart des autres, construite plus élégamment et

de meilleurs matériaux; mais à cela se bornait sa supériorité. Rien de plus simple et de plus démocratique que la vie de l'ambitieux et puissant Dahcotah, vie qui était toute à découvert aux regards de son peuple. Une collection d'armes choisies pour la chasse, trois ou quatre médailles, données par les marchands et les agents politiques du Canada, avec quelques-uns des ustensiles de ménage les plus indispensables, composaient tout son mobilier. On n'y voyait ni venaison, ni quartiers de buffle, le chef rusé ayant parfaitement compris que sa libéralité serait amplement récompensée par les contributions journalières du reste de la troupe. Bien qu'il excellât à la chasse comme à la guerre, jamais un daim ou un bison n'était apporté tout entier dans sa tente. En retour, jamais le produit d'une chasse n'entrait dans le camp sans que la famille de Mahtori en reçût une partie. Mais la politique du chef ne permettait pas que ses provisions excédassent les besoins de la journée, assuré qu'il était que les privations décimeraient la tribu, avant que la faim, ce fléau de la vie sauvage, lui fît sentir à lui-même ses griffes hideuses. Au-dessous de l'arc du chef, et au centre d'un trophée de lances, de boucliers, de flèches et de dards, qui tous avaient été les instruments de glorieux faits d'armes, était suspendu le mystérieux sachet des remèdes magiques. Il était fait de wampum richement travaillé, et abondamment orné de grains de verre et de piquants de porc-épic, disposés avec tout l'art dont les Indiens sont capables. Nous avons fait plus d'une fois allusion à la liberté toute particulière des croyances religieuses de Mahtori : par une singulière contradiction, il semblait avoir prodigué à cet emblème d'un pouvoir surnaturel un respect qui était en raison inverse de sa foi. C'était ainsi que le Sioux imitait la pratique des pharisiens : « Tout pour être vu. » Mahtori n'était pas entré dans sa tente depuis son retour de l'expédition recente. Cette demeure du chef était devenue la prison d'Inez et d'Hélène. L'épouse de Middleton était assise sur une simple couche d'herbes odoriférantes couverte de peaux. Elle avait déjà tant souffert, elle avait vu tant d'événements étranges, que chaque infortune nouvelle tombait moins pesante sur cette tête dévouée au malheur. Ses lèvres étaient décolorées; ses yeux noirs, habituellement pleins de feu, étaient contractés en une expression d'anxiété fixe, et la vie semblait prête à quitter ce corps débile et dévoré par la fièvre. Mais au milieu de ces témoignages de faiblesse naturelle, on voyait parfois ses traits s'éclairer de lueurs d'une pieuse espérance et d'une humble résignation : Sainte et martyre, objet d'envie plus que de pitié! Hélène s'était montrée beaucoup plus femme, beaucoup plus accessible aux passions terrestres. Elle avait pleuré au point que ses yeux étaient gonflés et rouges; ses joues étaient enflammées, et tout son air marquait la fierté et le ressentiment, un peu tempérés, toutefois, par l'appréhension de l'avenir. Il y avait encore un troisième personnage dans ce petit groupe de femmes. C'était la plus jeune, la plus remarquable, et jusqu'à ce jour la plus favorisée des épouses du Teton. Ses charmes avaient puissamment fasciné son époux, jusqu'au moment où les regards du grand chef s'étaient ouverts sur la beauté supérieure d'une femme des Visages pâles. Dès lors, les grâces, l'attachement, la fidélité de la jeune Indienne avaient perdu le pouvoir de plaire. Et pourtant le teint de Tachéchana, bien que moins éblouissant que celui de sa rivale, était pur et frais. Ses yeux, d'un brun clair, avaient la douceur et l'enjouement de ceux de la gazelle. Sa voix était suave et joyeuse comme le chant du roitelet; on entendait dans son rire l'accent du bonheur et toute la mélodie de la forêt. De toutes les filles des Sioux, Tachéchana (la jeune Biche) était la plus heureuse et la plus enviée. Son père avait été un brave renommé, et ses frères avaient déjà laissé leurs ossements sur le sentier de la guerre. Nombreux étaient les guerriers qui avaient envoyé des présents à la hutte de sa famille; mais aucun d'eux n'avait été écouté, jusqu'au jour où était venu un message du grand Mahtori. Elle était sa troisième femme, il est vrai, mais elle était de toutes la plus favorisée. Cette union n'avait encore duré que deux rapides printemps, et le fruit qui en était né dormait en ce moment à ses pieds, enveloppé dans les ligatures de peaux et d'écorces qui forment les langes d'un enfant indien.

Au moment où Mahtori et le Trappeur arrivèrent à l'entrée de la tente, la jeune épouse du Dahcotah était assise sur un escabeau de bambou; ses yeux pleins de douceur, où se reflétaient des émotions d'amour et d'étonnement, se reportaient alternativement de son enfant à ces êtres privilégiés, dont la vue avait rempli de tant d'admiration et de surprise son âme inexpérimentée. Bien qu'Inez et Hélène eussent déjà passé un jour entier auprès d'elle, on eût dit que sa curiosité s'était encore accrue à force de les regarder. Elle les considérait comme des êtres d'une nature et d'une condition totalement différentes de celles des femmes de la Prairie. Il n'y avait pas jusqu'au mystère de leur costume compliqué qui n'exerçât une sorte d'influence sur cette âme simple; mais ce qui excitait surtout son admiration, c'était cette grâce et ces charmes de la femme auxquels la nature nous a tous rendus sensibles. Sa franchise ingénue avouait la supériorité de ces deux étrangères sur les filles dahcotahs; et jusque-là elle n'avait eu encore aucun motif de redouter leurs avantages. La visite qu'elle allait maintenant recevoir était la première que son époux eût faite à la tente depuis son retour; et il était sans cesse présent à sa pensée, comme un guerrier victorieux, qui ne rougissait pas, dans les moments d'inaction, de se livrer aux douces émotions de père et d'époux. Nous l'avons dit, bien que Mahtori fût, sous les rapports essentiels, un guerrier des Prairies, il était beaucoup en avant de son peuple dans les connaissances qui annoncent l'aurore de la civilisation. Il avait eu de fréquentes communications avec les marchands et les soldats canadiens, et ces relations avaient effacé un grand nombre de ces opinions natives, sans peut-être leur en substituer d'autres assez définies pour être profitables; ses raisonnements étaient plus subtils que vrais, et sa philosophie beaucoup plus hardie que profonde. Comme chez tant d'individus plus éclairés et confiants en eux-mêmes, sa morale était accommodante; ses motifs étaient égoïstes.

Malgré la présence d'Inez et d'Hélène, le guerrier sioux, en pénétrant dans la tente de son épouse favorite, avait l'air et la démarche d'un maître. Le bruit de ses moccassins ne s'entendit pas, mais le cliquetis de ses bracelets et des ornements d'argent qui entouraient ses jambes suffit pour annoncer son approche. Un léger cri de joie s'échappa des lèvres de Tachéchana dans le premier moment de sa surprise; mais cette émotion, aussitôt comprimée, fit place à cet air de soumission qui devait caractériser une femme de sa tribu. Au lieu de répondre au regard furtif de sa jeune épouse émue d'une secrète joie, Mahtori s'avança vers la couche occupée par ses prisonnières et se plaça devant elles dans l'attitude droite et hautaine d'un chef indien. Le Trappeur l'avait devancé, et avait déjà pris une position convenable aux fonctions qu'il était appelé à remplir. Les deux dames restèrent quelque temps silencieuses et respirant à peine. Bien qu'elles fussent habituées à la vue des guerriers sauvages dans tout leur horrible appareil de guerre, il y avait quelque chose de si imprévu dans l'entrée de leur vainqueur, de si audacieux dans son inexplicable regard, que toutes deux baissèrent les yeux par un sentiment de terreur, et peut-être d'embarras. Puis Inez se remit, et s'adressant au Trappeur, demanda en anglais, avec la dignité d'une dame offensée, bien qu'avec sa grâce accoutumée, à quelle circonstance elles devaient cette visite extraordinaire. Le vieillard hésita; mais après avoir toussé, en homme qui faisait un effort inaccoutumé, il répondit : — Madame, un sauvage est un sauvage, et il ne faut pas vous attendre à trouver ici les usages et les formalités des Etablissements. Ces Indiens vous diraient que les cérémonies et les politesses sont choses si légères, que le vent les emporterait. Pour moi, bien qu'habitant des forêts, j'ai vu les manières des grands dans mon temps. J'ai été serviteur dans ma jeunesse, non pas l'un de vos laquais de salon, de vos faiseurs de révérences, mais un homme qui a passé par le service militaire, et je sais comment on doit approcher la femme d'un capitaine. Or, si j'avais été chargé de régler le cérémonial de cette visite, j'aurais commencé par tousser tout haut à l'entrée de la tente, afin de vous faire connaître d'avance que des étrangers venaient vous voir, et alors je... — La forme n'y fait rien, interrompit Inez, trop inquiète pour attendre les explications prolixes du vieillard; quel est l'objet de cette visite?—C'est ce que le sauvage vous dira lui-même... Les filles des Visages pâles désirent savoir quel motif amène le grand Teton dans sa tente, ajouta-t-il dans la langue des Sioux.

Mahtori regarda son interrogateur avec surprise; puis, prenant un air de condescendance, après un moment de silence, il répondit : — Chantez aux oreilles de la fille aux yeux noirs; dites-lui que la hutte de Mahtori est très vaste, et qu'elle n'est pas pleine; elle y trouvera place, et nulle ne sera plus puissante. Dites à la fille aux blonds cheveux qu'elle aussi peut rester dans la hutte d'un brave, et manger sa venaison. Mahtori est un grand chef; sa main n'est jamais fermée. — Dahcotah, répondit le Trappeur en secouant la tête pour témoigner sa désapprobation, il faut que la langue d'un homme Rouge prenne la couleur blanche avant que ses accents soient de la musique aux oreilles d'une femme des Visages pâles. Si je disais vos paroles à mes filles, elles fermeraient leurs oreilles, et elles prendraient Mahtori pour un marchand. Ecoutez donc le conseil d'une tête grise, et conformez-y votre langage. Mon peuple est un peuple puissant; le soleil se lève sur une de ses frontières et se couche sur l'autre. Le pays est plein de filles aux yeux brillants et au doux sourire comme celles que vous voyez... Oui, Dahcotah, je ne mens point : je vous le répète, le pays abonde en filles aux yeux brillants, et agréables à voir, comme celles qui sont devant vous. — Mon père a-t-il cent femmes? interrompit le sauvage en posant un doigt sur l'épaule du Trappeur, comme s'il eût attendu sa réponse avec un vif intérêt. — Non, Dahcotah. Le Maître de la vie m'a dit : « Vis seul; ta hutte sera la forêt, les nuages le toit de ton wigwam. » Mais quoique je n'aie jamais été enchaîné dans l'indissoluble lien qui parmi ma nation attache un homme à une femme, j'ai souvent vu les effets de cette affection qui de deux personnes n'en fait qu'une. Allez dans les régions de mon peuple, vous verrez les filles du pays voltiger au milieu des villes comme autant d'oiseaux joyeux au brillant plumage dans la saison des fleurs; vous les verrez chanter et se réjouir le long des grands sentiers du pays, et vous entendrez les bois résonner de leur rire; elles sont belles à voir, et les jeunes

hommes trouvent du plaisir à les regarder. — Hugh! s'écria Mahtori attentif. — Oui, vous pouvez ajouter foi à ce que vous entendez, car ce n'est pas un mensonge; mais lorsqu'un jeune homme a rencontré une vierge qui lui plaît, il lui parle d'une voix si douce que nul autre qu'elle ne peut l'entendre. Il ne dit pas: « Ma hutte est vide, et il y a place pour une autre! » mais il dit: « Bâtirai-je une demeure, et la vierge veut-elle me montrer auprès de quelle source elle désire habiter? » Sa voix est plus douce que le miel tiré du caroubier: elle vibre dans l'oreille comme le chant du roitelet. Si donc mon frère désire que ses paroles soient entendues, il faut qu'il parle avec une langue blanche.

Mahtori réfléchit, profondément plongé dans une surprise qu'il n'essaya pas de dissimuler: c'était renverser l'ordre de la société, et, d'après ses opinions arrêtées, compromettre la dignité d'un chef que d'aller ainsi, lui guerrier, s'humilier devant une femme. Mais en voyant devant lui Inez avec son air imposant et plein de réserve, ignorant complétement ses projets, et loin de soupçonner le véritable motif d'une visite si extraordinaire, le sauvage éprouva l'influence d'un sentiment auquel il n'était pas accoutumé. Inclinant la tête comme pour reconnaître son erreur, il fit quelques pas en arrière, et se plaçant dans une attitude de dignité pleine d'aisance, il se mit à parler avec la confiance d'un homme non moins renommé pour son éloquence que pour ses faits d'armes. Tenant ses yeux fixés sur l'épouse de Middleton, il s'exprima en ces termes: — Ma peau est rouge, mais mes yeux sont noirs; ils sont ouverts depuis bien des neiges... ils ont vu beaucoup de choses... ils savent distinguer un brave d'un lâche. Quand j'étais enfant, je ne voyais que le daim et le bison; j'allai à la chasse, et je vis le cougar et l'ours. Ceci fit de Mahtori un homme. Dès lors il cessa de s'entretenir avec sa mère; ses oreilles s'ouvrirent à la sagesse des vieillards; ils lui parlèrent de tout... ils lui parlèrent des Longs-Couteaux. Il entra dans le sentier de la guerre; il était alors le dernier; maintenant il marche le premier. Quel Dahcotah oserait dire qu'il précédera Mahtori sur le territoire de chasse des Paunies? Les chefs l'accueillirent sur le seuil de leurs portes, et ils dirent: « Mon fils est sans habitation! » Il lui donnèrent leurs huttes; ils lui donnèrent leurs richesses, et ils lui donnèrent leurs filles. Alors Mahtori devint un chef comme avaient été ses pères. Il frappa les guerriers de toutes les nations, et il aurait pu choisir des épouses chez les Paunies et les Konsas; mais ses yeux étaient fixés sur les territoires de chasse et non sur son village. Il préférait un cheval à une fille dahcotah; mais il a trouvé une fleur dans la Prairie; il l'a cueillie et placée dans sa hutte. Il oublie qu'il ne possède qu'un cheval; il les rend tous à l'étranger, car Mahtori n'est point un voleur; il ne veut garder que la fleur qu'il a trouvée dans la Prairie: les pieds de la jeune vierge sont bien délicats, elle ne peut marcher jusqu'au seuil de la hutte de son père; elle restera pour toujours dans la hutte d'un guerrier.

Quand le Teton eut terminé cet étrange discours, il attendit que son interprète le traduisît, de l'air d'un amant qui ne doute guère de son succès. Le Trappeur n'en avait pas perdu une syllabe, et il se préparait à le rendre en anglais de manière à laisser l'idée principale encore plus obscure que dans l'original; mais au moment où, avec une répugnance marquée, il allait ouvrir la bouche, Hélène leva un doigt, et jetant un regard perçant sur l'attentive Inez, elle ne laissa pas au vieillard le temps de commencer. — Epargnez-vous cette peine, dit-elle; tout ce que dit un sauvage ne doit pas être répété devant une dame chrétienne.

Inez tressaillit, rougit, s'inclina d'un air de réserve, remercia froidement le vieillard de ses bonnes intentions, et ajouta que pour le moment miss Wade et elle désiraient qu'on les laissât seules. — Les filles n'ont pas besoin d'oreilles pour comprendre ce que dit un grand Dahcotah, répondit le Trappeur en s'adressant à Mahtori qui attendait une réponse; ses yeux et ses gestes suffisent; elles le comprennent et désirent penser à ses paroles; car les enfants de chefs distingués ne font rien sans beaucoup de réflexion.

Cette explication flatteuse et encourageante satisfit de tout point le Teton. Il se prépara donc à se retirer. Saluant les dames à la manière froide et digne de sa nation, il ramena sur lui les plis de son vêtement, se disposant à sortir d'un air de triomphe mal dissimulé; mais la scène précédente avait eu un témoin immobile, inobservé, et frappé au cœur. Pas une syllabe n'était tombée des lèvres d'un époux si impatiemment attendu, qui n'eût été directement au cœur de sa malheureuse épouse. C'était de cette manière qu'il l'avait emmenée de la hutte de son père; et c'était pour prêter l'oreille aux récits des hauts faits du plus grand guerrier de sa tribu, qu'elle avait refusé d'entendre les douces paroles de tant de jeunes Dahcotahs. Au moment où le Teton allait quitter la tente, il trouva devant lui cet objet à demi oublié. Tachéchana était debout, dans l'humble attitude et avec l'air craintif d'une jeune Indienne, tenant dans ses bras le fruit de leur amour, et placée directement sur son passage. Le chef, après avoir tressailli, reprit bientôt son air d'indifférence glaciale, et ordonna d'un geste qu'on lui laissât le passage libre. — Tachéchana n'est-elle pas la fille d'un chef? demanda une voix comprimée dans laquelle l'orgueil et la douleur luttaient d'une manière effrayante. — Allez, les guerriers appellent Mahtori; il n'a pas d'oreilles pour une femme. — Non, répondit la suppliante; ce n'est pas la voix de Tachéchana que vous entendez; c'est cet enfant qui vous parle par la bouche de sa mère: il est le fils d'un chef, et ses paroles monteront aux oreilles de son père; écoutez ce qu'il dit: « Quand est-il arrivé que Mahtori eût faim, et que Tachéchana n'eût pas d'aliments pour lui? Quand est-il revenu avec les marques des coups des Paunies, sans qu'elle ait chanté sa gloire? Quelle fille sioux a donné à un brave un fils tel que moi? Regardez-moi bien, afin de me reconnaître. Mes yeux sont ceux de l'aigle; je regarde le soleil, et je ris. Dans peu d'années, les Dahcotahs me suivront à la chasse et dans le sentier de la guerre. Pourquoi mon père détourne-t-il ses yeux de la femme qui me nourrit de son lait? Pourquoi a-t-il sitôt oublié la fille d'un puissant Dahcotah? » Il y eut un moment d'orgueil paternel où le froid regard de Mahtori tomba sur la figure riante de son enfant, et où le cœur farouche du chef sembla s'attendrir. Mais secouant un sentiment si doux, comme s'il eût voulu écarter une émotion pénible et accusatrice, il posa tranquillement la main sur le bras de sa femme, et la conduisit en face d'Inez. La lui montrant du doigt, il s'arrêta pour laisser son épouse contempler à loisir cette beauté admirable; puis il prit tout à coup un petit miroir qui pendait à la ceinture de sa jeune épouse, présent que lui avait fait sa tendresse, et il le lui mit devant les yeux pour qu'elle y pût voir son visage basané. Alors, ramenant de nouveau sur lui les plis de son vêtement, le Teton fit signe au Trappeur de le suivre, et sortit fièrement de la tente en murmurant: — Mahtori est très sage! quelle nation a un chef aussi grand?

Tachéchana resta dans une posture humble, immobile et comme pétrifiée. Ses traits, naturellement empreints de douceur et de joie, se contractèrent: on eût dit qu'une lutte intérieure allait briser le lien qui unissait son âme à cette portion de matière dont la difformité la tuait. Inez et Hélène ignoraient complétement le sens de cet entretien avec son époux, quoique l'intelligence vive et prompte de la fiancée de Paul lui fît soupçonner une vérité qui échappait à l'âme simple et naïve de sa compagne. Toutefois elles allaient offrir à l'Indienne affligée ces consolations féminines qui ont tant de naturel et de grâce, lorsque la cause qui les rendait nécessaires disparut subitement. Les convulsions cessèrent d'agiter les traits de la jeune femme, et sa figure devint froide et rigide comme celle d'une statue. Il n'y resta plus que l'expression d'une douleur comprimée, et jusqu'à ce jour inconnue de la pauvre victime. Cette trace ne s'effaça plus; elle survécut à la succession des saisons et des événements de la vie précaire des Sauvages. Ainsi lorsqu'une plante a été attaquée par la nielle, elle a beau revivre et refleurir, les effets du poison se font toujours sentir. Tachéchana commença par se dépouiller de tous ses ornements grossiers, mais bien chers, gages de l'amour et de la libéralité de son époux; et d'un air doux et humble, sans laisser échapper un murmure, elle les offrit en hommage à la supériorité d'Inez. Ainsi elle détacha les bracelets de ses poignets, les chapelets de grains de ses chevilles et le large bandeau d'argent de son front. Elle fit alors une pause longue et pénible. Mais la résolution qu'elle avait une fois adoptée ne pouvait céder aux affections même les plus naturelles... elle déposa son enfant aux pieds de son innocente rivale; et alors l'épouse du Teton put croire que la mesure de ses sacrifices était comblée. Tandis qu'Inez contemplait ces étranges mouvements d'un regard de surprise, une voix douce et harmonieuse fit entendre ces paroles, dont le sens fut inintelligible pour elle: — Une langue étrangère enseignera mon fils à devenir un homme. Il entendra des sons nouveaux; mais il finira par les comprendre, et oubliera la voix de sa mère. C'est la volonté du Wahcondah, et une femme dahcotah ne doit pas se plaindre. Parlez-lui doucement, car ses oreilles sont bien petites. Qu'il ne devienne pas une femme, car la vie de la femme est douloureuse. Apprenez-lui à fixer ses regards sur les hommes. Enseignez-lui à frapper ceux qui lui feront du mal, et qu'il n'oublie jamais de rendre coup pour coup. Quand il ira chasser, la fleur des Visages pâles murmurera doucement à ses oreilles que sa mère avait la peau rouge, et qu'elle était la Biche des Dahcotahs.

Tachéchana déposa un baiser sur les lèvres de son fils, puis se retira vers l'extrémité de la tente. Là, elle ramena sur sa tête sa robe légère de coton, et s'assit en signe d'humilité sur la terre nue. Tous les efforts de ses compagnes pour attirer son attention furent inutiles. Elle n'entendait pas leurs remontrances et ne sentait pas leurs douces caresses. Une ou deux fois sa voix s'éleva de dessous l'étoffe flottante, et fit entendre une sorte de chant de deuil. Elle resta dans cette position durant des heures entières: et en ce moment même il se passait en dehors de la tente des événements qui non-seulement modifiaient d'une manière grave sa destinée, mais qui exercèrent encore une influence durable et profonde sur les destinées de la tribu errante des Sioux.

—

CHAPITRE XXVII.

A la porte de sa tente, Mahtori rencontra Ismaël, Abiram et Esther.

Le premier regard qu'il jeta sur la contenance émue et menaçante de l'émigrant apprit au rusé Teton que la trêve perfide qu'il avait faite avec lui, et dont jusque-là Ismaël avait été la dupe, courait risque de se terminer violemment. — Voyez-vous, vieille barbe grise, dit Ismaël en saisissant le Trappeur par le bras, je suis las de converser avec les doigts et le pouce, au lieu de faire usage de la langue ; vous allez donc traduire bien ou mal mes paroles en indien, sans vous embarrasser beaucoup si elles sont précisément du goût d'un homme Rouge. — Parlez, mon ami, répondit tranquillement le Trappeur ; vos paroles seront reproduites aussi clairement que vous me les aurez transmises. — Ami ! répéta l'émigrant en regardant un instant le vieillard avec une expression indéfinissable : mais ce n'est qu'un mot ; des sons ne font de mal à personne. Dites donc à ce voleur de Sioux que je viens réclamer l'exécution du traité solennel que nous avons fait au pied du rocher.

Quand le Trappeur eut traduit ces paroles en langue sioux, Mahtori demanda d'un air de surprise : — Mon frère a-t-il froid ? les peaux de buffle abondent. A-t-il faim ? mes jeunes hommes porteront de la venaison dans ses huttes.

L'émigrant leva son poing fermé d'un air menaçant, et en frappant avec violence la paume de son autre main, comme pour confirmer sa détermination, il répondit : — Dites à cet impudent menteur que je ne suis pas venu ici comme un mendiant pour ronger ses os, mais comme un homme libre qui demande son bien ; et je suis résolu à l'avoir. Dites-lui de plus que j'exige que vous aussi, vous misérable pécheur, vous soyez livré à ma justice ; la chose est claire : ma prisonnière, ma nièce et vous ; je demande que tous trois me soient livrés en vertu de la foi jurée.

L'impassible vieillard sourit d'un air singulièrement expressif en répondant : — Ami, vous demandez ce que peu d'hommes consentiraient à vous accorder. Vous arracheriez plutôt la langue de la bouche du Teton et le cœur de sa poitrine. — Peu importe à Ismaël Bush quels intérêts sont lésés quand il réclame ce qui est à lui. Mais transmettez mes questions en bon indien ; et quand vous parlerez de vous, faites en sorte qu'un Blanc puisse comprendre, afin que je sache qu'on y va de franc jeu.

Le Trappeur rit à sa manière silencieuse, et murmura quelques mots en lui-même avant de s'adresser au chef teton : — Que le Dahcotah ouvre ses oreilles bien grandes, dit-il alors, afin que de gros mots puissent y entrer. Son ami le Long-Couteau vient les mains vides, et dit que le Teton doit les remplir. — Wagh ! Mahtori est un chef puissant. Il est le maître des Prairies. — Il faut qu'il donne la fille aux cheveux noirs.

Le front du chef se contracta, et le froncement de son œil sembla menacer d'une mort immédiate l'audacieux émigrant ; mais reprenant aussitôt sa dissimulation, il répondit avec un sourire perfide : — Une jeune fille est chose trop légère pour la main d'un tel brave. Je la remplirai de la chair des buffles. — Il veut aussi avoir la fille aux blonds cheveux qui a de son sang dans les veines. — Elle sera l'épouse de Mahtori ; alors le Long-Couteau sera le père d'un chef.— Et moi, continua le Trappeur en faisant l'un de ces signes expressifs au moyen desquels les Indiens communiquent leurs pensées aussi facilement que par la parole, et se tournant en même temps du côté de l'émigrant, afin que ce dernier pût voir qu'il agissait franchement avec lui ; il me réclame aussi ; il veut qu'on lui livre un misérable et chétif trappeur.

Le Dahcotah étendit son bras sur l'épaule du vieillard d'un air de grande affection avant de répondre à cette troisième et dernière demande. — Mon ami est vieux, dit-il, et ne peut voyager loin ; il restera chez les Tetons, afin qu'ils apprennent la sagesse de sa bouche. Quel Sioux a une langue comme mon père ? Non ! que ses paroles soient très douces, mais qu'elles soient très claires. Mahtori donnera des peaux et des buffles ; il donnera des épouses aux jeunes hommes des Visages pâles ; mais il ne livrera aucun de ceux qui habitent sous sa tente.

Parfaitement satisfait lui-même de cette réponse laconique, le chef partait déjà pour le conseil où il était attendu, quand, revenant tout à coup sur ses pas, il interrompit la traduction du Trappeur en ajoutant : — Dites au Grand Buffle (c'est le nom dont les Tetons avaient déjà baptisé Ismaël) que Mahtori a une main toujours ouverte. Voyez, ajouta-t-il en montrant le visage ridé de l'attentive Esther ; sa femme est trop vieille pour un chef si grand. Qu'il la renvoie de sa hutte. Mahtori l'aime comme un frère. Il sera réellement son frère ; il aura la plus jeune femme du Teton : Tachéchana, l'orgueil des filles sioux, fera cuire sa venaison, et bien des braves le regarderont avec un œil d'envie. Allez, un Dahcotah est généreux.

Le singulier sang-froid avec lequel le Teton termina cette audacieuse proposition confondit l'expérience du Trappeur. Avec un étonnement qu'il ne chercha point à dissimuler, il suivit des yeux l'Indien qui s'éloignait ; et il ne reprit son rôle d'interprète que lorsque Mahtori se fût mêlé au groupe de guerriers qui attendaient son retour. — Le chef teton a parlé très clairement, continua le vieillard ; il ne veut pas vous donner la dame sur laquelle le Maître du ciel sait que vous n'avez aucun droit, sinon celui que le loup a sur l'agneau ; il ne veut pas vous donner non plus l'enfant que vous appelez votre nièce, et j'avoue que sur ce point j'ignore s'il a également la justice de son côté. En outre, voisin, il refuse tout net de faire droit à votre demande en ce qui me concerne, moi misérable et indigne ; et à cet égard, je pense qu'il agit sagement, attendu que j'ai plus d'une raison particulière pour ne pas voyager bien loin dans votre compagnie. Mais il vous pose une offre qu'il est juste et convenable de vous faire connaître. Le Teton dit par ma bouche, car je ne suis que son interprète, et ne dois pas être responsable du péché de ses paroles ; il dit donc que, cette bonne dame, mistriss Esther Bush, ayant passé l'âge de la beauté, il est raisonnable que vous vous lassiez d'une pareille épouse. Il vous recommande ainsi de la mettre à la porte de votre hutte ; après quoi il vous enverra, pour occuper sa place, sa favorite ou plutôt celle qui était sa favorite, la Biche des Sioux. Vous voyez, voisin, que si l'homme rouge persiste à garder votre bien, il ne demande pas mieux que de vous indemniser.

Ismaël écouta ces réponses avec cette indignation concentrée par laquelle les tempéraments les plus flegmatiques préludent aux plus violents paroxysmes de rage ; il affecta même de rire à l'idée de changer son Esther, longtemps éprouvée, contre l'appui plus fragile de la jeune Tachéchana, quoiqu'il y eût dans l'accent de ce rire quelque chose de creux et de peu naturel. Mais Esther fut loin de faire à cette proposition un aussi facétieux accueil ; élevant sa voix à son plus haut diapason, et après avoir repris haleine comme une personne qui se trouve en éminent danger de strangulation, elle éclata en ces termes : — Oh, oh ! mort de ma vie ! qui a donné à un Indien le pouvoir de faire et défaire les droits des femmes mariées ? croit-il qu'une femme est une bête de la Prairie qu'on puisse chasser du village à coups de fusil et en mettant les chiens à ses trousses ? Que la squaw la plus brave des Sioux se présente et nous fasse voir ses œuvres ! peut-elle montrer une race comme la mienne ? C'est un infâme tyran que ce chef des Peaux Rouges, et un audacieux coquin, je vous assure. Il voudrait être capitaine chez nous aussi bien que chez lui ! Une honnête femme n'a pas plus de prix à ses yeux que le premier animal venu. Et vous, Ismaël Bush, vous, le père de sept fils et d'autant de filles bien bâties, ouvrirez-vous votre bouche pécheresse pour autre chose que pour le maudire ? Voudriez-vous donc déshonorer votre couleur, votre famille et votre nation, en mêlant du sang blanc avec du sang rouge, en devenant le père d'une race de métis ? Le diable vous a souvent tenté, mon homme, mais il ne vous a jamais tendu un piége aussi rusé ; retournez vers vos enfants, mon ami ; allez ; songez que vous n'êtes pas une bête sauvage, mais un chrétien, et remerciez Dieu qui vous a donné une femme légitime !

Le judicieux Trappeur s'était attendu à cette explosion ; il avait aisément prévu qu'Esther s'emporterait à cette proposition scandaleuse de répudiation, et il profita de l'orage pour s'éloigner un peu et se mettre à l'abri de toute violence immédiate de la part du mari, dont le courroux moins éclatant était certainement plus dangereux. Ismaël, qui avait articulé ses demandes avec la ferme résolution d'exiger qu'il y fût fait droit, fut détourné de son but par cette tempête de paroles, pareil en cela à beaucoup d'autres maris plus opiniâtres ; et afin d'apaiser une jalousie qui ressemblait à la fureur avec laquelle l'ourse défend ses petits, force lui fut de s'écarter du voisinage immédiat de la tente qui contenait l'inoffensif objet de ce subit débordement de paroles. — Que votre minaudière cuivrée se présente et montre sa beauté basanée en face d'une femme qui a entendu la cloche de plus d'une église, et qui a tenu tête à des périls plus réels, s'écria Esther en agitant sa main d'un air de triomphe, pendant qu'Ismaël et Abiram, chassés devant elle comme des enfants indociles, retournaient vers leurs huttes. Je vous en donne ma parole, elle va trouver à qui parler ! Ne croyez pas rester ici, vous autres ; ne croyez pas que vous fermerez l'œil dans un camp où le diable se promène aussi ouvertement que s'il était un homme comme il faut et assuré d'un bon accueil. Ici, Abner, Enoch, Jessé ! où êtes-vous ? Allons, dépêchez-vous ! Si cet homme à l'esprit faible, au cœur pusillanime, si votre père mange ou boit encore dans ce voisinage, nous le verrons empoisonné par l'astuce des Peaux Rouges. Non que je me soucie qui tiendra ma place lorsqu'une fois elle sera légitimement vide ; mais je n'aurais jamais pensé, Ismaël, que vous qui avez eu une femme à peau blanche, vous puissiez trouver du plaisir à regarder une figure cuivrée ! c'est un fait ; vous ne pouvez le nier, et je vous certifie qu'elle est cuivrée et bronzée autant qu'on peut l'être !

A cette ébullition des sentiments d'une femme offensée le mari expérimenté ne répondit que par une exclamation, par laquelle il voulait préluder à une affirmation pure et simple de son innocence ; mais la fureur d'Esther ne se laissa pas facilement apaiser ; elle ne voulut écouter d'autre voix que la sienne, et on n'entendit bientôt plus que les ordres signifiés par elle pour le départ. L'émigrant avait rassemblé ses bestiaux et chargé ses charriots par mesure de précaution, avant d'en venir aux moyens extrêmes. Esther trouva donc toute chose disposée selon ses désirs. Les jeunes gens se regardaient avec étonnement en voyant l'agitation extraordinaire de leur mère, mais ils prirent peu d'intérêt à un incident qui s'était reproduit fréquemment sous leurs yeux. Par ordre de leur père, les tentes appartenant aux sauvages furent placées en un instant sur les charriots,

en représailles de la mauvaise foi d'un ci-devant allié; puis la caravane se mit en route avec sa lenteur et sa nonchalance ordinaires. Comme l'arrière-garde était protégée par une escorte bien armée, les Sioux virent partir les émigrants sans donner le plus léger signe de surprise et de ressentiment. Le sauvage, comme le tigre, attaque rarement un ennemi préparé à le recevoir; et si les guerriers tetons méditèrent quelques hostilités, ce fut avec la silencieuse patience des animaux de l'espèce féline, qui guettent le moment où leur victime n'est pas sur ses gardes pour la frapper plus sûrement. Cependant les projets de Mahtori reposaient profondément dans le réceptacle de sa pensée. Peut-être se réjouissait-il d'être si facilement délivré de réclamations importunes; peut-être attendait-il une occasion favorable pour déployer sa puissance; peut-être aussi son esprit, occupé d'objets plus importants, n'avait-il pas le loisir de s'arrêter sur un événement aussi futile. Mais tout en faisant cette concession aux susceptibilités d'Esther, il paraîtrait qu'Ismaël était loin de renoncer à ses intentions primitives. Sa caravane suivit pendant un mille le cours de la rivière, puis s'arrêta sur une hauteur et dans un lieu qui réunissait les conditions requises. Là il planta de nouveau ses tentes, détela ses chevaux, mit ses bestiaux dans un pâturage au bas de la colline, fit en un mot tous les préparatifs nécessaires pour passer la nuit, avec autant de tranquillité et de sang-froid que s'il n'eût pas tout récemment jeté un irritant défi à la face de ses dangereux voisins.

Cependant les Sioux s'occupaient de l'affaire importante du moment. Une sauvage et cruelle joie s'était manifestée dans le camp, dès qu'on avait appris que Mahtori amenait captif le chef des Paunies, ce guerrier depuis si longtemps haï et redouté. Pendant plusieurs heures, les vieilles femmes de la tribu s'étaient rendues de hutte en hutte, afin de stimuler l'animosité des guerriers à un point qui laissa peu de place aux considérations de la pitié. A l'un elles parlaient de son fils dont la chevelure séchait à la fumée de la hutte d'un Paunie. A un autre elles rappelaient ses cicatrices et ses défaites. Elles parlaient à un troisième des peaux de buffle et des chevaux qu'il avait perdus, et réveillaient la vengeance d'un quatrième, en lui rappelant quelque aventure où il avait joué un rôle malheureux. Les guerriers, ainsi excités, s'étaient rassemblés devant le feu du conseil; cependant on ne pouvait encore affirmer jusqu'à quel point ils porteraient leur vengeance. Une divergence d'opinion s'était manifestée sur l'opportunité du supplice des prisonniers; et Mahtori avait suspendu la discussion, afin de s'assurer de l'effet que ce dénoûment pourrait produire au point de vue de ses intérêts particuliers. Jusque-là on n'avait tenu qu'une consultation préliminaire, destinée à faire connaître à chaque chef le nombre de voix qu'obtiendrait son avis quand la question serait débattue devant la tribu tout entière. L'instant d'assembler le conseil général était arrivé, et l'on fit, pour cette réunion solennelle, des préparatifs proportionnés aux grands intérêts qui allaient se débattre. Avec un raffinement de cruauté qu'un Indien seul pouvait imaginer, on choisit, pour cette délibération, le lieu même où s'élevait le poteau auquel était attaché le plus important des prisonniers. Middleton et Paul furent amenés chargés de leurs liens, et déposés aux pieds du Paunie. Alors les Indiens commencèrent à se placer selon le degré d'importance de chacun. Chaque guerrier s'asseyait à son tour dans le vaste cercle, avec un maintien aussi composé et un air aussi pensif que s'il se fût préparé à dispenser la véritable justice, tempérée, pour être digne de ce nom, par le don divin de la clémence. Des places furent réservées pour trois ou quatre des principaux chefs; quelques-unes des plus vieilles matrones, couvertes d'autant de rides que l'âge, l'inclémence des saisons, les fatigues et une vie de passions sauvages peuvent en accumuler sur un visage féminin, se firent jour avec audace jusqu'aux premiers rangs. Tous les guerriers, à l'exception des chefs, avaient alors pris place. Ceux-ci avaient retardé leur venue dans le vain espoir que leur propre unanimité aplanirait la voie à celle de leurs factions respectives; car, malgré l'influence puissante de Mahtori, il ne pouvait maintenir son pouvoir que par de constants appels à l'opinion de ses inférieurs. Lorsqu'enfin ces importants personnages entrèrent tous ensemble dans le cercle, leurs sombres regards et leurs fronts rembrunis annonçaient suffisamment le dissentiment qui régnait parmi eux, malgré le temps qu'ils avaient mis à se consulter. L'expression des yeux de Mahtori variait; on les voyait passer de ces éclairs subits, allumés au foyer ardent de son âme, à cette fixité froide et réservée, qui convient mieux à un chef délibérant. Il s'assit avec la simplicité étudiée d'un démagogue, quoique le regard enflammé et perçant qu'il jeta sur l'assemblée silencieuse laissât voir le tyran. Tout le monde étant réuni, un vieux guerrier alluma la grande pipe de son peuple, et en souffla la fumée vers les quatre points cardinaux. Après cette cérémonie propitiatoire, il présenta la pipe à Mahtori qui, avec une humilité affectée, la passa d'abord à un chef à cheveux blancs placé près de lui. Après que la pipe eut circulé de bouche en bouche, il se fit un grave silence : on eût dit que chacun se trouvait dans une disposition d'esprit meilleure pour apporter à la délibération toute la maturité convenable. Alors un vieil Indien se leva et parla ainsi : — L'aigle, à la chute de la Rivière sans fin, était dans son œuf, bien des neiges après que ma main avait déjà frappé un Paunie. Ce que dit ma langue, mes yeux l'ont vu. Bobréchina est bien vieux. Les rochers étaient à leur place avant qu'il fût dans sa tribu, et les rivières coulaient avant qu'il fût né; mais quel est le Sioux qui le sait, si ce n'est lui? ce qu'il dit, ils l'écouteront. Si l'une de ses paroles tombe par terre, ils la ramasseront et la porteront à leurs oreilles; si quelques-unes sont emportées par le vent, mes jeunes hommes, qui sont très agiles, les rattraperont. Maintenant écoutez. Depuis que l'eau coule et que les arbres croissent, le Sioux a trouvé le Paunie sur son passage dans le sentier de la guerre. Comme le cougar aime la gazelle, le Dahcotah aime son ennemi. Lorsque le loup trouve le faon, le voit-on se coucher et dormir? quand la panthère voit la biche à la fontaine, ferme-t-elle les yeux? vous savez que non. Elle boit aussi, mais du sang! Un Sioux est une panthère bondissante; un Paunie est un daim tremblant. Que mes enfants m'écoutent, ils trouveront mes paroles bonnes. J'ai dit.

De sourdes et gutturales paroles d'assentiment s'échappèrent des lèvres des partisans de Mahtori, à cet avis sanguinaire donné par un des hommes les plus âgés de la nation. Cet amour de la vengeance profondément enraciné, qui forme un des traits distinctifs du caractère du sauvage, était flatté par ces allusions métaphoriques, et le chef lui-même augura favorablement de son plan, par le grand nombre de ceux qui accueillirent avec enthousiasme les conseils de son ami. Cependant l'unanimité était loin de régner dans le conseil. Un long et respectueux silence suivit les paroles du premier orateur, afin que tous pussent délibérer mûrement dans leur sagesse, avant qu'un autre chef entreprît de le réfuter. Le second orateur, bien qu'il ne fût plus au printemps de la vie, était beaucoup moins âgé que le préopinant. Il sentit ce désavantage et s'efforça de le neutraliser, autant qu'il était en lui, par la modestie de ses paroles. — Je ne suis qu'un enfant, commença-t-il en jetant un regard furtif autour de lui, afin de découvrir jusqu'à quel point sa réputation connue de prudence et de courage contredirait son assertion. Je vivais encore avec les femmes, que mon père était déjà un homme. Si ma tête commence à grisonner, ce n'est pas que je sois vieux; une partie de la neige tombée pendant que je dormais sur le sentier de la guerre, s'y est gelée, et le soleil des Osages n'a pas eu assez de force pour la fondre.

Un sourd murmure exprima l'admiration de la tribu pour les services auxquels se rapportait cette adroite allusion. L'orateur attendit modestement que ce mouvement se fût un peu calmé, et alors il continua en redoublant d'énergie, encouragé par l'approbation de ses auditeurs.—Mais les yeux d'un jeune brave sont bons; il peut voir très loin. Regardez-moi; je vais vous tourner le dos afin que vous me voyiez des deux côtés. Vous savez maintenant que je suis votre ami, car vous voyez ce qu'un Paunie n'a jamais vu. Maintenant examinez mon visage, non pas à l'endroit de cette cicatrice, car par là vos yeux ne pourront jamais voir dans mon esprit. Ce n'est qu'un trou fait par un Konza; mais voici une ouverture faite par le Wahcondah, et à travers laquelle vous pouvez pénétrer dans mon âme. Que suis-je? un Dahcotah, à l'intérieur et à l'extérieur; vous le savez, c'est pourquoi écoutez-moi. Le sang de toutes les créatures qui sont sur la Prairie est rouge : qui peut distinguer la place où un Paunie a été frappé, de celle où mes jeunes hommes ont tué un bison? elles sont de la même couleur. Le Maître de la vie a fait les hommes l'un pour l'autre; il les a fait semblables. Mais l'herbe reverdira-t-elle là où un Visage pâle aura été tué? Mes jeunes hommes ne doivent pas croire que cette nation soit tellement nombreuse qu'elle ne remarquera pas la perte d'un de ses guerriers. Elle en fait fréquemment l'appel et dit : « Où sont mes enfants? » S'il en manque un, ils l'enverront chercher dans les Prairies. S'ils ne le peuvent trouver, ils enverront leurs coureurs le demander parmi les Sioux. Mes frères les Longs-Couteaux ne sont pas des femmes. Il y a maintenant parmi nous un grand sorcier de leur nation; qui peut dire quelle est l'étendue de sa voix ou la longueur de son bras?

Le discours de l'orateur, qui s'échauffait à mesure qu'il entrait dans son sujet, fut interrompu par l'impatient Mahtori, qui se leva tout-à-coup, et d'une voix où perçait une forte expression d'ironie : — Que mes jeunes hommes, s'écria-t-il, amènent le Malin Esprit des Visages pâles au milieu du conseil. Mon frère verra son médecin face à face.

Un solennel et lugubre silence suivit cette interruption inaccoutumée. Agir ainsi, ce n'était pas seulement violer l'étiquette consacrée, c'était en même temps braver une puissance mystérieuse à laquelle peu d'Indiens, à cette époque, auraient eu l'audace de résister. Cependant on obéit, et Obed, arraché de sa tente, fut amené monté sur Asinus, avec un cérémonial et dans un appareil qu'on avait certainement eu l'intention de rendre dérisoire, mais qui néanmoins ajoutait encore aux craintes superstitieuses des spectateurs. Au moment où ils entrèrent dans le cercle, Mahtori, qui voulait neutraliser l'influence du docteur en l'exposant à la risée publique, promena ses regards sur l'assemblée, afin de lire l'effet de sa ruse sur les sombres figures qui l'entouraient. Il est vrai de dire que la nature et l'art s'étaient réunis pour donner à l'aspect et à l'accoutrement du naturaliste un caractère bien propre à exciter par-

tout l'étonnement. Sa tête avait été soigneusement rasée à la mode des Sioux, pour le peu de cheveux qu'elle conservait encore; et sa perruque, dont nous avons fait mention à propos de la première entrevue de Middleton et du Trappeur, était remplacée par une seule mèche de cheveux à l'indienne, fort adroitement attachée, ornement dont le docteur se fût passé volontiers, si l'on eût pris son avis. D'épaisses couches de peinture avaient été étalées sur sa tête nue; et des dessins bizarres se prolongeaient autour de ses yeux et de sa bouche, ce qui donnait à l'expression assez vive du regard un air de malice clignotante, et ajoutait au caractère doctoral du mouvement des lèvres quelque chose de nécromantique. On avait substitué à ses vêtements une robe de peau de daim préparée, couverte de dessins fantastiques, et qui le protégeait suffisamment contre le froid. Comme pour ridiculiser sa profession, à la touffe de cheveux postiches, à ses oreilles et à d'autres parties saillantes de sa personne, on avait attaché des crapauds, des grenouilles, des lézards, des papillons, etc., tous préparés avec soin pour prendre place un jour dans son cabinet particulier. A l'effet produit par ces bizarres accessoires de son costume, ajoutons l'air soucieux et inquiet qui rendait son visage doublement austère, tant sous le poids du ridicule infligé à la science en sa personne, que par la crainte de servir de victime à quelque sacrifice païen. On comprendra facilement la sensation de crainte superstitieuse excitée par sa présence au milieu de gens déjà plus qu'à demi préparés à l'adorer comme un agent redoutable de l'Esprit du mal. Weucha conduisit Asinus au centre même du cercle, et les y laissa ensemble (car les jambes du naturaliste étaient attachées à l'âne de telle manière, que les deux animaux paraissaient avoir un seul corps et constituer un nouvel ordre). Puis l'Indien regagna sa place en fixant sur le sorcier des regards pleins d'une admiration bien naturelle à la basse stupidité de son esprit. L'étonnement sembla mutuel entre les spectateurs et l'objet de cette étrange exhibition. Si les Tetons contemplaient les mystérieux attributs du sorcier avec respect et crainte, le docteur de son côté regardait autour de lui avec un mélange d'émotion non moins extraordinaire. Ses yeux ne rencontraient de toutes parts que des physionomies sombres et dures, sur lesquelles ils ne pouvaient saisir la moindre lueur de sympathie ou de commisération. A la fin, son regard errant se porta sur la physionomie grave et honnête du Trappeur qui, Hector à ses pieds, se tenait debout à l'extrémité du cercle, appuyé sur sa carabine qu'on lui avait rendue en sa qualité d'ami reconnu, et paraissant réfléchir aux événements qui allaient probablement suivre.

— Vénérable venator, chasseur ou trappeur, dit l'infortuné Obed, je suis heureux de vous revoir. Je crains que le temps précieux qui m'avait été accordé pour compléter une glorieuse mission, ne touche prématurément à sa fin; et il me serait agréable de prendre pour confident de mes pensées un homme qui, s'il n'est pas un des disciples de la science, a du moins quelques-unes des connaissances que la civilisation communique à ses moindres sujets. Sans doute des recherches nombreuses et empressées pour découvrir ce que je suis devenu seront faites par les sociétés scientifiques des deux-mondes, et peut-être enverra-t-on des expéditions dans ces régions lointaines pour éclaircir les doutes qui pourraient s'élever sur un point aussi important. Je m'estime heureux qu'un homme qui parle notre langue soit présent à ma fin pour en conserver le souvenir. Vous direz qu'après une vie utile et glorieuse, je suis mort martyr de la science et victime de préjugés barbares. Comme j'espère me montrer extrêmement calme dans mes derniers moments, si vous ajoutiez quelques détails sur la fermeté et la dignité philosophique de ma mort, cela servirait à encourager les futurs aspirants à de semblables honneurs, et ne pourrait assurément blesser personne. Et maintenant, ami Trappeur, pour remplir les devoirs que m'impose la nature humaine, je finirai en vous demandant si tout espoir a disparu, ou s'il reste encore quelque moyen de soustraire tant de scientifiques trésors aux griffes de l'ignorance, pour enrichir les pages de l'histoire des trois règnes.

Le vieillard prêta une oreille attentive à cet appel douloureux, et parut considérer la question sous toutes ses faces avant de hasarder une réponse : — Je pense, ami docteur, répondit-il enfin d'un ton grave, que les chances de vie et de mort, dans votre position particulière, dépendent entièrement de la volonté de la Providence. Pour ma part, je ne vois pas trop ce qu'on peut gagner ou perdre dans l'une ou l'autre hypothèse, en ce sens que votre existence n'importe guère à personne, vous excepté. — Croyez-vous donc, interrompit Obed avec une vive agitation, que la chute de la pierre angulaire de l'édifice de la science soit chose indifférente aux contemporains ou à la postérité! D'ailleurs, mon vieux compagnon, ajouta-t-il d'un ton de reproche, l'intérêt que prend un homme à sa propre existence n'est pas tout à fait inutile, bien qu'il puisse être éclipsé par son dévouement à des considérations plus générales et plus philanthropiques. — Voici ce que je veux dire, reprit le Trappeur, qui était loin de comprendre toutes les choses subtiles dont son compagnon jugeait convenable d'orner ses discours : il n'y a qu'une naissance et qu'une mort pour toute chose, que ce soit un chien ou un daim, que la peau soit rouge ou blanche : l'une et l'autre sont dans la main du Seigneur; et il est aussi coupable à l'homme de prétendre abréger la première, qu'il lui est impossible d'empêcher la seconde. Je ne dis pas pour cela qu'on ne puisse faire quelque chose pour reculer un peu le dernier moment. Chacun a donc le droit de juger quelle somme de douleur il consent à souffrir pour prolonger une existence qui, déjà peut-être, n'a été que trop longue. Bien des hivers lugubres, bien des étés brûlants se sont écoulés depuis que je me suis retourné à droite et à gauche pour ajouter une heure à une vie prolongée au-delà de quatre-vingts ans. Je me tiens prêt à répondre à l'appel de mon nom, comme un soldat le fait chaque soir. A mon avis, la politique du grand Sioux va décider son peuple à vous sacrifier tous; et je ne me fie pas beaucoup à son affection apparente pour moi; la question est donc de savoir si vous êtes prêt pour un tel voyage, et si, étant prêt, il n'est pas aussi à propos de se mettre en route maintenant qu'à toute autre époque. Voulez-vous mon opinion? elle vous sera favorable, c'est-à-dire que je crois que votre vie a été innocente; vous n'avez pas de grands délits à vous reprocher; et néanmoins la loyauté me fait un devoir d'ajouter qu'à mon avis, sous le point de vue de l'activité réelle, vous aurez peu de chose à faire valoir dans le compte final.

Obed tourna un morne regard vers la physionomie calme et philosophique du vieillard qui venait de lui présenter un tableau si peu encourageant de sa situation; en même temps il toussa pour cacher l'inquiétude mortelle qui commençait à s'emparer de ses facultés, en étalant un reste d'orgueil qui abandonne rarement la pauvre nature humaine, même dans les positions les plus désespérées. — Vénérable chasseur, répondit-il, en considérant la question sur toutes ses faces, et en admettant la justesse de votre théorie, je crois que ce qu'il y a de plus prudent, c'est de conclure que je ne suis pas préparé à un départ précipité, et qu'il est bon de recourir sans délai à des mesures préservatives. — Cela étant, reprit tranquillement le Trappeur, j'agirai pour vous comme je ferais pour moi-même; et néanmoins je vous conseille, en tout cas, de mettre promptement ordre à vos affaires; car il peut arriver que votre nom soit appelé dans un moment où vous seriez aussi peu préparé à répondre que vous l'êtes maintenant.

Après cet avis amical le vieillard rentra dans le cercle, et se mit à combiner la marche qu'il adopterait, avec ce mélange de résolution personnelle et de résignation aux volontés de la Providence qui caractérisait toutes les actions de sa vie.

—

CHAPITRE XXVIII.

Les Sioux avaient attendu la fin du dialogue avec une louable patience : la plupart contenus par la secrète terreur que leur inspirait le caractère mystérieux d'Obed, taudis que les chefs intelligents profitaient de l'occasion pour se préparer au débat qui allait infailliblement s'élever. Mahtori ne songeait qu'à montrer au Trappeur jusqu'où il portait la condescendance à son égard, et il le lui fit connaître par un coup d'œil significatif. Un profond et morne silence suivit; alors Mahtori se leva pour prendre la parole. Après s'être posé dans une attitude pleine de dignité, il promena sur toute l'assemblée un coup d'œil tranquille et sévère; toutefois l'expression de son regard changea en passant de la physionomie de ses adhérents à celle de ses adversaires. Pour les premiers, ses yeux, quoique imposants, n'avaient rien de terrible, tandis qu'ils semblaient annoncer aux derniers tout le danger qu'ils couraient en osant braver le ressentiment d'un homme tel que lui. Cependant au milieu de sa hauteur et de son assurance, la sagacité et l'astuce ne l'abandonnèrent pas. Après avoir ainsi jeté le gant pour ainsi dire à la tribu tout entière, après avoir suffisamment établi ses titres de supériorité, son air devint plus affable et son œil moins irrité. Ce fut alors qu'il éleva la voix, variant ses intonations de manière à les adapter successivement au caractère de ses images : — Qu'est-ce qu'un Sioux? c'est le dominateur des Prairies et le maître des animaux qui les habitent: les poissons de la Rivière aux eaux troubles le connaissent et viennent à sa voix; c'est un renard dans le conseil, un aigle pour la vue, un ours gris dans les combats. Un Dahcotah est un homme... Après avoir attendu la fin du murmure d'approbation qu'excita ce portrait flatteur, il continua : Qu'est-ce qu'un Paunie? un voleur qui ne dérobe qu'aux femmes, une Peau rouge qui n'est pas brave, un chasseur qui mendie sa venaison; au conseil, c'est un écureuil qui sautille de place en place; à la chasse, un hibou qui ne voit les prairies que la nuit; dans les batailles, un élan qui a les jambes longues. Un Paunie est une squaw... Il fit une seconde pause, pendant laquelle des acclamations de joie s'échappèrent de toutes les bouches; et on demanda que les mots insultants fussent expliqués à celui qui, sans le savoir, était l'objet de ces mépris sanglants. Le vieillard interrogea les yeux de Mahtori, et obéit. Cœur-Dur écouta gravement; et alors, comprenant que le moment de parler n'était pas arrivé pour lui, il fixa de nouveau les yeux sur l'horizon. L'orateur épiait l'expression de ses traits avec un air où se révélait la

haine inextinguible qu'il éprouvait pour le seul chef qui, de près ou de loin, pût balancer sa propre renommée. Désappointé de n'avoir pu irriter l'orgueil de celui qu'il regardait comme un adolescent, il se disposa aussitôt à exciter les ressentiments des guerriers de sa tribu : — Si la terre était couverte de rats, qui ne sont bons à rien, il n'y aurait pas de place pour les buffles qui donnent la nourriture et le vêtement. Si les Prairies étaient couvertes de Paunies, il n'y aurait pas de place pour le pied d'un Dahcotah. Un Paunie est un rat, un Sioux est un grand buffle; que les buffles foulent aux pieds les rats, afin de se faire une place. Mes frères, un petit enfant vous a parlé; il vous a dit que ses cheveux ne sont pas gris, mais gelés; que le gazon ne poussera pas là où un Visage pâle est mort! Connaît-il la couleur du sang d'un Long-Couteau? Non! je sais qu'il ne la connaît pas; il ne l'a jamais vue. Quel Dahcotah, autre que Mahtori, a jamais frappé un Visage pâle? pas un seul, mais Mahtori doit se taire. Tous les Sioux se bouchent les oreilles quand il parle. Les chevelures suspendues dans sa hutte ont été prises par les femmes; et Mathori lui-même est une femme ; sa bouche est fermée, il attend les fêtes pour chanter parmi les jeunes filles.

Malgré les exclamations de regret et de ressentiment qui suivirent une déclaration si humble, le chef s'assit comme décidé à n'en pas dire davantage ; mais les murmures augmentant de plus en plus, et des symptômes menaçants faisant craindre que le conseil ne se séparât en désordre, il se leva et reprit son discours, mais en prenant l'accent farouche et emporté d'un guerrier que dévore la soif de la vengeance. — Que mes jeunes guerriers me disent où est Tétao! ils trouveront sa chevelure séchant au foyer d'un Paunie. Où est le fils de Bohréchina? ses os sont plus blancs que les visages de ses meurtriers. Mahhah est-il endormi dans sa hutte? vous savez qu'il y a déjà bien des lunes qu'il est parti pour les Prairies bienheureuses; plût au ciel qu'il fût ici! il nous dirait de quelle couleur était la main qui a pris sa chevelure!

Le chef artificieux continua sur ce ton pendant un certain temps, nommant tous les guerriers connus pour avoir trouvé la mort dans les combats contre les Paunies, ou dans l'une de ces escarmouches si fréquentes entre les bandes des Sioux et une classe de blancs qui n'étaient guère plus avancés sous le rapport de la civilisation. La rapidité de son débit ne laissa pas à ses auditeurs le temps de réfléchir aux mérites ou plutôt aux démérites de chacun des morts; mais il précisait les incidents avec tant d'adresse, il donnait un caractère si saisissant à ses apostrophes soutenues par une voix électrisante et sonore, que chacun de ses appels faisait fibrer une corde correspondante dans l'âme de quelqu'un de ses auditeurs. Pendant un de ses plus énergiques mouvements d'éloquence, un vieillard, tellement chargé d'années qu'il ne marchait qu'avec la plus grande difficulté, s'avança au milieu même du cercle, et prit place directement en face de l'orateur. Une oreille exercée aurait pu remarquer que la voix de Mahtori faiblissait un peu lorsque son regard enflammé rencontra cet auditeur inattendu. Le vieillard avait été célèbre autrefois, non moins par la beauté de ses traits et de sa personne que par la puissance irrésistible de son regard; mais maintenant son visage était sillonné de si nombreuses cicatrices, que les Français du Canada lui avaient donné un titre que plus d'un héros de la France a porté. Le nom du Balafré vola de bouche en bouche dans l'assemblée au moment où le vieillard y parut. C'était un cri de joie autant que de surprise. Cependant comme il resta muet et immobile, la sensation causée par son arrivée ne tarda pas à se calmer, et alors tous les yeux se tournèrent de nouveau vers l'orateur, et toutes les oreilles s'enivrèrent de ses redoutables appels. Il était facile de lire le triomphe de Mahtori dans les physionomies de ses auditeurs. Bientôt une expression de férocité et de vengeance apparut sur les visages sinistres de la plupart des guerriers, et chaque nouvelle allusion à la nécessité d'anéantir leurs ennemis était suivie d'explosions d'enthousiasme. L'orateur termina par un rapide appel à l'orgueil et à la fermeté de sa tribu, et reprit tout à coup sa place.

Au milieu des murmures favorables qui suivirent un effort d'éloquence aussi remarquable, une voix basse, faible et creuse s'entendit : on eût dit qu'elle venait des cavités les plus profondes de la poitrine humaine, et qu'elle acquérait de la force et de l'énergie à mesure qu'elle en sortait. Un solennel silence se fit aussitôt. — Les jours du Balafré s'approchent de leur fin, telles furent les premières paroles qu'on entendit d'une manière distincte. Il est comme un buffle dont le poil ne poussera plus; il sera bientôt prêt à quitter sa hutte pour aller en occuper une autre loin du village des Sioux. Donc, ce qu'il va dire ne le concerne pas, mais bien ceux qu'il laissera après lui : ses paroles sont comme le fruit qui pend à l'arbre, mûres et dignes d'être offertes à de grands chefs. Bien des neiges sont tombées depuis que le Balafré n'a paru dans le sentier de la guerre; son sang était chaud, mais il a eu le temps de se refroidir. Le Wabcondah ne lui donne plus des rêves de guerre; il voit qu'il est mieux de vivre en paix. Mes frères, j'ai déjà un pied tourné vers les bienheureux Territoires de chasse; l'autre suivra bientôt, et alors on verra un vieux chef chercher l'empreinte des moccassins de son père, afin de ne point s'égarer en route, mais d'être sûr d'arriver devant le Maître de la vie par le même sentier que tant de bons Indiens ont déjà parcouru. Mais qui me suivra? le Balafré n'a pas de fils; son aîné a monté trop de chevaux paunies; les os des plus jeunes ont été rongés par les chiens konzas. Le Balafré est venu chercher un jeune bras sur lequel il puisse s'appuyer, un fils qui puisse occuper sa hutte quand il l'aura quittée. Tachéchana, la Biche bondissante des Dahcotahs, est trop faible pour soutenir un guerrier qui est vieux; elle regarde devant elle et non derrière elle; son esprit est dans la hutte de son époux.

La voix du vieillard avait été calme, mais ferme et distincte. Sa déclaration fut reçue en silence; plusieurs chefs qui étaient dans la confidence de Mahtori tournaient les yeux vers lui, mais nul n'osa s'opposer à la résolution du patriarche, résolution qui d'ailleurs était strictement conforme aux usages de la nation. Mahtori attendit le résultat avec un calme apparent; néanmoins les lueurs de férocité qui brillaient dans ses yeux trahissaient les sentiments d'un tigre qui se voit enlever sa proie. Cependant le Balafré, d'un pas pénible et lent, s'était dirigé vers les captifs. Il s'arrêta devant Cœur-Dur dont il contempla longtemps la beauté, l'œil imperturbable, le maintien noble et fier. Puis il fit un geste d'autorité, et à l'instant on coupa les liens qui attachaient le jeune homme au fatal poteau. Quand on eut conduit le jeune guerrier plus près du vieillard, il se mit de nouveau à l'examiner avec une attention minutieuse et cette admiration que la perfection physique excite toujours dans le cœur d'un sauvage. — C'est bon! murmura-t-il enfin quand il vit que le Paunie réunissait toutes les qualités d'un brave: c'est là une panthère bondissante! Mon fils parle-t-il avec la langue d'un Dahcotah!

L'éclair d'intelligence qui brilla dans les yeux du captif fit connaître qu'il avait parfaitement compris la question; mais il était trop fier pour employer l'idiome d'un peuple ennemi. Quelques-uns des guerriers présents expliquèrent au vieux chef que le captif était un Loup-Paunie. — Mon fils a ouvert les yeux dans un territoire lointain, dit le Balafré dans la langue de cette nation; mais il les fermera sur les bords de la Rivière aux eaux troubles. Il est né Paunie; mais il mourra Dahcotah. Regardez-moi. Je suis un sycomore qui jadis ai couvert bien des guerriers de mon ombre. Les feuilles sont tombées et les branches commencent à fléchir. Mais un rejeton unique est sorti autrefois de mes racines; c'est une petite vigne, qui s'est enlacée autour d'un arbre vert. J'ai longtemps cherché un autre arbre qui fût digne de grandir à mes côtés. Maintenant je l'ai trouvé. Le Balafré a maintenant un fils; quand il ne sera plus, son nom ne sera pas oublié! Guerriers tetons, je prends cet homme dans ma hutte.

Nul ne fut assez hardi pour contester un droit qu'avaient souvent exercé des guerriers bien inférieurs à celui-ci, et l'adoption fut accueillie dans un grave et respectueux silence. Le Balafré prit par le bras l'enfant de paternité nouvelle, et, l'ayant conduit au milieu du cercle, il recula quelques pas d'un air de triomphe, attendant que les spectateurs approuvassent son choix. Mahtori ne manifesta rien, mais parut attendre un moment plus convenable à ses secrets desseins. Les chefs les plus expérimentés comprirent que Cœur-Dur et Mahtori, deux guerriers si renommés, si hostiles et si longtemps rivaux de gloire, ne pourraient jamais vivre en paix dans la même tribu. Toutefois le caractère du Balafré était si imposant, la coutume qu'il invoquait si sacrée, que nul n'osait élever la voix. Tous attendaient le résultat avec une curiosité toujours croissante, cachée sous une complète froideur de maintien. Cette contrainte cessa tout à coup par la décision du personnage le plus intéressé dans cette affaire. Pendant toute la scène précédente, il eût été difficile de distinguer la plus légère émotion dans les traits du captif. La proclamation de sa délivrance avait été entendue par lui avec la même indifférence que l'ordre de l'attacher au poteau. Maintenant il se préparait à donner une nouvelle et dernière preuve de son intrépidité. — Mon père est bien vieux, mais il n'a pas encore tout vu, dit Cœur-Dur d'une voix sonore qui fut entendue de toute l'assemblée; il n'a jamais vu un buffle se faire chauve-souris. Il ne verra jamais un Paunie devenir un Sioux.

Il y avait quelque chose de si formel et pourtant de si calme dans la manière dont cette résolution fut articulée, que la plupart de ses auditeurs virent bien qu'elle était inébranlable. Mais le cœur du Balafré se sentait entraîné vers le jeune homme, et les prédilections d'un vieillard ne pouvaient céder facilement. Improuvant du regard l'explosion d'admiration et de triomphe qu'avaient fait naître la hardiesse de cette déclaration et l'espoir de la vengeance rallumée dans les cœurs, le vétéran adressa de nouveau la parole à son fils adoptif, comme si sa proposition n'eût pas admis de refus. — C'est bien, dit-il; ainsi doit parler un brave, afin que les guerriers puissent lire dans son cœur. Il fut un temps où la voix du Balafré dominait toutes les autres au milieu des huttes des Konsas. Mais la racine des cheveux blancs, c'est la sagesse. Mon fils montrera aux Tetons qu'il est brave en frappant leurs ennemis. Guerriers dahcotahs, voilà mon fils!

Le Paunie resta immobile un moment, puis s'avançant vers le chef, il prit la main rude et ridée du vieillard et la posa respectueusement sur sa tête comme pour témoigner l'étendue de sa reconnaissance. Ensuite reculant d'un pas, il se dressa de toute sa

hauteur, et, jetant sur la foule ennemie un regard de fierté et de dédain, il s'écria d'une voix sonore dans la langue des Sioux : — — Cœur-Dur s'est examiné au dedans et au dehors; il revoit dans sa pensée tout ce qu'il a fait à la chasse et à la guerre; il est partout le même; rien n'est changé; il est Paunie en tout. Il a frappé un si grand nombre de Sioux que jamais il ne pourra manger dans leurs huttes. Ses flèches reviendraient sur elles-mêmes, la pointe de sa lance se retournerait contre lui, leurs amis pleureraient à chacun de ses cris de guerre, leurs ennemis riraient. Les Dahcotahs connaissent-ils les Loups? qu'ils le regardent de nouveau. Sa tête est peinte, son bras est de chair, son cœur est de rocher. Quand on verra le soleil venir des Montagnes Rocheuses et se diriger vers la terre des Visages pâles, l'âme du Cœur-Dur s'adoucira et son esprit deviendra Sioux. Jusque-là il vivra et mourra Paunie.

Un hurlement, effroyable expression de deux sentiments réunis, l'admiration et la rage, interrompit l'orateur, et n'annonça que trop clairement le sort qui lui était réservé. Le captif attendit un moment que le tumulte fût apaisé; puis se tournant de nouveau vers le Balafré, il prit la parole d'un ton plus affectueux, comme



Hélène Wade.

s'il eût senti le besoin d'adoucir son refus. — Que mon père s'appuie plus fortement sur la Biche des Dahcotahs, dit-il; elle est faible maintenant, mais à mesure que sa hutte se remplira d'enfants, elle deviendra plus forte. Voyez, ajouta-t-il en lui montrant la physionomie inquiète du Trappeur attentif; Cœur-Dur n'est pas sans une tête grise pour lui montrer le chemin des Prairies bienheureuses. S'il a jamais un autre père, ce sera ce digne guerrier.

Le Balafré, trompé dans son espérance, s'éloigna du jeune captif et s'approcha de l'étranger qui avait prévu son dessein. Les deux vieillards s'observèrent mutuellement, et cet examen fut long et rempli d'intérêt. Il n'était pas facile de découvrir le véritable caractère du Trappeur à travers le masque jeté sur ses traits par les fatigues d'une aussi longue vie. Il s'écoula quelques moments avant que le Teton prît la parole, et alors il parut douter s'il s'adressait à un Indien comme lui ou à quelque vagabond de cette race qui se répandait dans tout le pays comme une armée de sauterelles affamées. — La tête de mon frère est très blanche, dit-il; mais l'œil du Balafré n'est plus comme celui de l'aigle. De quelle couleur est sa peau? — Le Wahcondah m'a fait semblable à ceux que vous voyez là-bas attendant le jugement des Dahcotahs; mais les orages de toute saison m'ont rendu plus brun que la peau du renard. Mais qu'importe? si l'écorce de l'arbre est fendue et gercée, le cœur de l'arbre est sain. — Mon frère est un Long-Couteau! qu'il tourne sa face vers le soleil couchant et qu'il ouvre les yeux. Aperçoit-il le Lac salé par delà des montagnes? — Dahcotah, il fut un temps où peu d'hommes pouvaient distinguer mieux que moi la tache blanche sur la tête de l'aigle; mais la neige de quatre-vingt-sept hivers affaiblit mes yeux. Le Sioux croit-il qu'un Visage pâle est un dieu, pour qu'il voie à travers les montagnes? — Alors, que mon frère me regarde; je suis près de lui. Pourquoi son peuple ne peut-il tout voir, puisqu'il convoite tout? — Chef, je vous comprends; je ne contesterai pas la vérité de vos paroles. Mais bien que né de la race que vous aimez si peu, mon plus grand ennemi n'oserait dire que j'aie jamais mis la main sur la propriété d'un autre, si ce n'est en bonne guerre, ou que j'aie jamais convoité plus de terrain que le Seigneur n'en a destiné à chaque homme. — Et pourtant mon frère est venu chercher un fils au milieu des Peaux Rouges?

Le Trappeur posa un doigt sur l'épaule nue du Balafré, et le regarda d'un air confidentiel. — Oui, dit-il; mais c'était seulement pour rendre service à ce jeune homme. Si vous pensez, Dahcotah, que je l'ai adopté pour servir d'appui à mon vieil âge, vous ne rendez pas justice à mes intentions, et en outre vous connaissez mal le caractère implacable des Sioux. J'ai fait de lui mon fils, afin qu'il sache qu'un parent reste après lui... Silence, Hector, silence! est-il décent, lorsque des têtes grises tiennent conseil, d'interrompre leurs discours par les hurlements?.. Teton, l'animal est vieux, et, quoiqu'il ait été bien élevé, il est comme nous, je le crains, sujet à oublier les habitudes de sa jeunesse.

L'entretien des deux vieillards fut interrompu en ce moment par les clameurs discordantes des vieilles femmes qui s'étaient frayé un passage jusqu'au centre du cercle. Un changement qui s'était opéré dans l'attitude de Cœur-Dur avait causé cette explosion. Quand les vieillards se tournèrent vers le jeune homme, ils le virent debout, la tête haute, l'œil fixé vers l'espace, une jambe en avant, l'un de ses bras levé comme si toutes ses facultés eussent été concentrées dans l'ouïe. Un sourire passager éclaira son visage, puis il reprit son air de dignité froide, comme s'il fût soudain rentré en lui-même; ce mouvement avait été attribué au mépris, et les chefs eux-mêmes en manifestèrent de l'irritation. Incapables de contenir leur fureur, les femmes s'élancèrent brusquement dans le cercle, et commencèrent leur attaque en accablant le captif des plus sanglantes injures. Elles exaltèrent les divers exploits accomplis par leurs fils aux dépens des



Abiram White.

Paunies. Elles ravalèrent sa propre renommée, et lui dirent de regarder Mahtori, s'il n'avait jamais vu un guerrier. Elles lui reprochèrent d'avoir été allaité par une biche, et d'avoir bu la lâcheté avec le lait de sa mère. En un mot, elles prodiguèrent à leur imperturbable captif un torrent de ces vindicatives injures dans lesquelles on sait qu'excellent les femmes des sauvages. L'effet de cette explosion était inévitable. Le Balafré, déçu dans son espoir, alla se confondre dans la foule; et le Trappeur, dont la physionomie honnête laissait apercevoir une profonde émotion intérieure, se rapprocha de son jeune ami comme le prêtre chrétien accompagnant une victime à l'échafaud. L'excitation ne tarda pas à se propager parmi les guerriers subalternes, bien que les chefs s'abstinssent encore de donner le signal. Mahtori, qui, dans le but de cacher sa haine jalouse, avait attendu que ce mouvement se manifestât parmi ses affidés, se fatigua bientôt de tout délai, et d'un regard encouragea le bourreaux à commencer. Wencha qui épiait depuis longtemps le visage du chef, s'élança aussitôt comme un limier sur sa proie : se frayant un passage jusqu'au milieu des mégères qui déjà passaient des injures à la violence, il leur ordonna d'attendre qu'un guerrier eût commencé à tourmenter la victime : alors elles le verraient pleurer comme une femme. L'Indien féroce commença par brandir son tomahawk sur la tête du captif, de manière à lui faire craindre que chaque coup n'enfonçât l'arme dans sa chair, tandis qu'il la maniait assez adroitement pour ne pas même effleurer la peau. Cette épreuve

ordinaire laissa Cœur-Dur complètement insensible. Son œil fixé sur l'horizon garda son immobilité au milieu du cercle de lumière que décrivait devant lui la hache éblouissante. Trompé dans son attente, l'implacable Sioux appuya le tranchant de son arme sur la tête nue de sa victime, et se mit à décrire les diverses manières d'écorcher un prisonnier. Les femmes accompagnaient ces cruautés de leurs injures, et s'efforçaient d'émouvoir l'impassible captif; mais il se réservait évidemment pour ces moments de tortures extrêmes où la fierté de son âme pourrait se dévoiler d'une manière plus digne de sa réputation éclatante et sans tache. D'abord les yeux du Trappeur suivirent tous les mouvements du tomahawk avec l'anxiété d'un père; enfin, ne pouvant plus maîtriser son indignation, il s'écria : — Mon fils a oublié son adresse ordinaire. Cet indien a l'âme basse, et il est facile de lui faire commettre une sottise. Je ne puis le faire moi-même, car mes traditions défendent à un guerrier mourant d'injurier ses bourreaux ; mais les qualités d'une Peau rouge sont différentes. Que le Paunie prononce donc des paroles très amères, et achète une mort facile ; je réponds qu'il peut réussir avant que la sagesse des chefs n'arrête la folie de ce misérable.

Lé sauvage Sioux, qui entendit ces paroles sans en comprendre le sens, se tourna vers le Trappeur, et le menaça d'une mort immédiate pour prix de sa témérité. — Faites ce qu'il vous plaira, dit l'intrépide vieillard ; je suis prêt aujourd'hui comme je le serai demain. Regardez ce noble Paunie, et voyez ce dont est capable une Peau rouge qui craint le Maître de la vie et qui obéit à ses lois. Combien de vous, Dahcotahs, n'a-t-il pas envoyés aux lointaines Prairies, continua-t-il avec une sorte de fraude pieuse, pensant que le danger le menaçant lui-même, il ne pouvait y avoir du mal à exalter les mérites d'un autre; combien de Sioux n'a-t-il pas frappés en face en guerrier courageux, pendant que les flèches volaient dans l'air plus nombreuses que les flocons de la neige qui tombe ! Allez! Weucha pourrait-il nommer un seul ennemi frappé par lui ? — Cœur-Dur ! s'écria le Sioux en se retournant furieux, et en se préparant à asséner un coup mortel sur la tête de sa victime. Mais son bras tomba dans le creux de la main du prisonnier. Pendant une minute tous deux restèrent immobiles dans cette attitude, l'un paralysé par la subite résistance, l'autre penchant la tête, non pour recevoir la mort, mais pour prêter l'attention la plus profonde. Les femmes poussèrent des cris de triomphe, pensant que le captif avait enfin perdu sa fermeté. Le Trappeur trembla pour l'honneur de son ami ; Hector, comme s'il eût compris ce qui se passait, leva le museau en l'air et fit entendre un hurlement plaintif. Mais l'hésitation du Paunie ne dura qu'un moment. Il leva l'autre main avec la rapidité de l'éclair ; le tomahawk brilla : Weucha tomba à ses pieds la tête fendue jusqu'aux yeux ; puis s'ouvrant un passage avec l'arme sanglante, il s'élança dans l'intervalle laissé vide par les femmes épouvantées, et descendit d'un seul bond la pente rapide de la colline des Sioux.



Ismaël montre à Esther le corps d'Abiram balancé par le vent.

Si la foudre fût tombée au milieu des sauvages, elle n'eût point produit une consternation plus grande que cet acte d'héroïque et sublime désespoir, Toutes les femmes poussèrent une clameur aiguë et plaintive, et il y eut un moment où les plus vieux guerriers eux-mêmes parurent avoir perdu l'usage de leurs facultés. Cette stupeur ne fut que passagère ; un hurlement de vengeance s'exhala bientôt de cent bouches à la fois, et en même temps cent guerriers se levèrent pour infliger au fugitif un sanglant châtiment. Mais la voix puissante et impérieuse de Mahtori arrêta cet élan. Le chef, sur la physionomie duquel la rage déçue luttait contre le calme imposé à son rang, étendit le bras du côté de la rivière, et tout le mystère fut expliqué. Cœur-Dur avait déjà franchi plus de la moitié de la vallée qui s'étendait de la colline au fleuve : en ce moment même une troupe de Paunies, armés et à cheval, galopait vers le bord de la rivière, où bientôt l'on entendit très distinctement plonger le fugitif. Quelques minutes suffirent à son bras vigoureux pour traverser le courant, et alors les acclamations qui s'élevèrent de la rive opposée apprirent aux Sioux humiliés toute l'étendue du triomphe de leurs adversaires.

—

CHAPITRE XXIX.

Il est facile de se figurer la surprise et la consternation des Sioux. En ramenant ses guerriers au camp de la tribu, Mahtori n'avait négligé aucune des précautions habituelles de la prudence indienne, afin de soustraire sa trace à tous les yeux. Il paraîtrait cependant que les Paunies avaient non seulement fait cette dangereuse découverte, mais encore avaient réussi à s'approcher de la place par le côté le moins surveillé. Dans cette position critique, on n'avait guère de temps pour délibérer. C'était en déployant la force de son caractère dans des circonstances semblables que Mahtori avait accru son ascendant sur son peuple, et il n'était pas homme à le perdre maintenant par la moindre indécision. Au milieu des cris des enfants et

des clameurs des femmes, qui eussent certainement suffi pour jeter de la confusion dans les pensées d'un homme moins accoutumé à prendre une décision dans les crises les plus terribles, il donna ses ordres avec le sang-froid d'un vieux général.

Pendant que les hommes s'armaient, les enfants descendirent dans la vallée pour aller chercher les chevaux. Les tentes furent repliées à la hâte par les femmes, et chargées sur les chevaux impropres au combat. Tous ces mouvements, accompagnés encore de clameurs, furent néanmoins exécutés avec une rapidité et une intelligence incroyables. Pendant ce temps Mahtori ne négligeait aucun des devoirs de son rang. De la hauteur sur laquelle il était placé il pouvait distinguer parfaitement les forces et les mouvements de la troupe ennemie. Un sinistre sourire éclaira son visage lorsqu'il vit que, sous le rapport du nombre, sa troupe avait une grande supériorité. Cependant malgré cet avantage, il existait d'autres points d'inégalité qui, dans la lutte imminente, pouvaient contribuer à rendre le succès extrêmement douteux. Ses guerriers habitaient une région plus septentrionale et moins fertile que le territoire de leurs ennemis, et ils étaient loin d'être pourvus abondamment de chevaux et d'armes. La troupe qu'il avait en vue était montée jusqu'au dernier homme; et comme elle était venue de si loin pour venger son chef le plus renommé, il ne doutait pas qu'elle ne fût uniquement composée de braves. Au contraire, un grand nombre de ses gens étaient beaucoup plus utiles dans une chasse que dans un combat. Cependant ses yeux se promenaient avec orgueil sur un groupe de guerriers en qui il avait souvent mis toute sa confiance et qui ne l'avaient jamais trompée; et bien qu'il ne fût nullement disposé à précipiter la lutte, il n'eût certainement pas cherché à l'éviter, quand même l'obstacle mis à la retraite des Sioux par la présence des femmes et des enfants n'eût pas laissé ce choix à la disposition des Paunies. D'autre part, les amis de Cœur-Dur qui avaient réussi d'une manière si inespérée dans le but principal de leur expédition, ne manifestaient aucune intention d'en venir à une lutte décisive. Il y avait du danger à traverser la rivière en face d'un ennemi déterminé, et leur prudente politique leur eût conseillé de se retirer pour le moment, afin de faire ensuite leur attaque au milieu des ténèbres et d'une sécurité apparente; mais leur chef était alors animé d'un enthousiasme qui l'élevait bien au-dessus des expédients ordinaires de la stratégie indienne. Il brûlait du désir d'effacer la honte qu'il lui avait fallu subir, et peut-être aussi, dans sa pensée, le camp des Sioux renfermait-il un trésor qui commençait à lui paraître d'un prix bien supérieur à celui de cinquante chevelures ennemies. Quoi qu'il en soit, Cœur-Dur n'eut pas plus tôt reçu les courtes félicitations de sa troupe, et communiqué aux chefs les faits dont la connaissance leur était nécessaire, qu'il résolut d'agir immédiatement de manière à maintenir sa réputation établie et à satisfaire en même temps ses secrets désirs. Un cheval de main, depuis longtemps dressé à la chasse, avait été amené pour recevoir son maître, avec bien peu d'espoir que ses services pussent encore lui être utiles dans ce monde. Par une délicatesse d'attention qui prouvait combien les qualités généreuses de ce jeune homme avaient excité la sympathie des siens, un arc, une lance et un carquois avaient été attachés à la selle de l'animal qu'on se proposait d'immoler sur la tombe du jeune brave, soin religieux qui eût rendu inutile l'engagement pris par le Trappeur à cet égard. Quoique Cœur-Dur fût sensible à l'attention de ses guerriers, convaincu qu'un chef ainsi équipé pouvait partir avec honneur pour les Territoires de chasse du Maître de la vie, il parut croire que, dans l'état actuel des choses, ses armes et son coursier pouvaient rendre des services non moins utiles : son visage brilla d'un éclair de farouche plaisir au moment où il essaya l'élasticité de l'arc et brandit la lance; il jeta sur le bouclier un regard plus rapide et plus indifférent; mais l'exultation avec laquelle il s'élança sur son cheval de bataille favori fut si grande qu'elle triompha de toute la réserve indienne. Il parcourut les rangs de ses guerriers non moins charmés que lui, maniant son cheval avec une grâce et une adresse que les règles de l'art ne peuvent jamais suppléer; parfois agitant sa lance comme pour s'assurer s'il était ferme sur sa selle, et parfois examinant l'état du fusil dont on l'avait également muni, avec le soin minutieux et l'affection d'un homme miraculeusement rentré dans la possession d'un trésor qui avait toujours fait sa joie et son orgueil.

En cet instant Mahtori, après avoir terminé les arrangements nécessaires, essaya une manifestation plus décisive. Le Sioux avait eu besoin de quelque réflexion pour savoir comment disposer de ses captifs. Les tentes d'Ismaël étaient encore en vue, et il était aussi nécessaire de se préserver d'une attaque dans cette direction, que de surveiller les mouvements d'un ennemi plus actif. Sa première impulsion avait été de livrer les hommes au tomahawk, et de placer les femmes sous la même protection que celles de sa troupe. Mais la superstitieuse terreur avec laquelle plusieurs de ses guerriers continuaient à regarder le prétendu sorcier des Longs-Couteaux, l'avertit du danger qu'il y aurait à faire une expérience aussi hasardeuse au moment de livrer bataille. Il était à craindre qu'on n'y vît le présage d'une défaite. Dans cette situation embarrassante il appela un vieux guerrier auquel il avait confié la garde des non combattants, le prit à part, lui posa un doigt sur l'épaule d'une manière significative, et lui dit d'un ton plein de confiance : — Quand mes jeunes hommes seront occupés à frapper les Paunies, donnez des couteaux aux femmes. Il suffit; mon père est très vieux; il n'a pas besoin qu'un enfant lui apprenne la sagesse.

Le vieux sauvage répondit par un affreux sourire d'assentiment, et alors le chef parut avoir l'esprit en repos sur cet important sujet. Dès ce moment il ne s'occupa plus que du soin d'assurer sa vengeance et de soutenir sa réputation guerrière. Se jetant à cheval, il fit signe, de l'air d'un prince, à ses compagnons d'imiter son exemple, interrompant sans cérémonie les chants de guerre et les rites solennels par lesquels un grand nombre d'entre eux stimulaient déjà leur courage. Quand tout fut en ordre, la troupe s'avança dans le plus grand silence vers le bord de la rivière. Les deux troupes ennemies n'étaient plus séparées que par les eaux. Le fleuve était trop large pour permettre l'usage des projectiles ordinaires des Indiens. Mais les chefs échangèrent sans résultats quelques coups de fusil, plutôt par bravade que dans l'espoir de produire quelque effet. Comme il s'écoula quelque temps en efforts et en démonstrations inutiles, nous retournerons à ceux de nos personnages qui sont restés entre les mains des Indiens.

Le lecteur qui nous a suivi jusqu'ici doit comprendre que bien peu des mouvements précédemment décrits avaient échappé à l'observation de l'expérimenté Trappeur. Il avait été surpris comme tous les autres de l'action subite de Cœur-Dur, et il y eut un instant rapide où un sentiment de regret l'emporta en lui sur son désir de sauver la vie du jeune homme. Le bon et simple vieillard, en voyant le moindre symptôme de faiblesse dans un guerrier qui avait si fortement excité ses sympathies, aurait éprouvé la même douleur qu'un père chrétien assistant à la fin d'un fils qui meurt en impie. Mais lorsqu'il vit que son ami, au lieu de faire de lâches et impuissants efforts pour conserver la vie, avait montré la résignation intrépide d'un chef indien jusqu'au moment où un moyen de délivrance s'était offert à lui, et qu'alors il avait déployé la vigueur et la résolution du guerrier le plus accompli, la joie qu'il éprouva fut si vive, qu'il eut un peu de peine à la dissimuler. Au milieu des lamentations et du tumulte qui suivirent la mort de Weucha et la fuite du prisonnier, il alla prendre place auprès de ses compagnons blancs, résolu d'intervenir, à tout hasard, si la fureur des sauvages se dirigeait de ce côté. Mais l'apparition de la troupe paunie lui épargna la nécessité de cette tentative désespérée, et lui permit de poursuivre ses observations et de mûrir ses plans. Il remarqua particulièrement que la plus grande partie des femmes et tous les enfants, ainsi que le mobilier de la troupe, ayant été précipitamment dirigés sur les derrières, sans doute afin de trouver un abri dans quelques-uns des bois adjacents, la tente de Mahtori était néanmoins restée debout et contenait encore ses habitantes. Seulement deux chevaux choisis étaient tenus près de là par deux Indiens, trop jeunes pour prendre part au combat, mais déjà en âge de savoir les conduire. Le Trappeur vit dans cet arrangement la répugnance de Mahtori à laisser ses « fleurs des Visages pâles » hors de la portée de sa vue, et en même temps sa prévoyance à se précautionner contre un revers de fortune. L'air du Sioux en confiant au vieux sauvage sa mission sanglante, et la farouche joie de ce dernier en la recevant, n'avaient pas non plus échappé à l'observation du Trappeur. D'après tous ces mouvements mystérieux, le vieillard comprit que le dénoûment approchait; et dans cette conjoncture critique, il appela toute son expérience à son aide. Pendant qu'il méditait sur les moyens de salut, le docteur attira de nouveau son attention en faisant un piteux appel à son assistance. — Vénérable Trappeur, ou libérateur, devrais-je dire, il semble qu'une occasion opportune soit enfin arrivée de briser une connexion peu naturelle entre mes membres inférieurs et le corps d'Asinus. Peut-être si cette portion de ma personne était dégagée de manière à me permettre de faire usage du reste, et si je profitais de cette occasion favorable pour faire une marche forcée vers les Établissements, tout espoir de conserver les trésors de science dont je suis l'indigne dépositaire ne serait pas perdu. L'importance des résultats vaut assurément la peine de tenter l'épreuve. — Je n'en sais rien, je n'en sais rien, répondit tranquillement le vieillard; les insectes et les reptiles que vous portez avec vous ont été destinés par le Seigneur à rester dans les Prairies, et je ne vois pas l'utilité de les envoyer dans des régions qui peuvent ne pas être appropriées à leur nature. Et d'ailleurs, tel que vous êtes maintenant, placé sur votre âne, vous pouvez rendre de grands et importants services, quoique je ne sois pas du tout surpris que vous l'ignoriez, attendu que l'utilité est une chose tout-à-fait étrangère à un homme plongé comme vous l'êtes dans les livres. — De quelle utilité puis-je être dans cette pénible captivité où les fonctions animales sont en quelque sorte suspendues, et les spirituelles ou intellectuelles neutralisées par la sympathie secrète qui unit l'esprit à la matière? Il est probable qu'il y aura du sang répandu entre ces deux troupes de païens ennemis, et quoique cet office ne soit pas trop de mon goût, il vaudrait mieux que je m'occupasse à des opérations chirurgicales que de perdre ainsi des

moments précieux. — Une Peau Rouge ne songe guère à faire panser ses blessures par un médecin, quand le cri de guerre résonne à son oreille. La patience est une vertu dans un Indien, et ne peut rien avoir de honteux dans un chrétien et un Blanc. Regardez ces hideuses sorcières, ami docteur; je ne connais rien au caractère des sauvages, si elles ne sont pas animées de projets sanguinaires et prêtes à exercer sur nous tous leurs féroces penchants. Or, aussi longtemps que vous resterez sur votre âne et conserverez cet aspect belliqueux qui est loin de votre nature, la crainte d'un aussi grand magicien pourra les tenir en respect. Je suis ici comme un général au moment de livrer bataille, et j'assigne aux forces placées sous mes ordres les services auxquels elles sont le plus propres. Ou je ne connais rien à ces détails, ou votre mine nous sera plus utile que ne le seraient maintenant, de votre part, les exploits les plus éclatants. — Dites donc, vieux Trappeur, s'écria Paul, dont la patience ne pouvait plus tenir aux calculs et aux explications prolixes du vieillard, si vous coupiez deux choses que je vais vous dire: d'abord votre conversation, qui serait beaucoup plus agréable auprès d'une bosse de buffle bien rôtie; puis ces maudites courroies qui, d'après l'expérience que j'en ai, ne sauraient être commodes nulle part. Un seul coup de votre couteau nous serait plus utile en ce moment que le plus long discours qui ait jamais été débité dans une cour de justice du Kentucky. — Oui, les cours de justice sont les bienheureux Territoires de chasse, comme dirait une Peau Rouge, pour ceux dont tout le talent consiste dans la langue. Je fus conduit un jour moi-même dans l'un de ces réceptacles impurs, et cela pour un objet d'aussi peu de valeur que la peau d'un daim. Le Seigneur leur pardonne! Ils n'en savaient pas davantage; ils agirent conformément à leur faible jugement, et ils n'en sont que plus à plaindre. Et cependant c'était un spectacle imposant que celui d'un vieillard qui avait toujours vécu au grand air, tenu en charte privée par la loi, offert en spectacle et montré au doigt par les femmes et les enfants. — Si c'est là votre louable opinion sur les inconvénients de la captivité, honnête ami, vous feriez bien de la manifester en nous délivrant aussitôt que possible, dit Middleton qui commençait aussi à se fatiguer de toutes ces lenteurs. — Je ne demanderais pas mieux, spécialement pour vous, capitaine, qui, étant militaire, trouveriez tout à la fois plaisir et profit à examiner plus à votre aise les mouvements et les stratagèmes d'un combat indien. Quant à notre ami que voici, il importe peu qu'il voie l'affaire de près ou de loin, attendu qu'une abeille ne doit pas être mise à la raison de la même manière qu'un Indien. — Vieillard, ces plaisanteries sur notre malheur sont inconsidérées, pour ne pas les qualifier d'un nom plus sévère. — Oui, votre grand-père était d'un caractère vif et emporté, et il ne faut pas s'attendre à voir le petit d'une panthère ramper comme celui d'un porc-épic. Maintenant gardez tous deux le silence, et ce que je dis ayant l'air de se rapporter aux mouvements des deux troupes, nous pourrons endormir la défiance. Vous saurez d'abord que, selon toute probabilité, le perfide Sioux a donné l'ordre de nous mettre tous à mort aussitôt que la chose pourra se faire sans bruit. — Le ciel souffrira-t-il qu'on nous égorge comme des brebis sans défense? — Chut, capitaine, chut! un caractère emporté n'est pas ce qui convient le mieux dans un moment où les coups sont moins nécessaires que la ruse... Ah! le Paunie est un noble jeune homme! cela vous ferait du bien de voir comme il s'éloigne du bord de la rivière pour inviter ses ennemis à la traverser; et cependant, si j'en crois le témoignage de ma vue affaiblie, ces derniers comptent deux guerriers contre lui un... Mais comme je disais, la précipitation et l'imprudence ne peuvent rien produire de bon. Les faits sont si clairs qu'un enfant lui-même pourrait tout deviner. Les sauvages ne sont pas d'accord sur la manière de nous traiter: quelques-uns nous craignent à cause de notre couleur et nous laisseraient volontiers partir; d'autres voudraient nous montrer la pitié que le loup affamé témoigne à la biche. Quand l'opposition se met une fois dans les conseils d'une tribu, il est rare que ce soit l'humanité qui l'emporte... Voyez maintenant ces squaws ridées et sanguinaires... Non, vous ne pouvez les voir dans la position où vous êtes; quoi qu'il en soit, elles sont là comme des ourses furieuses, prêtes à se jeter sur nous dès que le moment sera venu. — Dites donc, Trappeur, mon vieux camarade! interrompit Paul avec un peu d'amertume; dites-vous ces choses-là pour votre amusement ou pour le nôtre? Si c'est pour le nôtre, vous pouvez garder votre souffle pour la première course que vous aurez à faire, attendu que je suis déjà fatigué, presque jusqu'au point d'en suffoquer, de ma part de la plaisanterie. — Chut! dit le Trappeur en coupant avec beaucoup de dextérité et de rapidité la courroie qui attachait l'un des bras de Paul à son corps, et en laissant tomber en même temps son couteau à portée de sa main rendue libre; chut! enfants, chut! la chose s'est faite on ne peut plus heureusement. Les hurlements partis de la vallée ont attiré dans cette direction les regards de ces buveuses de sang, et jusque-là tout va bien. Maintenant profitez convenablement de vos avantages; mais ayez soin qu'on ne vous voie point agir. — Merci de cette petite complaisance, vieux raisonneur, murmura le chasseur d'abeilles, quoiqu'elle vienne comme la neige en mai, un peu tardivement. — Jeune insensé, s'écria d'un ton de reproche le vieillard, qui s'était éloigné à quelques pas de ses amis, et paraissait regarder attentivement les opérations des deux corps ennemis, n'apprendrez-vous jamais la patience?... Et vous aussi, capitaine, quoique je ne sois pas d'un caractère à me formaliser pour de vaines démonstrations, je vois que vous gardez le silence, dédaignant de demander un service à un homme qui vous paraît trop lent à vous obliger. Sans doute vous êtes l'un et l'autre jeunes et pleins de la conscience de votre force et de votre courage; et je suis sûr que vous avez cru qu'il suffisait de couper vos liens pour que vous fussiez maîtres du champ de bataille. Mais celui qui a beaucoup vu est porté à beaucoup réfléchir. Si je m'étais empressé, comme une femme irréfléchie, de vous donner la liberté, ces sorcières de Sioux m'auraient vu faire, et maintenant où seriez-vous l'un et l'autre? sous le tomahawk et le couteau, et sans aucune défense. Demandez à votre ami le chasseur d'abeilles s'il se trouve parfaitement en état de tenir tête à un enfant teton après être resté si longtemps garrotté: que ferait-il donc contre une douzaine d'impitoyables mégères? — Vous avez ma foi raison, vieux Trappeur, répondit Paul en étendant ses membres, qu'il était parvenu à dégager, et en s'efforçant de rétablir la circulation du sang; vous avez des notions parfaitement justes sur ces matières. Me voilà maintenant, moi Paul Hover, que bien peu d'hommes ont pu vaincre à la lutte ou à la course, me voilà réduit à un état d'incapacité presque aussi grand que celui où j'étais le jour même où je parus dans le monde! Par exemple, maintenant mon pied pose sur la terre, si j'en dois croire le témoignage de ma vue; et pourtant je n'aurais pas de peine à jurer qu'il en est éloigné au moins de six pouces. Ainsi donc, mon brave ami, puisque vous avez déjà tant fait, ayez la bonté de tenir à distance ces maudites vieilles, jusqu'à ce que le sang soit revenu dans ce bras, et que je sois prêt à leur faire une réception convenable.

Le Trappeur fit signe qu'il comprenait parfaitement l'urgence du cas, et se dirigea vers le vieux sauvage chargé de la garde et aussi de l'exécution des captifs. Entre temps, le chasseur d'abeilles pourrait recouvrer l'usage de ses membres, et mettre pareillement Middleton en situation de se défendre. Mahtori ne s'était pas trompé en choisissant cet homme pour le ministre de ses volontés sanguinaires. Il s'était acquis une certaine réputation militaire par le déploiement d'un courage féroce. Pendant que les guerriers plus dévoués et plus épris de la gloire s'attachaient à s'illustrer par quelque trait de bravoure personnelle, on le voyait, lui, posté derrière un abri favorable, achever sur les blessés ce qu'un guerrier plus intrépide avait commencé. Dans tous les actes cruels de la tribu il avait toujours joué le premier rôle, et on le trouvait toujours partisan d'une politique impitoyable. Il avait attendu avec une impatience mal déguisée le moment d'exécuter les ordres du chef. Le Trappeur le trouva occupé à distribuer des couteaux aux féroces mégères, lesquelles reçurent ce présent avec un chant lent et monotone, rappelant les pertes éprouvées par la tribu en divers combats contre les Blancs, et vantant les charmes de la gloire et de la vengeance. Chacune des vieilles, en s'armant du fatal couteau, commença, autour du sauvage, une danse lente et mesurée, mais grotesque, jusqu'à ce que toutes formèrent autour de lui comme un cercle magique. Leurs mouvements étaient réglés jusqu'à un certain point par la mesure de leur chant, de même que leurs gestes par les idées. Quand elles parlaient des revers éprouvés par leur nation, elles agitaient en l'air leur longue chevelure grise, ou la laissaient tomber en désordre sur leur gorge décharnée; mais quand la voix de l'une d'elles venait à faire allusion au plaisir de rendre coup pour coup, on lui répondait par un hurlement général et par des gestes qui prouvaient assez avec quelle ardeur ces bacchantes du désert cherchaient à s'exalter jusqu'à la fureur nécessaire pour le crime. Ce fut au centre même de ce cercle infernal que le Trappeur s'avança du même calme et du même sang-froid que s'il se fût trouvé dans une église de village. Sa présence ne produisit d'autre effet que de redoubler leurs gestes menaçants, et de rendre moins équivoque, s'il était possible, le déploiement de leurs intentions impitoyables. Leur ayant fait signe de s'arrêter, le Trappeur demanda: — Pourquoi les mères des Sioux chantent-elles d'une bouche irritée? Les prisonniers paunies ne sont point encore dans leur village; leurs jeunes hommes ne sont point revenus chargés de chevelures!

On ne lui répondit que par un nouveau hurlement général, et quelques-unes des plus hardies d'entre ces furies s'approchèrent de lui en brandissant leur couteau à une proximité dangereuse de ses yeux imperturbables. — C'est un guerrier que vous voyez et non un vagabond des Longs-Couteaux, dont le visage pâle devient plus pâle encore à la vue du tomahawk, répondit le Trappeur sans sourciller. Que les femmes sioux y pensent; si un homme à peau blanche meurt, il en surgira cent à l'endroit où il sera tombé.

Cependant les sorcières, sans lui répondre, continuaient d'imprimer à leur ronde une vitesse croissante, élevant de temps à autre leur chant de menaces à une intonation plus haute. Tout à coup l'une des plus âgées et des plus féroces quitta le cercle, et se mit à courir dans la direction de ses victimes, comme un oiseau carnassier qui, après avoir tournoyé sur ses ailes pesantes pendant quelque temps, s'abat enfin sur sa proie. Les autres mégères suivi-

rent en désordre et avec de grands cris, craignant d'arriver trop tard pour prendre leur part de cette sanglante fête. — Puissant magicien de mon peuple! s'écria le Trappeur dans la langue des Dahcotahs, élevez votre voix et parlez, afin que cette nation vous entende.

Soit qu'Asinus eût acquis par son expérience récente assez d'intelligence pour connaître la valeur de ses facultés sonores, soit que l'étrange spectacle d'une douzaine de sorcières passant en désordre devant lui, et remplissant l'air de sons discordants, même pour les oreilles d'un âne, eût fait impression sur lui, il est certain que l'animal fit ce qu'on demandait à Obed de faire, et probablement avec beaucoup plus de succès que le naturaliste n'en eût obtenu en rassemblant toutes les forces de ses poumons. C'était la première fois que cet animal, nouveau pour les Sioux, avait ouvert la bouche depuis son arrivée dans le camp. Effrayées à cette voix terrible, les sorcières se dispersèrent comme des vautours à qui la peur fait quitter leur proie, mais en continuant à pousser de grands cris, et ne paraissant avoir renoncé que momentanément à l'exécution de leur projet. Cependant l'imminence du danger avait ranimé le sang de Middleton et de Paul. Le premier s'était mis sur ses pieds, et avait pris une attitude menaçante qui promettait peut-être plus que le digne chasseur d'abeilles n'était capable d'accomplir. Middleton s'était soulevé lui-même sur ses genoux et se montrait prêt à vendre chèrement sa vie. La délivrance inexplicable des captifs fut attribuée par les mégères aux sortiléges du magicien, et cette méprise fut probablement aussi utile que l'intervention miraculeuse et opportune d'Asinus. — Maintenant il est temps de sortir de cette embuscade, s'écria le vieillard en se hâtant de rejoindre ses amis; il est temps de faire courageusement la guerre. Il eût été prudent de différer la lutte jusqu'à ce que le capitaine fût en état d'y prendre part; mais, puisque nous avons démasqué nos batteries, il faut disputer le terrain de pied ferme, et...

Il s'interrompit tout à coup en sentant sur son épaule le poids d'une main gigantesque. Ayant tourné la tête avec une idée confuse qu'effectivement ce lieu était ensorcelé, il se vit en effet au pouvoir d'un magicien dangereux et puissant, au pouvoir d'Ismaël Bush. La troupe des fils de l'émigrant débouchait en ce moment derrière la tente de Mahtori. Le Trappeur comprit aussitôt comment ils avaient été surpris par derrière pendant que toute leur attention se fixait en avant d'eux; et il vit en même temps l'impossibilité complète de résister. Ni Ismaël ni ses fils ne jugèrent à propos d'entrer dans des explications prolixes. Middleton et Paul furent de nouveau garrottés en silence et avec une promptitude extraordinaire; et cette fois le vieux Trappeur lui-même partagea leur sort. La tente fut abattue, les jeunes femmes placées sur des chevaux, et toute la troupe prit rapidement le chemin du camp de l'émigrant. Pendant cet arrangement sommaire, l'agent désappointé de Mahtori et ses cruelles squaws s'enfuyaient à travers la plaine pour rejoindre les enfants et les autres femmes; et lorsque Ismaël se fut éloigné avec ses prisonniers et son butin, ce lieu, si récemment animé par le bruit et le tumulte d'un vaste camp indien, se trouva le lieu le plus calme de ces immenses solitudes.

—

CHAPITRE XXX.

Pendant que les choses se passaient ainsi sur la hauteur, les guerriers de la plaine n'étaient pas restés oisifs. Nous avons laissé les deux troupes ennemies se surveillant l'une l'autre sur les deux rives, chacune s'efforçant, par des invectives sanglantes, de pousser ses adversaires à quelque tentative téméraire. Mais le chef paunie ne tarda pas à découvrir que son adroit adversaire ne demandait pas mieux que de passer ainsi le temps en simulacres d'efforts infructueux. Il changea donc de tactique, et, comme déjà nous l'avons appris de la bouche du Trappeur, il s'éloigna de la rivière, afin d'attirer sur la rive qu'il occupait la troupe des Sioux, plus nombreuse que la sienne. Le défi ne fut point accepté, et les Loups furent obligés de recourir à quelque autre expédient. Au lieu de continuer à perdre ainsi des moments précieux, le jeune chef des Paunies, à la tête de sa troupe, côtoya le bord du fleuve au grand galop, cherchant un endroit favorable où, par une brusque traversée, il pût conduire sans perte ses guerriers sur la rive opposée. Du moment où son intention fut connue, chaque cavalier sioux prit un fantassin en croupe; et Mahtori fut à même de concentrer toutes ses forces contre toutes les tentatives que l'ennemi voudrait faire. Voyant son dessein découvert, et ne voulant pas essouffler ses chevaux par une course forcée, Cœur-Dur s'arrêta et prit de nouveau position sur le bord même de la rivière. Le pays était trop découvert pour permettre aucun des stratagèmes ordinaires des déserts, et d'ailleurs le temps pressait; l'intrépide Paunie résolut donc de terminer la lutte par un de ces actes d'audace au prix desquels les chefs indiens achètent leur renommée. Le lieu qu'il avait choisi était favorable à ce projet. La rivière, qui dans la plus grande partie de son cours était rapide et profonde, avait en cet endroit une largeur plus que double, et le clapotement des flots prouvait qu'ils coulaient sur un bas-fond. Au centre du courant se trouvait un vaste banc de sable peu élevé au-dessus du niveau de l'onde, mais dont la couleur et la consistance annonçaient un sol ferme et assuré. Ce fut vers ce point que le chef tourna un regard attentif. Après avoir parlé à ses guerriers et leur avoir communiqué ses intentions, il s'élança dans le fleuve, et partie en nageant, partie en s'aidant de son cheval qui avait pied, il ne tarda pas à se trouver sain et sauf dans l'île.

L'expérience de Cœur-Dur ne l'avait pas trompé. Quand son cheval sortit des flots en hennissant, il se vit sur un sol tremblant et humide mais compacte. L'intelligent coursier semblait comprendre cet avantage et portait son cavalier belliqueux avec une élasticité dans ses mouvements et une fierté dans son air qui eussent fait honneur au cheval de bataille le mieux dressé. Le jeune chef, dans cette situation électrisante, sentait bouillonner tout son sang dans ses veines; tous les yeux des deux tribus étaient fixés sur lui; et comme rien ne pouvait être plus agréable à ses compatriotes que le spectacle de tant de grâce et de courage, rien aussi n'était plus humiliant pour leurs ennemis. La soudaine apparition du Paunie sur le banc de sable fut annoncée parmi les Sioux par une clameur générale et furieuse. Ils se précipitèrent sur la rive; cinquante flèches et quelques coups de fusil partirent à la fois, et plusieurs braves manifestèrent l'intention de se mettre à la nage pour aller punir leur insolent ennemi. Mais la voix et l'autorité de Mahtori réprimèrent ce mouvement indiscipliné. Loin de permettre qu'un seul pied entrât dans l'eau ou qu'on lançât encore d'impuissants projectiles, toute la troupe reçut ordre de s'éloigner du rivage, tandis que lui-même communiquait ses intentions à un ou deux de ses confidents intimes.

Lorsque les Paunies avaient vu le mouvement de leurs ennemis, vingt guerriers s'étaient élancés dans le fleuve; mais quand ils virent les Sioux de leur côté s'éloigner, ils revinrent tous au bord, laissant leur jeune chef sous la seule protection de son adresse et de son courage. Les instructions données par Cœur-Dur, en quittant sa troupe, avaient été dignes de la générosité de son caractère: aussi longtemps qu'on ne verrait s'élancer contre lui qu'un seul guerrier à la fois, on devait le laisser à la garde du Wahcondah. Mais si les Sioux l'attaquaient en masse, il devait être soutenu par un nombre égal de Paunies jusqu'à concurrence de sa troupe tout entière. Ces ordres généreux furent strictement obéis; et bien que plus d'un cœur brûlât de partager la gloire et le péril du chef, il ne se trouva pas un guerrier qui ne sût cacher son impatience sous le masque habituel de la réserve indienne. Ils attendaient avidement le résultat, et pas une seule exclamation de surprise ne leur échappa lorsqu'ils crurent voir une issue différente de ce qu'ils avaient espéré. Mahtori ne fut pas long à communiquer ses plans aux deux guerriers: il entra seul dans la rivière, fit quelques pas en avant et s'arrêta; puis il leva plusieurs fois sa main en l'air, la paume en dehors, et fit plusieurs autres signes pacifiques. Alors, comme pour confirmer la sincérité de ses intentions, il jeta son fusil sur le rivage et entra dans l'eau, puis il s'arrêta de nouveau afin de voir comment le Paunie recevrait ses propositions de paix. L'insidieux Sioux n'avait pas vainement compté sur la noble et loyale nature de son jeune rival. Pendant les décharges de coups de fusil et de flèches, et dans la prévision d'une attaque générale, Cœur-Dur avait continué de galoper sur le banc de sable avec la même fierté et la même audace. Lorsqu'il vit le chef Teton entrer dans la rivière, il agita sa main d'un air de triomphe, et, brandissant sa lance, il lui jeta pour défi le cri de guerre de son peuple. Mais, quand il reconnut que Mahtori désirait parlementer, bien qu'il fût au fait de la perfidie de son adversaire, il dédaigna de montrer moins de confiance que lui. S'avançant jusqu'à l'extrémité du banc de sable la plus éloignée de Mahtori, il jeta par terre son fusil, et revint aussitôt à l'endroit d'où il était parti. Les deux chefs étaient alors en présence à armes égales; chacun d'eux avait sa lance, son carquois, son tomahawk et son couteau, et un bouclier de cuir. Le Sioux n'hésita plus; mais, s'avançant dans le fleuve, il ne tarda pas à prendre pied sur le point de l'île que son courtois adversaire avait laissé libre.

Pendant que Mahtori traversait l'étroit canal, on eût pu voir briller une secrète joie à travers le nuage dont l'astuce profonde avait voilé son visage basané; et pourtant il y avait des moments où l'on eût pensé que les éclairs qui s'échappaient de l'œil du Sioux, et l'expansion de ses narines provenaient d'un sentiment plus noble. Le Paunie, immobile dans la partie de l'île où il s'était retiré, attendait son ennemi avec une dignité calme. Le Teton fit décrire un ou deux cercles à son coursier pour comprimer son impatience et pour se remettre d'aplomb sur sa selle, puis il s'avança au centre de l'île, et, par un geste courtois, invita son adversaire à s'approcher. Cœur-Dur vint à une distance convenable pour conserver la faculté d'avancer ou de reculer à volonté; puis il fit halte, les yeux fixés sur ceux de son ennemi. Un long et grave silence succéda, et, dans l'intervalle, ces deux guerriers renommés se regardèrent pour la première fois face à face les armes à la main, en hommes qui savaient apprécier le mérite d'un ennemi courageux bien que détesté. Mais l'air de Mahtori était beaucoup moins ferme et moins belliqueux que

celui du Paunie. Rejetant son bouclier sur son épaule, comme pour en appeler à la confiance de son antagoniste, le Sioux fit un geste pour le saluer, et prit la parole le premier. — Que les Paunies montent sur les collines, dit-il; qu'ils regardent du soleil levant au soleil couchant, du pays des neiges à la région des fleurs, et ils verront que la terre est très vaste. Pourquoi les Hommes rouges ne pourraient-ils pas y trouver place pour tous leurs villages? — Le Sioux a-t-il jamais vu un guerrier des Loups venir lui demander un emplacement pour sa hutte? répondit le jeune brave d'un air d'orgueil et de dédain qu'il ne cherchait pas à dissimuler. Quand les Paunies vont chasser, envoient-ils des coureurs à Mahtori pour lui demander s'il n'y a pas de Sioux dans les Prairies? — Quand la faim est dans la hutte d'un guerrier, il cherche le buffle qui lui a été donné pour nourriture, continua le Teton en s'efforçant de réprimer la colère qu'excitait en lui le dédain de son adversaire. Le Wahcondah a créé plus d'animaux qu'il n'a créé d'Indiens. Il n'a pas dit: Ce buffle sera pour un Paunie, et celui-ci pour un Dahcotah; ce castor pour un Konza, et cet autre pour un Omahaw. Non, il a dit : Il y en a assez pour tous J'aime mes enfants rouges, et je leur ai donné de grandes richesses. Le cheval le plus agile ne saurait aller en un grand nombre de soleils du village des Dahcotahs au village des Loups. Il y a loin des huttes des Paunies à la rivière des Osages. Il y a place pour tous ceux que j'aime. Pourquoi donc un homme rouge tuerait-il son frère?

Cœur-Dur à son tour rejeta son bouclier sur son épaule, et laissant tomber à terre un bout de sa lance, il s'appuya gràcieusement sur l'autre bout; puis il répondit avec un sourire facile à interpréter : — Les Sioux sont-ils las de la chasse et de la guerre? veulent-ils faire cuire la venaison et ne pas la tuer? se proposent-ils de laisser croître leurs cheveux afin que sur leur tête les ennemis ne puissent trouver la touffe guerrière? Allez, un guerrier paunie ne viendra jamais chercher une épouse parmi des hommes aussi efféminés!

Malgré la dissimulation du Dahcotah, un effrayant sourire parut sur son visage quand il entendit cette sanglante insulte; mais il réprima promptement cette émotion indiscrète, et la remplaça par une expression mieux adaptée à ses projets. — C'est ainsi qu'un jeune chef doit parler de la guerre, répondit-il avec un singulier calme; mais Mahtori a vu plus d'hivers que son frère. Pendant la longueur des nuits, au milieu des ténèbres de sa hutte, tandis que les jeunes hommes dormaient, il a médité sur les souffrances de son peuple; il s'est dit : Dahcotah, compte les chevelures suspendues à ton foyer; toutes sont rouges, à l'exception de deux! Le loup détruit-il le loup, ou le serpent à sonnettes attaque-t-il son frère? Tu sais bien que non; tu as donc tort, chef des Sioux, d'entrer le tomahawk à la main dans le sentier qui conduit aux villages des Peaux Rouges. — Le Sioux voudrait-il dépouiller le guerrier de sa gloire? voudrait-il dire à ses jeunes hommes : Allez planter des racines dans les Prairies, et faites des trous pour enterrer vos tomahawks; vous n'êtes plus des braves! — Si la langue de Mahtori parle jamais ainsi, répondit le rusé chef avec l'air d'une vive indignation, que ses femmes la lui coupent et la brûlent avec les entrailles du buffle. Non, ajouta-t-il en faisant quelques pas vers l'imperturbable Cœur-Dur, comme pour lui donner une nouvelle preuve de confiance, l'homme rouge ne manquera jamais d'ennemis; ils sont plus nombreux que les feuilles sur les arbres, les oiseaux dans le ciel, et les buffles dans les prairies. Que mon frère ouvre ses yeux tout grands; ne voit-il nulle part un ennemi qu'il puisse frapper? — Combien de temps s'est-il écoulé depuis que le Dahcotah comptait le nombre des chevelures de ses guerriers qui sèchent à la fumée d'une hutte paunie? la main qui les a prises est ici; elle est prête à élever le nombre de dix-neuf à vingt. — Que l'esprit de mon frère ne s'égare pas dans un sentier tortueux : si les Peaux Rouges continuent sans fin à frapper les Peaux Rouges, quels sont ceux qui resteront pour dire : les Prairies sont à moi? Ecoutez la voix des vieillards; ils nous disent que de leur temps un grand nombre d'Indiens sont sortis des bois de l'Est, et ont rempli les Prairies de leurs plaintes contre les brigandages des Longs-Couteaux. Où vient un Visage pâle, un homme rouge ne peut rester : le pays n'est pas assez grand; ils sont toujours affamés; voyez! ils sont ici.

En parlant ainsi, le Sioux montra les tentes d'Ismaël qu'on apercevait distinctement, et s'arrêta pour observer l'effet de ses paroles sur l'âme sincère de son antagoniste. Cœur-Dur écouta comme si les raisonnements de Mahtori eussent éveillé en lui une nouvelle série d'idées; il réfléchit quelques instants avant de demander : — Que pensent les chefs des Sioux? que conseillent-ils de faire! — Ils pensent que le moccassin de tous les Visages pâles doit être suivi comme la piste de l'ours; que le Long-Couteau qui vient dans la Prairie ne doit point retourner sur ses pas. Ceux que vous voyez là-bas sont nombreux : ils ont des chevaux et des fusils; ils sont riches, et nous sommes pauvres Que les Paunies se réunissent en conseil avec les Dahcotahs; et quand le soleil aura disparu derrière les Montagnes Rocheuses, ils diront : Ceci est pour un Loup, et cela pour un Sioux.

— Non, Dacohtah! Cœur-Dur n'a jamais frappé d'étrangers; ils viennent dans sa hutte; ils mangent et partent en paix : un chef puissant est leur ami! Quand mon peuple appelle les jeunes hommes au sentier de la guerre, le moccassin de Cœur-Dur est le dernier; mais son village est à peine caché derrière les arbres, qu'il est le premier. Non, Dahcotah, son bras ne se lèvera jamais contre l'étranger. — Insensé! meurs donc les mains vides! s'écria Mahtori en plaçant une flèche sur la corde de son arc et en la décochant soudain contre la poitrine découverte de son généreux et confiant ennemi.

L'action du perfide Sioux avait été trop prompte et trop bien combinée pour permettre au Paunie d'y opposer les moyens ordinaires de défense ou de représailles : son bouclier pendait à son épaule; sa flèche, au lieu d'occuper sa place ordinaire, était dans la même main qui tenait son arc; mais l'œil prompt du jeune guerrier eut le temps d'apercevoir l'intention de son ennemi, et sa présence d'esprit ne l'abandonna pas. Tirant brusquement et avec force la bride de son cheval, il le fit dresser sur ses jambes de derrière; lui-même se pencha, et le cheval lui servit de bouclier. Le coup était si bien visé et la flèche lancée avec tant de force, qu'elle traversa de part en part le cou de l'animal. Plus prompt que la pensée, Cœur-Dur à son tour envoya sa flèche pour réponse. Le bouclier du Sioux fut traversé, mais sa personne ne fut pas atteinte. Pendant quelque temps on n'entendit que le résonnement de l'arc et le sifflement des flèches, bien que les combattants fussent obligés de donner une grande partie de leur attention au soin de leur défense; les carquois furent bientôt épuisés; et, quoique le sang eût coulé, ce n'était point en quantité suffisante pour ralentir l'énergie du combat. Alors commença de la part des cavaliers une série d'évolutions habiles et rapides; tour-à-tour ils avançaient ou reculaient, tournant sur eux-mêmes et décrivant mille cercles dans leur feinte retraite, pareils à l'hirondelle rasant la terre dans son vol circulaire. La lance portait des coups terribles; le sable tourbillonnait en l'air, et plus d'une fois le choc parut devoir être fatal : cependant chacun des combattants se maintenait en selle, et continuait à tenir les rênes d'une main ferme. Enfin le Sioux fut obligé de se jeter à bas de son cheval pour éviter un coup qui, sans cela, lui eût été funeste. Le Paunie perça l'animal de sa lance, et continua de galoper en poussant un cri de triomphe. Revenant sur ses pas, il allait mettre à profit cet avantage, lorsqu'à son tour son propre coursier chancela et tomba, incapable de le porter plus longtemps. Mahtori répondit à son cri prématuré de victoire, et le tomahawk à la main, courut sur le jeune guerrier, dont les jambes étaient partiellement engagées sous son cheval. La plus grande agilité de la part de Cœur-Dur n'aurait pu suffire pour le débarrasser à temps. Il vit que sa position était désespérée, et eut recours à un expédient extrême : il tira son couteau, en prit la lame entre l'index et le pouce, et, avec un sang-froid admirable, le lança contre son ennemi, qui accourait sur lui. L'arme tranchante tourna plusieurs fois en l'air sur elle-même, et, la pointe rencontrant la poitrine de l'impétueux Sioux, la lame s'y plongea jusqu'au manche. Mahtori porta la main sur le couteau, et parut hésiter à le tirer de la blessure. Un moment, une expression de férocité et de haine implacable rembrunit son visage; puis, comme averti intérieurement du peu de temps qu'il avait à perdre, il s'avança en chancelant jusqu'à la limite du banc de sable, mit un pied dans l'eau et s'arrêta. L'astuce et la duplicité, qui avaient si longtemps obscurci les qualités plus brillantes de son caractère, se perdirent alors dans l'inextinguible sentiment d'orgueil dont il s'était imbu dès son enfance. — Enfant des Loups! dit-il avec un sourire d'horrible satisfaction, la chevelure d'un puissant Dahcotah ne séchera jamais à la fumée d'un Paunie!

Arrachant alors le couteau de sa blessure, il le jeta dédaigneusement à son ennemi. Puis, brandissant son bras vers son heureux adversaire, pendant que, sur son visage basané, on voyait qu'il luttait contre un torrent de fureur et de haine, auquel sa langue ne pouvait trouver d'expression, il plongea, la tête la première, à l'endroit où le courant était le plus rapide, et l'on vit sa main s'agiter encore en triomphe au-dessus des eaux, même après que son corps fut pour jamais plongé dans l'abîme. En ce moment Cœur-Dur s'était dégagé. Le silence qui avait jusque-là régné dans les deux troupes fut subitement interrompu par une clameur générale et tumultueuse. Cinquante guerriers des deux partis étaient déjà dans la rivière, courant les uns punir, les autres défendre le vainqueur, et tout annonçait le commencement du combat plutôt que sa fin. Mais le jeune vainqueur était insensible à tous ces signes de danger. Il ramassa son couteau, et, bondissant sur le sable avec l'agilité de la gazelle, il examina d'un regard perçant l'onde qui lui cachait sa proie. Une tache noire et sanglante lui indiqua la place, et, armé du couteau, il plongea dans le courant, résolu de mourir au milieu des vagues ou de revenir avec son trophée. Cependant le banc de sable était devenu un théâtre de carnage et de violence. Mieux montés et plus ardents peut-être, les Paunies y étaient arrivés en nombre suffisant pour obliger leurs ennemis à battre en retraite. Les vainqueurs poursuivirent leurs succès sur la rive opposée, et, dans l'ardeur du combat, s'y précipitèrent avec les vaincus. Là ils eurent affaire à l'infanterie des Sioux, et furent obligés de reculer à leur tour. Le combat prit alors un aspect tout nouveau. A mesure que se calmait le premier mouvement qui avait engagé les deux partis à

prendre part à la lutte, il fut possible aux chefs d'exercer leur autorité et de diriger les opérations avec plus de prudence. D'après le conseil de leurs chefs, les Sioux s'abritèrent comme ils purent derrière les grandes herbes, les buissons et les inégalités du terrain ; il en résulta que les charges des guerriers paunies devinrent plus circonspectes et conséquemment moins redoutables. On continua quelque temps ainsi avec des succès variés et sans beaucoup de perte de part ni d'autre. Les Sioux avaient gagné un endroit où l'herbe était haute et épaisse ; les chevaux de l'ennemi ne pouvaient y pénétrer, et quand même ils l'auraient pu, cela eût été plus nuisible qu'utile aux Paunies. Il devenait donc nécessaire de déloger les Tetons de cet abri, ou il fallait renoncer à un succès définitif. Déjà plusieurs tentatives désespérées avaient été repoussées, et les Paunies découragés songeaient à la retraite, quand le cri de guerre bien connu de Cœur-Dur se fit soudainement entendre, et l'instant d'après le jeune chef parut au milieu de ses guerriers, agitant dans sa main la chevelure du chef des Sioux comme une bannière qui devait conduire les Paunies à la victoire. Sa présence fut accueillie par des acclamations de joie, et ses compagnons s'élancèrent sur ses pas à l'attaque des Sioux retranchés, avec une impétuosité devant laquelle tout parut céder d'abord. Mais le trophée sanglant que le jeune vainqueur tenait à la main ralluma l'irritation des Sioux aussi bien que l'enthousiasme des assaillants. Mahtori avait laissé après lui plus d'un guerrier intrépide ; et l'orateur qui, dans la discussion de ce jour, avait manifesté des opinions pacifiques, déploya ici le plus généreux dévouement pour arracher aux mains des ennemis de son peuple ce sanglant trophée, glorieuse relique d'un homme dont il était pourtant l'adversaire le plus décidé dans les conseils.

Alors la victoire se déclara en faveur du nombre. Après une lutte acharnée dans laquelle tous les chefs donnèrent d'admirables preuves d'intrépidité personnelle, les Paunies se retirèrent en rase campagne, serrés de près par les Sioux, qui s'emparaient de chaque pouce de terrain cédé par leurs ennemis. Si les Dahcotahs avaient su s'arrêter à la lisière des grandes herbes, il est probable que l'honneur de la journée leur fût resté, malgré la perte qu'ils avaient faite dans la personne de Mahtori. Mais leurs guerriers commirent une imprudence qui changea tout-à-coup la face du combat et leur fit perdre l'avantage si péniblement acquis. Un chef Paunie avait succombé à ses nombreuses blessures; une douzaine de flèches l'avaient percé dans les derniers rangs de ses compagnons qui se retiraient. Aussitôt, sans songer à porter de nouveaux coups, sans s'inquiéter de ce qu'il y avait de téméraire dans cette action, les plus braves des Sioux s'élancèrent avec de grands cris, chacun aspirant à la gloire de dépouiller le cadavre. Ils furent reçus par Cœur-Dur et quelques guerriers d'élite, résolus de sauver aussi l'honneur de leur nation. Ce fut un combat corps à corps, et le sang coula encore avec plus d'abondance. A mesure que les Paunies se retiraient emportant le cadavre, les Sioux se pressaient sur leurs pas, et à la fin la totalité de ces derniers quitta l'abri des hautes herbes en poussant de grands cris, et se flattant de tout emporter par la supériorité du nombre.

Le destin de Cœur-Dur et de ses compagnons, qui tous seraient morts plutôt que de lâcher prise, eût été promptement décidé, sans une diversion puissante et inattendue. D'un petit taillis, sur la gauche, on entendit s'élever un cri, immédiatement suivi d'une décharge des redoutables carabines de l'Ouest. Cinq ou six Dahcotahs bondirent en avant et tombèrent dans l'agonie de la mort, et tous les bras des guerriers restèrent suspendus, comme si la foudre fût tombée du ciel. Alors parurent Ismaël et ses fils qui tombèrent sur leurs perfides alliés, avec des cris et des regards qui annonçaient la nature de leur intervention. C'en était trop pour les Sioux. Plusieurs de leurs chefs les plus braves étaient déjà tombés, et ceux qui restaient furent à l'instant abandonnés par la totalité de leurs soldats. Quelques-uns des plus intrépides, refusant de s'éloigner, périrent noblement sous les coups des Paunies. Une seconde décharge de la troupe de l'émigrant acheva la victoire. On vit alors les Sioux s'enfuir vers les abris les plus lointains, avec le même empressement et la même ardeur qu'ils avaient mis quelques instants auparavant, à se précipiter au fort de la mêlée. Les Paunies triomphants s'élancèrent à leur poursuite comme des limiers altérés. Partout s'entendaient des cris de victoire et des hurlements de vengeance. Quelques-uns des fugitifs s'efforcèrent d'emporter les cadavres de leurs compagnons; mais la vivacité de la poursuite les obligea promptement à ne songer qu'à eux-mêmes. Parmi tous les efforts qui furent faits en cette occasion pour préserver l'honneur des Sioux de la honte que l'opinion de ces peuples attachait à l'enlèvement de la chevelure d'un guerrier, il n'y en eu qu'un seul qui réussit. Dans le conseil tenu le matin, un chef s'était hautement prononcé contre tout projet hostile ; mais, après avoir vainement élevé la voix en faveur de la paix, son bras n'en fit pas moins son devoir dans le combat. Nous avons déjà parlé de sa bravoure. Ce guerrier, qui dans la langue figurée de sa nation, était appelé l'Aigle rapide, avait été le dernier à désespérer de la victoire. Quand il vit que l'intervention de la redoutable carabine avait enlevé à ses compagnons des avantages si chèrement achetés, il se retira lentement, au milieu d'une grêle de balles et de flèches, vers l'endroit où il vait caché son coursier, dans l'épaisseur des grandes herbes. Là il trouva un de ses compatriotes qui était sur le point de se servir de cette monture. C'était Boréchina, le vieil ami de Mahtori, celui-là même dont la voix avait combattu dans le conseil l'opinion de l'Aigle rapide. Il avait le corps percé d'une flèche, et il souffrait déjà les angoisses de la mort. — J'ai marché dans mon dernier sentier de guerre, dit le vieux guerrier, lorsqu'il vit que le véritable maître de l'animal venait réclamer son bien ; un Paunie emportera-t-il dans son village les cheveux blancs d'un Sioux pour en faire la risée de ses femmes et de ses enfants?

L'Aigle rapide lui serra la main, et répondit à son appel par un regard où se peignait une inflexible résolution. Après ce muet engagement, il aida le blessé à monter à cheval. Dès qu'il eût conduit le coursier vers l'entrée du couvert, il se jeta aussi sur son dos, et attachant son compagnon à sa ceinture, il déboucha dans la plaine, se fiant pour leur salut commun à la vitesse bien connue de son cheval. Les Paunies ne tardèrent pas à les découvrir, et se mirent sur-le-champ à leur poursuite. Cette course rapide continua pendant plus d'un mille, sans un murmure de la part du blessé, bien qu'aux douleurs cruelles qu'il souffrait se joignit celle de voir ses ennemis gagner du terrain à chaque pas. — Arrêtez ! dit-il en levant un bras débile pour réprimer l'élan de son compagnon. L'Aigle de ma tribu doit déployer plus largement ses ailes... Qu'il porte les cheveux blancs d'un vieux guerrier dans les wigwams des Bois Brûlés.

Peu de paroles étaient nécessaires entre des hommes gouvernés par les mêmes idées de gloire et imbus des principes de leur superstitieux honneur. L'Aigle rapide se jetant, à bas de son cheval, aida son compagnon à descendre. Le vieillard se courba péniblement sur ses genoux ; et après avoir levé les yeux vers son compagnon, comme pour lui dire adieu, il présenta son cou à la hache. Quelques coups de tomahawk et le tranchant du couteau suffirent pour séparer la tête du corps. Le Teton remonta sur son cheval, assez promptement encore pour se dérober à une nuée de flèches. Tenant à la main cette tête livide et sanglante, il partit comme un trait en poussant un cri de triomphe, et bientôt on le vit fendre la plaine, comme s'il avait en effet les ailes de l'oiseau redoutable dont il portait le nom glorieux. L'Aigle rapide arriva dans son village sain et sauf. Il fut du petit nombre de ceux qui échappèrent au massacre de cette fatale journée ; et, pendant le reste de ses jours, seul de tous ceux qui se sauvèrent, il put élever sa voix avec la même autorité dans les conseils de sa nation.

Le tomahawk et la lance coupèrent la retraite au plus grand nombre des vaincus. La troupe des femmes et des enfants fut elle-même dispersée ; et depuis longtemps le soleil avait disparu derrière l'horizon, avant que les horreurs de cette désastreuse défaite eussent complètement cessé.

L'aurore se leva sur une scène plus tranquille. L'œuvre de sang était accomplie, et quand le soleil reparut, sa lumière n'éclaira qu'une vaste et calme solitude. Les tentes d'Ismaël étaient encore à la même place; mais dans toute l'étendue de ce désert, nul autre signe n'annonçait la présence des hommes; çà et là de petites troupes d'oiseaux carnassiers volaient en criant au-dessus des endroits où quelques Sioux aux pieds pesants avaient trouvé la mort, mais tous les autres vestiges du combat récent avaient disparu. A travers la plaine sans fin, on distinguait de loin le cours sinueux de la rivière à la fumée qui sortait de son lit; et les petits nuages vaporeux et argentés, suspendus au dessus des étangs et des sources, commençaient à se fondre dans l'air, à mesure qu'ils sentaient la chaleur vivifiante d'un ciel radieux. La Prairie était calme et pure comme le firmament après un sombre orage. Ce fut au milieu de cette scène paisible que la famille de l'émigrant s'assembla pour décider du sort des divers individus tombés en son pouvoir. Tout ce qui dans le camp jouissait de la liberté en même temps que de la vie était sur pied depuis le premier rayon de l'aube, et il n'était pas jusqu'au plus jeune membre de la tribu errante qui ne fût convaincu que le moment était venu où des révélations importantes allaient influer d'une manière profonde et durable sur leur existence nomade et à demi barbare. Ismaël se promenait dans son camp avec la gravité d'un homme chargé à l'improviste d'affaires beaucoup plus importantes que celles qui l'occupaient d'ordinaire. Mais ses fils, qui avaient eu si souvent occasion de connaître l'inflexibilité du caractère de leur père, voyaient dans son air sombre et son œil glacial la résolution de persister dans ses projets, exécutés habituellement avec autant d'obstination qu'audacieusement conçus ; ils n'apercevaient en lui aucun signe d'hésitation et d'incertitude. Esther elle-même était sensiblement affectée par les intérêts importants qui occupaient sa famille. Bien qu'elle ne négligeât aucun de ces soins domestiques qu'elle eût probablement continués dans toutes les circonstances imaginables, de même que la terre continue de tourner, malgré les tremblements de terre qui déchirent sa surface et les volcans qui consument ses entrailles, néanmoins sa voix avait pris un diapason plus grave et plus solennel, et les fréquentes réprimandes adressées à ses enfants étaient tempérées par un ton où il y avait quelque chose de la dignité maternelle. Comme d'ordinaire, Abiram

paraissait le plus soucieux; on voyait aux fréquents regards qu'il portait sur la figure sévère d'Ismaël, que la confiance et l'harmonie qui avaient existé entre eux étaient gravement altérées. Il semblait étrangement osciller entre l'espérance et la crainte. Parfois on voyait briller dans ses traits une lueur de joie sordide lorsque ses yeux se dirigeaient vers la tente qui contenait sa captive reconquise; puis cette impression semblait inexplicablement remplacée par les ombres d'une profonde inquiétude. Lorsqu'il était sous l'influence de ce dernier sentiment, son regard ne manquait jamais d'interroger la physionomie morne et impénétrable de son beau-frère. Mais il y trouvait des motifs d'alarme plutôt que d'encouragement; car il y pouvait lire clairement cette vérité redoutable, que l'émigrant avait enfin soustrait ses apathiques facultés à une influence funeste, et qu'il était résolu d'agir obstinément d'après lui-même.

Tel était l'état de ces divers esprits, quand les fils d'Ismaël, obéissant à l'ordre de leur père, firent sortir des lieux où ils étaient gardés les individus sur le sort desquels l'émigrant allait prononcer. Personne ne fut excepté de cet arrangement. Middleton et Inez, Paul et Hélène, Obed et le Trappeur, furent amenés pour recevoir la sentence de celui qui s'était constitué leur juge. Les plus jeunes enfants d'Ismaël se groupèrent tout autour avec une vive curiosité, et Esther elle-même, quittant ses occupations ordinaires, s'approcha pour entendre le debat.

Cœur-Dur était le seul de sa nation qui assistât à ce spectacle nouveau et imposant. Il était debout, gravement appuyé sur sa lance, et son coursier fumant qui paissait à quelques pas de là témoignait qu'il avait fait une course longue et forcée pour assister à cette solennité. Ismaël avait accueilli son nouvel allié avec froideur; et il paraissait complétement insensible à la délicatesse qui avait engagé le jeune chef à venir seul, dans la crainte que la présence de ses guerriers ne fût une cause d'inquiétude et de défiance. L'émigrant ne recherchait point l'alliance du chef Paunie et ne redoutait guère sa haine: il se préparait à remplir les fonctions qu'il avait assumées, avec autant de calme que si l'espèce de puissance patriarcale qu'il exerçait en ce moment eût été universellement reconnue. Il y a dans la possession du pouvoir, au milieu même des abus qu'on en peut faire, quelque chose qui élève l'âme. L'usurpateur même cherche à prouver qu'il est digne de sa position. Comme Ismaël Bush était d'un extérieur grave, d'un caractère inflexible, formidable par sa force physique et dangereux par son audacieuse opiniâtreté, la magistrature qu'il s'était attribuée inspirait une sorte de crainte respectueuse, à laquelle l'intelligence de Middleton lui-même ne pouvait entièrement se soustraire. L'émigrant, bien résolu, n'était pas disposé à perdre le temps en délais inutiles. Quand il vit que tout le monde était placé, il promena un regard sombre sur les prisonniers, et s'adressa au capitaine comme au principal accusé. — Je suis appelé en ce jour à remplir les fonctions que, dans les Etablissements, vous attribuez à des juges. Je suis peu au fait des coutumes d'une cour de justice, quoiqu'il existe une regle connue de tous, et qui dit: « Œil pour œil et dent pour dent. » Je n'aime pas à importuner les tribunaux, et moins encore à vivre sur une plantation que le shériff a mesurée; cependant il y a de la raison dans cette loi, et il est utile de s'y conformer en certaines occasions; aussi ai-je résolu solennellement de m'y conformer aujourd'hui pour donner à chacun son dû et rien de plus. Quand Ismaël eut prononcé cette résolution, il s'arrêta et jeta les yeux autour de lui comme pour voir l'effet qu'elle avait produit sur ses auditeurs. Son regard rencontra celui de Middleton, et ce dernier lui répondit: — Si le malfaiteur doit être puni, si celui qui n'a fait de mal à personne doit être mis en liberté, changez de place avec moi, et devenez prisonnier au lieu d'être mon juge. — Vous voulez dire que j'ai eu tort d'enlever la jeune dame de la maison de son père, et de la conduire si loin, contre sa volonté, dans ces sauvages contrées? répondit l'imperturbable Ismaël, manifestant à cette accusation aussi peu d'émotion que de remords. Je n'ajouterai pas le mensonge à un acte répréhensible, et je ne démentirai pas vos paroles. Depuis que ces choses se sont passées, j'ai eu le temps de réfléchir; et quoique je ne sois pas un de vos penseurs rapides qui pénètrent ou prétendent pénétrer d'un seul coup d'œil dans la nature de toutes choses, cependant je suis accessible à la raison, et, pourvu que je prenne mon temps, je ne suis pas homme à nier la vérité. C'est pourquoi je suis arrivé à cette conclusion, que c'était une faute d'enlever un enfant à son père: la jeune dame sera donc ramenée où elle a été prise, aussi commodément et aussi sûrement que possible. — Oui, oui, ajouta Esther, l'homme a raison. La pauvreté et le travail pesaient durement sur lui, vu surtout que les magistrats du comté devenaient inquiétants, et dans un moment de faiblesse il a commis cette mauvaise action; mais il a prêté l'oreille à mes paroles, et son esprit est revenu dans le chemin de l'honnêteté. C'est une chose terrible et dangereuse que d'introduire les filles des autres dans une famille paisible et bien gouvernée! — Et qui vous saura gré de cette réparation? murmura Abiram avec une expression de cupidité déçue, horriblement mêlée de méchanceté et de terreur; quand le diable aura fait votre compte, vous pouvez être sûr qu'il ne vous paiera qu'en bloc. — Paix! dit Ismaël en étendant sa large main vers son beau-frère, pour lui imposer silence. Votre voix résonne à mon oreille comme celle d'un corbeau. Si vous n'aviez jamais parlé, cette honte m'eût été épargnée. — Puisque vous commencez à reconnaître vos erreurs et à voir la vérité, reprit Middleton, ne faites pas les choses à demi; mais, par la générosité de votre conduite, créez-vous des amis qui puissent vous épargner toute poursuite ultérieure de la loi. — Jeune homme, interrompit l'émigrant en fronçant le sourcil, vous aussi vous en avez dit assez. Si la crainte de la loi m'avait dicté ma conduite, vous ne seriez pas ici pour voir la manière dont Ismaël Bush administre la justice. — N'étouffez pas vos bonnes intentions; et si vous méditez quelque acte de violence contre un seul d'entre nous, rappelez-vous que le bras de la loi, que vous affectez de mépriser, s'étend loin; et, bien que ses mouvements soient assez lents, ils n'en sont pas moins certains. — Oui, il n'y a que trop de vérité dans ses paroles, Ismaël, dit le Trappeur attentif à tout ce débat. Le bras de la justice est un bras fort affairé, et qui se montre quelquefois très importun sur cette terre d'Amérique, où l'on prétend néanmoins que l'homme est laissé libre de suivre ses inclinations beaucoup plus que dans les autres pays; et, à cause de ce privilége, il n'en est que plus heureux, plus intrépide et plus honnête! Croiriez-vous, mes amis, qu'il y a des pays où la loi est assez indiscrète pour dire: De cette façon tu naîtras, de cette façon tu vivras, et de telle autre façon tu prendras congé du monde pour aller comparaître devant le tribunal du Seigneur? C'est là une intervention coupable dans les attributions de Celui qui n'a pas fait ses créatures pour être conduites en troupeaux comme des bœufs, selon le caprice d'un stupide et égoïste gardien. Misérable doit être le pays où l'on enchaîne l'esprit aussi bien que le corps, et où les créatures de Dieu sont retenues dans une éternelle enfance!

Pendant cette harangue, fort sensée du reste, Ismaël se contenta de garder le silence, quoique le regard qu'il dirigeait vers le Trappeur manifestât un tout autre sentiment que celui de l'amitié. Quand le vieillard eut achevé, l'émigrant se tourna vers Middleton. — Entre nous deux, jeune capitaine, il y a eu des torts de part et d'autre. Si je vous ai blessé dans vos affections en enlevant votre femme, avec l'honnête intention de vous la rendre, dès que les plans de ce diable incarné se seraient réalisés, de votre côté vous avez envahi mon camp, aidant et coopérant, suivant les termes consacrés par la justice, coopérant, dis-je, à me dérober mon bien. — Tout ce que j'ai fait n'a été que pour délivrer... — Tout est réglé entre nous, interrompit Ismaël de l'air d'un homme qui, s'étant fait une opinion sur le point contesté, se souciait fort peu de l'opinion des autres; vous et votre épouse vous êtes libre d'aller et venir quand et où il vous plaira.... Abner, mettez le capitaine en liberté.... Et maintenant si vous voulez rester jusqu'à ce que je sois prêt à me rapprocher des Etablissements, vous aurez un charriot pour votre voyage; sinon, ne dites jamais que je ne vous ai pas fait une offre amicale. — Ismaël, puissé-je être accablé par l'oppression, puisse le châtiment de mes péchés retomber sur ma tête, si jamais j'oublie votre honnêteté, quelque lenteur qu'elle ait mise à se manifester, s'écria Middleton en profitant de sa liberté pour accourir auprès d'Inez toute en larmes. Ami, je vous en donne la parole d'un soldat, la part que vous avez prise dans cette transaction sera oubliée, quoi que je juge à propos de faire quand je serai replacé sous l'empire des lois.

L'émigrant n'accueillit cette assurance que par un sourire dédaigneux. — Ce n'est ni la crainte ni la faveur, dit-il, mais ce que j'appelle la justice, qui m'a porté à prononcer ce jugement; faites ce que vous jugerez convenable, et croyez que le monde est assez vaste pour nous contenir tous deux, sans qu'il nous arrive encore de nous croiser en route. Si vous êtes content, tant mieux; si vous n'êtes pas content, contentez-vous à votre manière. Je ne vous demanderai pas la main pour me relever, quand vous m'aurez une bonne fois abattu... Et maintenant, docteur, j'arrive à l'article qui vous concerne dans mon registre. Il est temps d'examiner notre compte courant. J'ai conclu avec vous un traité sincère et loyal; de quelle manière l'avez-vous observé?

La singulière astuce avec laquelle Ismaël avait réussi à rejeter sur ses prisonniers la responsabilité de tout ce qui s'était passé rendait assez embarrassante la situation de ceux qu'il traitait comme ses justiciables. La vie d'Obed avait été tellement spéculative qu'il ne fut pas le moins empêché de tous. Le digne naturaliste n'était pas, à beaucoup près, le premier qui, au moment même où il croyait ne mériter que des éloges, se voyait tout-à-coup sommé de rendre raison d'une conduite sur laquelle il fondait tous ses droits à l'estime de ses semblables. Grandement scandalisé de la tournure que prenait cette affaire, force lui fut de faire bonne contenance, et de présenter les motifs de justification qui s'offrirent à ses facultés tant soit peu troublées. — Qu'il ait existé un certain pacte entre Obed Batt, docteur en médecine, et Ismaël Bush, voyageur ou agriculteur errant, dit-il en s'efforçant d'éviter toute expression blessante, c'est ce que je ne suis pas disposé à nier. J'avouerai qu'il avait été réglé ou stipulé qu'un certain voyage s'effectuerait conjointement, pendant un certain nombre de jours; mais le temps convenu étant expiré, il est juste d'en conclure que le traité n'est plus

obligatoire. — Ismaël! interrompit l'impatiente Esther, ne discutez pas avec un homme qui peut vous briser les os aussi facilement que vous les remettre, et laissez partir ce maudit empoisonneur! Ce n'est qu'un ramassis d'impostures, lui, ses boîtes et ses fioles. Donnez-lui la moitié de la Prairie, et prenez l'autre moitié pour vous. Il s'était engagé pour acclimater les enfants, lui! je me fais forte d'acclimater notre marmaille dans une vallée fiévreuse au bout de huit jours, et cela sans prononcer des mots longs d'une toise et me servir d'autre chose que d'écorce de cerisier, en y joignant peut-être une goutte ou deux du cordial de l'Ouest. Il y a une chose certaine, Ismaël; je n'aime pas pour compagnons de voyage des gens qui savent engourdir la langue d'une honnête femme, et cela sans s'inquiéter comment son ménage ira pendant ce temps.

L'air sombre et soucieux répandu sur les traits de l'émigrant fit place un moment à un air de lourde malice lorsqu'il répondit : — Esther, chacun peut avoir son avis sur la vertu de l'art de cet homme; mais puisque c'est votre désir qu'il parte, je ne remuerai pas la Prairie pour rendre sa route plus difficile. Ami, vous êtes libre de retourner aux Etablissements, et je vous conseille d'y rester. — Et maintenant, Ismaël, reprit sa compagne d'un air de triomphe, afin de maintenir la paix dans la famille et d'étouffer tout sujet de mésintelligence entre nous, montrez à cet Homme Rouge et à sa fille' indiquant du doigt le vieux Balafré et la veuve Tachéchana; montrez-leur le chemin de leur village, et disons-leur en une fois : bonjour! et bonsoir! — Ils sont les captifs du Paunie, selon la loi de la guerre indienne, et je ne puis usurper sur ses droits. — Méfiez-vous du diable, mon homme! c'est un rusé tentateur, et tant que ses redoutables piéges sont sous nos yeux, nul d'entre nous ne peut se dire en sûreté! Ecoutez l'avis d'une femme qui prend à cœur l'honneur de votre nom, et renvoyez-moi cette Jézabel basanée.



Battius déguisé par Mahtori.

Ismaël étendit sa large main sur l'épaule d'Esther, et la regardant fixement, il répondit d'un ton sévère et solennel : — Femme, nous avons devant les yeux des choses qui doivent appeler nos pensées sur de plus graves sujets. Rappelez-vous ce qui doit suivre, et laissez dormir votre folle jalousie. — C'est vrai, c'est vrai, murmura Esther en retournant au milieu de ses filles; à Dieu ne plaise que je l'oublie jamais! — Et maintenant, jeune homme, vous qui êtes venu si souvent dans ma clairière sous prétexte d'y poursuivre une abeille, reprit Ismaël après avoir fait une pause de quelques minutes comme pour rétablir l'équilibre de son esprit, j'ai à régler avec vous un compte un peu plus lourd. Non content de dévaster mon camp, vous avez enlevé une parente de ma femme, une jeune personne dont je me proposais de faire un jour ma fille.

Ce nouvel interrogatoire produisit une impression plus forte. Tous les jeunes hommes fixèrent un regard de curiosité sur Paul et sur Hélène, le premier paraissant éprouver un certain embarras, pendant que la jeune fille baissait la tête d'un air confus. — Voyez-vous, Ismaël Bush, répondit le chasseur d'abeilles qui vit qu'il avait à répondre tout à la fois à l'accusation de vol avec effraction et d'enlèvement de mineure; certes, je n'ai pas fait à votre vaisselle et à vos casseroles le plus civil des traitements; j'en conviens. Si vous voulez me dire à quel prix vous évaluez ces articles, la réparation du dommage pourra être paisiblement réglée entre nous et tout sentiment hostile oublié. Je n'étais pas de l'humeur d'un homme qui se rend à l'église, quand nous sommes montés sur votre rocher, et il est probable qu'il a été distribué plus de coup de pied que prêché de sermons; mais un trou dans l'habit du premier homme du monde peut se raccommoder avec de l'argent. En ce qui concerne Hélène Wade, la question est plus difficile. Les opinions diffèrent au sujet du mariage; il y a des gens qui pensent que, pour faire un bon ménage, il suffit de répondre Oui et Non aux questions du magistrat ou du prêtre quand on en a un sous la main; mais je suis d'avis que, lorsque le cœur d'une jeune fille incline dans une certaine direction, il est prudent de laisser le corps suivre la même route. — Hélène, répondit l'émigrant qui avait fait très peu d'attention à ce que Paul regardait comme une justification fort habile; Hélène, c'est un monde bien vaste et bien pervers que celui dans lequel vous avez été si pressée de vous jeter. Vous avez mangé et dormi dans mon camp pendant un an, et je croyais que l'air libre des frontières était assez de votre goût pour vous porter à désirer de rester parmi



L'Aigle rapide enlève la tête de Boréchina.

nous. — Qu'elle fasse ce qu'elle voudra, murmura Esther; celui qui aurait pu la décider à rester dort maintenant dans la Prairie froide et nue; d'ailleurs le cœur d'une femme est volontaire, et il n'est pas facile de l'empêcher d'en faire à sa guise, comme vous le savez vous-même, mon homme, sans quoi je ne serais pas la mère de vos enfants.

Ismaël parut ne renoncer qu'à regret à ses vues sur la jeune fille; avant de répondre aux conseils suggérés par sa femme, il jeta les yeux sur ses fils, dont une expression de curiosité animait la phy-

sionomie, comme pour découvrir s'il ne s'en trouvait aucun parmi eux qui fût digne de remplacer le défunt. Paul, avec une pénétration peu ordinaire, ne tarda pas à remarquer son intention, et il crut avoir trouvé un expédient qui lèverait toutes les difficultés. — Il est manifeste, ami Bush, dit-il, qu'il y a deux opinions dans cette affaire : la vôtre et la mienne. Je ne vois qu'un seul moyen amical d'arranger ce différend, et voici comment : faites choix d'un



La condamnation d'Abiram.

de vos fils..., et lui et moi nous sortirons ensemble à quelques milles dans la Prairie; celui qui y restera ne pourra jamais troubler aucune famille; l'autre aura le champ libre.—Paul! s'écria d'un ton de reproche la voix étouffée d'Hélène. — Ne craignez rien, Hélène, lui dit tout bas l'ingénu chasseur d'abeilles, dont la simplicité ne concevait pas que sa maîtresse pût s'alarmer pour d'autres que pour lui; j'ai pris leur mesure à tous, et vous pouvez en croire des yeux qui ont suivi le vol d'un si grand nombre d'abeilles. — Mon intention n'est pas de violenter les penchants, observa Ismaël; si le cœur de cette enfant est vraiment ailleurs, qu'elle le déclare; elle n'éprouvera de ma part aucun obstacle. Parlez, Hélène; parlez selon votre cœur, franchement et sans crainte. Voulez-vous retourner avec ce jeune homme dans les contrées habitées, ou préférez-vous rester et partager le peu que nous avons?

Ainsi mise en demeure de faire un choix, il ne fut plus possible à Hélène d hésiter : son regard fut d'abord timide et furtif; puis son visage se colora d'un vif incarnat; sa respiration devint rapide et agitée, et l'on put voir que le penchant de la jeune fille luttait contre la timidité de son sexe. — Vous m'avez prise orpheline, pauvre et sans appui, dit-elle en s'efforçant de raffermir sa voix, alors que d'autres, riches comparativement à vous, m'avaient oubliée; puisse le ciel dans sa bonté vous récompenser! le peu que j'ai fait ne saurait payer un tel acte de bienveillance. Je n'aime pas votre manière de vivre; elle est opposée à mes goûts et aux habitudes de mon enfance; cependant si vous n'aviez point enlevé à sa famille cette dame si douce et si intéressante, je ne vous aurais jamais quitté que le jour où vous m'auriez dit vous-même : Allez, et que la bénédiction de Dieu vous accompagne! — Cette action n'était pas sage, mais elle a été suivie du repentir; elle sera réparée autant que possible. Maintenant parlez franchement, voulez-vous rester ou partir? — J'ai promis à cette dame, dit Hélène en baissant les yeux vers la terre, de ne pas la quitter, et après le mal que vous lui avez fait, elle a droit d'exiger que je tienne ma parole. — Déliez ce jeune homme, dit Ismaël. Quand cet ordre fut exécuté, il fit signe à tous ses fils d'avancer, et les rangea sur une seule ligne devant Hélène : Maintenant que votre cœur se déclare; voilà tout ce que j'ai à vous offrir, outre un accueil cordial.

A cet appel, la nature triompha des bienséances; Hélène se jeta dans les bras du chasseur d'abeilles, et ses sanglots proclamèrent suffisamment son choix. Ismaël fit signe à ses fils de se retirer; et plus mortifié que trompé dans son attente, il n'hésita plus. — Prenez-la, Paul Hover, dit-il, et agissez envers elle loyalement et affectueusement. Il y a dans cette fille tout ce qui peut embellir la maison d'un honnête homme, et je serais fâché d'apprendre qu'elle ne fût pas heureuse. Maintenant tout est arrangé entre nous d'une manière qui, je l'espère, vous paraîtra juste et honorable. Je n'ai plus qu'une question à faire au capitaine. Veut-il profiter de mes charriots pour retourner dans les établissements, oui ou non? — J'ai appris que des soldats de mon détachement me cherchent près des villages des Paunies, dit Middleton, et je me propose d'accompagner ce chef pour les rejoindre. — En ce cas, plus tôt nous nous



Mort du vieux Trappeur.

séparerons, et mieux cela vaudra. Il y a des chevaux en abondance dans la vallée. Faites votre choix, et quittons-nous en paix. — Il m'est impossible de vous quitter tant que ce vieillard, qui a été l'ami de ma famille pendant un demi-siècle, restera prisonnier. Qu'a-t-il fait pour qu'on le retienne captif? — Ne me faites point de questions auxquelles je ne répondrais point directement, répondit Ismaël d'un air sombre; j'ai à régler avec ce trappeur des affaires dont il ne convient pas à un officier des Etats de se mêler. Allez, pendant que le chemin vous est ouvert.—Cet homme vous donne un bon conseil, interrompit le vieillard, peu embarrassé de sa nouvelle position. Les Sioux sont une race innombrable et sanguinaire, et nul ne peut dire combien il s'écoulera de temps avant qu'ils reviennent sur la piste de leur vengeance. C'est pourquoi je vous dis également : Partez, et prenez garde en traversant la plaine de ne pas retomber au milieu d'un incendie, car, dans cette saison, il arrive souvent aux chasseurs de mettre le feu aux grandes herbes, afin que dans la froide saison les buffles trouvent un pâturage plus tendre. — J'oublierais ce que je dois non-seulement à la reconnaissance, mais aux lois de mon pays, si je laissais ce prisonnier entre vos mains, même de son consentement, sans connaître la nature de

son crime, crime dont nous sommes peut-être innocemment complices. — Serez-vous satisfait quand vous saurez qu'il mérite le châtiment? — Cela changera du moins mon opinion sur son compte. — Regardez donc cela, dit Ismaël en mettant sous les yeux du capitaine la balle qu'on avait trouvée sur la personne d'Aza; avec ce morceau de plomb il a mis à mort le plus beau jeune homme qui ait jamais réjoui les yeux d'un père! — Je ne puis croire qu'il ait commis un pareil acte, sauf en cas de légitime défense, ou après une provocation intolérable. J'avoue qu'il connaissait la mort de votre fils, car il nous a montré le taillis où gisait le cadavre; mais pour croire qu'il lui ait si traîtreusement arraché la vie, il me faudrait son propre aveu. — J'ai vécu longtemps, commença le Trappeur, qui vit au silence général qu'on attendait sa justification; et dans le cours de ma vie, j'ai vu bien du mal. Les ours se disputent une proie; les hommes se donnent la mort par démence. Pour moi, bien que mon bras ait dû combattre la perversité et l'oppression, il n'a jamais porté un coup dont je puisse avoir à rougir devant le Premier de tous les juges. — Si mon père a pris la vie d'un homme de sa tribu, dit le jeune Paunie dont l'œil prompt avait deviné ce qui se passait en voyant la balle et l'expression de toutes les physionomies, qu'il se livre entre les mains des amis du mort comme doit faire un guerrier. Il est trop juste pour avoir besoin de contrainte. — Enfant, j'espère que vous me rendrez justice. Si j'avais commis l'acte abominable dont on m'accuse, je saurais présenter ma tête au châtiment. Puis, se tournant vers le reste des auditeurs, il continua en anglais: J'ai à raconter une courte histoire; celui qui la croira, croira la vérité. Ami Ismaël, quand nous apprîmes que vous reteniez prisonnière une jeune dame innocente, nous nous mîmes tous en embuscade autour de votre camp, comme vous pouvez maintenant le concevoir, afin de la mettre en liberté, selon le droit de nature et le droit légal. Je connaissais mon métier d'éclaireur; on me permit d'aller en reconnaissance dans la plaine. Vous ne vous doutiez pas qu'auprès de vous quelqu'un assistait à votre chasse; et pourtant j'étais là quelquefois à plat ventre derrière un buisson ou une touffe d'herbe, quelquefois me laissant rouler du haut en bas d'une colline: et vous étiez loin de soupçonner qu'on épiait tous vos pas, comme la panthère guette le daim qui se désaltère. C'est que, voyez-vous, Ismaël, quand j'étais dans l'orgueil et la force de mon âge... — Continuez l'explication essentielle, interrompit l'impatient Middleton. — Oh! ce fut un horrible et sanglant spectacle! J'étais couché dans les grandes herbes au moment où deux des chasseurs se rencontrèrent. Leur accueil fut loin d'être cordial, et tel qu'il doit être au désert; mais je croyais qu'ils se sépareraient paisiblement, lorsque je vis l'un d'eux diriger sa carabine sur le dos de l'autre... C'était un noble et courageux enfant! Quoique la poudre brûlât son habit, il résista au choc pendant plus d'une minute avant de tomber. Alors il se souleva sur ses genoux, et se traîna jusqu'au petit bois en se défendant en désespéré, comme un ours blessé qui cherche un abri. — Et, par la justice céleste! pourquoi avez-vous caché cela? s'écria Middleton. — Quoi! pensez-vous, capitaine, qu'un homme qui a passé plus de quatre-vingts ans dans le désert n'ait pas appris la discrétion? Quel est le guerrier rouge qui court publier ce qu'il a vu avant qu'il en soit temps? Je conduisis le docteur en cet endroit dans l'espoir que son art pourrait encore être utile; et notre ami le chasseur d'abeilles, qui était avec nous, vit aussi l'endroit où était caché le cadavre. — C'est vrai, dit Paul; mais ne sachant pas quelle raison particulière pouvait engager le vieillard à tenir cette affaire secrète, j'en parlai le moins possible, c'est-à-dire pas du tout. — Et l'auteur de ce crime? demanda Middleton. — L'auteur?... le meurtrier?... vous le voyez ici. C'est une honte pour la race blanche qu'il soit de la famille du mort. — Il ment! il ment! s'écria soudain Abiram. Je n'ai point assassiné, je n'ai fait que rendre coup pour coup.

Ismaël interrompit d'une voix creuse et lugubre: — C'est assez! laissez aller le vieillard. Enfants! mettez en sa place le frère de votre mère. — Ne me touchez pas, criait Abiram. J'appelle la malédiction de Dieu sur vous si vous me touchez.

En voyant l'expression désordonnée de son regard, les jeunes hommes s'arrêtèrent tout court; mais quand Abner, l'aîné et le plus résolu, vint droit à lui, plein d'indignation et de fureur, le coupable effrayé se retourna, et faisant pour fuir un inutile effort, il alla tomber la face contre terre, semblable à un mort. Au milieu de sourdes exclamations d'horreur, Ismaël fit signe à ses fils de transporter le corps dans la tente. — Maintenant, dit-il en se tournant vers les personnes étrangères à sa famille, tout est terminé entre nous, que chacun se mette en route. Je vous souhaite du bonheur à tous; et à vous, Hélène, bien que vous n'y attachiez aucun prix, je dis: Dieu vous bénisse!

Middleton, frappé d'une religieuse terreur, à ce jugement manifeste du ciel, n'opposa plus de résistance. Les arrangements furent bientôt terminés. Tous prirent un bref et silencieux congé d'Ismaël et de sa famille, et alors on vit cette troupe, composée d'éléments si divers, s'éloigner lentement, en silence, et suivre le chef Paunie vers son lointain village.

—

CHAPITRE XXXI.

Ismaël attendit avec impatience que la troupe des étrangers eût disparu. Alors, il ordonna d'abattre les tentes. Quand tous ces arrangements furent terminés, le petit charriot, qui avait si longtemps servi de demeure à Inez, fut amené devant la tente où le corps insensible d'Abiram avait été transporté. Alors seulement, quand Abiram parut, pâle, terrifié et chancelant sous le poids de son crime manifeste, les jeunes membres de la famille apprirent qu'il appartenait encore à la classe des vivants. Ils avaient cru jusque-là que son crime avait été puni par un châtiment du ciel; et maintenant ils le contemplaient comme un être appartenant à un autre monde. Abiram paraissait dans un état de terreurs convulsives et nerveuses, étrangement mêlées d'une entière apathie physique. Tout cela n'était que l'effet de la peur. Dès qu'il se vit en plein air, il jeta les yeux autour de lui afin d'interroger sur son sort ultérieur la physionomie de ceux qui l'environnaient. Ne trouvant dans aucun regard rien qui le menaçât d'une violence immédiate, le misérable se sentit progressivement revivre; et lorsqu'il fut assis dans le charriot, son esprit artificieux cherchait déjà le moyen de calmer le ressentiment d'Ismaël ou de se dérober au supplice... car il le voyait bien, il s'agissait d'un châtiment terrible.

Pendant tous ces préparatifs, Ismaël avait rarement parlé. Un geste ou un coup d'œil avait notifié sa volonté à ses fils, et ce mode silencieux de communication paraissait convenir à tout le monde. Quand le signal du départ fut donné, l'émigrant mit son fusil sous son bras et sa hache sur son épaule, et prit les devants comme de coutume. Esther s'était jetée dans son charriot avec ses filles: les jeunes hommes prirent leurs places habituelles au milieu du bétail, ou près des attelages; et toute la troupe se mit en marche comme d'ordinaire, d'un pas lent et soutenu. Pour la première fois, depuis bien des jours, l'émigrant tournait le dos au soleil couchant. Il se dirigeait vers les terres habitées, et ses fils, qui avaient appris à lire les projets de leur père dans son maintien, pouvaient prévoir que le voyage dans la Prairie touchait à sa fin. Néanmoins, pendant quelques heures, rien ne transpira qui pût révéler l'existence d'une révolution soudaine ou violente dans les desseins ou les sentiments d'Ismaël. Il marchait seul à une centaine de verges en avant de ses attelages, donnant rarement des signes d'une excitation extraordinaire. Une ou deux fois, on vit sa taille gigantesque se dresser au sommet de quelque colline lointaine: il s'appuyait sur sa carabine, et sa tête se penchait vers la terre; mais ces moments d'abstraction étaient rares et de courte durée. La caravane avait longtemps marché vers l'est avant qu'il se fît aucune modification dans l'ordre de sa marche. On marchait uniformément, passant les cours d'eau à gué, traversant les plaines, gravissant et descendant les collines. Longtemps habitué aux difficultés de ce mode de voyage, l'émigrant évitait, par une sorte d'instinct, les obstacles les plus insurmontables de la route, se détournant toujours à propos, soit à droite, soit à gauche, selon la configuration du terrain, le voisinage d'un bois ou l'approche d'une rivière.

Enfin les hommes et les animaux sentirent également le besoin de faire halte. Ismaël choisit l'endroit convenable avec sa sagacité ordinaire. La configuration régulière du pays avait depuis longtemps fait place à une surface plus accidentée. En général, il est vrai, mêmes solitudes vastes et sauvages, mêmes plaines étendues et fertiles, même mélange bizarre de terre verdoyante et aride, même aspect d'une région antique, dépouillée par les siècles de sa population et de ses monuments. Mais ces traits distinctifs des Prairies s'étaient effacés progressivement et leur uniformité s'était interrompue par des monticules irréguliers, des masses de rochers et de vastes ceintures de forêts. Ismaël s'arrêta près d'une source à la base d'un roc de quarante à cinquante pieds de hauteur, lieu parfaitement approprié aux besoins de ses bestiaux. L'eau baignait une petite vallée qui produisait une herbe rare. Un saule isolé profitant de la possession exclusive du sol, s'était élevé bien au-dessus de la crête du rocher adjacent, dont ses branches ombrageaient la cime escarpée. Mais sa beauté avait disparu avec le principe mystérieux de la vie. Comme pour insulter à la maigre végétation de ce lieu, il restait debout, noble et solennel monument d'une fertilité primitive. Ses branches vieillies et pittoresques s'étendaient encore au loin, pendant que son tronc antique et blanchi restait dépouillé et mutilé par les éléments. Pas une feuille, pas le moindre signe de végétation; il semblait être là pour témoigner de la fragilité de l'existence et de la puissance du temps. Ismaël, après avoir fait signe à la caravane d'approcher, s'étendit par terre, et sembla réfléchir à l'imposante responsabilité qu'il assumait. Ses fils ne tardèrent pas à le rejoindre; car les chevaux ayant senti l'approche de l'eau et du pâturage, avaient doublé le pas; et bientôt vinrent le tumulte et les occupations inséparables d'une halte.

L'impression produite par la scène du matin sur les enfants d'Ismaël n'avait été ni assez profonde ni assez durable pour leur faire oublier les besoins de la nature; les fils cherchèrent dans leurs provisions quelque chose de substantiel pour apaiser leur faim, et

les enfants affamés se pressèrent autour de la gamelle accoutumée.

Mais Ismaël (voyant que tous, même Abiram qui commençait à se remettre, ne songeaient qu'à satisfaire leur appétit), jeta un coup d'œil sur sa compagne attristée, et l'entraîna vers un monticule qui bornait la vue du côté de l'est. La réunion des deux époux, sur ce lieu aride, était comme une entrevue sur la tombe de leur fils assassiné. Ismaël fit signe à sa femme de s'asseoir à côté de lui sur un fragment de rocher, puis il y eut un intervalle pendant lequel ni l'un ni l'autre ne parut disposé à prendre la parole. — Nous avons longtemps fait route ensemble dans la bonne et la mauvaise fortune, commença enfin Ismaël; nous avons supporté bien des épreuves, et il nous a fallu boire plus d'un calice amer; mais rien de semblable à ceci ne s'était encore rencontré dans notre chemin. — C'est une lourde croix à porter pour une pauvre pécheresse! répondit Esther en baissant la tête jusque sur ses genoux et en cachant sa figure dans ses vêtements; un fardeau bien pesant sur les épaules d'une sœur et d'une mère! — Oui, c'est là le plus triste. Je m'étais résolu, sans beaucoup d'efforts, au châtiment de ce Trappeur vagabond, car cet homme m'avait rendu peu de services, et que Dieu me pardonne de l'avoir injustement soupçonné d'un si grand crime! Il faut donc chasser le déshonneur de ma famille par une porte en le faisant rentrer par l'autre; mais le meurtrier de mon fils restera-t-il impuni? L'enfant n'aurait jamais de repos dans sa tombe! — Oh! Ismaël, nous avons poussé les choses trop loin. Si nous en avions moins voulu savoir, nos consciences auraient pu être en repos. — Esther, il fut un temps, femme, où vous pensiez qu'une autre main avait commis le meurtre. — C'est vrai! c'est vrai! le Seigneur me donna cette pensée en punition de mes péchés; mais sa miséricorde n'a pas tardé à lever le voile; j'ai jeté les yeux dans le Livre, Ismaël, et j'y ai trouvé des paroles de consolation. — Avez-vous ce livre sur vous, femme? il pourrait nous conseiller utilement.

Esther fouilla dans sa poche et en tira bientôt les restes d'une Bible enfumée, feuilletée si souvent que les caractères en étaient presque illisibles. C'était le seul livre qui fît partie du mobilier de l'émigrant, et il avait été conservé par sa femme comme un douloureux souvenir de jours plus prospères et peut-être aussi plus innocents. Depuis longtemps elle était habituée à y recourir, mais seulement lorsqu'elle se trouvait placée sous le poids de malheurs évidemment au-dessus de toute intervention humaine. Esther faisait de la parole de Dieu une sorte d'alliée commode, lui demandant rarement conseil, sauf quand elle succombait sous sa propre impuissance. Aux casuistes de la juger! — Il y a dans ces chapitres un grand nombre de terribles passages, Ismaël, dit-elle après avoir ouvert le volume et l'avoir lentement feuilleté; et il s'en trouve qui enseignent comment il faut punir.

Son mari la pria de chercher une de ces courtes règles de conduite, considérées par toutes les nations chrétiennes comme les prescriptions directes du Créateur, prescriptions si justes que ceux-là même qui nient leur divine autorité reconnaissent leur sagesse. Ismaël prêta une attention grave pendant que sa compagne lui lisait les versets qu'elle croyait applicables à leur situation. Il se fit montrer les paroles sacrées, les considérant avec une sorte de respect étrange. Dans un homme si difficile à émouvoir, une résolution une fois prise était irrévocable. Il mit sa main sur le livre et le ferma lui-même d'une main assurée. Esther, qui le connaissait si bien, trembla en voyant ce geste, et, jetant un regard sur la physionomie impassible de son époux : — Et pourtant, Ismaël, mon sang et le sang de mes enfants est dans ses veines! N'y a-t-il plus de place pour la miséricorde? — Femme, quand nous pensions que le coupable était ce pauvre vieux Trappeur, on ne parlait pas de miséricorde!

Esther ne répliqua point, mais croisant ses bras sur sa poitrine, elle resta silencieuse et pensive pendant quelques minutes. Puis elle tourna son regard inquiet sur le visage de son époux où elle trouva toutes passions et tous soucis étouffés en apparence sous la plus froide apathie. Alors, convaincue que l'arrêt de son frère était prononcé, et sentant peut-être aussi combien il méritait le châtiment, elle abandonna toute idée de médiation. Ils n'échangèrent plus aucune parole. Leurs yeux se rencontrèrent un instant, puis ils se levèrent et reprirent dans un profond silence le chemin du camp. Ismaël trouva ses enfants qui attendaient son retour avec leur indolence ordinaire. Les bestiaux étaient déjà rassemblés et les chevaux attelés, tout le monde prêt à se mettre en marche aussitôt qu'il en aurait donné le signal. — Abner, dit le père avec sa tranquillité, habituelle descends du charriot le frère de votre mère.

Abiram parut tremblant, il est vrai, mais espérant encore d'apaiser le juste ressentiment de son beau-frère. Après avoir regardé autour de lui dans le vain désir de trouver sur quelque figure une lueur de sympathie, il s'efforça d'étouffer ses appréhensions qui commençaient à se réveiller plus vives que jamais, en établissant une sorte de communication amicale entre lui et l'émigrant. — Les chevaux sont éreintés, frère, dit-il, et comme nous avons déjà fait du chemin, n'est-il pas temps de camper? A mon avis, vous pourriez aller loin avant de trouver un meilleur endroit que celui-ci pour passer la nuit. — Je suis bien aise qu'il soit de votre goût. Il est probable que vous séjournerez ici longtemps. Mes fils, approchez et écoutez : Abiram White, reprit-il en se découvrant et d'un ton ferme et solennel qui ennoblissait ses traits apathiques; vous avez tué mon premier-né, et conformément aux lois de Dieu et des hommes, vous mourrez!

A cette sentence terrible et soudaine Abiram tressaillit avec la terreur d'un homme qui se verrait inopinément sous l'étreinte d'un monstre irrésistible. Malgré de sinistres pressentiments, il n'avait pas eu le courage de regarder le danger en face, et se réfugiant dans les décevantes illusions des caractères timides, il s'était borné à chercher dans son astuce un moyen trompeur de salut. — Mourir! répéta-t-il d'une voix qui semblait à peine sortir de sa poitrine; certes, un homme doit être en sûreté au milieu de sa famille! — Ainsi pensait mon fils! répondit Ismaël; et en même temps il donna le signal du départ au charriot qui contenait sa femme et ses filles, et se mit tranquillement à examiner l'amorce de son arme. C'est avec le plomb que vous avez tué mon fils; il est convenable et juste que vous périssiez par le plomb.

Abiram regarda autour de lui d'un air qui annonçait la démence. Il fit un affreux sourire comme s'il eût voulu persuader aux autres et à lui-même que tout cela n'était qu'une plaisanterie faite pour éprouver son courage. Mais son effrayante gaîté ne trouva d'écho nulle part. Tout, autour de lui, était solennel et silencieux. Une indignation froide se peignait sur la physionomie de ses neveux, et celle de son beau-frère n'exprimait qu'une inflexible résolution. Cette impassibilité même était mille fois plus désespérante que ne l'eût été l'emportement le plus tumultueux. — Frère, dit-il d'une voix gutturale et presque éteinte, vous ai-je bien entendu? — Mes paroles sont claires, Abiram White; vous avez tué, il faut mourir. — Où est Esther? Ma sœur, ma sœur, voulez-vous m'abandonner? Oh! ma sœur, entendez-vous ma voix? — J'entends une voix qui sort du tombeau! répondit Esther d'une voix étouffée au moment où le charriot passait auprès du coupable; c'est la voix de mon premier-né qui demande justice! que Dieu ait pitié, de votre âme!

Le charriot continua lentement sa route, et Abiram, abandonné, se vit alors privé de tout vestige d'espérance. Néanmoins il ne pouvait rassembler assez de courage pour faire face à la mort, et, si ses jambes ne lui avaient refusé leur aide, il eût essayé de fuir. Soudain il tombe à genoux, et commence une prière dans laquelle il demande grâce à grands cris. Les fils d'Ismaël détournèrent les yeux avec horreur, et Ismaël lui-même se sentit ébranlé en présence de tant d'abjection. — Que Dieu vous accorde, dit-il, ce que vous lui demandez! mais un père ne peut jamais oublier l'assassinat d'un fils.

Le coupable lui répondit par les appels les plus humbles pour obtenir du temps. Une semaine, un jour, une heure furent tour à tour implorés avec une vivacité proportionnée à la valeur que ces instants acquièrent quand une vie entière est condensée dans leur courte durée. Ismaël, troublé dans son âme, accéda enfin en partie aux demandes du criminel. Mais son projet définitif ne fut point altéré. — Abner, dit-il, montez sur le rocher, et regardez de tous côtés s'il n'y a personne dans les environs.

A cet ordre, une lueur d'espoir traversa les traits agités d'Abiram. La réponse fut favorable; aucun être vivant, à l'exception des attelages qui s'éloignaient, ne paraissait dans la plaine. Seulement un enfant accourait en grande hâte, sans doute de la part d'Esther. Ismaël attendit son arrivée. Une de ses filles lui remit, tout effrayée, un fragment de ce livre qu'Esther avait conservé avec tant de soin. L'émigrant fit signe à l'enfant de s'éloigner, et plaça le feuillet entre les mains du criminel. — Esther vous envoie ceci, lui dit-il, afin que dans vos derniers moments vous pensiez à Dieu. — Dieu la bénisse! elle s'est montrée à mon égard une bonne et affectueuse sœur! mais il faut m'accorder du temps afin que je puisse lire; du temps, mon frère, du temps! — Le temps ne vous manquera pas. Vous serez à vous-même votre bourreau, et mes mains seront déchargées de cet office.

Ismaël se mit en devoir d'exécuter sa nouvelle résolution. Les terreurs immédiates d'Abiram furent calmées quand il eut l'assurance de pouvoir vivre encore un temps indéterminé, quoique son châtiment fût inévitable. Sur cette âme abjecte, un répit produisit momentanément l'effet d'un pardon. Il fut même le plus empressé à faire les terribles apprêts; et, de tous les acteurs de cette lugubre tragédie, lui seul avait dans la voix quelque chose de facétieux. Une pointe de rocher se projetait sous l'une des branches décharnées du grand saule. Il était élevé au-dessus du sol, et admirablement adapté au projet dont sa vue avait suggéré l'idée. On plaça le criminel sur cette petite plate-forme; on lui lia les coudes derrière le dos de manière à ce qu'il lui fût impossible de les dégager, et une corde passée autour de son cou fut attachée à la branche; de telle sorte que le corps une fois suspendu ne pût trouver aucun point d'appui. On lui mit dans les mains le feuillet de la Bible, afin qu'il cherchât comme il le pourrait des consolations dans les pages sacrées. — Maintenant, Abiram White, dit Ismaël quand Abner fut descendu après avoir terminé ces préparatifs, je vous fais une dernière et solennelle proposition. Vous avez devant vous la mort sous deux formes. Cette carabine peut finir d'un coup votre supplice; ou bien cette corde, un peu plus tôt, un peu plus tard, terminera vos souffrances. — Qu'on me laisse vivre encore! Oh! Ismaël, vous ne

savez pas combien la vie est douce quand le dernier moment est si proche! — Il suffit! dit l'émigrant en faisant signe à ses fils de suivre les charriots. Et maintenant, pauvre pécheur, comme consolation en mourant, sachez que je vous pardonne, et vous laisse entre les mains de votre Dieu!

Sur ces mots, Ismaël détourna la tête, et continua sa route à travers la plaine, du pas lourd et nonchalant qui lui était ordinaire. Il ne jeta point un seul regard derrière lui; une fois seulement il crut s'entendre appeler par son nom d'une voix étouffée, mais il ne suspendit pas pour cela sa marche. Arrivé à l'endroit où Esther et lui avaient échangé leurs pensées, il s'arrêta; c'était le dernier point d'où l'on pût apercevoir encore le fatal rocher. Les derniers rayons du soleil éclairaient les branches nues du saule. Les rudes contours du roc se dessinaient sur le firmament enflammé, et l'œil de l'émigrant put apercevoir encore debout le malheureux Abiram. Il se hâta de descendre la colline. A la distance d'un mille, l'émigrant rejoignit la caravane. Ses fils avaient trouvé un endroit convenable au campement. Tout se passa dans un silence plus profond que jamais. On n'entendit point la voix d'Esther au milieu de ses enfants, ou si parfois elle s'éleva, ce fut avec un ton plus grave; aucune explication ne fut échangée entre le mari et sa femme. Seulement, lorsque cette dernière se retirait parmi ses enfants, Ismaël la vit jeter un regard furtif sur le bassinet de sa carabine. Il dit à ses fils de se reposer, déclarant son intention de veiller en personne à la sûreté du camp. Quand tout fut tranquille, il sortit dans la Prairie, car il ne respirait pas librement au milieu des tentes.

Le vent, qui s'était levé avec la lune, soufflait dans la plaine, comme si des bruits surnaturels se fussent mêlés à ses mugissements. Cédant à une impulsion extraordinaire, il jeta les yeux autour de lui pour voir si tout dormait en paix; puis il se dirigea vers la hauteur. De là sa vue plongeait sans obstacle à l'est et à l'ouest. De vaporeux nuages passaient rapidement devant la lune, dont le disque semblait humide et froid, quelle que fût la douceur de ses rayons.

Pour la première fois dans sa vie aventureuse, Ismaël sentit la douleur de l'isolement... : les prairies dépouillées s'étendaient vides, infinies, et un sifflement monotone ressemblait à la voix des morts. Il crut entendre un cri perçant, apporté par la brise. Ce cri ne semblait pas venir de terre, mais traverser les régions supérieures de l'air pour s'unir à la rauque harmonie du vent. Les dents d'Ismaël claquèrent fortement, et sa main vigoureuse serra le canon de sa carabine, comme s'il eût voulu le briser. Le vent cessa, puis souffla de nouveau : un cri d'horreur lui parut proféré auprès de lui. Ses lèvres laissèrent à leur tour échapper un cri semblable, comme il arrive souvent quand on se trouve dans une excitation surnaturelle; et, jetant son fusil sur son épaule, il se dirigea vers le roc à pas de géant. Rarement le sang d'Ismaël courait dans ses veines avec la même rapidité que chez les autres hommes; mais, en ce moment, il le sentit tout prêt à jaillir par tous les pores. En marchant, il entendait toujours les mêmes sons, qui parfois semblaient vibrer dans les nuages et parfois passaient si près de lui qu'on eût dit qu'ils rasaient la terre. Enfin vint un cri sur lequel on ne pouvait plus se méprendre et dont l'horreur n'avait rien d'imaginaire; il parut remplir toute l'étendue de l'air, comme l'éclair couvre parfois tout l'horizon de son éblouissante clarté. Le nom de Dieu s'entendait distinctement, mais horriblement mêlé à des accents blasphématoires que nous ne saurions répéter. Ismaël s'arrêta, et se couvrit un moment les oreilles de ses deux mains. Lorsqu'il les écarta, une voix sourde et gutturale lui dit tout bas : — Ismaël, mon homme, n'avez-vous rien entendu? — Chut! répondit-il en appuyant son bras vigoureux sur l'épaule d'Esther, sans manifester la moindre surprise de sa présence inattendue. Chut, femme! Si vous avez la crainte du Seigneur, restez tranquille!

Un profond silence succéda. — Avançons, dit Esther; on n'entend plus rien. — Femme, qui vous amène ici? — Ismaël, il a tué notre premier-né, mais il ne convient pas que le fils de ma mère reste gisant sur la terre comme la carcasse d'un chien. — Suivez-moi, répondit Ismaël saisissant sa carabine et s'avançant vers le rocher.

La distance était considérable, et, à mesure qu'ils approchaient du lieu de l'exécution, une religieuse terreur ralentissait leur marche. Il se passa quelque temps avant qu'ils pussent distinguer la forme des objets. — Où avez-vous mis le corps? demanda tout bas Esther. Voici une pioche et une bêche, afin que celui qui fut mon frère puisse reposer en paix.

En ce moment la lune sortit du milieu des nuages, et l'œil d'Esther put suivre la direction du doigt d'Ismaël. Il lui montrait une forme humaine, balancée par le vent sous les branches desséchées du saule. Esther baissa la tête et se couvrit les yeux de ses deux mains. Pour Ismaël, il s'approcha et contempla longtemps son œuvre avec un sentiment de terreur, mais non de regret; les feuillets du livre sacré étaient dispersés à terre, et un fragment de roc avait été arraché par Abiram dans son agonie. Quelquefois la lune donnait en plein sur les traits livides et décomposés de la victime; et quand le vent tombait, la corde fatale traçait une ligne sombre sur le disque éclatant. Ismaël leva sa carabine, ajusta soigneusement, et fit feu. La corde fut coupée, et le corps tomba comme une masse insensible. Jusque-là Esther n'avait ni remué ni parlé; mais alors elle aida son mari. La tombe fut bientôt creusée, et reçut le cadavre. En ce moment, Esther, qui soutenait la tête, regarda son mari avec une expression d'angoisse, et dit : — Ismaël, mon homme, c'est terrible! ne point donner le baiser d'adieu à un frère!

L'émigrant posa sa large main sur la poitrine, et dit : — Abiram White, nous avons tous besoin de miséricorde: du fond de l'âme je vous pardonne! puisse le Seigneur avoir pitié de vos péchés!

Esther se baissa, et imprima un long et fervent baiser sur le front pâle de son frère. Après quoi l'on entendit le bruit sourd et lugubre de la terre qui combla la fosse; Esther se mit à genoux, et Ismaël resta découvert pendant qu'elle murmurait une prière; puis tout fut terminé. Le lendemain matin les attelages et les bestiaux de l'émigrant reprirent le chemin des Etablissements. En approchant des confins du monde social, la caravane se confondit avec un millier d'autres. La civilisation put arracher à leur vie demi-barbare quelques-uns des descendants de ce singulier couple; mais, quant aux chefs, leur existence s'effaça dans l'oubli.

Rien n'interrompit la marche du Paunie jusqu'à son village. La vengeance avait été complète. Pas un éclaireur sioux n'était resté sur les territoires de chasse. La marche fut combinée de manière à ne point fatiguer les dames. Enfin les vainqueurs paraissaient avoir perdu après leur victoire tout vestige de férocité, et semblaient disposés à consulter les moindres désirs de leurs amis, oubliant qu'ils appartenaient à cette race envahissante qui chaque jour usurpait sur leurs droits. Les transports de joie de la tribu furent proportionnés à son découragement antérieur. Les mères s'enorgueillirent de la mort glorieuse de leurs fils; les épouses proclamèrent la gloire de leurs maris, et montrèrent les cicatrices avec orgueil; et les vierges indiennes récompensèrent les jeunes braves par des chants de victoire. Les chevelures des ennemis immolés furent étalées en triomphe, de même que, dans les pays plus civilisés, on déploie les drapeaux conquis sur le champ de bataille. Les vieillards racontèrent les hauts faits des anciens guerriers, et déclarèrent qu'ils étaient éclipsés par la gloire de ce combat; et Cœur-Dur, fut unanimement proclamé le chef le plus digne et le guerrier le plus brave des Loups-Paunies. Bien que Middleton se sentit plus rassuré sur la possession du trésor qu'il avait recouvré, il revit avec plaisir ses braves artilleurs. La présence de cette troupe, quoique peu nombreuse, acheva de lui ôter tout inquiétude. Elle lui donnait de la dignité aux yeux de ses nouveaux amis, et lui permettait de franchir sans obstacle les vastes régions qui séparaient encore le villages des Paunies de la forteresse la plus voisine. Une hutte fut laissée en la possession exclusive d'Inez et d'Hélène; et Paul Hover, lorsqu'il vit à la porte de cette demeure se promener une sentinelle portant l'uniforme des Etats, s'en alla rôder au milieu des habitations des Peaux Rouges, s'ingérant, sans beaucoup de réserve, dans les détails de leur économie domestique, faisant des commentaires sur tout ce qu'il voyait, parfois gai, parfois grave, toujours franc, et s'efforçant de faire comprendre aux ménagères ébahies la supériorité de tel ou tel usage des Blancs. Cet esprit de curiosité ne trouva point d'imitateurs parmi les Indiens. La réserve et la délicatesse de Cœur-Dur s'étaient communiquées à son peuple. Quand ils se furent acquittés envers leurs hôtes de toutes les attentions que leur suggéraient leurs mœurs simples et leurs besoins bornés, nul d'entre eux n'eut la présomption de s'approcher des cabanes qui avaient été offertes aux étrangers. On respecta leurs habitudes et leurs goûts. Toutefois les chants et les réjouissances de la tribu se prolongèrent bien avant dans la nuit; et longtemps encore on entendit la voix d'un guerrier raconter les hauts faits de son peuple.

Malgré une nuit si occupée, les premiers rayons du soleil trouvèrent tout le monde sur pied. La joie du triomphe avait fait place à une expression plus actuelle. On savait que les Visages pâles, les amis du chef, allaient prendre définitivement congé de la tribu. Les soldats de Middleton, en attendant son arrivée, avaient loué à un marchand sa barque amarrée au rivage, tout était donc prêt pour le départ. Le jeune capitaine ne vit pas arriver ce moment sans quelque inquiétude: l'admiration avec laquelle Cœur-Dur avait regardé Inez n'avait pas plus échappé à son regard jaloux que les coupables désirs de Mahtori. Sachant sous quel voile impénétrable un sauvage cache ses desseins, il sentit qu'il fallait se mettre sur ses gardes. Il donna donc à ses gens des instructions secrètes, et ces précautions furent dissimulées sous un certain déploiement de pompe militaire.

Pourtant le jeune officier se reprocha intérieurement sa méfiance, quand il vit toute la tribu, sans armes et la tristesse peinte dans les regards, accompagner sa troupe jusqu'au bord de la rivière: la foule se rangea en cercle autour des étrangers et de leur chef, et devint spectatrice paisible et attentive de tout ce qui se passait. Voyant que Cœur-Dur se préparait à prendre la parole, les voyageurs s'arrêtèrent pour l'écouter, et le Trappeur prit les fonctions d'interprète. Alors le jeune chef, parlant à son peuple dans le langage figuré des Indiens, commença par faire allusion à l'antiquité et à la renommée de sa nation; il parla des succès de ses compatriotes à la chasse et à la guerre. Après en avoir dit assez pour l'orgueil

de ses auditeurs, il passa, par une transition subite, à la race des étrangers. Il compara leur multitude innombrable aux migrations des oiseaux voyageurs dans la saison des fleurs ou au déclin de l'année. Avec toute la délicatesse indienne, il ne fit aucune allusion à la rapacité qu'un si grand nombre d'entre eux avaient manifestée dans leurs relations avec les hommes rouges. Il rappela que les Loups-paunies eux-mêmes avaient été obligés d'expulser de leur village plus d'un indigne frère. Le Wahcondah voilait quelquefois sa face pour ne pas voir un homme rouge. Nul doute que le Grand-Esprit des Visages pâles ne regardât souvent avec déplaisir ses enfants. « Que ses jeunes hommes visitent les mains des Longs-Couteaux ; elles ne sont pas vides comme celles de mendiants affamés ; ni remplies de choses vénales, comme celles des marchands déloyaux : ce sont des guerriers, des frères. Et leur chef, c'est un fils du Grand-Père blanc ; il n'est pas venu dans les Prairies pour chasser les buffles ou prendre le gibier : des méchants lui avait dérobé l'une de ses femmes ; sans doute la plus obéissante, la plus charmante de toutes.... Maintenant que le chef blanc avait retrouvé sa femme, il va retourner en paix auprès de son peuple. Il dira que les Paunies sont justes, et les deux peuples vivront en bonne intelligence. Les guerriers loups savent également repousser leurs ennemis et ôter les ronces du sentier de leurs amis. »

Middleton avait senti son cœur battre violemment au moment où le jeune chef avait fait allusion aux charmes d'Inez, et il n'avait pu s'empêcher de jeter un regard sur ses artilleurs ; mais à partir de cet instant le chef parut avoir oublié les charmes de l'étrangère : ses sentiments, s'il en conservait encore, restèrent voilés sous le masque de la réserve indienne ; il serra successivement la main de chaque guerrier, sans oublier le moindre soldat ; mais son regard ne se dirigea pas une seule fois vers les femmes. Les arrangements avaient été faits avec une prodigalité et un soin remarquables ; mais ce fut la seule manière dont le chef indien témoigna sa sollicitude pour Inez et Hélène. La cérémonie des adieux fut longue et imposante. Chaque guerrier paunie eut soin de n'oublier aucun des étrangers dans ses attentions. La seule exception, et encore ne fut-elle pas générale, eut lieu à l'égard du docteur Battius : plusieurs des jeunes hommes ne se montrèrent pas très empressés à faire de grandes civilités à un homme d'une profession aussi douteuse ; mais le naturaliste trouva un dédommagement dans les égards que lui témoignèrent les vieillards, qui avaient compris que le médecin des Longs-Couteaux, s'il n'était pas d'une grande utilité à la guerre, pouvait du moins rendre quelques services pendant la paix. Quand toute la troupe de Middleton fut embarquée, le Trappeur ramassa un petit paquet qu'il avait mis à ses pieds, siffla pour appeler Hector, et fut le dernier à prendre place sur le bateau. Les artilleurs poussèrent leurs huzzas ; les Indiens y répondirent par de grands cris, et la barque descendit rapidement la rivière.

Le Trappeur, ému et affligé, rompit le premier le silence : — C'est une tribu loyale et vaillante; elle ne le cède qu'aux Delawares des montagnes. Ah ! capitaine, après tout le bien et tout le mal que j'ai vus chez ces Peaux Rouges, je sais ce que vaut un brave et loyal guerrier. Certaines gens pensent et disent qu'un Indien ne vaut guère mieux que les animaux de ces déserts; mais il faut être loyal soi-même pour s'établir juge de la loyauté des autres. Sans doute, sans doute, ils connaissent bien leurs ennemis, et ils s'inquiètent fort peu de leur témoigner beaucoup de confiance ou d'amour. — C'est dans le caractère de l'homme, répondit le capitaine ; et il est probable qu'ils ne sont dépourvus d'aucune de nos qualités naturelles. — Non, non, il ne leur manque rien de ce que donne la nature ; mais celui qui n'a vu qu'un Indien ou qu'une tribu, ne connaît pas le caractère des Peaux-Rouges. Maintenant, ami pilote, dirigez un peu la pointe de votre barque vers cette côte basse et sablonneuse, et vous rendrez promptement un service promptement demandé. — Pourquoi? demanda Middleton ; nous sommes dans la partie la plus rapide du courant; en nous approchant du rivage, nous perdrons beaucoup de temps. — Vous n'en perdrez pas beaucoup, répondit le vieillard en mettant lui-même la main à l'œuvre pour exécuter ce qu'il avait demandé. Les rameurs, qui avaient remarqué l'influence que ce personnage singulier exerçait sur leur capitaine, le laissèrent faire, et avant que la discussion se fût prolongée sur ce sujet; la barque touchait déjà la rive.

- Capitaine, reprit le Trappeur en déliant sa pauvre valise avec une lenteur méditée, j'ai un petit marché à conclure avec vous : ce que j'ai à donner n'est pas grand'chose sans doute, mais c'est tout ce qu'un misérable trappeur peut vous offrir avant de vous quitter. — Nous quitter ! s'écrièrent à la fois tous ceux qui avaient si récemment partagé ses dangers et profité de ses services. — Comment diable ! vieux Trappeur, s'écria Paul, voulez-vous donc vous rendre à pied aux Etablissements, pendant que voici un bateau qui franchira la distance dans la moitié du temps que mettrait à la parcourir au trot le baudet que le docteur a donné au Paunie? — Les Etablissements, mon garçon ! il y a longtemps que j'ai pris congé de la perversité qui y règne. Si je vis ici dans une clairière, c'en est une du moins que le Seigneur a faite, et je n'y attache point d'idées pénibles; mais jamais je ne retournerai volontairement dans ces foyers de corruption. — Je ne m'attendais pas à vous quitter ainsi, répondit Middleton, j'espérais que vous nous accompagneriez là-bas, où, je vous en renouvelle l'assurance, rien ne sera épargné de notre part pour rendre vos jours heureux. — Oui, mon garçon, oui, vous feriez votre possible; mais que peuvent les efforts de l'homme contre les manœuvres du diable? Ah ! si des offres bienveillantes avaient pu me tenter, j'aurais été, il y a longtemps, membre du congrès, qui sait même? gouverneur. Votre grand-père le désirait, et il y a encore des gens dans les montagnes de l'Otségo, j'espère, qui ne demanderaient pas mieux que de me donner un palais pour demeure. Mais à quoi servent les richesses sans le contentement? je n'ai que peu de jours à vivre, et ce n'est pas, sans doute, un grand péché pour un homme qui a rempli honnêtement son rôle pendant quatre-vingt-dix années de vouloir passer en paix le peu de jours qui lui restent. Si vous pensez, capitaine, que j'aie eu tort de vous accompagner jusqu'ici pour vous quitter ensuite, je vous avouerai, sans hésitation et sans honte, ce qui m'a fait agir ainsi. Quoique j'aie vécu si longtemps dans le désert, je ne nierai pas que mes sentiments ne soient blancs ainsi que ma peau. Or, il n'eût pas été convenable de laisser voir à un Loup paunie la faiblesse d'un vieux guerrier, s'il lui arrive d'en montrer en prenant congé pour jamais de ceux qu'il a toute raison d'aimer, quoique son affection pour eux n'aille pas au point de les suivre dans les Etablissements. — Dites donc, vieux Trappeur, dit Paul en toussant avec effort pour s'éclaircir la voix, puisque vous parlez de marché, j'en ai un à vous proposer, qui n'est ni plus ni moins que celui-ci. Je vous offre pour ma part la moitié de mon avoir, et quand ce serait la plus grosse moitié, je ne demanderais pas mieux : à savoir, le miel le plus doux et le plus pur qu'on puisse tirer du caroubier sauvage, toujours suffisamment de quoi manger, avec une bouchée de venaison par-ci par-là, ou un morceau de bosse de bison, attendu que je me propose de renouveler connaissance avec cet animal; le tout apprêté comme il faut par les mains d'Hélène Wade ici présente, et qui sera bientôt Hélène avec un autre nom, sans parler des égards qu'un honnête homme ne peut manquer d'avoir pour son meilleur ami, je pourrais même dire pour son père; en retour, vous nous donnerez dans vos moments de loisir quelques-unes de vos anciennes traditions, un petit avis salutaire dans l'occasion, par petite quantité à la fois, et autant de votre agréable compagnie qu'il vous plaira. — C'est bien, c'est bien, mon enfant ! honnêtement offert, et refusé avec reconnaissance. Mais cela ne se peut; non cela ne sera jamais. — Vénérable venator, dit à son tour le docteur Battius, il est des obligations que tout homme contracte envers la société et la nature humaine. Revenez auprès de vos compatriotes pour leur faire part de ces trésors de connaissances expérimentales que vous avez acquises par un aussi long séjour dans les déserts..... — Ami docteur, de même qu'on ne peut juger du caractère du serpent à sonnettes d'après les mœurs du daim, de même il serait difficile d'apprécier l'utilité d'un homme en pensant trop aux actions d'un autre. Vous avez vos dons comme les autres, et mon intention n'est pas de les contester. Mais moi, le Seigneur m'a fait pour agir et non pour parler; je crois donc ne pas faire grand mal en fermant l'oreille à votre invitation.— C'en est assez, interrompit Middleton ; ce que j'ai vu et entendu dire de cet homme extraordinaire me prouve que nos instances ne réussiront pas à changer sa résolution. Nous commencerons d'abord par entendre votre demande, mon vieil ami ; puis nous examinerons ce qu'il y a de mieux à faire dans votre intérêt. — C'est peu de chose, capitaine, répondit le vieillard qui avait enfin réussi à ouvrir sa valise; c'est peu de chose comparé à ce que je pouvais offrir autrefois; mais enfin c'est ce que j'ai de mieux, et on ne doit pas le mépriser. Voici quatre peaux de castors que j'ai prises un mois environ avant de vous rencontrer, et voilà aussi une peau de racoun qui n'a pas une grande valeur sans doute, pour compléter le poids. — Et quel usage vous proposez-vous d'en faire? — Je les offre en légitime échange. Ces coquins de Sioux, Dieu me pardonne d'en avoir soupçonné les Konzas! m'ont volé mes meilleurs trappes, et m'ont forcé à recourir aux premières inventions venues, ce qui pourrait bien me faire passer un hiver fort dur, si ma vie se prolonge jusque-là. Je vous prie donc de prendre ces peaux, en échange de quelques trappes que vous enverriez en mon nom au village paunie. Ayez soin d'y faire mettre ma marque; c'est un N avec une oreille de chien et une platine de fusil. Il n'y a pas de Peaux-Rouges qui contestent alors mes droits. Pour toutes ces peines je n'ai guère à vous offrir que mes remercîments, à moins que mon ami le chasseur d'abeilles ne veuille accepter la plus petite peau comme cadeau et se charger personnellement de toute l'affaire. — Si je le fais, que je sois..... La voix de Paul fut arrêtée par la jolie main d'Hélène qui vint se poser sur sa bouche ; il fut obligé d'avaler le reste de sa phrase, ce qu'il fit avec une sorte de strangulation. — Bien, bien ! répondit avec douceur le vieillard ; j'espère que mon offre n'a pu donner d'offense. Je sais qu'une peau de racoun est peu de chose, mais aussi ce que je demandais en retour n'est pas bien pénible. — Vous vous êtes mépris complétement sur le sens des paroles de notre ami, interrompit Middleton, prenant la parole pour le chasseur d'abeilles. Il n'a pas voulu dire qu'il refusait de s'acquit-

ter de votre commission, mais seulement qu'il refusait toute rémunération. Mais il est inutile de nous étendre davantage sur ce point; la dette que nous avons contractée envers vous sera convenablement acquittée, il sera pourvu à tous vos besoins. — Plaît-il? dit le vieillard en regardant fixement le capitaine. — Tout se fera comme vous le désirez; déposez ces peaux avec mes bagages, nous traiterons pour vous comme pour nous-mêmes — Merci, merci, capitaine! Votre grand-père avait l'âme généreuse, tellement que les Delawares, ce peuple si juste, l'avaient surnommé la Main-Ouverte. Je regrette de ne plus être ce que j'étais autrefois, afin de pouvoir envoyer à la jeune dame quelques fourrures précieuses pour garnir ses manteaux, ne fût-ce que pour montrer que je sais rendre politesse pour politesse; mais n'y comptez pas, car je suis trop vieux pour faire des promesses. Mais je n'ai pas vécu si longtemps dans le désert sans connaître les scrupules d'un homme comme il faut. — Dites donc, vieux Trappeur, s'écria le chasseur d'abeilles en frappant dans la main que le vieillard venait de tendre, avec un bruit peu inférieur à la détonnation d'une carabine; j'ai deux choses à vous dire : la première, que le capitaine vous a rendu ma pensée mieux que je ne l'aurais fait moi-même; et la seconde, que si vous avez besoin d'une peau, pour quelque usage que ce soit, j'en ai une à votre service, et c'est la peau d'un certain Paul Hover.

Le vieillard lui rendit son serrement de main, et, riant à sa manière silencieuse : — Vous n'auriez pu me serrer la main de cette force, mon garçon, lui dit-il quand les femmes des Tetons étaient autour de vous, armées de leurs couteaux! Ah! vous êtes dans la fleur et la vigueur de l'âge, et dans la saison du bonheur, si vous restez dans le chemin de l'honnêteté. L'expression des traits du vieillard changea tout à coup, et sa physionomie devint pensive. Venez, mon enfant, dit-il en tirant le chasseur d'abeilles par un bouton de son habit; et l'emmenant à quelques pas sur le rivage, il ajouta d'un ton amical et confidentiel : Nous nous sommes souvent entretenus des plaisirs et de l'honneur d'une vie passée dans les bois et sur les frontières. Mais tous les genres de vie ne conviennent pas à tous les caractères. Vous avez pris sur votre cœur une bonne et affectueuse enfant, et il convient que vous consultiez ses goûts aussi bien que les vôtres. Vous êtes un peu porté à quitter les Établissements; mais, à mon avis, cette fleur se développera mieux au soleil d'une clairière qu'aux vents de la Prairie. Oubliez donc nos entretiens, et conformez-vous à la manière de vivre des pays cultivés.

Paul ne put répondre que par un nouveau serrement de main qui eût tiré des larmes des yeux de tout autre que le Trappeur. Après son rire habituel et une légère inclination, le vieillard se détourna de son franc et affectueux compagnon, et, appelant Hector, il ajouta encore quelques mots : — Capitaine, je sais que lorsqu'un pauvre homme parle de crédit, il se sert d'un mot délicat d'après les habitudes du monde; et quand un vieillard parle d'avenir, il parle d'une chose qu'il ne verra peut-être pas; néanmoins j'ai encore une chose à dire, et c'est moins dans mon intérêt que dans celui d'une autre personne. Voici Hector, un bon et fidèle animal, qui a depuis longtemps dépassé la durée ordinaire d'une vie de chien; comme son maître, il n'a maintenant besoin que de repos. Mais la créature a ses affections aussi bien qu'un chrétien. Il a depuis peu joui de la société d'un être de sa race, et semble se complaire beaucoup dans sa compagnie; j'avoue qu'il me serait pénible de les séparer si vite. Si vous voulez me dire le prix que vous mettez au vôtre, je vous enverrai la valeur le printemps prochain, surtout si les trappes en question me parviennent exactement; ou, si vous répugnez à vous séparer totalement de l'animal, je vous demanderai de me le prêter pour l'hiver. Je crois m'apercevoir que mon chien ne vivra pas au-delà de cette époque, car je suis juge en ces matières, attendu que j'ai dans mon temps vu partir un grand nombre d'amis, tant chiens que Peaux-Rouges, bien que le Seigneur n'ait pas encore jugé convenable d'ordonner à ses anges d'appeler mon nom. — Prenez-le, prenez-le, s'écria Middleton; prenez tout ce que vous voudrez!

Le vieillard siffla le jeune chien qui vint le rejoindre sur la rive, puis il prit finalement congé. Il y eut peu de paroles échangées de part et d'autre. Le Trappeur serra gravement la main à chacun de ses compagnons, et dit à tous quelque chose d'affectueux et d'amical. Middleton semblait avoir perdu l'usage de la parole : il fit semblant de chercher quelque chose dans les bagages. Paul se mit à siffler de toute sa force, et Obed lui-même ne prit congé qu'avec un effort qui avait tout l'air d'une résolution stoïque. Quand le vieillard eut fait le tour du cercle, il poussa lui-même la barque au milieu du courant en souhaitant à tous un prompt voyage. Pas un mot ne fut prononcé, pas un coup de rame ne fut donné jusqu'à ce que les voyageurs eussent doublé une pointe de terre qui déroba le Trappeur à leur vue. Ils l'aperçurent encore debout sur cette éminence, appuyé sur sa carabine, Hector couché à ses pieds, pendant que le jeune chien folâtrait sur le sable.

—

CHAPITRE DERNIER.

Les eaux étaient très hautes, et la barque glissait avec la vitesse d'un oiseau. La traversée fut heureuse et prit le tiers du temps qu'eût nécessité le même voyage par terre. Passant d'une rivière dans une autre, ils entrèrent bientôt dans la grande artère des eaux occidentales, et débarquèrent sains et saufs à la porte même de la demeure d'Inez. On concevra facilement la joie de don Augustin et l'embarras du digne père Ignace. Le premier pleura et rendit grâce au ciel; le dernier rendit grâce également, mais ne pleura pas. Les bons habitants de la province étaient trop joyeux pour s'enquérir beaucoup de la nature d'un événement si heureux; certains dévots seulement persistèrent à trouver quelque chose de surnaturel dans l'enlèvement et dans la délivrance : le miracle était doublé! Afin de donner à l'esprit du digne prêtre quelque occupation, Middleton le pria de marier à l'autel Paul et Hélène. Le premier consentit à la cérémonie, parce qu'il vit que ses amis y attachaient une grande importance; mais bientôt après il conduisit Hélène dans les plaines du Kentucky, sous prétexte de quelques visites d'usage à divers membres de sa famille personnelle. Il en profita pour faire solenniser le mariage dans les formes légales par un juge de paix de sa connaissance, qu'il jugeait plus apte à forger la chaîne conjugale que tous les gens à soutane de l'Église romaine. Hélène, convaincue que quelques entraves extraordinaires pourraient devenir nécessaires pour retenir dans les limites matrimoniales un caractère aussi migratoire que celui de son mari, ne s'opposa point à ce redoublement de précautions.

L'importance que Middleton avait acquise dans le pays par son union avec la fille d'un propriétaire aussi opulent que don Augustin, jointe à son mérite personnel, attira l'attention du gouvernement. Il fut bientôt chargé de plusieurs fonctions importantes, qui, en l'élevant dans l'estime publique, en firent un puissant protecteur. Le chasseur d'abeilles fut l'un de ceux pour lesquels il voulut utiliser son crédit. Il n'était pas difficile de trouver des emplois adaptés au talent de Paul dans l'état de société qui existait dans ces régions il y a vingt-trois ans. Les efforts de Middleton et d'Inez en faveur du chasseur d'abeilles furent chaudement et habilement secondés par Hélène, et réussirent avec le temps à effectuer un notable et avantageux changement dans son caractère. Bientôt il devint propriétaire, puis habile cultivateur du sol, et ensuite officier municipal. A la faveur de cet accroissement progressif de fortune, qui, dans une république bien constituée, amène presque toujours une amélioration correspondante dans l'instruction de l'individu et dans son respect de lui-même, Paul s'éleva de degré en degré; et sa femme eut enfin la joie maternelle de voir que ses enfants ne seraient jamais exposés à retourner à cet état de demi-barbarie d'où leurs parents étaient sortis. Paul est actuellement membre de la seconde chambre de l'État où il a longtemps résidé; et il est même connu pour faire des discours qui ont le privilége de mettre ce corps délibérant en gaieté, tout en l'éclairant par des arguments puisés dans un grand fonds de connaissances pratiques. Mais tous ces heureux fruits furent le résultat de beaucoup de persévérance et d'un temps assez long. Middleton, grâce aux avantages de son éducation distinguée, siége dans une assemblée législative beaucoup plus élevée; et c'est à lui que nous devons la plupart des détails de cette légende. Après nous avoir raconté le bonheur dont il jouissait ainsi que Paul, il nous a fait en peu de mots le récit d'une visite subséquente qu'il fit dans la Prairie. Ce récit terminera notre ouvrage.

L'automne avait de nouveau jauni les bois; Middleton, encore au service, se trouvait sur les eaux du Missouri, à un point peu éloigné des villages des Paunies. Son service lui laissait quelques loisirs. Cédant aux sollicitations pressantes de Paul qui l'accompagnait, il résolut de monter à cheval et de traverser la plaine pour rendre visite à Cœur-Dur, et s'enquérir des nouvelles de son ami le Trappeur. Le voyage s'effectua avec les fatigues et les privations habituelles; mais comme sa suite était conforme à son rang, il ne rencontra aucun des périls qui avaient signalé son premier passage dans les mêmes régions. En approchant du but, Middleton dépêcha un coureur indien pour annoncer sa venue, et continua sa route d'un pas modéré. A la grande surprise des voyageurs qui continuaient d'avancer, les heures se succédèrent sans qu'ils reçussent l'annonce d'un accueil honorable, ou tout au moins amical. A la fin la cavalcade, en tête de laquelle marchaient Middleton et Paul, descendit dans une vallée fertile, au bout de laquelle était le village des Loups. Le soleil s'approchait de l'horizon, et un réseau d'or s'étendait sur la plaine tranquille. L'herbe était encore verte, et un troupeau de chevaux et de mulets paissait paisiblement dans ces vastes pâturages naturels, sous la garde de jeunes Paunies. Paul reconnut parmi les animaux Asinus, qui, gros et gras et au sein d'une abondance luxuriante, était là, les oreilles baissées et les paupières fermées, comme absorbé dans la contemplation de son bien-être. Les voyageurs passèrent à peu de distance de l'un des gardiens. Il entendit le pas des chevaux, et tourna un instant la tête; mais sans manifester ni curiosité ni alarme, ses yeux reprirent leur première direction et

se reportèrent vers le village. — Il y a quelque chose d'extraordinaire dans tout ceci, murmura Middleton à demi offensé : cet enfant est instruit de notre approche, sans quoi il ne manquerait pas d'en informer sa tribu ; et cependant à peine daigne-t-il nous honorer d'un coup d'œil. Préparez vos armes, mes amis ; elles pourront devenir nécessaires. — A cet égard, capitaine, je crois que vous êtes dans l'erreur, répondit Paul ; si la loyauté se trouve quelque part dans la Prairie, c'est dans notre vieil ami Cœur-Dur que vous la trouverez ; et il ne faut pas juger un Indien par les mêmes règles qu'un Blanc. Voyez, voici qu'on fait pourtant un peu d' attention à nous ; quelques cavaliers viennent à notre rencontre.

Paul avait raison. En ce moment un petit nombre d'Indiens à cheval traversa la plaine en venant droit à eux. Leur marche était lente et grave. Lorsqu'ils furent plus près, on reconnut le chef des Paunies à la tête d'une douzaine de jeunes guerriers de sa tribu. Ils étaient tous sans armes, et ne portaient même pas sur leur personne ces ornements que l'Indien considère autant comme un témoignage de respect pour l'hôte qu'il reçoit, que comme une marque de son importance personnelle. De part et d'autre l'entrevue fut amicale, bien qu'un peu contrainte. Middleton, jaloux de sa considération personnelle non moins que de l'autorité de son gouvernement, suspecta quelque perfide influence de la part des agents du Canada, et, résolu de faire respecter le pouvoir dont il était le représentant, il se vit contraint de manifester une hauteur peu conforme à ses véritables sentiments. Il n'était pas facile de pénétrer les motifs des Paunies. Calme, grave, et pourtant sans froideur, leur politesse mêlée de réserve offrait un exemple que maint diplomate de la cour la plus polie pourrait difficilement imiter. — Les deux troupes continuèrent ainsi leur route jusqu'au village. Middleton eut le temps, pendant le reste de la marche, de chercher en lui-même toutes les raisons probables de cette étrange réception. Quoiqu'il fût accompagné d'un interprète de profession, les chefs s'étaient abordés de manière à n'avoir pas besoin de ces intermédiaires. Vingt fois le capitaine tourna les yeux sur son ancien ami, s'efforçant de lire dans ses traits rigides. Mais tous ses efforts et toutes ses conjectures furent également inutiles. Le regard de Cœur-Dur était fixe, calme et légèrement inquiet ; mais toute autre émotion était impénétrable. Il ne parla point, ne parut pas désirer que ses hôtes rompissent le silence ; force fut à Middleton d'imiter la patience de ses amis.

En entrant dans le village, ils trouvèrent tous les habitants rassemblés sur une grande place et classés en raison de leur âge et de leur rang. Ils formaient un vaste cercle, au centre duquel on voyait une douzaine des principaux chefs. En approchant, Cœur-Dur fit un signe de la main ; la foule s'entr'ouvrit pour le laisser passer, et il s'avança suivi de Middleton et des autres blancs. Ils mirent tous pied à terre ; les chevaux furent emmenés, et les étrangers se trouvèrent environnés d'un millier de figures, toutes graves, calmes mais soucieuses. Middleton jeta les yeux autour de lui avec une inquiétude toujours croissante, en voyant qu'aucun chant, aucun cri de joie ne l'accueillait au milieu d'un peuple qu'il avait quitté si récemment avec tant de regret. Son anxiété, ses craintes même, étaient partagées par tous ceux qui le suivaient. Bientôt la résolution et le courage prirent la place de l'inquiétude dans tous les regards ; chacun porta en silence la main sur ses armes, et s'assura qu'elles étaient en état de rendre un service immédiat. Mais aucun symptôme correspondant d'hostilité ne se manifesta dans leurs hôtes. Cœur-Dur fit signe à Middleton et à Paul, et les conduisit vers le petit groupe qui occupait le milieu du cercle. Là, les voyageurs trouvèrent l'explication d'une conduite aussi étrange.

Le Trappeur était placé sur un siége que les Indiens avaient fait avec le plus grand soin, et qui était destiné à soutenir son corps dans une attitude droite et commode. Un coup d'œil suffit à ses anciens amis pour les convaincre que le vieillard était enfin appelé à payer le dernier tribut. Son œil était vitreux, vide d'expression et de regard. Ses traits étaient un peu plus hâves et plus enfoncés qu'à l'ordinaire ; mais là semblait s'être arrêté tout le changement. La fin de cette existence ne pouvait être assignée à aucune maladie déterminée : ce n'était que le dépérissement doux et graduel des forces physiques. La vie, il est vrai, n'avait point encore abandonné le corps ; mais, dans certains moments, elle semblait prête à partir, puis elle venait ranimer de nouveau sa torche presque éteinte, comme si elle n'eût quitté qu'avec peine une demeure que n'avait jamais minée le vice, ni corrompue la maladie. Le corps du mourant était placé de manière à recevoir la lumière du soleil couchant en plein sur sa grave figure. Sa tête était nue, et les touffes longues et rares de ses cheveux blancs flottaient légèrement au souffle de la brise du soir. Sa carabine était posée sur ses genoux, et le reste de l'attirail de la chasse était placé à côté de lui, à portée de sa main. Entre ses jambes était couché un chien, la tête appuyée sur la terre, dans l'attitude du sommeil ; sa pose était si naturelle que Middleton dut le regarder à deux fois pour reconnaître que ce n'était que la peau d'Hector, que les Indiens avaient eu l'attention affectueuse d'empailler de manière à représenter l'animal vivant. Le jeune rejeton de la même race jouait à quelques pas de là avec l'enfant de Tachéchana et de Mahtori. La mère elle-même était auprès, tenant dans ses bras un autre enfant qui pouvait donner le nom de père à un guerrier illustre, à Cœur-Dur lui-même. Le Balafré était assis près du Trappeur mourant, et tout annonçait que pour lui aussi l'heure du départ n'était pas éloignée. Les autres individus, placés immédiatement au centre, étaient des vieillards qui, selon toute apparence, venaient observer comment un guerrier juste et intrépide partirait pour le plus long de ses voyages.

Le vieillard recueillait dans une mort tranquille et calme la récompense d'une vie de tempérance et d'activité. Sa vigueur s'était conservée jusqu'au dernier moment. Son déclin était rapide, mais dégagé de toute douleur. Il avait chassé avec la tribu au printemps, et même durant la plus grande partie de l'été. Mais tout à coup ses jambes lui avaient refusé le service. La même faiblesse s'était successivement étendue à toutes ses facultés ; et les Paunies comprirent qu'ils allaient perdre un sage et bon conseiller, objet tout à la fois de leur affection et de leur respect. Cependant l'immortelle habitante semblait répugner à déserter son séjour. La flamme du flambeau vital vacillait sans s'éteindre. Le matin même du jour où Middleton était arrivé, le vieillard avait senti toutes ses facultés se ranimer. Sa bouche articulait de salutaires maximes, et de temps à autre ses regards reconnaissaient des visages amis.

Ayant placé ses hôtes en face du mourant, Cœur-Dur se pencha un peu en avant et dit : — Mon père entend-il les paroles de son fils ? — Parlez, répondit le Trappeur d'une voix qui semblait sortir du fond de sa poitrine, mais qui s'entendit d'une manière distincte dans un silence religieux. Je vais quitter le village des Paunies, et bientôt je serai hors de la portée de vos paroles. — Que le sage soit sans inquiétude sur son voyage, continua Cœur-Dur avec une vive sollicitude qui lui fit oublier un moment que d'autres attendaient leur tour pour parler à son père adoptif ; nous écarterons les ronces qui pourraient gêner son passage. — Paunie, je meurs comme j'ai vécu, en chrétien, reprit le Trappeur avec une intonation qui ressemblait aux sons lointains d'une trompette apportés par la brise ; tel je suis entré dans la vie, tel je la quitterai : des chevaux et des armes ne sont pas nécessaires pour paraître devant le Grand-Esprit de mon peuple. Il connaît ma couleur, et c'est d'après mes dons qu'il jugera mes actes. — Mon père va dire à mes jeunes hommes combien de Mingos il a frappés, et quels actes de valeur et de justice il a faits, afin qu'ils imitent son exemple. — Une langue orgueilleuse n'est point entendue dans le ciel d'un Blanc, répondit le vieillard d'un ton solennel. Ce que j'ai fait Il l'a vu ; ses yeux sont toujours ouverts. Le bien, Il s'en souviendra ; le mal, Il n'oubliera pas de le châtier, mais en tempérant sa justice par sa miséricorde. Non, mon fils, un Visage pâle ne doit pas chanter ses propres louanges, ni se flatter de les faire agréer à son Dieu !

Légèrement mortifié, le jeune chef recula modestement de quelques pas pour faire place aux nouveaux arrivants. Middleton prit une des mains amaigries du Trappeur, et faisant un effort pour affermir sa voix, il lui annonça sa présence. Le vieillard écouta comme un homme dont la pensée était absorbée par un objet bien différent ; mais quand le capitaine lui eut fait comprendre que c'était lui, Middleton, le petit fils d'Heyward, une expression de joie parut sur ses traits décolorés. — J'espère que vous n'avez pas oublié si promptement ceux à qui vous avez rendu de si importants services ? dit l'officier américain ; il me serait pénible de penser que j'avais laissé si peu de traces dans votre mémoire. — Je me souviens presque de tout ce que j'ai vu, répondit le Trappeur : je suis au terme de jours longs et pénibles ; mais il n'en est pas un seul que je souhaitasse d'oublier. Je vous gardais dans mon cœur, vous et tous ceux qui vous accompagnaient naguère ; oui, et votre grand-père aussi qui est parti avant vous. Je suis bien aise que vous soyez revenu dans ces plaines, car j'avais besoin de la présence de quelqu'un qui parlât anglais... de quelqu'un qui ne fût pas un marchand. Voulez-vous, jeune homme, rendre un service à un vieillard mourant ? — Parlez ; ce que vous demanderez sera fait. — C'est bien loin pour envoyer de telles bagatelles, reprit le vieillard qui ne parlait qu'à de courts intervalles, selon que ses forces et son haleine le lui permettaient ; la route est longue et fatigante ; mais l'affection et l'amitié sont choses qui ne doivent pas s'oublier. Il existe un établissement au milieu des montagnes de l'Otsego..... — Je connais la demeure des Effingham..... — Prenez-donc cette carabine, cette carnassière et cette poire à poudre, et envoyez-les à la personne dont le nom est gravé sur la plaque de la crosse. Un voyageur qui savait écrire a creusé les lettres avec son couteau, car il y a longtemps que j'ai le projet d'envoyer là-bas ce souvenir de mon affection. — Vos intentions seront remplies. Est-il quelque autre chose que vous désiriez ? — Il me reste bien peu de chose encore à donner. Je laisse mes trappes à mon fils indien ; car il a gardé loyalement affection et parole. Qu'il vienne devant moi !

Middleton expliqua au chef le désir du Trappeur et lui céda sa place. — Paunie, continua le vieillard en changeant toujours de langage selon la personne à laquelle il s'adressait, il est d'usage chez mon peuple que le père laisse sa bénédiction à son fils avant de fermer les yeux pour toujours. Cette bénédiction je vous la donne ; recevez-la, car les prières d'un chrétien ne sauraient rendre plus

longue ou plus difficile la route d'un guerrier juste vers les Prairies bienheureuses. Puisse le Dieu d'un Blanc jeter sur vos actions un regard ami! Je ne sais si nous devons nous revoir. Il y a plusieurs traditions concernant le séjour des bons esprits. Ce n'est pas à un homme comme moi, tout vieux et tout expérimenté que je suis, d'opposer son opinion à celle d'une nation. Vous croyez aux Prairies bienheureuses, et j'ai foi au dire de mes pères. Si ces deux opinions sont véritables dans leur sens le plus étroit, notre séparation sera finale; mais s'il est vrai que le même sens soit caché sous différentes paroles, nous paraîtrons ensemble, Paunie, devant la face de votre Wahcondah, qui alors ne sera autre que mon Dieu. Il y a beaucoup à dire en faveur des deux religions, car chacune d'elles semble adaptée à la nature du peuple qui la suit, et sans doute Dieu a voulu qu'il en fût ainsi. Je crains de ne pas avoir suivi assez les dons de ma couleur; je le sens à la répugnance que j'éprouve quand il me faut renoncer pour toujours a l'usage de la carabine et aux jouissances de la chasse. Mais la faute en est à moi et non à Lui. Oui, Hector, continua-t-il en se penchant un peu et en touchant les oreilles du chien, le moment de nous quitter est à la fin venu, mon vieux; et cette chasse-là sera longue. Tu as été un chien honnête, courageux et fidèle. Paunie, vous ne tuerez pas ce chien sur ma tombe, car nous croyons qu'un animal une fois mort ne se réveille jamais; mais quand je ne serai plus, vous le traiterez avec bonté en souvenir de l'amitié que vous portiez à son maître. — Les paroles de mon père sont dans mes oreilles, répondit le jeune chef en faisant un signe d'assentiment grave et respectueux. — Entends-tu ce que le chef a promis, mon vieux? demanda le Trappeur en faisant un effort pour attirer l'attention de son fidèle ami.

Enfin ne recevant pour réponse aucun regard sympathique, aucun grognement amical, le vieillard chercha la gueule de l'animal, et s'efforça de passer la main entre ses lèvres glacées. Alors la vérité lui apparut, quoiqu'il fût loin de soupçonner le pieux artifice des Indiens. Retombant sur son siége, il pencha la tête comme s'il eût éprouvé un choc aussi rude qu'inattendu. Et dans ce même moment deux jeunes Paunies écartèrent l'insensible effigie, guidés par le même sentiment de délicatesse qui leur avait fait mettre en usage cette innocente fraude. — Hector vient de mourir, murmura le Trappeur, après une pause de quelques minutes; la vie d'un chien a son terme comme celle d'un homme, et celui-ci a bien rempli ses jours! Capitaine, ajouta-t-il en tâchant de faire signe à Middleton d'approcher; je suis bien aise que vous soyez venu; car, quoique bons et bien intentionnés selon les dons de leur couleur, ces Indiens ne sont pas les hommes qu'il faut pour déposer la tête d'un Blanc dans sa tombe. J'ai pensé aussi à ce chien dont le cadavre est à mes pieds; un chrétien ne doit pas s'attendre à retrouver là-bas son chien; néanmoins il ne peut y avoir de mal à placer ce qui reste d'un serviteur si fidèle près des ossements de son maître. — Il n'y en a aucun; ce que vous demandez sera fait. — Je suis aise que vous soyez de mon avis sur cette matière. Placez donc l'animal à mes pieds, ou, si vous voulez, mettez-nous côte à côte. Un chasseur ne doit jamais rougir de se trouver dans la compagnie de son chien. — Je me charge de remplir vos volontés.

Le vieillard fit alors une longue pause, et parut absorbé dans ses réflexions. De temps en temps il levait les yeux vers Middleton comme s'il eût voulu encore lui parler; mais quelque sentiment intérieur semblait le retenir. Le capitaine, observant son hésitation, lui demanda, de manière à l'encourager, s'il avait quelques intentions encore. — Je n'ai ni parents ni famille dans le monde entier! répondit le Trappeur. Quand je serai parti, ma race aura pris fin. Nous n'avons jamais été des chefs, nous autres du nom de Bumpoo, mais nous nous sommes montrés honnêtes et utiles; c'est ce qui, j'espère, ne sera nié par personne. Mon père est enterré près de la mer, et les os de son fils blanchiront sur la Prairie. — Désignez l'endroit, interrompit Middleton, et vos restes seront déposés auprès de ceux de votre père. — Non, non, capitaine. Que je repose où j'ai vécu, loin du tumulte des Établissements! Cependant je ne vois pas qu'il soit nécessaire que le tombeau d'un honnête homme reste caché comme une Peau rouge dans son embuscade. J'ai autrefois payé un homme dans les Établissements afin de tailler et graver une pierre pour la sépulture de mon père. Elle était de la valeur de douze peaux de castors, et fort curieusement sculptée! Elle disait à tout venant que le corps de tel chrétien reposait là, et parlait aussi de sa manière de vivre, de son âge et de sa probité. Lorsque nous en eûmes fini avec les Français dans l'ancienne guerre, je fis un voyage jusque-là pour voir si tout avait été fait convenablement, et je vis avec joie que l'ouvrier n'avait pas manqué à sa parole. — Et vous voudriez avoir une pierre semblable sur votre tombeau? — Moi! non, non; je n'ai d'autre fils que Cœur-Dur, et un Indien ne se connaît guère aux usages des Blancs. D'ailleurs je suis déjà son débiteur, vu que je n'ai presque rien fait depuis que je suis dans sa tribu. La carabine pourrait être échangée contre la valeur de la chose, mais je sais combien le cher enfant (Edwards Effingham) aura de plaisir à suspendre cette arme dans la grande salle de sa maison, car il lui a vu abattre bien des daims et bien des oiseaux. Non, non, la carabine doit être envoyée à celui dont le nom est gravé sur la plaque.

— Mais il y a quelqu'un qui serait heureux de vous prouver son affection de cette manière; celui qui non-seulement vous doit sa délivrance de tant de périls, mais qui a reçu de ses ancêtres le devoir d'acquitter envers vous une longue dette de reconnaissance. La pierre sera placée en tête de votre tombeau.

Le vieillard étendit sa main amaigrie et serra celle de Middleton. — Je pensais que vous le feriez volontiers, dit-il, mais je n'osais vous demander ce service, vu que vous n'êtes pas mon parent. N'y mettez pas de mots emphatiques; bornez-vous à mentionner le nom, l'âge et l'époque de la mort, avec quelques mots tirés du livre saint; pas davantage, pas davantage. Mon nom alors ne sera pas tout à fait perdu sur la terre; c'est tout ce que je demande.

Middleton lui exprima son assentiment: puis succéda une longue pause. L'officier et le chef Paunie placés à droite et à gauche du mourant, épiaient avec une douloureuse sollicitude les variations de sa physionomie. Pendant deux heures il n'y eut presque pas d'altération sensible; l'expression de ses traits flétris et usés par le temps était celle d'un repos calme et religieux. De temps à autre il proférait quelques mots d'avis, ou adressait quelques questions simples sur ceux au sort desquels il prenait encore un intérêt affectueux. Pendant toute cette scène solennelle et intéressante, il n'y eut pas un Indien qui ne restât immobile à sa place avec une patience exemplaire. Quand le vieillard parlait, tous penchaient la tête en avant pour l'écouter; quand ses paroles avaient cessé, tous semblaient en méditer la sagesse et l'utilité. A mesure que le flambeau se consumait, la voix du vieillard devenait moins distincte, et il y eut des instants où ses amis doutèrent s'il était encore du nombre des vivants. Observateur attentif autant qu'affectueux ami, Middleton crut distinguer les mouvements de l'âme du mourant, dans les traits fortement prononcés de sa physionomie. Peut-être ce qu'il prit pour l'illusion d'un préjugé, avait-il eu lieu effectivement. En effet, qui est revenu du monde inconnu pour expliquer comment il a été introduit dans sa sphère redoutable? Sans prétendre rien expliquer, rapportons les faits.

Le Trappeur était resté presque immobile pendant une heure: ses yeux seuls s'étaient de temps à autre ouverts et fermés. Ouverts, leur regard semblait fixé sur les nuages suspendus à l'horizon occidental, où le soleil de l'Amérique achevait de briller dans sa gloire. L'heure, la beauté calme de la saison, les circonstances solennelles, tout contribuait à remplir le spectateur d'un religieux respect. Tout à coup, Middleton sentit la main qu'il tenait étreindre la sienne avec une incroyable énergie, et le vieillard, soutenu de chaque côté par ses amis, se leva de toute sa hauteur. Un moment il regarda autour de lui comme pour inviter toute l'assemblée à l'écouter (dernière trace de l'humaine faiblesse); puis, relevant la tête avec une fierté toute militaire, d'une voix qui fut clairement entendue de cette foule nombreuse, il prononça ce mot:

PRÉSENT!

Ce mouvement inattendu, l'air de grandeur et d'humilité réunies d'une manière si frappante dans la figure du Trappeur, le ton ferme et distinct de sa voix, jetèrent une sorte de trouble dans l'âme de toutes les personnes présentes. Quand Middleton et Cœur-Dur reportèrent les yeux sur le vieillard, ils virent que l'objet de leur sollicitude n'aurait plus jamais besoin de leur aide. Ils replacèrent tristement le corps sur son siége, et le Balafré fit connaître à sa tribu que tout était terminé. La voix du vieil Indien parut comme l'écho de ce monde invisible vers lequel l'âme de l'honnête Trappeur venait de prendre son essor: — Un guerrier vaillant, juste et sage est entré dans le sentier qui le conduira aux Territoires bienheureux de son peuple! dit-il. La voix du Wahcondah l'appelait et il a répondu! Allez, mes enfants; rappelez-vous le chef vertueux des Visages pâles; écartez les ronces de votre voie!

La tombe fut creusée sous l'ombrage de quelques nobles chênes. Elle a été gardée soigneusement jusqu'à ce jour par les Loups-paunies, et souvent on la montre aux voyageurs comme un lieu où repose un Blanc vertueux. Peu de temps après, une pierre y fut placée avec la simple inscription que le Trappeur avait lui-même demandée. Middleton se permit seulement d'y ajouter ces mots:

QU'AUCUNE MAIN PROFANE NE TROUBLE SES CENDRES!

FIN DE LA PRAIRIE.

Paris. — Imprimerie Lacour et Compe., rue Soufflot, 11.

ROMANS POPULAIRES ILLUSTRÉS

Gve BARBA ÉDITEUR 31 RUE DE SEINE

A. LAFONTAINE — V. DUCANGE — A. RICARD — P. DE KOCK — PIGAULT LEBRUN — HOFFMANN — COOPER — MARRYAT — DICKENS

20 C. LA LIVRAISON

LES PIONNIERS

PAR

FENIMORE COOPER,

TRADUCTION DE LA BÉDOLLIÈRE.

CHAPITRE PREMIER.

Près du centre de l'État de New-York s'étend une contrée dont la surface est une succession de collines et de vallées. C'est au sein de ces collines que la Delaware prend sa source; c'est là que des lacs limpides et des milliers de ruisseaux onduleux s'unissent pour former la Susquehanna, l'une des plus magnifiques rivières des Etats-Unis. Les montagnes sont généralement labourables jusqu'au sommet; les vallées sont étroites, fertiles, et chacune d'elles possède uniformément un cours d'eau. De riches et industrieux villages sont dispersés sur le bord des lacs ou sur les points des cours d'eau qui ont facilité l'établissement des usines; et pourtant, il y a cinquante ans à peine, ce pays était encore un désert, péniblement défriché par quelques aventuriers auxquels on donnait le nom de pionniers.

Lorsque en 1783 l'indépendance des Etats-Unis eut été reconnue, leurs habitants essayèrent de mettre à profit les avantages naturels que leur offraient leurs vastes domaines. La colonie de New-York n'occupait alors que le dixième de son territoire, et ne comptait guère qu'une population de deux cent mille âmes, qui forma le long des ruisseaux quelques établissements isolés. Notre récit commence en 1793, environ sept ans après la fondation d'un de ces établissements qui ont changé la face du pays.



Miss Élisabeth Temple.

On était près du coucher du soleil, à la fin d'une claire et froide journée de décembre, lorsqu'un traîneau monta lentement une des montagnes de ces contrées. Le temps était beau pour la saison; dans l'azur d'un ciel pur flottaient seulement quelques nuages, dont la blancheur semblait augmenter par les reflets de la neige qui couvrait la terre. La route, qui longeait un précipice, était soutenue, du côté de la vallée, par des pilotis de bois entassés les uns sur les autres, et de l'autre côté on avait agrandi le passage en pratiquant une étroite excavation dans la montagne. La chaussée, à peine assez large pour le traîneau, était enfoncée à quelques pieds au-dessous des sentiers latéraux. Dans le vallon, situé à plusieurs centaines de pieds de ce chemin, on apercevait une éclaircie et les premiers indices d'un établissement nouveau. Les défrichements s'étendaient même sur les flancs de la montagne, dont toutefois le sommet était encore couvert de bois.

L'atmosphère semblait remplie d'innombrables parcelles

étincelantes, et les magnifiques chevaux bais attelés au traîneau étaient hérissés d'un manteau de givre. On voyait la vapeur sortir de leurs naseaux comme de la fumée. L'équipement des voyageurs, ainsi que tous les objets environnants, dénotait les rigueurs de la saison. Le harnais, d'un noir mat-foncé, bien différent du vernis lustré d'aujourd'hui, était orné d'énormes plaques et de boucles de cuirs qui reluisaient comme de l'or quand un rayon de soleil atteignait obliquement leur surface, en passant à travers les branches supérieures des arbres; d'énormes selles garnies de clous et de drap, qui s'allongeaient sur les épaules des chevaux, soutenaient quatre tourets carrés à travers lesquels passaient les rênes. Le cocher était un nègre d'environ vingt ans; la couleur noire de son visage était modifiée par le froid, et ses yeux brillants laissaient échapper des larmes, tribut que la température des climats septentrionaux arrache toujours aux hommes de race africaine. Il y avait toutefois un sourire de bonne humeur sur sa physionomie joviale, car il songeait aux plaisirs du foyer domestique et aux divertissements du jour de Noël.

Le traîneau, bien qu'il ne contînt que deux passagers, était fait pour recevoir toute une famille; il était au dehors d'un vert pâle, et au dedans d'un rouge vif. De larges peaux de buffle, bordées de drap rouge, en formaient la capote, et s'étendaient jusque sur les pieds des voyageurs.

L'un était un homme d'un âge moyen, dont la grande taille était enveloppée d'une ample redingote fourrée à profusion, et dont la tête était couverte d'un bonnet de martre. Les oreilles de cette coiffure pouvaient se rabattre et s'assujettir sous le menton avec un ruban noir; la queue de la martre en surmontait le sommet, et tombait gracieusement derrière la tête. On apercevait sous ce masque une figure virile et deux grands yeux bleus expressifs, qui annonçaient de la gaieté, de la bienveillance et une intelligence peu ordinaire.

L'autre place était occupée par une femme presque entièrement cachée sous ses vêtements; elle portait un ample manteau de camelot, doublé d'une flanelle épaisse, et taillé évidemment pour un individu d'un autre sexe. Un grand capuchon de soie noire ouaté lui voilait tout le visage; elle n'avait ménagé pour respirer qu'une petite ouverture qui laissait voir ses yeux d'un noir de jais.

Ces deux personnages étaient le père et la fille; tous deux étaient trop occupés de leurs réflexions pour rompre un silence que n'interrompait point la marche du traîneau. Le père pensait à sa femme qui, quatre ans auparavant, avait renoncé à la société de sa fille unique pour la placer dans une institution de New-York. Quelques mois plus tard, la mort l'avait privé de la compagne de sa solitude, mais il avait eu assez de force d'âme pour ne pas rappeler immédiatement Elisabeth sa fille, à laquelle il avait permis d'achever son éducation.

La montagne sur laquelle ils voyageaient était couverte de pins qui s'élevaient en ligne verticale jusqu'à la hauteur de soixante à quatre-vingts pieds, et allongeaient ensuite horizontalement leurs feuillages toujours verts; quoique le vent ne se fît pas sentir sur la route, les cimes de ces pins s'agitaient avec un murmure plaintif qui était en harmonie avec la tristesse du paysage. Le traîneau avait atteint le plateau de la montagne, et la jeune fille curieuse jetait des regards scrutateurs et presque timides sur la forêt, lorsqu'on entendit tout à coup les aboiements d'un chien.

— Arrête, Agamemnon! dit le maître du traîneau à son cocher noir; c'est la voix du vieil Hector, je la reconnaîtrais entre dix mille. Bas-de-Cuir aura profité de ce beau jour pour chasser sur ces collines, et la meute aura dépisté un daim.

Le cocher s'arrêta en faisant une grimace de satisfaction, et profita de ce moment de repos pour se battre les bras contre la poitrine afin de rétablir la circulation du sang. Le voyageur sauta légèrement sur la neige durcie, et prit au milieu de son bagage un fusil de chasse à deux coups; après s'être débarrassé des épaisses mitaines qui lui couvraient les mains, il examina l'amorce de son arme, et, en ce moment, un daim passa à peu de distance avec une prodigieuse rapidité. Le voyageur fit feu de ses deux coups sans que l'animal parût blessé; la jeune fille se réjouissait intérieurement de voir la victime échappée, lorsqu'une troisième explosion se fit entendre; le daim fit un bond prodigieux, et, immédiatement après, un quatrième coup de feu l'envoya rouler sur le sol. Deux hommes, qui s'étaient évidemment mis en embuscade pour l'attendre, se montrèrent accompagnés de deux chiens.

— Ah! c'est vous, Nathaniel? dit le voyageur; si j'avais su que vous fussiez à l'affût, je n'aurais pas tiré; mais j'ai cru reconnaître la voix du vieux chien Hector, et je n'ai pu me tenir tranquille; je ne crois pourtant pas avoir atteint l'animal.

— Vous avez raison, monsieur le juge, répliqua le chasseur avec un rire malin, vous n'avez fait que brûler votre poudre pour vous réchauffer; croyez-vous possible d'abattre un daim de belle venue avec le joujou que vous tenez? Il y a dans les bois des faisans et des rouges-gorges sur lesquels vous pouvez exercer votre adresse; mais s'il s'agit d'abattre un daim, il faut employer la carabine, avec une bourre bien graissée; autrement vous userez votre poudre sans remplir votre estomac.

— L'un de mes canons était chargé de chevrotines, et l'autre de menu plomb, répondit le juge, qui s'appelait Marmaduke-Temple. Or, comme l'animal a deux blessures, l'une au cou et l'autre au cœur, rien ne prouve que l'une des deux n'ait pas été faite par moi.

— Quel que soit celui qui l'a tué, dit le chasseur d'un air ironique, je suppose que la bête abattue est faite pour être mangée.

En disant ces mots, il tira d'un fourreau de cuir un large coutelas, et coupa la gorge de l'animal.

— Vous remarquerez, continua-t-il, que ce daim n'est tombé qu'au dernier coup, il s'agit de savoir qui l'a tiré; quant à moi, je ne renoncerai jamais à mes droits légitimes dans un pays libre, quoique ici, comme dans le vieux monde, ce soit souvent le plus fort qui l'emporte.

Cette dernière phrase fut prononcée à voix basse, avec un sombre mécontentement; mais Marmaduke-Temple, sans rien perdre de sa bonne humeur, riposta :

— Si je vous dispute cette conquête, c'est uniquement pour l'honneur; cette pièce de gibier vaut à peine quelques dollars, mais la gloire d'attacher une queue de daim à mon bonnet est inestimable. Songez, Nathaniel, quel avantage j'aurais sur Richard Jones, qui est allé en chasse sept fois de suite pendant la saison, et qui n'a rapporté qu'une bécasse et quelques écureuils gris!

— Ah! c'est que le gibier devient bien rare! reprit Nathaniel avec une sorte de résignation forcée; vos éclaircies et vos améliorations l'ont mis en fuite. Il y a eu un temps où, sans quitter le seuil de ma cabane, je tuais treize daims et un grand nombre de biches. Lorsque j'avais besoin d'un jambon d'ours, il me suffisait de tirer au clair de lune à travers les fentes de ma maison, et, si je m'endormais à l'affût, les hurlements des loups ne manquaient pas de me tenir les yeux ouverts. Voyez le vieil Hector, ajouta-t-il en caressant avec affection un grand chien tacheté de noir et de jaune, avec des pattes et un ventre blancs, il a été mordu par les loups, en défendant la venaison que j'avais mise sécher dans ma cheminée; c'est un chien qui mérite plus de confiance que la plupart des chrétiens, car il n'oublie jamais un ami, et il aime la main qui lui donne du pain.

Il y avait dans le vieux chasseur une originalité qui attira l'attention de la jeune femme. Il était de haute taille; sa tête, parsemée de rares cheveux gris, était ombragée d'un bonnet de peau de renard; sa figure, quoique maigre et osseuse, annonçait la force et la santé; mais le froid et le hâle lui avaient donné une couleur rouge uniforme. D'épais sourcils, qui se confondaient avec les mèches de sa chevelure, s'allongeaient sur ses yeux gris; il avait une espèce d'habit de peau de daim, serré sur les hanches par une ceinture de laine filée, et pour chaussure des moccasins garnis à la manière indienne de dards de porc épic; ses jambes étaient protégées par une culotte de peau et par de longues guêtres de la même matière, qui lui avaient valu le sobriquet de Bas-de-Cuir; sur son épaule gauche pendait, à un baudrier de peau de daim, une énorme corne de bœuf dont les minces parois laissaient apercevoir la poudre qu'elle contenait. L'extrémité supérieure de cette poudrière était bouchée avec un tampon, et l'autre avait un fond de bois. Une gibecière de cuir était attachée devant lui, et en achevant de parler, il y prit des munitions pour recharger sa carabine, dont la crosse reposait sur la neige, et dont le canon atteignait presque au sommet de son bonnet de peau de renard.

Cependant Marmaduke-Temple avait examiné les blessures du daim.

— Je suis tenté, Nathaniel, dit-il, de m'attribuer cette mort, si la plaie de sa gorge est mon ouvrage, car le coup qui a traversé le cœur était inutile. C'est ce que nous appelons un acte de surérogation.

— Eh bien, monsieur le juge! répondit Bas-de-Cuir, appelez-le comme vous voudrez; mais, en y réfléchissant, je crois que nous n'avons rien à réclamer ni l'un ni l'autre, et que c'est mon jeune compagnon qui doit revendiquer tout le mérite du succès.

— Qu'en dites-vous, mon ami? s'écria Marmaduke-Temple en se tournant vers le camarade de Bas-de-Cuir.

— Je dis que j'ai tué le daim, répondit le jeune inconnu avec un peu de hauteur.

— Vous êtes deux contre moi, répliqua le juge en souriant; vous avez donc la majorité, puisque mon nègre, qui est esclave, et Elisabeth, qui est mineure, ne peuvent jouir du droit de suffrage; eh bien! vendez-moi la bête, et j'inventerai une bonne histoire sur la manière dont elle a été tuée.

— Décidons d'abord la question de droit à la satisfaction de nous tous, dit le jeune homme avec une fermeté respectueuse. De combien de chevrotines était chargé votre fusil?

— De cinq, monsieur, dit le juge un peu interdit; n'est-ce pas assez pour tuer un daim comme celui-ci?

— Une seule suffirait, reprit l'inconnu en se dirigeant vers l'arbre derrière lequel il était à l'affût; mais vous savez que vous avez tiré dans cette direction; or voici quatre balles enfoncées dans l'écorce.

Le juge examina les marques récemment faites sur le tronc du pin, et dit en riant :

— Vous plaidez contre votre propre cause, mon jeune avocat; où est la cinquième?

— Ici, dit le jeune homme; et écartant le grossier pardessus qu'il portait, il fit voir dans son habit un trou par lequel ruisselaient de larges gouttes de sang.

— Grand Dieu! s'écria le juge avec horreur, je disputais une distinction futile, tandis qu'un de mes semblables souffrait sans murmure

à cause de moi. Ami, dépêche-toi, monte dans mon traîneau; il n'y a qu'un mille d'ici au village où nous pouvons trouver un chirurgien, je payerai tous les frais, et tu habiteras avec moi jusqu'à ta parfaite guérison.

— Je vous remercie de vos bonnes intentions, mais je dois refuser vos offres; j'ai un ami qui serait inquiet, s'il savait que je suis blessé, et loin de lui; d'ailleurs la balle n'a pas touché les os, cet accident n'aura pas de suites, et j'espère, monsieur, que vous reconnaîtrez mes droits à ce gibier.

— Si je les reconnais! s'écria le juge avec transport; je t'autorise à tuer dans mes bois les daims, les ours, tout ce que tu voudras, à perpétuité. Bas-de-Cuir est le seul auquel j'ai accordé le même privilége, qui, si cela continue, ne sera pas à dédaigner; mais je veux acheter ton daim, et voici un billet de banque qui peut le payer largement, et t'assurer en même temps une juste indemnité.

Pendant cette allocution, le vieux chasseur se redressa fièrement, et dès que le magistrat eut fini de parler :

— Il y a eu un temps, dit Nathaniel, où je chassais à volonté dans ces bois; les vieillards peuvent dire que Nathaniel Bumppo avait le droit de tirer sur ces collines bien avant que Marmaduke-Temple eût celui de le lui défendre. On a imaginé des lois de chasse, mais alors on aurait dû en faire une contre l'usage de ces petits fusils, dont le plomb s'en va on ne sait où, lorsqu'on met la main sur la détente.

Sans faire attention à ce soliloque de Nathaniel, le jeune inconnu repoussa le billet qu'on lui offrait, en répliquant :

— Excusez-moi, monsieur, j'ai besoin de ce gibier.

— Mais avec ce que je vous donne, vous aurez de quoi acheter plusieurs daims. Prenez, je vous en conjure! Et il ajouta à voix basse: C'est un billet de cent dollars!

L'inconnu hésita; une rougeur subite augmenta les teintes que le froid avait communiquées à ses joues; et comme s'il eût rougi d'un moment de faiblesse, il refusa de nouveau. Alors la jeune femme, sans prendre garde au froid, rejeta en arrière le capuchon qui voilait ses traits, et dit avec vivacité :

— Assurément, monsieur, vous songerez aux reproches que se ferait mon père s'il laissait dans le désert un homme qu'il a blessé. Je vous conjure de venir avec nous, et de recevoir chez nous les soins d'un médecin.

Soit qu'il souffrît davantage de sa blessure, soit qu'il y eût quelque chose d'irrésistible dans la voix et les manières de la belle solliciteuse, le jeune homme, sensiblement radouci, demeura dans une indécision passive, également incapable d'accepter ou de refuser. Le juge Marmaduke le prit par la main, le poussa doucement vers le traîneau et le pressa d'y entrer.

— Il n'y a pas de secours plus près qu'à Templeton, dit-il, et la cabane de Nathaniel est à trois milles d'ici. Allons, mon jeune ami, viens avec nous, et que le nouveau docteur examine ton épaule. Nathaniel se chargera de donner de tes nouvelles à ton ami, et, si tu le désires, tu retourneras chez toi demain dans la matinée.

Le jeune homme dégagea sa main de l'étreinte du juge, et regarda fixement la jeune fille dont les traits gracieux exprimaient éloquemment des sentiments en harmonie avec ceux de son père. Bas-de-Cuir, qui rêvait appuyé sur sa longue carabine, se décide à prendre le parti du juge.

— Ma foi, dit-il au jeune homme, vous ferez bien d'accepter, car si la balle a pénétré les chairs, ma main est trop affaiblie pour l'en tirer; et pourtant, il y a trente ans, quand j'étais sous les ordres de sir William, je fis soixante milles à travers le désert, avec une balle dans la cuisse, et je l'enlevai ensuite avec mon couteau. Le vieil Indien John se rappelle cela, car ce fut alors que je le rencontrai avec une bande de Delawares, à la recherche d'un Iroquois qui avait scalpé cinq de leurs amis. Je pris le sauvage par derrière, sauf votre respect, et je lui envoyai dans la peau trois chevrotines, si près les unes des autres, qu'on aurait couvert les trois blessures avec une pièce d'argent. J'avais perdu mon moule à balles en traversant un ruisseau, ce qui m'obligeait à me servir de chevrotines; mais mon fusil était bon, et n'écartait pas comme l'arme que vous portez, monsieur le juge.

Au souvenir de la mésaventure de l'Iroquois, Nathaniel ouvrit sa bouche, où il ne restait plus qu'une seule dent, et s'abandonna à une hilarité presque convulsive, mais sans produire d'autres sons qu'une espèce de sifflement entrecoupé.

Cependant le jeune inconnu s'était décidé; les voyageurs, après être montés avec lui dans le véhicule, invitèrent le vieux chasseur à y prendre place :

— Non, non, répondit le vieillard, j'ai de l'ouvrage à la maison cette veille de Noël. Emmenez le jeune homme, et pourvu que le docteur fasse l'extraction de la balle, je vous indiquerai des herbes qui guérissent les blessures plus vite que toutes les drogues étrangères. Si vous rencontrez l'Indien John aux bords du lac, prenez-le avec vous: il donnera un coup de main au docteur; car il s'y connaît en coups et blessures, et ne sera pas de trop pour fêter la Noël avec vous.

— Arrêtez! cria le jeune homme en retenant le cocher prêt à partir. Nathaniel, il est inutile de dire où je vais et pourquoi je m'absente.

— Comptez sur le vieux Bas-de-Cuir; il n'a pas vécu cinquante ans dans les déserts sans apprendre des sauvages à retenir sa langue.

— J'espère être en état de vous revoir demain soir, Nathaniel, et je vous apporterai un quartier de daim pour votre dîner de Noël.

Il fut interrompu par le chasseur, qui leva un doigt pour recommander le silence, et longea doucement la route en tenant les yeux fixés sur les branches d'un pin. Le chien Hector et une chienne qui l'accompagnait aboyèrent tous deux à la fois, et le bruit qu'ils firent alarma une perdrix rouge, perchée sur une branche supérieure. L'oiseau s'allongeait pour prendre son vol, lorsque Bas-de-Cuir rejeta un pied en arrière, et étendit le bras gauche dans toute sa longueur sous le canon de son arme. Il fit feu, et la perdrix tomba si lourdement qu'elle s'enfonça dans la neige.

— Couchez là! s'écria Bas-de-Cuir en menaçant de sa baguette Hector qui s'élançait pour saisir le volatile.

Le chien obéit, et Nathaniel se mit en devoir de recharger sa carabine; puis il alla ramasser la perdrix, dont le coup avait enlevé la tête, et s'écria : — Voilà un friand morceau pour la Noël d'un vieillard! Vous n'avez pas besoin de vous préoccuper de venaison, mon camarade; rappelez-vous seulement l'Indien John qui possède des secrets merveilleux. Qu'en dites-vous, monsieur le juge? ajouta-t-il en montrant l'oiseau; croyez-vous qu'avec votre fusil à deux coups, vous pourriez décapiter une perdrix sans lui endommager le plumage?

Le vieillard poussa de nouveau cet éclat de rire si remarquable qui exprimait la gaieté, la satisfaction et l'ironie; puis, suivi de ses deux chiens, il entra dans la forêt, pendant que le traîneau s'éloignait.

CHAPITRE II.

Le juge Marmaduke-Temple descendait d'un colon qui, cent vingt ans auparavant, était venu s'établir en Pensylvanie avec l'illustre Guillaume Penn, dont il partageait les croyances. Cet émigrant avait apporté d'Angleterre une fortune assez considérable, mais sa postérité ne sut pas la conserver, et Marmaduke eût été condamné à végéter toute sa vie, s'il n'avait eu le bonheur de se lier, dans la pension de New-York où il était élevé, avec un jeune homme qui lui aplanit le chemin de la fortune.

Les parents d'Edouard Effingham, riches et haut placés, étaient du petit nombre de ces Américains qui croyaient déroger en se livrant au commerce, et qui ne sortaient de la vie privée que pour présider les conseils de la colonie, ou la défendre les armes à la main. Le père d'Edouard, le major Effingham, après avoir pris sa retraite, vint s'établir à New-York, sa patrie, et par une générosité peut-être imprudente, il abandonna à son fils unique tous ses biens, qui consistaient en argent placé dans les fonds publics, maison de ville et de campagne, fermes en plein rapport et vastes terrains en friche. Quel que fût le jugement porté par le monde sur cette donation, le major, en la consommant, se proposait de se débarrasser de préoccupations d'affaires trop fatigantes pour son âge. L'entière confiance qu'il avait dans son fils était d'ailleurs justifiée par les qualités de celui-ci, dont les seuls défauts étaient un peu d'indolence et d'étourderie.

L'un des premiers soins d'Edouard fut de chercher son ami Marmaduke-Temple pour le faire participer aux avantages de sa nouvelle position. Ce dernier, actif et entreprenant, accepta avec joie d'être placé à la tête d'une maison de commerce établie dans la capitale de la Pensylvanie. Les bénéfices devaient en être partagés également entre le propriétaire ostensible de la maison et le bailleur de fonds, Edouard, qui désira ne paraître en rien dans l'affaire; il avait pour cela deux raisons, la première était l'orgueil, la seconde un insurmontable préjugé du major Effingham son père. Pendant les guerres de la France et de l'Angleterre, le vieux militaire avait vu la sûreté d'un détachement qu'il commandait compromise par les idées pacifiques des Pensylvaniens; il s'était tiré d'affaire après une lutte désespérée contre des forces supérieures, mais il n'avait jamais pardonné aux quakers de lui avoir refusé du secours. Il était d'ailleurs porté à croire que leurs pratiques extérieures étaient trop minutieuses pour ne pas nuire à l'observation des vrais principes de la religion. Connaissant donc les sentiments de son père, Edouard ne voulut pas lui apprendre qu'il s'était associé à un quaker.

Marmaduke l'était encore, et quoique les doctrines de Fox et de Guillaume Penn n'eussent pas conservé sur lui leur ancienne influence, on le retrouvait encore dans ses habitudes et dans son langage, surtout lorsqu'il était ému.

Les opérations commerciales, conduites avec prudence et sagacité, rapportaient d'immenses bénéfices, lorsqu'éclata la révolution des Etats-Unis; le quaker embrassa avec ardeur la cause populaire; mais Edouard Effingham, dévoué à la couronne d'Angleterre, entra dans les troupes royales et y fut nommé colonel. Au moment d'entrer en campagne, il remit à son ami ses papiers et ses effets les plus précieux. Celui-ci fut lui-même obligé bientôt de quitter New-York, où il ne revint qu'à la fin de la guerre. Lorsque l'on confisqua les propriétés des partisans de la couronne, M. Tempte ne craignit point d'acheter à bas prix de vastes propriétés; il s'exposait ainsi à la censure de ses coreligionnaires, qui le voyaient avec peine profiter des malheurs d'autrui; mais, comme il ne faisait qu'imiter un très-grand nombre de ses compatriotes, et que d'ailleurs il prospérait, on ignora bientôt l'origine de sa fortune subite; il renonca au commerce pour se consacrer entière-

ment au défrichement, et il y réussit si bien qu'il se plaça au rang des hommes les plus riches et les plus importants du pays. Pour hériter de ses grands biens, il n'avait qu'une fille que nous avons déjà présentée au lecteur et qu'il ramenait d'une institution de New-York pour la placer à la tête de son ménage. Lorsque le district qu'il habitait était devenu assez populeux pour être érigé en comté, M. Temple en avait été nommé le premier magistrat, car il était d'usage alors de choisir les juges parmi les hommes que distinguaient leurs talents et leur expérience, sans exiger d'eux des études préalables de la législation; guidé par sa droiture naturelle et par la lucidité de son esprit, le juge Marmaduke rendait les arrêts les plus équitables et jouissait d'une réputation supérieure à celle de ses collègues des nouveaux comtés.

Après avoir donné de courtes explications sur le caractère de quelques-uns de nos personnages, nous les laisserons désormais se peindre par leurs paroles et par leurs actions.

CHAPITRE III.

Lorsque Marmaduke-Temple fut remis des émotions qu'il avait éprouvées, il examina son nouveau compagnon, qui était un jeune homme de vingt-deux à vingt-trois ans, d'une taille un peu au-dessus de la moyenne. Sa figure, agréable et prévenante, indiquait une vague et inexplicable inquiétude, qu'il avait manifestée en recommandant le silence à Bas-de-Cuir, et qui ne l'avait pas abandonné depuis. Le juge le regarda fixement pendant quelque temps; puis, souriant de ce moment d'oubli, il lui dit :

— Je crois, mon jeune ami, que ton accident m'a troublé la mémoire. Ta figure ne m'est pas inconnue, et pourtant il me serait impossible de deviner ton nom.

— Je ne suis ici que depuis trois semaines, répliqua froidement le jeune homme, et l'on m'a dit que vous étiez absent depuis un mois et demi.

— Il y aura demain cinq semaines; quoi qu'il en soit, j'ai vu ta figure quelque part, et il ne serait pas étrange, eu égard à ma frayeur d'aujourd'hui, que cette nuit, enveloppé d'un suaire, tu apparusses à mon chevet. Qu'en dis-tu, Elisabeth? suis-je bien maître de moi, capable de présider des débats, ou, ce qui est plus urgent, de faire les honneurs de la veille de Noël à Templeton?

— Plus capable de cela que de tirer un daim avec un fusil de chasse, dit une voix enjouée, sortant des amples replis d'un capuchon; puis la même voix ajouta d'un ton tout différent : « Nous aurons plus d'un motif pour adresser ce soir de ferventes actions de grâces. »

Les chevaux touchaient au terme de leur voyage et semblaient s'en apercevoir instinctivement en remuant la tête et pesant sur leur marche; ils traversèrent rapidement le plateau de la montagne, et arrivèrent au pont, où la route sinueuse descendait dans la vallée. A la vue de sa maison et de son village, le juge s'écria : — Regarde, Elisabeth! voilà ton séjour pour la vie! et le tien aussi, jeune homme, si tu veux demeurer avec nous!

A ce rapprochement, les deux auditeurs se regardèrent involontairement; la figure de la jeune fille se colora, sans toutefois que ses yeux perdissent leur expression de froideur; et l'étranger, laissant errer un sourire sur ses lèvres, sembla peu disposé à profiter de l'offre hospitalière du quaker.

Le paysage était de nature à échauffer un cœur moins adonné à la philanthropie que celui de Marmaduke-Temple. L'étroit chemin, taillé dans les flancs presque perpendiculaires de la montagne, ne pouvait être descendu qu'avec les plus grandes précautions; et Elisabeth eut tout le temps d'examiner un vallon qui se transformait rapidement sous la main de l'homme, et ne ressemblait plus que par les contours au tableau qu'elle avait contemplé avec tant de plaisir dans son enfance. Le fond uni de la plaine était encadré de collines escarpées, dont les promontoires, couverts de neige, pareils à des nuages solidifiés, s'allongeaient plus ou moins sur la colline. La plupart étaient couvertes de forêts de bouleaux, d'érables et d'arbres toujours verts. D'autres avaient été disposés en terrasses pour recevoir des plantations. Au-dessous des voyageurs s'étendait la surface glacée d'un lac, dont le trop-plein formait un torrent impétueux, et sur les bords duquel on avait bâti le village de Templeton. Cette cité naissante se composait de cinquante bâtiments construits en bois, à la hâte et sans goût architectural. Ils étaient peints de diverses couleurs. Quelques habitants avaient entièrement blanchi leurs maisons avec de la céruse; d'autres avaient réservé cette coûteuse peinture pour les façades, et avaient coloré en rouge vif les parois latérales. Trois ou quatre habitations se teignaient déjà des nuances roussâtres que donne le temps, et les poutres découvertes, qu'on apercevait à travers les vitres cassées d'un second étage inachevé, prouvaient que leurs propriétaires, par l'amour de l'art ou par vanité, avaient entrepris une tâche qu'ils étaient hors d'état d'accomplir.

L'alignement des rues était régulier; celui qui les avait tracées s'était évidemment moins préoccupé des besoins réels de la génération contemporaine que des avantages lointains de la postérité.

Six maisons se faisaient remarquer par une élégance exceptionnelle. Indépendamment de leur badigeon blanc, elles avaient des volets verts, qui, dans cette saison, contrastaient étrangement avec l'aspect glacé des montagnes, du lac et des forêts. Devant les portes de ces demeures prétentieuses croissaient quelques jeunes arbres sans branches, ou revêtus de faibles pousses de deux étés, et placés là comme des sentinelles sur le seuil d'un palais. C'étaient en effet les résidences de la noblesse de Templeton, dont Marmaduke était le roi. L'aristocratie du village se composait de deux jeunes gens forts en droit, de deux négociants, et d'un disciple d'Esculape, qui, chose rare, aidait plus d'individus à naître qu'à mourir.

La maison du juge dominait toutes les autres. Elle était au centre d'un verger, dont quelques arbres fruitiers, plantés par les Indiens, commençaient à incliner leurs troncs mousseux, et formaient un contraste marqué avec les plantations adolescentes des environs. La principale entrée, donnant sur la Grande-Rue, était reliée à l'habitation par une avenue de peupliers d'Italie, arbre récemment importé en Amérique. L'édifice avait été bâti sous la direction de M. Richard Jones, ce chasseur maladroit dont il a été question. Cousin-germain de Marmaduke, habile dans les petites choses, et possédé du désir de faire valoir ses talents, Richard avait obtenu la surintendance des affaires du magistrat.

Il aimait à répéter que la maison bâtie d'après ses plans avait eu, comme un sermon, un premier et un second point. Il avait débuté, dans les premières années de l'installation, par élever une grande loge de bois, avec pignon sur la rue, et la famille y avait demeuré pendant trois ans, temps nécessaire pour terminer le second point. Richard s'était aidé des conseils et de l'expérience d'Hiram Doolitle, artisan nomade, qui l'avait séduit en lui montrant de vieilles planches d'architecture, et en lui parlant savamment de frises, d'entablement, et surtout d'ordre composite. Richard feignait de le regarder comme un charlatan, et d'écouter ses dissertations avec un sourire d'indulgence; mais il avait pour lui une secrete admiration, et incapable de tirer de son propre fonds quelques objections valables, il se soumettait, sans trop de résistance, aux arguments de son coadjuteur.

Lorsque deux génies rivaux, qui monopolisent la réputation et le succès, s'entendent et agissent de concert, il n'est pas rare qu'ils donnent le ton à leurs concitoyens, en matière de politique, de beaux arts ou d'architecture. Aussi les deux entrepreneurs avaient fait adopter dans tout le comté le style composite, qui, suivant M. Doolitle, l'emportait sur tous les autres, en ce qu'il admettait toutes les modifications que pouvaient exiger les circonstances. La maison du juge Temple, pompeusement décorée du titre de château, était devenue le modèle de toutes les habitations dans lesquelles on visait à l'élégance.

Elle était en pierres, large, carrée et commode. Ces quatre conditions fondamentales avaient été impérieusement exigées par Marmaduke; pour le reste, il s'en était rapporté au goût de Richard Jones et de son associé. Ceux-ci n'avaient pu malheureusement se livrer à tout leur génie, à cause de la dureté des matériaux employés, qui résistaient à des outils faits pour tailler le bois blanc des forêts voisines. Ils s'étaient rabattus sur le portique, d'un style vraiment classique, et sur le toit, pour lequel l'ordre composite avait été adopté.

Le toit, prétendait Richard, était une partie de l'édifice que les anciens s'efforçaient toujours de dissimuler, une superfétation qui n'était tolérée qu'à cause de son utilité. Il ajoutait que le principal mérite d'une construction exposée aux yeux de tous côtés était de présenter sous tous ses aspects une façade irréprochable, à l'abri des critiques de l'envie. On décida donc que le toit serait plat et à quatre faces; mais le juge fit observer avec raison que les neiges s'y amoncèleraient. On crut remédier à cet inconvénient en augmentant la longueur des chevrons, et par conséquent leur inclinaison; mais Hiram Doolitle se trompa dans ses calculs, et lorsqu'il eut posé la charpente massive sur les quatre murs, il reconnut que ce toit, qu'il avait voulu cacher, serait la partie la plus apparente de l'édifice, et s'avancerait en encorbellement. Ce défaut fut plus sensible encore lorsque la couverture de lattes eut été appliqué sur les solives. Richard Jones tenta de cacher l'élévation trop imposante du toit au moyen de couches de peinture. Il essaya d'abord du bleu de ciel, dans l'espoir de persuader aux yeux que c'étaient les cieux eux-mêmes qui pesaient si lourdement sur la maison de Marmaduke. L'effet de cette couleur n'ayant point paru satisfaisant, on y substitua une teinte nuageuse, qui imitait la fumée; puis un vert pâle, qui se détachait disgracieusement sur l'horizon. Enfin, notre architecte trancha la question en badigeonnant tout le dessus de la partie saillante avec un ton qu'il appela hardiment *rayon de soleil*.

— Mon cousin, dit-il à Marmaduke, ce sera une manière commode d'avoir toujours le beau temps au-dessus de vous.

La plate-forme et l'étage inférieur de la maison furent entourés de balustrades peintes, et l'ingénieux Hiram y répandit à profusion les urnes, les moulures et les arabesques. Richard avait fait d'abord des cheminées basses, qui se confondaient, comme partie intégrante, avec les ornements des galeries; mais sous peine d'enfumer le logis, il fallut accroître la dimension de ces cheminées, qui se dressèrent comme des obélisques aux quatre angles du monument.

La mortification que ces échecs firent éprouver à M. Richard Jones fut proportionnée à l'importance de l'œuvre. Il essaya d'abord de rendre Hiram seul responsable des imperfections de la nature; mais à force

de la regarder, il finit par s'y habituer. Il se dit — que ça n'était pas déjà si mauvais, — et au lieu d'excuser les défauts du logis, il se mit à en louer les beautés. Grâce à l'influence qu'obtient si facilement l'opulence, il trouva bientôt des auditeurs et même des imitateurs. En moins de deux ans, il eut la satisfaction de voir s'élever plusieurs édifices qui reproduisaient le sien en petit, et qui, comme toutes les choses à la mode, furent admirés même en ce qu'ils avaient de défectueux.

Le bon Marmaduke supporta sans murmurer les inconvénients de sa résidence, et, par son propre travail, il parvint à lui donner un air de grandeur et d'aisance. Il planta aux environs des peupliers, des saules et d'autres arbres, en y laissant toutefois exister de vieux pins, dont quelques-uns portaient encore des traces du feu qu'on avait allumé pour déblayer le terrain. Ces détails disgracieux ne furent pas remarqués par Élisabeth qui, en descendant la montagne, ne vit que l'ensemble du tableau; le groupe de maisons d'où s'échappaient des colonnes de fumée, le lac glacé encadré par les montagnes, les cimes blanches couronnées de pins, lui rappelèrent les jeux de son enfance. Quoique cinq années d'intervalle eussent produit des modifications qui auraient exigé un siècle dans une contrée où le travail eût été régulièrement organisé, le paysage avait moins de nouveauté pour le juge; cependant il contempla avec satisfaction ces établissements dus en grande partie à un génie entreprenant. Quant au jeune chasseur, après avoir jeté du nord au sud un coup d'œil d'admiration, il s'enveloppa de nouveau dans les plis de son pardessus.

Tout à coup le tintement des clochettes d'un traîneau attirèrent l'attention des voyageurs.

CHAPITRE IV

Ce traîneau, lourd et massif, montait le coteau qu'ils descendaient; il était attelé de quatre chevaux : ceux du devant étaient gris, et les limoniers d'un noir de jais. On avait suspendu des grelots partout où le harnais en offrait la possibilité, et le conducteur semblait prendre plaisir à les faire sonner. Le véhicule était occupé par quatre individus du sexe masculin. Sur un de ces tabourets qui servent de pupitre, solidement amarré aux parois du traîneau, était assis un petit homme, dont on n'apercevait que la figure d'un rouge uniforme; une ample redingote bordée de fourrures cachait le reste de cet individu, qui n'était autre que le cousin Richard Jones. Il tenait presque habituellement les yeux levés vers le ciel, comme s'il eût été mécontent d'être trop rapproché de la terre par sa taille. Il avait l'air affairé, et remplissait avec succès le rôle d'Automédon, il guidait les coursiers ardents le long du précipice avec des yeux sûrs et des mains fermes.

Derrière lui, la face tournée vers les deux autres, était un homme de haute stature, mais dont deux redingotes superposées ne dissimulaient point la maigreur. Il semblait avoir été disposé par la nature à fendre l'air en présentant le moins de résistance possible. Ses yeux vitreux, d'un bleu clair, étaient la partie la plus saillante de son visage, qu'abritait un bonnet de laine, et dont le froid le plus vif ne pouvait altérer la constante pâleur.

En face de ce personnage, qu'on nommait le major Hartmann, se tenait un gros homme solide et trapu. Les vêtements empilés sur son corps ne permettaient de distinguer que ses traits animés par une paire d'yeux noirs. Une perruque bien peignée se dessinait gracieusement autour de sa tête couverte d'un bonnet de peau de martre.

Le quatrième individu avait le visage long, la physionomie douce et un peu mélancolique, le teint pâle, mais nuancé par le froid d'un coloris fiévreux. Il était assez légèrement vêtu pour la saison, n'ayant, pour se garantir du froid, qu'un surtout noir élégamment taillé, mais qui commençait à montrer la corde; il portait un chapeau à la mode, et dont la brosse avait presque entièrement enlevé le poil; il paraissait d'un caractère soucieux et rêveur, qui contrastait avec la bonne humeur de son compagnon.

Aussitôt que les deux traîneaux furent assez près, le conducteur de cet équipage fantastique s'écria à haute voix :

— Rangez-vous, Agamemnon, ou je ne pourrai pas vous dépasser; tu vois, cousin Marmaduke, je me suis mis en campagne avec une cargaison assortie pour te faire honneur. Monsieur Le Quoi n'a pas pris le temps de faire sa toilette; le vieux Fritz Hartmann a laissé sa bouteille inachevée, et le ministre Grant n'a pas terminé le second point de son sermon; les chevaux mêmes ont témoigné l'envie de venir à ta rencontre. A propos, il faut que je me défasse des deux noirs; ils se heurtent les jambes en marchant, et ne peuvent se faire à aller par couple, mon intention est de les vendre.

— Vends ce que tu voudras, répondit le juge d'une voix enjouée, pourvu que tu me laisses ma fille et mes terres; messieurs, je vous remercie de votre attention, et je vous présente ma fille, qui vous connaît déjà de nom.

— Soyez le bienvenu, dit le major Hartmann avec un accent allemand prononcé; miss Élisabeth me devra un baiser.

— Et je vous le donnerai volontiers, mon bon monsieur, dit Élisabeth d'une voix argentine; j'embrasserai toujours de bon cœur mon vieil ami Hartmann.

Cependant monsieur Le Quoi s'était levé avec difficulté à cause des pardessus dont il était surchargé, et se soutenant d'une main sur le tabouret du cocher, de l'autre il ôta son bonnet de martre, et, après avoir salué poliment le juge, il fit une profonde inclination à Élisabeth.

— Couvre-toi la tête, Gaulois, s'écria monsieur Richard Jones, sans cela la gelée va t'enlever le reste de tes cheveux; si ceux d'Absalon avaient été aussi rares que les tiens, il serait encore vivant à l'heure qu'il est.

Les plaisanteries de Richard ne manquaient jamais d'exciter une hilarité dont il était le premier à donner le signal; celle-ci fut accueillie par des éclats de rire auxquels monsieur Le Quoi prit part avec politesse.

Cependant Richard se prépara à faire tourner son traîneau; il ne pouvait y parvenir qu'en gravissant jusqu'au sommet de la montagne, ou en entrant dans une excavation qui avait été faite dans les flancs de la colline, et d'où l'on avait tiré des pierres pour la construction du village.

Le juge conseilla de dételer les chevaux de devant, et Agamemnon offrit de s'y employer, mais Richard rejeta ses propositions avec le plus grand dédain.

— A quoi bon, cousin Marmaduke? s'écria-t-il; les chevaux sont doux comme des agneaux; les deux premiers ont été dressés par moi-même, et les timoniers sont trop près de mon fouet pour être rétifs; monsieur Le Quoi, qui voyage souvent avec moi, peut vous dire qu'il n'y a pas le moindre danger.

Il n'était pas dans la nature du Français de contredire une assertion aussi audacieuse. Cependant, lorsque la voiture entra dans la carrière, il regarda le précipice avec des yeux plus saillants que ceux d'un homard; les muscles de l'Allemand étaient impassibles, quoique sa vue embrassât tous les mouvements du traîneau; le ministre Grant s'appuya sur un des côtés pour se préparer à sauter; Richard, par un coup de fouet vigoureusement appliqué, parvint à faire avancer les chevaux sur l'épaisse couche de neige qui recouvrait la carrière, mais ceux de devant, se sentant enfoncer, se jetèrent en arrière sur les timoniers, qui, à leur tour, firent rétrograder le traîneau. Avant que Richard s'aperçût du danger, la moitié du véhicule était suspendue au-dessus du précipice qui descendait perpendiculairement à plus de cent pieds. Monsieur Le Quoi, auquel sa position permettait de voir toute l'étendue du péril, se pencha instinctivement du côté de la route en s'écriant :

— Ah! mon cher monsieur Richard, mon Dieu, que faites-vous?

— Mille tonnerres! s'écria le major allemand avec une émotion qui ne lui était pas habituelle, vous allez briser le traîneau et tuer les chevaux!

— Soyez prudent, mon bon monsieur, dit l'ecclésiastique.

— Avancez donc, diables incarnés, dit Richard en se démenant sur son tabouret. Cousin Marmaduke, il faudra que je vende aussi les chevaux gris, ils ne valent pas mieux que les autres. Monsieur Le Quoi, ne me serrez pas tant la jambe, c'est votre faute si ces bêtes reculent.

— Miséricorde! dit le juge, ils vont tous être tués!

Élisabeth poussa un cri perçant, et le noir lui-même changea de couleur.

En ce moment critique, le jeune chasseur, qui jusqu'alors n'avait pas donné signe d'existence, sauta à bas du traîneau de M. Temple. Les chevaux, que Richard exaspérait et frappait à tort et à travers, se balançaient sur le bord du précipice. Le jeune homme donna aux chevaux de devant une violente secousse : ils firent un écart et reprirent sur la route la position qu'ils occupaient primitivement; mais, en remontant, le traîneau se renversa, l'Allemand et le ministre furent jetés sur la chaussée.

Richard, lancé en l'air, décrivit une portion de cercle dont les rênes étaient les rayons, et tomba sur la couche de neige où les chevaux avaient refusé de s'aventurer; il serra instinctivement les rênes, qui firent l'office d'une ancre dans cette espèce de naufrage. Le Français, qui avait déjà enjambé le bord du traîneau, prit son élan comme un enfant qui joue à saute-mouton, et tomba dans la neige la tête la première; le major Hartmann, qui avait conservé un admirable sang-froid, se releva le premier.

— Que diable! Richard, s'écria-t-il d'un ton moitié sérieux, moitié comique, vous avez des moyens expéditifs pour décharger votre voiture.

Le ministre Grant était à genoux, soit qu'il voulût s'incliner sous la main qui l'avait frappé, soit qu'il voulût remercier le ciel de son salut. Il se releva tout tremblant, et jeta des regards inquiets sur ses compagnons. Richard n'était pas moins troublé, mais, dès qu'il se fut aperçu que personne n'était blessé, il s'écria d'un air de satisfaction intime :

— Eh bien! voilà un sauvetage qui me fait honneur; si je n'avais pas eu la présence d'esprit de retenir les rênes, nous serions tous maintenant au bas de la montagne; comme je m'en suis tiré, mon cousin! une seconde de plus et il était trop tard; mais j'ai su donner à propos un coup de fouet au cheval noir, et cela nous a tirés d'affaire.

— Oui, dit le juge d'un ton ironique, tu as fait de belle besogne! sans ce brave jeune homme, toi et tes chevaux, ou plutôt les miens, vous auriez été mis en pièces; mais où est M. Le Quoi?

— Oh! mon cher juge, mon ami, s'écria une voix étouffée, je suis vivant, venez à mon secours!

Cette voix semblait sortir de la tombe; le Français était entré profondément dans la neige, et ne montrait que les jambes, qui se re-

muaient comme les bras d'un télégraphe; on le tira avec peine de sa prison, et il recouvra sa bonne humeur en se voyant délivré.

— Quoi, monsieur! dit Richard, qui aidait le noir à dételer les chevaux de devant, vous voilà ici? je croyais vous avoir vu prendre votre vol vers le sommet de la montagne.

— J'ai plutôt pris le chemin du lac, répliqua le Français, qui conservait son air jovial, malgré quelques égratignures qu'il s'était faites en tombant dans la neige durcie. Ah! mon cher monsieur Richard, qu'allez-vous faire à présent?

— La première chose qu'il a à faire, c'est d'apprendre à conduire, dit le juge en jetant sur la neige le daim et différents paquets. Allons, messieurs, voici des places pour vous; la soirée est terriblement froide, et l'heure du service de Grant approche; hâtons-nous de gagner le coin du feu pendant que notre ami Richard va réparer le dommage avec l'assistance d'Agamemnon. Mon cousin, voici quelques babioles d'Elisabeth que je vous recommande, ainsi que ce produit de ma chasse. Agamemnon, rappelle-toi que tu recevras ce soir une visite de saint Nicolas.

Le noir devina que son maître voulait acheter son silence, et fit une grimace de plaisir. Sa discrétion fut bientôt mise à l'épreuve, car, pendant que le reste de la compagnie s'éloignait, Richard s'approcha du daim avec curiosité.

— Il est superbe, dit-il, et il a reçu les deux coups de feu de Marmaduke. Que mon cousin va être fier, lui qui a tant d'amour-propre! il n'y aura plus moyen de vivre avec lui. Quant à moi, je n'ai jamais tiré deux fois sur un daim, je le tue ou je le manque, et il n'y a point de milieu; on ne doit employer ses deux coups que pour un ours ou une panthère. Dites-donc, Agamemnon, à quelle distance était le juge quand il a tiré ce daim?

— Mais peut-être à cinquante pas, dit le noir en feignant de rattacher une boucle du harnais pour cacher son envie de rire.

— A cinquante pas! mais j'en ai tué à bien plus de distance. L'hiver dernier, j'en ai abattu un d'un seul coup à cent dix ou cent vingt pas au moins, vous vous le rappelez?

L'autre dit : — Oui, monsieur Richard, je me rappelle; mais Nathaniel Bumpo a fait feu en même temps que vous, tout le monde dit que c'est lui qui a tué le daim.

— C'est une infâme imposture! s'écria Richard avec chaleur; je n'abats pas un écureuil depuis quatre ans, sans qu'on en fasse honneur à ce vieux coquin de Nathaniel. Nous vivons dans un monde bien envieux, où l'on cherche à rabaisser le mérite en disputant aux gens la moitié de ce qu'ils ont fait. Ainsi, l'on prétend qu'Hiram Doolitle m'a aidé à faire le plan de notre clocher de Saint-Paul, c'est un mensonge : je me suis inspiré d'une gravure représentant le Saint-Paul de Londres; mais le monument est entièrement mon ouvrage.

— J'ignore qui l'a fait, dit le noir avec admiration, mais c'est une église magnifique.

— Rien n'est plus vrai, dit Richard d'un air d'importance; je puis dire sans forfanterie que c'est la plus belle et la plus savamment faite de l'Amérique; mais on cherche toujours à vous ravir la gloire de vos actions. Je ne serais pas étonné que ce jeune homme qui était dans votre traîneau publiât partout qu'il nous a sauvés, tandis que, s'il m'avait laissé faire, j'aurais remis les chevaux dans la bonne voie avec l'aide du fouet et des rênes, et sans renverser personne.

Richard s'arrêta et toussa légèrement, car il avait un vague remords de conscience en critiquant un homme qui venait de lui sauver la vie, puis il reprit : — Quel est ce garçon, Agamemnon? Je ne me souviens pas de l'avoir rencontré.

Le noir se rappela la visite de saint Nicolas, expliqua brièvement qu'ils avaient trouvé le jeune homme au sommet de la montagne, sans faire allusion à l'accident.

Il était ordinaire que les hommes les plus distingués prissent dans leur traîneau les voyageurs qu'ils trouvaient sur leur chemin; Richard fut donc parfaitement satisfait de cette explication.

— Ce jeune homme a l'air modeste, dit-il, et s'il n'est pas gâté par les gens de Templeton, je lui accorderai ma protection; c'est peut-être un colporteur?

— Je le crois, dit le noir un peu embarrassé, en évitant les regards de Richard, qu'il savait être assez irritable.

— Avait-il un paquet et une hache?

— Non, monsieur, il n'avait qu'un fusil.

— Un fusil! s'écria Richard remarquant la confusion du nègre. Pardieu! c'est lui qui a tué le daim; je savais bien que Marmaduke en était incapable; comment cela est-il arrivé, Agamemnon? le jeune homme a tué le daim, et le juge l'a acheté, n'est-ce pas?

La bonne humeur que cette découverte causa à Richard dissipa les craintes du nègre, mais il n'osa confesser la vérité, de peur de ne rien trouver dans le soulier de saint Nicolas.

Il répondit donc : — Vous oubliez que le daim a reçu deux coups de feu.

— Ne mens pas, coquin, dit Richard en levant lentement son manche de fouet de la main droite, tandis qu'il en tenait la lanière de la main gauche.

Comme les scrupules religieux du juge l'empêchaient de retenir un homme dans l'état de servitude, Agamemnon était de fait l'esclave de Richard, qui, suivant l'usage d'alors, le possédait à temps avec la promesse de l'affranchir au terme révolu. Le jeune nègre craignit d'exciter la colère de son maître, et lui avoua tout en le suppliant de le protéger contre le mécontentement de M. Temple.

— Compte sur moi, mon enfant, s'écrie M. Jones se frottant les mains; ne dis rien, et laisse-moi faire. J'arrangerai Marmaduke de la bonne façon; j'ai grande envie de laisser le daim sur la colline, et de l'obliger à venir le chercher en personne; mais non, j'aime mieux lui laisser croire que je ne suis rien, et l'entendre débiter ses fanfaronnades. Allons, dépêchons-nous; il faut que j'aide à panser la blessure de l'étranger. Le docteur n'est pas un fameux chirurgien, et si je n'avais tenu la jambe du vieux Milligan, il ne serait jamais venu à bout de la lui couper.

A ces mots, Richard Jones se réinstalla sur son tabouret, lança les chevaux au grand trot, et descendit la côte en continuant de parler.

— Cela prouve, dit-il, que c'est moi qui ai fait tourner les chevaux avec les rênes, car un homme qui a une balle dans l'épaule droite n'a pas assez de force pour maîtriser des chevaux entêtés... Hop, hop!... et ce qu'il y a de bon, c'est que le vieux Nathaniel était de la partie!... Marchez donc, paresseux!... dire que le juge a fait feu deux fois, sans attraper d'autre gibier qu'un pauvre diable qui était derrière un pin!... Il faut que j'aide le docteur à extraire la balle!

Ce fut en tenant ces propos et d'autres analogues que Richard Jones charma l'ennui de la route. Les sons de sa voix se marièrent aux tintements des grelots, jusqu'à ce qu'on entrât dans le village. Alors le cocher oublia tout pour déployer ses talents dans l'art difficile de diriger un traîneau, et pour provoquer l'admiration des femmes et des enfants, que l'arrivée de leur seigneur avait attirés aux fenêtres.

CHAPITRE V.

La route, en atteignant la plaine, traversait un pont grossier jeté sur le torrent dont nous avons parlé, et qui était une des nombreuses sources de la Surquehanna. Ce fut à cet endroit que le vigoureux attelage de Richard rejoignit le véhicule plus tardif des autres voyageurs. La fin du jour était venue : les bûcherons, la hache sur l'épaule, rentraient dans leurs foyers; ils ôtèrent leur chapeau à l'aspect de Marmaduke, échangèrent avec M. Jones des signes d'intelligence, et se hâtèrent de regagner leur demeure. Les rideaux qui s'étaient entr'ouverts se refermèrent à chaque fenêtre, et lorsque les chevaux arrivèrent devant le perron de la maison, toute la rue était déserte. Heureusement les grelots de M. Richard Jones donnèrent l'éveil. De la grande porte qui s'ouvrait sous le portique, s'élancèrent trois servantes et un domestique mâle. Ce dernier, qui avait évidemment endossé ses habits des grands jours, était assez remarquable par sa conformation et son costume pour valoir la peine d'être décrit. Il avait environ cinq pieds, une carrure athlétique, et des épaules qui auraient fait envie à un grenadier. La taille était encore diminuée par l'habitude qu'il avait de se pencher en avant sans aucun motif plausible, à moins que ce ne fût pour faciliter le mouvement de ses bras toujours ballants. Il avait le visage brun, le teint cramoisi, le nez retroussé, la bouche énorme, mais garnie de belles dents, et des yeux bleus qui avaient l'air de regarder toutes choses avec un souverain mépris. Sa tête constituait presque un quart de sa longueur totale, et la queue qui partait de sa nuque lui descendait jusqu'au bas des reins. Il portait un habit de drap léger, dont les boutons, ronds comme des dollars, portaient l'image d'une ancre. Les pans lui battaient les mollets, et étaient larges à proportion. Le reste de son accoutrement se composait d'un gilet et d'une culotte de peluche rouge passablement fanés, de souliers à boucles, et de bas chinés bleu et blanc.

Cet original était né dans le comté de Cornouailles en Angleterre. Il avait passé son enfance dans le voisinage des mines d'étain, et sa jeunesse, en qualité de mousse, à bord d'un sloop qui faisait la contrebande entre Falmouth et Guernesey. Victime de la presse, il avait été embarqué sur un vaisseau de la marine royale, où, de simple domestique, il était monté au rang de maître d'hôtel du capitaine. Il avait acquis alors l'art de faire diverses préparations culinaires, et, comme il se plaisait à le dire, il avait eu l'occasion de voir le monde; mais, à l'exception de quelques ports de France et d'Angleterre, il avait en réalité vu aussi peu de l'espèce humaine que s'il eût passé ses jours près de ses mines natales. Cependant, ayant obtenu son congé à la paix de 1783, il déclara que, comme il avait parcouru toutes les parties du monde civilisé, il avait envie de faire un tour en Amérique; le hasard l'avait amené dans la famille de Marmaduke-Temple, où il remplissait l'office de majordome, avec des qualités qui seront développées dans le courant de ce récit. Le nom de ce digne homme était Benjamin Penguillan; mais, comme il dissertait sur les efforts qu'il avait eu à faire pour empêcher son vaisseau de sombrer, on l'appelait plus généralement Benjamin la Pompe.

Auprès du majordome se pressait une femme d'un âge mûr vêtue d'une robe de calicot; elle avait des traits fortement accentués, une physionomie assez fine, des dents rares et jaunâtres; la peau de son nez, collée aux os de cet organe, dessinait de larges rides sur ses joues et autour de sa bouche. Elle prenait du tabac en si grande quantité, qu'on aurait pu croire qu'elle lui devait la teinte rousse de ses lèvres

et de ses narines, mais c'était la couleur uniforme de toute sa figure. C'était une vieille fille nommée Remarquable Pettibone, et investie des fonctions de femme de charge. Elle avait été introduite dans la maison depuis la mort de madame Temple, et ne connaissait pas Elisabeth.

Les autres domestiques étaient noirs pour la plupart; les uns se montrèrent à la porte principale, tandis que les autres se tenaient à l'entrée de la cuisine.

Les voyageurs furent en outre salués par les aboiements de la meute de Richard Jones, qui comprenaient toutes sortes d'individus de la race canine, depuis le chien-loup jusqu'au basset. Le maître reçut leurs bruyantes acclamations en les imitant avec sa propre voix, avec tant de succès que les chiens s'arrêtèrent, honteux sans doute d'être surpassés. Un vieux mâtin, qui portait autour du cou un collier de cuivre sur lequel étaient gravées les lettres M. T., fut le seul qui garda le silence; il vint recevoir majestueusement les caresses du juge, puis il se tourna vers Elisabeth, qu'il paraissait connaître et qui l'appela du nom de vieux brave.

Lorsque la porte se fut refermée sur les nouveaux venus, il rentra dans une niche située à peu de distance, en ayant l'air de deviner qu'il avait à garder un nouveau trésor.

Les voyageurs entrèrent dans une vaste salle vaguement éclairée par deux chandelles qui étaient placées dans de grands chandeliers de cuivre de forme antique. La compagnie passa subitement d'une atmosphère au-dessous de zéro dans une chaleur d'environ 30 degrés. Au centre de la chambre était un énorme poêle dont la chaleur faisait craquer les parois; un bassin de fer contenant de l'eau était placé sur cette fournaise pour conserver une humidité suffisante dans l'appartement. La chambre était convenablement garnie de meubles, dont les uns avaient été achetés à New-York, et les autres fabriqués par les artisans de la localité. Une énorme console en acajou incrusté d'ivoire portait une pile de vaisselle plate; au-dessus était une lourde pendule antique avec sa boite massive; un sofa couvert d'indienne occupait tout un côté des lambris; des chaises de bois blanc tacheté de jaune et de noir composaient, avec quelques tables, le reste de l'ameublement. On remarquait en outre, dans cette pièce, deux candélabres cloués au mur, un lustre doré suspendu au plafond, un thermomètre et un baromètre que Benjamin consultait toutes les demi-heures. Six niches avaient été pratiquées dans les murs et renfermaient autant de bustes choisis avec goût par M. Richard Jones : l'un de ces bustes en plâtre représentait Homère, dont, suivant Richard, la ressemblance était frappante, puisque tout le monde pouvait voir qu'il était aveugle; un second, qui avait une figure douce et une barbe en pointe, était baptisé du nom de Shakspeare; un troisième était le vieux Franklin avec son bonnet et ses lunettes; on reconnaissait aisément dans le quatrième l'austère visage de Washington; le cinquième représentait un homme décolleté avec des lauriers sur la tête, c'était, suivant Richard, Jules César ou le docteur Faust; la dernière niche était occupée par une urne qui, suivant le même Richard, figurait celle où étaient renfermées les cendres de la reine Didon.

Les murs étaient couverts d'un papier peint en grisailles, où l'on voyait l'Angleterre personnifiée pleurant sur la tombe du général Wolf. Le héros lui-même était dans un coin de l'appartement, à l'exception de son bras droit, qui faisait partie d'un rouleau placé dans une autre pièce. Richard Jones avait inutilement essayé de prévenir cette cruelle amputation, et la divinité britannique avait doublement raison de gémir, tant parce que son vaillant défenseur était mort que parce qu'il avait été maladroitement mutilé.

L'auteur de tous ces arrangements annonça sa présence dans la salle en faisant claquer son fouet. — Eh bien, Benjamin la Pompe, dit-il, est-ce ainsi que vous recevez une héritière? Excusez-le, cousine Elisabeth, les préparatifs étaient trop difficiles pour qu'il pût s'en acquitter convenablement; mais, maintenant que je suis là, tout ira le mieux du monde. Allons, monsieur Penguillan, allumez, allumez, que nous puissions nous voir les uns les autres.

— Pardieu! monsieur, dit Benjamin, si j'avais reçu plus tôt vos ordres, tout serait disposé à votre gré; j'avais passé en revue tout l'équipage, et je leur faisais faire l'exercice des chandelles lorsqu'on vous a signalé. Alors toutes les femmes se sont sauvées à droite et à gauche, et elles ont filé leur nœud sans qu'il fût possible de les arrêter; mais miss Elisabeth serait bien changée depuis que j'ai eu le plaisir de la voir, si elle s'irritait contre un vieux serviteur à cause de quelques chandelles de plus ou de moins.

Elisabeth et son père gardèrent le silence, car tous deux étaient sous le coup des mêmes sensations : la première pensait à sa mère, le second pensait à sa femme. Mais, lorsqu'on eut placé des lumières partout, cette illumination subite chassa la mélancolie, et chacun s'occupa de se débarrasser des nombreux vêtements dont il était couvert.

Remarquable Pettibone, après avoir contribué à éclairer l'appartement, revint auprès d'Elisabeth sous prétexte de l'aider à se débarrasser de ses fourrures, mais en réalité avec une curiosité jalouse de voir la jeune fille qui allait la supplanter dans l'administration du ménage. La femme de charge fut un peu interdite, lorsque le capuchon noir en s'écartant put laisser voir des traits doux et fiers encadrés par des cheveux lustrés comme l'aile d'un corbeau. Le front pur d'Elisabeth annonçait la vie et la santé; son nez était un peu gros, mais il lui donnait en caractère ce qu'il lui faisait perdre en beauté; sa bouche semblait à la première vue n'exprimer que la tendresse, et, dès que ses muscles s'animaient, elle avait une dignité féminine qui ne lui ôtait rien de sa grâce; des sourcils arqués et de longs cils soyeux ombrageaient des yeux doux et bienveillants lorsqu'ils étaient baissés, mais un peu sévères quand elle regardait quelqu'un en face. Elle était grande et bien faite; et, lorsque miss Pettibone l'eut observée, elle sentit que son pouvoir allait finir.

Tout le monde avait fait simultanément sa toilette; Elisabeth resta en amazone d'un bleu éclatant; le juge en habit noir complet; M. Le Quoi en habit couleur de tabac recouvrant une veste brodée, avec culotte, bas de soie et boucles en chrysocale; le major Hartmann portait un habit à larges boutons de cuivre, une perruque à marteau et des bottes; et M. Richard Jones un fourreau vert-bouteille, un gilet de drap rouge, des culottes de peau et des bottes à l'écuyère garnies d'éperons, que sa dernière campagne avait légèrement tordus.

Au milieu du tumulte de cette installation, personne n'avait fait attention au jeune étranger; celui-ci en entrant avait machinalement ôté son bonnet et découvert une chevelure qui rivalisait avec celle d'Elisabeth. Ses traits étaient nobles et fiers, et, quoique assez misérablement vêtu, il paraissait habitué au luxe et médiocrement touché de la splendeur qui régnait dans les nouveaux établissements. Les doigts de sa main gauche se posèrent comme par hasard sur le petit piano d'Elisabeth, et l'on put s'apercevoir que l'instrument lui était familier. Son autre bras était tendu dans toute sa longueur, et sa main droite serrait le canon de sa longue carabine avec une énergie presque convulsive. Le spectacle qu'il avait sous les yeux semblait produire sur lui une pénible impression. Tout à coup son bras se courba, sa main se rapprocha de sa figure et en cacha les traits agités par d'inexplicables émotions.

Elisabeth le remarqua, et dit : — Nous oublions, messieurs, l'étranger que nous avons emmené ici pour y recevoir des secours, et auquel nous devons toute notre attention.

— Ma blessure est légère, répliqua le jeune homme avec fierté. D'ailleurs je crois que le juge Temple a envoyé chercher un médecin en arrivant.

— En effet, dit Marmaduke, j'en ai dit deux mots à l'un de nos domestiques. Je n'ai pas oublié, jeune homme, l'objet de ta visite et la nature de ma dette.

— Oh! s'écrie Richard d'un ton de sarcasme, tu dois le daim à ce jeune homme. Tu disais l'avoir tué; mais je suis au fait, et l'on m'a tout appris. Je vous donnerai deux dollars pour le daim, mon camarade, et le juge ne pourra faire moins que de payer le docteur. Allons, allons, mon cousin, ne sois pas embarrassé, tu as manqué le daim; mais tu as attrapé ce pauvre garçon derrière un pin. Je m'avoue vaincu, puisque je n'en ai jamais fait autant.

— Et j'espère que cela ne t'arrivera jamais, répondit le juge, car tu éprouverais une affliction dont tu n'as pas l'idée. Mais prends courage, mon jeune ami, la blessure doit être légère, puisque tu remues le bras avec assez de facilité.

— Ne te mêle pas de juger des questions chirurgicales, interrompit M. Jones en faisant un geste de mépris; c'est une science qu'on ne peut acquérir que par la pratique. Tu sais que mon grand-père était médecin; mais, quoique étant de la famille, tu n'as pas dans les veines une goutte de sang médical. De mon côté, c'est tout différent; j'ai eu un oncle qui a été tué dans la dernière guerre, et qui est mort beaucoup plus facilement qu'un autre, parce qu'il savait ce que c'était.

— Je n'en doute pas, répondit le juge, les gens de ta famille ont toujours été experts dans l'art de tuer leurs semblables.

Richard accueillit froidement cette saillie, et, mettant les mains dans ses poches, il commença à siffler un air; mais le désir de répliquer sur la philosophie l'emporta, et il s'écria avec animation :

— Tu peux, juge Temple, ne pas croire à l'hérédité des vertus; mais tous ceux que je consulterai seront de mon avis. Je prends même à témoin ce jeune homme qui n'a guère vu que des ours, des daims et des bécasses. N'est-ce pas, mon ami, que la vertu est héréditaire?

— Je crois que le vice ne l'est pas, dit brusquement l'étranger, dont les yeux se portèrent du père sur la fille.

— Monsieur Richard a raison, interrompit Benjamin la Pompe. En Angleterre, lorsqu'un mal est irrémédiable, il peut néanmoins être guéri par l'attouchement du roi ou par le bras d'un pendu. C'est une propriété particulière qui se transmet de race en race, et il y a des familles dont le septième fils est toujours un médecin, même quand il n'a pas étudié. Du temps que nous combattions les Français sous l'amiral de Grasse, nous avions à bord un docteur....

— Très-bien, Benjamin, interrompit Elisabeth, vous me raconterez votre aventure une autre fois. Je suis convaincue qu'elle est remplie d'intérêt; mais il s'agit maintenant de préparer une chambre pour panser le bras de monsieur.

— J'y veillerai moi-même, ma cousine, dit Richard Jones. Suivez-moi, mon ami, je vais examiner votre blessure.

— J'aime mieux attendre le médecin, dit froidement l'étranger.

Richard le regarda avec étonnement, et prit ce refus pour un acte d'hostilité; il remit ses mains dans ses poches en ramenant devant lui les pans de son habit, et murmura à l'oreille du ministre Grant :

— Faites attention à mes paroles; on va faire courir le bruit dans la colonie que nous nous serions cassé le cou sans l'intervention de ce jeune homme, comme si je ne savais pas conduire : mais vous auriez fait tourner les chevaux vous-même, monsieur, rien n'était plus facile. J'espère, d'ailleurs, que vous n'avez pas été blessé par la chute que ce maladroit a provoquée.

La réponse fut interrompue par l'arrivée du docteur.

CHAPITRE VI.

Le docteur Elnathan Todd, car tel était le nom du médecin, jouissait dans la colonie d'une réputation aussi colossale que sa taille. Il avait près de six pieds sans ses souliers; ses mains, ses genoux, ses pieds, étaient en harmonie avec cette formidable stature; mais le reste de son corps semblait appartenir à un homme de dimension beaucoup moindre. On pouvait qualifier ses épaules de carrées, car elles étaient toutes deux sur une même ligne horizontale; mais elles



Voyez la blessure que je lui ai faite au cou, dit Marmaduke; après celle-ci, l'autre me paraît être un acte de surérogation.

étaient si étroites, que les longs bras qu'elles soutenaient paraissaient lui sortir du dos. Son cou d'échassier était surmonté d'une petite tête ronde, présentant au sommet une touffe de cheveux bruns hérissés, et à l'extrémité inférieure une figure courte ratatinée, à laquelle il fallait des efforts inouïs pour conserver un air grave.

Fils d'un fermier de Massachusets, M. Todd avait été exempt des labeurs rustiques, grâce à sa croissance extraordinaire, qui l'avait laissé pâle, nonchalant et sans forces. Sa tendre mère avait déclaré que c'était un enfant maladif, incapable de travailler aux champs, mais propre à faire son chemin au barreau, dans l'enseignement, dans l'état ecclésiastique, ou dans toute autre profession libérale. L'embarras était de savoir laquelle il embrasserait; mais l'enfant, n'ayant pas d'occupation, rôdait sans cesse dans le jardin pour manger des pommes vertes et cueillir de l'oseille. La mère, qui avait déjà découvert les talents cachés du jeune homme, décida qu'Elnathan était taillé pour faire un docteur, puisqu'il fourrageait toujours les herbes, et qu'il dévastait les plates-bandes.

Une circonstance confirma cet horoscope. Elnathan ayant aperçu un jour des pilules destinées à son père, et dûment recouvertes de sucre, les avala comme rien, tandis que le malade n'avait pu les prendre sans faire d'horribles grimaces.

On envoya donc Elnathan Todd à l'école, à l'âge de quinze ans. Comme il avait l'esprit subtil, et quelques éléments d'instruction primaire, il passa bientôt pour un prodige aux yeux de son maître.

— Ce sera un grand docteur, disait celui-ci, car il conseille souvent à ses camarades de ne pas trop manger; et quand ces petits ignorants n'en tiennent pas compte, il pousse le dévouement jusqu'à consommer lui-même leurs provisions, pour les empêcher d'être malades.

De l'école, Elnathan passa chez un médecin de village, où il s'employa à panser le cheval, à piler des drogues et à lire quelques livres spéciaux. Au bout d'un an, il entra dans le monde avec une redingote longue, un habit de drap grossier et des bottes à revers de peau de veau, faute de maroquin rouge. Quelque temps après, on vit de vieilles matrones se diriger précipitamment vers la maison d'une femme en mal d'enfant, pendant que d'autres couraient çà et là avec tous les signes d'une vive inquiétude. Deux ou trois enfants enfourchèrent des chevaux à poil nu, et se mirent en quête d'un médecin. Il était absent, mais Elnathan se présenta à sa place, et eut le bonheur de mettre avec succès en pratique le traité des accouchements. A partir de cette époque, sa mère le qualifia de docteur. Il alla à Boston acheter une boîte de médicaments, se maria, et finit par s'établir à Templeton.

Ceux qui gagnent leurs grades dans les écoles de médecine européennes trouveront sans doute singulière la manière dont se fabriquait en Amérique un disciple d'Esculape; mais sa science était au niveau de celle du jurisconsulte et du magistrat.

D'ailleurs, le temps et la pratique développèrent les talents du médecin. Il acquit une certaine connaissance des fièvres aiguës, intermittentes, tierces, quartes, etc., et se distingua dans la cure des maladies cutanées, si communes parmi les colons; et les femmes des établissements auraient mieux aimé devenir mères sans leurs maris que d'accoucher sans l'intervention d'Elnathan Todd.

En chirurgie, le docteur était moins habile; mais il avait déjà appliqué des onguents sur les brûlures, arraché quelques dents, et recousu les blessures d'un grand nombre de bûcherons, quand un malheureux défricheur eut la jambe cassée par la chute d'un arbre qu'il abattait : ce fut en cette circonstance que le courage moral dont M. Todd ne manquait pas fut soumis à la plus rude épreuve. Il avait vu pratiquer quelques opérations sans en avoir tenté lui-même, et il se mit à l'œuvre, avec une sorte d'aveugle désespoir, mais avec tous les caractères extérieurs d'un maître de l'art. Richard Jones tint la jambe du patient pendant que le docteur pratiquait l'opération, qui fut faite avec succès, et qui lui valut une immense réputation.

Lorsqu'il entra dans la maison du juge, elle était si brillamment illuminée, si imposante auprès des pauvres enfants où il était appelé; elle contenait tant de personnes bien prises, qu'il fut d'abord déconcerté. Ayant appris par le messager qu'il s'agissait d'une plaie d'arme à feu, il avait l'imagination remplie d'artères coupées, de poumons traversés, d'organes essentiels attaqués : il jeta un coup d'œil inquiet sur la compagnie; mais avant qu'il eût le temps de faire des observations, Marmaduke s'approcha de lui.

— Sois le bienvenu, mon bon monsieur, dit-il. Voici un jeune homme que j'ai eu le malheur de blesser ce soir, en tirant sur un daim, et qui a besoin de ton secours.

— Il faut bien remarquer que c'est en tirant sur un daim! reprit Richard; on ne saurait tromper un docteur aussi impunément que le premier venu.

— Je ne veux rien dissimuler, répondit le juge; quoiqu'il ne soit nullement démontré que je n'ai pas aidé à tuer l'animal. En tout cas, ce jeune homme a été blessé de ma main; c'est ton art qui doit le guérir, et c'est ma bourse qui t'en récompensera amplement.

Pendant ce dialogue, le jeune chasseur avait ôté son pardessus; il allait se débarrassser de son habit de gros drap, lorsqu'il s'arrêta en jetant les yeux sur Elisabeth, qui le contemplait avec commisération.

— Peut-être, dit-il, la vue du sang alarmera cette dame; si nous nous retirions dans une autre chambre?

— Non pas, non pas, dit M. Todd, qui sentait revenir sa hardiesse en voyant que le patient était loin d'être un homme d'importance; nous autres savants, nous avons besoin d'y voir clair, et la forte lumière de ces chandelles sera favorable à l'opération.

A ces mots, Elnathan plaça sur son nez camard d'énormes lunettes, qui y tenaient par la force de l'habitude. Elles n'étaient d'ailleurs ni utiles, ni contraires à ses facultés visuelles, car ses petits yeux gris étincelaient par-dessus comme deux étoiles qui se dégagent de la jalouse enveloppe d'un nuage. Miss Pettibone dit alors à Benjamin :

— Le docteur Todd a certainement bonne mine! comme les lunettes lui vont bien! je déclare qu'elles contribuent grandement à la beauté d'un visage, et j'ai grande envie d'en essayer moi-même.

Cependant miss Temple, sortant de sa rêverie, s'était retirée, et laissait le champ libre au médecin. Toute la société se groupa autour du malade, à l'exception du major Hartmann, qui alluma une pipe d'au moins trois pieds de long, et remplit la salle de tourbillons de fumée. Tantôt il levait les yeux au plafond comme s'il eût médité sur l'incertitude de la vie humaine, tantôt il regardait le blessé avec une expression de vague intérêt.

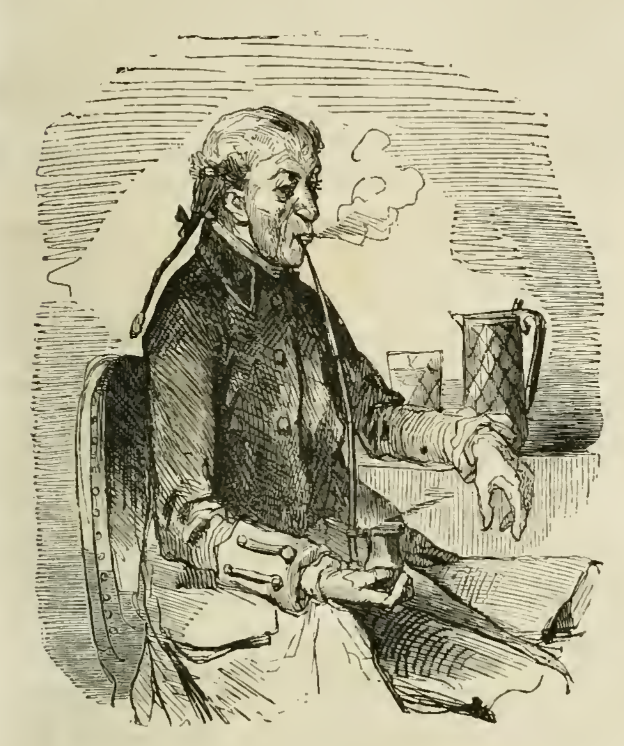
Elnathan, qui voyait pour la première fois une plaie d'arme à feu, commença ses préparatifs avec soin et solennité. Il déchira lentement une vieille chemise que lui apporta Benjamin, en fit plusieurs bandages réguliers, et en choisit un morceau qu'il présenta à M. Jones.

— Vous qui avez une idée de la chirurgie, dit-il, voulez-vous avoir la complaisance de faire de la charpie? Il faut qu'elle soit fine et

douce, vous le savez, et qu'il n'y entre pas un atome de coton; ce qui pourrait envenimer la plaie.

Richard se mit à effiler le linge, après avoir fait à son cousin un signe de tête, qui voulait dire : — Vous voyez que je suis indispensable.

Après cela, le docteur ouvrit plusieurs trousses et boîtes qu'il avait apportées; il en tira des fioles remplies de liquides des plus brillantes couleurs, avec une grande quantité de scies, de bistouris, de scalpels et autres instruments. Cet arsenal pharmaceutique et chirurgical fut étalé en ordre sur une table, et tous les instruments furent essuyés tour à tour avec un mouchoir de soie rouge. Puis M. Todd, se redressant de toute sa hauteur, et plaçant une main sur sa hanche comme pour se soutenir, chercha à juger de l'effet qu'il produisait.



Le major Hartmann.

— Sur ma parole, docteur, dit le major Hartmann, vous avez de bien magnifiques outils; et si vos drogues ne sont pas bonnes à prendre, elles sont du moins belles à voir!

— Il faut toujours essayer, dit gravement M. Todd, de rendre les remèdes agréables aux yeux; ce n'est pas une des moindres portées de notre art que de faire accepter aux malades des drogues salutaires, mais qui répugnent au goût.

— Sans doute, sans doute, dit le juge avec un peu d'impatience : mais voici un jeune homme qui n'a pas besoin d'être trompé sur la nature de vos médicaments; je vois à ses yeux qu'il n'appréhende que vos délais.

L'étranger avait découvert son épaule, et l'on apercevait la légère perforation produite par la chevrotine. L'intensité du froid avait arrêté le sang, et le docteur Todd, en jetant un coup d'œil furtif sur la plaie, vit avec une joie intime qu'elle n'était pas aussi grave qu'il l'avait pensé. Il prit donc sur la table une longue aiguille, terminée par un bouton, et se préparait à l'introduire dans la plaie, quand l'étranger le repoussa résolument et d'un air de dédain.

— Je crois, monsieur, dit-il, que l'emploi de votre sonde n'est pas nécessaire. La balle a traversé l'os, et passé de l'autre côté de l'os : elle est restée sous la peau, d'où vous pouvez l'extraire aisément.

— Monsieur a raison, dit le docteur Todd en déposant sa sonde, qu'il eut l'air d'avoir prise uniquement pour se conformer aux règles. M. Jones, veuillez tenir le bras du patient, pendant que je ferai une incision pour ôter la balle. Voyons votre charpie! elle est admirable en vérité!... Je n'en ai jamais vu de meilleure; mais y a-t-il quelqu'un dans la société qui veuille effiler le linge à votre place?

— J'en doute, dit Richard; les connaissances chirurgicales sont héréditaires dans ma famille; je les tiens de mon père et de mon grand-père. Personne n'est capable de faire de la charpie comme moi; mais Benjamin, qui a servi dans la marine royale, doit être habitué à la vue du sang, et peut nous tenir le bassin.

— Sans doute, répondit l'ex-intendant, j'ai vu les docteurs s'exercer sur toutes sortes de projectiles, balles, boulets ronds, boulets ramés, éclats de mitraille. J'étais dans un canot, le long du vaisseau le *Foudroyant*, quand on enleva un boulet de douze livres de la cuisse du capitaine, compatriote de M. Le Quoi.

— Un boulet de douze livres! s'écria M. Grant en interrompant la lecture d'un sermon qu'il étudiait.

— Positivement, reprit Benjamin la Pompe avec une imperturbable assurance; je puis même affirmer qu'il y a des docteurs capables d'extraire du corps d'un homme des boulets de vingt-quatre. Demandez plutôt à M. Jones.

— Assurément, dit Richard, l'Encyclopédie fait mention d'opérations beaucoup plus incroyables.

Durant cet entretien, une incision avait été pratiquée dans l'épaule du jeune chasseur, et la balle était mise à nu. Elnathan prit une paire de forceps, et il était sur le point de les appliquer à la plaie, lorsqu'un mouvement subit du patient fit tomber tout naturellement la balle. La large main de l'opérateur la saisit au passage, et les assistants, qui voyaient remuer l'autre main armée des pinces, purent croire qu'elles avaient servi à l'extirpation.

— Supérieurement réussi! s'écria Richard Jones sans leur laisser le temps d'examiner la question. J'en appelle à Benjamin la Pompe.

— On n'aurait pas mieux fait sur un vaisseau de premier rang. Le docteur n'a qu'à fourrer un tampon dans le trou, et le jeune homme pourra tenir la mer par tous les temps.

— Je vous remercie, monsieur, dit l'étranger au médecin avec une certaine arrogance; mais il est inutile de vous occuper de moi davantage. Voici un homme qui vous en épargnera la peine, et qui sera mon garde-malade.

Toute la compagnie tourna la tête avec surprise, et, à l'une des portes de la salle, on aperçut l'Indien John.

CHAPITRE VII.

Avant que les Européens eussent dépossédé les indigènes, le territoire des États-Unis appartenait à deux grandes nations indiennes, subdivisées en tribus innombrables. Les Anglo-Américains donnaient à la première de ces nations le nom d'Iroquois ou Mingos; le peuple rival la désignait par celui de Mingwés ou Maquas. Elle comprenait les tribus des Mohawks, des Onéidas, des Onondagas, des Cayugas et des Senecas, qui formaient une confédération à laquelle s'annexèrent plus tard les Tuscaroras. Ce fut ce qu'on nomma pompeusement les Six-Nations.



Benjamin-la-Pompe, majordome de Marmaduke-Temple.

L'autre grand peuple de ces contrées était celui des Lennis-Lénapes, appelés par les Anglais Delawares, parce que leur grand feu du conseil s'allumait sur les bords de la rivière de ce nom. Leurs principales tribus, outre celle qui portait la qualification générique, étaient les Nanticokes ou Nentigos, et les Mohicanni, Mohicans ou Mohegans. Ceux-ci, établis entre l'Hudson et l'Océan, disparurent les premiers du pays qu'ils occupaient, et quelques familles éparses cherchèrent un asile auprès de la tribu-mère.

Les Delawares étaient alors sous la dépendance presque absolue des Iroquois, qui, pour les dompter, avaient eu recours à l'artifice, après avoir employé inutilement la force. Les premiers avaient souffert qu'on leur donnât le nom de femmes, et abandonné par un traité leur défense aux hommes des Six-Nations. Mais la présence des belliqueux Mohicans réveilla l'ardeur martiale de leurs compatriotes, et, à l'époque des guerres de la révolution américaine, les Lennis-Lénapes, recouvrant leurs libertés, entreprirent plusieurs expéditions contre leurs anciens adversaires.

Il avait existé parmi les Mohicans une famille particulièrement illustre par les qualités qui constituaient les héros indiens; mais la guerre, le temps, le besoin, les maladies l'avaient graduellement décimée, et l'unique représentant de cette vieille race était le vieillard qui venait d'entrer chez Marmaduke-Temple. Cet Indien, associé des blancs depuis longues années, et leur ayant rendu d'importants services, avait fini par embrasser la religion chrétienne, et avait reçu à son baptême le prénom de John. Ses parents les plus éloignés avaient péri pendant la révolution, et lorsque les derniers restes des Six-Nations avaient éteint leurs feux sur les bords de la Delaware, il était resté seul, déterminé à laisser ses ossements dans le pays où ses pères avaient autrefois commandé.

C'était seulement depuis quelques mois qu'il avait paru dans les montagnes voisines de Templeton. Il avait surtout été bien accueilli chez le vieux chasseur, et, comme les habitudes de Bas-de-Cuir se rapprochaient de celles des sauvages, leur liaison n'avait excité aucun étonnement. Ils habitaient la même cabane, vivaient ensemble, et avaient presque les mêmes occupations.

Nous avons déjà mentionné le nom de baptême de cet ancien chef dans les entretiens qu'il avait en langue delaware avec Nathaniel. On l'entendait toujours appeler Chingachgook, ce qui signifie le gros serpent. Il avait mérité ce surnom dans sa jeunesse par son adresse supérieure et sa prudence à la guerre; mais, lorsqu'il fut seul de sa famille et de sa tribu, les Delawares, qui campaient encore en petit nombre à la source de leur rivière, lui donnèrent la triste qualification de Mohican. Elle rappelait à cet habitant des forêts le souvenir d'une nation détruite, et elle excitait sans doute en son cœur de profondes émotions, car il évitait de s'en servir, excepté dans les occasions les plus solennelles. Néanmoins les colons, suivant les coutumes chrétiennes, avaient uni son nom de baptême à sa désignation nationale, et l'appelaient généralement John Mohican.

Par suite de sa longue association avec les hommes blancs, les habitudes de John Mohican étaient un mélange de sauvagerie et de civilisation. Comme tous les Indiens qui subissaient l'influence des Anglo-Américains, il avait contracté de nouveaux besoins, et les modes européennes se confondaient dans son costume avec celles des indigènes. Malgré la vivacité du froid, il avait la tête découverte, mais d'épais et longs cheveux noirs descendaient jusque sur ses épaules; et ceux qui connaissaient sa condition présente et passée pouvaient s'imaginer qu'il laissait croître sa chevelure pour cacher les traces de la douleur que lui causait la perte de sa gloire. Cependant son front, lorsqu'il n'était pas voilé, semblait large, élevé et plein de noblesse; il avait le nez aquilin et les narines larges; sa bouche était grande, mais ses lèvres étaient minces et expressives; lorsqu'elle s'ouvrait, elle découvrait une rangée de dents courtes, fortes et régulières. Il avait, comme tous les autres Indiens, les pommettes saillantes et carrées, et, quoique ses yeux fussent petits, leurs orbites noirs étincelaient comme deux étoiles lorsqu'il examina la société réunie dans le salon.

Aussitôt que le Mohican se fut aperçu qu'il était remarqué par le groupe qui entourait le jeune étranger, il laissa tomber sur ses guêtres de peau de daim la couverture dont il était enveloppé, et qui était serrée sur sa taille par une ceinture d'écorce.

La manière digne et imposante dont l'Indien s'avança au milieu du salon surprit tous les spectateurs. Son corps était entièrement nu jusqu'à la ceinture; seulement un médaillon d'argent représentant Washington était suspendu à son cou par une lanière de peau de daim et reposait sur son sein, couvert de nombreuses cicatrices. C'était son seul ornement, quoiqu'on remarquât à ses oreilles d'énormes trous qui en avaient allongé le cartilage, et qui avaient dû jadis recevoir des anneaux. Il tenait à la main un petit panier de baguettes de frêne tressées, coloriées de noir et de rouge. Il s'avança sans parler vers le jeune chasseur, dont il examina l'épaule avec attention, et se tourna ensuite du côté du juge avec une expression de mécontentement dont celui-ci fut interdit.

— Tu es le bienvenu, John, lui dit-il; ce jeune homme a une haute opinion de tes talents, puisqu'il aime mieux se faire panser par toi que par notre ami le docteur Todd.

Mohican répondit en assez bon anglais, d'un ton bas, monotone et guttural :

— Les enfants de Guillaume Penn n'aiment pas la vue du sang, et cependant le jeune aigle a été frappé par la main qui n'aurait pas dû lui faire de mal.

— Mohican! s'écria le juge, crois-tu que ma main ait pu verser volontairement le sang humain? Fi donc, vieux John! la religion devrait te donner de meilleures pensées.

— Le mauvais esprit s'empare quelquefois du meilleur cœur, répliqua Mohican, et mon frère a dit la vérité : il n'a jamais ôté la vie à personne, pas même quand les enfants de notre grand-père d'Angleterre rougissaient les eaux du sang de son peuple.

— Sans doute, John, dit le ministre Grant, il faut vous rappeler le divin commandement de notre Sauveur : Ne jugez pas, de peur d'être jugé. Quel motif M. Temple pouvait-il avoir pour maltraiter ce jeune homme qui lui est inconnu, et duquel il n'attend ni bien ni mal?

John écouta respectueusement l'ecclésiastique, et étendit le bras en disant avec énergie :

— Je crois que mon frère est innocent. Et il tendit la main à Marmaduke.

Après cet acte de pacification, Mohican se mit en devoir d'appliquer un appareil sur la blessure. Le docteur ne témoigna aucun mécontentement de cet attentat à ses privilèges; il parut se plier volontiers au caprice du malade, et murmura à l'oreille de M. Le Quoi.

— Il est heureux que nous ayons extrait la balle avant l'arrivée de cet Indien; maintenant le plus difficile est fait, et la première femme venue pourrait achever mon ouvrage. Il paraît que ce jeune homme demeure avec John et Nathaniel Bumppo, et je ne m'étonne pas qu'il ait de la prédilection pour le vieux Mohican.

Cependant Richard Jones, qui avait au fond beaucoup de respect pour les connaissances médicales de l'Indien, ne voulut pas perdre l'occasion de se faire valoir.

— Salut, Mohican! dit-il. Je suis enchanté de vous voir. Les médecins de profession, comme le docteur Todd, sont bons pour tailler les chairs; mais les indigènes ont un talent particulier pour guérir les blessures. Vous rappelez-vous le jour où nous avons remis le petit doigt de Nathaniel, qu'il s'était cassé en tombant du haut d'un rocher, où il était allé ramasser une perdrix? Je n'ai jamais pu savoir lequel de nous deux avait tué cet oiseau : il avait tiré le premier; mais la perdrix était sur le point de reprendre son vol lorsque je lâchai mon coup. Nathaniel, qui n'avait qu'une balle dans sa carabine, prétendit que c'était elle qui avait atteint l'oiseau; mais mon fusil n'écarte pas, et il m'arrive quelquefois de tirer à petits plombs sur une planche avec tant de précision, que la charge ne fait qu'un seul trou. Faut-il vous aider, John? Vous savez que je m'entends à ces sortes de choses.

Après avoir entendu patiemment la dissertation de Richard, Mohican lui donna à tenir le panier qui contenait les spécifiques. M. Jones parut enchanté de cet emploi, et longtemps après, en racontant cette aventure, il avait coutume de dire : Le docteur Todd et moi, nous avons extrait la balle; et c'est moi et l'Indien John qui avons pansé la plaie.

L'Indien eut bientôt posé son appareil; il ne consistait qu'en écorce pilée, humectée du suc de quelque simple des bois.

Parmi les naturels des forêts, il y avait toujours deux espèces de médecins : les uns n'avaient recours qu'à l'invocation d'une puissance surnaturelle, et s'attiraient un respect, une vénération qu'ils étaient loin de mériter; les autres avaient étudié les propriétés de certaines plantes, et possédaient des connaissances réellement utiles.

Pendant que John et Richard plaçaient les bandages sur l'épaule du blessé, Elnathan guignait de l'œil le contenu du panier de frêne; il y remarqua plusieurs morceaux de bois et d'écorce dont il prit tranquillement possession avec l'intention bien évidente de n'en rien dire à personne; mais, remarquant que Marmaduke l'avait épié, il lui dit :

— On ne peut nier, monsieur le juge, que les sauvages n'aient des secrets merveilleux qui leur sont transmis par tradition; j'emporte les écorces pour les analyser; je ne crois pas qu'elles soient très-efficaces dans le cas actuel, mais elles peuvent être bonnes contre le mal de dents ou les rhumatismes : on ne doit jamais rougir d'apprendre quelque chose, fût-ce même d'un Indien.

Le docteur Todd dut s'estimer heureux d'avoir des principes aussi libéraux, car ce fut en glanant au hasard quelques recettes qu'il parvint à se mettre à la hauteur des devoirs de sa profession; toutefois, le procédé auquel il soumit les écorces dont il s'était emparé n'avait rien de commun avec les règles ordinaires de la chimie; il réunit ensemble, au lieu de les séparer, les parties constitutives du remède indien, et parvint à reconnaître ainsi l'arbre d'où John l'avait tiré. Une dizaine d'années plus tard, il l'appliqua avec succès pour guérir un officier blessé dans une affaire d'honneur; et lorsque la guerre éclata de nouveau entre l'Angleterre et les États-Unis, le docteur, paré des dépouilles du Mohican, fut nommé chirurgien-major d'une brigade de la milice.

Le pansement achevé, le jeune étranger remit son habit et se leva en disant à Marmaduke :

— Il est inutile d'abuser plus longtemps de votre temps et de votre complaisance; il ne nous reste plus à régler que nos droits respectifs sur le daim.

— Je reconnais qu'il est à toi, répondit le juge, et je te l'abandonne bien volontiers; mais reviens nous voir demain matin, et nous arrangerons tout cela. Elisabeth, ajouta-t-il en voyant rentrer sa fille, fais préparer à souper à ce jeune homme, et qu'Agamemnon prépare un traîneau pour le reconduire chez son ami.

— Mais, monsieur, répondit l'étranger, je ne puis sortir d'ici sans avoir un morceau de ce daim; je vous ai déjà dit que j'en avais besoin.

— Oh! nous nous entendrons facilement! s'écria Richard John;

le juge vous payera demain matin le daim tout entier, et cependant nous vous le laisserons en ne nous réservant que le train de derrière. Je crois que vous devez vous considérer comme un individu très-heureux : vous avez reçu un coup de fusil qui ne vous a pas fait grand mal, vous avez été pansé aussi bien qu'à l'hopital de Philadelphie, vous vendez votre daim à un prix exorbitant, et cependant vous l'emportez presque intégralement.

— Je vous remercie, monsieur, de votre libéralité; mais la partie de l'animal que vous vous réservez est précisément celle que je désire, il faut que je l'aie.

— Il faut... répéta Richard; le mot est plus dur à digérer que les cornes de la bête.

— Oui, il le faut, répéta l'étranger; et, élevant fièrement la tête, il promena les yeux autour de lui, prêt à confondre l'audace des contradicteurs; mais il aperçut Elisabeth qui le contemplait avec étonnement, et ajouta d'un ton plus doux : Je crois qu'un homme est maître absolu du gibier que sa main a abattu, et que la loi le protège dans la jouissance de son bien.

— La loi le protège, dit le juge Temple d'un air de mortification mêlé de surprise; Benjamin, fais placer le daim tout entier dans le traîneau, et conduis monsieur à la cabane de Bas-de-Cuir. Mais, jeune homme, tu as un nom, et il faut que je te revoie pour t'indemniser du tort que je t'ai fait.

— Je m'appelle Edwards, répliqua le chasseur, Olivier Edwards; il est facile de me voir, puisque je demeure près d'ici, et que je ne crains pas de me montrer, n'ayant jamais lésé personne.

— C'est nous qui vous avons lésé, monsieur, dit Elisabeth, et la certitude que vous refusez nos offres de service causerait un vif chagrin à mon père; il serait charmé de vous revoir demain.

Le jeune chasseur regarda l'aimable fille avec une attention qui la fit rougir jusqu'aux tempes; puis il baissa les yeux et reprit : — En ce cas, je reviendrai demain, et je verrai le juge Temple, dont j'accepte le traîneau en signe de réconciliation.

— De réconciliation ! répéta Marmaduke; je n'ai jamais eu l'intention de vous nuire, et il n'y a par conséquent aucun motif de querelle entre nous.

— Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés, dit le ministre Grant; telles sont les propres paroles du divin Maître, et elles doivent être la règle de notre conduite.

L'étranger rêva un moment, jeta sur l'assemblée un regard presque farouche, salua profondément l'ecclésiastique, et sortit de l'appartement d'un air qui ne donna à personne l'idée de le retenir.

— Il est étrange qu'à cet âge on soit aussi rancunier, dit le juge quand la porte fut refermée; mais ses douleurs sont récentes, et je suppose que, de sang-froid, il a de meilleurs sentiments; il sera plus traitable demain matin.

Elisabeth, à laquelle ce discours était adressé, ne répondit pas, et fit lentement quelques pas dans la salle, les yeux fixés sur les rosaces du tapis. Mais Richard, faisant claquer le fouet qu'il tenait à la main, s'écria :

— Eh bien ! mon cousin, vous êtes le maître de vos actions, mais j'aurais plutôt entamé un procès que de céder à cet individu le train de derrière. Ne possédez-vous pas les bois, les montagnes et les vallons? Quel droit ce garçon et Bas-de-Cuir ont-ils de chasser sans permission sur vos terres? On doit quelque égard à Mohican, vu sa qualité d'indigène et le peu d'usage qu'il peut faire de sa carabine; mais pour les autres, pas de quartier. J'ai vu un fermier de Pensylvanie expulser de ses champs un chasseur, sans plus de cérémonie que j'en mets à fourrer une bûche dans le poêle. Si un petit tenancier peut se permettre de pareils actes d'autorité, quels priviléges n'avez-vous pas, vous, propriétaire de soixante mille acres, de cent mille acres même, y compris vos dernières acquisitions ! Comment vous arrangez-vous en France, monsieur Le Quoi? Laissez-vous tous les vagabonds courir sur vos terres et détruire votre gibier?

— Non, que diable ! répondit le Français; nous n'accordons en France de liberté complète qu'aux dames.

— Oui, oui, en vertu de la loi salique, dit Richard, qui crut prouver par là de l'érudition. Je l'ai lu dans l'histoire de France, que je connais à fond, aussi bien que celle d'Angleterre, de Grèce et de Rome; mais si j'étais à la place de Marmaduke, j'afficherais dès demain un avis pour défendre à toutes manières de gens de chasser dans mes propriétés.

— Richard, dit froidement le major Hartmann en secouant les cendres de sa pipe dans le crachoir, j'ai habité pendant soixante-cinq ans les bords de la Mohawk, et je puis vous affirmer qu'il vaut mieux avoir affaire au diable qu'aux chasseurs. Leur loi, comme leur gagne-pain, c'est leur fusil.

— Mais Marmaduke n'est-il pas juge ! s'écria Richard avec indignation; à quoi sert donc d'être magistrat ou d'avoir des magistrats, puisqu'on ne peut pas faire exécuter les lois? Quand cet homme reviendra demain, j'ai envie de le poursuivre moi-même en justice, pour s'être mêlé de conduire mes chevaux. Je n'ai pas peur de sa carabine, je sais tirer aussi; j'ai plus d'une fois percé un dollar à cent pas.

— Tu as manqué plus de dollars que tu n'en as attrapé, dit le juge d'un ton enjoué; mais la physionomie de Remarquable m'annonce que le souper est prêt. Monsieur Le Quoi, la main à miss Temple, s'il vous plaît.

— Ah, ma chère demoiselle, comme je suis enchanté ! il ne manquait plus que des dames pour faire un paradis de Templeton.

Tout le monde se rendit dans la salle à manger, à l'exception de M. Grant, de Mohican et de Benjamin la Pompe, qui resta pour attendre le ministre et pour faire sortir l'Indien.

— John, dit l'ecclésiastique, c'est demain la fête de la Nativité de notre Seigneur, et l'Eglise appelle tous ses enfants à unir leurs prières. Comme vous avez pris la croix, et comme vous avez abjuré vos erreurs, j'espère que je vous verrai devant l'autel avec un esprit humble et un cœur contrit.

— John y sera, dit l'Indien, quoiqu'il ne comprît pas tous les termes dont se servait M. Grant.

— C'est bien, ajouta celui-ci en posant doucement la main sur l'épaule bronzée du vieux chef; mais ce n'est pas assez d'y être en corps, il faut s'y trouver en esprit. Le Rédempteur est mort pour les Indiens comme pour les hommes blancs : la couleur et la naissance ne sont rien aux yeux de Dieu. Tous les hommes ont les mêmes droits et les mêmes devoirs; tous sont tenus de fortifier leur for chancelant par l'observation rigoureuse des saintes fêtes; mais il faut apporter à l'église les dispositions d'un cœur contrit.

L'Indien recula, se dressa de toute sa hauteur, leva le bras droit et indiqua le ciel; puis, se frappant la poitrine de l'autre main, il dit avec énergie :

— L'œil du Grand-Esprit peut voir du haut des nues; le sein du Mohican est découvert.

— Bien, mon ami; j'espère que vous puiserez des consolations dans l'accomplissement de vos devoirs. Le Grand-Esprit ne dédaigne aucun de ses enfants, et l'homme qui erre dans les bois est aussi bien l'objet de sa sollicitude que celui qui habite un palais. Je vous souhaite le bonsoir, John, et j'appelle sur vous la bénédiction du Sauveur.

L'Indien s'inclina, et ils se séparèrent. Benjamin la Pompe, en ouvrant la porte à Mohican, lui dit en manière d'encouragement :

— Le prêtre a parfaitement raison : si l'on tenait compte de la couleur, on pourrait refuser d'inscrire sur le rôle d'équipage un chrétien comme moi, noirci par mes croisières dans les chaudes latitudes. Voilà du reste un vent du nord-ouest qui suffirait pour blanchir la peau du plus déterminé moricaud. Lâchez donc tous les ris de votre couverture, mon homme, ou vous allez être infailliblement gelé en passant au vent de la nuit.

CHAPITRE VIII.

Nous avons fait connaître à nos lecteurs une très-grande variété de caractères et de personnages de différents pays; nous allons maintenant expliquer brièvement par suite de quelle circonstance ils se trouvaient réunis.

A l'époque de notre récit, l'Europe était agitée par la terrible commotion qui en changea les institutions politiques. Louis XVI venait d'être décapité; la terreur était à l'ordre du jour, et des milliers de Français cherchaient un asile sur la terre étrangère. M. Le Quoi était du nombre de ces émigrés; il avait été recommandé au juge Temple par une riche maison de commerce de New-York avec laquelle Marmaduke était en bonnes relations. Dès la première entrevue, notre juge s'était aperçu que le Français était un homme bien élevé, qui avait tenu un certain rang dans son pays, mais il l'avait soupçonné d'abord d'être un de ces planteurs chassés de Saint-Domingue ou des Antilles, et qui vivaient aux Etats-Unis dans un dénûment absolu. Tel n'était pas cependant le sort de M. Le Quoi. Il n'avait pas grand'chose à la vérité, mais ce qu'il possédait était suffisant pour acheter une pacotille.

Les connaissances de Marmaduke étaient également pratiques; et les moindres particularités de la vie des colons lui étaient familières. Sous sa direction éclairée, M. Le Quoi ouvrit un magasin à Templeton; il y réunit des draps, de l'épicerie, beaucoup de poudre et de tabac, une grande quantité de quincaillerie, et surtout des eustaches, des bouilloires et marmites et une collection formidable de poteries, et enfin toutes sortes d'objets d'utilité première sans compter les miroirs et les trompes de chasse. Après avoir fait cet assortiment, M. Le Quoi s'installa au comptoir, et, avec une merveilleuse flexibilité, il se plia à son nouveau rôle. Il s'y montra aussi gracieux que dans une meilleure position. L'affabilité de ses manières lui concilia tous les cœurs, et quand il se mit à vendre des calicots, les femmes découvrirent qu'il avait du goût et que ses étoffes faisaient plus d'effet que celles de ses confrères : d'ailleurs, disaient-elles, il était impossible de marchander avec un homme qui s'exprimait en termes aussi élégants. Aussi les affaires de M. Le Quoi prospérèrent, et ce fut bientôt l'un des gros bonnets de la patente.

Ce terme de patente servait à désigner les concessions de terrain faites primitivement par lettres patentes du roi d'Angleterre. On y joignait d'ordinaire le nom du propriétaire, et l'on disait, par exemple, la patente de Temple ou d'Effingham. Les biens qu'avait achetés Marmaduke étaient ceux dont le vieux major Effingham avait originaire-

ment obtenu la concession et qui avaient été confisqués à l'époque des guerres de l'Indépendance.

Le major Hartmann descendait de l'un des nombreux émigrants qui, sous le règne de la reine Anne, avaient quitté les bords du Rhin pour ceux du Mohawk. Ces Allemands, autrement dits Hauts-Hollandais, étaient, comme les Bas-Hollandais, industrieux, honnêtes et économes, mais ils possédaient toute la gravité de ces derniers sans en avoir le tempérament flegmatique.

Frédéric Hartmann résumait en lui les vices et les vertus de ses compatriotes ; il était passionné quoique peu expansif, opiniâtre, légèrement soupçonneux envers les étrangers, d'un courage inébranlable, d'une probité inflexible et invariable dans ses affections. Il ne changeait guère que pour passer du grave au plaisant; il avait des lunes; on le voyait sérieux pendant un mois et jovial le mois suivant. Il s'était lié facilement avec Marmaduke-Temple, le seul homme qui eût jamais obtenu sa confiance sans savoir parler allemand. Quatre fois par an, à des époques régulières, il quittait son habitation des rives du Mohawk et faisait trente milles à travers les montagnes pour venir demander l'hospitalité à Templeton. Il y passait ordinairement une semaine, employée presque tout entière à discuter avec Richard Jones; mais tout le monde l'aimait à cause de sa franchise, de sa loyauté et de ses excès de gaieté passagère. Il était venu faire sa visite de Noël, et il n'y avait qu'une heure qu'il était arrivé lorsque Richard l'avait fait monter en traîneau pour aller au-devant du seigneur et de sa fille.

Avant d'expliquer le caractère et la position de M. Grant, il est nécessaire de jeter un coup d'œil rétrospectif sur les annales de la colonie.

Il y a dans la nature humaine une tendance à pourvoir d'abord aux besoins de ce monde avant de s'occuper de l'autre. Pendant les premières années de défrichement, les habitants de Templeton ne songèrent guère à la religion. Mais, lorsque l'avenir matériel fut assuré, ils se rappelèrent l'éducation morale qu'ils avaient reçue, et voulurent la transmettre à leurs enfants. Richard Jones proposa le premier d'établir une institution, et le juge Temple consentit à faire les frais d'un édifice pour loger la future académie. La première pierre en fut posée solennellement au milieu du concours de toute la population. Pour rendre la cérémonie plus imposante, Richard convoqua tous les francs-maçons du pays, qu'il présida en qualité de maître, et qui parurent en grande pompe avec leurs tabliers, leurs bannières et leurs emblèmes mystérieux. L'édifice de bois fut promptement achevé grâce aux talents d'Iram Doolitle, et on surmonta le tout d'une petite coupole qui, semblable à une tasse renversée, s'éleva sur quatre grands piliers de sapin enrichis de nombreuses moulures. Peu de temps après un licencié fut tiré d'un collége de l'Est et chargé d'instruire la jeunesse de Templeton. La salle du premier étage fut réservée pour les grandes cérémonies et les distributions de prix. On établit au rez-de-chaussée deux classes, une d'anglais et l'autre de latin. Cette dernière ne fut jamais très-fréquentée; cependant on entendait parfois réciter dans son enceinte : — Nominatif, *penna*, la plume ; génitif, *pennæ*, de la plume, à la grande satisfaction des passants. Un des élèves parvint même à expliquer Virgile, et, à la distribution des prix annuels, il massacra de mémoire la première églogue de Virgile, aux applaudissements d'un auditoire enthousiasmé.

Avec le temps, l'institution devint une simple école de campagne. La grande salle du premier étage servit aux audiences du tribunal, aux bals, aux conférences religieuses et à l'exercice du culte. Lorsqu'un prêtre nomade, méthodiste, anabaptiste, universaliste ou presbytérien s'arrêtait par hasard à Templeton, on l'invitait à officier, et il était récompensé de sa peine par une collecte faite dans un chapeau. Quand on manquait de ministres réguliers, les plus habiles du village murmuraient des prières, ou dissertaient entre eux sur quelque point de doctrine, et M. Richard Jones lisait un sermon de Laurent Sterne.

Par suite de cet état de choses, les colons étaient peu d'accord sur les vérités de la religion, et il y avait parmi eux presque autant de sectes que d'individus. Richard, qui appartenait à l'Église anglicane, essaya de faire adopter ses rites ; mais, avec son exagération habituelle, il donna au service une tournure tellement papale, que, dès le second dimanche, la plupart de ses auditeurs désertèrent, et qu'au troisième, il eut Benjamin la Pompe pour seul et unique assistant. Il n'y avait donc pas encore de culte régulier en 1793, lorsqu'un missionnaire anglican, M. Grant, fut envoyé dans le comté dont dépendait Templeton. Richard et Marmaduke l'accueillirent avec bienveillance et le prièrent de se fixer dans le village. On lui réserva une humble habitation pour sa famille et lui ; il s'installa sans bruit, et n'occupa d'abord en aucune façon l'attention publique ; mais elle fut vivement excitée lorsqu'on eut pris connaissance de l'avis suivant placardé par les soins de Richard :

« Le service religieux, suivant les formes de l'Église protestante épiscopale, sera célébré, la nuit de Noël, dans la grande salle de l'institution de Templeton, par le révérend Grant. »

Cette annonce causa une profonde émotion parmi les nombreuses sectes qui se partageaient le village. Les uns s'en moquèrent, d'autres en furent étonnés ; tous attendaient l'heure avec la plus grande impatience, que redoublèrent les mystérieux préparatifs de M. Richard. On le vit, dans la matinée du 24 décembre, parcourir les bois en compagnie de Benjamin la Pompe et tous deux en revinrent chargés de branches d'arbres toujours verts. Ils se dirigèrent avec leur fardeau vers l'école, et M. Jones, après avoir donné campos aux enfants ainsi qu'aux professeurs, s'était enfermé à double tour dans la maison.

Une lettre avait instruit Marmaduke-Temple du début de M. Grant, et il était convenu qu'il arriverait à temps pour y assister avec sa fille.

Après cette digression, nous reprendrons la suite de notre récit.

CHAPITRE IX.

La porte vers laquelle M. Le Quoi conduisit Elisabeth était sous l'urne qui était censée contenir les cendres de Didon. L'ameublement de la salle à manger consistait en une douzaine de chaises de bois, avec des housses de mousseline tirées de la même pièce de la robe de Remarquable; une énorme glace dans un cadre doré était suspendue au mur, et un feu de bois d'érable à sucre brûlait dans le foyer; ce fut la première chose qui attira l'attention du juge, qui s'écria d'un ton courroucé :

— Combien de fois ai-je défendu qu'on brulât de l'érable à sucre ! la vue de cette séve que la chaleur fait sortir me fait une peine incroyable; je dois donner l'exemple aux colons qui abattent de toutes parts les forêts, comme si elles n'avaient point de bornes : en continuant ainsi dans vingt ans nous manquerons de combustibles.

— De combustibles ! s'écria Richard d'un ton sarcastique autant vaudrait dire que les poissons manqueront d'eau dans le lac. Vous avez vraiment, mon cousin, de singulières idées.

— Qu'y a-t-il de singulier, répondit le juge, à condamner l'abus qu'on fait des trésors de la forêt? Je prétends qu'il importe d'économiser nos arbres, surtout quand ils sont aussi précieux que l'érable à sucre; et bien certainement, dès que la neige sera fondue, je ferai explorer les montagnes pour y chercher du charbon.

— Du charbon ! répéta Richard ; mais à quoi bon creuser la terre pour en découvrir un boisseau, lorsque vous trouvez sous vos pieds plus de racines d'arbres qu'il n'en faudrait pour vous chauffer pendant un an ? Ne vous mêlez donc pas des affaires du ménage, Marmaduke, laissez-m'en la direction absolue; c'est moi qui ai fait allumer du feu pour réchauffer ma jolie cousine Elisabeth.

— Ce motif vous servira d'excuse. A table, messieurs; Elisabeth, prenez le haut bout, Richard se mettra en face de vous, et vous épargnera la peine de découper.

— Sans doute, dit Richard; et je me flatte de m'y entendre. Monsieur Grant, ayez la complaisance de nous dire le Bénédicité : dépêchons-nous, car le souper refroidit. Bénissez-nous, Seigneur... Allons, asseyons-nous, asseyons-nous, ma cousine; vous offrirai-je une aile de ce dindon ?

Mais Elisabeth, au lieu de songer à manger, contemplait avec satisfaction la disposition de la table et le choix des aliments.

— Dame, mon enfant, lui dit son père, Remarquable s'est distinguée ; elle nous a servi un repas magnifique.

— Je suis charmée que vous en soyez content, dit miss Petitbonne, j'ai voulu me surpasser pour fêter l'arrivée d'Elisabeth.

— Ma fille est maintenant une femme, dit sèchement Marmaduke, et dès ce moment elle est à la tête de ma maison ; veuillez donc, à l'avenir, l'appeler miss Temple, s'il vous plait.

Comme le juge avait pris son air grave, la prudente femme de charge ne répondit rien, et toute la société se mit à table.

L'arrangement du repas était conforme au goût prédominant à cette époque et dans ce pays: la table était couverte d'une nappe damassée et de vaisselle en porcelaine de Chine ; les couteaux et les fourchettes étaient d'acier poli, avec des manches de l'ivoire le plus pur.

Au milieu de la table, étaient deux énormes surtouts d'argent, entourés de quatre plats, savoir : une fricassée d'écureuil gris, un quartier de venaison, un plat de poissons frits et un plat de poissons bouillis; aux deux bouts de la table apparaissaient deux dindes monstrueux, l'un rôti, l'autre cuit dans son jus ; entre ces pièces et les quatre entrées, on voyait d'un côté une échine de sanglier rôtie, et de l'autre un gigot de mouton à l'eau ; au milieu de tous ces plats étaient éparpillées toutes les espèces de légumes que pouvaient offrir le pays et la saison ; les quatre coins de la table étaient garnis d'assiettes de pâtisseries et de saucières qui contenaient des liquides dont on aurait difficilement précisé la nature ; des flacons d'eau-de-vie, de rhum, de vin, de genièvre, de cidre et de bière, avaient été placés partout où il y avait quelque coin disponible. Malgré la grandeur de la table, on pouvait à peine apercevoir la nappe, tant elle était surchargée de plats, de bouteilles et de saucières. On avait sacrifié l'ordre et l'élégance à la profusion.

Le major Hartmann et Richard avaient déjà dîné avant d'aller au-devant du juge ; mais les trésors amoncelés par la femme de charge réveillèrent leur appétit, et ils se mirent à officier tout aussi bien que le reste de la compagnie. Quand la première faim fut apaisée, Marmaduke dit à M. Le Quoi :

— Je soutiendrai toujours que les colons gaspillent les beaux arbres de ce pays. J'ai vu un homme qui avait besoin d'échalas pour faire une palissade abattre un pin tout entier, tandis que les branches su-

périeures lui auraient fourni de quoi entourer son jardin, et de plus du bois qu'il aurait vendu avantageusement au marché de Philadelphie.

— Comment diable! interrompit Richard, je vous demande pardon, monsieur Grant; mais comment le pauvre diable aurait-il pu porter ses bûches au marché de Philadelphie? les aurait-il mises dans sa poche comme une poignée de châtaignes? Je voudrais bien vous voir vous promener dans la grande rue avec une bûche de pin dans chaque poche. Croyez-moi, mon cousin, il n'y a que trop d'arbres dans ce pays, ils sont tellement serrés que, lorsqu'on est sous leur ombrage, il est impossible de savoir d'où vient le vent, et je serais fort embarrassé si je ne connaissais par cœur tous les points de la boussole.

— Puisque vous avez tant de talent, reprit Marmaduke, pouvez-vous me dire de quel côté loge le jeune homme que j'ai si maladroitement blessé? Je l'ai trouvé sur la montagne en compagnie de Bas-de-Cuir; mais il y a une différence sensible entre leurs manières; ce jeune homme s'exprime en termes choisis que n'emploient pas ordinairement les gens aussi misérablement vêtus. Avez-vous remarqué cela, monsieur Le Quoi?

— Certainement, M. Temple, il parle un excellent anglais.

— Ne me parlez pas de cet individu, s'écria Richard, il méritera d'être mis en prison, si jamais il s'avise de toucher encore à des chevaux, il n'y entend absolument rien, et je suis persuadé qu'il n'a jusqu'à présent conduit que des bœufs.

— Je crois que vous ne lui rendez pas justice, dit le juge. Qu'en penses-tu, Elisabeth?

Il n'y avait rien dans cette question qui fût susceptible d'émouvoir la jeune fille, cependant elle sortit de la rêverie dans laquelle elle était plongée, et rougit en répondant :

— Il m'a paru adroit et brave; et je n'ai eu qu'à me louer des égards qu'il m'a témoignés.

— Voilà ce que c'est que d'hésiter à se montrer en manches de chemise devant une femme, répliqua Richard. Ce trait lui a fait trouver grâce à vos yeux; quant à moi, je ne suis pas de votre avis; la seule qualité que je lui reconnaisse, c'est de savoir bien ajuster un daim; n'est-ce pas, Marmaduke?

— Richard, dit gravement le major Hartmann, ce garçon a du bon, il vous a sauvé la vie, il a sauvé aussi la mienne, et celle du ministre Grant. Il aura toujours un asile tant qu'il restera une latte sur le toit de Fritz Hartmann.

— Comme il vous plaira, mon vieux, répliqua Jones en affectant une grande indifférence; installez-le chez vous si ça vous convient, mais je suis convaincu qu'il n'a couché jusqu'à présent que dans de misérables huttes comme celles de Bas-de-Cuir; je prophétise que vous ne tarderez pas à le gâter. On a pu déjà remarquer combien il était fier de s'être élancé à la tête de mes chevaux au moment où je les ramenais dans le chemin.

— Je ne le gâterai pas, dit Marmaduke, mais je pourvoirai à ses besoins. J'ai une dette personnelle envers lui, indépendamment de celle que mes amis ont contractée; toutefois, je prévois quelques difficultés à vaincre pour lui faire accepter mes services. Lorsque je lui ai offert de s'établir ici, il a montré une répugnance bien marquée, n'est-ce pas, Elisabeth?

— En vérité, mon père, dit la jeune fille en faisant une moue gracieuse, je n'ai pas étudié ce jeune homme d'assez près pour lire ses pensées sur sa physionomie. Si vous voulez avoir quelques renseignements sur son compte, adressez-vous à Benjamin, qui a des occasions de rôder dans le village, et qui doit l'avoir aperçu.

Benjamin, qui était placé derrière la chaise du juge, ne demandait pas mieux que de prendre la parole.

— Sans doute je l'ai déjà vu, dit-il : il louvoie sans cesse à la remorque de Nathaniel, et tous deux vont chasser sur les montagnes. J'étais mardi dernier à l'auberge du *Dragon-Hardi*, chez le capitaine Hollister, lorsque Bas-de-Cuir a déclaré que son jeune compagnon s'entendait surtout à détruire les bêtes féroces.

— S'il en est ainsi, il devrait bien tuer le carcajou qu'on entend miauler sur les bords du lac; c'est un camarade que je n'aime pas à voir croiser dans nos parages.

— Cet inconnu demeure-t-il avec Bumppo? demanda Marmaduke.

— Ils sont amarrés ensemble; il y aura mercredi trois semaines qu'on l'a signalé en compagnie de Bas-de-Cuir. Ils ont pris ensemble un loup, dont Nathaniel a apporté la peau pour obtenir la gratification promise. Personne ne s'entend comme M. Bumppo à scalper un animal; il y a des gens qui prétendent qu'il n'a acquis tant d'habileté qu'en s'exerçant sur des chrétiens.

— Ce sont des contes, dit le juge; Nathaniel a une sorte de droit naturel à gagner sa vie dans les montagnes, et si les fainéants du village se mettent en tête de le tracasser, il sera protégé par le bras puissant de la loi.

La conversation fut interrompue par les tintements d'une cloche de bord, placée sous la coupole de l'institution; ils annonçaient que l'heure du service était arrivée.

— Il est temps de partir, monsieur Grant! s'écria Richard. Benjamin, Elisabeth et moi, qui sommes les seuls vraiment fidèles à l'Église anglicane, nous devons donner l'exemple; les autres, que je regarde comme des hérétiques, nous suivront s'ils en ont envie.

L'ecclésiastique se leva, dit les grâces avec componction, et toute la société s'achemina vers l'église.

CHAPITRE X.

Tandis que Richard et M. Le Quoi, suivis de Benjamin, se rendaient à l'église par un sentier recouvert de neige, le reste de la société prit une route plus longue, mais plus sûre, en suivant en traîneau les rues du village.

La lune s'était levée, et versait des flots de lumière sur les sombres profils des pins qui couronnaient les montagnes. La clarté, réfléchie par une natte de neige, était presque aussi vive que l'est celle du grand jour en certains climats. Elle effaçait l'éclat des étoiles qui ne brillaient plus que comme les derniers reflets d'un feu lointain. Elisabeth put observer à son aise le village où s'étaient écoulés ses premiers ans; mais elle ne le reconnut plus. Des maisons avaient été reconstruites, et d'autres avaient subi des agrandissements qui les dénaturaient. Les individus qui sortaient de ces demeures, et se dirigeaient tous vers le lieu du rendez-vous, étaient tellement emmitouflés de manteaux, capuchons, redingotes ou palatines, qu'il était impossible de distinguer leurs figures. D'ailleurs, ils suivaient un étroit sentier pratiqué le long des maisons, et ils étaient séparés du hameau, tant par des monceaux de neige que par des piles de bois entassées pour la provision d'hiver. Ce fut seulement en prenant une rue qui coupait la grande rue à angle droit qu'Elisabeth aperçut une figure et une maison de connaissance.

Cette maison n'avait qu'un étage; mais les croisées à châssis dormant du toit, les volets, le badigeon, le feu qu'on apercevait à travers la porte, lui donnaient un aspect d'aisance. C'était en effet l'une des auberges les plus fréquentées de la localité, comme l'attestait le sol battu devant la façade. L'enseigne qui se balançait avec un son plaintif, quand une bouffée de vent passait sur le lac, représentait un cavalier armé d'un sabre et de pistolets, la tête surmontée d'un bonnet de peau d'ours, et lançant un cheval au galop. On voyait au bas une ligne de caractères noirs, passablement indéchiffrables; mais Elisabeth, qui connaissait les êtres, lut avec facilité : « Au Hardi-Dragon. »

De cette auberge sortirent un homme et une femme. Le premier, quoique boiteux, avait toute la raideur de la tenue militaire. Sa compagne, au visage empourpré, aux traits masculins, le devança pour aller au-devant du traîneau.

— Bonsoir, juge! s'écria-t-elle avec un accent irlandais prononcé; vous avez donc ramené miss Elisabeth, qui est devenue une grande et belle femme?

— Je suis bien aise de vous revoir, madame Hollister, dit Elisabeth; vous êtes la première personne de connaissance que j'aie aperçue. Vous n'êtes pas changée et votre maison non plus. Quant aux autres, elles sont tellement défigurées, qu'elles me seraient étrangères si je ne les retrouvais à leur place. Vous avez donc toujours votre belle enseigne que j'ai vu peindre par mon cousin Richard.

— C'est le portrait du capitaine Hollister; les yeux ne sont pas aussi grands que ceux de mon mari, mais les favoris et le bonnet sont d'une ressemblance extraordinaire. Mais je ne veux pas vous retenir, de peur de vous enrhumer; j'irai vous rendre mes devoirs demain après le service. Dieu vous garde de tout mal! Faudra-t-il vous préparer ce soir un grog au genièvre, major?

Le major fit du ton le plus sentencieux une réponse affirmative, et le traîneau reprit sa route. En mettant pied à terre à la porte de l'institution, Elisabeth remarqua, de l'autre côté d'une place publique encore en projet, un bâtiment neuf qui allongeait son ombre sur la neige. C'était l'église Saint-Paul, chef-d'œuvre inachevé de Richard Jones et d'Hiram Doolitle. Ce dernier arrivait au moment même, et après avoir consacré quelques minutes à la contemplation de sa basilique naissante, il se mêla à la foule qui se précipitait dans la grande salle. Tout à la fois architecte et juge de paix de Templeton, Hiram avait un air d'importance, une expression d'astuce et d'hypocrisie, des traits anguleux, une grande taille, et la peau sur les os.

Malgré leurs efforts combinés, Richard Jones et Benjamin la Pompe n'avaient fait de la grande salle qu'un temple fort insuffisant. La chaire était simulée par une espèce de poivrière de bois blanc, placée au milieu de la pièce dans le sens de la longueur. Elle était flanquée, en guise de lutrin et d'autel, d'un pupitre et d'une petite table d'acajou que recouvrait une nappe damassée. Devant le sanctuaire, on avait destiné quelques bancs pour les notables; distinction qu'ils n'avaient pas d'ailleurs réclamée. Les deux sexes, séparés par cette enceinte réservée, occupaient des bancs rangés le long des murs. Des branches de pin et d'if étaient disposées en bouquets, en festons, en guirlandes, dans les fentes de la boiserie imparfaite, et sur le blanc-en-bourre des parois. Comme les fenêtres n'avaient pas de volets, et que le luminaire ne consistait qu'en une douzaine de misérables chandelles, le local eût été assez triste pour les solennités du jour de Noël, sans les feux qui pétillaient dans deux vastes cheminées aux deux bouts de l'appartement.

Les costumes des assistants étaient variés à l'infini. Quelques femmes

réunissaient au grossier accoutrement des bois certains ajustements plus recherchés, sortis parfois d'une splendeur éclipsée. L'une portait, avec des bas de laine noire, une robe de soie fanée qui avait servi au moins à trois générations. Une autre avait, sur une robe de bure, un châle teint de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Hommes et femmes s'étaient parés de leur mieux, quoique leurs habits fussent en grande partie faits d'étoffes communes qu'on tissait dans les ménages. Plusieurs individus, qui avaient appartenu à l'infanterie légère, étalaient fièrement des pantalons bleus à lisérés rouges; d'autres avaient l'uniforme des volontaires de l'artillerie.

L'auditoire n'était pas seulement composé d'Américains; la moitié des nations du nord de l'Europe y avait des représentants. On y remarquait des Écossais, aux traits durs, au teint pâle, aux pommettes saillantes; des Irlandais basanés, trapus, qui se levaient sans cesse pour faire place aux jeunes filles. Les Anglais étaient reconnaissables à leur teint fleuri, à leur figure grave, à leurs habits collants, à leurs longues guêtres. C'étaient les seuls de tous les étrangers qui conservassent absolument le costume et les habitudes de leur pays. Ceux qui s'étaient établis aux environs de Templeton labourèrent le sol hérissé de souches et de racines de la même manière qu'ils auraient cultivé un champ de leur île natale. En attendant les leçons de l'expérience, ils avaient trop de préjugés pour examiner, trop d'amour-propre pour s'instruire; ils n'étaient pas encore parvenus à comprendre que l'habitant d'une contrée a, sur un observateur accidentel, l'avantage d'une longue pratique.

La compagnie était en place; elle avait cessé de tousser et de remuer les pieds, et se disposait à accorder à M. Grant une respectueuse attention, lorsqu'on entendit au bas de l'escalier un bruit de pas lourds. Il annonçait que des piétons cherchaient à se débarrasser de la neige adhérente à leurs souliers. Toutefois on ne les entendit pas monter, et ils troublèrent à peine le silence en entrant dans la salle. C'étaient Bas-de-Cuir, et Olivier Edwards, et Jean Mohican. Celui-ci aperçut une place vacante à côté du juge Temple, il la prit en homme convaincu de sa dignité. Il s'enveloppa dans sa couverture de manière à se voiler presque entièrement la figure, et demeura immobile, mais attentif. Le jeune chasseur se confondit dans la foule. Nathaniel s'approcha du feu, posa sur champ une grosse bûche, et s'y assit sa carabine entre les jambes.

M. Grant se leva, et commença l'office par ces mots du prophète : — Le Seigneur est dans son saint temple; que toute la terre garde le silence devant lui! M. Richard-Jones, qui remplissait les fonctions d'acolyte, n'eut pas besoin d'avertir les assistants qu'il fallait se lever. Tous, entraînés par l'air solennel du prêtre, furent debout au même instant; mais ce fut le seul mouvement régulier qu'on put obtenir d'eux pendant le cours du service. Lorsque M. Grant courba les genoux pour prier, l'assemblée s'inclina en même temps, mais pour se rasseoir, et la majorité ne bougea plus.

Richard s'était chargé des répons; malheureusement, frappé d'une idée subite, il quitta sa place, et sortit de la salle sur la pointe du pied. Élisabeth eut envie de le remplacer; mais elle remuait les lèvres sans oser élever la voix, lorsqu'elle entendit une voix de femme murmurer auprès d'elle les paroles de l'Écriture : — Nous avons négligé de faire ce que nous aurions dû. La jeune fille, qui surmontait ainsi la timidité naturelle à son sexe, se tenait agenouillée, les yeux humblement fixés sur son livre. C'était une étrangère, vêtue proprement, mais avec simplicité. Elle était svelte et frêle, et sa physionomie pâle avait une expression de douceur et de mélancolie qui excitait profondément l'intérêt.

D'un autre bout de la salle, un homme mêla ses accords à ceux du desservant. Élisabeth reconnut aussitôt la voix du jeune chasseur, et n'hésita plus à se joindre au chœur. Sur ces entrefaites, revint Richard, dont on s'expliqua l'absence en le voyant apporter un petit tabouret de sapin qu'il déposa sur la chaire pour exhausser M. Grant. Il retourna ensuite à sa place, et se mit à chanter les répons d'un ton qui ne décelait d'autre inquiétude que celle de n'être pas entendu.

On attendait M. Grant au sermon. Le prédicateur sut habilement ménager les opinions variées des sectaires de toute espèce qui l'écoutaient. Il laissa de côté toutes les formes liturgiques pour ne s'occuper que de morale. Aussi, se concilia-t-il les suffrages de l'auditoire. Hiram Doolitle et quelques autres dissidents endurcis se permirent d'échanger entre eux des signes de mécontentement; mais le plus grand nombre des assistants accueillit le discours du ministre beaucoup plus favorablement que ses prières, et l'assemblée se sépara parfaitement édifiée.

CHAPITRE XI.

Au moment où l'on quittait la salle, M. Grant s'approcha d'Élisabeth et du juge, et leur présenta sa fille, la jeune étrangère dont nous avons parlé plus haut. Marmaduke-Temple la reçut avec une franche cordialité, et parut charmé de rencontrer une jeune personne dont l'âge s'accordait avec celui d'Élisabeth, et qui pouvait aider cette dernière à supporter la solitude de Templeton. Les deux jeunes filles firent promptement connaissance, et en moins de dix minutes, elles avaient arrangé des parties non-seulement pour le lendemain, mais encore pour les jours suivants.

— Doucement, doucement, ma chère miss Temple! dit le ministre. Vous allez habituer ma fille à la dissipation. Vous oubliez que c'est ma femme de ménage; et si Louise acceptait la moitié des offres que vous avez la bonté de lui faire, nos affaires domestiques en souffriraient.

— Et pourquoi n'y renonceriez-vous pas entièrement, monsieur? interrompit Élisabeth; vous n'êtes que deux, et la maison de mon père est asse grande pour vous loger. Notre porte s'ouvrira à deux battants, si vous consentez à en franchir le seuil. Dans un désert comme celui-ci, il **faut** bannir les cérémonies; et j'ai souvent entendu mon père dire que l'hospitalité n'était pas une vertu dans les pays neufs. C'est nous rendre service que de loger chez nous.

— L'accueil affable qu'on reçoit chez M. Marmaduke-Temple prouve qu'il met sa théorie en pratique; mais nous ne devons pas en abuser. Un ecclésiastique ne doit d'ailleurs pas s'exposer à l'envie et à la défiance en habitant sous un toit aussi magnifique que celui du juge.

— Ah! ah! vous êtes donc satisfait du toit? s'écria Richard, qui, occupé de faire éteindre les feux, n'avait entendu que les derniers mots du ministre. — Enfin je trouve un homme de goût! Et dire que mon cousin prodigue à ma toiture les épithètes les plus calomnieuses!

— Nous les jugerons demain, en dînant ensemble devant M. Grant. Allons, messieurs, il se fait tard, et le traîneau nous attend.

Pendant cette conversation, Nathaniel, le jeune chasseur et Chingachgook étaient restés dans la salle. Lorsque le juge fut sorti avec sa compagnie, le vieux chef se leva, s'approcha gravement du ministre, et lui tendit la main en disant :

— Père, je vous remercie. Les paroles qui ont été prononcées depuis le lever de la lune sont montées au ciel, et le Grand-Esprit est content. Ce que vous avez dit à vos enfants, ils ne l'oublieront pas, et ils seront bons. Si le Gros-Serpent a la force de s'acheminer vers le soleil couchant, et de rejoindre ses frères sur les lacs, il leur répétera les bonnes paroles qu'il a entendues, et ils le croiront, car qui peut dire que Mohican a jamais menti!

— Qu'il mette toute sa confiance dans la miséricorde divine, répondit M. Grant, auquel la fierté de l'Indien semblait un peu hétérodoxe; quand le cœur est rempli de l'amour de Dieu, il n'y a pas de place pour le péché. Mais, vous, M. Olivier Edwards, je vous suis doublement obligé, tant pour m'avoir sauvé la vie sur la montagne, que pour m'avoir assisté pendant le service au moment le plus embarrassant. Je serai charmé de vous recevoir quelquefois chez moi, et ma conversation pourra vous fortifier dans vos bonnes résolutions. Il n'est pas ordinaire que, dans ces bois, un jeune homme de votre âge connaisse notre sainte liturgie.

— Il serait étrange, monsieur, répondit modestement le jeune chasseur, que j'ignorasse les rites d'une Eglise dans laquelle j'ai été élevé, et dont j'ai professé le culte exclusivement toute ma vie.

— Ces mots me comblent de joie, mon cher monsieur, s'écria M. Grant en donnant une poignée de main à Olivier; pour commencer nos relations, veuillez me suivre chez moi à l'instant même : ce brave Indien et notre ami que voilà nous accompagneront.

— Mon ami, interrompit brusquement Bas-de-Cuir, j'ai des affaires que vos offres et vos réjouissances ne doivent pas me faire négliger. Que l'enfant aille avec vous; il est accoutumé à tenir tête aux ecclésiastiques, et ainsi que le vieux John qui a été converti par les frères moraves, pendant la dernière guerre. Moi, je suis un ignorant, qui me suis vaillamment battu; mais qui n'ai jamais mis le nez dans un livre. Ça ne m'a pas empêché de vieillir et de tuer jusqu'à deux cents castors par saison, sans compter l'autre gibier. Si vous ne me croyez pas, demandez plutôt à Chingachgook.

— Je ne révoque en doute ni votre courage ni votre adresse; seulement, mon ami, il serait temps de songer à faire une bonne fin. Vous savez le proverbe : Le jeune homme peut mourir, le vieillard le doit. N'est-il pas urgent de se préparer au dernier voyage? N'y aurait-il point de l'imprudence à partir pour la chasse sans baguette et sans pierre?

— Il faudrait être bien inexpérimenté, reprit Nathaniel avec un rire sans éclat, pour ne pas savoir tailler une branche de frêne en baguette et ramasser une pierre à fusil dans les montagnes. Malheureusement ce n'est pas là l'essentiel. Le gibier devient rare, le prix de la poudre augmente, comme il arrive toujours dans les nouvelles colonies, quand on commence à y prêcher. La force fait le droit, et la loi est plus forte que les vieillards, soit qu'ils soient savants, soit qu'ils me ressemblent, et soient réduits à se mettre à l'affût faute de pouvoir suivre les chiens.

Le prêtre ne jugea pas à propos de pousser plus loin la controverse, et, laissant Bas-de-Cuir s'éloigner, il réitéra son invitation, qu'Olivier et Chingachgook acceptèrent. Tous trois, après avoir suivi l'une des rues, prirent un sentier à travers champs pour se rendre à la maison de M. Grant, qui était éloignée du village. L'étroit chemin les obligeait à marcher à la file. L'ecclésiastique marchait le premier; les rayons de la lune éclairaient son costume noir et sa physionomie bienveillante, mais soucieuse. Après lui venait l'Indien, enveloppé dans sa couverture, la figure presque entièrement cachée par les cheveux. Ses traits olivâtres exprimaient la résignation stoïque d'un vieillard que n'avaient pas courbé les coups de l'hiver; dans ses yeux ardents se lisaient des passions non contraintes et des pensées libres

comme l'air. Les formes grêles de miss Grant, un peu légèrement vêtue pour la saison, contrastaient avec la taille athlétique de Mohican, et l'air farouche de celui-ci faisait ressortir la quiétude de la jeune fille, dont les yeux, levés vers le ciel, en avaient la teinte azurée.

— En vérité, dit M. Grant en s'adressant au jeune chasseur qui fermait la marche, il est singulier que vous n'ayez jamais fréquenté que des temples anglicans, et cette circonstance m'inspire le désir de connaître l'histoire d'une vie si heureusement réglée. Vous avez reçu, comme on s'en aperçoit, une excellente éducation. Dans quel État êtes-vous né?

— Dans celui-ci.

— Dans celui-ci! Je me serais perdu en conjectures, sans deviner votre patrie, car vous n'avez ni l'accent ni les idiotismes de cette contrée. Vous avez donc habité les grandes villes?

Le jeune homme ne répondit pas. M. Grant, sans insister, reprit, après un moment de silence: — Vous communierez demain avec nous?

— Je ne le crois pas, monsieur, répliqua Olivier Edwards avec un léger embarras; je crains de n'être pas dans les dispositions convenables, d'être trop préoccupé d'idées mondaines.

— Chacun est juge de sa conscience, dit M. Grant; j'ai cru remarquer en effet, dans votre conduite à l'égard du juge Temple, un ressentiment qui se rapprochait des plus mauvaises passions humaines. Prenez garde de ne pas glisser, car nous allons traverser ce ruisseau sur la glace.

En effet, le sentier était traversé par un des petits courants qui versaient leurs eaux dans le lac. Le ministre fit quelques pas en avant, et tendit la main au jeune homme pour l'aider à passer. Lorsque tout le monde fut en sûreté, il s'avança sur la rive opposée et continua la conversation.

— Vous avez eu tort, mon cher monsieur, de laisser s'élever dans votre âme de pareils sentiments.

— Mon père dit de bonnes choses, interrompit brusquement Mohican en s'arrêtant tout court, les hommes blancs peuvent suivre ses maximes, mais le jeune Aigle a dans les veines le sang d'un chef delaware.

— Et les taches que ce sang laisse en coulant ne peuvent être lavées que dans celui d'un Mingo.

M. Grant regarda son interlocuteur avec autant d'horreur que d'étonnement. — John, s'écria-t-il en levant au ciel ses mains jointes, est-ce là ce que nous ont enseigné les frères moraves? est-ce là le langage du Rédempteur? n'a-t-il pas dit: — Faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous persécutent: tel est le commandement de Dieu, John, et il faut le suivre pour mériter la miséricorde céleste.

L'Indien écouta le prêtre avec attention; le feu inusité de ses yeux diminua par degrés et il reprit sa marche en silence.

L'agitation de M. Grant le fit s'avancer avec une rapidité inaccoutumée, et l'Indien le suivit sans aucun effort apparent; le jeune chasseur, voyant que Louisa restait en arrière, s'empressa de lui offrir son bras.

— Je vous remercie, dit-elle d'une voix tremblante, j'aurais pu continuer à marcher seule; mais l'air de cet Indien m'a bouleversée, il avait une horrible figure en parlant à mon père; pardon, monsieur, c'est votre ami et peut-être même votre propre parent, quoique je n'aie pas peur de vous comme de lui.

— Vous ignorez les mœurs des sauvages, répliqua Olivier, autrement vous sauriez qu'ils regardent la vengeance comme une vertu et qu'ils ne pardonnent jamais un outrage.

— J'espère, monsieur, dit miss Grant, que vous ne partagez pas ces idées-là?

— Si votre père m'adressait cette question, je lui répondrais simplement que je suis chrétien; j'ajouterai pour vous que j'ai appris à pardonner et que tous mes efforts ont tendu jusqu'à présent et tendront encore à maîtriser mes désirs de vengeance.

En ce moment ils entrèrent dans la maison. La salle où ils s'arrêtèrent servait à la fois de salon et de cuisine; elle était meublée assez mesquinement, mais un bon feu pétillait dans la cheminée, et rendait presque inutile la chandelle qu'alluma miss Grant; les murs étaient ornés de cadres contenant des broderies à l'aiguille et quelques dessins dont l'un représentait une jeune femme pleurant sur un tombeau. Une épitaphe inscrite sur le mausolée indiquait la date de la naissance et de la mort de plusieurs individus du nom de Grant. Le jeune chasseur apprit ainsi que l'ecclésiastique était veuf, et que, de six enfants, il ne lui restait plus que Louisa.

— Je me flatte, mon jeune ami, dit M. Grant lorsqu'ils furent assis, que votre éducation a détruit les préjugés enracinés que vous aviez pu recevoir de vos ancêtres; car, si j'en crois les expressions de John, vous êtes du sang des Delawares, je suis loin de vous le reprocher, soyez-en convaincu, ce n'est pas la couleur qui constitue le mérite, et on peut marcher tête levée sur ces collines quand on descend des légitimes propriétaires du sol.

Mohican se tourna gravement vers le prêtre, et dit avec une pantomime animée:

— Mon père, vous n'avez pas encore passé l'été de la vie, vos membres sont encore vigoureux, montez sur la plus haute montagne et regardez autour de vous. Tout ce que vous voyez de l'orient à l'occident, depuis la grande source, jusqu'à l'endroit où disparaît la Susquéhannah, appartient au jeune Aigle. Il est du sang delaware et son droit est fort; mais le quaker est juste; il coupera le pays en deux parts, et dira au jeune Aigle: — Enfant des Delawares, prenez, gardez cela, et soyez chef dans la terre de vos pères.

— Jamais, s'écria le jeune chasseur avec véhémence. Cet homme est possédé de la soif de l'or; il a toute la rapacité d'un loup, il rampe avec la ruse d'un serpent pour parvenir à la fortune.

— Calmez-vous, calmez-vous, mon fils, interrompit M. Grant; l'injure accidentelle que vous avez reçue du juge Temple renouvelle le sentiment de vos torts héréditaires; mais la spoliation dont vous pouvez vous plaindre est la suite de ces changements politiques si fréquents dans l'histoire des nations. M. Temple n'en est pas plus coupable que le reste de ses compatriotes, et c'est involontairement qu'il vous a blessé.

— Eh! monsieur, répéta le jeune homme en marchant à grands pas dans le salon, je sais bien qu'il n'a pas voulu m'assassiner; il est trop lâche pour cela; mais que lui et sa fille se réjouissent de leurs richesses, le jour de la justice arrivera.

En disant ces mots, il s'assit et cacha sa figure entre ses mains en appuyant ses coudes sur ses genoux; Louisa effrayée se serra contre son père, qui lui dit à voix basse:

— Il a le caractère indien, et l'éducation n'a pu entièrement déraciner le mal; mais nous y parviendrons avec du temps et de la patience.

Le jeune homme entendit ces mots, et releva la tête avec un sourire indéfinissable.

— Ne vous alarmez pas, miss Grant, de la sauvagerie de mes manières; je me suis laissé entraîner par des passions que je devrais réprimer; je les attribue comme votre père au sang qui coule dans mes veines; quoique je sois loin de désavouer ma famille; c'est, au contraire le seul bien qui me reste, je suis fier d'être issu d'un chef delaware, d'un brave guerrier, de l'honneur de la nature humaine, que Mohican a connu et dont il peut attester les vertus.

M. Grant, voyant le jeune homme plus calme et le vieux chef attentif, en profita pour entamer une longue dissertation sur le pardon des injures. Après une heure d'entretien, les visiteurs prirent congé de leur hôte, ils se séparèrent à la porte, le vieux chef se dirigea vers le village, le jeune chasseur prit la route de la montagne du côté de l'orient. En rejoignant sa fille qui était montée dans une chambre dont les fenêtres donnaient sur le lac, M. Grant vit Louisa occupée à en regarder attentivement la surface glacée; il s'approcha des carreaux et aperçut le jeune chasseur qui marchait d'un pas rapide sur l'épaisse couche de glace et de neige durcie. Le terme de sa course était évidemment la cabane habitée par Bas-de-Cuir et située sur le bord du lac au bas d'un rocher couronné de sapins.

— Les inclinations de cette race sauvage se perpétuent d'une manière surprenante, dit le bon prêtre; mais je viendrai à bout de les étouffer dans le cœur de ce jeune homme. Faites-moi penser, Louisa, lors de sa prochaine visite, à lui prêter mon sermon sur l'idolâtrie.

— Croyez-vous donc, mon père, qu'il songe à retomber dans le culte de ses ancêtres.

— Non, mon enfant, répondit M. Grant en souriant; mais l'idolâtrie la plus dangereuse est celle de nos passions.

CHAPITRE XII.

Cependant la plupart de ceux qui avaient assisté au sermon s'étaient répandus dans les auberges du village et particulièrement au Hardi-Dragon. La taverne de cette dernière était une vaste pièce, bordée de trois côtés par des bancs, et de l'autre par deux énormes cheminées: près de l'une d'elles vint s'asseoir le docteur Todd, accompagné d'un jeune homme d'une mise négligée mais prétentieuse; il prenait du tabac à profusion, et faisait voir à chaque instant une grosse montre d'argent suspendue par une chaîne en cheveux.

On apporta divers pots bruns contenant du cidre ou de la bière, personne ne buvait seul, mais le pot ou le verre circulait de main en main, d'un bout à l'autre de chaque banc. Lorsque la première soif fut apaisée, M. Lippet, le compagnon du médecin et l'un des avocats de Templeton, s'écria d'une voix retentissante:

— Ainsi, docteur Todd, vous avez accompli ce soir une opération importante en extrayant toute une charge de chevrotines de l'épaule du fils de Bas-de-Cuir.

— Oui, monsieur, répliqua le médecin en se rengorgeant; mais j'ignorais que le malade fût fils de Bas-de-Cuir, et j'apprends pour la première fois que Nathaniel a été marié.

Je n'ai pas dit cela, répliqua l'avocat en clignant de l'œil, vous savez sans doute ce que nous autres, gens de lois, nous appelons *filius nullius*.

— Parlez anglais, s'écria madame Hollister s'interrompant dans le service de ses pratiques. Pourquoi parler indien dans une salle remplie de chrétiens, et même quand il s'agit d'un pauvre chasseur qui ne vaut guère mieux que les sauvages?

— C'est du latin et non de l'indien, madame, reprit l'avocat;

M. Todd comprend le latin, autrement comment pourrait-il lire les étiquettes de ses flacons?

— Hem, dit Elnathan assez embarrassé, je me flatte d'y entendre quelque chose; c'est une langue difficile, messieurs, et je suis sûr qu'à l'exception de Lippet, personne ici ne pourra se persuader que *farina avenæ* veut dire farine d'avoine.

L'avocat éprouva à son tour un assez grand embarras; mais ne voulant pas laisser croire qu'il avait été surpassé en savoir par le docteur, il se mit à rire comme si les mots de *farina avenæ* eussent caché quelque excellente plaisanterie. Ce manége produisit son effet, et les auditeurs échangèrent entre eux diverses expressions d'admiration.



Natty Bumppo, dit Bas-de-Cuir.

— Qu'il soit ou non fils de Nathaniel, reprit M. Lippet avec assurance, j'espère que ce jeune homme ne laissera pas tomber l'affaire: nous avons des lois, et je voudrais qu'on décidât si un homme qui possède cent mille acres de terre a plus de droit qu'un autre à tirer sur quelqu'un! Qu'en pensez-vous, M. Doolitle, vous qui êtes un magistrat? Supposez que ce jeune homme ait une femme et des enfants; supposez qu'il soit artisan comme vous l'êtes, supposez que sa famille ait besoin de lui pour subsister, supposez que la balle au lieu d'entamer légèrement la chair ait brisé l'omoplate et estropié l'individu pour toujours: en ce cas, je vous le demande, un jury n'accorderait-il pas des dommages-intérêts considérables?

Comme la fin de toutes ces suppositons semblait s'adresser à la compagnie en général, Hiram Doolitle ne crut pas devoir répondre; mais, voyant tous les yeux fixés sur lui, il prit la parole avec une dignité magistrale:

— Lorsqu'un homme tire sur un autre, et qu'il est condamné par un jury, il y va de la prison.

— Sans doute, monsieur, reprit Lippet; et puisque nous jouissons de l'égalité devant la loi, un homme devenu, on ne sait comment, grand propriétaire, n'a pas plus de privilége que le plus pauvre citoyen. Tel est mon avis, messieurs, et si l'on évoque l'affaire, on aura largement de quoi payer les frais de la cure, mon cher docteur.

— Le juge Temple s'en charge, dit M. Todd, qui paraissait fâché de la tournure qu'avait prise la conversation. Il me l'a promis formellement devant une foule de témoins. M. Le Quoi, Jones, le major Hartmann, et miss Petitbone, et plusiers nègres étaient présents quand il s'est engagé à me solder avec l'argent de sa poche.

— Eh bien, dit Hiram Doolitle, interprétant ces mots à la lettre, il n'a qu'à vous donner sa poche avec une pièce de douze sous au fond; aux yeux de la loi, vous n'aurez rien de plus à réclamer.

— Erreur profonde! s'écria M. Lippet. La poche, en ce cas, est considérée, non pas comme un objet matériel, mais comme une partie intégrante de l'individu. Je soutiens que la promesse faite au docteur peut servir de base à une action judiciaire, et je me charge de l'intenter, à mes risques et périls, s'il n'est pas payé par Marmaduke.

M. Todd, sans répondre, tourna les yeux autour de lui, comme pour compter les nouveaux témoins que le hasard lui fournissait. L'idée de faire un procès au juge n'étant pas généralement goûtée, il y eut un moment de silence, pendant lequel Bas-de-Cuir en personne entra dans la salle.

Le vieux chasseur portait sous le bras sa compagne inséparable, sa longue carabine. Quoique tous les assistants fussent découverts, à l'exception de M. Lippet, qui avait son chapeau sur l'oreille en tapageur, Nathaniel n'ôta pas son bonnet. On lui adressa diverses questions relatives au gibier qu'il avait tué; il répondit en peu de mots et avec indifférence. Hollister, qui le regardait comme un ami, parce que tous deux avaient été soldats dans leur jeunesse, vint lui offrir un verre de bière, qui ne parut causer aucun déplaisir au nouveau-venu. Presque en même temps, on vit entrer John Mohican; puis Marmaduke, escorté de Richard, de M. Le Quoi et du major. Leur arrivée causa une émotion générale, dont M. Lippet et le docteur profitèrent pour s'éclipser.

Le juge, après avoir échangé des salutations avec la plupart des personnes présentes, alla s'asseoir à la place que M. Todd venait de quitter. Le major Hartmann se mit auprès de lui. L'Allemand avait substitué à son chapeau et à sa perruque un bonnet de nuit de laine qui se dressait en cône sur sa tête. Il prit une pipe, tira sa blague, et, après avoir aspiré quelques bouffées, il dit gravement:

— Madame Hollister, apportez-moi mon *toddy*.

C'était un amalgame de genièvre, de sucre et de cannelle, sur lequel surnageait une tranche de pain rôti.

Richard Jones s'empara précipitamment de la meilleure place. M. Le Quoi, au contraire, dérangea sa chaise à plusieurs reprises, et ne s'installa définitivement qu'après s'être assuré par des expériences réitérées qu'il ne pouvait gêner personne.

— Eh bien, monsieur le juge, dit Hiram Doolitle, quelles nouvelles nous apportez-vous de votre voyage? Le congrès des Etats-Unis ne me paraît pas avoir fait grand'chose pendant cette session.

— On a adopté plusieurs lois urgentes: l'une interdit la pêche à la seine en certaines saisons; l'autre défend de tuer les daims pendant les mois où les femelles mettent bas. Ces lois étaient depuis longtemps réclamées par les gens raisonnables, et je ne désespère pas d'obtenir une loi contre ceux qui abattent des arbres mal à propos.



Le docteur s'approcha gravement, et examina la blessure que la balle avait faite au bras du jeune homme.

Nathaniel, assis près du feu sur un tronc d'arbre, écouta ces mots avec la plus grande attention, et dit avec un rire ironique:

— Faites des lois tant que vous voudrez, monsieur le juge; mais comment ferez-vous garder les montagnes pendant les longs jours d'été? Le gibier est du gibier, et, quand on en trouve, on a droit de le tuer. Telle a été, pendant bien longtemps, la loi des montagnes; et je crois qu'une vieille loi vaut mieux que deux nouvelles. Il n'y a qu'un conscrit capable de tuer une biche qui a son faon auprès d'elle; la chair n'en vaut rien; la peau seule peut être utile à ceux qui ont usé leurs guêtres et leurs moccasins. Mais enfin, si, dans ces mois prohibés, un coup de fusil retentit sur les bords du lac, l'écho des rochers vous en

Paris. Typographie Plon frères, rue Garancière, 8.

fera entendre cinquante, et comment saurez-vous où était l'homme qui a tiré?

— Monsieur Bumppo, repartit gravement le juge, armé de la dignité de la loi, un vigilant magistrat peut empêcher les abus qui ont régné jusqu'à présent, et qui rendent déjà le gibier rare. J'espère vivre assez pour voir les droits du propriétaire sur le gibier aussi respectés que ceux qu'il a sur ses fermes.

— Vos titres et vos fermes, tout cela est nouveau, s'écria Nathaniel; mais les lois ne devraient pas protéger un individu aux dépens d'un autre. Il y a eu mercredi quinze jours, j'avais blessé un daim, et j'allais l'atteindre, quand le chien de mo fusil s'embarrassa dans une haie. Qui m'indemnisera de la perte de cette bête? Je l'aurais eue, si l'on n'avait pas fait de haie. Croyez-moi, juge, ce sont les fermiers, et non les chasseurs, qui rendent le gibier rare.

— Les daims ne sont pas aussi commun qu'autrefois, Bumppo, dit le major; mais la terre est moins faite pour eux que pour les chrétiens.

— Je vous crois ami de la justice, major, quoique vous alliez souvent à la grande maison; mais il est dur pour un vieillard d'être contrarié par les lois quand il veut gagner honnêtement sa vie : d'autant plus que, si le bon droit l'emportait, il pourrait chasser ou pêcher à son gré tous les jours de la semaine, dans toute l'étendue de la patente.

En disant ces mots, Nathaniel prit un air sombre, et resta plongé dans ses réflexions. Hiram Doolitle profita de ce temps d'arrêt pour satisfaire sa curiosité, et demanda à Marmaduke :

— A-t-on des nouvelles de France?

— Les Français sont toujours en guerre, depuis qu'ils ont guillotiné Louis XVI.

— Ah! mon pauvre roi! murmura M. Le Quoi en poussant un profond soupir.

— Les jacobins, poursuivit Marmaduke, continuent leurs sanglantes exécutions; la reine vient de suivre son époux sur l'échafaud.

— Les monstres! dit l'émigré avec un tressaillement convulsif.

— La Vendée est dévastée par les troupes de la République, et l'on y fusille les royalistes par centaines. La Vendée est une partie du sud-ouest de la France, qui reste fidèle à la famille des Bourbons, et sur laquelle M. Le Quoi peut nous donner des renseignements.

— Non, non, non, mon cher ami, dit l'émigré d'une voix étouffée; et, comme pour demander qu'on l'épargnât, il fit un geste de la main droite, pendant que de l'autre il se cachait les yeux.

— On a livré récemment plusieurs batailles meurtrières, où les républicains ont presque toujours eu l'avantage. Ils viennent de reprendre Toulon aux Anglais.

— Ah! ah! les Anglais ont été battus! s'écria M. Le Quoi avec transport. Et, se levant précipitamment, il arpenta la salle à grands pas. Il répéta ses exclamations pendant quelques minutes en agitant les bras avec une vivacité prodigieuse; puis il s'élança tout à coup hors de l'auberge, et on le vit regagner sa boutique à travers la neige, en gesticulant de la manière la plus bizarre.

— Il n'a pas bu, dit le major Hartmann, mais il est ivre de joie.

— Les Français sont de bons soldats, dit l'aubergiste; ils nous ont donné un bon coup de main pendant la guerre de l'Indépendance; j'étais là, et, quoique je n'entende rien aux grandes opérations militaires, je crois que, sans leurs renforts, nous n'aurions pu venir à bout de l'armée anglaise.

— Vous dites vrai! s'écria madame Hollister, et vous devriez toujours faire de même. Les Français sont de très-beaux hommes. Pendant que vous chargiez, j'étais auprès des bagages. Un régiment français vint à passer, et je leur vendis toutes mes denrées. Ah! ils me payèrent bien, en espèces sonnantes. Du diable si un seul d'entre eux avait du papier! Que Dieu me pardonne de jurer et de parler de telles vanités! mais je tiens à déclarer que les Français m'ont payé en bonne monnaie blanche; et j'ai eu d'autant plus de profit, qu'en me rendant leurs verres ils laissaient presque toujours quelque chose au fond. Le commerce va bien, monsieur le juge, quand les pratiques ont de l'argent comptant et ne sont pas trop difficiles.

— Je ne m'étonne pas que vous vous soyez enrichie, dit Marmaduke. Mais qu'est devenu Richard? Il a disparu presque aussitôt après s'être assis; et voilà si longtemps qu'il est absent, que je crois qu'il a été gelé.

— Pas encore! s'écria Richard Jones en personne. On se réchauffe en travaillant, même par les nuits les plus froides. Betty, votre mari m'avait dit en sortant de l'église que vos porcs devenaient ladres. Je suis allé les voir, et je leur ai ordonné des drogues qui les guériront bien certainement. Maintenant je suis tout à la joie. Buvons donc à votre santé, Mohican! Mon cousin, pendant votre absence, un jour que je n'avais rien à faire, j'ai commencé une chansonnette, dont je veux vous dire le refrain :

Le plaisir passe et disparaît;
Sachons captiver ce volage.
Fi! du chagrin, qui blanchirait
Notre chevelure avant l'âge!

Le sage bannit
La mélancolie;
Vive la folie,
Qui nous rajeunit!

Hé bien, qu'en dites-vous, Marmaduke? et vous vieux John, la trouvez-vous aussi bonne que vos chansons de guerre?

— Bonne, dit Mohican qui buvait dans un coin, et dont la cervelle commençait à être troublée par le cidre que lui versait l'hôtesse, joint aux liqueurs que lui offraient le major et Marmaduke.

— Bravo, bravo, bravissimo! s'écria le major, dont les yeux commençaient aussi à s'humecter. C'est une excellente chanson; mais Nathaniel en sait encore une meilleure. Allons, Bas-de-Cuir, chante-nous tes refrains des bois.

— Non, non, major, répondit le chasseur en secouant la tête; je suis trop affligé par tout ce que je vois, et je n'ai pas le cœur de chanter. Quand celui qui a le droit de commander ici est forcé d'étancher sa soif avec l'eau de neige, il ne convient pas à ses amis de se réjouir.



John Mohican et Nathaniel Bumppo à la taverne du Hardi-Dragon.

Cependant Mohican avait entonné dans sa langue maternelle un air monotone accompagné d'un balancement de la tête et du corps. Ses accents s'élevaient brusquement au haut de l'échelle diatonique et descendaient ensuite à des notes basses et longuement cadencées. Cette étrange musique fit taire toutes les conversations, et le sauvage prit graduellement une expression de férocité brutale qui glaça les assistants. Quand il eut fini, le chasseur leva la tête, et il dit en langue delaware :

— Pourquoi chanter vos batailles, Chingachgook, lorsque votre plus cruel ennemi est près de vous, et prive le Jeune-Aigle de ses droits? J'ai livré autant de combats que n'importe quel guerrier de votre tribu; mais je ne voudrais pas chanter mes hauts faits dans un moment comme celui-ci.

— OEil-de-Faucon, dit l'Indien, je suis le Gros-Serpent des Delawares, et je puis me glisser sur la piste des Mingos comme la couleuvre dans le nid du coucou. Les Moraves ont rendu le tomahawk de Chingachgook aussi pur que les eaux de l'Otsego; mais il est encore rouge du sang des Maquas.

— Et pourquoi avez vous tué les guerriers mingos? N'était-ce pas pour conserver ces lacs et ces territoires de chasse aux enfants de votre père? N'ont-ils pas été donnés en grand conseil au Mangeur-de-Feu; et le sang d'un guerrier ne coule-t-il pas dans les veines du jeune chef qui devrait parler haut, tandis que sa voix est étouffée?

Ces paroles du chasseur semblèrent exercer une vague influence sur l'esprit troublé de l'Indien. Il rejeta ses cheveux noirs en arrière,

et regarda le juge avec une expression de ressentiment sauvage. Ses mains tremblantes parurent faire des efforts pour détacher le tomahawk qui était suspendu à sa ceinture. En cet instant, Richard mit un pot de cidre devant le Mohican. Les traits de celui-ci prirent un caractère d'idiotisme; ses yeux s'égarèrent; saisissant le vase à deux mains, il se renversa sur son banc pour boire, et il eut à peine la force de replacer sur la table le pot qu'il avait vidé.

— Ne verse pas de sang! s'écria le chasseur, lorsqu'il vit la colère s'allumer dans les yeux de l'Indien: mais il est ivre, et ne peut faire de mal. Voilà comme sont les sauvages! donnez-leur à boire, et vous en faites des brutes! Eh bien, le temps viendra ou justice sera faite; il faut prendre patience.

Nathanie prononça ces mots en delaware; il avait à peine terminé, lorsque Richard s'écria :

— Voilà le vieux John hors de combat. Capitaine, faites-le coucher dans la grange, et je payerai la dépense. Je suis riche ce soir, dix fois plus riche que Marmaduke avec ses terres, ses rentes et ses hypothèques.

Le sage bannit
La mélancolie;
Vive la folie,
Qui nous rajeunit!

Buvez, Hiram, buvez! C'est la veille de Noël, et elle n'arrive qu'une fois l'an.

— He, he! dit Hiram, dont le visage était empourpré, M. Richard est bien musical ce soir! il est plein de talent, et, avec son concours, j'arriverai à faire une belle église.

— Une église, monsieur Doolittle! nous ferons une cathédrale, avec des évêques, des prêtres, une sacristie, un chœur, un orgue, un organiste et des soufflets, nous planterons un clocher à chaque bout de notre bâtiment, et cela fera deux églises.

La gaieté communicative de Richard fut bientôt partagée par tous les assistants, qui prolongèrent leur réveillon jusqu'à une heure très-avancée. Lorsqu'ils reprirent le chemin de leur domicile, Marmaduke seul avait conservé son sang-froid. Au moment où il rentrait chez lui, il ne vit plus Richard et le major, qui étaient sortis avec lui de l'auberge, bras dessus, bras dessous. Il courut à leur recherche, et les retrouva tous deux enterrés dans un monceau de neige; on n'apercevait plus que leurs têtes, mais Richard chantait encore avec vivacité :

Le sage bannit
La mélancolie;
Vive la folie,
Qui nous rajeunit!

CHAPITRE XIII.

Le lendemain, Elisabeth, pressée de revoir les sites chers à son enfance, se leva avec le jour. Elle pensait que les suites du réveillon retiendraient longtemps au lit les autres habitants du logis; mais à peine fut-elle descendue au jardin qu'elle aperçut à une fenêtre Richard Jones en bonnet de nuit.

— Je vous souhaite une bonne année, ma cousine! s'écria-t-il [1]; Vous êtes matinale, à ce qu'il paraît, mais je vous ai devancée. Je n'ai jamais manqué, partout où je me suis trouvé, d'être le premier à souhaiter la bonne année. Le jour de Noël, je me lève avant tous les autres, hommes, femmes ou enfants, grands ou petits, noirs ou blancs. Mais attendez que je passe un habit; je devine que vous voulez juger par vous-même nos améliorations; vous ne sauriez avoir de meilleur cicerone que moi, qui les ai conçues.

Elisabeth rentra pour aller prendre un paquet cacheté de plusieurs sceaux, et revint trouver son cousin, qui lui prit le bras en disant :

— Allons! le temps s'est radouci, mais la neige peut encore nous porter. Quelle singulière température! Hier soir il gelait à pierre fendre, à minuit le temps était doux, et pendant la nuit j'ai eu si chaud, que je n'ai pu supporter ma couverture. Holà, Agamemnon! une bonne année! Tiens, moricaud, voilà tes étrennes.

Il lui jeta un dollar. Le noir ramassa l'argent dans la neige, le fit sauter à vingt pieds en l'air, et le reçut dans le creux de sa main; puis il courut tout triomphant à la cuisine pour montrer le cadeau de son maître.

— J'ai aussi, dit Elisabeth à son cousin, à vous offrir un présent que mon père vous a rapporté de son voyage.

— Qu'est-ce donc?

— Devinez!

— Ça me fait l'effet d'un brevet; si c'est un grade dans la milice, je refuse.

— Ce n'est pas dans la milice, dit Elisabeth en montrant le paquet cacheté, qu'elle retira aussitôt d'un air de coquetterie; il s'agit d'un emploi qui vous procurera honneur et profit.

— Honneur et profit! répéta Richard; serait-ce par hasard une place où il y a quelque chose à faire? Voyons, voyons, ajouta-t-il en lui arrachant le papier des mains. Eh quoi! c'est un brevet qui me nomme shérif du comté! Ah! c'est une attention bien délicate de la part de Marmaduke! Shérif, grand shérif!... comme cela sonne bien! Mon cousin est un homme judicieux, qui connaît à fond le cœur humain, et si jamais il a besoin... Comme ce maudit vent du sud nous pique les yeux!

Richard, qui pleurait de joie, essuya ses paupières humides avec le pan de son habit.

— Maintenant, Richard, dit la jeune fille en souriant, en attendant que vous entriez en fonctions, j'espère que vous voudrez bien consacrer quelque temps à la galanterie; montrez-moi où sont les améliorations dont vous m'avez parlé.

— Oui, répondit-il, mais partout; voici de nouvelles rues, l'alignement est tout tracé, et quand on aura abattu les arbres et nivelé le terrain, il n'y manquera plus que des maisons.

— En attendant, dit Elisabeth, je ne vois que des sapins et des buissons.

— Nous n'en tenons pas compte : nous faisons nos plans sans nous occuper des obstacles, telle est la volonté de votre père, et vous savez que rien ne lui résiste.

— Oui, puisqu'il vous a fait shérif.

— Je lui en sais gré! s'écria Richard, et, si cela dépendait de moi, je voudrais en faire un roi. C'est un homme d'un noble caractère, qui rendrait son peuple heureux, pourvu qu'il eût un bon premier ministre. Mais j'entends des voix dans les taillis; que veut dire ceci? tramerait-on quelque complot? Il faut que je justifie la confiance du gouvernement; approchons-nous et examinons.

Favorisés par le bruit du vent qui soufflait dans la cime des jeunes pins, Richard et Elisabeth arrivèrent, sans être entendus, auprès d'un bouquet d'arbres où le jeune chasseur Bas-de-Cuir et le chef indien étaient absorbés dans une sérieuse délibération.

— Retirons-nous, murmura Elisabeth, nous n'avons pas le droit de surprendre le secret de ces gens.

— Pas le droit! répondit Richard avec un peu d'impatience en la retenant par le bras : vous oubliez, cousine, que mon devoir est de maintenir la paix du comté et de faire exécuter les lois; ces vagabonds commettent de fréquentes déprédations, quoique je ne croie pas John capable d'y prendre part; pauvre diable! voyez comme il a l'air abattu, il n'est pas encore remis de ses excès d'hier au soir.

Malgré la répugnance d'Elisabeth, Richard, stimulé sans doute par un profond sentiment de ses devoirs, se rapprocha du trio mystérieux.

— Il faut avoir l'oiseau n'importe comment, disait Nathaniel; hélas! j'ai connu le temps où les dindons sauvages n'étaient pas rares dans ce pays; maintenant il faut aller jusqu'en Virginie quand on en veut un; c'est un bon mets, quoique je préfère la queue de castor ou le jambon d'ours. Quoi qu'il en soit, nous aurons un concurrent redoutable dans Billy-Kirby, et je crains de mal tirer; j'ai tué dernièrement une ourse d'un seul coup, avec l'un de ses petits, mais quand il s'agit de faire quelque chose d'extraordinaire, ma main tremble tellement que je manque souvent mon coup.

Les deux auditeurs cachés comprirent que le sujet de la conférence était le dindon sur lequel les habitants du village allaient, suivant une vieille coutume, exercer leur adresse; c'était un des divertissements du jour de Noël; il était conforme aux habitudes des pionniers, qui déposaient souvent la hache pour le fusil, lorsqu'un daim traversait les forêts qu'ils habitaient, ou qu'un ours pénétrait dans leurs éclaircies.

Le propriétaire de l'animal qui servait de point de mire exigeait de chaque concurrent une rétribution d'un shilling. Olivier Edwards en tenait un dans sa main, et le maniait en ayant l'air de prendre un amer plaisir dans la pauvreté.

— Nous n'avons qu'un seul coup à tirer, dit-il, puisque j'ai donné ce matin mon dernier liard au marchand français, pour avoir de la poudre. Voilà tout ce que je possède, ce shilling et ma carabine; je suis tout à fait devenu un homme des bois, et ne dois plus compter que sur ma chasse pour subsister. Allons, Nathaniel, risquons cette dernière ressource pour avoir l'oiseau, vous ne pouvez manquer de réussir.

— Le désir de l'avoir va me troubler, mon ami; j'aimerais mieux que ce fût John qui tentât l'aventure. Ces Indiens sont imperturbables. Voici un shilling, Chingachgook, prenez ma carabine, et allez tirer le gros dindon qu'on a attaché à une souche.

L'Indien se retourna et dit d'un air sombre : — Quand le Gros-Serpent était jeune, son coup d'œil était sûr; les femmes des Mingos criaient au son de sa carabine, les guerriers iroquois frémissaient; jamais il n'a tiré deux fois; quand l'aigle passait au dessus des nuages, la balle du Gros-Serpent l'atteignait. Mais, voyez, mes bras tremblent comme un daim qui entend hurler les loups; est-ce parce que John est vieux? Suffit-il de soixante-dix hivers pour abattre un Mohican? Non, les visages pâles apportent la vieillesse avec eux, le rhum est leur tomahawk.

— Et pourquoi en buvez-vous, vieillard? s'écria le jeune chasseur, pourquoi ravaler votre noble nature à l'égal de la brute?

— De la brute, répliqua lentement l'Indien; oui, vous avez raison, fils du Mangeur-de-Feu. John est une brute. Autrefois il y avait peu [illegible] sur ces collines, le daim venait lécher la main de l'homme

[1] En Amérique, comme en Angleterre, le jour de Noël est celui des étrennes.

blanc, et les oiseaux reposaient sur sa tête; mes pères vivaient en paix, et ne levaient la hache que pour briser le crâne de l'Iroquois; ils s'assemblaient autour du feu du conseil, et ce qu'ils ordonnaient était fait; alors John était un homme. Mais les guerriers et les marchands se multiplièrent plus nombreux que les sapins des montagnes; les uns apportèrent des couteaux, les autres du rhum; ils s'emparèrent de la terre; le mauvais esprit était dans leurs tonneaux, et ils le laissèrent s'échapper. Oui, Jeune-Aigle, vous ne dites point de mensonge, John est une brute.

— Pardonnez-moi, vieux guerrier! s'écria le jeune homme en lui serrant la main, je ne devrais point vous faire de reproches. Maudite soit la cupidité qui a détruit votre race! Rappelez-vous que je suis de votre famille, et que c'est maintenant mon plus grand orgueil.

Le visage du Mohican s'adoucit, et il répondit : — Vous êtes un Delaware, mon fils, et je voudrais vous être agréable, mais John ne peut tirer.

En ce moment, Richard Jones murmura :

— J'avais deviné que ce garçon avait du sang indien dans les veines, à la manière dont il a malmené mes chevaux hier au soir; mais puisqu'il a du goût pour le dindon, je veux lui donner un shilling de ma poche, quoiqu'il valût mieux peut être lui proposer de tirer pour lui.

— Arrêtez! s'écria Elisabeth, il vaut mieux que je lui parle moi-même. Elle s'avança résolument vers le trio de chasseurs; son apparition fit tressaillir le jeune homme, mais, se remettant promptement, il salua et demeura appuyé sur sa carabine.

— Je m'aperçois, dit-elle, que l'ancienne coutume de tirer le dindon à Noël est encore en usage parmi vous; j'ai envie d'avoir l'oiseau : lequel de vous veut prendre cet argent, et me prêter le secours de son arme?

— Est-ce un divertissement digne d'une dame! s'écria le jeune chasseur.

— Pourquoi pas, monsieur? répondit la jeune fille; s'il est inhumain, la faute en est à ceux qui l'ont inventé. Au reste, je ne réclame pas votre assistance, mais voici un vieux vétéran des bois qui aura la galanterie de ne pas me refuser.

Bas-de-Cuir prit le dollar qu'elle lui présentait, mit une nouvelle amorce à sa carabine, et dit en riant à sa manière :

— Si Billy Kirby ne gagne pas l'oiseau avant moi, et que la poudre du Français soit assez sèche, je vous promets la victoire.

— Mais j'ai des droits antérieurs aux vôtres, dit Olivier; vous m'excuserez, miss Temple, si j'insiste sur mes priviléges.

— Je les reconnais, monsieur, répondit Elisabeth. Allons, monsieur Bas-de-Cuir, marchez devant, nous vous suivons.

Nathaniel, qui semblait charmé de la confiance de cette jeune et belle personne, répondit par un de ses rires habituels, et tous se dirigèrent vers la lice. Richard retint sa cousine un peu en arrière, et lui dit tout bas :

— Si vous aviez vraiment envie de manger du dindon, vous n'auriez pas dû en charger un étranger, j'aurais fait votre affaire moi-même. N'avez-vous jamais entendu parler de la balle que j'ai envoyée à un loup qui emportait un mouton de votre père? il avait le mouton sur le dos, et si la tête du loup s'était trouvée à droite au lieu d'être à gauche, je l'aurais infailliblement mis par terre. Le fait est que........

— Vous avez tué le mouton, je le sais, mon cher cousin; mais votre dignité de shérif vous interdit de prendre part à un divertissement tel que celui-ci.

— Sans doute, répondit Richard; mais avançons, et voyons ce qui va se passer.

CHAPITRE XIV.

Le propriétaire du dindon était un nègre libre, qui avait débuté par offrir aux divers compétiteurs différents oiseaux de qualité inférieure. L'animal tenu en réserve pour clore les exercices était attaché au pied d'un large pin, dont une partie avait été dépouillée de son écorce pour qu'on pût y mieux voir la marque des balles. Le corps de la bête était entièrement caché par un monceau de neige, et l'on ne voyait que sa tête rouge et son long cou. Il était convenu que, si elle était frappée ailleurs, elle continuerait à appartenir au maître du jeu. La distance était de deux cent quatre-vingts pieds. L'assemblée consistait en une trentaine de jeunes gens autour desquels étaient rangés tous les petits garçons du village; le principal orateur de la bande était le bûcheron Billy-Kirby, garçon bruyant, qui s'exprimait d'un ton brusque, mais dont la physionomie annonçait un bon caractère; c'était un homme qu'on voyait flâner pendant des semaines entières dans les tavernes du comté; il aimait mieux ne rien faire que de rabattre un centime sur son salaire; mais quand il était convenablement payé, il mettait sur ses épaules sa hache et son fusil, et se rendait dans les bois. Après avoir reconnu les arbres qu'il était chargé d'abattre, il choisissait le plus élevé, s'en approchait d'un air insouciant, en sifflant un air et en faisant tourner sa coguée comme un maître d'armes fait tourner son fleuret quand il salue. Ces préliminaires étaient d'un sinistre présage pour la forêt séculaire. Dès qu'il avait porté le premier coup, le robuste bûcheron ne s'arrêtait plus : on entendait au loin tomber les arbres avec un bruit pareil à celui d'une canonnade; le jour pénétrait pour la première fois sous les arceaux des bois. Après des semaines entières de travail, Billy-Kirby empilait les bûches avec l'adresse et la force d'un hercule; il appelait d'une voix de stentor ses bœufs qui paissaient sur les collines, et finissait par mettre le feu aux vieilles souches, comme un conquérant qui allume l'incendie dans une ville qu'il a prise d'assaut. Il recommençait alors à fréquenter les tavernes et à suivre les combats de coqs ou autres divertissements.

Il y avait depuis longtemps une rivalité entre Billy-Kirby et Nathaniel; celui-ci avait pour lui sa longue expérience, celui-là la force et le coup d'œil sûr de la jeunesse. Toutefois, jusqu'à présent, leur mérite respectif n'avait pu être comparé que par ouï-dire, et c'était la première fois qu'ils allaient entrer en lutte.

Le nègre Abraham, qui était assis sur la neige, à une distance assez dangereuse de son oiseau favori, proclamait à haute voix les conditions du jeu, lorsque Elisabeth et son cousin parurent. Cette visite inattendue jeta d'abord quelque gêne dans l'assemblée, mais l'air franc et joyeux de la jeune personne eut bientôt remis tout le monde à l'aise.

— Rangez-vous, enfants! s'écria le bûcheron en se plaçant à l'endroit d'où l'on tirait, c'est moi qui commence, et Abraham peut faire ses adieux à son dindon.

— Arrêtez! s'écria Olivier Edwards, je suis votre concurrent, et voici mon shilling.

— C'est bien imprudent, dit Kirby; car, si j'abats l'oiseau, il ne vous restera rien à faire. Vous avez donc bien de l'argent dans votre poche, pour payer une chance que vous n'aurez peut-être jamais.

— Que vous importe ce que j'ai d'argent? dit fièrement le jeune homme.

— Oh! ne vous fâchez pas, mon garçon, reprit le bûcheron; mais on dit que vous avez un trou à l'épaule, ainsi Abraham pourrait vous laisser tirer à moitié prix; et vous n'êtes nullement sûr d'attraper l'oiseau, quand même je le manquerais, ce que je n'ai pas du tout l'envie de faire.

— Pas tant de fanfaronnades, Billy! dit Nathaniel; il est possible que ce jeune homme manque son coup, mais vous trouverez après lui une bonne arme et un œil exercé; à la vérité je n'ai pas mon adresse d'autrefois, mais la distance est courte pour une longue carabine.

— Quoi, vieux Bas-de-Cuir! s'écria le bûcheron, vous vous en mêlez aussi! malheureusement pour vous, j'ai pris l'avance, et c'est moi qui me régalerai.

Non-seulement la physionomie du nègre témoignait le plaisir que lui causait son abondante recette, mais encore il partageait l'intérêt qu'une lutte aussi importante inspirait aux spectateurs, quoique ses vœux fussent différents quant au résultat. Pendant que le bûcheron épaulait lentement son fusil, Abraham lui cria d'une voix tonnante :

— Franc jeu, Billy-Kirby, franc jeu! Vous avancez trop! Faites-le reculer, mes amis! Remue la tête, dindon! ne vois-tu pas qu'on te vise!

Ces cris avaient pour but réel de distraire Billy-Kirby, mais ils ne produisaient aucun effet Les nerfs du bûcheron ne s'ébranlaient pas aussi aisément, et il visa avec la plus complète résolution. On vit le dindon agiter la tête et étendre un moment les ailes; mais il se remit tranquillement dans son lit de neige, et jeta autour de lui des regards inquiets. Le silence était général, il fut rompu par le nègre, qui se mit à rire aux éclats, et fit mille gambades grotesques qu'il termina en se roulant sur la neige dans l'excès de son ravissement.

— Bravo, dindon! cria-t-il en feignant d'embrasser son volatile; tu as su tourner la tête à propos. Donnez un autre shilling, Billy, et vous tirerez une seconde fois.

— Non, c'est à moi, dit le jeune chasseur; vous avez déjà mon argent. Voyons si j'aurai plus de chance.

— Ah! c'est de l'argent perdu, mon garçon, dit Bas-de-Cuir; une tête de dindon n'est pas un but assez large pour une main blessée et sans force; vous feriez mieux de me laisser prendre votre place.

— Franc jeu, franc jeu! cria le nègre; Nathaniel n'a pas le droit de donner des conseils.

Le jeune homme tira rapidement, mais le dindon ne bougea pas; et ceux qui allèrent examiner le blanc revinrent en disant qu'on ne voyait point trace de la balle. Elisabeth vit avec surprise qu'un échec aussi peu important semblait accabler Olivier. Abraham battit des mains, et fit de nouveau éclater ses transports; mais son front se rembrunit lorsque Nathaniel Bumppo se prépara à entrer en lice. La peau lustrée du nègre se diapra de larges taches brunes qui en altérèrent tristement l'ébène, et ses énormes lèvres se fermèrent sur ses dents d'ivoire, qui avaient brillé jusqu'alors comme des perles enchâssées dans du jais. Ses narines, qui étaient de tout temps la partie la plus saillante de son visage, se dilatèrent au point d'en couvrir presque tout le diamètre. Ses mains osseuses serrèrent involontairement la croûte de neige sur laquelle il s'était assis, tant son agitation triomphait de son horreur naturelle pour le froid. Quant à l'homme qui lui causait ces terribles émotions, il était aussi calme et aussi recueilli que s'il n'eût pas eu un seul spectateur. Il allongea derrière lui la jambe droite, étendit le bras gauche le long du canon de son arme, et l'ajusta. Tous les yeux se portèrent du tireur vers le but; mais, au moment où l'on s'attendait à la détonation, on n'entendit que le choc de la pierre sur l'acier du bassinet.

— Raté! raté! cria le nègre en sautant comme un fou devant son oiseau. Nathaniel a raté, et ça compte pour un coup!

— Nathaniel va casser la patte au nègre, s'il ne s'efface pas, dit le vieux chasseur avec indignation. Il n'y a pas de raison de soutenir que c'est la même chose d'effleurer le bassinet ou d'envoyer une balle. Rangez-vous donc que je montre à Billy-Kirby comment on tue un dinde de Noël.

Le noir resta résolument à sa place, en faisant appel à la justice des assistants! — Franc jeu au nègre! cria-t-il. Tout le monde sait qu'un coup raté compte. Demandez à M. Jones, demandez à la dame!

— C'est certain, dit le bûcheron; c'est la loi du jeu dans ce pays, et pour tirer une seconde fois, il faut payer un autre shilling. J'ai envie moi-même de recommencer; ainsi, Abraham, voici mon argent, et je prends le premier tour.

— Est-il vraisemblable que vous connaissiez mieux que moi les lois des bois? répliqua Bumppo. Vous êtes venu récemment dans les colonies avec un aiguillon de bouvier à la main; moi, j'y étais longtemps avant la guerre de l'Indépendance, avec des mocassins aux pieds et une bonne carabine sur l'épaule. Lequel de nous deux faut-il donc croire?

— Demandez à M. Jones, dit le nègre alarmé; il sait tout.

Cette requête était trop flatteuse pour n'être pas accueillie. Richard s'avança donc gravement, et se prononça en faveur d'Abraham. La décision d'un personnage aussi éminent ne rencontra d'autre opposition que celle du condamné lui-même.

— On devrait prendre l'avis de miss Elisabeth, dit-il. J'ai vu des femmes donner d'excellents conseils lorsque les Indiens ne savaient plus à quel manitou se vouer. Si elle déclare que j'ai perdu, j'y souscris.

— Eh bien, je vous donne tort pour cette fois, dit miss Temple; mais payez, et recommencez, à moins qu'Abraham ne veuille me vendre l'oiseau, pour sauver la vie de la pauvre victime.

Cette proposition n'était évidemment du goût de personne, pas même du nègre, qui éprouvait les émotions d'un joueur. Pendant que Billy-Kirby se préparait à tirer une seconde fois, Nathaniel s'éloigna en murmurant d'un air de mécontentement extrême :

— Depuis que les marchands indiens ont quitté le pays, on n'y vend pas une seule bonne pierre à fusil, et si l'on en cherche sur le bord des ruisseaux, il y a dix à parier contre un qu'elles auront été recouvertes par la charrue. Hélas! lorsque le gibier devient rare, et qu'on manque de bonnes munitions pour gagner sa vie, tout accable un pauvre homme à la fois! Mais je vais changer ma pierre, car Billy-Kirby n'a pas le coup d'œil qu'il faut, je le sais.

Le bûcheron semblait comprendre que sa réputation dépendait du succès, et il ne négligea rien pour l'obtenir. Il visa à plusieurs reprises, et pendant ce moment solennel, Abraham lui-même n'osa remuer. Enfin, le coup partit, mais en vain! Alors la joie du nègre ne connut plus de bornes; ses exclamations retentirent avec autant de fracas que celles d'une tribu d'Indiens. Il dansa, roula la tête à la manière des arlequins, et tomba épuisé sur la neige après mille contorsions bizarres.

Le bûcheron avait déployé tous ses talents, et éprouvait un désappointement proportionné à ses efforts. Après avoir examiné le bipède ailé avec la plus scrupuleuse attention, il insinua qu'il avait touché les plumes, mais la multitude s'éleva contre lui, et voyant qu'il ne pouvait dissimuler sa défaite, il dit fièrement à Abraham qui s'était remis à crier : — Franc jeu au pauvre nègre!

— Ne croasse plus, vilain corbeau! Quel est l'homme qui peut attraper une tête de dinde à cent verges? où est-il?

— Le voici, dit audacieusement Nathaniel en armant sa carabine.

— Monsieur Bas-de-Cuir, lui cria miss Temple, il y a ici quelqu'un dont les droits sont antérieurs aux vôtres.

— Si c'est de moi que vous parlez, dit le jeune chasseur, je renonce à toute prétention. Je sens que mes forces me trahissent.

En disant ces mots, ses joues se colorèrent. Elisabeth devina qu'il rougissait de sa pauvreté, et elle n'insista pas.

Quoique Nathaniel Bumppo eût subi bien des épreuves plus difficiles contre ses ennemis ou les bêtes féroces, jamais il n'avait tenu davantage au succès. Il ajusta trois fois : la première, pour prendre son point de mire; la seconde, pour calculer la distance, et enfin, parce que la bête, alarmée par le funèbre silence des assistants, avait tourné vivement la tête pour examiner ses ennemis. Il fit feu. L'explosion, la fumée empêchèrent d'abord de connaître le résultat; mais Elisabeth, en voyant son champion laisser tomber sa crosse sur la neige, et ouvrir la bouche pour rire silencieusement, fut convaincue qu'il avait réussi. Les enfants coururent au but, et montrèrent le dindon décapité.

— Apportez l'oiseau, dit Bas-de-Cuir en rechargeant tranquillement son arme, et déposez-le aux pieds de cette dame. Il lui appartient, car je n'étais en cette affaire que son fondé de pouvoirs.

— Et vous vous êtes si bien acquitté de votre commission, que j'engage mon cousin Richard à vous prendre pour modèle.

Elle s'arrêta, et la gaieté qui rayonnait sur son visage fit place à une expression sérieuse. Elle rougit même en se tournant vers le jeune homme, et ajouta avec une grâce charmante : — Mais c'est seulement pour juger par moi-même de la merveilleuse adresse de Bas-de-Cuir que j'ai tenté l'aventure. Veuillez, monsieur, accepter l'oiseau, comme un faible dédommagement de la blessure qui a fait obstacle à votre succès.

Olivier Edwards parut à la fois captivé par les manières séduisantes de la jeune fille, et maîtrisé intérieurement par une forte répugnance; il s'inclina, et ramassa la victime, mais sans prononcer une parole.

Elisabeth présenta une pièce de monnaie au nègre, qui semblait accablé de douleurs, et engagea son cousin à partir.

— Une minute, s'écria Richard; les règles de ce jeu sont encore incertaines, et il est urgent d'y mettre ordre. Si vous voulez nommer une commission, messieurs, pour vous entendre avec moi, je rédigerai un règlement...

Il s'arrêta avec indignation en sentant une main qui se posait familièrement sur l'épaule d'un grand shérif.

— Bonne fête de Noël, cousin Richard! dit le juge Temple, qui s'était approché des groupes sans être aperçu. Il faut que je surveille ma fille de près, si vous avez souvent de ces accès de galanterie. J'admire le goût avec lequel vous lui choisissez des distractions.

— C'est sa propre perversité qui l'a entraînée, cousin Marmaduke; je l'avais menée voir nos nouvelles rues, mais au premier bruit des armes, elle n'a pu se contenir, comme si elle avait été élevée dans un camp, et non dans une institution de demoiselles. Quant à ces amusements cruels, je pense qu'il faudrait les supprimer par un décret.

— Eh bien, monsieur, reprit Marmaduke en montrant le paquet que Richard tenait à la main, puisque vous êtes shérif du comté, vous aurez à examiner l'affaire.

— Ah! Marmaduke, mon cher cousin, vous me rappelez que j'ai mille remercîments à vous faire. C'est à vous que je dois ma place, car je sais que le plus grand mérite ne sert à rien sans protection. Mais un mot! Connaissez-vous bien ce camarade de Bas-de-Cuir? je crois que c'est un gaillard à observer. Il a pour le dindon un penchant qui me paraît suspect.

— Je me charge de l'en guérir, Richard, en le mettant à même de satisfaire son goût. C'est ce jeune homme que je viens chercher ici. Rapprochons-nous des tireurs.

CHAPITRE XV.

Le juge Temple prit le bras de sa fille, le passa sous le sien, et s'avança vers la place où le jeune chasseur, appuyé sur sa carabine, contemplait l'oiseau étendu à ses pieds. Bas-de-Cuir et Mohican se tenaient auprès de lui. Les autres amateurs étaient déjà occupés à discuter chaleureusement les conditions d'une partie supplémentaire.

— J'ai de graves torts envers vous, monsieur Edwards, dit Marmaduke, et il s'interrompit aussitôt pour laisser passer la surprise qu'avait causée au jeune chasseur ce brusque début. Quand le tressaillement involontaire d'Olivier se fut apaisé, le juge poursuivit :

— Heureusement il est en mon pouvoir de t'indemniser. M. Richard Jones, mon cousin et secrétaire, vient d'être appelé à des fonctions qui me priveront à l'avenir des secours de sa plume. Tes manières attestent une bonne éducation, et ton épaule t'empêchera de te livrer à des travaux pénibles.

Marmaduke, qui, toutes les fois qu'il s'animait, retombait dans le langage des quakers, ajouta avec chaleur :

— Mon jeune ami, mes portes te sont ouvertes : dans ce pays neuf, où rien ne peut tenter la cupidité des malintentionnés, nous ne donnons pas accès aux soupçons. J'ai confiance en toi, deviens mon serviteur, au moins pour quelque temps, et accepte une rétribution convenable.

Il n'y avait rien dans les manières ou dans l'offre du juge qui pût justifier la répugnance, nous dirons même le dégoût avec lequel Olivier entendit ce discours; mais, après avoir fait un puissant effort pour rester maître de lui, il répondit :

— Je vous rendrais volontiers, monsieur, des services de cette nature, et je ne cherche pas à dissimuler que ma pénurie est extrême; mais je craindrais que mes nouveaux devoirs ne me fissent trop négliger des affaires plus importantes encore; je dois donc refuser votre offre, et vivre, comme auparavant, du produit de ma chasse.

Richard murmura à l'oreille de sa cousine : — Voyez-vous la répugnance naturelle de ces sangs-mêlés pour quitter l'état sauvage? Leur attachement à la vie nomade est insurmontable.

— Ton existence est précaire, reprit Marmaduke, sans avoir entendu les observations du shérif; l'avenir est pour toi plus sombre que le présent. Crois-moi, mon jeune ami, j'ai de l'expérience, et je puis t'affirmer que la vie désordonnée des chasseurs est à la fois préjudiciable aux intérêts matériels et propre à détourner de la voie du salut.

— Un moment! interrompit Bas-de-Cuir, qui jusqu'alors s'était tenu à l'écart; emmenez Olivier dans votre case, mais dites-lui la vérité. Il y a quarante ans que je hante les bois; j'y suis resté jusqu'à cinq ans de suite sans voir une éclaircie, et je vous prie de me dire si vous trouveriez un homme dans sa soixante-huitième année qui gagne sa vie plus honorablement et avec plus de facilité, malgré vos améliorations et vos lois sur la chasse.

— Tu es une exception, Bas-de-Cuir, répliqua le juge avec un sou-

rire de bienveillance, car tu es au-dessus des gens de ta classe par ta tempérance et la régularité de ta conduite; mais ce jeune homme a des talents qu'il ne faut pas laisser perdre; je le conjure d'entrer dans ma famille, au moins jusqu'à ce qu'il soit parfaitement rétabli, et ma fille, qui est à la tête de ma maison, peut lui dire qu'il y sera le bienvenu.

— Certainement, dit Elisabeth avec une énergie tempérée par la réserve de son sexe. Nous accueillons toujours le malheur, surtout quand nous l'avons en partie causé.

— Oui, monsieur, dit Richard; et si vous aimez le dindon, jeune homme, j'en ai une cinquantaine en mue, et de la plus belle espèce.

Se trouvant convenablement secondé, Marmaduke réitéra ses instances. Le jeune homme l'écouta avec agitation; tantôt il semblait sur le point de céder, tantôt une incompréhensible expression de répugnance assombrissait ses traits, comme un nuage obscurcit le soleil de midi. Chingachgook, qui avait écouté le juge avec un intérêt toujours croissant, s'était rapproché du groupe; s'apercevant qu'Olivier n'hésitait plus que faiblement, il quitta cet air humilié qu'il avait depuis la veille, et dit avec la dignité d'un guerrier indien :

— Ecoutez votre père; ses paroles sont vieilles. Que le Jeune-Aigle et le Grand-Chef de la terre mangent ensemble; qu'ils dorment sans crainte l'un près de l'autre. Les quakers n'aiment pas le sang; ils sont justes, et feront justice. Le soleil se lèvera et se couchera longtemps encore avant que les hommes ne fassent qu'une même famille; ce sera, non pas l'œuvre d'un jour, mais celle de plusieurs hivers. Les Mingos et les Delawares sont nés ennemis; leur sang ne se mêle ni dans le wigwam, ni sur les champs de bataille. Mais pourquoi le quaker et le Jeune-Aigle seraient-ils ennemis? Ils sont de la même tribu; leurs aïeux sont les mêmes. Apprenez à attendre, mon fils; vous êtes Delaware, et un guerrier indien doit savoir pratiquer la patience.

Ce langage figuré exerça une puissante influence sur le jeune homme, qui céda graduellement aux représentations de Marmaduke, et accepta la proposition à titre d'essai. Les difficultés qu'il avait faites pour en venir là, quand on lui offrait une position inespérée, le firent juger assez défavorablement par Marmaduke, qui dit en s'éloignant :

— J'ai eu besoin de me rappeler les saints préceptes du Rédempteur, qui ordonne de rendre le bien pour le mal, pendant mon entretien avec cet inexplicable garçon. Je ne vois rien chez moi qui soit susceptible de l'effaroucher, à moins que ce ne soit ta figure, Elisabeth.

— Non, non, dit naïvement Richard, ce n'est pas ma cousine; mais les métis se refusent à la civilisation. Sur ce sujet, ils sont même pires que les sauvages. Avez-vous remarqué, Elisabeth, comme ses genoux s'entre-choquaient et comme il roulait des yeux farouches?

— Je n'ai fait attention ni à ses genoux, ni à ses yeux; mais j'aurais désiré de lui une attitude plus humble. Ses grands airs me choquaient au dernier point. En vérité, nous sommes bien heureux qu'il daigne entrer dans notre famille! Dans quel appartement allons-nous le placer? A quelle table faudra-t-il lui servir le nectar et l'ambroisie?

— Il dînera avec Benjamin et Remarquable, interrompit Richard. Vous ne le ferez sans doute pas manger avec les noirs, quoiqu'il soit à moitié Indien? Les indigènes ont un mépris prononcé pour les nègres.

— Je suis si loin d'avoir les idées que vous supposez, Richard, que je m'estimerai heureux s'il veut bien accepter ma table. Il faut le traiter avec les égards dus à la place qu'il occupe, tant qu'il ne s'en montrera pas indigne.

Pendant que cette conversation avait lieu, les trois habitants des bois, car, malgré la différence de leurs caractères, tous trois méritaient cette qualification, longeaient silencieusement le village. Ce ne fut qu'après s'être aventurés sur la surface glacée du lac, en se dirigeant vers la montagne, qu'Olivier Edwards s'écria :

— Qui m'aurait dit, il y a un mois, que je consentirais à servir Marmaduke Temple, le plus grand ennemi de ma famille? Mais mon esclavage ne sera pas long; et, lorsque cesseront les motifs qui me décident à m'y soumettre, je secouerai ce joug comme la poussière de mes pieds.

— Est-ce un Mingo, pour l'appeler ennemi? dit Mohican. Le guerrier delaware est calme et attend l'heure du Grand-Esprit.

— Eh bien, John, dit Bas-de-Cuir d'un air d'incertitude, je ne me laisse pas comme vous prendre aux belles paroles; c'est par elles que les blancs sont parvenus à déposséder les Indiens. J'en conviens, quoique je sois blanc moi-même, né près d'York, de parents honnêtes et estimés.

— Je me soumettrai, dit le jeune homme, j'oublierai qui je suis. Cesse de me rappeler, vieux Mohican, que je suis le descendant d'un chef qui a jadis été maître de ces belles collines, de ces vallées, de ce lac sur lequel nous marchons. Je deviendrai le vassal, l'esclave de Marmaduke. Mes motifs ne sont-ils pas honorables, vieillard?

— Vieillard! répéta l'Indien d'un ton solennel et en s'arrêtant dans sa marche, comme il le faisait d'ordinaire quand il était ému. Oui, John est vieux! S'il était jeune, quand sa carabine se reposerait-elle? où le daim se cacherait-il pour n'être pas atteint par elle? Mais John est vieux; sa main est la main d'une femme; son tomahawk est une hache, avec laquelle il taille des balais et des paniers. La faim et la vieillesse viennent ensemble. Quand j'étais jeune, OEil-de-Faucon, je passais des jours entiers sans manger; mais aujourd'hui, si je ne jetais des broussailles sur le feu, la flamme s'éteindrait. Fils de mon frère, prenez le quaker par la main, et il vous soutiendra.

— Pour moi, Chingachgook, reprit Bas-de-Cuir, je ne suis plus ce que j'étais; mais je puis encore jeuner au besoin. Il m'est arrivé, en poursuivant les Iroquois avec une bande de Delawares, de ne pas trouver à manger depuis le lundi matin jusqu'au mercredi soir. L'ennemi chassait tous les daims devant lui. Enfin j'en tuai un, et ce fut un plaisir de voir les Delawares se ruer dessus. Ils le dévorèrent tout cru, et moi, sitôt qu'il fut à bas, je bus un bon coup de son sang. John a été témoin du fait; mais maintenant, quoique je ne sois pas grand mangeur, je ne suis guère en état de supporter la disette.

— C'en est assez, mes amis! s'écria le jeune homme. Je sens de plus en plus la nécessité de me sacrifier; mais plus un mot sur ce sujet, je vous en conjure : il m'est trop pénible.

Les trois chasseurs eurent bientôt atteint la hutte, après avoir enlevé une fermeture ingénieuse et compliquée. D'immenses amas de neige entouraient d'un côté les murs de cette habitation isolée. De l'autre étaient entassés des branches de chêne et de châtaignier, des broussailles, des débris d'arbrisseaux arrachés par le vent. Une cheminée de troncs d'arbre enduits d'une épaisse couche d'argile était adossée au rocher, et la fumée, en sortant, avait dessiné de noirs zigzags sur la neige qui couvrait les flancs du coteau. Le talus contre lequel s'appuyait la cabane était couronné d'arbres gigantesques.

CHAPITRE XVI.

Deux jours après, Olivier fut installé dans la grande maison, et commença à remplir ses fonctions de secrétaire avec autant d'intelligence que d'exactitude. Il consacrait toutes ses journées à Marmaduke; mais il passait la soirée, et souvent même la nuit, dans la cabane de Bas-de-Cuir, avec lequel ses relations ne cessèrent pas un seul instant.

Le reste de l'hiver se passa sans incidents remarquables. Au mois d'avril, le lac Otsego rompit sa prison de glace; et, dès le lendemain de la débâcle, de nombreuses bandes d'oiseaux de passage sillonnèrent les nues. On vit surtout arriver du sud des troupes de pigeons si considérables, qu'on pouvait dire qu'elles obscurcissaient la clarté des cieux. Tout le village fut aussitôt en mouvement; tous les habitants se munirent d'armes de toute espèce, depuis la longue canardière jusqu'au pistolet d'arçon, et les enfants eux-mêmes fabriquèrent des arcs et des flèches avec des branches de noyer.

Marmaduke, Edwards et le shérif vinrent se réunir aux chasseurs. Les masses compactes des oiseaux émigrants, alarmées de la vue des maisons et du bruit de la foule, s'écartèrent de leur route directe, et se dirigèrent vers les flancs des montagnes qui environnaient Templeton. Rangés le long de la colline orientale et dans les clairières voisines, les habitants commencèrent l'attaque. Les décharges de la mousqueterie se succédèrent. Le nombre des pigeons était si prodigieux, que les ravages du plomb étaient à peine sensibles dans l'immense colonne ailée; cependant les morts et les blessés jonchaient la terre sans qu'on se donnât la peine de les ramasser.

Quelques chasseurs échelonnés sur les flancs de la montagne, et n'ayant d'autres armes que de longues perches, abattaient les pigeons par centaines. Pendant que les victimes pleuvaient de toutes parts, Richard Jones, qui dédaignait les moyens ordinaires de destruction, s'occupait avec Benjamin la Pompe des préparatifs d'une attaque plus terrible. Parmi les restes des anciennes expéditions, on avait découvert à Templeton un fauconneau portant une livre de balles. On supposait qu'il avait été abandonné dans les bois par quelque détachement de blancs, faute de pouvoir le transporter. Ce canon en miniature avait été dérouillé et monté sur de petites roues. Quoique le capitaine Hollister, l'hôte du Hardi-Dragon, assurât que cette pièce n'était pas à dédaigner, elle ne servait que dans les jours de grandes réjouissances publiques; elle était un peu détériorée, et il n'y avait pas de différence bien sensible entre les dimensions de la lumière et celles de l'embouchure. Néanmoins la vaste intelligence de Richard, comprenant quel parti l'on pouvait tirer du fauconneau, l'avait fait conduire sur le champ de bataille. On l'avait mis en batterie, et Benjamin la Pompe l'avait chargé de plusieurs poignées de plomb à canards.

La vue d'un pareil instrument de guerre attira tous les flâneurs de l'endroit, et notamment les enfants, qui firent retentir les airs de cris de joie. Le fauconneau fut pointé vers le ciel, et Richard, assis sur un tronc d'arbre et tenant un charbon au bout d'une paire de pincettes, attendit patiemment l'arrivée d'une bande digne de son attention.

Bas-de-Cuir était à quelques pas de là, sa carabine sous le bras, et ses chiens derrière lui. Ceux-ci allaient par intervalles flairer les victimes, et revenaient se coucher aux pieds de leur maître, comme s'ils eussent partagé les sentiments que lui causait cette inhumaine dévastation. En voyant le fauconneau, il ne put contenir son indignation et s'écria :

— Voilà ce que c'est que de faire des colonies; j'ai vu les pigeons passer ici chaque année pendant quarante ans, personne ne songeait

à leur nuire, et je les aimais parce qu'ils me tenaient compagnie, et qu'ils étaient aussi inoffensifs qu'un serpent noir. Aujourd'hui, ça me fait de la peine de les voir arriver, parce que je sais qu'ils vont avoir à leurs trousses tous les badauds du village. Eh bien, le Seigneur n'aime pas que l'on détruise inutilement ses créatures, et avec le temps on rendra justice aux pigeons, tout aussi bien qu'aux autres. Voilà monsieur Olivier qui imite ses compagnons, et qui fait feu sur la bande comme sur une armée d'Iroquois.

Au milieu des chasseurs était Billy-Kirby qui, armé d'un vieux mousquet, faisait feu sans même regarder en l'air, et poussait des exclamations lorsque ses victimes lui tombaient sur la tête; il entendit le discours de Nathaniel, et prit sur lui d'y répondre :

— Quoi! vieux Bas-de-Cuir, s'écria-t-il, vous vous fâchez pour quelques pigeons; vous n'auriez pas tant de pitié pour les drôles, s'il vous fallait semer deux ou trois fois votre froment comme je l'ai fait. Feu! feu! mes amis, il vaut mieux viser sur eux que sur une tête de dindon.

— Cela vaut mieux pour vous, peut-être, répondit le vieux chasseur indigné, et pour tous ceux qui ne savent pas mettre une balle dans un canon de fusil, et l'envoyer droit au but. Mais il est misérable de tirer ainsi sur des masses, et on ne le fait pas quand on sait attraper un seul oiseau. Si l'on a envie de manger un pigeon, il ne faut pas en tuer trente. Pour moi, lorsqu'il me prend fantaisie d'en avoir un, je le tue sans ôter la moindre plume à un autre, quand même il y en aurait une centaine sur le même arbre; vous ne pourriez pas faire cela, Billy-Kirby?

— Vous devenez bavard depuis l'affaire du dindon, s'écria Billy-Kirby; mais si vous tenez à tirer sur un oiseau isolé, en voici un qui se présente.

Effrayé par les détonations, l'un des émigrants s'était détaché de la troupe, et errait au hasard, fendant l'air avec la vitesse de l'éclair, et faisant avec ses ailes un bruit pareil au sifflement d'une balle. Billy-Kirby l'aperçut et fit feu; mais l'oiseau poursuivit son vol avec la même rapidité.

Nathaniel attendit le moment opportun, et, lorsqu'il le vit arriver, il tira; et, soit hasard, soit adresse, le pigeon tournoya dans l'air, et tomba dans le lac avec une aile cassée. Les deux chiens se jetèrent ensemble à la nage, et le vieil Hector rapporta le volatile encore vivant.

La nouvelle de ce merveilleux exploit se répandit promptement, et les chasseurs environnèrent Bas-de-Cuir pour le féliciter.

— Est-il possible, dit Edwards, que vous ayez tué un pigeon avec une seule balle?

— Qu'y a-t-il d'étonnant? répliqua Nathaniel, j'ai bien tué des poules d'eau, qui plongent quand elles voient brûler l'amorce. Il vaut mieux tuer ce dont on a besoin que de gaspiller ainsi sa poudre et son plomb. Mais je suis venu pour avoir un oiseau, et vous savez, monsieur Olivier, pourquoi je le désirais. Maintenant je retourne à la maison, car je n'aime pas à voir les dévastations que vous commettez.

— Tu dis vrai, Bas-de-Cuir, s'écria Marmaduke, et je commence à croire qu'il est temps de mettre un terme à cette œuvre de destruction.

— Mettez donc un terme à vos éclaircies, monsieur le juge; les bois ne sont-ils pas les œuvres de Dieu aussi bien que les pigeons? usez-en, mais n'en abusez pas; les forêts ne sont-elles pas faites pour abriter les bêtes et les oiseaux? quand l'homme a besoin de leur chair, de leur peau ou de leur plume, il sait où les aller chercher; mais je m'en vais, car il me semble que toutes ces pauvres victimes qui tournent les yeux vers moi m'expriment leurs plaintes aussi éloquemment que si elles avaient l'usage de la parole.

A ces mots, Bas-de-Cuir s'éloigna en prenant les plus grandes précautions pour ne pas fouler aux pieds les oiseaux blessés. Sa morale put faire quelque impression sur le juge, mais elle fut entièrement perdue pour Richard. Ce dernier profita de la réunion des chasseurs pour les ranger en ligne de bataille des deux côtés de sa pièce d'artillerie.

— Veillez à la manœuvre, mes amis, dit Benjamin, qui remplissait les fonctions d'aide-de-camp, et au signal donné par monsieur Richard, ouvrez la bordée de tous côtés. Attention, tirez bas, mes amis.

— Tirez bas! s'écria Kirby; voyez le vieux fou, il veut nous faire toucher les troncs d'arbres lorsque nous cherchons à attraper les pigeons.

— Qu'en savez-vous, animal? s'écria Benjamin avec emportement; n'ai-je pas fait voile pendant cinq ans à bord de la Boadicée? n'ai-je pas toujours entendu ordonner de tirer bas, afin de couler l'ennemi. Silence au canon, et faites circuler les ordres.

Les rires bruyants des chasseurs furent étouffés par la voix impérieuse de Richard, qui leur recommanda l'obéissance. Quelques millions de pigeons avaient déjà passé dans la matinée sur la vallée de Templeton, mais aucune bande n'avait ressemblé à celle qui s'approchait; celle-ci s'étendait en masse compacte d'une montagne à l'autre, et les yeux n'en apercevaient pas la fin. Le front de cette colonne vivante était marqué par une ligne bleue très-légèrement dentelée tant le vol était régulier. Marmaduke, lui-même, oublia les reproches de Bas-de-Cuir, et s'approcha pour prendre part à l'action.

— Feu! s'écria le shérif en appuyant un charbon à l'amorce de son fauconneau

Comme la moitié de la charge s'échappa par la lumière, toute la volée de mousqueterie précéda la détonation du canon. En essuyant le feu des fusils, les oiseaux se pressèrent les uns contre les autres avec une vélocité surprenante, de sorte que, lorsque le coup partit, le gros de la troupe fut exposé au feu de l'artillerie. Toute la tribu allée se dispersa au hasard dans la vallée, en laissant des milliers de morts sur la place.

— Victoire! s'écria Richard, nos femmes peuvent maintenant faire des pâtés.

— C'est assez, dit Marmaduke, de quelque côté que je regarde, je vois les yeux de ces malheureux blessés se diriger vers moi, et je pense qu'il est temps de cesser ce jeu cruel. Nous avons atteint notre but, puisque les oiseaux épouvantés s'éloignent de la vallée; le carnage est donc inutile. Enfants, je vous donnerai douze sous par cent têtes de pigeons, ainsi mettez-vous à l'ouvrage.

Toute la marmaille s'empressa de tordre le cou aux oiseaux blessés avec une dextérité singulière; le juge se retira, et pénétré d'un sentiment que beaucoup d'hommes ont éprouvé avant lui, l'excitation du moment étant passée, il s'aperçut qu'il avait acheté son plaisir au prix du malheur d'autrui. On chargea les chevaux des dépouilles opimes; mais longtemps après Richard se vantait encore de l'effet de son artillerie, et Benjamin la Pompe affirmait qu'il avait détruit autant de pigeons qu'on avait tué de Français au combat naval du 12 avril 1782.

CHAPITRE XVII.

Après avoir consacré le reste de la journée aux plaisirs, M. Jones songea le lendemain matin à commencer son rôle de grand shérif. Il se présenta chez Marmaduke, et, trouvant la clef sur la porte, il entra sans cérémonie. Il fut surpris de l'aspect que présentait l'appartement : l'empreinte d'un corps se faisait remarquer sur le lit, mais les couvertures n'avaient pas été dérangées; les chandelles avaient brûlé jusqu'aux bobèches; la table était couverte de lettres, de paquets et de journaux. Marmaduke avait ouvert sa fenêtre pour laisser entrer l'air embaumé du matin; mais ses joues pâles, ses lèvres tremblantes et ses yeux battus contrastaient avec la sérénité habituelle de son visage.

— Qu'avez-vous? s'écria Richard étonné, seriez-vous malade? voyons que je vous tâte le pouls; vous savez que dans notre famille nous sommes naturellement médecins de père en fils.

— Je me porte bien, interrompit le juge en poussant son cousin qui se préparait à empiéter sur les fonctions du docteur Todd; mais je souffre moralement, j'ai reçu des lettres qui m'affligent. Tenez, jugez-en vous-même?

— Une lettre d'Angleterre, dit Richard, elle doit contenir des nouvelles importantes.

— Lisez-la, dit Marmaduke en arpentant la chambre avec une excessive agitation.

Richard, qui avait coutume de penser tout haut, était incapable de lire une lettre sans prononcer d'une voix intelligible une partie des mots qu'elle contenait.

Nous mettrons sous les yeux du lecteur ce qui fut ainsi divulgué de l'épître, avec les observations passagères du shérif.

« Londres, 12 février 1793.

» Quelle diablesse de traversée a eu ce bâtiment? Il est vrai que, jusqu'à la dernière quinzaine, le vent a soufflé du nord-ouest!

» Monsieur,

» Nous avons reçu en temps opportun vos honorées des 10 août, 23 septembre et 1er décembre, et nous répondons à la première par le retour du paquebot. Depuis la réception de la dernière... » ici un long passage fut remplacé par une espèce de bourdonnement de Richard. « Je vous annonce avec peine que... — Hum! hum! c'est en effet une fâcheuse nouvelle! — Mais croyez que la Providence, en sa miséricorde, a jugé convenable... — Hum! hum! votre correspondant paraît avoir de la piété, mon cousin. J'ose espérer qu'il appartient à l'église anglicane... — Le navire est parti de Falmouth vers le 1er septembre de l'année dernière, et... — Hum! hum! hum! — S'il me parvient quelque renseignement sur ce triste sujet, je ne manquerai pas... — Hum! hum! il a vraiment beaucoup de cœur pour un homme de loi. — Mais je ne puis rien vous apprendre aujourd'hui... — Hum! hum! — La Convention nationale... — Hum! hum! — Le malheureux Louis XVI... — Hum! hum! — Notre excellent monarque... — Oui, c'est un assez brave homme que le roi Georges, mais il a de mauvais conseillers.

» Agréez les assurances de mon profond respect... — Hum! hum!

» André Holt. »

— Il est plein de sentiment, ce monsieur André Holt, mais il nous donne de mauvaises nouvelles. Que comptez-vous faire, mon cousin?

— Que puis-je faire, Richard, si ce n'est m'en rapporter au temps, et à la volonté du ciel? Voici une autre lettre de Connecticut, mais elle ne fait que répéter le contenu de la première. Ma seule consola-

tion, c'est la certitude qu'il a reçu de mes nouvelles avant que le vaisseau ait mis à la voile. J'ai des devoirs sacrés à accomplir sans délai; je vais passer la journée à écrire, et tu seras mon secrétaire, Richard; je ne voudrais pas employer Olivier dans une affaire aussi secrète.

— Vous avez raison, dit le shérif en lui serrant la main, nous sommes enfants des deux sœurs, et la parenté est après tout le meilleur ciment de l'affection. Nous aurons sans doute besoin de Dirck van der School.

Marmaduke répondit affirmativement, et Richard envoya immédiatement un messager pour mander l'individu désigné.

Le village de Templeton n'avait à cette époque que deux hommes de loi. L'un d'eux a déjà comparu devant nos lecteurs à l'auberge du Hardi-Dragon; l'autre était Dirck van der School. Un bon naturel, une connaissance suffisante des affaires, un certain degré de probité distinguaient ce personnage qu'on surnommait le Hollandais, et quelquefois l'honnête procureur. Il est vrai de dire qu'il n'était honnête que comparativement à ses collègues.

Durant le reste de la journée, le juge fut enfermé avec son cousin et le procureur; et personne ne fut admis dans la chambre, à l'exception d'Élisabeth, à laquelle on communiqua en partie le motif du profond chagrin de son père. Olivier, qui observait avec étonnement le changement soudain produit dans la famille, essaya d'en découvrir la cause. Il se rendit dans un petit salon où miss Temple et Louisa Grant travaillaient à l'aiguille, et dit en entrant :

— Avez-vous donc reçu de mauvaises nouvelles? Si, comme je le suppose, votre père a besoin d'envoyer un agent sûr dans quelques pays éloignés, je suis prêt à lui offrir mes services.

— Nous avons certainement appris de fâcheux incidents, répondit Élisabeth; il sera peut-être nécessaire que mon père s'absente pendant quelque temps, à moins que, conformément à mes avis, il ne confie l'affaire à mon cousin Richard.

— Si pourtant elle est de nature à ce que je puisse m'en charger...

— Elle ne peut être confiée qu'à un de nos parents, à quelqu'un que nous connaissions bien.

— Ne me connaissez-vous pas, miss Temple? ajouta le jeune homme avec une ardeur qu'il ne montrait pas souvent; ai-je vécu cinq mois sous votre toit pour vous rester étranger?

Élisabeth détourna la tête en feignant d'arranger sa mousseline; mais sa main tremblait, ses joues étaient colorées et ses yeux exprimaient un vif intérêt.

— Et comment vous connaîtrions-nous, monsieur? dit-elle avec une émotion que semblait partager sa compagne attentive : nous savons que vous vous appelez Olivier Edwards, et je crois que vous avez dit un jour à mon amie miss Grant que vous étiez né dans ce pays.

— Vous m'avez mal comprise, dit Louisa en rougissant jusqu'aux yeux: ce n'était qu'une simple conjecture. D'ailleurs, si M. Edwards est allié à une famille indienne, pourquoi lui en ferions-nous des reproches? Valons-nous mieux que lui, moi surtout qui suis la fille d'un pauvre ecclésiastique sans bénéfice?

En disant ces mots, miss Grant songea aux tribulations de son père, et sa douce figure prit un caractère de mélancolie.

— L'humilité vous emporte trop loin, Louisa, dit Élisabeth; la fille d'un ministre de l'église ne saurait admettre de supérieur: ni moi, ni M. Edwards ne sommes avec vous sur le pied de l'égalité; à moins, ajouta-t-elle en souriant, que ce ne soit un prince qui voyage incognito.

— Je sais, répondit Louisa, qu'un fidèle serviteur du roi des rois n'est inférieur à personne sur la terre; mais les honneurs lui sont personnels; la distinction qu'il s'est acquise n'est pas transmissible. Je ne suis donc que la fille d'un homme pauvre et sans amis, et je ne dois point me croire au dessus de M. Edwards, parce que..... parce qu'il peut être parent à un degré éloigné de John Mohican.

— En y réfléchissant, dit Edwards, je dois reconnaître que ma position est un peu équivoque, quoique je l'aie achetée de mon sang.

— Et du sang des naturels de cette contrée, dit Élisabeth, qui feignait de partager les idées de Louisa sur l'origine indienne du jeune homme.

— Est-ce que ma figure porte des traces évidentes de ma parenté? J'ai le teint bruni par le soleil, mais je ne suis pas plus rouge qu'un autre.

— Si fait, en ce moment du moins, reprit Élisabeth en souriant. D'ailleurs, je voudrais pouvoir me prétendre issue des anciens maîtres du pays; ce serait pour moi une vive satisfaction, car j'avoue que j'éprouve une douleur secrète en voyant le vieux Mohican errer sur ces montagnes comme l'ombre de l'un de leurs légitimes possesseurs, et je sens qu'elles ne m'appartiennent qu'en vertu d'un droit bien contestable.

— Le pensez-vous réellement? reprit le jeune homme avec une véhémence qui fit tressaillir les deux jeunes filles.

— Oui, répliqua Élisabeth; mais que puis-je faire? Que peut faire mon père? Si nous offrions un secours et un abri au vieillard, ses habitudes l'engageraient à nous refuser. Il faudrait, pour le satisfaire, détruire les fermes et les clairières et rétablir les anciens territoires de chasse, comme le veut Bas-de-Cuir.

— Vous dites vrai, miss Temple, s'écria Edwards; il vous sera impossible de répondre au vœu de l'Indien. Employer votre fortune à soulager la misère, répandre l'aisance dans ces belles vallées dont vous serez un jour maîtresse, voilà tout ce que vous pouvez faire.

— C'est déjà bien assez, dit Louisa en souriant à son tour; cette tâche serait au-dessus des forces d'une femme; mais elle aura sans doute quelqu'un qui prendra la direction de ses affaires et l'administration de ses biens.

— Je ne veux pas déclamer contre le mariage, dit Élisabeth; je ne suis pas comme tant de jeunes filles qui font semblant de le dédaigner, tandis qu'elles en rêvent du matin au soir. Mais, à Templeton, je suis condamnée au célibat, sans avoir prononcé mes vœux; ou trouverais-je un mari au milieu de ces forêts?

— Il n'y a personne, dit Edwards avec vivacité, il n'y a personne qui ait le droit d'aspirer à votre main; et comme vous ne voulez l'accorder qu'à un homme digne de vous, vous mourrez peut-être comme vous aurez vécu, aimée, respectée et admirée de tous ceux qui vous connaissent.

Le jeune homme crut sans doute qu'il avait dit tout ce que la galanterie exigeait de lui, car il se leva, prit son chapeau et s'esquiva précipitamment.

Peut-être Louisa Grant trouva qu'il en avait trop dit, car elle étouffa un soupir involontaire et courba la tête sur son ouvrage Quant à miss Temple, il est possible qu'elle désirât en entendre davantage, et ses yeux demeurèrent fixés pendant quelques minutes vers la porte par où le jeune homme avait disparu. Le profond silence qui suivit cet entretien démontrait qu'il n'y a rien de tel que la présence d'un jeune homme de vingt-trois ans pour animer la conversation de deux jeunes filles de dix sept.

Le première personne que rencontra Olivier fut le petit procureur, qui sortait de la maison avec un gros paquet de papier sous le bras; il avait des lunettes vertes qui avaient des verres sur les deux côtés comme pour le mettre à même de découvrir les fraudes en multipliant ses facultés visuelles.

M. van der School était un homme bien élevé, mais d'une intelligence obtuse. Il mettait une extrême réserve dans ses discours et dans ses actions. Les relations fréquentes qu'il avait eues avec des confrères plus retors lui avaient fait contracter l'habitude d'une circonspection méthodique, mêlée d'un peu de timidité. Il employait dans ses discours des parenthèses qui les rendaient parfois inintelligibles.

— Bonjour, monsieur van der School, lui dit Edwards. Vous avez eu bien de l'occupation aujourd'hui?

— Bonjour, monsieur Edwards (si tel est votre nom) (car comme vous êtes étranger, il faut s'en rapporter à votre propre témoignage), bonjour, monsieur. Nous paraissons, en effet, avoir beaucoup d'occupation. Mais un homme tel que vous n'a pas besoin qu'on lui dise (vous l'avez sans doute remarqué) que les apparences sont souvent trompeuses

— Avez vous des papiers importants qui aient besoin d'être recopiés? Puis-je vous être utile à quelque chose?

— Voici des papiers (comme vous le devinez sans doute) (car vous avez la vue bonne) (à leurs caractères extérieurs), qui ont besoin d'être copiés.

— En ce cas, je vais vous accompagner à votre étude, et je travaillerai toute la nuit s'il le faut pour vous aider.

— Je serai toujours charmé de vous voir dans mon étude (non pas qu'on soit obligé d'accueillir tout le monde) (à moins qu'on n'y soit naturellement disposé), mais les papiers ont un caractère tout confidentiel (c'est-à-dire que personne ne peut les lire) (le juge Temple pourrait toutefois en donner l'autorisation) et sont invisibles à tous les yeux.

— Eh bien! monsieur, je vois que je ne puis vous être d'aucune utilité; mais ayez la bonté de rappeler au juge Temple que je n'ai rien à faire et que je suis tout à sa disposition.

— Je n'y manquerai pas, monsieur (car vos intentions sont bonnes) (si j'en crois les apparences) (malheureusement elles sont souvent trompeuses), et vos sentiments vous font honneur. J'instruirai le juge de vos offres et vous recevrez sa réponse (si Dieu le veut) à cinq heures de relevée.

La position douteuse d'Edwards l'avait rendu longtemps suspect au procureur, qui se tenait toujours sur la défensive; le jeune homme devina que l'intention du praticien était de lui cacher la nature de l'affaire. Il savait trop bien la difficulté qu'il y avait à comprendre M. van der School, lorsque ce jurisconsulte voulait être clair, pour ne pas renoncer complétement à obtenir de lui des renseignements quand l'homme de loi s'efforçait d'être obscur. Ils se séparèrent à la porte de l'étude, et M. van der School entra d'un air important en serrant avec force son paquet mystérieux. Olivier ne put rien savoir de l'affaire qui occupait Marmaduke. Le juge fut longtemps plongé dans une rêveuse mélancolie; son enjouement avait disparu; mais les progrès de la saison le tirèrent de son apathie; ses sourires revinrent avec l'été. La chaleur des jours et la fréquence des pluies avaient développé la végétation, et les bois présentaient les nombreuses nuances de verdure qu'on remarque dans les forêts américaines. Les racines d'arbres qui étaient restées dans les éclaircies étaient déja cachées sous les blés que faisait onduler la brise, et qui prenaient en se courbant des teintes variées et changeantes comme le velours.

CHAPITRE XVIII.

Par une de ces belles matinées d'été, Marmaduke et Richard montèrent à cheval pour aller faire une excursion dans les montagnes. De leur côté, Elisabeth et Louisa se préparèrent à faire une promenade. La tête de miss Grant était couverte d'un joli petit chapeau de soie verte, sous lequel étincelaient ses yeux bleus pleins d'une douce langueur. Miss Temple tenait à la main le grand chapeau de bergère destiné à couvrir les boucles épaisses de sa chevelure noire. Le juge, qui était au moment de partir, s'arrêta pour regarder sa fille avec admiration, et lui recommanda de ne pas s'aventurer dans les bois.

— Il y a moins de danger maintenant que dans l'hiver, dit-il; mais on peut être exposé à de fâcheuses rencontres. Tu as le courage de ta mère, il faut aussi en avoir la prudence.

Pendant cette courte allocution, Edwards se tenait près de là une ligne à la main. Au moment où les cavaliers franchissaient la porte, il s'avança vers les jeunes filles.

— Monsieur Edwards désire nous parler, dit vivement Louisa.

Elisabeth s'arrêta, et se tourna vers le jeune homme d'un air poli, mais froid; ce qui le déconcerta.



Les enfants coururent au but et montrèrent le dindon décapité.

— Votre père, miss Temple, paraît trouver mauvais que vous alliez dans les montagnes sans être accompagnée. S'il m'était permis de vous offrir un cavalier....

— Mon père vous a-t-il chargé de nous exprimer son mécontentement? interrompit la jeune fille.

— Mon Dieu, non! mais j'ai cru remarquer qu'il appréhendait pour vous quelque danger; et, si vous y consentez, j'échangerai ma ligne contre un fusil de chasse pour vous servir de guide.

— Je vous remercie, monsieur Edwards; mais, comme le danger dont vous parlez n'existe pas, nous n'avons pas besoin de protection. Nous ne sommes pas encore réduites à errer sur ces collines avec un garde du corps. S'il nous en faut un, il est facile à trouver. Ici, Brave!

L'énorme mâtin dont nous avons déjà parlé sortit de sa niche en bâillant et en s'allongeant sur ses pattes pour solliciter une caresse.

— Allons, mon cher Brave, répéta Elisabeth, vous avez autrefois bien servi votre maître; voyons comment vous allez remplir vos devoirs en servant sa fille.

Le chien remua la queue, comme s'il eût compris ce langage; il s'avança lentement, s'assit devant elle, et la regarda en face d'un air d'intelligence. Elle reprit sa marche; mais, après avoir fait quelques pas, elle s'arrêta pour dire d'un ton de conciliation :

— Vous pouvez être également utile, monsieur Edwards, mais d'une manière moins gênante pour vous, en nous rapportant quelques perches pour notre dîner.

Miss Temple, en continuant sa route, ne se détourna pas pour voir comment le jeune homme supportait son refus; mais Louisa jeta plusieurs fois sur lui un coup d'œil furtif.

— J'ai peur, dit-elle, que vous ayez mortifié M. Olivier. Il est encore à la place où nous l'avons laissé. Il doit nous trouver bien fières.

— Il a raison! s'écria miss Temple, qui paraissait sortir d'une rêverie profonde. Nous sommes trop fières pour souffrir des attentions de la part d'un jeune homme dont la position est si équivoque. Devons-nous en faire le compagnon de nos promenades intimes? Non, sans doute; et si c'est là de la fierté, elle convient à notre sexe.

Après avoir vu s'éloigner les jeunes filles Olivier murmura quelques mots incohérents. Puis il se dirigea vers le lac; il détacha du bord l'un des bateaux qui servaient à l'usage de la famille Temple, et se mit à ramer avec vigueur. Peu à peu ses réflexions devinrent moins amères; l'exercice réchauffa son corps et rafraîchit son esprit. D'ailleurs sa délicatesse lui faisait comprendre les raisons du refus de miss Temple, et, loin de lui en vouloir, il ne l'estimait que davantage.

Le bateau avançait rapidement. Les buissons du rivage glissaient devant les yeux d'Edwards, comme s'ils eussent possédé le mouvement qui provenait de ses propres efforts. Il aborda auprès de la hutte de Nathaniel, et, après avoir jeté autour de lui un regard investigateur, il fit entendre un sifflement aigu que répétèrent les échos. A cet appel, les chiens, attachés avec des courroies de peau de daim dans une niche d'écorce, se mirent à hurler piteusement et à se démener avec fureur.

— Tout beau, Hector, dit Olivier en sifflant de nouveau. Au son de sa voix, les chiens retournèrent dans leur niche; mais personne ne parut. Le jeune homme rentra dans la cabane, où il resta environ un quart d'heure. Quand il en sortit, la chienne se dressa contre lui en aboyant, comme pour le prier de la délivrer de ses chaînes; mais le vieil Hector leva le nez, et poussa un gémissement qu'on aurait pu entendre à un mille à la ronde.

— Ah! que sens-tu, vieux vétéran des bois? s'écria Edwards. Est-ce un homme, est-ce un animal?

A l'aide du tronc d'un pin tombé auprès de la hutte, il gravit un tertre, d'où il aperçut Hiram Doolitle qui se glissait entre les buissons avec une rapidité peu ordinaire chez les architectes.

— Que demande cet individu? murmura Olivier. Il n'a pas d'affaires de ce côté; mais il est atteint de curiosité, maladie endémique des colons. Je dois y mettre ordre, dans le cas où sa vilaine figure séduirait assez les chiens pour qu'on le laissât passer.

Là-dessus, Olivier compléta la fermeture en plaçant dans un crampon de fer une chainette qu'il assujettit avec un cadenas. Satisfait de cet arrangement, il retourna dans son bateau. Au moment où il se demandait vers quelle partie du lac il devait se diriger, il aperçut au loin, dans une embarcation d'écorce, Bas-de-Cuir et John Mohican, et fit aussitôt force de rames pour les rejoindre.

Les vieillards l'accueillirent par des signes d'amitié; mais, occupés à pêcher, ils ne lui adressèrent point d'abord la parole. Edwards les accosta, mit une amorce à son hameçon, et le jeta dans le lac.

— Vous êtes-vous arrêté au wigwam en passant? demanda Nathaniel.

— Oui, et j'y ai trouvé tout en ordre; mais ce charpentier, juge de paix, qu'on nomme Hiram Doolitle, rôdait à travers les bois. Je me suis empressé de consolider la porte, supposant qu'il avait envie de nous rendre visite. Je le crois d'ailleurs trop lâche pour approcher des chiens.

— Il n'y a pas grand'chose à dire en faveur de cet homme, dit Nathaniel. Il grille d'entrer dans la cabane, et a même osé m'en demander la permission; mais je lui ai fait des réponses évasives qui l'ont dérouté. Voilà ce que c'est que d'avoir tant de lois; on est obligé d'en confier l'interprétation à des gens de cette espèce.

— Je le crois moins bête que méchant, dit Edwards; il se fait un jouet du shérif, et je crains que son impertinente curiosité ne nous cause beaucoup d'embarras.

— S'il s'aventure trop souvent près du wigwam, je tire dessus, dit Nathaniel avec la plus grande simplicité.

— Gardez-vous-en bien, Nathaniel; la loi serait contre vous, et il nous arriverait malheur à tous.

— Je vous crois, mon ami, s'écria le chasseur; car vous avez un bon sang dans les veines, et je le soutiendrais même en présence du juge Temple. N'est-il pas vrai, John?

— C'est un Delaware, dit Mohican, et c'est mon frère. Le Jeune-Aigle est brave, et ce sera un chef; aucun mal ne peut lui advenir.

— Mes amis, répondit le jeune homme, si je ne suis pas tout à fait tel que je le parais à vos yeux prévenus, du moins je suis à vous pour la vie, dans la prospérité comme dans la détresse.

— Oui, vous serez chef, reprit Mohican. Ce territoire a été possédé par mon peuple, et ils l'ont donné en conseil au Mangeur-de-Feu; et la décision des Delawares durera tant que les eaux suivront leur cours.

Après cet entretien, les trois amis se mirent à pêcher en silence; ils prirent des perches et des truites saumonées. Nathaniel, qui avait été le plus heureux, amorçait de nouveau sa ligne, lorsque tout à coup il

approcha son oreille de l'eau en retenant son haleine, et écouta attentivement quelques sons lointains.

— Si je n'avais attaché les chiens de mes propres mains, dit-il, avec une lanière de peau de daim toute neuve, je croirais que c'est le vieil Hector qui aboie sur la montagne.

— C'est impossible, dit Edwards; il n'y a pas une heure que je l'ai vu dans sa niche.

Nathaniel appliqua sa main à son oreille pour s'en faire un cornet acoustique; Mohican se pencha en avant, le bras levé au niveau de sa figure et tendant l'index pour recommander l'attention; mais il n'entendit que le mugissement des bestiaux qui paissaient sur le flanc des collines. Edwards ne saisissait aucun son et riait de l'erreur de son ami.



M. Le Quoi, Français réfugié, mais épicier.

— Riez, si vous voulez, dit Bas-de-Cuir; les chiens sont lâchés et chassent un daim. Il est impossible que je me trompe, et, si je suis dans le vrai, c'est une chose fâcheuse; non pas que je me soucie de la loi, mais le gibier est maigre en ce moment, et mes bêtes se fatiguent inutilement. Eh bien, entendez-vous les chiens?

En effet, les aboiements, dont le bruit avait été intercepté par une colline, retentirent avec force sur les rivages du lac. Pendant que les trois amis écoutaient avec surprise, les branches des aunes qui bordaient la rive s'écartèrent, et un daim sauta dans le lac, poursuivi par la meute de Nathaniel.

— Je le savais, je le savais! s'écria celui-ci. Le daim leur a passé sous le vent; ils n'ont pu résister à leur ardeur. Il faut que je les arrête. Ici, ici, coquins. Allez-vous-en, vous aurez des coups de ligne quand je vous attraperai.

Les chiens reconnurent la voix de leur maître, et, après avoir décrit un cercle dans l'eau, ils abandonnèrent leur poursuite avec répugnance et retournèrent à terre, où ils remplirent l'air de leurs cris. Cependant le daim, pressé par la peur, avait fait la moitié du chemin entre le rivage et les bateaux avant d'avoir aperçu le nouveau danger qui le menaçait. Au son de la voix de Nathaniel, il fit un mouvement rétrograde; mais, voyant sa retraite coupée, il se dirigea obliquement vers le centre du lac, dans l'intention de débarquer sur le rivage occidental. Il levait la tête pour respirer, et son cou élancé refoulait les eaux comme la proue d'une galère. A cette vue, Bas-de-Cuir commença à s'agiter dans le canot.

— Quel bel animal! s'écria-t-il, quelle magnifique paire de cornes! un homme y pourrait suspendre toute sa garde-robe. Au fait, juillet est le dernier mois, et la chair doit commencer à être bonne. Ramez, John. Cet animal est fou de venir tenter des chasseurs de cette façon.

Tout en parlant, Nathaniel détachait les cordes d'écorce qui servaient de câbles.

— Arrêtez! s'écria Edwards, rappelez-vous la loi, mes vieux amis; vous êtes en vue du village, et je sais que le juge Temple est décidé à poursuivre indistinctement tous ceux qui tueront un daim en temps prohibé.

Ces remontrances étaient inutiles. Déjà l'embarcation que montaient les deux chasseurs filait sur les eaux avec la rapidité d'un météore; elle s'élevait et retombait sans cesse par l'effet des ondulations que produisait sa marche. Bas-de-Cuir avait saisi sa carabine; mais il s'arrêta indécis.

— Dois-je le tuer, John? dit-il. Il me semble que c'est contraire à la nature de l'élément sur lequel nous nous trouvons, nous sommes ici pour pêcher et non pas pour chasser.

— Vous avez raison, dit Mohican; approchons, et préparez votre harpon.

Nathaniel s'empara de l'arme qu'on lui indiquait, et qui était emmanchée au bout d'une longue perche; il la lança comme une flèche sur le daim. Le fer frappa contre les cornes, et le harpon tomba dans le lac. Le canot, poussé par le Mohican avec une habileté qui suppléait à la force, passa par-dessus l'arme inutilement lancée.

— En arrière! en arrière! s'écria Nathaniel. Mohican rétrograda, et ce mouvement permit au chasseur de ressaisir le bout de la perche; mais il donnait au daim un grand avantage.

— Arrêtez, Nathaniel! s'écria Edwards qui arrivait dans sa barque. En ce moment, le daim fatigué se débattait; tantôt par un effort subit il s'élevait à la surface de l'eau, tantôt il disparaissait presque entièrement. Edwards oublia à cette vue les leçons de la prudence, et, changeant tout à coup de langage, il s'écria : — Hourra! manœuvrez à droite, Mohican, je vais prendre l'animal par les cornes.

Le vieux chef indien, qui tout à l'heure encore était si calme et si indolent, semblait avoir retrouvé toute l'agilité de sa jeunesse. Ses yeux noirs brillaient d'une animation sauvage. Sous ses mains exercées, le canot ressemblait à une bulle flottante sur un tourbillon; les mouvements circulaires qu'on lui imprimait circonscrivaient le théâtre de l'action. Le daim, resserré dans un étroit espace, prit bravement son parti et s'avança du côté d'Edwards; celui-ci saisit un câble, y fit promptement un nœud, et, le lançant de toute sa force, parvint à saisir l'un des andouillers de la victime. Les efforts que fit le daim pour se débarrasser furent tels qu'on crut un instant qu'il allait faire sombrer la frêle embarcation; mais Nathaniel l'atteignit et lui coupa la gorge; et, après l'avoir déposé tout palpitant dans le fond de son bateau, il se mit à rire à la muette comme il en avait l'habitude.



La chasse aux pigeons.

— Tant pis pour Marmaduke et ses lois! dit-il; il y a longtemps que la mort d'un daim ne m'a causé autant de plaisir.

John Mohican était depuis longtemps accablé par l'âge et par le malheur; mais cette chasse d'un nouveau genre ralluma dans ses yeux des feux depuis longtemps éteints; elle lui plaisait moins par le résultat avantageux qu'elle offrait que comme une réminiscence des exploits de ses jeunes années. Cependant il toucha légèrement la victime; la réaction qui suivait cet exercice inaccoutumé faisait déjà trembler la main du vieillard. Néanmoins il sourit et dit du ton sentencieux qui lui était habituel : — Bon.

— Je crains, dit Edwards quand il fut un peu calmé, que nous

n'ayons transgressé la loi; mais nous ne nous trahirons pas les uns les autres. Ce qui m'étonne, c'est que les chiens aient pu se détacher.

— Ils ont brisé leurs courroies quand ils ont senti la bête, dit Nathaniel.

On débarqua et on examina le morceau de peau de daim qui pendait au cou des chiens.

— C'est étonnant, reprit Bas-de-Cuir, cette lanière n'a pas été déchirée; elle a été coupée avec un couteau.

— Serait-ce ce gredin de charpentier? s'écria Edwards.

— Je serais tenté de le croire, répondit Nathaniel. C'est un individu qui se mêle toujours des affaires des autres; mais il fera bien de ne pas approcher de mon wigwam.

Pendant ce temps, Mohican considérait le reste des attaches avec la sagacité d'un Indien; il annonça en ces termes le résultat de son examen :

— La courroie a été coupée par un homme qui avait peur des chiens, avec une lame bien affilée placée au bout d'un long manche.

— Comment devinez-vous cela? s'écria Edwards.

— Ecoutez, mon fils, dit le vieux guerrier. Le couteau était affilé, car la coupure est nette; l'homme avait peur des chiens, autrement il aurait coupé leurs liens autour du cou; et, pour ne pas approcher, il a fallu qu'il se servît d'un long manche.

— Pardieu! dit Nathaniel, John me met sur la piste. Le charpentier sera monté sur le roc derrière la niche, et il aura détaché les chiens en mettant son couteau au bout d'un bâton.

Mais quelles peuvent avoir été ses intentions? demanda Edwards. Vous ne lui avez jamais fait aucun tort.

— Sans doute, mais il avait une envie démesurée de voir l'intérieur de ma hutte, et il aura voulu d'abord se débarrasser des chiens.

— Vos soupçons sont justes. Donnez-moi votre canot; je suis jeune et vigoureux, j'arriverai peut-être à temps pour déranger ses projets. Dieu nous préserve d'être à la merci d'un pareil homme!

Cette proposition fut acceptée. Mohican resta avec le daim dans le plus grand canot, pendant qu'Edwards dirigeait l'autre, et que Nathaniel gravissait la montagne dans l'intention de revenir par terre à son wigwam.

CHAPITRE XIX.

Miss Temple et sa compagne poursuivaient en ce moment leur promenade; elles étaient arrivées sur une éminence qui dominait la cabane de Bas-de Cuir.

Par un sentiment naturel, les deux amies, dans leurs entretiens confidentiels, ne s'étaient jamais permis la moindre allusion à l'étrange position d'Olivier Edwards; mais, en voyant la demeure qu'il avait longtemps habitée, miss Temple ne put s'empêcher de dire à Louisa :

— Je donnerais tous mes autres secrets pour posséder ceux que peut renfermer cette habitation grossière.

— Je suis sûre, répondit miss Grant, que vous n'apprendriez rien au désavantage de M. Edwards, si les mystères de cette hutte isolée vous étaient subitement révélés.

— C'est possible; mais nous saurions du moins qui il est.

— Nous le savons déjà, ma chère miss Temple. Son histoire m'a déjà été racontée par votre cousin.

— Le shérif, il sait tout; vous le verrez un beau jour découvrir la pierre philosophale. Que vous a-t-il dit?

— Des choses qui semblent positives. Il m'a dit que Nathaniel Bumppo avait passé presque toute sa vie dans les bois, où il avait fait la connaissance du vieux John.

— Vraiment? mais c'est un fait connu de tout le monde.

— Leur intimité vient de ce que Bas-de-Cuir a sauvé la vie de John dans une bataille.

— Rien n'est plus vraisemblable, dit Elisabeth avec un peu d'impatience; mais ce n'est pas le sujet qui nous occupe.

— Pardonnez mon ignorance, reprit Louisa, je ne fais que répéter une conversation que j'ai entendue tout récemment entre mon père et le shérif. Ce dernier disait que le roi d'Angleterre entretenait quelquefois des officiers de l'armée en qualité d'agents auprès des tribus indiennes. Ces agents passaient presque toute leur vie sur la lisière du désert; ils se mariaient rarement; et pourtant.... C'est une grande perversité, Elisabeth!... Enfin ils avaient des enfants.

— Passez là-dessus, dit miss Temple en rougissant légèrement.

— Votre cousin ajoutait que ces enfants étaient ordinairement bien élevés, qu'on les envoyait même dans les colléges d'Angleterre, et c'est ce qui explique l'éducation que M. Edwards a reçue; car il est presque aussi savant que votre père et même que M. Richard Jones.

— Cela donne une haute idée de son instruction. Ainsi, suivant l'hypothèse de Richard, Mohican serait l'oncle ou le grand-père maternel d'Olivier Edwards.

— Précisément.

— Malgré ce beau récit, répliqua Élisabeth, je ne suis pas encore édifiée sur le compte de notre mystérieux jeune homme. M. Richard Jones a des théories pour chaque chose, et je voudrais bien qu'il m'expliquât pourquoi cette cabane est la seule à cinquante milles à la ronde dont la porte ne soit pas ouverte à quiconque veut en lever le loquet.

— Je ne lui ai rien entendu dire à ce sujet, répondit la fille du ministre, mais je suppose que ces chasseurs, étant pauvres, désirent naturellement conserver le peu qu'ils possèdent; il est quelquefois dangereux d'être riche, miss Temple; et vous ne pouvez savoir combien il est pénible d'être pauvre.

— Ni vous non plus, je l'espère; sur cette terre d'abondance, un ministre de l'église ne peut éprouver un dénûment absolu.

— Il n'y a point de misère complète pour celui qui se soumet à la volonté de Dieu, dit Louisa d'une voix étouffée; mais il est toutefois des souffrances qui font saigner le cœur. Vous ne les comprenez pas, miss Temple. Mon père a été missionnaire pendant plusieurs années dans les nouvelles colonies. Les fidèles étaient pauvres, et nous avons souvent manqué de pain. Nous ne pouvions en acheter, nous n'osions en demander, de peur de déshonorer le sacré ministère. Mais que de fois j'ai vu mon père, appelé par ses fonctions, quitter sa famille malade et affamée, que son absence laissait sans secours! Ses malheurs domestiques ne pouvaient lui faire négliger les devoirs de son état, et il allait consoler les autres quand il avait lui-même besoin de consolation!

— Mais à présent tout est fini! Le revenu de votre père doit vous suffire...

— Oui, répondit Louisa en baissant la tête pour cacher ses pleurs, car il n'a plus que moi à soutenir.

La conversation avait pris un tour qui chassa de l'esprit des jeunes filles toute autre pensée que celles d'une sainte charité. Elisabeth embrassa tendrement son amie, dont la vive émotion éclata t en sanglots; puis toutes deux reprirent leur route à l'ombre des grands arbres qui couronnaient la montagne. Elles trouvèrent, sous les verts rameaux, une fraîcheur douce et salutaire, après une pénible montée et par une journée qui commençait à être brûlante. Elles apercevaient de temps en temps à travers le feuillage la nappe unie du lac Otsego; et le bruit des roues, le retentissement des marteaux, s'élevant confusément de la vallée, mêlaient aux scènes de la nature des indices de la présence humaine.

— Écoutez! dit brusquement Élisabeth, j'entends des cris d'enfant sur la montagne! c'est quelque petit garçon qui s'est égaré!

— Cela arrive souvent, dit Louisa. Marchons du côté de la voix; peut-être l'enfant perdu est-il près de mourir sur la colline!...

Pressées par cette considération et guidées par les gémissements sourds qui partaient de la forêt, les femmes s'avancèrent précipitamment. L'ardente Elisabeth crut voir plus d'une fois le vagabond dont elle supposait la présence. Soudain Louisa la prit par le bras en lui criant : Regardez le chien!

Brave les avait suivies. Son âge avancé lui avait ôté depuis longtemps son activité, et quand ses compagnes s'arrêtaient pour regarder le paysage ou pour cueillir des bouquets, le mâtin s'étendait sur le sol, fermait les yeux, et attendait avec une indolence peu conforme au rôle de protecteur. Mais, lorsque miss Temple, alarmée par le cri de Louisa, se tourna du côté du chien, elle le vit en arrêt, les yeux fixés sur un objet lointain, la tête penchée, le poil hérissé de frayeur ou de colère. C'était probablement cette dernière passion qui animait Brave, car il grommelait sourdement et montrait les dents d'une manière qui aurait effrayé sa maîtresse, si elle n'avait connu les bonnes qualités de ce fidèle serviteur.

— Brave! dit-elle, reste tranquille! que vois-tu qui t'inquiète?

A ces mots, la fureur du mâtin, loin de diminuer, s'accrut sensiblement. Il alla s'asseoir aux pieds de sa maîtresse en faisant entendre des grognements prolongés auxquels succédait parfois un aboiement court et sinistre.

— Que voit-il? c'est sans doute quelque animal.

Louisa ne répondit pas à cette question, tremblante et livide, elle tendit les mains avec une agitation convulsive; miss Temple regarda dans la direction indiquée, et vit sur les branches d'un hêtre une panthère, aux yeux fixes et menaçants, prête à prendre son élan.

— Fuyons! s'écria Élisabeth en saisissant le bras de son amie, qui plia comme un roseau, et s'affaissa sur elle-même.

Rien dans le caractère d'Elisabeth ne pouvait la déterminer à abandonner sa compagne évanouie. Elle tomba à genoux près de Louisa, dont elle déchira les vêtements pour lui donner de l'air, tout en encourageant le chien d'une voix qui commençait à trembler.

Une petite panthère, parvenue au quart de sa grandeur, sortit tout à coup d'entre les branches d'un hêtre, en imitant les mouvements de sa mère, auxquels elle mêlait les allures enjouées d'un jeune chat. Debout sur ses pattes de derrière, l'animal égratignait avec celles de devant l'écorce de l'arbre, puis il se battait les flancs avec sa queue, grattait la terre, et semblait s'efforcer de parodier les symptômes de colère qui rendaient sa mère si terrible. Il s'approcha du chien en gambadant. Brave restait ferme et immobile, et, le corps appuyé en arrière sur ses hanches, il suivait des yeux ses deux adversaires. Dès qu'il vit à sa portée la jeune panthère, il la souleva d'un coup terrible de mâchoire, et la lança en l'air avec violence. Elisabeth fut témoin de cette victoire, et conçut une lueur d'espérance. Mais soudain la mère, irritée, se jeta d'un bond sur le dos du mâtin. Aucunes paroles ne peuvent décrire la fureur du combat qui suivit. Accompagné de hurlements épouvantables, il avait, malgré son horreur, un intérêt si

puissant que miss Temple oublia presque que sa vie dépendait du résultat. Les bonds de la panthère étaient si rapides et si vigoureux, qu'elle semblait presque toujours en l'air. Mais lorsqu'elle tombait sur les épaules du mâtin, le vieux Brave, quoique déchiré par des griffes aiguës et souillé du sang qui coulait d'une douzaine de blessures, la secouait aussi facilement qu'une plume; puis, s'appuyant sur ses jambes de derrière, il revenait à la charge, la gueule ouverte et l'œil étincelant. Malheureusement, son âge et sa vie indolente lui ôtaient les moyens de soutenir une pareille lutte. De toutes ses qualités d'autrefois il ne lui restait plus que du courage. La panthère, aussi circonspecte qu'agile, l'évitait aisément, et ses bonds avaient toujours pour but le dos de son ennemi. Le chien, par un effort convulsif, parvint à enfoncer ses crocs dans le flanc de la bête féroce; mais Elisabeth vit le collier de cuivre, qui entourait le cou de Brave et qui jusqu'alors avait conservé son éclat, se teindre des flots d'un sang noir. La panthère fit de vains efforts pour se débarrasser des mâchoires du mâtin. Tout à coup celui-ci, sans lâcher prise, tomba sur le dos, desserra les dents, et quelques convulsions rapides annoncèrent la mort du pauvre Brave.

Les deux jeunes filles étaient donc à la merci de la panthère. On dit qu'il y a dans les traits de l'homme quelques reflets de la Divinité qui en imposent aux êtres inférieurs de la création, ce fut sans doute leur mystérieuse influence qui, dans cet instant, suspendit le coup fatal. L'animal ne songea d'abord qu'à examiner son ennemi vaincu et à flairer le cadavre de son nourrisson; puis ses yeux dardèrent des étincelles; sa queue battit ses flancs à coups précipités; ses griffes s'allongèrent. Miss Temple le contemplait avec terreur; elle avait les mains jointes pour prier; mais ses lèvres entr'ouvertes restaient immobiles, et ses joues avaient la pâleur du marbre. Elle croyait sa dernière heure arrivée, lorsqu'un vague bruissement retentit dans le feuillage.

— Baissez-vous, baissez-vous, murmura une voix d'homme, votre chapeau me cache la tête de la bête?

Notre héroïne inclina la tête, plutôt par un mouvement naturel que pour obéir à cet ordre inattendu. Elle entendit l'explosion d'une arme à feu, le sifflement de la balle et les cris de rage de la panthère, qui roula à terre en se mordant les chairs, et en arrachant les branches d'arbre qu'elle put saisir. Au même instant Bas-de-Cuir parut et s'écria :

— A bas Hector, à bas vieux fou! c'est une bête qui a la vie dure, et qui pourrait encore se jeter sur toi.

Nathaniel se posta hardiment devant les femmes, malgré l'aspect menaçant de la panthère blessée, qui semblait recouvrer sa vigueur et sa férocité. Il rechargea sa carabine, tira à bout portant dans la tête de l'animal, et l'étendit à ses pieds.

Il sembla à miss Temple qu'elle sortait du tombeau. Ses facultés avaient été surexcitées par le danger; plus il avait été imminent, plus elle avait eu d'énergie pour le combattre.

Pendant toute cette horrible scène, elle n'avait pas perdu de vue un seul instant le formidable animal, et longtemps après cet événement elle le revoyait dans ses songes, et son imagination troublée lui représentait les moindres mouvements de la bête furieuse, dont elle avait failli devenir victime.

Pour rendre le sentiment à Louisa, il suffit d'un peu d'eau puisée dans le bonnet de Bas-de-Cuir à l'une des mille sources de la montagne.

Les deux jeunes filles remercièrent le vieux chasseur avec effusion. Il répondit d'un ton indifférent qui prouvait qu'il n'attachait pas une grande importance à ce qu'il venait de faire en cette occasion :

— Nous parlerons de ça une autre fois, dit-il; allons, mettons-nous en route, car vous avez eu assez d'émotions pour désirer revoir la maison paternelle.

— Les deux amies se mirent en marche aussi vite que le permettait la faiblesse de Louisa. Arrivées à la grande route, elles se séparèrent de leur guide en déclarant qu'elles pouvaient se passer de ses secours; elles se sentaient encouragées par la vue du village qui s'étendait à leurs pieds, comme un riant tableau avec son lac limpide, la rivière qui en baignait les murs et ses cheminées de briques vernies. Bas-de-Cuir resta sur la colline jusqu'à ce que ses compagnes eussent disparu derrière un coude de la route. Ensuite il siffla ses chiens, mit sa carabine sur son épaule, et rentra dans la forêt.

— Eh bien, se dit-il, il y avait de quoi effrayer des femmes d'un âge plus mûr. Je crois du reste que, si j'avais visé la panthère aux yeux, je l'aurais tuée plus vite qu'en lui envoyant une balle au front. Toutefois, le coup n'est pas mauvais si l'on considère que je ne voyais que la tête et le bout de la queue. Mais qui va là?

— C'est moi, monsieur Bas-de-Cuir, dit M. Doolitle, qui s'empressa de sortir des buissons, en voyant la carabine déjà dirigée de son côté. Quoi, vous chassez par cette chaude journée? Prenez garde à la loi, mon vieux.

— Oh! répondit Nathaniel, la loi et moi nous sommes une paire d'amis. Est-ce qu'un habitant des bois a quelque chose à démêler avec elle?

— Pas grand'chose sans doute, dit Hiram, mais vous vendez quelquefois du gibier. Je suppose que vous n'ignorez pas qu'un acte du congrès condamne à une amende de 12 dollars 50 centimes quiconque tue un daim entre les mois de janvier et d'août. Le juge a résolu d'être excessivement sévère.

— Je le crois sans peine, répliqua le vieux chasseur, car il est capable de tout.

— La loi est positive, et comme j'ai entendu vos chiens suivre ce matin la piste de quelque animal, je crains qu'ils ne vous mettent dans l'embarras.

— Oh! ils sont trop bien dressés pour cela, dit Nathaniel avec insouciance. Mais savez-vous combien on accorde aux dénonciateurs?

— Combien? répliqua Hiram en baissant les yeux sous le regard perçant de l'honnête chasseur. Je crois que c'est la moitié .. Oui, c'est à peu près la moitié; mais vous avez du sang sur votre manche, mon camarade. Auriez-vous tué du gibier ce matin?

— Oui, dit Bas-de-Cuir en faisant de la tête un signe affirmatif, et je puis me flatter d'avoir fait un bon coup!

— Hum! cria le magistrat; et où est le gibier? Je suppose qu'il est de belle taille, car vos chiens ne chassent que des morceaux de choix.

— Ils vous chasseraient vous-même, si je le voulais, dit Nathaniel avec son rire accoutumé. Ici, Hector! ici, chienne!

— Oh! j'ai déjà entendu parler de leur bon caractère, reprit Doolitle en retirant alternativement les deux jambes, que les chiens flairaient d'une manière alarmante. Et où est le gibier?

— Le voici: comment le trouvez-vous?

— Comment! s'écria Hiram, c'est le chien du juge Temple? j'espère que ce n'est pas vous qui l'avez tué.

— Regardez-y vous-même, dit Nathaniel; sa gorge vous fait-elle l'effet d'avoir été coupée avec un couteau?

— Non, elle est déchirée; quelles horribles blessures! qui donc a pu les faire?

— Les panthères qui sont derrière moi.

— Des panthères, répéta Hiram en tournant sur les talons avec une agilité qui aurait fait honneur à un maître de danse.

— Rassurez-vous, voici deux de ces êtres dangereux, mais le chien a tué l'un, et j'ai fermé pour toujours la gueule de l'autre; ainsi, ne craignez rien, monsieur Doolitle, ils ne vous feront pas de mal.

— Et où est le daim? s'écria Hiram en regardant autour de lui d'un air égaré.

— Que voulez-vous dire?

— N'avez-vous pas abattu un daim?

— Moi! dit le vieux chasseur, j'aurais osé contrevenir à la loi! je me suis contenté de tuer des panthères, ce qui, je crois, n'est pas défendu.

— Pas du tout, il y a même une gratification accordée pour chaque tête; vos chiens chassent donc aussi la panthère?

— Toute espèce de gibier; ne vous ai je pas dit qu'ils chasseraient l'homme au besoin?

— Oui, oui, je me le rappelle. Eh bien, je dois avouer que je les trouve extraordinaires; je suis dans le plus complet étonnement.

Cependant, Nathaniel s'était assis par terre, et après avoir tiré son long couteau, il le passa d'une main exercée autour du crâne de ses victimes qu'il dépouilla entièrement de la peau.

— Cela vous surprend, reprit-il, vous n'avez donc jamais vu scalper une panthère; mais puisque vous êtes juge de paix, je vous prie de me donner un bon pour toucher la prime

— La prime! répéta Hiram, eh bien, allons à votre cabane, vous y prêterez serment, et j'écrirai le bon que vous me demandez; je suppose que vous avez une Bible, la loi exige qu'on jure sur les quatre évangélistes.

— Je n'ai pas de livres, répondit froidement Nathaniel.

— Vous devez au moins avoir une Bible, repartit le magistrat. Allons, et prêtez le serment exigé.

— Doucement, doucement, dit le chasseur; pourquoi ferais-je un serment à propos d'une chose dont vos yeux sont témoins; est-ce que vous n'avez pas confiance en vous-même? faut-il qu'un autre homme affirme ce que vous savez être vrai? vous m'avez vu scalper les panthères, et s'il me faut jurer, ce sera devant le juge Temple qui ne sait rien de cette aventure.

— Mais nous n'avons ici ni plume, ni encre, Bas de-Cuir; il faut nécessairement entrer dans votre hutte pour que j'écrive le bon.

— Et que ferais-je de ces jouets des écoliers? s'écria Nathaniel avec son rire habituel; je n'ai ni encre ni papier; d'ailleurs, je ne sais pas m'en servir. Que le diable emporte le morceau de cuir qui pend au cou de mes chiens; ils finiront par s'étrangler; prêtez-moi donc votre couteau!

Sans songer que Bas-de-Cuir en avait un lui-même, Doolitle tira le sien de sa poche et le lui tendit; après s'en être servi, le vieux chasseur le lui remit en disant d'un ton d'insouciance :

— C'est de l'acier bien trempé, et j'ose dire qu'il a coupé déjà une courroie comme celle-ci.

— Prétendez-vous m'accuser d'avoir lâché vos chiens? s'écria Hiram, troublé par les remords de sa conscience.

— Non, dit le chasseur, je les lâche toujours moi-même avant de quitter ma cabane.

M. Doolitle écouta ce mensonge avec une stupéfaction qui aurait suffi pour déceler la part qu'il avait prise à la délivrance des chiens.

Le sang-froid et la réserve du vieillard firent place à une franche indignation, et frappant la terre avec force de la crosse de sa carabine, il s'écria :

— Faites-y attention, monsieur Doolitle, j'ignore ce qui peut vous tenter dans le wigwam d'un pauvre homme comme moi; mais, je vous le déclare en face, si jamais vous mettez le pied sous mon toit sans ma permission, si même vous vous avisez d'en approcher, je vous traiterai d'une façon qui ne vous plaira guère.

— Et moi, monsieur Bumppo, dit Hiram en battant prudemment en retraite, je vous déclare en face que vous avez enfreint la loi, que je suis juge de paix, et que vous aurez de mes nouvelles avant peu.

— Je me moque de vous et de la loi, s'écria Nathaniel. Retirez-vous avant que le diable me tente, et si jamais vous reparaissez dans les bois, prenez-y garde, je tirerai sur vous comme sur un oiseau de proie.

Le juge de paix ne crut point à propos de pousser la fureur du chasseur à la dernière extrémité. Il s'enfuit; Nathaniel se rendit à sa cabane, attacha ses chiens, et frappa à la porte, qui lui fut ouverte par Edwards.

— Tout est-il en bon état? demanda Bas-de-Cuir.

— Tout, répliqua le jeune homme; on a essayé de forcer la serrure, mais elle tenait trop bien.

— Je connais le maraudeur, dit Nathaniel, mais qu'il ne vienne pas à portée de ma carabine... Le reste de la phrase fut prononcé d'une manière inintelligible.

CHAPITRE XX.

Pendant ce temps, Marmaduke-Temple et son cousin se promenaient à cheval dans le bois; Richard ne parlait pas, il avait un air d'importance inusité. Parvenu aux environs de la cabane de Nathaniel, il s'arrêta tout à coup, et dit d'un ton solennel :

— Savez-vous, mon cousin, pourquoi je vous ai conduit de ce côté?

— En aucune façon, répondit Marmaduke.

— Eh bien, je vais vous le dire, mais ce sujet important exige quelques préambules. Vous êtes d'avis sans doute qu'un homme dont l'éducation développe les talents naturels ne peut cependant parvenir à faire bien qu'une chose, mais moi je crois que le génie peut suppléer à l'instruction, et qu'il y a des individus qui sont capables de tout.

— Comme vous, par exemple, dit le juge en souriant.

— Je méprise les personnalités, monsieur, mais il y a sur votre patente trois hommes que la nature a rendus propres à toute espèce d'entreprises, quoique leur position soit différente.

— En ce cas, nous sommes mieux partagés que je ne l'aurais cru; et quels sont ces triumvirs?

— L'un est Hiram Doolitle; il est, vous le savez, charpentier de son état, et il n'y a qu'à regarder nos maisons pour apprécier son mérite; il est en outre juge de paix, et la manière dont il rend la justice ferait honte à plus d'un magistrat haut placé.

— Et d'un! dit Marmaduke, qui semblait n'avoir pas envie d'entamer une discussion.

— Le second est Jotham Riddel.

Jotham Riddel était un colon qui, après avoir établi une petite métairie, venait de la vendre assez avantageusement, et se proposait d'ouvrir une école à Templeton; c'était un homme assez généralement discrédité : aussi Marmaduke, après s'être fait répéter deux fois le nom, s'écria avec indignation .

— Quoi! ce spéculateur inquiet qui change de pays tous les trois ans, et d'occupations tous les jours, agriculteur hier, cordonnier aujourd'hui, et demain maître d'école; quoi! ce type du colon inconstant, qui a tous les défauts d'un aventurier sans en avoir la moindre qualité! je lui conteste le rang que vous voulez lui assigner, Richard; mais quel est le troisième?

— Comme le troisième n'a pas envie qu'on fasse de commentaires sur son compte, je me dispenserai de le nommer.

— Le résultat de tout ceci, Richard, c'est que ce trio dont vous êtes le principal personnage, a fait quelque importante découverte.

— Je n'ai pas dit que j'en fisse partie, juge Temple; comme je vous l'ai déclaré, je ne suis point personnel, mais il est vrai qu'une découverte a été faite, et que vous y êtes profondément intéressé.

— Poursuivez; je suis tout oreilles.

— Vous savez qu'il y a sur vos propriétés un individu nommé Nathaniel Bumppo; qu'après avoir vécu seul plus de quarante ans, il s'est associé deux compagnons.

— Cela me paraît évident, répondit le juge.

— Vous savez encore que l'un est un vieux chef indien, le dernier ou l'avant-dernier de sa tribu, et l'autre, un jeune homme qu'on dit fils d'un agent anglais et d'une indienne.

— Qui dit cela? s'écria Marmaduke avec un intérêt qu'il n'avait pas encore montré.

— Qui? le sens commun, la voix publique; mais écoutez jusqu'au bout: ce jeune homme a d'assez jolis talents, il a été bien élevé, il a vu le monde, et se comporte très-passablement en société quand il le veut; maintenant, juge Temple, pouvez-vous me dire ce qui a réuni trois hommes tels que l'Indien John, Nathaniel et Olivier Edwards?

Marmaduke regarda son cousin avec surprise, et répondit avec vivacité :

— Tu viens, Richard, d'aborder à l'improviste un sujet qui a bien souvent occupé mon esprit, et as-tu pénétré quelque chose de ce mystère ou est-ce seulement par conjecture?....

— Par conjecture! allons donc, j'ai des faits, des faits positifs. Je vous ai souvent entendu dire qu'il y avait des mines dans ces montagnes; j'en ai même vu des échantillons.

— Assurément, reprit le juge, je ne serais pas étonné qu'il y eût dans l'Amérique du Nord de l'étain, de l'argent ou même de la houille, ce que je regarde comme plus important.

— Au diable votre houille, s'écria le shérif! à quoi peut servir du charbon dans ces forêts? de l'argent, voilà ce qu'il nous faut, et on en trouvera; les indigènes en faisaient usage depuis longtemps, et doivent savoir où il y en a; or j'ai toute espèce de raisons pour croire que Mohican et Bas-de-Cuir exploitent depuis plusieurs années une mine cachée dans cette montagne.

Le shérif avait touché une corde sensible, et voyant Marmaduke disposé à l'écouter avec une profonde attention, il répéta : — Oui, monsieur, j'ai d'excellentes raisons et je vous les ferai connaître en temps opportun.

— Ce moment-ci est aussi bon qu'un autre.

— Apprenez donc, poursuivit Richard en jetant autour de lui des regards inquiets, que j'ai vu de mes propres yeux Mohican et Bas-de-Cuir monter et descendre la montagne avec des pelles et des pioches; d'autres les ont vus la nuit porter mystérieusement divers objets dans leur cabane.

Le juge ne répondit pas, mais son front se contracta, et ses yeux demeurèrent fixés sur son cousin.

Richard ajouta : — C'était du minerai. Maintenant, monsieur, je vous demanderai si vous pouvez me donner quelques renseignements sur cet Olivier Edwards qui est chez vous depuis Noël.

Marmaduke fit un geste négatif.

— Nous savons qu'il est de sang-mêlé, car Mohican ne se fait aucun scrupule de l'appeler son parent; mais souvenez-vous qu'environ un mois avant son apparition Nathaniel s'absenta pendant plusieurs jours; vous étiez alors sur le point d'aller chercher Elisabeth, et vous vouliez porter du gibier à vos amis; mais on ne trouva point le vieux chasseur chez lui. Il revint la nuit; on le vit traîner une de ces brouettes dans lesquelles on porte le grain au moulin, et en tirer avec la plus grande précaution un objet volumineux qu'il avait recouvert d'une peau d'ours. Dites-moi maintenant, juge Temple, quel motif aurait pu déterminer Bas-de-Cuir à agir ainsi, s'il n'avait à transporter que sa carabine et ses munitions?

— Mais on se sert fréquemment de ces espèces de véhicules pour transporter du gibier.

— Et comment en aurait-il tué? il avait donné sa carabine à raccommoder dans le village. Il m'est démontré qu'il avait fait un voyage extraordinaire, et qu'il a rapporté quelques secrets instruments; et ce qui ajoute à ma certitude, c'est que depuis il n'a pas laissé une âme s'approcher de sa cabane.

— Il n'a jamais aimé les intrus....

— Sans doute, interrompit Richard, mais les chassait-il avec humeur de son habitation? Quinze jours après son retour, M. Edwards paraît dans la contrée; ils passent leurs jours sur les montagnes, sous le prétexte de chasser, mais en réalité pour explorer les mines. Lorsque la gelée les empêche de creuser la terre, M. Edwards profite d'un heureux accident pour prendre de bons quartiers d'hiver; encore aujourd'hui il passe la moitié du temps dans cette hutte, il y reste même la nuit; ils y fondent de l'argent, Marmaduke, ils s'enrichissent, et vous devenez pauvre.

— Dans toutes ces découvertes, Richard, quelle est ta part et quelle est celle des autres? je voudrais séparer le bon grain de l'ivraie.

— J'ai vu John avec les pelles et les pioches, j'ai vu les débris de la brouette; Hiram a rencontré Nathaniel qui la traînait sur la montagne, et lui ayant offert de l'aider, il en a essuyé un refus. Depuis la fonte des neiges, nous avons fait épier avec soin les mineurs; c'est en quoi Jotham Riddel nous a été utile.

Marmaduke n'avait pas grande confiance dans les compagnons que Richard s'était choisis, mais il ne pouvait s'empêcher de reconnaître qu'il y avait quelque chose d'étrange dans les relations d'Edwards et du vieux chasseur. En y réfléchissant, il se rappela certaines circonstances qui tendaient à corroborer les soupçons du shérif; il y céda d'autant plus facilement qu'ils répondaient à l'une de ses faiblesses. Le juge Temple, par la nature de ses occupations, avait toujours les yeux fixés vers l'avenir; où les autres ne voyaient qu'un désert, il se représentait sans cesse des villes, des manufactures et toutes les ressources de l'ancien continent; il était donc naturellement séduit par l'idée qu'on pouvait compter des mines d'argent au nombre des éléments de prospérité du pays.

Cependant, se dit-il, si Olivier Edwards avait fait une aussi belle découverte, il n'aurait pas été dans un état voisin de la misère.

— C'est précisément parce qu'il est pauvre qu'il cherche de l'argent, reprit Richard John.

— D'ailleurs il a un caractère élevé, une éducation assez brillante...

— Mais il faut qu'il soit instruit pour être en état de fondre, reprit le shérif.

— Elisabeth m'a dit qu'il était réduit à son dernier shilling quand il a été reçu à la maison.

— C'est parce qu'il avait acheté des outils. Aurait-il dépensé ses dernières ressources pour acquérir le droit de tirer sur un dindon, s'il n'avait pas su où en trouver d'autres?

— Serait-il possible que j'eusse été si longtemps sa dupe! ses manières ont été quelquefois maussades, mais je les attribuais à un manque d'usage et au ressentiment de sa blessure.

— Eh ! dit Richard avec emportement, vous avez été dupe toute votre vie! ce manque d'usage dont vous vous plaignez n'était-il pas une ruse infernale qu'il employait pour cacher son véritable caractère?

— Pourtant, s'il avait voulu me tromper, il aurait dissimulé son instruction, et se serait fait passer pour un homme inférieur.

— Il ne le pouvait pas; il me serait aussi impossible, à moi qui vous parle, de me faire passer pour un imbécile que de voler dans les airs: on ne cache pas la science, comme la lumière, sous le boisseau.

— Richard, dit le juge, tu as éveillé en moi des soupçons qu'il faut que j'éclaircisse : pourquoi m'as-tu amené ici ?

— Hiram et moi, nous avons ordonné à Jotham de se tenir sur la montagne, et il a fait une découverte sur laquelle il ne veut donner aucune explication, parce qu'il est lié par un serment; mais, en somme, il sait où est la mine; il a commencé à fouiller ce matin même. Je n'ai pas voulu faire une opération aussi importante sans vous en prévenir, puisque la terre vous appartient. Et maintenant vous savez les motifs de notre excursion.

— Et où est le trésor? demanda le juge d'un ton moitié sérieux, moitié comique.

— Tout près d'ici. Quand nous l'aurons visité, je vous montrerai une excavation que nous avons reconnue cette semaine, et à laquelle nos trois chasseurs ont travaillé pendant six mois.

Les deux interlocuteurs poursuivirent leur conférence tout en chevauchant, et arrivèrent bientôt dans un endroit où ils trouvèrent Jotham enseveli jusqu'au cou dans un trou qu'il avait creusé.

Marmaduke questionna le mineur sur les raisons qui pouvaient faire croire à l'existence d'un métal précieux; mais Jotham répondit évasivement et d'un ton mystérieux. Il affirma toutefois qu'il était certain de son fait, et demanda au juge, avec un sérieux qui prouvait sa bonne foi, quelle part lui était réservée dans les bénéfices de l'entreprise.

On passa plus d'une heure à examiner toutes les pierres et à chercher les affleurements qui indiquent ordinairement la présence du minerai; puis le juge se laissa conduire à la caverne que les chasseurs avaient pratiquée sur le versant de la colline.

— Nous pouvons nous en approcher, dit Richard en descendant de cheval; John, Bas-de-Cuir et Olivier sont à la pêche; ce peut être une ruse de leur part, ainsi avançons avec prudence, car il ne serait pas agréable d'être surpris par eux.

— Sur mes terres! dit sèchement Marmaduke, j'ai le droit de savoir pourquoi ils ont creusé ce trou.

— Silence! lui dit Richard en mettant un doigt sur ses lèvres.

Il aida Marmaduke à descendre un escarpement assez difficile, et le mena dans une grotte de forme carrée, devant laquelle était un monceau de terre tout récemment enlevé. L'excavation était sans doute naturelle, mais elle avait été agrandie par les mains de l'homme, et on voyait encore les marques de la pioche sur les roches tendres des parois. Cette retraite pouvait avoir vingt pieds de largeur et une trentaine de longueur. La hauteur était beaucoup plus considérable qu'il ne fallait pour le succès des recherches minéralogiques, mais c'était l'effet du hasard qui avait recouvert les rochers d'une espèce de toit horizontal formé d'un énorme bloc. La terre rejetée par les travailleurs faisait à l'entrée une petite plate-forme autour de laquelle les talus de la montagne descendaient presque en ligne droite, ce qui en rendait l'accès très-difficile. Les travaux n'étaient pas encore achevés, car le shérif trouva dans un buisson voisin les outils qu'on y employait.

— Eh bien! demanda Richard, êtes-vous convaincu?

— Entièrement; je vois qu'il y a ici un asile secret disposé avec une certaine habileté, mais je n'aperçois pas la moindre trace de mine.

— Croyez-vous qu'on trouve l'or et l'argent, comme les cailloux, sur la surface du sol? Non, la monnaie ne vous tombe pas toute frappée entre les mains : il faut se donner de la peine pour recueillir les richesses cachées dans les entrailles du sol. Mais laissons-les miner, moi je dresserai une contre-mine.

Le juge examina la place avec soin, prit des notes sur son carnet, et les deux cousins remontèrent à cheval. Arrivés à la grande route, ils se séparèrent. Le shérif prit le devant pour aller s'occuper d'avertir les vingt-quatre jurés qui devaient assister le lundi suivant à l'audience solennelle de Marmaduke. Celui-ci mit la bride sur le cou de son cheval, et se laissa guider tout en rêvant.

— Cette affaire me paraît mystérieuse, se dit-il; le sentiment a fait taire en moi la voix de la raison, lorsque j'ai donné si facilement asile à un jeune homme inconnu. Je ferai venir Bas-de-Cuir, et, en l'interrogeant, je saurai bien obtenir de lui la vérité

En ce moment le juge aperçut Elisabeth et Louisa qui descendaient lentement de la montagne. Il donna de l'éperon à son coursier, et fut bientôt auprès d'elles. En écoutant le récit animé que lui fit sa fille, il oublia toute idée de mine et de propriété.

Et Nathaniel lui apparut, non pas comme un misérable pillard, mais comme le sauveur de son enfant.

CHAPITRE XXI.

Remarquable Petitbone, qui, pour conserver une bonne place, avait incliné la tête sous le joug d'Elisabeth, fut chargée de reconduire miss Grant dans l'humble demeure que Richard appelait pompeusement le presbytère. Pendant ce temps, Marmaduke et sa fille furent enfermés ensemble, et nous ne voulons pas envahir le sanctuaire de l'amour paternel en racontant leur conversation. Lorsque la toile se lève pour le lecteur, on voit le juge se promener en long et en large dans la chambre, d'un air de tendresse mélancolique; sa fille est penchée sur un canapé, l'œil humide et les joues empourprées. — Le secours est venu à propos, dit le juge; tu n'as donc pas voulu abandonner ton amie, ma brave Elisabeth?

— Je crois, reprend celle-ci, que je puis me vanter d'avoir montré du courage; il est vrai que la fuite m'eût été entièrement inutile, mais je n'y ai point songé.

— Et à quoi songeais-tu, ma chère, dans ce terrible moment?

— A la panthère, s'écria Elisabeth en se voilant la figure avec la main; je ne voyais qu'elle, je ne pensais qu'à elle. J'essayais de prier, mais le danger était trop près de moi, et mon horreur trop forte.

— Eh bien! te voilà sauvée, et nous ne reparlerons plus de ce sujet si désagréable. Je ne croyais pas qu'il y eût des panthères dans nos bois, mais elles sortent de leurs tanières quand elles sont pressées par la faim...

Il fut interrompu par un coup violent frappé à la porte; Benjamin la Pompe entra d'un air mécontent, comme s'il eût senti qu'il avait à faire une communication qui ne serait pas bien accueillie.

— Monsieur Doolitle est en bas, dit le majordome; il a mis le cap sur la porte de la cour, et demande à venir à bord. J'ai essayé de lui faire comprendre qu'il ne devait pas vous déranger dans un moment où votre fille unique venait, pour ainsi dire, d'être tirée des griffes d'un lion; mais il a continué à courir ses bordées. J'ai dû prévenir votre honneur que ce particulier était en vue.

— Comme nous allons avoir des assises, dit Marmaduke, il est probable que le juge de paix veut m'entretenir de quelque affaire relative à ses fonctions.

— Vous avez mis le nez dessus, s'écria Benjamin; il vient se plaindre à vous du vieux Bas-de-Cuir qui, selon moi, vaut mieux que lui. C'est un excellent homme que ce Nathaniel Bumppo; il rame aussi bien qu'il chasse, et serait capable de conduire le canot d'un capitaine.

— Voudrait-on nuire à Bas-de-Cuir? s'écria Elisabeth.

— Rassure-toi, mon enfant, c'est quelque bagatelle, et je prends ton brave défenseur sous ma protection. Qu'on fasse entrer M. Doolitle.

Hiram, qui attendait au dehors, profita immédiatement de la permission. Il salua avec la gravité d'un magistrat, s'assit, et passa la main sur ses cheveux noirs comme pour chercher ses idées, il dit enfin : — Il paraît que miss Temple a failli être dévorée par des panthères.

Marmaduke ne répondit que par un signe affirmatif.

— Comme la loi accorde une prime pour chaque tête de bête féroce, ajouta le juge de paix, Bas-de-Cuir va avoir un beau bénéfice.

— Je me charge de le récompenser, répondit Marmaduke.

— Je crois, reprit Hiram, que nos assises ne seront pas très-remplies. Jotham Riddel s'est arrangé de gré à gré avec l'homme auquel il avait vendu sa métairie. Il n'y aura presque point d'affaires civiles, et quant aux criminelles, elles se réduisent à des délits de chasse.

— Faites poursuivre les contrevenants, s'écria Marmaduke; je suis décidé à faire exécuter la loi avec la dernière rigueur.

— C'est ce que je pensais; aussi suis-je venu vous demander un mandat de perquisition.

— Contre qui, monsieur? s'écria Marmaduke.

— Contre Nathaniel Bumppo, qui a, en ce moment même, dans sa hutte, un daim qu'il a tué récemment.

— Vous croyez, monsieur? mais savez-vous que la loi exige un serment avant que l'on puisse envahir l'habitation d'un citoyen paisible?

— Je suis prêt à jurer ce que j'avance, répliqua l'imperturbable Hiram, et Jotham, qui m'attend dans la rue, est dans les mêmes dispositions.

— Eh bien! signe le mandat toi-même! tu es magistrat, monsieur Doolitle : pourquoi venir m'importuner de cette affaire?

— Comme c'est la première de ce genre qui se présente depuis la promulgation d'une loi que vous avez prise à cœur, j'ai cru devoir faire intervenir votre autorité. D'ailleurs, mon état de charpentier m'oblige à passer souvent dans les bois, je ne me soucierais pas d'y rencontrer Bas-de-Cuir, si je m'en faisais un ennemi.

Miss Temple se tourna vers l'astucieux architecte, et lui dit : — Est-il un honnête homme qui puisse avoir à craindre quelque chose de Bumppo?

— Il est aussi lâche, miss, de tirer sur un magistrat que sur une panthère; mais, si le juge refuse de rédiger le mandat de perquisition, je retournerai chez moi, et je m'en chargerai.

Marmaduke vit que sa réputation d'impartialité était en jeu, il se hâta de répondre : — Je ne repousse pas votre requête, monsieur Doolitle, allez à mon bureau, je vous y rejoins, je signerai le mandat.

Lorsque Hiram fut disparu, Élisabeth s'apprêtait à faire des représentations à son père, mais celui-ci lui mit la main sur la bouche en disant :

— Il ne faut pas s'effrayer des paroles de cet homme. Il est possible que Bas-de-Cuir ait tué un daim, puisqu'il chassait avec ses chiens quand il vous a rencontrées si à propos. Si on trouve le gibier chez lui, il en sera quitte pour une amende que vous payerez. Ce sera un léger sacrifice, et je pourrai m'acquitter envers Bas-de-Cuir, sans compromettre ma réputation de magistrat.

Élisabeth fut apaisée par cette assurance, et son père la quitta pour se rendre au bureau, où il signa l'acte que demandait Hiram.

En sortant, il rencontra Olivier Edwards, qui vint à lui d'un pas impétueux, et lui dit avec une chaleur qu'il avait rarement manifestée : — Je vous félicite, monsieur, je vous félicite du fond de mon cœur. Je viens de quitter Nathaniel, qui m'a raconté la terrible aventure, et je ne puis vous dire ce que j'ai éprouvé en songeant au danger de miss Grant et de votre fille...

Le jeune homme prononça ces derniers mots avec embarras, comme s'il eût craint d'exprimer ses sentiments avec trop d'énergie; mais Marmaduke, vivement ému, n'y prit point garde, et lui dit : — Je te remercie, Olivier, suis-moi, viens rendre tes devoirs à Élisabeth.

Dans sa précipitation, le jeune homme devança presque le juge, et se présenta à miss Temple. La froideur hautaine de celle-ci disparut; le juge Temple oublia les soupçons qu'il avait conçus, et traita Olivier comme un ami. Tous trois passèrent deux heures à causer sans contrainte et sans embarras; l'héritière et le jeune homme furent tour à tour enjoués ou tristes, et toujours pleins de confiance et d'abandon. Edwards annonça trois fois de suite qu'il se proposait d'aller rendre visite à M. Grant, et ce ne fut qu'à la quatrième qu'il mit son projet à exécution.

Cependant il se passait dans la hutte une scène qui rendit inutiles les intentions bienveillantes du juge en faveur de Bas-de-Cuir, et qui détruisit l'harmonie qu'on pouvait espérer voir s'établir entre Olivier et Marmaduke.

Lorsque Hiram Doolitle eut obtenu son mandat de perquisition, il songea à le confier à quelque agent, car il ne se souciait pas de présenter lui-même ce gage de bataille. N'ayant personne sous la main, il songea à Billy-Kirby, et l'envoya immédiatement chercher par Jotham.

Aussitôt que le bûcheron parut, Hiram l'accueillit avec une foule de politesses.

— Le juge Temple, dit-il, veut mettre à exécution la loi sur la chasse; un daim a été tué, une plainte a été déposée, et j'ai besoin de vous pour accomplir un mandat de perquisition.

Kirby ne prenait jamais part à une affaire sans avoir été appelé à en délibérer préalablement. Aussi pencha-t-il sa tête sur sa main dans une attitude de méditation. Après avoir rêvé un moment, il crut devoir adresser au juge de paix quelques questions :

— N'est-ce pas le shérif, ordinairement, qui se charge de ces sortes de choses?

— Oui, mais il est occupé à faire des sommations aux jurés pour les assises prochaines.

— Eh bien! il a un substitut?

— Qui est absent depuis quelques jours.

— En ce cas, le constable du village peut le remplacer?

— Non, dit Hiram d'un air câlin, vous savez que cet homme a été nommé à son poste uniquement par charité, parce qu'il est boiteux et infirme; or, j'ai besoin d'un individu vigoureusement trempé.

— Comment! dit Billy en riant, le délinquant est donc disposé à se battre?

— Il est un peu querelleur, et se regarde comme l'homme le plus fort de tout le comté.

— Je lui ai entendu dire, s'écria Jotham, qu'il n'y avait pas dans toute la Pensylvanie un homme capable de lui résister!

— Bah! dit Kirby en déployant sa vigoureuse musculature comme un lion qui s'étend dans son bouge; je suppose qu'il n'a jamais senti sur son dos les poings d'un Vermontois; mais de qui s'agit-il?

— Il s'agit, dit Jotham, de...

— La loi défend de le dire, interrompit Hiram, à moins que vous ne promettiez vos services; vous êtes l'homme qu'il me faut, Billy, et si vous consentez, je vais vous transformer de suite en constable spécial, et vous toucherez une gratification.

— De combien? demanda le bûcheron, y aura-t-il de quoi payer une tête cassée?

— Vous serez content, dit Hiram.

— En tous cas, reprit Billy en riant, je suis bien aise de faire connaissance avec cet athlète. Est-il grand?

— Un peu plus grand que vous, dit Jotham.

Il n'y avait rien de brutal dans la physionomie du bûcheron. C'était évidemment la vanité qui le dominait; il était fier de sa force physique comme tous les hommes qui n'ont pas de meilleure qualité dont ils puissent s'enorgueillir. Brûlant d'exercer ses muscles, qu'il regardait avec complaisance, il étendit la main sur un code qu'Hiram tenait ouvert devant lui, et s'écria : — Allons, je suis prêt, et vous verrez que je saurai tenir mon serment.

Le juge de paix ne donna pas à Kirby le temps de se dédire. On le fit promptement jurer, et les trois personnages se dirigèrent vers la hutte par la route la plus courte. Ils avaient atteint les rives du lac et quittaient le grand chemin, lorsque le bûcheron se rappela qu'il avait des droits aux priviléges des initiés et redemanda le nom du délinquant.

— Où diable me menez-vous? s'écria-t-il, je croyais que nous allions dans une maison et non dans les bois, il n'y a pas d'habitants de ce côté, à l'exception de Bas-de-Cuir et du vieux John. Allons, dites-moi le nom du drôle, et je vous garantis que je vous conduirai chez lui par la voie la plus directe, car je connais les moindres arbres qui croissent à deux milles autour de Templeton.

— Nous sommes dans le bon chemin dit Hiram en hâtant le pas, de peur qu'il ne prit envie à Kirby de déserter; l'homme dont il s'agit est Nathaniel Bumppo.

Kirby s'arrêta tout court, regarda ses compagnons avec étonnement et repartit avec un bruyant éclat de rire : — Quoi! Bas-de-Cuir! il peut se vanter de son adresse à la carabine; et je reconnais moi-même sa supériorité depuis que je l'ai vu tuer un pigeon avec une balle; mais pour une lutte corps à corps; allons donc! je le prendrais entre le doigt et le pouce et je me le pendrais au cou comme une barcelonnette; il a soixante-dix ans et n'a jamais été d'une force bien remarquable.

— Il ne faut pas s'y fier, dit Hiram, comme tous les chasseurs il est plus fort qu'il ne le paraît, d'ailleurs il a sa carabine.

— Je me moque de sa carabine, s'écria Billy, croyez-vous qu'il veuille s'en servir contre moi. C'est un être inoffensif, et je crois qu'il a droit de tuer des daims tout aussi bien qu'un autre. C'est son principal moyen d'existence, et nous sommes dans un pays libre où chacun peut vivre à sa fantaisie.

— Suivant cette doctrine, dit Jotham, tout le monde pourrait donc tirer sur les daims, même en temps prohibé?

— C'est son état, je vous le répète, et la loi n'a pas été faite pour lui.

— La loi a été faite pour tous, dit le juge de paix, et elle a des dispositions spéciales contre le parjure.

— Voyez-vous, monsieur Doolitle, dit l'insouciant bûcheron, je me moque de tout ce que vous pouvez dire; mais, puisque je suis venu jusqu'ici, je vais aller trouver Bas-de-Cuir, et nous mangerons peut-être ensemble une tranche de son daim.

— Tant mieux, dit le magistrat, si vous pouvez vous arranger à l'amiable; je n'aime pas les disputes et je suis d'avis d'agir toujours avec ménagement.

En ce moment, ils avaient atteint la cabane. Hiram jugea prudent de faire halte derrière les branches d'un pin abattu qui formaient en face de la porte une espèce de cheval de frise.

Kirby, appliquant ses mains à sa bouche, fit entendre un sifflement qui fit paraître les chiens hors de leur niche et Nathaniel sur le seuil de la maison.

— Silence, Hector! s'écria le vieux chasseur, croyez-vous donc qu'il y ait encore des panthères aux environs?

— Ah! vous voilà, Bas-de-Cuir? dit Kirby, j'ai une commission pour vous; les autorités de l'endroit vous ont écrit une petite lettre, et je suis leur courrier.

Nathaniel, sur le visage duquel tombaient en plein les rayons du soleil couchant, étendit la main sur ses yeux en guise d'abat-jour, et, après avoir reconnu le visiteur, il lui dit :

— Que peuvent me vouloir les autorités? Je n'ai pas de terre à défricher, et Dieu sait que je planterais plutôt dix arbres que d'en abattre un seul.

— En ce cas, vous ne me ferez pas concurrence, répliqua le bûcheron; mais il faut que je m'acquitte de mon message. Voici la lettre; si vous ne pouvez pas la lire, M. Doolitle est près d'ici et vous en dira le sens. Il paraît que vous avez pris le vingt juillet pour le premier août; voilà tout.

Pendant ce temps, Nathaniel avait découvert le juge de paix. Son air de bienveillance fit immédiatement place à une expression de défiance et de mécontentement. Il recula vers l'intérieur de sa cabane, et dit à voix basse : — Je n'ai rien à démêler avec vous; retirez-vous donc, de peur que le diable me tente. Je ne vous ai jamais fait de mal, pourquoi donc viendriez-vous tourmenter un pauvre vieillard?

Kirby monta le long du pin renversé, s'assit tranquillement à l'extrémité et se mit à examiner le vieil Hector qu'il connaissait pour l'avoir souvent rencontré dans les bois, et même pour lui avoir donné des bribes de ses provisions.

— Mon Dieu! dit-il, vous m'avez vaincu au tir; je ne vous en veux pas pour cela; mais enfin, si j'en crois l'histoire, vous avez tué un daim aujourd'hui.

— Je n'ai tué aujourd'hui que deux panthères, répondit Bas-de-

Cuir, et la preuve, c'est que voici la peau de leurs têtes que j'allais porter au juge pour réclamer la gratification.

Kirby prit de la main de Nathaniel les dépouilles que celui-ci lui montrait, et les balança au-dessus des chiens en riant des mouvements qu'ils faisaient pour les saisir. Ce sang-froid exaspéra Hiram, qui osa sortir de sa cachette et s'avança d'un air magistral; son premier soin fut de lire à haute voix le mandat en appuyant sur les parties les plus essentielles, et notamment sur la signature du juge.

— Marmaduke-Temple a mis son nom au bas de ce bout de papier, dit Nathaniel en secouant la tête; en ce cas, cet homme aime mieux ses terres que sa chair et son sang. Il ne mérite pas d'avoir une pareille fille. Eh bien! monsieur Doolitle, je n'entends rien à la loi: maintenant que vous m'avez lu votre fatras, que reste-t-il à faire?

— A remplir une simple formalité, dit Hiram en essayant de prendre une expression amicale; entrons chez vous et terminons; il est inutile de vous inquiéter au sujet de l'amende, car, d'après ce qui s'est passé, je suis convaincu que le juge Temple la payera.

Depuis le commencement de cette scène, le vieux chasseur suivait d'un œil perçant les mouvements des trois visiteurs, et il se tenait sur le seuil de sa cabane, de manière à faire croire qu'on ne l'en chasserait pas aisément. Lorsque Hiram se rapprocha, Nathaniel leva la main et lui fit signe de battre en retraite. — Ne vous ai-je pas dit de ne point me tenter? s'écria-t-il. Je ne trouble personne, pourquoi la loi ne me laisserait-elle pas tranquille? allez-vous-en, et dites au juge que je lui fais grâce de sa prime; mais je ne veux point qu'il prenne ma cabane pour une grande route.

Ce refus obstiné irritait encore la curiosité d'Hiram, et, déployant toute la dignité dont il était susceptible, il s'écria:

— Je demande l'entrée de cette maison au nom du peuple, en vertu de ce mandat et des fonctions dont je suis investi.

— Prenez garde! prenez garde! dit Bas-de-Cuir avec virulence.

— Oseriez-vous nous arrêter? Billy, Jotham, approchez, il me faut des témoins

Le juge de paix avait pris pour de la soumission l'air calme, mais résolu, de Bumppo; mais il fut promptement désabusé; au moment où il essayait d'entrer, une main vigoureuse le saisit par les épaules et l'envoya tomber à plus de quinze pas. Ce mouvement brusque et la force imprévue qu'avait déployée Nathaniel causèrent aux assistants une incroyable stupéfaction; il y eut un moment de silence; mais bientôt Billy-Kirby se mit à rire aux éclats.

— Bravo, bravo, mon vieux, cria-t-il; M. Doolitle avait bien deviné qu'il ne fallait pas vous juger à la mine. Allons, voici une pelouse, videz votre querelle comme deux hommes, Jotham et moi nous serons les juges du combat.

— Billy-Kirby, s'écria Hiram qui n'était pas encore relevé, emparez-vous de cet homme, je vous ordonne de faire votre devoir; au nom du peuple je vous ordonne de l'arrêter.

Mais Bas-de-Cuir avait pris une attitude plus menaçante, et, sa carabine à la main, il ajustait le bûcheron.

— Au large, dit-il. Billy-Kirby, vous savez que j'ai le coup d'œil sûr. Je ne voudrais pas vous tuer, mais votre sang et le mien rougiront ce gazon avant que vous mettiez le pied dans ma hutte.

Tant que l'affaire ne lui avait pas paru grave, le bûcheron s'était disposé à prendre le parti du plus faible, mais quand il se vit menacé, il se dressa de toute sa hauteur, et, regardant le chasseur en face, il lui dit:

— Je ne suis pas venu ici en ennemi, Bas-de-Cuir, et je n'ai pas peur de ce morceau de fer creux que vous avez à la main; puisque vous me traitez comme cela, nous allons voir: — Allons, monsieur Doolitle, répétez votre ordre, je me charge de l'exécuter.

Mais il n'y avait plus de magistrat; au seul aspect de l'arme à feu, Hiram et Jotham avaient disparu, et ils couraient vers le village avec une vitesse qui prouvait suffisamment qu'ils calculaient la portée d'une carabine.

— Vous avez effarouché ces capons, dit Kirby d'un air dédaigneux, mais vous ne m'épouvanterez pas; ainsi donc, monsieur Bumppo, baissez votre arme, ou nous allons nous quereller.

Nathaniel abaissa sa carabine et répondit:

— Je ne vous veux pas du mal, Billy-Kirby, mais je vous demande s'il est possible de laisser entrer chez soi un pareil coquin. Je conviens avec vous que j'ai tué un daim, et, pour preuve, vous pouvez en emporter la peau. J'abandonne la prime pour payer l'amende et je pense que tout le monde sera content.

— Sans doute, dit Kirby en se radoucissant, c'est un marché d'or, un arrangement tout naturel, passez-moi donc la défroque, et la loi n'aura plus rien à vous réclamer.

Nathaniel entra dans sa hutte et revint bientôt en rapportant la peau demandée; le bûcheron se retira parfaitement réconcilié avec le chasseur et retourna au village en s'abandonnant de temps en temps à des excès d'hilarité provoqués par le souvenir de la chute de Doolitle.

La nouvelle de cette aventure s'était déjà répandue et des groupes en causaient au milieu des rues, le retour de Kirby avec la peau rendait toute perquisition inutile, et, comme la plupart des colons observaient strictement le dimanche, il fut décidé que les hostilités seraient suspendues jusqu'au surlendemain.

CHAPITRE XXII

L'émotion générale s'apaisait et chacun se retirait chez soi, lorsque Olivier Edwards en revenant du presbytère rencontra l'avocat Lippet Il y avait entre eux très-peu d'analogie; mais, comme ils appartenaient tous deux à la classe intelligente d'une très petite communauté, ils se rencontraient rarement sans se parler.

— Eh bien! dit l'avocat, voila une affaire assez curieuse, comment le juge va-t-il s'en tirer?

— De quelle affaire voulez-vous parler, monsieur Lippet?

— De celle de Nathaniel Bumppo.

— De Nathaniel Bumppo? répéta Edwards avec surprise.

— Comment, vous n'êtes pas au fait? s'écria M. Lippet. Vous ignorez que le vieux chasseur a tué un daim ce matin, et qu'il est poursuivi et qu'il aura à payer une amende de douze dollars?

— Eh bien! il la payera, répliqua le jeune homme; je ne suis pas riche, j'ai économisé sur mes appointements pour un projet qui me tient au cœur; mais je dépenserai jusqu'a mon dernier centime avant que mon vieil ami aille en prison.

— Fort bien, reprit l'avocat, mais ce n'est pas tout, vous ignorez que le juge Temple avait accordé un mandat de perquisition.

— Un mandat de perquisition? s'écria Edwards en pâlissant; aurait-on pénétré dans la hutte de Bas-de-Cuir; qu'a-t-on découvert?

— On a vu la carabine de Bas-de-Cuir, et c'est un spectacle qui suffit pour guérir les plus curieux.

— Le vieux chasseur les a donc forcés à la retraite? s'écria Edwards avec un éclat de rire convulsif.

L'avocat fixa des yeux étonnés sur son interlocuteur, et répliqua:

— Il n'y a rien de risible là-dedans, monsieur, les quarante dollars de prime et six mois de vos appointements y passeront avant qu'on arrange l'affaire.

Attaquer un magistrat dans l'exercice de ses fonctions, menacer un constable d'une arme à feu, ce sont des délits majeurs qui entraînent à la fois l'amende et la prison.

— La prison! emprisonner Bas-de-Cuir, ce serait le conduire au tombeau.

— Cependant, monsieur, si vous pouvez me dire comment on empêchera les jurés de le trouver coupable, je reconnaîtrai que vous êtes plus fort en droit que moi, qui suis licencié depuis trois ans.

La raison d'Edwards avait pris le dessus sur ses émotions, et il commençait à entrevoir la gravité des charges qui pesaient sur son ami. Il interrogea M. Lippet avec sang-froid, lui confia la cause de Nathaniel, et courut à la grande maison. Il y trouva Benjamin la Pompe, auquel il demanda où était Marmaduke.

— Il vient d'entrer à son bureau avec Doolitle, maître charpentier et juge de paix; vous savez, M. Olivier, que nous avons eu des désagréments avec une panthère. J'étais sûr qu'il y en avait une aux environs du lac, où je l'ai entendue rugir l'hiver dernier. Si elle était venue à l'eau, où je sais manœuvrer ma barque, j'en aurais délivré le pays; mais de quelle manière attraper une bête qui se loge dans les arbres? C'est comme si, étant sur le pont d'un vaisseau, on voulait atteindre les hunes...

— C'est bon, c'est bon, interrompit Olivier, il faut que je parle à miss Temple!

— Vous la trouverez au salon, dit le majordome. Bon Dieu! M. Edwards, qu'il eût été dommage qu'une jeune fille d'aussi belle venue fût mangée par un animal féroce! Je déclare que ce Bumppo est un digne homme; je suis son ami; vous et lui, vous pouvez compter sur moi.

— Nous pouvons avoir besoin de votre amitié, mon brave, dit Edwards en serrant la main de Benjamin; et, sans attendre de réponse, il se précipita dans le salon.

Elisabeth était assise sur le sofa, où nous l'avons laissée, livrée à ses réflexions. Sa main, dont toutes les ressources de l'art n'auraient pu rendre l'élégance et la blancheur, voilait ses yeux rêveurs.

Frappé de l'attitude et de la beauté de la jeune fille, Olivier réprima son impatience, et s'approcha d'elle avec précaution.

— Miss Temple, dit-il, j'espère que je ne vous dérange pas, mais je désire vous voir, ne fût-ce qu'un moment.

Elisabeth leva la tête, et montra ses grands yeux noirs, dont la prunelle était humide.

— C'est vous, Edwards? dit-elle; comment avez-vous laissé notre pauvre Louise?

L'héritière avait dans la voix une douceur qu'elle montrait souvent en causant avec son père, mais qui était une nouveauté pour Edwards, et qui lui causa un frisson de plaisir.

— Miss Grant, répondit-il, est auprès de son père, et remplie de reconnaissance envers le ciel. Je n'ai jamais vu déployer autant de sensibilité qu'elle en a montrée en recevant mes félicitations. Lorsque j'ai appris le danger auquel vous veniez d'échapper, mon émotion a été tellement vive qu'il m'a été impossible d'articuler une seule parole; ce n'est qu'en me rendant chez M. Grant que j'ai retrouvé ma présence d'esprit. Je crois m'être mieux exprimé auprès d'elle qu'auprès de vous, car mes paroles lui ont arraché des larmes.

Elisabeth se couvrit de nouveau le visage de la main; puis, domptant une émotion passagère, elle reprit en souriant : — Votre ami Bas-de-Cuir est devenu le mien. J'ai songé au moyen de lui être utile; et vous qui connaissez ses habitudes, vous pouvez me dire...

— Que Dieu vous récompense de vos bonnes intentions, interrompit le jeune homme avec impétuosité. Nathaniel a eu l'imprudence d'oublier la loi, et s'il en est puni, je dois partager le châtiment, car j'ai été son complice. Une plainte a été adressée à votre père, qui a accordé un mandat de perquisition.



Billy-Kirby, le vigoureux bûcheron.

— Je sais tout cela; il faut que la loi ait son cours; néanmoins, tout se bornera à de simples formalités. N'avez-vous pas vécu assez longtemps dans notre famille pour nous connaître, et nous croyez-vous capables de persécuter un malheureux? Non, monsieur Olivier, non; mon père est juge, mais il est homme et chrétien, et quant à moi, jamais je ne laisserai languir en prison l'homme qui m'a sauvé la vie.

— De quelles angoisses vous me soulagez! s'écria Edwards. Ainsi donc Bas-de-Cuir ne sera plus inquiété. Vous me garantissez que votre père le protégera?

— Il peut vous le déclarer lui-même, dit Elisabeth, car le voici.

Malheureusement la physionomie de Marmaduke était en contradiction avec les pressentiments favorables de sa fille; il avait les traits contractés, le front baissé, et il fit plusieurs fois le tour de la chambre sans prendre garde à Edwards. — Tous nos plans sont dérangés, mon enfant, s'écria-t-il; l'entêtement de Bas-de-Cuir a appelé sur sa tête toute la sévérité des lois; il n'est plus en mon pouvoir de conjurer l'orage.

— Pourquoi cela? dit Elisabeth; l'amende n'est qu'une bagatelle.

— Oui, mais pouvais-je prévoir qu'un vieillard oserait repousser par la force les officiers de justice? J'avais espéré qu'il se soumettrait sans murmure, mais il a trompé tous mes vœux.

— Et quelle sera sa punition? monsieur demanda Edwards.

— Vous ici? dit Marmaduke, je ne vous avais pas remarqué. J'ignore ce qu'il en résultera; il n'est pas permis à un juge de trancher une question avant d'avoir entendu les témoins et recueilli les voix du jury. Quoi qu'il en soit, monsieur Edwards, vous pouvez être sûr que je sacrifierai aux justes exigences de la loi, malgré la faiblesse que j'ai témoignée au sauveur de ma fille.

— Personne ne doute du sentiment de justice qui anime M. Temple, répondit Edwards avec amertume; mais soyons calmes, monsieur, l'âge, les mœurs et la simplicité de mon vieil ami ne sont-ils pas des circonstances atténuantes.

— Assurément, mais elles ne peuvent amener un acquittement. La société serait-elle en paix, jeune homme, si les exécuteurs de la justice étaient reçus à coups de carabine? est-ce pour cela que j'ai dompté le désert?

— Vos arguments auraient plus de force, monsieur, si vous aviez dompté les animaux qui, naguère encore, menaçaient la vie de miss Temple.

— Edwards! s'écria Elisabeth.

— Paix, mon enfant, interrompit Marmaduke; ce jeune homme est injuste envers moi. Ton observation n'est pas convenable, Olivier, mais je te pardonne, eu égard à ta sincère amitié pour Nathaniel.

— Oui, c'est mon ami, dit Edwards, et je m'en glorifie; il est simple, illettré; il a des préjugés, quoiqu'il me semble avoir du monde une idée assez exacte; mais la bonté de son cœur rachèterait mille défauts.

— Oui, c'est un excellent homme, reprit Marmaduke avec douceur; cependant je n'ai jamais eu le bonheur de lui plaire. J'ai supporté son antipathie comme un caprice de vieillard; mais quand il sera traduit devant moi, j'oublierai en même temps ses torts et ses services; les uns n'aggraveront pas, les autres n'atténueront pas son crime.

— Son crime! répéta Edwards; est-ce un crime de chasser de chez soi un misérable pillard? Non, monsieur; s'il y a quelqu'un de criminel ici, ce n'est pas lui.

— Qui est-ce donc? demanda Marmaduke en regardant tranquillement le jeune homme agité.

— Qui? s'écria-t-il dans un transport qu'il ne pouvait plus contenir; demandez-le à votre conscience, juge Temple; regardez cette vallée, ce lac paisible, ces riches collines, et que votre cœur vous dise, si vous en avez un, comment vous êtes devenu propriétaire de cette terre. La détresse de Mohican et de Bas-de-Cuir est votre accusation.

Le juge entendit cette virulente apostrophe avec étonnement; il fit signe à sa fille de garder le silence, et répliqua : — Olivier Edwards, tu oublies à qui tu parles; on m'a dit que tu descendais des anciens maîtres du pays, mais l'éducation qu'on t'a donnée a été bien peu profitable, si elle ne t'a pas appris la validité des actes qui ont transféré la propriété aux blancs. Ces terres m'appartiennent en vertu d'une concession de tes ancêtres, si tu es d'origine indienne, et je prends le ciel à témoin que j'en ai fait bon usage. Maintenant, il faut nous séparer; il y a trop longtemps que tu es chez moi, et l'heure de nous quitter est arrivée. Viens à mon bureau, et je te payerai ce que je te dois. Ton intempérance de langue ne t'empêchera pas de faire fortune, si tu veux profiter des conseils d'un homme qui a sur toi l'avantage d'une longue expérience.

La colère du jeune homme s'était dissipée; il regarda d'un air égaré Marmaduke qui se retirait.



Louisa Grant et son père, M. Grant, le ministre de Templeton.

Elisabeth avait penché la tête sur son sein, et s'était couvert le visage de ses deux mains.

— Miss Temple, lui dit Olivier, je me suis oublié, je vous ai oubliée. Vous avez entendu l'arrêt de votre père; ce soir je sors d'ici, je ne voudrais pas emporter votre ressentiment.

Le visage d'Elisabeth exprimait la tristesse; mais quand elle se leva pour se diriger vers la porte, ses joues devinrent brûlantes, et ses yeux étincelèrent de leur feu accoutumé.

— Je vous pardonne, Edwards, dit-elle, et mon père vous pardonnera; vous ne nous connaissez pas, mais un jour viendra où vous changerez d'opinion...

Paris. Typographie Plon frères, rue Garancière, 8.

Sur vous, jamais! interrompit le jeune homme.

— Je veux vous parler, monsieur, et non pas vous écouter. Il y a dans cette affaire quelque chose que je ne comprends pas, mais dites à Bas-de-Cuir qu'il trouvera en nous des amis aussi bien que des juges, qu'il ne s'inquiète pas de notre rupture; en restant ici, vous n'accroîtriez pas l'intérêt que nous lui portons, et vos paroles ne lui nuiront pas dans notre esprit. Monsieur Edwards, je vous souhaite beaucoup de bonheur.

Olivier Edwards voulait répondre, mais miss Temple avait déjà disparu. Il s'arrêta un moment avec stupeur, et au lieu de descendre au bureau, il prit directement le chemin de la cabane des chasseurs.

CHAPITRE XXIII.

Richard Jones ne revint de sa tournée qu'à la fin du jour suivant. Un des motifs de son expédition avait été d'arrêter une bande de faux monnayeurs qui s'étaient logés dans les bois, d'où elle répandait ses produits dans toute l'Union. Il les ramenait triomphalement à la tête d'un détachement de constables, et après avoir fait ouvrir les portes de la prison, il se hâta de retourner chez lui.

— Holà, Agamemnon! cria-t-il en arrivant; où êtes-vous? Allez-vous me tenir ici toute la nuit? Holà, Brave! Tout le monde dort ici, moi seul je veille pour la sécurité publique. Ce chien devient paresseux depuis quelque temps, mais c'est, à ma connaissance, la première fois qu'il laisse quelqu'un s'approcher de la porte sans venir flairer si c'est un honnête homme ou non. Ah! le voilà pourtant qui se décide.

En effet, une sombre figure sortait lentement de la niche; mais, au grand étonnement de Richard, elle se dressa sur deux jambes au lieu de quatre: à la clarté des étoiles, il reconnut la tête frisée d'Agamemnon.

— Que diable faites-vous là, négrillon? s'écria le shérif; n'êtes-vous pas bien dans la maison? Faut-il que vous veniez déranger un pauvre animal?

— Oh! monsieur Richard, répondit le nègre avec désespoir... Quel affreux malheur... je n'aurais jamais cru qu'il mourût... je ne l'ai pas enterré... j'ai gardé le corps jusqu'à votre retour... nous lui creuserons une fosse...



Élisabeth et Louisa surprises par une panthère.

— Que signifie cela? s'écria Richard, serait-il arrivé malheur à Benjamin? la bile le tourmentait; mais je lui ai prescrit une ordonnance...

— Ah! c'est pire que tout ce que vous pouvez imaginer, dit le nègre en sanglotant. C'était sur la montagne... miss Temple et miss Grant se promenaient... une grosse panthère... ah! mon Dieu! mon Dieu! sans Nathaniel Bumppo... il a eu la gorge toute déchirée... venez voir, monsieur Richard, venez voir, il est ici...

Tout cela était parfaitement inexplicable pour le shérif; mais Agamemnon alla chercher une lanterne dans la cuisine, et le conduisit à la niche où il avait étendu le corps du pauvre Brave qu'il avait décemment couvert de sa redingote. Richard était sur le point de demander des éclaircissements, lorsque Benjamin la Pompe arriva sur le seuil une chandelle à la main.

— Comment ce chien est-il mort? demanda Richard. Où est le juge Temple et ma cousine?

— Ils sont couchés, répliqua Benjamin.

— Mais enfin, que s'est-il passé?

— Rentrez, reprit le majordome, et vous allez tout savoir.

Une des habitudes de Richard était de tenir un journal circonstancié qui contenait ses observations sur la température, et la relation de tous les événements qui se passaient dans la famille et dans le village. Depuis que ses fonctions l'obligeaient à de fréquentes absences, il avait chargé Benjamin de prendre note, sur une ardoise, de tous les faits essentiels, qu'il transcrivait, à son retour, en y ajoutant ses propres réflexions. Cet emploi de scribe ne convenait guère à Benjamin qui épelait assez difficilement, et qui n'avait jamais su former une seule lettre; mais le shérif avait su triompher d'obstacles qui auraient paru insurmontables à la plupart des hommes. Il avait inventé divers caractères hiéroglyphiques qui indiquaient la pluie, le vent, et toutes les variations de l'atmosphère; quant aux incidents extraordinaires, Benjamin les marquait sur son ardoise par des dessins grossièrement faits.

L'archive commémorative était posée sur une table à côté d'un pot de bière, d'une pipe encore allumée, et d'un livre de prières, l'unique lecture de Benjamin. Le shérif but un coup, prit son journal dans son tiroir fermé avec soin, et se prépara à transférer sur le papier les notes de son suppléant. Tout en satisfaisant sa curiosité, Benjamin appuya familièrement une main sur la chaise de M. Jones, pendant que de l'autre il indiquait les figures qu'il avait tracées.

Après avoir examiné des observations météorologiques dessinées autour d'une boussole dans un coin de l'ardoise, Richard remarqua une multitude de crans alignés à la suite les uns des autres.

— Qu'est-ce que cela? dit il.

— Ah! monsieur, j'ai voulu marquer la longueur du sermon que monsieur Grant a prononcé le dimanche; il a prêché pendant quarante minutes, en tenant compte du temps que j'ai perdu à retourner le sablier.

— Comment! s'écria Richard, jamais le sermon d'un anglican n'a duré quarante minutes.

— Voyez-vous, monsieur, le prêtre était plein d'onction et de magnificence. Pour mieux réfléchir à ce qu'il disait, pour mieux sentir la profondeur de ses instructions, j'avais eu soin de fermer les yeux, et quand je les ai rouverts, il n'y avait plus personne dans la salle.

— C'est-à-dire que vous vous étiez endormi, maître Benjamin. Eh bien, mettons le sermon à vingt-cinq minutes, et n'en parlons plus; mais que vois-je à côté des mots dix heures du matin? Une pleine lune. Est-il possible qu'on ait eu la lune en plein jour? C'est un phénomène bien extraordinaire.

— C'est une affaire qui me concerne, répondit froidement Benjamin; ce que vous prenez pour la lune est la figure de madame Hollister. Apprenant qu'elle avait reçu une cargaison de rhum de la Jamaïque, je suis entré chez elle en allant à l'église, à dix heures précises, j'ai bu un verre de rhum à crédit, et j'ai inscrit ces détails à ma manière sur votre mémorandum.

— Ainsi, reprit le shérif, je suppose qu'à côté de cette figure vous avez voulu représenter un verre, mais d'où vient que ce verre est en deux parties?

— Ah! monsieur, répondit le maître d'hôtel, c'est que j'ai trouvé le rhum excellent; j'en ai bu une seconde fois en revenant à la maison, et j'ai mis les deux verres l'un dans l'autre, voilà pourquoi ce dessin offre un peu de confusion; mais, comme j'ai repris le soir la route du Hardi-Dragon, et que j'ai tout payé en buvant un troisième verre, vous pouvez passer l'éponge là-dessus.

— Je vous achèterai une ardoise pour vos comptes personnels, Benjamin, dit le shérif.

— C'est inutile, monsieur; voyant que je ferais souvent affaire avec l'aubergiste, tant que le baril durerait, je me suis arrangé avec madame Hollister; elle fait des marques derrière sa porte, et je les vérifie au moyen d'une taille.

En disant ces mots, Benjamin présenta un morceau de bois où l'on voyait déjà quatorze crans très-distincts. Richard examina un moment ce nouveau registre, et poursuivit:

— Qu'est-ce que cela maintenant? Samedi à deux heures, un rat et deux sonnettes.

— Ce sont deux femmes: l'une est miss Temple, et l'autre la fille de l'ecclésiastique.

— Qu'ont-elles de commun avec mon journal? s'écria Richard étonné.

— Je les ai représentées au moment où la panthère les attaque. Voilà l'animal qui, j'en conviens, a quelque analogie avec un rat; cette autre bête renversée que j'ai dessinée tout auprès est le pauvre vieux brave qui est mort noblement, comme un amiral qui combat pour son pays.

— Et quel est cet autre épouvantail?

— Selon moi, monsieur, c'est le meilleur portrait que j'aie jamais fait; on dirait presque voir l'individu en personne. J'ai figuré Nathaniel Bumppo, qui a tiré sur la panthère qui avait tué le chien et qui voulait manger les deux jeunes personnes.

— Que diable veut dire cela? s'écria Richard avec impatience.

— Rien que la vérité, dit Benjamin; j'ai tenu un journal aussi exact que le livre de loch de la *Boadicée* sur laquelle j'ai navigué si longtemps.

Le shérif, en lui adressant diverses questions, parvint à obtenir le récit de ce qui s'était passé; il en fut aussi ému qu'étonné, et ce ne fut qu'après quelques minutes qu'il put reprendre la suite des hiéroglyphes du majordome.

— Que vois-je! s'écria-t-il, deux hommes qui boxent! Quoi! la paix publique a été troublée! je n'en suis pas surpris, car je n'étais pas là pour la maintenir.

— C'est le juge Temple et monsieur Edwards, interrompit le majordome.

— Comment, ils se sont battus! Il paraît qu'il s'est passé plus de choses en trente-six heures que pendant les six mois précédents. Le sujet de leur querelle a sans doute été la mine, car vous avez dessiné une pioche.

— Ce n'est pas une pioche, monsieur, c'est une ancre; et cela veut dire que le jeune homme, après une contestation assez violente, a levé l'ancre et a gagné le large.

— Edwards a donc quitté la maison?

— Précisément. Comme les fenêtres étaient ouvertes, j'ai pu l'entendre se disputer avec M. Temple, qui a fini par le congédier.

A la demande de Richard, le majordome raconta tout ce qu'il savait, y compris la mésaventure du juge de paix; mais il eut soin de ménager Bas-de-Cuir autant que possible. Dès que Richard fut instruit de ces faits, il prit son chapeau et sortit en disant à Benjamin de fermer la porte.

Ce dernier fut tellement stupéfait, qu'il resta pendant quelque temps cloué à sa place, les bras derrière le dos, avant d'exécuter les ordres qu'il avait reçus.

Richard connaissait trop bien les habitudes des officiers qui l'avaient accompagné pour ne pas savoir où les rencontrer; il les avait chargés de conduire en prison les faux monnayeurs, et supposait avec raison que les dignes soutiens de la loi avaient éprouvé le désir de goûter le liquide débité par le geôlier.

En effet, il trouva chez cet homme sept ou huit constables auxquels il ordonna de le suivre; il les dirigea vers la rive du lac sans entendre d'autre bruit que les aboiements de quelques chiens alarmés.

Lorsqu'on eut traversé le petit pont de bois jeté sur la Susquehanna, Richard fit arrêter sa bande, et la harangua en ces termes :

— J'ai requis votre assistance, mes amis, pour arrêter Nathaniel Bumppo, vulgairement appelé Bas-de-Cuir; il a assailli un magistrat dans l'exercice de ses fonctions, il s'est opposé à l'exécution d'un mandat de perquisition en menaçant un constable de sa carabine; sa rébellion doit être châtiée. On le soupçonne en outre de divers attentats à la propriété, et, en vertu de ma charge de shérif, j'ai pris sur moi d'arrêter ce soir même le susdit Bumppo et de le conduire en prison, pour qu'il puisse paraître devant la cour demain matin. En remplissant ce devoir, amis et compatriotes, vous devez user de courage et de prudence : rangez-vous en cercle autour de sa hutte, et lorsque je crierai : En avant! sans donner au criminel le temps de se reconnaître, entrez de force dans sa demeure, et faites-le prisonnier.

Ce discours, que Richard avait étudié pendant la marche, eut pour effet immédiat de mettre sous les yeux des auditeurs les dangers d'une expédition dirigée contre un homme qui avait deux bons chiens et une redoutable arme à feu.

La bande se divisa pour exécuter la manœuvre convenue, et s'avança à pas lents en réfléchissant sur l'inconvénient de recevoir une balle ou d'être mordu par un animal furieux.

Le shérif s'était acheminé vers la porte de la cabane; quand il crut qu'il était temps d'agir, il donna le signal. Le son de sa voix retentit sous les arceaux des bois, mais aucun autre bruit n'y répondit; le silence n'était troublé que par le craquement des feuilles sèches que broyaient sous leurs pieds les constables. La curiosité et l'impatience du shérif l'emportèrent sur sa prudence : il s'élança vers la demeure où Nathaniel avait si longtemps vécu, et, à sa grande surprise, il ne vit à la place de la hutte qu'un monceau de ruines fumantes.

Les constables se réunirent autour du monceau de cendres; une flamme mourante partait du milieu des décombres, et ses pâles clartés, agitées par le vent, faisaient voir des figures où se peignait le désappointement. Cette troupe de fonctionnaires publics était pour ainsi dire pétrifiée par la surprise, et Richard lui-même, contrairement à son habitude, avait perdu l'usage de la langue.

Tout à coup, à travers les débris enflammés de la cabane, on vit apparaître Bas-de-Cuir. Ses pieds calleux foulaient impunément les cendres chaudes; il contempla le groupe qui l'environnait avec moins de colère que de chagrin, ôta son bonnet et dit d'une voix plaintive :

— Qu'exigez-vous d'un vieillard sans défense? vous avez chassé les créatures de Dieu du désert où sa providence avait jugé à propos de les placer, vous m'avez chassé moi-même de la maison où j'avais vécu pendant quarante ans; vous avez introduit les embarras et les subtilités de la loi dans un pays où les hommes vivaient en frères. Exposé à voir forcer l'entrée de ma cabane, il m'a fallu la brûler et pleurer sur ses débris comme un père sur son enfant. Vous avez déchiré le cœur d'un vieillard qui ne vous avait jamais fait de mal, et vous lui inspirez des pensées amères dans un moment où il ne devrait songer qu'à un monde meilleur; et maintenant, que la dernière solive de sa maison est consumée, vous venez le surprendre à minuit, comme des chiens affamés qui poursuivent un daim épuisé de fatigue. Que voulez-vous de plus? me voici seul contre plusieurs, je pleure et ne cherche pas à combattre; si telle est la volonté du ciel, faites de moi ce qu'il vous plaira.

A ces mots, les constables, par un mouvement involontaire, reculèrent jusqu'à un endroit où les vagues lueurs du feu ne les atteignaient pas; ils laissaient ainsi le prévenu libre de se retirer dans les buissons où il eût été impossible de le poursuivre. Nathaniel parut dédaigner cet avantage : il fit le tour du cercle, et regarda en face chacun des assistants, comme pour voir celui qui serait le premier à l'arrêter.

Richard Jones, un moment troublé, le fit prisonnier, après s'être excusé de la nécessité dans laquelle il se trouvait. La bande se rallia, et, guidée par le shérif, elle mena le captif au village.

Pendant la marche, on chercha à savoir les motifs qui avaient décidé Bas-de-Cuir à brûler sa hutte, et quel était le lieu de retraite de John Mohican; mais on ne put rien obtenir du vieillard, et, vu l'heure avancée, les constables se contentèrent de l'incarcérer.

CHAPITRE XXIV.

La longueur des jours de juillet permit à toutes les parties intéressées de se réunir, longtemps avant que la cloche eût annoncé que l'heure était venue de redresser les torts et de punir le crime. Dès l'aube du jour, les sentiers et les chemins qui traversaient les forêts ou tournaient le long des montagnes étaient garnis de cavaliers et de piétons en charge pour le port de la justice, suivant l'expression de Benjamin la Pompe.

On voyait arriver maint cultivateur monté sur un palefroi à queue tressée. Tout fier d'être membre du grand jury, le paysan étalait avec complaisance sa figure rubiconde, en ayant l'air de dire : J'ai payé mon fermage, et ne crains personne. Auprès de lui chevauchait un plaideur de profession dont le nom figurait dans presque toutes les audiences des tribunaux, et dont les ressources, péniblement acquises par une multitude d'industries qu'il avait successivement exercées, servaient à nourrir les gens de loi. Il essayait de se concilier les faveurs du grand juré pour obtenir une décision avantageuse dans une cause encore pendante. Ces deux interlocuteurs étaient suivis à pied par un homme en blouse qui avait mis son meilleur chapeau sur son front hâlé, et s'efforçait de marcher assez vite pour ne rien perdre de la conversation. Cinquante groupes semblables arpentaient la grande route en prenant tous la même direction.

A dix heures et demie, les rues du village étaient encombrées de curieux : les uns causaient de leurs affaires particulières; les autres écoutaient des orateurs populaires; d'autres, arrêtés devant les magasins, regardaient avec admiration les marchandises, et particulièrement les haches et les faux. Quelques femmes, la plupart portant leurs enfants, marchaient devant leurs seigneurs et maîtres; celles dont le mariage était tout récent s'en allaient bras dessus bras dessous avec leurs époux, et les jeunes fiancées étaient escortées de leurs prétendus, qui les tenaient timidement par le petit doigt.

Au premier coup de la cloche, Richard était sorti de l'auberge du Hardi-Dragon, où il était allé s'assurer par lui-même si le rhum de madame Hollister méritait les éloges de Benjamin. En sa qualité de shérif, il portait une épée dans son fourreau et criait d'un ton d'autorité : — Place! place à la cour! On obéit promptement à cet ordre, mais sans aucune servilité; car ceux qui composaient la foule échangèrent des signes de tête familiers avec la plupart des magistrats. Plusieurs constables armés de leurs bâtons suivaient le shérif et précédaient Marmaduke accompagné de quatre assesseurs. Il n'y avait rien de remarquable dans l'extérieur de ces juges subalternes, qui étaient des laboureurs des environs; seulement ils affectaient une gravité imposante, et l'un d'eux, qui était colonel de la milice, avait un uniforme tout râpé et deux épaulettes d'argent. Le cortége contenait encore quelques constables supplémentaires et trois ou quatre avocats, qui avaient l'air doux et soumis comme des moutons qu'on mène à la boucherie.

Les assises se tenaient dans la prison, vaste édifice de bois percé de petites fenêtres grillées auxquelles on apercevait les figures des détenus, et entre autres celle de Bas-de-Cuir. La salle d'audience était au premier étage. On avait ménagé au fond une estrade élevée de cinq pieds au-dessus du sol, et protégée par un grillage; c'était là, sur des bancs grossiers, que devait siéger la cour; et une espèce de fauteuil

avait été réservé au président. Au bas de celte plate-forme était une grande table couverte de serge verte et environnée de bancs. Les siéges des jurés étaient adossés au mur en amphithéâtre. Une balustrade séparait la partie destinée aux fonctionnaires publics et aux accusés de celle qu'occupait le public.

Lorsque les juges et les avocats eurent pris place, on fit les proclamations ordinaires; les jurés prêtèrent serment, et l'audience fut ouverte.

Après avoir expédié assez sommairement différentes affaires civiles, on passa à la cause de Bas-de-Cuir. Les membres du grand jury se retirèrent dans une pièce voisine, et revinrent en apportant deux actes d'accusation, sur lesquels le juge Temple aperçut au premier coup d'œil le nom de Nathaniel Bumppo. En conséquence, il ordonna de l'amener, et, bientôt après, deux constables le conduisirent à la barre. Les vagues murmures de l'auditoire cessèrent comme par enchantement, et le silence devint si profond, qu'on entendait distinctement la pénible respiration du prévenu.

Le vieux chasseur portait, suivant son habitude, une culotte et des guêtres de peau de daim; la partie supérieure de son corps était couverte d'une blouse de toile, qui laissait à découvert son cou bruni par le soleil. C'était la première fois qu'il franchissait le seuil d'une cour de justice; et de toutes ses émotions, la plus vive peut-être était la curiosité. Il promena les yeux sur le barreau, sur le tribunal, sur les jurés, sur tous les assistants, et fut surpris de voir tous les regards fixés sur lui.

Après avoir examiné sa propre personne, comme pour chercher la cause de cette attraction inusitée, il se tourna de nouveau du côté de l'auditoire, et ouvrit la bouche pour pousser un de ses éclats de rire ordinaires.

— Prisonnier, ôtez votre bonnet, dit le juge Temple.

Nathaniel ne fit pas attention à cet ordre.

— Nathaniel Bumppo, découvrez-vous, répéta le juge.

Bas-de-Cuir tressaillit en entendant prononcer son nom, et, regardant avec étonnement la cour, il s'écria :

— Eh bien! qu'y a-t-il?

M. Lippet, qui était assis près de la table, murmura quelques mots à l'oreille du prisonnier; il fit un signe d'assentiment, et ôta la peau de daim qui lui servait de coiffure.

— Accusateur public, dit le juge, le prévenu est prêt; ayez la bonté de lire l'acte d'accusation.

Les fonctions du ministère public étaient remplies par Dirck van der School, qui arrangea ses lunettes, jeta à la dérobée un coup d'œil sur ses confrères du barreau, et commença sa lecture. Il avait rédigé lui-même avec le plus grand soin, et dans le style habituel de la procédure, l'énumération de toutes les charges qui pouvaient s'élever contre Bas-de-Cuir, et dont la principale était d'avoir outragé Hiram Doolitle. Lorsque M. van der School eut achevé, il ôta ses lunettes, qu'il ferma et remit dans sa poche, sans doute pour avoir le plaisir de les reprendre et de les replacer sur son nez; puis il présenta l'acte d'accusation à M. Lippet, d'un air cavalier qui voulait dire : Trouvez donc quelque chose à reprendre là-dedans.

Nathaniel avait écouté avec la plus grande attention, et s'était plusieurs fois penché en avant pour saisir les phrases ambiguës du procureur. Après la lecture, il se redressa de toute sa hauteur, et poussa un long soupir. Tous les yeux se tournèrent vers le prisonnier. On espérait que sa voix allait rompre le silence général; mais on attendit en vain.

— Nathaniel Bumppo, dit le juge, vous avez entendu les accusations dirigées contre vous. Qu'avez-vous à répondre?

Le vieillard inclina un moment la tête comme pour réfléchir, la releva brusquement, et répliqua en souriant :

— Il est vrai que j'ai un peu rudement houspillé le charpentier : c'est incontestable; mais je n'ai eu aucune des intentions qu'on me prête dans le bavardage que vous venez d'entendre. Je ne suis pas un boxeur, et l'âge a diminué mes forces Autrefois, par exemple, c'était différent; je me rappelle que du temps de l'ancienne guerre....

— Monsieur Lippet, interrompit Marmaduke, puisque le prévenu vous a choisi pour défenseur, dites-lui comment il faut plaider, sinon la cour lui désignera un avocat d'office.

A ces mots, M. Lippet se leva et alla s'entretenir à voix basse avec le vieux chasseur; ensuite il informa la cour qu'ils étaient prêts à continuer.

— Prétendez-vous, dit le juge à l'avocat, excuser simplement votre client, ou soutenez-vous qu'il n'est pas coupable?

— Je puis me dire non coupable en toute sûreté de conscience! s'écria Nathaniel. Il n'y a pas de mal à soutenir son droit. Je me serais fait tuer sur place plutôt que de laisser quelqu'un mettre le pied dans ma hutte.

A ces mots, Richard, qui persistait à voir dans Bas-de-Cuir un mineur, échangea avec Hiram un signe d'intelligence.

— Poursuivez, monsieur le procureur du district, continua Marmaduke. Greffier, écrivez que l'avocat entend plaider l'absolution.

M. van der School adressa une courte allocution pour annoncer que les débats étaient ouverts, et le charpentier juge de paix vint déposer à la barre.

Sa narration fut strictement conforme aux faits; mais il lui donna une tournure défavorable à Bas-de-Cuir. Il insinua qu'il s'était présenté sans aucune mauvaise intention, et que Bas-de-Cuir avait pris au contraire une attitude menaçante.

Lorsqu'il eut rendu témoignage, M. Lippet se leva et lui adressa la question suivante :

— Etes-vous constable de ce comté, monsieur?

— Non, monsieur, dit Hiram, je suis seulement juge de paix.

— En ce cas, je m'en rapporte à votre conscience, à la connaissance que vous pouvez avoir des lois, et je vous demande si vous aviez le droit de vous introduire dans la demeure de cet homme?

— Hum! reprit Hiram, qui luttait entre le désir de se venger et celui de conserver sa réputation, je suppose.... que dans.... que c'est.... qu'en supposant.... qu'aux termes rigoureux de la loi, je n'avais peut-être pas un droit très-positif, mais enfin Billy-Kirby reculait, et j'ai cru devoir me mettre en avant.

— Je vous demande encore, monsieur, poursuivit l'avocat enchanté de son succès, si ce vieillard sans défense et sans protection ne vous à pas interdit l'entrée de son domicile à plusieurs reprises.

— Je dois convenir qu'il était de fort mauvaise humeur. Ses refus me semblaient d'autant plus inexplicables que je venais seulement comme un homme qui rend visite à son voisin.

— Rappelez-vous ces mots, messieurs, messieurs les jurés: « Comme un homme qui rend visite à son voisin. » Ainsi donc, votre présence n'avait pas la sanction de la loi; elle n'était motivée que par les rapports ordinaires qui s'établissent entre les habitants de la même localité. Cependant vous avez insisté. Mais je vous demande encore si Nathaniel Bumppo n'a pas persisté dans ses refus?

— Nous avons échangé quelques mots, dit Hiram, mais je lui ai lu à haute voix le mandat de perquisition.

— Je réitère ma question. A-t-il persisté dans ses refus?

— Nous avons eu une légère altercation. Au reste, j'ai le mandat dans ma poche, si la cour veut y jeter les yeux...

— Témoin, dit le juge Temple, répondez directement : le prévenu vous a-t-il ou non défendu d'entrer dans sa cabane?

— J'ai une vague idée...

— Point d'équivoque, poursuivit le juge d'un ton sévère.

— Eh bien ! il m'a défendu d'entrer.

— Et vous n'avez pas eu égard à ses représentations?

— Non, mais j'avais le mandat à la main.

— Monsieur Lippet, poursuivez votre interrogatoire.

Mais l'avocat s'était aperçu que l'impression produite était favorable à son client; en conséquence, il agita la main d'un air dédaigneux et répondit :

— Si j'ajoutais un seul mot de plus, je ferais injure à l'intelligence de messieurs les jurés; je laisse donc la parole à l'accusation.

— Monsieur le procureur du district, reprit Marmaduke, avez-vous quelque chose à dire?

M. van der School ôta ses lunettes, les plia et les mit dans sa poche, d'où il les retira presqu'aussitôt pour les replacer sur son nez; puis, après avoir jeté un coup d'œil sur le second acte qu'il avait sous la main, il dit d'un ton calme : — Je m'en rapporte à la sagesse de la cour.

— Messieurs les jurés, dit le juge Temple, vous avez entendu la déposition du plaignant et je n'abuserai point de vos précieux instants. Si un fonctionnaire public rencontre de la résistance dans l'exécution d'un acte judiciaire, il a le droit incontestable de mettre en réquisition tout citoyen, et l'individu ainsi requis est sous la protection de la loi. La principale question que vous avez à résoudre est celle-ci : Hiram Doolitle a-t-il agi en qualité de fonctionnaire public? Nathaniel Bumppo pouvait-il sans rébellion lui interdire l'accès de son domicile? En rendant votre verdict, songez que l'infortuné prévenu est sous le coup d'une seconde accusation beaucoup plus grave encore que celle-ci.

Le ton de Marmaduke était doux et insinuant, et ses paroles ne manquèrent pas d'exercer une grande influence sur les jurés. Ils se penchèrent les uns vers les autres pendant quelques minutes sans quitter leurs places, et leur chef se levant avec dignité déclara que l'accusé n'était pas coupable.

— Nathaniel Bumppo, dit le juge, vous êtes acquitté.

— Vous dites?....

— On reconnaît que vous n'êtes pas coupable d'avoir frappé et assailli M. Doolitle.

— C'est vrai, dit naïvement Nathaniel, j'avoue que je l'ai poussé un peu rudement par les épaules, et que...

— Vous êtes acquitté, interrompit Marmaduke, il est inutile de s'occuper plus longtemps de ce sujet.

Un rayon de joie illumina les traits du vieillard, il remit son bonnet sans cérémonie, ouvrit la barrière pour sortir et dit avec émotion :

— Je vous avoue, juge Temple, que la loi n'a pas été aussi sévère à mon égard que je m'y attendais; que Dieu vous récompense de la bienveillance que vous m'avez témoignée aujourd'hui.

CHAPITRE XXV.

Nathaniel s'imaginait en être quitte; mais, au moment où il se préparait à reprendre le chemin des bois, le bâton d'un constable s'opposa

à sa sortie. Le vieux chasseur se rassit, et, après avoir écouté quelques mots que M. Lippet lui murmura à l'oreille, il ôta son bonnet, et passa la main dans ses cheveux gris d'un air à la fois soumis et mortifié.

— Monsieur le procureur du district, dit le juge Temple, lisez le second acte d'accusation.

M. van der School reprit ses lunettes et se mit en devoir d'obéir. Il eut soin d'appuyer sur tous les mots et de ne rien laisser perdre à ses auditeurs. Bas-de-Cuir était accusé d'avoir résisté à l'accomplissement d'un mandat de perquisition par la force des armes en général, et d'une carabine en particulier. C'était une charge beaucoup plus sérieuse que la précédente, et l'intérêt qu'éprouvaient les spectateurs s'augmenta en raison de la gravité du délit.

Pendant la lecture, M. Lippet expliqua à voix basse à Nathaniel quels devaient être ses moyens de défense; mais, en entendant certaines expressions un peu injurieuses, le vieux chasseur ne put se contenir et s'écria avec emportement :

— C'est un infâme mensonge. Je ne suis pas un homme sanguinaire, les Iroquois eux-mêmes, qui, comme chacun le sait, sont des voleurs, n'oseraient jamais me dire en face que je suis un homme altéré de sang. J'ai combattu comme un soldat qui craint Dieu et ses chefs; mais je n'ai jamais tiré sur un guerrier hors d'état de me résister. Je n'ai jamais frappé même un Mingo pendant son sommeil ! En vérité, il y a des gens qui s'imaginent qu'on ne croit pas en Dieu dans le désert.

— Songez à vous défendre, Bumppo, dit le juge; vous entendez qu'on vous accuse de vous être servi de votre carabine contre un officier de justice, êtes-vous coupable ou non coupable ?

Nathaniel, qui avait donné un libre cours à sa bile, restait appuyé sur la barre dans une attitude de rêverie, il releva la tête et dit avec son rire muet, en montrant le bûcheron : — Si je m'étais servi de ma carabine, est-ce que Billy-Kirby serait ici ?

— Vous prétendez donc que vous n'êtes point coupable? dit M. Lippet.

— Sans doute, Billy sait que je n'ai point tiré; vous rappelez-vous le dindon de l'hiver dernier, Billy ? ce n'était pas un coup ordinaire, mais je n'ai plus l'adresse à laquelle j'ai dû ma réputation.

— Développez vos moyens de défense, dit le juge Temple vivement affecté de la simplicité du prévenu.

En ce moment, Hiram s'avança pour prêter serment et déposer de nouveau.

Instruit par son premier échec, ayant eu le temps de se préparer, il fit une déclaration circonstanciée, il raconta avec une netteté surprenante les soupçons qu'il avait conçus contre le chasseur, la plainte qui en avait été la suite, la délivrance du mandat de perquisition, et la nomination de Billy-Kirby aux fonctions importantes de constable spécial; il affirma que Nathaniel avait dirigé sa carabine sur le bûcheron et l'avait menacé de le tuer. Tous ces détails furent confirmés par Jotham Riddel, dont le récit reproduisait presque mot pour mot celui du juge de paix. M. Lippet, espérant qu'ils allaient se contredire, les accabla d'une foule de questions, mais toute sa science fut inutile.

Le bûcheron vint à son tour à la barre et fit une déposition sincère dans laquelle il eut évidemment l'intention de dire la vérité, mais qui fut conçue en termes confus et presque inexplicables.

— En examinant les pièces du procès, lui dit M. van der School, je vois que vous avez demandé l'accès de la hutte avec toutes les formalités légales, et que vous avez été effrayé par ses menaces et par son arme à feu.

— Je me moque de lui comme de cela, dit Billy en faisant claquer ses doigts. Je ne suis pas d'un bois à plier devant le vieux Bas-de-Cuir.

— Mais, si je vous ai bien compris (je m'en rapporte à vos paroles précédentes, la cour les a entendues), Nathaniel avait l'intention de tirer sur vous.

— Je le crois, monsieur, répondit Kirby, et vous l'auriez cru comme moi si vous aviez vu en face de vous le bout d'une carabine qui ne manque jamais son coup. Je me suis attendu un moment à recevoir une balle; mais Bas-de-Cuir est entré en accommodement, il m'a donné la peau, et tout a été fini par là.

— Ah ! Billy, dit Nathaniel en secouant la tête, j'ai eu une heureuse idée en vous jetant cette défroque ! Sans cela, il y aurait eu du sang répandu, et si ç'avait été le vôtre, j'en aurais gémi pendant le peu de temps qui me reste à vivre.

— Eh bien ! Bas-de-Cuir, répondit Billy avec une franchise et une familiarité que ne déconcertait point la présence de la cour; puisque vous abordez ce sujet, je vous dirai que...

— Poursuivez votre interrogatoire, monsieur le procureur du district.

M. van der School voyait avec un souverain dédain les relations amicales qui s'établissaient entre le témoin et le prévenu. Il déclara qu'il ne jugeait pas à propos d'intervenir, et qu'il laissait à M. Lippet la faculté d'adresser des questions.

— Ainsi, monsieur Kirby, dit l'avocat, vous n'avez éprouvé aucun sentiment de crainte ?

— Moi ! dit le bûcheron en jetant un regard de satisfaction sur son énorme corpulence, on ne m'épouvante pas aussi facilement.

— Vous avez l'air solide, monsieur; où êtes-vous né ?

— Dans l'État de Vermont, pays montueux, où il y a de belles forêts de hêtres et d'érables, et des hommes fortement trempés ! Je m'en vante.

— C'est ce que j'ai toujours entendu dire, reprit M. Lippet d'un ton patelin ; vous avez été habitué à vous servir de la carabine ?

— Je suis le meilleur tireur du pays, après Nathaniel Bumppo, ici présent, dont je reconnais la supériorité, depuis qu'il a tué un pigeon avec une seule balle.

A ces mots, Bas-de-Cuir tendit brusquement au témoin sa main calleuse, et dit en riant :

— Vous êtes jeune encore, Billy, et vous n'avez point passé par les mêmes épreuves que moi ; mais voici ma main. Je n'ai pas de rancune.

M. Lippet s'arrêta pendant que les deux adversaires, en se donnant une cordiale poignée de main, accomplissaient leur œuvre de conciliation, mais le président interposa son autorité.

— Ce dialogue est inconvenant, dit-il. Monsieur Lippet, si vous croyez avoir obtenu du témoin des explications suffisantes, je vais donner la parole au ministère public.

— Comment! dit M. Lippet, il n'y a rien dans la conduite de mon client qui soit de nature à offenser la cour : mais je continue. Ainsi, monsieur Billy, vous avez réglé l'affaire avec Nathaniel à l'amiable, sur le lieu même.

— Il m'a donné la peau, et je n'ai pas voulu chercher querelle à un vieillard. Pour ma part, je ne vois pas qu'il y ait grand mal à tuer un daim.

— Et vous vous êtes séparés bons amis; et si vous n'aviez été poussé par les conseils d'un tiers, vous n'auriez jamais songé à porter cette affaire devant le tribunal.

— Je ne le pense pas; Nathaniel m'avait donné la peau et je n'avais point de mauvaises pensées à son égard, quoique M. Doolitle ait été assez rudement maltraité.

— Cela suffit, dit M. Lippet, et il se rassit d'un air satisfait, comme un homme qui compte sur un succès.

M. van der School se leva et prit la parole en ces termes :

« Messieurs les jurés,

« J'aurais interrompu le conseil du prévenu dans les questions qu'il a adressées, et dont il dictait en quelque sorte la réponse, si je n'étais convaincu (et j'ai sujet de l'être) que la loi est au-dessus de toutes les subtilités. L'avocat a essayé, messieurs, de vous persuader (votre bon sens a fait justice de cette opinion) que c'était une action indifférente que de diriger une arme à feu sur un constable. Il prétend que la société (je pourrais dire la chose publique) n'est pas mise en danger par de pareils excès; mais si vous voulez bien m'accorder votre attention (précieuse sous tous les rapports), je vous démontrerai combien l'attentat de Nathaniel Bumppo, dit Bas-de-Cuir, est odieux et impardonnable ! »

Après cet exorde, M. van der School exposa les faits, dans un récit tellement entrelacé de parenthèses, que ses dignes auditeurs n'y comprirent absolument rien.

« Maintenant, messieurs, ajouta-t-il, que je vous ai clairement expliqué cette affaire, vous apprécierez l'énormité du crime que cet infortuné (doublement infortuné par son ignorance et par sa faute) a commis contre la personne d'un magistrat. Vos consciences décideront; vous reconnaîtrez, quoique le défenseur (je suppose que votre premier verdict lui donne des espérances) semble compter sur un acquittement, la nécessité de sévir et d'assurer le respect des lois. »

C'était au président à résumer les débats. Il le fit avec précision en montrant la cause sous son jour véritable et en réduisant à néant les arguments de l'avocat.

« Messieurs, dit-il enfin, nous sommes sur les confins de la société; pionniers de la civilisation, nous touchons à la vie sauvage. Il devient donc doublement nécessaire de protéger les ministres de la loi. Si vous vous en rapportez aux témoignages que vous avez entendus, il est de votre devoir de condamner. Nathaniel Bumppo assure qu'il n'avait pas l'intention de nuire au constable, et qu'il cédait plutôt à l'influence de ses habitudes qu'à l'instigation du mal. Si vous le croyez, ayez pour lui de l'indulgence. »

Les jurés ne quittèrent pas leurs places, et, après s'être consulté quelque temps avec ses collègues, le chef du jury déclara l'accusé coupable.

Ce verdict ne causa aucune surprise, il était prévu d'avance, car les dépositions étaient concluantes. Les juges semblaient s'être attendus à l'issue du procès, et pendant la délibération du jury ils préparaient déjà la sentence.

— Nathaniel Bumppo ! dit le président.

Le vieux chasseur, qui rêvait, la tête appuyée sur la barre, se leva, et s'écria du ton d'un militaire sous les armes :

— Présent !

Marmaduke recommanda le silence par un geste et poursuivit :

— La cour, en rendant son arrêt, a senti la nécessité de punir des outrages du genre de celui qui vous amène devant elle; mais en même temps, elle a eu égard à vos antécédents. Vous ignorez la loi, et si ce n'est pas une excuse, c'est du moins une atténuation. En conséquence, elle vous dispense du châtiment ordinaire, qui consiste à recevoir vingt

coups de fouet sur les épaules nues; mais comme il faut un exemple, la cour vous condamne à une heure d'exposition publique, à une amende de cent dollars et à une détention d'un mois dans la prison du comté. Votre emprisonnement durera tant que vous n'aurez pas acquitté intégralement le montant de l'amende.

— Et où voulez-vous que je me procure cette somme? s'écria Bas-de-Cuir avec amertume. Est-ce qu'un vieillard comme moi trouve de l'or et de l'argent dans les bois? Contentez-vous de m'ôter la prime à laquelle j'avais droit, et ne parlez pas de m'enfermer pour le peu de jours que j'ai à vivre.

— Si vous avez quelque chose à dire sur l'application de la peine, reprit le président avec douceur, la cour est disposée à vous entendre.

— J'ai beaucoup à dire, s'écria Nathaniel les mains convulsivement serrées sur la barre. En prison, je ne pourrai jamais vous payer; mais laissez-moi dans mes bois, sur mes collines, où j'ai été habitué à respirer librement, et quoique j'aie mes soixante-dix ans sonnés, s'il y a encore assez de gibier dans ce pays, je chasserai jour et nuit pour parfaire la somme avant la fin de la saison. Ma demande est raisonnable; et c'est une horreur d'incarcérer un vieillard qui a toujours contemplé sans obstacle la clarté des cieux.

— Il faut obéir à la loi...

— Ne me parlez pas de la loi, Marmaduke Temple, interrompit le chasseur. Les animaux des bois connaissaient - ils vos lois, quand ils avaient soif du sang de votre enfant. Elle était à genoux devant Dieu; elle implorait une faveur bien plus grande que celle que je vous demande, et Dieu l'a exaucée. Maintenant, si vous êtes sourd à mes prières, croyez-vous que le Seigneur ne vous fermera pas aussi ses oreilles?

— Mes sentiments privés ne peuvent faire pencher la balance de...

— Ecoutez-moi, Marmaduke Temple. Dans un temps où vous n'étiez pas juge, où vous n'étiez encore qu'un petit enfant dans les bras de votre mère, je parcourais à mon gré ces montagnes; et il me semble que j'ai le droit et le privilége de les parcourir encore avant de mourir. Avez-vous oublié l'époque à laquelle vous êtes venu sur les bords de l'Otsego? Alors il n'y avait pas de prison dans cette contrée; alors on ne regardait pas la mort d'un daim comme un délit. Ne vous ai-je pas donné une peau d'ours pour reposer vos membres fatigués, et un beau quartier de venaison pour assouvir votre faim? et pourtant je n'avais aucune raison pour vous aimer, car vous n'aviez jamais fait que du mal à ceux dont l'amitié me donnait un asile. Et aujourd'hui, voulez-vous m'enfermer dans vos donjons pour me payer de ma bonté! Cent dollars! Où voulez-vous que je prenne cette somme? Non, non; il y a des gens qui disent de vous des choses fâcheuses, Marmaduke Temple; mais, vous n'êtes pas assez méchant pour faire mourir un vieillard en prison, parce qu'il a maintenu son droit. Allons, ami, laissez-moi partir; il y a longtemps que j'ai perdu l'habitude de voir tant de monde, et je meurs d'envie de retourner dans mes bois. Ne vous méfiez pas de moi, juge Temple, car s'il reste encore des castors sur les ruisseaux, si les peaux de daims se vendent un shilling la pièce, mon dernier sou sera consacré à payer l'amende. Où êtes-vous, mes chiens? allons, mettons-nous en route! Nous avons une tâche pénible pour notre âge, mais nous en viendrons à bout; je l'ai promis, et je tiendrai mes engagements.

Il est inutile de dire que le constable s'opposa de nouveau au départ de Nathaniel; mais, avant que celui-ci eût eu le temps de se récrier, un brouhaha confus dirigea tous les yeux vers une autre porte de la salle.

Benjamin la Pompe était parvenu à se faire jour à travers la foule, et on le voyait balancer son gros corps, ayant un pied sur une fenêtre, et l'autre sur la grille qui entourait les bancs du jury. A la grande surprise de toute la cour, le maître d'hôtel se disposait évidemment à prendre la parole. Triomphant de tous les obstacles, il tira de sa poche un petit sac, et commença en ces termes :

— S'il plaisait à Votre Honneur de laisser ce pauvre condamné retourner dans ses bois, et tenter une autre croisière contre les bêtes, voici un sac qui peut couvrir les frais, attendu qu'il contient trente-cinq dollars espagnols. Je voudrais du fond de mon cœur que ce fussent de bonnes guinées anglaises pour le salut de mon vieil ami; mais c'est comme ça. Je désirerais seulement qu'on prélevât sur la somme le montant du petit compte que voici. L'on peut garder le reste, jusqu'à ce que Bas-de-Cuir mette la main sur des castors, et s'acquitte envers tout le monde.

En prononçant ces mots, Benjamin déposa sur le bureau du tribunal son sac de dollars, et la taille qui indiquait les verres de rhum qu'il avait bus au Hardi-Dragon. Cette singulière interruption produisit un étonnement qui se manifesta par un profond silence, et qui durait encore, lorsque le shérif frappa sur la table avec son épée, en s'écriant :

— Silence donc!

— Il faut que ceci ait une fin, dit le président en essayant de dompter ses émotions. Constables, conduisez le prisonnier au lieu d'exposition. Greffier, quelles affaires reste-t-il au rôle?

Nathaniel parut résigné à son sort; sa tête tomba sur sa poitrine, et il suivit le constable d'un air abattu. La foule s'écarta pour laisser passer le condamné, et lorsqu'on le vit déboucher dans la rue, la multitude se précipita sur ses traces pour être témoin de son supplice.

CHAPITRE XXVI.

A l'époque où se passe notre histoire, la pénalité avait encore conservé ses rigueurs. Devant toutes les prisons de l'Etat de New-York on trouvait un poteau où l'on attachait les condamnés au fouet et aux ceps, planches de bois, percées verticalement, dans lesquelles étaient ménagés deux trous pour recevoir les jambes de ceux qui subissaient l'exposition publique.

Nathaniel, s'inclinant humblement devant une puissance qu'il aurait inutilement combattue, s'avança sans murmurer vers le lieu du supplice. La foule formait un cercle autour de lui, et témoignait une vive curiosité. Un constable leva la partie supérieure des ceps, et indiqua les trous où le pauvre Bas-de-Cuir devait poser les pieds. Sans faire la moindre objection, le vieillard s'assit tranquillement sur la dure et se laissa mettre les jambes dans les ouvertures des ceps. Toutefois il jeta sur les assistants un regard inquiet, comme pour leur demander cette sympathie naturelle qu'on ne refuse jamais aux malheureux. Leur compassion ne se manifesta point par des signes extérieurs, mais ils lui épargnèrent du moins les railleries et les épithètes injurieuses. La multitude se montrait soumise et attentive.

Le constable abaissait la planche supérieure des ceps, lorsque Benjamin, qui se tenait à côté du condamné, dit d'une voix étouffée et du ton d'un individu disposé à chercher querelle à quelqu'un :

— A quoi bon, monsieur le constable, intercaler les jambes d'un homme dans ces morceaux de bois! Ça ne peut l'empêcher de boire ni de manger; à quoi sert cette invention?

— La cour l'a ordonné ainsi, monsieur Penguillan, et je suppose que son arrêt est basé sur la loi.

— Oui, oui, je sais bien que la loi est pour quelque chose là-dedans; mais je vous demande, quelle idée a-t-on eue? ça ne fait pas le moindre mal.

— N'est-ce pas un mal, Benjamin, s'écria Nathaniel d'un ton piteux, d'exposer un homme de soixante-dix ans comme une bête curieuse aux regards des colons ébahis? N'est-ce pas un mal de donner en spectacle aux enfants un vieux soldat qui a fait la guerre de 1756, et a eu l'ennemi en face dans plusieurs affaires sanglantes? N'est-ce pas un mal d'humilier un honnête homme, et de le ravaler au niveau des animaux des bois?

Benjamin, sans répondre, promena autour de lui des regards farouches, tout disposé à prendre parti contre quiconque eût eu envie d'insulter le supplicié. Mais ne voyant sur tous les visages qu'une expression calme, ou même compatissante, il s'assit résolument à côté du chasseur, et passa les jambes dans les ceps dont deux ouvertures restaient vacantes.

— Abaissez votre planche, monsieur le constable! s'écria-t-il; et si quelqu'un dans l'assemblée a envie de voir un ours, il en verra un qui est capable de mordre aussi bien que de gronder.

— Mais je n'ai pas l'ordre de vous mettre aux ceps, monsieur la Pompe; levez-vous, et laissez-moi vaquer à mes devoirs.

— Vous avez mes ordres, et cela doit vous suffire; occupez-vous de mes jambes, et voyons si quelqu'un des spectateurs osera me faire la grimace.

— Puisque vous le voulez absolument, dit en riant le constable; et il referma les ceps. Aussitôt des éclats de rire, jusqu'alors comprimés, éclatèrent parmi les assistants; et le majordome irrité se débattit dans ses entraves, avec l'intention évidente de rosser ceux qui l'outrageaient.

— Monsieur le constable, monsieur le constable! s'écria-t-il, ouvrez vos planches, et laissez-moi dauber d'importance ces rieurs impertinents!

— Non, non, répondit le fonctionnaire; vous avez voulu entrer là-dedans, restez-y, vous tiendrez compagnie à Bas-de-Cuir.

Benjamin, après d'inutiles efforts, eut le bon sens d'imiter la résignation de son camarade, et ne témoigna plus à la foule qu'un profond mépris. Quand l'emportement du majordome se fut calmé, il essaya de prodiguer à Nathaniel des consolations.

— En somme, monsieur Bumppo, dit-il, c'est une bagatelle. J'ai vu de braves gens à bord de la *Boadicée*, retenus de la même manière parce qu'ils ne savaient pas résister au désir de prendre un verre de grog en sus de leur ration. Attendons patiemment un changement de vent, faisons notre quart, et lorsque nous pourrons mettre à la voile, le diable m'emporte si je ne vais pas avec vous en croisière contre les castors. Etant trop bas gréé pour voir par-dessus les bastingages, j'occupais à bord un poste auprès des munitions de bouche; aussi je n'entends guère le maniement des armes à feu, mais je puis vous être utile en portant le gibier ou en tendant des piéges. Mes vergues sont carrées; j'ai arrangé mes affaires avec M. Richard Jones, et je vais lui envoyer dire de me rayer de son livre de bord.

Nathaniel ne répliqua rien; il soupirait en regardant la foule qui commençait à se disperser, et ses traits ridés annonçaient la douleur. En apercevant Hiram Doolitle, suivi de son digne acolyte Jotham, il jeta sur eux des regards perçants. Les deux complices, qui sortaient du tribunal, s'approchèrent des ceps en ayant l'air de ne pas y faire attention; et comme s'il eût suivi le cours d'une conversation ordinaire, le charpentier juge de paix dit au fermier maître d'école :

— Il y a longtemps que nous n'avons eu de la pluie.

Benjamin la Pompe s'était mis à compter ses dollars dont la justice n'avait pas voulu, et il ne remarqua pas d'abord l'approche du magistrat.

— La terre est fendue par la sécheresse; s'il ne tombe pas d'eau aujourd'hui ou demain, la récolte sera compromise.

L'insensibilité, la froideur, le ton jésuitique de M. Doolitle exaspérèrent Nathaniel, qui s'écria avec indignation :

— Pourquoi la pluie tomberait-elle des nues sur cette contrée barbare, où l'on fait tomber les larmes des yeux des vieillards, des malades et des pauvres! Retirez-vous!... Vous pouvez être fait à l'image du Créateur, mais le diable habite en vous. Retirez-vous, vous dis-je! Je suis triste, et votre présence augmente mes chagrins.

Benjamin cessa de compter ses dollars au moment où le charpentier, troublé par les invectives de sa victime, ne se tenait point sur ses gardes. Le majordome n'eut qu'à étendre le bras, empoigna brusquement Doolitle par une jambe, et le renversa. Benjamin, malgré la petitesse de sa taille, avait une force qu'annonçait la structure de sa tête, de ses épaules et de ses bras. Il vint aisément à bout de son ennemi, et, après une courte lutte, le tint en respect auprès de lui.

— Vous ne m'échapperez pas, monsieur! cria-t-il avec fureur; comment, coquin, vous ne vous contentez pas de faire accrocher un honnête vieillard par les talons! il faut encore que vous portiez la voile sur lui pendant qu'il est à l'ancre, comme si vous vouliez le couler bas! Nous avons un vieux compte à régler ensemble; ainsi, brassez carré, brassez carré, et nous allons voir beau jeu!

— Jotham! s'écria le magistrat effrayé, Jotham! appelez les constables! Monsieur Penguillan, je vous ordonne de me lâcher, de ne pas troubler la paix publique.

— Il n'y a pas de paix entre nous! s'écria le maître d'hôtel en faisant les démonstrations d'hostilité les moins équivoques.

— Vous voulez me battre, vous osez porter la main sur moi! s'écria Hiram en se débattant.

Il est malheureusement de notre devoir de reconnaître que Benjamin se porta à de fâcheuses extrémités; et que son poing, lourd comme un marteau d'enclume, s'abattit à plusieurs reprises sur le nez de M. Doolitle. La foule s'ameuta autour des combattants, mais sans témoigner l'envie d'intervenir. Quelques individus luttèrent de vitesse pour aller annoncer à la femme d'Hiram la situation critique de son intéressant époux; d'autres coururent à la salle des assises pour donner l'alarme. Cependant Benjamin, qui aurait regardé comme un déshonneur de frapper un ennemi à terre, renversait d'une main le patient, et de l'autre le replaçait sur son séant. Dans ce mouvement de va-et-vient, accompagné de horions énergiques, la figure du juge de paix avait perdu toute forme humaine, lorsque Richard parvint à se faire jour à travers la multitude. Le shérif était blessé à la fois dans sa dignité de magistrat et dans ses affections personnelles. Il aimait réellement Benjamin, et sa vanité avait besoin des flatteries d'Hiram.

— Monsieur Doolitle! monsieur Doolitle! s'écria-t-il d'abord, je suis honteux de vous voir oublier votre caractère au point de troubler la paix publique, et de battre si outrageusement le pauvre Benjamin!

Au bruit de la voix du shérif, le maître d'hôtel suspendit ses coups, et Hiram put tourner sa figure ensanglantée du côté du médiateur. Enhardi par la vue du shérif, M. Doolitle retrouva l'usage de la parole, et dit avec désespoir :

— J'aurai recours à la justice! Je vous requiers, monsieur le shérif, de vous emparer de cet homme, et de le conduire en prison.

Durant cette apostrophe, Richard eut le temps de constater que le battu n'était pas Benjamin, auquel il adressa de vifs reproches.

— Benjamin, Benjamin! comment se fait-il que vous soyez aux ceps, et que vous ayez rossé un magistrat? Je vous avais toujours cru aussi doux et aussi docile qu'un agneau. Ah, Benjamin! vous vous couvrez de honte, et votre déshonneur retombe sur vos amis!...

Hiram s'était relevé, et, placé hors de la portée du majordome, il réitérait ses exclamations. Le délit n'avait pas besoin d'être constaté, et le shérif, imitant l'impartialité qu'avait déployée son cousin dans le procès de Bas-de-Cuir, ordonna avec douleur l'incarcération immédiate de Benjamin Penguillan, dit la Pompe. Comme le terme de l'exposition publique était arrivé, Nathaniel et le maître d'hôtel furent menés ensemble à la geôle; et quelques paroles échappées aux constables apprirent à ce dernier qu'ils devaient être écroués provisoirement dans la même chambre.

— Monsieur Richard, dit-il, je n'ai aucune répugnance à accrocher mon hamac à côté de celui de M. Bumppo, attendu que c'est ce que j'appelle un honnête homme. Quant à l'autre, je mériterais double ration pour lui avoir endommagé la face. S'il y a un vampire dans le comté, c'est lui! Ah! je le connais dès longtemps, et, si sa dunette n'est pas de bois mort, il doit avoir appris à me connaître. Où est le grand mal, monsieur Richard, pour le prendre tant à cœur! C'est une bataille tout comme une autre, bordée contre bordée, comme celle de la *Boadicée* contre le *Suffren*.

Richard jugea indigne de lui de répondre, et se retira après avoir fait enfermer ses prisonniers à double tour.

Benjamin, pendant l'après-midi, échangea de nombreux dialogues avec les passants, à travers les barreaux de fer; mais son compagnon abattu arpenta la chambre à pas précipités, la tête courbée sur son sein. Quand il la relevait pour regarder les curieux, on l'eût pris à son air égaré pour un homme dont les facultés s'obscurcissaient, et que la décrépitude rapprochait de l'enfance.

A la chute du jour, on aperçut à la croisée Edwards, qui eut un long entretien avec son ami. Il paraît que le vieux chasseur se trouva bien des paroles de consolation qu'on lui adressa, car il s'étendit sur son matelas, et fut bientôt endormi. Benjamin continua à recevoir des visites et à vider des flacons avec ses camarades. A huit heures, Billy-Kirby, qui était resté le dernier devant la fenêtre, alla s'installer au cabaret; Nathaniel se releva pour étendre une serviette le long des barreaux, et les deux prisonniers parurent disposés à se livrer au sommeil.

CHAPITRE XXVII

Lorsque les ombres du soir approchèrent, les jurés et les témoins se dispersèrent, et avant neuf heures toutes les rues étaient désertes. Vers le même temps, le juge Temple et sa fille, suivis à peu de distance par Louisa Grant, se promenaient lentement dans l'avenue de la grande maison, sous l'ombrage des jeunes peupliers.

— Mon enfant, dit Marmaduke, attachez-vous à calmer ses esprits irrités; mais ne faites aucune allusion à la nature du délit. La sainteté des lois doit être respectée.

— Ces lois sont-elles parfaites, s'écria Elisabeth avec impatience, lorsqu'elles condamnent un homme tel que Bas-de-Cuir à un châtiment sévère pour un simple péché véniel?

— Tu parles de ce que tu ne comprends pas, Elisabeth, répliqua le juge. La société ne peut exister sans de salutaires restrictions, qu'on ne peut faire prévaloir qu'en forçant le peuple à respecter les mandataires de la loi; il serait du plus mauvais exemple qu'un juge passât pour avoir favorisé un condamné, parce que cet homme a sauvé la vie de son enfant. Agis donc avec la plus grande circonspection. Il y a dans ce portefeuille deux cents dollars. Rends-toi à la prison, et remets cette somme à Bas-de-Cuir; dis-lui ce que tu voudras. Donne un libre cours aux émotions de ton cœur ardent; mais tâche de te rappeler que les lois seules nous distinguent des sauvages, que ton sauveur est coupable, et que c'est ton père qui a prononcé la sentence.

Miss Temple ne répliqua point; mais elle pressa sur son cœur la main qui lui présentait le portefeuille, et, prenant son amie par le bras, elle entra dans la principale rue du village.

Les deux jeunes filles marchèrent en silence le long des maisons, où l'obscurité était plus complète qu'au milieu de la chaussée; elles n'entendirent d'autre bruit que celui d'une charrette traînée par une paire de bœufs. Le conducteur semblait fatigué par le travail de la journée, et conduisait son attelage d'un air insouciant; il s'arrêta au coin de la prison, et, pour récompenser ses bêtes de leur patience, il leur donna une botte de foin qu'elles portaient suspendue au cou. Les deux amies furent obligées de faire un détour pour éviter la voiture, et elles auraient continué leur route sans y faire plus d'attention, lorsque Elisabeth entendit le charretier apostropher les bœufs à voix basse.

— Prenez donc garde! prenez donc garde! dit-il.

Toute personne habituée à la vie des champs pouvait deviner de prime abord que ce n'était pas ainsi qu'on parlait à des bœufs. Miss Temple s'en aperçut, et la voix du charretier la fit tressaillir; elle s'approcha de lui et reconnut Olivier Edwards, qui, de son côté, n'eut pas de peine à reconnaître la fille du juge, malgré le manteau dont elle était enveloppée. Ils s'écrièrent simultanément : — Miss Temple! — Monsieur Edwards! Mais un sentiment que tous deux semblaient partager rendait leur parole presque inintelligible.

— Est-il possible, dit Edwards, est-ce vous que je vois si près de la prison! mais vous allez sans doute au presbytère. Je vous demande pardon, miss Grant; je ne vous avais pas aperçue.

Louisa poussa un soupir si faible, qu'Elisabeth seule l'entendit et répondit vivement :

— Non-seulement nous allons près de la prison, mais nous nous disposons à y entrer. Nous voulons prouver à Bas-de-Cuir que nous n'avons pas oublié ses services, et que, si nous sommes justes, nous sommes aussi reconnaissantes. Votre intention est sans doute de lui rendre visite, permettez-nous donc de vous précéder de quelques minutes. Bonsoir, monsieur Edwards; je.... je.... suis vraiment fâchée de vous voir réduit à ce triste métier, je suis sûre que mon père....

— J'attendrai votre bon plaisir, interrompit froidement le jeune homme. Oserai-je vous prier de ne pas dire que vous m'avez rencontré ici?

— Je vous le promets, dit Elisabeth; et, pressant le pas de Louisa, elle entra dans la loge du geôlier; toutefois miss Grant eut le temps de lui murmurer à l'oreille :

— Ne feriez-vous pas bien d'offrir à Olivier une partie de votre argent? Vous savez qu'il ne faut que la moitié de la somme pour payer l'amende de Bumppo. M. Edwards n'est pas habitué à de si rudes travaux, et je suis sûre que mon père sacrifierait la moitié de ses émoluments pour lui procurer une situation plus digne de lui.

Un sourire involontaire effleura les traits d'Elisabeth, mêlé d'une expression de douce et profonde pitié. Cependant l'apparition du geôlier rappela ses pensées à l'objet de la visite. L'intérêt que les deux amies portaient au prisonnier était suffisamment motivé par le service qu'il leur avait rendu; aussi le gardien ne témoigna-t-il aucune surprise quand elles demandèrent à voir Bumppo. D'ailleurs elles apportaient une permission du juge en bonne forme; elles étaient arrivées à la porte de la chambre où on avait enfermé les deux détenus, lorsqu'on entendit une voix étouffée qui demandait : — Qui va là?

— Des personnes que vous serez charmé de voir, répondit le geôlier. Mais qu'avez-vous donc fait à la serrure?

— Ah! répondit le majordome, j'ai mis un clou dans la gâche, de peur qu'il ne prît fantaisie à M. Doolitle de venir me lâcher une autre bordée; en outre, j'ai craint qu'on ne vînt m'enlever mes dollars. Mettez votre vaisseau au vent, et tenez-vous en panne pendant quelques minutes, et je vais vous ouvrir un passage.

Les sons du marteau prouvèrent que Benjamin parlait sérieusement. Lorsqu'il eut débarrassé la serrure, les visiteuses reconnurent aisément qu'il avait prévu la confiscation de son argent, et qu'il avait fait de nombreuses commandes à madame Hollister. Il était, comme disent les marins, vent dessus, vent dessous. Toutefois il se tenait encore assez droit; car, suivant ses propres expressions, il était gréé trop bas pour ne pas porter voile dans tous les temps. En apercevant miss Temple, il alla s'asseoir sur son matelas, et s'appuya le dos contre le mur.

— Monsieur la Pompe, dit le geôlier, si vous vous amusez de toucher encore à mes serrures, je vous attacherai dans votre lit.

— Pourquoi cela? grommela Benjamin, je n'ai fait que vous imiter. Laissez la porte libre en dehors, et je vous promets de ne pas y toucher en dedans.

— Il est neuf heures dix, reprit le geôlier, et il faut que je ferme à neuf heures trente-cinq; et, plaçant une chandelle sur une table de sapin, il se retira.

— Bas-de-Cuir, dit Elisabeth lorsque la porte se fut refermée, mon bon ami Bas-de-Cuir, je viens vous apporter un message de reconnaissance. Si vous vous étiez soumis à la perquisition, la mort du daim n'eût été qu'une bagatelle, et tout se serait bien passé....

Nathaniel, qui était étendu dans un coin, se leva sur les genoux, et dit avec humeur :

— Moi! me soumettre à la perquisition! croyez-vous que j'eusse jamais laissé entrer un tel misérable dans ma cabane! Non, non. Votre douce physionomie elle-même ne vous en aurait même pas obtenu l'accès; mais à présent on peut chercher parmi les charbons et les cendres.

— Votre cabane sera rebâtie avec des embellissements, et vous la retrouverez quand vous sortirez de prison.

— Pouvez-vous ressusciter les morts, mon enfant! dit Nathaniel d'une voix plaintive; pouvez-vous aller à l'endroit où reposent vos pères et vos mères, recueillir leurs dépouilles, et en faire les hommes et les femmes d'autrefois! Vous ne savez pas ce que c'est que d'abriter sa tête pendant quarante ans sous le même toit, et de contempler les mêmes objets durant la meilleure partie de la vie humaine; vous êtes jeune encore, mais vous êtes une des meilleures créatures de Dieu. J'avais conçu pour vous une douce espérance; mais tout est fini maintenant, et elle ne se réalisera jamais.

Miss Temple comprit sans doute quelle avait été l'espérance du vieux chasseur, et elle détourna la tête pour cacher son émotion.

— On aura du bois neuf pour reconstruire votre hutte, mon vieux défenseur. Votre détention finira bientôt, et vous aurez une maison où vous achèverez vos jours dans l'aisance.

— Une maison, de l'aisance! répéta lentement Nathaniel. Vos intentions sont bonnes, mais elles ne s'accompliront point. Le reste de ma vie est flétri; on m'a donné en spectacle. D'ailleurs, quelle aisance peut se procurer un vieillard qui est obligé de faire plusieurs milles dans les champs sans trouver de l'ombrage pour se garantir d'un soleil brûlant? Quelles ressources offre un pays où l'on peut chasser tout un jour sans rencontrer un daim? Pour payer l'amende à laquelle je suis condamné, il faut que j'attrape des castors, et j'aurai peut-être cent milles à faire avant d'en trouver. Vos éclaircies et vos améliorations ont chassé de la contrée ces êtres intelligents. Vous bouleversez les eaux aussi bien que la terre; vous établissez des barrages sur les rivières, comme s'il était permis à l'homme d'empêcher les flots d'aller où Dieu les conduit.

— C'est bien vrai, s'écria Benjamin en achevant une bouteille de rhum. Le capitaine de *la Boadicée* n'aurait pas mieux parlé.

— Benjamin, reprit Bas-de-Cuir, si vous continuez à boire, il vous sera impossible de partir quand le moment sera venu.

— N'ayez pas peur, monsieur Bumppo, dit le majordome; quand on appellera le quart, mettez-moi sur mes jambes, donnez-moi de bons relèvements, et je me comporterai bien à la mer.

— Le temps est venu, dit le chasseur. J'entends les bœufs frotter leurs cornes contre les murs de la prison.

— Eh bien! camarades, donnez le signal, et mettez toutes voiles dehors.

— Vous ne nous trahirez pas, dit naïvement Nathaniel en regardant Élisabeth; vous ne trahirez pas un vieillard qui a besoin de respirer l'air pur des cieux. Je n'ai point de mauvais desseins. Puisqu'on me condamne à payer cent dollars, j'emploierai toute la saison à les ramasser, et ce brave homme m'y aidera.

— Que voulez-vous dire! s'écria Élisabeth. Vous devez rester ici trente jours. Mais voici de l'argent pour payer votre amende. Prenez-le, et attendez patiemment l'expiration de votre peine; un mois sera bien vite passé.

— Un mois! s'écria Nathaniel avec son rire silencieux; pas un jour, pas une nuit, pas une heure! Le juge Temple peut condamner, mais pour garder ses oiseaux, il faut qu'il fasse des cages plus solides. J'ai été autrefois pris par les Français avec soixante-deux de mes camarades, mais ils ne m'ont pas tenu longtemps. Nous autres habitants des forêts, nous savons nous servir du maillet et du ciseau. Voyez plutôt!

Le chasseur, avec un nouveau rire, écarta doucement le majordome, et montra derrière le matelas un trou récemment pratiqué dans le mur.

— Il n'y a qu'à donner un coup de pied, dit-il, et nous sommes dehors.

— Au large! au large! s'écria Benjamin. Allons fabriquer des chapeaux de castor!

— J'ai peur que ce garçon ne nous donne de l'embarras, dit Nathaniel; les montagnes sont encore loin d'ici, et il n'est guère en état de courir.

— Courir, répéta le majordome; à quoi bon? Abordons hardiment l'ennemi et engageons l'action.

— Silence! dit Élisabeth d'un ton impérieux.

— Oui, oui, madame.

— Vous ne pouvez songer à nous quitter, poursuivit miss Temple. Réfléchissez, je vous en conjure. Dans quelque temps vous serez quitte envers la loi, et voici en or le montant de votre amende.

— En or! dit Nathaniel avec une curiosité enfantine. Il y a longtemps que je n'ai vu une pièce d'or. Dans l'ancienne guerre ces monnaies brillantes étaient communes; je me rappelle un soldat de l'armée de Dieskau qui en avait une douzaine cousues dans sa chemise. Mais pourquoi me donneriez-vous ce trésor?

— Ne m'avez-vous pas sauvé la vie? s'écria Élisabeth en se voilant la face, comme si elle avait encore devant les yeux la hideuse image de la panthère.

Le chasseur prit l'argent et l'examina attentivement en se disant à lui-même :

— Au fait, on m'a parlé d'une bonne carabine à vendre. Mais, bah! je suis vieux, et la mienne me suffira. Reprenez votre or, mon enfant, et laissez-moi partir. Surtout, soyez discrète!

— Me croyez-vous capable de vous trahir! reprit Élisabeth. Mais, encore une fois, acceptez cette somme.

— Non, non! dit Nathaniel en secouant la tête, je ne veux pas vous voler; mais vous pouvez me rendre un grand service.

— Lequel?

— C'est de m'acheter une mesure de poudre. Elle coûtera deux dollars d'argent. Benjamin la Pompe a l'argent nécessaire, mais nous n'osons pas entrer dans le village. Voulez-vous faire cela pour moi?

— Si je le veux, Bas-de-Cuir! Oui, quand même je devrais vous chercher un jour entier dans les bois. Où pourrai-je vous trouver?

— Demain, à midi, sur la montagne de la Vision. Vous achèterez la poudre chez M. Le Quoi. Ayez soin que les grains soient fins et luisants.

— Comptez sur moi, dit Élisabeth avec fermeté.

A ces mots, Nathaniel s'assit, et poussa en dehors la partie du mur qu'il avait coupée; elle tomba presque sans bruit sur le foin de la charrette dont Edwards était le conducteur.

— Allons, Benjamin, dit le chasseur, voici l'heure la plus sombre de la nuit, car la lune va se lever bientôt.

— Arrêtez! s'écria Elisabeth, il ne faut pas qu'on puisse dire que vous vous êtes sauvés en présence de la fille du juge Temple; laissez-nous sortir avant d'exécuter votre plan.

En ce moment on entendit dans le couloir les pas du geôlier. Nathaniel s'empressa de cacher le trou avec le matelas, sur lequel Benjamin tomba très à propos à l'instant où la porte s'ouvrait.

— Voici l'heure de la retraite, dit le gardien avec politesse.

— Je vous suis, monsieur, répliqua Elisabeth. Bonsoir, Bas-de-Cuir.

— Que les grains soient fins et luisants, murmura le vieux chasseur; la poudre portera plus loin.

Miss Temple lui fit un geste pour recommander le silence, et descendit la première. Le geôlier ferma la porte à double tour et annonça l'intention de revenir faire une ronde quand il aurait conduit les dames jusqu'à la rue. En conséquence, ils se séparèrent à la porte de l'édifice, et les deux jeunes filles se retirèrent le cœur palpitant.

— Puisque Bas-de-Cuir refuse l'argent, murmura miss Grant, il faudrait le donner à M. Edwards, et avec cela...

— Ecoutez! dit Elisabeth; j'entends le bruissement du foin. Ils s'échappent; on va les découvrir!

En effet, les bœufs avaient cessé de manger, et avaient la tête tournée vers le chemin. Edwards et Nathaniel travaillaient avec effort à tirer par l'ouverture le corps presque inerte du majordome.

— Rejetez le foin dans la charrette, dit Edwards, ou ils devineraient comment vous vous êtes sauvés. Vite! vite!

Au moment où Bas-de-Cuir exécutait cet ordre, le geôlier parut à l'ouverture un flambeau à la main et poussa des cris d'alarme.

— Que faire? demanda Edwards. Nous n'avons pas une minute à perdre, et cet ivrogne va nous faire découvrir.

— Qu'appelez-vous ivrogne? murmura Benjamin.

De violentes clameurs retentirent dans la prison.

— Il faut le planter là, dit Edwards.

— Nous ne le pouvons pas, reprit Nathaniel. Il a partagé avec moi le déshonneur de l'exposition; c'est un homme de cœur.

— Cependant nous sommes perdus si nous cherchons à l'emmener.

— Jetez-le sur la charrette, s'écria Elisabeth en s'approchant d'Olivier.



Madame Hollister, hôtesse du Hardi-Dragon.

— Excellente idée! dit celui-ci. Aussitôt les deux fugitifs firent asseoir le maître d'hôtel sur le foin, en lui recommandant de se tenir tranquille. Ils lui mirent à la main l'aiguillon, et firent partir les bœufs. Edwards et le chasseur prirent la fuite le long des maisons par un sentier détourné. Les jeunes filles hâtèrent le pas pour échapper à la foule de constables et de curieux qui se réunissait déjà. Les uns riaient de l'exploit des détenus; d'autres en étaient indignés. Au milieu des voix tumultueuses, on distinguait celle de Billy-Kirby, qui sortait de la taverne du Hardi-Dragon.

— Dispersez-vous dans la montagne! cria-t-il; ils y seront dans un quart d'heure. Si je m'en mêle, je m'engage à rapporter Nathaniel dans une poche, et Benjamin dans l'autre!

Les deux dames arrivèrent bientôt à la porte de la grande maison, et, à leur grande surprise, elles retrouvèrent les fuyards cachés à l'ombre des arbres.

— Miss Temple, dit le jeune homme, je ne vous reverrai peut-être jamais; souffrez que je vous remercie de vos bontés. Vous ignorez les motifs qui ont guidé ma conduite...

— Fuyez! fuyez! tout le village est sur pied. Qu'on ne nous surprenne pas ensemble dans un pareil moment et en ce lieu. Allez prendre sur le lac le canot de mon père...

— J'aurais voulu vous parler, reprit Edwards, mais vos conseils m'ont déjà sauvé; je les suivrai jusqu'à la mort. Adieu!...

— N'oubliez pas la mesure de poudre, mes enfants, dit Nathaniel, et Dieu vous garde toutes les deux!

Pendant cette scène, Billy-Kirby avait reconnu sa charrette, dont Edwards s'était emparé sans cérémonie.

— Holà, mes bœufs! pourquoi n'êtes-vous pas où je vous ai laissés? dit-il avec étonnement.

— Virez de bord! murmura Benjamin en brandissant son aiguillon, qui retomba sur l'épaule du bûcheron.

— Qui diable êtes-vous? s'écria celui-ci, que l'obscurité empêchait de distinguer les traits de l'usurpateur.

— Qui je suis? Timonier à bord de ce navire, comme vous voyez! Est-ce que je ne gouverne pas bien?

— Dieu me pardonne, c'est Benjamin la Pompe! Faites donc attention, s'il vous plaît! ou je serai forcé de vous corriger. Pourquoi vous êtes-vous emparé de ma voiture?

— De votre voiture, maître Kirby?

— Oui, de ma charrette et de mes bœufs?

— Vous saurez, maître Kirby, que Benjamin la Pompe et moi... je veux dire que Bas-de-Cuir et moi, nous sommes en partance pour aller chercher une cargaison de peaux de castors. Nous avons frété votre charrette pour nous y embarquer.

Billy s'était aperçu de l'état du majordome. Il médita quelques instants, en marchant à côté de la charrette, et eut compassion du pauvre diable, qui, après avoir essayé d'articuler quelques paroles, tomba endormi sur le foin. Le brave bûcheron lui prit l'aiguillon des mains, et, traversant le pont, il conduisit la charrette au sommet de la montagne où il devait travailler le lendemain. Les constables, qui allaient et venaient, lui adressèrent en passant quelques questions, auxquelles il répondit avec simplicité; et personne ne se douta qu'il contribuait à l'évasion.

Elisabeth passa plus d'une heure à sa fenêtre. Elle vit le flanc des collines éclairées par les torches de ceux qui poursuivaient les fugitifs; elle entendit des clameurs retentir. Mais les recherches furent inutiles, et le village redevint bientôt aussi tranquille que lorsque miss Temple l'avait traversé pour se rendre à la prison.

CHAPITRE XXVIII.

Il était encore de bonne heure, le lendemain matin, lorsqu'Elisabeth et Louisa se rendirent à la boutique de M. Le Quoi pour s'acquitter de la promesse faite à Bas-de-Cuir. Les jeunes filles ne trouvèrent dans la boutique que le maître de la maison, Billy-Kirby, une femme et le garçon épicier.

M. Le Quoi était occupé à parcourir un paquet de lettres avec une satisfaction évidente, que partageait sympathiquement le bûcheron. La facilité de mœurs qui régnait dans les nouvelles colonies nivelait d'ordinaire tous les rangs, et rapprochait des hommes qui différaient complétement par l'intelligence et l'éducation.

— Ah! monsieur Billy, disait le Français au moment où les dames parurent, cette lettre me rend le plus heureux des hommes! Ah! ma chère France, je te reverrai donc!...

— Je me réjouis, monsieur, dit Elisabeth, de tout ce qui peut contribuer à votre bonheur; mais j'espère que nous ne vous perdrons pas.

Le complaisant épicier communiqua aussitôt à miss Temple, dans sa langue maternelle, les nouvelles favorables qu'il venait de recevoir. On lui mandait qu'il pouvait sans crainte retourner aux Antilles, où il avait des propriétés, et qu'on le ferait rayer de la liste des émigrés. Tout en achevant son récit, l'émigré, dont l'habitude avait altéré les manières, pesait du tabac pour le bûcheron. Il termina en exprimant à plusieurs reprises le chagrin qu'il éprouvait d'être obligé de renoncer à la société de miss Temple.

Pendant cette narration, Élisabeth trouva moyen d'acheter la poudre au garçon; ensuite elle prit congé de M. Le Quoi. Celui-ci, avant de la quitter, sollicita l'honneur d'une entrevue particulière avec l'héritière; il y mit une gravité qui annonçait qu'il avait à l'entretenir d'un sujet important. Élisabeth y consentit et s'empressa de sortir avec sa compagne. Elles poursuivirent leur marche jusqu'au pied de la montagne de la Vision; mais là, miss Grant s'arrêta et sembla préoccupée d'une idée qu'elle n'osait pourtant exprimer.

— Êtes-vous malade, Louisa? s'écria miss Temple. En ce cas, nous retournerions sur nos pas, et nous remettrions notre visite.

— Ce n'est pas du malaise que j'éprouve, c'est de la terreur. Jamais je ne pourrai remonter sur cette colline, où j'ai encouru un si grand danger.

A cette déclaration inattendue, Élisabeth, bien qu'elle ne conçût aucune vaine appréhension, fut retenue par un sentiment de pudique délicatesse. Elle réfléchit pendant quelques instants; mais, comme il fallait agir, elle maîtrisa son hésitation.

— Eh bien! j'irai seule, dit-elle avec fermeté. Il n'y a que vous en qui je puisse me fier, si je ne veux pas faire découvrir la retraite du pauvre Bas-de-Cuir. Attendez-moi sur la lisière de ces bois, afin que, du moins, on ne me voie pas errer seule dans ces montagnes. On ne manquerait pas de faire des observations, si... si... Vous m'attendrez, n'est-ce pas, ma chère enfant?

— Tant que vous voudrez, en vue du village; mais ne me demandez pas de gravir la côte: c'est au-dessus de mes forces.

Élisabeth, voyant en effet que sa compagne était hors d'état de marcher, la fit asseoir sur un tertre auprès de la route, mais de manière à n'être pas importunée par les passants. Ensuite, elle gravit le sentier escarpé d'un pas léger et rapide. Par intervalles, elle s'arrêtait pour reprendre haleine et pour jeter un coup d'œil sur les beautés de la vallée. La verdure avait perdu l'aspect riant des premiers jours d'été; elle était brunie par une longue sécheresse; le ciel même semblait participer à l'aridité de la terre, et l'atmosphère était voilée d'un brouillard pareil à une vapeur qu'on serait parvenu à priver de toute particule humide. Quelques éclairs sillonnaient l'horizon au bout duquel les brumes s'amoncelaient, comme si la nature eût essayé de les

réunir pour le soulagement des hommes. L'air était tellement sec et brûlant, qu'Elisabeth se sentit effrayée; mais elle oublia ses souffrances pour ne penser qu'au vieux chasseur.

Une épaisse forêt couvrait le sommet de la montagne, que le juge Temple avait appelée la Vision; mais on avait menagé une étroite clairière, d'où l'on pouvait apercevoir le village et la vallée. Elisabeth comprit que le chasseur se trouverait à cet endroit, et elle s'y rendit aussi vite que le permettaient les difficultés de la montée et les massifs qu'elle avait à traverser. Les arbres qui étaient debout, les branches et les troncs renversés s'opposaient à son passage. Cependant elle parvint à la place où elle comptait trouver son vieil ami; mais elle



Préparatifs de l'évasion de Bas-de-Cuir.

n'y rencontra personne. Elle appela plusieurs fois: — Bas-de-Cuir! Nathaniel! L'écho, rendu plus sonore par la sécheresse, répondit seul au premier abord. Cependant elle entendit au-dessus d'elle un faible cri, et, ne doutant pas qu'il eût été poussé par Bas-de-Cuir, elle descendit jusqu'à une plate-forme consolidée par quelques arbres qui croissaient dans les fentes des rochers. Cette terrasse naturelle était bordée par un précipice perpendiculaire, et environnée de buissons, au milieu desquels notre héroïne aperçut John Mohican, assis sur le tronc d'un chêne abattu.

Le chef indien fixa sur elle des yeux pleins de feu, dont l'éclat aurait épouvanté une femme moins résolue. Il avait une physionomie étrange et des ajustements plus recherchés que d'habitude. La couverture dont il s'enveloppait s'était détachée de ses épaules et tombait en larges plis autour de lui, laissant à nu sa poitrine, ses bras et une grande partie de son corps. Le médaillon de Washington, marque distinctive qu'il ne portait que dans les occasions solennelles, était suspendu à son cou. Ses longs cheveux noirs, aplatis sur son crâne, tombaient en arrière, et mettaient à découvert son front élevé et ses yeux perçants. Dans les énormes incisions de ses oreilles étaient passés des ornements d'argent, des plumes et des dards de porc-épic. Des joyaux à la mode indienne décoraient le cartilage de son nez et descendaient jusque sur son menton. Son front ridé et ses joues étaient bigarrés de lignes de peinture rouge. Tout annonçait que le guerrier indien se préparait à quelque événement extraordinaire.

— C'est vous, John! dit Élisabeth en s'approchant. Voilà plusieurs jours que vous n'êtes venu au village; vous m'aviez promis un panier d'osier, et il y a longtemps que je vous ai préparé une chemise de calicot.

Mohican répondit d'une voix gutturale : — La main de John ne peut plus faire de paniers et il n'a plus besoin de chemises.

— Mais s'il en avait besoin, reprit miss Temple, il saurait où venir en chercher. Vous avez, mon vieux camarade, le droit de nous demander tout ce qui vous fera plaisir.

— Ma fille, dit l'Indien, écoutez-moi : Il y a six fois dix étés que John était jeune, grand comme un pin, droit comme la balle d'OEil-de-Faucon, fort comme le buffle, agile comme le carcajou; il avait la vaillance du jeune aigle. Lorsque sa tribu voulait poursuivre les Maquas pendant plusieurs soleils, l'œil du Gros-Serpent trouvait l'empreinte de leurs mocassins. C'était à sa perche que l'on voyait suspendu le plus grand nombre de chevelures, et, quand les femmes demandaient à manger pour leurs enfants, il était le premier à la chasse. En ce temps, le grand conseil des Delawares donna ce pays au Mangeur de Feu, car ils avaient de l'affection pour lui, mais aujourd'hui ses possessions ont passé à d'autres. On n'a pas dit à notre ami : Donne-nous ta terre et prends ces marchandises, ce rhum, cet or et cet argent. On lui a arraché tous ses biens, et voilà pourquoi John est désolé.

— Je ne vous comprends pas, dit Élisabeth. Vous paraissez accuser le propriétaire actuel de ces domaines. Avez-vous mauvaise opinion de mon père?

— Non! le quaker est juste et il fera justice; je l'ai prédit au Jeune-Aigle.

— Qui appelez-vous le Jeune-Aigle? dit Élisabeth en baissant les yeux; d'où vient-il, et quels sont ses droits?

— Ma fille a-t-elle vécu si longtemps avec lui pour être obligée de m'adresser cette question? La vieillesse glace le sang; elle est semblable à la gelée qui emprisonne les grandes eaux en hiver. Mais la jeunesse fait battre le sang dans les veines; elle l'échauffe comme le soleil dans la saison des fleurs; le Jeune-Aigle a des yeux, n'a-t-il pas une langue?

Ce discours allégorique fut compris par la jeune fille, dont les joues se couvrirent d'une vive rougeur. Cependant elle surmonta ses émotions, et dit en riant :

— Le Jeune-Aigle est trop Delaware pour confier ses secrets à une femme.

— Ma fille, repartit Mohican, le Grand-Esprit a créé votre père avec une peau blanche et m'a donné une peau rouge; mais nos passions sont les mêmes. Je comprends celles du Jeune-Aigle, je les ai éprouvées comme lui. Mais maintenant je n'ai plus ni femme ni enfant; ma famille a disparu comme la glace qui s'étendait sur les eaux; j'ai vu tous les miens partir pour la terre des Esprits. Aujourd'hui mon heure est venue, et je suis prêt à mourir.



Agonie de John Mohican.

Mohican s'enveloppa la tête de sa couverture et demeura silencieux. Miss Temple aurait voulu l'arracher à ses sombres réflexions; mais il avait un chagrin digne et calme qui lui en imposait. Pour essayer de le distraire, elle reprit au bout de quelques minutes :

— Où est Bas-de-Cuir? Il m'avait demandé une mesure de poudre, et je la lui apporte; mais je ne puis parvenir à le rencontrer. Voulez-vous vous charger de la lui remettre?

Le vieux chef prit la poudre en disant : — Voilà le plus grand ennemi de ma nation. Sans cette denrée, comment les hommes blancs auraient-ils chassé les Delawares? Le Grand-Esprit a appris à vos pères à faire des fusils et de la poudre pour anéantir les Indiens. Bientôt il n'y

aura plus de Peaux-Rouges dans le pays. John est le dernier qui reste sur ces collines, et il va rejoindre sa tribu dans la terre des Esprits.

Le vieux guerrier pencha le corps en avant en appuyant son coude sur ses genoux, et parut faire ses adieux à la vallée qu'on apercevait encore à travers la brume. L'air semblait s'épaissir à chaque instant, et miss Temple avait peine à respirer. Les yeux de Mohican perdirent peu à peu leur expression de tristesse pour s'animer d'un égarement qui rappelait le délire d'un prophète inspiré.

— Oui, reprit-il, John va mourir; il va retrouver ses pères dans une contrée céleste où le gibier abonde, où les Mingos ne paraissent jamais, où les Peaux-Rouges vivent en frères.

— John ! s'écria miss Temple, ce n'est pas là le ciel d'un chrétien. Vous retombez dans les superstitions de vos pères.

— Mes pères, mes enfants, répondit Mohican, tous s'en sont allés; je n'ai d'autre fils que le Jeune-Aigle, et il a le sang d'un homme blanc.

Elisabeth chercha à attirer l'attention du vieillard sur d'autres sujets, et, cédant en même temps à l'intérêt puissant que lui inspirait le jeune chasseur, elle demanda à Mohican :

— Dites-moi, je vous prie, quel est ce M. Edwards? pourquoi avez-vous tant d'affection pour lui? d'où vient-il?

L'Indien tressaillit à cette question, qui le ramenait du ciel à la terre; il prit le bras de miss Temple, et lui montrant le pays qui s'étendait au-dessous d'eux :

— Voyez, ma fille, dit-il, aussi loin que vos regards puissent s'étendre, ce territoire appartenait....

En ce moment, d'immenses volutes de fumée leur dérobèrent le paysage, et tourbillonnèrent le long des flancs de la montagne; la cime fut également couverte d'un nuage, et de sinistres mugissements s'élevèrent de la forêt.

— Que signifie cela, John? s'écria Elisabeth. Nous sommes enveloppés de fumée, et je sens une chaleur semblable à celle d'une fournaise.

Avant que l'Indien pût répondre, ils entendirent au-dessous d'eux une voix qui criait : — Où êtes-vous, vieux? Mohican, les bois sont en feu, sauvez-vous! Une minute après, on vit paraître Edwards dont tous les traits exprimaient la terreur.

CHAPITRE XXIX.

L'incendie qui venait de se déclarer était un accident assez ordinaire dans les forêts d'Amérique. Les villageois, en venant chercher sur la montagne du bois de chauffage ou de charpente, n'emportaient que les troncs des arbres, et laissaient sur le sol toutes les menues branches. Ce léger combustible, desséché par un soleil brûlant, s'allumait à la moindre étincelle, et même, en certains cas, le feu semblait naître spontanément.

Edwards avait gravi jusqu'à la plate-forme dans l'unique but de sauver son ami; mais, quand il eut aperçu Elisabeth, il éprouva un tel saisissement qu'il ne put d'abord proférer aucune parole.

— Vous ici, miss Temple! dit-il enfin. Faut-il qu'une pareille mort vous soit réservée?

— Aucun de nous ne mourra, je l'espère, répliqua-t-elle en essayant de maîtriser son effroi. Il y a de la fumée; mais je ne vois pas encore de flamme. Tâchons de trouver un refuge.

— Prenez mon bras, dit Edwards; nous trouverons sans doute quelques sentiers que la flamme n'aura pas atteints. Êtes-vous capable d'un violent effort?

— Assurément, monsieur Edwards. D'ailleurs, je crois que vous exagérez le danger. Prenons le chemin par lequel vous êtes venu.

— Oui, dit le jeune homme en dissimulant ses angoisses, il n'y a pas de danger; je vous ai alarmée inutilement.

— Mais devons-nous quitter cet Indien, qui, comme il le dit, se dispose à mourir?

Une émotion pénible se peignit sur le visage d'Olivier; mais, entraînant sa compagne malgré elle, il prit le sentier tortueux qui menait dans la vallée.

— Ne faites pas attention à lui, dit-il avec le calme du désespoir; il est accoutumé à de pareils accidents, il se sauvera de rocher en rocher.

— Vous ne le croyez pas vous-même, Edwards, s'écria Elisabeth, étonnée de l'air égaré de son guide, ne l'abandonnez pas à une mort aussi horrible!

— Un Indien ne s'est jamais laissé brûler dans les bois. Ne vous occupez pas de lui, et hâtez-vous; il s'agit de votre vie.

La place où avait eu lieu l'entrevue entre miss Temple et l'Indien était, comme nous l'avons dit, une terrasse de rochers; elle était disposée en demi-cercle, et, aux deux points extrêmes où elle se réunissait à la montagne, la descente était moins rapide. C'était par l'une de ces extrémités qu'Olivier avait atteint la plate-forme; il y conduisit, ou plutôt il y porta Elisabeth. Tous deux crurent un moment qu'ils arriveraient sans obstacle en lieu de sûreté; mais malheureusement un amas de feuilles et de branches leur barrait le passage, et, lorsqu'ils étaient sur le point d'atteindre le but de leur course rapide, un courant d'air poussa sur les broussailles un jet de flamme qui les changea en brasier, et une muraille de feu surgit tout à coup devant eux. Ils reculèrent épouvantés, et essayèrent de trouver une issue sur d'autres points de la plate-forme; mais, après l'avoir parcourue dans tous les sens, ils acquirent l'horrible conviction que l'incendie les environnait complétement. Lorsque tout espoir de retraite leur fut enlevé, Elisabeth fut frappée de l'horreur de leur position comme si elle n'eût pas eu jusqu'alors l'idée du danger qu'elle courait.

— Cette montagne est destinée à m'être fatale, murmura-t-elle. Nous y trouverons notre tombeau.

— Ne parlez pas ainsi, miss Temple, nous ne sommes pas encore perdus, répliqua le jeune homme d'un ton qui était en contradiction avec ses paroles.

En disant ces mots, il examina de nouveau la face des rochers; mais elle était unie, et on n'y apercevait pas la moindre entaille pour poser le pied.

Elisabeth le constata elle-même en s'avançant sur le bord du précipice, et s'écria avec des sanglots étouffés :

— Mon père, mon pauvre père!

— Le seul parti à prendre, miss Temple, reprit Edwards, c'est de vous descendre sur ce rocher, d'où vous pourrez gagner le vallon. Si Nathaniel était ici, ou si l'on pouvait tirer cet Indien de sa stupeur, nous trouverions bientôt un moyen de salut. Essayons du moins de celui-ci. Je vais demander à Mohican sa couverture; je veux tout tenter avant de vous abandonner à une pareille mort.

— Et que deviendrez-vous? dit Elisabeth.

Olivier ne l'entendit pas; car il était déjà auprès de Mohican, qui, malgré sa situation critique, conservait une attitude inébranlable. Il remit sans mot dire sa couverture à Olivier. On la déchira en lanières, qui furent attachées les unes aux autres; on y joignit la veste de toile du jeune homme et le châle d'Elisabeth. Mais cette corde, fabriquée à la hâte, n'avait pas la moitié de la longueur nécessaire.

— C'en est fait! s'écria Elisabeth. Plus d'espoir! La marche de la flamme est lente, mais elle est sûre.

Si les flammes s'étaient étendues sur ces rocs avec autant de rapidité qu'elles sautaient d'arbre en arbre dans les autres parties de la montagne, Elisabeth et son compagnon auraient été promptement consumés; mais la terrasse n'avait d'autre verdure que des herbes fanées. La plupart des arbrisseaux qui avaient poussé dans les crevasses étaient morts depuis longtemps, et ceux qui conservaient encore une apparence de vie ne portaient que des feuilles rares, desséchées et flétries. Le sol était dénué de ces buissons touffus qui propageaient l'élément destructeur sur le reste de la colline. En outre, une source, descendant du haut du versant, éparpillait ses mille filets d'eau sur le roc, et, après en avoir humecté les parois en se dirigeant vers l'une des extrémités de la plate-forme, elle allait tomber dans le lac. En hiver, on la voyait sourdre le long des rochers, et même jaillir des secrets canaux qui la recélaient; mais pendant les ardeurs de l'été son cours n'était indiqué que par de la mousse et des fondrières. Quand l'incendie eut atteint cette barrière humide, il fut contraint de s'arrêter, jusqu'à ce qu'il eût concentré ses forces pour la franchir, comme une armée qui attend, pour ouvrir la brèche, l'arrivée d'un train d'artillerie.

Le moment fatal semblait venu. Les eaux de la source s'échappaient en vapeur. Le tapis de mousse des rochers se recoquillait sous l'influence de la chaleur, et l'écorce des arbres abattus commençait à se détacher avec de sinistres craquements. De sombres nuages de fumée traversaient la petite terrasse et ajoutaient à la terreur de ceux qui l'occupaient en leur ôtant la vue des objets environnants; des langues de feu se jouaient autour des souches desséchées, et les échos répétaient le bruit de tonnerre que faisaient les grands pins en tombant. Des trois victimes condamnées, Olivier était le plus agité; Elisabeth avait renoncé à tout espoir de salut, et était parvenue à cet état de résignation que le sexe le plus faible oppose quelquefois à des malheurs inévitables. Mohican, qui était le plus exposé, restait immobile à sa place. De temps en temps il regardait d'un air de commisération le jeune couple que la mort allait frapper; mais bientôt ses yeux redevenaient fixes comme s'ils eussent déjà plongé dans le sein de l'Éternité. Sa voix gutturale murmurait en langue delaware une espèce d'hymne funèbre.

— Dans un pareil moment, dit Elisabeth, toutes les distinctions terrestres disparaissent; persuadez à John de venir auprès de nous, nous mourrons ensemble.

— Il ne bougera pas, répliqua le jeune homme; il a soixante-dix ans passés, depuis quelque temps il décline rapidement : il regarde ce moment comme le plus heureux de sa vie. Oh! miss Temple, si quelque chose peut réconcilier un homme avec la mort, c'est de la subir avec vous!

— Ne parlez pas ainsi, Edwards, dit Elisabeth avec un céleste sourire, notre cœur doit être fermé à toutes les émotions humaines; soumettons-nous en chrétiens à la volonté de Dieu.

— Elle ne peut vouloir votre perte, s'écria Olivier : non, vous ne mourrez pas; vous ne devez pas mourir.

— Comment échapper? demanda Elisabeth. La flamme a déjà surmonté l'obstacle que lui présentait l'humidité du terrain. Voyez cet arbre, comme il brûle!

— Elle ne disait que trop vrai; l'incendie consumait lentement la

mousse et décrivait une spirale autour d'un sapin qui croissait sur le rocher. Un bout du tronc d'arbre sur lequel Mohican était assis fut atteint par la colonne de feu; mais le vieillard, quoiqu'à demi nu, supporta ses souffrances avec un courage héroïque, et continua à psalmodier son chant de mort. Elisabeth détourna la tête pour ne pas voir ce triste spectacle, et à travers les interstices des tourbillons de fumée poussés par le vent elle aperçut au loin son père qui contemplait la montagne en feu sans se douter du danger d'une fille chérie.

— Mon père! mon père! dit-elle avec désespoir. Ah! de grâce, Edwards, tentez encore un effort, vos habits résisteront au feu mieux que les miens. Abandonnez-moi, fuyez. Allez trouver mon père, dites-lui tout ce que vous imaginerez pour apaiser sa douleur; dites-lui que je meurs heureuse et résignée; que je suis allée rejoindre ma mère; que les heures de cette vie ne sont rien quand on les pèse dans les balances de l'Eternité.

— Olivier écouta avec émotion ces touchantes paroles; mais, au lieu de s'éloigner, il se jeta à genoux aux pieds de la jeune fille et rassembla les plis de sa robe flottante, comme pour la garantir des flammes.

— Est-ce à moi que vous commandez de vous quitter sur le bord de la tombe! dit-il avec l'accent de la tendresse. Le désespoir m'avait entraîné dans les bois, mais votre douce société a dompté mes mauvaises passions. Si je me suis soumis à une sorte de domesticité, c'est parce qu'elle était embellie par votre présence. Si j'ai oublié mon nom et ma famille, c'est que je ne pouvais songer qu'à vous. Ma chère Elisabeth! je puis mourir avec vous, mais je ne vous abandonnerai jamais.

Elisabeth ne répondit point. Ses pensées étaient détachées de la terre; elle s'élevait au-dessus des faiblesses de son sexe. Cependant elle redevint femme en écoutant le jeune chasseur, et le monde avec tout ce qu'il a de séduisant lui apparut comme dans un rêve.

— Tout à coup les sons d'une voix humaine retentirent sur le penchant de la montagne.

— Ma fille, où êtes-vous? répondez-moi; réjouissez le cœur d'un vieillard si vous êtes encore vivante.

— Ecoutez, dit Elisabeth, c'est Bas-de-Cuir, il me cherche.

— Nous pouvons encore nous sauver! s'écria Edwards.

Au même instant une large clarté domina celle des arbres enflammés, et fut suivie d'une forte détonation.

— C'est la poire à poudre! s'écria la même voix, qui se rapprochait: cette chère enfant est perdue!

Presque aussitôt Nathaniel se montra au milieu des vapeurs qui s'exhalaient de la source. Il avait les cheveux brûlés; sa blouse était noire et crevassée, et sa figure d'un rouge de sang.

CHAPITRE XXX.

Louisa Grant était restée environ une heure à attendre le retour de son amie. Mais, ne la voyant pas revenir, elle avait conçu une inquiétude qui s'était graduellement augmentée. Cependant, malgré l'épaisse fumée dont le ciel était obscurci, miss Grant n'eut aucune idée du danger qui menaçait Elisabeth. La fille du ministre ne songeait qu'aux panthères que lui représentait sans cesse son imagination troublée. Elle vit passer plusieurs villageois qui s'entretenaient avec animation, et levaient souvent les yeux vers la montagne. Leurs mouvements étranges accrurent son trouble; toutefois elle n'osait quitter sa place. Elle hésitait encore à fuir, lorsque Nathaniel sortit brusquement du taillis. Le vieillard lui serra amicalement la main qu'elle lui abandonna passivement, et lui dit en souriant :

— Je suis charmé de vous trouver ici mon enfant, car la montagne est en feu, et il serait dangereux d'y monter à présent. Il y a sur le versant oriental un fou qui creuse un trou pour y chercher du minerai. J'ai averti cet imbécile du danger. Je lui ai dit que ceux qui m'avaient poursuivi hier au soir avaient eu l'imprudence de jeter dans les broussailles des torches de résine enflammée, et que la forêt avait pris comme de l'amadou. Mais il était tout occupé de son affaire; et s'il n'est pas brûlé et enterré dans sa fosse, il faut qu'il soit de la nature des salamandres. Mais qu'avez-vous donc, mon enfant? Vous avez l'air troublé comme si vous voyiez encore des panthères. Je voudrais bien en trouver, elles me rapporteraient plus que les castors. Où est la bonne fille d'un mauvais père? A-t-elle oublié la promesse qu'elle avait faite au vieux chasseur?

Louisa, qui tremblait, et dont le visage était devenu d'une pâleur livide, eut à peine la force de répondre :

— Elle est sur la colline; elle vous cherche pour vous remettre la poudre.

Nathaniel recula à cette nouvelle inattendue.

— Que le Seigneur ait pitié de nous! s'écria-t-il. Enfant, si votre amie vous est chère, courez au village et donnez l'alarme : les hommes sont habitués à combattre le feu, et il peut y avoir encore des moyens de salut. Allez vite, ne vous arrêtez pas même pour respirer.

Après cette recommandation, Bas-de-Cuir disparut dans les broussailles, et gravit la montagne avec la rapidité d'un homme habitué à ce pénible exercice. Il s'élança hardiment à travers le brasier, et parvint, comme nous l'avons vu, auprès d'Elisabeth et d'Olivier.

— Dieu soit loué! s'écria-t-il, je vous retrouve! suivez-moi, nous n'avons pas le temps de causer.

— Je ne puis approcher des flammes avec ma robe, dit Elisabeth.

— Je vais y pouvoir, dit Nathaniel en enveloppant la jeune fille d'une peau de daim qu'il portait sur son bras; maintenant suivez-moi, c'est une question de vie ou de mort.

— Mais John, que deviendra John? s'écria Edwards, pouvons-nous laisser périr le vieux guerrier?

Nathaniel jeta les yeux sur l'Indien qui restait assis avec un calme extraordinaire, quoiqu'il eût la plante des pieds dévorée par le feu qui brûlait la terre.

— Debout, Gros-Serpent, lui dit-il en delaware, voulez-vous brûler ici comme un Mingo à son poteau? Avez-vous oublié les leçons des frères Moraves? Dieu me pardonne, la poudre lui a éclaté entre les jambes et il a le dos criblé de brûlures!

— A quoi bon quitter ce lieu? répondit l'Indien d'un air sombre, les yeux de Mohican se sont obscurcis, il regarde la vallée, le lac, les territoires de chasse, et il n'y voit que des peaux blanches. Les Delawares sont tous dans le pays des Esprits; mes pères me disent: Venez; mes femmes, mes jeunes guerriers m'appellent; Mohican va mourir : c'est l'ordre du Grand-Esprit.

— Mais vous oubliez votre ami! s'écria Edwards.

— Il est inutile de chercher à détourner un Indien de l'idée de mourir, interrompit Nathaniel; et saisissant les lambeaux de la couverture, il s'attacha sur le dos le vieux chef qui ne fit aucune résistance.

Ce fardeau ne ralentit point la marche de Bas-de-Cuir, dont les forces semblaient triompher des années, et il dirigea Olivier et Elisabeth par l'endroit où il était arrivé. Un arbre mort, qui chancelait depuis quelques minutes, tomba sur la place qu'ils venaient de quitter et remplit l'air d'étincelles. Un pareil accident était de nature à hâter les pas des fugitifs. — Marchez sur le terrain humide, cria Bas-de-Cuir, et suivez la ligne de la fumée blanche. Serrez bien la peau de daim sur le corps de la jeune fille, Olivier! c'est une femme rare, et l'on en trouverait difficilement une semblable.

En suivant les instructions du chasseur, Olivier et Elisabeth parvinrent à se frayer un passage au milieu du brasier. La fumée leur ôtait l'usage de la vue, et rendait leur respiration pénible; mais Nathaniel, depuis longtemps accoutumé à la vie des bois, savait trouver une route praticable à travers le feu, la fumée et les charbons ardents. Ils parvinrent ainsi, grâce à son expérience, à atteindre une plate-forme inférieure, où ils étaient en sûreté.

Il serait difficile de peindre les sentiments qu'éprouvèrent Edwards et Elisabeth, mais leurs transports n'étaient point comparables à ceux de leur guide. Sans déposer son fardeau, il se mit à rire à sa manière, et dit : — J'ai reconnu la poudre de M. Le Quoi, elle éclate tout d'un coup. La mauvaise poudre fait long feu; c'était la seule que connussent les Iroquois lorsque je faisais la guerre dans le Canada. Vous ai-je conté, mon garçon, l'histoire de cette fâcheuse escarmouche...

— Au nom du ciel, Nathaniel, ne me dites rien avant que nous soyons complétement à l'abri. Où allons-nous maintenant?

— Auprès de notre grotte, où vous pourrez entrer si vous en avez envie.

Le jeune homme tressaillit et parut agité; il promena autour de lui des regards inquiets, en disant : — Êtes-vous bien sûr que le feu ne pourra nous atteindre?

— Sans doute! dit Nathaniel, qui jugeait du péril avec un admirable sans-froid. Si vous étiez restés dix minutes de plus là-haut, vous seriez réduits maintenant en cendre; mais, devant la caverne, vous n'aurez rien à craindre, à moins que les rochers ne prennent feu comme les bois.

Cette assurance était basée sur l'observation. Nathaniel déposa Mohican devant la caverne, le dos appuyé contre un quartier de roc. En arrivant au but de sa course hasardeuse, Elisabeth tomba sur le sol; accablée d'émotions, elle se couvrit la figure avec les mains.

— Vous allez vous trouver mal, miss Temple, dit Edwards d'un ton respectueux, permettez-moi de vous offrir quelque boisson fortifiante.

— Laissez-moi, laissez-moi, dit-elle, je ne puis exprimer ce que je ressens; je rends grâce au ciel de cette miraculeuse délivrance, c'est à lui que je la dois... et à vous.

Olivier s'approcha de l'entrée de la grotte, et cria : — Benjamin! Benjamin! où êtes-vous?

— Par ici! répondit une voix qui semblait sortir des entrailles de la terre; je suis arrimé dans ce trou, où il fait diablement chaud; j'y suis fort mal à mon aise; et si Bas-de-Cuir ne met bientôt à la voile pour attraper des castors, je vais rentrer au port, et subir sans murmurer ma quarantaine.

— Apportez-nous un verre d'eau de la source, dit Edwards, et mettez-y un peu de vin.

— Quelle mauvaise boisson! reprit le majordome en exécutant cet ordre, mieux vaudrait du rhum de la Jamaïque, mais j'ai achevé la bouteille avec Billy-Kirby.

En disant ces mots, Benjamin la Pompe parut sur le rocher avec la boisson demandée; il portait encore sur sa physionomie les traces de ses récentes débauches. Elisabeth prit le verre de la main d'Edwards, et après avoir bu elle lui fit signe de la laisser; il rejoignit Nathaniel auprès de Mohican, qui lui dit avec douleur :

— Son heure est venue, mon ami, je le vois à ses regards; lorsqu'un Indien a l'œil fixe, c'est que ses pensées se portent vers le tombeau.

Edwards se préparait à répondre, lorsque, au grand étonnement de tous, on vit M. Grant monter péniblement le versant de la montagne. Olivier courut à sa rencontre, et l'aida à atteindre la terrasse.

— Quel hasard vous amène parmi nous? lui demanda-t-il.

— On m'avait dit qu'on avait vu ma fille de ce côté, répondit l'ecclésiastique, je me suis rendu immédiatement sur la route, et j'y ai trouvé Louisa, qui m'a donné des nouvelles de miss Temple. Je venais la chercher ici et sans les chiens de Nathaniel j'aurais péri moi-même dans les flammes.

— Ah! dit Bas-de-Cuir, vous n'avez qu'à suivre les chiens, ils ont bon nez, et leur instinct les guide plus sûrement que la raison humaine.

— Aussi, répondit M. Grant, ils m'ont conduit jusqu'ici; et, Dieu soit loué, je vois que vous êtes tous en sûreté et bien portants.

— Excepté un, répliqua le vieux chasseur; John est loin de se bien porter, car il est sur le point de jeter son dernier coup d'œil sur la terre.

— Est-il possible, répliqua le ministre en s'approchant du moribond avec un pieux respect; j'ai assisté à trop d'agonies pour ne pas m'apercevoir que celle de ce vieux guerrier touche à son terme. Il est consolant pour moi de penser que ce descendant d'une race de païens n'a pas rejeté la parole divine à l'heure de sa force et des tentations mondaines. John, m'entendez-vous, voulez-vous en ce moment suprême écouter les prières de l'Eglise?

L'Indien fixa des yeux égarés sur son interlocuteur, mais il n'eut pas l'air de le reconnaître; il se remit à chanter son hymne funéraire, et sa voix s'éleva par degrés aux notes les plus hautes de la gamme.

— Je viendrai, je viendrai, disait-il en delaware, je vais entrer dans la terre des justes. Les Maquas que j'ai tués me serviront d'escorte, et j'en ai tué beaucoup. Le Grand-Esprit m'appelle dans les heureux territoires de chasse.

— Que dit-il, Bas-de-Cuir? demanda le prêtre avec un tendre intérêt, chante-t-il les louanges du Rédempteur?

— Non, ce sont les siennes propres, répondit Nathaniel, il se vante de ses exploits, et ne dit rien, d'ailleurs, qui ne soit conforme à la vérité.

— Que le ciel le garde de présomption, dit M. Grant; l'humilité et le repentir sont le cachet du chrétien, et sans ces deux sentiments, profondément enracinés, tout espoir de salut est illusoire. Comment! il se loue lui-même, lorsque son âme et son corps devraient s'unir pour glorifier son Créateur! John, vous avez été choisi entre une multitude de pêcheurs et de païens pour entendre la bonne nouvelle; sentez-vous maintenant le néant de l'orgueil humain, et les mérites de notre Sauveur?

Le vieux chef ne daigna pas regarder le ministre, mais il poursuivit à voix basse :

— Qui peut dire que les Maquas aient jamais vu le dos de Mohican? Quel est le Mingo qu'il ait poursuivi sans l'atteindre? Quel est l'ennemi qui lui a demandé l'hospitalité sans la recevoir? Mohican a-t-il jamais menti? Non! la vérité vivait en lui. Dans sa jeunesse il combattait en vrai guerrier, et ses mocassins laissaient des traces de sang. Dans sa vieillesse, il était renommé pour sa prudence; il siégeait auprès du feu du Conseil, et ses paroles n'étaient pas jetées au vent.

— Je n'entends pas son langage, reprit M. Grant. Que dit-il? A-t-il abjuré tout reste d'idolâtrie? Est-il sensible à la perte de la vie?

— Il sait, répondit Nathaniel, que sa fin est proche; mais, loin de regretter l'existence, il la quitte avec une joie sincère. Il est vieux et cassé, et vous avez rendu le gibier si rare et si farouche que Mohican ne peut plus vivre des produits de sa chasse. Il croit qu'il va partir pour un pays où se rassemble l'élite de sa nation, et où il trouvera des daims en abondance. C'est une heureuse perspective pour un homme dont les mains pouvaient à peine tresser un panier; moi seul je perdrai quelque chose à sa mort, et lorsqu'il ne sera plus je ne tiendrai pas à rester sur la terre.

— Il faut tâcher de sanctifier sa fin, répliqua M. Grant. John, voici l'instant où l'idée, que vous n'avez pas rejeté la médiation du Sauveur, peut verser un baume salutaire sur les blessures de votre âme. Ne vous occupez plus des actions de votre jeunesse, déposez aux pieds de Dieu le fardeau de vos péchés, et vous êtes sûr qu'il ne vous abandonnera pas.

— Tout ce que vous dites peut être très-vrai, s'écria Nathaniel, et vous avez pour vous l'autorité de l'Evangile; mais vous ne ferez rien de cet Indien. Il n'a pas vu les frères Moraves depuis la dernière guerre; il est impossible d'empêcher un indigène de retourner à ses premières idées. Tout ce que vous avez de mieux à faire, c'est de le laisser mourir en paix; il est heureux, maintenant; c'est la première fois depuis que les Delawares ont quitté la source de leur rivière, pour s'enfoncer vers l'occident. Ah! il y a bien longtemps de cela, et depuis, nous avons essuyé ensemble bien des traverses!

— OEil-de-Faucon, dit Mohican animé d'une dernière étincelle de vie, OEil-de-Faucon, écoutez les paroles de votre frère?

— Oui, Gros-Serpent! répliqua le chasseur avec émotion, nous avons vécu en frères, qu'avez-vous à me dire?

— OEil-de-Faucon, mes pères m'appellent aux heureux territoires de chasse. Le sentier est libre, et les yeux de Mohican redeviennent jeunes. Je regarde, mais je ne vois plus d'hommes blancs; il n'y a que d'honnêtes et braves Indiens. Adieu, mon camarade, vous irez avec le Jeune-Aigle et le Mangeur de Feu dans le paradis des blancs; moi, je vais rejoindre mes pères. Que l'arc, le tomahawk, la pipe et les colliers de Mohican soient déposés sur sa tombe; il fera nuit lorsqu'il partira, et il n'aura pas le temps de s'arrêter pour les chercher.

— Que dit-il, Nathaniel, s'écria M. Grant avec animation, se rappelle-t-il, enfin, les promesses du Médiateur?

Les idées religieuses du vieux chasseur s'étaient affaiblies dans le désert. Toutefois, il croyait à Dieu et à une autre vie. Les dernières paroles de son vieux compagnon excitèrent en lui une émotion qui contracta tous les muscles de son visage, et lui ôta un moment l'usage de la parole; il répliqua enfin :

— John a oublié les leçons des Moraves, il n'a de confiance que dans le Grand-Esprit des sauvages; il croit, comme tous ses compatriotes, qu'il va redevenir jeune, et qu'il chassera à son gré pendant toute l'éternité. Je voudrais pouvoir partager son opinion, et me figurer que je retrouverai dans un autre monde mes chiens et ma carabine. L'idée de les quitter pour toujours fait que je me cramponne à la vie, et que je n'ai pas la résignation qui conviendrait à mes soixante-dix ans.

— Que le Seigneur, s'écria le ministre, garde d'une pareille mort un homme qui a reçu le baptême!

Cependant les sombres nuages qui s'entassaient à l'horizon étaient parvenus à se réunir en masses imposantes; le silence solennel qui régnait dans les airs présageait une crise salutaire; les flammes qui sillonnaient encore les flancs de la montagne ne tournoyaient plus au hasard, mais elles montaient droites vers les cieux; l'élément destructeur ralentissait sa marche comme s'il eût prévu qu'une main puissante allait enfin lui imposer une barrière; les lourdes fumées qui planaient au-dessus de la vallée s'élevaient graduellement, et se dispersaient avec rapidité; de longs éclairs rayaient les nuages, et, pendant que M Grant parlait, une clarté soudaine, qui illumina l'horizon, fut suivie d'un coup de tonnerre épouvantable. Mohican se leva comme pour obéir à un signal de départ, étendit vers l'ouest ses bras mutilés, un rayon de joie brilla sur sa sombre figure, ses muscles se roidirent, une légère convulsion agita ses lèvres frémissantes, puis tout son corps s'affaissa; il tomba inanimé, mais ses yeux vitreux restèrent ouverts et fixés sur les collines lointaines comme s'ils eussent suivi la fuite de l'âme vers sa nouvelle demeure.

M. Grant contempla en silence la fin du vieux chef; et lorsque les échos eurent cessé de répéter les roulements de la foudre, il joignit les mains avec énergie et dit d'une voix émue :

— Seigneur, tes jugements sont impénétrables!

Le vieux chasseur s'approcha, prit la main glacée de son ami, et s'écria avec l'accent d'une douleur profonde :

— Peau blanche ou peau rouge, nous arrivons tous au même but; mais nous sommes jugés par un maître équitable, dont les lois ne se plient pas aux circonstances. C'est encore une mort de plus, et il ne me restera bientôt que mes chiens. Ces arbres que j'ai vus grandir ont disparu; je cherche vainement ici-bas les figures que j'ai connues dans ma jeunesse. Hélas! l'homme doit attendre le bon plaisir de Dieu, mais je suis bien fatigué de la vie.

De larges gouttes de pluie commençaient à tomber et se répandaient sur la roche desséchée, qui les absorbait avidement. On porta le corps de l'Indien dans la grotte, et il y fut suivi par ses chiens qui poussaient des hurlements plaintifs et cherchaient en vain ce regard d'intelligence, que le vieux chef leur accordait toujours quand ils le rencontraient.

Edwards s'excusa à la hâte, et d'une manière confuse, de ne pas conduire Elisabeth et M. Grant dans la grotte; il allégua que cette retraite était sombre, et que la présence d'un cadavre aurait, pour la jeune fille, quelque chose de répugnant.

Miss Temple et le ministre trouvèrent un abri, contre la pluie qui tombait à torrents, sous un quartier de roche proéminent; mais bientôt plusieurs habitants de Templeton se frayèrent une route à travers les décombres encore fumants, et appelèrent à haute voix la fille du juge. Olivier la conduisit jusqu'à la route, et lui dit avant de la quitter :

— L'heure du mystère est passée, miss Temple; demain matin je soulèverai le voile qui me cache, et dont j'aurais dû peut-être ne pas m'envelopper si longtemps : que Dieu vous garde! J'entends la voix de votre père; il approche, et je dois vous quitter. Dieu merci, vous êtes encore une fois sauvée!

A ces mots il s'élança dans les bois. Elisabeth, quoiqu'elle s'entendît appeler à grands cris par son père, suivit des yeux le jeune homme jusqu'à ce qu'il eût disparu au milieu des décombres embrasés; puis elle se jeta dans les bras de Marmaduke.

On avait amené une voiture, où miss Temple se hâta d'entrer. Lorsque le bruit de son retour se fut répandu, les habitants de Templeton retournèrent chez eux déguenillés et couverts de boue, mais ravis de voir la fille de leur seigneur arrachée à une aussi terrible mort.

CHAPITRE XXXI.

La pluie qui tomba par torrents durant le reste du jour, éteignit complétement l'incendie; cependant on aperçut encore pendant la nuit, sur différents points de la colline, des brasiers alimentés par des monceaux de feuillages. Le lendemain les bois étaient noircis et enfumés sur une étendue de plusieurs milles. On n'y voyait aucune trace de broussailles et de bois morts; mais les pins et les chênes verts dressaient encore fièrement leurs têtes majestueuses, et quelques arbres de dimensions beaucoup moindres conservaient encore une apparence de vie et de végétation.

Les cent bouches de la renommée exagéraient les circonstances du salut d'Elisabeth, et racontaient que Mohican avait péri dans les flammes. Quant à Jotham Riddel, le mineur, on le trouva dans sa fosse; il respirait encore; mais il était presque étouffé, et les brûlures dont il était couvert ne laissaient aucun espoir de le rappeler à la vie. Il déclara en mourant que ses recherches étaient dirigées par les conseils d'une somnambule.

L'attention publique était préoccupée des événements des jours derniers, lorsque les faux monnayeurs, profitant du désordre qui régnait, suivirent l'exemple de Nathaniel et réussirent à s'échapper de leur prison. On décida à l'unanimité qu'il fallait s'emparer des fuyards; on représenta la grotte comme un secret repaire de criminels déterminés qui battaient monnaie, ou fondaient des métaux précieux.

L'esprit public était dans un état de fièvre; on prétendit que le feu avait été mis par Edwards et Bas-de-Cuir, qui étaient, par conséquent, responsables de tout ce dommage. Cette version fut surtout propagée par les hommes dont l'imprudence avait causé l'incendie, et une clameur générale d'indignation s'éleva contre les prétendus coupables.

Richard ne fut pas sourd à cet appel, et à midi il s'occupa activement de faire exécuter les lois. Plusieurs jeunes gens robustes furent choisis sous les yeux de tout le village, ils reçurent du shérif des instructions mystérieuses; ensuite ils partirent en éclaireurs dans les montagnes, d'un air affairé, comme si le sort du monde eût dépendu de leur diligence.

Le tambour battit un long roulement devant l'auberge du Hardi-Dragon, et M. Hollister sortit de la taverne en grand uniforme de capitaine de l'infanterie légère de Templeton. Richard le somma de prêter son concours à l'exécution d'un mandat d'arrêt. Les discours qui furent prononcés à cette occasion, furent assez remarquables pour être reproduits dans les journaux du temps. Le tambour recommença à battre, et vingt-cinq miliciens se rangèrent en bataille; ce corps de volontaires, commandé par un homme qui avait passé sa jeunesse dans les camps, était le nec plus ultrà de l'art militaire du pays. Tous les habitants qui jouissaient d'un peu de jugement, proclamèrent d'un commun accord que ces soldats égalaient en habileté stratégique les meilleures troupes de l'univers. Trois individus contredirent seuls cette opinion. L'épouse du commandant fut la première à déclarer que son mari se déshonorait en dirigeant une bande de guerriers aussi irrégulière. Marmaduke, sans se prononcer ouvertement, regarda d'un air de dédain les évolutions de la compagnie. Le troisième dissident fut M. Le Quoi, qui avoua au shérif qu'il trouvait la milice de Templeton bien au-dessous des mousquetaires de Louis XVI.

A deux heures précises le vétéran ordonna un changement de front, et cria d'une voix retentissante : — Portez armes! par file à gauche, pas accéléré, en avant, marche!

Comme c'était la première fois que ces recrues allaient se trouver en face de l'ennemi, il y eut dans leurs mouvements une certaine hésitation. Toutefois, l'air national de *Yankee-Doodle* ranima leur courage; et Richard, accompagné de M. Doolitle, précéda hardiment les troupes. Le capitaine Hollister portait la tête élevée à un angle de quarante-cinq degrés; un petit chapeau à plumes surmontait son occiput, et une énorme latte de dragon lui battait les talons avec un cliquetis tout à fait belliqueux. Il eut quelque peine à aligner ses soldats, qu'il avait divisés en six pelotons; mais lorsqu'on atteignit le pont qui traversait la Susquehanna, l'ordre de la marche ne manquait pas d'une certaine régularité. Quand on approcha de la montagne, le shérif et le juge de paix se plaignirent d'une fatigue extraordinaire; et, à force de ralentir le pas, ils se trouvèrent peu à peu à l'arrière-garde. Ces mouvements avaient peut-être pour cause principale le rapport des éclaireurs, qui vinrent annoncer que, loin de battre en retraite, les criminels, instruits de l'attaque, se préparaient à une résistance désespérée. A cette nouvelle, les volontaires se regardèrent avec une certaine inquiétude; et Richard tint conseil avec Hiram.

En cette conjoncture on vit arriver Billy-Kirby, sa hache sur l'épaule et précédant d'assez loin ses bœufs, comme le capitaine Hollister précédait ses subordonnés. Le bûcheron parut surpris de ce déploiement de forces; mais, mis en réquisition par le shérif, il consentit à se joindre à la troupe, et il fut convenu qu'il remplirait les fonctions de parlementaire, et qu'il irait sommer la garnison de se rendre avant qu'on en vînt aux dernières extrémités.

La compagnie se divisa en deux détachements : l'un, sous les ordres du capitaine, s'avança vers la gauche de la caverne; l'autre prit la droite, conduit par le lieutenant.

Richard Jones et le docteur Todd, qu'on avait requis en qualité de chirurgien, gagnèrent un rocher placé immédiatement au-dessus de la grotte, hors de la vue des assiégés.

Hiram regarda cette position comme trop dangereuse; il longea la colline avec Kirby, et s'arrêta derrière un arbre, à distance respectueuse des fortifications.

La plupart des miliciens mirent la plus grande précaution à placer toujours quelque objet opaque entre eux et l'ennemi, et les seuls assiégeants qui s'avancèrent avec audace et sans ménagement furent le bûcheron et le capitaine Hollister : le premier portait sa hache sous son bras droit et avait paisiblement les mains dans ses poches; le second, brandissant sa latte, fixait un œil ferme sur la citadelle.

Les assiégés avaient réuni des monceaux de bûches à demi consumées et les avaient entrelacées de branches d'arbre, pour former une enceinte circulaire devant l'entrée de la grotte. Derrière le rempart, on apercevait Nathaniel et Benjamin la Pompe, qui regardait avec dédain les volontaires, et les comparait, à leur grand désavantage, aux marins de la *Boadicée*.

Kirby reçut ses dernières instructions, et s'avança froidement, avec autant d'indifférence que s'il eût vaqué à ses occupations ordinaires. Lorsqu'il fut à cent pas des ouvrages, la longue et formidable carabine de Bas-de-Cuir le coucha en joue par-dessus le parapet.

— Au large, Billy-Kirby! s'écria Nathaniel : je ne vous veux pas de mal; mais si l'un de vous approche, il y aura du sang de répandu. Que Dieu pardonne à celui qui tirera le premier !

— Allons, mon vieux, répliqua le bûcheron d'un ton bienveillant, ne soyez pas aussi revêche, et veuillez écouter ce que j'ai à vous dire. Je ne suis pas intéressé dans cette affaire, et je m'en soucie comme d'un hanneton; mais M. Doolitle, qui est là-bas caché derrière un bouleau, m'a invité à venir vous enjoindre de ne pas résister à la loi.

— Je le vois, le coquin! s'écria Nathaniel avec indignation; et s'il me montre assez de chair pour y loger une balle de trente à la livre, il aura de mes nouvelles. Retirez-vous, Billy, je vous l'ordonne, vous savez que je vise bien.

Malgré son courage, le bûcheron se plaça derrière un pin en répondant :

— Vous exagérez la sûreté de vos coups, Nathaniel; vous n'êtes pas assez malin pour atteindre un homme à travers un arbre de trois pieds de diamètre; et moi, en dix minutes, avec ma hache, je puis vous faire tomber cet arbre sur la tête. Ne soyez donc pas si fier; je ne veux que ce qui est juste.

La physionomie de Bas-de-Cuir était sérieuse; il était évident qu'il lui répugnait de verser le sang humain. Il répondit en ces termes au défi du bûcheron :

— Je sais que vous abattez un arbre quand vous voulez, Billy-Kirby; mais si en maniant votre hache vous vous avisez de montrer une main ou un bras, vous êtes sûr d'avoir un os endommagé. Puisque l'on désire entrer dans la caverne, j'y consens; mais seulement je demande un délai de deux heures. Il y a dans cette grotte un cadavre, et un homme auquel il reste à peine un souffle de vie. Si vous voulez entrer, il y aura des morts au dehors comme en dedans.

Le bûcheron se mit sans crainte à découvert et s'écria :

— Voilà de bonnes conditions, messieurs; Nathaniel demande deux heures de répit, et je trouve qu'il a raison. Un homme qui a tort peut renoncer à ses prétentions lorsqu'il n'est pas serré de trop près; mais quand on le tourmente il devient rétif comme un bœuf, et, plus vous le battez, plus il regimbe.

Les idées d'indépendance soutenues par Billy n'étaient pas du goût de M. Jones, qui brûlait d'envie d'examiner les mystères de la caverne. Il interrompit donc cette conversation amicale, en disant :

— Nathaniel Bumppo, en vertu de mon autorité, je vous ordonne de vous rendre. Soldats, je vous requiers de m'aider à accomplir mes devoirs. Benjamin Penguillan, je vous arrête au nom de la loi et vous ordonne de me suivre dans la prison du comté.

Benjamin, qui, pendant toute cette scène, avait fumé tranquillement, ôta sa pipe de sa bouche.

— Je vous ai déjà suivi, dit-il, et je suis toujours prêt à faire voile dans vos eaux jusqu'au bout du monde, en admettant que le monde ait un bout, ce qui n'est pas vraisemblable, puisque la terre est ronde. Le capitaine Hollister, qui n'a jamais navigué, ignore peut-être que...

— Rendez-vous! interrompit le vétéran d'une voix si terrible que son détachement recula de quelques pas; rendez-vous, Benjamin Penguillan, ou n'attendez pas de quartier!

— Nous avons de quoi vous répondre, dit Benjamin en montrant le fauconneau dont il s'était emparé pendant la nuit.

— Benjamin, Benjamin, s'écria Richard! est-ce là la reconnaissance que vous me devez!

— Richard Jones, s'écria Nathaniel, qui craignait l'influence du shérif sur son camarade, nous avons assez de poudre ici pour faire sauter le rocher sur lequel vous êtes. Laissez-moi tranquille, ou sinon...

— Il est au-dessous de ma dignité de parlementer avec des rebelles, dit le shérif au docteur Todd; et tous deux descendirent de leur poste avec une précipitation extraordinaire.

— Mes amis, cria Hollister, chargez à la baïonnette, en avant! point de quartier s'ils ne se rendent.

A ces mots, il s'avança hardiment et porta à Benjamin un coup de sabre qui l'aurait coupé en deux si la lame n'avait rencontré le canon

du fauconneau. En ce moment même, Benjamin appliquait sa pipe à la lumière; et cinq ou six douzaines de balles furent lancées en ligne perpendiculaire: conformément aux lois de la physique, elles décrivirent une ellipse et tombèrent, en sifflant sur les branches d'arbre, immédiatement au-dessus de la troupe assiégeante.

Le succès d'une attaque, surtout quand elle est faite par des soldats irréguliers, dépend en général du premier mouvement. Dans le cas dont il s'agit il fut rétrograde, et moins d'une minute après la détonation du fauconneau, tous les assiégeants étaient en retraite à l'exception du capitaine. Le recul du canon avait renversé le malheureux Benjamin; l'unique assiégeant profita de cette circonstance pour escalader les ouvrages avancés. Il mit un pied dans le bastion en agitant son sabre au-dessus de sa tête et en criant : — Victoire! avancez, mes braves! la place est à nous!

Ces paroles étaient dignes d'un loyal officier, qui est tenu de donner l'exemple à ses gens; malheureusement elles furent entendues par Nathaniel, qui, jusqu'alors, avait été profondément occupé des mouvements du bûcheron. La longue carabine se baissa dans la direction du capitaine; il fut un moment exposé au plus grand danger qu'il eût jamais couru. Mais il n'entrait pas dans les idées de Bas-de-Cuir de tirer à bout portant sur un but aussi facile à atteindre. Au lieu de lâcher la détente, il asséna un coup de crosse au bas des reins du vétéran, qui dégringola avec une étonnante rapidité. Il roula sur un terrain glissant et escarpé; et le mouvement de rotation qui lui était imprimé bouleversa tellement ses facultés, que le ci-devant dragon, se reportant à ses anciens exploits, frappa de sa latte à grands coups tous les arbres qui se trouvèrent sur son passage : il ne put s'arrêter que sur la route, où, à son grand étonnement, il tomba aux pieds de son épouse.

Madame Hollister venait du village, accompagnée d'une vingtaine d'enfants, et portant d'une main un sac vide.

— Quoi! vous fuyez, s'écria-t-elle avec indignation. Faut-il que j'aie vécu assez longtemps pour voir mon mari tourner le dos à l'ennemi! J'avais raconté aux enfants votre belle conduite au siége de Yorktown, et je vous vois décamper au premier coup de feu. Ah! je puis bien jeter mon sac, que je comptais remplir de butin après la prise de la citadelle. Si on la livre au pillage, ce ne sera pas votre femme qui aura le droit d'y prendre part. On dit pourtant que la grotte abonde en or et en argent. Le Seigneur me pardonne de penser à ces vanités mondaines, mais l'Ecriture nous enseigne que les dépouilles du vaincu appartiennent au vainqueur.

Cependant M. Doolitle, entendant des cris tumultueux, ne put résister au désir de jeter un coup d'œil sur la bataille. Dans ce mouvement il découvrit maladroitement les pans de son habit; et Nathaniel qui l'épiait, le coucha en joue avec la vitesse de l'éclair. Le coup partit, entama l'écorce du bouleau; et la balle passant sous les plis flottants de l'habit, atteignit la partie qu'il protégeait. Le juge de paix, se démasquant aussitôt, porta une main à l'endroit blessé, et de l'autre menaça Nathaniel en criant : Scélérat, j'aurai raison de vous; je vous poursuivrai en première instance, en appel et même en cassation!

L'audace avec laquelle Doolitle s'était avancé, la certitude que Bas-de-Cuir n'avait pas eu le temps de recharger son arme, encouragèrent les miliciens. Ils firent une décharge générale; mais leurs projectiles, mal dirigés, allèrent rejoindre dans les arbres le contenu du fauconneau.

Au même instant survint le juge Temple. Il avait été enfermé toute la journée avec Dirck van der School, et s'était médiocrement occupé de ce qui se passait.

— Silence et paix! s'écria-t-il. Que signifie ce combat, ne peut-on protéger la loi sans effusion de sang?

— Ne tirez plus, au nom du ciel! s'écria une voix qui parlait du sommet de la Vision; que tout soit terminé : nous allons nous rendre, et vous entrerez dans la caverne.

L'étonnement suspendit l'assaut; l'infanterie légère de Templeton cessa de manœuvrer; Nathaniel, qui avait rechargé son arme, s'assit tranquillement sur un tronc d'arbre, et l'on aperçut Edwards qui descendait de la colline; le major Hartmann le suivait avec une vitesse surprenante pour son âge. Tous deux entrèrent dans la caverne, laissant les assistants plongés dans le silence de la stupéfaction.

CHAPITRE XXXII.

Cinq minutes après, les pacificateurs reparurent portant une chaise grossière recouverte de peau de daim écrue sur laquelle était assis un vieillard qu'ils placèrent respectueusement au milieu de l'assemblée. Cet homme avait de longs cheveux de la couleur de la neige; ses habits étaient faits des draps les plus précieux, mais usés et rapiécés. On remarquait à ses pieds une paire de mocassins enjolivés de toutes les arabesques que peut imaginer l'art indien. Les contours de sa physionomie avaient une dignité imposante; mais ses yeux égarés, qu'il ouvrait avec peine, annonçaient qu'il était arrivé à l'âge de la décadence.

Cette apparition inattendue excita une vive curiosité parmi les volontaires. Le vieil étranger les regarda tour à tour, fit un effort pour se lever et dit d'une voix tremblante, avec une courtoisie dont il avait l'habitude :

— Messieurs, donnez-vous la peine de vous asseoir; le conseil va s'ouvrir immédiatement. Tous ceux qui sont fidèles au roi désirent voir ces colonies rentrer dans le devoir. Asseyez-vous, je vous prie; les troupes feront halte cette nuit.

— C'est l'égarement de la folie, dit Marmaduke.

— Non, monsieur, dit Edwards appuyé sur la chaise du vieillard, c'est le langage d'un homme qui touche au terme de sa carrière; il est tombé en enfance, et l'altération de ses facultés n'est pas seulement l'œuvre de la nature.

— Ces messieurs dîneront-ils avec nous, mon fils? reprit l'étranger. Commandez un repas digne des officiers de Sa Majesté. Vous savez que nous avons d'excellent gibier à notre disposition.

— Quel est cet homme? demanda Marmaduke, qui formait de vagues conjectures.

— Cet homme, répliqua Edwards avec calme mais en élevant la voix par degrés; cet homme, que vous voyez caché dans les cavernes, et privé de tout ce qui peut rendre la vie désirable, a été le compagnon et le conseiller des maîtres du pays. Ce vieillard si faible et si décrépit a été autrefois si renommé par sa bravoure, que les Indiens lui avaient donné le surnom de Mangeur-de-Feu. Ce malheureux sans abri a possédé une immense fortune; c'était le légitime propriétaire du sol sur lequel nous nous trouvons.

— C'est donc le major Effingham! s'écria Marmaduke profondément ému.

— C'est lui-même, répliqua Olivier, lui qu'on croyait perdu depuis si longtemps, et qui l'est en effet, comme vous le voyez.

— Et vous? poursuivit le juge avec effort.

— Je suis son petit-fils.

— Une minute se passa dans un profond silence, tous les yeux étaient fixés sur les interlocuteurs, et le vieil Hartmann lui-même semblait attendre avec anxiété ce qui allait se passer. Marmaduke releva la tête, de grosses larmes inondèrent son mâle visage, et il serra chaleureusement la main du jeune homme en disant :

— Olivier, je te comprends maintenant, je te pardonne tes soupçons, ta dureté, tout enfin, excepté les souffrances de ce vieillard réduit à vivre dans ce misérable asile; tandis que non-seulement ma maison, mais encore ma fortune étaient à sa disposition.

— Je vous l'avais dit, s'écria le major Hartmann. Marmaduke Temple est un homme de cœur et un fidèle ami.

— En effet, reprit Olivier, le major m'a fait revenir des préventions défavorables que j'avais conçues contre vous. Ne sachant où placer mon grand-père, je suis allé sur les bords de la Mohawk trouver un de ses anciens compagnons d'armes, le major votre ami; et si ce qu'il m'a dit est vrai, mon père et moi vous avons mal jugé.

— Vous parlez de votre père, dit Marmaduke, a-t-il vraiment péri dans un naufrage?

— Oui, reprit Olivier, il m'avait laissé dans la Nouvelle-Écosse pour aller réclamer en Angleterre une indemnité. Après une absence d'une année, il retournait à Halifax. Il avait été nommé gouverneur d'une de nos colonies des Grandes-Indes et voulait nous y emmener avec lui. Malheureusement il a plu à la Providence de nous priver de son appui.

— Eh bien! je le remplacerai, dit Marmaduke : c'était mon intime ami; il avait confié sa fortune à mes soins, et j'en rendrai bon compte à son héritier.

— Est-il possible, monsieur, reprit Edwards, que je me sois abusé aussi grossièrement sur vous! Avez-vous été vraiment digne de la confiance de mon père?

— Juges-en toi-même, dit Marmaduke. Quand nous nous séparâmes il me laissa tous ses biens, sans exiger aucune espèce d'acte et même de signature. Le triomphe de la cause de l'indépendance éloigna ton père de ces parages; ses propriétés furent vendues, et j'en devins l'acquéreur, mais avec l'intention formelle de les lui rendre un jour. Depuis j'ai centuplé la valeur de ses biens, et, me souvenant toujours que ton père était mon associé, je lui ai fait passer des sommes considérables; mais, trompé sur ma conduite, il a fini par me renvoyer mes lettres sans les avoir ouvertes. Cependant, au moyen d'agents fidèles, j'étais parvenu à avoir des explications avec lui, et quand il est mort il savait la vérité. Je te croyais auprès de lui, mon ami, et je pensais que tu avais partagé sa triste destinée.

— Mon père, répliqua Olivier, s'était ruiné au service de Sa Majesté Britannique. La pauvreté le condamnait à faire seul le voyage d'Angleterre; je restai seul auprès de mon aïeul. Nous trouvant tous deux sans ressources, nous eûmes recours à Nathaniel Bumppo.

— C'était donc un serviteur de la famille? demanda le juge Temple.

— Il avait été élevé par mon grand-père, et l'avait suivi dans plusieurs campagnes. Le vieux Mohican, dont le major Effingham avait sauvé la vie, le fit admettre dans la tribu des Delawares, comme membre honoraire; ils lui donnèrent un vaste territoire, dont la surintendance fut confiée à Bas-de-Cuir.

— C'est donc là tout ce que tu as de commun avec la race indienne?

— Sans doute, répondit Edwards en souriant. Le major Effingham avait été adopté par John Mohican, qui était à cette époque le chef de sa nation; et mon père, qui avait de fréquentes relations avec elle, en reçut le surnom de l'Aigle, qu'il m'a transmis. Voilà tout ce que

j'ai d'indien. Mais plusieurs fois dans ma vie, juge Temple, j'ai désiré avoir les idées et l'éducation d'un indigène.

— Achève ton récit, dit Marmaduke.

— J'ai peu de chose à ajouter, monsieur. La cabane de Nathaniel devint l'asile de mon grand-père, car je ne voulais pas exposer au monde la misère et la décrépitude d'un homme que tout un peuple avait jadis contemplé avec respect; je pris les habits d'un chasseur, j'employai ce qui me restait d'argent à acheter un fusil, j'embrassai la profession de Bas-de-Cuir. Vous savez, juge Temple, ce qui m'est arrivé depuis.

— Et vous n'avez point songé au vieux Fritz Hartmann! dit l'Allemand d'un ton de reproche. Votre père avait dû cependant vous répéter le nom du vieux Fritz, qui a combattu à ses côtés.

— J'ai pu commettre des fautes, messieurs, répliqua Olivier, mais j'avais de la fierté; et sans les événements de cette journée, le sort de notre famille aurait toujours été enveloppé de mystère. Je me proposais toutefois de quitter clandestinement le pays et de conduire mon grand-père à New-York, où nous avons des parents éloignés; mais je doute que ce projet eût pu s'accomplir, car le vieillard décline rapidement et reposera bientôt à côté du vieux Mohican.

Pendant cette conversation, la voiture de Marmaduke était arrivée; on y plaça le major, qui témoigna un plaisir enfantin en se retrouvant en équipage. Arrivé à la maison, il examina les meubles avec curiosité, et ses yeux brillèrent un moment d'une lueur d'intelligence, mais il recommença bientôt à divaguer, et fit à ceux qui l'environnaient mille politesses puériles. L'exercice et le changement d'habitation avaient produit en lui un épuisement qui obligea son fils à le faire mettre au lit. Une fois couché, le vieillard ne se montra sensible qu'à ce bien-être inaccoutumé; il demeura complétement étranger aux événements de la journée, prouvant ainsi que les penchants matériels survivent en nous aux sentiments nobles et élevés.

Après avoir pris soin de son grand-père, Olivier se rendit à la bibliothèque du juge, qui l'attendait avec le major Hartmann.

— Lis ce papier, lui dit Marmaduke, et tu verras que loin de vouloir dépouiller ta famille, j'ai constamment veillé à ses intérêts.

Le jeune homme prit le papier d'une main tremblante et le parcourut avec des yeux humides. C'était le testament du juge; la date correspondait à l'époque où il s'était si souvent enfermé avec l'avocat van der School. Cet acte commençait dans les formes ordinaires, et rapportait ensuite avec lucidité les relations de Marmaduke avec le colonel Effingham. Ce récit était suivi d'un état exact des sommes confiées à la probité du juge, qui, faisant deux parts de sa fortune, en léguait la moitié à sa fille et l'autre au colonel ou à ses descendants.

En examinant cet irrécusable témoignage de la bonne foi de Marmaduke, Olivier versa des larmes abondantes; et il regardait encore le papier d'un œil égaré, lorsqu'il entendit une douce voix qui le fit tressaillir.

— Doutez-vous encore de nous, Olivier? dit Elisabeth.

— Je n'ai jamais douté de vous, s'écria le jeune homme en prenant la main de la jeune fille; ma foi en vous n'a pas chancelé un seul instant.

— Et mon père?...

— Que Dieu le bénisse!

— Je te remercie, mon ami, dit le juge; mais nous avons des torts réciproques, j'ai été trop lent et tu t'es montré trop vif. La moitié de mes biens t'appartient; et si mes soupçons sont fondés, l'autre moitié n'en sera pas séparée.

A ces mots, il prit la main du jeune homme et la plaça dans celle de sa fille; puis il fit signe au major de sortir, et referma la porte sur les jeunes gens.

Leur tête-à-tête fut assez long et ne fut interrompu que par l'arrivée de M. Le Quoi, qui, exact au rendez-vous donné la veille, vint offrir à miss Temple sa main et sa sucrerie. Elisabeth avait pris sans doute des engagements antérieurs avec Olivier, car elle refusa la proposition en termes polis et de manière à ôter tout espoir à l'émigré.

CHAPITRE XXXIII.

Plusieurs événements importants se passèrent à la fin de l'été; les deux principaux furent le mariage d'Olivier et d'Elisabeth et la mort du major Effingham, qui s'éteignit comme un flambeau.

Marmaduke n'oublia point ses devoirs de magistrat; il ordonna de réintégrer dans leur prison Nathaniel et Benjamin, ils y restèrent jusqu'au retour d'un exprès qui leur apporta des lettres de grâce. Hiram Doolitle fut indemnisé de sa blessure, et, s'apercevant que ses connaissances en architecture et en jurisprudence n'étaient plus du goût des colons, il alla les porter dans un nouvel établissement qui se formait à l'ouest de Templeton.

M. Le Quoi retourna à la Martinique, et trouva sa sucrerie entre les mains des Anglais; mais il obtint un emploi à Paris, d'où il envoya souvent de ses nouvelles à la famille Temple.

Le juge fit accepter à M. Grant une ferme dans les environs de Templeton. Plus tard, il fut nommé ministre dans un établissement sur les bords de l'Hudson; et sa fille, oubliant la vague inclination qu'elle avait ressentie pour le jeune chasseur, se maria avantageusement.

Peu de temps après leur union, par une belle matinée d'octobre, Olivier et Elisabeth se dirigeaient vers l'emplacement de la cabane de Nathaniel. On en avait fait une pelouse verdoyante, entourée d'un mur à hauteur d'appui. Lorsqu'ils ouvrirent la porte de cette enceinte, ils aperçurent contre le mur la carabine de Bas-de-Cuir et les deux chiens étendus sur le gazon. Le vieux chasseur en personne, couché non loin de là, écartait les hautes herbes qui couvraient déjà une pierre tumulaire de marbre blanc, et essayait d'en déchiffrer l'inscription. A côté de cette tombe s'élevait un monument richement ciselé et décoré d'une urne.

Olivier et Elisabeth s'approchèrent d'un pas léger, sans être remarqués de Bas-de-Cuir, dont la figure hâlée se contractait, et dont les yeux clignotaient comme si quelque chose eût troublé ses facultés visuelles. Au bout de quelques minutes, il se releva en se parlant à lui-même en ces termes :

— En somme, je crois que tout cela n'est pas mal. Il y a des caractères dont je ne puis deviner le sens; mais la pipe, le tomahawk et les mocassins sont passablement rendus, surtout pour un homme qui n'en a peut-être jamais vu. Hélas! ils reposent là tous deux, côte à côte, heureux sans doute! Qui me mettra en terre, à mon tour, quand mon heure sera venue?

— Lorsque ce fatal moment arrivera, dit Olivier, vous ne manquerez pas d'amis pour vous rendre les derniers devoirs.

Le vieillard se retourna sans témoigner de surprise, car il avait, sous ce rapport, adopté l'habitude indienne.

— Vous êtes donc venus voir les tombeaux, mes enfants! reprit-il. Eh bien, avant mon départ, rendez-moi le service de me dire ce que raconte cette écriture.

— Ce monument, dit Olivier, est consacré à la mémoire d'Olivier Effingham, en son vivant major du 60e régiment d'infanterie. L'épitaphe porte qu'après avoir connu la richesse et les honneurs, il tomba dans le dénûment, et qu'il fut secouru par son fidèle ami et serviteur Nathaniel Bumppo.

— Il y a cela! il y a cela! s'écria Bas-de-Cuir avec un sourire de joie, vous avez fait graver sur la pierre le nom du vieillard! Que Dieu vous comble de bénédictions, mes enfants! vous avez eu une bonne pensée; et plus la vie approche de son terme, plus le cœur est sensible à une attention. Montrez-moi l'endroit où l'on a mis mon nom.

Olivier passa son doigt sur toutes les lettres, et Bas-de-Cuir suivit cette épellation muette avec le plus profond intérêt. Il dit ensuite :

— Puisqu'il en est ainsi, je suis content. On aura un souvenir de moi dans ce pays, où j'ai passé tant d'années. Mais qu'avez-vous dit de l'Indien?

Olivier lut : — « A la mémoire d'un chef indien, de la tribu des Delawares, connu sous les noms de John Mohegan, Mohican, et Chingagook. »

— Gachgook, reprit Nathaniel; ce qui veut dire Gros-Serpent. Il ne faut pas altérer les noms indiens, qui ont toujours une signification.

— J'aurai égard à cette observation. « Il fut le dernier de son peuple; ses défauts étaient ceux d'un Indien, et ses vertus celles d'un homme. »

— Jamais vous n'avez rien dit de plus vrai, monsieur Olivier. Ah! si vous l'aviez connu dans la fleur de sa jeunesse, vous auriez eu encore meilleure opinion de lui. En ce temps-là, on apercevait au-dessus des arbres la fumée des camps delawares; mais aujourd'hui les Peaux-Rouges ont disparu. On ne voit tout au plus que des ivrognes d'Onéidas, qui ne sont ni chair ni poisson, ni hommes blancs ni sauvages. Cette vue m'est pénible, et je pars!...

— Vous partez! répéta Edwards. Où allez-vous?

Bas-de-Cuir, qui, tout en persistant à se croire un homme civilisé, avait acquis à son insu diverses qualités des Indiens, maîtrisa l'émotion intérieure qui l'animait, et ramassa résolument, près de la pierre tumulaire, un paquet qu'il chargea sur ses épaules.

— Quoi! s'écria Elisabeth, vous avez l'idée de vous aventurer seul dans les bois! à votre âge! Nathaniel, c'est une imprudence.

— Ma femme a raison, dit Olivier. Rien ne vous condamne à mener une vie dure et pénible. Laissez donc là votre paquet, et restez dans nos montagnes.

— Une vie dure, enfants! c'est une vie de plaisir, la plus douce que je puisse espérer.

— Non, non, vous ne vous éloignerez pas ainsi, s'écria Elisabeth en mettant sa main blanche sur le paquet de peau de daim. Je ne me trompe pas, il se prépare à un voyage; je sens sa chaudière de camp et sa poire à poudre. Ne le laissons pas partir, Olivier. Rappelez-vous comme Mohican s'est promptement affaissé.

— Je savais que nos adieux seraient pénibles, dit Nathaniel; mais je suis décidé. Je suis las de vivre dans ces établissements où le bruit du marteau retentit à mes oreilles du matin au soir; et, malgré mon attachement pour vous, je veux retourner dans les bois.

— Quoi! dit Elisabeth, vous vous enfonceriez dans ces interminables forêts?

— Ah! ma fille, elles n'ont que des charmes pour un homme ac-

coutumé aux déserts. Je n'ai eu que des ennuis depuis que votre père est arrivé ici avec ses colons. Pourtant je n'ai pas voulu m'éloigner du vivant de ceux qui reposent sous ce gazon; ils ne sont plus. Votre bonheur est assuré. La grande maison a retenti de cris de joie pendant un mois entier. Maintenant je crois devoir songer à me donner un peu de bien-être pour la fin de mes jours.

— S'il vous manque quelque chose, Bas-de-Cuir, parlez, nous ferons tout pour vous.



Explication des mystères de la grotte.

— Vous avez les intentions les plus bienveillantes, mon ami, je le sais; mais nous ne suivons pas les mêmes chemins. Nous sommes comme les défunts que voilà, et qui croyaient durant leur vie, l'un qu'il irait à l'ouest après sa mort, et l'autre qu'il trouverait son paradis à l'orient. Je crois pourtant qu'ils finiront par se rencontrer; et nous aussi, mes enfants, nous nous reverrons dans la terre des justes.

— Quelle détermination subite! dit Elisabeth. J'avais pensé que Nathaniel finirait sa carrière auprès de nous.

— Nos paroles seront inutiles! s'écria Olivier. Une liaison d'un jour ne peut détruire des habitudes de quarante ans. Bas-de-Cuir, je vous connais trop bien pour insister davantage. Toutefois permettez-moi de vous construire une cabane sur une colline lointaine, où nous pourrons vous aller voir.

— Ne vous inquiétez pas de moi! s'écria le vieillard. Dieu pourvoira à ma subsistance, et m'accordera une heureuse fin. Je vous remercie de vos offres; mais nous ne pouvons concorder ensemble. J'aime les bois, et vous recherchez la présence des hommes. Je mange quand j'ai faim, je bois quand j'ai soif; et vous avez des repas réglés. Vous surchargez vos chiens de nourriture par pure bonté d'âme, tandis qu'il faudrait qu'ils fussent maigres pour bien courir. Les moindres créatures de Dieu ont leur destination : moi, je suis formé pour le désert. Si vous m'aimez, laissez-moi retourner au lieu que je brûle de revoir.

Cette allocution était décisive : les époux mirent un terme à leurs instances, mais Elisabeth pencha la tête sur son sein en pleurant; et Olivier, s'essuyant les yeux d'une main tremblante, prit ensuite dans son portefeuille une liasse de billets de banque, qu'il présenta au chasseur.

— Prenez ceci, dit-il, vous pouvez en avoir besoin.

Le vieillard examina les billets avec curiosité, et les rendit en répondant: —Voilà donc la nouvelle monnaie de papier que l'on fabrique à Albany, elle ne peut être bonne que pour des savants. Reprenez-la, elle me serait inutile; je ne pourrais pas même m'en servir pour faire des bourres, car je n'emploie que du cuir! Madame Effingham, permettez à un vieillard de vous baiser la main.

— Je vous en supplie encore, restez! s'écria Elisabeth, ne me laissez pas dans l'inquiétude sur le sort d'un homme qui m'a deux fois sauvé la vie, et qui a servi si fidèlement ceux que j'aime; restez pour moi, si ce n'est pour vous : je vous verrais dans mes rêves, accablé d'années et de misères, à côté de ces terribles animaux dont vous m'avez délivrée.

— Madame Effingham, repartit le chasseur d'un ton solennel, de pareils songes ne hantent pas longtemps le toit de l'innocence, Dieu vous les épargnera; et si vous revoyez des panthères pendant votre sommeil, ce sera pour vous rappeler la puissance suprême qui m'a conduit vers vous au moment du péril. Ayez confiance en Dieu, madame, vous et votre honorable mari, et le souvenir d'un vieillard ne vous restera pas longtemps amer. Vivez en paix sous la garde du Seigneur, qui habite les défrichements aussi bien que les déserts; qu'il vous bénisse, vous et tout ce qui vous appartient, jusqu'au jour où le dernier jugement réunira les blancs et les peaux rouges.

A ces mots, il toucha respectueusement de ses lèvres la joue pâle qu'Elisabeth lui tendait; il serra la main du jeune homme avec une ardeur convulsive; ensuite il rajusta sa ceinture, mit sa carabine sur son épaule; et après avoir fait pendant quelque temps d'inutiles efforts pour parler, il cria d'une voix retentissante :

— Ici, mes chiens! marchons; nous allons aux grands lacs, et notre voyage sera long.

A cet appel, les chiens se levèrent, flairèrent un moment les tombes, le couple silencieux, et suivirent tristement leur maître. Olivier demeura appuyé sur le monument de son grand-père; et lorsque l'orgueil de l'homme eut étouffé en lui les sentiments de la nature, il releva la tête pour réitérer ses supplications : mais le vieux chasseur n'était plus là.

— Il est parti! s'écria Effingham.



Départ de Bas-de-Cuir.

Les époux aperçurent Bas-de-Cuir sur la lisière du bois. Lorsqu'il se vit observé par eux, il passa précipitamment sa rude main sur ses yeux, l'agita en signe d'adieu; et, appelant de nouveau ses chiens avec effort, il disparut dans la forêt.

Ce fut la dernière fois qu'ils virent Bas-de-Cuir. Le juge Temple fit d'inutiles recherches pour le retrouver. Le vieux chasseur était allé vers le soleil couchant, le premier de cette bande de pionniers qui ouvrait une route à la nation à travers le continent américain.

FIN DES PIONNIERS.

Paris. Typographie Plon frères, rue Garancière, 8.

ROMANS POPULAIRES ILLUSTRÉS

Gve BARBA ÉDITEUR 31 RUE DE SEINE

20 C. LA LIVRAISON

L'ESPION,

PAR

FENIMORE COOPER,

TRADUCTION DE LA BÉDOLLIÈRE.

CHAPITRE PREMIER.

Vers la fin de l'année mil sept cent quatre-vingt, un voyageur solitaire poursuivait sa route à travers une des nombreuses vallées du comté de West-Chester. Le vent d'est, dont la violence croissait rapidement, apportait des vapeurs glaciales qui annonçaient inévitablement un ouragan de longue durée. Les yeux expérimentés de l'étranger cherchaient en vain au milieu des ténèbres du soir un abri convenable où il pût éviter l'épais brouillard qui dégénérait déjà en pluie. Cependant rien ne s'offrait à sa vue, à l'exception de quelques misérables cabanes dans lesquelles il n'eût pas été prudent de se réfugier.

Le comté de West-Chester est situé dans les environs de New-York, dont il est séparé par un bras de mer qui n'a que quelques pieds de largeur. Pendant la guerre de l'indépendance, les Anglais s'emparèrent de New-York, et le territoire du comté devint en quelque sorte commun aux deux camps. Une grande partie des habitants, retenus par leurs inclinations, influencés par leurs craintes, affectaient une neutralité factice. Les villes du bas pays étaient plus immédiatement soumises à la domination de l'Angleterre; mais celles qui étaient placées loin de la mer, soutenues par le voisinage des troupes américaines, osaient afficher leurs opinions révolutionnaires. Toutefois, bon nombre de citoyens portaient des masques que le temps n'a pas tous soulevés. Plus d'un individu est descendu dans la tombe stigmatisé comme l'ennemi de son pays, tandis qu'il était secrètement l'agent utile des principaux insurgés. D'un autre côté, si l'on avait pu ouvrir les cassettes mystérieuses de certains patriotes ardents, on y aurait trouvé des lettres royales ensevelies sous des monceaux d'or anglais.



Harvey Birch le colporteur espion.

Au bruit des pas du noble coursier monté par le voyageur, les fermières entr'ouvraient leurs portes avec précaution et échangeaient de rapides observations avec leurs époux, qui, se tenant à l'écart, se préparaient à fuir au besoin dans les bois adjacents, leur retraite accoutumée. Le passage d'un cavalier dont l'extérieur avait quelque chose d'équivoque, et dont l'allure fière et hardie semblait se communiquer à sa monture, donnait lieu à de nombreuses suppositions parmi les hôtes de ces lieux. La vallée étant située au centre du pays, il n'était

pas rare qu'on y envoyât des agents de l'une ou de l'autre armée pour exiger la restitution des objets volés, et les gens dont la conscience n'était pas tranquille s'alarmaient avec facilité.

Fatigué d'une longue marche, et sentant déjà ruisseler sur lui de larges gouttes de pluie, le voyageur se décida à entrer dans la première demeure qui s'offrirait à lui. L'occasion ne se fit pas attendre; sans descendre de cheval, il poussa une barrière et frappa bruyamment à la porte d'une maison d'humble apparence. Une femme d'un âge mûr, dont l'aspect n'était pas plus séduisant que celui de son habitation, se montra à cet appel, et recula épouvantée en voyant à la lueur de son feu étincelant un cavalier si près du seuil de sa porte. Ses traits exprimèrent une terreur mêlée d'une curiosité naturelle pendant qu'elle lui demandait ce qu'il voulait.

Quoique la porte fût à peine entr'ouverte, le voyageur vit assez les dispositions intérieures pour chercher des yeux un asile plus sortable avant d'énoncer ses intentions. Ne voyant pas d'autre cabane aux environs, il demanda à entrer; mais sans lui laisser le temps de compléter sa requête, la femme répondit d'un ton aigre :

— Je ne me soucie pas de loger un étranger dans ces temps difficiles. Je suis seule, ou, ce qui revient au même, il n'y a avec moi que mon vieux maître; mais à un demi-mille d'ici vous trouverez une belle maison où vous serez bien reçu et sans avoir rien à payer; vous ferez plaisir à ceux qui l'occupent, et vous ne me ferez pas de peine. Harvey est absent; s'il suivait mes conseils, il renoncerait à la vie errante, et finirait par se ranger, comme il convient à son âge et à sa position; mais Harvey Birch n'écoute personne et mourra comme un vagabond.

Le cavalier n'avait pas attendu de plus longs discours pour poursuivre sa route; il s'était tourné lentement vers la barrière, et rassemblait autour de sa taille imposante les plis d'un ample manteau, lorsque les derniers mots prononcés par la femme éveillèrent son attention.

— Quoi! dit-il, c'est ici que demeure Harvey Birch?

Cette exclamation parut lui échapper, et il la réprima presque aussitôt.

— On ne peut pas dire qu'il demeure ici, répliqua la femme; il n'y est jamais, ou bien il se montre si rarement que c'est à peine si je me rappelle son visage lorsqu'il daigne le faire voir à son pauvre vieux père et à moi; mais peu m'importe qu'il revienne ou non, je ne m'en inquiète guère. Adieu, prenez la première barrière à gauche.

Là-dessus elle ferma brusquement sa porte, et l'étranger s'achemina rapidement vers la demeure qui lui promettait plus d'agréments et de sécurité.

Il restait encore assez de jour pour qu'il pût remarquer les vastes défrichements qu'on avait faits autour de la maison dont il s'approchait; elle était construite en pierre, longue, basse, et flanquée d'une aile à chaque extrémité. Les piliers de bois sculpté qui décoraient la porte, le bon entretien des haies, la propreté des servitudes, tout indiquait que les propriétaires étaient d'un rang plus relevé que les simples fermiers du pays. Après avoir attaché son cheval à l'angle d'un mur, le voyageur mit sa valise sous son bras et frappa bruyamment à la porte. Un vieux noir parut, jeta un coup d'œil scrutateur sur l'étranger a la lueur du flambeau qu'il tenait à la main, et, sans juger nécessaire de consulter ses maîtres, il l'introduisit dans un élégant salon, où flamboyait un feu propre à faire oublier les rigueurs d'une soirée d'octobre. Un vieillard se leva pour recevoir l'étranger, qui demanda poliment l'hospitalité, salua les trois dames occupées à travailler à l'aiguille auprès du feu, et se mit à se débarrasser de son équipement de voyage. En ôtant son manteau bleu, son surtout et son cache nez, il offrit à l'examen de la famille une stature élevée et gracieuse. Il paraissait avoir cinquante ans; sa physionomie annonçait du calme et de la dignité; son nez droit se rapprochait de la forme grecque; ses yeux de couleur grise étaient doux, pensifs et un peu mélancoliques; sa bouche et la partie inférieure de sa figure portaient l'empreinte d'un caractère ferme et résolu. Son costume était de la plus grande simplicité, mais pareil à celui que portaient les Américains du rang le plus élevé. La coupe de ses cheveux donnait à sa figure un air militaire, que rehaussaient sa taille droite et son attitude imposante. Ses manières étaient si évidemment celles d'un homme distingué, que dès qu'il eut achevé sa toilette les dames se levèrent et s'unirent au maître de la maison pour échanger des salutations avec l'étranger.

L'aînée des dames avait atteint la quarantaine. Sa fraîcheur avait disparu; mais ses yeux, sa chevelure, son maintien doux et affable lui donnaient un charme que ne possèdent pas toujours de plus jeunes visages. La ressemblance des deux autres entre elles prouvait que c'étaient deux sœurs; elles étaient dans tout l'éclat de la jeunesse. Les roses qui distinguent si éminemment les beautés du West-Chester brillaient sur leurs joues, et leurs yeux d'un bleu foncé avaient ce doux éclat qui signale l'innocence et la paix du cœur. Leur délicatesse et leur élégance ne permettaient pas de douter qu'elles n'appartinssent à l'une des familles aristocratiques du comté. M. Wharton, le maître du logis, de quelques années plus âgé que le voyageur, paraissait aussi avoir vécu dans le grand monde.

M. Wharton s'assit auprès du feu, offrit un verre de madère à son hôte, et en prit un lui-même. Sa curiosité sembla lutter pendant quelques instants avec la politesse; enfin jetant un coup d'œil sur l'étranger, il lui demanda :

— A la santé de qui vais-je avoir l'honneur de boire?

L'étranger s'était également assis; ses regards, qui étaient vaguement fixés sur le feu, se reportèrent sur son hôte. Il l'observa attentivement, et répondit avec une légère rougeur :

— A M. Harper!

— Monsieur Harper, reprit l'autre en prenant un ton cérémonieux, je bois à votre santé, et à l'espoir que vous ne vous ressentirez pas de la pluie à laquelle vous avez été exposé.

M. Harper s'inclina en silence, et reprit sa méditation interrompue, qu'excusait suffisamment la fatigue d'un long voyage.

Les jeunes demoiselles se remirent à l'ouvrage, et leur tante, miss Jeannette Peyton, se retira pour surveiller les préparatifs nécessaires au souper du visiteur inattendu. M. Wharton demanda à l'étranger si la fumée lui était désagréable, et recevant une réponse négative, il reprit sa pipe, qu'il avait laissée de côté à l'arrivée du voyageur.

M. Wharton éprouvait un désir évident d'entamer la conversation; mais soit de peur de s'engager dans une voie dangereuse, soit pour ne pas troubler la rêverie taciturne de son hôte, il hésita à plusieurs reprises. Toutefois il se décida à prendre la parole en voyant M. Harper lever enfin les yeux sur la société; mais il évita prudemment de s'occuper tout d'abord du sujet qu'il voulait aborder.

— Je trouve très-difficile, dit il, de me procurer, pour me distraire le soir, la qualité de tabac à laquelle je suis accoutumé.

— Je croyais que les magasins de New-York pouvaient fournir le meilleur du pays, répliqua tranquillement Harper.

— Sans doute, reprit M. Wharton avec embarras; mais la guerre a rendu les communications avec la ville si périlleuses, qu'on ne s'expose pas volontiers pour aussi peu de chose que du tabac.

Le pot à tabac où M. Wharton avait pris de quoi charger sa pipe était à proximité de la main de Harper, qui prit une petite quantité de tabac et l'appliqua à sa langue d'une manière parfaitement naturelle, et dont cependant son compagnon fut alarmé. Néanmoins, sans daigner faire des observations sur la qualité supérieure de la denrée, Harper rassura son hôte en retombant dans sa méditation.

M. Wharton ne voulut pas renoncer à l'avantage qu'il avait obtenu, et faisant un effort surhumain il ajouta :

— Je voudrais du fond de mon cœur que cette guerre impie fût terminée, et que nous puissions enfin revoir en paix nos amis et nos parents.

— C'est à désirer, dit M. Harper d'un ton pénétré.

— Je n'ai pas de nouvelles de la guerre depuis l'arrivée des Français, reprit M. Wharton en secouant les cendres de sa pipe.

— Je crois que rien n'a encore transpiré dans le public.

— Croit-on que l'on soit sur le point d'en venir à une démarche importante? ajouta M. Wharton.

— Est-ce qu'il en est question?

— Pas précisément; mais il est naturel qu'on tente quelque coup hardi avec des forces aussi imposantes que celles de Rochambeau.

Harper fit un signe d'assentiment, mais sans répondre; M. Wharton alluma sa pipe avec un charbon que lui présenta sa fille, et reprit ensuite l'entretien.

— Il paraît que la guerre est plus active dans le sud; les généraux Gates et Cornwallis paraissent vouloir arriver à un résultat.

Le front de Harper se contracta, et une teinte plus profonde de mélancolie assombrit ses traits; ses yeux étincelèrent d'un feu passager qui avait son foyer dans les émotions mystérieuses de son cœur. Cette expression se dissipa promptement et fit place à ce calme étudié qui était le principal caractère de sa physionomie, et à cette dignité frappante qui indique toujours l'empire de la raison. La plus jeune des deux sœurs contempla l'étranger avec étonnement; et l'aînée s'agita sur sa chaise avant de se hasarder à dire :

— Le général Gates a été moins heureux avec le comte Charles de Cornwallis qu'avec le général Burgoyne.

— Mais le général Gates est un Anglais, Sara, s'écria avec précipitation la plus jeune des deux sœurs, qu'on appelait Frances; puis, rougissant de son impétuosité, elle se remit à fouiller silencieusement dans son panier à ouvrage.

Le voyageur avait examiné successivement les deux sœurs, et un mouvement presque imperceptible de ses muscles trahissait une nouvelle émotion :

— Puis-je vous demander, dit il à Frances avec enjouement, quelle conclusion vous tirez de ce que le général Gates est Anglais?

A cet appel direct fait à ses opinions sur un sujet dont elle avait parlé imprudemment devant un étranger, Frances rougit encore davantage; mais jugeant une réponse nécessaire, elle répliqua en balbutiant :

— C'est que je n'ai pas les mêmes opinions que ma sœur, et nous nous trouvons souvent en contradiction dans notre manière d'apprécier les Anglais.

— Et sur quel point différez-vous? continua Harper en adressant à la jeune fille un sourire dont la douceur était empreinte d'un intérêt presque paternel.

— Sara regarde les Anglais comme invincibles, et je crois au contraire qu'on peut aisément en venir à bout.

Le voyageur accueillit avec plaisir cet élan d'enthousiasme juvénil,

mais il demeura muet, et baissant les yeux vers le foyer, il regarda les tisons sans mot dire. M. Wharton avait essayé en vain de lever le masque sous lequel se cachaient les opinions politiques de son hôte; celui-ci se tenait sur la réserve, et sa physionomie, sans être trop glaciale, n'avait rien de communicatif. Quoiqu'il importât à cette époque de connaître surtout le parti auquel un hôte appartenait, M. Wharton ne put réussir à percer le voile dont le sien se plaisait à s'envelopper. Il se leva tout déconcerté pour le conduire dans la salle à manger. M. Harper offrit la main à Sara Wharton, et Frances les suivit en se demandant avec inquiétude si elle n'avait pas par mégarde blessé le mystérieux voyageur.

L'orage se déchaînait avec violence au dehors. La pluie en fouettant les murs de la maison réveillait ce sentiment de satisfaction intime que de pareils sons excitent ordinairement dans une chambre chaude et bien fermée. Tout à coup le bruit du marteau appela le fidèle noir au portail; c'était un autre voyageur qui, surpris par la bourrasque, demandait un asile pour la nuit.

Au premier bruit qu'avait fait ce nouveau suppliant, M. Wharton s'était levé avec un embarras visible. Ses yeux se reportaient vivement de son hôte à la porte de la chambre, et il semblait croire que cette seconde interruption avait une certaine connexité avec la première; il eut à peine le temps d'ordonner au noir de faire entrer le nouveau venu. Ce dernier se présenta en personne, s'arrêta un moment à l'aspect de Harper, et réitéra la demande qu'il avait adressée au domestique. Il avait une physionomie qui déplut de prime abord à M. Wharton et à ses filles; mais on se décida cependant à l'accueillir, tant à cause du mauvais temps que parce qu'il n'eût pas peut-être été prudent de lui refuser la porte. Il fut invité à prendre sa part du repas, qui touchait déjà à sa fin. Se débarrassant d'une grande redingote d'une étoffe grossière, il prit tranquillement une chaise, et se mit à manger avec un imperturbable appétit. De temps en temps il jetait un coup d'œil inquiet sur Harper qui l'étudiait avec une attention embarrassante. Enfin il se versa un verre de vin, fit un signe au malencontreux observateur, et dit avec une certaine amertume :

— Je bois à notre plus ample connaissance, monsieur; je crois que c'est la première fois que nous nous rencontrons, quoique la manière dont vous me regardez puisse me faire supposer le contraire.

La qualité du vin parut au gré du nouveau venu. Après avoir replacé le verre sur la table, il fit claquer ses lèvres avec un bruit qui retentit dans toute la chambre, puis, levant la bouteille, il la tint un moment entre lui et la lumière pour admirer la couleur claire et brillante du liquide.

— Je crois que nous nous sommes déjà vus, monsieur, répliqua Harper avec un léger sourire, et, satisfait du résultat de son examen, il ajouta en se tournant vers Sara Wharton :

— Vous devez sans doute trouver votre séjour actuel bien triste et bien solitaire, après avoir été accoutumée aux plaisirs de la ville.

— Oh! je m'ennuie à périr, dit vivement Sara; je voudrais, ainsi que mon père, que cette cruelle guerre fût terminée afin de revoir mes amis.

— Et vous, miss Frances, désirez-vous la paix aussi ardemment que votre sœur?

— Assurément, reprit Frances encouragée par l'expression bienveillante de son interlocuteur; mais je ne voudrais pas acheter la paix au prix des droits de mes compatriotes.

— De leurs droits! répéta sa sœur avec impatience; quels droits sont plus forts que ceux d'un souverain, et quels devoirs sont plus impérieux que ceux qui nous ordonnent d'obéir à nos maîtres légitimes?

— Vous avez raison, dit Frances en riant; puis elle prit tendrement la main de sa sœur dans les siennes, et s'adressa de nouveau à Harper :

— Je vous ai déjà dit que ma sœur et moi différions dans nos opinions politiques, mais nous avons dans notre père un arbitre impartial; il aime les Anglais, il aime aussi ses compatriotes, de sorte qu'il ne se décide pour personne.

— C'est la vérité, dit M. Wharton légèrement alarmé; j'ai de bons amis dans les deux armées, et de quelque côté que penche la victoire, elle me causera des chagrins.

— Bah! vous n'avez rien à craindre des Américains, reprit le buveur en se servant un autre verre de la bouteille qu'il avait tant admirée.

— Sa Majesté peut avoir des troupes mieux exercées que celles des colonies, répondit M. Wharton; il n'en est pas moins vrai que les Américains ont obtenu des avantages signalés.

Harper ne fit pas attention à ces diverses observations; il se leva en priant de lui indiquer la chambre qu'on lui destinait. Un petit garçon l'y conduisit, et dès qu'il eut disparu, le couteau et la fourchette tombèrent des mains de l'autre voyageur. Ce dernier se leva lentement, appuya son oreille contre la porte, sortit même un instant pour mieux s'assurer que l'étranger était parti; ces mouvements étranges excitaient encore la terreur et l'étonnement des assistants, lorsqu'il changea brusquement de visage. Il ôta la perruque rousse qui cachait ses cheveux noirs, enleva un emplâtre qui lui couvrait la moitié de la face, et redressa son dos voûté. A la place d'un vieillard de cinquante ans, on vit un beau et robuste jeune homme.

— Mon père, mon cher père, s'écria-t-il, et vous, mes bonnes sœurs, je suis donc parvenu à vous revoir!

— Dieu vous bénisse, mon Henry, mon fils! s'écria M. Wharton avec transport, tandis que les jeunes filles fondaient en larmes en s'appuyant sur les épaules de leur frère.

Le fidèle noir qui faisait partie de la maison depuis son enfance, et qui avait reçu le nom dérisoire de César, fut le seul témoin de cette révélation inattendue. Il imprima un baiser fervent sur la main que lui tendait son jeune maître, et se retira en silence. Il revint quelques instants après, au moment où le jeune capitaine anglais s'écriait :

— Mais quel est ce monsieur Harper? est-il capable de me trahir?

— Non, non, maître Henry, s'écria le nègre en secouant sa tête grise, je viens de le voir, et il est occupé à prier Dieu. Un homme qui prie Dieu n'irait pas divulguer qu'un bon fils vient voir son vieux père; il n'y a qu'un écorcheur capable d'une pareille action.

Les écorcheurs auxquels César faisait allusion étaient des espèces de partisans que les Américains employaient pour harceler l'ennemi dans les environs de New-York. Les habitudes de ces agents secondaires n'avaient rien de régulier. Tout en affectant le patriotisme et l'amour de la liberté, ils s'occupaient principalement de soulager leurs concitoyens du superflu des biens temporels. En ces temps difficiles on était souvent obligé de lâcher la bride à toute espèce d'excès, et des actes d'injustice et d'oppression étaient la conséquence naturelle d'un pouvoir militaire qui échappait au contrôle de l'autorité civile.

De leur côté les Anglais, en faisant appel à la loyauté des fidèles serviteurs de la couronne, avaient à leurs ordres des flibustiers non moins déterminés, mais plus soumis à la discipline. Ils en avaient formé un corps que l'on désignait par la bizarre qualification de vachers, sans doute à cause des ravages qu'ils faisaient dans les étables. César aurait pu choisir parmi eux son exemple, et leur attribuer la pensée de trahir un fils qui rendait visite à son père au péril de ses jours; mais le vieux noir était attaché au parti de Georges III, et d'ailleurs il avait été souvent témoin des dévastations des écorcheurs, auxquelles sa dépendance et sa pauvreté n'avaient pu le dérober lui-même.

CHAPITRE II.

Le père de M. Wharton était né en Angleterre d'une famille que ses relations avec des membres du parlement avaient mise à même de placer un cadet dans la colonie de New-York. Le jeune homme, comme tant d'autres employés de la métropole, s'était fixé en Amérique, s'y était marié, et avait envoyé son fils unique en Angleterre pour y recevoir de l'éducation. Le jeune Wharton, après avoir pris tous ses degrés dans l'une des universités de la mère-patrie, y séjourna pour y acquérir la connaissance du monde, et pour s'initier aux avantages de la société européenne. Mais la mort de son père le rappela au bout de deux ans, et le mit en possession de biens considérables.

Il était d'usage alors de placer les jeunes gens d'une certaine classe dans l'armée ou la marine anglaise pour assurer leur avenir. La plupart des hauts fonctionnaires de la colonie avaient servi sur terre ou sur mer, et on voyait même parfois un vétéran déposer l'épée et endosser l'hermine sur les bancs de la magistrature.

Conformément à ce système, M. Wharton l'Ancien avait destiné son fils à l'état militaire; et celui-ci, naturellement faible et indécis, avait passé une année entière à comparer les avantages respectifs des différents corps, lorsque la mort de son père arriva. Les agréments de sa nouvelle position, les attentions prodiguées à un jeune homme qui jouissait d'une des plus magnifiques propriétés de l'Amérique, refroidirent considérablement son ambition; l'amour acheva de le décider, et M. Wharton, en devenant époux, cessa de songer à devenir soldat. Pendant plusieurs années il vécut tranquille au sein de sa famille, respecté de ses compatriotes comme un homme probe et intègre; mais son bonheur s'évanouit tout d'un coup. Son fils unique, que nous avons vu figurer dans le précédent chapitre, était entré dans l'armée. Il était revenu dans son pays natal quelque temps avant le commencement des hostilités, avec le renfort que le ministère avait jugé prudent d'envoyer dans les parties mécontentes de l'Amérique du Nord. Ses filles entraient dans la vie, et elles avaient besoin de toutes les ressources de la ville pour compléter leur éducation. Sa femme, dont la santé était chancelante, avait à peine eu le temps de serrer son fils sur son sein, lorsque la révolution se propageant avec la rapidité d'un incendie éclata depuis la Géorgie jusqu'au Massachusets. Ce choc imprévu était trop rude pour la pauvre mère, qui mourut de douleur en voyant son fils appelé à combattre dans le Sud contre les membres de sa propre famille.

Les mœurs de l'Angleterre et ses préjugés aristocratiques ne régnaient nulle part avec plus de force que dans le cercle qui environnait immédiatement la capitale de New-York. Les habitudes des premiers colons hollandais se mêlaient jusqu'à un certain point avec les coutumes anglaises; cependant celles-ci l'emportaient. Cet attachement pour la Grande-Bretagne avait été augmenté par les fréquents mariages des officiers de la mère-patrie avec les riches héritières américaines. La colonie sous ces influences se déclara presque tout entière pour la couronne. Toutefois, quelques familles haut placées embrassèrent la cause du peuple et parvinrent, avec le concours de l'armée de la Confédération, à organiser un gouvernement indépendant et républicain.

Dans cet état de choses, les royalistes adoptèrent diverses mesures suivant leur caractère et leur position; les uns prirent les armes, et, tout en soutenant les droits du prince, ils essayèrent de soustraire leurs propriétés à la confiscation; d'autres émigrèrent, espérant revenir bientôt; quelques-uns restèrent dans leur patrie, tant par attachement pour le pays natal qu'afin d'être à même de sauvegarder leurs intérêts.

M. Wharton fut du nombre de ces derniers. Après avoir paré à tous les événements en plaçant secrètement tous ses fonds disponibles en Angleterre, il resta sur le théâtre de la guerre et s'efforça d'afficher une parfaite neutralité; il n'était occupé en apparence que de l'administration de ses domaines et de l'éducation de ses filles; mais, lorsque les troupes royales eurent occupé New-Yorck, un de ses parents, qui remplissait de hautes fonctions parmi les insurgés, lui fit dire qu'il se compromettait aux yeux de ses concitoyens, et que tous ceux qui persistaient à habiter New-York, devenu un camp anglais, étaient vus du même œil que les émigrés d'outre-mer. M. Wharton pensa qu'il fallait s'éloigner, et se retira dans sa propriété des Sauterelles, où il avait coutume de passer l'été. Sa fille aînée était déjà admise dans la société des dames; mais Frances, la cadette, avait besoin de quelques années de culture pour y paraître avec éclat : ce fut du moins l'avis de miss Jeannette Peyton, sœur de sa mère, et cette vénérable demoiselle, abandonnant la Virginie, où elle demeurait, vint donner ses soins à ses nièces orphelines avec le dévouement et l'affection particuliers à son sexe.

M. Wharton se renferma aux Sauterelles pour obéir aux conseils de la prudence, mais avec la douleur de quitter tout ce qui lui restait d'une femme adorée. Pendant qu'il s'y installait, ses filles restèrent à New-York sous la tutelle de leur tante. Le régiment auquel appartenait le capitaine Wharton faisait partie de la garnison permanente de la ville, et la présence de Henry rassurait un père qui ne cessait de songer à celles dont il s'était séparé. Malheureusement, le capitaine était un jeune homme et un soldat; il n'appréciait pas toujours les gens à leur juste valeur, et était trop disposé à croire qu'il était impossible qu'un mauvais cœur battît sous un uniforme rouge.

La maison de M. Wharton à New-York devint le rendez-vous des officiers de l'armée royale, qui étaient également admis dans tous les cercles distingués de la ville. Les conséquences de ces visites furent heureuses pour quelques-uns, funestes pour les autres et ruineuses pour presque tous. Il n'y avait pas à craindre que la fortune de M. Wharton fût compromise par de trop fastueuses réceptions, mais il était impossible que l'admiration que l'on témoignait à Sara n'offrît pas quelque danger; ses charmes développés prématurément par le climat la plaçaient au premier rang des beautés de New-York. Personne ne lui disputait cette souveraineté féminine, à l'exception peut-être de sa sœur. Frances avait à peine seize ans, et l'idée d'une rivalité était loin de la pensée de ces deux jeunes filles aimantes. Après la conversation du colonel Wellmere, le plus grand plaisir de Sara était de contempler les grâces naissantes de sa cadette, qui montrait auprès d'elle toute l'innocence, la jeunesse et l'enthousiasme d'un caractère ardent, et peut-être aussi toute la bizarrerie d'une nature fantasque. Les élégants militaires qui fréquentaient la maison avaient souvent des discussions sur la guerre américaine; elles produisirent sur Frances un tout autre effet que sur sa sœur, peut-être parce que celle-ci accaparait tous les compliments qu'on y mêlait. Les officiers anglais affectaient de parler avec mépris de leurs adversaires, et Sara prenait toutes leurs fanfaronnades pour des vérités. Les premières opinions politiques que Frances entendit manifester étaient accompagnées de sarcasmes lancés contre ses compatriotes. D'abord elle fut tentée d'y ajouter foi, mais elle finit par douter de la capacité des troupes américaines en écoutant parfois des généraux qui se croyaient forcés de leur rendre justice. Le colonel Wellmere était du nombre de ceux qui se complaisaient à exercer leur esprit aux dépens des pauvres Américains. Ces assertions hardies excitèrent la méfiance et même la colère de Frances, dont elles révoltaient le sentiment patriotique.

Un jour d'été, le colonel et Sara étaient assis sur un canapé dans le salon de la maison de M. Wharton. Ils échangeaient ensemble des œillades accompagnées de menus propos. Frances brodait au tambour dans un coin, lorsque le colonel s'écria brusquement :

— Quelle gaieté va répandre dans la ville l'arrivée du général Burgoyne!

— Vous avez raison, dit Sara d'un air rêveur, on assure que plusieurs officiers ont avec eux leurs femmes et qu'elles sont charmantes.

Frances rejeta en arrière les boucles épaisses de ses cheveux dorés, elle leva des yeux animés par l'amour de la patrie, et, dissimulant sa mauvaise humeur par un éclat de rire, elle demanda :

— Est-il bien sûr qu'on permette au général d'arriver?

— Comment donc, s'écria le colonel, qui pourrait s'opposer à sa marche, ma jolie miss Frances?

Frances était à cet âge où les jeunes filles sont jalouses de la position qu'elles occupent, n'étant pas encore femmes et ayant cessé d'être enfants. La familiarité du militaire la fit rougir, et elle baissa les yeux timidement sur son tambour.

— Le général Stark a tenu en échec les Allemands, répondit-elle avec émotion. Le général Gates ne peut-il pas aussi faire mettre bas les armes aux Anglais?

— Oh! dit le colonel, on a pu vaincre des Allemands, des Hessois, des troupes mercenaires; mais ce sera tout autre chose lorsqu'on aura affaire à nos régiments.

— C'est incontestable! dit Sara, qui célébrait déjà dans son cœur le triomphe de l'Angleterre.

— Dites-moi, colonel Wellmere, reprit Frances en recouvrant sa gaieté, lord Percy, dont il est question dans les vieilles ballades, était-il l'ancêtre de celui que les Américains ont battu à Lexington?

— Ah! miss Frances, vous devenez rebelle, repartit le colonel en essayant de rire pour cacher sa colère. La bataille de Lexington n'a pas été une défaite, comme vous le prétendez. C'était une espèce de retraite habile, de....

— Combat à reculons, interrompit la jeune fille en riant.

— Vous avez trouvé le mot, mademoiselle, s'écria un autre interlocuteur qu'on n'avait pas encore remarqué.

Il y avait une petite salle auprès de la chambre occupée par le trio : le vent venait d'en ouvrir la porte, et un beau jeune homme placé sur le seuil annonçait par sa physionomie souriante qu'il avait entendu avec plaisir la conversation précédente. Il était d'une haute stature, plein de grâce et d'un teint un peu brun. Ses yeux noirs, étincelants, rayonnaient encore de gaieté, lorsqu'il salua les deux dames.

— Monsieur Dunwoodie, s'écria Sara avec surprise, j'ignorais que vous fussiez ici, entrez; vous serez plus au frais dans cette pièce.

— Je vous remercie, répliqua le jeune homme; mais il faut que j'aille retrouver votre frère, qui m'avait mis là en embuscade en me promettant de revenir dans une heure.

Sans ajouter d'autres explications, le jeune homme s'inclina avec politesse devant les deux jeunes filles, salua le colonel avec hauteur, et se retira. Frances le suivit dans l'antichambre, les joues empourprées, et lui demanda avec empressement :

— Pourquoi nous quittez-vous, monsieur Dunwoodie? Henry va bientôt revenir.

M. Dunwoodie prit une des mains de Frances dans les siennes, et l'expression vive de sa physionomie fut tempérée par un regard d'amour.

— Vous l'avez joliment rembarré, dit-il, ma chère petite cousine! N'oubliez jamais, non jamais, votre patrie! Rappelez-vous que, si vous avez pour grand-père un Anglais, vous avez pour aïeule une Peyton.

— Oh! répondit Frances, il serait difficile de ne pas s'en souvenir avec les dissertations que fait sans cesse notre tante Jeannette sur notre généalogie! Mais pourquoi vous en allez-vous?

— Je pars pour la Virginie, et j'ai beaucoup à faire.

A ces mots, il lui serra la main; et au moment où il fermait la porte derrière lui, il se retourna pour s'écrier :

— Soyez fidèle à votre pays, soyez Américaine!

La pétulante jeune fille lui envoya un baiser avec le bout des doigts, couvrit ses joues brûlantes de ses deux mains, et se réfugia dans sa chambre pour cacher sa confusion.

Placé entre les railleries sans contrainte de Frances et le dédain mal dissimulé du jeune homme, le colonel Wellmere s'était trouvé dans l'embarras; mais, honteux de s'attacher à de pareilles bagatelles en présence de sa maîtresse, il dit d'un ton dédaigneux :

— Ce jeune homme se permet bien des libertés pour un individu de son rang. C'est sans doute quelque courtaud de boutique.

Sara n'avait jamais eu l'idée de comparer Peyton Dunwoodie à un courtaud de boutique; aussi répondit-elle en regardant le colonel avec surprise :

— Vous vous trompez sur son compte : c'est un parent de ma tante et un intime ami de mon frère. Ils ont étudié ensemble et se sont séparés pour entrer l'un dans l'armée, l'autre dans une école militaire de France.

— L'argent qu'on a dépensé à l'instruire est bien perdu, dit le colonel en essayant inutilement de cacher sa mauvaise humeur.

— Il faut l'espérer, ajouta Sara avec un sourire, car on assure qu'il a l'intention de se joindre à l'armée des insurgés; il est arrivé ici sur un vaisseau français, et vous le rencontrerez peut-être les armes à la main.

— Soit, n'en parlons plus, je voudrais que Washington eût une foule de héros de cette espèce; et, changeant de conversation, il revint sur un sujet plus agréable en s'occupant de ses amours.

Quelques semaines après cette scène, l'armée de Burgoyne fut réduite à capituler à Saratoga. M. Wharton commença à croire que le résultat de la lutte était au moins douteux; il résolut en conséquence de satisfaire ses compatriotes et de se contenter lui-même en appelant ses filles auprès de lui. Miss Peyton consentit à les accompagner, et ils vécurent ensemble aux Sauterelles depuis cette époque jusqu'au jour où commence notre récit.

Le capitaine Wharton était forcé de marcher avec l'armée anglaise; il ne pouvait voir ses parents qu'à la dérobée, lorsque quelques détachements se dirigeaient du côté des Sauterelles. Il y avait une année entière qu'il n'avait paru, quand il se présenta sous le déguisement que nous avons décrit. Malheureusement il arriva le même soir qu'un autre visiteur, inconnu et assez suspect.

— Pensez-vous que ma présence lui ait inspiré quelques doutes?

demanda le capitaine avec anxiété après avoir écouté ce que César disait des écorcheurs.

— Comment serait-ce possible, s'écria Sara, puisque votre père et vos sœurs n'ont pu vous reconnaître ?

— Il y a quelque chose de mystérieux dans ses manières, reprit le capitaine d'un air rêveur, il a des regards trop pénétrants pour être un observateur indifférent, et il me semble que j'ai déjà vu sa figure. La mort du major Jean André a excité une vive irritation des deux côtés. Sir Henry Clinton menace d'en tirer vengeance, et Washington est aussi inébranlable que s'il disposait de la moitié du monde : si j'avais le malheur de tomber entre les mains des rebelles, je serais perdu.

— Mais, mon fils, s'écria M. Wharton avec inquiétude, vous n'êtes pas un espion, vous n'avez pas dépassé la ligne du camp américain; vous êtes sur un territoire neutre où il n'y a rien à observer.

— Cela est sujet à discussion, répondit le jeune homme. En traversant la Plaine Blanche sous mon déguisement, j'ai trouvé les avant-postes des insurgés. Il est vrai que mes intentions sont pures; mais comment le prouver? La visite que je vous rends pourrait passer pour servir de voile à d'autres desseins. Rappelez-vous qu'il y a une année vous avez été inquiété pour m'avoir envoyé une provision de fruits.

— Oui, dit M. Wharton, j'ai dû cette persécution aux manœuvres de quelques voisins charitables, qui espéraient faire confisquer mes biens et les acheter ensuite au rabais. Cependant Peyton Dunwoodie obtint bientôt notre élargissement, nous ne fûmes détenus qu'un mois.

— Quoi! s'écria Henry avec étonnement, on a donc aussi incarcéré mes sœurs! Frances, vous ne m'en avez rien dit dans vos lettres.

— Je crois pourtant, dit Frances en rougissant, vous avoir parlé des bontés qu'avait eues pour nous votre ami le major Dunwoodie, auquel nous avons dû la délivrance de mon père.

— En effet, mais vous ne m'aviez pas dit que vous aviez été prisonnière dans le camp des rebelles.

— Elle n'a pas voulu me laisser seul, reprit M. Wharton avec émotion. Jeannette et Sara se sont chargées de garder les Sauterelles, et cette petite fille a été la compagne de ma captivité.

— Et elle est revenue plus révolutionnaire que jamais! s'écria Sara avec indignation. On aurait pu croire que les tribulations d'un père la guériraient de sa manie, mais il n'en a rien été.

— Que répondez-vous à cette accusation, ma jolie sœur, reprit gaiement le capitaine, Peyton s'est-il efforcé de vous faire partager la haine qu'il porte à son roi?

— Peyton Dunwoodie ne hait personne, dit Frances avec précipitation; il a pour vous une affection sincère, Henry, je le sais, car il me l'a répété plus de cent fois.

Le jeune Wharton sourit, frappa légèrement sur la joue de sa sœur, et lui demanda en affectant de parler à voix basse :

— Vous a-t-il dit aussi qu'il aimait ma chère petite sœur ?

— Quelle folie! dit Frances, et elle se hâta de faire enlever les restes du souper.

CHAPITRE III.

Un orage descendu des montagnes qui dominent l'Hudson dure rarement moins de deux jours quand il est poussé par un vent d'est. Lorsque les habitants des Sauterelles se réunirent le lendemain pour leur premier déjeuner, la pluie, tombant en lignes presque horizontales, frappait les vitres des fenêtres, et on ne pouvait avoir la pensée de s'exposer à l'ouragan. Harper fut le dernier à paraître. Après avoir examiné l'état du temps, il s'excusa auprès de M. Wharton de la nécessité où il se trouvait d'abuser plus longtemps encore de sa bienveillante hospitalité. Le maître du logis répondit poliment, mais avec embarras. Par ordre de son père, Henry Wharton avait repris son déguisement, auquel il avait voulu d'abord renoncer. Il n'échangea pas une seule parole avec l'étranger, après les compliments ordinaires du matin. Frances crut voir un sourire passer sur les traits du voyageur, lorsqu'en entrant dans la chambre il regarda le capitaine travesti; mais ce sourire dérangea à peine les muscles de ce visage sur lequel régnait une expression constante de bienveillance et d'impassibilité. Frances, un moment alarmée, se rassura en voyant la bonté peinte sur les traits de leur hôte, et le cœur de la jeune fille, qui commençait à battre avec violence, reprit des mouvements aussi réguliers que le permettaient sa jeunesse, sa santé et sa pétulance.

Pendant qu'ils étaient à table, César entra, déposa silencieusement un petit paquet auprès de son maître, puis il se retira derrière la chaise de M. Wharton, sur laquelle il appuya la main dans une attitude à la fois familière et respectueuse.

— Qu'est-ce que cela, César? demanda M. Wharton en retournant le paquet pour en examiner l'enveloppe. — C'est du tabac, qu'Harvey Birch vient de vous apporter de New-York.

— Harvey Birch, dit M. Wharton en jetant un coup d'œil furtif sur l'étranger, je ne me souviens pas de l'avoir prié de m'acheter du tabac; mais, puisqu'il en a apporté, il doit être récompensé de sa peine.

En entendant parler le noir, Harper suspendit un seul instant son repas silencieux; ses yeux se reportèrent lentement du maître au domestique, et il rentra de suite dans sa réserve impénétrable.

La nouvelle de l'arrivée de Birch parut faire plaisir à Sara, qui ordonna aussitôt de le faire entrer; se rappelant brusquement la présence d'un étranger, elle ajouta :

— J'espère que monsieur Harper voudra bien nous excuser de recevoir un colporteur?

Harper fit un signe d'assentiment, et la jeune fille réitéra ses ordres avec plus de confiance. Il y avait dans les embrasures des fenêtres de la maison des bancs en sparterie, et les riches rideaux de damas qui avaient orné le salon de la maison de ville avaient été transportés aux Sauterelles; le capitaine Wharton se plaça derrière un de ces rideaux, dont il fit tomber les plis pour mieux se dérober aux yeux. La plus jeune sœur se mit également dans l'encoignure d'une croisée.

Harvey Birch avait été porte-balle dès son enfance, il l'affirmait du moins, et l'habileté qu'il déployait dans son négoce tendait à prouver la vérité de sa déclaration. Il était né dans une des colonies de l'Est, et l'intelligence supérieure qu'il montrait, ainsi que son père, donnait lieu de penser qu'ils avaient occupé une certaine position dans leur pays natal. Toutefois, les manières d'Harvey ne le distinguaient en rien des gens de sa condition, mais il s'élevait au-dessus de sa classe par sa capacité, et se singularisait par le mystère dont toutes ses actions étaient enveloppées. Il y avait dix ans que le père et le fils étaient venus s'établir dans la vallée et qu'ils y vivaient en paix, peu remarqués et peu connus, dans l'humble demeure à la porte de laquelle Harper avait inutilement frappé. Le père, tant que l'âge et les infirmités ne le clouèrent pas sur une chaise, se consacra à la culture du terrain dépendant de la cabane qu'il avait achetée, et le fils exerça avec ardeur sa modeste profession. L'ordre et le calme qui régnaient chez eux leur avaient mérité l'estime du voisinage, et une vieille fille de trente-cinq ans, oubliant toutes les petites susceptibilités de son sexe, daigna se charger de présider à leur ménage. Les roses s'étaient depuis longtemps flétries sur les joues de Catherine Haynes; elle avait vu successivement toutes ses connaissances s'engager dans les liens désirables du mariage, et il ne lui restait qu'un bien vague espoir de les imiter lorsqu'elle entra dans la famille Birch. La nécessité est un rude maître. Le père et le fils acceptèrent ses services, faute de pouvoir trouver mieux. D'ailleurs, Catherine ne manquait pas de qualités qui en faisaient une ménagère passable : elle était propre, industrieuse, honnête, économe; il est vrai qu'elle était bavarde, vaniteuse, superstitieuse et portée à la curiosité. A force d'exercer ce dernier défaut, elle put, après avoir vécu cinq ans dans la maison, déclarer triomphalement qu'elle savait à quoi s'en tenir sur la destinée antérieure de ses compagnons. Sa science eût été complète si elle eût possédé assez de divination pour pronostiquer leur avenir.

En écoutant les secrètes conversations du père et du fils, Catherine avait appris qu'un incendie les avait subitement réduits à l'indigence, et que le reste de leur famille avait péri dans ce sinistre. En y faisant allusion, le père avait une voix tremblante qui avait attendri Catherine, mais sans que cette émotion passagère mît un frein à sa curiosité. Elle essaya d'en savoir davantage, jusqu'à ce que Harvey l'eut avertie que, si elle persistait, elle serait remplacée par une femme de quelques années plus jeune qu'elle. Depuis ce moment, la femme de charge comprit qu'il y avait des bornes qu'elle ne devait point dépasser; et, quoiqu'elle ne négligeât aucune occasion d'écouter, elle ne parvint guère à augmenter sa provision de renseignements. Elle découvrit néanmoins un fait assez remarquable et assez intéressant pour elle; et, dès qu'elle s'en fut aperçue, elle poursuivit avec ardeur un but vers lequel l'entraînait le double stimulant de l'amour et de la cupidité.

Harvey Birch avait l'habitude de rendre, au milieu de la nuit, de mystérieuses visites à l'âtre de la chambre qui servait à la fois de cuisine et de salon. Catherine Haynes l'épia, et, profitant de son absence et des occupations du père, elle enleva une des pierres du foyer, sous laquelle elle trouva un pot de fer rempli de ce métal étincelant qui manque rarement d'amollir les cœurs les plus durs. Catherine réussit à replacer la pierre en place, et n'osa jamais tenter une seconde perquisition; mais, jusqu'alors rebelle à l'amour, elle sentit battre pour la première fois son cœur virginal; et, si Harvey ne fut pas heureux, c'est qu'il ne remarqua pas l'effet qu'il produisait.

La guerre n'interrompit point le trafic du colporteur, qui saisit la magnifique occasion que lui offrait la suspension du commerce régulier, et qui parut uniquement occupé d'amasser de l'argent. Pendant environ deux ans, il travailla sans relâche et sans entraves, avec un succès proportionné à ses efforts; mais enfin ses promenades perpétuelles éveillèrent les soupçons, et les autorités civiles crurent devoir examiner attentivement son genre de vie. Il fut plusieurs fois incarcéré, mais pour peu de temps; il eut à subir des persécutions plus cruelles et plus dangereuses de la part de l'autorité militaire. Toutefois il y échappa, et continua à courir le pays avec son ballot de marchandises; mais il fut forcé de mettre une grande circonspection dans ses mouvements, surtout lorsqu'il se rapprochait des frontières septentrionales du comté de West-Chester, et par conséquent des lignes américaines.

Les visites de Birch aux Sauterelles étaient devenues moins fréquentes; il paraissait même assez rarement dans son propre domicile, pour justifier les plaintes que Catherine avait exhalées dans sa courte conversation avec Harper. Rien toutefois ne semblait arrêter l'infatigable négociant, qui, pour vendre des objets qui ne pouvaient convenir qu'aux plus riches familles du comté, venait de braver la fureur

de la tempête et de franchir la distance qui séparait sa demeure de celle de M. Wharton.

Quelques minutes après avoir reçu les ordres de sa jeune maîtresse, le nègre César reparut, et introduisit dans la salle l'homme qui a fait l'objet de la digression précédente. Le colporteur avait une taille au-dessus de la moyenne; il était maigre, mais solidement charpenté. A la première vue, on aurait cru qu'il n'avait pas la force nécessaire pour manier son embarrassante et lourde pacotille. Cependant il la remuait avec dextérité, aussi facilement que si elle eût été composée de plumes.

Harvey Birch avait les yeux gris, enfoncés, clignotants, et, dans les instants passagers où ils se reposaient sur la physionomie de ses interlocuteurs, ils semblaient lire au fond de leur âme. Ils possédaient simultanément deux expressions distinctes qui caractérisaient en grande partie l'individu. Lorsqu'il était occupé de son négoce, ses traits exprimaient l'activité, la souplesse, et une finesse peu commune. Si la conversation roulait sur les choses ordinaires de la vie, il prenait un air distrait et inquiet; mais quand par hasard on parlait de la révolution et de la patrie, il subissait une transformation totale : toutes ses facultés étaient concentrées; il écoutait longtemps sans prononcer une seule parole, et n'interrompait que par des observations légères faites d'un ton plaisant qui était trop opposé à ses manières ordinaires pour n'être pas affecté. Au reste, il évitait de se prononcer sur la guerre de l'indépendance, et n'en parlait que dans les cas d'absolue nécessité.

Aux yeux d'un observateur superficiel, il aurait pu passer pour être enclin à l'avarice et, tout bien considéré, il était complétement hors d'état de réaliser les plans de Catherine Haynes.

En entrant dans la salle le colporteur se débarrassa de son ballot, qui, posé sur le plancher, lui venait presque aux épaules; puis il salua la famille avec une civilité modeste, il fit à Harper une inclination muette sans lever les yeux de dessus le tapis, mais le rideau l'empêcha de remarquer la présence du capitaine Henry Wharton. Sara ne lui donna guère le temps de prolonger les compliments d'usage; elle se mit à examiner le contenu du ballot, et l'aida à exhiber les différents objets qu'il contenait; les tables, les chaises et le plancher furent bientôt couverts de soieries, de crêpes, de gants, de mousselines, enfin de toutes les marchandises d'un négociant ambulant. César fut employé à tenir le paquet ouvert, et il contribua à l'étalage tout en faisant remarquer à sa jeune maîtresse les étoffes dont les couleurs voyantes et les bigarrures le frappaient; enfin, Sara, ayant choisi différents objets, et réglé le prix d'une manière satisfaisante, s'écria d'une voix enjouée :

— Eh bien, Harvey! vous ne nous apportez aucune nouvelle? Lord Cornwallis a-t-il encore battu les insurgés?

Cette question ne fut sans doute pas entendue, car le colporteur, à moitié enseveli dans son ballot, en tira une quantité de dentelles d'une finesse exquise, et pria Sara de les examiner avec attention. Miss Peyton laissa échapper la tasse qu'elle tenait à la main, et Frances, qui n'avait jusqu'alors montré que les yeux, abandonna la retraite qu'elle occupait derrière le rideau de damas, et, la figure radieuse, elle se réunit aux deux autres dames pour admirer les dentelles. En peu de temps, Birch en vendit pour une somme importante; puis Sara répéta sa question avec une ardeur causée plutôt par le plaisir d'avoir fait d'aussi belles acquisitions que par ses sentiments politiques.

— On dit, repliqua lentement le colporteur, que Tarleton a défait le général Sumpter sur la rivière du Tigre.

A ces mots, le capitaine Wharton, par un mouvement involontaire, avança la tête entre les rideaux qui le masquaient. Frances s'inclina pour prêter l'oreille, et remarqua que les yeux calmes de Harper se fixaient sur le colporteur par dessus le livre qu'il feignait de lire.

— En vérité! s'écria Sara transportée, qu'est-ce que c'est que ce Sumpter? Je ne veux pas vous acheter même une épingle avant que vous ne m'ayez dit tout ce que vous savez.

Aussitôt elle jeta loin d'elle en riant une pièce de mousseline qu'elle examinait. Harvey Birch hésita un instant, il regarda Harper à la dérobée et changea de visage en un clin d'œil; il s'approcha du feu, ôta de sa bouche une énorme chique de tabac de Virginie, et la jeta dans le foyer sans égards pour les chenets étincelants qu'avait fourbis elle-même miss Peyton.

— Ce Sumpter, répondit brusquement le colporteur, est un créole des colonies méridionales qui vit au milieu des nègres.

— Les nègres valent bien les blancs, monsieur Birch! interrompit César irrité en laissant tomber lourdement l'enveloppe supérieure du ballot.

— Modérez-vous, César! reprit Sara impatiente d'en entendre davantage; voyons, Harvey, donnez-nous des détails.

— Il paraît que ce Sumpter, qui, comme je vous l'ai dit, vit au milieu des gens de couleur du Sud, a engagé une escarmouche avec le colonel Tarleton.

— Qu'il a mis en déroute, bien entendu! s'écria Sara d'un ton de confiance.

— C'est ce que prétendent les soldats anglais de la garnison de Morrisania.

— Mais quelle est votre propre opinion, Harvey? demanda M. Wharton à voix basse.

— Je n'en ai pas, répondit le colporteur; je me contente de répéter ce que j'entends dire.

Il offrit une pièce d'étoffe à Sara, qui la repoussa en silence; car elle était déterminée à ne faire aucun nouvel achat avant d'avoir obtenu des éclaircissements. Alors le colporteur promena ses yeux autour de la salle, les arrêta un instant sur Harper, et se décida à s'expliquer davantage.

— On assure dans les plaines que les milices américaines s'étaient retranchées dans une grange de troncs d'arbres, que Sumpter et quelques autres ont été blessés, et que les troupes régulières ont été taillées en pièces.

— Ce n'est pas probable, dit Sara dédaigneusement; je crois pourtant qu'il peut être vrai que les Américains se soient cachés derrière des troncs d'arbres.

— Je pense, dit froidement le colporteur, qu'il vaut mieux mettre un tronc d'arbre entre soi et un fusil que de se mettre entre un fusil et un tronc d'arbre.

Les yeux de Harper retombèrent tranquillement sur les pages de son livre. Frances se leva en souriant, s'approcha avec affabilité du porte-balle, et lui demanda s'il avait encore des dentelles à vendre; elle s'empressa de lui en acheter, et fit apporter un verre de liqueur, qu'elle lui offrit, et qu'il vida à la santé des maîtres de la maison.

— Ainsi, on croit que le colonel Tarleton a vaincu le général Sumpter? dit M. Wharton avec indifférence en feignant de travailler à raccommoder la tasse brisée par l'empressement de sa belle-sœur.

— C'est l'avis de la garnison de Morrisania, réplique sèchement Harvey Birch.

— Avez-vous d'autres nouvelles, mon ami? demanda le capitaine Wharton en sortant brusquement de sa cachette.

— Avez-vous entendu dire que le major André eût été pendu? reprit le colporteur.

— C'est une histoire qui a quelques semaines de date, dit le capitaine Wharton avec un tressaillement involontaire.

— Cette exécution a-t-elle fait beaucoup de bruit? demanda le père.

— Ah! il faut bien que le monde jase.

Là-dessus, Harper contempla fixement Harvey, et lui adressa à son tour la parole.

— S'attend-on à des mouvements de troupes qui puissent exposer un voyageur à quelque danger?

Birch laissa échapper quelques paquets de ruban qu'il tenait à la main; il prit un air grave, et répondit lentement :

— Il y a quelque temps que la cavalerie régulière est en campagne; et en traversant le quartier général de Delancey, j'ai vu les soldats nettoyer leurs armes : il ne serait pas étonnant qu'ils allassent au-devant des Virginiens qui sont sur les frontières du comté.

— Sont-ils en force? demanda M. Wharton avec anxiété.

— Je ne les ai pas comptés.

Frances seule s'aperçut du changement qui s'opéra dans les manières de Birch lorsqu'il adressa la parole à l'étranger. Elle prit entre ses doigts quelques rubans, les laisssa retomber, les reprit et se pencha sur le ballot, de sorte que ses longs cheveux, tombant en boucles, ombrageaient son visage; elle se hasarda à dire en rougissant :

— Je croyais que les Virginieos se dirigeaient vers la Delaware.

— C'est possible, dit Birch, je n'ai vu les troupes que de loin.

Cependant le nègre César avait choisi une pièce de calicot où le jaune et le rouge ressortaient sur un fond blanc. Après l'avoir admirée pendant plusieurs minutes, il la remit en place en soupirant, et s'écria : — Quelle magnifique étoffe!

— Ce serait bon pour faire une robe à votre femme, dit Sara.

— Sans doute, miss! réplique le noir enthousiasmé; si la vieille Dinah en avait une pareille, elle ne se posséderai pas de joie.

— Elle aurait raison, ajouta le colporteur d'un ton railleur, ça lui donnerait l'air d'un arc-en-ciel.

César consultait les yeux de sa maîtresse, qui finit par demander le prix du calicot.

— C'est selon mes pratiques, dit Harvey; pour mon amie Dinah, je la passerai à quatre schillings.

— C'est trop, reprit Sara.

— C'est énorme pour du mauvais calicot, maître Birch! grommela César.

— Eh bien! mettons-le à trois, si vous l'aimez mieux.

— Certainement que nous l'aimons mieux, reprit César en souriant. Miss Sara aime mieux trois shillings quand elle donne, et quatre shillings quand elle reçoit.

Le marché fut immédiatement conclu; mais en mesurant l'étoffe, on reconnut qu'elle n'avait pas tout à fait les dix aunes qu'exigeaient les dimensions de la femme de César: cependant Harvey obtint à force de bras la longueur désirée, et donna par-dessus le marché un ruban non moins éclatant que le calicot. César se retira aussitôt pour se rendre auprès de sa vieille compagne. Le colporteur se mettait en devoir de rassembler ses marchandises éparses, quand le capitaine Wharton lui demanda s'il y avait longtemps qu'il avait quitté New-York.

— J'en suis sorti ce matin à la pointe du jour.

— Et comment avez-vous évité les sentinelles?

— Je les ai évitées, dit laconiquement Harvey.

— Vous devez être maintenant bien connu des officiers de l'armée anglaise? ajouta Sara.

— J'en connais quelques-uns de vue, dit Birch, et ses regards, errant autour de lui, glissèrent sur le capitaine Wharton et s'arrêtèrent un moment sur Harper.

M. Wharton avait suivi attentivement la conversation; mais, loin de conserver le sang-froid qu'il affectait, il broyait entre ses mains les morceaux de porcelaine qu'il avait tenté si laborieusement de rapprocher. Quand il vit Harvey Birch rattacher les derniers nœuds de son ballot, il demanda précipitamment :

— Allons-nous être encore incommodés par l'ennemi?

— Qu'appelez-vous l'ennemi? dit le porte-balle se levant tout droit et lançant à M. Wharton un regard qui lui fit baisser les yeux avec embarras.

— Quiconque trouble notre repos est notre ennemi, dit miss Peyton remarquant que son beau-frère était hors d'état d'articuler un seul mot. Mais les troupes royales sont elles en marche?

— Il est vraisemblable qu'elles s'y mettront bientôt, répliqua Birch en chargeant son ballot sur ses épaules pour se retirer.

— Et les Américains, continua miss Peyton, sont-ils arrivés dans le comté?

Harvey allait murmurer une réponse, lorsque la porte s'ouvrit, et l'on vit paraître César accompagné de son épouse.

La race des noirs dont César était un bel échantillon devient de plus en plus rare en Amérique; le vieux domestique de famille, qui, né et élevé dans la maison de ses maîtres, s'identifiait avec eux, a fait place à des serviteurs nomades qui ne sont retenus ni par les principes ni par l'affection.

Les cheveux courts et frisés de César avaient acquis avec l'âge une couleur grise qui ajoutait sensiblement à sa mine vénérable. A force d'employer le peigne, il était parvenu à redresser les boucles de son front, qui se tenaient droites et roides et le grandissaient d'au moins deux pouces; le noir de jais qui avait distingué son teint dans la jeunesse avait perdu son lustre et était devenu d'un brun foncé; ses yeux, placés à une distance formidable l'un de l'autre, étaient petits et exprimaient un bon caractère; il s'animait parfois sous l'influence de ces capricieuses boutades auxquelles se livrent volontiers les vieux domestiques; son nez était camard, avec de larges narines; l'énorme capacité de sa bouche n'était pardonnable qu'à cause du double rang de perles qu'elle contenait. César avait la taille courte, ramassée, et nous aurions dit carrée, si les angles et les courbes de sa stature n'avaient été en dehors de toute symétrie géométrique; ses bras longs et musculeux étaient terminés par deux mains osseuses, grisâtres d'un côté et rougeâtres de l'autre; mais c'était principalement sur ses jambes que la nature avait exercé ses plus bizarres caprices : il y avait en elles une abondance de matière employée sans aucun discernement. Les mollets n'étaient ni devant ni derrière, mais plutôt de côté, et si près du genou qu'on pouvait douter qu'il eût le facile usage de cette articulation. Quant aux pieds, César n'avait aucun motif pour se plaindre que son corps manquât d'une base convenable; mais la jambe tombait si près du centre, qu'on aurait pu croire souvent qu'il marchait à reculons. Malgré les défauts qu'un statuaire aurait signalés inévitablement dans la personne de César Thompson, son cœur était bien placé, et avait, nous n'en doutons pas, toutes les proportions voulues.

Accompagné de sa vieille épouse, César s'avança et exprima sa reconnaissance. Sara l'accueillit avec bonté, loua le bon goût du mari et l'excellente tournure qu'aurait infailliblement la femme avec son nouveau costume. La satisfaction qu'éprouvaient les deux noirs se communiqua à Frances, qui offrit le concours de son aiguille pour approprier le superbe calicot à son futur usage. Cette proposition fut acceptée avec gratitude. Lorsque César se retira, on l'entendit murmurer en fermant la porte :

—Bonne petite Frances! elle prend soin de son père, et elle trouve encore du temps pour faire une robe à la vieille Dinah.

On entendait encore les sons de sa voix que la distance rendait inintelligibles, lorsque le colporteur s'éloigna. Harper avait laissé tomber son livre pour contempler cette petite scène; et Frances sentit un redoublement de plaisir en recevant un sourire d'approbation d'un homme dont les traits portaient l'empreinte des soucis graves et des pensées profondes, mais peignaient en même temps les meilleurs sentiments du cœur humain.

CHAPITRE IV.

La compagnie demeura silencieuse pendant quelques minutes. M. Wharton en avait appris assez pour éprouver un surcroît d'inquiétude sans être rassuré sur le compte de son fils. Le capitaine souhaitait mentalement que Harper fût loin de la place qu'il occupait avec un calme si complet, tandis que miss Peyton mettait tous ses soins aux préparatifs du second déjeuner, Sara et Frances rangeaient les divers objets dont elles avaient fait emplette, lorsque l'étranger rompit brusquement le silence en disant :

— Le capitaine Wharton se trompe, si c'est à cause de moi qu'il conserve son déguisement; je n'ai aucun motif pour le trahir et, quand même j'en aurais, dans les circonstances actuelles je ne puis rien contre lui.

Ces mots produisirent une vive émotion. Frances, pâle et interdite, se laissa tomber sur une chaise, Sara demeura pétrifiée, miss Peyton faillit casser une théière, M. Wharton fut frappé de stupeur; mais le capitaine, après un moment d'hésitation, s'élança au milieu de la chambre, et fit disparaître en un clin d'œil tout ce qui servait à le déguiser.

— Je vous crois du fond de mon âme, s'écria-t-il, et je ne continuerai pas plus longtemps cette fatigante comédie; je me demande comment vous avez pu me reconnaître.

— Vous êtes beaucoup mieux tel que la nature vous a créé, capitaine Wharton! dit Harper avec un léger sourire, et je vous conseille de renoncer désormais aux travestissements; à défaut d'autres moyens de vous découvrir, en voici un qui m'aurait suffi.

En disant ces mots, il indiqua un portrait suspendu au-dessus de la cheminée et qui représentait l'officier anglais en uniforme.

— Je m'étais flatté, dit en riant le jeune Wharton, que mon masque avait dénaturé la bonne mine que j'ai sur cette toile. Vous êtes un bon observateur, monsieur.

— Par nécessité, répliqua Harper en se levant pour sortir.

Frances courut sur ses pas, lui prit les mains et lui dit avec ardeur :

— Vous ne trahirez pas mon frère?

Harper consacra quelques instants rapides à contempler silencieusement la belle solliciteuse, dont les joues étaient colorées du plus vif incarnat; puis il rapprocha de sa poitrine les mains de la jeune fille, et répliqua d'un ton solennel :

— Je n'en ai ni le pouvoir ni la volonté. Il lui posa doucement la main sur la tête et ajouta : Si la bénédiction d'un étranger peut vous être profitable, acceptez-la. Il se retira ensuite dans son appartement avec une délicatesse qui fut appréciée par ceux qu'il laissait ensemble.

Toute la société fut profondément impressionnée par les manières graves et franches du voyageur, et personne, à l'exception du père, ne douta de sa sincérité. On apporta des vêtements au jeune Wharton, qui, débarrassé de son travestissement, put se livrer enfin à toutes les douceurs d'une visite qu'il avait entreprise en bravant tant de dangers. M. Wharton alla s'occuper de ses affaires; et les deux sœurs commencèrent avec le jeune homme un entretien confidentiel, sans penser aux périls dont elles étaient peut-être menacées. Miss Peyton se laissa elle-même influencer par la gaieté de ses jeunes parentes, elle parla de la société qu'elle avait vue à New-York, et demanda des nouvelles de ses connaissances, entre autres du colonel Wellmere.

— Oh! s'écria gaiement le capitaine, il est toujours le même, toujours galant et brave.

Il est rare qu'une femme entende sans rougir le nom d'un homme qu'elle n'aime pas encore, mais qu'elle est susceptible d'aimer, et dont les assiduités auprès d'elle ont eu dans le monde un certain retentissement; aussi Sara baissa-t-elle les yeux vers le tapis avec un embarras dont l'effet augmenta sensiblement ses charmes naturels.

— Il est parfois mélancolique, continua le capitaine Wharton sans faire attention au trouble de sa sœur. On présume qu'il est amoureux.

— Le pauvre homme! dit Frances avec enjouement; est-il réduit au désespoir?

— Je ne le pense pas, reprit Henry; il est fait pour plaire, fils aîné d'un homme riche, d'une belle figure et colonel.

— Voilà certainement de puissants moyens de séduction, reprit Sara en essayant de rire; le dernier surtout est irrésistible.

— Assurément, dit Henry d'un air grave, le grade de lieutenant-colonel dans la garde est quelque chose d'important.

— D'ailleurs, ajouta Frances, le colonel Wellmere est un charmant jeune homme.

— N'en parlez pas, répliqua sa sœur, je sais qu'il ne vous a jamais plu, il est trop fidèle à son roi pour être de vos amis.

— Henry est fidèle à son roi, ce qui ne m'empêche pas de l'aimer! s'écria Frances avec vivacité.

— Allons, allons, dit miss Peyton, ne discutez pas sur le colonel, je déclare que c'est un de mes favoris.

— Frances préfère les majors, dit Henry en attirant sa sœur sur ses genoux.

— Quelle folie! dit la jeune fille en rougissant, et elle se débarrassa en riant de l'étreinte de son frère.

— Je m'étonne, ajouta le capitaine, que Peyton, lorsqu'il a obtenu la délivrance de mon père, n'ait pas tenté de retenir ma sœur dans le camp des insurgés?

— Cela aurait pu mettre en danger sa propre liberté, repartit Frances avec un sourire; vous savez que c'est pour la liberté que combat le major Dunwoodie.

— La belle liberté! s'écria Sara; on quitte un maître pour en prendre cinquante.

— La liberté, dit Frances, n'est que le privilége de changer de maîtres.

— Et c'en est un que les dames exerceraient volontiers, reprit gaiement le capitaine.

— Nous aimons d'abord, je crois, dit Frances, être à même de

choisir ceux auxquels nous nous soumettons, n'est-il pas vrai, ma tante Jeannette?

— Est-ce que je m'occupe de cela, s'écria miss Peyton; il faut vous adresser ailleurs, ma chère amie, si vous voulez avoir des renseignements sur de pareils sujets.

— Ah! vous voudriez nous faire croire que vous n'avez pas été jeune; mais vous vivez encore dans les souvenirs du monde, et l'on m'a parlé maintes fois de la belle miss Jeannette Peyton.

— Ce sont des fadaises, mon cher neveu, dit la tante en s'efforçant de réprimer un sourire, vous avez tort d'écouter toutes les balivernes qu'on vous raconte?

— Qu'appelez-vous balivernes! Le général Montrose porte encore la santé de miss Peyton; j'en ai été témoin il y a huit jours à peine à la table de sir Henry.

— Allons, mon neveu, je vois que vous êtes aussi contrariant que votre sœur et, pour couper court à toutes vos folies, je veux vous faire voir les étoffes que l'on fabrique ici même, et que j'ai l'audace de comparer aux plus belles marchandises d'Harvey Birch.



Une femme se montra à cet appel, et recula épouvantée en voyant un cavalier si près du seuil de sa porte.

Les jeunes gens suivirent leur tante, parfaitement satisfaits du monde et d'eux-mêmes. Tout en montant l'escalier pour se rendre à la salle où étaient déposés les produits de l'industrie domestique, miss Peyton trouva l'occasion de demander à son neveu si le général Montrose avait toujours la goutte dont il souffrait du temps qu'elle l'avait connu.

La famille de M. Wharton continua à jouir pendant tout le reste du jour d'un bonheur auquel elle était depuis longtemps étrangère. Harper ne reparut qu'à l'heure du repas, et prétexta au dessert de vagues occupations pour remonter dans sa chambre. Malgré la confiance qu'inspiraient ses allures, la famille fut soulagée par son absence; car la visite du capitaine Wharton devait avoir nécessairement une courte durée, tant parce que son congé expirait bientôt, que parce qu'on craignait qu'il ne fût découvert.

Néanmoins on ne songea qu'au plaisir de se revoir. M. Wharton émit quelques soupçons sur le caractère de leur hôte inconnu, et sur la possibilité d'en être trahi; mais cette idée fut repoussée par tous ses enfants. Sara même s'unit à son frère et à sa sœur pour plaider chaleureusement la cause du voyageur, qui lui paraissait sincère et plein de bon vouloir.

— Les apparences sont souvent trompeuses, mes enfants! répondit le père abattu. Lorsque des hommes tels que le major André se prêtent à des manœuvres frauduleuses, on a tort de se fier à quelques qualités, surtout si elles ne sont qu'extérieures.

— Des manœuvres frauduleuses! s'écria Henry. Vous oubliez sans doute que le major André servit son roi, et que les négociations secrètes qu'il entreprit pour amener la soumission du général américain Arnold étaient justifiées par les usages de la guerre.

— Sa mort n'est-elle pas également justifiée par les usages de la guerre? demanda à voix basse la sœur cadette, dont les sentiments d'humanité luttaient contre le désir qu'elle avait de défendre la cause nationale. Son frère se leva, arpenta la chambre à grands pas, et s'écria avec animation :

— Les usages de la guerre n'autorisent rien de semblable! Frances, vous m'affligez; supposez que je tombe aujourd'hui entre les mains des rebelles, vous excuseriez mon exécution, vous applaudiriez peut-être à la barbarie de Washington.

— Henry! dit Frances tremblante et pâle comme la mort, vous connaissez bien peu mon cœur!

— Pardonnez-moi, ma chère sœur! dit le jeune homme; et la pressant sur son cœur, il baisa les larmes qu'elle avait laissées ruisseler involontairement.

— J'ai tort de faire attention à vos brusques paroles, je le sais, dit Frances en souriant et levant vers lui ses yeux encore humides, mais les reproches de ceux que nous aimons sont bien cruels, Henry, surtout quand ils ne sont pas mérités.

Ses couleurs revinrent quand elle prononça ces dernières paroles. Miss Peyton se leva pour s'approcher de sa nièce, lui prit affectueusement la main, et dit :

— Comment vous laissez-vous impressionner par l'impétuosité de votre frère? Vous savez que les jeunes gens n'ont pas de raison.

— Et qu'ils sont quelquefois impitoyables, ajouta le capitaine en s'asseyant de l'autre côté de sa sœur; mais le sujet de la mort d'André excite en nous une émotion peu ordinaire; vous ne l'avez pas connu; jamais on ne vit d'homme plus brave, plus accompli, plus estimable!

Frances sourit doucement, et secoua la tête en signe de négation.

— Vous en doutez, dit son frère en remarquant les symptômes d'incrédulité, vous excusez sa mort?

— Je ne doute pas de son mérite, répondit la jeune fille; je crois qu'il méritait un sort plus heureux, mais je ne puis m'empêcher de penser que de graves motifs ont dicté la conduite de Washington. Je connais peu les usages de la guerre, et je voudrais les connaître encore moins; mais quelle chance de succès auraient les Américains s'ils sacrifiaient aux volontés de l'Angleterre des principes qu'un long usage a établis?

— Laissons cela, dit Sara avec impatience; ce sont des rebelles, et tous leurs actes sont nécessairement entachés d'illégalité.

— Les femmes, dit le capitaine, ne sont que des miroirs qui réfléchissent les objets qu'on leur présente; je vois dans Frances l'image du major Dunwoodie, et dans Sara...

— Celle du colonel Wellmere, interrompit la sœur cadette en riant. J'avoue que je dois au major la plupart de mes raisonnements, et vous, Sara, ne vous rappelez-vous pas les savantes dissertations du colonel?

— Je n'oublierai jamais la bonne cause, répliqua Sara; et elle se leva sous prétexte d'éviter la chaleur du feu, à laquelle elle feignait d'attribuer le coloris de ses joues.

Rien d'important ne se passa durant le reste du jour; mais vers le soir César vint annoncer qu'il avait entendu des voix causer d'un ton bas dans la chambre de Harper. L'appartement occupé par le voyageur était dans une aile opposée à celle où se trouvait le salon, et, pour veiller à la sûreté de son jeune maître, César semblait avoir établi un système d'espionnage régulier. Cette nouvelle donna quelque inquiétude aux membres de la famille; mais ces appréhensions furent bientôt dissipées par l'entrée de Harper lui-même, dont l'air de bienveillance, de sincérité et de franchise ne se démentait nullement. On crut que César s'était trompé, et l'on ne songea plus à sa révélation.

Dans l'après-midi du jour suivant, les brumes qui flottaient au-dessus du sommet des collines furent chassées vers l'est avec une rapidité étonnante. La pluie continua à battre avec fureur les fenêtres de la maison, puis le temps changea brusquement; la bourrasque s'apaisa; les eaux du ciel se tarirent; et Frances, qui attendait avec impatience la fin de sa captivité, put voir avec ravissement un beau rayon de soleil éclairer les bois voisins. Des perles liquides étincelaient sur les arbres, les tons sombres des branches humides faisaient ressortir la beauté du feuillage teint des mille couleurs d'un automne d'Amérique. Toute la famille se dirigea vers la terrasse qui donnait du côté du sud; l'air était doux, frais et embaumé; les nuées ténébreuses suspendues dans les airs au bout de l'horizon oriental, auraient pu se comparer aux masses d'une armée en déroute; des vapeurs passaient au-dessus de la maison et couraient encore vers l'est avec une rapidité surprenante, tandis que le soleil couchant versait sur le paysage un éclat qu'augmentaient la fraîcheur des herbages et la limpidité de l'atmosphère. De pareils moments n'appartiennent qu'au climat d'Amérique; et le plaisir qu'ils procurent est proportionné à la brusquerie du contraste, car après une journée de tempête vient inopinément une soirée paisible dont la douceur égale celle des matinées de juin.

— Quel magnifique spectacle! dit Harper à voix basse, qu'il est grand! qu'il est sublime! Puisse le calme succéder aussi vite à la lutte

dans laquelle ma patrie est engagée! puisse un soir glorieux succéder aux jours de son adversité!

Frances entendit seule ces paroles; elle se tourna avec étonnement vers l'étranger et le vit debout la tête nue et les yeux levés au ciel. Ses traits n'avaient plus leur calme caractéristique, mais ils respiraient l'enthousiasme.

— Il n'y a rien à craindre de lui, pensa Frances; de tels sentiments n'appartiennent qu'à la vertu



Miss Frances Wharton.

La méditation de la compagnie fut interrompue par la subite apparition du colporteur; il avait profité du premier rayon de soleil pour s'acheminer vers les Sauterelles; il s'avançait avec l'allure qui lui était particulière, la tête penchée en avant, les bras ballants, et sans s'inquiéter s'il mettait le pied dans un endroit sec ou humide; il avait le pas rapide et allongé d'un marchand ambulant.

— Voilà un beau soir, dit le colporteur en saluant la compagnie sans lever les yeux, il est chaud et agréable pour la saison.

M. Wharton approuva cette observation, et demanda des nouvelles du père Birch.

Harvey l'entendit et demeura quelque temps muet et rêveur; mais les questions ayant été répétées, il répondit d'une voix légèrement tremblante :

— Il s'en va : la vieillesse et la peine achèvent leur ouvrage.

Le colporteur détourna le visage pour cacher une larme; mais son trouble n'échappa point à Frances, qui en conçut plus d'estime pour Harvey.

La vallée dans laquelle était située la résidence de M. Wharton s'étendait du nord-ouest au sud-est; on apercevait entre les collines, par-dessus les bois lointains, le bras de mer qui sépare les îles des côtes de New-York. La surface des eaux, qui avaient naguère battu leur rivage avec tant de violence, reprenait des ondulations régulières; une légère brise du sud-ouest contribuait à calmer les vagues, dont elle effleurait doucement les cimes moutonneuses. On distinguait çà et là quelques points noirs qui disparaissaient par intervalles. Personne ne les remarqua, à l'exception du colporteur. Il s'était assis sur la terrasse à quelque distance de Harper, et semblait avoir oublié le but de sa visite. Cependant, dès que ses yeux eurent été frappés de l'aspect des objets indistincts qui flottaient sur les eaux, il se rapprocha du voyageur, le regarda avec une inquiétude marquée, et dit en appuyant sur les mots :

— Les troupes royales vont faire une descente.

— Qui vous le fait présumer? demanda le capitaine Wharton avec empressement. Plaise à Dieu qu'il en soit ainsi, car j'ai grand besoin de renfort!

— Voyez-vous ces dix chaloupes baleinières, elles n'avanceraient pas aussi vite si elles n'avaient pas un équipage plus nombreux que de coutume.

— Peut-être, dit M. Wharton alarmé, sont-elles montées par des Américains.

— Non, mais par des Anglais, dit le colporteur avec conviction.

— Comment le savez-vous? reprit le capitaine. Rien n'est encore visible.

Harvey ne fit pas attention à cette remarque, et, comme s'il se fût parlé à lui-même, il poursuivit à voix basse :

— Ils sont dans les îles depuis deux jours; ils se sont mis en route avant la tempête. La cavalerie de Virginie est en marche, et nous allons bientôt être spectateurs d'un combat.

Durant ce discours, Birch lança à la dérobée plusieurs regards à Harper, qui n'eut pas l'air de s'en inquiéter. Cependant, lorsque le colporteur eut terminé, l'étranger se tourna vers M. Wharton, et lui annonça qu'ayant des affaires pressantes il allait profiter de la beauté du soir pour achever son voyage.

Le propriétaire des Sauterelles ne chercha pas à le retenir, tout en exprimant le regret d'être privé aussi vite d'une aussi agréable compagnie.

L'anxiété d'Harvey Birch augmentait d'une manière inexplicable; ses yeux se portaient constamment vers le bas de la vallée, comme s'il se fût attendu à quelque interruption de ce côté. Enfin César parut, tenant par la bride la noble monture du voyageur. Le colporteur s'occupa avec un zèle officieux de serrer la sangle et d'attacher sur la croupe une valise et un manteau bleu.

Tous les préparatifs étant achevés, Harper prit congé de ses hôtes; il salua avec aisance Sara et miss Peyton. Mais en s'approchant de Frances il s'arrêta devant elle avec une expression de bienveillance et d'affection, ses yeux réitérèrent la bénédiction qui était déjà tombée de ses lèvres; et quand il prononça son adieu, la jeune fille sentit le sang monter à son visage et les pulsations de son cœur redoubler. Il y eut un échange mutuel de politesses entre M. Wharton et son hôte; mais lorsque celui-ci tendit la main au capitaine, il lui dit d'un ton solennel :

— La démarche que vous avez faite offre des dangers et peut avoir pour vous de fâcheuses conséquences. En ce cas, je puis être à même de vous être utile et de m'acquitter envers votre famille.



Harvey Birch tira de sa balle de belles étoffes, qu'il déploya en engageant les dames à les examiner.

— Bien entendu, monsieur, s'écria le père, que vous garderez le silence sur la découverte que vous avez faite!

Harper se tourna vivement vers M. Wharton, dont les paroles inconvenantes lui firent un moment froncer le sourcil. Ce premier mouvement passé, il répondit avec douceur :

— Ce que j'ai appris, selon vous, dans votre famille, monsieur, je le savais déjà; mais il est bon que je sois instruit de la visite que votre fils vous a rendue, ce sera pour lui une garantie de sécurité.

Il s'inclina, remercia Harvey de ses attentions, monta à cheval et

s'éloigna rapidement. Le colporteur le suivit des yeux, et en le voyant disparaître poussa un long et profond soupir, comme s'il eût été soulagé d'une vive appréhension. La famille avait médité en silence sur le caractère de l'hôte inconnu, lorsque le père s'approcha de Birch et lui dit :

— Je suis votre débiteur, Harvey, pour le tabac que vous avez eu l'obligeance de m'apporter.

— Il est difficile de s'en procurer, répondit le colporteur les yeux toujours fixés sur la route d'Harper; vous ne le trouverez peut-être pas aussi bon que celui que je vous ai fourni précédemment.

— Je le trouve excellent; mais vous avez oublié de m'en dire le prix.

La physionomie du négociant changea, et son expression d'anxiété fit place a celle de la finesse.

— Il n'est pas aisé d'en fixer la valeur, dit-il, je m'en rapporte à votre générosité.

M. Wharton tira de sa poche une poignée de pièces à l'effigie de Charles III, les yeux d'Harvey s'animèrent en contemplant cet or; et tout en roulant dans sa bouche une assez notable quantité de la marchandise qu'il venait de vendre, il étendit froidement la main. M. Wharton prit trois dollars entre le doigt et le pouce et les laissa tomber successivement dans la main du commerçant, qui, peu satisfait des sons passagers qu'ils rendirent, les fit tinter les uns après les autres sur les degrés de la terrasse; il les enferma ensuite dans une énorme bourse de peau de daim, qu'il déroba avec tant d'adresse à la vue des spectateurs qu'aucun d'eux n'aurait pu dire où il l'avait fourrée.

Ce point essentiel étant réglé d'une manière aussi satisfaisante, le colporteur s'approcha du capitaine Wharton, qui donnait le bras à ses deux sœurs, et lui dit brusquement :

— Capitaine, partez-vous ce soir?

— Non, monsieur Birch; pourrais-je abandonner si vite une pareille compagnie, dont je suis exposé à être privé pour toujours?

— L'orage est passé, ajouta Harvey, les écorcheurs se mettent peut-être en mouvement, vous feriez bien d'abréger votre visite.

— Bah! dit l'officier anglais, je viendrai à bout de ces coquins avec quelques guinées.

— L'argent n'a pu sauver le major André, dit sèchement le colporteur.

Les deux sœurs alarmées se tournèrent vers le capitaine, et l'aînée lui dit :

— Vous devriez peut-être suivre le conseil d'Harvey, son opinion a du poids en pareille matière.

— Oui, reprit la cadette, si, comme je le suppose, M. Birch vous a aidé à venir ici, votre sûreté, notre bonheur, cher Henry, exigent que vous l'écoutiez maintenant.

— Je suis sorti seul de New-York et je puis y rentrer sans secours. Tout ce qu'a fait pour moi Harvey a été de me procurer un déguisement et de me faire savoir le moment où la route était libre. A cet égard vous vous êtes trompé, monsieur Birch.

— C'est vrai, dit le porte-balle, et c'est un motif de plus pour que vous rentriez ce soir. La passe que je vous ai donnée ne peut servir qu'une fois.

— Ne pouvez-vous en fabriquer une autre?

Les joues pâles du marchand se couvrirent d'une rougeur inusitée, mais il demeura muet, les yeux inclinés vers le sol. Le jeune homme ajouta avec assurance :

— Je reste ici jusqu'à demain, quoi qu'il arrive.

— Capitaine Wharton, dit Harvey d'un ton sérieux, prenez garde à un grand Virginien qui a d'énormes favoris; si vous le rencontrez, il sera difficile de le tromper : je n'ai pu y parvenir qu'une fois.

— Qu'il prenne garde à moi, dit Henry avec hauteur; quant à vous, monsieur Birch, je vous dégage de toute responsabilité ultérieure.

— Voudriez-vous le certifier par écrit? dit le prévoyant colporteur.

— Oh, de tout mon cœur! s'écria le capitaine en riant. Vite, César, qu'on m'apporte une plume, de l'encre et du papier, je vais rédiger une décharge en règle pour mon fidèle serviteur Harvey Birch, marchand ambulant, etc., etc.

Le nègre apporta les objets requis, et le capitaine écrivit l'attestation que Harvey avait sollicitée. Celui-ci la déposa soigneusement à côté de ses dollars, salua humblement toute la famille, et se retira. On le vit peu de temps après se glisser dans son humble habitation.

Le père et les sœurs du capitaine étaient trop charmés de le retenir pour s'arrêter longtemps aux vagues appréhensions que sa position pouvait exciter; mais vers le soir le capitaine fit de nouvelles réflexions, et, changeant brusquement d'avis, il envoya César prier Harvey de venir lui parler. Malheureusement le colporteur était déjà parti; il avait, dit Catherine, pris la route du nord à la chute du jour. Le capitaine n'avait donc plus qu'à prendre patience et à attendre le matin pour adopter un plan de conduite.

— Cet Harvey Birch avec ses airs entendus et ses avertissements sinistres m'a causé une inquiétude que j'ose à peine avouer, dit le capitaine Wharton d'un air rêveur.

— Comment se fait-il qu'il aille çà et là sans être arrêté dans des temps aussi difficiles? demanda miss Jeannette Peyton.

— Je ne saurais trop dire, répliqua Henry, pourquoi les rebelles le laissent si aisément passer, mais sir Henry Clinton ne souffrirait pas qu'on arrachât un cheveu de la tête du colporteur.

— En vérité! dit Frances avec étonnement; il est donc connu de sir Henry?

— Il doit l'être.

— Le croyez-vous incapable de vous trahir? demanda M. Wharton.

— Assurément. J'ai réfléchi avant de me confier à sa garde; il est fidèle en affaires. Ce qui me rassure sur son compte, c'est qu'il serait dangereux pour lui de retourner à New-York s'il me trompait.

— J'ai cru remarquer, reprit Frances, que Harvey n'était pas dénué de bons sentiments.

— Il est dévoué à l'Angleterre, s'écria Sara; selon moi, c'est une vertu cardinale.

— J'ai peur, dit le capitaine en riant, qu'il ait beaucoup moins d'attachement pour le roi que pour l'argent.

— En ce cas, reprit le père, vous ne serez pas en sûreté tant qu'il connaîtra votre retraite; l'amour de l'or est une passion qui domine toutes les autres.

— Il doit y avoir un amour plus irrésistible encore, dit le jeune homme recouvrant sa gaîté; qu'en dites-vous, ma sœur?

— Voici votre lumière, répondit Frances; vous faites veiller votre père beaucoup plus tard que de coutume.

CHAPITRE V.

Tous les membres de la famille Wharton posèrent la tête sur l'oreiller avec la crainte de voir leur repos interrompu par quelque événement. L'anxiété empêcha les deux sœurs de fermer l'œil, et elles se levèrent avec le jour. La vallée, qu'elles s'empressèrent de contempler, avait pourtant sa tranquillité ordinaire; elle brillait de l'éclat matinal d'un de ces jours doux et charmants dont on jouit souvent en Amérique à l'époque de la chute des feuilles, et qui permettent d'en comparer l'automne avec les plus délicieuses saisons des autres contrées. La famille se réunit de bonne heure pour déjeuner, et elle était déja à table lorsque le capitaine se montra.

— Eh bien! dit-il en prenant une chaise entre les deux sœurs, je crois que j'ai mieux fait de profiter d'un bon lit et d'un déjeuner succulent que d'aller demander l'hospitalité au célèbre corps des vachers.

— Si vous avez pu dormir, dit Sara, vous avez plus de bonheur que moi; les moindres murmures de la brise me semblaient annoncer l'approche de l'armée des insurgés.

— Ma foi, reprit le capitaine, je reconnais que je n'ai pas été moi-même exempt d'inquiétude. Et vous, ajouta-t-il en frappant sur la joue de sa jeune sœur, pour laquelle il avait une prédilection évidente, avez-vous cru voir des drapeaux dans les nuages, avez-vous pris les sons de la harpe éolienne de miss Peyton pour la musique des régiments américains?

— Non, Henry! répondit la jeune fille en le regardant avec tendresse; quoique j'aime mon pays, l'arrivée de ces soldats me causerait à présent une vive douleur.

Henry lui serra doucement la main. Tout à coup César, qui partageait les angoisses de la famille, et qui se tenait aux aguets à l'une des croisées, devint d'une couleur terne, presque semblable à la pâleur d'un homme blanc.

— Fuyez, monsieur Henry, s'écria-t-il, fuyez si vous aimez le vieux César; voici les cavaliers de Virginie!

— Fuir! dit l'officier anglais en se redressant avec une fierté militaire; il n'est pas dans mes habitudes de tourner le dos, monsieur César.

En parlant ainsi il s'approcha de la fenêtre, où s'était déjà groupée la famille en proie à une consternation profonde : on apercevait à un mille de distance une cinquantaine de dragons qui descendaient dans la vallée. A leur tête était un officier, auquel un homme vêtu en paysan indiquait la direction des Sauterelles. Une escouade se détacha du corps principal et s'avança rapidement vers la maison. Lorsqu'elle fut arrivée devant la demeure de Birch, elle l'environna rapidement; quelques dragons mirent pied à terre, disparurent, et revinrent peu de temps après suivis de Catherine, qui gesticulait avec violence. Pendant qu'ils s'entretenaient avec la femme de charge, toute la troupe les rejoignit et s'avança au galop vers les Sauterelles.

Personne n'avait eu jusqu'alors assez de présence d'esprit pour songer au salut du capitaine, mais le danger devenait trop pressant pour admettre un plus long retard. On proposa à la hâte divers moyens de cacher Henry, qui les repoussa tous dédaigneusement comme indignes de son caractère. Il ne pouvait se retirer dans les bois qui s'étendaient derrière la maison sans s'exposer à être vu et fait prisonnier. Ses sœurs tremblantes l'affublèrent de nouveau de son déguisement primitif, que César avait eu soin de mettre de côté. Elles avaient à peine achevé, lorsque les dragons entrèrent dans le verger des Sauterelles et cernèrent entièrement l'habitation. Le chef du détachement, accompagné de quelques uns de ses soldats, frappa à la grande porte, que César lui ouvrit lentement et avec répugnance. Le bruit des pas lourds de cet officier retentit aux oreilles des trois femmes et fit refluer leur sang glacé vers leur cœur.

Un homme dont la stature colossale annonçait une force herculéenne entra dans le salon et salua la famille avec une douceur qui semblait en désaccord avec son extérieur. Ses cheveux noirs, poudrés suivant la mode du jour, ondulaient en boucles épaisses sur son front, et sa figure était comme ensevelie sous d'énormes favoris; ses yeux, quoique perçants, n'avaient pas une expression malveillante, et sa voix puissante n'était cependant pas désagréable. Frances se hasarda à jeter sur lui un regard timide, et reconnut aussitôt l'homme que Harvey Birch avait signalé.

— Vous n'avez rien à craindre, mesdames, dit l'officier en contemplant les pâles figures qui l'entouraient, ma mission se réduit à quelques questions : il suffira de m'y répondre franchement pour que je m'éloigne à l'instant même.

— Et quelles sont-elles, monsieur? balbutia le vieux Wharton.

— Avez-vous reçu un étranger pendant l'orage? continua le dragon, qui semblait partager jusqu'à un certain point l'inquiétude évidente du père.

— Monsieur, que voici, nous a favorisés de sa présence pendant la pluie, et il n'est pas encore parti.

— Monsieur, répéta le dragon. Et se tournant vers le capitaine il le contempla un instant. Peu à peu son air d'inquiétude fit place à une expression de raillerie; il s'approcha du jeune homme avec une gravité comique, et lui dit en le saluant profondément :

— En vérité, monsieur, je suis fâché de vous voir un si violent rhume de cerveau.

— Comment! s'écria Henry étonné, je ne suis point enrhumé du tout.

— Ah! je l'avais cru en voyant vos beaux cheveux noirs couverts avec cette vieille et affreuse perruque; excusez-moi si je me suis trompé.

M. Wharton poussa un gémissement, les dames demeurèrent muettes et tremblantes, le capitaine porta involontairement la main à sa tête, et s'aperçut que dans leur trouble ses sœurs avaient laissé passer une partie de ses cheveux. L'officier de dragons remarqua ce mouvement, sourit, et adressa de nouveau la parole au père.

— Ainsi, monsieur, vous n'avez pas admis chez vous cette semaine un certain monsieur Harper?

— Monsieur Harper! répéta le vieux Wharton, qui sentit son cœur soulagé d'un lourd fardeau; en effet, je l'avais oublié, mais il est parti; et si son caractère a quelque chose de répréhensible, je m'en lave les mains; il m'est entièrement inconnu.

— Vous n'avez rien à craindre de son caractère, répondit sèchement le dragon. Mais comment, quand est-il parti? où est-il allé?

— Il est parti comme il était venu, dit M. Wharton, que rassuraient les manières du troupier, à cheval, hier au soir, et en prenant la route du Nord.

L'officier écouta avec un vif intérêt, et sa physionomie s'anima peu à peu d'un rayon de plaisir. Après avoir entendu cette réponse laconique, il tourna les talons et sortit de l'appartement. On le vit causer sur la pelouse avec ses deux lieutenants, auxquels il paraissait communiquer des nouvelles satisfaisantes; quelques minutes après, une partie de la troupe reçut des ordres et se dispersa par différentes routes.

L'attente des témoins de cette scène ne fut pas de longue durée; on entendit bientôt de nouveau les pas retentissants de l'officier. Rentrant dans le salon, il salua avec politesse; et s'avançant vers le capitaine Wharton, il lui dit d'un ton de sarcasme :

— Maintenant, monsieur, que ma principale affaire est terminée, voudriez vous me permettre d'examiner la qualité de cette perruque?

L'officier anglais prit le parti d'imiter la gravité comique de son interlocuteur, il ôta résolument sa perruque et la lui présenta en disant:

— J'espère qu'elle est à votre goût.

— Je ne saurais le dire sans blesser la vérité, repartit le dragon. Je préfère vos cheveux d'ébène, dont vous avez enlevé la poudre avec beaucoup d'adresse; mais ce doit être une terrible blessure que celle qui est cachée sous cette énorme mouche noire.

— Vous êtes un observateur si pénétrant, monsieur, que je ne serai pas fâché d'avoir votre opinion là-dessus.

En disant ces mots, Henry enleva le morceau de soie et laissa voir sa joue intacte.

— Sur ma parole, ajouta le troupier avec une gravité imperturbable, vous embellissez à vue d'œil. Si je pouvais vous décider à échanger ce vieux surtout contre le bel habit bleu qui est auprès de vous, je crois que je n'aurais pas vu de plus agréable métamorphose depuis le jour où j'ai été transformé de lieutenant en capitaine.

Le jeune Wharton se rendit tranquillement au vœu de son interlocuteur, et montra dans tout son éclat sa belle taille rehaussée par un élégant costume.

Le dragon le regarda pendant plus d'une minute avec l'humeur joviale qui semblait être le fond de son caractère, puis il dit :

— J'ai maintenant sous les yeux un personnage tout à fait nouveau. Il est d'usage, comme vous le savez, que deux étrangers soient présentés l'un à l'autre; je suis le capitaine Lawton, de la cavalerie virginienne.

— Et moi, répondit Henry, le capitaine Wharton, du 60e régiment d'infanterie de Sa Majesté Britannique.

La physionomie de Lawton changea immédiatement, et toute sa gaieté disparut. Il contempla avec intérêt le jeune homme, qui se tenait fièrement devant lui, et lui dit tristement :

— Capitaine Wharton, je vous plains de toute mon âme.

— Si vous le plaignez, s'écria le père, pourquoi l'inquiéter? Ce n'est pas un espion; le desir de voir ses amis l'a seul déterminé à s'éloigner de l'armée sous un déguisement. Laissez-le avec nous, je suis prêt à vous donner ce que vous me demanderez pour prix de sa rançon.

— Monsieur, dit Lawton avec hauteur, l'intérêt que vous portez à votre ami peut excuser votre langage; mais vous oubliez que je suis un Virginien et un homme d'honneur. Puis, se retournant vers Henry, il ajouta :

— Saviez-vous, capitaine Wharton, que nos avant-postes étaient dans la vallée depuis plusieurs jours?

— Je ne l'ai su qu'après les avoir rencontrés, et lorsqu'il était trop tard pour retourner sur mes pas. Quand j'ai quitté New-York, je croyais les troupes américaines dans les montagnes; sans cela je ne me serais pas aventuré.

— Tout cela peut être très-vrai; mais l'affaire d'André nous a mis sur le qui-vive. Lorsque la trahison se glisse parmi les officiers généraux, les amis de la liberté doivent exercer la plus active surveillance.

Henry s'inclina sans répondre, mais Sara risqua quelques paroles en faveur de son frère; le dragon l'écouta avec une politesse mêlée de commisération, et pour couper court à toute sollicitation aussi inutile qu'embarrassante il répondit doucement :

— Je ne suis pas le commandant du détachement, madame; le major Dunwoodie décidera du sort de votre frère, qui doit s'attendre en tout cas à être généreusement traité.

— Dunwoodie! s'écria Frances; Dieu merci, Henry est sauvé!

— Je le souhaite, répliqua Lawton en secouant la tête; avec votre permission, nous lui laisserons la décision de cette affaire.

La pâleur de la crainte fit place sur les joues de Frances à l'animation de l'espoir. Elle se sentit rassurée; cependant elle tremblait encore, sa respiration était courte et irrégulière, et une agitation extraordinaire lui ôtait l'usage de la parole. Miss Peyton remarqua le trouble de sa nièce, et s'avança pour dire au dragon :

— Nous devons donc, monsieur, nous attendre à recevoir bientôt le major Dunwoodie?

— Il va venir, madame; des exprès sont en route pour lui annoncer notre position, et il ne tardera pas à se rendre ici : à moins qu'il ne suppose que sa présence y soit désagréable.

— Nous aurons toujours du plaisir à voir le major Dunwoodie.

— Je n'en doute pas, reprit Lawton; il est aimé de tout le monde; Mais oserais-je vous prier de donner l'hospitalité à mes hommes, et de leur fournir quelques rafraîchissements?

M. Wharton ne souciait guère de souscrire à cette requête; mais il était inutile de refuser un consentement dont on se serait probablement passé : il fit donc de nécessité vertu, et donna des ordres en conséquence. Les officiers furent invités à déjeuner avec la famille, lorsqu'ils eurent pris au dehors toutes les dispositions nécessaires. Le prudent chef de partisans ne négligea aucune des mesures qu'exigeait la circonstance. Des patrouilles s'éparpillèrent sur les collines voisines, et décrivirent un cercle protecteur autour de la maison; tandis qu'au milieu des dangers leurs camarades jouissaient de cette sécurité qui provient à la fois de la vigilance, de la discipline et de l'habitude. Les deux lieutenants qui vinrent prendre place à table avaient un extérieur assez grossier, qu'expliquaient les fatigues d'un long service; mais ils avaient pourtant des manières distinguées et ils observèrent le plus strict décorum à l'égard des dames, qui se retirèrent au dessert pour laisser leurs hôtes faire honneur à l'hospitalité de M. Wharton. Le capitaine Lawton ne fut occupé pendant quelque temps qu'à livrer des assauts réitérés à d'excellent pain de seigle; enfin il s'interrompit pour demander au maître du logis si l'on ne voyait pas quelquefois dans la vallée un colporteur nommé Harvey Birch.

— Il y paraît de temps en temps, je crois, répliqua M. Wharton avec circonspection, il vient rarement ici; je puis même dire que je ne le vois jamais.

— C'est étrange, dit le soudard en regardant fixement son hôte déconcerté. Comme il est votre voisin, il pourrait vous être utile : il vendrait à ces dames de la marchandise au rabais. Je suis convaincu que la mousseline que je vois là-bas sur cette chaise vous a coûté deux fois plus cher qu'il ne vous l'aurait fait payer.

M. Wharton se retourna consterné, et aperçut çà et là dans la chambre quelques-unes de ses acquisitions. Les deux officiers réprimèrent un sourire; et le capitaine se remit à manger avec tant d'appétit, qu'on aurait pu croire qu'il considérait ce repas comme le dernier qu'il faisait. Il devint bientôt nécessaire d'avoir de nouveau recours aux provisions de Dinah, et Lawton profita de ce temps d'arrêt.

— Ce M. Birch, dit-il, est un être insociable; je me propose de le guérir de ses mauvaises habitudes, et je lui ai rendu visite ce matin: si je l'avais trouvé chez lui, je l'aurais placé en lieu sûr.

— Où donc? demanda M. Wharton.

— En prison.

— Quel est donc le délit de ce pauvre Birch? demanda miss Peyton en servant au dragon une quatrième tasse de café.

— Pauvre ! s'écria le capitaine ; s'il est pauvre, il faut que le roi Georges soit un mauvais payeur.

— Oui, dit l'un des lieutenants, le roi d'Angleterre lui doit un trésor.

— Et l'Amérique une potence, ajouta le commandant.

— Je suis fâché, dit M. Wharton, qu'un de mes voisins encoure le déplaisir de notre gouvernement.

— Si je l'attrape, s'écria Lawton en étendant du beurre sur une tartine, je le ferai danser aux branches d'un bouleau.

— Il n'y figurerait pas mal, ajouta le lieutenant.

— N'importe, reprit le capitaine, j'en aurai raison, avant de devenir major.

Comme le langage de ces officiers paraissait sincère et inspiré par un désappointement légitime, M. Wharton crut prudent de changer de conversation ; il savait depuis longtemps qu'Harvey Birch était suspect aux Américains, qui le tracassaient sans relâche ; il était difficile qu'on oubliât les nombreuses arrestations du colporteur et ses évasions mystérieuses ; elles avaient souvent occupé l'opinion publique, et la rancune du capitaine Lawton contre Harvey provenait de la manière inexplicable dont celui-ci lui avait échappé après avoir été confié à la garde de deux dragons d'élite.

Il y avait environ un an qu'on avait vu Birch rôder autour du quartier général de Washington, à l'époque où l'on méditait une importante expédition. Instruit de la présence du colporteur, l'officier le signala au capitaine Lawton, qui parvint à s'en emparer. Après une longue course dans les défilés des montagnes, le détachement fit halte dans une ferme, et le prisonnier fut enfermé sous la garde de deux sentinelles. Rien ne fit supposer qu'il lui fût possible de s'évader ; seulement on vit une femme vaquer aux travaux du ménage, à peu de distance des sentinelles, et s'occuper activement de préparer le souper du capitaine. Le soir, la femme et le colporteur avaient disparu. La balle du marchand était étendue sur le sol, en désordre et presque entièrement vide; une petite porte, qui était entr'ouverte, communiquait de la prison dans une pièce voisine.

Le capitaine Lawton n'oublia jamais sa mésaventure ; il ne haïssait pas à moitié, et il jura une haine éternelle à celui dont il avait été la dupe. En se rappelant cet incident à la table de M. Wharton, il devint sombre et rêveur ; toutefois il continua machinalement ses opérations gastronomiques jusqu'au moment où les sons de la trompette s'élevèrent du fond de la vallée.

— Vite à cheval, messieurs, s'écria le soudard en se levant précipitamment, voici Dunwoodie!

Les trois officiers s'élancèrent hors de la salle. A l'exception des sentinelles, qui restèrent pour surveiller le capitaine Wharton, tous les dragons montèrent à cheval, et allèrent à la rencontre du détachement qui arrivait. Lawton, toujours circonspect, ne s'en approcha qu'avec ménagement; la ressemblance de langage, de manières et de costumes qui existait entre les Anglais et les Américains rendait nécessaires les plus minutieuses précautions. Lawton examina de loin les nouveaux venus, qui formaient un corps deux fois plus considérable que le sien ; quand il eut bien constaté leur identité, il donna de l'éperon à son cheval et rejoignit le commandant.

Le terrain situé en face de la maison fut de nouveau occupé par la cavalerie, et les nouvelles troupes s'empressèrent de partager les rafraîchissements qui avaient été préparés.

CHAPITRE VI.

Les dames de la famille Wharton s'étaient réunies à la fenêtre, et les mouvements que nous venons de rapporter semblèrent exciter en elles un vif intérêt. Sara vit s'avancer ses compatriotes avec une dédaigneuse indifférence; leur bonne tenue lui semblait méprisable du moment qu'ils étaient armés pour la cause impie de la rébellion. Miss Peyton ne put se défendre d'un sentiment d'orgueil en songeant que les nobles guerriers qu'elle avait sous les yeux étaient les hommes d'élite de son pays natal. Quant à Frances, toutes ses pensées se concentraient sur un seul personnage; elle le distingua au milieu de la troupe, monté sur un cheval de race dont les pieds touchaient à peine la terre. Il se tenait en selle avec une fermeté et une aisance qui prouvaient qu'il était maître de lui-même et de son coursier. Ses formes, solides, musculeuses et bien proportionnées, réunissaient la force et l'activité. Le cœur de Frances battit avec vitesse lorsqu'il s'arrêta pour examiner le bâtiment, et qu'il tourna vers elle ses yeux noirs dont l'éclat était sensible malgré l'éloignement. Elle changea de couleur quand il descendit de cheval, et fut saisie d'un tremblement qui la contraignit à s'asseoir.

Le major donna à la hâte quelques ordres à Lawton, traversa la pelouse à pas précipités et s'approcha de l'habitation. Frances se leva et disparut du salon. Dunwoodie n'avait pas eu le temps de frapper à la porte lorsqu'elle s'ouvrit devant lui.

L'âge auquel Frances avait quitté la ville l'avait dispensée de sacrifier ses charmes naturels sur l'autel de la mode. Ses cheveux, d'un blond doré, n'avaient pas été mis à la torture, et ils encadraient merveilleusement un visage où brillaient la santé, la jeunesse et l'innocence. Elle reçut le major sans mot dire, mais ses yeux s'exprimaient éloquemment ; elle avait les mains jointes devant elle et le corps penché dans l'attitude de l'attente. Le plaisir de la revoir rendit un instant le jeune officier immobile et muet. Frances le conduisit dans une petite salle en face de celle où la famille était rassemblée, et lui tendit naïvement les deux mains en disant :

— Ah, Dunwoodie! j'ai une foule de raisons pour être charmée de vous voir ; je vous ai amené ici pour vous préparer à la rencontre imprévue d'un ami.

Le major lui baisa la main et répondit :

— Quelle que soit la cause de votre conduite, je suis heureux de pouvoir vous parler sans témoins. Frances, vous me soumettez à une cruelle épreuve ; la guerre et l'éloignement peuvent bientôt nous séparer.

— Il faut nous soumettre à la nécessité qui nous gouverne ; mais ce ne sont pas des propos amoureux que je veux entendre à présent, des affaires plus importantes doivent nous occuper.

— Que peut-il y avoir de plus important que de vous unir à moi par un lien indissoluble ? Vous montrez de la froideur pour moi, pour moi qui ai conservé votre souvenir dans des jours de péril et des nuits d'alarme !

— Cher Dunwoodie, dit Frances avec un attendrissement qui allait presque jusqu'aux larmes, vous connaissez mes sentiments. Dès que la guerre sera finie, cette main vous appartiendra pour toujours; mais il m'est impossible de consentir à vous la donner tant que vous serez armé contre mon frère. En ce moment même, ce frère attend votre arrêt: vous pouvez le rendre à la liberté ou le conduire à la mort.

— Comment! s'écria Dunwoodie en pâlissant, expliquez-vous, quel est le sens terrible caché sous vos paroles?

— Le capitaine Lawton ne vous a-t-il pas dit qu'il avait arrêté Henry ce matin ? répondit Frances d'une voix à peine intelligible.

— Il m'a dit qu'il avait arrêté un capitaine au 60e régiment, mais sans me le nommer et sans me dire où il l'avait surpris.

Le major prononça ces mots avec une émotion qu'il essaya de dérober à sa compagne en cachant sa tête entre ses mains.

— Que signifie votre agitation ? s'écria Frances, dont toute la confiance s'évanouit pour faire place aux plus sinistres appréhensions. Certes vous ne trahirez pas votre ami, vous n'enverrez pas mon frère...

— Votre frère... à une mort ignominieuse. Que puis-je faire? s'écria le jeune homme avec désespoir.

— Ce que vous pouvez faire! répliqua la jeune fille avec égarement; voudriez-vous le livrer à ses ennemis, perdre le frère de votre fiancée?

— Ne m'accablez pas de vos reproches, ma chère Frances! je suis prêt à mourir pour vous, pour Henry; mais je ne puis oublier mon devoir, je ne puis manquer à l'honneur sans m'attirer le mépris de tous et même le vôtre.

Les traits de la jeune fille devinrent d'une pâleur livide.

— Peyton Dunwoodie, reprit-elle d'un ton solennel, vous m'avez dit... vous m'avez juré que vous m'aimiez...

— De toute mon âme, interrompit l'officier avec ardeur.

Mais lui faisant signe de garder le silence, elle ajouta d'une voix tremblante :

— Croyez-vous que je puisse me jeter dans les bras d'un homme dont les mains seraient souillées du sang de mon frère ?

— Vous me déchirez le cœur, s'écria Dunwoodie ; puis, après un moment de réflexion, il essaya de sourire en ajoutant :

— Mais, après tout, nous nous tourmentons inutilement ; si j'en crois ce que l'on m'a rapporté, Henry est simplement prisonnier de guerre et peut conserver sa liberté sur parole.

Aucune passion ne donne autant d'illusions que l'espérance, et c'est un des heureux privilèges de la jeunesse de s'y livrer sans réserve. Quand nous sommes nous-mêmes dignes d'une confiance absolue, nous sommes naturellement disposés à l'accorder aux autres, et nous prenons volontiers nos prévisions pour des réalités. La supposition formée par le jeune militaire sembla ranimer Frances, qui s'écria transportée :

— Oh ! je le savais bien, je savais bien, Dunwoodie, que vous ne nous abandonneriez pas dans un moment aussi critique.

La violence de ses émotions se manifesta par un torrent de larmes.

Le soin de consoler ceux que nous aimons est une des plus douces prérogatives de la tendresse ; et le major, quoique ayant peu de foi dans ses propres paroles, n'osa prendre sur lui de désabuser l'aimable fille qui s'appuyait sur son cœur, et qui se sentait renaître en songeant qu'elle sauvait son frère et qu'elle était sous la protection de son amant.

Après s'être suffisamment remise de son trouble, Frances introduisit Dunwoodie dans le salon. Il eut besoin de toute sa résolution pour se décider à la suivre et à affronter la présence de la famille ; néanmoins il salua avec cordialité Henry Wharton, qui l'accueillit sans la moindre inquiétude. La vieille tante et Sara parurent enchantées de la visite du major : leur ancienne amitié, les services qu'il leur avait déjà rendus auraient suffi pour qu'il fût le bienvenu ; mais l'intérêt qui s'attachait à sa présence était augmenté par les difficultés du moment.

L'idée de contribuer d'une manière quelconque à la perte de son ami, le danger du capitaine et le désespoir de Frances avaient excité dans le cœur du major un trouble qu'il s'efforçait en vain de dissimuler. Il se hâta de congédier la sentinelle que Lawton avait placée auprès du prisonnier, et dit avec douceur :

— Pourquoi ce travestissement sous lequel Lawton vous a trouvé? Expliquez-vous franchement, Henry, et rappelez-vous que vous êtes entièrement libre de vos réponses.

— Major Dunwoodie, dit gravement l'officier anglais, j'ai pris un déguisement afin de pouvoir rendre visite à ma famille sans m'exposer à devenir prisonnier de guerre.

— Mais vous ne le portiez pas avant l'arrivée du détachement de Lawton?

— Oh non, interrompit Frances avec vivacité; Sara et moi nous avons revêtu mon frère de son costume, lorsque les dragons sont arrivés, et c'est par suite de notre maladresse qu'il a été découvert.

Dunwoodie la contempla avec tendresse pendant qu'elle donnait cette explication.

— Probablement, continua-t-il, vous vous êtes servi d'effets qui vous appartenaient et qui vous sont tombés sous la main.

— Non, dit Wharton avec dignité, ces habits avaient été apportés par moi de New-York; je me les étais procurés dans le but de mon excursion, et je me proposais de m'en servir pour rentrer en ville aujourd'hui même.

— Mais nos avant-postes? demanda Dunwoodie en pâlissant.

— Je les ai franchis déguisé; j'ai fait usage de cette passe que j'ai payée! et que je crois fausse puisqu'elle porte le nom de Washington.

Dunwoodie prit le papier avec empressement, et examina la signature en silence; puis se tournant vers le prisonnier, il lui demanda :

— Capitaine Wharton, où vous êtes-vous procuré ce papier?

— C'est une question que vous n'avez pas le droit de m'adresser.

— Je vous demande pardon, le sentiment de mes devoirs m'a fait commettre une indiscrétion.

M. Wharton, qui jusqu'alors n'avait pas osé prendre la parole, fit un effort pour dire :

— Cet acte est sans importance, major; on emploie chaque jour à la guerre de semblables artifices.

— C'est étrange, reprit Dunwoodie en étudiant les caractères; la signature n'est pas contrefaite. Y a-t-il encore parmi nous des traîtres qui ne sont pas découverts? On a abusé de la confiance de Washington, car le nom supposé est d'une autre main que le corps de la passe. Capitaine Wharton, il m'est impossible de vous laisser libre sur parole, vous m'accompagnerez au quartier général.

— Je m'y attendais, major Dunwoodie.

Frances s'était levée, et joignait les mains dans l'attitude de la supplication; le major la remarqua, et, incapable de se contenir plus longtemps, il prit un vague prétexte pour sortir; mais la jeune fille le suivit, et lui lança un coup d'œil auquel il ne put résister; il rentra avec elle dans la pièce où avait eu lieu leur première entrevue.

— Major Dunwoodie, lui dit-elle avec effusion en lui faisant signe de s'asseoir, je vous ai déjà avoué l'estime que j'avais pour vous. Aujourd'hui même que vous m'accablez de douleur, je n'essaierai pas de vous la dissimuler. Croyez-moi, Henry n'est coupable que d'imprudence, et ne peut porter aucun préjudice à notre pays; je vous ai promis de devenir votre femme après la paix; rendez à mon frère la liberté sur parole, et je vous accompagnerai à l'autel aujourd'hui même; je vous suivrai dans les camps, je partagerai toutes les privations de votre rude existence.

En prononçant ces mots la jeune fille changea plusieurs fois de couleur, et lorsqu'elle acheva ses traits étaient couverts du plus brillant incarnat. Dunwoodie lui saisit la main avec transport et la pressa contre son cœur, puis il se leva brusquement et arpenta la chambre avec une excessive agitation.

— Frances, n'en dites pas davantage, je vous en supplie, si vous ne voulez me briser le cœur.

— Vous repoussez donc l'offre de ma main? dit Frances se levant avec dignité.

— La repousser! ne l'ai-je pas sollicitée ardemment? n'est-ce pas le but de tous mes vœux? Mais je ne puis l'accepter sous des conditions qui nous déshonoreraient tous les deux. Ayons confiance dans l'avenir. Il sera acquitté, peut être même ne sera-t-il pas jugé; je plaiderai sa cause avec instance. Vous savez que vous pouvez compter sur moi, et que je ne suis pas sans crédit auprès de Washington.

— Mais cette signature, cet abus de confiance auxquels vous avez fait allusion le préviendront contre mon frère. Si les prières pouvaient désarmer sa justice, le major André aurait-il été exécuté?

Frances n'en ajouta pas davantage et quitta la chambre en proie à un violent désespoir.

Dunwoodie demeura stupéfait; il la suivit pour essayer de se justifier et de la rassurer par de nouvelles explications. En sortant du salon, il rencontra un petit garçon déguenillé qui le reconnut à son uniforme, lui remit entre les mains un morceau de papier et se sauva aussitôt dans la campagne. La soudaineté de cette apparition et l'égarement du major lui laissèrent à peine le loisir d'observer que le messager était un enfant de la campagne grossièrement vêtu et tenant à la main un jouet qu'il avait gagné en s'acquittant de la commission. Dunwoodie chercha à lire le billet écrit d'une main tremblante sur un chiffon de papier sale et déchiré. Après des tentatives assez longues, il parvint à déchiffrer ces mots :

« Les troupes anglaises sont près d'ici, cavalerie et infanterie. »

Le major tressaillit et, uniquement occupé de ses devoirs de soldat, il quitta précipitamment la maison. Avant de rejoindre ses troupes, il aperçut sur une colline lointaine une vedette qui courait à bride abattue; plusieurs coups de pistolet furent tirés successivement, et les trompettes de l'escadron américain sonnèrent le boute-selle. Quand le major arriva, chacun était à son poste. Lawton avait les yeux fixés sur l'extrémité de la vallée, et sa voix dominait les fanfares en criant aux musiciens :

— Sonnez, mes amis, et que ces Anglais apprennent que la cavalerie de Virginie est entre eux et le but de leur voyage.

Les vedettes et les patrouilles se réunirent au corps principal, et vinrent faire leur rapport au commandant, qui donna des ordres froidement et avec la certitude d'être obéi. Son cœur battit rapidement lorsqu'en jetant les yeux sur l'habitation, il vit à une fenêtre une femme éplorée et joignant les mains. L'éloignement ne permettait pas de distinguer ses traits; mais Dunwoodie ne douta pas que ce ne fût sa maîtresse. Le jeune officier, dont les joues étaient pâles et les yeux languissants, se sentit tout à coup ranimé, et ses dragons, qui étudiaient sa figure comme le meilleur indice de leur destinée, remarquèrent en lui cette ardeur qu'il avait si souvent montrée au moment du combat.

Les sentinelles et les détachements qui avaient rejoint l'escadron en portaient la force à environ deux cents hommes. On pouvait ajouter à ce nombre les guides à pied qui servaient au besoin comme soldats d'infanterie, et que Dunwoodie envoya en avant pour détruire les haies qui pouvaient gêner les mouvements de sa troupe. Cette tâche n'était pas difficile, car la guerre avait suspendu presque partout les travaux de l'agriculture : on ne connaissait pas encore ces murs solides qui divisent aujourd'hui les propriétés du comté; elles n'étaient séparées que par des monceaux de pierre qu'on entassait plutôt pour déblayer les champs que pour établir des barrières permanentes, et il fallait des soins assidus pour les préserver de la fureur des tempêtes et des gelées de l'hiver.

Les renseignements que le major avait obtenus des ses éclaireurs, le mirent à même de faire ses dispositions. Le fond de la vallée était une plaine traversée par un ruisseau guéable partout, et que l'on traversait sur un pont de bois à environ un demi-mille au-dessus des Sauterelles. Le côté oriental de la vallée était bordé de rochers escarpés, dont quelques-uns s'avançaient de manière à en rétrécir la largeur. Le capitaine Lawton reçut l'ordre de se placer derrière une de ces saillies avec quatre-vingts hommes. Celui-ci obéit, non sans répugnance; mais il se consola en songeant à l'effet que produirait sur l'ennemi son apparition inattendue. Dunwoodie connaissait le personnage, et l'avait choisi parce qu'il craignait de sa part trop de précipitation, et qu'il savait en même temps que le capitaine ne craindrait pas de se montrer lorsque son renfort serait nécessaire. Lawton n'était téméraire qu'en face de l'ennemi; il engageait alors le combat avec une ardeur compromettante, mais en toute autre circonstance c'était un modèle de sang-froid et de discernement.

A gauche du terrain sur lequel Dunwoodie comptait attaquer l'ennemi s'étendait un bois épais, où il plaça les guides en leur recommandant de faire un feu roulant sur la colonne anglaise.

En contemplant ces préparatifs, les habitants des Sauterelles éprouvaient toute l'agitation dont le cœur humain est susceptible; M. Wharton était le plus ému, et appréhendait l'issue du combat, quelle qu'elle fût. Il était parvenu jusqu'alors à conserver une parfaite neutralité. La présence de son fils dans les troupes royales, avait failli lui attirer une confiscation qu'il n'avait évitée qu'à force de prudence. Il était au fond du cœur sincèrement dévoué à l'Angleterre, et c'était uniquement par politique qu'il avait approuvé les projets de mariage de Frances et du major. Ainsi, dans le cas où les Anglais triompheraient, et où son fils serait délivré par les troupes royales, tous deux passeraient aux yeux de leurs compatriotes pour avoir conspiré contre la liberté des Etats-Unis. Si, au contraire, les Américains l'emportaient, son fils était exposé à subir un jugement, dont les résultats pouvaient être funestes. M. Wharton tenait à ses biens, mais il tenait plus encore à ses enfants; la manière dont il contemplait les mouvements des troupes, annonçait l'incertitude et la faiblesse de son caractère.

Les sentiments de son fils étaient tout différents. Le capitaine Wharton avait vu les dispositions de Dunwoodie avec une admiration mêlée de tristes appréhensions sur les conséquences qu'elles pouvaient avoir. Il craignait surtout l'embuscade placée sous les ordres de Lawton, qui, pour calmer son impatience, était descendu de cheval et se promenait à grands pas en avant de sa troupe. Henry aurait voulu se jeter dans la mêlée; il chercha à plusieurs reprises s'il n'y avait pas pour lui quelque moyen d'évasion, mais il rencontra constamment les yeux des sentinelles qu'on avait mises auprès de lui : l'une dans le salon même, et l'autre devant la façade. Il fut donc forcé de rester spectateur d'une scène dans laquelle il aurait volontiers joué son rôle.

Miss Peyton et Sara continuèrent à regarder les manœuvres préliminaires avec des émotions diverses, dont la plus forte était causée par le danger du capitaine, jusqu'au moment où la crainte de voir couler le sang les détermina à se retirer dans une pièce plus reculée. Quant à Frances, elle retourna dans le salon où elle avait eu une con-

férence avec Dunwoodie. Elle remarqua à peine les évolutions des troupes; elle ne vit que son amant, dont l'attitude excitait à la fois son admiration et sa terreur. Le sang afflua vers son cœur lorsqu'elle suivit des yeux le jeune guerrier, qui, parcourant les rangs, donnait la vie et le courage à tous ses compagnons; mais elle se sentit presque aussitôt frémir à la pensée que cette bravoure même pouvait mettre la tombe entre elle et l'objet de son affection.

Dans un champ situé à gauche de la maison, et à peu de distance de l'arrière-garde, était un groupe composé de deux hommes blancs et d'un mulâtre. Le principal personnage de ce groupe était un homme que sa maigreur faisait paraître gigantesque. Il était sans armes, il portait des lunettes, et partageait son attention entre un cigare, un livre et les préparatifs du combat. Frances se décida à lui envoyer un billet adressé à Dunwoodie; elle écrivit au crayon :

« Venez me voir, Peyton, ne fût-ce qu'un moment. »

Porteur de ce billet, César sortit de la cuisine par derrière afin d'éviter la sentinelle qui avait ordonné très-cavalièrement à toute la famille de rester à la maison. L'homme auquel il s'adressa était le chirurgien du corps, et les dents du noir claquèrent lorsqu'il vit étalés sur le sol les divers instruments destinés à de futures opérations. Le docteur lui-même semblait les contempler avec la plus vive satisfaction. Il interrompit un moment sa lecture pour ordonner au mulâtre de porter le billet au commandant, et reprit tranquillement son livre.

César se retirait lentement, lorsque le troisième personnage, qui semblait être un élève en chirurgie, lui dit froidement et d'un ton de plaisanterie :

— Voulez-vous que l'on vous coupe une jambe?

Cette question sembla rappeler au nègre l'existence de cette partie de sa personne, et il se mit à courir si vite qu'il arriva dans la cour en même temps que le major Dunwoodie.

La sentinelle s'effaça, présenta les armes à l'officier avec une précision militaire; puis se tournant vers César, il lui dit avec aigreur :

— Ecoutez-moi, mauricaud! si vous sortez d'ici sans ma permission, je me charge d'être votre barbier, et de vous enlever une oreille avec le rasoir que voici.

Ainsi menacé dans une autre autre partie de son individu, César se retira à la hâte en murmurant des imprécations.

— Major Dunwoodie, dit Frances lorsque son amant entra, j'ai été injuste à votre égard. S'il en est ainsi...

Elle ne put achever et fondit en larmes.

— Frances, dit le major avec ardeur, vous n'êtes jamais injuste que lorsque vous doutez de mon amour?

— Ah! Dunwoodie, ajouta la jeune fille en sanglotant, vous allez risquer votre vie dans un combat, rappelez-vous qu'il y a un cœur dont le bonheur dépend de votre existence! je sais que vous êtes brave, soyez prudent!

— Pour l'amour de vous? demanda le jeune homme enthousiasmé.

— Pour l'amour de moi, répondit Frances en se penchant avec abandon sur la poitrine du major.

Dunwoodie la pressa contre son cœur, et il allait parler lorsque la trompette retentit au sud de la vallée; il imprima un tendre baiser sur les lèvres de sa maîtresse, et s'élança vers le champ de bataille.

Frances se jeta sur un sopha, se cacha la tête sous un coussin, et ramena par-dessus son châle afin d'empêcher, autant que possible, les sons d'arriver jusqu'à elle; elle resta dans la même attitude jusqu'à ce que les cris des combattants, les décharges des armes à feu et les pas des chevaux eurent cessé de retentir à ses oreilles.

CHAPITRE VII.

Les cavaliers de Dunwoodie avaient déjà signalé leur courage, et ils attendaient avec impatience l'occasion de charger encore une fois un ennemi qu'ils avaient rarement attaqué en vain. Leur désir fut bientôt satisfait; car leur commandant avait à peine eu le temps de se remettre en selle, lorsqu'on vit un détachement anglais tourner la base de la colline qui masquait la vue du côté du sud. Le major reconnut les uniformes verts des vachers et les casques de cuir des auxiliaires hessois. En arrivant auprès de la maison d'Harvey Birch, l'ennemi se mit en ligne de bataille appuyé d'une colonne d'infanterie, qui, paraissant tout à coup, s'achemina vers le ruisseau.

Dunwoodie n'était pas moins distingué par son sang-froid que par son intrépidité, il fit un mouvement rétrograde qui trompa le jeune Allemand sous les ordres duquel était placée la cavalerie ennemie; craignant de perdre une occasion favorable, celui-ci commanda la charge. Encouragés par la retraite des Américains et par la présence d'une arrière-garde, les vachers s'élancèrent avec impétuosité. Les Hessois les suivirent plus lentement mais en meilleur ordre, la colonne de Dunwoodie fit volte-face pour les recevoir; et les trompettes sonnèrent une fanfare à laquelle répondit le détachement de Lawton, qui prit les ennemis en flanc. Le capitaine chargea à la tête des siens en agitant son sabre et en criant d'une voix qui dominait le bruit de la musique militaire.

Les vachers plièrent sans combat et se dispersèrent de toutes parts emportés au galop par les meilleurs chevaux du West-Chester, quelques-uns seulement furent blessés; ceux qu'atteignit le bras vengeur de leurs compatriotes demeurèrent morts sur la place. Les soldats du roi de Hesse, habitués à une rigoureuse discipline, soutinrent plus bravement le choc, mais ils furent balayés devant les chevaux de race, et les bras nerveux de leurs antagonistes, comme la paille enlevée par le vent. Plusieurs d'entre eux furent écrasés, et les Américains demeurèrent promptement maîtres du champ de bataille. La proximité de l'infanterie empêcha de poursuivre les Hessois, qui cherchèrent un abri derrière la ligne anglaise.

Cette scène excitait un vif intérêt dans la maison de M. Wharton; la terreur avait empêché les dames d'y assister, mais elles y participaient moralement. Frances, à demi couchée sur le sopha, adressait au ciel des prières incohérentes pour ses compatriotes, qu'elle personnifiait dans la gracieuse image de Peyton Dunwoodie.

Le habitants de la cuisine de M. Wharton étaient au nombre de quatre, César et sa femme, leur petite fille âgée de vingt ans, et un jeune blanc. Les nègres descendaient d'une race de noirs qui avait appartenu au premier colon hollandais, ancêtre maternel de M. Wharton. Le temps, la débauche et la mort l'avait réduite à ce petit nombre, et le jeune blanc avait été introduit dans la maison par miss Peyton en qualité de laquais. Après avoir pris la précaution de se placer à l'angle d'un mur pour éviter les balles perdues, César prit plaisir à voir l'escarmouche. A quelques pas de lui se promenait le dragon placé en sentinelle devant la porte; celui-ci prenait part à la chasse avec toute l'ardeur d'un limier éprouvé; il s'effaçait en se tournant vers l'ennemi, et offrait sans peur sa poitrine au danger; aussi vit-il avec un ineffable dédain les prudentes dispositions de César.

— Monsieur mal blanchi, lui dit-il, vous semblez prendre grand soin de votre belle personne?

— Les balles atteignent les noirs tout aussi bien que les blancs, répondit César en jetant sur son rempart un coup d'œil de satisfaction.

— Si nous en faisions l'expérience, repartit le dragon; et tirant tranquillement un pistolet de sa ceinture, il ajusta le noir, dont les dents claquèrent, bien qu'il pensât que la sentinelle voulait plaisanter.

En ce moment la colonne de Dunwoodie battait en retraite, et la cavalerie royale chargeait.

— Eh! monsieur le cavalier! dit César, qui croyait que les Américains prenaient réellement la fuite, vos camarades ne se battent guère, voyez comme les gens du roi Georges font sauver le major Dunwoodie; c'est un brave, mais il n'est pas de force à lutter avec les troupes régulières!

— Au diable vos troupes régulières! s'écria fièrement la sentinelle, attendez une minute, mauricaud, et vous allez voir le capitaine Jacques Lawton sortir de sa cachette et disperser ces vachers comme une bande d'oies sauvages.

César supposait que Lawton et ses soldats s'étaient mis à l'abri derrière la colline, par des motifs semblables à ceux qui le déterminaient à se porter lui-même derrière un mur; mais l'événement vérifia bientôt la prophétie du dragon, et le noir vit avec consternation la déroute complète de la cavalerie royale : la sentinelle manifesta sa joie par de bruyantes acclamations qui attirèrent à la fenêtre du salon le soldat qui gardait de plus près le capitaine Wharton.

— Vois donc, Tom! lui cria d'en bas son compagnon, vois comme le capitaine Lawton fait voler le casque de cuir d'un Hessois. Voilà le major qui a tué le cheval de l'officier; quel dommage, il aurait bien dû tuer l'homme et épargner le cheval!

Quelques coups de pistolet furent tirés sur les fuyards, et une balle morte brisa une vitre à quelques pas de César. Imitant la posture rampante du grand tentateur de notre race, le noir se glissa dans l'intérieur de la maison et monta immédiatement au salon.

La pelouse qui s'étendait devant les Sauterelles était séparée de la route par des broussailles auprès desquelles on avait attaché les chevaux des deux dragons; deux vachers qui avaient été séparés de leur bande se dirigèrent de ce côté, et ne se voyant pas poursuivis, ils sentirent leur penchant pour le pillage se réveiller à l'aspect des chevaux : avec une audace et une présence d'esprit qu'ils devaient à une longue pratique, ils se mettaient en devoir de les détacher, lorsque la sentinelle de garde devant la maison fit feu sur eux, et les attaqua le sabre à la main.

A l'entrée de César dans le salon, le cavalier qui surveillait Henry avait redoublé d'attention; mais le bruit l'attira de nouveau vers la fenêtre, il se pencha en dehors et vomit de terribles imprécations pour effrayer les maraudeurs.

L'occasion était tentante; trois cents soldats anglais se trouvaient à un mille de l'habitation; des chevaux sans maître erraient au hasard en tous sens; Henry Wharton saisit par les jambes la sentinelle inattentive et la jeta la tête la première sur le gazon, César courut aussitôt fermer la porte d'en bas.

La chute du soldat ne fut pas dangereuse, et, se relevant aussitôt, il tourna toute sa fureur sur son prisonnier : malheureusement il trouva la porte barrée, et il n'avait aucun moyen de tenter l'escalade par la fenêtre; d'ailleurs son camarade l'appelait à l'aide à grands cris, et, oubliant toute autre préoccupation, la sentinelle déconcertée se précipita sur les vachers. Ceux-ci étaient parvenus à se saisir d'un cheval, qu'ils emmenaient derrière la maison; les dragons les y suivirent et

engagèrent un combat au sabre, entremêlé de terribles jurons. César ouvrit rapidement la porte; et montrant le cheval qui restait et qui paissait tranquillement l'herbe fanée de la pelouse, il s'écria :

— Fuyez maintenant, maître Henry, fuyez, voici le moment!

— Oui, mon brave! répondit le jeune homme en sautant légèrement en selle.

Il fit un signe de tête à son père, qui se tenait à la fenêtre pétrifié par l'inquiétude et les mains étendues comme pour le bénir; puis il franchit la porte de l'enclos avec la rapidité de l'éclair. Quand il eut atteint la grande route, il tourna à droite et disparut derrière une saillie de rocher. César enthousiasmé mit successivement tous les verrous et donna plusieurs tours à la clef en se parlant à lui-même.

— Comme il monte bien à cheval! c'est moi qui le lui ai appris.

Lorsque la fortune du jour fut décidée, et qu'il fut question d'enterrer les morts, on dut ajouter à leur nombre deux vachers et un Virginien qu'on trouva derrière les Sauterelles.

Heureusement pour Henry Wharton les yeux perçants de son ravisseur étaient fixés sur la colonne d'infanterie, qu'il examinait avec une lorgnette; le cheval du fugitif était de la meilleure race de Virginie, et l'emportait comme un trait dans la vallée. Henry sentait déjà son cœur battre tumultueusement du plaisir de la délivrance, quand une voix bien connue frappa ses oreilles.

— Bravo, capitaine! n'épargnez pas les coups de cravache, et tournez à gauche avant de traverser le ruisseau.

Wharton aperçut avec surprise Harvey Birch assis sur la pointe d'un rocher, d'où l'on dominait toute la vallée; le colporteur agitait son chapeau pour encourager le fuyard; il avait à ses pieds son ballot, dont les dimensions étaient considérablement diminuées; Henry suivit l'avis de cet être mystérieux, prit un sentier qui menait au pont, et se trouva bientôt en face de son ami le colonel Wellmere.

— Le capitaine Wharton! s'écria avec stupéfaction le capitaine des troupes anglaises, d'où diable arrivez-vous sous ce costume et sur un cheval américain?

— Dieu merci, s'écria le jeune homme en reprenant haleine, je suis en sûreté, et j'ai échappé aux mains de mes ennemis; mais il y a cinq minutes j'étais prisonnier et menacé de la potence.

— De la potence, capitaine Wharton? ces rebelles auraient-ils osé commettre un autre meurtre avec préméditation! ne leur suffit-il pas d'avoir fait périr André? pourquoi vous menaçaient-ils d'un semblable destin?

— Sous prétexte d'une semblable offense, dit le capitaine.

Il expliqua brièvement sa capture et son évasion.

Pendant ce temps, les Hessois s'étaient ralliés derrière l'infanterie.

— Je vous félicite de toute mon âme, dit le capitaine Wellmere; ces traîtres sont étrangers à la miséricorde et vous devez vous estimer heureux de sortir de leurs mains sain et sauf, préparez-vous à me prêter votre concours et je vous fournirai l'occasion d'une noble vengeance.

— Colonel Wellmere, répondit le jeune Wharton, je n'ai à me venger d'aucune insulte personnelle; je devais m'attendre à être traité honorablement par un détachement que commande le major Dunwoodie, son caractère le met au-dessus de toute imputation de lâcheté : au reste, je ne crois pas prudent de traverser ce ruisseau en rase campagne et en face des cavaliers virginiens animés par le succès qu'ils viennent d'obtenir.

— Pensez-vous qu'ils puissent être fiers d'avoir mis en déroute ces vachers sans discipline et ces Hessois si lourds? dit le colonel avec un sourire de mépris; vous parlez de cette affaire comme si votre fameux Dunwoodie, ce soi-disant major, avait battu les gardes du corps de Sa Majesté Britannique.

— Qu'il me soit permis de dire, colonel Wellmere, que si les gardes du corps du roi étaient ici, ils auraient devant eux un ennemi qui n'est pas à dédaigner. Mon fameux Dunwoodie est l'orgueil de l'armée de Washington comme officier de cavalerie.

— Dunwoodie, Dunwoodie! répéta lentement le colonel; j'ai déjà rencontré ce quidam.

— Vous ne l'avez vu qu'un moment à la maison de ville de mes sœurs, répondit Wharton avec un malicieux sourire.

— Oh! je me rappelle le jeune homme; et comment se fait-il que le très-haut et très-puissant congrès de ces colonies rebelles donne ses soldats à conduire à un pareil guerrier?

— Demandez au commandant de ces Hessois s'il pense que le major Dunwoodie soit digne de confiance.

Le colonel Wellmere avait servi longtemps en Amérique, mais il n'avait jamais eu affaire qu'à de nouvelles levées, ou aux miliciens du pays, qui lâchaient pied assez souvent sans brûler une amorce. Il croyait donc les Américains incapables de résister à son infanterie, dont les pas étaient si réguliers, les guêtres si propres et les manœuvres si irréprochables. Aussi, peu touché des éloges que Henry accordait à ces adversaires, il lui répondit :

— Quel que soit le mérite de ces Virginiens, monsieur, vous ne voudriez pas que notre troupe se retirât sans avoir tenté de les priver en partie de la gloire qu'ils ont conquise, selon vous.

— Sans doute, colonel, mais j'appellerai votre attention sur le danger auquel vous vous exposez.

— Danger est un mot qu'il faut rayer du vocabulaire d'un soldat, dit le colonel.

— Et le 60e régiment le brave aussi résolument que tout autre corps de l'armée anglaise, s'écria fièrement Henry; commandez la charge, et mes actes parleront pour moi.

— A la bonne heure! je reconnais maintenant mon jeune ami, dit Wellmere d'un ton conciliant; mais si, avant d'engager le combat, vous pouvez nous donner des renseignements propres à nous diriger, nous vous écouterons. Vous connaissez la force des rebelles; y en a-t-il encore en embuscade?

— Oui, répliqua Henry; sur la lisière de ce bois, à notre droite, est un faible détachement d'infanterie, mais toute la cavalerie est devant nous.

— Et elle n'y restera pas longtemps, dit Wellmere aux officiers qui l'entouraient. Messieurs, nous allons traverser le ruisseau en colonne et nous déployer sur l'autre rive; autrement nous ne pourrions attirer ces vaillants Américains à la portée de nos fusils. Capitaine Wharton, vous me servirez d'aide de camp.

Henry indiqua par un signe de tête qu'il regardait le mouvement projeté comme téméraire; cependant il se prépara avec ardeur à remplir son devoir.

Durant cette conversation, qui se tenait un peu en avant de la colonne anglaise, et à la vue des Américains, Dunwoodie avait réuni ses troupes éparses, mis ses prisonniers sous bonne garde, et repris la position qu'il avait d'abord occupée. Satisfait de son succès, et croyant les Anglais trop prudents pour lui fournir une nouvelle occasion de les inquiéter, il allait faire retirer les guides et chercher un campement pour la nuit. Le capitaine Lawton ne goûtait pas les arguments de son commandant; et il avait braqué de nouveau sa lorgnette, pour examiner la possibilité d'une attaque avantageuse. Tout à coup il s'écria :

— Que vois-je! un habit bleu au milieu des uniformes rouges! sur mon âme, c'est mon ami masqué du 60e; le beau capitaine Wharton, échappé à deux de nos meilleurs soldats!

Il n'avait pas encore achevé sa phrase, lorsque le dragon survivant ramena le cheval de son camarade et ceux des vachers. Il raconta l'aventure; et comme le défunt était celui qu'on avait mis de garde au salon, et que l'autre ne pouvait être flatté d'avoir défendu les chevaux confiés plus particulièrement à sa surveillance, le capitaine l'écouta avec chagrin, mais sans colère.

Cette nouvelle produisit un changement subit dans les idées du major Dunwoodie. Il vit de suite que sa réputation était compromise par l'évasion du prisonnier. L'ordre de rappeler les guides fut contremandé, et il attendit désormais avec autant d'impatience que Lawton le moment d'attaquer avec succès. Deux heures auparavant, Dunwoodie avait considéré comme un affreux malheur le hasard qui lui livrait Henry; maintenant il aspirait à reprendre son ami fugitif, fût-ce au prix de sa vie. Toutes considérations s'effaçaient devant les tourments de l'orgueil blessé; et il aurait bientôt rivalisé d'audace avec Lawton, si les Anglais n'avaient en ce moment traversé le ruisseau.

— Bon! s'écria le capitaine enchanté de ce mouvement, voilà les gens du roi qui se jettent dans la souricière.

— Il est impossible qu'ils se déploient dans ce bas-fond, dit le major; Wharton a dû les prévenir que nous avions de l'infanterie embusquée, mais s'ils y viennent...

— Il n'en sortira pas douze hommes au complet, interrompit Lawton; et il sauta en selle.

La colonne anglaise, après avoir fait quelques pas sur le terrain plat, se développa avec une précision qui lui aurait fait honneur, à Hyde-Park, un jour de parade.

— A cheval, à cheval! cria Dunwoodie.

Ces mots furent répétés par Lawton avec un accent si terrible qu'ils arrivèrent aux oreilles de César; le nègre, qui se tenait à la fenêtre, la referma avec inquiétude. Il n'avait plus la moindre confiance dans la témérité du capitaine Lawton, et s'imaginait le voir encore charger le sabre à la main.

La ligne anglaise s'avança lentement et dans un ordre parfait; elle fut reçue par le feu de peloton de l'infanterie américaine. D'après le conseil du lieutenant-colonel, vieux soldat expérimenté, Wellmere détacha deux compagnies pour débusquer les tirailleurs. Ce mouvement occasionna une légère confusion, dont Dunwoodie profita pour commander la charge. Le terrain était éminemment favorable aux mouvements des chevaux, et l'attaque des Virginiens fut irrésistible. Wellmere fut renversé par l'impétuosité des assaillants. Dunwoodie arriva à temps pour le dérober à la fureur d'un de ses hommes, le releva, le fit placer sur un cheval, et le remit à la garde d'un officier d'ordonnance.

La gauche de la ligne anglaise était débordée par les Américains, et sa déroute était complète sur ce point. Le lieutenant-colonel s'en aperçut au moment où il venait de disperser les tirailleurs; il ordonna aussitôt un changement de front à ses deux compagnies, et fit un feu roulant sur les dragons qui passèrent devant lui en chargeant.

Henry Wharton accompagnait ce détachement. Il avait reçu une balle au bras droit, et tenait la bride de la main gauche. Lorsque les dragons défilèrent devant les compagnies, au son retentissant des

trompettes, le cheval du jeune homme s'emporta, se cabra, et Henry Wharton, que sa blessure mettait hors d'état de le maîtriser, se trouva en un clin d'œil emporté bien malgré lui auprès du capitaine Lawton. Le dragon comprit au premier coup d'œil ce que la situation exigeait, mais il n'eut que le temps de crier en se précipitant sur les Anglais :

— Le cheval connaît la bonne cause mieux que son cavalier, capitaine Wharton ; vous êtes le bienvenu dans les rangs de la liberté.

Cependant, lorsque la charge fut terminée, Lawton s'empressa de s'assurer de nouveau de son prisonnier, et, s'apercevant qu'il était blessé, il donna ordre de le conduire à l'arrière-garde.



Le capitaine Lawton.

Les dragons virginiens n'épargnèrent pas les deux compagnies qui étaient pour ainsi dire à leur merci; et Dunwoodie acheva de détruire presque entièrement l'escadron hessois, dont les chevaux légers et mal nourris ne pouvaient lui résister.

Pendant ce temps, Lawton chargeait les fantassins anglais qui s'étaient ralliés sur une ligne parallèle au bois; mais, victime de son ardeur, il fut repoussé avec perte. Le major Dunwoodie le vit tomber blessé, ainsi que son lieutenant Georges Singleton; il accourut immédiatement au-devant des fuyards et les rappela à leur devoir d'une voix qui retentit dans le cœur des dragons. Sa présence et ses paroles produisirent un effet magique; les cavaliers de Lawton se rallièrent et reprirent l'avantage : les ennemis déconcertés abandonnèrent le champ de bataille et cherchèrent un abri dans les bois, où Dunwoodie les laissa pour s'occuper de recueillir les morts et les blessés.

L'officier chargé de conduire Henry Wharton auprès du chirurgien se hâtait de s'acquitter de ses devoirs afin de revenir le plus tôt possible sur le théâtre de la lutte. Lorsqu'ils eurent atteint le milieu de la plaine, le capitaine remarqua un homme dont l'extérieur et les occupations captivèrent forcément son attention. Ce personnage avait la tête nue et chauve, mais on voyait le bout d'une perruque bien poudrée sortir de la poche de sa culotte; il avait ôté son habit et retroussé ses manches jusqu'aux coudes; ses vêtements, ses mains et même sa figure étaient tachés de sang; il avait un cigare à la bouche, quelques instruments de chirurgie dans la main droite et dans la main gauche une pomme dont il avait déjà mangé la moitié : il contemplait silencieusement un cavalier hessois qui gisait inanimé à ses pieds. Auprès de lui se tenait un aide-major, et à quelque distance trois ou quatre guides appuyés sur leurs fusils suivaient des yeux les péripéties du combat.

— Voici le docteur, monsieur, dit l'officier qui escortait Henry, il va panser votre bras en un clin d'œil.

Puis faisant signe aux guides d'approcher, il leur recommanda de surveiller le prisonnier et retourna à son poste.

Wharton s'approcha du chirurgien sans en être remarqué; et il était sur le point de réclamer son assistance, lorsque le docteur prononça le monologue suivant :

— Je suis sûr maintenant que ce Hessois a été tué par le capitaine Lawton; j'en suis aussi sûr que si j'avais vu porter le coup. J'ai pourtant essayé maintes fois d'apprendre au capitaine la manière de mettre un homme hors de combat sans lui ôter la vie, c'est une barbarie de supprimer ainsi sans nécessité des êtres humains; en outre de pareils coups rendent inutiles l'intervention de la science, et c'est manquer d'égard pour elle.

— Auriez-vous le temps, monsieur, dit Henry Wharton, d'examiner cette légère blessure?

— Ah! dit le chirurgien en le toisant de la tête aux pieds, vous arrivez du champ de bataille; y fait-on beaucoup de besogne?

— Je vous assure qu'on n'y va pas de main morte, répondit Henry en ôtant son habit avec le secours du chirurgien.

— Tant mieux, répéta celui-ci; vos paroles me comblent de joie, monsieur; partout où il y a de l'action, il y a nécessairement de la vie et par conséquent de l'espoir; mais ici mon art ne sert à rien. Je viens de faire rentrer la cervelle dans la tête d'un blessé, mais je crois qu'il était déjà mort lorsque j'ai pratiqué l'opération ; c'est un cas très-curieux, monsieur; nous pourrons l'aller voir tout à l'heure, c'est là-bas où vous voyez tant de corps entassés; il n'y a que la haie à franchir... Ah! la balle a traversé l'os sans l'attaquer; vous devez vous estimer heureux d'être tombé entre les mains d'un vieux praticien, sans cela vous auriez pu perdre le bras.

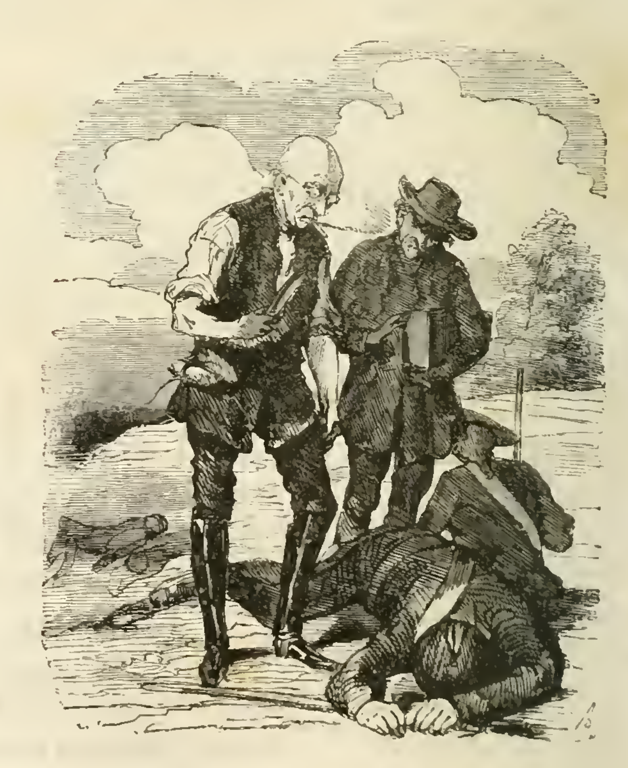
— Vraiment! dit Henry; je ne croyais pas que la blessure fût aussi grave.

— Oh! elle n'a rien de sérieux, mais votre bras est si bien disposé pour une opération que le plaisir de le couper aurait pu tenter un novice.

— Comment diable, s'écria le capitaine, peut-on éprouver du plaisir à mutiler un de ses semblables?

— Monsieur, dit gravement le chirurgien, une amputation scientifique est une belle opération ; il est tout naturel qu'un jeune homme soit tenté de la faire pour mieux étudier les particularités de l'accident.

L'entretien fut interrompu par l'arrivée des dragons qui retournaient à leur premier campement, et des soldats légèrement blessés réclamèrent les soins du docteur : les guides se chargèrent de Wharton, qui, le cœur gros, reprit le chemin de la maison paternelle.



— Je suis sûr, dit le docteur, que cet homme a été tué par le capitaine Lawton.

Les Anglais avaient perdu dans l'action environ un tiers de leur infanterie; mais le reste s'était rallié dans les bois, et la position était trop forte pour qu'on songeât à l'attaquer. Dunwoodie laissa un fort détachement sous les ordres du capitaine Lawton, qui, frappé à la tête par une balle morte, s'était promptement relevé; il lui recommanda en le quittant d'une faire aucune tentative imprudente, et de se contenter d'inquiéter l'ennemi.

Le major avait appris qu'un autre détachement anglais était en mar-

Paris. Typographie Plon frères, rue Garancière, 8.

che; celui qu'il avait dispersé avait été envoyé en avant pour intercepter des convois destinés à l'armée américaine; il gagna les hauteurs à travers les bois, et, suivant des sentiers inaccessibles à la cavalerie, il se rapprocha des bords de la mer pour se rembarquer.

CHAPITRE VIII.

Les derniers bruits du combat avaient retenti aux oreilles des habitants des Sauterelles; un calme sinistre y avait succédé. Frances, après avoir essayé en vain de ne pas entendre le tumulte de la lutte, réunissait toutes ses forces pour en apprendre le résultat; elle avait rejoint sa sœur et son père dans leur retraite. M. Wharton, en proie à l'incertitude, dépêcha César pour examiner l'état des choses et savoir sous quel drapeau s'était rangée la victoire; puis il raconta brièvement à sa fille cadette les circonstances singulières de l'évasion de Henry. Au moment où il terminait sa narration, la porte s'ouvrit et le capitaine en personne parut, escorté par deux guides et suivi du fidèle noir.

— Mon fils! mon fils! s'écria M. Wharton cloué sur sa chaise par la stupeur; êtes-vous encore prisonnier et en danger de mort?

— Les rebelles ont la chance pour eux, dit le jeune homme en s'efforçant de sourire et en serrant la main de ses sœurs; j'ai combattu vaillamment pour conserver ma liberté, mais ce maudit esprit d'insurrection a gagné jusqu'aux chevaux; celui que je montais m'a emporté, malgré tous mes efforts, au milieu de la cavalerie américaine.

— Et vous êtes encore captif? reprit le père en jetant un regard effaré sur les guides.

— Oui, malheureusement; ce M. Lawton, qui a la vue si pénétrante, me tient encore entre ses mains.

— Pourquoi ne vous en êtes-vous pas débarrassé, monsieur Henry? s'écria César.

— C'est plus facile à dire qu'à faire, reprit le capitaine en souriant; d'ailleurs ces messieurs, ajouta-t il en montrant les guides, avaient jugé convenable de m'ôter l'usage de mon meilleur bras.

— Il est blessé! s'écrièrent à la fois les deux sœurs.

— Ce n'est qu'une égratignure, répliqua Henry, mais elle me désarmait au moment le plus critique.



Harvey Birch au lit de mort de son vieux père.

Il étendit son bras droit afin de prouver la vérité de sa déclaration; César lança un regard furieux aux soldats irréguliers qui avaient participé à l'arrestation de son maître, et il sortit en murmurant. Quelques mots du capitaine suffirent pour expliquer l'issue de la journée, dont les résultats n'étaient pas douteux, puisque les Virginiens étaient maîtres du champ de bataille.

— Ils s'en vont sur les hauteurs, dit brusquement l'une des sentinelles, mais il y aura de bons limiers à leur poursuite.

— Sans doute, répondit son camarade, et je présume que le capitaine Lawton les serrera encore d'assez près avant qu'ils se rembarquent.

Pendant ce court dialogue, Frances s'était renversée sur sa chaise, et tremblait de tous ses membres; elle demanda avec une résolution énergique :

— Y a-t-il quelque officier blessé de l'un ou de l'autre côté?

— Oui, répondit l'un des guides; ces jeunes gens du sud sont pleins d'ardeur, et toutes les fois que nous nous battons, nous en voyons deux ou trois couchés par terre. J'ai appris par un blessé que le capitaine Singleton était mort et que le major Dunwoodie.....

Frances n'en entendit pas davantage, mais elle tomba sans connaissance; les soins de sa famille l'eurent bientôt ranimée, et le jeune Wharton, se tournant vers le guide, lui dit d'un ton inquiet :

— Est-ce que le major Dunwoodie est blessé?

— Lui! répondit le guide sans faire attention à l'agitation des assistants; on dit qu'un homme qui est né pour être pendu ne se noie jamais. Si une balle pouvait tuer le major, il y a longtemps qu'il serait mort. Je voulais dire que le major avait éprouvé un vif chagrin en voyant tomber le capitaine Singleton; mais, si j'avais su que cette jeune dame lui portât tant d'intérêt, je ne me serais pas expliqué aussi franchement.

Frances se leva en rougissant, et, appuyée sur le bras de sa tante, elle allait se retirer lorsque Dunwoodie se présenta. La première émotion de la jeune fille fut un bonheur sans mélange, et l'instant d'après elle recula épouvantée de l'expression inusitée qu'elle remarqua sur les traits de son amant; il avait les yeux fixes et sévères, et le visage encore animé de l'ardeur du combat; le sourire de tendresse qui éclairait d'ordinaire sa sombre physionomie quand il se trouvait en présence de Frances, était remplacé par un air sombre et soucieux.

— Monsieur Wharton, dit-il, dans des circonstances comme celles-ci, nous pouvons nous dispenser de vaines cérémonies; un de mes officiers est blessé, peut-être mortellement, et je l'amène ici, comptant sur votre hospitalité.

— Je suis heureux que vous ayez agi ainsi, dit M. Wharton, qui sentait combien il était important pour lui de se concilier les troupes américaines; ceux qui ont besoin de mon secours sont toujours bien-venus, surtout quand ils se présentent au nom du major Dunwoodie.

— Monsieur, je vous remercie pour moi et pour celui qui est incapable de vous exprimer lui-même sa reconnaissance; faites-le conduire, s'il vous plaît, sans aucun délai, dans un lieu où le chirurgien pourra le voir.

A ces mots il se retira sans jeter un seul regard sur Frances, dont cette indifférence glaça le cœur. Il y a dans l'amour d'une femme un dévouement qui n'admet aucune rivalité; toute la tendresse de son âme, toutes les facultés de son imagination sont au service de sa passion dominante, et lorsqu'on donne tout, on doit exiger beaucoup en retour. Frances avait éprouvé de pénibles angoisses; elle avait eu de longues heures d'insomnie en songeant au major, et maintenant il ne lui accordait pas même un sourire, pas même un salut; l'ardeur de ses sentiments n'en était pas diminuée, mais ses espérances s'affaiblissaient. Lorsque ceux qui portaient le corps presque inanimé de Singleton passèrent devant elle, elle jeta un coup d'œil sur celui qui avait alors le privilége d'occuper uniquement Dunwoodie; celui-ci était auprès de son ami, lui tenait la main, lui témoignait le plus vif intérêt et recommandait souvent aux porteurs de marcher avec les plus grandes précautions. Les traits livides de Singleton, sa respiration difficile, ses yeux caves présentaient l'image de la mort sous sa forme la plus hideuse. Frances avança d'un pas léger devant eux et ouvrit la porte de la chambre qu'on avait préparée; le major l'effleura en passant, et elle se hasarda à lever ses doux yeux bleus sur le visage de son amant, qui ne lui rendit pas ce regard; elle poussa un soupir involontaire et alla chercher la solitude dans son propre appartement.

Le capitaine Wharton prit envers ses gardiens l'engagement d'honneur de ne pas chercher à s'évader; puis il s'occupa d'aider son père à remplir convenablement les devoirs de l'hospitalité. En se rendant auprès de l'officier blessé, il rencontra dans le couloir l'opérateur qui l'avait si habilement pansé.

— Ah! vous voilà, s'écria le disciple d'Esculape, je vois que vous allez bien, mais attendez un moment; avez-vous une épingle? Non, heureusement j'en trouve une; il faut éviter le contact de l'air froid, autrement les novices auraient bientôt à visiter votre bras.

— Dieu m'en préserve! murmura le capitaine en arrangeant ses bandages.

En ce moment Dunwoodie parut à la porte et cria avec impatience :

— Dépêchez-vous! Sitgreaves, Georges Singleton va mourir d'une perte de sang.

— Quoi, c'est Singleton? s'écria le chirurgien en courant vers le lit avec une émotion évidente; Dieu merci, il vit encore, et tant qu'il y a de la vie il y a de l'espoir; c'est le premier cas sérieux que j'ai vu aujourd'hui, et auquel le blessé n'ait pas succombé immédiatement. Pauvre Georges!

Le patient tourna les yeux sur le docteur, et avec un faible sourire il essaya d'étendre la main. Il y avait dans ce regard et dans ce geste quelque chose qui toucha le chirurgien, et, avant de se mettre à l'œuvre, il ôta ses lunettes pour essuyer une larme qui coulait de ses yeux, ordinairement secs. Tout en faisant ses préparatifs, il se dit à lui-même : « Quand les blessures sont faites par une balle, j'ai toujours de l'espoir; il y a des chances pour qu'elles n'entament aucun organe essentiel; mais les cavaliers du capitaine Lawton, en sabrant à tort et à travers, fendent la tête, coupent la jugulaire ou l'artère carotide, si bien que le blessé succombe avant qu'on ait pu faire quelque chose pour lui. Je n'ai jamais réussi à remettre en place la cervelle d'un homme, quoique je l'aie essayé trois fois aujourd'hui même. »

Les assistants étaient trop habitués aux manières du chirurgien pour faire attention à ce monologue; mais ils attendirent tranquillement le moment où il commencerait son examen. M. Sitgreaves ôta ses lunettes et sa perruque, et ausculta avec soin le patient, dont Dunwoodie tenait la main en regardant l'opérateur avec anxiété; enfin Singleton poussa un léger gémissement, et le chirurgien dit avec vivacité :

— Ah! il y a du plaisir à suivre une balle qui a pour ainsi dire circulé dans le corps humain sans endommager aucune partie vitale; mais quant aux cavaliers de Lawton...

— Parlez, interrompit Dunwoodie, y a-t-il de l'espoir? pouvez-vous retrouver la balle?

— Il n'est pas difficile de trouver la balle, puisque je l'ai dans la main, répliqua froidement le chirurgien; elle avait pris un chemin de traverse, ce que ne fait jamais le sabre de cet enragé de capitaine, malgré les peines que je me suis données à lui apprendre à frapper scientifiquement. J'ai vu aujourd'hui un cheval dont la tête était à moitié séparée du corps.

— C'est moi qui avais porté le coup, dit Dunwoodie en se ranimant.

— Vous! s'écria le chirurgien; mais au moins vous saviez que vous aviez affaire à un cheval?

— J'en avais quelque idée, je l'avoue, reprit le major en souriant.

— De pareils coups appliqués sur un être humain sont funestes, ajouta le docteur en posant le premier appareil; ils déjouent tous nos efforts, et on devrait s'en dispenser, puisque le seul but à atteindre est de désarmer l'ennemi. J'ai vu travailler le capitaine Lawton, et, comme je m'y attendais, il ne m'a pas laissé un seul individu à sauver. Avec lui, point de milieu : ce sont des égratignures ou des blessures mortelles. Ah! major Dunwoodie, le sabre est une arme bien fâcheuse entre des mains inhabiles.

Le major impatient lui indiqua silencieusement son ami, et le chirurgien poursuivit sa tâche avec un redoublement d'ardeur. Sur ces entrefaites on vint avertir Dunwoodie que sa présence était nécessaire sur le champ de bataille : il serra la main de Singleton, et fit signe au docteur, qui le suivit dans le couloir.

— Eh bien! qu'en pensez-vous, murmura-t-il, répondez-vous de sa vie?

— J'en réponds.

— Dieu soit loué! s'écria le jeune homme, et il descendit précipitamment. Il se rendit d'abord auprès de la famille, qui était réunie dans le salon du rez-de-chaussée. Sa figure n'était plus soucieuse, et ses compliments furent pleins de cordialité. Il ne fit aucune allusion à l'évasion et à la nouvelle arrestation de Henry, mais il eut l'air de croire que l'officier anglais était resté dans le même endroit depuis leur première rencontre.

Les émotions causées par les événements du jour avaient été suivies chez les deux sœurs d'une langueur qui leur coupait la parole, et Dunwoodie s'entretint avec miss Peyton.

— Votre ami survivra-t-il à sa blessure, mon cousin? dit la vieille fille avec un sourire de bienveillance.

— Tout me le fait espérer, répondit le major. Sitgreaves me l'assure, et il ne m'a jamais trompé.

— Votre satisfaction n'est pas plus vive que la mienne. Un homme qui vous est aussi cher ne peut manquer d'exciter l'intérêt de tous vos amis.

— Il mérite toute mon affection, madame, repartit le major avec chaleur. Sa douceur, son égalité d'humeur, sa générosité le font aimer de tous ses camarades. Il a la bonté d'un agneau, mais c'est un lion à l'heure du combat; il a besoin des plus grands soins, et son salut dépend des attentions qui lui seront prodiguées.

— Croyez-moi, monsieur, répondit miss Peyton, il ne manquera de rien sous notre toit.

— Pardonnez-moi, madame, je connais votre bon cœur; mais il faut que Singleton soit l'objet de soins constants. C'est dans des circonstances telles que celles-ci qu'un militaire éprouve le besoin de la tendresse d'une femme.

En disant ces mots, il tourna ses yeux vers Frances avec une expression qui lui rendit la vie; elle se leva et répondit :

— Nous aurons pour lui tous les égards que les convenances nous permettent d'accorder à un étranger.

— Ah! s'écria le major en secouant la tête, ce mot glacial de convenances le tuerait; il lui faut des consolations, des complaisances sans cesse répétées.

— Il ne peut les obtenir que d'une épouse ou d'une sœur.

— Il a une sœur, reprit le major, et elle pourrait être ici dès demain.

Il s'arrêta, rêva un moment, regarda Frances avec embarras et murmura à voix basse :

— L'état de Singleton nécessite la présence de sa sœur, et il importe qu'elle vienne.

— Nous sommes toutes disposées à la recevoir, dit miss Peyton.

— Il est indispensable qu'elle se rende ici, reprit Dunwoodie avec une certaine hésitation. Je l'enverrai chercher ce soir. Puis, comme s'il eût désiré changer de conversation, il s'approcha du capitaine Wharton.

— Henry, lui dit-il, mon honneur m'est plus cher que la vie; mais je sais que je puis vous le confier sans crainte. Demeurez ici sur votre parole, jusqu'à ce que nous quittions le comté, où nous resterons encore quelques jours.

L'officier, qui s'était tenu jusqu'alors sur la réserve, oublia toute sa hauteur, prit la main qu'on lui offrait et répondit :

— Votre généreuse confiance ne sera pas trompée, dût-on préparer pour moi le gibet où votre Washington a fait pendre le major André.

— Henry, dit Dunwoodie d'un ton de reproche, vous ne connaissez guère l'homme qui commande nos armées. Mais le devoir m'appelle, je vous laisse ici; je voudrais pouvoir y rester moi-même, et suis certain que vous n'y serez pas complétement malheureux.

Il s'éloigna après avoir adressé à Frances un de ces sourires d'affection qu'elle avait vainement attendus précédemment.

Parmi les vétérans qui étaient sortis de leur retraite pour servir leur pays était le colonel Singleton; il était natif de la Géorgie et soldat depuis son enfance. Au commencement de la guerre de l'indépendance, il avait offert le secours de son épée, qu'on avait accepté par respect pour son caractère. Son âge et sa santé l'avaient toutefois empêché de prendre une part active à la lutte, mais on lui avait donné différents postes de confiance où sa vigilance et sa fidélité pouvaient être utiles à la cause de ses compatriotes, sans qu'il en résultât des inconvénients pour sa vieillesse. Depuis un an il gardait les défilés des montagnes, et il habitait avec sa fille à une journée de marche de la vallée. Le jeune officier blessé était son fils. Dunwoodie s'empressa d'expédier un courrier pour instruire le colonel de la situation de Georges Singleton, et inviter sa sœur à venir le rejoindre au plus tôt.

Ce devoir accompli, Dunwoodie se rendit dans la plaine, où ses troupes avaient fait halte. Les débris de la colonne anglaise étaient déjà loin; ils s'étaient formés en masse compacte, et s'acheminaient avec précaution vers les chaloupes canonnières. Lawton et ses dragons les suivaient en flanc, et attendaient avec impatience l'occasion de les attaquer.

A quelque distance au-dessus des Sauterelles était le hameau des Quatre-Coins, coupé par plusieurs routes, et d'où par conséquent il était facile de se répandre dans les pays voisins. Dunwoodie en avait remarqué les avantages, et il y installa ses troupes en y faisant conduire aussi les blessés. Plusieurs escouades étaient déjà occupées du triste devoir d'enterrer les morts. En allant de l'une à l'autre, Dunwoodie aperçut le colonel Wellmere assis sur son séant et ruminant sur ses infortunes. Le major s'approcha de lui, et s'excusa de l'avoir si longtemps négligé. L'officier anglais reçut ses politesses avec froideur, et, en racontant comment il avait été blessé, il feignit d'attribuer ce qui lui était arrivé à la chute accidentelle de son cheval. Dunwoodie, qui l'avait vu tomber, renversé sans cérémonie par un cavalier américain, ne put s'empêcher de sourire en lui offrant l'assistance du docteur. Tous deux s'acheminèrent ensemble vers la maison.

— Vous voici, colonel Wellmere! s'écria le jeune Wharton avec étonnement. La fortune de la guerre vous a donc aussi été contraire? mais soyez le bienvenu dans la maison de mon père, où pourtant j'aurais désiré vous voir en de plus heureuses circonstances.

M. Wharton reçut ce nouvel hôte avec la réserve qui le caractérisait, et Dunwoodie s'éloigna pour se rendre au chevet de son ami et instruire le chirurgien qu'un nouveau blessé réclamait ses soins. Le docteur saisit ses instruments, et s'empressa de descendre. Il rencontra sur l'escalier les dames qui se retiraient. Miss Peyton l'arrêta un instant pour lui demander des nouvelles de la santé du jeune Singleton. Frances regarda en souriant l'accoutrement grotesque du chirurgien, auquel Sara fit à peine attention, occupée comme elle l'était de l'arrivée inattendue du colonel anglais. Elle était depuis si longtemps absente de New-York, que son souvenir était à peu près banni du cœur du colonel; mais elle était loin de l'avoir oublié. Il est une époque dans la vie de toutes les femmes où l'on peut dire qu'elles sont prédisposées à l'amour. C'est lorsque l'enfance fait place à une maturité naissante,

lorsque l'âme innocente est remplie d'illusions qui ne se réaliseront jamais, et que l'imagination pure encore se forme de vaines images de perfection. C'était à cet heureux âge que Sara avait quitté la ville, et elle en avait rapporté de vagues idées de bonheur futur dans lesquelles Wellmere occupait toujours la première place; leur rencontre imprévue l'avait jetée dans le plus grand désordre, et, après avoir reçu les compliments du colonel, sur un signe de sa tante, elle s'était hâtée de se retirer.

— Ainsi, monsieur, dit miss Peyton après avoir écouté le chirurgien, le blessé se rétablira bientôt?

— Rien n'est plus certain, répondit le docteur en essayant, par respect pour les dames, de rajuster sa perruque; il ne lui faut plus que des soins.

— Il n'en manquera pas, répondit la vieille dame; d'ailleurs sa sœur sera ici demain.

— Sa sœur, répéta le praticien avec une expression toute particulière, si le major Dunwoodie l'a envoyé chercher, elle viendra.

— Le danger de son frère l'y décidera.

— Sans aucun doute, répliqua laconiquement le docteur, qui se rangea pour laisser passer les dames.

— La manière dont il prononça ces paroles ne fut pas perdue pour Frances, qui n'entendait jamais en vain le nom de Dunwoodie.

— Monsieur, s'écria le docteur Sitgreaves en entrant dans la salle et en s'adressant au seul officier qu'il vit en uniforme rouge, vous avez besoin de mes secours? Je souhaite que vous n'ayez pas été en rapport avec le capitaine Lawton, sans cela je pourrais bien arriver trop tard.

— Il y a ici quelque méprise, monsieur, dit Wellmere d'un ton dédaigneux; le major Dunwoodie m'avait promis un chirurgien, et je ne vois qu'une vieille femme.

— C'est le docteur Sitgreaves, dit Henry Wharton avec vivacité; la multitude de ses occupations l'a empêché d'accorder des soins à sa toilette.

— Excusez-moi, monsieur, dit Wellmere en ôtant son habit.

— Monsieur, reprit sèchement le chirurgien, j'ai pris mes degrés à l'université d'Édimbourg, j'ai fréquenté les hôpitaux de Londres, j'ai coupé dans ma vie une centaine de jambes et de bras; j'ai la conscience nette et un brevet du congrès américain. Je puis donc me parer sans crainte du titre de chirurgien.

— Il suffit, répéta le colonel, le capitaine Wharton m'a instruit de mon erreur.

— Je l'en remercie, reprit le docteur en disposant ses instruments avec une tranquillité qui fit frémir le colonel. Où êtes-vous blessé? N'avez-vous que cette égratignure à l'épaule? Qui vous l'a faite?

— Le sabre d'un dragon, dit le colonel avec emphase.

— C'est impossible, Georges Singleton lui-même ne vous aurait pas frappé si doucement.

Là-dessus, il tira de sa poche un emplâtre et l'appliqua sur la plaie en ajoutant:

— Voici, monsieur, qui suffira pour remplir vos intentions.

— Quelles sont-elles donc selon vous, monsieur?

— De vous consigner comme blessé dans votre rapport, répliqua le docteur avec fermeté, et vous pourrez dire que vous avez été pansé par une vieille femme; car s'il s'en était trouvé une ici, elle aurait fait facilement votre affaire.

— Voilà un langage bien extraordinaire, murmura l'officier anglais.

Le capitaine Wharton intervint; il expliqua la méprise du colonel Wellmere par l'irritation et la souffrance corporelle que celui-ci éprouvait, et parvint à calmer le praticien offensé, qui consentit à examiner les autres blessures de l'Anglais. C'étaient de simples contusions, dont le pansement n'exigea que quelques minutes.

La cavalerie, après s'être reposée, se prépara à partir. Dunwoodie décida Sitgreaves à demeurer auprès de Singleton. A la requête de Henry, le colonel Wellmere fut aussi laissé prisonnier sur parole. Les dragons se mirent bientôt en marche, et les guides, divisés en pelotons accompagnés par des patrouilles de cavalerie, se dispersèrent dans le pays, de manière à former une chaîne de sentinelles depuis la mer jusqu'au fleuve de l'Hudson.

Dunwoodie, après avoir fait ses adieux, s'arrêta un instant devant les Sauterelles; il n'était plus sous l'influence des émotions du combat et songeait avec peine à ce que lui coûtait la victoire: l'ami de sa jeunesse était prisonnier dans des circonstances qui compromettaient à la fois sa vie et son honneur. Le frère d'armes, dont la présence adoucissait pour le major les rudes travaux de la guerre, gisait victime sanglante du succès. L'image de la jeune fille, qui durant cette journée avait exercé un empire disputé sur le cœur de Dunwoodie, reparut éclatante à ses yeux et bannit de son cœur les rêves de gloire et de triomphe.

Les derniers traînards du corps avaient déjà pris la route des collines septentrionales, et le major hésitait encore à se mettre en marche. La journée avait été douce et claire, et le soleil resplendissait dans un ciel sans nuages. Un silence de mort avait succédé au tumulte du combat, et la plaine était aussi paisible que si elle n'eût jamais été souillée par les passions humaines. La fumée qui planait sur le champ de bataille se dispersait insensiblement et ne laissait aucune trace de l'action au-dessus des tombeaux des victimes. Toutes les émotions contradictoires de ce jour, tous les événements dramatiques dont il avait été témoin, ressemblaient aux vaines illusions d'un cauchemar passager. Frances, en proie à une inquiétude qu'elle ne pouvait réprimer, s'aventura sur la terrasse et aperçut au loin celui qui avait été le principal acteur de cette scène sanglante. Elle reconnut son amant, pensa aux dangers qu'il avait courus et rentra le cœur plein de pensées aussi tristes que celles que Dunwoodie lui-même emportait de la vallée.

CHAPITRE IX.

Le détachement que commandait le capitaine Lawton ne trouva aucune occasion de charger les fuyards qui, en arrivant sur le rivage, se formèrent en un bataillon carré tout hérissé de baïonnettes; ils étaient d'ailleurs protégés par l'artillerie d'un schooner, qui les avait amenés de New-York. Lawton ne jugea pas à propos de lutter contre la force combinée avec la discipline, et, après avoir vu les Anglais se rembarquer, il fit volte-face pour rejoindre le corps principal. Les brouillards du soir commençaient à obscurcir la vallée, lorsqu'il y rentra par le sud. Il marchait en avant en causant avec son lieutenant Tom Mason. Derrière eux cheminait un jeune cornette, qui songeait au plaisir de trouver un lit de paille après une journée aussi fatigante.

— Elle vous a donc frappé aussi? dit le capitaine; il me suffit d'avoir vu une seule fois sa figure pour me la rappeler. En vérité, Tom, elle fait honneur au goût du major.

— Elle ferait honneur à tout le monde, répondit le lieutenant avec quelque chaleur. Ses yeux bleus décideraient facilement un homme à s'occuper de fonctions plus agréables que la guerre.

— Comment, Tom Mason, reprit Lawton en riant, vous vous déclarez le rival du beau major Dunwoodie?

— Ma foi, oui, reprit le lieutenant. Le major prêche toujours la morale aux jeunes gens, mais c'est un gaillard. Remarquez-vous comme il aime les chemins de traverse? Je trouve, sauf le respect que je lui dois, qu'il accapare les femmes. Que va dire la sœur de Georges Singleton à cette jeune fille aux cheveux blonds, qui demeure là-bas dans la maison blanche? J'avoue que deux pareils anges sont trop pour la part d'un seul homme, à moins que ce ne soit un Turc.

— Vous pouvez avoir raison, répondit le capitaine Lawton; mais, ajouta-t-il en se penchant en avant pour percer les ténèbres, quel est l'animal que je vois remuer dans le champ qui est à notre droite?

— C'est un homme, dit Mason.

— Il a une bosse comme un dromadaire, reprit le capitaine; sur mon âme, c'est Harvey Birch; qu'on le saisisse mort ou vif!

Birch s'était prudemment tenu sur le rocher où Henry Wharton l'avait vu. Il y avait attendu avec impatience le départ des troupes et l'obscurité de la nuit pour se diriger vers son habitation. Il était en chemin lorsque son oreille exercée distingua le pas des chevaux. Il se décida toutefois à poursuivre sa route en se tenant courbé vers le sol; mais quand il entendit devant lui la voix de Lawton, il crut n'avoir plus rien à craindre et se redressa. Ce fut alors qu'on l'aperçut. Pendant un moment, glacé par l'imminence du danger, il sentit ses jambes tremblantes plier sous lui, mais, s'armant tout à coup de résolution et serrant instinctivement sa ceinture, il prit la fuite vers les bois, après avoir jeté son ballot. Plusieurs cavaliers passèrent entre lui et l'asile qu'il s'était choisi. Le colporteur échappa à leurs yeux en se jetant à plat ventre et continua à courir quand ils furent loin. L'ordre de Lawton n'avait été entendu que de ceux qui le suivaient immédiatement; les autres se demandaient avec inquiétude de quoi il s'agissait, lorsqu'un homme, passant devant la troupe, franchit le grand chemin d'un seul bond.

— C'est Harvey Birch; qu'on le saisisse mort ou vif! répéta Lawton d'une voix de Stentor.

Les amorces de cinquante pistolets partirent à la fois, et les balles sifflèrent en tout sens autour de la tête proscrite du colporteur. Un sentiment de désespoir s'empara de son âme, et, dans son amertume, il s'écria:

— Chassé comme une bête fauve!

La vie lui parut un fardeau, et il fut sur le point de se livrer à ses ennemis. Cependant la nature l'emporta. S'il était pris, il était à craindre pour lui qu'on ne l'honorât pas d'un procès en forme, et que le lever du soleil fût témoin de son ignominieuse exécution. En effet, il avait déjà été condamné à mort, et n'avait échappé au supplice que par miracle. Ces considérations et l'approche de ceux qui le poursuivaient ranimèrent son énergie. Heureusement pour lui, un pan de mur, échappé aux ravages de la guerre, se trouva sur son passage. Il avait à peine eu le temps de le franchir, quand une partie du détachement arriva du côté qu'il venait de quitter. Les chevaux refusèrent de sauter dans les ténèbres. Ils reculèrent; les dragons jurèrent en les excitant, et, au milieu de la confusion, Birch put apercevoir la base d'une colline, dont le sommet lui offrait un sûr asile. Le cœur du colporteur bondit d'espérance; mais ses oreilles furent de nouveau frappées des éclats de voix de Lawton, qui criait à ses soldats de lui faire place. Ils s'écartèrent; l'intrépide capitaine enfonça l'éperon dans les flancs de son coursier, qui partit au galop et sauta par-dessus la muraille. Les acclamations des dragons, le trépignement du cheval annoncèrent trop clairement au colporteur l'imminence du danger. Il était à demi mort de fatigue, et sa perte ne semblait plus désormais douteuse.

— Arrête ou meurs! cria au-dessus de sa tête une voix formidable.

Harvey jeta par-dessus son épaule un coup d'œil oblique, et vit à vingt pas de lui l'homme qu'il redoutait le plus brandissant un sabre avec fureur. La crainte, l'épuisement, le désespoir assaillirent le fuyard, qui tomba aux pieds du dragon. Le cheval de Lawton heurta dans sa course la victime renversée et roula violemment à terre avec son cavalier.

Aussi prompt que la pensée, Birch se releva après avoir arraché à Lawton son sabre menaçant. La vengeance n'est que trop naturelle aux hommes, il y en a peu qui ne soient pas séduits par l'idée d'appliquer la peine du talion; et pourtant on en voit encore qui trouvent plus doux de rendre le bien pour le mal.

Tous les griefs du colporteur se présentèrent à ses yeux avec une effrayante lucidité. Il fut un moment sous l'empire du démon, et brandit en l'air l'arme puissante; mais elle retomba inoffensive sur l'officier, qui se ranimait, mais qui était encore trop étourdi de sa lourde chute pour poursuivre Harvey derrière les rochers.

— A l'aide! à l'aide! s'écria Mason en arrivant auprès de son chef avec une douzaine de dragons. Descendez de cheval et cherchez dans les rochers. Le misérable y est caché.

— Arrêtez! hurla Lawton en se levant avec difficulté : si l'un de vous met pied à terre, il est mort! Tom, mon bon camarade, voulez-vous m'aider à seller Roanoke?

— Vous vous êtes fait mal? dit Mason d'un ton de condoléance.

— Mais oui, répliqua le capitaine, qui respirait et parlait difficilement. Je voudrais que votre rebouteur fût là pour examiner l'état de mes côtes.

— Eh bien! Sitgreaves est auprès du capitaine Singleton, à la maison des Sauterelles.

— J'irai lui demander asile pour la nuit, mon cher Tom. Dans ces temps critiques, on peut agir sans cérémonie : d'ailleurs M. Wharton professe pour notre corps une estime toute particulière. Je ne puis me permettre de passer devant sa porte sans y entrer.

— Et je conduirai vos hommes aux Quatre-Coins. Si nous tombions tous chez M. Wharton, nous y amènerions la famine.

— C'est une compagnie dont je ne me soucie pas; la pensée de goûter les gâteaux de miss Peyton fait une diversion agréable à mes douleurs.

— Oh! dit Mason en riant, puisque vous parlez de manger, vous ne mourrez pas.

— Je l'espère bien, dit gravement le capitaine.

En ce moment, l'ordonnance du commandant s'approcha de lui et lui dit :

— Capitaine Lawton, nous voici près de la maison de l'espion, voulez-vous que nous y mettions le feu?

— Non, dit le capitaine d'une voix qui fit tressaillir l'officier. Êtes-vous un incendiaire; voulez-vous brûler une maison de sang-froid? Qu'une seule étincelle en approche, et la main qui l'aura allumée n'en allumera jamais d'autre.

On continua la route en silence. Mason réfléchissait au merveilleux changement opéré dans le capitaine par sa chute, lorsqu'ils arrivèrent en face de l'habitation de M. Wharton. La troupe se dirigea vers les Quatre-Coins; le capitaine et le lieutenant mirent pied à terre et s'acheminèrent vers la maison.

Le capitaine Wellmere s'était déjà retiré dans sa chambre. Singleton reposait; M. Wharton et son fils étaient renfermés et les dames servaient du thé au chirurgien des dragons. Miss Peyton, en l'interrogeant, découvrit qu'il connaissait la nombreuse famille qu'elle avait en Virginie, et qu'il était possible qu'il l'eût vue elle-même. Il s'engagea donc entre eux une espèce de conversation, qui fut interrompue par le bruit des coups de pistolet que l'on tira sur le colporteur.

— Qu'est-ce que cela? dit miss Peyton en pâlissant.

— Le chirurgien but une gorgée de thé avec la plus profonde indifférence et répondit :

— Cela me fait l'effet de la secousse produite dans l'atmosphère par l'explosion des armes à feu. Je serais tenté de croire que la troupe du capitaine Lawton est de retour, si je ne savais que cet homme entêté n'emploie jamais le pistolet, tandis qu'il abuse terriblement du sabre.

— Miséricorde! s'écria la vieille fille agitée; est-ce que cette arme est dangereuse dans ses mains?

— Dangereuse! répéta le docteur; elle porte les coups les plus désastreux et les plus mortels.

— Ne vous inquiétez pas, dit Frances, qui remarqua le trouble de sa tante; le capitaine Lawton est l'officier que nous avons vu ce matin, et c'est sans doute l'ami du docteur.

— Je m'en flatte, reprit Sitgreaves, ce serait un homme convenable s'il voulait apprendre à sabrer scientifiquement. Il faut que tout le monde vive de sa profession, et que deviendraient les chirurgiens s'ils n'avaient affaire qu'à des morts.

Le docteur continuait à disserter sur les qualités et les défauts de Lawton, lorsqu'un frappa bruyamment à la porte. Il prit instinctivement une petite scie qu'il avait tenue toute la journée, dans le vain espoir d'une amputation; et, après avoir rassuré les dames, il alla ouvrir la porte.

— Le capitaine Lawton! s'écria-t-il en voyant le capitaine appuyé sur le bras de son lieutenant franchir péniblement le seuil.

— Ah! mon cher rebouteur, je vous trouve à propos; ayez la complaisance d'inspecter ma carcasse; mais mettez de côté cette vilaine scie.

Quelques mots de Mason expliquèrent la manière dont le capitaine avait été blessé, et miss Peyton accorda gracieusement l'hospitalité demandée. Pendant que l'on préparait une chambre, le capitaine fut invité à passer dans la salle à manger; il fut bientôt installé à table avec son lieutenant et engagé dans une occupation gastronomique qu'interrompaient seulement quelques grimaces. Il était évident qu'il souffrait, mais il n'en perdait pas un seul coup de dent. Sitgreaves fut surpris de le voir à table, lorsqu'il revint après avoir ordonné différents préparatifs d'opération.

— Quoi! vous mangez! s'écria le médecin, vous avez donc envie de mourir?

— En aucune façon, répondit l'officier; c'est pourquoi je me pourvois des aliments nécessaires pour conserver la vie.

Le chirurgien exprima son mécontentement par des murmures, puis il sortit emmenant Mason et le capitaine.

Toute maison américaine avait à cette époque une pièce que l'on appelait emphatiquement la plus belle chambre. Par l'influence secrète de Sara, cette pièce avait été réservée au colonel Wellmere; le lit était couvert du plus moelleux édredon; la tisane du malade était contenue dans un vase d'argent massif rehaussé des armoiries des Wharton. C'était à son insu que Sara avait témoigné de la prédilection pour l'officier anglais, et, certes, le capitaine Lawton, qui passait la moitié de ses nuits sans se déshabiller et quelquefois même sans descendre de cheval, ne tenait guère à coucher sur le duvet ou à boire dans un vase d'argent. Toutefois la chambre qu'on lui destina était convenable, et, lorsqu'il y fut établi, il se soumit à l'examen du docteur; mais dès le début il s'écria avec impatience :

— Sitgreaves, faites-moi le plaisir de faire disparaître cette affreuse scie, ou je me croirai dans le cas de légitime défense : la vue de cet instrument me glace le sang.

— Capitaine Lawton, pour un homme qui a si souvent exposé sa vie, vous montrez une crainte bien inexplicable; ma scie est un ustensile de la plus grande utilité.

— Que le ciel me préserve de faire connaissance avec elle! dit le troupier en frissonnant.

— Mépriseriez-vous les lumières de la science, en refuseriez-vous les secours si l'usage de cette scie devenait nécessaire?

— Assurément, tant que j'aurai de la vie pour me défendre, je ne me laisserai pas découper comme un quartier de bœuf. Mais je m'endors : ai-je quelque côte enfoncée?

— Non.

— Ai-je quelque os brisé?

— Non.

— En ce cas, Tom, passez-moi cette bouteille.

Le capitaine but un coup, tourna résolument le dos à ses compagnons et leur souhaita le bonsoir. Il avait un profond respect pour les talents de Sitgreaves, mais il doutait de la nécessité d'administrer des remèdes internes pour rétablir l'équilibre du corps humain. Il soutenait qu'on pouvait tout braver quand on avait le cœur ferme, l'estomac plein et la conscience nette. Il se plaisait à répéter que les dernières parties atteintes par la mort étaient les yeux et les mâchoires. Il en concluait qu'il fallait les soigner avant toutes les autres.

Le chirurgien, qui connaissait bien les idées du patient, le contempla d'un air de mépris et de commisération; il replaça avec un soin respectueux, dans un nécessaire de cuir, les fioles qu'il avait déployées brandit triomphalement sa scie, et sortit sans daigner répondre aux compliments de Lawton. Mason jugea à la respiration du capitaine qu'il était inutile de lui souhaiter le bon soir, et se hâtant de prendre congé des dames, il rejoignit au galop le détachement.

CHAPITRE X.

Les possessions de M. Wharton s'étendaient à quelque distance de chaque côté de la maison, et la plupart des terres étaient en friche. Quelques cabanes étaient éparses sur différents points de ses domaines, mais elles étaient en ruines et inhabitées; le voisinage des armées belligérantes avait fait cesser presque complétement les travaux de l'agriculture; il était inutile que le laboureur s'employât à remplir des greniers que pouvaient vider les premiers fourrageurs anglais ou américains; on ne touchait au sol que par nécessité absolue. Les paysans qui étaient assez près de l'une des armées pour être à l'abri de l'invasion des troupes légères de l'autre, trouvaient seuls dans cette position une source de richesse. M. Wharton, qui pouvait se passer des produits de ses domaines, avait imité la conduite prudente de la plupart de ses compatriotes : il se bornait à récolter ce qui était nécessaire à sa consommation journalière, ou ce qu'on pouvait aisément dérober à l'avidité des maraudeurs. En conséquence, le terrain sur lequel avait eu lieu le combat n'avait qu'un seul bâtiment inhabité, outre celui qui appartenait au père d'Harvey Birch.

Pendant cette journée féconde en incidents, Catherine Haynes avait

eu soin d'observer la plus stricte neutralité; ses amis avaient embrassé la cause de l'indépendance, mais elle n'avait pas voulu se prononcer avant de connaître les opinions politiques du colporteur. Il y avait dans la conduite de cet homme tant d'incertitude, qu'elle avait jusqu'alors inutilement cherché à le deviner; il ne sortait guère que la nuit; le soleil couchant le voyait à une extrémité du comté, et l'aurore le retrouvait à l'autre bout; sa pacotille ne le quittait jamais, et ceux qui l'étudiaient de près supposaient que son unique but était d'amasser de l'or. Il était quelquefois absent pendant des mois entiers; les troupes royales, qui occupaient les hauteurs de Harlaem, le laissaient passer sans faire attention à lui. Il se rapprochait non moins fréquemment des lignes américaines, mais avec plus de circonspection. Plusieurs sentinelles, placées dans les gorges des montagnes, avaient parlé d'une étrange figure qu'elles avaient vue se glisser auprès d'elles au milieu des brouillards du soir; ces récits parvinrent aux oreilles des officiers, et, comme nous l'avons raconté, le colporteur tomba deux fois entre les mains des Américains. La première fois il se sauva presque immédiatement après son arrestation; la seconde il fut condamné à mort, mais le jour du supplice on trouva la cage ouverte et l'oiseau envolé. Cette évasion était d'autant plus extraordinaire, qu'il était gardé par un officier favori de Washington et par des sentinelles qui veillaient habituellement à la sûreté du général en chef. On ne pouvait les accuser de connivence avec le condamné, et les soldats étonnés firent courir le bruit que le colporteur avait fait un pacte avec le diable. Catherine repoussa cette idée avec indignation, ensuite elle eut un moment la pensée qu'Harvey était à la solde de Washington; mais elle réfléchit que les Américains ne pouvaient payer qu'en papier et en promesses. Lorsque l'alliance avec la France eut rendu l'argent abondant dans le pays, Catherine examina plusieurs fois la bourse de peau de daim sans y trouver une seule image de Louis mêlée au type bien connu de Georges III. Il paraissait démontré qu'Harvey était stipendié par l'Angleterre.

La maison de Birch avait été souvent surveillée par les Américains, mais l'espion était averti mystérieusement de leurs projets et parvenait toujours à les déjouer. Pendant tout un été, un fort détachement de l'armée, campé aux Quatre-Coins, reçut de Washington lui-même l'ordre de ne pas perdre un seul instant de vue la demeure d'Harvey Birch. Cette recommandation fut suivie à la lettre, mais le colporteur ne parut pas; le détachement se retira, et le soir même Birch rentra dans sa maison. Les soupçons dont il était l'objet avaient rejailli sur son père, mais le vieillard ne donna aucune prise à la persécution, et comme ses biens ne valaient pas la peine d'être confisqués, il ne fut pas longtemps inquiété par ceux qui faisaient métier de patriotisme; d'ailleurs l'âge et les chagrins allaient lui épargner de nouvelles tracasseries : la lampe de sa vie avait épuisé toute son huile.

La dernière séparation du père et du fils avait été pénible, mais ils s'y étaient soumis pour obéir à ce qu'ils regardaient comme un devoir.

Le vieillard, qui sentait sa fin prochaine, avait caché son état à tous ses voisins; il ne croyait pas avoir besoin de recourir à des étrangers, puisqu'il comptait sur la présence de son fils pour adoucir ses derniers moments. Les émotions de la journée, la crainte toujours croissante qu'Harvey n'arrivât trop tard, hâtèrent le terme fatal, qu'il aurait désiré reculer encore de quelques jours. Vers le soir, la maladie empira tellement, que Catherine éperdue envoya aux Sauterelles un jeune gars qui s'était réfugié chez Birch pendant le combat. Elle réclamait un compagnon pour l'assister dans son isolement. On ne pouvait disposer que de César, qui fut expédié immédiatement, chargé de comestibles et de cordiaux par l'excellente miss Peyton. Le mourant n'avait plus besoin de remèdes, et semblait n'avoir plus qu'une pensée, celle de revoir son enfant.

Le père avait entendu le tumulte causé par la poursuite d'Harvey, mais sans en deviner la cause; et comme le noir et Catherine connaissaient l'excursion du détachement, ils attribuèrent le bruit à son retour. Quand les dragons défilèrent lentement devant la chaumière, le noir eut soin de réprimer la curiosité de la ménagère et d'en prévenir les dangereux accès.

Le vieillard avait fermé les yeux, et ceux qui le veillaient le croyaient endormi.

La maison contenait deux grandes chambres et deux petites; la première servait de cuisine et de salle de réception, la seconde était occupée par le père et Birch, la troisième était le sanctuaire de la pudique vestale, et la quatrième le garde-manger. Une énorme cheminée de pierre, qui s'élevait au centre, formait la cloison des deux grandes chambres; les foyers de chaque pièce se correspondaient et avaient les mêmes dimensions. Une flamme brillante étincelait dans la cuisine, et César était assis auprès de Catherine, entre les énormes montants qui soutenaient le manteau; l'Africain était occupé à communiquer sa prudence à la femme de charge, et dissertait sur les inconvénients qu'offrait une vaine curiosité.

— Il ne faut jamais tenter Satan, disait César en roulant des yeux dont le blanc rayonnait à la clarté du feu; j'ai manqué perdre une oreille pour avoir porté un petit bout de lettre; la curiosité est un grand vice; et s'il n'y avait jamais eu d'homme assez curieux pour voir l'Afrique, on ne trouverait pas de gens de notre couleur hors de notre pays. Mais je voudrais bien qu'Harvey fût de retour.

— Il manque à tous ses devoirs en s'absentant dans de pareilles circonstances, dit Catherine d'un ton imposant; si son père avait envie de faire son testament, à qui pourrait-il le dicter?

— Il l'a peut-être déjà écrit.

— Ce ne serait pas étonnant, répondit la femme de ménage, car il lit tous les jours la Bible.

— En ce cas, il lit un excellent livre, dit le noir d'un ton solennel.

— Vous avez raison, César, la Bible est le meilleur des livres, mais quand on le lit aussi souvent que le père d'Harvey on doit avoir pour cela des motifs particuliers.

Elle se leva, se glissa doucement dans la chambre du malade, et prit dans une commode une grosse Bible couverte d'une reliure massive, à fermoirs de cuivre. César ouvrit le volume avec empressement, et ils se mirent à en examiner les pages. Catherine était loin d'être forte sur la lecture, et César y était complétement étranger. Pendant quelque temps la femme de ménage travailla à épeler le mot Saint Matthieu, et elle n'eut pas plutôt réussi, qu'elle le montra avec complaisance à César attentif.

— C'est très-bien, dit le noir; voyons maintenant le livre du commencement jusqu'à la fin.

Il éleva une longue et mince chandelle de suif jaune, de manière à jeter une faible clarté sur le volume, et regarda par-dessus l'épaule de Catherine, qui se mit à tourner les feuillets les uns après les autres avec la plus grande attention; elle arriva enfin à une page dont les marges étaient couvertes d'écriture.

— Voici, dit elle toute tremblante d'anxiété; je suis sûre que c'est là son testament : je donnerais le monde entier pour savoir à qui il a laissé ses grosses boucles d'argent.

— Vous n'avez qu'à lire, dit laconiquement César.

— Et la commode de noyer! Harvey ne peut avoir besoin d'un aussi beau meuble tant qu'il sera garçon.

— Pourquoi, dit César, en aurait-il moins besoin que son père?

— Et les six cuillères d'argent! Harvey ne se sert jamais que de couverts de fer.

— L'écriture vous l'apprendra sans doute, répliqua le noir en désignant la page avec l'un de ses doigts crochus.

Obéissant au conseil du nègre, et poussée par la curiosité, Catherine essaya de lire. Désirant arriver plus vite au passage qui l'intéressait personnellement, elle commença vers le milieu avec une hésitation qui ne faisait pas grand honneur à sa science; elle déchiffra ces mots :

« Chester Birch, né le premier septembre mil sept cent cinquante-cinq. »

— Que lui donne-t-il? demanda le nègre.

« Abigaïl Birch, née le douze juillet mil sept cent cinquante-sept. »

— C'est celle-là qui aura les cuillères d'argent? dit le noir.

» Premier juin mil sept cent soixante, en ce terrible jour, le jugement d'un Dieu offensé s'est appesanti sur ma maison. »

La femme de ménage ferma instinctivement le volume, et César tressaillit en entendant un profond gémissement partir de la chambre voisine. Ni l'un ni l'autre n'avait assez de résolution pour aller s'assurer de l'état du moribond; mais sa respiration entrecoupée était la même qu'auparavant. Néanmoins Catherine n'osa pas rouvrir la Bible; elle en rattacha les fermoirs, et la déposa en silence sur la table. César jeta un coup d'œil timide autour de la chambre en disant :

— Je croyais que son heure était venue.

— Non, dit Catherine d'un ton solennel, il vivra jusqu'à ce que la marée descende ou que le premier chant du coq annonce le matin.

— Pauvre homme! dit le noir en se pelotonnant dans le coin de la cheminée; j'espère que son repos ne sera plus troublé après sa mort.

— Peut-être, dit Catherine; on prétend que ceux dont la vie a été agitée ne se reposent point dans le tombeau.

— Jean Birch est un très-honnête homme; tout le monde ne peut avoir les vertus d'un ministre, car, si cela était, à quoi serviraient les prêtres?

— Ah, César! il n'y a de braves gens que ceux qui font le bien. Pourriez-vous me dire pourquoi on cacherait de l'argent honnêtement gagné dans les entrailles de la terre?

— C'est sans doute pour empêcher les écorcheurs de le trouver.

— Il a sans doute d'autres raisons que vous ne comprenez pas, dit Catherine; et elle dérangea sa chaise de manière à se placer immédiatement au-dessus de la pierre qui cachait le secret trésor du colporteur. Incapable de s'empêcher de parler d'un fait qu'elle n'avait pourtant pas envie de révéler, elle murmura : Un rude extérieur cache souvent un intérieur agréable.

César essaya de deviner le mot de cette énigme, et regarda de tous côtés autour de lui. Tout à coup ses yeux devinrent fixes et ses dents claquèrent de frayeur; le changement de sa physionomie fut remarqué par Catherine, qui en se retournant aperçut le colporteur en personne debout à la porte de la chambre.

— Vit-il encore? demanda Birch, qui semblait craindre de recevoir une réponse.

— Sans doute, répondit Catherine en se levant précipitamment et lui offrant une chaise; il vivra jusqu'au jour ou jusqu'à la marée basse.

Harvey se contenta de savoir que son père vivait encore, et il se

glissa doucement auprès de lui. Les liens qui les unissaient n'étaient pas d'une espèce ordinaire; ils étaient tout l'un pour l'autre en ce moment. Si Catherine avait poursuivi sa lecture, elle aurait vu le triste récit de leurs malheurs: fortune et famille, ils avaient perdu tout à la fois, et depuis ce moment la persécution et la détresse s'étaient attachés à leurs pas errants.

Harvey s'approcha du chevet, se pencha en avant et murmura d'une voix étouffée :

— Mon père, me reconnaissez-vous ?

Le vieillard ouvrit lentement les yeux, et sur ses traits pâles glissa un sourire de satisfaction qui en se dissipant laissa l'empreinte de la mort plus terrible encore par le contraste. Le colporteur versa sur les lèvres desséchées du malade une potion qu'il avait apportée. Pendant quelques minutes le vieux Birch parut renaître, et il se mit à parler lentement, avec effort. La curiosité rendait Catherine silencieuse, la terreur produisait le même effet sur César, et Harvey respirait à peine en écoutant les dernières manifestations d'une âme qui allait s'envoler.

— Mon fils, dit le père d'une voix caverneuse, Dieu est aussi miséricordieux qu'il est juste; la coupe du salut, que j'ai écartée de mes lèvres dans ma jeunesse, il la présente à mes vieux jours; il a châtié pour purifier, et je vais rejoindre la famille que j'ai perdue. Bientôt, mon fils, vous serez seul; je vous connais assez pour prévoir que vous ne tiendrez plus à la vie : le roseau brisé ne se relèvera jamais. Vous avez en vous, Harvey, de quoi vous guider dans la bonne voie : continuez comme vous avez commencé, ne négligez jamais vos devoirs...

Un bruit qui se fit entendre dans la chambre voisine interrompit le moribond. Le colporteur s'élança pour en connaître la cause, et aperçut un homme dont il devina au premier coup d'œil les sinistres intentions. L'étranger était encore jeune, mais ses traits dénotaient un esprit depuis longtemps bouleversé par les mauvaises passions; ses vêtements, de l'étoffe la plus grossière et tout déguenillés, annonçaient une pauvreté qui avait quelque chose de factice; ses cheveux avaient blanchi prématurément, ses yeux enfoncés et hagards évitaient le regard franc de l'innocence; il y avait dans ses manières une inquiétude qui prouvait l'agitation de son âme, dont le trouble invincible était en même temps funeste aux autres et à charge à lui-même : c'était le chef bien connu d'une de ces bandes de maraudeurs qui infestaient le comté sous prétexte de patriotisme, et qui commettaient toutes sortes de crimes, depuis le simple vol jusqu'à l'assassinat. Derrière lui se tenaient plusieurs de ses satellites, dont la physionomie n'exprimait que l'indifférence de l'insensibilité brutale; ils portaient l'équipement ordinaire des soldats d'infanterie et étaient tous armés de fusils et de baïonnettes.

Harvey vit que toute résistance était inutile, et il se soumit tranquillement à leurs ordres. En un clin d'œil César et lui furent dépouillés de leurs vêtements, et prirent en échange les haillons de deux hommes de la bande; on plaça chacune des victimes dans un coin de la chambre, et on les coucha en joue en leur enjoignant de répondre fidèlement aux questions qu'on leur adresserait.

— Où est votre pacotille? demanda-t-on d'abord au colporteur.

— Ecoutez-moi, dit Birch d'une voix tremblante, dans la chambre voisine est mon père à l'agonie : laissez-moi retourner auprès de lui, recevoir sa bénédiction, lui fermer les yeux, et tout ce que je possède est à vous.

— Répondez d'abord à mes questions, ou ce mousquet va vous envoyer tenir compagnie au vieux bonhomme.

— Je ne vous dirai rien avant d'avoir vu mon père, répliqua résolument le colporteur.

Son persécuteur leva le bras; il était sur le point d'exécuter sa menace, lorsqu'un de ses compagnons l'arrêta.

— Qu'allez-vous faire? dit-il; vous oubliez qu'il y a une récompense pour celui qui le livrera. Allons, Birch, dites-nous où sont vos marchandises, et vous irez trouver votre père.

Birch obéit aussitôt, et l'un des écorcheurs fut envoyé pour chercher le paquet. Il le rapporta bientôt, et le jeta sur le plancher en jurant qu'il était léger comme une plume.

— Fort bien, dit le chef; mais ce qu'il contenait a dû être échangé contre de l'or : donnez-nous votre or, monsieur Birch, nous savons que vous en avez, ce n'est pas vous qu'on paye en papier.

— Vous manquez à votre parole, dit Harvey.

— Donnez-nous votre or, répéta le chef avec fureur; et il approcha sa baïonnette de la poitrine d'Harvey. La pointe acérée pénétra dans les chairs, et fit ruisseler le sang. Sans se préoccuper de ces légères blessures, Harvey entendant un léger mouvement dans la chambre voisine, s'écria d'un ton suppliant :

— Laissez-moi rejoindre mon père, et je vous abandonne tout.

— Je vous jure que vous l'irez rejoindre, dit le chef des écorcheurs.

— Prenez donc! s'écria Birch en jetant sa bourse, qu'il était parvenu à cacher en changeant de vêtements.

Le brigand la ramassa avec un rire infernal en disant :

— Celui que vous irez rejoindre, c'est votre père qui est dans les cieux.

— Misérable! n'avez-vous ni sentiments ni probité?

— A l'entendre, reprit l'écorcheur en riant, on ne croirait pas qu'il a déjà la corde au cou. Il n'est pas nécessaire de vous tourmenter, monsieur Birch : si le vieillard a quelques heures d'avance sur vous dans le voyage, vous êtes sûr de le suivre demain avant midi.

Cette cruelle révélation ne produisit aucun effet sur le colporteur : il recueillait avidement les moindres sons qui partaient de la chambre de son père. Enfin il entendit son propre nom prononcé avec l'accent creux et sépulcral de la mort; Birch ne put se contenir et s'écria :

— Mon père, mon père! je viens à vous.

Il s'élança malgré les efforts de son gardien; mais il fut cloué au mur par la baïonnette d'un autre. Heureusement la rapidité de son mouvement lui fit éviter un coup qui eût été infailliblement mortel, et il ne fut retenu que par ses habits.

— Nous savons que vous glissez entre les doigts, monsieur Birch, dit l'écorcheur, et nous ne voulons pas vous perdre de vue. Votre argent, votre argent !

— Vous l'avez, dit le colporteur en se tordant avec désespoir.

— Oui, nous avons votre bourse; mais vous en possédez d'autre : le roi Georges paye grassement, et vous lui avez rendu plus d'un bon service. Où est votre caisse? Si vous ne la livrez, vous ne verrez jamais votre père.

— Enlevez la pierre qui est sous cette femme! s'écria Birch avec rapidité.

— Il ne sait ce qu'il dit, répliqua Catherine changeant instinctivement de position pour se placer au-dessus d'une autre pierre qui fut immédiatement descellée. Vous voyez bien qu'il n'y a rien, dit la vieille fille : il radote; vous lui avez troublé l'esprit. Un homme de bon sens enfouirait-il son or?

— Paix, babillarde! cria Harvey. Levez la pierre du coin, et vous trouverez de quoi vous enrichir en me ruinant.

— Et alors tout le monde vous tournera le dos, reprit Catherine. Qu'est-ce qu'un colporteur sans marchandises et sans argent?

L'écorcheur, se conformant aux instructions d'Harvey, eut bien vite déterré une notable quantité de guinées anglaises, qu'il enserra dans un sac malgré les déclarations réitérées de la ménagère, qui affirmait qu'on ne lui avait point payé ses gages, et que dix guinées au moins lui appartenaient de droit.

— Il y a là de quoi payer la corde pour le pendre, dit l'écorcheur enchanté d'une prise qui dépassait de beaucoup son attente; maintenant marchons !

La bande se disposa à emmener le colporteur pour le livrer aux autorités américaines et toucher la somme promise à quiconque le livrerait; mais il refusa obstinément de marcher. On allait l'enlever de vive force, quand une apparition imprévue glaça les plus intrépides. Le père s'était levé de son lit de mort, attiré par les cris de son fils; il se traînait péniblement; son corps enveloppé d'un drap comme d'un linceul, ses yeux fixes et hagards lui donnaient l'aspect d'un spectre. Catherine et César eux-mêmes crurent voir un habitant de l'autre monde, et furent les premiers à s'enfuir, suivis de la bande en désordre.

L'émotion qui avait ranimé le malade se dissipa bientôt; le colporteur le reçut dans ses bras et le porta dans son lit. La réaction qui suivit devait bientôt mettre un terme aux souffrances du vieillard : ses yeux ternes se fixèrent sur son fils, ses lèvres remuèrent, mais on n'entendit point sa voix. Harvey, se jetant à genoux, reçut en même temps la bénédiction et le dernier soupir du mourant. Plus tard il eut à souffrir bien des privations, bien des outrages, mais le souvenir de cette bénédiction ne l'abandonna jamais; et planant constamment sur toutes les images du passé, il rayonna d'une sainte lueur au milieu de ses plus cruels tourments. Le pauvre colporteur fut soutenu par les prières d'une âme pieuse, et fortifié par la certitude d'avoir fidèlement accompli les devoirs sacrés de l'amour filial.

César et Catherine s'étaient sauvés trop précipitamment pour avoir le temps de réfléchir. Toutefois, après avoir couru pendant quelque temps et s'être instinctivement séparés des écorcheurs, ils s'arrêtèrent au milieu d'un champ.

— Ah, César! n'est-il pas terrible qu'un mort revienne avant même d'avoir été déposé dans la tombe ? c'est sans doute l'idée de son argent qui l'aura troublé. On prétend qu'il y a un capitaine tué dans la dernière guerre qui reparait près de l'endroit où il avait enterré son or.

— Je n'aurais jamais cru que Jean Birch eût de si grands yeux, dit César en frissonnant.

— Je suis sûre que ce serait un supplice même pour un vivant de perdre tant d'argent à la fois. Voilà Harvey réduit à la mendicité, et je ne sais où il trouvera à présent une compagne.

— Il a peut-être été enlevé aussi par un fantôme, dit César en se rapprochant de la femme de ménage.

Celle-ci fut frappée d'une nouvelle idée : elle crut possible que, dans le désordre de leur retraite, les écorcheurs eussent oublié le trésor; et, après avoir tenu conseil avec le nègre, elle résolut de retourner sur ses pas pour s'assurer de ce fait important; elle s'approcha avec circonspection du lieu redouté, en examinant avec soin la route qu'avaient suivie les écorcheurs; mais, quoique leur fuite eût été rapide, ils n'avaient pas laissé échapper le trésor, la mort même n'aurait pu leur faire lâcher leur proie. Après d'infructueuses recherches Catherine prit enfin sur elle d'entrer dans l'habitation, où elle trouva Harvey, accablé de douleur, occupé à rendre les derniers devoirs à son père. Il expliqua en peu de mots à Catherine ce qui s'était passé; mais

César demeura convaincu toute sa vie que Jean Birch était revenu, et il étonna longtemps les noirs habitants de la cuisine par de savantes dissertations sur les fantômes.

Le danger força le colporteur à abréger les courts instants pendant lesquels l'usage américain laisse les morts au milieu des vivants. César se chargea d'aller commander un cercueil à un charpentier des environs, et le cadavre, revêtu de ses habits, fut recouvert décemment d'un drap jusqu'au retour du messager.

Quand les écorcheurs eurent gagné le bois, ils firent halte, et leur terreur panique commença à se calmer.

— Au nom du diable, quelle rage s'est emparée de vos cœurs? s'écria leur chef en respirant péniblement.

— C'est une question qu'on pourrait vous adresser à vous-même, répliqua un homme de la bande.

— J'ai cru à votre frayeur que toute l'armée royale était à nos trousses. Oh! vous êtes braves à la course.

— Nous suivons notre capitaine.

— Eh bien! suivez-moi vers la chaumière; assurons-nous de l'espion, et gagnons la récompense promise.

— Oui! et avant que nous attaquions la maison, ce coquin de noir ira implorer le secours de Dunwoodie. Sur mon âme, j'aimerais mieux avoir affaire à cinquante vachers qu'au major.

— Imbécile! ne savez-vous pas que la cavalerie de Dunwoodie est aux Quatre-Coins, à deux milles d'ici?

— Peu m'importe, répliqua l'écorcheur; j'ai vu le capitaine Lawton entrer aux Sauterelles pendant que je guettais l'occasion de m'emparer du cheval du colonel anglais.

— Et quand même il se mêlerait de nos affaires, une balle ne peut-elle pas faire taire un dragon du Sud tout aussi bien qu'un soldat de la vieille Angleterre?

— C'est vrai; mais je ne veux pas me fourrer dans un guêpier. Si nous nous mettons à dos la cavalerie virginienne, il ne nous sera plus permis de fourrager tranquillement.

— Soit, murmura le chef; ce coquin de colporteur va s'occuper d'inhumer son père; nous ne pouvons le tourmenter pendant les funérailles sans soulever contre nous toutes les vieilles femmes et tous les prêtres d'Amérique; mais demain, pendant qu'il fera l'inventaire de son mobilier, nous lui rendrons une petite visite.

Après cette menace, la bande se retira dans une clairière où elle attendit que l'obscurité fût complète pour reprendre impunément le cours de ses brigandages.

CHAPITRE XI.

La famille Wharton ne se doutait nullement de ce qui se passait dans la cabane de Birch. Les attaques des écorcheurs étaient toujours conduites avec mystère. Ceux qui en étaient l'objet n'avaient à attendre ni secours ni commisération de la part de leurs voisins, retenus par la crainte de s'attirer un pareil sort.

Les dames, qui avaient un surcroît d'occupations, se levèrent plus tôt que de coutume. Le capitaine Lawton, malgré ses souffrances corporelles, quitta le lit pour obéir à une règle dont il ne se départait jamais, celle de ne dormir que six heures : c'était l'un des points d'hygiène sur lesquels il s'accordait avec le chirurgien.

Le docteur n'avait pas fermé l'œil et avait veillé toute la nuit au chevet du capitaine Singleton. De temps en temps il avait rendu visite au colonel anglais, qui, plus malade au moral qu'au physique, l'avait reçu de très-mauvaise grâce. Il avait eu également l'envie de s'assurer de l'état du capitaine; mais, au moment où il lui tâtait le pouls, il fut déconcerté par un terrible juron que le militaire proférait en rêve, et se souvint qu'on disait proverbialement dans l'armée que le capitaine Lawton ne dormait que d'un œil.

Lorsque le soleil dissipa les brouillards qui s'élevaient des marécages, Sitgreaves, Lawton et les dames étaient réunis au salon. Miss Peyton regardait par la fenêtre, du côté de la maison d'Harvey, et exprimait son intérêt pour le vieillard malade, lorsqu'elle aperçut Catherine marchant à grands pas vers les Sauterelles et sortant tout à coup d'un nuage de brume épaisse, que dispersaient les premiers feux du jour. Une anxiété extraordinaire se peignait sur les traits de la femme de charge; et pour adoucir le chagrin qui semblait l'accabler, la bonne miss Peyton s'empressa d'ouvrir la porte à Catherine. En la voyant, la bonne maîtresse de la maison éprouva cette compassion qu'inspire toujours aux âmes bienveillantes la perte d'un de leurs semblables quelle que soit sa condition.

— Eh bien! Catherine, tout est fini pour lui? demanda miss Peyton.

— A peu près, madame, répondit la vieille ménagère, qui ne songeait qu'à la ruine de celui dont elle avait désiré partager le sort; on ne lui a pas laissé seulement de quoi acheter des habits, et je puis vous assurer que ceux qu'il porte ne sont pas des meilleurs.

— Quoi! s'écria miss Peyton étonnée, on a eu le cœur de piller un homme dans une aussi triste circonstance!

— Ces gens-là n'ont pas de cœur, répondit Catherine; ils ont pris dans le pot de fer cinquante-quatre guinées d'or, et il y en avait encore d'autres dessous; je ne les ai jamais comptées, ne me souciant pas d'y toucher; mais, à vue de pays, c'était une somme d'au moins deux cents guinées. Aujourd'hui Harvey n'est plus qu'un mendiant; et vous savez, miss Jeannette, qu'un mendiant est la plus misérable de toutes les créatures terrestres.

— Il faut plaindre la pauvreté et non la mépriser, dit la vieille dame ne comprenant pas encore toute l'étendue des malheurs de son voisin; mais comment va le vieillard? a-t-il été très-affecté de cette perte?

Catherine changea de physionomie, et la douleur réelle qui était sur ses traits fit place à une tristesse étudiée.

— Il est heureusement délivré des soucis de ce monde, répondit-elle; le cliquetis de ses pièces d'or l'a fait sortir de son lit, et le pauvre homme n'a pu résister à ce coup imprévu : il est mort environ deux heures dix minutes avant le chant du coq.

A ces mots le docteur s'avança et demanda quelle avait été la nature de sa maladie.

— Il est mort de chagrin, répondit Catherine; il dépérissait de jour en jour malgré mes soins. Qui m'en récompensera maintenant, maintenant qu'Harvey n'a plus un liard à lui?

— Dieu vous payera de tout le bien que vous avez fait, dit doucement miss Peyton.

— Je le crois, répondit la vieille fille en prenant un air de componction qui fut presque aussitôt remplacé par l'expression d'une inquiétude plus mondaine; mais j'avais laissé mes gages de trois ans entre les mains d'Harvey, comment les ravoir à présent? Mes frères m'ont conseillé maintes fois de réclamer mon salaire; mais je me disais qu'il était toujours facile de régler des comptes entre parents.

— Est-ce que vous êtes parente de Birch? demanda miss Peyton.

— C'est comme si je l'étais, dit Catherine avec hésitation; je pourrais même avoir des prétentions sur la maison et le jardin, mais on assure que tout ce qu'il possède sera confisqué. Monsieur que voici, qui semble prendre intérêt à mon aventure, est peut-être à même de me donner avis là-dessus.

Ces paroles étaient adressées à Lawton, qui fixait sur Catherine des yeux perçants ombragés par d'épais sourcils. Il se leva, et lui fit une profonde révérence en répondant :

— Votre récit, madame, est plein d'intérêt; mais toute ma science se borne à faire manœuvrer un escadron. Veuillez donc vous adresser au docteur Archibald Sitgreaves, homme d'un savoir universel et d'une philanthropie éclairée.

Le chirurgien arrangeait des fioles sur la table en sifflant un air à voix basse.

— Monsieur, lui dit la femme de charge en se tournant vers lui, une femme n'a-t-elle rien à prétendre sur les biens de son mari lorsque le mariage n'a pas été célébré?

Le docteur Sitgreaves ne dédaignait aucune espèce de connaissances, et il avait à sa disposition des axiomes sur toutes sortes de sujets. Il fut d'abord indigné du ton ironique de son camarade, et résolut de garder le silence; mais, changeant brusquement d'avis, il répliqua :

— Je ne saurais trancher la question. Si la mort a précédé les noces, je crains que sa sentence ne soit sans appel.

Catherine ne comprit dans cette phrase que les mots de mort et de mariage, et ce furent ces mots qui provoquèrent sa réponse.

— Je suppose, dit-elle en baissant les yeux, qu'Harvey n'attendait que la mort de son père pour se marier; mais aujourd'hui qu'il n'a plus ni argent ni asile, il lui sera bien difficile de trouver une femme : qu'en pensez-vous, miss Peyton?

— Je ne m'occupe jamais de ces sortes de choses, répondit gravement la vieille dame, et pour changer de sujet de conversation elle interrogea la ménagère sur ce qui s'était passé pendant la nuit; elle lui fit aussi adroitement diverses questions qui prouvaient qu'elle connaissait mieux les faiblesses amoureuses qu'on n'aurait pu le supposer, et en apprit assez pour être convaincue que le colporteur, malgré sa misère, n'offrirait jamais sa main à Catherine Haynes. Comme elle avait besoin de renforcer la domesticité des Sauterelles, elle proposa à la femme de charge d'entrer au service de la famille Wharton, si Harwey n'avait plus besoin d'elle. L'arrangement fut conclu; et après de nouvelles lamentations, Catherine se retira pour aller s'informer de ce que devenait le colporteur, et vaquer aux préparatifs des funérailles, qui devaient avoir lieu le jour même.

Durant ce conciliabule des deux femmes, Lawton se retira par délicatesse, et alla voir le capitaine Singleton.

Comme on l'a déjà dit, le caractère de ce jeune homme le rendait cher à tout le corps; il avait si bien montré qu'on ne pouvait attribuer sa douceur singulière à un manque de courage, que ses manières presque féminines ne l'empêchaient pas d'être estimé parmi les belliqueux partisans. Le major Dunwoodie l'aimait comme un frère, et la facilité avec laquelle il se soumettait aux ordonnances lui avait valu l'affection du docteur Sitgreaves.

Les blessures nombreuses que l'escadron était exposé à recevoir dans ses audacieuses attaques avaient fait passer successivement tous les officiers entre les mains du chirurgien. C'était au capitaine Singleton qu'il avait décerné la palme de la docilité, et c'était le capitaine Lawton qu'il regardait comme le plus rebelle. Il déclarait naïvement qu'il aimait mieux voir Singleton blessé que tout autre de ses camarades, mais qu'il ne se souciait nullement d'avoir affaire à Lawton.

Ce dernier, après une courte conférence avec son jeune ami, se sentit mal à son aise, et se rendit dans la chambre où le chirurgien s'était déjà retiré; en y entrant, il débuta par ôter son habit, et dit avec insouciauce :

— Allons, Sitgreaves, ayez la complaisance de me prêter le secours de vos lumières, j'ai sur l'épaule toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

— En effet, dit le docteur en examinant la partie lésée ; mais heureusement vous n'avez rien de cassé. Il est étonnant que vous vous en soyez tiré.

— Je suis habitué à tomber depuis ma plus tendre enfance, et je ne compte plus les chutes de cheval ; vous rappelez-vous cette entaille? ajouta-t-il en montrant une cicatrice qu'il avait à la poitrine.

— Parfaitement, dit le docteur; elle provient d'une balle dont j'ai fait l'extraction, et vous avez soutenu l'opération avec courage. Ne croyez-vous pas qu'il faille appliquer un peu d'huile à vos contusions?

— Assurément, dit Lawton avec une condescendance inattendue.

— Nous aurions dû nous en occuper dès hier, reprit le docteur en s'empressant d'appliquer le remède.

— C'est probable.

— C'est certain; mais si vous aviez permis qu'on vous saignât lorsque je vous ai vu, vous seriez maintenant débarrassé.



Madame Flanagan, la vivandière des dragons de Virginie.

— Ne me parlez pas de saignée! dit le capitaine avec indignation.

— Il est maintenant trop tard; mais un purgatif pourrait y suppléer.

Le capitaine ne répondit qu'en grinçant les dents de manière à prouver que sa bouche était une citadelle qu'il ne rendrait qu'après une vigoureuse résistance. Le docteur expérimenté renonça à ses intentions.

— C'est dommage, lui dit-il, que vous n'ayez pas attrapé le misérable qui vous a mis en péril.

Le capitaine ne répondit point, et tout en plaçant quelques bandages sur l'épaule blessée le chirurgien poursuivit :

— J'ai rarement des idées destructives, mais j'avoue que j'aurais du plaisir à voir pendre ce traître.

— Je croyais que votre métier était de guérir et non de tuer, dit sèchement le dragon.

— Sans doute; mais il a été la cause de tant de désastres par ses rapports, que je suis sans pitié pour cet espion.

— Vous ne devriez pas montrer tant d'animosité pour l'un de vos semblables, répondit Lawton d'un ton qui remplit le docteur de stupéfaction. Il fut presque tenté de douter de l'identité de son vieux camarade, le capitaine Jacques Lawton, et le regarda la bouche béante en répondant :

— Ce que vous dites est vrai en thèse générale, et je suis d'accord avec vous. Vos bandages ne vous gênent-ils pas, mon cher ami?

— En aucune façon.

— A merveille, dit le docteur. A présent, mon cher Jacques, si vous voulez reconnaître mes soins, recommandez à vos gens de sabrer avec plus de ménagement.

— Il est impossible de sabrer mieux qu'ils ne le font, répondit froidement l'officier en mettant son habit ; ils fendent d'ordinaire la tête depuis le crâne jusqu'à la mâchoire.

Le chirurgien désappointé rassembla ses instruments, et sortit en même temps que Lawton pour aller donner une consultation au colonel Wellmere.

CHAPITRE XII.

Le colonel avait déjeuné dans sa chambre, et, malgré les sourires significatifs du docteur, il déclara qu'il était trop malade pour sortir de son lit. Sitgreaves le laissa donc pour retourner auprès de Georges, dont il trouva la physionomie animée d'un éclat extraordinaire. Il se hâta de poser les doigts sur le pouls du jeune homme en se disant à lui-même : — Il y a des symptômes de fièvre.

— Vous vous méprenez, docteur, dit le jeune officier.

— En effet, reprit Sitgreaves, votre pouls commence à battre plus régulièrement; la saignée vous a fait du bien. La phlébotomie est un spécifique souverain pour les constitutions méridionales, et pourtant cet entêté de Lawton s'y refuse. En vérité, mon cher Georges, vous présentez des diagnostics singuliers : vous avez le pouls calme, la peau moite, et pourtant vos yeux sont brillants et vos joues colorées; il faudra que j'examine plus attentivement ces symptômes.

— Doucement, doucement, dit Singleton en perdant tout à coup la rougeur qui avait alarmé son compagnon, je crois que l'extraction de la balle m'a mis en bonne voie de guérison; je ne souffre plus, seulement je suis faible.

— Capitaine Singleton, dit le chirurgien avec chaleur, il y a de la présomption à soutenir à votre médecin que vous ne souffrez plus, c'est une question qu'il est seul capable de décider, autrement à quoi servirait la science?

Le patient sourit, les couleurs reparurent sur ses joues, et il repoussa doucement Sitgreaves, qui cherchait à lever l'appareil de sa blessure.

— Dites-moi, Archibald, demanda-t-il en se servant d'une appellation qui ne manquait jamais d'adoucir le cœur du chirurgien, quel est cet ange du ciel qui s'est glissé dans mon appartement pendant que je faisais semblant de dormir?

— Ange ou diable, s'écria le docteur avec vivacité, je lui apprendrai à se mêler des affaires des autres, je ne veux pas qu'on s'occupe de mes malades.

— Elle ne s'est pas occupée de moi, elle a seulement passé dans ma chambre avec la grâce enchanteresse d'une fée.

— Il s'agit donc d'une femme?

— J'ai remarqué ses yeux célestes, sa fraîcheur, son pas majestueux, répliqua le jeune homme avec une ardeur qui ne convenait guère à un blessé. Le chirurgien lui posa la main sur la bouche en disant :

— Ce doit être miss Jeannette Peyton; c'est une dame bien conservée, sa démarche a certes la majesté dont vous parlez, ses yeux sont pleins de bienveillance, et la mission de charité qu'elle remplit peut avoir jusqu'à un certain point communiqué à ses joues les couleurs qu'on remarque sur celles de ses nièces.

— Elle a donc des nièces? s'écria Singleton : l'ange que j'ai vu est une fille, une sœur ou une nièce; mais à coup sûr ce n'est pas une tante

— Silence, Georges, silence, vous parlez trop, et voilà votre pouls qui remonte; il faut vous tenir tranquille et vous préparer à recevoir votre sœur, qui sera ici dans une heure.

— Quoi! Isabelle! et qui l'a envoyé chercher?

— Le major.

— Quelle charmante attention! murmura le jeune homme épuisé en retombant sur l'oreiller, où les ordres du docteur le forcèrent à se tenir en repos.

Lorsque le capitaine Lawton avait paru le matin, tous les membres de la famille s'étaient empressés de lui demander des nouvelles de sa santé; mais un esprit invisible présidait au bien-être du colonel anglais sans que personne parût y songer. Sara n'avait pas osé lui rendre visite; cependant elle connaissait la disposition de tous les objets qui se trouvaient dans la chambre, et avait versé elle-même les potions contenues dans les verres.

A cette époque l'Amérique était divisée par les factions, et Sara croyait de son devoir de rester attachée à la métropole, patrie de ses ancêtres, mais des raisons plus puissantes déterminaient la préférence qu'elle accordait secrètement à Wellmere. L'image du colonel avait rempli le vide de sa jeune imagination; il avait des qualités capables de captiver le cœur d'une femme, quoique inférieures à celles de Peyton Dunwoodie. Sara avait rôdé toute la matinée dans la maison en passant fréquemment devant la porte de la chambre du colonel, elle désirait vivement savoir comment il se trouvait; néanmoins elle n'osait le demander, et elle fut charmée d'entendre sa sœur poser la question au docteur Sitgreaves avec la franchise de l'innocence.

— Le colonel Wellmere, dit gravement l'opérateur, est dans ce que j'appelle un état de libre arbitre; il se porte bien ou mal, comme il lui plaira. Sa maladie déjoue toute ma science. Le meilleur médecin

auquel il pourrait s'adresser serait le général en chef de l'armée anglaise, malheureusement le major Dunwoodie a mis obstacle à leurs communications.

Frances sourit, et Sara sortit avec la dignité de Junon offensée; elle rentra dans sa chambre sans pouvoir y trouver le calme qu'elle cherchait. En errant dans les corridors, elle vit la porte de Singleton ouverte; le jeune blessé était seul et semblait dormir. Sara se glissa doucement dans l'appartement et s'occupa pendant quelques minutes à arranger les tables sans savoir à peine ce qu'elle faisait, et rêvant peut-être qu'elle accomplissait pour un autre ces petites fonctions féminines.

C'était à cette visite que Singleton avait fait allusion.



Le colonel Wellmere prisonnier dans la maison de M. Wharton.

Environ une heure après, les deux sœurs allèrent se promener devant la façade du logis. Sara gardait rancune au docteur de la manière cavalière dont il avait parlé du colonel, et elle exprima son mécontentement par ces mots: — Le chirurgien de Dunwoodie a quelque chose de désagréable, je voudrais de bon cœur qu'il fût loin d'ici; mais j'oublie qu'il appartient à votre fameux corps de Virginiens, et qu'on n'en doit parler qu'avec respect.

— Parlez-en avec autant de respect qu'il vous plaira, ma chère sœur, répondit Frances, vous n'en direz jamais trop de bien.

— Suivant votre opinion, dit la sœur aînée avec un certain emportement; mais je trouve que M. Dunwoodie a pris une liberté qui excède les droits de la parenté. Il a transformé la maison de notre père en hôpital; vous voyez maintenant les fruits de l'insurrection : notre domicile envahi, notre frère blessé et prisonnier, notre père au désespoir, et bientôt peut-être dépossédé à cause de son dévouement pour son roi.

Frances ne répliqua point, ses yeux étaient fixés sur l'endroit où la route sortait brusquement des collines septentrionales. Lorsque dans sa promenade elle tournait le dos à cette route, elle précipitait ses pas pour avoir plus promptement l'occasion de la revoir. Enfin une chaise de poste parut sur le grand chemin et se dirigea vers la maison avec les précautions qu'exigeaient les pierres éparses sur la chaussée. Frances changea de couleur en voyant la voiture avancer, et, lorsqu'elle put distinguer une femme auprès d'un domestique noir en livrée, ses membres tremblèrent au point qu'elle fut obligée de s'appuyer sur Sara. En quelques minutes les voyageurs approchèrent de la grande porte, qui fut ouverte par le dragon que Dunwoodie avait dépêché auprès du père du capitaine Singleton. Les deux sœurs et la tante allèrent audevant de la visiteuse : elle était jeune et parfaitement faite, quoique de formes grêles et légères; ses yeux étaient grands, perçants et quelquefois un peu égarés; son épaisse chevelure avait la noirceur des plumes du corbeau et n'était point dénaturée par la poudre, qui était encore à la mode; les boucles qui ondulaient sur ses joues en faisaient ressortir la blancheur glaciale. Le docteur Sitgreaves l'aida à descendre de voiture, et, quand elle fut arrivée au pied du perron, elle tourna un regard expressif du côté du chirurgien.

— Votre frère est hors de danger, répondit celui-ci, et il désire vous voir.

Isabelle fondit en larmes. Frances, qui l'avait contemplée jusqu'alors avec autant d'embarras que d'admiration, lui prit le bras et la conduisit dans une chambre écartée. Ce mouvement fut si naïf et si plein de délicatesse que miss Peyton ne s'y opposa point, et se contenta de suivre le jeune couple des yeux avec un sourire de complaisance; les autres assistants se dispersèrent pour vaquer à leurs occupations respectives. Isabelle céda sans résistance à la douce influence de la sœur cadette; elle pleura en silence dans la pièce où on l'avait conduite. Sa douleur semblait violente et insurmontable; mais les consolations de Frances finirent par la calmer. Un sourire passa sur ses traits comme un rayon de soleil, et après s'être excusée de l'excès de son émotion, elle demanda à être menée auprès de son frère.

Leur entrevue fut touchante. L'imagination vive d'Isabelle lui avait représenté Georges en danger, et le trouvant mieux, elle passa tout à coup du désespoir à une espèce de gaieté; ses beaux yeux étincelèrent d'un éclat plus vif, et sa physionomie devint si séduisante que Frances ne pouvait se lasser d'en admirer la merveilleuse mobilité.

Le jeune homme, après avoir embrassé sa sœur, jeta les yeux sur notre héroïne, et ce fut peut-être la première fois qu'un homme après l'avoir contemplée détourna ses regards avec un triste désappointement. Il parut égaré, se frotta le front comme un homme qui s'éveille, et tomba dans une profonde rêverie.

— Où est Dunwoodie? dit-il ensuite; sa bonté est inépuisable. Après une journée aussi pénible que celle d'hier, il s'est occupé de me procurer une garde-malade dont la présence suffit pour me rétablir.

Les yeux d'Isabelle errèrent autour de la chambre avec une sorte d'égarement dont Frances ne put se rendre compte.

— Comment, il n'est pas ici! s'écria miss Singleton; je pensais le trouver au chevet de mon frère.

— Il a des devoirs qui réclament sa présence ailleurs. On assure que les Anglais descendent l'Hudson, et notre cavalerie légère n'a pas le temps de se reposer; il faut des obligations aussi importantes pour retenir Dunwoodie loin d'un ami blessé. Mais, ma chère Isabelle, cette entrevue vous a émue, vous tremblez!



Les écorcheurs.

Isabelle, sans répondre, étendit la main vers la table sur laquelle étaient les boissons destinées au capitaine; ce geste fut compris par Frances, qui présenta à Isabelle un verre d'eau.

— Sans doute, c'est son devoir, reprit celle-ci, j'ai entendu dire en effet qu'un détachement des troupes royales était en marche. Cependant j'ai aperçu notre cavalerie à deux milles d'ici campée tranquillement et disposée à prendre du repos.

— Cela m'étonne, reprit le capitaine; je désirerais voir le capitaine Lawton pour avoir de lui des explications.

Frances s'offrit aussitôt pour l'aller chercher, et le ramena un instant après. Il salua miss Singleton avec l'aisance et la franchise d'un soldat.

— Lawton, lui dit le jeune homme avec impatience, avez-vous des nouvelles du major?

— Son brosseur est venu deux fois demander comment on se portait dans notre lazaret.

— Et pourquoi n'est-il pas venu lui-même?

— C'est une question à laquelle il pourrait seul répondre; mais vous savez que les habits rouges sont en campagne, et que Dunwoodie est le chef militaire du comté.

— Vous avez raison, dit Singleton; mais comment se fait-il que vous restiez dans l'inaction lorsqu'il y a de l'ouvrage à faire?

— Mon bras droit ne va pas bien, et mon bon cheval Roanoke trébuche sur ses jambes. J'ai encore d'autres motifs dont je parlerais si je ne craignais de mécontenter miss Wharton.

— Expliquez-vous sans crainte, dit Frances en répondant au sourire de l'officier.

— Eh bien! reprit-il, l'odeur de votre cuisine m'empêche de m'éloigner avant de m'être assuré de la qualité des vivres.

— Oh! répondit la jeune fille en riant, ma tante Jeannette fait ses efforts pour soutenir la réputation du logis, et il faut que je lui vienne en aide si je veux conserver ses bonnes grâces.

En disant ces mots elle sortit avec un enjouement enfantin, et se rendit auprès de sa tante en méditant sur le caractère étrange et l'extrême sensibilité d'Isabelle; l'officier blessé la suivit des yeux et dit à Lawton :

— Il est rare de rencontrer une pareille tante et une pareille nièce, la tante surtout est un ange.

— Vous allez mieux, à ce que je vois, répondit Lawton, voilà votre enthousiasme pour le beau sexe qui renaît.

— Il faudrait que je fusse ingrat et insensible pour ne pas rendre hommage à l'amabilité de miss Peyton.

— C'est une femme respectable, sans doute, reprit Lawton, mais je ne me soucierais pas de lui faire la cour. Sa sagesse et son expérience sont dignes d'éloges, cependant quelques années de moins ne lui nuiraient pas.

— Elle n'a pas vingt ans, dit Georges avec vivacité.

— Cela dépend de la manière de compter. Si vous commencez la vie par la fin, vous pouvez avoir raison; mais si vous la prenez à partir de la naissance, comme c'est l'usage, je crois que vous vous trompez dans votre calcul, miss Peyton approche de la quarantaine.

— Vous avez pris la sœur aînée pour la tante, dit Isabelle en posant sa main blanche sur la bouche du malade. Ne parlez plus, les émotions sont dangereuses dans votre état.

En effet, le docteur, qui parut en ce moment, remarqua chez Georges des symptômes fébriles et se joignit à Isabelle pour recommander un repos absolu. Lawton alla rendre une visite de condoléance à son coursier, qui avait souffert non moins que lui de la culbute de la veille. Il reconnut avec une vive satisfaction qu'à l'exemple de son maître l'animal était entré en pleine convalescence, et qu'à force de lui frotter les jambes on était parvenu à leur rendre ce que Lawton appelait un mouvement systématique. En conséquence il ordonna de le tenir prêt, et se disposa à rejoindre la cavalerie aux Quatre-Coins aussitôt après le dîner.

Cependant Henry Wharton était enfermé avec Wellmere et cherchait à le consoler de son échec, bien qu'il sût qu'on ne pouvait l'attribuer qu'à la témérité du colonel. Celui-ci, remis de son chagrin, se prépara à se lever et à voir en face un ennemi dont il avait parlé si légèrement et avec si peu de justice.

— Somme toute, dit le colonel en sortant du lit, notre malheur doit être attribué à une suite de fâcheuses circonstances. Si vous aviez pu rester maître de votre cheval, vous auriez porté à mon major l'ordre de prendre en flanc les insurgés.

— Rien n'est plus vrai, repondit le capitaine en poussant du pied une pantoufle vers le lit. Si nous étions parvenus à faire un feu bien nourri sur la droite des Virginiens, nous les aurions mis en déroute.

— C'est évident, reprit le colonel. Par malheur, nous avons été obligés de débusquer les guides; ce qui a fourni à l'ennemi l'occasion de nous charger.

Henry poussa du pied la seconde pantoufle, et dit tranquillement :

— Nous aurions dû savoir que le major Dunwoodie ne néglige jamais les avantages qu'on lui donne.

— Si c'était à recommencer, reprit le colonel, les choses iraient tout autrement. Au reste, la seule chose dont les rebelles puissent se vanter, c'est de m'avoir fait prisonnier. Ils ont été repoussés comme vous l'avez vu, dans leur tentative pour nous débusquer du bois.

— Ou du moins ils l'auraient été s'ils nous avaient attaqués, répondit Henry.

— C'est la même chose, répondit Wellmere; prendre une attitude capable d'intimider l'ennemi, voilà le grand art de la guerre.

— C'est positif, et puis vous vous rappelez que dans une de leurs charges ils ont été complétement mis en déroute.

— C'est vrai, c'est vrai! s'écria le colonel avec animation. Si nous avions profité de ce succès, nous serions restés maîtres du champ de bataille.

En achevant sa toilette, le colonel fut amené à se persuader que le désastre de la veille n'était dû qu'à des accidents indépendants de la volonté humaine. Quand il parut au salon, il avait retrouvé toute son assurance.

CHAPITRE XIII.

Les parfums qui avaient été sentis par le capitaine Lawton emplirent bientôt toute l'enceinte de la maison. Il alla se mettre à une fenêtre au-dessus des domaines souterrains de César, de manière à ne rien perdre des émanations qui en sortaient; en même temps, pour se présenter convenablement au festin, il brossa avec soin son uniforme un peu râpé, poudra sa chevelure de jais, et entoura son poignet osseux d'une blanche manchette.

Lorsque Sara sut que le colonel paraîtrait à table, elle s'occupa activement des préparatifs du festin. Sous sa direction, César redoubla de zèle, quoiqu'il ne pût s'empêcher de s'interrompre pour faire de fréquentes allusions aux terribles événements de la nuit passée. A deux heures précises il se mit à la tête des domestiques, et se dirigea vers la salle à manger en tenant sur la paume de ses mains un plat de dindon rôti, avec la dextérité d'un danseur de corde. Le brosseur du capitaine Lawton le suivait à pas mesurés; il écartait les jambes comme s'il eût encore été à cheval, et portait un jambon de Virginie. Après lui venait le laquais du colonel Wellmere, chargé d'une fricassée de poulets et d'un pâté aux huîtres. Le domestique du docteur Sitgreaves avait à la main une terrine de soupe, dont la vapeur lui obscurcit tellement ses lunettes, qu'en arrivant sur le théâtre de l'action il fut forcé de déposer son fardeau à terre et d'essuyer les verres, afin de pouvoir trouver sa route au milieu des réchauds et des piles de porcelaines.

Le dragon du capitaine Singleton, comme s'il eût conformé son appétit à celui de son maître, s'était borné à porter une couple de canards rôtis, dont l'odeur séduisante le faisait repentir d'avoir tout récemment ajouté à son déjeuner celui qu'on avait préparé pour miss Isabelle. La marche était fermée par le petit garçon blanc, qui pliait sous le poids de plusieurs plats de légumes. Mais ce n'était pas là tous les préparatifs de ce somptueux banquet. Aussitôt que César eut déposé son dindon, il tourna les talons et se dirigea vers la cuisine. Le mouvement du noir fut imité successivement par tous ses compagnons, et une seconde procession reparut dans le même ordre avec force pigeons, cailles, bécasses, soles et autres poissons. Un troisième convoi apporta une quantité considérable de pommes de terre, ognons, radis, betteraves, et autres hors-d'œuvre. La table fut alors servie avec la profusion américaine, et César, après avoir dérangé tous les plats qu'il n'avait pas placés de ses propres mains, alla avertir la maîtresse de cérémonie que sa tâche était heureusement accomplie.

Environ une demi-heure avant la marche du cortége ci-dessus décrit, toutes les dames s'étaient éclipsées d'une manière aussi inexplicable que les hirondelles à l'approche de l'hiver. Mais le printemps de leur retour était arrivé, et toute la société était réunie dans une pièce honorée du titre de salon parce qu'on y voyait un sopha recouvert en indienne. Miss Peyton avait fait une toilette inusitée. Sa tête était surmontée d'un bonnet de linon bordé d'une large dentelle et enjolivé de fleurs artificielles qui se réunissaient en bouquet au haut du front. Une couche épaisse de poudre couvrait ses cheveux; mais de légers accroche-cœurs tempéraient par quelque chose de piquant cette grande et imposante coiffure. Sa robe, de soie violette, à corsage montant, dessinait parfaitement les proportions du buste; la jupe, ample, était arrondie par un vertugadin; les manches étaient courtes, collantes, évasées au coude, d'où pendaient de riches dentelles de Dresde. Un triple rang de grosses perles entourait le cou de la dame. Un fichu de dentelle cachait la partie des épaules que la robe laissait à découvert, et que miss Peyton s'était décidée à voiler après l'avoir montrée jusqu'à l'âge de quarante ans. Sa grande stature était encore rehaussée par des souliers de satin dont les talons ajoutaient plus d'un pouce aux libéralités de la nature.

Ainsi vêtue, droite et distinguée dans ses manières, la vieille dame aurait pu entrer en concurrence avec nos beautés modernes.

Le costume de Sara ne différait de celui de sa tante que par la couleur, qui était d'un rose tendre. Ses vingt ans lui permettaient de ne rien dissimuler; aussi sa belle chute d'épaules sortait dans tout son éclat naturel du milieu d'une garniture de dentelle. Elle avait la tête nue et les cheveux relevés de manière à faire ressortir un front aussi poli que le marbre et aussi blanc que la neige. Quelques boucles éparses tombaient gracieusement sur son cou, et une touffe de fleurs artificielles était placée dans ses cheveux comme une couronne.

Miss Singleton, après avoir laissé son frère endormi, vint s'asseoir à côté de Sara, dont elle avait à peu près la taille et le costume : seulement elle se refusait à l'usage de la poudre; et ses cheveux noirs lustrés, son front d'une hauteur remarquable, ses yeux grands et pleins d'éclat donnaient à ses traits une expression de rêverie mélancolique, qu'augmentait la pâleur de ses joues.

La fille cadette de M. Wharton n'était pas la moins attrayante de ce charmant groupe. Quelques esprits audacieux commençaient déjà à cette époque à s'affranchir des modes gothiques; Frances était du nombre. Ses cheveux s'étaient développés librement; leurs tresses exubérantes n'étaient retenues que par un long peigne d'écaille, dont

on distinguait à peine la couleur au milieu de leurs touffes dorées. Sa robe, d'un bleu pâle, sans garnitures ni volants, dessinait ses formes avec une exactitude qui portait à croire que la malicieuse jeune fille n'en ignorait pas la beauté. Elle avait un collier d'or fermé par une cornaline. Ses petits pieds étaient enchâssés dans des souliers de satin bleu qu'assujettissaient des boucles de diamants. Le capitaine Lawton, en les remarquant, décida qu'ils ne figureraient pas bien sur l'étrier, mais qu'ils auraient une grâce enchanteresse dans un menuet.

Lorsque César eut fait une profonde révérence sur le seuil du salon, pantomime qui depuis des siècles signifiait que le dîner était servi, M. Wharton, revêtu d'un habit de droguet à boutons gigantesques, s'avança cérémonieusement vers miss Singleton et lui présenta la main. Le docteur Sitgreaves prit celle de miss Peyton, qui s'arrêta un instant pour tirer ses gants. Le colonel Wellmere s'offrit pour cavalier à Sara, qui l'honora d'un sourire, et Frances, avec une timidité virginale, tendit le bout de ses doigts au capitaine Lawton.

Bientôt tout le monde fut à table, et dans une situation d'esprit satisfaisante, à l'exception du capitaine Lawton, qui, accablé de civilités par son hôte et miss Jeannette, perdait à refuser certains mets le temps qu'il aurait voulu consacrer uniquement à goûter ceux qu'il acceptait. Le repas commença dans un profond silence, qui faisait plus éloquemment que de longues harangues l'éloge de la cuisinière Dinah. Puis on but à la santé des dames, et, comme les vins étaient excellents et les verres de dimension raisonnable, le capitaine se conforma volontiers à l'usage; craignant même de commettre quelque bévue, et d'omettre des formalités exigées par l'étiquette, il porta un toast à sa voisine, et fit le tour de la société pour qu'aucune de ses belles compagnes ne pût l'accuser d'une partialité injurieuse.

La disparition des viandes et des légumes ne fut pas signalée par un ordre aussi parfait que celui de leur arrivée. Il y eut beaucoup de remue-ménage, de dérangement et d'assiettes cassées; puis on vit recommencer des processions qui chargèrent la table de pâtisseries. Alors M. Wharton versa un verre de vin à la dame qui était à sa droite, et dit en s'inclinant :

— Miss Singleton nous fera-t-elle l'honneur de proposer un toast?

Quoique cette question fût conforme à la coutume, Isabelle en l'entendant trembla, rougit, pâlit et parut s'efforcer de rassembler ses idées. Enfin elle balbutia d'une voix faible : — Au major Dunwoodie!

On eût dit qu'il lui avait été impossible de prononcer un autre nom.

Cette santé fut bien accueillie de tous, excepté du colonel Wellmere. Il humecta ses lèvres et répandit maladroitement sur la table une partie de son vin, avec lequel ses doigts s'amusèrent à dessiner de capricieuses arabesques. Il ne put s'empêcher de dire au capitaine Lawton : — Je suppose, monsieur, que ce major Dunwoodie obtiendra de l'avancement dans l'armée des rebelles, en raison de l'avantage que mon malheur lui a fait remporter sur mon détachement.

Le capitaine Lawton avait satisfait amplement son appétit, et n'était guère disposé à s'inquiéter de la mauvaise humeur de qui que ce fût. Après avoir rempli son verre, il répondit avec un admirable sang-froid :

— Pardonnez, colonel Wellmere; le major Dunwoodie doit fidélité aux Etats-Unis de l'Amérique du Nord, et il s'acquitte de sa dette. Un pareil homme n'est pas un rebelle. Qu'il monte en grade, je le désire, tant parce qu'il mérite de l'avancement que parce que je viens après lui. J'ignore ce que vous entendez par votre malheur, à moins que vous ne regardiez comme tel la rencontre des troupes virginiennes.

— Ne disputons pas sur les mots, monsieur, dit la colonel avec hauteur, mes paroles sont inspirées par mon zèle; mais pourriez-vous soutenir que la perte d'un commandant n'est pas un malheur pour un détachement?

— J'en conviens, répliqua Lawton.

— Allons, c'est à miss Peyton à porter un toast! s'écria le maître de la maison pressé de couper court à l'entretien.

La vieille dame inclina la tête avec dignité, et nomma le général Montrose. Une rougeur depuis longtemps absente colora légèrement ses traits.

— Il n'y a pas de terme plus équivoque que celui de malheur, dit le chirurgien sans égard pour l'adroite manœuvre de son hôte : ce qui est un malheur aux yeux des uns, n'en est pas un pour les autres; la vie est un malheur parce qu'elle n'est souvent qu'une continuité de souffrances, la mort est aussi un malheur parce qu'elle met fin aux plaisirs de la vie....

— C'est un malheur que de n'avoir pas toujours du vin comme celui-ci, interrompit le capitaine.

— Ce vin doit vous inspirer! dit M. Wharton.

— A une prompte paix ou à une rude guerre! dit Lawton après avoir rempli son verre jusqu'au bord.

— J'accepte votre toast, capitaine Lawton, dit le chirurgien, quoique je ne partage pas vos idées sur la guerre. Suivant mon pauvre jugement, la cavalerie devrait être toujours placée à l'arrière pour achever la victoire : c'est son occupation naturelle, et l'histoire nous démontre qu'elle a obtenu ses plus beaux succès lorsqu'on a su la tenir convenablement en réserve.

En entendant cette dissertation, miss Peyton jugea qu'il était temps de se retirer; elle se leva et fut suivie des deux sœurs ainsi que de M. Wharton et son fils, qui alléguèrent pour excuse les obligations que leur imposait la mort de leur proche voisin. Dès que les dames eurent disparu, le docteur installa un cigare dans le coin de sa bouche, de manière à ne gêner en rien les organes de la parole.

La société des dames qui vient de nous quitter, dit galamment le colonel, est bien propre à adoucir l'amertume de la captivité et des blessures.

— La sympathie et la bonté ont une influence sur notre organisation, répondit le chirurgien en faisant tomber avec le bout du doigt les cendres de son cigare; il y a une connexité intime entre le moral et le physique, mais pour achever une guérison et pour rendre à la nature ce qu'elle a perdu par maladie ou par accident il faut.... il faut...

Le docteur aspira deux ou trois bouffées en regardant Lawton, mais il essaya vainement de finir sa phrase. La conversation languit pendant quelques instants. Lawton et le colonel eurent un commencement de discussion politique, mais ce dernier, ne se sentant pas de force, abandonna la partie et rejoignit les dames au salon. Assis auprès de Sara, il rappela à ses anciennes compagnes mille petites anecdotes très-connues du beau monde de New-York. Miss Peyton l'écouta avec plaisir, et Sara baissa plusieurs fois les yeux en rougissant des compliments que lui adressait Wellmere.

Le docteur et Lawton demeurèrent quelques instants à boire ensemble, puis ils allèrent rendre visite à Singleton, prirent congé des dames et montèrent à cheval; l'un pour aller donner ses soins aux blessés du camp, l'autre pour rejoindre sa troupe. Ils furent arrêtés à la porte par une circonstance que nous rapporterons dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XIV.

Nous avons déjà dit que les Américains enterraient leurs morts très-promptement; le colporteur, obligé de pourvoir à sa propre sûreté, avait encore abrégé les cérémonies d'usage. Au milieu de l'agitation produite par la bataille, la mort du vieux Birch n'avait produit aucune sensation; cependant quelques voisins s'étaient rassemblés à la hâte pour accompagner le défunt à sa dernière demeure : c'était l'approche de cette humble procession qui barrait le passage à Lawton et à son camarade. Quatre hommes soutenaient le cercueil sur un grossier brancard, quatre autres marchaient en avant pour relever les premiers au besoin. Harvey suivait avec Catherine Haynes, M. Wharton et son fils; le reste du cortége se composait de quelques vieillards et de petits enfants oisifs. Harvey en levant les yeux aperçut avec terreur le redoutable capitaine, et eut d'abord la pensée de fuir; mais rassemblant ses forces, il fixa les yeux sur le cercueil de son père et passa d'un pas ferme devant le dragon. Celui-ci se découvrit lentement la tête; et lorsque le convoi eut défilé, il se mit en route à pas lents sans prononcer une seule parole.

César sortit de la cuisine et se joignit au cortége en ayant soin de se tenir à une distance respectueuse des deux cavaliers; le vieux nègre avait placé sur son bras une serviette d'une blancheur sans tache. C'était la première fois depuis son départ de New-York qu'il trouvait l'occasion de se montrer avec ce signe ordinaire du deuil des esclaves; il n'était pas fâché de faire connaître à son noir ami le Géorgien les particularités d'un enterrement du West-Chester. Cet excès de zèle lui valut au retour un sermon de miss Peyton, qui, tout en le louant d'avoir suivi le convoi, décida que la serviette était de trop aux funérailles d'un homme de condition inférieure.

Le cimetière était un enclos situé sur les domaines de M. Wharton et entouré d'un petit mur à hauteur d'appui; il était près de la grande route et le capitaine Lawton fit un mouvement comme s'il eût été tenté d'assister aux derniers rites funèbres, mais Sitgreaves l'arrêta en lui rappelant qu'il se trompait de chemin.

— De toutes les diverses méthodes qui ont été adoptées relativement à nos dépouilles mortelles, laquelle préférez-vous? demanda gravement le chirurgien. Dans quelques pays sauvages on laisse le corps exposé aux bêtes fauves, ailleurs on le suspend en l'air, ici on le brûle, là on l'enfouit dans les entrailles de la terre; chaque peuple a sa coutume, à laquelle accordez-vous la préférence?

— Chacune a ses charmes, dit le capitaine en suivant des yeux le groupe qu'il venait de quitter, je m'en rapporte entièrement à votre avis.

— La nôtre est la meilleure, reprit le chirurgien, car c'est la seule qui contribue aux progrès de la science en permettant de disséquer les cadavres. Ah! capitaine, c'est un avantage que je m'attendais à trouver quand je suis entré dans l'armée, et par malheur j'en jouis bien rarement.

— Combien de fois par an à peu près? dit le capitaine.

— Une douzaine tout au plus, sur ma parole! La meilleure récolte est lorsque la cavalerie est détachée. Lorsqu'elle suit le principal corps d'armée, il y a tant de jeunes gens à satisfaire que j'attrape rarement un bon sujet; ces novices sont avides et prodigues comme des vautours.

— Comment! s'écria le capitaine avec surprise, vous n'avez qu'une douzaine de corps par an! mais moi-même je vous en fournis tout seul un plus grand nombre.

— Ah! Jacques, répliqua le docteur avec un accent de tendre re-

proche, on ne peut tirer aucun parti de ceux qui passent par vos mains; vous les défigurez d'une manière déplorable. Croyez-moi, je vous parle en ami, votre système ne vaut absolument rien; vous détruisez la vie sans nécessité, et en outre vous rendez le cadavre impropre au seul service que l'on puisse attendre d'un homme mort.

Lawton garda le silence de peur d'entamer une discussion orageuse, et le docteur, après avoir jeté un dernier regard sur le cimetière, dit avec un soupir étouffé :

— Si l'on avait le temps, on pourrait se procurer ce soir un individu mort de mort naturelle; c'est sans doute le père de la femme que nous avons vue ce matin?

— Non, répondit Lawton; elle avait seulement soin de son ménage : le défunt était le père d'Harvey, célèbre comme colporteur et comme espion.

— Quoi! celui qui vous a désarçonné?

— Personne ne m'a jamais désarçonné, docteur, dit gravement le dragon, je suis tombé par accident, et j'ai rudement heurté la terre avec mon cheval.

— Il est à regretter que vous n'ayez pas découvert l'endroit où se cache le coquin qui est cause de cette mésaventure?

— Il suivait le corps de son père.

— Et vous l'avez laissé passer! s'écria le chirurgien en arrêtant son cheval; retournons vite sur nos pas et arrêtons-le, demain vous le ferez pendre et j'aurai le plaisir de le disséquer.

— Doucement! doucement! mon cher Archibald, voudriez-vous arrêter un homme qui rend les derniers devoirs à son père? Fiez-vous à moi et je vous promets que je lui ferai rendre justice.

Le docteur exprima son mécontentement par des murmures; mais il avait trop le sentiment des convenances pour insister.

Cependant Birch avait le maintien grave et recueilli d'un homme affligé, et c'était de Catherine que l'on attendait des preuves d'une sensibilité plus expansive. Il y a des gens faits de telle façon qu'ils ne peuvent pleurer que devant témoins, et la femme de charge était de ce nombre. Remarquant que les assistants fixaient les yeux sur elle dans une attente solennelle, elle se mit à verser des larmes qui excitèrent la commisération de toute l'assemblée.

Lorsque la première pelletée de terre tomba sur la fosse avec ce son creux et sourd qui proclame si éloquemment le néant de l'homme, la figure d'Harvey fut contractée par des mouvements convulsifs, son corps s'affaissa, ses bras tombèrent sans force à ses côtés, ses doigts se crispèrent, et toute sa physionomie annonça les tortures de son âme; mais cette émotion fut passagère; il se redressa, poussa un long soupir et regarda les assistants avec calme; on aurait même dit qu'il était fier d'avoir maîtrisé sa douleur. La fosse fut bientôt remplie, les deux extrémités en furent marquées par des pierres, et le monticule en fut recouvert par un gazon, dont la végétation flétrie était en rapport avec la destinée du défunt. Les voisins, qui s'étaient employés officieusement à ces travaux funéraires, ôtèrent leurs chapeaux, et regardèrent Harvey, qui sentait plus que jamais qu'il était seul sur la terre; il se découvrit aussi, et, après un moment d'hésitation, il dit avec énergie :

— Mes amis et voisins, je vous remercie de m'avoir aidé à enterrer celui que j'ai perdu.

Un silence solennel succéda à cette allocution d'usage; le groupe se dispersa, quelques individus seulement accompagnèrent Harvey jusqu'à sa porte, le colporteur et Catherine ne furent suivis dans l'habitation que par un seul homme, connu dans les environs par le sobriquet significatif du *Spéculateur*. A son aspect, Catherine fut saisie d'affreux pressentiments; mais Harvey s'attendait à sa visite et le fit poliment asseoir. Puis, après avoir jeté un coup d'œil au dehors pour s'assurer que personne n'était aux aguets, il dit brusquement :

— Le soleil descend derrière les montagnes; le temps me presse : voici le contrat de vente de la maison et de ses dépendances, rédigé conformément à la loi.

Le Spéculateur prit le papier et en examina le contenu avec une lenteur qui provenait tant de ce qu'il voulait agir prudemment que de ce que son éducation avait été malheureusement négligée dans sa jeunesse. Les moments qu'il consacra à cette fastidieuse lecture furent employés par Harvey à recueillir les objets qu'il voulait emporter. Catherine avait déjà demandé au colporteur si le défunt avait laissé un testament, et elle vit la Bible déposée avec indifférence dans une nouvelle balle qu'elle avait confectionnée; mais lorsque les six cuillers d'argent prirent le même chemin, elle ne put s'empêcher de récriminer.

— Lorsque vous vous marierez, Harvey, vous aurez besoin de ces cuillers?

— Je ne me marierai jamais!

— On ne peut répondre de rien; il ne faut pas faire de promesse imprudente. A mon avis, un aussi grand nombre de cuillers est inutile pour un homme seul; et je crois que lorsque l'on est si bien pourvu, c'est un devoir d'avoir une femme et des enfants.

A l'époque où Catherine exprimait cette opinion, la fortune des femmes de sa condition consistait en une vache, quelques matelas, des couvertures, des draps et une demi-douzaine de cuillers d'argent : la femme de charge s'était déjà procuré les premiers de ces objets, et l'on se figure aisément le désappointement qu'elle éprouvait en voyant les cuillers dont elle espérait compléter son trousseau ensevelies dans l'énorme pacotille. Sa mauvaise humeur était loin d'être diminuée par le vœu de célibat qu'Harvey venait de faire; mais, sans s'inquiéter de ce qu'elle pouvait penser, le colporteur continua tranquillement à remplir son ballot. Pendant ce temps, le Spéculateur était parvenu à déchiffrer le contrat.

— Ce n'est pas sans crainte que je conclus le marché, dit-il.

— Pourquoi?

— J'ai peur qu'il ne soit pas ratifié par la loi; je sais que deux de vos voisins vont aller dès demain requérir la confiscation de la maison, et si j'en donne cinquante livres je cours risque de les perdre.

— On ne peut s'en prendre qu'à moi, dit le colporteur; donnez-moi deux cents dollars et la maison est à vous. Votre zèle pour la bonne cause est connu, et on ne vous inquiétera pas.

— Cent dollars et je conclus l'affaire, répondit le Spéculateur avec une grimace qu'il s'imaginait être un sourire de bienveillance.

— Mais nous sommes déjà convenus du prix, s'écria Harvey avec surprise.

— Il n'y a rien de fait, reprit le Spéculateur en ricanant, si la somme n'est pas comptée en échange du titre.

— Il est entre vos mains.

— Et je le garderai si nous nous entendons; allons, mettons cent cinquante dollars : j'ai précisément l'argent en poche.

Le colporteur regarda par la fenêtre, il vit avec désespoir que les ténèbres s'épaississaient; il savait que sa vie serait en danger s'il restait dans l'habitation quand la nuit serait venue, pourtant il ne pouvait consentir à être ainsi dépouillé au mépris d'une convention déjà faite.

— Eh bien! dit l'acquéreur en se levant, vous trouverez peut-être un autre amateur jusqu'à demain matin; mais songez que, si vous n'y parvenez pas, votre propriété ne vaudra pas grand'chose.

— Acceptez! dit Catherine, qui ne pouvait résister à la vue des guinées anglaises étalées par le Spéculateur.

— Soit, répondit Harvey; il prit l'argent, en mit une partie dans la main de Catherine, et ajouta :

— Si j'avais eu d'autres moyens de vous payer, j'aurais mieux aimé tout perdre que de me laisser rançonner de cette manière.

— Vous pouvez peut-être tout perdre encore! répondit l'étranger d'un ton railleur; et il sortit précipitamment.

— Il a raison, dit Catherine en le suivant des yeux; maintenant que votre vieux père n'est plus et que vous êtes presque ruiné, vous avez besoin de quelqu'un qui veille attentivement à vos intérêts.

Le colporteur, occupé à faire ses préparatifs de départ, ne prit pas garde à cette interruption, mais la vieille fille revint à la charge; elle avait passé tant d'années à nourrir des illusions qui semblaient maintenant détruites que l'idée d'une séparation lui était réellement pénible, elle éprouvait un sentiment dont elle ne se serait pas crue capable pour un homme malheureux et abandonné de tous.

— Avez-vous une autre maison? demanda Catherine.

— La Providence m'en fournira une; je prendrai la première venue, car les pauvres ne doivent pas être difficiles.

— Je conçois que vous n'ayez pas trop de regrets de quitter ce lieu; moi-même je m'y déciderais sans peine, car je n'ai pas beaucoup à me louer des gens du voisinage.

— Ils ressemblent au reste des hommes, dit le colporteur; mais, que m'importe, tous les séjours me sont indifférents, toutes les figures me sont également étrangères.

A ces mots, il laissa tomber une pièce d'étoffe, qu'il tenait à la main, et tomba accablé sur un coffre.

— Ne parlez pas ainsi, dit Catherine en approchant sa chaise; il ne faut pas m'oublier, ma figure, certes, ne peut vous être étrangère.

Birch la regarda lentement et remarqua sur ses traits plus de sensibilité et moins d'égoïsme qu'il n'en avait jamais vu auparavant; il lui prit affectueusement la main en lui disant :

— Oui, bonne femme; vous, du moins, vous n'êtes pas une étrangère pour moi; vous me rendez justice; et, si l'on m'accuse, vous risquerez peut-être quelques paroles pour ma défense.

— Bien certainement, s'écria Catherine, je vous défendrai jusqu'à la dernière goutte de mon sang; qu'on ose vous accuser devant moi! vous dites vrai, Harvey, je vous rends justice; on prétend que vous aimez le roi d'Angleterre, qu'est-ce que cela fait? j'ai souvent entendu dire qu'au fond c'était un brave homme; mais il paraît qu'il y a peu de religion dans ce pays, car tout le monde convient que tous ses ministres sont détestables.

Le colporteur se leva d'un air égaré et se mit à marcher à grands pas en murmurant :

— Lorsque mon père vivait, il y avait un homme qui lisait dans mon cœur : quand je revenais de mes courses secrètes, quand j'avais subi des outrages et de mauvais traitements, quelle consolation c'était pour moi de recevoir sa bénédiction et ses éloges! mais il n'est plus, ajouta-t-il en fixant les yeux vers la place où se tenait d'ordinaire le vieillard; qui donc à présent est à même de m'apprécier? Un seul homme, qu'il faudra que je voie avant de mourir. Oh! il est affreux de mourir et de laisser après soi une pareille réputation!

— Ne parlez pas de mort, Harvey! dit la femme de ménage; et, après avoir promené les yeux autour de la chambre, elle mit une bûche dans le feu pour obtenir plus de clarté.

L'agitation du colporteur avait été causée par les événements de la veille et par la vive conscience de ses douleurs, mais la passion ne domina pas longtemps la raison de cet homme singulier. Voyant que l'obscurité était complète, il mit à la hâte son ballot sur ses épaules et donna une poignée de main à Catherine.

— Il m'est pénible de vous quitter, bonne femme, mais l'heure est venue et il faut que je parte. Ce que je laisse ici vous appartient; c'est peu de chose, mais vous pouvez en tirer parti : adieu, nous nous retrouverons ailleurs.

— En enfer, dit une voix terrible dont le bruit fit retomber sur son siége le colporteur éperdu. Quoi! monsieur Birch, vous avez une autre pacotille; elle est parfaitement garnie.

— Ne m'avez-vous pas fait assez de mal? s'écria le colporteur avec énergie; ne vous suffit-il pas d'avoir troublé l'agonie d'un mourant, de m'avoir réduit à la misère. Que voulez-vous de plus?

— Votre sang, dit l'écorcheur avec une froide méchanceté.

— Et comme Judas, s'écria Harvey, vous voulez vous enrichir du prix du sang.

— C'est un beau prix, cinquante guinées; c'est presque le poids en or de votre vieille carcasse.

— Voilà quinze guinées, dit promptement Catherine ; ces meubles sont à moi et je vous les donnerai si vous accordez une heure d'avance à Harvey Birch.

— Une heure? dit l'écorcheur en regardant l'argent avec convoitise.

— Oui, rien qu'une heure; prenez les guinées.

— Arrêtez, s'écria Harvey, ne vous fiez pas à ce misérable.

— Je le lui permets, dit l'écorcheur, je tiens l'argent et je le garde; quant à vous, monsieur Birch, je supporterai votre insolence par égard pour les cinquante guinées que votre arrestation va me rapporter.

— Allons donc, dit fièrement le colporteur; conduisez-moi au major Dunwoodie, il me condamnera peut-être, mais il ne me maltraitera pas.

— Il est inutile d'aller si loin ; j'ai d'ailleurs peu de confiance en ce Dunwoodie, qui a laissé échapper plusieurs amis du roi; le détachement du capitaine Lawton est campé à un demi-mille plus près d'ici; avec sa signature je toucherai la prime tout aussi bien que si je vous livrais au major : n'êtes-vous pas flatté, monsieur Birch, de l'espoir de souper ce soir avec le capitaine Lawton?

— Rendez-moi mon argent, ou mettez Harvey en liberté, s'écria Catherine alarmée.

— Ce n'est qu'une bagatelle, la vieille, reprit l'écorcheur, mais vous en avez peut-être d'autre dans votre lit.

En prononçant ces mots il enfonça sa baïonnette dans les matelas et prit plaisir à éparpiller la laine dans la chambre.

La femme de charge, dominée par le sentiment de la propriété, perdit de vue son danger personnel.

— Prenez garde, s'écria-t-elle, je me plaindrai à la justice.

— Bah! la loi du territoire neutre est la loi du plus fort, votre langue n'est pas aussi longue que ma baïonnette; gardez-vous donc de la faire entrer en lice, car vous ne seriez pas la plus forte.

La troupe que conduisait l'écorcheur se tenait à la porte. Il y avait dans ses rangs un étranger qui semblait éviter les regards, mais quelques chiffons jetés dans le feu par le chef de la bande produisirent une clarté soudaine et permirent à Harvey d'apercevoir la figure du spéculateur; il devina qu'il avait été la dupe d'un complot et que l'acquéreur de son petit domaine était de connivence avec ses persécuteurs. La plainte était inutile; Harvey sortit de la maison d'un pas ferme comme s'il avait marché au triomphe et non au supplice. En traversant la cour, le chef de la bande heurta du pied une vieille souche et tomba; il se releva furieux en disant :

— Maudite bûche, il est impossible de marcher par une nuit aussi noire; jetez ce tison sur cet amas de laine, cela nous éclairera.

— Arrêtez, hurla le spéculateur, vous allez mettre le feu à la maison.

— Nous y verrons mieux, dit l'écorcheur en lançant un tison au milieu du combustible.

En un instant tout l'édifice fut en flammes.

— Allons, mes amis, marchons vers les hauteurs pendant que nous avons de la lumière pour nous guider.

— Scélérat, s'écria l'acquéreur exaspéré, est-ce ainsi que l'on me récompense de vous avoir livré le colporteur?

— Si vous voulez nous dire des injures, reprit le chef, vous ferez bien de vous tenir dans l'obscurité ; nous vous voyons trop bien pour vous manquer.

Le spéculateur s'enfuit et eut le bonheur d'échapper à un coup de fusil qu'on lui tira; Catherine, qui se voyait de nouveau réduite à la pauvreté, jugea prudent de battre en retraite. Le lendemain matin, le seul reste de l'habitation du colporteur était l'énorme cheminée dont nous avons déjà parlé.

CHAPITRE XV.

Le temps qui avait été doux et clair depuis l'orage avait changé avec la brusquerie du climat américain. Vers le soir, des bouffées d'un vent froid descendirent des montagnes, et des tourbillons de neige indiquèrent que le mois de novembre était arrivé. Frances, qui s'était tenue à la fenêtre pour suivre tristement la marche du cortége funèbre, vit les arbres plier sous l'effort de la tempête, et les feuilles tourbillonner dans la vallée. On pouvait apercevoir sur les hauteurs les dragons virginiens courbés sur leur selle, et s'enveloppant dans leurs manteaux de garde pour se préserver de la vivacité de l'air.

Le capitaine Singleton dormait sous la garde de son domestique, et l'on avait décidé sa sœur à se retirer, afin de se délasser des fatigues d'un voyage précipité. L'appartement de miss Singleton communiquait avec la chambre occupée par les deux sœurs. La porte était entr'ouverte, et Frances y entra dans l'intention bienveillante de s'assurer de l'état de la voyageuse; à sa grande surprise, miss Wharton la trouva non-seulement éveillée, mais encore peu disposée au sommeil. Les tresses noires, qui pendant le dîner avaient été rassemblées avec soin, tombaient négligemment sur les épaules et le sein d'Isabelle, et lui donnaient un air égaré. Ses yeux noirs ressortaient sur son teint pâle, et contemplaient fixement un portrait qu'elle tenait à la main : c'était celui d'un homme revêtu de l'uniforme bien connu de la cavalerie virginienne. Frances sentit l'haleine lui manquer; elle posa instinctivement la main sur son cœur pour en comprimer les battements, quand elle crut reconnaître les traits qui étaient si profondément gravés dans sa pensée. Elle comprit qu'il y avait de l'indiscrétion à surprendre ainsi une étrangère, et se mit à l'écart sur une chaise, d'où elle pouvait encore contempler la figure d'Isabelle. Celle ci était trop absorbée pour s'apercevoir qu'elle avait un témoin de ses actions. Elle pressait contre ses lèvres l'image inanimée avec un enthousiasme qui indiquait la plus violente passion. Sa figure était bouleversée par des émotions variables, dont la principale était la douleur, car de grosses larmes tombaient de ses yeux sur le portrait. La fureur du vent qui tournoyait autour de la maison était en harmonie avec l'agitation de son âme; la jeune fille se leva et alla se mettre à la fenêtre. Frances était sur le point de s'approcher d'elle, lorsque les sons d'une douce mélodie se firent entendre. La voix était faible, mais pure, et Frances resta clouée à sa place, retenant son haleine jusqu'à ce que la chanson suivante fût terminée :

Des dentelles de givre encadrent les ruisseaux;
De fumeuses vapeurs s'exhalent des fontaines;
Et le vent, qui descend des collines lointaines,
De la vieille forêt dégrade les arceaux.
Du repos annuel l'époque est revenue,
Mais la paix à mon âme est toujours inconnue.

Pour s'affranchir du joug, mon pays a
D'un combat inégal la chance aléatoire;
Un héroïque chef a fixé la victoire;
Mais je ne puis sourire à notre liberté.
Ma voix, par les chagrins épuisée et flétrie,
Ne trouve plus d'accents pour chanter la patrie.

La neige d'un manteau va couvrir les sillons,
Des arbres désolés la cime est dégarnie:
Partout règne l'hiver; mais de la Virginie
L'ardent soleil sur moi concentre ses rayons.
La nature au dehors languit inanimée,
Mais d'un feu dévorant je me sens consumée.

Ces paroles mélancoliques jetèrent Frances dans l'extase, quoique leur sens rapproché de certains incidents du jour et de la veille lui causât une inquiétude à laquelle elle avait été jusqu'alors étrangère. Après avoir chanté, Isabelle se retira de la fenêtre, et pour la première fois elle s'aperçut qu'elle avait été écoutée. Les regards animés des deux jeunes filles se rencontrèrent et se baissèrent a la fois; elles s'avancèrent pour se donner la main sans oser les relever.

— Ce brusque changement de temps et la situation de mon frère m'ont attristée, miss Wharton, dit Isabelle d'une voix tremblante.

— Je crois que vous n'avez rien à craindre pour votre frère, répondit Frances avec embarras; il va beaucoup mieux que lorsqu'il a été amené ici par le major Dunwoodie...

Frances s'arrêta par un sentiment de confusion dont elle ne put se rendre compte, et en levant les yeux elle s'aperçut qu'Isabelle la contemplait avec une fixité qui la fit rougir.

— Vous parliez du major Dunwoodie? murmura Isabelle.

— Il accompagnait le capitaine Singleton.

— Connaissez-vous Dunwoodie? L'avez-vous vu souvent? Parlez, miss Wharton, le major Dunwoodie vous est-il connu?

En adressant ces questions Isabelle semblait vouloir lire jusqu'au fond du cœur de Frances.

— C'est mon parent, reprit celle-ci tout interdite.

— Votre parent! à quel degré? Parlez, je vous en conjure.

— Nos mères étaient cousines.

— Et il doit vous épouser? dit l'étrangère avec impétuosité.

Frances se sentit offensée de cette interrogation directe, et releva la tête avec fierté; mais elle fut désarmée en voyant les joues pâles et les lèvres frémissantes d'Isabelle.

— Mes conjectures étaient vraies, reprit miss Singleton. Parlez, je

vous en supplie; par pitié pour moi, avouez-le franchement : aimez-vous Dunwoodie?

La douleur de miss Singleton était si touchante que Frances n'y put résister. La seule réponse qu'elle put faire fut de cacher sa face brûlante entre ses mains en se laissant tomber sur une chaise. Isabelle se promena en long et en large pendant plusieurs minutes, jusqu'à ce qu'elle fût parvenue à maîtriser la violence de ses émotions, puis elle alla prendre la main de Frances, à laquelle elle essaya de dérober son trouble en lui disant avec effort :

— Pardonnez-moi, miss Wharton, une indiscrétion que justifient de puissants motifs, mes sentiments... la position dans laquelle je me trouve...

Elle hésita. Frances la regarda en face, et les deux jeunes filles tombèrent dans les bras l'une de l'autre; elles rapprochèrent leurs joues brûlantes et s'embrassèrent avec effusion, mais sans prononcer un seul mot. Aucune autre explication n'eut lieu entre elles, et Frances se retira dans sa chambre.

Pendant que cette scène extraordinaire se passait chez miss Singleton, on traitait au salon des affaires d'une haute importance. Il fallait un long travail et des calculs compliqués pour serrer les reliefs d'un pareil diner. A la vérité, le brosseur du capitaine Lawton avait mis beaucoup de volatiles dans sa poche; il avait été imité par l'aide du chirurgien, qui ne s'attendait pas à trouver souvent un aussi bon logement. Cependant il restait encore une grande quantité de débris dont il était nécessaire de déterminer l'emploi. César et miss Peyton eurent à ce sujet une longue conférence, et il en résulta que le colonel Wellmere demeura seul avec Sara Wharton. Tous les sujets ordinaires de conversation étant épuisés, le colonel parla des événements de la veille avec cet embarras qu'on éprouve toujours quand on a été forcé de reconnaître ses torts.

— J'ai déjà vu ce monsieur Dunwoodie chez vous, dit Wellmere en essayant de dissimuler son chagrin sous un sourire; mais je ne me doutais pas qu'il deviendrait un guerrier renommé.

— Il doit l'être, répondit Sara, si l'on songe à l'ennemi dont il est venu à bout. Au reste, sans l'accident qui vous est arrivé, il est certain que les troupes royales auraient triomphé comme de coutume.

— N'y songeons plus, ajouta le colonel; le plaisir de votre société me dédommage amplement de mes peines morales et de ma blessure.

— J'espère que celle-ci n'est qu'une bagatelle, répondit Sara; et pour cacher sa rougeur elle se pencha sous prétexte de rompre avec ses dents un fil de l'ouvrage qu'elle avait sur les genoux.

— J'ai plus souffert de l'esprit que du corps, répondit le colonel. Ah! miss Wharton, c'est dans de semblables circonstances que nous sentons tout le prix de l'amitié et de la sympathie.

Ceux qui n'ont pas été à même d'observer ne peuvent se figurer les progrès qu'une femme ardente peut faire en amour dans le court espace d'une demi-heure. Dès qu'il fut question d'amitié et de sympathie, Sara trouva le discours de Wellmere trop intéressant pour l'interrompre par une réponse; mais elle regarda le colonel, qui avait les yeux fixés sur elle, avec une expression d'admiration plus éloquente que toutes les paroles. Leur tête-à-tête dura plus d'une heure. Le colonel, sans faire de déclaration positive, débita une multitude de douceurs qui charmèrent sa compagne; elle ressentit une joie qu'elle n'avait pas éprouvée depuis l'arrestation de son frère.

CHAPITRE XVI.

Le village des Quatre-Coins, où étaient campés les dragons, se composait d'une demi-douzaine de masures délabrées, au milieu desquelles deux routes se coupaient à angles droits. Le plus imposant de ces édifices était une auberge où on logeait à pied et à cheval. Deux piliers, qui ressemblaient à des potences, soutenaient à la place d'une enseigne détruite une planche grossière sur laquelle on avait écrit avec de la sanguine : *Hôtel d'Elisabeth Flanagan.*

L'hôtesse était veuve d'un soldat qui était mort au service, et qui, né comme elle dans une île lointaine, était venu chercher fortune dans les colonies de l'Amérique du Nord; elle exerçait la profession de vivandière et de blanchisseuse, et suivait constamment les troupes. Aussitôt qu'elles faisaient halte, ne fût-ce que pour deux jours, on voyait l'active commerçante arriver avec sa charrette chargée des objets qu'elle croyait propres à la faire bien venir. Elle s'installait et se mettait à l'œuvre avec une célérité qui semblait presque surnaturelle. Quelquefois la charrette même lui servait de boutique; souvent les soldats lui bâtissaient un grossier abri. Mais, dans les circonstances actuelles, elle s'était emparée d'une maison vacante, elle avait remplacé les carreaux cassés par du linge sale et de vieilles culottes, car le froid commençait à être piquant, et il devenait essentiel de s'en garantir. Elle prétendait s'être ainsi procuré une habitation des plus élégantes. Les soldats s'étaient établis dans les granges voisines, et les officiers étaient réunis à l'hôtel Flanagan.

Elisabeth connaissait tous les dragons et les appelait par leurs noms de baptême ou leurs sobriquets au gré de sa fantaisie. Quoiqu'elle fût insupportable pour quiconque n'avait pas été à même d'apprécier ses vertus, elle était généralement aimée dans ce corps de partisans. Ses défauts étaient un léger penchant pour les liqueurs fortes, une grande malpropreté et un profond mépris pour la décence dans ses expressions. Ses vertus étaient un amour sans bornes pour son pays adoptif, un excellent caractère et de la probité dans les relations commerciales; ajoutez à cela qu'elle avait inventé une liqueur à la menthe qui avait obtenu un grand succès.

Insensible aux bouffées du vent du nord, Elisabeth Flanagan se présenta à la porte de son hôtel pour recevoir le capitaine Lawton et son ami le chirurgien.

— Par mes chances d'avancement, s'écria l'officier en mettant pied à terre, je suis charmé de vous voir. Ce vent qui nous arrive du Canada m'a glacé jusqu'aux os; mais la vue de votre fraîche physionomie me réjouit comme un feu de Noël.

— Vous êtes toujours complimenteur, capitaine Jacques! répondit la vivandière. Dépêchez-vous d'entrer, mon très-cher, les haies de ce pays n'abritent guère, et vous trouverez chez moi de quoi vous réchauffer le corps et l'âme.

— Ma foi, reprit froidement le capitaine, je crois que je ne goûterai pas à votre whiskey d'ici à un mois; il ne me fait plus envie depuis que j'ai bu certain liquide qu'on m'a servi dans le cristal taillé, sur un plateau d'argent.

— Vous ne trouverez chez moi ni argent ni or, repartit Elisabeth, mais une boisson qui mériterait d'être bue dans un vase de diamant.

— Que veut-elle dire, Archibald? demanda le capitaine. En vérité, je n'y comprends rien.

— Ses facultés sont sans doute altérées par l'abus des boissons alcooliques, répondit le chirurgien; et passant résolument sa jambe gauche par-dessus le pommeau de la selle, il se laissa glisser du côté droit de son cheval.

— Je m'attendais à vous voir débarquer ainsi, mon cher bijou de docteur! dit Elisabeth. Les dragons descendent à gauche, mais vous n'avez jamais pu parvenir à faire comme eux. Pendant votre absence je me suis chargée d'alimenter les blessés.

— Miséricorde! s'écria le médecin frappé de terreur; peut-on donner à manger à des hommes qui ont la fièvre? Femme, vous mettriez en défaut toute la science d'Hippocrate.

— Voilà bien du bruit pour un peu de whiskey, dit Elisabeth, j'en ai partagé un galon entre deux douzaines d'hommes. C'était pour les faire dormir, en manière de soporifique.

Lawton et son compagnon entrèrent dans la maison, et le spectacle qui frappa leurs yeux expliqua le sens caché des paroles d'Elisabeth. Au milieu de la grande salle s'étendait une longue table en planches sur laquelle était étalée toute la poterie de la maison. D'agréables parfums s'échappaient de la cuisine adjacente; mais l'objet le plus remarquable était une dame-jeanne remplie d'un vin délicieux, qui avait été envoyé des Sauterelles au major Dunvoodie par son ami le capitaine Wharton.

— C'est un don vraiment royal, dit l'officier qui fit cette explication; le major nous régale en l'honneur de notre victoire, et, comme vous le voyez, les frais de la guerre sont supportés par l'ennemi.

Le capitaine de dragons fut ravi de la perspective de terminer la journée aussi agréablement qu'il l'avait commencée; il fut bientôt entouré de ses camarades, qui lui demandaient le récit de ses aventures.

D'énormes feux pétillaient dans les cheminées de la maison, et leurs clartés éblouissantes rendaient les chandelles inutiles. La société se composait d'une douzaine de jeunes gens, tous soldats éprouvés dont les manières se ressentaient à la fois de la brusquerie du partisan et de la fréquentation du beau monde. Leurs costumes étaient simples mais propres, et leur conversation roulait ordinairement sur le mérite respectif de leurs montures. Ceux qui ne prenaient pas part à la conversation essayaient de dormir sur les bancs disposés le long des murs. Parfois, lorsque la porte de la cuisine s'ouvrait, les émanations appétissantes des mets et les sifflements de la friture causaient une émotion générale; les plus assoupis levaient alors la tête, et ouvraient les yeux pour reconnaître l'état des préparatifs.

Dunwoodie s'informa de la santé de Singleton, et pendant qu'il parlait un respectueux silence régna dans l'assemblée; lorsqu'il eut interrogé le docteur, il s'assit auprès du feu, et resta étranger aux causeries, plongé dans des réflexions qu'aucun des officiers n'osa troubler.

La disposition du service inquiétait peu madame Flanagan, et César aurait été scandalisé de voir le désordre dans lequel les plats étaient mis sur la table. En s'asseyant, les convives observèrent avec soin les lois de la préséance; car, malgré la liberté qui régnait dans le corps, l'étiquette militaire y était l'objet d'une sorte de vénération religieuse. La plupart des convives étaient à jeun; mais le capitaine Lawton, qui avait bien dîné, ne put voir sans dégoût les provisions entassées par Elisabeth, et il se permit d'injurieux commentaires sur l'état des couteaux et la blancheur douteuse des assiettes. Le bon naturel de la vivandière supporta tranquillement toutes ces attaques. Lawton, après avoir mis dans sa bouche un morceau d'une viande noirâtre, demanda avec l'affectation d'un enfant gâté :

— Comment appelait-on cet animal de son vivant, madame Flanagan?

— C'était ma vieille vache, répondit la vivandière avec une affliction causée par les plaintes de son favori et par la perte de la défunte,

— La vieille vache! s'écria le capitaine en laissant tomber sa fourchette.

— Celle qui a fait avec nous la dernière campagne? dit un autre convive.

— Elle-même, répliqua la maîtresse d'hôtel d'un air piteux; c'était une bien bonne bête, qui vivait au besoin de l'air du temps. Assurément, messieurs, il est triste d'être obligé de manger une ancienne amie.

— Ma foi, dit le lieutenant Mason en mettant de côté son couvert avec une sorte de désespoir, mes mâchoires se refusent à dévorer les restes d'une ancienne connaissance.

— Buvez un coup, répondit Elisabeth en lui versant du vin de la dame-jeanne dans une tasse, cela vous fera passer la vache.

La glace était rompue; on présenta un verre de vin à Dunwoodie, qui, saluant ses compagnons, but au milieu d'un profond silence. Différents toasts patriotiques furent portés avec les formalités d'usage; mais bientôt le vin produisit son effet accoutumé, et l'on ne songea qu'à se divertir. Le docteur Sitgreaves, qui était allé visiter les blessés, ne revint pas à temps pour goûter à la vache; mais il reçut sa bonne part du présent de Henry Wharton.

— Une chanson, une chanson, capitaine Lawton, s'écrièrent plusieurs hommes de la bande.

— Messieurs, dit Lawton, je ne suis pas un rossignol; néanmoins j'essaierai de souscrire à vos vœux.

— Allons, dit Sitgreaves en lui faisant un signe, rappelez-vous les couplets que je vous ai appris; attendez, j'en ai une copie dans ma poche.

— Excusez-moi, bon docteur, dit le capitaine en remplissant son verre, j'aime mieux vous donner quelque chose de mon cru.

— Silence pour entendre la chanson du capitaine Lawton! hurlèrent à la fois cinq ou six convives, et l'officier commença d'une voix pleine sur un air bachique bien connu; le chœur fut répété par ses camarades avec une ardeur qui fit trembler le frêle édifice:

Mes compagnons, buvons, et que les pots
De main en main circulent à la ronde;
Un boulet peut demain, dans l'autre monde,
Nous assurer un éternel repos.
Sous ce vieux toit, mieux que sous une tente,
Nous affrontons novembre et l'ouragan;
Répétons donc d'une voix éclatante:
Honneur, honneur à l'hôtel Flanagan!

De la bataille oublions le danger;
Au champ d'honneur, lorsque l'on nous convie,
Nous sommes prêts à risquer notre vie;
Mais profitons d'un moment passager.
Car tôt ou tard nous remontons en selle;
Aux ennemis il faut jeter le gant.
En attendant, que le bon vin ruisselle!
Honneur, honneur à l'hôtel Flanagan!

Assez longtemps la superbe Angleterre
Sur notre sol osa nous insulter;
Nous resterons maîtres de cette terre,
Ou dans le ciel nous irons habiter.
Soyez-en sûrs, nos braves escouades
Triompheront de l'Anglais arrogant.
A cet espoir buvons, chers camarades;
Donnez du vin, madame Flanagan!

Elisabeth se conforma à l'invitation avec une satisfaction qui fut partagée par les chanteurs; elle était à leur niveau, car elle s'était amplement lestée d'un breuvage plus agréable à son palais blasé que l'insipide et fade présent du capitaine Wharton.

Des applaudissements unanimes accueillirent les couplets du capitaine, les bravos et les bravissimos étouffèrent un moment tous les autres bruits; le chirurgien seul manifesta son mécontentement en ces termes:

— Je m'étonne, capitaine Lawton, que votre muse se soit consacrée à chanter les louanges d'une simple vivandière.

— Eh bien! est-ce que je ne les mérite pas? s'écria l'hôtesse en prenant une attitude menaçante.

— Silence! dit Dunwoodie d'une voix un peu plus troublée que de coutume. Elisabeth, laissez-nous; et vous, docteur, restez à votre place et n'interrompez pas l'ordre des réjouissances.

— Le major Dunwoodie voudra-t-il bien nous honorer d'une chanson? dit Lawton avec cet air de gravité qu'il savait si bien prendre.

Le major hésita un instant, et chanta ces deux stances:

D'autres peuvent vanter ton ardeur accablante,
Soleil qui du Midi rougis les horizons!
Pour moi, j'aime bien mieux la lumière tremblante
Que la lune, à minuit, verse sur les gazons.

D'autres peuvent vanter l'éclat qui t'environne,
Orgueilleuse tulipe aux changeantes couleurs;
La rose, que l'Amour choisit pour sa couronne,
Semble à mes yeux charmés la plus belle des fleurs.

La voix de Dunwoodie ne perdait jamais son autorité sur ses inférieurs, et les applaudissements qui suivirent sa chanson, sans être aussi bruyants que ceux qu'on avait accordés au capitaine, furent certes beaucoup plus flatteurs.

— Si vous vouliez, dit Sitgreaves, mêler quelques allusions classiques aux produits de votre imagination, vous seriez un poëte amateur très-recommandable.

— Les critiques doivent être à même de composer, dit Dunwoodie avec un sourire; je réclame du docteur Sitgreaves un échantillon du style qu'il admire.

— Une chanson du docteur Sitgreaves! une ode classique du docteur! s'écrièrent tous les convives avec transport.

Le chirurgien inclina la tête avec complaisance, vida son verre, et après plusieurs *hems* préliminaires, il murmura d'une voix fausse et fêlée:

Si je lis bien dans ta pensée,
Jeune fille aux yeux languissants,
Un mal secret trouble tes pas;
De ses dards Amour t'a blessée:
Hélas! hélas!
Hippocrate n'en guérit pas.

— Vivat! cria Lawton, Archibald surpasse les muses elles-mêmes. Sous le rapport de la mélodie, ce chantre mélancolique tient le milieu entre le rossignol et le hibou.

— Capitaine Lawton! s'écria l'opérateur exaspéré, celui qui méprise les beautés classiques s'expose à être taxé d'ignorance.

En ce moment un grand bruit se fit entendre à la porte de la maison; les dragons se turent et prirent instinctivement leurs armes pour se préparer à combattre; la porte s'ouvrit; et les écorcheurs entrèrent, traînant avec eux le colporteur plié sous le poids de son ballot.

— Où est le capitaine Lawton? dit le chef de la troupe en promenant ses yeux autour de lui avec un certain étonnement.

— Que me voulez-vous? dit sèchement le capitaine, dont les fumées du vin ne troublaient jamais la tête.

— Je viens vous livrer un traître condamné, l'espion Harvey Birch.

Lawton tressaillit, regarda en face son ancienne connaissance, et dit à l'écorcheur:

— Vous parlez bien librement de vos voisins; mais cette affaire ne me regarde pas; voici le commandant, auquel il faut vous adresser.

— Non, reprit l'écorcheur, c'est en vos mains que je désire remettre le colporteur, et c'est de vous que je réclame la récompense promise.

— Vous vous nommez Harvey Birch? dit Dunwoodie en s'approchant de l'espion d'un air d'autorité qui fit reculer l'écorcheur dans un coin de la chambre.

— Oui, dit Birch avec fierté.

— Vous avez trahi votre pays, ajouta le major avec sévérité; savez-vous que j'aurais le droit d'ordonner votre exécution ce soir?

— Ce n'est pas la volonté de Dieu qu'une âme soit appelée si précipitamment en sa présence, dit le colporteur d'un ton solennel.

— Vous avez raison, repartit Dunwoodie, et votre existence sera prolongée de quelques heures. Votre crime est le plus odieux qu'un soldat puisse concevoir; il faut que la vengeance soit éclatante et publique: vous mourrez demain.

— Que la volonté de Dieu s'accomplisse.

— J'ai employé plusieurs heures à m'emparer du scélérat, dit l'écorcheur, et j'espère que vous me donnerez un certificat pour toucher la récompense: on m'a promis de me payer en or.

L'officier de service entra dans la salle, et dit au major Dunwoodie:

— Les patrouilles viennent m'annoncer qu'une maison a été brûlée auprès du champ de bataille.

— C'est celle du colporteur, murmura le chef des pillards; il y a plusieurs mois que je l'aurais brûlée, mais j'en avais besoin comme d'un traquenard pour prendre l'animal.

— Vous semblez un fin patriote, dit Lawton. Major Dunwoodie, j'appuie la requête de ce digne maraudeur, et je me charge de le récompenser, lui et ses camarades.

— Accordé, dit le commandant. Quant à vous, malheureux, apprêtez-vous à mourir demain avant le coucher du soleil.

— La vie n'a plus rien qui me tente, dit Harvey en jetant des yeux hagards sur l'assemblée.

— Allons, dignes enfants de l'Amérique, s'écria Lawton, suivez-moi, et venez recevoir votre récompense.

La bande accepta avec empressement cette invitation, et se dirigea vers les quartiers assignés au détachement du capitaine. Dunwoodie, qui ne voulait pas humilier un ennemi abattu, garda le silence pendant quelques instants.

— Harvey Birch, dit-il enfin, vous avez déjà été jugé; il a été reconnu que vous étiez un ennemi dangereux pour la liberté de l'Amérique.

— Reconnu! répéta le colporteur; et il se redressa de manière à faire voir que le poids de son ballot n'était rien pour lui.

— Oui, c'est un fait établi, vous rôdiez sur les flancs de notre armée pour avoir connaissance de ses mouvements, et vous en instrui-

siez les Anglais, afin de les mettre à même de déjouer les plans de Washington.

— Croyez-vous que Washington parlerait ainsi?

— Sans doute, c'est sa justice qui vous condamne.

— Non, non, s'écria le colporteur d'une voix altérée, Washington a des vues supérieures à celles des prétendus patriotes; n'a-t-il pas risqué toute sa fortune sur un coup de dé? le gibet qui m'attend n'a-t-il pas aussi été dressé pour lui? Non, non, Washington ne m'enverrait pas au supplice.

Ces mots firent éprouver au major une vive surprise.



Dunwoodie et le docteur Sitgreaves.

— Infortuné, dit-il, avez-vous quelque réclamation à adresser au général en chef? Son intervention peut-elle vous empêcher de mourir?

Birch trembla, car de violentes émotions bouleversaient sa poitrine; sa figure prit la pâleur livide de la mort, et il tira des plis de sa chemise une boîte d'étain qu'il ouvrit : elle contenait un papier sur lequel ses yeux s'arrêtèrent un instant; il l'avait déjà présenté à Dunwoodie, lorsqu'il retira précipitamment la main en s'écriant :

— Non ! ce secret doit mourir avec moi; je connais les conditions de mon service, et je n'achèterai pas la vie en les trahissant.

— Rendez-moi ce papier et vous pourrez peut-être obtenir votre grâce, dit Dunwoodie, qui s'attendait à une déouverte importante.

— Il mourra avec moi, répéta Birch; et ses traits pâles brillèrent d'un éclat inaccoutumé.

— Emparez-vous du traître, s'écria le major, et arrachez-lui ce papier des mains!

Cet ordre fut immédiatement exécuté, mais le colporteur avait déjà avalé le papier. Les officiers furent frappés de stupeur, et le chirurgien dit avec vivacité :

— Tenez-le bien, je vais lui administrer de l'émétique.

— Arrêtez, reprit Dunwoodie, le crime est grand, mais la punition sera exemplaire.

— Marchons, dit Harvey en mettant à terre sa pacotille et en s'avançant vers la porte avec une incompréhensible dignité.

— Où? demanda le major avec étonnement.

— Au gibet.

Dunwoodie recula d'horreur en répondant :

— Il n'en sera pas ainsi : mon devoir exige que je fasse exécuter votre arrêt, mais pas si précipitamment; vous aurez du moins jusqu'à neuf heures pour vous préparer à la mort.

Dunwoodie communiqua tous ses ordres à l'un de ses officiers, et fit signe au colporteur de se retirer. Cette scène lugubre mit un terme aux plaisirs de la table; les officiers se dispersèrent pour aller se livrer au repos. Bientôt on n'entendit plus que les pas cadencés de la sentinelle qui arpentait la terre glacée devant l'hôtel Flanagan.

CHAPITRE XVII.

L'officier auquel Dunwoodie avait confié le colporteur le remit au sergent de service. Le présent du capitaine Wharton n'avait pas été sans influence sur le jeune lieutenant, et il sentit le besoin de se livrer au sommeil en voyant les objets danser autour de lui. Après avoir recommandé au sergent la vigilance la plus absolue, il s'enveloppa dans son manteau, s'étendit devant le feu et ne tarda pas à s'endormir.

Un grossier hangar s'étendait derrière la maison, dans toute la longueur du bâtiment, et l'on avait ménagé à l'une de ses extrémités une chambre où madame Flanagan, à son arrivée, avait établi son domicile et entassé son mobilier; on y avait aussi déposé les bagages du corps et les armes de rechange. Tous ces trésors étaient surveillés par une sentinelle qui se promenait de long en large dans le hangar. Un autre dragon, qui était en faction derrière la maison pour protéger les chevaux des officiers, avait l'œil sur l'extérieur de cette chambre. Comme elle n'avait aucune fenêtre et que la porte en était l'unique ouverture, le sergent pensa que c'était le meilleur endroit où il pût installer son prisonnier jusqu'au moment de l'exécution. Plusieurs considérations achevèrent de décider le sergent Hollister. La première était l'absence de la vivandière, qui, assise devant le feu de la cuisine, rêvait que les dragons attaquaient un détachement ennemi, et prenait ses ronflements pour les fanfares de la cavalerie virginienne. En outre, le sergent, qui était un modèle de piété, pensait qu'il fallait au condamné un asile écarté et propre au recueillement. Il conduisit lui-même Birch dans la prison, s'assit sur un baril, fit signe à l'espion de prendre place sur un autre, et déposant sa lanterne à terre il dit d'un ton imposant :

— Vous semblez disposé à affronter dignement la mort. Je vous ai conduit ici pour que vous y soyez tranquille et que vous puissiez régler en paix les comptes de votre conscience.

— C'est un séjour qui inspire la mélancolie, dit Harvey.

— Peu importe, reprit le sergent Hollister, le séjour où un homme passe pour la dernière fois la revue de ses pensées, afin de se mettre à même de paraître à l'inspection dans l'autre monde. J'ai un petit livre que je me fais un devoir de lire toutes les fois que je me trouve dans des circonstances difficiles, et d'où je tire de grandes consolations.



Miss Peyton et M. Wharton en grande toilette.

En parlant ainsi, il présenta au colporteur une Bible qu'il avait dans sa poche. Birch la reçut respectueusement, mais il avait l'air distrait; et l'égarement de ses yeux fit supposer à son compagnon qu'il avait peur de la mort, ou qu'il n'avait pas la conscience nette.

— Si quelque chose vous pèse sur l'âme, dit le sergent, voici le moment de vous en débarrasser; si vous avez fait tort à quelqu'un, je vous promets, foi d'honnête dragon, de vous aider à le réparer.

Paris. Typographie Plon frères, rue Garancière, 8.

— Il y a peu d'hommes qui soient irréprochables, reprit le colporteur avec la même distraction.

— C'est vrai, dit l'autre, il est naturel de pécher, mais l'on commet quelquefois des actions dont on est fâché plus tard.

Pendant ce temps Harvey avait complétement examiné le lieu où il devait passer la nuit, et toute évasion lui semblait impossible; mais, comme l'espérance est le dernier sentiment qui abandonne le cœur humain, il prêta plus d'attention au dragon, dont il comptait se faire un appui.

— On m'a appris, lui dit-il, à déposer le fardeau de mes péchés aux pieds de mon Sauveur.

— C'est bien, répondit Hollister; mais cela ne suffit pas. Depuis le commencement de la guerre le pays est en désordre, et beaucoup de gens ont été dépouillés de leurs possessions légitimes; moi-même, qui n'ai pillé qu'avec la permission de mes chefs, j'éprouve quelquefois certains remords.

Le colporteur étendit ses doigts maigres et osseux en disant :

— Voici des mains qui ont passé de nombreuses années à travailler, mais que le pillage n'a jamais souillées un seul instant.

— Tant mieux ! dit l'honnête soldat; c'est sans doute pour vous une grande consolation à cette heure suprême. Il y a trois principaux péchés, et, si on ne les a pas commis, on peut s'attendre à être enrégimenté dans le corps des saints du ciel : ce sont le vol, le meurtre et la désertion.

— Grâces à Dieu, s'écria Birch avec ardeur, je n'ai ôté la vie à aucun de mes semblables !

— Tuer un homme en bataille rangée, c'est tout simplement faire son devoir. Si l'on sert une mauvaise cause, les chefs qui vous commandent sont seuls responsables; mais assassiner de sang-froid, c'est, après la désertion, le plus grand crime aux yeux de Dieu.

— Je n'ai jamais été soldat et par conséquent je n'ai jamais déserté, dit le colporteur.

— La désertion ne consiste pas seulement à abandonner son drapeau, on déserte quand on trahit son pays à l'heure du danger.

Birch se cacha la face avec les mains, et tout son corps trembla. Le sergent le regarda attentivement, et continua d'un ton moins sévère :

— C'est encore un péché dont on peut obtenir le pardon si l'on s'en repent sincèrement. Peu importe la manière dont un homme meurt, s'il meurt en chrétien et en homme. Pour vous y préparer, je vous recommande de dire vos prières et de prendre un peu de repos ; vous n'avez aucune chance de salut; car le colonel Singleton a donné les ordres les plus positifs pour vous faire pendre, si l'on s'emparait de vous; rien ne peut vous sauver.

— Vous dites vrai, s'écria Birch, il est maintenant trop tard ; j'ai détruit ma seule sauvegarde, mais il est un homme qui rendra du moins justice à ma mémoire.

— Quelle sauvegarde? demanda le sergent avec curiosité.

— Ce n'est rien, répondit Harvey d'un ton calme.

— Et quel est cet homme?

— Personne.

— Rien, personne, voilà qui n'est pas propre à vous tirer d'affaire, dit le sergent en se levant pour sortir. Etendez-vous sur la converture de madame Flanagan, et prenez un peu de repos. Je vous réveillerai demain matin. Je voudrais pouvoir vous être utile, car je n'aime pas à voir un homme pendu comme un chien.

Birch se leva brusquement, et saisit le dragon par le bras en s'écriant :

— Sauvez-moi donc de cette mort ignominieuse, et vous en serez amplement récompensé.

— Comment? demanda le sergent stupéfait.

— Voyez, répondit le colporteur en montrant des guinées qu'il était parvenu à cacher, je vous donnerai cent fois plus si vous voulez m'aider à m'échapper.

— Fussiez-vous l'homme dont le portrait est sur cette monnaie, je ne consentirais pas à un pareil crime ; allez, pauvre malheureux, et faites votre paix avec Dieu, car lui seul peut vous assister à présent.

Le sergent prit sa lanterne et s'éloigna en manifestant son indignation. Birch, accablé de désespoir, se jeta sur le matelas d'Elisabeth. Hollister, avant de se retirer, donna ses instructions à la sentinelle placée dans le hangar.

— Vous en répondez sur votre vie, dit-il; ne laissez entrer ni sortir personne jusqu'à demain.

— J'ai ordre de laisser passer la vivandière, dit la sentinelle.

— Soit; mais prenez garde que ce rusé colporteur ne se glisse dans les plis de ses jupons.

Il continua sa marche en faisant des recommandations semblables aux sentinelles voisines. Pendant quelque temps après son départ, le silence régna dans la prison solitaire; puis le factionnaire du hangar entendit le bruit cadencé de la respiration d'Harvey, qui semblait enseveli dans un profond sommeil. La sentinelle, en faisant sa tournée, médita sur l'indifférence de cet homme capable de se livrer au repos sur le seuil de la tombe. Au reste, aucun sentiment de commisération ne se mêlait à ses réflexions; l'espion était depuis longtemps détesté de tous les dragons. Il est probable qu'aucun d'eux ne l'eût traité avec autant de bienveillance que le sergent, et que tous auraient également repoussé ses propositions, quoique par des motifs moins honorables. Le factionnaire partageait les idées de son corps, et il éprouva un vif désappointement en voyant le prisonnier prendre si tranquillement son parti et jouir d'un sommeil dont il était lui-même privé ; il eut plus d'une fois envie de troubler le repos du colporteur, mais il fut retenu par la discipline et par la conscience de ce que cet acte aurait de brutal et de déshonorant.



Georges Washington (Harper), premier président de la république des Etats Unis.

Cependant madame Flanagan arriva en chancelant par la porte qui communiquait avec la cuisine, en murmurant des malédictions contre les domestiques des officiers qui l'avaient empêchée de dormir devant le feu. Le factionnaire fit de vains efforts pour tirer des explications de la femme irritée; il la laissa rentrer dans sa chambre, et l'entendit tomber lourdement sur le lit; puis les ronflements du colporteur recommencèrent comme s'ils n'avaient pas été interrompus. Peu d'instants après, on vint relever le factionnaire, qui, après avoir communiqué la consigne à son successeur, ajouta :

— Vous pouvez vous réchauffer en dansant, John; l'espion a accordé son violon, et notre hôtesse ne tardera pas à l'accompagner sur la basse.

Cette plaisanterie fut accueillie par le rire de ceux qui venaient relever la sentinelle; ils s'éloignèrent, et presque aussitôt Elisabeth reparut se dirigeant vers la cour.

— Arrêtez, dit la sentinelle en la prenant par sa robe, on ne voit pas bien clair, êtes-vous sûre que l'espion n'est pas dans votre poche?

— Ne l'entendez-vous pas ronfler dans ma chambre? balbutia Elisabeth d'une voix avinée et tremblante, et n'avez-vous pas honte, vous et les vôtres, de mettre un homme coucher dans la chambre d'une honnête femme?

— Ne faites pas attention à lui, dit le soldat, il sera pendu demain matin; vous voyez qu'il dort déjà ; demain il dormira mieux encore.

— A bas les mains! s'écria la vivandière en abandonnant au factionnaire une petite bouteille qu'il était parvenu à lui arracher ; je vais

aller me plaindre au capitaine Lawton, et savoir si c'est lui qui a donné l'ordre de mettre dans ma chambre un espion condamné au gibet.

— Silence, vieille Jézabel, reprit le factionnaire en portant la bouteille à ses lèvres, vous allez réveiller le prisonnier; voudriez-vous troubler son dernier sommeil?

— Je vais réveiller le capitaine Lawton et l'amener ici pour qu'il me rende justice; il vous punira tous, maraudeurs!

A ces mots, Elisabeth sortit d'un pas mal assuré, et se dirigea vers le quartier du capitaine Lawton. Toutefois, ni cet officier ni la vivandière ne parurent durant la nuit; et rien ne vint troubler le repos du colporteur, qui, au grand étonnement des différentes sentinelles, continua à manifester par ses ronflements le peu de crainte que lui inspirait la potence.

CHAPITRE XVIII.

Les écorcheurs suivirent avec précipitation le capitaine Lawton vers la partie qu'occupait le détachement. Il avait si souvent témoigné son zèle pour la cause de l'indépendance, il affrontait si héroïquement le danger, sa haute taille et sa physionomie sévère le rendaient si terrible, qu'il avait acquis une réputation distincte de celle de ses camarades. On prenait pour de la férocité la fougue avec laquelle il sabrait l'ennemi. D'un autre côté, quelques actes de clémence, ou, pour mieux dire, de justice éclairée, avaient fait accuser Dunwoodie de faiblesse. Les arrêts favorables ou désavantageux que prononce l'opinion publique sont rarement en rapport avec la vérité.

En présence du major, le chef des écorcheurs avait éprouvé cette contrainte que la vertu impose toujours au vice; mais il se sentait plus à l'aise avec Lawton, auquel il supposait des inclinations analogues aux siennes.

— Il est bon de pouvoir distinguer ses amis de ses ennemis, dit-il en manière de préface.

Le capitaine ne répondit que par un son inintelligible que l'écorcheur prit pour un signe d'adhésion.

— Le major Dunwoodie, continua-t-il, est sans doute protégé par Washington; mais il y a dans ce comté beaucoup de patriotes qui désireraient voir un autre officier à la tête de la cavalerie virginienne. Pour ma part, si j'étais soutenu de temps en temps par un détachement, je rendrais des services auprès desquels l'arrestation du colporteur n'est qu'une bagatelle.

— En vérité!

— Et l'officier qui m'assisterait en serait largement récompensé, reprit l'écorcheur avec un regard significatif.

— Mais comment? dit Lawton avec impatience et en hâtant le pas pour s'écarter des auditeurs indiscrets.

— Les vachers, sous les ordres du colonel de Lancey, protégent les avant-postes de l'armée royale; mais, si l'on avait assez de monde pour leur tenir tête, on ferait de bonnes affaires.

— Est-ce que les vachers eux-mêmes ne se chargent pas d'exploiter le pays?

— Oui; mais ils sont obligés de ménager une population fidèle. J'ai entrepris deux expéditions avec leur concours; la première fois, ils se conduisirent en hommes de bien, mais la seconde fois ils nous attaquèrent à l'improviste, nous chassèrent et prirent tout le butin pour eux.

— Quelle infamie! dit gravement Lawton; je m'étonne qu'un homme honorable comme vous se soit jamais associé avec de pareils gredins.

— Il est nécessaire d'avoir des intelligences avec eux, sans cela nous pourrions être pris; mais un homme sans honneur est pire qu'une brute. Croyez-vous qu'on puisse avoir confiance dans le major Dunwoodie?

— Relativement à vos opérations?

— Oui.

— Elles sont assez délicates, et je crois que le major ne serait pas disposé à y prendre part.

— C'est aussi mon idée, repartit l'écorcheur en se rengorgeant tout fier de la sûreté de son jugement.

Cependant ils étaient arrivés à une espèce de ferme dont les vastes dépendances étaient en assez bon état, eu égard aux circonstances. Les granges étaient occupées par les soldats, et les chevaux rangés sous les longs auvents qui protégeaient la cour du vent froid du nord. Les coursiers se repaissaient tranquillement, la selle sur le dos, la bride sur le cou, prêts à être montés au premier signal. Lawton laissa un moment les écorcheurs et entra dans la maison. Quand il reparut, il avait à la main une lanterne d'écurie, et s'achemina vers un grand verger qui environnait les bâtiments de trois côtés. Les écorcheurs le suivirent en silence, croyant que son but était de chercher un endroit où l'on pût conférer de matières sérieuses sans être interrompu. Le chef reprit son entretien avec le capitaine, auquel il voulait inspirer de la confiance et donner bonne opinion de son esprit.

— Croyez-vous, dit-il avec l'importance d'un politique, que les colonies finissent par l'emporter sur le roi?

— Si je le crois!... s'écria le capitaine avec impétuosité; puis il ajouta en se modérant : Je n'en doute pas. Si les Français nous donnent des armes et de l'argent, nous viendrons à bout des troupes royales avant l'espace de six mois.

— Tant mieux! car alors nous aurons un gouvernement libre, et nous, qui avons combattu pour lui, nous obtiendrons une récompense.

— Vous y avez des droits incontestables, s'écria Lawton. Quant à ces vils tories, qui vivent tranquillement sur leurs terres, ils ne méritent que notre mépris. Etes-vous propriétaire?

— Pas encore; mais j'espère le devenir avant la paix.

— Fort bien! attachez-vous à vos intérêts, qui s'identifient avec ceux du pays; faites valoir vos services, moquez-vous des tories, et je parie mes éperons contre un clou rouillé que vous deviendrez au moins greffier du comté.

L'apparente franchise du capitaine fit oublier toute prudence à l'écorcheur, qui s'écria :

— N'êtes-vous pas d'avis que ceux qui ont arrêté le major André ont eu tort de refuser ses offres et de ne pas faciliter son évasion?

— Oui, dit Lawton avec un rire amer; le roi Georges les aurait payés mieux que le congrès, car il est plus riche; il leur aurait assuré une vie aisée; mais, grâce au ciel, l'esprit public a fait des progrès prodigieux : les hommes qui n'ont rien agissent comme s'ils avaient à défendre toutes les richesses des Indes; tous ne sont pas des misérables comme vous. Il y aurait longtemps que nous serions retombés sous le joug de l'Angleterre.

— Qu'est-ce? s'écria l'écorcheur en reculant et en ajustant le capitaine à la poitrine. Suis-je trahi? Etes-vous mon ennemi?

Lawton d'un coup de son fourreau d'acier lui fit tomber le fusil des mains : — Scélérat, lui dit-il, si vous vous avisez de me coucher encore en joue, je vous fends la tête en deux!

— Vous n'avez donc pas l'intention de nous payer? dit l'écorcheur tremblant de tous ses membres, car il venait de voir des dragons à cheval qui cernaient silencieusement sa bande.

— Oui, vous serez payés avec usure, reprit Lawton en jetant dédaigneusement un sac de guinées aux pieds du chef, voici l'argent que le colonel Singleton destinait à ceux qui livreraient l'espion. Bas les armes, coquins! et comptez votre argent.

La bande intimidée obéit, et pendant que les écorcheurs faisaient sonner leurs guinées quelques dragons ôtèrent secrètement les pierres de ses fusils.

— Eh bien, s'écria le capitaine avec impatience, êtes-vous satisfaits, le compte y est-il?

— Il n'y manque rien, dit le chef; et maintenant, avec votre permission, nous allons nous retirer.

— Arrêtez! nous avons tenu notre parole, il faut maintenant satisfaire la justice. On vous paye pour avoir arrêté un espion, et l'on vous punit comme voleurs, incendiaires et assassins. Emparez-vous d'eux, mes amis, et appliquez-leur la loi de Moïse : quarante coups, moins un!...

Les dragons ne demandaient pas mieux; en un clin d'œil les écorcheurs furent dépouillés et attachés avec des cordes à des pommiers. Des branches d'arbre tombèrent sous le sabre; les plus souples baguettes furent choisies, et chacune d'elles fut mise entre les mains d'un soldat robuste. Le capitaine Lawton enjoignit à ses gens de ne pas excéder les prescriptions de la loi mosaïque; mais il recommanda au correcteur du chef de songer qu'il avait affaire à un officier, et de le traiter en conséquence. Au signal donné, le vacarme de Babel commença dans le verger. On distinguait aisément les cris du chef au milieu de ceux de ses camarades. La flagellation s'accomplit avec précision, avec célérité, et conformément à toutes les règles; seulement les exécuteurs ne commencèrent à compter qu'après avoir essayé leurs verges une douzaine de fois au moins, sous prétexte de bien déterminer l'endroit où il fallait frapper.

Dès que cette opération sommaire fut achevée à la satisfaction générale des dragons, ceux-ci laissèrent les écorcheurs se rhabiller, et montèrent à cheval pour aller en patrouille.

— Vous voyez, mon ami, dit le capitaine au chef des écorcheurs, que nous pouvons faire des affaires ensemble. Si nous nous rencontrons souvent, je vous laisserai des marques qui, pour n'être pas très-honorables, n'en seront pas moins méritées.

Le bandit ne répondit pas; il était occupé à arranger son fusil et à hâter le départ de ses camarades. Quand tout fut prêt, ils se dirigèrent lentement vers des rochers que dominait un bois épais. La lune se levait et permettait d'apercevoir les dragons. La bande se retourna brusquement et les coucha en joue; mais les chiens s'abattirent en vain sur les bassinets. Les soldats répondirent à cette tentative par un éclat de rire railleur, et le capitaine s'écria :

— Ah! coquins, je vous connaissais, et j'avais fait ôter vos pierres.

— Vous avez oublié celle que j'avais dans mon sac, répondit le chef en faisant feu. La balle siffla à l'oreille de Lawton, qui se contenta de rire en secouant la tête. Un des dragons avait vu les préparatifs de l'écorcheur, et se mit à le poursuivre au galop. Une courte distance le séparait des rochers, et pour n'être pas atteint le chef fut obligé d'abandonner son fusil et son sac d'argent. Le dragon revint avec ses prises et les offrit au capitaine; mais celui-ci les refusa en disant à l'homme de les garder jusqu'à ce qu'ils fussent réclamés par leur légitime propriétaire. Les tribunaux alors existants seraient difficilement parvenus

à faire restituer l'argent; car il fut bientôt distribué très-équitablement aux dragons par les mains du sergent Hollister.

La patrouille se mit en marche, et le capitaine reprit le chemin de sa chambre dans l'intention de se livrer au repos; il vit se glisser rapidement entre les arbres une figure qui s'avançait dans la direction du bois où les écorcheurs s'étaient retirés. A son grand étonnement, il reconnut dans l'ombre les habits de la vivandière.

— Quoi! c'est vous, Elisabeth? lui cria-t-il de loin. Etes-vous somnambule ou rêvez-vous tout éveillée? Ne craignez-vous pas de trouver l'ombre de votre vache dans son pâturage favori?

— Ah! répondit la vivandière d'une voix altérée par la boisson, ce n'est pas ma vache que je cherche, je vais cueillir sur ces rochers des herbes pour les blessés.

— Vous feriez mieux de vous aller coucher; vous n'avez pas le pied bien sûr, et vous risquez de vous casser le cou. D'ailleurs les écorcheurs occupent ces hauteurs, et s'ils vous rencontrent, ils se vengeront sur vous du traitement que je leur ai fait subir.

Sans répondre à ces observations, madame Flanagan continua sa route, et disparut bientôt dans les taillis. Lorsque Lawton rentra, la sentinelle lui demanda s'il avait rencontré la vivandière, qui avait manifesté l'intention d'aller se plaindre à lui des outrages dont elle était l'objet. Le capitaine écouta ce rapport avec surprise; il parut frappé d'une idée subite, fit quelques pas vers le verger, et revint ensuite à la maison. Pendant plusieurs minutes il se promena rapidement en long et en large devant la porte; puis, entrant précipitamment, il se jeta sur son lit tout habillé, et fut bientôt enseveli dans un profond sommeil.

Pendant ce temps, la troupe des maraudeurs avait atteint le sommet des rochers et se dispersait dans les bois. Toutefois, s'apercevant qu'on ne les poursuivait point, le chef siffla pour rappeler ses hommes, et les rassembla dans une clairière, au milieu de laquelle on alluma du feu.

— Ma foi, dit l'un des écorcheurs, voici le terme de nos opérations dans le West-Chester; la cavalerie virginienne les rend désormais impossibles.

— J'aurai son sang, murmura le chef; dussé-je être tué sur la place!

— Oh! vous êtes très-brave à présent, s'écria l'autre avec un ricanement sauvage; mais comment, vous qui vous vantez de bien viser, avez-vous manqué un homme à cinquante pas?

— C'est le cavalier qui m'a dérangé, et puis je n'avais pas la main ferme, je grelottais de froid.

— Dites plutôt de peur, ce sera plus exact, reprit le camarade d'un ton railleur. Pour ma part, je crois que je n'aurai pas froid de longtemps; le dos me brûle comme si j'étais sur le gril.

— Eh bien! n'avez-vous aucune envie de vous venger? s'écria le chef. Voudriez-vous baiser la verge qui vous a frappé?

— Ce serait assez difficile, car elle a été brisée sur mes épaules en morceaux tellement menus, qu'on ne pourrait pas en retrouver un seul. En tout cas, j'aimerais mieux perdre la moitié de ma peau que de la laisser tout entière avec mes oreilles par-dessus le marché, et c'est ce qui nous arrivera si nous irritons encore cet enragé de Virginien. Vous auriez mieux fait de vous adresser au major Dunwoodie, qui n'est pas aussi bien instruit de nos exploits.

— Silence, bavard! s'écria le chef. N'est-ce pas assez d'être volés et battus, faut-il encore être fatigué de sots discours? Aidez-nous à examiner nos provisions s'il nous en reste; le souper vous fermera la bouche.

La compagnie, conformément à cette injonction, se disposa à faire un maigre repas auprès du brasier de bois sec qui brûlait dans les crevasses d'un rocher. Malgré les gémissements et les contorsions excités par leurs blessures, les écorcheurs mangèrent de bon appétit et commencèrent à se remettre de l'émotion de leur fuite. Lorsque leur faim fut apaisée et que le calme fut rentré dans leur âme, ils s'occupèrent de combiner des projets de vengeance, et d'ôter une partie de leurs vêtements pour panser leurs blessures. Divers expédients furent proposés, mais comme tous offraient de grands dangers, et demandaient beaucoup de résolution, ils furent repoussés à l'unanimité. Il n'était pas possible de surprendre les troupes, qui étaient constamment sur leurs gardes, et il n'était pas moins difficile de rencontrer Lawton séparé de son détachement; il s'en écartait rarement, et quand même on l'aurait trouvé seul il était douteux qu'on vînt à bout de lui. Son adresse égalait son intrépidité, et son cheval du Sud sautait les haies et même les murs de pierre.

Enfin la bande adopta un plan qui, en leur fournissant la vengeance qu'ils désiraient, leur donnait en même temps l'occasion de récolter un ample butin. Ce plan fut longuement discuté; et l'on en avait déterminé toutes les dispositions, lorsqu'un cri terrible se fit entendre dans les bois.

— Par ici, capitaine, les coquins sont en train de souper, il faut les tuer sur la place. Mettez pied à terre et armez vos pistolets!

A ces mots toute la bande fut en l'air. Les écorcheurs se levèrent précipitamment et se précipitèrent dans les profondeurs du bois; comme ils étaient déjà convenus d'un lieu de rendez-vous pour l'expédition projetée, ils s'en allèrent en divers sens. Les dragons se mirent à leur poursuite; mais moins accoutumés à courir à pied, ils abandonnèrent bientôt la partie.

Peu de temps après, Elisabeth Flanagan sortit des ténèbres et prit tranquillement possession de ce que les écorcheurs avaient laissé sur la place tant en vivres qu'en effets d'habillement. Elle s'assit et soupa avec une évidente satisfaction. Elle rêva ensuite pendant une heure au coin du feu, la tête sur la main; et réunissant les divers objets qui lui convinrent, elle s'enfonça de nouveau dans les bois. Le feu qui jetait de vagues lueurs sur les rochers ne tarda pas à s'éteindre, et la clairière rentra dans la solitude et l'obscurité.

CHAPITRE XIX.

Pendant que la plupart des dragons dormaient profondément, Dunwoodie avait en vain cherché le sommeil. Après avoir passé une nuit blanche, il quitta sa couche grossière et sortit pour respirer l'air frais du matin. La douce clarté de la lune venait de faire place au crépuscule; le vent était tombé, et les brouillards promettaient un de ces beaux jours d'automne qui dans ce climat inconstant succèdent à la tempête par une transition presque magique. L'heure de se mettre en mouvement n'était pas encore arrivée, et, voulant laisser aux soldats le temps de se reposer, le major poursuivit sa promenade solitaire. Il se dirigea en rêvant vers le théâtre du supplice des écorcheurs; il songeait aux embarras de sa position, et se demandait comment il pourrait concilier son devoir avec son amour. Il était sûr de la pureté des intentions de Henry Wharton; mais son opinion pouvait n'être point partagée par un conseil de guerre dont la sentence lui enlèverait un ami et une maîtresse. Il avait la veille envoyé un exprès au colonel Singleton pour lui annoncer la capture du capitaine anglais, dont il garantissait l'innocence en demandant ce qu'il fallait en faire. Il attendait la réponse à tout instant, et son inquiétude augmentait en voyant approcher l'heure qui allait décider du sort du prisonnier.

Dans cet état d'agitation, le major erra à travers le verger et fut arrêté par l'escarpement de rochers qui avait protégé la fuite des écorcheurs; il se préparait à retourner sur ses pas, lorsqu'on lui cria :

— Arrêtez, ou vous êtes mort!

Dunwoodie leva la tête, et vit au-dessus de lui un homme qui le couchait en joue du haut d'une roche. La clarté était encore trop faible pour atteindre ces sombres retraites, et ce ne fut qu'après un examen plus attentif qu'il reconnut avec surprise le colporteur. Il comprit aussitôt le danger de sa position; mais, dédaignant de fuir ou de demander grâce, il dit avec fermeté :

— Si vous voulez m'assassiner, faites-le, je ne me rendrai jamais.

— Non, major Dunwoodie, reprit Birch, mon intention n'est ni de vous arrêter ni de vous tuer.

— Que demandes-tu donc, être mystérieux? dit Dunwoodie, qui croyait presque être le jouet d'une hallucination.

— Votre estime, reprit le colporteur avec émotion; je voudrais que tous les braves gens me jugeassent avec indulgence.

— Le jugement des hommes doit vous être assez indifférent, car vous semblez braver leurs arrêts.

— Dieu dispose de la vie de ses serviteurs, répliqua le colporteur. Il y a quelques heures j'étais votre prisonnier et menacé du gibet; à présent vous êtes le mien, mais vous êtes libre. Il y a près d'ici des hommes qui vous traiteraient avec moins de bienveillance; votre sabre vous serait d'un vain secours contre eux. Suivez donc le conseil d'un homme qui ne vous a jamais fait de mal, et qui ne vous en fera jamais. Ne vous aventurez pas seul sur la lisière des bois.

— Avez-vous donc des camarades qui aient facilité votre évasion et qui soient moins généreux que vous?

— Non, non, je suis seul, et personne ne me connaît excepté Dieu et lui.

— Et qui? demanda le major avec un invincible intérêt.

— Peu importe, ajouta le colporteur d'un ton plus rassis. Quant à vous, major, vous êtes jeune et heureux; il y a des personnes qui vous son chères et qui ne sont pas bien loin d'ici. Un grand danger les menace : redoublez de vigilance, fortifiez vos patrouilles, et gardez le silence. Avec l'opinion que vous avez de moi, si je vous en disais davantage, vous penseriez que je veux vous attirer dans une embuscade; mais rappelez-vous mes avis et veillez sur ceux que vous aimez le plus.

Le colporteur déchargea son fusil en l'air et le jeta aux pieds de son auditeur étonné. Lorsque la fumée se fut dissipée Dunwoodie leva les yeux vers le rocher, mais Harvey Birch n'y était plus.

Le jeune homme fut tiré de la stupeur où l'avait jeté cette étrange scène par le trépignement des chevaux et le son des clairons; la détonation avait été entendue, et une escouade venait savoir ce qui se passait. Sans entrer dans aucune explication le major retourna à l'hôtel Flanagan, où il trouva tout l'escadron sous les armes, rangé en bataille, et attendant avec impatience l'arrivée de son chef. L'officier chargé des préparatifs du supplice avait fait enlever l'enseigne et disposer un poteau pour l'exécution de l'espion.

Dunwoodie apprit le châtiment infligé par Lawton aux écorcheurs; mais il jugea à propos de dissimuler son entrevue avec Birch. Il dit que lui-même avait déchargé le fusil, et que c'était probablement l'un de ceux qu'avaient oubliés les écorcheurs. Les officiers lui insinuèrent qu'il était opportun de décider du sort du prisonnier avant de se mettre en marche.

Dunwoodie pouvait à peine se persuader que tout ce qu'il avait vu

n'était pas un songe. Suivi de son état-major, et précédé par le sergent Hollister, il se rendit à la prison où l'on croyait le colporteur renfermé.

— Eh bien, monsieur, dit le major à la sentinelle, vous avez fait bonne garde?

— Oui, monsieur; mon prisonnier est encore endormi, et il fait un tel bruit que c'est à peine si j'ai pu entendre les clairons sonner l'alarme.

— Ouvrez la porte et amenez le.

Le soldat entra; mais, à son grand étonnement, il trouva la chambre en désordre et la garde-robe d'Elisabeth éparpillée sur le plancher avec l'habit du colporteur. La vivandière était endormie; elle avait ses vêtements de la veille et un bonnet noir, qu'elle mettait indistinctement le jour ou la nuit. Le bruit qu'on fit en entrant et les exclamations des assistants la réveillèrent.

— Veut-on déjeuner? dit-elle en se frottant les yeux. Mon Dieu! qu'avez-vous? On dirait que vous voulez me manger; mais patientez, mes amis, et je vous ferai faire bonne chère.

— On devrait vous brûler vive, misérable! s'écria le sergent oubliant à la fois ses principes religieux et la présence de ses chefs; vous avez favorisé l'évasion de ce damné colporteur!

— Que voulez-vous dire? répondit Elisabeth; que me parlez-vous de colporteur? J'ai été autrefois à même d'en épouser un, et j'aurais dû m'y résoudre, au lieu de m'attacher à des dragons qui n'ont pas d'égards pour les femmes.

— Le scélérat a laissé ma Bible, dit le vétéran en ramassant son volume. Au lieu de la lire pour se préparer à une bonne fin, il n'a songé qu'à s'enfuir.

— Et qui voudrait rester pour être pendu comme un chien? dit Elisabeth, qui commençait à comprendre; il n'y a qu'un homme prédestiné au gibet comme vous, monsieur Hollister.

— Silence! dit Dunwoodie, il faut une enquête sévère, messieurs: cette porte étant la seule issue, on n'a pu passer qu'en séduisant la sentinelle; faites venir les hommes qui ont été de garde.

Attirés par la curiosité, ils étaient déjà tous présents, et déclarèrent qu'ils n'avaient vu sortir personne. Un seul reconnut que madame Flanagan avait passé auprès de lui, mais il allégua pour se justifier qu'il n'avait pas reçu l'ordre de la retenir.

— Vous mentez! s'écria Elisabeth en entendant cette inculpation; osez-vous bien accuser une honnête veuve de se promener dans un camp à minuit? j'ai dormi depuis hier du sommeil de l'innocence.

— Il y a quelque chose d'écrit dans ma Bible, dit le sergent en s'adressant respectueusement à Dunwoodie; ce n'est point de ma main, car je n'ai aucun souvenir de famille à enregistrer.

Un des officiers lut à haute voix ce qui suit :

« Je certifie que si je suis libre, c'est par l'aide de Dieu seul, à la protection duquel je me recommande humblement. Je suis forcé de prendre les habits de la vivandière, mais j'ai mis dans sa poche de quoi l'indemniser.

» En foi de quoi je signe :

» HARVEY BIRCH. »

— Comment! s'écria Elisabeth, ce brigand a dépouillé une pauvre veuve! qu'on le saisisse et qu'on le pende, major, ou il n'y a point de justice en ce pays.

— Regardez votre poche! dit un jeune officier qui s'amusait de cette scène, dont les conséquences lui étaient indifférentes.

— Voici une guinée, reprit la vivandière après avoir fouillé dans sa robe; quel aimable homme que ce colporteur! puisse-t-il prospérer dans ses affaires et se préserver toujours de la potence!

Dunwoodie se retourna pour sortir, et vit le capitaine Lawton immobile et les bras croisés, dans une attitude qui contrastait si singulièrement avec son impétuosité ordinaire, que le commandant en fut frappé. Leurs yeux se rencontrèrent, et ils eurent ensemble un entretien confidentiel après lequel Dunwoodie revint congédier la garde. Le sergent Hollister demeura seul avec madame Flanagan, qui était d'une humeur excellente, se trouvant amplement dédommagée de la perte de ses vêtements. Elle songeait depuis longtemps à donner le sergent pour successeur à feu son mari; mais elle craignait de l'avoir offensé dans leur récente altercation, et elle s'occupa de l'amadouer. Malgré sa rudesse et sa grossièreté, elle avait encore conservé assez de l'instinct de son sexe pour apprécier le parti qu'on pouvait tirer d'une réconciliation; elle versa donc à boire au sergent en lui disant :

— Quelques paroles vives entre amis ont peu d'importance; j'ai été aigri par feu Michel Flanagan, qui me cherchait querelle dans les moments où je l'aimais le plus.

— Michel était un bon soldat et un brave homme, répondit le sergent; lorsqu'il tomba, notre escadron couvrait le flanc de son régiment, et j'eus l'occasion de lui passer sur le corps dans la journée. Pauvre diable! il était étendu sur le dos, et avait l'air aussi tranquille que s'il fût mort de mort naturelle.

— Oui, répondit la veuve, il n'avait d'autre défaut que d'aimer trop la bonne chère; mais, vous, monsieur Hollister, vous êtes un homme sobre et vous feriez un bon mari.

— Eh bien, madame Flanagan, j'éprouve le besoin de vous parler d'un sujet qui me tient au cœur, et je vais m'expliquer si vous avez le loisir de m'entendre.

— Certainement, dit Elisabeth, je ferai plutôt attendre tous les officiers; mais prenez un second verre, mon cher, cela vous donnera du courage.

— Merci, répondit le vétéran, je n'en ai pas besoin. Croyez-vous que ce fût réellement l'espion que j'ai enfermé dans votre chambre hier au soir?

— Quel autre aurait-ce été?

— Le diable en personne, déguisé en colporteur, et ceux que nous avons pris pour des écorcheurs étaient ses démons.

— Vous pouvez bien avoir raison, mon cher sergent; car s'il y a des démons incarnés dans le comté de West-Chester, ce sont certainement ces maudits écorcheurs.

— Je suis de votre avis, madame Flanagan. L'esprit malin savait que nous voulions arrêter Harvey Birch, il en a pris la figure pour s'introduire dans votre chambre.

— Dans ma chambre! Pourquoi y viendrait-il? s'écria Elisabeth; n'y a-t-il pas assez de diables dans la cavalerie, sans qu'il en vienne du fond des abîmes pour effrayer une malheureuse veuve?

— C'est pour votre salut qu'il lui a été permis de venir, reprit le superstitieux Hollister; il a disparu sous votre forme, afin de vous annoncer le sort qui vous attend si vous ne vous amendez pas.

La vivandière fut charmée du ton doux et mielleux de son amant; mais elle fut vivement scandalisée de ses insinuations, auxquelles elle riposta par une puissante objection.

— Si c'était le diable, croyez-vous qu'il m'aurait donné une guinée pour de méchantes hardes?

Le sergent sentit toute la force de l'argument; et il cherchait une réponse, lorsqu'on appela bruyamment madame Flanagan pour préparer le déjeuner. Elle quitta Hollister avec l'espoir d'obtenir plus tard de lui des explications plus terrestres et plus positives.

Pendant le déjeuner plusieurs exprès arrivèrent : l'un d'eux donna des renseignements sur les forces de l'expédition anglaise qui s'avançait par l'Hudson; un autre apporta l'ordre d'envoyer le capitaine Wharton au premier poste des montagnes. Ces dernières instructions augmentèrent le trouble de Dunwoodie, il avait toujours devant les yeux le désespoir de Frances; et vingt fois il fut tenté de sauter à cheval et de galoper jusqu'aux Sauterelles, mais un sentiment insurmontable l'en empêcha. Pour obéir aux ordres de son supérieur, il chargea un officier d'aller prendre Henry Wharton, et de le conduire au poste indiqué. Il lui remit en même temps une lettre dans laquelle il assurait à son ami qu'il ferait tous ses efforts pour le sauver. Les blessés furent laissés aux Quatre-Coins, sous la garde de Lawton avec un détachement, et l'escadron se dirigea vers l'Hudson. Dunwoodie rapporta exactement au capitaine les paroles du colporteur, et tous deux essayèrent de pénétrer le sens de cet avis mystérieux. Au moment du départ, Dunwoodie se rappela qu'on n'avait rien décidé relativement au colonel Welmere; et, au lieu de suivre la colonne, il prit la route qui menait aux Sauterelles. Chemin faisant, il aperçut au loin, dans un défilé, l'escorte qui emmenait Henry Wharton. A cette vue il redoubla de vitesse; et tournant au galop l'angle de la colline qui lui masquait la vallée, il se trouva brusquement en présence de celle qu'il cherchait.

Frances avait suivi à distance l'escouade qui lui enlevait son frère. Cette triste séparation et l'inexplicable absence de Dunwoodie avaient entièrement abattu le courage de la jeune fille. Accablée de douleur, elle s'était assise sur une pierre, au bord de la route, et sanglotait amèrement. Dunwoodie sauta à bas de son cheval, et se plaça auprès d'elle.

— Frances, ma chère Frances, s'écria-t-il, pourquoi vous désoler? Que la situation de votre frère ne vous alarme pas : aussitôt que mes devoirs seront accomplis, je me rendrai auprès de Washington, et je lui demanderai la liberté du captif.

— Major Dunwoodie, dit avec dignité la jeune fille tremblante, je vous remercie de l'intérêt que vous portez à mon pauvre frère; mais le langage que vous m'adressez est inconvenant.

— Inconvenant! n'êtes-vous pas à moi, avec le consentement de votre père, de votre tante, de votre frère, avec votre propre consentement, ma chère Frances?

— Je ne veux pas, major Dunwoodie, attenter aux droits qu'une autre personne peut avoir sur vous, dit Frances en s'efforçant de parler avec fermeté.

— Aucune femme n'a des droits sur moi, j'en atteste le ciel, dit Dunwoodie avec ardeur, vous êtes maîtresse de mon âme.

— Vous excellez dans l'art d'abuser de la crédulité de mon sexe, major Dunwoodie! répondit Frances en essayant vainement de sourire.

— Je ne mérite pas de pareils reproches, miss Wharton, vous ai-je jamais trompée, ai-je jamais tenté de corrompre la pureté de votre cœur?

— Pourquoi le major Dunwoodie n'a-t-il pas honoré récemment de sa présence la maison de son futur beau-père? A-t-il oublié qu'elle renfermait un ami couché sur un lit de douleur, et un autre exposé à un danger terrible? A-t-il oublié celle qu'il voulait prendre pour épouse, ou plutôt a-t-il eu peur de rencontrer plus d'une femme ayant des droits à ce titre? O Peyton! Peyton! combien vous m'avez trom-

pée! Avec la foi et la crédulité de la jeunesse, je vous ai cru le plus noble, le plus loyal et le plus généreux des hommes.

— Je vois la cause de votre erreur! s'écria Dunwoodie; mais je vous jure par tout ce que j'ai de plus sacré que vous ne me rendez pas justice.

— Ne jurez pas, major Dunwoodie, interrompit Frances avec une noble fierté, le temps où je croyais aux serments est passé.

— Miss Wharton, pour me relever dans votre estime, je serais obligé de montrer une fatuité qui me rendrait peut-être méprisable à vos yeux.

— Vous ne vous justifierez pas aisément, monsieur, répondit Frances en se dirigeant vers les Sauterelles, voici notre dernière entrevue; mais nous pourrons nous retrouver en présence de mon père, qui accueillera toujours un parent avec bienveillance.

— Vous me désespérez, miss Wharton! je pars pour une expédition périlleuse où peut être je laisserai ma vie; si la fortune m'est contraire, du moins rendez justice à ma mémoire, rappelez-vous qu'à mes derniers soupirs j'aurai fait des vœux pour votre bonheur.

En parlant ainsi il posa le pied sur l'étrier, mais la jeune fille lui lança un regard qui le retint malgré lui.

— Major Dunwoodie, dit-elle, ne vous exposez pas imprudemment, Dieu et votre patrie vous le défendent; la cause sacrée pour laquelle vous êtes armé a besoin de vos services, et puis...

— Eh bien! dit le jeune homme en s'élançant vers elle et en lui présentant la main; mais Frances, qui s'était remise de son émotion, le repoussa froidement et poursuivit sa marche.

— Est-ce ainsi que nous nous séparons? dit Dunwoodie avec désespoir; suis-je un misérable pour que vous me traitiez avec tant de cruauté? Vous ne m'avez jamais aimé, et vous tâchez de justifier votre légèreté par des accusations qu'il vous est impossible de motiver.

Frances s'arrêta, et le contempla avec un sentiment si pur et si profond que Dunwoodie se serait volontiers jeté à genoux pour lui demander pardon.

— Ecoutez-moi pour la dernière fois, major Dunwoodie, reprit-elle; il est pénible pour une femme de reconnaître qu'elle est sacrifiée, mais c'est une vérité qui m'a été démontrée tout récemment. Je suis loin de vous accuser : quand même j'aurais des prétentions sur votre cœur, je ne suis pas digne de vous. Ce n'est pas une jeune fille faible et timide comme moi qui peut vous rendre heureux; non, Peyton, vous êtes fait pour de grandes et glorieuses actions, et vous devez être uni à une femme qui partage vos idées et s'élève au-dessus de la faiblesse de son sexe. Quant à moi, je vous ferais descendre vers la terre; avec une autre compagne, vous atteindrez le faîte des dignités humaines. Je lui cède donc la place, non pas sans regret, mais librement; et j'adresse au ciel une prière fervente pour qu'elle puisse assurer votre bonheur.

— Aimable enthousiaste! s'écria Dunwoodie, vous ne me connaissez pas, vous ne vous connaissez pas vous-même; c'est une femme douce et tendre comme vous qui convient à mon caractère; ne vous laissez pas entraîner par une fausse générosité qui ne servirait qu'à me rendre malheureux.

— Adieu, major Dunwoodie, répondit la jeune fille d'une voix entrecoupée; oubliez que vous m'avez connue, et ne songez qu'à votre patrie qui vous réclame.

A ces mots, elle entra dans l'enclos des Sauterelles, et le major regagna tristement son escadron, qui s'acheminait vers les bords de l Hudson.

La douleur de Dunwoodie n'était rien, comparée à celle de Frances. Avec la pénétration d'un amour jaloux, elle avait découvert l'attachement d'Isabelle, et son esprit, plein de délicatesse et de modestie, ne pouvait concevoir que cet amour n'eût pas été recherché. Ardente dans ses affections, et sans art pour les dissimuler, elle avait accueilli avec plaisir les assiduités du major; mais elle ne lui avait accordé son cœur qu'après avoir apprécié la mâle franchise et le dévouement sincère du jeune soldat. Elle lui avait dès lors accordé une tendresse durable et sans mélange; mais les événements des jours derniers avaient éveillé en elle de nouvelles sensations : elle n'avait pu voir sans trouble l'étrange changement de son amant, l'indifférence qu'il lui avait témoignée et la passion romanesque d'Isabelle. Elle avait douté de Dunwoodie, et par un sentiment qui accompagne toujours les affections les plus pures, elle s'était défiée de son propre mérite. Dans un moment d'enthousiasme, elle avait cru qu'il lui serait facile de renoncer à son amant pour le donner à une personne plus digne de lui; mais son imagination essayait en vain de tromper son cœur : dès que Dunwoodie eut disparu, notre héroïne sentit toute l'étendue de son malheur. Les soins du commandement donnèrent quelques distractions au jeune homme, mais Frances ne trouva pas le même soulagement en remplissant les devoirs de la piété filiale auprès de M. Wharton, dont le peu d'énergie avait été détruit par la captivité de son fils.

CHAPITRE XX.

En laissant le capitaine Lawton auprès des blessés avec le sergent Hollister et douze hommes, Dunwoodie avait eu égard aux blessures de son camarade, quoique celui-ci lui assurât qu'il était capable de remplir ses devoirs dans toute leur étendue. Avant le départ, le major lui recommanda de nouveau de surveiller les Sauterelles, et d'aller s'y installer aussitôt qu'il remarquerait la moindre agitation dans le voisinage.

Pendant quelque temps après le départ des troupes, le capitaine se promena devant la porte de l'hôtel Flanagan en maudissant la destinée qui le condamnait à l'inaction. Par intervalles il répondait aux questions d'Elisabeth qui, de l'intérieur de la maison, lui demandait des explications sur l'évasion du colporteur. En ce moment il fut rejoint par le chirurgien; celui-ci venait de visiter les blessés dans un bâtiment éloigné, et ignorait complétement tout ce qui s'était passé.

— Où sont les sentinelles? demanda-t-il avec étonnement, et pourquoi êtes-vous seul, capitaine?

— Tout l'escadron est en route vers l'Hudson, nous restons seuls avec des malades et des femmes.

— En tout cas, reprit le docteur, je suis charmé que le major Dunwoodie ait jugé convenable de ne pas emmener les blessés. Holà! madame Flanagan! donnez-moi quelques aliments pour apaiser mon appétit; j'ai un cadavre à disséquer, et je suis pressé.

— Vous arrivez toujours trop tard, monsieur Archibald Sitgreaves, dit Elisabeth en montrant sa face enluminée à la fenêtre de la cuisine; il n'y a plus rien à manger que la peau de ma vache et le cadavre dont vous parlez.

— Femme! s'écria le chirurgien en colère, me prenez-vous pour un cannibale? Je vous ordonne de me préparer une nourriture convenable et substantielle.

Lawton intervint pour rétablir la paix, et annonça au docteur qu'on était allé chercher des vivres; M. Sitgreaves oublia sa faim, et annonça l'intention de commencer immédiatement sa dissection.

— Et où est votre sujet? demanda Lawton.

— C'est le colporteur, dit Sitgreaves en jetant un coup d'œil sur le poteau de l'enseigne; j'ai recommandé à Hollister d'arranger les choses de manière que le cou ne fût point disloqué dans la chute, et je veux faire de l'espion le plus beau squelette qu'on ait vu dans les États de l'Amérique du Nord; il a des articulations magnifiques dont je saurai tirer parti. Il y a longtemps que j'attendais une pareille occasion pour envoyer un squelette à ma vieille tante de Virginie qui a eu tant de bonté pour moi dans ma jeunesse.

— Comment! s'écria Lawton, vous croyez que ce présent lui sera agréable?

— Pourquoi pas? dit le chirurgien; qu'y a t-il de plus noble dans la nature que la charpente osseuse d'un homme? Mais qu'a-t-on fait de mon cadavre?

— Il est parti.

— Comment, parti! Qui donc a osé me l'enlever?

— Le diable, dit Elisabeth, et il vous enlèvera aussi un de ces jours sans vous en demander permission.

— Silence! s'écria Lawton en réprimant avec peine son hilarité; est-ce ainsi que vous devez parler à un officier?

Le capitaine se chargea ensuite d'expliquer à son ami l'évasion du colporteur.

Ainsi privé à la fois de son déjeuner et de son cadavre, Sitgreaves proposa d'aller aux Sauterelles s'enquérir de la santé du capitaine Singleton. Lawton était disposé à cette excursion, et tous deux se dirigèrent vers la maison. Lawton voyant son compagnon triste et désappointé, s'efforça de rétablir le calme de ses esprits.

— C'est dommage, lui dit-il, que votre chanson ait été interrompue par la bande qui amenait le colporteur; votre allusion à Hippocrate était parfaite.

— Je savais bien que vous l'apprécieriez, capitaine, quand les fumées du vin n'agiraient plus sur votre cerveau; la poésie n'a pas la précision des sciences exactes, elle n'a pas non plus l'utilité des sciences naturelles, mais elle tient sa place dans la vie plutôt comme un émollient que comme un tonique.

— Dites-moi donc la fin de vos couplets; nous sommes seuls et tout est tranquille.

— Je céderai volontiers à vos désirs, mon ami, dit Sitgreaves en toussant préalablement, si je puis parvenir à vous inspirer le goût des bonnes choses.

— Voici à notre gauche des rochers dont les échos doubleront le charme de la mélodie.

Le docteur, provoqué de la sorte, commença à fredonner :

Si je lis bien dans la pensée...

— Silence, interrompit le capitaine; n'entendez-vous pas du bruit dans ces rochers?

— C'est l'écho.

— Ecoutez, dit Lawton en arrêtant son cheval.

Et au moment où il achevait de parler, une pierre tomba à ses pieds et roula sur la route.

— C'est un projectile inoffensif, dit Lawton, et qui n'a pas été lancé par la main d'un ennemi.

— Un coup de pierre ne produit guère que des contusions; mais comme il n'y a ici que nous d'êtres vivants, il faut que cette pierre soit tombée du ciel!

— Un régiment tout entier pourrait se cacher derrière ces rochers, répondit le capitaine, et descendant de cheval, il alla ramasser la pierre.

— Oh! dit-il, voici l'explication du mystère : au caillou qu'on nous a lancé est attaché un billet écrit en caractères assez peu lisibles. Voyons ce qu'il nous annonce.

Et le capitaine lut ce qui suit :

« Une balle va plus loin qu'une pierre, et des ennemis dangereux » sont cachés derrière les rochers; votre cheval est bon, mais il ne pourrait gravir un escarpement. »

— Tu dis vrai, homme étrange! dit Lawton; le courage et l'activité seraient inutiles contre l'assassinat dans ces étroits défilés. Merci, mon ami inconnu, je ne négligerai point ton avis.

On vit un moment paraître au-dessus d'un rocher une main maigre et osseuse qui se retira presque aussitôt.

— Voilà quelque chose d'extraordinaire, dit Sitgreaves, et je ne comprends rien à cette lettre.

— Peut-être est-ce quelque farceur qui s'amuse à nos dépens, dit l'officier en mettant le billet dans sa poche. Quoi qu'il en soit, permettez-moi de vous dire, monsieur Archibald Sitgreaves, que vous vouliez disséquer un homme fameusement honnête.

— Qui? le colporteur, l'un des espions les plus connus qui soient au service des Anglais? J'ose dire que ce serait un honneur pour un pareil misérable de servir à un usage scientifique.

— Il est possible que ce soit un espion; il est même vraisemblable que c'en est un, dit Lawton d'un ton rêveur; mais il a un cœur plein de générosité et digne d'un soldat!

Pendant ce soliloque, le chirurgien regarda son compagnon avec un vague étonnement. Celui-ci, avec sa pénétration habituelle, avait déjà remarqué des rochers dont les masses en saillie s'allongeaient sur la route qui tournait autour de leur base.

— Le pied de l'homme peut franchir ce qui est inaccessible aux chevaux, dit le prudent partisan; et sautant a bas de sa selle, il gravit la colline à pas précipités. Il fut bientôt à même d'embrasser des yeux les rochers et leurs anfractuosités; sitôt qu'il approcha, il aperçut un homme qui s'enfuyait et descendait sur la route par l'escarpement opposé.

— Courez, Sitgreaves, courez! s'écria Lawton, et tuez le scélérat qui s'enfuit.

Le docteur donna de l'éperon à son cheval, et aperçut un homme qui traversait la route pour s'enfoncer dans le bois voisin.

— Arrêtez, mon ami, s'il vous plaît! s'écria le docteur; attendez le capitaine Lawton, qui désire vous parler.

Mais comme si cette invitation eût redoublé ses terreurs, le fuyard fit tous ses efforts pour atteindre le bois. Avant d'y entrer, il se retourna et déchargea son fusil sur le chirurgien. Lawton redescendit promptement sur le grand chemin, sauta à cheval et rejoignit son camarade.

— De quel côté a-t-il passé? s'écria-t-il.

— Dans le bois, où il vous est impossible de le suivre; je m'étonne qu'il ait tiré sur moi, il devrait savoir que je ne me bats point.

Les yeux de l'officier étincelaient de colère; mais peu à peu ses muscles se détendirent et ses traits perdirent leur expression farouche; il regarda son compagnon avec une hilarité sarcastique; le chirurgien indigné se dressa sur son cheval et releva fièrement la tête.

— Pourquoi l'avez-vous laissé fuir? demanda le capitaine; s'il eût été à portée de mon sabre, je vous aurais donné un homme à disséquer.

— Je n'ai pu le suivre, dit le chirurgien; le coquin a sauté pardessus la haie, et m'a laissé où vous me voyez, sans vouloir écouter mes remontrances.

— Il fallait escalader la haie comme lui; ce n'était pas un obstacle capable de vous arrêter; j'en ai surmonté quelquefois de plus grands.

— Vous remarquerez, répondit le docteur, que je ne suis pas comme vous, capitaine; je ne suis qu'un pauvre homme de lettres, un indigne licencié de l'université d'Edimbourg, et rien de plus.

Sans entrer dans d'autres explications, ils s'acheminèrent vers les Sauterelles; personne ne se présenta pour les introduire, et le capitaine se dirigea sans façon vers le salon où il savait qu'on admettait ordinairement les visites. Le colonel Wellmere s'y était assis à côté de Sara, et leur conversation était si animée qu'ils ne remarquèrent pas l'apparition de Lawton; celui-ci allait se retirer silencieusement par discrétion, quand le chirurgien le poussa en avant, s'approcha de Wellmere et lui prit instinctivement le bras.

— Bon Dieu! s'écria-t-il, quel pouls agité! ses battements irréguliers, la rougeur des joues, l'animation des yeux, voilà des symptômes de fièvre bien déclarés!

En prononçant ces mots, Sitgreaves, qui était expéditif comme la plupart des chirurgiens militaires, tira sa lancette de sa trousse et fit mine de procéder immédiatement à une saignée; mais le colonel Wellmere se remettant du trouble qu'avait occasionné cette surprise, se leva d'un ton hautain et dit :

— Monsieur, c'est la chaleur de cette chambre qui m'incommode, et je dois déjà trop à votre science pour y avoir de nouveau recours; miss Wharton sait que je me porte bien, et je vous assure que jamais je ne me suis trouvé mieux de ma vie!

Wellmere appuya sur ces derniers mots avec une emphase, qui quoique flatteuse pour Sara augmenta la rougeur de ses joues. Sitgreaves, dont les yeux suivaient la direction de ceux de son malade, ne manqua pas de remarquer cette émotion.

— Donnez-moi votre main, s'il vous plaît, madame, dit-il en saluant avec courtoisie; l'inquiétude et les veilles ont agi sur votre constitution délicate, et j'observe en vous des symptômes qu'il ne faut pas négliger.

— Excusez-moi, monsieur, répondit Sara avec une fierté féminine; la chaleur est accablante, et je vais me retirer pour instruire miss Peyton de votre présence.

Simple et distrait, le chirurgien était facile à tromper, mais en levant les yeux sur Lawton, Sara devina qu'il avait compris le sujet de l'entretien qu'elle venait d'avoir; elle fut assez maîtresse d'elle-même pour opérer sa retraite avec dignité, mais sitôt qu'elle fut débarrassée des regards indiscrets, elle se jeta sur une chaise et s'abandonna à un sentiment mêlé de honte et de plaisir.

Irrité d'avoir vu deux fois ses services repoussés par le colonel anglais, Sitgreaves s'achemina vers la chambre de Singleton, où le capitaine l'avait déjà précédé.

CHAPITRE XXI.

Le licencié d'Edimbourg trouva le jeune homme dans un état satisfaisant; sa sœur, dont la pâleur avait encore augmenté depuis son arrivée, le veillait avec une tendre sollicitude, et les dames de la maison au milieu de leurs ennuis n'avaient pas négligé les devoirs de l'hospitalité. Frances éprouvait un intérêt inexplicable pour Isabelle, dont elle unissait dans sa pensée le sort avec celui de Dunwoodie; pleine de l'ardeur romanesque d'un esprit généreux, elle croyait devoir prouver son dévouement à son ancien amant en s'attachant à la femme qu'il préférait; Isabelle accueillait ces attentions avec reconnaissance, mais aucune d'elles ne se permettait la moindre allusion à la cause secrète de leurs préoccupations.

Plusieurs jours s'écoulèrent sans apporter de changement parmi les habitants des Sauterelles. Ils s'affligeaient du sort d'Henry Wharton, mais ils étaient consolés par la certitude de son innocence et les promesses de Dunwoodie.

Le détachement qui campait aux Quatre-Coins demeura pendant ce temps dans l'inaction, le capitaine Lawton attendait avec impatience la nouvelle d'un combat et l'ordre de partir; les dépêches que le major lui envoya portaient seulement que l'ennemi en apprenant la défaite du corps qui devait l'appuyer s'était retiré derrière les ouvrages du fort Washington. La lettre se terminait par des compliments sur la vigilance, le zèle et la bravoure du capitaine.

— Rien n'est plus flatteur, murmura le dragon en achevant cette épître, mais vous m'employez à un service bien désagréable. Quels gens suis-je chargé de garder? Un vieillard indécis qui ne sait pas à quel parti il appartient; trois femmes qui sont assez bien en elles-mêmes, mais qui ne sont pas très-satisfaites de ma société; une quatrième qui est du mauvais côté de la quarantaine, deux ou trois noirs, une femme de charge bavarde et superstitieuse, et le pauvre Georges Singleton. Au fait, un camarade qui souffre a des droits à nos égards; ainsi, prenons notre parti.

En terminant ce monologue, l'officier prit un siége et se mit à siffler pour se convaincre de son indifférence, mais comme il étendait négligemment la jambe, il renversa le broc qui contenait sa provision d'eau-de-vie; il s'empressa de réparer cet accident, et remarqua un billet placé sur le banc où le broc avait été déposé; le papier contenait ces mots :

« La lune ne se lèvera qu'après minuit; le temps est propice aux œuvres de ténèbres. »

L'écriture était facile à reconnaître; elle était évidemment de la même main qui avait averti le capitaine de l'assassinat projeté contre lui. Lawton réfléchit longtemps aux motifs qui pouvaient engager le colporteur à protéger de la sorte un de ses ennemis implacables. Harvey était un espion à la solde des Anglais, les débats de son procès avaient établi qu'il avait signalé au général en chef de l'armée royale la marche d'un régiment américain; à la vérité, les conséquences de cette trahison avaient été évitées par un ordre de Washington qui avait modifié les mouvements du régiment avant l'arrivée des Anglais; néanmoins le crime était le même.

— Peut-être, pensa Lawton, Birch veut-il s'assurer ma protection dans le cas où il serait repris. Quoi qu'il en soit, il a épargné ma vie dans une circonstance, et l'a sauvée dans une autre. Je veux me montrer aussi généreux que lui, et plaise à Dieu que mon devoir ne soit jamais en contradiction avec mes sentiments!

Le billet ne disait pas si le danger menaçait les Sauterelles ou le détachement américain; dans l'indécision, Lawton résolut de faire bonne garde, et de se mettre à même de repousser vigoureusement les ennemis qu'on lui annonçait. Ses méditations furent interrompues par l'arrivée du chirurgien qui venait de rendre sa visite habituelle à l'habitation. Sitgreaves apportait une invitation de miss Peyton qui priait

le capitaine de vouloir bien honorer les Sauterelles de sa présence à la fin du jour.

— Ah! s'écria l'officier, ils ont donc aussi reçu une lettre?

— Rien n'est plus probable, répondit le chirurgien; un chapelain de l'armée royale vient d'arriver avec un ordre du colonel Singleton pour emmener les blessés anglais dont l'échange est autorisé.

— Un prêtre! dites-vous? est-ce un homme qui prend son métier au sérieux ou un de ces intrépides buveurs qui affament un régiment?

— C'est un homme d'un extérieur respectable, répondit le chirurgien; il ne paraît pas très-adonné à l'intempérance, et dit les grâces d'une manière on ne peut plus convenable.

— Va-t-il coucher à la maison?

— Certainement! il ne part que demain matin; mais dépêchons-nous, capitaine, nous n'avons pas de temps à perdre; je vais aller saigner trois ou quatre Anglais pour les préparer à la marche, et je suis à vous dans une minute.

Le capitaine eut bientôt revêtu son plus bel uniforme et prit avec Sitgreaves la route des Sauterelles. Son cheval s'était reposé depuis quelques jours, et Lawton en caracolant sur le noble animal forma le vœu de voir reparaître le perfide ennemi qui l'avait attendu sur les rochers, mais celui-ci ne se montra pas; les deux cavaliers poursuivirent leur route sans entraves, et arrivèrent aux Sauterelles au moment où le soleil couchant teignait de nuances dorées les cimes des arbres sans feuilles. Le militaire n'avait besoin que d'un coup d'œil pour comprendre ce qui se passait, et en mettant le pied sur le seuil de la maison, il en sut plus que n'en aurait appris le docteur après plusieurs jours d'observation. Miss Peyton l'aborda avec un charmant sourire qui parlait évidemment du cœur, et dépassait les limites de la politesse ordinaire. M. Wharton avait l'air grave; il portait un habit de velours qui aurait été remarqué dans la plus brillante soirée; le colonel Wellmere était en uniforme d'officier des gardes du corps, Isabelle Singleton avait un costume de fête, mais sa physionomie contrastait singulièrement avec sa toilette; son frère, qui se levait depuis trois jours, se tenait auprès d'elle l'œil animé et les joues colorées; le docteur Sitgreaves fut tellement stupéfait de ce spectacle inattendu, qu'il oublia de blâmer son malade de tant d'imprudence.

Le capitaine Lawton salua l'assemblée avec la gravité d'un homme qui ne se déconcertait pas aisément, puis il se rapprocha du chirurgien, qui tout éperdu s'était retiré à l'écart pour rassembler ses idées.

— Que veulent dire ces préparatifs? murmura Sitgreaves à l'oreille du capitaine.

— Cela veut dire que pour mettre votre perruque et ma tête noire à la hauteur des circonstances, nous aurions dû avoir recours à la farine de madame Flanagan; mais il est trop tard à présent, et il faut engager l'action tels que nous sommes.

— Regardez, voici le chapelain en grand costume; que peut-il vouloir?

— Un cartel d'échange, dit l'officier; les blessés de l'amour vont régler leurs comptes avec le dieu malin, et promettre d'éviter désormais ses coups.

Le chirurgien se mit le doigt sur le nez, et commença à comprendre qu'il s'agissait d'un mariage.

— N'est-il pas honteux, murmura Lawton, qu'un ennemi, un héros d'antichambre, nous dérobe la plus belle fleur de notre pays? S'il n'est pas plus commode comme mari que comme malade, je crains que sa femme ne mène une vie agitée.

— Tant mieux! dit le troupier avec indignation; elle a choisi un époux parmi les Anglais, et je souhaite qu'elle ait à s'en repentir.

Cet entretien fut interrompu par miss Peyton, qui apprit au capitaine et à son ami qu'on les avait invités à l'occasion des noces de l'aînée de ses nièces avec le colonel Wellmere; la bonne tante, qui avait le sentiment des convenances, eut soin d'ajouter que les futurs se connaissaient depuis longtemps. Peu d'instants après elle alla chercher Sara, qui parut couverte de rougeur; Wellmere s'élança pour prendre la main qu'elle lui présentait en détournant les yeux, et pour la première fois le colonel anglais sembla comprendre qu'il allait jouer le premier rôle dans la cérémonie, car jusqu'alors il avait été distrait et rêveur.

Tout le monde se leva, et le chapelain avait déjà ouvert son volume de prières, lorsqu'on s'aperçut de l'absence de Frances; miss Peyton fut envoyée à sa recherche, et la trouva seule dans sa chambre et baignée de larmes.

— Allons, mon amie, lui dit sa tante en lui prenant affectueusement le bras, on n'attend plus que vous, tâchez de vous remettre de vos émotions.

— Mais celui que ma sœur a choisi est-il digne d'elle?

— Je n'en doute pas, répondit miss Peyton; n'est-ce pas un homme distingué? un vaillant militaire? N'a-t-il pas toutes les qualités nécessaires pour rendre une femme heureuse?

Frances fit un effort sur elle-même et recouvra assez de sang-froid pour être en état de rejoindre la compagnie. Mais pendant ce délai l'ecclésiastique avait adressé aux fiancés diverses questions dont l'une avait été suivie d'une réponse peu satisfaisante. Wellmere avait été obligé d'avouer qu'il avait oublié de se munir d'un anneau de mariage, et le chapelain avait déclaré qu'il était absolument impossible de célébrer le mariage sans cet objet essentiel; il en avait appelé au jugement de M. Wharton, qui avait répliqué affirmativement, comme il eût répondu négativement si la question eût été posée de manière à amener un pareil résultat. Le propriétaire des Sauterelles accablé des malheurs de son fils, avait achevé de perdre la force d'âme qu'il possédait, et il avait donné son approbation à l'objection du chapelain aussi facilement qu'il avait accordé son consentement aux propositions précipitées de Wellmere.

En ce moment d'incertitude, miss Peyton et Frances arrivèrent; le chirurgien de dragons s'avança vers la première, et dit en lui offrant un fauteuil :

— Il paraît, madame, que des circonstancs imprévues ont empêché le colonel de se pourvoir des ornements prescrits par l'usage, l'antiquité et les canons de l'Eglise, pour entrer dans l'honorable état de mariage.

Miss Peyton jeta un coup d'œil sur le fiancé, et voyant qu'il ne manquait rien à sa toilette, surtout si l'on tenait compte du peu de temps qu'il avait eu pour la faire, elle se tourna vers son interlocuteur comme pour demander une explication. Le chirurgien comprit ses vœux, et poursuivit en ces termes :

— On croit généralement que le cœur est placé au côté gauche du corps, et qu'il y a une connexion plus intime entre cette partie et ce que l'on peut appeler le siége de la vie; il en résulte que le quatrième doigt de la main gauche passe pour avoir des vertus exceptionnelles, et que pendant la cérémonie des fiançailles on l'entoure ordinairement d'un anneau, symbole de l'affection qui doit enchaîner les époux. C'est cet anneau, madame, qui nous manque pour achever la cérémonie.

Miss Peyton n'eût voulu pour rien au monde violer les rites de l'étiquette féminine; elle songea immédiatement à la bague nuptiale de sa sœur, joyau qui était enfermé avec d'autres bijoux dans une cachette mystérieuse où on les avait mis pour les dérober à l'avidité des maraudeurs. Mais de temps immémorial il était d'usage que le fiancé fournît l'anneau indispensable. Miss Peyton crut donc qu'il était conforme à la dignité de laisser agir le colonel; celui-ci ne savait comment lever cet obstacle imprévu, lorsque le docteur Sitgreaves rompit le pénible silence qui régnait dans l'assemblée.

— Madame, dit-il, je possède un anneau qui a appartenu à une sœur que j'ai eu le malheur de perdre, peut-être pourrait-il vous convenir, et il me serait facile de l'envoyer chercher aux Quatre-Coins. Il y avait une ressemblance frappante entre ma sœur et miss Peyton sous le rapport de la taille et des proportions anatomiques.

Rappelé par un regard de miss Peyton au sentiment de ses devoirs, le colonel Wellmere s'avança vers Sitgreaves, et l'assura qu'il lui rendrait un service signalé en envoyant immédiatement chercher cet anneau. Le docteur répondit par un salut assez hautain, et se retira pour aller donner des ordres à son domestique; mais la vieille tante ne se souciant pas d'admettre un étranger dans la confidence de leurs arrangements intérieurs, insista pour que César fût chargé de la commission. Sitgreaves traça à la hâte un billet et le remit au nègre en lui disant :

— César, vous connaissez l'événement important qui va s'accomplir dans cette habitation, mais il faut passer un anneau au doigt de la fiancée. C'est une coutume dérivée des anciens et qu'ont adoptée toutes les diverses sectes de l'Eglise chrétienne; elle est même usitée dans le sacre des prélats, qui, comme vous le savez, contractent une espèce d'union symbolique.

— Auriez-vous l'obligeance de répéter ce que vous venez de dire? interrompit le vieux nègre. Si vous y mettez de la complaisance, je crois que je finirai par l'apprendre par cœur.

— Il est impossible de tirer de l'huile d'un mur, reprit le chirurgien; aussi je me dispenserai d'explications. Courez aux Quatre-Coins, présentez ce billet au sergent Hollister ou à madame Flanagan, et revenez sans perdre une minute.

La lettre que le chirurgien mit entre les mains de son messager était ainsi conçue :

« Si Kinder n'a plus la fièvre, donnez-lui à manger. Veillez à ce que la femme Flanagan n'introduise pas de liqueurs fortes à l'hôpital. Renouvelez l'appareil de Johnson et renvoyez Smith à son service. Remettez au porteur l'anneau qui pend à la chaîne de montre que je vous ai laissée pour calculer l'heure des médications.

» Archibald Sitgreaves,

» Chirurgien de dragons. »

Aussitôt César monta à cheval. Comme tous les enfants de l'Afrique, il avait été jadis habile cavalier; mais courbé par le poids de soixante hivers, il n'avait plus son activité première. La nuit était sombre et le vent de novembre sifflait à travers la vallée. Lorsque César passa devant le cimetière, il découvrit sa tête grise avec une terreur superstitieuse, et jeta autour de lui des regards effarés, s'attendant à voir sortir des tombeaux quelque apparition surnaturelle. Il restait encore assez de jour pour qu'on pût distinguer un homme qui errait dans le cimetière, et semblait se diriger vers la grande route.

La philosophie et la raison sont d'un vain secours contre les im-

pressions des premières années, et toutes deux manquaient au pauvre César. Il se cramponna instinctivement à la crinière de son coursier, et se laissa emporter au hasard, sans trop savoir où il arriverait. Il ne se remit qu'à l'aspect de l'hôtel Flanagan, où un bon feu qui illuminait l'édifice dégradé lui signala la présence des hommes; il s'avança avec prudence et frappa humblement. Le sergent Hollister quitta le pot de wiskey qu'il savourait en compagnie d'Elisabeth, et vint ouvrir le sabre à la main.

— Qui va là? demanda-t-il brusquement.

César eut un moment de terreur, mais la peur de se compromettre faute d'explication lui donna la force d'exposer le but de sa démarche.

— Avancez, dit le sergent en toisant le noir de la tête aux pieds, et remettez-moi les dépêches. Avez-vous le mot d'ordre?

— Je ne sais pas ce que c'est, répliqua César tout tremblant. Celui qui m'envoie m'a débité une foule de choses auxquelles je n'ai rien compris.

— Comment l'appelez-vous?

— C'est le chirurgien.

— Le docteur Sitgreaves? Il n'a jamais su lui-même le mot d'ordre; si c'eût été le capitaine Lawton, il n'aurait pas manqué de vous le donner, car vous vous exposiez à recevoir une balle dans la tête, et c'eût été fâcheux pour vous. Je ne suis pas de ceux qui pensent que les nègres n'ont pas d'âme.



Catherine quitte la chaumière de Birch incendiée par les écorcheurs.

— Il est certain, dit la vivandière, que les noirs ont une âme comme les blancs. Approchez, mon vieux, chauffez-vous et buvez un coup, cela vous donnera des forces pour retourner à la maison.

César obéit silencieusement, et un mulâtre, qui dormait sur un banc, reçut l'ordre d'aller porter à l'hôpital le billet du chirurgien.

— Vous avez raison, Elisabeth, dit le sergent en reprenant la conversation. J'ai souvent entendu de bons prédicateurs affirmer qu'il n'y avait pas de distinctions de couleurs dans le ciel. Il est donc raisonnable de croire que l'âme de ce noir est aussi blanche que la mienne, ou même que celle du major Dunwoodie.

— Rien n'est plus vrai, s'écria César ranimé par la liqueur de madame Flanagan.

— En tous cas, reprit la vivandière, c'est une bonne âme que le major; il a mon estime, et je suis persuadée, sergent, que vous êtes de mon avis.

— Oh! certainement, répondit le vétéran; le major se met toujours à notre tête pour nous conduire au feu, et si quelque pauvre diable de dragon a besoin d'un mors ou d'une paire d'éperons, c'est la bourse de Dunwoodie qui en fait les frais.

— Et pourquoi donc restez-vous ici quand tout ce qu'il aime est en danger? s'écria brusquement une voix inconnue. Montez à cheval, armez-vous, et allez rejoindre votre capitaine! vite, vite! ou il sera trop tard.

Cette interruption inattendue excita un grand désordre. César se sauva sous la cheminée, où il se blottit malgré une chaleur qui aurai rôti un homme blanc. Hollister fit luire son sabre à la clarté du foyer; mais, reconnaissant le colporteur, il battit en retraite du côté du noir, par suite de son expérience militaire qui lui avait appris à concentrer ses forces. Elisabeth seule fit bonne contenance; elle remplit un verre de wiskey et le tendit au colporteur en lui disant avec bienveillance:

— Soyez le bienvenu, monsieur Birch; quoi qu'on dise de vous, vous êtes un bon diable, et j'espère que mes hardes auront été à votre gré. Avancez, mon cher, le sergent Hollister n'a pas envie de vous faire de mal; il a trop peur que vous vous avisiez de lui jouer plus tard un mauvais tour.

Le vétéran serra de plus près César, en levant alternativement chacune de ses jambes, que la chaleur du feu dévorait.

— Va-t'en, esprit infernal, s'écria-t-il, il n'y a rien ici pour ton service, et c'est en vain que tu as des vues sur cette femme.

Le sergent cessa de parler, mais on l'entendit marmotter des prières.

— Vous êtes fou, dit le colporteur. Si vous êtes digne de la cause que vous servez, si vous ne voulez pas déshonorer l'uniforme que vous portez, montez à cheval et volez au secours de votre officier.

A ces mots, il disparut comme il était entré par la porte qui donnait sur la cour. César, qui avait reconnu la voix d'un ancien ami, s'approcha pour le retenir, mais le colporteur était déjà loin.

— Je suis fâché qu'il soit parti, dit le noir, je l'aurais prié de me tenir compagnie; je crois que le vieux Birch n'aurait pas voulu tourmenter son fils.

— Pauvre ignorant! s'écria le vétéran après un long soupir; pensez vous que nous venions de voir un être en chair et en os?

— Fi donc! sergent, dit la vivandière, au lieu d'avoir ces lubies, songez plutôt à profiter de l'avis qu'il vous a donné. Appelez les dragons et mettez-vous en route. N'avez-vous pas dit l'autre jour que vous étiez prêt à partir au premier signal?

— Sans doute, mais non pas à la requête d'un démon. Que le capitaine Lawton ou le lieutenant Mason disent un mot, je serai le premier à obéir.

— Ne vous ai-je pas entendu cent fois déclarer que vous chargeriez le diable en personne?

— Oui, en plein jour et en bataille rangée; mais il y aurait de la témérité à tenter Satan par une nuit comme celle-ci. Ecoutez comme le vent siffle dans les arbres; n'est-ce pas le hurlement des mauvais esprits?

— Je le vois, dit César en ouvrant des yeux d'une largeur démesurée.

— Où? interrompit le sergent en mettant instinctivement la main sur la poignée de son sabre.

— Il ne s'agit pas du colporteur, répondit le noir. Je vois Jean Birch sortir de son tombeau.

— Ah! s'écria Hollister, c'est qu'il a sans doute mal vécu. Les bienheureux reposent tranquillement, mais la perversité trouble l'âme dans ce monde et dans l'autre.

— Vous déciderez-vous? s'écria Elisabeth avec colère. Si vous ne marchez pas, je vais atteler ma charrette et aller dire au capitaine que vous avez peur du diable et des revenants, et qu'il n'y a point de secours à attendre de vous. Nous verrons quel sera demain son officier d'ordonnance; à coup sûr il ne se nommera pas Hollister.

— Allons, allons, dit le sergent en lui posant familièrement la main sur l'épaule. S'il faut monter à cheval ce soir, que ce soit par les ordres de celui dont le devoir est de donner l'exemple. Que le Seigneur ait pitié de nous et ne nous envoie pas d'ennemis surnaturels!

Le vétéran prit cette résolution de peur de mécontenter le capitaine et alla avertir les douze hommes de son escouade. Le mulâtre revint avec la bague, et, après l'avoir mise dans la poche de son gilet, César monta à cheval les yeux fermés, s'accrocha à la crinière et resta dans un état de torpeur jusqu'à ce que l'animal se fût arrêté à la porte de l'écurie d'où il était sorti.

Les dragons ne partirent que longtemps après lui et s'avancèrent beaucoup plus lentement, car leur chef croyait avoir à se garantir des attaques de Belzébuth.

CHAPITRE XXII.

Le cheval de César avait montré une vitesse si étonnante, que le voyage et les événements ci-dessus rapportés s'accomplirent dans l'espace d'une heure. Pendant ce temps, la compagnie réunie au salon des Sauterelles se trouva dans une situation assez embarrassante. Les cavaliers essayèrent de désennuyer les dames; mais l'attente du bonheur ne prédispose guère à la joie. Les prétendus ont depuis un temps immémorial le privilége d'être tristes, et, dans la présente occasion, leurs amis paraissaient se conformer à leur exemple. Le colonel anglais se préparait à la félicité par une physionomie inquiète, et Sara semblait profiter du délai pour rassembler ses forces. Au milieu d'un lugubre silence, le docteur Sitgreaves s'adressa à miss Peyton, auprès de laquelle il était parvenu à se placer.

— Le mariage, madame, est honorable aux yeux de Dieu et de l'homme, et l'on peut dire qu'il est à présent réduit aux lois de la nature et de la raison. Les anciens en sanctionnant la polygamie avaient perdu de

vue les intentions de la Providence. Mais les progrès de la science ont amené plus de régularité parmi les hommes, et il a été décrété que chacun n'aurait qu'une seule femme.

Cette harangue parut déplaire à Wellmere, qui lança au docteur un regard de dédain; miss Peyton répondit avec une légère hésitation, car elle craignait de toucher à ces sujets défendus.

— C'est à la religion, dit-elle, que nous devons les règles sages qui président à l'union conjugale.

— C'est vrai, madame; les apôtres ont dit quelque part que les deux sexes devaient vivre sur le pied de l'égalité. Ce sont eux qui proscrivirent la polygamie. Saint Paul, qui était très-savant, eut sans doute à ce sujet des conférences avec saint Luc, si connu pour avoir pratiqué la médecine avec le plus grand succès.



— Arrêtez, ou vous êtes mort! dit le colporteur.

Il est impossible de dire jusqu'où Sitgreaves aurait été emporté par son imagination vagabonde, s'il n'avait pas été interrompu. Lawton, qui avait observé silencieusement et avec la plus profonde attention, dit brusquement :

— Pourriez-vous me dire, colonel Wellmere, quelle est la punition de la bigamie en Angleterre?

Le prétendu tressaillit, ses lèvres blémirent; mais, se remettant promptement, il répliqua avec la grâce qui convenait à un homme aussi heureux :

— La mort, ce n'est pas trop pour un pareil crime.

— Et la dissection, ajouta Sitgreaves; il est rare que la loi perde de vue le parti qu'on peut tirer d'un malfaiteur, surtout quand il s'agit de bigamie, crime impardonnable.

— Plus que le célibat? demanda Lawton.

— Beaucoup plus, répliqua le chirurgien avec une imperturbable simplicité. Le célibataire ne contribue pas à la propagation de son espèce, mais il peut consacrer sa vie à l'étude des sciences. Quant au misérable qui profite de la crédulité du sexe féminin, il joint la perversité à la plus vile déception.

Wellmere ne put écouter patiemment un dialogue aussi inopportun. Il se leva et arpenta la chambre à grands pas. Heureusement pour lui, César revint avec l'anneau, qu'il présenta au docteur, car miss Peyton avait recommandé expressément au nègre de ne la mêler en rien à cette affaire. Le chirurgien en recevant la bague la contempla d'un air mélancolique, et, sans songer à ceux qui l'environnaient, il s'écria :

— Pauvre Anna, ton cœur avait la gaieté que donnent l'innocence et la jeunesse. Ce joyau avait été fait pour tes fiançailles; mais avant que l'heure en fût venue, le Seigneur t'a rappelée à lui. De longues années se sont passées, ma sœur, mais je n'ai jamais oublié la compagne de mon enfance.

Il s'approcha alors de Sara, et, sans songer qu'il blessait les règles liturgiques, il lui passa l'anneau au doigt en ajoutant :

— La femme à laquelle il était destiné est depuis longtemps dans la tombe, et le jeune homme qui lui en faisait présent n'a pas tardé à la suivre; acceptez-le, madame, et puisse-t-il être un emblème du bonheur que vous méritez!

A cet élan de sensibilité, Sara sentit son cœur se glacer; mais Wellmere lui présenta la main, la conduisit devant l'ecclésiastique, et la cérémonie commença. Les premiers mots de cet office imposant produisirent un silence de mort dans le salon; le ministre de Dieu commença une exhortation solennelle, reçut les serments mutuels des époux et se prépara à la consécration. Dans l'agitation du moment, l'anneau avait été laissé par inadvertance au doigt où Sitgreaves l'avait placé; la légère interruption causée par cette circonstance était terminée, lorsqu'un homme se glissa tout à coup au milieu des assistants : c'était le colporteur! il avait un air d'amertume et d'ironie, et, d'un geste impérieux, il semblait défendre au prêtre d'achever la cérémonie.

— Le colonel Wellmere peut-il perdre ici des instants précieux, quand sa femme vient de traverser l'Océan pour venir le rejoindre? Les nuits sont longues, la lune va briller, dans quelques heures il serait à New-York.

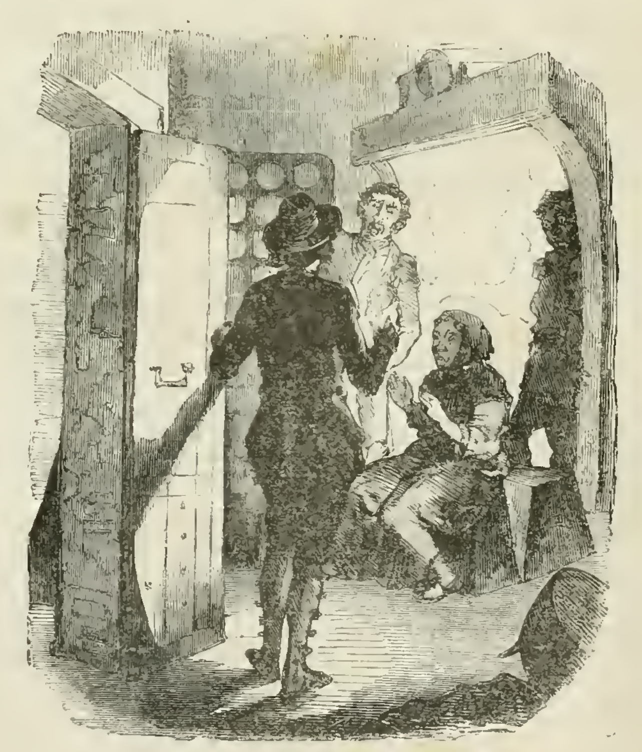
Confondu par cette apostrophe extraordinaire, Wellmere perdit un moment l'usage de ses facultés. Sara n'éprouva aucune terreur en regardant le visage sévère de Birch; mais en reportant des yeux inquiets sur les traits de l'homme auquel elle venait d'engager sa foi, elle y lut la terrible confirmation de la déclaration d'Harvey : le salon sembla tourner autour d'elle, et elle tomba inanimée dans les bras de sa tante.

Il y a dans les femmes une délicatesse instinctive qui semble dominer toute autre émotion. La fiancée inanimée fut aussitôt transportée dans une autre pièce, et les hommes restèrent seuls au salon. Le colporteur s'éclipsa, et tous les yeux se fixèrent sur Wellmere au milieu d'un sinistre silence.

— C'est faux, faux comme l'enfer! s'écria-t-il en se frappant le front. Je n'ai jamais reconnu les prétendus droits de cette femme, et les lois de mon pays ne me forceront pas à les reconnaître.

— Et celles de Dieu? demanda Singleton.

— C'est bien, monsieur, dit Wellmere en se dirigeant vers la porte, votre situation vous protége, mais un jour peut venir...



Apparition de Harvey Birch à l'hôtel Flanagan.

Il avait atteint le vestibule, lorsqu'il tourna la tête en se sentant frapper légèrement sur l'épaule.

C'était le capitaine Lawton qui lui faisait signe de le suivre, avec un sourire expressif. Wellmere serait allé n'importe où pour éviter les regards courroucés que tous les yeux dardaient sur lui. Ils s'avancèrent sans parler jusqu'aux écuries. Là, Lawton s'écria :

— Amenez-moi Roanoke!

Le cheval en question parut tout harnaché. Le capitaine lui jeta vivement la bride sur le cou, prit les pistolets dans les fontes et dit :

— Voici des armes qui ont rendu des services entre des mains ho-

norables; ce sont les pistolets de mon père, il me les a donnés pour me battre contre les ennemis de mon pays: en puis-je faire un meilleur usage qu'en exterminant un misérable qui a voulu flétrir une de nos plus aimables filles?

— Cette injure aura sa récompense! s'écria Wellmere en saisissant l'arme qu'on lui présentait. Que le sang retombe sur la tête de l'agresseur!

— Amen; mais attendez un moment, monsieur. Vous êtes libre maintenant, vous avez les passe-ports de Washington dans votre poche, je vous laisse tirer le premier; si je tombe, vous n'avez qu'à monter sur mon cheval, et vous serez bientôt à l'abri des poursuites: profitez-en, car pour une pareille cause, le chirurgien lui-même se battrait, et mes dragons ne seraient pas disposés à vous donner quartier.

— Etes-vous prêt? demanda Wellmere en grinçant des dents.

— Eclairez-nous, Tom, cria le capitaine à son domestique. Feu!

Wellmere tira, et la balle fit voler en éclats les grains de l'épaulette gauche de Lawton.

— C'est à mon tour maintenant, dit celui-ci en ajustant avec sang-froid.

— Et au mien! s'écria un individu en arrachant l'arme des mains du capitaine. Par tous les diables, nous tenons ce scélérat de Virginien! Avancez, mes enfants, et emparez-vous de lui.

Quatre écorcheurs se précipitèrent aussitôt sur Lawton. Quoique désarmé et pris à l'improviste, il ne perdit pas sa présence d'esprit, et, sentant qu'il n'avait point de merci à attendre de ses adversaires, il mit en usage la force gigantesque dont la nature l'avait doué. Trois hommes le tenaient par le cou et par les bras en essayant de le lier avec des cordes. Le premier qui l'attaqua fut renversé et alla tomber dans un coin où il demeura étourdi de sa chute; mais un autre écorcheur le saisit par les jambes et le fit tomber, Lawton entraîna avec lui tous les assaillants.

La lutte à terre fut courte, mais terrible. Les écorcheurs, en proférant les plus affreux blasphèmes, invoquaient en vain le secours de leurs camarades, qui n'osaient intervenir. Bientôt l'un des combattants fit entendre les plaintes entrecoupées d'un homme étranglé, et le capitaine, se débarrassant de l'étreinte des autres, sauta sur la selle de Roanoke; les écorcheurs le reconnurent à la faible lueur des étincelles que firent jaillir les sabots du coursier.

Pendant ce temps, Wellmere et le domestique de Lawton s'étaient enfuis, l'un pour aller prendre un cheval dans les écuries, et l'autre pour donner l'alarme.

— Il nous échappe! s'écria le chef des écorcheurs. Feu! Qu'on l'abatte! il faut l'avoir mort ou vif.

Tous les fusils de la bande partirent à la fois, mais Lawton resta immobile sur son cheval, et se dressa de toute la hauteur de sa taille colossale.

— Quand même vous l'auriez tué, il ne serait pas tombé, murmura l'un des bandits, j'ai vu de ces enragés de Virginiens rester en selle avec deux ou trois balles dans le corps, et même quand ils étaient morts.

La brise apporta aux écorcheurs le bruit du galop d'un cheval dont les mouvements réguliers annonçaient qu'il était dirigé par une main sûre.

— Ces chevaux dressés s'arrêtent toujours lorsque leur cavalier tombe, fit observer un homme de la bande.

— Alors il nous échappe, s'écria le chef avec rage en frappant la terre de la crosse de son fusil. Poursuivons notre entreprise, camarades. Dans une demi-heure au plus nous aurons sur le dos le maudit Hollister, et il sera difficile de nous en débarrasser. Vite à vos postes, et mettez le feu dans les chambres. Les ruines fumantes favorisent les mauvaises actions.

— Que faut-il faire de cette charogne? dit un autre en poussant du pied l'homme que Lawton avait renversé; quelques frictions suffiraient pour le ranimer.

— Qu'il reste là, repartit le chef d'un ton farouche; s'il avait eu du cœur, le dragon serait en notre pouvoir. Entrez dans la maison, vous dis-je, et mettez le feu aux chambres. Nous ne manquerons pas de butin: il y a assez de vaisselle plate et d'or pour que nous puissions nous enrichir en nous vengeant.

L'appât de l'or était toujours irrésistible pour les écorcheurs, et, abandonnant leur compagnon qui commençait à donner quelques signes de vie, ils se précipitèrent tumultueusement vers les Sauterelles. Wellmere attendit leur disparition, et sortit de l'écurie avec son cheval. Quand il se trouva sur la grande route, il hésita à se rendre aux Quatre-Coins pour avertir le détachement, ou à profiter de sa liberté pour rejoindre l'armée royale. La honte et la conscience de son crime le déterminèrent à suivre ce dernier parti, et il se dirigea vers New-York, où il allait rencontrer la femme qu'il avait épousée pendant son dernier voyage en Angleterre, et qu'il avait abandonnée après avoir satisfait sa passion.

La retraite de Lawton et de Wellmere fut à peine remarquée; le chirurgien et le prêtre étaient tout occupés de consoler M. Wharton. La détonation des armes à feu leur fit pressentir un nouveau danger, et un moment après le chef des écorcheurs entra avec un homme de sa troupe.

— Rendez-vous, serviteurs du roi Georges! s'écria-t-il en mettant le bout de son fusil sur la poitrine de Sitgreaves.

— Doucement, mon ami, dit le chirurgien; vous êtes sans doute plus habile à faire des blessures qu'à les guérir. L'arme que vous tenez avec tant d'imprudence est très-pernicieuse à la vie animale.

— Rendez-vous, ou je fais feu!

— Et pourquoi me rendrais-je? Je suis non combattant. C'est avec le capitaine Lawton qu'il faut régler les articles de la capitulation; mais je vous préviens que vous ne le trouverez pas très-accommodant.

Pendant ce temps, l'écorcheur avait examiné le groupe et s'était convaincu qu'il n'y avait pas de résistance à craindre. Il mit donc de côté son fusil et appela ses gens pour l'aider à placer l'argenterie dans des sacs. La maison présentait alors un singulier spectacle: dans une des chambres qui avait échappé à l'attention des maraudeurs, les dames étaient réunies autour de Sara, qu'elles cherchaient à ranimer. M. Wharton, dans un état d'anéantissement complet, écoutait sans les comprendre les consolations que lui prodiguait l'ecclésiastique. Singleton, abattu par ses souffrances, était étendu sur un sofa, tandis que le chirurgien le pansait avec un sang-froid qui bravait le tumulte. César s'était sauvé dans les bois, et Catherine Haynes faisait ses paquets en rejetant avec la plus scrupuleuse honnêteté tous les objets qui ne lui appartenaient pas.

Cependant le sergent Hollister s'approchait avec ses hommes. Madame Flanagan, ne se souciant pas de rester seule, avait fait atteler sa jument à sa charrette et était venue partager la gloire et les dangers de l'expédition. Hollister fit former deux pelotons entre lesquels il plaça Elisabeth, et l'escouade s'avança avec circonspection.

— Etes-vous bien sûre, demanda le sergent à la vivandière, que ce soit un vrai nègre qui ait apporté la lettre?

— Je ne suis sûre de rien, mon cher; mais pourquoi vos soldats ne vont-ils pas au trot? Il ne fait pas chaud dans cette maudite vallée, et vous marchez comme un enterrement.

— Silence! s'écria le sergent, que vois-je remuer au pied de ce rocher?

— Rien, dit la vivandière, à moins que ce ne soit l'âme du capitaine qui vient vous reprocher de ne l'avoir pas secouru à temps.

— Qu'est-ce que cela? reprit Hollister en dressant l'oreille au bruit du pistolet de Wellmere. Serrez les rangs, camarades! Madame Flanagan, il faut que je vous quitte.

En disant ces mots, Hollister, auquel la détonation d'une arme à feu avait rendu l'usage de ses facultés, se mit à la tête de sa troupe avec un air de fierté militaire, que les ténèbres empêchèrent Elisabeth de remarquer; on entendit bientôt la décharge de mousqueterie dirigée sur le capitaine et le trépignement d'un cheval lancé à bride abattue. Le sergent fit faire halte et courut au devant du cavalier en criant: — Qui va là?

— Ah! c'est vous, dit Lawton, toujours prêt à combattre. Mais où est votre escouade?

— Ici, capitaine, et disposée à vous suivre où vous voudrez, répondit le vétéran, qui n'était plus animé que du désir de rencontrer l'ennemi.

—C'est bien, dit le capitaine, et s'avançant vers ses hommes, il leur adressa une courte allocution; puis la troupe se remit en route d'un pas plus rapide. La misérable jument qui traînait la charrette de madame Flanagan ne tarda pas à être distancée, et Elisabeth se dit à elle-même:

— On voit bien que la capitaine Jacques est avec eux; je ne veux pas exposer ma bête, et je vais l'attacher à cette haie; je continuerai la route à pied pour aller voir ce qui se passe.

Les dragons suivirent Lawton sans crainte et sans réflexion; ils ignoraient s'ils avaient à combattre des écorcheurs ou des Anglais; mais ils connaissaient l'intrépidité de leur chef, et c'est une qualité qui ne manque jamais de captiver des militaires. Ils s'arrêtèrent aux portes des Sauterelles. Lawton mit pied à terre avec huit de ses gens et dit à Hollister:

— Restez ici et gardez les chevaux; si quelqu'un essaye de passer, arrêtez-le ou taillez-le en pièces.

En ce moment les flammes s'élancèrent à travers les lucarnes, et le toit de cèdre de la maison; une lueur brillante éclaira les ténèbres de la nuit.

— En avant! cria le capitaine d'une voix retentissante, et n'accordez de quartier que lorsque vous aurez fait justice.

Cette voix fut entendue du chef des écorcheurs. Saisi de terreur, il laissa tomber son butin et se dirigea vers la fenêtre. Au même instant Lawton entra dans la chambre le sabre à la main.

— Meurs, misérable! s'écria-t-il en fendant la tête d'un écorcheur jusqu'à la mâchoire; mais le chef sauta sur la pelouse et échappa ainsi au sort qui l'attendait. Ses compagnons l'imitèrent et décampèrent avec rapidité.

Durant ces scènes sanglantes les dames étaient toujours restées auprès de Sara. Tout à coup elles aperçurent de vives clartés, et de sinistres craquements se firent entendre aux étages supérieurs. Miss Peyton et Isabelle coururent chercher du secours; Sara se leva, jeta autour d'elle des yeux égarés et appuya ses mains sur son front.

— Le ciel s'entr'ouvre, s'écria-t-elle; que ses rayons sont éclatants! J'avais bien pensé que le bonheur que j'ai éprouvé n'était pas de ce monde.

— Sara! Sara! dit Frances épouvantée, pourquoi cet horrible sourire? Reconnaissez-moi, reconnaissez votre sœur.

— Silence! reprit Sara, vous troubleriez son repos, car il me suivra dans la tombe. Pensez-vous qu'il y ait là place pour deux femmes? Non, non, pour une seule... rien qu'une seule!

Frances laissa tomber sa tête sur le sein de sa sœur et versa un torrent de larmes.

— Ne pleurez pas, ajouta Sara, doit-il y avoir des chagrins dans le ciel? Mais où est Henry? Il a été exécuté, il devrait être ici; quel plaisir j'aurais à le voir!

Un autre craquement fit trembler tout l'édifice; c'était le toit qui s'affaissait. Frances s'élança vers une croisée et vit sur la pelouse un groupe au milieu duquel elle reconnut sa tante et Isabelle. Pour la première fois elle comprit le danger et s'élança instinctivement dans le corridor, où une épaisse colonne de fumée lui barrait le passage. Elle s'était arrêtée pour respirer, quand un homme la saisit entre ses bras et l'emporta à travers les décombres en feu. Dès qu'elle eut recouvré ses facultés, elle reconnut qu'elle devait la vie à Lawton, elle se jeta à genoux en disant:

— Sara, Sara, sauvez ma sœur! et elle tomba inanimée sur le gazon.

Le capitaine la confia à Catherine et s'avança de nouveau vers l'édifice. Il essaya de franchir la barrière de feu et de fumée qui lui faisait obstacle; mais il fut forcé de reculer; deux fois il renouvela inutilement ses tentatives. La quatrième fois il vit un homme qui chancelait sous le poids d'un corps humain, et, les saisissant tous deux avec une force gigantesque, il reconnut, à son grand étonnement, le chirurgien portant le cadavre de l'un des écorcheurs.

— Archibald! s'écria-t-il, que voulez-vous faire de ce misérable?

Le chirurgien, qui avait couru un péril imminent, était trop ému pour répondre immédiatement. Après avoir humé l'air et essuyé la sueur qui ruisselait de son front, il regarda tristement l'écorcheur en disant:

— Il est bien mort; j'aurais pu le sauver si j'avais arrêté à temps l'effusion du sang de la jugulaire, mais la chaleur a facilité l'hémorrhagie. Où sont les autres blessés?

Personne ne lui répondit, car Lawton avait de nouveau disparu à travers la fumée. Les flammes avaient dissipé en partie les vapeurs étouffantes, et le capitaine put pénétrer sous le vestibule, d'où il vit sortir un homme qui soutenait Sara évanouie. Ils eurent à peine le temps de regagner la pelouse; et l'incendie, dardant ses feux par toutes les croisées, enveloppa en entier le bâtiment.

— Dieu soit loué! s'écria le sauveur de Sara; c'eût été une mort affreuse.

Le capitaine se retourna vers celui qui parlait et qu'il croyait être l'un de ses dragons: à sa grande surprise il reconnut le colporteur.

— Ah, l'Espion! s'écria-t-il. Par le ciel, vous me suivez comme un spectre!

— Capitaine Lawton, dit Birch épuisé de fatigue en s'appuyant contre une haie, je suis encore en votre pouvoir, car je ne saurais vous résister.

— La cause de l'Amérique m'est plus chère que la vie, dit le capitaine; mais elle ne peut exiger de ses enfants le sacrifice de l'honneur et de la reconnaissance. Fuyez, malheureux, avant qu'on vous aperçoive, car il me serait impossible de vous sauver.

— Que Dieu vous protége et vous fasse triompher de vos ennemis! dit Birch en étreignant avec force la main du capitaine.

— Arrêtez, dit Lawton, un seul mot. Etes-vous ce que vous semblez être? Est-il possible que vous soyez...

— Un espion de l'armée royale, répondit Birch en détournant la tête et en essayant de dégager sa main.

— Pars donc, misérable! L'amour de l'or a égaré un noble cœur!

Les clartés de l'incendie s'étendaient à une grande distance autour des ruines; mais à peine ces mots s'étaient-ils échappés des lèvres de Lawton, que le colporteur franchit l'espace visible, et s'enfonça dans les ténèbres.

Le capitaine fixa un moment les yeux du côté où avait disparu cet homme; puis il releva Sara et l'emporta comme un enfant endormi.

CHAPITRE XXIII.

Des murs noircis par la fumée étaient tout ce qui restait d'une maison où régnaient peu de jours auparavant le bonheur et la sécurité. La toiture et la charpente avaient comblé les caves de leurs débris, d'où s'échappaient encore des lueurs pâles et incertaines. La prompte fuite des écorcheurs avait permis aux dragons de travailler à sauver le mobilier, qui, amoncelé sur la pelouse, ajoutait de sombres couleurs à cette scène de désolation. Toutes les fois qu'une clarté plus vive sortait des ruines, on apercevait en arrière Hollister et ses quatre compagnons immobiles sur leurs chevaux, et auprès d'eux la jument qui broutait tranquillement sur les talus de la grande route. Madame Flanagan ellemême s'était approchée du sergent; elle était restée témoin impassible de tout ce qui s'était passé. Plus d'une fois, comme le combat semblait terminé, elle avait insinué à son compagnon que l'heure du pillage était arrivée; mais celui-ci, fidèle à la discipline, avait repoussé ses suggestions.

Le capitaine se retira après avoir déposé Sara sur un canapé; miss Peyton et Frances la reçurent avec des transports qui firent d'abord tout oublier, mais les yeux hagards de la jeune fille leur annoncèrent trop clairement le changement funeste qui s'était opéré dans son esprit.

— Mon enfant, ma nièce bien-aimée, dit miss Peyton en la pressant dans ses bras, vous êtes sauvée, et puissent les bénédictions du ciel accompagner l'homme qui a préservé vos jours!

— Voyez, dit Sara en repoussant doucement sa tante et en montrant les ruines flamboyantes de l'incendie; voyez, les fenêtres s'illuminent en l'honneur de mon arrivée: c'est toujours ainsi qu'on reçoit une fiancée. Ecoutez, et vous entendrez le son des cloches!

— Il n'y a ici ni fiancée ni réjouissances, il n'y a que le malheur! s'écria Frances avec un égarement presque égal à celui de sa sœur.

— Consolez-vous, reprit Sara en souriant de pitié, tout le monde ne peut pas être heureux en même temps; peut-être n'avez-vous ni frère ni mari pour vous consoler; vous êtes belle, jeune fille, et vous trouverez un époux; mais prenez garde qu'il n'ait pas d'autre femme.

— Sa raison s'est pour jamais égarée, s'écria miss Peyton.

— Non, non, répondit Frances, c'est l'effet de la fièvre; elle se rétablira bientôt.

La tante saisit avec joie cette lueur d'espérance, et envoya Catherine chercher immédiatement le docteur. On le trouva occupé à interroger les dragons et à panser avec soin les contusions et les égratignures qu'il parvenait à leur faire avouer. Il s'empressa de se rendre auprès de miss Peyton, étudia avec une attention profonde les symptômes que présentait la malade, et lui prit silencieusement la main. Il était rare que les traits de Sitgreaves manifestassent une émotion violente, toutes ses passions semblaient contenues; mais dans la circonstance actuelle les yeux avides de la tante et de la sœur eurent bientôt découvert l'agitation douloureuse du médecin. Il laissa retomber le bras nu jusqu'au coude et étincelant de bijoux, que Sara lui abandonnait, puis, passant la main sur ses yeux, il se détourna tristement.

— Elle n'a pas de fièvre, ma chère dame; c'est une maladie que le temps et les soins peuvent seuls guérir, avec la grâce de Dieu.

— Et où est le misérable qui a causé ce désastre? s'écria Singleton en faisant un effort pour se lever. C'est en vain que nous domptons nos ennemis, si, quand ils sont vaincus, ils peuvent nous infliger de pareilles blessures.

— Croyez-vous, dit Lawton avec un sourire amer, qu'on soit sensible aux misères d'un colon? Qu'est-ce que l'Amérique? Un satellite de l'Angleterre, qui en suit les mouvements et ne brille que pour donner plus d'éclat à la mère-patrie. C'est trop d'honneur pour un colon d'être frappé de la main d'un enfant de la Grande-Bretagne.

— Est-ce que personne ne vengera cette pauvre fille? s'écria Singleton.

— Nous ne manquons ni de bras ni de volonté, répondit le capitaine; mais le hasard protége parfois le méchant. Par le ciel! je donnerais Roanoke lui-même pour pouvoir me mesurer avec le mécréant.

— Allons, dit le chirurgien, l'air de la nuit est malsain pour ces dames; il est urgent de les transférer ailleurs; il n'y a ici que des ruines fumantes et des miasmes délétères.

On ne pouvait rien objecter à une proposition aussi raisonnable, et Lawton donna immédiatement des ordres pour faire transporter tout le monde aux Quatre-Coins.

L'Amérique était encore à cette époque dépourvue de carrossiers, et tous les véhicules qui pouvaient prétendre au titre de voitures étaient de fabrique anglaise. M. Wharton en possédait une, qui, après avoir roulé majestueusement dans les rues de New-York, avait amené la famille aux Sauterelles: c'était un char massif et incommode garni d'une tenture fanée; on voyait encore sur les panneaux le lion rampant du blason des Wharton. Cette voiture et la chaise de poste de miss Singleton étaient restées intactes, car le feu avait épargné les écuries et les remises; les dragons, avec l'aide de César, qui avait enfin osé reparaître, les sortirent et attelèrent les chevaux. La vieillesse avait empêché ceux de M. Wharton d'être mis en réquisition par les armées belligérantes.

Le capitaine Lawton laissa quelques hommes sous les ordres d'Hollister, qui, ayant reconnu qu'il avait à combattre des ennemis naturels, prit position avec un admirable sang-froid et une certaine habileté. Il se posta, à quelque distance des ruines, dans un lieu sombre, d'où cependant les dernières clartés de l'incendie lui permettaient d'avoir l'œil sur la pelouse.

Satisfait de ces arrangements judicieux, le capitaine Lawton fit ses dispositions pour la marche. La charrette de madame Flanagan, garnie de couvertures et de matelas, reçut le capitaine Singleton; miss Peyton, Isabelle et ses deux nièces furent placées dans le carrosse, et le docteur Sitgreaves s'assit dans la chaise de poste à côté de M. Wharton. Après avoir donné le signal du départ, Lawton resta seul pendant quelques minutes, mit de côté des pièces d'argenterie et autres objets précieux, dont la vue aurait pu exposer ses hommes à une trop forte tentation; puis il monta à cheval avec la résolution de se tenir à l'arrière-garde.

— Arrêtez! arrêtez! lui cria une voix de femme au moment où il s'éloignait, voulez-vous me laisser seule ici pour être assassinée? La cuiller doit être fondue; on m'en dédommagera s'il y a encore de la justice dans ce malheureux pays.

Lawton tourna les yeux du côté où il entendait la voix, et vit sortir des ruines une femme chargée d'un paquet qui égalait en grosseur la fameuse balle du colporteur.

— Qui donc, s'écria-t-il, sort ainsi comme un phénix du milieu des flammes?

— C'est moi, répondit Catherine Haynes hors d'haleine. N'est-ce pas assez d'avoir perdu une cuiller d'argent? faut-il m'abandonner dans un lieu désert pour y être volée et peut-être égorgée? Harvey ne m'aurait pas laissée ainsi lorsque je demeurais avec lui. J'ai toujours été traitée avec respect. Il était économe de ses secrets, mais du moins il était prodigue de son argent.

— Vous avez donc appartenu à la maison de M. Harvey Birch?

— Vous pouvez dire que je la composais à moi toute seule; il n'y avait que moi, lui et le vieillard. Avez-vous connu feu M. Birch?

— C'est un bonheur qui m'a été refusé. Pendant combien de temps avez-vous demeuré dans la famille?

— Il me serait impossible de le préciser, mais je puis l'évaluer à neuf années, et je n'en suis pas mieux pour cela.

— En effet, je ne vois pas quel avantage vous auriez pu tirer de cette association. Mais n'avez-vous pas remarqué quelque chose de singulier dans le caractère et la conduite de ce M. Birch?

— Le mot singulier n'est pas assez fort pour des choses aussi inexplicables, repartit Catherine à voix basse; c'était un homme insouciant qui ne tenait pas plus à une guinée qu'à un grain de blé. Mais aidez moi à rejoindre miss Peyton, et je vous raconterai des détails prodigieux.

— Donnez-moi donc le bras, s'écria Lawton d'un ton pensif et, lui imprimant un mouvement de rotation, il l'enleva et la plaça sur la croupe de son cheval. Maintenant, madame, vous voilà aussi bien montée que Washington, ma bête a le pied sûr et saute comme une panthère.

— Laissez moi descendre, s'écria Catherine en se débattant, on ne met pas ainsi une femme à cheval, d'ailleurs il me faudrait...

— Doucement, ma bonne dame, dit Lawton, car si Roanoke ne s'abat jamais il se cabre quelquefois; il n'est pas habitué à sentir une paire de sabots frapper sur ses flancs comme un tambour sur sa caisse, le moindre coup d'éperon lui suffit pour une quinzaine. Il n'est pas sage de lui donner ainsi des coups de pied, car c'est un cheval qui n'aime pas à être tracassé.

— Laissez-moi descendre, répéta Catherine; je vais tomber et me casser le cou. D'ailleurs je n'ai rien pour me retenir, mes mains sont remplies d'objets précieux.

— En effet, répliqua le capitaine en remarquant qu'elle n'avait pas lâché son paquet, je vois que vous faites partie de la garde des bagages, mais mon ceinturon peut entourer votre taille et la mienne.

Katy fut trop flattée de ce compliment pour faire aucune résistance. Il l'attacha solidement à son corps d'hercule, et donna de l'éperon à son coursier, dont la vitesse rendit tout nouveau refus inutile. Après avoir galopé quelque temps d'un train qui inquiétait passablement la vieille fille, ils atteignirent la charrette de la vivandière, qui s'avançait au pas pour éviter les cahots au capitaine Singleton. Les événements dramatiques de cette soirée avaient produit chez le jeune militaire une agitation qu'avait suivie la fatigue ordinaire de la réaction. Il était enveloppé dans plusieurs couvertures, soutenu par son domestique, et hors d'état de prendre la parole, quoiqu'il réfléchît profondément à ce qui s'était passé. Le dialogue de Lawton et de sa compagne recommença dès que Roanoke eut repris une allure plus paisible.

— Ainsi donc vous avez habité la maison d'Harvey Birch?

— Pendant neuf ans.

Les accents sonores de la voix du militaire n'eurent pas été plutôt entendus par la vivandière, qu'elle se mêla soudain à la conversation.

— Alors, dit elle, vous devez savoir s'il est parent du diable, comme le prétend le sergent Hollister.

— C'est une infâme calomnie! s'écria Catherine avec véhémence; il n'y a pas de plus honnête homme qu'Harvey! il ne prendrait pas un liard à personne. Pourquoi lirait-il la Bible, s'il avait des rapports avec Satan?

— C'est le sergent qui dit du mal de lui, reprit madame Flanagan; quant à moi, j'estime le colporteur: il m'a donné une guinée d'excellente monnaie, et c'est lui qui est venu nous avertir de l'escarmouche et nous dire d'envoyer du renfort au capitaine.

— Que dites-vous! s'écria Lawton en s'inclinant sur sa selle, c'est Birch qui vous a donné l'alarme?

— Lui-même, et je me suis mise en quatre pour faire partir le détachement; je savais que vous étiez en état de tenir seul tête aux brigands, mais ayant le diable à notre tête nous étions presque sûrs de gagner la bataille. Je m'étonne seulement qu'il n'y ait pas eu un peu de pillage dans une affaire dont Satan se mêlait.

— Je vous remercie du secours, par le ciel! il est arrivé à temps; et si Roanoke n'avait pas couru plus vite que leurs balles, je serais tombé sous leurs coups. L'animal vaut son pesant d'or.

— Dites plutôt son pesant de papier, mon cher; l'or n'est pas commun dans les Etats Unis. Si les yeux jaunes du nègre n'avaient pas effrayé le sergent, et s'il n'avait pas eu une conversation sur les revenants, nous serions arrivés à temps pour tuer tous ces chiens ou les faire prisonniers.

— Je savais qu'il arriverait malheur, dit Catherine. Le soleil s'est couché derrière un nuage noir; le chien de garde a hurlé, quoique je lui eusse donné à manger de mes propres mains, et il n'y a pas longtemps que j'ai rêvé que je voyais trente six chandelles et que les gâteaux brûlaient dans le four.

— Moi, je rêve très-rarement, dit Elisabeth, cela m'est arrivé dernièrement lorsque les dragons avaient mis des têtes de chardons dans mon lit: j'ai rêvé que le brosseur du capitaine m'étrillait comme Roanoke.

Pendant cet entretien, Lawton continuait sa route en méditant. Voyant que la lune allait se lever, il appela un dragon, lui recommanda de veiller sur Singleton, et partit au grand galop de son cheval au grand désespoir de Catherine Haynes. Il eut bientôt rejoint le reste de la troupe, qui était sur le point d'entrer à l'hôtel Flanagan.

C'était, comparativement aux Sauterelles, une bien triste habitation: le papier et les planches remplaçaient la plupart des fenêtres, les tapis et les rideaux y étaient absolument inconnus; toutefois, par les ordres de Lawton, les dragons avaient allumé du feu, transporté quelques meubles indispensables et rendu les appartements à peu près habitables.

Sara avait continué à divaguer le long de la route, et avec la naïveté de la folie elle avait rapporté les moindres incidents aux idées qui l'absorbaient.

— Il est impossible de soulager les douleurs morales qu'elle endure, dit le capitaine à Isabelle Singleton, mais on peut faire quelque chose pour son bien être physique. Vous êtes fille d'un soldat et accoutumée a de pareilles scènes, aidez-moi à empêcher l'air de pénétrer par ces croisées.

Miss Singleton accéda à cette requête; et pendant que Lawton, au dehors, essayait de raccommoder les châssis brisés, Isabelle, restée dans l'intérieur, étendait des lambeaux d'étoffe en guise de rideaux.

— Mon frère va-t-il bientôt être ici? demanda-t-elle.

— J'entends la charrette; madame Flanagan a bon cœur, et soyez sûre que le pauvre Georges aura été bien soigné par elle.

— Que Dieu l'en récompense, dit Isabelle avec ardeur; le docteur Sitgreaves est allé au-devant d'eux... Mais qui brille là-bas aux rayons de la lune?

La fenêtre où il se trouvait donnait sur les dépendances de la ferme. Les yeux pénétrants de Lawton reconnurent promptement l'objet qu'Isabelle avait indiqué.

— C'est le canon d'une arme à feu! dit-il en s'élançant vers son cheval, qui était resté tout harnaché à la porte. Son mouvement fut prompt comme la pensée; mais avant qu'il eût fait un pas, un jet de flamme fut suivi par le sifflement d'une balle. Un cri perçant sortit de la maison, et le capitaine sauta en selle. Tout cela fut l'affaire d'une seconde, et avant que ses hommes étonnés eussent eu le temps de comprendre la cause de cette alerte, il avait franchi la haie qui le séparait de son ennemi; mais il y avait trop peu de distance de cet endroit aux rochers, et le capitaine désappointé vit disparaître sa victime dans des crevasses de rochers où il ne pouvait la suivre.

— Par la vie de Washington, murmura-t-il en remettant son sabre dans le fourreau, s'il ne s'était hâté de fuir je l'aurais coupé en deux; mais je le retrouverai.

En disant ces mots il retourna à l'hôtel avec l'indifférence d'un homme qui se tient prêt à offrir sa vie d'un jour à l'autre en sacrifice à sa patrie. Un tumulte extraordinaire régnait dans la maison; et quand il arriva à la porte, Catherine Haynes, éperdue, lui apprit que la balle dirigée contre lui avait frappé la poitrine de miss Singleton.

CHAPITRE XXIV.

Les dragons avaient préparé pour les dames deux pièces contiguës, dont l'une fut destinée à servir de chambre à coucher.

Isabelle fut transportée auprès de Sara, qui n'y fit aucune attention. Lorsque miss Peyton et Frances accoururent pour porter secours à la blessée, un sourire errait sur ses lèvres pâles, et son visage était si calme qu'on aurait pensé qu'elle n'avait pas été atteinte.

— Dieu soit loué! s'écria miss Peyton toute tremblante. Le bruit d'une arme à feu et votre chute m'avaient induite en erreur; mais nous avions eu assez d'incidents dans cette horrible nuit.

Isabelle lui pressa les mains avec une grande effusion, mais avec un air sinistre qui remplit Frances de terreur.

— Georges va-t-il venir? demanda miss Singleton. Dites-lui qu'il se hâte, que je puisse voir mon frère encore une fois.

— Il est donc vrai! s'écria miss Peyton, vous êtes blessée, et cependant vous souriez.

— Je suis bien, je suis heureuse, murmura Isabelle, il y a remède à toutes les douleurs.

Sara se leva sur son séant; et après avoir regardé sa compagne avec des yeux hagards elle lui souleva la main, qui était teinte de sang.

— Voyez, dit Sara, votre sang coule ; que votre amour ne s'en aille pas avec lui. Mariez-vous, jeune femme, et personne ne pourra le bannir de votre cœur, à moins, ajouta-t-elle à voix basse, qu'une autre ne s'y trouve avant vous. Si cela arrivait, mourez et allez au ciel.

La folle se cacha le visage sous les draps, et resta immobile pendant tout le reste de la nuit. En ce moment Lawton entra; et quoiqu'il fût habitué à toutes les horreurs d'une guerre de partisans, il ne put voir sans émotion le triste spectacle qui s'offrait à lui.

— Isabelle, murmura-t-il, je sais que vous avez un courage supérieur à votre sexe.

— Parlez-moi sans crainte, répondit-elle ; expliquez-vous franchement.

— On ne peut survivre à une pareille blessure, répondit-il en détournant les yeux.

— Lawton, je n'ai pas peur de la mort, et je vous remercie de n'avoir pas douté de moi.

— N'est-ce pas assez, s'écria le capitaine, que l'Angleterre appelle nos jeunes gens au combat! Faut-il que la jeunesse et la beauté soient victimes de la guerre?

— Ecoutez-moi, capitaine, dit Isabelle, depuis mon enfance jusqu'à cette heure j'ai hanté les camps et les garnisons. J'ai charmé par ma présence les ennuis d'un vieux père, et croyez bien que je n'aurais pas voulu échanger contre une position meilleure ces jours de danger et de privations. J'ai la consolation, à mon heure dernière, de savoir que j'ai fait tout ce qu'une femme pouvait faire pour son pays.

— Qui pourrait ne pas puiser de nouvelles forces dans votre exemple? J'ai vu mourir bien des personnes, mais leur résolution n'égalait pas la vôtre.

— L'âme seule est forte en moi, reprit Isabelle; mon sexe m'interdit de combattre. Mais vous, capitaine, vous avez un bras capable de défendre la cause de l'indépendance, à laquelle votre cœur restera fidèle comme celui de Georges et de...

Elle s'arrêta; ses lèvres frémirent, et ses yeux se fermèrent à demi.

— Dunwoodie, ajouta le capitaine. Avez-vous quelque chose à me dire de lui?

— Ne prononcez pas son nom, dit Isabelle en se voilant la face. Laissez-moi, Lawton; allez préparer le pauvre Georges à ce coup inattendu.

Le militaire continua pendant quelque temps à regarder tristement les frémissements convulsifs de la mourante, et alla chercher son camarade. Il y eut une pénible entrevue entre Singleton et sa sœur, celle-ci s'abandonna un moment à un accès de tendresse; mais, comme si elle eût su que ses heures étaient comptées, elle fut la première à demander qu'on lui laissât faire ses dispositions. Sur sa demande, on la laissa seule avec Georges, le capitaine et Frances. Le chirurgien insista vivement à plusieurs reprises pour être admis, et fut obligé de se retirer.

— Levez-moi, dit la mourante, et mettez-moi à même de regarder encore une figure que j'aime.

Frances obéit en silence; Isabelle tourna vers Georges des yeux pleins de tendresse en disant :

— J'ai peu de temps à vous voir, mon frère!

— Vivez, Isabelle, s'écria le jeune homme, vivez pour mon père et pour moi!

— Vous êtes soldats et chrétiens, et vous aurez le courage de supporter ce coup. Miss Wharton, je désirerais vous parler pendant que j'en ai encore la force.

— Non, dit Frances avec tendresse, contenez-vous. Que le désir de m'obliger ne mette pas en danger une existence si précieuse.

Elle prononça ces mots d'une voix entrecoupée, car on avait touché la corde la plus sensible de son cœur.

— Pauvre fille, dit Isabelle en la regardant avec intérêt; mais le monde vous est encore ouvert, et pourquoi troublerais-je le peu de bonheur qu'il peut vous procurer? Poursuivez vos rêves, aimable innocente.

— Oh! il n'y a plus de bonheur pour moi, dit Frances en se cachant la figure; je suis frappée au cœur dans tout ce que j'aimais le plus.

— Non, interrompit Isabelle, vous avez des liens qui vous attachent à la vie : Dunwoodie vous appartient entièrement.

Un éclair de plaisir passa sur les traits de Frances ; mais, se rappelant qu'elle était agenouillée devant un lit de mort, elle contint son émotion.

— J'étais née sous un soleil brûlant, reprit la mourante, et mes sentiments en avaient toute l'ardeur. J'ai aimé, je n'ai vécu que pour aimer : ma première passion n'a été que pour l'Amérique et la liberté; la seconde... pourquoi hésiterais-je sur le bord de la tombe? Dunwoodie a été ma seconde et ma dernière passion; mais... c'était un amour qu'il n'avait pas recherché.

— Isabelle! s'écria Singleton en se levant et faisant plusieurs pas dans la chambre.

— Voyez comme nous sommes sous l'empire de l'orgueil du monde! murmura Isabelle; il est pénible pour Georges d'apprendre que j'ai eu les faiblesses d'une femme.

— N'en dites pas davantage, dit Frances; vous nous affligez inutilement.

— Il faut bien que je vous parle pour rendre justice à Dunwoodie, et vous devez m'écouter. Le major n'a jamais vu en moi qu'une amie; aucune de ses actions, aucune de ses paroles n'a pu me faire croire qu'il eût pour moi des sentiments plus vifs. Je me suis même aperçue dernièrement qu'il évitait ma présence.

— Quelle honte et quelle audace! dit Singleton avec emportement.

— Silence, mon frère! poursuivit Isabelle en se ranimant avec un dernier effort; la cause de mes souffrances, c'est la perte que nous avons faite prématurément de notre mère. Sans guide et sans conseils, j'ai laissé voir des sentiments que j'aurais dû maîtriser. Après cela, puis-je désirer de vivre?

— Ma pauvre sœur, votre raison s'égare.

— Un mot de plus; je sens se ralentir les mouvements de mon cœur, qui a toujours battu si vite. On n'estime les femmes qu'autant qu'elles résistent; leur vie se compose d'émotions cachées. Heureuses celles qui peuvent agir sans hypocrisie, et suivre librement leurs penchants. De pareilles femmes peuvent seules être heureuses avec des hommes comme... Dunwoodie.

La voix d'Isabelle avait baissé par degrés; elle cessa de se faire entendre. Un cri de Singleton ramena dans la chambre le reste de la compagnie; mais tout secours était inutile. La jeune fille avait déjà les traits bouleversés par la mort; il lui restait à peine assez de force pour prendre la main de Georges, qu'elle pressa contre son sein : elle la laissa bientôt retomber, et expira avec une légère convulsion.

Frances Wharton avait attribué sa vive douleur aux dangers de son frère et à l'infortune de sa sœur; mais le soulagement que lui fit éprouver la déclaration de la mourante lui apprit qu'une autre cause avait augmenté le poids de ses chagrins. Elle reconnut toute la vérité, apprécia la délicatesse de Dunwoodie, et conçut pour lui une nouvelle estime. Au lieu de persister par devoir à repousser son image, elle fut forcée de se repentir de l'avoir brusquement éloigné; néanmoins le désespoir n'est pas dans la nature de la jeunesse. Frances se promit de réparer son erreur, et malgré son affliction elle conçut une joie secrète qui donna un nouveau ressort à son existence.

Le lendemain de cette nuit funèbre, le soleil se leva sans nuages, comme s'il eût insulté par son éclat aux misérables chagrins de ceux qu'il éclairait. Lawton fut prêt à monter à cheval aussitôt que l'aurore blanchit le sommet des collines; il se dirigea lentement vers la vallée après avoir jeté un regard de dépit sur les rochers qui avaient favorisé la fuite de l'écorcheur. Un silence de mort régnait de toutes parts; les scènes de la nuit n'avaient laissé aucune trace qui pût ternir la splendeur d'une belle matinée. Frappé de ce contraste entre l'homme et la nature, le capitaine se livra à ses réflexions sans songer aux embuscades qui pouvaient l'attendre sur la route. Il arriva sans encombre aux ruines des Sauterelles. Son noble coursier, en aspirant l'air du matin, flaira les chevaux de la garde, et les salua d'un hennissement.

— N'avez-vous rien vu? demanda le capitaine à Hollister.

— Rien, répondit le sergent, seulement nous avons entendu une détonation.

— C'est bien, dit Lawton d'un air sombre. Ah! Hollister, j'aurais donné mon cheval pour vous avoir de garde sur les rochers. D'où le coup est-il parti?

— Eh! capitaine, j'en vaux un autre en plein jour, et d'homme à homme, mais je n'aime guère à me mesurer avec des personnages impénétrables à l'acier.

— Quelle lubie vous prend encore, vénérable Hollister?

— Deux fois, pendant la nuit, nous avons vu un être tout noir rôder autour des décombres, avec de mauvaises intentions, sans doute, et depuis la pointe du jour nous le voyons manœuvrer sur la lisière du bois.

— C'est donc cette masse noire dont vous voulez parler? En effet, elle remue.

— Mais, sans le secours des pieds ni des mains, dit le sergent avec un frissonnement de terreur, elle glisse sur le sol comme un fantôme.

— Quand elle aurait des ailes, s'écria Lawton, elle est à moi. Attendez un instant.

Aussitôt il s'élança à travers la plaine. Le personnage qu'il poursuivait passa devant les rochers; mais, soit qu'il fût troublé par la crainte ou qu'il ne connût pas cet asile, il n'y fit pas attention.

— Homme ou diable! s'écria le capitaine en brandissant son sabre, arrêtez et rendez-vous!

Au son de cette voix puissante, la masse noire tomba à terre et demeura inanimée. Lawton se pencha sur ses étriers, et, soulevant avec son sabre une grande robe de soie, il découvrit l'ecclésiastique qui avait commencé la veille la célébration du mariage.

— En vérité, dit-il, Hollister avait quelque sujet de s'alarmer, les aumôniers ont toujours été l'effroi de la cavalerie.

Le prêtre s'était assez remis de son trouble pour reconnaître une figure qu'il avait vue la veille. Honteux de ses frayeurs et de l'attitude dans laquelle il avait été trouvé, il essaya de se lever et d'expliquer sa position.

— Je connais si peu, monsieur, l'uniforme des insurgés, que j'ignorais si ces hommes n'appartenaient pas à la bande des pillards.

— Je vous dispense d'excuses, répliqua le capitaine. En votre qua-

lité de ministre du ciel, vous n'avez pas à vous occuper d'uniformes. La sainte milice dans laquelle vous servez est reconnue de tous.

— Je sers sous les drapeaux de Sa gracieuse Majesté Georges III, répliqua le prêtre en essuyant la sueur froide qui découlait de son front; mais l'idée de scalper est bien faite pour déconcerter une recrue telle que moi.

— Scalper ! répéta Lawton, croyez-vous donc que la cavalerie virginienne enlève les chevelures; quand cela leur arrive, nos dragons emportent toujours un morceau du crâne avec la peau.

— Je n'appréhende rien d'eux, reprit l'ecclésiastique, je n'ai peur que des naturels du pays.

— J'ai l'honneur d'en faire partie, monsieur.

— Il n'est pas question de vous, je parle des Indiens, des peaux rouges, qui ne savent que tuer et scalper.

— Et vous vous attendiez à en trouver sur le territoire neutre ?

— Assurément; on nous assure en Angleterre que l'intérieur de l'Amérique en est rempli.

— Vous vous croyez donc dans l'intérieur ? s'écria Lawton avec une surprise franchement exprimée.

— Sans doute.

— Vous en êtes loin; d'ailleurs, si vous craignez les sauvages, il faut les chercher dans les rangs de votre souverain, qui les a achetés avec de l'or et du rhum.

— Il est probable qu'on m'a trompé, dit l'homme de paix en jetant des regards furtifs sur la taille colossale de son interlocuteur; mais les bruits qui courent en Angleterre et la peur de trouver des ennemis qui ne fussent pas semblables à vous m'avaient déterminé à fuir à votre approche.

— C'était une résolution peu judicieuse, dit le capitaine; vous pouviez tomber de Charybde en Scylla : ces bois et ces rochers cachent de redoutables brigands.

— Les sauvages ? s'écria le prêtre en se plaçant instinctivement devant Lawton.

— Des hommes pires encore, qui sous le masque du patriotisme ont une insatiable soif de pillage, et dont les cruautés dépassent celles des Indiens; des hommes qui ont sans cesse à la bouche les mots de liberté et d'égalité, mais que leurs mauvaises actions ont fait surnommer les *écorcheurs*.

— J'en ai entendu parler, dit l'ecclésiastique effrayé, et je croyais que c'étaient des sauvages.

— C'était une insulte pour les Indiens.

Ils arrivèrent en ce moment auprès d'Hollister, qui vit avec surprise le prisonnier arrêté par le capitaine. Lawton donna des ordres; on réunit tous les objets qui parurent en valoir la peine, et l'on reprit le chemin des Quatre-Coins.

Singleton avait exprimé le désir de faire transporter les restes de sa sœur au poste que commandait son père. Les préparatifs furent faits en conséquence; les blessés anglais furent confiés à la surveillance du chapelain, et vers midi Lawton s'apprêta à quitter les Sauterelles avec sa petite troupe.

Pendant qu'il se reposait, appuyé sur la porte de l'hôtel Flanagan, il entendit le galop d'un cheval, et un cavalier de son escadron, accourant à toutes brides, déposa une lettre entre ses mains. Le capitaine reconnut l'écriture du major, et lut ce qui suit :

« Je vous envoie les ordres de Washington : il veut que la famille Wharton soit envoyée au quartier général des montagnes, où Henry doit être jugé; leur témoignage a paru nécessaire. Dès que vous aurez effectué ce départ, levez le camp et venez me rejoindre pour repousser les Anglais qui remontent l'Hudson.

» Envoyez vos rapports au commandant de Peckskill, car le colonel Singleton doit se rendre au quartier général pour présider dans le procès du pauvre Wharton.

» J'ai reçu de nouveaux ordres pour faire pendre le colporteur, si on parvenait à le trouver; mais ils ne sont pas émanés du général en chef.

» Donnez une escorte aux dames, et venez le plus tôt possible.

» Tout à vous de cœur.

» PEYTON DUNWOODIE. »

Cette communication changea entièrement les dispositions déjà prises; il n'y avait aucun motif pour transporter la dépouille mortelle d'Isabelle dans un poste où son père ne commandait plus, et Singleton dut consentir à une inhumation immédiate. On choisit un lieu solitaire au pied des rochers voisins; les prières de l'Eglise furent prononcées par le ministre qui avait si récemment figuré dans une tout autre cérémonie. Quelques habitants du voisinage se joignirent au cortége par curiosité ou par intérêt. Miss Peyton et Frances pleurèrent sincèrement sur la tombe, et Lawton, inclinant la tête, passa la main sur son front lorsque la première pelletée de terre tomba dans la fosse.

Les renseignements donnés par Dunwoodie décidèrent les Wharton à partir de suite; ils confièrent la garde de leur domaine à un voisin, et montèrent dans le vieux carrosse accompagnés de quatre dragons et de tous les Américains blessés. Les Anglais et leur aumônier furent dirigés vers la mer, où un bâtiment les attendait; madame Flanagan attela sa jument, la maigre figure de Sitgreaves se dressa sur un cheval, et Lawton donna le signal du départ après avoir jeté un regard farouche sur les bois qui cachaient les écorcheurs et donné un soupir de regret à la sépulture d'Isabelle. On laissa le vent du sud siffler en liberté à travers les portes ouvertes et les carreaux cassés de l'hôtel Flanagan, où avaient retenti naguère des rires joyeux et de tristes lamentations.

CHAPITRE XXV.

Les routes du comté de West-Chester n'étaient pas alors dans un état très-satisfaisant, et César avait entrepris une tâche assez difficile en se chargeant de conduire la lourde voiture dans ces chemins sinueux et escarpés. Quant à ceux qu'elle renfermait, ils étaient trop absorbés par la douleur pour songer aux cahots de la route. Sara était moins agitée, mais elle devenait sombre et mélancolique; il y avait des instants où elle semblait recouvrer l'usage de ses facultés, mais elle se montrait alors accablée d'une douleur si profonde, qu'on pouvait craindre pour elle le moment où elle reviendrait à la raison. Le premier jour de marche s'acheva en silence, et la troupe passa la nuit dans une ferme abandonnée. Le lendemain les blessés s'acheminèrent vers l'Hudson pour s'embarquer à Peckskill; la litière de Singleton fut transportée au quartier général de son père, le carrosse de M. Wharton et le chariot qui contenait les bagages, sous la garde de Catherine Haynes, partirent pour la forteresse où Henry était détenu.

Le pays qui s'étend entre l'Hudson et le détroit Long-Island est une suite de collines et de vallées, sur les bords de la mer ce sont des prairies et des plaines; mais à mesure qu'on approche du fleuve, l'irrégularité du terrain augmente jusqu'à ce qu'on se trouve aux pieds de la formidable barrière des montagnes. C'était là que cessait le territoire neutre; l'armée royale occupait les deux rives du fleuve, et tous les autres passages étaient gardés par les Américains.

Il eût été impossible aux vieux coursiers surmenés de M. Wharton de traîner la voiture dans une route montueuse et presque impraticable. Les deux dragons qui lui servaient encore d'escorte mirent en réquisition deux chevaux du pays à l'aide desquels César put gravir péniblement la pente accidentée. Pour diminuer la charge autant que pour dissiper sa tristesse en respirant un air pur, Frances descendit avec Catherine quand on atteignit le pied de la montagne. Le soleil allait se coucher, et les dragons avaient annoncé qu'en arrivant au sommet on pourrait apercevoir le but de leur voyage. Frances s'avança avec la vivacité de la jeunesse, et, suivie par la femme de charge, elle eut bientôt devancé le carrosse qui cheminait lentement et s'arrêtait par intervalles pour donner aux chevaux le temps de souffler.

— O miss Frances ! dit Catherine lorsqu'elles s'arrêtèrent ellesmêmes pour respirer, quels tristes temps que les nôtres ! Je savais bien qu'il nous arriverait malheur, car j'avais vu des signes de sang dans les nuages.

— Les événements auxquels nous assistons sont sans doute terribles, répondit Frances, mais c'est l'effet inévitable de la guerre. Que pouvons-nous y faire ? Des hommes libres et indépendants ne peuvent se soumettre à l'oppression.

— Si je pouvais savoir pourquoi on se bat, reprit Catherine, je ne serais pas aussi inquiète. On prétend que le roi voulait empêcher le Américains de boire du thé, et qu'il exigeait en outre qu'ils lui donnassent tout leur argent : ce sont assurément des motifs plus que suffisants pour prendre les armes.

— Il y en a d'autres, Catherine : il n'est pas naturel que nous obéissions à un pays aussi lointain que l'Angleterre.

— C'est ce que j'ai entendu dire à Harvey et à son père, murmura la femme de charge, car j'ai souvent écouté leur conversation quand tout le voisinage était endormi. A vrai dire, Harvey est un homme qu'on ne connaît pas; il ressemble au vent dont parle la Bible, personne ne peut dire d'où il vient et où il va.

Frances regarda sa compagne, et ses yeux exprimaient le désir d'en entendre davantage.

— Je serais fâchée, lui dit-elle, qu'il y eût quelque chose de vrai dans les bruits qu'on fait courir sur son compte.

— Ce sont de pures calomnies ! s'écria Catherine avec véhémence; Harvey n'est pas plus l'affilié de Belzébuth que vous et moi. S'il avait vendu son âme il se serait fait mieux payer, et je vous assure qu'il ne tient pas à l'argent.

— Je ne crois pas, repartit Frances en souriant, qu'il ait fait un pacte avec le diable, mais ne s'est-il pas vendu à un prince de la terre ? En un mot, n'est-ce pas un espion anglais ?

— Mon Dieu, miss Frances, je ne sais trop comment vous répondre. Le jour où le général anglais Burgoyne mit bas les armes, Harvey vint à la maison, et eut un long entretien avec son père; mais je ne saurais dire s'ils étaient tristes ou joyeux. Quand on pendit le major André, le vieillard se montra inquiet, et ne dormit ni jour ni nuit jusqu'au retour de son fils. Lorsqu'il reparut il était chargé de guinées; mais les écorcheurs lui ont tout pris, et ce n'est plus maintenant qu'un misérable.

Frances ne répondit point, car le souveuir d'André lui rappelait la situation de son propre frère. Elles atteignirent bientôt la cime de la montagne, et Frances s'assit sur un rocher pour admirer le paysage :

à leurs pieds s'étendait un ravin profond dont les ténèbres d'une soirée de novembre augmentaient l'obscurité; en face s'élevaient des amas de roches toutes crevassées, dont le sol infertile soutenait quelques chênes rabougris; des nuages amoncelés à l'horizon ne laissaient passer qu'un seul rayon du soleil couchant, qui, tombant sur le sommet de la montagne, entourait la noire pyramide d'une couronne éclatante. Frances en profita pour sonder les secrets de ces lieux solitaires, et aperçut au milieu des rochers une grossière habitation, si basse et tellement confondue avec le sol par la couleur de ses murs, que la jeune fille ne l'aurait pas distinguée sans le scintillement des vitres.

Encore tout étonnée d'avoir découvert une maison dans un pareil désert, elle vit sur la pointe d'un roc un homme d'une difformité étrange, qui semblait suivre des yeux les voitures dans leur pénible ascension; tout à coup il changea rapidement de place, et se glissa dans la cabane isolée. Soit qu'il y eût en effet quelque ressemblance, soit que Frances fût frappée de l'entretien qu'elle venait d'avoir, elle crut reconnaître Harvey Birch courbé sous le poids de son ballot. Peu de temps après, des fanfares se firent entendre, et furent répétées par les échos; le pas des chevaux résonna, et un détachement de la cavalerie virginienne parut au détour de la route. Frances inquiète avait à peine eu le temps de rassembler ses idées, lorsque Dunwoodie se précipita en avant des dragons, mit pied à terre et s'approcha d'elle; il lui parla avec ardeur mais en même temps avec un certain embarras; il lui raconta en peu de mots qu'il avait reçu l'ordre, avec une partie de la compagnie de Lawton, de garder Henry, qu'on devait juger le lendemain; et qu'il était venu au-devant des voyageurs, sur le compte desquels il n'était pas sans inquiétude, à cause des difficultés de la route. Frances répondit avec hésitation et d'une voix tremblante; elle expliqua pourquoi elle avait pris les devants, et annonça la prochaine arrivée de son père. Les deux amants éprouvèrent une contrainte dont ils furent soulagés en voyant approcher la voiture. Le major y fit entrer Frances, adressa quelques mots à M. Wharton et remonta à cheval. Au bout d'une demi-heure, ils arrivèrent à la porte de la ferme que Dunwoodie avait disposée pour les recevoir et où le capitaine Wharton les attendait.

CHAPITRE XXVI.

La famille de Henry était si pénétrée de son innocence, qu'elle ne comprenait pas l'étendue du danger qu'il courait; mais le jeune homme éprouvait lui-même une inquiétude qu'augmentait l'approche des débats. Après avoir passé une partie de la nuit avec ses parents, et dormi d'un sommeil agité, il se réveilla pour examiner les moyens de se tirer d'affaire. Le procès du major André avait eu une grande notoriété à cause du rang du coupable et de l'importance de la trahison qu'il avait provoquée, celle du général américain Arnold; mais cet événement était exceptionnel : d'ordinaire on jugeait sommairement les espions, qu'on arrêtait en nombre considérable, et ils étaient presque tous condamnés, aussi les préparatifs du procès causaient-ils de justes alarmes au prisonnier et à Dunwoodie; ils parvinrent toutefois à les dissimuler avec assez d'art pour n'inquiéter ni miss Peyton ni Frances.

Une forte garde campait autour de la ferme, et plusieurs sentinelles étaient en avant sur la route.

Les juges, au nombre de trois, se réunirent dans la matinée; ils étaient revêtus de leurs uniformes, et conservaient une gravité analogue à la circonstance. Celui qui présidait, le colonel Singleton, était un vieillard dont l'extérieur annonçait qu'il avait passé sa vie dans les camps; il y avait sur ses traits une expression bienveillante qui contrastait avec la roideur de ses collègues; ses doigts, par un mouvement convulsifs, jouaient avec le crêpe qui entourait la garde de son épée; les inquiétudes de son âme se lisaient sur son visage, mais en voyant son attitude militaire on éprouvait un respect qui se mêlait à la pitié qu'il inspirait. Ses deux compagnons étaient des officiers choisis dans les troupes orientales; c'étaient des hommes d'un âge mur, qui semblaient inaccessibles à toutes les passions humaines; leurs physionomies n'avaient rien de repoussant ni d'attrayant, elles n'exprimaient ni dureté ni compassion; habitués depuis longtemps à dompter leurs émotions, ils semblaient n'écouter que les conseils de la froide raison.

Henry Wharton fut introduit en présence de ces arbitres de son sort. Sa famille avait pris place sur des bancs, et garda à son aspect un profond et sinistre silence. Le colonel Singleton, encore sous le coup de la triste nouvelle qu'il venait de recevoir, eut peine à remplir ses fonctions; ce ne fut qu'après avoir remarqué l'attente générale qu'il se recueillit pour dire d'une voix impérieuse :

— Faites avancer l'accusé.

Henry s'approcha d'un pas ferme, et tous les assistants éprouvèrent en ce moment une vive anxiété. Frances en regardant l'auditoire y vit au premier rang Dunwoodie, qu'elle remercia par un coup d'œil tendre de l'émotion qu'il témoignait. Derrière lui étaient les propriétaires de la maison et plusieurs nègres émerveillés, parmi lesquels on remarquait César Thompson.

— Vous êtes, dit le président, Henry Wharton, capitaine au 60e régiment d'infanterie de Sa Majesté Britannique?

— Oui, colonel.

— J'aime votre franchise, elle est digne d'un soldat, et ne peut manquer d'impressionner favorablement vos juges.

— Il est bon, dit l'un d'eux, de conseiller à l'accusé de borner ses réponses à ce qui sera strictement nécessaire; quoique nous formions une cour martiale, nous observons les principes d'un gouvernement libre.

L'autre juge fit un signe d'approbation, et le président poursuivit après avoir consulté les procès-verbaux qu'il avait entre les mains :

— Vous êtes accusé d'avoir sous un déguisement, le 29 octobre dernier, au hameau des Plaines-Blanches, franchi les postes de l'armée américaine; on vous soupçonne d'avoir eu des projets hostiles aux intérêts de l'Amérique, ce qui vous expose au châtiment des espions.

Ces mots furent prononcés lentement, d'une voix douce mais ferme et imposante. Les faits sur lesquels l'accusation s'appuyait étaient si précis, les preuves si convaincantes, que toute défense paraissait impossible.

— J'en conviens, dit Henry, j'ai passé vos piquets sous un déguisement, mais.....

— Silence, interrompit le président; il est inutile de fournir des armes contre vous.

— Le prisonnier peut rétracter cette déclaration, dit un autre juge, car cet aveu vient à l'appui de l'accusation.

— Je ne rétracte rien de ce qui est vrai, dit fièrement Henry.

— Vous avez de nobles sentiments, monsieur! reprit le président; je regrette seulement qu'un jeune militaire ait poussé la fidélité à son drapeau au point de se prêter à des actes de perfidie.

Wharton répliqua :

— La prudence me dictait les précautions nécessaires pour m'empêcher de tomber entre les mains de l'ennemi.

— Un soldat doit toujours attaquer en face et les armes à la main.

— J'ai servi deux rois d'Angleterre avant mon pays natal, et je n'ai abordé l'ennemi qu'en plein jour.

Un autre juge reprit :

— Vous êtes libre d'expliquer les motifs qui vous ont déterminé à entrer déguisé sur le territoire occupé par nos troupes.

— Je suis le fils du vieillard que vous avez sous les yeux, dit Henry, et c'était pour lui rendre visite que j'affrontais le danger; d'ailleurs le territoire neutre est rarement occupé par vos détachements : comme son nom même l'indique, les deux partis ont également le droit de le parcourir.

— Ce nom n'est nullement autorisé par la loi : en outre, partout où une armée est en marche, elle y porte les priviléges dont le premier est de se défendre.

— Je ne suis pas un casuiste, monsieur, répliqua le jeune homme; je sens que mon père a des droits à mon affection, et pour la lui prouver j'aurais bravé de plus grands dangers!

— Ce sont des sentiments très-recommandables, s'écria le colonel Singleton. Allons, messieurs, cette affaire s'éclaircit; j'avoue qu'elle se présentait d'abord sous un fâcheux aspect, mais on ne peut blâmer un fils d'avoir voulu embrasser ses parents.

— Pouvez-vous prouver que c'était là votre unique intention? demanda l'un des juges.

— Assurément! dit Henry, qui vit briller un rayon d'espérance; mon père, ma sœur, le major Dunwoodie sont prêts à l'attester!

— En ce cas, reprit vivement le président, nous pouvons vous sauver; que M. Wharton père s'approche et prête serment.

M. Wharton fit un effort sur lui-même, s'approcha péniblement, et accomplit les formalités ordinaires.

— Vous êtes père de l'accusé? dit le colonel Singleton après avoir laissé au témoin le temps de se calmer.

Oui, colonel.

— Que savez-vous de la visite qu'il vous a rendue le 29 octobre dernier?

— Il était venu comme il vous l'a dit pour voir son père et ses sœurs.

— Vous avez donc aussi des filles? dit le président avec la plus vive émotion.

— J'en ai deux, qui sont dans cette maison.

— Etait-il déguisé? demanda un juge.

— Il ne portait pas l'uniforme du soixantième.

— Avait-il une perruque?

— Oui, je le crois.

— Combien y avait-il de temps que vous étiez séparé de lui? demanda le président.

— Un an et deux mois.

— Portait-il une ample redingote d'un drap grossier? demanda l'un des juges en consultant l'acte d'accusation.

— Oui, il avait un pardessus.

— Et vous croyez que c'était uniquement pour vous voir qu'il était sorti de New-York?

— J'en suis convaincu.

Le président se tourna vers le juge qui était placé à sa gauche, et qui gardait le silence.

— Je vois, dit-il, que c'est une escapade sans conséquence; c'est un jeune homme imprudent, plein d'ardeur, mais bien intentionné.

— Savez-vous si votre fils n'était pas chargé d'un secret message par le général en chef de l'armée anglaise?

— Comment le saurais-je? dit M. Wharton alarmé; Henry ne me l'aurait pas confié.

— Connaissez-vous cette passe? ajouta le juge placé à droite en montrant le papier qu'on avait saisi sur Wharton.

— Non, sur mon honneur! s'écria le père en reculant avec un mouvement d'horreur.



Le colporteur sauve miss Wharton.

— Vous le jurez?

— Je le jure.

— Avez-vous d'autres témoignages, capitaine Wharton? celui-ci est insuffisant. Vous êtes accusé d'un crime capital, c'est vous qui devez faire ressortir votre innocence; prenez le temps de réfléchir et parlez avec sang-froid.

L'impassibilité de ce juge avait quelque chose d'effrayant dont Henry fut interdit; la sympathie du colonel le rassurait, mais l'air grave des deux autres était de sinistre augure. Henry garda le silence et adressa des regards de supplication à son ami Dunwoodie, qui s'empressa de venir prêter serment. Sa déposition ne révéla aucun fait nouveau; elle fut écoutée en silence, et les gestes du juge taciturne indiquèrent trop clairement le peu d'effet qu'elle avait produit.

— Ainsi, dit le président, vous croyez que l'accusé n'avait pas d'autres desseins que ceux qu'il avoue?

— J'en réponds sur ma vie! s'écria le major avec ardeur.

— Voudriez-vous l'affirmer par serment? demanda le magistrat qui avait jusqu'alors soutenu l'accusation.

— Cela m'est impossible, Dieu seul peut lire dans les cœurs; mais je connais ce jeune homme depuis son enfance, et la dissimulation n'est point dans son caractère.

— Vous avez dit qu'il s'était sauvé, et qu'il avait été repris les armes à la main? demanda le président.

— C'est la vérité; il a même été blessé dans le combat, et vous voyez qu'il remue encore le bras avec difficulté : s'il n'avait pas été convaincu de son innocence, croyez-vous qu'après son évasion il se serait exposé de nouveau à tomber entre nos mains?

— Il est tout naturel à un jeune homme de chercher la gloire des combats, dit l'opiniâtre interrogateur.

— Vous appelez ça de la gloire? une mort ignominieuse et un nom flétri!

— Major, reprit le juge, vous vous êtes noblement conduit; vous aviez à remplir un devoir pénible et rigoureux, mais vous vous en êtes acquitté fidèlement : nous devons suivre votre exemple.

Durant cette enquête, les auditeurs avaient manifesté le plus vif intérêt : César s'était avancé; et ses traits, qui exprimaient un sentiment supérieur à la vague curiosité des autres noirs, attirèrent l'attention du juge taciturne, qui parla pour la première fois.

— Faites approcher ce nègre, dit-il.

Il était trop tard pour battre en retraite, et César se trouva en face du conseil avant d'avoir eu le temps de réfléchir.

— Vous connaissez l'accusé? lui demanda le président.

— J'ai cet honneur, répondit le noir.

— Vous a-t-il remis sa perruque après l'avoir quittée? dit le juge placé à droite.

— Je n'en ai pas besoin, grommela César avec mauvaise humeur; j'ai encore tous mes cheveux, Dieu merci!

— Vous a-t-il chargé de porter des lettres et des messages pendant qu'il était aux Sauterelles?

— J'ai fait ce qu'il m'a dit, répliqua le noir.

— Mais que vous a-t-il dit de faire?

— Tantôt une chose, tantôt l'autre.

— C'est assez! dit le colonel Singleton avec dignité; vous avez entendu la déposition d'un brave officier, à quoi bon celle d'un esclave? Capitaine Wharton, vous voyez les fâcheuses préventions qui s'élèvent contre vous; avez-vous d'autres témoignages à produire?

Toutes les espérances de Henry s'évanouissaient une à une, mais il comptait encore sur sa sœur. Frances se leva en chancelant; une vive rougeur remplaça la pâleur sur ses joues; elle leva la main; et écartant les boucles ondoyantes qui lui couvraient le front, elle étala des trésors de beauté et d'innocence capables d'attendrir des caractères encore plus insensibles. Le président se couvrit un moment le visage comme si cette physionomie expressive lui eût rappelé celle d'Isabelle. Ce mouvement fut passager, et il dit d'un ton insinuant qui trahissait ses vœux secrets :

— Votre frère vous avait sans doute annoncé d'avance sa visite?

— Non, dit Frances, il ne m'avait rien dit, il est arrivé à l'improviste. Mais est-il nécessaire d'expliquer à de braves officiers qu'un fils est disposé à tout braver pour voir ses parents dans un temps comme celui-ci?

— Était-ce la première fois qu'il se rendait incognito aux Sauterelles? demanda le président en se penchant vers elle avec un intérêt tout paternel.

— Il y était déjà venu trois fois.



Le chef de la bande des Écorcheurs.

— Je le savais, s'écria le colonel; je vous l'ai dit, messieurs, c'est un fils aventureux, mais un brave soldat. Sous quel déguisement s'est-il présenté?

— Sous aucun; les troupes royales couvraient le pays et lui permettaient de circuler librement.

— Ainsi, ajouta le colonel, c'était la première fois qu'il paraissait sous un costume étranger?

— Oh! certainement, s'écria la jeune fille; si c'est une faute, c'est la première.

Paris. Typographie Plon frères, rue Garancière, 8.

— Mais vous lui aviez écrit? vous l'aviez sollicité? Vous lui aviez exprimé le désir que vous éprouviez de le voir?

— Oui, nous en avions le plus vif désir; nous demandions sa présence à Dieu dans nos prières; mais de peur de compromettre mon père, nous n'avons pas voulu de communications avec l'armée royale.

— Est-il sorti de la maison pendant son séjour, ou a-t-il eu chez vous quelque entrevue avec des étrangers?

— Avec personne, personne absolument, si ce n'est notre voisin le colporteur Birch.

— Comment dites-vous? s'écria le colonel en pâlissant.

Dunwoodie poussa un gémissement, se frappa le front de la main, et sortit de la chambre en disant d'une voix perçante :

— Il est perdu!

Frances jeta un coup d'œil hagard vers la porte par laquelle son amant avait disparu, puis elle répéta :

— Il n'a vu qu'Harvey Birch.

— Harvey Birch! s'écrièrent à la fois tous les membres du tribunal.

— Vous devez savoir, Messieurs, dit Henry, qu'on soupçonne le colporteur de favoriser la cause royale, puisqu'il a déjà été condamné par vos tribunaux au supplice qui m'attend sans doute. Je vous déclare donc que c'est par son assistance que je me suis procuré un déguisement et que j'ai franchi les postes américains, mais je protesterai jusqu'à ma dernière heure de la pureté de mes intentions.

— Capitaine Wharton, dit le président d'un ton solennel, les ennemis de la liberté américaine ont employé contre elle la force et la ruse. L'un des plus dangereux par ses talents est le colporteur Harvey Birch; c'est un espion plein d'adresse et de pénétration : il aurait sauvé le major André; les relations que vous avez eues avec lui peuvent vous être funestes.

Le vieux guerrier prononça ces mots avec l'indignation de l'honnêteté offensée, et ses collègues firent un signe d'approbation.

— Je l'ai perdu! s'écria Frances en joignant les mains; vous nous abandonnez, il n'y a plus aucun moyen de le sauver.

— Contenez-vous, jeune fille, dit le colonel avec une profonde émotion. Vous ne nous offensez pas, mais vous nous affligez tous.



Elle s'écria en tombant à genoux : — Sauvez mon frère! Rappelez-vous votre parole!

— L'amour filial est-il donc un crime? dit Frances avec égarement. Washington, le noble et impartial Washington le condamnerait-il aussi témérairement? Attendez que Washington l'ait entendu.

— C'est impossible, dit le président.

— Suspendez votre sentence seulement pendant une semaine, je vous en conjure à genoux; soyez miséricordieux, si vous voulez un jour mériter la miséricorde divine.

— Nous ne le pouvons pas, dit le colonel d'une voix entrecoupée; nos ordres sont positifs, et nous avons déjà trop différé.

En disant ces mots, il essaya de dégager sa main, que Frances avait saisie avec un transport qui tenait du délire.

— Emmenez votre prisonnier, dit l'un des juges à l'officier qui gardait Henry. Colonel Singleton, faut-il nous retirer pour délibérer?

— Singleton! répéta Frances : en ce cas, vous êtes père et vous connaissez les souffrances d'un cœur paternel; vous ne pouvez songer à mettre le comble à notre désespoir. Ecoutez-moi, colonel, comme Dieu vous écoutera à votre dernière heure, et sauvez mon frère. C'est sous notre toit que votre propre fils a été reçu presque mourant; rappelez-vous ce fils, l'orgueil de votre vieillesse, et vous n'oserez pas condamner Henry.

— Pourquoi fait-on de moi un bourreau? s'écria le vétéran, qui tentait d'énergiques efforts pour maîtriser son trouble. Mais je m'oublie; allons, messieurs, il faut accomplir notre devoir.

— Encore un mot, s'écria Frances en lui serrant convulsivement la main, au nom de votre fils, au nom de la fille que vous avez perdue; c'est sur mon sein qu'elle a rendu le dernier soupir, mes mains lui ont fermé les yeux; ces mains, qui sont jointes maintenant pour vous implorer, ont accompli envers elle les devoirs que vous condamnez mon pauvre frère à réclamer de moi.

Le vétéran ne put réprimer ses larmes; sa tête blanchie par la neige de soixante-dix hivers tomba sur l'épaule de la suppliante, et il lui dit en gémissant :

— Que Dieu vous récompense de ce que vous avez fait! Puis se redressant avec dignité, il dit à ses collègues :

— Nous nous livrerons plus tard à nos sentiments d'hommes; maintenant, messieurs, remplissons nos devoirs d'officiers.

Les juges s'éloignèrent avec lui, et l'un d'eux lui remit entre les mains une sentence écrite qu'il avait rédigée pendant la scène précédente : elle portait en substance que Henry Wharton avait été surpris traversant sous un déguisement les lignes de l'armée américaine, qu'il était convaincu d'espionnage, et qu'en conséquence la cour martiale le condamnait à périr par la corde; l'arrêt devait être exécuté le lendemain avant neuf heures.

Il était d'usage de ne pas exécuter les condamnés avant d'en avoir référé au général en chef, et comme Washington avait son quartier général à New-Windsor, sur la rive occidentale de l'Hudson, on avait le temps de lui envoyer une dépêche et d'en recevoir une réponse.

— Ce délai est bien court, dit le colonel avant de signer; pas un jour pour se préparer à la mort!

— Quand les Anglais ont surpris dans leur camp notre lieutenant Hale, répondit l'un des juges, ils ne lui ont accordé qu'une heure; nous nous sommes conformés aux usages établis; mais Washington a le droit de différer l'exécution et même de pardonner.

— Eh bien! j'irai le trouver, s'écria le colonel; et si mes services et ceux de mon fils me donnent droit à quelque faveur, je sauverai ce jeune homme.

En disant ces mots, il sortit plein d'intentions généreuses en faveur de Henry Wharton.

La sentence de la cour fut communiquée au condamné avec tous les ménagements convenables. Après avoir expédié un courrier au quartier général, les deux juges montèrent à cheval et retournèrent à leurs postes, en conservant le maintien impassible et l'air de froide intégrité qu'ils avaient montrés pendant le procès.

CHAPITRE XXVII.

Quand il eut appris son arrêt, le prisonnier passa quelques heures au sein de sa famille éplorée. Vers midi, un régiment de la milice qui était campé sur les rives du fleuve vint se placer en face de la maison, et y planta ses tentes, afin d'être prêt à assister le lendemain à l'exécution de l'espion anglais.

Dunwoodie avait exécuté tous les ordres qu'il avait reçus, et il était libre de retourner à son escadron, qui l'attendait avec impatience pour marcher contre l'ennemi. Le major était accompagné de la compagnie de Lawton sous les ordres du lieutenant Mason. Ces hommes avaient été commandés dans la prévision qu'on aurait besoin de leurs dépositions, mais les aveux du capitaine Wharton avaient dispensé la cour d'appeler des témoins à charge.

Dunwoodie, pour se soustraire à de tristes pensées et pour éviter la famille de son ami, avait passé la journée à errer dans les environs. De même que miss Peyton, il comptait un peu sur la clémence de Washington; mais des doutes terribles lui troublaient l'esprit. Les rè-

gles du service lui étaient familières, et il était accoutumé à voir dans le héros virginien plutôt un général qu'un homme ordinaire.

Pendant que le major se livrait à ces pensées incertaines, Mason s'approcha tout équipé, frappant avec son sabre les têtes des molènes de la route. — Dans la crainte que vous n'eussiez oublié les nouvelles que l'on a apportées ce matin, j'ai pris la liberté, dit-il, de faire mettre le détachement sous les armes.

— Quelles nouvelles? demanda le major.

— Que les Anglais sont entrés dans le West-Chester pour y faire des fourrages. Si on les laisse agir, ils ne nous laisseront pas un fétu; ils ont déjà commencé à faucher et à charger sur des charrettes les grains et les provisions. L'officier d'ordonnance de Georges Singleton qui apporte ces nouvelles prétend que nos chevaux se consultent et se demandent s'ils ne doivent point partir sans leurs cavaliers, pour pouvoir faire encore un dernier repas.

— Epargnez-moi les discours de cet officier d'ordonnance, repartit Dunwoodie avec impatience.

— Je vous demande pardon en son nom, major Dunwoodie, dit le lieutenant; mais j'étais comme lui dans l'erreur, je croyais que nous avions ordre de harceler l'ennemi toutes les fois qu'il se montrait hors de son nid.

— Lieutenant Mason, dit le major, c'est de ma bouche seule que vous devez recevoir des ordres.

— Je le sais, major, je le sais; et je suis fâché que vous paraissiez oublier que je n'ai jamais hésité à obéir.

— Pardonnez-moi, Mason, dit Dunwoodie en lui prenant la main, je sais que vous êtes un brave et fidèle officier; mais cette malheureuse affaire... Oh! que ce courrier n'est-il revenu du quartier général!

— Vos vœux sont exaucés, s'écria Mason, voici le courrier qui revient au galop comme un messager de bonnes nouvelles. Puisse-t-il en être ainsi! car je ne me soucie pas de voir un brave jeune homme danser en haut d'un gibet.

Dunwoodie n'entendit pas cette déclaration, car il avait escaladé la haie et se tenait déjà devant le courrier, qui avait arrêté son cheval.

— Quelle réponse? demanda le major.

— Bonne! s'écria le dragon.

Et remettant un papier au major Dunwoodie, il ajouta :

— Vous pouvez lire la dépêche.

Dunwoodie la prit avec précipitation et s'élança dans la chambre du prisonnier; la sentinelle, qui le connaissait, le laissa passer tranquillement.

— O Peyton! sécria Frances en le voyant, vous avez l'air d'un messager des cieux; nous apportez-vous des nouvelles de grâce?

— Frances, Henry, ma bonne cousine Jeannette, les voici! s'écria le jeune homme en rompant le cachet d'une main tremblante. Ecoutez.

Tous écoutèrent avec anxiété, et les tortures de l'espérance déçue s'ajoutèrent aux maux qu'ils souffraient, quand ils virent la joie faire place à l'horreur sur le visage du major. La lettre contenait la sentence de la cour, au bas de laquelle étaient écrits seulement ces mots :

« Approuvé. GEORGES WASHINGTON. »

— Il est perdu! il est perdu! s'écria Frances en se laissant tomber entre les bras de sa tante.

— Mon fils! mon fils! dit M. Wharton en sanglotant, vous trouverez au ciel la miséricorde qui n'existe plus sur la terre. Puisse Washington n'avoir pas besoin de la pitié qu'il refuse à mon fils innocent!

— J'en crois à peine mes yeux, reprit Dunwoodie anéanti; mais oui, c'est bien la signature de Washington, c'est bien lui qui sanctionne ce fatal arrêt.

— Comme l'habitude de faire verser le sang a changé son caractère! s'écria miss Peyton.

— Ne l'accusez pas, dit Dunwoodie, il est général avant d'être homme; mais soyez sûre qu'il gémit du coup qu'il est forcé de frapper.

— Il m'a trompée, dit Frances; ce n'est pas le sauveur de son pays, c'est un tyran froid et impitoyable.

— Ne tenez pas un pareil langage, reprit Dunwoodie; il ne fait qu'appliquer la loi dont il est le gardien.

— Vous dites vrai, major, interrompit Henry avec fermeté; je suis loin d'accuser celui qui me condamne. On a eu pour moi toute l'indulgence compatible avec les lois militaires. Au bord du tombeau, je ne dois pas être injuste. Lorsqu'on a eu des preuves toutes récentes des dangers de la trahison, je ne m'étonne pas de l'inflexible justice de Washington; il ne me reste plus qu'à me préparer à mourir courageusement. Major Dunwoodie, c'est à vous que j'adresserai ma première requête.

— Parlez, dit celui-ci.

— Soyez le fils de ce vieillard, soutenez sa faiblesse, défendez-le contre les outrages auxquels peut l'exposer la flétrissure qu'on m'inflige; il n'a pas beaucoup d'amis parmi les maîtres de ce pays, au moins soyez du nombre.

— Je vous le promets.

— Et cette pauvre fille, ajouta Henry en montrant Sara assise dans un coin et indifférente à ce qui se passait, j'avais espéré que j'aurais l'occasion de la venger; mais de telles pensées sont coupables. Vous serez son appui, Peyton, et quant à sa sœur, recevez-la de moi et aimez-la comme elle le mérite.

A ces mots, Henry présenta au major la main de Frances, que celui-ci voulut prendre; mais Frances recula et se cacha le visage dans les bras de sa tante. — Non, non, murmura-t-elle, jamais je n'appartiendrai à quelqu'un qui a contribué à la perte de mon frère.

— Je m'étais donc trompé, reprit Henry; je croyais, Peyton, que votre noble dévouement à la cause de votre pays, votre amitié pour moi, enfin votre caractère avait été apprécié par ma sœur.

— Oh! oui, murmura Frances.

— Je crois, cher Henry, dit Dunwoodie, que c'est un sujet sur lequel il ne faut pas nous arrêter quant à présent.

— Vous oubliez, répondit le prisonnier avec un faible sourire, que j'ai beaucoup de choses à faire et qu'il me reste peu de temps pour les accomplir.

— Peut-être, ajouta le major, miss Wharton a-t-elle conçu de moi certaines idées qui l'empêchent de souscrire à vos vœux.

— Non, s'écria Frances avec vivacité, vous êtes justifié, Peyton; la voix d'une mourante a dissipé mes doutes.

— Généreuse Isabelle! murmura Dunwoodie; quoi qu'il en soit, Henry, n'insistez pas dans un pareil moment, autant pour moi que pour votre sœur.

— Je ne parle que pour moi-même, répondit le frère en arrachant doucement Frances des bras de sa tante; est-ce dans un temps comme celui-ci qu'on peut laisser deux jeunes filles sans protecteur; leur asile est détruit, le malheur les privera peut-être bientôt de leur dernier appui; mais je mourrais en paix si je ne les voyais pas exposées à tant de dangers.

— Vous m'oubliez, dit miss Peyton.

— Non, ma chère tante, je ne vous oublie pas; je garderai votre souvenir jusqu'à ma dernière heure, et elle approche, car la maîtresse de cette ferme a déjà envoyé chercher un ministre des autels pour me préparer à passer dans l'autre monde. Frances, si vous voulez que je meure en paix, que je puisse tourner toutes mes pensées vers le ciel, souffrez que cet ecclésiastique vous unisse à Dunwoodie.

Frances secoua la tête, mais elle garda le silence.

— Je ne vous demande pas de démonstrations de témoignages d'une joie que vous ne pouvez éprouver, mais acquérez le droit de porter un nom qui suffirait seul pour vous protéger; je vous en conjure pour vous, pour votre malheureuse sœur.

— Vous me brisez le cœur, s'écria la jeune fille avec émotion; rien ne saurait me décider à contracter dans un pareil moment un engagement aussi solennel; je me le reprocherais toute ma vie.

— Vous ne l'aimez pas, dit Henry; puisqu'il en est ainsi, je ne veux pas contrarier votre inclination.

Frances se cacha la figure de la main gauche et tendit la main droite à Dunwoodie.

— Promettez-moi donc, reprit Wharton après quelques instants de réflexion, que lorsque le temps aura effacé le souvenir de mon triste sort vous épouserez mon ami.

— Je le promets, dit Frances en retirant sa main que Dunwoodie avait prise et qu'il abandonna sans oser la presser sur ses lèvres.

— Maintenant, ajouta Henry, veuillez me laisser seul avec mon ami; j'ai quelques pénibles commissions dont je désire le charger et je voudrais vous éviter la peine de les entendre.

— Il est encore temps de voir Washington, dit miss Peyton avec dignité; j'irai le trouver moi-même; il ne repoussera pas une femme qui est sa compatriote et presque de sa famille.

— Pourquoi ne pas s'adresser à M. Harper? dit Frances en se rappelant tout à coup les dernières paroles que son hôte lui avait adressées.

— Harper! répéta Dunwoodie en se tournant vers elle avec la rapidité de l'éclair, que dites-vous de lui? le connaissez-vous?

— Il est resté deux jours aux Sauterelles; il était avec nous lorsque Henry a été arrêté.

— Et... et... vous saviez qui il était?

— Non, reprit Frances, il arriva pendant une nuit d'orage; mais il parut prendre intérêt à Henry et lui promit son amitié.

— Quoi! s'écria Dunwoodie avec étonnement, il a vu votre frère?

— Sans doute; ce fut même à sa prière que Henry quitta son déguisement.

— Mais il ignorait que ce fût un officier de l'armée royale?

— Il le savait, s'écria miss Peyton; il a même fait sentir à mon neveu les dangers auxquels il s'exposait.

Dunwoodie reprit la fatale sentence qui lui était tombée des mains, et en étudia attentivement la signature. Une circonstance inexplicable semblait bouleverser toutes ses idées; il passa la main sur son front; tous les yeux étaient fixés sur lui. Chacun dans une cruelle attente craignait de renouer les espérances qui s'étaient si tristement brisées.

— Que vous a-t-il dit? que vous a-t-il promis? demanda enfin Dunwoodie avec une fiévreuse impatience.

— Il a dit à Henry de s'adresser à lui au moment du danger, et a promis de délivrer le fils pour récompenser le père de son hospitalité.

— Et ce danger qu'il prévoyait, c'était celui d'être arrêté comme officier anglais?

— Très-certainement.

— Alors vous êtes sauvé! s'écria Dunwoodie avec transport; Harper sera fidèle à sa parole.

— Mais a-t-il de l'influence? demanda la jeune fille; est-il capable de faire fléchir l'opiniâtre Washington?

— Lui seul le peut; l'autorité de tous nos généraux cède à celle d'Harper; mais redites-le-moi encore, a-t-il vraiment engagé sa parole?

— Oui, sans doute, de la manière la plus solennelle et en pleine connaissance de cause.

— Rassurez-vous donc, reprit Dunwoodie en pressant Frances entre ses bras, Henry est sauvé.

Sans donner d'autres explications, il partit, et bientôt l'on entendit le galop de son cheval qui s'éloignait avec la vitesse d'une flèche.

Après ce brusque départ, la famille inquiète s'entretint longtemps des probabilités du succès; la confiance que le major avait témoignée s'était communiquée à tous les assistants; Henry seul y restait étranger, l'incertitude étant pour lui plus intolérable que l'assurance de son malheur. Frances, qui se rappelait encore les manières bienveillantes de Harper, s'abandonnait à toutes les illusions de l'espoir, et, les yeux fixés sur la campagne, elle attendait avec impatience le retour de son amant. De la fenêtre où elle s'était placée on apercevait les flancs arides et escarpés de la montagne, au sommet de laquelle était la hutte mystérieuse qu'elle avait remarquée la veille; elle vit près de là sortir de derrière un rocher d'une forme pittoresque un homme qui s'avança à plusieurs reprises comme pour examiner la position des troupes et savoir ce qui se passait dans la plaine. Frances crut reconnaître le colporteur, quoiqu'il n'eût pas sa balle accoutumée; elle rêva à l'influence que cet homme étrange avait exercée sur sa famille, il avait fourni le déguisement du capitaine, il avait sauvé Sara, et ne s'était jamais montré contraire aux intérêts des Wharton. Après avoir longtemps épié les mouvements de l'apparition, la jeune fille revint s'asseoir auprès de miss Peyton et de Sara; cette dernière semblait vaguement attentive à ce qui se passait, mais également étrangère à la peine et au plaisir.

Le major entra en ce moment, mais sa figure n'exprimait ni la joie d'un succès ni le désappointement d'un échec; il prit la main que Frances lui présentait, mais il la laissa promptement retomber et se jeta sur une chaise accablé de fatigue.

— Avez-vous vu Harper? lui dit Frances en pâlissant.

— Malheureusement non; pendant que je traversais le fleuve dans une barque, il en avait pris une autre pour passer de ce côté; je suis revenu à la hâte, et j'ai suivi ses traces pendant plusieurs milles dans les défilés de la montagne; mais je les ai perdues tout à coup d'une manière inexplicable. Ce soir, je retournerai au camp et vous rapporterai un sursis.

— Avez-vous vu Washington? demanda la tante.

Dunwoodie la regarda d'un air distrait et répondit :

— Le commandant en chef a quitté son quartier général.

— Mais, dit Frances, dont l'anxiété renaissait, s'ils n'ont pas une entrevue ensemble, nous n'avons rien à attendre.

Le major, après avoir rêvé un moment, reprit :

— Vous dites donc qu'Harper a promis de secourir Henry?

— Il l'a fait spontanément, pour s'acquitter de l'hospitalité qu'il avait reçue.

Dunwoodie secoua la tête et reprit d'un air grave :

— Je n'aime pas ce mot : hospitalité; il me semble insignifiant. Il faut quelque lien plus fort pour enchaîner Harper. Je crains quelque méprise. Racontez-moi en détail tout ce qui s'est passé.

Frances obéit avec empressement; et, quand elle eut achevé, Dunwoodie, qui l'avait écoutée attentivement, s'écria avec transport :

— Tout va bien, nous sommes sauvés!

Mais il fut interrompu, comme on le verra dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XXVIII.

Dans un pays peuplé, comme les Etats de l'Amérique, par des hommes qui ont fui le foyer domestique pour se dérober aux persécutions religieuses, on se dispense rarement des rites solennels dont une mort chrétienne doit être accompagnée. La maîtresse de la ferme était très-attachée à son culte, et, préoccupée du salut de Henry Wharton, elle avait donné à César le meilleur cheval de la maison pour qu'il allât chercher un prêtre au prochain village. Le noir revint promptement de son expédition, et annonça l'arrivée d'un ministre de Dieu dans le courant de la journée.

Le condamné éprouva d'abord une invincible répugnance à prendre pour guide spirituel un ecclésiastique inconnu. Cependant, à mesure que s'accroît l'indifférence avec laquelle nous contemplons les choses de la vie, nous nous dérobons à l'influence des habitudes et des préjugés. Henry s'était donc décidé à recevoir le prêtre, lorsque la maîtresse de la ferme se présenta.

A la demande de Dunwoodie, on avait donné ordre à la sentinelle de laisser entrer en tout temps la famille du prisonnier, y compris César, dont les services pouvaient être utiles. Le major lui-même s'était mis au nombre des parents de l'officier anglais, et avait promis au nom de tous qu'aucune évasion ne serait tentée. Le brigadier de garde ne reconnaissant pas la fermière pour une des personnes qui avaient un libre accès, lui barra d'abord le passage.

— Voudriez-vous, lui dit-elle avec une pieuse ferveur, refuser les consolations de la religion à un de vos frères qui va mourir? Voudriez-vous plonger une âme dans l'éternelle fournaise, quand il y a là un ministre du ciel pour lui indiquer le droit chemin?

— Je ne veux pas qu'il se sauve à mes dépens, bonne femme, répondit le caporal en la repoussant avec douceur, allez trouver le lieutenant Mason; et s'il vous y autorise, vous pourrez amener tous les prêtres du pays : quant à moi, je ne connais que ma consigne.

— Laissez passer cette femme! dit Dunwoodie, qui s'aperçut pour la première fois que son escadron était de garde.

Le brigadier porta la main à son bonnet, et se retira sans mot dire. La sentinelle présenta les armes, et la fermière entra.

— Il y a en bas, dit-elle, un révérend ecclésiastique qui vient avoir avec vous une pieuse conférence. J'aurais désiré que ce fût notre prédicateur ordinaire, mais il a un enterrement à faire ce soir.

— Qu'on l'introduise, dit Henry avec impatience.

— Mais le factionnaire le laissera-t-il passer? Je ne voudrais pas qu'il fût rudoyé.

Tous les yeux se tournèrent vers Dunwoodie, qui consulta sa montre, échangea quelques mots à voix basse avec Henry, et sortit de la chambre.

Le sujet de leur conversation roula sur le désir qu'exprimait le condamné de voir un ministre anglican. Le major promit de lui en envoyer un en passant au village de Fishkill, où il allait épier le retour de Harper. Provisoirement on fit monter le prêtre recommandé par la fermière. C'était un homme qui avait dépassé l'âge mûr, et qui approchait même du déclin de la vie; il était d'une taille au-dessus de la moyenne, que son excessive maigreur faisait paraître encore plus élevée; il avait une allure roide, inflexible, et des mouvements anguleux; ses traits, habituellement contractés, n'exprimaient que la haine du vice; ses sourcils noirs, saillants, ombrageaient des yeux cachés sous d'énormes lunettes vertes, mais qui brillaient de sombres lueurs. Tout en lui annonçait la dureté, l'emportement et le fanatisme; de longs cheveux grisonnants tombaient sur son cou, et leurs mèches aplaties couvraient en partie les côtés de sa figure; un grand chapeau à trois cornes s'étendait sur son crâne comme un large parasol; il était entièrement habillé de noir, et ses souliers, sans lustre, étaient en partie cachés sous d'énormes boucles de plaqué. Il salua avec roideur, et s'assit sans prononcer un seul mot sur la chaise que César lui présenta. Miss Peyton et la fermière restèrent dans la chambre; mais M. Wharton en sortit avec ses filles. Leur retraite parut inspirer à l'ecclésiastique un profond dédain. Quand ils se furent éloignés, il commença à psalmodier d'une voix aigre un cantique populaire.

— César, interrompit miss Peyton, offrez quelques rafraîchissements à monsieur; il doit en avoir besoin après sa course.

— Ma force n'est pas dans les choses de la vie, dit l'ecclésiastique d'un ton sépulcral. Trois fois aujourd'hui j'ai été appelé pour le service de mon maître, et je n'ai pas failli un seul instant. Cependant, il est prudent d'entretenir notre enveloppe d'argile, et l'ouvrier est digne d'un salaire.

A ces mots il ouvrit d'énormes mâchoires, et avala un grand verre d'eau-de-vie avec autant de facilité que l'homme en trouve à pécher.

— Je crains, reprit miss Peyton, que la fatigue vous empêche de remplir les devoirs dont votre bonté s'est chargée.

— Femme, s'écria l'étranger avec énergie, ne jugez pas, de peur d'être jugée, et ne croyez pas qu'il soit donné à des yeux mortels de sonder les intentions divines.

— Je n'ai pas cette prétention, répliqua doucement la vieille dame assez surprise du jargon de l'ecclésiastique.

— C'est bien, s'écria-t-il; l'humilité convient à ton sexe et à son état de décadence; mais il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus, et il est plus facile de parler d'humilité que d'en éprouver. Etes-vous assez humble pour désirer glorifier Dieu, même aux dépens de votre salut? Si vous ne l'êtes pas, arrière! allez avec les publicains et les pharisiens.

Un fanatisme aussi extravagant était peu commun en Amérique. Miss Peyton en fut choquée, et dit d'un ton sec :

— Ma présence est inutile ici; je vous dérange, et je vais vous laisser avec mon neveu, pour aller dans la solitude offrir des prières que je désire mêler aux siennes.

En parlant ainsi elle se retira, suivie de la fermière, qui n'était pas moins surprise du langage de l'ecclésiastique inconnu. Henry avait eu jusqu'à ce moment beaucoup de peine à réprimer son mécontentement, mais dès que la porte fut refermée il s'écria avec chaleur :

— Je dois avouer, monsieur, qu'en recevant un ministre de Dieu je comptais trouver en lui un chrétien et un homme qui, pénétré de sa propre faiblesse, avait des égards pour la fragilité des autres. Votre rudesse a offensé mon excellente tante, et je me sens peu disposé à écouter vos exhortations.

Le ministre ne daigna pas répondre; mais une troisième voix s'écria :

— Elles sont parties, c'est ce que je voulais.

— Qu'est-ce que cela signifie? dit Henry en cherchant autour de la chambre celui qui avait parlé.

— C'est moi, capitaine Wharton, répondit Harvey Birch en ôtant ses lunettes et en laissant voir ses yeux perçants qui étincelaient sous une paire de faux sourcils.

— Grand Dieu! Harvey!

— Silence! c'est un nom qu'il ne faut pas prononcer, du moins ici, au cœur de l'armée américaine. Il y a dans ce nom de quoi faire pen-

dre vingt fois; et si j'étais pris, je n'aurais guère de moyens de me sauver encore. Je tente une rude entreprise; mais je ne dormirais jamais tranquille si je savais qu'un innocent meurt de la mort d'un chien quand je puis le sauver.

— Non! dit Henry avec noblesse, je n'accepte pas vos services. Si vous courez des dangers, retirez-vous comme vous êtes venu, et abandonnez-moi à mon sort. Dunwoodie fait en ce moment de puissantes démarches en ma faveur, et ma délivrance est assurée s'il parvient à rencontrer cette nuit M. Harper.

— Harper! répéta le colporteur restant les mains levées au moment où il allait remettre ses lunettes; et pourquoi pensez-vous qu'il veuille vous rendre service?

— J'ai sa parole. Vous rappelez-vous qu'il m'a vu récemment chez mon père, et qu'il a promis de m'assister sans que je le lui demandasse?

— Fort bien; mais le connaissez-vous? Qui vous fait croire qu'il ait de l'autorité ou qu'il ait envie de tenir sa parole?

— Si jamais le cachet de la bonne foi fut empreint quelque part, c'est sur la physionomie simple honnête et bienveillante de cet homme. D'ailleurs Dunwoodie a de puissants amis dans l'armée américaine, et il vaut mieux attendre ici le résultat de ses efforts que de m'exposer à une mort certaine par une vaine tentative d'évasion.

— Capitaine Wharton, dit Birch d'un ton grave et assuré, si je vous manque tout vous manque à la fois. Ni Harper ni Dunwoodie ne peuvent vous sauver la vie. Fuir avec moi avant une heure, ou être pendu demain, voilà votre alternative! Oui, telles sont leurs lois! on honore l'homme qui combat, pille et tue, mais celui qui sert son pays comme espion, même fidèlement, avec probité, est en butte aux persécutions, et meurt comme le plus vil criminel.

— Monsieur Birch, repartit Henry avec indignation, vous oubliez que je suis innocent du crime qu'on m'impute, et que je n'ai rien de la lâcheté et de la perfidie d'un misérable espion.

Le sang monta à la figure pâle et maigre du colporteur, mais cette rougeur brûlante passa rapidement, et il reprit:

— Je vous ai dit la vérité. J'ai rencontré ce matin César, et j'ai combiné avec lui le plan qui peut vous sauver, si on l'exécute à la lettre, autrement vous êtes perdu; et, je vous le répète, aucun pouvoir terrestre ne peut vous sauver, pas même celui de Washington.

— Je me soumets, dit le prisonnier cédant aux instances d'Harvey et aux alarmes qu'il éprouvait de nouveau.

Le colporteur lui fit signe de garder le silence, et alla ouvrir la porte avec l'air roide et imposant qu'il avait en entrant.

— Ami, dit-il à la sentinelle, ne laissez entrer personne; nous allons nous mettre en prières, et nous désirons rester seuls.

— Personne n'a envie de vous interrompre, répliqua le factionnaire; mais s'il vient des parents du prisonnier, je n'ai pas le droit de les arrêter, dussé-je empêcher l'Anglais d'aller au ciel.

— Audacieux pécheur, s'écria le prétendu ministre, n'avez-vous pas la crainte de Dieu devant les yeux? Je vous enjoins, si vous voulez éviter les châtiments éternels, de ne laisser approcher aucun membre d'une secte idolâtre, pour troubler les prières de l'orthodoxie.

— Ah! reprit la sentinelle d'un ton railleur, que le sergent Hollister aurait du plaisir à vous entendre! Ecoutez, ayez la bonté de ne pas prêcher assez haut pour empêcher mes camarades d'entendre la trompette; car voici la nuit, et il faut qu'ils se rendent à l'appel du soir. Puisque vous désirez être seuls, mettez votre couteau dans la gâche de la serrure, cela suffira.

Harvey referma immédiatement la porte, et profita de l'avis que lui avait donné le dragon.

— Vous exagérez votre rôle, dit le jeune Wharton d'un air inquiet.

— Bah! répondit Harvey en prenant un sac que César lui présenta, c'est ainsi qu'il faut parler à ces dragons virginiens. Mais allons, mettons-nous à l'œuvre; appliquez ce masque d'étoffe noire sur votre visage. Le maître et le domestique doivent changer de place un instant.

— Il ne me ressemblera jamais, dit le nègre avec méfiance.

— Attendez une minute, César! dit le colporteur avec le ton plaisant qu'il prenait quelquefois.

Il mit sur la tête de Henry une perruque de laine si artistement faite, que dans l'obscurité l'illusion pouvait être complète. César luimême ne put s'empêcher d'applaudir à la transformation.

— Vous voilà parfaitement accoutré, dit le colporteur. Il n'y a en Amérique qu'un seul individu capable de vous reconnaître, et heureusement il n'est pas ici.

— Qui donc?

— Le capitaine qui vous a fait prisonnier; il verrait votre peau blanche à travers un mur. A présent déshabillez-vous, et changez de toilette de la tête aux pieds.

César, auquel le colporteur avait donné le matin des instructions minutieuses, se dépouilla aussitôt de ses grossiers vêtements, que le jeune homme se prépara à revêtir, non sans donner des signes d'un dégoût presque invincible.

Il y avait dans les manières d'Harvey un singulier mélange d'inquiétude et de gaîté; l'une provenant d'une parfaite appréciation du danger et de la difficulté de s'y soustraire, l'autre due au plaisant spectacle qu'il avait sous les yeux. L'habitude de prendre part à de semblables scènes lui avait inspiré une indifférence qui lui permettait d'en saisir le côté comique. Lorsqu'il vit le capitaine chausser les bas de César, il prit un peu de laine, et s'avança en disant:

— Il faut du discernement dans l'arrangement de ces membres; vous aurez à les déployer à cheval, et, sans un peu de subterfuge, les dragons du midi même dans les ténèbres reconnaîtraient bien vite que vos mollets n'ont jamais appartenu à un nègre.

Pendant ce temps, César s'habillait de son côté; avec un ricanement qui lui ouvrait la bouche de l'une à l'autre oreille, il s'écria:

— Mais c'est que les culottes de M. Henry vont à merveille!

— Oui, mais pas à vos jambes! repartit le colporteur en poursuivant tranquillement la toilette du prisonnier. Passez l'habit, capitaine! D'honneur, vous auriez le plus grand succès dans un bal masqué! et vous, César, ajustez sur vos cheveux crépus cette perruque poudrée. Mettez la tête à la fenêtre dès qu'on ouvrira la porte, et ayez soin de ne pas parler.

— M. Harvey croit qu'un homme de couleur n'a pas une langue comme un autre, grommela César en prenant le poste qui lui était assigné.

Avant d'agir, le colporteur recommanda au capitaine de renoncer à son allure martiale et d'imiter l'humble démarche de l'esclave; il enjoignit de nouveau à ce dernier de garder le silence; puis il ouvrit la porte et appela la sentinelle, qui s'était retirée au bout du sombre corridor pour éviter de participer à des consolations spirituelles qu'elle considérait comme le bien d'autrui.

— Appelez la maîtresse de la maison, dit Harvey avec une solennité conforme à son personnage. Qu'elle vienne seule, le condamné est en méditation, et il ne faut pas le détourner de ses réflexions pieuses et salutaires.

Le factionnaire jeta un coup d'œil dans la chambre, et crut voir son prisonnier, la tête entre les mains, plongé dans une profonde rêverie. Il toisa dédaigneusement le faux ecclésiastique, et appela la fermière, qui se hâta d'arriver, dans l'espoir d'être témoin d'une conversion *in extremis*.

— Ma sœur, dit le ministre d'un ton de maître, auriez-vous chez vous le livre intitulé: *Les derniers moments du criminel chrétien*, ou *Pensées sur l'éternité*, à l'usage de ceux qui sont condamnés à mourir de mort violente?

— Je n'ai jamais entendu parler de cet ouvrage, dit la fermière étonnée.

— Cela ne me surprend pas; il y en a bien d'autres dont vous n'avez jamais entendu parler. Il est impossible à ce pauvre pénitent de mourir en paix sans les consolations que renferme ce livre. Une heure de sa lecture vaut un siècle de prédication.

— Quel trésor! Où le trouve-t-on?

— Il a d'abord été composé en grec et imprimé à Genève, puis on l'a traduit et publié à Boston. C'est un livre qui devrait être entre les mains de tous les chrétiens, surtout quand on va les pendre. Faites préparer un cheval pour ce noir qui va m'accompagner chez mon frère, et nous aurons encore l'ouvrage à temps. Frère, calme-toi; te voilà maintenant dans l'étroit sentier du bonheur éternel.

César s'agita sur sa chaise, mais il eut assez de présence d'esprit pour se cacher le visage avec ses mains qui étaient couvertes de gants. La dame du logis s'éloigna pour faire ce qu'on lui demandait, et le trio des conspirateurs demeura livré à lui-même.

— Tout va bien, dit le colporteur; l'obscurité de la nuit nous favorise; mais le difficile est de tromper le lieutenant Mason qui commande la garde, et auquel son supérieur Lawton a communiqué en partie sa perspicacité. Capitaine Wharton, songez que tout dépend de votre sang-froid.

— Je ferai tout ce qui dépendra de moi, mon digne compagnon; je ne puis guère aggraver ma position.

— Et moi, dit le colporteur, puis-je être plus isolé et plus persécuté que je le suis? Mais j'ai promis à quelqu'un de vous sauver, et je ne lui manque jamais de parole.

— A qui? demanda Henry avec une vive curiosité.

— A personne.

On vint bientôt annoncer que les chevaux étaient à la porte. Harvey descendit suivi de Henry, et trouva devant la maison une douzaine de dragons qui ayant entendu parler du caractère singulier du prêtre, étaient venus pour s'amuser à ses dépens. Ce fut une heureuse circonstance pour le fugitif, car son camarade attira seul l'attention.

— Mon révérend, dit l'un des dragons à Birch qui avait déjà un pied dans l'étrier, vous avez un beau cheval, mais il n'est pas très-foncé en chair; je suppose que vous lui faites faire un rude métier.

— Ma vocation est pénible pour ce fidèle animal comme pour moi; mais le jour de régler les comptes est proche, et je serai récompensé de tous mes travaux.

— Vous travaillez donc comme nous, pour une solde?

— Sans doute; toute peine ne mérite-t-elle pas salaire?

— Allons, régalez-nous d'un sermon; nous avons du temps à perdre, et vos discours seront on ne peut plus utiles à une bande de réprouvés comme nous. Montez sur ce poteau, et commencez!

Les dragons se groupèrent avec empressement autour du colporteur, qui voyant son compagnon à cheval, lui cria:

— Vous pouvez partir seul, César, puisqu'on requiert mes services,

Hâtez-vous; les moments sont précieux, et le malheureux condamné a besoin de ce livre.

— Oui, oui, que César s'en aille ! crièrent les dragons uniquement occupés du faux prêtre. Celui-ci craignit qu'en le serrant de trop près on ne dérangeât sa perruque et son chapeau; d'un geste de la main il recommanda du calme; il regarda de côté le capitaine Wharton qui demeurait immobile, toussa à plusieurs reprises, et dit :

— J'appellerai votre attention, mes frères, sur ce passage du livre II des Rois, chapitre III, versets 33 et 34 : « Et le roi, témoignant son deuil par ses pleurs, dit ces paroles: Abner n'est point mort comme les lâches ont coutume de mourir.... »

— Que faites-vous donc, César? Partez donc, et allez chercher le livre dont votre maître a besoin !

— Bravo! bravo ! s'écrièrent les dragons; ne vous inquiétez pas de la Boule-de-Neige, il a besoin d'être édifié tout comme un autre.

— Oui, mes frères....

En ce moment, le lieutenant Mason revenait de parcourir des postes éloignés; il interrompit le sermonnaire en criant :

— Que faites-vous là, drôles ! A vos quartiers, et que vos chevaux soient tous pansés quand je ferai ma ronde !

La voix de l'officier produisit un effet magique. L'auditoire ne fut plus composé que du faux nègre, qui avait persisté à ne pas abandonner le complice de sa fuite. Le colporteur se hâta de monter à cheval, tout en conservant sa gravité.

— Eh bien, mon vieux! lui dit Mason, avez-vous mis au condamné le mors de la piété, la gourmette de la cômponction ?

— Profane ! s'écria le prêtre avec une sainte horreur, tes paroles sont inconvenantes, et je fuis pour ne pas les entendre.

— Va-t'en donc, hypocrite chanteur de psaumes ! dit Mason avec dédain. Par la vie de Washington, je suis las de voir les noirs oiseaux de proie qui ravagent le pays pour lequel nous versons notre sang. Si j'en avais de semblables sur mes plantations de Virginie, je les emploierais avec les dindons à écheniller le tabac !

— Je vous quitte, et je secoue en partant la poussière de mes souliers, pour ne rien emporter des souillures de ce lieu.

— Décampe, vil coquin, ou je secouerai la poussière de ta soutane! Voyez ce drôle qui se permet de sermonner les dragons ! C'est Hollister qui leur met le diable au corps par ses exhortations; ils finiront par avoir peur de donner un coup de sabre.

Mason allait s'éloigner, lorsque, apercevant dans l'ombre le faux César, il lui cria :

— Holà, moricaud ! pourquoi voyagez-vous en aussi sainte compagnie?

Le ministre se hâta de répondre pour son camarade : — Il va chercher un livre d'un mérite extraordinaire, qui rend l'âme de la plus entière blancheur quand même on serait noir extérieurement; voudriez-vous priver un mourant des consolations de la religion ?

— Non vraiment, répondit Mason; je plains ce pauvre diable dont la tante nous a donné un si bon déjeuner. Quant à vous, tartufe, je vous conseille de ne plus montrer ici votre maigre squelette, autrement vous vous exposeriez à perdre le peu de peau qui vous reste.

— Dieu me garde de revenir! dit Birch en se mettant en route accompagné du faux César.

Ils avaient fait à peine quelques pas, lorsqu'on entendit la sentinelle placée dans le corridor appeler à grands cris le brigadier de garde; celui-ci monta à la hâte, et demanda de quoi il s'agissait. Le factionnaire placé à la porte ouverte de l'appartement contemplait d'un air soupçonneux le prétendu officier anglais; il s'écarta respectueusement à l'aspect de Mason, et lui dit avec embarras :

— Je ne sais ce que c'est, monsieur, mais le prisonnier a un air tout singulier; depuis que le prêtre l'a quitté, on dirait qu'il a changé de visage. Voilà bien pourtant sa tête poudrée et l'entaille qu'on a faite à son habit pour panser sa blessure.

— C'est donc parce que vous doutez de l'identité du condamné que vous faites tant de vacarme ? Quelle est la cause de vos soupçons ?

— Regardez, reprit le factionnaire, il est devenu plus gros, plus ramassé, et tremble comme s'il avait la fièvre.

Le fait était vrai. César avait entendu avec inquiétude ce rapide entretien; et après s'être félicité de l'heureuse évasion de son jeune maître, il songeait tout naturellement qu'elle aurait pour lui de fâcheuses conséquences; il inclina la tête de manière à voir par-dessous son bras, et remarqua avec effroi que les regards du lieutenant Mason étaient fixés sur lui. Par bonheur, ce dernier n'avait pas la pénétration de son capitaine, et il dit à la sentinelle en haussant les épaules :

— Ce misérable prédicateur quaker, méthodiste ou anabaptiste, a épouvanté notre homme; quelques paroles raisonnables suffiront pour le calmer.

— J'ai entendu dire que la peur faisait blanchir, reprit le factionnaire, mais elle a noirci le capitaine anglais.

En effet, César avait dérangé sa perruque afin de découvrir ses oreilles et de mieux entendre la conversation; il avait oublié que sa couleur pouvait dévoiler la supercherie. Ce bout d'oreille noire attira l'attention de Mason, qui, ne songeant qu'à sa propre responsabilité, entra brusquement dans la chambre. En entendant ses bottes retentir sur le parquet, l'Africain épouvanté se leva et se réfugia dans un coin.

— Qui es-tu ? s'écria Mason en le saisissant à la gorge et en frappant sa tête contre l'angle du mur à chaque question; parle, négrillon, où est l'officier anglais? Réponds-moi, ou je te fais pendre à la place de l'espion.

César tint bon; ni les menaces ni les coups ne purent lui arracher une parole; mais enfin le lieutenant lui détacha un coup de pied sur le gras de la jambe, la partie la plus sensible chez les noirs. César ne put résister à la douleur, et s'écria :

— Holà ! croyez-vous frapper sur du bois?

— Par le ciel! dit le lieutenant, c'est le vieux nègre en personne. Coquin, où est ton maître, et quel était ce prêtre? Parle, ou sinon...

César se mit à sauter alternativement sur chacune de ses jambes pour éviter les coups dont il était menacé.

— Grâce, grâce, dit-il, j'avouerai tout! c'était Harvey.

— Harvey qui, misérable noir? dit le lieutenant en lançant le coup de pied fatal.

— Birch ! s'écria César; et il tomba à genoux, la figure baignée de grosses larmes. Le lieutenant le repoussa avec violence, et sortit rapidement en disant :

— Harvey Birch ! Aux armes, aux armes ! Cinquante guinées pour la vie de l'espion colporteur! à cheval, à cheval, et point de quartier.

Pendant le tumulte occasionné par la réunion des dragons qui couraient précipitamment vers leurs chevaux, César se releva et se mit à examiner ses blessures; heureusement pour lui, il était tombé sur la tête, et n'avait par conséquent éprouvé aucun accident sérieux.

CHAPITRE XXIX.

La route que suivaient le colporteur et le capitaine anglais s'allongeait dans la plaine en face de la ferme pendant l'espace d'un demi-mille, puis elle tournait à droite dans les montagnes, dont les flancs étaient presque perpendiculaires, et suivait les sinuosités du terrain.

Le premier mouvement de Henry avait été de précipiter le pas de son cheval afin de sortir plus promptement d'une perplexité cruelle, et d'achever son évasion par un coup de main.

— Arrêtez, lui dit Harvey en prenant les devants; conformez-vous à votre rôle, et suivez votre maître. Voulez-vous nous perdre tous deux? ne voyez-vous pas les sentinelles du régiment d'infanterie? n'avez-vous pas remarqué les chevaux sellés et bridés qui sont rangés devant la ferme? Si les Virginiens se mettent à nos trousses, ils auront bientôt rattrapé votre mauvais cheval hollandais. Chaque pas que nous faisons sans donner l'alarme ajoute un jour à notre existence; placez-vous derrière moi, et marchez.

— Mais, répondit Henry, César sera bientôt reconnu; ne vaudrait-il pas mieux prendre le galop et gagner les bois avant que l'alarme soit donnée?

— Non, capitaine, repartit le colporteur; voici là-bas un sergent qui m'a épié pendant que je débitais mon sermon; il regarde de notre côté et met la main sur le pommeau de sa selle ; s'il monte à cheval nous sommes perdus, car nous sommes à portée du feu de l'infanterie.

Henry arrêta son cheval, mais en même temps il se prépara à donner au besoin un coup d'éperon.

— Eh bien ! demanda-t-il, que voyez-vous encore ?

— Le sergent a disparu dans l'obscurité, mettons nos chevaux au trot.

— Pas si vite, pas si vite, nous risquons d'éveiller l'attention de ce factionnaire.

— Que m'importe ! répondit Henry avec impatience; il ne peut que me tirer un coup de fusil, tandis que ces maudits dragons me feraient prisonnier. Il me semble que j'entends leurs chevaux derrière nous. Ne voyez-vous rien ?

— Hum, hum! répondit le colporteur, je vois quelque chose d'assez remarquable à notre gauche; tournez un peu la tête, et vous jouirez du même spectacle.

Harvey profita de la permission, et son sang se glaça dans ses veines lorsqu'il aperçut la potence qui avait été dressée pour lui; il se détourna avec horreur.

— Voilà qui nous avertit d'être prudents, dit Birch d'un ton sentencieux; nous nous en éloignons à chaque minute, et bientôt les rochers des montagnes vous offriront des asiles sûrs contre la vengeance de vos ennemis. Mais moi, ajouta-t-il avec une sombre énergie, j'ai vu deux fois se dresser le gibet sans moyens de l'éviter, deux fois j'ai été plongé dans des cachots où j'ai passé des nuits d'angoisses en attendant que le jour marquât l'heure de mon supplice; la sueur qui découlait sur mon corps semblait l'avoir desséché; si je regardais à travers les grilles de ma prison, la potence s'offrait à mes yeux comme le remords à un mourant. Il est cruel de perdre la vie, capitaine Wharton; mais passer les derniers moments seul et sans consolations, savoir que personne ne vous regrette, penser qu'on va vous tirer d'une prison, qui vous devient chère alors, pour montrer votre supplice en spectacle; perdre de vue la terre au milieu des railleries et des insultes, voilà vraiment ce que j'appelle mourir.

Henry écouta avec étonnement ces paroles, que son compagnon prononçait avec une véhémence inaccoutumée; tous deux semblaient avoir oublié leurs dangers et leurs travestissements.

— Quoi! vous avez été si près de la mort?

— N'y a-t-il pas trois ans, reprit Harvey, qu'on me chasse comme une bête féroce? Un jour même j'ai été conduit jusqu'au pied du gibet, et je n'ai dû ma délivrance qu'à une attaque des Anglais. J'étais environné d'hommes insensibles, de femmes et d'enfants curieux qui m'accablaient d'outrages; quand je voulais prier Dieu, on m'interrompait en me reprochant mes crimes; quand je cherchais dans la foule un regard de compassion, je ne trouvais partout que le mépris; tous maudissaient ce misérable qui avait vendu sa patrie pour de l'or; le soleil me semblait plus éclatant qu'à l'ordinaire, mais c'était la dernière fois que je le voyais; la verdure des champs était riante, le monde avait l'air d'une espèce de ciel. Oh! combien je tenais à la vie en ce terrible moment! Vous ne pouvez le concevoir, capitaine Wharton; vous avez des amis qui sympathisent avec vous; quant à moi, je n'avais qu'un père pour me pleurer, mais il était absent, il n'y avait autour de moi ni pitié, ni consolations; tout semblait m'avoir abandonné, je croyais que *lui-même* avait oublié que j'existais.

— Quoi! vous pensiez que Dieu vous avait délaissé, Harvey?

— Dieu ne délaisse jamais ses serviteurs, répondit le colporteur en montrant au naturel les sentiments religieux dont il avait jusqu'alors pris le masque.

— Et qu'entendez-vous par *lui-même?*

Le colporteur se dressa sur sa selle; les éclairs de ses yeux s'éteignirent, et il ajouta à haute voix comme s'il se fût adressé à un nègre:

— Mon frère, il n'y a point de distinction de couleurs dans le ciel; réfléchissez donc que vous avez en vous un trésor dont il vous faudra rendre compte.

Puis il murmura tout bas:

— Nous venons de passer la dernière sentinelle, si vous tenez à la vie, ne regardez pas derrière vous.

Henry se rappela sa position et prit aussitôt l'humble attitude qui lui convenait; les périls que l'âpre éloquence du colporteur lui avait fait oublier se présentèrent de nouveau a son esprit, et voyant Harvey fixer les yeux du côté de la ferme, il l'interrogea avec anxiété.

— Du sang-froid, reprit Harvey; jetez le masque et la perruque, car il ne faut pas que vous soyez gêné; les dragons montent à cheval, ils vont se mettre en marche..... Au galop et suivez-moi; si vous me quittez vous êtes perdu.

Le capitaine Wharton ne se le fit pas dire deux fois et donna de l'éperon à sa triste monture; Birch avait choisi la sienne, et quoiqu'elle fût incapable de lutter de vitesse avec les solides chevaux des dragons, elle était très-supérieure au petit poney qu'on avait cru assez bon pour porter César Thompson. Henry fut bientôt convaincu qu'il lui serait impossible de suivre son camarade, cependant il entendait approcher ses ennemis et, avec l'irréflexion du désespoir, il cria au colporteur de ne pas l'abandonner; ce dernier s'arrêta un moment, et dans le mouvement qu'il fit, son tricorne et sa perruque tombèrent; les dragons étaient si près, que malgré les ombres du soir ils purent remarquer cet incident, et ils annoncèrent leur découverte par une bruyante acclamation.

— Si nous quittions nos chevaux? dit Henry.

— Ce serait aller droit à la potence. Du courage! arrivés au détour, nous aurons des chances pour leur échapper.

— Mais mon cheval est déjà essoufflé, s'écria Henry.

— Pressez-le, nous serons bientôt hors d'atteinte si vous suivez mes recommandations.

Un peu rassuré par le ton de confiance de son compagnon, Henry fouetta son cheval avec vigueur. Au moment où ils entraient dans la montagne, ils virent ceux qui les poursuivaient épars le long de la route, précédés par Mason et le sergent. Il y avait au pied des collines d'épais taillis qui remplaçaient une ancienne forêt abattue. A l'aspect de cet abri, Henry proposa de mettre pied à terre, mais Harvey s'y refusa.

A quelque distance, la route se bifurquait; le colporteur prit le sentier de gauche, le suivit un moment, et s'élançant à travers quelques éclaircies des fourrés, il alla rejoindre le chemin de droite; cette manœuvre les sauva. En atteignant le point de réunion des deux routes, les dragons prirent à gauche et dépassèrent l'endroit où les fugitifs avaient quitté le sentier, sans remarquer que les traces des pas s'interrompaient là. Le capitaine et le colporteur les entendirent pousser de grands cris en avertissant leurs camarades restés en arrière qu'on n'était pas dans la bonne voie; le condamné proposa de nouveau d'abandonner les chevaux et de s'enfoncer dans les taillis.

— Pas encore, pas encore, dit Birch à voix basse; gagnons d'abord le sommet de la montagne.

Peu d'instants après ils atteignirent la cime désirée, et mettant pied à terre, ils entrèrent dans les taillis avec précaution en évitant de briser les branches. Avant de se cacher, Harvey donna quelques coups de cravache aux chevaux, qui, entraînés par la pente du terrain, descendirent au galop la montagne.

Un dragon qui venait d'arriver au sommet s'empressa de les signaler.

— En avant, mes amis! cria Mason; faites quartier à l'Anglais, mais taillez en pièces le colporteur et qu'on en finisse avec lui.

Henry sentit son compagnon lui serrer le bras en écoutant ces ordres cruels; une douzaine de cavaliers passèrent au galop avec une vitesse qui prouvait trop évidemment combien les rosses fatiguées des fuyards leur auraient été d'un faible secours.

— Maintenant, dit le colporteur, nous pouvons tenter une reconnaissance, car ils descendent et nous montons.

— Mais ils vont cerner cette éminence, dit Henry, et dans tous les cas ils nous prendront par famine.

— Ne craignez rien, capitaine, répliqua Harvey avec assurance, la nécessité a fait de moi un habile pilote au milieu de ces collines, je vais vous conduire dans un gîte où personne n'osera vous suivre. Qui voudrait s'aventurer par une nuit de novembre au milieu des rochers et des précipices?

— Écoutez, s'écria Henry, les dragons s'appellent, ils s'aperçoivent qu'ils se sont fourvoyés.

— Montons sur cette pointe de rocher, et nous les verrons mieux, dit Harvey avec une tranquillité imperturbable; voyez, ils nous ont découverts, ils vont nous poursuivre. Bon, en voici un qui nous tire un coup de pistolet, mais la distance est trop grande, nous sommes même hors de la portée d'un fusil.

— Ils vont nous poursuivre, s'écria Henry avec impatience, hâtons-nous.

— Nous n'avons rien à craindre d'eux, répondit Harvey en cueillant des mûres sauvages qu'il avala pour se rafraîchir la bouche.

— Comment voulez-vous qu'ils marchent dans ces bois avec leurs grandes bottes, leurs éperons et leurs longs sabres? Il faut qu'ils retournent au camp et qu'ils réclament le concours des fantassins; en attendant nous gagnerons notre asile.

Le colporteur ne s'était point trompé; jugeant qu'il était impossible de poursuivre les fuyards, les dragons s'empressèrent de retourner à la ferme pour y tenir conseil avec les miliciens; miss Peyton et Frances, placées à la fenêtre, assistèrent clandestinement à la délibération.

— Notre honneur est compromis, dit le colonel du régiment d'infanterie, il faut se hâter de prendre un parti.

— Battons les bois, s'écrièrent plusieurs dragons, et demain matin nous les tiendrons tous les deux.

— Doucement, messieurs, reprit le colonel, il faut être habitué aux défilés pour voyager la nuit sur ces collines; nous aurions besoin de cavalerie pour nous y conduire, et je présume que le lieutenant Mason hésite à marcher sans les ordres de son major.

— Assurément, répliqua Mason; mais il sera ici dans deux heures, nous pouvons avant le jour envoyer des patrouilles dans la campagne, offrir une récompense aux paysans et bloquer ainsi nos fugitifs.

— Ce plan est excellent, s'écria le colonel, et il doit infailliblement réussir; mais il importe d'envoyer un exprès à Dunwoodie pour l'avertir de ce qui se passe.

Mason dépêcha aussitôt un courrier, et le conseil se sépara.

Miss Peyton et Frances en croyaient à peine leurs oreilles; l'évasion de Henry leur semblait un rêve, et elles la considéraient comme une imprudence, comptant sur le succès complet des démarches de Dunwoodie. Elles furent frappées toutes deux de l'idée que la situation du capitaine Wharton serait aggravée si on le reprenait. Miss Peyton espérait qu'il aurait le temps de gagner le territoire neutre avant le jour; mais Frances, convaincue que c'était bien Birch qu'elle avait vu sur les rochers, assurait que son frère passerait la nuit dans la cabane mystérieuse; elle forma le projet d'aller s'entendre avec lui, et, après une discussion longue et animée, sa tante l'embrassa tendrement et se décida à la laisser partir.

CHAPITRE XXX.

La nuit était sombre et glaciale lorsque Frances Wharton, le cœur palpitant, traversa le jardin situé derrière la ferme, et se dirigea vers la montagne sur laquelle elle avait aperçu deux fois le colporteur. L'heure n'était pas encore avancée, mais les ténèbres et la tristesse d'une soirée de novembre l'auraient déterminée à retourner en arrière, si elle n'avait été stimulée par l'amour fraternel. Sans s'arrêter pour réfléchir, elle parcourut d'un pas rapide la moitié du chemin.

Le respect pour les femmes est un signe certain de civilisation, et c'est l'une des qualités des Américains. Frances n'avait rien à craindre des miliciens de l'Est, qui soupaient tranquillement au bord de la grande route; mais elle avait moins de confiance dans les cavaliers virginiens. Aussi, entendant le trot d'un cheval, elle se glissa timidement derrière un bouquet d'arbres qui croissait au bord d'un ruisseau: c'était une vedette qui passa, sans la remarquer, en fredonnant un air, et en songeant sans doute à quelque autre belle qu'il avait laissée sur les rives du Potomac.

Aussitôt que le bruit des pas du cheval ne se fit plus entendre, Frances sortit de sa cachette et rentra dans la plaine, où, effrayée du lugubre aspect de la nature, elle se demanda si elle devait achever son entreprise. Elle rabattit le capuchon de son camail, s'appuya contre un arbre et contempla le sommet de la montagne qui était le but de sa course: c'était une énorme pyramide dont on ne voyait que les contours; la cime se détachait à peine d'un fond de nuages entre lesquels étincelaient quelques étoiles vacillantes. Ces nuages demeuraient immobiles; mais des vapeurs plus rapprochées de la terre étaient

poussées par le vent et voilaient par intervalles la clarté des astres. On n'apercevait aucune lumière sur l'énorme cône de la montagne.

La solitude, l'heure, la perspective d'une périlleuse ascension, décourageaient la jeune fille; elle n'était pas sûre d'ailleurs de trouver la cabane, ou bien elle s'exposait à y rencontrer des inconnus inhospitaliers, peut-être même des malfaiteurs. D'un autre côté, elle croyait urgent de déjouer autant que possible le projet arrêté pour la reprise des fugitifs.

Les ténèbres s'épaississaient; les nuages, s'amoncelant en masses compactes derrière la colline, finirent par en rendre le profil entièrement indistinct. Frances, avec ses deux mains, rejeta en arrière les boucles de sa chevelure, afin que rien ne gênât ses facultés visuelles; mais l'horizon formait un vaste rideau noir d'une seule pièce. Elle crut un moment apercevoir une lueur vague et incertaine du côté où devait être la cabane; mais cette illusion s'était dissipée quand la lune se leva et diapra de moelleuses clartés les chênes fantastiques épars sur les flancs du mont, dont les contours reparurent nettement dessinés. Cependant Frances n'osa continuer sa route; elle voyait au loin le terme de ses efforts, mais elle distinguait en même temps les obstacles qu'elle aurait à franchir.

Pendant qu'elle hésitait, tantôt cédant à la timidité de son âge et de son sexe, tantôt déterminée à sauver son frère à tout prix, notre héroïne tourna les yeux du côté de l'orient. La morsure d'un serpent ne lui aurait pas causé une plus poignante douleur que l'objet qu'elle remarqua pour la première fois. Deux grands poteaux surmontées d'une barre transversale se détachaient sur le ciel. La corde que balançait entre eux le vent de la nuit, la grossière plate-forme placée au-dessus, indiquaient trop clairement la destination de cet appareil. Frances n'hésita plus; elle s'élança courageusement à travers les prairies et eut bientôt atteint la base des rochers qu'elle devait gravir. Elle s'arrêta un moment pour reprendre haleine et examiner le terrain. La montée était presque à pic; mais un sentier pratiqué par les troupeaux tournait entre les quartiers de roche et les arbres. Jeune, alerte, animée de sentiments généreux, la jeune fille le gravit lestement, et parvint bientôt à une clairière dont le sol était sensiblement moins escarpé. On y avait commencé des défrichements; mais la guerre ou la stérilité du terrain avait fait renoncer les aventureux agriculteurs aux avantages qu'ils auraient pu remporter sur le désert, et déjà les broussailles s'emparaient des sillons tracés à demi.

Frances se sentit fortifiée par ces faibles vestiges du travail de l'homme, et ses espérances de succès redoublèrent. Le sentier se partageait en branches divergentes dont l'usage était suffisamment indiqué par les touffes de laine suspendues aux épines des buissons. Ne sachant quel chemin choisir, et n'en trouvant aucun qui se dirigeât vers la cime du mont, elle s'assit sur une pierre pour délibérer.

Sous ses pieds s'allongeaient, en lignes régulières, les tentes blanches de l'infanterie. La fenêtre de la chambre de sa tante était éclairée, et Frances se persuada aisément que la vieille dame contemplait avec anxiété la montagne. Des lanternes se jouaient comme des feux follets autour des écuries, et l'idée que les dragons se préparaient à se mettre en route ranima les forces de la voyageuse; elle surmonta les nombreux obstacles qui s'offraient à son passage, et réussit à atteindre le plateau sur lequel elle comptait trouver la cabane. Elle se mit à la chercher, après avoir pris quelques instants de repos. Les rayons de la lune lui permettaient d'apercevoir la grande route et le point d'où elle avait jeté les yeux sur la mystérieuse habitation; cette dernière devait se trouver directement en face.

L'air glacé de la nuit soupirait à travers les branches déployées des chênes rabougris. Sans y prendre garde, Frances se mit à parcourir d'un pas si léger qu'on l'entendait à peine sur les feuilles sèches la place où devait être la chaumière isolée; mais ce fut en vain qu'elle explora toutes les cavités des rochers : on n'y voyait aucune trace d'un être humain. La pensée de la solitude frappa la jeune fille effrayée, qui, s'approchant de la pointe d'un rocher, se pencha en avant pour chercher des signes de vie dans la vallée. Tout à coup une vive clarté l'éblouit et un air chaud l'enveloppa tout entière. Frances étonnée regarda au-dessous d'elle et reconnut l'humble asile qu'elle cherchait. Un trou pratiqué dans le toit livrait passage à la fumée, qui, en s'écartant, laissait voir un feu pétillant sur un foyer de pierre grossièrement assemblé. On arrivait à la porte de ce singulier édifice par un chemin taillé dans le roc. Trois des côtés se composaient de bûches empilées, et le quatrième était formé par la montagne. Un toit d'écorces étendues en longues bandes allait en pente à partir du rocher. On avait rempli avec de l'argile et des feuilles sèches les interstices qui existaient entre les bûches. Cette maison n'avait qu'une seule fenêtre, dont les vitres étaient recouvertes d'une planche. Frances appliqua ses yeux à une crevasse de la grossière muraille pour examiner l'intérieur : il n'était éclairé que par la vive lueur du foyer; dans un coin était un lit de paille sur lequel deux couvertures étaient jetées négligemment; divers vêtements propres à tous les âges et à toutes les conditions étaient suspendus à des chevilles plantées dans les murs; les uniformes anglais et américains reposaient paisiblement côte à côte; un même clou soutenait une perruque poudrée et une robe de calicot rayé, suivant la mode du pays; en somme, cette garde-robe était si bien fournie et si variée qu'elle aurait suffi pour équiper toute une paroisse. En face du feu était un buffet ouvert contenant des assiettes, un pot et les restes d'un dîner; le mobilier consistait simplement en une table boiteuse, un tabouret et quelques ustensiles de cuisine. Mais ce fut l'habitant de cette hutte qui attira principalement l'attention de Frances : assis sur le tabouret, la tête appuyée sur l'une de ses mains, il était occupé à examiner avec attention divers papiers; l'autre main s'appuyait sur la garde d'une longue épée. Sur la table, à côté d'un livre fermé qui avait l'air d'une Bible, était une paire de pistolets richement montés. La haute stature et les formes athlétiques de ce personnage ne rappelaient en rien celles du colporteur; il avait un surtout boutonné jusqu'au menton et qui, se séparant sur les genoux, laissait entrevoir une culotte de buffle, des bottes à l'écuyère et des éperons; ses cheveux étaient relevés et poudrés avec soin. Afin de faire place sur la table à une grande carte de géographie, il avait déposé son chapeau rond sur les pierres qui pavaient la cabane.

C'était un événement inattendu pour notre aventurière; elle était convaincue que c'était bien le colporteur qu'elle avait vu deux fois dans ce lieu, et s'étonnait d'y rencontrer un étranger; elle se demandait si elle devait attendre ou battre en retraite, lorsque l'individu leva la tête. Frances reconnut aussitôt les traits calmes, bienveillants et fortement accentués de Harper.

Tout ce qu'il avait promis à son frère, tout ce que Dunwoodie lui avait dit de la puissance de cet homme étrange se présenta soudain à l'esprit de Frances, qui, ouvrant la porte de la hutte, tomba à genoux en s'écriant :

— Sauvez-le! sauvez mon frère! rappelez-vous votre parole.

Harper s'était levé et avait fait d'abord un léger mouvement pour prendre ses pistolets; cependant il conserva son sang-froid, leva le capuchon de la jeune fille, qui lui embrassait les genoux, et dit avec surprise :

— Quoi! c'est vous, miss Wharton? vous êtes seule ici?

— Seule avec vous et avec Dieu, et je vous conjure en son nom de tenir votre serment et de sauver mon frère.

Harper la releva doucement, la fit asseoir sur le tabouret et lui demanda les motifs de sa visite. Frances s'expliqua naïvement, et lui révéla toutes les raisons qui l'avaient déterminée à se rendre seule pendant la nuit sur cette montagne solitaire.

Il était difficile de pénétrer les pensées d'un homme aussi maître de lui-même que Harper; toutefois ses yeux pensifs brillèrent d'un éclat passager, et les muscles de son visage se détendirent pendant qu'il écoutait l'intéressant récit de la jeune fille; il parut apprendre avec plaisir l'évasion de Henry et comprendre les dangers que les deux fugitifs couraient encore. Frances termina sa narration en disant :

— Le major Dunwoodie nous est dévoué. Cependant l'honneur lui impose le devoir de poursuivre mon frère : il croit d'ailleurs qu'après l'avoir arrêté de nouveau, il parviendra à le sauver, grâce à votre intervention.

— Comment cela? dit Harper avec étonnement.

— Oui, je lui ai répété les paroles affectueuses que vous lui aviez adressées, et il m'a assuré qu'il dépendait de vous d'obtenir la grâce de Henry.

— N'a-t-il rien dit de plus? demanda Harper avec un certain embarras.

— Rien, si ce n'est que votre appui pouvait assurer le salut de mon frère; en ce moment même le major vous cherche.

— Miss Wharton, il serait inutile de nier que je joue un certain rôle dans cette malheureuse lutte entre l'Angleterre et l'Amérique; si votre frère a pu s'échapper ce soir, c'est parce que je connais son innocence et que je veux tenir mes promesses. Le major Dunwoodie se trompe quand il dit que je puis obtenir ouvertement la grâce du capitaine; mais je m'engage au nom de Washington, sur lequel j'ai quelque influence, à empêcher le fugitif d'être inquiété : seulement j'exige que vous ne révéliez à personne sans ma permission ce qui s'est passé entre nous.

Frances se hâta de donner la promesse qu'on lui demandait.

— Le colporteur et votre frère seront bientôt ici, reprit Harper; mais il ne faut pas que l'officier du roi m'y trouve, sans cela la vie de Birch serait en danger.

— Jamais! s'écria Frances avec ardeur, Henry est incapable de trahir l'homme qui l'a sauvé.

— Nous ne jouons pas à un jeu d'enfants, miss Wharton; dans les circonstances actuelles, il ne faut rien laisser au hasard, car la vie et la fortune des hommes ne tiennent qu'à un fil. Si le général en chef de l'armée anglaise savait que le colporteur a des rapports avec moi, il l'enverrait immédiatement au supplice. Songez donc que sa vie dépend de vous, et gardez le silence. Quand vous verrez votre frère, communiquez-lui ce que vous savez en le pressant de fuir au plus vite. S'ils peuvent franchir avant le jour les avant-postes de notre armée, je mettrai obstacle à ce qu'on les poursuive. Le major Dunwoodie peut s'employer plus utilement qu'à compromettre la vie de son ami.

Tout en parlant, Harper roulait avec soin la carte qu'il venait d'étudier, et la plaçait dans sa poche avec différents autres papiers. En ce moment il entendit sur le toit la voix du colporteur qui parlait d'un ton plus élevé qu'à l'ordinaire.

— Avancez, capitaine Wharton, et vous verrez le camp au clair de

lune. Je leur permets maintenant de monter à cheval : j'ai ici un gîte qui leur est inaccessible, et d'où nous sortirons quand il nous plaira.

— Et où est ce gîte ? J'avoue que j'ai très-peu mangé depuis deux jours, et que je voudrais bien trouver les vivres que vous m'avez annoncés.

— Hum ! dit le colporteur en toussant, ce maudit brouillard m'a enrhumé : marchez doucement et prenez garde de ne pas glisser, car vous tomberiez sur les baïonnettes des factionnaires qui sont dans la plaine. Cette colline est dure à monter ; mais il est très-facile d'en descendre.

Harper appuya un doigt sur ses lèvres pour recommander à Frances la discrétion ; puis, emportant ses pistolets et son chapeau pour ne laisser aucune trace de sa présence, il se retira dans un coin de la cabane, souleva quelques vêtements suspendus au mur et disparut. A la lueur du feu, Frances remarqua qu'il était entré dans une cavité naturelle, qui ne refermait que des objets d'usage domestique.

On se figure aisément la surprise qu'éprouvèrent Henry et le colporteur en trouvant Frances en possession de la chaumière. Sans attendre leurs questions, elle se jeta dans les bras de son frère et soulagea par des larmes son cœur oppressé. Harvey parut en proie à une vive préoccupation. Il regarda le feu dans lequel on avait tout récemment jeté du bois sec, ouvrit le tiroir de la table et sembla alarmé de le trouver entièrement vide.



Henry Wharton prisonnier.

— Etes-vous seule, miss Frances ? demanda-t-il avec vivacité.

— Comme vous voyez, monsieur Birch, répondit-elle.

Mais en disant ces mots, elle se dégagea des bras de son frère, et jeta du côté de la caverne secrète un coup d'œil expressif, que le colporteur comprit aussitôt.

— Mais pourquoi êtes-vous ici ? s'écria le capitaine étonné, comment connaissez-vous cette retraite ?

Frances raconta brièvement ce qui s'était passé à la ferme, elle expliqua ensuite comment elle avait aperçu le colporteur sur la montagne et pourquoi elle avait immédiatement conjecturé que les fugitifs passeraient la nuit dans cet asile.

Pendant ce récit, Birch la contemplait d'un œil perçant ; et quand elle eut achevé, par un brusque mouvement d'impatience, il porta sur la fenêtre un coup de bâton qu'il tenait à la main, et cassa un carreau.

— Mon Dieu ! s'écria-t-il, je ne connais guère le luxe ou l'aisance ; mais le peu que je possède, je ne puis en jouir avec sûreté. Miss Wharton, je suis traqué comme un loup dans les forêts de ces montagnes ; mais, brisé, las de mes courses, je puis atteindre cette demeure. Toute misérable et triste qu'elle est, j'y passe en sûreté mes nuits solitaires. Voudriez-vous contribuer à augmenter les soucis d'un malheureux ?

— Jamais ! je garderai religieusement votre secret.

— Même avec... le major Dunwoodie ?

Frances inclina pudiquement la tête ; puis, relevant son visage en feu, elle ajouta :

— Je ne vous trahirai jamais, Harvey. Que Dieu rejette mes prières, si je manque à mon serment !

Le colporteur n'insista plus : il profita d'un moment où il n'était pas observé pour se glisser dans la grotte, et le capitaine ne s'en inquiéta pas, croyant qu'il était sorti par la porte. Il s'entretint quelque temps avec sa sœur, qui lui fit sentir la nécessité d'écrire à Dunwoodie, que le sentiment de ses devoirs rendait inflexible. Le capitaine prit son portefeuille, écrivit quelques lignes au crayon, et, pliant le papier, il le présenta à sa sœur.

— Frances, dit-il, vous avez prouvé cette nuit que vous étiez une femme incomparable. Si vous m'aimez, remettez ce billet sans l'ouvrir à Dunwoodie, et rappelez-vous qu'il ne me faut que deux heures pour me sauver la vie.

— Je ferai ce que vous me demandez ; mais pourquoi ce retard ? Pourquoi ne pas fuir, et ne pas mettre à profit ces précieux instants ?

— Votre sœur a raison, capitaine Wharton, s'écria Harvey, qui était rentré sans être vu. Il faut partir ; j'emporte des vivres, et nous mangerons en route.

— Mais je ne puis abandonner ma sœur ; qui se chargera de la reconduire ?

— Ne vous occupez pas de moi, dit Frances. Je saurai descendre comme je suis montée. Vous ne connaissez ni mon courage ni ma force.

— En effet, ma chère sœur, je ne vous connaissais pas, mais aujourd'hui je vous apprécie : aussi je ne veux pas vous laisser ici.

— Capitaine Wharton, dit Birch en ouvrant la porte, affrontez la mort si vous le voulez ; quant à moi, je n'ai qu'une vie, et j'y tiens... Voyons ! partez-vous, oui ou non ?

— Partez, mon cher Henry ; souvenez-vous de notre père, souvenez-vous de Sara !

Sans attendre de réponse, elle poussa doucement le capitaine en dehors, et ferma elle-même la porte. Il y eut une courte discussion entre les deux fugitifs, mais Harvey finit par l'emporter, et la jeune fille tremblante les entendit descendre à grands pas la montagne escarpée. Presque aussitôt, Harper reparut, prit en silence le bras de Frances, et la fit sortir de la cabane. La route lui semblait familière, car en montant au plateau qui dominait l'habitation, il indiqua minutieusement à sa compagne les moindres difficultés du chemin. Auprès de cet homme extraordinaire, Frances sentit qu'elle avait un guide d'une trempe peu commune. Il marchait d'un pas ferme, toutes ses manières portaient l'empreinte d'un esprit calme et résolu. Grâce à la connaissance qu'il avait des localités, ils descendirent rapidement, mais sans danger, et il ne fallut pas plus de dix minutes pour parcourir l'espace que Frances seule avait mis une heure entière à franchir. Après avoir traversé la clairière, ils trouvèrent, au bout de l'un des sentiers pratiqués par les troupeaux, un cheval richement caparaçonné. Le noble animal hennit et piaffa avec orgueil lorsque son maître s'approcha pour replacer les pistolets dans les fontes.

Harper se retourna, et prenant la main de Frances, il lui parla en ces termes :

— Miss Wharton, vous avez ce soir sauvé votre frère ; il n'est pas à propos de vous expliquer pourquoi le pouvoir que j'ai de le servir a des bornes ; mais si vous retardez de deux heures le départ de la cavalerie, il n'aura plus rien à craindre. Après ce que vous avez déjà fait, je vous crois capable des plus nobles efforts. Dieu m'a refusé des enfants, jeune fille ; mais si la Providence avait béni mon mariage, j'aurais imploré d'elle un trésor semblable à vous. Au reste, vous êtes mon enfant ; tous ceux qui habitent cette riante contrée sont mes enfants bien-aimés. Recevez la bénédiction d'un homme qui espère encore vous revoir en des jours plus heureux.

Harper prononça ces mots avec une solennité qui toucha Frances jusqu'au fond du cœur. Puis d'un air imposant il lui étendit les mains sur la tête. L'innocente jeune fille leva les yeux vers lui, et ce mouvement faisant retomber son capuchon, exposa ses traits gracieux à la clarté de la lune. Une larme perlait sur chacune de ses joues, et ses yeux bleus contemplèrent Harper avec respect. Il s'inclina, appuya sur son front un baiser paternel, et ajouta :

— L'un de ces sentiers vous conduira à la plaine ; mais il faut nous séparer. J'ai beaucoup à faire et loin à aller. Ne m'oubliez pas dans vos prières.

Il monta à cheval, et après l'avoir saluée en ôtant son chapeau, il disparut entre les arbres.

De son côté, Frances, prenant au hasard un sentier, arriva en quelques minutes dans la plaine. Pendant qu'elle traversait les prairies, des pas de chevaux la firent tressaillir, et elle comprit que dans certaines situations l'homme peut être beaucoup plus à craindre que la solitude. Cachée derrière une haie, elle épia le passage des survenants. C'étaient des dragons, dont l'uniforme différait de celui des Virginiens. Ils allaient au grand trot ; derrière eux chevauchait Harper, enveloppé d'un grand manteau. Il était accompagné d'un nègre en livrée et de deux jeunes officiers. Au lieu de prendre la route qui menait au camp, la cavalcade tourna à gauche et entra dans les montagnes.

Frances regagna sa demeure sans être inquiétée, en se demandant quel pouvait être ce protecteur inconnu mais si puissant.

CHAPITRE XXXI.

Miss Peyton apprit à sa nièce que Dunwoodie n'était pas encore de retour; mais que pour débarrasser Henry des importunités d'un fanatique, il avait envoyé des bords de l'Hudson un respectable ministre protestant. Cet ecclésiastique s'était déjà présenté, et il avait passé une demi-heure avec la vieille dame dans une conversation pleine d'intérêt.

Miss Peyton avait hâte de connaître les détails de l'excursion romanesque de Frances; mais cette dernière se borna à dire qu'elle s'était engagée à garder le silence et à recommander à sa tante la même discrétion. Le sourire charmant qui errait sur les lèvres de la jeune



Frances voit le gibet préparé pour son frère.

fille prouvait assez que les résultats du voyage avaient été satisfaisants. Miss Peyton pressait sa nièce de prendre quelques rafraîchissements, lorsque le major revint. Il avait été rencontré par le courrier qu'avait dépêché Mason, et, tourmenté par mille craintes contradictoires, il s'était hâté de quitter le bac où il attendait le retour d'Harper.

Son aspect fit palpiter le cœur de Frances; il fallait encore au moins une heure pour assurer le salut des fuyards, et son protecteur même avait insisté sur la nécessité de retenir les Virginiens jusqu'à l'expiration de ce délai. Ces idées se présentèrent confusément à son esprit. Quand Dunwoodie entra par une porte, miss Peyton se retira par l'autre avec la promptitude de l'instinct féminin.

La figure du major était couverte de rougeur, et toutes ses manières exprimaient le désappointement.

— Quelle imprudence! s'écria-t-il en se jetant sur une chaise; je puis même dire quelle cruauté! Fuir au moment où je venais de lui promettre sa grâce. Mais je serais tenté de croire que vous vous plaisez à créer des dissidences entre nous sous le rapport des sentiments et des devoirs.

— Nos devoirs diffèrent peut-être, répliqua la jeune fille en se rapprochant, mais nos sentiments sont les mêmes, Peyton. Vous devez certainement vous féliciter de l'évasion de mon frère.

— Il n'y avait pas de danger imminent; nous avions la parole d'Harper, sur laquelle on peut compter. O Frances! Frances! si vous aviez bien connu cet homme, vous vous seriez fiée à lui, et vous ne m'auriez pas mis de nouveau dans une cruelle alternative.

— Quelle alternative? s'écria Frances, qui, sensible aux émotions de son amant, saisissait toutefois les moindres occasions de prolonger l'entretien.

— Vous le demandez? ne suis-je pas forcé de passer la nuit à cheval pour reprendre votre frère, lorsque j'espérais m'endormir tranquille avec la douce idée que je contribuais à son salut. Grâce à vous, j'ai l'air d'être votre ennemi, moi qui verserais volontiers pour vous servir la dernière goutte de mon sang. Je le répète, Frances, cette fuite est une démarche téméraire, c'est une déplorable erreur.

Frances s'inclina vers le major, lui prit timidement la main, et écarta doucement les cheveux qui tombaient sur le front brûlant du jeune homme.

— Pourquoi le poursuivre, mon cher Peyton? demanda-t-elle. Votre pays, pour qui vous avez tant fait déjà, peut-il exiger de vous un pareil sacrifice?

A ces mots, le major se leva brusquement et ses yeux étincelèrent du regard de la loyauté offensée.

— Frances! miss Wharton! s'écria-t-il, ce n'est pas mon pays, c'est mon honneur qui exige ce sacrifice. Le prisonnier n'était-il pas confié à la garde de mon escadron? sans cela j'aurais pu l'épargner. Mais si les Virginiens peuvent se laisser tromper par la ruse, ils ont du moins des chevaux rapides et des sabres affilés, on verra demain si la beauté de la sœur a servi de sauvegarde au frère. Je serai prêt à répondre à quiconque osera m'accuser d'avoir favorisé la trahison.

— Vous me glacez le sang, Peyton, dit Frances, voudriez-vous tuer mon frère?

— Je mourrais pour lui! s'écria Dunwoodie avec plus de douceur; mais je ne puis songer sans douleur aux soupçons auxquels son évasion m'expose. Que dira de moi Washington si jamais je deviens votre époux!

— Si cette crainte seule vous détermine à traiter mon frère avec rigueur, répliqua Frances avec une voix légèrement tremblante, il est facile de vous l'épargner.

— Est-ce ainsi que vous me consolez?

— Je ne veux point vous affliger, mon cher Dunwoodie; mais vous exagérez l'importance que Washington peut attacher à vos actions.

— Je crois, dit le major avec fierté, que mon nom n'est pas entièrement inconnu du général en chef. Vous-même vous n'êtes pas aussi obscure que vous le prétendez modestement. Je vous crois, Frances, lorsque vous dites que vous avez pitié de ma situation; mais je dois en accepter les conséquences. Je perds des instants précieux; il faut que nous traversions des montagnes cette nuit afin d'être prêts à agir dès la pointe du jour; Mason attend mes ordres, adieu, je vous quitte avec regret; plaignez-moi, mais n'ayez aucune inquiétude pour votre frère; il faut qu'il retombe entre nos mains, mais sa vie sera sacrée pour nous.



— De par le ciel! s'écria Mason, c'est le vieux nègre. Coquin, où est ton maître?

Frances jeta les yeux sur l'horloge et reconnut avec effroi que le délai fatal était loin d'être expiré.

— Arrêtez, dit-elle, je vous en conjure; avant d'accomplir vos pénibles devoirs, lisez ce billet qu'Henry m'a remis pour vous, et qu'il a cru sans doute écrire à l'ami de sa jeunesse.

— Frances, j'excuse vos sentiments, mais le temps viendra où vous me rendrez justice.

— Le temps est venu, répondit-elle; et, incapable de feindre un mécontentement qu'elle n'éprouvait pas, elle lui tendit la main avec effusion.

— Où avez-vous eu ce billet? s'écria le jeune homme après l'avoir lu. Pauvre Henry, vous êtes vraiment mon ami! si quelqu'un désire mon bonheur, c'est vous!

— Oui, oui, s'écria Frances, il fait des vœux ardents pour vous, il ne désire que ce qui peut vous rendre heureux; croyez ce qu'il vous dit, il doit avoir raison en tout point.

— Je le crois, chère et aimable fille; mais ses paroles ont besoin d'être confirmées par vous. Fasse le ciel que je puisse également compter sur votre tendresse!

— Vous le pouvez, Dunwoodie, dit Frances en regardant son amant avec le confiant abandon de l'innocence.

— Lisez donc vous-même, et prouvez-moi votre sincérité!

Dunwoodie lui présenta le billet, qu'elle prit avec étonnement, et qui contenait ces mots :

« La vie est trop précieuse pour l'abandonner au hasard. Je vous quitte, Peyton, avec l'assistance de César, que je recommande à votre merci; mais il est un tourment qui me pèse. Pensez à mon père vieux et infirme, auquel on va reprocher le crime prétendu de son fils; pensez à mes sœurs, que je laisse sans défense et sans protection. Prouvez-moi que vous nous aimez tous. Que l'ecclésiastique dont vous m'avez annoncé la visite vous unisse ce soir même à Frances, et devenez à la fois un frère, un fils et un époux. »

Le papier tomba des mains de la jeune fille; elle fit un effort pour lever les yeux sur Dunwoodie, mais ils demeurèrent fixés vers le sol.

— Suis-je digne de cette confiance? demanda tendrement le major. Irai-je cette nuit à la poursuite d'un frère? ou sera-ce l'officier des États-Unis qui se mettra à la recherche du capitaine anglais?

— Si j'étais votre femme, major Dunwoodie, vous n'en rempliriez pas moins vos devoirs de soldat, et la position de Henry ne serait améliorée en rien.

— Henry, je le répète, est en sûreté; la parole de Harper est une garantie pour lui; mais je donnerai au monde l'exemple d'un nouveau marié assez dévoué à son pays pour arrêter le frère de sa femme.

— Le monde comprendra-t-il cet excès d'honneur? dit Frances d'un air rêveur qui alluma de douces espérances dans le sein de son amant.

De puissants motifs militaient en faveur du projet conçu par le capitaine Wharton. Harper lui-même avait affirmé qu'il interviendrait inutilement si l'on ne parvenait à gagner du temps, et ces paroles étaient profondément gravées dans la mémoire de Frances. Elle entrevoyait aussi la possibilité d'être à jamais séparée du major s'il ramenait son frère au supplice. Il est toujours difficile d'analyser les émotions humaines, surtout quand elles traversent le cœur d'une femme avec la rapidité de l'éclair. Celles de Frances étaient de natures diverses, et se succédaient en laissant sur sa physionomie mobile des traces de leur passage.

— Pourquoi hésitez-vous? s'écria Dunwoodie. Dans quelques minutes je puis avoir pour vous protéger les droits d'un époux.

Frances, toute troublée, consulta de nouveau l'horloge, dont les aiguilles semblaient ralentir leur marche.

— Parlez, murmura le major; décidez-vous, car le temps presse. Faut-il avertir ma bonne cousine?

Elle essaya de répondre, mais ne prononça que quelques mots inintelligibles que son amant prit pour un consentement, en vertu du privilége d'une coutume immémoriale. Il s'élança vers la porte, mais sa fiancée le retint en disant :

— Arrêtez, Peyton, je ne puis contracter un engagement aussi solennel en ayant une fraude à me reprocher : j'ai vu Henry depuis son évasion; il ne lui faut que du temps pour se mettre en sûreté. Maintenant que vous en êtes averti, voici ma main; je vous la donne volontiers, si vous ne la refusez pas après avoir été instruit des conséquences que peut avoir un retard.

— La refuser! s'écria le jeune homme avec transport; je l'accepte comme le plus riche présent des cieux. Nous avons assez de temps devant nous; en deux heures j'aurai traversé les montagnes; demain, à midi, je rapporterai la grâce signée par Washington, et Henry pourra assister à nos noces.

— Retrouvez-vous donc ici dans dix minutes, dit Frances, qui n'avait plus d'objections à faire, et je prononcerai les vœux qui m'engageront à vous pour toujours.

Dunwoodie la pressa contre son cœur et courut chercher l'ecclésiastique. En apprenant ce mariage inattendu, miss Peyton fut étonnée et même un peu mécontente. C'était violer toutes les convenances que de célébrer un hymen si précipitamment et avec aussi peu de cérémonie; mais Frances déclara d'un ton ferme que sa résolution était prise, qu'elle avait depuis longtemps le consentement de son père, et que ses noces n'avaient été différées que par l'effet de sa volonté; elle ajouta qu'elle avait donné sa parole à Dunwoodie, et qu'elle était prête à la tenir. Miss Peyton, qui n'aimait pas la discussion, et qui avait une affection réelle pour son cousin, ne fit que de faibles objections. M. Wharton avait trop complétement adopté la doctrine de l'obéissance passive pour refuser sa fille à un officier aussi influent que Dunwoodie.

A l'expiration du temps qu'elle avait fixé, la future reparut accompagnée de son père et de sa tante; le major et l'ecclésiastique les attendaient. Frances, sans aucune réserve affectée, remit à son fiancé la bague de mariage de sa propre mère. Après avoir pris place et installé convenablement M. Wharton, miss Peyton laissa commencer la cérémonie.

L'horloge était directement en face de Frances, et elle jeta plus d'un coup d'œil inquiet sur le cadran; mais son attention fut bientôt attirée par le langage solennel du prêtre, et elle fut entièrement absorbée par les vœux qu'elle allait prononcer; l'office fut promptement terminé, et au moment où le ministre appelait sur les époux la bénédiction du ciel l'horloge sonna dix heures.

Le délai exigé par Harper était passé, et Frances se sentit soulagée d'un pénible fardeau.

Dunwoodie la pressa sur son cœur, embrassa à plusieurs reprises la bonne tante, et donna de cordiales poignées de main à son beau-père et au ministre. Au milieu de ces transports, on frappa légèrement à la porte, et le lieutenant Mason se présenta.

— Nous sommes à cheval, dit-il, et, avec votre permission, je vais aller en avant : vous avez une excellente monture, et vous nous rattraperez sans peine.

— Oui, mon brave, marchez! s'écria Dunwoodie saisissant avec empressement un prétexte pour rester encore; partez, je vous rejoindrai à la première halte.

L'officier se retira; il fut suivi du prêtre et de M. Wharton.

—Maintenant, dit Frances, c'est réellement un frère que vous êtes chargé de poursuivre; je n'ai pas besoin de vous recommander de le traiter avec égard si malheureusement vous parvenez à l'atteindre.

— Dites heureusement! s'écria le major, car j'ai décidé qu'il danserait à nos noces. Ah! si je pouvais le gagner à notre cause! c'est celle de son pays, et je combattrais avec plus d'ardeur, Frances, si j'avais votre frère à mes côtés.

— Ne parlez pas de combats, vous éveillez en moi de terribles réflexions.

— Vous avez raison, mon amie; mais il faut que je vous quitte; je pars vite pour revenir de même.

Dunwoodie prenait congé de sa femme lorsque le galop d'un cheval se fit entendre, et l'on vit entrer un officier que le major reconnut pour un aide-de-camp de Washington.

— Major Dunwoodie, dit-il après avoir salué les dames, le général en chef m'a chargé de vous remettre ces ordres.

L'aide-de-camp présenta ses dépêches et se retira aussitôt.

— Nos affaires sont en bon chemin! s'écria Dunwoodie; Harper a reçu ma lettre, et nous éprouvons déjà les effets de son influence.

— Est-ce que ces nouvelles concernent Henry? dit Frances avec anxiété.

— Ecoutez et vous en jugerez.

« Monsieur,

» Dès que vous aurez reçu cette lettre, vous concentrerez votre escadron de manière à vous trouver demain à dix heures sur les hauteurs de Croton; un détachement d'infanterie vous y appuiera. Vous aurez à combattre les troupes que l'ennemi a envoyées pour soutenir ses fourrageurs.

» Les rapports m'apprennent l'évasion de l'espion anglais, mais son arrestation est sans importance comparée à la tâche que je vous donne à remplir. Ainsi, si vous avez envoyé des dragons à sa poursuite, faites-les revenir et allez battre l'ennemi.

» Votre obéissant serviteur,

» Georges Washington. »

— Dieu soit loué! s'écria Dunwoodie, je n'ai plus à m'occuper de Henry, je puis maintenant accomplir mes devoirs avec honneur.

— Et avec prudence, ajouta Frances, dont la figure devint d'une pâleur sépulcrale; rappelez-vous, Dunwoodie, que vous laissez ici une femme à laquelle vous avez consacré votre existence.

Le jeune homme la contempla avec extase et s'arracha de ses bras; Frances éplorée se retira avec sa tante, qui crut devoir lui faire un long sermon sur les devoirs du mariage. Il fut écouté avec docilité, mais peut-être avec un peu de distraction. Nous regrettons que l'histoire ne nous ait pas conservé cette dissertation précieuse; nos recherches nous ont seulement fait connaître qu'elle roulait principalement sur l'éducation des enfants. Nous allons quitter maintenant les dames de la famille Wharton pour rejoindre le capitaine et Harvey Birch.

CHAPITRE XXXII.

Le colporteur et son compagnon atteignirent bientôt la vallée, et prirent la grande route après s'être assurés qu'ils n'étaient point poursuivis. Birch avait des nerfs endurcis à la fatigue, et connaissait jusqu'au moindre sentier du pays; aussi s'avança-t-il de ce pas allongé qui lui était ordinaire et qui caractérisait sa profession; il ne lui manquait que sa balle pour avoir l'air de vaquer à ses occupations habituelles. Parfois, en approchant des postes occupés par les troupes américaines, il prenait un détour pour éviter les sentinelles, et s'enfonçait sans crainte dans des taillis qu'on aurait crus impénétrables; il savait par où l'on pouvait descendre dans les ravins, et dans quel endroit les ruisseaux étaient guéables. Henry s'imagina deux ou trois fois qu'ils

seraient forcés de rétrograder, mais l'habileté et l'expérience de son guide surmontaient tous les obstacles. Après trois heures d'une marche rapide, ils quittèrent brusquement la route qui tournait à l'est, et s'avancèrent en ligne droite vers le sud. Le colporteur apprit au capitaine que cette manœuvre avait pour but tant d'abréger la distance que d'échapper aux nombreuses patrouilles qui rôdaient dans les environs; puis il s'assit au bord d'un ruisseau, et, ouvrant une valise qu'il portait à la place de sa pacotille ordinaire, il invita Henry à se restaurer. Ce dernier avait été soutenu dans le voyage plutôt par la surexcitation qu'il éprouvait que par ses forces physiques. Il était fatigué, et cependant il ne pouvait se faire à l'idée d'une halte tant qu'il serait possible à la cavalerie de leur couper la retraite. Il communiqua ses appréhensions à son camarade.

— Suivez mon exemple, capitaine, dit le colporteur en commençant son repas frugal; si la cavalerie est en campagne, nous ne pouvons avoir longtemps l'avance sur elle; si elle est restée à la ferme, on a dû lui tailler une besogne qui nous fera aisément oublier.

— Vous avez dit vous-même que nous avions besoin d'un délai de deux heures : en nous arrêtant ici, nous allons perdre les avantages que nous avons déjà obtenus.

— L'heure est passée. Le major Dunwoodie ne songe guère à suivre deux hommes, lorsque des centaines de soldats l'attendent sur les rives de l'Hudson.

— Ecoutez, interrompit Henry, voici des dragons qui passent au pied de la colline; je les entends même rire et se parler les uns aux autres. Silence! c'est la voix de Dunwoodie en personne; il cause avec Mason d'une manière qui n'annonce aucune préoccupation. On dirait que la triste position de son ami ne l'inquiète en rien. Frances ne lui aura pas remis ma lettre.

En entendant la première exclamation du capitaine, Birch se leva et s'approcha avec précaution du bord du précipice. Il eut soin de se tenir à l'ombre des rochers, examina attentivement l'escadron, et revint à sa place avec un incomparable sang-froid. Aussitôt que les pas eurent cessé de se faire entendre :

— Capitaine Wharton, vous n'êtes pas au bout de votre voyage; vous demandiez à grands cris des aliments dans ma cabane; mais la marche semble vous avoir ôté l'appétit.

— Je me croyais en sûreté; mais les renseignements que m'a donnés ma sœur ont ravivé mes inquiétudes.

— Elles sont maintenant moins fondées que jamais. Le major Dunwoodie n'est pas homme à rire quand son ami intime est dans l'embarras. Allons, mangez; je vous garantis que nous pourrons braver tous les cavaliers du monde, si nous nous tenons sur nos jambes quatre heures de plus, et si le soleil reste derrière les collines aussi longtemps que de coutume.

Le calme du colporteur donna du cœur au capitaine, qui, se laissant diriger par Harvey, consentit à faire un souper passable, du moins sous le rapport de la quantité de vivres qu'il absorba. Le repas achevé, nos deux aventuriers se remirent en route. Pendant deux heures, ils luttèrent contre les difficultés et les dangers qu'offraient les défilés où l'on n'avait pas encore tracé de chemin. Ils n'avaient pour se diriger que les rayons de la lune, qui tantôt brillait de tout son éclat, tantôt semblait osciller comme une lampe au milieu des nuages fugitifs. Enfin les montagnes, s'abaissant graduellement, se fondirent en monticules inégaux, et la culture rudimentaire du territoire neutre fit place à la nudité stérile des précipices.

Le colporteur, à la volonté duquel Henry s'abandonnait aveuglément, redoubla de circonspection à mesure qu'ils approchèrent. Il prit ou évita les grandes routes avec une sagacité instinctive, de peur de tomber entre les mains des colonnes mobiles de l'armée américaine. Quant aux détachements stationnaires, il en connaissait précisément la position. Son allure était loin d'être légère, mais il faisait de gigantesques enjambées, le corps penché en avant, sans efforts apparents comme sans fatigue.

La lune s'était couchée, et une faible raie de lumière commençait à poindre à l'orient. Le capitaine Wharton hasarda une observation sur la fatigue qu'il éprouvait, et demanda si, dans la contrée où ils se trouvaient, ils pouvaient se permettre de frapper à la porte de quelque ferme.

— Regardez, répliqua le colporteur en lui montrant une colline peu éloignée; voyez-vous cet homme qui se promène sur la pointe d'un rocher? Tournez-vous de manière à profiter des premières lueurs du jour. Voyez! cet homme change de place et fixe les yeux vers l'orient. C'est un factionnaire des troupes anglaises; il protège le sommeil de deux cents hommes d'infanterie.

— Allons donc les rejoindre, et nous n'aurons plus rien à craindre.

— Doucement, doucement, capitaine Wharton! Vous vous êtes trouvé naguère au milieu de trois cents Anglais, et il y a eu un homme qui a su vous en tirer. Apercevez-vous une masse noire sur la colline opposée? Ce sont les... les rebelles, puisque nous les nommons ainsi, nous autres fidèles sujets. Ils n'attendent que le jour pour combattre.

— Eh bien! s'écria l'ardent jeune homme, je vais rentrer dans les rangs de notre armée et en partager la bonne ou la mauvaise fortune.

— Vous oubliez que vous avez encore la corde au cou. Non, non, je dois compte de votre vie à un homme que je tiens à satisfaire. Vous seriez ingrat envers moi si vous refusiez de m'accompagner jusqu'à Harlaem.

Le jeune homme consentit avec répugnance à prendre le chemin de la ville qu'Harvey venait de lui nommer. Ils eurent bientôt gagné les bords de l'Hudson; et, après quelques recherches au bas des berges escarpées, le colporteur découvrit un bateau qui paraissait être pour lui une vieille connaissance. Il y fit entrer son compagnon; et, quand il eut traversé le fleuve, il lui déclara que le terme de leurs dangers était arrivé. En effet, les troupes royales étaient campées au sud de Croton, et tenaient en échec les milices américaines.

Pendant sa marche périlleuse, le colporteur avait montré un sang-froid et une présence d'esprit inébranlables. Toutes ses facultés semblaient avoir une perfection extraordinaire, qui le dérobait à l'influence des faiblesses humaines. Henry l'avait suivi comme un enfant à la lisière, et il était dédommagé de sa docilité par l'assurance qu'il n'avait désormais plus rien à craindre.

Il leur fallut encore quelques minutes d'une marche pénible pour monter depuis le niveau d'eau jusqu'aux hauteurs qui forment, dans ces parages, les rives orientales de l'Hudson. Le colporteur se mit à l'ombre d'un bouquet de cèdres sur une plate-forme de roches, et annonça au capitaine que l'heure du repos était venue. Il faisait jour, et l'on pouvait voir distinctement le paysage. Sous leurs pieds coulait l'Hudson, se dirigeant en ligne droite vers le sud. Au nord, les crêtes ardues des montagnes perçaient les masses de brouillards suspendues sur les eaux. Un long cordon d'épaisses vapeurs indiquait le cours du fleuve à travers les collines. A voir leurs sommets coniques amoncelés les uns derrière les autres, on aurait cru que leur désordre provenait des efforts gigantesques mais infructueux qu'ils avaient faits pour s'opposer à la marche des flots. En sortant d'entre ces blocs confus, le fleuve, comme pour célébrer sa victoire, s'épanouissait dans une large baie dentelée de quelques caps fertiles. Sur la rive occidentale, les rochers de Jersey se présentaient dans l'ordre qui leur a valu le nom de palissades, comme pour défendre d'une invasion des eaux la riche contrée dont ils formaient la barrière; mais le fleuve, passant dédaigneusement à leurs pieds, poursuivait vers la mer sa course inaltérable.

Un rayon de soleil levant dora les nuages légers qui planaient au dessus du fleuve paisible. La perspective changea tout à coup; les formes des objets se modifièrent, et chaque instant permit de découvrir de nouveaux tableaux.

Lorsque l'aurore illumine aujourd'hui ces sites pittoresques, on aperçoit par vingtaines les voiles blanches et les nefs massives, dont la présence signale le voisinage d'une grande capitale; mais Henry et le colporteur ne virent que les vergues carrées et les mâts élevés d'un brick de guerre. Tant que le brouillard était resté immobile, on n'avait distingué que la mâture et la longue flamme que soulevait la brise du matin; mais quand les vapeurs se dissipèrent, on vit successivement apparaître la coque noire, le labyrinthe compliqué des agrès, les lourdes vergues et les boute-hors, qui allongeaient leurs grands bras.

— Voilà un lieu d'asile pour vous, capitaine! dit le colporteur. L'Amérique n'a pas le bras assez long pour vous atteindre si vous gagnez le pont de ce vaisseau. Il est envoyé pour soutenir les fourrageurs et les troupes; le son de ses canons rassure les officiers d'infanterie.

Henry accéda à la proposition de se rendre à bord du bâtiment. Ils procédèrent d'abord activement à l'indispensable opération du déjeuner. Pendant qu'ils s'en occupaient avec ardeur, un homme, armé d'un fusil, s'approcha d'eux en se glissant sans bruit entre les buissons. Henry montra ce personnage suspect à son compagnon, et Birch fit mine de décamper; mais, rassemblant ses forces, il attendit silencieusement l'étranger.

— Amis! dit ce dernier, qui s'avançait avec crainte, le fusil sur l'épaule.

— Vous ferez bien de vous retirer, dit Birch; les troupes de ligne sont près d'ici; la cavalerie de Dunwoodie est loin, et je ne suis plus disposé à me laisser prendre.

— Au diable Dunwoodie et sa cavalerie! s'écria le chef des écorcheurs, car c'était lui. Dieu garde le roi Georges, et extermine les rebelles! voilà ma profession de foi. Indiquez-moi un moyen de rejoindre les vachers, monsieur Birch, je vous payerai bien et je vous promets en outre mon amitié.

— La route vous est ouverte aussi bien qu'à moi, dit Birch en lui tournant le dos avec un dégoût mal dissimulé. Si vous voulez rejoindre les vachers, vous savez bien où les trouver.

— Oui, mais j'hésite à y aller seul; vous qui les connaissez tous, vous devriez m'y accompagner.

Henry intervint, et fit un pacte avec l'écorcheur qui fut accepté pour compagnon de voyage à la condition qu'il vendrait ses armes. Birch s'empressa de lui enlever son fusil, et ne le plaça sur son épaule qu'après en avoir examiné l'amorce et s'être assuré que l'arme était chargée d'une bonne cartouche à balle.

Sitôt que le traité fut conclu, on se remit en marche. On suivit les bords du fleuve jusqu'au brick, dont un canot se détacha sur un signal donné par Harvey. Les chaloupiers hésitèrent quelque temps à débarquer pour prendre Henry; mais, à force de pourparlers, l'officier qui les accompagnait consentit à recevoir le capitaine anglais. Avant de

prendre congé de Birch, celui ci lui remit une bourse passablement garnie que le colporteur eut l'adresse de glisser dans une poche secrète sans attirer l'attention de l'écorcheur.

Le canot gagna le large; Birch respira comme un homme soulagé d'une lourde responsabilité, et recommença ses fameuses enjambées. L'écorcheur le suivit, et tous deux cheminèrent côte à côte, observant le plus impénétrable silence et se jetant fréquemment des regards de soupçon.

Des charrettes roulaient sur le chemin de halage; par intervalles passaient des détachements de cavalerie qui conduisaient à la ville les fruits de la maraude. Comme le colporteur avait ses vues arrêtées, il évita ces patrouilles plutôt que de se confier à leur protection.

Après avoir côtoyé l'Hudson pendant plusieurs milles, Harvey se dirigea tout à coup vers Harlaem. Il tenait le fusil d'une main ferme, surveillait l'écorcheur avec persévérance, et ne répondait point aux avances réitérées que le bandit faisait pour établir entre eux des relations amicales. Au moment où il venait de quitter les bords du fleuve, une escouade de cavalerie parut au sommet d'une côte. Il était déjà trop tard pour battre en retraite; d'ailleurs Birch s'applaudissait d'une rencontre qui devait probablement lui fournir les moyens de se débarrasser de son compagnon. Le détachement se composait d'une vingtaine de dragons dont l'extérieur et les manières annonçaient une discipline très relâchée. A leur tête marchait un homme d'un âge mûr, à la physionomie martiale, mais peu intelligente; il portait l'uniforme d'officier, mais sans avoir cette propreté dans le costume, cette grâce dans les mouvements qui caractérisaient les chefs munis d'une commission royale; il avait les membres solides, mais peu flexibles; il était assis en selle avec force et assurance, mais la manière dont il tenait la bride aurait provoqué les railleries du dernier des Virginiens. Ce personnage héla Harvey d'une voix qui n'était guère plus prévenante que sa figure.

— Oh hé! mes amis, où accourez-vous si vite? Êtes-vous des espions de Washington?

— Je suis un colporteur inoffensif, répondit Harvey avec humilité; je vais à New-York pour y renouveler mes marchandises.

— Vous avez bien de l'audace, monsieur le colporteur inoffensif! croyez-vous que nous occupions les forts pour protéger vos allées et venues?

— Je crois être en règle, dit le colporteur en lui présentant une passe de l'air le plus indifférent du monde.

L'officier la lut et jeta sur Harvey un regard de surprise et de curiosité. Puis s'adressant à quelques dragons qui barraient le passage au colporteur:

— Pourquoi retenez-vous cet homme? dit-il; laissez-le aller en paix! Mais vous, mon camarade, quel est votre nom? Vous n'êtes pas porté sur la passe.

— Non, monsieur, dit l'écorcheur en saluant jusqu'à terre; je suis un pauvre homme abusé, qui a servi dans l'armée des rebelles. Grâce à Dieu, j'ai assez vécu pour reconnaître mes erreurs, et je les abjure en m'enrôlant sous les drapeaux des îles.

— Hum! un déserteur!.. un écorcheur, je le parie, qui veut devenir vacher... Le cas n'est pas rare: dans la dernière escarmouche que j'ai eue avec ces drôles, j'avais peine à distinguer mes hommes de l'ennemi; il y avait des deux côtés des visages de connaissance et des habits râpés. Quoi qu'il en soit, avançons, et nous tâcherons de vous caser, n'importe comment.

Quoique cette réception fût assez peu gracieuse, l'écorcheur parut s'en contenter. Celui qui l'avait interrogé avait un air si farouche et un ton si terrible, que le bandit fut ravi d'en être délivré, et suivit l'escouade avec empressement.

L'officier dont nous avons parlé remplissait dans cette troupe irrégulière les fonctions de sergent ou, comme on dit dans d'autres contrées, de maréchal des logis. Il s'approcha de son capitaine, avec lequel il eut un entretien confidentiel; ils parlaient à voix basse et jetaient fréquemment des regards scrutateurs sur l'écorcheur, qui commença à comprendre qu'il était l'objet d'une attention toute particulière. La satisfaction que cette distinction lui causait augmenta quand il remarqua un sourire sur la figure du capitaine; à la vérité, ce sourire aurait pu passer pour une grimace, mais il n'en dénotait pas moins une émotion agréable.

Après avoir franchi un vallon, l'escouade s'arrêta sur une autre colline; le capitaine et le sergent mirent pied à terre et prirent chacun un pistolet, mouvement qui n'excita aucune inquiétude, car c'était une précaution que l'on prenait habituellement. Tous deux firent signe à l'écorcheur et à l'espion de les suivre, et les menèrent sur un plateau qui dominait l'Hudson. On y voyait une grange déserte et en ruines: la plupart des planches de la charpente avaient été arrachées, et l'un des battants de la porte, emporté par la force du vent, était jeté au bord du précipice.

En entrant dans ce lieu désolé, le capitaine des vachers tira de sa poche une blague à tabac, une pipe courte qui avait acquis la couleur et le lustre de l'ébène, et un rouleau de cuir qui contenait de l'amadou et un briquet; il eut bientôt appliqué à sa bouche la fidèle compagne de ses méditations. Lorsqu'il eut fait tourbillonner autour de lui une épaisse colonne de fumée, il tendit la main au sergent, qui lui présenta silencieusement un bout de corde. Le capitaine aspira de nouvelles bouffées qui formèrent comme une sombre auréole autour de sa tête; puis il examina avec attention l'édifice; enfin il remit sa pipe dans sa poche, et, après avoir humé l'air frais du matin, il commença ses opérations.

Une longue poutre était restée sur les gros murs de la grange; le capitaine des vachers y jeta la corde, qu'il reprit ensuite de manière à réunir les deux bouts dans sa main. Il y avait dans un coin un baril défoncé dont les douves se joignaient à peine. Sur un signe du commandant, le sergent plaça ce baril au-dessous de la poutre. Tous ces arrangements furent pris avec un imperturbable sang-froid et à la grande satisfaction du capitaine.

— Approche! dit-il froidement à l'écorcheur, qui regardait avec surprise ces préparatifs. Le brigand obéit; mais, quand on lui eut enlevé sa cravate, il commença à éprouver une certaine appréhension. Cependant on avait eu si souvent recours à de semblables expédients pour obtenir des révélations qu'il n'éprouva pas la terreur qu'un homme sans expérience aurait ressentie. On lui passa la corde au cou avec une tranquillité toujours admirable; une planche fut mise en travers du baril, et on lui ordonna de monter dessus.

— Mais cette planche n'est pas solide, dit l'écorcheur d'une voix tremblante. Vous vous donnez une peine inutile; je suis prêt à vous dire tout ce que je sais, et même à vous indiquer les moyens de surprendre notre bande, qui est campée près d'ici. Je suis bien informé, puisque c'est mon frère qui la commande.

— Peu m'importent tes renseignements! répliqua son exécuteur, car le capitaine avait des droits réels à ce titre.

A ces mots, il tira la corde d'une manière peu agréable pour l'écorcheur, et la noua solidement à la poutre.

— C'est une plaisanterie trop prolongée, s'écria l'écorcheur d'un ton de reproche, et il essaya, en se dressant sur ses talons, de se débarrasser du nœud fatal; mais la prudence consommée du vacher avait prévenu cette tentative.

— Qu'avez-vous fait du cheval que vous m'avez volé, misérable? grommela le commandant après avoir rallumé sa pipe.

— Il est mort de fatigue, répondit l'écorcheur; mais je puis vous en procurer un autre qui vaut cent fois mieux.

— Je me le procurerai sans vous, menteur que vous êtes; au lieu de me débiter des balivernes, recommandez-vous à Dieu, car vous n'avez plus longtemps à vivre.

Après cet avis consolant, le capitaine donna un violent coup de pied au baril; les douves se dispersèrent en tous sens et laissèrent l'écorcheur suspendu en l'air: comme ses mains étaient libres, il les leva et se cramponna à la corde.

—Allons, capitaine, dit-il d'une voix rauque, finissons de rire, mes bras commencent à se fatiguer.

Sans daigner répondre, le vacher dit à Harvey Birch:

— Monsieur le colporteur, je n'ai pas besoin de vos services, faites-moi le plaisir de décamper par cette porte, et ne vous avisez pas de déranger ce chenapan, car je vous pendrais à sa place malgré l'intervention de tous les généraux anglais.

En disant ces mots, il se retira avec le sergent. Le colporteur feignit de descendre sur la berge; mais à moitié chemin il se cacha dans un buisson, afin de voir le dénoûment de cette scène extraordinaire.

Resté seul, l'écorcheur chercha des yeux la retraite où pouvaient s'être cachés ses bourreaux. Pour la première fois, il fut frappé de l'idée que les vachers avaient eu sérieusement l'intention de le faire périr; il les supplia de le délivrer en leur promettant des révélations importantes et en lâchant de temps à autre de nouvelles plaisanteries sur le mauvais tour qu'on lui jouait. Personne ne lui répondit, et bientôt il entendit le galop des chevaux qui s'éloignaient. Alors tous ses membres furent saisis d'un tremblement convulsif, et ses yeux sortirent de leurs orbites; il fit un effort désespéré pour atteindre la poutre, mais ses forces étaient déjà épuisées; il essaya de rompre la corde avec ses dents, mais il n'y put réussir; ses bras énervés tombèrent le long de son corps, et ses cris se changèrent en gémissements entrecoupés.

— A l'aide! coupez la corde... capitaine!... Birch, mon cher colporteur... A bas le congrès!... vive le roi!... Au nom du ciel, venez à mon secours! miséricorde, miséricorde!

Ne pouvant plus parler, il essaya de passer une de ses mains entre son cou et la corde fatale, l'autre main tomba en frémissant sur sa hanche; les convulsions de l'agonie ébranlèrent tout son corps, et ce ne fut bientôt qu'un hideux cadavre.

Birch avait voulu contempler jusqu'à la fin cet horrible spectacle; mais au moment où l'écorcheur allait expirer, le colporteur s'enfuit en se bouchant les oreilles. Les dernières supplications du mourant le poursuivirent pendant plusieurs jours. Quant aux vachers, ils continuèrent tranquillement leur route comme s'il ne fût arrivé rien d'extraordinaire, et laissèrent le corps du condamné se balancer au gré du vent.

CHAPITRE XXXIII.

Pendant ces événements, le capitaine Lawton avait quitté les Quatre-Coins, et s'était avancé à la rencontre des ennemis; il avait manœuvré

avec assez d'adresse pour n'être pas enveloppé et pour dissimuler aux Anglais la faiblesse de son escouade; il agissait ainsi conformément aux ordres du major, qui lui avait ordonné de harceler l'ennemi jusqu'à l'arrivée de l'escadron et d'un détachement d'infanterie qui devait couper la retraite aux troupes royales.

Lawton exécuta ces ordres à la lettre, non sans murmurer d'avoir les bras liés. Pendant ses marches et ses contre-marches, Elisabeth Flanagan ne cessa pas de guider sa petite charrette au milieu des rochers de West-Chester; tantôt elle discutait avec le sergent sur la nature des mauvais esprits, tantôt elle argumentait avec le chirurgien Sitgreaves.

Le moment d'une bataille décisive approchait. Au milieu d'une nuit sombre, Lawton fut rejoint par un détachement de la milice des colonies orientales; et dans un conseil tenu immédiatement on résolut d'attaquer les Anglais à la pointe du jour, sans attendre Dunwoodie.

Dès que cette décision eut été prise, Lawton alla retrouver sa petite troupe, qui campait autour d'une meule de foin. Les dragons s'étaient étendus çà et là pour tâcher de trouver un peu de repos. Le docteur, Hollister et madame Flanagan faisaient bande à part sur un rocher qu'ils avaient garni de couvertures. Lawton se plaça auprès du chirurgien, s'enveloppa de son manteau, et, la tête sur la main, se mit à contempler la lune, qui poursuivait sa course dans les cieux. Sa présence n'interrompit point la conversation commencée.

— Vous devez me comprendre, sergent, dit le docteur; quand vous portez un coup de bas en haut, vous perdez la force que vous donnerait la pesanteur, et vous n'atteignez pas le véritable but de la guerre, qui consiste à désarmer l'ennemi.

— Dites plutôt à le tuer! s'écria Elisabeth. Ne fait-on pas bien d'ôter la vie à ses adversaires quand on se bat? Demandez au capitaine Jacques s'il ne faut pas de bons coups de sabre pour assurer la liberté de l'Amérique?

— Madame Flanagan, reprit le chirurgien avec calme, une femme ignorante comme vous ne peut comprendre les raisonnements de la science chirurgicale, vous ignorez aussi le maniement des armes; je vous déclare donc incompétente dans les questions dont il s'agit.

Après cette apostrophe, Sitgreaves se tourna du côté du capitaine, et lui dit: — La journée de demain sera chaude.

— Probablement, répliqua Lawton; ces miliciens sont d'une maladresse et d'une lâcheté inconcevables. Je suis fâché de les avoir pour auxiliaires.

— Etes-vous malade, mon ami? dit le chirurgien; et, promenant sa main sur le bras du capitaine, il la posa instinctivement sur le pouls, dont les mouvements avaient toute leur régularité.

— Je suis malade d'esprit, Archibald. Nos chefs s'imaginent qu'on peut livrer des batailles et gagner des victoires avec des gaillards qui tiennent un fusil comme un fléau. La confiance qu'on leur accorde nous coûte le sang le plus précieux du pays.

Le chirurgien écouta ces paroles avec un étonnement causé moins par le fond du discours que par la manière dont il était proféré. La veille d'une bataille, le capitaine montrait toujours une animation qui contrastait avec sa présence d'esprit habituelle; mais en ce moment il y avait en lui un abattement singulier: le docteur songea à profiter des dispositions de son ami pour faire prévaloir son système favori.

— Il serait bon, mon cher Lawton, de conseiller au colonel de placer ses gens à distance; une balle perdue suffit pour mettre hors de combat.

— Non! s'écria le capitaine avec impatience; il faut que les drôles se brûlent la moustache à la bouche des fusils anglais, si on peut les faire avancer jusque-là. Mais c'est trop nous occuper d'eux. Pensez-vous, Archibald, que la lune soit un monde comme le nôtre, et qu'elle renferme des êtres tels que nous?

— Rien n'est plus vraisemblable, mon cher Jacques, si nous basons nos conjectures sur l'analogie. Mais les habitants de ce satellite sont-ils à notre niveau sous le rapport des sciences? Cela dépend de leur état social et du milieu dans lequel ils vivent.

— Je ne m'inquiète guère de leur savoir, Archibald; mais c'est un merveilleux pouvoir que celui qui crée tant de mondes et en maîtrise les mouvements! Je ne sais pourquoi ce corps lumineux, dont les taches sont pour nous des terres et des mers, excite en moi un sentiment de mélancolie: il me semble que c'est le séjour des âmes qui s'en vont.

— Buvez un coup, mon cher! dit Elisabeth en lui présentant la bouteille dont elle se servait. L'humidité de la nuit nous glace le sang. Buvez, et vous dormirez sans interruption jusqu'à demain. J'ai donné moi-même à manger à Roanoke, qui aura demain une rude besogne.

— Quel beau ciel! reprit le soudard sans prendre garde à la madame Flanagan. Faut-il que les misérables passions humaines déshonorent les œuvres de la bienveillante nature!

— Vous avez raison, mon cher Jacques. Il y a assez de place dans le monde pour que tous y vivent en paix, si chacun se contentait de ce qui lui appartient. Pourtant la guerre a ses avantages; elle contribue surtout à faire progresser la chirurgie...

— Voici une étoile, interrompit Lawton, elle essaie de briller en dépit des nuages; peut-être est-ce aussi un monde qui contient comme le nôtre des créatures douées de raison. Croyez-vous qu'elles connaissent la terre?

A ces mots, le sergent Hollister porta machinalement la main à son bonnet, et dit avec timidité:

— Si vous voulez le permettre, je vous citerai l'Ancien Testament. Il y est consigné que le Seigneur a ordonné au soleil de s'arrêter pour donner à Josué le temps de charger les Amorrhéens. Or, si le Seigneur lui a donné un coup de main, la guerre n'est pas un péché.

En ce moment un long roulement de tambour annonça que les Anglais étaient sur le qui-vive, et un signal analogue retentit dans le camp américain. Les clairons des Virginiens firent entendre leurs belliqueux accents, et au bout d'un instant des hommes armés couvrirent les collines occupées par les deux partis. Le jour commença à poindre, et l'on fit de part et d'autre des préparatifs d'attaque et de défense. Les Américains avaient l'avantage du nombre, les Anglais celui de la discipline. Les dispositions furent bientôt prises pour la bataille, et, au moment où le soleil se montra, la milice se mit en mouvement. Le terrain ne permettait pas à la cavalerie d'agir; les seules fonctions qu'on pouvait assigner aux dragons étaient de saisir l'instant de la victoire et de poursuivre les fuyards. Lawton confia son escouade au sergent Hollister et alla examiner les fantassins, qui, revêtus de costumes divers et imparfaitement armés, présentaient un front très-irrégulier. Un sourire de dédain erra sur les lèvres du capitaine pendant que ses mains habiles dirigeaient Roanoke à travers les détours de leurs rangs. Quand le signal fut donné, il tourna le flanc du régiment et se plaça à l'arrière. Les Américains avaient à descendre dans un fond et à gravir la colline opposée pour se rapprocher de l'ennemi, ils descendirent avec assez de résolution; mais au pied de la colline ils rencontrèrent les troupes royales qui s'avançaient dans un ordre magnifique, et qui ne tardèrent pas à les mettre en déroute. Alors, indigné du déshonneur qui s'attachait aux armes de son pays, Lawton éperonna Roanoke, et, galopant sur les flancs de la colline, il rappela les fuyards de toute la force de sa voix puissante; il leur montra l'ennemi et leur assura qu'ils se trompaient de chemin: il y avait dans ses exhortations un tel mélange d'indifférence et d'ironie que quelques hommes s'arrêtèrent par surprise, d'autres se réunirent aux premiers, et, stimulés par l'exemple du soudard, ils demandèrent à retourner au combat.

— En avant, mes braves amis! cria Lawton en se dirigeant vers le flanc de la ligne anglaise, en avant! et ne faites feu que lorsque vous pourrez leur brûler les sourcils.

Les Américains se conformèrent à cette injonction. Un sergent anglais, furieux de l'audace du capitaine qui bravait ainsi les vainqueurs, sortit des rangs pour le coucher en joue.

— Si tu tires, tu es mort! s'écria Lawton.

La voix formidable du capitaine causa une certaine émotion à l'Anglais, qui tira un peu au hasard; Roanoke, blessé à la tête, s'éleva des quatre pieds à la fois et retomba inanimé; Lawton se redressa et fit face à son ennemi; le sergent s'efforça de lui enfoncer sa baïonnette dans la poitrine, le capitaine para les coups avec son sabre, des milliers d'étincelles jaillirent des armes entrechoquées, enfin la baïonnette sauta en l'air et un autre coup de sabre renversa le sergent.

En ce moment un détachement anglais s'approcha et fit un feu de bataillon.

— En avant! cria Lawton en brandissant fièrement son sabre; puis sa taille gigantesque se courba et il tomba lentement à la renverse comme un pin majestueux frappé par la hache, mais dans sa chute lente il continua à brandir son sabre et l'on entendit sa voix mâle répéter encore: En avant!

Les Américains qui le suivaient s'arrêtèrent et ne tardèrent pas à prendre la fuite.

L'intention des Anglais n'était pas de profiter de la victoire, car ils savaient que de nouvelles troupes américaines allaient bientôt arriver. En conséquence, après avoir rassemblé les blessés, ils se formèrent en bataillon carré et battirent en retraite du côté de l'Hudson. Vingt minutes après la mort de Lawton, le champ de bataille était désert; on n'y voyait que quelques habitants des environs accourus pour prêter secours au chirurgien.

Les docteurs attachés aux régiments de milice étaient généralement peu capables. Sitgreaves avait pour eux le plus profond dédain, et il se promena dans la plaine pour se donner le plaisir de critiquer leurs opérations; mais, ne voyant pas Lawton, il retourna auprès d'Hollister pour demander si l'on avait de ses nouvelles. La réponse fut naturellement négative. Rempli d'inquiétude, le chirurgien courut à l'endroit où avait eu lieu le dernier engagement; il avait déjà sauvé son ami dans un cas semblable, et, sûr de ses talents, il sentit une joie secrète en voyant Elisabeth Flanagan assise à terre et soutenant la tête d'un homme dont la taille et le costume ne pouvaient appartenir qu'au capitaine. En s'approchant, le chirurgien fut alarmé de la physionomie de la vivandière; son petit chapeau noir était jeté de côté et ses cheveux, qui commençaient à grisonner, tombaient en désordre sur sa figure.

— Jacques, mon cher Jacques! dit tendrement le docteur; et il posa sur le pouls du capitaine une main qu'il retira aussitôt avec la conscience de la triste réalité; cependant il refusa de croire le témoignage de ses sens et répéta encore:

— Jacques, mon cher Jacques, où êtes-vous blessé? Puis-je vous secourir?... O mon Dieu, il est mort! Que ne suis-je mort avec lui!

— L'homme et la bête sont tombés ensemble, dit Elisabeth; voici le maître et voilà Roanoke. C'est moi qui ai donné au capitaine son dernier déjeuner et qui ai pansé le cheval pour la dernière fois; hélas! que deviendra maintenant la liberté? qui combattra désormais pour elle?

— Cher ami, dit le chirurgien avec des sanglots convulsifs, tu laisses derrière toi des hommes qui peuvent te surpasser en prudence, mais il n'y en a pas de meilleur et de plus brave; tu m'étais cher, et, malgré toute ma philosophie, je ne puis m'empêcher de te pleurer.

Le docteur se couvrit le visage de ses mains et céda pendant quelques minutes à une irrésistible douleur. Dunwoodie, qui venait d'apprendre ce triste événement, arriva à la tête de son escadron tout entier. Le visage de Lawton n'était nullement défiguré; le dernier regard qu'il avait lancé sur les Anglais avait été immobilisé par la mort. Dunwoodie lui prit la main et le contempla silencieusement; les yeux noirs du major s'enflammèrent et une vive rougeur succéda à la pâleur qui s'était répandue sur ses traits.

— Je me servirai de son sabre pour le venger! et il essaya d'arracher l'arme de la main de Lawton, mais il y employa inutilement toute sa force.

— Eh bien, ajouta-t-il, son sabre sera enterré avec lui; Sitgreaves, veillez sur les restes de notre ami pendant que je vais venger sa mort.

Lawton était généralement aimé, et la vue de son cadavre remplit tous les dragons de fureur; ils s'élancèrent à la poursuite de l'ennemi, sinon avec le sang-froid nécessaire aux manœuvres habiles, du moins avec l'impétuosité qu'inspire la soif de la vengeance. La cavalerie chargea en colonne, mais, favorisé par les aspérités du sol, le carré anglais se hérissa de baïonnettes; les chevaux reculèrent et le feu du second rang blessa quelques hommes, parmi lesquels se trouva Dunwoodie; il rappela aussitôt les dragons, et renonça à des tentatives qui, dans cette contrée rocailleuse, devaient nécessairement être inutiles.

De tristes devoirs restaient à remplir; les dragons se retirèrent lentement dans les montagnes: ils enterrèrent Lawton sous les remparts de l'un des forts, et confièrent leur commandant blessé aux tendres soins de sa femme affligée.

Plusieurs semaines se passèrent avant que le major fût rétabli; mais que de fois il bénit la blessure qui lui donnait des droits au service de sa charmante garde-malade! Elle le veillait avec une constance infatigable, lui présentait les potions ordonnées par Sitgreaves, et acquérait à chaque instant de nouveaux titres à l'affection et à l'estime de son époux. Bientôt un ordre de Washington envoya les troupes en quartiers d'hiver, et Dunwoodie, nommé lieutenant-colonel, reçut l'autorisation d'achever sa convalescence dans ses plantations; le capitaine Singleton fut de la partie, et toute la famille se dédommagea des fatigues de la guerre au milieu de l'aisance et de la sécurité.

Au moment du départ, des lettres que fit parvenir une main inconnue annoncèrent que Henry se portait à merveille et que le colonel Wellmere, perdu dans l'esprit de tous ses compagnons d'armes, était retourné en Angleterre.

Cet hiver fut une très-bonne saison pour Dunwoodie, et le sourire commença à reparaître sur les lèvres de Frances.

CHAPITRE XXXIV.

Au commencement de l'année suivante, tous les efforts des Américains tendirent à opérer leur jonction avec les troupes françaises, de manière à terminer la guerre. New-York fut le point menacé par les armées alliées; et Washington, en entretenant de constantes inquiétudes sur la sûreté de cette ville, sut empêcher qu'on la dégarnît pour envoyer des renforts à lord Cornwallis.

Vers la fin de l'été, le moment décisif était arrivé. Les Français avaient traversé le territoire neutre et s'étaient rapprochés des lignes anglaises, pendant que les Américains, agissant de concert, harcelaient les forces ennemies près de Jersey, comme pour les décider à quitter leurs retranchements; mais sir Henry Clinton, qui avait intercepté des lettres de Washington, conservait ces positions sans envoyer les secours que Cornwallis ne cessait de lui demander.

A la fin d'une journée orageuse de septembre, un groupe d'officiers était rassemblé à la porte d'une maison située au centre de l'armée américaine, qui occupait les environs de Jersey. L'âge, le costume et l'attitude de ces guerriers annonçaient l'élévation de leurs grades. Le général en chef était au milieu d'eux, monté sur un cheval bai-brun et escorté de ses officiers d'ordonnance. Tous paraissaient l'entourer d'égards, et lorsqu'il parlait, on l'écoutait avec une attention profonde, qui n'était pas seulement inspirée par les exigences de l'étiquette militaire. Enfin, il ôta son chapeau et salua gravement les assistants, qui se dispersèrent après lui avoir rendu son salut. Il resta seul avec un aide de camp et les domestiques attachés à sa personne. Il mit pied à terre, recula de quelques pas pour examiner l'état de son cheval, et entra dans sa demeure. Il prit une chaise et demeura longtemps dans une attitude pensive comme un homme qui avait l'habitude de la méditation. Pendant ces instants de silence l'aide de camp se tenait debout et attendait des ordres. Enfin le général leva les yeux, et parla de ce ton placide et bienveillant qui lui était naturel.

— L'homme que j'ai désiré voir est-il arrivé?

— Il attend le bon plaisir de Votre Excellence.

— Je le recevrai ici, et j'entends rester seul avec lui.

L'officier salua et se retira. Au bout de quelques minutes la porte se rouvrit, un nouveau personnage se glissa dans la chambre et se tint modestement à l'écart. Washington ne fit pas d'abord attention à l'intrus; il était retombé dans ses rêveries, les yeux vaguement fixés sur le feu.

— Demain, se disait-il à lui-même, il faut lever le voile et exposer nos plans, puisse le ciel les faire prospérer!

Un léger bruit frappa son oreille, et l'avertit qu'il n'était pas seul. Il fit un signe: l'étranger s'approcha du feu, dont la chaleur ne lui était point nécessaire, car il s'était couvert outre mesure, moins pour se vêtir que pour se déguiser. D'un geste bienveillant et gracieux, le général lui indiqua une chaise; mais l'homme la refusa modestement. Après quelques instants d'attente, Washington se leva, prit dans un tiroir un sac de petite dimension, mais qui semblait assez lourd, et s'exprima en ces termes:

— Harvey Birch, voici l'heure où nos relations vont cesser; à partir d'aujourd'hui nous devons être étrangers l'un à l'autre.

— Si telle est la volonté de Votre Excellence!

— C'est nécessaire; depuis que je dirige nos armées, il a été de mon devoir d'utiliser des hommes qui, comme vous, me procuraient des renseignements. J'ai eu plus de confiance en vous que dans tous les autres; toujours de bonne foi, toujours ferme dans vos principes, vous ne m'avez jamais trompé, et je me plais à le reconnaître. Vous seul connaissiez les agents secrets que j'entretenais à New-York: leur fortune, leur existence même dépendaient de votre fidélité.

Il s'arrêta comme pour réfléchir, afin de rendre ample justice au colporteur.

— Je crois, poursuivit-il, que vous êtes du petit nombre de ceux qui ont servi notre cause avec un zèle infatigable. Vous avez consenti à passer pour espion de l'ennemi, sans jamais révéler ce qu'il ne vous était pas permis de divulguer. Pour moi, pour moi seul au monde, vous avez montré un dévouement sincère à la liberté de l'Amérique.

Durant cette allocution, Harvey, dont la tête était inclinée sur son sein, la releva graduellement, et finit par se redresser de toute la hauteur de sa taille. La rougeur de son teint prit insensiblement des nuances plus foncées; pourtant, malgré le noble orgueil qui gonflait sa poitrine, ses yeux modestement baissés regardaient les pieds de son interlocuteur.

— Je dois maintenant payer vos services. Jusqu'à présent vous avez ajourné l'heure de la récompense, et ma dette est devenue considérable. Je ne veux pas déprécier la difficulté et les dangers de vos fonctions, mais vous savez que notre pays est pauvre. Voici cent doublons!

Le colporteur leva les yeux sur le général, et fit un pas en arrière comme pour refuser de prendre le sac qu'on lui présentait.

— C'est bien peu, sans doute, pour des services comme les vôtres, ajouta Washington, mais c'est tout ce que je puis vous offrir à la fin de la campagne; je serai peut-être obligé d'emprunter.

— Votre Excellence croit-elle que j'aie exposé ma vie, que j'aie flétri mon nom pour de l'argent?

— Ce n'est pas pour de l'argent! Quelles raisons vous ont donc fait agir?

— Quelles raisons guidaient Votre Excellence sur les champs de bataille? Pourquoi avez-vous, chaque jour, à chaque heure, exposé votre précieuse vie à la mort des braves et au supplice? Dois-je regretter mes sacrifices, quand des hommes tels que vous risquent tout pour notre patrie? Non, non, non, je n'accepterai pas un dollar de votre or; la pauvre Amérique a besoin de toutes ses ressources!

Le général laissa échapper le sac, qui tomba aux pieds d'Harvey, et y resta abandonné jusqu'à la fin de l'entrevue. Washington reprit en regardant fixement le colporteur:

— J'ai eu dans ma conduite de puissants motifs qui n'existent point pour vous. Nos situations sont différentes; j'ai la gloire de commander des armées, et vous emporterez dans la tombe la réputation d'ennemi de votre terre natale. Songez que le voile qui vous couvre ne peut être levé qu'après longues années... peut-être jamais!...

Birch baissa de nouveau la tête, mais rien dans ce mouvement n'indiquait la soumission de son âme.

— Vous serez bientôt vieux, la fleur de vos jours est déjà passée! quels sont vos moyens d'existence?

— Les voilà! dit le colporteur en étendant ses mains bronzées par le travail.

— Mais ce secours peut vous manquer; prenez ce sac pour assurer le repos de vos vieux jours. Rappelez-vous tous vos dangers, toutes vos angoisses. Je vous ai dit que le sort d'hommes haut placés dépendait de votre silence; quel gage puis-je leur donner de votre fidélité?

Birch s'avança, et posant à son insu un pied sur le sac:

— Dites-leur, répondit-il, que j'ai refusé cet or.

Un sourire bienveillant détendit les traits du général, qui étreignit avec force la main du colporteur.

— Je vous connais maintenant, lui dit-il; les raisons qui m'ont jusqu'à présent forcé à exposer votre vie existent toujours et m'empêchent de révéler ouvertement vos vertus. Mais en particulier je serai tou-

jours votre ami. Dans le besoin ou dans la souffrance, ne manquez pas de vous adresser à moi. Tant que Dieu m'accordera quelque chose, je le partagerai avec un homme qui a de si nobles sentiments, et dont les actions sont conformes à ses principes. Si la paix est le fruit de nos efforts, frappez hardiment à la porte de celui que vous avez vu tant de fois sous le nom d'Harper; il vous garantira du dénûment, il vous donnera asile dans le malheur et ne rougira pas de vous recevoir.

— J'ai besoin de bien peu de chose dans cette vie, dit Harvey; avec de la santé, une industrie honorable et la protection du ciel, je ne manquerai jamais de rien. Mais savoir que Votre Excellence est mon ami, c'est un bonheur que j'estime plus que tous les trésors de l'Angleterre!

Washington resta quelques instants dans l'attitude d'une profonde réflexion, puis il se mit à son bureau et traça quelques lignes sur un morceau de papier, qu'il donna au colporteur.

— Je crois, dit-il, que la Providence réserve à ce pays de hautes et glorieuses destinées. Quand je vois le patriotisme qui anime ses moindres citoyens, il serait affreux qu'un homme tel que vous fût poursuivi jusque dans sa mémoire, comme un ennemi de la liberté. Mais je vous ai déjà dit que des personnages marquants seraient en danger si l'on dévoilait votre véritable caractère. Puisqu'il est impossible de vous rendre justice aujourd'hui, je vous remets sans crainte ce certificat. Si nous ne nous rencontrons jamais, il pourra du moins être utile à vos enfants.

— A mes enfants! s'écria le colporteur, puis-je léguer à une famille l'infamie de mon nom?

La vive émotion avec laquelle Harvey prononça ces paroles se communiqua au général, qui fit un léger mouvement pour ramasser le sac de doublons, mais qui fut arrêté par l'expression de la physionomie du colporteur. Harvey devina l'intention de Washington, secoua la tête, et dit d'un ton plus calme:

— C'est un véritable trésor que Votre Excellence me confie, je le garderai fidèlement. Il existe des hommes qui peuvent affirmer que je tenais moins à la vie qu'à vos secrets. Ce papier, que je prétendais avoir perdu, je l'ai avalé la dernière fois que les Virginiens m'ont arrêté; c'est la seule fois que j'ai trompé Votre Excellence, et ce sera la dernière. Oui! ce certificat est un vrai trésor pour moi; peut-être, ajouta-t-il avec un sourire mélancolique, saura-t-on après ma mort le nom de celui qui m'honorait de son amitié. Si on l'ignore toujours, il n'y aura personne pour me plaindre.

— Souvenez-vous, dit le général vivement ému, que vous aurez toujours en moi un ami secret, mais que je ne puis vous reconnaître en public.

— Je le sais, je le sais! répliqua Birch. Je le savais lorsque j'ai accepté mes fonctions. C'est probablement la dernière fois que je verrai Votre Excellence. Puisse Dieu répandre sur votre tête ses plus saintes bénédictions!

Il se tut et se dirigea vers la porte. Washington le suivit d'un regard qui exprimait le plus vif intérêt. Le colporteur se retourna encore et contempla avec autant de regret que de respect les traits calmes mais imposants du général, puis il salua et partit.

Les armées de l'Amérique et de la France furent conduites par l'illustre chef contre les Anglais commandés par lord Cornwallis, et terminèrent par une série de victoires une campagne commencée sous des auspices défavorables. Bientôt après la Grande-Bretagne se lassa de la guerre, et l'indépendance des États-Unis fut reconnue.

Longtemps après, ceux qui avaient pris part à la guerre ou leurs descendants parlaient avec orgueil des efforts qu'ils avaient faits pour la cause nationale. Mais le nom d'Harvey Birch fut confondu avec ceux des agents qui avaient manœuvré en secret contre les droits de leurs compatriotes. Toutefois son image se présenta à l'esprit du chef puissant, qui seul connaissait la vérité. Il fit même faire des recherches qui furent presque sans succès; il apprit qu'un colporteur d'un autre nom, mais dont le signalement était exactement le même, errait dans les nouveaux établissements et luttait péniblement contre la vieillesse et la pauvreté. La mort empêcha Washington d'en apprendre davantage, et de longues années s'écoulèrent sans qu'on entendît parler du colporteur.

CHAPITRE XXXV.

Trente-trois ans après l'entrevue que nous venons de raconter, l'armée américaine combattait encore les troupes anglaises; mais la scène était transportée des rives de l'Hudson aux bords du Niagara.

Washington était depuis longtemps descendu dans la tombe; le temps avait effacé les jalousies personnelles, les inimitiés politiques, et le nom de l'illustre général acquérait chaque jour un nouvel éclat; sa valeur et sa probité étaient chaque jour mieux appréciées, non-seulement par ses compatriotes, mais encore par le monde entier; il était déjà reconnu pour le héros d'un siècle de raison et de vérité. Parmi les jeunes gens qui faisaient, en 1814, l'orgueil de l'armée américaine, plus d'un noble ambitieux brûlait du désir d'égaler la renommée de Washington.

Ce désir animait surtout un jeune homme qui, le soir du 25 juillet de cette sanglante année, contemplait la grande cataracte du haut du rocher de la Table. Ce jeune homme avait d'élégantes proportions; ses yeux, d'un noir foncé, avaient un éclat éblouissant; parfois, lorsqu'ils se fixaient sur les eaux qui roulaient tumultueusement à ses pieds, ils rayonnaient d'un ardent enthousiasme; mais leur expression de fierté était tempérée par les contours de sa bouche, dont l'enjouement avait quelque chose de la beauté féminine. Les boucles de ses cheveux brillaient au soleil couchant comme des anneaux d'or, et le vent qui venait de la cataracte les agitait sur un front dont la blancheur avait été altérée par le hâle et la chaleur.

Près de ce jeune homme était un autre officier. Tous deux examinaient avec curiosité ces chutes immenses, une des merveilles du Nouveau-Monde; ils observaient un profond silence, mais tout à coup l'un d'eux désigna avec son épée un objet qui flottait sur l'abîme, et s'écria:

— Regardez, Wharton, voilà un homme qui traverse les tourbillons de la cataracte dans une barque qui a l'air d'une coquille d'œuf.

— Il a un havre-sac, c'est sans doute un soldat; allons le trouver à l'échelle, Mason, et sachons d'où il arrive.

L'aventurier mit quelque temps à atteindre le débarcadère. Contrairement à l'attente des jeunes militaires, c'était un homme avancé en âge et qui n'appartenait point à l'armée; il pouvait avoir soixante-dix ans; toutefois la vieillesse avait argenté les rares cheveux épars sur son front ridé, mais elle ne paraissait pas avoir altéré sa vigoureuse constitution; ses nerfs étaient endurcis par un demi-siècle de labeurs, et sa taille n'était courbée que par son attitude accoutumée; il portait des vêtements grossiers dont les nombreuses réparations attestaient l'économie de leur propriétaire; sur son dos était une balle assez peu fournie qui avait donné le change sur sa profession.

Les jeunes officiers adressèrent quelques compliments d'usage et exprimèrent leur surprise de voir un homme de son âge s'aventurer si près de la cataracte; le vieillard leur demanda d'une voix tremblante des nouvelles des armées belligérantes.

— Nous avons rossé l'autre jour les habits rouges dans les plaines de Chippewa, dit celui que l'on appelait Mason; depuis, nous semblons jouer à cache-cache avec eux, mais nous espérons les retrouver aujourd'hui.

— Vous avez peut-être un fils au service? reprit l'autre officier d'un air de bonté; dites-moi son nom et son régiment, et je vous conduirai à lui.

Le vieillard secoua la tête, et passa la main sur ses cheveux blancs avec un air de résignation; puis il répondit:

— Non, je suis seul au monde.

— Il vous aurait été difficile de tenir votre promesse, capitaine Dunwoodie, s'écria l'insouciant Mason, car la moitié de nos troupes sont parties pour le fort Georges.

Le vieillard demeura brusquement immobile, regarda attentivement les deux jeunes gens et s'écria:

— Me suis-je trompé, comment vous a-t-on appelé tout à l'heure?

— Je me nomme Wharton Dunwoodie, répondit le capitaine en souriant.

L'étranger, sans parler, lui fit signe d'ôter son chapeau; le jeune homme y consentit, et soumit à l'examen de l'étranger son visage naïf encadré de cheveux flottants.

— Les familles sont comme notre terre natale! s'écria le vieillard, elles se développent avec le temps.

— Pourquoi paraissez-vous si étonné, lieutenant Mason? s'écria le capitaine Dunwoodie; vous montrez plus de surprise que lorsque vous avez vu la cataracte.

— La cataracte ne m'émeut guère, répondit Mason; c'est un spectacle qui pourrait plaire, au clair de lune, à votre tante Sara et au vieux colonel Singleton; mais un gaillard comme moi n'éprouve de surprise que lorsqu'il rencontre des originaux comme ce vieillard.

— Allons, allons, Tom, repartit gravement Dunwoodie, pas de plaisanterie sur ma respectable tante: c'est la bonté même, et j'ai entendu dire que sa jeunesse n'avait pas été heureuse.

— Il court un autre bruit, dit Mason: on assure, dans la ville d'Accomac, que chaque année, à la Saint-Valentin, le colonel Singleton offre sa main à miss Sara; mais on ajoute que votre grand'tante refuse son consentement.

Ma tante Jeannette! dit Dunwoodie en riant; la chère femme ne pense guère au mariage depuis la mort du docteur Sitgreaves. Toutes ces histoires viennent de l'intimité qui règne entre le colonel Singleton et mon père; vous savez qu'ils ont servi ensemble dans la cavalerie, où votre père lui-même était lieutenant.

— Je sais tout cela sans doute, mais vous ne pouvez me soutenir que le colonel rend de si fréquentes visites au général Dunwoodie uniquement pour parler de leurs anciens faits d'armes. La dernière fois que je suis allé chez vous, la femme de charge de votre mère, cette vieille au teint jaune et au nez pointu, m'a fait part des espérances du colonel; elle m'a dit que ce n'était pas un parti méprisable, qu'il avait vendu très-avantageusement une plantation dans la Géorgie.

— Je la reconnais là, repartit le capitaine; Catherine Haynes est forte sur le calcul.

Le vieillard écoutait cette conversation avec le plus profond intérêt; quand on vint à parler de Catherine, il eut l'air de sourire, et parut

se reporter à une époque lointaine. Mason continua sans faire attention à l'étranger :

— Cette femme est l'égoïsme même.

— Son égoïsme ne nuit à personne, répliqua Dunwoodie; tout ce qu'il y a de gênant en elle, c'est son antipathie pour les nègres : il n'y en a qu'un qui lui ait plu.

— Lequel donc ?

— Il se nommait César; c'était un domestique de feu mon grand-père Wharton. Vous ne vous en souvenez pas, je crois : il mourut la



Les deux fugitifs.

même année que son maître, lorsque nous étions enfants. Il avait suivi ma mère en Virginie, et elle en parlait toujours avec affection. Ma mère était....

— Un ange, interrompit le vieillard d'une voix dont l'énergie fit tressaillir les jeunes officiers.

— L'avez-vous connue ? s'écria le fils rayonnant de plaisir.

Au moment où l'étranger allait répondre, l'air retentit des détonations de l'artillerie auxquelles succédèrent des décharges réitérées. Les deux officiers se dirigèrent à la hâte vers le camp, accompagnés par leur nouvelle connaissance. L'émotion excitée par cet engagement imprévu suspendit l'entretien; mais, charmé d'avoir entendu l'éloge d'une mère qu'il adorait, Dunwoodie jeta à plusieurs reprises des regards bienveillants sur le vieillard qui arpentait le terrain avec une agilité surprenante. En arrivant au camp, le capitaine et le lieutenant serrèrent la main de l'étranger et l'invitèrent à venir les voir le lendemain. Les troupes étaient déjà en mouvement; une batterie anglaise couronnait les hauteurs, et dans la plaine une brigade écossaise soutenait avec courage une lutte inégale. Une colonne américaine reçut l'ordre de s'emparer de la batterie : elle y réussit. Mais de puissants renforts arrivèrent aux Anglais, qui s'efforcèrent de reconquérir leurs canons; leurs charges furent constamment repoussées avec une perte considérable pour eux.

Vers la fin de l'action, le jeune capitaine fut entraîné par son ardeur à la poursuite d'un détachement ennemi. Chemin faisant il s'aperçut que son lieutenant avait disparu. En ce moment le tambour donnait le signal de la retraite. Les Anglais avaient abandonné leur position, et l'on se disposait à recueillir les blessés. Wharton Dunwoodie, cédant à l'impulsion de l'amitié, saisit une torche et se mit à la recherche de Mason. Il le trouva assis tranquillement sur le versant de la colline, mais incapable de se remuer; une balle lui avait fracassé la jambe. Dunwoodie se jeta dans ses bras en s'écriant :

— Ah ! mon cher Tom, je savais bien que c'était vous que je trouverais le plus près de l'ennemi !

— Vous vous trompez, répliqua le lieutenant; il y a un brave qui est encore plus près que moi.

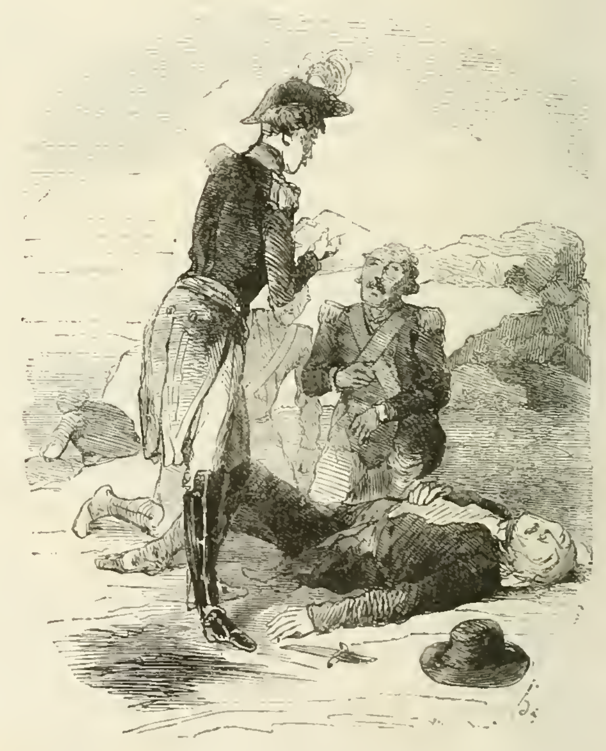
— Quel est-il ?

— Je l'ignore; il s'est élancé à travers la fumée à côté de mon peloton; mais le pauvre diable n'est pas revenu; il est là-bas étendu sur un tertre. Je l'ai appelé plusieurs fois; mais je crois qu'il n'est plus en état de me répondre.

Le jeune Dunwoodie courut à l'endroit indiqué, et à son grand étonnement il y vit le vieil étranger.

— C'est le vieillard qui a connu ma mère, s'écria-t-il. En mémoire d'elle, il aura une honorable sépulture; levez-le, et qu'on l'emporte ! Ses os reposeront sur le sol natal.

Les soldats s'approchèrent pour obéir. L'homme était étendu sur le dos; les clartés flamboyantes de la torche donnaient en plein sur son visage; ses yeux semblaient fermés par le sommeil; ses lèvres, rentrées par la vieillesse, avaient subi une déviation légère, produite plutôt par un sourire que par une convulsion. Un fusil était à ses côtés; ses mains étaient serrées sur sa poitrine, et l'une d'elles tenait quelque chose qui étincelait comme de l'argent. Dunwoodie se pencha, dérangea les bras du cadavre, et aperçut les traces du passage de la balle qui lui avait traversé le cœur. Le dernier objet de sa sollicitude avait été une boite d'étain que le plomb fatal avait aussi traversée, et les derniers moments du vieillard devaient avoir été employés à la tirer de son sein. Dunwoodie l'ouvrit, y trouva un papier, et lut avec surprise ce qui suit :



Mort d'Harvey Birch.

« Des circonstances de la plus haute importance politique, qui peuvent compromettre la fortune et la vie de beaucoup de gens, ont jusqu'à ce jour tenu secret ce que ce billet révèle aujourd'hui. Harvey Birch a, pendant de longues années, été le serviteur fidèle et désintéressé de son pays. Que Dieu lui accorde la récompense que les hommes lui ont refusée !

» GEORGES WASHINGTON. »

C'était l'espion du territoire neutre; il mourut comme il avait vécu, dévoué à sa patrie, et martyr de la liberté.

FIN DE L'ESPION.

Paris — Impr. Lacour et C., rue Soufflot, 16.

ROMANS POPULAIRES ILLUSTRÉS

Gve BARBA ÉDITEUR 31 RUE DE SEINE

20 C. LA LIVRAISON

LE COLON D'AMÉRIQUE,

PAR

FENIMORE COOPER,

TRADUCTION DE LA BÉDOLLIÈRE.

CHAPITRE PREMIER.

Les allusions historiques contenues dans ce récit se rattachent à une période éloignée des annales américaines. Une colonie de réfugiés, pieux et dévoués, qui cherchaient un asile contre la persécution religieuse, avait débarqué sur le rocher de Plymouth. Moins d'un siècle avant l'époque à laquelle commence ce récit, eux et leurs descendants avaient déjà transformé une immense étendue de déserts en champs fertiles, clair-semés de joyeux villages. Les travaux des premiers émigrants s'étaient bornés au défrichement des côtes, qui par leur contact avec les eaux semblaient établir un rapport plus intime entre les colons et le pays de leurs ancêtres où florissait la civilisation.

Bientôt cependant l'esprit d'aventures, le désir de trouver des terres plus fécondes, les attraits qu'offraient les régions inconnues du nord et de l'ouest, invitèrent les plus hardis à s'enfoncer dans les forêts, en renonçant ainsi à tout espoir de communiquer désormais avec ce qu'ils appelaient l'ancien monde.

C'est dans un de ces établissements, sorte d'avant-poste de la civilisation en Amérique, que nous voulons transporter en imagination nos lecteurs. Lorsque lord Say, lord Brooke et lord Seal, avec un petit nombre d'associés, obtinrent la concession du territoire qui compose aujourd'hui l'Etat de Connecticut, la configuration du continent américain était si peu connue que le roi d'Angleterre, par une patente revêtue de sa signature, les rendit propriétaires d'une contrée qui s'étend depuis l'Atlantique jusqu'à la mer du Sud. Malgré les obstacles presque insurmontables que présentait l'exploitation ou même l'occupation d'une superficie aussi considérable, des émigrants partis de la colonie mère de Massachusetts osèrent entreprendre ce travail d'Hercule quinze ans après avoir mis le pied pour la première fois sur le rocher de Plymouth. On vit bientôt s'élever le fort de Say-Brooke, les villes de Windsor, Hartford, New-Haven. Depuis ce temps la petite communauté, modèle d'ordre et de bon sens, a poursuivi sa tâche avec calme et avec succès. De cette ruche primitive est sorti un essaim de travailleurs industrieux, éclairés, infatigables, et ils se sont



Le puritain Marc Heathcote.

répandus sur une si vaste surface qu'on pourrait croire qu'ils aspirent encore à la possession des régions comprises dans leurs concessions originelles.

Parmi les protestants que le découragement ou la persécution avait déterminés à s'exiler volontairement aux colonies, il y avait un assez grand nombre d'hommes remarquables par leur capacité et leur éducation. Les cadets, les militaires, les étudiants, les jeunes gens d'un caractère insouciant, s'étaient promptement jetés dans les provinces méridionales, où l'existence de l'esclavage les dispensait de travail et où la guerre leur promettait des émotions, des aventures et de l'avancement. Ceux qui avaient des idées plus graves et des sentiments de piété plus profonds s'étaient établis dans la Nouvelle-Angleterre. Une multitude de propriétaires s'y étaient transportés avec leurs biens et leurs familles, et ils imprimaient aux colonies naissantes ce caractère d'intelligence et d'élévation morale qui ne s'est point démenti. La nature des guerres civiles en Angleterre avait entraîné dans la carrière des armes des individus sincèrement religieux. Quelques-uns s'étaient retirés aux colonies avant que les troubles des métropoles eussent atteint leur apogée; d'autres arrivèrent successivement pendant la période révolutionnaire, et la restauration leur donna pour compagnons les nombreux mécontents auxquels la maison des Stuarts était antipathique.

Un soldat austère et fanatique, nommé Heathcote, fut des premiers à déposer son épée pour entreprendre les opérations que nécessitait la transformation d'un pays neuf. Nous ne chercherons pas à examiner si la jeunesse de sa femme fut pour quelque chose dans sa détermination; mais, s'il faut en croire les documents d'après lesquels nous écrivons, il dut regarder la paix de son ménage comme mieux assurée dans les solitudes du nouveau monde qu'au milieu des camarades que sa première profession l'obligeait à fréquenter.

Il descendait, ainsi que sa femme, de ces hommes libres du moyen âge qui, en augmentant par degrés la valeur et l'importance de leurs propriétés foncières, étaient parvenus à s'incorporer dans ce qu'on appelle en Europe la petite noblesse. Malgré la différence d'âge des deux époux, leur union avait été heureuse, et maintenant que le vieux soldat chrétien avait atteint un pays étranger aux discordes civiles et religieuses, il avait lieu de croire qu'une vie paisible le dédommagerait des dangers et des fatigues de sa jeunesse. Mais le bonheur domestique du capitaine Heathcote était condamné à recevoir un coup fatal, et le danger qui le menaçait provenait d'une circonstance imprévue. Le jour même où il arrivait dans un asile depuis si longtemps désiré, sa femme mettait au monde un beau garçon, et elle expirait dans les douleurs de l'enfantement. Le soldat retraité avait vingt ans de plus que celle qui l'avait suivi dans ces régions lointaines. Il s'était toujours préparé à payer le premier sa dette à la nature, et cette perte lui fut d'autant plus sensible qu'elle était inattendue. Elle augmenta la tournure sérieuse d'un caractère déjà modifié par les discussions théologiques, et de grave et réfléchi il devint par degrés sombre et austère. Toutefois il n'était pas homme à se laisser abattre par les vicissitudes. Sans rien changer à sa vie habituelle, il donna à ses voisins l'exemple de la sagesse et du courage; mais, aigri par le malheur, déçu de toutes ses espérances, il se mit à l'écart, et s'abstint de remplir dans les affaires publiques du petit État des fonctions auxquelles sa fortune et ses services passés lui donnaient droit d'aspirer. Il donna à son fils autant d'éducation que le lui permettaient ses ressources et celles de la colonie de Massachusetts. Par une erreur de piété que nous ne chercherons pas à apprécier, il crut donner une preuve de sa résignation à la volonté de la Providence, il fit baptiser publiquement l'enfant sous le nom de Content; lui-même s'appelait Marc, comme la plupart de ses ancêtres depuis deux ou trois siècles. A l'époque où son humilité n'excluait pas les pensées mondaines, il avait même entendu parler d'un sir Marc appartenant à sa famille qui avait suivi les drapeaux d'un des rois les plus vaillants de sa terre natale.

Il y a tout lieu de croire que le génie du mal regarda bientôt d'un œil d'envie l'exemple d'ordre et de moralité que les colons de la Nouvelle-Angleterre donnaient au reste du monde. Des discussions s'élevèrent entre eux, des schismes les divisèrent, et ces hommes qui avaient abandonné ensemble les foyers de leurs ancêtres pour chercher la liberté de conscience, ne tardèrent pas à se séparer afin de n'être pas contrariés dans leurs croyances respectives, par lesquelles ils s'imaginaient se rendre propice le Père tout-puissant et miséricordieux de l'univers. Si nous étions chargé d'une tâche théologique, nous pourrions intercaler ici avec quelque succès une dissertation sur la vanité et l'absurdité de l'espèce humaine.

A la suite de ces nouvelles altercations, Marc Heathcote crut devoir se séparer de ceux avec lesquels il vivait alors depuis plus de vingt ans; il leur annonça qu'il voulait pour la seconde fois établir ses autels au milieu du désert, afin de pouvoir adorer Dieu selon ce qui lui paraissait la justice. Cette déclaration faite d'un ton grave produisit une sorte de stupeur. Le respect et l'attachement involontaires qu'avaient inspirés à tous les vertus réelles du capitaine et l'inflexible sévérité de ses principes firent oublier un instant les querelles dogmatiques. Les anciens de la colonie lui parlèrent affectueusement; mais la voix de la conciliation s'élevait trop tard pour être entendue. Il écouta avec déférence les raisonnements des ministres qui étaient venus de toutes les paroisses voisines; il prit dévotement part aux prières qu'ils adressèrent au ciel en cette circonstance pour demander à être éclairés; mais il avait trop de roideur et d'orgueil spirituel pour ouvrir son cœur à cette charité à laquelle devraient tendre surtout les disciples d'une religion douce et consolatrice. On tenta tout ce qu'il était possible et convenable de faire, mais la résolution de l'opiniâtre sectaire demeura inébranlable. Les paroles par lesquelles il termina la conférence méritent d'être rapportées :

— Ma jeunesse, dit-il, s'est passée dans la piété et dans l'ignorance, mais dans mon âge mûr j'ai connu le Seigneur. Depuis plus de vingt ans je cherche la vérité. J'ai passé tout ce temps à préparer ma lampe, de peur d'être surpris comme les vierges folles, et maintenant que mes reins sont ceints et que ma course est presque achevée, je reculerais! je renierais ma foi! Pour elle, vous le savez, j'ai quitté la demeure terrestre de mes pères; pour elle j'ai affronté les dangers de la terre et des eaux; plutôt que d'y renoncer, je vouerais au désert, s'il plaisait à la Providence, mon bonheur, ma vie et ma postérité!

Le jour du départ fut un jour de douleur sincère et universelle. Malgré la sévérité du vieillard, il avait laissé percer à travers sa rude écorce des lueurs de bonté qu'il était impossible de méconnaître. Presque tous les jeunes débutants qui fondaient péniblement un établissement d'abord improductif pouvaient se souvenir d'avoir reçu la secrète assistance d'une main que le monde croyait fermée par les calculs prévoyants de l'avarice. Aucun des fidèles des environs ne s'était engagé dans les liens du mariage sans que le capitaine lui prouvât plus efficacement que par de vaines protestations l'intérêt qu'il prenait au bonheur du nouveau ménage.

Voilà pourquoi tous les habitants d'un âge raisonnable à plusieurs milles à la ronde se trouvèrent groupés autour de Marc Heathcote dans l'importante matinée où les charrettes chargées de ses meubles prirent lentement la route qui menait au bord de la mer. Selon l'usage observé dans toutes les circonstances graves, les adieux furent précédés d'une hymne et d'une prière, puis l'aventurier embrassa ses voisins en essayant de conserver un sang-froid que menaçaient de détruire ses émotions intérieures. Les hôtes de toutes les maisons qui bordaient le chemin étaient sur leurs portes pour échanger avec l'exilé volontaire une dernière bénédiction. Plus d'une fois les hommes qui conduisaient ses attelages reçurent l'ordre de s'arrêter, et les assistants assemblés implorèrent le ciel en faveur de celui qui partait et de ceux qui restaient. On demandait moins les avantages terrestres que la lumière spirituelle, et les vœux qu'on adressait au Seigneur se ressentaient un peu des subtilités théologiques. Après de longs discours, lorsque les langues furent fatiguées, le vieux voyageur poursuivit sa route, suivi par les personnes dont le sort en ce monde dépendait de sa sagesse et de ses caprices. Ce fut de cette manière caractéristique que l'un des premiers colons du nouveau monde se rejeta dans une carrière de dangers, de souffrances et de privations.

Les moyens de transport au milieu du dix-septième siècle n'offraient point les mêmes facilités qu'à présent. Les routes étaient nécessairement courtes et en petit nombre; les communications par eau étaient lentes, irrégulières et incommodes. Toutefois Marc Heathcote les préféra, car une immense barrière de forêts s'étendait entre la baie de Massachusetts d'où il s'éloignait et les rives du Connecticut, où il comptait s'établir. Mais, après avoir atteint la côte, il ne trouva pas immédiatement la possibilité de s'embarquer. Il fut obligé de séjourner quelque temps parmi les bons habitants de l'étroite péninsule où existait déjà le germe d'une ville florissante, et où les clochers d'une grande cité dominent actuellement les toits de tant d'habitations. Le fils du capitaine ne quittait pas le lieu de sa naissance avec autant de résignation que son père. Il y avait dans la ville de Boston une charmante fille qui lui convenait sous le rapport de l'âge, de la position, de la fortune, et qui plus est du caractère. L'image de Ruth Harding se confondait depuis longtemps dans les pensées du jeune homme avec les tableaux plus sévères qu'une pieuse éducation lui mettait ordinairement devant les yeux. Aussi, regardant un retard comme favorable à ses vœux, il s'empressa de le mettre à profit. Il fut uni à sa douce fiancée une semaine seulement avant le jour où son père s'embarqua pour un second pèlerinage.

Nous n'avons pas à nous arrêter sur les incidents de la traversée. Quoique le génie d'un homme extraordinaire eût découvert le monde qui commençait à se remplir d'une population civilisée, la navigation n'avait pas fait de grands progrès. Le passage à travers les écueils de Nantuket inspirait encore de la terreur et présentait des dangers réels. On regardait aussi comme un exploit difficile de remonter le Connecticut. Mais la prudence, la résolution, la persévérance suppléaient à la science. Nos aventuriers triomphèrent des obstacles sans perte, sinon avec facilité, et vinrent s'arrêter au fort anglais de Hartford, où ils se reposèrent pendant une saison. Toutefois l'un des points essentiels des doctrines que professait le capitaine consistait à se croire obligé de s'écarter encore davantage de la demeure des autres hommes. Escorté de quelques compagnons dévoués, il partit pour un voyage d'exploration, et à la fin de l'été il se trouva établi dans un domaine qu'il avait acquis suivant les simples formalités usitées aux colonies, et au prix modique dont on payait alors la propriété absolue de terrains considérables.

Le puritain n'était pas complétement détaché des choses de la vie, mais il n'avait pour elles aucun amour exagéré. Il était sobre par habitude et par principes plutôt que par désir d'arrondir ses richesses. Il se contenta donc d'une terre dont la beauté et la qualité étaient plus remarquables que l'étendue. Elle était située près des limites septentrionales de la colonie, bien boisée et traversée par des cours d'eau. Avec quelques dépenses et avec ce bon goût qu'une vie d'abnégation n'avait pas complétement détruit chez le capitaine, il parvint à en faire un séjour qui joignait à ses charmes rustiques l'avantage inappréciable d'être à l'abri des tentations du monde.

Après s'être ainsi mis en paix avec sa conscience, Marc Heathcote passa plusieurs années au milieu d'une sorte de prospérité négative. Les nouvelles d'Europe lui arrivaient quand elles étaient déjà oubliées ailleurs depuis longtemps, et il avait à peine connaissance des désordres et des guerres qui troublaient les autres colonies. Cependant les bornes des établissements s'étendaient par degrés, et l'on commença à défricher des vallées voisines de celles qu'occupaient les solitaires. A cette époque, la vieillesse imprimait déjà ses stigmates sur la constitution de fer du capitaine. Les fraîches couleurs que la jeunesse et la santé donnaient à son fils quand il était entré dans les bois faisaient place aux nuances brunes que produisent le hâle et le travail. Nous disons le travail, car les habitudes du pays en imposaient l'obligation même aux plus favorisés de la fortune ; et il était impérieusement nécessité par les difficultés journalières de la situation.

Ruth demeura toujours fraîche et jeune, quoiqu'elle eût eu bientôt à remplir les devoirs de la maternité. Pendant longtemps rien ne put faire regretter aux colons la résolution qu'ils avaient prise et leur inspirer des craintes sérieuses pour l'avenir. Ils apprirent avec autant d'étonnement que de terreur la mort de Charles Ier, l'interrègne et la restauration du fils de celui que l'on qualifie assez étrangement de martyr. Marc Heathcote était trop soumis à la volonté de Dieu, aux yeux duquel les couronnes et les sceptres ne sont que de vains hochets, pour s'émouvoir vivement de l'inconstante destinée des monarques. Comme la plupart de ses contemporains, sans être absolument républicain, il soutenait la liberté contre le droit divin ; mais il était demeuré étranger aux passions désordonnées qui amenèrent insensiblement le peuple à méconnaître le prestige du trône et à le souiller de sang. De rares visiteurs amenés par le hasard dans ses domaines lui parlèrent du protecteur, dont la main de fer maîtrisait l'Angleterre ; les yeux du vieillard s'animèrent subitement pendant qu'il les écoutait ; et en méditant après sa prière du soir sur les vicissitudes du monde, il reconnut dans Cromwell un ancien compagnon de sa jeunesse. Il en conclut que les hommes ne pouvaient placer sûrement leurs affections, et il s'applaudit avec la modestie convenable d'avoir élevé son tabernacle dans le désert, au lieu d'affaiblir ses chances de gloire éternelle en aspirant aux vaines grandeurs d'ici-bas.

Néanmoins, Ruth elle-même, qui n'avait guère l'esprit d'observation, remarquait que les regards du vieux soldat s'enflammaient, que ses sourcils se fronçaient, que le sang montait à ses joues pâles et ridées, lorsque la conversation tombait sur les luttes sanglantes des guerres civiles. Il y avait des instants où il oubliait, pour ainsi dire, ses préceptes religieux, en expliquant à son fils et à son petit-fils la manière d'attaquer avec succès et de battre en retraite avec honneur. En ces occasions, sa main encore musculeuse s'armait d'une épée, dont il enseignait l'usage au jeune enfant ; et il passa ainsi plusieurs longues soirées d'hiver à lui apprendre indirectement un art qui était en contradiction si formelle avec les commandements de son divin maître. Cependant il n'oubliait jamais de clore ses instructions par une requête spéciale qu'il intercalait dans sa prière du soir. Il demandait qu'aucun de ses descendants n'ôtât la vie à un être mal préparé à mourir, que pour défendre sa personne et ses droits légitimes. On verra que l'interprétation de ses réserves pouvait exercer la subtilité d'un homme disposé à se battre.

Peu d'occasions s'offrirent, dans ce pays lointain, de mettre en pratique les théories militaires si longuement développées par le vieillard. Les incursions des Indiens n'étaient pas rares, mais elles n'excitaient de terreur que dans le sein de Ruth et de son jeune nourrisson. On avait entendu parler quelquefois de voyageurs massacrés, de familles séparées par la captivité ; mais, soit par un heureux hasard, soit par l'excessive prudence des colons de l'extrême frontière, on s'était peu servi du couteau et du tomahawk dans la colonie de Connecticut. La modération et la prévoyance des planteurs avait étouffé, dès le principe, une discussion dangereuse avec les Hollandais de la province voisine de New-Netherlands ; et quoiqu'un puissant chef indigène eût constamment les yeux fixés sur les colonies de Massachusetts et de Rhode-Island, la famille de notre émigrant en était trop éloignée, pour avoir rien à craindre.

Les années se succédèrent paisiblement ; le désert disparut lentement autour de la résidence des Heathcote, et ils se trouvèrent enfin en possession d'une aisance aussi complète que le permettait leur isolement.

Après ces explications préliminaires, nous allons commencer un récit moins sommaire et, nous l'espérons, plus intéressant. Peut-être cependant que les hommes dont l'imagination a besoin d'être excitée trouveront notre histoire trop intime et la situation de nos personnages trop naturelle.

CHAPITRE II.

A l'époque où commence notre action, une belle et productive saison tirait à sa fin. La fenaison et les petites récoltes étaient terminées depuis longtemps, et Content Heathcote avait passé la journée à enlever au maïs ses sommités feuillues, pour en faire du fourrage, et pour laisser l'air et le soleil durcir un grain, qui est la plus importante production du pays. Pendant ce léger travail le vieux Marc s'était promené à cheval au milieu des ouvriers. Il voulait jouir d'un spectacle qui promettait l'abondance à ses troupeaux et distribuer en même temps quelques préceptes salutaires, quoique plutôt inspirés par l'esprit de secte que par la raison éclairée. Les serviteurs de son fils, car il avait depuis longtemps abandonné au jeune homme la direction du domaine, étaient sans exception des enfants du pays, accoutumés à mêler les exercices religieux avec la plupart des occupations de la vie. Ils écoutaient donc avec respect les exhortations du vieillard, qui n'étaient cependant ni très-courtes ni très-originales, et pas un sourire d'impiété, pas un regard d'impatience n'échappaient même aux plus étourdis durant ses monotones homélies. Quant au jeune Heathcote, par une sorte de superstition presque inhérente à l'excès du zèle religieux, il était tenté de croire que le soleil brillait avec plus d'éclat, que la terre multipliait ses fruits dans les moments où les pieuses paroles sortaient des lèvres d'un père pour lequel il avait autant d'amour que de respect. Mais lorsque le soleil, dont aucun nuage ne cache l'orbe étincelant dans cette saison et sous cette latitude, descendit vers les cimes des arbres qui bordaient l'occident, le vieillard se sentit fatigué de ses exploits. Il acheva sa harangue et s'achemina, en rêvant, vers la maison. Ses pensées furent probablement occupées pendant quelques instants de la verve avec laquelle il traitait les sujets spirituels ; mais quand son bidet s'arrêta de lui-même sur une petite éminence qui traversait le chemin tortueux qu'il suivait, le vétéran passa de la contemplation abstraite aux réalités de la vie. Comme le paysage qu'il avait sous les yeux sera en partie le théâtre de notre action, nous allons essayer de le décrire rapidement.

Une petite rivière tributaire du Connecticut partageait la campagne en deux parties presque égales. Les plaines fertiles qui s'étendaient à plus d'un mille de chaque côté de ses rives avaient été depuis longtemps débarrassées de leurs forêts. Elles formaient des prés tranquilles, des champs où la moisson était déjà faite, et que la charrue recommençait à transformer. Toute la plaine, qui montait en pente douce jusqu'à la forêt, était divisée par d'innombrables clôtures. Des grillages où le bois avait été prodigué s'allongeaient en zigzag, et opposaient aux incursions des bestiaux des barrières de six à sept pieds de hauteur.

Dans une partie de la forêt une vaste éclaircie venait d'être faite, et quoique la surface en fût encore assombrie par des souches à moitié brûlées, le sol vierge se couvrait rapidement d'une végétation luxuriante. Un peu plus loin sur le penchant d'une petite montagne, on avait fait une semblable invasion dans le domaine des arbres ; mais le caprice ou la convenance avaient déterminé l'abandon de cette clairière après une seule récolte, qui avait suffi d'ailleurs pour payer les frais du défrichement. C'était un site remarquable par son encadrement de forêt et par les traces de culture qu'il portait encore. Il était encombré de piles de bûches, de troncs noircis, d'arbres morts, et couronné d'un taillis naissant au milieu duquel croissait çà et là le trèfle blanc, si abondant en ce pays. Les yeux de Marc furent attirés de ce côté par les tintements d'une douzaine de clochettes, qui, suspendues au cou d'autant de moutons, retentissaient au milieu des buissons.

La civilisation était plus apparente sur une éminence qui dominait les bords du cours d'eau, et qui présentait la forme d'un cône tronqué. Le vétéran expérimenté avait choisi le sommet de ce monticule pour y asseoir son établissement. La maison, construite en charpente, et couverte en planches, était longue, basse, irrégulière, et l'on pouvait remarquer qu'elle avait été graduellement agrandie, en raison de l'accroissement de la famille. La façade était tournée du côté de la rivière et précédée d'une espèce de cour. De lourdes cheminées dominaient diverses parties des toitures, et le désordre dans lequel elles étaient réparties prouvait qu'on avait plutôt consulté la commodité que le bon goût. Deux ou trois bâtiments détachés étaient disposés sur le sommet de la montagne, de manière à former les côtés d'une place carrée, dont l'ensemble était complété par de grossières constructions, en troncs d'arbre qui n'avaient pas même été dépouillés de leur écorce. Ces édifices primitifs servaient de magasins, et offraient aussi de nombreux logements aux domestiques de la ferme. A l'aide de quelques grandes et hautes portes, les parties des édifices qui n'étaient pas entrées dans le plan de la construction primitive y étaient assez unies pour fermer complétement la cour intérieure.

L'édifice le plus remarquable, tant par sa position que par sa régularité, était situé au centre du quadrilatère sur une éminence artificielle. Il était élevé, de forme hexagone, et couronné d'un toit anguleux, dont la cime portait un drapeau. Les fondations étaient en pierre. Mais à partir d'un pied au-dessus du sol, les murs se composaient de madriers équarris avec soin, solidement unis par une ingé-

nieuse combinaison de leurs extrémités, et soutenus par des étais perpendiculaires. Cette citadelle ou blockhaus avait deux rangées de meurtrières longues et étroites, mais pas de fenêtres régulières. Cependant les rayons du soleil couchant, glissant sur les vitres de quelques baies de la toiture, prouvaient que l'étage supérieur n'était pas seulement destiné à la défense.

A mi-côte de l'éminence sur laquelle se dressait cette maison, était une ligne non interrompue de palissades, faite de jeunes arbres liés ensemble par des crampons et par des barres de bois horizontales. Toute la forteresse était bien entretenue, et d'une force assez imposante, si l'on réfléchit que le canon était inconnu dans ces forêts lointaines.

A peu de distance de la base de la colline étaient les granges et les étables entourées de vastes hangars où l'on mettait ordinairement les bestiaux à l'abri contre les ouragans des hivers rigoureux. Les prairies qui avoisinaient immédiatement ces dépendances avaient un gazon plus touffu que les autres, et leurs barrières étaient construites avec plus d'art. Un grand verger planté depuis une quinzaine d'années contribuait à l'air d'aisance et de civilisation qui faisait contraster si agréablement cette riche vallée avec les forêts vierges des alentours. Il n'est pas nécessaire de parler de ces dernières. Elles formaient le dernier plan de ce tableau champêtre, et s'étendaient à perte de vue, coupées seulement par le défrichement dont nous avons parlé, ou éclaircies par ces furieuses bourrasques qui balayent parfois en une minute plusieurs acres de terrain. Les gelées perçantes connues dans la Nouvelle-Angleterre à la fin de l'automne avaient atteint déjà les feuilles larges et dentelées des érables, et le feuillage des autres arbres avait déjà subi des métamorphoses particulières aux contrées où la nature est si prodigue en été et si rigoureuse dans les changements de saison.

Les yeux de Marc Heathcote errèrent avec une joie mondaine sur ce spectacle de paix et de prospérité. Les sons mélancoliques des clochettes diversement accordées retentirent sous les arceaux des bois, et annoncèrent le retour volontaire des bestiaux qui paissaient dans ce pâturage illimité. On vit sortir des taillis le petit-fils du capitaine, bel enfant d'environ quatorze ans, chassant devant lui un petit troupeau de moutons que les nécessités domestiques forçaient la famille à entretenir dans des circonstances désavantageuses, et qu'on ne sauvait qu'avec les plus grandes difficultés des ravages des bêtes de proie. Un serviteur presque idiot que le vieillard avait recueilli par charité, déboucha d'un autre côté du milieu de la clairière, d'où il ramena des poulains aussi incultes et aussi indomptés que lui-même. Les deux jeunes gens venant de différentes directions s'offrirent presque en même temps aux yeux sévères du puritain, avec les animaux qui leur étaient confiés.

— Drôle! cria-t-il au dernier, est-ce ainsi qu'il faut traiter des chevaux, ne connais-tu pas la maxime : Ne fais pas aux autres ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît? elle s'applique aux ignorants comme aux savants, aux faibles comme aux forts. En outre, pour faire d'un poulain une bête utile et docile, les attentions valent mieux que les mauvais traitements.

— Je crois que le démon s'est emparé d'eux, répondit le gardien; je leur ai parlé en ami, et ils n'ont pas voulu m'écouter. Il faut qu'il y ait ce soir quelque chose d'effrayant dans les bois, pour qu'ils n'obéissent pas à la voix de celui qui les a conduits tout l'été.

— Tes moutons sont-ils comptés, Marc? reprit le capitaine en s'adressant à son petit-fils d'un ton moins sévère mais toujours impérieux. Nos hivers sont rudes, et ta mère a besoin de laine pour te couvrir.

— Si son métier reste oisif, ce ne sera pas ma faute, répondit l'enfant avec confiance, mais mes vœux et mes calculs ne peuvent faire qu'il y ait ici trente-sept toisons quand je ne compte que trente-six têtes. Il y a une heure que je fouille les buissons sans trouver la moindre trace de l'animal que j'ai perdu.

— Tu as perdu un mouton? Cette négligence va désoler ta mère.

— Grand-papa, je ne me suis pas endormi, et j'avais l'esprit en repos; car depuis la dernière battue on ne voit dans le pays ni ours, ni loup, ni panthère. Le plus gros quadrupède qu'on ait aperçu était un daim assez efflanqué, et la plus rude bataille qu'on ait livré est celle de Withal-Ring avec une bécasse qu'il a poursuivie pendant une demi-journée.

— Et pourtant ton mouton ne se retrouve pas. As-tu bien cherché dans la nouvelle clairière où ces bêtes vont paître quelquefois? Que tournes-tu dans tes doigts, Withal?

— De la laine, provenant de la cuisse du vieux Corne-Droite; car je n'ai pas oublié le mouton qui donne à la tonte les poils les plus longs et les plus épais.

— C'est, en effet, un flocon de l'animal qui nous manque, s'écria le petit-fils; il n'a pas son pareil dans le troupeau. Où as-tu trouvé cela, Withal-Ring?

— Sur une branche d'épine, et c'est un fruit assez étrange pour un arbre qui doit porter des prunelles.

— Trêve de réflexions! interrompit le vieillard. Reconduis tes chevaux et tâche de ne pas les effaroucher par tes cris. Il faut nous rappeler que la voix a été donnée à l'homme, d'abord pour implorer le ciel, en second lieu pour communiquer aux autres les bonnes pensées qu'on peut avoir, et enfin pour exprimer ses besoins.

Après cette exhortation le vétéran continua sa route, laissant son petit fils et son jeune serviteur occupés de leurs troupeaux respectifs. L'approche des heures de ténèbres exigeait quelque prudence; cependant Marc Heathcote n'avait aucun motif de se hâter. Il s'avança donc lentement, s'arrêtant par intervalles pour examiner les blés verts, qui promettaient déjà une riche moisson, ou pour promener ses regards à la ronde, comme un homme habitué à une surveillance constante et infatigable. Une de ses nombreuses haltes dura plus longtemps que les autres, et ses yeux semblèrent fixés comme par un charme sur un objet perdu dans l'obscurité. Pendant quelques minutes sa figure exprima l'incertitude, mais son hésitation finit par disparaître; ses lèvres s'entr'ouvrirent, et peut-être, à son insu, il exprima tout haut ses pensées.

— Ce n'est pas une illusion, c'est bien une des créatures du Seigneur. Il y a longtemps qu'un étranger s'est montré dans cette vallée; mais, si mes yeux ne m'abusent, en voici un qui vient demander l'hospitalité, et sans doute aussi la communion fraternelle.

Le vieil émigré ne se trompait pas. Un cavalier qui paraissait accablé de fatigue sortait de la forêt à l'endroit où des arbres marqués pour être abattus indiquaient une espèce de route. Cette route, que l'étranger avait dû parcourir assez vite pour n'être pas surpris par la nuit, conduisait aux établissements lointains des bords du Connecticut. Elle n'était fréquentée que par ceux qui avaient des affaires spéciales, ou des relations de confraternité religieuse avec les propriétaires de la vallée du Crapaud-Volant. On appelait ainsi le domaine, en mémoire du premier oiseau que les émigrants y avaient aperçu.

Le voyageur s'approcha d'abord avec des précautions excessives, et en quelque sorte d'un air de mystère; mais il reprit bientôt son assurance, et vint mettre pied à terre à peu de distance du capitaine, qui ne l'avait pas perdu de vue un seul instant. C'était un homme dont l'âge et surtout les fatigues avaient fait grisonner la chevelure, et dont la corpulence aurait accablé un coursier beaucoup plus solide que la mauvaise jument qu'il montait. Elle parut charmée d'avoir la bride sur le cou, et pendant que son maître se disposait à parler, elle se mit à brouter les herbes environnantes avec un empressement qui dénotait une longue abstinence.

— Je ne crois pas me tromper, dit le visiteur, en supposant que je me trouve enfin dans la vallée du Crapaud-Volant. Et en prononçant ces mots, il porta la main à un vieux castor râpé qui lui cachait à moitié le visage. Il s'était énoncé en anglais avec l'accent des comtés du centre de la mère patrie; et le peu de mots qu'il avait prononcés suffisaient pour révéler en lui un réformé appartenant à la secte la plus rigide. Il avait ce ton méthodique et cadencé qui passait alors assez bizarrement pour caractériser l'absence de toute affectation dans le langage.

— Etranger, dit le capitaine, tu as atteint la demeure de celui que tu cherches, d'un humble serviteur de Dieu, d'un pèlerin qui accepte avec soumission son passage dans le désert du monde.

— Voilà donc Marc Heathcote? reprit l'étranger en fixant sur le capitaine un œil investigateur.

— Tel est le nom que je porte. Je suis devenu maître de ce domaine, grâce à mon travail et à ma confiance dans Celui qui sait transformer les déserts en habitations humaines. Que tu viennes ici pour passer une nuit, une semaine, un mois ou même plus longtemps, sois le bienvenu, car tu es mon frère par les tribulations, et tu marches sans doute avec moi dans le sentier de la justice.

L'étranger remercia son hôte par une lente inclination de tête; mais pour faire une réponse verbale, il était encore trop occupé de son observation, qui semblait réveiller en lui des souvenirs confus. Quant au capitaine, il ne reconnaissait aucunement le voyageur; il remarquait seulement avec plaisir que la toilette du visiteur, son chapeau à large bord, son pourpoint d'étoffe grossière et ses grosses bottes s'écartaient des vaines recherches de la mode.

— Tu arrives à propos, repartit le puritain; si la nuit t'avait surpris dans les bois, la faim et le froid t'auraient contraint à des soins corporels dont l'excès compromet notre salut.

Au regard rapide et involontaire que l'étranger jeta sur son humble costume, on peut juger qu'il était déjà familiarisé avec les privations dont parlait son hôte. Sans prolonger la conférence, et sur l'invitation du propriétaire, il passa le bras dans les rênes de sa jument et s'achemina vers la maison.

Withal-Ring se chargea de fournir la litière et la provende à l'animal surmené, sous l'inspection et d'après les instructions de l'hôte et du voyageur, qui semblaient avoir tous deux une égale sympathie pour une jument aussi fidèle et aussi patiente. Lorsque ce devoir fut accompli, le vieillard et l'inconnu entrèrent ensemble au logis. L'hospitalité était alors pratiquée aux colonies avec franchise et sans ostentation. Jamais on n'hésitait à recevoir un homme de race blanche, surtout quand il parlait la langue de l'île qui envoyait des milliers d'hommes à la conquête du nouveau monde.

CHAPITRE III.

Quelques heures avaient apporté de grands changements dans les occupations de notre famille simple et isolée. Elle avait pris aux vaches leur tribut du soir ; elle avait détaché du joug et conduit les bœufs à l'étable. Les moutons étaient dans leur parc à l'abri des assauts du loup dévorant et les soins les plus minutieux avaient été pris pour la sûreté de tout être doué de la vie. On traitait, au contraire, avec la plus complète indifférence les objets mobiliers, qui auraient été gardés ailleurs avec une attention au moins égale. Les produits des métiers de Ruth étaient étendus sur le pré de la blanchisserie, exposés à la rosée de la nuit. Les charrues, les herses, les selles, les charrettes et autres instruments semblables étaient abandonnés çà et là, de manière à prouver que les hommes avaient des occupations trop urgentes et trop multipliées pour donner leur travail quand il n'était pas absolument nécessaire.

Content fut le dernier à quitter les champs et les dépendances extérieures. Quand il eut atteint la poterne ouverte dans les palissades, il appela ceux qui étaient déjà rentrés pour leur demander s'il y avait encore quelque retardataire au dehors. La réponse ayant été négative, il tira à lui la porte petite mais massive, la ferma à double tour, et la consolida par une barre transversale. Puis il alla prendre sa place au repas du soir, qui fut bientôt terminé, et la journée qui avait été bien employée fut close par une causerie, et par ces travaux secondaires particuliers aux longues soirées d'automne et d'hiver dans les familles des frontières.

Les opinions et les usages des colons se faisaient remarquer à cette époque par leur simplicité, et la plus grande égalité de condition régnait surtout parmi les puritains. Néanmoins les sympathies et les préférences avaient établi des distinctions naturelles au sein de la famille Heathcote. Un feu assez brillant pour rendre les chandelles ou les torches inutiles, brillait dans l'énorme foyer d'une vaste cuisine. Autour de l'âtre étaient assis sept jeunes gens robustes et athlétiques. Les uns préparaient des jougs, d'autres raclaient des manches de hache ou fabriquaient des balais de bouleau. Une jeune femme aux yeux baissés, à la tête tournée de côté, faisait mouvoir un grand rouet, d'autres servantes allaient et venaient. Une porte communiquait avec un appartement supérieur, où pétillait un feu d'un aspect non moins réjouissant, mais de dimension moins considérable. Le plancher avait été récemment balayé, tandis que celui de la cuisine était jonché de sable de rivière. Des chandelles de suif éclairaient une table de cerisier de la forêt voisine, des murs lambrissés de chêne noir indigène, et des meubles antiques qu'on reconnaissait à la richesse de leurs ornements comme étant d'origine européenne. Les armoiries des Heathcote et des Harding brodées à l'aiguille étaient suspendues au-dessus du manteau de la cheminée.

Les principaux personnages de la famille étaient assis autour de ce foyer. Un habitant d'une autre chambre entraîné par la curiosité s'était placé au milieu d'eux. Il n'indiquait l'infériorité de son rang ou de sa position que par la peine extraordinaire qu'il se donnait pour empêcher les copeaux du manche de hache qu'il polissait de salir le plancher de chêne.

Les devoirs de l'hospitalité et les rites de la religion empêchèrent d'abord tout entretien familier ; et lorsque tous les devoirs du ménage eurent été accomplis, et que toutes les domestiques eurent pris leur rouet, la cessation du mouvement et de l'activité intérieure rendirent le silence froid et pénible. L'entretien, qui s'était borné jusqu'alors à des compliments ou à de pieuses allusions aux misères humaines, dut prendre un caractère plus général.

— Vous venez du Sud, dit Marc Heathcote, et vous apportez sans doute des nouvelles des villes qui longent le Connecticut. Les agents de nos colonies ont-ils obtenu quelque chose du ministère ?

—Ils ont fait plus, répondit l'étranger ; ils se sont concilié les bonnes grâces de l'oint du Seigneur.

— Alors Charles II vaut mieux que sa réputation. On nous avait dit que la fréquentation d'une mauvaise compagnie l'avait entraîné dans toutes les vanités du monde, et lui faisait oublier les hommes que la Providence l'appelle à gouverner. Je suis heureux d'apprendre que les arguments de notre ambassadeur ont triomphé de dispositions défavorables, et que la liberté de conscience sera probablement le fruit de nos démarches.

— En effet, Winthrop a rapporté une charte royale qui confirme tous nos privilèges. Aucuns sujets de la couronne britannique ne seront plus libres dans leurs croyances et moins soumis aux exigences politiques que les hommes du Connecticut.

— Il est convenable d'en rendre grâce au ciel, reprit le puritain en croisant les mains sur sa poitrine et en fermant les yeux comme pour communiquer avec un être invisible.

— Avez-vous quelques renseignements à nous donner sur les sauvages ? demanda Content après un moment de silence. Un marchand qui a passé par ici il y a quelques mois, nous a dit qu'on craignait un mouvement parmi les hommes rouges.

— Oui, ajouta Ruth en regardant deux petites filles assises à ses pieds sur des tabourets ; nous avons des affections qui redoublent nos alarmes au moindre bruit de ce genre ; mais vous venez d'un pays où l'on connaît mieux que chez nous les intentions des indigènes, et ce qui me rassure, c'est que vous n'avez pas craint de le traverser sans armes.

L'étranger contempla la jeune mère avec une expression d'intérêt ; puis il se leva et alla fouiller dans un sac de cuir qu'il avait apporté sur la croupe de sa jument. Il tira des fontes une paire de pistolets d'arçon, et les posa résolument sur la table.

— Quoique peu disposé à nuire à des hommes, dit-il, je n'ai pas négligé les précautions usitées par ceux qui entrent dans le désert. Voici des armes avec lesquelles un homme déterminé peut défendre sa vie ou menacer celle d'autrui.

Le jeune Marc s'approcha avec une curiosité enfantine, et il se permit de toucher l'une des platines en regardant sa mère à la dérobée pour savoir s'il faisait mal.

— Qu'est-ce que cela ? dit-il avec un dédain que son éducation ne lui avait pas appris à dissimuler : une flèche indienne irait plus loin que la balle de ce petit fusil. A quoi servirait-il dans une lutte corps à corps contre le coutelas affilé que porte le méchant Wampanoag.

— Enfant, interrompit le grand-père avec sévérité, tu es bien hardi pour ton âge.

— Laissez-le dire, repartit l'étranger, qui semblait approuver les inclinations martiales de l'enfant. Penser sans crainte et sans peur aux batailles dans sa jeunesse, c'est annoncer qu'on sera plus tard indépendant et courageux. Regarde cette arme, mon ami, et tu verras que, s'il avait fallu en venir aux mains, le méchant Wampanoag aurait trouvé une lame aussi perçante que la sienne. En disant ces mots l'inconnu détacha quelques lacets de son pourpoint, et mit la main dans son sein. Cette action permit aux assistants d'entrevoir un autre pistolet moins grand que ceux qu'il avait volontairement exhibés. Personne n'en fit l'observation, car il retira immédiatement sa main, et rajusta son habit avec un soin étudié ; mais l'attention générale fut attirée par le long couteau de chasse qu'il déposa sur la table. Marc en ouvrit la lame, et aperçut avec étonnement quelques fils de laine grossière qui se détachaient de la charnière et qui adhéraient à ses doigts.

— Ce n'est pas contre une épine que s'est frotté Corne-Droite, s'écria Withal-Ring, qui était là en observateur. Le dos de cette lame peut servir de briquet, et avec quelques feuilles sèches et quelques branches, on aurait fait rôtir sans peine le chef même de mon troupeau !

En prononçant ces paroles, sur le sens desquelles il était impossible de se méprendre, le jeune pâtre se mit à rire, et éleva au-dessus de sa tête les brins de laine qu'il venait de prendre au jeune Marc.

— Ce garçon t'accuse d'avoir éprouvé la trempe de ton couteau sur un mouton qui nous manque, dit le capitaine avec calme et sans avoir recours à des circonlocutions que lui interdisait son inflexible droiture.

— La faim est-elle un crime capable d'éveiller la colère de ceux qui habitent si loin les demeures de l'égoïsme ?

— Jamais je n'ai éconduit un chrétien ; mais il ne faut pas prendre ce que je donne volontiers. Du haut de la colline où paissent mes moutons, on aperçoit les toits de cette maison, et il aurait mieux valu laisser languir ton corps que de charger d'un nouveau péché ton âme immortelle.

— Marc Heathcote, dit l'accusé avec une fermeté inébranlable, examine ces armes, que, si je suis coupable, j'ai eu tort de mettre en ton pouvoir. Tu y trouveras quelque chose de plus curieux que les débris d'une misérable toison, dont le fileur n'aurait pas voulu.

— Il y a longtemps que j'ai pris plaisir à manier des instruments de destruction, et puissé-je passer plus longtemps encore sans en avoir besoin dans ce séjour de paix ! Ceux-ci ressemblent aux pistolets dont se servaient dans ma jeunesse les cavaliers de Charles Ier et de son père pusillanime. Il y avait beaucoup d'impiété et d'orgueil mondain dans les guerres que j'ai vues, mes enfants ; et cependant l'homme charnel prenait plaisir à l'agitation de ces jours qui n'étaient pas consacrés au service de Dieu ! Viens ici, jeune homme ; tu m'as souvent demandé comment les cavaliers chargeaient, lorsque l'artillerie et une grêle de plomb avaient ouvert le passage à leurs coursiers. Je vais t'apprendre l'usage d'une arme qui paraît pour la première fois dans ces forêts.

— J'en ai manié de plus lourdes, dit le jeune Marc en soulevant d'une seule main le lourd pistolet, et d'une plus grande portée. A quelle distance peuvent tirer les cavaliers dont vous parlez ?

Mais le vétéran semblait avoir perdu brusquement la puissance de la parole, et au lieu de répondre à la question de l'enfant, il regardait alternativement les armes placées devant lui et le visage de l'étranger. Celui-ci se tenait droit, immobile, comme s'il eût provoqué un examen rigoureux de sa personne.

Cette scène muette frappa Content. Il se leva, et, de ce ton d'autorité calme qu'on remarque encore dans le gouvernement domestique de ces contrées, il fit signe à tous les assistants de quitter l'appartement. Tous obéirent et le précédèrent à la porte, qu'il ferma avec une attention respectueuse. Les deux vieillards restèrent seuls, et leur secrète entrevue se prolongea sans qu'on osât la troubler ; elle eut lieu d'abord à voix basse, puis on entendit le puritain faire une longue prière, dont il était difficile de saisir le sens. Il se tut ensuite, et le silence le plus complet régna, sans que la famille reçût l'ordre de ren-

trer. Content attendit encore, puis il arpenta avec impatience la vaste cuisine en se rapprochant de la cloison, pour surprendre au moins un signe de vie dans l'autre pièce. Aucun son ne parvenant à ses oreilles, il revint auprès de Ruth, la consulta sur ce qu'il devait faire.

— On ne nous a pas ordonné de nous retirer, dit sa douce compagne. Pourquoi ne pas rejoindre notre père, maintenant que nous lui avons donné le temps d'une explication?

Content se rendit à cette invitation, et toute la famille le suivit dans la chambre avec empressement, mais avec cette discrétion et cette réserve auxquelles les puritains ne renonçaient jamais.

Le vieux Marc Heathcote était gravement assis dans le fauteuil où on l'avait laissé. Mais l'étranger avait disparu. Il y avait deux ou trois issues par lesquelles on pouvait quitter la chambre et même la maison, à l'insu de ceux qui occupaient la cuisine, et la famille pensa d'abord que l'inconnu allait revenir par une de ces issues. Toutefois, Content lut dans les yeux de son père que l'heure de la confiance n'était pas encore arrivée; et la discipline intérieure de cette famille était si parfaite, que personne ne se permit d'adresser des questions dont le fils jugeait à propos de s'abstenir.

Avec l'étranger avaient disparu les traces de sa visite. Marc ne retrouva plus les pistolets qui avaient excité son admiration. Withal chercha en vain le couteau de chasse qui avait révélé le sort de Corne-Droite. Madame Heathcote ne vit plus les sacs de cuir qu'elle se proposait de faire transporter dans la chambre à coucher de son hôte; et l'une de ses filles déplora l'absence d'un éperon d'argent massif, dont elle avait admiré le curieux et antique travail.

L'heure était passée à laquelle se couchaient ordinairement ces hommes d'habitudes si simples et si paisibles. Le grand-père alluma un flambeau, et donna à ceux qui l'entouraient la bénédiction accoutumée, d'un air aussi calme que s'il ne fût rien arrivé d'extraordinaire. Cependant il semblait préoccupé. Il s'arrêta sur le seuil de la porte, et l'on crut un moment qu'il allait éclaircir le pénible mystère des incidents de la soirée; mais cette espérance ne naquit que pour être aussitôt déçue.

— Mes pensées n'ont pas suivi la marche du temps, dit le vieux Marc. A quelle heure de la nuit sommes-nous, mon fils?

— L'instant du repos est déjà passé.

— N'importe! il ne faut pas laisser perdre ce que la Providence nous a donné. Prends le cheval que je monte ordinairement, Content, et suis le sentier qui mène à la clairière de la montagne. Rapporte ce que tu apercevras au premier détour de la route des villes du Connecticut. Nous entrons dans l'arrière-saison; il faut redoubler de zèle, et être debout au lever du soleil: que le reste de la maison aille donc se livrer au repos. Content jugea d'après le ton de son père qu'il devait suivre à la lettre les précédentes instructions. Il ferma la porte derrière lui, et fit signe à ses serviteurs de se retirer. Les bonnes de Ruth emmenèrent les enfants, et quelques minutes après il ne restait dans la cuisine que le fils soumis et sa compagne affectionnée.

— Je te suivrai, murmura Ruth aussitôt qu'elle eut couvert le feu. Je ne veux pas que tu ailles seul dans la forêt à une heure aussi avancée.

— Dieu sera avec moi. Il n'abandonne jamais ceux qui comptent sur sa protection. D'ailleurs, ma chère Ruth, qu'y a-t-il à craindre dans un désert comme celui-ci? Les bêtes fauves ont été chassées des collines, et l'on ne trouve à plusieurs lieues à la ronde d'autres hommes que ceux qui logent avec nous.

— Qui sait? où est l'étranger qui est venu ici au coucher du soleil?

— Je l'ignore, et mon père n'est pas disposé à me donner des renseignements sur ce voyageur; mais ne sommes-nous pas accoutumés à l'obéissance et à l'abnégation?

— Ce serait cependant pour moi un grand soulagement que de savoir au moins le nom de l'homme qui a mangé notre pain, et qui a partagé nos prières, avec l'intention de nous quitter immédiatement.

— Mon père ne veut pas que nous le demandions, reprit le mari moins curieux: mais j'ai plus d'un mille à faire, et je dois être sur pied demain avec mes laboureurs. Viens avec moi jusqu'à la poterne, afin de ne pas la laisser ouverte. Je ne te tiendrai pas longtemps en sentinelle.

Content et sa femme quittèrent la maison par la seule porte qui ne fût point barrée. Eclairés par la pleine lune, ils franchirent une porte charretière, et descendirent aux palissades. On enleva les barres et les verrous de la poterne; l'époux se mit en selle, et se dirigea au galop vers la partie des bois que son père lui avait désignée. Sa fidèle Ruth se plaça derrière le rempart de planches, tira l'un des verrous de la poterne, et attendit avec anxiété le résultat d'une démarche aussi inexplicable qu'extraordinaire.

CHAPITRE IV.

Ruth Harding avait été l'une des plus douces et des plus aimables filles de ce monde, et le mariage ne l'avait point changée, tout en donnant une direction nouvelle aux qualités de son cœur. Elle s'était montrée pour son époux, comme pour ses parents, dévouée, soumise et désintéressée. Sa parfaite égalité d'humeur n'excluait point une tendre sollicitude en faveur du petit nombre d'êtres au milieu desquels elle passait son existence limitée. Cette sollicitude active et sans prétentions était le principal mobile de ses actions. Quoique le hasard l'eût jetée sur une frontière lointaine où la division ordinaire des fonctions était à peine praticable, Ruth avait conservé ses habitudes aussi bien que son caractère. L'aisance de son mari l'avait soustraite à la nécessité des travaux pénibles; et sans se dérober aux dangers du désert, sans négliger les devoirs de sa position, elle avait pu éviter les circonstances funestes qui altèrent les grâces spéciales du beau sexe. Malgré les rigueurs de la vie des frontières, elle avait conservé sa délicatesse, ses charmes, et son air de jeunesse.

On se figure aisément les émotions qu'éprouvait une pareille femme en suivant des yeux son mari qui s'éloignait. Les plus hardis coureurs de bois ne sortaient jamais après la chute du jour sans de sinistres pressentiments. C'était l'heure où les hôtes rugissants et affamés de la forêt se mettaient en campagne, et le frôlement d'une feuille, le craquement d'une branche morte, sous le pied léger du moindre animal, évoquaient l'image de la panthère aux yeux ardents, ou celle de l'indigène non moins sauvage et plus artificieux encore. A la vérité, des centaines d'individus avaient éprouvé ces poignantes sensations, et n'avaient jamais vu se réaliser les rêves terribles de leur imagination. Toutefois on ne manquait pas de motifs pour justifier de sérieuses alarmes. Les légendes des habitants des frontières roulaient presque toutes sur des combats avec les bêtes fauves, ou sur des massacres commis par les Indiens. Le renversement des trônes, les révolutions des Etats européens, occupaient moins les colons isolés que les aventures qui nécessitaient de leur part autant de courage que d'intelligence. Les récits en passaient de bouche en bouche. Ils se conservaient traditionnellement; l'exagération s'y mêlait intimement à la vérité, et l'on y glissait de ces invraisemblances qui finissent par trouver place même dans l'histoire des sociétés plus développées.

Sous l'influence d'une crainte involontaire, et peut-être aussi par suite de la prudence qui ne l'abandonnait jamais, Content avait jeté sur son épaule un fusil dont il connaissait la portée. Au moment où il gravit le coteau, Ruth l'aperçut vaguement courbé sur le cou de son cheval, et glissant à travers une brume lumineuse, comme ces cavaliers fantastiques dont parlent les contes du continent oriental. Quelques instants plus tard, la vue et l'ouïe devinrent insuffisantes pour guider dans ses conjectures l'épouse attentive; elle écouta sans respirer, et crut distinguer deux ou trois fois le bruit des sabots qui frappaient la terre avec plus de force et de vitesse qu'à l'ordinaire; mais elle ne revit son mari que, lorsque parvenu sur le plateau, il s'enfonça précipitamment dans les bois. Quoique familiarisée avec l'inquiétude, elle n'avait peut-être jamais ressenti plus d'angoisses qu'en ce moment. Sans avoir un but déterminé, elle ouvrit la porte, et se plaça en dehors des palissades, qui lui semblaient restreindre l'exercice de ses facultés visuelles. Son impatience lui faisait compter les minutes, et elle comprenait plus vivement qu'elle ne l'avait fait jusqu'alors le dangereux isolement de tous ceux qui étaient chers à son cœur. Emportée par la tendresse conjugale, elle se mit à suivre lentement le sentier que son mari avait pris, et ses pas furent graduellement accélérés par une appréhension toujours croissante. Elle ne s'arrêta que sur l'éminence où son père avait fait halte le soir même pour contempler les améliorations de ses domaines. Elle avait cru voir une forme humaine sortir de la forêt, à l'endroit par lequel son mari était entré; mais ce n'était que l'ombre d'un nuage, dont la masse ténébreuse couvrait les arbres et une partie du sol. Au même instant son esprit fut frappé de l'idée subite qu'elle avait imprudemment laissé la poterne ouverte, et le cœur partagé entre son mari et ses enfants, elle revint sur ses pas pour réparer sa coupable négligence, qu'elle se reprochait amèrement. Tels étaient ses regrets et son trouble, qu'elle ne regardait rien en descendant la montagne, et que les objets passaient devant ses yeux sans apporter une image distincte à son esprit. Mais, malgré ses préoccupations, un aspect inattendu vint la remplir d'une terreur qui allait jusqu'au délire. Elle s'enfuit instinctivement sans réfléchir, et ce ne fut qu'à plusieurs centaines de pas plus loin qu'elle s'arrêta une seconde pour examiner le parti qu'elle avait à prendre. L'amour maternel l'emporta, et le daim des bois ne bondit pas avec plus d'agilité que cette mère courant au secours de sa famille endormie sans défense. Hors d'haleine et toute palpitante, elle atteignit la poterne, qu'elle franchit, et dont elle ferma la porte à double tour; ses mains agissant plutôt machinalement que sous l'impulsion de la pensée.

Pour la première fois depuis quelques minutes, Ruth respira sans difficulté; elle chercha à rassembler ses idées, afin de préserver Content du danger qu'elle avait elle-même évité. Son premier mouvement fut d'avoir recours au signal établi pour appeler des champs les laboureurs, ou pour réveiller la colonie en cas d'alarme. Mais plus de réflexion l'avertit qu'une pareille démarche pouvait être fatale à celui qui balançait dans ses affections le reste du monde. Ses combats intérieurs ne finirent que lorsqu'elle eut aperçu distinctement son mari sortant de la forêt à l'endroit même par lequel il était entré. Il devait malheureusement trouver sur sa route la place où une terreur subite s'était emparée de Ruth, et celle-ci aurait donné tout au monde pour lui faire connaître un danger dont elle avait l'imagination remplie, sans attirer l'attention de quelques secrets et terribles témoins.

La nuit était calme, et, quoique la distance fût considérable, elle n'était pas assez grande pour détruire toute chance de succès. La femme tremblante tenta un effort. Elle savait à peine ce qu'elle faisait, cependant, par une sorte de prudence instinctive, elle prit ces précautions que les périls incessants lui avaient rendues familières.

— Ami! s'écria-t-elle d'une voix plaintive qui s'éleva par degrés sous l'influence d'un sentiment énergique, ami! mets ton cheval au galop. Notre petite Ruth est au plus mal. Au nom de sa vie et de la tienne accours à toute bride; ne va pas aux écuries, mais reviens en toute hâte à la poterne, elle te sera ouverte.

C'était certainement un avis effrayant pour les oreilles d'un père, et il aurait produit certainement l'effet désiré, si les faibles organes de Ruth étaient parvenus à porter les paroles aussi loin qu'elle le désirait. Mais elle appelait en vain. Ses accents ne purent traverser un aussi vaste espace. Cependant elle eut lieu de croire qu'ils n'étaient pas entièrement perdus, car son époux s'arrêta un moment comme pour l'écouter; puis il précipita le pas de son cheval.

Ruth osait à peine respirer, son haleine s'échappait aussi doucement que celle d'un enfant endormi. Quand elle vit approcher Content avec toute l'insouciance de la sécurité, elle ne put réprimer son impatience; et ouvrant la poterne elle renouvela ses cris, qui furent enfin entendus. Le bruit du sabot sans fer retentit avec plus de vitesse, et Content fut bientôt auprès de sa compagne.

— Entre, lui dit-elle en saisissant la bride et en amenant le cheval dans l'intérieur des palissades; pour l'amour de tout ce qui t'appartient, entre et remercie le ciel.

— Que signifie cette terreur? demanda Content. Est-ce ainsi que tu as confiance dans celui dont les yeux ne se ferment jamais et qui veille également sur la vie d'un homme et sur celle du passereau?

Ruth était sourde. Ses mains empressées tirèrent les verrous, laissèrent tomber les barres et donnèrent à la clef un triple tour. Ce fut alors seulement qu'elle se crut sauvée et qu'elle songea à rendre grâces du salut de son mari.

— Pourquoi ces précautions? Oublie-tu que mon cheval va souffrir de la faim éloigné de son râtelier?

— Qu'il meure, plutôt que tu sois exposé!

— Ne sais-tu pas que c'est l'animal favori de mon père, qui apprendra avec déplaisir qu'il a passé une nuit dans les palissades?

— Mon ami, il y a quelqu'un dans les champs. J'y ai vu rôder un être humain qui menace notre tranquillité.

— Va, va, ma pauvre Ruth, tu n'es pas habituée à être si tard hors de ton lit. Le sommeil t'aura surprise et envoyé des rêves; quelque nuage aura jeté son ombre sur les champs, ou bien notre dernière chasse n'aura pas éloigné de nos défrichements toutes les bêtes fauves. Allons, puisque tu te cramponnes à mon côté, prends la bride du cheval pour que je le débarrasse de son fardeau.

Ces mots attirèrent l'attention de Ruth sur un objet qu'elle n'avait pas encore remarqué, et qui était en travers de la croupe de l'animal.

— C'est le mouton qui nous manquait! s'écria-t-elle.

— Oui, et il a été tué avec une rare dextérité, mais non pas à notre intention. Nous en profiterons toutefois, et son camarade, dont les jours étaient comptés, vivra encore pendant une saison.

— Où as-tu trouvé la bête égorgée?

— Sur une branche de coudrier. Eben-Dudley, notre boucher ordinaire, n'aurait pas montré plus d'adresse que l'auteur de ce meurtre. Tu vois qu'il ne manque à la chair qu'un seul morceau, et que la toison est intacte.

— Ce n'est pas l'œuvre d'un Indien, s'écria Ruth étonnée de sa propre découverte. Les hommes rouges ne prennent pas tant de précautions.

— Ce n'est pas non plus la dent d'un loup qui a ouvert les veines du pauvre Corne-Droite. Le coupable a tué avec discernement et consommé avec prudence. Il avait l'intention de rendre une seconde visite à sa victime.

— Et notre père t'a ordonné d'aller chercher cette bête à l'endroit où tu l'as trouvée! Pourquoi? Où est l'homme qui s'est mêlé à nos prières, qui a mangé notre pain, et qui après une longue conférence s'est évanoui comme un fantôme?

— C'est une question à laquelle il est difficile de répondre, répliqua Content d'un air rêveur. Cela ne nous regarde pas, et si l'expérience de notre père est en défaut dans cette circonstance, nous avons pour nous protéger l'éternelle et infaillible sagesse. Il faut que je ramène mon cheval à l'écurie; puis nous irons tranquillement nous reposer, après avoir imploré Celui dont les yeux sont toujours ouverts.

— Ne quitte pas les palissades cette nuit, dit Ruth en arrêtant son époux, qui avait déjà la main posée sur le verrou; j'ai le pressentiment d'un malheur. Je voudrais que l'étranger ne se fût pas arrêté parmi nous. Il a assouvi sa faim à nos dépens, quand il lui suffisait de nous adresser une demande pour tout obtenir; mais il est homme, comme il l'a prouvé par son appétit, et l'on peut réprimer ses inclinations perverses. Ce n'est pas un blanc, un chrétien que je redoute. Le païen est sur nos domaines.

— Tu rêves!

— Non; j'ai vu les yeux étincelants d'un sauvage. Dans une veille semblable, je ne pouvais me laisser abattre par le sommeil. J'ai pensé que votre père était bien vieux, qu'il pouvait avoir été induit en erreur et qu'un fils obéissant ne devait pas être exposé... Tu sais, Heathcote, que je ne puis voir avec indifférence le danger du père de mes enfants, et c'est pourquoi je t'ai suivi jusqu'au plateau des Noyers.

— Quelle imprudence! et la poterne?

— Elle était ouverte, car s'il avait fallu tourner la clef, comment nous serions-nous mis à l'abri en cas de péril imminent? Si j'ai manqué de prudence, c'était pour ta sûreté, Heathcote; mais sur ce plateau, dans le creux d'un arbre abattu, est caché un misérable païen, un être qui nous ressemble par la forme, mais qui diffère de nous par la couleur de la peau et par le don précieux de la foi.

— C'est impossible; si quelque ennemi était près d'ici, aurait-il laissé passer le maître du logis qui lui avait été livré sans défense, et que plus tard, je puis le dire sans vaine gloire, il trouvera prêt à se défendre? Va, ma bonne Ruth, tu as aperçu quelque ver luisant sur une souche noire, ou quelque ours attiré par l'odeur de nos ruches.

Ruth mit de nouveau la main sur le bras de son mari, le regarda fixement et reprit avec une solennité touchante:

— Crois-tu que les yeux d'une mère puissent s'abuser?

L'insistance de la jeune femme, le souvenir des tendres êtres dont le sort dépendait de lui, produisirent une nouvelle impression sur Content, et au lieu d'ouvrir la poterne il mit résolument les verrous.

— Eh bien! dit-il après un moment de réflexion, je vais prendre un peu de précautions, et je ne les regretterai point si elles ont pour résultat de te rassurer. Reste donc ici à surveiller le plateau des Noyers; je vais réveiller Eben-Dudley et Reuben-Ring.

— J'aperçois de la lumière dans leur chambre, reprit Ruth avec empressement, et elle se mit aussitôt à son poste, heureuse d'un projet qui calmait momentanément ses angoisses.

— J'aurai bientôt fini; ne te tiens pas ainsi en évidence, ma femme. Place-toi ici, au-dessous des meurtrières, où l'épaisseur des planches te garantirait même d'un boulet.

Après avoir donné ce conseil contre un danger qu'il avait feint si récemment de mépriser, Content se rapprocha des bâtiments. Les deux ouvriers qu'il avait nominativement désignés étaient des jeunes gens vigoureux, endurcis non-seulement au travail, mais encore aux privations spéciales et aux dangers exceptionnels de la vie des frontières. Comme la plupart des hommes de leur âge et de leur condition ils étaient familiarisés avec les artifices des tribus indiennes; et quoique le Connecticut eût moins souffert des incursions des sauvages que les autres provinces, tous les deux avaient des actions d'éclat à raconter pendant les longues soirées d'hiver.

Content traversa la cour d'un pas rapide, car, bien qu'il persistât dans son incrédulité, ses mouvements étaient accélérés par l'image de sa douce compagne placée en sentinelle. Il frappa brusquement et avec bruit à la porte de la chambre des deux ouvriers.

— Qui est là? dit une voix ferme et retentissante.

— Lève-toi vite et arme-toi pour faire une sortie.

— Ce sera bientôt fait, répondit Reuben-Ring en se montrant tout habillé. Nous disions tout à l'heure que la nuit ne se passerait pas sans qu'on nous mandât aux meurtrières.

— As-tu vu quelque chose?

— Non, si ce n'est le diable qui ne quitte jamais les hommes.

— Ta réponse est digne de Whital-Ring. Allons, suis-moi; viens relever ma femme, qui est de garde à la poterne, et n'oublie pas les cornets de poudre.

Reuben fit ses préparatifs, et son camarade l'imita. Il leur fallut peu de temps pour s'armer, puisqu'ils ne dormaient jamais sans avoir auprès d'eux des armes et des munitions. Ils suivirent leur maître et rejoignirent Ruth à son poste; mais quand son mari l'interrogea sur ce qui s'était passé en son absence, elle fut forcée de convenir qu'elle n'avait rien vu de nature à justifier ses alarmes, quoique la lune se fût dégagée d'entre les nuages.

— Conduisons donc la bête à l'écurie, dit Content, et terminons nos opérations en posant un factionnaire. Reuben-Ring gardera la poterne pendant qu'Eben et moi nous nous occuperons du cheval. Entends-tu, Dudley? mets le mouton en croupe et partons.

— C'est un adroit boucher qui a fait le coup, dit Eben, qui s'y connaissait. J'ai tué bien des moutons, mais c'est la première fois que j'en vois un conserver toute sa toison, lorsqu'une partie de son corps est dans la marmite. Tu sais, Reuben, que je t'ai donné ce matin une pièce espagnole pour le raccommodage de mes souliers. As-tu cette pièce sur toi?

Cette question faite à voix basse reçut une réponse affirmative.

— Donne-la-moi, mon gars; je te la rendrai avec usure.

Reuben-Ring donna la pièce d'argent, et, pendant que Content s'efforçait de calmer les appréhensions de sa femme, Dudley mit la piastre entre ses dents. Il parvint à lui donner une forme ronde par un travail de mâchoire qui dénotait une force prodigieuse. Il laissa ensuite glisser la pièce de monnaie dans le canon de son fusil et la maintint avec une bourre qu'il tira de la bordure de ses habits. Avec ce projectile enchanté le superstitieux paysan se croyait invincible. Il continua sa route en sifflant, indifférent aux dangers d'une nature ordinaire, mais cédant malgré lui à des impressions d'un caractère moins terrestre.

Ceux qui habitent les plus anciens districts d'Amérique, nivelés depuis longtemps par le travail et l'art, ne sauraient concevoir les milliers d'objets qui, dans un nouveau défrichement, sont susceptibles d'accroître le trouble d'une imagination déjà alarmée. Les habitants de l'ancien monde, accoutumés à voir des champs aplanis comme la surface d'une eau limpide, peuvent encore moins concevoir l'effet produit par les restes d'une forêt abattue, épars sur un sort inégal. Bien qu'habitués à cette vue, Content et son compagnon prenaient chaque tronc d'arbre pour un sauvage, et au détour de toutes les haies ils s'attendaient à voir un ennemi se détacher de la masse épaisse et sombre du feuillage. Toutefois leur expédition s'accomplit sans encombre; ils remarquèrent seulement que le cheval de l'étranger n'était plus à sa place.

— Il faut que cet homme ait été bien pressé, dit Content, pour s'être mis en route au commencement de la nuit, quand une longue journée de marche le sépare de toute habitation chrétienne. Il a des motifs pour en agir ainsi, mais nous n'avons pas à les examiner. Gagnons notre vie, et mettons notre sommeil sous la garde de Celui dont la vigilance est infatigable.



Ruth Heathcote.

L'homme de ces contrées ne se reposait qu'après s'être barricadé avec soin, mais les biens mobiliers y étaient pour ainsi dire abandonnés. La porte de l'écurie fut tout simplement fermée avec un loquet de bois, et les deux aventuriers rentrèrent assez précipitamment.

— Tu n'as rien vu? dit Content à Reuben-Ring, qu'on avait mis en faction, à cause de la sûreté de son coup d'œil, et dont la sagacité était aussi remarquable que l'idiotisme de son frère.

— Rien de particulier; pourtant je n'aime pas ce tronc d'arbre étendu le long de la haie sur le versant du coteau. Si ce n'était évidemment une souche à demi consumée, on serait tenté de croire qu'il est vivant. Deux fois de suite, il m'a semblé qu'il roulait vers le ruisseau, et je suis presque convaincu qu'il était au moins huit ou dix pieds moins bas, lorsque je l'ai remarqué.

— C'est peut-être un être vivant!

— C'en est un si j'ai de bons yeux, dit Eben Dudley; et fût-il animé par une légion de diables, il y a moyen de le tenir en respect. Ecartez-vous, madame Heathcote; laissez-moi passer mon fusil par cette meurtrière... Mais non : j'ai là dedans une balle enchantée que je ne dois pas risquer mal à propos.

— Je payerai le prix de ta charge, Reuben-Ring, si tu veux me prêter ton fusil.

— Arrêtez, dit le maître. Un ancien ami de mon père s'est assis ce soir à notre table. Il s'est éloigné sans cérémonie, cependant il ne nous a pas fait très-grand tort. Montons là-haut, et examinons la chose de près.

Cette proposition était trop conforme aux idées de droiture qui régnaient dans ces contrées pour n'être pas adoptée à l'unanimité. Content et Eben Dudley franchirent la poterne, et s'avancèrent vers l'objet suspect. Il était parfaitement immobile, et, quoique la lune tombât en plein sur lui, il était impossible d'en déterminer le caractère. Le maître persistait à y voir un tronc d'arbre, le domestique, une bête fauve. Deux fois Content se mit en devoir de faire feu, deux fois il fut arrêté par sa répugnance à blesser inutilement même un quadrupède. Son compagnon aurait montré sans doute moins de patience, si la charge de son fusil n'eût été d'une espèce particulière.

— Attention! dit Content en tirant son couteau de chasse, nous approchons, et nous saurons bientôt à quoi nous en tenir.

Ils firent quelques pas, et le bout du fusil de Dudley touchait brutalement l'objet de leur défiance avant que celui-ci eût donné signe de vie. Alors, comme si toute dissimulation fût devenue inutile, un Indien d'une quinzaine d'années se leva résolument et se montra dans la morne attitude d'un guerrier capturé. Content le saisit par le bras et l'entraîna vers les fortifications pendant qu'Eben le stimulait de temps en temps à coups de crosse.

— Je parie, s'écria Dudley en arrivant, que nous n'entendrons plus parler cette nuit des compagnons de cet homme rouge; les Indiens ne poussent jamais le cri de guerre lorsqu'un de leurs espions est tombé entre les mains de l'ennemi.

— C'est possible, répondit Content; néanmoins il faut faire bonne garde. Nous pouvons, avant l'aube, avoir besoin d'une faveur spéciale de la Providence, méritons-la en utilisant les forces qu'elle nous a données. Content parlait peu, mais il avait dans les moments de crise une inébranlable fermeté. Il savait qu'un jeune Indien, comme le prisonnier, ne pouvait s'être aventuré sur le territoire du Crapaud-Volant sans que sa présence fût justifiée par quelque importante conception : la jeunesse du captif faisait d'ailleurs supposer qu'il n'était pas seul; mais sa mésaventure devait probablement amener un retard dans l'exécution du plan d'attaque. Sur ce point, Content fut d'accord avec le boucher; mais il voulut parer à toutes les conjonctures. Sans troubler le silence imposant qui régnait dans la maison, et qui était plus propre à repousser l'ennemi qu'une alarme tumultueuse, il réveilla quelques hommes énergiques, qu'il répartit aux différentes issues de la place. Les fusils furent visités avec soin, et l'on installa des sentinelles à l'ombre des bâtiments, dans les endroits d'où elles pouvaient observer la campagne sans s'exposer elles-mêmes aux regards.

Content se chargea du prisonnier, avec lequel il n'avait pas essayé d'échanger une seule syllabe, et il le conduisit dans le blockhaus. La porte qui communiquait avec la base de cette citadelle était toujours ouverte, afin d'offrir un asile contre un danger subit et imprévu. Content fit monter le jeune homme à l'étage supérieur, au moyen d'une échelle qu'il retira ensuite; puis il ferma la porte, certain de lui avoir ôté tous les moyens de retraite.

Le jour allait paraître, lorsque le prudent époux s'étendit sur son lit. Il n'avait pris que les mesures indispensables, car il ne partageait pas les alarmes qui tenaient encore ouverts les yeux de son aimable compagne. Tous deux eurent quelque temps l'esprit agité par le souvenir de ce qui s'était passé; mais enfin l'image en devint plus confuse, et ils s'endormirent profondément.

CHAPITRE V.

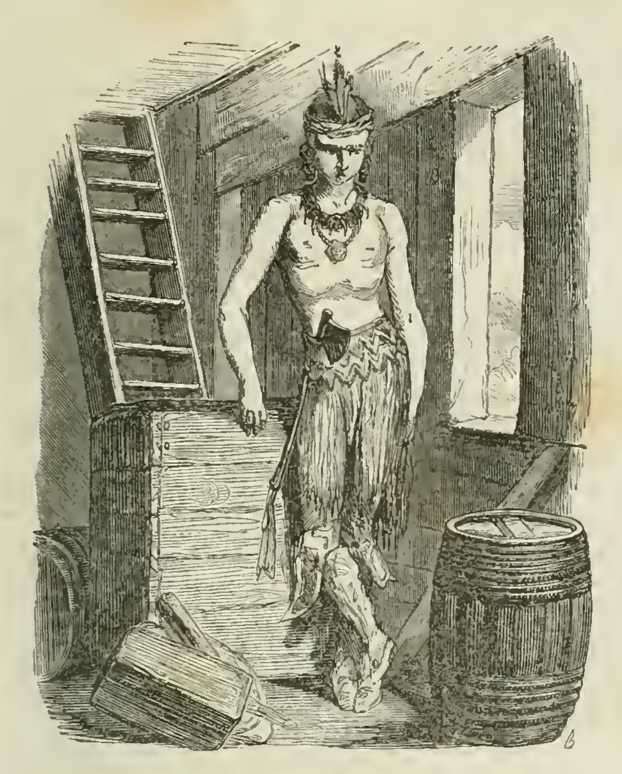
Le fer et le feu avaient été employés de bonne heure autour de la maison des Heathcote, autant pour faciliter la culture que pour diminuer le danger d'une surprise, en rejetant au loin les abris sous lesquels l'Indien prépare ses attaques.

La tâche d'Eben Dudley et de son compagnon était donc facile à accomplir et favorisée d'ailleurs par la beauté d'une nuit dont les splendeurs égalaient celles du jour. Les factionnaires arrivèrent à un tel degré de sécurité, que vers le matin ils cédèrent par intervalles à l'assoupissement. Ils n'avaient pu se rendre compte du temps qui s'était écoulé, lorsque le lever de l'aurore leur permit de regagner leur gîte.

Ce ne fut qu'après la prière du matin que Content, au milieu de la famille assemblée, communiqua les principaux événements de la nuit passée; il garda le silence sur son excursion dans la forêt, mais il rendit compte de la capture du jeune Indien et de la manière dont il avait organisé une garde pour le salut de la famille. On devine aisément que ces nouvelles causèrent un vif émoi. La physionomie froide et réservée du puritain devint rêveuse. Les jeunes gens parurent graves mais résolus; les jeunes servantes pâlirent, frissonnèrent et chuchotèrent avec vivacité. La maîtresse de la maison n'ayant rien à apprendre s'était donné un air d'impassibilité que démentait le trouble de son âme. La petite Ruth et une enfant du même âge nommée Marthe se serraient contre elle comme pour chercher un refuge dans son sein.

Le vieux capitaine ne manqua pas en cette occasion d'avoir recours à de nouvelles prières; il appela la miséricorde divine sur les hommes qui cherchaient des victimes dans le désert et que les dons de la grâce pouvaient seuls arracher à la barbarie; il demanda le secours des lumières célestes et le triomphe de la famille sur tous ses ennemis charnels. Fortifié par ces pieux exercices, le vieux Marc interrogea son fils sur les particularités de l'arrestation du jeune sauvage. Tu as agi sagement, lui dit-il ensuite; mais ta sagesse et ton courage seront encore mis à l'épreuve. Nous savons que les païens s'agitent du côté des plantations de la Providence. Ne nous endormons pas, bien que nous soyons séparés d'eux par plusieurs jours de marche. Amène ton prisonnier, je vais l'interroger sur l'objet de sa visite.

Content reçut avec joie les félicitations d'un père pour lequel il avait encore presque autant de déférence que dans les premières années de sa vie. Il se hâta d'obéir sans s'attendre toutefois au succès de l'épreuve, car il savait que la perfidie et l'inébranlable résolution d'un Indien étaient de nature à rendre inutile toute espèce d'interrogatoire. La clef de la porte basse du blockhaus était suspendue à l'endroit où elle avait été déposée. Content replaça l'échelle et monta tranquillement dans la chambre du prisonnier. C'était la première des trois qui s'élevait au-dessus de ce qu'on pouvait appeler le soubassement. Celui-ci, n'ayant d'autre ouverture que la porte, était un hexagone rempli d'objets qui pouvaient servir en cas d'alarme, et qui étaient employés journellement aux usages domestiques. Au centre était un puits profond protégé par un mur de pierres, qui contribuait à la solidité de la



Le jeune Indien passait des heures entières à regarder les forêts où il était né.

forteresse de bois et permettait d'amener l'eau dans les pièces supérieures. Les madriers équarris du premier étage surplombaient la base de l'édifice, et ils étaient percés à leur extrémité de quelques meurtrières par lesquelles on pouvait tirer verticalement sur les assiégeants; d'autres meurtrières, longues et étroites, laissaient pénétrer le jour dans les chambres qu'on avait meublées simplement, mais de manière à offrir un refuge commode à la famille, dans le cas où elle serait menacée. Le belvédère ménagé sous la toiture était éclairé par des fenêtres vitrées; mais il renfermait un canon, dont les indigènes avaient pu voir pendant quelques années la gueule menaçante sortir par l'une des ouvertures, et cet aspect avait sans doute contribué à garantir la sécurité de la vallée. Elle n'avait été troublée qu'une seule fois, mais il avait suffi au vieux Marc de prendre position dans son blockhaus pour intimider l'ennemi et remporter une victoire pacifique, plus en harmonie avec les principes actuels du puritain qu'avec les écarts de sa jeunesse. Après la retraite des assaillants, il avait rendu grâces à Dieu avec sa famille rassemblée autour du canon protecteur; et depuis cette époque cette chambre haute était devenue la retraite favorite du capitaine. Il y montait souvent, même pendant la nuit, pour s'y livrer en secret à ses exercices spirituels, qui formaient la principale consolation et presque la plus grande occupation de son existence. Par suite de cette habitude, le belvédère avait été regardé à la longue comme exclusivement consacré au maître de la vallée. Content y avait placé, les uns après les autres, divers objets, et entre autres un matelas, sur lequel le vieillard s'accoutuma à s'étendre toutes les nuits.

Il y avait dans l'austère piété de Marc Heathcote quelque chose qui favorisait ses méditations d'anachorète. Les jeunes gens de l'habitation éprouvaient pour lui un respect mêlé de terreur, qu'inspiraient son attitude inflexible et son imperturbable gravité. Ce sentiment facilitait l'isolement du puritain, et la violation du sanctuaire qu'il s'était choisi aurait passé presque pour un sacrilége.

L'objet de la visite que faisait Content au blockhaus le dispensait de monter jusqu'au faîte. En soulevant la trappe, il aperçut le jeune Indien calme et les yeux fixés sur la forêt lointaine où il errait la veille en liberté.

— Enfant, dit-il avec douceur, sors de ta prison. Peu importe les intentions que tu avais en rôdant autour de cette demeure; tu es homme et tu dois connaître les besoins de la nature humaine: viens manger, on ne te fera pas de mal. Le langage de la commisération est universel; et quoique l'Indien ne sût point l'anglais, le sens des paroles lui fut révélé par leur intonation. Il détourna lentement les yeux du spectacle des bois, pour regarder en face son vainqueur. Celui-ci s'aperçut qu'il s'était exprimé dans une langue inconnue, et par des gestes bienveillants il invita le jeune sauvage à descendre. Ces ordres furent suivis en silence et sans résistance; mais au milieu de la cour la prudence de l'habitant des frontières l'emporta sur sa compassion.

— Apporte des cordes, dit-il à Whital-Ring, qui passait pour se rendre aux écuries; si nous voulons garder ce jeune sauvage, il est essentiel de le serrer de près.

L'Indien souffrit tranquillement qu'un de ses bras fût attaché; mais lorsque la corde toucha l'autre, il se dégagea sans effort et jeta les liens avec dédain. Néanmoins cet acte de résistance ne fut suivi d'aucune tentative d'évasion. Le jeune homme avait sans doute supposé qu'on voulait le garrotter, parce qu'on le croyait incapable de supporter la douleur avec le courage d'un guerrier. Dès qu'il fut libre, il se tourna fièrement vers son ennemi, dont ses regards semblèrent braver la colère.

— Soit, dit Content avec calme. Puisque tu n'aimes pas les liens, quoique malgré l'orgueil de l'homme ils soient souvent salutaires, conserve la liberté de tes membres, mais garde-toi bien d'en abuser. Whital, veille à la poterne, et souviens-toi qu'il est défendu d'aller aux champs avant que mon père ait interrogé ce païen.



— Que tu viennes ici pour passer une nuit, une semaine, un mois ou plus longtemps, sois le bienvenu, dit Marc Heathcote à l'étranger.

Là-dessus il conduisit le sauvage dans l'appartement où son père l'attendait. Un des traits caractéristiques des familles puritaines était une discipline domestique invariable. On y apprenait de bonne heure à témoigner par des dehors austères qu'on avait la conscience d'un état de chute et d'épreuve. Comme cette secte voyait dans toute espèce de joie une coupable légèreté, chacun de ses membres prenait pour point de départ de la vertu l'habitude de se commander à lui-même. Mais quel que fût sous ce rapport le mérite particulier de Marc Heathcote et des siens, il devait être surpassé par le sang-froid du jeune homme qui était si singulièrement devenu leur captif.

Nous avons déjà dit que cet enfant des forêts pouvait avoir une quinzaine d'années. Quoiqu'il eût poussé comme une plante vigoureuse et avec la liberté d'un plantard, dont les branches se dressent vers la lumière, sa taille n'avait pas encore atteint celle de l'homme. Ses formes et ses attitudes en faisaient le type d'un enfant plein de grâce, de

naturel et d'activité; mais ses membres, malgré la parfaite régularité de leurs proportions, n'annonçaient pas de force musculaire. L'aisance de ses mouvements n'était point contrariée par la roideur factice qui provient des fausses idées de l'âge mur. Le tronc lisse et arrondi du trêne des montagnes n'est pas plus élancé, plus élégant que l'était le jeune Indien. Le cercle de curieux s'était ouvert à son entrée, et se referma pour lui barrer la retraite. Le sauvage s'avança avec la fermeté d'un homme fait pour juger les autres, et non pour entendre sa propre sentence.

— Je vais le questionner, dit Marc Heathcote. J'arracherai peut-être de ses lèvres l'aveu du mal que lui et les siens ont médité contre moi et les miens.

— Il ne connaît pas notre langue, répondit Content, car les paroles de colère ou d'amitié le laissent également impassible.

— Commençons donc par nous assurer l'assistance de Celui qui a le secret d'ouvrir tous les cœurs.

Le puritain fit alors une prière par laquelle il conjurait le maître du monde de faire en sa faveur une espèce de miracle, en lui servant d'interprète. Après ce préambule, Marc procéda à l'interrogatoire, mais sans aucun résultat visible. Tant qu'il parlait, l'enfant le regardait fixement, pour promener ses regards sur l'assemblée aussitôt que les paroles avaient cessé de se faire entendre. Il semblait demander à la vue plutôt qu'à l'ouïe la révélation du sort qui lui était réservé. Il fut impossible d'obtenir de lui aucun renseignement sur le but de sa visite équivoque, son propre nom et celui de sa tribu.

— J'ai vécu chez les Peaux-Rouges des plantations de la Providence, dit enfin Eben Dudley. Leur langage ne m'est pas inconnu, quoique ce soit un jargon baroque et déraisonnable. Avec la permission de la société, je vais questionner le jeune homme, de manière à lui donner envie de répondre.

Le puritain, désigné seul par le terme général de société, fit un signe d'assentiment, et Dudley prononça des sons gutturaux et incohérents, sous prétexte de saluer le prisonnier suivant la mode indienne. Celui-ci n'eut pas l'air d'entendre, et son attitude détruisit les idées favorables qu'on avait pu concevoir de la science du boucher.

— C'est un Narragansett, reprit Eben en rougissant de dépit et en lançant au sauvage un regard assez peu courtois; vous voyez qu'il a des mocassins bordés de coquillages, et qu'en outre il rappelle un chef qui fut tué par les Péquodes dans une affaire à laquelle les chrétiens prirent part, et où je jouais moi-même un rôle.

— Et comment appelait-on ce chef? demanda Marc.

— Il prenait différents noms suivant les circonstances. On l'avait surnommé la Panthère-Bondissante. D'autres l'appelaient l'Invulnérable, et prétendaient que ni balles ni épées ne pouvaient le blesser; erreur que sa mort a complétement démentie. Mais son véritable nom était Miantonimoh.

Quoique la prononciation de ce mot fût loin d'être parfaite, il frappa l'oreille du captif. Ruth recula et serra sa fille contre son cœur en voyant les yeux du sauvage étinceler et ses narines se dilater brusquement; ses lèvres se contractèrent avec plus de force que n'en comportait la gravité indienne, et elles se séparèrent pour donner passage à un murmure doux et plaintif, dont la mère effrayée ne put s'empêcher de reconnaître le charme mélancolique.

— Miantonimoh! répéta-t-il distinctement, mais avec un accent profondément guttural.

— Il pleure son père, s'écria Ruth. La main qui a tué ce guerrier peut avoir fait une mauvaise action.

— Je vois ici les calculs d'une sage Providence, dit le capitaine avec solennité. Ce jeune homme a été privé de celui qui l'aurait retenu dans les chaînes du paganisme, et il a été amené ici pour être placé sur la bonne voie; il habitera parmi les miens, et nous lutterons contre le mal jusqu'à ce que l'instruction l'ait emporté. Qu'on le nourrisse donc également des choses du monde et des choses de la vie spirituelle, car nous ne connaissons pas les intentions de la Providence à son égard.

Il y avait plus de foi que de logique dans l'opinion du vieux puritain; cependant personne n'osa la contredire ouvertement.

Pendant cette enquête, des ouvriers du domaine avaient examiné avec soin les environs. Ils revinrent annoncer qu'ils n'avaient pas aperçu la moindre trace d'embuscade; et comme le prisonnier lui-même n'avait pas d'armes, Ruth commença à croire que les pieuses suppositions de son père n'étaient pas complétement illusoires. On fit prendre au captif quelques aliments, et le vieux Marc allait inaugurer la tâche qu'il avait entreprise par quelque acte de piété, lorsque Whital-Ring s'introduisit brusquement dans la salle.

— Prenez les faux et les faucilles, s'écria-t-il. Voilà les cavaliers aux pourpoints de buffle qui envahissent les champs du Crapaud-Volant.

— Je ne m'étais point trompée, s'écria Ruth. Il est certain qu'un danger nous menace.

— En effet, dit Content, des hommes débouchent de la forêt. Mais comme ils sont en apparence de notre race et de notre religion, nous avons plutôt sujet de nous réjouir que de nous alarmer.

Marc Heathcote eut un moment de surprise, et peut-être même d'inquiétude; mais il avait appris à réprimer ses émotions et à tenir ses pensées secrètes. Il ordonna de reconduire le captif en haut du blockhaus, et se prépara à recevoir ses hôtes, dont les chevaux piétinaient déjà dans la cour. Il se présenta pour s'informer de ce qu'ils désiraient.

— Sommes-nous chez le capitaine Marc Heathcote? demanda celui qui paraissait être le chef du détachement, composé seulement de trois cavaliers.

— Je suis le propriétaire de céans.

— En ce cas vous êtes un sujet loyal, et vous ne fermerez pas votre porte aux agents de votre maître.

— Il y en a un autre plus grand qui nous a enseigné l'hospitalité. Veuillez donc mettre pied à terre et accepter tout ce que nous pourrons vous offrir.

Les cavaliers répondirent à cette invitation courtoise, et entrèrent dans la maison, après avoir confié leurs coursiers à la garde des valets de ferme. Pendant que les servantes préparaient un repas, Marc et son fils eurent le temps de dévisager les nouveaux venus. Leur extérieur grave et compassé était en harmonie avec celui des propriétaires du Crapaud-Volant, et certaines particularités de leur costume indiquaient qu'ils étaient soumis à la mode de l'autre hémisphère.

Les puritains, de même que les aborigènes d'Amérique, considéraient l'indiscrétion comme une faiblesse indigne de l'homme. Aussi se gardèrent-ils bien de questionner ceux qui s'étaient annoncés comme officiers du roi. Ce ne fut qu'au dessert que le chef prit la parole en ces termes :

— Connaît-on la faveur que Sa Majesté Charles II vient d'accorder à cette colonie lointaine?

— Pas encore, répondit Marc Heathcote.

— C'est une charte royale, en vertu de laquelle les habitants de New-Haven et du Connecticut pourront se constituer un gouvernement colonial. La liberté de conscience leur est en outre assurée.

— Un don semblable est digne d'un roi. Charles II l'a-t-il vraiment octroyé?

— Sans doute, et sa bienveillance ne s'arrêtera pas là. C'est un bon prince qui n'est pas comme son père le martyr appesanti par l'étude, mais qui se distingue par la vivacité de son esprit.

Marc s'inclina en silence, sans vouloir entamer une discussion sur les qualités de son maître temporel; l'officier désirait évidemment savoir jusqu'à quel point ses éloges étaient agréables à son hôte, mais sa tentative fut déjouée par le flegme du puritain.

— As-tu encore d'autres nouvelles à nous communiquer? dit Content, qui jugea à propos d'intervenir.

— Oui, je suis porteur d'un ordre royal qui m'a été remis par un messager récemment arrivé dans la baie sur une frégate de l'Etat. J'espère que l'exécution de cet ordre ne rencontrera point d'obstacles de la part d'un sujet aussi fidèle que le capitaine Marc Heathcote.

En disant ces mots, il remit à son hôte un parchemin revêtu du sceau de Charles II.

CHAPITRE VI.

Pendant que le capitaine lisait cet acte, l'étranger fixait sur lui des yeux pénétrants, mais il ne put découvrir aucun signe de trouble sur la physionomie du vieux Marc, qui, après avoir pris connaissance de l'acte, dit tranquillement à son fils :

— Il faut ouvrir toutes les portes du Crapaud-Volant. Ce cavalier est chargé de faire des perquisitions dans toutes les habitations de la colonie.

Puis se tournant avec dignité vers l'agent de la couronne, il ajouta :

— Tu feras bien d'entrer immédiatement en fonction, car nous sommes nombreux et nous occupons un vaste espace.

L'étranger ne put s'empêcher de rougir, soit qu'il fût honteux de son emploi, soit qu'il fût piqué d'entendre son hôte insinuer qu'on désirait se débarrasser de lui le plus tôt possible.

Toutefois il ne se montra pas disposé à renoncer à son entreprise. Au contraire, il quitta le ton de réserve qu'il avait pris pour mieux sonder les opinions du rigide puritain, et montra une gaieté plus en harmonie avec les inclinations du roi qu'il servait.

— Allons! cria-t-il à ses compagnons. Puisque les portes sont ouvertes, la politesse exige que nous ne fassions pas de difficulté pour entrer. Le capitaine a servi, et il excusera en nous la franche allure des camps, qu'il doit parfois regretter au milieu de cette vie rustique.

— La foi m'aide à en supporter les ennuis, repartit le puritain.

— Hum! c'est dommage qu'il ne soit pas plus facile d'aller de ces colonies en Angleterre. Avec tout le respect que je dois à votre âge, mon digne monsieur, je vous engagerais à profiter de l'occasion. Vous verriez que les idées ont bien changé dans la mère patrie. Il y a au moins un an que j'ai entendu un homme raisonnable citer une ligne des psaumes ou un verset de saint Paul.

— Ce changement doit être plus agréable à son seigneur terrestre qu'à celui qui est dans les cieux, dit Marc d'un ton sévère.

— Fort bien, dit l'étranger en riant tout à son aise. Je ne te chicanerai pas sur les textes, afin d'éviter le serment.

Les trois cavaliers partagèrent l'hilarité de l'officier, sans égard pour le caractère des propriétaires du logis. Une tache d'un rouge vif se montra sur la joue pâle du puritain, et disparut aussitôt comme un effet passager du jeu de la lumière. Les yeux de Content lui-même

s'enflammèrent ; mais il avait, comme son père, l'habitude de l'abnégation et la conscience de ses propres défauts.

— Si tu cherches des proscrits, dit-il d'un ton ferme, si tu as plein pouvoir pour visiter nos habitations, acquitte-toi de ta mission.

La manière dont ces mots furent prononcés rappela à l'officier que, quoique protégé par une commission de Charles Stuart, il était à l'extrémité de l'empire, où l'autorité du roi lui-même perdait un peu de sa valeur. Feignant de reconnaître son indiscrétion, il se mit en devoir d'opérer sa visite domiciliaire.

— On éviterait beaucoup de remue-ménage, dit-il, si l'on assemblait tout le monde dans un lieu déterminé. Le gouvernement de la métropole apprendra avec joie des nouvelles des sujets qu'il possède en ces contrées lointaines. N'as-tu pas une cloche pour appeler tes ouailles à certaines heures?

— Nos gens sont encore près d'ici, répondit Content. Puisque tu le désires, personne ne manquera au rendez-vous.

Là-dessus il s'approcha de la porte, et plaçant une conque à ses lèvres, il en tira un de ces sons qu'on entend souvent dans les forêts, et qui rappellent les familles à leurs demeures. Bientôt tous les habitants du Crapaud-Volant furent rassemblés dans la cour.

— Hallam, dit le principal agent du roi en s'adressant à son adjudant qui avait l'air d'un dragon déguisé, je t'abandonne cette pieuse réunion. Tu peux passer le temps à discourir sur les vanités du monde, dont tu es apte à parler par expérience; tu peux aussi laisser tomber utilement de tes lèvres quelques touchantes exhortations. Mais aie soin que personne ne s'écarte; il faut que tous restent immobiles comme la femme de Loth, jusqu'à ce que j'aie fouillé la maison de fond en comble.

Après cette allocution déplacée, l'étranger commença sa visite, précédé par Marc Heathcote, qui en connaissait seul les motifs. Ils se rattachaient sans doute aux événements qui avaient si profondément modifié le gouvernement de la mère patrie, et le personnage dont on voulait s'emparer était probablement un redoutable ennemi du trône, car la perquisition fut minutieuse. Toutes les grandes habitations construites à cette époque avaient des cabinets secrets où l'on pouvait cacher des objets précieux et même des personnes. Les étrangers semblaient connaître parfaitement la nature et la situation ordinaire de ces retraites. Pas un coffre, pas même un tiroir n'échappa à leur vigilance. Dès que la moindre planche sonnait creux, des explications étaient demandées au maître de la vallée. Deux fois même on enleva des cloisons et les cavités qu'elles couvraient furent explorées avec une attention qui augmentait en raison directe de l'insuccès.

Les étrangers paraissaient furieux. Ils avaient commencé leurs recherches avec la certitude de réussir, comme on avait pu en juger par l'arrogance du chef et par ses allusions ironiques au royalisme de la famille. Quand il eut parcouru toutes les chambres depuis la cave jusqu'au grenier, sa mauvaise humeur lui fit oublier la discrétion qu'il avait jusqu'alors affichée.

— N'as-tu rien vu, Hallam? cria-t-il à celui qui surveillait la cour. Les traces que nous avons suivies étaient-elles fausses? Capitaine Heathcote, vous avez pris connaissance de mes pouvoirs, et j'ajouterai que l'individu qui nous est signalé....

Il s'arrêta comme s'il eût outrepassé les lois de la prudence, et demanda à quoi servait le blockhaus sur lequel s'étaient fixés ses yeux.

— C'est, comme tu le vois, une citadelle, répondit le vieux Marc, où l'on peut se réfugier en cas d'invasion des sauvages.

— Ah! les forteresses de ce genre ne me sont pas inconnues, j'en ai vu plusieurs pendant mon voyage, et je n'en ai pas trouvé d'aussi formidables que celle-ci; elle a pour gouverneur un soldat, et pourrait au besoin soutenir un siége. Comme c'est une place importante, il importe d'en pénétrer les mystères.

Content ouvrit la porte sans hésitation, et l'officier du roi entra dans l'édifice.

— J'ai fait des campagnes, s'écria-t-il, et, sur ma parole, les moyens de défense de ce fort sont parfaitement combinés. Tu n'as pas oublié ton art, capitaine Heathcote; mais pourquoi avoir encombré de meubles un poste disposé pour la guerre?

— Tu oublies, répondit Content, que des femmes et des enfants peuvent être obligés d'y chercher un asile.

— Est-ce que les sauvages vous inquiètent? demanda l'étranger avec une certaine précipitation. On m'avait dit qu'il n'y avait rien à craindre de ce côté.

— Qui sait l'heure que choisiront pour se soulever ces êtres indisciplinés? Il est bon de prendre ses précautions.

— Silence! interrompit l'étranger après avoir monté l'échelle; j'entends des pas au-dessus de moi. Holà! maître Hallam, cria-t-il par l'une des meurtrières, laisse fondre ta statue de sel et rends-toi vite à la tour; il y a de l'ouvrage pour un régiment peut-être, car nous ignorons à quelle espèce d'hommes nous avons affaire.

Hallam appela ses camarades, et tous se précipitèrent vers le blockhaus dans l'espoir d'atteindre enfin la proie qu'ils poursuivaient depuis plusieurs jours.

— Digne serviteur de notre gracieux maître, dit le chef d'un ton d'assurance, mettez-nous à même de grimper là-haut.

Content, sans manifester d'émotion, tira par la trappe l'échelle légère et la plaça convenablement. Ensuite il invita du geste les étrangers à monter; mais ils se regardèrent avec hésitation, et aucun d'eux n'osa prendre l'initiative.

— Faut-il nécessairement passer par cette route escarpée? demanda l'officier.

— Assurément, et l'échelle n'est pas difficile, ayant été faite pour des femmes et des enfants.

— Fort bien, murmura l'officier; mais vos femmes et vos enfants ne sont pas chargés d'affronter un républicain farouche, un diable sous la forme humaine. Vos armes sont-elles en bon état, mes amis? Il nous faudra du courage pour appréhender au corps... Ecoutez! par le droit divin de Sa Majesté, il y a vraiment quelqu'un là-haut. Conduis-nous, toi qui connais si bien le chemin.

Content obéit sans se déconcerter, et l'agent de la couronne le suivit avec empressement. Les trois autres s'élancèrent sur l'échelle comme des assiégeants qui franchissent une brèche; ils ne s'arrêtèrent que pour se mettre en bataille, la main sur leurs pistolets ou sur le pommeau de leurs épées.

— Qu'est-ce? s'écria le principal personnage. Je ne vois ici qu'un Indien sans armes.

— Que t'attendais-tu donc à trouver? demanda Content.

— C'est mon secret et celui du vieillard qui est en bas. J'ai mes ordres et je puis te les montrer. Le roi Charles ne saurait souffrir que les colonies donnent asile aux hypocrites dont la vieille Angleterre s'est débarrassée. Tu es soupçonné d'avoir reçu un de ces rebelles endurcis, et tu seras forcé d'en convenir, dussions-nous mettre la maison sens dessus dessous. Tu essayerais en vain de nous tromper.

— La fourberie n'est guère pratiquée ici, répliqua Content. Je ne sais qui vous cherchez, et je n'ai point l'intention de vous induire en erreur.

— Tu l'entends, Hallam! il raisonne dans une affaire qui intéresse le salut de l'Etat! Mais pourquoi cet homme rouge est-il prisonnier? Comment oses-tu traiter en maître les indigènes de cette contrée et les enfermer dans tes donjons?

— J'avoue que cet Indien est captif; mais si je le retiens, c'est pour défendre ma vie.

— J'examinerai ta conduite. Quoiqu'une autre mission m'amène en ce lieu, il est de mon devoir de protéger les opprimés; nous allons peut-être, Hallam, faire des découvertes dignes d'être communiquées au conseil des ministres.

— Ce qui s'est passé dans ce domaine, répondit Content, ne mérite guère d'occuper les hommes auxquels sont confiées les destinées d'une nation. Ce jeune païen a été trouvé la nuit dernière aux environs de notre demeure, et si nous le gardons, c'est pour qu'il n'aille pas faire son rapport à ses compatriotes, qui épient le moment de nous attaquer.

— Que dis-tu? s'écria vivement l'officier en pâlissant malgré lui. Les sauvages seraient-ils cachés dans la forêt?

— C'est presque certain. Un enfant comme celui-ci s'éloigne rarement des guerriers de sa tribu, et ce qui prouve qu'il est leur émissaire, c'est qu'on l'a trouvé en embuscade.

— J'espère au moins que tes gens sont en armes, qu'ils sont pourvus de munitions et que les palissades sont solides.

— Nous ne nous endormons point, car sur les frontières nous sommes exposés à être attaqués d'un moment à l'autre. Des hommes sûrs sont restés en faction toute la nuit, et nous aurions déjà poussé une reconnaissance dans les bois, si ta visite n'avait contrarié nos projets.

— Et pourquoi parles-tu si tard de cet incident? demanda l'agent du roi en descendant l'échelle avec la rapidité d'un homme inquiet. La prudence n'exige point de retard. Je m'engage à ordonner tout ce qui est nécessaire à la protection des habitants plus faibles qui peuvent se trouver en ce pays, et je vais m'en occuper de ce pas. Nos chevaux sont-ils repus, Hallam? Le devoir nous rappelle au cœur de la colonie. Allons, enfants, préparez tout pour le départ.

Les trois soldats ne manquaient pas de bravoure, mais ils ne pouvaient se défendre d'une vague terreur en songeant à ces sauvages mystérieux et terribles. Pendant qu'ils s'apprêtaient à fuir, leur chef changea tout à coup de langage et d'allure; il cessa de lorgner les servantes, que ses regards avaient plusieurs fois embarrassées; il montra de la courtoisie pour tout le monde et presque du respect pour le vieux puritain; il fit même des excuses à Marc en lui disant qu'il fallait comprendre jusqu'à quel point une manière d'agir imposée par de secrètes obligations pouvait s'écarter des règles ordinaires; mais ni Marc ni son fils ne tenaient assez à leurs hôtes pour leur faire répéter des explications qui mettaient dans l'embarras ceux qui les donnaient et qui étaient parfaitement inutiles aux auditeurs.

Quoique pressés de s'éloigner, les étrangers ne se souciaient point de s'aventurer dans la forêt avant d'avoir la preuve convaincante qu'elle ne recélait point d'ennemis. Ils engagèrent donc leurs hôtes à faire une battue comme ils en avaient manifesté l'intention. En conséquence, la maison fut confiée à la garde du puritain, ayant sous ses ordres la moitié des ouvriers de la ferme et les Européens, dont le chef déclara formellement qu'il était toujours prêt à risquer ses jours en rase campagne, mais qu'il éprouvait une répugnance insurmontable

à combattre au milieu des taillis. Content, Eben Dudley, Reuben Ring et deux autres jeunes gens, tous bien armés quoique à la légère, pénétrèrent dans la forêt en marchant avec les précautions qu'exigeait la nature du danger. Ils décrivirent un circuit autour de la partie défrichée en étendant leur ligne aussi loin qu'ils pouvaient le faire sans s'isoler les uns des autres. Tous leurs sens étaient en éveil, et cependant leur perquisition fut aussi inutile que celle qui avait été faite dans la maison : ils ne trouvèrent d'autres traces que celles des quatre agents du roi et de l'inconnu dont ils avaient reçu la visite.

—Voici l'indice de son départ, dit tout à coup Reuben Ring à voix basse; l'empreinte est dans une direction opposée à celle de la ferme, et elle est faite par des sabots ferrés, tandis que tous nos chevaux ont la corne nue.

— Suivons cette piste, dit Content.

Les éclaireurs firent quelques pas et aperçurent bientôt la carcasse démembrée d'un cheval. Les bêtes fauves en avaient dévoré les chairs encore fraîches; mais à la couleur du poil, aux débris de l'équipement, il était facile de reconnaître l'infortuné quadrupède sur lequel était venu l'hôte mystérieux.

— Ce morceau a été entamé par les loups, dit Eben Dudley après s'être penché pour examiner une blessure faite au cou du cadavre : cette autre tranche a été enlevée avec un couteau, mais je ne saurais dire si c'est par un homme rouge ou par un blanc.

Le cheval mort fut l'objet de la curiosité générale, mais sans que cet examen aboutît à aucun résultat. Seulement il fut constaté que c'était bien le coursier de l'inconnu. Qu'était devenu celui-ci? rien ne le faisait soupçonner. Les batteurs d'estrade poursuivirent leur marche, et ne songèrent au retour qu'à la nuit tombante. Ruth, en embuscade auprès de la poterne, jugea sur la physionomie de son époux que les alarmes de la veille n'étaient pas confirmées, mais qu'en même temps aucune circonstance nouvelle n'établissait qu'elles fussent dénuées de fondement.

CHAPITRE VII.

Le rapport fait à la famille assemblée ne rassura pas complétement les Européens, ils ne parlèrent plus de partir, quoiqu'ils eussent évidemment renoncé à l'objet primitif de leur expédition. Au contraire, le chef entra en pourparlers avec Marc Heathcote, et lui demanda la permission de s'installer pour quelque temps dans le blockhaus, à la défense duquel, disait-il, les rendait propres leur habitude de discipline militaire. On fut obligé de les laisser faire, et ils s'établirent dans la chambre du premier étage. Une garde régulière fut organisée aux palissades, mais elle revit poindre le jour sans que la tranquillité eût été troublée.

Le soleil se coucha et se leva trois fois sur le domaine du Crapaud-Volant, et la paix ne cessa d'y régner. Les émissaires de Charles II reprirent courage par degrés, et vers le soir du troisième jour, leur chef vint annoncer à Marc Heathcote qu'ils allaient enfin se mettre en route.

— J'ai fait la guerre en Europe, dit-il, et j'ai cru devoir t'accorder le secours de mon expérience tant que ta demeure a été menacée par les sauvages. Il me siérait mal de me vanter; mais si l'heure du combat avait sonné, j'aurais su défendre vaillamment le blockhaus! Je dirai à ceux qui m'ont envoyé que Charles II a dans le capitaine Marc Heathcote un loyal et dévoué serviteur. Des bruits mensongers qui proviennent de quelque méprise nous avaient amenés jusqu'ici; mais nous nous chargeons de les dissiper. De ton côté, si l'on te demande des détails sur la dernière alerte, j'espère que tu n'oublieras pas de signaler l'empressement avec lequel nous t'avons rendu service.

— Je ne dis jamais de mal de mes semblables, répondit le puritain, et je ne dissimule jamais ce qui est à leur avantage. Tant que tu as voulu rester parmi nous, tu as été le bienvenu; si ton devoir t'appelle ailleurs, que la paix soit avec toi! Il est bon de te joindre à nous pour demander à Dieu de veiller sur toi spécialement, pendant ton voyage à travers le désert...

— Non! non! je suis trop pressé, répliqua l'officier d'un ton léger, il faut que je dirige en personne les mouvements de ma petite troupe; mais que cela ne t'empêche pas, digne capitaine, de prier pour nous pendant que nous serons en selle. Nous ne nous en trouverons pas plus mal, et l'allure de nos chevaux n'en sera pas ralentie.

En disant ces mots, l'étranger salua son hôte d'un air à la fois grave et dégagé; car le mépris habituel qu'il avait pour les choses sérieuses était combattu par le respect qu'un homme comme le puritain devait infailliblement inspirer.

Tous les habitants du Crapaud-Volant virent avec une joie intérieure la disparition des étrangers. Les jeunes filles elles-mêmes, dont leurs compliments avaient parfois flatté la vanité, furent enchantées d'être débarrassées de galants aussi frivoles et aussi indifférents en matière de religion. Eben Dudley avait remarqué les assiduités d'Hallam auprès d'une jeune laitière nommée Foi, sœur de Reuben Ring, et il s'estima heureux d'être délivré d'un rival.

Les jours suivants s'écoulèrent sans alarmes. Jusqu'à la fin de la saison, les troupeaux purent être impunément conduits dans les champs les plus éloignés. L'inquiétude causée par les sauvages et la visite des envoyés de Charles II n'étaient plus aux approches de l'hiver qu'à l'état de tradition, et fournissaient un aliment aux joyeuses causeries du foyer. Cependant il existait dans la famille un vivant souvenir des événements que nous avons racontés.

Le vieux Marc Heathcote s'imaginait qu'il existait chez tous les hommes, à l'état latent, des germes de régénération spirituelle. Aussi avait-il entrepris la conversion du jeune Indien, que l'on ne manquait jamais de faire venir à l'heure de la prière, et qu'on traitait avec une infatigable bienveillance, tout en le surveillant de près. Mais on essaya vainement de donner au sauvage quelques-unes des habitudes de l'homme civilisé. Lorsque le froid devint plus vif, Ruth essaya de lui faire adopter les vêtements qui semblaient indispensables à des hommes plus vigoureux et plus endurcis. On lui prépara des habits arrangés de manière à le séduire, et l'on employa tour à tour les instances et les menaces pour le décider à s'en couvrir. Un jour même, Eben Dudley, après l'avoir habillé de force, le conduisit en présence du capitaine, qui adressa au ciel une prière spéciale, afin que le jeune homme pût comprendre les avantages de cette concession faite aux principes des chrétiens. L'expérience ne réussit point; une heure après, l'Indien avait repris sa couverture bigarrée et ses jambières de peau de daim. Eben Dudley, en racontant à Foi l'échec du capitaine, affirma cependant que la prière inspirée par la circonstance aurait suffi pour faire cesser la nudité d'une tribu tout entière.

Toutes les épreuves tentées dans le même sens démontrèrent combien il est difficile de soumettre un individu élevé dans l'indépendance à la contrainte exigée par un ordre de choses dont on vante toutefois la supériorité. Toutes les fois que le prisonnier fut maître de ses actions, il repoussa dédaigneusement les usages des blancs, et persista dans ceux de ses compatriotes avec une opiniâtreté presque héroïque. Il évitait de prendre part aux divertissements des enfants, et lorsqu'on le laissait errer dans la cour, il passait des heures entières à regarder les interminables forêts où il était né. Il ne lui était pas permis de s'en approcher, depuis qu'ayant été conduit dans les champs, il avait tenté de s'enfuir, et qu'il avait soumis à une épreuve des plus rudes l'agilité d'Eben Dudley et de Reuben Ring. Lorsque les ouvriers sortaient, le captif était invariablement installé dans sa prison, où l'on supposait que pour le dédommager de sa détention, il avait de longues communications avec Marc Heathcote.

Ruth s'était efforcée de capter la confiance de l'Indien et de lui enseigner des occupations capables de le distraire; mais il ne voulait point s'exposer à oublier son origine. Il semblait comprendre les bonnes intentions de sa douce maîtresse, profondément touchée du chagrin qu'il exprimait avec une silencieuse éloquence. Il se laissait parfois emmener par la mère au milieu du joyeux cercle de la famille; mais il y conservait son indifférence, et se hâtait de retourner aux palissades, son poste d'affection. Malgré cette antipathie pour la société des blancs, on s'apercevait à certains indices qu'il avait appris insensiblement leur langue. Ainsi, quand on parlait de lui, ses yeux noirs s'animaient d'un rayon d'intelligence; et par intervalles on y voyait une expression de colère et d'orgueil humilié, pour peu qu'Eben Dudley s'avisât de raconter les victoires des blancs sur les indigènes. Le puritain suivait avec intérêt les développements graduels de cet esprit inculte. Il les considérait comme une ample indemnité de ses pieux travaux, et ils lui faisaient oublier la répugnance qu'il éprouvait, malgré son zèle, à tenir dans les fers un enfant qui, en définitive, ne lui avait causé aucun préjudice.

A l'époque où se passe cette histoire, le climat des colonies différait essentiellement de celui que nous connaissons. La neige tombait en abondance dans la province du Connecticut, et finissait par couvrir le sol d'un épais manteau. Des dégels accidentels et des pluies d'orage auxquels succédait la froide bise du nord-ouest, contribuaient à former un verglas compacte, sur lequel on pouvait glisser en traîneau comme sur la surface d'un lac glacé. Les bêtes fauves étaient alors réunies par la faim dans certains endroits des bois, où elles devenaient la proie d'habiles chasseurs, tels qu'Eben Dudley et Reuben Ring. Le jeune Indien surveillait toujours avec le plus touchant intérêt les préparatifs de ces parties, et il passait des journées entières aux meurtrières de sa prison, pour écouter les détonations lointaines des fusils. Il ne sourit qu'une seule fois pendant une captivité de plusieurs mois, ce fut en examinant la gueule ensanglantée et les griffes acérées d'une panthère qui était tombée sous les coups de Dudley. La patience et la dignité avec laquelle le sauvage supportait son sort avaient éveillé la compassion de tous les colons, et ils l'auraient volontiers conduit à la chasse, s'il avait été possible de le faire sans inconvénient. Dudley s'était même offert à le mener comme un chien en laisse; mais c'eût été lui imposer une humiliation incompatible avec les sentiments d'un guerrier indien.

Émue par les aspirations du captif, Ruth essaya d'en obtenir la promesse qu'il reviendrait à la fin du jour, si on lui permettait de se joindre aux chasseurs. Elle était convaincue qu'il avait appris l'anglais, quoiqu'il ne se mêlât jamais aux occupations de la famille, et qu'il écoutât rarement la conversation. Cependant il n'eut pas l'air de comprendre les propositions de Ruth, et ce fut en vain qu'elle le conjura dans un langage affectueux de lui accorder un signe d'intelligence. Ruth désespérée avait donc renoncé à son projet, lorsque le puritain, qui avait silencieusement observé les efforts de sa bru, annonça qu'il

avait confiance dans la probité du jeune homme, et qu'il lui permettrait d'accompagner la première bande qui sortirait des habitations.

La cause de ce brusque changement dans les idées du capitaine fut un mystère comme la plupart des mouvements de son cœur. En écoutant parler Ruth, il avait paru sympathiser avec ses efforts, mais il espérait que son jeune captif serait un jour l'instrument de la conversion de toutes les tribus, et leur salut futur avait trop d'importance pour le sacrifier témérairement, en courant les risques d'une évasion. Il était donc impossible de deviner pourquoi le puritain avait si brusquement renoncé à une surveillance rigoureuse. Peut-être, disaient les uns, a-t-il reçu du ciel un mystérieux avertissement; peut-être, prétendaient les autres, veut-il juger des résultats qu'il a obtenus, en abandonnant son jeune élève à lui-même. Tous étaient d'avis que si le captif rentrait, ce serait un véritable miracle. Néanmoins la résolution de Marc était prise, sans doute après bien des combats spirituels qu'il avait livrés dans sa retraite accoutumée. Un éclair de plaisir impossible à comprimer illumina les traits sombres du captif, lorsque Ruth lui mit entre les mains l'arc de son propre fils, et qu'elle lui fit entendre par des signes et des paroles qu'il avait la permission d'aller dans la forêt. Mais cette expression de plaisir disparut aussi vite qu'elle était venue. Il reçut les armes plutôt comme un chasseur accoutumé à s'en servir, que comme un homme aux mains duquel elles avaient été si longtemps étrangères. Lorsqu'il franchit les portes du Crapaud-Volant, les servantes de Ruth se groupèrent autour de lui, étonnées de voir libre celui qu'on avait gardé si longtemps et avec tant de soin. Malgré la confiance qu'on avait dans la haute sagesse du puritain, on présumait généralement qu'on voyait pour la dernière fois le jeune homme, dont la présence était si nécessaire à la sécurité de tous. Il ne semblait pas ému lui-même. Cependant en mettant le pied sur le seuil de l'habitation, il regarda Ruth et ses enfants avec une sorte d'intérêt, puis ses regards redevinrent vagues et froids. Il prit l'air calme d'un guerrier indien, et suivit d'un pas agile les chasseurs qui étaient déjà dans la campagne.

CHAPITRE VIII.

Les poëtes, pour se conformer à des désirs naturels, ont donné au printemps une réputation qu'il mérite rarement. Quoique leur imagination se soit exercée sur les tièdes haleines, les tapis de fleurs et les brises odoriférantes de cette saison, elle n'en est pas moins presque partout assez rude et assez capricieuse. C'est la jeunesse de l'année, et comme ce temps d'épreuve de la vie, elle ne contient guère le bien qu'en espérance.

Dans cette période perfide dont le développement lent et variable nous induit souvent en erreur, il y a une opposition constante entre l'attente et la réalité.

Ainsi, quoiqu'on fut au mois d'avril le jour où l'Indien suivit les chasseurs, les rigueurs de l'hiver étaient brusquement revenues. La neige avait succédé au dégel, et l'âpre vent du nord-ouest avait flétri les fleurs naissantes. Le sol glacé offrait une surface si ferme que le pied le plus lourd n'y laissait point de traces. Plusieurs heures se passèrent sans qu'on eût des nouvelles des chasseurs. On entendait parfois les détonations retentir sous les arceaux des bois et rouler d'échos en échos. Mais ces indices de la présence des chasseurs diminuèrent insensiblement, et avant midi la forêt était replongée dans son silence morne et solennel.

Cette circonstance était trop commune pour causer la moindre préoccupation. Ruth travailla tranquillement au milieu de ses femmes, et, si elle pensa par intervalles à ceux qui erraient loin d'elle, ce fut parce qu'elle leur préparait de quoi les sustenter après un long jour de fatigue.

— Ton père nous remerciera de nos soins, dit-elle à sa jeune image en tirant des provisions du garde-manger. La maison est plus agréable après une longue course.

— Marc doit être déjà bien las, répondit la jeune Marthe; il est bien petit pour aller dans le bois avec des chasseurs aussi grands que Dudley.

— Le païen est du même âge que Marc, ajouta Ruth, la seconde fille. Il serait possible qu'il ne revînt jamais parmi nous.

— Cela affligerait notre vénérable père, car tu sais, Ruth, qu'il a l'espoir de dompter cette nature sauvage. Mais le soleil descend, et la soirée devient aussi froide qu'en hiver. Va à la poterne, et regarde si tu aperçois ton père dans les champs.

Pendant que l'enfant accomplissait cet ordre, Ruth monta dans le blockhaus et elle examina les environs. L'ombre des arbres s'allongeait déjà sur la vaste nappe de neige glacée, et le refroidissement subit de la température annonçait l'approche rapide de la nuit. C'était l'heure à laquelle revenaient d'ordinaire les chasseurs, et la jeune femme commença à s'inquiéter. De légères observations qu'elle avait faites tendaient à justifier ses alarmes. Le bruit des armes à feu s'était fait entendre dès le matin dans diverses directions, preuve certaine que les chasseurs s'étaient séparés dans la forêt. Il n'était donc pas difficile à l'imagination d'une femme et d'une mère qui éprouvait aussi pour l'un des chasseurs une affection fraternelle de se représenter les dangers sans nombre auxquels étaient exposés d'ordinaire les héros de ces expéditions.

— Je crains que la chasse ne les ait entraînés trop loin de la vallée, dit Ruth à ses servantes, car le plus grave devient irréfléchi comme un enfant lorsqu'il est emporté à la poursuite du gibier... Mais quelles plaintes indiscrètes! En ce moment peut-être mon mari s'efforce de réunir ses hommes afin de revenir ici. N'a-t-on pas entendu sa trompe sonner le rappel?

— Les bois sont muets, répondit Foi; j'ai cru un moment entendre chanter Dudley, mais c'était tout simplement un de ses bœufs qui mugissait.

—Tu plaisantes toujours ce pauvre garçon, répondit Ruth, avec une légèreté malséante. Quoiqu'il ait des allures un peu lourdes, ne pourrais-tu le traiter un peu plus favorablement?

— Je ne fais pas attention à ses allures, repartit Foi; mais n'est-ce pas lui-même qui descend la colline par le chemin du verger?

— C'est évidemment quelqu'un de la bande. Va à la poterne et fais-le entrer. J'ai ordonné qu'on tirât les verrous, car il ne fallait pas laisser ouvertes à cette heure les portes d'une forteresse qui n'a qu'une garnison de femmes. Je vais veiller aux préparatifs du souper, car nous ne tarderons pas à revoir le reste de la troupe.

Foi obéit et arriva à la poterne au moment où Dudley frappait à coups redoublés.

— Doucement, maître Dudley! dit la jeune fille. Nous connaissons la puissance de ton bras. Cependant tu n'es pas un Samson, pour renverser sur nous les poteaux.

— Ouvre, dit le boucher, et nous causerons plus à notre aise.

— Avant de t'admettre, dit la jeune fille en ouvrant la porte, j'aurais dû te demander compte de tes écarts de la journée. Je suis sûr que tu as mangé plus que ta part des provisions, et que tu as laissé tuer le daim par Reuben Ring.

— Tes plaisanteries sont hors de saison, reprit Dudley, et je n'ai pas le temps d'y répondre. Il faut que je parle sans retard au capitaine ou à son fils.

— Tu peux parler au capitaine, pourvu qu'il consente à t'écouter; mais si tu veux conférer avec son fils, tu feras bien de rester à la porte : car il n'est pas encore de retour.

— Pas encore de retour! s'écria Dudley d'un air étonné.

— Tu es le premier des chasseurs que nous ayons vu; si tu crains quelque chose pour les autres et pour nous, va vite avertir madame.

— C'est inutile, murmura Dudley après avoir rêvé un moment. Reste en sentinelle, ma chère Foi, pendant que je vais retourner au bois. Un signal de ma conque, un appel de ma voix peuvent hâter le retour de nos amis.

— Quelle folie, Dudley! songes-tu bien à sortir seul à cette heure avancée, surtout s'il y a quelque danger?

— Ah! j'entends marcher dans la prairie. La neige craque; ils ne tarderont pas.

Malgré cette affirmation, le jeune homme, au lieu d'aller à la rencontre de ses compagnons, recula d'un pas et tira lui-même le verrou que Foi l'avait prié de fermer. En même temps il laissa tomber une barre de bois mobile qui contribuait à la solidité de la poterne. Les alarmes qui avaient pu déterminer à prendre ces mesures étaient au reste peu motivées, car avant qu'il eût eu le temps de réfléchir, la voix de Content se faisait entendre au dehors. Les chasseurs entrèrent chargés de venaison, pendant que Foi s'éclipsait pour aller avertir sa maîtresse.

On conçoit la satisfaction qu'éprouva Ruth en revoyant son mari et son fils. Les mœurs sévères du Connecticut n'admettaient point de manifestation extérieure des émotions passagères; cependant une joie secrète faisait briller les yeux et colorait les joues de cette femme aimante. Après avoir interrogé les chasseurs sur leurs exploits, elle demanda des nouvelles du jeune Indien.

— Il doit être ici, dit Content; il nous accompagnait lorsque nous sommes sortis de la forêt. Je lui adressais des éloges pour le féliciter de l'adresse avec laquelle il avait découvert les bouges où se cache le daim.

— J'ajouterai, dit Reuben Ring, qu'il était auprès de moi lorsque nous avons traversé le verger, et je serais prêt à le jurer sur l'Evangile, si ce n'était un péché de faire un serment solennel dans une affaire aussi peu importante. Malgré ces assertions, l'absence de l'Indien était positive, et elle jeta la consternation dans l'assemblée, tant était grande la terreur qu'inspiraient les sauvages.

—Peux-tu nous donner de ses nouvelles? demanda Content à Dudley, qui semblait distrait et préoccupé; tu nous as quitté pendant quelque temps sur le versant de la montagne.

— En effet, répondit le boucher; mais le sauvage ne m'accompagnait pas, et je puis affirmer qu'il n'était pas du nombre de ceux auxquels j'ai ouvert la porte.

— Tu n'as aucun renseignement sur le jeune homme? demanda Ruth alarmée.

— Aucun. Depuis la chute du jour, je n'ai pas rencontré d'être vivant; à moins qu'on n'appelle ainsi un personnage mystérieux que j'ai trouvé dans la forêt.

Dudley prononça ces paroles avec tant de gravité, qu'il excita une

curiosité générale et que, pour lui demander des explications, on oublia un moment le principal objet de l'entretien. Il allait parler, lorsque Marc Heathcote entra dans la salle, et s'assit après avoir fait lentement le tour du cercle silencieux et attentif.

CHAPITRE IX.

Fidèle narrateur de cette histoire nationale, il est de notre devoir de n'oublier aucune des circonstances propres à jeter quelque lumière sur le caractère de nos personnages. Nous croyons donc nécessaire de faire une courte digression, pour rappeler que les hommes de cette époque étaient sous l'influence de certaines idées religieuses toutes particulières. Ils voyaient partout l'action de la Providence, et s'imaginaient aussi que l'esprit du mal se manifestait parfois presque matériellement. Ils croyaient à la sorcellerie, et les hommes les plus raisonnables acceptaient comme article de foi l'intervention des démons dans les choses humaines. Aussi l'allusion qu'avait faite Eben Dudley fut elle prise au sérieux par tous ses auditeurs, et on le pressa de s'expliquer, après avoir attendu respectueusement que le capitaine fût installé. Le boucher promena ses regards autour de lui, les arrêta quelque temps sur les yeux noirs de Foi, qui l'observait d'un air ironique, puis il s'exprima en ces termes :

— Vous savez qu'arrivé sur le sommet de la montagne, nous avions étendu notre ligne afin de ne laisser échapper ni ours, ni daim, ni élan. Pendant les deux premières heures, je vis plusieurs pistes entrelacées qui ne conduisaient à rien ; mais tout à coup un magnifique daim partit du milieu d'un taillis, et je fis environ deux lieues à sa poursuite dans la direction du désert.

— Et dans ce trajet, tu n'as pas trouvé d'occasion de l'ajuster? demanda Content.

— Pas du tout ; s'il s'en était présenté une occasion, j'aurais eu l'audace de la saisir.

— Qu'avait donc ce daim d'extraordinaire qui pût le préserver de la balle d'un chasseur ?

— Il y avait en lui des singularités capables d'inspirer à un chrétien de sérieuses réflexions.

— Fais-nous-en une description exacte, s'écria Content avec une animation inusitée pendant que les jeunes gens et les jeunes filles se rapprochaient en témoignant une vive émotion.

Dudley réfléchit un instant avant d'entamer la partie merveilleuse de son récit.

— Premièrement, dit-il on ne remarquait aucune piste autour de l'endroit d'où l'animal était parti; en second lieu, quand il se leva, loin d'avoir l'air inquiet, il se mit à faire des bonds joyeux en se tenant toujours hors de portée, mais sans se dérober à ma vue. Il me mena ainsi sur la cime d'un tertre, où il aurait été facile de viser un animal de taille beaucoup moindre. Tout à coup... N'avez-vous pas entendu un bruit étrange dans la saison des neiges?

Les auditeurs se regardèrent avec curiosité, et essayèrent de se rappeler quelque son inaccoutumé qui vînt à l'appui d'un récit où commençait à prédominer l'attrait du merveilleux.

— Est-il bien sûr, Charité, que le hurlement que nous avons entendu partir de la forêt fût celui d'un chien battu? demanda une servante de Ruth à sa compagne aux yeux bleus, qui semblait également disposée à témoigner en faveur de toute légende dramatique.

— C'était peut-être autre chose?

— Les échos répétèrent un bruit pareil à celui de la chute d'un arbre, dit Ruth d'un air pensif. Je me souviens que j'ai demandé si quelque bête fauve n'avait pas provoqué une décharge générale de mousqueterie; mais mon père fut d'avis que c'était un chêne qui tombait sous le poids des ans.

— A quelle heure est-ce arrivé? dit Dudley.

— C'était vers le déclin du jour.

— C'est bien cela, mais le tumulte ne provenait pas de la chute d'un arbre. Il avait retenti dans les airs, bien au-dessus de toutes les forêts. Si des gens plus habiles que moi avaient été là...

— Ils auraient dit qu'il tonnait, interrompit Foi Ring, qui, contrairement au reste de l'auditoire, n'avait guère la qualité exprimée par son nom. En vérité, Eben Dudley a fait des merveilles dans cette chasse. Il a reçu un coup de tonnerre sur la tête, et n'a pas apporté de daim sur les épaules.

— Parle respectueusement de ce que tu ne comprends pas, jeune fille, dit Marc Heathcote d'un ton sévère. Les prodiges se manifestent également aux ignorants et aux hommes instruits, et quoique des philosophes vaniteux affirment que la lutte des éléments tient à des causes purement physiques, nous savons toutefois par d'anciens textes que des puissances surnaturelles y prennent part. Satan peut disposer des arsenaux de l'air et de l'artillerie des cieux. Un des plus sages écrivains de notre siècle a démontré que le prince des ténèbres était pour beaucoup dans la composition de ce qu'on appelle en chimie l'or fulminant.

Personne n'osa contredire une déclaration qui annonçait tant de science. Foi se cacha à la hâte au milieu de l'essaim des servantes craintives, et Content, après un moment de silence, invita le boucher à continuer.

— Pendant que je cherchais l'éclair qui aurait dû accompagner le coup de tonnerre, s'il avait été naturel, le daim disparut, et je me trouvai brusquement en face d'un homme qui était monté sur le tertre par le versant opposé. Il avait l'extérieur d'un voyageur qui se rend à travers le désert aux établissements lointains de la Baie; mais n'est-il pas surprenant que cette rencontre ait été amenée par un daim?

— As-tu revu cet animal?

— Au premier moment, il me sembla le voir s'enfoncer dans les fourrés; mais c'était sans doute une illusion. Il est plus probable qu'il s'est éclipsé, après avoir rempli sa commission.

— Et l'étranger, qu'a-t-il fait?

— Il est entré en conversation avec moi. Il m'a raconté que les chrétiens qui habitent le bord de la mer étaient soumis à de cruelles épreuves, et que l'esprit du mal s'y manifestait d'une manière horrible. Il m'a parlé de certains signes qui présageaient la persécution des croyants par les invisibles, entre autres du grand nombre de temples que la foudre avait frappés pendant l'été dernier.

— Le pèlerinage des justes dans ces déserts, dit Marc Heathcote d'une voix imposante, devait exciter l'envie des démons que notre persistance désespère. Ayons recours à la seule arme qui soit entre nos mains pour les combattre; lorsqu'on l'emploie avec zèle, elle ne manque jamais d'assurer la victoire.

En disant ces mots, sans attendre la suite du récit, le vieux Marc se leva, et se redressant suivant l'usage de sa secte, il se prépara à implorer la miséricorde divine. Il entr'ouvrait les lèvres, lorsqu'un murmure pareil aux vibrations d'un instrument à vent vint frapper d'étonnement la famille assemblée. Il semblait partir de la poterne, à laquelle était suspendue une trompe, à l'usage de ceux que le hasard ou leurs occupations retenaient dans les champs après la fermeture des portes. L'effet qu'il produisit fut instantané. Les jeunes gens coururent à leurs armes, tandis que les femmes se serraient les unes contre les autres comme un troupeau de biches effarouchées.

— C'est certainement un signal du dehors! dit Content lorsque le bruit se fut perdu dans les recoins de l'édifice. C'est quelque chasseur égaré qui demande l'hospitalité.

Eben Dudley secoua la tête comme s'il n'eût pas été de cet avis; mais quoiqu'il eût pris son fusil, il parut en proie à l'irrésolution. Elle aurait pu durer longtemps, si la trompe n'avait de nouveau retenti avec plus d'éclat et plus de force, ce qui annonçait qu'elle était embouchée par un homme habitué à s'en servir. Le puritain ordonna à son fils d'aller voir de quoi il s'agissait, et celui-ci, qui s'était déjà levé, s'achemina vers la poterne avec Dudley et Reuben Ring.

— Qui sonne à ma porte? demanda Content après avoir placé ses deux compagnons derrière un monticule de terre élevé pour défendre l'entrée; qui vient troubler une famille paisible à cette heure de nuit?

— Un homme qui a besoin de ce qu'il demande, répondit l'inconnu. Ouvre sans crainte, maître Heathcote, c'est un compatriote, un coreligionnaire qui réclame cette faveur.

— Entre, dit Content sans hésitation, et sois le bienvenu, puisque tu es chrétien.

Un homme de haute taille, enveloppé d'un grand manteau, se courba immédiatement sous le linteau de la poterne, et s'arrêta à quelque distance, pendant que les jeunes gens, sous les ordres de leur maître, replaçaient avec soin les barres et les verrous. Content rejoignit son hôte, et après avoir fait d'inutiles efforts pour l'examiner à la lueur des étoiles, il dit avec sa tranquillité ordinaire :

— Tu dois avoir froid et faim ; il y a loin de cette vallée à l'habitation la plus voisine, et l'on doit être épuisé de fatigue après avoir fait un si long voyage par une saison aussi rigoureuse. Suis-moi, et dispose de tout ce que nous avons comme si c'était à toi.

L'étranger ne répondit que par un salut, et s'avança d'un pas tranquille, sans témoigner l'impatience qu'on aurait pu attendre d'un homme qui avait parcouru une route aussi pénible.

— Voici une chambre bien close, ajouta Content en introduisant son hôte au milieu de la famille inquiète, bientôt nous te donnerons de quoi te rassasier.

Lorsque l'étranger se trouva en pleine lumière, exposé à tant de regards, il éprouva un moment d'hésitation, puis s'approchant avec calme, il se débarrassa du manteau qui lui cachait le visage, et l'on reconnut les traits sévères et les formes athlétiques de celui qui avait déjà visité l'habitation, et qui en était sorti si mystérieusement. Le puritain, qui s'était levé gravement pour recevoir le visiteur, parut saisi d'une émotion inaccoutumée.

— Marc Heathcote, dit l'étranger, ma visite est pour toi. Sera-t-elle aussi courte ou plus longue que la dernière, cela dépend de la manière dont tu recevras les nouvelles que j'apporte. Il est de la plus grande importance que tu m'écoutes sans le moindre retard.

Les assistants eurent à peine le temps de remarquer la surprise du capitaine : il reprit presque aussitôt son expression habituelle de réserve, et fit signe à l'étranger de le suivre dans une autre pièce, en lui témoignant la confiance qu'inspire un ami. L'inconnu salua Ruth en passant, et entra dans la chambre choisie pour une entrevue qui devait évidemment être secrète.

CHAPITRE X.

La compagnie n'eut guère qu'une minute pour observer cet hôte inattendu. Cependant on put voir que ses pistolets massifs étaient encore à sa ceinture, ainsi que le poignard à manche d'argent qui avait autrefois séduit le jeune Marc.

— Il a encore ses armes, s'écria l'enfant. Je voudrais qu'il les laissât à mon grand'père, et je repousserais loin d'ici le perfide Wampanoag.

— Tu ne songes qu'à la guerre, au lieu de profiter des leçons de paix qu'on te donne! dit Ruth, qui s'était remise à son travail avec un calme propre à rassurer les domestiques.

— Est-ce un péché de désirer une arme pour vaincre nos ennemis et pour rendre à ma mère la sécurité?

— Ta mère ne craint rien, repartit Ruth en remerciant son fils par un regard furtif. La raison m'a déjà prouvé combien on avait tort de s'alarmer parce qu'on frappait le soir à notre porte. Déposez vos armes, mes amis; vous voyez que mon mari n'a déjà plus les siennes. Soyez sûrs qu'il nous avertirait s'il appréhendait quelque danger. Seulement, allez jeter un coup d'œil sur les palissades de l'ouest : vous y trouverez peut-être l'Indien honteux d'être en retard, et n'osant demander à entrer. Je ne puis croire que cet enfant veuille nous abandonner sans nous avoir dit adieu.

— Je ne saurais dire, répondit Eben Dudley, s'il se croit tenu d'agir avec beaucoup de cérémonie envers le maître de la vallée; mais s'il n'est pas déjà parti, il s'en ira certainement un de ces jours aussi aisément que la neige au dégel. Viens avec moi, Reuben Ring, toi dont la vue est si perçante, la nuit comme le jour. Si ta sœur Foi voulait être de la partie, il ne serait pas facile au Peau-Rouge de traverser les champs sans être aperçu.

— Va, va, répondit précipitamment la jeune fille, il est plus convenable que je m'occupe de pourvoir aux besoins du voyageur harassé. Si l'enfant échappe à ta vigilance, il n'aura guère à craindre celle des autres.

Quoique Foi refusât si positivement d'être de l'expédition, son frère accepta sans répugnance. Les jeunes gens allaient sortir ensemble, lorsque le loquet sur lequel Dudley avait déjà posé la main, se leva spontanément. La porte s'ouvrit, et l'Indien, qu'ils se préparaient à chercher, se glissa entre eux pour aller prendre sa place accoutumée dans un des coins les plus retirés de la chambre. A la manière silencieuse dont il entra, on aurait pu s'imaginer qu'il faisait sa visite habituelle sans avoir jamais quitté la maison; mais on n'oublia pas longtemps les circonstances de son départ et de son inexplicable retour.

— Il faut examiner les piquets, s'écria Dudley; un ennemi peut escalader l'endroit par lequel a passé cet enfant.

— En vérité, dit Content, ceci a besoin d'explication; l'Indien n'est-il pas entré lorsque nous avons ouvert la porte à l'étranger?

— Oui, dit celui-ci, qui revenait en ce moment de l'autre pièce, j'ai trouvé cet indigène près de ta porte et j'ai pris sur moi de l'introduire; certain que la bienveillante maîtresse de la maison ne s'en formaliserait pas.

— Il n'est pas étranger à notre foyer, à notre table, répondit Ruth. Quand même il en eût été autrement, tu aurais bien fait.

Eben Dudley eut l'air de ne pas croire à cette simple explication. Son esprit avait été fortement agité par des visions, et d'ailleurs la manière dont le jeune homme avait effectué sa rentrée était à peine vraisemblable.

— Il sera bon de consolider la poterne, murmura-t-il; maintenant que les puissances invisibles sont déchaînées dans les colonies, il ne faut pas trop s'endormir.

— Va donc te mettre en sentinelle, et restes-y jusqu'à minuit, dit le puritain, dont l'aspect grave prouvait qu'il avait des sujets d'inquiétude moins vagues. Avant que le sommeil t'accable, un autre ira te relever.

Marc Heathcote parlait rarement sans qu'un silence respectueux permît d'entendre ses moindres accents. En la circonstance actuelle, une tranquillité si profonde s'était établie, qu'il acheva sa phrase au milieu du bruit presque imperceptible de la respiration des auditeurs. Alors on entendit venir de la porte un son de trompe qu'on aurait pu croire l'écho de celui qui avait déjà fait tressaillir les colons. Tous se levèrent, mais aucun ne prit la parole. Content jeta un regard rapide sur son père, qui, à son tour, fixa des yeux inquiets sur l'étranger. Celui-ci avait une main crispée sur le dos de la chaise d'où il s'était levé, et l'autre serrait la crosse d'un des pistolets qu'il portait à sa large ceinture de cuir.

— Celui qui sonne n'est pas habitué à se servir d'instruments terrestres, dit un de ceux que le récit de Dudley avait préparés à croire au merveilleux.

— De quelque part que vienne cet appel, il faut y répondre, repartit Content. Prends ton fusil, Dudley. Cette visite est si inattendue, qu'il faut plus d'un homme pour faire l'office de portier.

Content fut interrompu par un nouveau son de trompe plus éclatant, plus long et plus accentué. On conçoit que la trompe se moque de nous, reprit Content en s'adressant à son hôte; ce bruit ressemble exactement à celui que tu as fait entendre quand tu as demandé l'hospitalité.

L'étranger parut frappé d'une idée subite, et s'avançant au milieu du cercle, il réclama le silence avec l'aisance que lui aurait donnée une longue familiarité plutôt qu'avec la timidité d'un nouveau venu.

— Que personne ne bouge, dit-il, excepté ce robuste chasseur, le jeune capitaine et moi; nous nous chargeons de veiller à la sûreté de tous.

Malgré la singularité de cette proposition, on ne songea point à la combattre, puisqu'elle ne rencontrait ni surprise ni opposition de la part du puritain.

L'étranger s'approcha de la torche qui éclairait l'appartement, et examina avec une attention scrupuleuse l'état de ses pistolets.

— La lutte sera peut-être plus terrestre que celle que les puissances nous suscitent d'ordinaire, dit-il tout bas au vieux Marc. En ce cas, il est bon de prendre les précautions d'un soldat.

— Ce son de trompe a quelque chose d'ironique, répondit le puritain; on dirait le défi d'un démon. Nous avons vu dernièrement dans cette colonie des exemples tragiques de ce que pouvait tenter Azazdel lorsque sa malice est désappointée, et il faut nous attendre à ce que les mauvais esprits soient désolés de la présence de mon cher Béthel, de mon ancien compagnon d'armes.

Quoique l'étranger écoutât les paroles de son hôte avec déférence, il prévoyait des dangers moins vagues et moins surnaturels. Il s'arma d'un pistolet, fit un signe aux deux compagnons qu'il avait choisis, et les conduisit dans la cour. Les ombres de la nuit s'étaient épaissies; et quoique l'heure ne fût pas encore avancée, il était presque impossible de distinguer les objets, même de près. Les ténèbres exigeaient un surcroît de précaution, et les trois hommes de patrouille se postèrent derrière le monticule de planches et de terre qui commandait l'entrée, avant d'interroger ceux qui s'y présentaient. Une fois à l'abri, Content demanda qui avait sonné de la trompe; mais il ne reçut point de réponse. Le silence était si profond, qu'on put entendre ses propres paroles répétées très-distinctement par les échos de la montagne.

— Homme ou diable, dit l'étranger, l'ennemi veut nous surprendre par trahison. Comment déjouer ses artifices? Habitué aux ruses des sauvages, tu es plus capable que moi de donner un conseil, car je n'ai jamais fait la guerre qu'à des chrétiens.

— Qu'en penses-tu, Dudley? demanda Content, faut-il risquer une sortie ou attendre un autre signal?

— Mon avis, répondit Dudley après avoir un instant réfléchi, c'est que vous vous en alliez tous deux à la maison en causant assez haut pour être entendus du dehors. Les assaillants se présenteront de nouveau, et ils trouveront en moi un portier prêt à leur demander ce qu'ils veulent.

— A merveille, dit Content; et pour que tu ne sois pas exposé, je vais faire sortir par la porte secrète d'autres jeunes gens qui se tiendront en embuscade et te prêteront main-forte en cas de violence. Au revoir, Dudley, et garde-toi bien d'ouvrir la poterne sous aucun prétexte.

Après cette injonction, le fils du capitaine et l'étranger s'éloignèrent en s'entretenant à haute voix pour faire croire à ceux qu'on supposait être aux écoutes que la patrouille s'était retirée. Le boucher, resté seul, se mit en observation dans une espèce de guérite, et réfléchit sur la nature des hôtes qui pouvaient survenir. Le retour de l'étranger semblait présager celui des cavaliers qui avaient été autrefois envoyés à sa poursuite; cependant Dudley était plutôt disposé à penser que les derniers sons de la trompe n'avaient pas une origine terrestre; il repassa dans son esprit toutes les légendes qui avaient cours dans les colonies de la Nouvelle-Angleterre, et dans lesquelles il était question des tours que les mauvais esprits jouaient aux fidèles. Encore préoccupé de sa conversation avec le voyageur de la montagne, il s'attendait à être d'un moment à l'autre témoin de quelque manifestation diabolique. Au reste, le crédule factionnaire était trop matériel, malgré ses tendances ascétiques, pour se dérober longtemps aux faiblesses de l'humanité. Fatigué de ses contemplations, il se laissa peu à peu dominer par l'influence de son organisation physique. Ses pensées devinrent confuses, au lieu de conserver la netteté que la circonstance eût exigée. Il s'appuya contre le fond de la guérite, moitié debout, moitié couché, et ne se releva que par intervalles pour jeter un coup d'œil sur les environs. Ses moments de réveil furent de plus en plus rares, et au bout d'une heure il cédait à la lassitude et s'endormait profondément, aussi immobile dans son étroit asile que les chênes dans la forêt. Il demeura dans cet état de torpeur jusqu'à ce qu'il sentit une main s'abattre pesamment sur son épaule. Il se leva aussitôt et murmura des paroles incohérentes.

— Si le daim a reçu une balle à la tête, dit-il, je conviens qu'il appartient à Reuben Ring; mais je le réclame s'il a été frappé ailleurs.

— Voilà un partage équitable, dit Foi Ring, ca[illegible]it elle; tu ne permets à mon frère de viser qu'à la tête, et tu ga[illegible]r toi le reste de l'animal.

— Qui t'envoie à cette heure à la poterne? ne sais-tu pas qu'il y a des étrangers qui veillent dans les champs?

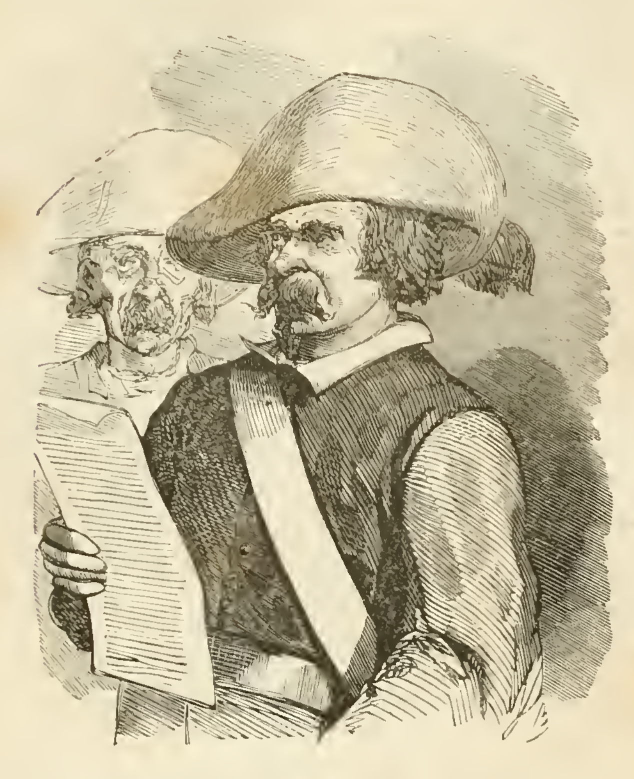
— Il y en a d'autres qui ne veillent guère au dedans, repartit Foi Ring. Quelle honte pour toi, Dudley, si le capitaine et ceux qui

prient en ce moment avec lui soupçonnaient le peu de soin que tu prends de leur sûreté!

— Ils n'ont rien à dire, reprit Dudley. Le capitaine doit reconnaître lui-même que je n'ai laissé passer par ici aucun individu capable de troubler ses occupations spirituelles. Depuis qu'on m'a mis en faction, je n'ai pas quitté un seul instant la guérite.

— Je le crois bien, autrement tu aurais été le plus fameux somnambule du Connecticut. Paresseux! la trompe ne fait pas plus de vacarme que tu n'en fais quand tu as les yeux fermés.

— De quel droit m'adresses-tu ces reproches? est-il d'usage que des soldats en jupon viennent faire la ronde et visitent les sentinelles? Pourquoi n'es-tu pas à ton travail?



— S vous êtes le capitaine Marc Heathcote, vous ne fermerez pas votre porte aux agents de votre maître.

— Madame m'a envoyée à la laiterie, et tes ronflements m'ont attirée de ce côté. Tu es maintenant réveillé, et grâce à moi tu ne serviras pas de jouet aux jeunes gens de la métairie. Si tu ne te trahis pas, le capitaine pourra encore te féliciter de ta vigilance, et que Dieu lui pardonne ce mensonge involontaire!

En disant ces mots, la jeune fille s'éclipsa. Dudley, un peu honteux, promena ses regards autour de lui, examina si la poterne était bien fermée, et alla faire son rapport à la famille, qui, absorbée par de pieux exercices, n'avait pas remarqué l'absence prolongée du factionnaire.

— Quelles nouvelles? demanda Content.

Avant de répondre, Dudley étudia un moment la physionomie malicieuse de Foi, qui était revenue prendre sa place parmi les domestiques. Les traits de la jeune personne n'exprimant qu'une gaieté sans fiel, il se sentit rassuré, et commença son rapport.

— La faction a été paisible, et rien ne peut vous empêcher d'aller vous coucher; mais il importe que des yeux pénétrants, comme ceux de Reuben Ring et les miens, restent ouverts jusqu'au matin.

— Cette alarme s'est heureusement dissipée, dit le puritain en se levant. Allons poser nos têtes sur l'oreiller et rendons grâces à la Providence. Tes services ne seront pas oubliés, Dudley, car tu t'es exposé pour nous à un danger qui pouvait être réel.

— Certes, nous nous en souviendrons, murmura Foi, et nous tiendrons note aussi de son empressement à renoncer au sommeil pour nous assurer une nuit paisible.

— Ne parle pas de cette bagatelle, se hâta de répondre Dudley; je suis convaincu que la trompe n'a été touchée ce soir que par cet étranger. Nous avons été dupes d'une illusion.

— Cette illusion se répète! s'écria Content, et l'on entendit la trompe résonner de nouveau faiblement, mais de manière à rendre toute méprise impossible.

— Cela tient du prodige, dit le vieux Marc au milieu de la consternation générale. Ne sais-tu rien qui puisse expliquer ce mystérieux appel?

Eben Dudley, comme la plupart des assistants, était trop interdit pour répondre. Tous attendaient avec anxiété le second signal, plus long et plus sonore, qui devait compléter l'imitation de celui qu'avait donné l'étranger. On n'eut pas longtemps à attendre, car, après un intervalle presque égal à celui qu'on avait remarqué entre les deux premiers sons de l'instrument, son étrange harmonie fit vibrer les cloisons de l'édifice.

CHAPITRE XI.

En tout temps le puritain était disposé à croire à l'intervention surnaturelle de la Providence. Il s'écria avec une solennité qui produisit une vive impression sur la plupart des auditeurs :

— Puisse cet avertissement n'être pas un de ceux que Dieu nous donne en sa miséricorde, et dont l'histoire des colonies offre tant d'exemples!

— Il faut le considérer comme tel, répondit l'étranger auquel cette apostrophe était spécialement adressée. Tâchons donc d'abord de découvrir le danger qui nous est signalé; que le nommé Dudley nous donne encore l'appui de son bras et de son courage, et j'aurai bientôt l'explication de cette musique inexplicable.

— Eh quoi! Soumission, s'écria le capitaine, tu songes à t'exposer encore le premier? Il importe de réfléchir mûrement avant de rien entreprendre.

— C'est moi qui dois aller à la découverte, dit Content. Je suis accoutumé à ces bois et à tous les signes habituels de la présence de ceux qui peuvent nous nuire.

— Non! reprit celui qu'on avait appelé pour la première fois Soumission, et dont la qualification peignait l'enthousiasme religieux de l'époque; je me charge de tenter l'aventure. Tu es époux et père.



Un éclair de plaisir illumina les traits sombres du captif, lorsque Ruth lui mit entre les mains l'arc de son propre fils.

L'existence de plusieurs personnes dépend de ta conservation, tandis que je n'ai plus de famille sur la terre. Tu sais, Marc Heathcote que j'ai souvent affronté le danger, et qu'il est inutile de me recommander la prudence. Viens, brave jeune homme, et prépare toi à faire preuve de courage, si l'occasion s'en présente.

A ces mots, Soumission se dirigea vers la porte; mais se ravisant tout à coup, il fixa des regards pénétrants sur le jeune Indien.

— Peut-être, dit-il, y a-t-il ici quelqu'un qui serait capable de me donner des éclaircissements, s'il consentait à parler.

Cette observation attira tous les yeux sur le captif, qui soutint l'examen avec l'imperturbable sang-froid de sa race. Sa physionomie exprimait le dédain et la fierté; mais il n'avait pas cet air de défi qu'on avait remarqué tant de fois dans ses regards étincelants, lorsque l'attention des colons se portait sur lui. Au contraire, ses traits basanés dénotaient plutôt l'affection que la haine; et il y eut même un moment où il contempla Ruth et ses enfants avec un touchant intérêt.

Paris. Typographie Plon frères, rue Garancière, 8.

Une émotion de ce genre ne pouvait échapper à l'œil vigilant d'une mère.

— L'enfant s'est montré digne de notre confiance, dit-elle, et au nom de Celui qui lit dans tous les cœurs, je demande qu'il lui soit permis de vous accompagner.

Ses lèvres se fermèrent, car la trompe annonçait de nouveau l'impatience de ceux qui désiraient entrer. Ces accents lugubres firent tressaillir tout le monde, comme l'annonce de quelque redoutable jugement. Soumission demeura seul impassible. Il regarda un instant le sauvage, dont la tête s'était penchée sur sa poitrine au dernier son de la trompe, puis il sortit suivi de Dudley.

L'isolement de la vallée, la nature du mystérieux appel, les ténèbres qui enveloppaient l'habitation comme un linceul, étaient susceptibles de troubler même des hommes aussi braves que ceux qui allaient chercher la solution d'un pénible problème. L'étranger, que nous appellerons désormais Soumission, s'achemina vers un endroit d'où l'œil embrassait l'enceinte de palissades qui régnait au pied du monticule. Il fallait avoir mené longtemps la vie des frontières, pour contempler avec indifférence le paysage qu'une lueur confuse et nébuleuse permettait d'entrevoir. L'interminable forêt circonscrivait la vallée dans des limites étroites, comme une oasis au milieu du désert. Les objets étaient plus distincts dans la partie défrichée; cependant la nuit en rendait les contours indécis.

— Je ne vois que des troncs immobiles et des haies chargées de neige, dit Soumission après un examen attentif. Avançons, et rapprochons-nous des champs.

— La poterne est de ce côté, dit Dudley en voyant son compagnon prendre une direction opposée. Mais un geste d'autorité lui imposa silence, et il suivit docilement l'étranger. Celui-ci longea un chantier de bois à brûler, établi à l'endroit où la pente du monticule était la plus escarpée. Quoique ce côté fût naturellement presque inexpugnable, on n'avait pas négligé d'y prendre quelques précautions. Les piles de bois avaient été placées assez loin de l'enceinte pour ne pas faciliter l'escalade. Elles formaient des plates-formes et des ouvrages avancés qui auraient utilement secondé les efforts des défenseurs de cette partie des fortifications. Soumission, suivant un dédale de sentiers ménagés entre des monceaux de bois, atteignit l'espèce de chemin de ronde qui les séparait des palissades.



— Pitié, pitié! s'écria Ruth d'une voix étouffée.

— Il y a longtemps que je suis venu ici, dit Eben Dudley en tâtonnant le long d'une route que son compagnon parcourait sans hésitation. C'est ma main qui a élevé ces dernières piles plusieurs hivers avant celui-ci, et je suis certain que depuis personne ne les a dérangées. Cependant, pour un homme qui vient d'outre-mer, tu te diriges assez bien.

— Il suffit d'avoir de bons yeux pour établir une distinction entre une place vide et des bûches de bouleau, répondit Soumission en s'arrêtant dans un endroit fortifié par une triple barrière de bois. L'étranger tira de sa ceinture une clef, l'introduisit dans une serrure artistement cachée à hauteur d'homme, et fit tourner sur ses gonds un pieu, qui masquait une ouverture pratiquée dans la palissade.

— Voici une porte de sortie, dit-il froidement en faisant signe à Dudley de passer le premier. Celui-ci obéit et l'étranger le suivit, puis il ferma avec soin la porte secrète.

— Maintenant, reprit-il, nous voilà dans la campagne sans que personne y soupçonne notre présence.

Et passant sa main dans les plis de son pourpoint pour chercher une arme, il se mit en devoir de descendre la pente escarpée qui le séparait du pied du coteau. Eben Dudley hésitait à l'accompagner. Son entrevue avec le voyageur de la montagne se représentait à son imagination échauffée, et l'idée d'une intervention surnaturelle le poursuivait avec une nouvelle force. Le mystère dont s'enveloppait l'étranger, l'étrangeté de ses manières, n'étaient pas propres à rassurer son esprit troublé.

— On prétend, murmura le boucher, que les invisibles sont déchaînés, et il est possible que ces esprits du mal s'abattent sur la vallée du Crapaud-Volant, faute d'une meilleure occupation.

— Tu dis vrai, répondit Soumission, mais la puissance qui tolère leurs malices peut avoir des agents capables de les repousser. Allons du côté de la poterne.

Dudley obéit, non sans émotion, et s'avança avec assez de précaution pour déjouer la vigilance de toute créature humaine. Les deux éclaireurs s'embusquèrent dans une cachette d'où ils pouvaient tout observer sans être vus. Les dépendances de la métairie étaient plongées dans un calme profond. Les haies accidentées, les arbres éparpillés çà et là, les souches surmontées de petites pyramides de neige étaient également immobiles. Entre la poterne et la lisière de la forêt s'étendait une blanche nappe de neige qu'il était impossible de traverser sans être vu. La coquille qui servait de trompe pendait à l'un des poteaux, aussi muette et aussi inoffensive qu'à l'époque où elle était encore lavée par les vagues sur les sables de la plage.

— Attendons ici, murmura Soumission, les messagers du ciel ou de la terre.

— Avons-nous le droit d'être les agresseurs? demanda Dudley; il serait peut-être prudent de frapper le premier coup si nous avions affaire à quelque galant d'outre-mer.

— En ce cas, reprit Soumission, n'hésite pas à frapper. S'il paraît un envoyé du roi d'Angleterre...

Il s'arrêta, car les sons de la trompe, grandissant par degrés, remplirent tout à coup la vallée de leur sinistre harmonie.

— Les lèvres humaines n'ont point touché cet instrument! s'écria l'étranger avec une surprise dont il ne put réprimer l'expression. Cela surpasse les visitations les plus merveilleuses!

— C'est en vain que nous prétendons élever notre faible nature au niveau du monde invisible, repartit le boucher. Dans cette occurrence, des pécheurs comme nous doivent se retirer et aller chercher auprès du capitaine des secours spirituels.

L'étranger ne fit point d'objections, et les deux aventuriers retournèrent à la porte secrète sans prendre les précautions qui avaient signalé leur sortie.

— Entre, dit l'étranger en faisant tourner le morceau de bois sur ses gonds; entre, au nom du ciel, car il faut nous réunir tous pour implorer l'appui du Seigneur.

Dudley se baissait, lorsqu'une ligne sombre fendit l'air en sifflant entre sa tête et celle de son compagnon, et une flèche à pointe de caillou s'enfonça dans les palissades.

— Les païens! s'écria Dudley recouvrant tout son courage en présence d'un danger qu'il connaissait : aux palissades, mes amis! les cruels païens nous attaquent!

— Les païens! répéta l'étranger d'une voix imposante qui avait dû se faire entendre en des circonstances plus terribles encore.

Dudley déchargea son fusil, et Soumission, d'un coup de pistolet, fit tomber à genoux un ennemi dont la sombre figure se dessinait sur la neige. Un profond silence succéda au tumulte qui avait troublé le calme de la nuit; puis d'effroyables clameurs partirent d'un large cercle qui environnait presque complétement le monticule. Au même instant, tous les objets sombres, épars dans les champs, semblaient revêtir une forme humaine, et l'air fut sillonné de flèches. Dudley en-

tra, mais la retraite de l'étranger eût été coupée par une bande de sauvages si une décharge de mousqueterie partie du haut du monticule n'avait fait reculer les assaillants. Une seconde après, la porte secrète était refermée, et les deux fugitifs étaient à l'abri des piles massives du chantier.

CHAPITRE XII.

Les habitants du domaine du Crapaud-Volant étaient convaincus que les puissances du monde invisible descendaient sur la terre pour les torturer, cependant le danger se présentait sous une forme trop palpable pour leur laisser le moindre doute sur sa nature matérielle. Ce cri terrible, les païens! fut répété partout le monde, même par la fille de Ruth et sa jeune compagne, et, pendant quelques instants, la surprise et la terreur jetèrent les assiégés dans un désordre inextricable. Néanmoins le calme ne tarda pas à se rétablir. Dirigés par Content, les jeunes gens volèrent au combat, et la famille agit avec ensemble pour repousser une attaque à laquelle il fallait toujours être préparé quand on habitait les frontières.

La riposte immédiate des colons produisit l'effet qu'en attendaient ceux qui avaient quelque expérience de la guerre avec les Indiens. Le tumulte de l'assaut fit place à une tranquillité si complète qu'il eût été facile de s'imaginer qu'on avait été le jouet d'une affreuse illusion. Pendant ces moments de silence, les deux hommes de patrouille quittèrent le chantier et gravirent du côté où Dudley s'attendait à rencontrer Content.

— Notre retraite a hâté l'attaque, dit Soumission en rejoignant ce dernier : les sauvages ont été séduits par la perspective d'entrer dans la place par le passage que nous avions frayé; mais d'après ce que je sais des artifices de nos ennemis nous aurons le temps de respirer. Mon expérience de vieux soldat me fait un devoir de m'assurer du nombre et de la position des Indiens afin d'y proportionner notre résistance.

— Comment faire? demanda Content : tu vois que la nuit règne autour de nous. Il nous est impossible de compter les sauvages, et une sortie exposerait à une mort certaine quiconque franchirait les palissades.

— Tu oublies que nous avons un otage dont nous pouvons tirer des renseignements, si nous nous servons à propos de notre autorité sur sa personne.

— Tu te flattes, reprit Content. Depuis que le jeune Indien a si singulièrement reparu parmi nous, je l'ai observé avec la plus grande attention, et je crois qu'il ne doit nous inspirer aucune confiance.

— Aussi, reprit l'étranger, aurons-nous besoin de toute notre sagacité pour découvrir s'il est d'intelligence avec nos ennemis. L'âme d'un sauvage ne trahit pas ses secrets comme la surface d'un miroir.

Comme il disait ces mots, l'étranger passait le seuil de la porte, et il se trouva bientôt avec ses compagnons en présence de la famille. Le péril constant de la situation des colons, les avait habitués à un ordre de défense méthodique et sévèrement réglé. Les corps les plus faibles et les cœurs les plus timides avaient, en cas d'alerte, leurs fonctions déterminées; et pendant la courte absence de son mari, Ruth avait assigné un poste à chacune de ses servantes.

— Charité, dit-elle, rends-toi au blockhaus, examine l'état des seaux et des échelles, pour que nous ne manquions ni d'eau ni de moyens de retraite, si les païens nous forcent à nous réfugier dans cet asile. Foi, monte au premier et éteins les lumières qui pourraient servir de point de mire aux flèches indiennes. Les pensées viennent trop tard, quand les traits ou les balles ont déjà pris leur vol. Maintenant que le premier assaut est donné, mon fils, et que notre prudence peut déjouer la ruse de l'ennemi, je t'autorise à accompagner ton père. C'eût été audacieusement tenter la Providence que de jeter un jeune homme sans expérience au milieu du désordre d'un combat imprévu. Viens ici, mon enfant; reçois la bénédiction et les prières de ta mère, et va te placer à ton rang, avec l'espérance de la victoire. Souviens-toi que tu es d'âge à faire honneur à ton nom; mais que tu es cependant trop jeune pour parler ou pour agir le premier dans une nuit aussi terrible.

Une rougeur passagère, qui fit ressortir la pâleur dont elle fut suivie, colora les traits de la pieuse mère. Elle imprima un baiser sur le front du jeune homme impatient, qui attendit à peine ce témoignage de tendresse pour se mêler aux défenseurs de la place.

— Maintenant, dit Ruth en détournant les yeux avec un stoïcisme affecté, nous allons veiller à la sûreté de ceux qui ne peuvent rien pour nous. Foi, tu mèneras les enfants dans la chambre secrète, d'où ils pourront regarder les champs, sans craindre les flèches des sauvages. Tu te rappelles, ma petite Ruth, mes fréquentes recommandations. Garde-toi de sortir, quand même tu entendrais les plus effrayantes clameurs. Tu es plus en sûreté dans cette chambre que dans le blockhaus même, que son apparence de force expose aux coups des assiégeants. Si nous y cherchons un refuge, tu seras avertie à temps, ne descends que si tu vois l'ennemi escalader les palissades du côté qui domine le ruisseau, car nous y avons peu de monde pour surveiller leurs mouvements. Sur les autres points nous sommes en force, et il est inutile que tu t'exposes, en essayant de voir ce qui se passe dans la campagne. Allez, mes enfants, et que Dieu vous protège!

Ruth se pencha pour baiser la joue que sa fille lui tendait. Elle embrassa également la compagne de la petite Ruth, orpheline qu'elle avait recueillie et dont elle avait aimé la mère comme une sœur. Mais autant elle avait montré de fermeté en congédiant son fils, autant elle témoigna d'émotion quand il fallut se séparer de sa fille. Un mouvement subit de tendresse maternelle lui fit rappeler auprès d'elle l'enfant qui s'éloignait.

— Tu répéteras l'oraison faite spécialement pour implorer l'appui du Seigneur contre les dangers du désert, reprit-elle avec solennité. N'oublie pas dans ta prière celui auquel tu dois la vie, et qui expose ses jours pour nous. Appuie-toi sur le Christ, inébranlable rocher des chrétiens.

— Les hommes qui veulent nous tuer, demanda l'enfant, sont-ils aussi au nombre de ceux pour lesquels il est mort?

— On n'en saurait douter, quoique les voies de Dieu nous soient mystérieuses. Barbares dans leurs habitudes, implacables dans leurs inimitiés, ce sont pourtant des créatures comme nous, et ils sont également l'objet de la sollicitude éternelle.

Les cheveux blonds qui ombrageaient en abondance le front de l'enfant ajoutaient à l'éclat d'un teint qu'avaient respecté les brises ardentes de cette latitude. Les yeux bleus et limpides de la petite Ruth, à demi cachés par des boucles ondoyantes, s'arrêtèrent sur le noir visage du captif indien, pour lequel elle semblait éprouver une secrète horreur, et qui s'attachait à montrer l'indifférence la plus absolue.

— Ma mère, murmura l'enfant, pourquoi ne pas le laisser retourner dans la forêt? Je n'aime pas...

— Nous n'avons pas le temps de causer, mon enfant. Monte à la cachette, et souviens-toi de mes recommandations.

Ruth s'inclina de nouveau. Ses traits furent un moment cachés par les tresses blondes de sa fille, sur la joue de laquelle elle laissa, en se relevant, une larme brillante. L'enfant reçut presque machinalement ce tendre baiser, car ses regards étaient fixés sur le jeune Indien, et ils s'y arrêtèrent tant qu'elle resta dans la chambre.

— J'approuve les dispositions que tu as prises, dit alors Content, et je vois avec plaisir que tes domestiques s'empressent d'exécuter tes ordres. Tout est rentré dans le calme au dehors, et nous venons ici pour délibérer.

— Faut-il aller chercher notre père, qui est au blockhaus, près de la pièce d'artillerie?

— C'est inutile, interrompit l'étranger. Le temps presse. Cette tranquillité apparente recèle sans doute un orage. Interrogeons le prisonnier.

Content fit signe à l'Indien d'approcher, et le mit en présence de l'étranger.

— Je ne connais ni ton nom ni celui de ta tribu, dit Soumission après avoir étudié longtemps la physionomie du jeune homme; mais malgré les mauvaises pensées dont ton esprit peut être assiégé, je suis sûr qu'il n'est pas étranger à la noblesse des sentiments. Parle : sais-tu quelque chose des dangers qui nous menacent? Ta contenance m'a donné certaines indications, mais il est temps que tu t'expliques de vive voix.

Le captif contempla fixement son interlocuteur; puis il chercha des yeux la figure inquiète de Ruth. L'orgueil et la sympathie semblaient se partager son cœur. Ce dernier sentiment l'emporta, et surmontant une profonde répugnance, le sauvage, pour la première fois depuis sa captivité, s'exprima dans la langue d'une race détestée.

— J'entends les cris des guerriers, répondit-il avec calme. Les oreilles des hommes pâles sont-elles fermées?

— Tu t'es entretenu dans les bois avec des jeunes gens de ta tribu, et tu as eu connaissance de leurs projets.

Le jeune homme ne répondit pas, et Soumission devinant qu'il lui serait impossible d'obtenir un aveu, modifia son système d'interrogatoire.

— Peut-être, dit-il, n'est-ce pas une grande tribu qui s'avance dans le sentier de la guerre? De vrais guerriers auraient passé sur les poteaux des palissades comme sur des roseaux flexibles! Ce sont des Péquods qui ont violé leurs traités avec les chrétiens, et qui rôdent comme des loups pendant la nuit.

Une expression farouche anima les traits basanés de l'Indien, et il murmura avec un mépris amer :

— Les Péquods sont des chiens!

— Ce n'est pas ce que je pensais; cependant un Narragansett ou un Wampanoag est un homme et dédaigne les ténèbres. Il ne se montre qu'en plein jour, tandis que le Péquod se glisse dans l'ombre, de peur que les guerriers l'entendent marcher.

Il n'était guère facile de découvrir si le captif était sensible à la louange ou à la critique, car les muscles de son visage avaient l'immobilité du marbre. L'étranger chercha vainement à deviner les impressions qui agitaient l'Indien, et s'approchant assez pour poser la main sur son épaule nue, il ajouta :

— Enfant, tu as souvent entendu parler des mystères de la foi chrétienne. On a fait pour toi plus d'une fervente prière. Il est impossible

que tant de bons grains n'aient pas fructifié. Parle, puis-je encore me fier à toi?

— Que mon père regarde sur la neige l'empreinte de mes mocassins, va et vient.

— C'est vrai. Jusqu'à présent tu t'es montré honnête; mais lorsque le cri de guerre réveillera ta jeune ardeur, pourras-tu résister au désir de rejoindre les guerriers? As-tu quelques garanties à nous donner, pour que nous te laissions partir?

L'Indien eut l'air de ne pas comprendre?

— Je voudrais savoir si tu peux me donner un gage de ton retour dans le cas où les portes te seraient ouvertes. Faute de ce gage, tu es capable de céder à l'intimidation et d'oublier le chemin de la maison.

Le captif comprit les doutes de Soumission, mais il ne daigna pas répondre. Content et sa femme avaient écouté ce court dialogue avec surprise, car ils concevaient à peine comment le sauvage était parvenu à apprendre l'anglais. Ruth crut remarquer qu'il avait quelque reconnaissance des bontés qu'il avait reçues d'elle, et avec l'empressement d'une mère elle se rattacha à cette chance de salut.

— Qu'il parte, dit-elle, je lui servirai d'otage, et s'il ne répond pas à mon attente, son absence est moins dangereuse que sa présence.

Cet argument parut avoir plus d'influence sur Soumission que l'insignifiante garantie d'une femme.

— C'est assez raisonnable, reprit-il. Va donc dans les champs, et dis à tes compatriotes qu'ils se sont trompés de chemin : celui qu'ils ont pris les a menés à la demeure d'un ami. Il n'y a ici ni Péquods, ni Manattboes, il n'y a que des chrétiens qui ont toujours pratiqué la justice envers les indigènes. Pars donc, et quand tu feras entendre un signal à la porte, il te sera permis de rentrer.

En prononçant ces mots, l'étranger fit signe à l'Indien de le suivre, et le conduisit hors de la chambre, en lui donnant des instructions sur la manière d'accomplir sa mission pacifique.

Quelques minutes après, Soumission revint seul et se promena à grands pas dans l'appartement d'un air préoccupé. Il s'arrêtait parfois pour écouter les bruits qui pouvaient lui révéler ce qui se passait dans la campagne. Au milieu d'une de ces pauses, un cri de joie sauvage s'éleva sur le versant du coteau voisin, et il fit place à ce calme terrible qui, depuis l'attaque, semblait plus alarmant que le danger. L'attention soutenue de toute la famille ne recueillit aucun autre indice des démarches de l'ennemi. Pendant près d'un quart d'heure rien ne troubla le silence de la nuit, mais tout à coup le loquet de la porte se leva, et le messager se glissa sans bruit dans la chambre.

— Tu as rencontré les guerriers de ta tribu? demanda précipitamment l'étranger.

— Le bruit n'a pas trompé les Anglais. Ce n'était pas une jeune fille qui riait dans les bois.

— Et tu as dit à tes compatriotes : Nous sommes amis!

— Les paroles de mon père ont été répétées.

— L'ont-elles été assez haut pour s'introduire dans les oreilles de tes jeunes gens?

L'enfant garda le silence.

— Parle, ajouta l'étranger en se redressant fièrement comme pour affronter un choc. Tu as des hommes pour auditeurs : la pipe des sauvages est-elle bourrée? la fumeront-ils en signe de paix, ou vont-ils s'armer du tomahawk?

Le prisonnier trahit une émotion rare chez un Indien, et contempla Ruth avec mélancolie; puis, de dessous la robe légère qui le couvrait en partie, il tira un paquet de flèches enveloppé dans la peau lustrée d'un serpent à sonnettes, et le laissa tomber aux pieds de Soumission.

— Voilà un avis qui n'est pas équivoque! dit Content en montrant à sa compagne l'emblème bien connu d'une guerre implacable. Enfant, que t'ont fait les hommes de ma race pour que tes guerriers aient soif de leur sang?

La colère s'alluma comme une étincelle électrique dans les yeux noirs de l'Indien, qui rutilèrent un moment comme ceux d'un reptile, mais il redevint promptement maître de lui-même par un énergique effort, et répondit avec hauteur en mettant un doigt sur la poitrine de celui qui l'interrogeait.

— Vois! ce monde est bien grand; il y a place pour la panthère et pour le daim; pourquoi les Anglais sont-ils venus chercher les hommes rouges?

— Nous perdons de précieux instants à discuter avec un païen, s'écria Soumission. Les intentions de ses compatriotes sont positives, et il faut songer à les déjouer. Assurons-nous d'abord de ce jeune homme, et marchons aux palissades.

Il n'y avait rien à opposer à cette proposition, et Content était sur le point d'enfermer le captif dans un cellier lorsque sa femme intervint. Malgré la fureur passagère qu'il avait montrée, Ruth avait échangé avec lui des regards de sympathie, et elle hésitait à renoncer aux secours qu'elle s'en promettait.

— Miantonimoh! dit-elle, quoique tu sois en butte aux soupçons, j'aurai confiance en toi; viens avec moi, et en te garantissant ta sûreté personnelle, je te demande de protéger mes enfants.

L'Indien sans répondre, suivit passivement sa conductrice dans les chambres du premier étage; mais Ruth s'imagina que la loyauté était peinte dans les yeux expressifs du sauvage. Au même instant, Content et Soumission allaient reprendre leur place aux palissades.

CHAPITRE XIII.

L'appartement dans lequel Ruth avait placé ses enfants était au dernier étage, du côté du bâtiment qui faisait face au ruisseau. Cet appartement n'avait qu'une seule fenêtre saillante, d'où l'on apercevait la forêt. Quelques petites ouvertures pratiquées sur les côtés permettaient aux yeux de s'étendre à droite et à gauche. La toiture et la charpente massive mettaient cette retraite à l'abri des traits; elle avait été la chambre à coucher des enfants pendant leurs premières années, et l'on n'y avait renoncé que lorsque la famille ayant agrandi et fortifié graduellement sa demeure avait cru pouvoir se tenir sans danger dans un logement plus commode.

— Je sais que tu connais les obligations d'un guerrier, dit Ruth en introduisant le sauvage auprès de ses enfants. Tu ne me tromperas pas : la vie de ces tendres créatures est sous ta garde. Veille sur eux, Miantonimoh, et le Dieu des chrétiens se souviendra de toi à l'heure de l'agonie. Le jeune Indien ne répondit point, mais la douce expression de son visage fut favorablement interprétée par la mère. Avec la délicatesse naturelle aux Indiens, le jeune homme se mit à l'écart pour laisser à ceux qui étaient liés d'aussi près la faculté de s'abandonner sans témoins aux épanchements de leur cœur.

— Encore une fois, dit Ruth à sa fille, je t'ordonne de ne pas montrer une vaine curiosité. Les païens ont réellement des intentions hostiles; jeunes ou vieux, il faut montrer le courage qui convient à des croyants.

— Et pourquoi cherchent-ils à nous nuire? demanda l'enfant; est-ce que nous leur avons fait du mal?

— Je l'ignore : Celui qui a fait la terre nous l'a donnée pour notre usage, et la raison semble nous enseigner que nous avons le droit d'en occuper les parties vacantes.

— Le sauvage! murmura l'enfant en se serrant avec force contre le sein de sa mère inclinée, son œil brille comme l'étoile qui est au-dessus des arbres.

— Silence! ma fille; il rêve à nos prétendues offenses.

— Nous avons la justice pour nous. J'ai entendu souvent dire à mon père que lorsque le Seigneur lui a donné cette vallée elle était couverte de bois, et qu'il a fallu beaucoup de travail pour la rendre telle qu'elle est.

— Je crois du moins que nous avons le bon droit pour nous; mais, à ce qu'il paraît, les sauvages ne sont pas de cet avis.

— Et où demeurent ces cruels ennemis? ont-ils comme nous une vallée, et les chrétiens y viennent-ils pour verser le sang pendant la nuit?

— Les sauvages ont des habitudes bien différentes des nôtres, ma chère Ruth. Les femmes n'y sont pas aimées comme parmi les peuples de la race de ton père, et la force du corps l'emporte sur tout.

La petite fille frissonna, et sa jeune intelligence comprit plus que jamais les douceurs de l'amour maternel. Après avoir parlé, Ruth donna à chacun des enfants le baiser d'adieu, implora pour eux le Seigneur à haute voix, et alla remplir les devoirs qui exigeaient des qualités bien différentes Avant de quitter la chambre, elle approcha de l'Indien, et tenant la lumière en face de lui, elle lui dit avec solennité

— Je confie mes enfants à la garde d'un jeune guerrier.

Le sauvage ne répondit point; ses regards étaient froids, mais ils n'avaient rien de décourageant, et Ruth pouvait espérer encore que la bienveillance qu'elle lui avait constamment témoignée ne resterait pas sans récompense. Elle songeait d'ailleurs qu'il avait deux fois tenu sa parole, et elle avait pris la résolution de le laisser seul avec les enfants, lorsque des cris épouvantables annoncèrent un nouvel assaut. Elle se rendit à la hâte dans la cour. Aux clameurs des guerriers se mêlait le sifflement des balles et des flèches, et par intervalles l'explosion des armes à feu illuminait toute la vallée. Une tentative d'escalade avait déjà été repoussée, et la garnison résistait avec courage.

— Quelqu'un de nous a-t-il été frappé? où est mon mari? où est mon fils? demanda-t-elle à deux individus trop occupés pour avoir remarqué sa venue.

— Il a plu au diable, répondit Eben Dudley avec une irrévérence peu ordinaire chez un puritain, d'envoyer une flèche indienne entre la peau et la chair de mon bras. Doucement, Foi! prends-tu ma peau pour celle d'un mouton, dont on peut arracher la laine impunément? Que le Seigneur pardonne au coquin qui m'a blessé! il a besoin de miséricorde, vu qu'il est passé dans l'autre monde. Maintenant je te remercie, et je te pardonne les mauvais propos que tu tiens quelquefois.

— Souffres-tu encore, Dudley?

— Une flèche à tête de caillou n'est pas une paille et ne s'enlève pas comme une plume de l'aile d'un poulet.

— Ne vas-tu pas perdre ton temps à te plaindre quand les sauvages sont à nos portes! Quelle idée donnerais-tu à madame, si tu laissais aux autres jeunes gens le soin de battre les Indiens?

Le boucher sentit ce reproche, et saisissant son fusil, qui était appuyé contre le mur du blockhaus, il courut se jeter dans la mêlée.

— A-t-il donné des nouvelles des palissades? demanda Ruth.

— Les sauvages ont été punis de leur audace, et personne de nous n'a été blessé, excepté ce grand maladroit qui s'est arrangé pour recevoir une flèche dans le bras.

— Ecoute, ils se retirent, dit Ruth; les cris s'éloignent, et le Seigneur va peut-être détourner de nous ce fléau.

L'oreille de Ruth ne l'avait point trompée. Les assaillants s'étaient écartés des fortifications et semblaient renoncer à emporter la place par surprise. Ruth profita de cette suspension d'armes momentanée pour chercher ceux dont la vie lui était particulièrement chère; elle s'approcha rapidement d'un groupe d'hommes qui tenaient conseil sur le penchant du monticule.

— Es-tu blessé, Heathcote, demanta-t-elle, y a-t-il parmi vous quelqu'un qui réclame les soins d'une femme?

— La Providence a veillé sur nous, répliqua Content; mais j'ai peur que quelques-uns de nos jeunes gens ne se soient imprudemment avancés hors de leurs cachettes.

— Marc n'a pas oublié mes recommandations?

— Non, ma mère, répondit l'enfant en posant la main sur son front pour cacher le sang qui s'échappait du sillon laissé par une flèche.

— Mon fils, reprit Ruth, tu n'as pas oublié tes devoirs au point de marcher devant ton père?

— Je me suis tenu près de lui, répondit Marc, mais les ténèbres m'ont empêché de voir si c'était devant ou derrière.

— L'enfant s'est bien comporté, dit Soumission, et il s'est montré digne de son grand-père. Ah! quelle est cette lueur? Une sortie est nécessaire pour sauver les récoltes et les troupeaux.

— Aux granges! aux granges! crièrent plusieurs sentinelles.

— Le feu est au bâtiment, répéta une servante qui était également chargée de veiller sur les constructions extérieures, où se trouvaient les greniers, les écuries et les étables.

Les assiégés dirigèrent une décharge générale sur les incendiaires, et les brandons qu'ils portaient s'éteignirent tout à coup.

— Mon père, s'écria Content, voici le moment de déployer toutes nos forces.

A cet appel, un jet de flamme partit du sommet du blockhaus; le canon, si longtemps muet, retentit, et un boulet fit voler en éclats la charpente d'un hangar. A la lueur passagère qui accompagna l'explosion, et qui traversa la sombre vallée comme un courant électrique, on vit une cinquantaine de figures noires sortir des bâtiments extérieurs dans un désordre proportionné à leurs alarmes. Le moment était propice. Content fit un signe à Reuben Ring, et tous deux passèrent la poterne en prenant la direction des granges. On juge aisément de l'anxiété que causa leur absence à Ruth, et même à ceux dont les nerfs étaient moins impressionnables. Toutefois les aventuriers ne tardèrent pas à revenir sains et saufs. Le but de leur périlleuse expédition fut annoncé par le piétinement des bestiaux sur la neige, par le hennissement des chevaux et par les beuglements sinistres des animaux, qui couraient effrayés dans les champs.

— Entre, murmura Ruth, qui tenait la poterne d'une main tremblante; entre, au nom du ciel! As-tu donné la liberté à tous, afin qu'aucune créature vivante ne périsse dans les flammes?

— A tous, et il était temps... vois, l'incendie recommence!

Content avait lieu de se féliciter de sa résolution, car pendant qu'il parlait des torches de sapin s'approchèrent des bâtiments extérieurs par des sentiers couverts et détournés qui garantissaient les Indiens des coups de la garnison. On fit un dernier effort pour repousser le danger. Les décharges se succédèrent rapidement, et le vieux puritain lança plusieurs boulets du haut de la citadelle. Les cris de douleur des sauvages prouvèrent que plusieurs d'entre eux avaient été atteints, et le gros de la troupe recula; mais un guerrier, plus adroit et plus expérimenté que ses compagnons, trouva moyen d'arriver à son but. Le feu de la mousqueterie avait cessé, et les assiégés s'applaudissaient de leurs succès, quand des clartés soudaines brillèrent dans la campagne; un jet de flamme tournoya sur la toiture d'un magasin à blé et en enveloppa promptement les matériaux combustibles. C'était un malheur sans remède. Les granges et les enclos, qui avaient été jusqu'alors plongés dans les ténèbres, furent illuminés instantanément, et la mort aurait attendu infailliblement ceux qui auraient osé s'exposer à cette lumière éclatante. Les colons furent même forcés de rétrograder et de se mettre à couvert dans les endroits les plus sombres de l'éminence ou des palissades pour éviter les flèches et les balles.

— C'est un triste spectacle pour un homme qui répartissait charitablement les produits de sa moisson, dit Content à sa femme tremblante. La récolte d'une belle année est sur le point d'être réduite en cendres par le feu de ces maudits...

— Paix, Heathcote! que sont les richesses perdues dans ces greniers comparativement à ce qui nous reste? Etouffe tes plaintes et bénis Dieu de nous laisser nos enfants et notre habitation.

— Tu dis vrai, reprit le mari en s'efforçant d'imiter la résignation de sa douce compagne. Que sont en effet les biens du monde à côté du calme de la conscience? Ah! cette bouffée de vent consomme notre perte. Le feu est au centre de nos greniers!

Ruth ne fit aucune réponse, car, bien qu'elle fût plus détachée que son mari des biens temporels, les progrès effrayants de l'incendie l'alarmaient pour sa famille et pour elle-même. Les flammes trouvant un aliment facile se communiquaient de toits en toits; et toutes les dépendances, granges, hangars, greniers, écuries, étaient plongées dans un torrent de feu. Les deux partis contemplèrent d'abord en silence cette scène de destruction; mais les Indiens célébrèrent enfin par des acclamations l'accomplissement de leur affreux projet, et ils commencèrent un troisième assaut. Stimulés par la perspective de la victoire, ils se ruèrent sur les fortifications avec une audace qu'ils déployaient rarement dans leur cauteleuse stratégie. L'incendie jetait dans la vallée une lumière presque aussi éclatante que celle du jour. Cependant elle était interceptée d'un côté par l'ombre du monticule et des édifices qui le couvraient. A la faveur de cette ombre, les plus intrépides Indiens arrivèrent impunément jusqu'au pied des palissades, et la magnifique horreur de l'incendie absorbait tellement l'attention des assiégés qu'on ne s'aperçut de l'attaque qu'au moment où elle allait réussir. Ils ne pouvaient la repousser à coups de fusil, car les planches protégeaient également la garnison et les assaillants. Ce fut une lutte d'homme à homme dans laquelle le nombre l'aurait emporté si le parti le plus faible n'avait eu l'avantage de la défensive. On échangeait des coups de couteau par les interstices de l'enceinte, et l'on entendait de temps à autre la strideur d'un arc ou la détonation d'un fusil.

— Restez fermes aux palissades, mes amis! s'écria Soumission d'une voix retentissante, avec cette insouciance encourageante que l'habitude du danger peut seule inspirer; tenez bon, et votre position est imprenable. Ah! ah! l'intention était bonne, amis sauvages.

En disant ces mots, il para, non sans danger pour sa main, un coup qu'on lui portait à la gorge; de l'autre main il saisit l'agresseur, dont il attira la poitrine nue devant une ouverture ménagée entre deux pieux, et il enfonça la moitié de sa lame acérée dans le corps palpitant du sauvage. Les yeux de la victime roulèrent dans leurs orbites, et lorsqu'elle ne fut plus soutenue par la main de fer qui la tenait clouée au mur de bois, elle tomba inanimée sur le sol. Cette mort fut accueillie par un cri de désespoir, et les assiégeants disparurent aussi vite qu'ils étaient venus.

— Dieu soit loué! nous avons à nous réjouir de cet avantage, dit Content en passant sa troupe en revue d'un œil inquiet; mais je crains que plusieurs de nous n'aient été blessés.

Le silence et l'occupation de ses auditeurs, dont la plupart étanchaient leur sang, répondaient suffisamment à cette question.

— Silence, mon père, dit le jeune Marc, il y a quelqu'un sur la palissade, auprès du guichet. Est-ce un sauvage? ou bien est-ce un tronc d'arbre placé plus loin dans les champs?

Tous les yeux suivirent la direction de la main du jeune Marc, et dans la partie la plus sombre des palissades on remarqua une forme humaine suspendue à l'un des pieux.

— Qui est là? cria Eben Dudley; parlez, pour que nous ne fassions pas de mal à un ami.

L'objet de cette apostrophe demeura aussi immobile que la planche à laquelle il était suspendu, et il tomba à terre comme une masse insensible lorsque Dudley eut fait feu.

— C'était un être vivant, s'écria le boucher; il est tombé comme un ours du haut d'un arbre.

— Je veux l'examiner de plus près, dit le jeune Marc.

— J'irai moi-même, dit Soumission, et il se mettait en marche, lorsque le prétendu mort se releva en poussant un cri que répétèrent les échos de la forêt; il s'élança vers la maison par bonds rapides, mais assez irréguliers pour qu'il évitât les coups de feu qu'on lui tira; il arriva sans accident jusqu'à la porte, et disparut à l'angle de l'édifice en poussant un cri de triomphe qui fut répété dans les champs.

— Voilà un danger de plus, dit le véritable chef, qui n'avait d'ailleurs d'autres droits au commandement que son courage et son air d'autorité. Un sauvage dans la place peut nous perdre en ouvrant la poterne...

— Elle est fermée à triple tour, interrompit Content, et la clef en est bien cachée.

— Heureusement celle du guichet secret est en ma possession, murmura l'étranger. De ce côté, il n'y a rien à craindre. Mais l'incendie, l'incendie! Que les femmes y veillent pendant que les jeunes gens vont combattre.

A ces mots l'étranger donna l'exemple en retournant aux palissades, vers lesquelles l'ennemi s'approchait. Les Indiens donnèrent le signal de l'assaut par une décharge qui partait de loin, mais qui n'en était pas moins dangereuse pour des hommes exposés sur le flanc de la colline.

Cependant Ruth avait rassemblé ses servantes, et prenait des précautions contre l'incendie. Elle fit éteindre tous les feux et toutes les lumières, que rendaient inutiles les fortes clartés qui partaient des granges en conflagration.

CHAPITRE XIV.

Après avoir accompli ces devoirs, les femmes se remirent en sentinelle, et Ruth quitta les appartements pour aller jeter un coup d'œil dans la cour. On n'y pouvait distinguer les moindres objets, car malgré la position des bâtiments intermédiaires, des lueurs éclatantes la traversaient constamment, et au-dessus, le ciel avait des teintes d'un rouge sinistre. Les sauvages demi-nus rôdaient d'abri en abri, à portée de flèche des palissades, et il n'y avait pas un seul tronc d'arbre qui ne protégeât la personne d'un infatigable ennemi. On pouvait compter les Indiens par centaines, et il était évident qu'ils voulaient vaincre à tout prix. De grands cris retentissaient sans cesse autour de la place, et les sons réitérés d'une trompe révélaient l'artifice que les sauvages avaient si souvent employé au commencement de la nuit pour attirer la garnison hors des palissades. Les assiégés faisaient un feu de tirailleurs, en ayant soin de viser presque à coup sûr. Le petit canon du blockhaus était silencieux, car le puritain ne jugeait pas nécessaire d'en amoindrir la réputation par un trop fréquent usage. Ce spectacle remplit Ruth de tristesse. La longue sécurité de son habitation rustique était détruite par la violence, et des scènes d'horreur succédaient à un repos qui était comme l'image de la paix spirituelle qu'elle ambitionnait. Les alarmes d'une mère devaient naturellement revivre dans un pareil moment; et avant qu'elle eût pris le temps de réfléchir à la lueur de l'incendie, elle s'avança rapidement dans un labyrinthe de corridors, pour aller retrouver ses enfants.

—Tu n'as pas regardé dans les champs? dit-elle à sa fille en entrant dans sa chambre. Remerciez Dieu, mes amis; jusqu'à présent les efforts des sauvages ont été vains, et nous sommes encore maîtres de notre habitation.

— Pourquoi la nuit est-elle si rouge? Viens ici, ma mère, on peut voir dans les bois comme si le soleil les éclairait.

— Les païens ont incendié nos greniers, et ce que tu vois est la lueur des flammes. Mais heureusement ton père et nos serviteurs combattent. Tu t'es mise à genoux, sans doute, ma chère Ruth, et tu as prié pour ton père et pour ton frère?

— Je vais recommencer, murmura l'enfant en se jetant à genoux et en cachant ses traits dans les plis des vêtements de sa mère.

— Pourquoi cette attitude? Pourquoi ne pas lever les yeux au ciel avec confiance?

— Ma mère, je vois l'Indien, il me regarde, et il a, je crois, la pensée de nous faire du mal!

— Tu n'es pas juste envers Miantonimoh, répondit Ruth en cherchant des yeux l'Indien, qui s'était modestement retiré dans un coin sombre de la chambre. Je te l'ai laissé pour protecteur et non pour ennemi. Maintenant, pense à ton Dieu, ma fille, et sois confiante en sa bonté. Miantonimoh, je te laisse de nouveau avec elle, en te chargeant de la défendre.

Ruth avait déposé un baiser sur le front glacé de sa fille, et elle s'était rapprochée du captif. Un cri terrible la rappela.

— A moi, ou je meurs! disait la petite Ruth.

Un sauvage nu, bigarré de sa peinture de guerre, avait saisi d'une main les cheveux soyeux de la jeune fille, et brandissait déjà la hache au-dessus d'une tête vouée à la destruction.

— Pitié! pitié! s'écria Ruth d'une voix étouffée, et elle tomba à genoux, moins pour supplier que faute de pouvoir se soutenir.

Les yeux de l'Indien s'abaissèrent sur elle. Mais il semblait plus disposé à compter le nombre de ses victimes qu'à changer de résolution. Avec un sang-froid qui dénotait une profonde habitude, il enleva par les cheveux la petite fille frémissante et muette d'effroi. Le tomahawk avait fait son dernier tour, et il allait frapper, lorsque le prisonnier l'arrêta brusquement dans ses évolutions. Le sauvage témoigna sa surprise par une sourde et gutturale exclamation, et il laissa retomber l'enfant.

— Va, dit Miantonimoh d'un ton d'autorité, les guerriers blancs t'appellent par ton nom.

— La neige est rouge du sang de nos jeunes gens, répondit l'autre avec fureur, et il n'y a pas une chevelure à nos ceintures.

— Ceux-ci m'appartiennent, répondit le captif avec dignité en allongeant le bras de manière à montrer qu'il étendait sa protection à toutes les personnes présentes.

Le guerrier paraissait hésiter. Il avait affronté un trop grand danger en franchissant les palissades, pour être aisément détourné de son projet.

— Ecoute! reprit - il après un moment de silence pendant lequel l'artillerie du puritain gronda de nouveau. Le tonnerre est avec les Anglais! Nos jeunes femmes s'éloigneront de nous en nous appelant Péquods, s'il n'y a pas de chevelures séchant à nos perches!

Cette objection produisit quelque effet sur le captif, et l'autre sauvage, qui le suivait des yeux avec impatience, reprit sa victime par les cheveux.

— Jeune homme, si tu n'es pas avec nous, Dieu nous abandonne! s'écria Ruth avec désespoir.

— Elle m'appartient, dit fièrement le captif. Entends-moi, Wompahwisset; le sang de mon père brûle dans mes veines.

Le sauvage s'arrêta et fixa des regards étonnés sur le jeune héros, dont la main levée le menaçait d'un châtiment immédiat s'il osait dédaigner sa médiation. Les lèvres du cruel guerrier s'entr'ouvrirent pour murmurer doucement le nom de Miantonimoh. Puis, entendant au dehors une explosion de cris affreux, il s'éloigna comme un limier lancé sur une nouvelle piste de sang.

—Que tu sois païen ou chrétien, murmura la mère, il y a quelqu'un qui te bénira.

Le prisonnier interrompit par un geste brusque l'expression d'une profonde gratitude, et indiqua le sauvage qui disparaissait, en faisant avec le doigt le tour de sa tête, d'une manière significative.

— Le jeune visage pâle a une chevelure, dit-il avec l'accentuation marquée d'un Indien.

Ruth n'en entendit pas davantage, et avec une rapidité instinctive elle descendit pour avertir Marc des féroces intentions de l'ennemi. Lorsque le bruit de ses pas eut cessé, le captif, qui avait si efficacement employé son autorité, reprit son attitude de méditation aussi tranquillement que s'il n'eût pas été intéressé aux événements de cette nuit terrible.

La situation de la garnison était éminemment critique. Un torrent de feu avait passé de l'extrémité des granges la plus éloignée à la partie qui avoisinait les fortifications, et les palissades étaient échauffées au point de prendre feu. Ce danger imminent avait été déjà signalé, et Ruth rencontra dans la cour la jeune Foi qui allait chercher du secours.

— As-tu vu Marc? demanda la mère.

— Il est avec son père et le capitaine étranger.

Ruth respira plus librement.

— Nous reste-t-il encore quelques chances de salut?

— Nous gardons nos positions, grâce au courage de nos jeunes gens. C'est merveille de voir les exploits de Reuben Ring, et même de Dudley, qui a failli vingt fois se faire tuer.

— Et quel est celui qui est tombé là? murmura Ruth en indiquant un corps humain qui gisait à l'écart loin du tumulte du combat.

Les joues de Foi devinrent blanches comme le linge que, même au milieu du désordre, une main amicale avait trouvé moyen de jeter par décence sur le cadavre.

— Qu'est-ce? dit la jeune fille en tremblant; ce n'est pas mon frère Reuben, qui est placé près d'une meurtrière de l'ouest. Ce n'est pas non plus Withal; quant à l'étranger, il tient conseil avec le jeune capitaine sous le parapet de la poterne.

— En es-tu sûr?

— Je les ai vus tous deux à la minute. Plût au ciel que j'entendisse la voix de Dudley, madame!

— Lève le linge, dit Ruth avec calme. Sachons lequel de nos amis a été rappelé devant Dieu!

Foi hésita, et lorsque par un puissant effort qu'un secret intérêt détermina aussi bien que l'obéissance, elle accomplit l'ordre de sa maîtresse, ce fut avec la résolution du désespoir. Après avoir levé le drap mortuaire, les deux femmes aperçurent les traits pâles d'un individu qui avait eu la tête traversée par une flèche à pointe de fer.

— C'est le jeune homme qui est entré le dernier à la métairie! s'écria Foi avec un transport involontaire.

— Quoique ce ne soit pas un ancien ami, il est mort pour notre défense, et je donnerais beaucoup pour qu'il n'eût pas succombé et pour qu'il eût eu le temps de se préparer à comparaître. Mais ne nous laissons pas aller à la douleur. Va répandre l'alarme et annonce qu'un sauvage qui s'est introduit dans nos murs médite une attaque secrète. Ordonne à tous d'être prudents, et si le jeune Marc se rencontre sur ta route, signale-lui deux fois le danger. Il pourrait peut-être négliger un avis donné trop précipitamment.

Les deux femmes se séparèrent et Ruth alla retrouver son époux, qui délibérait avec l'étranger sur les moyens d'arrêter les progrès de l'incendie. Les sauvages, assez maltraités dans leurs assauts, semblaient tout attendre des flammes, et ils s'étaient mis à couvert en attendant le moment favorable. Le sentiment d'un danger terrible fit oublier à Ruth l'objet de sa démarche, et elle demeura muette auprès de son mari.

— Un soldat ne doit pas se plaindre inutilement, lui dit l'étranger en se croisant les bras, comme s'il eût senti l'inutilité des efforts humains, autrement j'aurais reproché à celui qui a tracé cette enceinte de ne l'avoir pas garnie d'un fossé.

— Faut-il faire tirer de l'eau? demanda Ruth.

— C'est inutile; les flèches atteindraient tes servantes, et d'ailleurs on ne peut déjà plus endurer la chaleur de cette fournaise.

Comme il parlait, les flammes atteignirent un coin de la palissade, suivirent en voltigeant les contours du bois échauffé et s'étendirent rapidement depuis le sommet jusqu'à la base de l'enceinte. Un cri de triomphe s'éleva dans les champs, et une grêle de traits tomba en signe de défi dans l'intérieur des fortifications.

— Retirons-nous au blockhaus, dit Content; assemble tes servantes, Ruth, et fais tous les préparatifs nécessaires.

— J'y vais; mais n'expose pas inutilement ta vie pour ralentir la marche de l'incendie. Nous aurons le temps d'effectuer notre retraite.

— Je ne sais, reprit Soumission; l'attaque prend un nouveau caractère.

Ruth demeura immobile et comme clouée à la terre en voyant ce qui avait attiré l'attention de l'étranger. Une flèche enflammée, qui décrivit en l'air une courbe lumineuse comme celle d'un météore, passa au-dessus de leur tête et s'abattit sur les lattes d'un bâtiment qui faisait partie du carré de la cour intérieure. Ce projectile incendiaire avait été habilement dirigé, et il produisit un effet immédiat sur des matériaux presque aussi combustibles que la poudre.

— Sauvons notre habitation! s'écria Content, et la main de l'étranger s'appuya avec force sur son épaule.

Au même instant, une douzaine de flèches de même nature tombèrent sur la toiture en feu. Il était impossible de penser à préserver la maison, et chacun dut s'occuper de sa sûreté personnelle.

Ruth s'empressa de faire transporter au blockhaus toute espèce de provisions. Les éblouissantes clartés qui pénétraient dans les plus sombres corridors de l'édifice empêchaient de dérober à l'ennemi les allées et venues des assiégés; mais la fumée s'étendait devant eux comme un voile et les garantissait des flèches que l'ennemi faisait pleuvoir sur eux.

Bientôt Content fut averti que le blockhaus était prêt à les recevoir et le signal de la retraite fut donné à son de trompe. Tous les défenseurs de la place se dirigèrent vers la citadelle centrale, et Ruth, qui avait déployé la plus grande énergie, s'arrêta à la porte en appuyant les mains sur ses tempes, comme pour rappeler ses idées.

— Et le mort? le laisserons-nous mutiler?

— Non sans doute, répondit Content : aide-moi à le transporter, Dudley... Ah! nous avons encore perdu un des nôtres! Le trouble dans lequel cette découverte avait jeté Content fut bientôt partagé par tous les assistants. Il était facile de voir que deux corps étaient cachés sous les plis du drap mortuaire, et les assiégés se regardèrent les uns les autres pour savoir celui qui manquait. Il importait de faire cesser au plus tôt cette incertitude, et Content leva le linge qui couvrait le jeune homme dont la mort avait été constatée; mais on reconnut avec horreur que sa tête, encore fumante, venait d'être dépouillée de sa chevelure par la main impitoyable d'un sauvage.

— Prends garde à l'autre! s'écria Ruth avec effort au moment où son époux achevait d'ôter le linceul funèbre.

Cet avertissement n'était pas inutile, car le linge qu'enlevait Content s'agita avec violence, et un Indien farouche se dressa au milieu du groupe épouvanté. Le sauvage décrivit avec sa hache un cercle autour de lui, poussa son cri de guerre et se précipita vers la porte du principal corps de logis avec tant de vitesse, qu'on ne pouvait penser à le suivre. Les bras de Ruth se tendirent convulsivement du côté où il avait disparu, et elle allait s'élancer sur ses traces lorsque Content l'arrêta.

— Veux-tu risquer tes jours pour sauver quelques bagatelles?

— Lâche-moi, répondit-elle avec désespoir; la terreur a égaré ma raison. J'ai oublié mes enfants!

Content ne lui opposa plus de résistance, et elle disparut à la suite du sauvage.

C'était le moment choisi par l'ennemi pour profiter de ses avantages. D'épouvantables clameurs le précédaient dans sa marche, et une décharge générale faite par les meurtrières du blockhaus apprit suffisamment à ceux qui restaient dans la cour que la place était envahie.

— Entre, dit Content à l'étranger en lui montrant la porte de la forteresse. Moi je vais au secours de mes enfants.

Soumission ne répliqua point, mais poussant de sa main puissante le mari presque stupéfié, il lui fit franchir la porte et ordonna à tous les traînards de rentrer. Ils obéirent, et il se croyait seul dehors, mais il remarqua qu'un individu s'était attaché à contempler d'un air morne les traits du cadavre. C'était Whitall Ring, dont l'épaisse intelligence semblait ne pas comprendre le danger. Il lui fit signe de le suivre, et tous deux s'aventurèrent dans les couloirs du principal édifice.

— Silence! dit l'étranger en entrant dans la chambre secrète; notre espoir est dans le mystère.

— Et comment échapper sans être découverts, demanda Ruth en montrant la lumière qui pénétrait par tous les arbres du bâtiment. Le soleil à midi ne brille guère plus que cet affreux incendie.

— Dieu est dans les éléments, et sa main nous indiquera la route. Mais hâtons-nous, car le feu a déjà pris a la charpente : suis moi, et ne parle pas.

Ruth entraîna ses deux enfants et descendit sur les traces de Soumission. Il fallait agir avec la plus grande fermeté et la plus grande circonspection, car les Indiens étaient déjà maîtres de tout le domaine. Leur premier soin avait été de mettre le feu dans tous les endroits que l'incendie avait jusqu'alors respectés, et des craquements sinistres se mêlaient aux cris des combattants et aux détonations qui partaient sans relâche de la citadelle. La cour était vide, la mousquèterie et la chaleur croissante écartant encore les sauvages, il était presque impossible de traverser en sûreté l'espace qui séparait la maison du blockhaus.

— Il faudrait que la porte du blockhaus fût prête à nous recevoir, murmura Soumission : ce serait la mort que de rester un seul instant exposé à cette flamme ardente, et nous n'avons aucun moyen....

— Veux-tu que j'aille? demanda le captif en touchant le bras de l'étranger. Celui-ci fit un geste d'assentiment; et Miantonimoh se rendit tranquillement dans la cour avec le sang-froid qu'il aurait montré dans un moment de sécurité complète. Il leva le bras vers les meurtrières en signe d'amitié, et se retourna ensuite vers les sauvages. La lueur de l'incendie l'éclairait en plein; il fut reconnu, et les cris de ses compatriotes cessèrent un instant.

— Viens-tu en paix, où est-ce encore un artifice indien? demanda Content par un guichet pratiqué dans la porte du fort.

Le prisonnier leva la paume de la main droite, et posa l'autre main sur son sein nu.

— As-tu quelque chose à me dire au sujet de ma femme et de mes enfants?

Miantonimoh s'acquitta de sa commission.

— J'ai confiance en toi, reprit Content; le ciel te punira si tu trompes des êtres innocents et faibles.

Miantonimoh fit un signe pour recommander la prudence, et se retira à pas mesurés. Quand il eut rejoint Ruth et l'étranger, il les conduisit dans un endroit d'où on pouvait embrasser d'un regard une route si courte et si périlleuse. La porte du blockhaus s'entr'ouvrit alors pour se refermer ensuite. L'étranger hésita, car il croyait impossible de traverser la cour impunément.

— Jeune homme, dit-il, toi qui as tant fait pour nous, fais plus encore. Demande merci pour ces enfants, de manière à toucher le cœur de tes compatriotes.

Miantonimoh secoua la tête, et montra le cadavre étendu dans la cour en répondant :

— L'homme rouge a goûté du sang.

— Il faut donc tenter l'épreuve! mère dévouée, si tu veux sauver ta vie, laisse-nous le soin de ces enfants.

Ruth le repoussa de la main, et pressa contre son cœur sa fille muette et tremblante. Soumission la lui abandonna et ordonna à Whitall, qui se tenait près de lui, de se charger de la petite Marthe : lui-même se plaçait devant Ruth pour la protéger, lorsque le battement d'une fenêtre située à l'arrière de la maison annonça que l'ennemi y avait pénétré. Il n'y avait pas de temps à perdre, car il était certain qu'une seule chambre les séparait de leurs cruels adversaires. Par un sentiment généreux, Ruth arracha l'orpheline des bras de Whitall Ring, et essaya d'envelopper les deux enfants dans les plis de sa robe.

— Je suis avec vous, murmura-t-elle; ne criez pas, mes amies, votre mère est là!

En entendant le bruit de la fenêtre ébranlée et des vitres qui se brisaient, Soumission s'était jeté à l'arrière-garde, et il était déjà aux prises avec le sauvage dont nous avons parlé, et qui servait de guide à une douzaine d'Indiens.

— Au blockhaus! cria l'héroïque soldat en se faisant un rempart du corps de son antagoniste.

Ruth avait perdu toute présence d'esprit, et ses yeux se fixaient avec égarement, à travers une épaisse fumée, sur la bande qui s'avançait en hurlant. Tout est perdu! et elle emporta l'une de ses filles dans ses bras, tandis que Whitall Ring protégeait l'autre. Les clameurs, le sifflement des balles et des flèches achevèrent de troubler la mère éplorée, mais lui donnèrent en même temps une vigueur surnaturelle. Elle courut à la porte ouverte du blockhaus avec la rapidité des traits qui fendaient l'air. Whitall Ring voulut la suivre, mais il eut le bras traversé d'une flèche, et se retourna en fureur pour maudire celui qui l'avait blessé.

— Avance, imbécile! lui cria l'étranger qui passait, toujours protégé par le corps d'un sauvage qu'il étreignait d'une main puissante : avance! il s'agit de ta vie et de celle de l'enfant!

Ce conseil venait trop tard. Un Indien s'était déjà emparé de l'innocente victime et levait sur elle sa hache acérée. Une balle partie des meurtrières le renversa; mais la jeune fille devint la proie d'un autre Indien, dans lequel les assiégés reconnurent avec horreur leur prisonnier. Le nom de Miantonimoh retentit dans le blockhaus. En le voyant rentrer dans la maison avec sa proie, tous éprouvèrent une douloureuse stupeur qui suspendit un moment leurs coups. Deux Indiens en profitèrent pour relever Whitall Ring et pour l'entraîner dans l'habitation incendiée. Au même instant, Soumission repoussa violemment son adversaire, qui tomba sur les armes dirigées par ses compagnons contre l'intrépide homme blanc. La porte de la forteresse se referma dès que celui-ci fut entré, et les sauvages entendirent le bruit des barres de fer qu'on plaçait pour la consolider. Un cri donna le signal de la retraite, et bientôt il ne resta plus dans la cour que des cadavres.

CHAPITRE XV.

Content aida sa femme presque inanimée à monter l'échelle, et cédant à un sentiment indigne de lui mais naturel :

— Nous avons, dit-il, une consolation pour notre malheur. Nous avons perdu l'orpheline que nous aimions; mais il nous reste notre enfant!

L'épouse hors d'haleine se jeta sur une chaise, et pressa contre son sein son cher trésor. Content se pencha pour embrasser l'enfant; mais il recula alarmé lorsqu'il eut écarté les plis du vêtement qui la cachait. Ruth s'aperçut avec douleur, au milieu du désordre de cette scène effrayante, qu'elle avait sauvé la vie de Marthe, et malgré la noblesse de son caractère, elle ne put s'empêcher d'être désolée de cette erreur.

— Ce n'est pas notre enfant! s'écria-t-elle en regardant Marthe avec une expression que n'avaient jamais eue ses yeux si doux et si indulgents.

— Je suis à toi, murmura la jeune fille tremblante en essayant d'atteindre le sein qui avait si souvent réchauffé son enfance. Si je ne suis à toi, à qui suis-je donc?

Les yeux de Ruth étaient toujours hagards, et ses traits agités de mouvements convulsifs.

— Madame, ma mère! dit l'orpheline à plusieurs reprises.

Le cœur de Ruth s'attendrit, et elle serra dans ses bras la fille de son amie, et la nature se soulagea par un de ces actes de désespoir qui semblent devoir briser les liens par lesquels l'âme s'unit au corps.

— Viens, fille de John Hardin, dit Content en s'efforçant de paraître résigné, humilions-nous sous la main paternelle du Seigneur, et comptons encore sur sa miséricorde. Notre fille est au pouvoir des Indiens. Mais demain nous nous entendrons peut-être avec eux, et nous traiterons d'une rançon.

Cette lueur d'espoir donna aux pensées de Ruth une direction nouvelle, et ses longues habitudes de contrainte reprirent une partie de leur ascendant. Ses larmes se tarirent, un effort terrible la rendit de nouveau maîtresse d'elle-même; mais pendant les dernières heures elle ne montra plus l'énergie qu'elle avait précédemment déployée.

Il est à peine nécessaire de rappeler au lecteur les circonstances critiques au milieu desquelles se passait cette scène de famille. Personne n'y fit attention, tant un pareil épisode avait peu d'importance dans une tragédie qui touchait à son dénoûment.

Les assiégés n'avaient plus à redouter les balles; mais ils se trouvaient environnés d'un brasier dont les volutes tourbillonnaient parfois autour du blockhaus. La base de pierre n'avait rien à craindre. Le premier et le second étage étaient même à l'abri de l'incendie, vu l'épaisseur et la solidité des madriers; mais le toit, suivant l'usage américain, se composait de voliges de sapin. Le feu ne tarda pas à y prendre, et toute la garnison fut occupée à tirer de l'eau du puits central, pour la jeter sur le toit par les fenêtres de l'attique. Ce dernier travail n'était pas sans danger, et des nuées de flèches, dont quelques-unes portèrent, furent dirigées contre les jeunes gens. Néanmoins ils ne perdirent pas courage, et entrevirent le moment où le succès allait les dédommager du danger qu'ils avaient couru; il y eut quelques minutes de repos et même de gaieté pendant lesquelles les travailleurs examinèrent avec curiosité la chambre secrète où se réfugiait d'ordinaire le puritain.

— Le capitaine a soin de son corps, murmura Reuben-Ring en leur montrant des pots de beurre entassés dans un coin.

— Il ne vit guère que de lait, répondit un autre; aussi s'en est-il approvisionné.

— Ce pourpoint de buffle ressemble à celui des cavaliers du temps de Cromwell. Il y a longtemps, sans doute, que le capitaine ne l'a endossé.

— Voici encore une épée de la même époque. En contemplant ces objets, il médite peut-être sur les vanités de sa jeunesse.

Pendant qu'ils formaient ces conjectures, on entendit les servantes qui tiraient les seaux s'écrier: — Aux meurtrières, aux meurtrières! nous sommes perdus!

Les Indiens, avec leur sagacité ordinaire, avaient profité du temps employé par la famille à éteindre les flammes. Ils avaient amoncelé autour de la citadelle de la paille et autres matériaux combustibles. On s'empressa de jeter des torrents d'eau sur ce nouveau foyer; mais les sauvages avaient eu la précaution de le couvrir de planches. Leur principal but était de brûler la porte. Les assiégés essayèrent de les chasser à coups de fusil; mais une épaisse fumée les aveuglait et les empêchait de diriger leurs coups. Bientôt la porte céda, et l'ennemi, en poussant des cris de triomphe, envahit le soubassement du blockhaus. Le premier soin des sauvages fut de chercher à détourner l'eau, en perçant la muraille circulaire qui montait jusqu'au premier étage; mais les assiégés pratiquèrent immédiatement des trous dans le plancher et firent un feu si terrible, que les Indiens durent renoncer à leur projet et imaginèrent un autre expédient. Ils apportèrent des matelas, des meubles, du linge, auxquels ils mirent le feu. En ce moment critique, on découvrit que le puits était tari; les seaux remontaient aussi vite qu'ils étaient descendus, et ils furent jetés de côté comme entièrement inutiles. Les sauvages parurent comprendre leur avantage, et ils alimentèrent activement le foyer incandescent. En quelques minutes, l'extérieur de la forteresse fut enveloppé par les flammes, et les vainqueurs célébrèrent l'issue du combat par des acclamations prolongées. Quant aux assiégeants, ils gardaient un lugubre silence. Le pétillement des flammes, le craquement des charpentes se faisaient seuls entendre dans le blockhaus embrasé. On semblait y avoir renoncé également à lutter contre le vainqueur et à implorer sa merci. Enfin une voix solitaire s'éleva du milieu des décombres; c'était celle du vieux Marc Heathcote, qui priait avec ferveur. Quoiqu'il s'énonçât dans un langage inintelligible aux indigènes, ils connaissaient assez les habitudes coloniales pour savoir que le chef des visages pâles était en communication avec son Dieu. Saisie de terreur, ignorant quels pouvaient être les résultats d'une invocation aussi mystérieuse, toute la bande s'éloigna et se plaça à quelque distance pour suivre les progrès de l'incendie. Elle avait entendu raconter d'étranges choses sur le pouvoir de la divinité des chrétiens, et comme les victimes avaient abandonné tout à coup les moyens ordinaires de salut, les sauvages s'imaginaient qu'elles attendaient quelque manifestation du grand esprit de la race étrangère. Toutefois ils ne montraient aucun désir d'arracher les blancs à une mort cruelle; ils regrettaient seulement de ne pouvoir remporter dans leur village les gages sanglants qu'ils recueillaient ordinairement de leurs victoires.

Le feu gagna l'intérieur du fort. Par intervalles il en sortit des sons étouffés, pareils aux cris de douleur qui échappent à des femmes; mais ils furent si passagers, que ceux qui les entendirent purent se croire le jouet d'une vaine illusion. Les Indiens avaient souvent assisté à de semblables scènes, mais ils n'avaient jamais vu braver la mort avec une aussi complète sérénité. Le calme solennel qui régnait dans l'édifice en feu leur inspira un effroi toujours croissant; et lorsque la citadelle ne fut plus qu'un monceau de ruines fumantes, ils se retirèrent, comme s'ils eussent redouté la vengeance d'un Dieu qui savait communiquer à ses adorateurs une si profonde résignation.

Les cris des vainqueurs retentirent dans la vallée jusqu'à l'aube du jour; mais peu d'entre eux osèrent s'approcher des décombres, et ceux qui vinrent rôder aux alentours éprouvaient moins les transports d'une vengeance assouvie que le respect avec lequel un Indien visite les tombeaux des justes.

CHAPITRE XVI.

Le lendemain matin, le vent avait changé; le dégel, que les chasseurs avaient prévu la veille, annonçait la fin de l'hiver. La verdure avait repris son éclat; des courants d'air chaud fondaient la neige et ranimaient toute la nature. Le soleil étincelait dans un ciel sans nuages, et les fumées qui s'élevaient encore du foyer de l'incendie flottaient au-dessus des collines comme celles qui sortent des cheminées des paisibles chaumières. Le monticule sur lequel l'habitation avait été assise présentait un spectacle de désolation. On n'y voyait que des poutres charbonnées, au milieu desquelles montait le puits circulaire, comme un sombre monument du passé. Quelques ustensiles de ménage étaient épars çà et là sur le sol. Plus loin on remarquait des palissades isolées, qu'une cause accidentelle avait en partie dérobées aux flammes. Des bestiaux sans guides, des oiseaux de basse-cour, erraient dans les champs en évitant les endroits où les haies avaient porté l'incendie, comme des rayons divergents d'un centre commun de destruction.

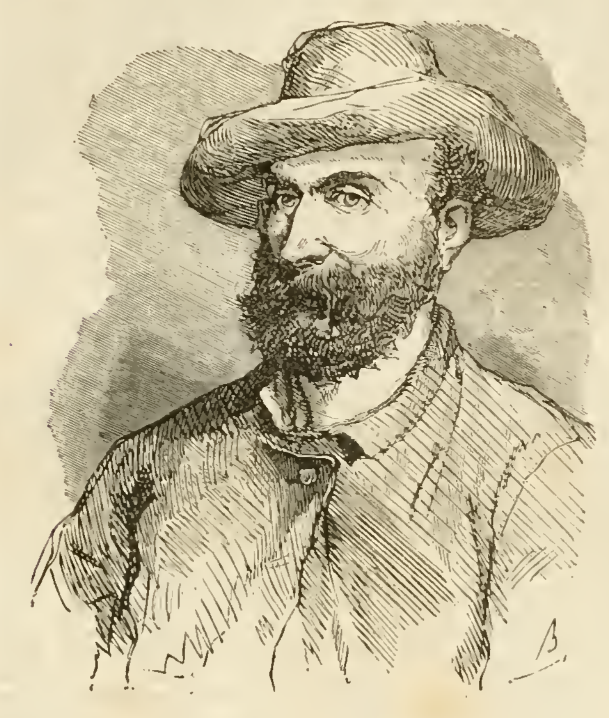
La troupe impitoyable qui avait commis ces dévastations avait déjà repris la route de ses villages, et le chemin qu'elle avait suivi dans les bois était reconnaissable aux arbrisseaux arrachés et aux cadavres des animaux immolés en pure perte dans l'enivrement de la victoire. Un seul Indien restait en arrière, et semblait retenu par des sentiments tout différents de ceux qui avaient récemment agité le cœur de ses compagnons. Il s'approcha lentement, sans bruit, en osant à peine respirer, des ruines consacrées par le martyre d'une famille chrétienne. C'était Miantonimoh, qui cherchait quelque triste souvenir de ceux avec lesquels il avait si longtemps vécu.

L'Indien promenait autour de lui des yeux étincelants, et semblait chercher quelques vestiges de la forme humaine; mais l'élément destructeur s'était déchaîné avec trop de véhémence pour laisser beaucoup de traces visibles de sa fureur. Cependant Miantonimoh crut voir quelque chose de semblable à ce qu'il cherchait, et il tira des décombres l'os d'un bras puissant. Cette vue parut d'abord lui causer une joie féroce, mais de doux souvenirs l'apaisèrent, et les affections tendres usurpèrent la place de la haine qu'il avait appris à porter aux blancs. Les tristes restes tombèrent de sa main, et si la bonne Ruth avait pu remarquer la mélancolie qui assombrit les traits du jeune sauvage, elle aurait acquis la certitude consolante qu'elle n'avait pas complétement perdu le fruit de ses bontés.

La terreur succéda aux regrets, et l'Indien crut entendre une voix sépulcrale. Son imagination lui représenta les victimes sur leur bûcher, et le vieux Marc en conférence avec son Dieu. Il se persuada que s'il s'arrêtait encore sur cette tombe les Visages-Pâles allaient lui apparaître, et il suivit d'un pas léger les traces de ses compatriotes. Rien de plus gracieux, de plus pur, de plus sculptural que les mouvements de cet enfant du désert, préoccupé de visions superstitieuses, et fuyant pour les éviter. Il se retourna plusieurs fois pour contempler la place des constructions détruites; et quand ses pieds agiles eurent atteint la lisière de la forêt, et avant de s'y enfoncer, il jeta un dernier regard sur ces lieux, où le hasard l'avait rendu témoin de tant de bonheur domestique et de tant de misères inattendues.

L'œuvre des sauvages était achevée. Les progrès de la civilisation semblaient pour longtemps arrêtés dans la vallée du Crapaud-Volant.

Si la nature avait été abandonnée à ses propres forces, quelques années auraient suffi pour couvrir la clairière de sa végétation primitive, mais il en avait été décidé autrement. Le soleil avait atteint le méridien, et l'ennemi avait disparu depuis quelques heures, sans que rien annonçât cette sage décision de la Providence. Un témoin des horreurs qui venaient de s'accomplir aurait pris le souffle du vent dans les ruines pour le murmure des âmes envolées ; mais un bruit plus déterminé remplit tout à coup le silence qui semblait avoir repris possession du désert. Un mouvement s'opéra dans les ruines du blockhaus. On y déplaçait avec précaution des pièces de bois, et une tête humaine se montra tout à coup au-dessus de la margelle du puits. L'air sauvage et surnaturel de ce spectre était en harmonie avec le reste de la scène. Son visage était noirci par la fumée, son front souillé de sang, et sa tête enveloppée d'un misérable haillon. Ses yeux vitreux et mornes se fixèrent avec horreur sur la campagne.



Content Heathcote.

— Que vois-tu? demanda une voix sourde qui partait des profondeurs du puits.

— Un spectacle à faire pleurer un loup! répondit Eben Dudley en se plaçant debout sur la margelle. Ah! bien des signes précurseurs nous avaient avertis; mais que peut la sagesse humaine contre les artifices du diable? Montez, Bélial a fini sa tâche, et nous avons un moment de répit. Cette nouvelle fut reçue avec transport, et la troupe se prépara à quitter sa retraite souterraine. Les planches qui lui servaient d'abri furent transmises une à une à Dudley, qui les jeta au milieu des décombres, et descendit de son observatoire, pour faire place à ses compagnons. Soumission parut le premier, puis Content, le puritain et Reuben Ring suivi des jeunes gens qui n'avaient pas succombé. Dès qu'ils furent dehors, ils s'occupèrent de délivrer les personnes du sexe, au moyen de chaînes et de seaux. Ruth, la petite Marthe, Foi et toutes les servantes sans exception furent arrachées aux entrailles de la terre et rendues à la lumière du jour.

Notre intention n'est pas de fatiguer outre-mesure la sensibilité de nos lecteurs. Aussi ne parlerons-nous pas des souffrances et des angoisses qu'avaient éprouvées les colons pendant l'incendie du fort. C'était avec les échelles et les débris des planchers qu'ils avaient pu parvenir au fond du puits, taillé dans une grotte assez spacieuse pour les contenir tous aisément. Ils avaient couvert l'orifice supérieur de meubles et de planches placés en travers, et la forme même du blockhaus les avait garantis de la chute des parties les plus massives.

On peut se figurer le désespoir de la famille, au milieu de la désolation de la vallée; mais il était compensé par la joie d'avoir échappé à un sort plus affreux. Après de courtes actions de grâce, tous, d'un commun accord, s'occupèrent des mesures qu'exigeait la circonstance, avec la promptitude d'hommes endurcis à la fatigue. Les plus actifs et les plus expérimentés furent envoyés à la découverte, pendant que d'autres cherchaient dans les ruines de quoi pourvoir à leurs besoins, et que les servantes réunissaient les bestiaux.

Au bout de deux heures les éclaireurs revinrent dire que la direction des traces annonçait le départ définitif des sauvages. Les vaches avaient donné leur tribut; on avait rassemblé quelques provisions, mis les armes en état et pris des précautions contre le froid du soir. Ces dispositions ne furent complètes que lorsque le soleil commença à s'incliner vers la cime des hêtres. Alors Reuben Ring, accompagné d'un autre jeune homme, d'un courage non moins éprouvé, se présenta devant le vieux capitaine. Il s'était équipé autant que leur position l'avait permis, de manière à entreprendre un voyage à travers les bois.

— Allez, leur dit le puritain, allez répandre la nouvelle de cette visitation terrible, afin que l'on vienne à notre secours. Je ne demande point vengeance contre les païens abusés, qui font le mal par ignorance, et qui se repentiront peut-être en songeant à ce terrible exemple de la colère divine. Faites le tour des établissements à cinquante milles à la ronde, et invitez nos voisins à nous prêter assistance. Jamais sur les frontières on ne manque de répondre à un appel semblable. Ils viendront, je n'en doute pas, et puissé-je n'avoir jamais l'occasion de leur rendre service pour service. Dites-leur bien que vous êtes des messagers de paix, que je prie mes frères de m'aider à rebâtir ma maison, sans armer leurs bras pour châtier les Indiens.

Les deux émissaires partirent après cette allocution; mais on voyait au froncement de leurs sourcils qu'ils ne partageaient guère ces idées de pardon, et qu'ils étaient assez disposés à n'en tenir aucun compte s'il leur tombait un sauvage entre les mains. Ils passèrent rapidement des champs sous les arceaux de la forêt et suivirent le sentier qui menait aux villes du Connecticut.

Avant le coucher du soleil, on déblaya le blockhaus, dont le soubassement de pierre était intact, et on lui donna pour toiture des fragments de solive noircis par le feu. Une cheminée qui avait conservé son tuyau devint le point central d'une cuisine improvisée. On pensa aux morts aussi bien qu'aux vivants, et l'on réunit, pour les confier à la terre, les ossements du jeune homme qui avait été tué dans la cour, et ceux de deux autres serviteurs qui avaient succombé en défendant le blockhaus.

L'inhumation eut lieu à l'heure où l'horizon se diaprait de ces teintes magnifiques qui précèdent la naissance et la chute du jour. La campagne était encore inondée de clarté, quoique les bois fussent déjà plongés dans l'obscurité de la nuit. La forêt formait comme une sombre muraille, et quelques arbres placés en dehors de cette lisière détachaient sur un fond resplendissant leurs contours noirs et irréguliers. Un grand pin, dont la pyramide toujours verte dominait le feuillage des hêtres, projetait son ombre jusque sur les flancs de l'éminence où les colons étaient groupés. L'extrémité anguleuse de cette ombre s'allongeait lentement vers la fosse ouverte, comme un emblème de l'oubli qui attendait les morts. Un fauteuil de chêne sauvé des flammes fut destiné à Marc Heathcote, et deux bancs parallèles composés de planches placées sur des pierres reçurent les autres membres de la famille. Soumission, les bras croisés et le front soucieux, se plaça en face du patriarche séparé de lui par la tombe. Un cheval, qu'on avait harnaché tant bien que mal, était attaché au reste d'une palissade à moitié brûlée.

— Une main juste mais immiséricordieuse s'est appesantie sur ma famille, dit le vieux puritain avec le calme d'un homme accoutumé à s'humilier devant les célestes décrets : il m'a ravi les biens qu'il m'avait prodigués, il a voilé sa face irritée, après avoir si longtemps daigné sourire à ma faiblesse. Je l'avais connu dans ses bénédictions, je devais m'attendre à le connaître dans son courroux; mon cœur aurait fini par s'endurcir pour céder à un vain orgueil. Que personne ne murmure de ce qui est arrivé; donnons aux puissants du monde, aux hommes qui s'attachent à ses vanités, l'exemple de la fermeté et des consolations que les justes peuvent tirer de leur conscience. Qu'un cantique d'actions de grâce retentisse dans le désert.

A ces mots, Marc attacha ses regards sévères sur l'un de ses serviteurs, auquel il semblait demander de partager sa sublime résignation; mais le jeune homme était incapable d'un pareil sacrifice, et il s'y refusa silencieusement en détournant les yeux, après les avoir promenés sur la dépouille des morts et sur le site désolé qu'il avait jadis embelli de ses propres mains.

— Quoi! reprit le puritain, personne n'a-t-il de langue pour louer le Seigneur? Une bande de païens s'est ruée sur mes troupeaux; la flamme a été portée dans ma demeure, mes compagnons sont tombés sous les coups des infidèles, et personne ne se lèvera pour dire que le Seigneur est juste! Je voudrais que l'hymne de louanges fît oublier les cris de guerre des sauvages!

Ce fut Content qui, après un long silence, se chargea de répondre à cet appel.

— Celui qui avait fait fructifier pour nous le désert a pris pour instruments de sa volonté des ignorants et des barbares; il a suspendu le cours de notre prospérité, afin que nous sachions qu'il est le Seigneur.

Le puritain accueillit ces paroles par un regard de pieuse satisfaction et se tourna vers Ruth, dont la douleur excitait la sympathie de tous les assistants. La pauvre mère ne pleurait point, mais elle cherchait involontairement, au milieu des débris humains étendus à ses pieds, quelques restes de l'ange qu'elle avait perdu. Elle fit un effort

sur elle-même pour murmurer d'une voix presque inintelligible : — L'Eternel avait donné, l'Eternel a ôté ; que le nom de l'Eternel soit béni !

— Maintenant, reprit Marc Heatheote, je reconnais que nous avons profité de la terrible leçon qui nous est infligée. De ces hommes qu'on voyait hier encore si robustes et si joyeux, il ne reste que des chairs desséchées et des cendres méconnaissables; mais croyez, mes enfants, que ce mal apparent n'est ordonné que pour qu'il en résulte quelque bien ; nous habitons une terre sauvage et lointaine où nous a suivis la méchanceté des persécuteurs. L'un de nos frères, chassé comme le daim des forêts, est encore obligé de fuir; nous n'avons d'autre toit que la voûte azurée; mais, quoique hérissé d'épines, le chemin des fidèles mène au repos. Celui qui a supporté la faim et la soif, et les douleurs de la chair pour le service de la vérité, sera dédommagé un jour par la paix éternelle.



La jeune fille Foi Ring était occupée du ménage, et son visage avait l'expressioo d'un sourire un peu moqueur.

L'étranger s'inclina comme pour remercier son hôte de cette allusion personnelle; sa physionomie austère s'assombrit encore, et ses doigts pressèrent convulsivement la crosse de son pistolet.

— Si une femme pleure la mort prématurée de nos défenseurs, ajouta Marc Heathcote en regardant la fiancée de l'un d'eux, qu'elle se souvienne qu'il ne tombe pas même un passereau sans que sa chute réponde aux fins de la Sagesse. Que le coup qui nous a frappés nous rappelle la vanité de la vie et la facilité avec laquelle on devient immortel ! Si le jeune homme a été renversé avant le temps comme une herbe encore verte, le moissonneur dont la faucille l'a frappé connaît mieux que nous l'heure propice pour la rentrée de la récolte dans ses greniers éternels.

La fiancée interrompit un moment le capitaine par des sanglots convulsifs; puis, amené par une transition naturelle à faire mention de ses propres douleurs, il reprit en ces termes :

— La mort n'est point étrangère dans mon habitation, elle m'a ravi une femme dans l'orgueil de la jeunesse, dans la première joie de la naissance d'un enfant. Toi qui siéges au plus haut des cieux, tu sais combien ce coup m'a été pénible, et tu as enregistré les tortures de mon âme. Et pourtant elles ne t'ont pas paru suffisantes, car je n'étais pas encore assez détaché du monde. Tu nous avais laissé une image de la grâce et de l'innocence de celle que tu as rappelée, et tu nous as retiré cette image, pour que nous connaissions ton pouvoir. Nous nous courbons devant ce jugement. Si notre enfant habite les demeures bienheureuses, elle est à toi, et nous n'avons pas la hardiesse de nous plaindre ; mais nous comptons sur ta bonté dans le cas où elle continuerait encore le pèlerinage de la vie. Ne l'abandonne pas à l'aveuglement des païens, cette chère enfant, pour laquelle tu as permis à nos cœurs d'avoir une affection terrestre, mais qui t'appartient tout entière. O roi des cieux ! nous attendons quelque manifestation de ta volonté pour savoir si nous devons intervenir en faveur de notre fille, ou si les sources de notre tendresse doivent être taries par la certitude de son bonheur.

Ces mots arrachèrent des larmes brûlantes à la mère pâle et immobile. Content lui-même ne put retenir un gémissement. Mais lorsque l'assemblée jeta sur le frère affligé un regard de condoléance, il s'était levé et semblait demander lui-même d'où partait le signe de douleur qu'on venait de surprendre sur ses lèvres.

Le puritain termina sa harangue par une prière, après laquelle les restes des morts furent recouverts de terre. Tous se retirèrent ensuite, à l'exception du puritain et de l'étranger, qui, se serrant la main avec effusion, oublièrent leur austère réserve pour se témoigner une amitié si cruellement éprouvée.

— Tu sais que je ne puis m'arrêter, dit Soumission ; les agents du roi me poursuivent, et pourtant j'aurais voulu rester auprès de toi pour adoucir tes peines. Je t'ai retrouvé en paix, et je te quitte en proie à la souffrance.

Un sourire brilla sur le front du puritain comme un rayon du soleil couchant sur un nuage d'hiver.

— Tu ne me rends pas justice, répondit-il ; avais-je l'air plus heureux lorsque tu plaças dans ma main celle d'une épouse bien-aimée? N'étais-je pas alors tel que je suis aujourd'hui au milieu du désert, sans abri, sans ressources, presque sans enfants ? Mais tu dis vrai : tu ne peux t'arrêter, car les limiers de la tyrannie seront bientôt sur ta piste, et il n'y a plus ici d'asile pour te recevoir!

Par un mouvement simultané, les deux amis se tournèrent tristement vers les ruines de la métairie.

— Marc Heathcote, reprit l'étranger, adieu! L'homme dont la porte s'est ouverte à des frères persécutés ne sera pas longtemps sans demeure; l'homme dont la résignation brave toutes les épreuves ne connaîtra pas longtemps la douleur.



Eben Dudley et l'étranger sortent armés pour savoir quels sont ceux qui attendent à la poterne.

Ces paroles retentirent aux oreilles du puritain comme une révélation prophétique. Les deux amis se donnèrent une dernière poignée de main, puis ils se séparèrent, l'un pour aller rejoindre sa famille sous un misérable abri, l'autre pour s'enfoncer dans les sentiers les plus solitaires du désert.

CHAPITRE XVII.

Nous laisserons l'imagination du lecteur franchir un intervalle de plusieurs années ; mais avant de reprendre le fil de notre récit, il importe de jeter un coup d'œil sur les modifications apportées par le temps au pays où se passe notre histoire.

La colonie de la Nouvelle-Angleterre n'était plus à l'état d'essai, et le Connecticut avait déjà une population assez nombreuse pour déployer cet esprit entreprenant qui a depuis rendu si remarquable cette petite communauté.

On conçoit aisément que dans un pays qui n'est pas encore trans-

formé complétement par la main des hommes, et où les restrictions artificielles sont inconnues, l'aventurier jouit de la plus grande liberté possible pour choisir le but de ses efforts. L'agriculteur traverse les contrées en friche et va s'établir sur le bord d'une rivière; le commerçant s'installe à l'endroit où les besoins qu'il satisfait se font sentir, et l'artisan n'hésite pas à quitter son village quand un salaire élevé lui est promis ailleurs. En s'établissant en Amérique, les émigrants ont profité de cette liberté illimitée et n'ont eu d'autre règle que leurs intérêts. De là vient qu'aucune partie de nos immenses possessions n'a été négligée, et en revanche n'a atteint son dernier degré de perfectionnement. Aujourd'hui même encore on trouve des villes au milieu du désert qui restent sans culture autour d'elles, tandis que leurs habitants vont par bandes exercer plus loin leur industrie. La capitale elle-même est environnée de misérables villages, de terres stériles ou en jachère, jadis épuisées par des plantations de tabac, tandis que des cités rivales se sont créées, le long des fleuves de l'Ouest, dans des contrées que les loups et les ours occupaient seuls encore longtemps après la fondation de Washington.

Ainsi s'explique ce mélange de civilisation et de barbarie que l'on remarque aux États-Unis. Le voyageur qui a passé la nuit dans une excellente auberge peut être forcé de dîner sous la hutte de feuillage d'un chasseur; des routes nivelées avec soin aboutissent quelquefois à des marais impraticables; des canaux s'arrêtent au pied d'une montagne aride et nue; les clochers des villes sont cachés par d'impénétrables forêts. L'observateur est donc exposé à commettre deux erreurs involontaires : tantôt il se persuade que les progrès accomplis dans certaines localités s'étendent à tous les points intermédiaires, tantôt l'aspect triste et désolé de certaines régions lui fait croire que les établissements plus éloignés sont également dépourvus de civilisation.

Vers la fin du dix-septième siècle, époque à laquelle vivait Marc Heathcote, l'esprit de progrès n'agissait pas aussi rapidement qu'aujourd'hui, et le contraste des effets du travail avec la nature vierge était plus sensible encore. Toutefois quelques années avaient suffi pour métamorphoser en village l'ancien domaine du Crapaud-Volant. Le ruisseau qui le traversait faisait tourner un moulin et arrosait de verdoyantes prairies. Environ quarante maisons solidement construites en bois occupaient le centre de la vallée que formaient trois montagnes peu élevées. Toutes ces demeures avaient entre elles un air de famille, et l'aspect même des plus humbles indiquait l'aisance. Suivant l'usage qui régnait alors dans les colonies de l'Est, elles se composaient de deux étages, dont le second était en saillie sur le premier. La peinture n'étant pas encore à la mode, les façades n'avaient d'autre couleur que celle que prend ordinairement le bois après avoir été longtemps exposé à l'air. Au centre de chaque toit s'élevait une cheminée solitaire, et deux ou trois portes étaient flanquées de deux croisées. Une petite cour disposée en boulingrin précédait chaque maison, et elle était séparée de la voie publique par une barrière de bois blanc. Deux rangées de jeunes et vigoureux ormeaux bordaient la rue, au milieu de laquelle un énorme sycomore occupait encore la place où les blancs l'avaient trouvé à leur entrée dans la forêt. C'était à l'ombre de cet arbre que les habitants se rassemblaient pour s'informer de leurs santés respectives ou pour se communiquer les nouvelles venues des villes plus voisines de la mer. L'herbe croissait à l'aise dans la rue; mais on y avait seulement ménagé pour les voitures, ou plutôt pour les chevaux, un étroit sentier dont les sinuosités se déroulaient entre les hautes barrières de bois depuis le hameau jusqu'à la forêt. Des buissons de lilas ornaient les angles de la plupart des cours, et des tiges de rosier chargées de fleurs se faisaient jour à travers les interstices des clôtures. Les maisons étaient isolées et avaient un jardin par derrière. On avait profité du bon marché du terrain pour éloigner les dépendances et les garantir ainsi des cas d'incendie.

L'église était située au milieu du grand chemin, à l'une des extrémités du village. Les formes simples de ce temple rappelaient les doctrines d'abnégation pratiquées par les hommes qui venaient y prier; il avait la hauteur de deux étages, et possédait une tour sans flèche qui en indiquait seule le sacré caractère. On avait pris un soin tout particulier dans la construction de l'édifice, pour n'offrir à l'œil que que des lignes droites et des angles droits. Les austères moralistes de la Nouvelle-Angleterre s'imaginaient que les arceaux voûtés et les fenêtres ogivales avaient quelque mystérieux rapport avec les dogmes réprouvés du papisme. Le prêtre aurait plutôt songé à se parer d'une étole et d'une chasuble que la congrégation à donner place aux ornements répudiés dans les contours de leur sévère architecture. Si le génie de la lampe merveilleuse avait fait un brusque échange entre les croisées de l'édifice sacré et celles de l'auberge d'en face, le plus attentif observateur de la colonie n'aurait pu s'apercevoir de la substitution, puisque les unes et les autres se ressemblaient par la forme, le style et les dimensions.

A peu de distance de l'église on avait réservé un petit enclos, lieu de repos de ceux qui avaient terminé leur voyage ici-bas; il ne s'y trouvait encore qu'un seul tombeau.

L'auberge se distinguait des autres constructions par sa grandeur, son hangar à l'usage des chevaux, et l'air d'importance avec lequel elle s'avançait en dedans de l'alignement comme pour inviter le voyageur à se reposer. L'enseigne pendait à un poteau, ou pour mieux dire à une potence que les nuits de gelée et les jours de chaleur avaient déjà fait dévier de la perpendiculaire. L'image qu'elle portait était de nature à réjouir le cœur d'un naturaliste en lui persuadant qu'il avait découvert un oiseau d'une nouvelle espèce; mais pour prévenir cette bévue, l'artiste avait prudemment écrit sous l'œuvre de son pinceau :

C'EST L'ENSEIGNE
DU
CRAPAUD-VOLANT.

On voyait peu de restes de forêt dans le voisinage immédiat du hameau. Les arbres avaient été depuis longtemps abattus, et il ne restait plus de traces de leur existence. Mais, à mesure qu'on s'éloignait du groupe des maisons, on remarquait divers indices d'invasion plus récente au milieu du désert, et des piles de bois annonçaient l'emploi récent de la hache.

A cette époque primitive, le laboureur américain, comme l'agriculteur de presque tous les pays d'Europe, demeurait dans son village. Les attaques des sauvages avaient produit dans le nouveau monde le même effet que les invasions des barbares dans l'autre hémisphère. Ce système de concentration enlève aux paysages rustiques des charmes qui ne leur sont rendus que lentement dans un état social plus avancé; mais les habitants du Crapaud-Volant ne s'y étaient pas entièrement conformés. Ayant la faculté de se livrer à leurs fantaisies, ils avaient sacrifié la certitude de leur sécurité au désir de se mettre à l'aise. Une douzaine de maisons étaient éparses sur les flancs des montagnes, au milieu des nouveaux défrichements, et trop éloignées du centre pour être suffisamment garanties des irruptions de l'ennemi commun.

Cependant, pour protéger tout le monde dans les cas extrêmes, on avait bâti près du hameau une forteresse garnie de palissades et flanquée de blockhaus. Le bâtiment qu'elle contenait dans son enceinte servait à la fois de presbytère et d'hôpital. A un demi-mille de cette citadelle qu'on appelait assez singulièrement la garnison, s'élevait une habitation plus considérable que les autres, mais qu'on reconnaissait à certains signes pour avoir été reconstruite. Les champs qui l'entouraient se distinguaient par le nivellement plus complet de leur superficie. Les clôtures de bois qui en divisaient les champs étaient moins grossières que celles des propriétés voisines; les souches avaient entièrement disparu, et les jardins étaient plantés d'arbres à fruits. Sur l'éminence conique à laquelle était adossé le principal édifice se dressait le soubassement de pierre de l'ancien blockhaus, au milieu d'un verger de pommiers qui n'avaient que huit ou dix ans d'âge à en juger par leur développement. On voyait un second blockhaus à côté de la maison, mais il avait un air de négligence qui prouvait qu'il avait été construit à la hâte et provisoirement.

Toutes les dispositions prises par les colons portaient le cachet de l'Angleterre, mais c'était l'Angleterre moins son luxe et moins sa pauvreté. Comme l'espace ne manquait pas, comme chacun avait pu s'arrondir à sa guise, toutes les maisons avaient un air de bien-être qu'on cherche souvent en vain dans les pays où la population est plus nombreuse relativement à l'étendue du sol.

CHAPITRE XVIII.

Au moment où notre action recommence, on était au mois de juin et l'aube du jour triomphait des ténèbres. La fraîcheur qui accompagne ordinairement les nuits dans une région boisée avait fait place à la chaleur d'une matinée d'été, et de légères vapeurs ondulaient au-dessus des prairies pour former des nuages qui allaient se grouper sur le sommet d'une montagne lointaine qu'on pouvait regarder comme le rendez-vous commun de tous les brouillards formés pendant les heures de ténèbres. Quoique le soleil n'eût pas encore paru, un homme rôdait déjà sur une éminence d'où l'on pouvait apercevoir les différents objets décrits dans le chapitre précédent. Il avait un fusil en bandoulière, une carnassière, une poire à poudre, ce qui semblait indiquer qu'il revenait de la chasse ou de quelque autre expédition moins pacifique. Son costume n'avait de remarquable qu'une ceinture de ces coquillages appelés wampum, que les Indiens emploient comme monnaie et comme ornement. Un sabre large et court était passé dans cette ceinture et caractérisait l'enseigne ou garde champêtre de la vallée. Ce personnage, après avoir promené les yeux sur la campagne, s'approcha d'un échalier dont il enleva les barres pour livrer passage à un cavalier qui venait de traverser une prairie.

— Eh bien! docteur Ergot, dit le piéton, tu viens de rendre visite à mon ami Ring, compte-t-il un enfant de plus?

— Il lui en est arrivé trois à la fois cette nuit, répondit le docteur.

— Foi se trouve désormais en arrière, ajouta l'enseigne, qui n'était autre qu'Eben Dudley. Reuben va être enchanté quand il reviendra de son excursion.

— Il aura raison de l'être, puisqu'il aura sept enfants au lieu de quatre qu'il avait laissés.

— Il faudra que je termine aujourd'hui même avec le jeune capi-

taine, murmura Dudley, comme s'il eût été brusquement convaincu de l'opportunité d'une affaire longtemps débattue. Cent acres de terre valent bien assurément sept livres en monnaie coloniale dans un établissement où les enfants viennent trois à la fois.

— Tu feras bien, reprit le docteur, car cette colonie est évidemment appelée à prospérer. Elle a déjà fait d'immenses progrès, et il y a lieu de croire qu'elle égalera un jour en puissance certaines parties de la métropole.

— Tu crois, docteur Ergot? demanda Dudley d'un ton d'incrédulité.

— Je n'en doute pas, enseigne, et je pense qu'avant un siècle on comptera les hommes par milions dans ces contrées où l'on ne voit encore aujourd'hui que des sauvages et des animaux. En science, en philosophie, nous ne sommes pas encore très-avancés, mais il y a déjà pourtant dans les moindres villages des hommes remarquables sous ce rapport.

— Quand ce ne serait que toi, docteur, dit l'enseigne avec politesse.

Le docteur s'apprêtait à répondre à ce compliment, lorsqu'il vit sortir des bois Reuben Ring accompagné d'un étranger dont la peinture et le costume annonçaient un sauvage.

— Ah! ah! s'écria l'enseigne, il paraît que mon frère Reuben a trouvé la piste des Indiens!

Les deux nouveaux venus traversèrent les champs et débouchèrent sur la grande route. Dès qu'ils furent à portée de la voix, Dudley prit le ton d'un homme qui a légalement le droit d'interroger, et il s'écria :

— Eh bien, sergent, as-tu fait un prisonnier, ou quelque hibou a-t-il laissé tomber un de ses petits sur ton passage?

— Je suppose que la créature peut passer pour un homme, répondit Reuben en s'appuyant sur le long canon de son arme pour regarder fixement son captif. Il a sur le front et autour des yeux les couleurs d'un Narragansett, et cependant il en diffère par les formes et par les allures.

— Il y a dans les Indiens des anomalies physiques, interrompit le docteur Ergot, et mes études m'ont conduit à les reconnaître, abstraction faite de la peinture, qui est un produit de l'art. Mon œil exercé distingue du premier coup les caractères d'un aborigène de la tribu des Narragansett. Placez cet homme dans une position favorable à l'examen, et je déciderai bientôt à quelle race il appartient. Parle-t-il anglais?

— C'est un problème à résoudre, repartit le sergent Ring : je lui ai adressé la parole alternativement dans la langue des chrétiens et dans celle des païens, et il a obéi aux ordres donnés dans les deux langues, mais sans prononcer une parole.

— Peu importe, dit Ergot en mettant pied à terre et en s'approchant du sujet. Mes investigations n'ont pas besoin heureusement des subtilités de discours. Placez cet homme dans une attitude aisée qui ne contrarie point la nature. La conformation de la tête est bien positivement celle d'un aborigène, mais ce n'est pas dans ces grands traits généraux qu'on doit chercher la distinction des tribus. Le front, comme vous le voyez, est étroit et fuyant, la saillie des pommettes remarquable et le nez très-aquilin.

— Il me semble plutôt que cet homme a le nez retroussé, fit observer timidement Dudley pendant que le docteur écrivait avec volubilité les particularités bien connues de la construction physique d'un Indien.

— C'est une exception, enseigne! tu vois à l'élévation de l'os et à la prééminence des parties charnues que ce nez avait primitivement une tendance à la forme aquiline. Sa régularité aura été compromise par quelque balafre, par quelque coup de tomahawk... Justement voici une cicatrice qui est à moitié cachée par la peinture et qui correspond au tranchant d'une hache. Mettez le sujet plus droit pour que ses muscles soient abandonnés à eux-mêmes. Je remarque dans la conformation de son pied un indice certain d'habitudes aquatiques. Décidément c'est un Narragansett.

— C'est donc un Narragansett, dont la piste est trompeuse, reprit Eben-Dudley, qui avait étudié le prisonnier avec autant d'intention et plus de sagacité que le docteur. Frère Ring, as-tu jamais vu un Indien laisser sur le sable l'empreinte d'un pied tourné en dehors?

— Enseigne, reprit le docteur, je m'étonne qu'un homme comme toi fasse attention à une légère variété de mouvement lorsque le cas permet de remonter à la source même des lois de la nature. J'ai dit que cet individu appartenait à la tribu des Narragansett, et cette opinion est basée sur les arguments les plus irréfutables, sur les preuves les plus concluantes. Remarquez le développement des muscles de la poitrine et des épaules, la forme des hanches et des jambes, la...

Le médecin s'arrêta, car Dudley venait d'enlever la robe de peau de daim qui couvrait le torse du captif, et exposait aux yeux la peau d'un homme blanc. Ergot lui-même ne pouvait en douter; aussi changea-t-il brusquement de système, sans changer de physionomie. Son imagination féconde lui suggéra une échappatoire, et il leva les mains au ciel avec un air de vive admiration.

— Pourrait-on mieux démontrer, s'écria-t-il, les gradations étonnantes que la nature observe dans ses métamorphoses? Ce sauvage...

— Est un blanc, interrompit Dudley en frappant l'épaule nue qu'il indiquait à ses compagnons.

— Sans contredit, s'écria le docteur; mais ce n'en est pas moins un Narragansett. Votre prisonnier est né de parents chrétiens. Mais le hasard l'a jeté dès son enfance au milieu des aborigènes, et toutes les parties de son corps qui étaient suceptibles de changement ont pris le caractère distinctif de la tribu. C'est un de ces anneaux qui unissent les races, et qui mettent la science à même de compléter ses déductions par la démonstration.

— Je n'ai pas envie d'être puni pour avoir fait violence à un sujet anglais! dit Reuben Ring, qui songeait plutôt à ses devoirs qu'aux subtilités du savant.

— Je réponds de tout, sergent Ring, dit Dudley d'un air de dignité. Je prends sur moi la garde de cet étranger, et je le ferai conduire en temps opportun devant les autorités compétentes. En attendant songeons à tes affaires domestiques que l'importance de nos fonctions nous fait perdre de vue. La Providence a multiplié tes trésors pendant ton expédition.

— Quoi! s'écria le mari avec plus d'empressement qu'il n'en témoignait d'ordinaire, ma femme a eu besoin d'appeler les voisins pendant mon absence?

Dudley fit un signe affirmatif.

— Et je trouverai chez moi un autre enfant?

Le docteur fit trois signes de tête avec une gravité qui aurait pu convenir même à une communication plus importante,

— Ta femme ne fait rien à moitié, Reuben, et elle réserve un successeur de notre bon voisin Ergot, puisqu'un septième fils est né dans ta maison.

La joie enlumina l'honnête et large figure du père, puis une idée subite le troubla; d'une voix légèrement tremblante, dont les sons avaient quelque chose de plus touchant dans la bouche d'un homme aussi robuste, il demanda si sa femme avait bien supporté les souffrances.

— Avec courage, répondit le médecin. Rentre dans ton logis, sergent Ring, et remercie Dieu qu'on ait veillé sur tes intérêts pendant ton absence. Celui qui a reçu du ciel sept enfants en cinq ans, ne sera jamais pauvre dans un pays comme celui-ci. Sept fermes ajoutées à la métairie que tu cultives feront de toi un patriarche dans tes vieux jours, et le nom de Ring se perpétuera pendant plusieurs centaines d'années, lorsque ces colonies auront acquis une puissance égale à celle de certains royaumes d'Europe si fiers et si présomptueux aujourd'hui. J'ai porté à sept tes fermes futures, sans tenir compte de l'allusion qu'a faite l'enseigne Dudley aux dispositions naturelles d'un septième enfant dans l'art de guérir. Cette prédestination médicale n'existe que dans l'imagination des commères. Retourne auprès de ta femme, sergent. Dis-lui de se réjouir, car elle a rendu service à son pays comme à toi-même; mais recommande-lui de ne point s'occuper d'idées qui sont au-dessus de son intelligence.

Le brave laboureur ôta son chapeau, le plaça devant son visage, et rendit silencieusement des actions de grâce; puis confiant son captif à la garde de Dudley, il regagna la maison qu'il habitait sur le sommet du coteau. Avant de s'éloigner toutefois, il donna quelques détails sur la manière dont il avait rencontré dans les bois l'homme dont il avait cru l'arrestation nécessaire à la sûreté publique.

Celui-ci n'avait opposé aucune résistance; mais quand on l'avait questionné sur ses intentions, il avait répondu dans un jargon inintelligible où l'anglais se mêlait bizarrement au dialecte d'une tribu indigène. On n'avait pu obtenir de lui aucun renseignement sur ses propres intentions et sur les dispositions des sauvages, dont on avait lieu de craindre une attaque prochaine.

Dudley et le docteur examinèrent avec attention l'équivoque personnage. Il avait un extérieur grêle et difforme qui ne ressemblait nullement à celui d'un guerrier indien. Ses yeux étaient hagards, son visage exprimait la timidité et l'indécision. Tout en s'acheminant avec lui vers le village, l'officier et son compagnon essayèrent d'arracher quelque aveu au prisonnier, et lui posèrent diverses questions avec la sagacité d'hommes dont la position dangereuse mettait constamment les facultés en éveil. Les réponses furent incohérentes; tantôt elles semblaient révéler l'astucieuse finesse d'un Indien, tantôt elles annonçaient la plus complète stupidité.

CHAPITRE XIX.

Si nous avions à notre disposition les ressources mécaniques du théâtre, il nous serait facile de changer le lieu de la scène assez rapidement, pour ne pas nuire à l'intérêt et à l'intelligence du drame. Ce secours magique nous est refusé, il faut y suppléer par des moyens moins efficaces.

A l'heure où Dudley annonçait à son frère Ring la naissance de trois jumeaux, on ouvrait les fenêtres et les portes du vaste bâtiment situé du côté opposé de la vallée. Avant que le soleil eût doré la cime des bois, cet exemple d'activité eut pour imitateurs les colons du hameau et des coteaux d'alentour; et toute la population était debout lorsque l'astre du jour éleva son disque au-dessus des arbres.

On devine que la grande maison dont nous avons parlé était la résidence de Marc Heathcote. Le vénérable capitaine avait senti ses forces décroître insensiblement, et la vieillesse avait presque tari les sources de son existence; mais son moral n'était pas altéré. Au contraire, ses préoccupations spirituelles étaient moins obscurcies par le brouillard des intérêts mondains, et son esprit avait conquis une partie de l'énergie que son corps avait perdue. Au moment où nous le retrouvons, il était assis sur la terrasse qui régnait le long de la façade d'un édifice défectueux sous le rapport de l'architecture, mais spacieux, commode et solidement construit. C'était un vieillard de quatre-vingt-dix ans, dont le visage portait des traces d'une profonde et constante méditation. Ses membres tremblants conservaient encore quelques restes de force et de souplesse. Sa physionomie était toujours sévère, mais les réflexions ascétiques n'en avaient pas complétement fait disparaître le caractère naturel de bienveillance, et les premiers rayons du soleil lui communiquaient alors une douceur peut-être inaccoutumée. Il était encore rempli de recueillement, car il venait de faire la prière du matin avec sa famille et ses serviteurs.

Les années n'avaient produit aucune altération sensible dans l'extérieur de Content. A la vérité, sa figure était rembrunie, et ses membres commençaient à perdre leur élasticité juvénile, pour rendre l'allure plus lente et plus mesurée de l'âge mûr. Au reste, la transformation était peu remarquable, car la gravité de ses manières avait toujours été en rapport avec la sévérité de ses idées. Quelques cheveux gris couraient çà et là sur son front. Mais pareils à la mousse qui s'amasse entre les pierres d'un édifice, ils annonçaient plutôt la consolidation que la décadence.

La bonne et douce Ruth était plus abattue. Un chagrin constant et rongeur se lisait sur son visage. La fraîcheur de sa jeunesse s'était flétrie, pour faire place à une beauté d'expression plus durable et plus touchante. Ses yeux n'avaient rien perdu de leur douceur, mais ils étaient souvent hagards, et l'on eût dit qu'ils regardaient dans l'intérieur de son âme, pour y étudier les sources secrètes des douleurs qui la consumaient. Son sourire était toujours attrayant, mais ses charmes ressemblaient à la splendeur froide et empruntée d'un satellite. Elle avait conservé ses formes imposantes; mais elle touchait à la limite d'un déclin prématuré. Sa voix n'avait pas cessé d'être harmonieuse, mais on y remarquait parfois un pénible frémissement qui appelait tristement l'esprit de l'auditeur sur des idées étrangères aux paroles. Néanmoins un observateur vulgaire n'aurait vu dans les charmes flétris de la noble femme que les signes qui annoncent communément le reflux de la vie humaine. Les lignes que le chagrin avait dessinées sur ses traits n'étaient pas visibles à tous, tant elles étaient délicatement touchées. Ses souffrances échappaient aux sympathies des hommes qui comprenaient peu la perfection, ou dont l'absence pouvait diminuer les affections.

Ruth était restée fidèle aux siennes. La peine immense que lui avait causée la perte de la fille n'avait servi qu'à démontrer combien les sentiments généreux l'emportent sur l'égoïsme dans un cœur réellement dévoué. Si elle avait été convaincue que son ange était remonté aux cieux, elle aurait aisément abjuré ses regrets, pour ne s'entretenir que de sublimes espérances. Mais la mort vivante à laquelle sa fille pouvait être condamnée s'offrait presque constamment à son esprit. Elle écoutait avec la tendresse d'une femme et la douceur d'une chrétienne les maximes de résignation que lui prodiguaient ses amis; mais quand leurs pieuses leçons retentissaient encore à ses oreilles, la nature par une pente invincible la ramenait à ses tortures maternelles. Elle n'avait jamais permis à son imagination de prendre sur sa raison un empire exagéré. Ses rêves n'avaient jamais dépassé les bornes que l'expérience et la religion leur assignaient. Mais elle était désormais condamnée à apprendre qu'il y a dans le chagrin une poésie sinistre, dont les créations puissantes et gracieuses égalent celles du génie le plus actif. Elle entendait dans les murmures des brises d'été la douce respiration de sa fille endormie, et le mugissement de la tempête lui en apportait les plaintes. Elle se figurait une entrevue, un échange rapide de questions et de réponses avec sa fille, au milieu des soins les plus ordinaires du ménage. Le rire des enfants retentissant dans l'air calme du soir, lui semblait un glas funèbre, et le spectacle de leurs jeux lui causait d'inexprimables angoisses. Deux fois elle avait été mère depuis l'invasion des Indiens, et comme si ses espérances eussent été flétries pour toujours, les innocentes créatures auxquelles elle avait donné le jour reposaient côte à côte aux pieds du blockhaus en ruine. Elle s'y rendait souvent, et c'était moins pour y pleurer que pour être victime des cruelles images qu'évoquait involontairement son imagination. Lorsque ses pensées montaient vers le séjour de la paix éternelle, et qu'elle essayait de se représenter les bienheureux, elle songeait plutôt à celle qui ne se trouvait point parmi eux qu'à des enfants dont la félicité lui paraissait assurée. A ces idées aussi vaines que pénibles succédaient d'autres idées plus poignantes encore, parce qu'elles se présentaient sous une forme plus matérielle. L'opinion générale des colons était que les indigènes épargnaient rarement la vie de leurs prisonniers, à moins de les réserver pour la torture ou de les offrir à quelque mère indienne, en remplacement d'un enfant perdu. Ruth éprouvait un certain soulagement en se figurant un bel ange dans les cieux, ou en croyant entendre des pas légers dans les salles vides de la maison; mais quand elle se figurait sa fille vivante, vouée à la servitude, accablée par la chaleur ou grelottant de froid, soumise aux caprices d'un maître farouche, elle était en proie à des tourments qui abrégeaient son existence.

Plus capable de résister à son affliction, Content n'avait rien négligé de ce que pouvait exiger l'amour paternel, tout en demeurant persuadé qu'une prompte mort avait mis fin aux souffrances des prisonniers.

Les Indiens s'étaient retirés sur la neige, et le dégel avait effacé tout vestige de leur passage. Néanmoins des émissaires furent chargés de prendre des renseignements dans les tribus voisines avec lesquelles on n'était pas en état d'hostilité ouverte. Au dire des Narragansett, c'étaient leurs ennemis les Mohicans qui avec leur perfidie accoutumée avaient saccagé le domaine du Crapaud-Volant. Les Mohicans, de leur côté, rejetaient l'accusation sur les Narragansett. D'autres Indiens attribuaient l'invasion aux féroces guerriers des cinq nations établies dans les limites de la colonie hollandaise des nouveaux Pays-Bas, et ils prétendaient que l'attaque avait été provoquée par la jalousie des Visages-Pâles qui parlaient une autre langue que les Anglais.

Content finit par croire que si sa fille vivait encore, elle était cachée dans ces vastes déserts qui couvraient alors la plus grande partie du continent.

Un incident imprévu produisit dans la famille une vive sensation. Un marchand de fourrures qui vint à passer raconta qu'une jeune fille dont le signalement se rapportait à celui de la petite Ruth, vivait au milieu des sauvages sur les bords des lacs de la colonie voisine. La distance était grande, la route hérissée de dangers, et le succès incertain. Aussi Ruth se garda-t-elle d'engager son mari à courir les chances d'un pareil voyage. Cependant Content en forma le projet; ses yeux, où se peignait toujours la réflexion, devinrent plus pensifs que de coutume; l'inquiétude creusa de profondes lignes sur son front, et assombrit une physionomie qui était d'ordinaire si paisible.

Ce fut précisément à cette époque que Dudley sollicita la main de Foi, qui lui répondit sans hésitation :

— Je n'attendais pas moins d'un jeune homme qui a déjà fait tant d'efforts pour se concilier mes bonnes grâces; mais celui qui consent à se laisser tourmenter par moi pendant toute sa vie a un devoir solennel à remplir avant que je réponde à ses vœux.

— Que demandes-tu? repartit Dudley; et il se mit à énumérer les actes de courage qui pouvaient le faire juger digne de tenter l'épreuve hasardeuse du mariage. J'ai visité les villes du bas pays; j'ai poussé des reconnaissances autour des wigwams indiens. Je vais m'arranger avec le jeune capitaine pour avoir une chaumière dans le village et un lot de terre sur la montagne. Je ne vois donc rien...

— Tu t'abuses, Dudley, interrompit la jeune fille. As-tu remarqué que les joues de madame ont pâli, et que ses yeux se sont enfoncés depuis la visite du marchand de fourrures, la semaine de l'orage?

— Je n'ai pas vu grand changement dans l'extérieur de madame, répliqua Dudley. Elle n'est pas jeune et fraîche comme toi, et il n'est pas étonnant...

— Je te dis que le chagrin la dévore, et qu'elle ne vit que pour penser à la fille qu'elle a perdue!

— C'est porter le deuil au delà des limites de la raison. L'enfant est en paix ainsi que ton frère Whital; et si nous n'avons pas trouvé leurs os, c'est que le feu les a détruits.

— N'importe, Dudley! L'homme qui veut être mon mari doit être sensible au chagrin d'une mère.

— Qu'exiges-tu de moi? Est-ce que je puis rendre les morts à la vie, ou replacer dans les bras de ses parents la fille qui leur manque depuis tant d'années?

— Oui!... N'ouvre pas les yeux comme si la lumière débrouillait pour la première fois les ténèbres de ton cerveau.

— Cette déclaration m'enchante, car j'ai déjà perdu trop de temps à faire ma cour, au lieu de m'établir sagement, à l'exemple de mes compagnons. J'avais attendu dans l'espoir de vivre avec toi, mais puisque tu veux l'impossible, je suis obligé de chercher ailleurs.

— Tu es toujours de même, te forgeant des sujets de mécontentement quand nous sommes en bonne intelligence. Pourquoi t'imagines-tu que je veuille l'impossible? Tu n'est pas sans avoir observé que madame se mine : qui t'empêcherait de la consoler en allant prendre des renseignements sur l'enfant dont le marchand de fourrures a parlé?

Foi prononça ces mots avec une émotion qui accrut les teintes brunes de ses joues et rendit humides ses yeux noirs. Son prétendu, quoique assez difficile à toucher, fut pris d'un accès de sensibilité.

— Si tu ne me demandes qu'un voyage de quelques centaines de milles, répondit-il d'un ton enjoué, pourquoi t'exprimer en paraboles? Il ne fallait qu'un mot d'amitié pour me faire prendre mon sac de voyage. Nous nous marierons dimanche, et mercredi prochain, ou samedi au plus tard, je serai en route pour l'Occident.

— Point de délai! pars dès demain, et plus tu déploieras d'activité dans ton voyage, moins je me repentirai de ma folie.

Foi se laissa attendrir, et consentit à se marier le dimanche suivant. Le lendemain, Content et Dudley quittèrent la vallée pour aller chercher la tribu où se trouvait une fille de race blanche. On conçoit les dangers et les privations qui durent accompagner une ex-

pédition pareille. Les aventuriers traversèrent l'Hudson, la Delaware et la Susquehannah, rivières que la Nouvelle-Angleterre ne connaissait guère que de nom, et ils atteignirent ce groupe de petits lacs dont les bords sont aujourd'hui couverts de fermes et de villages.

Ce fut là que le père chercha sa fille au milieu des tribus sauvages, et le caractère sacré de sa mission lui attira le respect et la pitié des plus impitoyables. Il trouva enfin la tribu que le marchand de fourrures avait indiquée, et fut reçu par une députation des chefs, qui le conduisit dans un wigwam où le feu du conseil était allumé. Un interprète exposa l'affaire, et quoique les sauvages d'Amérique soient peu disposés à se séparer de ceux qu'ils ont naturalisés dans leurs tribus, l'air de douceur et la noble confiance de Content réveillèrent dans tous les cœurs des sentiments généreux. On fit venir la jeune fille en présence des anciens de la nation.

Aucun langage ne peut rendre le trouble avec lequel Content regarda cette fille adoptive des Indiens. Elle était du même âge que la sienne, mais au lieu des cheveux dorés et des yeux bleus de la petite Ruth, le malheureux père vit de longues tresses noires, et des prunelles de la même couleur, qui annonçaient une descendante des Français du Canada. Déçu dans ses plus chères espérances, il poussa un cri étouffé, et redevint maître de lui-même avec la grandeur imposante de la résignation chrétienne. Remerciant les chefs de leur bienveillance, il ne chercha pas à dissimuler qu'il s'était trompé.

Pendant qu'il confessait son erreur, Dudley lui exprima par signes qu'il avait à lui exprimer quelque chose de la plus grande importance, et dans une entrevue confidentielle, il lui suggéra l'idée de reconnaître l'enfant et de l'arracher aux mains de ses maîtres barbares. Il était trop tard pour pratiquer une déception que repoussaient d'ailleurs les sévères principes de Content; mais reportant sur l'orpheline inconnue une partie de l'intérêt qu'il éprouvait pour sa fille, il proposa de racheter la première avec la rançon destinée à la délivrance de la seconde. Cette offre fut refusée, et il retourna sur ses pas.

Quiconque a éprouvé les tourments de l'attente est capable d'apprécier l'étendue de ceux de la mère pendant l'absence de son mari. L'espoir se ranimait parfois dans son cœur; le coloris du plaisir reparaissait sur ses joues, et elle prévoyait des résultats qui lui faisaient presque oublier les hasards du voyage. Elle avait repris un enjouement qui rayonnait autour d'elle, et il lui arriva même un jour de rire : circonstance unique qui frappa le vieux Marc Heathcote, et dont il se souvint jusqu'à son dernier moment. Ce qui contribuait à entretenir les illusions de Ruth, c'était la nouvelle que Content avait trouvé moyen de lui faire parvenir, en arrivant au village où il se rendait. La pauvre mère avait appris qu'il était enfin sur les traces de la prisonnière, et son désappointement devait être d'autant plus cruel, qu'elle comptait presque sur un succès.

Les aventuriers se retrouvèrent sur le territoire du Crapaud-Volant à l'heure où le soleil se couchait. Ils s'arrêtèrent sur le versant de la montagne, dans un endroit d'où l'on apercevait les constructions qui s'élevaient déjà sur les ruines de l'habitation incendiée. L'époux s'était cru jusqu'alors capable de tous les efforts qu'exigeait l'accomplissement de sa pénible mission; mais en ce moment il sentit toute sa faiblesse, et il pria son compagnon de le devancer pour rendre compte de ce qui s'était passé. Il ne songea pas à la maladresse de l'homme qu'il chargeait d'un message aussi difficile, et il le laissa partir sans instructions.

Quoique Foi n'eût pas témoigné d'inquiétude pendant l'absence des voyageurs, elle fut la première qui reconnut son mari, et tous les habitants du logis se réunirent sur la terrasse. Loin d'accueillir Dudley par des acclamations, ils gardèrent un silence qui les déconcerta. Ses pieds avaient touché les premières marches avant qu'aucune voix se fût élevée pour fêter sa bienvenue. Les regards s'arrêtaient moins sur lui que sur Ruth, dont les traits étaient d'une pâleur livide et contractés par un effort moral.

— Eben Dudley, demanda-t-elle, où as-tu laissé mon mari?

— Le jeune capitaine était fatigué, et il s'est arrêté dans un taillis de la montagne; mais un aussi bon marcheur ne peut rester longtemps en arrière.

— Je reconnais là les précautions ordinaires d'Heathcote, dit Ruth avec un radieux sourire. En ce cas toutefois elles étaient inutiles, puisqu'il sait que nous sommes fortifiés par la main du Seigneur. Comment ma chère fille a-t-elle supporté la fatigue de ce voyage à travers les bois?

Le messager promena des yeux hagards sur tous les assistants et les arrêta fixement sur sa femme.

— Tu vois, reprit la mère, que Foi n'a point changé pendant ton absence. Ma fille a-t-elle retardé votre marche? Mais je connais ton bon cœur, mon ami; tu l'auras portée dans tes bras vigoureux à travers les fourrés et les marécages... Tu ne me réponds pas, Dudley !

Ruth alarmée appuya la main avec force sur l'épaule de celui qu'elle interrogeait, et le forçant à la regarder, elle parut lire dans son âme. Les muscles du visage hâlé du colon se contractèrent involontairement; un soupir gonfla sa large poitrine, et de grosses larmes brûlantes roulèrent sur ses joues brunies. Prenant ensuite le bras de Ruth dans une de ses mains puissantes, il lui fit lâcher prise avec respect, mais en employant toute sa force. Il écarta sa femme sans cérémonie, passa au milieu du groupe et franchit le seuil à pas de géant.

La tête de Ruth retomba sur son sein, la pâleur revint sur ses joues, et elle demeura absorbée dans une rêverie mélancolique qui à partir de ce jour laissa sur sa physionomie des traces ineffaçables

Depuis cette époque jusqu'à l'heure où nous avons retrouvé la famille, aucune autre nouvelle ne vint accroître ou diminuer d'inutiles regrets.

CHAPITRE XX.

Dans la matinée où nous avons repris notre récit, Content, sa femme et son fils rejoignirent leur père sur la terrasse, ainsi qu'une jeune fille dont les joues avaient autant d'éclat que le ciel d'orient. Foi arriva peu de temps après.

— Eh bien ! lui demanda Content, comment va l'auberge du Crapaud-Volant? Quelque voyageur a-t-il apporté des nouvelles?

— Aujourd'hui, à midi, il y aura un mois que j'aurai reçu ma dernière pratique, mais je ne m'en plains pas, car mon mari ne peut se décider à travailler sur la montagne tant qu'il trouve des bavards pour l'entretenir des affaires de l Europe, ou même de celles des colonies.

— Tu parles à la légère d'un homme qui mérite ton respect, dit Ruth Heathcote.

— En vérité, madame, répondit Foi, il est difficile de remplir les doubles devoirs envers un mari et un officier de la colonie. Si l'on avait laissé à Dudley la hallebarde de sergent, en donnant le grade d'enseigne à mon frère Reuben, j'aurais été plus satisfaite de l'arrangement.

— Le gouverneur de la colonie, dit Content, a distribué ces faveurs d'après l'avis des hommes compétents. Eben s'était distingué dans un engagement contre les sauvages; il avait donné l'exemple à tous, et s'il se montre toujours aussi dévoué, tu te verras un jour femme d'un capitaine.

— Ce ne sera pas pour la gloire qu'il a acquise dans la ronde de ce matin, car le voilà qui revient sain et sauf et avec l'appétit d'un régiment. Il ne sera pas facile de le rassasier... Mais il est assisté par notre voisin Ergot; plaise au ciel qu'il ne soit pas blessé !

— Ils ont derrière eux, reprit Content, un individu que je ne connais pas : c'est un prisonnier, un sauvage avec sa peinture et son manteau de peau.

Cette assertion jeta le trouble dans tous les cœurs, car les bruits d'une invasion prochaine avaient circulé. On ne prononça pas un seul mot avant l'arrivée de l'éclaireur sur la terrasse. Il suffit d'un coup d'œil à Foi pour voir qu'il n'était pas blessé, et elle reprit sa bonne humeur en se reprochant d'avoir témoigné pour lui un intérêt qu'elle croyait imprudent de trop manifester.

— Eh bien, enseigne Dudley, lui dit-elle, voilà le trophée que tu rapportes de ta campagne de cette nuit ?

Dudley répondit par un signe de tête, et adressa la parole à Content.

— Je n'ai rien aperçu pendant ma route, dit-il, mais mon frère Ring a trouvé cette espèce d'homme, qui n'est pas un chef, et qui n'a pas même l'air d'un guerrier. Néanmoins ses intentions me sont suspectes, et j'ai cru devoir m'assurer de lui.

— A quelle tribu appartient-il?

— C'est ce dont nous avons délibéré, répondit Dudley en lançant un regard oblique au médecin; on a prétendu que c'était un Narragansett.

— En émettant cette opinion, interrompit Ergot, je n'ai parlé que de ses hab'tudes acquises et secondaires; car dans l'origine cet homme est un blanc.

— Un blanc ! répétèrent tous les assistants.

— Sans contredit, comme on peut le voir par diverses particularités de sa configuration extérieure, telles que la forme de la tête, les muscles des bras et des jambes et divers autres signes familiers aux hommes qui ont approfondi les caractères physiques des deux races.

— En voici un, ajouta Dudley en entr'ouvrant la robe du captif. Quoique la couleur de la peau ne soit pas une preuve positive comme celles qu'énumère notre voisin Ergot, elle peut aider l'homme qui n'est pas savant à se former une opinion.

— Madame ! s'écria Foi si brusquement que Ruth en tressaillit, au nom du ciel, faites apporter de l'eau et du savon pour enlever la peinture qui couvre la figure de cet homme.

— Quelle lubie te passe par la tête? reprit l'enseigne, qui aimait à prendre l'air de gravité qu'il supposait convenir à sa position officielle. Nous ne sommes pas dans notre auberge du Crapaud-Volant, ma femme, mais en présence d'hommes qui poursuivent une enquête judiciaire.

Foi ne fit aucune attention à ce reproche. Au lieu d'attendre que ses vœux fussent accomplis par autrui, elle se mit à l'œuvre avec une dextérité acquise par une longue pratique et avec un zèle qui semblait excité par quelque émotion extraordinaire. Au bout d'une minute, les couleurs avaient disparu des traits du captif, et quoiqu'il fût hâlé par le soleil et par les vents, il était incontestablement d'origine européenne. Les mouvements de la femme animée avaient été suivis

avec curiosité par tous les assistants, et lorsqu'elle eut achevé son savonnage, un cri de surprise s'échappa de toutes les bouches.

— Cette mascarade n'est pas sans but, dit Content après avoir longtemps étudié la figure morne et disgracieuse qui était livrée à son examen. J'ai entendu parler de chrétiens qui s'étaient vendus pour un vain lucre et qui, oubliant leur religion et leur patrie, s'étaient ligués avec les sauvages dans l'espoir de piller les colonies. Ce misérable a dans les yeux la subtilité d'un Français du Canada.

— Éloignez-vous, s'écria Foi en plaçant ses deux mains comme une espèce d'abat-jour sur le front rasé du prisonnier; il ne peut être question de Français et de ligue; ce n'est pas un conspirateur, c'est un pauvre et malheureux innocent. Whital, mon frère Whital, me me reconnais-tu?

Les pleurs roulaient le long des yeux de Foi. Son appel éveilla une lueur d'intelligence sur la figure du colon devenu Indien, puis il se mit à rire d'un œil égaré.

— Il y en a, dit-il, qui parlent comme les hommes d'outre-mer, d'autres comme les hommes des bois. N'avez-vous rien à manger dans le wigwam? n'avez-vous pas de viande d'ours?

Si la voix d'un mort enseveli depuis longtemps s'était fait entendre, elle aurait produit moins de sensation que cette découverte inattendue. Tous les cœurs battirent avec plus de force, toutes les bouches restèrent muettes d'étonnement. Mais bientôt Ruth s'adressa au pâtre retrouvé en joignant les mains d'un air suppliant et d'une voix tremblante qui décelait l'excès des émotions secrètes qu'elle étouffait depuis tant d'années.

— Par pitié, dis-moi si ma fille est vivante.

— C'est une bonne fille, répondit Whital, et il se mit à rire sans motif, tout en regardant d'un air ébahi sa sœur, dont la physionomie avait moins changé que celle de Ruth.

— Laissez-moi, ma chère dame, reprit Foi, je connais mon frère, et je sais comment on doit le mener.

Cette prière était inutile. Ruth ne put soutenir une aussi pénible épreuve, et elle tomba dans les bras de son mari. Les femmes la transportèrent dans la maison, et furent quelque temps autour d'elle.

— Whital Ring, mon vieux camarade, dit le fils de Content en s'avançant les yeux humides pour prendre la main du prisonnier, as-tu oublié le compagnon de tes premières années? C'est le jeune Marc Heathcote qui te parle.

L'idiot parut un moment se souvenir, en regardant son interlocuteur, mais bientôt il recula avec un mécontentement marqué, et murmura :

— Comme les Visages-Pâles sont menteurs! Voici un grand garçon qui veut se faire passer pour un enfant. Et il ajouta des mots inintelligibles dans le dialecte d'une tribu indienne.

— L'esprit de ce malheureux est troublé, moins par la nature que par les habitudes de la vie sauvage, dit Content, qui était revenu à la hâte prendre part à l'interrogatoire.

— Que sa sœur lui parle avec ménagement, avec tendresse, et nous connaîtrons la vérité.

A ces mots, les habitants de la maison se rangèrent en cercle autour du fauteuil du puritain, auprès duquel se plaça Content. Foi donna à son frère quelques aliments, et l'invita à s'asseoir sur les marches de la terrasse; puis, renonçant aux questions irrégulières et précipitées, elle commença une sorte d'enquête officielle, au milieu d'un profond silence.

— Whital, dit-elle, te rappelles-tu le jour où je t'ai paré de vêtements achetés outre-mer, et dont les vives couleurs te charmaient?

Les sons de sa voix parurent faire plaisir au jeune homme; mais au lieu de répondre, il continua à grignoter le pain qui lui avait été offert.

— Tu ne peux avoir oublié si vite ce cadeau, où j'ai dépensé tout ce que j'avais gagné avec mon rouet pendant les soirées d'hiver. Tu brillais alors comme la queue de ce paon.

L'ancien pâtre répondit avec la gravité d'un Indien :

— Whital est un guerrier qui poursuit son chemin; il n'a pas le temps de parler à des femmes.

— Oublies-tu donc aussi que je t'apportais à manger pendant les froides matinées, quand tu allais soigner les bestiaux?

— As-tu suivi la piste d'un Péquod? Sais-tu pousser le cri de guerre?

— Qu'est-ce qu'un cri de guerre indien, en comparaison du bêlement de tes moutons et du beuglement des vaches dans les broussailles? Te rappelles-tu le tintement des clochettes?

Whital tourna la tête et parut écouter avec attention, comme un chien qui entend au loin un bruit de pas; mais ce retour vers le passé ne dura qu'un instant.

— Connais-tu les hurlements des loups? s'écria-t-il; voilà ce qui réjouit un chasseur. J'ai vu le grand chef frapper la panthère rayée, lorsque les plus hardis guerriers de la tribu devenaient aussi blancs qu'un Visage-Pâle.

— Ne t'occupe pas de bêtes féroces et de grands chefs; songe plutôt aux jours où nous étions jeunes, où nous nous plaisions aux jeux de l'enfance chrétienne, où notre mère nous permettait d'aller nous divertir sur la neige.

— Nipset a une mère dans son wigwam, mais il ne lui demande pas la permission d'aller chasser; il est homme, aux prochaines neiges ce sera un guerrier.

— Pauvre fou, les sauvages ont abusé de ta faiblesse; ta mère était chrétienne et blanche. Elle était bonne pour toi, et s'affligeait de ton manque d'intelligence. As-tu oublié, ingrat, comment elle t'assistait dans tes maladies, comment elle pourvoyait à tes besoins? Qui te nourrissait quand tu avais faim, qui tenait compagnie à l'idiot dont les folies fatiguaient ou impatientaient tout le monde?

Le pâtre contempla un instant la figure animée de sa sœur, et quelques échappées de scènes lointaines se présentèrent vaguement à son esprit; mais la partie animale l'emporta, et il se remit à manger.

— C'est intolérable! s'écria Foi; regarde-moi donc, être abruti, et dis-moi si tu reconnais celle qui remplaçait la mère dont tu refuses de te souvenir, celle qui n'était jamais sourde à tes plaintes et qui adoucissait tes souffrances? dis-moi, me reconnais-tu?

— Sans doute, répondit Whital en riant avec un certain degré d'intelligence. Tu es une femme des Visages-Pâles, et comme telle tu ne seras contente que lorsque tu auras toutes les fourrures d'Amérique sur le dos, et tout le gibier des bois dans ta cuisine. Ignores-tu la tradition qui explique comment la méchante race est venue sur les territoires de chasse et a dépouillé les guerriers du pays.

Foi était découragée. Mais en ce moment elle aperçut à ses côtés Ruth pâle et remplie d'angoisses maternelles, mais soutenue par les sentiments sacrés qui l'animaient; son geste semblait inviter Foi à montrer de l'indulgence pour la faiblesse du jeune homme. La mauvaise humeur toujours croissante de l'hôtelière fut réprimée par une habitude de respect, et elle se décida à obéir.

— Eh bien, reprit-elle, que dit la sotte tradition dont tu parles?

— Elle est dans la bouche des vieillards de nos villages, et ce qu'ils disent est la vérité. Vous voyez autour de vous des coteaux et des vallées dont les bois furent longtemps affranchis de la hache, et très-abondants en gibier. Il y a des coureurs de notre tribu qui ont marché en droite ligne vers le soleil couchant, jusqu'à ce que leurs jambes fussent fatiguées et qu'ils ne vissent que les nuages suspendus au-dessus du lac salé; et pourtant ils disent que le paysage est toujours aussi beau que dans ces vertes montagnes. Partout de grands arbres, des rivières et des lacs remplis de poisson, des daims et des castors nombreux comme les grains de sable à la mer. Cette terre et cette eau avaient été données par le grand esprit aux hommes de peau rouge. Il les aimait, parce qu'ils disaient la vérité, qu'ils étaient dévoués à leurs amis, qu'ils haïssaient leurs ennemis, et qu'ils savaient les scalper. Maintenant des milliers de neiges s'étaient fondues depuis que cette donation avait été faite, et pourtant les hommes rouges étaient seuls à chasser l'élan et à marcher dans les sentiers de la guerre. Alors le grand esprit se fâcha; il détourna sa face de ses enfants, parce qu'ils se disputaient entre eux. De grands canots vinrent du côté du soleil levant, et amenèrent un peuple avide et méchant. D'abord les étrangers parlèrent d'une voix douce et plaintive comme des femmes. Ils demandaient place pour quelques wigwams. Ils disaient que si l'on voulait leur donner de la terre à cultiver, ils prieraient leur Dieu de veiller sur les hommes rouges. Mais quand ils devinrent forts, ils oublièrent leur parole, et furent convaincus de mensonge. Oh! ce sont des misérables! un visage pâle est une panthère. Quand il a faim, vous l'entendez gémir dans les buissons comme un enfant égaré, et si vous approchez, gare ses griffes et ses dents.

Whital Ring avait entendu tant de fois cette narration qu'il la débitait couramment et avec toute la gravité convenable.

— Cette méchante race a donc dépouillé les guerriers rouges? demanda Foi.

— Certainement. Ils parlèrent comme des femmes malades jusqu'à ce qu'ils fussent forts; ensuite ils surpassèrent les Péquods eux-mêmes en méchanceté, rassasièrent les guerriers d'un lait brûlant, et les tuèrent avec un tonnerre artificiel.

— Et les Péquods, résistèrent-ils aux hommes blancs?

— Tu es une femme, et tu ignores ce que c'est qu'une tradition. Un Péquod est un chétif avorton.

— Toi, tu es donc un Narragansett?

— N'ai-je pas l'air d'un homme?

— Je t'avais pris pour un Péquod de la tribu des Mohicans.

— Les Mohicans tressent des corbeilles pour les Indiens; mais le Narragansett bondit dans les bois comme le loup sur la piste du daim.

— La différence est sensible, et je connais les mérites de la grande tribu. N'a-t-elle pas un chef célèbre, qu'on appelle Miantonimoh?

L'idiot continuait à manger; mais cette question lui fit tout à coup oublier son appétit. Il baissa la tête et dit avec une lenteur presque solennelle :

— Un homme ne peut vivre toujours.

— Quoi! reprit Foi en faisant signe à ses auditeurs de contenir leur curiosité impatiente, il a quitté son peuple! N'as-tu pas vécu avec lui pendant quelque temps?

— Nipset ne l'avait jamais vu. Le sachem a été tué, il y a longtemps, par le Mohican Uncas, auquel les hommes pâles avaient donné de grandes richesses.

— Tu parles du père ; mais il y avait un autre Miantonimoh qui avait demeuré dans sa jeunesse avec les hommes de race blanche.

Whital parut faire un effort pour rassembler ses idées, puis il secoua la tête en répondant :

— Il n'y a jamais eu qu'un Miantonimoh : deux aigles ne bâtissent pas leur nid sur le même arbre.

— Tu as raison, reprit Foi, qui comprenait que toute discussion était inutile. Parle-moi donc de Conanchet, qui est actuellement le sachem de ta tribu, et qui s'est ligué avec un autre chef indien nommé Métacom.

A cette question, l'ancien pasteur changea de visage ; il prit un air de défiance et de finesse, et continua son repas, moins par nécessité que pour éviter des explications qui pouvaient être compromettantes. Les assistants s'aperçurent que malgré son abrutissement, il était familiarisé avec l'artificieuse tactique des sauvages, et Foi essaya de le prendre en défaut sur un autre point.

— Je crois, dit-elle, que tu commences à te rappeler du temps où tu menais le bétail aux champs, et où tu demandais à Foi de la nourriture, après avoir couru dans les bois à la recherche des vaches. N'as-tu pas été toi-même attaqué par les Narragansett, quand tu habitais la maison d'un Visage-Pâle.

Whital réfléchit pendant quelques instants, et se contenta de faire un geste négatif.

— Quoi ! tu n'as jamais vu prendre de chevelures ou incendier le toit de l'ennemi ?

Whital laissa son pain de côté. Sa figure prit une expression farouche, et il ricana d'un air de triomphe :

— Oui, dit-il, je marchai un soir avec ma tribu contre les Anglais, et leurs constructions furent changées en morceaux de charbon. C'était dans une contrée qui porte le nom de l'oiseau du crépuscule.

— Le Crapaud-Volant ! Mais dans ce combat, mon frère, tu étais au nombre des vaincus.

— Tu mens comme une femme blanche que tu es ! Nipset était tout jeune dans cette guerre, mais il combattait avec sa nation. Nos torches embrasèrent le sol même, et pas une seule tête ne se relèvera du milieu des cendres.

Quoique Foi ne perdît pas de vue le but de son interrogatoire, et qu'elle conservât sa présence d'esprit, elle frémit involontairement de la joie féroce que son frère manifestait ; mais elle ne jugea pas à propos de détruire une illusion dont elle pouvait profiter

— Cependant, dit-elle, quelques Anglais furent épargnés. On emmena des prisonniers qui ne furent pas massacrés ?

— Tous périrent !

— Tu parles des malheureux qui étaient dans le blockhaus en feu ; mais avant la retraite des assiégés dans la tour, quelques-uns avaient pu tomber entre tes mains. Ont-ils été tués ?

Le bruit de la respiration haletante de Ruth parvint aux oreilles de Whital, qui regarda un moment la pauvre mère avec surprise ; mais il secoua la tête et répondit d'un ton assuré :

— Tous ! jusqu'aux femmes et aux enfants.

— Mais il doit y avoir dans ta tribu une femme dont la peau est plus blanche que celle de tes concitoyens. N'est-ce pas une prisonnière échappée à l'incendie du Crapaud-Volant ?

— Crois-tu que le daim vive avec le loup ? As-tu parfois trouvé la colombe dans le nid du faucon ?

— Mais toi-même, Whital, tu n'as pas la peau rouge, il est possible que tu ne sois pas seul.

Le jeune homme contempla sa sœur avec indignation et recommença à manger en disant : Il y a autant de feu dans la neige que de vérité dans un Anglais.

— Terminons cette enquête, dit Content avec un profond soupir, nous la reprendrons plus tard, et peut-être avec plus de succès ; mais voilà un messager extraordinaire qui arrive de la ville et qui paraît apporter d'importantes nouvelles.

On vit, en effet, arriver un cavalier, dont la subite apparition détourna tous les esprits de l'objet qu'ils poursuivaient. Il entra au grand galop dans la cour, mit pied à terre, et se présenta couvert de la poussière de la route. Après avoir salué toutes les personnes présentes avec la politesse grave et étudiée des puritains, il prit la parole en ces termes :

— J'ai des ordres pour le capitaine Content Heathcote qui remplace ici le gouverneur de la colonie.

— Je suis prêt à vous écouter, répondit Content.

Le voyageur avait cet air de mystère que prennent volontiers certains hommes, faute de pouvoir imposer autrement du respect. Il semblait disposé à faire des secrets de choses qu'on aurait pu révéler sans inconvénient, et il demanda au jeune capitaine une entrevue confidentielle. Content y consentit et introduisit son hôte dans une salle de la maison. Cet incident donna une nouvelle direction aux pensées des spectateurs de la scène précédente, et nous en profiterons pour entrer dans quelques détails nécessaires à l'intelligence de notre histoire.

CHAPITRE XXI.

Il y avait un an que Métacom, le grand chef des Wampanoag, faisait la guerre aux Anglais. Trahi par un subalterne nommé Sausaman, il avait été forcé de jeter bas le masque de paix dont il s'était longtemps couvert, et pendant l'automne de 1675 ses bandes avaient détruit plusieurs villes situées sur les bords du Connecticut.

Jamais les blancs n'avaient été menacés d'un plus grand danger. Le total de leur population n'était que de 120,000 âmes, sur lesquels 16,000 seulement pouvaient prendre les armes. Les commissaires des colonies unies s'entendirent pour concentrer toutes les forces disponibles et pour organiser la défense ; ils s'assurèrent de l'appui des indigènes Péquods et Mohicans, et dirigèrent un corps de mille hommes, composé presque entièrement de cavalerie, contre les Narragansett, qui s'étaient déclarés en faveur de Métacom. On les attaqua pendant l'hiver, et leur jeune sachem, Conanchet, fit chèrement payer la victoire aux colons. Il avait pris position sur un plateau de peu d'étendue, au milieu d'un marais boisé, et ses dispositions militaires annonçaient des connaissances rares parmi les Indiens. Le village était entouré de palissades et protégé par un blockhaus ; mais les assaillants, d'abord repoussés avec perte, l'avaient emporté après une lutte de plusieurs heures. Six cents cabanes avaient été brûlées, mille guerriers avaient péri dans cette affaire, qui faisait encore le sujet de toutes les conversations, et où les habitants du Crapaud-Volant s'étaient distingués sous les ordres de Content : ils espéraient qu'une tranquillité prolongée serait la récompense de leur courage ; mais les Narragansett étaient loin d'être domptés. Pendant toute la durée de la mauvaise saison ils avaient inquiété les frontières ; leurs irruptions étaient devenues plus fréquentes au printemps, et il avait fallu rappeler aux armes toute la colonie. C'était aux incidents de cette guerre que se rattachait l'arrivée de l'émissaire qui venait de demander audience au chef militaire de la vallée.

— Que se passe-t-il ? lui dit Content ; nous pensions que nos prières seraient exaucées et que la tranquillité succéderait à ces scènes de violence dont nous avons été spectateurs. Nous étions à la prise du village de Pettyquamscott, et plusieurs de nous ont conçu des doutes sur la légitimité de notre cause et la sagesse de nos actions.

— Tu as l'esprit de miséricorde, capitaine, répliqua l'envoyé, mais le moment serait mal choisi pour l'exercer ; il faut songer à détruire les Indiens plutôt qu'à examiner l'étendue des droits que nous donne la nécessité de la défense. Moi aussi, j'ai la conscience scrupuleuse ; je sais que la charité, l'humilité, le pardon des injures sont les principaux signes de la rénovation morale : mais quand il s'agit de vie ou de mort, quand on nous dispute la possession du sol où nous sommes établis, nous devons nous conduire à l'égard des païens comme les Israélites envers les coupables habitants de Canaan.

— Tu peux avoir raison, dit Content avec tristesse ; toutefois j'avais espéré que les membres du conseil colonial ramèneraient les Indiens par la persuasion. Quels sont tes ordres ?

— Tu vas les savoir, reprit le messager en baissant la voix comme un homme exercé dans la partie dramatique de la diplomatie. L'indomptable Conanchet s'est réfugié dans les bois, où il est impossible de le suivre, et d'où il sort par intervalles. Le 10 courant, il s'est jeté sur Lancastre et a fait de nombreux prisonniers ; le 20, il a saccagé Marlborough ; du 13 au 17, il a commis des dévastations à Groton, Warwick, Rehoboth, Chelmsford, Andover, Weymouth et diverses autres places ; des détachements ont été surpris, et d'habiles et vaillants militaires, tels que Wadsworth et Brocklebank, ont laissé leurs ossements dans les forêts.

— Voilà de tristes nouvelles, reprit Content ; il ne semble pas facile d'arrêter les progrès du mal sans recommencer les hostilités.

— Telle est l'opinion du gouverneur et de tous les conseillers. D'après les renseignements que nous avons reçus, le fameux chef Métacom, que nous appelons aussi le roi Philippe, travaille les tribus sur toute toute la ligne de nos frontières et emploie une foule d'artifices pour les exciter à la vengeance.

— Et quelles mesures a prises dans cette extrémité la sagesse du gouvernement ?

— D'abord il a ordonné un jeûne général, afin de nous purifier par un attentif examen de conscience, et une lutte énergique de l'esprit contre la chair. Secondement, on recommande aux fidèles de traiter avec un redoublement de sévérité les pécheurs et les délinquants, pour ne pas attirer sur nous la colère du ciel, comme sur les cités condamnées de Canaan. Troisièmement, il est décidé que nous aiderons de notre faible concours l'accomplissement des volontés célestes en levant des troupes régulières. Quatrièmement, pour étouffer ces germes de haine que l'on sème contre nous de tribus en tribus, nous mettons à prix la tête de nos ennemis.

— J'approuve les trois premiers expédients, dit le jeune capitaine ; mais le dernier me paraît moins efficace et moins prudent.

— Ne crains rien, car les membres du conseil font preuve d'autant d'économie que de sagacité. Ils n'offriront pas plus de la moitié de la somme qu'ont fixée nos voisins plus riches de la baie, et il est même douteux qu'on accorde une prime pour les enfants. Maintenant, capi-

taine Heathcote, permettez-moi de vous donner des éclaircissements sur le nombre des troupes que vous commanderez en personne pendant la prochaine campagne.

Il n'est pas nécessaire de suivre le messager dans ses communications, dont nous connaîtrons plus tard le résultat. Nous le laisserons donc avec Content, pour retourner auprès de Foi, qui persévérait courageusement dans ses tentatives pour évoquer des souvenirs plus précis dans l'esprit obtus de son frère. Accompagnée de presque tous les serviteurs de la famille, elle le conduisit aux pieds du blockhaus en ruine; mais ce site était tellement changé, que même avec plus d'intelligence on l'aurait difficilement reconnu. Cette altération d'objets que le cours des siècles peut seul transformer dans les autres contrées, est un fait notoire pour les habitants des nouveaux districts des Etats-Unis. Il provient des progrès rapides qui s'accomplissent pendant les



C'était Miantonimoh, qui cherchait quelque triste souvenir de ceux avec lesquels il avait si longtemps vécu.

premières phases d'un établissement. Rien qu'en abattant la forêt, on donne au paysage un aspect entièrement différent, et lorsqu'un village s'élève au milieu des champs cultivés, il n'est pas aisé d'y retrouver le repaire des loups et le bouge des bêtes fauves.

Les traits de Foi avaient ranimé dans Whitall Ring des impressions depuis longtemps endormies, et la confiance régnait entre eux, sans qu'il s'en expliquât précisément le motif; mais il était hors d'état de reconnaître des objets qui n'étaient pas de nature à l'intéresser vivement, et qui avaient subi des altérations essentielles. Cependant il ne regarda point sans émotion les ruines de la citadelle, dont les murailles noircies et lézardées avaient un aspect caractéristique, malgré l'herbe verdoyante dont elles étaient entourées. Il contempla la tour, la vallée, et les collines dépouillées de leurs arbres, comme un chien dont l'instinct est en défaut contemple un maître qu'il a perdu depuis assez longtemps pour l'oublier.

Grâce aux efforts des compagnons de Whital, sa mémoire fut plusieurs fois sur le point de triompher des erreurs que les Indiens lui avaient inculquées; mais il était évidemment captivé par les charmes de la chasse et de la vie indépendante, en même temps qu'il était fier de son titre de guerrier. Il sentait qu'il fallait renoncer à tous les avantages dont il jouissait pour revenir à sa première existence, et ses facultés refusaient de se prêter à un changement presque aussi complet que celui qu'on attribue à la métempsycose.

Au bout d'une heure, Foi perdit entièrement courage. Tout ce qu'elle avait pu obtenir, c'était que son frère se donnât le nom de Whital; mais il persistait à dire qu'il s'appelait aussi Nipset, qu'il avait une mère dans son wigwam, et qu'il faisait partie de la tribu des Narragansett.

Pendant ce temps, une scène très-différente se passait sur la terrasse, qui avait été abandonnée à l'approche du messager. Une table de cerisier y avait été placée pour le déjeuner des maîtres du logis, à côté d'une autre table de bois plus commun, destinée aux domestiques. Devant la première était assis un individu qui, la tête appuyée sur ses mains, semblait plus disposé à rêver qu'à satisfaire son appétit.

— Marc, lui dit une voix timide, tu es fatigué de tes veilles : ne veux-tu pas manger quelque chose avant de te reposer?

La jeune fille qui s'exprimait ainsi jeta sur le fils de Ruth un regard de sympathie, et à en juger par l'incarnat de ses joues, elle avait secrètement la conscience que ce regard était plus tendre que le permettait la réserve virginale.

— Je ne dors pas, Marthe, répliqua le jeune homme en refusant les mets qu'elle lui présentait; je ne dors pas, et il me semble que je ne dormirai jamais.

— Tu as un air d'affliction qui m'épouvante : aurais-tu souffert pendant ton excursion dans les montagnes?

— Crois-tu qu'un homme de mon âge soit incapable de supporter quelques heures de fatigue? Le corps va bien; c'est l'esprit qui souffre!

— Et pourquoi? ne me le diras-tu pas? Tu sais qu'il n'y a personne ici qui ne désire ton bonheur.

— Merci, ma bonne Marthe... mais tu n'as jamais eu de sœur.

— Il est vrai que je suis seule de ma race? et pourtant il me semble qu'aucun lien du sang n'aurait pu m'attacher davantage à celle que nous avons perdue.

— Tu n'as pas de mère?

— Ta mère n'est-elle pas la mienne? répondit Marthe d'une voix si douce et si profondément mélancolique, que son interlocuteur en fut interdit.

— C'est vrai, reprit-il. Tu dois aimer la femme qui a pris soin de ton enfance, et qui a contribué par sa sollicitude à te rendre aussi heureuse que tu es belle.

A ce compliment qui n'était point prémédité, les yeux de Marthe devinrent plus brillants et les teintes rosées de ses joues plus éclatantes, mais elle détourna la tête pour que le jeune homme ne s'en aperçût pas.



Les deux amis se donnèrent une dernière poignée de main, puis ils se séparèrent.

— Tu dois remarquer, reprit-il, que ma mère ne peut se consoler d'avoir perdu sa fille. Moi-même, je ne puis m'empêcher de songer toujours à ma sœur! Elle n'avait que sept ou huit ans lorsque les sauvages ont assouvi sur nous leur vengeance, et je ne sais pourquoi je me l'étais toujours représentée comme une enfant rieuse, courant dans les bois, ou assise à mes genoux pour écouter les contes dont on amusait notre jeune âge.

— Qui t'empêche de la voir toujours de même?

— Hélas! l'illusion est détruite, et une effrayante vérité s'est offerte à mes yeux! Voilà Whital Ring que nous avions perdu dans son enfance; il est devenu homme et sauvage. Ma sœur doit être comme lui toujours belle malgré la fatigue, mais retenue dans un wigwam indien, la servante, l'esclave, la femme d'un sauvage!

Paris. Typographie Plon frères, rue Garancière, 8.

— C'est impossible, dit Marthe en tressaillant d'horreur. Notre Ruth doit se rappeler qu'elle est née de parents chrétiens, que le salut lui a été promis!

— Tu vois que Whital, qui est plus âgé, n'a rien conservé de ses premiers enseignements.

— Mais Whital est privé des dons de la nature; il a toujours été au-dessous du reste des hommes pour l'intelligence.

— A quel degré pourtant il possède déjà la duplicité indienne!

— Mais, reprit Marthe avec timidité, comme si elle eût employé son argument pour dernière ressource, je suis du même âge que ta sœur, et il est possible qu'elle soit encore libre ainsi que moi.

— Quelle comparaison! s'écria le jeune homme. Tu es maîtresse de tes actions, et si tu hésites encore, c'est que tu le veux bien, ayant déjà fixé ton choix. A ta place, beaucoup d'autres jeunes filles se seraient déjà décidées.

Les longs cils des paupières de Marthe tremblèrent au-dessus de ses yeux noirs, et pendant un instant elle parut n'avoir pas l'intention de répondre.

— Je ne crois pas, dit-elle, que j'aie fait connaître mes préférences pour quelqu'un.

— Qui attire donc ici ce jeune homme de Hartford, qui fait si souvent la route qui sépare la maison de son père de notre établissement lointain?

— Pourquoi s'empresser de croire qu'il vient pour me faire la cour, quand il n'est peut-être attiré que par le désir de se lier avec toi?

— Alors, à moins qu'il n'aime à monter à cheval, il peut s'épargner la peine du voyage, car je ne connais pas dans la colonie d'homme pour lequel j'éprouve plus d'antipathie. Je trouve son langage hardi et sa tournure disgracieuse.

— Je suis charmée que nous soyons du même avis.

— Toi! tu es de mon avis sur ce jeune citadin? Pourquoi donc l'écoutes-tu, toi que je croyais incapable de tromper personne? pourquoi ne repousses-tu pas les hommages d'un individu qui te déplaît.

— Une jeune fille peut-elle provoquer une explication?

— Et s'il était ici, prêt à demander ta main, la réponse serait...

— Non! dit Marthe avec fermeté en levant les yeux, qu'elle baissa presque aussitôt sous les regards ardents de son compagnon.

Marc se troubla; une idée entièrement nouvelle s'empara de son esprit et donna à ses joues un feu inaccoutumé. Ceux de nos lecteurs qui ont dépassé 15 ans peuvent deviner ce qu'il se préparait à dire. Mais on entendit les voix de ceux qui avaient accompagné Whital jusqu'aux ruines, et Marthe s'éclipsa si furtivement, que Marc ne s'aperçut pas d'abord de son absence.



Conanchet, sachem des Narragansett, et Métacom, sachem des Wampanoag.

CHAPITRE XXII.

C'était le jour du sabbat : cette fête religieuse, qui est encore aujourd'hui plus scrupuleusement observée dans les États-Unis que dans le reste de la chrétienté, était alors célébrée avec des rigueurs conformes aux austères habitudes des colons. Le voyageur qu'on avait vu se diriger vers la maison des Heathcote avait été d'autant plus remarqué qu'il violait les saintes prescriptions du jour; cependant personne n'avait osé demander les motifs de cette visite extraordinaire, qu'on supposait avoir la nécessité pour excuse. Au bout d'une heure, le messager s'éloigna pour continuer sa tournée. Les conseillers coloniaux, avant de lui confier d'impérieux devoirs, avaient longtemps hésité à cause du sabbat; mais heureusement, ils avaient trouvé ou cru trouver dans les livres saints des passages qui justifiaient suffisamment cette infraction.

L'émotion inaccoutumée qui avait troublé inopinément la demeure des Heathcote finit par céder la place à cette tranquillité qui concorde si admirablement avec le caractère sacré du dimanche. Le soleil s'éleva radieux au-dessus des collines, et toutes les vapeurs de la nuit passée se fondirent dans l'élément invisible, dispersées par ses rayons bienfaisants. La vallée demeura plongée dans cette espèce de calme saint qui touche le cœur le plus endurci. La nature riante portait l'empreinte de la main divine, et le Créateur, en l'offrant aux yeux dans sa plus magnifique expression, semblait provoquer la reconnaissance et l'adoration des hommes. La paix universelle permettait d'entendre les moindres murmures comme le bourdonnement de l'abeille et le battement d'ailes de l'oiseau-mouche. De semblables moments devraient apprendre à l'homme que la manière dont nous apprécions la beauté du monde et les charmes de la nature eux-mêmes, dépendent beaucoup de l'esprit dont nous sommes animés. Lorsque l'homme se repose, tout ce qui l'environne semble vouloir contribuer à son repos, et quand il renonce aux intérêts matériels pour élever son esprit, tous les êtres vivants s'unissent pour ainsi dire à sa contemplation. Quoique cette apparente sympathie de la nature soit moins réelle qu'imaginaire, elle porte avec elle son enseignement, car elle prouve que les choses de ce monde sont bonnes, quand l'homme veut les considérer comme telles, et que leurs imperfections viennent souvent de sa propre perversité.

Les villageois de la vallée du Crapaud-Volant étaient peu disposés à troubler le repos du sabbat. Ils affectaient, au contraire, par un excès d'austérité, de mépriser les plus innocents plaisirs de la vie, suivant l'exemple de leur directeur spirituel, le révérend Meek-Wolfe, dont il ne sera pas sans intérêt d'esquisser le caractère. C'était un mélange étrange d'humilité et de fanatisme religieux. Comme la plupart de ses collègues; il descendait d'une race de prêtres, et sa plus grande espérance terrestre était de perpétuer le ministère dans sa postérité, aussi régulièrement que si les lois de Moïse eussent encore été en vigueur. Il avait été élevé au collège de Harvard, fondé par les colons dans les vingt-cinq premières années de leur établissement. Là, ce rejeton de l'orthodoxie s'était préparé à la guerre spirituelle en adoptant des opinions invariables et en apprenant à les défendre avec un indomptable entêtement. Son esprit fortifié par de vieux arguments était comme une citadelle dont les courtines présentaient un front inexpugnable. Les moyens de défense imaginés par ses ancêtres lui suffisaient pour résister à tous les efforts de l'ennemi; il n'avait qu'à s'y renfermer, ou à faire par intervalles une vigoureuse sortie sur les escarmoucheurs théologiques qui venaient rôder autour de sa paroisse.

Au reste, la simplicité de ce sectaire le rendait respectable même dans ses écarts, et débarrassait ses fonctions d'un grand nombre de difficultés. La route droite du salut n'était guère fréquentée, selon lui, que par ses ouailles et par celles de quelques pasteurs voisins avec lesquels il changeait de chaire par intervalles. Bref, un esprit d'exclusion et d'intolérance se conciliait chez lui avec un certain degré de charité, un extérieur froid avec une ardeur infatigable, une résignation complète aux maux temporels avec les prétentions spirituelles les plus élevées, un profond mépris de lui-même avec une audacieuse conviction qu'il marchait sur le chemin du ciel.

Dans l'après-midi, les fidèles furent appelés au temple par les sons d'une petite cloche suspendue dans une espèce de beffroi, au-dessus du toit de l'édifice. Aussitôt les familles s'acheminèrent par groupes

dans la même direction et foulèrent le gazon des rues. En tête de chaque bande s'avançait gravement le père, portant dans ses bras un enfant à la mamelle ou trop jeune encore pour marcher seul. Il était suivi à distance respectueuse de sa grave compagne, qui jetait sur le reste de sa progéniture des regards où la vanité perçait encore, malgré des efforts habituels d'humilité. Le plus robuste des fils remplissait d'ordinaire les fonctions d'écuyer, et lorsque le chef de la famille avait les bras libres, il tenait lui-même un des lourds mousquets de cette époque; mais tous les groupes sans exception étaient armés. L'état de la province et le caractère de l'ennemi, exigeaient qu'on prît des précautions, même dans l'accomplissement des devoirs religieux. Personne ne s'arrêtait sur la route pour tenir de vains propos ou pour échanger des compliments. Des clignements d'yeux et des coups de chapeau étaient les seuls témoignages de politesse en harmonie avec l'austère célébration du sabbat.

Au dernier son de la cloche, Meek Wolfe sortit de la maison fortifiée où il résidait en qualité de châtelain. Sa femme l'accompagnait, mais en affectant de se tenir très-loin de lui, comme pour ôter tout prétexte à la médisance. Neuf enfants et une jeune servante composaient la maison du pasteur; et leur présence était une preuve de la salubrité de la vallée, puisque la maladie seule pouvait dispenser un habitant d'assister au service dominical.

En arrivant au temple, Meek y trouva toute la population. Il promena sur elle des yeux sévères, comme s'il eût eu le pouvoir de découvrir instinctivement tous les délinquants; mais les assistants remarquèrent toutefois qu'une préoccupation mondaine diminuait l'air d'abnégation avec lequel il approchait ordinairement de l'autel.

— Capitaine Content Heathcote, dit-il après quelques instants de silence, un voyageur a traversé la vallée le jour du Seigneur, il s'est arrêté chez toi. Avait-il des motifs suffisants pour violer la sainteté du sabbat? Peux-tu toi-même te disculper du reproche d'avoir en quelque sorte autorisé cette violation?

— Il avait un message spécial, répondit Content, qui s'était respectueusement levé en s'entendant appeler par son nom; les nouvelles qu'il apportait intéressaient au plus haut degré la prospérité de la colonie.

— Rien ne peut l'intéresser autant que le respect aux volontés du ciel, répondit Meek peu satisfait de l'explication. Un fonctionnaire public, un homme accoutumé à donner le bon exemple, aurait dû se défier de prétextes qui pouvaient être mensongers.

— Les résultats de notre conférence seront annoncés au peuple en temps opportun; mais il m'a paru convenable d'attendre la fin du service divin, pour ne pas le troubler par des inquiétudes temporelles.

— C'est bien, car l'âme partagée entre Dieu et le monde n'obtient point la grâce du Seigneur. J'espère que tu m'expliqueras d'une manière aussi satisfaisante pourquoi tous les membres de ta famille ne t'ont pas suivi dans le temple.

Malgré l'empire que Content possédait sur lui-même, il n'entendit point ces paroles sans émotion. Après avoir jeté un coup d'œil sur la place vide où sa tendre compagne priait d'ordinaire à ses côtés, il répondit d'une voix qu'il s'efforçait de rendre calme :

— Un incident inattendu a jeté sous mon toit quelque agitation, et il est possible que nous ayons quelque peu négligé les devoirs du sabbat. Si nous avons péché, j'espère que la miséricorde divine daignera descendre sur nous! Une ancienne blessure s'est rouverte dans le cœur de celle dont tu parles; la faiblesse de son corps a trahi la force de sa volonté, et il lui eût été impossible de paraître dans la maison de Dieu.

Le révérend Wolfe fut apaisé par cette excuse, et commença le service. Après une courte prière, il lut un passage de l'Ecriture sainte, et se mit en devoir d'entonner les versets d'un psaume; mais en ce moment, on vit entrer dans le temple un individu dont le retard irrévérencieux et la bizarre physionomie attirèrent l'attention générale. C'était Whital Ring, qui s'était échappé de la maison de sa sœur, et qui alla se placer dans un coin. Comme il annonçait les dispositions les plus pacifiques, on ne jugea pas à propos de le faire sortir, et la cérémonie continua. Whital n'avait jamais vu de temple, il ignorait la destination de l'édifice où il se trouvait et les raisons qui avaient déterminé tant de personnes à s'y réunir, mais quand les fidèles élevèrent la voix pour chanter les louanges du Sauveur il témoigna le plaisir que l'harmonie la plus grossière fait éprouver même aux idiots, et le souvenir des prières de son enfance anima de quelque expression sa figure morne et impassible.

Meek avait choisi pour texte de son sermon, ce passage du livre des Juges : « Et les enfants d'Israël firent le mal à la vue du Seigneur; et le Seigneur les livra pendant sept ans aux mains des Madianites. » Le subtil théologien développa ce thème avec toutes les allusions qui étaient alors à la mode. Il compara les colons aux Hébreux conduits dans le désert, loin des tentations d'un monde impur. Quant aux Madianites, c'étaient des puissances invisibles, dont la haine était excitée par l'inébranlable piété d'un peuple d'élus.

— Azazel, dit-il, nous regarde d'un œil d'envie, et il nous a déjà donné de tristes gages de son ressentiment. Combien de vous, mes frères, sont encore attachés aux illusions d'ici-bas et dédaignent la nourriture spirituelle que doivent prendre ceux qui veulent vivre toujours! Levez les yeux vers le ciel, mes frères...

— Tournez-les plutôt vers la terre! interrompit une voix qui partit du milieu de l'église. Vous avez besoin de toutes vos facultés pour sauver votre vie et pour défendre le tabernacle du Seigneur!

Les exercices religieux étaient la seule distraction des habitants de cet établissement lointain. Un sermon était pour eux un spectacle, et personne n'y assistait avec indifférence; aussi, pour obéir à l'ordre du prédicateur, tous les fidèles avaient levé les yeux, lorsque la voix inconnue se fit entendre. Par un mouvement unanime, ils les dirigèrent sur l'étranger. C'était un homme d'un extérieur grave, vêtu à la mode du pays, mais armé de la grande épée et de la carabine courte des cavaliers anglais. Sa physionomie avait une imposante dignité.

— Qui ose ainsi troubler le culte? demanda Meek saisi de surprise et d'indignation. Voilà trois fois que ce saint jour est profané, et il est presque certain que nous vivons sous l'influence de l'esprit du mal!

— Aux armes, hommes de la vallée! dit l'étranger sans s'émouvoir de la colère du pasteur.

Un cri terrible s'éleva du dehors, et mille voix retentissant sous les arceaux de la forêt semblèrent se confondre en une seule clameur au-dessus du hameau condamné. C'étaient des sons qu'on avait trop souvent entendus pour ne pas les comprendre, et toute la colonie fut en proie à un désordre inexprimable. Les hommes se hâtèrent de reprendre les armes qu'ils avaient déposées à la porte du temple. Les femmes réunirent leurs enfants, et les gémissements, les cris d'effroi éclatèrent en dépit de la retenue accoutumée.

— Silence! dit le pasteur, que son enthousiasme semblait rendre supérieur aux émotions humaines. Avant de sortir, implorons notre Père céleste; le renfort de la prière nous vaudra des milliers d'hommes.

L'agitation générale cessa aussi brusquement que si l'ordre fût émané du lieu vers lequel allait monter la prière; l'étranger lui-même inclina la tête.

— Seigneur! dit Meek en étendant ses bras maigres sur la foule, c'est par ton ordre que nous marchons. Grâce à ton appui, les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre nous; avec ta miséricorde, il y a de l'espérance au ciel et sur la terre. C'est pour ton tabernacle que nous versons le sang, c'est pour ta parole que nous combattons. Combats avec nous, roi des rois! Envoie tes légions célestes à notre secours pour que le chant de victoire serve d'encens à tes autels.

La voix de l'orateur était mâle et profonde; le calme surnaturel de ses accents, la confiance implicite dans l'assistance d'un puissant auxiliaire doublèrent le courage des hommes qui allaient défendre leurs foyers et leur religion.

Il était temps d'agir; les pentes des collines étaient déjà couvertes de sauvages qui s'avançaient en répandant la mort et l'incendie sur leur passage. Derrière eux brûlait la maison de Reuben Ring, dont heureusement la femme avait été transportée dans la maison fortifiée, lieu de refuge où les accouchées du village faisaient généralement leurs relevailles. L'incendie dévorait encore d'autres maisons, et de longues files de guerriers couvraient les prairies. De quelque côté que l'on tournât les yeux, on acquérait la déplorable preuve que le village était cerné par des forces supérieures.

— A la citadelle! s'écrièrent les premiers qui s'aperçurent de l'imminence du danger.

— Arrêtez, dit l'inconnu d'un ton impérieux; ce désordre nous perd sans ressource! Que le capitaine Content Heathcote se concerte avec moi.

Malgré la confusion qui régnait autour de lui, le commandant militaire de la colonie avait conservé sa présence d'esprit. Il avait reconnu dans l'étranger Soumission, proscrit des Stuarts, et ils avaient échangé ensemble des regards de secrète intelligence; mais comme le moment n'était pas favorable aux reconnaissances et aux explications, il se contenta de dire :

— Me voici; je m'en rapporte à ta prudence et à ton expérience consommée. Quelles sont tes instructions?

— Parle au peuple et sépare les combattants en trois corps de force égale. L'un repoussera les sauvages dans les prairies, avant qu'ils parviennent à entourer les palissades. Le second escortera les femmes et les enfants jusque dans l'enceinte fortifiée, et le troisième marchera sous nos ordres.

Le laconique Content ne se permit aucune observation et prit immédiatement les dispositions demandées. Les colons habitués à lui obéir se montrèrent plus disciplinés qu'on n'aurait pu s'y attendre, et ils se dirigèrent vers leur destination respective avec une promptitude qu'exigeaient des circonstances aussi critiques. Au moment où la première division composée d'environ vingt hommes se mettait en marche sous les ordres d'Eben Dudley, le ministre vint s'y placer au premier rang. Sa figure exprimait à la fois la confiance spirituelle d'un chrétien et la résolution d'un soldat. D'une main il tenait une Bible

qu'il exposait aux yeux comme un étendard sacré; de l'autre il brandissait un sabre dont on n'aurait pu rencontrer la lame impunément. Le volume était ouvert et le prêtre saisissait de temps à autre dans les feuilles qui tournaient au souffle du vent les passages dont ses yeux étaient frappés, ce qui produisait un remarquable assemblage de pensées diverses.

— Israël et les Philistins ont envoyé leurs armées pour se combattre, dit Meek en lisant un verset.

Puis, sautant de feuillet en feuillet, il continua en ces termes :

— Je vais faire dans Israël une chose dont les oreilles de tous retentiront... O maison d'Aaron, mets ta confiance dans le Seigneur; c'est ton secours et ton bouclier. Délivrez-moi, ô Seigneur, de l'homme méchant, préservez-moi de l'homme violent... Que les charbons ardents tombent sur eux, qu'ils soient jetés dans le feu, dans les profonds abîmes pour ne plus se relever... Les méchants tomberont dans leurs propres filets pendant que j'échapperai... Celui qui me hait hait aussi mon père... Pardonnez-leur, mon père, car ils ne savent ce qu'ils font... Vous savez qu'il a été dit : OEil pour œil et dent pour dent... Et Josué tenant son bouclier ne baissa point la main qu'il avait élevée jusqu'à ce que tous les habitants de Haï fussent tués.

Les paroles du pasteur se perdirent bientôt dans le bruit des cris sauvages, des pas cadencés de la troupe qui affectait de son mieux une tenue militaire et de la fusillade qu'on engagea avec l'ennemi. Pendant ce temps, les mères, les enfants, les malades se réfugiaient dans l'enceinte fortifiée avec tous les meubles qu'ils pouvaient emporter. Soumission, qui surveillait ces mouvements, remarqua qu'une jeune fille demeurait en arrière.

— Pourquoi ne pas rentrer au fort? lui demanda-t-il.

— Je veux suivre les combattants qui vont défendre notre habitation, répondit Marthe à voix basse mais avec fermeté.

— Et comment sais-tu que c'est là notre intention? reprit l'étranger assez mécontent qu'on eût surpris le secret de ses opérations militaires.

— Je le devine, répondit Marthe en jetant à Marc un regard furtif.

— En avant! s'écria Soumission; nous n'avons pas le temps de discuter. Que les filles de bon sens se renferment dans le fort; quant à nous, mes amis, marchons, ou nous arriverons trop tard.

Marthe attendit que la troupe eût fait quelques pas, et, au lieu de se conformer à l'invitation réitérée de l'étranger, elle suivit la même direction.

— Notre demeure sera difficile à défendre, dit Content, qui marchait auprès de l'étranger, cependant il faudra faire quelques sacrifices pour nous en chasser une seconde fois. Comment as-tu été averti de cette irruption?

— J'ai surpris les sauvages dans un gîte où j'avais déjà eu occasion d'épier leurs manœuvres. La Providence m'a protégé dans cette circonstance et m'a dédommagé de plusieurs années de captivité.

Content ne put demander aucun éclaircissement, car on approchait de la maison où son père était renfermé avec sa femme et une seule servante. Une horde de sauvages sortis de la forêt se rapprochait rapidement des murailles, et il était à craindre que le détachement des défenseurs arrivât trop tard. Les assiégés se barricadaient à la hâte, et Ruth, d'une main tremblante, posait des barres aux fenêtres.

— Chargeons! dit Content, ou nous serons devancés par les Indiens. Vois, ils ont pénétré dans le verger; en quelques minutes ils seront maîtres de l'habitation.

Soumission montrait moins d'inquiétude; son attitude prouvait qu'il était habitué à commander et à braver les escarmouches imprévues.

— Ne crains rien, répondit-il. Le vieux Marc Heathcote n'a pas oublié son métier, et il est en état de résister à un premier assaut. Si nous rompons nos rangs, nous perdrons l'avantage que nous donne notre ensemble; mais en restant en ligne nous sommes presque invincibles. Il est inutile de te dire, capitaine Content Heathcote, que je sais comment on doit se battre avec les Indiens.

— Sans aucun doute; mais ne vois-tu pas que ma chère Ruth s'expose en fermant les volets? Elle va se faire tuer... le feu commence déjà!

— Non! s'écria l'étranger en se redressant avec orgueil; c'est le vieux Marc Heathcote qui envoie sa mitraille aux ennemis. Vois les coquins se cacher derrière les haies! Allons, braves Anglais, faites votre devoir! Vos femmes et vos enfants sont près d'ici qui vous regardent, et Celui qui est là-haut tiendra note de la manière dont vous servirez sa cause. Frappez ces cannibales! Au combat et à la victoire!

CHAPITRE XXIII.

Il est nécessaire de jeter un coup d'œil rapide sur ce qui se passait dans les différentes parties de la vallée. Le corps aux ordres de Dudley avait rompu ses rangs en arrivant dans les prairies, et, s'abritant derrière les troncs d'arbres et les haies, il avait engagé un feu de tirailleurs. Les Indiens s'étaient mis également à couvert, et il en était résulté une lutte irrégulière mais dangereuse, où chaque individu était appelé à déployer tout son courage et toute son intelligence. Les Indiens avaient le nombre pour eux, mais les colons étaient mieux armés, et leur chef, d'une capacité assez vulgaire dans les circonstances assez ordinaires de la vie, déployait une assurance fortifiée par l'enthousiasme et par la conscience de ses rares facultés physiques. En étendant convenablement le front de sa troupe, sans toutefois la désunir, il parvint à repousser les assaillants jusqu'à l'entrée de la forêt, où il les tint en échec. Ne voyant pas arriver de renfort et ne pouvant forcer les Indiens dans leur position, il songeait à battre en retraite, lorsqu'il entendit dans les bois un cri de joie poussé sous l'empire d'un sentiment subit et général.

Presque aussitôt deux guerriers d'une stature imposante parurent sur la lisière des taillis et tinrent conseil pendant quelque temps. Plus d'un villageois en embuscade les coucha en joue, mais un signe de Dudley empêcha une tentative qui aurait probablement été déjouée par l'infatigable vigilance des Indiens de l'Amérique du Nord.

Les deux guerriers se retirèrent ensemble; le plus âgé avait donné au plus jeune des ordres qui furent promptement exécutés. Ce dernier, reconnaissable à sa ceinture écarlate richement ornée, s'élança à travers la prairie entraînant à sa suite une troupe hurlante qui s'embusqua derrière les haies de l'extrémité opposée.

La position de Dudley était complétement tournée, et il ne pouvait songer qu'à se jeter précipitamment du côté du fort. Il effectua sa retraite avec succès, favorisé par la configuration du terrain, et au bout de quelques minutes il était sous la protection du feu qui partait des palissades.

L'ennemi s'arrêta : les blessés, après une halte destinée à prouver l'inébranlable résolution des blancs, se retirèrent dans la forteresse, laissant le corps de Dudley réduit presque de moitié. Malgré cette diminution de forces, il courut au secours de ceux qui combattaient à l'autre extrémité du village. Au moment où Dudley battait en retraite, Reuben Ring était à la fenêtre de la chambre où sa compagne féconde et ses nouveau-nés avaient trouvé asile. Car dans ce moment de confusion il était obligé de remplir à la fois les fonctions de sentinelle et de garde-malade. Il venait d'envoyer une balle aux sauvages qui serraient de trop près le détachement en retraite, et, en rechargeant son fusil, il regarda tristement les débris enflammés de sa riante habitation. Un des préceptes des puritains était : « Il n'y aura jamais plus d'un mille de distance entre la maison d'un citoyen et l'église paroissiale. » Reuben Ring s'était établi sur la limite extrême de la distance prescrite, et il considérait la perte de sa demeure comme un juste châtiment de sa témérité.

— Nous avons mal mesuré, dit-il avec un profond soupir. Il n'aurait pas fallu tendre la chaîne de l'arpentage au-dessus des cavités; mais l'éminence où nous nous sommes installés offrait tant d'avantages que nous avons cédé à la tentation. Que Dieu nous pardonne d'avoir eu trop de confiance en nous-mêmes!

Sa femme, qu'on appelait Abondance, répondit d'une voix faible :

— Soulève-moi, mon ami, que je puisse voir encore la place où sont nés nos enfants!

Reuben Ring accéda à sa demande, et pendant une minute Abondance contempla avec une douleur muette les ruines de sa demeure. Un nouveau cri des sauvages la fit trembler, et elle se tourna avec un intérêt maternel du côté des êtres innocents qui sommeillaient auprès d'elle.

— Notre frère vient d'être repoussé jusqu'au pied des palissades, reprit Reuben Ring, et sa troupe compte de nombreux blessés.

A ces mots la femme leva vers le ciel ses yeux remplis de larmes et ses mains décolorées.

— Tu as envie d'aller à son secours, répondit-elle; il n'est pas convenable que le sergent Ring soit garde-malade lorsque les Indiens sont aussi près de nous. Va remplir ton devoir, et conduis-toi en homme de cœur, mais sans oublier la famille dont tu es l'appui.

Reuben Ring se pencha, embrassa sa femme, regarda tendrement ses enfants, et descendit dans la cour son fusil à la main. Au même moment Dudley allait au secours de la troupe qui défendait énergiquemnnt l'entrée méridionale du village. Il tint l'ennemi en échec; mais la crainte d'une nouvelle attaque le contraignit à rester en place sans pouvoir être d'aucune utilité aux combattants groupés autour de la maison du vieux Marc. D'après les ordres de Soumission, ceux-ci s'étaient formés en carré, et après avoir fait un feu roulant, ils avaient engagé une lutte corps à corps avec leurs nombreux assaillants. Le chef des sauvages, reconnaissable à l'élégance de ses formes et à l'agilité de ses muscles, prit pour adversaire le jeune Marc, mais il s'arrêta tout à coup devant lui comme saisi d'une indicible surprise; de son côté le petit-fils du puritain parut en proie à une vive émotion.

— Allons! s'écria Whital Ring en saisissant Marc par la ceinture, mort aux visages pâles! ils ne nous laissent que l'air pour aliment et l'eau pour boisson!

Pendant que Marc se débattait entre les bras de son ancien camarade, le chef se sentit lui-même arrêté par Marthe, qui, agenouillée devant lui, les mains jointes, le contemplait d'un air suppliant. L'Indien prononça rapidement quelques mots dans sa langue natale ; ses soldats se précipitèrent à sa voix sur le jeune blanc à demi vaincu et le firent aisément prisonnier. Cette importante capture fut le prélude de la victoire des sauvages.

CHAPITRE XXIV.

Une heure après le combat avait cessé ; les colons étaient toujours sous les arbres, mais ils n'avaient pu empêcher la prise de la maison du vieux puritain, dont les volets brisés, les portes ouvertes et les meubles dispersés décelaient les suites ordinaires d'un assaut. Toutefois une autorité supérieure avait arrêté le pillage et contenu la soif de vengeance des guerriers. Leurs chefs étaient réunis sur la terrasse. Au milieu d'eux était Ruth, pâle et affligée plutôt du malheur des autres que du sien. Soumission, Marc et Content se tenaient auprès d'elle vaincus et enchaînés ; mais les cheveux blancs du puritain lui avaient épargné la même humiliation. Les autres défenseurs de l'habitation avaient péri dans la défense de leurs foyers, et Whital Ring était le seul blanc auquel il fût permis d'errer à sa fantaisie. Il errait au milieu des prisonniers, tantôt les regardant avec une sympathie que d'anciens souvenirs réveillaient dans son âme, tantôt leur reprochant le mal que leur race avait fait à sa patrie adoptive.

Le principal chef des sauvages, placé au centre du groupe, était reconnaissable à sa physionomie imposante et à l'espèce de turban qui couronnait sa tête. Son fusil était porté par l'un de ses serviteurs. Une robe écarlate, jetée sur son épaule gauche, tombait en plis gracieux, laissant son bras droit entièrement libre et la moitié de sa poitrine exposée aux regards. Des gouttes de sang s'échappaient de dessous ce costume et rougissaient la place où il était assis. Sa figure était grave, mais la vivacité de ses yeux annonçait une grande activité intellectuelle. Malgré l'empire qu'il avait gardé sur lui-même, il laissait percer dans ses traits une ombre de mécontentement.

Deux de ses compagnons, qui avaient comme lui dépassé l'âge mûr, étaient engagés dans une sérieuse conférence, et d'après la direction de leurs regards, il était évident que le sujet de leur entretien était le jeune chef qui avait ordonné l'arrestation de Marc. Cet Indien, demi-nu, était appuyé d'une main sur son fusil ; de l'autre il tenait une courroie de nerf de daim à laquelle pendait un tomahawk ensanglanté. Ses membres arrondis, sa taille droite, sa large poitrine, ses traits nobles et sévères lui donnaient quelque ressemblance avec la statue de l'Apollon Pythien. Il ne prenait point part à la conversation, et l'expression de ses yeux pleins d'intelligence dénotait un certain désordre dans les idées. Lorsqu'il vit la conférence toucher à sa fin, il parut touché d'une pensée subite, et appelant Whithal Ring, il lui donna des ordres à voix basse en lui indiquant du doigt la forêt. Aussitôt que le messager en eut pris le chemin, le jeune chef se rapprocha de l'Indien au turban, qui s'était avancé vers les captifs et qui adressa en ces termes la parole au vieux puritain :

— Homme de plusieurs hivers, pourquoi le grand Esprit a-t-il fait des hommes de ta race autant de loups affamés? Pourquoi les Visages-Pâles ont-ils le gosier d'un chien, le cœur d'un daim et l'estomac d'un vautour? Tu as vu souvent fondre la neige ; tu sais quand les jeunes arbres ont été plantés ; dis-moi pourquoi l'esprit des Anglais est si vaste qu'il veut tout embrasser depuis le levant jusqu'au couchant. Parle, car nous ignorons par quelle raison d'aussi petits corps ont d'aussi longs bras.

Le grand chef s'expliquait dans un anglais assez intelligible. Il fut compris par le vieux Marc, qui lui répondit :

— Le Seigneur nous a livrés aux mains des païens, et pourtant son nom ne cessera pas d'être béni sous mon toit. Le bien résultera du mal, et la défaite passagère des serviteurs de Dieu sera suivie d'une éternelle victoire.

Le grand chef regarda fixement ce vieillard dont les événements du jour avaient ranimé l'énergie, et dont la figure vénérable, encadrée de longues mèches blanches, portait l'empreinte de l'enthousiasme. L'Indien, s'inclinant avec un respect superstitieux, se tourna vers les autres blancs, qui lui paraissaient plus abordables et moins supérieurs aux faiblesses humaines.

— L'esprit de mon père est fort, dit-il, mais son corps est comme la branche du chêne desséché. Quant à vous, dont la peau est comme la fleur du cormier, d'où vient que vous avez les mains si noires que je ne puis les voir ?

— Elles ont été noircies par le soleil, répondit Content, lorsque nous cultivions la terre pour nourrir nos femmes et nos enfants.

— Non, c'est le sang des hommes rouges qui les a colorées.

— Si nous avons combattu, reprit Content, c'est pour que nos chevelures ne soient pas exposées à la fumée d'un wigwam, pour que nous conservions la terre que le grand Esprit nous a donnée.

Cette allusion à la propriété de la vallée excita chez le grand chef une action de colère : il serra convulsivement le manche de sa hache, et ses joues basanées s'assombrirent ; mais il était accoutumé à se contraindre.

— On peut voir ce que savent faire les hommes rouges, reprit-il en montrant le champ de bataille avec un affreux sourire, et en découvrant par ce geste les trophées sanglants qui fumaient à sa ceinture ; mais nos oreilles sont ouvertes et nous sommes prêts à écouter les Visages-Pâles. Qu'ils nous disent de quelle manière nos territoires de chasse sont devenus des champs labourés.

— Narragansett...

— Je suis un Wampanoag, interrompit le grand chef avec hauteur ; mais jetant un regard plus doux sur le jeune Indien placé auprès de lui, il ajouta vivement : Qu'importe d'ailleurs? les hommes rouges sont frères et amis ; ils ont abattu les haies qui séparaient leurs territoires de chasse et déblayé les sentiers qui unissent leurs villages. Qu'as-tu à dire aux Narragansett?

— Wampanoag, puisque telle est ta tribu, repartit Content, le Dieu des Anglais est celui de toutes les nations.

Les auditeurs secouèrent la tête d'un air de doute, à l'exception du jeune chef, qui tenait avec persistance les yeux fixés sur le chrétien.

— Pour répondre à ces signes de blasphème, reprit Content, je proclamerai la puissance de celui que j'adore. La terre est son marchepied, le ciel est son trône. Je ne prétends point pénétrer dans ses sacrés mystères, et expliquer pourquoi la moitié de ses œuvres est encore dans ces ténèbres d'ignorance et d'abomination païenne où nous les avons trouvées. Il y a des vérités cachées qui ne sont connues qu'après leur entier accomplissement ; mais un esprit grand et juste a conduit ici des hommes pleins de foi, afin que les actions de grâce s'élevassent au milieu du désert.

Le grand chef avait écouté gravement, et il répondit avec calme :

— Vos jeunes gens ont été trompés. Ce n'est pas le Manitou qui a pu leur donner le conseil d'aller si loin de leur pays. Ils venaient de la langue de celui qui aime à voir le gibier rare et les squaw affamées.

— Les Wampanoag peuvent avoir à se plaindre de quelques hommes méchants ; mais jamais on ne les a maltraités dans cette vallée. J'ai payé ces terres et je les ai fait fructifier avec peine. Tu es un Wampanoag ; mais tu dois savoir que les territoires de chasse de ta tribu ont été sacrés pour mes gens. N'a-t-on pas établi des barrières pour que le sabot du cheval ne foulât pas le blé des Indiens? et lorsque l'Indien a été lésé, n'a-t-il pas obtenu justice?

— L'élan ne goûte pas l'herbe au pied de l'arbre ; il mange les feuilles! il ne se penche pas pour se nourrir de ce qu'il foule aux pieds. Est-ce que l'épervier regarde la mouche? Il a les yeux trop gros, il ne peut voir que les oiseaux. Va, les Wampanoag renverseront la haie de leurs propres mains pour aller chercher le daim qu'ils auront tué. Le bras d'un homme affamé est fort. La fourberie des Visages-Pâles a façonné cette haie ; elle renferme vos bestiaux, mais elle renferme aussi l'Indien ; et l'Indien est trop fier pour le supporter, il ne veut pas qu'on le fasse paître comme un bœuf!...

Un murmure de satisfaction circula parmi les sauvages. Cependant Content répondit :

— Le pays de ta tribu est très-éloigné, et je ne suis pas à même d'affirmer qu'on y ait traité les sauvages avec équité dans le partage des terres ; mais jamais dans cette vallée on n'a fait le moindre tort à l'homme rouge. Il a demandé à manger, et on lui en a donné ; il a eu soif, et on lui a servi du cidre ; il a eu froid, et on lui a offert une place au foyer. Et pourtant j'aurais eu des raisons pour m'armer de la hache de guerre et pour marcher sur le sentier des combats ; car, après de longues années de tranquillité passées sur cette terre que j'avais payée aux hommes rouges et aux blancs, j'avais vu tomber autour de moi mes jeunes gens ; la mort et l'incendie étaient entrés dans ma demeure, et nos cœurs avaient été cruellement éprouvés !...

Content s'arrêta, car la voix lui manquait, et il venait de jeter un coup d'œil sur sa pâle compagne encore éplorée. Le jeune chef, qui l'avait écouté avec un vif intérêt, mit le doigt sur l'épaule une de son compagnon, et lui indiqua par signes qu'il désirait lui faire une communication secrète. Le Wampanoag y consentit, non sans une certaine répugnance, car il était choqué de la sympathie que son collègue témoignait au blanc. Tous deux s'éloignèrent de la terrasse, et s'arrêtant sous un arbre du verger, ils commencèrent un dialogue dans leur langue indigène.

— Que veut avoir mon frère? demanda l'homme au turban en donnant à sa voix gutturale les intonations de l'amitié. Qui trouble le grand sachem des Narragansett? ses pensées semblent inquiètes. Voit-il apparaître l'esprit de son père Miantonimoh, ou bien a-t-il hâte de suspendre à sa ceinture les chevelures des perfides Anglais?

— Non, répondit le jeune sachem, je ne vois pas l'esprit de mon père, il est loin d'ici dans les territoires de chasse des guerriers justes ; il chasse l'élan dans des plaines où les ronces sont inconnues, et il n'a pas besoin des yeux d'un jeune homme pour lui signaler la piste du

gibier. Pourquoi songerais-je à l'heure où les Péquods et les Anglais lui ont arraché la vie? Le feu a noirci la terre, et je n'y trouve plus de traces de sang.

— Mon fils a raison ; ce qui a été vengé une fois est oublié; mais il y a six lunes à peine, les Anglais ont encore pénétré dans nos villages; ils ont tué nos guerriers, égorgé nos femmes, allumé leurs feux avec les os des hommes rouges. Attendons ce soir, et nous tremperons nos haches dans le sang des Visages-Pâles.

— J'approuve votre conseil, répondit le sachem; le Narragansett est toujours prêt à s'élancer quand on donne le signal du combat, ou à s'arrêter quand les hommes à tête grise disent : C'est assez. Mais un Indien n'est qu'un homme. Peut-il combattre le Dieu des Anglais ?

Métacom regarda les nuages, les arbres et les bâtiments, et répondit :

— Je ne vois pas le Manitou des blancs; les Visages-Pâles l'ont imploré pendant que nous poussions le cri de guerre, et il ne les a pas entendus.

— Métacom, reprit le jeune chef, ignores-tu la puissance des esprits? Regarde cette colline; dix neiges sont venues et se sont fondues, depuis qu'elle a servi de base à l'habitation des Visages-Pâles. Conanchet était alors un enfant; sa main n'avait encore frappé que le daim, son cœur était plein de désirs. Dans la journée il pensait à scalper les Péquods, et pendant la nuit il entendait les dernières paroles de Miantonimoh, qui revenait dans le wigwam pour surveiller l'enfant de son fils. Eh bien, disait-il, Conanchet sera-t-il digne de ses ancêtres? L'enfant de tant d'illustres sachems devient-il fort et courageux?... Mais pourquoi parlerai-je à mon frère de ces visites? Métacom a dû voir souvent dans son sommeil la longue suite des chefs wampanoag.

Métacom, qui avait l'esprit élevé, se frappa la poitrine en disant : Ils sont toujours ici ! Métacom n'a d'autre âme que l'âme de ses pères.

— Un soir, reprit Conanchet, Miantonimoh ordonna à son fils de se lever et d'aller chercher des chevelures anglaises pour les pendre dans son wigwam; car les yeux du chef maure n'aimaient pas à voir une maison aussi vide. La voix de Conanchet était alors trop faible pour s'élever au conseil. Il ne dit rien, et alla seul. Un mauvais esprit le fit tomber entre les mains des Visages-Pâles; ils l'enfermèrent dans une cage, comme une panthère apprivoisée. Il fut captif pendant plusieurs lunes; c'était ici. La nouvelle de son infortune fut apprise par les jeunes gens aux chasseurs, et par les chasseurs aux Narragansett. Ils avaient perdu leur sachem, et ils vinrent le chercher. L'enfant avait senti le pouvoir du Dieu des Anglais; son esprit s'affaiblissait, il songeait moins à la vengeance. L'âme de son père ne le visitait plus pendant la nuit; il conversait avec le dieu inconnu, et les paroles de ses ennemis étaient bienveillantes. Ils l'emmenèrent à la chasse. Quand il aperçut la trace des guerriers dans les bois, il fut troublé, car il devinait leurs projets. Pourtant il vit l'ombre de son père, et il attendit. Le cri de guerre retentit le soir même ; il périt beaucoup de monde, et les Narragansett prirent des chevelures. Tu vois cette cabane de pierres que le feu a noircie, il y avait au-dessus une citadelle où les Visages-Pâles s'enfermèrent pour défendre leur vie; mais l'incendie s'alluma, et il n'y eut plus d'espérance. L'âme de Conanchet en fut émue, car les combattants avaient de la bonté, et quoique blancs, ils n'avaient pas tué son père; mais on ne pouvait arrêter les flammes, et la cabane fortifiée devint pareille au reste d'un feu du conseil abandonné. Tous ceux qui étaient dedans furent réduits en cendres, et pourtant ils sont encore ici !

Métacom tressaillit et jeta sur les ruines un regard rapide. — Mon fils voit-il des esprits dans l'air? demanda-t-il précipitamment.

— Non, ils vivent, ils sont destinés aux tourments. Le vieillard à tête blanche est celui qui parlait si souvent avec son dieu; l'autre chef, sa femme et le brave jeune homme qui nous a vaillamment résisté, ont péri dans l'incendie, et cependant ils sont ici! Les Anglais ont commerce avec les dieux inconnus; ils sont trop habiles pour nous.

Métacom avait été élevé dans la superstition; mais l'indomptable désir qu'il avait de détruire la race détestée avait fini par le rendre incrédule. Souvent, dans les conseils de sa nation, il avait nié certaine manifestation d'un pouvoir surnaturel en faveur de ses ennemis; mais jamais des faits aussi imposants ne s'étaient présentés à son esprit. Ses fières résolutions furent un moment ébranlées, et il demeura indécis, sans pourtant renoncer à ses idées de vengeance.

— Que désire Conanchet? dit-il : deux fois ses guerriers ont fait irruption dans la vallée, et deux fois le tomahawk de ses jeunes gens a été plus rouge que la tête du pivert. L'incendie était mal allumé; le tomahawk tuera plus sûrement. Si la voix de mon frère n'avait pas ordonné de respecter la tête des prisonniers, il ne pourrait pas dire : Ils sont encore ici.

— Mon esprit est troublé, ami de mon père; qu'on les questionne avec adresse pour que la vérité soit connue.

Métacom réfléchit un instant et sourit amicalement de l'émotion profonde de son jeune compagnon; puis il appela un jeune guerrier pour lui ordonner de faire conduire les captifs sur la colline.

CHAPITRE XXV.

Il est rare qu'un Indien perde son calme philosophique et son apparente égalité d'humeur. Lorsque Content et sa famille parurent sur la colline, ils trouvèrent les deux chefs se promenant sous les arbres avec la gravité convenable à leur rang. Un Indien nommé Annawon fit placer les captifs aux pieds de la ruine et attendit patiemment qu'il plût à ses supérieurs de commencer leur enquête. Il n'y avait rien dans cette attitude de l'air abject des esclaves asiatiques; elle tenait à l'éducation, qui apprend aux Anglais à maîtriser toutes leurs émotions naturelles. L'humilité religieuse produisit des effets analogues chez ceux que la fortune avait mis au pouvoir de l'ennemi; il eût été curieux pour un observateur d'étudier les rapports et les différences qui existaient entre le sang-froid tout matériel des sauvages et la résignation ascétique des prisonniers. Seul parmi eux, le jeune Marc avait encore un front sourcilleux, et l'irritation ne cessait de se peindre dans ses regards que lorsqu'ils tombaient accidentellement sur sa mère.

Au bout de quelques minutes, Métacom, ou le roi Philippe, comme nous l'appellerons indifféremment, rouvrit ainsi la conférence :

— Cette terre est bonne, dit-il; elle a plusieurs couleurs pour réjouir les yeux de celui qui l'a faite. D'un côté, elle est noire, et les chasseurs qui la foulent aux pieds sont noirs, car ils ressemblent à l'insecte qui prend la nuance de sa feuille natale; d'un autre côté, elle est blanche, et donne naissance aux hommes pâles qui devraient y rester pour mourir, sous peine de perdre la route de leurs heureux territoires de chasse.

— Adorateur des idoles, interrompit le puritain, ces doctrines sont insensées. Tous les pays sont égaux aux yeux du Seigneur. L'âme des morts s'élève vers le ciel, quelle que soit la place où elle laisse sa dépouille, au milieu du calme ou des tempêtes, des terres du soleil ou des terres de la gelée, des profondeurs de l'Océan ou des tourbillons de l'incendie....

Le puritain fut interrompu à son tour. Métacom lui appuya un doigt sur l'épaule en lui disant :

— Et quand un Visage-Pâle a péri dans les flammes, peut-il encore marcher sur la terre? Les hommes justes ont-ils la faculté de franchir, quand il leur plaît, la rivière qui sépare ce pays des champs éternels du repos?

— Voilà bien la pensée abominable d'un païen! Enfant de l'ignorance, apprends qu'il est impossible de franchir les barrières qui s'élèvent entre la terre et le ciel, et que l'être purifié ne saurait supporter les impuretés de la chair.

— C'est ce que prétendent les Visages-Pâles, reprit l'astucieux Philippe; mais ils mentent pour cacher leurs secrets aux Indiens, et pour les empêcher de devenir aussi habiles qu'eux. Mon père et ses compagnons ont été autrefois brûlés dans cette citadelle, et maintenant ils sont ici.

— Ce blasphème m'inspire plus de pitié que de colère, reprit le vieux Marc irrité de cette accusation de sorcellerie, et pourtant je ne saurais souffrir, sans manquer à tous mes devoirs, qu'une erreur aussi fatale se répandît parmi ces pauvres victimes de Satan. Wampanoag, l'histoire que tu as entendu conter est une tradition mensongère. Il est vrai que la famille courut un grand danger dans cette tour, et qu'aux yeux des hommes qui nous surveillaient elle parut étouffée dans les flammes; mais le Seigneur nous suggéra l'idée de chercher un refuge dans le puits, dont il fit l'instrument de notre salut.

Les auditeurs, malgré leur finesse excessive, ne purent cacher l'étonnement que leur causa cette simple explication de ce qu'ils regardaient comme un miracle. L'admiration fut le premier sentiment qu'ils éprouvèrent; mais ils n'ajoutèrent foi aux paroles du puritain qu'après en avoir eux-mêmes vérifié l'exactitude. La petite porte de fer qui fermait l'entrée du puits était encore sur ses gonds, et ils l'ouvrirent pour en examiner la profondeur et juger de la possibilité du fait.

Une expression de triomphe rayonna sur le visage basané du roi Philippe, tandis que les traits de son allié peignaient à la fois la satisfaction et le regret. Ils s'éloignèrent du groupe en rêvant, et quand ils se parlèrent, ce fut dans leur langue indigène.

— Mon fils a une langue qui ne peut mentir, dit Métacom d'un ton de condoléance et de flatterie. Ce qu'il a vu il le dit, et ce qu'il dit est vrai. Conanchet n'est pas un enfant; c'est un chef. Son corps est jeune, mais sa sagesse a des cheveux blancs. S'opposera-t-il désormais à ce que nous scalpions ces Anglais, quoiqu'ils ne se cachent plus dans des trous comme les renards?

— Le sachem a des pensées sanguinaires, repartit le jeune chef avec vivacité : mes jeunes gens ont pris des chevelures depuis le lever du soleil. Ils sont fatigués; il faut qu'ils se reposent.

— Faut-il aussi qu'ils oublient que le gazon a été arrosé d'un sang trop coloré pour venir des veines des Visages-Pâles ; que les pluies ne peuvent l'effacer, ni les neiges le blanchir? Ce sang est celui du grand Miantonimoh; les traces en sont encore visibles sur la terre; elles font

hurler les loups; les oiseaux crient en volant au-dessus d'elles, et les lézards s'en détournent.

—Wampanoag, reprit Conanchet avec fierté, je les ai cachées sous les débris des maisons de nos ennemis. La tombe de mon père est couverte de chevelures conquises par la main de son fils.

— Mais depuis ce temps, une ville indienne a été incendiée au milieu des neiges. Je vois les filles éplorées, les enfants grillés sur des charbons, les jeunes gens frappés par derrière, les vieillards mourant comme des chiens? Est-ce le village des lâches Péquods? Non! c'est le pays du grand Narragansett, et le brave sachem est là pour combattre! Je ferme les yeux, car la fumée m'aveugle.

Conanchet entendit avec un morne silence cette allusion à la destruction récente du principal établissement de sa tribu. Une influence puissante et mystérieuse semblait étouffer dans son cœur le sentiment de la vengeance. Il détourna les yeux pour les porter sur les captifs, dont le sort dépendait de lui, puisque la bande qui avait envahi la vallée du Crapaud-Volant était presque entièrement composée de guerriers de sa nation. Un mouvement que fit Métacom attira de nouveau son attention.

— Qu'est-ce que mon père voit encore? demanda-t-il : une femme qui n'est ni blanche ni rouge, qui bondit comme un jeune faon, qui a vécu dans un wigwam à ne rien faire, qui parle deux langues, qui tient les mains devant les yeux d'un grand guerrier pour qu'il soit aveugle comme un hibou au soleil...

Métacom s'arrêta, car il venait d'apercevoir tout à coup la jeune femme dont il venait d'esquisser le portrait. Après avoir fait un saut en avant, elle avait reculé brusquement, craignant d'avancer et ne sachant s'il était convenable qu'elle s'éloignât. Dans cette incertitude, elle ressemblait à une créature fantastique, prête à disparaître dans la brume; mais en échangeant un regard avec Conanchet, elle prit la modeste attitude d'une Indienne en présence d'un sachem.

La jeune femme n'avait pas vingt ans. Elle était d'une taille un peu au-dessus de celle des Indiennes; mais ses formes avaient autant de légèreté, de délicatesse, que le comportait la plénitude particulière. Ses jambes, que laissait voir à demi une jupe courte de drap écarlate, étaient fines et de proportions presque irréprochables, et jamais pied mieux dessiné n'avait honoré le mocassin garni de plumes. Quoiqu'elle fût enveloppée depuis le cou jusqu'aux jambes d'un justaucorps de calicot, il était facile de voir que ses contours n'avaient pu être gâtés ni par les maladroites tentatives de l'art, ni par les funestes effets du travail. L'éclat de son teint avait été obscurci par le hâle, un vif incarnat en avait remplacé l'éblouissante blancheur primitive; elle avait de grands yeux, doux, bleus comme le ciel du soir, les sourcils arqués, le nez droit et légèrement aquilin, le front régulier, poli, mais plus bombé que celui d'une fille de la tribu des Narragansett. Ses cheveux, au lieu de pendre en tresses d'un noir de jais, se détachaient en boucles dorées de leurs bandelettes de coquillages.

Les particularités qui distinguaient cette femme ne se bornaient pas aux traces indélébiles de son origine. Sa démarche avait plus de grâce, son pied était plus en dehors, ses mouvements avaient plus d'aisance que si elle eût été condamnée dès l'enfance aux fatigues et à la servitude. Quoique parée de quelques-unes des précieuses babioles de la race détestée où elle avait évidemment pris naissance, elle avait l'air timide et sauvage des indigènes parmi lesquels elle avait grandi. Sa beauté eût été remarquable en tout pays; mais le jeu de ses muscles, le développement de ses membres, le rayonnement de ses yeux naïfs, la liberté de ses mouvements, ne se seraient guère conservés au delà de l'enfance dans une société qui détériore si souvent l'œuvre de la nature en essayant de la perfectionner.

Quoique la couleur de ses yeux n'eût rien d'indien, les regards inquiets mais pleins d'intelligence qu'elle jeta sur la scène qui s'offrait à ses yeux, annonçaient une femme habituée au plus complet exercice de ses facultés. Montrant du doigt Whital Ring, qui se tenait un peu à l'écart, elle dit d'une voix basse dans la langue des Indiens :

— Pourquoi Conanchet a-t-il envoyé chercher sa femme dans les bois?

Le jeune sachem ne répondit pas. Il semblait même avoir à peine conscience de la présence de sa compagne. Il conservait la réserve et la hauteur d'un chef occupé d'affaires importantes. Quel que fût le trouble de ses pensées, il n'était pas facile d'en lire le témoignage sur ses traits toujours impassibles. Quant à Philippe, il ne put dissimuler le mécontement qui plissait son front.

— Mon frère désire-t-il encore savoir ce que je vois? demanda-t-il avec mépris, quand il eut reconnu que son compagnon n'était pas disposé à répondre à sa femme.

— Que voit le sachem des Wampanoag? reprit fièrement Conanchet.

— Une grande tribu sur le sentier de la guerre. Il y a beaucoup de braves, et un chef dont les pères sont descendus des nuées. Leurs mains sont en l'air; elles frappent des coups pesants. La flèche est rapide, la balle entre sans qu'on la voie, mais elle tue. Le sang qui coule des blessures est de la couleur de l'eau. Maintenant le sachem ne voit plus, mais il entend. C'est le cri de victoire, et les guerriers sont contents. Les chefs qui habitent les heureux territoires de chasse viennent avec joie au-devant des morts, car ils ont reconnu le cri de leurs enfants.

La physionomie expressive de Conanchet s'anima involontairement à cette description de la scène à laquelle il venait d'assister. Il ressentit malgré lui l'enivrement du triomphe. Cependant il dit avec calme :

— Ensuite?

— Je vois un messager; j'entends les mocassins d'une squaw.

— Métacom, les femmes des Narragansett n'ont plus de hutte, leurs villages sont en cendres, et elles suivent les jeunes gens pour avoir à manger.

— Je ne vois pas de daim. Le chasseur ne trouvera pas de gibier dans le défrichement des Visages-Pâles; mais le blé est plein de lait; Conanchet a faim; il a envoyé chercher sa femme, pour qu'il puisse manger.

Le jeune sachem étreignit avec force la poignée du tomahawk placé sous son bras, mais ce moment de colère dura peu; et comme fatigué des discours de son perfide allié, il l'éloigna d'un geste dédaigneux :

— Va, Wampanoag, dit-il, mes jeunes gens pousseront le cri de guerre lorsqu'ils entendront ma voix, et ils tueront le daim pour les femmes. Sachem, mon parti est pris.

Philippe répondit par un regard de menace, qu'il réprima presque aussitôt pour prendre un air de commisération, et il quitta la colline.

— Pourquoi Conanchet a-t-il envoyé chercher sa femme dans les bois? répéta la jeune fille.

— Narra-Mattah, approche, dit le chef d'un ton radouci, ne crains rien, fille du matin, car ceux qui nous environnent sont d'une race qui admet les femmes au feu du conseil. Ouvre les yeux et regarde. Y a-t-il dans ces arbres quelque chose qui te semble comme une ancienne tradition? As-tu vu cette vallée dans tes rêves? Les Visages-Pâles qu'a épargnés le tomahawk de mes jeunes gens ont-ils déjà été conduits vers toi par le grand Esprit, durant la nuit sombre?

La jeune fille écouta attentivement, et parcourut des yeux le paysage avec cette vivacité si remarquable dans les êtres dont le danger et la nécessité développent les organes. Elle regarda tour à tour le verger embaumé, le hameau avec sa petite forteresse, les plaines verdoyantes et les ruines du blockhaus, qui semblaient là pour avertir qu'il ne fallait pas se fier aux signes de paix et de bonheur qui régnaient alentour.

— C'est un village des Anglais, dit la femme d'un air rêveur. Une Narragansett n'aime pas regarder les huttes de la race détestée.

— Écoute, le mensonge n'est jamais entré dans les oreilles de Narra-Mattah. Ma langue a parlé comme la langue d'un chef; tu n'es pas venue du sumac rouge, mais de la neige. Ta main n'est pas comme les mains des femmes de ma tribu. Elle est petite, car le grand Esprit ne l'a pas faite pour travailler; elle est de la couleur du ciel du matin, car tes pères étaient nés près de la place où le soleil se lève. Ton sang est comme de l'eau de source, tu sais tout cela, car personne ne t'a menti. Parle, n'as-tu jamais vu le wigwam de ton père? La voix de ton père ne t'a-t-elle jamais parlé dans le langage de ton peuple?

Narra-Mattah, ou la Neige-Tourbillonnante, se tenait dans l'attitude d'une sibylle qui écoute les ordres secrets de l'oracle.

— Pourquoi, dit-elle, Conanchet adresse-t-il ces questions à sa femme? Il sait ce qu'elle sait, il voit ce qu'elle voit; leurs deux pensées sont confondues. Le grand Esprit leur a donné des peaux de différente couleur, mais leurs cœurs se ressemblent. Narra-Mattah n'écouterait pas le langage du mensonge. Elle ferme l'oreille pour en éviter les sons odieux; elle essaie de l'oublier. Elle n'a besoin que d'une seule langue pour parler à Conanchet; pourquoi retournerait-elle en arrière dans ses rêves, lorsqu'un grand chef est son époux?

Le guerrier s'attendrit en contemplant la figure naïve et confiante de sa femme. Toute sa fermeté disparut, et l'on vit régner sur ses traits une expression de tendresse aussi douce et aussi marquée que s'il eût connu les délicatesse de la civilisation.

— Jeune fille, dit-il après un moment de réflexion, on est ici dans le sentier de la guerre. Tous ceux qui s'y trouvent sont des hommes. Lorsque je t'enlevai de ton nid, tu étais comme le pigeon qui n'a pas encore déployé ses ailes. Cependant le vent de plusieurs hivers avait soufflé sur toi. Te rappelles-tu la cabane où tu les a passés?

— Je ne connais que le wigwam de Conanchet, où j'ai des fourrures en abondance.

— Oui, je suis chasseur, et les castors se préparent à mourir quand ils entendent mes mocassins. Mais les Visages-Pâles conduisent la charrue. La Neige-Tourbillonnante se souvient-elle de la manière dont vivent les Anglais?

La femme attentive parut réfléchir; puis elle fit un geste négatif.

— Ne voit-elle jamais un feu allumé au milieu des cabanes? n'entend-elle pas les cris des guerriers qui envahissent un établissement?

— J'ai vu bien des incendies; les cendres de la ville des Narragansett ont à peine eu le temps de refroidir.

— Narra-Mattah n'entend-t-elle pas son père qui implore pour elle le Dieu des Anglais?

— Le grand Esprit des Narragansett a des oreilles pour son peuple.

— Mais je distingue une voix plus douce. C'est une femme au visage pâle, au milieu de ses enfants. Sa fille ne peut-elle l'entendre?

La Neige-Tourbillonnante mit la main sur le bras du chef, et ses regards parurent conjurer la colère qu'elle avait peur de soulever par ses révélations.

— Chef de mon peuple, reprit-elle, ce qu'une fille des plantations voit dans ses rêves ne doit pas être caché. Je ne songe pas aux cabanes de ma race, car le wigwam de mon époux est plus chaud; je ne songe pas aux aliments et aux habits d'un peuple artificieux, car peut-on être plus riche que la femme d'un grand chef? Je ne songe pas à mes pères occupés à prier leur grand Esprit, car personne n'est plus puissant que le Manitou. J'ai oublié tout cela, je ne veux plus m'en occuper. J'ai appris à détester une race avide et affamée; mais je vois une créature que les femmes des Narragansett ne connaissent pas. C'est une femme à la peau blanche, qui s'incline doucement sur moi pendant la nuit. Elle a des yeux et une langue : Que veut la femme de Conanchet? dit-elle; a-t-elle froid, voici des fourrures; a-t-elle faim, voici du gibier; est-elle fatiguée, les bras de la femme pâle sont ouverts pour qu'une fille indienne puisse y dormir. Quand le silence règne dans la cabane, quand Conanchet et ses jeunes gens sont couchés, c'est alors que cette femme blanche me parle. Elle ne m'entretient pas des guerres et des batailles de son peuple, des chevelures que les guerriers de sa tribu ont conquises, de l'effroi qu'ils inspirent aux Péquods et aux Mohicans. Elle ne m'explique point comment une jeune Narragansett doit obéir à son mari, et garder des vivres dans les huttes pour les chasseurs qui vont revenir. Sa langue emploie des mots étrangers. Elle invoque un esprit juste et puissant, elle parle de paix et non de guerre, elle résonne comme la voix qui vient des nuages, ou comme la chute d'eau sur les rochers. Narra-Mattah écoute avec autant de plaisir que le sifflement du Crapaud-Volant dans les bois.

Narra-Mattah s'était exprimée avec cette éloquence naturelle que l'art ne peut égaler; Conanchet lui répondit avec un accent de mélancolie, en lui posant la main sur la tête :

— L'oiseau de la nuit siffle pour appeler sa progéniture! Le grand Esprit de tes pères est en colère de ce que tu habites la hutte d'un Narragansett. Il a des yeux auxquels on ne peut se dérober. Il sait que la robe de fourrures, les coquillages et les mocassins sont mensongers; il voit dessous la couleur de la peau.

— Non, répliqua la jeune femme avec une résolution qu'on n'aurait pas attendue de sa timidité. Il voit l'homme plutôt que la peau; il a oublié qu'une de ses filles est perdue.

— Il n'en est pas ainsi : l'aigle de mon peuple a été pris par les Visages-Pâles. Il était jeune; ils ont voulu lui apprendre à chanter dans une autre langue. On changea les nuances de ses plumes; mais quand la porte fut ouverte, il étendit les ailes et retourna vers son nid. Ce n'est pas ainsi : ce qui a été fait est bien, et ce qui sera fait vaudra mieux. Viens, la route nous est ouverte.

En achevant ces mots, Conanchet fit signe à sa femme de le suivre, et la conduisit en présence des captifs. Il alla prendre par la main Ruth, qui se laissa faire machinalement, et la mit en face de la Neige-Tourbillonnante. La peinture de guerre qui couvrait le visage de l'Indien ne cachait pas entièrement les vives émotions qui s'y reflétaient.

— Vois, dit-il à Ruth, le grand Esprit n'est pas honteux de ses œuvres. Ce qu'il a fait est fait; il est Narragansett, et les Anglais ne peuvent le détruire. Tu es l'oiseau blanc qui traversa les mers, et voici le nourrisson que tu as réchauffé sous ton aile.

Alors, croisant les bras sur son sein nu, Conanchet sembla concentrer toute son énergie de peur de donner dans le cours de l'entrevue quelques signes d'une faiblesse indigne de lui.

Les prisonniers ignoraient ce qui venait de se passer. Tant de figures étranges et sauvages passaient et repassaient devant leurs yeux, qu'une de plus ou de moins ne pouvait attirer leur attention. Avant d'avoir entendu Conanchet s'exprimer en anglais, Ruth n'avait pris garde ni à lui ni à sa femme; mais le langage figuré et la pantomime expressive du Narragansett eurent pour effet de ravir la mère chrétienne à sa douloureuse rêverie.

Jamais enfant ne se présentait devant elle sans lui rappeler douloureusement le sien; jamais la voix enjouée de l'enfance n'avait surpris ses oreilles sans réveiller les angoisses de son cœur. L'amour maternel, toujours puissant en elle, se ranimait à la moindre allusion qui lui rappelait les tristes événements de sa vie. Dans la circonstance actuelle, elle entrevit la vérité que nos lecteurs ont déjà pressentie.

Toutefois elle s'était toujours représenté sa fille à l'âge où on l'avait arrachée de ses bras, et cette illusion naturelle était trop profondément implantée dans son esprit pour être détruite par un coup d'œil. Elle saisit l'étrangère avec ses deux bras étendus, et la regarda fixement sans lui permettre d'approcher davantage d'un cœur sur lequel elle pouvait n'avoir aucun droit.

— Qui es-tu? demanda la mère d'une voix tremblante, parle; être aimable et mystérieux, qui es-tu?

La Neige-Tourbillonnante avait adressé à son mari un regard de terreur et de supplication, comme pour chercher protection auprès de celui qui la défendait d'ordinaire; mais des sensations nouvelles s'emparèrent de son âme lorsqu'elle entendit des accents qu'elle n'avait pu oublier. Elle cessa de se débattre, et son corps flexible prit l'attitude d'une attention profonde et anxieuse. Sa tête s'inclina comme pour recueillir plus aisément de nouveaux sons, et ses yeux, animés d'un transport esthétique, se fixèrent encore sur son époux.

— Vision des bois, ne répondras-tu pas? ajouta Ruth; s'il y a dans ton cœur quelque respect pour le Dieu d'Israel, réponds, fais-toi connaître.

— Approche, Conanchet, murmura la jeune femme, voici l'esprit qui parle à Narra-Mattah dans ses songes.

— Femme des Anglais, dit le chef en s'avançant avec dignité, que les nuages ne couvrent plus ta vue, femme d'un Narragansett ouvre les yeux. Le Manitou de votre race parle avec force pour dire à la mère de reconnaître sa fille.

Ruth n'hésita pas plus longtemps, elle ne poussa aucun cri; et lorsqu'elle serra sur son cœur sa fille retrouvée, on aurait dit que les deux corps n'en faisaient qu'un. Un cri de plaisir et d'étonnement retentit autour des deux femmes. Jeunes et vieux sentirent également le pouvoir de la nature, et oublièrent leurs récentes alarmes dans la joie pure du moment. L'âme altière de Conanchet lui-même fut ébranlée. Il leva la main, à laquelle pendait encore le sanglant tomahawk, et se voila la face en se détournant, pour que personne ne pût voir la faiblesse d'un grand guerrier.

Et il pleura.

CHAPITRE XXVI.

En quittant la colline, Philippe avait rassemblé les Wampanoag, et s'était brusquement éloigné des plaines du Crapaud-Volant. Accoutumés à voir ces brusques ruptures entre leurs chefs, les satellites de Conanchet ne conçurent aucune inquiétude, et ils auraient d'ailleurs conservé leur présence d'esprit dans des circonstances bien plus critiques. Cependant quand leur sachem parut sur le terrain, qui était encore rougi du sang des combattants, et qu'il eût annoncé l'intention d'abandonner une conquête presque achevée, il ne fut pas accueilli sans murmures. L'autorité d'un chef indien est loin d'être despotique, et bien qu'elle soit due presque toujours à la naissance et à l'illustration héréditaire, elle est soutenue principalement par les qualités personnelles de celui qui commande. Heureusement pour le chef narragansett, malgré son extrême jeunesse, il avait déjà surpassé en sagesse et en courage le célèbre Miantonimoh, son père. Le désir de vengeance et les fureurs sauvages de ses subalternes furent contenus par sa fermeté. Aucun d'eux n'osa braver la colère d'un chef qui ne menaçait jamais en vain, pour entreprendre au conseil une lutte inégale avec un orateur qu'on écoutait toujours respectueusement. Moins d'une heure après que Ruth eut retrouvé sa fille, les agresseurs avaient disparu. Après avoir caché leurs morts avec soin, pour dérober leur chevelure aux mains de l'ennemi, il n'était pas rare que les Indiens se retirassent ainsi, satisfaits des résultats d'une première attaque. Leurs succès militaires dépendaient tellement d'une surprise, qu'ils étaient plus disposés à renoncer à une tentative qu'à mériter la victoire par leur persévérance. Tant que durait la bataille, leur courage était au niveau des dangers; mais ils n'abandonnaient rien au hasard, et ne prenaient que les mesures justifiées par la plus méticuleuse prudence.

Lorsque l'ennemi se fut enfoncé dans la forêt, les habitants du village se persuadèrent que la retraite s'était opérée dans les règles, et qu'elle était le résultat de leur héroïque résistance. Cette opinion se propagea, sans qu'on daignât chercher d'autres motifs moins satisfaisants pour l'amour-propre des colons. On envoya des éclaireurs en campagne, pour empêcher une nouvelle surprise, et pour s'informer de la direction qu'avait prise la tribu.

Vint ensuite une scène de cérémonie solennelle et de profonde affliction. On avait éprouvé des pertes cruelles; il était tombé des membres les plus utiles et les plus courageux de cette communauté isolée. Le chagrin était un sentiment plus naturel que la joie dans des circonstances où la victoire était si stérile et si chèrement achetée. Le triomphe prit un aspect d'humilité, et quoique les combattants eussent la conscience de s'être bien comportés, ils comprirent que le succès ou la défaite dépendait d'une puissance qu'ils ne pouvaient comprendre, et sur laquelle ils n'avaient aucune influence. Les opinions caractéristiques des religionnaires devinrent encore plus exaltées, et la fin du jour fut aussi remarquable par les pieux exercices des colons que le commencement en avait été terrible par des scènes de violence et de carnage.

Lorsque l'un des plus actifs coureurs eut rapporté la nouvelle que les Indiens s'étaient retirés en laissant une large trace dans les bois, signe certain qu'ils ne songeaient pas à se cacher auprès de la vallée, les villageois retournèrent à leurs habitations. Les morts furent répartis entre ceux auxquels les liens du sang donnaient le droit de leur rendre les derniers devoirs, et l'on aurait pu dire sans exagération que le deuil était entré dans presque toutes les demeures. Les membres d'une société aussi restreinte étaient pour la plupart parents ou alliés; d'ailleurs, ils vivaient ensemble avec une fraternité si grande et si naturelle, que les individus échappés aux hasards du combat avaient tous à déplorer la perte de quelque compagnon essentiel à leur bonheur.

Lorsque le jour approcha de sa fin, la cloche appela de nouveau la congrégation à l'église. Dans cette occasion imposante, un très-petit nombre de ceux qui vivaient encore s'abstint de prendre part aux



Le docteur Ergot.

cérémonies du culte. Le moment où Meek se leva pour prier produisit une émotion profonde et générale. Les yeux se portèrent sur les places vides des hommes qui avaient succombé; elles étaient pour ainsi dire autant de blancs ménagés dans le récit des événements de la journée, et elle racontait ce qui s'était passé avec une éloquence à laquelle le langage n'aurait pu atteindre.

Le prêtre déploya comme à l'ordinaire une piété quintessenciée, et mêla des aperçus mystérieux sur les dessins de la Providence à l'énonciation plus intelligible des besoins et des passions des hommes. Tout en attribuant au ciel la gloire de la victoire, il parla avec une humilité affectée des instruments de la puissance divine; il reconnut que son peuple avait mérité par de nombreux péchés le coup funeste qui le frappait, mais il ne put s'empêcher de diriger des allusions contre les moyens dont la main vengeresse s'était servie. Les principes du sectaire étaient si singulièrement appropriés au sentiment de l'homme des frontières, qu'il n'eût pas été difficile de signaler une foule de contradictions et d'erreurs dans les arguments du pasteur fanatique. Ses paroles étaient enveloppées des plus épais brouillards de la métaphysique; cependant elles ne s'écartaient pas de certaines vérités générales admises par ses auditeurs, et tous sans exception, appliquant à leur gré ce qu'ils entendaient, en paraissaient excessivement satisfaits.

Le sermon fut improvisé comme la prière, si toutefois l'improvisation réelle était possible à un esprit dont les opinions étaient invariablement arrêtées. Il roula sur le même sujet, mais sous une forme qui se rapprochait moins de l'apostrophe.

— Nous avons été cruellement châtiés, dit-il; mais nous ne pouvons nous dissimuler que nous avions mérité de plus accablantes afflictions. Qu'elles viennent, qu'elles s'appesantissent sur nous; il est de notre devoir de désirer même notre condamnation, si elle peut contribuer à la gloire de Celui qui a formé les cieux et la terre.

Meek passa ensuite à des considérations plus concluantes; il exprima l'espoir que ses ouailles seraient l'objet d'une grâce spéciale, et essaya de leur démontrer qu'elles étaient destinées par la Providence à quelque fin grande et glorieuse.

Un serviteur du temple aussi utile que Meek Wolfe ne pouvait manquer d'arriver à des combinaisons pratiques. A l'instar des prêtres espagnols qui suivaient Fernand Cortez ou Pizarre, il n'excita point l'assistance en lui montrant l'emblème visible de la croix; il ne conseilla pas de lâcher des chiens contre les indigènes, mais il n'en insinua pas moins clairement qu'il fallait leur livrer une guerre d'extermination. Il tint la croix sans cesse présente à la vue intellectuelle de tous en en rappelant les mérites, et il désigna les sauvages comme les agents employés par Satan pour empêcher le désert de fleurir comme la rose et de se parfumer d'un pieux encens. Le roi Philippe et Conanchet furent dénoncés nominativement, et le prédicateur représenta le célèbre Wampanoag comme le sicaire favori de Moloch, et laissa à ses auditeurs le soin de choisir entre les mauvais esprits énumérés dans la Bible celui qu'ils jugeraient propre à servir d'inspirateur au chef des Narragansett. Tous les scrupules relatifs à la légitimité du combat et tous les doutes qui pouvaient assaillir des consciences délicates furent dissipés sans hésitation.

— Les Israélites, dit l'orateur, n'ont-ils pas dépossédé les habitants de la Judée? La cause des colons n'est-elle pas aussi juste, aussi légitime? Pourquoi donc employer des ménagements avec les Indiens? Ils se refusent opiniâtrément à reconnaître la vraie foi, eh bien! si les moyens de conciliation ne réussissent pas, poursuivons les anciens propriétaires du sol avec toute la fureur de la Divinité offensée; c'est le devoir de tous, jeunes ou vieux, faibles ou forts, de combattre sans pitié les infidèles.

Meek Wolfe parla d'un affreux massacre dont les Anglais s'étaient rendus coupables durant l'hiver précédent comme d'un triomphe de la justice, comme d'une action héroïque dont les résultats devaient encourager les vainqueurs à persévérer; puis, par une transition qui n'était pas extraordinaire dans un siècle de subtilités religieuses, le pasteur revint aux vérités douces et consolantes qui abondent dans les enseignements de Celui dont il prétendait défendre la loi. Il recommanda aux assistants l'humanité, la paix, la charité, et les congédia après leur avoir donné sa bénédiction.

Lorsque l'assemblée se sépara, tous les habitants du Crapaud-Volant se regardaient comme honorés de quelque révélation spéciale; ils étaient convaincus que, par une faveur spéciale, ils venaient de communiquer avec la Source de toutes vérités; et pourtant ces sectaires n'étaient guère moins aveugles que les soldats de Mahomet. Il y avait quelque chose d'agréable à la faiblesse humaine dans la pensée que leurs ressentiments et leurs intérêts temporels se conciliaient avec leurs devoirs religieux; aussi croira-t-on sans peine qu'ils auraient été disposés à devenir des ministres de vengeance sous la conduite d'un chef entreprenant.

Tandis que les colons étaient sous l'empire de passions contradictoires, les ombres du soir s'abattaient graduellement sur leur village, et les ténèbres suivaient le coucher du soleil avec la rapidité particulière aux basses latitudes.

CHAPITRE XXVII.

Les ombres des arbres prenaient les formes longues et fantastiques qu'elles ont avant la chute du jour, et la population prêtait encore l'oreille à la voix de son pasteur, quand un personnage isolé se plaça sur la cime d'un escarpement d'où il pouvait, sans être observé lui-même, suivre les mouvements des habitants du hameau.

Une étroite pointe de montagne s'avançait dans la vallée, du côté de la maison des Heathcote, et dans les rochers qui la composaient s'ouvrait un ravin profond creusé par un petit ruisseau que la fonte des neiges et les grandes pluies changeaient périodiquement en torrent. Le temps, l'action des eaux, celle des bourrasques de l'hiver et de l'automne, avaient donné aux différentes faces de ce ravin une vague ressemblance avec des constructions dues à la main des hommes. Si même on avait eu les éléments d'une comparaison que l'éloignement des maisons du village ne permettait pas d'établir, on aurait pu remarquer, dans un endroit déterminé, des indices positifs d'un travail humain. On avait évidemment complété l'analogie qu'offraient des angles bizarres et des combinaisons accidentelles.

Au point du versant d'où l'on pouvait le mieux apercevoir la vallée, les rochers étaient entassés dans le plus sauvage désordre; leur conformation permettait d'y établir une résidence sans s'exposer aux regards curieux des colons, et avec la facilité d'observer toutes leurs démarches. Un ermite aurait choisi ce site pour observer de loin le monde en se livrant en même temps à la réflexion solitaire et à la dévotion ascétique.

Tous ceux qui ont vu les prairies et les vignobles baignés par le Rhône avant que ce fleuve verse son tribut dans le lac Leman ont pu remarquer une retraite de ce genre occupée par un homme qui s'est voué à l'isolement et au culte des autels ; elle domine le village de Saint-Maurice dans le canton du Valais. Mais l'ermitage suisse a une certaine ostentation : il est perché sur une étroite cime, à une hauteur immense, comme pour montrer dans quelle position resserrée et périlleuse on peut adorer Dieu. La demeure dont nous avons parlé évitait au contraire les regards avec les précautions les plus jalouses, et cherchait en même temps à s'affranchir de la solitude absolue. On avait pris soin de la disposer de manière à la confondre avec les objets environnants. Une petite hutte, appuyée contre les flancs du rocher, était bâtie de pierres et de troncs d'arbre ; elle avait un toit d'écorce et une cheminée d'argile. Sa porte s'ouvrait du côté de la vallée, et son unique fenêtre donnait sur le ravin. On ne pouvait guère s'apercevoir de l'existence de ce séjour humble et primitif sans arriver sur le plateau de roche escarpée qu'on avait choisi pour l'établir.



— Tu as un air d'affliction qui m'épouvante; aurais-tu souffert pendant ton excursion dans les montagnes?

L'homme qui demeurait là semblait, par son air sombre et sévère, bien digne de son habitation. A l'heure que nous avons indiquée, il était assis sur une pierre, à l'angle le plus saillant de la montagne et à la place d'où l'on embrassait des yeux, dans leur plus grand développement, les chaumières des villageois. Des pierres avaient été entassées devant lui comme pour former un ouvrage avancé, et si quelques regards errants s'étaient portés sur la face perpendiculaire de la hauteur, ils n'auraient probablement pas découvert la présence d'un homme dont le corps était caché, à l'exception de la tête et des épaules.

Il eût été difficile de dire si ce personnage s'était ainsi placé pour faire sentinelle ou pour entrer en communication spirituelle avec la population de la vallée. Son extérieur indiquait à la fois ces deux occupations : parfois sa physionomie exprimait une rêverie douce et mélancolique, il semblait qu'il s'abandonnait avec plaisir à un attendrissement naturel; parfois aussi il serrait les lèvres et ses sourcils se contractaient sévèrement.

La solitude du lieu, le repos universel qui régnait alentour, l'immense tapis de verdure qu'on apercevait de ce point élevé, les murmures vagues qui s'échappaient des bois silencieux, contribuaient à donner de la grandeur au paysage. La figure de l'habitant du ravin était complétement immobile. Il avait la tête sur la main, le coude sur le petit rempart qui l'abritait. On aurait pu le prendre pour une de ces statues accidentelles que taille dans les rochers la main transformatrice des âges. Une heure entière s'écoula sans qu'il se dérangeât de sa position. Ses fonctions vitales paraissaient suspendues, soit qu'il se plongeât dans la contemplation, soit qu'il attendît patiemment quelque événement déjà prévu.

Enfin cette inaction ordinaire fut interrompue. On entendit dans les broussailles, au-dessus du ravin, un frôlement pareil à celui qu'aurait pu faire le passage d'un écureuil. Un craquement de branches y succéda; puis un fragment de roche, tombant par-dessus la tête de l'ermite encore immobile, roula jusqu'au fond du précipice avec un bruit qui réveilla tous les échos des cavernes.

Malgré la brusquerie de cette interruption et le fracas extraordinaire qui l'avait accompagnée, celui qu'elle aurait pu troubler ne manifesta aucune surprise. Il écouta attentivement, et lorsque tous les bruits eurent cessé, il se leva et se dirigea à pas précipités vers sa hutte en suivant un étroit rebord qui dominait l'abîme. Une minute après il revint à son poste, et plaça entre ses genoux une courte carabine du genre de celles dont se servent les cavaliers. L'approche d'un incident qui menaçait de troubler sa solitude pouvait inquiéter l'hôte du désert, mais elle n'était pas capable de troubler le calme de sa physionomie.

Les branches craquèrent une seconde fois, et dans une partie plus basse de l'escarpement. La cause de ce bruit n'était pas visible; mais il était hors de doute qu'un homme s'aventurait à descendre, car aucun animal ne pouvait se risquer sur une pente où le secours des mains était presque aussi nécessaire que celui des jambes.

— Avance, dit celui qu'on aurait pu qualifier d'ermite sans les détails militaires de son costume et son attitude martiale.

Ces paroles ne furent pas prononcées en vain ; un étranger se présenta à vingt pieds de la hutte, et parut non moins étonné que celui qui se considérait comme le maître de ces lieux sauvages. Le fusil du premier, la carabine du second s'abattirent tous deux à la fois, et se relevèrent presque au même instant par une commune impulsion. Le propriétaire du logis fit signe à l'autre d'approcher, et la familiarité d'une confiance réciproque remplaça toute intention hostile.



Une famille de puritains se rendant à l'église.

— Comment se fait-il, dit l'ermite à son hôte, que tu aies aperçu ce lieu secret? Il vient peu d'étrangers sur ces rochers, et jamais ils ne descendent le précipice.

— Les mocassins sont sûrs, répondit laconiquement l'étranger; tu sais que les hommes de ma couleur parlent souvent de leur grand Esprit, et qu'ils n'aiment pas à implorer ses faveurs sur les grandes routes. C'est à son saint nom que ce lieu est consacré.

L'intrus était le jeune sachem des Narragansett, et celui qui, malgré l'explication qu'il venait de donner, cherchait évidemment moins à s'isoler qu'à se cacher, était le proscrit connu sous le nom de Soumission. L'un et l'autre s'étaient déjà vus; cependant l'ermite ne put se défendre d'un certain embarras, et l'Indien d'une surprise qu'il

sut admirablement dissimuler. Conanchet observa le décorum qui convenait à son rang supérieur, et s'abstenant de témoigner la moindre curiosité vulgaire, il eut l'air de croire qu'une semblable rencontre n'avait rien d'extraordinaire.

— Le manitou des Visages-Pâles, dit-il, doit être content de mon père. Ses paroles retentissent souvent aux oreilles du grand Esprit! les rochers et les arbres le connaissent.

— Comme tous ceux d'une race pécheresse et déchue, répondit l'étranger d'un air sévère, j'ai besoin de prier souvent. Mais pourquoi penses-tu que ma voix soit fréquemment entendue dans ce lieu désert?

Conanchet indiqua du doigt le rocher usé sur lequel il marchait, et regarda furtivement le sentier battu qui conduisait à la porte de la cabane.

— Un Anglais a le talon dur, dit-il, mais plus tendre cependant que la pierre. Le sabot d'un daim devrait passer bien des fois sur la roche pour y laisser de pareilles traces.

— Tu as l'œil vif, Narragansett, mais tu peux t'abuser; ma langue n'est pas la seule qui parle au Dieu de mon peuple.

Le sachem inclina légèrement la tête en signe d'adhésion, comme s'il se fût peu soucié d'insister; mais son compagnon ne s'en tint pas là, et essaya de persuader à l'Indien que ce n'était pas là sa retraite habituelle.

— Ce peut être par hasard ou par plaisir que je me trouve seul ici, dit-il. Tu sais que la journée a été sanglante pour les Visages-Pâles, et qu'il y a des morts et des mourants dans leurs cabanes. Un homme qui n'a pas de wigwam à lui doit se retirer pour prier.

— L'esprit est très-fin, répondit Conanchet. Il peut entendre quand l'oreille est sourde; il peut voir quand l'œil est fermé. Mon père a parlé au grand Esprit avec le reste de sa tribu.

En disant ces mots, il montra l'église, d'où sortait en ce moment l'assemblée que nous avons décrite. Soumission parut comprendre ce qu'il voulait dire, et prit le parti de renoncer à tromper un homme qui pénétrait le secret de son genre de vie.

— Indien, tu dis vrai, reprit-il : l'esprit voit de loin, et il voit souvent avec l'amertume du chagrin. Mon esprit communiait avec ceux des fidèles qui sont là-bas lorsque tes pas se sont fait entendre. Avant toi, personne n'était venu jusqu'ici, à l'exception de celui qui pourvoit à mes besoins corporels. Tu dis vrai; l'âme traverse l'espace, et la mienne m'emporte souvent bien au delà de ces collines lointaines qui resplendissent maintenant des derniers rayons du soleil couchant. Tu as jadis habité sous le même toit que moi; je prenais plaisir, dans le blockhaus isolé où nous avions tous deux un asile, à t'enseigner la langue des chrétiens, et à ouvrir ta jeune âme aux vérités de notre religion; mais il y a de cela bien des années... Ecoute! on gravit le sentier; as-tu peur d'un Anglais?

Conanchet se contenta de sourire froidement; il avait posé la main sur la platine de son fusil, quelque temps avant que son compagnon s'aperçût qu'on approchait; mais avant d'être interrogé, il était resté calme et impassible.

— Mon père a-t-il peur pour son ami? demanda-t-il : est-ce un guerrier armé?

— Non, il vient m'aider à soutenir un fardeau qu'il faut supporter jusqu'à ce qu'il plaise de m'en délivrer à Celui qui sait ce qui convient à sa créature. C'est le père ou le frère de celle que tu as rendue aujourd'hui à ses amis, car je reçois tour à tour les visites de différents membres de cette respectable famille.

Les traits basanés du chef s'animèrent, et par une brusque résolution il laissa son arme aux pieds de Soumission, comme pour aller à la rencontre du nouveau venu. Il courut rapidement le long du ravin, et rapporta bientôt un paquet enveloppé de riches chapelets de coquillages taillés en forme de perles. Il le plaça doucement auprès du vieillard, et lui dit à voix basse et avec précipitation : Le messager ne s'en ira pas les mains vides : mon père est sage; il dira ce qu'il faut dire.

On n'avait pas le temps de s'expliquer. Conanchet entra dans la cabane au moment où le jeune Marc Heathcote se montrait au détour d'un rocher.

— Tu sais ce qui s'est passé, et tu ne voudras pas me retenir, dit le jeune homme en plaçant des vivres aux pieds de l'ermite. Ah! qu'est-ce que cela? As-tu gagné ce butin dans le combat d'aujourd'hui?

— Non, c'est un paquet qu'on m'a laissé pour le remettre chez ton père, et je te l'abandonne volontiers. Dis-moi maintenant quelle est l'étendue de nos pertes; tu sais qu'obligé de me cacher, j'ai quitté le village dès que ma présnce a cessé d'y être utile.

Marc était peu disposé à entrer dans des explications. Il regardait le paquet de Conanchet, et des émotions diverses agitaient sa physionomie, rarement aussi tranquille que l'exigeaient les habitudes du temps et du pays.

— Je ferai ta commission, Narragansett! murmura-t-il entre ses dents.

Puis il tourna le dos au solitaire, et suivit la route qui longeait le précipice, avec une rapidité dont le solitaire fut effrayé.

Après le départ de Marc, Soumission alla chercher l'Indien au fond de son humble séjour. Avance, dit-il; le jeune homme s'est en allé avec ton paquet, et tu es maintenant seul auprès de ton ancien compagnon.

Conanchet reparut, mais il avait l'air moins animé que lorsqu'il était entré dans la cabane. Avant de reprendre la place qu'il avait quittée à l'arrivée de Marc, il jeta un regard plein de mélancolie sur le rocher où le paquet avait été déposé. Cependant, il avait, comme tous ses compatriotes, un empire prodigieux sur lui-même, aussi parvint-il à conserver son calme et sa gravité extérieure.

Les deux amis demeurèrent longtemps silencieux, et ce fut l'ermite qui entama de nouveau la conversation.

— Nous nous sommes fait un ami du chef des Narragansett, dit-il, et sa ligue avec Philippe est brisée.

— Anglais, répondit Conanchet, le sang des sachems coule dans mes veines.

— Pourquoi les Indiens et les blancs chercheraient-ils à se faire du mal? la terre est grande, et il y a sur sa surface immense place pour les hommes de toutes les couleurs, de toutes les nations.

— Mon père en a trouvé bien peu, dit l'Indien en promenant les yeux autour de l'étroit domaine de son hôte.

— Chef, c'est un prince frivole et mondain qui est assis sur le trône d'un peuple que protégeait autrefois le Seigneur! Les ténèbres couvrent la terre qu'avait éclairée un moment la lumière la plus éblouissante et la plus pure. Les justes sont forcés de fuir l'habitation de leur enfance et les temples des élus sont abandonnés aux abominations de l'idolâtrie. O Angleterre! Angleterre! quand donc auras-tu vidé la coupe d'amertume, quand donc auras-tu achevé de subir la condamnation qui t'a frappée? Mon cœur gémit de ta décadence, et ce n'est qu'avec une tristesse profonde que je contemple ta misère, que je songe à ton abaissement!

Conanchet avait trop de délicatesse pour ne pas faire attention à l'animation extraordinaire de l'orateur. Néanmoins, le sens des paroles lui échappait complétement. Il en avait entendu sans doute de semblables dans son adolescence, mais il les avait oubliées, et elles n'étaient pas plus intelligibles pour lui, quoique l'âge eut développé ses facultés.

Tout à coup, posant l'index sur le genou de son compagnon, il lui dit :

— Le bras de mon père s'est levé aujourd'hui du côté des Anglais; pourquoi donc ne lui ont-ils pas donné place au feu du conseil?

— Le pécheur qui gouverne l'île d'où mon peuple est venu a le bras aussi long que son esprit est vain. Il me poursuit jusqu'ici, au-delà des mers; mais quoique je ne sois pas admis au conseil de cette vallée, il fut un temps où ma voix retentissait dans des conseils qui ont fortement ébranlé la puissance de la race royale. Mes yeux ont vu juger et condamner celui qui a donné le jour aux perfides agents de Bélial, sous lequel gémit aujourd'hui un riche et glorieux royaume.

— La main de mon père a donc pris la chevelure d'un grand chef?

— Non, j'ai contribué à faire tomber sa tête, reprit Soumission.

Et une expression de triomphe rayonna sur son visage habituellement austère.

Conanchet rêva un moment et dit :

— Viens, l'aigle vole au-dessus des nuages, afin d'étendre ses ailes librement; la panthère fait des bonds plus allongés dans les vastes plaines; les gros poissons cherchent pour nager les eaux les plus profondes. Mon père n'est pas à l'aise entre ces rochers; il est trop grand pour être couché dans un petit wigwam. Les bois sont larges; qu'il change la couleur de sa peau et qu'il siége au feu du conseil de ma nation. Les guerriers écouteront ce qu'il dit, car sa main a montré de la puissance.

— C'est impossible, Narragansett, c'est impossible. Quiconque a été engendré dans l'esprit doit y rester. Il serait plus difficile au léopard d'effacer les taches de sa robe, au merle de se blanchir, qu'à un chrétien de repousser les dons du Seigneur quand il en a senti le mérite. Toutefois je te remercie de tes offres; mais mon âme est avec mon peuple. Il reste pourtant place en elle pour d'autres amitiés. Romps la ligue que tu as formée avec le méchant et turbulent Philippe, et que la hache de guerre soit à jamais enterrée dans le sentier qui mène de ton village aux villes des Anglais.

— Où est mon village? Auprès des îles, sur les bords du grand lac, est un lieu désert, noirci par le feu, mais je n'y vois pas de cabanes.

— Nous rebâtirons ta résidence, et nous la peuplerons de nouveau. Que la paix soit entre nous.

— Mon âme est avec mon peuple, répondit l'Indien en employant les paroles de son interlocuteur.

Un long et triste silence suivit la conversation; et quand elle recommença, elle roula sur les événements qui avaient eu lieu depuis le temps où tous deux avaient habité ensemble la maison des Heathcote; chacun semblait trop bien comprendre le caractère de l'autre, pour essayer de nouveau de le faire changer de résolution.

La nuit était close quand ils se levèrent pour entrer dans la hutte.

CHAPITRE XXVIII.

Les dernières teintes du crépuscule avaient disparu lorsque le vieux Marc Heathcote eut achevé la prière du soir. Les événements variés et remarquables de la journée avaient fait naître en lui une sensation pénible que le zèle, la confiance et l'exaltation de son esprit pouvaient seuls lui donner la force de supporter. Il s'était élevé à cette occasion à l'apogée de la résignation par une surabondance de prières et d'actions de grâces. Congédiant les inférieurs de l'établissement, il se retira, soutenu par les bras de son fils, dans une chambre intérieure où, entouré des objets de son affection, le vieillard éleva de nouveau la voix vers le Créateur, qui, au milieu de la douleur générale, avait daigné laisser tomber un regard de souvenir et de grâce sur les individus de sa race.

Il rappela les incidents de la perte de sa petite-fille, sa captivité dans les montagnes et son retour au pied des autels avec toute la ferveur de l'homme confiant dans les décrets de la Providence, et avec une vive sensibilité que l'âge semblait avoir conservé dans toute sa vigueur. C'est à la suite de ces témoignages religieux que nous nous retrouvons en présence de la famille.

L'esprit de réforme avait entraîné ceux qui en subissaient si violemment l'influence à des actes aussi absurdes que l'étaient à leurs yeux les coutumes qu'ils appelaient idolâtres. Les premiers protestants avaient tant retranché du service de l'autel, qu'ils couraient le risque d'en dépouiller le culte de toute dignité en y introduisant de nouvelles réformes.

Par une étrange substitution de la ruse à l'humilité, fléchir le genou en public était réputé pharisien, et travestir l'essence spirituelle du culte au simple mérite de la forme; et tandis que l'on observait avec la rigidité de nouveaux convertis des allures d'un caractère tout différent, on condamnait sans pitié les anciennes et les plus simples coutumes, tant l'esprit d innovation semble le régulateur inévitable de tous les projets d'amélioration bons ou mauvais. Mais quoique les puritains refusassent de s'humilier en public, ils s'abaissaient dans le particulier à des actes d'humilité que toute saine religion reprouve si l'âme n'entre pour rien dans la ferveur de l'invocation.

Dans cette occasion, ceux qui pratiquaient en secret courbèrent leurs corps dans les plus humbles postures de la dévotion. Ruth Heathcote se releva pressant dans sa main celle de l'enfant, qui, à ses yeux, échappait à une condition plus terrible que la tombe. Elle avait mis une douce violence à contraindre la créature étonnée de se joindre, du moins en apparence, à la prière; et elle chercha sur sa physionomie l'impression qu'avait dû y produire cette scène de piété, ce qu'elle fit avec la sollicitude chrétienne rehaussée par l'amour le plus tendre d'une mère.

Narra-Mattha, comme nous continuerons à l'appeler, semblait par son air, son attitude et l'expression de sa physionomie, avoir imaginé une existence dans les illusions mensongères d'un séduisant rêve. Son oreille se rappelait ces sons qui avaient bercé son enfance, et sa mémoire se rouvrait aux vagues souvenirs des objets et des usages qui se reproduisaient tout à coup à sa vue. Mais la première en traduisait le sens à un esprit qui s'était développé sous un tout autre système religieux, et la seconde revenait trop tard pour substituer les règlements étroits de la vie sociale à des habitudes enracinées dans son cœur par l'aspect à la fois sauvage et sublime de la nature. Elle se tenait donc au centre de sa famille, comme un de ces esprits aériens, à peine apprivoisés et prêts à reprendre leur vol pour échapper aux entraves du monde sublunaire.

Quels que fussent la force de ses affections et son dévouement à tous les devoirs naturels de sa position, Ruth Heathcote n'en était pas à apprendre que toute violence devait être soigneusement écartée dans leur application. Aux premiers élans de joie et de reconnaissance succédaient la sollicitude active, croissante, incessante pour les événements qui allaient surgir. Néanmoins les doutes et les inquiétudes qui l'assiégeaient étaient soigneusement refoulés au fond de son cœur, sous l'apparence du bonheur, et quelques rayons de pure félicité vinrent éclairer ce front si longtemps obscurci par les soucis rongeurs.

— Tu te souviens de ton enfance, Ruth? demanda la mère lorsqu'un silence convenable eut succédé à la prière. Tes pensées ne nous ont pas été tout à fait étrangères, et j'aime à croire que la nature a conservé sa place dans ton cœur. Dis-nous, enfant, tes courses vagabondes dans nos forêts, les souffrances qu'une frêle créature comme toi a dû endurer au milieu d'un peuple barbare. Il y a du plaisir à écouter le récit de ce que tu as vu et ressenti, maintenant que nous savons que la fin de tes souffrances est arrivée.

Elle parlait à une oreille sourde à un tel langage. Narra-Mattha certainement entendait ses paroles, mais leur sens échappait à sa compréhension et à sa curiosité. Contemplant avec un mélange de plaisir et d'étonnement les regards affectueux de sa mère, elle fouilla tout à coup les plis de sa tunique, et en tirant une ceinture gaiement ornée des desseins ingénieux de son peuple adoptif, elle se rapprocha de sa mère inquiète, et de ses mains tremblantes de timidité et de plaisir elle la lui passa autour de la ceinture, la disposant de manière à en faire ressortir la richesse du travail. Satisfaite de son action, l'innocente créature cherchait ardemment des signes d'approbation dans des yeux qui n'exprimaient guère autre chose que du regret. Inquiète d'une expression qu'elle ne pouvait interpréter, ses regards errèrent autour d'elle, comme pour chercher un refuge contre un sentiment qui lui était étranger; Whital Ring s'était glissé furtivement dans la chambre, et la pauvre effarée ne trouvant plus autour d'elle les objets habituels de sa demeure chérie, arrêta sa vue sur le visage de l'idiot vagabond. Elle lui montra d'un geste éloquent l'ouvrage de ses mains, en appelant au goût de celui qui devait savoir si elle avait bien travaillé.

— Superbe! répondit Whital s'approchant de l'objet de son admiration. C'est une belle ceinture, nulle que la femme d'un sachem n'aurait pu faire un don aussi rare.

La jeune femme croisa paisiblement ses bras sur sa poitrine et parut satisfaite d'elle-même et de tout le monde.

— Voilà bien la main de celui qui trafique du mal, dit le puritain. Corrompre le cœur par la vanité, détourner le cours des affections pour les porter sur les futilités de la vie, sont choses dans lesquelles il se complaît. Une nature déchue ne s'y prête que trop aisément. Il nous faudra veiller incessamment sur cette enfant, ou mieux vaudrait qu'elle fût couchée dans la tombe près de ceux de nos enfants qui sont déjà partis pour la terre promise.

Le respect contint Ruth dans le silence, mais tout en déplorant l'ignorance de son enfant, l'affection naturelle parlait plus chaleureusement à son cœur. Avec le tact de la femme et la tendresse de la mère, elle comprenait que la sévérité n'était pas le moyen à employer pour produire le changement désirable. Prenant un siége, elle attira près d'elle son enfant, et implorant du regard le silence autour d'elle, elle se laissa guider par l'influence mystérieuse de la nature pour approfondir les ténèbres de l'esprit de sa fille.

— Viens plus pres, Narra-Mattah, dit-elle l'interpellant du nom auquel seul elle répondait. Tu es encore dans l'adolescence, mon enfant, mais il a plu à Celui dont toute volonté est une loi, de t'avoir déjà éprouvée par de nombreuses vicissitudes dans la vie de ce monde. Dis-moi si tu te rappelles les jours de ton enfance, si tes pensées se sont jamais reportées au séjour paternel, pendant ces longues années que tu as été éloignée de notre vue.

Ruth avait attiré sa fille plus près d'elle pendant qu'elle lui parlait, et celle-ci était retombée dans cette posture qu'elle venait de quitter, s'agenouillant aux pieds de sa mère, comme elle l'avait si souvent fait dans son enfance. Cette attitude rappelait trop de tendres souvenirs pour ne pas y laisser l'enfant des forêts pendant le dialogue qui va suivre. Mais tandis qu'elle obéissait dans sa personne à cette douce pression, et que son œil brillait des émotions qu'elle comprenait, Narra-Mattah laissait voir que son intelligence n'allait pas au delà des témoignages d'affection de sa mère. Ruth comprit le motif de ce silence, et maîtrisant la douleur qu'il lui causait, elle s'efforça d'adapter ses paroles aux habitudes d'un être si naïf.

— Les têtes grises de ton peuple ont été jeunes, reprit-elle, elles n'ont pas oublié les huttes de leurs pères. Ma fille ne pense-t-elle pas quelquefois au temps où elle jouait avec les enfants des Visages-Pâles?

La jeune femme écoutait attentivement. Le langage de ses jeunes années avait été suffisamment enraciné avant sa captivité, et trop souvent exercé dans les rapports de la tribu avec les blancs, et plus particulièrement avec Withal Ring, pour lui faire douter du sens des paroles qu'elle entendait. Dérobant un regard timide derrière elle, elle fixa un moment le visage de Marthe comme pour en étudier les traits, puis elle partit d'un éclat de rire avec toute la franche gaieté d'une fille Indienne.

— Tu ne nous as pas oubliés? Ce regard pour celle qui fut la compagne de ton enfance me rassure, et nous aurons bientôt regagné l'affection de notre chère Ruth, comme nous avons actuellement retrouvé sa personne. Je ne te parlerai pas de cette terrible nuit où la violence des sauvages t'arracha de nos bras, ni de l'amère douleur qui nous affligea lorsque nous t'eûmes perdue; mais il est un être que tu n'as pas oublié, Celui qui trône au-dessus des nuages, qui tient la terre dans sa main, et qui jette un regard de miséricorde sur tous ceux qui suivent le sentier que son doigt leur indique. A-t-il encore une place dans tes pensées? Te rappelles-tu son saint nom, et connais-tu encore sa puissance?

Narra-Mattah pencha la tête, comme pour mieux saisir le sens de ce qu'elle entendait; ses traits, tout à l'heure souriants, devinrent graves et empreints d'un sentiment de profond respect. Après un moment de silence, elle murmura le mot :

— Manitou!

— Manitou ou Jehovah, Dieu ou le roi des rois, le seigneur des seigneurs! peu importe le terme usité pour exprimer sa puissance. Tu le connais donc, et tu n'as jamais cessé de l'invoquer?

— Narra-Mattah est femme. Elle a peur de parler haut au Manitou. Il connaît la voix des chefs, et il les écoute lorsqu'ils implorent son aide.

Le puritain laissa échapper un sourd gémissement; mais Ruth réussit à cacher son angoisse, tant elle craignait de troubler la confiance renaissante de sa fille.

— Celui-là est peut-être le Manitou d'un Indien, dit-elle, mais non le Dieu des chrétiens. Le culte de ta race est différent, et tu dois faire appel au Dieu de tes pères. Les Narragansett eux-mêmes enseignent cette vérité. Ta peau est blanche et tes oreilles doivent s'ouvrir aux traditions des hommes de ton sang.

La tête de la jeune femme s'inclina devant cette allusion à sa couleur, comme si elle eût voulu cacher à tous les yeux cette triste vérité, mais elle n'eut pas le temps de répondre, car Withal Ring se rapprochant et montrant du doigt la teinte brûlée de sa joue, presque autant brunie par la honte que par l'ardeur du soleil d'Amérique, s'écria avec emphase :

— La femme du sachem a déjà changé; elle sera bientôt rouge comme Nipset. Voyez, ajouta-t-il montrant du doigt un endroit de son bras dont le soleil et le hâle n'avaient pas encore détruit la couleur primitive, le méchant esprit a versé de l'eau dans ce sang, mais on l'en fera sortir. Dès qu'il sera assez foncé pour que le méchant esprit ne le reconnaisse plus, il marchera sur le sentier de la guerre, et alors les menteurs Visages-Pâles devront déterrer les os de leurs pères et se diriger vers le soleil levant, où mon wigwam sera garni des chevelures de la couleur du daim.

— Et toi, ma fille, penses-tu entendre sans frémir cette horrible menace contre le peuple de ton pays, de ton sang, de ton Dieu!

L'œil de Narra-Mattah exprimait le doute, mais restait fixé sur Whital avec la même expression de bonté. L'idiot plein de sa gloire imaginaire éleva le bras dans son exaltation, et d'un geste facile à comprendre, il indiqua comment il entendait enlever à ses victimes les trophées habituels. Pendant cette pantomime repoussante, mais expressive, Ruth épiait avec angoisse les traits de son enfant. Le plus léger éclair de désapprobation, le plus faible mouvement d'un muscle rebelle, le moindre signe de répulsion contre cette évidence des pratiques barbares de son peuple adoptif eussent soulagé le cœur de la pauvre mère.

Mais une impératrice de Rome n'eût pas assisté au râle d'agonie du gladiateur, l'épouse d'un roi plus moderne n'eût pas lu la liste sanglante des victimes de son mari, une jolie fiancée n'eût pas écouté le récit des batailles sanglantes de celui que son imagination eût constitué un héros, avec moins d'indifférence pour les souffrances humaines, que n'en témoigna la femme du sachem des Narragansett pour la pantomime expressive de ces exploits qui avaient acquis à son époux une si haute renommée. Il n'était que trop évident que ce geste brutal et sauvage ne représentait à son esprit que des images dans lesquelles la compagne choisie d'un guerrier devait se complaire. L'expression mobile de ses traits et son coup d'œil approbateur dénotèrent trop pleinement la sympathie que donnait l'exaltation dans le succès du guerrier, et quand Withal, excité par sa propre démonstration, redoubla ses gestes de violence, il en fut récompensé par un second éclat de rire. Les notes douces et féminines de ce témoignage involontaire de joie résonnèrent aux oreilles de Ruth comme un glas de mort sur les qualités morales de son enfant. Toujours maîtresse de ses émotions, elle passa la main sur son front, et parut longtemps réfléchir sur l'abîme profond d'un esprit qui jadis promettait d'être si pur.

Les colons n'avaient pas encore rompu tous les liens qui les rattachaient à l'hémisphère oriental. Leurs légendes, leur orgueil et dans bien des circonstances leur mémoire les aidaient à conserver un sentiment d'amitié, et nous pouvons ajouter de foi, pour la terre de leurs ancêtres. Jusqu'à cette heure, chez quelques-uns de leurs descendants, le *beau idéal* de la perfection, dans tout ce qui se rattache aux qualités ou au bonheur de l'homme, se reproduit sous les images et les souvenirs du pays dont ils sont issus. La distance, on le sait, jette un léger voile sur les visions physiques et morales. La ligne bleue de la montagne, qui se perd dans les profondeurs du ciel, n'est pas plus agréable à l'œil que ne le sont à l'imagination les peintures fantastiques des choses immatérielles; mais à mesure qu'il se rapproche, le voyageur désappointé ne trouve trop souvent que stérilité et laideur là où il comptait trouver richesse et fertilité. Il n'est donc pas étonnant que les habitants des provinces de la Nouvelle-Angleterre eussent rattaché les souvenirs de leur pays originaire à la plupart de leurs peintures poétiques de la vie. Ils avaient retenu le langage, les livres, presque toutes les habitudes des Anglais; mais des circonstances diverses, des intérêts divisés et des opinions particulières commençaient graduellement à ouvrir les brèches que le temps a élargies depuis, et qui promettent de ne laisser bientôt entre les deux peuples rien de commun que l'origine et le langage, et nous l'espérons, quelques restes de charité qui les empêcheront d'oublier qu'ils sont frères.

Les habitudes sévères des religionnaires dans toutes les provinces étaient en opposition avec les plus simples récréations de la vie. Les arts n'étaient permis qu'autant qu'ils se rattachaient à un but d'utilité. La musique était consacrée au seul service du culte, et longtemps encore après les premières colonisations, la chanson n'avait pas détourné l'esprit du but sacré que l'on considérait comme l'objet essentiel de l'existence. Nulle stance n'était chantée, qui ne rattachât les idées saintes au plaisir de l'harmonie, et l'on n'entendait jamais les sons de la débauche dans les limites de leurs enceintes. Toutefois les mots adaptés à leur condition particulière furent introduits peu à peu, et quoique la poésie ne fût pas une propriété commune ni brillante de l'esprit chez un peuple ainsi formé aux pratiques ascétiques, elle se développa de bonne heure en une versification méthodique, destinée à donner plus de pompe à la glorification de la Divinité. Par une extension naturelle de cette pieuse coutume, on berçait les enfants avec ces chansons religieuses.

Lorsque Ruth Heathcote passa sa main sur son front, elle acquit la triste conviction que son empire sur l'esprit de sa fille était tristement affaibli, sinon tout à fait perdu; mais l'amour maternel ne se laisse pas aisément décourager dans ses efforts; une idée traversa son esprit, et elle résolut aussitôt d'en faire l'expérience.

La nature l'avait douée d'une voix mélodieuse et d'une oreille juste, qui lui permettait de moduler les sons avec une précision de rhythme qui portait à l'âme. Elle possédait le génie de la musique, c'est à dire la mélodie, dégagée de ce brillant exagéré dont l'enveloppe trop souvent la prétendue science; attirant sa fille plus près d'elle encore, elle commença une de ces chansons en usage dans la colonie, sa voix s'élevant à peine au début au-dessus du murmure de la brise du soir, puis s'élevant graduellement jusqu'à l'ampleur et à la richesse du son que réclamait la simplicité de l'air.

Les premières et faibles notes de cette chanson de l'enfance rendirent Narra-Mattah immobile et comme transformée en une statue de marbre : à mesure que les versets se déroulaient, le plaisir brillait dans ses yeux; et avant que le second couplet fût fini, tous les muscles de sa physionomie ingénue exprimaient le plus pur délice. Ruth ne risquait pas l'expérience sans trembler pour ses résultats; sa propre émotion donnait du sentiment à la musique, et lorsque pour la troisième fois, dans le cours de sa chanson, elle regarda sa fille, elle aperçut l'azur bleu de ses yeux, qui la contemplaient ardemment, voilé par les larmes. Encouragée par cette évidence incontestable de succès, la nature acquit une nouvelle puissance dans ses efforts, et le dernier verset fut chanté à l'oreille de Narra-Mattah, dont la tête s'était penchée sur son sein, comme elle l'avait fait si souvent dans ses premières années lorsqu'elle écoutait cette mélodie mélancolique.

Content, calme en apparence, suivait avec anxiété ce retour d'intelligence entre sa femme et son enfant; il comprit mieux le regard qui brillait dans les yeux de la première, lorsqu'elle pressa doucement sur son sein la tête de la jeune transfuge. Une minute s'écoula dans le plus profond silence. Whital Ring lui-même ne bougeait plus, et de longues et tristes années s'étaient écoulées depuis que Ruth avait joui d'un moment de bonheur aussi pur.

Le silence fut troublé par un pas lourd qui se fit entendre dans la pièce voisine; une porte s'ouvrit avec violence, et le jeune Mark parut, le visage animé par la course, son front semblant avoir conservé l'expression terrible du combat, et ses pas précipités trahissant l'agitation d'un sentiment violent. Il portait dans ses bras le fardeau de Conanchet, il le déposa sur la table et le désigna du doigt pour appeler l'attention; puis se détournant brusquement, il quitta la chambre.

Un cri de joie s'échappa des lèvres de Narra-Mattah dès qu'elle aperçut les bandes enrichies de perles. Les bras de Ruth se relâchèrent, et avant que l'étonnement eût fait place à une suite plus régulière d'idées, la créature sauvage s'était élancée de ses genoux vers la table, et revenait prendre sa première posture, déroulant les plis de l'enveloppe, et présentant aux regards effarés de sa mère les traits placides d'un enfant indien. Il faudrait une plume plus exercée que la nôtre, pour donner aux lecteurs une juste idée des sentiments opposés qui se disputaient le cœur de Ruth. Le sentiment inné et éternel de l'amour maternel était combattu par l'orgueil que le préjugé avait inculqué dans le sein même de cette douce créature de Dieu. Il n'y avait pas besoin de dire l'origine de cet enfant, dont le visage exprimait déjà le calme particulier à sa race; c'était l'œil noir et brillant de Conanchet, quoique affaibli par l'enfance; c'était le front plat et la lèvre comprimée du père : seulement les marques distinctives de son origine étaient adoucies par les contours de cette beauté qui avait rendu si remarquable sa propre fille.

— Vois! dit Narra-Mattah élevant l'enfant sous les regards ternes de Ruth; c'est un sachem des hommes rouges, le petit aigle a trop tôt déserté son nid.

Ruth ne put résister à l'appel de sa fille bien-aimée; courbant sa tête pour cacher sa rougeur, elle déposa un baiser sur le front de l'enfant indien; mais l'œil jaloux de la jeune mère ne s'y trompa pas; Narra-Mattah reconnut la différence entre cette froide caresse et les tendres embrassements qu'elle-même avait reçus, et le désappointe-

ment vint glacer son cœur. Replaçant les plis du lange avec une dignité calme, elle quitta sa posture agenouillée, et se retira tristement dans un coin éloigné de la chambre, où elle s'assit; et jetant un regard de reproche à sa mère, elle entonna à voix basse une chanson indienne pour son enfant.

— La sagesse de la Providence se montre ici, comme dans toutes ses œuvres, murmura Content à l'oreille de sa compagne presque insensible, nous n'avions pas mérité de la retrouver telle que nous l'avions perdue; notre fille est triste parce que tu as regardé froidement son enfant.

Cet appel suffit pour réveiller des affections qui n'étaient qu'engourdies, et rappelant Ruth à elle-même, il dissipa les nuages de regret qui ombrageaient son front. Le déplaisir de la jeune mère fut facile à apaiser. Un sourire de son enfant fit refluer rapidement le sang vers le cœur; et Ruth elle-même oublia bientôt ses regrets, dans la joie innocente que montra sa fille à faire admirer la force de l'enfant. Content fut arraché à cette scène touchante d'affection par l'avis que quelqu'un du dehors le demandait pour affaires urgentes concernant la colonie.

CHAPITRE XXIX.

Content trouva assis dans une pièce voisine le docteur Ergot, le révérend Meek Wolfe, l'enseigne Dudley et Reuben Ring. Ils avaient tous un maintien grave et compassé qui eût fait honneur à un conseil indien. Il fut accueilli avec cet air roide et guindé que conservent encore aujourd'hui les habitants de la partie orientale des États-Unis, et qui leur a valu une réputation d'insensibilité. On était dans un siècle de doctrines transcendantes, de mortifications, de sévère discipline, et le plupart des hommes croyaient devoir montrer en toute circonstance l'empire de l'esprit sur les mouvements qui dépendaient uniquement de la partie animale. Les habitudes qui ont pris naissance dans ces idées exaltées de perfection spirituelle ont été affaiblies par l'influence du temps, mais elles existaient encore assez complétement pour tromper l'observateur sur le véritable caractère des populations.

A l'entrée du maître de la maison, on observa un silence pareil à celui qui précède les entrevues des aborigènes. Enfin l'enseigne Dudley, chez lequel, en raison de sa taille gigantesque, la partie intellectuelle se trouvait sans doute hors de proportion avec la matière, donna quelques signes d'impatience et demanda que le prêtre commençât. Mis en demeure de développer ses idées, Meek s'exprima en ces termes :

— Capitaine Content Heathcote, cette journée a été remarquable par des visitations terribles et par des dons temporels qui prouvent que le Seigneur ne nous a pas encore abandonnés. Les païens ont été cruellement frappés par la main des fidèles, et les fidèles ont expié leur manque de foi par l'irruption subite des sauvages. Azazel a été lâché dans notre village; les légions de l'enfer ont pu se déployer dans nos champs; pourtant le Seigneur s'est souvenu de son peuple, et il l'a soutenu dans une épreuve de sang, dans une épreuve aussi périlleuse que le passage de sa nation bien-aimée à travers les flots de la mer Rouge. Cette manifestation de sa volonté doit nous causer à la fois de la joie et de la douleur : de la joie, parce qu'il a daigné s'employer à chasser Gomorrhe de nos cœurs; de la douleur, parce que nous avons mérité sa colère. Mais je parle à un homme exercé dans la discipline spirituelle et familiarisé avec les vicissitudes du monde. Il serait donc inutile d'entrer dans de plus longues considérations, et nous allons revenir aux soins temporels. Tous les membres de ta famille sont-ils sortis sains et saufs de la terrible lutte d'aujourd'hui?

— Tel a été le bon plaisir du Seigneur, répondit Content, et nous lui en rendons grâces. Nous voyons autour de nous des amis en deuil, et nous sympathisons avec leurs souffrances, mais nous-mêmes nous n'avons pas été atteints.

— Tu as eu déjà un temps d'épreuve; le père cesse de châtier quand on se rappelle ses premières punitions; mais voici le sergent Ring. Il a sans doute à te communiquer des affaires qui vont nécessiter l'emploi de ton courage et de ta sagesse.

Content tourna tranquillement les yeux sur Reuben Ring. Cet homme, doué de qualités solides et précieuses, aurait probablement obtenu le grade de son beau-frère, s'il avait eu comme lui l'élocution facile. Mais il savait mieux agir que parler, et son défaut d'éloquence avait nui à sa popularité. Quoi qu'il en fût, les circonstances exigeaient qu'il surmontât sa taciturnité naturelle : il se hâta de répondre à son commandant, qui l'interrogeait des yeux.

— Le capitaine sait la manière dont nous battîmes les sauvages à l'entrée sud de la vallée, et il n'est pas nécessaire de donner de nouveaux détails. Vingt-six hommes rouges ont été tués dans la prairie, et il y en a à peu près le même nombre de blessés. Quant à nous, nous avons çà et là quelques égratignures, mais nous sommes tous revenus sur nos jambes.

— C'est bien ce que l'on m'avait déjà rapporté.

— Ensuite, il y a eu un détachement envoyé dans les bois pour battre les buissons et suivre la piste des Indiens. Les éclaireurs se sont divisés par couple, et ont fini par agir isolément, j'en étais! Les deux hommes dont il est question....

— De quels hommes parles-tu? demanda Content.

Reuben n'eut pas l'air d'apprécier la nécessité de coudre ensemble les différentes parties de son récit; et il reprit, sans tenir compte de l'interruption :

— Les deux hommes dont il est question, les hommes dont j'avais parlé au ministre et à l'enseigne...

— Continue, dit Content, qui comprit le sergent.

— Après que l'un de ces hommes fut abattu, je n'ai pas cru nécessaire de continuer inutilement nos sanglants exploits, surtout après que le Seigneur eut montré sa miséricorde en répandant ses bontés sur ma propre demeure. Sous l'impulsion de cette croyance, l'autre fut lié et conduit dans les défrichements.

— Tu as fait un prisonnier?

Les lèvres de Reuben s'ouvrirent à peine pour laisser échapper un murmure affirmatif, mais l'enseigne Dudley prit sur lui d'entrer dans de plus longs détails; reprenant donc le point où son parent en était resté, il continua :

— Comme le sergent vous l'a raconté, dit-il, l'un des sauvages tomba, et l'autre est actuellement en dehors attendant que l'on ait décidé de son sort.

— J'espère qu'on n'a pas le projet de lui faire du mal, dit Content jetant un coup d'œil inquiet sur ses compagnons. Il y a eu assez de sang répandu aujourd'hui autour de nos établissements. Le sergent a le droit de réclamer la prime de la chevelure de l'homme qui a été tué; mais je réclame le pardon de celui qui est vivant.

— Le pardon est d'essence divine, riposta Meek Wolfe; nous ne devons pas en faire abus, de peur de détruire les décrets de la sagesse céleste. Il ne faut pas qu'Azazel triomphe, quand même la tribu des Narragansett devrait en être anéantie. Nous sommes, il est vrai, une race errante et faillible, capitaine Heathcote; mais c'est pour cette raison que nous devons davantage nous soumettre sans murmurer aux décrets que la grâce nous transmet pour nous tracer la route de nos devoirs.

— Je ne consentirai pas à répandre de nouveau le sang maintenant que le conflit est arrêté. Que la Providence soit louée pour notre victoire! Il est temps de prêter l'oreille aux conseils de la charité.

— Telles sont les déceptions d'une aveugle sagesse, reprit le bigot, dont l'œil sombre s'éclaira d'une inspiration fanatique. La fin de toutes choses est bonne, et nous ne saurions sans danger mettre en doute les desseins cachés du ciel. Mais il n'est pas ici question de la mort du prisonnier, puisque, au contraire, il s'offre à nous rendre de plus grands services que ne pouraient nous en attirer sa grâce ou sa mort. Le sauvage s'est rendu sans effort, et veut nous faire des propositions qui pourraient amener à bonne fin les épreuves de ce jour.

— S'il peut en effet diminuer les dangers de cette guerre inutile, il ne trouvera personne mieux disposé que moi à l'écouter.

— Il affirme pouvoir nous rendre ce service.

— Alors, pour l'amour du ciel, qu'on l'amène, afin que nous tenions conseil sur ses propositions.

Meek fit un signe au sergent Ring, qui quitta un moment la chambre et revint presque aussitôt suivi de son prisonnier. L'Indien était un de ces sauvages sombres et farouches doués des propriétés les plus sinistres de sa condition, sans en posséder les qualités compensatrices. D'une stature moyenne, qui ne laissait rien à admirer ni à critiquer dans la forme, son regard était vil et sournois, trahissant à la fois la crainte et la vengeance; par les ornements simples de son costume, il semblait appartenir à la seconde classe des guerriers. Néanmoins il conservait la gravité du maintien, la fermeté de la marche et l'empire sur tous ses mouvements qui caractérisaient ces peuplades avant que leurs fréquents rapports avec les blancs eussent commencé à en effacer les traits distinctifs.

— Voici le Narragansett, dit Reuben Ring conduisant son prisonnier au centre de l'appartement : on devine à l'incertitude de son regard que ce n'est pas un chef.

— Peu importe son rang s'il effectue ce dont il a été question. Nous cherchons à arrêter les flots de sang qui sillonnent ces colonies dévouées comme les torrents d'eau descendus des montagnes.

— C'est ce qu'il fera, répondit le fanatique, ou sa tête répondra de son manque de foi.

— Comment et par quels moyens entend-il arrêter l'œuvre de destruction?

— En livrant entre nos mains le féroce Philippe et son farouche allié Conanchet. Ces deux chefs détruits, nous pourrons rentrer en paix dans notre temple, et nos actions de grâces s'élèveront de nouveau dans notre Bethel sans qu'elles soient interrompues par les cris profanes des sauvages.

Content recula de surprise et de stupéfaction en entendant développer cet étrange système de conclure la paix.

— Quand cet homme dirait vrai, quelle garantie nous donne-t-il du succès ? demanda-t-il d'un son de voix qui trahissait son peu de confiance dans la proposition.

— La loi de la nécessité et la gloire de Dieu pour notre justification, répondit sèchement le bigot.

— Ceci dépasse l'extension limitée d'une autorité par délégation. Je n'aime pas assumer un tel pouvoir sans un mandat signé pour en couvrir la responsabilité.

— L'objet a soulevé quelques doutes dans mon esprit, fit observer l'enseigne Dudley, et j'en ai tiré quelques observations qui rencontreront peut-être l'approbation du capitaine.

Content connaissait son ancien serviteur pour un homme d'écorce rude mais recouvrant un cœur humain. D'un autre côté, quoiqu'il ne se l'avouât pas à lui-même, il redoutait l'exagération des sentiments de son guide spirituel, et il accueillit en conséquence avec une satisf ction qu'il ne put dissimuler l'interruption d Eben.

— Parle ouvertement, dit-il ; lorsque les hommes tiennent conseil sur des matières de cette importance, l'opinion de chacun concourt au salut de tous.

– Alors cette affaire pourra s'exécuter sans la crainte des embarras que le capitaine semble redouter. L'Indien offre de conduire un détachement à travers la forêt jusqu'au refuge des chefs sanguinaires, à l'effet de livrer l'issue à notre discrétion.

— Et qui vous porte à admettre une expédition sur les simples données qui vous ont été suggérées ?

L'enseigne Dudley ne s'était pas élevé au rang qu'il occupait sans avoir acquis un peu de cette réserve qui rehausse la dignité des grades. Ayant exposé devant ses auditeurs l'opinion déjà émise, il en attendait patiemment l'effet sur l'esprit de son supérieur, lorsque ce dernier prouva par son air de doute et par la question qu'il posa qu'il ne comprenait pas l'expédient proposé par son subordonné.

— Je crois qu'il n'est pas nécessaire de faire davantage de prisonniers, reprit Eben, puisque le seul que nous ayons cause déjà des dissensions dans le conseil. S'il existe dans la colonie une loi qui commande de frapper doucement en pleine bataille, c'est une loi dont on tient peu de compte; et quoique je ne veuille pas prétendre à la sagesse de nos législateurs, j'ajouterai que cette loi doit rester dans l'oubli jusqu'à ce que l'invasion des sauvages soit tout à fait comprimée.

— Nous sommes en présence d'un ennemi dont le bras ne s'arrête pas au cri de miséricorde; et quoique la charité soit le fruit des pratiques chrétiennes, il existe un devoir plus impérieux qui ressort des intérêts terrestres. Nous ne sommes que de faibles instruments dans les mains de la Providence, et comme tels, nous ne devons pas céder à nos propres impulsions. Si la preuve de sentiments meilleurs se trouvait parmi les sauvages, nous pourrions espérer d'arriver paisiblement à un arrangement; mais les puissances ténébreuses bouillonnent dans leurs cœurs, et nous avons appris à reconnaître l'arbre par les fruits qu'il porte.

Content quitta la pièce en faisant signe qu'il allait revenir. Un moment après, il amena sa fille au centre de la réunion. La jeune femme alarmée pressait contre son sein son enfant emmaillotté, lorsqu'elle contempla les graves figures des lizerains; mais elle recula effrayée sous le regard fauve du révérend M. Wolfe.

— Tu disais que les sauvages n'ouvrent jamais leur cœur aux cris de la miséricorde, reprit Content; voici la preuve vivante que tu t'es trompé. Tout le monde a su dans l'établissement le malheur qui frappa ma famille ; reconnais dans cette créature tremblante l'enfant de notre amour, celle que nous avons si longtemps pleurée. L'enfant chérie est revenue. Nos cœurs longtemps affligés s'ouvrent à la joie. Dieu nous a rendu notre fille.

Le père prononça ces mots avec sentiment, et produisit une profonde impression sur les auditeurs, quoique chacun d'eux manifestât sa sensibilité de différentes manières. La nature du bigot fut ébranlée, et il eut besoin de toute l'énergie de ses principes pour cacher une faiblesse qu'il considérait comme une dérogation à l'exaltation spirituelle de son caractère. Il demeura muet, les mains croisées sur ses genoux, trahissant la lutte d'une émotion nouvelle pour lui par une plus forte contraction de ses doigts et par un jeu involontaire des muscles de son visage. Un sourire de satisfaction éclaira le large visage de Dudley, et le médecin, qui s'était borné jusque-là au rôle d'écouteur, laissa échapper quelques paroles d'admiration pour les perfections physiques de Narra-Mattah.

Reuben Ring fut le seul qui laissa voir ouvertement l'intérêt qu'il prenait au retour inattendu de la jeune femme. Le robuste planteur se leva, et marchant au-devant de Narra-Mattah, il prit l'enfant dans ses bras et le contempla pendant un moment d'un œil humide et plein de sollicitude; puis élevant le visage de l'enfant vers ses lèvres charnues, il y imprima un gros baiser et le rendit à la mère, qui avait suivi ses mouvements avec une certaine inquiétude.

— Tu vois que la main du Narragansett s'est arrêtée, dit Content rompant le silence et donnant à ses paroles un accent victorieux.

— Les voies de la Providence sont mystérieuses! répliqua Meek. Lorsqu'elles apportent au cœur la consolation, il est juste que nous montrions de la reconnaissance ; s'il lui plaît, au contraire, de nous envoyer l'affliction, nous devons nous incliner avec humilité sous ses commandements. Mais les événements qui ne touchent que les familles ne sont après tout...

Il s'arrêta; car dans le moment une porte s'ouvrit, et plusieurs hommes entrèrent, portant un fardeau qu'ils déposèrent gravement et respectueusement sur le parquet, au milieu même de l'appartement. Cette manière peu cérémonieuse d'entrer disait assez que les villageois considéraient leur mission comme assez importante pour faire excuser leur intrusion. Les événements de la veille et la gravité de ceux qui déposèrent le fardeau à terre donnèrent à penser qu'ils apportaient un cadavre.

— J'avais cru qu'il n'était tombé dans la lutte de ce jour que quelques hommes autour de ma propre porte, dit Content après une pause longue et solennelle ; découvrez le visage, afin que nous sachions sur qui le coup fatal a été porté.

L'un des jeunes gens obéit. Le visage était difficile à reconnaître tant la barbarie des sauvages l'avait défiguré. Mais un second regard plus approfondi fit reconnaître à tous les traits sanglants et défigurés de l'individu qui avait quitté le matin même le Crapaud-Volant pour porter le message aux autorités de la colonie. Les hommes rassemblés, malgré leur habitude des raffinements de la cruauté indienne, détournèrent la vue d'un spectacle fait pour glacer le sang de ceux qui avaient conservé un peu d'humanité au fond du cœur. Content fit signe de couvrir les tristes dépouilles et se cacha le visage en frissonnant.

Il n'est pas nécessaire de nous arrêter sur la scène qui suivit. Meek Wolfe se prévalut de cet événement inattendu pour faire adopter son plan par l'officier supérieur de l'établissement, qui parut mieux disposé à se rendre à ses observations depuis que l'on avait mis sous ses yeux la preuve incontestable de la férocité de leurs ennemis ; cependant Content cédait avec répugnance, et ce ne fut qu'avec l'intention d'agir avec prudence qu'il se décida à donner des ordres pour le départ d'un détachement à la pointe du jour suivant. Comme tout cet entretien fut entremêlé d'allusions à demi indiquées suivant la coutume, il est probable que chaque individu présent conservait intérieurement ses vues particulières sur le sujet, quoiqu'il fût certain que tous croyaient sincèrement ne céder qu'à la juste considération que l'on doit aux intérêts temporels, et d'autant plus digne de louanges qu'elle se rattachait au service de leur divin maître.

Lorsque le détachement partit, Dudley resta seul un moment avec son ancien maître. La physionomie franche de l'honnête enseigne avait plus d'expression qu'à l'ordinaire, et même après que ceux qui étaient partis ne pouvaient plus l'entendre, il fut quelque temps avant de trouver le courage d'émettre la proposition qui oppressait son esprit.

— Capitaine Content Heathcote, commença-t-il enfin, le bien ou le mal ne viennent pas seuls dans cette vie. Tu as retrouvé celle que nous avons cherchée avec tant de peine et de danger, mais elle t'a rapporté plus que ne l'eût désiré un chrétien. Je suis homme d'humble condition, mais j'ai le courage d'apprécier les sentiments d'un père dont l'enfant lui est rendu avec une telle surabondance de félicité.

— Parle plus clairement, dit Content avec fermeté.

— Je voulais dire qu'il pourrait ne pas être agréable à un homme qui tient l'un des meilleurs rangs dans la colonie d'avoir dans sa famille un rejeton croisé du sang indien, et dont la naissance n'a pas été précédée par les rites d'un mariage chrétien. Vous savez qu'Abondance, femme d'une grande utilité dans un nouvel établissement, vient de doter Reuben ce matin même de trois beaux garçons. Le fait est encore peu connu, et passera presque inaperçu, attendu que la brave femme est connue pour de semblables libéralités ; en outre, les événements du jour occupent tous les esprits. Donc, un enfant de plus ou de moins à cette femme ne soulèvera pas de contestation dans le voisinage, et ne produira pas une augmentation sensible dans le ménage. Mon frère Ring serait heureux de joindre cet enfant aux siens, et si plus tard on faisait quelques observations sur la couleur douteuse de sa peau, on y répondrait victorieusement en rappelant que les quatre enfants sont nés le jour d'un conflit, rouge comme Métacom lui-même.

Content écouta jusqu'à la fin son compagnon sans l'interrompre un seul instant; ses joues se couvrirent de rougeur, lorsqu'il eut deviné l'intention de l'enseigne : ce sentiment d'orgueil mondain qui l'avait abandonné depuis si longtemps disparut presque aussitôt pour faire place à la soumission placide aux décrets de la Providence qui le caractérisait d'ordinaire.

—Je ne nierai pas que cette vaine pensée ne soit venue me troubler, répliqua-t-il ; mais le Seigneur m'a donné la force nécessaire pour y résister. C'est sa volonté qu'un rejeton de la race indienne vienne

chercher un abri sous le toit de ma maison ; que sa volonté soit faite, mon enfant, et tous ceux qui lui appartiennent sont les bienvenus.

L'enseigne Dudley n'insista pas davantage, et ils se séparèrent.

CHAPITRE XXX.

Nous changerons la scène et nous transporterons le lecteur de la vallée du Crapaud-Volant aux profondeurs d'un bois épais et sombre.

Des peintures du même genre ont été trop souvent décrites pour qu'il soit nécessaire de les reproduire ici. Néanmoins, comme il serait possible que ces passages tombassent entre les mains de personnes qui n'ont jamais quitté les anciens Etats de l'Union, nous allons essayer de leur donner un léger aperçu de l'aspect des lieux où il est de notre devoir d'historien de transporter l'action de notre récit.

Quoiqu'il soit évident que la nature végétale comme la nature animale ait ses limites, l'existence des arbres demeure indéterminée. Le chêne, l'orme, le tilleul, le sycomore, qui croît si rapidement, et le pin gigantesque ont leurs lois particulières qui gouvernent leur croissance, leur grandeur et leur durée. Grâce à cette prévoyance de la nature, le désordre sauvage des forêts vierges conserve, au milieu de tant de changements progressifs, un ensemble admirable de perfection, attendu que les pousses nouvelles, lentes et graduées, suivent dans leur progression les mêmes lignes et les mêmes courbes.

Les forêts américaines déploient au plus haut degré la sublime grandeur de la solitude. Comme la nature ne déroge jamais à ses propres lois, le sol produit les plantes qui lui sont propres, et l'œil est rarement attristé par une végétation souffrante. Il s'établit entre les arbres une émulation généreuse que l'on rencontre rarement dans les différentes classes de végétaux qui croissent dans la solitude des champs. Chaque arbre cherche à s'élever vers la lumière, produisant ainsi une égalité de force et de hauteur que l'on ne retrouve pas dans les sujets isolés. On comprend aisément l'effet que produit cette tendance uniforme. Les arches voûtées forment de la base au sommet des milliers de colonnes hautes et droites supportant un immense toit de feuilles vertes et tremblantes. Une douce obscurité et un majestueux silence règnent constamment sous ces dômes naturels, tandis qu'une température différente appesantit l'atmosphère au-dessus du feuillage. Pendant que la lumière circule sur la surface mobile de la cime des arbres, une teinte sombre couvre la terre. Des troncs morts tapissés de mousse, des monticules de substances végétales décomposées, tombeaux d'antiques générations d'arbres, des cavités formées par la chute de quelque vieux géant déraciné, de noirs *fungi* qui rampent sur les muscles découverts des racines mortes et prêtes à tomber, et quelques plantes frêles et délicates qui s'abritent dans l'ombre, complètent les principaux traits des profondeurs des forêts. Le tout est tempéré et agréable l'été par une fraîcheur douce comme celle des voûtes souterraines, mais dégagée de l'humidité glaciale qui les rend insalubres. On entend rarement les pas de l'homme résonner dans ces sombres solitudes. Parfois un chevreuil bondissant ou un daim majestueux agitent les feuilles en glissant dans les profondeurs du fourré. On rencontre quelquefois aussi l'ours pesant assis gravement sur le squelette tombé de quelque vénérable chêne, ou la panthère rampante qui guette sa proie sur une branche isolée. Parfois des bandes de loups affamés suivent la piste du chevreuil, mais ils font plutôt diversion à la solitude du lieu qu'ils n'en forment les accessoires habituels. Les oiseaux sont ordinairement silencieux; ou s'ils font entendre quelques chants, ils s'élèvent en sons discordants et sauvages comme le lieu qu'ils habitent.

Deux hommes traversaient cette partie de la forêt que nous venons de décrire le lendemain du jour du combat. Ils marchaient forcément l'un derrière l'autre, le plus jeune et le plus actif traçant le chemin à travers la monotonie du bois avec autant de sécurité et de précision que l'eût fait le marin avec sa boussole sur le vaste Océan. Il était léger, agile et dispos; celui qui le suivait était lourd, et son pas dénotait l'inexpérience de l'exercice des forêts et la fatigue.

— Ton œil, Narragansett, est un compas invariable et tes jambes sont celles d'un coursier infatigable, dit le plus âgé laissant tomber la crosse de son fusil sur un tronc d'arbre et s'appuyant sur le canon. Si tu marches sur le sentier de la guerre avec autant de rapidité que tu en mets dans un message de paix, les colons ont raison de craindre ton inimitié.

Le plus jeune se retourna sans changer de place le fusil qu'il portait sur l'épaule, et, montrant les divers objets qu'il nommait, il répondit :

— Mon père est comme ce vieux sycomore qui s'appuie sur le jeune chêne; Conanchet est un pin droit et élancé. Il y a beaucoup de ruse sous les cheveux gris, ajouta le chef s'avançant un peu pour poser le doigt sur le bras de Soumission. Peuvent-ils lui dire l'époque où nous reposerons sous la mousse comme un arbre desséché?

— Ceci surpasse la sagesse de l'homme. C'est assez, sachem, de pouvoir dire quand nous tombons que la terre sous laquelle nous reposerons n'en sera pas plus pauvre. Tes os reposeront dans la terre que tes pères ont foulée, tandis que les miens pourront blanchir sous la voûte de quelque sombre forêt.

Le calme parut disparaître des traits de l'Indien. Les pupilles de ses yeux noirs se contractèrent, ses narines se gonflèrent et sa poitrine se souleva ; puis tout redevint calme, comme s'apaise l'immense Océan après un vain effort pour soulever la vague pendant un calme plat.

— Le feu a consumé et effacé de la terre l'empreinte des mocassins de mon père, dit-il avec un sourire amer, et mes yeux la cherchent en vain. Je mourrai sous cet abri, ajouta-t-il montrant la voûte céleste à travers une éclaircie du feuillage, les feuilles tombantes recouvriront mon corps.

— Alors le Seigneur nous a donné un nouveau lien d'amitié. Il existe dans une contrée lointaine un if et un paisible cimetière, où les générations de ma race dorment sous la tombe. Ce lieu est couvert de pierres qui portent le nom de...

Soumission cessa tout à coup de parler, et lorsque son regard rencontra celui de son compagnon, ce fut juste assez pour surprendre la transformation d'une avide curiosité en une froide réserve et pour remarquer avec quelle courtoisie l'Indien changea le cours de la conversation.

— Il y a de l'eau au delà de cette colline, dit-il; que mon père boive pour prendre des forces, afin qu'il vive assez pour reposer dans les défrichements.

Le vieillard fit un signe d'approbation, et ils se dirigèrent en silence vers la source. Le temps qu'ils mirent à se rafraîchir et à se reposer indiquait qu'ils venaient de faire une longue route. Le Narragansett néanmoins mangea plus sobrement que son compagnon, son esprit paraissant plus préoccupé par une douleur secrète qu'accablé de fatigue. Toutefois il maintenait à l'extérieur la dignité d'un guerrier, et dissimulait ses sombres pensées sous un aspect affecté d'insouciance. Lorsqu'ils eurent satisfait aux exigences de la nature, ils se levèrent et continuèrent leur route à travers les sinuosités de la forêt.

Pendant une heure, après avoir quitté la source d'eau, la marche de nos aventuriers fut rapide et non interrompue par l'un ou par l'autre. Alors seulement le pas de Conanchet se ralentit un peu, et son regard erra autour de lui avec quelques marques d'indécision.

— Tu as perdu ces signes particuliers qui nous ont guidés jusqu'ici à travers les bois, dit le vieillard, les arbres se ressemblent, et je ne vois aucune différence dans leur sauvage uniformité ; si tu es en défaut, il nous faudra désespérer de notre projet.

— Voilà le nid de l'aigle, répondit Conanchet montrant du doigt l'objet qu'il nommait perché sur le sommet blanchi d'un pin desséché, et mon père doit reconnaître dans ce chêne l'arbre du conseil. Mais les Wampanoag n'y sont pas!

— Les aigles ne manquent pas dans la forêt, et beaucoup de chênes ressemblent à celui-ci. Ton œil s'est laissé tromper, sachem, et quelque fausse piste nous a donné le change.

Conanchet fixa attentivement son compagnon, et lui demanda ensuite avec calme :

— Mon père s'est-il jamais trompé de chemin en allant de son wigwam à la maison où il converse avec le grand Esprit?

— La nature de ce sentier, que j'ai si souvent suivi, était autre que celui-ci, Narragansett. Mon pied a usé le rocher par ses fréquents frottements et la distance n'était qu'un jeu. Mais ici nous avons parcouru des lieues innombrables de forêts, notre route a traversé des ruisseaux, des montagnes, des bruyères et des marais où l'œil humain n'a pu découvrir la moindre trace de pas humain.

— Mon père est vieux, dit respectueusement l'Indien. Son œil n'est plus aussi prompt que lorsqu'il enleva la chevelure du grand chef, car il eût reconnu l'empreinte des mocassins. Vois, ajouta-t-il indiquant la trace d'un pas humain à peine visible sur les feuilles mortes qu'il avait foulées. Son rocher est nu, mais la terre est plus légère. Il ne peut pas reconnaître par des signes qui a passé et à quel moment.

Voici en effet ce que l'on pourrait appeler l'empreinte du pied d'un homme ; mais elle est seule, et peut provenir d'un simple accident de la brise.

— Que mon père regarde de chaque côté, il verra qu'une tribu entière a passé.

— C'est peut-être vrai ; mais ma vue est impuissante à découvrir ce que tu voudrais me faire voir.

Conanchet hocha la tête, et développa les doigts de ses deux mains en forme de cercle.

— Hugh! dit-il tressaillant tout à coup à la suite de ce geste significatif. Un mocassin approche!

Soumission, qui s'était si souvent et si récemment encore rencontré avec les sauvages, chercha involontairement le chien de sa carabine. Ce geste était accompagné d'un regard menaçant, quoiqu'il ne distinguât aucun sujet d'alarme.

Il n'en fut pas de même de Conanchet. Son regard vif et exercé

distingua bientôt un guerrier qui s'avançait avec précaution, caché parfois par les arbres, et dont le bruit des pas sur les feuilles avait trahi l'approche. Croisant ses bras sur sa poitrine nue, le Narragansett l'attendit dans une attitude pleine de dignité. Pas un mot ne s'échappa de ses lèvres, pas un muscle de son visage ne s'agita, lorsqu'une main se posa sur son bras, et que celui qui s'était rapproché de lui dit d'un ton amical et respectueux : Le jeune sachem est venu au-devant de son père.

— Wampanoag, j'ai suivi la trace afin que vos oreilles écoutent les paroles d'un Visage-Pâle.

Le troisième personnage dans cette entrevue n'était autre que Métacom. Il toisa l'étranger d'un regard hautain et farouche, puis se retourna tranquillement vers son compagnon.



Meek Wolfe ministre du Crapaud-Volant.

— Conanchet a-t-il récemment compté ses jeunes guerriers? dit-il s'exprimant dans l'idiome des aborigènes. J'en ai vu un grand nombre sur le champ de bataille; ils ne sont jamais revenus. L'homme blanc doit mourir.

— Wampanoag, répondit Conanchet, il est conduit par le wampum d'un sachem. Je n'ai pas compté mes jeunes guerriers; mais je sais qu'ils ont le courage de dire que ce que leur chef promet, ils l'exécutent.

— Si le Yankee est un ami de mon frère, qu'il soit le bienvenu. Le wigwam de Métacom est ouvert; il peut y entrer.

Philippe fit signe aux autres de le suivre, et les conduisit à l'endroit désigné. Le lieu choisi pour ce campement provisoire était approprié à la circonstance. Un buisson très-épais l'encaissait d'un côté, tandis qu'à l'arrière il était abrité par un roc escarpé; sur le devant un large ruisseau serpentant au milieu de fragments de roche détachés du faîte, défendait l'entrée, et du côté du couchant une récente tempête avait creusé un désert au milieu de la forêt. Quelques huttes de broussailles s'appuyaient contre la base de la colline, et de chétifs ustensiles de ménage étaient répartis entre les habitations. Toute la bande ne comptait pas vingt hommes ; car, ainsi que nous l'avons dit, le chef wampanoag avait agi récemment avec les forces de ses alliés plutôt qu'avec les siennes propres.

Les trois personnages s'assirent sur un rocher, dont le pied était baigné par l'eau jaillissante. Sur le second plan, quelque farouche Indien surveillait d'un air sombre la conférence.

Après avoir laissé s'écouler assez de temps pour échapper à l'accusation de curiosité, Métacom commença en ces termes :

— Mon frère a suivi ma trace, afin que mes oreilles puissent entendre la parole d'un Anglais. Qu'il parle.

— Chef implacable et sans remords, répondit l'audacieux proscrit, je suis venu me jeter entre les griffes du lion pour t'apporter les paroles de paix. Pourquoi le fils n'imite-t-il pas son père dans sa conduite à l'égard des Anglais? Ton père Massasoit était l'ami des pèlerins patients et persécutés qui avaient cherché un asile et du repos dans ce Béthel des fidèles, mais tu as endurci ton cœur à leurs prières, et cherché le sang de ceux qui ne te voulaient pas de mal. Tu as sans doute, comme tous tes compatriotes, une nature orgueilleuse, avide d'une vaine gloire, et tu as cru que ton nom et ta nation t'imposaient le devoir de te battre contre des hommes d'une origine différente. Mais apprends qu'il y a un Dieu qui est maître sur la terre, comme il est roi dans les cieux! Sa volonté est que les doux parfums de son culte s'élèvent à lui du milieu du désert! et c'est une loi contre laquelle il est inutile de se révolter. Ecoute donc mes conseils pacifiques : que la terre soit partagée équitablement de manière à pourvoir aux besoins de tous, et que le pays soit disposé pour y recevoir l'autel du Très-Haut.

Cette exhortation fut prononcée d'une voix presque surnaturelle, et avec une animation qu'augmentaient sans doute les récentes méditations de l'ermite et les scènes terribles où il avait joué un rôle important.

Philippe écouta avec la haute courtoisie d'un prince indien, il ne donna aucune marque d'impatience, aucun sourire moqueur ne contracta ses lèvres, quoiqu'il ne comprit nullement les intentions de son interlocuteur. Au contraire, une gravité noble et élevée régnait sur tous ses traits; ses yeux exprimaient une attention complète; sa tête était inclinée; et l'on voyait qu'il avait un désir sincère de saisir le sens de l'apostrophe qui lui était adressée.



Soumission, Marc et Content, prisonniers, étaient enchaînés.

— Mon ami pâle a parlé très-sagement, répliqua-t-il. Mais il ne voit pas clair dans ces forêts; il s'assied trop à l'ombre, ses yeux sont plus sûrs dans un défrichement. Métacom n'est pas une bête féroce; ses griffes sont usées; ses jambes sont fatiguées de voyager; il ne peut sauter très-loin. Mon ami pâle a besoin de partager la terre? Pourquoi donner au grand Esprit la peine de refaire deux fois cet ouvrage? Il a placé les Wampanoag sur des terres où le gibier abonde, au bord du lac salé où ils pêchent des poissons et des huîtres. Il n'a pas oublié ses enfants les Narragansett, qu'il a mis au milieu de l'eau; car il a vu qu'ils savaient nager. A-t-il oublié les Anglais? les a-t-il jetés négligemment dans un marécage où ils sont exposés à devenir des grenouilles et des lézards?

— Païen, ma voix ne niera jamais les bienfaits de mon Dieu! Sa main a placé nos pères sur une terre fertile, riche de toutes les bonnes choses de ce monde, heureusement située, imprenable, car elle a la mer pour ceinture. Heureux ceux qui peuvent faire leur salut sans sortir de son enceinte !

Paris. Typographie Plon frères, rue Garancière, 8.

Une gourde vide était posée sur le roc à côté de Métacom. Se penchant vers le ruisseau, le chef indien la remplit d'eau jusqu'au bord, et la mit sous les yeux de son compagnon.

— Vois, dit-il en montrant la surface unie du liquide, le grand Esprit a ordonné que ce vase ne contiendrait pas davantage.

Il prit ensuite au ruisseau quelques gouttes d'eau dans le creux de sa main et les versa dans la gourde.

— Regarde, reprit-il, le vase déborde, il n'y a point de place pour ce que je viens d'y ajouter; ton pays déborde de même et t'a rejeté de son sein.

— Hélas! je ne suis pas seul, nous sommes nombreux; mais je chargerais mon âme d'un mensonge si je disais qu'il n'y a plus de place pour tous, que tous ne peuvent pas retourner mourir au pays où ils sont nés.

— La terre des Anglais est donc bonne, très-bonne, reprit Philippe; mais leurs jeunes gens en cherchent une qui vaut mieux encore.

— Avec tes idées, avec tes habitudes, Wampanoag, il t'est impossible de comprendre les motifs qui m'ont amené ici, et notre entretien devient oiseux.

— Mon frère Conanchet est un sachem. Les feuilles qui tombent des arbres de son pays dans la saison des neiges sont emportées par le vent sur mes territoires de chasse; nous sommes voisins et amis.

En disant ces mots il inclina légèrement la tête pour saluer le Narragansett.

— Oui, reprit-il, quand un méchant Indien sort des îles et se réfugie dans les wigwam de mon peuple, on le fouette et on le renvoie. Nous ne tenons entre nous le chemin libre que pour les hommes rouges honnêtes.

Philipp- avait un ton d'ironie que la hauteur habi tuelle de ses manières ne put dérober à son auxiliaire, mais qui pouvait difficilement être saisi par l'homme blanc, contre lequel était dirigé le sarcasme.

Le jeune chef, qui s'était jusqu'alors abstenu de prendre part à la conversation, crut devoir prendre la parole en faveur de l'ermite.

— Mon frère pâle est un brave guerrier, dit d'un ton de reproche le jeune chef des Narragansetts; sa main a pris la chevelure du grand sagamore de son peuple.

La physionomie de Métacom changea instantanément. Une expression de respect et d'admiration remplaça l'air de dédain et de raillerie qu'on avait pu y remarquer. Il regarda fixement la figure rude et fatiguée de son hôte ascétique, et il est probable qu'il allait lui adresser des compliments, si dans ce moment un jeune Indien placé en sentinelle au sommet du rocher n'avait annoncé que quelqu'un approchait.

Métacom et Conanchet parurent entendre ce cri avec inquiétude; mais ils ne se levèrent pas, et ne parurent pas attribuer à l'interruption une importance exceptionnelle.

Bientôt un guerrier entra dans le camp, du côté de la forêt qui conduisait à la vallée du Crapaud-Volant.

Dès que Conanchet eut vu la personne du nouveau venu, il reprit son attitude calme, tandis que Métacom était sombre et plein de défiance. La différence de manières des chefs n'était pas cependant assez forte pour être remarquée par Soumission, qui se disposait à reprendre l'entretien, quand le nouveau venu traversa le groupe des guerriers et vint s'asseoir auprès des chefs sur une pierre si basse que l'eau lui lavait les pieds.

Comme de coutume, il n'y eut aucune parole échangée entre les Indiens pendant quelques minutes. Tous les trois paraissaient regarder l'arrivée du guerrier comme une chose parfaitement ordinaire; mais l'inquiétude de Métacom hâta les communications qu'ils avaient à se faire.

— Mohtucket, dit-il dans le langage de sa tribu, tu avais perdu la trace de tes amis, et nous pensions que les corbeaux des homme' pâles becquetaient tes os.

— Il n'y avait pas de chevelure à ma ceinture, et j'étais honteux de paraître plus longtemps les mains vides au milieu des jeunes gens.

— En effet, reprit Métacom, tu étais trop souvent revenu sans frapper un ennemi. As-tu maintenant atteint quelque guerrier?

L'Indien, qui était un homme de la classe inférieure, soumit à l'examen de son chef le sanglant trophée qui pendait à sa ceinture. Métacom regarda ce dégoûtant objet avec calme, et comme un antiquaire aurait étudié un précieux souvenir des combats des premiers âges. Il passa le doigt dans un trou de la peau, puis il se rassit en disant:

— C'est une balle qui a frappé la tête. La flèche de Mohtucket a fait peu de mal.

— Métacom n'a jamais regardé son jeune homme comme un ami depuis que le frère de Mohtucket a été tué.



Narrah-Mattah, femme de Conanchet le jeune sachem des Narragansetts.

Philippe contemplait son subalterne avec la dédaigneuse hauteur d'un prince sauvage. Leur auditeur blanc n'avait pas compris l'entretien; mais il était facile de s'apercevoir que les deux interlocuteurs étaient loin d'être amis.

— Le sachem est mécontent de son jeune homme, dit Soumission; il est donc à même de comprendre que des dissentiments avec notre chef nous ont forcé à quitter la terre de nos pères, située du côté du soleil levant. Si vous voulez m'écouter, j'achèverai de traiter un sujet que nous avons déjà ébauché, et j'entrerai dans de plus amples explications sur le but de ma mission.

Philippe sourit gracieusement à son hôte, et s'inclina même pour témoigner qu'il adhérait à sa proposition; cependant ses yeux perçants semblaient lire dans l'âme du guerrier qui reparaissait après une absence prolongée, et il étendait les doigts de la main droite comme pour saisir le manche de corne de son coutelas.

L'homme blanc allait parler, quand les arceaux de la forêt retentirent tout à coup de la détonation d'un fusil. Tous ceux qui étaient dans le camp se levèrent à ce son bien connu; néanmoins ils demeurèrent aussi immobiles qu'autant de statues vivantes. Les feuilles s'écartèrent avec bruit, et le corps de la jeune sentinelle indienne roula au bord du précipice, d'où il tomba sur le toit d'une cabane, qu'il défonça.

Un cri retentit dans la forêt; une décharge éclata sous les arbres, et les balles qui sifflèrent de toutes parts coupèrent les branches des taillis.

Deux Wampanoags roulèrent encore sur la terre dans les dernières convulsions de l'agonie. On entendit dans le camp la voix d'Annawon, et l'instant d'après la place était déserte.

Dans ce moment terrible, les quatre individus placés près du ruisseau étaient immobiles. Conanchet et son ami chrétien avaient pris les armes, mais c'était moins pour entamer les hostilités que pour se défendre. Métacom avait l'air irrésolu. Accoutumé aux surprises et aux escarmouches, un guerrier tel que lui ne pouvait être déconcerté; il hésitait cependant sur le parti qu'il devait prendre. Mais quand Annawon eut donné le signal de la retraite, le chef des Wampanoags se jeta avec fureur sur Mohtucket et lui fendit la tête d'un seul coup de tomahawk. La vengeance féroce se peignit sur les traits du chef; la haine inextinguible, quoique désappointée, sur les traits de sa victime. Le traître demeura étendu sans vie sur la roche, et son meurtrier leva l'arme ensanglantée sur la tête de l'homme blanc.

— Non, Wampanoag, non! dit Conanchet d'une voix de tonnerre, nos deux vies n'en font qu'une.

Philippe s'arrêta. Son cœur était dévoré de passions funestes et indomptables; mais l'astucieux politique de ces bois sut se contenir

comme il en avait l'habitude. Au milieu de cette scène d'alarme et de carnage, il sourit à son jeune et puissant allié; puis, se dirigeant vers les plus épais ombrages de la forêt, il s'éloigna avec la rapidité d'un daim.

CHAPITRE XXXI

Le courage est une vertu qui peut s'acquérir et se développer. Si la crainte de la mort est une faiblesse commune à tous les hommes, elle diminue graduellement et finit même par s'éteindre lorsqu'on est exposé à de fréquents dangers. Ce fut donc avec des sentiments supérieurs à la nature que les deux individus laissés seuls par la retraite de Philippe virent l'approche du danger qui les entourait. Leur position près du ruisseau les avait jusqu'alors protégés des balles des assaillants; mais il était évident que ceux-ci ne tarderaient pas à entrer dans un camp qui était déjà abandonné. Chacun, en conséquence, agit suivant les idées qu'il devait à son genre de vie.

Conanchet n'était pas occupé de vengeances de la nature de celle que Métacom venait d'assouvir devant lui. A la première alerte, il avait employé toutes ses facultés à comprendre la nature de l'attaque; il y était parvenu, et il avait pris une résolution.

Il montra à son compagnon le ruisseau rapide qui murmurait à leurs pieds.

— Allons, dit-il précipitamment avec une parfaite présence d'esprit. Marchons dans l'eau afin qu'elle entraîne la trace de nos pas.

Soumission hésita.

Il y avait dans la froide détermination de son œil quelque chose de l'orgueil militaire qui lui faisait répugner à encourir le déshonneur d'une fuite si ouverte et si indigne de son caractère.

— Non, Narragansett, répondit-il, sauve ta vie et laisse-moi recueillir le grain que j'ai semé. Ils ne peuvent pas faire plus que de laisser blanchir mes os avec ceux de ce traître étendu à mes pieds.

L'attitude de Conanchet n'annonçait ni exaltation ni colère.

Il jeta paisiblement le coin de sa tunique par-dessus son épaule, et il allait se rasseoir sur la pierre d'où il s'était levé un instant auparavant, lorsque son compagnon le pressa de nouveau de s'enfuir.

— Les ennemis d'un chef ne doivent pas dire qu'il a conduit son ami dans un piége, et que le voyant pris par la jambe, il s'est sauvé lui-même comme un renard, plus heureux que son compagnon. Si mon frère reste pour mourir, Conanchet mourra avec lui.

— Sauvage, sauvage, répliqua Soumission ému jusqu'aux larmes de la loyauté de son guide, plus d'un chrétien devrait apprendre de toi la fidélité. Ouvre le chemin, je te suivrai aussi vite que mes forces me le permettent.

Le Narragansett s'élança dans le ruisseau, dont il suivit le cours dans la direction opposée à celle que Philippe avait prise. Cette mesure était sage, car bien que ceux qui les poursuivaient pussent voir l'agitation de l'eau, il n'y avait aucune certitude sur la direction prise par les fugitifs. Conanchet avait prévu ce léger avantage, et, avec la promptitude instinctive de sa race, il n'avait pas manqué d'en faire usage. Métacom avait été obligé de suivre la route qu'avaient prise ses guerriers, qui s'étaient retirés sous l'abri des rochers.

Avant que les fugitifs eussent parcouru une grande distance, ils entendirent les clameurs des ennemis dans leur camp, et peu après le bruit de la fusillade annonça que Philippe avait rallié ses gens et qu'il faisait résistance. Cette circonstance était pour eux un gage de sécurité qui leur permit de ralentir leur course.

— Mon pied n'est plus léger comme dans les temps passés, dit Soumission. Reprenons donc des forces tandis que nous le pouvons encore et dans la crainte d'être pris au dépourvu. Narragansett, tu as toujours été fidèle à ta parole avec moi, quelle que soit ta race ou ta croyance, quelqu'un t'en tiendra compte.

— Mon père a jeté un regard de compassion et d'amitié sur le jeune Indien, qui, comme le jeune ours, était prisonnier dans une cage; il lui a appris à parler le langage des Anglais.

— Nous avons passé ensemble de longs mois dans notre prison, chef, et il faut qu'Apollyon ait régné bien fort dans un cœur pour l'avoir fait résister aux sollicitations d'un ami dans une telle situation. Mais là encore ma confiance et mes soins ont été récompensés, car sans tes insinuations mystérieuses, provenant de signes que tu avais recueillis toi-même pendant la chasse, il n'eût pas été en mon pouvoir d'avertir mes amis que ton peuple préparait une attaque la nuit fatale de l'incendie. Narragansett, nous avons fait ensemble échange de services chacun à notre manière, et je suis prêt à convenir que cette dernière n'est pas la moindre de tes obligeances. Quoique blanc et chrétien d'origine, je puis presque dire que mon cœur est indien.

— Alors! meurs de la mort d'un Indien! s'écria une voix à vingt pas environ du ruisseau au milieu duquel ils fuyaient.

Ces paroles menaçantes furent presque en même temps suivies d'un coup de feu, et Soumission tomba. Conanchet jeta son mousquet dans l'eau pour relever son compagnon.

— J'ai seulement glissé sur la pierre humide, dit le vieillard en reprenant pied, cette décharge a failli nous être fatale! Mais Dieu, dans ses vues mystérieuses, a détourné le coup.

Conanchet ne répondit pas. Reprenant son fusil, tombé au fond de l'eau, il entraîna son ami vers la rive et s'enfonça avec lui dans les profondeurs de la forêt, où ils furent pendant quelque temps à l'abri de nouveaux accidents. Mais les cris qui suivirent la décharge des mousquets appartenaient aux Péquods et aux Mohicans, dont les tribus étaient en guerre ouverte avec la sienne. Il ne fallait pas espérer de cacher longtemps leur trace à leurs ennemis, et échapper par la fuite avec le vieillard était tout à fait impossible. Il n'y avait pas de temps à perdre. Dans de semblables éventualités les pensées d'un Indien prennent le caractère de l'instinct. Les fugitifs étaient arrêtés au pied d'un jeune arbre dont la cime était complétement cachée par des touffes de feuilles s'élançant des buissons qui croissaient à ses pieds. Conanchet aida Soumission à monter sur cet arbre, et sans autre explication, il s'éloigna, renversant les broussailles afin d'agrandir autant que possible la trace de ses pas.

L'expédient du fidèle Narragansett réussit complétement. Avant qu'il eût fait cent pas, il aperçut le gros des ennemis lancé sur sa piste comme des limiers en chasse. Sa course fut modérée jusqu'à ce qu'il fût assuré que ses ennemis, ayant dépassé l'arbre où s'était réfugié Soumission, ne s'occupaient que de lui seul. Alors la flèche partie de l'arc n'eût pas été plus rapide que sa fuite.

La poursuite prit alors le caractère ingénieux et stimulant d'une chasse indienne. Traqué hors du fourré, Conanchet fut contraint d'exposer sa personne dans les endroits plus découverts de la forêt. Il franchit des montagnes, des ravins, des rochers, des marais et des torrents, sans ralentir sa course et sans perdre courage. Dans de semblables occurrences, le mérite d'un sauvage consiste autant dans sa force morale que dans son agilité.

Les trois ou quatre colons envoyés avec le détachement des Indiens alliés pour intercepter la fuite de ceux qui descendaient le cours d'eau, furent bientôt hors d'haleine, et la lutte s'établit entre le fugitif et des hommes aussi agiles et fertiles en expédients que lui.

Les Pequods avaient un grand avantage dans leur nombre. Les fréquents détours du fugitif renfermaient la chasse dans un cercle d'un mille, et à mesure que ses ennemis s'arrêtaient fatigués, d'autres plus dispos reprenaient la poursuite. Le résultat ne pouvait pas être mis en doute. Après deux heures de course sans interruption, les pieds de Conanchet commencèrent à s'alourdir, et sa fuite se ralentit peu à peu. Epuisé par ces efforts presque surnaturels, le guerrier essoufflé se coucha sur la terre et resta pendant quelques minutes dans l'immobilité de la mort. Pendant ce court instant de repos, ses artères et les battements de son cœur cessèrent peu à peu de battre avec autant de rapidité, et la circulation reprit son cours régulier. Au moment où il sentait renaître ses forces par ce faible repos, il entendit derrière lui les pas des mocassins. Se relevant aussitôt, il examina l'espace qu'il venait de franchir avec tant de peine. Un seul guerrier paraissait le poursuivre. L'espérance reprit un moment le dessus dans son âme, il leva son fusil pour abattre son adversaire qui l'approchait rapidement; il visa longtemps et avec calme, et le coup eût été fatal, si le bruit sec de la platine ne lui eût rappelé l'état du fusil, que l'eau du ruisseau avait rendu inutile. Il le jeta loin de lui et saisit son tomahawk; mais une bande de Péquods sortit aussitôt du fourré et rendit toute résistance inutile. Reconnaissant sa situation désespérée, le sachem des Narragansetts laissa tomber son tomahawk, détacha sa ceinture et s'avança sans armes, avec une noble résignation, au-devant de ses ennemis. Un instant après il était leur prisonnier.

— Conduisez-moi à votre chef, dit le captif avec hauteur au moment où le guerrier d'ordre inférieur qui l'avait fait prisonnier se préparait à le questionner, ma langue est habituée à parler à des sachems.

On lui obéit; une heure plus tard le célèbre Conanchet était en présence de son plus mortel ennemi.

Le lieu de l'entrevue était le camp déserté par la bande de Philippe. La plupart des agents actifs de la poursuite s'y trouvaient déjà rassemblés, ainsi que les colons que l'on avait enrôlés dans l'expédition. Les derniers étaient Meek Wolfe, l'enseigne Dudley, le sergent Ring, et une douzaine environ des habitants du village.

Le résultat de l'expédition était déjà répandu. Bien que Métacom, qui en était le but principal, eût échappé, lorsqu'ils apprirent que le sachem des Narragansetts était tombé entre leurs mains il n'y eut pas un individu faisant partie du détachement qui ne se crût largement récompensé de ses fatigues par cette importante capture. Les Mohicans et les Péquods dissimulaient leur exaltation, dans la crainte que l'orgueil de leur prisonnier ne fût flatté du haut prix qu'ils attachaient à sa personne; mais les Européens se groupaient autour du prisonnier, et ne cherchaient pas à déguiser leur satisfaction. Cependant comme il s'était rendu à un Indien, ils affectèrent d'abandonner le chef à la

clémence de ses vainqueurs. Peut-être cachaient-ils aussi quelque profond calcul de politique dans cet acte apparent de justice.

Lorsque Conanchet fut placé au centre de ce cercle de curieux, il se trouva aussitôt en présence du chef principal de la tribu des Mohicans; c'était Uncas, le fils de cet Uncas dont la fortune, secondée par les blancs, avait triomphé de celle de son propre père, l'infortuné mais noble Miantonimoh. Le destin venait de décréter que la même étoile fatale qui avait présidé aux infortunes de l'ancêtre étendrait sa funeste influence jusqu'à la seconde génération.

La race des Uncas, bien qu'affaiblie et dépouillée d'une partie de sa grandeur primitive par une fausse alliance avec les Anglais, conservait encore toutes les nobles qualités de l'héroïsme sauvage. Celui qui s'avançait pour recevoir le prisonnier était un guerrier d'âge moyen, de proportions régulières et d'un aspect grave et fier, doué d'un regard et d'une physionomie exprimant les traits contradictoires du caractère qui rendent le guerrier indien aussi admirable qu'effrayant. Les chefs rivaux ne s'étaient encore rencontrés que dans le tumulte du combat. Ils restèrent quelques instants silencieux, admirant chacun les belles proportions, le regard d'aigle, le port majestueux et la sévère gravité de l'autre avec une secrète admiration mais avec un calme impassible qui cachait entièrement le travail de la pensée. Enfin ils commencèrent à prendre l'un et l'autre le maintien propre au rôle qu'ils allaient jouer dans la scène à venir. La physionomie d'Uncas prit une expression d'ironie triomphante, et celle de son captif plus froide et plus insouciante.

— Mes jeunes gens, dit le premier, ont pris un renard caché sous les buissons. Ses jambes sont longues, mais il n'a pas eu le courage de s'en servir.

Conanchet croisa ses bras sur sa poitrine, la limpidité de son regard semblant dire à son ennemi que ces lieux communs étaient indignes de tous deux. L'autre en comprit sans doute le sens ou des sentiments plus nobles prévalurent, car il ajouta avec plus de dignité :

— Conanchet est-il las de la vie, qu'il la jette ainsi dans les mains des Péquods?

— Mohican, dit le chef narragansett, on m'a vu déjà au milieu des tiens; qu'Uncas fasse le compte de ses guerriers, il trouvera qu'il en manque quelques-uns.

— Il n'en reste pas de tradition parmi les Indiens des îles, dit l'autre en adressant un regard d'ironie aux chefs qui l'entouraient. Ils n'ont jamais entendu parler de Miantonimoh; ils ne connaissent pas de champ de bataille qui porte le nom du sachem!

La physionomie du prisonnier s'altéra; elle parut un moment s'assombrir comme si un nuage passait sur son front, puis ses traits rentrèrent aussitôt dans leur dignité première. Son vainqueur épiait attentivement l'effet produit par ses paroles, lorsqu'il crut voir que la nature allait l'emporter. Une joie farouche éclaira son regard, mais aussitôt que le Narragansett eut recouvré son sang-froid il affecta de ne plus penser à cette tentative devenue infructueuse.

— Si les hommes des îles savent peu de chose, continua-t-il, il n'en est pas de même des Mohicans. Il y avait autrefois un grand sachem parmi les Narragansett; il était plus sage que le castor, plus agile que le daim et plus rusé que le renard rouge; mais il ne savait pas prévoir le lendemain. D'insensés conseillers lui dirent de marcher dans le sentier de la guerre contre les Péquods et les Mohicans. Il perdit sa chevelure. Elle est suspendue à la fumée de mon wigwam. Nous verrons si elle reconnaîtra la chevelure de son fils. Narragansett, voici les sages des Visages-Pâles; ils te parleront. S'ils t'offrent une pipe, tu fumeras, car le tabac manque dans ta tribu.

Uncas s'en alla laissant son prisonnier entre les mains des alliés blancs pour en être interrogé.

—Voilà le regard de Miantonimoh, sergent Ring, fit observer l'enseigne Dudley à son beau-frère, après avoir étudié les traits du prisonnier. Je reconnais l'œil et la démarche du père dans le jeune sachem. Il y a plus, sergent Ring, ce sont les mêmes traits que ceux du jeune garçon que nous avons trouvé dans les champs il y a une douzaine d'années et que nous avons tenu assez longtemps en cage comme une jeune panthère. As-tu oublié, Reuben, cette terrible nuit, et le garçon, et la forteresse? Une fournaise n'est pas plus ardente que ne l'était la pile derrière laquelle nous étions réfugiés avant de nous retirer sous terre. J'y pense toujours lorsque notre bon ministre nous parle du châtiment réservé aux méchants et des flammes de l'enfer.

Le silencieux milicien comprit les allusions décousues de son parent, et il reconnut bientôt lui-même l'identité de leur prisonnier avec le jeune Indien qu'il avait eu si longtemps devant les yeux. Son honnête visage exprimait tout à la fois la surprise, l'admiration et le regret. Cependant comme ni l'un ni l'autre de ces deux individus n'était le principal personnage de la troupe, ils restèrent observateurs silencieux et attentifs de ce qui allait se passer.

— Adorateur de Baal! commença la voix sépulcrale du ministre, il a plu au roi des cieux et de la terre de protéger son peuple. Le triomphe de ton mauvais génie a été court et l'heure du jugement est arrivée.

Ces paroles solennelles parurent s'adresser aux oreilles d'un sourd. Conanchet, prisonnier et mis en présence de son mortel ennemi, n'était pas homme à laisser fléchir son courage. Il regarda froidement l'orateur, et l'œil le plus exercé n'eût pu découvrir qu'il comprît un mot de la langue anglaise. Trompé par le stoïcisme du prisonnier, Meek murmura quelques mots d'indignation sur la nature indomptable des païens et abandonna celui-ci à la discrétion de ceux qui avaient reçu la mission de décider de son sort.

Bien qu'Eben Dudley fût l'officier principal dans cette petite expédition de la vallée, il était accompagné par les autorités investies des pouvoirs civils et prédominant dans tout ce qui n'appartenait pas exclusivement aux devoirs de sa charge. Des commissaires, choisis par le gouvernement de la colonie, avaient suivi le détachement avec pleins pouvoirs de disposer de Philippe, si, comme on l'espérait, ce chef redouté tombait dans les mains des Anglais. Ce fut à ces juges improvisés que le sort de Conanchet fut livré.

Nous n'interromprons pas notre récit pour nous arrêter sur les particularités du conseil. La question fut gravement examinée et résolue avec le sentiment profond et consciencieux d'hommes investis d'une haute responsabilité. La délibération dura plusieurs heures et fut ouverte et close par les prières solennelles de Meek, qui prononça lui-même le jugement à l'accusé.

— Les hommes sages de mon pays se sont consultés, dit-il, sur le sort de ce Narragansett, et leurs esprits ont mûrement réfléchi sur ce sujet. Si la conclusion porte le cachet de l'utilité du moment, tous ici présents devront se rappeler que les intérêts des hommes sont si intimement liés aux divines intentions de la Providence, qu'ils semblent extérieurement à l'œil humain être tout à fait inséparables. Mais nous avons suivi les impulsions de notre conscience et ses principes régulateurs, c'est-à-dire, notre parole à ton égard et envers tous ceux qui sont les soutiens de l'autel dans ces régions sauvages. Et voici notre décision : Nous livrons le Narragansett à ta justice, puisqu'il est reconnu que tant qu'il restera libre, ni toi, qui es devenu un faible pilier de l'Église, ni nous, qui en sommes les humbles et indignes serviteurs, ne nous croirons en sûreté. Prends-le et traite-le selon que tu en décideras dans ta sagesse. Nous n'imposons de bornes à ton pouvoir que dans deux choses. Il n'est pas bien qu'un être né humain et doué de la sensibilité de l'homme souffre dans sa chair plus qu'il n'est nécessaire à l'exécution d'un jugement. Nous décrétons en conséquence que ton prisonnier ne sera pas soumis à la torture; et pour assurer l'observation de ce décret charitable, deux des nôtres l'accompagneront jusqu'au lieu de l'exécution, toujours en admettant que ton intention soit de lui infliger la mort. La seconde condition de cette concession à une impérieuse nécessité est qu'un ministre chrétien soit présent afin que le patient quitte ce monde accompagné des prières d'un ministre de la religion et dont la voix est accueillie aux pieds du trône du Tout-Puissant.

Le chef mohican écouta la sentence avec une profonde attention. Lorsqu'il entendit qu'on lui enlevait la satisfaction d'éprouver ou même de vaincre le courage de son ennemi, un nuage épais obscurcit son brun visage. Mais la puissance de sa tribu était depuis longtemps éteinte, et la résistance n'eût produit aucun résultat, comme la plainte eût été trahir sa faiblesse. Les conditions furent donc acceptées, et les Indiens se préparèrent à l'exécution de la sentence.

Ces individus n'avaient que peu de principes contradictoires à apaiser et aucune subtilité à mettre en pratique pour retarder la décision. Droits, courageux et simples dans leurs habitudes, ils se contentèrent de recueillir les voix des chefs et de transmettre au captif leur décision. La fortune avait fait tomber dans leurs mains un ennemi implacable, et ils croyaient que leur propre conservation exigeait qu'il mourût. Peu leur importait qu'il eût été pris les armes à la main, ou qu'il se fût livré sans défense. Il n'ignorait pas le sort qui l'attendait en faisant sa soumission, et il avait sans doute consulté sa dignité plus que leur intérêt, en jetant ses armes. Ils prononcèrent donc la sentence de mort pour se conformer à la décision de leurs alliés, qui n'avaient défendu que la torture.

Dès que la décision fut communiquée aux commissaires, ils s'éloignèrent, cherchant à apaiser les cris de leur conscience par les subtilités confuses de leur doctrine. Ingénieux casuistes, la plupart dans leur retour à l'établissement se convainquirent qu'ils avaient plutôt manifesté une généreuse intervention qu'exercé un acte direct de cruauté.

Pendant les deux ou trois heures que durèrent les préparatifs solennels en usage, Conanchet, assis sur un fragment de rocher, suivait tous les détails d'un regard attentif mais froid, troublé à de rares intervalles par une teinte mélancolique. La lecture de la sentence ne l'avait pas fait sourciller, et son calme ne se démentit pas lorsque les Visages-Pâles s'éloignèrent. Son esprit parut se réveiller lorsque Uncas, suivi de ses hommes et des deux contrôleurs chrétiens, se rapprocha de lui.

— Mon peuple a décidé qu'on ne laisserait plus de loups errer dans les bois, dit Uncas; et il a ordonné à nos jeunes gens d'abattre le plus affamé de tous.

— C'est bien ! répondit froidement le captif.

Un éclair d'admiration et de pitié peut-être traversa la sombre physionomie d'Uncas en contemplant le calme de sa victime. Un moment son projet en fut ébranlé.

— Les Mohicans sont une grande tribu ! ajouta-t-il, et la race d'Uncas s'éclaircit. Nous peindrons notre frère de telle sorte que les Narragansetts menteurs ne le reconnaitront plus, il quittera les îles pour devenir un guerrier de la terre ferme.

Ce retour de son ennemi produisit un semblable effet sur le caractère généreux de Conanchet. La fierté de son regard l'abandonna, et son œil devint doux et humain. Une pensée profonde parut errer de son front à ses lèvres, qui s'agitèrent d'une manière presque imperceptible, puis il parla :

— Mohican, dit-il, les jeunes gens sont-ils si pressés ? Ma chevelure sera celle d'un grand chef demain comme aujourd'hui. S'ils frappent leur prisonnier en ce moment, ils ne pourront pas prendre plus d'une chevelure.

— Conanchet a-t-il donc oublié quelque chose, qu'il n'est pas encore prêt ?

— Sachem, il est toujours prêt. Mais... Il s'arrêta, sa voix trembla...

— Un Mohican ne vit pas seul ?

— Combien le Narragansett demande-t-il de soleils?

— Un seul : quand l'ombre de ce pin pointera sur le ruisseau, Conanchet sera prêt. Il étendra sur cette ombre ses mains désarmées.

— Va ! dit Uncas avec noblesse ; j'ai la parole d'un sagamore.

Conanchet se détourna, et traversant la foule silencieuse, il se perdit bientôt dans les profondeurs de la forêt.

CHAPITRE XXXII.

La nuit qui suivit fut sombre et mélancolique. La lune, presque à son apogée, était sillonnée de lourdes vapeurs qui traversaient l'espace, s'ouvrant à intervalles et laissant glisser sur la scène de pâles et courts rayons. Le vent du sud gémissait à travers la forêt et sa voix discordante soufflait parfois des cris d'angoisses sous les feuilles et les plantes. A l'exception de ces bruits imposants de la nature, un silence solennel régnait autour du village de Wish-ton-Wish. Au moment où nous reprenons l'action de notre légende, il y avait une heure que le soleil était descendu sous l'horizon touffu de la forêt voisine, et les habitants simples et laborieux du village étaient déjà ensevelis dans le sommeil.

Quelques lumières brillaient encore aux vitres de la maison d'Heathcote. L'activité ordinaire régnait dans les étages inférieurs, tandis que le calme du repos se faisait remarquer aux appartements supérieurs. Un promeneur solitaire était resté sur la place; Marc Heathcote arpentait la longue et étroite terrasse, comme impatienté par quelque obstacle à ses désirs.

L'inquiétude du jeune homme fut de courte durée, car au bout de quelques minutes de promenade une porte s'ouvrit, et deux ombres timides et légères glissèrent hors de la maison.

— Tu n'es pas venue seule, Marthe, dit le jeune homme d'un air contrarié, je t'ai prévenue que ce que j'avais à te dire n'était que pour tes oreilles.

— C'est notre Ruth. Tu sais, Marc, qu'il ne faut pas la laisser seule, parce qu'on craint qu'elle ne se sauve dans la forêt. Elle est comme la gazelle à moitié apprivoisée, prête à bondir et fuir au premier son familier de la forêt. J'ai même peur que nous ne nous éloignions trop.

— Ne crains rien; ma sœur berce son enfant, elle ne pense pas à fuir. Je suis là pour l'en empêcher si elle s'y hasardait. Parle-moi franchement, Marthe, et dis-moi si réellement les visites du galant d'Hartfort te firent moins de plaisir que ne l'ont cru tes amis.

— Ce que j'ai dit ne peut se démentir.

— Mais on peut le regretter.

— Je n'évalue pas parmi mes défauts l'indifférence que je puis avoir pour le jeune homme. Je suis trop heureuse au sein de cette famille pour désirer la quitter. Et maintenant que notre sœur... Mark, j'entends quelqu'un lui parler...

— Ce n'est que l'idiot, répondit le jeune homme regardant à l'extrémité de la terrasse. Ils causent souvent ensemble. Whital revient des bois, où il va volontiers se promener une heure tous les soirs. Tu disais que maintenant que nous avons notre sœur...

— Je désire moins changer de demeure...

— Alors pourquoi ne pas rester pour toujours avec nous, Marthe?

— Ecoute, interrompit sa compagne, qui, bien que comprenant ce qu'il lui disait, reculait avec la timidité d'une nature féminine devant une déclaration qu'elle attendait depuis longtemps; écoute, j'entends du bruit. Ah! Ruth et Whital sont en fuite.

— Ils cherchent à amuser l'enfant, et sont près des ouvrages extérieurs.

— Alors pourquoi ne pas accepter le droit de rester toujours ?

— Cela ne se peut pas, Marc, s'écria-t-elle retirant sa main de son étreinte. Ils se sauvent !

Marc quitta à regret la main qu'il avait prise et suivit la jeune fille à l'endroit où sa sœur s'était assise. Elle était réellement partie, quoique peu de minutes se fussent écoulées avant que Marthe crût sérieusement qu'elle voulût fuir. Leur trouble rendit la recherche incertaine et mal dirigée; peut-être éprouvaient-ils un secret désir de prolonger l'entrevue, reculant ainsi le moment de donner l'alarme. Lorsqu'ils le firent enfin, il était trop tard. Les champs battus, les jardins, les vergers parcourus en tous sens ne donnèrent aucune trace des fugitifs. Il fallait renoncer à pénétrer dans la forêt pendant l'obscurité, et tout ce qui restait raisonnablement à faire fut d'établir une garde d'observation pendant la nuit, pour reprendre les recherches avec plus d'activité et de chances de succès le lendemain matin.

Mais longtemps avant le lever du soleil, la petite troupe traversait les bois à une telle distance de la vallée que les plans de la famille étaient devenus inutiles. Conanchet dirigeait la marche à travers d'innombrables détours, des cours d'eau et de profondes vallées qui eussent déjoué la poursuite la plus active. Sa compagne le suivait silencieusement, Whital fermait la marche, portant l'enfant sur son dos. Les heures s'écoulèrent sans qu'une seule parole s'échappât des lèvres de l'un ou de l'autre. Une fois ou deux ils s'arrêtèrent auprès d'une source où l'eau filtrait limpide des fissures d'un rocher; ils se désaltéraient dans le creux de leur main, et reprenaient leur marche silencieuse.

Enfin Conanchet s'arrêta. Il étudia gravement la position du soleil et les différents sites de la forêt. Pour un œil inexpérimenté les arcades voûtées des arbres, le sol jonché de feuilles et l'uniformité des arbres eussent semblé partout les mêmes. Mais il n'était pas aisé de tromper un habitué des bois. Satisfait de l'heure et du progrès qu'il avait fait, le chef fit signe à ses deux compagnons de prendre place à ses côtés sur un fragment de rocher qui sortait sa tête sur un des côtés de la montagne.

Ils restèrent longtemps ainsi silencieux. Le regard de Narra-Mattah cherchait celui de son époux, comme la femme habituée à respecter les ordres qu'elle a l'habitude d'observer. Mais elle se taisait. L'idiot déposa l'enfant aux pieds de sa mère, et imita sa réserve.

— L'air des bois est-il agréable au Chèvrefeuille, après qu'elle a vécu dans le wigwam de son peuple? demanda Conanchet rompant enfin le silence. La fleur qui s'est éclose au soleil peut-elle aimer l'ombre?

— Une femme des Narragansetts est plus heureuse dans la hutte de son époux.

L'œil du chef la contempla avec affection et retomba doux et plein de bienveillance sur les traits de l'enfant déposé à leurs pieds. Un instant un sentiment d'amère mélancolie plissa son front.

— L'Esprit qui créa la terre est très-fin, continua-t-il. Il a su où planter la ciguë et le chêne. Il a donné au chasseur indien le daim et le cerf, et au Visage-Pâle le bœuf et le cheval. Chaque tribu possède ses chasses et son gibier. Les Narragansetts connaissent le goût de la patate, pendant que les Mohawks mangent les baies de la montagne. Tu as vu l'arc brillant qui couvre le ciel, Narra-Mattah, et les nombreuses couleurs dont il se compose comme la peinture sur le visage d'un guerrier. La feuille de la ciguë ressemble à la feuille du sumac, le frêne au noisetier, le noisetier au tilleul, et le tilleul à l'arbre aux larges feuilles, qui porte le fruit rouge dans les défrichements des Anglais; mais l'arbre du fruit rouge ne ressemble pas à la ciguë. Conanchet est une tige haute et droite de la ciguë, et le père de Narra-Mattah est un arbre de la plaine qui porte le fruit rouge. Le grand Esprit fut en colère lorsqu'ils grandirent ensemble.

La sensible femme ne comprit que trop la nature des allusions de son époux. Dissimulant néanmoins la douleur qu'elle éprouvait, elle répondit avec la vivacité d'une femme dont l'imagination est stimulée par l'affection :

— Conanchet a dit vrai. Mais les Anglais ont mis la pomme de leur propre terre sur l'aubépine de nos bois, et le fruit est bon!

— Il est comme cet enfant, dit le chef désignant son fils, ni rouge ni blanc. Non, Narra-Mattah, le sachem lui-même doit obéir aux ordres du grand Esprit.

— Conanchet prétendrait-il que ce fruit n'est pas bon? dit la femme élevant sous les yeux du père le souriant enfant.

Le cœur du guerrier était ému. Penchant sa tête, il imprima un baiser sur les lèvres de l'enfant comme l'eût fait le plus tendre des pères. Il parut un moment se complaire aux espérances que donnait l'enfant. Mais en levant la tête, son regard rencontra un rayon de soleil, et l'expression de sa physionomie changea tout à coup. Faisant signe à sa femme de poser l'enfant à terre, il se tourna vers elle et continua d'un ton solennel :

— Que la langue de Narra-Mattah s'exprime sans crainte. Elle a habité les huttes de son père, elle a goûté de leurs richesses. Son cœur est-il content?

La jeune femme réfléchit. Cette question réveillait en elle tous les souvenirs d'enfance, la tendre sollicitude et ces sympathies douces dont elle avait tout récemment encore été l'objet. Mais ces sentiments ne durèrent qu'un instant, et sans oser lever les yeux pour affronter le regard fixe et inquiet du chef, elle répondit d'une voix ferme et humble :

— Narra-Mattah est épouse.

— Alors elle écoutera les paroles de son époux. Conanchet n'est plus un grand chef. Il est le prisonnier des Mohicans. Uncas l'attend dans les bois.

Malgré la déclaration qu'elle venait de faire, la jeune femme n'apprit pas ce malheur avec la fermeté d'une Indienne. Ses oreilles se refusèrent à croire à la signification des paroles. La surprise, le doute, l'horreur et l'affreuse certitude l'accablèrent tour à tour, car elle était trop bien formée aux idées et aux coutumes du peuple chez lequel elle avait vécu pour ne pas comprendre la position dans laquelle se trouvait son époux.

— Le sachem des Narragansetts prisonnier du Mohican Uncas! répéta-t-elle à voix basse, comme si le son de sa voix eût été capable de faire évanouir l'horrible illusion. Non! Uncas n'est pas un guerrier capable de frapper Conanchet.

— Ecoute mes paroles, dit le chef touchant l'épaule de sa femme comme pour la rappeler à la situation présente. Il y a dans ces bois un Visage-Pâle qui est un vieux renard. Il cache sa tête des Anglais. Quand son peuple fut sur sa piste, hurlant comme des loups affamés, cet homme se confia à un sagamore. Ce fut une course rapide, et mon père se fait vieux. Il monta sur un jeune arbre comme un ours, et Conanchet détourna les limiers. Mais il n'est pas un daim. Ses jambes ne peuvent pas toujours courir comme l'eau du torrent!

— Et pourquoi le grand Narragansett a-t-il donné sa vie pour un étranger?

— Cet homme est brave, répondit avec orgueil le sachem; il prit une fois la chevelure d'un sagamore.

Narra-Mattah se tut. Elle succombait sous un étonnement stupide de la vérité.

— Le grand Esprit voit que l'homme et la femme sont de différentes tribus, reprit-elle enfin. Il veut n'en faire qu'un seul peuple. Que Conanchet quitte les bois pour habiter la plaine avec la mère de son enfant. Son père blanc sera content, et le Mohican Uncas n'osera pas le suivre.

— Femme, je suis un sachem et un guerrier au milieu de son peuple.

Il y avait dans la voix de Conanchet une expression de sévère mécontentement qu'elle n'avait jamais encore entendue. Il parlait en chef plutôt qu'avec cette mâle douceur à laquelle il l'avait habituée. Ses paroles envahirent son cœur comme le froid d'un poignard, et la rendirent muette. Le chef resta assis un moment encore, conservant son attitude impérieuse, puis se levant, il montra du doigt le soleil, et fit signe à ses compagnons de le suivre. Au bout d'un temps qui parut très-court à l'épouse affligée, ils tournèrent une colline, et quelques instants plus tard ils étaient en présence d'un groupe d'hommes qui semblaient les attendre. Ce groupe était composé d'Uncas, de deux de ses guerriers les plus vigoureux et les plus farouches, du ministre et d'Eben Dudley.

Franchissant vivement l'espace qui le séparait de son ennemi, Conanchet vint se placer au pied de l'arbre fatal. Il montra l'ombre du soleil qui n'avait pas encore tourné la direction de l'est, et croisant ses bras sur sa poitrine nue, il montra un visage insouciant et hautain. Ce mouvement s'accomplit au milieu du plus profond silence.

Le désappointement, une admiration involontaire et la méfiance luttaient sous le masque réservé du sombre visage d'Uncas. Il semblait chercher sur les traits de son terrible ennemi un signe caché de faiblesse. Il n'eût pas été facile de découvrir s'il éprouvait du respect ou du regret de la fidélité du Narragansett. Suivi de ses deux farouches guerriers, le chef examina la position de l'ombre avec la plus scrupuleuse attention, et lorsqu'il ne resta plus le plus léger prétexte de douter de l'exactitude de leur prisonnier, une sourde exclamation de plaisir partit de la poitrine de chacun. En juge prudent, dont l'équité est enchaînée par les précédents légaux, et qui ne trouve plus d'irrégularité dans les pièces de la procédure, le Mohican fit signe aux hommes blancs d'approcher.

— Homme d'une nature sauvage et indomptable, commença Meek Wolfe de sa voix ascétique et grondeuse, la dernière heure de ton existence touche à sa fin! Le jugement a suivi son cours, la balance de la justice a décidé de ton sort, mais la charité chrétienne est infatigable. Nous ne pouvons résister aux commandements de la Providence, mais nous pouvons en adoucir les effets sur le coupable. Un mandat décerné en toute équité, et rendu imposant par le mystère, te condamne à la mort; mais la volonté de Dieu n'exige rien au delà. Païen, tu as une âme qui est sur le point de quitter son enveloppe terrestre pour le monde inconnu.

Jusque-là le captif avait écouté avec la courtoisie d'un sauvage lorsqu'il n'est pas provoqué. Il avait même contemplé le paisible enthousiaste et les passions contradictoires et bizarres qu'il trahissait sur son visage avec un certain respect, tel qu'il en eût montré pour les prétendues révélations d'un prophète de sa tribu. Mais lorsque le ministre parla de l'état de l'âme après la mort, son esprit se reporta à la vérité de ses propres croyances. Posant tout à coup un doigt sur l'épaule de Meek, il l'interrompit et dit :

— Mon père oublie que la peau de son fils est rouge. Le sentier qui conduit aux chasses éternelles des Indiens justes est là devant lui.

— Barbare! l'esprit des ténèbres et du mal blasphème par ta bouche.

— Ecoute! Mon père a-t-il vu ce qui vient d'agiter le buisson?

— C'est le vent invisible, enfant oisif et idolâtre sous la forme d'un homme!

— Et pourtant mon père lui parle, répondit l'Indien avec le ton grave mais sarcastique de son peuple. Vois, ajouta-t-il avec hauteur et férocité même, l'ombre a quitté la base de l'arbre. Que l'homme rusé des Visages-Pâles se range de côté, le sachem est prêt à mourir.

Meek gémit à haute voix et sincèrement; car, bien que les théories exaltées et les subtilités doctrinaires eussent jeté un voile sur sa raison, les sentiments charitables de l'homme étaient innés en lui. S'inclinant devant ce qu'il prit pour une mystérieuse dispensation de la volonté céleste, il se retira à peu de distance, et s'agenouillant sur un fragment de rocher, sa voix se fit entendre jusqu'à la fin de la triste mission, adressant au ciel de ferventes prières pour l'âme du condamné.

Il n'eut pas plutôt quitté la place que Uncas fit signe à Dudley d'approcher. Bien que le lizerain fût de nature essentiellement honnête et bonne, ses opinions et ses préjugés appartenaient à son époque. S'il avait appuyé le jugement qui livrait le captif à la merci de ses implacables ennemis, il eut le mérite d'avoir suggéré l'expédient qui épargnait au patient ces raffinements de cruauté que les sauvages étaient toujours disposés à renouveler. Il s'était même offert comme l'un des agents chargés de surveiller le maintien de la proposition, bien que ce rôle convînt peu à ses dispositions naturelles. Le lecteur appréciera donc sa conduite dans cette occasion avec l'indulgence que réclamait la situation de la contrée et les usages du siècle. Il y avait même une répugnance visible sur les traits de ce témoin de la scène et une disposition toute favorable à l'égard du captif, lorsqu'il s'avança, et s'adressant d'abord à Uncas :

— Une bonne fortune, Mohican, dit-il, favorisée par la protection des Visages-Pâles, a fait tomber entre tes mains ce Narragansett. Sans doute les commissaires de la colonie ont laissé à ta discrétion de disposer de sa vie; il y a une voix au fond du cœur de tout être humain qui devrait être plus forte que celle de la vengeance, et c'est la voix de la miséricorde. Il n'est pas trop tard pour l'écouter. Acceptez la promesse de fidélité du Narragansett; prenez plus encore : gardez en otage cet enfant et sa mère qui resteront au milieu de nous, et donnez la liberté au prisonnier.

— Mon frère demande avec un esprit ambitieux, dit sèchement Uncas.

— J'ignore ce qui me pousse à vous faire cette demande avec tant d'instance, répondit Dudley; mais il y a de vieux souvenirs et d'anciens services entre moi et cet Indien. Il y a ici aussi une femme qui est liée avec quelques personnes de nos établissements par des liens plus étroits que la simple charité. Mohican, j'ajouterai un présent de poudre et de mousquets, si tu veux écouter la pitié et accepter la parole du Narragansett.

Uncas désigna du doigt le captif et répondit froidement et avec ironie :

— Que Conanchet réponde!

— Tu l'entends, Narragansett. Si tu es l'homme que je pense, tu connais quelques-uns des usages des blancs. Parle, veux-tu jurer de vivre en paix avec les Mohicans et d'enterrer la hache dans le sentier qui sépare vos deux villages?

— Le feu qui brûla les huttes de mon peuple a changé en pierre le cœur de Conanchet. Telle fut la réponse.

— En ce cas je n'ai plus rien à faire qu'à surveiller l'exécution du traité, ajouta Dudley désappointé. Tu as ton caractère, et il n'y a pas possibilité de le changer. Que le Seigneur ait pitié de toi, jeune Indien, et te juge comme il jugera les actes des sauvages.

Il indiqua par un signe à Uncas qu'il n'avait plus rien à dire, et s'éloigna de quelques pas de l'arbre, ses traits exprimant le regret, et son regard veillant strictement à ce que les Peaux-Rouges ne dérogeassent pas aux conventions du traité. En ce moment les farouches sicaires du chef mohican, sur un geste de lui, prirent leur place de chaque côté du patient, attendant le dernier signal pour compléter leur horrible tâche. Dans cet instant solennel il se fit un profond silence, chacun des principaux acteurs paraissant réfléchir une dernière fois sur la gravité de la situation.

— Le Narragansett n'a pas parlé à sa femme, dit Uncas espérant secrètement que son ennemi trahirait quelque faiblesse indigne d'un homme, dans un moment d'épreuve aussi sévère. — Elle est proche.

— J'ai dit que mon cœur était de pierre, répliqua froidement le Narragansett.

— Vois! la femme rampe comme la poule effrayée qui se cache dans les buissons. Si mon frère Conanchet veut regarder, il verra sa bien-aimée.

La physionomie de Conanchet s'assombrit, mais resta ferme.

— Nous irons dans le fourré, si le sachem a peur de parler à sa femme quand les yeux des Mohicans sont fixés sur lui. Un guerrier n'est pas une fille curieuse; il ne veut pas voir la douleur d'un grand chef.

Conanchet cherchait vivement autour de lui une arme avec laquelle il pût terrasser son ennemi, lorsqu'un doux murmure vint résonner à son oreille, comme pour écarter la colère de son cœur.

— Le sachem veut-il contempler son enfant? C'est le fils d'un guerrier; pourquoi le visage de son père est-il si sombre sur lui?

Narra-Mattah s'était suffisamment rapprochée de son époux pour être à sa portée: elle lui tendit le gage de leur premier bonheur, implorant un dernier regard de reconnaissance et d'amour.

— Le grand Narragansett ne veut-il pas voir son fils? répéta-t-elle les accents de sa voix adoucis comme les notes basses de quelque touchante mélodie. Pourquoi son visage est-il si sombre pour une femme de sa tribu?

— Les traits durs du sagamore mohican se détendirent. Faisant signe à ses farouches sicaires de se retirer derrière l'arbre, il se rejeta en arrière et se promena à distance respectueuse avec la gravité noble d'un sauvage sous l'influence de bons sentiments. Alors un éclair brilla dans le regard de Conanchet; il chercha des yeux sa compagne éplorée, qui redoutait plus encore son mécontentement que le danger qu'il courait; et prenant dans ses bras l'enfant qu'elle lui tendait, il le contempla attentivement. Appelant à lui l'enseigne Dudley, qui seul assistait à cette scène de séparation, il lui remit l'enfant.

— Vois, dit-il, c'est une fleur de la plaine; elle ne croîtra pas à l'ombre.

Son regard se reporta ensuite sur sa compagne. Ce fut un regard d'amour. — Fleur de la plaine, dit-il, le Manitou de ta race te placera dans les champs de tes pères; le soleil brillera sur toi et les vents d'au delà du lac salé chasseront les nuages dans les bois. Un juste et grand chef ne doit pas fermer l'oreille au bon Esprit de son peuple. Le mien rappelle son fils pour chasser en compagnie des braves qui ont pris le long sentier; le tien prend une autre direction. Va!... entends sa voix... et obéis!... Que ton esprit ressemble à une vaste plaine, dont les ombres restent autour de la forêt; qu'il oublie le rêve qu'il a fait au milieu de ses arbres. Telle est la volonté du Manitou.

— Conanchet demande beaucoup à son épouse; son âme n'est que l'âme d'une femme.

— Une femme des Visages-Pâles. Maintenant qu'elle retourne à sa tribu. Narra-Mattah, ton père cite d'étranges traditions. Elles disent qu'un homme juste est mort pour les hommes de toutes les couleurs. Je l'ignore: Conanchet n'est qu'un enfant parmi les savants, et un homme au milieu des guerriers. Si cela est vrai, il cherchera sa femme et son enfant dans le sentier des chasses heureuses et ils reviendront à lui. Il n'y a pas un chasseur des Anglais qui puisse tuer autant de chevreuils que lui. Narra-Mattah oubliera son chef jusque-là; et alors elle l'appellera fort par son nom, car il sera content d'entendre de nouveau sa voix. Va!... un sagamore est prêt à partir pour un long voyage. Il prend congé de sa femme avec un cœur oppressé. Elle mettra la petite fleur de deux couleurs sous ses yeux et se réjouira de la voir croître et grandir. Elle peut partir, un sagamore est prêt à mourir.

Sa femme attentive saisit avidement le son cadencé et lent de chaque syllabe, comme les stances d'une légende superstitieuse que chante un ménestrel. Mais, habituée à l'obéissance, et succombant sous la douleur, elle n'hésita plus. Sa tête se pencha sur sa poitrine en quittant son guerrier, et elle cacha sa tête dans les plis de sa robe. Elle passa devant Uncas d'un pied si léger qu'il ne put l'entendre; mais lorsqu'il aperçut sa forme svelte et légère s'éloigner, il étendit un bras. Les terribles muets se montrèrent de nouveau de chaque côté de l'arbre, puis disparurent. Conanchet tressaillit, et il parut vouloir s'élancer en avant, mais se remettant par un effort désespéré, son corps se rejeta en arrière adossé à l'arbre, et il tomba dans l'attitude d'un chef siégeant dans le conseil. Un sourire de triomphe farouche éclaira son visage et ses lèvres remuèrent. Uncas se pencha en avant, retenant sa respiration.

— Mohican! je meurs avant que mon cœur n'ait faibli! furent les derniers mots prononcés d'une voix ferme, mais dans le râle de la mort. On entendit deux soupirs prolongés. L'un s'échappait de la poitrine d'Uncas, l'autre était le dernier soupir du dernier sachem de la tribu décimée et dispersée des Narragansetts.

Une heure plus tard, les principaux acteurs de la scène qui précède avaient disparu. Il ne restait plus que la veuve Narra-Mattah, l'enseigne Dudley, le ministre et Whital Ring.

Le corps de Conanchet était toujours à la place où il avait cessé de vivre, et dans la même posture assise d'un chef dans le conseil. La fille de Ruth et de Content s'était glissée à ses côtés et assise près de lui dans cet état d'insensibilité triste des premiers moments d'une douleur inattendue et accablante, et restait immobile, sans parole, sans sanglots, sans une larme. L'esprit paraissait paralysé, bien que la force du coup qui l'avait frappée fut profondément gravée sur toutes les lignes de son visage. Les couleurs avaient disparu de ses joues, ses lèvres blanches s'agitaient parfois convulsivement, comme l'agitation fébrile de l'enfant pendant le sommeil; parfois son sein se soulevait comme si l'âme renfermée dans son enveloppe terrestre cherchait à la soulever pour s'échapper et prendre son essor. L'enfant abandonné était couché près d'elle; et Whital Ring était venu s'asseoir de l'autre côté du corps.

Les deux agents désignés par la colonie pour assister à la mort de Conanchet contemplaient avec tristesse ce douloureux spectacle. Dès que l'âme du condamné eut quitté le corps, les prières du ministre cessèrent, car il crut alors que l'âme était devant son juge suprême. Mais il y avait dans ses traits plus de charité humaine, et moins de sévérité exagérée qu'il n'en montrait d'ordinaire. Maintenant que le fait était accompli et que l'excitation de ses théories exaltées avait cédé devant le résultat apparent, les doutes venaient de nouveau l'assaillir sur la légalité d'un acte qu'il avait considéré comme une exécution commandée par la nécessité et la justice. L'esprit de Dudley ne succombait pas sous les subtilités de la doctrine et de la loi. Comme il y avait eu moins d'exagération en lui sur la nécessité du jugement, il en envisageait l'accomplissement avec plus de fermeté. Des émotions d'une nature différente agitaient le cœur de ce hardi mais généreux habitant des frontières.

— Ceci a été une triste nécessité et une sévère manifestation de la volonté divine, dit-il contemplant ce spectacle de mort. Le père et le fils sont morts tous deux en ma présence et tous deux sont partis pour le séjour éternel d'une manière qui prouve les voies mystérieuses de la Providence. Mais ne vois-tu pas ici dans ces traits qui semblent changés en pierre, une ressemblance avec un visage de connaissance?

— Tu fais allusion à la femme du capitaine Content Heathcote.

— Sans doute. Il n'y a pas assez longtemps que tu habites le Crapaud-Volant pour te rappeler les traits de cette dame dans sa jeunesse. Mais pour moi, l'heure où le capitaine conduisit sa troupe dans le désert m'a semblé une matinée de la saison dernière. J'étais alors actif et vigoureux de corps, et un peu léger d'esprit; c'est le jour où je fis connaissance avec la femme qui est aujourd'hui la mère de mes enfants. J'ai vu bien des femmes charmantes dans ma vie, mais jamais d'aussi agréables que le fut celle du capitaine jusqu'au jour de l'incendie. Tu as souvent entendu parler de la perte qu'elle fit alors, et à partir de ce moment sa beauté n'a plus ressemblé qu'à la feuille d'automne. Maintenant regarde ce visage éploré, et dis-moi si ce n'est pas une image aussi exacte que celle qui se reproduit dans les eaux; j'aurais juré que c'était l'œil triste et désolé de la mère elle-même.

— La douleur est venue accabler lourdement cette innocente victime, murmura Meek avec douceur. La voix doit s'élever en prières pour elle...

— Ecoute... il y a du monde dans la forêt; j'entends le craquement des feuilles.

— La voix du Créateur fait murmurer les vents, et leur souffle anime la nature.

— Ce sont des êtres vivants!... Heureusement ce sont des amis, et nous n'aurons plus de carnage. Le cœur d'un père dirige sa marche dans la bonne voie.

Dudley laissa tomber son mousquet à son côté et tous deux demeurèrent dans une attitude respectueuse, attendant l'arrivée de ceux qui s'avançaient. Ils s'arrêtèrent du côté opposé à l'arbre où Conanchet avait reçu la mort. L'énorme dimension du pin et ses racines noueuses cachaient le groupe accroupi à sa base; mais les fortes statures de Meek et de l'enseigne furent bientôt aperçues, et celui qui conduisait les nouveaux arrivants se dirigea de ce côté.

— Si, comme tu le supposes, le Narragansett a de nouveau conduit dans la forêt celle que tu as si longtemps pleurée, dit Soumission qui servait de guide aux survenants, nous sommes à une courte distance du lieu où il se tient. Il avait donné rendez-vous au sanguinaire Philippe près de ce rocher, et l'endroit où il me sauva par sa tendre sollicitude une existence inutile et décolorée, est au cœur de ce bouquet d'arbres qui borde le ruisseau. Le ministre du Seigneur et notre robuste ami l'enseigne pourront nous donner d'autres renseignements sur son compte.

L'orateur s'arrêta à quelques pas de ceux qu'il venait de nommer, mais toujours du côté opposé à l'arbre au pied duquel gisait le cadavre. Il s'était adressé à Content, qui s'arrêta aussi pour attendre l'arrivée de Ruth, restée en arrière, soutenue par son fils et escortée par Foi et le médecin, tous équipés comme pour une excursion dans la forêt. Le

cœur de la mère avait soutenu ses forces pendant de longues heures, mais sa marche commençait à devenir pénible, lorsque enfin ils aperçurent heureusement des vestiges humains un peu avant leur rencontre avec les deux colons.

. Bien que les intérêts qui préoccupaient les deux partis fussent de la plus haute importance pour chacun, la rencontre ne causa pas d'abord un vif étonnement de part et d'autre. Une excursion dans la forêt n'avait rien de nouveau pour eux. La vue de Soumission ne causa même aucune surprise.

— Nous sommes à la piste d'une jeune gazelle qui a cherché de nouveau l'abri des bois, dit Content. Notre chasse était incertaine, et eût été inutile peut-être, car il y a tant de traces de pas dans la forêt, si la Providence ne nous avait pas conduits par la main de notre ami qui connaît la situation probable du camp indien. N'as-tu pas rencontré le sachem des Narragansetts, Dudley? et où sont ceux que tu conduisais contre le rusé Philippe? Nous avons entendu dire que tu l'avais surpris lui et sa bande, mais nous n'avons rien appris sur le succès de ton entreprise. Le Wampanoag t'a-t-il échappé? L'esprit des ténèbres qui l'inspire dans ses desseins l'a protégé jusqu'à la fin. Autrement son sort eût été celui qu'un esprit plus digne que lui a dû subir.

— De qui parles-tu?... Mais qu'importe. Nous cherchons notre enfant. Celle que tu as connue et que tout récemment encore tu as retrouvée parmi nous a disparu de nouveau; nous la cherchons au camp de celui qui a été son époux... N'as-tu pas, Dudley, rencontré le Narragansett?

L'enseigne regarda Ruth comme jadis il avait contemplé les traits pleins de tristesse de la femme; mais il ne répondit pas. Meek avait les bras croisés sur sa poitrine et paraissait prier intérieurement. Il y eut cependant une voix qui rompit le silence par ses accents bas et menaçants.

— Ce fut un acte sanguinaire! murmura l'idiot. Le menteur Mohican a frappé un grand chef par derrière. Qu'il arrache avec ses ongles les empreintes de ses mocassins, comme un renard qui se cache, car quelqu'un suivra sa trace avant qu'il ait caché sa tête. Nipset sera un guerrier aux neiges prochaines.

—Mon frère insensé a parlé, s'écria Foi s'avançant vers le groupe... Elle se recula aussitôt, cachant sa tête dans ses mains et fléchissant jusqu'à terre par la violence de la surprise.

Quoique le temps suivît sa marche régulière, il parut aux témoins de la scène qui eut lieu, comme si les émotions de nombreux jours se fussent rassemblées dans l'espace d'une minute. Nous ne nous arrêterons pas aux premiers élans de douleur que causa cette horrible découverte.

Une demi-heure suffit pour instruire chacun de ce qu'il lui importait de savoir. Nous reprendrons notre récit à la fin de cette reconnaissance.

Le corps de Conanchet était toujours adossé à l'arbre, ses yeux ouverts et glacés par la mort; mais le front plissé, la lèvre comprimée et les narines ouvertes respiraient encore la fermeté hautaine qu'il avait montrée dans les derniers moments de sa vie. Ses armes étaient déposées à ses côtés, mais une de ses mains crispées semblait encore tenir le tomahawk, tandis que l'autre avait perdu sa force en s'élevant vers la ceinture vide du poignard affilé. Ces deux mouvements avaient été sans doute involontaires; car, à tous égards, son attitude exprimait la dignité et le repos. A côté de lui, était assis le guerrier imaginaire qui conservait toujours sa place; la colère et le mécontentement à travers la triste suffisance de ses traits.

Les autres personnes étaient rassemblées autour de la mère et de sa fille prosternée. Toutes les sensations semblaient détournées de tout autre objet pour se concentrer sur cette dernière. On avait quelque raison de craindre que ce dernier coup n'eût soudain dérangé quelque partie du mécanisme mystérieux qui rattache l'âme au corps. Cet effet redouté semblait plutôt devoir prendre son effet par un relâchement complet du système que par un symptôme violent et compréhensible.

Le pouls battait encore, mais lourdement, et comme les évolutions irrégulières et lentes du moulin, lorsque la brise faiblit peu à peu. Son visage était pâle et pétrifié dans une expression de douleur muette, que rendait plus éloquente encore l'immobilité de ses lèvres et de tout son corps; parfois seulement un tic nerveux trahissait encore les convulsions secrètes et la conscience de son malheur.

— Ceci surpasse ma science, dit le docteur Ergot après avoir longtemps étudié les pulsations de l'artère; il y a un mystère dans la construction du corps, dont la science humaine n'a pas encore soulevé le voile. Le cours de la vie s'arrête quelquefois d'une manière incompréhensible, et voici un cas à confondre les plus savants dans notre art, même dans les pays les plus civilisés de la terre. Ma destinée m'a fait voir bien des êtres entrer dans ce monde et quelques-uns seulement en partir, et pourtant je crois pouvoir prédire qu'en voici une prête à quitter son enveloppe avant que le nombre naturel de ses jours ait été rempli.

— Implorons l'assistance de l'Etre qui ne doit jamais mourir, de Celui qui a ordonné cet événement depuis le commencement des siècles, dit Meek faisant signe à ceux qui l'entouraient de se joindre à lui pour prier.

Le ministre éleva la voix, sous les arcades de la forêt, en une prière ardente, pieuse et éloquente. Ce devoir solennel accompli, l'attention se reporta sur l'infortunée. A leur grande surprise, le sang refluait vers son visage et ses yeux reluisaient d'une expression de calme et de félicité. Elle fit signe qu'on l'aidât à se lever, afin qu'elle pût mieux contempler tous ceux qui l'entouraient.

— Nous reconnais-tu? demanda Ruth tremblante; regarde tes amis, ma pauvre fille si longtemps regrettée! Celle qui t'implore s'est réjouie des plaisirs de ton jeune âge et a partagé tes premières afflictions d'enfance. Dans ce moment solennel souviens-toi des leçons de ton enfance. En vérité, en vérité, le Dieu qui t'a pris sous sa sauvegarde, bien qu'il t'ait guidée sur un sentier impénétrable et mystérieux, ne t'abandonnera pas! Pense à l'instruction de ton enfance, fille de mon amour; bien que faible d'esprit, la tige peut encore revivre, quoiqu'elle ait longtemps souffert sur une terre inconnue au culte du Très-Haut.

— Mère! répondit une voix faible et tremblante. Le mot parvint à l'oreille de chacun et produisit un redoublement général d'attention. Le son était doux, presque enfantin, mais clair et intelligible. Mère! pourquoi sommes-nous dans la forêt? continua-t-elle, nous a-t-on volé notre maison, que nous demeurons sous les arbres?

Ruth leva la main pour supplier que personne ne détruisît l'illusion.

— La nature a réveillé les souvenirs de sa jeunesse, dit-elle à voix basse; que son âme quitte la terre, si telle est la volonté du Très-Haut, dans toute la sainteté de sa jeune innocence!

— Pourquoi Marc et Marthe s'arrêtent-ils? continua la jeune femme. Il n'est pas prudent, tu le sais, mère, de s'aventurer loin dans la forêt. Les sauvages peuvent avoir quitté leurs villages, et l'on ne sait pas les malheurs qui pourraient arriver aux imprudents.

Un gémissement s'échappa de la poitrine de Content, et sa main musculeuse s'appesantit sur l'épaule de sa femme, qui n'en sentit pas la douleur, tant elle était absorbée dans la contemplation de cette scène.

— J'en ai dit autant à Marc, mère, car il ne se souvient pas toujours de tes conseils, et les enfants aiment tant à se promener ensemble! Mais Marc est habituellement bon; ne le gronde pas s'il s'éloigne trop parfois; n'est-ce pas, bonne mère, que tu ne le gronderas pas?

Le jeune homme détourna la tête, car, même en ce moment suprême, l'orgueil de son adolescence le portait à cacher sa faiblesse.

— As-tu prié aujourd'hui, ma fille? dit Ruth s'efforçant de paraître calme. Tu ne dois pas oublier tes devoirs envers Dieu, bien que nous soyons sans demeure au milieu des bois.

— Je vais prier, mère, dit la pauvre créature toujours en proie à cette mystérieuse hallucination et cherchant à cacher sa tête sur les genoux de Ruth. Son désir fut exaucé, et pendant un instant elle répéta dans ces mêmes accents bas et enfantins les paroles d'une prière appropriée aux premiers jours de son enfance. Les sons, bien que faibles, parvinrent distinctement aux oreilles des auditeurs et furent suivis d'un repos sanctifié. Ruth souleva le corps de son enfant, dont les traits respiraient un doux sommeil. La vie errait sur ses lèvres comme la dernière lueur sur la torche mourante. L'angoisse de la mère fut un moment apaisée par un sourire d'intelligence et d'amour. Les yeux doux de la jeune femme errèrent de l'un à l'autre, donnant à chacun un signe de reconnaissance. Lorsqu'ils s'arrêtèrent sur Whital, ils prirent une expression de doute; mais ils devinrent tout à coup fixes et immobiles en face de l'air morne, mais imposant et fier encore, du chef. La crainte, le doute et les souvenirs semblèrent lutter ensemble. Ses mains tremblèrent convulsivement et elle se cramponna à la robe de Ruth.

— Mère! mère! murmura la triste victime de tant d'émotions diverses, je veux encore prier; un malin esprit m'obsède.

Ruth comprit le sens de cette étreinte et entendit quelques paroles inintelligibles de prière, puis la voix se tut et la main se détendit. Lorsque l'on eut éloigné la mère presque insensible, les deux cadavres semblèrent se regarder l'un l'autre avec une mystérieuse et céleste intelligence. Le regard du Narragansett était toujours, comme dans ses heures de fierté, hautain et provocateur, tandis que celui de la douce créature qui avait si longtemps vécu de sa bonté était embarrassé et timide, mais empreint d'espérance. Un calme solennel succéda; et lorsque Meek éleva de nouveau la voix dans la forêt, ce fut pour prier le Tout-Puissant, régulateur du ciel et de la terre, de répandre sa grâce divine sur les survivants.

CONCLUSION.

Les changements opérés depuis un siècle et demi sur ce continent sont merveilleux. Des villes entières se sont élevées là où la nature

n'était qu'un désert, et nous avons de bonnes raisons de croire qu'une cité florissante couvre l'endroit où Conanchet reçut le coup de la mort. Mais, bien que le pays ait subi une aussi rapide transformation, la vallée où s'est passée cette légende est très-peu changée. Le hameau est devenu village; les fermes sont mieux cultivées, les demeures agrandies et plus confortables; le nombre des églises s'élève à trois; les forts, les garnisons et tous les signes de crainte d'invasion ont disparu depuis longtemps; mais le lieu reste toujours isolé, peu connu, et fortement empreint des marques distinctives de son origine champêtre.

Un descendant de Marc et de Marthe est actuellement possesseur de la propriété sur laquelle les nombreux incidents de notre simple histoire se passèrent. Le bâtiment qui fut la seconde habitation de son aïeul est en partie debout, bien que des changements et des agrandissements en aient notablement changé la forme. Les vergers qui en 1675 étaient jeunes et productifs sont actuellement vieux et sans rapport. Les arbres ont donné une renommée à ces variétés de fruits dont le sol et le climat ont doté en abondance les habitants de



— Vois, dit Narra-Mattah, c'est un soutien des Peaux-Rouges; le petit aigle a quitté son nid trop tôt.

ce séjour. On les conserve en souvenir des scènes terribles qui eurent lieu sous leurs ombrages, et qui rattachent à leur existence un intérêt profond de curiosité. Les ruines de la forteresse sont encore visibles. A leur pied est la dernière demeure de tous les Heathcote qui ont vécu et qui sont morts depuis deux siècles dans le voisinage. Les tombes des derniers se distinguent par des tables de marbre, mais plus près des ruines il y en a de plus anciennes dont les pierres, à moitié enfouies sous l'herbe, furent taillées dans les flancs grossiers des collines de la contrée.

Une personne qui prenait intérêt aux souvenirs des temps passés eut l'occasion, il y a quelques années, de visiter ce lieu. Il lui fut facile de suivre les naissances et les morts de génération en génération par le rapprochement des dates et la comparaison entre les monuments prétentieux et ceux plus simples du siècle précédent. Au delà de cette période les recherches étaient plus pénibles et plus incertaines, mais son zèle ne se rebuta pas.

Sur chaque monticule, un seul excepté, il y avait une pierre, et chaque pierre portait une inscription en caractères plus ou moins lisibles. La tombe qui ne portait pas de pierre devait, par sa position et par sa grandeur, recouvrir les ossements de ceux qui étaient morts la nuit de l'incendie. Une autre portait en caractères profondément incrustés le nom du puritain. Sa mort était survenue en 1680. A côté une pierre plus humble sur laquelle on voyait tracé, mais d'une manière presque illisible, le nom de Soumission. Il était impossible de reconnaître si la date portait 1680 ou 1690. La mort de cet homme restait enveloppée du mystère qui avait accompagné sa vie. On n'a jamais pu découvrir son véritable nom, sa famille, sa position, au delà de ce que ces pages en ont révélé. On conserve néanmoins dans la famille des Heathcote un livre de compte d'une troupe de cavaliers que la tradition rattache à son existence. Joint à ce document impar-



Soumission et le Narragansett dans la forêt.

fait et presque effacé, on trouve un fragment de journal qui mentionne la condamnation et l'exécution de Charles Ier sur l'échafaud.



Uncas, principal chef de la tribu des Mohicans.

Le corps de Content repose à côté de ses plus jeunes enfants et paraît avoir vécu jusqu'au commencement du dernier siècle. Un vieillard vivant il y a quelques années se rappelait l'avoir connu honoré

pour sa tête blanche de patriarche et respecté pour ses vertus et sa douceur. Il vécut veuf près d'un demi-siècle. Ce fait regrettable est constaté par l'inscription du monticule voisin, reconnue pour celle de Ruth, fille de George Harding, de la colonie de Massachusetts Bay, et femme du capitaine Content Heathcote, morte dans l'automne de 1675, comme l'indique la pierre, l'âme brisée par les afflictions de famille sur la terre, mais pleine d'espérance dans les joies célestes de l'éternité.

Le ministre qui officiait dans l'église principale du village, et qui y remplit sans doute encore son devoir charitable, s'appelle le révérend



Mort de Narra-Mattah.

Meek Lamb. Bien que descendant de celui qui dirigeait le temple à l'époque de notre récit, le temps et les alliances ont amené ce changement dans le nom, et heureusement encore quelques autres modifications dans les interprétations doctrinaires du devoir. Lorsque ce digne serviteur de l'Église connut l'objet qui amenait un habitant d'une autre colonie, un descendant d'une race de religionistes qui avaient quitté la mère patrie pour pratiquer d'une manière différente, et qu'il s'intéressait à l'histoire des premiers habitants de la vallée, il se fit un plaisir de l'aider dans ses recherches. Les demeures des Dudley et des Ring étaient nombreuses dans le village et dans les environs. Il indiqua une pierre entourée de beaucoup d'autres qui portait ces noms, et sur laquelle ces mots étaient grossièrement gravés : « Je suis Nipset, un Narragansett ; aux neiges prochaines je serai un guerrier. » La tradition dit que le frère de Foi retourna peu à peu à la vie civilisée, mais qu'il avait parfois des éclairs de souvenir des plaisirs séduisants dont il avait joui jadis dans la liberté des bois.

En parcourant ces débris mélancoliques des scènes d'autrefois, une question fut adressée au ministre sur le lieu où Conanchet avait dû être enterré. Il offrit aussitôt d'y conduire l'étranger. La tombe était sur la montagne et ne se distinguait que par une simple pierre que l'herbe avait longtemps cachée à tous les yeux ; elle ne portait que ces mots : « Le Narragansett. »

— Et celle qui est à côté, demanda l'étranger, et que je n'avais pas encore aperçue ?



Tombeau de Narra-Mattah.

Le ministre se pencha sur l'herbe, et écartant la mousse qui recouvrait l'humble tombe, il montra une ligne d'inscription gravée avec le plus grand soin.

Cette inscription ne portait que ces mots :

LES REGRETS DE LA VALLÉE

DU

CRAPAUD-VOLANT.

FIN DU COLON D'AMÉRIQUE.

SOUVENIRS DE VOYAGE,

PAR

FENIMORE COOPER,

TRADUCTION DE LA BÉDOLLIÈRE.

Juillet 1832.

Je ne veux point quitter Paris sans relever une particularité remarquable dont j'ai été frappé. Lorsque j'y arrivai, je m'attendais à m'y trouver complétement isolé, et à être obligé d'oublier presque ma langue maternelle, pour ne parler que français. Cette attente a été heureusement déçue, et peu de temps après mon arrivée dans la capitale de la France, j'ai été introduit dans un grand nombre de familles anglaises qui ont fui leur patrie pour établir leur domicile chez un peuple rival. Je me suis naturellement demandé quelles étaient les causes de cette émigration, et j'ai étudié les transformations qu'elle avait pu faire subir au caractère national des colons volontairement envolés de la Grande-Bretagne. C'est le fruit de mes observations que je vais consigner ici.

On sait que cette médiocrité dorée qu'ont si injustement prônée les poëtes est presque inconnue dans les îles britanniques. Là point d'intermédiaire entre l'opulence et la misère; on y est gêné avec huit cents livres de rente; on y meurt de faim avec cinq cents. Un gentleman n'a-t-il reçu de ses parents qu'un modique revenu équivalent à une dizaine de mille francs de France, il est obligé de quitter sa patrie marâtre et de chercher au delà du détroit une contrée où le champagne ne coûte pas dix shillings la bouteille. L'émigration devient plus urgente encore si, conformément aux habitudes protestantes et aux préceptes de la Genèse, il a consciencieusement travaillé à laisser des héritiers en ligne non collatérale.

D'autres Anglais, millionnaires, trouvent la vie de Londres monotone, se lassent des brouillards de la Tamise, des clubs, des raouts, du quartier Saint-James et de l'église Saint-Paul. La nature, se disent-ils, nous a-t-elle octroyé des richesses pour que nous restions attachés à notre île natale? Veut-elle nous faire acheter ses bienfaits par le spleen? a-t-elle prétendu nous interdire toute jouissance culinaire autre que les rosbifs de la Vieille-Angleterre? Ne devons-nous montrer nos équipages que dans les allées rustiques de Hyde-Park? non; la France nous convie; la France aux cercles sémillants, aux femmes rieuses, aux vins exquis, aux divertissements sans nombre. Et vite ils franchissent le détroit, montent dans leurs *britchzkas*, empaquètent sur le siége leurs *footmen* et leurs *chambermaids*, et plantent leurs pénates dans le faubourg Saint-Honoré. A leur suite marche un cortége de *solicitors*, de professeurs, de *doctors*, de *surgeons*, de dentistes, satellites complaisants, qu'en tout temps et en tout pays les planètes aristocratiques entraînent dans leurs révolutions.

A ces émigrés s'adjoignent des ingénieurs, des mécaniciens, des inventeurs ou constructeurs de machines. La Grande-Bretagne, à laquelle sa position géographique impose l'industrie et le commerce, envoie en France des ouvriers exercés pour diriger l'établissement des usines à gaz, la fabrication du fer, la construction des bateaux à vapeur, l'extraction de la houille, etc. En même temps les Français reçoivent dans leurs pensions, dans leurs écoles de médecine, dans leurs ateliers de peinture, de jeunes Anglais qui veulent une instruction prompte, solide et peu coûteuse. Il n'y a guère de grande institution parisienne qui ne possède au moins un Anglais, un *Campbell*, un *Alick* ou un *Archibald*. Ses camarades le surnomment le *Goddem*, c'est ainsi que le peuple parisien désigne les Anglais, et cherchent à le convaincre à coups de poing que Napoléon n'a pas perdu la bataille de Waterloo. Tous les ans, son père vient le voir, lui presse la main, lui demande comment il se porte, lui donne une seconde poignée de main, et s'en retourne en Angleterre. La tendresse paternelle anglaise n'est pas plus démonstrative.

En 1816, on vit s'abattre à Paris des myriades d'Anglais qui se dédommageaient par des excursions réitérées d'avoir été si longtemps exclus du continent. On les détestait cordialement en leur qualité d'alliés, mais on professait la plus profonde vénération pour le contenu métallique de leurs poches. Aubergistes et restaurateurs, trafiquants de tout sexe et en tout genre, les exploitaient à l'envi, leur fournissaient complaisamment l'occasion d'acquérir le plus grand des biens, l'expérience d'abord. Trouvant le prix des denrées moins élevé qu'en Angleterre, les insulaires se laissèrent dépouiller sans murmure; puis ils devinrent lésiniers et marchandeurs, virent des larrons partout, retirèrent leurs cornes au moindre contact suspect, et sautèrent brusquement d'une confiance aveugle à de perpétuels tâtonnements.

Aujourd'hui les Anglais de passage sont plus rares; mais une longue paix a favorisé l'établissement et la naturalisation de beaucoup de familles, dont la physionomie contraste nettement avec celle de la population aborigène.

L'Anglais de Paris est facile à reconnaître. Quelle que soit l'ancienneté de son installation, fût-il même né sur le sol français, il porte un cachet d'étrangeté que ne conservent en France ni les Italiens, ni les Espagnols, ni les Polonais, ni même les sujets de Méhémet-Ali. Cet enfant, vêtu d'une blouse de tartan, nu des épaules, des jambes et des bras, les pieds chaussés de larges brodequins mal lacés, c'est un Anglais. Cet adolescent mince, fluet, efflanqué, imberbe, paré d'une collerette ou d'une cravate *à la Colin*, serré dans une veste ronde qui lui descend jusqu'au diaphragme, les cuisses comprimées par un pantalon beaucoup trop court et trop étroit, c'est un Anglais. Dans quelques années, il fera friser avec soin sa blonde chevelure, mettra des bas de soie et des souliers vernis, et se promènera un mouchoir de batiste à la main sous les arcades de la rue de Rivoli. Plus âgé, vous le retrouverez le long des trottoirs, la taille cambrée, le teint fleuri, le cou entouré d'une cravate de couleur, l'air rogue et dédaigneux, un foulard à la boutonnière. S'il rencontre un de ses amis, vous le verrez lui secouer la main avec la plus bienveillante brutalité.

Issu du pays le plus aristocratique de l'univers, l'Anglais de Paris se croit d'ailleurs dispensé de toute politesse à l'égard de ceux qu'il considère comme ses subalternes. En entrant dans un magasin pour demander *un cravate noir*, *un paire de gants blanches*, il ne porte jamais la main à son chapeau, parce qu'il ne voit là que *des femmes*, et non *des dames*. Il accueille avec dignité l'hommage de son bottier, de son tailleur, sans leur adresser un mot de civilité, sans daigner leur offrir une chaise. Il y a chez lui un grand fonds d'estime pour la richesse. Il a détourné le mot *respectable* de son acception primitive et l'applique exclusivement à l'opulence apparente et réelle. *A respectable man* est un homme qui a un bel habit. *A man of the very firs respectability* est un riche propriétaire. Un savant, un poëte, un avocat, modestement vêtus, peuvent avoir quelque valeur, mais ce ne sont pas des *gentlemen*, des *respectable men*.

L'Anglais de Paris hante peu les théâtres, car, même après plusieurs années de résidence, il ne comprend jamais assez bien la langue française pour goûter les tirades du drame et les facéties du vaudeville. Il va parfois au Grand-Opéra admirer les décorations; la mode l'entraîne à l'opéra italien, qu'il subit comme une triste nécessité de la vie fashionable; il a suivi les représentations de Carter et de Van Amburgh, dans la douce espérance de les voir dévorés; mais ses principaux plaisirs sont des plaisirs gastronomiques, et le chef de Véfour vaut à ses yeux tous les chanteurs du monde, avec ou sans *ut*.

Plusieurs tavernes anglaises sont établies à Paris; mais les vrais *gentlemen* ne s'y aventurent jamais. Elles sont abandonnées aux *grooms*, aux *tigres*, aux *jockeys*, aux laquais en gilet rouge et en culotte de peau. On y voit aussi de modestes commis, des gens de lettres et autres individus sobres par nécessité. *Roastbeef and potatoes*, *plum-pudding*, *ham and veal*, du porter, du grog avec *a slice of lemon*, voilà la carte. N'en demandez pas davantage. Vous offririez à l'hôte une tonne d'or qu'il ne vous servirait pas une fricassée de poulet. La variété n'est pas sa devise.

L'Anglais de Paris vante cette cuisine nationale, mais il n'en use pas; son estomac est moins patriotique que son cœur. C'est dans les restaurants du boulevard de Gand ou du Palais-Royal qu'il prend ha-

bituellement sa nourriture. Voyez comme il officie, seul, dans un cabinet bien clos, devant une table surchargée. Est-il un de nos viveurs capable de mieux dresser le menu d'un dîner? Est-il un Français qui puisse tenir tête au gourmet britannique? Après avoir englouti un repas à trois services, après avoir fait succéder le bordeaux au volney, le champagne au bordeaux, l'Anglais se lève de table sans broncher, fier comme un athlète après un rude combat. A la vérité, une invincible somnolence s'empare bientôt de lui d'autant plus victorieusement qu'il méconnaît les avantages du café. Il fait quelques tours dans les passages, décoche des œillades aux modistes, et rentre chez lui pour se livrer aux douceurs digestives du repos.

Quoique l'Anglais soit convaincu, malgré les sarcasmes de lord Byron, qu'Albion est exclusivement la patrie des jolies femmes, il ne dédaigne pas de courtiser les Parisiennes. Les femmes de mauvaises mœurs, les *lorettes* se le disputent, parce qu'elles l'envisagent comme une personnification de la richesse, et le velours, le satin, les plumes, les diamants qu'on le suppose à même de prodiguer, l'environnent d'une resplendissante auréole. Errez dans les couloirs de l'Opéra par une belle nuit de bal masqué, vous y remarquerez que les Anglais y sont en grand nombre; ils se laissent prendre aux agaceries des femmes galantes; ils font consciencieusement auprès d'elles le métier d'hommes à bonnes fortunes; ils ont la bonhomie d'être fiers de leurs vénales conquêtes, aux pieds desquelles ils déposent l'hommage d'un cœur sensible et d'un souper fin. Heureuse et enviée celle qui peut enlacer un Anglais dans ses filets! Pour peu qu'elle soit douée d'adresse, elle prélève un fructueux impôt sur la crédulité de sa victime, et quittera l'insulaire dépouillé, mais toujours content.

Bien entendu que ceci s'applique aux célibataires anglais, et non aux honnêtes pères de famille. Ceux-ci vivent retirés; ils passent les soirées *at home* avec leurs nombreux enfants. Leur plus grande distraction est de prendre du thé. Dans toutes les saisons, y compris la canicule, rassemblés autour d'une bouilloire fumante, ils s'administrent des tasses de cette infusion sudorifique.

Fidèles à leur rigorisme anglican, ces pères de famille ne se permettent, le dimanche, ni la musique, ni la danse, ni le spectacle. Seulement, après avoir assisté au service religieux, l'Anglais de Paris s'émancipe. Il monte en wagon; il va humer l'air méphitique des bassins de Versailles et se perdre dans le labyrinthe de toiles peintes placé sous l'invocation de *toutes les gloires de la France*. L'Anglais professe une vive prédilection pour les *grandes eaux*. L'obligation de faire queue deux heures au débarcadère, sous prétexte de gagner trente minutes sur le trajet, la crainte d'être écartelé par une explosion, la rapacité des restaurateurs de la ville de Louis XIV, la monotonie, la durée passagère du spectacle hydraulique, rien ne le décourage, rien ne refroidit son ardente curiosité.

Si les Français se lassaient des grandes eaux, il resterait toujours des Anglais pour y courir.

Quant aux Anglaises, elles ressortent au milieu de la polulation féminine de Paris. Leurs cheveux blonds, leur beauté éclatante, leur transparence aérienne, les font remarquer aux Tuileries ou sur les boulevards; mais en rendant hommage à leurs charmes physiques, j'avoue qu'à mes yeux les Parisiennes l'emportent sur elles par l'élégance et le bon goût de leur toilette. Les Anglaises que j'ai vues à Paris, ont, comme celles de Londres, un costume plus excentrique que gracieux. Leur coiffure n'est jamais en harmonie avec leur chaussure; elles portent des souliers communs et des chapeaux empanachés; elles mettent un lourd cachemire par-dessus une robe légère, et se chargent de fourrures au mois de juin. Dans les bals, au théâtre, dans les dîners de cérémonie, elles se décolletent de manière à exposer aux yeux leurs rondes et blanches épaules. Il ne faudrait pas toutefois les taxer d'inconvenance; les *misses* et les *ladies* sont au contraire d'une pruderie exagérée. Les équivoques, parfois un peu grossières que se permettent certains Français, même dans la bonne compagnie, les anecdotes scandaleuses qu'ils racontent excitent l'indignation des femmes de la Grande-Bretagne, habituées à plus de retenue, et elles ont souvent occasion de répéter : — Oh! c'est choquant! choquant! en vérité! *Oh! shocking! shocking indeed!*

Blanches et roses, les jeunes Anglaises, malgré leur défaut d'expression, ont souvent inspiré des passions dont les suites, plus ou moins romanesques, ont figuré dans les *faits-Paris*. Sentimentale et platonique, la jeune Anglaise aime les *Lara* et les *Childe-Harold*. L'homme simple, décent, modeste, ennemi du bruit, ne produit sur elle aucune impression. C'est *a shocking style of man*. Mais le prince polonais, possesseur d'immenses biens confisqués, l'aventurier affublé d'un titre de contrebande et d'une décoration apocryphe... *Oh! what sweet creatures they are!*

Les Anglaises sont d'une voracité extraordinaire. Entre le déjeuner et le dîner, elles entrent chez un pâtissier et absorbent de ces lourdes et compactes pâtisseries britanniques qui, employées comme projectiles, feraient balles et tueraient un homme à cent pas. Cette consommation ne les empêche pas de dîner amplement et de manger des *sandwiches* à l'heure du thé : si bien qu'on ne sait comment se concilie la diaphanéité de leurs formes avec l'immensité de leur appétit.

Les précédentes observations démontrent que les Anglais tiennent des Hébreux, et qu'ils emportent leur pays à la semelle de leurs souliers. Transplantés en France, ils y conservent leur type national, leurs habitudes, leurs préjugés. Ils défendent avec ténacité la suprématie de cette patrie qu'ils ont abandonnée. Cette fermeté des convictions nationales fait en Europe la force de l'Angleterre. Les Français ont une ardeur, un élan, un enthousiasme que suit trop tôt le découragement; les Anglais se recommandent par une persistance lente et régulière. L'humeur inquiète, l'instabilité des Français les entraînent à des révolutions perpétuelles. Les Anglais, comme leurs machines, se meuvent dans des conditions presque invariables. Emportés par un amour déréglé du progrès, les Français détruisent sans cesse ce que leurs pères ont édifié. Retenus par la crainte de tomber de mal en pire, leurs voisins conservent quand même leurs institutions.

Le patriotisme en France est moins opiniâtre qu'en Angleterre, mais il n'est pas moins ardent. J'en ai recueilli dans mes notes une multitude de traits curieux, dont je me servirai peut-être plus tard. Après avoir peint la Suisse dans *le Bourreau*, et Venise dans *le Bravo*, j'emprunterai peut-être un jour quelque sujet aux annales de la France ancienne ou moderne, et j'encadrerai au milieu de mes récits des descriptions de ce pays que je connais encore à peine, mais où j'ai déjà vu des sites pittoresques et revêtus d'un caractère particulier. Parmi les traits dont je parlais tout à l'heure, en voici un que j'ai emprunté à l'histoire du règne de Louis XIII, et aux traditions d'une petite ville de Bourgogne. En entreprenant de le transmettre à mes compatriotes pour leur édification, j'ai tâché de lui conserver toute la couleur dont il est revêtu dans les documents originaux.

C'était le 24 octobre 1636; messire Philippe de La Mothe-Houdancour, chevalier de Malte et gouverneur de la petite ville de Bellegarde en Bourgogne, venait de terminer son dîner, et savourait tranquillement un verre de vin de Nuits. En face de lui était assise une jeune fille dont les dispositions ne paraissaient pas aussi calmes, car elle avait la tête appuyée sur l'une de ses mains, et tenait de l'autre une lettre sur laquelle ses larmes coulaient silencieusement.

M. de La Mothe-Houdancour s'en aperçut, s'approcha de la jeune fille, et la regardant fixement :

— Que voulez-vous, Madeleine, lui dit-il, pouviez-vous vous attendre à une solution plus favorable? Vous suivez en cette ville madame de Bellegarde, et notre vieux père s'imagine avoir assuré votre bonheur en vous attachant à la femme du grand écuyer de France. Vous rencontrez par hasard un certain Pierre Desgranges, homme honorable sans doute, mais des plus bourgeois, il s'éprend de vous; il a l'audace de vous demander en mariage; mon père refuse; vous insistez; mon père répond en m'ordonnant de vous conduire à Saint-Jean-de-Lône, au couvent des Sœurs-Récollettes de l'institut de Beaune; c'est un arrêt sévère, sans doute, ma pauvre sœur, mais digne d'un vrai gentilhomme; notre devoir à tous deux est de nous y conformer.

La tournure un peu cavalière de ces paroles redoubla la douleur et les sanglots de Madeleine de La Mothe.

— Allons, reprit le chevalier, ne pleurez donc pas, car je serais tenté de vous imiter, et les larmes ne vont pas à un homme de guerre. Laissez-moi la force de vous faire des reproches. Voyez vous, ma chère sœur, nous ne sommes pas comme les Fussei de Beaune alliés aux Courtenay et aux Montmorency. Nous n'avons pas fourni autant de magistrats que les Fyot au parlement de Bourgogne. La seigneurie d'Houdancourt-en-Brie, pour laquelle mon père a rendu hommage au roi Henri III, n'est mouvante que du comté de Beaumont-sur-Oise; mais nous n'en avons pas moins au cœur une fierté légitime, car nous servons le roi au prix de notre sang et de notre fortune. Regardez comme notre famille s'élève! Voilà mon frère Antoine gouverneur de Corbie; Claude, notre aîné, capitaine des chevau-légers du duc de Mayenne, est mort glorieusement de ses blessures après le siége de Montpellier, et moi, qui n'étais à cette époque que cornette dans sa compagnie, je suis aujourd'hui à trente et un ans, mestre de camp d'infanterie et gouverneur de Bellegarde, et, si Dieu m'est en aide, je ne m'arrêterai pas là... Voudriez-vous qu'un roturier devînt le beau-frère d'un maréchal de France?

— Vous ne l'êtes pas encore, dit Madeleine en souriant à demi.

— Patience!... reprit le gouverneur; en attendant il est avéré que ce Pierre Desgranges est de famille bourgeoise.

— Il est premier échevin, mon frère, et c'est une honorable fonction qui donne à ceux qui l'ont exercée vingt ans à Paris le privilége de la noblesse et le droit d'avoir des armes timbrées, avec cimier et supports.

— Il paraît que vous êtes bien informée de ce qui concerne l'échevinage, repartit Philippe d'un ton railleur; mais nous ne sommes pas à Paris, et Pierre Desgranges n'est échevin que depuis deux ans. Et parce que, jeune encore, il a obtenu la confiance des notables de la petite ville, parce qu'il a l'avantage de porter une robe noire à grandes manches avec une toque de docteur, il croit pouvoir aspirer à la main d'une fille des La Mothe-Houdancour! Ah! s'il avait osé se présenter

devant moi, s'il était venu m'avouer ses projets, je crois, Dieu me pardonne! que je l'aurais fait châtier par mes estafiers!...

Madeleine fit un mouvement d'indignation.

— Annoncez maître Pierre Desgranges, premier échevin de Saint-Jean-de-Lône, dit une voix dans le couloir qui conduisait à la salle où était M. de La Mothe-Houdancour avec sa sœur.

— Qu'est-ce à dire? s'écria le gouverneur de Bellegarde en regardant sa sœur interdite et tremblante.

Un soldat ouvrit la porte, et Pierre Desgranges parut. C'était un homme d'environ trente ans, d'une haute stature, d'une physionomie mâle, expressive et régulière. Sa poitrine était couverte d'un pourpoint de buffle, et une longue épée pendait à son côté. Le chevalier s'avança vers lui, croisa les bras et le toisa d'un air de surprise où l'on pouvait démêler un sentiment de curiosité dédaigneuse.

— Qu'est-ce qui vous amène ici? Est-ce quelque machination convenue entre ma sœur et vous? Pourquoi cet appareil belliqueux? Êtes-vous venu céans pour me défier et m'appeler au combat?...

— Non pas, monsieur le chevalier, dit froidement Pierre Desgranges échangeant à peine un coup d'œil avec Madeleine, je ne viens ni vous défier ni vous entretenir de mes sentiments... Je réclame l'appui de votre bras....

— Qu'est-ce que cela veut dire?

— Cela veut dire que l'ennemi est aux portes de Saint-Jean-de-Lône, et que quatre armées ont envahi la Bourgogne.

— Quatre armées!...

— Les troupes du duc Charles de Lorraine, celles de l'empereur commandées par M. de Galas, le corps espagnol du marquis de Saint-Martin, et les Francs-Comtois sous les ordres du capitaine Gana. Plusieurs bourgs-clos tels que Pouilly, Saint-Seine, Beaumont, Licey, Noiron-sur-Baize ont été pris et saccagés. Des paysans de Mirebeau, d'Arson et de Trochères, des moines du prieuré de Saint-Léger sont entrés ce matin dans notre ville pour s'y dérober à la fureur des Croates qui parcourent la campagne. Dans quelques heures peut-être, cinquante mille hommes vont nous assiéger.

— Quelles sont vos forces? demanda brusquement le chevalier.

— Vous savez que la peste a régné longtemps à Saint-Jean-de-Lône. De six compagnies du régiment de Conty qui composaient la garnison, il ne reste que cent vingt soldats. Douze volontaires bien équipés sont arrivés ce matin d'Auxonne dans une barque; tous les gentilshommes du voisinage ont quitté leurs châteaux pour se joindre à nous. Le nombre des habitants en état de porter les armes s'élève à environ quatre cents.

— Comment les troupes françaises n'ont-elles pas arrêté la marche des impériaux?

— Le cardinal de Lavalette, avec quatre mille hommes de pied et dix-huit cents cavaliers, et le duc de Weymar à la tête de l'armée des quatre cercles d'Allemagne, ont suivi les mouvements de l'ennemi sans risquer le combat, et se sont rendus à Dijon, où est le prince de Condé, pour y tenir conseil de guerre. J'ai envoyé un messager auprès du prince pour demander des secours.

— A quoi bon vous charger de ce soin, monsieur? cela regarde messire Claude de Rochefort, marquis de Saint-Point, qui est gouverneur de Saint-Jean-de-Lône.

— M. le marquis vient d'être atteint de l'épidémie qui a décimé ses soldats, et à cette heure il est mourant.

M. de La Mothe-Houdancour, en proie à une violente agitation, marchait dans la chambre à pas précipités.

— Monsieur, dit-il à l'échevin, je vais donner des ordres pour que cent gens d'armes m'accompagnent; c'est tout ce dont je puis disposer. Tant qu'il s'agira de la défense du pays, je marcherai avec vous; mais que cette fraternité d'armes ne vous fasse pas concevoir de fausses espérances, ma sœur ne vous appartiendra jamais.

A ces mots il écrivit quelques lignes à la hâte et agita une sonnette, au tintement de laquelle un estafier répondit.

— Mathurin, dit le chevalier, envoyez cette lettre au baron d'Epinac, patron des religieuses Récollettes de Beaune; faites préparer les présents que, selon la charte de fondation, chaque novice est tenue d'offrir à la communauté, à savoir: douze douzaines de poulets, autant de pigeons, de lièvres, de dindons et de perdrix. Dès que l'épidémie aura diminué de violence, je mènerai ma sœur au couvent de l'hôpital de Saint-Jean-de-Lône; et maintenant, monsieur le premier échevin, occupons-nous de repousser l'ennemi.

— Monsieur le gouverneur, dit Pierre Desgranges, c'est la première fois que je porte les armes. La mort me frappera d'autant plus aisément que je suis plus inhabile à m'en servir; me permettez-vous de dire à mademoiselle que ma dernière pensée sera pour elle et pour mon pays?

Le gouverneur fronça le sourcil, et mademoiselle de La Mothe-Houdancourt se laissa tomber dans un fauteuil en se cachant la figure. Pierre Desgranges s'élança vers elle, saisit une de ses mains qu'il pressa contre ses lèvres, puis sortit précipitamment. Le chevalier de La Mothe ne tarda pas à le suivre.

Arrivés à Saint-Jean-de-Lône, ils trouvèrent les habitants rassemblés sur la grande place, devant l'église paroissiale, dédiée à saint Jean-Baptiste. Les soldats de la garnison étaient disséminés sur les remparts, et des groupes d'ouvriers travaillaient avec ardeur à réparer les fortifications démantelées.

Assisté de M. Machault, lieutenant du marquis de Saint-Point, M. de La Mothe-Houdancour passa en revue les habitants. Il leur représenta que de leur résistance dépendait le salut de la province et peut-être même du royaume; il assigna à chacun son poste, et nomma des officiers tant parmi les bourgeois que parmi les gentilshommes du pays.

Le lendemain, 25 octobre, on vit se dérouler dans les prairies au milieu desquelles la ville est située, les nombreux bataillons des coalisés. Les gens d'armes du duc de Lorraine se placèrent à l'aile droite, sur le bord de la Saône, protégés par un taillis qu'on appelait le bois de la Gouge; les Comtois et les Espagnols formèrent l'aile gauche, et Mathieu de Galas, général des troupes de l'empereur Frédéric II, envoya un héraut d'armes pour sommer la ville de se rendre.

Les notables de la ville s'étaient réunis dans un corps de garde situé près de la porte de Saône, qui faisait face à la route de Dijon. C'était le premier échevin, Pierre Desgranges, qui présidait l'assemblée.

— Messieurs, leur dit-il, on nous propose de livrer notre ville aux impériaux.

— Jamais! s'écria-t-on de toutes parts.

— Vous n'avez pas assez de monde pour soutenir l'assaut d'une de nos escouades, dit le parlementaire.

— Mais nous avons assez de résolution pour combattre votre armée tout entière, répondit Pierre Desgranges. Nous refusons tout accommodement.

Le parlementaire se retira.

— Vrai Dieu! monsieur l'échevin, dit M. de La Mothe à Desgranges, vous parlez en gentilhomme, et vous en avez le cœur à défaut de la naissance; j'ai grand regret de vous avoir rudoyé tout d'abord.

— S'il en est ainsi, monsieur le gouverneur, prouvez-le-moi en m'octroyant de combattre à vos côtés.

— C'est une proposition que j'accepte avec joie; quels que soient les motifs qui nous divisent, je vous tiens pour un homme capable de se servir dignement d'une épée; et par ainsi, vous me suivrez de près si vous ne me devancez pas.

Dès que la réponse des habitants lui eut été transmise, Galas fit ranger dans la prairie, en face de la porte de Saône, l'artillerie de l'armée impériale, et ce fut au bruit du canon qui battait les murailles que les assiégés prêtèrent serment de s'ensevelir sous les ruines de leur cité.

Au 1er novembre, une brèche de trente à quarante pieds de large avait été ouverte. Le bruit du canon cessa, et les colonnes ennemies montèrent à l'assaut. C'était une lutte bien inégale. D'un côté, des gens d'armes aguerris, bardés de fer, armés de fusils, d'arquebuses, de piques, de hallebardes, marchant et manœuvrant avec ordre; et de l'autre, deux cent vingt soldats exténués, des gentilshommes pleins d'ardeur, mais peu exercés à la tactique militaire, des bourgeois inaccoutumés à la discipline et qui voyaient le feu pour la première fois.

Cependant au premier choc les impériaux plièrent. Deux fois ils revinrent à la charge, et deux fois ils furent repoussés. M. de La Mothe et ses soldats, Desgranges et ses compatriotes rivalisaient de bravoure et affrontaient le feu de la mousqueterie avec une égale intrépidité. Après trois heures d'une lutte acharnée, les assaillants se retirèrent.

— Monsieur, dit le gouverneur de Bellegarde en serrant la main du premier échevin, ma sœur doit s'honorer d'être aimée d'un homme tel que vous.

— Vous me l'auriez donc accordée, si vous m'aviez mieux connu?

— C'est une question à laquelle mon père seul peut répondre. Quoi que je fasse, il me sera difficile d'influencer sa volonté; et d'ailleurs, bien que j'aie eu le bonheur d'entendre siffler les balles sans en être atteint, qui sait si je serai vivant demain au soir?

— Vous avez raison, monsieur, ne songeons pour aujourd'hui qu'à sauver cette ville ou à mourir. L'ennemi ne s'en tiendra pas à ce premier assaut: voyez quelle agitation règne dans son camp!... Le messager que nous avons envoyé à Dijon ne revient pas... mais, n'importe; nous ne leur laisserons que des ruines et des cadavres; je compte veiller toute la nuit sur la brèche.

— Je vous y accompagnerai, et demain nous tenterons un dernier effort. A la grâce de Dieu!

Le lendemain, 2 novembre 1636, le canon gronda comme de plus belle, et des bombes et des grenades vinrent pleuvoir sur les fortifications. Des bataillons se mirent en ligne le long du bois de la Gouge, et se préparèrent à une nouvelle attaque. MM. de La Mothe et de Machault se prêtèrent un mutuel secours pour organiser la défense,

et les principaux habitants se rassemblèrent comme la veille au corps de garde de la porte de Saône. Un second parlementaire fut introduit au milieu du conseil.

— Y a-t-il parmi vous, messieurs, dit Desgranges, quelqu'un qui veuille consentir à une capitulation ?

Personne ne répondit. Le premier échevin renouvela sa question.

— Non, s'écria un vénérable prudhomme appelé Jean Pelletier, procureur du roi au bailliage de Saint-Jean-de-Lône; non, point de pacte avec la famille d'Autriche, éternelle ennemie de la France! Quand même nous aurions la lâcheté de signer une capitulation, serions-nous sûrs qu'on l'observerait? Devons-nous nous fier à des Espagnols qui ont violé le traité de Vervins et surpris la ville princière de l'archevêque de Trèves? Pouvons-nous compter sur la bonne foi du duc Charles de Lorraine, qui, au mépris de ses engagements, a refusé de rendre hommage à Sa Majesté pour le duché de Bar, et a fourni des secours au duc d'Orléans rebelle? Respecteraient-ils la convention faite avec nous, ces Comtois qui, après avoir solennellement promis de rester neutres, se sont ralliés aux Espagnols?

— Bien dit, maître Pelletier, reprit Desgranges; tout ce qui s'est passé doit nous déterminer à la résistance. Nous pouvons être vaincus, mais nous succomberons glorieusement. Je propose que nous rédigions un procès-verbal de nos résolutions, et que ce soit notre réponse à la sommation injurieuse de ces impériaux. Si le nombre nous accable, ce sera le testament que nous léguerons à la postérité.

Des acclamations tumultueuses accueillent cette ouverture.

— Maître Jean Gagnet, dit l'échevin en s'adressant au greffier de la ville, écrivez.

Le greffier se plaça devant une table, et écrivit sous la dictée de Pierre Desgranges :

« Nous, Pierre Desgranges et Pierre Lapre, échevins et juges de la ville de Saint-Jean-de-Lône, savoir faisons à qui il appartiendra, que ce jourd'huy dimanche, 2 novembre 1636, nous nous sommes assemblés au corps de garde de la porte de Saône, environ l'heure de midi, avec les habitants ci-après nommés, savoir... »

Chacun des assistants s'approcha à son tour et donna son nom au greffier.

« Maître Michel de Toulorge, advocat au bailliage royal.
» Maître Jean Pelletier, procureur du roi notre sire.
» Claude Martenne, bourgeois notable.
» Jean de Lettre, écuyer.
» Jean de May, écuyer.
» Etienne Robin, marchand.
» François Verderet, garde-notes de tabellion.
» Bénigne de Villebicot, chevalier.
» Philibert Michelot, bourgeois.
» Claude Farou, marchand.
» Bénigne Ramaille, hostellier.
» Antoine Pussain, advocat.

» Pour nous résoudre présentement, continua Desgranges, sur le siége qui devant nous a été formé, et l'assaut donné le jour d'hier par les armées de l'empereur, des rois d'Espagne et de Hongrie, et du duc de Lorraine, il est nécessaire de nous assurer, tous et un chacun, par une prompte et ferme résolution, que nous sommes unanimement et constamment déterminés à continuer de témoigner notre inviolable attachement au roi, à la couronne et à l'honneur de la France. En conséquence de quoi, par la voix générale de tous les susdits habitants, notables, il a été conclu et arrêté de prêter de nouveau serment entre nos mains... »

— Je jure de sacrifier ma vie à la défense de la ville, dit l'avocat du bailliage.

— Nous le jurons, répétèrent tous les notables avec enthousiasme.

« Comme en effet il a été à l'instant prêté, poursuivit Desgranges. que même qu'en cas qu'ils se vissent prêts à être forcés, ils sont résolus de mettre le feu chacun à sa maison, et aux poudres et munitions de guerre qui sont dans leur maison de ville, afin que l'ennemi n'en profite pas, et ensuite de mourir tous l'épée à la main; ou s'ils peuvent se faire jour à travers l'ennemi, de se retirer sur le pont de Saône en brûlant après eux une arcade dudit pont. »

Cette délibération fut signée avec enthousiasme.

—Vous avez exprimé nos véritables sentiments, dit Jean Pelletier au premier échevin. Quand, au commencement de cette année, les Espagnols envahirent la Picardie, le zèle de tous les corps de l'Etat contribua à repousser l'étranger. Puisse notre dévouement et notre bon exemple avoir un aussi beau résultat !

— Ne l'espérez point, dit le parlementaire, qui pendant toute cette scène était resté muet et immobile, la lutte que vous entreprenez est insensée. Que le gouverneur de Bellegarde et ses gens refusent de se rendre, je le conçois. L'honneur militaire leur en fait une loi, et ils n'ont pas besoin d'y être stimulés par des serments. Mais, vous, messieurs les bourgeois, pourquoi courir volontairement à votre perte, pourquoi y entraîner vos concitoyens, qui peut-être ne sont pas disposés à ratifier vos délibérations ?...

— Vous croyez? interrompit Desgranges. Maître Gagnet, allez présenter le procès-verbal à ceux qui sont en faction sur la muraille, et demandez-leur s'ils ne veulent pas le signer.

Le greffier sortit, rentra une demi-heure après et lut à haute voix ce qui suit :

« Et à l'instant, par moi Jean Gagnet, greffier commis, a été ladite délibération portée et montrée au sieur Jannel, lieutenant civil, commandant au poste de la tour Creuchet, lequel a agréé auxdits serment et résolution, et a signé avec tous les habitants y étant et sachant signer. Ensuite je me suis transporté à l'endroit de la brèche où était maître Claude Poussin, procureur syndic, qui a de même adhéré auxdits serment et résolution, et a signé avec les habitants sachant le faire et étant à la brèche. »

Cette lecture excita un long murmure d'approbation.

— Voici notre réponse, dit Desgranges au parlementaire en lui présentant le procès-verbal.

— La nôtre ne se fera pas attendre, répondit le héraut de Lorraine avec un ton hautain.

En effet la séance du conseil était à peine levée que déjà les assiégeants sortaient de leurs lignes en poussant des cris sauvages. Les hommes d'armes de la garnison de Bellegarde soutenaient presque seuls le choc, mais bientôt une foule d'habitants se rangea sur la brèche. On voyait avec surprise au milieu d'eux des femmes et des jeunes filles armées de lances et d'espingoles marchant à côté de leurs pères, de leurs frères ou de leurs époux, et remplaçant au combat les morts et les blessés avec une admirable résignation. On remarquait toujours à leur tête madame la gouvernante, Anne de Lucinge, femme héroïque. La chronique rapporte « qu'elle n'abandonnait la couche où son mari se mouroit d'angoisse et de la contagion que pour aller réconforter ces braves bourgeois, sans plus s'émoufvoir des balles et des traicts d'archers ennemis que s'ils fussent esté des fleurettes. »

« *Viva el nuestro Senor!* » criaient les Espagnols.

« *Es lebe der Kaiser!* » disaient les Impériaux et les Croates.

« *Vive le roi!* » répondaient les assiégés.

La lutte dura quatre heures, et à huit heures du soir les ennemis, découragés, quittèrent en désordre la brèche ensanglantée.

La nuit était profonde; la neige tombait par flocons épais, et couvrait d'un blanc linceul les cadavres des victimes. Ce qui restait d'habitants et de soldats, harassé de fatigue et couvert de blessures, errait en chancelant sur les remparts démantelés. Philippe de La Mothe et Pierre Desgranges se rencontrèrent auprès de la porte de Saône.

— Cette sombre nuit nous présage un triste sort, dit le gouverneur de Bellegarde. Demain il nous faudra, l'épée à la main, traverser ces formidables bataillons. Voici notre dernière soirée !

— Qui sait, monsieur le gouverneur? vous et vos gens d'armes êtes braves et exercés. Vous pourrez sans doute parvenir à Bellegarde, où le devoir vous appelle, où vous avez laissé...

— Une personne qui vous est chère, n'est-ce pas?... Mais à cette heure solennelle, à quoi bon vous entretenir de ces folles idées? Si vous aimez réellement ma sœur, ne songez qu'à verser ici votre sang pour arrêter les impériaux prêts à assiéger Bellegarde après avoir triomphé de nous. Que l'image de Madeleine soutienne vos forces, active votre courage et soutienne votre énergie.

— Hélas! dit Desgranges en essuyant une larme, c'est cette image au contraire qui me trouble et me fait regretter la vie.

— Vous avez autant de chances que moi d'échapper au feu de l'ennemi, et comme je vous reconnais pour brave et loyal, si je meurs et que vous me surviviez, chargez-vous de porter à ma sœur mes derniers adieux; veillez sur elle à ma place et protégez-la contre tous. Me le promettez-vous?

L'échevin saisit la main du gouverneur et la pressa sans pouvoir répondre.

— Mon commandant, cria un soldat, voyez-vous cette masse noire qui se remue de l'autre côté de la Saône?

— Je l'aperçois, dit M. de La Mothe dirigeant ses regards vers le point indiqué; il paraît que les Impériaux se repentent d'avoir laissé la rivière libre. Mais voici des cavaliers qui passent la Saône. Monsieur l'échevin, rassemblez vos hommes; je crois que l'ennemi veut tourner l'enceinte de la ville, et attaquer à l'improviste la porte de Comté.

Tout à coup une vive fusillade retentit, et des tourbillons de flamme et de fumée s'élevèrent d'un corps de garde espagnol. A la lueur de l'incendie, les assiégés reconnurent des uniformes français. Au premier rang, ils distinguèrent un cavalier de haute taille, commandant d'une voix tonnante et avec un accent étranger. Sa figure était belle, mais triste; de longues moustaches ombrageaient ses lèvres, un bandeau lui couvrait le front et une partie de la joue.

— C'est le comte Josias de Rantzau! s'écria M. de La Motte. J'étais

à ses côtés au siége de Dôle, lorsqu'une balle lui a enlevé l'œil droit. C'est un renfort qui nous arrive. A la porte de Saône, messieurs! une sortie! une sortie!

Le rappel battit; soldats et bourgeois accoururent, de bruyants cris de joie ébranlèrent les murs de la ville assiégée. Les troupes de secours forcèrent successivement quatre corps de garde, et le comte de Rantzau entra dans la place, seulement suivi de dix des siens.

— *Der Teufel!* s'écria-t-il, les maladroits sont restés en arrière! Nous venons un peu tard, camarades; mais, comme dit votre proverbe, *vaut mieux tard que jamais.*

L'infanterie française continuait à traverser la Saône, chaque homme ayant de l'eau jusqu'aux aisselles; et au point du jour seize cents combattants étaient entrés dans la place. Les assiégeants, découragés par les clameurs des habitants, ignorant l'importance réelle du secours, s'étaient retirés à quelque distance. Quatre cents dragons de Bouteller, rangés le long d'une chaussée, gardaient encore la porte de Saône.

— Allons, dit le comte de Rantzau, que soixante hommes d'élite se détachent de mon régiment et de celui de Batilly, pour aller sabrer ces coquins!

Quelques minutes après, les dragons fuyaient, laissant sur le terrain cinquante soldats, plusieurs capitaines, et le lieutenant-colonel Gordon, leur major. Cinq escadrons de cent hommes chacun s'approchèrent pour protéger la retraite des vaincus. Le comte de Rantzau envoya trente cavaliers pour les repousser, et fit exécuter un feu de mousqueterie. Pendant que les deux corps de cavalerie autrichienne se dispersaient dans la prairie, la Saône grossie par les pluies et les neiges, sortit de son lit et inonda les tranchées. La ville de Saint-Jean-de-Lône était sauvée!

Le 2 novembre, à deux heures après minuit, les coalisés levèrent le siége, et abandonnèrent leur artillerie dans les tranchées. Le comte de Rantzau confia la garde des dehors de la place à deux régiments d'infanterie, y installa une garnison sous les ordres du sieur Descoutures, et se mit à la poursuite de l'ennemi.

Douze jours après, M. de Créquy allait porter à la cour la nouvelle de l'évacuation de la Bourgogne par les coalisés.

Madeleine de La Mothe-Houdancour était entrée au couvent de Beaune. La prise de voile fut fixée au 10 décembre. Ce jour-là, de grand matin, M. de La Mothe, arrivé de Bellegarde, pour être témoin de cette douloureuse cérémonie, aperçut en chemin Pierre Desgranges, pâle, l'œil morne et fixé sur les murs qui allaient lui ravir sa bien-aimée. Le gouverneur descendit de cheval, pressa l'échevin dans ses bras, et lui dit avec l'expression du plus vif regret :

— C'est la volonté expresse de mon père, et non la mienne.

Les cloches ne sonnaient plus; la cérémonie était achevée, lorsque Pierre Desgranges accourut hors d'haleine aux portes du couvent, demanda à parler à M. de La Mothe-Houdancour, et lui remit un paquet dont le sceau aux armes de France venait d'être brisé.

Ce paquet contenait des lettres patentes par lesquelles le roi Louis-le-Juste accordait aux habitants de Saint-Jean-de-Lône *exemption et franchise de toutes sortes de tailles et d'impôts*, et à *son féal et bien amé Pierre Desgranges, écuyer*, des lettres de *noblesse héréditaire.*

La joie brilla dans les yeux de M. de La Mothe à la lecture de cette patente.

— Vous méritiez une pareille distinction, monsieur, dit-il à l'échevin, et mon père pensera sûrement qu'il n'a plus aucune bonne raison pour repousser un gendre tel que vous. Ma sœur vient de prononcer ses vœux, mais, conformément aux statuts de l'ordre, ils ne sont valables que pour un an. Je vais retourner au château d'Houdancour-en-Brie, et vous recevrez de mes nouvelles avant la fin de l'an prochain.

Un an après, Pierre Desgranges épousa mademoiselle de La Mothe-Houdancour.



SOUVENIRS D'ANGLETERRE,

PAR LES MÊMES.

LE PAYSAN ANGLAIS.

Le paysan anglais est généralement considéré comme un animal très-simple et très-monotone, et quand on l'a appelé rustre, ou lourdaud campagnard, on s'imagine avoir tout dit sur son compte. A en juger par le portrait qu'on en trace, c'est un individu à longue figure stupide, en chapeau de paille, en blouse blanche, avec une paire de grosses bottines, tel enfin que les artistes de Londres le voient dans les districts réunis de la capitale. Voilà, dit-on, le paysan anglais. Ceux qui ont pénétré plus avant dans l'intérieur de l'Angleterre, ceux qui connaissent d'autres parties de leur pays que Surrey, Kent ou Middlesex, ont vu le paysan anglais sous d'autres costumes, sous un assez grand nombre d'aspects différents. S'ils veulent bien se donner la peine de se rappeler ce qu'ils en ont appris, ils reconnaîtront en lui un être assez multiple. Qu'est-ce que le paysan anglais? C'est à la fois un journalier, un bûcheron, un laboureur, un charretier, un employé aux chemins de fer et aux canaux, un garde-chasse, un braconnier, un incendiaire, un cabaretier de village, ou un charbonnier; c'est un pauvre qui arpente lourdement la cour d'un hospice paroissial, ou qui travaille sur les domaines de quelque ferme; c'est un batelier, un cantonnier, un carrier, un tuilier, un berger, un taupier. Il y a cent autres métiers divers dans lesquels il est différent de cet individu à chapeau de paille et à grosses bottines dont l'image pend aux carreaux des marchands de gravures : il ne lui ressemble pas plus qu'un *cockney* de Londres ne ressemble à un habitant de Newcastle.

Sous le rapport du costume seulement, chaque district présente d'importantes variétés. Dans les comtés qui environnent Londres, à l'est et à l'ouest, dans le Berkshire, le Hampshire, le Wiltshire, etc., c'est l'homme à la blouse blanche des gravures de Londres, avec une face allongée, des joues roses et une allure calme et stupide. Dans le Hertfordshire, le Bedfordshire et lieux circonvoisins, il a une blouse d'un vert olivâtre, et un de ces chapeaux ronds, à larges bords relevés, dont la mode a prévalu depuis quelques années. Au centre, et notamment dans le Leicestershire, les comtés de Derby, de Nottingham, de Warwick, de Staffordshire, il est affublé d'une blouse bleue bouffante au dos et à la poitrine, sur les épaules et aux poignets. Ces parties du vêtement sont encore décorées de petits ornements de fil blanc, et un petit cœur blanc est convenablement cousu sur le devant du collet. Un habitant de ces parages se croirait déshonoré s'il ne portait pas une de ces blouses. Ce sont les premières choses qu'il aperçoit dans un marché ou dans une foire, suspendues à une perche, au bout de la boutique du marchand de blouses, et dansant au vent comme un épouvantail à moineaux.

Sous cette blouse il porte une veste bleue de drap grossier, un gilet rouge ou jaune, des bas bleus, de grandes bottines lacées, et des culottes de peau. Il se plaît à entourer son cou d'un mouchoir rouge, dont les deux bouts flottent sur sa poitrine. Dans plusieurs autres parties de l'Angleterre, il n'a pas de blouse, mais il adopte une veste de peau ou de futaine avec de vastes poches et des boutons d'une dimension gigantesque.

Tels sont ses habits de tous les jours, ses habits de travail; mais voyez-le un dimanche ou un jour de fête; voyez-le à l'église, à la veillée ou à la foire; c'est un vrai *fashionable.* S'il n'a pas endossé sa plus belle blouse, dont le travail n'a point encore terni l'éclat, il attire l'attention par son habit bleu, brun ou vert olive, son gilet de quelque couleur voyante, rayé d'écarlate, de bleu ou de vert, et des pantalons généralement bleus, presque aussi larges que ceux des matelots. Non-seulement il se garde bien d'y mettre des sous-pieds, mais s'il trouve le gazon humide de rosée ou la route tant soit peu bourbeuse, il a soin de les relever de trois ou quatre pouces. A ces attraits se joint un chapeau de forme moderne qui lui a coûté quatre shillings six pence (5 francs 50 centimes); et pourvu que le campagnard se croie doué de quelque beauté physique et en faveur auprès des dames, il pose orgueilleusement sa coiffure sur le coin de l'oreille et prend un air d'importance. Le col de sa chemise de grosse toile se montre le dimanche dans toute sa longueur, et les deux extrémités de sa cravate vont presque balayer la terre. Son plus grand embarras, quand il est en toilette, est l'emploi qu'il doit faire de ses mains; il ne sait où les fourrer. Les jours ouvrables, elles ont assez d'occupation, mais aux heures de repos, elles s'aperçoivent désagréablement de leur oisiveté; car, ne se gantant jamais, à moins qu'il ne soit très-avancé en âge, il les plonge quelquefois dans les poches de son pantalon, quel-

quefois dans celles de son gilet, ou bien encore dans les poches de derrière de son habit. En ce dernier cas, les deux pans se dressent perpendiculairement à son corps, semblables à deux queues.

Le grand remède à ces inconvénients est une canne ou une baguette. Dans un coin de la chaumière, entre la boîte de l'horloge et le mur, on voit ordinairement une canne d'une espèce telle qu'elle désigne suffisamment son propriétaire. C'est une grosse branche de frêne surmontée d'une figure sculptée, ou un tronc de noisetier autour duquel un chèvrefeuille, en serpentant en spirale, a formé des renflements inégaux. Si le paysan anglais préfère la baguette au bâton, il en prend une excellente pour abattre en passant les têtes des chardons, des bardanes et des orties.

Aux grands jours, les paysannes se rapprochent par le costume de leurs sœurs de la ville voisine. Les couturières de village font tous leurs efforts pour les mettre à la dernière mode, c'est-à-dire à la dernière mode qui a pénétré dans la région qu'elles habitent; et en vérité, si le goût qui a présidé à l'arrangement de leurs toilettes ne sentait un peu le terroir, on les prendrait pour des femmes de la ville.

Les vieillards forment une classe à part qui n'a pas encore secoué la poussière de l'ancien monde : ils s'en vont à l'église en chancelant et s'arrêtant à chaque pas. Le trajet de leur domicile au temple est leur plus long voyage. Le vieillard s'appuie lourdement sur son gros bâton; ses rares cheveux blancs descendent sur ses épaules; son habit, à larges boutons d'acier, à collet taillé carrément, est d'un aspect antique et solennel. Ses culottes de cuir, presque hors de service, forment des replis sur ses genoux, et ses larges souliers sont parés de boucles d'acier. A son côté marche sa vieille femme, avec son petit chapeau noir à l'ancienne mode, sa robe à ramages, qui laisse entrevoir un jupon piqué, ses bas noirs, ses souliers à talons élevés, ornés de grandes boucles comme ceux de son chaste époux. Elle porte un manteau noir bordé de dentelles à vieux dessins, et rentrait avec soin. Dans l'hiver, sa pelisse rouge est festonnée par-devant d'une étroite fourrure. Il vous semble voir l'armoire de chêne dans laquelle cet ajustement a été conservé depuis un demi-siècle, et vous vous demandez qui le portera après celle qui s'en recouvre. Ce ne seront pas ses enfants, car les modes sont changées, et l'on sera obligé de transformer ces hardes gothiques en habillements de premier âge à l'usage des petits-enfants.

Mais qui donc prétend que le paysan anglais est lourd, épais, et d'un caractère invariable? Sans doute il n'a pas l'esprit inculte, la langue bien pendue, l'insouciance, l'amour de la danse, des jeux, des rires, qui distingue le paysan irlandais; il n'a pas non plus les habitudes graves et l'intelligence de l'Écossais. On peut dire de lui, pour me servir de sa propre phraséologie, qu'il est *betwixt and between* (entre les deux). Il a suffisamment d'esprit quand il en a besoin, sait rire et se divertir à l'occasion; il est prêt à faire partie d'une ronde lorsque son sang circule bien, et il s'adonnera à la lecture si on lui procure un maître d'école. N'est-ce pas là la vraie souche du caractère anglais? Tirez-le de la fange de son ignorance, arrachez-le à cet incessant labeur dans lequel il croupit, façonnez-le, polissez-le, et vous en ferez ce que vous voudrez. De quoi se composent principalement vos armées, si ce n'est de paysans anglais? Combien ont été enlevés à la charrue pour aller manœuvrer sur vos flottes, et sont revenus dans leurs villages, non plus simples et mornes comme autrefois, mais gaillards, la démarche hardie, la gaieté dans le cœur, la chique à la bouche, de l'argent dans la poche, la tête couverte de petits chapeaux d'un pouce de hauteur, dont les bords ont deux pouces de large, et sachant autant que qui que ce soit l'art de courtiser le beau sexe!

Un auteur anglais, Cooper, a peint à merveille les transformations qui font de l'informe chrysalide un écarlate papillon des champs. Prenez l'animal jeune, et vous lui donnerez la forme qui vous conviendra; il apprendra à porter des bas de soie, des culottes de peluche écarlate, un habit sans collet, à boutons d'argent, et à ouvrir une porte à deux battants; à se tenir, la baguette à la main, derrière le carrosse de milady, avec une grâce, avec une aisance, avec une impudence égale à celle de toute la tribu des valets. Vous pourrez en faire un commis ou un prédicateur, lui mettre une plume derrière l'oreille, ou le faire monter en chaire. Il ne faut pour cela que des circonstances favorables. S'il demeure paysan, c'est la faute de la fortune et non la sienne. Son âme est une jachère féconde que malheureusement personne ne songe à cultiver; mais qu'il conserve son rang, soit : ne le tourmentez pas trop, nourrissez-le passablement, donnez-lui beaucoup d'ouvrage, et comme un de ses compagnons, le cheval de charrette, il travaillera jusqu'au jour de sa mort.

Ainsi, dans le nord de l'Angleterre, où on lui donne une chaumière et la nourriture, où l'on a soin d'éviter la concurrence entre les travailleurs, en dirigeant sur d'autres points le trop-plein de la population, le paysan supporte patiemment sa destinée.

Mais dans les marais de Lincolnshire, de Cambridge et d'Huntingdon, dans plusieurs contrées grasses et argileuses de l'Angleterre, où les propriétés ne rendent point, où l'on voit à peine une ferme çà et là, le paysan anglais est misérable et abruti; c'est un être aux jambes longues et grêles, qui, lorsque vous lui adressez une question, bâille comme une grenouille, n'entend rien de votre langage, ne comprend rien de vos idées. C'est une masse de chair ambulante, une machine pourvue d'yeux et d'oreilles, de bras et de jambes, mais dont l'âme est aussi stagnante que l'eau de ses fossés bourbeux. Il n'a jamais eu besoin de mettre en activité son esprit, et c'est pourquoi il n'a point d'esprit. On ne lui a demandé que des membres robustes pour labourer, semer, moissonner, faucher, nourrir des bestiaux; et même, dans ces opérations, ses muscles ont été réduits à un état mécanique. Voilà le paysan anglais, partout où il ne s'est rencontré personne pour animer son argile. Mais qu'est-il là où il y a des milliers d'hommes riches et instruits? Qu'est-il aux environs de Londres, la grande ville, la ville noble et éclairée? A peu près le même, et presque pour des causes identiques. Peu de gens se donnent la peine de s'occuper de lui. Il s'aperçoit qu'il n'est qu'un vil serf au milieu des libres et des forts, une simple machine entre les mains des puissants, qui le traitent comme tel. Il voit les rayons de la grandeur, mais il n'en sent pas la chaleur bienfaisante; il entend dire qu'il y a à Londres de grands philosophes, mais tout ce qu'il sait d'eux, c'est que leur philosophie ne s'inquiète pas de son ignorance. Ne peut-il dire avec un poëte :

Entre le riche et moi quelle est la différence?
Qui l'a placé si haut? d'où vient cette distance
Qui sépare l'oisif de l'humble travailleur?
N'étais-je point créé pour un destin meilleur?
Ah! si dans des palais aux fastueux portiques,
Entouré comme un roi de nombreux domestiques,
Buvant dans l'or, joyeux et couronné de fleurs,
Un despote arrogant se rit de mes douleurs,
C'est que la loi du monde est injuste; la terre
De tous ses habitants doit être tributaire;
Les fruits naissent pour tous, et la société
En brisant le niveau de cette égalité,
A fait une œuvre impie!... Un jour viendra peut-être
Où l'esclave, affranchi des caprices du maître,
D'un heureux avenir jalonnant les chemins,
Enfin prendra sa place au banquet des humains.

Mais le paysan est loin de tenir un pareil langage. Il a le sentiment de sa position, et ce sentiment l'accable. Il sait qu'il appartient à une caste négligée et méprisée, et, près de Londres comme en beaucoup d'autres lieux, c'est une véritable brute. On ne le distingue de l'âne ou du mouton que parce qu'il se tient sur deux pieds. Il n'a point de saillies, point de gaieté, point d'originalité; il est lourd, monotone, appesanti.

Mais allez plus loin, mes maîtres, à une plus grande distance de la lumineuse capitale de l'Angleterre; allez dans le midi ou dans le nord, où l'orgueil des grands ne s'étale pas avec autant d'ostentation aux yeux du pauvre, où les villageois sont assez en majorité pour se soutenir mutuellement, et vous trouverez là le paysan anglais plus heureux et plus éclairé. Les leçons du dimanche, les leçons quotidiennes de l'école du village le rendent au moins capable de lire la Bible. Là, le paysan sent qu'il est homme, il parle un dialecte un peu abrupt, c'est vrai; mais c'est un gaillard éminemment fin. Ecoutez-le dans la prairie, dans les champs de blé, au souper de la moisson, au coin du feu de la taverne du village; ses plaisanteries ne sont pas toujours de bon goût, mais elles ont de la portée. Il ne ressemble pas à vos semi-citadins des environs de Londres, grands efflanqués à tête de mouton; c'est un individu robuste, carré, solide au poste, muni d'une paire de jambes qui vont où elles veulent; aussi indépendant que Hampden, le *refuseur* d'impôts. Quels muscles! quels nerfs! quels mollets! Voyez-le saluer un riche qui passe en voiture : touche-t-il le bord de son chapeau, incline-t-il la tête, la baisse-t-il vers la terre? point du tout; il regarde le riche en face, avec respect, mais sans crainte, et de ses poumons robustes part un bonjour mâle et sonore. A son égal, il tend sa large main, il la secoue cordialement, et au « Bonjour, monsieur, » il substitue : « Eh bien! comment vous portez-vous, John? Et comment vont Molly et tous ses petits enfants? Et vos cochons, et votre jardin? »

Que je me plais à entendre la conversation de ces deux braves gens! on y retrouve la trace des beaux jours de l'Angleterre. Je suis las de voir d'un côté une pauvreté servile, de l'autre un orgueil endurci. Je veux entendre des paroles prononcées par l'humble indépendance; j'aime ces affables entretiens d'hommes pauvres mais pleins de cœur, comme j'aime la brise de la mer et des montagnes. Ah! je crains bien que la fierté de ces hardis villageois, que leur assurance, leur franchise, leur cordialité, n'aient été rabaissées par des lois dures et cruelles appliquées même aux districts les plus favorisés : autrement, pourquoi toutes ces émigrations? pourquoi toutes ces coalitions de paroisses? Le paysan anglais n'est peut-être plus ce qu'il était? Si je retournais dans les campagnes où j'ai passé autrefois de si heureux jours, ne retrouverais-je plus les mêmes groupes joyeux assis au bord des haies, ou au milieu des gerbes, riant, causant, racontant la chronique du pays?

N'entendrai-je plus l'histoire du fermier qui n'écrivit qu'une seule lettre dans sa vie, et c'était à un *gentleman* demeurant à quarante milles de là? Ce *gentleman* ouvrit la lettre, et ne parvint à déchiffrer que le nom et l'adresse de son correspondant. Dans son dépit, il monta à cheval, et alla trouver le fermier pour le prier de lire lui-même sa lettre; mais, chose étrange! le fermier ne put jamais lire sa propre écriture!

N'entendrai-je plus l'histoire de Jonathan, le vieil et vigoureux faucheur, apostrophant le taureau qui le poursuivait, et qu'il évita enfin en montant sur un arbre? Jonathan, du haut de sa branche, regardait le taureau de l'air du plus profond mépris, et essayait de lui démontrer que lui, taureau, n'était qu'un lâche et un poltron. — Oui, lui disait-il, vois si les armes sont égales : j'ai du courage, mais qu'est-ce que ma force en comparaison de la tienne?

Ne vous entendai-je plus, histoires et anecdotes qui peignez la vie simple du district, et réjouissez cependant plus que beaucoup de beaux récits faits en de plus belles demeures? Peut-être la dureté des temps et des lois a émoussé l'antique joyeuseté du paysan anglais et fait taire cette voix sonore et éclatante comme celle de l'oiseau réveille-matin. Pourtant, j'aime à le croire, l'ancien esprit vit encore dans plus d'un district doux et pittoresque. Des groupes animés se rassemblent chaque soir autour du foyer domestique, sous les poutres basses et enfumées, et s'ils trouvent que, comme leurs pères, ils sont condamnés au travail et aux tourments, ils sentent aussi qu'ils ont du cœur, de la fierté, et qu'ils jouissent des douceurs d'une mutuelle sympathie. Que l'Angleterre se souvienne que c'est là le partage du paysan anglais, et qu'il ne cessera jamais de se montrer le plus noble et le plus digne de tous les paysans de la terre! Ne l'est-il pas dans la patience avec laquelle il supporte la misère? ne l'est-il pas lorsque son propriétaire lui témoigne de l'intérêt et lui accorde quelques droits, quelque quartier de terre? Qui dans ce cas est aussi industrieux, aussi prévoyant, aussi constant, aussi respectable?

Le paysan anglais a dans sa nature tous les éléments du caractère anglais : donnez-lui de l'aisance, et il sera satisfait; faites-lui du mal, et son désespoir ira jusqu'à la rage!

Dans ses jeunes années, avant de se charger du soin d'une famille, il a le cœur joyeux et léger. En voyant de jeunes campagnards prendre ensemble leurs ébats, on se rappelle involontairement de lourds chevaux de charrette lâchés dans un champ le dimanche, ils galopent, ils jouent, ils hennissent; il n'y a point de méchanceté dans leur fait, mais ils courent à chaque instant le risque de se meurtrir les côtes et de se briser les os. C'est avec raison qu'on appelle leurs jeux, jeux de chevaux (*horseplays*) : ce sont des bonds, des tapes, des coups, des culbutes et des rires. Mais pour voir le jeune paysan dans sa gloire, il faut le voir se rendre à la foire de Saint-Michel. Il a servi pendant une année, il a reçu ses gages; il a son argent dans sa poche et sa maîtresse au bras, ou bien il est sûr de la rencontrer à la foire. Qu'il conserve sa place ou qu'il en prenne une autre, il aura une semaine entière de vacances. Ainsi, le jour de la Saint-Michel, lui et ses compagnons, et tous les villageois d'alentour prennent le chemin de la foire; les fermes sont vides, les grandes routes regorgent. Ils s'en vont par torrents, filles et garçons dans tous leurs atours, parlant haut, riant plus haut encore. Voyez-les arriver en troupeau dans la ville du marché : que de préparatifs pour eux! Baraques de saltimbanques, théâtres en plein vent, boutiques chargées de marchandises de toutes sortes, couteaux, peignes, gâteaux, pains d'épices, et mille inventions pour arracher à leurs poches ces gages si péniblement gagnés. On n'a pas l'intention d'être économe ce jour-là; on régalera sa belle, et par-dessus le marché on lui achètera une robe neuve. Voyez ces flots de peuple qui roulent! Le galant serre les coudes, la fillette se cramponne à son bras, et c'est un miracle que rien ne puisse les séparer. Ils se poussent, ils se culbutent, ils se coudoient tenant leurs bras étroitement liés et ne trébuchant jamais. Ils verront les curiosités, ils se faufileront dans les groupes, les yeux ouverts, la bouche ouverte, admirant les danseuses et leurs robes à paillettes, et les grimaces et les saillies d'arlequin et du clown. Ils dîneront gaiement, ils danseront gaiement, avec une légèreté d'éléphant et d'hippopotame, et quelques jours après reviendront prendre leur joug et leurs travaux.

Et ce sont ces hommes-là que le désespoir pousse au crime? ce sont ces hommes qui deviennent braconniers et incendiaires? Comment et pourquoi? Ce n'est pas l'abondance, ce ne sont pas les bons traitements qui les transforment ainsi. Qu'est-ce donc?

> Ce qui fait que les loups s'assemblent par troupeaux,
> Descendent en hurlant du sommet des coteaux;
> Ce qui soulève en flots les grandes populaces,
> Et, le fer à la main, les lance sur les places;
> Ce qui rend l'homme aveugle, impitoyable : enfin
> Ces deux affreuses sœurs, la misère et la faim.

Quand le paysan anglais est gai, à son aise, bien nourri, bien vêtu, s'inquiète-t-il du nombre de faisans qu'il y a dans un bois, ou de celui des sacs de blé qui sont dans la cour d'une ferme? Mais quand il a une douzaine de dos à couvrir et une douzaine de bouches à nourrir; qu'il n'a rien à mettre sur les uns, et peu à mettre dans les autres, alors lui, qui vous semblait un homme borné dans ses désirs et satisfait de sa modeste existence, devient un scélérat endurci. Avec quelle indifférence il tue également faisans ou gardes-chasses. Comment! cet homme qui riait, insouciant, qui relevait fièrement la tête, se glisse, une lanterne sourde à la main, dans la grange de son voisin! Est-ce là le paysan anglais? Oui, c'est lui; c'est lui-même! Mais qui l'a rendu tel? qui lui a mis au cœur un démon, une furie? qui en a fait un fléau? S'il est coupable, doit-on l'en blâmer seul, ou en faire retomber la faute sur un autre que lui?



Paris. Typographie Plon frères, rue Garancière, 8.

ROMANS POPULAIRES ILLUSTRÉS

Gve BARBA, ÉDITEUR, 31 RUE DE SEINE

20 C.mes LA LIVRAISON

PRÉCAUTION

PAR

FENIMORE COOPER

TRADUCTION DE LA BÉDOLLIÈRE.

NOTICE SUR LA VIE ET LES OUVRAGES DE FENIMORE COOPER.

Fenimore Cooper est depuis longtemps surnommé le Walter Scott américain ; mais, quoique la forme de ses narrations se rapproche de celle de l'auteur écossais, le choix de ses sujets, l'excentricité de ses caractères, la nouveauté de ses tableaux le placent au premier rang des écrivains originaux et créateurs.

La famille de James Fenimore Cooper est originaire du comté de Buckingham, en Angleterre, et ce fut à la fin du dix-septième siècle qu'elle abandonna la mère-patrie pour l'Amérique. Notre auteur naquit à Barlington, et fit ses études au collége d'Yole, dans la ville de New-Haven, capitale du Connecticut. Il ne tarda pas à quitter l'école pour la marine, et la marine pour la littérature. Depuis que ses ouvrages l'ont rendu si célèbre, il a souvent visité l'Europe, observant les mœurs, recueillant les traditions, étudiant les hommes et les livres, rassemblant les matériaux de ses romans, et partout accueilli avec l'estime due à la puissance du génie et aux qualités de l'homme privé.



Fenimore Cooper.

Cooper débuta dans la carrière littéraire par *Précaution*, roman intime où l'on trouve une peinture exacte et parfois spirituelle de la société américaine. *L'Espion* parut ensuite, et révéla un talent de premier ordre et une rare élévation de sentiments. Malgré la longueur de quelques conversations, cet ouvrage offre un intérêt puissant et des scènes sublimes. Jamais le dévouement à la patrie n'avait été mis en relief avec tant de grandeur que dans l'histoire de l'humble porte-balle Harvey Bitch, si résigné dans sa vie et dans sa mort, si glorieux dans sa honte, si fier dans son humilité. Ce roman, comme celui de *Lionel Lincoln* et les *Lettres sur les mœurs et les institutions des Etats-Unis*, annonce dans l'auteur des sentiments patriotiques qui l'honorent, et ont grandement contribué à ses succès parmi ses compatriotes.

On peut diviser les ouvrages de Cooper en plusieurs classes : les romans maritimes : *le Pilote, le Corsaire Rouge, l'Ecumeur de Mer, le Robinson*, etc. etc.;

les romans américains : *le Dernier des Mohicans*, *les Pionniers*, *la Prairie*, *les Puritains d'Amérique*, *l'Ontario* ; et les romans européens : *le Bravo*, *le Bourreau de Berne*, *Christophe Colomb*, etc., etc. C'est quand il peint les mœurs de sa patrie, quand il retrace la lutte de la civilisation avec l'état sauvage, quand il nous conduit à travers les forêts vierges des Etats-Unis, qu'il est véritablement supérieur comme narrateur et comme poëte descriptif. *Le Dernier des Mohicans* est un chef-d'œuvre devenu classique dans toutes les langues de l'Europe, quoiqu'en général les traductions laissent beaucoup à désirer sous le rapport de l'élégance et de l'exactitude. Pour l'intérêt et la simplicité du sujet, ce roman pourrait être comparé à celui de Daniel de Foë. Ce sont de ces ouvrages qui deviennent populaires dès leur apparition, sont lus et appréciés par toutes les classes, et se transmettent comme d'impérissables monuments aux générations à venir.

PRÉCAUTION.

CHAPITRE PREMIER.

— Je suis curieuse de savoir si nous aurons bientôt un nouveau voisin à l'évêché, s'écria Clara Moseley se détournant de la fenêtre du salon de son père et s'adressant aux convives qui s'y trouvaient rassemblés.

— Bientôt, répondit son frère ; l'intendant vient de louer à un M. Jarvis pour deux ans, et il doit venir s'installer cette semaine.

— Et quel est ce M. Jarvis qui va devenir notre si proche voisin ? demanda sir Edward Moseley.

— On m'a dit que c'était un marchand de la Cité, retiré des affaires avec une grande fortune, fondant les espérances de sa vieillesse, comme vous, mon père, sur un seul fils, officier dans l'armée, et sur deux belles jeunes filles : c'est donc un chef de famille opulent, sinon, ajouta-t-il en baissant la voix et parlant à l'oreille de sa seconde sœur, sinon un chef de famille honorable comme vous l'entendez, Jane ; c'est ce que je n'ai pu découvrir.

— J'espère que vous ne vous êtes pas donné la peine de prendre tout exprès pour moi des informations à ce sujet, répliqua Jane d'un ton sec et rougissant légèrement.

— Si, en vérité ! j'ai cherché à m'en assurer tout exprès pour vous, ma chère sœur, reprit en riant le frère ; car, vous le savez, pas de noblesse, pas de mari. Et il est triste pour de jeunes filles comme vous de ne pouvoir penser au mariage ; quant à Clara, elle est...

La petite main de la plus jeune sœur Emilie se plaça sur sa bouche tandis qu'elle murmurait à son oreille :

— Vous oubliez, John, l'anxiété d'un certain gentilhomme au sujet d'une belle inconnue rencontrée à Bath, et la kyrielle de questions qu'il adressa sur sa famille, son lignage, sa fortune, etc.

John devint rouge à son tour, et, baisant avec affection la main qui l'avait interrompu, il rappela la bonne humeur sur le visage de Jane par la vivacité et la gaieté de ses propos.

— Je me réjouis, dit lady Moseley, que sir William ait enfin trouvé un locataire pour agrandir le cercle social dans lequel nous vivons.

— Et d'après le récit de John, fit observer mistress Wilson, sœur de sir Edward, d'un air caustique, M. Jarvis possède le très grand avantage de la fortune.

— Permettez-moi de vous dire, madame, riposta le recteur de la paroisse, visiteur constant, gai et toujours bienvenu dans la famille, qu'une grande fortune est en elle-même une très-bonne chose, car elle donne les moyens de faire beaucoup de bien.

— Comme, par exemple, de bien rétribuer les recteurs, s'écria M. Haughton, gentilhomme d'un extérieur ordinaire, mais possesseur de grandes propriétés territoriales dans le voisinage et d'un excellent cœur, et entre lequel et le recteur subsistait la plus cordiale amitié.

— Ou de faire grâce de la dîme, comme l'a fait le baronnet ici présent accordant au vieux Gregson la remise de la moitié et à ses enfants de l'autre moitié.

— C'est très-bien, interrompit sir Edward ; mais, ma chère, il ne faut pas, parce que nous allons avoir un voisin, affamer les amis que nous avons ici ; voilà déjà cinq minutes que William tient ouverte la porte de la salle à manger.

Lady Moseley donna sa main au recteur, et fut suivie par le reste de la société, qui vint se grouper autour de la table.

Outre les personnes dont nous avons déjà fait mention, la société se composait de madame Haughton, femme d'un grand sens et d'une attitude modeste ; de leur fille, jeune personne remarquable par son bon naturel ; et de la femme et du fils du recteur.

Le reste de cette journée se passa en conversation intime et agréable, conséquence naturelle d'uniformité d'opinion sur toute question. Au moment de se séparer, rendez-vous fut pris pour se réunir de nouveau à huit jours de là chez le recteur. Le docteur, en faisant les adieux d'usage à lady Moseley, observa qu'il rendrait une visite prochaine à la famille Jarvis, et qu'il ferait son possible pour la déterminer à être de la partie.

Sir Edward Moseley descendait d'un respectable chevalier créé par Jacques, et possédait par héritage une des plus grandes propriétés du comté. Mais, comme il avait été d'usage de ne jamais extraire un seul acre de terre du majorat du fils aîné, et que les extravagances de sa mère avaient grandement obéré sa fortune, sir Edward, en entrant en possession, avait sagement résolu de rester éloigné du monde fashionable en affermant sa maison de ville et en se retirant dans son respectable manoir, situé à cent milles environ de la métropole. Dix-sept années d'économie persévérante l'avaient mis à même de réaliser son plan dans toute son étendue, et il y avait déjà dix-huit mois que sir Edward avait rétabli la splendeur et l'hospitalité châtelaine de sa famille. Déjà même ses filles se réjouissaient de la promesse de rentrer en possession au prochain hiver de la maison de Saint-James's-Square. La nature n'avait pas doué sir Edward d'une intelligence bien étendue. La persévérance qu'il avait apportée à rétablir sa fortune accusait la limite extrême de sa vigueur et de sa conception. Néanmoins le baronnet aimait sincèrement sa femme, qui possédait de grandes qualités et un attachement parfaitement désintéressé pour ses enfants. Ils s'étaient unis par amour, et leur union avait rencontré de graves objections du côté de la famille du mari par rapport à leur inégalité de fortune ; mais la constance et la persévérance avaient prévalu, et l'opposition inconséquente de la famille n'avait laissé d'autre trace qu'une profonde aversion de part et d'autre à exercer la contrainte paternelle dans l'alliance de leur progéniture : aversion qui, quoique commune aux deux époux, différait dans son origine. Rationnelle chez le mari, elle était dominée chez la femme par cet esprit de corps inhérent au sexe qui la portait à désirer un établissement confortable et opportun pour ses filles. Lady Moseley avait de la religion sans être dévote ; charitable dans ses actes, elle ne l'était pas toujours dans ses appréciations. Toutefois elle était généralement aimée, et personne n'eût osé critiquer son éducation, ses habitudes ou son esprit.

La sœur de sir Edward, veuve d'un officier mort sur le champ de bataille, s'était retirée du monde et s'était adonnée aux pratiques sévères de la religion, comprimant l'ardeur de son esprit dans une rigidité de mœurs qui n'altérait en rien cependant la générosité de son âme. Sincèrement attachée à son frère, mistress Wilson, qui n'avait pas eu le bonheur d'être mère, avait cédé aux instances de son frère et de sa belle-sœur pour devenir un des membres intérieurs de la famille, et dévouer son temps et ses soins à former le caractère et l'éducation de sa plus jeune nièce Emilie, que l'on supposait devoir un jour hériter de l'immense fortune que le général Wilson avait en mourant léguée à sa veuve.

La beauté était héréditaire dans la famille, et s'était surtout personnifiée chez les deux plus jeunes filles, qui avaient entre elles une ressemblance de famille, différaient en beauté et en caractère par des nuances imperceptibles, mais qui devaient plus tard influencer différemment leur conduite, et produire dans leur existence des degrés différents de stabilité et de bonheur.

Une longue intimité existait entre la famille Moseley et celle du recteur. Le docteur Yves était un ministre d'une piété profonde et de talents transcendants. Il possédait, outre son bénéfice, une fortune indépendante du côté de sa femme, fille unique d'un officier distingué dans la marine militaire. Tous deux parfaitement assortis, bien élevés, et au même degré charitables envers leur prochain, ils ne possédaient qu'un seul enfant, jeune homme récemment reçu dans les ordres, et qui promettait d'égaler son père dans toutes les qualités qui le rendaient le bonheur de ses amis et l'idole de ses paroissiens.

Il existait entre Francis Yves et Clara Moseley un attachement d'enfance qui s'était accru avec les années, sous la sanction des parents, qui n'attendaient que l'installation du jeune ministre pour conclure leur hymen.

La retraite de sir Edward avait été complète, à l'exception de quelques visites d'un vieil oncle de sa femme, qui en retour passait une partie de son temps au manoir, et qui avait ouvertement déclaré adopter pour ses héritiers les enfants de lady Moseley. Les visites d :

Paris. — Impr. Lacour et Cie, rue Soufflot, 16.

M. Benfield étaient toujours accueillis avec joie, car quoique brusque en apparence, et un peu infirme, le vieux garçon était universellement aimé de ceux qui le connaissaient intimement. C'était un philanthrope excentrique.

La maladie de la belle-mère de mistress Wilson avait nécessité un voyage à Bath dans l'hiver qui avait précédé la saison printanière où commence notre histoire. Elle s'était fait accompagner dans son voyage par son neveu et par sa nièce favorite. Pendant le mois de leur résidence dans cette ville, John et Emilie avaient pris l'habitude de faire des excursions journalières dans les environs. Ce fut dans l'une de ces promenades qu'ils eurent l'occasion de rendre service à une jeune et jolie personne, dont la santé paraissait chancelante. Une faiblesse qu'elle avait éprouvée au moment de leur rencontre avait motivé l'offre de la voiture et son transport à une ferme qu'elle avait choisie pour sa résidence momentanée.

Sa beauté, ses manières élégantes intéressèrent les deux jeunes gens en sa faveur. Ils risquèrent le lendemain une seconde visite qui amena quelques rapports de politesse et de convenance pendant les quinze jours qu'ils avaient encore à rester dans le pays.

John avait en vain cherché à savoir qui elle était; ses investigations lui firent seulement découvrir que sa conduite était irréprochable, et qu'excepté sa sœur et lui elle ne fréquentait personne. Un léger accent dans sa prononciation laissait seulement soupçonner qu'elle n'était pas Anglaise. C'est à cette belle inconnue qu'Émilie, pour arrêter le bavardage irréfléchi de son frère, avait fait allusion.

CHAPITRE II.

Le lendemain matin, mistress Wilson, ses nièces et son neveu, profitèrent de la beauté du temps pour rendre visite au presbytère. Ils venaient de laisser derrière eux les dernières maisons de B......, lorsqu'une berline de voyage assez confortable, attelée de quatre chevaux, passa devant eux et gagna l'allée qui conduisait à l'évêché.

— Par ma foi! s'écria John, ce sont sans doute nos nouveaux voisins les Jarvis, oui! oui! Celui du coin emmi lotté doit être le vieux marchand de la Cité; je l'avais pris d'abord pour une pile de cartons; puis la dame aux joues coquelicot encadrées d'une profusion de plumes doit être sa femme, et les deux jeunes beautés...

— Vous êtes bien pressé de les qualifier ainsi, murmura Jane; il vaudrait mieux peut-être les examiner plus attentivement avant d'en parler avec autant d'assurance.

— Oh! répliqua John, j'en ai assez vu pour...

La réponse du jeune homme fut interrompue par le roulement d'un tandem, escorté par deux domestiques à cheval, le tout de la plus grande élégance. Les promeneurs les suivaient des yeux pour savoir quelle direction ils allaient prendre, lorsque arrivés à l'endroit où les deux routes se bifurquaient, ils s'arrêtèrent court, et parurent attendre que les piétons les eussent rattrapés pour prendre des informations. Un simple coup d'œil de celui qui tenait les rênes suffit pour lui faire découvrir la qualité des personnes auxquelles il allait s'adresser; il s'empressa de mettre pied à terre, et s'avançant avec un gracieux salut, il demanda poliment laquelle des deux routes conduisait à l'évêché.

— La droite, répondit John lui rendant son salut.

— Demandez-leur, colonel, demanda celui qui était resté dans le tilbury, si le vieux gentilhomme a suivi la bonne route

Le colonel, tout en s'excusant de l'importunité de ses questions, et jetant un regard de compassion sur son compagnon pour son manque de tact, répéta sa question, à laquelle il lui fut répondu d'une manière satisfaisante; il s'inclina de nouveau, et allait se retirer, lorsque l'un des épagneuls qui suivaient la cavalcade s'élança sur Jane, dont il souilla la robe avec ses pattes bourbeuses.

— Ici, Dido! s'écria le colonel chassant le chien. Appelez les chiens, ajouta-t-il s'adressant aux domestiques, puis d'un air pénétré, il témoigna combien il regrettait cet accident involontaire, et faisant de nouveau un profond salut, il rejoignit son compagnon. C'était un bel homme dans toute l'acception du mot, à la tournure martiale et élégante, âgé d'environ trente ans, un peu plus que ne paraissait être son compagnon, qui ne lui ressemblait ni en tournure ni en manières.

— Qui peuvent-ils être? reprit Jane dès qu'ils eurent disparu au tournant de la route.

— Parbleu! des Jarvis, répliqua le frère; n'ont-ils pas demandé la route de l'évêché?

— Oh! celui qui reprit les rênes est sans doute un Jarvis, mais non pas le gentilhomme qui nous a parlé, et puis vous vous rappelez que l'autre l'a traité de colonel.

— Oui! oui! dit John d'un air moqueur, le colonel Jarvis ce doit être l'alderman; ils sont communément colonels des volontaires de la Cité.

— Vous oubliez, dit Clara en souriant, la demande peu courtoise concernant le vieux gentilhomme.

— Ah! c'est vrai. Qui diable peut donc être ce colonel? car je me le rappelle maintenant, le jeune Jarvis n'est que capitaine; qu'en pensez-vous, Jane?

— Je ne sais trop; mais quel qu'il soit, c'est le propriétaire du tandem, et un vrai gentilhomme par la naissance et par l'éducation.

— Pour en dire tant, il faudrait en savoir davantage, et vous n'avancez que des probabilités,

— Non pas! je suis certaine de ce que j'avance.

La tante et les sœurs, qui avaient pris peu d'intérêt à la conversation, se retournèrent néanmoins avec surprise, ce que John observant, il s'écria : Bah! elle n'en sait pas plus que nous.

— Vous vous trompez!

— Bah! bah! parlez, alors.

— D'abord les armoiries sont différentes.

John partit d'un éclat de rire, et s'écria : — La raison est concluante, puisque le tandem appartient au colonel. Mais comment avez-vous découvert sa naissance? Serait-ce sur sa bonne mine et ses allures, comme nous disons en parlant des chevaux?

Jane rougit légèrement et dit en souriant : Le blason du tilbury est composé de six quartiers.

Cette observation fit sourire mistress Wilson, Clara et Emilie, tandis que que John poursuivit ses taquineries jusqu'au presbytère.

Pendant qu'ils causaient avec le docteur et sa femme, Francis rentra de sa promenade du matin, et annonça l'arrivée déjà prévue de la famille Jarvis, ajoutant qu'il avait été témoin d'un fâcheux accident survenu à l'une des voitures dans laquelle étaient le capitaine Jarvis et son ami le colonel Egerton... Le léger véhicule avait été maladroitement engagé dans la grille de l'évêché et renversé, le colonel s'était foulé la cheville; l'accident n'ayant toutefois un caractère autrement sérieux que de le condamner pour quelques jours à recevoir les soins des jeunes misses Jarvis.

— Et quel est ce colonel Egerton? demanda Jane.

— J'ai appris d'un des domestiques qu'il est le neveu de sir Edgard Egerton, lieutenant-colonel en retraite ou quelque chose de semblable.

— Comment a-t-il supporté son accident, monsieur Francis? s'informa mistress Wilson.

— En gentilhomme, madame, sinon tout à fait en chrétien, répliqua le jeune ministre souriant avec malice; au reste, quel est l'homme galant qui ne se réjouirait d'un accident qui lui a gagné les sympathies et les soins assidus des deux demoiselles Jarvis.

— Ces jeunes personnes sont-elles jolies? demanda Jane avec quelque hésitation.

— Je le crois; mais je ne les ai pas assez remarquées, attendu que le colonel souffrait beaucoup.

— Voilà une nouvelle raison, s'écria le docteur, pour motiver une prompte visite de ma part, j'irai demain.

— Je pense que le docteur Yves n'a pas besoin d'excuses pour accomplir ses devoirs, dit mistress Wilson.

— Ce qui ne l'empêche pas d'en faire toujours, dit mistress Yves avec un sourire bienveillant et parlant pour la première fois.

On convint que le recteur ferait sa visite officielle comme il en avait l'intention, et que les dames se guideraient sur son premier rapport.

Le jour suivant, le docteur vint les informer que le colonel ne courait d'autre danger que d'être ensorcelé par les deux jeunes misses qui prenaient soin de lui, et veillaient à ce qu'il ne manquât de rien; bref que la visite d'introduction pouvait s'effectuer sans crainte d'importunité.

M. Jarvis accueillit ses hôtes avec franchise, sinon avec le ton et les manières de la haute société, tandis que sa femme, qui pratiquait peu la première qualité, se fût gravement offensée si on lui eût dit qu'elle avait manqué en quoi que ce fût aux exigences de la dernière. Ses filles étaient assez jolies, mais manquaient complétement de cet air de bonne compagnie qui ne s'acquiert que par la fréquentation, et dont était doué au plus haut degré le colonel Egerton, qui était en ce moment à demi couché sur un sofa, sa jambe enveloppée de bandages et reposant sur une chaise. Malgré la gène de sa position, il fut le moins embarrassé de la famille; et s'excusant agréablement sur l'accident qui le retenait assis, il changea aussitôt de conversation pour qu'on ne s'occupât plus de lui.

Mistress Jarvis observa que le capitaine était sorti avec ses chiens pour sonder le terrain.—Car il ne semble vivre que pour ses chevaux et son fusil, ajouta-t-elle. Les jeunes gens d'aujourd'hui paraissent oublier qu'il y a dans le monde d'autres créatures sensibles après eux; je lui ai dit pourtant que nous aurions ce matin votre visite, mesdames. Mais, bah! le voilà parti, comme si M. Jarvis n'avait pas les moyens de nous acheter à dîner, et que nous dussions mourir de faim faute de ses cailles et de ses faisans.

— Cailles et faisans! s'écria John stupéfait, le capitaine Jarvis chasserait-il le gibier à cette époque de l'année?

— Mistress Jarvis, monsieur, dit le colonel Egerton avec un sourire composé, comprend mieux les hommages dus à la société de ces dames et de ces messieurs, que les règlements de chasse; mon ami le capitaine est parti, je crois, pour la pêche.

— C'est toujours la même chose, poisson ou gibier! continua mistress Jarvis... Il n'est pas là lorsque sa présence est nécessaire, et nous avons aussi bien les moyens d'acheter du poisson que du gibier. Je voudrais que pour tout cela il prît modèle sur vous, colonel.

Le colonel Egerton sourit, mais sans rougir, et miss Jarvis observa, avec un coup d'œil d'admiration à l'adresse du colonel, que lorsque

Harry aurait été aussi longtemps à l'armée que son ami, il connaîtrait aussi bien, du moins elle l'espérait, les usages de la bonne compagnie.

— Oui, ajouta la mère, il n'est tel que l'état militaire pour policer un jeune homme; et se tournant brusquement vers mistress Wilson : Votre mari était militaire, je crois, madame.

— J'espère, dit Emilie précipitamment et pour éviter à sa tante de répondre sur un sujet aussi douloureux, j'espère que nous aurons le plaisir de vous voir bientôt, miss Jarvis, au manoir?

La jeune fille promit de se rendre bientôt à cette invitation, et la conversation changea d'objet, roulant sur les environs du pays, le temps et autres sujets ordinaires et banals.

— Eh bien, John, s'écria Jane triomphante lorsque la voiture s'éloignait, reconnaissez que ma divination héraldique, comme vous l'appelez, a frappé juste cette fois.

— Oh! sans aucun doute, Jenny! dit John, qui employait cette dénomination chaque fois qu'il avait dessein de provoquer une discussion. Mais mistress Wilson trompa cette fois ses espérances en engageant avec sa mère une conversation que le respect l'empêcha d'interrompre, et les deux querelleurs se turent.

Jane Moseley était douée d'une intelligence au moins aussi développée que son frère, mais elle manquait des qualités essentielles du jugement pour la gouverner. Sir Edward n'avait pas poussé l'économie jusqu'a négliger de donner à ses filles une éducation appropriée au rang qu'elles devraient un jour occuper dans le monde. Seulement Jane, qui avait grandi à l'époque où la splendeur de sir Edward demeurait momentanément éclipsée, avait cherché dans l'étude du blason un soulagement au chagrin qu'elle ressentait de ne pas fréquenter les riches familles du voisinage, et à force de s'arrêter complaisamment sur la grandeur passée de sa famille, elle avait contracté des idées d'orgueil et d'aristocratie. L'imagination moins ardente de Clara dissimulait mieux les faiblesses de sa nature; et son amour pour Francis Yves, dont elle admirait depuis longtemps les qualités placides, lui avait donné l'habitude de juger juste, sans se rendre compte à elle même de sa conduite ou de ses opinions.

CHAPITRE III.

L'époque d'une des visites périodiques de M. Benfield était enfin arrivée. John et Emilie, la nièce favorite du vieux garçon, partirent dans la chaise de poste du baronnet pour la ville de F...., à vingt milles de distance environ, pour aller au-devant de lui et l'escorter au manoir. Le vieillard tenait à ce que ses chevaux rentrassent régulièrement tous les soirs à leur écurie, où, dans son opinion, ils trouvaient seulement les soins et le repos dus à leur âge et aux services qu'ils lui avaient rendus. La journée était remarquablement belle, et les deux jeunes gens pleins de joie de revoir leur honoré parent dont l'absence s'était prolongée cette fois par suite d'un grave accès de goutte.

— Maintenant, Emilie, dit John en prenant place dans la berline auprès de sa sœur, dites-moi franchement comment vous trouvez les Jarvis, et particulièrement le beau colonel.

— Eh bien! pour vous répondre franchement, John, je n'aime ni ne déteste les Jarvis ou le beau colonel.

— Alors, il existe entre nos deux opinions une grande ressemblance, comme dirait Jane.

— John!

— Emilie!

— Je n'aime pas vous entendre parler avec si peu de respect de notre sœur, que vous aimez, j'en suis sûre, autant que moi-même.

— Je reconnais mes torts, dit son frère lui prenant affectueusement la main, qu'il porta à ses lèvres, et je tâcherai de ne plus vous contrarier. Mais ce colonel Egerton, ma sœur, est certainement un gentilhomme par la naissance et par les manières, comme Jane... Emilie l'interrompit en riant et répéta sa question relativement au colonel, sans parler de sa sœur.

— Oui, il est assez élégant de manières, si c'est là ce que vous entendez... Je ne sais rien de sa famille.

— Oh! j'ai jeté un coup d'œil dans le traité héraldique de Jane, et j'ai trouvé qu'il était l'héritier de sir Edgard.

— Il y a quelque chose en lui que je n'aime pas, dit Emilie; il a trop d'aplomb, cela n'est pas naturel. Je tremble toujours que des gens comme lui ne se moquent de moi dès que j'ai les talons tournés, et après avoir vanté devant moi ce qu'ils ridiculisent ensuite. S'il m'était permis de le juger, je dirais qu'il manque d'une qualité essentielle pour se rendre réellement agréable.

— Laquelle?

— La sincérité.

— Ah! c'est plutôt un défaut chez moi; mais je crains bien d'avoir à surprendre mon braconnier, avec ses cailles et ses faisans.

— Le colonel, vous vous rappelez, a dit que c'était une méprise.

— Il appelle cela une méprise! malheureusement j'ai vu le délinquant rentrer avec son fusil sur l'épaule, et suivi de deux chiens d'arrêt.

— C'est donc là un spécimen des manières du colonel, dit Emilie en riant, ça va bien jusqu'à ce que la vérité soit connue.

— Et Jane qui a relevé la maladresse de mes observations en donnant des louanges à sa conduite.

Emilie voyant que son frère allait recommencer à critiquer les faiblesses de Jane, ce qui lui arrivait assez fréquemment, prit le parti de garder le silence. Ils voyagèrent quelque temps ainsi; puis John, qui était toujours prêt à faire amende honorable, quitte à recommencer ensuite, fit des excuses, promit de se corriger, et ne s'oublia qu'une ou deux fois pendant le reste du chemin.

Ils atteignirent F... deux heures avant que le lourd véhicule de leur oncle n'entrât dans la cour de l'auberge, et eurent le temps de faire rafraîchir leurs chevaux. M. Benfield était un célibataire agé de 80 ans, mais conservant la vivacité d'un homme de 60. Il était fortement attaché aux modes et aux opinions de sa jeunesse, à l'époque où il s'était assis pour une session dans le parlement, et alors renommé pour un dandy et un courtisan au commencement du règne. Une déception éprouvée dans une affaire de cœur l'avait dégoûté du monde, qu'il avait quitté tout à coup, pour se retirer dans une de ses propriétés, à quarante milles de Moseley-Hale, où il habitait depuis cinquante ans. Il était grand et sec, parfaitement droit pour son âge, et ayant conservé des modes de sa jeunesse tout ce que son usage lui permettait alors dans son accoutrement, ses équipages, domestiques et tout ce qui l'entourait; telle était l'esquisse du caractère et de l'apparence du vieillard qui, coiffé d'un chapeau à cornes, d'une perruque à catogan et l'épée au côté, accepta le bras que John lui offrait pour descendre de voiture.

— Ainsi donc, dit le vieux gentilhomme dès qu'il eut assuré ses pieds sur la terre ferme, s'arrêtant pour regarder John en face, vous vous êtes décidé à voyager vingt milles pour venir à la rencontre d'un vieux cynique? hein? Mais il me semble que je vous avais dit d'amener Emmy avec vous?

John désigna la fenêtre à travers laquelle la sœur épiait avec anxiété les mouvements de son oncle. Rencontrant son regard, il sourit avec bonté et pénétra dans la maison, se parlant à lui-même.

— La voilà! c'est elle en vérité; je me rappelle, quand j'étais un jeune homme, d'avoir été une fois avec mon parent lord Gosford à la rencontre de sa sœur lady Juliana qui sortait de pension (faisant allusion à la femme qui avait causé ses chagrins); et c'était une beauté vraiment, comme Emmy là; seulement plus grande, les yeux et les cheveux noirs; pas aussi claire de teint et plus grasse, un peu voûtée, très-peu; malgré cela, elles se ressemblent beaucoup; ne trouvez-vous pas, mon neveu? Il s'arrêta à la porte de la pièce tandis que John, qui ne pouvait trouver dans cette comparaison une ressemblance qui n'existait que dans les souvenirs affectueux du vieillard, répondait : — C'est vrai, mais elles étaient parentes, vous savez, c'est ce qui explique la ressemblance.

— C'est vrai, mon garçon, c'est vrai, dit l'oncle flatté dans ses idées de vieillard. Il s'était imaginé une fois qu'Emilie lui rappelait sa femme de charge, vieille édentée de son âge.

En abordant sa nièce M. Benfield, qui, comme la plupart de ceux qui sentent vivement, affectait l'indifférence et la brusquerie, cédant à sa tendresse, la prit dans ses bras et l'embrassa avec affection, les yeux brillants de larmes, puis la repoussant doucement, il s'écria : — Allons, allons, Emmy, ma chère, ne m'étranglez pas ainsi; laissez moi vivre en paix le peu de jours qui me restent encore... Ainsi, dit-il s'asseyant lentement dans un fauteuil que sa nièce lui avait préparé, ainsi Anna m'écrit que sir Willam Harris a loué l'évêché.

— Oui, mon oncle, répondit John.

— Je vous prierai, mon jeune monsieur, dit sèchement M. Benfield, de ne pas m'interrompre lorsque je m'adresse à une dame, c'est-à-dire, s'il vous plaît? Donc sir William a loué l'évêché à un marchand de Londres, un M. Jarvis. J'ai connu trois individus de ce nom; l'un, cocher de fiacre, qui m'a souvent conduit au parlement, lorsque j'en étais membre; l'autre était valet de chambre de milord Gosford, et le troisième doit être l'homme qui est devenu votre voisin. Si c'est celui que je pense, chère Emmy, il ressemble, oui, il ressemble au vieux Pierre, mon intendant.

John ne pouvant contenir son hilarité à cette comparaison du prototype de M. Benfield pour la maigreur avec la rotondité du marchand, se vit contraint de quitter la chambre; Emilie, qui pourtant ne put retenir un sourire, dit paisiblement : — Vous le verrez demain, mon cher oncle, et alors vous en jugerez vous-même.

— Oui! oui! murmura le vieillard, il ressemble comme deux gouttes d'eau à mon intendant. Le parallèle n'était pas aussi moralement ridicule qu'on eût pu le supposer, d'après l'anecdote qu'on va lire.

« M. Benfield avait placé vingt mille livres sterling dans les mains d'un courtier, avec ordre formel de payer de la rente qu'il avait achetée précédemment; mais sans égard pour l'injonction, le courtier avait retardé le payement jusqu'au moment où il fut mis en faillite, et avait fait abandon de cette somme, ainsi que d'une plus forte, à M. Jarvis pour satisfaire à ce qu'on appelle une dette d'honneur. Ce dernier, ayant découvert l'origine du dépôt, alla trouver M. Benfield et lui restitua honnêtement son argent. Cette action, jointe à la haute opinion qu'il avait de mistress Wilson et à son amour illimité pour Emilie, l'empêchait de croire que quelque terrible cataclysme ne vînt fondre sur ce monde pour le punir de sa corruption et de sa méchanceté croissantes. Or, comme son intendant était le plus honnête homme du monde, et qu'il lui fallait à tout prix un point de comparaison, il s'é-

tait imaginé depuis qu'une parfaite ressemblance existait entre lui et le consciencieux marchand. »

Les chevaux étant attelés, le vieux célibataire fut installé confortablement entre son neveu et sa nièce, et ils regagnèrent lentement et en silence le manoir; néanmoins un majestueux château qu'ils trouvèrent sur leur route rompit le mutisme du vieillard.

— Lord Bolton vient-il souvent vous voir, chère Emmy?

— Très rarement mon bon oncle, son rang l'appelle trop souvent, à la cour de Saint-James, et puis il a une grande propriété en Irlande.

— J'ai beaucoup connu son père, il était parent éloigné par alliance de mon ami lord Gosford; vous ne pouvez pas vous le rappeler, je crois (des larmes roulaient dans les yeux de John par les efforts qu'il faisait pour ne pas éclater de rire à cette supposition, que sa sœur eût pu connaître un homme mort déjà depuis quarante ans); mais on m'a dit que son fils trouve très-agréable la charge de ministre; moi, à mon idée, il n'y a eu qu'un seul ministre, et c'est William Pitt. Il y avait cet Ecossais, que je n'ai jamais pu souffrir et dont ils ont fait un marquis, j'ai toujours voté contre lui.

— A tort ou à raison, mon oncle? demanda John qui aimait toujours un peu à se moquer.

— Non, monsieur, toujours à raison, jamais à tort. Lord Gosford a aussi toujours voté contre lui; et croyez-vous, jeune blanc-bec, que mon ami le comte de Gosford et moi-même nous eûmes jamais tort? Non, monsieur, les hommes de notre temps étaient bien différents de ceux d'aujourd'hui... nous n'avions jamais tort, monsieur! Nous aimions notre pays et nous n'avions pas de motif pour avoir tort.

Emilie, ne pouvant supporter de voir son oncle s'agiter pour de si futiles discussions, lança un regard de reproche à son frère, et observa timidement:

— Ce fut une glorieuse administration, je crois, mon oncle?

— Glorieuse en vérité, chère Emmy, dit l'oncle se calmant à la voix douce de sa favorite et aux souvenirs de ses jeunes années, nous étions vainqueurs partout—en Amérique—en Allemagne. Nous prîmes—oui, nous prîmes Québec. — Lord Gosford y perdit un cousin; et nous prîmes tous les Canadas; et nous prîmes leurs flottes; il y eut à la bataille entre Hawke et Couflans un jeune homme tué qui était très-attaché à lady Juliana. — Pauvre âme! comme elle l'a regretté après sa mort, elle qui ne pouvait le souffrir quand il vivait! — Ah! comme elle avait bon cœur!

M. Benfield, comme tant d'autres, continuait à aimer dans sa maîtresse des qualités imaginaires longtemps après que sa coquetterie glaciale l'eut dégoûté de sa personne.

Lorsqu'ils atteignirent le manoir, le bon et digne aïeul fut accueilli par tous avec joie et affection; et la soirée se passa dans les paisibles épanchements du bonheur intérieur que la Providence avait répandu largement sur la famille du baronnet.

CHAPITRE IV.

— Soyez le bienvenu, sir Edward! dit le vénérable recteur prenant la main du baronnet; je craignais qu'un retour de goutte ne nous privât de ce plaisir et de vous faire faire connaissance avec les nouveaux habitants de l'évêché, qui ont accepté de dîner avec nous aujourd'hui avec la promesse de vous être présentés.

— Je vous remercie, mon cher docteur; non-seulement je suis venu vous voir, mais j'ai décidé M. Benfield à nous accompagner: le voici qui s'avance appuyé sur le bras d'Emilie.

Le recteur accueillit le convive inattendu avec sa bonté habituelle, et un sourire intérieur éclaira sa physionomie à la pensée du bizarre assemblage qui allait se trouver complété chez lui par l'arrivée des Jarvis, dont la voiture s'arrêtait en ce moment à la porte. On fit les présentations d'usage, et miss Jarvis se chargea d'excuser le colonel, qui n'était pas assez rétabli pour marcher, mais qui avait insisté pour qu'on ne restât pas à la maison à cause de lui. Pendant ce temps M. Benfield avait tranquillement sorti ses lunettes de leur étui, et les posant sur son nez, il s'avança délibérément à la place où le marchand s'était assis pour l'examiner à son aise; puis les retira, et les essuyant avec son mouchoir, il dit en lui-même: — Non, non, ce n'est pas Jacques le cocher de fiacre ni le valet de lord Gosford, mais... il tendit cordialement ses deux mains — c'est l'homme qui a sauvé mes vingt mille livres sterling.

M. Jarvis, que la honte et l'embarras avaient réduit au silence pendant cet examen, serra sincèrement les mains de sa vieille connaissance, qui prit un siége à côté de lui, tandis que sa femme, dont le visage s'était d'abord empourpré de colère au commencement du monologue du vieux gentilhomme, remarquant que d'une ou d'autre façon l'enquête s'était terminée en faveur de son époux, se tourna complaisamment vers mistress Yves pour excuser l'absence de son fils.

— Je ne peux deviner, madame, où il est allé; il nous fait toujours attendre. Et s'adressant à Jane: Ces militaires ont des habitudes si irrégulières, que je dis souvent à Harry qu'il ne devrait jamais quitter son camp.

— Son camp dans Hyde-Parc, ma chère, observa brusquement son mari, car il n'en a jamais vu d'autre.

L'arrivée et l'introduction du capitaine vinrent fort heureusement arrêter une discussion entre le marchand et sa femme, et la conversation devint générale.

— Dites-moi, milady, demanda le capitaine, qui avait pris un siége à côté de la femme du baronnet, pourquoi appelle-t-on notre maison l'évêché? Quand j'y inviterai mes amis, ils croiront que je suis devenu un fils de l'Eglise.

— Et vous ajouterez en même temps, s'il vous plaît, répliqua sèchement M. Jarvis, que son propriétaire a prêché toute sa vie en vain, comme tant d'autres, je le crains.

— Il faut en excepter, monsieur, notre bon ami le docteur ici présent, dit mistress Wilson, qui, remarquant que sa sœur repoussait une familiarité à laquelle elle n'était pas accoutumée, prit sur elle de répondre à la question du capitaine. Le père du sir William Harry actuel occupait cette dignité dans l'Eglise, et quoique la maison fût une propriété privée, elle fut ainsi appelée d'après les circonstances de sa position, et le nom lui en est resté depuis.

— Sir William ne mène-t-il pas une drôle de vie, s'écria miss Jarvis s'adressant à John Moseley, de courir ainsi les bains de mer et de louer sa maison tous les ans?

— Sir William, dit gravement le docteur Yves, se dévoue entièrement aux désirs de sa fille; depuis l'entrée en possession de son titre, il habite une autre résidence qui lui est échue dans un comté voisin.

— Connaissez-vous miss Harry? continua la jeune fille s'adressant à Clara; et sans attendre la réponse elle ajouta: C'est une grande beauté... tous les hommes meurent d'amour pour elle...

— Ou pour sa fortune, ajouta sa sœur avec un impertinent mouvement de tête; pour ma part, quoiqu'on parle tant d'elle à Bath et à Brighton, je n'ai jamais rien vu en elle de si séduisant.

— Alors vous la connaissez? observa Clara avec douceur.

— Mais... je ne peux pas dire que nous soyons positivement liées, répondit l'autre en hésitant et rougissant jusqu'aux yeux.

— Que voulez-vous dire par positivement liées, Sally, s'écria le père en riant, est-ce que vous lui avez jamais parlé, ou vous êtes-vous seulement trouvée dans un salon avec elle, à moins que ce ne fût dans un concert ou dans un bal public?

Le dépit de miss Sally était complet, heureusement que l'annonce du dîner vint la tirer d'embarras.

Le marchand fut bientôt trop occupé de faire honneur à la table du recteur pour songer à reprendre cette conversation désagréable; et comme John Moseley et le jeune ministre étaient placés entre les deux sœurs, elles oublièrent bientôt la rudesse de leur père pour admirer les soins et les attentions des deux jeunes gens.

— Quand nous donnerez-vous votre premier sermon, monsieur Francis? demanda M. Haughton. Je voudrais vous voir prendre votre essor vers la chaire, où votre père m'a tant fait plaisir; je ne doute pas que vous ne soyez orthodoxe, autrement vous seriez le seul homme dans la congrégation que le recteur eût laissé dans l'ignorance des principes de notre religion.

Le docteur répondit au compliment par un salut et annonça que le dimanche suivant on entendrait pour la première fois Francis, qui avait promis de l'assister.

— Avez-vous quelque perspective prochaine d'une position? continua M. Haughton tout en se servant un énorme morceau de plum-pudding. John Moseley rit aux éclats et Clara rougit, pendant que le docteur, se tournant vers sir Edward, lui dit:

— La cure de Bolton est vacante, et je serais charmé de l'obtenir pour mon fils; le district appartient au comte, qui, je le crains, n'en disposera qu'à un prix élevé.

— Je suis fâché, mon ami, de ne pas avoir de rapports assez intimes avec Sa Seigneurie pour m'adresser à elle; mais milord est si rarement ici que nous nous connaissons à peine. Le bon baronnet paraissait sincèrement contristé.

— Qui avons-nous là? s'écria le capitaine Jarvis occupé à regarder par une fenêtre qui donnait sur l'avenue de la maison. — L'apothicaire et son garçon, si j'en juge d'après l'équipage.

Le recteur questionna du regard un domestique, qui répondit qu'ils étaient tout à fait étrangers.

— Faites-les monter ici, docteur, dit le bienveillant baronnet, qui aimait avoir tout le monde autour de lui, vous leur ferez goûter de cette excellente pâtisserie pour l'amour de l'hospitalité et à l'honneur de votre cuisinier.

Cette requête, poliment appuyée par toute la compagnie, détermina le recteur à faire introduire les étrangers.

La porte de la salle à manger livra passage à un gentilhomme âgé d'environ soixante ans et s'appuyant sur le bras d'un jeune homme de vingt à vingt-cinq. Il y avait assez de ressemblance entre eux pour indiquer que c'étaient le père et le fils, mais la débilité et la figure ridée du premier contrastaient avec l'air de santé et la beauté mâle du dernier, qui introduisit son respectable père avec une sollicitude qui frappa d'admiration tous les convives réunis autour de la table. Le docteur et mistress Yves s'élancèrent subitement de leurs siéges et restèrent un moment émus d'étonnement et de douleur. Revenant à lui, le recteur saisit la main que lui tendait le vieillard, et s'efforça en vain de prononcer quelques mots. Des larmes sillonnèrent ses joues en con-

templant les ravages du temps sur le visage ami qu'il avait devant lui; sa femme, incapable de comprimer ses sensations, retomba sur sa chaise et sanglota.

Le docteur ouvrit tout à coup la porte d'une chambre voisine, et conduisant le vieillard par la main, il le fit entrer, suivi par sa femme et son fils. Arrivés à la porte, ils se retournèrent vers la compagnie, qu'ils saluèrent avec tant de dignité et de mélancolie, que tous, sans excepter M. Benfield lui-même, se levèrent de table pour répondre à cette courtoisie. La porte se referma, laissant les convives debout autour de la table, muets d'étonnement et de pitié. Francis rentra bientôt, suivi de sa mère, qui fit quelques légères excuses, et ramena la conversation sur l'intention de Francis de prêcher le dimanche suivant.

Les Moseley étaient trop bien élevés et la famille Jarvis trop stupéfaite pour oser adresser des questions. Sir Edward se retira de bonne heure et fut suivi par les autres visiteurs.

— Ah bien ! s'écria mistress Jarvis comme la famille s'éloignait de la maison, on peut appeler cela du bon ton ; quant à moi, je crois que le docteur et sa femme se sont fort mal comportés avec leurs soupirs et leurs larmes.

— Ce ne sont pas des gens de beaucoup de *conséquence* ajouta la fille aînée jetant un regard de mépris sur une voiture de chétive apparence qui était sous la remise du recteur.

La curiosité des dames était plus éveillée qu'elles n'osaient l'avouer ; aussitôt rentrée chez elle, mistress Jarvis donna l'ordre à sa femme de chambre d'aller ce même soir chez le recteur présenter ses compliments à mistress Yves et réclamer un voile de dentelle qu'elle avait oublié.

— Et, Jones, quand vous serez là, informez-vous auprès des domestiques... des domestiques, vous entendez, je ne voudrais pour rien au monde faire de la peine à mistress Yves, comment, monsieur.... monsieur, quel est son nom ? je l'ai oublié, vous demanderez aussi comment il s'appelle, et, comme cela pourrait changer nos projets, tâchez de savoir combien de temps ils doivent rester, et toute autre chose qu'il est bon d'apprendre.

Jones partit et fut de retour au bout d'une heure ; elle commença sa narration d'un air important et en présence des filles, qui semblaient restées là par accident.

— Madame, j'ai parti à travers champs avec William, qui a bien voulu m'accompagner; arrivés là, j'ai sonné : on nous a introduits dans la cuisine, où j'ai délivré mon message ; le voile n'y était pas. Tiens ! le voilà sur le dos de votre chaise.

— C'est bien ! c'est bien ! Jones, ne faites pas attention ! répliqua la maîtresse impatiente.

— De sorte que, madame, pendant qu'on cherchait le voile, j'ai demandé à l'une des femmes quels étaient les gens qui venaient d'arriver ; mais.... ici Jones regarda autour d'elle d'un air soupçonneux, et secouant la tête avec importance : croiriez-vous, madame, que pas une âme ne les connaît ! Mais il y avait le docteur et son fils qui priaient et qui lisaient tout le temps avec le vieux gentilhomme... et...

— Et quoi, Jones?

— Ma foi, madame, il faut que cet homme ait été un grand pécheur, pour avoir besoin de tant de prières au moment de mourir.

— Mourir ! s'écrièrent les trois femmes à la fois, est-ce qu'il va mourir ?

— Oh oui ! continua Jones ; ils sont tous convenus qu'il devait mourir. Mais toutes ces prières, c'était comme pour les criminels ; je suis sûre qu'une personne honnête n'a pas tant besoin qu'on prie pour elle.

— Non en vérité, dit la mère —Non vraiment, répondirent les filles en se retirant chacune dans leur chambre pour se coucher.

CHAPITRE V.

La saison du printemps dispose l'âme au recueillement et à la rêverie. La sécheresse de l'hiver est à son terme et les sensations assoupies de notre nature se réveillent. Une nouvelle période de la vie commence, un nouveau degré de force vitale se développe en nous à l'aspiration de l'air vif d'avril. L'œil aime à s'égarer parmi les bienfaits que le Créateur répand avec profusion sur la terre. Ce fut par un de ces beaux jours que les habitants de B..... se rendirent en foule à l'église du village pour offrir à Dieu leurs actions de grâces, et pour entendre le premier sermon du fils du recteur.

Bientôt apparurent le brillant équipage de sir Edward Moseley et l'attirail éclatant des Jarvis. Un seul sentiment prédominait parmi les membres de la première famille sur le succès du jeune prédicateur: la confiance en son éducation et ses talents. Le cœur de Clara Moseley, qui s'était donné en toute sincérité et innocence au nouveau docteur, battait d'émotion et de plaisir. Le baronnet se dirigea vers son banc dans l'attitude noble et digne d'une conscience pure et reconnaissante des bienfaits de la Providence. Lady Moseley suivait son époux d'un pas délibéré et avec une gracieuse désinvolture : lorsqu'elle fut arrivée à sa place, elle se cacha le visage à demi dans un mouchoir de batiste, dans une posture qui, tout en rendant hommage au Créateur, semblait ne pas laisser dans l'oubli la créature. La démarche de mistress Wilson était plus rapide que celle de sa sœur. Son regard fixe semblait planer dans l'éternité vers laquelle son âge la rapprochait de jour en jour. Sa prière fut longue, et lorsqu'elle se releva son corps s'assit machinalement, mais l'âme resta absorbée dans une contemplation au delà des limites de ce monde. Jane s'avança gracieusement comme sa mère, et vint s'asseoir à ses côtés en lançant un coup d'œil vers le banc de l'évêché avant de s'agenouiller. Emilie se glissa inaperçue derrière ses sœurs, son visage brillant d'innocence et de candeur. L'entrée de M. Jarvis fut convenable, mais parvenu à son banc, il écarta les pans de son habit et s'assit tranquillement au lieu de s'agenouiller comme les autres, il tira sa tabatière et savoura une prise de tabac. La partie féminine de la famille suivit son chef, accoutrée de toilettes voyantes et assorties au déploiement avantageux de ses charmes. Toute la flotte fit voile vers le banc comme des corvettes avec tous leurs gréements. Au bruit qu'elles firent avant de s'asseoir, on eût dit que l'intendant de sir Willam avait oublié de disposer les places à la convenance de chacune d'elles. La mère, dont la corpulence écartait toute idée praticable de génuflexion, se pencha en avant, formant avec l'horizon un angle de 90 degrés, pendant que les filles inclinaient légèrement leur tête avec toutes les précautions imaginables pour ne pas déranger la symétrie de leur coiffure.

Enfin le recteur sortit de la sacristie, et se dirigea, suivi de son fils, vers le pupitre où reposait ouvert le livre des prières. Tous les yeux se dirigèrent du côté d'un banc où mistress Yves vint aider à s'asseoir l'intéressant étranger de la veille, soutenu de l'autre côté par son fils, et dont la taille courbée semblait s'incliner vers la tombe. Le service divin commença, et la voix du docteur s'éleva émue et tremblante comme dominée par quelque profonde impression.

A la fin des prières, le jeune prédicateur monta lentement les degrés de la chaire, et restant quelques instants dans le silence du recueillement, il commença ensuite son sermon. Il avait choisi pour sujet la nécessité d'entretenir notre âme en perpétuel état de grâce, par la révélation divine, sujet qu'il développa avec talent et simplicité, dépeignant, en concluant, l'espérance, la résignation, la félicité d'un chrétien à son lit de mort. Au moment où l'auditoire, électrisé par l'éloquence du jeune prédicateur, redoublait d'attention, un profond soupir rompit tout à coup le silence et attira tous les yeux vers le banc de la famille du recteur. Le jeune étranger semblait transformé en statue de marbre tenant dans ses bras le corps inanimé de son père, qui venait de rendre le dernier soupir. Tout fut bientôt confusion dans l'église. Le jeune homme presque insensé fut relevé de sa pénible charge et emmené par le recteur. La congrégation se dispersa en silence ou se rassembla en petits groupes pour faire des conjectures sur le douloureux événement qui venait d'arriver. Personne ne connaissait le défunt; il était l'ami du recteur, puisqu'on le transportait chez lui, et le jeune homme était évidemment son fils. Là s'arrêtaient les renseignements.

Huit jours après, le corps quitta B.... accompagné par Francis Yves et par l'intéressant jeune homme infatigable dans l'accomplissement de ses pieux devoirs. Le recteur et sa femme prirent le deuil, et Clara reçut un billet de son fiancé le matin de son départ, lui annonçant son absence pour un mois, mais sans plus d'éclaircissement sur l'événement mystérieux. Toutefois, les journaux de Londres insérèrent la notice nécrologique suivante, qui ne pouvait s'appliquer à d'autre personne qu'au défunt :

« Est mort subitement à B..., le 20 du courant, Georges Denbigh, » écuyer, à l'âge de 63 ans. »

CHAPITRE VI.

Pendant cette semaine de deuil, les relations entre le manoir de Moseley et le presbytère se bornèrent à des échanges de messages pour s'informer de l'état de santé de l'une et de l'autre famille ; mais la visite des Moseleys à l'évêché avait été rendue, et le jour qui suivit l'annonce du journal, la famille Jarvis dînait au manoir après invitation. Le colonel Egerton, qui avait retrouvé l'usage de sa jambe, était de la partie. Dès la première entrevue de ce dernier avec M. Benfield, une antipathie instinctive sembla les éloigner l'un de l'autre et s'accroître avec le temps. Sir Edward et lady Moseley, au contraire, accueillirent le colonel avec beaucoup de chaleur et de témoignages d'amitié, surtout de la part de lady Moseley, dès qu'elle eut acquis la certitude qu'il était bien l'héritier direct du titre et des biens immenses de sir Edgard Egerton; et quoiqu'elle ne pût comprendre comment un gentilhomme de si bonnes manières pût trouver du plaisir dans la société grossière du capitaine Jarvis, qu'elle ne pouvait souffrir, elle finit par admettre dans son esprit cette supposition, que le colonel ayant rencontré peut-être Emilie ou Jane à Bath ou dans quelque autre endroit, il s'était prévalu de la connaissance du jeune Jarvis pour s'introduire dans leur voisinage.

Les attentions du colonel étaient des plus délicates et insinuantes, et mistress Wilson elle-même se prenait parfois à écouter avec plus de plaisir qu'elle ne l'eût voulu cette foule de riens et de compliments futiles débités avec tant d'élégance. Sa sollicitude pour son élève, la jeune Emilie, la tenait toujours sur le qui-vive des nouvelles impressions, et elle s'éloignait mécontente d'elle-même et de voir sa chère

pupille exposée aux charmes empoisonnés de la flatterie et de la séduction.

— Eh bien, milady, s'écria tout à coup mistress Jarvis se donnant un air d'importance, avez-vous enfin découvert quelque chose concernant ce monsieur Denbigh, qui est mort subitement dans l'église?

— Je ne savais pas, madame, répliqua lady Moseley, qu'il dût y avoir la moindre découverte à faire sur ce sujet.

— Vous savez, madame, qu'à la ville, observa le colonel, les détails d'une mort aussi déplorable eussent été racontés dans les journaux; c'est là sans doute ce que veut dire mistress Jarvis.

— Oui, c'est cela, répliqua mistress Jarvis, le colonel a raison. — Le colonel avait toujours raison avec cette dame.

Lady Moseley s'inclina d'un air hautain, et le colonel avait trop de tact pour continuer la conversation sur ce sujet; mais le capitaine, que rien encore n'avait pu intimider, s'écria :

— Ces Denbighs ne peuvent être des gens bien huppés... C'est la première fois que j'entends prononcer leur nom.

— C'est, je crois, le nom de famille du duc de Derwent, interrompit sèchement sir Edward.

— Oh! pourtant le vieillard ni son fils ne ressemblaient guère à un duc, ni même à un officier, dit mistress Jarvis, qui plaçait ce dernier rang immédiatement après celui de la noblesse.

— Un général Denbigh siégeait de mon temps au parlement, dit M. Benfield; il était toujours avec lord Gosford et moi, ainsi que son ami sir Peter Howe, l'amiral qui prit l'escadre française sous le glorieux ministère de William Pitt, puis après s'empara d'une île avec ce même général Denbigh. Ah! le vieil amiral était une fine lame; il ressemblait beaucoup à mon Hector.

Hector était le bouledogue favori de M. Benfield.

— C'est pourtant de votre futur grand-père que parle M. Benfield en ce moment, ma chère Clara, lui dit John à l'oreille.

Clara sourit, et prenant la parole : — Sir Peter fut le père de M. Yves, mon cher oncle.

— Vraiment! dit le vieux gentilhomme surpris, je ne le savais pas; je ne peux pas dire qu'il y ait entre eux la moindre ressemblance.

— Le général Denbigh et l'amiral Howe étaient-ils donc parents? reprit Emilie.

— Non que je sache, chère Emmy; sir Frédéric Denbigh ne ressemblait pas à l'amiral, il avait quelque chose dans la physionomie comme ce gentilhomme ici présent? ajouta-t-il se tournant vers le colonel Egerton, qu'il salua avec roideur.

— Je n'ai pas l'honneur d'être son parent, répliqua celui-ci se retournant derrière la chaise de Jane.

Mistress Wilson entreprit de ramener la conversation sur un autre sujet; mais les quelques paroles qui avaient échappé à M. Benfield donnèrent à penser que quelques rapports d'intimité avaient existé entre les descendants des deux vétérans, ce qui expliquait l'intérêt qu'ils avaient conservé l'un pour l'autre.

Au dîner le colonel se plaça à côté d'Emilie, et mistress Jarvis vint s'asseoir de l'autre côté. Il parla sur la société, les eaux, les raouts, les romans, les pièces de théâtre, sans pouvoir faire sortir sa voisine de sa froide réserve. Il gardait pour dernier sujet la question de la poésie, qu'il traitait avec esprit et intelligence. Une observation spirituelle parut un moment avoir fait impression sur la jeune fille, dont l'œil étincela subitement; mais ce ne fut qu'un éclair, et il commença à croire que la brillante enveloppe ne contenait pas le joyau qu'elle laissait espérer. Dans l'intervalle de l'une de ses périodes fantastiques, ses yeux rencontrèrent ceux de Jane ardemment fixés sur lui et ne laissant aucun doute sur l'intérêt qu'elle prenait à sa conversation. Le militaire changea aussitôt ses batteries et engagea une discussion vive et animée sur les mérites de ses auteurs favoris, rencontrant dans Jane un auditeur plus complaisant et dont l'esprit ne se nourrissait que d'œuvres de pure imagination.

— Vous disiez, miss Moseley, que vous trouviez Campbell le poëte le plus harmonieux que nous possédions; vous conviendrez avec moi, je l'espère, que Moore doit avoir aussi sa part de nos louanges.

Jane rougit, et répondit avec un certain embarras que Moore était aussi très-poétique.

— A-t-il beaucoup écrit? demanda innocemment Emilie.

— Pas la moitié assez de ce qu'il aurait dû faire, s'écria miss Jarvis avec emphase. Oh! je passerais ma vie à lire ses vers.

Jane se détourna profondément dégoûtée; et lorsqu'elle fut seule le soir avec Clara elle saisit un volume des chansons de Moore et le jeta au feu, donnant pour raison à sa sœur étonnée qu'elle ne pouvait plus souffrir l'auteur depuis que miss Jarvis en avait fait l'éloge.

Le colonel avec son talent habituel changea de conversation et raconta une campagne qu'il avait faite en Espagne. Il possédait le talent de donner de l'intérêt à tous ses récits, qu'ils fussent ou qu'ils ne fussent pas véridiques.

Mistress Wilson avait compris le danger de laisser un homme qui joignait aux charmes de la conversation une belle prestance et des manières distinguées trop longtemps aux prises avec un cœur innocent et sans expérience; et comme son séjour devait se prolonger pendant quelques mois, elle résolut, lorsque la société serait partie, de sonder l'effet que ses qualités superficielles avaient produit dans l'esprit de sa pupille.

— Avez-vous rencontré en Espagne lord Pendennyss? demanda-t-elle s'adressant au colonel.

— Jamais, madame, répondit celui-ci. J'ai beaucoup regretté que notre service nous ait tenus éloignés l'un de l'autre; Sa Seigneurie était avec le duc, et j'ai fait la campagne sous le maréchal Beresford. Connaissez-vous particulièrement le comte?

— Non, pas personnellement, mais de réputation, dit mistress Wilson avec tristesse.

Emilie s'efforça de détourner les idées de sa tante d'un sujet qui lui rappelait de tristes souvenirs, et elle y réussit, secondée dans ses efforts par la vigilance et l'habileté du colonel.

Le marchand et sa famille se retirèrent de bonne heure, et mistress Wilson, pressée de savoir à quoi s'en tenir, saisit l'occasion d'un quart d'heure d'intimité dans sa chambre avec Emilie pour amener la conversation sur la société qu'elles avaient reçue dans la soirée.

— Comment trouvez-vous nos nouvelles connaissances, Emilie? commença-t-elle familièrement.

— Ne m'en parlez pas, ma tante, comme dirait John, elles sont trop nouvelles en vérité!

— Je ne suis pas fâchée, continua la tante, de vous voir étudier plus sérieusement les manières de femmes telles que les Jarvis; elles sont trop désagréables et trop mal élevées pour me faire redouter que vous cherchiez à les imiter. Mais les hommes sont des héros à différents degrés.

— Certes, ils diffèrent les uns des autres.

— Auquel d'entre eux donneriez-vous la préférence, ma chère?

— La préférence, ma tante, dit sa nièce d'un air surpris, c'est un mot trop fort pour les uns ou les autres; mais je crois que le capitaine est le plus sûr. Je crois qu'il se montre à découvert, et quoique ce soit peu à son avantage, il pourrait s'amender; mais le colonel...

— Continuez, dit mistress Wilson.

— Le naturel du colonel paraît si arrêté, il semble si satisfait de lui-même, que ce serait entreprendre une tâche difficile de le décider à s'amender ou de lui en faire comprendre la nécessité.

— Est-ce donc si nécessaire pour lui de changer?

— Ne l'avez-vous pas entendu parler de ces poëmes et essayer d'en faire ressortir les beautés, s'attachant à tout ce qui sortait des principes et de la morale; et racontant à Jane l'histoire d'une femme qui avait abandonné son père pour suivre son amant, et dont il semblait admirer la conduite au lieu de la condamner pour son manque de piété filiale! Si vous l'eussiez entendu comme moi, ma tante, vous ne l'auriez pas tant admiré.

— Enfant! je ne l'admire pas du tout; je voulais seulement connaître vos sentiments et je suis heureuse de les trouver si justes. Vous avez raison; le colonel Egerton semble ne s'appuyer sur aucun principe, et, je le crains, les sentiments les plus généreux ont été corrompus en lui par la fréquentation superficielle de la mauvaise société.

— Et néanmoins le colonel est ce qu'on appelle un homme agréable.

— Oui, ma chère, dans l'acception vulgaire du mot, c'est vrai! Mais on se fatigue bientôt de sentiments qui ne soutiennent pas l'épreuve du temps et des circonstances, et de manières purement artificielles.

Embrassant tendrement sa nièce, mistress Wilson reconnut avec joie que ses soins n'avaient pas été perdus à lui inculquer des principes qui la garderaient avec assurance dans ce monde pour le sentier de la vertu et des devoirs sacrés de la femme.

CHAPITRE VII.

Un mois s'écoula ainsi dans les occupations et dans les amusements ordinaires de la vie de campagne, lady Moseley et Jane paraissant vouloir continuer les relations commencées avec la famille Jarvis, au grand étonnement d'Emilie, qui avait toujours vu sa mère fuir le contact des gens dont l'éducation n'était pas en harmonie avec ses goûts et ses principes aristocratiques. Ce désir semblait plus inexplicable encore chez Jane, qui, dans le commencement de leur liaison, n'avait pas même dissimulé le profond dégoût que lui inspiraient les manières vulgaires de leurs nouvelles connaissances, et qui abandonnait sa propre société pour celle de miss Jarvis, surtout lorsque le colonel Egerton était de la partie.

Le colonel était resté quelque temps dans l'embarras du choix, mais quelques jours suffirent pour le fixer et il se déclara ouvertement pour Jane. A la vérité, en présence de miss Jarvis, il était plus réservé dans ses démonstrations; mais comme John, par un motif de charité, avait pris en main la direction de la chasse du capitaine et qu'ils se donnaient presque toujours rendez-vous au manoir pour leurs excursions, le colonel devint tout à coup un enragé chasseur, et les dames les accompagnèrent quelquefois à cheval.

Un matin qu'ils étaient tous prêts à partir, l'arrivée de Francis Yves, dans le landau de son père, suspendit un moment la promenade; mais apprenant qu'ils allaient passer devant le presbytère, il insista pour que l'on se mît en route et offrit à Clara une place à ses côtés.

La jeune fille accepta en rougissant, et la cavalcade partit. John était au fond d'un bon naturel, il aimait sincèrement Francis et Clara, et il partit au galop entraînant à sa suite sa sœur, le capitaine et les autres promeneurs.

— Ça va bien, ça va bien ! s'écria-t-il regardant derrière lui ; et n'apercevant plus la voiture de Francis, ni le colonel et Jane : Ma foi ! vous courez à fond de train comme un jockey pur-sang, capitaine ; mieux qu'aucun amateur, si ce n'est pourtant votre sœur.

La jeune fille encouragée par cet éloge donna un coup de cravache à son cheval, qui partit au grand galop suivi de près par son frère et sa sœur.

— La, Emilie, dit John ralentissant sa marche à côté d'elle, je ne vois pas la nécessité que nous nous cassions le cou pour montrer l'ardeur de nos chevaux. Savez-vous que nous allons bientôt avoir un mariage dans notre famille ?

Emilie le regarda avec étonnement.

— Francis est pourvu d'une position ; j'ai deviné cela à son arrivée : il vous a abordée comme un personnage, et pour sûr il a déjà calculé une douzaine de fois le produit de sa cure.



Serrant Emilie dans ses bras, M. Benfield l'embrassa tendrement.

John ne se trompait pas. Le comte de Bolton, sans aucune sollicitation, lui avait accordé la cure tant désirée, et Francis pressait en ce moment la pudique jeune fille de fixer le jour de leur union. Clara, qui n'avait pas la moindre coquetterie, promit d'être à lui le jour de sa nomination, qui allait avoir lieu dans une huitaine de jours. Puis vinrent ces délicieux petits arrangements, ces projets de bonheur dont la jeunesse aime tant à remplir le vide de la vie.

— Voyez, docteur, dit John comme il aidait Clara à descendre de la voiture, voyez comme votre fils conduit avec prudence, il n'y a pas un cheveu de dérangé.

Il baisa la joue brûlante de sa sœur, et murmura à son oreille :

— Ne me dites rien, ma chère, je sais tout, je donne mon consentement.

Mistress Yves pressa tendrement sa future belle-fille sur son cœur, et le sourire bienveillant du docteur donna à Clara l'assurance que le mariage était une chose arrêtée définitivement. Le colonel Egerton complimenta Francis sur sa nouvelle position avec une politesse élégante, et cette fois avec un air de sincérité et d'intérêt qui lui gagna l'approbation d'Emilie. Le baronnet promit à Francis de n'apporter aucun délai à la conclusion du mariage, qui fut fixé à la semaine suivante.

Lady Moseley, dès qu'elle fut rentrée au salon, commença le calcul de toutes les phases progressives par lesquelles la cérémonie devait s'accomplir et le choix des invitations. L'étiquette et les convenances sociales étaient non-seulement le fort mais aussi le faible de lady Moseley ; elle en était arrivée au quarantième personnage qui dût assister au mariage, lorsque Clara trouva enfin le courage de dire que M. Yves et elle désiraient être mariés à l'autel et partir immédiatement après la cérémonie pour le presbytère de Bolton. Sa mère se révolta contre cette idée et persistait dans son projet malgré les observations respectueuses de Clara, qui venait de se soumettre enfin au silence mais non sans verser des larmes. Cet appel à de meilleurs sentiments de sa mère l'emporta chez elle sur l'amour de l'étalage, et elle donna son consentement.

Clara, le cœur soulagé, l'embrassa avec effusion, et quitta le salon, suivie d'Emilie. Jane, qui s'était levée pour les accompagner, apercevant le tilbury du colonel Egerton, s'assit de nouveau.

Il venait, dit-il, à la requête des demoiselles pour prier miss Jane de l'accompagner à l'évêché, où son assistance était nécessaire pour la réalisation d'un projet de partie de plaisir.

Mistress Wilson voyant sa sœur sourire et accueillir favorablement cette singulière demande, la regarda d'un air grave ; Jane alla chercher son châle et son chapeau, ne voulant pas, dit-elle, faire attendre le colonel Egerton. Lorsqu'elle fut partie lady Moseley vint s'asseoir paisiblement auprès de sa sœur, paraissant parfaitement satisfaite d'elle-même. Elles restèrent quelques minutes en silence, occupées à des travaux d'aiguille ; puis, mistress Wilson le rompant tout à coup :

— Quel est, demanda-t-elle, ce colonel Egerton ?

Lady Moseley la regarda un moment avec surprise, puis, se remettant, elle répondit :

— Ma sœur, c'est le neveu et l'héritier de sir Edward Egerton.

— Ne trouvez-vous pas qu'il est très-empressé auprès de Jane ?

Un éclair de plaisir jaillit des yeux encore brillants de lady Moseley, qui s'écria :

— Vous croyez ?

— Je le crois, et pardonnez-moi si je vous dis que je le trouve inconvenant et que vous avez eu tort de permettre à Jane de sortir avec lui.

— Pourquoi cela, Charlotte ?.... Si le colonel est assez poli et plein de prévenances pour Jane, pourquoi le repousser avec rigueur ?

— C'est une offense très-vénielle que de refuser une demande inconvenante ; les attentions du colonel ont été remarquées, ma chère Anne.

— Et, quand cela serait, douteriez-vous un instant qu'elles fussent honorables, ou qu'il voulût se jouer de la fille de sir Edward Moseley ?

— Je ne le pense pas, certainement ; mais il serait bien peut-être de se mettre en garde contre un semblable malheur, et je trouve qu'il est tout aussi important de s'enquérir s'il est digne d'être son mari que de savoir si sa position lui permet d'y aspirer.

— Sur quel point, Charlotte, voudriez-vous être plus instruite ? Vous connaissez sa naissance, sa fortune et ses espérances ; vous pouvez juger de ses manières, de ses goûts, quoiqu'il n'appartienne qu'à Jane d'apprécier ces dernières dispositions... Elle doit vivre avec lui, et c'est elle que cela regarde.

— Je ne nie pas que sa fortune et peut-être ses goûts ne soient convenables en apparence ; mais nous ne savons rien de son caractère, de ses mœurs, de ses principes surtout. Je dis nous, car vous savez, Anne, que vos enfants me sont aussi chers que s'ils étaient les miens.

— Je vous crois sincèrement ; mais il s'agit du bonheur de Jane, et c'est à elle à se décider : si elle est satisfaite, je n'ai rien à dire ; et j'ai rarement vu l'intervention des parents, sur de semblables matières, produire de bons résultats.

— Excusez-moi, Anne, si j'insiste : mais j'ai toujours observé que les parents tombaient dans les extrêmes, soit qu'ils fissent un choix absolu pour l'imposer à leurs enfants, soit qu'ils laissassent entièrement à leur vanité ou à leur inexpérience de gouverner non-seulement leur choix, mais leur caprice, et de laisser une fâcheuse impression aux générations futures. Et, après tout, qu'est-ce que c'est que cet amour ?... Dans dix neuf cas sur vingt, ce que nous appelons affaires de cœur, il serait plus convenable de les dénommer affaires d'imagination.

— Mon Dieu ! tout n'est-il pas à peu près de l'imagination, dans l'amour ? demanda en souriant lady Moseley.

— Sans aucun doute, elle y entre pour une large part ; mais il existe pourtant une grande différence. Dans les liaisons de ce genre, l'objet de notre admiration est doué des qualités que nous préférons ; et il y a beaucoup de femmes toujours prêtes à déverser cette admiration sur le premier adorateur venu : tant le besoin d'être aimé et adulé prédispose notre sexe à admettre des adorateurs trop souvent indignes de notre attention.

— Mais comment distinguez-vous les liaisons du cœur de celles que produit l'imagination ?

— Quand le cœur domine, rien de plus facile à découvrir. C'est un sentiment profond qui prend naissance dans les rapports prolongés et les occasions qui mettent en évidence la vérité du caractère ; ces sortes d'attachements sont les seuls qui résistent aux tristes épreuves de ce monde.

— Supposons qu'Emilie fût l'objet des poursuites du colonel Egerton, quel moyen mettriez-vous en œuvre, ma sœur, pour détruire l'influence qu'il acquiert de jour en jour, je le reconnais, sur Jane ?

— Je ne peux pas supposer un tel cas, répliqua gravement mistress Wilson, ou mes tendres soins pour l'éducation morale d'Emilie eussent été en pure perte. Emilie mourrait dans les mêmes circonstances où Jane s'éveillerait seulement d'un rêve pour n'être que malheureuse. Je crois que Jane pourra faire une excellente femme et mère, mais elle est si souvent sous l'influence de son imagination qu'elle laisse rarement à son cœur l'occasion de développer ses qualités. L'adulation lui est devenue nécessaire. L'homme qui la flattera adroitement sera sûr de gagner son estime ; et quelle est la femme qui n'aimera point

l'homme que son imagination a orné de toutes les qualités, dont il ne possède que l'apparence superficielle?

— Je ne comprends pas bien comment vous pourriez arrêter ces tristes conséquences d'affections imprévoyantes? dit lady Moseley.

— Les prévenir vaut mieux que de chercher à les guérir. Je commencerais par inculquer dans l'esprit d'une jeune fille des sentiments, des principes, qui diminuassent au moins le danger de la séduction; et le meilleur moyen d'empêcher des liaisons inconvenantes, c'est d'éloigner de son intimité tous les sujets qui en sont indignes. Et en dernier lieu, ajouta mistress Wilson avec un sourire amical, comme elle se levait pour se retirer, je ne craindrais pas d'être impolie dès qu'il s'agirait de sauvegarder le bonheur d'une enfant confiée à mes soins.



Le marchand Jarvis et ses deux filles.

CHAPITRE VIII.

Francis, avec l'ardeur d'un amoureux, eut bientôt terminé les arrangements nécessaires à son installation. La cure était d'un bon rapport, le recteur se proposait d'y ajouter une somme annuelle assez considérable, prélevée sur la fortune de sa femme, et sir Edward avait pour chacune de ses filles vingt mille livres sterling dans les fonds publics. Le jeune couple était donc plus qu'abondamment pourvu pour les nécessités et même les superfluités de la vie. Le docteur Yves unit donc les amoureux à l'autel de l'église du village en présence de sa femme et des proches parents de Clara. Jane et Emilie furent demoiselles d honneur dans la cérémonie. John avait eu carte blanche pour le choix des deux jeunes gens. Il avait écrit à ce sujet à son parent lord Chatterton, qui résidait à Londres, et qui déclina l'offre, exprimant ses sincères regrets de ce qu'un accident l'empêchait d'être l'un des garçons d'honneur de sa sœur; mais qu'il s'empresserait de leur rendre une visite de congratulation aussitôt que sa santé lui permettrait le voyage. Cette réponse n'était arrivée que la veille du mariage. Jane s'était écriée triomphante : — Je vous avais bien dit que c'était maladroit d'envoyer si loin pour une occasion aussi rapprochée! Que faire maintenant? Ah! John! John! vous êtes un fabricant de complots avortés.

— Et vous, Jane, vous faites des complots qui réussissent, répliqua froidement John prenant son chapeau pour quitter le salon.

— Où allez-vous, mon fils? dit le baronnet, qui le rencontra à la porte.

— A l'évêché, mon père, pour demander au capitaine Jarvis de nous servir de garçon d'honneur pour la cérémonie de demain, car Chatterton a fait une chute de cheval et ne peut venir.

— John!

— Jane!

— Je vous déclare, dit Jane avec indignation, que si vous prenez le capitaine Jarvis, Clara devra se passer de moi et choisir une autre demoiselle d'honneur; je ne veux pas être accouplée au capitaine Jarvis.

— Vos plaisanteries, John, dit sa mère avec dignité, sont hors de saison. Le colonel Egerton est une personne bien plus convenable sous tous les rapports, et je désire que vous lui en fassiez la demande.

— Vos désirs sont des ordres pour moi, ma mère, dit John s'éloignant aussitôt.

Le colonel se déclara trop heureux de pouvoir rendre service à un gentilhomme qu'il respectait comme Mr. Francis Yves, il accepta, et fut la seule personne présente à la cérémonie qui n'appartint pas aux deux familles par les liens du sang. A la sortie de l'église Francis fit monter sa femme dans sa propre voiture, et ils partirent pour leur nouvelle résidence au milieu des souhaits des paroissiens et des prières de leurs amis pour leur futur bonheur.

Le colonel en dépit des injonctions de mistress Jarvis et de ses filles d'être de retour immédiatement après la cérémonie, pour leur donner des détails sur la toilette de la mariée et sur les circonnstances particulières du mariage, accepta l'invitation du baronnet de dîner au manoir; Emilie se retira aussitôt dans sa chambre, et lorsqu'elle reparut à l'annonce du dîner, ses yeux rouges et la pâleur de ses joues témoignèrent du chagrin qu'elle éprouvait de se trouver séparée d'une sœur chérie. Jane seule et le colonel conservèrent assez de liberté d'esprit pour faire à table les frais de la conversation. John lui-même, le gai et léger John, fut surpris plusieurs fois par sa tante les yeux pleins de larmes en contemplant le siége vacant que par habitude on avait mis à la place occupée jadis par Clara.

Le baronnet et sa femme restaient à la table, mais ne mangeaient pas.

Les soins et les attentions du colonel Egerton envers la mère et la fille, furent remplis de délicatesse au point que, lorsqu'il fut parti, mistress Wilson convint qu'il était doué d'une merveilleuse faculté de se rendre agréable, et qu'en définitive il pourrait peut-être devenir un parti assez convenable pour Jane. S'il eût été question d'Emilie elle n'eût pas cédé aussi facilement à cette impression passagère.

Peu de temps après le dîner une voiture de voyage convenablement escortée s'arrêta à la grille, et le bruit des roues attira tous les membres de la famille vers une des fenêtres.

— C'est une couronne de baron, s'écria Jane jetant un coup d'œil sur les panneaux de la voiture.



Miss Émilie Moseley.

— Ce sont les Chatterton, continua son frère quittant brusquement le salon pour aller à leur rencontre.

La mère de sir Edward était une fille de cette famille et sœur du grand-père du lord actuel. Les rapports intimes n'avaient pas cessé entre sir Edward et son cousin, quoique leur manière de vivre et leurs goûts différassent de beaucoup. Le baron avait été courtisan et coureur d'emplois; ses propriétés, érigées en majorat et que par conséquent il n'avait pu aliéner, rapportaient environ dix mille livres sterling, qu'il avait dépensées largement ainsi que les produits de son emploi dans les affaires du gouvernement: le tout absorbé au bout de l'année sans lui permettre de rien mettre en réserve pour doter ses filles. Il était mort depuis deux ans en laissant à son fils le soin de soutenir sa mère et ses deux sœurs. L'argent ni le plaisir n'étaient le culte

du jeune lord. Dévoué sincèrement à sa mère, qu'il adorait, son premier acte avait été de lui assurer 2,000 livres de revenu annuel et d'économiser une pareille somme pour l'établissement de ses sœurs. Cette honorable détermination diminua considérablement ses ressources; mais comme ils vivaient tous trois réunis, et que sa mère était en réalité une femme d'ordre, ils conservaient un train de fortune assez respectable. Le fils désirait bien imiter sir Edward Moseley en affermant, pour quelque temps du moins, sa maison de Londres, mais sa mère avait toujours rejeté cette proposition avec horreur.

— Chatterton voulait renoncer à cette maison au moment où elle peut nous devenir très-nécessaire, ajouta-t-elle s'adressant à mistress Willson et lui désignant du regard ses deux filles. C'était en effet sur un établissement avantageux que la mère prévoyante comptait pour rétablir la splendeur de sa maison. La famille de sir Edward n'était pas étrangère à ses projets. M. Benfield était riche et John Moseley un jeune homme très-agréable; les noces sont la saison des amours, avait pensé la prudente douairière, et Grâce est fort jolie. Chatterton, qui ne refusait jamais à sa mère ce qu'il était en son pouvoir de lui accorder, et qui se montrait plein de condescendance lorsqu'il s'agissait d'une visite au manoir, se laissa facilement persuader que son épaule allait mieux; et ils avaient quitté la ville la veille du mariage, espérant arriver à temps, sinon pour la cérémonie, au moins pour les réjouissances qui en sont ordinairement la suite.

Il n'existait aucune similitude de goûts ni individuelle entre ce jeune lord et l'héritier du baronnet. La beauté de Chatterton était presque féminine : sa peau, sa couleur, ses yeux, ses dents eussent été enviés par plus d'une jeune fille, et ses manières étaient timides et réservées. Néanmoins leur intimité s'était formée au collége et s'était conservée depuis autant probablement par les contradictions de leurs caractères que par toute autre cause. Avec le baron John était plus calme qu'à l'ordinaire; avec John Chatterton était plus vif et moins timide. Mais le charme secret qui maintenait la supériorité de John sur le jeune pair dérivait de son profond respect et de son affection sans bornes pour sa plus jeune sœur Emilie. Nul rêve de bonheur, nul horizon de richesse ne traversait l'imagination de Chatterton sans que la fée dispensatrice de sa faveur ne lui apparût sous les traits de la belle et de la douce Emilie. L'arrivée de cette famille fut une heureuse diversion à la tristesse et au vide qu'avait laissés dans les esprits le départ de Clara, et ils furent accueillis avec joie et bienveillance.

Les deux honorables misses Chatterton étaient jolies, mais la plus jeune surtout reproduisait exactement les traits de son frère; elle était aussi la favorite préférée d'Emilie Moseley, sans toutefois que cette dernière se départît de son affection pour ses propres sœurs. Elle rencontrait dans Grâce Chatterton le mêmes goûts, le même caractère qu'elle avait elle-même; aussi la préférait-elle à toutes les amies et connaissances qui formaient le cercle des réunions du manoir.

Jane avait un moment choisi Catherine pour son amie et sa confidente, mais celle-ci n'avait pas résisté à l'épreuve; pour quelque temps l'amour du blason les avait réunies, mais le désir de s'instruire s'était arrêté chez sa compagne à la distinction entre la couronne en perlé du baron et les feuilles d'ache de la couronne de duc. Jane avait renoncé à pousser plus loin son enseignement, et cherchait un nouveau candidat lorsque le colonel Egerton s'était présenté dans le voisinage.

— Je regrette sincèrement, lady Moseley, dit la douairière faisant son entrée dans le salon, que l'accident survenu à Chatterton nous ait empêchés d'arriver à temps pour la cérémonie. Nous nous sommes mis en route aussitôt qu'Astley Cooper eut déclaré qu'il pouvait voyager sans danger.

— Je suis très-sensible à votre empressement, répliqua la gracieuse châtelaine; nous sommes toujours heureux d'avoir autour de nous nos amis, et surtout vous et votre aimable famille. Nous avons heureusement trouvé un remplaçant pour votre fils pour conduire les jeunes gens à l'autel. Permettez-moi de vous présenter notre ami le colonel Egerton, et, ajouta-t-elle à voix basse et avec une certaine emphase, l'héritier de sir Edward.

Le colonel salua avec grâce, et la douairière, qui au premier mot de sa conversation s'était contentée de faire une courte révérence, s'inclina profondément en apprenant la brillante perspective du jeune homme. Elle chercha des yeux ses deux filles comme pour les amener instinctivement en ligne de bataille, selon l'expression des matelots.

CHAPITRE IX.

Le lendemain matin, Emilie et Grâce, déclinant l'invitation d'accompagner le colonel et John dans leur promenade habituelle, se dirigèrent vers le presbytère, accompagnées de mistress Wilson et de Chatterton. les dames avaient hâte d'être témoins du bonheur de la famille du recteur, Francis ayant promis à son père d'amener Clara dans le courant de la journée. Emilie se mourait d'envie de voir Clara, dont elle se croyait de a séparée depuis un mois; son impatience, lorsqu'elle approcha de la maison, la porta à quitter ses compagnes pour pénétrer la première dans la maison, elle pénétra jusqu'au parloir sans rencontrer personne. Ses joues étaient roses de l'exercice du matin; ses cheveux, dégagés du chapeau qu'elle avait déposé hâtivement sur une chaise, s'échappaient en boucles soyeuses sur ses épaules. Un jeune homme vêtu de noir, tournant le dos à la porte d'entrée, tenait à la main un livre qui semblait absorber son attention, elle le prit naturellement pour Francis.

— Frank, où est ma chère Clara? demanda la ravissante jeune fille posant sa main avec affection sur son épaule.

Le jeune homme se retourna brusquement et offrit à ses regards étonnés le visage du jeune homme qui avait perdu son père d'une manière si étrange à B...

— Je croyais, monsieur, dit Emilie reculant toute confuse, que M. Francis Yves...

— Votre frère n'est pas encore arrivé, mistress Moseley, répliqua simplement l'étranger, qui eut pitié de son embarras, mais je vais prévenir mistress Yves de votre visite. Il s'inclina et sortit.

Emilie, se remettant de son trouble, renoua ses cheveux, et au même moment sa tante et ses amis la rejoignirent. Chatterton et sa sœur étaient connus de mistress Yves, qui les accueillit gracieusement, et se retournant vers Emilie, elle lui dit en souriant :

— Vous avez trouvé le parloir occupé, je crois?

— Oui, répondit Emilie rougissant : M. Denbigh vous a sûrement fait part de ma maladresse.

— Il m'a parlé de votre empressement à demander après votre sœur Clara, pas davantage.

Un domestique venant l'avertir que Francis la demandait, elle s'excusa et sortit. Elle fut rencontrée à la porte par mistress Denbigh, qui lui confirma l'arrivée de son fils, et vint se mêler aux convives sans autre introduction. Ses malheurs semblaient lui avoir gagné les sympathies de mistress Wilson, et sa modestie lui gagna bientôt la confiance de tous. Le docteur et son fils arrivèrent bientôt. Clara n'avait pu venir, mais elle attendait le lendemain avec impatience pour recevoir sa famille dans sa nouvelle demeure.

— J'aime beaucoup ce M. Bendigh, dit lord Chatterton, il y a en lui quelque chose qui attire; le connaissez-vous, madame? demanda-t-il à mistress Wilson.

— Je soupçonne que c'est un parent éloigné de mistress Yves.

A trois heures l'équipage de mistress Wilson prit la route du château de Bolton; cette dame s'arrêta un moment au village pour s'informer d'un pauvre fermier qui avait fait une perte assez considérable pour lui quelques jours auparavant.

En traversant un gué de la petite rivière qui sépare sa chaumière du marché de la ville, le courant qui s'était accru considérablement à la suite d'un orage avait entraîné son cheval et sa charrette, contenant toute la récolte d'une petite pièce de terre qui formait toute sa propriété, et il avait eu beaucoup de peine à sauver sa propre vie. Mistress Wilson avait été empêchée de prendre plus tôt des informations sur cet accident et de réparer le malheur, comme c'était son habitude. Contrairement à son attente, elle trouva Humphreys gai et content, montrant à ses petits-enfants un bon cheval et une charrette toute neuve à la porte de sa maison. Répondant aux questions de son ancienne bienfaitrice, il lui donna des détails sur son accident.

— Et où avez-vous eu ce cheval et cette nouvelle charrette? demanda mistress Willson lorsqu'il eut fini.

— Oh! madame, j'ai été au château trouver l'intendant de lord Pendennyss, qui a tout raconté à Sa Seigneurie, et milord m'a fait donner cette charrette, madame, et ce beau cheval et vingt guinées d'or pardessus le marché pour me remettre sur mes jambes. Que Dieu nous le conserve longtemps!

— C'est bien, cela, de la part de Sa Seigneurie, dit madame Wilson pensive. Je ne savais pas qu'il fût au château.

— Il est déjà parti, madame; les domestiques m'ont dit qu'il s'était arrêté pour voir le comte, mais qu'apprenant son départ pour l'Irlande, milord était retourné à Londres sans vouloir s'arrêter, même pour passer la nuit. Ah! madame, continua le vieillard s'appuyant sur son bâton et son chapeau à la main, c'est la providence des pauvres; ses domestiques disent qu'il donne des mille livres aux pauvres nécessiteux... Il est bien riche aussi, plus riche que le comte, à ce que l'on dit. Je prierai pour lui tant que je vivrai!

Mistress Wilson sourit tristement; et, voyant que le vieillard n'avait besoin de rien, elle remit sa bourse dans sa poche, jugeant inutile de faire concurrence à la charité du lord.

— Sa Seigneurie est magnifique dans sa charité, dit Emilie comme ils s'éloignaient de la chaumière.

— N'y a-t-il pas d'irréflexion à donner tant d'argent sans savoir si cela est nécessaire? hasarda lord Chatterton.

— Il est, comme dit le vieux Humphreys, excessivement riche, répliqua mistress Wilson, mais en outre le fils du vieillard et père de ces petits enfants est soldat dans le régiment de dragons dont le comte est le colonel, et c'est ce qui explique sa libéralité.

— Avez-vous jamais vu lord Pendennyss, ma tante?

— Jamais, mon enfant; il est presque toujours absent. Mais les lettres que j'ai reçues sont remplies de ses louanges, et je regrette de ne l'avoir pas rencontré dans cette visite à lord Bolton, qui est son parent; mais — fixant d'un air pensif sa jeune pupile — nous le rencontrerons cet hiver à Londres, je l'espère.

Un nuage obscurcit ses yeux, et elle demeura silencieuse et absorbée dans ses pensées jusqu'à la fin de la promenade.

Le général Wilson avait été officier de cavalerie et commandait le régiment appartenant depuis à lord Pendennyss. Dans une escarmouche autour du camp, il avait été arraché à la captivité et à la mort par la noble intervention du jeune noble qui servait dans le même corps. Il avait raconté ce fait à sa femme, et depuis ce jour la correspondance était remplie d'éloges sur le courage et la bienveillance de son jeune camarade pour les soldats. Blessé mortellement dans le dernier combat, il avait été enlevé du champ de bataille par le jeune lord qui avait reçu son dernier soupir. Il s'était chargé d'annoncer la triste nouvelle à sa veuve, et la manière remarquable avec laquelle il parlait des qualités éminentes de son époux lui avait acquis l'affection sincère de mistress Wilson, qui nourrissait depuis ce moment l'idée d'en faire un mari pour sa tendre Emilie. Mais jusqu'alors les devoirs militaires ou les affaires particulières du comte n'avaient pas permis qu'ils se rencontrassent. Elle en était donc réduite à attendre la campagne d'hiver, comme John l'appelait gaiement, pour rencontrer ce jeune homme à qui elle devait tant et dont le nom se rattachait intimement aux derniers souvenirs de son bonheur passé.

Le colonel Egerton, qui semblait désormais faire partie de la famille, était ce jour-là encore du dîner, à la satisfaction de la douairière, qui tenta un premier essai pour l'amener en tête-à-tête avec sa fille aînée. Elle lui avait fait apprendre les échecs comme le jeu le plus propre à concentrer l'attention d'un gentilhomme sur un seul et même objet. C'était en outre un jeu parfaitement propre à déployer les avantages d'une belle main. Longtemps elle s'était creusé la tête pour trouver un moyen d'amener également sous le feu d'un regard amoureux le plus joli petit pied du monde. Enfin, après bien des expériences faites sur elle-même, elle avait amené Catherine à s'asseoir de manière que le pied et la cheville dussent attirer la vue, après un mouvement de pièce, de telle sorte qu'une fois fixé sur ce point d'attraction, l'œil le plus impassible ne pût s'en détourner.

John Moseley fut le premier sur qui elle essaya l'effet de son stratagème; et après avoir installé et disposé les combattants comme elle l'entendait, elle se retira à distance pour juger de l'effet.

— Echec à votre roi, miss Chatterton, s'écria John dès le commencement de la partie, et la jeune fille avança son pied.

— Echec à votre roi, monsieur Moseley, répliqua la docile élève, et l'œil de John errait déjà de la main au pied, du pied à la main.

— Echec au roi et à la dame, monsieur. Echec et mat.

— Vous dites! s'écria John, dont le regard en se levant aperçut l'air triomphant de la douairière... Oh, oh! pensa-t-il, est-ce là votre jeu, maman Chatterton? Il se leva et, prenant tranquillement son chapeau, il sortit, et depuis il fut impossible de le décider à recommencer une autre partie.

— Vous me battez trop aisément, miss Chatterton, répondait-il lorsqu'on le pressait de jouer, avant seulement d'avoir le temps de lever les yeux je suis mat... Merci!

La douairière essaya une attaque plus couverte, au moyen de Grâce, mais là elle avait deux volontés à combattre, et le combat s'était prolongé sans un succès bien arrêté de part ni d'autre.

Le colonel accepta le combat avec l'insouciance d'un général éprouvé. La partie fut soutenue avec assez de talent des deux côtés. Mais le cavalier ne trahit aucune émotion, et n'eut plus la plus légère absence. Les pieds et les mains jouèrent leur jeu; et le colonel déployait la même présence d'esprit : répondant aux questions de Jane et souriant à son partner. Enfin elle n'eût pas obtenu le plus petit échec et mat si, abandonnant un visible avantage, celui-ci n'eût permis par galanterie qu'elle gagnât la partie. La douairière reconnut donc qu'il n'y avait rien à faire avec le colonel.

CHAPITRE X.

Les premiers équipages qui, le jour suivant, arrivèrent au presbytère de Bolton furent ceux du baronnet et de sa sœur.

— C'est bien, Francis, c'est bien, s'écria Emilie dans son impatience de descendre; merci, je descendrai bien. Et s'élançant de la voiture, elle tomba dans les bras de sa sœur Clara. En relevant les yeux elle aperçut Denbigh qui se tenait modestement à l'écart pour ne pas troubler les élans de tendresse des deux jeunes filles. Bientôt toute la famille se trouva rassemblée sur le perron pour féliciter la nouvelle mariée.

— Je vous souhaite du bonheur dans votre nouvelle demeure, mistress Francis! dit lady Moseley, qui, mettant tout à coup de côté l'étiquette, pressa dans ses bras en pleurant de joie sa fille bien-aimée.

— C'est gentil ici, s'écria la douairière, et confortable sur ma parole, mistress Yves. Treilles, vergers, serres chaudes, rien n'y manque; et sir Edward me dit que le bénéfice rapporte cinq cents livres par année.

— Vous attendez un baiser, n'est-ce pas, ma fille, dit M. Benfield montant péniblement les marches du perron, ces marques d'affection sont devenues rares aujourd'hui. En l'an 58, au mariage de mon ami lord Gosford nous embrassâmes toutes les jeunes filles. Lady Juliana n'avait alors pas plus de quinze ans et... je l'embrassai pour la première fois... Mais voyons, embrassez-moi. Puis il continua. — Le mariage était une sérieuse affaire : on rendait visite au moins douze fois à une jeune personne avant de voir seulement sa main dégantée... Qui est-ce cela? dit-il s'arrêtant court pour examiner Denbigh, qui s'avançait au-devant d'eux.

— M. Denbigh, mon oncle... dit Clara; mon oncle Benfield, monsieur.

— Avez-vous jamais connu, monsieur, un gentilhomme de votre nom qui siégeait au parlement en l'année 60? demanda brusquement M. Benfield, vous ne lui ressemblez guère.

— C'était un peu avant notre temps, monsieur, répondit Denbigh souriant et offrant de soutenir le vieillard tandis qu'Emilie le soutenait de l'autre côté.

Emilie, qui connaissait la répugnance de M. Benfield pour les étrangers, craignit qu'il ne lui échappât quelque rude apostrophe, mais après avoir regardé fixement le jeune homme une seconde fois il accepta le bras qu'il lui offrait et reprit froidement :

— Il y a pourtant soixante ans de cela... mais vous pourriez à peine vous souvenir de ce temps... Ah! monsieur Denbigh, les temps sont bien changés depuis ma jeunesse; les gens qui se trouvaient heureux de monter un bon cheval, aujourd'hui conduisent eux-mêmes leur voiture; on buvait l'ale comme un objet de luxe, actuellement on boit du vin d'Oporto; bien des gens qui couraient les rues pieds et jambes nus sans y penser, exigent aujourd'hui des bas et des souliers. Le luxe, monsieur, et l'amour du bien-être ruineront ce puissant empire, la corruption s'est emparée de tous; les ministres achètent les représentants, les représentants achètent les ministres : tout s'achète et se vend. Nous étions, monsieur, à l'époque où j'eus l'honneur de siéger au parlement, un groupe d'hommes solides et fermes dans nos principes comme des rocs; lord Gosford en était et le général Denbigh, quoique nous ne fussions pas très-amis. Vous ne lui ressemblez guère. A quel degré étiez-vous parents?

— C'était mon grand-père, répondit Denbigh souriant à Emilie comme pour lui faire comprendre qu'il devinait l'originalité de son oncle. Il l'eût laissé parler ainsi une heure s'il eût voulu sans se plaindre, car c'était une occasion pour lui d'admirer à son aise la belle jeune fille qui l'assistait dans sa tâche. Mais tout bonheur a une fin dans ce monde, aussi bien que toute misère. Ils étaient arrivés au salon.

Les Haughtons, les Jarvis et quelques autres connaissances intimes s'y trouvaient réunis; il ne manquait que John, qui avait entrepris de conduire Jane Chatterton dans son phaéton et qui n'était pas encore arrivé. On commençait même à s'inquiéter, lorsqu'il enfila la grille à toute vitesse et vint raser le perron avec l'habilité d'un membre du jockey-club.

— Sur ma parole, monsieur Moseley, je commençais à craindre que vous n'eussiez pris la route d'Ecosse, s'écria lady Chatterton.

— Votre fille, milady, répliqua John, ne prendrait la route d'Ecosse ni avec moi ni avec aucun autre, je crois. Ma chère Clara, comment allez-vous?

— Mais qui vous a donc retardé, monsieur Moseley? insista la mère de Grâce.

— L'un de mes chevaux s'est emporté et a brisé le harnais, nous nous sommes arrêtés au village pour le faire raccommoder.

— Et comment Grâce s'est-elle comportée? demanda en riant Emilie.

— Oh! beaucoup mieux que vous ne l'auriez fait vous-même, ma chère sœur.

En ce moment le colonel et son compagnon entrèrent.

La nouvelle mariée reçut en ce jour des compliments plus sincères mais non exprimés avec plus d'élégance et d'habileté que ceux que lui adressa le colonel Egerton. Il fit le tour du salon, adressant quelques paroles flatteuses à ceux qu'il connaissait, et s'arrêta devant Jane, où il parut prendre son centre d'attraction.

— Voilà un gentilhomme que je n'ai pas encore vu dans votre société, dit-il s'adresant à mistress Wilson et montrant Denbigh. Celui-ci se retourna, et le colonel comprima un geste de surprise qui ne fut remarqué que par mistress Wilson. Pendant quelques instants le colonel lui sembla reprendre son naturel; il changea de couleur, et sa physionomie s'éclaira d'un sentiment indéfinissable, mais qui n'était rien moins que bienveillant.

Emilie était assise auprès de sa tante; Denbigh venant droit à elle, il devenait impossible au colonel de l'éviter. Mistress Wilson résolut de voir ce que produirait une présentation.

— Colonel Egerton, M. Denbigh.

Les deux hommes se saluèrent, sans que rien trahît une émotion particulière de part ou d'autre. Le colonel, qui néanmoins ne paraissait pas à l'aise, s'empressa de dire :

— M. Denbigh appartient ou il a appartenu à l'armée, je crois.

Denbigh, pris lui-même à l'improviste, regarda fixement Egerton, puis répliqua d'un air interrogateur :

— Je lui appartiens encore, mais je ne me rappelle pas avoir jamais rencontré au service le colonel Egerton.

— Votre physionomie ne m'est pas inconnue, répliqua froidement le colonel, mais je ne saurais fixer dans ma mémoire l'époque ou le lieu de notre rencontre, on voit tant de visages différents dans une campagne.

Il changea aussitôt de conversation et se rapprocha de Jane, ayant pour elle des soins et des prévenances qui commencèrent à porter ombrage aux misses Jarvis jalouses d'une prévenance manifeste de la part de leur chevalier envers une personne qu'elles considéraient déjà comme une rivale.

Mistress Wilson et sa pupille se livraient sans réserve aux charmes de la conversation de Chatterton et de Denbigh, égayée à l'occasion par quelque saillie de John. Il y avait dans les manières et dans la voix de Denbigh quelque chose de sympathique qui attirait à lui ceux que le hasard mettait sur son chemin. Son visage, sans être entièrement beau, était empreint de noblesse, et lorsqu'il s'animait ou souriait un éclair de son propre enthousiasme électrisait son auditeur. Sa tournure était élégante, son instruction solide, et ses principes de la vieille école. Moins aisé peut-être dans ses manières que le colonel Egerton, il plaisait d'avantage par son air de franchise et par un charme indéfinissable dans le son de sa voix douce et pénétrante.

— Baronnet, dit le recteur contemplant ses deux enfants, j'aime assister au bonheur de nos deux jeunes gens, au point que mistress Yves me menace d'un divorce parce qu'elle trouve que je l'abandonne pour le presbytère de Bolton.

— Si nos femmes conspirent contre nous, nous en appellerons aux premières autorités de la famille; qu'en dites-vous, ma sœur : un père doit-il dans aucun cas abandonner son enfant?

— Mon opinion, dit en souriant mistress Wilson mais avec quelque emphase, est qu'un père ne doit en aucun cas ni pour aucune raison abandonner son enfant.

— Entendez-vous, lady Moseley? dit le joyeux père.

— Entendez-vous, milady Chatterton? répéta John, qui était venu s'asseoir auprès de Grâce et de sa mère.

— J'entends, mais je ne saisis pas l'application.

— Vraiment, milady! Voici pourtant l'honorable miss Chatterton qui meurt d'envie de faire une partie d'échecs avec M. Denbigh, elle nous a tous battus excepté lui; son triomphe ne sera complet que lorsqu'elle l'aura aussi attiré à ses pieds.

Denbigh offrant poliment de relever le gant, on installa l'échiquier et la partie commença. Lady Chatterton vint s'appuyer sur le dos de la chaise de sa fille, avec l'intention bien arrêtée d'empêcher les conséquences que d'ordinaire elle provoquait dans ce genre d'escarmouche.

— Oh! oh! pensa John voyant les dispositions prises par les joueurs, Catherine aura cette fois joué une partie d'échecs sans mettre en jeu ses moyens de séduction.

CHAPITRE XI.

Mistress Wilson permit à Emilie de donner une semaine à Clara, après s'être assurée toutefois que Denbigh résidait plutôt au presbytère qu'à la maison de Francis. A son retour, Emilie avait ramené avec elle les époux; et un soir qu'ils étaient tous réunis au salon M. Haughton entra, et, jetant son chapeau sur une chaise, il commença sans préambule :

— Vous êtes étonnés, n'est-ce pas, de me voir à cette heure de la soirée, c'est que Lucie a si bien enjôlé sa mère et moi, que nous donnons un bal; elles sont allées acheter tout ce que B... possède de belles choses pour leur toilette, et me voici! Un régiment vient de se caserner à quinze milles d'ici, dès demain je vais y recruter des danseurs parmi les officiers.

— Ah çà! vous voilà donc redevenu jeune homme, mon vieil ami?

— Hélas! non, sir Edward, c'est ma fille qui est jeune, et la vie laisse tant de soucis que je veux lui en retirer autant que possible à mes dépens.

— Vous espérez donc qu'elle les fera passer en dansant, dit mistress Wilson; un tel remède ne saurait être que temporaire.

— N'approuvez-vous pas la danse, madame? dit M. Haughton, qui respectait et redoutait même les décisions de mistress Wilson.

— Je ne l'approuve ni ne la désapprouve. Sauter est chose assez innocente en elle-même et, puisque l'on danse, il vaut mieux que ce soit avec grâce qu'autrement; mais pour ce qui est des conséquences de la danse, c'est autre chose. Qu'en pensez-vous, docteur Yves?

— Oh! laissez les filles danser, si cela les amuse.

— Je suis content d'avoir votre approbation, docteur, dit M. Haughton ravi, je me rappelais avec crainte que vous aviez conseillé à votre fils de ne jamais danser ni jouer.

— Vous avez raison, mon ami? répondit le docteur. J'ai ainsi conseillé Frank, qui, vous le voyez, est aujourd'hui recteur à Bolton.

— J'aime faire ma partie de whist, docteur, je vous assure, mais j'ai défendu les cartes quand vous êtes mon hôte.

— Je vous remercie du compliment, mon bon monsieur; pourtant je préférerais vous voir jouer au cartes que vous entendre faire du scandale comme il vous arrive quelquefois.

— Moi! faire du scandale?

— Oui, monsieur, par vos observations déplacées, dit froidement le docteur; comme la remarque que vous avez faite hier, par exemple, en accusant sir Edward d'avoir eu tort de relâcher ce braconnier : le baronnet, disiez-vous, n'étant pas chasseur, ne savait pas rendre au gibier la justice qui lui est due.

— Et vous appelez cela du scandale, docteur? Mais j'ai dit la même chose trois ou quatre fois à sir Edward lui-même.

— Je le sais, et c'était mal.

— Mal!... J'espère bien que sir Edward ne l'a pas pris ainsi.

Le baron le regarda en souriant et secouant la tête.

— Parce qu'il plaît au baronnet de pardonner vos offenses, elles n'en sont pas moins blâmables, dit gravement M. Yves.

— Mais, docteur, j'étais fâché qu'on laissât ce coquin impuni, il eût détruit tout le gibier de la contrée, les chasseurs vous le diront. — Voyons, monsieur Moseley, vous connaissez bien Jakson le braconnier?

— Oh! un braconnier est tout ce qu'il y a de plus scélérat, s'écria le capitaine Jarvis.

— Un braconnier, répéta John regardant Emilie en riant..... qu'ils soient tous pendus!

— Braconnier ou non, le scandale n'en subsiste pas moins, dit le docteur. Mais si vous le permettez, je vous expliquerai pourquoi j'ai défendu à mon fils le jeu et la danse. Il y a dans la danse une sorte de vanité artificielle qui n'ajoute à la dignité d'aucun homme; on doit supposer, par exemple, qu'un homme revêtu d'un caractère sacré a autre chose à faire, et il perd aux yeux du monde le sérieux qu'il devrait toujours conserver par respect pour son ordre : donc un ministre ne doit jamais danser. Il en est de même des cartes : ce sont des instruments de hasard et destinés à allumer les mauvaises passions.

— J'espérais pourtant avoir le plaisir de vous posséder, docteur, dit en hésitant M. Haughton.

— Si cela peut vous être agréable, vous me verrez à votre soirée, mon cher monsieur Haunghton. Je préfère encore montrer mon visage dans un bal plutôt que de faire de la peine à un brave ami. Je voulais seulement vous faire ressortir, en passant, les erreurs du monde dans l'appréciation de ses plaisirs.

M. Haughton se remit de son trouble et déposa une poignée de lettres d'invitation, désirant avoir toute la société à son bal, et parut heureux et content d'avoir réussi.

— Dansez-vous, miss Moseley? demanda Denbigh assis à côté d'Emilie, qui tressait une bourse pour son père.

— Oh! oui : le docteur nous le permet, à nous autres filles; il pense sans doute que nous n'avons pas de dignité à perdre.

— Quand il s'agit de plaisirs les remontrances sont peines perdues sur les jeunes filles, dit le docteur accompagnant sa remarque d'un regard paternel,

— J'espère pourtant que vous ne désapprouvez pas celui-ci, dit mistress Wilson, s'il est pris avec modération?

— Cela dépend, madame, des circonstances. Mais modérément et avec la candeur de ma petite favorite, ce serait être trop sévère que l'empêcher.

Pendant ce colloque, Denbigh paraissait perdu dans ses pensées. Lorsque le docteur eut fini il se retourna vers le capitaine, qui regardait, sans comprendre, une partie d'échecs jouée entre le colonel et Jane, devenue remarquablement passionnée pour ce jeu depuis quelque temps, pour lui demander quel était le régiment qui venait de prendre ses quartiers à F....

— Le quarantième d'infanterie, monsieur, répliqua avec hauteur le capitaine, qui ne le respectait pas à cause de son peu d'importance, et qui ne l'aimait pas parce que Emilie paraissait prendre du plaisir à sa conversation.

— Miss Moseley me pardonnera-t-elle une requête bien hardie? dit Denbigh avec quelque hésitation.

Emilie leva la tête en silence, mais avec une certaine émotion au cœur.

— L'honneur de sa main pour la première contredanse.

— Certainement, monsieur Denbigh, répondit-elle en riant, puisque vous consentez à vous soumettre à cette corvée.

Les journaux de Londres furent apportés en ce moment, et la plupart des hommes se mirent à les parcourir; excepté le colonel, qui remit les pièces en place pour une seconde partie, et Denbigh, qui resta assis à côté de mistress Wilson et de sa nièce. Mistress Wilson n'était pas sans remarquer avec inquiétude le plaisir que sa nièce semblait prendre à la conversation du jeune homme. En tutrice prudente, elle résolut d'avoir un entretien à ce sujet avec le docteur Yves et de régler sa conduite à venir sur les renseignements qu'il lui donnerait. Elle résolut de le faire au plus tôt, car elle voyait avec terreur, dans la croissante intimité qui s'établissait entre le colonel Egerton et Jane, une triste preuve des conséquences fâcheuses que pouvait produire la négligence d'un devoir.

— Voici, ma chère tante, s'écria John parcourant un journal, un paragraphe relatif à votre jeune favori notre digne et bien-aimé cousin le comte de Pendennyss.

— Lisez-le, dit Mrs. Wilson en trahissant un intérêt que ce nom ne manquait jamais de révéler.

— « Nous avons remarqué aujourd'hui l'équipage du galant lord Pendennyss arrêté devant les grilles de la maison d'Annandale, et nous avons appris que le noble comte arrivait du château de Bolton dans le Northamptonshire. »

— C'est un fait très-important, dit le capitaine Jarvis avec ironie, nous avons été, le colonel Egerton et moi, jusqu'au village pour lui

rendre nos hommages; mais nous avons appris qu'il était parti pour la ville.

— Vous m'obligerez beaucoup, mon frère, dit Mrs. Wilson, de prier Sa Seigneurie de mettre de côté toute cérémonie pour venir nous voir dans l'une de ses courtes apparitions à Bolton.

— Voudriez-vous par hasard en faire un mari pour Emilie? dit gaiement John, qui vint s'asseoir auprès de sa sœur.

Mrs. Wilson sourit à cette observation, qui lui rappelait une de ses rêveries les plus romanesques pour le bonheur de sa pupille. Comme elle levait la tête pour répondre, elle rencontra le regard de Denbigh levé sur elle avec une expression d'intensité telle qu'elle fut réduite au silence. — Ce jeune homme est vraiment incompréhensible, pensa la prudente veuve en elle-même, se rappelant le même coup d'œil inquisiteur qu'il avait lancé au colonel, lorsqu'il lui fut présenté; et prompte à agir lorsqu'elle avait résolu une chose, elle profita de l'occasion que lui offrait le docteur, qui ouvrait la porte de la bibliothèque du baronnet, pour le suivre. Comme ils avaient souvent des entretiens sur les actes fréquents de charité qu'exerçait abondamment Mrs. Wilson, leur disparition ne causa aucune surprise au salon.

— Docteur, s'écria-t-elle impatiente d'arriver au but, vous connaissez ma maxime: « Prévenir plutôt que de guérir. » Votre jeune ami est très-intéressant.

— Vous croiriez-vous en danger de séduction? dit en riant le docteur.

— Pas tout à fait! répliqua la bonne dame, qui s'assit et continua: Qui est-il, et que fut son père?

— George Denbigh, madame, tous deux, père et fils, dit gravement le docteur.

— Ah! monsieur Yves, vous n'ignorez pas ce que je veux savoir.

— Adressez-moi vos questions par ordre, madame, et j'y répondrai.

— Les principes?

— Ils sont bons, pour ce que j'en sais: les actions dont j'ai été témoin ont toujours été de sa part dignes d'éloges. Je l'ai peu vu dans ces dernières années, et vous pourriez aujourd'hui être un aussi bon juge que moi... Sa piété filiale, ajouta le docteur essuyant une larme et parlant avec émotion, fut admirable.

— Son caractère, ses goûts?

— Son caractère, quoique ardent, est dominé par une volonté puissante; ses goûts semblent se porter à la bienveillance envers toute créature humaine.

— Ses relations?

Convenables, réplique le docteur.

Sa fortune était de peu d'importance, Emilie serait riche pour deux. Remerciant donc mentalement la Providence, mistress Wilson rentra au salon, l'esprit soulagé et déterminée à laisser les choses suivre leur cours pendant quelque temps, sans toutefois se relâcher de sa vigilance et de ses observations.

Elle trouva Denbigh engagé dans une conversation sur des sujets généraux avec Egerton, c'était la première fois qu'il allait au delà des politesses ordinaires et inévitables dans l'intimité de la famille. Le colonel paraissait mal à l'aise, tandis que son compagnon s'efforçait d'établir entre eux des rapports plus amiables. La conduite mystérieuse de ces deux jeunes gens intriguait beaucoup la bonne dame et lui faisait craindre que l'un des deux ne fût pas exempt de blâme ou de censure; il ne pouvait y avoir eu entre eux de querelle, car alors ils se fussent connus devantage. Elle savait qu'ils avaient tous deux servi en Espagne, et que, loin du pays natal, ces messieurs de l'armée se livraient souvent à des excès dont l'orgueil et le rang les eussent préservés au sein de leur famille. Le jeu et d'autres vices prédominaints torturèrent l'espri de la prudente matrone jusqu'à ce que, lassée de faire des conjectures, elle ramena son imagination aux réflexions plus agréables du présent.

CHAPITRE XII.

En entrant dans la brillante soirée de mistress Haughton, les yeux limpides d'Emilie Moseley percèrent la foule des cavaliers pour y découvrir son partner. Les salons étaient encombrés d'habits écarlates et de toutes les beautés célèbres de la petite ville de F.... Avant quelle n'eût le temps de se reconnaître, le jeune Jarvis, dans toute la dignité d'un capitaine en grande tenue, s'avança vers elle et sollicita l'honneur de sa main. Le colonel s'était déjà emparé de la sœur, et c'était à son instigation que Jarvis avait demandé la première contredanse. Emilie répondit qu'elle était engagée. Le jeune vaniteux, qui, par l'anxiété constante qu'il avait vue chez ses sœurs pour accaparer les cavaliers, croyait faire beaucoup d'honneur à Emilie en l'invitant, resta un moment étourdi, sous le coup de son refus; puis, pour se venger du sexe entier, il résolut de ne pas danser de la soirée. En conséquence, il se retira dans une pièce destinée aux homme; là il trouva quelques officiers, qui, à la haute couleur de leur teint, paraissaient sortir de table.

Clara, par respect pour le caractère de son mari, refusa tout à fait de danser. La supériorité de rang et d'âge donnait à Catherine Chatterton le droit d'ouvrir le bal avec le danseur le plus diligent à réclamer sa main. La douairière, qui dans ces sortes d'occasions aimait à déployer tous ses grands airs, avait choisi de venir tard pour produire plus d'effet, et Lucie dut s'interposer plus d'une fois pour empêcher son père de commencer la soirée avant que lady Chatterton ne fût arrivée. Elle entra enfin, donnant le bras à son fils et suivie de ses deux filles resplendissantes dans leurs toilettes de la dernière fashion; bientôt apparurent le docteur Yves et sa femme, accompagnés de leur jeune parent, et les danses commencèrent. Denbigh avait quitté son deuil pour cette soirée et, comme il s'approchait pour réclamer la promesse d'Emilie, celle-ci le trouva, sinon plus beau, du moins plus intéressant que le colonel Egerton, qui conduisait en ce moment sa sœur en place. Emilie dansait admirablement, mais en grande dame, comme sa sœur. Denbigh, quoique gracieux dans ses mouvements, semblait avoir peu cultivé l'art de la danse, et sans l'assistance de sa danseuse il eût plus d'une fois brouillé les figures. Comme il la reconduisait à sa place, il lui demanda gravement son opinion sur sa manière de danser; ce à quoi Emilie lui répondit en riant, qu'il s'en acquittait comme un militaire manœuvrant à la tête de son régiment. Il allait répondre, lorsque Jarvis s'avança vers eux. Quelques verres de vin ajoutés à ses mauvaises dispositions avaient monté la tête du jeune insensé, surtout après avoir été témoin de la contredanse où figuraient son rival et Emilie. Il y avait parmi les convives un officier amateur de la bouteille, auquel il s'était adjoint et qu'il avait pris pour confident de ses griefs supposés.

Il existe, dans toutes les classes de la société, de certains hommes, cerveaux brûlés, imbus des notions les plus extravagantes qui révoltent l'humanité; leur morale n'est jamais correcte, leurs principes sont toujours faux. Dans leur propre cause un appel aux armes est toujours tempéré par la réflexion; mais s'il s'agit d'un ami, leurs sentiments de l'honneur sont toujours prompts et inflexibles. Tel fut le confident que Jarvis avait pris et dont il semblait suivre les conseils en venant troubler les plaisirs des deux jeunes gens. Son regard féroce et provocateur, lorsqu'il passa devant eux, sembla perdu pour son rival, qui était en ce moment agité par des sensations plus douces et plus attractives. Le capitaine Jarvis, malgré sa colère, fût rentré paisiblement se coucher sans la persévérance obstinée de son ami.

— Vous êtes vous jamais battu? lui demanda froidement le capitaine Denbigh comme ils prenaient place tous deux dans le salon de l'évêché où ils s'étaient retirés pour prendre leurs mesures à l'occasion d'une rencontre.

— Oui, dit Jarvis d'un air stupide, je me suis battu une fois avec Tom Halliday à l'école.

— A l'école! en vérité, mon cher ami, vous avez commencé de bonne heure, et comment cela a-t-il fini?

— Oh! Tom a eu le dessus et j'ai bien pleuré, dit Jarvis d'un ton bourru.

— C'est assez! vous n'avez pas caponné, j'espère; où avez-vous été frappé?

— Partout.

— Partout? diable! se serait-il servi de petit plomb? comment vous êtes vous battus?

— A coups de poing, dit Jarvis en bâillant.

L'officier ordonna à un domestique de porter son maître dans son lit et demeura seul une demi heure au salon pour achever sa bouteille.

Peu après le départ de Jarvis, Egerton s'approcha d'Emilie et lui demanda la permission de lui présenter sir Herbert Nicholson, le lieutenant-colonel du régiment, qui désirait avoir l'honneur de faire sa connaissance et son ami intime. Emilie salua gracieusement, puis, tournant les yeux vers Denbigh, elle l'aperçut fixant attentivement les deux militaires; et balbutiant quelques paroles quelle ne put entendre, il disparut subitement et ne reparut pas de la soirée.

— Connaissez-vous M. Denbigh? dit Emilie s'adressant à son nouveau danseur.

— Denbigh! il y en avait plusieurs de ce nom dans le régiment.

— En effet, il a été à l'armée, reprit Emilie rêveuse, puis levant les yeux sur son partner elle rencontra son œil pénétrant fixé sur elle et rougit; sir Herbert sourit, et, en tactitien habile, changea de conversation.

— Grâce Chatterton est vraiment charmante ce soir, murmura John Moseley à l'oreille de sa sœur Clara... J'ai envie de l'inviter à danser.

— Va, John, tu lui feras plaisir! répondit sa sœur contemplant avec un sourire de bonté sa jolie cousine, qui, dès qu'elle vit John se diriger de son côté, rougit et tourna la tête à droite et à gauche comme si elle cherchait quelqu'un. John allait lui adresser la parole lorsque la douairière vint s'interposer.

— Monsieur Moseley, ne demandez pas à Grâce de danser avec vous! elle ne saurait pas vous refuser, et voilà deux figures de suite qu'elle a dansées.

— Vos désirs sont irrésistibles! lady Chatterton! dit John froidement en tournant sur ses talons et se dirigeant à l'autre extrémité du salon. Grâce était restée les yeux fixés sur le parquet, et pâle d'émotion.— Comme Grâce me semblerait jolie et douce et agréable sous tous les rapports s'il n'existait pas de lady Chatterton! Il alla aussitôt inviter une des plus jolies filles du bal.

Le colonel Egerton était un véritable héros de salon. Dansant avec élégance, familier avec les usages du grand monde, il ne négligeait aucune de ces attentions insignifiantes qui flattent la vanité des femmes.

Jane Moseley était sous le charme et recueillait autour d'elle les éloges donnés par ses amies aux qualités mondaines de son chevalier; car ses soins particuliers, son respect, sa promptitude à satisfaire à ses moindres désirs semblaient lui annoncer l'approche du moment suprême où il mettrait à ses pieds ses hommages et l'aveu de son amour. Jane Moseley était susceptible d'aimer, et d'aimer avec passion; tout le danger existait pour elle dans l'ardeur de son imagination et dans une volonté inflexible qui ne savait pas même se plier aux principes de la pudeur et de la réflexion.

La famille de sir Edward se retira de bonne heure; et comme les Chattertons avaient leur voiture, mistress Wilson et sa pupille retournèrent seules dans celle de leur parent. Emilie, qui avait été triste à la fin de la soirée, rompit tout à coup le silence et s'écria :

— Le colonel Egerton est ou sera bientôt un héros accompli.

Sa tante, un peu surprise d'une telle remarque de sa part, lui en demanda le motif.

— Oh! Jane, tu ferais, bien certainement, qu'il le veuille ou non! Ceci fut dit d'un air vexé qui ne lui était pas habituel, et mistress Wilson la réprimenda gravement de parler avec aussi peu de respect d'une sœur que ni l'âge ni la situation ne soumettait à son contrôle. Emilie pressa la main de sa tante et convint de son erreur, mais elle ajouta qu'elle éprouvait une irritation involontaire de voir un homme du caractère du colonel gagner tant d'empire sur l'esprit et le cœur de sa sœur. Mistress Wilson l'embrassa tendrement, reconnaissant intérieurement la vérité d'une remarque que son devoir lui commandait de censurer.

Emilie Moseley entrait dans sa dix-huitième année, la nature l'avait douée d'une vivacité et d'une ardeur de sentiments qui rehaussaient en elle les qualités de cet heureux âge; elle était naïve, mais intelligente, gaie, pieuse par conviction. Ses regards, ses actions, ses pensées avaient cette spontanéité de franchise qu'une éducation morale peut seule développer. L'azur-foncé de son œil donnait à sa physionomie une expression de douceur et de bonté où brillait parfois un éclair de malice et d'espièglerie enfantine.

CHAPITRE XIII.

Le jour suivant, le manoir de Moseley ouvrait ses portes hospitalières à plusieurs élégants officiers que le baronnet avait invités à dîner. Les raisons d'économie et de restrictions dans ses dépenses n'existant plus, sir Edward et sa femme jouissaient pour la première fois du plaisir de réunir à leur table une nombreuse et brillante société.

— Je regrette sincèrement, s'écria-t-il en se mettant à table, que M. Denbigh ait refusé notre invitation; j'espère encore avoir le plaisir de le voir dans la soirée.

— Au nom de Denbigh, le colonel Egerton et sir Herbert Nicholson échangèrent un coup d'œil significatif qui n'échappa pas à mistress Wilson. Emilie avait parlé innocemment de sa retraite précipitée à la soirée précédente et, lorsqu'il fut invité en sa présence au dîner avec promesse d'être présenté par John à sir Herbert Nicholson, il s'était excusé brusquement, disparaissant presque aussitôt. Soupçonnant quelque chose, elle risqua une question à sir Herbert.

— Avez-vous connu M. Denbigh en Espagne?

— J'ai déjà dit à mistress Moseley hier au soir, je crois, que j'avais connu plusieurs personnes de ce nom, répliqua l'interpellé d'une manière évasive; puis, après un moment de silence, il ajouta avec emphase : Il y a une circonstance qui se rapporte à un individu de ce nom que je n'oublierai jamais.

— Elle est croyable sans doute, sir Herbert? dit le jeune Jarvis d'un air moqueur.

L'officier affecta de ne pas entendre la question; mais lord Chatterton répliqua avec feu :

— Croyable sans aucun doute, monsieur.

Jarvis à son tour ne répondit rien et la conversation en resta là.

Néanmoins, après que les convives se furent retirés, lord Chatterton raconta à la famille indignée du baronnet la scène qu'on va lire et dont il avait été témoin le matin dans sa visite au presbytère. Il déjeunait au salon seul avec Denbigh, lorsqu'un capitaine Digby fut annoncé.

— J'ai l'honneur de me présenter à vous, monsieur Denbigh, dit l'officier avec toute la roideur d'un duelliste de profession, de la part du capitaine Jarvis. Mais, ajouta-t-il en apercevant Chatterton, j'attendrai votre bon plaisir.

— Je ne connais aucune affaire avec le capitaine Jarvis, dit Denbigh présentant poliment un siége au visiteur, à laquelle lord Chatterton dût rester étranger; il excusera, je l'espère, cette interruption. Le jeune noble s'inclina, et le capitaine Digby, un peu intimidé par le rang de l'ami de Denbigh, continua avec plus de retenue.

— Le capitaine Jarvis m'a donné pouvoir, monsieur, de régler avec vous, ou votre ami, les préliminaires d'une rencontre qu'il désire voir s'effectuer à votre convenance, mais le plus tôt possible.

Denbigh le regarda un moment avec étonnement, puis il répondit avec calme :

— Je n'affecterai pas, monsieur, de ne pas comprendre votre intention, mais j'ignore complétement ce que je puis avoir fait pour provoquer un appel de cette nature de la part de M. Jarvis.

— Vous ne pensez pas qu'un homme du caractère du capitaine supporte paisiblement l'injure que vous lui avez faite hier au bal en dansant avec miss Moseley, qui lui avait refusé la même faveur... Milord Chatterton et moi nous pourrons aisément régler les préliminaires, car le capitaine n'en est pas moins disposé à consulter vos désirs dans cette affaire.

— S'il consulte mes désirs, dit Denbigh en souriant, il n'y pensera plus du tout.

— Quelle heure vous convient-il d'assigner? reprit le spadassin avec l'air de bravade qui lui était naturel.

— Je refuse le combat, monsieur! répliqua Denbigh avec fermeté.

— Vos raisons, monsieur, s'il vous plaît? demanda le capitaine comprimant ses lèvres et semblant prêt à faire de ce refus une question personnelle.

— En vérité, s'écria Chatterton, qui ne put plus longtemps contenir son indignation, M. Denbigh ne s'oubliera jamais, je l'espère, au point de compromettre la réputation de miss Moseley en acceptant ce défi.

— Vos raisons, milord, reprit Denbigh avec intérêt, auront toujours une haute valeur pour moi; mais je refuse une rencontre avec le capitaine Jarvis ou avec tout autre homme dans un duel. Il n'existe pas à mes yeux de nécessité pour un appel aux armes dans une société où la loi sert de règle, et j'ai une profonde aversion à répandre le sang.

— Très-extraordinaire! murmura le capitaine Dighby ne sachant plus quel parti prendre, mais la physionomie calme et réfléchie de Denbigh l'empêcha d'en dire davantage; après avoir refusé une tasse de thé, boisson qu'il détestait, dit-il, il se retira pour porter à son ami la réponse de son antagoniste.

Jarvis s'était arrêté à une auberge à un demi-mille environ du presbytère, afin de connaître plus tôt le résultat de sa provocation. Pendant qu'il arpentait la chambre en l'absence de son ami, une suite de réflexions tout à fait noires se présentait en son esprit : fils unique d'un père et d'une mère sur le déclin, protecteur de ses sœurs, et le seul espoir d'une famille naissante, il devait réfléchir; et puis peut-être Denbigh n'avait-il pas eu l'intention de l'offenser,... il pouvait avoir obtenu la promesse de miss Moseley avant la soirée. Convaincu que Denbigh présenterait quelques explications satisfaisantes, il venait de prendre la résolution de les accepter quelles qu'elles fussent lorsque son ami entra.

— Eh bien? demanda-t-il d'une voix passablement émue.

— Eh bien! il refuse répondit sèchement le duelliste, qui se jeta dans un fauteuil et commanda un verre de grog.

— Il refuse, s'écria Jarvis avec étonnement! Il est engagé peut-être?

— Engagé, envers sa damnée conscience.

— A sa conscience! je ne sais pas si je vous comprends bien? dit Jarvis respirant librement, et dont la voix prit un diapason plus élevé.

— Il dit, capitaine Jarvis, que rien, écoutez-moi bien, rien au monde ne le décidera à accepter un duel.

— Il refuse! s'écria celui-ci d'une voix de tonnerre.

— Il refuse, répliqua froidement Dighby en commandant un second verre de grog.

— Pardieu, il se battra!

— Je voudrais bien savoir comment vous l'y forcerez.

— Le forcer? je le frapperai!

— Ne faites jamais cela, dit le capitaine mettant ses deux coudes sur la table, ce serait vous rendre tous deux ridicules; mais je vais vous dire ce que vous pouvez faire : il a chez lui un certain lord Chatterton qui semble prendre l'affaire à cœur. Si je ne craignais pas de nuire à mon avancement, j'aurais relevé quelques expressions qui lui sont échappées... Il se battra, je crois. Je vais y retourner et lui demander de votre part l'explication de ses paroles.

— Non! non! interrompit vivement Jarvis; il... c'est un parent des Moseley, et j'ai sur eux des vues qu'il pourrait contre-carrer.

— Est-ce que par hasard vous espériez avancer vos affaires en compromettant la jeune fille dans un duel? demanda avec ironie le capitaine Dighby, qui jeta un regard de mépris sur son compagnon.

— Ah! c'est vrai; cela pourrait nuire à mes projets.

— A la santé du galant régiment d'infanterie de Sa Majesté, s'écria le capitaine Dighby, plus qu'à moitié ivre, et à son champion le capitaine Henri Jarvis!

Le propos ayant été répété à un officier du même corps, la semaine suivante les habitants de F.......... aperçurent une partie du régiment qui escortait le corps d'Horace Dighby tué en duel.

Lord Chatterton rendit dans son récit pleine et entière justice à la conduite de Denbigh; éloge qui avait d'autant plus d'importance dans sa bouche, qu'il n'ignorait pas avoir dans le jeune homme un rival auprès de sa cousine Emilie. Les dames témoignèrent tout leur dégoût de la conduite de Jarvis et toute leur reconnaissance pour la modération non équivoque du jeune Denbigh. Lady Moseley détourna la tête avec horreur de ce tableau, où elle ne voyait que meurtre et sang versé. Mistress Wilson et sa nièce approuvèrent intérieurement un sacrifice fait au préjugé du monde sur l'autel du devoir.

CHAPITRE XIV.

Sir Edward Moseley eut peine à retenir l'impétuosité de son fils, qui voulait punir l'impertinente intervention du jeune Jarvis dans la conduite de sa sœur favorite. Il ne céda qu'à son respect profond pour les ordres de son père et aux prières de sa sœur. Le baronnet, qui intervenait rarement dans les affaires de sa famille, prit feu dans cette occasion, et apostropha le marchand sur les suites qu'aurait pu produire l'acte inconsidéré de son fils, lui expliquant l'engagement préalable que sa fille avait accepté de Denbigh, et lui donnant à entendre que si l'affaire ne se terminait pas à l'amiable, il protégerait à l'avenir la tranquillité d'esprit de ses filles contre de semblables scènes en déclinant la fréquentation d'un voisin qu'il respectait autant que M. Jarvis.

Le marchand était un homme qui parlait peu mais qui agissait promptement; il avait fait fortune, et plus d'une fois il l'avait sauvée d'un naufrage par la fermeté de ses résolutions. Promettant au baronnet qu'il n'entendrait plus parler de cette affaire, il prit son chapeau et retourna chez lui. En entrant, il trouva sa famille rassemblée au salon et prête à partir pour la promenade; il se jeta dans un fauteuil et commença une série de reproches contre tous les membres de sa famille.

— Ainsi, mistress Jarvis, s'écria-t-il, vous avez voulu gâter un passable teneur de livres, pour avoir un soldat dans votre famille, et voilà l'imbécile qui voulait brûler la cervelle d'un brave et digne jeune homme, si le bon sens de celui-ci ne l'avait porté à refuser la provocation.

— Miséricorde! s'écria la mère alarmée, qui avait toujours eu devant les yeux, dans les leçons morales de sa jeunesse, la punition des crimes et la prison de Newgate; Harry, Harry, vous vouliez donc commettre un meurtre?

— Un meurtre! répéta son fils regardant autour de lui d'un air effaré s'il avait déjà les constables sur son dos; je ne voulais que ce qui était juste... M. Denbigh avait une chance égale de me brûler la cervelle.

— Une chance égale? murmura le père, qu'une forte prise de tabac avait un peu calmé: non, monsieur, la chance n'était pas égale, car vous ne sauriez perdre ce que vous n'avez pas; mais j'ai promis à sir Edward que vous lui feriez des excuses, et à sa fille et à M. Denbigh. Le brave homme allait au delà de la vérité, afin de tenir plus qu'il n'avait promis.

— Moi faire des excuses! s'écria le capitaine, mais c'est à moi qu'elles sont dues. Demandez plutôt au colonel Egerton si jamais celui qui a porté le défi doit faire des excuses.

— Non, non, bien certainement non, dit la mère entrevoyant la vérité et décidée à soutenir son fils, le colonel n'a jamais vu pareille chose; n'est-ce pas, colonel?

— Ma foi, madame, répondit celui-ci avec hésitation, les circonstances permettent quelquefois de faire infraction aux règles, et, ne connaissant pas les détails de cette affaire, il me serait difficile de donner mon opinion... Miss Jarvis, le tilbury est prêt. Le colonel salua respectueusement le marchand et sortit avec sa fille.

— Ferez-vous des excuses? demanda M. Jarvis lorsque la porte fut fermée.

— Non! répliqua le capitaine d'un ton bourru.

— En ce cas, monsieur, vous ferez en sorte que votre solde vous suffise pour le prochain semestre! riposta le père; et il tira de sa poche un bon sur son banquier, et le déchira froidement.

— Mais, alderman, reprit sa femme l'appelant ainsi chaque fois qu'elle désirait obtenir quelque chose de lui, il me semble qu'Harry a montré du caractère .. Vous êtes injuste envers lui.

— Du caractère... en quoi?... Savez-vous ce qui s'est passé?

— Il me semble qu'un soldat montre du caractère quand il se bat.

— Caractère ou non, faites des excuses! ou dix schelling et six pence par semaine.

— Harry, dit sa mère le menaçant du doigt aussitôt que son mari eut quitté la chambre, si vous implorez son pardon, vous n'êtes plus mon fils.

— Non, s'écria miss Sarah, ni mon frère, ce serait intolérable.

— Qui payera mes dettes? demanda le fils les yeux fixés au plafond.

— Je le ferais volontiers, mon enfant, si... je n'avais déjà dépensé mon revenu.

— Et moi de même, répéta sa sœur, si nous ne devions aller à Bath, où j'aurai besoin de mon argent.

— Qui payera mes dettes? répéta le fils.

— Faire des excuses! en vérité... Qui est-il donc, pour que vous, le fils d'un alderman, de... M. Jarvis de l'Evêché implore son pardon... Un vagabond que personne ne connaît.

— Qui payera mes dettes? continua le capitaine battant le tambour avec ses doigts.

— Harry! s'écria la mère, vous préférez donc l'argent à l'honneur... L'honneur d'un soldat?

— Non, ma mère, mais j'aime bien manger et bien boire... et, pensez-y, cinq cents livres sont une fière somme d'argent.

— Harry, vociféra la mère en fureur, vous n'êtes pas digne d'être militaire... Si j'étais à votre place...

— Je le voudrais de tout mon cœur. Après avoir débattu quelque temps, il fut décidé qu'on s'en rapporterait à la décision du colonel Egerton. Toutefois le capitaine résolut intérieurement que quelle que fût l'opinion de son ami, il n'en toucherait pas moins ses cinq cents livres. Mais le colonel ne lui donna pas la peine de se mettre en opposition avec sa mère, qui avait le talent de convertir à sa manière de voir quelle qu'elle fût.

— Vous avez certainement raison dans vos sentiments; mais personne ne peut mettre en doute le courage du capitaine d'après la position qu'il a prise dans cette affaire. Si M. Denbigh refuse le duel, ce qui, je l'avoue, me semble extraordinaire, que peut faire votre fils? Il ne peut pas contraindre un homme qui ne veut pas se battre.

— C'est vrai, c'est vrai! dit la mère impatientée, je ne désire pas qu'il se batte, le ciel m'en préserve; mais pourquoi ferait-il des excuses, quand c'est M. Denbigh qui doit lui en faire? Le colonel semblait embarrassé de répondre, lorsque Jarvis, qui tenait à ses cinq cents livres, vint à son secours.

— Vous savez, ma mère, que c'est moi qui l'ai accusé, c'est-à-dire que je l'ai soupçonné de danser avec miss Moseley quand je croyais que ce droit m'appartenait; mais puisque je me suis trompé, je ferais mieux peut-être d'agir avec dignité en convenant que je me suis trompé.

— Oh! sans aucun doute! dit vivement le colonel, qui voyait le danger d'une rupture entre les deux familles; la délicatesse envers votre sexe, madame, réclame cette démarche de la part de votre fils. Après cette discussion, le capitaine s'empressa de se rendre chez son père pour lui faire part de ces concessions.

Le bonhomme connaissait trop bien l'influence de l'argent sur son fils pour douter de son obéissance à ses ordres; aussi avait-il d'avance donné l'ordre de mettre les chevaux à la voiture. Ils partirent donc sur-le-champ pour le manoir. Lorsque Jarvis commença son discours au baronnet et à sa fille, Denbigh était occupé à lire dans l'embrasure d'une fenêtre. Le capitaine fut donc obligé, par un regard significatif, que lui lança son père, de s'avancer vers le jeune homme et de lui adresser personnellement ses excuses. Miss Wilson observait attentivement la contenance des deux champions. Denbigh s'inclina en souriant, mais ne répondit pas.

— C'est bien, pensa la veuve, l'offense ne s'adressait pas à lui mais à son Créateur, il n'a pas voulu s'arroger le droit d'exiger davantage ou de pardonner. Il ne fut plus question de cette querelle, le capitaine fut rétabli dans les bonnes grâces assez indifférentes de la famille, et ses visites furent de nouveau tolérées. Mais Emilie éprouva dès lors pour lui un dégoût qu'elle ne savait pas toujours dissimuler. Quelques jours s'écoulèrent encore avant que les deux familles ne reprissent leurs relations habituelles. La mort de Dighby avait en quelque sorte accru la rancune des Moseley, et Jarvis lui-même se sentait mal à l'aise lorsqu'il pensait à l'issue fatale de la conduite extravagante de son ami.

Chatterton n'avait pas laissé ignorer à ses amis son attachement pour sa cousine; mais sa position et sa fortune n'étant pas suffisamment rétablies pour lui permettre de se déclarer ouvertement, il s'était contenté de presser un de ses amis bien en cour de hâter la nomination qu'il attendait. Après de longs efforts infructueux, une lettre vint enfin lui annoncer sa nomination. Son ami lui écrivait: « J'ignore la cause de ce soudain revirement en votre faveur; et à moins que Votre Seigneurie n'ait acquis une nouvelle protection que j'ignore, c'est une des preuves les plus singulières que j'aie jamais connues du caprice ministériel. »

Chatterton ne comprenait pas plus que son ami; mais peu lui importait, il pouvait donc enfin demander la main de sa jeune cousine. Il ne perdit pas un moment, sollicita une entrevue, fit sa demande, et fut refusé.

Le rôle d'Emilie dans cette circonstance était fort difficile et pénible à accomplir. Elle aimait Chatterton comme parent, comme l'ami de son frère, comme une sœur enfin; elle n'avait jamais douté de ses intentions, mais elle n'avait jamais eu l'occasion de le détromper. Emilie ne permettait jamais à un aucun gentilhomme ces petites attentions, ces promenades, ces tête-à-tête qui permettent à un homme de s'insinuer peu à peu dans le cœur et dans les affections d'une jeune fille. Toujours naturelle et sans aucune coquetterie, il y avait en elle une dignité simple qui repoussait toute envie de lui faire la cour; elle prononça son refus avec fermeté et sans le motiver, mais avec une grâce et une bonté qui ne firent qu'accroître son amour et son respect pour elle. Il jugea néanmoins qu'il ne lui restait d'autres moyens de guérison que dans la fuite.

— Il n'est rien arrivé de désagréable à lord Chatterton? dit Denbigh avec intérêt en s'approchant de celui-ci, qui était arrêté dans le parc la tête appuyée contre un arbre.

Chatterton leva la tête, des traces de larmes sillonnaient encore ses joues, et Denbigh confus allait s'éloigner lorsque le jeune lord le retint par le bras.

— Monsieur Denbigh, s'écria-t-il d'une voix étouffée par l'émotion, puissiez-vous ne jamais éprouver la douleur que j'ai ressentie ce matin... Emilie... Emilie Moseley... est perdue pour moi... perdue pour toujours!

Un moment le sang monta au visage de Denbigh, et ses yeux brillèrent d'un éclat que Chatterton ne put supporter. Mais se calmant

tout à coup, il reprit de cette voix douce et sympathique qui parlait du cœur :

— Chatterton, milord, nous sommes toujours amis, n'est-ce pas?... Je le souhaite de tout mon cœur.

— Vous alliez rejoindre miss Moseley, Monsieur Denbigh,... allez, que je ne vous retienne pas.

— Je ne vous quitterai pas ainsi, milord, à moins que vous ne m'y contraigniez, dit celui-ci glissant son bras sous celui du jeune pair. Ils se promenèrent ensemble dans le parc pendant près de deux heures. Et lorsqu'ils reparurent au dîner Emilie se demanda pourquoi M. Denbigh, qui avait coutume de s'asseoir entre sa tante et elle, était allé prendre place à l'autre bout de la table, à côté de sa mère. Dans la



Arrivée de Denbigh et de son vieux père chez le docteur.

soirée il annonça son intention d'accompagner lord Chatterton à Londres, où il ne resterait qu'une dizaine de jours. Cette soudaine résolution causa quelque surprise, mais on supposa que c'était pour aider son jeune ami dans son installation et il n'en fut plus question. Les deux jeunes gens quittèrent le soir même le manoir pour prendre des chevaux de poste à l'auberge voisine, et le lendemain matin ils étaient déjà bien loin sur la route de la métropole lorsque la famille du baronnet se réunit pour le déjeuner.

CHAPITRE XV.

Lady Chatterton, convaincue qu'il fallait attendre que l'admiration de John Moseley pour sa plus jeune fille eût fait plus de progrès, accepta une invitation à la maison de campagne d'un gentilhomme de haute noblesse et laissa Grâce avec ses amis, qui avaient manifesté le désir de la garder auprès d'eux. Elle se mit donc en route le jour suivant accompagnée seulement de Catherine sa complice en ruses matrimoniales.

Grâce Chatterton était timide et douée d'une grande sensibilité et du sentiment de dignité qui conserve à la femme cette fleur de pudeur mille fois plus attractive que l'abandon calculé. L'œil le moins clairvoyant n'eût pas manqué de découvrir la préférence qu'elle accordait dans son affection au frère d'Emilie, et pourtant, elle apprit avec peine que sa mère et sa sœur allaient la livrer à sa seule défense. Mais les ordres de lady Chatterton étaient péremptoires, il fallait se soumettre. Néanmoins toutes les fibres délicates se révoltèrent en elle. Sans le mariage de Clara elle n'eût jamais pu se résoudre à séjourner au manoir; mais y rester lorsque toute sa famille s'éloignait et se trouver tous les jours en présence d'un homme qui n'avait pas encore sollicité cet amour qu'elle n'avait pu dissimuler à ses yeux, c'était humiliant, dégradant. Comment faire pour y échapper?

On dit que les femmes sont fertiles en inventions lorsqu'il s'agit pour elles de sauvegarder leur amour-propre, ou de réaliser des projets de plaisir ou même de malice... Cela peut être vrai... C'est vrai même quelquefois... Mais celui qui écrit ces pages est homme, et il est heureux de pouvoir rendre une fois justice à la loyauté et à la pureté féminines. Grâce Chatterton, pour échapper à la situation pénible dans laquelle on voulait la placer malgré elle, proposa à Emilie une visite au presbytère de Bolton. Celle-ci, trop innocente pour soupçonner les motifs de sa cousine, fut heureuse de saisir l'occasion de passer quinze jours auprès de sa sœur Clara et de jouir du calme et de la solitude qui allaient succéder au bruit et à l'agitation causés par le mariage. En conséquence les deux jeunes filles accompagnées par mistress Wilson quittèrent le manoir le même jour que la douairière. Francis et Clara accueillirent avec joie leurs amies et les installèrent aussitôt dans la maison. Le docteur Yves et sa femme étaient allés pour quelque temps chez un parent qu'ils avaient coutume de visiter tous les ans, ce que le mariage de leur fils avait empêché jusqu'alors. B.... devint presque désert et le champ resta seul au colonel Egerton. La saison d'été était arrivée et la campagne dans toute la richesse de la végétation semblait prédisposer l'espoir et le cœur aux passions tendres et généreuses. Lady Moseley, toujours préoccupée du décorum et des convenances, laissait cependant la liaison du colonel avec sa fille Jane se développer de jour en jour, sans que celui-ci parût prêt à s'expliquer et à formuler une demande en règle.

John Moseley avait découvert l'heure exacte du déjeuner au presbytère de Bolton, le temps qu'il faudrait aux chevaux d'Egerton pour parcourir la distance entre cette maison et le manoir; en conséquence, la sixième matinée après le départ de sa tante, John se débarrassa de la société du colonel, et ses jolis chevaux bais prirent au grand trot la route qui y conduisait.

— John! dit Emilie lui tendant affectueusement la main et souriant malicieusement, il faut prendre des leçons de Franck pour conduire vos chevaux; vous avez tourné un peu plus que l'épaisseur d'un cheveu, je crois.

— Comment se porte Clara, dit rapidement John saisissant une petite main, qu'il baisa, et la tante Wilson?

— Bien toutes deux, et en promenade par cette belle matinée.

— Comment se fait-il que vous n'êtes pas avec elles, et qu'elles vous aient laissée seule?



Le capitaine Jarvis.

— Grâce me quitte à l'instant même.

— Ma foi, Emilie, dit John s'installant dans un fauteuil et les yeux fixés sur la porte d'entrée, je viens dîner avec vous; je me suis souvenu que je devais à Clara une visite, et je me suis arrangé pour planter là le colonel.

— Clara sera heureuse de vous voir, cher John, ainsi que ma tante et moi aussi. Et elle écarta les cheveux de son front, qui était humide de chaleur.

— Et pourquoi pas Grâce aussi? demanda le frère tant soit peu alarmé.

— Et Grâce aussi, j'imagine; mais la voici, pour vous répondre elle-même.

Grâce parla peu à son entrée, mais ses yeux brillèrent d'un éclat inaccoutumé, et elle parut si contente, si heureuse, qu'Emilie lui dit d'un ton affectueux :

— Je savais que l'eau de Cologne vous a fait du bien à la tête.

— Miss Chatterton serait-elle malade ? demanda John avec intérêt.

— Un léger mal de tête; mais je me sens beaucoup mieux.

— C'est le manque d'air et d'exercice. Le phaéton nous contiendra tous trois; courez, petite sœur, mettre votre chapeau, poussant Emilie hors de la porte tout en parlant, dans quelques minutes les chevaux auront soufflé et pourront repartir.

A deux milles environ du presbytère, un obstacle les arrêta.

— Ce monsieur aurait bien dû ranger son tilbury de côté.

Un petit groupe composé d'un homme, d'une femme et de plusieurs enfants était rassemblé sur le côté de la chaussée, le propriétaire du tilbury était descendu et leur parlait pendant que le phaéton s'avançait au grand trot des chevaux lancés à fond de train.

— John, s'écria Emilie effrayée, vous ne pourrez jamais passer là, vous allez nous verser!

— Il n'y a pas de danger, chère Grâce, dit le frère s'efforçant de retenir ses chevaux. Il y réussit en partie, mais pas assez pour empêcher l'équipage de s'engager dans la partie étroite de la route, où une pierre heurta violemment la roue et brisa plusieurs jantes.

Le gentilhomme s'empressa d'accourir à leur aide... c'était Denbigh.

— Miss Moseley, s'écria-t-il d'un son de voix qui trahissait le plus tendre intérêt, vous n'êtes pas blessée, j'espère ?

— Non! non! dit Emilie respirant fortement, mais j'ai eu bien peur; et, prenant sa main, elle s'élança de la voiture.

Miss Chatterton avait attendu paisiblement en apparence le secours de John; sa chère Grâce avait tremblé dans tous ses membres, mais plus tard elle se moqua d'Emilie pour s'être montrée si effrayée lorsqu'il y avait si peu de danger. Les chevaux n'étaient pas effrayés, et au moyen de quelques courroies tout fut remis en état. Emilie restait sur la route et ne paraissait pas tentée de recommencer une nouvelle épreuve.

— Si monsieur Moseley, dit modestement Denbigh, veut prendre ces dames dans son tilbury, je ramènerai au manoir le phaéton, qui n'est pas assez sûr pour un si lourd fardeau.

— Non! non! Denbigh, dit froidement John, vous n'avez pas l'habitude de conduire des animaux fougueux comme les miens, ce serait dangereux pour vous; mais ayez l'obligeance de prendre Emilie avec vous; Grâce Chatterton n'a pas peur, j'en suis sûr, de ma manière de conduire, et nous rentrerons tous dans le meilleur ordre possible.

Grâce tendit, sans trop savoir ce qu'elle faisait, sa main à John, qui l'aida à remonter dans la voiture; Denbigh attendait paisiblement qu'Emilie voulût bien donner son assentiment à l'arrangement de son frère. La jeune fille, incapable d'affectation, prit place dans le tilbury, rougissant jusqu'aux yeux de la nouveauté de sa situation. Denbigh, avant de partir, tourna les yeux sur le petit groupe, qui pour la première fois attira l'attention de John. Celui-ci demanda ce qu'ils faisaient là. C'était une triste histoire de misère : le mari, jardinier d'un propriétaire dans le comté voisin, avait été renvoyé à cause de la difficulté des temps pour faire place à un parent de l'intendant qui cherchait une situation. Mis subitement à la porte avec une femme et quatre enfants, sans seulement recevoir huit jours de gages pour vivre jusqu'à ce qu'ils se fussent replacés, ils se dirigeaient vers une paroisse voisine où ils auraient droit à l'assistance publique. Mais les enfants pleuraient et demandaient du pain, et la mère, qui nourrissait, s'était accroupie sur la route incapable de marcher plus longtemps et tombant de fatigue et de faim. Ce simple récit de misère amena des larmes dans les yeux d'Emilie et de Grâce. Mourir de faim! l'appel était irrésistible John oublia ses chevaux bais, il oublia Grâce ellemême aux paroles de la pauvre femme, qui venait d'être rappelée à la vie au moyen de quelques vivres que Denbigh était allé chercher dans un hameau voisin. John tira de sa bourse quelques guinées qu'il donna en tremblant à la famille malheureuse. Grâce ne l'avait jamais vu si beau, sa physionomie brillait d'un éclat extraordinaire de bonté et de sensibilité. Denbigh attendit patiemment que Moseley eût payé son tribut charitable pour répéter d'un ton grave les indications qu'il avait données à la pauvre famille pour arriver promptement au village voisin.

L'image de cette famille en détresse poursuivit Emilie jusqu'au retour de la promenade. Son cœur était charitable et généreux à l'excès, comme celui de son frère; et, eût-elle été prévenue de la rencontre, le jardinier eût récolté une double moisson d'aumônes. Une pensée pénible vint à son esprit : que Denbigh ne s'était pas montré libéral. L'homme avait laissé voir, d'un air assez mécontent et comme contraste à la pluie d'or répandue par John, une simple demi-couronne qu'il tenait du jeune homme. Celui-ci n'avait pas eu l'air de faire attention au geste inconvenant du mendiant, mais lui avait délivré ses renseignements avec la même bienveillance. Une demi-couronne!... c'est bien peu, pensait Emilie, pour une famille mourant de faim! Mais peut-être n'est-il pas aussi riche qu'il mérite de l'être!.... C'était la première fois qu'elle pensait à sa position matérielle : elle le savait officier dans l'armée, mais elle ignorait quel rang il y occupait ou à quel régiment il appartenait. Il avait souvent parlé dans sa conversation des mœurs et coutumes des différents peuples qu'il avait visités. Il avait servi en Italie, dans le nord de l'Europe, dans les Indes occidentales, en Espagne. Quant à ses actions personnelles, il s'était toujours tenu dans une réserve et renfermé dans un silence tout à fait incompréhensibles, et plus particulièrement encore sur la partie de son histoire qui se rattachait à son séjour dans ce dernier pays. La même impression s'était produite parmi tous les membres de la famille, mais dans la crainte de réveiller la circonstance fatale de la mort subite de son père, tous s'étaient abstenus de lui adresser la moindre question à ce sujet.

L'honnête Peter Johnson intendant de M Benfield.

Quoiqu'il parût un peu préoccupé à la promenade, il s'informa affectueusement de sir Edward et de tous ses amis. Comme ils approchaient de la maison, il ralentit peu à peu le pas de son cheval, et sortant une lettre de sa poche :

— J'espère, dit-il, que miss Moseley ne me trouvera pas inconvenant de m'être chargé pour elle d'une lettre que lui adresse son cousin lord Chatterton. Il m'en a prié avec tant d'instance, que je n'ai pas cru devoir lui refuser ce service. Chatterton, ajouta-t-il en riant tristement, est trop profondément amoureux pour renoncer à ses espérances.

Emilie prit la lettre avec émotion. — En traversant la grille, Denbigh, ajouta : — Je désire sincèrement, mis Moseley, de n'avoir pas offensé votre délicatesse... Lord Chatterton m'a fait bien malgré moi son confident, je crois inutile de vous dire que ce secret restera entre nous trois.

— Je n'en doute pas, monsieur Denbigh, répliqua Emilie à voix basse. La voiture s'arrêtant, elle s'empressa d'accepter la main de son frère pour en descendre.

— Eh bien, ma sœur, s'écria John en riant, il paraît que Denbigh est un disciple de Franck pour ménager les cheveux : il n'y a pas le plus petit dérangement dans votre coiffure. Nous pensions, Grâce et moi, que vous n'arriveriez jamais.

John mentait un peu, car ni Grâce ni lui n'avaient pensé à d'autres

qu'à eux-mêmes. Emilie, sans répondre, se retira à l'écart pour lire la lettre de Chatterton.

« Je profite du retour de mon ami M. Denbigh vers cette heureuse famille d'où la raison me bannit, pour assurer mon aimable cousine de mon profond respect pour sa personne, et pour la convaincre de ma reconnaissance pour l'indulgence avec laquelle elle a accueilli des sentiments qu'elle ne pouvait payer de retour. Je dois à la bonté, à la bienveillance, aux soins fraternels de mon véritable ami M. Denbigh d'avoir reconquis la paix de l'âme et la résignation que je croyais avoir perdues pour toujours. A toute autre femme qu'à miss Emilie Moseley je ne parlerais pas avec tant de franchise. Ma bien-aimée cousine, vous trouverez en Denbigh un esprit, des principes, des goûts en rapport avec les vôtres : il ne peut vous avoir vue sans désirer de posséder un trésor envié de tous, et si j'ai un désir sincère au cœur après vous avoir perdue, c'est que vous puissiez apprendre à vous estimer l'un et l'autre et à acquérir ensemble le bonheur dont vous êtes tous deux dignes. Tel sera le vœu constant de votre affectionné

» CHATTERTON. »

A la lecture de cette lettre, Emilie devint aussi confuse que si Denbigh lui-même eût été à ses pieds sollicitant cet amour que Chatterton le croyait digne de posséder; et lorsqu'il reparut en sa présence, elle osait à peine le regarder en face. Les manières simples et calmes de Denbigh l'eurent bientôt convaincue qu'il ignorait complétement le contenu de la lettre, et la remirent du trouble que lui avait causé de prime abord sa présence.

Francis à son retour fut charmé de rencontrer les convives qui se trouvaient réunis chez lui; son père et sa mère n'étaient pas encore revenus de leur visite, et naturellement Denbigh resterait pour attendre leur retour. John promit de rester une couple de jours. Mr. Wilson connaissait le danger de laisser les jeunes gens sous le même toit; mais le temps de ses visites expirait prochainement, et elle n'était pas fâchée d'avoir l'occasion de mieux apprécier le caractère de Denbigh.

CHAPITRE XVI.

— Je regrette, ma tante, dit Emilie lorsqu'elles se furent retirées pour la nuit, que Mr. Denbigh ne soit pas riche. Mr. Wilson, un peu surprise de cette remarque, regarda sa nièce qui rougit légèrement et lui raconta l'aventure du matin lui faisant observer la différence entre l'aumône de son frère et celle de Mr. Denbigh.

— Le don d'une somme d'argent n'est pas toujours un acte de charité, répliqua gravement Mr. Wilson; et le sujet en resta là.

Le lendemain matin, la tante, la nièce et Grâce se mirent en route de bonne heure pour la promenade; Francis était parti pour ses visites régulières de consolation spirituelle. John était allé au manoir prendre ses chiens et son fusil, car on entrait dans la saison de la chasse. Quant à Denbigh, on ignorait où il était allé.

Sur la grande route, Mrs. Wilson pria sa compagne de la conduire au village, où le jardinier avait dû arriver; elles s'y rendirent en droite ligne. Frappant à la porte d'une chaumière de chétive apparence, elles furent introduites dans une pièce où la femme du cultivateur qui occupait la maison se livrait aux soins du ménage. Elles expliquèrent les motifs de leur visite, et la femme leur répondit que la famille qu'elles cherchaient était dans la chambre voisine en conversation avec un recteur, arrivé depuis un quart d'heure environ. — Je crois bien, mylady, que c'est le nouveau ministre qu'on dit si bon pour les pauvres et que je n'ai pas encore eu le temps d'aller entendre prêcher. Les dames trop discrètes pour interrompre Francis dans l'accomplissement de son pieux devoir acceptèrent les chaises poudreuses que leur offrait la bonne femme. Elles attendaient patiemment qu'il eût fini, lorsqu'une voix bien connue, pénétrant à travers la mince cloison qui les séparait de l'autre pièce, vint les convaincre qu'elles s'étaient trompées.

— Il résulte, Davis, de votre confession, dit Denbigh de sa voix douce, mais d'un ton de reproche, que vos actes fréquents d'intempérance ont servi de prétexte à l'intendant pour vous faire renvoyer.

— C'est dur tout de même, monsieur, répliqua sournoisement le jardinier, d'être ainsi jeté dehors avec une famille nombreuse pour faire place à un homme plus jeune et qui n'a qu'un enfant.

— C'est très-malheureux pour votre femme et vos enfants, mais c'est juste pour ce qui vous regarde. Je vous ai déjà prouvé que mes reproches et mes interventions ne sont pas inutiles. Portez cette lettre à son adresse, c'est une nouvelle épreuve; si vous vous conduisez convenablement et sobrement, vous serez bien rétribué. La seconde lettre obtiendra l'admission immédiate de vos enfants à l'école dont je vous ai parlé; et maintenant je vous quitte avec cette dernière injonction de ne jamais oublier que les habitudes d'intempérance nous ôtent non-seulement les moyens de soutenir ceux qui ont le droit de compter sur nous, mais encore nous conduisent inévitablement à la misère et peut-être au crime.

— Que Dieu bénisse Votre Honneur! s'écria la femme avec ferveur et fondant en larmes, pour ce que vous avez dit et pour ce que vous avez fait. Thomas n'a besoin que d'être éloigné de la tentation pour redevenir sobre; pour honnête, je vous garantis qu'il l'a toujours été.

— Je lui ai choisi une place où il n'aura pas à craindre de mauvaises fréquentations : tout dépendra donc de sa conduite future.

Au premier mouvement de Denbigh pour s'en aller, mistress Wilson s'était levée de sa chaise, mais elle resta jusqu'à la fin de ses paroles, puis faisant signe à ses compagnes, elle fit à la femme un léger présent en la priant de se taire sur leur visite et disparut aussitôt.

— Que pensez-vous maintenant de la charité de votre frère, comparée à celle de M. Denbigh, Emilie? demanda la tante pendant qu'elle regagnait la route pour rentrer à la maison. Emilie n'était pas accoutumée à entendre parler légèrement des moindres actes de son frère, mais dans la présente occasion elle se tut et se fut Grâce qui répondit timidement :

— Chère madame! M. Moseley fut très-libéral, et j'ai vu des larmes dans ses yeux lorsqu'il a tiré sa bourse.

— John est charitable par nature, reprit mistress Wilson avec un sourire imperceptible; mais qu'est-ce que cela comparé à la charité raisonnée de M. Denbigh!

Grâce, si elle ne fut pas convaincue, demeura silencieuse et les dames continuèrent leur promenade jusqu'au tournant de la route qui cachait la chaumière à leurs yeux. Denbigh les avait rattrapées et la manière dont il les aborda convainquit mistress Wilson que la bonne femme avait gardé le secret.

En rentrant au presbytère elles trouvèrent John, qui, ayant renoncé à son amusement favori, préférait, dit-il, jouir de la société des dames. Il s'étendit sur un sopha à peu de distance de Grâce, tandis que Denbigh lisait à haute voix une délicieuse description de l'amour par Campbell dans sa Gertrude de Kyoming.

Nous avons déjà parlé de la douceur et du charme de la voix de Denbigh. Sa lecture était expressive, surtout lorsqu'il s'arrêtait sur les passages les plus intéressants et les plus favorables à l'interprétation des sentiments qui l'agitaient. John avait subi l'influence de cette lecture, et comme Denbigh fermait le livre il suivit Grâce dans l'embrasure d'une fenêtre, et s'adressant à elle avec tendresse il lui dit :

— Savez-vous, miss Chatterton, que j'ai accepté l'invitation de votre frère d'aller cet été dans le comté de Suffolk, pour vous importuner de ma personne et de mes chiens?

— M'importuner, monsieur Moseley! Jamais vous ni vos chiens ne sauriez m'importuner.

— Ah! Grâce... et John allait devenir tout à coup sentimental, lorsqu'il apperçut l'équipage de lady Chatterton, qui, accompagnée de sa fille Catherine, allait au presbytère.

— Allons, bon! pensa John, voilà la mère Chatterton qui nous tombe sur le dos.

La douairière n'avait pas manqué d'observer la position significative qu'occupaient les deux jeunes gens à la fenêtre; elle entra donc de bonne humeur, malgré le désappointement qu'elle venait d'éprouver dans sa dernière expédition en faveur de Catherine où le gentilhomme qu'elle avait en vue s'était laissé prendre par une autre sirène agissant pour son propre compte et secondée par un peu plus d'esprit et beaucoup plus d'argent que Kate n'avait à lui apporter. Les compliments d'usage étaient à peine achevés, que, composant sur sa physionomie un sourire maternel, elle se retourna vers John et s'écria :

— Comment! par une aussi belle journée vous n'êtes pas à la chasse, monsieur Moseley! je croyais que vous ne manquiez jamais un jour de la saison.

— Il est encore de bonne heure, milady, répliqua froidement John légèrement alarmé.

— Oh! je vois ce que c'est; les dames ont trop d'attraction pour un aussi galant chevalier. Comme, à part sa sœur, il n'y avait que Grâce qui pût exercer autant d'influence sur John, il n'y avait pas à se méprendre sur le but de la douairière; John s'en aperçut et répliqua :

— Après tout, vous avez raison, le temps est magnifique, je vais essayer de la chasse. Cinq minutes après, Carlo et Rouer sautaient autour de leur maître, joyeux de sa décision. Grâce resta à la fenêtre jusqu'à ce que les derniers arbres eurent caché à ses yeux la vue du chasseur; puis elle se retira dans sa chambre et pleura.

Lady Chatterton n'était pas heureuse dans ses tentatives matrimoniales.

— Eh bien! mon enfant, dit-elle venant s'asseoir près de sa fille, qui s'efforça de cacher ses larmes, irons-nous bientôt à la noce? Je pense que c'est chose arrêtée entre vous et M. Moseley.

— Ma mère! dit Grâce et sanglotant, ma mère! vous me brisez le cœur... j'en mourrai de chagrin.

— Bah! ma chère, reprit la vieille, qui ne crut voir qu'une timidité féminine dans les angoisses de sa fille, vous n'êtes qu'une enfant; sir Edward et moi nous arrangerons tout cela.

La pauvre fille, pâle et tremblante, se tordit les mains de désespoir et s'élançait vers sa mère pour la prier de ne pas faire une démarche aussi irréfléchie, mais elle avait déjà disparu; et la pauvre enfant retomba sur sa chaise, prévoyant une issue fatale à son amour.

CHAPITRE XVII.

La matinée suivante toute la société, à l'exception de Denbigh, retourna au manoir. La douairière attendait impatiemment une occasion

Paris — Impr. Lacrampe ...

de frapper un coup décisif; Grâce avait constamment traversé et déjoué ses plans par son obstination, et comme en définitive elle pensait que le jeune Moseley était sincèrement attaché à sa fille, et que la honte seule d'un refus le retenait de faire sa demande, elle voulait le mettre en demeure de se déclarer.

Sir Edward passait une heure tous les matins dans sa bibliothèque à régler ses comptes de maison ; c'est là qu'elle vint le trouver un matin.

— Quel honneur, milady Chatterton, me procure cette visite particulière? dit le baronnet lui offrant un siége.

— En vérité, mon cousin, s'écria la douairière regardant autour d'elle avec une admiration affectée, cet appartement est bien commode.

La conversation ainsi engagée les conduisit insensiblement à faire l'éloge du goût de l'honorable lady Moseley, qui avait été une Chatterton. Profitant habilement de l'émotion du vieux gentilhomme pour placer quelques compliments directs, elle crut qu'il était temps de parler de l'objet principal de sa visite.

— Je vois avec plaisir, sir Edward, que la famille vous plaît assez pour vous faire désirer d'y accomplir un second choix ; je souhaite qu'il devienne aussi judicieux que le premier.

— Je ne suis pas sûr de bien vous comprendre, milady, mais je serais heureux que mon interprétation fût conforme à vos désirs.

— Vous ne me comprenez pas?... peut-être après tout que ma sollicitude maternelle ma trompée... M. Moseley ne se serait sans doute pas avancé ainsi sans votre approbation.

— Je me suis toujours fait un devoir de laisser mes enfants libres dans leurs sentiments et dans leurs actions; j'espère néanmoins que vous faites allusion à son inclination pour Grâce.

— Certainement, sir Edward, dit la dame avec hésitation; je puis m'être trompée, mais vous devez comprendre les craintes d'une mère, et qu'on ne doit pas plaisanter avec les sentiments d'une jeune fille.

— Mon fils est incapable de plaisanter, surtout lorsqu'il s'agit de Grâce Chatterton ; s'il a fait son choix, il n'aura pas honte de l'avouer.

— Je ne voudrais pour rien au monde presser les choses... mais ce qui se passe pourrait empêcher d'autres jeunes gens de se mettre sur les rangs ; je suis mère, et si j'ai été trop prompte, votre bonté me pardonnera. En prononçant ces paroles, lady Chatterton porta son mouchoir à ses yeux pour essuyer des larmes qui ne coulaient pas.

Sir Edward trouva tout cela très-naturel, et il résolut d'avoir sur-le-champ un entretien avec son fils.

— John, vous n'avez pas de raison de douter de mon affection ni de ma volonté d'accomplir vos désirs; il est inutile de parler fortune à un jeune homme de vos espérances; vous pouvez à votre choix vivre ici ou occuper mon petit château dans le Wiltshire; je puis sans me gêner vous faire cinq mille livres sterling par an, et, s'il le fallait, votre mère et moi nous saurions encore nous imposer des privations pour ajouter à votre bien-être ; mais cela n'est pas nécessaire, je pense, nous possédons suffisamment et vous aussi.

Sir Edward, en quelques minutes, eût arrangé toutes choses à l'entière satisfaction de la douairière, si John ne l'eût interrompu tout à coup :

— A quel sujet me dites-vous tout cela, mon père ?

— Mais au sujet de Grâce Chatterton, mon fils !

— Grâce Chatterton, sir Edward ! qu'ai-je à faire avec Grâce Chatterton?

— Sa mère vient de me faire part de vos offres, et...

— De mes offres?

— De vos attentions, de vos soins, j'aurais dû dire, et vous n'avez rien à redouter de moi, mon fils.

— De mes attentions! dit John avec hauteur; j'espère que lady Chatterton ne m'accuse pas d'attentions inconvenantes envers sa fille?

— Oh! nullement inconvenantes, mon fils; au contraire, elle en est enchantée.

— En vérité! eh bien, je ne suis nullement enchanté qu'elle se mêle d'interpréter des actes qui n'ont nullement l'importance qu'elle y attache.

Ce fut au tour de sir Edward d'être surpris, lui qui avait cru faire plaisir à son fils en accueillant les avances de la douairière; mais, toute contrainte lui étant antipathique, il témoigna à son fils le regret de ce malentendu et le quitta.

— Non! non! dit John mentalement comme il arpentait la bibliothèque de son père; milady douairière, vous ne me prendrez pas ainsi par la gorge pour me marier à votre fille.

M. Benfield était resté plus longtemps que de coutume au château, et il désirait s'en retourner chez lui; John saisit ardemment cette occasion, et dès le jour même, en neveu dévoué, il reconduisit son vénérable oncle au séjour de ses ancêtres.

Lady Chatterton s'aperçut, mais un peu tard, qu'elle avait dépassé le but, s'étonnant toutefois qu'un semblable dénoûment eût suivi des plans si bien conçus et si bien exécutés ; elle prit dès lors la résolution de ne plus se mêler des affaires de sa plus jeune fille avec l'héritier du baronnet.

Un plus long séjour au manoir devenant sans objet quant à présent, elle prit congé de ses hôtes et retourna à Londres pour retrouver son fils.

Le même jour, le docteur Yves et sa femme revinrent au presbytère, et Denbigh retourna demeurer sous leur toit. Les relations entre la famille du recteur et de sir Edward se renouèrent avec toute leur confiance et leur amitié primitive.

Le colonel Egerton commençait à parler de son départ, manifestant son intention de passer par L... à l'époque de la visite du baronnet à son oncle avant de rentrer en ville pour l'hiver.

L... était un petit village sur la côte, à un mille environ de Benfield-Lodge (résidence), et était devenu par sa nature et ses agréments le rendez-vous de la noblesse des environs à l'époque des bains de mer.

La *précaution* est un mot simple dans sa signification, mais variable à l'infini, suivant les moyens adoptés pour lui donner sa valeur. Une propension instinctive de notre nature nous porte à nous préserver des dangers, du besoin, des injures personnelles, de la perte de fortune ou de la réputation et de tant d'autres malheurs connus et inconnus ; s'il existe quelques exceptions, elles ne servent qu'à confirmer la règle; cette disposition préservatrice de notre esprit tend surtout à entourer de tout le bonheur possible l'acte le plus important de notre vie... le mariage.

Le mariage est une loterie, dit-on, et, comme dans toutes les loteries, le nombre des numéros gagnants y est très-petit, et considérable est celui des perdants; et n'est-ce pas par notre inconséquence et par l'absence de cette précaution que nous attachons souvent aux choses puériles de la vie que nous rendons le mariage précaire et souvent malheureux? Nous faisons bon marché des principes pour rechercher la fortune. Les hommes se révoltent à l'infidélité des femmes, et la plupart d'entre eux ne possèdent ni principes, ni mœurs, ni religion.

Les caractères principaux de cette histoire sont doués pour la plupart de ces idées différentes de prévenir et d'écarter les maux. Mistress Wilson envisage comme première qualité dans le mari qu'elle désire pour sa nièce celle d'être bon chrétien, et elle écarte avec le plus grand soin tous les soupirants qui laisseraient sur ce point le moindre doute dans son esprit. Lady Chatterton considère l'absence de fortune et de position comme le péché le plus impardonnable, et tous ses efforts tendent à écarter ce danger, pendant que John Moseley cherche, en véritable Anglais, à conserver son libre arbitre et l'indépendance de son choix, et fait tout ce qu'il peut pour empêcher la douairière de le marier avec Grâce, la chose au monde qu'il désire le plus ardemment.

CHAPITRE XVIII.

Au bout d'une semaine, John Moseley revint de L..., et tout son bonheur parut concentré à abattre les oiseaux inoffensifs du voisinage. Le besoin de locomotion le porta à prendre Jarvis pour compagnon dans ses excursions... Egerton et Denbigh venaient souvent au manoir, mais ils consacraient de préférence leurs loisirs à la société des dames. Il y avait dans l'enclos du parc un petit bosquet qui depuis longtemps servait de retraite à la famille pendant les fortes chaleurs de l'été. Par une des plus belles journées de la saison, les dames, à l'exception de lady Moseley, retenue dans la maison par les soins domestiques, étaient rassemblées dans ce lieu paisible avec leurs deux chevaliers; Egerton s'était assis à terre aux pieds de Jane, et Denbigh sur un banc sous le berceau, placé de manière à contempler Emilie lorsqu'elle lui demandait quelques détails sur ses voyages en Egypte et sur les curiosités qu'il avait rencontrées. Nous les laisserons ainsi heureusement groupés pour suivre John Moseley et son compagnon à la recherche des perdrix et des faisans.

— Savez-vous, Moseley, dit Jarvis, qui, parce qu'il était admis à partager les plaisirs de John, se croyait déjà presque un favori, savez-vous que ce M. Denbigh a dû se trouver heureux d'éluder aussi facilement ma provocation ; car s'il est militaire on ignore dans quelle bataille il a pris ses grades.

— Capitaine Jarvis, dit froidement John, moins vous parlerez de cette affaire, mieux cela vaudra pour vous ; rappelez Kowa.

Un des avantages de Jarvis était de posséder une paire de jambes dont on pût entendre la locomotion à la distance d'un demi mille.

— Je reconnais, dit Jarvis avec humilité, que j'ai eu des torts graves envers votre sœur, mais ne pensez-vous pas qu'il est étrange tout de même qu'un militaire ne réponde pas à l'appel qui lui est fait?

— Sans doute que M. Denbigh n'a pas jugé cet appel convenable, ou peut-être votre réputation d'habileté était-elle parvenue jusqu'à lui.

Six mois avant son apparition à B...., le capitaine Jarvis était encore commis dans la maison de commerce de Jarvis-Baxter et Cie, et n'avait jamais manié d'autre arme à feu qu'une vieille espingole appendue à la cheminée de son père. En prenant la cocarde il avait brûlé, comme on dit, sa poudre aux moineaux pour faire du bruit, et encore n'avait-il réussi qu'à abattre une pauvre chouette qui mourait tranquillement de vieillesse dans le creux d'un arbre du parc de l'évêché. Dans ses promenades avec John il avait soin de faire feu en même temps que son compagnon, et lorsque le gibier était abattu il ne manquait pas de s'en attribuer la gloire. Il avait une autre habitude, que John avait en vain essayé de lui faire perdre, c'était de jeter en l'air

un objet quelconque, son chapeau par exemple, et de s'essayer à tirer au vol.

Comme la journée était extrêmement chaude et que les oiseaux avaient déserté les champs, John reprit la route du château, et le capitaine commença son exercice de tir au chapeau.

— Voyez donc, Moseley, voyez ! j'ai touché la ganse, voilà un beau coup, vous n'en feriez pas autant !

— Je n'en suis pas bien sûr, répliqua John glissant malicieusement une poignée de gravier dans son fusil ; mais je puis en essayer.

— Ça va ! s'écria le capitaine enchanté de voir John descendre à son niveau ; êtes-vous prêt ?

— Oui ! jetez.

Jarvis jetta son chapeau ; John fit feu et le couvre-chef du capitaine rebondit.

— L'ai-je atteint? demanda John, qui se remit paisiblement à charger son fusil.

— Je crois bien ! dit le capitaine d'un ton piteux, il ressemble maintenant à une écumoire ; mais, Moseley, votre fusil écarte, il y a une demi-douzaine de trous au même endroit.

— C'est vrai qu'il ressemble à une écumoire, dit John prenant le feutre pour l'examiner, et on dirait, à la grandeur des trous, qu'il a dû faire un long service.

Le bruit des coups de fusil annonça le retour des chasseurs, car John avait l'habitude de décharger ses armes avant de rentrer, et Jarvis l'imitait pour suivre la règle.

— M. Denbigh, dit John déposant son fusil, le capitaine Jarvis a enfin réussi à abattre son chapeau.

Denbigh sourit sans répondre, et le capitaine, ne voulant pas entamer la conversation avec un homme à qui il avait été obligé de faire des excuses, entra dans le banquet pour montrer au colonel l'état piteux de son chapeau ; pendant ce temps John se dirigea vers une petite source pour étancher sa soif. L'interruption de Jarvis était inopportune, Jane racontait au colonel un incident particulier de son enfance qui paraissait l'intéresser vivement ; caressant le faible du capitaine, il étendit le bras et lui dit :

— Tenez, capitaine, voilà un de vos plus grands ennemis : une buse.

Jarvis jeta son chapeau à terre, et courut comme un écolier hors du bosquet ; il saisit dans sa précipitation le fusil de John Moseley et le chargea à balle. Mais, soit que la buse l'eût vu ou reconnu, soit que quelque autre chose eût attiré son attention, elle s'élança de la basse-cour du baronnet et fut bientôt hors de vue. Voyant l'occasion manquée, le capitaine reprit le cours de ses idées, déposa le fusil où il l'avait pris et ramassa son chapeau.

— John, dit Emilie s'approchant affectueusement de son frère, vous avez eu tort de boire ayant si chaud.

— Prenez garde à vous, petite sœur, s'écria John en riant, et, prenant son fusil adossé à un arbre, il la coucha en joue.

Jarvis s'était rapproché d'Emilie pour l'apitoyer sur le sort de son chapeau, et se trouvait placé à quelques pas ; reculant tout à coup hors de la portée du fusil, il dit avec terreur : — Il est chargé !

— Arrêtez ! s'écria Denbigh, qui s'élança aussitôt entre John et sa sœur. Au même instant le coup partit, Denbigh tourna la tête vers Emilie, la contempla un moment avec une expression de tendresse, de bonheur et de tristesse en même temps...... un de ces regards dont elle conserva toute la vie le souvenir, et tomba à ses pieds.

Le fusil s'échappa des mains insensibles du jeune Moseley. Emilie tomba privée de connaissance à côté de son sauveur. Mistress Wilson et Jane semblaient pétrifiées de stupeur. Le colonel seul conserva la présence d'esprit nécessaire pour aviser aux moyens les plus prompts de secours ; il examina Denbigh : les yeux du blessé étaient ouverts et restaient fixés avec intensité sur le corps inanimé d'Emilie.

— Laissez-moi, colonel ! dit-il s'exprimant avec difficulté et montrant du doigt la source d'eau, secourez miss Moseley... Votre chapeau... votre chapeau !

Habitué à de semblables scènes, Egerton s'élança vers la source et eut bientôt rappelé Emilie à la vie, les tendres soins de Jane étaient concentrés sur sa sœur, tandis que mistress Wilson, remarquant que sa nièce n'avait reçu d'autre douleur que de la commotion, aida John à soulever le blessé.

Denbigh demanda qu'on le transportât à la maison, et Jarvis courut chercher du secours. Une demi-heure plus tard le jeune homme était étendu sur un lit dans la maison de sir Edward, attendant l'homme de l'art qui allait prononcer sur son sort. Rien n'avait été négligé à ce sujet, et des messagers étaient partis en toute hâte, les uns vers les casernes de F......, les autres vers la ville, à la recherche de chirurgiens. Sir Edward s'assit au chevet du jeune blessé, tenant une de ses mains dans les siennes et tournant parfois ses yeux pleins de larmes et de reconnaissance vers sa fille si miraculeusement sauvée, pour les reporter sur le visage de celui qui avait bravement présenté sa poitrine au plomb meurtrier. Les prières de tous ceux qui se trouvaient rassemblés autour du lit étaient ferventes et sincères. Denbigh demandait fréquemment et avec anxiété après le docteur Yves; mais le recteur absent de la maison pour rendre visite à un de ses paresseux malades, n'arriva que tard dans la soirée. Trois heures après l'accident, le docteur Blak, chirurgien du régiment caserné à F....., arriva au château et procéda aussitôt à l'examen de la blessure. La balle avait pénétré le sein droit et traversé le corps ; il fut facile d'en faire l'extraction, et le docteur déclara à la famille que le cœur et les poumons n'avaient pas été atteints. La balle était très-petite, et le seul danger à craindre proviendrait de la fièvre ; il prit toutes les mesures nécessaires pour en atténuer les effets, et garantit que, si le délire n'était pas trop violent, il ne faudrait pas plus d'un mois pour le rétablissement complet du patient.

— Mais, continua le chirurgien avec l'indifférence endurcie de sa profession, le gentilhomme réchappera d'un bien grand danger, un demi-pouce plus haut ou plus bas réglait ses comptes avec ce monde.

Cette information rassura la famille, et des ordres sévères furent donnés pour que l'on gardât le plus profond silence, afin de maintenir le patient dans le repos et dans un sommeil réparateur s'il était possible.

Le docteur Yves entra aussitôt après le départ du médecin. Mistress Wilson n'avait jamais vu le recteur dans une si grande agitation et si peu maître de lui-même.

— Vit-il encore ? y a-t-il de l'espoir? où est George? s'écria-t-il en saisissant la main de mistress Wilson, qui lui rendit compte du rapport du chirurgien et des espérances qu'il leur avait laissé entrevoir.

— Dieu soit loué ! dit le recteur d'une voix étouffée, et il se retira précipitamment dans une autre pièce. Mistress Wilson le suivit en silence et le trouva à genoux, dans l'attitude de la prière, un torrent de larmes inondant son visage. En vérité, pensa la veuve se retirant inaperçue, un jeune homme capable d'exciter un si haut intérêt dans l'âme du docteur Yves doit en être digne.

Lorsque Denbigh apprit l'arrivée de son ami, il désira l'entretenir seul ; leur conférence fut courte, et le recteur retourna chez lui plein d'espoir, promettant de revenir de bonne heure le jour suivant.

Pendant la nuit les symptômes s'aggravèrent, et le délire s'empara du patient avec une intensité effrayante, qui réveilla les craintes de ses amis.

— Que pensez-vous de lui, mon bon monsieur ? dit le baronnet au médecin avec une émotion que le danger de son plus cher enfant n'eût pas surpassée.

— Il est impossible de rien prévoir encore, sir Edward, il refuse toute médecine ; et, à moins que la fièvre ne le quitte, il nous reste peu d'espoir.

Emilie pendant ce dialogue écoutait, pâle, inanimée; ses mains croisées l'une dans l'autre trahissaient l'angoisse convulsive de sa douleur. Elle avait vu préparer la potion qu'il importait tant que Denbigh pût prendre, elle se glissa lentement auprès du lit, et saisissant le verre, elle hésita une ou deux fois; puis sa pâleur disparaissant tout à coup, elle s'écria avec un accent de douce persuasion :

— Monsieur Denbigh ! cher Denbigh... me refuserez-vous... moi, Emilie Moseley, à qui vous avez sauvé la vie?

— Emilie Moseley ! répéta Denbigh paraissant revenir à la raison, est-elle sauvée ? je la croyais tuée... morte ; puis la mémoire lui revenant lentement, il la fixa attentivement, ses yeux perdirent peu à peu leur caractère hagard, ses muscles se relâchèrent, il sourit et prit de ses mains tremblantes la potion qu'il but lentement. Les soins redoublèrent autour de lui, la fièvre diminua insensiblement, et lorsque l'aube du jour parut, le blessé tomba dans un profond sommeil. Le médecin pensa qu'il était nécessaire qu'Emilie restât près du lit une partie de la journée, et plus d'une fois ses joues se couvrirent d'un riche incarnat en entendant les expressions ardentes qui s'échappaient des lèvres du patient. Ses discours étaient incohérents, il parlait de son père, de sa mère, souvent aussi de sa pauvre Marianne abandonnée, témoignant l'affection la plus tendre pour ce dernier nom; et se reprochant de l'avoir quittée, il prenait parfois Emilie pour elle et la suppliait de lui pardonner, énumérant les souffrances qu'il avait éprouvées loin d'elle, promettant de retourner et de ne plus la quitter ; puis, prononçant le nom d'Emilie, qu'il qualifiait des épithètes les plus tendres, il jurait de l'aimer toujours. Tant de sensations diverses épuisèrent les forces de la jeune fille, qui fut obligée de céder sa place à mistress Wilson et de se retirer pour prendre un peu de repos.

Le jour suivant le sommeil de Denbigh fut plus calme, il s'éveilla enfin avec toute sa présence d'esprit ; la fièvre l'avait quitté, et le médecin annonça sa guérison certaine. Jamais nouvelle ne fut reçue avec plus de reconnaissance pour tous les membres de la famille Moseley; Jane elle-même avait oublié son amant pour reporter toutes ses sympathies sur l'homme qui avait sacrifié sa vie pour sauver sa sœur bien-aimée.

CHAPITRE XIX.

La guérison de Denbigh fut aussi rapide qu'on pouvait l'espérer ; au bout de dix jours il quittait son lit et restait assis une ou deux heures dans sa chambre, où mistress Wilson, accompagnée de Jane ou d'Emilie, venait s'asseoir à ses côtés et lui faire la lecture. John avait oublié la chasse, et le garde de son père disait que les perdrix étaient devenues si apprivoisées, que le capitaine Jarvis était enfin parvenu à en attraper une. Le dernier avait la conscience que, sans sa bêtise, l'accident ne serait pas arrivé, et éprouvant une sorte de honte de la différence entre sa conduite et celle de Denbigh au moment du danger, il

prétexta un rappel à son régiment, qui était alors à Londres, et quitta l'évêché. Il partit comme il était venu dans le tilbury du colonel, qui l'accompagnait ainsi que ses chiens. John, en les voyant passer des fenêtres de la chambre de Denbigh, pria sincèrement pour qu'on ne vît plus revenir le tireur de chapeau.

Le colonel Egerton avait pris congé de Jane la soirée précédente, avec protestation de la retrouver au plus tôt à L..., où il avait l'intention de se rendre aussitôt après la revue annuelle de son régiment. Jane, préoccupée pendant quelques jours des soins assidus qu'elle rendait à sa sœur, se sépara avec une tristesse mélancolique de l'homme qui s'était emparé, du moins elle le croyait, des plus sincères affections de son cœur. En lui tout était parfait, ses principes irréprochables, ses manières en témoignaient, sa sensibilité évidente, car ils avaient pleuré ensemble sur les infortunes de plus d'une héroïne de roman, son caractère aimable et doux, elle ne l'avait jamais vu en colère, ses opinions, ses goûts parfaitement purs et rationnels, ils étaient identiques avec les siens, il devait être brave puisqu'il était militaire; enfin, comme Emilie l'avait prédit, c'était un héros, car il s'appelait le colonel Egerton.

Néanmoins, il n'avait pas été très-désireux d'en venir à une explication décisive, et ils en restaient à peu près au même point qu'au commencement de leurs pastorales amours.

Ni l'un ni l'autre ne semblait douter de l'amour qu'il croyait avoir inspiré, et il existait entre eux une de ces conventions intuitives qui laissent la volonté libre de rompre plus tard si les idées changent.

Il y avait dans la maison de sir Edward Moseley un petit salon retiré, qui était la retraite privilégiée des membres de la famille. Là, les dames venaient souvent se reposer du bruit et du mouvement occasionnés par les fréquents visiteurs au manoir. Sir Edward, lorsqu'il se sentait fatigué de ses travaux, s'y retirait certain d'y trouver l'une ou l'autre de ses filles chéries pour lui faire oublier les soucis inséparables de toute existence humaine; et lady Moseley, même au milieu des heures les plus orgueilleuses de sa splendeur renaissante, passait rarement la porte sans jeter un regard à l'intérieur et sourire aux visages amis qu'elle y trouvait. Denbigh avait été admis dans ce séjour de calme comme dans le lieu le plus rapproché de sa chambre, et comme nécessitant moins d'efforts pour raviver ses forces; peut-être aussi, par un sentiment indéfinissable des Moseley qui commençaient à le considérer comme un des membres de la famille, partie à cause de ses manières engageantes, partie en reconnaissance du service qu'il leur avait rendu.

Par une chaude journée d'été, John et son ami étaient entrés dans ce salon pour y rencontrer sa sœur, qui était allée se réfugier sous le berceau. Après une heure de conversation, John s'éloigna pour aller visiter le chenil, et Denbigh, jetant un mouchoir sur sa figure pour se préserver de la fraîcheur, s'étendit confortablement sur un sopha, et commençait à s'assoupir lorsque un pas léger s'approchant de lui avec précaution, attira son attention, il resta immobile et feignit de dormir; il s'aperçut qu'on baissait le store de la fenêtre qui donnait en face de lui et que d'autres petites dispositions étaient prises pour le préserver de l'air extérieur. Puis les pas se rapprochèrent, le mouchoir qui couvrait sa figure s'agita légèrement, et la main qui l'avait soulevé se retira tout à coup comme effrayée de son action. Une nouvelle tentative eut plus de succès, et Denbigh, à travers ses longs cils abaissés, reconnut le visage d'Emilie penchée sur lui; et, éclairé d'un sentiment d'intérêt et de sollicitude qui lui donnait un double charme, Denbigh sentit la chaleur douce et parfumée de son haleine caresser légèrement sa figure comme le zéphyr du soir; il y avait une harme indéfinissable dans l'air d'innocence et de candeur de la jeune fille qui eût rassuré la susceptibilité la plus pudibonde. Il la suivit des yeux lorsqu'elle se dirigea vers un petit meuble en palissandre, qu'elle ouvrit.

Emilie avait manifesté de bonne heure un goût prononcé pour la peinture; elle dessinait avec intelligence, et ses esquisses étaient exécutées avec une promptitude et une netteté surprenante. Elle atteignit d'un portefeuille renfermé dans le meuble divers dessins, qu'elle parut examiner attentivement. Son attitude était ravissante, ses cheveux tombaient en boucles riches et ondoyantes sur ses épaules; sa robe, blanche comme la première neige d'hiver, faisait admirablement ressortir l'éclat de son teint, rehaussé en ce moment par l'émotion. Comme elle semblait étudier les effets et les reflets d'un tableau commencé, plaçant le dessin dans le rayon le plus éclairé de la chambre, Denbigh, à travers une glace qui se trouvait heureusement placée dans la direction, reconnut avec une émotion de joie et de bonheur que le sujet reproduisait exactement l'aventure du bosquet; les personnages, la situation, le lieu, tout y était d'une exactitude pointilleuse; sa propre ressemblance était frappante, celle aussi du capitaine Jarvis, mais celui qui tenait le fusil ne ressemblait à John Moseley que par le costume. L'approche de quelqu'un lui fit fermer rapidement son portefeuille et cacher le dessin; ce n'était qu'un domestique, mais lorsqu'il fut parti, Emilie remit avec soin le portefeuille dans un tiroir du secrétaire, remonta le store et vint replacer le mouchoir sur sa figure par un mouvement presque imperceptible.

— Il est plus tard que je ne croyais, dit tout à coup Denbigh regardant sa montre, je vous dois des excuses, miss Moseley, de m'être ainsi oublié dans votre salon, mais je me sentais fatigué.

— Des excuses, monsieur Denbigh! dit Emilie rougissant et pâlissant tour à tour à la pensée qu'elle avait failli être surprise; vous n'avez pas d'excuses à faire sur votre état de faiblesse, et moins encore à moi qu'à tout autre.

— J'ai compris de M. Moseley que notre obligation était au moins mutuelle, car c'est à votre persévérance et à vos soins, miss Moseley, après que le médecin m'eut abandonné, que je dois d'avoir été rappelé à la vie.

Emilie, pour cacher son trouble, étala sur la table les dessins qu'elle avait dans son album; ils étaient nombreux et parfaits d'exécution. Denbigh aurait bien désiré trouver le courage de demander à voir celui qu'elle avait caché avec tant de soin dans le tiroir secret, mais la délicatesse le retint.

— Docteur Yves, que je suis heureuse de vous voir! dit Emilie fermant rapidement son album avant que Denbigh n'en eût examiné tout le contenu. Vous êtes devenu presque un étranger depuis que Clara nous a quittés.

— Non, non, ma petite amie, jamais je ne serai, je l'espère, un étranger pour les habitants du château de Moseley, dit en souriant le docteur. George, je suis heureux de vous voir un si bon visage. Voici une lettre pour vous de Marianne.

Denbigh saisit avidement la lettre et se retira dans l'embrasure d'une fenêtre pour la lire. Sa main tremblait en brisant le cachet, et l'intérêt qu'il paraissait témoigner au contenu ou à son auteur n'aurait pas échappé à l'observation du spectateur le plus indifférent.

A présent, miss Emilie, si vous voulez avoir la bonté de me faire donner un verre d'eau et de vin, vous ferez un acte de charité, dit le docteur venant prendre place sur le sofa.

Emilie était debout près de la petite table, les yeux fixés sur la couverture de son album, et ses pensées en tout autre endroit.

— Miss Emilie Moseley, continua gravement le docteur, voulez-vous donc par cette chaleur me faire mourir de soif?

— Vous désirez quelque chose, docteur?

— Un domestique pour qu'il m'apporte de quoi me désaltérer.

— Pourquoi ne me l'avez-vous pas demandé plus tôt, mon cher monsieur! dit-elle ouvrant une petite cave et lui versant à boire.

— La, c'est bien, ma chère enfant, en voilà assez, dit le docteur avec un sourire malicieux; je croyais, en vérité, vous l'avoir demandé trois fois, mais il y avait quelque chose dans cet album qui vous préoccupait vivement, ce me semble?

Emilie rougit et s'efforça de rire de sa préoccupation; mais elle aurait donné le monde entier pour savoir qui était Marianne.

CHAPITRE XX.

A un mois du jour où il avait reçu sa blessure, Denbigh annonça un matin à ses amis, à l'heure du déjeuner, son intention de ne pas abuser plus longtemps de leur bonté, et de retourner ce même jour au presbytère. Cette nouvelle contrista la famille tout entière; le baronnet lui prit les mains avec une cordialité touchante et lui dit :

— Monsieur Denbigh, mon plus vif désir est que vous fassiez votre maison de la mienne. Le docteur Yves vous connaît peut-être depuis plus longtemps que moi, et peut invoquer en sa faveur les liens du sang, mais bien certainement il ne vous affectionne pas davantage; car les liens de la reconnaissance sont aussi puissants que ceux du sang. Denbigh était ému de cette bonté du baronnet pour lui.

— Le régiment dont je fais partie, sir Edward, doit être passé en revue la semaine prochaine; mon devoir exige que je m'éloigne. J'ai, en outre, une proche parente qui a appris le danger auquel j'ai échappé, et qui naturellement désire me voir; elle a aussi d'autres chagrins que ma dette d'affection me commande d'adoucir.

C'était la première fois qu'il parlait de sa famille ou de lui-même; et le silence qui s'ensuivit démontrait pleinement l'intérêt que prenaient ses auditeurs aux quelques mots qu'il avait dits à ce sujet.

— Comme je voudrais savoir si cette parente se nomme Marianne! pensa Emilie. Mais rien de plus ne fut dit à ce sujet. Sir Edward témoigna ses regrets de cette séparation, et Denbigh promit de les visiter une fois encore avant de quitter B..., et de les rejoindre à L... dès que la revue serait passée. Aussitôt après le déjeuner, John le reconduisit dans son phaéton au presbytère.

Mistress Wilson, comme les autres membres de la famille, avait été trop impressionnée par le sentiment de reconnaissance envers ce jeune homme pour ne pas se relâcher à son égard de son système favori de précaution contre une trop grande intimité entre lui et sa nièce. Sa conduite ultérieure l'avait confirmée dans l'opinion qu'il désirait resserrer par des liens plus tendres son intimité avec Emilie. Ses soins plus empressés, l'expression de sa physionomie lorsqu'il fixait ses regards sur sa pupille ne laissaient à cet égard aucun doute dans l'esprit de la prévoyante tutrice, qui, déjà disposée en faveur du jeune homme avant l'événement, ne croyait plus avoir rien à refuser au sauveur de sa nièce.

— Qui avons-nous là? dit lady Moseley... Un équipage à quatre chevaux... C'est le comte de Bolton qui vient nous visiter.

La châtelaine s'empressa de courir au-devant de son noble visiteur, avec cette grâce composée qu'elle savait déployer. Lord Bolton était

un vieux célibataire, âgé de soixante-cinq ans, qui avait été longtemps attaché à la cour et dont les costumes et les manières appartenaient à la vieille école. La majeure partie de sa fortune reposait sur des propriétés en Irlande, où il passait tout le temps que son devoir à Windsor lui laissait de liberté; aussi tout en étant dans de bons rapports avec la famille du baronnet, ils se voyaient rarement. Camarade de collége du général Wilson, il reportait à la veuve toute l'affection qu'il avait eue pour son mari. La faveur qu'il avait accordée, sans en être prié, à Francis Yves, était appréciée par tous ses amis, et sa réception fut des plus cordiales.

— Milady Moseley, dit-il s'inclinant respectueusement sur la main de la dame, votre bonne mine fait honneur à l'air pur du Northamptonshire.

Il adressa aussi à chacune des personnes réunies au salon un compliment flatteur.

— Nous sommes sous le poids d'une forte dette de reconnaissance envers Votre Seigneurie, dit sir Edward avec simplicité et franchise, je regrette qu'il ne soit pas dans notre pouvoir de l'acquitter autrement que par nos sincères remercîments.

Le comte était ou affectait d'être surpris, et demanda ce que l'on voulait dire.

— La cure de Bolton! dit lady Moseley gracieusement.

— C'est cela même, continua son mari; en l'accordant à Frank, vous m'avez fait une faveur aussi grande que si vous l'eusiez donnée à mon propre fils.

Le comte semblait mal à l'aise sous tant d'expressions de gratitude; mais le sentiment de la vérité prévalut, et il répondit :

— Je ne doute pas que, si ma bonne fortune m'eût permis de faire la connaissance de mon présent recteur, son propre mérite n'eût obtenu ce qui lui a été accordé à la requête d'un solliciteur envers lequel l'oreille royale elle-même ne saurait rester sourde.

Ce fut au tour des Moseley de se montrer surpris, et à sir Edward de demander l'explication de ces paroles.

— C'est mon cousin le comte de Pendennyss qui l'a demandée comme une faveur personnelle, et Pendennyss est un homme à qui je n'ai rien à refuser.

— Lord Pendennyss! s'écria mistress Wilson avec feu, par quelle circonstance pouvons-nous devoir cette obligation à lord Pendennyss?

— La raison qu'il me donna fut l'intérêt qu'il portait à la veuve du général Wilson, dit le lord s'inclinant respectueusement devant son interlocutrice.

— Je suis heureuse d'apprendre que le comte s'est souvenu de nous, dit mistress Wilson s'efforçant de retenir ses larmes; aurons-nous le plaisir de le voir bientôt?

— J'ai reçu hier une lettre de lui, dans laquelle il m'annonçait son arrivée pour la semaine prochaine, et, ajouta-t-il se retournant vers les jeunes filles, vous possédez ici, sir Edward, des récompenses dignes de plus grands services, et le comte est un grand admirateur des beautés féminines.

— Il n'est donc pas marié, milord?

— Non, baron, ni engagé que je sache, mais il ne restera pas longtemps ainsi s'il s'aventure dans ce voisinage, j'en réponds sur les jolis visages des jeunes ladies. Votre cousin Chatterton a eu le bonheur, m'a-t-on dit, d'obtenir la place qu'avait occupée son père, et j'ai appris de plus qu'il cherchait à devenir un membre plus intime de votre famille.

— Je ne vois pas comment cela pourrait être, dit sir Edward le sourire sur les lèvres, à moins qu'il ne s'adresse à ma sœur.

Les joues des deux jeunes filles se colorèrent, et le noble pair, s'apercevant qu'il s'avançait sur un terrain dangereux, ajouta :

— Chatterton a eu le bonheur de trouver des amis peur l'emporter sur le crédit puissant de lord Haverfort.

— A qui doit-il d'avoir obtenu un si haut emploi? demanda mistress Wilson.

— Le bruit courut à la cour, madame, dit le comte baissant la voix et parlant avec une sorte de mystère, que Sa Grâce le duc de Derwent a mis toute sa puissance parlementaire dans la balance en faveur du jeune baron, mais ne croyez pas que tout ceci soit positif : c'est une simple supposition.

— Le nom de famille du duc de Derwent n'est-il pas Denbigh? demanda mistress Wilson pensive.

— Oui, certainement, madame, répliqua le comte de l'air grave avec lequel il parlait toujours des dignités; Denbigh est le nom d'une des plus anciennes familles d'Angleterre, qui descend par les femmes des Plantagenets et des Tudors.

Le comte de Bolton se leva pour prendre congé, et, saluant les jeunes filles, il leur renouvela son intention d'amener son cousin à leurs pieds.

— Croyez-vous, ma sœur, dit lady Moseley, après que le comte se fût retiré, que M. Denbigh soit de la maison de Derwent?

— Je ne sais pas, répondit mistress Wilson; pourtant, c'est singulier, Chatterton m'a dit qu'il connaissait lady Harriet Denbigh, mais il ne m'a pas parlé du duc.

— Harriet Denbigh! c'est un joli nom pensa Emilie, mais je voudrais bien qu'il y eût dans sa famille une Marianne Denbigh; comme je l'aimerais alors, elle et son nom!

Les Moseley commencèrent à faire leurs préparatifs de départ pour L..., car l'époque en était fixée à la fin de la semaine suivante. Mistress Wilson réclama deux ou trois jours de répit pour chercher l'occasion de rencontrer lord Pendennyss, à l'égard duquel, quoiqu'elle eût renoncé à son premier projet d'union avec Emilie, elle éprouvait néanmoins un sentiment d'affection, provenant de sa présence auprès de son mari à sa dernière heure et de sa haute réputation de vertu et d'honneur.

Sir Edward écrivit à son oncle pour lui annoncer son arrivée et celle de toute sa famille à sa résidence. La semaine suivante, les habitants du manoir reçurent la visite d'un être aussi singulier dans ses manières et dans son costume que l'équipage qui l'avait amené. Le véhicule était une sorte de carriole recouverte d'une haute capote et dont les roues avaient une circonférence qui les élevait au-dessus de la caisse, elle était tirée par un cheval jadis blanc et dont la tête et la queue semblaient avoir beaucoup souffert des ravages du temps. L'individu qui descendit de cet antique équipage était démesurément grand et maigre, ses cheveux gris et rares étaient nattés de chaque côté des oreilles avec des lanières de cuir; il était revêtu d'une lévite d'un gris-jaunâtre, ajustée et boutonnée jusqu'au cou; les boutons qui le sanglaient ainsi au point d'arc-bouter ses bras en forme de cerceau étaient à peu près de la grandeur des soucoupes de tasses à thé; ses jambes maigres et décharnées étaient emboîtées dans une vieille culotte de peau de daim, et la partie inférieure recouverte de gros bas de laine bleue; enfin cette étrange fourchette se terminait par de gros souliers ferrés, sur lesquels s'étalaient des boucles d'une dimension proportionnée à celle des boutons. Il paraissait âgé d'environ soixante-dix ans, mais la vivacité de sa marche et de ses mouvements accusait en lui une grande activité d'esprit et de corps. Il fut introduit dans le salon où siégeait la famille, et, après avoir fait un profond salut, il posa sur son nez une énorme paire de lunettes, et tirant des larges pans de sa lévite un vieux portefeuille de cuir, ressemblant à un volume in-8, il choisit au milieu d'une multitude de papiers une lettre qu'il éleva à la hauteur de ses lunettes, et lut à haute voix :

« Pour sir Edward Moseley, baronnet, au château de Moseley B..., Northamptonshire... Aux soins et diligence de M. Peter Johnson, intendant de Benfield-Lodge, Norfolk; » puis, baissant la voix, il marcha droit au baronnet, et, faisant de nouveau un profond salut, il lui remit l'épître.

— Ah! mon brave ami Johnson, dit sir Edward, voici la première visite que vous m'ayez faite; allons, prenez un verre de vin avant le dîner : buvons à ce que ce ne soit pas la dernière!

— Sir Edward Moseley, et vous mes honorables gentilshommes, répondit l'intendant, excusez-moi, c'est en effet la première fois que je suis sorti du comté de Norfolk, et je souhaite ardemment que ce soit la dernière. Messieurs, je bois à vos honorables santés!

A l'exception de quelques courtes réponses qui lui furent adressées, ce fut le seul discours du vieillard pendant sa visite; il resta, par l'ordre positif de sir Edward, jusqu'au jour suivant. Dans la soirée, pendant que John, qui l'avait connu dans son enfance, et qui lui portait beaucoup d'affection, le conduisait à la chambre où il devait passer la nuit, il rompit tout à coup le silence :

— Jeune monsieur Moseley, oserai-je vous demander à voir le gentilhomme?

— Quel gentilhomme? demanda John surpris.

— Celui qui a sauvé la vie de miss Emmy.

John comprit et l'introduisit dans la chambre de Denbigh, qui était endormi. Le vieillard le contempla pendant dix minutes en silence; puis, tirant son mouchoir de sa poche, il sortit rapidement de la chambre et se moucha bruyamment; John aperçut alors une larme au bord de sa paupière.

La lettre de M. Benfield était ainsi conçue, et quoique un peu longue, comme elle caractérise complétement son auteur, nous la donnons dans toute son étendue.

« Cher sir Edward et neveu,

» Votre lettre m'est arrivée trop tard pour qu'il me fût possible d'y répondre le même soir, car j'allais me mettre au lit; mais je m'empresse de vous adresser mes félicitations, me rappelant les maximes de mon parent lord Gosford, que les lettres doivent être répondues immédiatement; en effet une négligence de cette nature a failli amener une affaire d'honneur entre le comte et sir Stephens Hallet. Sir Stephens fut toujours de l'opposition contre nous à la chambre des communes.

» Mais il paraît que votre fille Emilie a été sauvée d'une mort imminente par le petit-fils du général Denbigh, qui siégeait autrefois avec nous à la chambre des lords. J'ai toujours eu une bonne opinion de ce jeune Denbigh, qui me rappelle, chaque fois que je le regarde, feu mon frère et votre beau-père. Je vous envoie mon intendant Peter Johnson afin qu'il visite le malade et me rapporte un état exact de sa santé; car, s'il avait besoin de quelque chose qu'il fût possible à Roderic Benfield de lui donner, il n'aurait qu'à parler; non pas que je suppose, mon neveu, que vous le laissiez manquer de rien, mais Peter,

qui parle peu, observe beaucoup et peut vous suggérer quelque heureuse idée pour sa guérison. Je prie, c'est-à-dire j'espère que le jeune homme en reviendra; et s'il avait besoin d'un peu d'aide pour son avancement dans l'armée, car je ne le crois pas très-riche, vous avez une belle occasion de lui offrir votre protection; et afin que vos petits arrangements pour la saison n'en souffrent pas, votre *bon* sur moi de mille livres sterling recevra bon accueil. Dans la crainte qu'il ne se montre trop fier et qu'il ne refuse votre offre, j'ai retenu ce matin Peter auprès de moi pour introduire dans mon testament un codicille par lequel je lui lègue dix mille livres. Vous pouvez dire à Emilie qu'elle est bien méchante de ne m'avoir écrit tout au long les détails de cette aventure; mais la pauvre chère enfant a sans doute d'autres choses dans son esprit. Dieu protége monsieur, c'est-à-dire Dieu vous protége tous. Tâchez de trouver tout de suite une charge de lieutenant-colonel. Le frère de lady Juliams a été élevé d'un seul coup à ce haut grade.

» Roderic Benfield. »

Nous n'avons jamais pu savoir quel avait été le résultat de l'examen doctoral de Peter, si ce n'est pourtant que, quelques jours après son apparition, un domestique apporta une énorme paire de lunettes que le vieux gentilhomme adressait à son recteur pour le malade, l'assurant que Peter et lui s'en étaient bien trouvés pour la faiblesse de leur vue dans leurs maladies accidentelles.

CHAPITRE XXI.

Le jour où Denbigh quitta le petit village de B...... fut un jour de tristesse pour toute la société, dans laquelle il s'était distingué par sa modestie, son intelligence et son intrépidité désintéressée. Sir Edward l'attira dans sa bibliothèque et lui exprima toute sa reconnaissance pour le service qu'il leur avait rendu à tous, le pressant vivement d'accepter l'offre de M. Benfield de l'aider à faire son chemin dans la carrière militaire.

— Regardez-moi désormais, mon cher monsieur Denbigh, dit le baronnet les larmes aux yeux et lui pressant les mains, regardez-moi comme un père pour remplacer celui que vous avez si récemment perdu; vous êtes mon enfant et vons devez me permettre de vous traiter comme tel.

Denbigh accueillit cette offre affectueuse avec une émotion égale à celle du baronnet; mais il refusa respectueusement, déclarant qu'il possédait des amis assez puissants sans avoir besoin de recourir à l'argent; et au moment de quitter sir Edward il lui prit la main et ajouta avec feu :

— Pourtant, mon cher monsieur, un jour viendra, je l'espère, où je réclamerai de vous une faveur que nul acte de ma part, qu'une vie tout entière de dévouement, ne saurait acquiteer.

Le baronnet sourit affirmativement à cette requête qu'il comprenait déjà, et Denbigh se retira.

Emilie se réjouissait d'ordinaire lorsque le moment approchait d'accomplir son excursion annuelle à Benfield-Lodge, elle y était si ardemment aimée! Cependant cette fois, à mesure que le jour du départ approchait, elle éprouvait une sensation progressive de tristesse. Lorsque Denbigh entra pour prendre congé d'elle, ses yeux étaient rouges et sa voix tremblait.

— Je viens vous faire mes adieux, miss Moseley, dit celui-ci profondément ému et lui tendant la main. Puisse le ciel vous conserver la santé! ajouta-t-il pressant sur son sein la main qu'elle lui avait abandonnée; puis, la laissant retomber, il se retira précipitamment comme s'il craignait de céder à une trop forte émotion. Emilie resta quelques instants dans la même attitude, pâle, inanimée et des larmes sillonnant ses yeux, puis elle se laissa tomber sur un siége auprès de la fenêtre. Les personnes qui formaient quelques jours plus tôt la société de B.... étaient en ce moment dispersées en grande partie, les unes pour lenrs affaires, les autres pour leurs plaisirs. Le marchand et sa famille avaient quitté l'évêché pour aller aux eaux. Francis et Clara faisaient un petit voyage de plaisir dans les comtés du Nord et devaient s'arrêter à L... à leur retour, et le jour était arrivé où le baronnet devait lui-même se rendre auprès de son oncle. On avait donné l'ordre de préparer les voitures, les domestiques couraient dans tous les sens occupés à transporter les caisses et les cartons pendant que mistress Wilson en compagnie de John et de ses deux sœurs rentraient d'une promenade qu'ils avaient faite pour échapper au désordre du déménagement. A peu de distance des grilles du parc, ils aperçurent une suite de voitures escortées de nombreux domestiques à cheval qui s'avançaient rapidement; comme ils arrivaient à la grille, une élégante berline de voyage attelée de six chevaux passa rapidement devant eux.

— Est-il possible que lord Bolton possède un attelage aussi admirable? s'écria John, qui était un parfait connaisseur; ce sont les plus beaux chevaux du royaume.

A travers le nuage de poussière Jane avait pu déchiffrer les riches armoiries qui décoraient les panneaux de la berline.

— C'est une couronne de comte, dit-elle, mais ce ne sont pas les armes de Bolton.

Mistress Wilson et Emilie avaient remarqué au fond de la voiture un gentilhomme couché confortablement et qui semblait en être le possesseur, mais la rapidité de la course les empêcha de distinguer les traits du vieux comte; mistress Wilson observa qu'il paraissait bien jeune.

— Je vous prie, mon ami, dit John s'adressant à un garçon qui était resté en arrière, quelle est la personne qui vient de passer dans cette berline?

— Monsieur, c'est milord Pendennyss.

— Pendennyss! s'écria mistress Wilson, quelle fatalité!

L'occasion échappait encore d'avoir l'entrevue tant désirée avec l'homme à qui elle devait tant de reconnaissance; Emilie, voyant les regrets de sa tante, pria John d'adresser encore une ou deux questions au domestique.

— Où votre lord s'arrête-t-il cette nuit?

— Au château de Bolton, monsieur, et j'ai entendu milord dire à son valet de chambre qu'il séjournerait un jour, pour se diriger ensuite dans le comté de Galles.

— Merci, mon ami, dit John.

L'homme éperonna son cheval pour rejoindre la cavalcade. Les voitures étaient à la porte et sir Edward tendait la main à Jane pour la faire monter, lorsqu'un domestique en grande livrée et bien monté galopa à la portière et remit à mistress Wilson une lettre qu'elle ouvrit et qui était ainsi conçue :

« Le comte de Pendennyss présente ses compliments respectueux à mistress Wilson et à la famille de sir Edward Moseley. Lord Pendennyss aura l'honneur de se présenter en personne pour rendre ses devoirs à la veuve de feu son brave ami le lieutenant-général Wilson à l'heure qu'il lui conviendra de lui indiquer.

» Vendredi soir au château de Bolton. »

Mistress Wilson, déplorant amèrement la nécessité qui la privait de voir enfin le héros de son imagination, lui écrivit en réponse :

« Milord,

» Je regrette sincèrement qu'un engagement qu'il ne nous est pas possible de remettre nous contraigne à quitter le manoir de Moseley sur-le-champ et nous prive par conséquent de l'honneur de votre visite; mais comme des circonstances particulières ont lié Votre Seigneurie avec les plus chers souvenirs de ma vie, je vous prie sincèrement de ne plus considérer comme des étrangers les personnes qui conserveront toute leur vie une haute opinion de votre caractère. J'apprendrais avec le plus grand plaisir qu'une occasion dût se présenter de nous rencontrer à Londres l'hiver prochain, où je pourrais alors vous exprimer dans toute leur ferveur les sentiments de gratitude dus depuis si longtemps à Votre Seigneurie par sa sincère amie

» Charlotte Wilson. »

Le domestique disparut emportant la réponse, et les voitures se mirent en mrache. La route longeait le château de Bolton à la distance d'un quart de mille, et les dames s'efforcèrent en vain de découvrir le jeune lord dans ses propriétés; Emilie, qui savait faire plaisir à sa tante en l'entretenant du caractère et de la personne de son favori, lui adressa quelques questions.

— Le comte doit être fort riche, ma tante? si j'en juge par le train qu'il mène.

— Immensément, ma chère; je ne connais pas sa famille, mais j'ai entendu dire que son titre était très-ancien, et lord Bolton affirme que ses seules propriétés du comté de Galles dépassent cinquante mille livres sterling de revenu annuel.

— Que de bien il peut faire avec une telle fortune! dit Emilie pensive.

— C'est ce qu'il fait; d'après le rapport de tous ceux qui le connaissent, ses dons sont fréquents et abondants. Sir Herbert Nicholson dit qu'il est très-simple dans ses goûts, et qu'il peut disposer ainsi de fortes sommes pour ses libéralités.

— Sir Herbert le connaissait donc? demanda Emilie.

— Pafaitement; ils ont servi plusieurs années ensemble, et il en parle avec une ferveur qui égale mes prévisions les plus favorables.

L'auberge des Armes des Moseley était tenue à F.... par un vieil intendant de la famille, et tous les ans sir Edward passait une nuit sous son toit hospitalier.

— Eh bien! Jakson, demanda avec bonté le baronnet comme il prenait place pour le souper, où en est votre clientèle? J'espère que vous êtes en de meilleurs termes avec le maître de l'hôtel de la *Vache-Noire?*

— Ma foi, sir Edward, M. Daniel et moi nous sommes en effet sur un meilleur pied que lorsque vous eûtes la bonté de me donner les moyens de m'installer ici. A cette époque il accaparait tous les voyageurs, et pendant plus d'une année je n'eus d'autres personnes sous mon toit que vous-même et un grand médecin de Londres qui venait donner ses soins à un malade dans les environs. Il avait l'impudence de m'appeler le chevalier de la brouette, et nous nous sommes querellés à ce sujet.

— Je suis aise de voir augmenter le nombre de vos pratiques, et

je me plais à croire que, la cause de votre querelle n'existant plus, vous serez plus indulgents l'un pour l'autre.

— Quant à cela, Votre Honneur connaît mon caractère, puisque j'ai vécu dix ans à votre service; mais Sam Daniel n'est content que lorsqu'il tient le haut du pavé; malgré cela, je lui ai servi une petite dose de ma façon il n'y a pas longtemps.

— Comment cela, Jakson?

— Votre Honneur doit avoir entendu parler d'un grand lord, d'un duc de Derwent. Il y a six semaines environ qu'il a passé par ici avec milord Chatterton.

— Chatterton! s'écria John l'interrompant, est-il récemment venu dans nos contrées?

— Oui, monsieur Moseley, répliqua Jakson d'un air important; ils sont entrés dans ma cour avec leur voiture à quatre chevaux et cinq domestiques. Croiriez-vous, sir Edward, qu'il n'y avait pas dix minutes qu'ils étaient entrés dans ma maison, que le fils de Daniel rôdait autour des domestiques pour savoir qui ils étaient; je le lui ai fait savoir, car des ducs ne passent pas tous les jours par ici.



Denbigh chez le pauvre jardinier.

— Comment avez-vous réussi à enlever Sa Grâce à l'auberge de la *Vache-Noire?* le hasard sans doute?

— Non, Votre Honneur, dit l'autre montrant son enseigne et saluant respectueusement, les armes de la maison de Moseley ont tout fait. M. Daniel avait coutume de se moquer de moi parce que j'ai porté livrée, disant qu'un jour il pourrait traire sa vache, tandis que les armes de Votre Honneur ne m'élèveraient jamais à une position confortable; de sorte que je lui ai envoyé un message tout exprès pour lui faire connaître ma bonne fortune.

— Et c'était?

— Que les armes de Votre Honneur avaient attiré un duc et un baron dans ma maison, voilà tout.

— Et je suppose que le pied de Daniel vous a renvoyé votre message, dit John en riant.

— Non, monsieur Moseley, Daniel n'oserait pas faire cela; mais, hier, Votre Honneur, hier au soir, a complété la mystification de mon voisin. Daniel était assis devant sa porte et je fumais ma pipe à la mienne lorsqu'une voiture à six chevaux et domestiques sur domestiques descendirent la rue au grand trot et s'arrêtèrent devant nous; les garçons de Sam dirigeaient déjà la tête des chevaux dans la cour de la *Vache-Noire* lorsque le gentilhomme assis dans la voiture, apercevant mon enseigne, envoya un groom s'informer qui tenait la maison; je me levai, Votre Honneur, et je dis mon nom. Monsieur Jakson, dit Sa Seigneurie, je respecte trop la famille de sir Edward Moseley pour ne pas donner ma pratique à un de ses vieux serviteurs.

— En vérité, dit le baronnet; quel était ce seigneur?

— Le comte de Pendennyss, Votre Honneur; oh! c'est un bien bon gentilhomme; il m'a demandé des détails sur mon service auprès de vous et sur mistress Wilson.

— Sa Seigneurie a-t-elle passé la nuit? demanda mistress Wilson.

— Oui, madame, il est parti d'ici après déjeuner.

— Et quel message avez-vous envoyé cette fois à la *Vache-Noire?* demanda John.

Jakson parut un peu étourdi de la question, mais il répondit:

— Ma foi, monsieur, ma maison était pleine, et j'ai envoyé Tom de l'autre côté de la rue s'informer si M. Daniel pourrait coucher deux ou trois grooms.

— Et Tom eut la tête cassée?

— Non, monsieur John, le pot ne l'a pas atteint, mais si...

— C'est bien, c'est bien! dit le baronnet désirant changer de conversation, vous avez eu assez de chance pour être généreux aujourd'hui, et je vous conseille de cultiver la bonne harmonie entre votre voisin et vous, autrement je pourrais bien faire décrocher mes armes et vous faire perdre vos nobles clients; allez préparer ma chambre.

— Oui, Votre Honneur, répondit l'autre, qui salua respectueusement et se retira.

— Au moins, ma tante, dit John, nous avons le plaisir de souper dans la même salle que le puissant comte, quoiqu'à vingt-quatre heures d'intervalle.

— Je souhaiterais qu'il n'y eût pas cette différence, observa sir Edward, qui prit affectueusement la main de sa sœur.

Le jour suivant tous les serviteurs de Benfield-Lodge, en tête desquels figurait la longue et maigre figure de l'honnête Peter Johnson, étaient rangés derrière leur maître, qui venait avec toutes les formalités antiques accueillir la famille du baronnet.

— Je m'avance ainsi au devant de vous, mes bons amis, pour reconnaître la faveur que vous me faites. C'était de mon temps une règle mise invariablement en pratique par toute la haute noblesse, telle que lord Gosford.... et... et sa sœur lady Julianna Dayton, de recevoir leurs convives à la grande entrée; et en conformité... Ah! chère Emmy! s'écria le vieux gentilhomme oubliant tout à coup son discours et pressant tendrement sa nièce dans ses bras, vous nous êtes donc rendue? Dieu soit loué! — La, la! c'est assez, laissez-moi respirer. Et pour cacher son émotion il se tourna vers John. — Ainsi, jeune homme, vous jouez comme cela avec des armes, et vous mettez en danger la vie de votre sœur? Les gentilshommes de mon temps ne se servaient pas de fusils, c'est-à-dire les gentilshommes de la cour. Milord Gosford n'a jamais tué de sa vie un oiseau ou conduit sa voiture. Non, monsieur, les gentilshommes d'alors n'étaient pas des cochers. Peter, quel âge avais-je lorsque j'ai pris pour la première fois les guides de la chaise pour faire le tour de mes propriétés? la fois que vous vous êtes cassé le bras? c'était...

Peter, qui se tenait un peu en arrière dans une attitude modeste, s'avança d'un pas, fit un profond salut et répondit de sa voix aiguë:

— Dans l'année 1798, la trente-huitième de sa présente Majesté et la soixante-quatrième année de votre vie, le 12 juin, à l'heure de midi. Peter recula d'un pas lorsqu'il eut fini; puis, s'avançant de nouveau, il ajouta: — *Nouveau style!*

— Comment vous portez-vous, *vieux style*, s'écria John donnant à l'intendant une tape sur l'épaule qui le fit sauter comme une carpe.

— Mr. John Moseley, jeune gentilhonne, avez-vous pensé de rapporter les lunettes?

— Ah oui! dit gravement John sortant les besicles de sa poche et les mettant avec soin sur le crâne chauve du vieillard. La, monsieur Peter Johnson, voilà votre propriété en sûreté.

— Et Mr. Denbigh vous est très-reconnaissant, dit Emilie les enlevant avec ses jolies mains.

— Ah! miss Emmy, dit l'intendant avec un de ses plus beaux saluts, c'était une noble action! Dieu le bénisse! Puis levant son doigt d'une manière significative, il ajouta le quatorzième codicille au testament de mon maître, et il frotta son nez en silence.

— J'espère que le treizième contient le nom de l'honnête Peter Johnson? dit Emilie, qui affectionnait le vieux serviteur.

— Le dernier, mis Emmy, le dernier de tous, mais Dieu fasse qu'il me serve jamais, non, miss Emmy, mon maître a tout fait pour moi lorsque j'étais jeune assez pour en jouir; je suis riche, miss Emmy, j'ai trois cents livres de revenu.

— Ma nièce, dit Mr. Benfield après avoir parcouru le groupe de ses hôtes, où est le colonel Denbigh?

— Vous voulez dire le colonel Egerton, interrompit lady Moseley.

— Non, milady, je veux dire le colonel Denbigh, car il doit l'être à présent, et qui serait donc plus digne d'être un colonel ou un général que l'homme qui n'a pas peur de la poudre!

— Les colonels devaient être rares de votre temps, mon oncle, dit Jonh, qui avait une propension malicieuse à lancer le vieillard sur son dada.

— Non, drôle! les gentilshommes se tuaient et ne faisaient pas souffrir les oiseaux innocents; l'honneur était aussi cher à un gentilhomme de la cour de George II qu'à ceux qui sont attachés à celle de son petit-fils et l'honnêteté aussi, mauvais plaisant! Je me rappelle que, lorsque nous soutînmes le ministère, tous les membres qui le composaient et ceux qui l'appuyaient étaient tous intègres; lorsque nous en sortîmes, les bancs de l'opposition se garnirent de caractères *sterling*

formant un parlement parfaitement digne : trouvez-moi quelque chose de semblable aujourd'hui !

CHAPITRE XXII.

Quelques jours après l'arrivée des Moseley à la résidence, John conduisit ses sœurs au petit village de Z..., qui était alors encombré de visiteurs. Au nombre des amusements et distractions offerts au public, cette petite ville possédait un cabinet de lecture amplement pourvu de livres, ces dispensateurs de bonnes et de mauvaises idées. Ce fut là que John entra donnant de chaque côté le bras à une jolie sœur. Les livres instruisaient Emilie et amusaient Jane. Le salon était rempli de ladies et de gentlemen ; pendant que John faisait échange de compliments avec plusieurs gentilshommes du voisinage et que ses sœurs parcouraient rapidement le catalogue des livres, une dame âgée, étrangère par l'accent et le costume, entra et déposant deux volumes d'un ouvrage religieux elle en demanda la suite. Les deux sœurs levèrent la tête, et une



Pour échapper à l'embarras de sa position, elle ouvrit son portefeuille et offrit ses dessins à l'admiration de Denbigh.

légère exclamation s'échappa des lèvres de la plus jeune et attira l'attention de l'étrangère, qui, après quelque hésitation s'inclina respectueusement. Emilie s'avança vers elle et lui tendant la main elle s'informa de la santé de sa jeune amie, dont elle apprit avec autant de plaisir que d'étonnement le séjour dans une petite maison retirée à cinq milles de Z..., où elles étaient venues se fixer depuis six mois environ et comptaient résider aussi longtemps que mistress Fitz-Gerald retarderait son retour en Espagne. Emilie promit d'aller leur rendre visite dans leur retraite, et l'Espagnole, faisant une nouvelle révérence, sortit. Reprenant le chemin de Benfield-Lodge, Emilie raconta à son frère la rencontre qu'elle avait faite de la compagne de la belle inconnue de Bath et qu'elle venait d'apprendre son nom pour la première fois, qu'elle était ou qu'elle avait été mariée. John écouta avec intérêt le récit de sa sœur concernant la belle Espagnole dont il avait conservé un agréable souvenir, et lui dit qu'il ne voulait pas croire qu'elle fût mariée. Pour éclaircir ce doute, ils convinrent de lui faire une visite le jour suivant en compagnie de mistress Wilson et de Jane, mais le jour suivant était indiqué pour l'arrivée du colonel Egerton, et Jane s'excusa prétextant des lettres à écrire. Mistress Wilson promit d'accompagner sa nièce dans son excursion, désirant approfondir le caractère et la position de cette connaissance accidentelle.

M. Benfield et le baronnet eurent, dès le premier jour de l'arrivée de la famille, une longue conversation au sujet de Denbigh, et le vieillard témoigna hautement son mécontentement de la fierté du jeune homme. Mais le baronnet, dans la candeur de son affection, ayant fait part à son oncle de la perspective d'un mariage entre Denbigh et sa fille, M. Benfield trouva que cette récompense serait suffisante... Tout s'arrangerait donc pour le mieux, car s'il épousait Emmy, il serait obligé de vendre sa charge dans l'armée, et une élection vacante pourrait le faire entrer au parlement. Sir Edward trouva de son goût l'idée de construire ainsi le bonheur des deux jeunes gens et les deux parents se séparèrent satisfaits d'avoir posé les bases du bonheur futur des deux êtres qu'ils affectionnaient au même degré.

Le lendemain de la promenade au cabinet de lecture, comme la famille était assise autour de la table après le diner, John Moseley, s'éveillant tout à coup de sa rêverie, s'écria soudain...

— Laquelle trouvez-vous la plus jolie, Emilie, de Grâce Chatterton ou de mistress Fritz-Gerald ?

Emilie répondit en riant : — Grâce bien certainement ; ne croyez-vous pas vous-même, mon frère ?

— Sans doute, n'avez-vous pas quelque fois remarqué que Grâce avait des airs de sa mère ?

— Pas le moins du monde, elle est l'image parfaite de Chatterton.

— Elle vous ressemble beaucoup, chère Emmy, dit M. Benfield, qui prêtait l'oreille à leur couversation.

— A moi ! cher oncle, c'est la première fois qu'on me le dit.

— Je n'ai jamais vu une aussi grande ressemblance, si ce n'est pourtant entre lady Julianna et vous, ma nièce... c'était une grande beauté dans son temps ; dans le genre de son oncle le vieil amiral Griffin... vous ne vous le rappelez pas... il perdit un œil dans un combat avec les Hollandais, et la moitié d'une joue sur une frégate où il combattait contre les Espagnols. Ah ! c'était un vieillard bien aimable et qui m'a donné plus d'une guinée lorsque j'étais au collége.

— Et vous trouvez qu'il ressemblait à Grâce Chatterton, mon oncle ? demanda John d'un air innocent.

— Non, monsieur, il ne lui ressemblait pas ; qui vous a dit qu'il ressemblât à Grâce Chatterton, méchant drôle ?

— J'ai cru que c'était vous, mon oncle, mais peut-être le portrait que vous en avez fait m'a-t-il trompé... son œil et sa joue, mon oncle !

— Lord Gosford a-t-il laissé des enfants, mon oncle ? demanda Emilie lançant un regard de reproche à son frère.



Sir Edward Moseley et lady Moseley.

— Non, chère Emmy, son unique enfant mourut au collége ; je n'oublierai jamais la douleur de la pauvre lady Julianna. Elle en retarda de trois semaines son voyage à Bath. Un gentilhomme qui lui faisait la cour à cette époque osa se déclarer et fut refusé ; en vérité son abnégation souleva une admiration si unanime autour d'elle, qu'aussitôt après la mort du jeune lord Dayton sept gentilshommes se présentèrent et furent refusés en une semaine. J'ai entendu lady Julianna dire à ce sujet qu'entre les hommes de loi et les amoureux, il ne lui restait pas un moment de tranquillité !

— Les hommes de loi ! s'écria sir Edward, que pouvait-elle leur vouloir ?

Six milles livre de rente annuelle lui échurent à la mort de son neveu ; et il y eut des actes, des dons, des comptes de tutelle à débrouiller. Pauvre jeune femme ! elle fut si affectée, Emmy, qu'elle ne sortit pas de huit jours, lisant toute la journée des papiers et s'occu-

paut de ses affaires. Ah ! c'était une femme de goût; son deuil, sa livrée, ses nouvelles voitures furent admirés par tous les gens de cour. Le titre est éteint aujourd'hui ; je ne connais plus personne de ce nom. Le comte ne survécût à sa perte que six ans environ, et la comtesse mourut de douleur un an plus tard.

— Et lady Julianna, mon oncle, que devint-elle, demanda John, s'est-elle mariée ?

Le vieillard se versa un verre de vin et regarda par-dessus son épaule si Peter était près de lui ; le vieux serviteur était à son poste.

— Ma foi oui, oui, elle s'est mariée, c'est vrai. Elle m'avait pourtant dit qu'elle mourrait fille, mais... Ici le vieillard toussa. Ce fut par compassion pour le vieux vicomte, qui lui avait souvent dit qu'il ne pourrait vivre sans elle. Elle trouva, du reste, dans cet accroissement de fortune les moyens de faire beaucoup de bien. J'avoue que je n'aurais jamais cru qu'elle eût choisi un mari si vieux et si infirme. — Mais, Peter! donnez-moi un verre de clairet ! Peter versa le vin et le vieux gentilhomme continua : — On dit qu'il fut très-brutal pour elle. Il a dû la rendre bien malheureuse ! elle avait le cœur si tendre !

Il est impossible de dire combien de temps le vieillard eût continué de la sorte à renchérir sur les qualités de sa vieille passion s'il n'eût été interrompu par l'apparition soudaine à la porte du salon du jeune Denbigh. Toutes les physionomies s'éclairèrent de plaisir à ce retour inattendu de leur favori ; et si Mrs. Wilson ne se fût empressée de donner un verre d'eau à sa nièce, la surprise eût été trop forte pour elle. Il les informa brièvement qu'aussitôt la revue finie il s'était jeté dans une chaise de poste pour se retrouver plus tôt au milieu d'eux ; et il prit place à côté de Mr. Benfield, qui l'accueillit avec une préférence marquée, dépassant celle qu'il avait manifestée pour tout autre convive, sans en excepter lord Gosford lui-même. Peter quitta la place qu'il occupait derrière la chaise de son maître pour être plus à portée de contempler le nouvel arrivant ; et, essuyant si fréquemment ses yeux, que John, qui s'en aperçut, l'engagea à aller mettre les besicles qui avaient si bien réussi à Denbigh pendant sa maladie. Son hilarité attira tous les yeux sur l'honnête intendant ; et lorsque Denbigh apprit que c'était l'ambassadeur que Mr. Benfield lui avait expédié au manoir, il se leva et vint serrer la main du vieillard, le remerciant sincèrement de sa sollicitude pour la faiblesse de sa vue.

Peter prit sa main dans les deux siennes et, après avoir fait de vains efforts pour parler, il murmura : — Merci, merci ! le ciel vous bénisse! et fondit en larmes; cet incident arrêta tout à coup l'hilarité des convives. John suivit l'intendant, qui quittait la salle, et son maître s'écria essuyant ses yeux : — Bon et charitable toujours comme mon vieil ami le comte de Gosford.

CHAPITRE XXIII.

A l'heure convenue, la voiture de mistress Wilson prit la route qui conduisait à la petite maison de mistress Fitz-Gerald. La bonne tante était accompagnée seulement de sa pupille, ayant jugé convenable de laisser John en compagnie de son ami Denbigh.

Elles trouvèrent l'habitation délicieuse et élégante quoique petite. Cachée presque entièrement par les arbres et les bosquets qui l'entouraient, elle inspirait des idées de calme et de recueillement. La maîtresse attendait leur arrivée, assise dans un joli pavillon qui formait une aile du bâtiment. Mistress Fitz-Gerald était Espagnole, âgée de vingt ans à peine, d'une physionomie mélancolique et intéressante, aux manières douces et réservées. Elle accueillit avec empressement l'occasion de renouer connaissance avec les deux dames et leur présenta sa compagne sous le nom de dona Lorenza. La jeune veuve (du moins comme son costume paraissait l'indiquer) fit les honneurs de sa maison avec une grâce parfaite, dirigeant la promenade de mistress Wilson et de sa nièce à travers les bosquets et les plates-bandes qui complétaient son petit domaine. Ses domestiques se réduisaient à deux servantes et un vieillard qui servait en même temps de jardinier et d'intendant, elle avait prit la résolution de ne jamais rendre de visite; mais si mistress Wilson et miss Moseley voulaient pardonner cette infraction aux convenances sociales et venir souvent la consoler dans sa solitude, elles lui feraient un véritable plaisir. Mistress Wilson prenait tant d'intérêt à la situation douloureuse d'une aussi jeune femme vivant seule et retirée du monde, qu'elle promit de revenir souvent.

En rentrant à la résidence, elles trouvèrent le colonel Egerton s'appuyant avec une familière aisance sur le dossier de la chaise de Jane; sa réception avait été, sinon aussi affectueuse que celle de Denbigh, du moins assez cordiale de la part de tous, excepté du maître de la maison. Et encore celui-ci, sous l'influence du mariage projeté de sa chère favorite, se contraignit-il a conserver vis-à-vis de l'intrus une apparence froide de satisfaction qu'il était loin d'éprouver.

Lady Moseley était dans le ravissement; si elle avait eu le moindre doute sur les intentions d'Egerton, son empressement à se rendre au rendez-vous général le dissipait complétement et ne pouvait être attribué qu'à une ardente passion. La plus grande de ses anxiétés maternelles était dissipée et elle entrevoyait pour ses vieux jours un bonheur paisible et durable au milieu de nombreux descendants. M. Benfield, qui avait insisté pour que Denbigh vînt demeurer sous son toit hospitalier, avait discuté avec Peter la même question à l'égard du colonel Egerton, il allait même se décider pour la négative, lorsque Peter, qui avait recueilli avec soin tous les détails de la scène du bosquet, rappela à son maître que le colonel avait joué un rôle très-actif en allant puiser de l'eau pour réveiller miss Emmy de son évanouissement. Cette remarque adoucit le vieillard, qui suspendit toute décision jusqu'à plus ample examen. Mais au dîner, le colonel ayant admiré un très-beau portrait de lord Gosford peint par sir Josué Reynolds, lequel ornait la salle à manger, M. Benfield, dans un moment d'épanchement inusité, lâcha l'invitation, qui fut acceptée avec empressement, et le colonel fut installé dans la maison.

La physionomie de John Moseley trahissait parfois des pensées soucieuses. La douairière et ses filles étaient pourtant allées visiter une vieille tante dans le Yorkshire, où nul individu mâle n'était admis. Le jeune admirateur des charmes de Grâce n'avait donc rien à craindre à ce sujet. La chasse à l'héritage avait pu seul décider la douairière à se priver pendant quelque temps de la société masculine et à laisser un moment en repos la chasse aux maris. — C'est égal, pensait John, maman Chatterton devrait bien se choisir un mari, afin de laisser Catherine et Grâce libres de choisir à leur tour.

Le colonel Egerton et Jane avaient repris leur dissertation poétique. Mistress Wilson découvrit avec inquiétude que l'aversion des amoureux de ses nièces s'était plutôt accrue pendant leur courte séparation. L'amour de Denbigh pour sa nièce semblait augmenter de jour en jour et gagnait du terrain dans l'affection de la jeune fille. Il les accompagnait partout, dans leurs petites excursions, et une fois ou deux John remarqua qu'Emilie acceptait de préférence la main du jeune homme pour l'aider à surmonter les légers obstacles qu'ils rencontraient dans leur promenade. M. Benfield avait mis dans sa tête, que si le mariage d'Emilie pouvait être célébré pendant que la famille se trouvait réunie dans son château, ce serait pour lui le comble du bonheur. Fort heureusement pour la pudeur d'Emilie que le vieux gentilhomme possédait les notions les plus pointilleuses sur la délicatesse féminine, et que jamais dans la conversation générale il ne faisait allusion au mariage projeté. Ces principes de réserve ne lui permettant pas d'agir ouvertement, il fallait donc user de circonspection, et comme Peter était un bon conseil dans ces sortes d'occasions, il résolut d'avoir recours à lui et sonna.

— David, dis à Johnson de venir me parler sur-le-champ.

Au bout de quelques minutes, la lévite jaune et les bas bleus drapés entrèrent dans son cabinet de toilette renfermant le corps et l'âme bien ficelés de M. Peter Johnson.

— Peter, commença M. Benfield lui montrant une chaise que celui-ci refusa respectueusement, vous n'ignorez pas, je pense, que M. Denbigh, petit-fils du général de ce nom, qui siégeait avec moi au parlement, est près d'épouser ma petite Emmy. Peter sourit, et s'inclina en signe d'assentiment.

— Or, Peter, rien ne me rendrait plus heureux que la célébration d'un mariage chez moi, cela me rappellerait celui de lord Gosford. Je désire avoir votre opinion sur la manière de les y décider : sir Edward et Anna refusent d'intervenir, et je redoute de parler à mistress Wilson à ce sujet.

Cet appel soudain aux facultés inventives de Peter ne manqua pas de l'alarmer, mais comme, après tout, il s'enorgueillisait de bien servir son maître, il réfléchit un moment en silence, puis jugea nécessaire de poser quelques questions préliminaires.

— Je suppose, maître, que les conventions sont faites entre les jeunes gens?

— Je crois que tout est convenu entre eux.

— Et sir Edward et milady ?

— Ils consentent de grand cœur.

— Et madame Wilson ?

— Elle consent aussi.

— Et M. John et miss Jane?

— Tous sont d'accord, la famille tout entière y consent.

— Bien ; donc, puisque tout le monde est d'accord et que les deux jeunes gens se conviennent, la seule chose qu'il y ait à faire est de...

— Et quoi, Peter! s'écria le maître impatient observant son hésitation.

— C'est d'envoyer chercher un prêtre, je pense.

— Bah ! je sais cela aussi bien que vous, répliqua le vieillard mécontent, ne pouvez-vous pas me donner un meilleur plan ?

— Ma foi, maître, dit Peter, je voudrais bien faire pour miss Emmy et Votre Honneur comme j'aurais fait pour moi-même. Or, monsieur, quand je fis ma cour à Patty Steele, dans l'année de notre Seigneur 1765, je l'aurais épousée sans une difficulté qui n'existe pas dans le cas de miss Emmy.

— Quelle était cette difficulté, Peter? demanda son maître avec bonté.

— C'est qu'elle ne voulait pas de moi.

— C'est bien, pauvre Peter, vous pouvez vous retirer; et le vieux serviteur s'inclina et sortit.

La similitude dans leurs infortunes en amour était un des plus forts liens qui liât le serviteur au maître, et le maître ne manquait jamais de s'attendrir lorsque le serviteur faisait allusion à Patty. Aussi, après réflexion, M. Benfield n'attribua l'absence de jugement de son serviteur dans cette occasion qu'à ce qu'il n'avait jamais siégé au parlement.

CHAPITRE XXIV.

Dans la première quinzaine qui suivit leur arrivée à la résidence, mistress Wilson et Emilie rendirent de fréquentes visites à l'ermitage de leur nouvelle amie, et chaque entrevue successive produisait une impression plus favorable au caractère de la belle Espagnole. Elles apprirent avec surprise qu'elle était protestante et qu'elle le devait aux infortunes de son enfance. Un matin, elles la trouvèrent en larmes, tenant un livre dans sa main et résistant aux efforts de dona Lorenza pour la sonsoler. Mistress Wilson allait se retirer discrètement, lorsque la jeune veuve la pria de rester.

— L'intérêt que vous me portez, madame, vous donne droit à connaître les infortunes de celle que votre présence et votre conversation ont si souvent consolée; cette lettre est du gentilhomme dont je vous ai souvent parlé, le seul dont j'admette les visites; et, quoique le contenu soit de nature à aggraver mes chagrins, elle ne contient rien que je ne me fusse attendue à apprendre et que je n'eusse mérité.

— J'espère que cette personne n'a pas été inutilement sévère; et je suis certaine, ma jeune amie, que votre cœur est incapable de concevoir une offense grave.

— Je vous remercie, chère madame, pour l'opinion indulgente que vous avez de moi; mais, si j'ai beaucoup souffert, je suis forcée de convenir que le châtiment est mérité, vous vous méprenez néanmoins sur l'origine de ma douleur actuelle, lord Pendennyss est incapable de faire personnellement de la peine à qui que ce soit, et moins encore à moi.

— Lord Pendennyss! s'écria Emilie surprise.

— Pendennyss, répéta mistress Wilson, serait-il aussi votre ami?

— Oui, madame; je dois tout à Sa Seigneurie, honneur, consolation, religion et même la vie.

Les joues de mistress Wilson se couvrirent de rougeur en apprenant ce nouvel acte de bienveillance et de vertu chez un jeune seigneur dont elle admirait depuis longtemps le caractère, et qu'elle n'avait pu encore rencontrer.

— Vous connaissez donc le comte? demanda mistress Fitz-Gerald.

— De réputation seulement, mais assez pour me convaincre qu'une personne aimée de lui doit être digne de son amitié.

La conversation roula quelque temps ainsi sur les qualités du comte, et mistress Fitz-Gerald la termina en avouant qu'elle n'avait pas le courage de commencer le récit de ses infortunes, mais que le jour suivant, si ces dames voulaient l'honorer d'une seconde visite, elle leur raconterait les événements principaux de sa vie et l'explication de sa reconnaissance envers lord Pendennyss. L'offre fut acceptée avec plaisir et les nouvelles amies se séparèrent.

— Nous n'entendons jamais parler de lord Pendennyss, ma tante, dit Emilie lorsqu'elles furent sorties, sans que ce soit à son avantage.

— C'est un signe certain qu'il le mérite, ma chère; il y a peu d'hommes qui n'aient des ennemis, mais nous n'en avons pas encore rencontré à l'égard du comte.

— Cinquante mille livres sterling de rente donnent de nombreux amis.

— Sans doute, mon enfant, et aussi beaucoup d'ennemis; mais l'honneur, la vie et la religion sont des dettes que l'argent ne saurait créer, du moins dans ce pays.

Le jour même de cet entretien, M. et madame Jarvis et leurs filles arrivèrent à L.... en chaise de poste, et avec un fracas qui parvint aux oreilles de la famille, au moment où Jane venait d'accepter une première promenade en tête-à-tête avec le colonel, qui avait provoqué cette entrevue pour lui offrir son cœur et sa main. Jane, quoiqu'elle s'attendît depuis longtemps à cette déclaration, fut émue et demeura quelques instants sans répondre. Enfin elle lui dit en rougissant qu'il eût à s'adresser aux arbitres de sa destinée, dont elle n'ignorait pas du reste les dispositions bienveillantes à ce sujet. Le colonel fut obligé de se contenter de ce demi-aveu, mais avant la fin de la promenade il put se convaincre qu'elle aurait autant de regrets que lui si ses parents refusaient leur consentement. Egerton paraissait enchanté. Une vie tout entière de dévouement ne saurait payer un si doux aveu. En rentrant, Jane alla se jeter dans les bras de sa mère et, cachant sa tête dans son sein, lui rendit compte de la déclaration du colonel et de ses propres désirs d'y répondre favorablement. Lady Moseley, qui s'attendait à cette ouverture et qui s'étonnait depuis longtemps qu'elle ne lui eût pas été faite plus tôt, embrassa affectueusement sa fille et promit d'intercéder auprès de sir Edward, dont elle garantissait l'approbation. — Mais, ajouta-t-elle avec la réserve qu'elle eût dû prendre plutôt avant qu'après l'entretien, il est nécessaire de prendre des informations à l'effet de savoir si le colonel est un parti convenable pour vous, ma fille. Un entretien fut ménagé entre Egerton et sir Edward, qui avait été prévenu à l'avance et qui accueillit favorablement la demande, mais avec la réserve introduite par lady Moseley.

Dans la soirée, la famille Jarvis vint rendre visite à la résidence, et mistress Wilson fut frappée du singulier accueil qu'ils firent au colonel. Miss Jarvis se montra plus particulièrement inconvenante à son égard et envers Jane, comme par une impulsion soudaine de jalousie et d'espoir déçu. M. Benfield reçut avec plaisir le meilleur des trois Jarvis qu'il eût connu. Miss Jarvis annonça qu'il devait y avoir le jour suivant à L.... un bal qui romprait la monotonie du séjour et qui serait donné par les officiers de deux frégates à l'ancre dans le port. Cette nouvelle produisit peu d'effet sur les dames de la famille Moseley; mais leur oncle, désirant qu'elles acceptassent l'invitation que ses amis du voisinage ne manqueraient pas de leur adresser, elles consentirent à y faire acte d'apparition. Pendant la soirée, l'étonnement de mistress Wilson redoubla en observant qu'Egerton, dont les intentions à l'égard de Jane avaient été ouvertement déclarées, s'était rapproché de miss Jarvis et causait confidentiellement avec elle. Elle cherchait à en découvrir la cause, lorsque mistress Jarvis, interpellant Egerton, lui dit:

— Eh bien! colonel, je suis heureuse de pouvoir vous donner de fraîches nouvelles de votre oncle sir Edgard.

— En vérité, madame, répliqua-t-il stupéfait, j'espère qu'il se portait bien.

— Très-bien, il n'y a que deux jours... Son voisin M. Holt est venu lui-même nous informer de l'état parfait de la santé du baronnet.

Egerton ne répondit pas et bientôt après la famille du marchand se retira.

— John, dit Emilie en souriant, nous avons encore appris du bien de notre aimé cousin le comte de Pendennyss.

— Ma foi, ma tante, répliqua John, je vous conseille de conserver Emilie pour Sa Seigneurie, car elle l'admire presque autant que vous.

— C'est qu'en effet, si elle devait devenir sa femme, il serait nécessaire qu'elle eût de lui une aussi haute opinion que moi de mistress Wilson.

— Si la moitié seulement de ce que l'on dit de lui est vrai, reprit gravement Emilie, on aurait de la peine à ne pas l'admirer.

Mistress Wilson remarqua dans la physionomie de Denbigh, qui était appuyé sur le dos d'une chaise en face d'Emilie, un changement qui lui parut extraordinaire pour une cause si légère et qui lui fit craindre qu'il ne fût accessible à l'envie; il s'éloigna comme s'il craignait d'en entendre davantage, et resta plongé dans ses réflexions le restant de la soirée. On apporta les invitations pour le bal, et comme ce nouvel arrangement devait empêcher la visite projetée à mistress Fitz-Gerald, un domestique fut expédié avec une lettre pour remettre l'entrevue au jour suivant; Denbigh s'excusa de ne pouvoir accompagner les dames, craignant, dit-il, que sa gaucherie n'amenât quelques conséquences fâcheuses pour elles s'il s'aventurait de nouveau dans un bal.

Emilie, en montant dans la voiture de sa tante le lendemain, soupira lorsqu'il fallut se séparer de Denbigh à la grille de la résidence. Egerton était absent, mais il devait rejoindre la société dans la soirée.

Le programme comprenait une excursion en mer avec la musique militaire des marins des deux frégates, une collation; et pour le soir, un bal. L'un des vaisseaux était commandé par lord Henri Stapleton, beau et élégant jeune homme, qui, frappé de la beauté des deux sœurs, chercha à lier connaissance avec la famille du baronnet, et vint engager Emilie pour la première contredanse. Ses manières franches et distinguées plurent à toute la famille ainsi qu'à Mrs. Wilson; elle engagea une conversation animée avec le jeune marin, qui lui raconta ses expéditions et ses croisières sur les côtes d'Espagne. Dans la conversation, il vint à parler de lord Pendennyss, et à l'extrême satisfaction de Mrs. Willson, ces louanges furent enthousiastes pour le comte. Il connaissait aussi le colonel Egerton, mais plus légèrement, et ils renouvelèrent connaissance ensemble lorsque ce dernier entra dans la salle de bal. La soirée s'écoula, comme de telles soirées en général, dans la gaieté, l'insouciance des danses et les commotions électriques des cœurs, suivant les dispositions ou la chance des individus qui composaient la réunion.

Pendant que ses nièces dansaient, Mrs. Wilson, qui s'était rapprochée d'une fenêtre, se trouva auprès de deux hommes d'un âge mûr, qui passaient en revue et critiquaient les personnages à leur portée.

— Quel est ce gentilhomme à tournure militaire au milieu de nos marins?

— C'est le neveu et l'héritier de mon ami sir Edgard Egerton; il danse ici et perd son temps et son argent, quand sir Edgard lui a donné, il y a six mois, mille livres sterling, à la condition expresse qu'il ne quitterait pas le régiment et ne tiendrait pas une carte dans sa main pendant un an.

— Il est donc joueur?

— A l'excès; c'est un triste garçon!

Leur conversation changeant de sujet, Mrs. Wilson rejoignit sa sœur, le cœur plein de tristesse et de dégoût pour l'homme qui cherchait à s'allier à la fille de son frère. Comme il en était temps encore, elle résolut de rendre compte à sir Edward de la conversation qu'elle avait involontairement surprise, afin qu'il prît les renseignements nécessaires pour s'assurer si le colonel était innocent ou coupable.

CHAPITRE XXV.

Mrs. Wilson et ses nièces se retirèrent de bonne heure, et, dès que celles-ci furent rentrées dans leurs chambres, la prudente matrone retint le baronnet en le priant de s'asseoir à côté d'elle:

— Je voulais vous parler, mon frère, commença-t-elle, au sujet de ma pupille; vous avez sans doute remarqué les attentions de Denbigh pour elle?

— Certainement, ma sœur, et avec beaucoup de plaisir; ne croyez pas, du reste, que je cherche jamais à m'interposer dans l'autorité que je vous ai si librement laissée prendre sur Emilie.

— Vos droits n'en restent pas moins incontestables, mon cher frère, pour diriger et contrôler la conduite de votre enfant; elle vous appartient avant tout par un lien indissoluble, et nous vous aimons trop l'une et l'autre pour jamais le contester.

— Je ne voudrais pas influencer mon enfant dans une question aussi importante pour elle; mais vous avez déjà dû vous apercevoir que l'intérêt que m'inspire Denbigh est presque aussi puissant que l'affection que je porte à ma fille.

— Emilie, j'en suis certaine, renoncerait à l'objet le plus cher de ses affections si vous l'ordonniez, et, d'un autre côté, je suis persuadée qu'elle ne marcherait pas à l'autel avec un homme qu'elle n'aimerait et n'estimerait pas.

— Je ne suis pas bien sûr de comprendre la différence que vous semblez vouloir établir.

— Je veux vous dire, mon frère, qu'elle croirait manquer à son devoir, si elle promettait d'aimer un homme pour lequel elle n'éprouverait que de l'aversion. Mais pour répondre à votre question, Denbigh ne s'est pas encore déclaré; mais, lorsqu'il le fera, je ne pense pas qu'il soit refusé.

— Refusé! s'écria le baronnet, j'espère sincèrement que non; je voudrais de tout mon cœur qu'ils fussent déjà mariés.

— Emilie est bien jeune, dit Mrs. Wilson, elle n'a pas besoin de se presser; j'espérais qu'elle resterait fille encore quelques années.

— Ma foi! dit le baronnet, lady Moseley et vous, ma sœur, vous avez des notions bien différentes sur le mariage.

— J'espère qu'Anne, dans l'accomplissement de son système, n'aura pas lieu d'en regretter les conséquences.

— Clara a fait son choix elle-même, et elle a bien choisi; c'est ce que feront, je n'en doute pas, Jane et Emilie, et je crois que leur mère a raison de les laisser libres sur ce point.

— Je regrette, Edward, d'avoir à faire entrer dans votre âme le doute sur la valeur d'une personne. Ici, Mrs. Wilson prit affectueusement la main de son frère et lui raconta ce qu'elle avait entendu dire sur le compte d'Egerton. Sir Edward la remercia de la sollicitude qu'elle montrait pour le bonheur de ses enfants et, l'embrassant tendrement, il se retira. En regagnant sa chambre il rencontra Egerton, qui venait de reconduire les Jarvis à leur hôtel; sir Edward le fit entrer au salon et lui raconta en quelques mots les propos qui couraient sur son compte. Le colonel un moment troublé se remit bientôt et protesta contre ce qu'il appelait une infâme calomnie, affirmant qu'il ne jouait jamais et que Mrs. Holt était son ennemie depuis longtemps; il ajouta qu'il prendrait dès le lendemain matin les mesures nécessaires pour convaincre sir Edward qu'il possédait l'estime de son oncle plus que Mrs. Holt ne l'avait affirmé. Satisfait de cette explication, qui ne justifiait rien, le baronnet le laissa se retirer en l'assurant que, s'il pouvait lui prouver qu'il n'était pas joueur, il l'adopterait avec plaisir pour son gendre.

Denbigh s'était retiré de bonne heure dans sa chambre, prétextant une indisposition, et n'avait pas assisté au souper. A minuit, le silence le plus profond régnait dans la maison.

Le jour suivant, comme tous ceux que précède une soirée de plaisir, la société se rassembla tard pour déjeuner; cependant Denbigh fut le dernier qui vint s'asseoir à la table. Il jeta un coup d'œil inquiet autour de lui avant de prendre place; et paraissant rassuré, il reprit son amabilité habituelle. Au même moment la porte de la salle s'ouvrit violemment et M. Jarvis entra l'air effaré et hors de lui.

— Est-elle ici? s'écria-t-il regardant une à une les personnes assises à la table.

— Qui? demanda tout le monde d'une seule voix.

— Polly — ma fille — mon enfant, dit le marchand s'efforçant de comprimer sa douleur — n'est-elle pas venue ici ce matin accompagnée par le colonel Egerton?

On lui répondit que ni l'un ni l'autre n'avait paru, et il raconta brièvement la cause de son inquiétude. Le colonel avait fait avertir de grand matin sa fille de se lever pour l'accompagner chez les miss Moseley, qui avaient, dit-il, un projet pour la journée. Elle était partie sans éveiller le moindre soupçon, lorsqu'un peu plus tard un domestique vint dire qu'il avait aperçu le colonel Egerton sortant du village en chaise de poste et accompagné d'une dame.

Le marchand prit aussitôt l'alarme et accourut à la résidence avec le faible espoir d'y trouver sa fille. Une visite dans la chambre du colonel ne laissa plus aucun doute sur l'enlèvement. Jane avait une si haute opinion des qualités et de la perfection de son ex-adorateur, qu'elle ne crut à la véracité des soupçons de Mr. Jarvis qu'après avoir constaté la disparition des effets et du domestique du colonel. Alors, dominée par l'émotion, elle se leva pour quitter la salle à manger, et tomba sans connaissance dans les bras d'Emilie, qui s'était élancée à son secours. Denbigh ayant suivi le marchand pour calmer ses transports de colère, personne autre que les parents de Jane n'avait été témoin de ce résultat de sa passion. On la conduisit à sa chambre; quelques instants plus tard elle était sur son lit, agitée par une fièvre brûlante. Le délire s'était emparé de son esprit; elle se répandait en reproches contre elle-même, contre ses parents et contre Egerton. Les soins et l'affection prévalurent enfin, et, au moyen d'une potion calmante, la pauvre fille perdit dans un profond sommeil la conscience de son infortune. Cependant des informations plus précises firent découvrir comment et dans quelle direction les deux amants s'étaient enfuis.

Immédiatement après sa conversation avec sir Edward, le colonel avait quitté le château. Il avait passé la nuit à l'auberge voisine; à la pointe du jour il avait fait enlever ses bagages par son domestique, commandé une chaise de poste et s'était aussitôt dirigé vers l'hôtel des Jarvis. Quels arguments il employa pour déterminer la jeune fille à une fuite aussi soudaine est resté un secret pour tous, seulement il avait toujours donné à entendre à mistress Jarvis que ses vœux s'adressaient à sa fille Marie. Ses assiduités auprès de miss Jane n'avaient sans doute eu d'autre but que de donner le change sur ses intentions. Fort heureusement que le scandale était resté enclos dans le cercle de la famille et qu'il y avait tout espoir qu'il n'attaquerait pas la réputation de Jane vis-à-vis du monde. Dans l'après-midi, M. Jarvis reçut une lettre qu'il communiqua aussitôt au baronnet et à Denbigh comme à ses meilleurs amis. Elle était d'Egerton et écrite dans les termes les plus respectueux; il motivait l'enlèvement sur le désir d'éviter les délais de publication, attendu qu'il devait rejoindre sur-le-champ son régiment et promettait de faire un mari attentif et un fils affectionné. Les fugitifs étaient sur la route d'Ecosse, d'où ils comptaient se rendre à Londres aussitôt après la cérémonie pour y attendre les ordres de leurs parents. Le baronnet, dont la voix tremblait d'émotion pour les souffrances de sa fille, félicita le marchand de ce que les choses n'étaient pas pires, tandis que Denbigh relevait sa lèvre avec dédain en pensant que la fortune des Jarvis motivait l'empressement du colonel plus que les lenteurs de la publication des bans, car il était de notoriété qu'une vieille tante leur avait laissé vingt mille livres sterling à partager entre eux.

CHAPITRE XXVI.

La visite que mistress Wilson devait faire avec Emilie à Mrs. Fitz-Gerald avait été retardée par l'indisposition de Jane, qui avait été blessée à la fois dans son affection et dans son orgueil, et qui resta longtemps accablée sous le terrible coup que lui avait porté la fuite du colonel avec sa rivale. Dès qu'elle put se lever, et une semaine après l'événement, la tante et sa pupille se dirigèrent un matin vers la petite maison, où elles trouvèrent l'Espagnole plus triste qu'à l'ordinaire. Elle les accueillit avec de vifs témoignages d'affection, et, après quelques instants de repos et de rafraîchissement, elle commença ainsi :

« La fille d'un marchand anglais à Lisbonne s'était enfuie de la maison paternelle avec un officier irlandais au service de Sa Majesté Catholique; ils furent unis secrètement, et le colonel (car tel était son grade) conduisit sa femme à Madrid. Les rejetons de ce mariage furent un fils et une fille. Le fils entra de bonne heure au service du roi et fut élevé dans la religion de ses pères; mais la señora Mac Carthy, qui était protestante, éleva secrètement sa fille dans la religion de sa famille. Lorsqu'elle eut atteint l'âge de dix-sept ans, un grand d'Espagne de la cour de Charles rechercha la main de la fille du général. Le comte d'Alzada était un parti qu'on ne pouvait refuser, et ce mariage se fit sans amour et sans sympathie, comme dans toutes les sociétés où les mœurs tiennent les deux sexes éloignés l'un de l'autre. D'un caractère froid et hautain, le comte ne sut pas se faire aimer de sa femme, qui chercha de nouveau dans sa famille les sentiments affectueux que les liens du mariage n'avaient su lui rendre. Elle conserva ainsi la langue, les habitudes et la religion de son enfance, qu'elle transmit à sa fille unique doña Julia. Elle eut le tort, en outre, de prendre sa fille pour confidente des mauvais traitements de son époux, et comme ses conversations avaient lieu en anglais et étaient toujours accompagnées des larmes de la mère, elles laissèrent dans l'esprit juvénile de Julia une impression indélébile, qui s'accrut avec l'âge et lui laissa croire que le plus grand péché après celui d'être catholique serait d'épouser un homme de cette religion.

A l'âge de quinze ans elle perdit sa mère, et dans la même année son père lui présenta un gentilhomme du voisinage comme devant être son futur époux. La foi religieuse de Julia eût peut-être cédé au charme d'une union assortie et avec un homme jeune et aimable; mais comme son prétendu n'était ni jeune ni beau, plus il persévéra dans ses assiduités, plus elle éprouva d'éloignement pour lui et de constance dans son hérésie, jusqu'à ce qu'enfin, dans un moment de désespoir et pour se débarrasser de ses importunités, elle avoua sa croyance. La colère de son père fut terrible et durable; elle fut jetée dans un couvent pour faire pénitence et comme un moyen de la ramener dans la foi catholique. Elle resta ainsi deux ans dans les angoisses du noviciat, refusant obstinément de prononcer ses vœux. Au bout de ce temps d'épreuves, la situation politique de son pays appela son père et son oncle à la guerre pour défendre les droits de leur prince légitime; et elle dut à cette circonstance de ne pas être forcée de céder à la violence.

La guerre portait ses ravages dans toute la contrée lorsqu'un jour, à la suite d'une grande bataille livrée dans le voisinage du couvent, les corridors et les cellules des paisibles nonnes furent encombrés d'offi-

ciers anglais blessés dans le combat. Le hasard confia aux soins particuliers de Julia le major Fitz-Gerald, jeune homme distingué et d'une physionomie attrayante; sa guérison fut lente et longtemps douteuse. Il fut reconnaissant, et Julia était aussi malheureuse que belle. L'amour ne tarda pas à succéder à la première intimité qu'avaient établie entre eux les soins assidus et la reconnaissance qui en fut le résultat. Le jeune couple se réfugia sous la protection d'un détachement campé près du couvent où ils furent unis par l'aumônier, et jouirent pendant un mois d'un bonheur sans nuages.

Comme Napoléon était attendu prochainement, ses généraux cherchaient toutes les occasions de se distinguer par des escarmouches, et dans une de ces rencontres ils surprirent le détachement où Fitz-Gerald et sa femme s'étaient réfugiés et qui formait l'avant-garde de l'armée anglaise, et le mirent en déroute. Les deux jeunes gens, faits prisonniers, furent traités avec douceur et envoyés sous escorte à la frontière. Ils touchaient déjà aux montagnes des Pyrénées lorsqu'à leur tour les Français furent assaillis par un corps de l'armée anglaise et mis en déroute. Malheureusement le major Fitz-Gerald fut atteint d'une balle et tomba sur le champ de bataille, où il expira une heure après le combat. Un officier anglais attiré par les cris de la jeune femme, qui se lamentait sur le corps de son époux mourant, s'approcha d'eux, et le major, avant d'expirer, obtint sa promesse de la reconduire saine et sauve en Angleterre, auprès de sa mère.

L'étranger, qui n'avait rien à refuser à un mourant, dès qu'il eut fermé les yeux pour toujours, se procura une litière sur laquelle des paysans transportèrent le cadavre du major et son épouse évanouie dans une habitation espagnole, à plusieurs milles des avant-postes de l'armée anglaise. Le corps fut enterré avec tous les honneurs dus à son rang, et Julia abandonnée aux premiers élans de sa douleur, interrompue seulement par quelques rares visites de l'officier aux soins duquel elle avait été confiée.

Un mois s'écoula ainsi dans les larmes, Julia ne trouvant de consolation que dans ses fréquentes visites au tombeau de son époux, lorsqu'un jour son nouveau protecteur vint lui annoncer leur départ pour l'Angleterre par Lisbonne. Une petite voiture couverte, attelée d'un seul cheval, était tout ce que l'on avait pu trouver pour le voyage jusqu'à la capitale vers laquelle il fallait se diriger et où elle pourrait se procurer une suivante et les objets nécessaires pour continuer son voyage. Ce n'était ni le temps ni le lieu pour soulever des objections : Julia se résigna donc à souscrire aux derniers vœux de son mari et se mit en route, A mesure qu'ils s'éloignaient de leur point de départ, les manières de son guide changèrent à son égard : il devint empressé, complimenteur et d'une galanterie offensante, au point que Julia résolut de s'arrêter au premier village et de renoncer tout à fait à son voyage en Angleterre.

Comme ils atteignaient la lisière d'un bois, l'officier oublia à un tel point et son rôle de protecteur et les infortunes de Julia, que celle-ci, dans un élan de désespoir, s'élança de la voiture et attira par ses cris l'attention d'un officier qui s'avançait à cheval sur la même route. Il lança son cheval et accourut à son secours. Au même instant, un coup de pistolet abattit son cheval et permit au traître de prendre la fuite. Julia, en peu de mots, raconta sa lamentable histoire à son sauveur, qui lut la vérité dans la candeur de son visage et la prit sous sa protection. Un escadron de dragons rejoignit presque aussitôt l'officier, qui donna des ordres pour la poursuite du ravisseur et pour obtenir un nouveau moyen de transport. On retrouva la voiture à peu de distance, mais le cheval était enlevé et il fut impossible de rattraper le fugitif dont Julia n'avait jamais connu le nom, et dont tous les efforts pour le découvrir plus tard étaient restés infructueux.

A son arrivée à Lisbonne, la veuve inconsolable fut entourée de tout le respect, de tous les soins délicats que l'on pouvait attendre d'un homme de haut rang et du caractère honorable du comte Pendennyss, car c'était lui qui, portant des dépêches du quartier général pour l'Angleterre, avait eu le bonheur d'arracher Julia à un sort pire que la mort, le déshonneur. Un paquebot était à la disposition du comte et ils mirent aussitôt à la voile pour l'Angleterre. Dona Lorenza était la veuve d'un sous-officier espagnol sous les ordres de Pendennyss et tué à ses côtés. L'intérêt qu'il avait pris au mari se reporta sur sa veuve qu'il avait secourue pendant près de deux années à Lisbonne ; l'occasion était favorable, et il la plaça comme dame de compagnie auprès de mistress Fitz-Gérald.

En arrivant en Angleterre, la jeune veuve apprit que la mère de son mari était morte, et, comme elle n'avait point de proche parent, elle se trouva seule au monde. Son mari avait fort heureusement fait un testament qui lui laissait une petite fortune indépendante, que, par la protection de lord Pendennyss, elle fut bientôt mise à même d'entrer en possession. Ce fut en attendant le résultat de cette affaire que mistress Fitz Gérald passa quelque temps à Bath, et aussitôt que ses droits eurent été reconnus, le comte et sa sœur étaient venus l'installer dans sa propriété, où ils l'avaient visitée une fois depuis. Mais la délicatesse tenait à distance le comte, qui n'en continuait pas moins à la servir et à la protéger. A son retour en Espagne, il avait vu son père, mais il avait intercédé en vain en sa faveur. La colère de l'Espagnol n'était pas encore apaisée. Plus tard, ayant appris qu'il était malade, Julia avait prié le comte de renouveler ses efforts pour obtenir son pardon, et la lettre qu'elle tenait à la main lorsque mistress Wilson et sa nièce l'avaient trouvée en larmes était de Pendennyss. Il l'informait de nouveau qu'il avait échoué dans ses tentatives. Avant de se séparer, mistress Fitz-Gerald prit à part mistress Wilson, et lui dit avec une certaine hésitation qu'elle avait encore un fait important à lui raconter, mais qu'elle l'ajournait à leur prochaine entrevue, que la tante d'Emilie promit pour le jour suivant. »

CHAPITRE XXVII.

Les yeux d'Emilie brillèrent de plaisir lorsque Denbigh vint lui tendre la main pour descendre de voiture à son retour, il lui dit en riant qu'il venait de recevoir une lettre qui nécessiterait son absence de L... pour quelques jours seulement, et qu'il avait lieu de se plaindre de ses visites longues et réitérées à une habitation où les hommes étaient exclus. Emilie lui répondit sur le même ton que s'il se conduisait bien, on intercéderait en faveur de son introduction ; il exprima le plaisir que lui causait cette promesse avec un certain embarras qui n'échappa pas à mistress Wilson, et il changea aussitôt de conversation. Au dîner, il annonça de nouveau son départ prochain et l'espoir qu'il avait de rencontrer en route son ami lord Chatterton.

— Avez-vous eu récemment de ses nouvelles? demanda sir Edward Moseley.

— Aujourd'hui même ; il a quitté le château de Denbigh il y a quinze jours environ, et m'écrit qu'il va rejoindre le duc son ami à Bath.

— N'êtes-vous pas parent de Sa Grâce, M. Denbigh? demanda lady Moseley.

Un sourire indéfinissable erra sur les lèvres de Denbigh qui répondit d'un ton léger.

Du côté de mon père, madame.

— Il a une sœur, je crois, continua lady Moseley qui désirait en savoir davantage sur les amis de Chatterton et sur les parents de Denbigh.

— Il a une sœur, fut-il répondu brièvement.

— Elle se nomme Harriet? observa mistress Wilson. Denbigh s'inclina en signe d'assentiment mais sans répondre. Emilie ajouta timidement.

— Lady Harriet Denbigh?

— Lady Harriet Denbigh !.... Voulez-vous m'accorder la faveur de boire à votre santé?

Les manières et l'attitude du jeune homme pendant ces interpellations, sans être tout à fait embarrassées, semblaient néanmoins vouloir mettre un terme aux questions par leur réserve et par ses réponses monosyllabiques. Emilie n'eut donc pas la satisfaction de savoir qui était Marianne et s'il existait ou non une personne ainsi nommée dans la famille de Denbigh.

— La douairière et ses filles accompagnent-elles Chatterton?... demanda sir Edward s'adressant à John, qui mangeait un fruit en silence.

— Oui, mon père, — j'espère, — c'est-à-dire, je crois qu'elle l'accompagnera.

— Qui?... elle, mon fils?

— Grâce Chatterton ? s'écria John sortant de sa rêverie. N'est-ce-pas d'elle que vous me parliez, mon père?

— Pas particulièrement, répondit sir Edward.

Denbigh sourit de nouveau. C'était un sourire différent de ceux que mistress Wilson avait encore remarqués sur sa physionomie. Il était plein d'intelligence et dénotait l'homme du monde, et lui fit penser pour la première fois qu'il devait y avoir quelque chose de mystérieux dans le caractère et dans la condition de ce jeune homme.

Une lettre avait annoncé l'arrivée en Ecosse et le mariage des fugitifs, et comme l'impression qu'Egerton dût entrer dans la famille des Moseley était effacée par cet événement, leurs connaissances journalières ne cachaient plus les commentaires que leur suggéraient le caractère et les défauts du colonel; sir Edward et lady Moseley apprirent alors ce que personne n'avait ignoré avant eux, c'est-à-dire qu'il était joueur, intrigant, et partout endetté. Ces insinuations vinrent aux oreilles de John et furent encouragées par mistress Wilson, qui espérait arracher du cœur de sa nièce le reste d'affection qu'elle aurait pu conserver d'un homme indigne d'elle; ce plan réussit en partie; mais si Egerton fut perdu dans l'esprit de Jane, elle ne parut pas se relever dans sa propre estime, et ses amies conclurent sagement que le temps seul pouvait ramener dans son âme la paix et la sérénité.

Le lendemain mistress Wilson, désirant avoir avec Denbigh un entretien particulier pour éclaircir les doutes que ses manières mystérieuses lui avaient inspirés, éloigna Emilie et proposa au jeune homme une promenade matinale dans sa voiture. Il accepta son invitation avec joie, mais sa physionomie changea tout à coup lorsqu'il découvrit qu'Emilie ne les accompagnait pas. Ce fut bien autre chose lorsqu'à une certaine distance du château mistress Wilson l'informa que le but de sa promenade était de le présenter à mistress Fitz-Gerald. A peine avait-elle prononcé ce nom qu'il parut atterré, et après quelques instants de silence il la pria de faire arrêter la voiture. — Il ne se sentait pas bien, dit-il, demandait pardon de paraître si inconvenant, mais avec sa permission il allait descendre et retourner au manoir.

Cette requête fut faite d'un air si déterminé, que mistress Wilson ne put qu'y accéder et continua seule sa route, afin de ne pas désappointer l'Espagnole qui l'attendait. Ne sachant à quelle cause attribuer une indisposition si subite, mistress Wilson tourna la tête pour suivre des yeux le malade jusqu'à la grille du parc, et à sa grande surprise elle l'aperçut causant paisiblement avec John, qui partait pour la chasse. — Il est malade d'amour, pensa-t-elle, et elle continua sa route, réfléchissant que, comme Denbigh allait bientôt les quitter, Emilie aurait sans doute une grave communication à lui faire lorsqu'elle rentrerait de sa promenade. — Enfin, pensa-t-elle en soupirant, si le mariage doit s'accomplir, autant vaut maintenant que plus tard. Mistress Fitz-Gerald l'attendait, et après avoir échangé les politesses ordinaires, elle commença le récit d'une nouvelle source d'inquiétude et peut-être de chagrin pour elle. Le jour où la tante et la nièce avaient été empêchées de lui rendre visite par les préparatifs de bal, doña Lorenza s'était rendue au village pour faire quelques emplettes, et mistress Fitz-Gerald s'était retirée seule dans le petit pavillon qui donnait sur la route ; elle y était à peine depuis quelques instants, lorsqu'un bruit de pas se fit entendre du côté de l'escalier ; elle courut à la porte, l'ouvrit, et recula épouvantée devant la présence du misérable qui, au mépris des recommandations de son mari mourant, l'avait poursuivie de ses assiduités brutales. Le premier moment d'étonnement, de crainte et d'horreur l'empêcha de donner l'alarme, et elle tomba insensible sur une chaise. Il vint se placer entre elle et la porte, cherchant à la rassurer, protestant de son amour pour elle... pour elle seule. Il était sur le point d'épouser, dit-il, une fille de sir Edward Moseley, mais il renoncerait à elle, à sa fortune, si Julia consentait à devenir sa femme... que bien certainement les intentions de son nouveau protecteur n'étaient rien moins qu'honorables, tandis que lui n'avait d'autres désirs que de se faire pardonner les premiers excès de sa passion par une vie tout entière de dévouement et de respect.

Il eût continué longtemps ainsi peut-être si mistress Fitz-Gerald, ayant eu le temps de se remettre de sa stupeur, ne s'était élancée vers un cordon de sonnette pendu à la cheminée ; il s'efforça de la prévenir, mais trop tard : le bruit des pas de la femme de chambre qui s'approchait le força de s'éloigner précipitamment. Mistress Fitz-Gerald ajouta que ce qu'elle avait appris à l'égard de miss Moseley l'avait vivement émue, et que c'était pour cette raison qu'elle ne lui avait rien dit la veille sur ce sujet. Elle venait d'apprendre par sa femme de chambre qu'un colonel Egerton, que l'on supposait faire la cour à une des miss Moseley, venait de prendre la fuite avec une autre dame. A ses yeux cet homme devait être son persécuteur, mais mistress Wilson aurait le moyen de s'en assurer, car dans sa fuite il avait laissé tomber un portefeuille qu'elle avait ramassé.

Elle n'avait pas cru convenable de l'ouvrir, et craignant qu'il ne renfermât des valeurs importantes, elle le remit à mistress Willson, la priant de le faire restituer à son propriétaire. Mistress Wilson ne put s'empêcher de sourire de cette délicatesse pointilleuse de l'Espagnole, et reçut de ses mains le portefeuille qu'elle serra dans son ridicule. Quelques questions sur les lieux et l'année de son premier attentat la convainquirent qu'Egerton était le coupable ; il n'avait fait qu'une campagne en Espagne, et la date et le corps d'armée auquel il appartenait s'accordaient pour l'accuser. Comme en définitive il était actuellement marié, il n'y avait pas à craindre qu'il renouvelât ses attaques ; mistress Wilson tranquillisa sa jeune amie et la quitta en lui promettant de veiller sur elle et de la revoir très-prochainement.

Elle avait parcouru la moitié du chemin qui la séparait du château, lorsqu'il lui vint à l'idée de constater l'identité du colonel Egerton avec le persécuteur de Julia. Elle tira donc le portefeuille de son ridicule et l'ouvrit ; il s'en échappa plusieurs lettres qu'elle prit pour en examiner l'adresse, et lut de la main bien connue du docteur Yves : « A George Denbigh-Esquire ; » les lettres lui échappèrent des mains, et elle fut obligée de baisser les glaces de sa voiture pour surmonter l'émotion que lui causait cette étrange découverte. Il n'y avait pas d'erreur possible, les dates, les caractères des lettres portant en tête : « Cher George, » de la main du docteur, c'était bien à lui. La vérité commençait à lui apparaître dans toute son horreur, l'aversion de Denbigh pour tout ce qui avait trait à son voyage en Espagne, les observations de sir Herbert-Nicolson à son égard, son embarras et celui du colonel Egerton à leur première rencontre, son absence du bal et ses regards inquiets le lendemain matin, le déplaisir qu'il semblait éprouver lorsqu'on prononça devant lui le nom de Pendennyss, enfin sa joyeuse acceptation de promenade avant d'en connaître le but, et le prétexte étrange dont il s'était servi pour la quitter brusquement, tout paraissait expliqué par cette affreuse découverte. Les infortunes de mistress Fitz-Gerald, l'issue malheureuse de la passion de Jane n'étaient rien en comparaison de l'indignité et de la fourberie de Denbigh ; elle repassa dans son esprit sa conduite dans plusieurs occasions et s'étonna qu'un homme pût réunir en lui un semblable mélange d'héroïsme et de crime. Elle attribua son intervention entre Emilie et le coup mortel qui l'avait menacée au courage physique et peut-être au hasard. Les vices superficiels et intéressés d'Egerton lui parurent légers, comparés à cette série d'artifices combinés pour soutenir un caractère si peu mérité d'estime générale. Mais comment dessiller les yeux de sa nièce sans briser son cœur ! C'était horrible à penser, et la voiture s'arrêta à la grille du château avant qu'elle eût pris une détermination sur l'accomplissement de ce devoir impérieux.

Elle s'informa à son frère, qui vint l'aider à descendre de voiture, où était Denbigh, redoutant qu'il n'eût déjà profité de son absence pour s'adresser plus ouvertement à sa nièce ; elle respira plus librement lorsque sir Edward lui eut appris qu'il était parti avec John, un fusil sous le bras ; elle résolut en dernière analyse de lui faire restituer le portefeuille en sa présence à l'heure du dîner par un de ses gens, qui lui demanderait simplement s'il lui appartenait.

L'accueil affectueux que fit Emilie au jeune homme lorsqu'il rentra en compagnie de son frère accrut l'anxiété de mistress Wilson, qui put à peine se contraindre, et se renferma dans les termes de la plus stricte politesse envers l'hôte de M. Benfield.

Au dessert, le domestique, comme il en avait été commandé, présenta le portefeuille en disant :

— Ceci vous appartient, je crois, monsieur Denbigh. Celui-ci prit le portefeuille d'un air étonné et le tint un instant dans sa main, interrogeant du regard le serviteur et lui demandant où il l'avait trouvé et comment il savait qu'il lui appartînt. Francis, qui n'était pas préparé à répondre à toutes ses questions, se retourna naturellement du côté de sa maîtresse. Denbigh, qui remarqua ce mouvement, rougit et demanda d'une voix émue :

— Est-ce à vous, madame, que je dois d'avoir retrouvé cet objet ?

— Non, monsieur, il m'a été donné par une personne qui l'a trouvé et qui m'a priée de vous le rendre, répondit gravement mistress Wilson, et la conservation en resta là, tous deux paraissant effrayés d'apprendre davantage. Pendant le repas, Denbigh parut distrait et absorbé par ses pensées, au point qu'Emilie lui adressa plusieurs fois la parole sans qu'il l'entendît. Mistress Wilson rencontra plusieurs fois son regard inquiet fixé sur elle et acquit la conviction de sa culpabilité ; elle pensa donc sérieusement à adopter le moyen le plus expéditif d'interrompre ses rapports avec Emilie avant qu'il eût le temps de lui arracher l'aveu de son amour.

CHAPITRE XXVIII.

Dès que le dîner fut terminé, mistress Wilson se retirant dans sa chambre à coucher entreprit la tâche difficile et pénible de désillusionner Emilie sur la haute opinion qu'elle s'était faite de la perfection morale de Denbigh en lui racontant le résumé des dernières confidences de mistress Fitz-Gerald. Avant d'apprendre quel était le coupable de cet attentat, Emilie exprima toute l'horreur qu'il lui inspirait, s'étonnant quel pouvait être le misérable.

— C'est peut-être ma tante, dit-elle avec un frisson involontaire, un des nombreux gentilshommes que nous avons connus depuis peu de temps et qui a eu assez d'habileté pour cacher son véritable caractère, prêt à verser le sang pour la défense de quelque point d'honneur ridicule.

— Ou, ajouta mistress Wilson cherchant à se rapprocher du but de son entretien, un de ceux qui portent sur le visage un masque d'hypocrisie, de morale et de principes affectés pour mieux cacher la dissolution de leurs mœurs.

— Oh ! ma tante, un homme oserait-il donc être si odieusement vil que de profaner la vertu ?

Mistress Wilson soupira profondément en voyant tant de confiance.

— Et pourtant, ma chère, les hommes qui s'enorgueillissent de leurs vertus se révoltent à l'idée d'un meurtre et n'hésitent pas à se rendre coupables de crimes moins odieux.

— L'hypocrisie est un vice si ignoble, que je ne crois pas qu'un homme brave puisse s'y abaisser, et Julia admet qu'il est brave.

— Mais un homme brave se révolterait de la lâcheté d'insulter une femme sans protection, et c'est pourtant ce qu'a fait votre héros, répliqua amèrement mistress Wilson, à laquelle l'indignation fit perdre toute prudence.

— Oh ! ne l'appelez pas mon héros, chère tante, dit Emilie.

— Le mariage, continua mistress Wilson, est un fait grave dans la vie d'une femme, car elle y aventure toujours son bonheur sans avoir le temps de juger du mérite de l'homme à qui elle le confie. Voyez Jane, par exemple, et j'espère sincèrement que vous n'éprouverez jamais ce malheur.

Parlant ainsi, mistress Wilson avait saisi la main de sa nièce, et ses regards, son air solennel commençaient à jeter l'alarme dans son esprit, quoiqu'elle ignorât encore qu'il fût question de Denbigh. Sa tante voulant enfin se débarrasser de cet affreux sujet qui oppressait sa poitrine, lui présenta un verre d'eau et ajouta précipitamment :

— N'avez-vous pas remarqué le portefeuille que Francis rendit à M. Denbigh ?

Emilie fixait son œil interrogateur sur sa tante sans la comprendre ; celle-ci continua :

— C'est celui que mistress Fitz-Gerald m'a rendu aujourd'hui.

Le voile qui obscurcissait ces détails mystérieux se déchira tout à coup, et Emilie tomba inanimée dans les bras de sa tante. Mistress Wilson, qui avait prévu le choc, secourut sa nièce et s'empressa de la mettre au lit sans avoir recours à personne pour l'aider dans sa pénible tâche. Lorsqu'elle fut plus calme, la tante descendit annoncer à la fa-

mille l'indisposition de sa pupille et la nécessité de la laisser seule, afin qu'un sommeil réparateur vînt la remettre en état de santé. Denbigh paraissant inquiet de connaître l'état véritable d'Emilie, demanda s'il n'aurait pas le plaisir de la revoir le soir même, attendu qu'il devait partir de bonne heure le lendemain matin; mais apprenant qu'Emilie s'était retirée pour la nuit, son trouble parut s'accroître et il se retira immédiatement. Mistress Wilson restait seule au salon et se disposait à rejoindre sa nièce, lorsque Denbigh entra, une lettre à la main; il s'avança vers elle d'un air contraint et embarrassé et lui dit :

— Ma position et mon anxiété plaideront en ma faveur, je l'espère, pour oser importuner miss Moseley dans un moment comme celui-ci; oserais-je vous prier, madame, de lui remettre cette lettre, si toutefois je puis encore espérer de faire appel à votre bienveillance?

Mistress Wilson prit la lettre et répondit froidement :

— Certainement, monsieur; je désire sincèrement pouvoir vous rendre service.

— Je m'aperçois, madame, dit Denbigh d'une voix étouffée, que j'ai perdu vos bonnes grâces; ce portefeuille...

— A amené une affreuse découverte, dit en frissonnant mistress Wilson.

— Une légère offense n'obtiendrait-elle donc pas son pardon, chère madame? s'écria Denbigh avec feu; si vous connaissiez ma situation, les raisons cruelles... Ah pourquoi, pourquoi ai-je négligé les conseils du docteur Yves?

— Il n'est pas encore trop tard, monsieur, dit mistress Wilson avec plus de douceur, pour votre propre bien; quant à nous, votre déception...

— Est impardonnable, je le vois, je le sens! s'écria-t-il avec l'accent du désespoir. Cependant Emilie ne sera pas inflexible. Voulez-vous au moins lui remettre ma lettre? le pire vaut mieux que l'incertitude.

— Vous aurez ce soir même d'Emilie une réponse que je vous promets de n'influencer en rien, dit mistress Wilson se retirant. Lorsqu'elle ferma la porte, le désespoir empreint sur le visage de Denbigh vint mêler un sentiment de pitié à l'horreur qu'elle avait conçue pour son crime.

Elle monta à la chambre d'Emilie, qu'elle trouva le visage inondé de larmes; elle l'embrassa avec tendresse, et lui mettant la lettre dans la main, elle lui dit qu'elle viendrait chercher la réponse dans une heure, pensant avec justesse que la nécessité d'agir et de prendre une détermination réveillerait son énergie, maintenant que le coup était porté. Lorsqu'elle revint au bout du temps fixé, Emilie était agenouillée, les mains jointes, et à côté d'elle, sur le tapis, étaient la lettre et la réponse. Elle se leva, et s'avançant vers sa tante avec un air de profonde résignation, elle lui tendit les deux lettres.

— Lisez-les, madame, et si vous approuvez la mienne, remettez-la-lui.

Sa tante la pressa dans ses bras, et voyant qu'elle désirait être seule, se retira dans sa propre chambre pour lire le contenu des deux lettres.

« Je compte beaucoup sur la bonté de miss Moseley pour pardonner la liberté que je prends de lui écrire dans un moment où elle est si peu disposée à me lire; mais mon départ — mes sentiments — plaideront pour moi. Du jour où je vous ai vue pour la première fois, je devins l'admirateur passionné de votre beauté et de votre candeur. Je sens — je sais que je ne mérite pas un tel bonheur; mais vous voir, c'est désirer vous posséder. Vous m'avez souvent remercié d'avoir sauvé vos jours; mais vous ignoriez combien j'étais intéressé à leur conservation; sans vous ma vie n'a désormais plus de valeur; si vous daignez accepter l'offre de ma main, vous me rendrez le plus heureux des hommes, et votre refus me laisserait malheureux pour toujours. »

A cette lettre sans signature et qui semblait écrite sous l'impulsion d'un esprit agité, Emilie avait tracé la réponse suivante :

« Monsieur, j'éprouve un profond regret de causer du déplaisir à une personne à laquelle je dois une si grande obligation; mais il ne sera jamais à mon pouvoir d'accepter l'offre que vous me faites. Veuillez recevoir mes remercîments pour les compliments flatteurs contenus dans votre lettre, mes souhaits pour votre futur bonheur; je prierai Dieu que vous en soyez toujours digne.

» Votre très-humble servante,

» EMILIE MOSELEY. »

Mrs. Willson, satisfaite de cette réponse, descendit aussitôt pour la remettre à son adresse. Comme Denbigh avait déjà fait transporter ses effets à l'auberge voisine pour son départ projeté, elle espérait que rien ne transpirerait au dehors de sa conduite et de ses assiduités; et par respect pour le docteur Yves elle désirait que cette entrevue, étant la dernière, rendît par son éloignement toute explication inutile. Il prit en tremblant la lettre qu'elle lui remit; et fixant sur elle un de ses regards si expressifs, comme pour lire dans sa pensée, il se retira.

La fièvre avait quitté Emilie, qui était tombée dans un profond sommeil; Mrs. Wilson jugea prudent de descendre au souper, où, dès son entrée, M. Benfield frappé de l'absence de Denbigh demanda pourquoi il ne venait pas se mettre à table. Au même instant, un domestique entra et lui remit une lettre.

— De qui? s'écria le vieillard surpris.

— De M. Denbigh, monsieur.

— M. Denbigh! il ne lui est rien arrivé, j'espère — pas d'accident? — Je me souviens que quand lord Gosford... Ici, Peter — vos yeux sont jeunes — lisez pour moi — lisez haut.

Toute la société, à l'exception de Mrs. Willson, attendait avec anxiété de connaître le contenu du message, et comme Peter avait une foule de préparatifs à entreprendre avant que ses jeunes yeux fussent en état de lire, John s'empara de la lettre et la lut à haute voix.

« M. Denbigh se trouvant dans la nécessité de quitter L... sur-le-champ, et incapable de supporter la douleur des adieux, saisit cette occasion d'exprimer à M. Benfield ses remercîments les plus chaleureux pour son hospitalité et pour les bontés de ses hôtes envers lui. Comme il quitte l'Angleterre, il les prie d'agréer ses plus affectueux témoignages d'amitié et de reconnaissance dans un dernier adieu. »

— Un adieu! s'écria M. Benfield, un adieu — par exemple! est-ce bien possible, John!... Ici, Peter, courez... Non, vous êtes trop vieux... John, courez... Apportez-moi mon chapeau — je cours moi-même au village — c'est quelque querelle d'amour — Emmy malade — et Denbigh s'en allant — c'est cela... C'est comme moi avec lady Julianna! la pauvre âme, elle s'en souvint longtemps... Mais Peter — Peter était parti aussitôt que la lettre avait été lue, et John l'avait suivi. Les idées du vieillard avaient déjà pris un autre cours, car il avait décidé dans son opinion un de ces malentendus, comme il en avait eu fréquemment avec lady Julianna, et s'était remis paisiblement à achever son souper, lorsque, tournant la tête pour demander un verre de vin, il aperçut Peter debout, près du buffet, les yeux cachés sous ses lunettes favorites. Or, la faiblesse de la vue chez Peter avait deux causes distinctes; l'une provenait de l'âge et d'un affaiblissement naturel, l'autre émanait plus directement de la sensibilité du cœur. Son maître n'ignorait pas ce fait, et prit l'alarme. Le verre retomba plein sur la table, et il dit d'une voix tremblante :

— Peter, j'ai cru que vous étiez allé...

— Oui, maître, dit Peter d'un ton laconique.

— Vous l'avez vu, Peter? Reviendra-t-il?

Peter cherchait à remplir les verres, quoique personne n'eût soif.

— Peter, répéta M. Benfield se levant de son siége, sera-t-il de retour pour souper?

Peter obligé de répondre ôta ses lunettes, se moucha, et il ouvrait déjà la bouche pour parler, lorsque John entra essoufflé dans la salle et se jeta sur une chaise avec l'air triste et contrarié. Peter le désigna du doigt et se retira à son poste.

— John, s'écria sir Edward, où est Denbigh?

— Parti, mon père.

— Parti?

— Oui, parti, mon cher père, ajouta John, parti sans dire adieu à aucun de nous — sans dire où il est allé, ni quand il reviendra; c'est indigne de sa part — je ne lui pardonnerai jamais... Et John cédant à l'émotion qui le dominait cacha sa tête dans ses mains. — Lorsqu'il la releva pour répondre à une question de M. Benfield sur la manière dont il était parti, la diligence ne devant se mettre en route que le lendemain au point du jour, Mrs. Wilson vit des larmes dans ses yeux. Une si forte preuve de sensibilité de la part de John Moseley lui donna la preuve que si elle avait été trompée dans son jugement, il avait fallu une réunion de circonstances, une profondeur d'hypocrisie capables de tromper les yeux les plus clairvoyants.

— J'ai parlé au maître de l'auberge, mon oncle, qui m'a dit que Denbigh était parti à huit heures dans une chaise de poste à quatre chevaux. Mais je partirai moi-même pour Londres demain matin. Le jeune homme eut à peine achevé ces mots, qu'il commença aussitôt les préparatifs de son voyage pour le lendemain. La famille se sépara pour la nuit, le cœur plein de tristesse, et l'hôte et son conseiller intime tinrent conseil pendant une demi-heure avant de se livrer au repos. John prit congé le soir même, et se rendit à l'auberge, afin d'être prêt le lendemain matin pour le passage de la malle-poste. Mrs. Wilson étant entrée sans bruit dans la chambre d'Emilie, la trouva éveillée mais parfaitement calme et résignée; elle parla peu, paraissant surtout éviter toute allusion à Denbigh. Mistress Willson se contenta de l'informer du départ du jeune homme, de la résolution qu'elle avait prise d'en cacher la cause à tous les yeux; et embrassant tendrement sa nièce, elle se retira dans sa chambre.

CHAPITRE XXIX.

Le jour n'avait pas encore paru quand John Moseley monta dans la malle-poste, qui continua sa route vers Londres. Les trois autres places de l'intérieur étaient déjà occupées, son domestique monta sur la banquette. L'Anglais aimant peu à lier conversation avec des étrangers, les voyageurs roulèrent longtemps en silence. John Moseley était plongé depuis le départ dans ses tristes pensées, lorsqu'un choc de la voiture le fit heurter contre la garde d'un sabre et lever la tête. A sa grande surprise, il reconnut à travers les premières lueurs du jour son ami lord Henri Stapleton : leurs yeux se rencontrèrent, et tous deux s'écrièrent à la fois : — Milord! — Moseley! — La frégate avait mis à l'ancre la veille au matin, et le jeune marin se rendait à Londres pour le mariage de sa sœur : la voiture de son frère le marquis devait le prendre à vingt

milles de la ville; et après le mariage, il devait rejoindre son vaisseau à Yarmouth.

— Comment se portent vos adorables sœurs, Moseley? demanda le jeune marin d'un air froid et insoucieux. — Si j'en avais eu le temps, je serais devenu amoureux de l'une d'elles — et de l'argent. — Ces deux choses sont indispensables aujourd'hui pour le mariage.

— Le temps n'est pas absolument nécessaire; mais l'argent, c'est bien différent.

— Oh! le temps est nécessaire aussi; je n'ai jamais le temps de rien faire comme je le voudrais... Je suis toujours pressé, vous devriez bien me recommander une dame qui m'éviterait la peine de lui faire la cour.

— Cela n'est pas impossible, dit John, qui sourit en pensant à Catherine Chatterton; mais êtes-vous toujours aussi pressé sur votre vaisseau?



Dona Lorenza.

— Oh, là, jamais! répliqua gravement le capitaine; lorsqu'il s'agit du devoir tout marche régulièrement et par ordre. Sur terre, c'est différent, je ne suis qu'un passager. L... possède une charmante société, monsieur Moseley. Je chassais il y a huit jours environ à quelques lieues du village, lorsque je me trouvai devant un délicieux petit ermitage, occupé par une femme admirablement belle, une Espagnole, une mistress Fitz-Gerald. Décidément je suis amoureux d'elle; elle est si douce, si bien élevée, si modeste.

— Et comment avez-vous fait sa connaissance?

— Le hasard, mon cher, le hasard; j'avais soif et je m'approchais pour demander un verre d'eau; elle était assise dans le pavillon, et comme le temps manquait je n'ai pas eu besoin d'introduction. Mais il paraît qu'elle était aussi pressée... de se débarrasser de moi, car elle s'est arrangée pour me congédier au plus tôt, et tout cela avec la politesse la plus exquise. Mais j'ai appris son nom à la maison voisine.

Un étranger assis en face de John paraissait écouter attentivement leur conversation; il pouvait être âgé d'environ cinquante ans; son visage brûlé par le soleil et fortement marqué de petite vérole attestait, malgré sa roideur toute martiale, l'habitude du monde et une éducation cultivée; son œil noir et pénétrant se fixa sur le marin pendant qu'il continuait ses observations.

— Connaissez-vous cette dame, Moseley?

— Je la connais, mais très-superficiellement; elle reçoit la visite d'une de mes sœurs, et...

— Et les vôtres sans doute? dit lord Henry souriant.

— Une fois ou deux, certainement, milord, reprit gravement John; mais une dame fréquentée par Emilie Moseley et mistress Wilson est à l'abri de toute légère supposition; mistress Fitz-Gerald vit très-retirée, et le hasard seul nous a fait faire sa connaissance; seulement, n'étant pas à court de temps comme Votre Seigneurie, nous avons cherché à cultiver sa connaissance, qui est des plus agréables. La physionomie de l'étranger changea à plusieurs reprises pendant ce discours de John, et lorsqu'il eut fini ses yeux s'arrêtèrent sur lui avec une expression presque affectueuse.

— Nous allons avoir une belle journée, messieurs, reprit John s'adressant aux autres voyageurs. Le militaire salua avec roideur et l'autre voyageur répondit humblement :

— Très-belle, monsieur John. Celui-ci recula de surprise en reconnaissant la longue et maigre figure de l'honnête Peter Johnson encaissée dans un des angles de la malle-poste.

— Johnson! vous ici! où allez-vous donc? à Londres?

— A Londres, monsieur John, répliqua Peter d'un air important; puis, comme pour couper court à un plus long interrogatoire, il ajouta : Pour les affaires de mon maître.

Lorsqu'ils furent arrivés à un petit village à quinze milles environ de Londres, ils aperçurent une voiture élégante attelée de quatre chevaux et rehaussée sur ses panneaux des armes et d'une couronne de marquis : c'était l'équipage qui venait au-devant de lord Henry; John refusa l'offre qui lui fut faite de monter avec lui, car il avait suivi les traces de Denbigh de relais en relais et craignait de les perdre s'il se détournait de la route. En conséquence il descendit ainsi que Peter à la porte d'un hôtel dans le Strand, où Moseley prit aussitôt des informations. Une chaise de poste était en effet arrivée une heure auparavant, et le gentilhomme avait fait transporter ses bagages à un hôtel voisin. John ordonna qu'on lui fît venir une voiture, et en attendant il se dirigea vers la maison indiquée. On ne connaissait pas de gentleman répondant au nom de Denbigh. John s'éloignait visiblement désappointé lorsqu'un domestique lui demanda respectueusement si la personne n'était pas arrivée le matin même de L...., dans le comté de Norfolk.

— Certainement, c'est cela même!

— Alors suivez-moi, s'il vous plaît.

Le domestique ouvrit une des portes du salon, où John trouva le fugitif assis la tête appuyée sur sa main dans une attitude pensive. A la vue de John, il s'élança de son siége et s'écria :

— Monsieur Moseley! en croirai-je mes yeux!

— Denbigh! dit John lui tendant la main, est-ce bien ce que vous avez fait là? et était-ce digne de vous de nous quitter ainsi brusquement et pour longtemps, comme semblait l'indiquer votre lettre?



Elles virent le colonel Egerton appuyé sur le dossier de la chaise de Jane.

Denbigh fit signe au domestique de se retirer et présenta une chaise à son ami.

— Monsieur Moseley, dit-il cherchant à comprimer son émotion, vous paraissez ignorer la demande que j'ai faite de la main de votre sœur?

— Tout à fait, répondit John étonné.

— Et le refus qui en a été le résultat?

— Serait-il possible! s'écria le frère arpentant le salon avec précipitation; je m'attendais bien à votre proposition, mais nullement à la voir refuser.

Denbigh mit dans la main de John la lettre de sa sœur, que celui-ci lui rendit en soupirant après l'avoir lue.

— Voilà donc la raison pour laquelle vous nous avez quittés... Emilie

n'est pas capricieuse: ce ne peut être de sa part une légère contrariété; ce qu'elle dit elle le pense.

— Oui, monsieur Moseley, dit tristement Denbigh, votre sœur est sans reproche... Je suis indigne d'elle, je l'ai trompée. La porte s'ouvrit brusquement et donna entrée à l'intendant Peter Johnson. Les deux jeunes gens se levèrent à cette subite interruption, et le digne serviteur s'avançant vers la table atteignit de nouveau le formidable portefeuille, les lunettes et une lettre dont il lut à haute voix la suscription : « Pour George Denbigh, esquire, à Londres, aux soins et diligence de Peter Johnson. » Ces préliminaires achevés, il remit le message à celui à qui il était destiné. Denbigh l'ouvrit et en parcourut rapidement le contenu. Il était ému, et prenant avec bonté la main de l'intendant, il le remercia de ce nouveau témoignage d'intérêt, et lui demanda d'indiquer un endroit où il pourrait le lendemain matin lui faire adresser la réponse. Peter nomma son hôtel, paraissant toutefois ne se décider à partir que lorsqu'il aurait de nouveau l'assurance qu'il remporterait une réponse. Tirant un petit livret de sa poche, il feuilleta quelques pages, et s'arrêtant à l'une d'elles, il dit :

— Mon maître a chez Paretts et compagnie, banquiers, sept mille livres, et dans la banque cinq mille; c'est très-facile à faire et ne nous gêne en aucune façon. Denbigh sourit, donnant au serviteur l'assurance qu'il en parlerait dans sa réponse. La porte s'ouvrit de nouveau, et le militaire étranger fut introduit. Il parut surpris de trouver là ses deux compagnons de voyage, salua et tendit à Denbigh une lettre avec le même silence et la même formalité que l'intendant. Denbigh l'invita à s'asseoir et parcourut la lettre avec intérêt et curiosité; lorsqu'il eut fini, il adressa la parole à l'étranger dans une langue que John reconnut pour être de l'espagnol et que Peter prit pour du grec. Ils conversèrent ainsi avec vivacité pendant quelques minutes, puis l'étranger se levant pour se retirer, la porte s'ouvrit pour la quatrième fois, et une voix s'écria :

— Me voici, George! sain et sauf, prêt à embrasser les demoiselles d'honneur si elles veulent bien le permettre... et si j'en trouve le temps... Ciel, Moseley! Tiens, notre vieille paire de pincettes. Le général, c'est bien! il ne manque plus que le cocher et le soldat. C'était lord Henry Stapleton. L'Espagnol salua de nouveau et se retira, pendant que Denbigh, ouvrant vivement la porte d'une pièce voisine, pria lord Henry d'y entrer et de l'attendre quelques instants.

— Sur ma parole, s'écria le marin avant que de passer dans l'autre pièce, nous aurions bien pu rester attachés côte à côte, Moseley, car il paraît que nous faisions voile pour le même port.

— Vous connaissez lord Henry? dit John lorsque celui-ci se fut retiré.

— Oui, dit Denbigh, et il demanda de nouveau à Peter son adresse; celui-ci la lui donna et partit. La conversation entre les deux amis ne continua pas sur le sujet qui les avait mis en présence, Moseley évitant par délicatesse de faire aucune allusion à la cause probable du refus de sa sœur. Il espérait néanmoins la faire revenir sur sa décision, et il prit congé de son ami avec l'intention de revenir le lendemain pour en causer avec lui.

Le jour suivant, John et le digne serviteur de M. Benfield se rencontrèrent de nouveau à la porte de l'hôtel où Denbigh était descendu, ce dernier tenant à la main la réponse à la lettre de son maître, mais demandant à voir celui qui l'avait faite. A la grande surprise de tous deux on leur répondit que le gentilhomme était parti de grand matin, sans dire où il allait. Courir sans indices après un homme dans cette grande ville de Londres eût été perdre inutilement le temps. C'est ce que comprit parfaitement Moseley, qui, sans avoir égard à la proposition de Peter, rentra à son hôtel. Cette proposition, si elle n'attestait pas la sagacité de Peter, témoignait cependant une grande persévérance dans ses recherches; il ne s'agissait de rien moins pour John que de prendre un côté de la rue, tandis que lui, Peter, longerait l'autre, et de demander de porte en porte jusqu'à ce qu'ils eussent découvert celui qu'ils cherchaient.

— Monsieur John, dit-il avec simplicité, c'est ainsi que nous avons retrouvé la petite fille de notre voisin White lorsqu'il la perdit à L..., nous avons frappé comme cela à toutes les portes du village... mais nous l'avons retrouvée. Peter fut obligé de renoncer à cet expédient et de repartir le cœur plein de tristesse pour la résidence de Benfield. Le zèle de Moseley n'en fut pas moins ardent pour retrouver son ami; il chercha l'hôtel du marquis d'Eltringham, frère de lord Henry, et apprit que tous les deux étaient partis le matin même à leur château dans le Devonshire pour le mariage de leur sœur.

— Sont-ils partis seuls? demanda John.

— Il y avait deux voitures, celle du marquis et celle de Sa Grâce.

— Sa Grâce qui?

— Le duc de Derwent.

— Et le duc, était-il seul?

— Il y avait un gentilhomme avec sa grâce, mais on ne savait pas son nom.

Ne pouvant en apprendre davantage, John s'éloigna désappointé et irrité en même temps, car il était évident que Denbigh avait tout fait pour l'éviter. C'était lui, à n'en pas douter, qui accompagnait son parent le duc de Derwent; il fallait donc renoncer à le retrouver à Londres ou dans les environs. Il regagnait mécontent son hôtel, avec l'intention de repartir aussitôt pour L...., lorsqu'il se sentit saisir par le bras. C'était Chatterton. Nulle rencontre ne pouvait faire plus de plaisir à John. Les questions et les réponses se succédèrent rapidement entre les deux amis, et John apprit avec un sensible plaisir qu'il n'y avait que deux pas à faire pour présenter ses compliments à ses parentes, la douairière, lady Chatterton et ses deux filles. Chatterton demanda des nouvelles d'Emilie et de M. Denbigh, dont il apprit le départ subit avec le plus vif étonnement.


Julia, restée seule avec son oncle, s'empressa de lui raconter son histoire.

John eut lieu d'être satisfait de l'accueil que lui fit Grâce et même la douairière, qui, malgré ses défaites successives, n'en conservait pas moins ses idées matrimoniales sur le jeune baronnet avec sa fille Grâce.

Il y avait auprès d'elles un gentilhomme d'un certain âge, d'une santé chétive, quoique ses manières affectassent la vivacité et l'enjouement, et que sa toilette fût particulièrement recherchée. Il ne fallut pas longtemps à John pour découvrir que ce gentilhomme avait été *levé* par la rusée matrone en vue d'un mariage pour sa fille Catherine. En effet, le jeu d'échecs ne tarda pas à être introduit, et toutes les batteries des pieds et des mains mises en usage pour le combat matrimonial. Il lui fut présenté sous le nom du lord Herriefield, et il reconnut par sa conversation que c'était un membre de la chambre haute qui ne promettait guère d'augmenter le nombre des convalescents qui siégeaient dans cette maison d'incurables avant son admission. Chatterton ajouta que c'était un parent éloigné de sa mère, de retour depuis peu de temps des Indes orientales, où il avait occupé un emploi avant que la mort de son frère ne le rappelât à Londres pour prendre sa place à la chambre des lords. C'était un riche célibataire, et comme il avait offert de placer sur la tête de Catherine une forte partie de sa fortune, il avait été admis à faire sa cour, et huit jours plus tard Catherine Chatterton allait être fiancée au libertin débilité qui était assis auprès d'elle. Grâce et son frère, qui répugnaient de voir cette alliance se contracter, avaient fait d'inutiles efforts auprès de leur mère et de leur sœur pour changer leur détermination. Kate avait résolu de devenir vicomtesse et sa mère tenait à ce qu'elle devînt une riche vicomtesse.

CHAPITRE XXX.

Un jour, après le départ de Denbigh, Emilie reparut au milieu de ses amis. L'observateur le plus indifférent l'eût trouvée moins vive et plus grave qu'auparavant. Les riches teintes de ses joues avaient légèrement pâli; mais la douceur placide et la gracieuseté de ses manières n'avaient rien perdu de leur charme. Il n'en était pas ainsi de Jane, qui avait été blessée plus dans son orgueil que dans son affection. Trompée dans son jugement par l'excès de son imagination et en même temps trop bien élevée pour devenir méchante ou vindicative, de confiante et communicative qu'elle avait été précédemment, elle était devenue méfiante et réservée.

Francis et Clara étaient de retour de leur petit voyage, heureux l'un par l'autre et contents de leur sort. Le récit des incidents de leurs excursions produisit une heureuse diversion sur la famille aux tristes résultats des derniers événements. M. Benfield lui-même avait subi l'influence mélancolique qui dominait ses hôtes. On le trouvait souvent absorbé dans la lecture de vieux papiers de famille. Ses manières et ses démarches portaient l'empreinte du mystère comme s'il préparait la perpétration d'un acte de haute importance.

Quatre jours après le départ de John, la famille était retenue au salon par le mauvais temps, quand tout à coup la longue lévite et les bas de laine bleue de Peter se montrèrent à leurs yeux. Tous gardèrent le silence, attendant dans l'anxiété qu'il se décidât à délivrer son message dont on n'attendait rien de bon. Cependant Peter, qui avait laissé respectueusement son chapeau à la porte, procédait aux longs préliminaires de son introduction. Enfin il tira du portefeuille traditionnel une lettre. — Roderic Benfield, esquire à la résidence de Benfield, Norfolk, lut-il à haute voix. M. Benfield s'empara de la lettre avec une vivacité toute juvénile tandis qu'Emilie tendait au serviteur un verre de vin qu'elle venait de lui verser.

— Prenez cela, Peter, dit-elle, ça vous fera du bien.

— Merci, miss Emmy, dit Peter reportant ses yeux vers son maître, qui, ayant fini la lettre, s'écria d'un air de désappointement :

— Johnson, allez changer vos vêtements, ou vous vous enrhumerez; vous ressemblez en ce moment au vieux Moses, le juif mendiant.

Cette comparaison confirma les craintes de Peter, qui poussa un soupir, sachant bien qu'il devait aux mauvaises nouvelles renfermées dans son message d'être mis en parallèle avec Moses, que son maître n'avait jamais pu souffrir.

Le baronnet suivit son oncle dans sa bibliothèque, où il avait été invité à le suivre, ainsi que l'intendant.

— Vous avez vu M. Denbigh, Peter, quel air avait-il?

— Comme d'habitude, maître, répondit Peter avec laconisme.

— Et qu'a-t-il répondu à mon offre? a-t-il fait quelques réflexions? Il n'a pas paru fâché, j'espère?

— Il ne m'a rien dit, mais il a écrit à Votre Honneur.

— Oserais-je vous demander quelle était cette offre, mon oncle? demanda sir Edward.

M. Benfield leva les yeux sur lui. — Au fait, vous vous intéressez aussi à lui; votre fille.... Ici le vieillard s'arrêta, puis il chercha dans son portefeuille la copie de la lettre qu'il avait écrite à Denbigh et la remit au baronnet. Elle était ainsi conçue :

« CHER MONSIEUR DENBIGH ET AMI,

» J'ai beaucoup réfléchi sur la cause de votre départ subit d'une maison que je commençais à croire que vous considériez comme la vôtre; et me rappelant à ce sujet mes propres sentiments, lorsque lady Juliana devint l'héritière des biens de son neveu, j'ai pensé que vous aviez été guidé par le même point d'honneur. J'honore votre délicatesse, mon cher Denbigh, de ne pas vouloir rester sous l'obligation envers une étrangère pour vos moyens d'existence, dût cette étrangère devenir votre femme; car c'est plutôt la femme qui doit compter sur vous que vous sur votre femme : telle est la véritable cause qui empêcha lord Gosford d'épouser la comtesse de..., parce que, m'assura-t-il, elle était trop riche; néanmoins les envieux dirent que la véritable cause provenait de ce que milady lui préférait M. Chavorth; de, sorte que pour écarter ces empêchements que cause votre délicatesse, je viens vous faire trois propositions, savoir : que je vous présenterai comme membre du parlement pour représenter mon propre bourg; que vous rentrerez en possession de la résidence le jour de votre mariage avec Emmy, pendant que moi, pour le peu de temps qu'il me reste à vivre, je me retirerai dans le grand Ermitage bâti par mon oncle; enfin, que je vous livrerai sur-le-champ votre legs de dix mille livres sterling, pour éviter les ennuis de la succession.

» Comme, à ma connaissance, la délicatesse seule a causé votre départ, je ne doute pas que vous trouverez tous les obstacles levés à votre satisfaction, et que Peter me rapportera l'heureuse nouvelle de votre retour parmi nous aussitôt que vos affaires seront terminées.

» Votre oncle bientôt, je l'espère,

» RODERIC BENFIELD. »

— Eh bien, mon neveu, s'écria M. Benfield comme sir Edward achevait de lire cette épître à haute voix, n'est-ce pas déraisonnable de refuser une offre comme celle-ci? actuellement lisez la réponse.

« Les expressions manquent pour témoigner à M. Benfield les sentiments de reconnaissance que sa lettre a fait éprouver; mais nul homme ne serait assez vil pour se prévaloir d'un tel acte de générosité dont le souvenir, ainsi que de tant de bontés, restera gravé au fond du cœur de celui que M. Benfield rendrait, s'il était possible à aucun pouvoir humain de le faire, le plus heureux des mortels. »

L'intendant prêta une oreille attentive à la lecture de cette réponse; mais il fut aussi embarrassé après la lecture d'en comprendre le sens qu'il l'avait été d'en connaître les termes. Elle n'était pas favorable aux désirs de son maître, mais ce fut là tout ce qu'il en put comprendre; il en conclut que son ambiguïté était une suite de l'étrange conférence dont il avait été témoin entre Denbigh et le militaire étranger.

— Maître, s'écria-t-il pensant avoir fait une importante découverte, je devine la raison de cette lettre; il y avait un homme avec qui il parlait grec pendant qu'il lisait votre lettre.

— Grec! s'écria sir Edward avec étonnement.

— Grec! répéta l'oncle. Lord Gosford lisait le grec; mais je ne l'ai jamais entendu converser dans cette langue.

— Oui, sir Edward... oui... Votre Honneur... le grec pur... et barbare, ce ne peut être que cette conversation qui l'a empêché de refuser des offres aussi avantageuses, miss Emmy... la résidence... dix mille livres sterling; et l'intendant secoua la tête, satisfait d'avoir découvert la cause du refus de Denbigh.

La simplicité du vieux serviteur fit sourire sir Edward, qui, repoussant l'idée du refus de sa fille, dit :

— Peut-être y a-t-il eu, après tout, quelque mésintelligence entre Emilie et Denbigh, pour avoir éloigné celui-ci de nous si subitement.

M. Benfield et son intendant échangèrent un regard sympathique. Tous deux avaient souffert pour la même cause, il devenait supposable que les goûts et les sentiments opposés d'Emilie eussent renversé leurs projets. Le conseil se sépara, le maître pour ruminer dans sa chambre sur les destinées de lady Juliana et de sa nièce; le domestique donnant un soupir à la mémoire de Patty Steele et retournant vaquer aux soins de l'office.

Mistress Wilson, pensant qu'une promenade à l'Ermitage de mistress Fitz-Gerald ferait diversion aux tristes pensées de sa nièce et confiante dans sa résignation, proposa une visite qui fut acceptée avec empressement. A leur arrivée, Julia leur tendit une lettre qu'elle venait de recevoir, réclamant leurs conseils. Emilie lut à haute voix ce qui suit :

« MA CHÈRE NIÈCE,

» Nous avons pensé, votre père et moi, que vous deviez avoir été très-malheureuse avec l'officier aux soins duquel votre mari vous a confiée; car, apprenant votre captivité, je suis arrivé le matin même avec une troupe de guérillas sur le lieu de votre délivrance, et j'appris de quelques paysans vos malheurs et votre fuite. L'ennemi nous serrait de trop près pour nous permettre de nous détourner de notre route; mais mon affection pour vous, conforme aux désirs de votre père, m'a déterminé à faire le voyage d'Angleterre pour prendre des informations sur votre conduite. Je vous ai vue, les renseignements que j'ai pris sur votre compte vous ont été favorables, et j'ai appris de la bouche même de l'officier que vous aviez été respectée. Je viens donc vous proposer de ma part et de celle du comte d'adopter la religion de votre pays et de retourner avec moi au sein de votre famille, dont vous êtes l'unique héritière et dont vous prolongerez l'existence par votre présence. Adressez-moi votre réponse par notre ambassadeur.

» Le frère de votre mère,

» LOUIS M'CARTHY Y. HARRISSON. »

— La condition de changer de religion est-elle irrémissible? demanda mistress Wilson d'un air pensif.

— Oh! sans aucun doute, répliqua Julia, qui tressaillit; mais je subis le châtiment de ma désobéissance, et je m'incline devant les décrets de la Providence.

— Julia ne peut pas, ne doit pas abandonner son père, ma chère tante, dit Emilie, dont le visage s'éclaira d'une vive ardeur.

— Doit-elle donc renoncer à son Père qui est dans les cieux, mon enfant?

— Les deux devoirs sont-ils donc en conflit, ma bonne tante?

— Le comte en fait une condition; Julia est, j'en suis sûre, une bonne chrétienne, et comment oserait-elle adresser ses prières au Créateur lorsqu'elle aurait trompé son père?

— Jamais, jamais! s'écria Julia avec ferveur; le combat est horrible, mais je me soumets au devoir le plus impérieux : mon pauvre oncle en sera bien triste, lui qui m'aimait tant!

— Quand espérez-vous le voir? demanda Emilie.

Julia répondit qu'elle l'attendait prochainement, n'ayant pas voulu lui faire connaître sa résolution, dans la crainte qu'il ne partît sans vouloir la voir. En effet, le lendemain elle leur fit savoir l'arrivée du général par un petit billet; qu'il n'était autre que le compagnon de voyage de John Moseley. Il paraissait ignorer cette partie de l'histoire de sa nièce qui se rapportait à la tentative audacieuse contre sa vertu, car autrement il est probable que son entrevue avec Denbigh se fût terminée d'une manière toute différente.

Il fallut à Julia un grand courage pour faire connaître à son oncle

la détermination qu'elle avait prise. Il l'écouta patiemment, ne manifesta aucun sentiment de colère, mais il parut néanmoins surpris; il lui dit en termes précis que la seule et unique condition que mettait son père à la recevoir comme son enfant et l'héritière de sa fortune était d'abjurer son hérésie. Julia regretta profondément cette décision, mais elle resta ferme et inébranlable dans sa foi. Son oncle resta près d'elle une partie de la journée à écouter les détails de son histoire, qui ne laissa dans son esprit aucun doute sur l'irréprochabilité de sa conduite, et lorsqu'elle eut achevé, il manifesta son empressement de retourner à Londres pour retrouver un gentilhomme qu'il y avait rencontré sous une impression bien différente par rapport à ses mérites qu'il n'en éprouvait actuellement. Quel était ce gentilhomme et à quelles impressions son oncle faisait-il illusion? C'est ce que le général, avec sa taciturnité habituelle, abandonna aux conjectures de Julia.

CHAPITRE XXXI.

Le soleil dorait de ses premiers rayons l'horizon d'une des plus délicieuses vallées de Caernarvonshire, comme une berline de voyage, attelée de six chevaux, s'arrêtait devant le perron d'un domaine princier, admirablement situé pour dominer la riche vallée qui complétait tout entière le magnifique revenu qui emplissait tous les ans les coffres de son propriétaire et bordant à distance le chenal irlandais.

Toutes les dépendances de ce majestueux château attestaient la magnificence de ses anciens possesseurs et le goût du maître actuel. C'était une construction irrégulière, mais élevée avec de solides matériaux et dans le goût des différents siècles qui avaient présidé à son accroissement et à sa grandeur, conservant au dix-neuvième siècle toute la splendeur baroniale du treizième, avec le goût et l'élégance de cette dernière époque.

Les tourelles élancées brillaient du reflet doré de l'astre naissant; et les habitants des fermes et des hameaux environnants se rendaient aux travaux journaliers des champs au moment où les nombreux serviteurs qui accompagnaient l'équipage se groupaient sur les premières marches du perron. Les admirables coursiers dont la robe noire et luisante éclipsait le vernis brillant des harnais piaffaient d'impatience, et le feu qui s'échappait de leurs naseaux attestait la pureté et la vigueur de leur origine. Les nombreux domestiques, la richesse de leurs livrées uniformes, le nombre des postillons, des valets de pied, tout annonçait la splendeur et la noblesse des propriétaires. Quatre cavaliers, montés sur de riches coursiers, tandis qu'un cinquième en conduisait en laisse un plus magnifique encore, semblaient attendre le bon plaisir du maître, et parcouraient lentement les allées sablées et les détours infinis du parc.

Tout à coup les rires et les plaisanteries des valets groupés au bas du perron cessèrent, et un silence profond et respectueux accueillit deux personnages qui parurent à la porte de chêne sculpté et taillée en ogive qui donnait entrée dans cette splendide demeure. C'était un jeune homme d'une belle stature, d'une physionomie distinguée et intelligente, dont l'habitude du commandement était tempérée par un regard doux et bienveillant; et une dame jeune aussi et d'une ressemblance parfaite avec son compagnon, tous deux jeunes, nobles et beaux. Le premier était en costume de voyage; sa compagne, au contraire, dont la toilette du matin était simplement enveloppée dans les plis d'un riche cachemire des Indes, semblait, par sa tristesse, se préparer à une séparation. Prenant dans ses petites mains blanches et aristocratiques la main du gentilhomme, elle lui dit d'une voix harmonieuse et vibrante d'affection :

— Donc, mon cher frère, vous me promettez de vos nouvelles avant huit jours, et d'être de retour la semaine suivante?

— Je vous le promets, ma chère sœur, répondit le gentilhomme qui embrassa affectueusement sa compagne. Puis, s'élançant dans la berline, les chevaux partirent comme un trait, les cavaliers suivirent, et tout disparut comme le passage d'un météore.

La jeune dame resta sur le perron jusqu'à ce qu'elle eût vu disparaître dans les détours du bois le dernier des serviteurs; puis elle se dirigea vers son appartement à travers une foule de valets en livrée et de suivantes rangées respectueusement sur son passage.

Les traits du jeune voyageur portaient l'empreinte d'une profonde tristesse; il parcourut, escorté de sa suite brillante et nombreuse, une distance de quinze milles environ avant de sortir de ses riches domaines.

— Où va donc milord si matin? s'écria un gentilhomme qui arrêta un élégant phaéton sur la route.

— A Eltringham, sir Owen, pour assister au mariage de mon parent M. Denbigh avec une des sœurs du marquis.

Les deux seigneurs échangèrent quelques compliments, et chacun reprit sa course : sir Owen Ap Rice dans la direction de Chettenham, où il allait prendre les eaux, et le comte de Pendennyss allait servir de garçon d'honneur à son cousin.

Le jour suivant, les grilles du château d'Eltringham étaient ouvertes pour l'admission de nombreux équipages, et le bruit des roues faisait chaque fois battre le cœur de lady Laura. Enfin, un mouvement inaccoutumé dans la maison l'attira vers la fenêtre de son cabinet de toilette, et son sang reflua vers le cœur à la vue de l'équipage qui entrait dans l'avenue, contenant le duc de Derwent et son fiancé. La seconde voiture était celle de lord Pendennyss, et la dernière était occupée par l'évêque de ....

Lady Laura n'en attendit pas davantage, et se jeta, tremblante de joie, de crainte et d'espérance, dans les bras de l'une de ses sœurs.

— Ah! ah! s'écria lord Henry Stapleton une semaine environ après le mariage de sa sœur, saisissant par le bras John Moseley qui rendait sa visite matinale à l'hôtel de la douairière lady Chatterton, comment, Moseley, jeune libertin, je vous retrouve encore en ville? Vous deviez n'y rester qu'un jour, et vous y êtes depuis une quinzaine.

John rougit un peu en pensant qu'il avait préféré envoyer une réponse écrite pour rendre compte du résultat de son voyage, et répliqua :

— C'est vrai! mon ami Chatterton est arrivé ici d'une manière inattendue, et...

— Et vous n'êtes pas parti, c'est sans doute ce que vous voulez dire! s'écria lord Henry en riant.

— Oui, dit John, je suis resté en effet; mais où est Denbigh?

— Où? où diable voulez-vous qu'il soit, si ce n'est auprès de sa femme, comme tout homme bien élevé doit être, surtout le premier mois? ajouta gaiement le marin.

— Sa femme! répéta John, est-ce qu'il est marié?

— Marié! s'écria lord Henry imitant son étonnement; êtes-vous encore à l'apprendre: pourquoi donc avez vous demandé après lui?

— J'ai demandé après lui! dit Moseley perdu d'étonnement; mais quand... comment... où s'est-il marié, milord?

Lord Henry le regarda un instant avec autant de surprise qu'il en montrait lui-même, et lui répondit gravement :

— Quand? mardi dernier; comment? par licence spéciale et par l'évêque de...; où? à Eltringham. Oui, mon cher garçon, ajouta-t-il, reprenant son air enjoué, Georges est mon frère maintenant, et c'est un beau garçon de plus dans la famille.

— Je souhaite beaucoup de plaisir à Votre Seigneurie, dit John cherchant à contenir son émotion.

— Merci! merci! répliqua le marin. Ah! nous nous sommes bien amusés; je voudrais de tout mon cœur que vous eussiez été présent; là, pas de séparation, pas de fuite soudaine, aussitôt enchaînés; mais une bonne et vieille noce, avec toutes ses cérémonies régulières et compassées. J'avais écrit à Laura que le temps était précieux, et que je n'en avais pas à perdre pour rien; de sorte que la chère enfant m'a permis de conduire tout à ma guise. Nous avions pour garçons d'honneur Derwent et Pendennyss, le marquis, lord William et moi, et pour demoiselles d'honneur, mes trois sœurs. Ah! ce n'était pas aussi bien, mais pas moyen de faire autrement. Lady Harriel Denbigh et une vieille fille, une cousine à nous; pas moyen d'échapper la vieille fille non plus; si j'avais pu, je m'en serais volontiers débarrassé.

Il eût pu continuer ainsi longtemps sans crainte d'être interrompu, et le feu qu'il mettait à sa description l'occupait trop pour lui permettre d'observer l'étonnement et la taciturnité de John. Après avoir fait plusieurs fois le tour du square, ils se séparèrent, le marin allant rejoindre sa frégate à Yarmouth.

John reprit sa route pensant à tout ce qu'il venait d'entendre. Il ne pouvait se persuader que Denbigh eût sitôt oublié Emilie, le désespoir seul pouvait donc l'avoir poussé à une résolution dont il se repentirait un jour. C'était donc pour cela qu'il l'avait évité. Comment lady Laura Stapleton avait-elle accepté un mari en si peu de temps? Toutes ces choses étaient incompréhensibles, et pour la première fois John soupçonna la droiture de son ami.

Lord et lady Herriefield, sûrs que Catherine était mariée depuis huit jours, se préparaient à faire un voyage en Italie, où le lord allait chercher sous un chaud climat la réparation de ses forces épuisées; la douairière et Grâce de leur côté allaient prendre la route d'une résidence du baron à deux milles de Bath. Chatterton devait les rejoindre quinze jours plus tard en compagnie de son ami Derwent.

John avait redoublé d'assiduité auprès de Grâce pendant que lady Chatterton était occupée des cérémonies du mariage de sa sœur, et si la pauvre jeune fille n'avait pas éprouvé un chagrin plus profond en assistant à la ruine du bonheur de sa sœur, elle le devait à la présence et aux soins empressés de John Moseley.

La voiture de lord Herriefield était à la porte lorsqu'il sonna pour être introduit. Il aperçut en entrant au salon les nouveaux mariés, leur mère et leurs sœurs prêts à sortir et se disposant à faire une excursion dans les boutiques de Bond street. Kat mourait d'ennui de dépenser l'argent de ses épingles, tandis que son mari désirait montrer à tous les habitants de Londres la jolie figure de sa femme, et que la mère voulait donner un témoignage du triomphe de ses ruses matrimoniales.

L'entrée de John parut déranger les projets de la matinée; la douairière, oubliant un moment la résolution qu'elle avait prise de ne plus s'interposer entre les deux jeunes gens, s'écria avec une évidente satisfaction :

— Grâce, voici M. Moseley qui vous tiendra compagnie : puisque vous avez mal à la tête, restez à la maison.

Lord Herriefield regarda la belle-mère avec étonnement, et un soupçon traversa aussitôt son esprit et sembla se traduire par ces paroles :

— Serait-il possible que j'eusse été joué!

Grâce n'était pas accoutumée à résister aux ordres de sa mère; elle ôta son chapeau et son châle, et alla se rasseoir avec plus de calme

qu'elle ne l'eût fait avant que John n'eût déclaré ses intentions d'une manière plus évidente.

En passant devant la loge du suisse, lady Chatterton lui dit d'un air significatif : — Il n'y a personne à la maison, Willis; personne, vous entendez? — Cela suffit, milady, lui fut-il répondu d'un ton laconique; et lord Herriefield, en prenant place sur les coussins moelleux de sa voiture en face de sa femme, la trouva moins belle que de coutume.

Lady Chatterton venait par cette sortie imprudente de détruire pour toujours le bonheur de sa fille aînée. Lord Herriefield avait trop fréquenté le monde pour ne pas être au courant des artifices ordinaires des faiseurs de mariages. Néanmoins, Kat lui avait plu : elle était jeune et noble, il n'en demandait pas davantage. Les machinations de lady Chatterton ne lui avaient donc paru au premier abord que les résultats exagérés d'une sollicitude maternelle.

Grâce Chatterton touchait du piano et chantait dans la perfection. Pendant que Moseley suivait des yeux le départ de la voiture, elle se mit au piano et chanta une romance à la mode : les paroles étaient en rapport avec les sentiments qu'elle éprouvait; l'exécution fut parfaite, et lorsqu'elle eut achevé, elle aperçut John appuyé sur le dos de sa chaise et transporté d'admiration; elle se leva en rougissant et alla prendre place sur une causeuse où le jeune homme vint s'asseoir à ses côtés.

— Oh! Grâce, vous chantez, comme tout ce que vous faites, dans la perfection!

Les yeux de John parcouraient ses charmes pendant qu'elle était assise le sein palpitant d'émotion sous la vivacité de son regard.

— Chère Grâce, continua-t-il en lui prenant la main, vous ressemblez trait pour trait à votre frère ; vous lui ressemblez plus encore, car vous avez ses qualités.

— Je voudrais en toute chose ressembler à votre sœur Emilie.

— Pourquoi ne consentiriez-vous pas à devenir sa sœur, dites-moi , Grâce ? — Chère demoiselle Chatterton, — voulez-vous me rendre le plus heureux des hommes? me permettrez-vous de présenter à mes parents une charmante fille de plus ?...

John s'arrêta pour attendre la réponse de la jeune fille qui demeura silencieuse, pâlissant et rougissant tour à tour.

— Je ne vous ai pas offensée, j'espère, ma chère Grâce, vous êtes désormais pour moi tout mon bonheur, toutes mes espérances, et si vous me refusiez, je serais le plus malheureux des hommes.

Grâce fondit en larmes, et penchant sa tête sur l'épaule du jeune homme, l'attira à elle et murmura quelques mots inintelligibles, mais qui ne laissaient aucun doute dans son esprit. Ils étaient dans l'ivresse d'un premier aveu, lorsque le retour de la douairière et de ses enfants vint les rappeler aux choses d'ici-bas. Un coup d'œil suffit à lady Chatterton pour comprendre la scène qui venait de se passer. Son œil brilla d'un éclair de joie ; il n'y avait pas d'obstacle à redouter de la part de la famille du jeune homme, et lorsque Grâce vint l'assister à sa toilette, elle lui dit :

— Eh bien ! mon enfant, pour quelle époque le mariage ? Vous voulez donc me faire mourir de joie.

Grâce était choquée, mais elle ne pleura plus comme la première fois, car elle n'avait plus rien à redouter de l'intervention de sa mère : John s'était enfin déclaré et son bonheur était confié à la parole de celui qu'elle considérait comme le plus parfait des mortels.

CHAPITRE XXXII.

Les mentors qui étaient restés à la résidence de Benfield se trouvaient rassemblés un matin au salon, le vieillard et le baronnet occupés à parcourir les journaux de Londres. Clara avait entraîné ses sœurs et Francis dans une excursion au village. Jane continuait à rester le plus souvent dans sa chambre, tandis qu'Emilie n'avait rien changé à ses habitudes, et si les roses de son teint ne se fussent légèrement altérées, rien n'eût laissé croire qu'une première douleur fût venue ternir la limpidité de sa vie.

Mistress Wilson, assise près de sa sœur, toutes deux occupées à des travaux d'aiguille, fut la première à s'apercevoir du trouble qu'éprouva son hôte vénérable à la lecture d'un passage du journal. Tout à coup, comme s'il ne pouvait en croire ses propres yeux, il tira violemment le cordon de la sonnette et donna l'ordre à son domestique de faire monter Johnson sur-le-champ.

— Peter, dit M. Benfield d'un air de doute, lisez cela, — vos yeux sont jeunes, — lisez.

Peter prit le journal, et, ajustant sur ses yeux ses antiques lunettes, il se disposa à obéir aux ordres de son maître; mais la même faiblesse sembla s'emparer de la vue de l'intendant comme elle avait affecté celle de son maître. Il tourna la feuille à droite, puis à gauche, paraissant épeler mentalement tous les mots du paragraphe. Il eût donné ses trois cents livres de rente pour avoir auprès de lui le jeune et impatient John Moseley. Mais l'anxiété de M. Benfield dominant la crainte qu'il avait d'apprendre le pire, il demanda d'une voix tremblante :

— Eh bien, Peter, qu'en pensez-vous ?

— Ma foi, Votre Honneur, cela ne me paraît pas douteux.

— Je me rappelle, dit le maître, que quand lord Gasford apprit le mariage de la comtesse de...

Le vieux gentilhomme ne put achever. Il se leva d'un air digne, et, s'appuyant sur le bras de son fidèle serviteur, il sortit du salon.

Mistress Wilson saisit le journal et lut à haute voix le paragraphe suivant :

« Mariés par licence spéciale au château du très-noble marquis d'Eltringham dans le Devonshire, par le révérend seigneur, évêque de ..., Georges Denbigh, Esquire, lieutenant colonel du régiment de dragons de Sa Majesté, et l'honorable lady Laura Stapleton, sœur aînée du marquis. L'antique manoir a été honoré à cette occasion de la présence de sa Grâce le duc de Dervent, et de l'élégant lord Pendennyss, parents du marié, et du capitaine lord Henry Stapleton, de la marine royale. Nous avons appris que l'heureux couple était aussitôt parti pour passer la lune de miel au château de Denbigh.

Quoiqu'elle eût renoncé à l'espoir de voir sa nièce unie à Denbigh, mistress Wilson éprouva à la lecture de ce paragraphe un choc indescriptible. Elle pensa comme John que lady Laura n'était pas une femme à donner son cœur en moins de quinze jours, et qu'un mystère peu favorable à son caractère planait sur la conduite de ce jeune homme.

Sir Edward et lady Moseley n'avaient pas encore perdu l'espoir de le voir revenir aux pieds de leur fille; cette nouvelle fut donc un coup terrible pour eux. Le baronnet prit le journal et relut l'article ; puis, essuyant une larme, il murmura :

— Puisse-t-il être heureux et sa femme digne de lui ! Mistress Wilson prit la feuille et l'emporta dans sa chambre pour attendre le retour d'Emilie qu'elle préférait instruire sur-le-champ, afin d'en finir avec ce triste épisode de bonheur déçu.

— Emilie, mon enfant, lui dit-elle lorsqu'elle fut assise auprès d'elle et la prenant dans ses bras, vous avez été ce que j'espérais de votre cœur et de votre dignité pour surmonter votre première déception. Encore une épreuve, et le temps, je l'espère, effacera de votre mémoire ces cruels souvenirs.

Emilie regarda fixement sa tante dans une attente pleine d'angoisse ; et prenant le journal, elle suivit la direction du doigt de mistress Wilson et lut l'article concernant le mariage de Denbigh. Un moment l'animation produite sur ses joues par la promenade fit place à une pâleur mortelle ; mais se remettant aussitôt, elle pressa affectueusement les mains de sa tante, et se retira dans sa chambre. Une heure plus tard elle rentrait au salon, calme et résignée.

La tristesse que causa cette nouvelle sur toute la famille fut un peu calmée par l'annonce du retour prochain de John à Bath avec ses parents Chatterton. Seul, Mr. Benfield ne pouvait trouver de consolation dans la perspective de ce prochain mariage. John était son neveu, et Grâce lui paraissait une assez bonne personne ; mais dans son esprit il n'y avait pas deux êtres comparables à Émilie et à Denbigh.

— Peter, dit-il un jour, après que tous deux eurent en vain fait des conjectures pour découvrir la cause de la rupture entre les deux amants, ne vous ai-je pas souvent dit que le destin gouvernait toutes ces choses, afin de rendre les hommes plus humbles dans cette vie? Or, Peter, si lady Juliana eût marié son esprit avec un esprit qui lui fût sympathique, elle serait encore à cette heure la maîtresse de ce séjour.

— Oui, Votre Honneur, mais il reste le legs de miss Emmy.

Mistress Wilson et Émilie continuaient de rendre visite à l'Ermitage et comme il n'y avait plus de jeunes gens pour restreindre leurs rapports d'amitié, la tante et la nièce avaient présenté à leurs nouvelles amies tous les membres de leur famille, y compris sir Edward et Mr. Yves.

Les Jarvis s'étaient rendus à Londres pour recevoir à pardon leurs enfants fugitifs, et sir Edward apprit avec plaisir qu'Egerton et sa femme étaient réintégrés dans les bonnes grâces de la famille. Sir Edgar était mort subitement, et le colonel, actuellement sir Henry, venait d'hériter de la partie inaliénable des biens de son prédécesseur ; mais tout ce que l'oncle avait pu convertir et dénaturer était échu par testament à un autre neveu dans les ordres et fils d'un plus jeune frère. Marie et sa mère furent cruellement désappointées à cette subite décroissance de ce qu'elles appelaient leur splendeur légitime, mais elles s'en consolèrent dans la nouvelle dignité de lady Egerton, dont le plus vif désir était de rejoindre la famille Moseley, sur laquelle elle prendrait désormais le pas dans tous les lieux où l'on observait le décorum du rang ou la hiérarchie nobiliaire. Place à l'équipage de lady Egerton ! n'y avait-il pas là de quoi causer une douce sensation d'orgueil satisfait ! Quoique Sa Seigneurie ne fût en possession que d'un carrosse de louage, elle ne manquait aucune occasion de se faire annoncer. Nous donnerons un aperçu de la situation des choses dans la famille par le récit d'une discussion qui eut lieu quinze jours environ après la réunion de tous ses membres sous le même toit.

Mistress Jarvis possédait un très-joli landau, dont son mari lui avait fait don pour son usage particulier. Après avoir ainsi fait plaisir à sa femme, le baronnet, qui posséda cette voiture vingt-quatre heures environ, comme on va le voir, n'avait pas les moyens de renouveler une telle libéralité en faveur de Sa Seigneurie, comme on appelait sa fille; mais mistress Jarvis, pour soutenir dignement la nouvelle élévation de sa fille, lui avait fait l'abandon de l'équipage. Une consultation s'ensuivit sur les changements à introduire pour la mettre en conformité avec le rang auquel on l'élevait. — Les armes actuelles doivent

nécessairement être enlevées, observa lady Egerton, pour faire place aux dix quartiers et à la main sanglante des armes de sir Harry; puis, la livrée ne peut rester la même ; il faut la changer.

— Miséricorde, milady ! Si les armes sont changées, Mr. Jarvis s'en apercevra : il ne me le pardonnera jamais; et peut-être... — Peut-être quoi ? s'écria la récente lady, qui secoua la tête d'un air dédaigneux. — Il me refusera les cent livres qu'il m'a promises pour le peindre et le doubler à neuf.

— Je me moque bien de la peinture, mistress Jarvis, s'écria la lady avec dignité. Nul équipage ne sera le mien qui ne portera pas mes armes et la main sanglante.

— Votre Seigneurie n'est pas raisonnable, dit la mère d'un ton câlin ; sont-ce les armes d'un baron que vous désirez avoir, ma chère enfant ?

— Oh ! que m'importe les armes, pourvu qu'elles représentent les emblèmes de mon rang.

— Certainement, milady, c'est un juste orgueil de votre part. — Eh bien, donc, nous mettrons la main sanglante au-dessus des armes de votre père, il ne s'en apercevra pas, car il ne fait jamais attention à ces sortes de choses.

Le compromis fut accepté et aussitôt mis à exécution, et pendant quelques jours la voiture de Mr. Jarvis promena dans les rues la dame titrée, jusqu'à ce qu'un jour, le marchand, qui continuait d'aller à la bourse pour en suivre les opérations, retourna brusquement chez lui pour chercher un calcul qu'il avait fait le dimanche précédent sur la feuille d'un livre de prières. Après l'avoir trouvé, il se dirigea vers la demeure d'un agent de change; et, pour y arriver plus tôt, il monta dans la voiture de sa femme qui attendait à la porte. Dans sa préoccupation, il oublia de renvoyer le cocher; et, pendant plus d'une heure, la voiture resta exposée dans l'endroit le plus populeux de la cité. Or, la conséquence de cet oubli de sa part fut que lorsqu'il voulut examiner l'opération de son agent de change, il lut avec surprise : « Compte de sir Timothy Jarvis, baronnet, avec John Smith, m. d. » Sir Timothy lut et relut ce titre comme M. Benfield avait lu et relu l'article concernant le mariage de Denbigh, sans en croire ses yeux; puis, lorsqu'il fut assuré du fait, il saisit son chapeau et courut trouver l'homme qui osait l'insulter ainsi en lui donnant un titre qu'il n'avait pas. Mais il n'avait pas fait deux pas dans la cité qu'un ami l'aborda en lui donnant le titre de baronnet. Une explication éclaira tout à coup le marchand, qui rentra et courut à ses remises, où il découvrit la fraude. Après une vive discussion avec son épouse, la brosse du peintre eut bientôt enlevé l'emblème des panneaux de la voiture. Néanmoins, pour les amis de la cité qu'il fréquentait, toujours malgré les remontrances de mistress Jarvis, il continua à être appelé, en dérision, du titre que le hasard lui avait donné.

M. Jarvis était modeste mais ferme dans ses résolutions, et il résolut de mettre les rieurs de son côté. Un bourg dont il venait d'acquérir la propriété ayant envoyé une adresse empreinte de patriotisme, il se chargea de la présenter lui-même. Le marchand, qui s'agenouillait rarement devant son Créateur, s'inclina très-humblement devant le prince, et sortit de l'audience emportant pour prix de son intervention le droit légal au titre que ses amis lui avaient conféré en riant.

Le ravissement de lady Jarvis était à son comble. Elle renvoya en une semaine deux de ses domestiques qui, peu accoutumés aux titres de noblesse, l'avaient appelée simplement madame.

Sir Henry Egerton vivait peu dans sa nouvelle famille. Il fréquentait ses anciens amis et passait la majeure partie de son temps dans une maison de jeu en vogue dans le West end. Comme la ville devenait déserte et que les affaires se ralentissaient, lady Jarvis et ses filles n'eurent pas de peine à décider sir Timo de partir pour la saison de Bath, où ils vinrent s'installer avec leur fracas accoutumé.

Lady Chatterton et sa plus jeune fille étaient arrivées dans le voisinage au château de son gendre, où John Moseley ne tarda pas à leur rendre des visites assidues, en attendant la famille, qui arriva bientôt aussi au rendez-vous fashionable de la saison.

Lord et lady Herriefield étaient partis pour le midi de la France, pour se rendre ensuite en Italie. A mesure que Kat s'éloignait du berceau de son enfance et des plaisirs qu'elle avait goûtés au sein de sa famille, pour suivre l'homme qu'elle n'aimait ni ne respectait, elle commençait à reconnaître l'insuffisance du rang et de la fortune pour constituer le bonheur. Lord Herriefield était d'un caractère dur et soupçonneux, et menaçait de jeter bientôt le masque qu'il avait assumé pendant ses assiduités préalablement à son mariage; mais la douairière ne prévoyait pas si loin, et se trouvait parfaitement satisfaite d'avoir lancé son enfant sur la route des grandeurs.

Les Chatterton et les Jarvis se rencontrèrent dans le salon de l'établissement des bains. La femme du nouveau contrôleur, suivie de ses deux filles, s'approcha de la douairière et lui adressa un salut familier. Lady Chatterton, qui avait tout à fait oublié les connaissances passagères de B...., et qui était choquée de la vulgarité de ses manières, la regarda d'un air dédaigneux. La femme du marchand, qui appréciait trop bien la distance pour ne pas chercher à gagner les bonnes grâces de la grande dame, lui dit avec la plus gracieuse grimace, qu'elle crut imiter des femmes bien élevées qu'elle avait aperçues de loin :

— Lady Jarvis, milady ! Votre Seigneurie ne se souvient-elle pas de moi, lady Jarvis, de l'évêché de B....., dans le Northamptonhire, et mes filles lady Egerton et mistress Jarvis?

Lady Egerton répondit au léger sourire de la douairière par une révérence empruntée et roide.

— Milord se porte bien, j'espère, continua la lady de la cité ; je regrette que sir Timo et sir Harry et le capitaine Jarvis ne soient pas ici ce matin pour rendre leurs devoirs à votre ladyship ; mais nous aurons ici plus d'une occasion de nous revoir.

— Certainement, madame, répliqua la douairière, et abrégeant tout à coup les échanges de compliments, elle s'éloigna de cette créature, dont les manières pouvaient compromettre sa position dans le monde fashionable et élégant.

CHAPITRE XXXIII.

En prenant congé de mistress Fitz-Gerald, Emilie et sa tante promirent d'entretenir par correspondance leurs rapports d'amitié et d'intérêt que le caractère, les qualités et la situation malheureuse de la jeune étrangère n'avaient fait qu'accroître de jour en jour. Le général Mac Carthy était reparti pour l'Espagne sans rien atténuer de la rigueur de ses premières conditions, et avait laissé sa nièce en larmes de ne pouvoir accomplir un des devoirs les plus sacrés de la vie.

M. Benfield seul, traversé dans un des projets les plus favoris de bonheur pour le reste de sa vie, ayant refusé obstinément de se rendre à Bath, tous les membres de la famille des Moseley, excepté lui, comprenant Yves et Clara, qui étaient de retour de Bolton, descendirent à la maison que John avait louée à l'avance, et furent accueillis par les nombreuses connaissances dont ils avaient été longtemps éloignés.

La première visite qu'ils reçurent fut celle de sir William Harris, le propriétaire de l'évêché, et son excentrique fille. Sir William était un homme d'une fortune indépendante et d'une bonne réputation, mais entièrement gouverné par les caprices et les fantaisies de sa fille unique. Caroline ne manquait pas d'esprit ni de beauté, mais elle avait placé ses vues trop haut. Elle avait d'abord visé à la pairie, et lorsque l'occasion se fut présentée de contenter son ambition, elle la perdit par des manœuvres trop peu voilées, dans le but de l'acquérir. Elle s'était fait une réputation justement acquise de franchise et d'esprit, et pourtant à l'âge de vingt-six ans personne ne se présentait encore pour l'épouser, et elle commençait à abaisser ses prétentions sur des sujets plus vulgaires. Sa fortune lui permettait de prétendre à un parti convenable, mais elle persistait à s'allier à l'aristocratie, quoiqu'elle eût renoncé à la pairie. Elle connaissait depuis longtemps les miss Moseley, dont elle était l'aînée, circonstance à laquelle elle évitait en toute circonstance de faire allusion.

L'entrevue entre Grâce et la famille Moseley fut tendre et sincère. La physionomie de John exprima toute la joie qu'il éprouva de voir sa future pressée avec affection dans les bras de celle qu'il aimait; et les larmes et les sourires de Grâce ajoutèrent un nouveau charme à sa beauté. Jane elle-même parut se départir de sa réserve pour faire accueil à sa nouvelle sœur, et résolut de reparaître dans le monde pour prouver à sir Egerton qu'elle n'éprouvait pour lui que de l'indifférence, après l'abandon cruel dans lequel il l'avait laissée.

La douairière fut très-occupée pendant quelques jours à régler avec lady Moseley les préparatifs du mariage; mais cette dernière avait éprouvé récemment trop de déception au sujet de ses propres filles, pour apporter dans ces préliminaires la même ardeur qu'autrefois. Néanmoins tout fut conclu sans difficulté, et les deux jeunes gens furent unis sans éclat dans une des chapelles de Bath, par leur ami et parent le jeune docteur Yves. Chatterton était arrivé à temps pour assister sa sœur, et le journal qui annonça le mariage énuméra parmi les personnes arrivées du grand monde, les noms du duc de Derwent et de sa sœur, du marquis d'Eltringham et de ses sœurs, parmi lesquelles se trouvait aussi lady Laura Denbigh. Lady Chatterton observa négligemment en présence de ses amis que le mari de cette dernière lady était appelé en ce moment au lit de mort d'un parent qui devait lui laisser une grande fortune. Les joues d'Emilie pâlirent évidemment en apprenant ces nouvelles, mais chassant aussitôt de son esprit des pensées auxquelles il n'était pas raisonnable de s'arrêter, elle reprit bientôt sa sérénité habituelle.

Jane et Emilie allaient se trouver placées dans une situation délicate pour toutes deux. Elles étaient exposées à rencontrer tous les jours l'amant de la première et les femmes de leurs deux anciens adorateurs. Il importait donc pour l'une et pour l'autre de rassembler tout leur courage pour affronter le premier choc. L'aînée avait l'orgueil pour la soutenir, et la plus jeune les principes qu'elle avait reçus de sa tutrice et qui s'étaient profondément inculqués en elle. La première était hautaine, impétueuse, et inspirait l'éloignement. La seconde, au contraire, était douce, timide, modeste, mais éminemment attractive. L'une inspirait la méfiance à tout ce qui l'approchait, tandis que l'autre, peu remarquable au premier abord, était adorée de tous ceux qui l'approchaient.

La première rencontre avec ces personnages redoutables eut lieu au grand salon, un soir que les mamans avaient insisté pour présenter la

nouvelle mariée. Les Jarvis étaient déjà arrivés et s'avancèrent aussitôt à leur rencontre, lady Jarvis avec empressement et démonstrations bruyantes, son mari avec respect. Les filles et sir Henry saluèrent à distance, et celui-ci, fort heureusement pour Jane qui était près de se trouver mal, disparut aussitôt dans un autre salon.

— Certainement, sir Edward et milady, nous sommes, sir Timo et moi, et je suis sûre, sir Harry et lady Egerton aussi, enchantés de vous trouver installés confortablement parmi nous à Bath. Mistress Moseley, je vous souhaite beaucoup de bonheur; lady Chatterton aussi, je suppose que Votre Seigneurie me reconnaît à présent; je suis lady Jarvis. M. Moseley, je regrette pour vous que mon fils le capitaine Jarvis ne soit pas ici, vous vous conveniez si bien tous deux, et vous aimiez la chasse.

— Sans doute, milady Jarvis, répliqua sèchement John, nos sentiments doivent être dans cette occasion aussi forts que les vôtres; mais je présume que le capitaine doit être à cette heure un trop fort tireur pour moi.

— C'est possible, car il fait des progrès dans tout ce qu'il entreprend, et bientôt, j'espère, il apprendra comme vous a lancer les flèches de Cupidon. Comment se porte l'honorable mistress Moseley ?

Grâce salua gracieusement et sourit à cette comparaison établie entre le capitaine et son mari. Tout à coup une voix derrière elle attira l'attention de toute la société, et pourtant ce qu'elle disait était fort simple.

— Harriet, vous avez oublié de me montrer la lettre de Marianne.

— Je vous la donnerai demain, fut-il répondu.

C'était la voix de Denbigh. Emilie faillit s'évanouir sur la chaise où elle s'empressa de s'asseoir, et tous les yeux, les siens peut-être exceptés, se tournèrent vers l'interlocuteur qui était arrivé à quelques pas du groupe, conduisant une dame à chaque bras. Un second regard suffit pour démontrer que ce n'était pas Denbigh, mais un jeune homme qui lui ressemblait d'une manière surprenante, et dont la voix était harmonieusement douce et timbrée comme la sienne. Ces trois personnages vinrent s'asseoir à peu de distance des Moseley, et continuèrent leur conversation.

— Vous avez eu aujourd'hui des nouvelles du colonel, je crois, continua le jeune homme s'adressant à la dame assise à côté d'Emilie.

— Oui, il est très-ponctuel dans sa correspondance. Je reçois ses lettres tous les deux jours.

— Comment va son oncle, Laura ? demanda sa compagne.

— Un peu mieux; mais Votre Grâce sera bien aimable de nous amener le marquis et mistress Howard, et Ettringham vous en remerciera, je pense.

Le duc revint au bout d'un instant accompagné d'un homme de trente ans environ, et d'une dame âgée à laquelle on eût donné hardiment cinquante ans, sans offenser d'autre personne qu'elle-même.

Pendant ces dialogues entrecoupés, que leurs auditeurs écoutaient avec le plus vif intérêt, Emilie s'était convaincue d'un regard que le gentilhomme n'était pas Denbigh, et elle se sentit soulagée; mais son émotion revint de nouveau en découvrant qu'elle était assise à côté de la jeune et belle femme dont elle ne put s'empêcher d'admirer l'amabilité et la franchise, pensant avec un soupir mélancolique de satisfaction qu'il pourrait être heureux s'il savait s'en rendre digne. John regardait les étrangers d'un mauvais œil sans pouvoir se rendre compte de l'éloignement qu'ils lui inspiraient, et reconnut dans la vieille fille la demoiselle d'honneur dont lord Henry lui avait parlé.

Lady Jarvis, étourdie de se trouver en compagnie de tant de nobles dames, se retira du côté de ses filles pour mieux en étudier les manières; pendant que lady Chatterton soupirait de ne plus avoir de fille à marier, en présence d'un duc et d'un marquis jeunes tous deux, et tous deux à marier. Différentes personnes s'étaient rapprochées des étrangers, et la conversation devint générale. Les dames refusèrent de danser et parurent préférer passer en revue les personnes qui les entouraient.

— William! dit l'une des jeunes dames, voilà votre ancien camarade d'armée, le colonel Egerton.

— Oui, je l'ai déjà remarqué, ma chère sœur; mais nous ne sommes plus camarades depuis longtemps, ajouta le frère d'un air significatif.

— Il a une triste réputation, ajouta le marquis avec un mouvement d'épaules; je vous engage, William, à ne pas cultiver sa connaissance.

— Je vous remercie, répondit lord William; mais je crois le connaître parfaitement.

Jane éprouva un cruel sentiment de dignité blessée à ce portrait peu flatteur de son ancien adorateur; mais l'amour-propre lui donna le courage de dissimuler.

— Quand verrons-nous Pendennyss? demanda le marquis; j'espère qu'il nous rejoindra ici en même temps que George; j'ai le désir de battre ses propriétés du comté de Galles cet hiver. Qu'en dites-vous, Derwent?

— C'est mon intention, si je puis persuader à lady Harriet de s'arracher assez tôt aux plaisirs de Bath. Qu'en dites-vous, ma sœur? Seriez-vous disposée à me suivre?

La question était adressée d'un ton malicieux et attira tous les yeux sur la personne à qui elle était adressée.

— Aujourd'hui même, si vous voulez, Frédéric, répondit vivement la sœur, qui rougit excessivement.

— Mais où est donc Chatterton? je le croyais ici. Une de ses sœurs s'est mariée ici, il y a huit jours, demanda lord William Stapleton sans s'adresser positivement à une seule personne.

Un léger mouvement de leurs voisins attira leur attention.

— Quelle admirable jeune fille vous avez là, assise à côté de vous, dit le duc à voix basse à lady Laura.

La dame sourit en signe d'assentiment, et Emilie, qui avait entendu le compliment, rougit et proposa une promenade dans le salon. Elle avait à peine fait un tour avec sir Edward et mistress Wilson, que Chatterton entra; il se joignit aussitôt à eux, et ils se trouvèrent en présence de l'autre société qui avait suivi leur exemple.

Chatterton était un de leurs favoris, et le duc de Derwent l'affectionnait particulièrement; lady Harriet Denbigh elle-même sembla justifier à son entrée les doutes qu'avait émis son frère sur sa bonne volonté à quitter Bath avant la fin de la saison.

Après l'échange des compliments d'usage, le duc et ses amis semblèrent insister auprès de Chatterton, qui, acceptant le rôle d'ambassadeur, se chargea de la présentation mutuelle des deux familles. Lady Harriet et lady Laura Denbigh s'empressèrent auprès d'Emilie, l'accablant d'amitié et de prévenances, au point d'étonner mistress Wilson elle-même, qui ne sut si elle devait attribuer ces attentions à la beauté et aux manières attractives de sa nièce, ou aux indices qui étaient parvenus jusqu'à elle, que Chatterton avait jadis fait la cour à lady Harriet, actuellement la femme de Denbigh; mais alors pourquoi ce rapprochement: c'était à n'y plus rien comprendre! Emilie, un peu embarrassée au premier abord, ne put résister aux témoignages sincères de ses nouvelles connaissances, et une sorte d'intimité était déjà établie entre elles lorsqu'elles se séparèrent.

— Quelle est cette femme aux manières grossières, assise près de sir Henry Egerton? demanda lady Sara Stapleton.

— Ce n'est rien moins que lady Jarvis, répliqua d'un ton gravement comique le marquis, la belle-mère de sir Harry et la femme de sir Timo.

— Mariée! s'écria William, je plains la pauvre femme quelle qu'elle soit; c'est le plus grand fat avec les dames que l'on connaisse dans toute l'Angleterre.

— Ah! pensa mistress Wilson, comme nous pouvons être trompés dans nos appréciations et avec les meilleures intentions du monde! Quelle différence peut-il y avoir entre les vices connus d'Egerton et ceux que cache si habilement le malheureux Denbigh?

Lady Laura soutenait avec insistance une conversation avec Emilie qui mettait le système nerveux de la pauvre jeune fille à une rude épreuve.

— Mon frère Henry, dit-elle, qui est capitaine de la maxime royale, a eu le plaisir de vous voir une fois, miss Moseley, et il nous a fait faire connaissance avec vous avant que de vous rencontrer.

— J'ai dîné en effet à L... avec lord Henri, et nous lui avons dû l'obligation d'une agréable excursion en mer, répliqua simplement Emilie.

— Oh! ses assiduités étaient exclusives, je vous assure; car il nous a affirmé que le manque de temps l'avait seul empêché de devenir amoureux fou; il eut même l'audace de dire à Denbigh qu'il était fort heureux pour moi qu'il ne vous ait pas connue, car autrement j'aurais été moi-même abandonnée pour vous.

— Je pense, dit Emilie, s'efforçant de paraître calme, que le colonel Denbigh s'est trompé, s'il a dit que nous ne nous étions jamais rencontrés; il m'a, au contraire, rendu un service pour lequel je lui dois une vive reconnaissance, dont je souhaiterais pouvoir m'acquitter envers lui.

Lady Laura parut étonnée; mais, comme Emilie n'en dit pas davantage, elle ne crut pas, étant sa femme, devoir pousser l'indiscrétion jusqu'à la questionner sur la nature de ce service: donc, après un moment d'hésitation, elle continua.

— Henry nous a souvent parlé de vous — lord Chatterton aussi, lorsqu'il est venu nous voir, ne tarissait pas d'éloges sur votre compte. — Ils ont tous deux donné à lord Pendennyss le désir de contempler leur idole.

— C'est une curiosité qui eût été mal satisfaite dans ses espérances, dit Emilie honteuse de la personnalité que lui donnait la conversation.

— Ainsi parle la modestie de miss Moseley, dit le duc de Derwent, de ce son particulier de voix que possédait Denbigh. Le cœur d'Emilie battit violemment, lorsqu'elle crut entendre de nouveau les notes harmonieuses à ses oreilles. — Etait-ce le sentiment, — était-ce le souvenir, ou simplement la douceur égale de la voix, c'est ce dont elle ne pouvait se rendre compte. — Néanmoins elle trouva encore assez de courage en elle pour répondre d'un ton de digne réserve, afin de mettre fin à cet excès de louanges.

— Votre Grâce veut sans doute par ses éloges me faire perdre le peu de modestie dont je suis douée.

— Pendennyss est un parti fort riche, continua lady Laura usant du privilége de la femme mariée. — Je souhaiterais qu'il nous rejoignît à Bath. — N'y a-t-il aucun espoir, monsieur le duc?

— Je le crains, répondit Sa Grâce : il se tient renfermé dans le pays de Galles avec sa sœur, qui est presque aussi ermite que lui.

— Il a couru sur lui une histoire de flamme secrète, dit le marquis; on a été jusqu'à affirmer qu'il était marié secrètement.

— Calomnie, milord, pure calomnie, répliqua gravement le duc : Pendennyss est irréprochable dans ses mœurs, et la dame dont il est question est mistress Fitz-Gerald que vous avez connue. Pendennyss ne l'a jamais vue qu'accidentellement et à cause d'un grand service qu'il lui rendit dans une rencontre fortuite.

Mistress Wilson respira librement en entendant cette chaleureuse défense de l'homme qu'elle croyait aussi parfait que peut l'être un mortel. Bientôt après l'heure de la retraite sonna pour toute la famille, qui ne fut pas fâchée d'échapper aux embarras de cette première entrevue.

CHAPITRE XXXIV.

Pendant les premiers quinze jours de leur séjour à Bath, la famille Moseley vit s'accroître progressivement l'intimité naissante de leurs nouvelles connaissances. Egerton évitait avec soin toute rencontre. Une fois seulement il avait essayé de renouer ses anciennes relations avec John, mais l'accueil froid et hautain qu'il reçut l'en dissuada pour toujours, et faillit soulever une querelle. Sa femme semblait partager son ressentiment, et affectait de se tenir à distance, quoi qu'elle mourût d'envie de se retrouver en intimité avec ses nobles amis. Sa mère, que des considérations plus graves n'eussent pas même retenue, continuait à poursuivre la douairière et lady Harriet de ses grotesques assiduités.

Le duc paraissait chercher toutes les occasions de se trouver auprès d'Emilie, et il sembla à mistress Wilson que sa nièce mettait moins de réserve dans ses manières avec lui qu'avec les autres étrangers qui l'entouraient. Un examen plus attentif lui en fit bientôt découvrir la cause.

Derwent et Denbigh avaient entre eux une très-grande ressemblance de tournure, de visage et de voix, et ne différaient que par des nuances d'opposition dans le caractère qu'une plus longue connaissance seule révélait. Le duc avait un air de fierté et de commandement qu'on ne rencontrait jamais dans son cousin. Mais il ne cherchait pas à cacher sa préférence marquée pour Emilie, à laquelle il s'adressait fréquemment dans le langage respectueux et les intonations sympathiques de Denbigh; la prudente veuve découvrit que le souvenir encore récent du premier l'entraînait à écouter avec plaisir les paroles et les accents du second. Il n'y avait néanmoins pas de danger à craindre, du moins pour le moment.

— C'est surprenant, dit-elle se penchant vers lady Laura, comme parfois le duc ressemble à votre époux.

Lady Laura parut étonnée.

— Oui, parfois; ils sont enfants de frères, vous savez; le son de voix surtout est particulièrement le même. Pendennyss, qui est pourtant d'un degré plus éloigné, le possède ainsi que lady Harriet, comme vous avez pu le remarquer. Quelque sirène aura laissé trace de son passage dans la famille.

Le colonel avait de nouveau écrit à sa femme, l'informant que son absence se prolongerait tant que son oncle ne serait pas en pleine voie de convalescence, et qu'elle eût à le rejoindre en se faisant accompagner par lord William. Cependant les promenades, les dîners, les bals continuaient à embellir les jours des eaux. Caroline Harrys se joignait souvent à la famille dans toutes les parties; et comme le marquis d'Eltringham avait été galant pour elle, elle n'avait d'autre but dans ses excursions que de tenter un dernier effort pour atteindre à la pairie avant de se résigner à reconnaître les qualités du capitaine Jarvis, que la mère avait représenté à ses yeux sous la forme de l'Apollon du Belvédère, et comme ayant la perspective de devenir lord un jour, au moyen d'un sacrifice pécuniaire.

Le marquis, qui était caustique, et qui aimait plaisanter, laissait à la jeune orgueilleuse l'espérance, sans toutefois l'encourager ouvertement. Il n'en fallait pas davantage pour tourner la tête de la jeune folle, qui refusa un parti respectable que lui présenta son père, et qu'elle eût accepté avec joie quelques jours plus tôt.

Dans une conversation intime chez le baronnet, lady Laura s'écria :

— Le mariage est certainement une loterie, et je ne crois pas que sir Henry et lady Egerton aient gagné des lots avantageux.

Jane se leva, et quitta le salon.

— Je ne crois pas que ce soit une loterie, ma sœur, répliqua le marquis. Tout homme peut choisir un lot avantageux parmi votre sexe; il suffit qu'il connaisse son propre goût.

— Le goût est une triste pierre de touche pour éprouver la félicité matrimoniale, dit gravement mistress Wilson.

— Sur quoi baseriez-vous votre appréciation, chère madame? demanda lady Laura.

— Sur le jugement.

Lady Laura secoua la tête d'un air de doute.

— Vous me rappelez l'opinion de lord Pendennyss; lui aussi pèse toute chose dans la balance des principes et du jugement.

— Croyez-vous qu'il ait tort, lady Laura? demanda mistress Wilson, charmée de trouver tant de rectitude dans l'esprit d'un homme pour lequel elle avait une si haute opinion.

— Je ne dis pas qu'il ait tort; je crois seulement la chose impraticable. Que pensez-vous, marquis, de choisir une femme d'après vos principes et sans consulter votre goût?

— Oh! le goût est tout pour moi; la femme de mon cœur contre tout ce que peut dire le monde, si elle est à ma fantaisie, elle satisfait mon jugement.

— Et quelle forme Votre Seigneurie donne-t-elle à sa fantaisie? Milord, quel genre de femme voudriez-vous choisir? de quellle taille, par exemple?

— Ma foi, madame, balbutia le marquis, peu préparé à cet interrogatoire, et cherchant autour de lui jusqu'à ce que son regard se fût arrêté sur miss Caroline; à peu près la taille de miss Harrys.

— Quel âge? demanda en souriant miss Wilson.

— Pas par trop jeune J'ai trente-deux ans, ma femme devrait en avoir de vingt-cinq à vingt-six. Suis-je assez vieux, Derwent? ajouta-t-il à voix basse, s'adressant au duc.

— A dix ans près.

Mistress Wilson continua :

— Elle doit lire et écrire couramment, je pense?

— Je tiens peu à posséder une femme pédante, dit le marquis, et encore moins un bas-bleu.

— Vous ferez bien de prendre miss Howard, murmura son frère. Elle est d'âge, ne lit jamais, et possède juste la taille.

— Non! non! Wile, reprit son frère; celle-là est un peu trop vieille. J'aime une femme qui ait la conscience de sa valeur, qui comprenne les convenances sociales, et qui, s'il est possible, ait déjà gouverné une maison, afin qu'elle sache conduire la mienne.

Caroline, enivrée par ces paroles qu'elle crut à son adresse, demanda :

Vous tenez sans doute à ce qu'elle soit noble, milord?

— Ma foi, non! Je pense qu'on trouve les meilleures femmes dans la condition moyenne de la vie. J'aimerais élever ma femme jusqu'à moi. La fille d'un baronnet, par exemple.

Lady Jarvis qui entrait en ce moment, et qui comprit le sujet mis en question, se risqua de demander s'il trouvait trop au-dessous de lui un simple chevalier. Le marquis, qui ne s'attendait pas à une attaque de ce genre, hésita un instant, puis, craignant qu'on ne poussât plus loin un attentat sur sa personne, il répondit qu'il croirait oublier les devoirs que lui imposaient ses ancêtres.

Lady Jarvis soupira, et se recula désappointée, tandis que miss Harrys, s'adressant de sa plus douce voix au jeune seigneur, le pria de faire demander sa voiture. Pendant qu'il la reconduisait, elle lui demanda s'il avait jamais rencontré une femme telle qu'il venait de la dépeindre.

— Oh! miss Harrys, comment pouvez-vous être assez cruelle pour m'adresser cette question embarrassante? Allez, cocher, ajouta-t-il en fermant la portière de l'équipage.

— Comment cela, cruelle! milord? s'écria ardemment miss Harrys; arrêtez, John; que voulez-vous dire, mylord? et elle sortit sa tête hors de la voiture pour entendre la réponse du marquis; mais celui-ci lui envoyant un baiser, dit au cocher :

— N'entendez-vous pas votre maîtresse? partez donc.

Lady Jarvis les avait suivis pour saisir quelques-unes de leurs paroles, et comme le marquis lui tendit poliment la main pour l'aider aussi à monter dans sa voiture, elle le pria avec de vives démonstrations d'honorer sir Timo et sir Henry d'une visite; ce que promit le marquis pour se débarrasser d'elle, et il rentra au salon.

— Quand devrai-je saluer une marquise d'Eltringham? dit en riant lady Laura à son frère; une marquise construite sur le modèle que vous avez donné?

— Quand il plaira à miss Harrys de se sacrifier, répondit le frère d'un ton gravement comique. Mon Dieu! comme votre sexe a peu d'égard pour la modestie du nôtre.

— Je vous souhaite beaucoup de bonheur, milord, s'écria John Moseley; j'eus la faveur d'attirer l'attention de cette dame pendant une ou deux semaines, mais un vicomte m'a enlevé la peine de tendre mes mains à l'esclavage.

— Je pense en vérité, Moseley, dit très-innocemment le duc mais s'animant en parlant, qu'une fille intrigante est pire qu'une mère.... intrigante.

La gaieté de John disparut tout à coup, et il répliqua d'un ton plus bas :

— Oh! cent fois pire.

Le cœur de Grâce battit violemment lorsqu'elle vit le front de son mari s'obscurcir d'un nuage, elle lui sourit affectueusement, et sa physionomie s'éclaira de nouveau.

— Je vous conseille la prudence, milord; Caroline possède l'avantage de l'expérience dans sa profession, et elle était déjà de première force à son début.

— John! John! dit vivement sir Edward, je vous prie de respecter la fille de mon ami.

— Voilà une recommandation que je ne lui connaissais pas, dit le marquis, et qui me réduit au silence. Mais alors sir William aurait dû

apprendre à sa fille à se respecter elle-même. J'envisage ces dames chasseresses d'amoureux comme des pirates sur l'océan de l'amour, et de digne sujet pour qu'un croiseur de mon espèce se permette de les attaquer ; jadis j'étais assez simple pour reculer à mesure qu'elles avançaient, mais vous savez, madame, ajouta-t-il se tournant vers mistress Wilson d'un air jovial, que la fuite encourage le chasseur, de sorte qu'aujourd'hui je livre bataille pour rester sur la défensive.

— Et vous réussirez, milord; en vérité, mon frère, miss Harrys a perdu dans ses attaques la réserve qui jadis la faisait pardonner.

Une des choses qu'Emilie eût redoutées le plus au monde malgré son courage et la solidité de ses principes, eût été de se trouver en présence de Denbigh; ce fut donc avec un grand soulagement d'esprit qu'elle apprit le départ de lady Laura en compagnie de son frère pour rejoindre son mari auprès du malade; elle et mistress Wilson soupçonnaient que la crainte de les rencontrer avait tenu Denbigh éloigné de son voyage projeté à Bath.

— Il peut encore reconnaître ses torts, pensa-t-elle, et devenir un affectueux mari, et l'image de son sauveur se présenta à son esprit, ornée de toutes les vertus privées qu'elle eût désiré trouver en lui; elle s'empressa de s'arracher à ces pensées dangereuses en se livrant à l'exercice de ses pieux devoirs.

CHAPITRE XXXV.

Rien de remarquable ne survint après le départ de lady Laura; les Moseley participaient peu au plaisir bruyant de la saison. Derwent et Chatterton devenaient de plus en plus assidus; le premier auprès d'Emilie et l'autre envers lady Harriet.

Un matin la douairière reçut une lettre pressante de Catherine qui la suppliait de se rendre en toute hâte auprès d'elle à Lisbonne, où son mari s'était fixé pour quelque temps, et où elle avait besoin des conseils et des consolations de sa mère. Lady Chatterton aimait ses enfants; elle n'hésita pas à faire le voyage pour aller rejoindre sa fille malheureuse; John, qui désirait faire un voyage avec sa femme, résolut d'accompagner sa belle-mère et de remplacer le baron, qui luttait entre son devoir et sa passion croissante pour lady Harriet. En conséquence, la douairière, John, Grâce et Jane, qui n'eut pas de peine à se laisser persuader de faire diversion à sa tristesse, partirent un matin pour Falmouth, où ils trouvèrent un brick prêt à mettre à la voile. Au bout de quelques heures ils perdaient de vue les côtes de leur sol natal. Pendant la première journée, les dames étaient trop malades pour monter sur le pont, mais le lendemain, le temps étant magnifique et la mer calme, Grâce et Jane s'aventurèrent à sortir du salon sombre et étouffant pour respirer l'air pur et la brise fraîche de la mer.

Il n'y avait à bord que peu de passagers, et pour la plupart des femmes d'officiers allant rejoindre leurs maris à leurs diverses stations. En voyage, et à bord d'un navire surtout, la familiarité rompt bien vite les barrières qui parquent la société en castes distinctes et souvent ennemies. Les deux femmes eurent bientôt fait connaissance avec quelques-unes de leurs compagnes de route, et Grâce s'appuyant sur le bras de son mari pour résister aux tangages du brick, Jane prit le bras d'une des dames pour essayer une promenade sur le plancher mouvant; mais, peu accoutumées à affermir leurs pas sur ce terrain mobile, elles furent empêchées d'une chute évidente par l'intervention bienveillante d'un étranger qui se montrait pour la première fois à leur vue. Le capitaine du navire l'appelait M. Harland, et lady Chatterton, qui aimait à se mêler des affaires de tout le monde, apprit bientôt que le révérend et l'honorable M. Harland était le plus jeune fils d'un comte irlandais, qu'il était entré de bonne heure dans les ordres pour occuper une cure importante dépendante de la famille de son père, et qu'il allait rejoindre sa famille à Lisbonne.

Une douce sympathie s'établit presque instantanément entre Jane et le jeune ministre, et vint charmer pour eux la monotonie d'un voyage long et fatigant. Ils arrivèrent enfin dans la baie de Lisbonne, et comme le brick était attendu depuis quelques jours, un canot se détacha du rivage et vint apporter à M. Harland la nouvelle de la mort de son frère. Le jeune homme prit à peine le temps de faire ses adieux à ses compagnes de voyage et se rendit aussitôt à terre.

Lady Herrichfield accueillit sa mère avec une satisfaction morose et ses autres amis avec un embarras qu'elle put à peine dissimuler. Les voyageurs purent se convaincre que leur visite n'était nullement attendue par le vicomte et tout au plus agréable, et un jour de résidence sous son toit suffit à les convaincre que la félicité domestique n'avait jamais pénétré dans cette demeure. L'époux était jaloux par tempérament, par les mauvaises fréquentations de sa jeunesse et par le manque de confiance dans les principes de sa femme. Du moment qu'il soupçonna qu'il avait été la dupe des ruses de Kath et de sa mère pour le prendre dans leurs filets, il donna une interprétation coupable à toutes les actions de sa femme, la priva de tout plaisir, et l'accabla journellement de reproches sur le malheur de leur union. Kath avait écrit à sa mère dans l'espérance que sa présence forcerait son seigneur et maître à lui laisser plus de liberté, et pour l'aider de ses conseils dans le cas d'une rupture; mais la tâche était au-dessus des capacités de lady Chatterton. Il était trop tard pour inculquer dans l'esprit de sa fille les principes de résignation et de soumission qui eussent pu adoucir le vicomte et le ramener à de meilleurs sentiments. Elle ne songea donc qu'à amener une séparation convenable qui assurât à sa fille la restitution de sa dot et lui conservât, s'il était possible, l'estime du monde.

Pour se soustraire à ces discussions intestines, John et sa femme parcouraient les environs de la cité. Dans l'une de leurs promenades, ils rencontrèrent leur compagnon de voyage, devenu depuis leur séparation lord Harland. Il manifesta la plus grande joie de les retrouver; et apprenant qu'ils comptaient repartir prochainement pour l'Angleterre, il offrit de les accompagner sur le même navire, ses parents et sa sœur ayant résolu de passer l'hiver en Portugal.

Des rapports intimes s'établirent entre les deux familles jusqu'au moment où le paquebot appareilla pour le départ. Lady Chatterton fut laissée auprès de sa fille pour combiner ses plans avec toute la prudence qu'exigeait l'entreprise délicate d'une séparation.

Pendant la traversée du retour, les assiduités de lord Harland pour Jane devinrent plus empressées et plus significatives; et, lorsque le navire entra dans le port de Falmouth, il avait résolu de mettre aux pieds de miss Moseley l'offre de sa main, de son titre et de sa fortune. Jane n'aimait pas Egerton, au contraire, elle le méprisait; mais le temps était encore trop rapproché où ses sentiments romanesques, où les pensées de son imagination ardente avaient été remplis de son image, et Jane trouvait une sorte d'indélicatesse à y substituer celle d'un autre homme. Cacher à lord Harland cette première affection eût été indigne, en faire l'aveu était trop humiliant pour ce caractère fier et indomptable; elle refusa donc l'offre avantageuse qui lui fut faite. Harland, cruellement désappointé, jugea néanmoins que le temps pourrait amener un changement favorable pour lui dans l'esprit de la jeune fille; ils se séparèrent à Falmouth, et nos voyageurs se dirigèrent vers Bath, où pendant leur absence la famille de sir Edward était retournée, avant leur installation définitive à Londres, pour la saison d'hiver.

La saison était déjà fort avancée et le baronnet avait déjà commencé ses préparatifs de départ. John partit le premier pour remettre en état la maison, qu'une absence de dix-neuf ans avait considérablement délabrée. Sir Edward pensant qu'une trop longue séparation à l'âge avancé de M. Benfield serait dangereuse, se rendit auprès de lui avec Emilie pour le décider à les accompagner à la ville. Leurs tendres sollicitations furent couronnées d'un plein succès, et le vieillard ne pouvant se passer de la société de Peter, l'honnête intendant fut compris dans le voyage.

— Mon neveu! s'écria M. Benfield, si j'avais pensé à vous plus tôt pour un membre du parlement, j'aurais conservé mes droits dans l'élection du borough, car les ministres de Sa Majesté ont besoin d'hommes jeunes et ardents pour les soutenir dans ces circonstances critiques, et que peut faire un vieillard comme moi à Westminster?

— Rendre ses amis heureux de sa présence, mon cher oncle, dit Emilie prenant sa main dans les deux siennes et lui souriant affectueusement.

— Ah! chère Emmy, il n'y a pas moyen de vous résister; c'est comme la sœur de mon vieil ami lord Gosford; elle faisait de moi tout ce qu'elle voulait : je me rappelle qu'une fois le comte ayant refusé de lui acheter une paire de boucles d'oreilles en diamants, elle me regarda sans parler; un seul regard, et j'achetai les diamants.

— Qu'elle accepta? mon oncle, demanda sa nièce avec étonnement.

— Oh! oui, quand je lui eus dit que si elle refusait je les jetterais dans la rivière afin que personne autre qu'elle ne les portât. Pauvre âme! Elle était si délicate! Je fus obligé de la convaincre qu'ils coûtaient trois cents livres sterling avant de la décider et de lui faire avouer qu'il serait dommage de jeter dans l'eau un don d'une aussi grande valeur; c'eût été méchanceté et contraire à son caractère.

— En effet, elle devait avoir un caractère tout exceptionnel, dit le baron, qui donnait des ordres pour le départ. Avant de les suivre à Londres, nous retournerons à la société que nous avons laissée à Bath.

CHAPITRE XXXVI.

Les lettres de lady Laura informèrent ses amis que le colonel Denbigh et elle avaient décidé de rester auprès de leur oncle jusqu'à son entière guérison, ensuite de se rendre au château de Denbigh, à la rencontre du duc et de sa sœur, pour l'époque des fêtes.

Cet ajournement d'une entrevue qu'elle redoutait et qu'elle désirait ne jamais avoir lieu rassura Emilie. Les amis de Denbigh parlaient si souvent de lui et toujours avec éloge, qu'elle se surprenait fréquemment à douter de sa trahison et à admettre la supposition qu'une réunion de circonstances fatales les avait tous trompés dans leur appréciation de sa conduite. Mais alors elle pensait qu'il était marié, et toutes les preuves de sa culpabilité s'accumulaient de nouveau contre lui.

La société de Derwent contribuait beaucoup à réveiller les souvenirs de sa personne et de son amabilité. Et comme lady Henriette ne pouvait plus se passer de vivre avec la famille Moseley, le duc avait tous les jours l'occasion de manifester sa préférence pour Emilie, qui, sans s'en douter, acceptait toutes les occasions de plaisirs et de promenades qui lui rappelaient ses premières espérances.

Lady Henriette était une femme opposée de caractère et de maniè-

res à Emilie Moseley. Néanmoins, elle était en grande partie parvenue à effacer de l'esprit du baron l'impression causée à une époque par la beauté de sa parente. Mistress Wilson avait remarqué dans sa conduite envers Chatterton un intérêt plus qu'ordinaire, et qu'il était aisé d'attribuer plutôt aux sentiments qu'aux galanteries habituelles du monde. Bien certainement le moyen le plus sûr d'effacer de ses pensées l'image d'Emilie était d'avoir constamment sous les yeux les charmes d'une autre jeune fille, et lady Henriette était si souvent dans sa société lors de sa visite dans le Westmoreland, si aimable, si évidemment heureuse de se trouver avec lui, que le baron faisait de rapides progrès vers le nouveau but qu'il désirait atteindre.

Dix jours environ après le départ de la douairière et de ses filles, lady Henriette, dans une de ses visites du matin, s'écria tout à coup :

— Lady Moseley, j'ai maintenant l'espoir de vous présenter bientôt l'homme le plus accompli du royaume.

— Comme mari, lady Henriette? demanda celle-ci en souriant.

— Oh! non, seulement en qualité de cousin, répliqua lady Henriette en regardant du côté opposé à celui où Chatterton était assis.

— Mais son nom, vous oubliez notre curiosité; comment le nommez-vous? dit mistress Wilson se mêlant à la conversation.

— Pendennyss, chère madame; quel autre pourrais-je désigner?

— Vous attendez donc le comte à Bath? demanda vivement mistress Wilson.

— Il nous l'a fait espérer, et Derwent lui a écrit aujourd'hui pour hâter son voyage.

— J'ai bien peur que vous ne soyez désappointée, ma sœur, interrompit le duc. Pendennyss est devenu depuis quelque temps si attaché à son comté de Galle, qu'il est fort difficile de l'en faire sortir.

— Mais, observa mistress Wilson, ne doit-il pas siéger cet hiver au parlement?

— Je l'espère, madame, quoique lord Eltringham soit chargé de le représenter dans toutes les questions importantes.

— Votre Grâce y viendra, je l'espère, dit sir Edward, car l'honneur de votre société est parmi les plaisirs que je m'attends à trouver à la ville.

— Vous êtes bien bon, sir Edward, répliqua le duc regardant fixement Emilie; mais cela dépendra, je crois, de certaines circonstances.

Ces paroles firent sourire lady Henriette et les personnes présentes, excepté celles qui les avaient provoquées et qui ne paraissaient pas en comprendre le sens.

— Lord Pendennyss est aimé de tout le monde et il le mérite, s'écria le duc; il a donné à la noblesse un exemple que peu sont capables d'imiter. Fils unique, possesseur d'une immense fortune, il s'est dévoué pour son pays à la profession de soldat, par laquelle il a acquis une réputation universelle, sans négliger pour cela aucun de ses devoirs d'homme privé.

— Et de chrétien, je l'espère, dit mistress Wilson, qui aimait à entendre faire l'éloge du comte.

— Et de chrétien, je le crois, continua le duc; il paraît ferme, humble et sincère dans la foi. Trois qualités requises, ce me semble, pour mériter cette dénomination.

— Votre Grâce possède t-elle la foi? demanda Emilie d'un sourire bienveillant.

Derwent rougit légèrement et répondit :

— Pas autant que je le devrais; mais, ajouta-t-il en baissant la voix, avec de bons conseils, j'apprendrai.

— Alors je vous recommanderai ce livre, milord, reprit Emilie lui montrant une petite bible de poche placée à côté d'elle et sans comprendre l'allusion.

— Oserais-je implorer la faveur d'un entretien de la part de miss Moseley, continua Derwent toujours à voix basse, lorsqu'elle en aura le loisir?

Emilie, surprise, mais suivant le cours de ses pensées et supposant que cet entretien devait être la continuation du sujet qui les occupait, se leva de sa chaise et passa avec lui dans une pièce voisine dont la porte était ouverte tout près d'eux. . . . .

. . . .

Caroline Harris avait décidément renoncé depuis le départ du marquis d'Eltringham à toute idée d'une couronne fermée; et comme dernière tentative de ses charmes légèrement fanés, elle commençait à peser et évaluer les capacités du capitaine Jarvis, qui venait d'honorer Bath de sa présence.

La pauvre fille eût en vérité grandement préféré le voisin de son père mais, il n'y fallait plus songer. Il s'était retiré dégoûté de ses caprices hautains, et quoiqu'il fût un grand admirateur de sa fortune, il n'était pas homme a se faire rappeler par une prévenance ou par un sourire émané de ses caprices.

Lady Jarvis avait grandement exagéré les qualités personnelles de son fils. Mais l'intention qu'elle avait manifestée de consacrer l'excédant de sa fortune à l'achat d'un titre eut un grand poids dans la résolution de miss Harris, qui eût fait volontiers elle-même le sacrifice de la moitié de sa fortune pour être appelée milady. Jarvis, il fallait en convenir, ferait un bien triste lord : mais que de talents et de charmes ne possédait-elle pas elle-même pour rehausser l'éclat d'un titre nobiliaire! Son père était marchand, mais immensément riche, et quelques mille livres convenablement employées pouvaient transformer le fils du marchand en baron. Elle résolut donc de saisir la première occasion pour connaître la somme dont on pouvait disposer à cet égard et pour la compléter, s'il était nécessaire, par ses propres ressources. Une occasion s'offrit bientôt à elle, par l'invitation du capitaine à l'accompagner dans une promenade en tilbury.

Ils croisèrent sur leur route les voitures de lady Henriette et de mistress Wilson. En passant devant cette dernière, Jarvis salua ses anciennes connaissances, qu'il n'avait cependant pas osé visiter pendant leur séjour à Bath.

— Connaissez-vous les Moseley, Caroline? demanda-t-il avec cette liberté de manières qu'elle lui avait permis de prendre envers elle.

— Oui, reprit-elle se renversant contre l'appui du tilbury. Quelles belles armes que celles du duc!.... Comme la couronne est riche!.... Si j'étais homme, je voudrais être et je serais noble.

— Si vous le pouviez.

— Si je le pouvais!... Avec de l'argent, on a tout ce qu'on veut,— seulement, il y a des gens qui préfèrent l'argent à l'honneur.

— C'est juste, dit sans réflexion le capitaine; l'argent est après tout la chose essentielle. Combien pensez-vous que nous a coûté notre dernière carte à table d'hôte?

— Oh! ne parlez pas de manger et de boire, s'écria miss Harris avec affectation, c'est au-dessous de toute considération de noblesse.

— Alors, soit lord qui voudra, dit sèchement Jarvis, s'il faut se passer de boire et de manger. Pourquoi vivent-ils eux-mêmes, si ce n'est pour ces deux fonctions essentielles de la vie?

— Un soldat vit pour combattre et pour acquérir de l'honneur et de la gloire — pour la femme, eût-elle ajouté si elle eût suivi en paroles le cours de ses pensées.

— Voilà un triste moyen d'employer son temps, dit le capitaine. — Voyez, par exemple, le capitaine John's dans notre régiment, on dit qu'il aime autant se battre que de manger : si cela est vrai, c'est un buveur de sang.

— Vous savez combien je suis intime avec votre chère mère, continua la coquette, qui ne perdait pas de vue son sujet, elle m'a fait connaître son désir le plus grand.

— Qu'est-ce que cela peut être?..... Une nouvelle voiture, des chevaux?...

— Non : un désir qui nous touche de plus près que toutes ces babioles. Elle m'a parlé de son plan.

— Et quel est son plan? demanda Jarvis de plus en plus étonné.

— Pour faire les fonds de la pairie; vous savez, c'est une chose sacrée pour moi, bien entendu, puisque je suis également intéressée dans le succès.

Jarvis lui fit un signe qu'il voulut rendre intelligent, quoiqu'il ne comprît rien à ce qu'elle lui disait, et dit :

— Quoi! vous voulez surprendre sir William?

— J'y aiderai un peu, si cela est nécessaire, reprit-elle d'un air tendre, et si cela ne dépasse pas mon douaire.

Le capitaine s'efforçait en vain de comprendre; mais un soupçon lui vint toutefois, que sa mère voulait le marier à miss Harrys, et il résolut de s'en assurer en écoutant jusqu'au bout.

— Je crois que cela pourra se faire, répondit-il d'un air évasif afin de savoir jusqu'à quel point elle était instruite.

— Se faire? dit chaleureusement miss Harrys; cela ne peut manquer. Combien pensez-vous qu'il faille pour acheter une baronnie, par exemple?

— Au delà de ce que nous possédons, n'est-ce pas là ce que vous me demandez?

— Certainement.

— Mais je pense qu'avec ce que nous avons déjà, dit Jarvis ayant l'air de calculer, il faudrait environ mille livres sterling.

— Est-ce là tout? s'écria Caroline avec joie, et le capitaine gagna instantanément dans son estime en noblesse, en beauté, et, chose incroyable, en esprit!

Dès ce moment, le destin du capitaine Jarvis fut fixé pour elle, car elle ne doutait pas de l'amener à faire l'offre de sa personne, dès qu'elle jugerait le moment opportun. Il n'en était pas tout à fait ainsi du capitaine. Comme tous les hommes faibles, rien au monde ne l'effrayait, que la crainte du ridicule. Il avait entendu tous les jeunes gens de Bath se moquer des manœuvres de miss Harrys, et il n'était nullement disposé à devenir lui-même le jouet de leurs sarcasmes. Il n'avait même recherché sa connaissance que pour braver les plaisanteries des compagnons de table, et leur prouver son habileté à résister à tous ses artifices, en s'y exposant en face; car tel est le sort de toutes les coquettes, que toutes leurs actions deviennent suspectes et leur font plus de tort que toutes les ruses mises par elles en usage.

C'est dans ces circonstances que la campagne s'ouvrait entre les deux champions, et que Caroline, à son retour, informa sa belle-mère future de son intention de participer à l'achat d'une baronnie. Lady Jarvis voulait faire sur-le-champ les démarches nécessaires, mais comme son fils s'opposait à toute nouvelle disposition qui dût réduire la pension que lui allouait sa mère pour ses menus plaisirs, elle fut obligée d'ajourner le moment tant désiré jusqu'à ce que leurs mutuelles économies

vinssent compléter la somme nécessaire; toutefois à titre de reconnaissance pour sa soumission à ses désirs, elle lui donna une banquenote de cinquante livres qu'il alla aussitôt perdre sur un coup de dés chez son beau-frère.

Pendant les événements qui précèdent, Egerton avait évité avec soin toute rencontre avec les Moseley, et lady Moseley lui sut gré d'avoir assez de honte de sa conduite pour ne pas les insulter par sa présence.

Comme nous l'avons déjà dit, ce fut un mois après le départ de lady Chatterton que sir Edward rentra à B... pour faire les préparatifs de son retour à Londres.

La veille de leur départ, les fiançailles de Chatterton avec lady Harriet furent annoncées publiquement à tous leurs amis ainsi que l'annonce prochaine de leur mariage, qui devait avoir lieu avant que le duc ne quittât sa résidence d'été pour aller prendre son siége à la chambre haute.

A la vue du clocher de la petite église de B..., le cœur d'Emilie éprouva un sentiment de bien-être qu'elle n'avait pas ressenti depuis longtemps. Près de quatre mois s'étaient écoulés depuis le commencement de leurs voyages, et, pendant cette période, quelle variété de sentiments et de caractères n'avait-elle pas rencontrée dans le monde! Les sourires bienveillants, les salutations respectueuses qui les accueillirent lorsqu'elle passa avec ses parents devant l'amas de maisons groupées autour de l'église, ranimèrent ses pensées attristées, et témoignèrent de l'affection sincère que ces bons villageois ressentaient pour leurs dignes propriétaires.

Le recteur et ses enfants, qui étaient venus à leur rencontre, les embrassèrent avec joie. Mistress Wilson remarquait l'air tristement étonné du docteur à la vue du changement qui s'était opéré dans la physionomie jadis si gaie, si fraîche d'Emilie. Son teint avait perdu une partie de sa fraîcheur, et ses traits portaient l'empreinte d'une douleur sourde et cachée.

— A quel endroit avez-vous laissé mon ami George? demanda-t-il à mistress Wilson venant s'asseoir à part à côté d'elle.

— A L..., répondit-elle gravement.

— L...? s'écria-t-il vivement étonné, ne vous a-t-il donc pas suivi à Bath?

— Non: il est parti auprès d'un parent malade qui réclamait ses soins, répliqua mistress Wilson surprise elle-même de l'insistance du docteur à aborder un sujet aussi délicat: car, s'il ignorait encore sa conduite coupable envers mistress Fitz-Gerald, il ne pouvait ignorer son mariage.

— Il y a déjà quelque temps que je n'ai eu de ses nouvelles, continua-t-il fixant mistress Wilson d'un air significatif, mais auquel elle ne répondit que par une légère inclination.

— Vous ne me trouverez pas indiscret, je l'espère, si j'ose vous demander si George ne vous a jamais exprimé le désir de s'allier à votre nièce par d'autres liens que ceux de l'amitié?

— Il l'a fait! répondit la veuve après quelque hésitation.

— Et?

— Il a été refusé, continua mistress Wilson avec un sentiment de dignité pour son sexe qui lui fit oublier toute justice envers Denbigh.

Le docteur devint silencieux, témoignant par son air triste et découragé combien cet échec l'affectait. Mais comme mistress Wilson semblait ne répondre à ses questions qu'avec répugnance, il n'osa pas insister pour connaître les causes de cet étrange refus; seulement, toutes les fois que le nom de Denbigh était prononcé par le baronnet ou sa femme, ses yeux se tournaient aussitôt du côté de la prudente tutrice pour chercher à surprendre le secret qui planait sur cet étrange dénoûment.

CHAPITRE XXXVII.

— Stevenson est de retour, et je vais avoir des nouvelles d'Harriet, s'écria la sœur de Pendennyss, apercevant par l'une des fenêtres le retour d'un domestique qu'elle avait envoyé au bureau de poste.

— Ah! vous trouvez le pays de Galles bien triste, ma chère sœur! Je souhaite pour vous que Derwent et Harriet n'oublient pas leur promesse de nous rendre visite ce mois-ci.

La sœur vint s'asseoir pensive à la table, lorsque le valet entra et déposa sur la table un paquet de lettres et de journaux. Le comte parcourait les suscriptions des lettres, et se tournant vers les domestiques, il leur fit signe de se retirer. Ceux-ci déposèrent leurs aiguières et les plats d'argent qu'ils tenaient à la main et laissèrent seuls le comte et sa sœur.

— En voici une du duc pour moi et une pour vous, ma sœur; si pour notre plus grande instruction, nous les lisions toutes deux à haute voix? La sœur, qui était plus curieuse encore de connaître le contenu de la lettre de Derwent que de celle de sa sœur, acquiesça à sa proposition, et le frère rompit le cachet de son épître et lut le premier ce qui suit:

« Malgré ma promesse d'aller vous rejoindre sous peu dans Caernarvonshire, je suis encore ici, mon cher Pendennyss, incapable de m'arracher aux attractions qui me retiennent dans ces lieux; et pourtant elles ne m'ont rapporté que mortifications et affections sans retour. Il est pourtant vrai (quoique difficile à croire) que cette fièvre d'égoïsme a produit une jeune fille, libre de tout engagement, jeune et fort peu riche, qui aura refusé une fortune de six mille livres sterling de revenu annuel, avec le privilége d'assister au couronnement des rois. »

Le bruit d'une tasse brisée vint à ce moment interrompre le lecteur, qui levant la tête aperçut sa sœur rouge et confuse et s'excusant de son mieux sur sa maladresse; il continua:

« Je serais presque disposé à adorer son esprit d'indépendance; car je connais les intentions bienveillantes de ses parents à son égard. Je dois vous avouer en toute sincérité que ma vanité a cruellement souffert, d'autant plus que ma société ne paraissait pas lui déplaire. Elle recevait mes visites, mes prévenances, elle écoutait ma conversation avec plus de satisfaction apparente que celles des autres hommes qui l'entouraient; et lorsque je m'aventurai à faire valoir cette circonstance comme atténuation de ma hardiesse, elle avoua franchement que je ne m'étais pas trompé, et sans vouloir me déduire les motifs de son refus, elle regrettait beaucoup, me dit-elle, l'interprétation que j'avais donnée à son accueil. Oui, milord, j'ai demandé pardon à Emilie Moseley d'avoir été assez présomptueux pour aspirer à l'honneur de pôsséder tant de charmes et de vertus. Les avantages du rang et de la richesse avaient perdu tout leur prestige, devant cet asssemblage de délicatesse, d'ingénuité et de principes sérieux.

» Il m'a été rapporté dernièrement que George Denbigh avait eu le bonheur de lui sauver la vie, et que je devais à sa reconnaissance et à une grande ressemblance entre lui et moi d'avoir été mieux accueilli par elle; et quoique mes espérences aient été déçues, je n'oublierai jamais le plaisir que j'ai éprouvé dans sa société. Chaque fois que je mentionnais le nom du colonel, elle trahissait une émotion subite; et comme Denbigh est marié et que je suis moi-même rejeté, la lice vous reste ouverte. Vous pouvez y entrer avec de grands avantages, car vous possédez la même ressemblance, et surtout à un plus haut degré que George et moi, le même timbre de voix sympathique qui, à ce que l'on affirme, est notre plus grande recommandation auprès des dames. »

Le lord s'arrêta tout à coup dans sa lecture et resta plongé dans ses réflexions, et il eût oublié d'achever sa lettre si l'ardente curiosité de sa sœur ne fût venue le tirer de ses préoccupations; frissonnant au son de sa voix, il changea de couleur et continua:

« Mais pour parler sérieusement sur un sujet aussi important (car je crois que son refus fera passer mon duché à Denbigh); lorsque je vis pour la première fois cette adorable créature, elle ne paraissait pas jouir de toute la sérénité inhérente à sa nature. Harriet l'admire presque autant que moi, et comme moi elle a été affectée de son refus, au point d'essayer d'intercéder en ma faveur. Mais la jeune beauté, quoique reconnaissante, et douce et sensible, demeura ferme dans son refus, et ne me laissa pas une ombre d'espoir de succès dans une plus longue persévérance de ma part.

» Comme Harriet avait appris que les deux misses Moseley et leur tante avaient des notions très-rigides sur les devoirs de la religion, elle amena un jour la conversation entre elle et Emilie sur ce sujet, qui lui répondit qu'en dehors des considérations qui lui avaient fait décliner mes offres, elle eût exigé en toutes circonstances approfondir la solidité de mes principes avant de penser seulement à accepter l'offre de ma main ou de celle de tout autre homme. Pensez à cela, Pendennyss. Les principes d'un duc..., quand un duché et quarante mille livres par année donneraient à un homme, fût-il Néron en personne, toutes les qualités imaginables aux yeux d'autres jeunes filles.

» J'espère que vous trouverez dans l'importance du sujet qui m'a retenu ici, une excuse suffisante à l'oubli de ma promesse; et je suis très-sérieux en vous souhaitant (à moins toutefois que la jolie Espagnole ne vous ait déjà, comme je le soupçonne, enchaîné à son char), en vous souhaitant, dis-je, de me faire entrer un jour, à un degré quelconque, dans la parenté de la famille Moseley.

» La tante mistress Wilson parle très-souvent de vous dans les termes les plus flatteurs et avec un intérêt surprenant, et miss Moseley paraît éprouver un certain plaisir à entendre prononcer votre nom. Votre religion et vos principes ne sauraient être mis en doute. Vous possédez une immense fortune, un titre sinon aussi élevé, du moins tout aussi honorable et plus illustre, car il est acquis aux services que vous avez rendus à l'Etat et aux mérites personnels qui excèdent les prétentions de votre affectionné parent et ami.

» Derwent. »

Le frère et la sœur demeurèrent longtemps absorbés dans les réflexions diverses que produisit en eux la lecture de cette lettre. La jeune fille rompit la première le silence en s'adressant à voix basse à son frère.

— Vous devriez chercher à faire connaissance avec mistress Wilson; elle paraît désirer vivement de vous voir, et vous devez bien ce dernier témoignage d'amitié au général Wilson.

— Je dois en effet beaucoup au général Wilson, répliqua le frère d'un ton mélancolique, et lorsque nous retournerons à notre maison d'Annerdale à Londres, je désire que vous fassiez connaissance avec les dames de cette famille, si elles sont encore à Londres; mais vous avez encore la lettre d'Harris à lire.

La sœur la parcourut rapidement des yeux, et puis elle commença à haute voix:

« Frédéric a été tellement occupé de ses propres affaires, qu'il a oublié qu'il y avait au monde une créature qui s'appelait sa sœur, ou qu'il y eût même sur cette terre d'autre créature humaine qu'une miss Emilie Moseley. J'ai donc été dans l'impossibilité de remplir ma promesse d'aller vous voir, faute d'un cavalier pour m'accompagner, et peut-être pour d'autres considérations que je ne puis mentionner dans une lettre que, je le sais, vous mettrez sous les yeux du comte.

» Oui, mon cher cousin Frédéric Denbigh a supplié la fille d'un baronnet de province de devenir duchesse, et prêtez l'oreille, vous toutes nymphes et vierges filles chasseresses du mariage, il a supplié en vain.

» Je dois en convenir, mon sang aristocratique s'est révolté à l'idée d'une mésalliance, mais ayant découvert que la lignée de sir Edward était irréprochable, que le sang des Chatterton coulait dans ses veines, et enfin que la jeune fille possédait toutes les qualités que j'eusse désiré rencontrer dans une sœur, mes scrupules s'évanouirent bientôt avec la folie qui les avait conçus.

» Il n'était du reste pas nécessaire de tant s'alarmer, car la jeune fille refusa très expressément l'honneur que Derwent voulait lui conférer, et le croiriez-vous, elle a de même résisté aux sollicitations de sa sœur, votre humble servante.

» Cinquante fois j'ai été surprise de ma condescendance, ne sachant si je devais l'attribuer au mérite de la jeune personne, au bonheur de mon frère, ou au sang des Chatterton.

» Ah! mon Dieu! ce Chatterton est certainement trop beau pour un homme, mais j'oublie que vous ne l'avez jamais vu. Pour revenir à mon récit, j'avais une idée d'envoyer querir une certaine miss Harris qui est ici, pour apprendre d'elle comment il fallait s'y prendre pour accueillir une déclaration; mais étant informée qu'elle dirigeait son artillerie sur un certain héros, appelé le capitaine Jarvis, héritier de sir Timothy Jarvis, je m'assurai par mes yeux que sa méthode était un tant soit peu cavalière, et j'adoptai le meilleur système après tout, celui de me laisser gouverner par mes propres impressions.

» La noblesse est certainement une fort jolie chose (pour ceux qui la possèdent), mais je défierais bien la vieille margrave de...... d'assumer l'ombre d'une supériorité quelconque sur Emilie Moseley. Elle est si naturelle, si admirablement belle et parfois si malicieusement perspicace, que l'on est effrayé de lutter avec elle.

» Je commençai ma supplique auprès d'elle en manifestant l'espérance que son refus de la main de Frédéric n'était pas irrévocable. Elle me répondit d'une voix émue et tremblante : — Je m'aperçois trop tard que ma conduite indiscrète a donné lieu à mes amis de croire que j'avais envers milord des idées dont je suis tout à fait innocente. Je vous assure que je n'ai jamais pensé à votre frère que comme une connaissance agréable. Et sur mon âme je la crois. Nous conversâmes ainsi pendant une demi-heure, et telle fut l'ingénuité, la délicatesse de ses réponses, que je n'eus d'autre regret en la quittant que de n'avoir pas réussi dans mon intercession. Enfin, c'est une affaire finie, et dans quelques jours nous retournons dans le Westmoreland et les Moseley dans le Northamptonshire. Je ne sais si je pourrai vous aller voir, mais je vous invite en toute sûreté au château de Denbigh. Mes amitiés au comte, et toutes assurances de considération à votre chère personne.

» HARRIET DENBIGH. »

Le même silence qui avait succédé à la première lettre suivit la lecture de celle-ci, jusqu'à ce que la sœur l'interrompit en disant d'un air fier et malicieux :

— Harriet, je le vois, honorera bientôt la pairie.

— Et très-heureusement, je pense, répliqua le frère.

— Connaissez-vous lord Chatterton?

— Je le connais, il est très-aimable et forme un heureux contraste avec la gaieté vive d'Harriet Denbigh.

— Vous avez foi dans la réunion des contrastes, je le vois; mais, ajouta-t-elle tendant amicalement la main à son frère, il faut me donner pour sœur, mon cher Pendennyss, une femme qui vous ressemble autant que faire se pourra.

— Voilà qui pourra contenter votre affection, répondit le comte, mais comment mes goûts s'en arrangeraient-ils? Voulez-vous me permettre de vous dépeindre l'homme que je voudrais vous voir choisir pour votre futur seigneur, à moins cependant que votre choix ne soit déjà fait?

La jeune fille devint pourpre, et paraissant désirer de changer le sujet de la conversation, elle parcourut les adresses de quelques lettres encore décachetées et s'écria tout à coup.

— Voilà une lettre de doña Julia. Le comte rompit aussitôt le cachet et lut à haute voix, car il n'avait pas de secret pour sa sœur dans ses relations avec leur amie mutuelle.

« MILORD,

» Je me hâte de vous faire part de mes futurs projets et de mes espérances de consolation, sachant combien vous prenez d'intérêt à tout ce qui me concerne. Mon oncle le général Mac-Carthy m'annonce l'heureuse nouvelle que mon père consent enfin à revoir sa fille unique, à la seule condition qu'elle assistera aux services de l'Eglise catholique et sans exiger aucune renonciation à ma foi. Toutefois cette condition est sévère et sera parfois pénible à exécuter, mais mon Père au ciel me pardonnera sans doute de faire cette concession à celui qui m'a donné le jour sans sa sanction. J'ai donc répondu à mon oncle que j'étais prête à me rendre auprès du comte dès qu'il lui conviendrait de me faire appeler, et j'ai cru acquitter la dette de reconnaissance que je dois à vos bons soins et à votre amitié, en informant Votre Seigneurie de mon prochain départ de ce pays; j'ai même de fortes raisons de croire que vos efforts réitérés pour produire cet heureux dénoûment vous ont préparé à recevoir mes adieux.

» Il me sera impossible, je le sens, de quitter l'Angleterre sans vous revoir, milord, et votre aimable sœur, pour vous exprimer de vive voix la reconnaissance éternelle que j'emporterai avec moi pour toutes vos bontés et vos témoignages d'affection.

» La considération pour les conseils d'une de vos sincères admiratrices, mistress Wilson, et de sa charmante nièce Emilie, m'a épargné la cruelle nécessité de vous importuner de nouveau dans un renouvellement de mes chagrins passés. Je me bornerai à vous informer, remettant les détails à notre dernière entrevue à Londres, que le misérable dont vous m'avez si heureusement délivrée en Portugal a eu l'effronterie de se présenter à moi de nouveau et que le hasard a fait tomber dans mes mains les moyens de découvrir son nom. Vous jugerez vous-même des mesures qu'il conviendra de prendre; mais ce que je désire pardessus tout, c'est qu'il ne puisse jamais me poursuivre en Espagne, car ce serait le signal de sa mort et de ma honte.

» Vous souhaitant, ainsi qu'à votre aimable sœur, tout le bonheur possible, je demeure l'amie reconnaissante de Votre Seigneurie.

» JULIA FITZ-GERALD. »

— Oh! s'écria la sœur de lord Pendennyss, nous la reverrons avant son départ. Quel misérable que cet homme et quelle persévérance dans son crime!

— Il dépasse mes idées d'effronterie, dit le comte avec feu, mais il pourrait l'offenser encore; les lois se chargeront de détruire ses projets, s'il osait les mettre de nouveau à exécution.

— Il a attenté à vos jours, mon frère, dit la jeune lady en frissonnant, si je me le rappelle bien.

— J'ai fait mon possible pour lui enlever ce crime de la conscience, mais je crois que son but était plutôt de me désarçonner que de me tuer. Sa fuite m'a toujours étonné; il faut qu'il se soit enfoncé dans les bois, car Harmer était à peu de distance de lui, bien monté, et il aurait pu l'atteindre en dix minutes.

— Il faut que cette jeune Emilie Moseley soit la perfection même, s'écria la sœur parcourant la dernière lettre, voici trois différentes lettres qui parlent d'elle avec éloge.

Le comte ne répondit pas, mais ouvrant de nouveau la lettre du duc, il parut en étudier le contenu. A plusieurs reprises son visage changea de couleur, et se tournant brusquement vers sa sœur :

— Vous serait-il agréable d'essayer de l'air du Westmoreland pendant un mois ou deux?

— Très-volontiers, milord, répondit-elle rougissant aux oreilles.

— En ce cas nous partirons. Je désire voir Derwent, et je crois qu'il aura un mariage pendant notre séjour.

Il sonna, et en quelques minutes le déjeuner auquel l'un et l'autre avaient à peine touché fut enlevé, et le comte descendit au perron, où il trouva un cheval sellé sur lequel il monta et s'élança à travers les allées sablées du parc, dans la campagne environnante. Ses pensées étaient profondes et semblaient l'absorber entièrement, car pas une fois dans sa promenade il ne jeta les yeux sur les admirables sites qu'il laissait parcourir à son coursier.

Au retour il appela son secrétaire intime, le fidèle Harmer et lui dit:

— Faites vos préparatifs pour partir pour l'Espagne, où vous accompagnerez mistress Fitz-Gerald.

CHAPITRE XXXVIII.

Le jour qui suivit le retour des Moseley au château de leurs ancêtres, mistress Wilson observa Emilie se revêtant en silence de sa pelisse, et sortant sans se faire accompagner. Jetant à la hâte un manteau sur ses épaules, elle s'empressa de la suivre, et la vit se diriger vers le bosquet où Denbigh l'avait arrachée à une mort certaine. L'aspect de ce lieu était bien différent; dépouillé de son riche manteau de verdure et de l'épais feuillage qui l'ombrageait lorsqu'elle l'avait vu pour la dernière fois, elle y retrouvait l'emblème de ses espérances déçues et de ses affections détruites. Le fantôme de Denbigh apparut à son imagination, rappelant à sa mémoire sa conduite noble et dévouée, sa bienveillance, ses assiduités respectueuses. Tant de souvenirs réunis du passé lui firent oublier un moment sa dernière résolution, et elle se laissa tomber sur le banc en versant un torrent de larmes.

Elle n'avait pas encore eu le temps d'essuyer ses yeux, que mistress Wilson pénétrait dans le bosquet. La fixant d'un regard sévère auquel elle n'était pas habituée, elle lui dit :

— Nous devons à notre religion et à nous-mêmes d'étouffer les passions incompatibles avec nos devoirs. Il n'y a pas de plus grande faiblesse que de persister à croire innocent un homme dont la culpabilité n'est plus contestable. N'oubliez pas, ma nièce, combien de faibles femmes ont ainsi scellé leur propre misère en s'obstinant par une vanité impardonnable à se croire assez fortes pour dominer et faire changer

un homme que les lois de Dieu n'ont pas été suffisantes pour retenir sur le bord du précipice.

— Ayez pitié de moi, ma chère tante, et ne me traitez pas si sévèrement, sanglota la pauvre enfant ; je ne suis pas aussi coupable que vous le pensez. J'étais venue ici, dans ce lieu où il m'a sauvé la vie, pour prier Dieu de lui dessiller les yeux sur ses erreurs et de lui pardonner ses fautes.

Mistress Wilson, émue jusqu'aux larmes de cette résignation toute chrétienne, continua avec plus de douceur :

— Je vous crois, mon enfant ; je suis convaincue que si vous avez beaucoup aimé Denbigh, vous lui préférez encore Dieu et ses commandements. Et je ne redouterais pas, fût-il encore libre, que vous transgressassiez vos devoirs au point de devenir sa femme. Mais la religion, le monde exigent que vous effaciez de votre cœur l'image d'un homme qui n'était pas digne d'y occuper une place.

— Certainement, et je prie tous les jours pour avoir la force de l'oublier, répondit Emilie d'une voix presque inintelligible ; et portant à ses lèvres la main que lui tendait sa tante, elle reprit en silence le chemin de la maison.



Quelques minutes suffirent à John pour le convaincre que lord Herriefield était un prétendant à la main de Catherine.

L'arrivée de John, en compagnie de Grâce et de Jane, vint faire une heureuse diversion aux tristes préoccupations de la tante et de la nièce. M. Haughton et ses nombreux amis accoururent féliciter l'heureux couple, et plusieurs semaines s'écoulèrent ainsi dans les distractions et les visites jusqu'au jour du départ de sir Edward et de son fils, l'un pour Saint-Jame's-Square, et l'autre pour la résidence de Benfield.

A leur retour et quelques jours avant le départ pour la ville, John dit en riant à son oncle, qu'il admirait le goût de M. Peter Johnson dans sa toilette, mais qu'il doutait fort que la mode actuelle de la métropole ne fût scandalisée par le costume de l'honnête intendant. John avait en effet déjà remarqué dans leur première visite à Londres, une foule de gamins de la ville qui s'était soulevée à la vue de l'étrange tournure de Peter, et aux huées de laquelle il n'avait échappé qu'en se réfugiant dans une voiture de place.

Peter était présent à cette observation faite au moment du dîner, et quittant son poste habituel auprès du buffet, il s'avança pour défendre sa cause.

— M. John... M. John Moseley. ., s'il m'est permis en ma double qualité d'homme d'âge et de serviteur d'avoir une opinion, je ne suis pas un sujet de ridicule pour mon maître ni ceux qui me connaissent.

Cette chaude défense de son costume attira tous les yeux sur l'honnête intendant, et occasionna un sourire général à la vue de son visage maigre et ridé, et à sa lévite jaune ; sir Edward, appuyant l'opinion de son fils, ajoute :

— Je pense, mon oncle, que l'on pourrait légèrement modifier l'habillement de votre intendant, sans mettre à la torture le génie inventif de son tailleur.

— Sir Edward Moseley, Votre Honneur, dit l'intendant prenant l'alarme ; si vous le permettez, j'aurais la hardiesse de dire que les jeunes gens ont le droit d'aimer des vêtements gais et élégants, mais que moi et Son Honneur, nous sommes habitués à ceux que nous portons, et que nous y sommes aussi sincèrement attachés.

Cette repartie attira l'attention du maître, qui jugea à propos d'intervenir.

— Je me souviens que le valet de chambre de lord Gosford n'a jamais porté de livrée, mais je n'affirmerais pas qu'il s'habillât exactement comme Johnson. Peter, je pense avec John Moseley que nous devons vous faire subir quelque changement pour l'amour des apparences. Il se pourrait en outre que j'eusse à rendre visite à la vicomtesse (faisant allusion à lady Juliana, qui vivait encore, et qui pouvait avoir environ soixante-dix ans), et comme vous auriez à m'accompagner, votre costume actuel ne manquerait pas de blesser ses sentiments délicats des convenances. Vous me rappelez en ce moment le vieil Hurry, le garde chasse du comte, un des hommes les plus féroces que j'aie jamais connus.

Cette comparaison décida la question, Peter ne voulant plus ressembler à un homme que son maître détestait pour avoir un jour préféré courir après un braconnier plutôt que d'aider lady Juliana à sauter un fossé ; il se soumit à tous les changements qu'il plut à John de lui faire subir, et se laissa revêtir d'un nouveau costume couleur marron de la tête aux pieds.

Sir Edward avant son départ pour la ville voulut réunir encore une fois ses voisins et ses amis autour de lui ; en conséquence, le dernier soir de leur séjour dans le Northamptonshire, le recteur et sa femme, Francis et Clara, la famille Haughton et quelques autres personnes dînaient au manoir. La société s'était levée de table et venait de rejoindre les dames au salon, lorsque Grâce entra le visage rayonnant de bonheur.

— Vous êtes le messager de bonnes nouvelles, mistress Moseley, s'écria le recteur, si j'en juge par votre air satisfait.

— Bonnes, je le crois bien, répondit Grâce. Les lettres de mon frère m'annoncent que son mariage a eu lieu la semaine dernière, et qu'il nous rejoindra à Londres dans le courant du mois.

— Son mariage! interrompit M. Haughton, son regard fixant involontairement Emilie. Lord Chatterton marié! Oserais-je vous demander le nom de la mariée, mistress Moseley?

— Lady Harriet Denbigh. Ils se sont mariés au château de Denbigh, dans le Westmoreland.

— Mais très-simplement, comme vous pensez, puisque Moseley et moi nous sommes restés ici.

— Comment! lady Harriet Denbigh? répéta M. Haughton, une parente de notre vieil ami, de votre ami, miss Emilie, ajouta-t-il se rappelant le service qu'il avait rendu à la jeune fille.

Emilie eut assez d'empire sur elle-même pour répondre: Enfants de frère, je crois, monsieur.

— Mais une lady. Comment se fait-il? continua le brave homme désirant en savoir davantage et ignorant la cause de l'éloignement de Denbigh.

— Elle est fille du feu duc de Derwent, dit mistress Moseley se complaisant à parler de sa nouvelle sœur.

— Comment se fait-il alors que la mort du vieux M. Denbigh ait été annoncée sous la simple dénomination de George Denbigh, esquire, s'il était le frère d'un duc? dit Jane oubliant un moment la présence du docteur et de M. Yves, et cédant a sa passion pour le blason. On l'eût nommé pour le moins lord George ou honorable?

C'était la première fois qu'une allusion directe à la mort subite du vieux gentilhomme était faite par un membre des Moseley et en présence du recteur ; l'interlocutrice elle-même parut interdite de sa propre inadvertance. Mais le docteur Yves, devant le profond silence qui s'était établi tout à coup, répondit paisiblement quoique d'un ton qui voulait mettre fin aux commentaires :

— Je présume que la raison vient de ce que le feu duc a succédé à un cousin germain dans son titre et dans sa fortune. Vous nous donnerez de vos nouvelles, ma chère Emilie, dès que vous serez arrivée à Londres, et si les plaisirs de la ville vous en laissent le temps?

Emilie promit sincèrement d'écrire au docteur, et la conversation changea de sujet.

Mistress Wilson avait évité soigneusement tout entretien avec le recteur sur son jeune ami, et celui-ci se gardait bien de son côté de parler de lui.

— Il a été trompé lui-même dans son opinion, pensa-t-elle, et il éprouve de la répugnance à le rappeler à notre mémoire. Il connaît son mariage avec lady Laura, et comme il a dû remarquer ses attentions pour Emilie, il craint aussi de la blesser.

— Sir Edward, reprit M. Haughton en riant, nous allons avoir des baronnets à profusion. Avez-vous entendu dire qu'un nouveau seigneur de ce degré allait venir dans notre voisinage?

— Si Edward répondit négativement, et son voisin continua :

— Rien moins que le capitaine Jarvis promu à la *main sanglante*.

— Le capitaine Jarvis! s'écrièrent d'une seule voix tous les convives ; expliquez-vous.

— Mon voisin, le jeune Walker, est allé à Bath pour sa santé, et il

en a rapporté une anecdote scandaleuse. Lady Jarvis voulait faire de son héritier un lord; il avait amassé des économies depuis six mois pour obtenir du ministre une charge qui pût introduire ce prodige dans la pairie. Au bout d'un certain temps, la fille de notre ancienne connaissance, sir William Harris, entra dans ses projets, et y contribua pour sa part dans la proportion d'une couple de cent liv. sterl. Néanmoins quelques étranges démarches donnèrent des soupçons à la donzelle, qui voulait contrôler les livres. Le capitaine avait prévariqué. La dame fit des remontrances, et enfin le monsieur lui dit avec plus de vérité que d'élégance qu'elle était folle. Qu'il avait dépensé l'argent au jeu, et qu'il ne croyait pas les ministres assez sots pour faire de lui un lord, ou lui assez stupide pour la prendre pour femme. Alors la bombe éclata.



Miss Caroline Harris.

— Mais est-ce bien vrai? demanda John. Comment l'a-t-on su?

— Oh! la dame se plaint à qui veut l'entendre, et de son côté le capitaine raconte l'histoire à qui veut l'entendre, afin de mettre les rieurs de son côté; de sorte que Walker dit que l'une est la risée et l'autre le mépris de tout Bath.

— Pauvre sir William, dit le baronnet avec sentiment, il est bien à plaindre!

— Je crains bien qu'il n'ait à blâmer dans tout cela que sa propre faiblesse, dit sévèrement le recteur.

— Vous ne savez pas tout, continua M. Haughton. Lady Jarvis pleura et tourmenta sir Timo pour résilier son bail et louer une maison dans un autre comté du royaume où miss Harris et son histoire ne soient pas connues.

— En ce cas, sir William va chercher un nouveau locataire, dit lady Moseley qui ne regrettait guère le dernier.

— Non, milady. Quand Jarvis donna congé, le baronnet qui est à court d'argent mit en vente l'évêché qui lui devenait inutile, et le lendemain même un gentilhomme, sans marchander, convint de payer d'un seul coup les trente mille livres sterling.

— Et quel est cet acquéreur? demanda vivement lady Moseley.

— Le comte de Pendennyss.

— Lord Pendennyss! s'écria mistress Wilson ravie.

— Pendennyss! dit le recteur regardant en souriant Emilie et sa tante.

— Oui, répondit M. Haughton, c'est actuellement la propriété du comte, qui dit l'avoir achetée pour sa sœur.

CHAPITRE XXXIX.

Mistress Wilson s'assura le jour suivant, avant de quitter le manoir, que M. Haughton avait dit vrai. L'évêché avait changé de maître, et un nouvel intendant avait déjà pris possession au nom du lord. Elle se perdit en conjectures pour deviner les motifs de son installation dans le voisinage; mais, quel qu'en fût le but, elle éprouvait un sentiment indéfinissable de plaisir à cette seule pensée.

La route de Londres conduisait devant les grilles de l'évêché, et comme ils s'en approchaient, ils rencontrèrent un domestique à la livrée du comte; et mistress Wilson, ne pouvant résister au désir d'en apprendre davantage, fit arrêter sa voiture pour le questionner.

— Qui servez-vous, mon ami?

— Milord Pendennyss, madame, répondit respectueusement l'homme le chapeau à la main.

— Le comte n'est pas ici?

— Oh! non, madame, pas encore, je suis avec son intendant, milord est dans le Westmoreland avec Sa Grâce le colonel Denbigh et les dames.

— Y restera-t-il longtemps?

— Je ne pense pas, madame, puisque les domestiques sont partis pour l'hôtel d'Annerdale, où l'on attend milord, le duc et le colonel.

Mistress Wilson sourit à l'idée de rencontrer bientôt enfin l'homme qu'elle désirait tant connaître en personne.

— L'hôtel d'Annerdale, n'est-ce pas le nom de la demeure du comte en ville? demanda Emilie.

— Oui, mon enfant, c'est son hôtel, dont il a hérité avec le titre de comte : comment? je l'ignore; par sa mère, je crois. Le général Wilson ne connaissait pas sa famille. Pendennyss portait même un autre titre pendant leur liaison. N'avez-vous pas remarqué comme ses gens sont polis? C'est un signe que leur maître est un gentleman.

Cette partialité de sa tante fit sourire Emilie, qui répondit :

— Votre équipage et votre escorte, ma chère tante, vous attirent le respect de tous les hommes de cette condition, quels que soient leurs maîtres.

La perspective de rencontrer le comte à Londres fut le sujet principal de la conversation entre Emilie et sa tante pendant le voyage; cette dernière commençant à fonder sur cette entrevue des espérances qu'elle avait éloignées depuis longtemps de ses pensées.



Émilie se laissa tomber sur un banc de gazon, et donna un libre cours à ses sanglots.

Le troisième jour nos voyageurs descendaient de voiture à la porte d'une belle maison dans le square de Saint-James, où John avait tout préparé pour leur réception. Comme c'était la première fois que Jane et Emilie voyaient Londres, les deux premières semaines furent employées à parcourir la ville avec leur mère et à en visiter les curiosités, pendant que mistress Wilson et Grâce s'occupaient des préparatifs pour ouvrir la maison hospitalière du baronnet à leurs nombreux amis. Quinze jours après leur arrivée, mistress Moseley embrassait sa nouvelle sœur, qui s'écriait gaiement :

— Vous le voyez, ma chère lady Moseley, je bannis toute cérémonie entre nous, et au lieu de vous envoyer ma carte, je viens m'annoncer moi-même. Chatterton m'a à peine permis d'achever mon déjeuner, tant il avait hâte de me montrer.

— Vous avez fait ce que j'eusse ardemment désiré, répondit lady Moseley; mais qu'avez-vous fait du duc? n'est-il pas venu avec vous?

— Oh! il est parti pour Canterbury avec George Denbigh; Sa Grâce déteste Londres en ce moment, et le colonel étant contraint de quitter sa femme pour affaires de régiment, Derwent a l'obligeance de l'accompagner dans son exil.

— Verrons-nous au moins lady Laura? demanda lady Moseley.

— Elle nous a accompagnés. Pendennyss et sa sœur nous suivent de près; ainsi, chère madame, les personnages dramatiques entreront bientôt en scène.

En effet, lady Laura fut des premières à rendre visite à la famille, et comme Denbigh possédait à la fois un hôtel en ville et un siége au parlement, il paraissait impossible d'éviter sa rencontre ou de répondre aux civilités empressées de sa femme par des rebuffades qui nuiraient à leur réputation de courtoisie. Mistress Wilson et sa nièce se soumirent donc à fréquenter lady Laura, un peu aussi par compassion pour son aveugle confiance.

Une parente éloignée de lady Moseley avait invité à sa soirée deux ou trois cents personnes, et avait fait une démarche personnelle auprès de M. Benfield pour le déterminer à y assister. Le vieillard, malgré son grand âge, était trop galant pour refuser l'invitation d'une dame; il consentit donc à accompagner ses parents.

La plupart de leurs amis et connaissances s'y trouvaient réunis, et bientôt les uns et les autres se livrèrent aux plaisirs assortis à leurs différents âges. Emilie seule, n'éprouvant aucun plaisir à répondre aux galanteries des cavaliers qui s'étaient groupés autour de ses sœurs, offrit son bras à M. Benfield, qui désirait chercher au milieu de la foule quelques visages de connaissance.

Ils se promenèrent de salon en salon, produisant plus d'une exclamation de surprise à la vue d'une si jeune et si belle fille soutenant les pas chancelants d'un vieillard octogénaire. La foule se pressait sur leurs pas pour admirer l'une et critiquer l'autre, car la jeunesse est impitoyable pour la vieillesse, qu'elle est heureuse plus tard de pouvoir atteindre. Pour se soustraire aux regards de la foule, Emilie attira son oncle vers une des tables de jeu où la préoccupation lui laisserait plus de liberté.

— Ah! chère Emmy, dit le vieux gentilhomme passant son mouchoir sur son front humide, les temps sont bien changés depuis ma jeunesse. On ne voyait pas alors tant de personnes groupées dans un si petit espace, les gentilshommes coudoyant les dames et les dames heurtant les cavaliers. Je me rappelle une soirée de lady Gosford où, je puis le dire sans vanité, j'étais un des plus élégants de la réunion, et où je n'ai coudoyé qu'une seule dame pendant toute la soirée, encore que j'offrais une chaise à lady Juliana, qui éprouvait des douleurs d'estomac.

Ils se trouvaient tous deux devant une table de whist autour de laquelle figurait un jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans qui jetait ses cartes d'un air ennuyé, jouant négligemment avec les jetons du jeu, et paraissant impatient de s'échapper pour rentrer dans les salons, où l'appelaient la danse et la beauté. Son partner était une dame d'un âge douteux, penchant plutôt en dehors du seuil de la vie. Ses regards s'égaraient parfois aussi du côté de la danse, mais avec un mélange de censure et de regrets, sans perdre de vue les chances de gain ou de perte. Son voisin de droite était un vieillard de soixante ans qui semblait assis au jeu plutôt pour étudier la physionomie de ses partners et de ses antagonistes que pour l'appât du gain, et conservant sa dignité grave dans les succès comme dans les revers. Le quatrième était une vieille dame grotesquement costumée et ardente au jeu.

— Quatre points et le rob, cher docteur, dit d'un air triomphant sir William, vous me devez dix guinées.

L'or fut payé aussi aisément qu'il avait été gagné, et la douairière réglait les enjeux de son adversaire féminin.

— Encore deux, je pense, dit-elle comptant les pièces que lui remettait la vieille fille.

— Je crois que c'est le compte, milady, répondit celle-ci d'un air qui voulait dire : Il faudra bien vous en contenter.

— Je vous demande pardon, ma chère. il n'y en a que quatre, et rappelez-vous... deux dans chaque côté et deux aux angles; docteur, obligez-moi donc de me passer deux guinées de la masse de miss Wigram, je suis pressée de me rendre au raoût de la comtesse.

Le docteur prenait froidement les deux guinées de la pile élevée que miss Wigram couvait des yeux devant elle, lorsque celle-ci s'écria :

— Votre ladyship oublie les deux guinées que vous avez perdues contre moi chez mistress Howard.

— Vous vous trompez, ma chère; je paye toujours quand je perds, s'écria la douairière qui avança le bras de l'autre côté de la table et s'empara des deux pièces d'or qu'elle réclamait.

M. Benfield et Emilie étaient restés muets spectateurs de cette scène, la jeune fille étonnée de rencontrer de si étranges mœurs dans la société, et le vieillard agité d'une foule de sensations variées, car dans la douairière enflammée de colère et les traits défigurés par la passion du jeu, il venait de reconnaître les restes de sa lady Juliana, actuellement la douairière vicomtesse Haverford.

— Emmy, ma chère Emmy! soupira le vieux gentilhomme comme s'il s'éveillait d'un long et pénible rêve, j'en ai assez vu... Allons-nous-en!

L'illusion de quarante années venait de s'évanouir devant la triste réalité, et les fantaisies d'une imagination déréglée cédèrent enfin à l'influence de la vie et du sens commun.

CHAPITRE XL.

La famille du baronnet entretenait des rapports intimes avec lady Harriet, devenue leur parente par son mariage avec Chatterton, et Emilie, que sa nouvelle cousine adorait, avait consenti à passer avec elle une journée tout entière pendant le service de Chatterton à Windsor.

Lady Harriet Denbigh avait apporté au baron une assez belle dot, et comme ses sœurs étaient déjà amplement pourvues, la gêne qui avait existé un an auparavant dans la famille avait entièrement disparu. Il menait donc un train proportionné à son rang et à celui de sa femme.

— Mistress Wilson, dit l'hôtesse au déjeuner, j'ai l'intention de succéder à miss Harrys et de faire des mariages.

— Pas pour votre compte, je suppose? répondit la veuve en riant.

— Oh! non! mon sort est fixé pour la vie, continua Harriet, mais pour celui de notre petite amie Emilie.

— Moi! s'écria celle-ci sortant d'un rêve où elle contemplait le bonheur de lady Laura; vous êtes trop bonne, Harriet; à qui me destinez-vous?

— A qui? je ne connais au monde d'homme digne de vous que mon cousin Pendennyss. Ah! il y a longtemps que Derwent et moi nous avons arrangé cela ensemble, et vous consentirez quand vous le connaîtrez.

— Le duc, s'écria Emilie rougissant d'innocence et de surprise en entendant prononcer ce nom, le duc veut me marier avec lord Pendennyss?

— Oui, le duc! dit lady Chatterton, nous y sommes décidés; le comte est arrivé cette nuit, et aujourd'hui même il dîne ici, lui et sa sœur, en petit comité. Dites, madame, se tournant vers mistress Wilson, ne vous ai-je pas préparé une agréable surprise?

— C'est une surprise, en vérité! dit la veuve; mais d'où arrivent-ils donc?

— De Northamptonshire, où le comte vient d'acheter une propriété dans votre voisinage. Vous voyez donc qu'il commence lui-même à y penser.

— Est-ce une preuve qu'il y pense, d'avoir acheté une maison? Mais il n'avait donc pas de résidence d'été?

— Oh si! il a un hôtel princier à Londres et trois châteaux à la campagne, mais il n'a que celui-ci dans le Northamptonshire. A dire vrai, il offrit de le céder à George Denbigh pour l'été prochain, mais celui-ci préfère Eltringham, et je crois que l'offre n'était qu'une ruse du comte pour mieux cacher ses desseins. Si vous saviez comme nous lui avons chanté vos louanges dans le Westmoreland.

— Le colonel est donc ici aussi? dit mistress Wilson jetant un coup d'œil inquiet sur sa nièce, qui, malgré ses efforts pour paraître indifférente, changea de couleur.

— Oh oui! et Laura est aussi heureuse... que moi-même, dit lady Chatterton rouge de plaisir. Et sa femme de charge l'appelant pour quelques affaires de ménage, elle quitta la salle.

Ses hôtes demeuraient silencieuses, plongées dans leurs réflexions, quand plusieurs coups frappés à la porte de la rue attirèrent leur attention. La porte s'ouvrit et peu après des pas se firent entendre sur l'escalier et s'approchèrent de la salle où elles étaient assises. La porte s'ouvrit à moitié et une voix s'écria du dehors :

— C'est bien, ne dérangez pas votre maîtresse. Je ne suis pas pressé.

Le timbre sympathique de cette voix, une fois connu à l'oreille, ne pouvait s'oublier; aussi la tante et la nièce se levèrent toutes deux à la fois de leur siége comme si elles eussent éprouvé un choc électrique. Ce n'était plus une ressemblance, c'était la réalité; et un instant suffit pour écarter tous les doutes. Celui qui avait parlé entra. C'était Denbigh!

Il demeura un instant immobile comme s'il eût été changé en statue. La surprise était égale de part et d'autre. Il devint pâle comme un mort, puis tout à coup pourpre d'émotion. Se remettant peu à peu, il leur adressa ses compliments avec feu et d'un son de voix harmonieux qui témoignait de la sincérité de sa joie.

— Je suis heureux, on ne peut plus heureux de rencontrer de nouveau et d'une manière si inattendue d'aussi bons amis.

Mistress Wilson s'inclina en silence, et Emilie, pâle comme lui, gardait ses yeux fixés sur le tapis, et n'osant parler, de peur de se trahir.

Luttant contre la froideur de cet accueil, Denbigh se leva de la chaise sur laquelle il venait de s'asseoir, et se rapprochant du sopha où étaient les dames, il s'écria avec ferveur :

— Dites, chère madame, aimable, trop aimable miss Moseley, ai-je donc pour toujours perdu vos bonnes grâces pour un seul acte imprudent de folie, je dirai même une mauvaise action? Derwent m'avait fait espérer que vous conserviez encore pour moi un peu de cette estime dont je me crois indigne.

— Le duc de Derwent, monsieur Denbigh?

— Ne m'appelez plus de ce nom, chère madame, de ce nom qui m'est presque devenu odieux, s'écria-t-il dans un élan de désespoir.

— Si, dit gravement mistress Wilson, vous avez terni l'honneur de ce nom, je ne puis que le regretter, mais...

— Appelez-moi par mon titre, je vous en supplie, et ne rappelez pas un moment de folie et d'égarement dont je suis bien puni.

— Votre titre! s'écrièrent à la fois mistress Wilson et sa nièce dans un élan de stupéfaction, Emilie le fixant d'un œil égaré.

— Comment vous ignorez? Il y a donc quelque terrible méprise que j'ignore? dit-il saisissant la main de mistress Wilson et la pressant dans les deux siennes. Oh! ne me laissez pas ainsi en suspens.

— Pour l'honneur de la vérité, pour moi, par pitié pour cette enfant qui souffre, dites-nous vous-même en toute franchise qui vous êtes, dit mistress Wilson d'un accent solennel et cherchant avec terreur à lire à l'avance la réponse sur ses lèvres.

Retenant sa main qu'elle voulait retirer et tombant à genoux devant elle, il répondit: — Je suis l'élève, le fils adoptif de feu votre mari, le compagnon de ses dangers, de ses joies et de ses douleurs, et je voudrais qu'il me fût permis d'ajouter l'ami de sa veuve. Je suis le comte de Pendennyss.

La tête de mistress Wilson s'inclina sur l'épaule du jeune homme agenouillé; elle passa ses bras autour de son cou, et des larmes bienfaisantes coulèrent en abondance le long de ses joues. Ils restèrent ainsi un moment dans l'ivresse de leur bonheur; mais un cri de Pendennyss rappela la tante au souvenir de sa nièce.

Emilie était tombée évanouie sur le sofa.

Une heure s'était écoulée depuis que lady Chatterton s'était absentée de la salle à manger. Quelle fut sa surprise de trouver à son retour le déjeuner tel qu'elle l'avait laissé, et son cousin le comte installé auprès de ses hôtes.

— C'est admirable, sur ma parole; depuis combien de temps Votre Seigneurie honore-t-elle ma maison de sa présence? Vous avez trouvé moyen de vous présenter seul à mistress Wilson et à miss Moseley.

— La sociabilité et l'aisance sont à la mode. Je suis ici depuis une heure, ma chère cousine, et j'ai pris la liberté de me présenter moi-même à mistress Wilson et à miss Moseley, répondit gravement le comte, dont un sourire éclaira la noble physionomie lorsqu'il eut achevé, et auquel Emilie répondit par un regard non équivoque de bonheur.

Il y avait un tel changement dans la conduite de ses hôtes qui échangeaient des regards d'intelligence avec le comte, que lady Chatterton intriguée s'écria enfin:

— M'expliquerez-vous ce que veut dire tout ceci? Je vous ai laissées seules ici, mesdames, et je vous retrouve en compagnie d'un gentilhomme. Vous étiez tristes et je vous retrouve gaies et animées. Vous êtes devant un étranger et vous lui parlez promenades, scènes, connaissances. Voulez-vous, madame, ou vous, mylord, être assez bons pour m'expliquer ces contrastes apparents.

— Non, s'écria le comte; pour punir votre curiosité, je vous laisserai dans l'ignorance; mais Marianne m'attend chez votre voisine mistress Wilmot et j'ai hâte de l'aller prendre. Vous nous verrez tous deux à cinq heures.

Le comte se leva, pressa à ses lèvres la main de mistress Wilson; il prit ensuite celle d'Emilie qu'il appuya sur son cœur, et la portant ensuite à ses lèvres, il y imprima un brûlant baiser et s'éloigna précipitamment. Emilie cacha sa tête dans ses deux mains et se réfugia dans une autre pièce pour répandre de douces larmes sur un dénoûment aussi inattendu.

Tant de mouvements extraordinaires remplirent lady Chatterton d'un étonnement qu'il eût été trop pénible de prolonger; donc mistress Wilson entra dans une brève explication du déguisement du comte (quoiqu'elle en ignorât elle-même la cause ou les moyens employés par lui pour l'exécuter) et sa liaison avec sa nièce.

— Je déclare tout ceci très-contrariant, s'écria lady Chatterton les larmes aux yeux, de voir des plans ingénieux comme ceux que Derwent et moi nous avions conçus, détruits par cette découverte. Votre rusée nièce nous a tous très-gracieusement trompés et mon rigide cousin aussi.

— Je vais bien le réprimander.

— Je crois qu'il se repent sincèrement de s'être servi de semblables moyens, dit mistress Wilson, et qu'il en a été cruellement puni dans leurs conséquences. Quatre mois de tourments sont une sérieuse punition pour un amoureux.

— C'est égal, reprit lady Harriet, sa duplicité a fait souffrir d'autres personnes; il n'échappera pas à mes remontrances.

L'intérêt de la jeune lady Chatterton s'accrut de cette découverte de l'amour de Pendennyss, et toutes trois passèrent quelques heures délicieuses dans les transports de leur joie. Lady Chatterton déclara franchement qu'elle préférait voir Emilie devenir la femme du comte plutôt que de son frère, car il était le seul homme qu'elle connût digne d'elle. Et mistress Wilson éprouvait un contentement d'esprit à l'accomplissement du vœu le plus cher de toute sa vie, que ni son âge, ni sa physionomie, ni même sa religion pouvaient réprimer.

Le visage d'Emilie resplendissait sous l'éclat de ses couleurs, son œil étincelait du retour de toutes ses espérances, et son sein agité des émotions les plus suaves du bonheur.

A l'heure indiquée, le bruit des roues annonça l'arrivée du comte et de sa sœur.

Pendennyss entra donnant le bras à une jeune fille de la plus grande beauté, qu'il présenta à mistress Wilson sous le titre de lady Marianne Denbigh, sa sœur. Emilie éprouva le plus grand plaisir en entendant ce nom de Marianne appliqué à la sœur du comte, ce nom qui lui avait donné tant d'inquiétude. A l'approche de cette redoutable Marianne, qui lui tendit les bras, elle céda volontairement et ravie à l'attraction.

Marianne la considéra attentivement pendant quelques secondes, puis la pressant avec affection sur son cœur, elle lui dit:

— Vous êtes ma sœur, ma seule et unique sœur!

Notre héroïne ne put retenir ses larmes, et Pendennyss fut obligé de les séparer pour calmer leur émotion.

Lady Marianne ressemblait beaucoup à son frère et avait un air de famille avec sa cousine lady Harriet; mais ses manières étaient plus douces et plus réservées. Quand son frère parlait elle l'écoutait silencieusement et avec amour, car elle le considérait comme le plus parfait des mortels, et son affection pour lui était payée de retour.

La tante et la nièce étudièrent attentivement les manières du comte, et découvrirent quelques légères différences entre ce qu'il avait été autrefois et ce qu'il était alors. On reconnaissait en lui l'homme accompli sans qu'il eût perdu cette franche sincérité qui inspirait la confiance. Il avait perdu cet air d'embarras qui avait plus d'une fois intrigué la tante, même dans ses heures de plus grande confiance et qui prenait sa source dans la maladresse du déguisement.

Lady Marianne ne s'étant pas attendue au plaisir qu'elle venait de rencontrer, avait ordonné sa voiture de bonne heure pour accompagner sa cousine lady Laura à un raout à la mode. Mais comme elle parut regretter de quitter si tôt sa nouvelle amie, le comte proposa que les trois dames accompagnassent sa sœur à l'hôtel d'Annerdale en l'acceptant pour cavalier. Harriet accepta avec joie, et, laissant un mot pour Chatterton, elles montèrent toutes dans la voiture de Marianne, et Pendennyss les escorta.

L'hôtel d'Annerdale, construit dans le siècle précédent, était un des plus beaux édifices de Londres. Emilie en traversant les splendides appartements sentit un froid glacial lui serrer le cœur; mais un doux regard de Pendennyss l'eut bientôt réconciliée à cette magnificence à laquelle elle n'était pas accoutumée; mais avant qu'elle eût quitté le palais, elle pensa qu'il serait possible d'éprouver le bonheur, même au sein de l'opulence.

Peu après leur arrivée, on annonça le colonel Denbigh et lady Laura. Le redoutable personnage fit enfin son entrée. Il ressemblait à Pendennyss plus encore que le duc et paraissait du même âge. Mistress Wilson découvrit bientôt que lady Laura n'était pas à plaindre. Le colonel était un homme bien élevé, élégant de manières et paraissant dévoué à sa femme. Ses parents l'appelaient souvent George, et lui-même se servait de cette dénomination vis-à-vis du comte. En visitant les appartements Emilie s'arrêta dans la bibliothèque, et parcourant des yeux les titres des ouvrages qu'elle renfermait, elle en saisit un, et se tournant vers le comte, elle lui dit en rougissant:

— Excusez-moi, milord, si je vous demande de me prêter ce volume.

— Que désirez-vous lire? demanda-t-il en lui faisant un signe d'assentiment.

Mais Emilie cacha le livre dans son mouchoir. Pendennyss, examinant la place vide où elle avait pris le volume, sourit, et atteignant celui qui se trouvait le premier, il lui dit:

— Vous n'avez pas le bon volume; je ne suis pas un pair irlandais mais anglais.

Emilie rougit davantage en voyant que son intention était découverte, tandis que le comte, ouvrant le volume qu'il tenait à la main, le premier volume de *la Pairie de Debrets*, pointa avec son doigt l'article concernant sa famille, et dit à mistress Wilson:

— Demain, chère madame, je réclamerai votre attention pour écouter une histoire mélancolique qui atténuera, je l'espère, le tort que j'ai eu envers vous de prendre ou plutôt de conserver un déguisement accidentel.

En terminant il adressa la parole à d'autres personnes pour changer le sujet de la conversation, tandis qu'Emilie et sa tante parcouraient le paragraphe ainsi conçu:

« George Denbigh, comte de Pendennyss et baron Lumley du château de Lumley; baron Pendennyss; Beaumarie et Fitzwalter, né de... dans l'année......, célibataire. »

La liste des comtes et des nobles remplissait plusieurs pages, mais le dernier paragraphe se terminait comme suit:

« George, le vingt et unième comte, succéda dans ses titres à sa mère Marianne, feu comtesse de Pendennyss, issu de son mariage avec George Denbigh Esquire, cousine germaine de Frédéric le jeune, duc de Derwent. »

Héritier probable; les titres, allant aux héritiers principaux, passeront à la sœur de Sa Seigneurie, lady Marianne Denbigh, dans le cas où le présent comte mourrait sans laisser d'héritiers légaux.

Comme l'explication du mystère de notre histoire est comprise dans ce qui va suivre, nous raconterons sans interruption et dans la forme d'un récit ce que Pendennyss fit connaître à ses amis en différentes fois et suivant que l'occasion lui en fut offerte.

CHAPITRE XLI.

A la fin de la guerre qui fit perdre à l'Angleterre ses plus riches et ses plus populeuses colonies américaines, une escadre de vaisseaux de guerre sillonnait les baies et les golfes du nouveau monde pour rentrer dans la mère patrie, et ils réparaient leurs quilles avariées et leurs équipages affaiblis et diminués.

Terre! ce mot si cher aux marins après une longue traversée, venait de réunir sur le gaillard d'avant d'un des plus gros vaisseaux de l'escadre un groupe de matelots qui cherchaient à l'horizon la première ombre du terme de leur voyage.

Les vagues bouillonnaient et écumaient autour de ce château de l'Océan en flocons brisés et moutonneux qui indiquaient au vieux marin assis à la barre l'approche de la terre. Jetant un coup d'œil expérimenté sur les voiles déployées et gonflées par le vent, il s'assura qu'il n'y avait rien à faire pour abréger la distance qui le séparait encore de son pays et de sa famille.

Des centaines d'yeux étaient ardemment fixés dans la même direction et tous les cœurs battaient de joie et d'espérance à l'approche du délice du foyer domestique et des affections renouvelées, mais pas le plus léger mot ne venait rompre la discipline sévère et silencieuse du bord.

A l'extrémité du grand mât dont la tête élevée se perdait dans le ciel flottait un petit pavillon bleu, symbole du commandement, et directement au-dessous à tribord du vaisseau, un homme de haute stature, dont les épaules carrées dénotaient une vigueur plus qu'ordinaire mais dont les rides qui sillonnaient son visage et les cheveux blanchis avant l'âge trahissaient les durs et nobles travaux, se promenait en divers sens sur le pont, surveillant la manœuvre et escorté à une distance respectueuse d'un nombreux et brillant état-major.

Chaque fois que sa promenade le ramenait du côté de la terre natale, dont on voyait déjà poindre les côtes brumeuses, un sourire venait éclairer son visage brun et hâlé par le soleil; il donnait alors quelques nouveaux ordres ou murmurait quelques mots d'encouragement pour activer les progrès de son équipage démembré qu'il ramenait à l'amirauté, grandement éclairci par le nombre mais couvert des lauriers de la victoire.

Près de lui se tenait un officier portant un costume différent de tous ceux qui l'entouraient. Sa taille était petite; son regard mobile et perçant fixé sur les bords qu'il semblait n'approcher qu'avec répugnance, le faisait reconnaître pour l'un des commandants de ces navires à la remorque que surmontait un double étendard indiquant qu'ils avaient changé de maître.

Parfois le vainqueur s'arrêtait et cherchait par quelques paroles de brusque civilité d'adoucir les regrets du captif, efforts que celui-ci accueillait avec la courtoisie la plus pointilleuse de l'étiquette, mais avec une réserve qui prouvait combien peu ils étaient bienvenus.

Un troisième personnage sortit de la cabine du vaisseau et s'approcha de l'endroit où les deux amiraux ennemis échangeaient quelques-unes de ces paroles contraintes et brèves. La tournure et le costume de ce dernier différaient complétement des deux que nous avons déjà décrits. Il était grand, élégant et noble; c'était un militaire de haut rang; ses cheveux arrangés avec soin dissimulaient les ravages du temps, et sa tenue était aussi parfaite sur le pont d'un vaisseau de guerre qu'elle l'eût été à une parade dans Hyde-Park.

— Permettez-moi d'insister, *monsieur*, dit l'amiral avec bonhomie, pour vous faire accepter une place dans ma voiture pour Londres; vous êtes étranger, et cela vous distraira de vos chagrins.

— Vous êtes bien bon, monsieur Howell, répliqua l'amiral français avec un sourire contraint; mais j'ai déjà accepté l'offre que le général Denbigh a eu la bonté de me faire.

— Le comte est déjà engagé envers moi, mon cher Howell, dit le général, et vous savez qu'il vous faudra vous mettre en route dès que nous aurons jeté l'ancre.

— Bien — bien — Denbigh, s'écria l'autre se frottant les mains en signe de plaisir en découvrant la force croissante du vent; faites à votre guise, je serai content.

Quelques heures avant d'atteindre la baie de Plymouth, le général et l'amiral anglais étaient assis à table à la fin de leur dîner; le comte, sous prétexte de faire ses préparatifs, et pour cacher ses angoisses, s'était retiré dans sa cabine, et le capitaine du vaisseau commandait la manœuvre pour jeter l'ancre. Il ne restait sur la table que deux ou trois bouteilles vides; mais comme les toasts de toutes les branches de la maison de Brunswick en avaient été extraits avec un souvenir courtois pour Louis XVI et Marie-Antoinette, de la part du général Denbigh, les deux officiers supérieurs ne buvaient plus.

— *Le Foudroyant* est-il arrivé à sa station? demanda l'amiral au lieutenant des signaux qui entrait dans ce moment pour faire son rapport.

— Oui, commandant, et il a répondu.

— C'est bien! — Faites lui signe de mettre à l'ancre, et que *la Sirène*, *Flora*, *le Bruyant* et tous les sloops se tiennent au large jusqu'à ce que nous ayons mis à terre tous nos soldats, car le pilote dit que le chenal est entouré de pirates.

Le lieutenant fit un salut et sortit pour faire exécuter ses ordres.

Le général Denbigh paraissait avoir plus d'empire sur lui-même et plus de retenue que son compagnon de gloire. Si l'amiral avait capturé une flotte, lui s'était emparé d'une île tout entière; ils avaient donc récolté une part égale de gloire dans cette longue et difficultueuse campagne. Cette singulière coïncidence était due à l'amitié qui les attachait l'un à l'autre. Camarades d'enfance, et quoique différant d'habitudes et de caractère, le hasard avait cimenté leur intimité dans l'âge plus avancé de la vie. Dans les stations, comme dans les voyages, ils avaient accompli les mêmes services; ils étaient rentrés tous deux une fois en Angleterre, l'un colonel et l'autre capitaine d'une frégate, et ils revenaient alors, l'un général commandant une armée; l'autre amiral, ayant toute une flotte sous ses ordres. En versant un dernier verre de madère, le général, qui réfléchissait toujours avant de parler, s'écria:

— Pierre, nous avons été amis dès notre enfance.

— Sans doute, et ce ne sera pas ma faute, si nous ne mourons pas de même, Frédéric.

— Et malgré cela, j'ai beau chercher dans nos deux familles, je ne trouve pas le moindre degré de parenté.

— Il est trop tard, je pense, pour obvier à cet inconvénient.

— Mais non! je ne pense pas, Howell.

— Je voudrais bien savoir comment vous vous y prendriez, mon cher Denbigh.

— Combien donnerez-vous en dot à votre fille?

— Quarante mille livres sterling, mon brave, et autant à ma mort.

— George, mon plus jeune fils, ne sera pas riche; mais Francis sera duc et possédera une brillante fortune; cependant il est si peu favorisé de la nature que je n'ose penser à lui pour l'offrir en mariage à votre fille.

— Isabelle épousera un homme d'un bon caractère, comme moi, par exemple, ou pas du tout, dit l'amiral d'un ton positif et sans soupçonner l'intention de son ami.

Le fils aîné du général était en effet comme il l'avait dépeint, et son plus vif désir était de pourvoir à l'avenir de George son favori, pensant que les ducs ne manquent jamais de femmes; tandis que les simples capitaines des gardes ont souvent besoin de dot pour soutenir leur grade.

— George bien certainement possède le meilleur caractère du monde, il est notre joie à tous; j'aurais désiré qu'il fût l'héritier des honneurs de la famille.

— Il est trop tard, je crois, pour y remédier, dit l'amiral se demandant si l'ingénuité de son ami saurait trouver un remède à cette erreur de la nature.

— Il est trop tard, c'est vrai, dit l'autre en soupirant; mais que diriez-vous d'un mariage entre Isabelle et George mon favori?

— Denbigh! répliqua le marin le regardant avec finesse, Isabelle est mon unique enfant, et une bonne et obéissante fille qui fera exactement ce que je lui commanderai; j'avais l'intention de la marier à un marin, lorsque j'en rencontrerais un convenable; cependant votre fils est militaire, et cela touche de près à la marine: si vous l'aviez fait venir à bord, lorsque je vous en ai prié, il n'y aurait pas la moindre objection de ma part; néanmoins quand l'occasion se présentera, je le hélerai; et, s'il répond à mes signaux, je lui permettrai l'abordage.

Ceci fut prononcé avec simplicité et sans aucune intention blessante; le général prenant courage allait pousser plus loin son attaque, lorsqu'un coup de canon vint l'interrompre.

— Ce sont, sans doute, quelques-uns de ces lourds navires de transport qui s'éloignent de la ligne; ils ont eu si longtemps des soldats à bord, qu'ils deviennent aussi empesés qu'eux, murmura l'amiral, qui s'élança sur le pont pour donner ses ordres.

Quelques boulets, lancés avec intention dans la direction des rôdeurs, les ramenèrent dans l'ordre sans les endommager, et dans l'espace d'une heure quarante vaisseaux de guerre et cent navires de transport se trouvèrent rangés en bataille devant le port.

Lorsqu'ils furent présentés à leur souverain, les deux vétérans furent décorés par la main royale de l'ordre de Bath, et les colonnes des journaux du temps se remplirent des exploits des deux chevaliers et de la nouvelle dignité à laquelle ils venaient d'être élevés. Ils pensèrent sérieusement alors à construire un monument à leur victoire par une alliance entre leurs enfants, l'amiral se réservant toutefois de ne rien faire les yeux fermés.

— Où est le garçon qui doit être duc? s'écria-t-il un jour que son ami s'efforçait de venir à une conclusion. Isabelle a du bon sang dans les veines; c'est une petite corvette solidement construite, propre et bien arrimée, et elle fera une aussi bonne duchesse que n'importe qui; donc, Denbigh, je commencerai l'inspection par le plus âgé.

Le général certain que Francis ne saurait plaire au franc marin, ne fit pas d'objection; rendez-vous fut pris à la maison du général, où les deux jeunes gens avaient été préparés à subir cet examen matrimonial.

Francis Denbigh avait environ vingt-quatre ans, d'une faible conformation, et le visage déformé jusqu'à la laideur par la petite vérole, l'œil vif et pénétrant, mais vague et parfois sauvage, les manières

gauches et timides; de rares éclairs d'intelligence animaient son visage comme un rayon passager de soleil, mais disparaissaient aussitôt.

L'amiral, qui aimait les constructions solides, fut bientôt fixé à son égard, et détournant les yeux il murmura :

— Il pourra bien faire un duc, mais je n'en voudrais pas pour mon aide-coq.

George était plus jeune d'une année que Francis, et le portrait de son père pour la taille, la tournure et l'élégance des manières; son regard était moins vif, mais plus attractif que celui de son frère, sa physionomie mâle et ouverte.

— Ah! pensa le marin, quel malheur que Denbigh ne l'ait pas envoyé en mer!

La chose fut bientôt décidée; Georges devait être l'heureux candidat; sir Peter organisa un dîner avec son ami, afin de régler entre eux les préliminaires.

— Eh bien, Denbigh! commença l'amiral aussitôt que les domestiques eurent desservi, quand attacherons-nous les deux jeunes gens l'un à l'autre?

— Mais, répliqua le prudent soldat, le meilleur moyen est de les mettre en présence afin qu'ils se connaissent.

— Se connaître! Quel meilleur moyen y a-t-il pour qu'ils fassent connaissance que de les conduire devant le prêtre, et de les laisser aussitôt se balancer dans le même hamac?

— C'est bien ainsi que la chose doit finir, mais il faut bien un peu laisser les deux jeunes gens faire connaissance, et donner leur avis.

— Donner leur avis! répliqua brusquement sir Peter, avez-vous jamais trouvé qu'il fût convenable de laisser une femme faire à sa tête?

— Non pas les femmes vulgaires, mon brave ami, mais une femme comme ma future belle-fille fait exception.

— Je n'en crois rien; Belle est une bonne fille, mais elle a ses caprices et ses fantaisies comme tout son sexe.

— Elle ne vous a pas encore donné d'inquiétude, cependant? dit sir Fréderic lançant un regard scrutateur sur son ami.

— Non, non, pas encore, et je ne pense pas qu'elle oserait jamais se révolter; mais il y a déjà un gaillard qui a cherché à la remorquer depuis notre arrivée.

— Comment! dit l'autre alarmé, qui est-il? Quelque officier de marine, je pense.

— Non pas; c'est une espèce de chapelain, nommé Yves : c'est un assez bon diable et le favori de ma sœur lady Hawker.

— Et qu'avez-vous répondu, Peter, demanda son compagnon, dont le trouble croissait, l'avez-vous rejeté?

— Parbleu! sans doute; croyez-vous que j'aurais pris le clerc d'un barbier pour mon gendre? non, non, Denbigh, un soldat est déjà assez mauvais, sans aller chercher un prédicateur.

Le général pinça ses lèvres en entendant cette attaque directe contre une profession qu'il trouvait la plus honorable du monde, mais réfléchissant aux quatre-vingt mille livres sterling, et accoutumé à suivre les fantaisies de son ami, il demanda :

— Mais, miss Isabelle votre fille, que pensait-elle de ce prêtre?

— Ma foi, je ne lui ai jamais demandé.

— Comment, jamais!

— Non, jamais; elle est ma fille, vous savez, et comme telle il faut qu'elle se soumette à mes ordres, et il ne m'a pas plu qu'elle épousât un homme d'église. Une fois pour toutes, à quand le mariage?

Le général aimait son plus jeune fils trop aveuglément pour s'attendre qu'il obéirait aussi aisément à la volonté absolue de l'amiral. Isabelle était jolie, douce, timide et habituée à obéir aveuglément à son père, mais George Denbigh était fier, positif et volontaire, et à moins qu'il ne fît la cour à la jeune fille par un propre élan de sa volonté, il ne fallait pas songer à l'amener à donner son consentement.

Sir Peter jura et tempêta en entendant parler de circonlocution; la chose pouvait se faire en huit jours comme en une année, et les deux vétérans, qui par miracle avaient toujours été d'accord dans leur dignité rivale, furent près de se brouiller au sujet du mariage d'une fille de dix-neuf ans.

Néanmoins, comme sir Peter aimait sincèrement son ami, et s'était pris d'une tendre affection pour le jeune homme, il consentit à se soumettre à une courte épreuve.

— Vous êtes toujours pour les moyens détournés, dit-il. Quand vous prîtes cette batterie, si vous l'eussiez prise de front comme je vous le conseillais, vous vous en fussiez rendu maître en dix minutes, au lieu de cinq heures.

— Oui, répliqua l'autre lui donnant une poignée de main au moment de se séparer, et par ce moyen nous eussions perdu cinquante hommes au lieu d'un.

CHAPITRE XLII.

L'honorable général Denbigh était le plus jeune de trois fils. Ses aînés, Francis et George étaient restés célibataires. La mort d'un cousin avait fait de Francis enfant un duc, et le titre ne l'avait pas prédisposé davantage à se marier. Tous deux atteignirent de cinquante-cinq à cinquante-six ans sans changer leur condition. Cependant, Frédéric épousa une jeune femme de rang et de fortune, et les fruits de leur union furent les deux candidats à la main d'Isabelle.

Francis Denbigh, le fils aîné, frappé par la petite vérole, était défiguré de laideur. L'ignorance et la violence de l'attaque avaient laissé dans son cerveau comme sur son visage des traces indélébiles. Son frère, au contraire, n'avait aucune marque de ce fléau, et la mère, après leur maladie qui arriva en même temps, ne put dissimuler son dégoût pour l'un et sa partialité envers l'autre. La même affectation se reproduisit dans l'accueil du général à son retour d'une campagne, et Francis dut se convaincre qu'il serait désormais le paria de sa famille. Doué d'une sensibilité et d'une perception plus vives que George, il s'aperçut que les caresses prodiguées à son frère dépassaient de beaucoup celles qui l'accueillaient lui-même.

— Lady Marguerite, avait dit à sa femme le général suivant des yeux les enfants qui quittaient la table, il est bien fâcheux que George ne soit pas l'aîné, il eût honoré un duché ou même un trône. Francis n'est bon qu'à faire un curé.

Ces paroles injustes et imprudentes furent prononcées assez haut pour être entendues des deux enfants. La première impression fut agréable pour George, qui se sentit fier d'être estimé si haut; mais il aimait trop son frère pour chercher à en prendre l'avantage sur lui. Quant à Francis, blessé dans son orgueil et dans ses sentiments les plus tendres, il nourrit l'idée romanesque de se retirer du monde, et d'abandonner son droit d'aînesse à celui qui paraissait le mériter plus que lui sous tous les rapports. Il se complut dès lors dans la solitude, fuyant la société de ses camarades de collége, et ne trouvant de distraction que dans sa verve poétique et dans les charmes de la mélodie. Nous avons plusieurs fois déjà parlé de la voix remarquablement agréable de tous les membres de la famille. Il versifiait assez bien, et composait lui-même la musique de ses paroles; lorsqu'il chantait dans le silence de la nuit, la foule accourait se grouper sous ses fenêtres pour écouter ses chants harmonieux et tristes.

George se joignait aux admirateurs de son frère, et ressentait pour lui des élans de tendresse; mais il était trop jeune et trop insouciant pour pénétrer au fond de cette douleur muette, afin d'en cicatriser les blessures. C'était le devoir de ses parents, et aurait dû être leur tâche. Mais le monde et ses honneurs occupaient le temps du père, et les plaisirs et les vanités celui de la mère.

La fortune du général quoique belle, suffisait à peine au grand train de sa maison. Il s'attendait à être duc un jour, et maintenait la perspective d'une future élévation. En conséquence une économie rigoureusement libérale présidait à l'éducation des enfants. Le duc avait offert de faire élever à ses frais et sous ses yeux son héritier, mais lady Marguerite avait toujours éludé l'offre.

La légèreté de George avait vidé sa bourse. Sa dernière guinée partie, il manquait encore deux mois au retour de la pension. George avait joué, et il venait de perdre soixante guinées d'un seul coup. Effrayé, et n'osant s'adresser à sa mère pour une aussi forte somme, il entra chez son frère d'un air désespéré, et se jetant sur une chaise, cacha sa tête dans ses mains.

— Qu'avez-vous, George? dit son frère, vous paraissez triste; puis-je vous être utile?

— Oh! non, non, c'est tout à fait hors de votre pouvoir.

— Peut-être, mon cher frère; de quoi s'agit-il? Après beaucoup d'insistance de sa part, George lui apprit la cause de sa détresse.

— N'est-ce que cela? Combien vous faut-il pour refaire le quart de votre pension?

— Au moins cinquante guinées pour pouvoir vivre jusque-là.

— Cependant, sous l'empire des circonstances, vous vous contenteriez de moins.

— Impossible! C'est à peine assez, interrompit George. Si lady Marguerite ne m'envoyait de temps à autre une bank-note, je ne pourrais suffire. Ne trouvez-vous pas, mon frère?

— Je ne sais pas, répondit l'autre en pâlissant.

— Elle ne vous en envoie donc pas?

— Je ne m'en souviens pas.

— Francis! s'écria George dans un élan de générosité, désormais vous partagerez avec moi.

La somme fut délivrée par Francis, et quelques jours après George surprenait son frère déjeunant avec un morceau de pain et une carafe d'eau. George ressentit les remords d'une conscience troublée, et il écrivit à sa mère pour lui avouer ses torts et donner à la conduite de son frère les éloges qu'elle méritait.

Mais la réponse de leur mère détruisit les espérances renaissantes de l'aîné, et le firent retomber dans sa misanthropie.

« J'ai honte d'apprendre, mon enfant, que vous vous soyez abaissé et que vous ayez oublié votre rang et la famille à laquelle vous appartenez au point de fréquenter ces maisons de jeu que l'on devrait bannir du voisinage des colléges. La conséquence est que vous avez été indignement volé par ces misérables, et c'est ce qui vous arrivera si vous vous associez à d'autres gens que ceux qui conviennent à votre rang et au nom illustre que vous portez.

» Quant à Francis, je ne trouve rien de si louable dans sa conduite. Plus âgé que vous d'une année, il eût dû vous empêcher de faire de mauvaises connaissances, et me faire savoir la perte que vous avez éprouvée plutôt que de blesser votre amour-propre en vous assujettissant à recevoir une obligation pécuniaire d'un frère presque aussi

jeune que vous, et en exposant sa santé comme il l'a fait. Le général et moi, nous sommes très-mécontents de lui et nous avons le projet de vous séparer pour vous empêcher à l'avenir de vous soutenir dans vos égarements. »

George, trop indigné pour garder le secret de cette lettre, la montra à son frère, dont les réflexions furent douloureuses. Il tomba dans un profond marasme, et sans les consolations et les soins assidus de son frère, il eût cédé aux idées et aux projets de suicide qui fermentaient dans son cerveau malade.

Du collége, les deux jeunes gens se séparèrent l'un pour se rendre à l'armée, et l'autre auprès de son oncle. George devint capitaine des gardes, élégant, gai, ouvert et aimé de tous; et Francis promena tristement sous les lambris de ses ancêtres, sa misanthropie et ses regrets.

CHAPITRE XLIII.

L'amiral eut de la peine à se prêter au plan de son ami pour amener une entrevue entre George et Isabelle. Mais une fois décidé, il eut autant d'ardeur à produire une impression favorable sur le cœur du jeune homme, qu'il avait montré peu de disposition à l'admettre à faire sa cour.

Sir Frédéric possédait le même goût que lady Chatterton pour faire des mariages, mais il connaissait mieux le cœur humain, et en habile tacticien, il masquait ses manœuvres pour en assurer le succès.

Les deux jeunes gens furent mis en présence, et comme Isabelle était très-séduisante, le jeune homme n'eut pas de peine à se persuader qu'il en deviendrait amoureux fou. Le général attisait cette flamme nouvelle de tous les éléments qu'il jugeait propres à la développer. Lorsqu'il les crut suffisamment enchaînés par la passion, il résolut de démasquer ses batteries et d'engager le combat. Un soir au dîner, le nom de miss Howell ayant été prononcé accidentellement, il saisit l'occasion, et se tournant vers son fils :

— A propos, George, mon ami l'amiral me faisait remarquer hier que vous étiez bien souvent avec sa fille. Je vous engage à être prudent et à ne rien faire qui pût offenser le vieux marin, car il est mon plus sincère ami.

— Il n'a rien à redouter de moi, s'écria George rougissant de honte et d'orgueil. Je suis sûr qu'un Denbigh ne saurait être un mauvais parti pour la fille de sir Peter Howell.

— Oh ! non, certainement, notre maison est une des plus anciennes et des plus nobles du royaume ; mais l'amiral a de drôles d'idées et peut-être veut-il d'un marin pour sa fille. Soyez prudent, mon fils, c'est tout ce que je vous demande.

Le général, satisfait de l'effet qu'il crut avoir produit, se leva et alla rejoindre lady Marguerite au balcon.

George, un moment étourdi sous le coup de la recommandation de son père et de la prudence singulière de l'amiral, se leva tout à coup, et saisissant son chapeau et son épée, il courut dans Grovenor Square, et sonna à la porte de sir Peter. Il fut introduit et rencontra sur les marches l'amiral, qui allait sortir. Le vétéran était loin de penser que le général eût employé une finesse de cette nature pour lui envoyer son fils, et enchanté de rencontrer George à l'abordage, il lui indiqua du doigt la porte de la chambre où il trouverait Isabelle, ajoutant avec un sourire bienveillant : Elle est là ! du courage, et vous l'emporterez.

George, s'il en avait eu le temps, eût trouvé étranges ces manières ouvertes et franches, en opposition avec le conseil de son père ; mais comme la porte était ouverte, il entra vivement et voyant Isabelle qui s'efforçait de cacher ses larmes, il s'approcha du sopha sur lequel elle était assise, et lui prenant la main, il lui dit d'une voix émue :

— Qui peut ainsi causer du chagrin à miss Howell ? s'il est en mon pouvoir de le lui faire oublier, qu'elle commande, elle trouvera en moi un serviteur dévoué et obéissant.

— Les causes futiles du chagrin d'une jeune fille, réplique Isabelle essayant de sourire, n'exigent pas de si grand service pour les chasser.

La jeune personne était fort intéressante en ce moment, et George, surexcité par les observations de son père et par ses propres sensations, lui offrit avec beaucoup de sincérité et d'éloquence son amour et sa main.

Isabelle écouta dans un pénible silence, mais ne voulant pas renoncer aux espérances qui se rattachaient au bonheur de sa vie, elle résolut de se confier à la générosité de son prétendant ; cependant en l'absence de son père elle avait fait la connaissance d'un jeune ministre, le présent docteur Yves ; ils s'aimèrent, et comme lady Hawker, la sœur de l'amiral, connaissait la complète indifférence de son frère pour l'argent, elle n'opposa aucun obstacle au développement de leur amour ; grand avait été leur désappointement lorsqu'à son retour, sur la demande régulière que lui fit le jeune homme, le vieux marin refusa net. Isabelle après quelques hésitations fit connaître à George la véritable situation de son cœur, lui donnant en même temps à entendre qu'il était l'unique obstacle à son bonheur.

La lutte entre l'orgueil blessé et la générosité fut violente chez George; mais le meilleur sentiment l'emporta, et il calma l'anxiété d'Isabelle en l'assurant qu'elle n'aurait rien à craindre désormais de ses importunités. La jeune fille reconnaissante l'accabla de remerciments, et George se hâta de fuir pour ne pas avoir à se repentir de sa générosité.

Miss Howell, dans le cours de ses explications, lui avait donné à entendre que c'était d'accord entre eux que leurs parents les avaient mis ainsi en présence, et George résolut de savoir de suite à quoi s'en tenir sur ce point. Au souper, comme s'il se ressouvenait tout à coup des recommandations que lui avait faites son père, il lui dit pour ne plus lui causer de sujet d'inquiétude, qu'il était allé prendre congé de miss Howell et qu'il avait l'intention de n'y plus retourner.

— Non, non, ce n'est pas cela, dit avec impatience sir Frédéric un peu désappointé d'avoir rencontré tant d'obéissance dans son fils, ce n'est pas là ce que j'ai voulu dire ; l'amiral et moi nous n'avions pas d'objections à ce que vous vous vissiez avec modération : nous vous verrons même avec plaisir épouser la jeune fille, si vous vous convenez.

— Mais nous ne nous convenons pas, dit George regardant au plafond.

— Pourquoi cela ?... Qui vous en empêche?

— Parce que... parce que je ne l'aime pas...

— Ah! vous ne l'aimez pas! s'écria le général, que cette déclaration inattendue mit tout à fait hors de lui. Puis-je vous demander, monsieur, pourquoi vous n'aimez pas miss Howell?

— Oh ! vous le savez, mon père : ce sont de ces sentiments qui ne s'expliquent pas.

— Alors, permettez-moi de vous conseiller, mon cher monsieur, de vous défaire au plus tôt de ces sentiments-là. J'ai décidé que vous aimeriez miss Howell, et je l'ai promis à son père.

— J'ai cru que mes visites fréquentes déplaisaient à l'amiral, ou je vous ai donc bien mal compris ce matin.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire avec son déplaisir : nous sommes convenus qu'Isabelle serait votre femme, et j'ai donné ma parole; préparez-vous donc, si vous voulez toujours rester mon fils, à y faire honneur.

George pensait découvrir quelques ruses stratégiques chez son père, mais il ne s'attendait pas à un arrangement aussi décisif. Son dépit s'accrut donc en proportion de sa déception. Il ne fallait pas songer à tourmenter Isabelle davantage, et la trahir eût été indigne. Le lendemain matin, il fit demander au duc une audience : il lui renouvela son désir de rentrer au service, désir longtemps traversé par lady Marguerite, mais qu'il avait résolu de satisfaire à tout prix.

Les bourgs du duc de Derwent étaient représentés par de loyaux soutiens du parlement, ses deux frères étant contemporains et liés d'intérêt politique avec M. Benfield. La requête d'un homme qui siégeait à la chambre des lords et qui, en outre, envoyait à celle des communes six représentants dévoués, ne pouvait être refusée ; une semaine plus tard, George passait du grade de capitaine de garde à celui de lieutenant-colonel d'un régiment prêt à partir pour l'Amérique.

La colère de sir Frédéric fut terrible lorsqu'il apprit cette décision. Mais le jeune homme était volontaire, et ils se séparèrent brouillés.

— Qu'est-ce que c'est que cela ? s'écria sir Peter Howell en parcourant son journal, le capitaine Denbigh promu au grade de lieutenant-colonel, et se mettant en route dès demain pour l'Amérique ?.... C'est un mensonge. Belle, il ne vous traiterait pas ainsi.

— Moi, dit Isabelle, dont le cœur s'épanouit à cet acte généreux de George, qu'ai-je de commun avec le départ de M. Denbigh ?

— Comment! s'écria le père dans l'étonnement, ne devez-vous pas être sa femme? Tout n'est-il pas convenu et arrangé entre vous, c'est-à-dire entre sir Frédéric et moi, ce qui est exactement la même chose?

Il fut interrompu par la soudaine apparition du général qui venait d'apprendre le départ de son fils, et qui accourait pour l'en informer et en même temps pour faire sa paix avec lui.

— Vous ici, Denbigh? s'écria l'amiral en montrant du doigt le paragraphe, que dites-vous de cela ?

— Je dis que cela n'est que trop vrai, mon vieil ami.

— Ecoutez, sir Frédéric Denbigh, s'écria l'amiral en fureur, n'êtes-vous pas convenu que votre fils épouserait ma fille?

— Certainement, Peter, et j'ai le regret de vous annoncer que c'est pour se soustraire à mes ordres qu'il a déserté et qu'il a mérité pour ce fait d'être banni à jamais de ma présence.

— Vous voyez, Denbigh, dit l'amiral que cet aveu avait considérablement adouci, ne vous ai-je pas toujours dit que, dans l'armée, vous n'entendiez rien à la discipline? s'il eût été mon fils, il eût épousé les yeux bandés. Je voudrais en ce moment qu'une demande me fût faite pour Belle, et qu'elle osât me refuser.

— Il y a le clerc du barbier, vous savez ! dit le général grandement irrité par l'air méprisant de son ami.

— Et après?... sir Frédéric, répliqua sèchement le marin ; s'il me plait de lui faire épouser un gratte-papier, elle obéira !

— Ah! mon brave ami, reprit le général désirant mettre fin à ce sujet désagréable de conversation, je crains bien que nous ne trouvions plus difficile de contrôler les affections de nos enfants que nous ne nous l'étions d'abord imaginé.

— Vous croyez, général Denbigh, dit l'amiral dont la lèvre se plissa d'un air méprisant, et qui tira violemment le cordon d'une sonnette. — Allez me chercher M. Yves, fût-il au fond de l'enfer. Le domestique

qui reçut cet ordre n'eut pas besoin d'aller si loin, car M. Yves demeurait de l'autre côté de la rue.

— Nous verrons, nous verrons, mon vieil ami, lequel des deux observera la meilleure discipline, grommela l'amiral qui arpentait le salon dans tous les sens dans l'attente du retour de son messager. L'étonnement du général était à son comble, il se demandait si son ami avait perdu l'esprit; il le connaissait entêté et prompt à prendre un parti, mais il ne le croyait pas assez fou pour jeter sa fille dans les bras du premier venu dans un accès d'humeur. Isabelle attendait en tremblant l'issue de cette scène qui allait décider de son bonheur. Yves ne se fit pas attendre.

Dès qu'il parut l'amiral vint brusquement à lui, et lui montrant sa fille du doigt, lui demanda s'il avait toujours l'intention de l'épouser; on devine si la réponse fut affirmative. Là, Peter fit signe à Isabelle d'approcher, et plaçant sa main dans celle de son amant, il leur donna gravement à tous deux sa bénédiction, puis les renvoyant dans une autre pièce, il se retourna d'un air joyeux et fier du côté de son ami et lui dit :

— La, Frédéric Denbigh, voilà ce que j'appelle avoir du caractère.

Le général avait assez de pénétration pour s'apercevoir que le résultat était agréable aux deux jeunes gens, et charmé d'en être quitte à si bon compte sans être obligé de se quereller avec son vieux camarade, il le félicita sincèrement et se retira.

Sir Peter Howell ne survécut que dix-huit mois au mariage de sa fille, mais ce temps fut plus que suffisant pour lui donner une haute opinion du mérite et des vertus de son gendre. Pendant sa longue et pénible maladie, Mr. Yves amena insensiblement le vieillard à une plus juste appréciation des devoirs sacrés de la religion, et le vieux marin rendit le dernier soupir en bénissant ses enfants pour leurs tendres soins, et en emportant l'espérance d'un bonheur à venir. Il avait appris la belle et noble conduite du colonel Denbigh, et il lui légua en mourant ses pistolets de combat comme témoignage de son estime et de son amitié.

George avait bientôt oublié, dans les nouveautés de sa position et des contrées qu'il parcourait, une passion qu'il savait sans espoir, et deux ans après son départ il rentrait en Angleterre brillant de santé, et ayant gagné en esprit et en manières une connaissance plus expérimentée du monde et de l'espèce humaine.

CHAPITRE LXIV.

Pendant que se passaient les événements racontés au précédent chapitre, Francis traînait sa pénible et triste existence dans les riches propriétés de son oncle. A l'époque environ du retour de George, il se décida d'accepter une invitation chez un frère de sa propre mère. La société était nombreuse et composée en partie de jeunes et riches héritières, auxquelles l'arrivée d'un descendant de la maison de Derwent donnait un sujet de conjectures, intéressantes et intéressées. Toutefois son caractère et son portrait l'avaient déjà précédé, et au bout de quelques jours, ses manières gauches et timides lui avaient aliéné les bonnes dispositions des jeunes prétendantes, une seule exceptée, et non-seulement la plus belle, mais celle qui avait les prétentions les plus élevées à la naissance et à la fortune.

Marianne Lumley était l'unique enfant survivant du feu duc d'Annerdale, en qui s'étaient éteints les plus hauts honneurs de sa maison. Mais le comté de Pendennyss comprenant un grand nombre d'anciennes baronnies, restait dans la succession et était échu avec toutes ses dépendances princières à la seule héritière de la famille. On comprend qu'une pairesse comme l'était l'adorable comtesse de Pendennyss avec un immense revenu, était un prix auquel concourait toute la jeune noblesse du royaume.

Elevée au milieu des flatteurs et des dépendants, elle était devenue hautaine et capricieuse, malgré cela elle était adorable, et nul ne savait mieux qu'elle mettre en jeu les artifices de son sexe lorsqu'il s'agissait pour elle de satisfaire un caprice ou une volonté plus sérieuse. Son hôte était à la fois son tuteur et son parent, et depuis qu'elle était avec lui, elle avait déjà refusé un nombre considérable de partis riches et avantageux, mais qu'elle dédaignait. Ses vues planaient plus haut, il fallait à son front élevé et fier une couronne ducale. Malheureusement pour Francis Denbigh, il était à cette époque le seul homme capable de l'élever à cette distinction, et il devait à cette pensée ambitieuse d'avoir été invité à passer la saison au château de son oncle.

Marianne fut comme toutes ses compagnes grandement désappointée à la vue de son futur captif, et pendant un jour ou deux, elle l'abandonna à lui-même et à sa misanthropie. Mais l'ambition était son idole, et l'amour, ce rival redouté, était encore étranger à son cœur. Il y avait dans ses manières envers lui tant de douceur insinuante, elle paraissait écouter ce qu'il disait avec une attention si respectueuse, qu'une nouvelle ère s'ouvrit à l'existence de Francis, et les jours s'écoulèrent rapidement sans qu'il songeât à aller reprendre les promenades solitaires de sa première jeunesse.

La condescendance de la belle comtesse pour les faiblesses de son caractère faisait chaque jour de nouveaux progrès, et elle lui avait déjà laissé entrevoir les espérances les plus flatteuses du succès, lorsque George revint tout à coup d'Amérique, et s'empressa d'aller rejoindre son frère dans le comté de Suffolk. La rencontre des deux frères fut tendre et affectueuse. George trouvait un heureux changement dans la tournure et dans la physionomie de Francis, sans s'apercevoir que cette modification accidentelle allait disparaître devant la tournure noble et distinguée et les manières élégantes qu'il avait acquises lui-même dans le cours de ses voyages.

Marianne ne tarda pas à sentir le charme et l'influence de ce contraste. Pour la première fois cette comtesse si fière, qui s'était jouée de la passion, en ressentait elle-même les premières atteintes. George répondit à sa flamme avec une ardeur égale, et la lutte entre l'ambition et l'amour devint sérieuse pour le cœur de la noble héritière. Les deux frères étaient rivaux. Marianne, toujours indécise sur le choix quelle devait faire, entretenait les espérances de l'un et de l'autre, et n'attendait peut-être qu'une déclaration pour se décider en faveur de celui qui la lui adresserait le premier, lorsqu'un événement inattendu vint dissiper ses doutes, et décider de leur sort à tous trois.

Les deux vieux célibataires de la famille, le duc de Derwent et son frère, mécontents tous deux du caractère de leur futur héritier, se décidèrent tout à coup à prendre femme; ils épousèrent le même jour les deux cousines, et détruisirent ainsi, comme par enchantement, les seules chances d'avenir et de bonheur du pauvre Francis, car lady Pendennyss n'ayant plus à consulter que son goût, encouragea et provoqua la déclaration de George, qui fut accepté.

Francis, qui n'avait communiqué sa passion qu'à sa dame elle-même, et encore très-indirectement, fut anéanti sous le coup. Il resta publiquement jusqu'au jour de leur union calme en apparence et silencieux, mais c'était le silence d'un cratère dont les éléments volcaniques n'ont pas encore fait éclater la surface; ce même jour il disparut et toutes les recherches pour découvrir où il s'était réfugié furent infructueuses. Pendant sept ans on ignora complétement ce qu'était devenu le fils aîné du général.

George en se mariant avait, sur les instances de sa femme, vendu sa commission et s'était retiré dans l'une de ses nombreuses propriétés pour y jouir en paix du bonheur domestique. La comtesse lui était sincèrement attachée et la solitude de leur retraite éloignant peu à peu de son esprit les sujets de coquetterie, son caractère s'était considérablement amélioré; parfois un soupçon qu'elle n'était pas étrangère à la disparition subite de Francis venait troubler la quiétude de sa conscience, et le poison du remords y pénétrait lentement.

Le général Denbigh et lady Marguerite moururent dans les cinq premières années du mariage de leur fils favori, avec qui ils s'étaient réconciliés à son retour d'Amérique, et ils eurent le bonheur avant de quitter ce monde de voir revivre le nom et les titres de leur illustre maison dans leur petit-fils, le jeune *lord Lumley*.

Le duc et son frère furent également bénis dans leur union et dans les descendants de ces différentes branches de la famille de Denbigh. Nous retrouvons les personnages de notre histoire. A la naissance de son plus jeune enfant, lady Marianne, la comtesse de Pendennyss éprouva dans sa santé un choc dont elle ne se releva pas; elle perdit tout à coup l'énergie de corps et d'esprit dont elle était douée avant son mariage.

Comme la fortune d'Yves et d'Isabelle ne leur permettait pas d'acheter une cure, il accepta l'offre de son ami M. Denbigh et demeura pendant six ans le chapelain du château de Pendennyss. C'est dans ses premières années que lord Lumley reçut avec Francis les premiers germes de l'éducation morale que lui inculqua le révérend docteur. Toutefois celui-ci avait toujours annoncé sa ferme intention dès qu'une occasion se présenterait de pousser plus loin les devoirs de son saint ministère, de ne pas en négliger l'accomplissement; et peu de temps après la naissance de lady Marianne dont les conséquences avaient déjà fait pâlir l'étoile de bonheur qui planait sur la famille, M. Denbigh eut à supporter un autre malheur dans la séparation de ces amis devoués. Le docteur Yves accepta la cure de B... qui lui était offerte, et devint le recteur de ce petit village à l'époque ou sir Edward entrait en possession de ses biens paternels. Denbigh avait employé tous les moyens en son pouvoir pour retenir le docteur auprès de lui, et il mit à sa disposition autant de mille livres sterling que son revenu eût pu lui en rapporter de centaines, si la question d'intérêt eût été en cause. Mais le docteur refusa, alléguant que l'humanité souffrante réclamait ses services et qu'il se devait, avant tout, à l'accomplissement de ses devoirs d'apôtre consolateur et charitable. Il emporta donc les regrets de toute la famille. Néanmoins leurs relations se continuèrent par correspondance et ils se visitèrent pendant quelque temps au château de Lumley, propriété de la comtesse à deux jours de distance de la paroisse du docteur, jusqu'à ce que son indisposition croissante rendit les voyages impossibles. Alors le docteur alla, mais à de plus rares époques, rendre visite à ses anciens amis dans le comté de Galles.

M. Denbigh, usé de bonne heure par les veilles et par les espérances détruites, devint, sous la direction spirituelle du recteur de B...., un sincère et pieux chrétien.

CHAPITRE XLV.

La santé de lady Pendennyss s'affaiblissant de jour en jour, les médecins lui conseillèrent le changement d'air. De retour d'une de ces vaines excursions sur le lac du Nord, Denbigh et sa femme furent contraints de chercher un abri contre un violent orage sous le premier

toit qui s'offrit à eux; c'était une ferme assez considérable. Les équipages et la suite nombreuse du comte ne causèrent pas peu d'embarras aux simples habitants. On alluma un grand feu dans la meilleure pièce, et tout fut mis à contribution pour sécher les voyageurs et leur offrir une hospitalité confortable.

La comtesse et son mari étaient assis, plongés dans cette apathie mélancolique qui était devenue depuis longtemps leur seule manière d'être, quand, dans les intervalles où l'orage suspendait sa fureur pour éclater de nouveau avec plus de force, une voix mâle chanta une ballade mélancolique. Les notes en étaient lentes, monotones, mais d'une douceur remarquable.

Les suivantes qui prodiguaient leurs soins à leur maîtresse, le valet qui préparait un vêtement sec pour son maître, tous s'arrêtèrent et suspendirent leur respiration pour entendre les accents mélodieux et tristes de cette ballade.

Mais aux premières notes Denbigh s'était cloué sur son siége, et il restait immobile, la bouche béante, comme frappé de stupeur, tourné du côté d'où partaient les accents. Une porte le séparait de la chambre du musicien, il l'ouvrit précipitamment, et sous un appentis attenant aux bâtiments, à peine abrité des fureurs de l'orage, revêtu des haillons de la plus affreuse misère, l'œil hagard et le corps débilité, il retrouva l'ombre de son frère Francis, perdu depuis si longtemps.

George fut saisi d'horreur et, tombant aux pieds de son frère, il lui prit les mains et s'écria :

— Francis, mon frère! me reconnaissez-vous?

Le maniaque le contempla d'un œil vague; mais bientôt il repoussa son frère et fit entendre un des plus farouches éclats de rire.

— Francis! mon cher frère! s'écria George avec amertume. Un cri perçant attira ses regards vers la porte par où il était entré, et il vit tomber sur le seuil le corps inanimé de sa femme. Le malheureux époux oublia tout pour courir au secours de Marianne, et la prenant dans ses bras, il s'écria :

— Marianne, ma chère Marianne, revenez à la vie, regardez, reconnaissez-moi.

Francis l'avait suivi et était en ce moment à ses côtés, fixant attentivement le corps sans vie. Ses regards s'adoucirent, et il s'écria aussi :

— Marianne, ma chère Marianne!

Une révolution subite s'opéra en lui; un des vaisseaux du cœur se rompit, et il tomba sans vie aux pieds de George. Le comte, remettant son épouse à ses suivantes, vola au secours de son frère; il était mort.

Lady Pendennyss lui survécut de dix-sept ans, mais sans quitter la chambre et toujours alitée. Le docteur Yves et sa femme connurent seuls la cause cruelle du chagrin de Denbigh, qui devint le tuteur de ses jeunes cousins, le duc, sa sœur et le jeune George Denbigh; il les éloigna, ainsi que son fils lord Lumley et sa fille lady Marianne, des scènes mélancoliques du château pour les préparer à la vie mondaine qu'exigeait leur rang; mais Lumley préférait la société de son père qui lui inculqua de bonne heure des principes solides de vertu et d'abnégation, et lorsque, cédant à ses désirs, il consentit à le laisser partir à l'âge de dix-sept ans pour l'armée, ce fut avec la conviction qu'il livrait aux dangers du monde un homme d'une raison bien au-dessus de son âge.

Le général Wilson acheva l'éducation si bien commencée par le père. Aussi lord Lumley devint-il bientôt un caractère exceptionnel au milieu de ses camarades. Il retourna en Angleterre à la fin de la guerre d'Espagne pour recevoir le dernier soupir de sa mère.

Quelques jours avant sa mort, la comtesse voulut que ses enfants connussent son histoire et sa culpabilité; elle remit à son fils une lettre qu'elle lui recommanda de lire après sa mort. Elle était adressée aux deux enfants et contenait ce qui suit :

« Reconnaissez en moi, mes enfants, les conséquences d'un cœur mauvais et égoïste qui m'a rendue insensible aux souffrances des autres et sans égards pour les lois les plus simples de la justice. L'égoïsme fut mon culte, et le plaisir d'être adulée s'accrut de toutes les flatteries des gens qui m'entouraient; et si les coutumes du royaume eussent permis aux rois de se mésallier, votre oncle eût échappé aux traits meurtriers de ma coquetterie.

» O Marianne, mon enfant, ne vous abaissez jamais à mettre en pratique ces artifices qui ont dégradé votre infortunée mère. Je voudrais vous laisser, comme dernier témoignage de mon affection, la conviction que la coquetterie est parmi les vices de la femme celui qui touche de plus près à l'impureté. C'est par le fait une sorte de prostitution mentale, la destruction de tous les sentiments de délicatesse, qui ajoutent un si grand prix aux charmes de la femme; c'est enfin la destruction de toute modestie. Une femme qui s'est adonnée à la pratique de ce vice s'efforcera en vain de retrouver cette simplicité de cœur qui peut seule lui assurer l'affection de son mari et de ses enfants, et s'il dégénère en habitude il la conduit inévitablement à l'oubli de tous ses devoirs. C'est en vain qu'une coquette prétend à la vraie dévotion; ce n'est pour elle qu'un masque de plus d'hypocrisie et de déception. Dieu vous garde et vous bénisse, enfants! Consolez et respectez votre estimable père tant qu'il demeurera parmi vous, et placez votre foi dans Celui qui n'abandonne jamais ceux qui s'adressent à lui avec sincérité et amour.

» Votre mère mourante. » MARIANNE PENDENNYSS. »

Cette lettre produisit une profonde impression sur les deux orphelins. Chez lady Marianne c'était la pitié, le regret et un sentiment d'horreur pour sa faute qui avait détruit la paix et la tranquillité d'esprit de sa mère; mais chez son frère, alors comte de Pendennyss, ces sentiments s'unissaient à une crainte jalouse d'éprouver un semblable sort dans les hasards du mariage. Son oncle avait été supposé devenir un jour l'héritier d'un titre plus élevé que le sien, mais il était le possesseur réel d'un nom au moins aussi honorable et d'une plus grande fortune.

Peu de temps après la mort de la comtesse, M. Denbigh, sentant sa constitution décliner chaque jour davantage, résolut de finir ses jours auprès de son ami le docteur Yves, qu'il n'avait pas revu depuis quelques années.

Il quitta la résidence de son fils dans le pays de Galles, et, voyageant à petites journées, il atteignit enfin le château de Lumley, mais faible et presque épuisé. Il fit ses adieux solennels à Marianne, qu'il ne voulait pas rendre témoin de sa mort. Arrivé à une petite distance de B..., il renvoya les équipages du comte, et tous deux prirent à pied la route du presbytère.

Une lettre avait été envoyée pour informer le docteur de sa prochaine arrivée, sans toutefois en préciser le jour, et du désir qu'il avait de rester inconnu au milieu de la famille; mais, sentant sa fin approcher, il était arrivé tout à fait inattendu chez son vieil ami. On en a vu les résultats dans les premiers chapitres de cette histoire, la mort de Denbigh et le départ de son fils en compagnie de son ami Francis au tombeau de ses ancêtres dans le Westmoreland.

Le comte éprouvait une répugnance bien légitime à laisser connaître l'histoire et les malheurs de la famille, et surtout de livrer à la censure du monde la conduite légère de sa mère. La mort subite et étrange de son père eût pu rappeler à la mémoire oublieuse de la société les circonstances premières de sa vie; et pourtant il était difficile de laisser passer inaperçue la mort d'un homme du rang de M. Denbigh. Ce fut Francis qui indiqua le moyen le plus simple de rester dans la vérité sans éclat, en dictant le paragraphe qui parut dans les journaux. A l'égard des Moseleys, quoi de plus naturel que le fils de *M. Denbigh* fût aussi *M. Denbigh?*

Le nom de lord Lumley, depuis comte de Pendennyss, était connu de la nation entière; mais la longue retraite de son père et de sa mère les avait fait oublier de leurs amis; Mrs. Wilson elle-même croyait son frère favori un Lumley. Le château de Pendennyss était depuis des siècles la résidence orgueilleuse de cette famille, et le changement de nom de ses possesseurs s'était perdu dans la nuit des temps.

Quand donc Emilie rencontra le comte d'une manière si inattendue pour la seconde fois au presbytère, elle le reconnut, comme tout le monde, pour M. Denbigh. Cette fois Pendennyss était revenu dans l'espoir de rencontrer son parent lord Bolton; mais apprenant qu'il était parti, il n'avait pu résister au désir de rendre visite au recteur. Laissant en conséquence ses équipages continuer leur route vers Londres, il était arrivé à pied à la maison du docteur Yves. Par les mêmes motifs que la première fois, il avait désiré demeurer incognito. La chose était facile; le docteur et son fils l'appelaient dans son enfance simplement George ou Lumley, et ne mentionnaient jamais le nom de Pendennyss, qui leur rappelait de tristes souvenirs.

Le comte avait souvent entendu parler par ses amis de la beauté d'Emilie Moseley, et Mrs. Yves surtout ne tarissait pas en éloges sur son caractère. La curiosité du comte fut grande de juger par lui même des vertus et de la beauté de ce parangon femelle, et, contrairement à toutes les renommées trop hautement vantées, il put se convaincre qu'elle était au-dessus de tout éloge. Voulant toutefois approfondir son caractère, il insista auprès du docteur pour qu'il l'aidât à rester inconnu. Celui-ci eut pitié de sa faiblesse, car il ne put se tromper sur les nouveaux sentiments qui le dominaient, et consentit à garder le silence.

— Mais enfin, George, dit-il en souriant, vous n'avez pas l'intention de l'épouser sous le nom de Denbigh?

— Oh! non, certainement, il est encore trop tôt de penser au mariage; mais j'aimerais à savoir comment le monde accueillera M. Denbigh tout court, orphelin et sans fortune. N'oubliez pas mon incognito, appelez-moi seulement George; c'est tout ce que je vous demande.

Le plan de Pendennyss suivit son exécution. Les jours se succédèrent rapidement, et il restait toujours dans le Northamptonshire jusqu'à ce que ses principes et son caractère lui eussent gagné l'estime et l'affection de la famille Moseley.

Ses fréquents embarras provenaient de la crainte qu'il avait d'être reconnu. Il l'avait échappé belle avec Lise Herbert Nicholson; et, comme on pense, il avait évité avec soin mistress Fitz-Gérald et lord Henri Stapleton; car, puisqu'il s'était tant avancé, il avait résolu de persévérer jusqu'à la fin. Egerton devait l'avoir reconnu, et il méprisait son caractère et ses manières.

Quand Chatterton parut diriger ses attentions sur Emilie, la conduite et la confiance du jeune homme le firent prendre pour confident de ses désirs et de sa position. Trop généreux pour ne pas rencontrer son rival sur un terrain égal, Pendennyss employa son influence auprès du duc et de son cousin pour faire obtenir au baron la charge qu'il sollicitait. On en connaît le résultat. Il le conduisit à Londres, le confia

au duc de Derwent et revint aussitôt continuer sa cour. Sa lettre, datée du château de Bolton, était une ruse pour cacher son véritable caractère, car il savait que le baronnet et sa famille partaient en ce moment même pour les eaux.

— En vérité, mylord, lui dit un jour le docteur, vos plans réussissent à merveille, et je ne redoute qu'une chose; c'est que l'effet produit sur votre fiancée, lorsqu'elle apprendra votre rang et votre véritable nom, ne soit tout différent de ce que vous en attendez.

CHAPITRE XLVI.

Mais le docteur Yves s'était trompé. Lorsqu'il aperçut des éclairs de plaisir et de brillantes couleurs dans la physionomie de mistress Moseley, et le sourire de satisfaction qui relevait les lèvres graves de mistress Wilson, quand le comte leur tendit la main pour descendre de voiture, il convint avec joie que ses pronostics étaient faux.

Pendennyss continuait à tenir la portière de la voiture d'un air irrésolu, lorsque mistress Wilson lui dit :

— Vous souperez avec nous, milord?

— Mille remercîments, ma chère madame, pour tant de bontés, s'écria-t-il, s'élançant dans la voiture, qui se referma aussitôt, et ils partirent.

— Après les explications de ce matin, milord, dit mistres Wilson, désirant dissiper à la fois tous ses doutes, il serait futile de cacher notre curiosité de connaître tous vos actes. Comment votre portefeuile s'est il trouvé dans la possession de mistress Fitz-Gerald?

— De mistress Fitz Gerald ! répéta Pendennyss surpris : « Je l'ai perdu dans l'une des salles de la résidence, et je pensais qu'il était ainsi tombé dans vos mains et que son contenu m'avait trahi à vos yeux, ainsi qu'à ceux d'Émilie, et que pour cette raison vous m'aviez repoussé toutes deux. Me serais-je trompé dans mes deux conjectures ?

Mistress Wilson, pour la première fois, déduisit au comte les véritables motifs de leur refus, et lui raconta comment le portefeuille lui avait été remis par mistress Fitz-Gerald.

Le comte écoutait dans le plus grand étonnement, et après avoir réfléchi en lui-même, il dit tout à coup :

— Je me souviens de l'avoir sorti de ma poche pour montrer au colonel quelques plantes rares et sèches que j'y avais renfermées, et lorsque je me suis aperçu que je l'avais oublié, je ne l'ai plus retrouvé à l'endroit où je l'avais laissé; j'ai cru naturellement plus tard qu'il était tombé entre vos mains.

Mistress Wilson et Emilie pensèrent aussitôt qu'Egerton était le misérable qui leur avait causé, ainsi qu'à mistress Fitz-Gerald, tant de tourments, et la première fit part de ses soupçons au comte.

— Rien n'est plus probable, madame, répondit-il, et ceci m'explique son regard effaré quand nous nous sommes rencontrés la première fois, et pourquoi il fuyait ma présence; car il a dû me reconnaître quoique la voiture le cachât à mes yeux. Ils convinrent tous trois qu'Egerton avait porté le portefeuille chez mistress Fitz-Gerald, et passèrent à un sujet de conversation plus agréable.

— Maître ! mon maître! s'écria Pierre qui se trouvait à la fenêtre de la chambre de M. Benfield, soufflant sur une assiettée de gruau destinée au souper de son maître et allongeant le cou, écarquillant ses yeux pour distinguer les objets à la lumière de la lampe, je crois que voici M. Denbigh aidant miss Emmy à descendre d'un équipage tout couvert d'or et entouré de domestiques chamarrés sur toutes les coutures.

La cuiller que M. Benfield allait porter à sa bouche s'échappa de sa main; il se leva brusquement, et rajustant sa toilette, il prit le bras de son intendant et se dirigea vers le salon; mais comme tous ces mouvements parurent trop longs encore au brave serviteur, le vieux garçon calma son impatience par les réflexions suivantes :

— M. Denbigh de retour! je croyais qu'après avoir laissé ce coquin de John tirer sur lui il n'aurait jamais abandonné mon Emmy. Ici le vieux gentilhomme se rappela tout à coup le mariage de Denbigh. Mais, Peter, à quoi bon maintenant... je me souviens que quand mon ami, le comte de Gosford... Il fut arrêté de nouveau dans ses réflexions par l'image de la vicomtesse qu'il avait vue assise à une table de jeu. Mais enfin, Peter, nous pouvons néanmoins descendre et le voir.

— Monsieur Denbigh, s'écria sir Edward lorsqu'il aperçut le compagnon de sa sœur et de sa fille entrer au salon, soyez une fois encore le bienvenu parmi vos vieux amis. Votre fuite soudaine nous a causé beaucoup de chagrin, mais sans doute lady Laura avait trop d'attraits pour nous permettre de vous garder plus longtemps parmi nous.

Le bon baronnet soupira et tendit la main à celui qu'il avait espéré un jour accueillir comme son fils.

— Ce n'est ni lady Laura, ni aucune autre dame, mon cher sir Edward, s'écria le comte saisissant sa main, qui m'a chassé de votre maison, mais c'est le déplaisir de votre propre fille, et la voici, j'espère, prête à le reconnaître et à me pardonner. John, qui connaissait le refus de sa sœur et qui ressentait de l'humeur de l'accueil cavalier que lui avait fait Denbigh, se sentit indigné de tant d'audace de la part d'un homme marié, il s'approcha de lui et lui dit :

— Votre serviteur, M. Denbigh ; comment se porte lady Laura?

Pendennyss comprit son regard et répliqua gravement :

— Votre serviteur, M. John Moseley. Lady Laura se porte ou doit certainement se porter très-bien, car elle est dans ce moment au bal avec son mari.

Le regard vif de John erra du comte à sa tante, de sa tante à Emilie; un sourire radieux éclairait toutes leurs physionomies : il comprit qu'il était survenu quelque chose d'extraordinaire, et, cédant à son impulsion, il saisit la main que lui tendit Pendennyss et s'écria :

— Denbigh! je vois, je reconnais qu'il y a ici quelque méprise inexplicable et que nous sommes...

— Nous sommes frères, répliqua le comte avec emphase, sir Edward; — chère lady Moseley, je m'abandonne à votre merci. Je suis un imposteur... quand votre hospitalité m'accueillait sous votre toit, vous receviez George Denbigh, mais il est connu plus avantageusement sous le titre du comte de Pendennyss.

— Le comte de Pendennyss! s'écria lady Moseley dans un transport de joie; est-il possible, ma chère Charlotte, que ce soit là votre ami inconnu!

— C'est le même, ma sœur, et coupable d'un acte de folie qui rapproche la distance qui nous sépare, en démontrant qu'il est sujet aux faillibilités d'un mortel; mais la mascarade est finie, et j'espère que vous et Edward l'accueillerez non-seulement comme un comte, mais comme votre fils.

— Très volontiers, — très-volontiers, s'écria le baronnet avec force, fût-il prince, pair ou mendiant, il est le sauveur de mon enfant, et comme tel il sera toujours le bienvenu.

La porte s'ouvrit lentement, et le vénérable célibataire parut sur le seuil.

Pendennyss, qui n'avait jamais oublié les intentions bienveillantes à son égard de M. Benfield, le reconnut avec une vive satisfaction, et lui témoigna sa joie de le retrouver à Londres.

— Monsieur Denbigh, je suis heureux de vous voir; j'avais envoyé Peter à Londres pour porter un message, mais c'est fini maintenant. — Le vieillard soupira — Néanmoins Peter a échappé aux embûches de ce lieu de débauche, et si vous êtes heureux, je suis satisfait. Je me souviens quand le comte de...

— Pendennyss, s'écria l'autre, en imposa à l'hospitalité d'un digne gentilhomme sous un nom supposé, pour étudier le caractère d'une femme adorable beaucoup trop bonne pour lui, et qui veut bien aujourd'hui oublier ses folies et le rendre non-seulement le plus heureux des hommes, mais, en outre, le neveu de M. Benfield.

Pendant ce discours, la physionomie de M. Benfield trahissait une vive émotion : il regardait de l'un à l'autre sans comprendre, jusqu'à ce qu'il aperçut mistress Wilson qui lui souriait; l'émotion l'empêchant de prononcer une parole, il montra du doigt le comte interrogeant du regard mistress Wilson, qui lui répondit simplement :

— Lord Pendennyss.

— Et Emmy, chère, voulez-vous, voulez-vous l'épouser? s'écria le vieillard d'une voix étouffée.

Emilie comprit son oncle, et rougissant mais avec une grande franchise, elle mit sa main dans celle du comte, qui, ravit, la couvrit de baisers.

M. Benfield retomba sur sa chaise et fondit en larmes.

— Peter, murmura-t-il d'une voix presque intelligible, je suis heureux, je puis mourir en paix; mon Emilie adorée sera mariée, et je la confierai à vos soins.

Emilie, vivement émue de tant de témoignages d'affection, se jeta dans ses bras et versa avec lui des larmes de joie. Jane n'éprouva aucun sentiment d'envie à la vue du bonheur de sa sœur; elle s'en réjouit au contraire, et tous vinrent s'asseoir à la table pour souper, formant un groupe d'heureux dont on eût à peine trouvé le parallèle dans la grande métropole.

— Mylord Pendennyss, dit sir Edward se versant un verre de vin et passant la bouteille à son voisin, je bois à votre santé, à votre bonheur et à celui de ma fille chérie.

Le toast fut joyeusement accepté par toute la famille, sans en excepter l'honnête intendant qu'un sincère attachement et de longs services autorisaient à prendre des familiarités respectueuses; il se versa donc un verre de vin, et s'approchant de la jeune fiancée, il commença ainsi son discours :

— Ma chère miss Emmy, je vous souhaite de vivre longtemps pour être la consolation de votre honoré père, de votre honorée mère et de mon cher honoré maître, et de vous-même et de mistress Wilson. L'intendant s'arrêta pour éclaircir sa voix et pour rassembler dans sa mémoire les noms de ceux qui figuraient à table — et M. John Moseley, et la douce mistress Moseley, et la jolie mistress Jane, et M. lord Denbigh, comte — comte comme on dit qu'il est maintenant — et Peter s'arrêta un moment pour délibérer; puis faisant une autre révérence, il porta le verre à ses lèvres, mais il l'avait à peine vidé à moitié qu'il s'arrêta, et le remplissant de nouveau jusqu'au bord, il reprit... et le révérend M. Francis Yves et mistress Yves.

Un long éclat de rire de John vint mettre fin à son énumération, et considérant qu'il n'avait oublié personne de la famille, il vida son verre d'un seul trait.

Emilie, en adressant ses remercîments au vieillard pour son oraison, aperçut dans le coin de son œil une larme qui eût plaidé en sa

faveur pour cette légère infraction au cérémonial. Pendennyss se leva, et lui prenant la main avec bonté, le remercia cordialement.

— Je vous dois beaucoup, monsieur Johnson, pour les deux voyages que vous avez faits pour moi, et je n'oublierai jamais le zèle avec lequel vous avez rempli votre dernier voyage; nous sommes amis pour la vie.

— Je vous remercie, je remercie Votre Seigneurie, dit l'intendant à voix basse, puissiez-vous vivre longtemps, pour rendre ma chère petite miss Emmy aussi heureuse qu'elle mérite de l'être!

— Mais en vérité, milord, s'écria John observant que l'affection de l'intendant avait amené de nouveau des larmes dans les yeux de sa sœur, n'était-ce pas une circonstance singulière que cette rencontre soudaine dans votre hôtel des quatre voyageurs de la diligence?

— Pas autant que vous le pensez, répliqua le comte; vous-même et Johnson étiez à ma recherche; lord Henry Stapleton accomplissait l'engagement de me prendre pour partir au mariage de sa sœur; c'était chose arrangée entre nous par correspondance, et le général Marcati me cherchait aussi pour m'entretenir d'intérêts de sa nièce doña Julia. C'était la première entrevue que nous avions ensemble, car pendant mon service en Espagne je n'avais connu que le comte. La lettre qu'il me donna était de l'ambassadeur espagnol réclamant un droit d'extradition contre mistress Fitz-Gerald, et exigeant que je me départisse d'aucune influence pour contre-carrer ses efforts.

— Ce que vous refusâtes? interrompit chaleureusement Emilie.

— Non, répondit le comte, car ce n'était pas nécessaire, le ministre lui-même n'est pas investi d'un pouvoir aussi étendu; mais je dis explicitement au général, que je m'opposerais à toutes démarches violentes pour la forcer à rentrer dans son pays et s'y voir renfermer dans un couvent.

— Votre Honneur, milord, dit Peter qui avait écouté avec beaucoup d'attention, oserais-je, sans vous offenser, vous adresser une ou deux questions?

— Parlez, mon brave ami, dit Pendennyss avec un sourire encourageant.

— Je désire savoir si vous êtes resté dans la même rue après avoir quitté l'hôtel; car M. John Moseley et moi nous n'étions pas d'accord sur ce point.

Le comte sourit et répliqua : — Je crois, Moseley, que je vous dois des excuses pour vous avoir traité si cavalièrement, mais le crime rend poltron, vous ignoriez mon déguisement, et j'avais honte de dissimuler plus longtemps; je quittai donc la ville au point du jour. Quelle est votre autre question?

— Ma foi, milord, reprit Peter un peu désappointé de s'être trompé dans sa première conjecture, ce langage d'outre-mer dont vous vous êtes servi...

— C'était de l'espagnol.

— Et non pas du grec, Peter, dit gravement son maître. Je pensais bien d'après ce que vous m'avez rapporté, que vous vous trompiez. Il ne faut pas vous déconcerter pour cela, car je connais plusieurs membres du parlement qui ne parlent pas le grec, il n'y a donc pas de honte pour un serviteur de l'ignorer.

Un peu consolé de sa part d'ignorance avec les représentants de son pays, Peter reprit sa place en silence, et bientôt le roulement des voitures annonçant la sortie de l'Opéra, le comte prit congé de la famille et tous se séparèrent pour prendre du repos.

Quelques jours plus tard, un messager prenait la route de B.... pour prier le docteur Yves et ses amis d'être témoins du mariage annoncé entre le comte de Pendennyss et miss Emilie Moseley. M. Benfield se désolait de penser que la grande fortune du comte ne lui permît pas de contribuer pour sa part au bien-être d'Emilie. Néanmoins un quinzième codicille fut introduit par l'ingénuité de Peter et de son maître, en faveur non pas de George Denbigh, mais du second fils qui viendrait à naître, Roderic Benfield-Denbigh lui léguant vingt mille livres sterling pour porter son nom.

— Et ce sera un joli garçon, j'en suis sûr, dit l'intendant qui serra de nouveau le testament.

— Oui, certainement, car les deux jeunes gens sont aussi beaux qu'ils sons bons, répliqua son maître; je me souviens que quand notre président épousa sa troisième femme, on disait par le monde qu'ils formaient le plus joli couple de la cour; mais mon Emmy et le comte sont bien mieux. Ah! Peter Johnson, ils sont jeunes, riches et aimés; mais après tout, que serait tout cela sans la bonté?

— La bonté! s'écria l'intendant étonné, mais ils sont bons comme des anges.

Les idées du maître sur la perfection humaine avaient subi un rude choc à la vue de sa vicomtesse devenue joueuse, mais il répondit avec douceur : — Aussi bons que des mortels peuvent l'être.

CHAPITRE XLVII.

La douce température du printemps commençait à faire désirer de quitter la ville pour jouir de l'air pur de la campagne, lorsque sir Edward se décida à louer à quelques milles de Londres une petite propriété, où il put se livrer à son goût prononcé pour le jardinage : c'est là qu'au sortir de l'autel Pendennyss conduisit sa femme, où ils passèrent dans ce paisible et délicieux séjour les premières semaines de leur félicité; au bout de ce temps, ils revinrent prendre possession de leur maison de Londres, et la comtesse fut installée maîtresse du riche hôtel d'Annerdale.

Le matin même de leur arrivée, le comte se présenta dans Saint-James square, et s'inclinant devant mistress Wilson, il lui dit :

— Je viens, madame, vous chercher pour vous conduire à votre nouvelle demeure. Celle-ci, émue de surprise et le cœur palpitant d'émotion, demanda l'explication de ces paroles.

— Sûrement, ma chère mistress Wilson, plus que ma tante, ma mère, vous ne pensez pas après avoir dirigé mon Emilie de l'enfance à l'adolescence, dans le sentier du devoir, l'abandonner au moment le plus décisif de ses épreuves; je suis l'élève de votre mari, nous sommes les enfants de vos soins réunis, et nous ne devons désormais, comme nous possédons un même cœur, n'habiter qu'une même maison.

Mistress Wilson avait vivement désiré cette invitation, mais elle espérait à peine la voir réaliser, et surtout d'une manière aussi franche et affectueuse; ne pouvant retenir ses larmes, la bonne veuve porta la main de Pendennys à ses lèvres pour tout remercîment. Sir Edward, regrettant la société de sa sœur, insista pour qu'elle partageât son séjour entre les deux familles.

— Pendennyss a dit vrai, mon cher frère; Emilie est l'enfant de mes soins et de mon amour : les deux êtres que j'aime le plus au monde sont unis maintenant; mais, ajouta-t-elle pressant lady Moseley dans ses bras, mon cœur est assez vaste pour vous contenir tous, et ma reconnaissance pour votre affection sera éternelle; nous ne ferons qu'une seule et grande famille, et quoique nos devoirs puissent nous séparer pour un temps, nous nous retrouverons toujours avec la même tendresse; mais je désire demeurer avec Georges et Emilie.

— J'espère néanmoins, dit lady Moseley au comte, que votre propriété dans le Northamptonshire ne restera pas toujours vacante?

— Cette propriété n'est plus à moi, madame; quand je pensais réussir dans mes projets, j'envoyai un homme d'affaires pour acheter l'évêché; dans mon désapointement, ajouta-t-il, j'oubliai de donner contre-ordre, j'en fus quelque temps embarrassé; mais aujourd'hui elle est rendue à sa première dastination, elle est uniquement la propriété de la comtesse de Pendennyss, et je ne doute pas que vous ne la trouviez souvent et agréablement occupée.

Cette nouvelle causa un grand plaisir à la famille, et la perspective de passer la saison d'été rendit à Jane elle-même son premier bonheur.

S'il est un bonheur dans cette vie qui se rapproche de celui promis aux élus du ciel, c'est celui qui prend sa source dans un amour ardent et pur, où la jeunesse, l'innocence, la piété et l'union de la famille viennent sourire sur deux nouveaux époux... Mais il n'y a pas dans ce monde de bonheur parfait.

Le courage et la tranquilité d'esprit d'Emilie devaient être mis à l'épreuve par un événement inattendu, et qui vint ébranler le monde. Bonaparte reparut en France

Dès que le comte eut connaissance de cet événement, sa résolution fut prise; son régiment était la gloire de l'armée, et sans aucun doute il recevrait l'ordre de rejoindre le duc. Emilie était donc en quelque sorte préparée à se séparer pour un temps de son époux. Un matin le son des trompettes et des instruments de guerre vint troubler les échos solitaires des alentours du petit village où était situé l'ermitage de sir Moseley, caché presque entièrement par les buissons qui entouraient la place; la comtesse de Pendennyss et sa sœur lady Marianne épiaient avec inquiétude l'approche du corps ainsi bruyamment annoncé. Une foule innombrable de cavaliers rangés en ligne avait défilé devant les regards attentifs des deux femmes, sans qu'elles eussent reconnu parmi eux la noble tournure du chef, lorsqu'un cavalier se détache tout à coup et sautant à bas de son cheval, Emilie tomba dans les bras de son mari.

— C'est le sort du soldat, dit le comte; j'espérais que la paix du monde ne serait plus de longtemps troublée, que l'ambition et la jalousie accorderaient quelque répit à notre profession meurtrière; mais, du courage, mon amie, espérons que tout se terminera pour le mieux.

— Ah! ah! Pendennyss, mon cher mari, sanglota Emilie, emportez avec vous mes prières, mon amour, tout ce qui peut vous consoler. Je ne vous dirai pas d'avoir soin de vos jours, votre devoir vous enseigne comme soldat de les exposer, et comme époux de me les conserver; je prierai que vous me soyez bientôt rendu, toujours amant le plus cher des hommes et chrétiens.

Le comte voulant éviter de prolonger la douleur de cette séparation, donna un dernier baiser à sa femme, et pressant Marianne sur son cœur, il remonta à cheval, et fut bientôt hors de vue.

Quelques jours après le départ de Pendennyss, Chatterton fut surpris de voir arriver sa mère et sa sœur Catherine. Leur récit fut court. Lord et lady Herriefield étaient séparés; et la douairière, redoutant les conséquences d'une jeune femme dans cette situation, ramenait sa fille à Londres pour être à même de veiller sur sa conduite. Lord Herriefield n'avait rien rencontré dans sa femme qui répondît à son attente; sa simplicité, qui au premier abord l'avait charmé, avait bientôt fait place aux exigences impérieuses d'une femme à la mode et courant le monde. Catherine quitta volontairement son mari, et son mari fut tout aussi content d'être débarrassé de sa femme. Quelques jours après leur départ il partit pour l'Italie avec la femme répudiée d'un officier de la

marine anglaise; et si Kate ne commit pas une faute égale, elle le dut plus à la vigilance jalouse de sa mère qu'à sa propre préservation.

La présence de mistress Wilson consola un peu Émilie de l'absence de son mari, et l'empêcha de penser aussi souvent qu'elle l'eût fait dans la solitude aux dangers qu'il courait. L'évêché avait été disposé pour la recevoir; et comme elle voulut attendre le retour de son époux pour être présentée à la cour, toute la famille l'accompagna dans le Northamptonshire. Sir Edward eut le plaisir de voir réunies autour de lui toutes les personnes qu'il aimait et ses meilleurs amis du voisinage.

— Mylady Pendennys, dit Haughton, qui avait ce jour-là accepté une invitation à dîner, j'ai reçu des nouvelles du comte, et je vous les apporte, pensant qu'elles vous feront plaisir.

— En effet, si vous en avez de plus récentes que moi, répondit Emilie souriant, vous me ferez plaisir de les lire.

— Il est arrivé sain et sauf avec son régiment près de Bruxelles; je l'ai appris du fils d'un voisin qui l'a vu entrer dans la maison occupée par Wellington.

— Oh! dit mistress Wilson, Emilie sait cela depuis huit jours. Votre ami ne vous a-t-il rien dit de Bonaparte? Nous nous intéressons vivement à ses démarches.

M. Haughton, mortifié d'avoir donné des nouvelles si anciennes, répondit qu'il ne savait rien de plus que ce que contenaient les journaux.
— Mais, ajouta-t-il, je pense que Votre Seigneurie a aussi entendu parler du capitaine Jarvis.

— Non, répondit Emilie, les mouvements du capitaine Jarvis m'ont, je l'avoue, beaucoup moins intéressée que ceux de lord Pendennyss. Le duc en aurait-il fait son aide de camp?

— Non pas, dit vivement le voisin enchanté d'avoir quelque chose de nouveau à apprendre; aussitôt qu'il apprit le retour de Bonaparte, il vendit sa commission et se maria.

— Il est marié! s'écria John; pas à miss Harrys, je pense?

— Non, à une sotte fille qu'il a rencontrée dans le Cornwall, et qui s'est laissé prendre à ses galons dorés. Le lendemain il dit à sa femme désolée et à sa mère frappée de stupeur que l'honneur des Jarvis devait se reposer jusqu'à ce que les soutiens du nom devinssent assez nombreux pour les risquer sur un champ de bataille.

— Et comment la nouvelle mistress Jarvis et la femme de sir Thinto ont-elles pris cette déclaration?

— Pas bien du tout; la première sanglota et dit qu'elle ne l'avait épousé que pour son habit rouge et son courage, et la mère déplora la destruction de l'honneur naissant de sa maison.

— Comment tout cela s'est-il terminé? demanda mistress Wilson.

— Le capitaine Jarvis, continua M. Haughton, pour éviter le ridicule dans son nouveau voisinage, s'est enfin rendu aux désirs de son père, et il a repris sa profession de marchand dans la Cité.

— Où je souhaite sincèrement qu'il reste, s'écria John qui depuis l'accident du bosquet ne pouvait plus le souffrir.

— Mais sir Timon, le bon, l'honnête marchand, qu'est-il devenu?

— Il a abandonné son titre, se fait appeler simplement M. Jarvis, et vit retiré dans le Cornwall. Son gendre est parti pour la Flandre avec son régiment, et lady Egerton, ne pouvant vivre sans les secours de son père, est allée enfouir son orgueil auprès de lui.

Les lettres du continent annonçaient l'approche des événements, et les appréhensions de notre héroïne et de ses amis augmentèrent à mesure que le moment de la lutte devenait plus imminent. Sur ses résultats reposaient en effet non-seulement les destinées de milliers d'individus, mais celles aussi des princes ennemis et des empires.

CHAPITRE XLVIII.

Napoléon avait déjà commencé ces rapides mouvements qui pendant un temps jetèrent le monde dans la balance de sa fortune, et que l'intervention de la Providence put seule arrêter dans leur essor. Pendant que le 40e régiment de dragons évoluait dans un champ inondé déjà du sang anglais, son galant colonel des hauteurs de Quatre-Bras aperçut un escadron ami terrassé sous les coups des cuirassiers ennemis. Un mot d'ordre envoyé à temps amena des renforts et changea les vaincus en vainqueurs.

— Epargnez ma vie, je me rends, s'écriait un officier déjà blessé mortellement et qui se couvrait la tête contre les coups furieux d'un Français. Un dragon anglais abattit le bras du cuirassier, qui fut contraint de se retirer.

— Dieu merci! soupira l'officier blessé tombant sous les pieds de son cheval. Son sauveur mit pied à terre et, le soulevant dans ses bras, lui demanda où il était blessé. L'un était Pendennyss et l'autre Egerton. Le blessé poussa un sourd gémissement en reconnaissant celui qui l'avait sauvé du coup de grâce. Le comte le confia aux soins de deux soldats et se remit en selle. Les débris épars furent ralliés au son de la trompette, et pendant le reste du jour on put les apercevoir au plus fort de la mêlée, conduits par leur intrépide colonel, les sabres dégouttants de sang et leurs voix rauques à force de crier victoire.

Le temps qui s'écoula entre la bataille de Quatre-Bras et celle de Waterloo fut un temps de rude épreuve pour le courage et la discipline de l'armée anglaise. Les Prussiens, battus sur leurs flancs, avaient été complétement mis en déroute, et ils se trouvaient en face d'un ennemi brave, habile et victorieux, conduit par le plus grand capitaine du monde. Le prudent commandant des forces anglaises battit en retraite vers la plaine de Waterloo, qui allait bientôt ouvrir ses flancs pour recéler des milliers de cadavres et décider du sort de la bataille.

Le voisinage de l'ennemi n'admettait pas de relâche dans les lignes avancées de l'armée anglaise, et la nuit inquiète du 17 s'écoula pour le comte sous la voûte du firmament et enveloppé dans le même manteau avec son lieutenant-colonel George Denbigh.

Au signal du premier coup de canon, Pendennyss enfourcha son coursier, donnant une dernière pensée à sa femme, puis il fut tout entier aux résultats de la journée dont les événements sont connus.

Henry Egerton avait été lancé de bonne heure dans le monde comme bon nombre de ses compatriotes, sans aucun principe pour dominer les passions et résister aux séductions de la société. Son père occupait un emploi dans le gouvernement et passait tout son temps à la cour. Sa mère était une femme à la mode, ne vivant que pour plaire au monde et s'abandonnant à toutes les faiblesses de la folie pour l'emporter sur toutes ses rivales. Donc, il ne puisa dans la maison de son père que des sentiments d'égoïsme d'un côté et de l'autre une passion pour la vie mondaine et ses extravagances.

Brave par tempérament et par orgueil, il entra jeune à l'armée autant par vocation que séduit par la splendeur et le renom de l'état militaire. Mais il préférait à la gloire Londres et ses plaisirs; et l'argent de son oncle sir Edgard, dont il devait hériter, servit à l'élever au rang de lieutenant-colonel sans qu'il eût à passer une heure sur un champ de bataille.

Dans la seule campagne qu'il fit à cette époque en Espagne, il rencontra accidentellement doña Julia, et nous avons vu comment elle lui inspira une passion coupable et ses indignes projets envers elle. La conjecture de Pendennyss était vraie. Il avait vu le visage de l'officier qui s'interposait entre lui et la victime, mais il était resté caché par la voiture. Il ne voulait pas attenter à sa vie, mais simplement le mettre hors d'état de le poursuivre. Trompé dans ses espérances et craignant le ridicule et les sarcasmes de ses camarades, il avait, comme on pense, gardé le secret sur cette aventure dont la connaissance eût tourné à sa honte. Lorsqu'il arriva dans le Northamptonshire, il y était attiré par plusieurs raisons: la nécessité de se soustraire à ses créanciers, son habileté à débarrasser Jarvis de l'argent qu'il extorquait à sa mère et à ses sœurs, et des vues sur l'une de ces dernières que la beauté de Jane avait souvent ébranlées. La première fois qu'il rencontra Denbigh il reconnut que le hasard le mettait à la merci de l'homme qui pouvait le perdre de réputation; apprenant que le protecteur de Julia était le même qui l'avait arrachée à ses odieuses tentatives, c'était bien lui qui, pour l'éloigner et le perdre dans l'esprit de mistress Wilson et de sa mère, avait profité de son absence momentanée pour enlever son portefeuille et le laisser tomber dans la maison de mistress Fitz-Gerald, auprès de laquelle il n'avait fait une seconde tentative que pour détourner les soupçons sur ses véritables projets.

La conversation que M. Holt avait tenue sur son compte l'avait tout à coup déterminé à se débarrasser de ses créanciers par un coup de main. Il prit la fuite avec miss Jarvis.

Telle fut la substance de sa confession à l'homme qu'il avait reconnu pour le comte de Pendennyss sur le champ de bataille de Waterloo.

CHAPITRE XLIX.

La moisson venait d'être faite dans les délicieuses vallées de Pendennyss, qui laissaient déjà pousser les premières tiges d'une nouvelle récolte. Les fermiers prévoyants tournaient leurs yeux vers les promesses de la prochaine saison, tandis que le château déployait aux yeux ébahis des paysans un mouvement et un bruit dont ils n'avaient pas été témoins depuis la mort du feu duc. Les nombreuses fenêtres s'ouvraient aux chauds rayons du soleil, les salles hautes et sculptées étaient parcourues en tous sens par les heureux habitants. Des valets en riche livrée paraissaient sur le perron, communiquant aux grooms et aux cochers les ordres des maîtres concernant les brillants équipages, remises et vastes hangars. Tout indiquait la vie, la splendeur et l'activité au dehors, l'ordre, la richesse et le bonheur au dedans.

Dans une pièce du rez-de-chaussée se tenait John Moseley, occupé à examiner des pierres à fusil que lui présentait un domestique. Grâce, assise à ses côtés, jouait à les lui arracher les unes après les autres, et s'écriant d'un ton moitié sérieux, moitié plaisant:

— John, il ne faut pas vous dévouer avec tant d'ardeur à la chasse. C'est cruel de tuer pour votre seul amusement des oiseaux inoffensifs.

— Demandez au chef d'Émilie et à l'appétit de Mr. Haughton, dit John, vous savez du reste que je ne manque jamais mon coup.

— C'est une circonstance aggravante, car alors la boucherie n'en est que plus sanglante.

— Oh! s'écria John en riant, le ci-devant capitaine Jarvis est un chasseur comme il vous en faut. Il chasserait tout un mois sans abattre une plume.

— Mais maintenant Moseley, Pendennyss et Chatterton ont l'intention de conduire leurs femmes, en bons époux qu'ils sont, pour voir l'admirable chute d'eau dans les montagnes; et que vais-je faire, moi, pendant toute cette longue matinée?

John s'assura que sa femme désirait réellement être de la partie, et,

jetant un regard de regret sur son fusil, il dit : — Vous avez donc bien envie de faire cette promenade ?

— Oh oui ! je vous assure si...

— Si quoi ?

— Si vous consentez à me conduire...

— J'y consens, mais à une condition !

— Nommez-la, dit Grâce rougissant de plaisir.

— C'est que vous n'exposerez plus votre santé à aller à l'église le dimanche par une pluie battante.

La jeune femme pâlit, baissa la tête, et John, lui prenant tendrement la main, donna des ordres pour qu'on préparât son phaéton.

Dans l'angle d'une autre fenêtre encadrée de plantes et de fleurs exotiques, brillait le visage de lady Marianne Denbigh, jouant avec les pétales effeuillés d'une rose du Bengale, et dans l'angle opposé, debout devant elle se tenait respectueusement le duc de Derwent.



Un gentilhomme campagnard vint demander la main de miss Harris.

— Vous avez entendu au déjeuner le projet de partie pour les cimes de la montagne, ma chère miss Marianne? Mais vous les avez visitées trop souvent sans doute pour vouloir en supporter la fatigue.

— Oh ! non. J'adore cette promenade, et j'aimerais accompagner la comtesse dans sa première visite. J'ai bien envie de prier George de me donner une place dans son phaéton.

— Ma voiture serait honorée par la présence de lady Marianne Denbigh, s'écria le duc avec feu, si elle consentait à m'accepter pour son chevalier dans cette occasion.

— Marianne accepta avec un plaisir évident, et le duc continua :

— Mais si vous m'acceptez pour chevalier, je dois au moins porter vos couleurs, et il tendit la main pour prendre la rose qu'elle respirait. Lady Marianne hésita un moment, rougit et la lui abandonna.

— Voici, mon cher oncle, dit Emilie le visage rayonnant de bonheur et de santé, voici le négus que vous m'avez demandé, et s'approchant avec un verre plein du breuvage, elle ajouta : Je l'ai fait moi-même, et vous le trouverez bon.

— Oh ! ma chère lady Pendennyss, reprit le vieux gentilhomme se levant poliment de son siége, vous vous donnez trop de peine pour un vieux garçon comme moi.

Les vieux garçons sont souvent plus estimables que les jeunes, interrompit gaiement le comte qui entrait, voici mon ami M. Peter Johnson; qui sait s'il ne nous fera pas danser à ses noces?

— Milord et milady, et mon honoré maître, dit Peter gravement et saluant respectueusement, j'ai passé l'âge de prendre femme, car vienne la Saint-Jean d'hiver, j'aurai soixante-treize ans, vieux style.

— Que ferez-vous donc de vos trois cents livres de rente, dit en souriant Emilie, si vous ne les léguez à quelque brave femme qui rendra confortable pour vous l'hiver de la vie?

— Milady, hom, milady, dit l'intendant qui rougit, j'avais un peu pensé à en disposer avec le consentement de Votre Seigneurie.

— J'écouterai votre projet avec plaisir, dit la comtesse s'apercevant du désir qu'il avait de continuer.

— Milady, si mon honoré maître et milord le trouvent agréable, je voudrais ajouter un dernier codicille au testament de mon maître pour en disposer.

— Au testament de votre maître ! dit en riant le comte, pourquoi pas au vôtre, mon bon Peter?

— Il ne convient pas à un pauvre serviteur comme moi de faire un testament.

— Mais comment le prouverez-vous, ce codicille ; il faudrait que vous fussiez décédés tous deux pour qu'il fût valable?

— Nos volontés, dit Peter mâchant ses paroles, seront connues le même jour.

Son maître le contempla avec affection et le comte et Emilie étaient trop émus pour parler. Mais Peter tenait trop à son plan pour ne pas continuer. Il insista pour avoir auparavant le consentement de la comtesse, car, dit-il, il ne voulait pas, même après sa mort, qu'elle eût quelque chose à lui reprocher.

— Milady, miss Emmy, dit-il avec feu, mon projet est de faire un codicille qui lègue ma petite fortune à une petite lady Emilie Denbigh.

— O Peter, vous et mon oncle Benfield, vous êtes trop bons, dit Emilie riant et rougissant à la fois, et elle rejoignit Clara et sa mère pour cacher son émotion.

— Merci, mon bon Peter, s'écria le comte ravi lui prenant la main, je vous permets de disposer de votre argent comme bon vous semblera.

— Peter, dit son maître à voix basse, il ne faut pas parler à l'avance de ces choses; cela pourrait porter malheur.

Divers équipages s'approchant du perron, les jeunes gens de la société se préparèrent au départ et Chatterton donna la main à Harriet, John conduisit Grâce, et Pendennyss Emilie, dans leurs voitures respectives, le duc et lady Marianne suivant à quelque distance.

En arrivant sur le perron la comtesse leva les yeux vers une des fenêtres, où elle aperçut sa tante et le docteur Yves ; elle leur envoya des baisers, et son visage exprimait le rayonnement de son âme.



Le vieux Benfield pressa Émilie entre ses bras. Denbigh était au comble du bonheur.

— Vous avez le droit de vous réjouir de votre œuvre et de l'accomplissement de votre tâche, dit le docteur souriant à mitress Wilson. Emilie est la pieuse et digne femme d'un homme pieux et digne et qui l'aime comme elle le mérite.

— Je le crois, dit mistress Wilson suivant des yeux les voitures qui s'éloignaient, et je ne pense pas que Pendennyss ait jamais lieu de douter de l'affection d'Emilie.

— Vous avez raison, ma chère madame, dit le docteur lui prenant affectueusement la main, et je suis entièrement de votre opinion :

Que la précaution dans toutes les circonstances de la vie vaut toujours mieux que les chances incertaines de la guérison.

FIN DE PRÉCAUTION.

Paris. — Impr. Lacaba et C., rue Soufflot, ...

ROMANS POPULAIRES ILLUSTRÉS

Gve BARBA, ÉDITEUR, 31 RUE DE SEINE

20 C.es LA LIVRAISON

LES MOEURS DU JOUR,

PAR

FENIMORE COOPER,

TRADUCTION DE LA BÉDOLLIÈRE.

CHAPITRE PREMIER.

La bonne ville de Manhattan a subi depuis quelque temps de notables améliorations dans son architecture. On n'a jamais mis en question son accroissement en superficie, mais ses prétentions au perfectionnement ont été vivement contestées, parce que l'utilité et le développement des choses peu apparentes satisfont rarement le goût et le jugement.

Une ville dont les maisons sont construites en briques rouges, bordées de marbre et garnies de vertes jalousies, ne peut jamais avoir, au point de vue artiste, qu'une apparence vulgaire et monotone. Mais ce défaut radical tend tous les jours à disparaître des rues de Manhattan; et ceux qui font construire, de nos jours, comprennent que l'architecture, comme la statuaire, ne saurait admettre la variété des couleurs.

Horace Walpole parle d'un certain lord Pembroke, qui s'était amusé à peindre en noir les yeux des dieux et des déesses de la célèbre galerie de Wilton, et qui était fier de son œuvre, comme s'il se fût appelé Phidias ou Apelles. Nous avons eu des milliers de lords Pembroke, qui ont contribué à la formation des rues de presque toutes nos villes américaines; mais les voyages, les livres, les exemples opèrent progressivement un changement favorable, et l'on peut contempler aujourd'hui, sans déplaisir, des squares entiers bien construits, et dont les maisons s'harmonisent dans un ensemble de teintes sobres et uniformes. Nous marquons ce progrès comme le premier pas fait par la ville de Manhattan dans la voie du bon goût et de la noble simplicité, remplaçant l'absence totale de goût qui a caractérisé ses premières années.



Sarah Wilmeter et Michel Millington.

Dans les pages qui vont suivre, nous parlerons de cette grande ville, bigarrée par sa population de différentes couleurs, émigrée de tous les coins de cette vaste république, et de ses représentants européens, que l'on compte par milliers. Nous nous appesantirons plus volontiers, néanmoins, sur les phénomènes moraux que sur les accidents physiques de sa population, et nous nous efforcerons de dérouler sous les yeux du lecteur des tableaux de mœurs qui sont, nous le disons à regret, plus caractéristiques que neufs.

On remarque dans une des rues transversales qui, partant du canal, aboutissent à la grande rue, nommée Broad-Way, une maison qui justifie l'accusation de mauvais goût, à laquelle nous avons déjà fait allusion, et d'autres encore dont il n'a pas été question. Il y a environ un quart de siècle, on l'eût regardée avec tout le respect dû à la demeure d'un patricien, mais aujourd'hui elle se trouve confondue avec mille autres semblables qui sont successivement venues se grouper autour d'elle. On peut la voir encore, avec ses murs de brique périodiquement repeints d'un rouge plus foncé, sa devanture de marbre, comme la blanche doublure et les parements d'une livrée rouge; ses vertes jalousies, son toit élevé et les fondations basses et presque enterrées, respirant la propreté et le confortable, malgré ses fautes architecturales. C'est dans cette demeure que nous allons entrer vers huit heures du matin.

L'étage principal était divisé, comme à l'ordinaire, en une salle à manger et un salon, communiquant entre eux par de grandes portes à deux battants. Ce prototype de toutes les demeures prétentieuses de Manhattan était habité par M. Dunscomb, esquire, le premier avocat et conseil de la ville et des bourgades environnantes. M. Dunscomb avait sur ses confrères l'immense avantage de condenser ses plaidoiries dans la courte période d'une demi-heure au maximum. Si la mode de renfermer les trésors d'éloquence dans les limites de la clepsydre eût existé de nos jours, cet habile orateur eût laissé loin derrière lui nos avocates loquaces, qui, comme nos lions campagnards, ont besoin d'un grand espace pour développer leurs grâces. Célibataire un peu cynique, mais bien élevé et homme du monde, il savait se rendre agréables aux dames, qui ne pouvaient comprendre qu'il ne voulût pas se marier. Tom Dunscomb, comme l'appelaient ses intimes, était de plus un joyeux compagnon, bon viveur, aimant la table, le bon vin, et traitant largement en homme généreux et riche; car indépendamment des produits de sa profession, que son talent rendait très-lucrative, il possédait par héritage une fortune indépendante. Si nous ajoutons à tous ces avantages celui d'un extérieur agréable et d'une vigueur remarquable pour son âge, le lecteur possédera les éléments nécessaires d'introduction à l'un des principaux caractères de notre histoire.

Quoique célibataire, M. Dunscomb ne vivait pas seul. Il s'était fait une famille d'un neveu et d'une nièce, orphelins qu'il avait adoptés en bas âge à la mort d'une de ses sœurs; le garçon s'appelait John ou Jack, et la fille Sally, et leur nom de famille Wilmington.

Vers les huit heures d'une belle matinée du mois de mai, époque où les roses commençaient à montrer leurs pétales empourprés à travers les touffes de feuillage dans le jardin de M. Dunscomb, ces trois personnages se trouvaient rassemblés pour le déjeuner autour de la table de la salle à manger. Les fenêtres ouvertes laissaient pénétrer à l'intérieur l'air embaumé des fleurs. Les membres de la petite famille n'étaient pas seuls. Un ami de Jack, nommé Michel Millington, leur tenait compagnie, et paraissait aussi bien chez lui que ses hôtes. Le déjeuner touchait à sa fin; Sarah, Sally ou Sal par abréviation, suivait avec intérêt les mouvements des deux jeunes gens, qui regardaient attentivement une feuille de papier sur laquelle l'un d'eux écrivait avec un crayon. M. Dunscomb, entouré de papiers de chaque côté de sa table, était plongé dans la lecture d'un nouveau code, murmurant contre les innovations, posant parfois le livre pour se livrer à ses réflexions.

— Voilà qui est fait, Mike, dit Jack après avoir écrit précipitamment quelques lignes.

— C'est une vraie tartine, bien sententieuse, répliqua l'ami d'un air de doute.

— Comme doivent l'être toutes les tartines. Je veux me tirer avec honneur de ce banquet où les discours seront reproduits dans les journaux. Que pensez-vous de cela, mon oncle? ajouta-t-il en tendant le papier à ce dernier.

— Ce que j'ai toujours pensé, Jack. Cela ne vaut absolument rien. La justice s'administrerait d'une manière misérable sous un tel système. Plusieurs formes de procédure sont infernales, si on peut appeler cela procédure. Les dénominations même sont ridicules... Qu'est-ce que cela, *plaintes* et *défenses*?

— Cela ne résonne pas à l'oreille comme *reboute* et *déboute* sans doute. Mais je ne songeais pas au code, mon oncle, je vous demandais votre opinion sur le toast que je viens d'écrire.

— Il faudrait au moins le connaître pour émettre une opinion.

— Le voici, mon oncle: — *A la constitution des Etats-Unis, le palladium de nos libertés civiles et religieuses!* — Je crois que je ne pourrai pas faire mieux que cela?

— J'en suis fâché pour vous, Jack.

— Pourquoi donc, mon oncle? Il me semble que ce sont là des sentiments américains, et qu'il y a en outre un parfum des vieux principes anglais que vous aimez tant. Qu'y trouvez-vous donc à redire?

— Beaucoup... C'est un lieu commun; ce que ne doit jamais être un toast, quand même il dirait vrai. Mais il n'y a pas un seul de ces mots sonores et creux qui soit vrai.

— Par exemple!.... La constitution ne garantit-elle pas au citoyen la liberté religieuse?

— Pas le moins du monde.

— Vous m'étonnez, mon oncle! Ecoutez, s'il vous plaît, ce qu'elle dit.

Jack ouvrit un livre, et lut la clause par laquelle il espérait confondre l'un des plus habiles interprètes des lois et la tête la mieux organisée des Etats de l'Union. Penseur original, mais dans l'acception la plus sage, il savait faire une distinction rationnelle entre les institutions d'Angleterre et d'Amérique.

« Le Congrès ne fera pas de lois concernant une religion, soit pour la protéger, soit pour en défendre le libre exercice; pas plus que pour comprimer la liberté de la parole ou la manifestation de la pensée par la presse, ou contre le droit de réunion et de pétition au gouvernement. »

— Voilà qui justifie pleinement mon toast, conclut Jack d'un air triomphant.

Pour toute réponse, M. Dunscomb grommela entre ses dents un hum! très-expressif. M. Michel Millington aurait bien donné son opinion, mais il avait déjà eu l'occasion d'éprouver la sagesse supérieure de M. Dunscomb, et il savait que Sarah assistait à la conversation.

— Si votre oncle voulait mettre pour un instant son code de côté, nous pourrions savoir ce qu'il pense de notre citation, dit-il à demi-voix à son camarade.

— Allons, mon oncle, reprit le neveu, plus courageux que son ami, sortez une fois de votre réserve, et mettez-vous en face de la constitution de votre pays. Sarah elle-même est de force à juger pour une fois si nous avons raison, et si mon toast est à l'épreuve de la critique.

— C'est une épreuve non-seulement de votre manière de penser, mais de celle de la moitié des habitants de notre pays. Et pourtant on ne peut dire une plus grande sottise que d'affirmer que la constitution des Etats-Unis est le palladium de quoi que ce soit concernant la liberté civile ou religieuse.

— Mais vous ne contestez pas la fidélité de ma citation.

— Nullement. La clause que vous venez de lire est une inutile consécration de faits qui existaient tout aussi bien avant qu'elle fût faite qu'ils existent aujourd'hui. Le Congrès n'avait pas pouvoir avant cet amendement de supprimer une religion, d'abolir la liberté de la presse ou le droit de pétition; conséquemment la clause est superflue, et votre motion ne signifie rien, Jack.

— Je ne vous comprends pas bien.

— Le Congrès n'a de pouvoir que celui qui lui est accordé directement. Mais admettant que le Congrès eût possédé le pouvoir d'instituer une religion, antérieurement à l'adoption de cet amendement, la constitution ne serait réellement un palladium pour la liberté religieuse qu'autant qu'elle défendrait à tous autres de se mêler des opinions des citoyens. Tout Etat de l'Union peut à son gré établir une religion, et forcer ses citoyens à l'entretenir à leurs frais.

— Mais, mon oncle, la constitution de notre Etat a prévu le cas, et rédigé une article qui l'empêche.

— C'est vrai; mais on peut modifier notre constitution sans demander la permission à d'autres qu'à notre population. Sarah elle-même comprendra que le Congrès n'est pas le palladium de la liberté religieuse s'il ne peut empêcher un Etat de professer la religion mahométane, pourvu qu'il remplisse quelques légères formalités.

Sarah rougit, et jeta un timide regard sur Millington, mais sans répondre. Elle ne comprenait pas grand'chose à ce qu'elle entendait, mais elle eût désiré que Jack et son ami fussent plus près de la raison qu'ils ne paraissaient l'être. Jack lui-même eut honte d'avoir révélé son ignorance du pacte national. Pour tâcher de sortir de ce dilemme, il s'écria avec assez d'habileté:

— Eh bien! puisque cela ne marche pas ainsi, j'essayerai du jury. Le procès par le jury, le palladium de nos libertés! Comment trouvez-vous cela, monsieur?

— Pire encore que l'autre, mon garçon. Que le ciel soit en aide au pays qui n'a pas de meilleur bouclier contre le mal qu'on veut lui faire que celui que le jury peut tenir devant lui.

Jack regarda Michel, Michel regarda Jack, et Sarah les regardait tous deux.

— Vous ne nierez pas, monsieur, que l'institution du jury ne soit le don le plus précieux que nous aient légué nos aïeux?

— Votre question ne pourrait être résolue sur-le-champ, Jack. Le procès par le jury fut, sans aucun doute, un précieux don accordé à un peuple qui, étant gouverné par un pouvoir héréditaire, pouvait par ce moyen opposer un frein salutaire à ses abus.

— Le frein n'est-il pas le même ici, puisqu'il assure aux citoyens une justice impartiale?

— Qui est-ce qui composa le pouvoir dirigeant en Amérique, Jack?

— Le peuple, monsieur, sans aucun doute.

— Et le jury?

— Le peuple aussi, je pense, répondit le neveu après un peu d'hésitation.

— Bien. Supposons ensuite qu'un citoyen ait une contestation de droits avec le public, quel est le tribunal qui devra vider le différend?

— Le jury, parbleu! Le procès devant le jury nous est garanti à tous par la constitution.

— A peu près comme nos libertés politiques et religieuses; mais alors cela équivaut à rendre l'une des parties juge dans sa propre cause. Le citoyen soutient qu'il a droit de possession sur un terrain que le public revendique. Dans ce cas, ce sera donc le public qui composera le tribunal?

— Mais, n'est-il pas avéré, monsieur Dunscomb, objecta Millington, que le préjugé populaire est d'habitude contre le gouvernement dans tous les cas où il s'agit des intérêts privés des citoyens?

— Vous avez raison dans un sens et tort dans l'autre. Dans une ville commerciale comme celle-ci, l'opinion est contraire au gouvernement dans les cas où il s'agit de percevoir les impôts, et vous conviendrez que le fait est lui-même contre le procès devant le jury, sous une autre forme, car un juge doit être rigoureusement impartial et se placer au-dessus des préjugés.

La conversation fut interrompue par l'entrée d'un quatrième interlocuteur dans la personne de M. Edouard Mac Brain, M. D., le médecin de la famille, et l'ami intime de l'avocat. Ces deux hommes s'aimaient, en conformité de la loi des contrastes. L'un était resté garçon toute sa vie, et l'autre se trouvait sur le point d'épouser sa troisième femme. Le premier un peu cynique, l'autre philanthrope. L'un méfiant et soupçonneux, l'autre trop confiant. Tous deux nés à Manhattan, ils avaient été camarades de classes et gradués ensemble à Colombia, aimant également leurs semblables; également généreux et intègres, l'un n'eût jamais été l'ami de l'autre s'il eût été dépourvu de l'une de ces dernières qualités essentielles.

CHAPITRE II.

Lorsque le docteur entra dans la chambre, les deux jeunes gens et Sarah, après l'avoir salué comme une vieille connaissance, se rendirent au jardin, où la nièce de l'avocat cueillit des roses, des violettes et des fleurs de printemps pour en faire des bouquets pour ses compagnons. Celui de Michel était plus gros et plus varié, mais son frère n'y fit pas attention, absorbé qu'il était par ses réflexions sur cette circonstance particulière, que la constitution des Etats-Unis ne fût pas le palladium de ses libertés politiques et religieuses.

— Eh bien! Ned, dit l'avocat tendant amicalement la main sans se lever de sa chaise, qui vous amène si matin? la vieille Marthe a-t-elle donc mal fait votre thé?

— Non, il ne s'agit pas de cela; ma visite est toute professionnelle.

— Professionnelle? Jamais je ne me suis mieux porté, et je vous déclare faux prophète, car la goutte ne m'a pas encore donné un seul accès ce printemps; et puis, que j'ai renoncé au sauterne, pour ne prendre à dîner que quatre verres de madère.

— C'est deux de trop.

— Je m'engagerai à ne boire que du sherry, Ned, si vous m'en accordez quatre verres, et sans prendre vos airs de reproche.

— C'est entendu! le sherry contient moins d'acide, et partant moins de goutte que le madère. Mais ma visite ici ce matin, bien que professionnelle, ne s'applique pas à ma profession, mais à la vôtre.

— A la loi? A présent que je vous regarde attentivement, je vous trouve l'air inquiet et préoccupé. Est-ce que, par hasard, nous ne dressons plus le contrat de mariage?

— Il n'y en a pas besoin, les nouvelles lois laissent à la femme la direction absolue de toute sa fortune, m'a-t-on dit, et je pense qu'elle ne cherchera pas à vouloir contrôler la mienne.

— Hum! je le crois bien, elle doit être assez contente de rester maîtresse de ses plats et de ses assiettes, et de ses terres par-dessus le marché. Le diable m'emporte si je voudrais me marier avec un contrat aussi avantageux pour la femme!

— Vous ne l'avez pas voulu lorsque la loi était différente. Quant à moi, je ne demande pas mieux que de laisser ma femme maîtresse de son bien: l'épreuve est bonne à tenter, afin de voir quel usage elle en fera.

— Vous avez passé votre vie à faire de semblables expériences sur les femmes, et vous allez recommencer avec la troisième. Dieu merci, j'entre dans la soixantaine, et je m'en suis parfaitement passé.

— Vous n'avez qu'à moitié vécu, mon cher Tom; un célibataire, après quarante ans, ne connaît rien du vrai bonheur. Pour connaître le vrai bonheur, il faut se marier.

— Ajoutez: se marier deux ou trois fois. Mais vous pouvez conclure ce nouveau mariage avec plus de confiance de part et d'autre, attendu qu'une loi sur le divorce vient d'être proposée au congrès?

— J'espère bien que cette absurde loi ne sera jamais votée; je n'aime pas non plus cette manière sèche d'appeler le mariage un contrat. A mon point de vue, c'est mieux que cela.

— La loi ne l'envisage pas autrement. Débarrassez-vous de cette nouvelle chaîne, Ned, si vous le pouvez encore avec honneur, et soyez libre et indépendant pour le restant de vos jours. La veuve trouvera, je n'en doute pas, quelque autre amoureux, pour reporter sur lui son affection; l'objet importe peu à la femme, pourvu qu'elle aime. Je suis sûr de ce que je dis, quand j'en vois aimer des animaux si mal léchés.

— Sottises que tout cela; un vieux garçon ne doit pas parler d'amour ou de mariage, ce sont deux choses inconnues pour lui. Vous êtes peut-être le seul être que j'aie connu, Tom, qui n'eût pas été amoureux au moins une fois dans sa vie; je crois, en vérité, que vous n'avez jamais su ce que c'est que l'amour.

— Si, ma foi! je suis tombé amoureux de bonne heure d'un certain lord cuisinier, et je suis resté depuis fidèle à mon attachement. D'ailleurs je possédais un ami intime, qui usait du mariage pour deux, et même pour trois, et je résolus de rester garçon pour faire contre-poids. Un homme énergique peut défier les traits de Cupidon. Avec les femmes, c'est différent: aimer fait partie de leur nature; il faut bien le croire, car autrement comment auriez-vous à votre âge inspiré une nouvelle passion?

— Je ne suis pas sûr de cela le moins du monde; mais chaque fois que j'eus le malheur de devenir veuf, je prenais la résolution de passer le restant de mes jours à me souvenir du mérite de celle que j'avais perdue en restant seul; mais d'une ou d'autre façon, j'ignore comment cela s'opérait; une année ne s'était pas écoulée, que je trouvais cent raisons pour contracter de nouveaux liens. Le mariage est décidément une sainte chose, et je ne veux pas rester garçon une heure de plus que les délais de rigueur.

Dunscomb ne put s'empêcher de rire de la manière sérieuse avec laquelle son ami préconisait le mariage, bien que ce sujet fût souvent le point de mire de leur conversation.

— Enfin, reprit-il, vous êtes venu me trouver pour une affaire de loi; et puisqu'il ne s'agit pas de mariage, de quoi est-il question? Le vieux Kingsborough persiste-t-il à réclamer la possession du lot de Harlem?

— Non, il y a enfin renoncé. Mon but est tout à fait différent. Où allons-nous, grands dieux! et quelle sera la fin de tout ceci?

Dunscomb fut frappé de l'expression de physionomie du docteur. Les frères Siamois n'éprouvaient pas plus de sympathie l'un pour l'autre que ces deux hommes à deviner leurs mutuelles sensations, et Tom s'aperçut que Ned parlait sérieusement.

— Où allons-nous? répéta Dunscomb; qu'entendez-vous par là? S'agit-il du nouveau code, ou de la vieille qui tient les cordons de la bourse, comme on définit la loi? Vous n'avez pas l'habitude de vous préoccuper des maudites conséquences d'une justice élective ou de les prévoir.

— Il ne s'agit ni de ceci ni de cela; je ne parle ni de code, ni de constitution, ni d'épingles; je vous demande, Dunscomb, ce que deviendra notre pays? Voilà toute la question.

— Mais, mon cher maître Ned Mac Brain M. D., le pays c'est la constitution, les codes et les juges électifs. Si donc ce malheureux patient, appelé pays, peut encore être sauvé, c'est par la justice, et je n'aime pas du tout le nouveau code que l'on propose.

— Vous êtes un éternel grondeur. On me dit que les nouveaux juges sont raisonnablement bons.

— Raisonnablement est un mot significatif. Mais à quel sujet vos inquiétudes sur la sécurité du pays?

— Je veux dire que les crimes, les meurtres, incendies, vols et autres abominations se développent parmi nous avec une effrayante progression, comme autant de plantes vénéneuses transplantées sur notre sol.

— Les crimes se retrouvent partout sur la terre. Il faut être fou pour supposer que l'existence ou la perte d'une république reposent sur les vertus de ses citoyens. Mais qu'a de commun votre visite matinale avec la décroissance morale?

— Elle s'y rattache entièrement, comme vous allez en juger par le récit que je viens vous faire.

Le docteur Mac Brum possédait dans le comté voisin une petite propriété, où il venait passer les heures de loisir que lui laissait l'exercice, en ville, de sa profession: ses visites à Timbully, c'est ainsi que l'on nommait la commune, étaient plus fréquentes que longues; car, comme il ne refusait jamais ses conseils désintéressés à ses voisins, on mettait souvent à contribution sa science acquise par une longue pratique et sa générosité proverbiale. Il était donc devenu très-populaire, et on l'eût nommé représentant pour Albany, sans l'observation d'un rusé patriote qui fit comprendre aux électeurs que, tandis que le médecin s'occuperait des affaires d'Etat, il négligerait forcément les maladies de ses voisins de campagne. Si cette malicieuse suggestion nuisit à l'avancement du docteur, elle accrut du moins sa popularité.

Or, il advint que l'époux en troisième perspective étant allé à Timbully, situé à quinze milles de sa maison de Blecker street, pour préparer la réception de la nouvelle épouse qui devait y passer avec lui les premiers jours de leur union, un exprès envoyé de la ville vint le chercher pour faire un rapport médical sur un grave événement.

Un incendie avait éclaté dans la nuit et réduit en charbon la maison et ses propriétaires, dont les cadavres avaient été retirés des décombres. On l'attendait pour procéder à une première enquête. Ce fut à peu près tout ce que le messager put dire, ajoutant seulement

que l'on supposait dans le village que le feu avait été mis exprès après le meurtre des deux vieillards.

Le docteur s'empressa d'obéir à l'injonction de la loi. Une ville de comté en Amérique n'est souvent qu'un chétif hameau d'une centaine de feux. L'État comprend aujourd'hui une demi-douzaine de cités incorporées les unes dans les autres, ayant leurs maires et leurs échevins distincts. Autour des cités viennent s'incorporer les villages qui enrichissent New-York tous les jours, et contenant de mille à sept mille âmes, devenant eux-mêmes de riches et influentes villes provinciales. La plus grande renferme les bâtiments du comté, comme on appelle l'hôtel de ville, les cours de justice et autres ; mais dans les plus anciens comtés qui avoisinent la grande capitale, ces grands villages n'existent pas, ou du moins ils ne sont pas assez au centre pour partager d'une manière équitable les droits d'égalité démocratique.

Les bâtiments du comté de X*** sont situés dans ce que l'on appelle un petit village, dans la région basse de l'Etat. Comme les événements de ce récit sont encore récents, nous nous contenterons d'appeler le village *Biberry*, et le comté *Duker*. Ce fut ainsi qu'on appelait jadis un comté de New-York.

Le docteur Mac Brain trouva le village de Biberry dans une grande agitation, peu favorable à l'enquête judiciaire qui avait lieu dans la cour de justice. Les deux vieillards, victimes de cet accident, avaient su conquérir l'estime de ceux qui les avaient connus, lui comme un homme d'intelligence bornée mais honnête et bienveillant; elle comme une bonne et pieuse ménagère, n'ayant pour tout défaut qu'un excès de propreté portée jusqu'à la férocité. Néanmoins mistress Goodwin était plus généralement respectée que son époux, parce qu'elle avait plus de caractère, dirigeant les affaires de la communauté, bonne et attentive pour tous ceux qui passaient le seuil de la maison, pourvu qu'ils essuyassent leurs pieds aux cinq ou six paillassons espacés jusqu'à l'entrée de son petit salon, qu'ils ne crachassent pas sur son tapis, et qu'ils ne vinssent pas lui emprunter de l'argent. Cette popularité, dont avaient joui de leur vivant les deux époux, contribuait beaucoup à exciter l'agitation parmi les habitants, qui se perdaient en conjectures sur les causes ténébreuses de leur mort.

Le docteur trouva les restes calcinés de cet infortuné couple étendus sur une table dans la salle du tribunal, le juge d'instruction ouvrant l'enquête, et le jury sur son banc. L'origine de la découverte du feu était déjà consignée au procès-verbal, et n'offrait rien d'extraordinaire dans les détails. Un habitant plus matinal que les autres avait, en sortant de chez lui, aperçu la lueur; et donnant l'alarme à tout le village, il en avait précédé les habitants sur le lieu du sinistre. Les Goodwins occupaient une jolie petite maison assez retirée, à deux milles environ de Biberry. Lorsque les hommes du village arrivèrent sur les lieux, le toit croulait sur les décombres ; quelques meubles seulement avaient été sauvés par les plus proches voisins rassemblés autour des ruines. On envisageait cet incendie comme le plus rapide et le plus destructeur de ceux dont les habitants avaient gardé le souvenir. La pompe amenée du village fut mise en jeu, et réduisit tout ce que renfermaient les murs extérieurs en un amas de matières carbonisées. Ce fut à cette circonstance que l'on dut de pouvoir retirer les corps des deux époux, comme le fait fut attesté par Pierre Bacon, l'homme qui le premier avait donné l'alarme dans Biberry.

— Aussitôt que j'ons vu qu' c'était la maison de Pierre Goodwin qui causait c'te lumière, continua cet intelligent témoin dans le cours de son interrogatoire, j'ons donné l'alarme, et j' sommes couru pour voir si j' pouvions être utile à queuqu' chose. Quand j' fus en haut de la montagne de Brudler, j'étions hors d'haleine, j' puis le certifier à M. le juge et à MM. les jurés, et il m' fallut souffler un brin. Ça donna le temps au feu d' brûler, et quand j'arrivâmes, il n'y avait pus grand'chose à faire. Nous avons retiré une commode, et l'on a aidé la jeune femme, qui vivait chez les Goodwin, à descendre par les fenêtres avec tous ses effets, qui ont été sauvés, j' crois ben.

— Arrêtez, interrompit le juge; il y avait, dites-vous, une jeune femme dans la maison ?

— Ben, oui : ce que j'appelons une jeune femme ou jeune personne, quoi ! Enfin elle put s'en sauver, et ses habits avec; mais pour les deux vieux, pas possible ! Quand la pompe est arrivée, nous l'avons fait jouer bel et bien, et c'est ça qui a éteint le feu. Après cela, nous avons bêché tout ce qu'il y avait là dedans, et nous avons trouvé ce que les gens ici appellent les restes; mais, à mon avis, il n'y en a pus guère.

— Vous avez retiré les cadavres, dites-vous; dans quel état les avez-vous trouvés ?

— Dans un assez piteux état; à peu près comme vous les voyez là sur la table.

— Qu'est devenue la jeune personne dont vous parlez? demanda le juge.

— Je ne pouvions pas trop vous dire, je ne l'ons plus revue, elle est partie par la fenêtre.

— Savez-vous si elle était gagée par les époux Goodwin, ou bien la vieille dame n'avait-elle pas de servante ?

— J' croyons plutôt qu'elle était comme qui dirait une pensionnaire, une qui payait pour son entretien, répondit le témoin, qui n'était pas apte à faire de grandes distinctions, comme on peut en juger par son langage. J'ons entendu dire qu'il y avait une servante dans la maison des Goodwin, une sorte de fille irlandaise.

— A-t-on vu cette femme le matin, au moment des recherches ?

— Non pas que j' sachions. Nous avons tout retourné jusqu'à ce qu'on découvrît les vieux; alors la besogne était terminée.

— Dans quel état a-t-on retrouvé ces restes ?

— Réduits en cendres comme vous les voyez là ; j' vous l'ons déjà dit, un triste état pour des créatures humaines.

— Mais où étaient-ils? gisaient-ils l'un à côté de l'autre?

— Ensemble, tout près. Leurs têtes, si on peut appeler comme cela ces machines noires, se touchaient presque! les pieds étaient éloignés.

— Croyez-vous pouvoir replacer les cadavres dans la même position qu'ils occupaient lorsque vous les avez découverts ? Mais, attendez, je vais savoir si quelqu'un présent a vu ces restes avant qu'on les enlevât.

Plusieurs habitants, hommes et femmes, s'avancèrent, et firent une déclaration à peu près conforme à celle du premier témoin. Après les avoir questionnés tour à tour, le juge choisit les plus intelligents, et fit placer les deux cadavres dans la position relative où on les avait trouvés. Il existait une divergence d'opinions sur les détails, quoique tous s'accordassent à dire que les têtes se touchaient presque. A ce moment de l'enquête, le docteur Mac Brain entra dans la salle où la cour se trouvait réunie. Le juge d'instruction fit aussitôt éloigner les témoins pendant que le docteur examinait l'état des cadavres.

— Voilà qui ressemble à un crime, s'écria-t-il au début de son examen. Les crânes de ces deux individus ont été fracturés; et si cette position est celle dans laquelle on les a trouvés, ils seraient presque tombés sous le même coup.

Il indiqua aux juges et aux membres du jury une légère fracture identique sur la partie antérieure des deux crânes, et presque parallèle, rendant sa conjecture assez probable. Cette découverte donna un nouveau jour à cette affaire, et tourna les idées de la foule sur la possibilité d'un incendie précédé d'un meurtre. Les Goodwin étaient à leur aise, et la femme avait la réputation d'être un peu avare. Comme il n'était pas question d'ordre et de régularité dans la situation actuelle des choses, les propos et les suppositions circulaient de tous côtés, et l'on racontait des circonstances assez suspectes. Les caquetages des femmes grossirent à tel point que le juge d'instruction se vit contraint d'ajourner l'enquête, afin de recueillir de nouveaux éléments propres à diriger les interrogatoires subséquents.

— Vous dites que la vieille dame Goodwin avait beaucoup d'argent? demanda le fonctionnaire à une certaine mistress Pope, vieille femme veuve et bavarde, qui n'avait pas épargné les observations, et qui pouvait en savoir plus que les autres par son habitude invétérée de se mêler des affaires de ses voisins... Si je vous ai bien comprise, vous avez vu vous-même cet argent ?

— Oui, mon bon juge, mainte et mainte fois. Elle le gardait dans un vieux bas à son époux, un vieux bas tant reprisé qu'il n'y avait plus moyen de le mettre. Madame Goodwin n'était pas femme à jeter de côté ce qui pouvait encore servir. Allez, monsieur le juge, il n'y avait pas de femme plus intéressée dans tout le village.

— Il y avait, dites-vous, quelques pièces d'or, un bas rempli de pièces d'or et d'argent?

— Le pied en était tout plein. Je l'ai vu il n'y a pas plus de trois mois. Je ne dis pas qu'il y en avait beaucoup dans la jambe; mais il y avait de l'or aussi. Elle me l'a montré la dernière fois pour que je lui disse la valeur d'une pièce presque aussi grosse qu'un demi-dollar.

— Reconnaîtriez-vous cette pièce d'or si on vous la présentait de nouveau ?

— Pour ça, oui, je la reconnaîtrais. Je n'en connais pas le nom ni la valeur, car je nai jamais vu d'aussi grosse pièce ; mais j'ai dit à madame Godwin que ça devait être une vraie Californie. On me dit que nous autres pauvres gens nous en aurons notre part... Je le voudrais bien, car je n'ai jamais possédé une pièce d'or dans ma vie.

— Ainsi vous ne sauriez dire le nom du pays auquel appartient cet or?

— Je ne le pourrais pas, quand on devrait me la donner pour ma peine. Ça n'était pas une pièce de cinq dollars. La vieille dame en avait beaucoup comme cela; mais celle-ci était plus large et plus jaune, de meilleur or j'en conclus.

Le juge était habitué au bavardage des vieilles femmes, et il savait en tirer parti.

— Où madame Goodwin gardait-elle ses espèces ? demanda-t-il. Si vous l'avez vue serrer son bas, vous devez savoir dans quel endroit elle le plaçait.

— Dans son bureau, répliqua le femme. C'est le meuble qu'on a

sorti de la maison aussi en bon état que le jour qu'il y est entré, et que l'on a transporté au village pour le mettre en sûreté.

Le juge donna l'ordre à quelques jeunes gens de bonne volonté d'apporter le bureau dans la salle d'enquête, et le juge d'instruction en fit ouvrir publiquement les tiroirs en présence des jurés. La veuve prêta serment, et déposa dans les formes régulières sur ce qu'elle savait du bas, de l'argent et de l'endroit où elle l'avait vu serrer.

— Oh! vous ne le trouverez pas là, fit observer madame Pope au serrurier qui essayait une clef pour ouvrir un tiroir. Elle serrait son argent dans le tiroir du bas. Je l'ai vue en sortir le bas au moins une demi-douzaine de fois.

Le tiroir fut ouvert sur ses indications. Il contenait des articles de toilette de femme dans la proportion du cinquième ou du sixième degré des catégories humaines. Mais il n'y avait ni bas plein de reprises, ni argent, ni or. Les doigts agiles de madame Pope s'introduisirent dans un coin du tiroir, et en tirèrent une robe de soie dans laquelle elle avait vu la dernière fois glisser le trésor.

— Il est enlevé! s'écria la vieille, parti... envolé... quelqu'un l'aura pris sans doute.

La question se compliquait sérieusement. Toutes les circonstances réunies, les crânes brisés, l'argent disparu, élevaient de graves présomptions sur le triple crime d'incendie, d'assassinat et de vol. Les physionomies devenaient graves et sérieuses. Le désir d'aider la justice se propageait dans l'esprit de tous, et l'intérêt pour les morts s'augmentait des souffrances qu'ils avaient dû endurer.

Pendant tout ce temps le docteur Mac Brain s'était activement livré à cette partie de l'enquête qui appartenait à sa profession. Les deux fractures du crâne étaient incontestables; mais l'identité des personnes était rendue presque impossible par les ravages du feu. Tout ce qu'il avait entendu avant de se livrer à ses investigations l'avait préparé à retrouver les cadavres d'un homme et d'une femme; et autant qu'il lui était permis de former une présomption, d'après l'état imparfait dans lequel il les trouvait tous deux, les ossements dénotaient la présence de deux corps de femmes.

— Avez-vous connu ce M. Goodwin, monsieur le juge? s'informa le médecin interrompant sans cérémonie l'enquête orale qui se continuait; ou quelqu'un d'ici le connaissait-il parfaitement?

Le juge d'instruction connaissait le décédé beaucoup moins que la plupart des jurés, dont quelques-uns avaient eu de fréquents rapports avec lui.

— Etait-ce un homme d'une taille ordinaire? demanda le docteur.

— Il était très-petit; pas plus grand que sa femme, que l'on pouvait hardiment qualifier de belle femme.

On observe souvent en Europe, principalement en Angleterre, que l'homme et la femme sont presque de la même taille; mais le fait est plus rare en Amérique. La femme est chez nous comparativement plus délicate et plus petite que l'homme, dont la taille domine volontiers celle des Européens. Il était donc assez étrange de rencontrer un couple presque de même taille, comme les époux Goodwin.

— Les cadavres sont presque de même longueur, reprit le docteur après les avoir mesurés pour la cinquième fois. L'homme ne pouvait donc être plus grand que la femme.

— Il ne l'était pas, dit l'un des jurés. Le père Goodwin n'avait pas plus de cinq pieds cinq pouces, et Dorothée avait au moins cette taille.

Un médecin prudent ne s'aventure jamais sur un terrain inconnu sans s'entourer de toutes les précautions imaginables pour éviter de s'égarer. Gardien de ses propres théories, il les protége et les défend contre les innovations irréfléchies. Niant les cures par l'hydropathie, malgré quelques miraculeux effets, et se méfiant de toutes les nouvelles écoles qui s'élevaient tous les jours autour de lui, qu'on présentât à Mac Brain un patient à guérir, il attaquait hardiment le mal en médecin expérimenté et habitué à exercer dans un climat exagéré. Fallait-il soutenir une thèse en public, c'était l'homme le plus timide et le plus craintif du monde. Il y avait trente ans que son ami Dunscomb avait observé cette particularité, et tout récemment il lui avait dit :

— Vous n'avez de témérité, Ned, que pour la seule chose qui m'intimide, faire la cour à une femme. Or, si madame Updyke était aussi bien une nouvelle théorie à aborder qu'une antique veuve qu'elle est, je consens à être pendu si vous eussiez jamais trouvé le courage de la mettre en proposition.

Cette particularité de son tempérament et de son caractère empêchait le docteur Mac Brain de déclarer en présence de tant de présomptions et de témoins que les corps mutilés et carbonisés qui étaient étendus sur la table étaient tous deux du sexe féminin, et non l'homme et la femme, comme tout le monde le supposait. Il pouvait être induit en erreur, car l'incendie avait fait un triste ouvrage de ces deux exemples de mortalité. Mais l'œil de la science est profond, et le docteur était un habile praticien. Il n'y avait donc dans son esprit que fort peu de doute à cet égard.

Aussitôt qu'il lui fut loisible de reporter son attention sur les physionomies qui l'entouraient dans la grande salle de la cour, le docteur remarqua que presque tous les yeux étaient arrêtés sur la personne d'une femme assise à l'écart et paraissant sous le poids d'une préoccupation qui réagissait sur son système nerveux. Mac Brain reconnut au premier coup d'œil qu'elle appartenait à une classe supérieure à celle de tous les individus rassemblés dans la salle de justice. Elle cachait son visage dans son mouchoir; mais la délicatesse de ses mains et de ses pieds, la finesse de ses formes et des lignes apparentes de son cou dénotaient la femme exempte des travaux journaliers de la campagne ou des soins grossiers du ménage. Ses vêtements étaient d'une simplicité affectée, qui dissimulait mal la distinction de sa personne, et qui surprit étrangement le bienveillant docteur.

Celui-ci n'eut pas de difficulté à apprendre par ceux qui l'entouraient que cette jeune femme avait demeuré depuis plusieurs semaines chez les Goodwin en qualité de pensionnaire, d'autres disaient comme amie des défunts époux. Quoi qu'il en fût, il y avait quelque chose de mystérieux dans son apparition au village; et les filles de Biberry la traitaient d'orgueilleuse, parce qu'elle ne partageait pas leurs plaisirs frivoles, et qu'elle ne participait pas à leurs conciliabules. On n'avait fait, il est vrai, aucune démarche de politesse pour lui souhaiter la bienvenue dans le village, mais on n'en sentait que mieux l'infériorité de caste que l'on s'efforçait de nier. Dans les anciennes contrées du monde, les lois de la société sont mieux observées et mieux respectées.

Il devenait de plus en plus clair que la flétrissure du soupçon s'étendait sur cette fille inconnue et sans protection. Si le feu avait été mis avec intention, qui est-ce qui réunissait plus qu'elle les présomptions de culpabilité? Si l'argent avait disparu, qui donc avait eu plus qu'elle les moyens de s'en emparer? Telles furent les questions qui circulèrent de l'un à l'autre, jusqu'à ce qu'elles se confondissent en soupçon général qui attira l'attention du juge d'instruction. Il ajourna de nouveau l'enquête, afin de réunir ces suppositions éparses et de les corroborer en une présomption légale.

Le docteur Mac Brain, doué d'un cœur excellent, ne se laissait pas aussi aisément dominer par de vagues présomptions, et le fait scientifique que les deux victimes étaient deux femmes ne pouvait s'écarter de son esprit. Il est vrai qu'en admettant cette exception, l'innocence de la jeune fille souçonnée n'en était pas plus évidente; mais elle le séparait de la foule dans la manière d'envisager les faits, et plaçait son esprit dans une condition mixte de doute et de certitude qu'il jugea prudent de conserver jusqu'à ce que de nouveaux faits vinssent se révéler. Voyant que la foule se dispersait par groupes animés qui discutaient à voix basse, et que l'objet de toutes ces conversations demeurait dans son coin solitaire sans avoir l'air de se préoccuper de ce qui se passait autour d'elle, le docteur s'approcha d'elle et lui parla.

— Vous avez été appelée ici, je suppose, en qualité de témoin? dit-il d'une voix affectueuse; dans ce cas, votre présence n'est pas nécessaire en ce moment, car le juge d'instruction vient d'ajourner l'enquête à cette après-midi.

Aux premiers accents de sa voix, la jeune femme écarta de son visage le fin mouchoir de batiste qui le lui cachait, et laissa voir des traits dont nous aurons l'exacte description dans le chapitre suivant, telle que le docteur Mac Brain la donna à son ami Dunscomb. Elle lui adressa quelques paroles de remercîment pour son avis charitable, et après avoir échangé avec lui quelques lieux communs sur le fatal événement qui les avait amenés tous deux devant la cour, elle lui fit une gracieuse révérence et s'éloigna.

La résolution du docteur fut prise sur le-champ. Il était hors de doute que de violents soupçons s'étaient emparés de tout le village contre cette jeune fille sans appui, sans protection. Le docteur se hâta donc de courir à la ville pour déterminer son ami à l'accompagner à Biberry pour servir de conseil officieux, et officiel au besoin, à la jeune étrangère.

CHAPITRE III.

Telle fut la substance de l'étrange récit fait par le docteur Mac Brain à son ami Tom Dunscomb, et que ce dernier avait écouté avec un intérêt qu'il ne chercha pas à déguiser. Lorsque le docteur eut fini, il s'écria en plaisantant :

— Je vous dénoncerai à la veuve Updyke, Ned!

— Elle connaît déjà toute cette histoire, et elle redoutait elle-même que vous fussiez parti pour Broekland, où vous avez, à ce qu'on lui a dit, une affaire importante à plaider.

— La cause est remise, attendu que l'avocat de la partie adverse plaide à la cour d'appel. Ma foi, je n'ai plus de plaisir à m'occuper d'affaires depuis que le nouveau code de procédure est venu déranger toutes nos vieilles habitudes. Aussi je songe à me retirer lorsque j'aurai mené à bonne fin mes affaires courantes.

— Si vous faites cela, vous pourrez vous vanter d'être le premier avocat qui ait su terminer un procès.

— C'est possible, Ned, répliqua froidement Dunscomb en prenant une prise de tabac; vous avez sur nous un grand avantage, docteur, dans votre profession, celui d'être beaucoup plus expéditif.

— Trêve à vos railleries, Tom : vous viendrez à Biberry, je présume?

— Vous avez omis de parler des honoraires. Le nouveau code dit que l'indemnité est une affaire de convention préalable.

— Vous ferez une charmante excursion sur de bonnes routes par un beau mois de mai, dans une voiture confortable traînée par une paire de chevaux fringants comme on n'en a jamais vu trotter dans la troisième avenue.

— Les chevaux que vous venez d'acheter en l'honneur de madame Updyke, et bientôt madame Mac Brain?

M. Dunscomb sonna, et s'adressant à un nègre d'une apparence respectable, qui obéit à l'appel, il lui donna l'ordre de prévenir maître Jack et miss Sarah qu'il avait à leur parler.

— Ainsi, Ned, vous avez tout dit à la veuve, et elle n'a pas boudé ni paru jalouse?

— Je ne voudrais pas d'une femme jalouse, quand je devrai rester garçon toute ma vie.

— Alors, vous ne vous mariez jamais; car il est dans la nature de la femme d'être soupçonneuse, jalouse, de s'imaginer une foule de choses qui n'existent que dans son cerveau.

— Vous ne les connaissez pas du tout, et vous feriez mieux de vous taire. Mais voici les jeunes gens qui viennent prendre vos ordres.

— Sarah, ma chère enfant, dit l'oncle avec l'expression affectueuse qu'il avait coutume d'employer avec elle, je vais mettre votre complaisance à contribution. Allez dans ma chambre, et mettez, je vous prie, dans mon plus petit sac de nuit une chemise propre, un ou deux mouchoirs, trois ou quatre cols et quelques autres objets de rechange, pour faire une petite tournée dans la campagne.

— Dans la campagne! vous allez donc nous quitter, mon oncle?

— Dans une heure, au plus tard, dit l'oncle regardant à sa montre. Si nous partons à dix heures, nous pourrons arriver a Biberry avant que la cour se rassemble de nouveau. Avez-vous dit, Ned, que l'on vous amenât ici vos excellentes bêtes?

— Stephen a reçu des ordres en conséquence, vous pouvez compter sur leur exactitude.

— Vous ferez bien de nous accompagner, Jack; je suis appelé pour une importante affaire, dans laquelle vous pouvez puiser quelques bonnes idées pratiques.

— Et pourquoi pas Michel aussi, mon oncle? Il a autant besoin d'idées que moi-même.

Cette saillie produisit une hilarité générale, à laquelle Sarah s'abstint de prendre part. Son air était grave, et ne semblait pas exempt d'inquiétude pour le dernier néophyte de la loi.

— Aurons-nous besoin de livres, mon oncle? demanda Jack.

— Oui, ma foi; emportons avec nous le code. On ne pourra bientôt s'en passer plus que d'un passe-port pour voyager dans nos contrées. C'est dit, Jack, emportez le code, que nous mettrons en pièces dans notre chemin.

— Nous n'aurons pas besoin de cela, mon oncle, si ce que l'on dit est vrai. J'entends répéter partout qu'il se détruit de lui-même au grand galop.

— N'avez-vous pas honte de plaisanter de la sorte, Jack? J'ai presque envie de vous bannir à Philadelphie pour vous apprendre à maltraiter notre code. Michel vous accompagnera si cela lui plaît; mais je vous avertis qu'à dix heures précises nous partons d'ici emportés par le char de Phébus: n'est-il pas vrai, Ned?

— Appelez-le comme il vous plaira, pourvu que nous partions. Soyez prompts, jeunes gens, car vous n'avons pas de temps à perdre. Le jury se rassemble de nouveau à deux heures, et nous avons devant nous plusieurs milles à parcourir.

Tout le monde se mit en mouvement à cette dernière injonction. John courut chercher ses livres et remplir un sac de nuit pour son propre compte, Michel en fit autant, tandis que Sarah s'occupait de tout préparer pour son oncle. Celui-ci se contenta de prendre quelques notes et de se prémunir d'une quantité suffisante de papier, puis il se tint à la disposition de son ami. L'affaire engagée était de celles qu'il affectionnait le plus, non qu'il éprouvât la moindre sympathie pour le crime ou pour les fripons; mais il s'agissait pour lui, d'après le récit du docteur, d'une mission miséricordieuse et désintéressée. Une jeune femme seule, sans posséder seulement l'appui d'une personne de son sexe, accusée ou soupçonnée du crime le plus épouvantable, et cherchant autour d'elle un protecteur et un conseil: il y avait là de quoi stimuler les dispositions généreuses de son tempérament. Il ne se laissait pas néanmoins abuser par ses sensations. Tout son sang-froid, sa sagacité et sa connaissance du cœur humain conservaient en lui leurs attributions distinctes. Il ne perdait pas de vue deux considérations essentielles: la première, que nous nous laissons aisément tromper par les apparences extérieures, croyant trouver le caractère sous une belle enveloppe, dans un langage étudié, et que jeunesse, beauté, sexe, grâces personnelles ne sont pas des préventions infaillibles contre les plus graves offenses; la seconde, que les hommes entretiennent la méfiance et le soupçon jusqu'à ce qu'ils ne puissent les dissimuler, et se laissent entraîner à une exagération d'opinion qui fausse leur jugement. Ce fut contre ces deux préjugés qu'il résolut de se bien garder; et lorsque la voiture fut mise en mouvement, le conseiller était dans un état d'impartialité et de lucidité qui lui eût permis de siéger comme juge.

Les deux jeunes gens avaient eu le temps de s'instruire du but de leur voyage, et continuaient une discussion commencée avant leur départ.

— Michel et moi, nous différons sur un point qui se rattache à cette affaire, dit John s'adressant à son oncle, et je viens le soumettre à votre arbitrage. En supposant que vous ayez des raisons suffisantes de croire cette jeune femme coupable des horribles crimes dont on l'accuse, quel serait, dans ce cas, votre devoir, de lui continuer votre appui, vos conseils, et d'employer votre talent et votre expérience pour la protéger contre les pénalités de la loi, ou de l'abandonner à son sort?

— En bon Anglais, Jack, vous désirez savoir, vous et votre camarade d'étude, si je dois agir dans cette affaire comme un ange gardien ou comme un renégat. En votre qualité de novice dans votre profession, il est bon de vous dire que mes honoraires ne sont pas arrêtés à l'avance. Je n'ai pas encore vu la conscience d'un avocat troublée sur une question de droit avant qu'il n'ait reçu un à-compte sur ses honoraires.

— Mais vous pourriez supposer que quelque chose a été payé, et répondre à notre question.

— C'est justement là le cas de ne rien supposer du tout. Si Mac Brain m'eût donné à entendre qu'il venait me chercher au nom d'une cliente dont la poche fût bien garnie, et que cette cliente fût accusée d'incendie et de meurtre, j'eusse attendu qu'il épousât deux femmes à la fois avant que de me déranger. C'est parce qu'il n'est pas question d'honoraires que nous sommes en ce moment sur cette route.

— Et cette même absence d'honoraires vous prédisposera sans doute à résoudre notre difficulté.

L'oncle ne put s'empêcher de rire de cette observation, puis de donner son opinion sur le point de contestation qui divisait ces deux étudiants.

— Vous soulevez là une vieille et grave question, qui s'agite depuis longtemps dans l'ordre des avocats. Vous en trouverez qui soutiendront que l'avocat est moralement en droit de faire tout ce que ferait son client; qu'il se met au lieu et place de l'homme qu'il défend, et qu'il doit agir exactement comme s'il était lui même accusé. Je crois qu'une vague notion de ce genre règne assez généralement parmi ceux que l'on peut qualifier, à juste titre, de moralistes faciles de la profession.

— J'avoue, monsieur, que l'on m'a donné à entendre que nous devions régler notre conduite d'après cette opinion, dit Michel Millington, qui ne travaillait dans l'étude de Dunscomb que depuis six mois.

— Alors, on vous a très-mal et très-inconsidérément renseigné sur les devoirs d'un avocat, monsieur Michel. Jamais doctrine plus pernicieuse ne fut inventée pour pervertir les hommes. Qu'un jeune homme commence sa carrière avec de semblables notions, et deux ou trois voleurs pour clients l'auront bientôt mis en veine de commettre de petits larcins; puis une ou deux causes de faux témoignage le prépareront à faire un faux serment. Non, mes enfants, votre règle de conduite est celle-ci: un avocat est en droit de faire comme son client devrait agir, et non pas comme son client est disposé à agir.

— Sûrement, mon oncle, un avocat est justifié s'il conseille à son client de se dire non coupable, bien qu'il le soit réellement, et s'il l'aide à convaincre le jury afin de le faire acquitter, bien qu'il soit convaincu qu'il a mérité la condamnation.

— Vous avez abordé le grand point de la question, Jack, et sur laquelle il y a à dire pour et contre. La loi est assez indulgente pour permettre à un accusé qui a déjà avoué son crime de se rétracter et de déclarer qu'il n'est pas coupable. Or, s'il eût fait l'aveu de son crime, en dehors de la cour et dans des circonstances qui missent hors de cause les menaces ou les promesses, la loi s'emparerait de cet aveu comme de l'évidence la plus directe de son crime. Il est donc établi de convention avec la justice qu'un coupable se tirera d'affaire, s'il le peut, par une voie légale. On n'attache pas plus d'importance à ce mot: pas coupable, qu'à celui: pas chez lui, à un visiteur que l'on ne veut pas recevoir; car il est bien entendu que ni l'un ni l'autre ne signifient absolument rien. L'homme qui a commis un crime ne devrait pas essayer de le nier devant ses semblables, comme il lui est impossible de le cacher à Dieu. Pourtant neuf cent quatre-vingt-dix-neuf chrétiens sur mille seraient prêts à nier leurs crimes s'ils étaient accusés. Mais tandis que nous discutons ainsi les principes, nous oublions les faits. Vous ne m'avez rien dit de votre cliente, Ned.

— Que voudriez-vous savoir?

— Vous avez dit, je crois, qu'elle était jeune; quel peut-être approximativement son âge?

— C'est plus que je ne saurais dire; entre seize et vingt-cinq.

— Vingt-cinq ans? Serait-elle donc si âgée que cela?

— Je ne le crois pas; mais j'ai beaucoup réfléchi sur son compte, depuis ce matin, et je ne me rappelle pas avoir connu une créature humaine plus difficile à dépeindre.

— Elle a des yeux, sans doute?

— Les yeux les plus expressifs du monde; mais je ne saurais dire leur couleur.

— Et des cheveux?

— Elle en possède une telle profusion, que c'est la première chose

que j'aie observée en elle, bien que je ne puisse en définir la couleur.

— Sont-ils rouges?

— Non, ni blonds, ni dorés, ni bruns, ni noirs; mais participant à la fois de toutes ces teintes.

— Ned, je parlerai de vous à la veuve Updyke, scélérat que vous êtes!

— Parlez-lui, vous me ferez plaisir; je lui ai déjà dit tout cela ce matin, pour répondre à ses questions.

— Ah! elle vous a questionné, voyez-vous! La femme ne change jamais de nature. Vous ne pouvez rien dire des yeux, sinon qu'ils sont très-expressifs?

— Et agréables, plus qu'engageants même, séduisants; voilà le meilleur terme.

— Ned, vous n'avez pas dit à la veuve la moitié de ce que vous pensiez?

— Je n'en ai pas omis une syllabe. J'ai même été plus loin, lui déclarant que je n'avais jamais vu un visage qui, à première vue, m'eût produit une impression plus profonde. Quand je ne devrais plus la revoir, je n'oublierai jamais l'expression de sa physionomie si exaltée, si douce, si féminine, si intelligente; je pourrais la définir, je crois, une physionomie illuminée.

— Belle?

— Pas extraordinairement dans notre signification américaine, mais très-expressive. Et vous vous rappellerez que je la voyais dans une circonstance toute particulière.

— Oh! excessivement particulière. Pauvre vieux, quel coup elle lui a porté! Comment étaient sa bouche, ses dents, son teint, sa taille, sa tournure, son sourire?

— Je ne saurais vous donner tous ces détails. Ses dents sont belles, car elle m'a souri, comme lorsqu'une dame prend congé d'un cavalier. Vous riez, jeunes gens, mais je vous conseille de prendre garde à votre cœur; car si cette étrange fille vous intéresse l'un ou l'autre la moitié autant qu'elle m'a intéressé moi-même, elle deviendra ou madame John Wilmeter ou madame Michel Millington, d'ici à un an.

Michel avait l'air très-assuré qu'elle n'occuperait jamais ce dernier emploi, déjà destiné à miss Sarah Wilmeter. Quant à Jack, il rit de bon cœur.

— Nous raconterons tout cela à madame Updyke à notre retour, et nous serons cause au moins de la rupture de ce mariage, s'écria l'oncle faisant signe à son neveu, de manière que rien ne fût perdu pour son ami; au moins nous aurons empêché un mariage dans ce monde.

— Mais est-elle bien dame, docteur? demanda John après une pause; ma femme devra posséder quelques prétentions de cette nature, je vous le déclare.

— De sa famille, de son éducation et de sa fortune, je ne sais absolument rien; et pourtant je prendrai sur moi d'affirmer qu'elle est dame dans toute l'acception du mot.

— Vous ne parlez pas sérieusement, Ned, s'écria vivement le conseiller.

— Très-sérieusement, je vous assure.

— Et elle est accusée d'incendie et de meurtre! Où sont donc ses parents et amis, ceux qui l'ont faite dame? Pourquoi est-elle là seule, et, comme vous dites, sans amis?

— C'est ce que je me suis moi-même demandé. J'ai entendu donner dans la rue une foule de raisons qui l'accusaient, et les présomptions s'étaient considérablement accrues, lorsque je quittai Biberry; mais personne ne pouvait dire d'où elle venait, ni pourquoi elle y était venue.

— Vous a-t-on dit son nom?

— Oh! pour cela, il était dans toutes les bouches; on l'appelait Marie Monson; mais je doute que ce soit là son véritable nom.

— Ainsi votre ange déguisé sera jugé sous l'anonyme! Je doute que ce soit une circonstance atténuante en sa faveur. Je ne vous adresserai plus de questions à son sujet, et j'attendrai patiemment pour voir et juger par moi-même.

Dunscomb, qui n'avait pas quitté la ville depuis l'été précédent, éprouvait un bonheur ineffable à respirer les parfums des fleurs printanières et à repaître ses yeux des beautés de la nature verdoyante. Lorsque la voiture pénétra dans la grande rue de Biberry, son esprit avait repris le calme et la fraîcheur des idées. Doutant un peu de la sagesse de la démarche qu'il avait entreprise, il n'en était pas moins déterminé de prêter son aide et son appui à cette femme sans la moindre idée de rétribution de temps ou d'argent.

Biberry était plus que jamais dans un état d'agitation, par suite de l'arrivée d'une douzaine de médecins et de sténographes. Les rumeurs et les suppositions avaient grandi depuis le matin, et le nom de Marie Monson circulait de bouche en bouche: on n'avait pas jugé opportun de l'arrêter; mais elle était gardée à vue, et l'on avait écarté de sa libre disposition, sans précisément les saisir, deux larges malles qui lui appartenaient, ainsi qu'une grande boîte couverte d'une toile cirée. Cet état de suspicion ne paraissait, du reste, faire aucune impression sur elle; elle se contentait de la libre disposition du contenu d'un sac de nuit, et le calme réel ou affecté de sa physionomie mettait en doute parmi les benêts du village qu'elle eût la conscience d'être soupçonnée.

Dunscomb refusa de satisfaire aux sollicitations de son ami, qui voulait le conduire sur-le-champ au domicile provisoire que la jeune fille avait choisi, préférant adopter un autre système, qui consistait à rester en observation jusqu'au prochain interrogatoire. La présence des sténographes le gênait, non pas qu'il redoutât la basse tyrannie qui ne caractérise que trop souvent cette classe d'hommes, pour lesquels il avait toujours témoigné le plus profond mépris; mais il lui répugnait de laisser mêler son nom dans une affaire de cette importance avant d'avoir pris la ferme résolution de s'en charger. Il n'y eut donc aucun rapprochement entre lui et la jeune fille jusqu'au moment où ils se trouvèrent réunis avec le public dans la salle de justice, à l'heure indiquée pour la reprise de l'enquête.

La foule s'était considérablement accrue depuis la première enquête; elle encombrait la salle et les abords de la maison de justice. Dunscomb remarqua que le juge d'instruction était grave comme un homme qui comprend l'importance et la solennité de son ministère. Un silence morne et expectant régnait parmi les spectateurs; il était presque étranger lui-même à toute cette population, à l'exception de quelques-uns des sténographes qui, dès qu'ils l'eurent reconnu, tirèrent de leur poche leur agenda et leur plume d'or, et se mirent à prendre des notes pour raconter sans doute au public qu'ils avaient remarqué parmi la foule maître Thomas Dunscomb, avocat consultant de la métropole.

Les autorités principales ayant pris place, le juge d'instruction envoya querir un médecin du voisinage. Le bruit avait circulé qu'un médecin de la ville, en examinant les deux cadavres, avait déclaré que ni l'un ni l'autre n'était celui de Pierre Goodwin; la cour désirait en conséquence avoir l'avis d'une haute autorité de l'endroit. Pendant cet instant d'attente, Mac Brain eut le temps de désigner à son ami la jeune femme suspectée, assise dans un coin opposé à celui qu'elle avait occupé la veille, et comme isolée à dessein du reste des spectateurs. Il y avait toutefois assise à côté d'elle une femme d'un âge mûr et d'apparence respectable, madame Jones, la femme d'un curé, qui lui avait offert un asile après l'incendie. On pensait généralement que Marie Monson ignorait à peu près les soupçons qui planaient sur elle, et l'on s'était efforcé de l'entretenir dans cette ignorance jusqu'au moment où la question lui serait posée à l'improviste et devant la foule rassemblée, afin de lui arracher par surprise la preuve de sa culpabilité. Dunscomb, lorsqu'il apprit cette trame indigne, ourdie contre une faible femme qui pouvait trahir les faiblesses naturelles à son sexe, sans pour cela qu'elles eussent le moindre rapport avec le crime, fut tenté de chercher à lui parler pour la mettre en garde contre ses détracteurs; mais il était trop tard, et il dut se borner pour le moment à étudier les moindres indices susceptibles d'éclairer sa sagesse et sa longue expérience.

La mise fort simple de Marie Monson révélait néanmoins une plus haute position sociale, et trahissait plutôt une sorte de déguisement adopté pour ne pas attirer sur elle l'attention publique. Cet excès de précaution ne plut pas à l'homme de loi, qui l'eût désiré moins apparent. Il ne pouvait voir son visage, qu'elle tenait constamment caché par un mouchoir de fine batiste; mais ses cheveux, ses mains petites et effilées, sa tournure svelte et gracieuse ne laissaient rien à désirer. Elle ne portait aucun bijou, pas même à l'annulaire le signe caractéristique du mariage. John Wilmeter déclara que jamais il n'avait vu de pied si mignon que le sien. Enfin, madame Jones lui ayant dit quelques mots qui nécessitaient sans doute une réponse, elle leva la tête et permit à Dunscomb d'entrevoir son visage. Il fut obligé de convenir que son ami n'avait rien exagéré dans sa description, et qu'il avait devant les yeux une de ces physionomies à la fois enchanteresses et impénétrables. Mais l'arrivée du docteur Coe mit fin à ces observations, et attira tous les regards du côté de la table où il se dirigeait. Après le serment et les questions préliminaires d'âge et de profession, l'interrogatoire fut dirigé sur les faits principaux de l'enquête.

— Examinez les objets étendus sur cette table, docteur, dit le juge, et donnez-nous votre avis?

— *Ossa hominum*... Ce sont des ossements humains réduits et calcinés par le feu.

— Y découvrez-vous quelques autres indices de mort violente que par la carbonisation?

— Certainement. L'os *frontis* de tous deux est fracturé, et l'on serait porté à croire que le même coup a fait les deux blessures.

— Qu'entendez-vous par le même coup? serait ce un coup accidentel ou donné avec intention?

— Je veux dire qu'un seul et même coup a fracturé ces deux crânes, voilà tout.

— Je vous comprends, dit le juge; veuillez examiner attentivement ces cadavres, et nous dire s'ils sont d'hommes, de femmes ou d'enfants?

— Je puis affirmer que tous deux sont adultes.

— Et leur sexe?

— Je pense qu'il n'y a pas de doute à élever sur ce point; l'un doit être le corps de Pierre Goodwin, et l'autre celui de son épouse. La

science peut distinguer dans les cas ordinaires la nature des sexes; mais ici la science est en défaut. Cependant je prends en considération les circonstances connues, et je n'hésite pas à déclarer que dans mon opinion ce sont là les restes de l'homme et de la femme qui ont disparu.

— Devons-nous admettre que vous les reconnaissez par quelques signes extérieurs?

— Oui, je retrouve les mêmes statures des deux époux, que je connaissais particulièrement, et j'ajouterai qu'accordant la réserve habituelle pour les *musculi*, *pellis* et autres substances connues...

— Docteur, vous nous feriez plaisir d'employer des termes ordinaires, demanda l'un des jurés, bon gros fermier, simple, mais au regard fin et pénétrant, que ce déploiement d'érudition paraissait contrarier.

— Je le veux bien, monsieur Blon. *Musculi* veut dire les muscles, et *pellis* la peau. Faites abstraction des muscles et de la peau, et la capacité sera réduite d'autant. Admettant ces considérations, je ne fais aucun doute que j'ai sous les yeux les restes de Pierre et de Dorothée Goodwin.



Entrevue de Marie Monson et de John Wilmeter.

Le docteur Coe était sincère dans sa croyance; il s'exprima donc avec conviction, et tous les yeux se tournèrent du côté de l'étranger, qui avait osé soutenir que les ossements étaient ceux de deux femmes, lorsque tout le monde dans Biberry savait que Pierre Goodwin était de même taille que sa femme, si celle-ci n'était même un peu plus grande que lui. Personne dans la foule ne mit en doute la véracité du fait, exceptés Mac Brain et son ami; ce dernier allant même jusqu'à douter de la capacité scientifique du docteur. Il ne l'avait jamais entendu reconnaître une erreur, et il jouissait à cet égard d'une haute confiance auprès de la cour, qui l'appelait très-souvent dans les cas de contestation.

Le docteur continua de répondre aux questions du juge d'instruction.

— Avez-vous connaissance, poursuivit ce dernier, de quelques faits qui se rattachent à l'incendie?

— Je le crois. Appelé vers minuit environ pour visiter un malade, je fus obligé de passer devant la maison des Goodwin. Messieurs du jury savent qu'elle est située dans un lieu écarté, où l'on n'a pas coutume, à cette heure de la nuit, de se croiser avec des voyageurs. Je rencontrai néanmoins deux hommes qui marchaient très-vite et dans la direction de la maison. Je ne pus voir leurs visages; leur tournure et leurs mouvements m'étaient complétement inconnus: j'en conclus donc que c'étaient deux étrangers au pays. Lorsque je repassai par le même chemin, vers quatre heures du matin, et que je fus arrivé au haut de la montagne du Vent, je dominai la maison des Goodwin, que les flammes commençaient à dévorer. L'aile où dormaient les deux vieillards était déjà embrasée; à l'extrémité opposée, où le feu n'avait pas encore pénétré, j'aperçus à l'une des fenêtres supérieures la forme d'une femme, qui ressemblait, autant que j'en pus juger par la lumière du feu et à cette distance assez éloignée, à la jeune dame ici présente, qui occupait depuis quelque temps, à ce que l'on assure, la chambre située sous le toit de la chaumière; mais je ne crois pas l'avoir jamais vue avant le jour en question. Les deux braves gens n'ont pas été aussi malades ce printemps que les autres saisons, car je n'ai pas été appelé une seule fois auprès d'eux.

— Avez-vous vu d'autres personnes, indépendamment de la jeune femme, à la fenêtre?

— Oui. Il y avait précisément au-dessous de la fenêtre deux hommes qui paraissaient communiquer avec la femme; ils gesticulaient, et je la vis jeter par la fenêtre plusieurs paquets. Tout cela se passa dans l'intervalle d'une minute. Lorsque j'arrivai devant la maison, elle était entourée par une foule considérable, et je n'eus pas l'occasion de rien remarquer de particulier au milieu de cette scène de confusion.

— La femme était-elle encore à la fenêtre lorsque vous arrivâtes en face de la maison?

— Non; je vis la dame ici présente tout près de la maison en feu, et retenue par un homme, Pierre Davidson, je crois, qui m'informa qu'elle avait voulu s'élancer dans l'intérieur pour porter secours aux deux vieillards.

— Lui avez-vous vu faire de semblables efforts?

— J'en ai été témoin; elle avait l'air de vouloir s'échapper des bras de Pierre comme pour s'élancer au milieu des flammes.

— Ses efforts vous ont donc paru affectés?

— Je ne saurais l'affirmer: si ce n'était qu'un jeu, le rôle était bien rempli; mais j'en ai vu d'aussi bien joués dans ma vie.

Le docteur avait une manière de s'exprimer qui paraissait en dire plus que ses paroles. Il parlait bas, si bas, que l'objet de ses remarques ne pouvait l'entendre, et c'est ce qui explique l'indifférence qu'elle manifesta pendant le cours de sa déposition; mais l'impression était produite sur le jury, composé d'hommes prêts à transformer leurs soupçons en preuve.

Le juge d'instruction pensa qu'il était temps de faire éclater la crise qu'il avait préparée pendant la première partie de l'enquête, et ordonna qu'on mandât devant la cour Marie Monson, l'un des nombreux témoins, qui avait été régulièrement assignée à comparaître devant elle.

CHAPITRE IV.

Les yeux de Dunscomb ne quittèrent pas d'une seconde l'étrangère pendant qu'elle se dirigeait vers le banc assigné aux témoins. Ses traits étaient émus, sans doute; mais ils ne trahissaient pas les angoisses du crime. Il était en outre si invraisemblable qu'une jeune personne de son âge et de son apparence se fût rendue coupable d'un crime odieux, et pour de l'argent, que toutes les chances paraissaient devoir tourner en faveur de son innocence. Cependant les circonstances suspectes de la situation ne la justifiaient pas entièrement, et il ne fallait pas se hâter de conclure en sa faveur.

Marie Monson, pour se conformer aux usages et à l'injonction du juge, avait ôté son chapeau; son visage se trouvait donc exposé à tous les regards curieux de la foule. Elle était âgée de vingt et un ans, selon la réponse qu'elle fit à la question qui lui fut posée sur son âge. Sans être une beauté régulière, il y avait dans ses traits un mélange d'intelligence, de douceur et de résolution, qui prédisposait en sa faveur, et qui ne laissa pas que de faire une impression favorable sur les individus les plus enclins à la croire coupable.

Les sténographes se mirent aussitôt à l'œuvre, observant les traits du témoin, et prenant des notes, qu'ils comparèrent ensuite, pour donner à la publication des journaux un portrait à peu près ressemblant.

Marie Monson tremblait un peu lorsqu'elle fut invitée à prêter serment; mais on voyait en elle une grande résolution prise pour affronter les difficultés du procès. Les femmes sont très-capables de dominer leurs sensations, même dans des situations étrangères à leurs habitudes, pourvu qu'elles ne se trouvent pas prises à l'improviste et qu'elles aient le temps de se composer une physionomie. C'est ainsi que Marie Monson, bien que pâle de visage, paraissait calme et résignée, malgré l'isolement complet dans lequel on l'avait laissée, madame Jones ayant donné à entendre à ses connaissances qu'elle avait invité l'étrangère à venir chez elle par pur sentiment d'humanité, et nullement par un intérêt particulier quelconque pour le succès de sa cause. A part cette considération charitable, elle lui était étrangère tout autant qu'aux autres habitants du village.

— Ayez l'obligeance de nous décliner vos noms, votre résidence et vos occupations habituelles, demanda d'un ton froid et sec le juge d'instruction après avoir toutefois fait apporter un siége pour rendre hommage au sexe.

— La pâleur qui couvrait les joues de Marie Monson fit place au plus vif incarnat. Cette teinte qui colore le ciel d'automne lorsque l'éclair brille au loin dans l'horizon, n'est ni plus vive ni plus franche que celle qui remplaça la pâleur livide des joues de cette jeune femme. Dunscomb comprit son embarras; il jugea le moment opportun pour intervenir dans la défense. L'étrangère, enchaînée par la foi du serment, reculait devant l'obligation de décliner ses véritables noms ou de se parjurer en y substituant des noms empruntés.

— En ma qualité de membre du barreau, dit Dunscomb, j'interviens en faveur du témoin... Il est évident qu'elle ignore la position qui lui est faite en ce moment et l'étendue de ses droits... Jack, apportez un verre d'eau à mademoiselle.

Jamais Jack n'avait obéi avec plus de promptitude à une injonction de son oncle.

— On ne saurait traiter un témoin comme un criminel, ou bien lui poser des questions comme prévenu, sans l'informer que les lois n'exigent pas de réponse qui puissent le compromettre.

Dunscomb avait suivi plutôt l'impulsion de son cœur que son expérience légale en soulevant cette objection, car on n'avait pas encore posé à Marie Monson une seule question inquisitoriale. Le juge d'instruction ne laissa pas échapper cette occasion de faire ressortir la faiblesse de l'objection :



Je conclus donc que ce sont bien les cadavres de Pierre et de Dorothée Goodwin que nous avons là présents devant les yeux.

— Les juges d'instruction ne sont pas gouvernés par les mêmes règlements que ceux d'une cour régulière, objecta-t-il avec calme, bien que nous respections également l'indépendance des témoignages. Un témoin n'est jamais contraint de répondre à une question qui pourrait transformer son rôle en celui d'accusé. S'il plaît à cette dame de déclarer qu'elle désire ne pas décliner ses noms parce qu'ils *pourraient l'incriminer*, je n'insisterai pas sur cette question.

— La loi n'exige, dans ces procédés préliminaires, que les déclarations nécessaires pour l'instruction. Ainsi, par exemple, dans la circonstance présente, je crois que la question pourrait être posée sans inconvénient de cette manière : Vous êtes connue, je crois, sous le nom de Marie Monson ?

— Quel mal peut-il y avoir pour cette jeune personne à décliner ses véritables noms, monsieur Dunscomb, car je viens d'apprendre que vous êtes l'avocat distingué connu sous ce nom... si elle est innocente du meurtre des Goodwin ?

— Une personne innocente peut avoir des raisons plausibles pour cacher son nom. Ces raisons acquièrent une force additionnelle lorsque nous voyons autour de nous un comité de sténographes prêts à livrer à la publicité tout ce qui se passe ici... Mais je crois servir les intérêts de la justice en la priant de m'autoriser à avoir un entretien particulier avec le témoin.

— J'y consens volontiers, monsieur. Emmenez-la dans la chambre de messieurs les jurés, et je vais faire appeler un nouveau témoin. Lorsque vous aurez terminé votre consultation, monsieur Dunscomb, nous reprendrons l'interrogatoire de votre cliente.

Dunscomb offrit son bras à la jeune fille, et l'emmena à travers la foule des curieux, tandis qu'un autre médecin prêtait serment. Ce témoin corrobora la déposition du docteur Coe, traitant avec peu de respect la supposition que les deux cadavres appartinssent au sexe féminin. Le docteur de la ville perdit donc considérablement de terrain dans l'espace d'une demi-heure. La discussion sur le nom avait en outre été accueillie comme une nouvelle preuve de culpabilité ; car l'argument de Dunscomb n'avait pas fait une profonde impression sur les bons habitants de Biberry.

Plusieurs autres arbitres de la science confirmèrent les dépositions du docteur Coe et de ses voisins ; tous donnèrent, comme le résultat de leurs investigations, qu'ils pensaient que les deux crânes avaient été brisés par le même instrument, et que le coup, s'il n'avait pas amené instantanément la mort, avait dû néanmoins faire perdre connaissance aux sujets. A l'égard du sexe, les réponses furent données avec une certaine hauteur.

— La science est en elle-même une excellente chose, dit l'un de ces derniers témoins; mais la science veut du positif. Nous savons tous que Pierre Goodwin et sa femme vivaient dans cette maison, que Dorothée Goodwin était une forte femme, et son époux un petit homme, qu'ils étaient à peu près de la même taille, et que ces restes représentent assez exactement leurs statures. Nous savons de plus, que la maison est brûlée, que le vieux couple n'a pas été retrouvé vivant, et que ces débris humains ont été découverts dans le corps de bâtiment qu'ils avaient coutume d'occuper. Or, à mon avis, ces faits ont plus de poids que toutes les analyses scientifiques que l'on ferait sur les lieux. Je conclus donc que ce sont bien les cadavres de Pierre et de Dorothée Goodwin que nous avons là présents devant les yeux.

— Me permettez-vous, monsieur le juge, d'adresser une question au témoin ? demanda le docteur Mac Brain.

— Très-volontiers, monsieur. Le jury n'a d'autre désir que de rassembler et grouper les preuves, s'il en existe, et nous n'avons en vue d'autre objet que la justice. Notre enquête n'est pas rigide dans la forme, et vous pouvez adresser au témoin toutes les questions que vous jugerez utiles.

— Connaissiez-vous Goodwin ? demanda Mac Brain s'adressant directement au témoin.

— Je l'ai très-bien connu, monsieur.

— Avait il toutes ses dents ? Vous rappelez-vous ce fait ?

— Je le crois.



Madame Goodwin avait beaucoup de plaisir à compter ses pièces et les montrer à ses voisines.

— Admettez qu'il ait perdu toutes ses dents de devant, et que le cadavre que vous croyez être le sien les conservât toutes, vous en tiendriez-vous aux faits que vous avez considérés comme certains, ou les croiriez-vous d'aussi bonne évidence que la science, qui nous dit que l'homme ne peut pas avoir perdu ses dents lorsqu'on les retrouve dans leurs alvéoles ?

— Je n'admets pas ce fait comme appartenant à la science ; tout le monde peut en être juge, comme le premier médecin venu. S'il en était comme vous dites, la présence des dents me serait une preuve à peu près certaine que le cadavre appartînt à un autre individu, à moins que les dents ne fussent l'ouvrage d'un dentiste.

— Alors, pourquoi ne pas opposer à l'opinion commune un fait anatomique, qui paraîtrait tout aussi concluant contre les circonstances que vous avez mentionnées ?

— Je l'eusse *fait*, sans doute, si l'on m'eût *fait* observer un *fait* aussi anatomiquement sûr que celui que vous avez cité. Mais dans la

condition où nous retrouvons ces débris, je ne pense pas que le plus habile anatomiste ose affirmer qu'il distingue s'ils appartiennent au sexe masculin ou au sexe féminin.

— J'avoue que le cas offre de grandes difficultés, répliqua paisiblement Mac Brain. Néanmoins je persiste dans mon opinion. J'espère, monsieur le juge, que l'on voudra bien conserver précieusement ces restes, pour reprendre plus tard l'enquête médicale?

— Certainement, monsieur. On a fait construire un coffre tout exprès, et nous les y ferons déposer aussitôt l'enquête terminée. Il n'est pas rare de vous voir en désaccord, messieurs les docteurs.

Ces dernières paroles, accompagnées d'un sourire, furent dites avec l'intention d'entretenir la paix, et de satisfaire tous les amours-propres. Mais Mac Brain avait toute la modestie du véritable talent, et ne cherchait jamais à déployer sa supériorité incontestable devant des hommes moins instruits que lui. D'ailleurs, bien qu'il soupçonnât que ces deux cadavres humains appartenaient tous deux au sexe féminin, il était bien loin d'en avoir acquis la certitude. Il désirait donc seulement, pour le moment, que l'on réservât un examen plus approfondi de la question pour l'ouverture des débats.

Une heure s'était écoulée, lorsque Dunscomb rentra dans l'audience, donnant le bras à Marie Monson. John, qui avait attendu la fin de cette longue conférence dans la galerie voisine, les suivait de près. Mac Brain, qui savait lire dans la physionomie de son ami, lui trouva l'air grave et portant les indices extérieurs du désappointement. La jeune fille était émue, et paraissait avoir beaucoup pleuré. Sa pâleur et le léger tremblement qui agitait toute sa personne dénotaient en outre qu'elle ne doutait plus de la situation suspecte dans laquelle l'opinion générale l'avait placée. Lorsqu'ils furent assis sur les siéges qu'ils avaient occupés précédemment, le juge d'instruction continua l'interrogatoire.

— Témoin, dites-nous votre nom?

— Je suis connue, répondit-elle d'une voix assez claire bien qu'un peu tremblante, ici et dans les environs de Biberry, sous le nom de Marie Monson.

Le juge passa la main sur son front, comme pour réfléchir à la marche qu'il adopterait pour poursuivre le cours de ses questions, et hésitant à presser le témoin de questions personnelles, par crainte de M. Thomas Dunscomb, dont la haute réputation au barreau ne lui était pas inconnue. Il résolut toutefois d'accepter le nom de Marie Monson, se réservant de revenir, à la première occasion, sur ce point contestable.

— Où demeurez-vous?

— Actuellement dans cette enceinte, dernièrement chez les époux Goodwin, dont les restes sont supposés étendus sur cette table.

— Combien y avait-il de temps que vous résidiez dans cette famille?

— Neuf semaines, jour pour jour. J'arrivai le matin, et l'incendie eut lieu le soir du soixante-troisième jour.

— Racontez-nous, s'il vous plaît, miss, tout ce que vous savez concernant cet incendie. Je dis miss, supposant que vous n'êtes pas mariée?

Marie Monson se contenta de faire une légère inclination de la tête en signe d'acquiescement. Le juge ne fut pas très-satisfait de cette réponse muette, car sa femme lui avait particulièrement recommandé de poser la question de manière à obtenir un oui ou un non; mais le moment n'était pas opportun pour insister.

— Je ne sais que peu de chose sur ce qui s'est passé. Je fus réveillée par la lueur qui éclairait ma chambre; je me levai précipitamment, et m'habillai avec ce que je trouvai sous ma main. J'allais descendre les marches de l'escalier, lorsque je reconnus qu'il était déjà trop tard. Je m'élançai vers la fenêtre avec l'intention de jeter en dehors les matelas de mon lit, et de me laisser tomber dessus, lorsque deux hommes se présentèrent avec une échelle, et m'aidèrent à descendre.

— Avez-vous pu sauver quelques effets?

— Tous ont été conservés, je crois. Les mêmes individus ont pénétré dans ma chambre, et ils en ont enlevé mes malles, ma boîte, mon sac de nuit, mon pupitre, et presque tous les meubles. Le feu ne dévora cette partie de la maison qu'après avoir consumé le reste; c'est ce qui permit de pénétrer dans la chambre une demi-heure encore après que j'en fus sortie.

— Depuis combien de temps connaissiez-vous les Goodwin?

— Du jour seulement où je vins habiter chez eux.

— Avez-vous passé la soirée de l'incendie dans leur société?

— Non; je n'avais pas l'habitude de faire société avec eux, excepté pour les heures de repas.

Cette réponse produisit une certaine sensation défavorable parmi les auditeurs. On s'étonnait qu'une jeune personne, habitant une maison isolée de tout autre voisinage, n'eût pas au moins fait sa société des gens chez lesquels elle demeurait.

— S'ils étaient assez respectables pour permettre qu'on se logeât chez eux, on pouvait les fréquenter sans se compromettre, marmottait l'un des plus grands bavards de Biberry d'un ton de voix assez élevé pour que ceux qui l'entouraient l'entendissent.

— Vous ne faisiez pas partie de la famille; mais vous y demeuriez pour l'accomplissement de quelque projet personnel? reprit le juge.

— Il me semble, monsieur, en y réfléchissant bien, que cet interrogatoire suit un cours très-irrégulier, dit Dunscomb intervenant dans le débat... Il paraît plutôt dirigé contre un prévenu que pour une simple déposition de témoin.

— La loi concède toute liberté dans la direction d'une enquête, monsieur Dunscomb. Souvenez-vous, monsieur, qu'il y a eu incendie et meurtre... deux des plus grands crimes connus dans nos annales judiciaires.

— Je ne l'oublie pas; et je me souviens non-seulement des droits qui vous sont acquis, mais encore de vos devoirs. Cette jeune personne a aussi des droits, qui exigent qu'elle soit traitée distinctement, soit comme témoin, soit comme inculpée. Si c'est à ce dernier titre que vous l'interrogez, je lui donnerai le conseil de ne plus répondre à vos questions. Mon devoir, comme conseil, m'impose de vous faire cette déclaration.

— Elle vous a donc régulièrement retenu pour son avocat, monsieur Dunscomb? demanda le juge avec intérêt.

— Ceci, monsieur, est une question entre elle et moi. Je parais ici dans ma qualité officielle de conseiller, et j'en réclame les droits. Je sais que vous pouvez continuer l'enquête sans tenir compte de mon intervention, si vous le jugez convenable; mais personne ne peut priver un citoyen du bénéfice d'un conseil. Le nouveau code, si extravagant qu'il soit dans ses innovations, admet néanmoins cette latitude en faveur des accusés.

— Nous n'avons pas l'intention, monsieur Dunscomb, de vous susciter des obstacles. Que tout le monde fasse son devoir. Votre cliente est libre de refuser de répondre aux questions qui tendraient à l'incriminer; c'est le droit de tous. Je m'efforcerai de poser mes questions de manière à donner à votre cliente le bénéfice de ses droits. — On dit, miss Monson, que depuis l'incendie on a remarqué que vous aviez de l'or en votre possession. Auriez-vous quelque objection à montrer cet or à messieurs les jurés?

— Aucune, monsieur. Je possède quelques pièces d'or, en effet, dans ma bourse: les voici. Elles ne sont ni nombreuses ni d'une grande valeur. Vous pouvez les examiner autant qu'il vous plaira.

Cette question avait causé un certaine inquiétude à Dunscomb; mais le calme et la simplicité de la réponse de la jeune femme le rassurèrent, ou du moins le surprirent. Il se tut néanmoins, et ne chercha pas à s'opposer à cet examen.

— Je vois là sept demi-aigles, deux quarts d'aigle, et une pièce étrangère dont je ne me rappelle pas avoir vu la pareille. Connaissez-vous ce numéraire, monsieur Dunscomb?

— Je ne pourrais vous dire, monsieur; je n'ai pas encore vu de pièces d'or de ce genre.

— C'est une monnaie étrangère, de la valeur d'environ vingt dollars, m'a-t-on dit, répliqua Marie avec calme. Elle est d'Italie et à l'effigie du prince régnant. Je l'ai eue en échange de monnaie américaine d'un émigrant arrivé d'Europe, et je l'ai gardée par curiosité.

Dunscomb fut satisfait de cette réponse franche et claire, et il laissa en conséquence l'enquête suivre plus régulièrement son cours.

— Madame Pope est-elle présente? demanda le juge, la dame qui nous a déclaré avoir vu des pièces d'or dans la possession de feu madame Goodwin?

La veuve, qui n'avait pas quitté la salle depuis le commencement de l'enquête, accourut devant la barre, et prêta serment pour déposer dans les formes régulières.

— Votre nom?

— Abigaïl Pope. On écrit sur tous les papiers que l'on m'adresse: Veuve de John Pope, décédé.

— Le nom simplement suffit pour le moment, madame Pope. Habitez-vous le voisinage?

— Je suis née, élevée, mariée, devenue veuve et résidente encore aujourd'hui dans Biberry. Mon nom de fille était Duickson.

Quoique absurde et hardie, cette réponse produisit un certain effet sur les personnes qui voulaient établir une comparaison entre ses déclarations spontanées et la réserve maintenue par la jeune fille.

— Pourquoi cette Marie Monson n'a-t-elle pas répondu comme Abigaïl Pope? dit l'une des femmes à un groupe de commères qui l'entouraient. Elle possède une langue assez bien déliée pour en faire usage si elle le juge convenable. Dans mon opinion, tout cela cache une histoire bien embrouillée et des détails sur cette jeune fille que je voudrais bien connaître.

— M. Sanford y parviendra avant d'en avoir fini avec elle, je vous en réponds, répondit une amie, j'ai entendu dire qu'il n'y avait pas dans le pays d'homme plus habile que lui pour diriger une enquête. Nous n'avons pas encore eu de procès aussi remarquable que celui-là.

— On le raconte déjà dans tous les journaux. Biberry occupe aujourd'hui dans les colonnes de nos journaux une place aussi grande que York ou Albany.

— Avez-vous jamais vu de l'or en la possession de feu madame Goodwin? reprit le juge d'instruction.

— Plusieurs fois. Je ne dirai pas souvent, mais cinq ou six fois au moins. J'avais coutume de travailler pour la vieille dame, et vous savez ce que c'est que de travailler souvent dans une famille: on est initié aux secrets d'intérieur presque comme un docteur.

— Reconnaîtriez-vous quelques-unes de ces pièces si on vous les montrait en ce moment?

— Je le crois. Il y avait surtout une pièce que je reconnaîtrais partout où je la verrais. C'est une pièce extraordinaire, et j'en conclus qu'elle est de la Californie.

— Les pièces d'or de madame Goodwin avaient-elles quelque ressemblance avec celle-ci? dit le juge lui montrant un demi-aigle.

— Oui, oui; c'est là une pièce de cinq dollars. J'en ai possédé une seule dans tout le cours de ma vie.

— Si je vous comprends bien, madame Goodwin avait en sa possession des pièces semblables à celle-ci.

— Elle en avait au moins cinquante, et elle m'a assuré qu'elle avait dans son bas la valeur d'environ quatre cents dollars. Je me rappelle la somme, car elle me parut considérable pour tout autre qu'un banquier; et cela me remet à l'esprit les placers de la Californie.

— Y avait-il une pièce comme celle-ci? continua le juge lui montrant la pièce italienne.

— La voilà, c'est bien la même, je la reconnaîtrais entre mille. Je l'ai eue cinq minutes dans mes mains, cherchant à lire le latin qui est écrit dessus, pour le rendre en anglais. Tout le reste était de l'or américain : c'est ce que me dit la vieille dame; mais cette pièce seule était étrangère.

Cette déclaration produisit une profonde sensation dans la cour de justice. On ne pouvait supposer madame Pope capable d'un mensonge après avoir prêté serment. La pièce d'or passa de main en main parmi les membres du jury, et chacun d'eux put s'assurer qu'il reconnaissait encore cette pièce après quelques semaines écoulées. Dunscomb n'ajoutait pas une foi aussi scrupuleuse à ce témoignage que les autres personnes présentes, mais il fut curieux d'en étudier l'effet sur sa cliente. A son grand étonnement, elle n'en paraissait aucunement émue, son visage conservait ce calme impassible qu'il soupçonnait parfois n'être que le résultat d'une profonde dissimulation. Sur sa demande, la pièce lui fut remise pour l'examiner à son tour; elle était remarquable de grandeur et d'origine, mais elle ne portait aucun signe particulier qui la distinguât d'autres pièces du même pays. Le juge parut comprendre la signification de son regard, car il suspendit l'interrogatoire de la vieille pour reprendre celui de Marie Monson.

— Votre cliente comprend l'état de la question, monsieur Dunscomb, dit-il, et vous la protégerez dans ses droits. Les miens m'autorisent de lui poser quelques questions au sujet de cette pièce d'or.

— Je répondrai à toutes les questions qu'il vous plaira de m'adresser, monsieur, répliqua l'accusée avec un aplomb qui parut surprenant à Dunscomb.

— Depuis combien de temps cette pièce d'or est-elle en votre possession, miss?

— Depuis un an environ. Tout l'or que j'ai actuellement en ma possession remonte à cette époque.

— Vous l'avez possédé sans interruption pendant tout ce temps?

— Certainement, monsieur, à ma connaissance. La plupart du temps je l'ai gardé dans ma bourse, et je ne pense pas que, l'ayant serré dans un autre endroit, aucune personne eût été capable d'y fouiller.

— Avez-vous quelque chose à dire sur la déposition du précédent témoin?

— Elle est vraie de tous points. La pauvre madame Goodwin avait la réserve d'or dont madame Pope vient de vous parler, car elle me l'a montrée une fois. Je pense qu'elle se plaisait à compter et à recompter son petit trésor, et même à le faire voir à d'autres personnes. J'examinai les pièces qu'elle me montra, et comme elle me parut avoir une préférence pour celles qui n'étaient pas ordinaires, je lui en donnai quelques-unes de celles que je possédais. Il est possible que madame Pope ait vu une pièce semblable à celle-ci; mais bien certainement ce ne pouvait être la pièce elle-même, qui ne m'a pas quittée.

— Vous prétendriez dire que madame Goodwin possédait une pièce semblable à celle-ci, et que vous la lui auriez donnée vous-même; que vous a-t-elle rendu en échange?

— Comment, monsieur?

— Combien avez-vous estimé cette pièce d'Italie, et en quelle sorte de monnaie madame Goodwin vous a-t-elle payée? Il importe que vous donniez des détails très-précis sur cette partie de votre déposition.

— Elle ne m'a absolument rien donné en échange de cette pièce. C'était un don libre que je lui fis, et pour lequel je ne lui demandai pas d'indemnité en échange.

Cette réponse produisit un léger murmure d'improbation dans la foule, qui ne pouvait croire qu'une femme inconnue, sans amis, qui s'était contentée d'habiter pendant deux mois dans la mansarde de la maison des Goodwin, eût accordé libéralement, sans autre but que de donner, une pièce d'or de cette grandeur. Le juge fut lui-même de cet avis, et Dunscomb dut reconnaître que l'explication donnée par sa cliente ne prouvait pas en sa faveur.

— Etiez-vous donc habituée, miss, à répandre autour de vous des pièces d'or? demanda l'un des jurés.

— Cette question est inconvenante, objecta M. Dunscomb, personne n'avait ici le droit de la poser.

Le juge reconnut la justesse de l'objection, et il n'y eut pas de réponse. Madame Pope ayant déclaré que d'autres avaient vu comme elle le bas de madame Goodwin, on entendit sur ce point quatre nouveaux témoins, qui avaient été admis à examiner le trésor. Un seul crut reconnaître la pièce qui formait actuellement le point principal de l'enquête; mais ses souvenirs étaient beaucoup plus confus et ses paroles moins positives. Elle croyait, car tous ces témoins étaient des femmes, avoir vu une pièce à peu près semblable, mais on ne la lui avait pas laissé toucher. Dunscomb fit observer au juge qu'il n'était pas surprenant qu'une femme assez imprudente pour montrer à toutes les commères du pays l'or qu'elle avait eu sa possession eût été assassinée et volée. Mais la déposition de madame Pope avait trop impressionné l'auditoire pour laisser pénétrer d'autres suppositions qui ne se reportassent pas sur l'accusation contre la jeune étrangère. Selon l'opinion générale, elle était venue se loger préalablement dans la maison pour favoriser le crime.

On avait mandé par la voie électrique un témoin, parent des décédés, duquel on espérait obtenir quelques précieux renseignements, et comme il n'était pas encore arrivé, l'enquête fut de nouveau ajournée jusqu'à l'heure du passage de la diligence. Durant cette suspension Dunscomb eut le temps de se convaincre que l'orage s'amoncelait sur la tête de sa cliente. On citait une infinité de petites circonstances qui, réunies les unes avec les autres, formaient un faisceau formidable de charges accablantes. Mais la surprise du docteur était bien plus grande en présence du calme et du sang-froid que montrait au milieu de toutes ces conjectures la jeune fille prévenue de ces odieux crimes. Il l'avait informée des soupçons qui planaient sur elle, et l'émotion qu'elle trahit au premier abord l'avait alarmé sur son compte. Mais à cet élan spontané de crainte ou de sensibilité avait succédé un calme imperturbable, qu'il ne put attribuer qu'à l'innocence la plus complète; car, s'il y avait crime, comment le découvrir derrière ce visage impassible, sous ce front pur et calme, au fond de cette âme qui ne laissait à la surface qu'un miroir limpide et sans tache? Marie Monson avait refusé d'entrer dans aucun détail sur les événements de sa vie antérieure à son arrivée dans le village; éludant de décliner son nom, même à lui, son conseil; s'abstenant de laisser échapper le moindre indice qui révélât le lieu où elle avait dû résider antérieurement.

A l'heure présumée la voiture publique s'arrêta sur la place, et le témoin attendu en descendit. Sa déposition ne produisit pas de nouveaux détails sur le double crime, corroborant simplement les dépositions pécédentes relatives à l'or que possédait sa parente, et qu'elle avait coutume d'enfermer dans un tiroir secret de son bureau. Le meuble avait été sauvé; mais tous les tiroirs en étaient soigneusement fermés, et l'on n'avait pas retrouvé les clefs.

Vers neuf heures du soir environ, le jury rendit son verdict sur les résultats de l'enquête. Il portait une accusation de meurtre contre la jeune femme désignée sous le nom de Marie Monson. L'enquête n'avait rien encore conclu quant au crime d'incendie. En conséquence, l'ordre fut donné sur-le-champ d'appréhender au corps la jeune étrangère, et de la faire conduire et écrouer à la prison du village.

CHAPITRE V.

Dunscomb et son ami le docteur retournèrent à la ville le jour suivant; le premier pour compulser ses dossiers, et le second pour visiter ses nombreux malades, sans rien dire des droits de miss Sarah à la sollicitude de son oncle, et de ceux plus impérieux de madame Updyke sur l'amoureux docteur. John et Michel demeurèrent à Biberry; John ayant accepté avec empressement l'injonction de veiller à ce que la prisonnière fût logée décemment et aussi confortablement que le permettaient les dispositions et les règlements de la prison; Michel, beaucoup moins enthousiaste, restait un peu contre son gré pour tenir compagnie a John, car il eût préféré retourner à New-York auprès de la sœur.

L'arrestation avait été décrétée pour un crime qui n'admettait pas de mise en liberté sous caution; autrement le docteur Mac Brain, possesseur d'une assez belle fortune, acquise dans l'exercice de sa profession, se fût porté pour premier garant, et eût trouvé le second parmi ses amis. Il en fut empêché par Dunscomb, qui lui certifia qu'aucune caution, quelle qu'elle fût, ne serait admise. Si attrayante que soit une femme, elle doit se résigner à aller en prison, lorsqu'elle est sous le coup d'une accusation de meurtre et d'incendie, jusqu'à ce que son innocence soit régulièrement et légalement prouvée, ou, ce qui revient au même, jusqu'à ce que le caprice, l'ignorance ou la corruption d'un jury aient rendu en sa faveur un verdict d'acquittement.

Les deux amis n'étaient pas tout à fait d'accord dans leur manière d'envisager cette affaire. Le docteur ne doutait pas un instant de l'innocence de Marie Monson; Dunscomb, qui connaissait par expé-

rience toutes les voies tortueuses du crime, les infirmités morales du cœur humain cachées sous l'enveloppe trompeuse des grâces et de la beauté, n'était pas aussi convaincu de l'innocence de la jeune étrangère.

— J'espère que l'on aura eu soin de veiller au moins à ce que miss Monson fût convenablement traitée, puisqu'il a été impossible de lui épargner la prison pendant quelques jours, dit Mac Brain tandis que la voiture passait devant la prison, la justice ne peut exiger autre chose en ce moment que d'avoir la prévenue sous sa main.

— C'est une honte pour l'époque, et particulièrement pour notre pays, dit froidement Dunscomb, de penser combien on fait peu d'attention aux règlements et à l'administration intérieure des prisons. Nous nous prenons d'une belle pitié pour le bien-être matériel de fieffés coquins atteints et convaincus de crimes, tandis que nous n'avons pas d'égards pour ceux qui ne sont qu'inculpés, et parmi lesquels on rencontre souvent des innocents. Sans mon intervention, on eût claquemuré cette faible jeune fille dans un obscur donjon.

— Comment! avant d'avoir prouvé sa culpabilité?

— On la traiterait relativement avec beaucoup plus d'humanité après sa condamnation que pendant sa détention préventive. On devrait songer avant de crier si haut à la philanthropie en faveur des condamnés, à procurer aux inculpés dans tous les comtés des Etats des appartements sûrs mais convenablement meublés et sains. Les hommes ont de nos jours une propension à parcourir toutes les notes du clavier des lamentations pour les moindres choses, oubliant qu'il y a autant de fausses notes dans leur philanthropie que dans une mauvaise musique.

— Cette pauvre fille a-t-elle donc été plongée dans un cachot?

— Non, elle n'est pas si mal que vous le supposez. La geôle possède une cellule, assez bien meublée, que l'on avait disposée pour un boxeur émérite qui vint y séjourner il y a peu de temps, et comme elle est assez bien défendue, j'ai déterminé la femme du geôlier d'y installer Marie Monson. Sauf le manque d'air et d'exercice, et le bonheur de se savoir aimée et respectée, la demoiselle ne sera pas trop mal. La chambre est toujours aussi bonne que celle qu'elle occupait sous le toit des infortunés Goodwin.

— Il est bien singulier qu'une personne de son apparence extérieure ait été demeurer dans cette maison! Elle ne paraît pas dénuée de ressources, car nous avons vu qu'elle avait de l'or dans sa bourse.

— Il eût mieux valu pour elle qu'on n'eût trouvé que de l'argent.

— Vous ne partagez pas, j'espère, l'opinion absurde de cette veuve Pope, qui pense que cette somme a appartenu aux époux assassinés?

— Vous trouverez bon que je suspende mon opinion jusqu'à ce que les circonstances deviennent moins obscures. Elle a de l'argent, et en quantité suffisante pour se racheter d'embarras, car elle m'a offert une avance de cent dollars en billets de banque des Etats.

— Que vous avez refusée, j'en suis sûr, Tom?

— Pourquoi cela? Ne dois-je pas vivre de mon état? Pourquoi ne pas accepter d'honoraires? La veuve Updyke vous prêcherait-elle, par hasard, de semblables doctrines? Irez-vous donc parcourir toute la ville pour l'amour du prochain? Pourquoi ne voulez-vous pas que j'accepte ce que m'offre cette cliente?

— Pourquoi? Je n'en sais rien! Cette fille m'a, je crois, ensorcelé; voilà ma meilleure raison.

— Je vous déclare, monsieur Ned Mac Brain, que, si vous ne vous arrêtez pas dans vos extravagances, je vais instruire madame Updyke de vos fredaines, et mettre au néant votre mariage numéro trois. Jack est déjà amoureux jusqu'aux oreilles, et voilà que vous vous échappez par la tangente du cercle de vos relations et de vos engagements, pour vous jeter aux pieds d'une fille de vingt ans, tout à fait inconnue, et qui vous apparaît pour la première fois sous la double auréole d'un assassinat et d'un incendie.

— Deux crimes dont je ne la crois pas plus coupable que vous.

— Hum! c'est ce que le temps nous apprendra; c'est le mot de « *Nous verrons*, » que l'on retrouve dans tous les journaux du jour. Elle a de l'argent pour acheter trois ou quatre journalistes, pour soulever en sa faveur une universelle sympathie, si, en lui-même, son procès n'était pas une impossibilité légale. Dans la situation actuelle de l'opinion, c'est peut-être ce qu'elle aurait de mieux à faire.

— Donneriez-vous un tel conseil à quelqu'un qui mettrait en vous sa confiance?

— Jamais! vous le savez bien vous-même, Mac Brain; mais ma manière de voir ne diminue pas plus qu'elle n'augmente les chances de l'expédient. Les journaux ont perdu leur puissance par l'abus qu'ils en ont voulu faire; ils en conservent toutefois assez pour aveugler la justice.

Quand les deux amis s'arrêtèrent devant l'auberge du Grand-Cerf pour rafraîchir et faire souffler leurs chevaux, qu'ils laissèrent à la garde de Stephen Hoof, le cocher de Mac Brain, pour aller faire une petite excursion dans le village, les habitants, réunis par groupes écoutaient pour la plupart la lecture des journaux et le compte rendu des premiers interrogatoires concernant le meurtre des époux Goodwin. A leur retour à l'auberge, le docteur s'arrêta sous la remise pour s'assurer que les chevaux avaient reçu les soins nécessaires pour les disposer à continuer leur route. Stephen n'était ni Irlandais ni Africain, mais un cocher manhatanais de la vieille roche, dont il reste peu de modèles dans la Babel moderne.

— Comment vos chevaux supportent-ils la chaleur, Stephen? demanda le docteur avec bienveillance, parlant des animaux comme s'ils étaient la propriété du cocher plutôt que la sienne. On dirait que Pill s'est échauffé ce matin plus que de coutume.

— C'est vrai, monsieur, il est plus ardent que Polem, surtout dans la saison du printemps. Pill est capable de fournir une longue course, pourvu qu'on lui donne une ration convenable; mais dans cette maudite auberge de campagne, on ne trouve pas même une mangeoire convenable, surtout pour des chevaux habitués au confortable de la ville.

— Que lisiez-vous donc dans ce journal que je vois là devant vous, Stephen?

— Ma foi, monsieur, répliqua Stephen se grattant l'occiput, c'est au sujet de notre grande affaire de là-bas.

— Notre affaire? Ah! vous voulez dire de l'enquête concernant le meurtre. Eh bien! que dit votre journal?

— Il dit, monsieur, que c'est une déplorable affaire, et un drame épouvantable; qu'on se demande ce que feront bientôt les jeunes filles si elles commencent ainsi leur carrière. C'est aussi mon avis, monsieur.

— Vous avez l'habitude, n'est-ce pas, Ned, de former votre opinion sur les journaux? demanda Dunscomb.

— Vous l'avez dit, monsieur Dunscomb; j'ai à peine mis le nez dans un journal et lu quelques lignes sur un sujet quelconque, que je suis tout surpris de voir qu'il est de mon opinon. Je me demande souvent comment ces messieurs qui écrivent là dedans trouvent le moyen de lire dans notre pensée.

— Ils ont pour cela un moyen qu'il serait trop long de dire. Ainsi votre journal rend compte de l'affaire de Biberry?

— Il en dit long, allez, monsieur, sur tout ce qui s'est passé; et avec esprit, je vous en réponds. Que deviendrions-nous, messieurs, si des jeunes filles de quinze ans prenaient l'habitude de frapper deux vieillards à la fois et de les tuer du coup, pour ensuite les brûler en charbon?

— Votre journal assure donc que miss Monson n'a que quinze ans?

— Elle ne paraît pas avoir plus de quinze ans, et tout l'ensemble de sa personne est réellement séduisant... Voilà ce qu'ils disent; mais si vous voulez lire vous-même?...

Stephen présenta le journal à M. Dunscomb, qui le prit pour le lire, sans toutefois interrompre sa conversation avec le cocher; conduisant très-souvent deux sujets de front avec autant de lucidité que pour un seul. Dans cette circonstance, il désirait approfondir, dans les suppositions de cet homme, le sentiment populaire à l'égard de sa cliente.

— Que disait-on à Biberry, parmi les gens que vous fréquentiez, Stephen?

— On disait qu'on n'avait pas encore vu de crime plus épouvantable que celui-là. J'ai entendu un gentleman raconter tous les meurtres qui ont eu lieu dans le cours de ces dix dernières années, et il en déroulait un fier chapelet, au point que je m'étonnais de n'avoir pas été au nombre des victimes; il les a comptés sur ses doigts, et il a prouvé que celui-ci était le pire de tous.

— Etait-ce un sténographe, croyez-vous, Stephen, un de ceux que les journaux payent pour aller à la recherche des nouvelles?

— Je le crois, monsieur, un vrai gentleman, ayant toujours quelque chose à dire à ceux qu'il rencontrait. Il venait souvent du côté des écuries pour causer avec de pauvres diables de mon espèce.

— Que pouvait-il donc avoir de si intéressant à vous dire? demanda gravement le docteur.

— Oh! toutes sortes de choses, monsieur. Il commença par faire l'éloge des chevaux et demander leurs noms. Je lui ai donné les miens, monsieur, pas les vôtres; parce que j'ai pensé qu'il voudrait, peut-être, insérer dans son journal que le docteur Mac Brain appelle ses chevaux d'après ses drogues, Pilule et Bol; et je leur donnai les noms de Marygoold et Dandeliora. Il promit de faire un article sur eux; de sorte que, si monsieur voulait bien, il renoncerait aux noms qu'il leur a donnés pour adopter les miens.

— Nous verrons cela plus tard. Ainsi donc, il vous a promis un article?

— Oh! très-volontairement. Et j'ai pensé que cela ne pourrait pas faire de mal aux bêtes, d'avoir une recommandation dans les journaux. Cela pourra leur servir plus tard, si monsieur veut les vendre.

— Votre gentilhomme causeur vous a-t-il aussi adressé des questions sur le propriétaire des chevaux?

— Pour ça, il n'y a pas manqué. Il voulait savoir s'il était marié, et depuis quand, et à combien sa fortune et celle de madame Updyke pouvaient s'élever? S'il avait des enfants? Combien valait sa clientèle? S'il était whig ou tory? Et par-dessus tout, il voulait savoir pourquoi vous et lui vous étiez allés à Biberry au sujet de ce meurtre.

— Que lui avez-vous répondu, Stephen, sur cette dernière question?

— Rien, monsieur, parce que, voyez-vous, je ne sais rien du tout moi-même. Ce gentilhomme paraissait croire qu'il se trompait au sujet des cadavres; mais tout cela est dans le journal.

Dunscomb tourna la page du journal, et en lut le contenu à haute voix à son ami, pendant que Stephen mettait de nouveau ses bêtes en mouvement.

La récit était à peu près comme Dunscomb s'attendait à le trouver, écrit dans un sens à ne produire aucun bien, mais pouvant occasionner beaucoup de mal en influençant l'opinion publique. Le but principal de l'article n'avait été que d'exciter la curiosité par l'exagération des détails, afin de mieux vendre le journal. Les allusions à l'égard de Marie Monson étaient ménagées avec beaucoup d'habileté, en colorant son crime des couleurs les plus sombres sans omettre de faire valoir ses droits à la sollicitude générale, jusqu'à ce que le verdict du jury eût prononcé. La lecture de cet article et les commentaires qui en furent la suite occupèrent le temps des deux amis pendant la route jusqu'à ce que la voiture, pénétrant dans Broad way, mit le conseiller Dunscomb à sa porte. Le docteur descendit lui-même et se dirigea à pied vers la demeure de madame Updyke, afin de ne pas livrer à Stephen de nouveaux matériaux pour le compte rendu du sténographe.

CHAPITRE VI.

Nous avons dit que John Wilmeter avait été laissé par son oncle à Biberry pour veiller au bien-être de son étrange cliente. John ou Jack, comme l'appelaient actuellement sa sœur et ses amis, était un excellent garçon, un peu sujet aux infirmités de l'homme de trente ans; franc et généreux, prompt à prendre une résolution et persévérant dans la voie qu'il avait une fois adoptée, il s'était tout d'abord mis en opposition avec l'opinion du pays, au sujet de la jeune accusée d'abord par pur esprit de contradiction, puis par l'intérêt naturel qu'éprouve un jeune homme de trente ans pour une femme jeune, jolie et malheureuse.

Les instructions que lui avait tracées son oncle l'intriguaient singulièrement. Sous les rapports du confortable et des besoins matériels de la vie, il avait tout prévu, laissant une assez forte somme à la disposition de son neveu pour le mettre en état de satisfaire aux demandes ou aux désirs que manifesterait la prisonnière. Mais la seconde partie de ces recommandations remplissait l'âme de John d'inquiétude et de crainte. L'oncle doutait de l'innocence ou du crime de l'accusée, tandis que le neveu avait toute confiance dans son innocence. Le premier avait froidement envisagé la situation, et l'obscurité de certaines réponses faisait pencher la balance de son opinion du côté de l'accusation; l'autre contemplait dans Marie Monson une jeune fille très-séduisante, dont la physionomie innocente lui garantissait l'innocence de l'âme. A ses yeux, il était absurde d'entretenir le plus léger soupçon contre un chef-d'œuvre de la nature humaine.

— Je ne songerais pas plus à accuser Sarah d'un pareil crime que je ne crois à la culpabilité de cette jeune personne, s'écriait-il en présence de son ami Michel Millington, tous deux déjeunant le lendemain matin. C'est une absurdité, une méchanceté, une monstruosité de supposer qu'une jeune femme aussi bien élevée? fût capable d'un crime. Croiriez-vous, Michel, qu'elle connaît le français, l'italien, l'espagnol et même un peu d'allemand.

— Comment savez-vous cela? vous a-t-elle donc parlé dans tous ces idiomes?

— Non, je l'ai su de la manière la plus naturelle du monde. Elle s'est fait apporter des livres qui lui appartenaient, et j'ai vu qu'elle avait fait choix d'ouvrages de ces différents pays. J'ai eu honte de mon ignorance, je vous l'avoue, moi qui ne sais que très-incorrectement le français.

— Bah! je ne me serais pas laissé influencer par son érudition. Vous savez bien que les jeunes filles en savent plus que nous dans l'étude des langues. Il n'y aurait pas à soutenir une lutte avec elles, j'en conviens; mais votre sœur, miss Wilmeter, pourrait nous donner des leçons à tous deux, et se moquer de votre ignorance par-dessus le marché.

— Sarah! Oui, ma sœur est une excellente fille dans son genre, mais nullement comparable...

John Wilmeter fut arrêté court dans sa phrase par le bruit que firent en tombant sur l'assiette le couteau et la fourchette de son ami, qui le regardait d'un air de comique stupéfaction.

— Vous ne pensez pas à comparer votre sœur à cette étrangère, qui nous est inconnue, et de plus accusée de crime, dit-il enfin lorsque la respiration lui fut revenue. Vous devriez songer, John, qu'il ne faut jamais établir de rapprochement entre le vice et la vertu.

— Vous aussi, Mike, vous croyez donc à la culpabilité de Marie Monson?

— Je crois qu'elle est en ce moment détenue préventivement sous l'accusation d'un crime, en vertu d'un mandat du juge d'instruction, et qu'il est prudent d'attendre les événements avant de se former une opinion sur son compte.

John Wilmeter ensevelit son visage dans ses mains, et s'appuyant sur la table, il n'acheva pas son déjeuner. Sa raison lui commandait d'avoir égard au conseil de son ami; mais les sentiments impétueux qui s'agitaient dans son âme se refusaient à admettre autre chose dans la jeune fille qu'une innocente injustement accusée. S'il faut dire la vérité, John était pris dans les filets inextricables de l'amour.

Il est juste de dire qu'en dépit des charges qui s'élevaient contre elle, de l'opinion défavorable pour elle des gens du village de Biberry, et du mystère qui enveloppait sa personne et son véritable nom, Marie Monson était assez richement douée des dons de la nature pour faire une profonde impression sur un jeune homme ardent et généreux, et pénétrer jusqu'à son cœur par le prestige de l'imagination. John n'en était encore qu'à la première période, et si on l'eût arraché aux dangers du séjour de Biberry, il n'eût conservé peut-être qu'un souvenir vague et mélancolique des sentiments qui venaient d'effleurer son cœur. L'oncle ne se doutait guère du danger auquel il exposait son neveu en le plaçant, comme une sentinelle de la loi, à la garde d'une enchanteresse. Il n'avait eu d'autre but que de lancer John dans la vie active et pratique, pour l'habituer peu à peu à lui succéder dans les subtilités de sa profession. Le conseiller était assez riche pour donner à son neveu et à sa nièce une position indépendante; mais il désirait essentiellement que son neveu lui succédât dans son cabinet d'affaires, afin de le préserver contre l'oisiveté et les dangers d'une existence inutile et oppressive pour les gens laborieux. Il désirait également que sa nièce épousât un homme qui possédât une occupation quelconque. L'absence de fortune chez Millington n'était donc pas pour lui une objection à son mariage avec Sarah.

Nos jeunes gens ne restèrent pas oisifs. Indépendamment de leurs efforts réunis pour contribuer autant qu'il était en eux au bien-être de Marie Monson, ils recueillaient autour d'eux les moindres indices sur tous les faits ayant été l'objet de l'enquête, et John les classait en faits prouvés, rapportés, probables et improbables, accouplant chaque division avec des remarques et des notes qui lui permissent de poursuivre les résultats de l'enquête.

— Je crois, Millington, dit John comme les deux amis arrivaient devant la porte de la prison, que j'ai rassemblé ici des documents suffisants pour donner à mon oncle un aperçu de cette affaire. Plus je l'étudie, plus je suis convaincu de l'innocence de l'accusée; et j'espère qu'aujourd'hui, Michel, vous partagez ma manière de voir?

Michel n'était pas aussi sanguin que son ami. La question amena sur ses lèvres un sourire forcé, et il s'efforça d'éluder une réponse directe. Il n'était pas sans s'apercevoir des espérances qui s'élevaient dans le cœur de John presque à son insu, et il n'aimait pas à les lui enlever par des objections dont il connaissait d'avance l'inutilité. Gardant donc pour lui ses tristes réflexions, il cherchait, au contraire, à signaler les circonstances favorables aux pensées de son ami.

— Il me semble, Jack, dit-il, que l'on a omis dans l'enquête un fait d'une haute importance, et dont nous pourrions tirer parti en faveur de notre cliente. Vous souvenez-vous que quelques témoins ont affirmé que, la veille du jour de l'incendie, une femme allemande avait été employée par la famille Goodwin à des travaux de la maison?

— Vous me remettez sur la voie; je m'en souviens actuellement. En effet, qu'est devenue cette femme?

— Tandis que vous étiez occupé à tirer le plan des ruines et des dépendances, j'allai causer avec les voisines de l'autre côté de la rue. J'avais aperçu des jupons de ce côté, et je me dis que c'était une bonne occasion pour profiter des causeries des commères, et apprendre quelque chose de nouveau.

— Je sais que vous m'avez quitté, mais j'étais trop occupé pour chercher à m'informer où vous alliez.

— J'allais à la ferme qui se trouve située à cinquante pas des ruines. La famille qui l'habite s'appelle Burton, et je n'ai jamais connu de gens plus bavards que ceux qui la composent.

— Avec combien de femmes avez-vous eu à vous demêler? demanda John, qui ne discontinuait de parcourir ses notes, espérant peu de lumière du fait de cette entrevue de Mike avec les Burtons. Si vous avez eu à demêler avec plus d'une, je vous plains, car j'ai eu hier un échantillon de leur savoir-faire dans ce genre.

— Il y en avait trois qui causaient et une silencieuse, et je pensai tout d'abord que celle qui ne disait rien devait en savoir plus long que ses amies les parleuses, si elle voulait seulement se décider à le révéler.

— C'est souvent ainsi notre manière de juger les gens, mais cela ne nous empêche pas de nous tromper aussi souvent. J'ai remarqué que la moitié des gens qui avaient l'air sage par leur silence ne se taisaient que parce qu'ils étaient trop sots pour parler.

— Je ne puis dire s'il en était ainsi de madame Burton, la personne silencieuse de la famille; mais je certifie que ses trois belles-sœurs pourraient être rangées parmi les vierges folles.

— Elles n'avaient donc plus d'huile pour entretenir leurs lampes?

— Elles l'avaient épuisée pour les ressorts de leurs langues. Jamais les trois donzelles n'avaient dit plus de paroles qu'elles ne m'en cornèrent aux oreilles pendant les premières minutes. Enfin je parvins à leur adresser une ou deux questions, et à les déterminer à subir mon interrogatoire.

— Avez-vous tiré quelque chose de tout ce verbiage, pour vous dédommager un peu?

— Je le crois... mais ce ne fut pas sans peine, et sans mettre de côté toutes les paroles inutiles... J'appris que l'Allemande était

une émigrante nouvellement débarquée, parcourant le pays, et ayant offert de travailler pour sa nourriture. Madame Goodwin avait l'habitude de se livrer elle-même aux soins de son ménage; mais, comme elle venait d'être prise d'une attaque de goutte, elle accepta d'autant mieux l'offre qui lui fut faite, qu'elle n'avait rien à payer pour cela. La défunte était un mélange d'avarice et d'ostentation, entassant tout ce dont elle pouvait s'emparer, et prenant ensuite plaisir à déployer ses richesses devant ses voisines. Cette dernière faiblesse avait initié tout le village à la connaissance de son or, au montant de la somme renfermée dans le sac, et à l'endroit où elle avait l'habitude de le serrer. Toutes convinrent de ce fait, y compris la silencieuse matrone.

— Sait-on ce qu'est devenue cette Allemande? demanda John cessant tout à coup de compulser ses notes et levant les yeux avec curiosité... Pourquoi ne l'a-t-on pas interrogée pendant l'enquête? Et où est-elle maintenant?

— Tout le monde l'ignore. Elle n'a pas reparu depuis l'incendie, et quelques personnes pensent qu'elle seule pourrait bien, après tout, s'être rendue coupable du crime. N'est-il pas étrange qu'on n'ait pas retrouvé la moindre trace de sa disparition?

— Il faut approfondir tous ces faits, Michel. Je ne comprends pas que l'on n'ait rien dit de plus à ce sujet devant le juge d'instruction. Il y a en outre une autre chose à craindre : le docteur Mac Brain est un homme de la plus haute capacité comme anatomiste et vous vous rappelez bien qu'il présume que les cadavres sont tous deux du sexe féminin, il serait donc possible que l'un des deux fût celui de l'Allemande; dans ce cas, on ne saurait l'accuser d'avoir commis le crime.

— Sans doute que vous ne seriez pas fâché, Jack, que toute créature humaine fût reconnue innocente d'un crime?

— J'en serais très-content pour elle, au contraire; mais il y a plus de probabilité que la coupable fût une vagabonde inconnue que d'en accuser une jeune femme douée de toutes les qualités nécessaires pour appartenir à la classe élevée. D'ailleurs, vous n'ignorez pas, Michel, que ces émigrants ont eu parmi nous la plus large part des crimes. Lisez les procès de meurtres et de vols pendant ces dix dernières années, et vous reconnaîtrez que la majeure partie a été commise par cette classe misérable. Rien ne me paraît plus concluant que de faire remonter à cette femme les tristes événements de Biberry.

— Je partage votre manière de voir à l'égard de ces émigrants, car plusieurs États de ces contrées ont adopté le système de déporter leurs criminels en Amérique. Je crois que si l'Angleterre tentait d'introduire un pareil système parmi nous, Jonathan[1] ne le tolérerait pas.

— Il ne le supporterait pas une heure, de quelque nation que ce fût. Si jamais un cas de guerre pouvait se légitimer, ce serait celui-ci. Oui, oui, il faut nous mettre à la recherche de cette Allemande, et l'interroger.

Michel Millington sourit légèrement de cette disposition de son ami à croire le pire des émigrants de la haute Allemagne. Leur conduite justifiait pleinement, du reste, cette opinion, car le plus grand nombre de crimes étaient commis chez nous par eux. Les Irlandais sont turbulents, querelleurs, et souvent prêts à se casser la tête; mais ils ne sont pas filous. L'Anglais, lorsqu'il a ces dispositions, vole dans vos poches ou sur les grands chemins; il trouve mille moyens de vous extorquer de l'argent en guise de pourboires. Les Français ont raison de se vanter de leur respect pour les personnes ou la propriété dans notre pays; c'est bien la classe d'émigrants qui peuple le moins nos prisons. Les naturels sont, hors de toutes proportions, les plus exempts de crime, les nègres exceptés. Néanmoins, ces résultats ne sauraient établir une règle absolue pour juger les grandes agglomérations d'individus, car d'un côté l'instabilité de l'existence, de l'autre les hasards de la fortune mettent ces différentes classes en dehors des lois ordinaires de la société.

— Si l'un de ces cadavres est celui de l'Allemande, et que l'on reconnaisse que la raison est du côté du docteur Mac Brain, dit John Wilmeter avec feu, que sont devenus les restes de M. Goodwin; car il y avait un époux dans cette famille?

— J'ai recueilli quelques renseignements à ce sujet, répliqua Millington. Il paraît que le bonhomme avait coutume de boire et de s'enivrer lorsqu'il s'était querellé avec sa femme. Les Burton m'ont affirmé ce fait, qui n'est pas très-répandu au loin, mais sur lequel les plus proches voisins de la maison sont d'accord.

— Il est étrange que dans tous les comptes rendus des journaux on n'ait pas parlé de cette importante circonstance, qu'aucun témoignage n'ait été produit dans l'enquête à ce sujet! Ne voyez-vous pas, Mike, que ce simple fait explique toutes les phases de la catastrophe?

— Dans quel sens? demanda paisiblement Millington.

— Les ossements sont les restes de deux femmes; le vieux Goodwin a volé la maison pour l'incendier ensuite, assassiner les deux femmes dans un accès d'ivresse, et s'enfuir loin du pays. Cette découverte fera plaisir à mon oncle, car, s'il n'est pas encore bien certain de l'innocence de Marie Monson, il sera enchanté d'en obtenir la preuve.

— Vous tirez beaucoup trop de conséquences d'un fait que vous ne pouvez même pas prouver, mon ami John. Dans quel but le vieux Goodwin aurait-il incendié sa propre maison... pour se voler lui-même?... et assassiner une pauvre femme qui n'avait rien de commun avec la maison et tout ce qu'elle contenait? Comment! vous croyez qu'il aurait brûlé sa propriété pour se faire vagabond à son âge, lui qui n'avait jamais quitté son village? Cela n'est pas admissible.

— Pourquoi pas? pour cacher son meurtre? On cherche à cacher un crime par un autre crime pour échapper à la justice. Cela s'est vu.

— Quelquefois, répliqua froidement Michel... Cette Marie Monson sera pendue sans aucun doute, si l'évidence tourne contre elle, et bien qu'elle ait les moyens de se défendre en quatre langues différentes.

— Vous avez parfois une étrange manière de vous exprimer, Millington, et très-inconvenante. Vous feriez bien de vous en corriger. Pourquoi rabaisser ainsi mademoiselle Monson au niveau d'une grande coupable?

— Elle descendra à ce niveau quoi que vous fassiez, si elle est coupable, et en dépit de sa beauté, de son éducation et de ses airs de grande dame.

— Vous convenez donc, dans tous les cas, qu'elle a l'air comme il faut d'une femme du monde, dit vivement John; alors, comment pouvez-vous la croire coupable des crimes dont on l'accuse?

— Simplement parce que mon brave homme de père m'a donné d'antiques notions sur la valeur des mots. Les gens sont devenus si susceptibles de nos jours, qu'il a fallu corrompre le langage pour contenter leur orgueil. Les termes de « gentleman et lady » ont autant de significations qu'une quantité d'autres mots... ils dénotent des personnes d'esprit cultivé, douées d'un certain raffinement dans les goûts et les manières... Mais la morale n'a rien à y voir, et un gentleman et une lady peuvent être et sont souvent aussi méchants que les derniers des mortels. S'ils sont incapables de commettre de petites friponneries, on les voit souvent commettre de grands crimes. Cette distinction même de votre cliente ne trouvera pas faveur devant le jury si elle est reconnue coupable.

— Jamais le jury ne rendra un verdict de culpabilité dans cette affaire. Il n'y a pas dans tous les témoignages matière à condamner un oiseau.

Michel Millington s'abstint de répondre. Dans ce moment un vieux nègre, du nom de Scipion, qui vivait (par tolérance) aux alentours de la prison, s'approcha, porteur d'un message pour les deux jeunes gens. Sip était un nègre de la vieille école; ses cheveux gris et les rides de son visage annonçaient un âge avancé. Comme tous ses frères en couleur, il était d'une politesse sans égale pour les gens comme il faut, détestant les gens pauvres et vulgaires, et haïssant par-dessus tout les mulâtres, qui, selon lui, ne sont qu'une race bâtarde, qui n'appartient ni aux véritables noirs de la côte d'Afrique ni aux blancs géorgiens.

— Madame Gott elle veut parler à massa, dit-il riant agréablement et déployant un râtelier de la plus grande blancheur... Oui, elle veut voir massa aussitôt qu'il pourra venir.

Madame Gott était la femme du shérif, qui cumulait les fonctions de gardien de la prison.

— Savez-vous ce que me veut votre madame Gott, Scipion? demanda Wilmeter.

— C'est, je crois, cette jeune femme qui a assiné vieux massa Goodwin et sa femme, qui l'a priée de vous envoyer chercher.

Cette manière de s'exprimer de la part du nègre dénotait combien l'esprit populaire s'était déjà prononcé d'une manière catégorique sur le crime de Marie Monson. Mais il n'y avait pas de temps à perdre; et le jeune homme prit en toute hâte le chemin de la prison, qui était attenante, par derrière, à la salle du palais de justice.

John trouva madame Gott, qui l'attendait à la porte du corps de logis qu'elle occupait dans la prison. Par suite des nombreux changements de situation qui s'effectuent dans le système de notre gouvernement démocratique, cette brave femme était sortie depuis peu des relations ordinaires de la vie pour aider son mari dans les nouvelles fonctions qui lui avaient été assignées. Son cœur, naturellement bon et généreux, n'avait pas eu le temps de s'émousser et de s'endurcir au contact journalier des souffrances et des défectuosités morales. Elle était donc parfaitement choisie pour diriger dans la prison le département des femmes. Aux premières paroles qu'il échangea avec elle, John put se convaincre que, seule avec lui peut-être, elle était convaincue de l'innocence de l'accusée.

— Marie Monson vous a fait demander, monsieur Wilmeter, dit-elle à voix basse... Elle est extraordinairement patiente et résignée... beaucoup plus que je ne le serais moi-même si j'étais condamnée à vivre renfermée dans cette prison. Croiriez-vous qu'elle m'a dit, il n'y a pas plus d'une heure, qu'après tout, son incarcération est peut-être la meilleure chose au monde qui pût lui arriver?

[1] On dit en Amérique Jonathan pour désigner le peuple américain, comme John Bull chez les Anglais.

— La remarque est étrange, en effet, dit John. A-t-elle dit cela avec la sensibilité repentante d'une criminelle, ou mue par quelque autre violente émotion?

— Avec le plus doux sourire, de l'air le plus calme du monde, et avec un son de voix d'une douceur remarquable. N'avez-vous pas remarqué, monsieur Wilmeter, combien sa voix est douce et harmonieuse?

— J'en ai été frappé dès le premier jour de notre entrevue. N'est-ce pas là l'organe souple et cultivé d'une véritable lady, madame Gott?

La brave femme, qui n'était rien moins que savante sur ce point, fut toutefois de l'avis de John, car à ses yeux la prisonnière était douée de toutes les qualités, et elle ne tarissait pas dans les éloges qu'elle décernait à ses talents, à sa douceur et à sa beauté, bien qu'elle-même ne fût pas mal dotée à cet égard, et dans un âge où les éloges ne tournent pas encore à la critique.

— Elle a reçu une belle éducation, monsieur Wilmeter, bien au-dessus de celle de toutes les femmes de ce pays. J'ai eu l'occasion d'examiner les livres qui lui ont été apportés; il n'y en a qu'un seul dans lequel j'aie pu lire, et les autres semblent écrits dans de différentes langues.

— Elle possède en effet une connaissance complète de plusieurs de nos langues vivantes et beaucoup d'autres talents.

— Cela doit vous rassurer, car une jeune dame aussi accomplie n'a jamais eu le cœur de voler et d'assassiner deux vieillards dans leur lit. Vous ferez bien, monsieur John, d'entrer et d'aller lui rendre visite; car, moi, je parlerais d'elle toute la journée sans me fatiguer.

John, précédé par la brave femme du geôlier, passa la première porte d'entrée, qui se referma sur lui, et se trouva dans un corridor qui aboutissait à une salle de communication fermée par un grillage. La prison du comté de Dicke était de construction moderne et simple, composée d'un corps de bâtiment allongé et bas, encaissé dans une fondation formidable. Les cellules quoique très-petites offraient néanmoins assez d'espace pour laisser pénétrer l'air et la lumière. Cette construction toute en pierres marines était entourée d'un mur assez élevé, séparé du bâtiment par un chemin de ronde. Des calorifères posés dans les galeries entretenaient une chaleur douce et tempérée. En un mot, c'était un lieu convenable pour loger des prévenus qui ont encore droit aux égards que comporte leur innocence supposée.

CHAPITRE VII.

John Wilmeter s'approcha d'une fenêtre grillée qui ouvrait sur la longue galerie conduisant à la cellule de Marie Monson, et dont la porte se trouvait directement parallèle avec la fenêtre. Elle était ouverte, et John, plongeant ses regards à l'intérieur, put se convaincre que la puissance de l'or et les soins attentifs de madame Gott avaient assez convenablement dissimulé la nudité et l'apparence froide et morne d'un cachot. Un tapis en dissimulait les dalles de pierre, et quelques meubles indispensables garnissaient les parois de la muraille; le tout paraissant neuf, et avoir été acheté tout exprès pour le but qu'il remplissait.

Marie Monson se promenait lentement dans la galerie, les mains enlacées l'une dans l'autre, la tête légèrement inclinée, et comme absorbée par des pensées profondes. Le bruit des pas de John en s'approchant de la fenêtre et l'ombre qu'il projeta dans la galerie ne parvinrent pas à l'arracher à ses rêveries; il eut donc tout le temps d'épier son visage et ses gestes, sans attirer son attention en ce moment.

Nous croyons avoir dit que cette étrange fille n'était pas une beauté dans l'acception absolue de ce mot, mais qu'elle réunissait en elle un mélange de grâce, de modestie, de dons intellectuels et d'attraits féminins qui la rendait mille fois plus séduisante qu'une beauté froide et régulière.

Il n'est pas facile d'expliquer comment nous acquérons cette seconde nature instinctive qui permet à l'individu d'une classe élevée de pressentir plutôt que de voir s'il se trouve dans la société des gens du même rang que lui. S'il est homme du monde, il appréciera les divers degrés de cette même caste à laquelle il appartient. John Wilmeter, qui avait déjà voyagé sur le continent, et qui depuis son retour s'était trouvé mêlé à la meilleure société de son pays, avait acquis ce don de seconde vue que possèdent chez nous les hommes d'éducation et d'intelligence supérieures.

Lorque Marie Monson, levant la tête, aperçut à la grille John Wilmeter arrêté respectueusement le chapeau à la main, comme en présence d'une lady, un léger incarnat couvrit ses joues; mais comme elle attendait sa visite, elle ne fut pas surprise de le voir.

— Notre rencontre, monsieur Wilmeter, ressemble assez à une entrevue au parloir d'un couvent, dit-elle avec un faible sourire et parfaitement composée de maintien... Je suis une novice en effet pour des scènes de ce genre, et vous, l'ami du dehors, condamné à rendre vos visites à travers une grille! Je vous dois des excuses pour tous les ennuis que je vous cause.

— N'en parlez pas, je vous prie. Je ne puis mieux employer mon temps qu'à vous servir. Je me réjouis de voir que vous supportez votre malheur inattendu avec courage, et j'admire votre sérénité d'âme!

— Ma sérénité! répéta Marie avec emphase et comprimant par un effort la vivacité de son émotion. Si je suis ainsi en repos, monsieur Wilmeter, c'est que j'ai la conscience de mon innocence; et pour la première fois depuis plusieurs mois, je me trouve plus en sûreté ici que partout ailleurs.

— Comment! ici, dans cette prison?

— Sans doute; les prisons ne sont-elles pas des lieux de silence et de sécurité? répondit-elle avec un sourire empreint de tristesse. Cela peut vous paraître étrange, mais je ne vous dis que la vérité en vous certifiant que pour la première fois depuis des mois j'éprouve ici un sentiment de sécurité. Je suis, comme vous dites, sous la garde des lois, et au moins à l'abri de tout ce que la loi elle-même ne comporte pas. Je n'ai donc rien à craindre, et je me trouve heureuse.

— Heureuse?

— Oui, comparativement heureuse. Je vous fais cet aveu parce que je vois clairement que vous vous intéressez généreusement à moi plus que je ne pourrais l'espérer de la part d'un avocat pour sa cliente....

— Mille fois plus, miss Monson! mille fois plus, croyez-le bien.

— Je vous remercie, monsieur Wilmeter, du fond du cœur je vous remercie, répliqua la prisonnière, dont une légère rougeur colora le visage; et baissant les yeux: Je vous crois doué de bons sentiments et de généreux élans, et je me trouve heureuse qu'ils m'aient été favorables dans des circonstances où le contraire n'aurait eu rien de surprenant. Quelques mots de cette brave madame Gott m'ont donné à comprendre que l'opinion publique de Biberry m'est moins favorable.

— Vous connaissez l'esprit des villages, miss Monson; tout le monde veut dire son mot, et tous rabaissent les choses au niveau de leur intelligence et de leur savoir.

Marie Monson sourit de nouveau; cette fois avec plus de naturel, et sans cette expression pénible de souffrance morale dont elle paraissait affectée.

— N'en est-il pas à peu près de même dans les villes que dans les villages?

— Peut-être; mais je veux dire que le cercle des connaissances étant plus restreint dans un petit endroit comme celui-ci que dans une grande ville, le peuple ne voit pas plus loin.

— Biberry est si près de New-York, que je ne crois pas qu'on puisse retracer une grande différence entre les habitants des deux endroits. Je crois que l'opinion que les gens de Biberry ont sur moi serait partagée par ceux de votre propre ville.

— Ma propre ville! n'êtes-vous donc pas vous-même de New-York, miss Monson?

— Pas le moins du monde, répondit Marie, qui comprit aussitôt que son compagnon ouvrait modestement la porte à la découverte d'un secret qu'elle avait refusé de révéler à son oncle, je ne suis pas ce que vous appelez Manhatanaise d'origine ou de naissance.

— Mais je puis à peu près certifier que vous n'avez pas été élevée à la campagne... Vous avez habité quelque grande ville, vos manières le démontrent... Je veux dire que vous...

— N'êtes pas de Biberry. Non, vous avez parfaitement raison; je ne savais pas il y a deux mois qu'il y eût un village de ce nom. Mais quant à New-York, je n'y ai pas séjourné un mois dans le cours de ma vie. Mon plus long séjour a duré huit jours, lorsque je débarquai, il y a environ dix-huit mois, venant du Havre.

— Du Havre!... Mais cependant vous êtes Américaine, miss Monson... notre compatriote?

— Vous l'avez dit, monsieur Wilmeter, d'origine, de naissance et de sentiment; mais une Américaine peut bien parcourir l'Europe.

— Certainement! et même y recevoir son éducation, comme je l'ai toujours soupçonné à votre égard.

— Pas complétement, mais un peu.

Marie s'arrêta, le visage empreint d'un peu de malice, hésitant si elle devait continuer; puis elle ajouta:

— Vous avez voyagé vous-même?

— J'ai été près de trois années à parcourir l'Europe, et il n'y a pas encore une année que je suis de retour.

— Vous avez visité l'Est, je pense, après avoir séjourné quelques mois dans les Pyrénées? continua la prisonnière d'un air indifférent.

— C'est cela même. Nous avons été jusqu'à Jérusalem. Le voyage est devenu si commun qu'il n'offre plus de danger. Les dames le font sans aucune crainte.

— Je le sais d'autant mieux que je l'ai fait moi-même.

— Vous, miss Monson! vous avez été à Jérusalem!

— Pourquoi pas, monsieur Wilmeter? Ne convenez-vous pas vous-même que des femmes accomplissent journellement ce voyage? pourquoi ne ferais-je pas comme elles?

— Je n'en sais rien moi-même; mais c'est si extraordinaire... tout en vous est si étrange...

— Vous trouvez extraordinaire, n'est-ce pas, qu'une femme qui a

été à moitié élevée en Europe, qui a voyagé en terre sainte, se trouve aujourd'hui sous les verrous de la prison de Biberry?

— C'est ma pensée, je le confesse; mais il était tout aussi extraordinaire qu'une telle personne vînt occuper la mansarde d'une chaumière comme celle de ces infortunés Goodwin.

— Ceci, monsieur, touche à mon secret; et il n'est pas nécessaire d'en dire davantage. Vous devez penser combien ce secret a d'importance pour moi, puisque je préfère supporter ces cruels soupçons plutôt que de le révéler, et lorsqu'ils ont pris possession de l'esprit de personnes dont j'aimerais à me faire bienvenir, comme, par exemple, votre excellent oncle, et vous-même.



Marie Monson.

— Je m'estimerais heureux qu'il en fût ainsi à mon égard; car c'est à peine si j'ai le droit d'invoquer la faveur d'une simple connaissance.

— Vous oubliez la mission qui vous a été confiée par votre digne oncle, monsieur Wilmeter, et que l'accomplissement de cette mission vous donne plus de droits à mes remercîments et à ma confiance que ne le ferait une simple connaissance. D'ailleurs, nous ne sommes pas... — un sourire imperceptible erra sur ses lèvres... — absolument étrangers l'un à l'autre, comme vous paraissez le croire.

— Vous m'étonnez, miss! Si j'ai jamais eu l'honneur...

— L'honneur! interrompit Marie avec amertume; c'est véritablement un grand honneur de connaître une femme dans la situation où je me trouve!

— C'est un honneur pour moi, et personne n'a le droit de douter de la sincérité de mon assertion. Si nous nous sommes précédemment rencontrés, je vous avoue franchement que je ne me rappelle plus dans quel lieu ni dans quelle circonstance.

— Cela ne m'étonne pas le moins du monde. Le temps est long pour des jeunes gens de notre âge, et l'endroit était loin d'ici. Ah! c'étaient alors d'heureux jours pour moi, et je serais heureuse de pouvoir m'y reporter. Mais nous en avons assez dit sur ce sujet. J'ai refusé de dire mon histoire à votre excellent oncle; vous voudrez donc m'excuser si je refuse de vous la raconter à vous-même.

— A moi, qui n'ai pas l'excellence pour recommandation.

— Je ne dis pas cela; mais vous êtes trop près de mon âge pour faire un confident convenable, en admettant qu'il n'y eût pas d'autres objections : ce que j'ai appris de vous, monsieur Wilmeter, lorsque nous nous sommes rencontrés pour la première fois, n'avait rien que de très-honorable, croyez-le bien pour votre réputation.

Ces paroles furent dites avec fermeté, mais d'une voix douce et accompagnée d'un sourire bienveillant. John Wilmeter se frottait le front pour s'efforcer d'en faire sortir un rayon de lumière; mais la prisonnière ne lui laissa pas le temps de rassembler ses souvenirs, et changeant le sujet de conversation, elle lui dit :

— Nous causerons de cela une autre fois. Je n'ai pris sur moi de vous faire demander, monsieur Wilmeter, que pour des raisons majeures, et parce que votre oncle m'a autorisée à m'adresser à vous.

— Et veuillez accepter ma prière de disposer de moi pour vous servir par tous les moyens en mon pouvoir.

— Je n'oublierai jamais cette offre généreuse. L'homme qui consent à rendre service à une femme que tout le monde suspecte a droit de prendre place dans sa mémoire. La bonne madame Gott et vous, voilà les deux seuls amis que je possède dans Biberry; car votre compagnon, M. Millington, est peu disposé en ma faveur.

John tressaillit, et laissa voir sur son visage franc et honnête un étonnement qu'il lui eût été impossible de dissimuler.

— Je dois admettre que Millington s'est laissé entraîner à partager l'opinion commune autour de nous, miss Monson; mais c'est au fond un excellent garçon, et il reviendra à la raison. Les préjugés sont ce que je déteste le plus au monde, et j'évite avec soin les caractères imbus de cette faiblesse; mais Mike se rend toujours à l'évidence, et nous nous entendons bien l'un et l'autre.

— C'est une circonstance fort heureuse pour l'avenir de vos relations, puisque vous êtes sur le point de vous lier plus étroitement...

— De nous lier... Est-il donc possible que vous sachiez...?

— Vous verrez qu'à la fin je connais beaucoup mieux vos affaires particulières que vous ne pourriez le supposer. Mais, pour revenir à la question qui nous rassemble, j'ai extrêmement besoin d'une femme de chambre. Croyez-vous que miss Wilmeter puisse m'en envoyer une de la ville.

— Une femme de chambre, j'ai ce qu'il vous faut; un vrai trésor... dans son genre.

— Je veux dire une sorte de femme de charge, reprit Marie riant cette fois d'un rire franc et joyeux en dépit des murs de la prison et des terribles charges qui pesaient sur elle... une femme dans le genre de celle que le docteur Mac Brain a l'intention de prendre pour son compte... madame Updyke.

— Vous savez cela aussi! Pourquoi, puisque vous m'en avez tant dit déjà, ne pas m'en dire davantage?

— Toutes choses viendront en leur temps. Jusque-là, je m'efforcerai de me résigner à mon sort, et d'obéir aux décrets de la Providence.

Tous signes de gaieté avaient disparu de sa physionomie, qui redevint triste et grave.



— C'est donc bien vous, Marie! dit la prisonnière.
— Mademoiselle! s'écria la Suissesse.

— Vous me pardonnerez, monsieur, si je vous dis que je préférerais une femme choisie et recommandée par votre sœur à celle que vous voulez m'offrir. Lorsque j'aurai besoin d'un valet de pied, alors je vous demanderai conseil. Il est très-urgent pour moi d'avoir une femme respectable et discrète; et j'écrirai moi-même quelques lignes à miss Wilmeter, si vous voulez bien être assez bon pour les lui faire parvenir. Je sais que vous dépasserez les devoirs d'un conseil; mais vous voyez la situation dans laquelle je me trouve. Madame Gott m'a bien offert de me procurer une servante; mais l'opinion m'est tellement défavorable dans Biberry, que je doute qu'on puisse me procurer quelqu'un de convenable. J'aurais auprès de moi un espion

Paris. Typographie Plon frères, rue de Vaugirard, 36.

au lieu d'une servante dans laquelle je pourrais placer toute ma confiance.

— Sarah se joindrait à moi pour vous recommander Marie, qui est restée avec elle plus de deux ans, et qui ne l'a quittée que pour aller soigner son père malade. Elle en a trouvé une autre excellente pour la remplacer; et actuellement que Marie désirerait rentrer auprès d'elle, la place est prise. Michel Millington meurt d'envie de retourner en ville, et pourrait partir ce soir même, et demain matin la fille serait avec vous si....

— Si elle consent à servir une maîtresse dans ma position. Je sens toute la portée de votre objection, et je sais combien il est difficile d'avoir dans de telles conditions une femme qui tient à conserver sa réputation. Vous avez appelé cette femme Marie ; je suppose alors qu'elle est étrangère ?

— Elle est Suisse... ses parents sont des émigrés ; mais je l'ai connue en voyage au service d'une famille américaine, et je l'ai prise pour Sarah : c'est la meilleure créature au monde... Si on peut la déterminer à venir ici...

— Elle eût été Américaine que j'eusse désespéré de la prendre par les sentiments ; mais comme elle est étrangère, l'argent la déterminera peut-être à engager ses services. Si miss Wilmeter approuve votre choix, monsieur, je la prierai de lui offrir jusqu'à cinquante dollars par mois, plutôt que d'être privée d'une personne dont j'ai le plus pressant besoin. Vous ne pouvez vous figurer l'importance que j'attache à la réussite de cette négociation. Pour éviter les remarques et les bavardages, la personne pourra venir me trouver à titre de compagne ou d'amie plutôt que comme servante.

— Dans une demi-heure Michel se met en route, et Sarah tentera au moins un effort. Oui, Marie Moulin est la femme qui vous conviendra.

— Marie Moulin, est-ce bien là le nom de cette femme, la même qui a été au service chez les Barringer à Paris ? Une femme de trente-cinq ans, légèrement marquée de la petite vérole, des yeux bleus et des cheveux blonds... Paraissant plutôt Allemande que Française ?

— La même; et vous l'avez aussi connue ? Pourquoi ne pas faire venir votre famille, vos amis auprès de vous, miss Monson, afin de ne pas rester ici une heure de plus ?



— J'attendrai qu'il ait fini, répliqua froidement l'étranger. Et il s'assit sur une chaise.

Marie semblait trop préoccupée du désir de faire venir la femme en question pour répondre à cette dernière question. Elle lui réitéra ses instructions et ses recommandations avec une persévérance que le jeune Wilmeter ne lui connaissait pas encore.

— Si Marie Moulin est la personne que vous me désignez, dit-elle, je n'épargnerai rien pour l'avoir auprès de moi. Les soins qu'elle a prodigués à cette pauvre madame Barringer dans sa dernière maladie furent admirables, et nous nous étions tous pris d'une vive affection pour elle. Priez votre sœur de lui dire, monsieur Wilmeter, qu'une ancienne connaissance dans l'embarras implore son assistance: cela seul la déterminera à venir plutôt que l'argent, bien qu'elle soit de la Suisse.

— Si vous lui écriviez quelques lignes en lui donnant votre véritable nom, car nous sommes sûrs que vous ne vous appelez pas Monson, cela pourrait produire plus d'effet sur elle que toutes nos sollicitations en faveur d'une inconnue.

La prisonnière s'éloigna lentement de la grille pour monter et descendre la galerie pendant quelques minutes en réfléchissant à cette proposition; puis se rapprochant de l'endroit où John la contemplait avec anxiété :

— Non, dit-elle, je ne ferai pas cela, je m'exposerais trop. Je ne puis rien dire en ce moment que ce que votre sœur sait déjà sur mon compte.

— Mais si Marie Moulin vous a déjà vue, elle vous reconnaîtra lorsqu'elle sera auprès de vous.

— Il vaut mieux procéder dans l'obscurité, comme je vous l'ai déjà dit. Je vous donne mes pouvoirs pour tenter cette négociation, et j'attendrai patiemment jusqu'à demain matin. Il me reste encore un service à vous demander, monsieur Wilmeter. On a confisqué mon or, et je me trouve réduite à quelques pauvres pièces insuffisantes pour mes besoins. Pourrais-je vous prier de me faire avoir en échange de ce billet des banknotes de moindre valeur, sans dire que cet échange est pour moi?

Marie, passant son bras à travers la grille, mit dans la main de John, de l'air le plus naturel du monde, un billet de cent dollars sur l'une des maisons de banque de New-York, prouvant par là qu'elle était habituée à l'emploi de sommes aussi considérables pour ses besoins journaliers. Il avait fort heureusement sur lui le montant de la somme en billets de moindre valeur, et quelques aigles pour en compléter le montant. Il remit le tout dans la plus jolie main du monde, qu'elle tint étendue vers lui.

— Ce métal a fait mon malheur dans plus d'une circonstance, monsieur Wilmeter, dit-elle abaissant ses regards attristés sur les pièces de monnaie. Je ne dirai rien aujourd'hui de l'une de ses fatales influences sur ma destinée; jamais peut-être; mais vous me comprendrez si je vous dis que cette pièce italienne est la cause principale de mon incarcération.

— Sans doute, on l'a considérée comme l'un des faits matériels les plus accusateurs contre vous, miss Monson, quoiqu'ils ne fussent rien moins que concluants, même pour vos ennemis les plus acharnés.

— J'espère qu'il n'en sera pas davantage par la suite. A présent, monsieur Wilmeter, je ne veux pas vous retenir plus longtemps; je vous recommande ma commission auprès de votre sœur. J'écrirais bien, mais mon écriture est trop remarquable, il vaut donc mieux que je m'abstienne.

Marie Monson congédia le jeune homme avec toute l'aisance d'une femme du monde, en le remerciant sincèrement pour l'intérêt qu'il lui témoignait. Nous croyons au magnétisme animal, sans prétendre définir la cause inconnue de cette puissante sympathie qui se rencontre chez certains êtres. Marie Monson, par cette sorte d'instinct qui révèle à la femme l'amour qu'elle a su inspirer, était déjà certaine que John Wilmeter ne la regardait pas avec la froide indifférence qu'il eût montrée pour une cliente ordinaire de son oncle : ses manières reflétèrent donc, en le remerciant, quelque peu du sentiment qu'elle avait inspiré. Leur séparation les laissa donc plus préoccupés l'un de l'autre sans qu'ils en eussent encore positivement la conscience.

John Wilmeter, pour sa part, n'avait jamais encore ressenti plus d'embarras pour juger et interpréter des faits d'un procès qu'en quittant cette fois la grille de la prison. L'accusée était bien la femme la plus incompréhensible qu'il eût rencontrée. N'était-elle pas étrange de se prendre d'un bel amour pour la prison, lorsque des charges d'une nature grave et terrible pesaient sur sa tête? Malgré tous les soins pris par la bonne madame Gott pour en dissimuler la nudité, c'était toujours une prison où le soleil ne pénétrait qu'à travers les barreaux; d'épaisses murailles la séparaient du monde extérieur. Le jeune homme, prédisposé à juger en beau tout ce qui se rapportait à cette jeune femme extraordinaire, ne trouva que des signes d'innocence dans certaines circonstances qui eussent, au contraire, accru les soupçons de son oncle; mais en général tout le monde eût pensé

que ce calme et cette sérénité d'âme ne pouvaient appartenir à la main coupable des atrocités dont on l'accusait.

— N'est-elle pas une douce créature, monsieur Vilmeter? s'écria madame Gott, qui refermait les portes derrière John à sa sortie de la prison. C'est un honneur pour la geôle de Biberry de posséder dans ses murs une prisonnière comme elle.

— Je crois que nous sommes à peu près les seuls de notre opinion sur miss Monson, répliqua John, du moins dans Biberry, où l'agitation est arrivée à son comble, et je doute qu'un procès équitable puisse avoir lieu dans ce comté.

— Les journaux ne le rendront pas meilleur. Ceux de la ville sont pleins de cette affaire ce matin, et ils semblent tous incliner du même côté.

— L'opinion publique, lorsqu'elle court ainsi la poste au début, est bientôt hors d'haleine, et je ne serais pas étonné de voir Marie Monson portée aux nues par les mêmes individus qui la déchirent en ce moment.

Madame Gott souhaita de tout son cœur qu'il en arrivât ainsi. Une demi-heure après que John eut quitté la prison, son ami Michel Millington était en route pour la ville, porteur d'une lettre pour Sarah, par laquelle elle était priée d'employer toute son influence sur Marie Moulin pour la déterminer à accepter, pour quelques semaines du moins, le service extraordinaire qu'on lui demandait. La lettre fut remise à la destinataire en temps opportun, et la sœur fut grandement surprise de la nature de la requête, et de la chaleur des expressions qu'elle renfermait.

— Je n'ai jamais vu John écrire avec tant de feu, s'écria Sarah après avoir causé du contenu avec Michel. Il ne serait pas plus pressant s'il était amoureux.

— Je ne jurerais pas le contraire, répondit en riant son ami. Il voit tout avec des yeux différents des miens, et je ne l'ai jamais vu s'intéresser plus chaleureusement pour quelqu'un autre que pour cette créature.

— Créature! Est-ce donc ainsi que vous l'appelez? Les jeunes gens n'ont pas coutume d'appeler créatures des jeunes filles bien élevées, et mon frère affirme que cette Marie Monson est très-distinguée.

— Je partage son opinion à l'égard de l'apparence extérieure, l'éducation, les manières et le goût. Néanmoins, nous avons encore trop de raisons de soupçonner qu'elle est impliquée dans ce crime.

— J'ai lu des récits de personnes douées de ces dons extérieurs qui ont, pendant des années, poursuivi avec succès une longue carrière de crimes et de friponneries. Mais c'était dans l'ancien monde, où les besoins d'une population trop nombreuse entraînent les hommes à ces extrémités. Nous sommes à peine assez avancés en civilisation pour commettre tant d'actions éhontées.

— Un soupçon de cette nature m'est venu à l'esprit, répliqua Millington regardant par-dessus son épaule si son ami n'était pas là pour l'entendre. Mais il ne faudrait pas faire la moindre allusion de cette nature devant John, dont l'esprit n'est disposé à admettre aucun témoignage accusateur.

Sarah ne savait trop que penser de tout cela, bien que son affection de sœur la portât à faire tout ce qui dépendait d'elle pour obliger son frère. Marie Moulin ne se laissa pas aisément persuader de consentir à servir une maîtresse en prison. Elle leva les mains vers le ciel, déclarant mainte et mainte fois que c'était impossible, s'étonnant qu'une femme dans une telle situation pût supposer qu'une domestique consentît à perdre sa réputation en la servant, et s'exposât à ne plus pouvoir se replacer après. Cette dernière objection parut raisonnable à Sarah ; et si son frère n'avait pas été aussi pressant dans sa lettre, elle l'eût déterminée à renoncer à toute nouvelle tentative de persuasion. Enfin Marie, qu'aucune offre d'argent n'avait pu déterminer, céda à un vif sentiment de curiosité lorsqu'on lui eut dit que la prisonnière prétendait la connaître et l'avoir vue en Europe. Elle voulut savoir quelle pouvait être cette ancienne connaissance du vieux monde qui s'était placée dans un aussi cruel embarras. Cédant donc enfin aux pressantes sollicitations de Sarah, aussi curieuse qu'elle de connaître quelque chose de cette mystérieuse créature, elle consentit à se rendre au village de Biberry, se réservant de prendre une détermination lorsqu'elle aurait eu le temps de satisfaire sa curiosité, et de retourner à la ville pour instruire miss Vilmeter de tous ces détails.

Le lendemain, à la première heure du jour, Marie Moulin, en compagnie de John Vilmeter, se présenta devant madame Gott pour être admise dans l'intérieur de la prison auprès de Marie Monson. John n'avait pas jugé convenable de se montrer, mais il était assez proche pour entendre le grincement des verrous lorsque l'on ouvrit la porte.

— * *C'est donc bien vous, Marie!* dit la prisonnière avec une vive démonstration de plaisir.

— *Mademoiselle!* s'écria la Suissesse. Les deux femmes s'embrassèrent, la porte se referma, et John n'en apprit pas davantage pour le moment.

* Les mots soulignés sont en français dans le texte.

CHAPITRE VIII.

C'est un étrange coup d'œil que de voir les maisons qu'occupent dans la rue de Nassau les avocats de Manhatan. Ils sont entassés dans cette sorte de passage qui conduit de Wall street au cimetière, ressemblant aux ruines des temples échelonnés sur la voie Appienne, avec un *siste viator* à eux pour attirer l'attention des passants. Nous transporterons pour un moment notre scène dans une maison de cette rue, située à moitié chemin entre l'allée de Maiden et John street, ayant sa devanture placardée de petits morceaux de fer-blanc comme un débiteur criblé d'assignations. Parmi ces indications, qu'on eût prises pour une page de l'*Almanach des adresses*, on lisait cette simple inscription :

Thomas Dunscomb, au deuxième, sur le devant.

L'étude, ou, pour mieux dire, les études de Thomas Dunscomb, occupaient la moitié du second étage d'une grande maison qui avait jadis été habitée par une famille de renom, mais que l'on avait abandonnée depuis longtemps au service de ces ministres de la loi. Nous allons pénétrer dans l'un de ces offices avec un individu qui nous paraît d'autant plus étrange dans cet antre de la profession, qu'il avait l'air d'entrer comme chez lui.

— L'avocat Dunscomb est-il chez lui? demanda cet étrange personnage qui avait un air campagnard en contradiction avec son costume professionnel, et s'adressant à l'un des cinq ou six clercs auxquels son entrée avait fait lever la tête.

— Il y est, mais en consultation, je crois, répondit l'un des clercs.

— J'attendrai qu'il ait fini, répliqua froidement l'étranger, qui prit une chaise et vint s'asseoir au milieu d'une quantité innombrable de dossiers, dont le contenu eût effrayé un homme moins aguerri aux embûches échappatoires et aux subtilités de la loi. Les clercs, après avoir levé les yeux l'un après l'autre pour dévisager le nouvel arrivant, reportèrent leurs yeux sur leurs expéditions ou sur leurs buvards. La plupart de ces jeunes gens, fils de familles respectables en ville, prirent l'étranger pour un client de la campagne; mais le clerc travailleur reconnut à certains signes particuliers que c'était un praticien de village.

Au bout d'une demi-heure, Daniel Lord et George Wood sortaient du cabinet de consultation, reconduits jusqu'à la porte par Dunscomb en personne. Dans l'échange d'adieux avec ses confrères, celui-ci aperçut son patient visiteur, qu'il salua du nom familier de Timms, l'invitant à passer dans son cabinet. M. Timms ne se fit pas prier, et entra sans cérémonie. Pour premier acte de civilité, il se moucha dans ses doigts, puis tira son mouchoir lorsqu'il n'était plus nécessaire.

— Asseyez-vous, maître Timms, dit Dunscomb sans faire attention à cet acte de malpropreté et prenant place lui-même dans son fauteuil de maroquin après avoir allumé un cigare, asseyez-vous, et prenez un cigare. Mon neveu m'écrit que le grand jury a donné son verdict d'accusation d'incendie et de meurtre.

— A l'unanimité, m'a-t-on dit, monsieur Dunscomb, répliqua Timms; un seul hésitait, mais il s'est rangé de l'avis des autres avant de rentrer à l'audience. Cette affaire mène notre cause dans le comté de Dick.

— L'argent sauve plus de causes qu'il n'en ruine, Timms; personne ne sait cela mieux que vous.

— C'est vrai, monsieur, l'argent peut défier le nouveau code. Donnez-moi cinq cents dollars, changez le procès en une action civile, et à l'exception de vingt ou trente jurés que je pourrais nommer, et dont on ne peut rien faire, je l'emporterais avec tous les autres.

— Comment faites-vous, Timms, pour conduire vos causes avec tant de succès? car je me rappelle que plusieurs fois vous m'avez donné de l'embarras dans des procès où la loi et les faits étaient clairement de mon côté.

— C'étaient, je le suppose du moins, des cas où l'on avait mis de l'*avoine au râtelier* et *fait litière neuve* [1].

— Avoine au râtelier, litière! voilà des termes légaux que je ne connaissais pas.

— Ce sont des expressions de campagne et provenant d'usages en pratique parmi nos paysans. Un homme pourrait traverser en ville une longue carrière pratique sans avoir connu la valeur de ces expressions. Les voûtes du temple de la justice ne sont pas immaculées, mais elles ne nous disent rien de ces deux termes. Nous avons en campagne des coutumes ignorées à la ville, comme beaucoup de coutumes des villes sont inconnues à la campagne.

— Soyez donc assez complaisant, Timms, pour m'expliquer la signification de vos doubles mots, qui sont entièrement nouveaux pour moi. Je ne jurerais pas qu'ils ne fussent dans le code pratique, mais je ne les ai trouvés ni dans Blackstone ni dans Kent.

[1] *Horse-shedded et pillowed!* sont deux expressions d'écurie qui ne peuvent se traduire textuellement, et qui s'appliquent ici au crime de corruption chez le jury.

— Verser de l'avoine au râtelier, s'explique de soi-même. A la campagne, la plupart des jurés, témoins, etc., ont plus ou moins affaire au râtelier, quand cela ne serait que pour s'assurer si leurs bêtes ont à manger. Nous entretenons dans ces parages des hommes à langue bien déliée; et il faut qu'une cause soit bien noueuse et difficile s'ils ne parviennent à y glisser un argument résolutif. Je vous avouerai franchement que j'ai vu moi-même trois causes très-épineuses, résolues sous les râteliers de l'écurie dans l'espace d'une journée.

— Mais comment vous y prenez-vous? Présentez-vous vos arguments en face, comme à la cour?

— Oh! non, devant la cour, à moins que le jury ne soit de première force, les avocats sont tenus d'avoir égard aux témoins et à la loi; mais, dans le procédé du râtelier, cela est parfaitement inutile. Un palefrenier habile mettra toute une cause à néant sans dire un seul mot, c'est là la perfection du genre. Il est contraire à la loi, vous le savez, monsieur Dunscomb, de causer d'une affaire avec un juré, c'est une indicible offense; mais on peut généraliser l'appréciation du caractère, des défauts ou de l'aristocratie d'un prévenu. L'aristocratie de nos jours est un excellent argument qui convient et s'applique à toutes les causes. Persuadez seulement au jury que le plaignant ou le défendeur s'estime mieux qu'eux tous ensemble, et le verdict sera certain. J'ai gagné mille dollars dans l'affaire du sauteur en plaidant sur ce terrain; l'aristocratie a tout fait. Cette qualification nous sera très-contraire dans la présente accusation de meurtre et d'incendie.

— Mais Marie Monson n'est pas une aristocrate. Elle est étrangère et inconnue parmi nous. Quels sont ses priviléges pour la rendre passible de l'accusation d'aristocratie.

— Elle en a plus qu'il n'en faut pour la faire condamner. Son aristocratie lui fait presque autant de mal dans Dicke que cette malencontreuse pièce d'or. Je considère une cause plus qu'à moitié perdue lorsqu'il s'y mêle un cas d'aristocratie.

— Le mot aristocratie veut dire priviléges exclusivement politiques, dans les mains du petit nombre, pas autre chose. Or, de quels priviléges cette malheureuse jeune femme pourrait-elle jouir? Elle est sous l'accusation des deux plus grands crimes connus dans nos lois; elle est emprisonnée et sera bientôt jugée.

— Voyez-vous, maître Dunscomb, il y a aux yeux du peuple deux sortes d'aristocratie, la vôtre et la mienne. La vôtre est un état de la société qui donne les priviléges et la puissance au petit nombre, et qui le retient dans cette sphère élevée. C'est ce que j'appelle la vieille aristocratie, celle dont personne ne se soucie chez nous. Nous n'avons plus d'aristocrates de cette sorte, et, par conséquent, le mot ne signifie plus rien.

— C'est pourtant ce que j'appelle la véritable aristocratie. Mais dites-nous quelle est la vôtre.

— Je vais vous la dire, maître; vous même, dans un certain sens, vous êtes un aristocrate. Je ne sais trop comment, mais je suis admis au barreau; comme vous, je jouis d'autant de droits.

— Plus, Timms, si l'on appelle des droits ceux de mener les jurés par le bout du nez et de garnir d'avoine les râteliers.

— Plus, peut-être, si vous voulez. Malgré tout cela, il y a entre vous et moi une notable différence dans nos moyens, notre langage, nos idées, notre manière de penser et d'agir, qui vous met au-dessus de moi, comme je n'aimerais pas voir tout autre homme. Vous avez tant fait pour moi lorsque j'étais plus jeune, en me portant, pour ainsi dire, au barreau sur vos épaules, que j'élèverai toujours mes regards vers vous, bien que votre supériorité ne me soit pas agréable, j'en conviens.

— Je serais peiné, Timms, qu'oubliant mes propres défauts, j'eusse fait parade des moindres avantages que je pourrais posséder sur vous ou sur tout autre homme, par suite des hasards de la naissance ou de l'éducation.

— Vous n'en faites pas parade le moins du monde, maître, ils se développent d'eux mêmes; et c'est pourquoi je n'aime pas les avoir en face de moi comme point de comparaison. Ce qui est vrai pour moi l'est aussi pour mes voisins. Nous appelons aristocratie tout ce qui est au-dessus de nous; votre cliente possède une foule d'habitudes qui ne sont pas celles des habitants de Dicke, à moins d'aller parmi les plus huppés.

— Les supérieurs au dixième degré.

— Bah! je sais mieux que cela moi-même. Leurs supérieurs au dixième sont tout au plus au niveau du sens commun. Bien que ignorant et grossier lorsque vous m'avez pris par la main, je puis aujourd'hui faire la différence entre ceux qui portent des gants et vont en voiture avec ceux qui sont nés pour l'un et pour l'autre. Votre cliente ne possède ni l'une ni l'autre de ces choses, et c'est ce qui m'étonne. Elle n'a pas d'hôtel dans la place de l'Union ou dans la cinquième avenue, mais elle est frappée au bon coin, c'est ce qui m'effraye pour elle; mais il y a encore autre chose qui pourra lui nuire.

— Quelle est cette nouvelle cause d'inquiétude qui vous agite?

— La cliente a avec elle un dame amie, une confidente...

Une faible exclamation de Dunscomb arrêta le dernier mot sur les lèvres de Timms, tandis que le conseiller, ôtant le cigare de sa bouche pour en faire tomber la cendre, paraissait réfléchir au meilleur moyen de traiter un sujet délicat. Enfin sa franchise naturelle l'emporta sur tous les détours oratoires, et il s'exprima en termes clairs et simples:

— Si vous m'aimez, Timms, ne répétez jamais ces mots diaboliques, dit-il d'un air sérieux. C'est pire que le mot *hurleur*, que je vous ai dit cinquante fois que je ne pouvais souffrir. Dame amie, confidente, est tout ce qu'il y a de plus vulgaire. Vous pouvez vous moucher dans vos doigts, si cela vous fait réellement plaisir, et souffler contre l'aristocratie tant qu'il vous plaira; mais ne me parlez pas d'hurleurs ou de confidents. Je ne suis pas un dandy, mais un homme, respectable d'âge et de manières, parlant anglais et désirant qu'on lui parle dans la même langue. Le langage se corrompt tous les jours par l'introduction de ces vulgarités. Le dernier code publié s'en ressent par l'absurdité de ses préceptes expliqués par des termes aussi absurdes que les idées. Mais qu'entendez-vous par votre dame amie ou confidente?

— La Française qui est auprès de votre cliente depuis quinze jours. Soyez sûr qu'elle ne nous fera pas de bien dans notre procès. Elle est beaucoup trop aristocrate [1].

Dunscomb éclata de rire, puis, passant sa main sur son front, il parut réfléchir.

— Tout cela est très-sérieux, reprit-il enfin, et nullement matière à rire. Que deviendrons-nous si la dispensation de la loi doit être influencée par d'aussi mièvres considérations? On ose émettre ouvertement cette doctrine que les riches n'auront pas le droit de se donner les plaisirs que les pauvres ne sauraient se procurer. Et un membre du barreau viendra nous dire qu'une détenue n'obtiendra pas justice parce qu'elle a pris pour la servir une servante étrangère!

— Une servante! Qualifiez-la tout autrement, maître, si vous espérez le succès. Une prisonnière accusée des crimes les plus graves, et qui conserve auprès d'elle une servante, est certaine d'être condamnée, fût-elle parfaitement innocente.

— Vous êtes un garçon habile et sage, Timms, capable de rire dans votre barbe de semblables folies, et vous insistez sur l'une des plus fortes absurdités.

— Les choses sont bien changées en Amérique, monsieur Dunscomb. Le peuple commence à gouverner légalement, ou sans loi. Ne lisez-vous pas ce que disent les journaux sur les opéras et les comédies au prix du peuple et le droit de siffler? En voilà de la constitution! Je me demande ce que Kent et Blackstone diraient s'ils étaient de retour.

— Ils trouveraient que la liberté a changé de face lorsqu'elle empêche un homme de fixer les prix des places dans son propre théâtre. Ces abus proviennent de la réaction d'une demi-liberté dans les autres pays. Ici, où le peuple est vraiment libre, possédant la toute-puissance, et où il n'existe plus de droit politique héréditaire, il devrait au moins respecter ses propres règlements.

— Ne considérez-vous donc pas un théâtre comme une place publique, maître Dunscomb?

— Certainement, dans un sens, mais non dans celui que l'on prétend imposer aujourd'hui. Le prix déterminé des places est une affaire de convention. Mais obliger les directeurs à réduire leurs prix de moitié pour les pauvres, afin qu'ils aient la faculté de regarder les jolies femmes, voilà qui est inadmissible. Si les riches demandaient que les femmes et les filles des pauvres fussent exposées au parterre et dans les galeries pour satisfaire les regards des patriciens, ils soulèveraient une clameur universelle. Si l'Etat demande des théâtres à bon marché, il n'a qu'à les payer comme il paye pour tout ce qui lui est nécessaire. Mais si ces amusements sont l'objet d'exploitations particulières, aux particuliers seuls appartient le droit de les contrôler. Je n'ai aucun respect pour la liberté qui met tout d'un côté et rien de l'autre.

— Je ne sais, mais j'ai lu quelques-uns de ces articles qui m'ont paru...

— Quoi? convaincants?

— Pas tout à fait, mais fort agréables. Je ne suis pas assez riche pour payer une première place dans un théâtre, et il me serait assez agréable qu'un pauvre diable comme moi eût le droit d'y siéger à moitié prix. J'ai entendu dire qu'en Angleterre le public ne souffre pas les prix qui ne lui conviennent pas.

— Les membres isolés du public peuvent refuser d'acheter, mais là s'arrêtent leurs droits. L'opéra surtout est un amusement dispendieux, et dans tous les pays où le prix d'admission est bas, les gouvernements contribuent aux dépenses par une subvention. Cette dépense est faite en vue de tenir le peuple en paix, et peut-être pour contribuer à sa civilisation. Mais si nous ne sommes pas tout à fait au-dessus de la nécessité de semblables expédients, nos institutions ne sont, après tout, qu'une sublime mystification.

— C'est singulier, maître, combien il y a de gens qui n'envisagent

[1] Il n'est peut-être pas inutile de faire observer au lecteur que M. Timms, appartenant à la classe la plus vulgaire et la plus ignorante du peuple américain, prend ici Marie Moulin pour une dame, par cela seul qu'elle parle français.

que le côté indépendant de la démocratie, sans tenir compte des devoirs mutuels qu'elle nous impose. Mais pendant tout ce temps, notre cliente est dans la prison de Biberry pour passer en jugement la semaine prochaine. N'a-t-on rien fait pour étouffer les suppositions qui se renouvellent chaque jour dans les journaux? Il serait temps d'entendre la partie adverse.

— Il est extraordinaire que les hommes qui exercent un contrôle sur ces feuilles se montrent indifférents pour le droit des gens au point de tolérer de semblables paragraphes dans leurs colonnes.

— S'ils sont indifférents! Que leur importe, pourvu que le journal se vende. Mais je soupçonne dans notre affaire qu'un sténographe aura été offensé, et quand des hommes de sa classe se sentent blessés, leurs écrits sont de la couleur de leur colère. Ne vous semble-t-il pas extraordinaire, maître, que le peuple ne s'aperçoive pas qu'il entretient de petits tyrans dans ses clameurs en faveur de la liberté de la presse?

— A propos, Timms, vous ne m'avez pas expliqué ce que vous entendiez par le procédé de la litière ou de l'oreiller.

— Le mot porte avec lui sa signification. Vous savez comment cela se pratique dans ce pays. Une demi-douzaine de lits sont rangés dans la même chambre, et deux têtes dans chaque lit. Figurez-vous que deux ou trois jurés sont dans l'une de ces chambres, avec deux individus bien stylés pour diriger la conversation, qui paraît la plus innocente et naturelle au monde; pas un mot de trop, pas un mot de moins, mais elle reste comme une empreinte. Le juré est un paysan simple et naïf, il avale tout ce que les camarades de chambrée lui débitent, et le lendemain il vient prendre place sur son banc dans une disposition parfaite d'esprit pour se rendre à l'évidence des faits et de la raison. Donnez-moi seulement pour camarades de chambre deux ou trois de ces conseils d'oreillers, et dans une seule conversation je détruirai tout ce que les journaux auront dit. Vous savez, maître, que par ce moyen nous avons le dernier mot, et si en guerre le premier coup entre pour la moitié dans le gain de la bataille, le dernier mot dans un procès possède une égale puissance. Oh! c'est une admirable chose que la justice rendue par un jury.

— Tout cela est fort mal, Timms. Il y a longtemps que je connais l'influence extraordinaire que vous exercez sur le jury de Dick, mais c'est la première fois que vous êtes assez franc avec moi pour me révéler les moyens que vous mettez en pratique.

— Parce que c'est la première fois que nous suivons ensemble un procès capital. Dans l'état actuel de l'opinion à Dicke, je doute fort que nous puissions constituer un jury pour ce procès.

— La cour suprême nous renverra en ville pour obtenir l'impartialité du jugement. *A propos*, Timms...

— Un mot, s'il vous plaît, maître : que signifie *à propos* [1]? je l'entends prononcer tous les jours, mais je n'ai pas encore appris sa signification.

— C'est un mot qui rappelle dans la conversation un sujet oublié, et qui s'y rattache.

— Merci bien, maître. Je glane mon instruction par bribes, et comme je le peux; nos autorités des campagnes ont besoin de la consécration des villes. Tout grossier et rude que je vous paraisse, à vous et à miss Sarah, j'ai l'ambition de devenir un homme comme il faut. Je possède déjà assez de jugement pour voir que c'est au moyen de ces petites et futiles distinctions, et non dans les richesses et les beaux habits, que l'on fait des hommes et des femmes comme il faut.

— Je suis fort aise de vous voir posséder tant de discernement, Timms; mais permettez-moi de vous faire observer que vous ne serez jamais un gentilhomme accompli tant que vous n'aurez pas pris l'habitude de laisser votre nez tranquille.

— Je vous remercie, monsieur, pour tous ces petits détails. Quel malheur, monsieur Dunscomb, qu'une si jeune et si belle personne soit pendue!

— Timms, vous êtes bien le plus rusé compère que je connaisse. Vous accomplissez des merveilles sur les faiblesses de l'homme sans tenir compte de la loi ou des points saillants d'un procès. Dites-moi donc franchement ce que vous pensez de la culpabilité ou de l'innocence de Marie Monson.

Timms pinça ses lèvres, et se frottant le front, parut s'absorber dans ses réflexions.

— Peut-être serait-il juste, après tout, que nous nous entendissions sur ce point, reprit-il ensuite. Nous sommes réunis du même côté dans cette affaire, et je me trouve honoré d'être votre associé, monsieur Dunscomb; il convient donc que nous paraissions nous entendre comme des frères. D'abord, je vous dirai que je n'ai jamais vu de cliente comme cette même dame, car dame je la suppose, et nous l'appellerons ainsi jusqu'à ce qu'elle soit condamnée.

— Condamnée! vous ne redoutez rien de semblable, je pense, Timms?

— On ne peut pas savoir, on ne peut pas savoir. J'ai perdu des causes dont j'étais parfaitement sûr, et j'en ai gagné que je croyais complètement mauvaises, des causes que je n'aurais pas dû gagner selon les faits et la loi.

[1] Ce mot est en français dans le texte.

— Ah! celles-là avaient passé par le *râtelier* et la litière, sans doute, ou parce que deux hommes avaient couché dans la même chambre.

— Peut-être, maître, répliqua Timms riant dans dans sa barbe sans faire de bruit, peut-être. Lorsque la petite vérole est dans l'air, on ne sait pas qui pourra l'attraper. Dans le cas présent, maître Dunscomb, nous aurons à faire naître le dissentiment parmi les jurés. Si nous pouvons les mettre une ou deux fois en désaccord, et faire remâcher plusieurs fois la cause, le diable m'emporte si un homme de votre expérience ne les serre d'assez près pour leur faire abandonner l'accusation afin de ne plus en entendre parler! Après tout, l'État ne gagnerait pas grand'chose à pendre une femme que personne ne connaît, quand même elle aurait l'air un peu aristocrate. Il faut lui conseiller de simplifier son costume et ses manières, toutes choses qui entraînent avec elles la pendaison, et le plus tôt sera le mieux.

— Je vois que vous ne nous trouvez pas bien forts sur notre propre mérite, c'est assez dire que vous admettez comme possible la culpabilité de notre cliente. J'ai moi-même été un moment de cet avis; mais deux ou trois entrevues que j'ai eues avec elle et les renseignements que m'a donnés Jack Wilmeter ont modifié mon opinion. Je suis actuellement fortement porté à la croire innocente. J'admets qu'elle a quelque cause secrète de crainte, mais je ne crois pas que le sort de ces infortunés Goodwin y entre pour quelque chose.

— Enfin, on ne peut pas savoir. Le verdict, s'il est favorable, lui servira tout autant que si elle est innocente comme l'enfant qui vient de naître. Je vois comment il faut procéder. Toutes les formalités de la loi, plaidoiries, défense, résumé seront à votre charge, tandis que le travail du dehors restera pour moi. Nous pourrons la sauver, mais plutôt par des voies détournées que par une défense énergique, voilà mon opinion. Il nous faut donc un auxiliaire indispensable, l'argent.

— Avez-vous donc sitôt besoin de rafraîchissements, Timms? Jack m'informe qu'elle vous a déjà donné deux cent cinquante dollars.

— Je le reconnais, maître, c'est un joli denier; mais vous devriez en toucher mille.

— Je n'ai pas reçu un centime, et j'ai l'intention de ne rien accepter. Mes sympathies sont acquises à la cause, et je veux plaider pour rien.

Timms lança obliquement un coup d'œil scrutateur à son vieux patron. Dunscomb était encore alerte et vigoureux, et bien des hommes à son âge s'étaient mariés et étaient devenus les chefs d'une nombreuse famille. Ce regard cherchait à deviner si par hasard l'oncle et le neveu n'allaient pas devenir rivaux. Mais le conseiller était calme et sa physionomie n'exprimait aucune de ces nuances d'attendrissement, d'émotion ou d'espérance qui trahissent l'existence de l'amour. On racontait parmi les intimes du vieux célibataire qu'à l'âge de vingt-cinq ans il avait été pris d'une grande passion qui avait survécu au mariage de l'objet aimé avec un autre postulant. Ce mariage n'avait pas été heureux, la naissance d'un enfant n'ayant précédé que de peu de jours une éternelle séparation. Trois années plus tard, l'époux était mort, léguant une grande fortune à cette enfant, avec cette étrange requête que Dunscomb, jadis le fiancé de sa mère, se chargeât de la tutelle de la fille. Cette étrange proposition n'avait pas été acceptée. L'héritière, mariée de bonne heure, mourut dans l'année, laissant une autre héritière, mais sans nouvelle allusion à la tutelle de l'avocat. Une fois seulement, on était venu le consulter sur quelques dispositions de fortune de cette petite fille, une certaine Mildred Millington, cousine au second degré de Michel Millington, et aussi riche que celui-ci était pauvre. On crut pendant les premières années de ces deux jeunes gens qu'un mariage pourrait un jour les réunir; mais une vieille haine entre ces deux branches d'une même famille empêchait tout rapprochement, et la jeune personne fut envoyée dans une pension éloignée pour achever son éducation. Dans cet intervalle, Michel fit la connaissance de Sarah, et il devint amoureux de sa beauté et des perfections de son esprit.

Timms conclut de son observation que son ancien patron n'était pas le moins du monde amoureux.

— C'est une chose fort agréable d'être riche, maître, reprit-il aussitôt, et il doit être fort agréable de plaider pour rien quand on a de l'argent plein ses poches. Je suis pauvre, moi, et j'éprouve une grande satisfaction à recevoir de beaux honoraires. En outre, mon rôle dans cette affaire exige beaucoup d'argent. Je ne crois pas pouvoir commencer les opérations avec moins de cinq cents dollars.

Dunscomb étendit le bras en se renversant sur son fauteuil, et tirant son carnet de sa case, il remplit un bon de la somme réclamée. Il tendit le papier à Timms sans faire mention d'aucun reçu; car, bien que son confrère ne fût pas plus scrupuleux dans la pratique de la loi qu'une anguille, il le savait honnête en matière d'argent, et il n'y avait pas un homme dans tout l'État à qui il eût confié de préférence une forte somme sans la compter, ou l'administration d'une propriété, qu'à ce même original.

— Voilà, Timms, dit le plus âgé des deux avocats en examinant le bon afin de s'assurer qu'il n'y manquait rien, voilà ce que vous me demandez : cinq cents pour les dépenses, et cinq cents d'honoraires.

— Merci bien, monsieur ; j'espère que cette avance n'est pas gratuite, comme le sont vos services ?

— Elle ne l'est pas. Nous avons des fonds en suffisance pour terminer jusqu'au bout cette affaire avec avantage ; mais c'est à titre de dépôt, et non comme honoraires. C'est bien la chose la plus extraordinaire de toute cette affaire que de voir dans cette situation critique une jeune fille aussi accomplie et ayant de l'argent plein ses poches. Ma foi, maître, dit Timms se caressant le menton et cherchant à prendre un air naïf et désintéressé, je crains bien que notre cliente n'appartienne à cette classe de roués que j'ai souvent rencontrés dans mon temps, et dont les plus riches étaient les plus fripons.

Dunscomb jeta sur son compagnon un regard profond et interrogatif. Il reconnut que Timms n'avait pas une opinion aussi favorable de Marie Monson que celle qu'il commençait lui-même à laisser pénétrer dans son esprit. Il pesa et discuta tous les faits que Timms développa pour motiver sa manière de penser, et les renseignements que l'on était parvenu à recueillir depuis la première enquête. Il résulta de tous ces rapprochements une consultation entre les deux praticiens, et l'adoption d'un plan de conduite dont nous ne jugeons pas le moment opportun pour en soulever le voile.

CHAPITRE IX.

Le lecteur aura sans doute été surpris de l'intimité qui semblait exister entre Thomas Dunscomb et l'être à moitié instruit et grossier de mœurs qui lui était adjoint en qualité de collègue dans l'important procès sur le point d'être plaidé. De telles intimités ne sont pas rares dans les affaires de ce monde, où les intérêts les plus opposés se rapprochent à un temps donné. Mais Timms, indépendamment de cette circonstance qu'il avait fait son apprentissage dans l'étude de son patron, lui avait en outre rendu d'importants services dans une foule d'occasions où il n'aurait pu lui-même entrer en contact avec certaines parties de sa clientèle qui s'entendaient mieux et étaient plus à l'aise avec son représentant. Nous n'affirmerons pas que Dunscomb connût les moyens et les agents dont se servait son coassocié dans quelques occasions difficiles ; mais il est certain que beaucoup de ces moyens et de ces individus n'eussent osé affronter le grand jour. Notre bonne république est assez dans l'usage de décrier les autres contrées, et de tonner, à l'instar de son ancêtre l'Angleterre, contre les corruptions légales et les abus qui existent en France, en Espagne, en Italie, sur toute la surface du globe, elle seule exceptée.

En ce qui concerne notre magistrature, nous rencontrons dans les principes et dans l'accomplissement de leurs devoirs une fermeté d'autant plus louable qu'elle est le plus souvent pauvre, mal payée, et fort peu respectée. Nous ne contesterons pas qu'il n'y ait parmi les juges quelques cas exceptionnels de corruption ; mais le système de publicité qui existe empêche ce crime de se développer sans exposer ses auteurs à être découverts. On peut donc affirmer, à la louange du corps judiciaire des États, que la subornation est un crime à peu près inconnu, et que s'il existe des exceptions à cette règle, elles sont rares, et ne se rencontrent que dans quelques cas isolés et individuels. Ici s'arrêtent nos louanges sur la justice américaine. Tout ce que Timms a intimé concernant les jurés est littéralement vrai ; et le mal s'aggrave de jour en jour. Les tendances du gouvernement jettent le pouvoir judiciaire dans les mains du peuple, qui en fait usage sans responsabilité, et n'ayant le plus souvent qu'un intérêt très-secondaire dans l'exercice de ce droit, trouvant un certain orgueil à atténuer une indépendance qui n'est qu'apparente, et à agir de son propre mouvement dans des opérations où il ne comprend ni la portée ni les conséquences d'une décision que le plus léger incident peut renverser de fond en comble. L'institution du jury, d'une utilité contestable dans un pays où le gouvernement est démocratique, deviendrait presque intolérable si les magistrats n'exerçaient une influence salutaire sur l'accomplissement de ses devoirs. Malheureusement cette influence de tous les jours va s'affaiblissant depuis le commencement du siècle, et est arrivée de nos jours à ce point que rien n'est plus ordinaire que de voir les juges définir la loi dans un sens et le jury en faire l'application dans un sens tout à fait opposé. Il y a dans la plupart des cas un remède à cet abus de pouvoir, mais il est coûteux, et répugne aux gens de cœur, sans parler de la démoralisation qu'il jette dans l'esprit du public.

Dunscomb savait toutes ces choses et les approfondissait plus qu'aucun autre adepte de sa profession, car les hommes s'habituent peu à peu aux abus et les tolèrent comme autant de faiblesses inhérentes à la nature humaine. Mais si notre digne conseiller était assez faible pour fermer les yeux sur les manœuvres ténébreuses de Timms, il n'avait jamais rien fait dans sa vie qui fût indigne du caractère honorable et de la haute réputation d'intégrité qu'il avait acquise au barreau.

On avait reconnu la nécessité d'employer un conseil local, qui exerçât quelque influence sur l'esprit public dans le cas de Marie Monson, et Timms avait été recommandé par son ancien maître comme parfaitement capable de remplir cet emploi. John Wilmeter avait été mis en rapport avec Timms, auquel il avait communiqué les détails parvenus à sa connaissance, lui faisant part, entre autres confidences, de ses soupçons sur la gravité des dépositions des habitants de la ferme attenante, ou dans le voisinage de celle des époux Goodwin. Cette famille était composée d'une belle-sœur, de trois sœurs non mariées, et de l'époux de la silencieuse madame Burton, dont nous avons déjà eu occasion de parler. Timms, sur cet avis, se mit aussitôt en rapport avec ces gens, leur cachant avec soin, ainsi qu'à tous les autres habitants du village, madame Gott exceptée, qu'on l'avait choisi pour conseil dans l'intérêt de l'accusée. Il fut bientôt frappé des allusions et des demi-révélations des personnes de cette maison, et plus particulièrement des confidences des femmes. Les trois sœurs causaient beaucoup ; mais l'aînée, qui demeurait silencieuse, parut à Timms comme au jeune Millington, en savoir beaucoup plus que les autres. Lorsqu'on la pressait de dire tout ce qu'elle savait, madame Burton prenait un air mélancolique et fatigué, revenant sur ce qu'elle avait déjà dit, mais ne révélant rien de nouveau. Le but du conseil n'était pas du reste d'amener la révélation de nouvelles charges, mais, au contraire, de faire surgir les témoignages favorables. Les résultats ne parurent pas devoir être concluants, tandis qu'il y avait à craindre que les officiers légaux de l'État n'obtinssent plus de succès.

Les recherches de Timms ne s'arrêtèrent pas là. Le sentiment public continuant de se maintenir contraire à Marie Monson, il résolut de le contrecarrer en faisant naître un sentiment opposé. L'aspirant à la faveur publique ne se trouve pas plus mal d'avoir commencé à se faire connaître par un peu d'aversion, pourvu qu'il ait conservé les moyens d'amener le changement qu'il prémédite par un système de réaction. Il n'est pas aussi facile d'expliquer ce caprice de l'esprit que d'en constater l'existence. Nous aimons peut-être à céder à une générosité apparente, pour avoir le plaisir de pardonner, trouvant dans la dispensation de nos faveurs sur les fautes des autres, une sorte de consolation pour notre propre conscience des sottises dont nous sommes nous-mêmes coupables, préférant ceux qui sont faillibles, et que leurs faiblesses rapprochent de nous, à ceux qui sont plus près de la perfection.

Il commença par faire contester dans d'autres feuilles les faits avancés par quelques journaux de New-York dans le but sordide de colorer leur récit en s'adressant au goût du public pour le merveilleux, et d'en tirer un certain lucre. Les sténographes ont exactement les mêmes défauts que les autres hommes, et ils possèdent en outre de grandes dispositions à abuser du pouvoir de leur plume ; mais Timms savait par expérience ce qu'un billet de dix ou vingt dollars pouvait amener de prodigieux changement dans leur manière d'envisager certains faits. Il jugea donc utile d'avoir une consultation avec quelques-uns d'entre eux ; l'effet en devint bientôt manifeste par deux ou trois articles bien tournés que Dunscomb eut l'occasion de lire quelques jours après cette consultation. Mais Timms ne se borna pas à employer les journaux de New-York au service de ses intérêts, il s'adressa également aux trois feuilles que possédait le comté. Ces feuilles représentaient diverses nuances d'opinion ; les lecteurs whigs ne tenaient aucun compte de ce que publiait le *Démocrate du comté de Dicke ;* mais les partisans de ce dernier prenaient leur revanche en discréditant tout ce que publiait le *Biberry Whig*. Néanmoins, comme Marie Monson n'avait rien à démêler avec la politique, il ne fut pas difficile d'obtenir des articles favorables à sa cause dans les trois différents organes de l'opinion publique.

Timms ne s'en rapporta pas seulement aux journaux, il organisa, avec son expérience consommée, le service des causeurs, traitant carrément l'affaire avec les uns, qu'il payait comptant et sans tirer de reçu, se bornant à inscrire le nom et la somme sur un petit agenda. Ces agents confidentiels se mirent aussitôt à l'œuvre, donnant à une douzaine de femmes des instructions précises sur ce qu'elles auraient à dire dans leurs voisinages respectifs.

Les deux confrères avaient déjà discuté leurs moyens de défense. Le cas de folie, un moment agité, fut rejeté bien loin par tous deux, le premier, parce que tout mensonge lui répugnait, et le second, pour se servir de ses propres expressions, parce qu'il n'était plus possible d'en assommer le jury.

— Cette étrange créature m'intrigue plus, Timms, qu'aucune autre cliente.

— Vous trouvez ? J'aurais cru le contraire... car elle paraît aussi indifférente que si les vingt-quatre sages ne l'avaient pas, au nom du peuple, livrée à la justice.

— Ce n'est pas là ce qui m'inquiète ; sous ce rapport, jamais cliente ne donna moins de peine à son avocat que Marie Monson. Mais elle ne paraît pas se préoccuper le moins du monde de l'issue de son procès.

— Suprême innocence ou infernale rouerie. J'ai défendu des clients que je savais coupables, et d'autres que je croyais innocents, mais je n'en ai pas connu qui possédassent ce sang-froid.

L'assertion du second conseil était véritable. Le renvoi devant le grand jury ne parut pas même faire la moindre impression sur Marie Monson. Elle s'y attendait sans doute, et elle s'était préparée à af-

fronter la signification avec une froide résignation. La nouvelle fit une plus vive impression sur sa compagne, Marie Moulin, que Timms avait si élégamment surnommée la Confidente.

On se souvient que Wilmeter, lorsque la Suissesse fut introduite pour la première fois dans la prison, n'entendit que l'exclamation de *Mademoiselle!* et que le secret impénétrable se referma sur lui. Un sentiment d'affection et de confiance régnait depuis ce moment entre la jeune maîtresse et sa femme de chambre, si l'on pouvait qualifier ainsi cette dernière, qui prenait ses repas à la même table que sa maîtresse, et qui paraissait plutôt sa dame amie, selon la qualification de Timms. Toutefois, John Wilmeter connaissait trop le monde pour s'égarer à ce point.

Lorsqu'il allait rendre visite à la prisonnière, il trouvait à la vérité Marie Moulin assise à côté d'elle, occupée à quelque ouvrage de couture, et parfois chantant à demi-voix quelque chanson nationale de son pays; mais il ne pouvait se tromper sur la différence de manières et d'éducation. Cette respectueuse qualification de *mademoiselle*, sans désignation de nom propre ou de prénom, l'intriguait d'autant plus, qu'ayant habité la France, il savait qu'on n'appelait ainsi que les jeunes filles appartenant à la première classe de la noblesse, et ses premiers pas dans le sentier de l'amour allumaient dans son cerveau les rêveries les plus folles et les plus extravagantes; et pourtant avant que cette singulière cliente de son oncle se fût trouvée sur son passage, John s'était cru sérieusement engagé dans les liens d'un autre amour. Tels sont trop souvent les écarts du cœur humain.

La bonne madame Gott accordait à la prisonnière toutes les douceurs compatibles avec ses devoirs. Depuis le décret de l'acte d'accusation, de nouvelles précautions avaient été prises pour empêcher l'évasion de la prisonnière; mais à part ces dispositions extérieures, il était au pouvoir de la *dame shérif*, comme l'eût appelée Timms, d'accorder toutes sortes de petites faveurs, qui étaient reçues avec tant de reconnaissance.

John Wilmeter avait la permission de faire régulièrement deux visites par jour à la prison, sans compter les prétextes que son génie inventif lui suggérait pour les visites exceptionnelles. Dans toutes ces occasions, madame Gott ouvrait la porte extérieure sans se faire prier, et en femme délicate et sensible, elle avait le tact de rester autant que possible à distance de la grille où les entrevues avaient lieu entre les deux jeunes gens. Marie Moulin montrait autant de discrétion, se retirant vers le coin le plus éloigné de la cellule, et redoublant d'activité dans son travail de couture. Cependant, rien dans l'entretien des deux jeunes gens ne justifiait cette réserve. Ils évitaient l'un et l'autre de parler du sujet qui retenait le jeune homme à Biberry, mais ils ne disaient pas un mot d'amour. Il existe dans ces maladies du cœur un état transitoire dans lequel d'habiles diagnosticiens savent reconnaître les premiers symptômes qui ne trahissent pas encore à l'intérieur l'existence de l'épidémie. Chez Jack ces symptômes commençaient à se montrer avec moins d'incertitude, tandis que chez la jeune personne ils ne se trahissaient que par une teinte plus colorée des roses de ses joues, et des signes d'intérêt croissant de jour en jour, lorsque les heures habituelles de leurs entrevues étaient proches. Elle s'intéressait déjà au bien-être de son jeune conseil; et l'intérêt chez la femme est le premier symptôme de l'amour. Malheur à l'homme qui amuse une femme sans l'intéresser.

La réserve qu'ils observaient tous deux sur le point principal de leurs sentiment se fondait sensiblement dans les confidences qu'ils adressaient séparément à la femme du shériff; et leur cœur donnait alors à leur langue un plus libre essor. La première conversation de cette nature que nous croyons utile de rapporter ici avait lieu trois jours après la consultation entre les deux conseils, et deux jours après la mise en œuvre des moyens adoptés par Timms.

— Eh bien! comment trouvez-vous la disposition de son esprit aujourd'hui, monsieur Wilmington? lui demanda madame Gott avec bonté, et saisissant la consonnance du nom du jeune homme pour l'avoir entendu souvent répéter par Michel Millington. C'est une bien triste situation pour toute créature humaine, et pour elle surtout, qui est faible et délicate, que de se trouver sous les verrous et d'avoir à répondre à une accusation de meurtre et d'incendie.

— Ce qu'il y a de plus extraordinaire dans tout cela, madame Gott, c'est l'indifférence de miss Monson pour cette situation qui nous épouvante! Elle paraît beaucoup plus redouter d'être renvoyée de prison que d'y faire un long séjour ou de paraître devant le tribunal.

— Elle n'a pas seulement l'air de penser à son procès. Vous avez vu ce qu'elle fait, sans doute, monsieur?

— Non, je n'ai rien vu d'extraordinaire.

— Je ne sais pas ce que vous qualifiez d'extraordinaire, mais cela m'a paru ainsi. N'avez-vous pas entendu les sons d'un piano et d'un autre instrument de musique, comme vous approchiez de la prison?

— Je les ai entendus, et je me demandais quelle personne dans Biberry était capable de faire de la musique avec tant de perfection.

— Biberry possède beaucoup de dames d'un grand talent musical, je puis vous assurer, monsieur Wilmington, répliqua madame Gott un peu sèchement; mais le bon naturel reprenant aussitôt le dessus, elle ajouta: J'ai entendu d'excellents juges, qui avaient voyagé en Europe, affirmer que le comté de Dicke n'était pas en arrière de l'île de Manhattan, pour le piano surtout.

— Je me souviens avoir entendu dire à Rome par un Anglais que les jeunes personnes du Lincolnshire étonneraient les Romaines par leur accent italien, lorsqu'elles chantent des opéras, répliqua John en souriant, la perfection provinciale, ma chère madame Gott, est indicible dans toutes les parties du monde.

— Je crois que je vous comprends; mais votre intention ne me fâche pas. Nous ne sommes pas très-sensibles dans les prisons. J'avouerai seulement un fait, c'est qu'il n'y a pas dans tout Biberry une harpe comme celle de Marie Monson. Gott me dit qu'il a autrefois rencontré des Allemandes courant les endroits publics des villes pour gagner leur vie en chantant et en pinçant des instruments dans le genre de celui-ci; mais rien d'aussi élégant. Cependant il m'est venu à l'esprit que Marie Monson pourrait bien être une fille dans le même genre que ces musiciennes ambulantes.

— Comment! vous supposez qu'elle aurait couru les villes et les villages pour chanter dans les rues?

— Pas cela tout à fait; je vois bien qu'elle n'est pas de cette classe de vagabonds, mais il y a toutes sortes de musiciennes, monsieur Wilmington, comme nous avons différentes sortes d'avocats. Pourquoi Marie Monson ne serait-elle pas une de ces étrangères qui deviennent si riches par leur voix ou par leur talent musical? Elle a de l'argent autant qu'elle en veut, et elle le dépense libéralement. Pour ma part, je souhaiterais qu'elle fît moins de musique et qu'elle possédât moins d'argent, car on ne dit pas du bien d'elle dans Biberry.

— Pourquoi trouverait-on à redire à la libéralité de son esprit et à ses talents pour la musique?

— Il y a des gens qui trouvent à redire à tout, monsieur Wilmington, lorsqu'ils n'ont rien de mieux à faire. Vous savez aussi bien que moi comme sont nos villageois. Le plus grand nombre croit Marie Monson coupable, tandis que le plus petit nombre la croit innocente. Ceux qui la croient coupable disent que c'est insolent à elle de chanter et de faire de la musique dans sa prison, et ils redoublent leurs invectives contre elle pour cette seule raison.

— Voudraient-ils par hasard la priver d'une consolation aussi innocente, et ajouter aux tortures morales qu'elle endure en l'empêchant de pincer de la harpe ou de toucher du piano? Vos gens de Biberry ont le cœur dur, madame Gott.

— Les gens de Biberry ressemblent à ceux d'York, d'Amérique, d'Angleterre, à tous les gens du monde, j'imagine, monsieur Wilmington, si la vérité était connue. Ils désapprouvent ce qu'ils n'aiment pas, voilà tout. Si je croyais comme eux que Marie Monson fût coupable du meurtre des Goodwin, et du pillage de leurs tiroirs, et de l'incendie, je trouverais fort mal qu'elle se livrât à un semblable divertissement, si enchanteresse que fût la musique. Quelques-uns de nos gens trouvent surtout blâmable l'introduction de la harpe dans la prison.

— Pourquoi de cet instrument plus que d'aucun autre, ce fut celui dont se servit le roi David?

— Justement, ils disent que c'était l'instrument favori de David, et que l'on ne devrait en tirer que des chants religieux.

— Je suis étonné que vos habitants consciencieux oublient si souvent que la charité est la première de toutes les vertus chrétiennes.

— Ils pensent que l'amour de Dieu vient en premier, et que l'on ne doit jamais perdre de vue son honneur et sa gloire. Mais je suis de votre avis, monsieur Wilmington. Sois charitable envers ton prochain, et Dieu te le rendra. Oui, monsieur, nos voisins soutiennent qu'une harpe ne convient pas dans une prison, et ils certifient que l'instrument dont se sert miss Monson est de la plus haute antiquité.

— La harpe elle-même aurait été fabriquée dans les anciens temps, est-ce là ce qu'ils veulent dire?

— Non, je ne veux pas dire tout à fait cela, répliqua madame Gott, qui rougit un peu; mais une harpe ayant tout à fait la forme des instruments dont se servaient les chanteurs de psaumes...

— David devait avoir une grande variété d'instruments à cordes, je n'en doute pas; mais les harpes sont très-ordinaires de nos jours, madame Gott, si ordinaires que nous les entendons dans les rues et même à bord des bateaux à vapeur. Elles n'ont rien de nouveau, même dans ce pays.

— Dans les rues et à bord des paquebots, c'est très-bien; mais le public tolère les innovations qui le concernent, et il désapprouve celles qui n'affectent que les individus. Vous n'ignorez pas cela, je pense, monsieur Wilmington.

— Je l'apprends du moins dans ce pays. Mais les prisons sont faites pour le public; par conséquent, les harpes devraient y être tolérées comme dans tous les autres lieux publics.

— Enfin je ne sais pas comment cela se fait, je ne suis pas forte sur le raisonnement, toujours est-il que les voisins n'aiment pas que Marie Monson touche du piano ou pince de la harpe. Dans la situation où elle se trouve, vous feriez bien, monsieur Wilmington, de lui en dire un mot à la première occasion.

— Lui dirai-je donc que la musique vous est désagréable?

— Bien au contraire! je raffole de la musique; mais les voisins ne me ressemblent pas. Ensuite elle ne se montre jamais à la grille aux gens du dehors, comme les autres prisonniers. Le public veut la voir et causer avec elle.

— Vous n'espérez pas, je pense, qu'une jeune femme bien élevée va se donner en spectacle pour satisfaire la curiosité de tout ce qu'il y a d'oisifs et de gens vulgaires dans Biberry?

— Taisez-vous, monsieur Wilmington, vous êtes trop jeune pour discuter là-dessus. Le squire Timms, qui connaît à fond le comté de Dicke, vous dirait, s'il était là, qu'il n'est pas convenable de parler du vulgaire, surtout avant que le verdict soit rendu. D'ailleurs, tout le monde pense ici qu'on a le droit de venir contempler un prisonnier dans la geôle du comté.

— Il est assez cruel déjà d'être suspecté et emprisonné sans que l'on y ajoute d'autres humiliations. Personne n'a le droit de demander à voir miss Monson que ceux qu'elle consent à recevoir et les interprètes de la loi. Ce serait un outrage que de favoriser la simple curiosité.

— Si c'est là votre pensée, monsieur Wilmington, je vous engage à la garder pour vous. Plusieurs membres du clergé se sont présentés ou ont envoyé offrir de venir lui rendre visite.

— Et quelle a été sa réponse? demanda vivement Jack.

— Marie Monson a reçu toutes ces offres en reine, poliment, mais avec froideur; elle a paru blessée lorsque les méthodistes et les baptistes se sont présentés; elle rougissait et pâlissait, que cela vous eût fait de la peine, monsieur Wilmington; elle vous a des couleurs roses, comme on n'en trouve pas dans Dicke, pourtant si célèbre pour la fraîcheur de ses jeunes filles; mais elle a des couleurs seulement quand elle ne pense pas...

— A quoi, madame Gott?

— Les voisins disent aux Goodwin. Pour ma part, comme je ne crois pas qu'elle ait jamais touché un cheveu de leur tête, je puis m'imaginer qu'elle a d'autres pensées désagréables qui n'ont aucun rapport avec ces braves gens.

— Elle aurait encore raison de pâlir lorsque l'on parle devant elle de cet infortuné couple, et cela sans être coupable de leur mort. Mais je dois tout savoir. Quelles sont les autres objections de vos voisins?

— Ils font allusion aux langues étrangères, et disent que, quand un grand jury a décerné un mandat d'accusation, l'inculpée ne doit parler d'autre langue que le pur anglais, afin que tous ceux qui l'entourent comprennent ce qu'elle dit.

— En un mot, on ne trouve pas que ce soit assez d'être accusée du crime d'assassinat, mais on tient à y ajouter les charges les plus absurdes, afin de rendre la position aussi affreuse que possible.

— Ce n'est pas là ce qu'ils pensent; mais ils s'imaginent que dans une affaire publique ils ont le droit de tout savoir.

— Et lorsque les preuves leur manquent, ils inventent, imaginent et affirment ce qu'ils ignorent.

— Ce sont les mœurs du pays. Je suppose que toutes les nations ont leurs coutumes, et qu'elles les observent.

— Une chose me surprend dans toute cette affaire, dit Jack; dans la plupart des cas qui amènent les femmes devant la justice de ce pays, l'opinion a toujours penché en leur faveur.

— Eh bien! répliqua vivement madame Gott, est-ce que cela ne doit pas être?

— Non pas, si l'inculpée ne mérite pas cette indulgence. La justice doit être équitable avant tout, et il n'est pas juste de supposer que les femmes sont toujours innocentes, et les hommes toujours coupables. Mon oncle est d'avis que les décisions et la loi de ces dernières années, perdant de vue la sagesse du passé, ont graduellement placé la femme au-dessus de l'homme, lui cédant peu à peu la toute-puissance dans la famille.

— Et vous ne trouvez pas cela tout naturel? demanda madame Gott de l'air le plus innocent du monde.

— Mon oncle pense que c'est une calamité, et que, par une galanterie déplacée, la paix des familles est contre-minée et la discipline détruite, comme dans les châtiments, lorsque, par un faux sentiment de philanthropie, les fripons sont choyés aux dépens des honnêtes gens. Telles sont, du moins, les opinions de M. Thomas Dunscomb.

— M. Thomas Dunscomb est un vieux garçon qui traite à sa manière les femmes et les enfants. C'est dommage que le nombre n'en soit pas plus grand, dit la joyeuse compagne du shérif. Mais vous voyez que dans cette affaire de Marie Monson, le sentiment public est contraire à la femme; cela tient peut-être à ce que l'une des deux victimes était femme.

— Le docteur Mac Brain affirme que toutes les deux étaient femmes. Si son opinion prévalait, ce serait donc un nouveau chef d'accusation à ajouter à tous ceux que l'on élève contre l'accusée.

— On ne le croit pas. Tout le monde du pays sait que l'un des cadavres était celui de Pierre Goodwin. On dit que le procureur général du district prouvera le fait au delà de toute contestation. On dit que la loi exige, dans une affaire grave comme celle-ci, d'abord la preuve qu'il y a eu meurtre, ensuite que l'on recherche ceux qui l'ont dû commettre.

— C'est à peu près comme cela que l'on procède; je le crois du moins, car je n'ai pas encore suivi de procès pour un semblable crime. Peu nous importe ce que prouvera le procureur général, pourvu qu'il ne puisse établir la culpabilité de miss Monson. Ma brave madame Gott, vous et moi nous ne pensons pas qu'il y réussisse.

— Nous sommes d'accord sur ce point; je ne crois pas Marie Monson plus coupable de ces forfaits que moi-même, qui ne les ai pas commis.

Jack exprima par un regard de reconnaissance ses remercîments pour la bonne opinion de madame Gott, et leur conversation en resta là.

CHAPITRE X.

Ce sont les mœurs du pays, a dit madame Gott dans l'une de ses remarques provenant de la conversation relatée au précédent chapitre. D'autres usages affectent aussi d'autres graves intérêts, et c'est ce que nous allons démontrer.

Le docteur Mac Brain et madame Updyke étaient sur le point de s'unir par les liens du mariage. Jusqu'à présent nous n'avons rien dit encore de la fiancée, mais les incidents de notre histoire nous obligent à ne plus tarder de la présenter à nos lecteurs et d'entrer dans quelques détails sur son origine et sa famille.

Anna Wade était fille unique de parents respectables et riches. A dix-neuf ans, elle avait épousé un procureur assez âgé, qui lui avait donné le nom de madame Updyke. Cette union dura huit ans; madame Updype devint veuve à cette époque, avec deux enfants: un fils et une fille. Avec le temps, ces enfants grandirent sous les soins assidus de leur mère, qui s'était dévouée corps et âme à leur éducation et à leur bien-être. Dans tout cela, il n'y avait rien que de très-ordinaire, et l'on eût trouvé bon nombre de veuves, qui, comme elle, consacrassent leur temps et leurs soins à l'éducation de leurs enfants avec un dévouement qui les rendît comparables à des anges descendus du ciel. Franck Updyke venait de terminer son éducation; on attendait son retour d'un voyage en Europe, qui durait depuis trois ans. Anna, qui portait le prénom de sa mère, venait d'atteindre l'âge heureux de dix-neuf ans, et formait un contraste avec ce qu'avait été sa mère à cette même époque de sa vie. La future n'était pas dépourvue de charmes, quoiqu'elle fût entrée dans sa quarante-cinquième année. Aux yeux du docteur Mac Brain, elle était charmante, et ce qu'on appelle une brune agréable et bien conservée.

Il était étrange peut-être qu'après avoir échappé aux séductions d'un veuvage de vingt ans, cette dame pensât à se marier à une époque de la vie où la plupart des femmes abandonnent la perspective de changer leur condition; mais madame Updyke avait encore le cœur jeune et plein de feu, elle prévoyait le jour où elle resterait seule au monde. Son fils, enclin aux voyages, parlait dans ses lettres d'absences indéfiniment prolongées. Anna, courtisée par les jeunes gens qui fréquentaient sa famille, jeune et jolie, sensible, ne pouvait manquer de se marier de bonne heure. Ces raisons concluantes justifiaient en quelque sorte le parti qu'elle venait d'adopter. Mais il y en avait d'autres plus concluantes encore. Madame Updyke s'était éprise d'une véritable passion pour le docteur Mac Brain, qui la payait de retour.

Tom Dunscomb n'y comprenait rien. Il avait vu son ami trois fois amoureux, et trois fois il avait été choisi pour garçon d'honneur ou représentant intime. Personne ne pouvait affirmer que l'avocat eût lui-même complétement échappé aux traits du petit dieu, tant il avait habilement dissimulé aux regards curieux cette partie de sa vie. Que le fait fût ou non vrai, il n'en soumettait pas moins ceux qui cédaient à la passion de l'amour au feu roulant de ses éternelles plaisanteries.

Les enfants envisagent d'ordinaire avec étonnement, sinon avec déplaisir, ces tardives inclinations de leurs parents. Anna Updyke fut surprise, en effet, lorsqu'une vénérable grand'tante lui apprit que sa mère allait se remarier; mais elle n'en fut nullement contrariée. Son futur beau-père, qu'elle connaissait, lui inspirait beaucoup de respect, et elle trouvait l'amour la chose la plus naturelle du monde. Depuis son entrée dans le monde, la jeune fille avait été entourée d'adorateurs et de postulants à sa main. Anna avait refusé, aussi poliment que possible, six demandes directes; elle avait jeté de l'eau froide sur le double de petites flammes qui commençaient à brûler, et le feu du foyer avait dévoré quinze ou seize déclarations anonymes, tant en vers qu'en prose, provenant de passions spontanées, issues de rencontres à l'Opéra ou dans la rue, et dont les auteurs n'avaient pas trouvé de meilleurs moyens d'introduction. Un petit sonnet, dans lequel l'auteur célébrait son admirable chevelure, avait été excepté de l'auto-da-fé. Un fluide électro-magnétique semblait s'être échappé du pli satiné pour lui souffler le nom de John Wilmeter, qu'elle comptait parmi ses admirateurs comme l'auteur du sonnet. Les deux jeunes gens avaient échangé entre eux des témoignages de galanterie, vues d'un bon œil et tolérées par la mère et par le docteur Mac Brain; mais ils n'avaient pas eu le temps encore de se rendre compte de la nature des sentiments qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre, lorsque Marie Monson apparut sur la scène d'une ma-

nière si étrange et inattendue, attirant Jack dans l'orbe du merveilleux et du mystère dont elle était entourée. L'intimité qui existait entre Sarah Wilmeter et Anna Updyke et leurs fréquentes entrevues devaient nécessairement amener entre elles la conversation sur l'étrange caprice qui s'était emparé du jeune homme pour la prisonnière. Le dialogue que nous allons rapporter ici avait lieu dans la chambre d'Anna, le matin même qui précédait le jour du mariage.

— Si ma mère vivait encore, et qu'elle *dût* se marier, dit Sarah Wilmeter, je m'estimerais heureuse d'avoir pour beau-père un homme *comme* le docteur Mac Brain. Je le connais depuis que je suis au monde. Il est depuis si longtemps l'ami intime de mon oncle Thomas, que je le considère comme un parent.

— Moi aussi, je le connais d'aussi loin que je puis me souvenir, dit Anna, et j'éprouve pour lui un grand fonds de respect et d'affection. Si je me mariais jamais, je n'aurais pas, je crois, autant d'affection pour le père de mon mari que j'en ressens déjà pour le futur époux de ma mère.



Sir Dunscomb.

— Pourquoi pensez-vous qu'il y aurait un beau-père dans cette occurrence? John n'a plus son père.

— John! répliqua Anna d'une voix faible... Que peut avoir John de commun avec moi?

— Merci bien, ma chère!... Il a en tout cas quelque chose de commun avec *moi!*

— Certainement... un frère... c'est tout naturel... mais Jack n'est pas mon frère; vous le savez fort bien.

— Sarah adressa un coup d'œil interrogateur à son amie, dont les yeux étaient baissés sur le tapis, tandis que ses joues se coloraient d'un rouge incarnat. Son amie reconnut qu'en effet Jack n'était pas plus son cousin que son frère en ce moment.

— Je veux dire que Jack est en train de se rendre ridicule, continua Sarah, qui suivait plutôt le fil de ses pensées, sans répondre directement à son amie.

Anna leva les yeux, ses lèvres tremblèrent un peu, les couleurs désertèrent ses joues, mais elle s'abstint de répondre. Les deux amies se comprirent, et Sarah continua ses observations sans attendre d'autre réponse que cette expression muette d'anxiété.

— Michel Millington nous apporte de singuliers récits sur la conduite de Jack à Biberry. Il ne fait plus rien, il ne pense plus à rien, il ne parle plus de rien qui ne se rattache à la fâcheuse situation dans laquelle se trouve cette Marie Monson.

— Il y a, en effet, de quoi attendrir un cœur de rocher, dit Anna à voix basse.... une jeune fille, et de haute condition, accusée de deux crimes épouvantables.

— Comment savez-vous cela? demanda Sarah.

— M. Dunscomb en a parlé devant moi, répondit Anna en rougissant.

— Vous a-t-il donné quelques détails sur cette Marie Monson, et sur l'étrange conduite de Jack?

— Il a parlé de sa cliente comme d'une personne extraordinairement belle et résolue. En somme, il ne sait trop que penser d'elle.

— Et... que vous a-t-il dit sur Jack?... Vous n'avez pas besoin de me rien cacher, Anna: je suis sa sœur.

— Je le sais, ma chère Sarah... mais je ne crois pas qu'il ait été fait mention du nom de Jack... cette fois-là du moins... et dans cette même conversation.

— Mais une autre fois, et dans une autre conversation?

— Il a dit une fois, je crois, que votre frère s'occupait très-attentivement des intérêts de cette personne, qu'il appelle sa cliente du comté du Dicke... Voilà tout, je vous assure. Il est, sans doute, du devoir des jeunes avocats de soigner les intérêts de leurs clientes.

— Assurément... et surtout lorsque cette cliente est jeune, de bonne condition, et qu'elle possède beaucoup d'argent. Mais Jack est au-dessus de cette dernière considération, et il a les moyens de se conduire convenablement à toute heure et en toutes occasions. Je voudrais qu'il n'eût jamais vu cette créature.

Anna Updyke demeura quelques instants silencieuse sur sa chaise, jouant avec l'ourlet de son mouchoir. Puis elle dit, avec une certaine hésitation, et comme redoutant la réponse qu'elle provoquait:

— Marie Moulin ne sait-elle pas quelque chose sur son compte?

— Elle sait beaucoup; si seulement elle voulait parler... Mais Marie, depuis qu'elle a vu cette sirène, est passée dans le camp ennemi. Je lui ai écrit trois lettres, sans avoir pu obtenir d'elle d'autre réponse que celle-ci: « Je connais *mademoiselle*, et je ne puis croire qu'elle soit coupable. »

— Qu'elle ne soit pas coupable, voilà l'essentiel... et dans ce cas, combien elle doit souffrir du cruel traitement auquel elle est exposée! Il n'est donc pas étonnant que votre frère lui ait témoigné tant d'intérêt. Il est ardent et généreux, Sarah, et il est juste qu'il consacre son temps et ses services à la défense de l'opprimée.

Ce fut au tour de Sarah de ne pas répondre, et de rester plongée dans ses réflexions; car elle comprenait qu'un sentiment tout différent de celui que lui attribuait son amie influençait la conduite de son frère.

Nous avons rapporté cette conversation, comme le plus court moyen d'initier le lecteur au véritable état des choses dans la maison de Huitième rue, occupée par madame Updyke.

Le lendemain, dès six heures du matin, les deux époux se trouvèrent réunis à la porte de l'église, escortés par leurs parents et amis des deux côtés. Anna soupira lorsque sa mère passa devant elle pour donner la main à son futur époux, et la mariée elle-même se sentit émue. Quant au docteur Mac Brain, son ami Dunscomb raconta, dans un dîner de garçons, comment il avait traversé ce nouveau passage dans la vie conjugale.

— Il a affronté le feu en vrai vétéran, dit-il. On n'effraye pas aisément un gaillard qui a gagné trois fois la partie de bague. Souvenez-vous que Ned avait déjà enterré deux femmes, sans compter tous les malades qui sont passés de vie à trépas sous ses auspices. Et je suis sûr que son assurance était plus grande, parce qu'il sait mieux que tout autre que nous sommes tous mortels... les femmes mariées autant que les autres.

Néanmoins, les plaisanteries de Tom Dunscomb n'eurent aucune fâcheuse influence sur le bonheur de son ami. Cette union commençait sous d'heureux auspices, à cause même de l'âge raisonnable des deux conjoints. La mariée avait eu le bon goût de s'habiller avec la plus grande simplicité, et d'éviter ainsi le ridicule qu'un déploiement exagéré de toilette n'eût pas manqué d'attirer sur elle. Madame Updyke passa donc de l'état de veuve à celui de madame Mac Brain, au grand contentement du docteur, qui s'empressa, à la sortie de l'église, de faire monter sa femme dans sa voiture, et de l'emmener avec lui dans la petite maison de campagne qu'il avait fait préparer à Timbully.

Anna Updyke alla passer huit jours chez son amie Sarah Wilmeter, à Rattletrap, nom que Dunscomb avait donné à une petite villa qu'il possédait sur les bords de l'Hudson, dans l'île de Manhattan, où il avait accumulé ses fantaisies de garçon. On y voyait des modèles de charrues et d'instruments aratoires, tous les engins de pêche et la plus belle panoplie d'armes de chasse, bien qu'il n'eût jamais tenu en main une ligne ou un simple fusil à piston. Jack Wilmeter demandant un jour à son oncle, quel plaisir il trouvait à rassembler tant d'objets coûteux et parfaitement inutiles, qui n'avaient aucun rapport avec sa profession, il lui répondit en ces termes:

— Vous avez tort de croire, Jack, que tous ces objets me sont inutiles. Un avocat doit posséder une foule de connaissances qu'il ne saurait trouver dans les livres de droit. S'il veut devenir un bon défenseur dans toutes les causes qui se présentent à lui, il est indispensable qu'il possède les premiers éléments de toutes les sciences pratiques; car leur application lui sera nécessaire là où Blackstone et Kent ne lui seront plus d'aucune utilité.

Jack Wilmeter avait quitté Biberry pour assister au mariage, et il était revenu à la villa pour y accompagner sa sœur et Anna Updyke au milieu des cérémonies du mariage et de la diversion qu'elles donnaient aux esprits. La rencontre entre les deux jeunes gens n'avait pas été aussi embarrassante qu'elle eût pu l'être dans toute autre circonstance. La pâleur et les traits abattus d'Anna s'expliquaient naturellement par la situation exceptionnelle dans laquelle le mariage

de sa mère la plaçait. A l'église, il n'y avait pas eu occasion pour échanger beaucoup de paroles; et lorsque la cérémonie fut terminée, Sarah emmena son amie avec elle dans la direction de Rattletrap, situé à une petite distance de la ville, Dunscomb et son neveu les précédant dans une légère voiture appartenant à ce dernier. Michel Millington les rejoignit plus tard, amenant avec lui Timms pour dîner, et pour entretenir son confrère de divers sujets relatifs au procès.

Il n'y avait jamais eu entre John Wilmeter et Anna Updyke qu'une affection toute fraternelle; Jack était le frère de Sarah, c'est pourquoi Anna l'aimait plus affectueusement que les autres jeunes gens. — Anna est l'amie intime de Sarah, pensait John, voilà l'unique raison de mon amitié pour elle. Sans ma sœur Sarah, Anna ne



Madame Updyke et sa fille Anna.

serait pour moi qu'une jeune et jolie personne, comme j'en rencontre tous les jours dans la société de New-York. Plus tard, lorsque la beauté d'Anna s'épanouit dans toute la splendeur de l'âge nubile, les deux jeunes gens étant accoutumés l'un à l'autre, il ne leur était pas survenu d'autres pensées. Il fallait qu'une circonstance extraordinaire vînt rompre la monotonie de leurs relations pour les mettre en état de juger de la force et de l'étendue de leurs sentiments respectifs.

Nous avons suivi John Wilmeter dans les diverses phases de ses rapports avec la prisonnière de Biberry. Pendant tout le temps qu'il fut admis à visiter la recluse, John ne pénétra pas une seule fois dans l'intérieur de la galerie. La bonne madame Gott ne lui eût, sans doute, pas refusé cette faveur, mais Marie Monson le lui avait expressément défendu. Timms était venu plusieurs fois en consultation pour les renseignements qu'elle pouvait lui procurer, afin de combiner ses moyens de défense; elle l'avait reçu à l'entrée de sa cellule, afin de conférer plus longuement avec lui sur certains détails auxquels elle paraissait prendre un vif intérêt à mesure qu'elle se rapprochait du jour du jugement. Mais John Wilmeter n'avait pas été plus loin que la grille, à travers laquelle elle lui avait parlé, comme l'eût fait une novice dans un couvent régulier. Cette réserve n'avait fait qu'alimenter la flamme qui s'était allumée dans le cœur du jeune homme à la première vue de l'étrangère.

Tel était l'état des choses dans ce petit cercle d'intimes le jour où, après avoir assisté au mariage, John Wilmeter accompagnait sa famille à la villa. Jamais Rattletrap n'avait vu dans ses murs une société silencieuse comme celle qui se trouvait en ce moment rassemblée autour de la table, malgré les efforts de Dunscomb pour égayer le dîner. John songeait à Biberry et à Marie Monson; l'imagination de Sarah volait au-devant de Michel Millington, qui n'était pas encore revenu de la ville, et Anna avait failli vingt fois éclater en sanglots au souvenir du mariage de sa mère, et en présence du changement qui s'était opéré dans les manières de John à son égard.

— Qui diable peut ainsi empêcher Michel Millington et Timms d'être revenus pour le dîner? dit le maître de la maison au moment où l'on apportait le dessert. Tous deux m'avaient promis d'être exacts... et le dîner était indiqué pour quatre heures.

— L'un retient l'autre, sans doute, répondit John; car ils devaient revenir ensemble.

— C'est vrai... Et Millington est assez ponctuel... surtout dans ses visites à Rattletrap. — Sarah rougit un peu, mais sans trop de confusion, car ses fiançailles étaient annoncées publiquement. — Michel doit nous accompagner à Dicke la semaine prochaine, miss Wilmeter... Le cas est trop grave pour que nous négligions de réunir toutes nos forces.

— Jack doit-il aussi jouer un rôle dans ce procès, mon oncle? demanda la nièce avec intérêt.

— Jack aussi... tout le monde enfin. Lorsque la vie d'une jeune et jolie femme est en cause, on ne saurait mettre trop d'empressement à la défendre. Jamais je n'ai eu de cause qui engageât aussi profondément ma sensibilité... non, jamais.

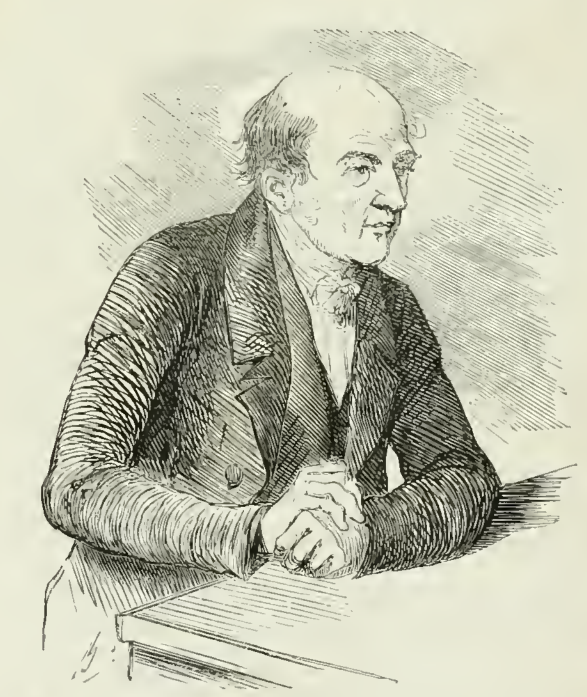
— Les avocats n'embrassent-ils donc pas toujours du fond du cœur les intérêts de leurs clients, et ne deviennent-ils pas, comme vous avez coutume de le dire au barreau, parties intégrantes de leurs sentiments?

Cette question, posée par Sarah, attira l'attention de son amie, qui espérait que la réponse viendrait justifier à ses yeux l'empressement de John à s'occuper de l'accusée.

— Autant qu'il est possible, et selon l'importance des affaires; mais mon intérêt pour la loi et pour tout ce qui s'y rattache va s'affaiblissant tous les jours.

— Pourquoi cela, mon oncle?... Je vous ai entendu qualifier de fanatique pour votre profession.

— C'est parce que je ne suis pas marié. Un célibataire est presque sûr d'attraper quelque sobriquet de l'un et de l'autre; mais s'il se marie deux ou trois fois, comme Ned Mac Brain... Pardon, Nanny, si je parle aussi peu respectueusement de votre papa... Qu'un homme, dis-je, épouse sa troisième femme... c'est un excellent avocat de *famille*, un excellent médecin de *famille*, ou un très-pieux... Non, ils ne sont pas sanctifiés comme les pasteurs... mais ce sont des hommes de *famille*.



Le docteur Mac Brain.

— Vous avez une dent contre le mariage, mon oncle.

— C'est possible; mais elle me reste comme un mal de famille. Vous en êtes déjà exemptée, ma chère enfant, et j'ai tout lieu de penser qu'avant une année Jack aussi sera marié... Mais voici enfin les retardataires.

Quoique l'oncle n'eût fait aucune allusion à la personne que son neveu devait épouser, tout le monde, excepté lui, songea à Marie Monson. Anna devint pâle comme une morte, Sarah parut triste et pensive, et John rougit jusqu'aux oreilles. Mais l'entrée de Michel Millington et de Timms vint changer le cours de la conversation.

— Nous vous avons attendus pour le dîner, messieurs, dit sèchement Dunscomb passant la bouteille à ses hôtes.

— Les affaires avant le dîner, maître Dunscomb, voilà ma maxime,

répliqua Timms. Nous avons été occupés à l'étude, M. Millington et moi, depuis le moment où le docteur Mac Brain et sa dame...

— Dites sa femme, Timms, s'il vous plaît, ou madame Mac Brain, si vous le préférez.

— Je me suis servi du terme par politesse pour les dames ici présentes, monsieur; elles aiment, je crois, que nous les honorions dans notre langage et dans nos expressions lorsque nous parlons d'elles.

— Bah! bah! Timms, suivez mes conseils, laissez de côté ces subtilités. Parlez en bon anglais, franchement et brièvement, et vous vous tirerez passablement d'affaire.

— Je vous reconnais pour le meilleur conseiller lorsqu'il s'agit de lois ou de morale; mais lorsqu'il est question de dames et de mariage, je ne crois pas que vous en sachiez plus que moi. J'ai l'intention de me marier l'un de ces jours, et c'est plus que l'on ne pourrait dire de vous, je l'imagine.

— Vous avez raison sur ce point, Timms. Je me suis toujours efforcé d'échapper aux embûches du mariage, mais cela n'empêche pas d'étudier le sexe par cela même qu'on cherche à se préserver de ses séductions; et je suis convaincu que l'homme qui a pu échapper à deux ou trois piéges de ce genre en sait plus long sur les femmes que celui qui en a successivement épousé trois... Qu'en pensez-vous, Millington?

— Je pense, monsieur, que je n'ai rien à craindre des séductions des femmes en général, lorsque mon choix est heureux et libre.

— Et vous, Jack?

— Quoi! répondit le neveu tressaillant comme s'il sortait d'un songe, c'est à moi que vous parliez, mon oncle?

— Ce garçon-là ne nous sera d'aucune utilité la semaine prochaine, dit l'avocat versant paisiblement du madère frappé dans son verre et dans celui de son voisin. Ces questions capitales exigent la vigilance la plus active, surtout lorsque les préjugés populaires sont contre nous.

— Si le jury déclarait Marie Monson coupable, quelle serait la sentence de la cour? demanda Sarah. N'est-ce pas ainsi que vous vous exprimiez, Michel... la cour... les sentences... le jury... le verdict? Si je me trompe, je vous en rends responsable.

— Je redoute de parler des lois ou de la constitution devant votre oncle depuis la semonce qu'il nous a faite à Jack et à moi à propos du *toast*, répliqua le fiancé de Sarah en riant.

— A propos, Jack, dit vivement l'oncle, ce banquet a-t-il eu lieu? J'ai cherché votre dicours dans les journaux, et je n'ai rien trouvé de la sorte.

— Vous n'auriez pas trouvé le mien, dans aucun cas, mon oncle, car je suis parti le même jour pour Biberry, et je n'ai quitté le village qu'hier au soir. — Anna pâlit comme un lis penché sur sa tige. — Je crois toutefois que le projet en a été abandonné, attendu que personne ne paraît savoir aujourd'hui distinguer les vrais amis de la liberté. Aujourd'hui c'est le peuple, demain c'est le pape, un prince quelconque le jour suivant, et à la fin de la semaine nous aurons un Masaniello ou un Robespierre. Les éléments semblent déchaînés et le monde renversé dans ce moment.

— C'est cet infernal code, Timms, qui suffirait à révolutionner le monde entier, s'écria Dunscomb avec une ardeur qui fit rire les jeunes gens, Anna exceptée. Depuis qu'il a été introduit parmi nous, je ne sais plus distinguer quand une affaire doit être entendue, jugée, ou quels sont les principes qui doivent prévaloir dans la décision des juges. Enfin nous devons chercher à en tirer quelques avantages pour notre affaire capitale, si nous le pouvons.

— Le moment approche, maître, et j'ai à vous communiquer à ce sujet quelques observations qui ont rapport aux nouveaux textes de cette loi.

— Finissons cette bouteille; avec l'aide des jeunes gens, il en reste un verre pour chacun.

— Je ne pense pas que le squire soit jamais porté aux élections par les partisans de la tempérance, dit Timms, qui remplit son verre jusqu'aux bords, car il ne buvait pas souvent d'aussi bon vin.

— Et vous vous imaginez qu'ils vous y porteront, n'est-ce pas cela, mon fin renard? J'en ai appris de belles sur votre compte, maître Timms! Il paraît que vous portez votre vue aussi haut que le sénat de l'Union. Enfin on pourrait trouver mieux sans doute, mais on y a envoyé des représentants moins dignes que vous. Maintenant entrons dans le cabinet que j'ai surnommé l'étude de Rattletrap.

CHAPITRE XI.

Au fond de l'un des bosquets de Rattletrap s'élevait un joli petit pavillon, construit sur un rocher qui bordait la rivière. Il se composait de deux petits appartements, dans l'un desquels Dunscomb avait fait apporter un casier, une table, un fauteuil et une bibliothèque. L'autre partie était meublée comme le sont toutes les résidences d'été, et en tout temps accessibles aux membres de la famille. Le sanctum ou l'étude restait fermé lorsque l'avocat n'y apportait pas ses papiers pour y passer des jours entiers à travailler pendant les fortes chaleurs, et y étudier ses causes. C'est là qu'accompagné par Timms, il se dirigea, après avoir ordonné à un domestique d'apporter une lumière et des cigares, fumer étant une des grandes occupations de l'étude. Les deux hommes de loi se trouvèrent bientôt assis devant une petite fenêtre qui commandait une magnifique vue de l'Hudson, et des flottes de bricks, bateaux à vapeur, toues et bateaux de charbon, bornée à l'ouest par les hautes falaises rocheuses surnommées les Palissades.

Les deux confrères oublièrent pendant quelques instants le but de leur réunion, absorbés dans la contemplation du panorama qui se déroulait sous leurs yeux, fumant leur cigare et buvant leur grog, et que la vie d'une créature humaine allait dépendre de leur plus ou moins d'habileté à la défendre.

— Vous avez là une charmante retraite, maître Dunscomb! dit Timms rompant le silence et prenant ses aises dans un bon fauteuil; si elle m'appartenait, j'y séjournerais souvent.

— Vous vivrez, je l'espère, pour en posséder une tout aussi agréable, Timms, tôt ou tard. J'ai entendu dire que votre clientèle était aujourd'hui l'une des meilleures dans Duke, et qu'elle rapportait environ deux à trois mille dollars par an.

— Mon étude est aussi bonne qu'aucune étude du comté, j'en conviens, à l'exception toutefois des grosses perruques d'York. Je ne dirai pas même à un vieil ami ce qu'elle me rapporte, car l'homme qui laisse regarder dans sa bourse court la chance d'en laisser bientôt voir le fond. Mais vous avez en ville des praticiens qui gagnent plus dans une seule cause que moi dans l'espace d'une année.

— Si l'on se reporte à vos débuts, Timms, il faut convenir que vous avez fait du chemin en peu de temps. Conduisez-vous beaucoup de procédures dans votre circonscription?

— Cela dépend beaucoup de l'âge, vous savez, maître, on introduit dans presque toutes mes causes des avocats plus âgés que moi; mais j'en ai conduit une ou deux à bon port et par moi seul.

— Sans doute par vos propres manœuvres plutôt qu'en vous aidant du texte de la loi? Les verdicts n'ont-ils pas été rendus sous l'influence des dépositions des témoins?

— Assez souvent, et ce sont là les causes que j'affectionne. On peut au moins se préparer à l'avance et calculer l'endroit où l'on veut aborder. Je ne vois pas que de pâlir chaque jour sur les textes de nos lois, j'en sois devenu plus sage. Un juge de New-York n'a pas plutôt rendu un jugement dans un sens, qu'un autre juge de la Pensylvanie ou de la Virginie adopte le sens contraire.

— Et cela encore lorsque les cours étaient identiques et possédaient une certaine importance. Mais aujourd'hui que nous avons huit différentes cours suprêmes, les lois sont interprétées de huit manières différentes. Avez-vous étudié ce code un peu attentivement, Timms?

— Pas le moins du monde. On dit que tout ce qu'il contient verra le jour en temps opportun, et j'attends patiemment. Par exemple, il y a une chose que j'aime, c'est qu'il enlève de la loi toutes les expressions latines, qui nous gênaient, nous autres pauvres linguistes.

— C'est un avantage, je l'avoue, mais qui chassera aussi toutes les lois que renferme le latin. Les réformes ne font souvent pas autre chose que d'enlever un sac des épaules d'un individu pour le charger sur les épaules d'un autre. Je ne crois pas davantage que la loi sera meilleure parce qu'on la distribuera à bon marché. D'ailleurs, comment parviendra-t-on à priver de leur gain mille ou deux mille avocats affamés?

— Vous avez parfaitement raison, maître; mais le nouveau système nous est favorable, sans être nuisible au peuple, en ce qu'il établit une compensation entre toutes les causes, car il n'est pas donné à tous les clients de dénouer aussi largement les cordons de sa bourse que notre dame de Biberry.

— Elle continue probablement ses largesses à votre égard, Timms, combien vous a-t-elle donné, tous calculs faits?

— Pas assez pour construire un nouveau corps de bâtiment à la bibliothèque d'Astor, ni pour installer un pasteur dans quelque temple gothique, mais assez pour m'engager cœur, tête et mains à son service. Depuis le premier jusqu'au dernier payement, j'ai reçu d'elle mille dollars sans compter mes déboursés.

— Qui s'élèvent à...

— A plus du double. Il s'agit ici d'une question de vie ou de mort, et le prix s'élève en proportion. J'ai reçu le tout en bel et bon or ou en valeurs ayant cours. L'or m'embarrassait un peu les premiers jours, car je n'étais pas sûr que quelques-unes de ces pièces ne vinssent aussi à être reconnues.

— Un fait semblable aurait-il donc eu lieu? demanda Dunscomb avec anxiété.

— Je vous avouerai franchement, maître, que j'ai de suite envoyé cet or en ville pour le faire circuler dans la rue des Changeurs, afin qu'il ne portât pas préjudice à notre procès. C'eût été le fait d'un novice que de faire circuler ces pièces parmi les habitants de Duke, et l'on ne saurait dire quelles en eussent été les conséquences.

— Je ne sais quelles seront les conséquences des auxiliaires dont vous semblez vous entourer. Je comprends des honoraires donnés à un conseil; mais quel usage légal vous avez pu faire de mille dollars répandus au dehors, voilà ce qui confond ma perspicacité. J'espère au moins que vous n'avez pas cherché à corrompre des jurés, Timms?

— Moi, monsieur? Je connais trop bien la pénalité pour m'aventurer sur ce terrain. D'ailleurs il est trop tôt pour essayer de ce moyen. Les consciences des jurés s'achètent quelquefois, je le sais, — du moins je l'ai entendu dire, — mais je n'ai rien fait de la sorte dans l'affaire de Marie Monson. Quand même les témoignages nous forceraient à user de ce moyen, il faudrait attendre une occasion favorable.

— Je m'oppose à tous procédés illégaux, Timms. Vous connaissez ma manière d'agir, toujours dans les limites de la loi.

— Je comprends vos principes, maître Dunscomb, et je les approuve, pourvu que la partie adverse ne cherche pas elle-même à y déroger. C'est là toujours le côté difficile pour se tirer d'affaire dans le monde.

— Quels résultats avez-vous obtenus auprès des témoins?

— Nous sommes dans un grand embarras à ce sujet, et nous n'avons, je le crains, d'autre ressource que de nous reporter vers les témoins de l'Etat; je n'ai pu obtenir aucun renseignement de l'accusée.

— Elle continue donc de garder le silence sur tout ce qui s'est passé?

— Comme si elle était muette de naissance. Je lui ai dit dans les termes les plus effrayants que sa vie dépendait de l'impression qu'elle ferait sur les jurés et de la franchise de ses réponses; mais elle ne veut m'aider en rien à préparer sa défense. Jamais je n'ai vu une cliente aussi...

— Libérale! voilà ce que vous voulez dire, Timms?

— Oh! pour ce qui est de cela, maître Dunscomb, elle est juste comme nous aimons les clients, libérale au comptant. C'est pour cette raison que je désire faire tout ce qui est en mon pouvoir pour la sauver; mais elle refuse de m'en fournir les moyens.

— Il faut qu'elle ait de bien graves motifs pour persister dans cette réserve. Avez vous questionné la femme que ma nièce lui a envoyée pour la servir? Nous la connaissons, et il paraît qu'elle a été jadis en relation avec Marie Monson. Vous avez par elle un moyen de découvrir le passé, vous ne l'avez pas laissé échapper?

— Marie ne veut pas me laisser dire un mot à cette fille. Elles ne se quittent pas d'une minute, causant ensemble dans un français que personne ne comprend; elle ne veut recevoir que moi, et publiquement encore.

— Publiquement! vous lui avez donc demandé des entrevues particulières, Timms? N'oubliez pas vos projets sur le comté, et le danger que vous courez si les électeurs apprennent votre conduite.

— Je sais, maître, que vous n'avez pas de moi une opinion très-flatteuse sous certains rapports, tandis que sous d'autres vous me placez presque au haut de l'échelle. Je crois que dans notre vieux comté de Duke je suis assez bien vu, surtout depuis que les patriotes révolutionnaires sont presque tous partis. Si Washington avait eu une armée du dixième en nombre donné par ces patriotes, il eût chassé les Anglais de ce pays bien plus tôt qu'il ne l'a fait. Fort heureusement mon grand-père a servi dans une partie de cette guerre, et mon propre père fut capitaine de milice en 1814, occupant les hauteurs de Harlem, où il a attrapé ses rhumatismes. Il n'y avait pas trop de mal à sortir d'une souche de cette importance; et quoique vous traitiez légèrement cette question, je n'en suis pas moins un favori dans le comté.

— Personne n'en doute, Timms, lorsqu'on connaît l'histoire de cette époque. Mais en voilà assez sur ce sujet. Marie Monson est-elle actuellement en plus grande faveur que la dernière fois que je vous ai vu?

— La question n'est pas facile à résoudre. Elle parle bien, et l'argent est un puissant mobile.

— Je ne cherche pas à savoir ce que vous faites de son argent, dit Dunscomb de l'air évasif d'un homme qui sait combien il est inutile de chercher à relever tous les points faibles de la morale; mais j'avoue que je voudrais savoir si notre cliente soupçonne à quel moyen vous l'employez?

Timms lança autour de lui un coup d'œil de précaution, et rapprochant sa chaise de celle de son compagnon, comme pour lui transmettre confidentiellement une opinion qu'il devrait garder religieusement pour lui :

— Non-seulement elle le soupçonne, répondit-il, mais elle y participe en pleine connaissance de cause. Elle a même fait, à mon grand étonnement, deux ou trois suggestions excellentes dans leur genre. Oui, excellentes, maître. Si vous n'étiez pas si rigoriste dans la pratique de votre profession, j'aurais du plaisir à tout vous raconter. Elle est rusée, je vous le certifie, très-rusée.

— Comment! cette belle jeune femme, si accomplie, serait fourbe?

— Elle possède quelques accomplissements dont vous ne vous seriez jamais douté, maître. Elle serait capable d'en remontrer au plus habile praticien de la cour. Je croyais savoir ce que c'était que de préparer une cause; mais elle m'a fourni quelques indices, qui valent pour moi plus que la somme totale de ses honoraires.

— Vous ne prétendez pas dire qu'elle montre de l'expérience dans ces sortes d'affaires?

— Je ne crois pas que ce soit de l'expérience acquise, mais plutôt de l'esprit naturel et de premier ordre. Elle comprend les sténographes d'instinct; mais ce qu'il y a de mieux, c'est qu'elle soutient ses raisonnements avec de l'or et des billets de banque.

— Où se procure-t-elle donc tout cet argent?

— C'est plus que je ne saurais vous dire, répliqua Timms en déployant sur la table plusieurs papiers qu'il voulait soumettre à l'appréciation de son ancien patron. Je n'ai pas encore jugé convenable de lui adresser cette question.

— Vous ne croyez pas, je présume, que Marie Monson soit coupable?

— Je ne vois jamais dans mes prévisions au delà des faits indispensables de la cause; mon opinion n'est donc d'aucune importance. Nous sommes choisis pour la défendre, et le conseil d'Etat n'obtiendra pas un verdict avant que nous ayons travaillé pour cela. Voilà mon opinion, maître Dunscomb.

Celui-ci ne jugea pas utile de poursuivre plus loin ses questions. Il éloigna son verre, et se mit à parcourir les papiers que lui avait remis Timms, avec qui il s'entretint ensuite pendant plusieurs heures pour préparer son plaidoyer, et rassembler tous les moyens de défense dans le procès qui était sur le point d'être jugé.

CHAPITRE XII.

Tandis que Dunscomb et Timms étaient sérieusement engagés dans leurs travaux, les jeunes gens avaient cherché des sujets de distraction plus en harmonie avec leurs goûts. John Wilmeter avait été invité d'assister à la consultation; mais son ancienne affection pour Anna semblait s'être réveillée, et il préféra demeurer auprès d'elle. Sa sœur et son ami, déjà fiancés ensemble, s'étaient échappés de la maison pour parcourir ensemble les sentiers et les bosquets de Rattletrap, en formant pour l'avenir des projets de bonheur. Jack et Anna restèrent donc seuls en présence, lui pensif et silencieux, elle timide et inquiète. Le silence leur fut bientôt à charge, et comme il n'eût pas été convenable de se séparer, ils mirent fin à l'embarras de leur position en se dirigeant spontanément vers le bois par un des sentiers les plus larges et les plus fréquentés.

John attribuait naturellement aux événements de la matinée la tristesse de sa compagne. Il lui en parla avec une bonté et une délicatesse qui faillirent plus d'une fois amener les larmes aux yeux de la jeune fille. Après avoir épuisé tout ce qu'il pouvait lui dire sur ce sujet, John, suivant naturellement le courant de ses pensées, revint sans s'en douter à parler de la jeune fille qu'il avait laissée dans la prison de Biberry.

— Sa position est des plus extraordinaires, continua John. Elle a excité nos plus vives sympathies, je veux dire les sympathies des plus intelligents; car les préjugés du vulgaire sont soulevés contre elle. Sarah et vous-même, Anna, ne sauriez être plus coupables que ne l'est à mes yeux cette Marie Monson; pourtant elle est inculpée et sur le point de passer en jugement pour crime d'incendie et de meurtre. Il me paraît monstrueux d'accuser une personne comme elle de crimes aussi odieux.

Anna demeura quelques instants silencieuse, réfléchissant que les apparences dépourvues de faits qui leur donnent un corps ne sauraient former une opinion de culpabilité ou d'innocence. Comme Jack paraissait attendre une réponse, elle fit un effort pour parler.

— N'a-t-elle rien dit de ses amis, de sa famille, ni manifesté le désir qu'ils fussent informés de sa situation.

— Pas un mot. Vous comprenez que je n'ai pu lui parler librement sur ce sujet.

— Pourquoi cela? demanda vivement Anna.

— Pourquoi! Vous n'avez pas d'idée, Anna, des bizarreries de cette jeune fille; on ne peut lui adresser la parole comme à une autre personne. Dans sa détresse même, on craint de lui causer de nouveaux chagrins.

— Je comprends bien cela, répliqua la généreuse enfant, et je pense que vous avez eu raison de ménager sa sensibilité. Mais il est si naturel d'appeler à soi ses amis dans une circonstance grave et imprévue, que je m'étonne que votre cliente...

— Ne l'appelez pas ainsi, Anna, je vous en prie, je déteste ce mot appliqué à cette personne; je lui rends service à titre d'ami, pas autrement. Mon oncle éprouve pour elle le même sentiment; car il a refusé d'elle la moindre gratification, bien qu'elle se montrât libérale jusqu'à la prodigalité. Timms seul s'enrichit par son entremise.

— Est-il donc d'usage parmi vous, messieurs du barreau, de rendre gratuitement service à des clients qui ont les moyens de payer?

— Bien au contraire, répliqua Jack en riant, nous courons après les grandes affaires, comme autant de courtiers ou de marchands; et nous ouvrons rarement la bouche sans fermer notre cœur. Mais cette cause est hors ligne, et M. Dunscomb travaille par amour du prochain, et non pour de l'argent.

Moins innocente et plus libre de cœur, Anna eût lancé quelque trait satirique, en classant le dévouement du neveu dans la même catégorie que celui de l'oncle. Elle répondit simplement, après un moment de silence :

— Vous avez dit, je crois, que M. Timms ne se montrait pas aussi désintéressé.

— Il a déjà reçu de miss Monson mille dollars de son propre aveu, qu'il a eu assez peu de délicatesse pour accepter. Il se moque de moi lorsque je lui reproche ses extorsions. Timms ne manque pas de qualités, mais la délicatesse n'en fait pas partie. Il soutient qu'une femme n'est jamais sans amis lorsqu'elle est jolie et qu'elle a de l'or plein ses poches.

— Vous ne pouvez appeler sans amis une femme qui tient tant d'argent à sa disposition. Mille dollars me semblent une forte somme.

— C'est beaucoup, en effet; mais on donne quelquefois plus encore. Miss Monson eût sans doute donné pareille somme à mon oncle, s'il eût accepté. Timms m'a dit qu'elle lui avait manifesté cette intention, mais qu'il l'engagea à attendre l'issue du procès.

— D'où lui vient tout cela! le savez-vous, John?

— Je l'ignore complétement. Je ne suis pas le moins du monde dans la confidence de miss Monson, surtout au sujet de ses affaires pécuniaires. Elle me fait l'honneur de me consulter quelquefois sur son procès; mais elle ne m'a jamais parlé de ses ressources, excepté pour lui changer de fortes sommes en billets. Je ne vois rien d'extraordinaire à ce qu'une fille de qualité soit riche. Vous-même, en votre qualité d'héritière, devriez ne pas vous en étonner.

— Je n'ai pas comme cela mille dollars à ma disposition! c'est tout au plus si le chiffre total de mon revenu s'élève à ce que cette femme a dépensé.

— Ne l'appelez pas *femme*, Anna; vous me faites de la peine de vous entendre parler d'elle en termes si méprisables.

— Je lui demande bien pardon, Jack, et à vous aussi, mais je ne l'appelais pas ainsi en signe de mépris. Nous sommes toutes femmes.

— Je sais qu'il est ridicule de se montrer susceptible à ce point, mais je ne puis m'en empêcher. Les mots prison, accusation, procès, font naître des idées de crime et de grossièreté que l'on suppose rencontrer chez tous les inculpés comme appartenant à la classe la plus vile de la société. Mais je vous assure que miss Monson possède des manières distinguées et un fonds d'éducation que ni Sarah ni vous, ma chère miss Anna, ne sauriez surpasser. Je ne connais pas de jeune femme plus...

— Vous voyez bien, Jack, que vous l'appelez femme vous-même, interrompit Anna un peu malicieusement.

— On se sert de l'expression jeune femme sans qu'il y ait rien de vulgaire dans cette acception. Mais je ne sais pourquoi la manière dont vous vous êtes servie de ce mot m'a été désagréable. Je crois, au reste, que les veilles m'ont un peu irrité le système nerveux; je ne me sens pas dans mon état normal.

Anna soupira faiblement; puis, continuant sur le même sujet :

— Quel âge peut donc avoir cette étrange jeune dame? demanda-t-elle d'une voix faible.

— Comment le saurais-je? Elle paraît très-jeune; mais le fait d'avoir tant d'argent en sa possession prouverait qu'elle a déjà la libre disposition de sa fortune, et qu'elle est par conséquent majeure, puisque cette seule circonstance lui permet d'administrer elle-même ses biens, même sous puissance de mari.

— N'est-ce pas, à votre avis, montrer un respect convenable pour les droits de notre sexe?

— Je m'en inquiète fort peu. Mon oncle dit que c'est un des produits de notre nouveau code civil.

— M. Dunscomb, comme tous les hommes d'âge, a peu de goût pour le changement.

— Ce n'est pas cela. Je pense que la loi nouvelle placera la femme au-dessus de son époux et créera deux intérêts distincts dans la famille, lorsqu'il ne devrait y en avoir qu'un seul.

— Oui, je lui ai entendu soutenir cette opinion lorsqu'il est venu apporter chez ma mère les titres de possession; j'ai même retenu une de ses observations que j'ai trouvée très-juste.

— Et que vous voulez bien me rapporter.

— Certainement, John, si vous désirez l'entendre. M. Dunscomb disait que les discussions dans les familles étaient presque toujours causées par des questions d'argent; qu'il trouvait donc impolitique de placer entre l'homme et la femme un sujet perpétuel de discorde, et que la communauté d'intérêts s'allie parfaitement avec la communauté d'existence qui ressort du mariage.

— Il ne parviendra pas à convaincre les parents riches et les tuteurs vigilants, qui ont à surveiller les intérêts de leurs pupilles, de souscrire à ses objections. Ils trouvent qu'il vaut mieux assurer la femme contre les malheurs et l'imprudence en plaçant sa fortune sur sa propre tête.

— Je ne trouve pas mal cette réserve contre les mauvais jours, pourvu qu'elle soit faite franchement et honnêtement. Mais le revenu doit être la propriété commune, et passer, comme tout ce qui tient à la famille, sous le contrôle du chef.

— Cette pensée est très-généreuse de votre part, Anna.

— Elle est conforme à ce qu'une femme raisonnable doit désirer du fond du cœur. Pour ma part, je ne consentirais jamais à épouser un homme que je ne pourrais pas respecter et aimer. Et certes, en lui donnant mon cœur et ma main, je lui abandonnerais tout contrôle sur ma fortune. Je crois qu'il serait prudent de se garder contre les chances défavorables de l'avenir en sauvegardant une partie du capital; mais, à part cette réserve, j'éprouverais le plus grand bonheur à laisser à mon époux la direction de tout ce qui m'appartiendrait en propre.

— Supposons que votre époux soit prodigue, et qu'il dissipe votre fortune?

— Il ne pourrait attaquer que le revenu; et je préférerais partager avec lui les conséquences de ses prodigalités que de vivre à part dans une égoïste jouissance de bien-être qu'il ne pourrait pas partager.

Ces paroles résonnaient agréablement aux oreilles de John, qui connaissait assez Anna pour croire à la sincérité de ses paroles. Il se demandait quelle serait la manière de voir de Marie Monson sur cette question.

— Un époux peut, néanmoins, partager la fortune de sa femme sans avoir le droit d'en disposer, reprit-il afin de connaître l'opinion tout entière d'Anna.

— Comment! le mettre dans la dépendance des libéralités de sa femme? Une femme qui se respecte ne consentirait jamais à dégrader ainsi son époux et le placer dans cette fausse position. La femme doit dépendre de l'homme, et non l'homme de la femme. Je suis de l'avis de M. Dunscomb lorsqu'il dit que les nœuds de l'hyménée sont trop délicatement tissés pour être mis à la merci des dollars. Le ménage dont le chef est obligé de demander à sa femme l'argent nécessaire pour son entretien ne peut pas longtemps marcher d'accord. C'est renverser l'ordre hiérarchique de la famille.

— Savez-vous, Anna, qu'avec de telles opinions vous feriez une excellente femme?

Anna rougit, se repentant presque de sa généreuse ardeur; mais comme elle était sincère, elle ne chercha pas à nier ses sentiments.

— C'est ainsi, je crois, que doivent penser toutes les femmes, répondit-elle.

— Les femmes, malheureusement, ne vous ressemblent pas toutes, Anna. L'orgueil de certaines d'entre elles rend leurs époux malheureux, même lorsqu'elles affectent de remplir consciencieusement leurs devoirs. L'une sera fière de sa famille, et saisira toutes les occasions de donner à entendre à son époux qu'elle est d'une origine plus élevée que lui. Une autre est pédante et s'imagine être plus habile en toutes choses que son époux, exigeant qu'en toutes occasions il ne se dirige que par ses conseils. Une troisième, parce qu'elle aura apporté un peu plus de fortune dans la communauté, se complaira à dire partout que l'argent de sa poche soutient seul la maison.

— Je ne savais pas, John, que vous réfléchissiez tant sur toutes ces choses, dit Anna en riant; mais je crois que vous avez raison dans votre opinion. Et lequel de ces trois maux que vous signalez ici est, à votre avis, le pire?

— Le second. Je supporterais encore l'orgueil de famille, bien que pitoyable et ridicule, et la question d'argent en faveur de l'argent même, pourvu que les cordons de la bourse fussent entre mes mains; mais je ne pourrais pas vivre avec une femme qui se croirait supérieure à moi en toutes choses.

— Mais, en bien des choses, les femmes sont plus instruites que vous.

— En accomplissements, causeries, dans l'art de faire des conserves, de la danse, de la poésie et de la religion, je ne dis pas non. Mais dans les affaires d'intérêt, dans la politique ou dans la loi, dans tout ce qu'exige l'éducation masculine, je ne pourrais souffrir une femme qui prétendît en savoir plus que moi.

— Il n'y a pas beaucoup de femmes qui songent à importuner leurs époux de leurs opinions concernant les lois.

— Je ne sais pas trop. Vous ne vous figurez pas, Anna, jusqu'à quel degré de suffisance l'orgueil peut conduire une femme. J'en ai vu qui, non contentes de développer leurs attraits comme elles l'entendaient, prétendaient aussi nous montrer à nous habiller, à renverser un col de chemise ou à relever des manchettes.

— Ceci n'est plus de la suffisance, mais du bon goût, John, s'écria Anna riant cette fois de bon cœur et en toute liberté; c'est tout simplement le tact féminin donnant une leçon de goût à la gaucherie de l'homme. Mais une femme, quel que fût son amour de la domination, ne chercherait pas à loger dans son cerveau les textes de nos lois.

— Je n'en répondrais pas. La seule chose que j'ai remarquée dans Marie Monson est justement une étrange prédilection pour la loi. Timms lui-même l'a observée et commentée.

— Pauvre femme!

— Ne faites pas usage de cette expression, Anna, je vous prie, en parlant d'elle.

— Pauvre dame! si vous aimez mieux.

— Non, dites jeune dame, ou miss Monson, ou Marie, c'est le nom le plus agréable de tous.

— N'ai-je pas entendu dire par vous et tous les autres qu'elle n'était pas inculpée sous son véritable nom?

— Cela est vrai; mais qu'importe? appelez-la par le nom qu'elle s'est donné, mais n'y ajoutez pas cette épithète de *pauvre* qu'elle ne mérite pas.

— Je n'ai pas eu de mauvaise intention, je vous assure, John, mais

il est néanmoins étonnant qu'une personne dans sa situation trouve quelque intérêt à discuter sur les lois.

— Ce n'est pas cette sorte d'intérêt que je veux dire. Il m'a semblé une ou deux fois qu'elle paraissait prendre plaisir à affronter les difficultés de sa situation pour les discuter avec une habileté toute professionnelle. Timms ne veut pas me dire tout ce qu'il sait de ses secrets, et je n'en suis pas fâché si tous ne peuvent supporter le grand jour; mais il m'a déclaré que les réflexions de miss Monson étaient admirables.

— Peut-être a-t-elle été...

Anna s'arrêta par un remords de conscience qui lui fit craindre de manquer de générosité.

— Peut-être quoi? Achevez votre sentence, je vous prie.

Anna secoua négativement la tête.

— Vous vouliez dire que miss Monson, ayant été précédemment en contact avec la loi, avait acquis son expérience par la pratique, n'est-ce pas cela?

Anna refusa de répondre, mais elle fit en rougissant un signe affirmatif.

— Je m'en doutais, et je suis assez franc pour vous avouer que Timms pense comme vous; mais c'est impossible, et vous seriez de mon avis si vous la connaissiez. Il y aurait plus que de l'absurdité, il y aurait cruauté à penser ainsi sur son compte lorsqu'on la connaît. A propos, hier, avant de partir en ville pour assister au mariage, une circonstance m'a frappé. Vous connaissez Marie Moulin?

— Assurément je la connais!

— Eh bien! en répondant à une question que lui adressait sa maîtresse, elle a dit : Oui, *madame*.

— Et qu'auriez-vous donc désiré qu'elle lui répondît? *Non, madame?*

— Pourquoi dire *madame*, et non *mademoiselle?*

— Il serait très-ordinaire dans la langue anglaise de dire *mademoiselle*.

— C'est possible; mais en français, c'est tout différent. On peut dire, on doit dire mademoiselle à une jeune fille non mariée. *Madame* s'adresse à une femme mariée ou à une demoiselle centenaire.

— Il est singulier, en effet, que Marie Moulin, qui connaît si bien les usages de son monde à elle, ait dit madame à une demoiselle.

— La première fois qu'elle fut introduite auprès d'elle, ne m'avez-vous pas dit qu'elle l'avait appelée mademoiselle? Cela prouverait qu'il ne faut pas attacher trop d'importance aux paroles de Marie Moulin.

— Je ne sais pas trop. Marie est depuis trois ans dans ce pays : il ne serait pas extraordinaire que, dans cet intervalle, la jeune personne se fût mariée; que Marie, ignorant ce fait à la première entrevue avec elle, l'eût appelée par ancienne habitude mademoiselle, et que depuis quelques explications eussent suffi pour lui faire donner à sa maîtresse son véritable nom. Néanmoins, elle est assez silencieuse d'ordinaire, et je ne l'ai entendue que deux fois l'appeler ainsi. Je confesse que je commence à croire que...

— Que quoi, John?

— Que notre miss Monson ne soit en réalité qu'une femme mariée.

— N'est-elle pas bien jeune, trop jeune pour une femme mariée?

— Pas le moins du monde. Qu'appelez-vous trop jeune? Elle est entre vingt, vingt-deux ou vingt-trois ans. Elle pourrait même en avoir vingt-cinq ou vingt-six.

Anna soupira intérieurement, car ces âges se rapprochaient de celui de son jeune hôte. Ils en restèrent là de leur entretien.

Un des effets les plus singuliers de l'amour est sans contredit celui qui éveille dans le cœur un sentiment de sympathie pour un rival heureux. C'est ce qu'il advint à Anna Updyke en faveur de Marie Monson, dont la position critique lui inspira le plus vif intérêt, et en même temps le désir de voir cette femme que John trouvait si accomplie, lui qui avait su préalablement apprécier ce qu'elle valait elle-même. Elle conclut de tout ce qu'elle avait appris par John et par sa sœur que les relations du premier avec son intéressante cliente avaient été des plus réservées, démontrant de la part de la prisonnière une discrétion et un respect des convenances qui rendaient justice à son éducation et à la délicatesse de ses sentiments. Comme tout le monde, elle se perdait en conjectures sur les causes mystérieuses qui l'avaient jetée dans cette cruelle situation; mais la franchise et la noblesse de son âme rejetaient bien loin toute pensée de crime, et elle se sentait attirée secrètement, par une sorte d'attraction magnétique, vers cette jeune femme, qu'après réflexion elle ne pouvait accuser d'avoir volontairement séduit John Wilmeter, puisque, de son propre aveu, elle ne lui avait jamais donné le moindre sujet d'encouragement.

Le silence inconcevable de Marie Moulin ne faisait qu'accroître le mystère et redoubler l'intérêt. Cette femme, qui était partie pour Biberry en promettant à Sarah de lui révéler ce qu'elle pourrait apprendre sur le compte de l'accusée, avait éludé toute espèce de confidence depuis qu'elle était enfermée avec sa nouvelle maîtresse. En laissant retomber sur elle la porte de la prison, Marie Moulin semblait s'être enterrée dans un couvent où toute communication avec le monde extérieur était formellement interdite. John lui avait remis, à travers la grille, trois lettres de Sarah sans avoir pu en obtenir une seule réponse. La prisonnière éludait habilement toutes les tentatives faites par lui d'échanger quelques paroles avec la Suissesse; et Sarah, trop fière pour insister davantage auprès d'une servante, avait abandonné toute nouvelle sollicitation. Les sentiments d'Anna étaient différents. Sans se préoccuper du manque de respect et de parole de Marie Moulin, elle ne songeait qu'au désespoir de Marie Monson, et au jour prochain de ce ténébreux procès.

CHAPITRE XIII.

Le troisième jour après les divers entretiens que nous venons de rapporter, la société quitta Rattletrap pour aller rendre visite aux nouveaux mariés dans leur propriété de Timbully. La session des assises du comté de Duke étant sur le point de s'ouvrir, on s'attendait d'un moment à l'autre à voir surgir le procès de Marie Monson. L'intérêt qu'elle avait inspiré à toutes les dames alliées à Dunscomb et à Mac Brain avait déterminé ces dernières à assister aux débats de cette affaire.

Timms rejoignit son confrère le jour même de son arrivée à Timbully, et tous deux s'enfermèrent aussitôt dans un cabinet pour se consulter sur leurs dernières dispositions dans l'intérêt de leur cliente.

— Le procureur du district doit-il bientôt faire appeler la cause? demanda Dunscomb dès qu'ils furent seuls.

— Il m'a dit, maître, dans les premiers jours de la semaine. Je serais d'avis de demander une remise. Nous sommes à peine préparés, tandis que l'État l'est beaucoup trop.

— Je ne comprends pas cela, Timms. Les magistrats ne peuvent songer à précipiter la ruine d'une pauvre et faible jeune femme.

— Ce n'est pas cela. Il importe peu aux magistrats que Marie Monson soit déclarée coupable ou acquittée. Il en sera peut-être autrement lorsqu'ils auront été stimulés par la défense. Notre danger vient dans ce moment du côté de Jessé Duvis, le neveu et l'héritier de Pierre Goodwin, qui pense que les braves gens possédaient beaucoup plus d'or que celui que la vieille dame a montré à ses voisines. Il lui est venu tout à coup à l'idée que l'accusée s'était emparée de ce trésor, et qu'elle préparait sa défense avec ce trésor volé. Cette idée, issue de sa sage cervelle, l'a déterminé à recourir aux deux plus habiles avocats de notre circonscription, qui se sont aussitôt mis à l'œuvre. William m'a déjà causé beaucoup d'ennuis; je le connais, il ne fera rien s'il n'est pas payé; mais s'il est libéralement rétribué, il remuera ciel et terre pour gagner sa cause.

— Vous comprenez, Timms, que je renferme mes moyens de défense dans les limites de la cour, et que je ne veux rien savoir de vos menées à l'extérieur.

— Nous n'avons pas l'intention de vous rien laisser connaître, répliqua sèchement Timms. Chaque homme a sa manière de procéder. Je dois vous dire néanmoins que l'on est informé dans le public de votre intention de plaider sans exiger d'honoraires, tandis que je suis largement rétribué.

— J'en suis fâché. Bien qu'il n'y ait pas grand mal à ce que le fait soit connu, je n'aime pas à faire parade de sentiments plus que généreux. Je ne me rappelle pas avoir parlé de cette circonstance à qui que ce fût, et je vous recommande d'observer la même discrétion.

— Le fait n'a pas été connu par moi, je vous pris de le croire. Car il me met dans une position embarrassante que je n'eusse pas volontairement cherchée. Je ne goûte pas du tout l'idée de passer pour un égoïste aux yeux de mes futurs commettants. La générosité est le thème que je développe devant eux. Mais on dit que vous plaiderez par amour.

— Par amour! reprit vivement Dunscomb. Amour de quoi? ou pour qui?

— Pour votre cliente. C'est l'histoire qui circule actuellement dans le public. On dit que vous admirez miss Monson; qu'elle est jeune, belle et riche, et que vous l'épouserez si elle est acquittée. Si elle est reconnue coupable et pendue, le marché devient nul tout naturellement... Vous paraissez mécontent, maître; mais je vous jure que telle est la rumeur qui circule en ce moment.

Dunscomb était, en effet, très-contrarié, mais trop fier pour répondre. Il avait commis aux yeux de la foule une grosse erreur en ne déduisant pas ses motifs pour s'engager dans le procès. Assurément on devait supposer qu'il plaidait pour des honoraires comme son confrère Timms, et il n'avait pu prévoir que ses intentions généreuses seraient connues des habitants de Biberry et travesties en une passion ridicule. S'il eût été ce qu'on appelle un serviteur favori du public, il eût éprouvé le contraire, pouvant tout oser avec impunité. Trop dégoûté néanmoins pour continuer sur le même sujet, il aborda une autre série de questions.

— Avez-vous parcouru la liste des jurés, Timms? reprit-il en classant ses papiers.

— C'est la première chose que je n'ai pas manqué de faire. Vous n'ignorez pas, maître Dunscomb, que c'est là mon fort. On trouve

tout dans ce corps savant, excepté les lois d'York, surtout dans les causes criminelles. Il n'y a qu'une sorte de cause dans laquelle le jury compte pour rien, et où l'on pourrait se passer de lui.

— Et c'est ?

— Une cause d'expropriation. Les trois quarts du temps, ils n'y comprennent rien, où ils ne s'en inquiètent guère, et c'est la cour qui dirige ces sortes de procès. Mais nos jurés du comté de Dicke commencent à comprendre leur mission dans tous les autres cas.

— Que pensez-vous de la liste ?

— Je la trouve raisonnable; il y a deux hommes qui ne condamneraient même pas Caïn pour le meurtre d'Abel.

— Des quakers, sans doute ?

— Non, non ! A une époque, nous en étions réduits aux « tu et toi » pour obtenir leur appui ; mais aujourd'hui la philanthropie couvre la terre. Antiesclavage, antigalères, paix éternelle, droits de la femme, pouvoirs du peuple, tout cela balaye la terre comme une trombe. Ayez un jury qui soit imbu des doctrines des antigalériens, et je mettrais l'Etat en défi de faire pendre un homme qui assassine de sang-froid pour vendre des cadavres aux professeurs.

— Et vous comptez deux de ces partisans dans notre liste?

— Mon Dieu, non. Le procureur du district les connaît tous deux, et le conseil de Duries étudie la liste depuis huit jours, comme s'il avait sous les yeux un texte de Blackstone. Je vous assure, maître Dunscomb, que dans ce pays la liste du jury est la partie la plus importante d'une cause.

— Je le crains, Timms, bien que je n'aie jamais eu l'occasion d'en examiner une.

— Je vous crois d'après ce que j'ai connu de vos habitudes. Mais dans un siècle où les hommes se laissent influencer par les paroles et par les préjugés, les principes et les faits ne sont plus rien. En somme, nous avons été assez favorisés par le sort. Il y aura désaccord entre eux, mais je doute que nous obtenions un acquittement complet.

— Vous comptez sur un ou deux hommes particulièrement intelligents et déterminés, n'est-ce pas cela, Timms?

— Au contraire, je compte sur cinq ou six partisans ignorants et passionnés.

— Je ne savais pas, Timms, que vous fussiez un si grand penseur et un habile théoricien. Mais, pour revenir au jury, vous en êtes content sous tous les rapports ?

— Pas complétement. Il y a bien sur la liste cinq ou six noms que j'aime à y voir figurer, car ils appartiennent à des hommes qui me sont dévoués...

— Miséricorde ! serait-il donc vrai que vous missiez une existence humaine à la merci de pareils auxiliaires?

— Je compte sur eux, maître Dunscomb, avec plus de sécurité que vous ne pourriez compter sur la foi et l'évidence des faits. N'ai-je pas gagné cette grande affaire du chemin de fer d'après ce principe ? La loi était pour nous lettre close, tous les faits parlaient contre nous, et pourtant le verdict nous fut favorable ! C'est ce que j'appelle la pratique de la loi.

— Je me souviens de cette affaire. Le barreau tout entier ne pouvait comprendre comment vous aviez pu l'emporter. Contre une corporation, personne ne se fût étonné du succès; mais gagner une mauvaise cause pour une compagnie, c'est ce qu'on ne voit presque plus de nos jours.

— Mais en quoi notre cliente a-t-elle paralysé nos moyens de défense ?

— Dans presque tous les points importants de sa cause, et j'en suis d'autant plus vexé qu'elle possède une puissance infaillible de séduction, entièrement perdue pour nous. Je vous assure, maître, que je l'emporterais sur tout autre candidat du comté, si j'avais cette dame pour me seconder, moi étant son époux. Je donnerais tout au monde pour introduire le président auprès d'elle pour seulement une demi heure; il lui serait dévoué corps et âme, et c'est quelque chose, dans une cause criminelle, que d'avoir un juge pour ami. Que pensez-vous d'une lettre anonyme dans laquelle on donnerait à comprendre à *Son Honneur* qu'une visite auprès de madame Gott rendrait un grand service à la cause de la justice et de l'humanité?

— Je pense de ce moyen comme de tous ceux qui respirent la ruse et la duplicité. Non, Timms, il vaut mieux laisser notre cliente avec son impopularité que de chercher à la lui conquérir par de semblables moyens.

— Vous avez peut-être raison, maître. Mais elle sera impopulaire pour tous, tandis qu'elle pourrait gagner à sa cause les hommes de toutes les classes. Pour ma part, maître Dunscomb, j'ai trouvé cette jeune dame...

Timms se trouva court, toussa pour se donner une contenance, et n'en parut que plus embarrassé, position qui n'était pas habituelle chez un homme de son habileté et de sa sagacité.

— Ah çà ! maître Timms, dit le doyen des avocats fixant d'un air railleur son jeune confrère, est-ce que vous seriez devenu aussi niais que mon neveu Jack Wilmeter, en tombant amoureux d'un joli visage en dépit du grand jury et de la potence?

Timms parut aller chercher sa respiration au fond de sa poitrine avant de répondre.

— J'espère que M. Wilmeter sera plus sage, dit-il, et qu'il tournera ses vues sur un parti plus sortable pour un jeune homme plein d'espérances qu'une femme sortie de prison.

— Assez de sottises comme cela, Timms, et venons au fait. Vos observations au sujet de la popularité pourraient bien avoir un peu raison, si les choses ont été poussées trop loin dans le sens contraire. De quoi vous plaignez-vous ?

— D'abord de ce qu'elle ne veut pas se laisser voir à travers les barreaux de sa fenêtre, comme les autres criminels ; beaucoup de personnes trouvent que c'est montrer de l'orgueil et des principes aristocratiques. Ensuite elle a commis une faute irréparable envers un des chefs sténographes qui lui a envoyé sa carte, désirant avoir avec elle une entrevue qu'elle a refusé de lui accorder. Elle entendra parler de cet homme, je vous le certifie.

— En ce cas, il aura de mes nouvelles; car, bien que ces sortes d'individus mettent la loi sous leurs pieds, un homme courageux qui la comprend bien peut la retourner contre eux pour les punir. Je ne permettrai pas que les droits de Marie Monson soient envahis par la lie du journalisme.

— La lie du journalisme! hem! hem! Si je causais avec tout autre que vous, maître, je pourrais lui rappeler que ces champignons parasites sont issus du fumier de l'esprit commun.

— N'importe, la loi placée dans une bonne main peut les atteindre, et la mienne ne manque pas d'un peu d'expérience. Ce sténographe a-t-il manifesté du ressentiment contre le refus de la prisonnière de le recevoir?

— Il penche de ce côté, et il s'est fait commissionner par deux ou trois journaux pour leur transmettre les progrès du compte rendu du procès. Je connais l'homme : il est vindicatif, insolent, et fait servir sa plume à venger ses rancunes.

— Bon nombre de ces messieurs sont familiers avec ce moyen. Mais voici venir le docteur Mac Brain, dont la physionomie trahit quelque communication d'importance.

Le docteur marié entrait en même temps dans la chambre, et sans préambule ou circonlocution il aborda le sujet de sa visite prématurée. Les habitants de Timbully avaient coutume de mettre à profit le séjour du bon docteur à la campagne pour forcer sa solitude et le consulter sur leurs différentes maladies, le plus souvent à titre de complaisance gratuite. Son récent mariage ne l'avait pas protégé contre l'importunité de ses voisins, et il s'était vu contraint, sous peine de perdre sa réputation de charité, de rendre un assez grand nombre de visites dans les environs de Biberry. Ce fut donc dans cette tournée assez longue qu'il recueillit des renseignements assez importants pour nécessiter sa démarche auprès de son ami.

— Je n'ai jamais vu une semblable surexcitation de l'esprit public, s'écria-t-il en entrant, comme il en existe une en ce moment dans tout Biberry au sujet de votre cliente, Tom, et de l'approche de ce procès. Partout où je me présente, malades, garde-malades, nourrices, amis, tous me demandent mon opinion sur Marie Monson, si je la crois innocente ou coupable.

— C'est parce que vous êtes marié, Ned, répliqua froidement Dunscomb, personne ne songe à me faire de semblables questions. Je vois autant de monde que vous ; mais personne ne m'a encore demandé si je pensais que Marie Monson fût innocente ou coupable.

— Parbleu ! vous êtes son avocat; on n'ose pas vous questionner sur son compte, je ne serais pas étonné que M. Timms lui-même se fût abstenu de vous poser la question de culpabilité ou d'innocence avec autant d'assurance.

Timms n'était décidément plus lui-même, car il ne trouva rien à opposer à cette attaque directe et se contenta d'écouter en silence.

— Une association entre confrères pour le succès d'une même cause ne ressemble pas mal à l'association mentale de l'homme et de la femme. De même qu'un époux est tenu de croire sa femme la plus excellente, la plus aimable, la meilleure créature du monde, un avocat est presque obligé de croire sa cliente innocente. Les rapports dans l'un et l'autre cas sont toutefois confidentiels, et je ne chercherai pas plus à connaître vos secrets que je ne me sens disposé à trahir les miens

— Je ne vous les demande pas, et je n'ai aucun désir de les connaître ; mais il m'est bien permis d'exprimer l'étonnement que me cause l'agitation qui règne dans le comté de Dicke et jusque dans les comtés voisins.

— Le meurtre de deux vieillards accompli froidement et suivi de vol et d'incendie suffirait, je pense, pour soulever toute la commune. Ajoutez à cela que l'intérêt et la curiosité sont surexcités par l'attitude de l'accusée et par les circonstances mystérieuses qui l'entourent. J'ai eu beaucoup de clientes dans ma vie, Ned, mais jamais comme celle-ci; de même que vous avez eu dans le cours de votre existence plusieurs femmes, sans qu'une d'elles pût être comparée à la présente madame Mac Brain.

— Votre temps viendra, maître Dunscomb; souvenez vous que je vous l'ai toujours prédit.

— Vous oubliez que j'approche de la soixantaine, et que je ne suis pas comme vous, Ned, une exception.

— Je pense qu'un homme est encore susceptible d'affection à

quatre-vingts ans, et je crois en outre que lorsque la raison et l'expérience viennent en aide aux passions...

Dunscomb éclata d'un rire franc et bruyant.

— Aux passions! s'écria-t-il se tournant du côté de Timms comme pour partager avec lui l'hilarité que lui causait cette bonne plaisanterie; les passions d'un septuagénaire! Vous ne vous flattez pas, Ned, d'avoir épousé la veuve Updyke par amour?

— C'est le seul sentiment qui m'ait poussé à conclure mon mariage, riposta vivement le docteur décidé à suivre son adversaire sur son propre terrain. Je vous dirai, Tom Dunscomb, qu'un homme ayant un cœur ardent peut aimer tendrement une femme longtemps encore après l'âge que vous avez cité, pourvu qu'il n'ait pas cessé d'entretenir en lui ce feu sacré qui s'éteint faute d'aliment, et qui est le don le plus précieux donné par la nature.

— Vous êtes incorrigible, Ned, et je souhaite, dans l'intérêt de cette excellente femme qui a consenti à vous agréer pour époux, que vous n'ayez pas l'occasion de tomber une quatrième fois amoureux. On parle donc beaucoup de Marie Monson dans le pays?

— Il n'est pas question d'autre chose. Mais je regrette de dire que l'opinion publique lui est contraire.

— Ce sont là de mauvaises nouvelles, car de nos jours le jury n'est pas assez fort d'esprit pour résister à cette influence. Que dit-on des faits matériels de la cause?

— On dit d'une part que l'accusée a en sa possession une forte somme d'argent qu'elle répand à profusion pour gagner du monde à sa défense, et que l'on a vu des pièces d'or et d'argent identiquement pareilles à celles que possédait feu madame Goodwin.

— Qu'ils colportent ce mensonge partout où ils voudront, maître! dit Timms sortant son agenda de sa poche pour y consigner ces renseignements, j'ai tout lieu de croire que les espèces qu'elle a mises en circolation depuis son emprisonnement proviennent du jeune M. Wilmeter, ou de moi-même, en échange de bank-notes de cent dollars, et particulièrement d'une de cinq cents dollars. Elle est dans une belle condition de fortune, je vous assure, messieurs; et si elle succombe, le bourreau ne restera pas les mains vides après sa mort.

— Vous n'avez pas l'intention de la laisser pendre, Timms! s'écria Mac Brain tout effaré.

— Non, certes, si je puis l'empêcher; et ce mensonge à propos des espèces nous sera d'un grand service en temps opportun, il tournera à l'avantage de notre cliente.

— Je souhaite que vous ayez raison, Timms; pourtant j'aimerais mieux vous voir suivre le droit chemin. Mais voyons ce que le docteur Mac Brain vient encore nous apprendre. Le neveu de Pierre Goodwin, qui est aussi son héritier, s'est acharné contre l'accusée, il met tout en œuvre pour entretenir contre elle l'indignation publique.

— Il ferait mieux de se montrer plus sage, dit Dunscomb, dont le visage se colora d'indignation, je ne plaisante pas avec lui dans une affaire de cette gravité. Pensez-y, Timms.

— Mon Dieu! maître, les habitants de Duke ne se laisseront pas enlever le privilége de dire tout ce qui leur passe par la tête au sujet du procès. Joé Davis et les sténographes débiteront ce qui leur plaira, et on les écoutera complaisamment sans s'inquiéter des droits de défense de Marie Monson. Je crois que nous ferons mieux de nous incliner devant les usages reçus, et de laisser en paix les vieux principes de droit et de vraie liberté. On vante beaucoup la sagesse, le patriotisme et le dévouement de nos ancêtres; mais personne ne songe à les imiter dans leurs actes comme dans leurs raisonnements. La vie suit le torrent des petites affaires traitées au coin du feu, et les grands principes sont encadrés et exposés à l'admiration des hommes, qui ont le droit d'en faire l'éloge, pourvu qu'ils les laissent en repos. Je ne songe pas plus à rechercher l'application des principes qu'à refuser mille dollars pour mes honoraires.

— Est-ce là votre prix, demanda Mac Brain avec un sentiment de curiosité, avez-vous traité à ces conditions dans l'affaire qui nous préoccupe?

— Je suis payé, docteur, comme vous l'avez été pour cette grande opération faite par vous sur le millinaire de Wall street...

— Vous voulez dire millionnaire, Timms, interrompit froidement Dunscomb, ce qui signifie un homme riche à millions.

— Je n'aborde jamais une langue étrangère sans me tromper, reprit l'avocat avec modestie; car il n'osait rien contester aux deux amis qui avaient été témoins de son origine, de son éducation et de ses progrès dans la vie... Mais depuis que je fréquente Marie Monson et sa femme de chambre, j'éprouve le désir de parler leur langage habituel.

Dunscomb regarda de nouveau son confrère d'un air satirique.

— Timms, vous êtes tombé amoureux de notre belle cliente, lui dit-il tranquillement.

— Non, maître, non! pas tout à fait si malade que cela, quoique je ne puisse m'empêcher de convenir que la dame soit très-intéressante. Si elle était acquittée, et que nous parvinssions à découvrir l'histoire de son passé... ma foi! les choses pourraient bien prendre une nouvelle tournure.

— Il faut que je me mette en route pour Biberry demain matin, afin d'avoir moi-même une nouvelle entrevue avec l'inculpée; et j'irai rejoindre votre femme, Ned, afin de lui lire un épithalame que j'ai préparé pour cette occasion solennelle.

Le grand conseiller d'York termina sa phrase par un joyeux éclat de rire et partit laissant Timms avec le docteur, qu'il questionnait minutieusement sur les faits et les renseignements recueillis par lui pendant sa tournée de circonscription.

CHAPITRE XIV.

Dunscomb, fidèle à sa parole, se mit en route le lendemain matin pour Biberry. Cédant aux instances d'Anna Updyke, il lui avait accordé une place dans sa voiture pour la conduire à Biberry. Si Jack fût toujours resté dans ce village, il est probable qu'Anna se fût abstenue de solliciter cette faveur; mais n'ayant plus à craindre pour sa délicatesse, elle partit dans une intention que la suite de notre récit fera connaître.

La meilleure taverne de Biberry était tenue par un nommé Daniel Horton, dont la femme possédait un irrésistible penchant au bavardage; penchant qu'elle avait eu le temps de cultiver depuis vingt-cinq ans de séjour dans l'auberge où elle avait commencé sa carrière en qualité de servante, pour la finir en maîtresse. Selon l'usage des femmes de sa condition, elle connaissait toutes les personnes qui fréquentaient sa maison, les appelait familièrement par leurs noms, et les traitait avec le sans-gêne assez ordinaire chez les maîtresses d'auberge.

— Monsieur Dunscomb, sur ma foi! s'écria-t-elle en entrant dans sa meilleure pièce, où l'avocat et son compagnon étaient déjà installés, voilà un plaisir auquel je ne m'attendais qu'à l'ouverture des assises. Il y a vingt ans, squire, que j'ai eu l'honneur de vous servir pour la première fois dans cette auberge. Je n'ai pas oublié le procès d'expropriation que vous avez gagné pour Horton dans le commencement de notre établissement. Je suis bien contente de vous voir, monsieur Dunscomb, soyez le bienvenu à Biberry, ainsi que mademoiselle votre fille, je présume, monsieur Dunscomb?

— Vous oubliez que je suis garçon, madame Horton, et que je ne suis marié sous aucune acception de ce mot.

— J'aurais dû savoir cela si j'avais réfléchi un seul instant; car on dit que Marie Monson ne prend pour sa défense que des garçons ou des hommes veufs, et je sais que vous êtes son avocat.

— C'est une particularité dont je ne me doutais pas. Timms est certainement célibataire comme moi; mais à quel autre faites-vous donc allusion? Jack Wilmeter, mon neveu, est à peine engagé dans la défense, ni Michel Millington, bien que ni l'un ni l'autre ne soient mariés.

— Nous les connaissons bien tous les deux; ils ont logé chez nous. Si le jeune M. Wilmeter est encore garçon, j'imagine que ce n'est pas sa faute... Madame Horton prit un air grave, mais elle continua de parler. Les jeunes gens de bonne mine et de belles fortunes n'ont pas de peine à trouver de femmes, sinon des jeunes dames comme il faut; car vous faites les lois, messieurs, et vous gardez pour votre sexe les meilleures chances.

— Pardonnez-moi, madame Horton, interrompit Dunscomb comme s'il prenait intérêt au bavardage de cette femme, vous disiez que nous nous réservions les meilleures chances pour le mariage, et pourtant vous me voyez célibataire, ayant toute ma vie cherché, mais en vain, de m'engager dans les heureux liens du mariage, si on peut les qualifier ainsi.

— Il ne vous serait pas difficile de trouver une compagne, dit l'hôtesse secouant la tête, par la raison que je viens de vous dire.

— Qui était?

— Que vous avez fait les lois pour vous, et que vous en profitez. Vous vous adressez à qui bon vous semble, tandis que nous sommes obligées d'attendre votre bon plaisir.

— Vous n'avez jamais été de votre vie dans une plus grande erreur, madame Horton; il n'y a pas de loi à ce sujet. La femme a le droit de faire ses propositions de mariage tout comme l'homme : telle fut toujours la loi, et je ne pense pas que le nouveau code l'ait changée.

— Oui, je sais cela, et nous nous ferions moquer de nous. Je suis sûre que Marie Monson elle-même y regarderait à deux fois avant de montrer tant d'effronterie.

— Marie Monson! s'écria Dunscomb se tournant brusquement vers son hôtesse. A-t-elle donc la réputation de rechercher la société des hommes?

— Non pas que je sache; mais....

— Alors, permettez-moi de vous dire, ma bonne madame Horton, interrompit le célèbre avocat d'un ton presque sévère, que vous méritez fortement un blâme pour avoir hasardé une semblable calomnie. Si vous ne savez rien du caractère de celle dont vous parlez, vous devez vous taire. Il est fort extraordinaire que les femmes, sachant les conséquences qui en résultent pour leur sexe, se montrent toujours plus disposées que les hommes à lancer des insinuations calomnieuses qui détruisent une réputation. Le scandale est le vice le moins charitable, le moins chrétien de tous les vices secondaires de votre sexe. On devrait croire que le danger commun auquel vous êtes

toutes exposées vous mît plus souvent sur la réserve dans ces sortes de questions.

— C'est vrai, monsieur, mais cette Marie Monson est déjà dans une si pitoyable situation, qu'il n'est guère possible de la rendre pire! répondit madame Horton passablement effrayée par la physionomie austère du conseiller, dont le caractère était hautement respecté dans le pays. Si vous saviez seulement la moitié de tout ce que l'on dit d'elle dans Dieke, vous ne feriez plus attention à un mot de plus ou de moins sur son compte. Tout le monde la croit coupable, un crime de plus ne signifie pas grand'chose pour une créature de son espèce.



Madame Horton, maîtresse de la meilleure taverne de Biberry, avait un irrésistible penchant au bavardage.

— Ah! madame Horton! ces imprudentes paroles font plus de mal que vous ne pensez; elles détruisent une réputation en un clin d'œil: et l'expérience m'a démontré que celles qui en font le plus souvent usage ne supporteraient pas l'épreuve d'un examen de leur conduite. La femme doit rester paisiblement dans sa sphère, inoffensive et charitable, souhaitant le bien à tous, et se montrant aussi difficile à croire au mal qu'à quitter elle-même le sentier de la vertu... On dit donc beaucoup de mal de ma cliente?

—Plus que je n'en ai jamais encore entendu amasser sur la tête d'un accusé, homme ou femme. Enfin, avant que M. Timms se déclarât pour elle, elle n'avait pas la plus petite chance en sa faveur.

— Tout cela n'est assurément pas très-encourageant; mais que dit-on encore, madame Horton? voyons, dites-moi cela.

— Ma foi! squire Dunscomb, répondit la femme avançant ses lèvres en une petite moue américaine, on n'est jamais sûre si vous ne traiterez pas de calomnie ce que l'on peut avoir à vous dire.

— Allons, allons, vous me connaissez mieux que cela, je ne me mêle jamais de causes viles et dégoûtantes, vous le savez, et l'on a dû vous dire que je m'étais chargé de la défense de Marie Monson.

— Oui, et l'on assure que vous êtes bien payé pour cela, squire Dunscomb, s'il fallait croire tout ce que disent les gens, interrompit madame Horton d'un air de dépit; cinq mille dollars, c'est une jolie somme!

Dunscomb, qui avait entrepris cette défense sans chercher d'autre récompense que la conscience d'avoir rempli un devoir d'humanité, sourit tristement à cette nouvelle preuve des bruits absurdes que la rumeur publique était capable de répandre de tous côtés; s'inclinant d'un air froidement moqueur, il alluma un cigare et poursuivit en ces termes:

— Où suppose-t-on que l'accusée prendra d'aussi fortes sommes pour les donner à ses défenseurs, le savez-vous, madame Horton? Les jeunes femmes sans appui, sans famille n'ont pas l'habitude d'avoir leur poche si bien garnie.

— Il n'est pas ordinaire de voir de jeunes femmes voler et assassiner des vieillards, monsieur Dunscomb.

— Le bas de madame Goodwin était donc bien grand pour contenir d'aussi fortes sommes que celles que vous venez de nous mentionner?

— On ne peut pas savoir. L'or ne tient pas beaucoup de place. Le vieux Davy Davidson ne possédait, de l'avis de tout le monde, que vingt mille livres, et pourtant il a laissé vingt fois cette somme. On ne peut donc pas savoir si madame Goodwin était très-économe, quoique Pierre, lorsqu'il pouvait attraper les dollars, ne se gênât guère pour les faire sauter: ce Pierre avait un vilain défaut, mais il n'était connu que d'un petit nombre de personnes.

Dunscomb prêta l'oreille avec plus d'attention à cette particularité du caractère de l'un des deux époux assassinés.

— J'avais toujours entendu dire que Pierre Goodwin était un homme très-respectable... aussi respectable qu'aucun homme du village.

— Je ne dis pas le contraire; mais il avait ses défauts comme les autres hommes, et il les cachait. Tout le monde est respectable, je pense, jusqu'à preuve du contraire; mais Pierre est mort, je ne veux pas troubler ses cendres.

Ces réticences augmentaient le désir qu'éprouvait Dunscomb d'en apprendre davantage; mais, connaissant à fond le cœur humain, il comprit qu'il fallait user de prudence dans ces questions à madame Horton, qui paraissait affecter beaucoup de tendresse pour la réputation de son voisin décédé. Ménageant habilement un temps d'arrêt pour ne pas laisser entrevoir trop de curiosité, il parut s'occuper d'autre chose et pria Anna de lui chercher un objet qui nécessiterait son absence momentanée de la chambre tandis que madame Horton restait. Il prit un autre cigare, mettant un temps infiniment prolongé à l'allumer, afin de stimuler l'impatience de l'hôtesse, qui brûlait de continuer la conversation.

— Oui, Pierre est parti... mort et enterré... que la terre lui soit légère... dit-elle en soupirant et prenant un air élégiaque.

Vous vous trompez, madame Horton, objecta le conseiller... les restes de ceux qui ont été trouvés au milieu des décombres n'ont pas encore été confiés à la terre; on les conserve jusqu'à la fin du procès.

— Quel moment terrible nous allons passer... dans l'agitation et le mystère!



L'avocat William.

— Vous pourrez y ajouter les chalands, madame Horton. Les seuls sténographes qui s'abattront ici de la ville comme une nuée de Cosaques, rempliront votre maison... Ainsi, Pierre Goodwin était un homme sans défauts?

— Tout au contraire, si la vérité était connue; et puisque l'homme n'est pas tout à fait sous terre, je ne vois pas pourquoi on ne dirait pas la vérité: je respecte la tombe tout comme une autre; mais, puisqu'il n'y est pas encore descendu, Pierre Goodwin n'était pas du tout ce qu'il paraissait être.

— Quel était donc son défaut, ma bonne madame Horton?

L'hôtesse savait quel honneur il y avait à être bonne aux yeux de Dunscomb, et le ton des paroles lui fit plaisir autant que les paroles mêmes. Madame Horton fut vaincue par ce léger hommage, et prête à livrer un secret qu'elle avait gardé, il faut lui rendre cette justice,

Paris, Typographie Plon frères, rue de Vaugirard, 36.

pendant dix ou douze ans entre elle et son époux, baissant la voix pour l'acquit de sa conscience, elle répondit :

— Vous saurez, monsieur Dunscomb, que Pierre Goodwin était membre d'une congrégation religieuse; heureusement pour lui, puisqu'il devait mourir assassiné.

— Croyiez-vous donc nécessaire de cacher cette circonstance ?

— Pas le moins du monde; mais c'était une raison pour que les faits que je vais vous révéler ne fussent pas connus de tout le monde. Les mauvais plaisants ne manquent pas dans le pays, et je suis d'avis qu'on doit traiter plus délicatement les sentiments d'un croyant que ceux d'un incrédule, dans l'intérêt de l'Eglise...

— Ce sont les mœurs du jour... Mais continuez, s'il vous plaît, ma bonne madame Horton, je suis curieux de savoir par quel vice Satan a pu vaincre ce doctrinaire chrétien ?

— Il buvait, monsieur Dunscomb... il s'enivrait comme un porc. Dolly était l'avarice même; c'est pour cela qu'elle a pris en pension cette Marie Monson, sans avoir autre chose pour la loger qu'une petite mansarde sous les toits. Si elle eût laissé cette étrangère se loger dans une auberge, où elle eût été beaucoup mieux traitée, madame Goodwin ne serait pas assassinée aujourd'hui. Je l'ai dit à Horton : elle a perdu la vie pour avoir voulu se mêler des affaires des autres.

— Si tel était toujours le châtiment inévitable de ces sortes d'offenses, il y aurait sur terre un vrai massacre de femmes, dit assez sèchement Tom Dunscomb... Mais vous disiez que Pierre Goodwin avait un faible pour les liqueurs fortes.

— Il affectionnait particulièrement le julep à la menthe; il n'y a pas de liqueur dans tout le pays qui abrutit un homme comme celle-là. Dix constitutions résisteront à l'eau-de-vie, aux grogs doubles, à la bière et au cidre, tandis qu'une à peine sur dix résistera à cette boisson.

— Parfaitement juste, ma brave hôtesse; je vois que vous êtes une femme sensible, dont l'esprit s'est développé par une profonde connaissance avec l'humaine nature.

— On ramasse beaucoup de choses dans les cours de justice.

— Ainsi donc, Pierre buvait du julep?

— Il en était passionné; mais il n'osait pas plus en prendre chez lui que d'aller prier le ministre Watch. Il savait que le meilleur se faisait chez moi, et il y venait chaque fois qu'il avait soif. Horton le prenait fort lui-même, il le mélangeait fort pour les autres; et Pierre eut bientôt découvert ce savoir-faire de mon homme, qui, s'il ne sait pas autre chose, possède cette qualité au suprême degré.

— Et Pierre avait coutume de fréquenter votre maison pour se livrer sans réserve à son goût pour la boisson ?

— Je l'avoue presque avec honte, car nous avions peut-être tort de favoriser ses penchants... mais il faut bien exercer notre métier, quoi qu'en dise le prédicateur Watch. Oui, Pierre buvait étonnamment tout seul dans un coin.

— Vous voulez dire jusqu'à l'ivresse, madame Horton?

— Jusqu'à la bestialité ou délire. Il descendait au village sous prétexte d'affaires, et il venait droit à notre maison, où je l'ai vu prendre jusqu'à trois juleps dans l'espace d'une demi-heure. Parfois il prétextait d'aller voir sa sœur en ville, afin de venir s'enfermer pendant deux ou trois jours, en haut, dans une chambre qu'Horton a réservée pour ses *en cas*.

— Et Peter Goodwin restait ainsi deux ou trois jours, chez vous, dans un état permanent d'ivresse ?

— Je regrette d'être obligée de convenir que cela lui arrivait assez souvent. Une fois, il y est resté huit jours dans l'état d'ivre mort; mais Horton l'a fait rentrer chez lui, sans que sa femme se doutât qu'il n'avait pas été chez sa sœur ces huit jours durant. Cette fois-là, il resta tranquille pendant trois mois pleins.

— Payait-il chaque fois qu'il venait, ou lui aviez-vous ouvert un crédit ?

— Il payait comptant, monsieur. Il n'y a pas de danger que nous nous exposions à faire crédit à un homme lorsque c'est la femme qui tient les cordons de la bourse. Non, non ! Pierre payait comme un roi tout ce qu'il consommait.

— Je doute que votre comparaison soit fort juste, car les rois ne sont pas extraordinairement pressés de payer leurs dettes. Ne serait-il pas possible que Pierre eût lui-même mis le feu à sa propre maison, et fût le véritable auteur du crime pour lequel ma cliente est inculpée ?

— J'ai souvent pensé à cela depuis le meurtre, mais je ne vois pas trop comment tout ce qui s'est passé pourrait lui être attribué. Passe pour l'incendie, il aurait pu s'en rendre coupable ; mais qui l'a tué, lui et son épouse, et qui donc a volé la maison, si ce n'est cette Marie Monson ?



La bonne madame Golt.

— Les objections sont nombreuses, j'en conviens; mais j'ai vu le jour se faire dans des nuits plus sombres que celle-ci. M. Goodwin et sa femme n'étaient-ils pas à peu près de la même grandeur ?

— Exactement! Je les ai vu mesurer dos à dos; il était petit et elle une très-grande femme.

— Avez-vous entendu parler d'une Allemande qui aurait vécu au service de cet infortuné couple ?

— Il a été question de cette femme depuis l'incendie; mais Dolly Goodwin était trop avare pour se faire servir, et elle était assez robuste pour se passer de toute assistance dans son ménage.

— Est-ce qu'une pensionnaire comme miss Monson n'aurait pas pu les déterminer à prendre cette étrangère avec eux pour quelques semaines? Leurs plus proches voisins, ceux qui étaient plus à même de tout sa voir, disent que cette femme ne recevait pas de gages, mais qu'elle travaillait seulement pour sa nourriture et son logement.

— Vous ne parviendrez jamais à établir, monsieur Dunscomb, que cette Allemande ait tué Pierre et sa femme.

—Peut-être, quoique cela ne soit pas mon idée pour le moment. Mais, je vois venir mon confrère. nous reprendrons notre conversation dans un autre moment, ma bonne madame Horton.

Timms entra d'un air effaré dans la salle. Pour la première fois de sa vie peut-être, son patron le voyait agité. D'ordinaire froid, calculateur et rusé, cet homme ne s'était pas encore, à sa connaissance, laissé trahir par la plus légère émotion. Mais le tremblement de sa voix indiquait, cette fois, qu'il lui était impossible de se maîtriser. Il prit une chaise, et vint s'asseoir auprès de son collègue.

— Vous avez été à la prison... vous y avez été introduit... vous avez eu un entretien avec notre cliente ?

Ces trois questions obtinrent pour toute réponse un signe de tête affirmatif.

— Lui avez-vous posé la question comme je vous avais prié de le faire ?

— Je l'ai fait, maître; mais je préférerais contre-examiner et interroger tous les habitants du comté que d'entreprendre d'arracher à cette jeune dame ce qu'elle ne veut pas dire.

— Dois-je en conclure qu'elle ne vous a fait aucune réponse ?

— Je n'en sais vraiment rien, maître. Elle a été polie, obligeante et souriante... mais, je ne sais comment expliquer cela, je ne me souviens d'aucune de ses réponses.

— Il faut que vous ayez complétement perdu l'esprit, Timms, pour me rapporter une semblable réponse, dit Dunscomb d'un air froid

et railleur... Prenez garde, monsieur, l'amour est une passion, qui fait d'un homme sensé un fou, un extravagant! Je ne crois pas qu'il y ait à craindre que la dame partage votre passion, à moins toutefois que vous n'ayez fait de son acquittement une condition du marché.

— Je crains fort, très-fort, que son acquittement ne soit chose impossible, répliqua Timms passant ses mains sur son front comme pour chasser la faiblesse de ses esprits. Plus j'étudie cette affaire, plus elle me paraît difficultueuse.

— Avez-vous laissé voir cette opinion à notre cliente?

— Je n'en ai pas eu le courage. Elle est aussi calme, aussi paisible, aussi libre d'esprit, que si elle n'était que le conseil dans cette affaire de vie et de mort. Je n'ai pu me déterminer à troubler cette quiétude.

— Mes instructions portaient principalement sur la nécessité d'exiger d'elle qu'elle nous donnât les moyens d'éclairer la cour et les jurés sur son histoire, quel qu'en dût être le résultat.

— Je n'ai absolument pu rien en tirer! Elle troublerait, je crois, l'impudent William, au point de lui faire perdre contenance... A propos de lui, j'ai appris qu'il était engagé contre nous dans la cause par le neveu des victimes, qui est furieux, dit-on, d'avoir perdu l'héritage, qu'il prétend avoir été plus considérable qu'on ne le supposait au premier abord.

— J'ai toujours pensé que les parents des époux défunts chargeraient quelqu'un de la profession d'assister l'accusateur public dans cette affaire. La théorie de notre gouvernement veut que la vertu publique veille à l'exécution des lois, mais cette vertu publique se montre dans la pratique très-indifférente pour tout ce qui n'offense ni son odorat ni sa poche.

— La friponnerie est plus industrieuse que l'honnêteté... j'en ai fait depuis longtemps l'expérience. Mais, d'ordinaire, l'accusateur public ne précipite pas plus qu'il ne l'est nécessaire le jugement d'un procès de vie et de mort, surtout lorsque l'accusé est une femme. L'opinion publique est contraire à Marie Monson, nous ne le savons que trop; mais le neveu ne pouvait mieux faire reposer le succès de son affaire que sur ce bouledogue de William.

— Notre cliente sait-elle cela?

— Assurément; elle n'ignore rien de ce qui concerne sa situation, et elle paraît entrer avec un certain plaisir dans les moyens de défense qui lui sont exposés. Cela vous ferait plaisir de voir comme elle écoute attentivement, et les bons conseils qu'elle sait donner à l'occasion. Dans ces moments, elle est admirablement belle.

— Vous êtes amoureux, Timms, et je me verrai forcé de choisir un autre assistant. Comment donc! Jack en premier, et vous ensuite! que penser de toute cette sorcellerie?

— Je ne crois pas que la maladie soit aussi avancée chez moi, bien que je ne me sente pas aussi libre d'esprit qu'il y a un mois. Je voudrais que vous vissiez vous-même notre cliente, pour lui faire comprendre combien il est important pour ses intérêts que nous sachions quelque chose de son passé.

— Croyez-vous que l'on ait inscrit son véritable nom dans l'acte d'accusation?

— Pas le moins du monde... Mais, comme elle s'est elle-même donné cette dénomination de Marie Monson, elle n'a pas le droit de se plaindre de ses propres actes.

— Assurément non. Je vous demandais cela seulement à titre de renseignement. Il faut qu'elle comprenne la nécessité de nous éclairer sur sa position, autrement elle ne saurait échapper au verdict. Le jury n'aime pas les alias.

— Je le lui ai répété mainte et mainte fois; mais rien ne l'émeut, et elle semble être au-dessus de toute crainte.

— Tout cela est vraiment extraordinaire. Avez-vous interrogé sa suivante?

— Comment le pouvais-je? Elle ne parle pas anglais, et je ne sais pas une syllabe de langue étrangère.

— Marie Moulin parle l'anglais d'une manière très-intelligible, et j'ai souvent causé avec elle. Elle est habile, prudente et renommée pour sa fidélité et son dévouement. Je pense qu'elle n'osera pas avec moi se servir d'un pareil subterfuge. Elle a feint d'ignorer l'anglais pour ne pas être tentée de trahir ses secrets.

Timms admit cette probabilité, et il entra dans quelques détails sur la situation. Malgré ses efforts multipliés, le sentiment populaire se montrait de plus en plus contraire à leur cliente. Frank William avait entrepris la lutte, qu'il soutenait avec sa vigueur habituelle.

— Ses honoraires doivent être considérables, continua Timms, et je pense qu'ils sont basés sur le résultat de l'affaire, car je ne l'ai jamais vu si acharné.

— Le code autorise ces sortes de compromis entre le conseil et son client, répliqua Dunscomb; mais, si Marie Monson est pendue, je ne vois pas ce qu'il y aura à partager.

— Ne faites pas de semblables suppositions sur une personne aussi accomplie! s'écria Timms ému; elles sont tristes à penser. Un verdict affirmatif ne donnera pas d'argent au procès, j'en conviens, à moins qu'il ne fasse découvrir le magot de madame Goodwin.

Dunscomb haussa les épaules; son associé continua son récit. Deux des sténographes s'étaient crus offensés; ils publiaient quotidiennement dans leurs feuilles respectives des articles qui cachaient sous un faux air de pitié les insinuations les plus perfides. L'effet naturel de ce système produisait l'effet de l'eau, qui, tombant goutte à goutte et sans interruption sur la pierre, la creuse et la détruit. L'effet pernicieux de ces sourdes manœuvres, agissant constamment sur l'esprit public, avait fait changer d'opinion ceux qui, dans les premiers jours, se refusant à croire à la culpabilité d'une personne si jeune, si bien élevée, d'une apparence si modeste, s'étaient montrés disposés à prendre sa défense. Les agents mis en campagne par Timms pour contrecarrer cette funeste influence avaient échoué dans leurs démarches; ils ne travaillaient que pour de l'argent, tandis que ceux de l'autre bord éprouvaient un profond ressentiment pour ce qu'ils appelaient un affront.

La famille des Burton, les plus proches voisins des Goodwin, n'accueillaient plus Timms avec la franche cordialité qu'ils lui avaient témoignée lors de sa première visite. Au commencement, ils s'étaient montrés communicatifs, lui racontant tout, et plus peut-être que ce qu'ils savaient; actuellement, ils se tenaient sur la réserve, et ne parlaient que par réticences, comme s'ils fussent soumis à une influence hostile et passés dans le camp ennemi.

Dunscomb mit fin à la consultation par une sortie contre les abus qui se glissaient chaque jour dans l'administration de la justice, dont les décrets n'avaient plus pour les Américains cette impartialité tant vantée, et ressemblaient exactement aux principes corrompus du vieux monde. Telles sont actuellement les tendances et les mœurs du jour.

CHAPITRE XV.

Dunscomb, après un court entretien avec Anna Updyke, se rendit à la prison, où il avait déjà fait précéder sa visite d'un message. La bonne madame Gott l'accueillit avec beaucoup de prévenances; car plus le jour du procès était proche, plus elle sentait grandir en elle l'intérêt qu'elle portait à la prisonnière.

— Soyez le bienvenu, monsieur Dunscomb, mille fois bienvenu, dit-elle en le conduisant du côté du corridor de la prison. Je désire vivement que cette affaire tombe entre bonnes mains, et je crains bien que Timms ne s'en tire pas aussi bien qu'il le devrait.

— Mon confrère a la réputation d'un habile avocat, madame Gott.

— J'en conviens, monsieur Dunscomb; mais, je ne sais pourquoi... il ne conduit pas cette affaire comme il a su conduire les autres. Tout le comté est dans une terrible agitation; Gott a reçu diverses lettres anonymes, dans lesquelles on le menace de le perdre dans l'esprit public s'il laisse échapper Marie Monson. Je lui dis de mépriser ces menaces, mais il n'est pas moins effrayé. Il faut du courage, allez, monsieur Dunscomb, pour ne pas se tourmenter de ce que disent les lettres anonymes.

— Il en faut quelquefois, c'est vrai... Vous croyez donc que nous aurons bien du mal dans notre défense?

— Monstrueusement!... Je n'ai pas encore vu de cause qui fût débattue au dehors comme celle-là. Ce qui rend la position plus critique, c'est la conduite de Marie Monson. Dans le premier moment, on était assez bien disposé en sa faveur. Une jeune et jolie et élégante personne inspire toujours de la bienveillance, et Marie pouvait, avec tous ses agréments, se faire des amis partout.

— Même parmi les dames! dit Dunscomb souriant. Pas parmi votre sexe, assurément, madame Gott?

— Parmi les femmes comme parmi les hommes, si elle le voulait. La foule accourt tous les jours sous les fenêtres qui s'ouvrent à l'extérieur, pour l'entendre pincer de la harpe, une vraie harpe juive, m'a-t-on dit. Il y a dans ce village un Allemand très-fort sur la musique, qui nous a dit, après l'avoir entendue, qu'elle était une excellente musicienne.

— C'est singulier! Ayez l'obligeance de m'ouvrir la porte, madame Gott.

— De tout mon cœur, dit la geôlière agitant dans sa main le paquet de clefs mais ne se pressant pas d'ouvrir. Marie Monson vous attend. Vous savez sans doute que les parents des Goodwin ont fait choix, pour avocat, de cet imprudent Frank William.

— M. Timms me l'a déjà dit; mais je vous assure que je ne redoute pas de me mesurer avec M. Williams.

— Non, monsieur, je vous crois, lorsque vous serez en pleine cour; mais en dehors il est très-dangereux.

— J'espère, madame Gott, qu'une cause qui met en jeu la vie et la réputation d'une intéressante jeune femme ne se jugera pas dans la rue, ou sur les simples cancans des commères; le résultat est trop important pour un tribunal de haute justice.

— On devrait le croire, monsieur Dunscomb; et pourtant j'ai entendu dire que bon nombre de procès s'arrangeaient sous les auvents, dans les rues et dans les tavernes, le plus souvent encore dans les chambres des jurés, et d'une manière tout à fait contraire au droit et à la justice.

— Vous êtes plus près de la vérité qu'il ne serait à désirer; mais nous reparlerons de cela plus tard. Ouvrez la porte, je vous prie.

— A l'instant, monsieur. Si Marie Monson voulait seulement se montrer aussi familière avec les gens de Biberry qu'elle l'est avec moi, se faire voir à l'une des fenêtres et pincer de la harpe, elle se ferait adorer de notre population, comme l'était le roi David parmi les Juifs.

— Il est probablement trop tard aujourd'hui, les assises ouvrent dans quelques jours, et le mal est fait, s'il en existe réellement.

— Non, non, ne croyez pas cela, Marie Monson peut tout ce qu'elle veut; on ne la trouve orgueilleuse que parce qu'elle refuse de se laisser voir un tout petit peu.

— Votre époux, madame Gott, vous a enseigné, je le crains, plus de respect pour la populace qu'elle ne le mérite.

— Gott en a horriblement peur.

— Et pourtant c'est lui que la loi a choisi pour rappeler au peuple qu'il est sous la dépendance d'un gouvernement. Mais ouvrez-moi cette porte, madame Gott.

— Tout de suite, monsieur Dunscomb. Lorsque vous voudrez sortir, vous viendrez m'appeler à cette grille. Puis, baissant la voix : Si vous essayiez de persuader à Marie Monson de se montrer aux barreaux de la fenêtre ?

Dunscomb pénétra dans le corridor avec la ferme intention de ne pas obtempérer au désir de madame Gott. La prisonnière l'accueillit avec aisance et simplicité, comme il s'y attendait. Elle était simplement vêtue, mais avec beaucoup de soin; et soit naturellement, soit par quelque secret artifice de toilette, elle avait bonne mine. Marie Moulin se tenait à une distance respectueuse, dans un coin de la cellule qu'elle ne quittait presque jamais, laissant sa jeune maîtresse dans une grande chambre que l'on avait meublée tout exprès pour elle.

Après avoir échangé quelques paroles de politesse, Dunscomb prit le siége qui lui fut offert, ne sachant trop comment aborder avec cette jeune femme la question du crime dont elle était accusée.

— Je vois, dit-il enfin, et prenant un chemin détourné pour entrer en matière, que vous n'avez rien négligé pour rendre cet odieux séjour moins désagréable pour vous.

— Ne l'appelez pas ainsi, monsieur Dunscomb; c'est, au contraire, mon lieu de refuge.

— Persistez-vous dans votre refus de me dire *contre quoi*, miss Monson ?...

— Je ne persiste que dans ce que je crois convenable de faire. Plus tard peut-être pourrai-je vous en dire davantage. Mais si ce que m'a dit madame Gott est exact, ces murs ne sont pas trop épais pour me préserver contre la fureur du peuple qui voudrait me mettre en pièces.

Dunscomb ne savait que penser du sang-froid avec lequel elle lui fit cette confidence sur sa situation. Elle siégeait dans sa prison sous l'accusation de meurtre et d'incendie comme une grande dame dans son salon, recevant avec bienveillance les hommages rendus à sa beauté, à ses grâces, à son esprit. L'expression de son visage était peut-être un peu mélancolique, mais rien n'y dénotait l'embarras ou la crainte.

— Le shérif a inculqué à sa femme un très-grand respect pour le peuple, dont, sans doute, il brigue les suffrages en vrai Américain.

— Il en est de même à peu près partout. J'ai beaucoup voyagé, monsieur Dunscomb, et j'ai trouvé que partout les hommes se ressemblent.

— Dans notre pays, miss Monson, le peuple possède une puissance qu'il ne faut pas dédaigner dans votre position. Vous feriez bien d'écouter madame Gott, qui vous a conseillé d'y avoir égard.

— Vous ne me conseillerez pas, je pense, de me montrer en public à travers les barreaux d'une prison ?

— Loin de moi toute pensée de cette nature ! je ne voudrais pas vous conseiller de faire quoi que ce fût de contraire à vos habitudes et à votre éducation, ni d'employer pour votre défense aucun moyen avilissant. Néanmoins, il est toujours plus sage de se faire des amis que des ennemis.

Marie Monson baissa les yeux, et parut absorbée dans des réflexions étrangères à sa présente situation. Dunscomb pensa qu'il était temps de s'expliquer et de remplir les devoirs du rôle qu'il avait accepté. Il s'ouvrit clairement à elle sur les conséquences probables du procès qui allait commencer contre elle, et des mesures qu'il importait de prendre au plus tôt pour en détruire les fâcheux effets. Il fit ensuite allusion aux bruits qui circulaient dans le public et au danger qu'il y avait pour elle à laisser accréditer les suppositions les plus absurdes.

— Ne dois-je donc pas être jugée par une cour de justice et par un jury ? dit Marie Monson; ils arriveront d'une autre partie du comté, et leur opinion ne pourra se laisser influencer contre moi par ces sots bavardages.

— Les juges et les jurés ne sont que des hommes, et ces bavardages que vous méprisez se répandent aisément au loin et sans effort : les choses ne sont que rarement reproduites sous leur véritable jour, et ceux qui ne comprennent un sujet qu'à moitié sont toujours disposés à l'exagérer en le rapportant.

— Comment donc vos électeurs parviennent-ils à reconnaître le véritable caractère des candidats qu'ils ont à élire, demanda Marie Monson en souriant, ou comment peuvent-ils acquérir de justes notions sur les questions qu'ils doivent appuyer ou rejeter ?

— Il leur arrive très-souvent de se tromper sur l'un et l'autre cas, et de prendre pour des faits certains les simples apparences. Les masses acquièrent de jour en jour une puissance formidable; elles tiennent dans leurs mains, entre autres choses, l'administration de la justice.

— Je ne dois pas être jugée par les masses, sans doute? autrement je serais à plaindre en effet, d'après les informations que je recueille dans mes courtes excursions dans le voisinage.

— Vos excursions, miss Monson ! répéta Dunscomb dans le plus grand étonnement.

— Mes excursions, monsieur; j'en fais une tous les soirs, lorsque le temps est favorable, pour prendre un peu d'air et d'exercice. Vous ne voudriez pas, je pense, me voir claquemurée dans cette prison, sans jamais respirer un peu d'air pur ?

— A la connaissance et avec la permission du shérif et de sa femme, je présume ?

— Pas précisément de l'un et de l'autre, bien que je soupçonne madame Gott de ne pas ignorer mes pérégrinations. Ne trouveriez-vous pas cruel de me voir privée d'air et d'exercice nécessaires à ma santé, parce que je serais injustement accusée de ces horribles crimes ?

Dunscomb pressa son front dans ses mains, comme pour retenir la raison prête à s'en échapper, ne sachant trop s'il n'était pas sous l'hallucination d'un rêve.

— Ainsi vous avez plusieurs fois franchi l'enceinte de ces murs, miss Monson ? s'écria-t-il enfin.

— Vingt fois au moins. Pourquoi resterais-je renfermée lorsque j'ai toujours entre mes mains les moyens de franchir ces murailles ?

Marie Monson, en prononçant ces dernières paroles, montra à son conseil un trousseau de clefs, identiquement semblable à celui que portait madame Gott lorsqu'elle venait lui ouvrir la porte de la galerie. La prisonnière témoignait par un sourire calme combien cette faculté lui semblait naturelle.

— Savez-vous, miss Monson, que c'est un crime d'aider un prisonnier à fuir ?

— Je l'ai entendu dire, monsieur Dunscomb; mais comme je ne me suis pas enfuie, et que je n'ai même fait aucune tentative de ce genre, rentrant toujours en temps opportun dans ma prison, personne ne portera la peine de la liberté que j'ai prise. Telle est du moins l'opinion de M. Timms.

L'expression de physionomie qui accompagna ces paroles déplut à Dunscomb. Sans être absolument empreinte de ruse, elle était assez caractéristique de finesse et d'habileté pour réveiller les premiers soupçons de l'avocat.

— Timms, répéta-t-il hautement, Timms a su tout cela, et il est plus que probable qu'il y a prêté les mains ?

— Comme vous dites que c'est un crime d'aider un prisonnier à s'échapper de prison, je ne vous répondrai ni affirmativement ni négativement, dans la crainte de trahir un complice. Je crois néanmoins que M. Timms n'est pas homme à se laisser prendre aux filets de la loi.

— Puisque vous n'avez pas hésité à me révéler vos *excursions*, comme vous appelez vos sorties clandestines, vous pousserez peut-être bien votre confidence jusqu'à me faire savoir où vous allez ainsi?

— Je n'y vois pas d'empêchement. M. Timms m'a dit que la loi ne pouvait forcer un avocat à trahir les secrets de son client. Je n'ai donc rien à craindre avec vous. Attendez; je dois remplir envers vous un devoir trop longtemps négligé. Les hommes de votre profession ont droit à des honoraires. A cet égard, je suis en retard avec vous. Me ferez-vous l'honneur, monsieur Dunscomb, d'accepter ce pli que j'avais préparé pour vous ?

Dunscomb, trop homme de sa profession pour paraître embarrassé devant cette offre toute naturelle, prit la lettre, dont il rompit le cachet sous les yeux de sa cliente, et mit à découvert une bank-note de mille dollars. Bien que préparé par Timms à cette offre d'honoraires, l'importance de la somme ne laissa pas que de le surprendre.

— Cette somme, miss Monson, serait beaucoup trop considérable, en admettant que j'eusse entrepris votre défense dans le but d'obtenir une rémunération; mais telle n'a pas été mon intention.

— Ces messieurs de la loi ont droit à leurs honoraires, je crois, comme dans toutes les autres professions; nous ne vivons pas aux temps de la chevalerie, où de galants champions volaient au secours des demoiselles en péril sans autre but que l'honneur : nous vivons dans un siècle d'or et de bank-notes.

— Je n'ai pas l'intention de me placer au-dessus des coutumes de ma profession, et je suis aussi prêt à accepter une rémunération qu'aucun avocat de Nassau street. Toutefois, un motif tout différent m'a déterminé à prendre en main votre défense; et je verrais avec peine que vous voulussiez insister pour me faire accepter de l'argent pour cet objet.

Marie Monson parut touchée de cette marque de désintéressement, et réfléchit à trouver un moyen détourné de lui faire accepter la somme qu'elle lui avait destinée.

— Marie Moulin m'a dit que vous aviez une nièce, monsieur Dunscomb, dit-elle enfin, une fille charmante, et qui est sur le point de se marier?

L'avocat répondit par un signe de tête affirmatif, fixant ses yeux noirs et pénétrants sur les yeux bleus et expressifs de sa cliente.

— N'avez-vous pas l'intention de retourner ce soir même à la ville? continua-t-elle.

— C'est mon intention. J'étais venu ici aujourd'hui pour conférer avec vous et Timms au sujet du procès, pour observer tout ce qui se passe dans la population de ce village, et pour vous présenter une personne qui s'intéresse sincèrement à votre sort, et qui désire ardemment faire votre connaissance.

La prisonnière se contenta d'interroger du regard son interlocuteur.

— Je veux parler d'Anna Updyke, la belle-fille de mon meilleur ami, le docteur Mac Brain, une bonne et excellente personne.

— J'ai entendu parler d'elle aussi, répondit Marie Monson avec son étrange sourire sur les lèvres. On me dit qu'elle est charmante et hautement prisée par votre neveu, le jeune conseiller que j'ai surnommé ma *vedette*.

— C'est là une singulière expression dans votre bouche, miss Monson.

— Vous oubliez que j'ai été dans des contrées où l'on emploie cette dénomination parmi les soldats... M. John Wilmeter est un admirateur des charmes de cette jeune personne.

— Je l'espère; car je ne connais pas de femme avec laquelle il pourrait être plus heureux.

Dunscomb s'exprimait avec conviction, comme l'indiquaient assez le feu de ses regards et la mâle accentuation de ses paroles, deux qualités qui lui donnaient une grande puissance sur l'esprit des jurés. Marie fixa sur lui ses regards étonnés.

— La source de mes renseignements, dit-elle, est obscure sans doute, puisqu'elle vient d'une domestique; mais Marie Moulin est à la fois discrète et observatrice.

— Elle est à même de bien vous renseigner sur Anna Updyke, attendu que depuis deux ans elle ne l'a presque pas quittée; mais nous sommes tous surpris que vous la connaissiez.

— Je la connais précisément, comme votre nièce et miss Updyke ont pu l'apprécier; c'est une servante aimée et estimée de tous ceux qu'elle a servis. Mais nous oublions le but de votre visite, monsieur Dunscomb, dit-elle comme pour changer la conversation, ayez l'obligeance de m'écrire votre adresse en ville, ainsi que celle du docteur Mac Brain, et nous parlerons ensuite de notre affaire.

Dunscomb fit ce qu'elle désirait de lui, et lui fit part de l'objet de son voyage. Marie Monson conserva le même sang-froid qu'elle avait montré dans ses précédentes entrevues, évitant avec soin toute allusion aux circonstances qui auraient pu trahir son incognito, mais répondant avec franchise aux questions relatives à l'incendie et au meurtre des époux Goodwin, entrant dans les plus petits détails du procès, indiquant les côtés faibles des témoignages qui lui étaient contraires, et raisonnant avec une rare intelligence sur les principaux points de l'acte d'accusation. Nous n'irons pas plus loin dans la révélation de ces détails, qui se dérouleront dans la suite de notre récit; nous nous bornerons à raconter les faits indispensables à l'intelligence du présent chapitre.

— Je ne crois pas vous avoir dit, monsieur Dunscomb, que M. et madame Goodwin ne faisaient pas bon ménage, dit Marie Monson dans le cours de cette consultation. On serait porté à croire, d'après les résultats de l'enquête, qu'aucun nuage ne troublait leur union, mais j'ai eu la preuve du contraire pendant mon séjour dans leur maison. L'époux était adonné à la boisson, et la femme avare et querelleuse. Je vois bien, monsieur, qu'il y a peu de ménages heureux dans ce bas monde.

— Vous ne diriez pas cela, ma chère miss Monson, si vous connaissiez mieux mon ami Mac Brain, répliqua Dunscombe d'un air plaisant. Voilà un époux modèle, un homme qui a été heureux, non-seulement avec une femme, mais avec trois, comme il vous le certifiera lui-même!

— Pas avec trois à la fois, j'espère, monsieur Dunscomb?

Dunscomb rendit justice au caractère de son ami en racontant comment il avait épousé successivement trois femmes; puis il lui renouvela son offre de lui présenter Anna Updyke. Marie Monson tressaillit à cette demande, et lui adressa plusieurs questions qui laissaient entrevoir la crainte qu'elle avait d'être reconnue. Dunscomb fut mécontent des expédients employés par sa cliente pour lui extorquer des renseignements; ils révélaient en elle un fonds de ruse et de duplicité qu'il avait en horreur. Néanmoins la gracieuseté avec laquelle Marie consentit à recevoir la visite d'Anna lui fit bientôt oublier cette faiblesse inhérente à la nature féminine.

Anna Updyke, douée d'un caractère ardent et aventureux, était parfois capable de se livrer à des actes qui, bien qu'innocents, l'eussent incriminée aux yeux du monde, et dont les symptômes avaient plus d'une fois inquiété la sage sollicitude de sa mère. Mais sa modestie et la défiance qu'elle avait d'elle-même suffisaient pour la protéger contre les passions. L'amour qu'elle ressentait pour John Wilmeter était désintéressé, ou du moins lui apparaissait ainsi, et elle s'imaginait posséder assez d'abnégation pour aider et assister à son union avec une autre femme si le bonheur de sa vie devait absolument en dépendre. L'intérêt puissant que John paraissait éprouver pour la mystérieuse étrangère augmentait chaque jour son désir de connaître cette femme dont l'existence se trouvait momentanément suspendue au-dessus d'un abîme. Dunscomb s'était d'abord fortement opposé à cette démarche, qu'il taxait d'imprudente, ne pouvant rien produire, mais laisser, au contraire, une impression fâcheuse sur le caractère exalté d'Anna. Mais il n'était pas facile de détourner celle-ci d'une résolution prise avec l'enthousiasme d'un généreux dévouement. Elle mit tant d'insistance dans ses prières, que Dunscomb entreprit d'obtenir pour elle la permission de sa mère, et de l'amener avec lui à Biberry.

Anna, comme toutes les personnes qui agissent par impulsion plus que par le raisonnement, se sentit prise de frayeur au moment de pénétrer dans la prison, et elle eût peut-être reculé devant l'accomplissement de son projet s'il en eût été temps encore. Mais elle entrait, appuyée sur le bras du docteur, dans le corridor qui conduisait à la galerie, il n'y avait plus à résister.

La rencontre entre ces deux charmantes jeunes filles fut cordiale et franche, sans se départir de la réserve commandée par les convenances sociales. Un observateur eût trouvé moins de naturel dans l'accueil de Marie Monson que dans l'abord chaleureux de sa nouvelle visite. Mais la puissance sympathique attira bientôt l'une vers l'autre ces deux natures ardentes. Anna ne vit dans Marie Monson qu'une étrangère sous le coup d'une fatale erreur, et ne se souvenant de ce qu'il y avait de mystérieux dans sa personne que pour s'intéresser plus vivement à elle, elle devint tout à coup pour cette sirène d'un dévouement aveugle, comme celui de tous ceux qui l'avaient approchée. De son côté, Marie Monson, privée depuis longtemps d'une société en rapport avec ses goûts et son éducation, était flattée de pouvoir causer avec une jeune fille de son âge de choses qui les intéressassent mutuellement. La bonne madame Gott, excellente femme au fond, ne possédait ni le raffinement d'éducation ni l'exquise sensibilité nerveuse d'une dame, et Marie Moulin, sage, discrète et respectueuse, n'était en définitive qu'une servante de premier ordre. Deux ou trois heures employées à d'intimes confidences eurent bientôt cimenté entre les deux jeunes personnes une amitié durable.

Dunscomb retourna en ville le soir même, laissant derrière lui Anna Updyke ostensiblement à la garde de madame Gott. Le shérif, au lieu d'être un homme indépendant par son caractère et sa position, s'était laissé influencer et corrompre dans diverses élections, et il avait perdu à peu près toute la considération autrefois attachée à son emploi, et il n'avait d'autre préoccupation que de tirer le plus d'argent possible de la garde des prisonniers.

Il n'était donc pas étonnant que dans cet état de choses Dunscomb pût aisément s'entendre avec madame Gott pour placer Anna dans une chambre particulière attenante à la prison et faisant partie du logement du shérif. Le conseiller eût préféré la laisser chez madame Horton; mais Anna, qui s'était prise d'un profond dégoût pour le bavardage insipide de l'hôtesse, s'y opposa formellement, ne voulant pas, du reste, être séparée de la personne qu'elle était venue tout exprès pour consoler et pour lui tenir compagnie.

Ces arrangements terminés, Dunscomb partit, comme nous l'avons dit, pour la ville, avec l'intention d'être de retour dans quelques jours, car les assises devaient ouvrir le lundi suivant, selon l'avis qui lui en avait été transmis par M. Garth, le procureur général du district, et la cause contre Marie Monson serait appelée le lendemain mardi.

CHAPITRE XVI.

Deux jours plus tard, Dunscomb tenait la conversation suivante dans sa bibliothèque avec le cocher de Mac Brain, que nous avons déjà introduit à nos lecteurs au sujet de quelques ordres qu'il avait à lui transmettre pour son nouveau voyage à Biberry, qui devait avoir lieu le lendemain. L'homme était un vieux serviteur gâté, ayant son franc parler et en usant quelquefois jusqu'à la licence.

— Je suppose, squire Dunscomb, que c'est le dernier voyage que nous allons faire de ce côté, dit froidement Stephen, à moins que nous ne soyons appelés pour le *poste mortel*.

— *Post mortem*, vous voulez dire sans doute, Hoof, un sourire passager éclairant son visage, qui redevint tout aussitôt sérieux. Vous pensez donc que ma cliente sera reconnue coupable?

— C'est ce que l'on dit partout, monsieur; et les choses tournent dans ce pays selon l'opinion du monde. Quant à moi, monsieur, je n'ai jamais aimé les regards de l'accusée.

— Ses regards! Je ne sais pas, Stephen, où vous iriez pour trouver une femme plus admirable.

La vivacité avec laquelle Dunscomb articula ces mots fit tressaillir d'étonnement le cocher. Dunscomb fut lui-même surpris de la chaleur qu'il avait mise dans son exclamation. C'était la troisième conquête de Marie Monson depuis son arrestation, si l'on peut classer dans la même catégorie l'admiration vacillante de John Wilmeter.

Aucun n'était positivement amoureux, mais tous trois subissaient l'influence attractive qu'exerçait sur tout le monde en général cette mystérieuse étrangère. Timms seul avait songé au mariage, en réfléchissant que devenir l'époux de cette inconnue qui possédait tant d'argent pourrait lui être aussi utile que la popularité.

— Je ne parle pas de ses bons regards, maître, mais de ses mauvais, que je n'aime pas beaucoup.

— Je crois, Stephen, que vous vous trompez grossièrement, dit Dunscomb, qui avait recouvré tout son sang-froid. Mais où en sont actuellement les sténographes? Voyez-vous toujours de nouvelles connaissances vous aborder et vous adresser de nouvelles questions?

— Il en vient toujours. Croiriez-vous, monsieur, que l'un d'eux, un jour que je revenais à vide de Timbully, m'a demandé de lui faire faire un bout de chemin en voiture? Je suis sûr que de sa vie il n'avait jamais mis le pied dans une voiture de maître.

— Eh bien! que voulait-il savoir de vous, Stephen?

— Il était très-curieux d'avoir des détails sur les cadavres, me posant plus de quarante questions, ce que nous en pensions, si c'étaient des os d'hommes ou de femmes, et bien d'autres questions encore. Je lui ai répondu du mieux que j'ai pu; il a fait là-desssus un article dans un journal qu'il m'a envoyé.

— Un article sur Marie Monson, et sur votre déclaration?

— Certainement, monsieur; ils font des articles avec moins que cela, je vous assure. Il n'y a pas dans tout le pays de cuisinières, femmes de chambre et garçons d'auberge qui ne fournissent à ces écrivains des sujets d'articles qui sont lus par les messieurs et les dames.

— Voilà une singulière source de savoir. Avez-vous le journal sur vous, Stephen?

Hoof présenta à l'avocat un journal plié du côté d'un paragraphe, froissé et sali, au point d'être devenu presque illisible; il était ainsi conçu :

« Nous apprenons que le procès de Marie Monson, accusée du meurtre de Pierre et de Dorothée Goodwin, est sur le point d'être jugé dans le comté voisin. On a cherché à insinuer dans le public que les deux cadavres trouvés dans les décombres de la demeure des époux n'appartenaient pas à des êtres humains. Mais nous avons fait tous nos efforts pour vérifier ce point matériel de la cause, et nous n'hésitons pas à donner comme notre profonde conviction que ces restes informes sont tout ce qui reste de l'infortuné couple. Nous n'avançons pas légèrement notre opinion sur ce sujet, ayant été à la source véritable pour nos renseignements. »

— Hoof enté sur Mac Brain, murmura Dunscomb. Voilà à peu près comme on renseigne le public de nos jours. Merci, Stephen, je garde ce journal; il pourra nous être utile au jour du procès.

— Je me doutais que notre opinion devait valoir mieux que rien, répondit l'heureux cocher. On ne siége pas comme ça à toute heure du jour et de la nuit en haut d'une voiture sans acquérir quelque expérience du monde. Vous ferez bien de conserver précieusement ce journal. Il servira peut-être un jour pour l'instruction dans les colléges où l'on apprend ces sortes de choses.

— J'en aurai soin, soyez tranquille, mon ami. J'entends quelqu'un sonner à la porte de la rue. Il est bien tard pour une visite. Pierre est sans doute couché. Faites-moi le plaisir d'ouvrir en vous en allant.

Le bruit de la sonnette, répété avec une certaine impatience, hâta la sortie de Stephen, qui fut bientôt à la porte de la rue. Il introduisit en sortant deux tardives visiteuses, et s'en alla ruminant sur la fantaisie passagère de Dunscomb, qui, pour un garçon, jouissait en général d'une haute réputation de moralité. L'avocat était occupé à relire l'article du journal pour la seconde fois, lorsque la porte de la bibliothèque s'ouvrit, et deux femmes firent en hésitant quelques pas sur le seuil. Bien que les deux visiteuses fussent complétement voilées et enveloppées dans leurs châles, il était facile de reconnaître à leur tournure qu'elles étaient jeunes et jolies. Telle fut du moins l'opinion de Dunscomb, et le résultat prouva qu'il ne se trompait pas.

Les deux visiteuses se débarrassant des voiles qui les enveloppaient, Marie Monson et Anna Updyke s'avancèrent dans la chambre : la première, parfaitement maîtresse d'elle-même et d'une beauté resplendissante; sa compagne, animée par l'émotion et l'exercice qu'elle venait de prendre, ne restait pas en arrière en beauté et en fraîcheur. Dunscomb tressaillit de surprise en songeant qu'il y avait trahison à donner hospitalité à une accusée.

— Vous savez combien il m'est difficile de voyager le jour, commença Marie Monson de l'air le plus naturel du monde. Cette difficulté et la distance que nous avions à parcourir justifiera à vos yeux l'heure indue de notre visite. Vous m'avez dit une fois que vous veilliez tard, c'est ce qui m'a encouragée à tenter l'aventure. M. Timms m'a écrit une lettre qu'il importe que je vous communique. La voici, et lorsque vous l'aurez parcourue, nous parlerons de ce qu'elle contient.

— Ceci m'a tout l'air d'une proposition de mariage, s'écria Dunscomb laissant tomber celle de ses mains qui tenait la lettre après avoir lu le premier paragraphe, conditionnellement par rapport à l'issue du procès.

— J'avais oublié l'introduction, peu intéressante en elle-même; car M. Timms ne m'a pas écrit une seule fois sans aborder cet intéressant sujet. Un mariage entre lui et moi est tellement dans les choses impossibles, que je ne considère ses avances que comme des embellissements à ses épîtres. Je lui ai répondu une fois négativement, de manière à ôter tout espoir à un homme sage et prudent. On m'a dit qu'une femme ne devait jamais épouser l'homme qu'elle avait une fois refusé; j'invoquerai donc cette raison pour persister dans mon refus.

Ces paroles furent dites par elle d'un air enjoué et sans la moindre marque de ressentiment, mais de manière à laisser voir qu'elle regardait la proposition de l'avocat comme une déclaration hors ligne. Dunscomb passa une main sur ses yeux, et acheva avec une grave attention le reste de cette assez longue lettre. La partie qui traitait des faits du procès était clairement rendue et faisait en tous points honneur à son auteur. L'avocat la lut attentivement une seconde fois avant d'ouvrir la bouche pour en commenter le contenu.

— Pourquoi me montrer cela? demanda-t-il trahissant un certain dépit dans le ton de ses paroles. Je vous ai dit qu'il y avait crime à aider un prisonnier à s'échapper.

— Je vous l'ai montrée, parce que je n'ai pas la moindre intention de tenter quelque chose de la sorte. Je ne quitterai pas ainsi l'asile où je suis en sûreté.

— Alors, pourquoi êtes-vous ici à cette heure avec la certitude de passer une partie de la nuit à courir sur la route, si vous voulez être rentrée dans votre prison avant le lever du soleil?

— Pour prendre l'air et de l'exercice, et vous montrer cette lettre. Je vais souvent à la ville, mais je suis forcée par plus de raisons que vous n'en connaissez vous-même de voyager la nuit.

— Puis-je vous demander où vous vous procurez la voiture qui vous conduit dans ces nocturnes pérégrinations?

— Je me sers de ma propre voiture, et je me confie à un serviteur fidèle et éprouvé par de longs services. Miss Updyke vous dira qu'il nous a conduites avec prudence et très-rapidement. Nous n'avons pas à nous plaindre; mais je suis très-fatiguée, et je vous demanderai la permission de me reposer une heure. Vous avez un salon, je présume, monsieur Dunscomb?

— Ma nièce s'imagine en posséder deux. Vous porterai-je des lumières dans l'un des deux?

— Cela n'est pas nécessaire. Anna connaît cette maison comme celle de sa mère, elle m'en fera les honneurs. Ne dérangez pas miss Wilmeter sous aucun prétexte. Je redoute un peu de me trouver en sa présence, depuis que nous avons commis la trahison de lui enlever Marie Moulin. Mais peu importe, une heure sur un sofa dans l'obscurité, voilà tout ce que je demande; cela nous mènera jusqu'à minuit, heure à laquelle la voiture viendra nous reprendre. Si vous désirez voir votre mère, ma chère Anna, l'occasion est propice, et vous avez en monsieur une personne sûre et convenable pour vous accompagner jusqu'à sa maison et vous ramener ici.

Tout cela fut dit d'un air enjoué, mais avec un singulier ton d'autorité, comme si cette mystérieuse créature fût accoutumée au commandement et à diriger les actions des autres. On fit ce qu'elle désirait. Au bout de quelques minutes, elle était étendue sur un sofa, un châle lui enveloppant les pieds, et Dunscomb se dirigeait vers la demeure de madame Mac Brain, située à quelque distance de la sienne, conduisant Anna appuyée sur son bras.

— Il est plus que probable, ma chère Anna, que nous ne reverons plus Marie Monson, dit l'avocat s'avançant sur la route, dans l'obscurité de la nuit, avec sa jolie compagne.

— Ne plus la revoir! J'en serais désolée, monsieur!

— Elle n'est pas si simple, je crois, de ne pas suivre le conseil que lui donne Timms. Ce drôle lui a écrit une longue lettre qu'il ne songeait pas que personne autre qu'elle dût lire, dans laquelle il lui signale un nouveau danger, et lui conseille de fuir. Je reconnais bien là l'entêtement de l'amour; si cette lettre avait été connue, il serait perdu.

— Vous croyez donc, monsieur, que Marie Monson a l'intention de suivre ce conseil?

— Je ne le mets pas en doute. Elle est non-seulement habile, mais très-rusée. La dernière qualité est celle que j'admire le moins en elle. Je serais moi-même presque amoureux d'elle sans cette disposition que j'ai reconnue en elle à un assez haut degré, et que je goûte peu. Je tiens pour certain qu'elle vous renvoie à votre mère, et qu'elle a pris le prétexte de notre sortie pour m'épargner les avanies et la pénalité d'une accusation de félonie.

— Vous ne connaissez pas Marie Monson, oncle Tom?... Anna appelait ainsi, par anticipation, depuis longtemps le parent de son amie pour l'époque où la dénomination serait exacte. Elle n'est pas ce que vous pensez; je crois qu'elle se fait plutôt un point d'honneur de rester et d'affronter l'accusation quelle qu'elle soit.

— Il faut avoir des nerfs d'acier pour affronter la justice dans un cas comme le sien, et dans l'état actuel de l'esprit public à Duke. La justice est une belle chose dans la conversation, ma chère; mais nous savons nous autres vieux praticiens, que dans les mains des hommes, elle n'est autre chose que l'humble servante de leurs passions. Quel

est le jury? voilà la première question que l'on s'adresse, sans se préoccuper des faits. J'ai dit tout cela très-clairement à Marie Monson.

— Pour la décider à fuir? demanda Anna d'un air naïvement railleur.

— Pas autant pour cela que pour lui faire demander une remise de l'affaire. Les juges de ce pays sont accablés de travail et si peu payés, que toute demande de remise est généralement accordée. Les affaires du tribunal sont très-négligées, parce que tout y est élaboré dans l'ombre, sans recours aux regards ou aux éloges du public; celui qui expédie le plus d'affaires dans l'année est réputé le plus habile. On juge des causes à la lumière jusqu'à minuit, lorsque les jurés sont à moitié endormis. On peut s'attendre que des hommes habitués à se mettre au lit tous les jours à huit heures, après une rude journée de travail, conservent accidentellement leur liberté de penser dans des causes où tout est pour eux ignorance et obscurité.

— Me dites-vous tout cela, oncle Tom, avec la pensée que je vous comprendrai?

— Pardon, mon enfant, pardon; je m'oublie, mon cœur est plein de toutes les injustices qui se commettent sur terre. Mais nous voici déjà arrivés; je ne me doutais pas que nous eussions marché si vite. Je vois la voiture du docteur relayée après sa journée de visites.

— La vie d'un médecin est si occupée, s'écria la jolie Anna, que rien, je crois, ne pourrait me déterminer à en épouser un.

— Il est heureux qu'une certaine dame de notre connaissance n'ait pas été de votre avis! répliqua en riant Dunscomb, dont la bonne humeur se réveillait toujours dès qu'il s'agissait de plaisanter quelqu'un sur le mariage; mais n'ayez pas d'inquiétude, mon enfant, vous avez trouvé un excellent papa.

Anna, sans répondre, sonna à la porte d'un petit air vexé, nulle jeune fille de son âge n'aimant voir sa mère contracter une post union. La nouvelle mariée s'était déjà pliée aux habitudes de la vie d'un médecin en pleine activité, rompant volontairement avec ses habitudes du passé. Le mariage serait un état de béatitude pour tous, si les hommes se montraient à moitié aussi désintéressés et sincères que l'autre sexe dans les affaires du cœur. Il existe néanmoins des femmes égoïstes, capricieuses, volontaires et sans cœur, que la nature n'a jamais destinées à la vie du mariage, et qui se rendent coupables de toutes les profanations au lieu d'aimer, d'honorer leurs époux et de leur obéir. Ce ne sont pas des femmes, mais des créatures déguisées sous la forme d'un sexe qu'elles déshonorent et tournent en caricatures.

Madame Mac Brain était bonne, et propre à rendre heureux l'automne des jours de son second époux. Son amour pour lui, les soins et les devoirs qu'exigeait sa nouvelle position, lui avaient fait un peu négliger sa fille. A aucune autre époque elle n'eût permis qu'on lui enlevât sa fille aînée sans s'assurer qu'il n'y avait rien à craindre pour son bien-être, pour son esprit et pour son cœur. Mais la manière dont elle accueillit son retour dénota tout ce qu'il y avait au fond de son cœur d'amour pour son enfant chérie. Anna, fraîche et souriante, se jeta dans les bras de sa bonne mère, qui l'embrassa tendrement.

— La voici, veuve... madame Updyke... pardon, je voulais dire femme mariée, et madame Mac Brain! s'écria Dunscomb... Ned est si inconstant qu'il tient toujours ses amis en haleine, entre l'amour et le mariage. Cela lui convient d'autant mieux, qu'il n'a qu'à administrer une pilule pour remettre tout en état. Je vous ramène votre fille saine et sauve, et surtout *pas mariée*, Dieu merci. Vous ferez bien de la garder jusqu'à ce que mon neveu Jack vienne vous demander la permission de l'emmener pour une bonne et dernière fois.

Anna rougit jusqu'aux yeux, tandis que sa mère l'embrassait en souriant. Puis, les demandes et les réponses se succédèrent, jusqu'à ce que madame Mac Brain eût appris toute l'histoire de l'entrevue et des rapports de sa fille avec Marie Monson, aussi loin que les faits déjà connus du lecteur. Anna ne se crut pas autorisée d'en dire davantage, ou si elle fit quelque nouvelle révélation, il serait prématuré à nous de la reproduire.

— Vous voici tous exposés à être accusés de crimes! s'écria Dunscomb dès que la jeune personne eut achevé son récit... Timms sera pendu à la place de sa cliente, et nous aurons tous trois une cellule à King Sing. Oui, ma chère femme mariée, vous êtes ce que la loi appelle *particeps criminis*, et vous aurez à démêler avec le shérif d'ici à huit jours.

— Pourquoi cela, monsieur Dunscomb? demanda madame Mac Brain à moitié effrayée.

— Pour avoir aidé une prisonnière à s'échapper de prison. Marie Monson est loin déjà, sans doute. Elle s'est couchée sur le sofa de Sara, sous prétexte de se reposer, et elle est probablement sur la route du Canada, du Texas ou de la Californie.

— Croyez-vous cela, Anna?

— Non, maman, je n'en crois rien. Au contraire, je suis sûre que nous la retrouverons endormie sur le sofa de M. Dunscomb?

— Dites de mon oncle Tom, mademoiselle, s'il vous plaît?

— Non, monsieur, je ne vous appellerai plus oncle désormais, répondit Anna, qui devint rouge comme une cerise, jusqu'à ce que...

— Jusqu'à ce que vous ayez le droit légal de m'appeler ainsi. Cela viendra en temps utile, j'espère; autrement j'aurais à vous trouver un titre plus cher. La veuve... madame Mac Brain, je veux dire... que dites-vous de cela? Mais sérieusement, mon enfant, vous ne croyez pas que Marie Monson ait l'intention de rentrer dans sa prison pour s'y faire condamner.

— Si l'on peut ajouter foi au serment d'une femme, elle reviendra, monsieur, autrement je ne me fusse pas exposée au risque de l'accompagner.

— Comment êtes-vous venue dans cette ville, Anna? demanda la mère avec inquiétude. N'êtes-vous pas à la merci de quelque cocher de voiture publique?

— La voiture de madame Monson nous attendait à un demi-mille de Biberry...

— Madame! interrompit Dunscomb... Est elle est donc mariée?

Anna baissa les yeux en tremblant, avec la conscience d'avoir trahi un secret qui ne lui appartenait pas, cette révélation faite sous le sceau du silence par Marie Moulin l'ayant trop préoccupée pour la mettre en garde contre une indiscrétion. Il était néanmoins trop tard pour reculer, et un moment de réflexion lui fit comprendre que sur ce point du moins il valait mieux dire tout ce qu'elle avait appris.

Son savoir se bornait à peu de chose; car Marie Moulin elle-même n'avait pu lui apprendre que ce qu'elle savait, c'est-à-dire qu'elle avait connu la prisonnière en Europe sous un autre nom, sans vouloir le révéler, où elle l'avait servie trois ans. Les suites de cette connaissance avaient appelé Marie en Amérique, à la mort de sa mère; mais, n'ayant pu retrouver son ancienne maîtresse, elle avait pris du service chez Sara Wilmeter. Marie Moulin la croyait actuellement mariée; mais avec qui? c'est ce qu'elle ne pouvait ou ne voulait pas dire. Anna n'en révéla pas davantage.

— Voilà encore un nouveau cas de femme qui se sauve de son époux, interrompit Dunscomb; et je suis sûr que l'on trouvera dans le nouveau code une raison quelconque pour justifier sa désobéissance. Vous avez bien fait de vous marier, madame Mac Brain; car, selon les opinions modernes, au lieu de prendre un seigneur et maître, vous n'avez fait qu'engager un serviteur de plus.

— Une femme de cœur et douée de sentiments délicats n'envisagera jamais son époux sous un point de vue aussi dégradant.

— Ceci est fort beau pour les trois premiers jours; mais attendons trois ans. Il y a en ce moment assez de femmes qui courent le monde, mettant au défi les lois de Dieu et des hommes, sous la protection de ce maudit code civil. L'une ne peut souffrir son époux parce qu'il fume; une autre trouve que ce n'est pas assez d'aller à l'église une fois par jour; une autre lui cherche querelle parce qu'il y va trois fois; une autre trouve que le sien donne trop souvent à dîner. Toutes ces femmes oublient leurs devoirs et ces saintes vertus qui donnent droit aux sympathies du genre humain.

— Vous êtes sévère, monsieur Dunscomb, pour nous autres femmes!

— Pas pour vous, madame Mac Brain; il n'y a rien pour vous dans tout cela. Mais continuez, Anna; j'ai eu entre les mains une affaire de ce genre, et je sais combien la pitié qu'on a témoignée à ma cliente était peu méritée. Continuez, Anna... et dites-nous tout ce qui vous reste à dire.

— Marie Moulin ne savait que peu de chose sur ce qui s'était passé depuis le départ de sa maîtresse.

— J'aurais beaucoup à faire observer sur cette affaire, dit Dunscomb lorsque la jeune fille eut fini... si je croyais que nous retrouvassions Marie Monson à notre retour. Dans ce cas, je vous dirais, ma chère dame, qu'Anna ne devrait pas retourner vers cette mystérieuse condamnée... non, pas encore, mais inculpée; et c'est déjà grave... Mais Anna ne retournerait pas si nous avions la moindre chance de la trouver à la maison. Qu'elle vienne donc pour satisfaire sa curiosité; elle passera la nuit avec Sara, qui doit avoir fini son premier somme.

Anna insista auprès de sa mère pour l'amener à consentir à cet arrangement, faisant valoir son engagement avec Marie Monson de ne pas l'abandonner. Mac Brain survint à propos, pour déterminer sa femme à donner son consentement. Il faut convenir que madame Mac Brain pensait plus à l'époux, quel que fût son âge, qu'à sa charmante fille, et qu'elle se trouvait, en outre, embarrassée devant une jeune personne de l'âge d'Anna de son rôle de femme nouvellement mariée. Enfin, Anna, pour déterminer sa mère, lui avait révélé une circonstance que nous aurons plus tard l'occasion de faire connaître au lecteur.

— Je vous parie une boîte de gants que nous ne retrouverons pas Marie Monson! dit l'avocat à sa jeune compagne, qui s'appuyait sur son bras dans leur retour chez lui.

— J'accepte le pari! s'écria la jeune fille, et vous payerez si vous perdez!

— Comme pour un engagement d'honneur... Pierre, notre vieux nègre, sera bien surpris, tout à l'heure, de voir rentrer son coquin de maître avec une belle jeune fille sous le bras.

Anna Updyke avait raison. Marie Monson dormait encore d'un

profond sommeil sur le sofa du salon. Minuit venait de sonner; Dunscomb hésitait à réveiller la jolie dormeuse, bien que ce fût l'heure du retour de la voiture. Il se retira pendant quelques minutes dans sa bibliothèque pour causer avec la belle-fille de son ami.

— Si Jack vous savait ici, ma future nièce, sous le même toit que lui, il ne me pardonnerait pas de ne l'avoir pas fait appeler.

— Je ne manquerai pas d'autres occasions de revoir Jack, répliqua la jeune fille en rougissant. Vous savez combien il est préoccupé de ce procès, et quel puissant intérêt il porte à la prisonnière.

— Ne vous troublez pas l'esprit par ces folles présomptions, mon enfant... Jack est à vous, corps et âme !

— Ecoutez ! j'entends la voiture; il faut appeler Marie.

Anna, moitié riant, moitié pleurant, quitta la bibliothèque pour rentrer au salon. Quelques instants plus tard, Marie Monson reparut, calme, et reposée par une heure d'un sommeil réparateur.

— Ne vous excusez pas pour m'avoir réveillée, disait-elle à sa compagne. La voiture est douce comme une berceuse, la route est facile, nous pourrons dormir pendant le trajet.

— La route est facile, mais elle conduit à la prison, madame Monson.

La prisonnière sourit, et parut s'ensevelir dans ses pensées. Pour la première fois, on l'appelait madame, à l'exception de Marie Moulin, qui, après sa première exclamation, n'avait plus cessé de la qualifier de femme mariée. Cette différence passa inaperçue dans les adieux de leur départ. Le conseiller, en prenant congé de cette étrangère, qui lui fit une gracieuce révérence, ne put s'empêcher de reconnaître que jamais il n'avait encore rencontré de femme qui réunît en elle les charmes personnels les plus accomplis et une puissance mystérieuse d'attraction et de domination impérieuse à laquelle il n'était pas bien sûr d'avoir pu se soustraire.

CHAPITRE XVII.

La preuve la plus évidente qu'un peuple puisse donner de sa haute condition morale existe, peut-être, dans la sage administration de la justice. L'infaillibilité n'appartient pas à la nature humaine ; mais il existe entre la justice légale de deux pays des abîmes qui séparent le bon droit de l'injustice. Comme descendants des Anglais, nous sommes assez enclins à attribuer aux cours de justice de notre mère patrie un plus haut degré de pureté qu'à celles de toutes autres nations européennes. Nous pouvons avoir raison, sans toutefois en inférer la nécessité absolue de croire que l'hermine d'Angleterre fût toujours sans tâche; Bacon et Jeffreys seraient inscrits dans l'histoire pour nous contredire, sans compter ceux que l'obscurité de leur nom a préservés d'une trop fâcheuse notoriété. La condition de la justice américaine, dans sa transformation magistrale, est ce que nous croyons pouvoir appeler une profonde anomalie morale. On croirait que l'esprit inventif des hommes eût rassemblé tous les expédients imaginables pour la corrompre, l'avilir et l'annihiler au moral ; et pourtant, quel est l'audacieux commentateur qui oserait nier qu'elle occupe dans la société le premier rang de l'intégrité humaine ?

Il est incontestable que les magistrats de notre grande république, maigrement rétribués, sans appui assuré pour leurs vieux jours, ni perspective d'honneurs et de dignités héréditaires pour leurs familles, sans aucune induction qui leur rende attrayant le sentier de l'honneur, sont néanmoins probes et intègres, comme aucuns magistrats des nations du vieux monde. Malheureusement, le prestige nécessaire pour imposer le respect aux classes ignorantes et corrompues a été détruit par les ultra-libéraux. Autrefois, le shérif paraissait avec le glaive nu à la main ; le juge était escorté, à son entrée et à sa sortie de la cour, avec tous les honneurs dus à sa haute dignité, laissant sur le spectateur oisif et insouciant une impression salutaire. Tout cela a disparu aujourd'hui. Le juge circule presque inconnu dans la ville du district; il habite l'auberge, mêlé à la foule des procureurs, témoins, solliciteurs, jurés et palefreniers, comme Timms appelle ces derniers ; il se glisse, comme il peut, vers son siége, et semble prendre à tâche d'expédier le plus de besogne dans le moins possible de temps, afin de gagner suffisamment pour vivre. Néanmoins, ces hommes sont, quant à présent, incorruptibles et intelligents. Combien de temps en sera-t-il ainsi, c'est ce qu'il n'est donné à personne de prédire. Cet abaissement du caractère de la magistrature a eu pour résultat d'affaiblir l'influence de la cour sur le jury, influence sans laquelle cette dernière institution devient à peine tolérable. C'est asseoir sur le siége suprême un arbitre irresponsable, ignorant d'ordinaire, et assez souvent corrompu, à la place de l'homme supérieur, intelligent et juste, auquel il était destiné.

La cour d'assises du comté de Dicke n'offrit rien de particulier dans son tribunal, son barreau, ses jurés et, nous pourrions ajouter, dans ses témoins. Le président était un homme froid, sans passions, possédant la dose de science et d'expérience nécessaire, un caractère irréprochable, incapable de mal faire sciemment ou d'errer dans ses appréciations, à moins qu'il ne fût trompé lui-même ou entraîné par la pression du temps et des affaires. Le barreau se composait de piocheurs intelligents, au-dessous de Timms par l'éducation et le savoir, mais à son niveau pour l'esprit naturel et de repartie. On rencontrait par hasard un usurier et un concussionnaire parmi eux un de ces êtres avides qui font monter les notes des frais et honoraires, habiles à se soustraire aux pénalités de la loi contre ces sortes d'abus; mais ces exceptions étaient rares. On avait plutôt à reprocher au barreau de Dicke ses procédés, au dehors, pour la subornation ou l'intimidation des témoins, et de viser au succès sans assez se préoccuper de la pureté et de la légalité des moyens qu'ils mettaient en pratique pour atteindre leur but. Les jurés étaient à peu près ce que les anciennes institutions les avaient faits, composés d'hommes intelligents et d'hommes complétement nuls, se laissant trop souvent influencer par les insinuations de parleurs soldés ou par les manœuvres des râteliers et des litières que Timms a dépeints dans son entretien avec son confrère.

C'est une maladie de l'époque, jointe à l'exploitation des nouvelles diverses dans un intérêt sordide de lucre, et aux dépens de la vérité et de la justice.

Il nous reste à dire quelques mots des témoins. L'homme intelligent, impartial, qui fait sa déposition sans être influencé par les préjugés, la passion, la crainte ou l'amour-propre, est peut-être l'être le plus rare dans le monde entier et dans les annales de la justice. Des hommes d'expérience pensent assez ordinairement que le serment arrache la vérité. Nous le croyons aussi ; mais nous pensons qu'à l'égard du témoin, c'est une vérité relative, c'est-à-dire la connaissance des faits à son point de vue, et l'opinion qui s'en est formée en lui, presque à son insu, par suite des rapports, des critiques et des méchancetés répandus autour de lui. Dans un gouvernement populaire comme le nôtre, il n'y a peut-être pas un homme sur mille possédant assez d'indépendance d'esprit ou de courage moral suffisant pour se figurer qu'il a vu un fait d'une certaine importance sous un jour différent que celui de la communauté ; et rien n'est plus ordinaire que de voir un témoin, dans une affaire qui réveille les sentiments populaires, colorant sa déposition, en diminuant la puissance par une atténuation des faits, ou s'écartant totalement de la vérité sous la pression de l'opinion publique. Il n'est pas le moins du monde impossible de persuader à certains hommes qu'ils n'ont pas été témoins de choses qui se seraient passées sous leurs yeux, ou qu'ils ont été témoins de faits qui n'ont jamais existé.

Devant un tribunal, les hommes se rassemblent, comme dans une lice, n'ayant d'autre but que la victoire, et employant à cet effet des moyens que réprouveraient l'honneur et l'équité. Les débats, qui allaient s'ouvrir dans le palais de justice de Dicke ne faisaient pas d'exception à cette régle.

Timms et Dick William luttaient l'un contre l'autre par ces manœuvres extérieures et secrètes qui déshonorent la profession. Timms reconnut, à l'excessive politesse de son adversaire, l'importance de la lutte qui allait s'engager entre eux lorsqu'ils se rencontrèrent dans la salle de l'auberge qu'ils fréquentaient l'un et l'autre.

— Je ne vous ai pas encore vu si bonne mine, Timms, dit William de l'air le plus cordial... Vous rajeunissez tous les jours... Avez-vous l'intention de suivre l'affaire Butterfield contre Town, cette session ?

— Je le ferai volontiers si vous êtes prêt. Vous savez que l'on a ordonné une contre-enquête ?

William n'ignorait rien; et il savait qu'on l'avait ainsi ordonné afin d'enfler la note des frais et dépens à la charge de leurs clients, la cause étant une de ces grasses affaires dont les praticiens ont coutume d'extraire toute la moelle avant que de les abandonner.

— Je sais cela, et je pense que nous sommes prêts. J'aperçois ici M. Town et plusieurs de ses témoins; mais j'ai tant d'affaires sur les bras que je ne souhaite pas réveiller de sitôt les scandales de celle-ci.

— J'ai appris que vous plaidiez contre nous dans cette affaire du meurtre.

— Je crois que les parents des défunts l'envisagent ainsi ; mais j'ai à peine eu le temps d'examiner les témoignages devant le juge d'instruction.

Timms était trop expérimenté pour ne pas comprendre la perfidie de cette mystification, sachant que son confrère n'avait pas cessé de harceler les témoins depuis une quinzaine de jours.

Cette conversation avait lieu le jour de l'ouverture des assises, après le tirage du jury et l'accomplissement des formalités usuelles pour l'installation du tribunal. Deux heures plus tard, pendant que le procureur de la république s'était absenté pour s'entretenir avec le grand jury, William se leva, et s'adressant à la cour :

— S'il plaît à la cour, dit-il froidement mais avec tout le respect dû au tribunal, l'Etat a l'intention de mettre au rôle une affaire capitale de meurtre et d'incendie.

Le juge parut regretter qu'une affaire de cette importance lui incombât dans la session. Néanmoins il résolut de faire ce sacrifice à la curiosité publique.

— L'inculpé a-t-il été régulièrement assigné ? demanda le président. Je ne me rappelle pas cette affaire.

— Non, Votre Honneur, répliqua cette fois Timms se levant pour répondre et regardant autour de lui comme pour prendre la foule à témoin, l'accusation ne sait pas encore ce que nous avons l'intention de lui objecter.

— Vous avez été choisi pour la défense, monsieur Timms ?

— Oui, monsieur, je me présente pour l'accusée ; mais M. Dunscomb est aussi nommé défenseur dans la cause, et il plaide jusqu'à mercredi à la cour suprême (cour de cassation) dans une affaire importante d'assurance.

— Une affaire d'assurance ne saurait avoir l'importance d'une accusation capitale, rétorqua William ; la vindicte publique exige une prompte répression, et la vie des citoyens réclame aide et protection.

Ces paroles pompeusement accentuées excitèrent un murmure d'approbation dans l'auditoire et sur le banc des jurés.

— Nous ne nous opposons pas à ce que la justice de l'Etat ait son cours et protége la vie des citoyens, répliqua Timms, dont les regards cherchèrent l'approbation de la foule, nous n'avons d'autre but que de défendre l'innocence ; et la grande et puissante république de New-York trouvera plus de plaisir à acquitter une innocente qu'à condamner cinquante coupables.



Jurés de Biberry.

L'expression factice de ces sentiments produisit autant d'effet sur le public que celle de son confrère, et rencontra la même approbation.

— Il me semble, messieurs, interposa le président, qui comprit parfaitement la signification de ces remarques *ad captandum*, que votre discussion est au moins prématurée, sinon inconvenante. Rien de semblable ne devrait être dit avant que l'accusé fût régulièrement assigné.

— Je me soumets à Votre Honneur et je reconnais la justesse de son observation, répondit William. Je prie la cour pour M. le procureur général de vouloir bien décréter d'accusation Marie Monson, soupçonnée de meurtre et d'incendie, et à cet effet l'assigner à comparaître...

— Il serait à désirer que cette proposition fût ajournée jusqu'à ce que j'aie pu me consulter avec l'avocat chargé de la direction de la défense, ce qui peut avoir lieu d'ici à quelques heures.

— Je comprends d'après vos paroles, monsieur, qu'il s'agit d'une femme, dit le juge avec une expression de regret.

— Il s'agit en effet d'une femme jeune et belle, à ce que l'on m'a dit, reprit William, car je n'ai pu encore obtenir de la voir une seule fois. Elle est trop grande dame sans doute pour se montrer au parloir. D'ailleurs, elle pince de la harpe et se fait servir, dit-on, par un valet de chambre français ou quelque chose d'approchant.

— Vous allez trop loin, maître William, et je dois vous arrêter ici, interrompit doucement le président, dont la conscience répugnait à tolérer plus longtemps ces sortes d'insinuations calomnieuses, mais redoutant cet avocat influent, qui avait à sa disposition une demi-douzaine de feuilles publiques.

William accepta cette faible réprimande du juge en homme qui se sent au-dessus de la position qu'on veut lui tracer, et qui témoigne peu de respect pour l'esprit et la lettre de l'observation d'un simple conseiller criminel. Connaissant sa puissance, il savait parfaitement que ce magistrat rechercherait bientôt les suffrages du public pour obtenir une prolongation de sa charge, et qu'il avait à redouter l'opposition d'un des hommes les plus influents sur l'esprit du district.

— Je maintiens, Votre Honneur, qu'il est très-mal, fort mal, reprit l'avocat retors, d'insulter ainsi l'Etat. Lorsqu'une personne, homme ou femme, est inculpée sous une accusation capitale, il est de son devoir d'agir ouvertement, et de se mettre en évidence pour éloigner les soupçons. La harpe fut jadis un instrument sacré, qu'il est inconvenant d'introduire dans nos prisons et dans les cellules des criminels.

— Il n'y a pas encore de criminel, on ne saurait constater un crime sans preuves à l'appui et sans le verdict de douze jurés intègres, interrompit Timms, je proteste donc contre les observations insolites de mon honorable adversaire et...

— Messieurs, messieurs, fit le président avec un peu plus de fermeté, je vous répète que vous avez tort de continuer sur ce ton.

— Vous voyez, mon cher confrère, reprit l'indomptable William, que la cour est tout à fait contre vous. Nous ne sommes pas dans un pays de lords, de ladies, de violons et de harpes, mais dans un pays de citoyens ; et lorsque les citoyens ont trouvé des motifs pour lancer un mandat d'accusation capitale, on doit éviter avec le plus grand soin d'aggraver la position.

William avait eu soin de remplir l'auditoire de créatures chargées, comme la claque dans les théâtres, de rire, d'approuver et d'improuver à certains signes de convention. Cet expédient commence à devenir très-commun parmi nous, surtout dans les procès politiques ; et, quoique rare dans les accusations capitales, il n'est pas sans exemple et sans exercer une funeste influence en pressant sur l'opinion publique, qu'il gouverne.

Les coups portés par William contrariaient son adversaire, qui, expert lui-même dans ces sortes d'attaques, n'avait pas assez de talent pour les combattre victorieusement. Néanmoins il importait de ne pas laisser l'accusation remporter une première victoire et impressionner défavorablement le public contre sa cliente, sans tenter un nouvel effort pour la placer sous un jour moins défavorable.

— La harpe est un instrument religieux, dit-il froidement. Il n'est pas question ici de violon ou d'instrument frivole. Le roi David en a fait usage pour chanter les louanges du Seigneur et...

— Je vous ai déjà signifié, messieurs, que votre manière de procéder était irrégulière et ne pouvait être tolérée plus longtemps, s'écria le juge sur un ton plus haut ; car il redoutait moins l'influence de Timms que celle de son confrère.

Mais Timms aussi connaissait le côté faible du juge, qui devait se présenter l'automne suivant devant les électeurs. Il n'entendait donc pas se laisser réprimander par un homme qui était placé lui-même sous l'alternative de la versatilité d'opinion politique des électeurs.

— J'ai la conscience de l'irrégularité de nos premiers débats, répondit-il avec assurance ; je l'avais déjà lorsque l'avocat accusateur a poussé jusqu'à l'injure ses réflexions sur ma cliente, et les a continuées sans entraves et avec une sorte de tolérance.

— La cour a fait son possible pour arrêter M. William dans sa péroraison, et elle se voit dans l'obligation de vous rappeler vous-même à l'ordre ; vous déclarant que, si vous ne mettez fin l'un et l'autre à cette discussion, elle confiera l'accusation au procureur en personne, et nous assignerons d'office un nouveau défenseur à l'accusée.

William et Timms parurent beaucoup s'amuser de cette menace d'un homme qu'ils croyaient tenir sous leur dépendance morale, et qu'ils ne supposaient pas capable de mettre sa menace à exécution.

Après une courte consultation, il fut décidé que l'on attendrait le retour de l'avocat principal. William avait su ce résultat dès le début de son entrée en scène ; mais, au moyen de sa motion, il avait obtenu deux importants succès : le premier en s'assurant l'éventualité d'une seconde remise, s'il le jugeait opportun, par la concession faite par lui à l'accusée ; le second en se réservant le temps d'effectuer au dehors certaines manœuvres qui devaient agir sur l'opinion publique et sur les témoins en leur laissant la ferme croyance qu'ils suivaient la seule impulsion de leur conscience.

Le lecteur paraîtra surpris peut-être de l'acharnement que mettait William à poursuivre un procès criminel contre une femme. Le fait est pourtant bien simple et s'explique par le mot *intérêt*, qui explique tant de choses. Un compromis avait été passé entre lui et le plus proche parent des victimes, qui lui allouait une remise de tant pour cent si Marie Monson était condamnée et pendue ou si l'on retrouvait l'or qui avait été soustrait aux infortunés époux.

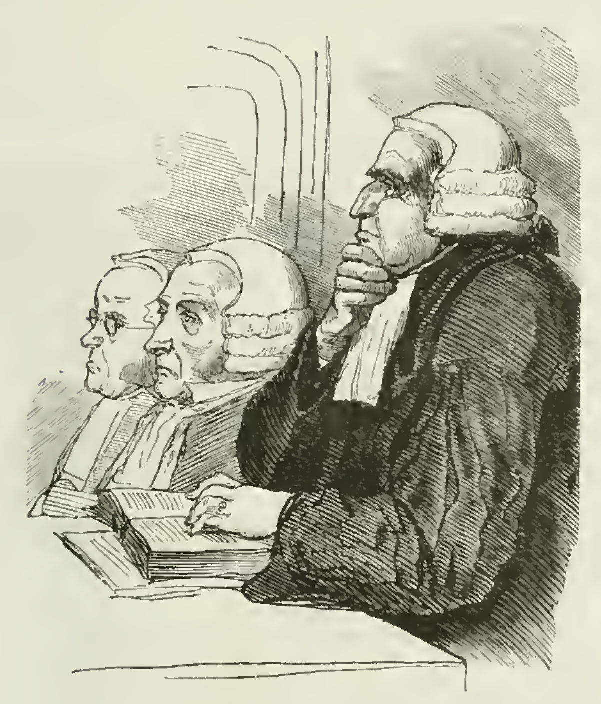
Quelle différence entre cette conduite intéressée et les louables et nobles mobiles qui poussaient Dunscomb à prendre la défense de l'accusée sans espoir de rémunération ! C'est que, s'il y a dans notre contrée une quantité innombrable de William et de Timms, on rencontre encore dans le barreau des hommes à sentiments élevés, praticiens probes et doués des plus vives perceptions du juste et de l'injuste.

CHAPITRE XVIII.

Dans l'intervalle qui s'écoula entre la scène de la cour de justice que nous venons de rapporter et l'arrivée de Dunscomb à Biberry, la

commune s'était divisée en deux camps, qui prenaient parti l'un pour, l'autre contre l'innocence ou le crime de Marie Monson. Depuis plusieurs jours les abords de la prison étaient encombrés de gens qui cherchaient à apercevoir à travers les barreaux cette femme que l'on disait vivre dans sa prison avec tout le luxe et le bien-être de la vie indépendante, qui touchait d'un instrument considéré comme sacré dans l'opinion du vulgaire. Naturellement une foule d'histoires différentes et mensongères circulaient concernant l'histoire, le caractère, les faits et gestes de cette remarquable personne.

Les menées secrètes de William et de Timms accrurent singulièrement l'intensité de la curiosité publique, et entretinrent la population de Dicke dans un état d'agitation peu favorable à l'administration impartiale de la justice. On entendait à tous les coins de rue, dans



Le président et les juges de Biberry.

les tavernes et autres lieux publics, des discussions et des suppositions à perte de vue sur les causes et les incidents du double crime. Cependant on voyait William apparaître tantôt dans la salle de justice pour suivre les différentes affaires qu'il avait en main, tantôt allant et venant d'un air affairé par le passage qui séparait la taverne publique des bâtiments du tribunal; portant toujours sous son bras une forte liasse de papiers. Timms jouait à peu près le même rôle, et trouvait encore le loisir de donner audience à ses différents agents confidentiels. Il cherchait à appuyer son système de défense sur les dépositions des témoins; mais chaque fois qu'il se croyait sur le point de découvrir quelque fait important et neuf, tout l'échafaudage qu'il avait amoncelé avec tant de soin s'écroulait autour de lui faute de solidité dans ses fondations.

Tel était l'état des choses le mercredi soir, veille du jour fixé pour l'ouverture des débats, lorsque la voiture publique s'arrêta dans le village, et que maître Dunscomb en descendit avec ses bagages, son sac de nuit et ses livres. Mac Brain le suivit de près dans sa propre voiture, et Anna vint aussitôt se jeter dans les bras de sa mère. La surexcitation des esprits s'était communiquée aux dames, et madame Mac Brain et sa fille se retirèrent aussitôt dans une chambre à part pour causer de l'affaire de miss Marie Monson.

Le soir du même jour, Dunscomb et Timms, enfermés dans une petite pièce de l'auberge de madame Horton, éloignée du bruit et des clameurs de la foule, parcouraient les dossiers et les documents écrits, dépositions et autres qui se rattachaient au procès. Les deux hommes de loi parlaient peu, l'un prenant les pièces du dossier les unes après les autres et se bornant à les passer à son confrère chaque fois que celui-ci avait achevé d'en parcourir une. Tandis qu'ils étaient ainsi occupés, un léger coup frappé à la porte fut presque aussitôt suivi de la présence inattendue de l'avocat William. Timms sauta d'étonnement sur sa chaise; et s'empressant de ramasser tous les papiers épars sur la table, il attendit dans la plus grande anxiété de connaître le but de cette visite intempestive. De son côté, Dunscomb accueillit son adversaire avec la politesse la plus exquise; car il était trop habitué aux luttes du barreau pour conserver le rôle d'antagoniste en dehors de la lice des cours de justice.

William était à peine supérieur à Timms pour l'élévation des sentiments et du caractère d'homme bien élevé. On pouvait lui reprocher à peu près tous les défauts que nous avons analysés dans son confrère subalterne, à cela près qu'il possédait sur lui-même un empire absolu et une confiance sans bornes dans ses propres moyens. Les étrangers s'étonnent souvent du sang-froid et de l'indépendance d'esprit des Américains en présence d'autorités supérieures : cela tient à ce que nos institutions libérales donnent à l'homme la conscience de sa force et de sa valeur individuelle, et un droit égal à la considération de ses concitoyens.

William, par suite de son naturel fortifié par l'éducation, était en tout temps maître de lui-même; et quoiqu'il distinguât les différences et les hasards produits par la fortune, il ne se courbait jamais sous le rang et la richesse. Intrigant par disposition, il voulait affecter le respect et la déférence qu'il n'éprouvait pas, sans jamais se laisser intimider par la présence du pouvoir le plus despotique ou le plus imposant. Il n'y eut donc rien d'étonnant à ce qu'il se trouvât parfaitement à l'aise devant l'un des premiers bâtonniers du barreau de New-York. Adressant un salut amical à ses deux adversaires, il accepta sans cérémonie le siége qui lui fut offert; il prit un cigare dans la boîte ouverte de Dunscomb, l'alluma avec le plus grand sang-froid, se croisa tranquillement les jambes à l'un des angles de la table, et huma quelques bouffées de tabac sans se presser de prendre la parole.

Les *rôles* sont assez remplis pour la session, dit enfin le sans-gêne visiteur; ils nous conduiront probablement jusqu'à la fin de la semaine prochaine. Etes-vous chargé de l'affaire de Donisels contre la compagnie d'assurance le Pompier?

— Non, j'ai refusé le mandat que m'offrait ce plaignant.

— Par raison de conscience, sans doute! Quant à moi, je laisse tous les péchés de mes causes sur la conscience de mes clients. C'est bien assez d'être obligé d'entendre leurs complaintes, sans avoir à répondre pour eux de leurs erreurs. J'ai appris que vous étiez pour Cogwell contre Davidson?

— C'est vrai, je me suis chargé de cette affaire; et je puis aussi vous dire sans préambule que nous avons l'intention de suivre.



Une jeune Allemande était entrée en qualité de servante chez les époux Goodwin.

— Cela importe peu; si vous nous battez au district, notre tour viendra à l'exécution du jugement.

— Je crois, maître William, que votre client se berce de l'espoir de l'emporter par ce système; je ne m'en embarrasse guère, car je n'ai pas l'habitude de suivre les causes hors de la cour.

— Comment trouvez-vous notre nouveau code, confrère Dunscomb?

— Diabolique, monsieur. Je suis trop vieux pour aimer le changement. En outre, je trouve que c'est pousser la folie jusqu'à l'imbécillité, que de changer un mauvais code pour un pire. L'application ordinaire de la loi n'est pas sans défaut, j'en conviens, mais ce nouveau système n'a aucun mérite à mes yeux.

— Je ne vois pas si loin que vous; j'aime assez surtout le nouveau mode de rémunération. Nous ne sortons rien de notre poche, et

nous pouvons parfois y faire entrer d'asez belles sommes. Vous défendez Marie Monson?

Timms pensa que son confrère abordait enfin le véritable sujet qui l'avait amené dans cette chambre. Il s'agita, jeta autour de lui des regards inquiets pour s'assurer qu'il n'avait laissé traîner aucun papier, puis il affecta un calme parfait et attendit le résultat.

— Je la défends, répliqua froidement Dunscomb; et je prends cette cause *con amore* : vous comprenez ce que cela veut dire, monsieur William.

Un sourire railleur effleura les lèvres de l'adversaire, et éclaira sa physionomie impassible d'une expression sardonique.

— Je le crois. Nous possédons assez de latin dans ce district pour interpréter cette citation, bien que pourtant notre ami Timms, ici présent, affecte de mépriser les classiques. Dans cette instance, *con amore* veut dire sans doute : avec le zele d'un amant, si ce que j'ai appris est vrai.

— Y a-t-il indiscrétion à vous demander ce que vous avez appris?

— Que tous ceux qui approchent cette femme criminelle subissent la puissance de ses charmes.

— *L'inculpée*, si vous voulez bien, et non pas criminelle, avant que le verdict du jury ait été prononcé.

— Je suis convaincu... On dit, maître Timms, que, dans l'hypothèse d'un acquittement, vous serez l'heureux mortel appelé à devenir M. Monson, en récompense de vos services; et, si la moitié seulement est vraie de ce que l'on raconte, vous vous montrerez digne d'elle, avec une jolie fortune par-dessus le marché.

William éclata bruyamment de rire, à la suite de cette saillie qu'il trouvait spirituelle. Dunscomb prit un air grave. Tom dissimulait à peine sa colère. Le vieux conseiller était trop fier et trop supérieur pour répondre; mais Timms se sentait blessé au vif.

— Si de semblables rumeurs circulent dans Dicke, répliqua-t-il, il n'est pas nécessaire de recourir au magnétisme pour en découvrir l'auteur. Dans mon opinion, on devrait apporter plus de justice et de libéralité dans la poursuite des affaires, et laisser de côté la malice et l'animosité.

— Nous sommes tous du même avis, riposta William en ricanant. Je trouve très-libéral de vous récompenser de vos peines par le don d'une jeune et jolie femme, avec une bourse bien garnie, quoique l'on ne sache trop comment ni par qui cette bourse a été remplie... A propos, monsieur Dunscomb, je suis chargé de vous faire une proposition; le moment est d'autant plus opportun, que la cause va s'engager. Cette proposition vient du neveu, le plus proche parent et l'héritier unique de feu Pierre Goodwin. Il m'a chargé de soutenir sa cause, comme vous l'avez sans doute appris. Cet héritier est à peu près assuré que ses défunts parents avaient en leur possession une assez forte somme en or au moment de l'assassinat.

— Il n'y a pas encore eu de verdict rendu qui démontrât la certitude d'un assassinat, interrompit Timms.

— Je vous demande bien pardon, mon cher confrère; vous oubliez que nous avons le verdict de l'enquête, et qu'assurément c'est déjà quelque chose, si cela ne suffit pas pour amener la conviction dans votre esprit. Mais, pour revenir à ma proposition, mon client est à peu près sûr que ce trésor existait dans la possession du défunt; il sait de plus que votre cliente s'est fait dans sa prison un lit d'or, et que bon nombre des pièces qui le composent sont semblables à celles que de nombreux témoins ont vues dans la possession de notre tante.

— Des aigles et des demi-aigles, interrompit Timms, une ressemblance qui part de l'hôtel des monnaies.

— Achevez votre proposition, maître William? dit Dunscomb.

— Nous offrons de retirer notre intervention, conseils ordinaires et extraordinaires, votre serviteur compris, et d'abandonner à l'État la suite de l'affaire, ce qui correspond à peu près à un acquittement, à la condition que vous nous *restituerez* la valeur de cinq mille dollars de cette monnaie d'or. Notez que je ne dis pas : vous nous *payerez*, ce qui impliquerait complicité de notre part; mais : vous nous *restituerez*.

— Il ne pourrait dans aucun cas y avoir complicité si l'acte d'accusation, au lieu d'être anéanti, n'était que suspendu, dit le plus âgé des avocats.

— Assurément! mais nous préférons le mot *restituer*, cela nous permet de nous justifier aux yeux du pays. Nous voulons simplement rentrer dans nos droits, et laisser à l'État le soin de se faire justice à lui-même.

— Vous n'espériez pas qu'une semblable proposition fût acceptée par nous, maître William?

— Je ne vois pas pourquoi vous la refuseriez. La vie est le premier des biens, et préférable à l'or. J'aimerais néanmoins avoir l'avis de votre collègue; car, vous, je le vois bien, vous ne consentirez pas à laisser ainsi diminuer la dot, si vous pouvez faire autrement.

Ces sortes d'insinuations étaient si fréquentes parmi les avocats entre eux devant la cour, qu'ils n'y attachaient plus la moindre importance, même hors des plaidoiries. Mais William donnait une preuve de la finesse de sa perception en exprimant le désir de connaître l'opinion personnelle de Dunscomb. Ce savant jurisconsulte s'arrêtait plus sérieusement que son associé aux considérations de l'offre qui lui était faite. Interpellé d'une manière aussi catégorique, il sentit la nécessité de répondre.

— Êtes-vous venu tout exprès nous rendre visite pour nous faire cette proposition, monsieur William?

— Je vous avouerai franchement que je n'avais pas d'autre but.

— Assurément elle est sanctionnée par votre client, qui vous a donné pleins pouvoirs.

— Il m'a prié de ne pas perdre de temps et de venir vous trouver incontinent, attendu qu'il préfère ce moyen de terminer l'affaire. J'agis donc ici conformément à ses instructions écrites. Autrement je n'aurais pas accepté.

— Cela suffit : monsieur. Vous conviendrait-il d'attendre une réponse d'ici à dix heures du soir?

— Parfaitement : pourvu que votre réponse nous parvienne avant l'appel de la cause demain matin, c'est tout ce qu'il nous faut. Je vous préviens toutefois que nous ne rabattrons rien de nos conditions. En vue du peu de temps qu'il nous reste à réfléchir, entendons-nous bien sur ce point essentiel.

— En ce cas, monsieur William, je vous demande quelques heures de réflexion, et pour nous consulter ensemble mon collègue et moi. Nous pouvons encore nous retrouver ce soir.

L'avocat de la partie plaignante se leva, prit un second cigare dans la boîte, et il avait déjà entr'ouvert la porte, lorsque Timms d'un geste expressif le retint.

— Entendons-nous bien, s'écria-t-il avec emphase; est-ce un armistice que vous nous proposez, avec suspension complète d'hostilités, ou n'est-ce qu'une négociation entamée pendant la continuation de la guerre?

— J'ai peine à vous comprendre, Timms. Il s'agit tout simplement de retirer du champ de bataille des forces alliées, et de vous laisser combattre seul avec l'ennemi principal : il est inutile de parler ici d'armistice, puisque rien ne saurait être fait avant l'ouverture des débats.

— Cela pourrait suffire à quelqu'un qui n'eût pas pratiqué dans ce comté aussi longtemps que moi. Nous avons en ce moment une légion de sténographes, et vos alliés, comme vous les appelez, ne pourraient posséder un corps entier d'éclaireurs.

William conserva une expression impassible de visage, qui dérouta complétement son rusé compère. Dunscomb, dont le caractère honorable se révoltait contre toute supposition de bassesse, se montra indigné des soupçons de son collègue.

— Allons donc, Timms, en voilà assez sur ce sujet. M. William est venu à nous avec une proposition qui mérite d'être prise en considération, tâchons d'y répondre d'une manière convenable.

— Oui, répéta William avec l'aplomb qui lui avait fait donner à la cour le sobriquet d'*impudent*, oui, tâchez de me donner une réponse convenable. Que dites-vous de cela, Timms?

— Que je continuerai d'agir dans mes moyens de défense, absolument comme si vous ne nous aviez fait aucune proposition, et qu'il n'y ait pas eu de négociation acceptée. Vous êtes libre d'en agir de même dans l'intérêt du plaignant.

— C'est convenu, répliqua William acquiesçant par un geste de la main et disparaissant aussitôt.

Dunscomb demeura quelque temps silencieux et grave, absorbé par l'intensité de ses pensées. Son cigare s'éteignit dans sa bouche sans qu'il s'en doutât. Tout à coup il se leva, prit son chapeau, et se dirigeant vers la porte :

— Timms, allons à la prison, dit-il brusquement, il faut absolument que nous causions ce soir avec Marie Monson.

— Si William nous avait fait cette proposition il y a huit jours, nous aurions pu nous y arrêter, répondit Timms tout en marchant sur les talons de son ancien, qui sortait de la chambre emportant sous son bras tous les papiers de la procédure. Mais aujourd'hui que le mal est fait, pourquoi jeter par la fenêtre cinq mille dollars qui n'arrêteront pas les débats scandaleux d'un procès criminel?

— Nous verrons, nous verrons, répliqua Dunscomb, qui descendait précipitamment les marches de l'escalier. Que signifie le tumulte que l'on entend dans cette salle, Timms? Madame Horton a eu tort de placer près de nous un voisinage aussi bruyant. Je vais m'en plaindre à elle en traversant le salon.

— Je ne vous le conseille pas, maître. Nous avons en ce moment besoin de tous nos alliés; et la moindre parole un peu vive nous exposerait à perdre les bons offices de cette femme, qui possède une langue du diable. Elle m'a dit qu'on lui avait amené secrètement un fou, en la payant largement pour le faire soigner, et qu'elle avait consenti à céder ce qu'elle appelle son cabinet des ivrognes, jusqu'à ce que la cour ait décidé de son sort. Sa chambre est, comme la vôtre, assez éloignée des consommateurs pour ne pas troubler leurs ébats.

— Cet arrangement est fort bon pour les consommateurs, mais il ne me convient pas; je vais en dire un mot en passant à madame Horton, afin qu'elle trouve un moyen d'éloigner de ma chambre la retraite de ce maniaque.

— N'en faites rien, maître; cette femme est toute à nous dans ce moment, ne la contrariez pas.

Dunscomb, cédant aux instances de son compagnon, passa outre

et tous deux se dirigèrent vers la prison. La veille du procès, il ne pouvait y avoir d'obstacle à introduire les deux conseils auprès de leur client. Marie Monson les reçut en présence d'Anna Updyke, qui était devenue sa compagne inséparable. Dunscomb ne pouvait croire qu'une intimité de cette nature eût grandi en si peu de temps; mais, réfléchissant à la situation critique de sa cliente, il n'eut pas l'air de trouver insolite la présence à cette heure de sa petite favorite. En outre, le voisinage de madame Mac Brain le relevait de toute responsabilité. Il accueillit donc avec bonté les démonstrations sincères de plaisir qu'Anna témoignait à son oncle Tom, qui leur apportait, à elle et à sa nouvelle amie des consolations, sinon quelque bonne nouvelle.

Dunscomb développa en quelques mots clairs et précis le but de sa visite, marchant droit au but, afin de ne pas perdre un temps précieux en circonlocutions. Marie Monson l'écouta silencieusement, et avec le calme d'un juge siégeant sur son tribunal et prêt à rendre la justice.

— C'est une bien forte somme à trouver lorsqu'il nous reste si peu de temps, continua Dunscomb; mais je crois cette proposition trop importante pour vos intérêts, et je vous conseille de vous décider sur-le-champ. Si par hasard vous ne pouviez vous la procurer dans un aussi court délai, je me fais fort de vous la faire trouver.

— Pour ce qui concerne la question d'argent pure et simple, monsieur Dunscomb, répondit la prisonnière de l'air le plus naturel du monde, n'ayez aucune inquiétude. Il suffirait d'envoyer une personne sûre à la ville; par exemple, M. John Wilmeter. Anna ne put réprimer un mouvement, qui l'éloigna un peu de sa nouvelle connaissance. Il n'éprouverait aucune difficulté de me rapporter demain à l'heure du déjeuner de cinq cents à un millier d'aigles. Cet obstacle ne pourrait donc me faire hésiter un seul instant, si je ne trouvais la proposition injuste et inadmissible. Je n'ai jamais touché un centime du trésor de la pauvre madame Goodwin, il serait donc faux d'admettre que je *restituasse* ce que je n'ai jamais eu en ma possession.

— Vous auriez tort, madame, de vous montrer pointilleuse sur les termes lorsqu'il s'agit de votre existence.

— Il m'importe peu de payer une forte somme pour telle bonne ou telle mauvaise raison; mais il importe essentiellement à mon caractère de me faire acquitter à la barbe de M. William, ou sous la faveur de son désistement.

— Acquitter! Notre cause n'est pas suffisamment éclaircie, miss Monson, pour espérer un acquittement; mon devoir m'impose de ne pas vous laisser d'illusion sur ce point.

— Je comprends que c'est là votre opinion et celle de votre collègue M. Timms; j'admire la franchise de votre aveu, mais je ne partage pas vos doutes sur l'issue de ce procès. Je serai honorablement, victorieusement acquittée, messieurs, j'en suis certaine; et je ne puis consentir à affaiblir l'impression que doit produire cette conclusion inattendue, en m'exposant au soupçon de connivence avec un homme comme cet insolent M. William. Il vaut mieux l'affronter en face, et le mettre au défi d'accomplir ses iniques projets. Ce procès, suivi d'un triomphe complet, est peut-être plus nécessaire à mon bonheur futur que vous ne vous l'imaginez.

Anna se rapprocha involontairement de sa nouvelle amie, et passa son bras autour de sa taille en témoignage d'intérêt et de confiance dans ses paroles. Dunscomb contempla avec stupéfaction cette belle jeune femme qui raisonnait avec un sang-froid incroyable sur une question pendante pour elle de vie ou de mort, se demandant s'il n'était pas de nouveau sous l'empire d'une hallucination mentale. Cette pensée n'eut pas plutôt traversé son esprit, que ses yeux s'arrêtèrent sur Marie Moulin, qui contemplait sa maîtresse avec une expression de tristesse et d'intérêt dont il cherchait à deviner le mobile. Il s'était arrêté pour la première fois à l'idée que Marie Monson pourrait bien être sujette à des accès passagers de folie. Ses regards se reportèrent de la servante sur la maîtresse, pour approfondir plus attentivement et étudier les lignes caractéristiques de son visage. Il ne put découvrir autre chose qu'une sorte d'illumination exaltée dans l'ensemble de la physionomie, mais dénotant une haute intelligence et la quiétude d'un esprit dominé par la raison et par la pureté d'une conscience sans tache. Cette idée ne supporta donc pas longtemps les investigations de Dunscomb, qui se reporta au but primitif de sa visite à la prison.

— Nul autre que vous, madame, ne saurait apprécier ce qui convient mieux à votre bonheur futur, reprit-il après un moment de silence, et à votre situation présente, tant que nous serons maintenus dans l'ignorance complète du passé, tandis que peut-être vos compagnes en savent plus que les hommes appelés à votre défense. Il serait convenable, permettez-moi d'insister encore sur ce point, que, dans la situation où vous vous trouvez, vous nous missiez dans le secret de votre conduite passée, afin de vous disculper entièrement des charges qui pèsent sur vous.

— On m'accuse d'avoir assassiné un vieillard inoffensif et sa femme, d'avoir incendié leur maison, et d'avoir détourné l'or qu'ils avaient en leur possession. On ne sort de semblables accusations que flétrie à tout jamais, ou acquittée sans réserve... Vous conviendrez avec moi que je suis placée dans une étrange alternative... cruelle même, si l'on songe à la faiblesse de mon sexe.

Anna se rapprocha de nouveau de son amie, comme pour la défendre contre tant d'accusations réunies. Marie Moulin avait laissé échapper son aiguille de ses doigts, et semblait écouter avec la plus vive curiosité.

— Je me suis placée dans cette position embarrassante par trop d'indépendance et d'opiniâtreté dans le caractère, et une trop grande fortune à ma disposition. Nous sommes nées pour vivre dans la dépendance, je le crains, monsieur Dunscomb, dépendance de nos parents et peut-être de nos époux...

La prisonnière s'arrêta un moment, les joues empourprées et les yeux brillants comme deux étoiles.

— Peut-être? répéta le conseiller avec une certaine emphase.

— Je sais que, vous autres hommes, vous devez penser différemment que nous sur ce sujet...

— Que vous?... Supposez-vous donc que nous devons croire que la plupart des femmes désirent s'affranchir du joug de leurs époux? Demandez à cette jeune fille qui est à côté de vous, si tels sont les sentiments dont elle est imbue touchant les devoirs de son sexe.

Anna laissa tomber sa tête sur sa poitrine et rougit. Dans ses plus beaux rêves de bonheur avec John Wilmeter, elle avait pensé tout le contraire sur les droits et les devoirs de l'homme et de la femme dans l'état de mariage. Rien ne lui avait semblé plus doux que de s'appuyer sur lui, comme sur son soutien, son guide et son conseiller. Marie Monson fléchit un moment sous le regard sévère de Dunscomb; mais, soit éducation, hasards de la vie ou instinct secret de la puissance de sa volonté, elle se redressa de toute la hauteur de son esprit indépendant.

— J'ignore quelles peuvent être à ce sujet les notions de miss Updyke, répliqua-t-elle; mais je sens mes propres instincts, et ils sont portés vers l'indépendance. Les hommes ont abusé de leurs pouvoirs sur les femmes. Ils ont fait pour eux seuls les lois et les institutions du monde. Qu'une femme tombe, jamais elle ne pourra se relever de sa position déchue; tandis que les hommes vivent dans l'impunité de leurs crimes. Si une femme ne partage pas les opinions de ceux qui l'entourent, elle doit les dissimuler et partager celles de son seigneur et maître. Dans les plus précieux de ses devoirs, elle n'est appelée à remplir qu'un rôle secondaire et à agir d'après ce précepte injurieux qui lui refuse une âme...

— Ces récriminations ressemblent aux remords d'une conscience troublée, ma jeune dame, répliqua froidement Dunscomb, et elles ont frappé plus d'une fois mon oreille. Toutefois, il est moins surprenant qu'une femme jeune, belle, bien élevée et riche se laisse séduire par les désirs tentateurs de l'émancipation de son sexe. Parmi tant d'autres absurdités de notre époque, il vient de surgir une nouvelle loi, qui donne aux femmes mariées le contrôle absolu de leurs biens, tirant une ligne d'égoïsme au milieu de l'oreiller du lit conjugal dans les États de New-York.

— Un homme intègre comme vous l'êtes, monsieur Dunscomb, n'hésiterait pas, je crois, à défendre les droits de la femme contre la prodigalité, la tyrannie et l'abandon de son époux.

— Ce sont autant de mots sans signification pour moi, madame. Dieu a créé la femme pour être la compagne de l'homme... pour le consoler, l'aider dans ses recherches du bonheur, qu'elle partage avec lui; mais toujours dans une situation dépendante. La condition du mariage a bien assez d'inconvénients, sans qu'on cherche à y introduire des sujets de contestations sur les droits de propriété. N'est-il pas préférable d'enseigner aux femmes à se préserver contre les séductions d'esprits pervers et corrompus, de leur inculquer la nécessité d'être lentes à se décider dans le choix d'un époux, afin de ne pas avoir les loisirs du repentir, plutôt que de détruire progressivement les vieux usages de nos pères par des finasseries qui proviennent plutôt de l'ignorance et de l'audace fiévreuse que de la philosophie ou de la sagesse! C'est ainsi que l'on compromet, chaque jour, le bonheur de tous les ménages, pour sauver quelques femmes des extravagances d'un époux prodigue et dissipateur.

— Ne pourrait-on pas obvier à cet inconvénient par les placements inaliénables? demanda Anna d'un air d'intérêt.

— Certainement; la loi existait avant qu'on en fît de nouvelles, et elle suffisait à préserver la famille contre les prodigalités d'un fou. On pouvait en faire l'application dans ces circonstances exceptionnelles, sans introduire dans la vie conjugale des conflits d'intérêts et et de supériorité.

— Vous n'accordez pas à la femme le rang qu'elle est en droit d'occuper dans la société, monsieur Dunscomb, répliqua Marie Monson avec hauteur. J'ai entendu parler d'une certaine miss Millington, à laquelle vous avez autrefois témoigné de l'intérêt, et qui, si elle eût vécu, vous eût inculqué de meilleurs sentiments, et plus de respect pour les femmes.

Le visage de Dunscomb devint livide, ses mains et ses genoux tremblèrent, et il perdit tout désir de continuer la conversation. La douce Anna s'empressa de lui apporter un verre d'eau pour calmer cette agitation, qu'elle avait déjà remarquée en lui toutes les fois que l'on soulevait un coin du voile de cette partie mystérieuse de sa vie.

Marie Monson se retira dans sa cellule, comme pour manifester son intention de ne plus avoir de rapport avec son conseil. Timms

fut frappé de l'air imposant de ses gestes et de son attitude, et la crainte qu'elle lui inspira le retint dans un respectueux silence. Quelques minutes suffirent pour remettre Dunscomb de son émotion passagère, et après avoir échangé avec son confrère quelques mots de consultation ils sortirent ensemble de la prison. L'accusée ne quitta pas sa cellule après s'être réfugiée sous la sauvegarde attentive et prévenante de Marie Moulin.

CHAPITRE XIX.

Il n'existe pas de signe plus certain de principes élevés et de bonne éducation, qu'un souverain mépris pour les bavardages calomnieux. L'existence de ce vice est déplorable chez la femme, qui n'est que trop exposée à en subir l'influence, par ses dispositions naturelles à la curiosité, par son éducation et par les habitudes casanières de sa vie privée. Mais lorsque les hommes cèdent à cette propension détestable, ils ne tardent pas à devenir méchants et méprisables. Nous ajouterons ici, comme résultat d'une longue habitude d'observation, que ceux qui sont plus justiciables des jugements sévères de la société sont toujours les plus enclins à trouver des fautes chez leurs semblables. Les hommes véritablement bons s'abstiennent de participer au scandale et à la calomnie, parce qu'ils sont humbles, et qu'ils jugent leurs propres faiblesses.

Lorsque l'on réfléchit à la somme d'injustice répandue de cette manière sur la surface du globe, sans qu'il soit possible d'y apporter le moindre remède, on se demande pourquoi le genre humain, instinctivement et d'un commun accord, ne cherche pas à extirper dans sa racine un mal si pernicieux à ses intérêts et à son bien-être.

Biberry montrait un exemple frappant de cette triste vérité le matin même du jour où le procès de Marie Monson allait être jugé. La fenêtre de la prison était assiégée d'une foule de curieux, qu'irritait la disposition des rideaux, tirés avec soin, afin d'empêcher leurs regards indiscrets de pénétrer dans l'intérieur. La plupart de ces curieux appartenaient à cette classe d'individus qui ne pouvaient s'imaginer qu'il était assez cruel pour une femme de se trouver sous les coups d'une accusation capitale sans être encore obligée de subir la torture morale d'une exposition publique aux regards avides et indiscrets de la foule. L'accusée était supposée avoir violé les lois du peuple, et le peuple pensait que son privilége lui donnait le droit de devancer le châtiment par l'insulte.

— Pourquoi ne veut-elle pas se montrer au public? s'écria un des curieux, vieillard dont les cheveux avaient blanchi sous une fausse interprétation des droits du peuple. J'ai vu dans ma vie plus d'un meurtrier, et je n'ai pas peur de les dévisager, pourvu qu'on les enchaîne solidement, et qu'ils soient gardés à vue.

Cette saillie provoqua dans la foule une gaieté farouche.

— Vous ne pouvez espérer qu'une dame à la mode, qui pince de la la harpe et parle français, exposera ainsi son joli visage aux regards de la populace, dit une sorte de gentilhomme déguenillé que l'on pouvait reconnaître, à l'agenda qu'il tenait à la main, pour l'un de ces sténographes envieux de remplir leur carnet des calomnies les plus absurdes, pourvu qu'elles attirassent l'attention du public.

Un rire inhumain, mêlé de clameurs qui appelaient son nom à haute voix, parvint aux oreilles de l'accusée tandis qu'elle était agenouillée derrière son rideau, avec Anna Updyke, pour implorer l'assistance céleste dans ce moment de cruelle épreuve.

Vers le milieu de la chaussée, un saute-ruisseau de bas étage, stylé par William, répandait une nouvelle calomnie, qui contribuait à pervertir l'opinion de la moitié des habitants de Dicke et les excitait contre la prisonnière.

— C'est bien la chose la plus extraordinaire que j'aie jamais entendu raconter, disait ce Sam Tongue, dont le nom véritable était Hubb, et si incroyable que, bien que j'entreprenne de la reproduire, je ne force personne à me croire... Voyez-vous, messieurs, continua-t-il s'adressant à un groupe, au milieu duquel on voyait figurer des témoins et des jurés; on dit que cette Marie Monson fut envoyée, dès l'âge de dix ans, dans l'ancien monde pour y faire son éducation, et qu'elle y est restée assez de temps pour apprendre à pincer de la harpe et autres diableries de même nature. Il est malheureux, je l'ai toujours dit, que l'on envoie nos jeunes filles d'Amérique se pervertir dans l'ancien monde. L'éducation du pays, voilà ce qu'on appelle la véritable éducation; et je suis d'avis que ce que l'on ne peut apprendre chez nous ne vaut pas la peine d'être appris ailleurs.

Ce sentiment fut accueilli comme toutes les opinions qui font ressortir la supériorité des Américains aux yeux de cette classe d'individus. Un murmure d'approbation circula d'une extrémité à l'autre de la foule.

— Mais il n'y avait pas grand mal à cela, dit un certain Hicks, qui aimait à tirer des conséquences de toutes choses, tout le monde aurait pu, comme Marie Monson, être élevé en France. Je ne pense pas que cela puisse tourner à son désavantage dans le procès.

— Je n'ai pas dit que cela serait, répliqua Sam Tongue, quoiqu'il soit bien reconnu que la France n'est pas un pays religieux ni de vraie liberté.

— Tout cela ne prouve rien contre Marie Monson, surtout puisque vous dites qu'elle est sortie jeune de son pays. Ce ne fut pas sa faute si ses parents...

— Elle n'a pas de parents. Voilà le grand mystère. On ne lui en a jamais connu. Une fille sans parents, sans amis d'aucune sorte, élevée sur une terre étrangère, apprenant à parler toutes sortes de langues, jouant de tous les instruments étrangers, et revenant grande dans son pays, avec ses poches pleines d'or comme au retour de Californie, sans que l'on sache où elle l'a pris, c'est étrange!

— Elle n'est pas coupable à cause de tout cela, reprit Hicks, qui avait si bien pris déjà la défense de l'accusée qu'il se croyait intéressé à son acquittement, la preuve doit être directe et sans aucune espèce de doute pour accabler un accusé homme ou femme.

— Je sais cela aussi bien que le meilleur avocat de Dicke; mais les antécédents parlent contre une accusée ou en sa faveur, et c'est ce que nous verrons aux assises de ce jour. On sait que cette Marie Monson a beaucoup d'argent en sa possession, mais on ne sait pas où elle l'a pris.

— Ceux qui la croient coupable disent qu'elle l'a pris dans le bas de madame Goodwin, répliqua Hicks en riant; mais, pour ma part, j'ai vu ce bas, et j'ai la certitude qu'il ne contenait pas cinq cents dollars, si seulement il en tenait quatre cents.

Le sténographe tira son calepin et écrivit pendant quelques instants. Le soir même parut dans le journal du soir un paragraphe rapportant la discussion de Tongue et d'Hicks, mais où ni l'un ni l'autre n'eussent reconnu ce qu'ils avaient dit. Ce journal parvint à Biberry dans la matinée du lendemain, et exerça une assez importante influence sur les destinées de l'accusée.

Au comptoir de madame Horton, la discussion était vive également et sur le même sujet. Cette auberge étant la plus fréquentée par les jurés, les agents de Timms et de William y avaient été dirigés en plus grand nombre. Ces hommes n'avaient pas tous la conscience du rôle ignoble qu'on leur faisait jouer; ceux qui les dirigeaient étaient trop habiles pour ne pas déguiser jusqu'à un certain point l'ignominie de leur action. Aux uns, ils avaient dit qu'ils favorisaient la justice en abaissant l'orgueil aristocratique au niveau des droits de la masse. Aux autres, les agents de Timms avaient persuadé qu'ils agissaient en faveur d'une femme faible et sans défense qu'accablait l'avarice connue du neveu des Goodwin et qui courait le danger de tumber dans les trames que l'on avait ourdies contre elle pour la livrer à la vengeance de la loi. Ces raisonnements étaient accompagnés de gratifications libérales, mais données sous forme de compensations largement acquises; le fripon le plus endurci éprouvant une certaine satisfaction à persuader qu'il agit sous l'influence de motifs auxquels il est resté complétement étranger.

Les agents de William avaient l'avantage sur la majorité du public. Ils s'adressaient aux préjugés grands comme le monde, et l'amour-propre de la victoire stimulait leur cupidité. Leur tâche était ainsi la plus facile. Celui qui ne fait que faciliter le développement de nos mauvais instincts est plus sûr de trouver des auditeurs bienveillants, pourvu qu'il leur cache son pied fourchu, que celui qui ne s'appuie que sur le raisonnement. Une singulière histoire circulait autour du comptoir aux dépens de l'accusée, et son invraisemblance même la faisait admettre plus aisément par les esprits crédules, parce qu'elle dépassait toutes les absurdités de l'invention.

On disait que Marie Monson était une riche héritière de haute origine et parfaitement élevée. Elle avait été mariée à un homme d'égale position de rang et de fortune, mais beaucoup plus âgé qu'elle; c'était ce que l'on appelle en France, la patrie de l'époux, un mariage de raison, conclu par les parents et tuteurs de la jeune femme sans consulter ses goûts, ses sympathies ou sa volonté. Après une année de cette existence, le couple mal assorti était arrivé en Amérique, où se trouvait toute la fortune territoriale de la jeune femme. La propriété exclusive de cette fortune, conformément à la nouvelle loi, possession unique et absolue de la femme, fut l'une des causes principales des discussions qui ne tardèrent pas à s'élever entre l'homme et la femme. Un refroidissement s'en était suivi; et, peu de temps après, la femme avait déserté le domicile conjugal et s'était cachée chez les époux Goodwin, tandis que les émissaires de son époux battaient le pays pour découvrir ses traces. On ajoutait à titre d'embellissement à cette histoire étrange, mais nullement invraisemblable, qu'une folie occulte était héréditaire dans la famille de la dame, et l'on supposait que les excentricités de sa conduite pouvaient bien remonter à cette maladie, ou que l'incendie et le meurtre n'eussent été que les conséquences d'un de ses violents accès.

Wilmeter entendit dans l'auberge, pour la première fois, cette étrange rumeur qui circulait sur le passé mystérieux de la jeune femme. Il en fut attristé, quoique Anna eût à peu près reconquis son empire sur son cœur. Il la raconta à Millington, et tous deux cherchèrent en vain à retrouver la trace de cette absurde calomnie. L'un avait entendu en raconter les circonstances par un autre, mais personne ne pouvait dire qui l'avait le premier avancée. Les jeunes gens renoncèrent à découvrir l'auteur, et se dirigèrent vers le domicile de Timms, où ils comptaient trouver Dunscomb.

L'étude de maître Timms était située au rez-de-chaussée d'une petite maison ornée de jalousies, dénommées à tort vénitiennes,

peinte à la chaux, et d'une élégance douteuse à cause de ses prétentions architecturales. Elle contenait deux ou trois chambres, dont l'une servait d'entrée et de salle d'attente pour les clients, et l'autre d'étude proprement dite. Dunscomb était dans cette dernière, tandis qu'un clerc et quelques clients campagnards stationnaient dans la première. John et Millington entrèrent en personnes familiarisées avec les localités.

Wilmeter, allant droit au but, exposa à son oncle l'étrange récit que l'on faisait circuler dans Biberry sur sa cliente. L'oncle écouta jusqu'au bout sans répondre, pâlissant à mesure que John avançait dans son récit; et lorsqu'il l'eut achevé, Dunscomb se retournant vers Millington :

— Vous avez entendu raconter cette histoire, Michel? demanda-t-il.

— Oui, monsieur; John et moi nous avons cherché à en découvrir la source.

— Et quel a été votre succès?

— Nul; elle est dans toutes les bouches, mais personne ne sait d'où elle sort.

— Avez-vous saisi le rapport qui m'a frappé, qui m'a même oppressé?

— Parfaitement, monsieur, et je fus moi-même frappé de la conformité de ces faits avec ceux que vous m'avez communiqués il y a quelques mois.

— C'est qu'il y en a en effet formant une forte probabilité en faveur de cette supposition. Qu'est devenu maître Timms?

— Présent, répondit ce dernier de l'autre pièce. Je dépêche l'un de mes clercs vers un de nos agents pour savoir ce que tout cela veut dire.

Cependant Timms échangeait tour à tour quelques paroles avec les clients qui l'avaient attendu, affirmant à chacun d'eux qu'il n'y avait pas le plus léger doute possible sur le gain de leur procès. Nous ajouterons ici, pour donner un exemple de l'erreur dans laquelle tombent souvent ces prophètes de la loi, que Timms perdit successivement ses trois causes, au grand désappointement des braves cultivateurs qui s'étaient reposés du succès sur son talent et sur les promesses dorées qu'il leur avait faites.

L'agent que maître Timms avait envoyé querir fit bientôt acte de présence dans l'étude. C'était un homme d'apparence commune plutôt qu'honnête, avec un regard faux et satanique. Le clerc l'annonça sous le nom de M. Johnson.

— Eh bien! Johnson, quelles nouvelles? commença Timms, vous n'avez rien à craindre devant ces messieurs, ce sont des amis de Marie Monson; parlez, et évitez les détails trop particuliers.

Johnson cligna de l'œil; et, prenant une chique de tabac pour se donner le temps de réfléchir à ce qu'il allait dire, il s'inclina très-respectueusement devant le grand avocat du barreau, et jeta un coup d'œil pour mesurer la valeur de leur antagonisme ou de leur dévouement.

— Pas très-bonnes, fut la réponse. Cet instrument étranger, que l'on dit ressembler à celui dont David jouait devant Saül, a fait beaucoup de mal. C'est un mauvais système que de chanter sur une accusation de meurtre.

— Avez-vous entendu faire quelque révélation sur la vie passée de Marie Monson? Et d'où viennent ces divers renseignements?

Johnson connaissait parfaitement l'origine de certaines rumeurs, celles surtout qui étaient favorables à l'accusée, mais il comprit que Timms ne faisait pas allusion à ces sortes de bruits.

— Biberry regorge de propos et de rapports qui circulent sur cette affaire, répliqua Johnson avec prudence. Les parties font ce qu'elles peuvent pour défendre leurs causes devant l'opinion publique.

— Vous savez ce que je veux dire, répondez catégoriquement, nous n'avons pas de temps à perdre.

— Je comprends ce que vous voulez dire, maître Timms; le bruit m'en est parvenu aux oreilles. A mon avis, la personne qui l'a répandu n'est pas des amis de Marie Monson.

— Vous pensez que cela lui fera du tort?

— Au grand dommage de son cou. Eve, avant qu'elle eût goûté la pomme, ne se fût pas tirée innocente d'une telle accusation. Je considère votre cliente comme une femme perdue, maître Timms.

— Est-ce là l'opinion générale, du moins autant qu'il est en votre pouvoir d'apprécier?

— C'est l'opinion qui circule parmi les jurés.

— Les jurés! s'écria Dunscomb; que diable pouvez-vous savoir de l'opinion des jurés, monsieur Johnson?

Un froid sourire effleura les lèvres de cet homme, qui fixa les yeux sur Timms comme pour trouver un moyen de sortir de la difficulté. Une légère contraction des sourcils, imperceptible pour tous ceux qui se trouvaient dans l'étude, mais parfaitement intelligible pour l'agent, l'avertit de se tenir sur ses gardes.

— Je ne sais que ce que je vois et j'entends. Les jurés sont des hommes, et sujets à laisser lire dans leurs pensées par d'autres hommes sans que ces derniers s'exposent à braver la loi. J'ai moi-même entendu raconter cette histoire en présence de sept membres du jury. On n'a rien dit, je l'avoue, du meurtre ni de l'incendie; mais un tel récit de la vie privée de l'accusée nous a été délivré, que lady Washington elle-même n'aurait pu résister si elle eût vécu pour être accusée d'un crime capital.

— A-t-on agité la question de folie? demanda Dunscomb.

— C'est un moyen trop usé aujourd'hui, il n'y a plus à y compter.

— Mais que dit-on à ce sujet?

— A vous dire vrai, on en a parlé, mais comme la supposition était favorable à Marie Monson, on ne l'a pas soutenue.

— Votre avis est que l'histoire a été mise en circulation par les personnes qui penchent pour l'accusation?

— J'en suis sûr. Un de l'autre côté vient de me dire il n'y a pas dix minutes : Johnson, nous sommes de vieux amis. (Il a l'habitude de me parler familièrement.) Johnson, vous feriez mieux d'y renoncer. Qu'est-ce que cinq mille dollars pour cette femme?

— Depuis si longtemps que je suis au barreau, s'écria Dunscomb avec résignation, je ne m'étais pas fait une idée de cette manière d'administrer la justice du pays. En tout cas, cette illégalité nous donnera l'occasion de demander la révision du procès.

— Le plus malin avocat qui ait jamais traversé le pont d'Harlem peut encore apprendre quelque chose dans le vieux comté de Dicke, dit Johnson. Quant à de nouvelles procédures, je m'étonne seulement que ses avocats n'en aient pas une chaque fois qu'ils sont battus.

— Je voudrais bien savoir comment? Ce serait un bon secret à obtenir.

— Avec un billet de cinq dollars vous l'aurez!

— En voici un de dix dollars, dites-moi votre secret.

— Maître, je déclare que vous vous conduisez en gentilhomme, quelle que soit l'opinion générale sur votre compte. J'aime mieux traiter avec vous qu'avec William, malgré la réputation qu'il a su se faire dans ce pays. Tenez ferme, et vous serez nommé représentant. Election, voilà le gouvernement d'Amérique.

— Je crois que vous avez raison, Johnson.

Sur ces entrefaites, Dunscomb, son neveu et Millington quittèrent l'étude sans que leur départ fût remarqué par les deux compères, qui étaient absorbés par la question de l'élévation de Timms au sénat. A propos de sénat, comme ce livre est destiné à parcourir diverses contrées, nous croyons utile d'expliquer qu'il y a en Amérique deux sénats : celui de chaque Etat séparément, et celui des Etats-Unis; ce dernier étant le corps le plus important et le plus digne. Il est malheureusement trop vrai que les élections sont tout pour le peuple d'Amérique, excepté dans les circonstances qui provoquent un soulèvement. Le sénat de chaque Etat renferme souvent des membres indignes de leur mandat; ce sont le plus souvent des hommes qui ont obtenu leur siége par corruption, et qui feraient mieux, dans leur intérêt comme dans celui du public, de s'occuper de leurs propres affaires. C'est à peu près tout ce que l'on peut dire d'un sénat particulier, sorte d'assemblage de partisans politiques qui n'imposent pas un bien grand respect. Le sénat des Etats-Unis est plus respectable, sans être complétement immaculé.

— Je crois que vous avez à moitié raison, Johnson, reprit Timms, l'élection est le gouvernement de ce pays. Mais voyons ces moyens d'arriver au renvoi d'une affaire à une autre session.

— Je m'étonne, squire, qu'un homme de votre expérience m'adresse une pareille question. La loi est assez sévère pour maintenir dans leur sphère les jurés, les constables et les geôliers; mais les jurés, les constables et les geôliers n'aiment pas rester forcément en place, et il n'existe pas une affaire sur dix où les jurés ne se laissent égarer, et où les constables ne s'introduisent dans la chambre des jurés. On ne peut peser les Américains libres comme la viande d'un bétail quelconque. Comme vous dites monsieur, chaque homme commence à croire qu'il fait partie du peuple, et alors il sait bientôt ce qui lui reste à faire.

— Où est M. Dunscomb?

— Il est sorti il y a un moment avec les deux jeunes gens. Je ne m'étonnerais pas qu'il fût sorti pour aller engager les hommes à détruire ce faux bruit que l'on fait courir sur Marie Monson. Cette besogne me revenait de droit.

— Les grands avocats ne se mêlent pas de ces sortes d'affaires, ou, s'ils le font, ils s'en cachent. Non; il est parti pour la prison, où il faut que j'aille le rejoindre.

Dunscomb était en effet parti pour la prison. Marie Monson, Anna et Sara, ainsi que Marie Moulin, s'étaient habillées pour paraître devant la cour; la première avec une admirable simplicité et un soin plus admirable, les trois autres conformément à leur rang dans la société. A l'exception de Marie Monson, qui persévérait dans une attitude calme et vraiment extraordinaire, les autres femmes étaient inquiètes et agitées.

— La Providence m'a placée dans une situation critique, dit cette étrange créature, et si je reculais devant ce procès, ou que je cherchasse à l'éviter par quelque faux-fuyant, mon nom serait souillé d'une tache indélébile. Il est indispensable que je sois acquittée. C'est ce qui aura lieu avec la protection que Dieu accorde à l'innocence, et je pourrai retourner en paix et avec une conscience paisible auprès de mes amis.

— Ces amis devraient être connus de nous, répondit Dunscomb, et ils auraient dû accourir pour vous protéger par leur présence.

— Eux!... lui... jamais... tant que je vivrai, jamais!

— Voyez ce jeune homme, Marie Monson, vous le connaissez de nom, je crois?

— Marie Monson se tourna du côté de Millington, sourit froidement sans paraître troublée.

— Qu'est-il pour moi?... Rien! Voilà la femme de son choix... A elle tous ses soins et sa sollicitude.

— Me comprenez-vous, Marie Monson? Il est très-important que je sois instruit.

— Peut-être, monsieur Dunscomb. Vous parlez par énigmes ce matin.

— Dans une demi-heure la cloche du palais annoncera le moment de votre jugement, et votre vie est en jeu dans ce procès.

Les joues de l'accusée pâlirent passagèrement; mais la couleur revint bientôt plus vive et d'une teinte plus foncée, tandis que son œil brillait d'orgueil et de résolution.

— Laissez venir le jugement, répliqua-t-elle avec calme, l'innocence ne saurait trembler. Ces deux innocentes et pures jeunes filles ont promis de m'accompagner et de rester auprès de moi pendant la durée du procès. Pourquoi hésiterais je?

— J'irai aussi, s'écria Millington paraissant prendre une soudaine résolution.

— Vous!... C'est bien. Pour l'amour de cette chère fille, vous pouvez venir.

— Pour nulle autre raison, Marie?

— Pour aucune autre, monsieur. Je sais l'intérêt que vous et M. Wilmeter m'avez témoigné, et je vous en remercie du fond du cœur. Ah! la bonté me trouve toujours reconnaissante.

Pour la première fois depuis son emprisonnement, l'accusée montra qu'elle était réellement femme en versant un torrent de larmes.

Dunscomb, reconnaissant l'inutilité d'insister auprès d'elle pour obtenir quelques renseignements sur ses antécédents, se retira laissant la prisonnière baignée de larmes; et ayant pu obtenir dans la prison quelques informations utiles à la défense, il se dirigea vers la salle de justice en compagnie de Millington: tous deux causant à voix basse, afin de ne pas être entendus des curieux qui affluaient aux alentours de la cour de justice.

CHAPITRE XX.

Dans la demi-heure prédite par Dunscomb, la cloche du palais de justice se fit entendre; et la foule se précipita vers le bâtiment pour envahir les bancs, les bords des fenêtres et tous les recoins de la salle, afin d'assister au procès. Tout ce que nous avons raconté au précédent chapitre s'était passé entre six et neuf heures du matin. L'une des mœurs du jour dans la voie du perfectionnement étant de pousser l'administration de la justice à la vitesse d'un chemin de fer, bon nombre de juges modernes siégent depuis huit heures du matin, et expédient des affaires jusqu'à neuf et dix heures du soir, illustrant la justice du pays par le moyen d'assesseurs à moitié endormis et abrutis par la fatigue.

Le quart au moins de l'auditoire rassemblé dans la salle des assises était composé de femmes accourues pour assister au jugement d'une femme accusée d'avoir assassiné une créature de son sexe. Un grand nombre avait été appelé pour témoigner dans la cause.

Enfin un silence général succéda à l'agitation de l'entrée et des discussions de la foule pour obtenir des places; et tous les yeux se tournèrent du côté de la porte, afin d'apercevoir l'accusée. Pourquoi le spectacle du malheur de nos semblables a-t-il donc tant d'attraits pour la foule? La nature nous a pourtant doués de sentiments charitables envers l'infortune et du désir de la soulager; mais lorsque nous n'avons pas d'autre rôle à jouer que celui de simple spectateurs, nous accourons en foule pour nous repaître de la vue des tortures morales d'un accusé et pour assister à son supplice. Des femmes accouraient dans cette salle pour épier les contractions de la conscience sur le visage d'une créature de leur sexe, ou les rayons d'espérance qui leur succéderaient.

— C'est pour aujourd'hui que l'on a indiqué l'appel de l'affaire du ministère public contre Marie Monson, commença le président: monsieur le procureur général est-il prêt?

— Nous sommes prêt, je crois. S'il plaît à la cour, nous nous adjoindrons dans cette affaire M. William et M. Wrigt; ne voulant pas prendre sur nous toute la responsabilité de l'accusation.

— La cour l'a ainsi entendu. Quels sont les défenseurs de l'accusée?

Dunscomb se leva, et avec le calme et la dignité d'un homme habitué à parler devant des juges il répondit:

— Je suis chargé de la défense de Marie Monson, et j'ai maître Timms pour assistant.

— Etes-vous prêts, messieurs?

— Je le crois, monsieur le président, quoique la prisonnière n'ait pas encore été régulièrement citée.

— Monsieur le procureur du district, appelez la cause.

Le shérif fut chargé en personne d'aller chercher la prisonnière pour l'amener devant la cour. Cette solennité inattendue poussa la curiosité au plus haut degré. La porte s'ouvrit au milieu du plus profond silence; et M. Gott entra, suivi par Marie Monson, Anna, Sara, Marie Moulin et les deux jeunes gens. La brave femme du shérif, madame Gott, était déjà dans la salle, où elle avait fait réserver des siéges pour les personnes qui assistaient l'accusée. Les nouveaux arrivants prirent place sur ces siéges réservés, à l'exception de Marie Moulin, qui alla s'asseoir sur le banc des accusés, à côté de sa maîtresse.

Dunscomb, qui épiait l'effet que produirait l'accusée sur l'auditoire, eut lieu d'être satisfait. Son air imposant et ses manières distinguées occasionnèrent dans la foule un murmure approbateur qui pouvait détruire une partie des manœuvres des Davis et de Williams. Le président surtout, homme de cœur et de jugement sain, fut pris par surprise. Il appartenait à l'une des plus vieilles familles de New-York par la naissance, et il possédait un tact exquis à discerner les gens de sa caste. Au premier coup d'œil il reconnut que la prisonnière avait les manières, l'attitude et la finesse d'une personne habituée dès l'enfance à la bonne société. Il arrêta du geste le shérif, qui conduisait l'accusée dans l'espèce de loge destinée aux criminels.

— Donnez à l'accusée une chaise au banc de la défense, dit-il... Monsieur le shérif, faites faire place afin qu'elle soit auprès de son conseil... Lorsqu'elle sera un peu remise de son émotion vous prendrez la parole, monsieur le procureur.

Ces préliminaires achevés, l'accusation posée par le procureur, l'accusée objecta par l'organe de son conseil sa non-culpabilité. Il fut ensuite procédé au tirage du jury.

Un des véritables perfectionnements du jour est de faire prêter une seule fois serment aux membres du jury pour toutes les affaires de la session; c'est une économie de temps, et nous nous plaisons à constater les innovations lorsqu'elles ont un but réel d'utilité ou d'amélioration.

Le greffier appela le nom du premier juré sorti de l'urne: Jonas Wattles. Cet homme était une assez respectable machine, d'un esprit assez borné, mais honnête et voulant le bien. Timms regarda son collègue d'un air qui signifiait: On peut le prendre. En conséquence, Jonas Wattles alla prendre sa place au banc des jurés: heureux d'assister en cette qualité à une affaire capitale.

— Ira Trueman, cria de nouveau le greffier.

Une pause significative succéda à l'appel de ce nom. Trueman était un homme qui exerçait une influence locale assez considérable dans le pays, et son opinion serait d'un grand poids sur des hommes moins instruits et moins fortunés que lui. Timms et William étaient embarrassés de savoir s'ils devaient accepter ou récuser ce juré, sur lequel leurs agents respectifs avaient essayé leur pouvoir sans avoir pu découvrir avec quel degré de succès. Les deux gladiateurs restaient donc dans l'indécision, l'un attendant que l'autre se fût prononcé pour émettre son opinion. Le président s'impatienta de ce délai, et demanda si le juré était accepté.

— Je voudrais connaître l'objection de mon confrère à l'admission de ce juré, fit observer Timms. Je ne crois pas que sa récusation soit péremptoire.

— Je ne récuse pas le moins du monde le juré, répliqua William; j'ai compris, au contraire, que la récusation devait venir du côté de la défense.

— Voilà qui est étrange. L'honorable avocat regarde en méfiance le juré, puis il déclare qu'il ne récuse pas.

— Regarde... Si les regards portaient défi l'Etat pourrait tout aussi bien laisser impunis ces épouvantables crimes, car le visage de mon adversaire est gros de récusations.

— Je rappellerai aux défenseurs la gravité de la cause qu'ils sont appelés à discuter, et qu'ils doivent la conduire avec le décorum dont on ne devrait jamais se départir devant un tribunal. S'il n'y a pas de sujet de récusation d'une ou d'autre part, le juré peut aller prendre place sur le banc.

— Je voudrais au préalable adresser une question ou deux au juré, objecta Timms s'exprimant avec mesure et comme s'il redoutait de heurter les sentiments de l'homme soumis à l'appréciation des conseils, ou d'indisposer contre sa cliente le seul homme peut-être capable de la sauver.

— Vous avez été à Biberry, monsieur le juré, depuis l'ouverture de l'enquête? continua-t-il.

Trueman fit un signe d'assentiment.

— Vous avez sans doute entendu parler de l'affaire qui nous rassemble aujourd'hui?

Nouveau signe confirmatif.

— Pouvez-vous nous dire si quelque chose de remarquable a été dit en votre présence?

Trueman eut l'air de chercher dans sa mémoire, puis, levant la tête, il répondit d'un air délibéré et avec clarté:

— Je sortais de la taverne pour me rendre au palais, lorsque je rencontrai David Johnson...

— Peu importent ces détails, monsieur Trueman, interrompit Timms apprenant que le juré avait causé avec l'un de ses agents les plus dévoués, la cour désire savoir seulement si l'on vous a rapporté quelque circonstance qui fût *défavorable* à Marie Monson.

— Ou qui lui fût *favorable*, dit William d'un air railleur.

— Dites-nous, monsieur le juré, dit le juge l'interrompant, dites-nous si quelqu'un vous a parlé pour ou contre les *mérites* de cette affaire?

— Les mérites, répéta Trueman, qui parut réfléchir de nouveau, non, monsieur le président, je ne saurais l'affirmer.

Cette déclaration était de toute fausseté, mais Trueman réconcilia la réponse avec sa conscience en songeant que la conversation qu'il avait entendue avait roulé sur les démérites de l'accusée.

— Je ne vois pas alors, messieurs, que vous ayez l'un ou l'autre matière à récusation, à moins que vous n'ayez d'autres motifs.

— Peut-être, répondit William... Vous disiez, monsieur Trueman, que vous aviez rencontré David Johnson comme vous sortiez de l'auberge pour vous rendre au tribunal : ai-je bien compris?

— Exactement. Je venais d'avoir une longue conversation avec Pierre Titus (l'un des agents confidentiels de William), lorsque je rencontrai Johnson. Johnson me dit : Une belle journée, monsieur Trueman. Je suis content de vous voir, car les visages d'anciens amis deviennent rares.

— Je ne vois pas d'objection à ce que l'on admette le juré, dit négligemment William satisfait de ce que Titus n'avait pas négligé de remplir son devoir dans cette longue conversation.

— Je le crois un des meilleurs jurés du comté, rétorqua Timms parfaitement sûr que Johnson avait mis à profit l'avantage de dire le dernier mot. Trueman fut admis sur le banc comme le second des douze jurés.

On considérait comme un véritable progrès de faire passer deux jurés sur leur banc dans l'espace d'une demi-heure. Le président, qui s'était résigné à un travail de vingt-quatre heures pour le tirage de tout le jury, fut grandement satisfait d'en voir deux admis en moins d'un quart d'heure.

Les deux avocats, voulant faire assaut d'indépendance, et de bonne volonté dans les choix qui se succédèrent, en laissèrent passer six sans observation. Deux furent successivement récusés par l'un et par l'autre.

Une heure s'écoula dans cette première partie de l'installation du tribunal, pendant laquelle Marie Monson gardait une attitude calme, noble et résignée. Les curieux étaient divisés d'opinon sur son crime ou son innocence. Les uns voyaient dans son maintien et dans l'intérêt qu'elle apportait à suivre les procédés de la cour la preuve d'une conscience endurcie et d'une expérience consommée dans des scènes de même nature; ne songeant pas seulement que l'âge même de l'accusée donnait un démenti à leurs suppositions.

— Allons, messieurs, le temps est chose précieuse, continuons.

Le neuvième juré qui sortit de l'urne était un marchand de campagne nommé Hatfield, réputé pour exercer une influence considérable sur les gens de sa classe, et jouissant d'une réputation de bon sens, sinon de principes.

— Ils pourraient tout aussi bien renvoyer les onze autres chez eux et laisser Hatfield prononcer le verdict, dit tout bas un avocat à son confrère; il n'y a pas d'homme sur tout le banc capable de résister à sa logique.

— S'il en est ainsi, cet homme tient suspendue à sa parole l'existence de la jeune femme.

— C'est à peu près cela. La glorieuse institution du jury produit souvent de semblables résultats.

— Vous oubliez que le président a le droit de dire le dernier mot.

— Dieu soit loué! autrement notre position serait insoutenable. La loi de Lynch serait préférable, je crois, à des lois administrées par des jurés qui se croient tous des jurisconsultes.

— C'est égal, je n'aimerais pas avoir ce Lynch contre moi.

William semblait partager cette opinion, car il s'agitait sur son banc, marmottant entre ses dents des paroles inintelligibles, cherchant un moyen d'empêcher cet homme d'entrer au banc des jurés. Il avait récemment poursuivi Hatfield pour dettes, et avec assez de vigueur pour craindre de sa part quelque ressentiment. Mais comme l'hostilité envers un avocat n'est pas un cas légal de récusation, William se vit dans la nécessité de chercher un autre prétexte.

— Je désire que le juré prête serment sur les réponses aux questions que nous voudrions lui adresser, dit-il.

Timms dressa les oreilles; car il pensa judicieusement que, s'il était important pour William de s'opposer à l'admission de cet homme, il devait y avoir intérêt pour l'accusée à le maintenir : il se tint donc prêt à répondre à toutes les objections.

— Vous habitez la ville voisine, je crois, monsieur Hatfield, Blacston, n'est-ce pas cela? demanda William.

— Vous l'avez dit!

— Vous exercez sans doute quelque profession libérale?

Hatfield avait reçu vingt fois son interrogateur dans son magasin, ce dernier ne pouvait donc ignorer ce qu'il faisait; mais il répondit avec autant de candeur apparente que la demande lui fut adressée.

— Je suis commerçant.

— Vous tenez un magasin, une boutique, probablement, monsieur Hatfield?

— Oui, monsieur, et j'ai même eu l'honneur de vous y voir souvent et de vous vendre des marchandises.

Cette sortie fit sourire l'auditoire; et Timms leva le nez en l'air comme s'il flairait une piste.

— C'est possible, je paye partout où je vais, et je n'embarrasse pas ma mémoire de ces sortes de transactions.

— Monsieur William, interrompit le juge, le temps de la cour est précieux.

— La dignité outragée des lois est également précieuse, monsieur le président; mais nous serons bref... Votre boutique est fréquentée par beaucoup de monde?

— Autant qu'il est d'usage, selon le nombre de la population.

— Dix ou quinze parfois, dans certaines occasions?

— Cela se peut.

— Le meurtre de Pierre Goodwin a-t-il été discuté par vos pratiques, en votre présence?

— Je n'en sais rien, c'est très-possible; mais nous entendons tant de choses autour de nous, que je ne puis rien affirmer.

— Vous êtes-vous quelquefois mêlé à de semblables discussions?

— Il est possible que oui, comme il est possible que non.

— Je vous demande de me répondre catégoriquement si vous n'avez pas eu une discussion de cette nature le 26 mai dernier entre onze heures et midi.

Le ton sec avec lequel cette question fut posée, la minutie des détails, et la particularité de la question, confondirent le juré, qui répondit :

— C'est possible, mais je ne m'en souviens pas.

— Jonas White a-t-il l'habitude de fréquenter votre boutique?

— Assez souvent; c'est un peu le rendez-vous de tous les laboureurs.

— Et Stephen Hook?

— Il y vient souvent.

— Veuillez bien rassembler vos souvenirs. N'avez-vous pas tenu une conversation, White et Hook présents, entre onze heures et midi, le 26 mai dernier?

Hatfield était embarrassé. Désirant sincèrement dire la vérité, il n'avait aucun souvenir qu'une telle conversation eût eu lieu chez lui au jour indiqué.

— Il est possible qu'une conversation ait eu lieu ce jour même, mais je ne m'en souviens pas.

— Cela est très-possible. N'avez-vous pas dans cette conversation manifesté l'opinion que vous ne croyiez pas, que vous ne pouviez pas croire qu'une dame de la condition de l'accusée, ici présente, fût capable de commettre le crime dont elle est accusée?

Hatfield se troublait de plus en plus sous l'air froid et assuré avec lequel William lui posait ses questions. Dans cette situation d'esprit, il laissa échapper cette réponse :

— J'aurais pu émettre cette opinion, elle est assez naturelle.

— Je pense qu'après cet aveu, monsieur le président, vous ne laisserez pas ce témoin sur le banc des jurés.

— Pas si vite, s'il vous plaît, frère William, objecta Timms, qui comprit que son tour était venu de prendre la parole, et qui compulsait rapidement les feuillets de son calepin. Si j'ai bien compris, vous affirmez que cette discussion eut lieu dans la boutique du juré?

— Je l'affirme; un endroit très-convenable pour ces sortes de conversations : Hook et White s'y rencontrent très-souvent.

— C'est probable, très-probable... Monsieur Hatfield, avez-vous l'habitude d'ouvrir votre boutique le dimanche?

— Jamais, monsieur! je ne fais jamais infraction aux lois de l'Eglise.

— Vous êtes orthodoxe sans doute, monsieur?

— Je le suis.

— Je ferai observer à la cour que le 26 mai étant un dimanche, mon confrère William a été complétement induit en erreur au sujet de cette conversation.

Timms reprit son siége d'un air triomphant, et les murmures de l'auditoire convainquirent William qu'il venait de perdre autant de terrain que son adversaire en avait gagné.

— Enfin, messieurs, le temps s'écoule, s'écria le président. Le juré doit-il entrer sur le banc, oui ou non?

— Une erreur de date ne détruit pas le fait de la conversation, répondit William cherchant à reprendre l'avantage; ce fut probablement le 25 ou le 27.

— Vous rappelez-vous ce fait, juré?

— Actuellement que l'on a tant causé sur ce sujet, répondit Hatfield avec fermeté, je me rappelle que je n'étais pas chez moi du 20 au 27 mai dernier, et que, par conséquent, je n'ai pas pu dire les paroles qu'on me prête; et je ne pense pas plus aujourd'hui que Marie Monson est innocente ou coupable.

— Mes renseignements étaient faux, la cour peut admettre le juré.

— Nous nous y opposons, dit Timms décidant dans son esprit que puisque William se montrait si facile à changer d'avis il devait avoir de bonnes raisons pour le faire. Retirez-vous, juré.

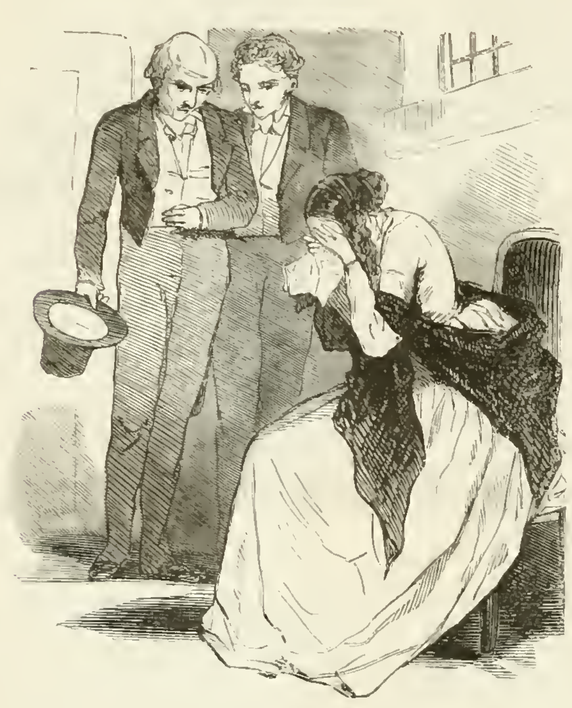
— Pierre Bailey! appela le greffier.

Les jurés suivants passèrent sans objection, et les juges se félicitèrent de ce prompt succès.

— Robert Robinson! cria le greffier appelant le dernier nom qui devait compléter le nombre du jury.

Un homme d'apparence respectable se présenta à la barre; se disposant à prendre place sur le banc, sans s'inquiéter s'il était oui ou non le bienvenu. Il était très-convenablement vêtu, ganté, et portant chaîne de montre, lorgnon et autre objets de luxe qu'on ne voit pas souvent sur les gens de la campagne; ayant plus l'air d'un homme du monde que tous les jurés présents. William ni Timms ne paraissaient connaître cet homme, et témoignaient le plus naïf étonnement, indécis sur la conduite qu'ils devaient tenir dans cette circonstance.

— Je suppose que l'inscription est régulière, dit négligemment William; le juré réside dans la circonscription?



Un torrent de larmes s'échappa des yeux de cet être extraordinaire.

— Certainement, monsieur, répliqua le juré.

— Tenancier libre, ayant droit d'élection?

Un léger sourire effleura les lèvres du juré, et il se retourna d'un air méprisant pour regarder l'interlocuteur qui se permettait de faire cette remarque.

— Je suis le docteur Robinson! dit-il avec une certaine emphase. William était complétement dérouté, jamais il n'avait entendu prononcer ce nom dans le pays; Timms semblait être sous le coup d'une semblable mystification, lorsqu'un membre du barreau se pencha à l'oreille de Dunscomb et lui dit à voix basse que le juré était un célèbre empirique qui fabriquait des pilules pour guérir toutes les maladies et qui, ayant amassé une grande fortune, avait récemment acheté une propriété dans le pays.

— Le juré peut se retirer, dit Dunscomb se levant et assumant un air grave. S'il plaît à la cour, nous le récusons péremptoirement.

Timms parut surpris et même contrarié de cette décision de son collègue.

— Cet homme est un charlatan, dit Dunscomb, et nous avons assez de charlatanisme dans ce système de jury, sans appeler à notre aide des praticiens avérés.

— Je crains bien que c'eût été justement l'homme qui nous convenait. Je réussis assez volontiers avec ces sortes d'individus. Un peu de charlatanisme ne gâte pas une cause.

— Ira Kingland! appela de nouveau le greffier.

Le dernier juré parut; c'était un cultivateur d'apparence respectable et franche, un de ces hommes simples et de sens droit et juste trop rares dans tous les pays du monde.

Aucune objection n'ayant été soulevée contre l'admission de ce juré, le banc fut déclaré complet. Le président fit l'allocution d'usage sur le danger de causer pendant les débats et congédia la cour, déclarant l'audience suspendue pour l'heure du dîner.

CHAPITRE XXI.

Dunscomb se retira dans son hôtel en compagnie de Millington, qu'il semblait avoir pris tout à coup en affection suivant la remarque qu'en fit John Wilmeter. Ils eurent ensemble une longue conférence, à la suite de laquelle Millington monta à cheval et partit ventre à terre du côté de la ville.

— Eh bien! mon oncle, comment marchons-nous? demanda John Wilmeter se jetant sur une chaise en entrant chez Dunscomb après le départ de son ami. J'espère que nos affaires marchent à votre gré?

— Nous avons un jury, Jack, c'est tout ce que l'on peut en dire, répliqua l'oncle continuant à parcourir quelques papiers. C'est ce que j'appelle bien marcher, lorsque dans une cause capitale on obtient un jury dans la première journée.

— Le verdict sera rendu d'ici à demain à la même heure, je le crains.

— Comment, vous le craignez, mon garçon!... Pourquoi cela? Plus tôt la pauvre femme sera acquittée, mieux cela vaudra pour *elle*.

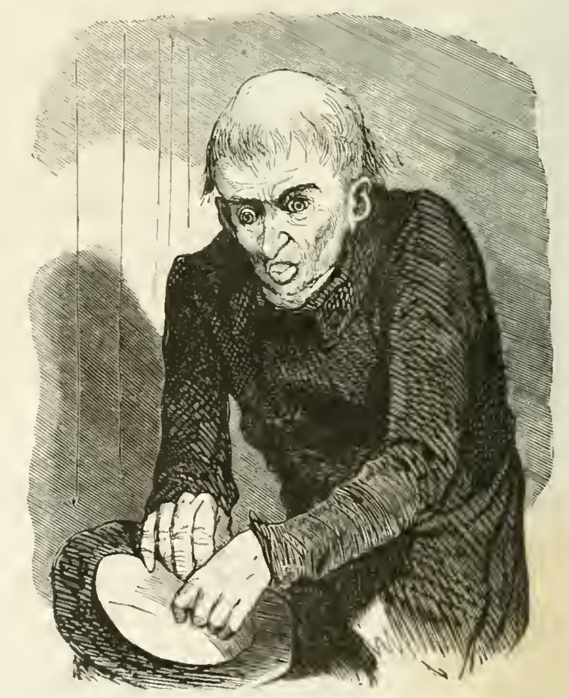
— Oui, si elle est acquittée; mais tout me semble obscur dans cette cause.

— Est-ce bien vous qui parlez ainsi, lorsqu'il n'y a pas plus de huit jours vous preniez l'accusée pour un ange de lumière?

— Elle est certainement une séduisante créature lorsque cela lui plaît, dit John, mais il ne lui plaît pas toujours de paraître ainsi.

— C'est, en effet, une créature bien séduisante, répéta l'oncle mais sur un ton différent de celui de son neveu. John était surexcité, irritable et nerveux, au point de ressentir et de dire des choses désagréables. Mécontent de lui-même, il n'était guère disposé à se montrer satisfait des autres. Un grand changement s'était opéré en lui depuis huit jours; l'image de la tendre Anna commençait à reprendre la place qu'avait occupée un moment Marie Monson. Anna s'était montrée si sincère, si tendrement féminine, chaque fois que le jeune homme s'était présenté à la grille pour causer avec sa rivale, qu'il eût fallu que John possédât un cœur de pierre pour rester insensible à ses excellentes qualités. Dunscomb, qui avait observé la conduite de son neveu dans toute cette affaire, crut le moment favorable pour lui dire quelques mots sur ce sujet.

— Ces caprices des femmes, continua-t-il après quelques instants de réflexion, sont peu à désirer dans le mariage. Quoi que vous fassiez, mon garçon, épousez une femme douce et constante: croyez-moi, il n'y a pas de vrai bonheur avec d'autres.



Un vieil homme à l'air idiot et hébété s'avança au milieu de la salle.

— Toutes les femmes ont, comme nous, mon oncle, leurs goûts et leurs caprices, et elles aiment y donner cours.

— Tout cela est vrai, peut-être; mais évitez ce que nous appelons une femme indépendante: c'est généralement un diable incarné. Si l'on ajoute à son indépendance morale celle de la fortune, sa tyrannie n'a plus de bornes et peut surpasser celle de Néron. Un tyran femelle est pire qu'un tyran mâle, parce qu'elle est capricieuse. Elle soufflera en même temps le chaud et le froid: donnant aujourd'hui, reprenant demain; femme dévouée et obéissante un jour, un autre jour impérieuse et volontaire. Épousez une femme vraiment femme, Jack, c'est-à-dire une créature tendre, affectueuse, réfléchie, dont le cœur vous appartiendra et sera plein de votre image, au point de ne plus trouver de place pour elle-même. Épousez une fille comme Anna Updyke, si vous pouvez l'obtenir.

Paris. Typographie Plon frères, rue de Vaugirard, 36.

— Je vous remercie, mon oncle, répondit John, qui changea de couleur; j'écoute vos conseils, et je les enregistre dans mon esprit. Que penseriez-vous de Marie Monson pour femme?

— Marie Monson est une femme mariée, je crois, et de la pire espèce, répliqua le conseiller: si elle est ce que je crois, son histoire est des plus lamentables. Vous êtes le fils de ma sœur, John, et mon héritier. Vous êtes plus près de mes affections que tout autre homme; ce qui ne m'empêche pas d'aimer Sarah tout autant, et peut-être un peu mieux que vous: ce sont d'étranges chaînes que les sentiments qui se rattachent à notre nature. J'ai aimé votre mère avec la tendresse d'un père pour son enfant; elle me rendait bien mon affection pour elle, et nous espérâmes longtemps vivre vieux garçon et vieille fille, et suivre ensemble le cours de la vie sans nous marier; mais votre père a dérangé tout cela; ma sœur m'a quitté à trente-quatre ans. Ce fut un cruel moment, et je sentis se briser en moi les fibres du cœur, qu'une plus ancienne affection avait déjà distendues.

La voix de Dunscomb était voilée et rauque en prononçant ces dernières paroles; il était pâle, et un tressaillement convulsif agitait tout son être.

— Voilà donc, pensait John Wilmeter, cet insensible célibataire que l'on croit vivre dans l'égoïsme et pour lui seul. Combien le monde est ignorant des scènes dramatiques qui se passent derrière les coulisses du grand théâtre, et des sombres pensées qui grimacent derrière le masque trompeur du galbe civilisé!

Dunscomb ne tarda pas à reprendre l'empire qu'il exerçait sur lui-même. Il prit dans les siennes les mains de son neveu, et lui dit affectueusement:

— Vous ne me voyez pas souvent dans cet état, John. C'est une réminiscence de temps éloignés qui m'a un moment démoralisé. Mon histoire vous est inconnue; quelques mots suffiront pour vous apprendre tout ce qu'il est nécessaire que vous sachiez. J'avais à peu près votre âge lorsque je devins amoureux de Marie Millington, la grand'tante de Michel; je lui fis la cour, et nous fûmes fiancés. Ignoriez-vous cela?

— Pas entièrement, mon oncle; Sarah m'a raconté quelque chose d'approchant. Les filles recueillent plus aisément que nous les anecdotes de famille.



— Bien joué!

— Elle vous aura dit alors que je fus cruellement, lâchement abandonné pour un homme plus riche. Marie fut mariée, et laissa une fille, qui épousa de bonne heure son propre cousin, Frank Millington, le cousin du père de Michel. Vous comprenez dès lors pourquoi j'ai toujours témoigné un vif intérêt à votre futur beau-frère.

— C'est un excellent garçon, sans une goutte de sang infidèle dans les veines. Mais savez-vous ce qu'est devenue cette madame Frank Millington? je ne me rappelle pas jamais en avoir entendu parler.

— Comme sa mère, elle mourut jeune, laissant pour hériter de son nom et de sa grande fortune, une fille unique. Si vous n'avez pas connu M. Frank Millington, c'est qu'il se rendit de bonne heure en France pour surveiller l'éducation de sa fille; et lorsqu'il mourut, Mildred Millington hérita d'une fortune de vingt mille dollars de revenu. Des amis officieux entreprirent de lui faire épouser un Français de bonne famille, mais pauvre, et la dernière révolution les a conduits dans ce pays, où, d'après ce que j'ai entendu dire, elle a voulu prendre en main les rênes du gouvernement domestique, et il s'en est suivi, comme conséquence, une sorte de séparation.

— Mais, mon oncle, ce récit ressemble étonnamment à celui qui m'a été fait ce matin sur Marie Monson! s'écria Jack, qui se dressa sur ses pieds, dans la plus vive agitation.

— Je crois que c'est la même personne. Une certaine ressemblance avec sa mère et sa grand'mère, son éducation, ses manières, son langage, sa fortune, Marie Moulin, et les initiales de son nom d'emprunt sont autant de preuves qui surgissent à l'appui de cette croyance. Les mots: Mademoiselle, puis madame de la servante suisse, s'expliquent tout naturellement; enfin, si nous soupçonnons que cette Marie Monson n'est autre que madame de Larocheforte, nous trouvons l'explication de tout ce qui nous a paru obscur dans ses antécédents.

— Comment expliquer qu'une femme possédant un revenu annuel de vingt mille dollars soit venue s'installer dans la chaumière de Pierre Goodwin?

— Par cela même qu'elle possède cette fortune. M. de Larocheforte, ayant reconnu que cette nouvelle loi donnait à sa femme un contrôle absolu sur sa fortune, a voulu jouer dans sa famille autre chose qu'un rôle de Carlin ou de Fidèle. La dame tient à ses dollars plus qu'à son époux; une querelle en est la conséquence, et elle juge convenable de fuir la protection de son époux et de se cacher pour un temps chez les époux Goodwin, afin d'éviter les poursuites. Les femmes capricieuses et folles font une foule de choses bizarres, et sont soutenues dans leurs actions par d'insensés bavards.

— C'est rendre, je crois, bien faibles et bien futiles les nœuds du mariage.

— C'est traiter avec mépris l'institution même, et porter un défi aux lois divines et humaines. Beaucoup de femmes s'imaginent que pourvu qu'elles s'abstiennent de l'infidélité conjugale, le catalogue de tous les méfaits est à leur disposition.

— Il ne s'étend pas jusqu'au meurtre et à l'incendie, il faut espérer! Dans quel but cette femme se serait-elle rendue coupable de ces crimes?

— Le sait-on toujours? Nous sommes étrangement constitués au moral comme au physique. La plus belle enveloppe renferme souvent l'âme la plus perverse. Mais je suis à peu près assuré qu'il y a dans cette branche des Millington un grain héréditaire de folie. Il serait donc possible que madame de Larocheforte fût plus à plaindre qu'à blâmer.

— Vous ne la croyez pas coupable, mon oncle! s'écria John.

— Je suis assez disposé à croire, du moins je crains très-fort, Jack, qu'elle n'ait accompli ces forfaits. Il y a contre elle une série de preuves qui s'enchaînent pour l'accuser. C'est une triste alternative; mais je ne vois pas d'autre moyen de la sauver qu'en invoquant la folie.

— Nous n'avons aucun témoignage pour appuyer cette croyance?

— Non sans doute; mais Michel Millington est parti à la ville pour faire demander, par le télégraphe, les plus proches parents de madame de Larocheforte, qui demeurent dans le voisinage de Philadelphie. L'époux est lui-même quelque part du côté de l'Hudson. Michel doit chercher à le découvrir. J'obtiendrai du président qu'il abrége ce soir la séance. Il est jeune et indulgent. Il est imbu de notions assez ridicules sur l'économie du temps, mais il n'est pas assez solide sur son siége pour se montrer rétif.

Dans ce moment, Timms s'élança dans la chambre, en proie à une vive agitation, s'écriant aussitôt qu'il ne craignit plus les oreilles indiscrètes:

— Notre cause est perdue. Tous les Barton déposent contre nous, et rien ne pourra nous sauver, pas même les nouvelles sociétés philanthropiques. C'est cette infernale aristocratie qui nous accable. William s'en sert comme d'une arme offensive. Voyez quel rapport magnanime notre savant procureur général vient d'adresser à l'assemblée législative, au sujet de l'aristocratie. Comme il frappe admirablement sur les rois et les duchesses!

— Bah! s'écria Dunscomb courbant sa lèvre en un sourire de

mépris; pas un sur mille, et lui dans le nombre, ne connaît la signification du mot. Le rapport est celui d'un gentilhomme raffiné s'adressant à ses égaux. Quels sont les priviléges exclusifs de Marie Monson? Ce haro sur l'aristocratie sociale est tout ce qu'il y a de plus misérable dans un gouvernement où le serviteur quitte son maître au beau milieu d'un dîner, sans qu'il soit possible de le punir. Il existe en Amérique des aristocrates, ce sont les gueux. Laissez donc là tout ce verbiage, et à l'avenir parlez sensément.

— Vous m'étonnez, monsieur Dunscomb. Je vous considère comme une sorte d'aristocrate.

— Moi!... Et que voyez-vous donc en moi pour vous entretenir dans cette opinion?

— Mais, vous ne ressemblez à aucun de nous; votre démarche, votre langage, votre costume, vos habitudes, vos opinions diffèrent essentiellement du barreau de Ducke. Or, à mon avis, c'est ce que j'appelle se singulariser, et tout ce qui est exclusif et singulier, c'est de l'aristocratie.

Dunscomb et son neveu ne purent retenir leur gaieté à cette naïve révélation, et pour quelques instants Marie Monson fut oubliée.

— J'espère, toutefois, que mon aristocratie ne fera pas de tort à ma cliente, reprit enfin le premier.

— Non, il n'y a pas de danger; mais c'est la démocratie des Burton qui l'accablera. Johnson m'a appris qu'ils font partout prévaloir leur opinion, et j'ai tout lieu de croire que William est sûr de leurs témoignages. A propos de William, il m'a donné à entendre que son marché de cinq mille dollars pour lui abandonner la partie tient toujours.

— J'engage ce M. William et vous-même, Timms, à vous montrer plus réservés sur ces sortes de moyens, si vous ne voulez pas encourir les rigueurs de la loi. Suivez mes conseils, et ne vous mêlez plus dans ces sortes d'affaires.

La cloche du dîner mit fin à la discussion. Timms disparut comme un fantôme; mais Dunscomb, dont les habitudes étaient plus recherchées, et qui savait que madame Horton lui avait réservé une place, descendit paisiblement, et entra dans la salle à manger quand Timms avait déjà à moitié dîné.

Un dîner dans une taverne d'Amérique, pendant la session des assises, mériterait un chapitre particulier si les limites de ce récit nous le permettaient. La loi, comme la misère, met l'homme en contact avec d'étranges camarades de lit. Juges, avocats, témoins, shérifs, greffiers, constables, et quelquefois les accusés, dînent en commun à grande vitesse. Le cliquetis des couteaux, des fourchettes, des cuillers, des verres, des assiettes; les élans des garçons, de l'hôte, de l'hôtesse, des filles de chambre, sommeliers et palefreniers compris, forment une confusion qui ferait honneur à la simplicité la plus républicaine. Tout se rapproche de l'état de nature, à l'exception des viandes, qui sont invariablement trop cuites ou brûlées. Depuis le jour néfaste où un Yankee inventa un four de cuisine, les bons dîners ont disparu des tables américaines. Toutes les viandes sont réduites en cendres par ce procédé de fours économiques.

Les convives d'un dîner de session s'embarrassent peu du nom et de la qualité des mets, et ils auraient de la peine à nommer au sortir de table ce qu'ils out mangé. Ce fut à un dîner de cette sorte que Dunscomb vint prendre place au moment où la moitié des convives, ayant déjà fini, allumaient leurs cigares, et mêlaient la fumée de tabac au fumet des viandes. Nonobstant tous ces inconvénients, Dunscomb et son neveu achevèrent tant bien que mal leur repas. Au moment où ils s'apprêtaient à sortir de table, Mac Brain entra. Le docteur, qui n'avait pas voulu exposer sa femme à la confusion produite par une aussi nombreuse réunion, s'était fait servir dans un petit salon particulier.

— Nous serions assez bien, dit-il, si nous n'avions dans la salle voisine de la nôtre un individu qui doit être ivre ou fou. Madame Horton nous a placés dans le corps de bâtiment que vous habitez; vous devez l'entendre vous-même quelquefois.

— On m'a dit que cet homme était constamment ivre, et il est en effet quelquefois assez bruyant; mais en somme je ne m'en ressens pas beaucoup. Je prendrai la liberté de dîner demain avec vous, Ned; ces dîners à table d'hôte ne conviennent pas à ma constitution.

— Demain?... J'espérais que mon interrogatoire serait fini cette après-midi, et que nous pourrions rentrer en ville demain matin. Vous savez que mes patients m'attendent.

— Vous aurez le temps de prendre patience, et vous pourrez vous estimer heureux si vous en êtes quitte dans huit jours.

— C'est une singulière affaire. Je trouve toute la faculté locale disposée à jurer contre elle. Mon opinion est arrêtée, mais que peut l'opinion d'un seul homme contre le nombre?

— Nous poserons la question à madame Horton, qui vient nous demander comment nous avons dîné... Merci, notre brave hôtesse, merci, nous nous sommes assez bien tirés d'affaire en raison des circonstances.

Madame Horton fut ravie que le grand avocat d'York lui adressât des éloges. Madame Horton était une excellente hôtesse américaine, méprisant les petits expédients des auberges de bas étage, et traitant largement et abondamment ses convives. Ses seuls défauts saillants étaient un amour féroce pour les cancans, qu'elle dissimulait sous le voile de l'insouciance et de la modestie; une curiosité inquisitoriale et une volonté absolue de connaître toutes choses concernant ceux qui séjournaient sous son toit. Cette dernière disposition lui avait attiré déjà, sans la corriger, d'assez graves désagréments pour divers rapports calomnieux dont la source s'était arrêtée à elle. Madame Horton était, en outre, une grande causeuse. M. Dunscomb ne pouvait donc lui échapper dans un moment où tous les convives étaient partis, à l'exception de la société présente.

— Je suis bien aise de causer un peu tranquillement avec vous, maître Dunscomb, commença-t-elle, car on peut ajouter foi au moins à vos paroles. A-t-on l'intention de pendre Marie Monson?

— Votre question est tant soit peu prématurée, madame Horton! Le jury est nommé, voilà où nous en sommes quant à présent.

— Est-il bon? Quelques-uns de nos jurés du comté n'ont rien de trop dans ce genre, m'a-t-on dit.

— Il serait meilleur s'il était composé d'une classe plus élevée de citoyens.

— Pourquoi ne pas les élire? demanda l'hôtesse, qui s'occupait de politique selon l'usage assez fréquent dans ce pays.

— Dieu nous en préserve, ma bonne madame Horton! Nous avons déjà des juges éligibles, c'est assez pour le moment. Je préfère le système actuel du tirage au sort.

— Avez-vous seulement un quaker parmi eux?... Dans ce cas, vous seriez sauvé. Pour ma part, je voudrais qu'on supprimât désormais toute pendaison; je ne vois pas quel bien cela peut faire aux hommes. Comptez sur une chose, maître Dunscomb, et vous tous, messieurs: Marie Monson ne sera pas pendue.

L'intention que l'hôtesse mit dans ces dernières paroles réveilla l'intérêt que Dunscomb paraissait vouloir abandonner. Il étudia attentivement les traits mobiles de la femme.

— Il est de mon devoir, madame Horton, reprit-il, de vous croire, et de convaincre les autres comme je le suis moi-même.

— Vous le pouvez; essayez seulement. D'abord, je crois aux rêves, et j'ai rêvé il y a huit jours que Marie Monson serait acquittée. Ce serait contraire à tous nos sentiments que de pendre une aussi jolie personne.

— Nos goûts pourraient s'en offusquer, et le goût exerce encore chez nous une sorte d'influence. Mais n'avez-vous pas d'autre raison que votre rêve, ma bonne madame Horton, pour penser que Marie Monson sera acquittée?

La femme se donna un air malin, et fit un signe affirmatif. En même temps, elle jeta un coup d'œil sur les compagnons de Dunscomb, comme pour laisser entendre à ce dernier que leur présence l'empêchait d'être plus explicite.

— Ned, faites-moi donc le plaisir d'aller prévenir votre épouse que j'irai tout à l'heure lui dire un petit bonjour. Et vous, Jack, dites à Sarah que je l'attendrai dans le salon de madame Mac Brain pour lui donner le baiser du matin.

Le docteur et John sortirent, laissant Dunscomb seul avec cette femme.

— Je vous répéterai ma question, ma bonne dame; pourquoi pensez-vous que Marie Monson sera acquittée?

Madame Horton parut inquiète, et luttant contre quelque pouvoir secret qui la retînt. L'une de ses mains jouait dans sa poche avec le paquet de clefs et de pinces placé dans sa poche. Dunscomb tira machinalement cette main, il en sortit un assez grand nombre d'aigles. La femme baissa les yeux, rentra l'or dans la poche de son tablier, et se frottant le front, elle parut déterminée à garder de nouveau le silence.

— J'espère que vous vous trouvez bien dans votre chambre, maître? s'écria-t-elle comme moyen de changer la conversation. C'est la meilleure. Vous avez bien près de vous un voisin assez désagréable; mais il ne restera pas longtemps, et je fais tout mon possible pour le réduire au silence.

— C'est donc un maniaque? dit le docteur s'apercevant qu'il ne pourrait rien tirer d'elle dans le moment; ou n'est-il seulement que dans un état d'ivresse? Je l'entends gémir, puis jurer tour à tour, sans pouvoir comprendre ce qu'il dit.

— Il a été envoyé ici par ses amis, et l'aile que vous habitez est le seul endroit où nous l'ayons pu mettre. Quand on est bien rétribué, il faut bien faire les choses. Les aubergistes ont des gratifications aussi bien que ces messieurs du barreau. C'est étonnant comme Timms fait bien ses affaires, monsieur Dunscomb.

— Je crois que le nombre de ses clients est considérablement augmenté. On dit que son étude est presque aussi avantageuse que celle de William. Je regrette d'être obligé de vous quitter, madame Horton; mais la suspension doit être en ce moment levée.

Dunscomb fit un signe d'adieu à l'hôtesse, et partit avec le sang-froid qui le caractérisait. Le plus remarquable de cette délibération fut qu'il n'ajouta aucune foi à la vertu des rêves de madame Horton.

CHAPITRE XXII.

— Greffier, appelez les noms de MM. les jurés, dit le président. Monsieur le shérif, je ne vois pas l'accusée à son banc.

Les jurés répondirent tous à leur nom dans l'ordre de la liste, et peu après Marie Monson parut en compagnie des dames qui lui servaient d'escorte.

Il se fit un profond silence dans l'auditoire, car on sentait que le moment était proche où le sort de l'accusée allait être prononcé. Marie Monson étudiait avec intérêt les visages des jurés, comme pour chercher si dans ces différentes natures il y en eût qu'elle pût considérer comme ses pairs par leur position de fortune ou par leur éducation. Son examen ne fut pas favorable à ses espérances, car tous appartenaient à la classe plébéienne du district.

— Monsieur le procureur, vous avez la parole, dit le président.

Ce digne fonctionnaire se leva, s'inclina devant la cour et les jurés, et commença son exorde. Sa parole était simple, naturelle et digne. Il saisissait clairement tout ce qui était à sa portée, et doué d'une grande expérience, il accomplit son devoir avec conscience et modération à l'égard de l'accusée. Marie Monson aurait toute latitude pour se défendre, dit-il, et si l'État ne parvenait à établir avec certitude sa culpabilité, il ne fallait pas hésiter à l'acquitter.

Abordant les faits matériels de la cause, il représenta les Goodwin comme des gens *pauvres mais honnêtes;* la femme ayant la manie d'amasser des pièces d'or, sans doute pour se faire une réserve contre les besoins de l'âge.

— Cet or, messieurs, continua le ministère public, elle le cachait dans un bas, selon l'usage assez commun chez les femmes de la campagne, et elle trouvait plaisir à le montrer fréquemment à ses voisines. Nous aurons plus tard l'occasion de vous démontrer que plus de vingt personnes ont vu et touché cet or. Est-il besoin de vous dire la curiosité naturelle de tous ces gens du village, qui, n'ayant presque jamais touché d'or, ont dû examiner ces pièces, et surtout les plus rares, avec une grande attention? Une pièce surtout, italienne ou hollandaise, d'environ quatre dollars, a été vue et examinée de près par diverses personnes, comme nous vous le démontrerons.

Or, messieurs, le bas qui contenait l'or était serré dans un bureau, lequel bureau nous avons préservé du feu avec tout son contenu : mais le bas et l'or qu'il contenait avaient disparu. Ces faits vous seront démontrés au delà de toute espèce de doute. Vous verrez ensuite, messieurs, que, lors du premier interrogatoire public de l'accusée, on vérifia le contenu de sa bourse, et la pièce hollandaise ou italienne y fut trouvée, avec plus de cent dollars de pièces américaines moins faciles à identifier.

L'accusation repose en grande partie sur la découverte de cette pièce d'or. Nous savons aujourd'hui que lorsqu'elle fut trouvée en sa possession, l'accusée soutint qu'elle lui appartenait; qu'elle en avait possédé deux, et que celle trouvée dans le bas de madame Goodwin elle la lui avait donnée à titre de présent.

Nous ne voudrions pas nous contenter de simples assertions pour condamner l'accusée, comme nous ne saurions accepter d'elle de simples assertions à titre de preuves. Votre bon sens vous dira, messieurs, que s'il vous est démontré que Dorothée a possédé cette pièce étrangère, qu'elle l'évaluait grandement comme tout l'or qu'elle pouvait loyalement amasser pour le serrer précieusement; que la demeure de cette même Goodwin fut brûlée, elle-même assassinée par un ou plusieurs coups portés avec une énergie sauvage à l'occiput; que Marie Monson, ici présente, connaissait l'existence de ce petit trésor; qu'elle l'avait vu, touché, palpé, et sans doute convoité, avec l'accès facile au chevet des confiants époux, à portée de leur bureau et des clefs qui l'ouvraient; car les tiroirs en ont été trouvés fermés comme madame Goodwin avait coutume de le faire : si tout ceci, messieurs, peut vous être démontré, et que nous retrouvions ensuite cette même pièce d'or dans la poche de Marie Monson, nous aurons, il me semble, une première présomption de crime, à moins que l'accusée ne nous démontre péremptoirement la preuve que cet or est venu loyalement en sa possession. Dans le cas contraire, votre devoir sera tout tracé.

Nous avons la mission de constater la validité de l'accusation par preuves directes, par les dépositions sous serment des témoins, et par des évidences qui ne laissent aucun doute dans votre esprit sur la culpabilité de l'accusée. Il nous incombe en outre de vous démontrer que les crimes dont Marie Monson est accusée ont réellement été commis par elle.

Messieurs, l'existence du crime n'est malheureusement pas contestable. Nous vous démontrerons que les cadavres qui sont couchés là sous ce drap mortuaire sont ceux de Pierre Goodwin et de Dorothée, son épouse. Pierre Goodwin était court et trapu; sa femme, grande et forte. Les cadavres répondent exactement à ces dimensions. On les a découverts sur le bois calciné de leur propre lit, et à l'endroit même où ils avaient précédemment passé tant de nuits paisibles et en sûreté. Tout semble corroborer l'identité des malheureuses victimes dont les restes mutilés ont été découverts, et mon devoir me commande d'ajouter que toutes les circonstances concourent à faire peser le crime sur la tête de l'accusée ici présente à la barre.

Indépendamment de la possession de cette pièce d'or trouvée sur l'accusée pour établir sa culpabilité, nous aurons à vous présenter une foule de preuves secondaires également concluantes. Premièrement, les faits d'une femme jeune, belle, bien élevée, venant on ne sait d'où, et apparaissant tout à coup dans une maison isolée comme celle de Pierre Goodwin, sans que l'on sache dans quel but, ces faits sont en eux-mêmes déjà fort suspects. Tout ce qui reluit n'est pas or, messieurs. Dans de grandes villes comme New-York, on rencontre chaque jour des hommes et des femmes qui ne sont nullement ce qu'ils paraissent être, s'habillant, riant, chantant comme les gens les plus gais et les plus heureux, lorsqu'ils ne savent où trouver un gîte pour la nuit. Il est plus que probable, d'après son costume, ses manières, son éducation et ses moyens de distraction, que Marie Monson est sortie d'une de nos grandes villes pour venir demander asile dans la demeure des époux Goodwin. Pourquoi y est-elle venue? avait-elle entendu parler du trésor des époux Goodwin, et convoité la possession de l'or? Ces questions, messieurs les jurés, vous seront soumises par la cour, et si elles sont résolues affirmativement, vous y reconnaîtrez les motifs du double meurtre.

J'appelle actuellement votre attention sur les circonstances suivantes comme preuves collatérales, qui donneront au témoignage sa valeur intrinsèque. Il vous sera démontré que Marie Monson avait en sa possession une forte somme en or après l'incendie et le meurtre, et conséquemment après le vol, tandis qu'avant ces sinistres événements on ne lui en connaissait pas. Vous aurez la preuve qu'elle a répandu cet or en abondance pour arriver à un acquittement; nous pensons que cet or, elle l'a pris dans le bureau de madame Goodwin. Quelle était la somme, nous l'ignorons, mais tout nous fait supposer que l'or pouvait s'élever à mille dollars environ; et deux témoins certifieront l'existence du double de cette somme en billets de banque. Les Goodwins parlaient d'acheter une ferme évaluée cinq mille dollars. Or, comme on ne leur connaît pas de dettes, selon toute probabilité, ils avaient au moins cette somme en leur possession. Un témoin déposera devant vous, sous serment, d'un legs considérable, laissé à Dorothée Goodwin il y a environ six mois.

Mais, messieurs, une circonstance digne de fixer également votre attention dans une aussi scrupuleuse investigation, c'est la situation même de l'accusée. Qu'est-ce que Marie Monson? Quels sont ses parents, le lieu de sa naissance, sa résidence habituelle, ses occupations, ses moyens d'existence? Pourquoi est-elle venue à Biberry? En un mot, quels sont ses antécédents? Qu'une explication claire et précise nous soit donnée sur tous ces points obscurs aujourd'hui, et l'accusée aura fait un grand pas pour se disculper du crime qui pèse sur elle; nous serons heureux d'entendre des témoins à décharge, qui viendront nous répondre de son caractère et de sa probité?

Le digne fonctionnaire, après avoir continué quelque temps encore sur ce terrain, laissa voir un peu du bout de l'oreille à l'endroit de l'appel à la popularité.

— Messieurs, continua t-il, vous êtes tous ici, comme moi-même, des citoyens simples et sans prétention. Ni vous, ni vos femmes, ni vos filles, ne vous exprimez dans des langues étrangères, et ne faites usage d'instruments de musique inconnus parmi nous. Nous avons tous été élevés dans une simplicité toute républicaine, et nous ne prétendons à aucune supériorité quelconque. Nous n'aurons donc pas égard au costume, aux attraits, aux talents étrangers, mais à l'évidence seule, afin de montrer au monde que la loi atteint chez nous le coupable dans les rangs élevés de la société comme dans toute autre classe.

L'expression grandiose de ces sentiments produisit un murmure d'approbation sur les bancs des jurés, et le magistrat eut la satisfaction, en reprenant son siége, de voir tous les regards tournés vers lui avec admiration.

Le sang-froid, pour ne pas dire l'indifférence, avec lequel Marie Monson écouta ce réquisitoire, fut le sujet de nombreux commentaires au banc de la défense. Par moments, elle avait paru attentive, trahissant la surprise ou l'indignation, mais conservant toute sa présence d'esprit, prenant des notes sur des tablettes qu'elle avait préparées à cet effet.

— S'il plaît à la cour, dit Dunscomb se levant d'un air délibéré, nous demanderons à l'accusation de vouloir bien nous communiquer la liste de ses témoins?

— Je ne crois pas que nous soyons tenus de fournir cette liste, répliqua vivement William.

— Pas rigoureusement, peut-être, selon la loi; mais tenus, je pense, en équité. Il s'agit ici d'une accusation capitale émanant de l'Etat, qui ne peut avoir en vue que de protéger la société par le moyen d'une justice sévère peut-être, mais impartiale. L'Etat, n'ayant pas de vengeance à exercer, ne peut vouloir agir par surprise. Nous sommes accusés de meurtre et d'incendie, sans autres témoignages que ceux allégués dans l'acte d'accusation. Il importe donc que nous ayons un peu à l'avance communication des noms des témoins à charge, afin de nous renseigner sur la moralité de leur caractère et de leur déposition. Je n'insiste pas sur un droit, mais je demande une faveur sanctionnée par l'humanité.

— Nous avons de graves devoirs à remplir envers la société, dit William. Sans vouloir imputer quoi que ce soit de blâmable à l'un ou à l'autre des avocats de l'accusée, nous dirons que de fortes sommes d'argent ont été dépensées, et qu'il y a à craindre que l'on ne suborne des témoins en sa faveur. Je proteste contre toute communication de liste.

— La cour n'élève aucune objection à la demande des conseils de l'accusée; mais elle ne saurait l'imposer comme obligation. Monsieur le procureur général, faites appeler vos témoins.

Nous nous bornerons à reproduire ici les témoignages qui présentent une importance directe à l'intelligence des faits de la cause.

Deux braves fermiers, résidant dans le voisinage de Biberry, furent appelés les premiers pour établir les points principaux de l'évidence. Ils avaient connu Pierre et Dorothée Goodwin, et les avaient fréquentés comme leurs plus proches voisins. Ils avaient été témoins de l'incendie, étant sur les lieux au moment où il avait éclaté. Ils avaient vu l'accusée se présenter à la fenêtre, descendre au moyen d'une échelle, sauver tous ses effets, malles, boîtes, cartons, pupitres, instruments de musique. Tout cela semblait avoir été préparé d'avance pour la circonstance. Les témoins n'avaient plus revu les deux vieillards qu'à l'état de cadavres calcinés, qu'ils avaient néanmoins reconnus pour être ceux de Goodwin et de sa femme, tous deux à peu près de même taille. Pour la première fois depuis le commencement du procès, les dépouilles informes des deux époux furent exposées à la vue de l'auditoire. Les deux témoins déclarèrent reconnaître ces cadavres pour ceux qu'ils avaient trouvés dans les décombres, affirmant qu'ils étaient à peu près de la même corpulence que ceux des deux époux. Ils n'avaient jamais vu le bas rempli d'or; mais ils en avaient beaucoup entendu parler, ayant été pendant vingt-cinq ans les voisins des Goodwin.

Dunscomb conduisit la contre-enquête avec toute l'habileté d'un avocat intelligent et expérimenté. Séparant les suppositions et les on dit des faits avérés, il rejeta les premiers comme allégations inadmissibles et sans fondement pour le jury.

— Vous avez dit que vous connaissiez Pierre Goodwin et sa femme? commença-t-il interpellant le premier témoin.

— Sans doute, je les connaissais parfaitement, je les voyais presque tous les jours.

— Pendant combien de temps?

— Oh! bien longtemps, vingt-cinq ans et plus.

— Persistez-vous à dire que pendant vingt-cinq ans et plus vous avez vu Pierre Goodwin et sa femme presque tous les jours?

— Pas autant que cela, mais bien une ou deux fois par semaine.

— Ces questions sont-elles indispensables à la défense, maître Dunscomb? interrompit le président; le temps est précieux pour la cour.

— Elles sont indispensables, monsieur le président, pour prouver la légèreté avec laquelle certains témoins déposent, et pour mettre en garde messieurs les jurés contre de semblables témoignages. L'acte d'accusation se base sur des témoignages accidentels et indirects qu'il importe d'approfondir. Il n'est pas dit que tel ou tel a vu Marie Monson tuer les Goodwin, mais on suppose le crime d'après un récit de faits collatéraux qui vont être soumis à l'appréciation de MM. les jurés. Vous comprendrez donc, monsieur le président, qu'il est indispensable d'analyser les dépositions, même sur les points qui ne paraissent pas se rattacher directement aux crimes. Si un témoin dépose légèrement, il est essentiel que le jury soit mis sur ses gardes. J'ai mission de défendre une existence compromise, et mon devoir m'ordonne de ne rien négliger pour arriver à un résultat satisfaisant.

— Continuez, maître Dunscomb, la cour vous accorde la latitude la plus étendue.

— Vous dites actuellement que vous les voyiez au moins une ou deux fois par semaine; après réflexion, pourriez-vous attester ce fait par serment?

— Sinon deux fois, je jurerais bien pour une.

Cette réponse satisfit Dunscomb, qui constata que le témoin répondait un peu au hasard, et n'était pas aussi sûr de son fait lorsqu'on le serrait de près.

— Etes-vous bien certain que Dorothée Goodwin soit morte?

— Aussi certain que tous les autres gens du voisinage.

— Vous ne répondez pas à ma question. Je vous demande si vous seriez prêt à jurer devant Dieu que Pierre Goodwin est actuellement décédé?

— Je jurerais bien que je le crois.

— Ce n'est pas là ce que je désire savoir de vous. Vous voyez ces deux cadavres : êtes-vous prêt à jurer que vous les reconnaissez pour ceux de Pierre et de Dorothée Goodwin?

— Je ne suis pas un médecin, moi, ni un chirurgien. Non, je ne dirai pas que je le sais absolument.

— Lequel des deux supposez-vous être Pierre Goodwin?

Cette question embarrassa singulièrement le témoin, qui prit le plus sûr moyen en reportant son opinion sur un autre terrain.

— Je ne prétends pas dire que c'est celui-ci ou celui-là. Tout ce que je puis affirmer, c'est que j'ai connu les époux Goodwin et la maison qu'ils habitaient, que cette maison a été brûlée, et que les deux vieillards n'ont plus reparu.

— Ainsi donc vous ne prétendez pas dire ici quel est l'homme ou quelle est la femme?

Cette question posée ingénieusement eut pour effet de rendre prudents tous les témoins appelés à déposer sur ce fait, dans la crainte qu'une différence existât réellement pour l'œil exercé des hommes de science. Le témoin déclara ne pouvoir rien affirmer, et retourna à sa place laissant le jury convaincu qu'il n'en savait pas davantage que ses autres voisins. Le jury, ainsi placé sur le qui-vive, ne devait plus se montrer disposé à accueillir toutes les dépositions comme paroles d'Evangile.

— Je me plais à croire que M. le procureur a sondé le terrain sur lequel il a basé son acte d'accusation, dit Dunscomb; tout ce qu'il a démontré par preuves légales se borne à constater que Pierre et Dorothée Goodwin ont existé, fait que nous n'avons pas l'intention de nier.

— Et qu'ils n'ont pas reparu vivants depuis la nuit de l'incendie, opposa William à cette interpellation.

— Pas aux yeux des témoins; mais il n'est pas prouvé que d'autres ne les aient pas vus depuis.

— La défense aurait-elle la prétention de soutenir que Goodwin et sa femme ne sont pas morts?

— C'est à l'accusation de prouver affirmativement le contraire. Je me borne à constater ce fait, que nous n'avons pas encore la preuve que l'un ou l'autre fût mort. Deux personnes du nom de Goodwin ont existé, et depuis l'incendie elles ont disparu du voisinage; voilà quant à présent tout ce qu'il est possible à l'accusation d'affirmer.

— Pierre Bacon!

La déposition de ce témoin fut conforme, mot pour mot, à celle qu'il avait faite devant le juge d'instruction. L'examen contradictoire de Dunscomb fut court : il n'était pas possible de nier ce que tout le monde avait vu.

— Jeanne Pope! cria l'huissier.

— La veuve s'avança d'un pas délibéré, prêta serment, et fut introduite dans l'enceinte réservée aux témoins du sexe féminin. Cette femme raconta ce qu'elle savait, non sans amplifier sur les détails, et commettre quelques légères contradictions que Dunscomb ne jugea pas à propos de relever à cause de leur peu d'importance.

— Vous dites, madame Pope, que vous avez souvent vu le bas dans lequel madame Goodwin renfermait son or. Quel en était le tissu?

— En laine, oui, en laine bleue tricotée, et couvert de reprises.

— Le reconnaîtriez-vous, madame Pope, si on le mettait de nouveau sous vos yeux?

— Je crois que je le reconnaîtrais. Dolly Goodwin et moi, nous avons tant de fois examiné l'or qu'il y avait dedans, que le bas m'est bien connu, je crois.

— Etait-ce celui-ci? continua Dunscomb prenant des mains de Timms un bas semblable à celui que l'on avait dépeint.

— S'il plaît à la cour... s'écria William, qui se leva brusquement pour interrompre le contre-examen.

— Pardon, monsieur, dit Dunscomb d'un ton ferme et assuré, il ne s'agit pas de mettre des paroles dans la bouche du témoin, ni de lui inculquer des idées au cerveau. Elle a juré qu'elle reconnaîtrait un bas dont elle a donné la description dans son premier interrogatoire, et nous lui demandons aujourd'hui si elle le reconnaît. Tout cela est régulier, ce me semble, et nous désirons ne pas être interrompu.

— Continuez, maître Dunscomb, dit le juge, l'accusation ne saurait entraver la défense; mais le temps est chose précieuse.

— Est-ce bien là le bas que vous avez vu? répéta Dunscomb.

La femme prit l'objet qui lui était présenté, le tourna et retourna dans tous les sens, s'arrêtant à l'endroit où il était couvert de reprises.

— Il est terriblement reprisé, n'est-ce pas? dit-elle se tournant d'un air de doute vers le conseil.

— Il est tel que vous le voyez, madame, je n'y ai rien changé.

— Je déclare que je crois bien que c'est là le bas que j'ai vu entre les mains de la défunte.

Lorsqu'il en sera temps, nous prouverons, messieurs les jurés, que s'il y a eu réellement un bas rempli d'or, ce n'était pas celui-ci, dit Timms, qui roula l'objet en question et le remit en garde au greffier.

— Vous avez vu une pièce d'or étrangère, reprit Dunscomb, laquelle pièce d'or, vous avez ensuite déclaré, s'est retrouvée dans la poche de Marie Monson. Ayez l'obligeance de me dire si parmi ces pièces étalées sous vos yeux vous reconnaissez celle qui a appartenu à madame Goodwin, ou s'il y en a une qui lui ressemble.

La veuve parut singulièrement embarrassée. A l'exception de quelques petits embellissements ajoutés à sa déposition, elle avait essayé de dire la vérité; mais il lui était impossible cette fois de distinguer au milieu des autres la pièce d'or qu'elle croyait connaître. Après les avoir examinées les unes après les autres assez attentivement, elle avoua franchement son ignorance.

— Il est à peine nécessaire de poursuivre cet examen contradictoire, dit Dunscomb consultant sa montre. Je prierai la cour de vouloir bien nous ajourner à demain matin. La nuit approche, et nous avons à nous mettre en quête des principaux témoins; nous demandons en conséquence, comme une grande faveur, la suspension de l'audience. MM. les jurés n'en seront que plus dispos pour les débats de demain.

La cour acquiesça et consentit à l'ajournement, recommandant au

jury de s'abstenir de toute conversation au dehors avec les témoins, afin de ne pas se laisser influencer dans leur opinion avant d'avoir entendu toutes les dépositions des témoins. William et Timms se chargèrent de rendre inutile l'allocution du président à l'égard de plusieurs membres de cette honorable institution.

L'échec éprouvé par madame Pope à reconnaître la pièce d'or au milieu d'autres pièces à peu près semblables fut très-favorable à la cause de l'accusée. Toutefois Dunscomb reconnut que la bataille était loin encore de pouvoir s'appeler gagnée. Il venait d'obtenir tout au plus un avantage d'escarmouche; il s'agissait actuellement de faire avancer en bon ordre le corps d'armée et l'artillerie pour décider du sort de la journée.

CHAPITRE XXIII.

Le corps de bâtiment de l'auberge d'Horton où était située la chambre de Dunscomb contenait une douzaine de chambres, dont la plus belle, ayant deux fenêtres sur la rue, avait été appropriée pour le conseiller. Le docteur et sa famille avaient été mis en possession d'un petit salon et de deux chambres à coucher, séparées de celle de l'avocat par la chambre qu'occupait le bruyant locataire que l'on disait aliéné. Le bâtiment se terminait par deux petits salons, où les habitués se retiraient pour boire, fumer et jouer.

Dans le salon de madame Mac Brain, *alias* veuve Updyke, comme l'appelait Dunscomb, autour d'une petite table dressée au milieu, Dunscomb, le docteur, sa nouvelle femme et Sarah étaient assis à une partie de whist; la porte restée entr'ouverte attestait le désintéressement du jeu; la petite réunion conservait l'impression de tristesse et d'inquiétude que leur causaient la marche et l'issue du procès.

A vingt pas de là, dans les deux petits salons que nous avons décrits, une société différente, composée de la plupart des sténographes et des huissiers de la cour, plusieurs solliciteurs, quatre ou cinq médecins de campagne, cités comme témoins, étaient aussi rassemblés autour de diverses tables de jeu, et présentaient un contraste frappant avec le cercle paisible du docteur et de sa famille, auprès duquel nous nous arrêterons un moment.

— Je ne trouve pas que l'accusation ait eu aujourd'hui l'avantage qu'elle espérait obtenir des témoignages, dit Mac Brain en jetant une carte... Voici l'as d'atout, miss Sarah; si vous avez le roi, nous gagnons le trick.

— Je n'ai rien du tout, répondit Sarah jetant ses cartes sur la table. Il me semble que c'est manquer de cœur de jouer au whist lorsqu'une personne de notre connaissance est sur le point d'être jugée.

— Je ne me souciais pas de jouer, dit la paisible madame Mac Brain; mais M. Dunscomb paraissait tant désirer faire un rob, que je n'ai pas cru devoir lui refuser.

— C'est vrai cela, Tom, c'est votre faute; et si nous sommes coupables, vous en assumerez la responsabilité.

— Vous avez raison, Ned, dit le docteur posant ses cartes sur la table, l'accusation n'a pas été aussi virulente que je le craignais. Je redoutais surtout le témoignage de cette madame Pope, qui n'a rien conclu de dangereux.

— Je commence à croire que cette malheureuse jeune femme pourrait bien être innocente, dit le docteur.

— Innocente! s'écria Sarah; sincèrement, oncle Ned, vous n'en avez jamais douté.

Mac Brain et Dunscomb échangèrent un coup d'œil significatif; le dernier était prêt à répondre, lorsque, levant les yeux, il aperçut une forme étrange se glisser clandestinement dans la chambre, et se réfugier dans le coin le plus obscur. C'était un homme d'apparence vigoureuse, portant sur ses traits des marques d'imbécillité ou d'aliénation mentale. Il semblait chercher à se cacher, et il y parvint en partie en se glissant derrière un châle de Sarah, suspendu derrière sa chaise, n'ayant été aperçu que par Dunscomb. Celui-ci pensa au maniaque dont madame Horton lui avait parlé, bien qu'elle se fût gardée d'entrer dans aucun détail sur l'origine ou la cause de sa folie.

Un léger cri échappé à Sarah, qui arracha son châle d'un air épouvanté, mit à découvert l'idiot ou le fou, et la jeune fille se réfugia derrière la chaise de son oncle.

— Vous vous êtes trompé de chambre, mon ami, dit Dunscomb avec douceur. Celle-ci, comme vous pouvez le voir, est retenue pour une partie de cartes. Vous ne jouez probablement pas.

Le regard rusé et défiant que le malheureux dirigea autour de lui ne laissait aucun doute sur le dérangement de son esprit. Il se jeta sur les cartes, poussant un sauvage éclat de rire, puis se retira en marmottant entre ses dents :

— Elle n'a jamais voulu me laisser jouer... jamais... jamais.

— Quelle est la personne que vous entendez désigner par ce mot *elle?* Est-ce quelqu'un de la maison, madame Horton par exemple?

Le maniaque fit un signe négatif de la tête.

— Etes vous le grand avocat d'York, squire Dunscomb? demanda-t-il d'un air inquiet.

— Dunscomb est en effet mon nom, quoique je n'aie pas le plaisir de connaître le vôtre.

— Je n'ai pas de nom. On peut me le demander depuis le matin jusqu'au soir, je ne le dirai pas, elle me l'a défendu!

— Vous voulez dire madame Horton, sans doute?

— Non; madame Horton est bonne femme, elle me donne à boire et à manger.

— Dites-moi donc alors quelle personne vous entendez désigner.

— Vous ne le répéterez pas?

— Non, à moins qu'il n'y ait danger à garder le secret. Qui est cette... Elle?

— Elle, bien sûr!

— Qui, elle?

— Marie Monson. Si vous êtes le grand avocat de New-York, vous devez savoir tout ce qu'il en est de Marie Monson.

— Voilà qui est bien extraordinaire, s'écria Dunscomb observant cette étrange créature avec la plus grande attention. Je connais un peu Marie Monson, mais je ne sais pas tout. Avez-vous quelque chose à me dire sur son compte?

L'homme sortit un peu de son coin, parut écouter comme s'il craignait d'être surpris, puis il mit un doigt sur sa bouche, invitant au silence.

— Prenez garde qu'elle vous entende, elle est sorcière!

— Pauvre homme! il me semble en effet qu'elle vous a ensorcelé, comme beaucoup d'autres peut-être.

— Oui, oui, beaucoup d'autres. Je voudrais bien savoir si vous êtes réellement le grand avocat d'York.

— Posez vos questions, mon ami, je tâcherai d'y répondre.

— Qui a mis le feu à la maison, pouvez-vous me dire cela?

— C'est un secret qui reste encore à découvrir. Connaîtriez-vous le coupable?

— Si je le connais, je crois bien. Demandez à Marie Monson, elle vous le dira.

Cette scène était tellement étrange que toute la famille se regardait dans un muet étonnement. Mac Brain plongeait ses regards dans ceux de l'étranger pour chercher à découvrir la nature et les symptômes de la folie dont il semblait atteint. La maladie présentait à certains moments le caractère de l'idiotisme, mais dans d'autres les traits se contractaient en véritables accès de folie furieuse.

— Vous croyez donc que Marie Monson sait qui a mis le feu à la maison?

— Elle le sait!... moi aussi, mais je ne veux pas le dire. On me pendrait, et Marie Monson aussi, si je le disais. Je ne veux pas être pendu, du tout, du tout.

Sarah tressaillit en entendant accentuer ces paroles avec exaltation. Madame Mac Brain se leva pour envoyer sur-le-champ chercher sa fille, qui consolait dans la prison la malheureuse abandonnée, selon l'intime conviction d'Anna. Un mot du docteur l'invita à se rasseoir, et à prendre patience jusqu'à ce que l'on eût obtenu des données plus précises.

— Marie Monson donne de bons conseils de prudence, reprit Dunscomb.

— Oui, mais elle n'est pas le grand conseiller d'York. C'est vous, m'a-t-on dit.

— Qui vous a dit cela?

— Nancy Horton, et aussi Marie Monson. Nancy m'a dit que si je faisais tant de bruit, je dérangerais le grand conseiller d'York, et qu'il me ferait pendre. Je chantais des psaumes. On dit que c'est bon de chanter des psaumes quand on est dans la peine. Si vous êtes le grand conseiller d'York, dites-moi une chose. Savez-vous qui s'est emparé de l'or qui était dans le bas?

— Savez-vous donc quelque chose concernant le bas et l'or qu'il contenait?

— Si je sais... Il regarda par-dessus son épaule, puis autour de lui avec inquiétude, hésitant à continuer. Me pendra-t-on si je le dis?

— Je ne le pense pas, sans pouvoir l'affirmer toutefois. Ne répondez pas si vous craignez que cela ne vous fasse du tort.

— Je voudrais dire... tout; mais j'ai peur. Je ne veux pas être pendu.

— Parlez hardiment. Je vous promets que vous ne serez pas pendu. Qui s'est emparé de l'or que renfermait le bas?

— Marie Monson. C'est comme cela qu'elle possède tant d'or.

— Je ne veux pas laisser Anna une minute de plus dans la société de cette femme, s'écria la mère effrayée; allez la chercher, Mac Brain, et ramenez-la de gré ou de force.

— Vous vous pressez trop, objecta froidement Dunscomb. Cet homme est faible d'esprit, il ne faut pas attacher tant d'importance à ses paroles. Ecoutons ce qu'il peut encore avoir à nous apprendre.

Il était trop tard. Les pas de madame Horton s'étaient fait entendre dans le corridor, et cet être bizarre avait aussitôt furtivement disparu comme il était entré.

— Que penser de tout cela? dit Mac Brain après quelques moments de silence.

— Absolument rien, Ned. Je ne m'inquiéterais pas que William eût entendu cet homme, dont le témoignage n'a aucune valeur. Vous avez tort d'y attacher autant d'importance. Pensez-vous que cet homme soit à l'état d'idiotisme ou de folie?

— Il ne me semble pas exactement l'un ou l'autre ; il y a en lui quelque chose d'étrange que je désire étudier sérieusement. Nous avons fini de jouer aux cartes , je pense. Irai-je chercher Anna ?

Madame Mac Brain s'empressa de répondre affirmativement, et son époux partit, tandis que Dunscomb se retirait dans sa chambre. En passant devant la porte de son voisin, il s'arrêta pour écouter. Le fou proférait tout seul des injures et des menaces.

Cependant les deux petits salons situés à l'extrémité de ce corps de bâtiment s'étaient emplis peu à peu de ce que l'on peut appeler sans crainte la lie et le rebut du barreau, et des infimes de la profession d'hommes de loi et du journalisme. Tous ces hommes chiquaient, fumaient, buvaient, jouaient grossièrement, salement. Ils avaient fermé les portes pour mieux se livrer sans contrainte à leurs ébats bachiques, jurant et sacrant lorsque la chance leur était défavorable , et soupçonnant réciproquement leur mauvaise foi et leurs tricheries au jeu.

William et Timms faisaient partie de cette réunion , conforme à leurs goûts et à leurs habitudes licencieuses.

— Dites donc, Timms , vociféra un procureur du nom de Crooks, vous avez joué atout, n'est-ce pas ? C'est bien, marche en avant! Parfait, bien joué! Vous allez donc sauver le cou de Marie Monson? J'ai cru en venant ici trouver une affaire curieuse , mais tout cela est misérable.

— Qu'en pensez-vous , William ? demanda le partner de Crooks , qui fumait , jouait et jurait tout à la fois. Je coupe, si vous voulez bien le permettre... Qu'en dites-vous , William ?

— Je dis que nous ne sommes pas ici au palais , et qu'il y a dans cette cause de quoi contenter un homme raisonnable.

— Il a peur de montrer son jeu , dit un autre étalant ses cartes sur la table. Moi , je mets tout à découvert ; mais William a toujours en réserve un atout ou deux pour le tirer d'embarras.

— Sans doute William a des atouts; en voici un qui me fait gagner le trick réplique froidement l'impudent avocat. J'attaquerai Timms demain par le même procédé.

— Il faudra pour cela vous montrer plus fort que vous ne l'avez fait aujourd'hui , maître William. Cette madame Pope est peut-être un atout , mais ce n'est pas l'as. Je n'ai jamais vu un témoin s'annihiler plus complétement.

— Nous trouverons moyen de la relever... Ce valet est à vous , Green , je le prends avec ma dame , à peu près comme je vous battrai demain , Timms. Je garde toujours mon meilleur atout pour le dernier coup , vous savez?

— Allons, allons , William , dit le plus âgé des membres du barreau , homme dont l'âge avait calmé les passions, et qui se montrait un peu plus raisonnable que ses compagnons, il est inconvenant de plaisanter sur un procès qui comporte la peine capitale.

— Je ne vois pas de juré parmi nous , monsieur Marvin , c'est tout ce que la loi exige de nous.

— Si la loi tolère cette licence , la morale la réprouve. L'accusée est une belle jeune femme, et pour ma part, sans aucune intention d'influencer les opinions , je trouve que l'on n'a rien dit encore qui justifiât l'accusation et moins encore la culpabilité.

William quitta la table de jeu , bâilla , étendit les bras , puis prenant Timms sous le bras, il l'entraîna hors du salon sous prétexte d'aller respirer l'air.

— Il vaut toujours mieux conter ses secrets au dehors qu'en dedans d'une maison , dit-il à son confrère dès qu'ils furent hors de la portée des voix. Il n'est pas trop tard encore , Timms. La moitié des jurés dormira cette nuit avec la croyance que nous avons maltraité Marie Monson.

— Ils penseront ainsi demain soir, et ainsi de suite jusqu'à la fin du mois.

— Ne croyez cela que lorsque vous aurez conclu un compromis. Nous avons des témoins en nombre suffisant pour vous faire pendre.

— Montrez-nous, dans ce cas , votre liste de témoins, que nous puissions juger par nous-mêmes de leur importance.

— Cela ne ferait pas notre compte. Vous pourriez les acheter pour la moitié de la somme que nous demandons pour nous retirer de la lice. Cinq mille dollars ne sont rien , en vérité, pour cette femme et ses amis.

— Quels sont les amis que vous lui supposez, William? Si vous les connaissez, vous me feriez plaisir de me les nommer, car dans ce cas vous êtes mieux renseigné que ses défenseurs.

— Assurément, et c'est encore un fait qui tournera contre vous. Votre cliente est mal conseillée , Timms , ou elle s'obstine maladroitement. Elle possède des amis , quoique vous ne les connaissiez pas, et des amis qui s'empresseront de lui venir en aide si elle veut seulement prendre la peine de les appeler. Je soupçonne même qu'elle a assez d'argent en sa possession pour parfaire la somme que nous lui demandons.

— Cinq mille dollars ! c'est là une somme qu'on ne trouve pas aisément dans la prison de Biberry. Mais si Marie Monson a tant d'amis , nommez-les-moi , je me charge de réclamer leur assistance.

— Ecoutez-moi , Timms , vous n'ignorez pas assez les choses de ce monde pour qu'il soit nécessaire de vous en apprendre l'a b c d. Vous savez qu'il existe dans le nouveau monde, comme dans l'ancien , de vastes associations d'escrocs...

— Qu'a cela de commun avec l'affaire de Marie Monson?

— Un rapport direct. Cette femme a été envoyée ici pour s'emparer de l'or de la pauvre vieille. Voulez-vous , oui ou non, engager votre cliente à payer cette somme?

— Répondez franchement à une ou deux questions que je veux vous adresser , et je ferai ce que vous désirez. Nous sommes de vieux amis, William , et nous n'avons pas encore eu ensemble de difficulté sérieuse depuis que nous sommes au barreau.

— Oh! assurément, répliqua William , dont un sourire ironique éclaira les traits , et que , fort heureusement pour l'issue de la négociation , l'obscurité empêcha Timms d'apercevoir ; d'excellents amis , Timms , depuis le commencement, et nous resterons amis , je l'espère , jusqu'à la fin de nos jours. Des hommes qui se connaissent comme nous nous connaissons devraient toujours rester dans de bons termes. Quant à moi , je n'ai jamais eu de rancune contre qui que ce fût cinq minutes après avoir quitté le palais.

— Comment, vous prenez Marie Monson pour la complice d'une bande de voleurs d'York?

— Pourquoi pas? Ces fripons se soutiennent plus sérieusement que la loi ne protége les individus, et l'on trouvera les cinq cents dollars s'ils sont demandés. J'ajouterai , pour vous encourager dans votre demande , que demain nous dresserons contre elle une série formidable de faits qui suffiraient pour faire pendre un gouverneur.

— Je crois que vous avez commis tout le mal que vous pouviez faire. Pourquoi ne voulez-vous pas me faire connaître les noms de vos témoins ?

— Vous en savez la raison. Nous ne voulons pas que cette somme soit dispersée dans Dicke. Je vous jure sur mon honneur, Timms, que nous avons ce témoignage en réserve.

— Dans ce cas, le procureur général mandera lui-même les témoins à la barre et nous n'aurons rien gagné à votre retraite.

— Le procureur général m'a laissé la direction de cette affaire. J'ai préparé son réquisitoire en ayant soin de me conserver les moyens de virer de bord. Si je me retire, Marie Monson est acquittée ; si je reste, elle est pendue : choisissez. Il se fait tard , Timms

— Ne vous montrez pas hostile dans cette affaire ; je vous avouerai que j'ai sur ma cliente, si elle est acquittée et si elle conserve sa réputation...

— Des vues ultérieures; n'ai-je pas deviné? Il y a longtemps déjà que je me doute de vos dispositions à cet égard. Mais, qu'entendez-vous par sa réputation ? Marie Monson aura toujours été accusée de meurtre et d'incendie. Croyez-vous sincèrement, Timms , que votre cœur est assez tendre pour conserver un sentiment que la justice aura consacré ?

— Si je croyais, comme vous , que ma cliente est ou a été en rapport avec des voleurs , des escrocs et des faussaires , je ne songerais pas un seul instant à la prendre pour femme; mais il existe une grande différence entre une personne qui cède à une tentation passagère et une autre endurcie dans le crime. Moi-même, il m'arrive quelquefois de malfaire... Oui , je conviens au moins de cela.

— C'est tout à fait inutile , dit sèchement William. Je comprends que vous épouserez Marie Monson , coupable ou non coupable , pourvu qu'elle veuille bien accepter l'offre de votre main, et pourvu surtout qu'elle ne soit pas pendue. Mais la nuit s'avance; et demain, une fois entrés à l'audience, il sera trop tard. Il faut que cette affaire se termine sur-le-champ, et en termes précis et clairs.

— Je voudrais seulement savoir ce que vous avez recueilli touchant les premières années de la vie de Marie Monson, fit Timms comme un homme agité par le doute.

— Vous avez entendu aussi bien que moi les bruits qui courent sur elle. Les uns disent qu'elle est mariée, d'autres la croient une riche veuve. Mon opinion , vous la connaissez déjà ; je crois qu'elle est la complice d'une bande de voleurs de York, et qu'elle ne vaut pas mieux que les autres.

C'était un langage assez clair à adresser à un amoureux , et William le faisait avec intention. Il avait pour Timms cette sorte de considération qui naît des rapports journaliers et pratiques d'une même profession, et il regrettait sincèrement que son confrère épousât une femme suspecte et flétrie par une accusation capitale.

On ne saurait juger sur les apparences ces messieurs du barreau, habitués qu'ils sont de faire échange d'injures et de menaces dans une affaire, et de marcher parfaitement de concert dans la suivante. C'était cette sorte d'amitié ou d'intérêt simple que William éprouvait pour son confrère.

— J'essayerai, William, dit le premier se dirigeant vers la prison, oui, je tenterai encore une nouvelle épreuve.

— Je vous le conseille, mon brave; et retenez bien ceci , Timms : que vous n'épouserez jamais une femme qui aura été pendue.

CHAPITRE XXIV.

L'intérieur de la prison présentait un spectacle tout différent de celui que nous avons illustré dans le précédent chapitre. Un silence

mortel régnait dans la galerie que madame Gott venait de quitter pour aller se reposer. Anna et Marie Moulin étaient assises dans un coin de la cellule qu'éclairait à peine une petite lampe suspendue. Marie Monson, après être restée longtemps agenouillée pour demander à Dieu les forces nécessaires pour supporter avec courage et résignation la pénible situation dans laquelle elle se trouvait, se promenait lentement de la cellule à la galerie dans le recueillement de ses pensées. Dans un de ses retours vers les compagnes de sa captivité, elle s'arrêta devant la belle-fille du docteur.

— Ma situation est des plus extraordinaire, Anna! lui dit-elle; mes forces sont épuisées, et je suis à peine au début de mes épreuves. Cette journée a été terrible pour moi, malgré le calme apparent que j'ai su conserver tout le temps; et je crains que la journée de demain ne soit trop pénible pour ma résolution. Il y a dans la physionomie de ce William une expression sinistre, qui m'effraye et me dégoûte en même temps; je dois m'attendre à rencontrer en lui un ennemi acharné.

— Pourquoi ne pas fuir ces scènes pour lesquelles vous êtes si peu faite, et laisser ce William avec ses projets de vengeance?

— Je ne le puis, pour différentes raisons. Si je faisais usage des clefs qui sont en ma possession pour quitter la prison et n'y plus rentrer, la bonne madame Gott et son époux seraient sans doute ruinés. Mais une raison plus péremptoire me force à rester jusqu'au bout. Je suis accusée de ces crimes sous le nom de Marie Monson; j'ai pris en affection ce nom persécuté et calomnié, et je veux être acquittée sous cette dénomination sans la dégrader par une honteuse fuite.

— Pourquoi ne pas recourir aux autres moyens en votre possession pour obtenir un triomphe complet devant la cour?

Marie Monson s'arrêta devant sa jeune compagne, la lampe éclairant en plein son visage. Anna y découvrit une expression de méchanceté qu'elle avait déjà remarquée dans de rares occasions, et qui disparaissait aussitôt pour faire place à l'air de dignité grave et douce qui la caractérisait d'ordinaire. Elle en fut attristée; car elle s'attachait de plus en plus à cette créature étrange et mystérieuse. Avant de reprendre sa promenade dans la galerie, Marie Monson secoua la tête en signe de désapprobation.

— Ce serait trop prématuré, dit-elle, et je manquerais le but que je me suis proposé d'atteindre. Je ne veux pas priver cet excellent M. Dunscomb de son modeste triomphe. Il s'est montré aujourd'hui calme et digne comme il convient à un vrai gentilhomme.

— Notre oncle Tom est tout dévouement et bonté, et nous l'aimons comme le meilleur de nos parents.

Marie Monson reprit sa marche, qu'elle continua silencieusement pendant quelques instants; lorsquelle se rapprocha de nouveau d'Anna, elle lui dit:

— Votre futur paraît posséder les qualités requises pour vous rendre heureuse. Vous êtes tous deux assortis pour l'âge, le caractère, la position sociale, le pays; car une Américaine ne devrait jamais épouser un étranger.

Anna Updyke ne répondit pas; et dans le même moment on entendit un coup frappé à la porte extérieure de la prison.

— C'est sans doute votre père adoptif qui vient vous chercher, Anna, pour vous reconduire chez vous. Merci, bonne et généreuse jeune fille pour tant de soins et de sacrifices désintéressés; j'en conserverai le souvenir jusqu'au tombeau. Vous avez été pour moi, vous et votre excellente amie, ma consolation et mon soutien dans des épreuves où j'avais un besoin impérieux de l'un et de l'autre. Madame Gott est la bonté même, mais ses habitudes, ses manières, ses goûts diffèrent des nôtres, et m'ont souvent attristée. Vous ne m'avez pas adressé une seule question embarrassante, un coup d'œil indiscret, et j'eusse été votre sœur, qu'avec une entière confiance dans mon innocence votre soutien n'eût pas été plus ferme et plus ardent.

La prisonnière sourit, et embrassant affectueusement sa compagne, elle la conduisit jusqu'au guichet de la galerie où le docteur avait fait appeler sa belle-fille.

— Il serait à souhaiter, conclut-elle, que la même foi résidât au cœur de toute la famille... M. John Wilmeter...

— Oh lui! Il est convaincu de votre innocence. C'est lui-même qui m'a inspiré tant d'intérêt pour vous lorsque je ne vous connaissais pas encore.

— C'est un noble cœur, et qui possède mille excellentes qualités: un peu romanesque, peut-être; mais cela ne gâte rien. Vous verrez par la suite, ma chère Anna. Hélas! hélas! ces mariages, conclus sur un inventaire de fortune, sont rarement heureux. M. Wilmeter m'a dit qu'aucun témoignage ne pourrait lui faire ajouter foi à ma culpabilité. C'était là une confiance, ma chère Anna, capable detoucher le cœur d'une femme, si les circonstances l'eussent permis. J'aime aussi Michel Millington; son nom m'est cher, ainsi que tous ceux qui le portent. Et votre oncle, Anna, quelle est, pensez-vous, sa véritable opinion, m'est-elle favorable ou défavorable?

Anna Updyke avait découvert les dispositions de Dunscomb, un doute, et il lui répugnait de faire à son amie un aveu qui lui fût pénible. Elle l'embrassa vivement, et sortit de la galerie pour rejoindre Mac Brain, qui l'attendait. Dans la rue, le docteur et Anna rencontrèrent Timms, qui accourait précipitamment pour avoir une entrevue avec sa cliente avant qu'elle se livrât au repos. La porte ne pouvait lui être refusée dans un moment aussi solennel.

Je viens faire auprès de vous, miss Marie, dit Timms en entrant, une démarche inutile, peut-être, mais que mon devoir me commandait impérieusement de faire comme votre conseil et votre meilleur ami. Je vous ai déjà entretenue d'une proposition qui vous a été adressée par un parent des défunts pour donner son désistement et écarter de l'accusation ce William que vous devez avoir appris à détester. Je viens aujourd'hui vous renouveler cette offre avec de plus vives instances, et vous engager à ne rien négliger pour nous débarrasser de notre adversaire le plus acharné.

— Formulez votre proposition en termes clairs et distincts, afin que je sache exactement ce que l'on désire de moi, monsieur Timms, pour vous donner une réponse certaine. Si vous désirez que nous soyons seuls pour nous expliquer, je donnerai l'ordre à ma femme de chambre d'entrer dans la cellule.

— Il serait plus prudent, je crois, d'entrer nous-mêmes dans la cellule, et de laisser votre servante dans cette galerie, où la moindre émission de voix se répercute à toutes les extrémités.

Marie Monson ordonna en français à sa suivante de rester dans la galerie au milieu de l'obscurité; tandis que profitant de la lampe qui éclairait la cellule elle y pénétra avec Timms, qui ferma la porte derrière lui.

Le goût et l'argent avaient converti la prison lugubre et nue en un petit appartement composé de deux cellules, qui avaient été réunies par le moyen d'une ouverture pratiquée dans la muraille: l'une avait été disposée en chambre à coucher; et l'autre, dans laquelle Timms venait d'être introduit, présentait l'aspect d'un boudoir bien tapissé pour cacher la nudité des murs, et meublé avec l'élégance raffinée d'une femme du monde. La harpe qui avait occasionné tant de scandale et une guitare étaient à portée; des chaises et des berceaux confortables encombraient le milieu de la pièce. Timms, qui était admis pour la première fois dans ce sanctuaire, n'avait pas assez d'yeux pour en admirer le riche ameublement et les futilités coûteuses qu'il renfermait. Il resta quelques instants debout et immobile sans entendre l'invitation qui lui était faite de s'asseoir; et pendant ce temps Marie Moulin avait allumé quatre bougies de sperma ceti, substance qui remplace la cire dans nos contrées d'Amérique. Timms n'avait encore rien vu dans les précédents rapports avec sa cliente qui l'impressionnât comme ce luxe de lumières. Nous laissons à la sagacité du lecteur de découvrir si Marie Monson accomplissait un plan préparé d'avance pour cette réception extraordinaire de Timms. Elle s'assura par un coup d'œil que rien ne manquait à la parfaite harmonie des dispositions intérieures, et congédia Marie Moulin par un regard satisfait.

— Avant d'écouter le motif de votre visite, monsieur Timms, dit-elle de l'air le plus calme du monde, permettez-moi de vous adresser quelques questions sur notre procès. Avons-nous gagné ou perdu quelque chose dans les débats de ce jour?

— Nous avons certainement gagné quelque chose, de l'avis de tous les hommes du barreau.

— C'est aussi mon opinion, et je suis flattée de la voir corroborée par des juges compétents. L'accusation ne me paraît pas déployer toute la vigueur qu'elle possède. Cette Jeanne Pope a commis une grossière erreur avec cette pièce d'or.

— Elle n'a certes pas été favorable à nos adversaires.

— Dans quelle situation se trouve le jury?

Cette question, adressée en droite ligne, troubla la conscience de Timms, qui ne put soutenir la sagacité perçante et scrutatrice du regard de Marie Monson. Mais il ne pouvait se dispenser de répondre; il songea donc à le faire avec prudence, afin de ne pas se compromettre.

—Assez bonne, dit-il; mais... pas aussi opposée à la peine capitale que je l'espérais. Nous avons récusé l'un des individus les plus retors du comté pour faire passer à sa place un homme qui m'est dévoué.

— Avez-vous entendu circuler par la ville beaucoup de propos, de récits ou de fables?

— Beaucoup trop, je le crains. Le bruit que vous avez épousé un Français, et qu'ensuite vous vous êtes enfuie pour vous séparer de lui, s'est propagé avec la rapidité d'un incendie dans tous les faubourgs de Dicke. Maître Dunscomb en a eu connaissance, et demain tous les journaux de New-York en parleront.

L'accusée ne put retenir un mouvement de surprise et de contrariété en apprenant que cette fable, qu'elle avait elle-même propagée, eût dépassé le but qu'elle s'en était proposé.

— M. Dunscomb, répéta-t-elle d'un air pensif; c'est fâcheux, je n'aurais pas voulu que ce propos fût connu de lui.

— D'après quelques réflexions qui lui sont échappées devant moi, il m'a paru y ajouter une foi entière.

— Il est temps, monsieur Timms, de faire circuler l'autre rumeur, dit-elle vivement, car il importe de changer la croyance populaire. Ne perdons pas un instant.

— Nous n'aurons pas à nous mettre en frais de démarches pour

accréditer ce conte, car William en a eu connaissance, j'ignore comment, et ses hommes l'auront répandu par la ville avant qu'il parvienne aux oreilles du jury.

— C'est une bonne fortune, s'écria l'accusée frappant ses deux petites mains gantées l'une contre l'autre en signe de satisfaction. Cette terrible histoire ne saurait manquer de produire une puissante réaction lorsqu'on en aura démontré la fausseté. Je considère cette fable, monsieur Timms, comme le plus habile de nos stratagèmes.

— Mais... oui... C'est-à-dire... je crois, miss Marie, que c'est au moins le plus *hardi*.

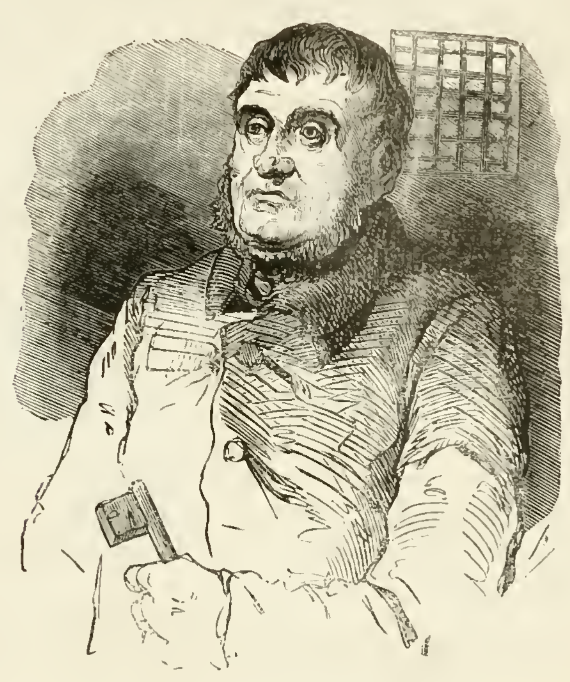
— Et cet impudent William, comme vous l'appelez, en a déjà connaissance, et il y croit?

— Cela n'est pas étonnant, le fait est entouré de tant de probabilités!

— Actuellement, je suis prête à écouter le but de votre visite.

— C'est encore la proposition de William que j'ai mission de vous renouveler.

— M. William a ma réponse. S'il fallait seulement cinq mille centièmes pour l'acheter, je ne les lui donnerais pas.



Le bon M. Gott, geôlier de la prison de Biberry.

— Elle accompagna ces paroles d'une contraction de ses beaux sourcils, qui dévoila sur ses traits admirablement réguliers une volonté absolue et indomptable.

— Je le lui ai déjà dit, miss Marie; mais il ne se rebute pas. L'aimant de l'or semble l'attirer de notre côté.

— Je suis certaine d'être acquittée, monsieur Timms, je ne veux pas renoncer ainsi à ma prochaine victoire. Il y a dans ma position une surexcitation qui me séduit jusqu'à la faiblesse. Je n'ouvrirai pas un seul instant l'oreille à cette proposition.

— Ce n'est sans doute pas la difficulté de trouver la somme qui s'oppose à votre acceptation, demanda Timms affectant un air indifférent pour cacher l'intérêt qu'il attachait à la réponse.

— Il n'y a pas la moindre difficulté de ce côté. La somme pourrait lui être comptée demain avant l'ouverture de l'audience; mais il ne l'obtiendra jamais de moi. Portez-lui ma réponse, et mettez-le au défi de nous accabler.

Timms, surpris et mécontent de cette provocation, qui ne pouvait amener aucun bon résultat, mais au contraire causer beaucoup de mal, prit la résolution de ne pas dire à William la manière dont son offre avait été accueillie, le trouvant assez dangereux sans lui donner un nouveau sujet de déployer dans l'accusation toutes les ressources de son esprit vindicatif.

— Et maintenant que cette question est résolue définitivement, monsieur Timms, car je désire que vous ne m'en reparliez plus, revenons à notre nouveau stratagème. Votre agent a répandu le bruit que j'appartiens à une bande de misérables qui se sont associés pour faire la guerre à la propriété, et que je suis venue clandestinement à Duke pour favoriser leurs projets de rapine.

— Telle est la substance du bruit que nous avons fait circuler, mais j'aurais désiré que nous eussions plus de temps pour produire la réaction.

— Le mérite de l'invention est dans son exagération, et nous avons plus de temps qu'il ne nous en faut pour la réussite de nos projets.

— Ne craignez-vous pas qu'on découvre que nous avons nous-mêmes propagé cet histoire?

— Cela n'est pas possible si vous avez observé la prudence que je vous ai recommandée. Vous n'avez pas négligé de suivre mes instructions, monsieur Timms?

— Je n'ai rien négligé, miss Marie, sachant qu'il y allait pour vous de l'intérêt de votre existence.

Timms crut que le moment était favorable pour parler un peu de ses propres affaires. Il n'avait pas encore osé se déclarer ouvertement, mais ses démonstrations de zèle et de dévouement eussent éclairé un esprit moins perspicace que celui de Marie Monson. Le pauvre Timms devenait de jour en jour plus amoureux sans oser se l'avouer à lui-même. Nous aurons l'occasion de démontrer plus loin jusqu'à quel point l'avocat s'engagea dans la cour déclarée qu'il faisait à sa belle cliente.

CHAPITRE XXV.

Il était facile de voir à l'ouverture de l'audience, le lendemain matin, que Timms avait trouvé l'occasion d'instruire son confrère William du peu de succès de sa démarche auprès de l'accusée. Il semblait redoubler de zèle et d'activité dans l'accomplissement d'un devoir que tout autre eût trouvé pénible et rigoureux.

Au moment où Marie Monson prenait place sur le banc des accusés, un huissier remettait à Dunscomb une lettre, dont il rompit le cachet, et qu'il parcourut deux fois sans manifester extérieurement la moindre émotion.

Cette lettre lui était adressée par Millington, qui lui annonçait un échec à peu près complet dans les informations qu'il l'avait chargé de prendre. On supposait que M. de Larocheforte voyageait dans l'Ouest en compagnie de sa chère moitié. Personne n'avait connaissance d'une séparation ou d'un projet de séparation entre les deux époux. Il comptait rester un jour de plus en ville, afin de ne rien négliger pour obtenir quelque résultat plus satisfaisant en dédommagement de ses recherches.

— Greffier, faites l'appel des jurés! dit le président à l'ouverture de l'audience.

Marie Monson laissa errer sur ses lèvres un sourire imperceptible en découvrant les regards de sympathie que lui adressaient plusieurs des hommes graves qui avaient été choisis pour devenir les arbitres de sa destinée.

— J'espère que nous n'éprouverons aucun obstacle dans l'audition des témoins, dit le juge, notre temps est précieux.

— Nous sommes assurés de pied en cap, Votre Honneur, et nous avons le désir d'arriver promptement à une conclusion, répondit William, qui lança à l'accusée un de ces regards éhontés qui lui avaient valu le sobriquet d'*Insolent*. Huissier, appelez Samuel Burton.

Timms sentit des gouttes de sueur perler sur son front, tant il redoutait les dépositions de cette famille. Les Burton, comme proches voisins des Goodwin, et de même condition de fortune, avaient dû entretenir des rapports assez fréquents avec les défunts. Dans le commencement, Timms avait en partie réussi à capter leur confiance, et il avait espéré en tirer d'utiles renseignements; mais tout à coup ils avaient changé d'attitude à son égard, et il avait dû renoncer à en obtenir le moindre indice favorable. William s'était tout à coup impatronisé dans la maison, en y introduisant Davis, le neveu et l'héritier des Goodwin, qui se montrait assidu auprès de l'une des belles-sœurs de Burton. Cette habile tactique avait clos la bouche de tous les membres de la famille, et il était à supposer que leur comparution à la requête de la partie civile ne présageait rien de bon pour l'accusée.

Burton avait connu les défunts étant leur plus proche voisin. Il avait aidé à éteindre le feu et à déterrer les cadavres, qu'il reconnaissait devoir être ceux de Pierre Goodwin et de sa femme; il avait remarqué la blessure que portaient l'un et l'autre crâne, et il en concluait que le coup avait dû les tuer, ou du moins les étourdir suffisamment pour les empêcher de se sauver du feu. Il n'avait vu le bas qu'une seule fois, mais il en avait souvent entendu parler par ses sœurs; il ignorait, du reste, le montant de l'or, supposant toutefois qu'il devait y avoir une somme assez considérable.

— Vous connaissiez parfaitement les Goodwin, je suppose, monsieur Burton? demanda Dunscomb.

— Aussi bien, monsieur, que des voisins peuvent se connaître.

— Jureriez-vous que ce sont bien là les cadavres de Pierre et de Dorothée Goodwin?

— Je puis jurer que je crois que ce sont bien eux.

— Montrez-nous celui que vous croyez être le cadavre de Pierre Goodwin.

Cette demande parut embarrasser le témoin. Comme tous les gens de sa classe, il n'avait d'autre preuve de ce qu'il avançait que les circonstances qui avaient précédé et suivi la découverte des restes calcinés des deux époux.

— Je pense que le plus court est celui de Pierre Goodwin, et le plus long celui de sa femme, répondit-il enfin ?

— Pierre Goodwin et sa femme vivaient-ils en bonne intelligence?

— Assez bonne, comme tant d'autres maris et femmes.

— Expliquez-nous ce que vous entendez par là.

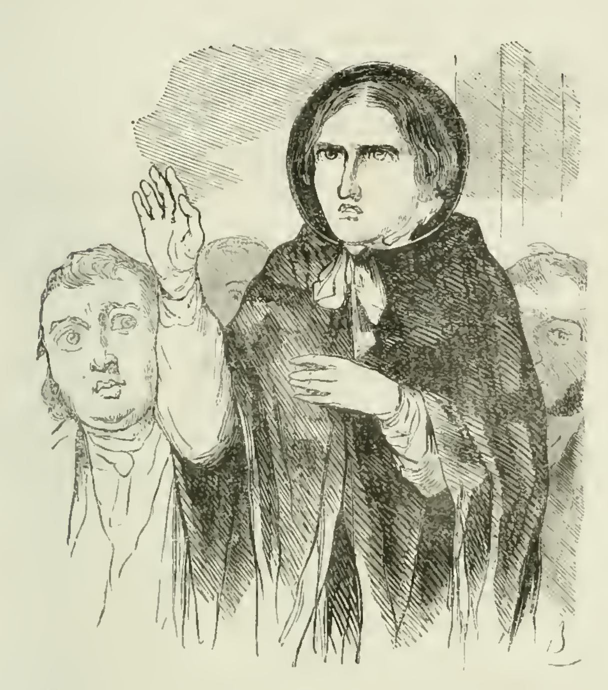
— Ma foi, il y a des haut et des bas dans toutes les familles. Dorothée était un peu acariâtre, et Pierre de temps en temps en colère.

— Entendiez-vous dire qu'ils se querellaient quelquefois ?

— De temps en temps ils se disputaient.

— Pierre Goodwin était-il sobre ?

Le témoin parut embarrassé. Pierre avait réussi à cacher ses excès à presque tous les yeux, et Burton craignait de se faire des ennemis en répondant négativement sur un point généralement accrédité. Le témoin trouvait plus facile de sacrifier la vérité que d'affronter la contradiction d'un voisin.



Madame Burton donna son témoignage avec une grande discrétion.

— Il était à peu près comme tout le monde, répondit-il après une pause assez longue pour causer une surprise générale. Il avait ses jours d'extra, mais je ne veux pas affirmer qu'il fût constamment en état d'ivresse.

— Mais dans ces occasions extraordinaires il buvait à excès, n'est-ce pas là ce que vous voulez dire ?

— Pierre avait la tête faible, il ne lui en fallait pas beaucoup pour l'enivrer.

— Avez-vous jamais compté l'argent que madame Goodwin cachait dans un bas?

— Jamais; il y avait de l'or et des billets, mais je ne sais pas pour combien d'argent.

— Avez-vous vu rôder des étrangers autour de la maison des Goodwin ou dans les alentours le jour de l'incendie ?

— Oui, deux étrangers ont aidé l'accusée à sortir par la fenêtre et à déménager ses effets. Ils ne se sont occupés qu'à sauver tout ce qui appartenait à Marie Monson.

— Les avez-vous vus s'approcher du bureau ?

— Non, je ne les ai pas vus. J'ai aidé moi-même à sortir le meuble, et j'étais présent lorsqu'on l'a ouvert devant la cour. On n'a rien trouvé.

— Que sont devenus ces étrangers ?

— Je ne saurais vous le dire. Je les ai perdus de vue dans la confusion.

— Les aviez-vous déjà vus antérieurement au jour de l'incendie ?

— Jamais.

— Vous ne les avez pas revus depuis ?

— Non, monsieur.

— Voulez-vous avoir l'obligeance de prendre cette baguette, et de me dire la différence qui existe dans la longueur de ces deux cadavres ?

— J'ose croire, monsieur le président, que l'on n'acceptera pas cette épreuve. Le fait est devant MM. les jurés, qui pourront eux-mêmes le vérifier.

— Vous avez le droit de prendre des conclusions si vous le jugez nécessaire, répliqua le juge; mais je ne vois pas quelles conséquences vous prétendez en tirer.

William dut se soumettre à l'objection du président, et Burton prit la perche avec répugnance et mesura les cadavres. Les spectateurs remarquèrent la surprise qui se peignit sur son visage, et il répéta plusieurs fois l'expérience avec beaucoup d'attention.

— Eh bien! monsieur, quelle différence trouvez-vous ? demanda Dunscomb.

— Un pouce et demi environ si ces marques sont exactes, répliqua l'homme d'un air de doute.

— Croyez-vous actuellement que vous avez devant les yeux les cadavres de Pierre et de Dorothée Goodwin ?

— Quels autres pourraient-ils être? On les a trouvés à l'endroit même où le vieux couple avait coutume de dormir.

— Je vous demande de répondre à mes questions. Je ne suis pas ici pour répondre aux vôtres. Persistez-vous à soutenir que vous avez devant vous les restes des deux époux?

— Je suis embarrassé par cette différence, quoique la chair, la peau et les muscles aient pu changer tout cela.

— Assurément, dit William avec un de ses sourires sardoniques. Tout le monde sait que l'homme a beaucoup plus de muscles que la femme, cette différence dans leur force a dû en produire une dans le rétrécissement des chairs.

— Combien de personnes habitaient la maison de Goodwin au moment du feu? demanda Dunscomb.

— On m'a dit que Marie Monson l'habitait alors, et je l'ai vue pendant l'incendie, mais jamais auparavant.

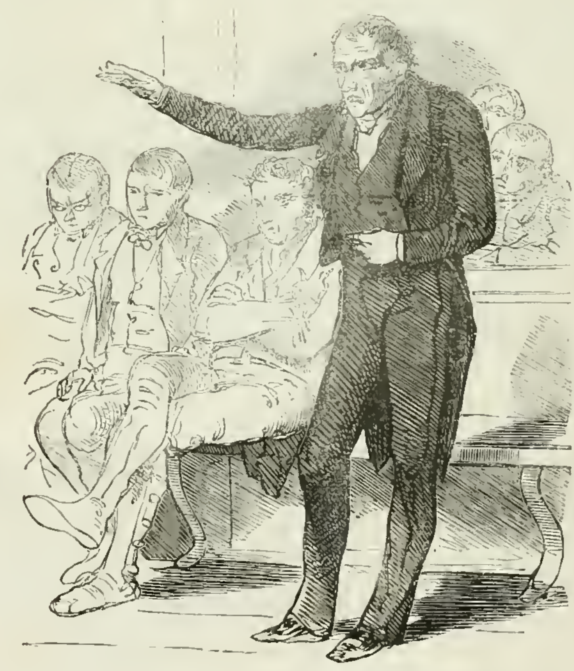
— Connaissiez-vous d'autres personnes ?

— J'ai vu une femme étrangère huit jours avant le feu, mais je ne lui ai jamais parlé. On m'a dit qu'elle était Hollandaise.

— Ne vous inquiétez pas de ce qu'on a pu vous dire, monsieur Burton, dit le président, déposez seulement sur ce que vous *savez*.

— Avez-vous vu cette femme au moment du feu ou après? continua Dunscomb.

— Je ne saurais dire. Je me souviens de m'être retourné pour la chercher; mais je ne l'ai pas vue.



Le chef du jury se leva, et prononça : Elle est coupable !

— Parlait-on dans la foule de sa disparition ?

— On en dit quelques mots, mais nous étions trop préoccupés des deux bonnes gens pour penser longtemps à cette étrangère.

L'interrogatoire de ce témoin dura encore une heure et fut repris en sous-œuvre par William, qui prétendit détruire l'effet de la différence entre les deux longueurs.

Cependant, Timms s'assurait que la nouvelle fable donnée par Marie Monson qu'elle faisait partie d'une bande de voleurs de la ville s'accréditait dans la foule avec une rapidité telle, qu'il fut effrayé des conséquences qui pourraient en résulter pour elle si elle ne parvenait pas à produire en temps opportun la réaction de cette fausse histoire.

L'accusée conservait un calme imperturbable au milieu des débats, prenant à l'occasion des notes sur un agenda placé devant elle. Timms s'aventura de lui conseiller de s'en abstenir, dans la crainte qu'elle n'eût l'air trop entendu en matière de procès criminels, et qu'elle ne perdît le prestige intéressant d'une jeune femme sans défense ; mais elle fut sourde à ses conseils et à ses tentatives de persuasion, refusant de suivre la direction que l'on cherchait à lui indiquer, et ne voulant absolument obéir qu'à ses propres inspirations.

Les sœurs de Burton furent ensuite interrogées. Elles confirmèrent tous les faits avérés, attestèrent avoir vu le bas et l'or qu'il contenait. Deux d'entre elles reconnurent la pièce d'or que l'on avait trouvée dans la bourse de Marie Monson comme ayant été en la possession de Dorothée Goodwin. Leur témoignage fut clair, positif et concluant. L'une et l'autre avaient souvent examiné la pièce d'or, et elles avaient remarqué à l'un des bords une légère entaille, qui se retrouva sur la pièce présentée devant la cour. La contre-examination échoua devant ces deux déclarations, que rien ne pouvait ébranler parce qu'elles étaient vraies. La pièce, placée au milieu d'autres, était toujours reconnue par elles. Timms était confondu, Dunscomb avait l'air grave, William avait le nez en l'air plus que de coutume, et Marie Monson elle-même paraissait surprise. La première fois qu'il fut question de l'entaille, elle se pencha sur son banc pour voir de plus près, et, portant sa main à son front, elle parut réfléchir avec un sentiment de trouble et d'agitation. Il n'y avait pas à douter que ce fût la même pièce que celle trouvée dans sa bourse, car elle avait été enfermée à clef, et gardée par le juge de l'enquête. Ces deux dépositions furent foudroyantes pour l'accusée, et elles impressionnèrent également la cour, le jury, le barreau et l'audience. Toutes les personnes présentes, excepté les intimes confidents de l'accusée, furent convaincues de sa culpabilité.

La déposition de madame Burton confirma cette croyance par la timide réserve et la discrétion qu'elle mit à ne déclarer affirmativement que ce qu'elle croyait parfaitement sûr. Elle avait reçu plus souvent les confidences de Dorothée Goodwin qu'aucun autre membre de sa famille. Elle avait eu le bas entre les mains, et elle en avait compté le contenu avec la défunte. Il y avait environ douze cents dollars en or, et des billets dont elle ne connaissait pas la valeur exacte, attendu que Dorothée gardait cela pour elle. Mais elle lui avait entendu parler d'acheter une ferme d'environ cinq mille dollars, qu'elle projetait de payer comptant. Elle pensait donc que la défunte avait dû posséder environ cette somme.

Madame Burton jura qu'elle reconnaissait la pièce d'or, qu'elle l'avait examinée, et qu'elle la reconnaîtrait entre mille à cause de l'entaille et d'un léger défaut qu'elle avait remarqué dans le millésime. Dorothée le lui avait fait observer, en appuyant sur ce fait qu'il serait facile de la reconnaître si par malheur on la lui volait.

Il était tard lorsque la première partie de cet interrogatoire fut terminée. Madame Burton se plaignit de fatigue et d'un grand mal de tête, et William demanda pour elle que la contre-examination fût ajournée au jour suivant. Cette demande répondait aux désirs de Dunscomb; et comme elle ne rencontra pas d'objection de la part de l'accusée, l'audience fut levée et renvoyée au lendemain matin.

Dunscomb quitta le palais de justice dans un état complet de découragement, et sans aucun espoir de pouvoir obtenir pour sa cliente un acquittement. Timms avait meilleure opinion de l'affaire ; il pensait que rien encore n'avait été révélé que l'on ne pût réfuter avec succès.

CHAPITRE XXVI.

La confiance de Sarah Wilmeter et d'Anna Updyke dans l'innocence de leur nouvelle amie était grande, et les progrès du procès n'étaient à leurs yeux qu'autant de pas vers un acquittement. Par extraordinaire, la personne intéressée dans la question, et qui devait être fixée sur sa culpabilité et son innocence, parut cette fois la plus abattue, et demeura silencieuse et pensive pendant une demi-heure après sa sortie de l'audience. La bonne madame Gott était au désespoir. Elle arrêta Anna Updyke pendant qu'elle ouvrait le guichet de la galerie pour donner admission aux visiteuses, et lui communiqua ses craintes.

— Hélas ! miss Anna, tout cela marche de mal en pis. Nous avions déjà beaucoup à craindre hier; mais aujourd'hui tout est perdu.

— Qui vous a dit cela, madame Gott? Loin de partager votre opinion, je crois cette journée plus favorable à la cause.

— N'avez-vous pas entendu les dépositions de Burton et de sa femme? Ce sont les témoins que je redoute le plus.

— On ne tiendra pas compte des dépositions de ces gens. Pour ma part, cinquante Burton viendraient témoigner que Marie Monson eût pris de l'argent qui ne lui appartenait pas, que je ne les croirais pas.

— Mais vous n'êtes pas un juré du comté de Dick, miss Anna. Vous ne savez pas que ces hommes croiront presque tout ce qu'on voudra leur faire croire; il suffit de jurer. Non, je ne crois pas Marie Monson plus coupable que moi; mais, riches et pauvres, nous sommes à la merci de la loi. Je voudrais pour tout au monde qu'on n'eût pas trouvé cette pièce d'or dans sa poche : c'est elle qui fait tout le mal.

— Je n'y attache pas la même importance, ma bonne madame Gott; j'ai souvent vu moi-même deux pièces marquées exactement l'une comme l'autre. D'ailleurs, Marie Monson explique tout cela, et sa déclaration vaut bien celle de cette madame Burton.

— Pas devant la loi, miss Anna. Au dehors, cela pourrait bien être, mais pas devant la cour. Gott dit que tout s'assombrit de ce côté, et que nous devons nous attendre à tout maintenant. Je lui dis qu'à sa place je donnerais ma démission plutôt que d'exécuter cette admirable créature.

— Vous me glacez le sang, madame Gott, avec vos horribles pensées. Je vous en prie, ouvrez-moi la porte, et laissez-moi entrer. Prenez courage; jamais nous n'aurons à déplorer un semblable malheur !

— Une minute, ma chère enfant. Je vous appelle ma chère parce que je vous aime. M. John Wilmeter, le plus beau jeune homme de Biberry, vient souvent causer avec moi des heures entières, et je l'aime, voyez-vous, comme je vous aime. Il me parle de vous très-souvent ; et lorsqu'il ne me parle pas de vous il pense à vous, car il ne quitte pas la porte des yeux.

— Ses pensées sont plutôt pour Marie Monson, répondit Anna, qui rougit jusqu'aux oreilles, elle est sa cliente aussi, et il s'est dévoué pour elle depuis le commencement.

— Elle l'a à peine vu, et presque toujours à travers la grille. Non, non, Marie Monson n'est pas la divinité qu'il adore.

— J'aime à croire qu'il garde pour l'Etre suprême son adoration, madame Gott, répliqua Anna, qui tourna elle-même la clef dans la serrure. Nous, pauvres pécheresses, ne méritons pas d'être adorées.

Madame Gott laissa enfin Anna pénétrer dans la galerie, où elle trouva Marie Monson se promenant avec Sarah, et engagée dans une sérieuse conversation.

— C'est singulier que nous n'ayons pas reçu de nouvelles de Michel Millington ! s'écria Sarah tandis qu'Anna passait son bras sous le sien pour se joindre à leur promenade. Il y a déjà quarante-huit heures que mon oncle l'a envoyé à la ville.

— A cause de moi? demanda vivement Marie Monson.

— Assurément, et pour nulle autre cause. J'espère que vous réussirez à détruire l'effet fâcheux produit aujourd'hui par les dépositions de ces Burton, et qu'il vous sera facile de réparer le mal qu'ils ont déjà fait.

— Ne craignez rien pour moi, miss Wilmeter, répondit la prisonnière avec fermeté, je vous répète ce que j'ai souvent dit à votre amie : *Il faut que je sois acquittée!* Que la justice suive son cours, et punisse les coupables ! J'ai un plan que je dois préparer pour demain. Ainsi, mes deux jeunes amies, quittez-moi, et lorsque vous serez à l'auberge envoyez-moi M. Dunscomb le plus tôt possible; vous entendez? Pas cet homme que l'on appelle Timms, mais l'honnête, le franc M. Dunscomb. Embrassez-moi toutes deux, et bonne nuit! Ne m'oubliez pas dans vos prières; je suis une grande pécheresse, et j'ai besoin de votre intercession.

Les deux jeunes filles quittèrent la prison, et dix minutes plus tard Dunscomb attestait par sa présence qu'elles avaient fidèlement accompli leur promesse. Sa conférence avec sa cliente fut longue, hautement intéressante, et dérouta les soupçons qu'il entretenait depuis quelque temps sur sa culpabilité. Elle ne lui dit rien de sa vie passée, et ne lui fit à ce sujet aucune promesse ; mais elle lui révéla des faits de la plus haute importance, se rattachant à l'issue de son procès. Dunscomb la quitta fort tard, emportant avec lui de grandes espérances, et sentant son zèle ravivé par ce qu'il venait d'apprendre. Rentré chez lui, il fit de grandes modifications à son plaidoyer; et la nuit était déjà fort avancée lorsqu'il songea à prendre un peu de repos.

Le lendemain matin, au son de la cloche, la cour, les jurés, les témoins et la même affluence de curieux se trouvaient de nouveau rassemblés dans la salle des assises. La foule était recueillie et silencieuse, comprenant que les destinées d'une créature humaine allaient dépendre des résultats de cette journée.

Madame Burton fut la première appelée pour subir les questions contradictoires de la défense.

— Nous commencerons par l'examen de la pièce d'or, dit Dunscomb, dont le visage pâle et défait trahissait la fatigue et l'anxiété d'esprit, êtes-vous sûre que c'est bien là la pièce que vous avez vue dans les mains de madame Goodwin ?

— Parfaitement sûre, monsieur.

— Je vous prie de ne pas perdre de vue, madame Burton, que la vie de l'accusée repose en partie sur votre déposition. Je vous recommande, en conséquence, de rappeler vos souvenirs, et de bien mesurer vos paroles avant de parler. Persistez-vous à dire que vous reconnaissez cette pièce pour l'avoir déjà vue dans le bas de madame Goodwin ?

— Je persiste, monsieur, parce que j'en suis convaincue. Je reconnais la pièce.

— L'avez-vous eue dans la main avant le procès?

— En différentes occasions. J'ai remarqué l'entaille, et j'en ai causé plus d'une fois avec madame Goodwin.

— Quelles observations vous a-t-elle faites à ce sujet?

— Elle m'a demandé une fois si je pensais que cela diminuât la valeur de la pièce.

— Que lui répondîtes-vous ?

— Que je ne croyais pas qu'il y eût une différence assez sensible.

— Madame Goodwin vous a-t-elle dit comment cette pièce était venue dans sa possession?

— Oui, monsieur; elle m'a déclaré la tenir de Marie Monson.

— En payement pour sa pension, ou à quelle occasion ?

Cette simple question parut embarrasser le témoin. Marie Monson avait déclaré dans l'enquête qu'elle avait eu en sa possession deux pièces d'or exactement semblables; qu'elle en avait donné une à l'infortunée défunte, et gardé l'autre dans sa bourse. Cette réponse ne lui avait pas été favorable, parce que l'on ne voulait pas croire qu'elle eût libéralement distribué de l'or. Madame Burton se rappelait ce fait, et, pour quelque raison connue d'elle seule, elle éprouvait un moment d'hésitation à répondre. Néanmoins, elle s'exprima franchement :

— J'ai compris par les paroles de la mère Dolly que cette pièce lui avait été donnée à titre de présent par Marie Monson.

Cette réponse parut faire une diversion en faveur de l'accusée. Dunscomb laissa écouler quelques minutes afin de laisser produire l'impression.

— La défunte vous a-t-elle parlé d'une autre pièce d'or tout à fait semblable que l'accusée aurait gardée dans sa bourse? Rappelez bien vos souvenirs.

— Je me souviens que Marie Monson possédait deux pièces d'or à peu près semblables, et qu'elle en a donné une à la mère Dolly.

— Marie Monson a gardé l'autre ?

— Je l'ai compris ainsi.

— Avez-vous vu cette pièce dans la possession de Marie?

— Je crois avoir vu quelque chose de semblable.

— Vous n'êtes pas certaine du fait ?

— A peu près.

Un sourire effleura les lèvres de Dunscomb, qui parut encouragé à poursuivre ce léger avantage.

— Etiez-vous présente, madame Burton, lorsqu'on a examiné la bourse de Marie Monson au moment de l'enquête ?

— J'étais présente.

— En avez-vous vu le contenu ?

— Je l'ai vu, répondit le témoin après une longue hésitation.

— Avez-vous eu la pièce dans vos mains ?

— En y réfléchissant, je me souviens que la pièce a circulé de main en main, et que je l'ai eue moi-même un instant.

— Ce fut fort mal fait! objecta le président.

— C'est possible, répliqua froidement William, mais pas autant que d'incendier et d'assassiner !

— Continuez, messieurs, le temps est précieux.

— Veuillez répondre d'une manière précise à cette question : Avez-vous vu cette pièce dans tout autre moment que ceux indiqués dans votre interrogatoire.

— Cela se pourrait.

— L'affirmeriez-vous sous serment ?

— Non! Je ne me rappelle pas l'avoir vue ailleurs que dans la possession de la mère Dolly, ensuite devant le juge d'instruction, et aujourd'hui.

— Permettez-moi d'insister; rappelez bien vos souvenirs, madame Burton.

— Je ne me rappelle pas l'avoir vue à aucun autre moment.

Marie Monson tressaillit faiblement, Dunscomb parut désappointé, Timms se mordit la lèvre, et William leva de nouveau le nez en l'air, regardant autour de lui d'un air triomphant. Si le témoin n'avait pas dit la vérité, il était présumable qu'elle persisterait néanmoins dans son allégation; il n'y avait donc plus rien à espérer d'elle.

L'espace ne nous permet pas de donner un récit plus étendu des dépositions à la charge de l'accusée. Tous les faits qui s'étaient révélés lors de l'enquête furent élaborés et reproduits dans une classification régulière due aux soins de William. Enfin, la liste étant épuisée, la parole fut accordée à la défense pour développer ses moyens, et produire ses témoins à décharge. Dunscomb en avait préparé les éléments, et n'avait voulu s'en rapporter qu'à lui-même du soin de les développer devant la cour. Timms lui avait appris combien le public espérait trouver de révélations importantes sur le passé de l'accusée; mais il était impossible de donner un appât à sa curiosité, Marie Monson s'étant enfermée dans un mutisme complet à cet égard, et Millington n'étant pas encore de retour. Dunscomb se plaignit de ce que l'accusation avait négligé de montrer dans le passé de l'accusée des précédents qui rendissent probables ou admissibles les crimes qui lui étaient imputés.

— Marie Monson vous apparaît ici, continua-t-il, avec une réputation aussi pure que celle d'aucune autre femme dans la commune; c'est la présomption de la loi, messieurs, et vous la considérerez comme telle, messieurs, jusqu'à ce qu'on vous apporte des preuves incontestables de son crime.

L'avocat termina son exposition par un appel aux sympathies et à la justice du jury, exprimé en termes convables et susceptibles de toucher leur sensibilité.

Le docteur Mac Brain fut ensuite mandé à la barre pour déposer sur l'identité et l'état des cadavres.

— A quel sexe pensez-vous que ces restes informes auront dû appartenir ? demanda le président.

— Je les crois tous deux du sexe féminin.

— En avez-vous l'intime conviction?

— Raisonnablement, oui; absolument, non. L'état calciné et réduit des cadavres ne me permet pas d'émettre mon opinion d'une manière aussi absolue. Je me borne donc à dire que je les crois tous deux du sexe féminin, et plus particulièrement le plus court.

— Les avez-vous mesurés?

— Oui, l'un est plus court que l'autre d'environ un pouce et demi

— Lorsque vous vous êtes formé une opinion à l'égard du sexe, saviez-vous qu'une femme allemande avait demeuré dans la maison des Goodwin avant l'incendie?

— Je ne le crois pas. Je me souviens parfaitement que j'avais l'intime conviction de retrouver dans ces restes les cadavres de Pierre Goodwin et de sa femme, et que j'éprouvai la plus vive surprise lorsque j'eus acquis la conviction que j'avais devant les yeux deux cadavres de femmes.

Plusieurs autres médecins et chirurgiens furent appelés à déposer sur cette question anatomique; mais ils ne purent se montrer plus affirmatifs que ne l'avait été leur confrère de la ville, n'ayant d'autres données à l'appui de leur hypothèse que dans la dimension des os inférieurs des squelettes.

Dunscomb, après avoir en vain dirigé à plusieurs reprises ses regards inquiets du côté de la porte dans l'espérance de voir entrer Millington, fut obligé d'avouer que l'accusée n'avait pas d'autres témoignages à produire en sa faveur.

Le résumé fut de part et d'autre grave et solennel. William fut contrecarré dans ses projets par le procureur général, qui manifesta la volonté de prendre la parole dans cette occasion solennelle. Dunscomb fit un noble appel à la justice de la cour et du jury, les exhortant à se tenir en garde contre le danger de céder trop légèrement à des témoignages éventuels. Il démontra, par les dépositions mêmes des témoins, que lorsque l'incendie avait éclaté, Marie Monson était dans sa chambre sous le toit, et qu'une incendiaire n'aurait pas été exposer ainsi sa vie, lorsqu'il lui eût été possible de fuir. Pourquoi l'accusée serait-elle restée si longtemps dans le village si elle avait réellement commis un vol? La supposition des complices était également absurde; car si Marie eût été soutenue par une bande de voleurs, comme on l'avait supposé, qui eût empêché ces misérables de commettre les crimes d'une manière plus directe et sans perte de temps? La position des cadavres n'impliquait aucune résistance sérieuse. Si un meurtre avait été commis, les cicatrices à la tête trouvaient leur explication; mais le jury devait considérer qu'une femme frêle et délicate comme Marie Monson ne possédait pas la force physique nécessaire pour avoir pu causer ces blessures. Avec quel instrument? Un témoin avait déclaré qu'on avait trouvé, non loin des cadavres, un soc de charrue, et qu'il avait été reconnu que Pierre Goodwin était dans l'usage de conserver de semblables instruments aratoires dans un grenier situé au-dessus de sa chambre à coucher. Il n'y avait rien d'impossible à ce que le feu eût commencé dans ce grenier par le conduit d'un poêle, consumant les planches du plafond jusqu'à ce que le soc mis à découvert fût tombé sur les époux endormis et les eût tués ou seulement étourdis, les livrant sans défense à l'action destructive du feu. Mac Brain et ses confrères avaient rapproché le soc de la charrue des deux crânes, et ils n'étaient pas éloignés de croire que cet instrument eût causé le premier malheur. Il était reconnu incontestablement que Marie Monson eût été incapable de soulever cet instrument, et conséquemment innocente du crime de meurtre commis directement. Responsable des conséquences si elle était coupable de l'incendie, comment, dans ce cas, ne se fût-elle pas préparé des moyens de fuir? Or on avait été obligé d'appliquer une échelle à la fenêtre de sa chambre pour la sauver, après avoir reconnu qu'il ne lui restait pas d'autres moyens d'échapper au sinistre. Donc elle était également innocente du crime d'incendie dont on l'accusait.

Dunscomb développa avec force et clarté ces divers points de défense. Arrivant au point le plus difficultueux du procès, il insinua dans l'esprit des jurés la probabilité que, dans quelque but secret et qu'il n'était pas possible de définir, la pièce d'or marquée et entaillée eût été changée en passant de main en main.

Le résumé et la conclusion de son plaidoyer furent éloquents et touchants. Il représenta cette jeune femme sans défense, entourée d'étrangers, traînée à la barre sous l'accusation de crimes aussi odieux, attirant sur elle les regards de la foule, et se demandant s'il était possible de croire un seul instant coupable une femme remarquable par sa beauté, par la délicatesse de ses manières, par son éducation et l'expression de sensibilité empreinte sur tous ses traits.

L'appel fut touchant, et produisit un effet puissant sur toute l'assemblée. Tous les yeux étaient humides de larmes, et l'attendrissement avait gagné les juges, les jurés et le banc des avocats. L'accusée seule conservait ses yeux secs, mais brillants d'orgueil et de satisfaction.

Elle conservait sur toutes ses sensations un empire presque surnaturel.

CHAPITRE XXVII.

Le procureur du district avait compris l'importance du devoir qu'il avait à remplir. Nous rencontrons chaque jour, tout autour de nous, des preuves de la vérité de cette remarque de Bacon, « qu'un homme ne s'élève pas à une haute position dans le monde sans posséder un mélange de grandes qualités et de petits défauts. » Ce favori du peuple avait de la douceur et de l'humanité; contrairement à l'attente générale et au grand désappointement de William, il entreprit de répliquer.

Résumant tous les points essentiels de l'accusation, il les compara avec la faiblesse de la défense, qui n'avait pu procéder que par insinuation, sans pouvoir démontrer la fausseté d'une seule allégation. Les preuves étaient-elles suffisantes pour justifier un verdict affirmatif de culpabilité? Le jury seul en déciderait selon son bon sens, sa conscience. Sans le secours qui lui survint à propos, Marie Monson aurait péri! dit-on. Mais le secours avait été prévu et pouvait fort bien avoir été prémédité, puisque deux hommes, deux étrangers, s'étaient trouvés si à propos sur le lieu du sinistre pour lui rendre ce service; ils étaient restés jusqu'à ce que tout fût fini, et s'étaient ensuite évanouis sans que personne pût dire d'où ils venaient, qui ils étaient, ni par où ils étaient partis.

Une autre question tout aussi importante se présentait au jury. Qui donc avait pu commettre le crime, si ce n'était Marie Monson? On avait suggéré que le feu s'était peut-être communiqué par accident, et que le soc de charrue fût la véritable cause de la mort de ses propriétaires. Si cela était, qu'avait de commun l'instrument aratoire avec la disparition de l'argent et le passage de la pièce d'or entaillée dans la poche de Marie Monson?

En général, le réquisitoire fut calme et modéré, quoiqu'il conclût contre l'accusée dans toutes ses périodes. Il n'y fut pas question d'aristocratie, de harpe ou de toutes autres choses qui n'eussent pas un rapport direct avec les faits de la cause; mais il produisit néanmoins une vive impression sur l'auditoire.

Le résumé des débats fut fait par le président avec une égale modération. Il reprit un à un les faits de la cause, sans omettre l'opinion de Mac Brain et de ses confrères, que le jury aurait à prendre en considération. Les hommes de la science paraissaient unanimement croire que les deux cadavres appartenaient au sexe féminin, et la servante allemande ne se retrouvait plus. Qu'était-elle devenue? La disparition de cette femme lui semblait très-importante; elle avait pu commettre les crimes et s'enfuir, ou l'un des cadavres être le sien. Il était prouvé que Pierre Goodwin et sa femme ne vivaient pas toujours dans le meilleur accord; n'était-il pas possible qu'il se fût emparé de l'argent pour ensuite se sauver. On ne l'avait pas revu depuis le feu. Le jury devait prendre tous ces faits en considération et prononcer selon sa conscience. L'esprit d'humanité et de compassion pour l'accusée se trahissait dans son discours; et lorsqu'il eut terminé son allocution à MM. les jurés, l'impression générale fut que l'accusée serait acquittée.

Comme on supposait que la gravité de la question retiendrait longtemps le jury dans sa délibération, la cour permit à l'accusée de se retirer. Elle sortit de l'audience, escortée par ses deux jeunes amies, et fut momentanément réintégrée dans sa prison, où madame Gott lui avait préparé quelques rafraîchissements, qu'elle accepta avec un empressement inaccoutumé.

— Je n'achèterai pas mon triomphe avec de l'argent, mes chères amies, dit-elle tandis qu'elles étaient à la table, non pas avec de longues plaidoiries, mais par le témoignage de la vérité. Je n'ai pas commis les crimes que l'on m'impute, et le jury le déclarera sur le seul témoignage de l'État. Ma réputation ne conservera pas la moindre souillure, et je pourrai sans rougir revoir mes amis avec ma robe d'innocence. Ce moment est précieux pour moi, et je ne voudrais pas le manquer pour tous les honneurs dus au rang et à la fortune.

— N'est-il pas monstrueux, ma chère Monson, dit Anna l'embrassant avec tendresse, que vous soyez accusée de crimes épouvantables pour vous procurer un peu d'argent, vous si riche? et tout ce que possédait la pauvre madame Goodwin a si peu d'importance pour vous!

— Éloignez Marie Moulin sous quelque prétexte, et je dirai à vous et à Sarah ce que je pense de cet incendie et des meurtres pour lesquels je suis accusée.

Anna obéit; et la belle prisonnière, regardant autour d'elle avec précaution, afin de s'assurer que nulle oreille étrangère ne l'écoutait, s'exprima ainsi :

D'abord, je n'éprouve pas de doute sur l'opinion du docteur Mac Brain que les cadavres sont ceux de deux femmes. L'Allemande était devenue très-intime avec madame Goodwin; et comme celle-ci se querellait fréquemment avec son époux, je crois très-probable qu'elle prit cette femme avec elle dans son lit, où elles périrent toutes deux à la fois. Je serais portée à attribuer l'incendie à un simple accident, si le bas n'avait disparu.

— C'est juste ce que le procureur du district a dit, s'écria innocemment Anna. Qui donc alors est coupable d'avoir incendié la maison?

Marie Monson prononça à voix basse quelques paroles inintelligibles, comme si quelque singulière fantaisie se fût glissée dans son cerveau; mais elle n'en dit rien et continua :

— Oui, ce bas qui manque donne toute probabilité à l'incendie. La seule question est : Qui a commis le crime de moi ou de madame Burton?

— Madame Burton! s'écrièrent d'une même voix les deux jeunes filles; mais elle possède une excellente réputation, personne n'a osé la soupçonner! Vous ne parlez pas sérieusement en l'accusant de ce crime?

— C'est elle ou moi : laquelle des deux? je vous en laisse juge. Je savais que la pièce était marquée, car j'étais sur le point de donner l'autre pièce à madame Goodwin; mais je réfléchis qu'il valait mieux la garder moi-même comme spécimen. La pièce marquée ou entaillée a dû rester dans le bas postérieurement au sinistre, et elle a été changée par quelqu'un pendant que l'on examinait ma bourse.

— Et vous supposez que c'est madame Burton qui a commis ce crime?

— J'avoue que mes soupçons se portent de préférence sur elle. J'ai révélé ces soupçons à M. Dunscomb, qui a fait porter sur ce point son examen contradictoire, bien qu'il n'en résultât rien de concluant. Après mon acquittement, on reprendra l'enquête pour pousser plus avant les investigations.

Marie Monson discuta pendant une heure sur les questions qui lui furent posées par la curiosité des deux jeunes filles. Le shérif vint interrompre leur conversation et informer l'accusée que le jury venait de rentrer dans la salle d'audience, et qu'il avait ordre de la conduire de nouveau à son banc.

Jamais peut-être Marie Monson n'avait paru avec plus d'avantages que dans ce moment. Sa toilette était simple, mais extrêmement soignée; l'excitation, l'espérance faisaient briller ses yeux d'un éclat inaccoutumé, et tous ses traits exprimaient un sentiment de triomphe assuré. Depuis le résumé du président, l'opinion générale penchait en faveur de l'acquittement; l'accusée fut en conséquence accueillie par des regards de sympathie dans tout l'auditoire. L'appel des jurés se fit aussitôt qu'elle eut repris sa place sur son banc, et un profond silence d'attente et d'anxiété régna dans toute la foule.

— Marie Monson, levez-vous pour entendre le verdict de messieurs les jurés! dit le greffier non sans un léger tremblement dans la voix... Messieurs les jurés, quelle est votre réponse? l'accusée est-elle coupable ou non coupable?

Le chef du jury se leva écartant de son front quelques rares cheveux blancs, et prononça d'une voix presque inaudible : *Elle est coupable!* Une bombe éclatant au milieu de la cour n'eût pas produit un effet plus terrifiant et plus de consternation que ce verdict inattendu. Anna Updyke s'élança vers le banc de l'accusée, et la pressant dans ses bras :

— Non! non! s'écria-t-elle sans comprendre l'inconvenance de son action; non, elle n'est pas coupable! Vous ne la connaissez pas comme je la connais! Elle est femme de qualité, et incapable des crimes dont on l'accuse. Non, non, messieurs, vous reviendrez sur votre décision : elle ne peut être qu'une erreur, vous avez voulu dire : *Elle n'est pas coupable*.

— Quelle est cette jeune personne? demanda le juge d'une voix émue; elle est parente de l'accusée?

— Non, monsieur, répliqua la jeune fille exaltée, elle n'est pas ma parente, mais mon intime amie. Elle fut jadis mon institutrice, et je sais qu'elle est incapable de voler, d'assassiner et de mettre le feu aux maisons. Pensez à cela, messieurs, et changez au plus tôt votre verdict.

— Sait-on comment se nomme cette jeune fille, et à qui elle appartient? demanda le juge d'une voix de plus en plus tremblante.

— Je me nomme Anna Updyke, la fille du docteur Mac Brain aujourd'hui, et la nièce d'oncle Tom, répondit-elle, sachant à peine ce qu'elle disait. Non, Marie Monson n'est pas un assassin. Renvoyez ces messieurs dans leur chambre de délibération, et recommandez-leur de se montrer plus raisonnables.

— Faites retirer cette jeune fille, dit le juge, qui fut obligé de cacher son visage et d'essuyer ses yeux, priez quelques dames dans l'auditoire de l'enlever et de la consoler.

Marie Moulin, Sarah Wilmeter et madame Gott s'empressèrent de conduire Anna hors de l'audience sous les soins et la tendre sollicitude de Dunscomb.

Si le barreau et les spectateurs en général avaient été surpris du calme extérieur observé par l'accusée avant le verdict, leur étonnement s'accrut sensiblement par son attitude après que le mot *coupable* eut été prononcé par le jury. L'exaltation de son esprit semblait grandir à mesure que la justice menaçait son existence. Elle n'eût pas l'air de se préoccuper du jury; son œil restait fixé sur le président, qui s'efforçait de rassembler son courage pour prononcer la sentence.

— Maître Dunscomb, avant le prononcé du jugement, dit ce dernier, si vous avez quelques observations à faire, la cour vous écou-

tera volontiers; ou la condamnée elle-même, si elle désire parler pour en appeler devant la haute cour.

— Je suis tellement pris par surprise en entendant prononcer ce verdict, qui repose sur des témoignages équivoques, que je ne sais quel parti prendre. Toutefois, comme nous aurons le temps d'adresser nos pétitions à l'autorité d'Albany, je m'abstiens de toute objection quant à présent; il vaut mieux peut-être en finir.

— Accusée, reprit le président, vous avez entendu la décision du jury. Mon pénible devoir m'impose de prononcer contre vous la sentence de la loi. Si vous avez quelque chose à dire, la cour est prête à vous entendre.

Au milieu d'un silence surnaturel, la voix mélodieuse de Marie Monson se fit entendre, douce d'abord, et presque inintelligible, mais augmentant de volume à mesure qu'elle parlait, jusqu'à ce qu'elle devint claire, distincte et argentine. Rien ne possède un charme irrésistible comme la voix; l'accusée possédait à cet égard un organe qui joignait à la douceur féminine les intonations riches et mélodieuses de la puissance du chant.

— Je crois vous comprendre, monsieur! commença-t-elle; je viens d'être reconnue coupable d'avoir assassiné Pierre et Dorothée Goodwin après les avoir volés, et d'avoir ensuite mis le feu à la maison...

— Vous n'avez été jugée que pour le meurtre de Pierre Goodwin seulement; les chefs d'accusation pour le second meurtre et pour l'incendie n'ont pas encore été introduits. La cour s'est vue dans l'obligation de séparer les différents points, afin que l'effet de la loi ne fût pas éludé sur de simples définitions. Le verdict rend inutile la continuation du procès et les investigations ultérieures de la justice.

— Je vous remercie, monsieur, pour l'indulgence que vous me témoignez dans la communication de ces faits, et pour toutes les prévenances que vous avez eues pour moi pendant le cours de ce procès. Dieu, qui nous entend, s'en souviendra, et vous récompensera pour moi.

La cour est prête à vous entendre, Marie Monson, si vous avez quelque chose à dire avant que la sentence soit prononcée.

— Je pourrais dire beaucoup de choses qui altérassent votre décision, monsieur, mais j'en éprouverais peu de satisfaction, mon unique désir était de me voir acquittée sur le témoignage de l'État. J'espérais que le jury ne trouverait dans les dépositions qui ont été faites contre moi aucune preuve de culpabilité, et j'avoue que je me soucie peu d'être acquittée sous une autre forme. Si je comprends bien la position dans laquelle je suis placée, si j'étais acquittée sur l'accusation du meurtre de Pierre Goodwin, j'aurais encore à subir l'accusation d'avoir assassiné sa femme, et enfin d'avoir incendié sa maison.

— Vous n'êtes pas acquittée du meurtre de Pierre Goodwin, objecta doucement le président; la cour a prononcé un jugement tout à fait opposé.

— Je sais cela, monsieur. L'Amérique a de nombreux ennemis. J'ai habité des pays étrangers, et je sais cela par expérience. Il y a au pouvoir des hommes qui se plaisent à rabaisser par l'étalage de nos propres vices les grands exemples de paix, d'ordre et de prospérité que ce pays a jusqu'à présent donnés au monde. Il ne m'est plus possible d'estimer la justice de mon pays, comme j'y étais autrefois disposée. Je vois clairement aujourd'hui que ses représentants ne sont plus à la hauteur de leur mission. La justice n'est pas seulement aveugle par sa propre impartialité, mais aussi par son ignorance. Pourquoi suis-je accusée de ce crime? sur quels témoignages? ou même sur quelle probabilité? Toute l'évidence repose sur cette pièce d'or. Madame Burton a certifié que madame Goodwin lui avait avoué tenir cette pièce de moi, comme je l'ai affirmé moi-même au juge d'instruction, qui n'a pas voulu me croire. Ces messieurs se sont-ils demandé dans quel but j'aurais commis ce crime? Pour de l'argent. J'en possède plus qu'il ne me serait nécessaire pour mes propres besoins, trop peut-être pour l'usage que je puis en faire...

— Pourquoi ces faits n'ont-ils pas été convenablement exposés, et en temps opportun, devant le jury? demanda le président. Ils ont une valeur matérielle, et auraient pu, peut-être, modifier le verdict.

Le jury était congédié, mais aucun de ses membres n'avait encore quitté son banc. Plusieurs d'entre eux se levèrent, trahissant sur leurs visages le doute et l'indécision de leur conscience. Influencés pour la plupart par un agent secret de William, qui avait entraîné les caractères indécis, leur jugement avait été perverti par le poison des calomnies, et il avait jugé sur des apparences que ne corroborait aucun fait réel. Ils ignoraient eux-mêmes avoir subi cette morbide influence, car ils n'étaient pas corrompus; mais ils n'étaient pas qualifiés par la nature ou l'éducation pour prononcer en toute liberté d'esprit sur la vie d'un de leurs semblables.

— Je ne sache pas, reprit Marie Monson, qu'en Amérique on soit dans l'obligation, pour éviter la potence, de montrer ses livres de dépenses, et de présenter le bilan de sa fortune. J'avais entendu dire qu'un crime doit être prouvé jusqu'à la dernière évidence pour causer la prononciation d'un verdict de culpabilité. Quelqu'un est-il venu dans cette cause donner une preuve réelle, palpable? On n'a pas même établi qu'un homme ait été réellement tué. De fort respectables témoins ont déclaré que ces restes déplorables de corps jadis humains avaient appartenu à des femmes. On n'a pas même constaté s'ils ont été assassinés. Le feu peut avoir été mis accidentellement, et les morts n'être qu'une simple conséquence du feu, sans qu'il y ait un seul coupable...

— Vous oubliez, Marie Monson, objecta le président, que le vol et la pièce d'or trouvée dans votre bourse justifient la supposition du crime, et que ces faits ont motivé le verdict de culpabilité.

— Oui, reprit Marie Monson d'un air solennel, je suis convaincue du crime le plus révoltant de l'humanité. Toutes mes espérances sont détruites; et pourtant, messieurs, je suis innocente du crime dont on m'accuse. Je ne fus pas longtemps dans la maison des époux Goodwin sans m'apercevoir qu'ils n'étaient pas en bonne intelligence. Ils se querellaient souvent et d'une manière déplorable. La femme était volontaire et d'une sordide avarice, tandis que l'homme employait tout l'argent qu'il pouvait se procurer à acheter des liqueurs fortes. Son esprit se ressentait de ses constants excès, et il divaguait souvent. Il vint plusieurs fois me trouver pour chercher auprès de moi conseils et consolations...

J'éprouvais de la pitié pour cet homme, et je lui voulais du bien. Je lui donnai le conseil de quitter la maison et de vivre quelque temps séparé de sa femme; il y consentit si je voulais lui en procurer les moyens. Je le lui promis et, afin de l'empêcher de se livrer à son penchant pour la boisson, je chargeai deux domestiques à moi, le matin même de l'incendie, de le transporter dans un lieu sûr, jusqu'à ce que sa femme se repentît des mauvais traitements qu'elle lui faisait subir. Cette heureuse idée me sauva la vie, car ces mêmes hommes se trouvèrent à propos sur le lieu du sinistre pour m'arracher aux flammes. Mais, hélas! je n'ai pas été acquittée comme je le désirais et mon nom sera pour toujours couvert d'une tache indélébile...

Pour la première fois, un doute traversa l'esprit du président sur l'état mental de l'accusée. Son langage était clair, précis, sans incohérence, mais il y avait quelque chose d'étrange et d'exalté dans son regard et dans le feu qui animait ses joues.

— Pensez-vous, monsieur le procureur, qu'il y ait inconvénient à ajourner le prononcé du jugement? demanda le président.

— Comme Votre Honneur le jugera convenable. L'État ne cherche pas à en presser l'exécution.

— Quel est votre avis, maître Dunscomb?

— Puisque la sentence *doit* être prononcée, nous pensons qu'il vaut mieux en finir; le jury a décidé, il ne nous reste actuellement qu'un recours en grâce auprès du chef de l'État.

— Marie Monson, continua le juge, vous avez été jugée, atteinte et convaincue d'homicide volontaire sur la personne de Pierre Goodwin...

— C'est faux! interrompit l'accusée d'une voix sourde; ces hommes se sont laissé influencer par les bruits que l'on a répandus à leurs oreilles, ils n'étaient pas aptes à me juger.

— Mon devoir m'ordonne de prononcer la sentence de la loi. Vous avez été reconnue coupable par un jury que nous avons tout lieu de croire impartial; en conséquence, Marie Monson, vous allez être reconduite à votre prison, où vous resterez gardée à vue jusqu'au vendredi sixième jour de septembre prochain, pour, ledit jour, entre la douzième heure du jour et la seconde de relevée, être conduite sur le lieu d'exécution, et pendue par le cou jusqu'à ce que mort s'ensuive... Que Dieu ait pitié de votre âme!

Un frisson d'horreur parcourut l'auditoire en entendant cette condamnation passer sur cette belle jeune femme aux manières nobles et distinguées, à la physionomie intelligente et douce. Ce sentiment de pitié se fût manifesté peut-être d'une manière plus démonstrative si l'attention n'eût été détournée par l'entrée de madame Horton, qui, forçant la foule, vint se placer à la barre du tribunal. La brave femme, habituée à se faire entendre par ses hôtes, ne se fit pas scrupule de faire connaître sa présence à la cour en s'écriant :

— On vient de me dire, Votre Honneur, que Marie Monson avait été reconnue coupable du meurtre de Pierre Goodwin?

— On vous a dit vrai, ma bonne femme; mais l'affaire est terminée... Monsieur le shérif, emmenez votre prisonnière : les instants de la cour sont précieux.

— C'est vrai, Votre Honneur, et aussi l'éternité. Mais Marie Monson n'est pas plus coupable que moi d'avoir ôté la vie à Pierre Goodwin. J'ai toujours prédit qu'un jour ou l'autre nos jurés tomberaient en disgrâce, aujourd'hui ma prophétie se réalise. Le comté de Dicke est déshonoré. Constable, faites venir ce pauvre homme devant la cour.

La pauvre et misérable créature qui s'était introduite dans la chambre de Mac Brain s'avança en trébuchant, et aussitôt vingt voix parties des différents coins de l'audience prononcèrent le nom de Pierre Goodwin! Pierre Goodwin! Tout ce qu'avait affirmé Marie Monson était parfaitement véridique.

CHAPITRE XXVIII.

Le tribunal, le barreau, le jury, les témoins et tout l'auditoire demeurèrent dans la stupéfaction. Le lecteur s'imaginera mieux que

nous ne saurions le décrire l'effet que produisit cette résurrection inattendue.

Lorsque la confusion produite par cette apparition se fut un peu calmée, la cour et le barreau songèrent aux mesures qu'il importait de prendre dans cette occurrence imprévue.

Une longue conférence eut lieu entre le procureur du district et les membres du tribunal. Chacun exprima son étonnement et son indignation contre le subterfuge employé pour égarer la justice. Cette indignation fut tempérée toutefois par l'impression commune à tous que Marie Monson ne paraissait pas jouir de toutes ses facultés mentales. Mais il fallait aviser aux moyens d'effacer la tache qui couvrait de honte la justice de Dicke. La conférence dura jusqu'à ce que le procès-verbal qui constatait la réapparition de Goodwin eut été dressé.

Le cas est nouveau, dit le président rompant la conférence ; il me faudra un peu de temps pour annuler cette sentence, j'y songerai. J'espère que notre collègue Dunscomb n'a pas participé à cet acte de déception.

— Je suis aussi confondu que Votre Honneur peut l'être, répondit sincèrement l'avocat. Si j'avais eu le moindre soupçon de l'existence de cet homme que l'on disait assassiné, j'aurais épargné à la cour ce désagrément.

— Il eût mieux valu pour tout le monde, juges et accusée, qu'il en fût ainsi, dit sévèrement le président. Deux chefs d'accusation planent encore sur Marie Monson. M. le procureur du district, d'accord avec le tribunal, est d'avis de les examiner. Je pense que nous n'aurons plus de surprises, et que dans le cas où Dorothée Goodwin serait vivante on la fera comparaître sur-le-champ.

— Dorothée Goodwin est morte, dit Marie Monson d'un ton solennel, pauvre femme ! Elle trépassa subitement et sans avoir eu le temps de confesser ses péchés. Vous n'avez pas à craindre qu'elle vienne ici contredire votre arrêt.

— Vous ferez bien, monsieur Dunscomb, d'engager votre cliente à se garder de toutes suppositions hâtives et indiscrètes. Dressez l'acte d'accusation, nous allons procéder au tirage d'un nouveau jury.

Dunscomb reconnut à la physionomie du président qu'il était offensé de cette atteinte portée à l'infaillibilité de la justice. Blessé lui-même d'avoir eu si peu de part dans la confiance de l'accusée, il fut sur le point d'abandonner la défense. Mais la situation de cette femme sans défense l'intéressait malgré lui. Puis ses doutes touchant l'état mental de l'acccusée commençaient à prendre un caractère de certitude ; et il y aurait pusillanimité, pensa-t-il, à l'abandonner dans de semblables circonstances. Il fit part de ses soupçons au président; mais celui-ci répondit que le fait en lui-même était du ressort du jury. L'avocat prit en conséquence la résolution de ne pas déserter son mandat.

Le jury choisi fut composé en partie des membres ayant appartenu au précédent jury, et l'autre partie d'hommes nouveaux. Nous passons les préliminaires pour nous arrêter à la déposition du docteur Mac Brain, qui fut rappelé l'un des premiers.

Il déclara qu'ayant procédé à un nouvel examen des cadavres il avait la conviction que l'un était celui de Dorothée Goodwin, et l'autre devait être celui de la domestique allemande qui avait disparu. Interrogé sur les fractures découvertes sur les crânes des deux victimes, il fut d'avis qu'un seul coup avait dû les produire et causer, sinon la mort, une insensibilité suffisante pour empêcher les victimes d'échapper aux ravages de l'incendie.

Madame Burton fut ensuite rappelée pour subir un examen contradictoire sur la déposition relative à la pièce d'or.

Dunscomb se préparait à poser les questions au témoin, lorsque la voix claire de Marie Monson vint l'interrompre.

— Me serait-il permis de questionner moi-même le témoin? demanda-t-elle.

— Assurément, répondit le président. Adressez au témoin les questions que vous jugerez convenables.

Le témoin parut ne pas goûter la nouvelle situation dans laquelle cette latitude allait la placer; mais l'accusée ne lui laissa pas le temps d'y apporter la moindre objection.

— Madame Burton, commença l'accusée, veuillez dire à la cour quand vous avez vu pour la première fois la pièce d'or marquée?

— Quand je l'ai vue pour la première fois! quand la mère Dolly me la fit voir, répliqua le témoin.

— L'avez-vous bien examinée ?

— Tout comme elle me priait de le faire. Rien ne m'en empêchait.

— L'avez-vous reconnue aussitôt que vous l'avez retrouvée dans ma bourse?

— Sans doute, aussitôt que j'ai vu l'entaille.

— Je vous adjure, madame Burton, au nom de Celui qui voit tout et qui lit dans votre âme, de déclarer si vous n'avez pas vous-même mis cette pièce dans ma bourse lorsqu'elle passait de main en main, pour enlever à la place celle qui n'était pas marquée. Répondez comme vous tenez au salut de votre âme.

Cette question sortait de toutes les règles connues, et une réponse affirmative ne tendait à rien moins qu'à incriminer le témoin par sa réponse; mais l'air inspiré de Marie Monson et l'insistance qu'elle mit à répéter sa question en imposa à la femme au point de lui faire perdre toute présence d'esprit.

Chose plus remarquable encore, les deux avocats poursuivants ne songèrent pas à soulever la moindre objection. Le procureur du district ne cherchait que la vérité, et William commençait à trouver prudent de montrer moins de zèle que dans la première partie du procès qui avait amené la résurrection de la victime.

— Je crois avoir autant de sollicitude que qui que ce soit pour le salut de mon âme, répondit madame Burton d'un air bourru.

— Prouvez-le par votre réponse. Avez-vous ou n'avez-vous pas changé ces pièces d'or?

— Peut-être. On ne ne saurait se rappeler tout après tant de choses dites et faites.

— Comment l'autre pièce s'est-elle trouvée dans vos mains pour faire l'échange? Répondez, Sarah Burton, si vous craignez Dieu.

Le témoin tremblait dans tous ses membres. Personne ne songeait à s'interposer entre ces deux femmes; les juges et le jury attendaient avec anxiété la manifestation de la vérité par cette voie surnaturelle. Le visage de Marie Monson semblait s'inspirer de plus en plus, tandis que Sarah Burton pâlissait à vue d'œil.

— Je puis bien avoir, comme tout le monde, de l'argent en ma possession.

— Vous ne me répondez pas. Comment cette pièce entaillée est-elle tombée en votre possession pour que vous pussiez l'échanger avec la pièce que j'avais dans ma bourse, et qui n'était pas marquée? Répondez, Sarah Burton, comme vous êtes devant le tribunal de Dieu.

— Vous n'avez pas le droit de me presser d'un air aussi absolu. La loi ne le permet pas.

— Je répète ma question, ou bien je vais répondre pour vous. Quand vous mîtes le feu à la maison...

— Je n'ai jamais mis le feu, s'écria cette femme poussant des exclamations d'horreur et élevant ses mains vers ciel; le feu a pris par le tuyau de la cheminée dans la mansarde, où il avait déjà pris deux fois.

— Comment sauriez-vous cela si vous ne l'aviez pas vu, et, dans ce cas, si vous n'aviez été témoin de tout ce qui s'est passé ?

— Je n'y étais pas, je n'ai rien vu; mais je sais que le grenier avait déjà pris feu deux fois avant ce jour par le tuyau de la cheminée. La mère Dolly avait tort de ne pas y faire plus d'attention.

— Et les coups sur la tête, qui les a frappés, Sarah Burton?

— Comment puis-je le savoir, puisque je n'étais pas là? Seulement, il faut être fou pour supposer que vous ayez eu la force de les assener.

— Alors, dites-nous comment cela est arrivé. Parlez, je lis dans votre esprit.

— J'ai vu le soc de charrue au-dessus de la tête des cadavres, et j'ai vu Moïse Steen le jeter d'un étage à l'autre dans la confusion causée par les progrès du feu. Moïse s'en souviendra, si on l'envoie chercher pour le questionner.

Cette déclaration éclaircissait le fait le plus important de la cause. L'expression du plus vif étonnement se peignit sur tous les visages. L'œil de Marie Monson étincelait d'orgueil. Elle continua d'exercer cette puissance de commandement qu'elle avait prise sur la conscience et la volonté du témoin.

— C'est bien, Sarah Burton; c'est ce que vous auriez dû dire. Vous pensez que le feu fut accidentel, et que les crânes fracturés l'ont été par la chute du soc de charrue?

— Je le pense. Je sais que la charrue était déposée dans le grenier, juste au-dessus du lit, et que le tuyau du poêle, au moyen d'un coude, passait tout près de la charrue.

— C'est bien; et l'œil là-haut vous contemple avec moins de déplaisir. Dites la vérité. Comment le bas et son contenu sont-ils passés en votre possession ?

— Le bas! s'écria le témoin tressaillant et devenant pâle comme la mort. Qui donc soutient que j'ai pris le bas?

— Moi ! Je le sais par le moyen de cette secrète Providence qui m'a permis de découvrir la vérité. Parlez donc, Sarah, et dites la vérité à la cour et au jury, rien que la vérité !

— Personne ne m'a vue le prendre, et personne ne peut dire que je l'ai pris.

— Vous vous trompez. On vous a vue. Pour ma part, je vous ai vue; mais Celui pour qui rien n'est caché en connaît les motifs. Parlez donc, Sarah, et ne celez rien.

— Je n'ai pas eu de mauvaise intention en le prenant. Il y avait tant de monde aux alentours, que j'avais peur qu'un étranger ne s'en emparât ; voilà tout.

— On vous a vue ouvrant les tiroirs du bureau dans le moment où l'on venait de découvrir les cadavres, et où l'attention était tournée de ce côté ; vous l'avez fait à la dérobée, Sarah Burton !

— Je craignais que quelqu'un ne vînt m'arracher le bas des mains pour se sauver en l'emportant. Je voulais le rendre aussitôt que la loi aurait dit à qui il devait appartenir. Davis veut l'avoir, mais je ne suis pas bien sûre qu'il lui appartienne.

— De quelle clef avez-vous fait usage pour l'ouvrir? Ne cachez rien!

— Une de mes clefs, qui ouvrait presque tous les tiroirs de la mère Dolly. Elle le savait, et elle n'y a jamais trouvé à redire. Pourquoi cela? Ses clefs ouvraient les miens.

— Un mot encore. Où est ce bas et ce qu'il contient?

— En sûreté dans le troisième tiroir de mon propre bureau, dont voici la clef. Je les ai mis là en sûreté; personne autre que moi n'ouvre ces tiroirs.

Timms saisit la clef, que la femme lui abandonna sans résistance, et, suivi de William, de Davis, et d'un ou deux autres, il quitta le palais de justice. Au même instant, Sarah Burton s'évanouit. Tandis qu'on la transportait dans une pièce voisine, Marie Monson reprit paisiblement sa place sur son banc.

— Vous n'avez sans doute pas l'intention de pousser plus loin l'accusation, monsieur le procureur? dit le président essuyant ses yeux et ravi de cette issue inattendue du procès.

Le ministère public fut très-content d'abandonner son rôle d'accusateur, et de requérir une ordonnance de non-lieu sur les deux chefs. Le jury, sans désemparer, prononça l'acquittement au moment où Timms rentrait à l'audience, rapportant le bas et l'or qu'il contenait.

Il fallut des mois pour élucider cette affaire, dont nous nous bornerons à résumer les faits inconnus à nos lecteurs.

Le feu avait été mis accidentellement. Goodwin s'était enfui du domicile conjugal la veille du sinistre, et sa femme s'était couchée en priant la servante allemande de rester auprès d'elle. Lorsque le plancher du grenier s'était écroulé, le soc de charrue, poussé imprudemment par la main de Moïse, était tombé sur les deux victimes, qu'il avait privées de sentiment, sinon tuées.

Dans la confusion qu'occasionna cette scène de désastre, Sarah Burton n'eut pas de peine à ouvrir le tiroir et à en soustraire le bas. Marie Monson l'avait vue faire sans se rendre compte au premier moment de l'objet qu'elle dérobait. Coupable elle-même, elle n'eut pas de peine à supposer que Marie Monson avait commis les premiers crimes dont on l'accusait, et elle pensa qu'il n'y avait pas grand mal à lui en mettre un moindre sur la conscience. Ce fut alors qu'elle conçut le projet de glisser la pièce marquée dans la bourse de Marie Monson, qui l'avait vue faire, et dont les soupçons étaient restés en éveil sur cette femme.

Le lecteur n'aura pas de peine à se figurer le revirement qui s'opéra dans le public de Biberry à la suite de cet incident mémorable. Dans sa simplicité républicaine, il ne parlait de rien moins que de porter en triomphe Marie Monson, qui réussit à se soustraire à cet élan d'enthousiasme en implorant la protection de madame Gott pour se réfugier dans la prison jusqu'à ce qu'il lui fût possible de s'éloigner incognito du village.

Au moment où la porte de la prison se refermait, pour peu de temps, cette fois, sur Marie Monson, Dunscomb se retirait dans sa chambre à l'auberge, pour s'y enfermer avec Michel Millington. Le jeune homme était enfin parvenu à découvrir que Marie Monson, la mystérieuse prisonnière, était bien, comme Dunscomb l'avait soupçonné, Mildred Millington par la naissance, et madame de Larocheforte par son mariage, la petite-fille de la femme avec laquelle il avait été fiancé dans sa jeunesse. Le dérangement de son esprit ne pouvait être constaté légalement, bien qu'il causât de vives inquiétudes parmi les personnes qui s'intéressaient à son bien-être. Son mariage avait été malheureux, et l'on supposait qu'elle s'était réfugiée dans la chaumière des Goodwin pour se soustraire aux recherches de son époux.

CHAPITRE XXIX.

Biberry fut bientôt désert. Nous retrouvons une partie de nos connaissances à la résidence de Rattletrap, où les deux familles, à l'exception de Mac Brain et de sa femme, étaient venues se réfugier.

Dunscomb prit toutes les informations nécessaires pour assurer la protection de Mildred. Il n'avait lui-même aucun doute sur sa folie, bien qu'elle se dissimulât sous les dehors de l'éducation et des grâces féminines. Timms entretient toujours dans son esprit la possibilité de libérer sa cliente des chaînes pesantes de son mariage pour lui faire adopter celles qu'il s'efforce de forger à son intention. Il est presque inutile d'ajouter que Mildred s'inquiète fort peu des prévenances de ce Céladon.

Madame Gott faisait alors partie des hôtes de Rattletrap. Dunscomb, qui avait conservé au fond du cœur un souvenir pour son ancienne passion, ne put refuser de satisfaire le caprice de sa petite-fille, qui voulut avoir auprès d'elle pour quelque temps encore sa bienveillante geôlière.

La société passa quelques jours agréables à parcourir les sites de la propriété qui dominait les rives de l'Hudson, jusqu'au jour du mariage entre Millington et Sarah. Dans l'intervalle de ces dispositions, John Wilmeter et son ami Michel Millington signèrent leur acte d'association pour succéder au cabinet d'affaires créé par l'oncle Dunscomb, dont les lumières et l'expérience sont consultées chaque jour par les nouveaux associés.

Le mariage entre John Wilmeter et Anna Updyke eut lieu quelques jours plus tard dans la petite église de Timbully. Les témoins, en petit nombre, étaient tous parents ou amis intimes des conjoints. Dunscomb et son neveu partirent de bonne heure de Rattletrap, lorsque la rosée perlait encore à la suface des prairies; ils rencontrèrent à moitié chemin les nouveaux mariés, Millington et Sarah, et ils se rendirent ensemble vers l'église, où le rendez-vous général avait été donné. Dunscomb descendit de son phaéton pour donner la main à Mildred, qui arrivait de la ville dans sa berline de voyage. Enfin la voiture du docteur Mac Brain et de sa respectable moitié vint s'arrêter devant le porche de l'église; Pill et Boll étant conduits par la main sûre et fidèle de Stephen, fier de montrer au cocher de madame de Larocheforte que leurs robes n'étaient pas seulement moites tandis que les coursiers de la berline étaient couverts d'une blanche écume.

Anna trouva que Stephen n'avait jamais de sa vie conduit si vite que pendant ce trajet pour arriver à l'église. Le docteur la prit par la main, et la conduisit directement à l'autel, où en moins de cinq minutes John Wilmeter était déclaré l'heureux époux d'Anna Updyke. Cinq autres minutes plus tard Jack enlevait sa fiancée, et la transportait dans son tilbury à une jolie petite propriété qu'il possède dans le Winchester.

— Ne faites pas attendre votre chère épouse, Mac Brain! dit l'avocat célibataire Dunscomb. Ma chère dame, Stephen aura une personne de moins à reconduire aujourd'hui.

— J'espère le contraire. M. Mac Brain m'a promis que vous passeriez quelques jours avec nous.

— Que deviendrait alors cette chère et infortunée jeune femme? répliqua-t-il regardant Mildred.

— Elle doit aller retrouver ses parents les Millington. Nous nous retrouverons tous à Rattletrap la semaine prochaine.

La réunion projetée eut lieu huit jours plus tard.

— Me voici, s'écria Dunscomb, encore et toujours vieux garçon, le règne de la négligence et du désordre commence: Sarah m'a quitté, John m'a quitté, Rattletrap deviendra bientôt un lieu de désolation et de cynisme.

— Jamais à ce point, répliqua gaiement madame de Larocheforte, tant que vous en serez le maître. Mais pourquoi rester seul sur votre déclin? Ne pourrais-je pas m'installer auprès de vous et prendre le soin de votre maison?

— L'offre est séduisante, surtout venant d'une personne qui ne peut pas surveiller sa propre maison. N'avez-vous donc plus l'intention de retourner en Europe?

— Jamais, ou du moins tant que mon pays se montrera indulgent pour nous autres femmes.

— Vous avez raison, Mildred, vous êtes ici dans le paradis des femmes. Dans tous les pays du monde, excepté celui-ci, la femme est dans l'obligation de remplir ses devoirs. Ici elle est libre comme l'air. Vous avez raison de rester; c'est-à-dire si vous persistez à conserver l'indépendance, qui ne convient pas à votre sexe, et pour laquelle la nature elle-même ne l'a pas créé.

— Et vous, monsieur, la nature ne vous avait-elle donc pas créé pour le mariage?

— Comme les autres, et j'en eusse sérieusement accompli les devoirs s'il m'eût été permis. Vous savez bien pourquoi je ne me suis jamais marié, pour devenir l'heureux chef d'une nombreuse famille.

Les yeux de Mildred se mouillèrent de larmes. Elle connaissait l'histoire de Dunscomb, et elle avait su apprécier les torts dont son aïeule s'était rendue coupable. Elle prit la main de son parent adoptif et la porta à ses lèvres. Dunscomb tressaillit et porta vivement ses regards sur le visage de madame de Larocheforte, sur lequel il lut une expression de regrets et de repentir. Les élans de jugement sain et de sensibilité faisaient excuser les rares accès de folie et d'exaltation, qui s'affaiblissaient chaque jour au milieu des soins et des tendres sollicitudes de ses amis. Mac Brain affirma encore qu'avec de la tranquillité, et en écartant d'elle tous sujets désagréables et susceptibles de réveiller en elle de fâcheux souvenirs, sa raison pourrait reprendre entièrement son empire.

L'époque de la visite des jeunes mariés arriva. Dunscomb, désirant rassembler autour de lui tous les heureux visages de sa connaissance, avait invité à Rattletrap Mildred, les Mac Brain et les Millington. La bonne madame Gott n'avait pas été oubliée, et le hasard amena en même temps devant leur porte Timms, l'ex-collègue de Dunscomb, qui vint prendre place au déjeuner de la famille.

— Je vous apprends une nouvelle, dit-il interpellant Dunscomb après le repas du matin: William se marie. Que pensez-vous de cela, lui qui regarde les nègres et les femmes comme des êtres inférieurs à la nature humaine?

— Et vous, Timms, comment envisagez-vous la question à l'égard des femmes, les croyez-vous des êtres inférieurs?

— Oh! bien au contraire, je les crois plutôt supérieures à nous. Je vénère le sexe sans lequel notre état dans la vie serait...

— De rester garçon, n'est-ce pas là ce que vous voulez-dire? Mais pour être franc avec vous, Timms, je dois vous déclarer que quand même Mildred de Larocheforte divorcerait d'avec son époux et serait proclamée libre à son de trompe, elle ne vous épouserait jamais.

— Vous êtes dur pour moi ce matin, maître; nul autre que la dame elle-même ne pourrait dire cela.

— Vous vous trompez, je le sais; la première raison est qu'elle ne vous aime pas.

— On peut la faire changer d'opinion.

— Ses goûts sont excessivement capricieux et aussi ses dégoûts. Elle a pris en aversion son mari parce qu'il prend du tabac; et vous chiquez et vous fumez, deux choses qu'elle abhorre.

— Je renoncerai à ces deux habitudes plutôt que de déplaire à cette chère Marie Monson.



M. de Larocheforte

— Ah! mon pauvre Timms, vous êtes, je le vois, plus profondément pris que je ne le supposais. Mais je vous abandonne à madame Gott, qui désire avoir avec vous une conversation à ce sujet.

Timms se montra un peu scandalisé de la manière dont son ex-patron le laissait pour céder la place à madame Gott.

— Maître Timms, commença celle-ci sans la moindre hésitation, il faut convenir que nous vivons dans un monde étrange. Gott le dit, et Gott a souvent raison. Il a toujours soutenu qu'il ne pendrait pas Marie Monson.

— M. Gott est un homme très-prudent, mais il devrait prendre plus de soin de ses clefs.

— Je n'ai jamais pu découvrir comment cela se pratiquait, Marie se met à rire lorsque je lui le demande; elle soutient que ce fut par sorcellerie, et je crois souvent qu'elle dit vrai!

— Ce fut l'argent ou l'or, madame Gott; avec cette clef-là on ouvre toutes les portes.

— Pour en revenir à mon sujet, je dois vous dire qu'il ne faut pas penser à épouser Marie Monson; jamais elle ne voudra de vous.

— Quelles raisons donne-t-elle pour motiver son refus.

— D'abord, elle est déjà mariée.

— Elle peut divorcer, son époux actuel n'est pas un citoyen. Si je suis nommé au sénat, je veux présenter un bill afin d'empêcher de se marier, parmi nous, quiconque n'est pas citoyen.

— Vous parlez comme un niais. Une autre raison, c'est que vous ne lui convenez pas pour époux.

— Pour quelle raison, s'il vous plaît?

— Plusieurs. Vous êtes trop mordant, et vous auriez tous deux des querelles d'esprit avant un mois. Suivez mon conseil, Timms, et tournez vos yeux vers une jeune femme du pays possédant des goûts plus en harmonie avec les vôtres.

Timms s'éloigna en grognant contre la brusque franchise de la bonne femme, mais il rentra en ville avec des idées moins arrêtées sur la question du divorce.

Dunscomb eut plusieurs entrevues avec le vicomte de Larocheforte, qu'il trouva plus aimable et plus conciliant qu'il ne s'y était attendu, bien qu'il prît du tabac; il l'informa des hallucinations passagères qui affectaient parfois l'esprit de sa femme, et n'eut pas de peine à conclure avec lui un arrangement par lequel Mildred devint tout à fait sa maîtresse. M. de Larocheforte accepta en échange une large part sur le revenu de sa fortune, et reprit le chemin de l'Europe



Anna perd dans les réalités de la vie lo surabondant enthousiasme de ses rêves de jeune fille...

plus en rapport avec ses goûts, et où il se plaisait mieux qu'en Amérique.

Les Mac Brain semblent très-heureux. Dunscomb appelle encore parfois madame Mac Brain veuve pour la faire endêver; mais rien ne peut troubler l'amitié des deux amis, fondée sur l'estime et le respect.

Michel et Sarah promettent bien. Ils ont déjà un bon gros garçon, au contentement du grand-oncle qui le fait sauter sur ses genoux.

Nous ne nous embarrassons guère de Jack Wilmeter. Au fond c'est un excellent garçon, Anna en raffole. Cette charmante jeune femme perd peu à peu dans les réalités de la vie le surabondant enthousiasme de ses rêves de jeune fille; mais elle gagne en tendresse féminine et en affections vives et sincères tout ce qu'elle a perdu en écarts d'imagination.

FIN DES MOEURS DU JOUR.

Paris. Typographie Plon frères, rue de Vaugirard, 36.

